



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



~~MS. 94 F. 23~~



Vet. Fr. III B. 476



~~MS. 94 F. 23~~



Vet. Fr. III B 476

Therl.

INSTITUTION
DE LA
RELIGION CHRESTIENNE.

TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE,
Rue des Grès, 11. — 1859.

INSTITUTION

DE LA

RELIGION CHRESTIENNE

Nouvellement mise en quatre livres : et distinguée par chapitres, en ordre et méthode bien propre : augmentée aussi de tel accroissement qu'en la peut presque estimer un livre nouveau.

PAR

JEHAN CALVIN

Nous avons aussi adjousté deux indices, l'un des matières principales ; l'autre, des passages de l'Ecriture, exposez en icelle, recueillis par A. Marlorat.

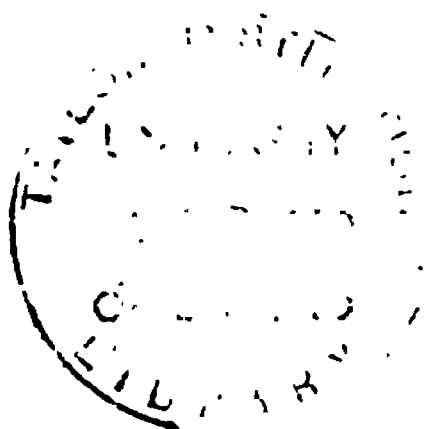
TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE

RUE DE NIVOLI, 174

1859



C'est avec un sentiment de joie profonde que nous traçons ces quelques lignes destinées à être placées en tête du chef-d'œuvre, maintenant réimprimé, du grand Réformateur. Lorsque nous commençâmes la réimpression des *Commentaires sur le Nouveau Testament*, nous n'osions guère espérer qu'il nous serait possible d'entreprendre celle de quelque autre des œuvres de Calvin. L'accueil fait par le public à ce premier travail, en dépassant notre attente, nous permit d'entreprendre celui que nous terminons aujourd'hui. Nous en rendons à Dieu, pour la gloire duquel nous nous sommes mis à l'œuvre, de sincères actions de grâces.

Ce n'est pas qu'au point de vue financier, la publication des *Commentaires* et de l'*Institution* se soit suffi à elle-même, et que les souscriptions ou la vente de ces ouvrages aient subvenu ou puissent subvenir en entier aux frais de leur réimpression. Sans les secours généreusement offerts depuis longtemps par le Comité presbytérien de Publication de Philadelphie, il nous eût été impossible d'entreprendre et de mener à bonne fin cette œuvre.

Il y a déjà plusieurs années que cette société avait résolu de consacrer une somme déterminée à la réimpression en français de quelque ouvrage de Calvin. Grâce au concours désintéressé de feu M. Marc Ducloux, dont la générosité était toujours prête à s'associer à toute œuvre grande et utile, nous pûmes, sans épuiser le fonds mis à notre disposition, donner au public les quatre forts volumes de Calvin sur le Nouveau Testament.

Ce qui nous restait de ressources eût été insuffisant pour mettre au jour, à un prix très modique, l'*Institution chrétienne*, si MM. Ch. Meyrueis et C^{ie}, entrant à leur tour dans la voie suivie par leur prédécesseur et imitant son désintéressement, n'avaient consenti à des sacrifices réels pour rendre possible la publication de ce livre.

Au moment où ces lignes seront devant le public, la réimpression des *Commentaires sur les Psaumes* sera commencée, pour être achevée, s'il plaît à Dieu, huit mois après. Pour peu que les amis qui nous ont aidé jusqu'ici, et surtout que le public, au profit de qui nous travaillons, veuillent bien nous continuer leur concours, nous nous efforcerons de poursuivre et d'étendre cette entreprise en vue d'une réimpression complète des Œuvres de Calvin. Un des vœux les plus chers de notre vie serait rempli si Dieu nous donnait de réaliser cette pensée.

Avant de quitter le lecteur, qu'il nous soit permis de dire un mot des soins qu'a coûtés cette édition nouvelle de l'*Institution*. On n'a aucune idée de l'incorrection des éditions anciennes. Celle que nous avons choisie pour texte, la meilleure, était cependant criblée de fautes ; fautes d'impression, fausses citations, fausses indications de passages, incorrections de tout genre. Pour ne donner qu'un exemple, sur près de quatre mille citations des Ecritures

qu'on a vérifiées, on en a trouvé d'inexactes et rétabli près de mille. L'arrangement des Tables a demandé également un grand travail, et quoique nous n'ayons pas l'espoir d'avoir fait une édition irréprochable sous le rapport typographique, nous pouvons la dire au moins supérieure à toutes celles qui nous sont connues.

Si nous n'avions jugé convenable, dès le début, de n'associer aucun nom à cette publication, nous aimerions à payer un juste tribut d'éloges à tous ceux qui y ont concouru. Ils ne regretteront pas de n'en point recevoir, ni que même leur nom soit passé sous silence, car pour eux tous comme pour nous, cette œuvre est une œuvre d'amour qui porte en elle-même sa récompense.

L'ÉDITEUR.

Janvier 1859.

TABLE DES MATIÈRES PRÉLIMINAIRES.

Introduction.

Jehan Calvin au lecteur.

Au Roy de France très chrestien François premier.

Les principaux points contenus en ceste *Institution chrestienne*.

Table ou brief sommaire des principales matières contenues en ceste *Institution de la Religion chrestienne*, dressée selon l'ordre de l'alphabet.

Extrait de la Préface d'Augustin Marlorat aux lecteurs fidèles qui aiment le Seigneur Jésus.

Indice premier des matières contenues en ce présent livre.

Autre Indice contenant les passages de la Bible, selon l'ordre des livres du Vieil et Nouveau Testament.

INTRODUCTION

Les temps de l'*Institution*. — Bibliographie et influence. — La dogmatique au seizième siècle ; principe de celle de Calvin. — Analyse raisonnée de l'*Institution*. — Conclusion.

Le jour d'une tardive réparation a lui en France pour Calvin. Trop longue a été la période d'oubli, de préjugés, d'injustice, envers sa mémoire dans des Eglises qui, après Dieu, lui doivent leur existence. Il n'est pas nécessaire de partager toutes les vues dogmatiques du grand Réformateur, ni de tout approuver dans sa vie, pour prononcer ce blâme. Il ne faut qu'avoir pris la peine de se familiariser un peu avec lui, avec sa vivante piété, son incorruptible caractère, ses immenses travaux, ses longues souffrances ; il ne faut que se demander ce que, humainement parlant, serait devenue sans lui la Réforme française, qui, en France, s'affaissait dans un vague et impuissant mysticisme, tandis que, dans la Suisse romande, elle remplaçait tumultueusement le papisme par une conception superficielle de l'Évangile. Où seraient aujourd'hui nos Eglises, si la forte organisation qu'il leur donna, le souffle vivant dont il les anima ne les avaient soutenues pendant les deux siècles d'orages qu'elles ont traversés ?

Jamais l'Allemagne n'eut à déplorer une ingratitude semblable à l'égard de Luther, pas même durant les plus mauvais jours de son histoire religieuse. Il serait difficile de dire combien de biographies du *Doctor Martinus* ont popularisé ce nom depuis le seizième siècle, combien d'éditions complètes ou partielles de ses œuvres ont propagé sa pensée dans la nation, quelle place il occupe dans les annales de son pays, depuis les écrits des savants jusqu'à l'école de village où les enfants récitent aujourd'hui encore

son catéchisme. — Que dis-je ? l'Allemagne nous a devancés dans le soin de faire revivre notre Calvin au sein de la génération actuelle. Elle a retracé longuement son histoire, tandis que nous en sommes encore, ou peu s'en faut, à l'imparfaite esquisse de son ami Théodore de Bèze ; elle a réimprimé ses écrits exégétiques, répandus par milliers d'exemplaires, et retraduit son *Institution* pour la mettre à la portée du peuple. — Et nous dont il a parlé et presque créé la langue..... Nous sommes à l'œuvre, oublions le passé. Déjà un savant éditeur nous a donné ses Lettres françaises, et nous fait espérer sa Correspondance latine ; ses principaux Commentaires nous ont été rendus, et voici enfin son chef-d'œuvre, le travail de toute sa vie, l'*Institution*. — Puisse le Protestantisme français prouver enfin, par l'usage qu'il fera de ces trésors de science et de piété, qu'il est digne encore de ses glorieuses origines !

Remontons d'abord un instant vers ces sources de notre vie religieuse pour esquisser rapidement l'histoire et les caractères du livre dont nous offrons au public une édition nouvelle.

I.

En 1535, Calvin était réfugié à Bâle, la cité des paisibles et savantes études, où déjà resplendissait la pure lumière de l'Evangile. Né en 1509, le futur Réformateur, dont le nom va échapper sans qu'il le veuille à l'obscurité qu'il recherchait, était âgé de vingt-six ans. Plus de la moitié de ces années avait été consacrée par lui à acquérir d'abord une solide instruction, puis une science profonde et variée. Il avait étudié le droit sous les docteurs les plus renommés de l'époque, et depuis quelques années il se livrait tout entier et avec l'ardeur de son caractère à l'étude de la théologie. Ce n'est point avant tout en vue d'une profession qu'il s'adonnait à cette science, c'était par goût, ou plutôt par le besoin de son âme altérée de vérité. L'abandon du droit pour la théologie avait coïncidé chez lui avec la première aurore de la lumière divine, se faisant jour dans son cœur. Très attaché au catholicisme, soumis à l'autorité d'une Eglise qu'il vénérât, il ne l'avait quittée

pour embrasser l'Évangile qu'après de rudes combats qu'il nous a lui-même décrits. Deux ans s'étaient écoulés depuis que la vérité divine avait remporté dans son cœur cette victoire bénie qui décide de la vie, et que la Bible appelle la conversion.

Dès ce moment (1533), il s'était joint, à Paris, à ce petit troupeau de chrétiens persécutés qu'il consolait dans leurs souffrances, et dont il éclairait et affermissait la foi. Il ne pouvait le faire qu'au péril de sa vie, et même le moment ne tarda pas à venir où, incapable d'être utile à d'autres, il dut songer à suivre plusieurs de ses frères sur la terre d'exil. Ces luttes de sa vie ont été retracées ailleurs¹. Rappelons seulement ici quelques-uns des événements qui ont provoqué la publication de l'*Institution*.

François I^{er}, monté sur le trône de Louis XII en 1515, peu avant le temps où la lumière de l'Évangile vint luire sur la France et sur l'Europe, se montra, pendant plus de quinze ans, le protecteur plutôt que l'adversaire de la Réforme. Soit par haine de ce qu'il appelait la *moynerie*, soit que, fort ignorant lui-même, il confondit assez longtemps le mouvement religieux de l'époque avec celui des lettres dont il se faisait gloire d'être le promoteur ; soit enfin et surtout qu'il subît volontiers l'influence aimée de sa noble et pieuse sœur, Marguerite, duchesse d'Alençon, le jeune monarque s'opposa longtemps et directement aux fureurs persécutrices de la Sorbonne et du parlement. Peut-être même y eut-il un moment plus sérieux dans cette faveur première de François. Marguerite l'espérait du moins lorsque, après la première persécution, elle parvint à rappeler auprès d'elle quelques-uns des exilés de Meaux, Michel d'Arande, Roussel, Courault, qui expliquaient les Écritures dans des réunions religieuses ouvertes au Louvre même, et auxquelles assistait la cour. Si le jugement de la princesse n'est pas prévenu au gré de ses désirs, le roi et sa mère auraient alors manifesté la résolution de favoriser la Réforme. « Le roi et Madame ont bien délibéré de donner à connaître que la vérité de Dieu n'est point hérésie, » écrivait-elle à Briçonnet, évêque de Meaux. — Plus tard encore, en 1525, de retour de sa captivité à

¹ *Revue chrétienne*, année 1857.

Madrid, le roi, touché des tendres soins que lui avait prodigués sa sœur, ne sut mieux lui témoigner sa reconnaissance qu'en mettant un terme aux supplices et en faisant vider les prisons remplies de chrétiens évangéliques, que poursuivaient la Sorbonne et le Parlement pendant l'absence du roi. Même en 1533, Marguerite avait encore la liberté d'ouvrir une salle du Louvre aux prédications de Roussel, qui voyait affluer en foule les auditeurs avides de la Parole évangélique, et qui dut chercher un local plus vaste.

Mais ce furent là les derniers moments de tolérance. François I^{er} était trop esclave de ses passions, sa cour trop profondément corrompue, pour qu'il ne finît pas par prendre en haine l'austérité de la doctrine évangélique, à laquelle les Réformés rendaient un éclatant témoignage par leurs enseignements et par leur vie. Entraîné d'ailleurs par les conseils d'une politique toute mondaine et pleine de mensonges, il eut, dans l'automne de l'année 1533, à Marseille, avec le pape Clément VII une entrevue solennelle, à la suite de laquelle sa conduite envers les Réformés fut totalement changée. Les prisons se rouvrirent, les bûchers se dressèrent de nouveau, et l'année suivante, une imprudence due au zèle inconsidéré de quelques adversaires ardents de la messe attira sur tous les Évangéliques la plus horrible des persécutions. Un traité violent contre « l'idolâtrie de la messe » fut répandu à profusion, placardé sur les murs de Paris et jusque dans le Louvre. François I^{er}, se croyant personnellement bravé, en éprouva une si violente colère, « qu'il se détermina, dit Théodore de Bèze, de tout exterminer, s'il eût été en sa puissance. » Il ordonna de saisir indifféremment tous ceux qui étaient suspects de *luthéranie*. Les prisons furent remplies d'hommes et de femmes de tout âge et de tout rang. On mit trois mois à préparer la vengeance. Elle fut horrible. A quoi bon décrire ici la trop fameuse *procession expiatoire*, qui eut lieu en janvier 1535 ? Je ne sais si les longues persécutions sous les empereurs païens offrent rien de si odieux que ce spectacle religieux où le roi, sa cour, les ambassadeurs étrangers, le peuple, par ordre de métiers, tout Paris, conduit par les prêtres murmurant leurs offices, vint repaître ses regards du supplice de chrétiens brûlés vifs, lentement, au moyen d'une machine à bascule qui

les plongeait dans les flammes, les en retirait et les y replongeait, jusqu'à ce que la mort vint terminer leurs tourments. Rien n'égalait la barbarie de ce fanatisme sanglant, si ce n'est la douceur angélique, l'héroïque constance des martyrs.

Pour mettre le comble à l'odieux de ces actes, les bourreaux s'appliquèrent à calomnier publiquement les victimes.—C'est alors qu'un cri universel d'indignation et d'horreur retentit en Suisse et en Allemagne, et François I^{er}, le *roi-chevalier*, en eut honte. Ou plutôt sa politique l'obligeait à se laver de ce sang aux yeux des princes allemands qui adhéraient à la ligue de Smalkade. Il fit donc déclarer officiellement par ses ambassadeurs qu'il n'avait fait que châtier quelques anabaptistes en révolte contre son autorité, et des coupables dont les crimes méritaient le dernier supplice !

C'en était trop. Quand des hommes, esclaves de leur conscience jusqu'à la mort, donnaient leur vie pour leur Sauveur, et qu'après cela ils étaient officiellement flétris comme des malfaiteurs, il fallait que la voix de la vérité, de la justice, de l'humanité, se fît entendre au monde.—Calvin, qui apprit coup sur coup dans sa retraite de Bâle ces supplices et ces mensonges, saisit la plume. C'est à ces événements que nous devons l'*Institution*.

A l'âge de vingt-six ans, « sans autre mission que celle qu'il sentait en lui-même, sans autre moyen de succès que l'autorité de son talent, » remarque M. Guizot, Calvin prend la parole au milieu du trouble immense qui, surtout en cette année 1535, agitait l'Europe entière ; cette parole, il l'adresse directement au roi de France ; mais derrière ce monarque dont il avait si peu à attendre, il voit des peuples, auprès desquels il ne laissera pas calomnier sans défenseur ses frères qui meurent sur les bûchers. — Vingt-sept ans plus tard, en écrivant la préface du plus beau de ses ouvrages exégétiques, les *Commentaires sur les Psaumes*, Calvin nous apprend en ces mots quels étaient ses vues et son but lorsqu'il publia l'*Institution* : « Retiré en Allemagne, je cherchais dans quelque coin obscur ce repos qui m'avait été longtemps refusé. Mais pendant que je vivais inconnu à Bâle, les hommes pieux étaient en grand nombre brûlés en France. Le feu de leurs bûchers alluma en Allemagne une haine que l'on chercha à éteindre en répandant,

par des libelles iniques et mensongers, le bruit que l'on ne traitait avec cette cruauté que des anabaptistes, des hommes turbulents, qui, par leurs délires pervers, renversaient, non-seulement la religion, mais tout l'ordre politique. A la vue de ces artifices de courtisans, au moyen desquels on prétendait, non-seulement ensevelir dans l'infamie les saints martyrs et l'effusion du sang innocent, mais aussi justifier d'avance tous les carnages qu'on voudrait en faire sans miséricorde,—j'estimai que mon silence deviendrait une trahison, si je ne m'opposais de la manière la plus virile aux mensonges. Telle fut la cause pour laquelle je publiai l'*Institution*. Je voulais d'abord venger mes frères d'un injuste outrage (car leur mort était « précieuse devant l'Eternel »); puis, comme les mêmes supplices attendaient encore tant de malheureux, je voulais que les peuples étrangers fussent touchés pour eux de quelque douleur et de quelque sollicitude. »

Calvin avait donc un double but : d'abord, offrir aux croyants encore peu éclairés et peu affermis de son époque un exposé clair et succinct de la doctrine chrétienne, qui en même temps leur servît d'apologie, de confession de foi en présence des calomnies de leurs adversaires; puis, sous la pression douloureuse des événements, adresser au roi de France cet éloquent plaidoyer qui sert de préface à son livre. L'auteur explique lui-même son premier dessein dès l'entrée de son discours à François I^{er} : « Au commence-
« ment que je m'appliquay à escrire ce présent livre, je ne pen-
« soye rien moins, Sire, que d'escrire choses qui fussent présen-
« tées à Vostre Majesté. Seulement mon propos estoit d'enseigner
« quelques rudimens, par lesquels ceux qui seroyent touchez d'au-
« cune bonne affection de Dieu, fussent instruits à la vraye piété.
« Et principalement je vouloye par ce mien labour servir à nos Fran-
« çois, desquels j'en voyoye plusieurs avoir faim et soif de Jésus-
« Christ, et bien peu qui en eussent reçu droicte cognoissance. »—
Ce premier but, nous le verrons bientôt, fut atteint au delà de toutes les prévisions de l'auteur lui-même. Quant au second, qui n'allait à rien moins qu'à convaincre le roi de France par la plus énergique protestation, il servit à l'Europe, où le plaidoyer du jeune théologien eut un immense retentissement; mais, hélas!

pour le prince frivole et corrompu auquel il était adressé, ce fut peine perdue. Théodore de Bèze paraît croire que jamais François I^{er} ne daigna en prendre connaissance ! « Si ce grand prince l'eût voulu lire, s'écrie-t-il, l'Eglise romaine eût sans doute reçu une plaie mortelle. » — Ainsi ce « temps de la visitation, » où Dieu offrait à la France et à son roi « les choses qui appartiennent à la paix, » passa méconnu ! Ah ! celui qui un jour pleura sur Jérusalem eût alors aussi pleuré sur la France et sur son avenir.

II.

Mais une œuvre fondée sur l'éternelle vérité, qui ne se propose pour but que la gloire de Dieu, qui, en outre, réunit toutes les conditions désirables de talent et d'opportunité, ne pouvait pas être perdue pour l'Eglise, comme elle le fut pour le prince sans conscience qui régnait sur la France. Quiconque dit vrai, dit plus vrai encore qu'il ne pense, a-t-on remarqué avec raison. Ce qui n'était d'abord qu'un écrit de circonstance, devint, par le travail incessant de l'auteur, l'œuvre capitale de sa vie, le livre principal de la Réformation, auquel étaient réservées des destinées qui jamais depuis lors n'ont été égalées. — Jetons un regard sur cette histoire de l'*Institution* avant de l'ouvrir pour nous en rendre compte.

La préface française adressée à François I^{er} est datée de Bâle, 1^{er} août 1535. D'un autre côté, la première impression aujourd'hui connue de ce livre est en latin et porte le millésime de 1536. De là parmi les savants une question encore débattue, savoir s'il a jamais existé une édition française de 1535, ou si la latine de 1536 est la première. Ce n'est point ici le lieu d'entrer dans ce débat. Tenons-nous-en à ce qui est connu, savoir l'édition de 1536, dont quelques exemplaires existent encore. — « C'était, nous dit Calvin lui-même, non pas cet épais et laborieux ouvrage que l'on a maintenant, mais seulement un bref manuel dans lequel fut attestée la foi de ceux que je voyais diffamer par d'impies et perfides adulateurs. » Ce bref manuel, cette confession de foi ou exposé de la doctrine évangélique, était un volume de 514 pages petit in-8°,

renfermant six chapitres dont voici les titres : 1. *De la loi*, contenant une explication du Décalogue. — 2. *De la foi*, où se trouve aussi l'exposition du symbole des apôtres. — 3. *De la prière*, où est expliquée l'oraison dominicale. — 4. *Des sacremens*, traitant du baptême et de la cène du Seigneur. — 5. *Des sacremens*, où est démontré qu'il n'y a point cinq autres sacrements vulgairement tenus pour tels jusqu'ici. — 6. *De la liberté chrétienne*, du pouvoir ecclésiastique, de l'administration politique.

On le voit, ce traité suivait alors la méthode populaire du catéchisme, et pourtant c'était déjà une dogmatique, une exposition systématique des doctrines chrétiennes, se distinguant de tout ce qui avait paru jusqu'alors, tant par la solidité toute scripturaire du fond, que par l'élégance de la forme. Calvin s'y montre tel qu'il resta toute sa vie. Ses contemporains déjà en ont fait l'observation. Quoique ces six chapitres se soient multipliés, développés, approfondis, enrichis d'édition en édition, jusqu'à celle de 1559, divisée en quatre livres et en 80 chapitres, tous les principes fondamentaux de sa foi et de sa théologie sont en germe dans son « bref manuel » de 1536. Ce fait, que l'on peut apprécier à des points de vue divers ou même opposés, est très remarquable en lui-même, et peut servir à expliquer les caractères les plus saillants de ce livre, peut-être même de l'œuvre entière de Calvin. Esprit positif, grave, pratique, étranger aux besoins de la spéculation, très circonspect, n'émettant sa pensée que lorsque sa conviction avait atteint sa pleine maturité, prenant au sérieux le fait d'une révélation divine, Calvin forma sa foi à l'école des saintes Ecritures qui ne varient jamais, — et telle la vérité du salut lui était apparue aux jours de sa jeunesse, telle il la professa jusque sur son lit de mort. On peut, avec Bossuet, chercher d'autres raisons de cette fermeté de principes ; on peut préférer les nombreuses variations de Luther, le fait que nous constatons n'en est pas moins incontestable et très important.

N'est-ce point à ce caractère de solidité et de maturité de la pensée chrétienne, évident dès l'origine, que le livre de Calvin dut la confiance universelle avec laquelle il fut reçu, et dès lors son immense succès ? Un tel ouvrage, dans la phase où se trouvait la

Réforme, répondait à un besoin profondément senti. Les antiques fondements de la foi avaient été ébranlés avec l'Eglise dominante et *infaillible* ; des questions de la plus haute importance flottaient dans le vide et sans réponse ; les esprits sérieux se demandaient avec inquiétude, au milieu des idées extravagantes qui agitaient l'Europe, où devait s'arrêter la négation et commencer l'affirmation ; et tandis que la Réforme saxonne avait depuis cinq ans professé solennellement sa foi positive, tandis que Zurich et Berne suivaient les enseignements très clairs de Zwingli, l'action tumultueuse de Farel dans la Suisse romande, la guerre civile entre les cantons, la persécution en France n'avaient point permis à la Réforme de ces contrées de se recueillir, d'arriver à la conscience d'elle-même, et de formuler sa foi nouvelle. — L'*Institution* parut, et dans cette exposition concise, lucide du christianisme apostolique, s'appuyant exclusivement sur l'Ecriture sainte, traçant avec précision, par cette autorité souveraine, une limite entre les traditions humaines et les vérités révélées, — l'Eglise évangélique sentit qu'elle avait retrouvé son fondement divin, l'expression de sa foi, son drapeau en présence du monde, son apologie contre les calomnies de ses adversaires. Les croyants furent éclairés, rassurés, affermis. Ceux qui ne demandaient au grand mouvement du siècle que la réforme de quelques abus, ceux qui n'en attendaient que des négations, que l'affranchissement de toute autorité, reculèrent effrayés à la vue d'une doctrine à la fois si radicale et si positive. Dans un sens ou dans un autre, cet ouvrage provoqua la décision.

Noblesse oblige. Le livre où Calvin venait de révéler ce talent, cette science, cette fermeté de vue, ce livre écrit d'un style cicéronien, il faudra qu'il le reproduise sans cesse. Mais le Réformateur n'est pas homme à réimprimer son œuvre sans travail nouveau. Pendant vingt-trois ans, de 1536 à 1559, l'*Institution* grandit, d'édition en édition, comme un arbre vigoureux et toujours plus chargé de fruits. Déjà la seconde édition latine, publiée à Strasbourg en 1539, comptait dix-sept chapitres au lieu de six, et trois ans plus tard, une nouvelle réimpression dans la même ville en renfermait vingt et un. Cette édition de 1543, entièrement

retravaillée, ne suffit que pendant deux ans à l'ardeur qui se manifestait de toutes parts pour l'étude de la vérité divine. En 1550 parut à Genève une autre édition refaite par l'auteur, et en 1553 Robert Estienne tenait à honneur d'écrire sur le titre d'une édition nouvelle : *Excudebat Robertus Stephanus in sua officina*, 1553, ce qui n'empêcha point un autre libraire de réimprimer le livre l'année suivante. Cependant, au milieu de ses rudes labeurs de Genève, Calvin trouva le temps et les forces de refondre entièrement son ouvrage, de l'augmenter encore et de préparer la célèbre édition de 1559, également imprimée par Robert Estienne, et qui est restée pour la postérité. Deux impressions qui eurent lieu encore du vivant de Calvin ne sont que des reproductions de celle-là. Depuis la mort de l'auteur, les éditions ont été si fréquentes, que les bibliophiles en discutent le nombre jusqu'à ce jour. Celle de Genève, 1568, in-fol., est enrichie de deux nouveaux index faits par Augustin Marlorat. Celles de 1590 et 1607, in-fol., sont augmentées d'arguments et de notes. La belle réimpression Elzévier, Leyde, 1654, est une des plus correctes, et peu égalent pour la beauté du type celle qui fait partie des *Opera* de l'auteur, Amsterdam, 1667. Enfin le docteur Tholuck a de nouveau publié l'*Institution* à Berlin, en 1834, ainsi que les principaux ouvrages exégétiques de Calvin.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'ouvrage latin, objet de la prédilection particulière de Calvin, qui savait qu'en cette langue, dont il possédait tous les secrets, il parlait à l'Europe entière. — Quant aux éditions françaises, on ne peut en déterminer exactement le nombre et les dates de 1540 à 1559. Mais dans cette dernière année l'*Institution* parut en français, ainsi qu'en latin, sous sa forme définitive, telle qu'elle existe aujourd'hui, et que la présente édition la reproduit. De 1559 à 1566, l'ouvrage fut réimprimé *chaque année*, souvent en plusieurs lieux à la fois, et fréquemment depuis lors. — En 1696, Charles Icard, pasteur à Brême, fit paraître les deux premiers livres qu'il compléta en 1713, en dédiant l'ouvrage au roi de Prusse. Icard eut l'idée malheureuse de vouloir rajeunir le style de Calvin, et c'est pourtant son édition qui fut réimprimée à Genève en 1818, 3 vol. in-8°.

Les étrangers n'ont pas laissé à la France seule le privilège de ce livre. Bien que les éditions latines fussent répandues partout pour les lettrés, il fut traduit, encore du vivant de l'auteur, en italien, en espagnol, en anglais, et bientôt après en hollandais et en allemand. Le pasteur F.-A. Krummacher le traduisit de nouveau en cette dernière langue, et le publia à Elberfeld en 1833 et 1834. — De plus, d'innombrables extraits de l'*Institution* ont paru en divers temps, les éditeurs étant convaincus qu'un chapitre de cet ouvrage était le meilleur traité qu'on pût offrir au public sur un point quelconque de la dogmatique chrétienne.

Nous venons d'esquisser rapidement l'histoire extérieure, matérielle, bibliographique en un mot, du livre. Mais qui pourrait en écrire l'histoire intérieure et spirituelle ? qui en retracer toute l'influence ? Pendant près d'un siècle et demi l'*Institution* fut dans toutes les Eglises réformées la dogmatique des savants, la croyance des simples, la base des confessions ecclésiastiques, parce qu'on y voyait l'exposition la plus fidèle du christianisme, l'expression complète de ce qu'avait voulu la Réforme. — Des phases ultérieures dans le protestantisme, et qui ne furent pas toutes des progrès, ont pu faire rentrer dans l'ombre le livre de l'*Institution* ; mais au fond son empreinte est restée ineffaçable, et depuis un demi-siècle cette empreinte reparait évidente, quoique diversement modifiée. Les besoins du dix-neuvième siècle peuvent, à bien des égards, n'être plus ceux du seizième ; mais de fait, dans ses traits fondamentaux, la conception du christianisme la plus vivante et la plus répandue dans les Eglises de Suisse, de France, de Belgique, d'Angleterre, d'Ecosse, de Hollande, de Hongrie, d'Amérique et des contrées les plus lointaines où l'Evangile se répand de nos jours, ne saurait renier sa filiation directe du livre de l'*Institution*. Toute histoire des dogmes du protestantisme qui ne prendrait pas ce livre pour point de départ, n'aurait jamais l'intelligence des trois derniers siècles. L'Allemagne elle-même, avec des origines réformatrices différentes, avec son profond besoin de spéculation auquel Calvin n'aurait pas suffi, avec ce sentiment intime de mysticisme, d'enthousiasme, de religieuse poésie dont la Réforme française a été moins pénétrée, l'Allemagne a subi profondément son influence.

Cette influence est entrée pour sa part dans tous les développements de la théologie et de la vie religieuse ; elle se fait sentir dans de nombreuses et florissantes Eglises presbytériennes (dans les provinces du Rhin, de Westphalie, par exemple, et dans quelques parties du Hanovre) ; elle a inspiré l'idée si vraie et si belle en elle-même de l'Union, et l'on peut dire qu'elle est indispensable comme élément de vérité dans l'œuvre si profonde et si complexe de la Réformation. Ce qui le prouve tristement de nos jours, c'est que partout où le protestantisme a répudié les doctrines et l'esprit de l'Eglise réformée, il a misérablement rétrogradé vers Rome. Le puseysme anglais ou allemand est là comme un avertissement sévère que les deux familles de la Réformation sont nécessaires l'une à l'autre.

III.

Aussi est-il généralement reconnu, même en Allemagne, par tous les hommes compétents, que l'*Institution* assigne à Calvin la première place dans l'œuvre théologique du seizième siècle. Eminent comme exégète, il fut le créateur de la théologie systématique. Ceci nous paraîtra plus remarquable encore si nous nous arrêtons un moment à cette question : Quelles ressources scientifiques Calvin avait-il devant lui pour composer son ouvrage ? En d'autres termes, où en était la dogmatique avant l'*Institution* ? Cette question nous conduira à signaler le principe fondamental de ce livre.

Quelque définition que l'on donne de la dogmatique, il faudra toujours la considérer comme l'exposition systématique du grand *fait du salut*. Cette exposition repose sur le double principe objectif et subjectif du protestantisme ; car, d'une part, un fait ne s'invente pas par la spéculation, il est historiquement donné, on en examine les preuves, on le constate avant même de chercher à l'expliquer. Dans ce sens, le fait de la rédemption est tout objectif et tout divin. Mais d'autre part, ce fait n'a de valeur et de réalité pour l'homme individuel, que s'il se légitime à lui, d'abord par sa nécessité, fondée sur notre nature morale, puis par son efficacité. En d'autres termes, comme ce fait suppose le péché, il doit être dé-

montré aussi qu'il répond aux besoins de l'homme déchu, qu'il le relève, le rend à sa destination. Dans ce sens, le fait de la rédemption est subjectif et humain. Il résulte de là, d'une part, qu'aucune exposition du salut, aucune dogmatique ne sera dans le vrai, dans la vie, à moins de partir de l'homme pour aboutir à l'homme, c'est-à-dire de suivre une méthode anthropologique; mais d'un autre côté, puisque le fait du salut est un fait et qu'il a ses documents authentiques, les saintes Ecritures, l'étude de ces Ecritures, faite à la lumière de l'Esprit de Dieu se rendant témoignage dans la foi individuelle et dans la foi de l'Eglise, fournira seule la matière de la dogmatique. Tel est son double principe divin et humain, dont elle s'efforcera de trouver la synthèse vivante.

Or avant la Réformation, cette idée de la dogmatique n'était pas même soupçonnée; elle était impossible. D'une part, l'autorité de l'Eglise, prohibant la formation de la conviction individuelle, se substituant elle-même au fait du salut comme objet de la foi, contestant l'autorité unique des Ecritures et interdisant toute libre exégèse, fermait d'un seul coup toutes les sources de la dogmatique comme science. D'un autre côté, la scolastique appliquée à la théologie, tout occupée d'abstractions étrangères à la vie, n'abondant dans ses sententis que les principes religieux souvent les moins essentiels au salut, jetait ces sujets (*loci*) en certaines rubriques sans lien entre eux et sans aucun rapport avec un principe fondamental. — On ne peut pas même dire que la Réforme, en condamnant par la voix de Luther la scolastique comme système, ait rompu dès l'abord avec elle dans l'exposition de la doctrine. Sans doute, elle était revenue aux sources fécondes de l'Evangile, à la Parole de vie, mais ses premiers essais de dogmatique, en particulier les célèbres *Loci communes, sive hypotyposes* de l'excellent Mélanchthon, publiés d'abord en 1524, et traduits plus tard en français par Calvin, ne se ressentent que trop encore de la manière traditionnelle. Lui-même s'excuse d'avoir suivi la voie des *loci* alignés à la suite les uns des autres, et il montre dès l'abord le faible de la méthode, en commençant par l'article *de Deo*, sans aucun lien anthropologique avec cet Auteur de toutes choses. La vraie excuse de Mélanchthon était dans le but tout pratique de son petit livre, par

lequel il voulait rendre accessible à l'esprit des jeunes gens de son université les principales vérités de la foi. C'est ce qui explique, non moins que le talent et le suave esprit de l'auteur, le grand succès de son ouvrage.

De Mélanchthon à Zwingli, il y a déjà progrès notable, sous le rapport de la méthode. Le dernier, dans son livre intitulé : *Commentarius de vera et falsa Religione*, qui parut en 1525, abandonne tout à fait la méthode scolastique des *loci*, construit un système religieux qui touche à la vie par tous les points, qui embrasse la connaissance de Dieu, de l'homme, de la rédemption, de la sanctification, de l'Eglise (ch. I-XVIII), et qui traite, dans les derniers chapitres, les questions controversées. Toutefois, l'ouvrage de Zwingli ne peut point encore être considéré comme une dogmatique scientifique. « La conception en est grande, remarque le docteur Ebrard dans sa *Dogmatique chrétienne* (t. I, p. 64), mais nulle part ne se trouve un ensemble d'idées précises et bien définies ; tout se meut dans un courant incessant. Il y a là un trésor de pensées vraiment spéculatives, mais pas un seul dogme complètement formulé. Cet écrit est plus propre à exciter l'intérêt qu'à instruire. »

Voilà où en était la dogmatique réformée quand Calvin écrivit la sienne, qui déjà avait subi ses principales transformations lorsque parut, en 1556, l'excellent *Compendium religionis christianæ*, de Bullinger, en sorte que le savant pasteur de Zurich dut profiter de l'*Institution*, et non l'inverse. — Afin qu'on ne nous soupçonne point de surfaire les mérites de cet ouvrage, nous avons cité le jugement d'un savant étranger sur la valeur du livre de Zwingli. Par la même raison, nous laisserons un autre théologien allemand, le docteur Schenkel (*Dogm. chrét.*, t. I, p. 65, 66), nous dire sa pensée sur le *principe* anthropologique de l'*Institution*. Cela nous paraît d'autant plus important que ce principe était alors nouveau, et que ce caractère du livre de Calvin est loin d'être encore généralement reconnu. — « Calvin, dans son *Institution*, ce chef-d'œuvre de la dogmatique réformée, a pour la première fois fait l'essai d'un développement complet de la vérité du salut au point de vue de la conscience humaine, et cela d'après les quatre mani-

festations qui doivent la déterminer : la révélation dans le Père, dans le Fils, dans le Saint-Esprit et dans la communion de l'Eglise. Il prend son point de départ dans le sentiment inné de Dieu en l'homme, et il déclare inadmissible la recherche de ce que Dieu est en soi (*quid sit*) ; dans son système, la question de savoir ce que Dieu est pour l'homme (*qualis sit*) a seule de l'importance. Et dans son étude de ce sujet il est conduit par ce principe anthropologique : *Insculptum mentibus humanis esse divinitatis sensum, qui deleri nunquam potest ; inditum esse divinitus religionis sensum.* — Calvin ne procède donc pas, comme on l'admet généralement, de l'absolu à ce qui est créé, mais de la conscience innée de Dieu à la science du salut, et à la consolation du salut... Ce livre déclare ouvertement la guerre au dogmatisme scolastique traditionnel, et le seul reproche que nous lui ferions à cet égard, c'est que, dans l'exécution, l'auteur ne fait point assez droit à son principe anthropologique et subjectif, mais se laisse encore imposer par le vieux système métaphysique, ne le soumet pas à une critique assez absolue, et ainsi, par égard pour les faibles, jette un pont au moyen duquel ses successeurs reviendront à l'ancien traditionalisme... Mais quand le catéchisme de Heidelberg vint, avec une entière décision, mettre dans tout son jour la méthode anthropologique subjective, ce ne fut point là, comme on l'a cru, une anomalie, mais au contraire la pleine conséquence du système réformé... Même la doctrine de l'élection, purement théologique en apparence, et qui a pu ici et là, envelopper la dogmatique dans d'insondables problèmes métaphysiques, ne doit pas nous rendre douteux le fait que le système dogmatique repose sur un fondement anthropologique. Précisément par cette doctrine le sentiment inné de Dieu nous apparaît comme d'autant plus assuré dans les profondeurs intimes de la conscience individuelle. Ce qui fait l'essence pratique de la doctrine si souvent mécomprise de l'élection, ce n'est pas que Dieu veut de toute éternité le salut du croyant, mais que le croyant s'assure par la foi la possession personnelle et consciente d'un salut éternel. » — Le docteur Ebrard fait aussi dans sa *Dogmatique* cette remarque : « La prédestination n'apparaît pas comme *decretum Dei* (dans la

partie de l'*Institution* qui traite de Dieu), mais comme *electio Dei*, dans celle qui s'occupe de l'appropriation du salut; ainsi toujours selon le principe anthropologique. »

IV.

La doctrine de la justification par la foi seule devait nécessairement amener la dogmatique à se fonder sur le principe que nous venons de reconnaître. Mais une vérité religieuse ne renverse pas en un jour de vieilles méthodes pour s'y substituer dans la science. Faire ce pas, fut un des principaux mérites de l'*Institution*. Voyons maintenant comment l'auteur, par plus de vingt ans de travail, a élevé sur cette base le majestueux édifice qu'il nous a laissé.

Nous l'avons déjà indiqué dans la citation qui précède : la connaissance de Dieu et de son œuvre créatrice, de Jésus-Christ et de son œuvre rédemptrice, du Saint-Esprit et de son œuvre de sanctification, de l'Eglise, envisagée comme dépositaire des moyens de grâce et de salut, telles sont les quatre grandes parties qui divisent l'ouvrage en autant de livres. La matière de chaque livre se partage en chapitres nombreux embrassant chacun un sujet clairement déterminé, et se subdivisant en autant de sections qu'il y a d'idées à développer. L'auteur commence d'ordinaire par l'exposition du sujet d'après l'Ecriture et l'analogie de la foi; puis il discute les preuves et les objections dans les questions débattues; il montre ensuite le côté pratique de la doctrine dont il s'agit, son application à la vie; enfin, il se livre à une polémique étendue, et dont on regrette souvent le ton, contre les erreurs opposées. Telle est l'architecture de l'édifice. Mais il faut y entrer pour se pénétrer des richesses que l'auteur y a déposées. Une rapide analyse d'un si immense ouvrage ne saurait en donner l'idée; aussi bien, le livre même est dans la main du lecteur, nous nous garderons de le retenir trop longtemps sur le seuil. Tout ce que nous désirons, c'est de lui montrer comment Calvin dans l'exécution, ramène tout au principe anthropologique, moral, pratique, que nous avons déjà signalé.

Le premier livre est consacré à la connaissance de Dieu en titre et

qualité de Créateur et souverain Gouverneur du monde. Mais dès l'abord, point d'abstraction, car le premier chapitre ne traite guère que de la connaissance de nous-mêmes, ces deux connaissances étant « choses conjointes. » La somme de la vraie sagesse, « c'est qu'en « cognoissant Dieu, chacun de nous se cognoisse. » Et voici le lien de ces deux idées : Nul ne peut porter sa pensée sur lui-même sans l'élever à Dieu, en qui nous avons la vie; par ses bienfaits « qui « distillent du ciel goutte à goutte, nous sommes conduits comme par « petits ruisseaux à la fontaine. » Notre misère et notre ruine, notre ignorance et nos douleurs, tout nous presse de rechercher Dieu, tout nous « mène comme par la main pour le trouver. » Ceci n'est-il pas du Pascal anticipé? Mais d'un autre côté, nul ne se connaîtra soi-même « jusqu'à ce qu'il ait contemplé la face de Dieu, et que « du regard d'icelle il descende à regarder à soi. » La perfection de Dieu nous dit par un contraste criant, ce que nous sommes, et de là l'étonnement et l'humiliation de tous les hommes de Dieu à cette découverte.

Mais qu'est-ce que connaître Dieu? Cette grave question est le titre du second chapitre. Et la réponse revient à nous rappeler que connaître Dieu, ce n'est point spéculer sur sa nature insondable, mais l'adorer, le craindre, se confier en lui avec une vraie piété, chercher en lui toute sa félicité. Tout le reste sert à peu de chose. — Mais cette connaissance de Dieu est tellement nécessaire au cœur humain, « qu'elle se trouve naturellement enracinée en l'es- « prit des hommes. » C'est là la pensée du troisième chapitre, pensée que l'auteur exprime dans les termes mêmes de Cicéron « homme « payen », pour la tourner aussitôt contre ceux qui prétendent que « la religion a été controuvée par l'astuce et finesse de quelques « gens, afin qu'ils missent quelque bride sur le simple populaire. » La voix de la conscience, bourrelant les malfaiteurs les plus puissants qui n'avaient rien à craindre des hommes, ne répond-elle pas suffisamment à ce mensonge? — Toutefois, une longue et triste expérience ne prouve que trop que cette connaissance naturelle de Dieu est étouffée, soit par la folie, soit par la malice des hommes. — Il faut donc qu'ils y soient ramenés par d'autres moyens. Voici bien, sans doute, le spectacle magnifique de la nature qui raconte la gloire

de Dieu, voici l'admirable organisation de l'homme, ses nobles facultés, le gouvernement des nations par un Dieu puissant, sage et juste (et ici Calvin fait parler tour à tour l'Écriture, les Pères, les historiens, les savants, les poètes de l'antiquité); mais tous ces moyens n'ont jamais suffi; « tant et de si belles lampes allumées au bastiment du monde nous éclairent en vain. » — Si donc l'homme doit arriver à la connaissance de Dieu (les philosophes païens l'ont eux-mêmes reconnu), il faut que Dieu se révèle à lui. Or, Dieu s'est révélé, et il a voulu que ses révélations « fussent enregistrées; car « si l'on considère combien l'esprit humain est enclin et fragile pour « tomber en oubliance de Dieu, combien aussi il est facile à décliner « en toute espèce d'erreurs, on pourra voir combien il a été nécessaire que Dieu eust ses registres authentiques pour y coucher « sa vérité, afin qu'elle ne périst point... » — Mais ces « registres », quel témoignage auront-ils de leur autorité divine et même de leur authenticité? L'Eglise? On l'a prétendu depuis Augustin (dont l'auteur commente ici le fameux passage sur ce sujet); mais puisque l'Eglise elle-même est fondée sur la parole des apôtres et prophètes, comment serait-elle le fondement de cette parole? Non, il n'y a, pour les savants comme pour les simples, qu'un témoignage infaillible de la vérité divine des Écritures, c'est le Saint-Esprit en nous. En d'autres termes, Calvin en appelle à l'expérience du croyant, à « une telle persuasion laquelle ne requiert point de raisons. » — « Il n'y a de vraie foi que celle que le Saint-Esprit scelle « en nos cœurs. » (I, 8, 5). — Cette vérité, féconde en conséquences, peut être envisagée comme le principe fondamental de la dogmatique de Calvin, comme la base de toute sa théologie. Ce qui ne l'empêche pas de consacrer un long chapitre à exposer les preuves apologétiques de la vérité de la Bible, ni de réfuter rudement « les esprits escervelez » qui, sous prétexte des lumières du Saint-Esprit, méprisent la lettre de l'Écriture. — Après cette digression sur l'Écriture, Calvin revient à son sujet, la connaissance de Dieu, qu'il oppose à l'usage idolâtre de se faire des images de la Divinité. Il arrive ainsi au célèbre ch. 13, où, en 29 sections, il traite de la Trinité. Il s'explique d'abord longuement et clairement sur la valeur des termes théologiques, de *Trinité* et de *per-*

sonnes, admis dans l'Eglise pour exprimer l'Essence divine (on sait que Calvin et Farel provoqués par Caroli, refusèrent pendant un temps d'employer ces termes); il établit ensuite, avec une admirable connaissance des Ecritures, la preuve scripturaire de la divinité de Jésus-Christ et du Saint-Esprit; puis, après une sobre spéculation sur le rapport des trois *personnes*, il se livre à une longue et violente polémique contre les adversaires de cette doctrine. — L'auteur passe ensuite à la création. Le chapitre le plus remarquable en ce sujet est celui qu'il consacre à la création de l'homme, à ses facultés et à son état primitif. — Enfin, ce livre I^{er} se termine par trois chapitres sur la Providence et le gouvernement du monde. Les adversaires de Calvin n'ont pas attendu sa doctrine de l'élection pour l'accuser de fatalisme, ils ont cru reconnaître cette erreur stoïcienne dans le sujet même de la Providence. Il est certain qu'il y a pleine harmonie dans le système de l'auteur; ses vues sur le gouvernement de Dieu préparent ses vues sur l'élection; il est certain aussi que, la logique aidant, il serait possible de tirer de l'une et de l'autre doctrine des conséquences terriblement menaçantes pour la liberté. — « Ceux qui veulent rendre ceste doctrine « odieuse, calomnient que c'est la fantasie des stoïques, que toutes « choses adviennent par nécessité. Ceste opinion, c'est faususement et « malicieusement qu'on nous la met sus. » (I, 16, 8.) Ainsi répond Calvin, et il réfute longuement l'inculpation de fatalisme. — Qui-conque lit ses écrits, plus à la lumière de l'expérience chrétienne qu'à celle de la logique, restera parfaitement convaincu que ni sa doctrine de la Providence, ni celle de l'élection ne renferme en pratique la négation de la liberté morale, bien moins encore de la responsabilité. Quel écrivain trouva jamais des raisons plus énergiques pour porter l'homme à l'action, à l'obéissance, à la sanctification? Dans le sens de Calvin, la foi en la Providence et en l'élection de grâce est pour le croyant une force, non un oreiller; cette foi ne lui met point des entraves, mais lui donne des ailes.

Le livre II^e va nous fournir des preuves nouvelles que Calvin, tout en exposant dans leur plénitude objective les doctrines distinctives du christianisme, n'abandonne jamais son terrain anthropologique.

Ce livre porte pour titre : *De la cognoissance de Dieu, entant qu'il s'est montré Rédempteur en Jésus-Christ*, etc. — Mais avant la rédemption, la chute, le péché. L'auteur ne consacre pas moins de cinq longs chapitres à ce sujet, traité sous toutes ses faces, souvent avec profondeur, toujours avec un grand sérieux. De la question du péché, de la manière dont on l'envisage dépend toute la théologie. — Ici encore, tout en s'élevant jusqu'aux problèmes les plus redoutables que se soit posés l'esprit humain, tout en donnant des solutions parfois fort hardies, Calvin ne perd jamais de vue l'homme, la vie pratique. « Ce n'est pas sans cause que par le « proverbe ancien a tousjours esté tant recommandée à l'homme la « cognoissance de soy-mesme. » Voilà son premier mot. Et s'il pousse jusqu'à ses dernières conséquences le triste fait de la chute et du péché, son but pratique est très clair devant ses yeux : D'une part, nous porter à bénir Dieu qui continue pourtant à nous témoigner sa bonté, et nous rendre dépendants de la grâce qu'il nous offre ; d'autre part, « que nostre misérable condition et le sentiment d'icelle « abate en nous toute gloire et présomption, et, en nous accablant « de honte, nous humilie. » (II, 1, 1.) — Toutefois, il n'a pas ignoré le danger qu'il y aurait à accabler l'homme de son impuissance jusqu'à lui ôter le sentiment de sa responsabilité, lui qui, dès les premiers mots de son chapitre sur le « franc arbitre », établit si bien cet équilibre psychologique : « Or, voici le moyen qui nous « gardera d'errer, c'est de considérer les dangers qui sont d'une « part et d'autre. Car quand l'homme est desnué de tout bien, de cela « il prend soudaine occasion de nonchalance. Et pource qu'on lui « dit que de soy-mesme il n'a nulle vertu à bien faire, il ne se soucie « de s'y appliquer, comme si cela ne lui appartenoit de rien. — « D'autre part, on ne lui peut donner le moins du monde, qu'il ne « s'eslève en vaine confiance et témérité, et aussi qu'on ne desrobe « autant à Dieu et à son honneur. » — Ces derniers termes renferment le vrai secret de la théologie de Calvin sur les points qui nous occupent, et j'ajoute le secret de toute sa vie : *l'honneur de Dieu*. — Aussi, est-ce ce principe suprême qui, dans la pratique, a toujours sauvé le système du Réformateur des conséquences désastreuses que la logique pourrait en déduire.

Incapable de se relever lui-même de sa profonde déchéance, l'homme n'est pourtant pas abandonné de Dieu, qui lui offre un moyen admirable de salut en Jésus-Christ (ch. 6). Pour l'y préparer et l'y disposer, Dieu lui donne une loi morale qu'il ne pourra pas observer. Le but de cette loi, l'exposition complète des commandements qu'elle renferme, la similarité et les différences des deux Alliances occupent ici notre auteur dans ses chapitres 7-11. On a souvent reproché aux Réformateurs d'avoir confondu l'esprit de l'Ancien Testament et celui du Nouveau. Nul, après avoir lu ces deux derniers chapitres, ne fera avec justice ce reproche à Calvin; au contraire, nous pensons que même la théologie moderne peut y puiser, sur l'harmonie du plan de Dieu, de profondes vérités, auxquelles elle fera bien de sacrifier plus d'une funeste erreur.

Parvenu à ce point de sa course, déjà bien longue, Calvin peut enfin élever sa pensée de l'homme déchu vers Celui qui est venu le sauver. Il traite donc ici du Rédempteur et de la rédemption. « Or il estoit tant et plus requis que cestuy qui devoit estre nostre Médiateur fust vray Dieu et homme. » Tels sont les premiers mots de cette partie fort remarquable de l'*Institution*, où l'auteur établit abondamment par les Ecritures, et défend contre toutes les objections des incrédules la nécessité de l'incarnation du Fils de Dieu, la réalité de son humanité, l'union en lui des deux natures, son triple office de Prophète, de Sacrificateur et de Roi, son œuvre rédemptrice accomplie par sa mort expiatoire, sa résurrection et son retour dans la gloire (ch. 12-16). Un dernier chapitre clôt dignement ce livre en montrant que l'œuvre de Jésus-Christ a réellement mérité à l'homme pécheur la grâce de Dieu et le salut éternel. C'est ici que, pour la troisième fois, mais tout à fait *ex professo*, Calvin démontre, en épuisant les déclarations de l'Ecriture, l'expiation du péché par le sang de la croix. Est-ce pour cela qu'on a affirmé de nos jours qu'il n'a point enseigné cette doctrine? Pourquoi pas? Les mêmes hommes qui ne savent ou ne veulent pas la voir dans le Nouveau Testament ne peuvent-ils pas, avec autant de raison, la dénier à l'*Institution*?

Le grand salut est objectivement accompli. Mais comment

l'homme pécheur, encore irrégénéré, pourra-t-il se l'approprier? C'est à cette question si importante que va répondre le *troisième* livre, intitulé : *De la manière de participer à la grâce de Jésus-Christ, des fruits qui nous en reviennent, et des effets qui s'en ensuivent*. Trouver un rapport assez intime et vivant pour que l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ accomplie hors de nous se réalise en nous, tel est, aujourd'hui encore, un des problèmes les plus difficiles de la dogmatique, une des questions les plus perplexes de l'expérience chrétienne. D'ordinaire, on recourt immédiatement à la foi, et Calvin n'y manquera pas. Mais, avec ce tact exquis que l'on pourrait appeler en lui un bon sens religieux, il a senti que ce lien entre les deux termes dont il s'agit n'est point noué encore, et qu'il doit l'être par une force plus grande et plus pénétrante que tout ce qui est de l'homme. Et cette force est à ses yeux « l'opération secrète du saint Esprit. » Aussi longtemps que nous sommes hors de Christ et séparés de lui, « tout ce qu'il a fait ou « souffert pour le salut du genre humain nous est inutile et de nulle « importance. » Il faut que « nous soyons faits un avec lui. » Voilà une grave application du principe anthropologique que nous retrouvons partout dans ce livre. « Or, combien que nous obtenions cela « par foy, néanmoins puisque nous voyons que tous indifféremment « n'embrassent pas cette communication de Jésus-Christ, laquelle « est offerte par l'Evangile, la raison nous induit à monter plus haut, « pour nous enquérir de la vertu et opération secrète du saint Es- « prit, laquelle est cause que nous jouissons de tous ses biens » (III, 2, 1). Et l'auteur consacre à cette pensée si profondément vraie son premier chapitre.

Maintenant il peut sans lacune passer au côté subjectif du rapport cherché, je veux dire la foi. « Mais pource que la foy est son « principal chef-d'œuvre (du Saint-Esprit), la plupart de ce que nous « lisons en l'Ecriture touchant sa vertu et opération, se rapporte à « icelle foy... » L'auteur traite ici ce grand sujet de la manière la plus complète; il l'envisage sous toutes ses faces selon les Ecritures, interprétées à la lumière de l'expérience; il redresse les erreurs du catholicisme et réfute les objections de l'incrédulité. Ce chapitre 2 n'a pas moins de 43 sections; c'est tout un traité sur la matière.

L'œuvre intérieure commencée par le Saint-Esprit produisant la foi, se poursuit et devient repentance, régénération du cœur et de la vie. C'est là le sujet du chapitre 3 : « Combien que j'ay desjà
 « enseigné en partie comment la foy possède Christ, et comment
 « par icelle nous jouissons de ses biens, toutesfois cela seroit en-
 « cores obscur, si nous n'adjoustions l'explication des fruits et ef-
 « fets que les fidèles en sentent en eux. Ce n'est pas sans cause que
 « la somme de l'Evangile est réduite en pénitence et rémission des
 « péchés. Parquoy en laissant ces deux articles, tout ce qu'on pourra
 « prescher ou disputer de la foy, sera bien maigre et desbifé (édit.
 « lat. *jejuna et mutila*), voire du tout inutile » (III, 3, 1). Ici Calvin insiste sur cette idée très digne de remarque que la foi précède la repentance et la produit. Il consacre ensuite deux chapitres polémiques (4 et 5) à la confession, aux satisfactions humaines, aux indulgences, au purgatoire. Quant à la confession, il rejette les dangereuses erreurs du catholicisme; mais il conserve la confession scripturaire, libre à l'égard des personnes, pleine de confiance, et très propre à rendre la paix à telle conscience travaillée et chargée. Inutile, du reste, d'ajouter que selon le Réformateur, la vraie confession se fait par le chrétien aux pieds de son Dieu-Sauveur. L'autre n'est qu'un moyen de rendre celle-ci plus complète, plus sincère.

La vie chrétienne est formée : comment se développe-t-elle ? à quels signes reconnaître ses progrès ? Ces questions se sont présentées à Calvin et il y répond ici dans une suite de chapitres (6-10) que ne liront pas sans étonnement ceux qui ne voient en lui qu'un théologien froid et sec. N'était le style, toujours reconnaissable à son énergie, on serait tenté d'attribuer à saint Bernard, à Kempis ou à quelque autre mystique du moyen âge telle de ces pages *sur la vie de l'homme chrétien*. Faire consister cette vie de l'homme chrétien dans le renoncement à nous-mêmes, se manifestant par l'obéissance, par la charité envers tous les hommes, par l'amour pour Dieu, par la patience à « souffrir la croix ; » inspirer au croyant ce renoncement par les plus puissants motifs ; lui montrer sa consolation suprême dans « la méditation de la vie à venir, » sans lui permettre ni découragement, ni dégoût de la vie présente ; lui

donner des directions pleines de sagesse sur l'appréciation et l'usage des biens de la terre et de la pauvreté, voilà ce qui dénote dans le Réformateur une notion trop profonde de la vie intérieure, pour qu'elle soit en lui autre chose que le fruit de l'expérience.

L'auteur n'a point encore abordé de front la doctrine capitale de la Réforme, le point central de la dogmatique au seizième siècle, *la justification par la foi*, dans son rapport avec les œuvres. C'est ici seulement que Calvin traite cette grande vérité, et l'on ne conçoit guère la raison de la place qu'il lui assigne. Pourquoi pas immédiatement après le riche chapitre sur la foi, dont la justification est le premier fruit? Quoi qu'il en soit, ce n'est pas faute d'en avoir reconnu l'importance, car ce sujet n'occupe pas moins de huit longs chapitres (11-18) tant il y avait à enseigner, à discuter, à réfuter sur cette doctrine. Après avoir épuisé pour la prouver toutes les déclarations de l'Écriture, élucidées par une lumineuse exégèse, l'auteur cite l'homme au tribunal de Dieu et le convainc sans réplique qu'il ne saurait y subsister autrement que par la justice dont le couvre son Sauveur. Il y a dans cette redoutable démonstration une force qui s'élève souvent jusqu'à l'éloquence. Quant aux objections que Calvin réfute si victorieusement, ce sont les mêmes, ou à peu près, qu'on oppose aujourd'hui encore à la glorieuse doctrine apostolique. Nul ne lira ce traité sans un vif intérêt, ni sans en retirer une solide instruction, alors même qu'il n'admettrait pas telle vue ou tel argument de l'auteur.

La justification par la foi seule est la source de la liberté chrétienne, envisagée dans ses rapports avec la société humaine et avec les jouissances de la vie. Calvin consacre à ce sujet un chapitre (19) qu'il est intéressant de comparer avec la pratique établie par lui dans l'Eglise de Genève. Ensuite il traite ici, sans que l'on puisse voir par quelle raison d'ordre, *de l'Oraison*. Ce chapitre, qui n'a pas moins de 52 sections, et qui renferme entre autres une exposition de l'Oraison dominicale, est riche d'expérience chrétienne.

Entre ce chapitre sur la prière et un dernier sur la résurrection, l'auteur développe longuement dans quatre chapitres (21-24) ses vues sur une doctrine qui, aux yeux de la postérité, a marqué de

son cachet toute la théologie calviniste, je veux dire la doctrine de la prédestination. Tandis que la plupart des autres vérités évangéliques, plus ou moins modifiées par la pensée individuelle, sont admises encore dans les Eglises réformées telles à peu près que Calvin les avait comprises et exposées, nous croyons qu'il est à peine aujourd'hui quelques rares chrétiens qui puissent partager en plein ses convictions sur la doctrine dont il s'agit ici. Non que ces convictions lui soient particulières; il les trouvait chez saint Augustin, qu'il cite sans cesse dans ces pages, et l'un et l'autre croyaient fermement les avoir puisées dans les Ecritures. En présence des redoutables questions que soulèvent dans la conscience humaine les faits de l'existence du mal, de la chute, des causes efficientes du salut des uns, de la condamnation des autres, les esprits soumis aux enseignements de la Parole de Dieu ont tous cherché une théodicée dans une certaine harmonie entre la souveraineté de Dieu et la liberté de l'homme. Selon qu'ils ont pressé plus ou moins tel ou tel ordre de déclarations de l'Ecriture, ils ont incliné plus ou moins vers la souveraineté divine ou vers la liberté humaine. Peu sont allés, dans ce dernier sens, jusqu'à nier une élection de grâce, diminuant l'œuvre de Dieu pour faire tout dépendre de l'homme, semi-pélagianisme aussi peu conforme aux faits de l'expérience qu'aux enseignements de l'Ecriture. Mais, en admettant l'élection de grâce, qui, bien comprise, est pour le fidèle une source à la fois d'humiliation, d'assurance et de paix, tous, ou à peu près, s'accordent à croire que la Bible n'enseigne point un décret de réprobation; tous aussi s'accordent à penser que Dieu possède par devers lui le secret de concilier cette élection avec la liberté et la responsabilité de l'homme, soit que celui-ci accepte ou rejette le salut qui lui est offert.

Quant à Calvin, entraîné par la logique en traitant ce redoutable sujet, il conclut que s'il y a un décret d'élection, il y en a un aussi de réprobation. Voici sa doctrine telle qu'il la définit: « Nous appelons prédestination le conseil éternel de Dieu, par lequel il a déterminé ce qu'il vouloit faire d'un chacun homme. Car il ne les crée pas tous en pareille condition; mais ordonne les uns à vie éternelle, les autres à éternelle damnation » (III, 21, 5).

Cette double prédestination, précédant tous les temps et la création du monde, Calvin l'attribue au « conseil éternel et immuable » de Dieu. « Nous disons que ce conseil, quant aux élus, est fondé en « sa miséricorde, sans aucun regard de dignité humaine ; au contraire, que l'entrée de vie est forclosée à tous ceux qu'il veut livrer « à damnation » (III, 21, 7). Il faut bien remarquer que Calvin ne prouve la réprobation éternelle, qui n'est nulle part enseignée dans l'Ecriture, que par une conclusion logique : Il y a une élection, donc aussi une réprobation. « Ceux que Dieu laisse en eslisant, il les « réprouve » (III, 23, 1). Admettre l'élection et rejeter la réprobation sans s'inquiéter de la logique, est à ses yeux « puéril et une « sottise trop lourde. »

Rien dans les développements et dans les preuves n'adoucit la crudité de cette opinion. Calvin est convaincu qu'il y va de « l'honneur de Dieu » à ce que le côté humain disparaisse dans ses mystérieux rapports pour laisser seule et incontestée la souveraineté divine.

Il semble, au premier abord, qu'avec une si impitoyable doctrine Calvin abandonne tout à fait le principe anthropologique que nous avons reconnu ; bien plus, on se demande s'il ne va pas tomber dans toutes les désastreuses conséquences du fatalisme. Chose remarquable ! il n'en est rien. Aucune partie de son livre ne fait cette impression, et l'on sait ce que fut l'action de sa vie entière. Il suffit que le Maître dont il proclame l'absolue souveraineté soit, non un aveugle *fatum*, mais le Dieu de l'Evangile dont la miséricorde triomphe de toutes nos erreurs ; il suffit que Calvin déclare, avec l'austère énergie de son âme, à ceux qui périssent, que « nul ne périra sans l'avoir mérité, » aux élus, qu'ils le sont selon l'Esprit de sainteté, pour être saints et irrépréhensibles devant Dieu ; il suffit qu'il rappelle aux uns et aux autres que le dessein éternel de l'élection, qui est secret, se manifeste par la vocation, par la Parole, à laquelle nous devons croire et obéir pour travailler à notre salut avec crainte et tremblement ; il suffit de cela pour neutraliser dans la pratique une conception épouvantablement fautive à force d'être logique. Cela seul explique la sérénité avec laquelle un homme aussi consciencieux se meut

parmi ces terribles écueils : « Combien toutesfois que ceste dispute
« de prédestination soit estimée comme une mer orageuse, si est-ce
« que la navigation y est seure et paisible, et mesme joyeuse, sinon
« que quelqu'un affecte de son bon gré se mettre en danger »
(III, 24, 4).

Nous n'analyserons pas le *quatrième* livre, non que l'importance en soit moindre que celle des autres ; mais nous devons nous borner, et d'ailleurs la plupart des sujets traités ici se laissent difficilement résumer. Des vingt chapitres que renferme ce dernier livre l'auteur en consacre douze aux diverses questions relatives à l'Eglise, avec force polémique contre le catholicisme ; un aux vœux monastiques ; six aux sacrements, et un dernier au gouvernement civil. On ne peut assez s'étonner qu'à notre époque de renouvellement ecclésiastique, où toutes les questions qui touchent de près ou de loin à l'Eglise sont agitées en tous sens, on n'ait pas éprouvé un besoin plus universel de prendre en sérieuse considération cette voix imposante de notre Réforme. Quoi ! on veut reconstituer nos Eglises, et l'on ne daigne pas même s'enquérir de leurs origines, ni écouter les conseils d'une expérience de trois siècles ! Libre à chacun de rejeter les vues du grand Réformateur ; mais sera-ce sans l'avoir entendu ?

V.

Nous n'hésitons pas à étendre à toute l'*Institution* la remarque que nous venons de faire sur le quatrième livre. Scientifiquement, il n'est permis aujourd'hui, ni au théologien, ni au laïque qui prétend à de solides connaissances religieuses, de négliger l'ouvrage qui fut le fondement dogmatique de la Réforme française, et dont les neuf dixièmes au moins du Protestantisme porte aujourd'hui encore l'ineffaçable empreinte.

Que l'on veuille bien ne pas nous comprendre mal : Nous déclarons bien haut qu'en matière de vérité religieuse, nous ne reconnaissons comme maître aucun homme, et comme autorité aucun livre d'homme. Nous nous inclinons avec l'obéissance de la foi devant Celui-là seul qui put dire : « Je suis la vérité, je suis la lu-

mière, je suis la vie. » Nous n'admettons, comme l'expression adéquate de sa révélation, que le Testament qu'il nous a donné par le Saint-Esprit. A tout le reste nous appliquons le grand principe de Paul : *Examinez toutes choses, retenez ce qui est bon*. Nous déclarons non moins haut que nous ne pensons point que les productions de l'esprit religieux d'une époque, même les plus excellentes et les plus illustres, soient propres à répondre à tous les besoins d'une autre époque. Ici, comme en toutes choses, nous croyons au progrès. Loin de nous l'idée de prêcher la perfectibilité de l'Evangile, qui fut parfait dès le jour où Jésus-Christ acheva son œuvre par l'effusion de son Saint-Esprit sur son Eglise. Mais ce qui est très perfectible, ce en quoi nous devons faire de continuel progrès, c'est la conception et l'exposition de la vérité chrétienne dans des applications toujours nouvelles, dans des résultats toujours plus riches et plus beaux, pour le salut de notre humanité déchue. Or, s'il en est ainsi, il est évident que nous trouverons dans un livre humain qui a trois siècles de date des formes vieilles, des procédés de polémique qui répugnent à notre sentiment, des opinions qui portent l'empreinte des erreurs du temps, en un mot, une insuffisance à répondre à tous les besoins intellectuels et moraux de notre époque.

Mais ces concessions abondamment faites, que de motifs appelaient impérieusement la reproduction du livre qui nous occupe ! En est-il aucun qui ait une telle importance historique d'abord ? Qui connaîtra bien la Réforme sans s'être familiarisé avec ses doctrines, et qui connaîtra ses doctrines sans avoir lu le livre qui en fut pendant deux siècles l'arsenal et l'étendard ? N'oublions pas, d'ailleurs, que ces immortels principes sont bien ceux qui soulèverent le monde, renouvelèrent l'Europe, firent des milliers de martyrs, créèrent nos Eglises, et furent leur force, leur vie, leur consolation au sein des orages et des souffrances de plusieurs siècles. Pour revivre avec nos pères, pour les comprendre, pour sympathiser avec eux dans leurs combats et dans leur foi, il faut relire l'*Institution*, dont ils se nourrissaient, eux à qui les presses de Genève, de Hollande et d'ailleurs ne pouvaient en fournir assez.

Mais si l'importance historique de l'*Institution* est grande, sa va-

leur intrinsèque l'est plus encore. Dans quels ouvrages de théologie moderne retrouve-t-on cette richesse de pensée et cette clarté limpide de style, cette vaste érudition et cette vivante piété, cette profonde connaissance des Ecritures et cette mûre expérience de la vie chrétienne? En lisant ce livre on fait à la fois un cours de dogmatique, de morale, d'exégèse, d'histoire du dogme et de patristique. Que ne renferme-t-il pas? Nos discussions actuelles? Qu'elles aient rapport à la doctrine ou à une question quelconque du gouvernement de l'Eglise, elles sont là avec tous les arguments pour et contre, et une solution le plus souvent conforme au bon sens et à la Parole divine. Et l'on se dit : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » Ces caractères, joints à l'esprit pratique de Calvin, et tous pénétrés de son principe anthropologique, rendent son livre immédiatement applicable à la vie. On oublie en le lisant la rudesse des formes et les restes de scolastique qui s'y trouvent, tant l'âme est élevée et édifiée par cette conscience austère et brûlante de zèle pour la gloire de Dieu.

Nous avons réimprimé les *Commentaires* de Calvin, et il est permis d'espérer qu'ils seront beaucoup consultés parmi nous. Mais l'auteur lui-même, se référant à son *Institution*, nous apprend quelque part qu'il ne s'est étudié à si grande brièveté dans ses livres exégétiques que parce qu'il avait exposé là toute sa pensée sur les grandes vérités de la foi. De sorte que, même pour la lecture des *Commentaires*, l'*Institution* est un complément indispensable.

Enfin l'époque où reparaît ce chef-d'œuvre sans égal du seizième siècle est des plus graves. Le réveil de la foi et de la piété dans nos Eglises a ramené les esprits sérieux vers les études théologiques et religieuses. Mais ces études mêmes, en soulevant une à une toutes les questions, ont dû recevoir des solutions fort différentes, et de là, sur tous les points, les luttes dont nous sommes témoins. Les uns, regardant vers l'avenir plus qu'au passé, reprochent au Réveil d'être revenu simplement aux doctrines de la Réforme acceptées en bloc comme un héritage traditionnel; les autres, voyant « les fondements renversés » et le doute couler à plein bord même parmi ceux dont la vocation est de prêcher la foi,

l'abîme sans fond du panthéisme? Pourquoi pas? Justement parce que Calvin présente sans ménagements, avec toute l'énergie d'une conscience honnête, ces doctrines et ces faits du christianisme que Paul appelait « la folie de la croix; » justement parce que, un siècle avant Pascal, il se montre assez fort pour accabler l'homme orgueilleux du poids de sa misère, et pour lui montrer ensuite le seul relèvement possible,—qui sait si cette méthode étrange, inaugurée par le Prophète de Nazareth, suivie par son plus grand missionnaire, et non sans succès, devant l'aréopage d'Athènes, n'atteindrait pas tel penseur trop sérieux pour trouver la paix auprès de Kant ou de Hegel? « Quant aux hommes, cela est impossible, mais toutes choses sont possibles à Dieu. »

Nous laissons le lecteur dans la société du plus grand théologien du seizième siècle. Que l'Esprit de Dieu préside à leurs secrets entretiens!

JEHAN CALVIN AU LECTEUR

Pource qu'en la première édition de ce livre je n'attendoye pas qu'il deust estre si bien receu comme Dieu l'a voulu par sa bonté inestimable, je m'en estoye acquitté plus légèrement, m'estudiant à briefveté : mais ayant cognu avec le temps qu'il a esté recueilly de telle faveur que je n'eusse pas osé désirer (tant s'en faut que je l'espérasse) je me suis senty d'autant plus obligé de m'acquitter mieux et plus pleinement envers ceux qui recevoyent ma doctrine de si bonne affection, pource que c'eust été ingratitude à moy, de ne point satisfaire à leur désir selon que ma petitesse le portoit. Parquoy j'ay tasché d'en faire mon devoir : non-seulement quand ledit livre a esté imprimé pour la seconde fois, mais toutes fois et quantes qu'on l'a r'imprimé, il a esté aucunement augmenté et enrichy. Or combien que je n'eusse point occasion de me desplaire au travail que j'y avoye prins, toutesfois je confesse que jamais je ne me suis contenté moy-mesme, jusques à ce que je l'ay eu digéré en l'ordre que vous y verrez maintenant, lequel vous approuverez, comme j'espère. Et de faict, je puis alléguer pour bonne approbation, que je ne me suis point espargné de servir à l'Eglise de Dieu en cest endroict, le plus affectueusement qu'il m'a esté possible : en ce que l'hyver prochain, estant menacé par la fièvre quarte de partir de ce monde, d'autant plus que la maladie me pressoit, je me suis d'autant moins espargné, jusques à ce que j'eusse parfait le livre, lequel survivant après ma mort monstrast combien je désiroye satisfaire à ceux qui desjà y avoient proufité, et désiroyent d'y proufiter plus amplement. Je l'eusse bien voulu faire plustost : mais ce sera assez tost, si assez bien : et quant à

•

AU ROY DE FRANCE TRÈS CHRESTIEN,
FRANÇOIS, PREMIER DE CE NOM, SON PRINCE ET SOUVERAIN SEIGNEUR,
JEHAN CALVIN,
PAIX ET SALUT EN JÉSUS-CHRIST.

Au commencement que je m'appliquay à escrire ce présent livre, je ne pensoye rien moins, Sire, que d'escrire choses qui fussent présentées à vostre Majesté : seulement mon propos estoit d'enseigner quelques rudimens, par lesquels ceux qui seroyent touchez d'aucune bonne affection de Dieu, fussent instruits à la vraye piété. Et principalement je vouloye par ce mien labour servir à nos François : desquels j'en voyoye plusieurs avoir faim et soif de Jésus-Christ, et bien peu qui en eussent receu droicte cognoissance. Laquelle miene délibération on pourra facilement appercevoir du livre, entant que je l'ay accomodé à la plus simple forme d'enseigner qu'il m'a esté possible. Mais voyant que la fureur d'aucuns iniques s'estoit tant eslevée en vostre Royaume, qu'elle n'avoit laissé lieu aucun à toute saine doctrine, il m'a semblé estre expédient de faire servir ce présent livre, tant d'instruction à ceux que premièrement j'avoie délibéré d'enseigner, qu'aussi de confession de foy envers vous : dont vous cognoissiez quelle est la doctrine contre laquelle d'une telle rage furieusement sont enflambez ceux qui par feu et par glaive troublent aujourd'huy vostre Royaume. Car je n'auray nulle honte de confesser que j'ay ycompris quasi une somme de ceste mesme doctrine laquelle ils estiment devoir estre punie par prison, bannissement, proscription et feu : et laquelle ils crient devoir estre deschassée hors de terre et de mer. Bien say-je de quels horribles rapports ils ont remply vos oreilles et vostre cœur, pour vous rendre nostre cause fort odieuse : mais vous avez à réputer selon vostre clémence et mansuétude, qu'il ne resteroit innocence aucune ny en dits ny en faits, s'il suffisoit d'accuser. Certainement si quelqu'un, pour esmouvoir

haine à l'encontre de ceste doctrine de laquelle je me veux efforcer de vous rendre raison, vient à arguer qu'elle est desjà condamnée par un commun consentement de tous estats, qu'elle a receu en jugement plusieurs sentences contre elle, il ne dira autre chose, sinon qu'en partie elle a esté violement abatus par la puissance et conjuration des adversaires, en partie malicieusement opprimée par leurs mensonges, tromperies, calomnies et trahisons. C'est force et violence, que cruelles sentences sont prononcées à l'encontre d'icelle devant qu'elle ait esté défendue. C'est fraude et trahison, que sans cause elle est notée de sédition et maléfice. Afin que nul ne pense que nous nous complaignons de ces choses à tort, vous-mesme nous pouvez estre tesmoin, Sire, par combien fausses calomnies elle est tous les jours diffamée envers vous : c'est asçavoir, qu'elle ne tend à autre fin, sinon que tous règnes et polices soyent ruinées, la paix soit troublée, les loix abolies, les seigneuries et possessions dissipées : brief, que toutes choses soyent renversées en confusion. Et néantmoins encorés vous n'en oyez que la moindre portion. Car entre le populaire on sème contre icelle horribles rapports : lesquels s'ils estoient véritables, à bon droict tout le monde la pourroit juger avec tous ses auteurs, digne de mille feux et mille gibets. Qui s'esmerveillera maintenant pourquoy elle est tellement haye de tout le monde, puis qu'on adjouste foy à telles et si iniques détractions? Voylà pourquoy tous les estats d'un commun accord conspirent à condamner tant nous que nostre doctrine. Ceux qui sont constituez pour en juger, estans ravis et transportez de telle affection, prononcent pour sentence, la conception qu'ils ont apportée de leur maison : et pensent trèsbien estre acquittez de leur office s'ils ne jugent personne à mort, sinon ceux qui sont, ou par leur confession, ou par certain tesmoignage, convaincus. Mais de quel crime? De ceste doctrine damnée, disent-ils. Mais à quel tiltre est-elle damnée? Or c'estoit le point de la défense : non pas désadvouer icelle doctrine, mais la soustenir pour vraye. Yci est osté le congé d'ouvrir la bouche. Pourtant je ne demande point sans raison, Sire, que vous vueilliez prendre la cognoissance entière de ceste cause, laquelle jusques-yci a esté démenée confusément sans nul ordre de droict : et par un

ardeur impétueux, plustost que par une modération et gravité judiciaire. Et ne pensez point que je tasche à traiter yci ma défense particulière, pour impétrer retour au pays de ma naissance ; auquel combien que je porte telle affection d'humanité qu'il appartient : toutesfois comme les choses sont maintenant disposées, je ne souffre pas grand dueil d'en estre privé : mais j'entreprend la cause commune de tous les fidèles, et mesmes celle de Christ, laquelle aujourd'huy est en telle manière du tout deschirée et foulée en vostre Royaume, qu'elle semble estre désespérée. Ce qui est bien advenu par la tyrannie d'aucuns Pharisiens, plustost que de vostre vouloir. Mais comment cela se fait, il n'est point mestier de le dire yci. Quoy que ce soit, elle est grandement affligée. Car la puissance des adversaires de Dieu a obtenu jusques-là, que la vérité de Christ, combien qu'elle ne soit perdue et dissipée, toutesfois soit cachée et ensevelie comme ignominieuse : et outre, que la povrette Eglise soit ou consumée par morts cruelles, ou deschassée par bannissemens, ou tellement estonnée par menaces et terreurs, qu'elle n'ose sonner mot. Et encores ils insistent en telle rage qu'ils ont accoustumé, pour abatre la paroi qu'ils ont jà esbranlée, et parfaire la ruine qu'ils ont encommencée. Ce pendant nul ne s'avance, qui s'oppose en défenses contre telles furies. Et s'il y en a aucuns qui veulent estre veus trèsfort favoriser à la vérité, ils disent qu'on doit aucunement pardonner à l'imprudence et ignorance des simples gens. Car ils parlent en ceste manière, appelans la très certaine vérité de Dieu, Imprudence et ignorance : et ceux que nostre Seigneur a tant estimez, qu'il leur a communiqué les secrets de sa sapience céleste, Gens simples : tellement tous ont honte de l'Evangile. Or, c'est vostre office, Sire, de ne destourner ne vos oreilles de vostre courage d'une si juste défense, principalement quand il est question de si grande chose : c'est asçavoir comment la gloire de Dieu sera maintenue sur terre : comment sa vérité retiendra son honneur et dignité : comment le règne de Christ demeurera en son entier. O matière digne de vos oreilles, digne de vostre jurisdiction, digne de vostre Throne royal ! Car ceste pensée fait un vray Roy, s'il se recognoist estre vray ministre de Dieu au gouvernement de son royaume : et au contraire, celui qui ne

règne point à ceste fin de servir à la gloire de Dieu, n'exerce pas règne, mais brigandage. Or on s'abuse si on attend longue prospérité en un règne qui n'est point gouverné du sceptre de Dieu, c'est-à-dire sa sainte Parole. Car l'édicte céleste ne peut mentir, par lequel il est dénoncé, que le peuple sera dissipé quand la Prophétie défaudra¹. Et ne devez estre destourné par le contemnement de nostre petitesse. Certes nous recognoissons assez combien nous sommes povres gens et de mespris : c'est asçavoir devant Dieu misérables pécheurs, envers les hommes vilipendez et déjettez : et mesmes (si vous voulez) l'ordure et balieure du monde, ou si l'on peut encores nommer quelque chose plus vile. Tellement qu'il ne nous reste rien de quoy nous glorifier devant Dieu, sinon sa seule miséricorde : par laquelle, sans quelque mérite, nous sommes sauvez : ny envers les hommes, sinon nostre infirmité, c'est-à-dire, ce que tous estiment grande ignominie.

Mais toutesfois il faut que nostre doctrine consiste eslevée et insupérable par-dessus toute la gloire et puissance du monde. Car elle n'est pas nostre, mais de Dieu vivant et de son Christ, lequel le Père a constitué Roy, pour dominer d'une mer à l'autre, et depuis les fleuves jusques aux fins de la terre² : et tellement dominer, qu'en frappant la terre de la seule verge de sa bouche³, il la casse toute avec sa force et sa gloire comme un pot de terre⁴ : ainsi que les Prophètes ont prédit la magnificence de son règne, qu'il abatroit les royaumes durs comme fer et airain, et reluisans comme or et argent⁵. Bien est vray, que nos adversaires contredisent, reprochans que faususement nous prétendons la Parole de Dieu, de laquelle nous sommes, comme ils disent, pervers corrupteurs. Mais vous-mesme, selon vostre prudence, pourrez juger en lisant nostre confession, combien ceste reproche est pleine non-seulement de malicieuse calomnie, mais d'impudence trop effrontée. Néanmoins il sera bon de dire yci quelque chose pour vous apprestre voye à icelle lecture. Quand saint Paul a voulu que toute prophétie fust conforme à l'analogie et similitude de la foy⁶, il a mis une très-certaine règle pour esprouver toute interprétation de l'Es-

¹ Prov. XXIX, 18.² Ps. LXXII, 8.³ Is. XI, 4.⁴ Ps. II, 9.⁵ Dan. II, 32.⁶ Rom. XII, 6.

criture. Or si nostre doctrine est examinée à ceste règle de foy, nous avons la victoire en main. Car quelle chose convient mieux à la foy, que de nous recognoistre nuds de toute vertu pour estre vestus de Dieu ? vuides de tout bien, pour estre remplis de luy ? serfs de péché, pour estre délivrez de luy ? aveugles, pour estre deluy illuminez ? boiteux, pour estre de luy redressez ? débiles, pour estre de luy soustenus ? de nous oster toute matière de gloire, afin que luy seul soit glorifié, et nous en luy ? Quand ces choses et semblables sont dites par nous, nos adversaires crient que par ce moyen seroit subvertie je ne say quelle aveuglée lumière de nature, leur préparation qu'ils ont forgée pour nous disposer à venir à Dieu, le Libéral arbitre, les œuvres méritoires de salut éternel, avec leurs superérogations ; pourtant qu'ils ne peuvent souffrir que la louange et gloire entière de tout bien, de toute vertu, justice et sapience réside en Dieu. Mais nous ne lisons point qu'il y en ait eu de reprins pour avoir trop puisé de la source d'eaux vives : au contraire, le Prophète corrige asprement ceux qui se sont fouy des puits secs, et qui ne peuvent tenir l'eau¹. En outre, qu'est-il plus propre à la foy, que se promettre Dieu pour un Père doux et bénin, quand Christ est reconnu pour frère et propiciateur ? que d'attendre tout bien et toute prospérité de Dieu, duquel la dilection s'est tant estendue envers nous, qu'il n'a point espargné son propre Fils, qu'il ne l'ait livré pour nous² ? que de reposer en une certaine attente de salut et vie éternelle, quand on pense que Christ nous a esté donné du Père, auquel tels thrésors sont cachez ? A ces choses ils répugnent, et disent qu'une telle certitude de fiance n'est pas sans arrogance et présomption. Mais comme il ne faut rien présumer de nous, aussi nous devons présumer toutes choses de Dieu : et ne sommes pour autre raison despouillez de toute vaine gloire, sinon afin de nous glorifier en Dieu. Que diray-je plus : Considérez, Sire, toutes les parties de nostre cause : et nous jugez estre les plus pervers des pervers, si vous ne trouvez manifestement que nous sommes oppressez et recevons injures et opprobres, pourtant que nous mettons nostre espérance en Dieu

¹ Jér. II, 13.² Rom. VIII, 32.

vivant¹, pourtant que nous croyons que c'est la vie éternelle de cognoistre un seul vray Dieu, et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ². A cause de ceste espérance aucuns de nous sont détenus en prison, les autres fouettez, les autres menez à faire amendes honorables, les autres bannis, les autres cruellement affligez, les autres eschappent par fuyte : tous sommes en tribulation, tenus pour maudits et exécrables, injuriez et traitez inhumainement. Contemplez d'autre part nos adversaires (je parle de l'estat des Prestres, à l'adveu et appétit desquels tous les autres nous contrarient) : et regardez un petit avec moy de quelle affection ils sont menez. Ils se permettent aisément à eux et aux autres, d'ignorer, négliger et mespriser la vraye religion, qui nous est enseignée par l'Ecriture, et qui devoit estre résolue et arrestée entre tous : et pensent qu'il n'y a pas grand intérêt quelle foy chacun tient, ou ne tient pas de Dieu et de Christ : mais que par foy (comme ils disent) enveloppée, il submette son sens au jugement de l'Eglise. Et ne se soucient pas beaucoup s'il advient que la gloire de Dieu soit polluée par blasphèmes tous évidens, moyennant que personne ne sonne mot contre l'autorité de nostre mère sainte Eglise : c'est-à-dire, selon leur intention, du siège romain. Pourquoi combattent-ils d'une telle rigueur et rudesse pour la Messe, le Purgatoire, les pèlerinages et tels fatras, tellement qu'ils nient la vraye piété pouvoir consister, si toutes ces choses ne sont creues et tenues par foy très-explicite, combien qu'ils n'en prouvent rien par la Parole de Dieu ? Pourquoi, di-je, sinon pourtant que leur ventre leur est pour dieu, la cuisine pour religion : lesquels ostez, non-seulement ils ne pensent pas qu'ils puissent estre Chrestiens, mais ne pensent plus estre hommes ? Car combien, que les uns se traittent délicatement en abondance, les autres vivotent en rongant des croustes, toutesfois ils vivent tous d'un pot : lequel sans telles aides non-seulement se refroidiroit, mais gèleroit du tout. Pourtant celuy d'eux qui se soucie le plus de son ventre, est le meilleur zélateur de leur foy. Brief, ils ont tous un mesme propos, ou de conserver leur règne, ou leur ventre plein. Et n'y en a pas un d'eux

¹ 1 Tim. IV, 10.² Jean XVII, 3.

qui montre la moindre apparence du monde de droict zèle : et néanmoins ils ne cessent de calomnier nostre doctrine , et la des-crier et diffamer par tous moyens qu'il leur est possible, pour la rendre ou odieuse, ou suspecte. Ils l'appellent Nouvelle, et forgée puis n'aguères. Ils reprochent qu'elle est douteuse et incertaine. Ils demandent par quels miracles elle est confirmée. Ils enquièrent si c'est raison qu'elle surmonte le consentement de tant de Pères anciens, et si longue coustume. Ils insistent, que nous la confessions estre schismatique, puis qu'elle fait la guerre à l'Eglise : ou que nous respondions, que l'Eglise a esté morte par tant longues années, ausquelles il n'en estoit nulle mention. Finalement, ils disent, qu'il n'est jà mestier de beaucoup d'argumens, veu qu'on peut juger des fruits quelle elle est : c'est asçavoir, qu'elle engendre une grande multitude de sectes, force troubles et séditions, et une licence desbordée de malfaire. Certes il leur est bien facile de prendre leur avantage contre une cause déserte et délaissée : principalement quand il faut persuader au populaire ignorant et crédule : mais si nous avons aussi bien lieu de parler, j'estime que leur ardeur, dont ils escument si asprement contre nous, seroit un peu refroidie.

Premièrement, en ce qu'ils l'appellent Nouvelle, ils font fort grande injure à Dieu, duquel la sacrée Parole ne méritoit point d'estre notée de nouvelleté. Certes je ne doute point, que touchant d'eux, elle ne leur soit nouvelle : veu que Christ mesme, et son Evangile leur sont nouveaux. Mais celuy qui sait que ceste prédication de saint Paul est ancienne : c'est que Jésus-Christ est mort pour nos péchez, et ressuscité pour nostre justification¹ : il ne trouvera rien de nouveau entre nous. Ce qu'elle a esté long temps cachée et incognue, le crime en est à imputer à l'impiété des hommes. Maintenant quand elle nous est rendue par la bonté de Dieu, pour le moins elle devoit estre receue en son autorité ancienne.

D'une mesme source d'ignorance prouvient ce qu'ils la réputent douteuse et incertaine. Vrayement c'est ce que nostre Seigneur se complaint par son Prophète : Que le bœuf a cognu son posses-

¹ Rom. IV, 25.

seur, et l'asne l'estable de ses maistres : et luy, qu'il est mescongnu de son peuple¹. Mais comment qu'ils se mocquent de l'incertitude d'icelle, s'ils avoyent à signer la leur de leur propre sang, et aux despens de leur vie, on pourroit veoir combien ils la prisent. Nostre fiance est bien autre, laquelle ne craint ne les terreurs de la mort, ne le jugement de Dieu.

En ce qu'ils nous demandent miracles, ils sont desraisonnables. Car nous ne forgeons point quelque nouveau Evangile : mais nous retenons celuy, pour la vérité duquel confermer, servent tous les miracles que jamais et Jésus-Christ, et ses Apostres ont faits. On pourroit dire qu'ils ont cela particulier outre nous, qu'ils peuvent confermer leur doctrine par continuels miracles qui se font jusques aujourd'huy. Mais plustost ils allèguent miracles qui pourroyent esbranler et faire douter un esprit, lequel autrement seroit bien en repos : tant sont ou frivoles ou mensongers. Et néanmoins quand ils seroyent les plus admirables qu'on sçauroit penser, si ne doyvent-ils aucunement valoir contre la vérité de Dieu : veu qu'il appartient que le nom de Dieu soit tousjours et par tout sanctifié, soit par miracles, soit par l'ordre naturel des choses. Ils pourroyent yci avoir plus d'apparence, si l'Ecriture ne nous eust advertis quel est l'usage légitime des miracles. Car saint Marc dit, que ceux qu'ont fait les Apostres ont servy à confermer leur prédication². Pareillement saint Luc dit que nostre Seigneur en ce faisant a voulu rendre tesmoignage à la Parole de sa grâce³. A quoy respond ce que dit l'Apostre, que le salut annoncé par l'Evangile, a esté confirmé en ce que Dieu en a testifié par signes et vertus miraculeuses⁴. Quand nous oyons que ce doyvent estre seaux pour seeller l'Evangile, les convertirons-nous à détruire son autorité ? Quand nous oyons qu'ils sont destinez à establir la vérité, les appliquerons-nous à fortifier le mensonge ? Pourtant il faut que la doctrine laquelle précède les miracles, comme dit l'Evangéliste, soit examinée en premier lieu : si elle est approuvée, lors elle pourra bien prendre confirmation par les miracles. Or c'est une bonne enseigne de vraye doctrine, comme dit Christ,

¹ Is. I, 5.² Marc XVI, 20.³ Act. XIV, 3.⁴ Héb. II, 4.

si elle ne tend point à la gloire des hommes, mais de Dieu¹. Puis que Christ affirme que telle doit estre l'esprouve, c'est mal prendre les miracles, que de les tirer à autre fin que pour illustrer le nom de Dieu. Et nous doit aussi souvenir que Satan a ses miracles : lesquels combien qu'ils soyent illusion plustost que vrayes vertus, toutesfois si sont-ils tels, qu'ils pourroyent abuser les simples et rudes. Les Magiciens et enchanteurs ont esté tousjours renommez pour leurs miracles : l'idolâtrie des Gentils a esté nourrie par miracles merveilleux, lesquels toutesfois ne sont suffisans pour nous approuver la superstition ne des Magiciens ne des Idolâtres.

Les Donatistes estonnoyent anciennement la simplicité du populaire de ceste mesme machine, qu'ils faisoient plusieurs miracles. Nous faisons doncques maintenant une mesme response à nos adversaires, que faisoit lors saint Augustin aux Donatistes : Que nostre Seigneur nous a rendus assez advisez contre ces miradeurs, prédisant qu'il surviendrait des faux Prophètes, qui par grandes merveilles et prodiges tireroient en erreur mesmes les esleus, si faire se pouvoit². Et saint Paul a adverty que le règne d'Antechrist seroit avec toute puissance, miracles et prodiges mensongers³. Mais nos miracles, disent-ils, ne se font ne par idoles, ne par enchanteurs, ne par faux Prophètes, mais par les Saints : comme si nous n'entendions point que c'est la finesse de Satan, se transfigurer en Ange de lumière⁴. Les Egyptiens autrefois ont fait un dieu de Jérémie, qui estoit ensevely en leur région, luy sacrifians, et faisans tous autres honneurs qu'ils avoyent accoustumé faire à leurs dieux⁵. N'abusoyent-ils pas du saint Prophète de Dieu à leur idolâtrie? et toutesfois ils en venoyent là, qu'estans guaris de la morsure des serpens, ils cuidoyent recevoir salaire de telle vénération de son sépulchre. Que dirons-nous, sinon que ce a tousjours esté et sera une vengeance de Dieu trèsjuste, d'envoyer efficace d'illusion à ceux qui n'ont point receu la dilection de vérité, pour les faire croire à mensonge⁶? Doncques, les

¹ Jean VII, 18; VIII, 50.

² Sur saint Jean, *Tract.*, XIII; Matth. XXIV, 24.

³ 1^{re} Thess. II, 9. ⁴ 2^e Cor. XI, 14.

⁵ Saint Hiérome, en la préface de Jérémie.

⁶ 2^e Thess. II, 11.

miracles ne nous défont point, qui sont mesmes très certains, et non sujets à moquerie : au contraire, ceux que nos adversaires prétendent pour eux, sont pures illusions de Satan, quand ils retirent le peuple de l'honneur de son Dieu à vanité.

En outre, c'est injustement qu'ils nous objectent les anciens Pères, j'enten les escrivains du premier temps de l'Eglise¹, comme s'ils les avoyent favorisans à leur impiété : par l'autorité desquels si la noise estoit à desmesler entre nous, la meilleure partie de la victoire viendroit à nostre part.

Mais comme ainsi soit que plusieurs choses ayent esté écrites sagement et excellemment par ces anciens Pères : d'autre part, qu'il leur soit advenu en d'aucuns endroits ce qui advient à tous hommes, c'est de faillir et errer ; ces bons et obéissans fils, selon la droicture qu'ils ont, et d'esprit et de jugement et de volonté, adorent seulement leurs erreurs et fautes : au contraire, les choses qui ont esté bien écrites d'eux, ou ils ne les apperçoivent point, ou ils les dissimulent, ou ils les pervertissent : tellement qu'il semble qu'ils n'ayent autre soin sinon de recueillir de la fiente parmi de l'or. Et après ils nous poursuivent par grande clameur, comme contempteurs et ennemis des Pères : mais tant s'en faut que nous les contemnions, que si c'estoit nostre présent propos, il me seroit facile d'approuver par leurs tesmoignages la plus grand'part de ce que nous disons aujourd'huy. Mais nous lisons leurs escrits avec tel jugement, que nous avons tousjours devant les yeux ce que dit saint Paul : c'est que toutes choses sont nostres pour nous servir, non pour dominer sur nous : et que nous sommes tous à un seul Christ, auquel il faut sans exception obéir du tout². Ceux qui n'observent point cest ordre, ne peuvent rien avoir de certain en la foy : veu que ces saints personnages desquels il est question, ont ignoré beaucoup de choses, sont souvent divers entre eux, et mesmes aucunesfois contreviennent à eux-mesmes. Salomon, disent-ils, ne nous commande point sans cause de n'outrepasser les bornes qui ont esté mises de nos pères³. Mais il n'est pas question d'observer une mesme reigle en la borneure des champs, et en l'obéissance de la foy : laquelle doit tellement estre

¹ Autorité des Pères.

² 1 Cor. III 21, 22.

³ Prov. XXII, 28.

ordonnée, qu'elle nous fasse oublier nostre peuple et la maison de nostre Père¹. D'avantage, puis qu'ils aiment tant les allégories, que ne prennent-ils les Apostres plustost pour leurs Pères, que nuls autres, desquels il ne soit licite arracher les bornes? Car ainsi l'a interprété saint Hiérosme, duquel ils ont allégué les paroles en leurs Canons. Et encores s'ils veulent que les limites des Pères qu'ils entendent, soyent observées, pourquoy eux-mesmes, quand il leur vient à plaisir, les outrepassent-ils si audacieusement? Ceux estoyent du nombre des Pères, desquels l'un a dit que Dieu ne beuvoit ne mangeoit; et pourtant, qu'il n'avoit que faire de plats ne de calices². L'autre, que les Sacremens des Chrestiens ne requièrent ny or, ny argent, et ne plaisent point à Dieu par or³. Ils outrepassent doncques ces limites, quand en leurs cérémonies ils se délectent tant d'or, d'argent, marbre, yvoire, pierres précieuses et soyes, et ne pensent point que Dieu soit droictement honoré, sinon en affluence et superfluité de ces choses. C'estoit aussi un Père, qui disoit que librement il osoit manger chair en Quaresme, quand les autres s'en abstenoyent : d'autant qu'il estoit Chrestien⁴. Ils rompent doncques les limites, quand ils excommunient la personne qui aura en Quaresme gousté de la chair. Ceux estoyent Pères, desquels l'un a dit qu'un Moine qui ne labore point de ses mains, doit estre réputé comme un brigand⁵. L'autre, qu'il n'est pas licite aux Moines de vivre du bien d'autrui : mesmes quand ils seroyent assiduels en contemplations, en oraisons et à l'estude⁶. Ils ont aussi outrepassé ceste borne, quand ils ont mis des ventres oiseux de Moines en des bordeaux (ce sont leurs cloistres) pour estre soulez de la substance d'autrui. Celuy estoit Père, qui a dit que c'estoit une horrible abomination de veoir une image ou de Christ, ou de quelque Saint aux temples des Chrestiens⁷. Mesmes cela n'a point esté dit par un homme particulier, mais a esté aussi ordonné en un Concile ancien, que ce

¹ Ps. XLV, 11.

² Act., au liv. XI, ch. XVI de l'*Hist. Trip.*

³ Ambr., au liv. I des *Offices*, c. XXVIII.

⁴ Spirid., au liv. I de l'*Hist. Trip.*, ch. X.

⁵ Voyez le ch. I du liv. XVIII de l'*Hist. Trip.*

⁶ Saint Augustin, *De l'œuvre des Moines*, ch. XVII.

⁷ Epiphanius en l'épistre traduite par saint Hiérosme.

qu'on adore ne soit point peint ne pourtrait¹. Il s'en faut beaucoup qu'ils gardent ces limites quand ils ne laissent anglet vuide de simulachres en tous leurs temples. Un autre Père a conseillé qu'après avoir par sépulture exercé office d'humanité envers les morts, on les laissast reposer². Ils rompent ces limites, quand ils requièrent qu'on ait perpétuelle sollicitude sur les trespassez. C'estoit bien un Père, qui a dit que la substance et nature du pain et du vin demeurent au sacrement de la Cène, comme la nature humaine demeure en nostre Seigneur Jésus-Christ, estant conjointe avec son essence divine³. Ils ne regardent point ceste borne, quand ils font accroire qu'incontinent après que les paroles sacramentales sont récitées, la substance du pain et du vin est anéantie. Celuy estoit au nombre des Pères, qui a nié qu'au Sacrement de la Cène, sous le pain soit enclos le corps de Christ : mais que seulement c'est un mystère de son corps⁴ : il parle ainsi de mot à mot. Ils excèdent doncques la mesure, quand ils disent que le corps de Christ est là contenu, et le font adorer d'une façon charnelle, comme s'il estoit là enclos localement. Ceux estoyent Pères, desquels l'un ordonna que ceux fussent du tout rejettez de l'usage de la Cène, qui prenans l'une des espèces, s'abstenoyent de la seconde. L'autre maintient qu'il ne faut desnier au peuple chrestien le sang de son Seigneur, pour la confession duquel il doit espandre son sang⁵. Ils ont osté ces limites, quand rigoureusement ils ont commandé la mesme chose que l'un de ceux-là punissoit par excommunication, l'autre par forte raison reprouvoit. Celuy pareillement estoit du rang des Pères, qui affirme que c'est témérité de déterminer de quelque chose obscure en une partie ou en l'autre, sans clairs et évidens tesmoignages de l'Escriture⁶. Ils ont oublié ceste borne, quand ils ont conclu tant de constitutions, canons et déterminations magistrales, sans quelque parole de Dieu. C'estoit un des Pères qui reprochoit à Montanus, qu'entre autres hérésies il avoit le

¹ Au concile Elibert., au ch. XXXVI.

² Ambroise, au livre I d'*Abraham*, cap. VII.

³ Géladius, pape, au concile de Rome.

⁴ Chrysostome, en l'*œuvre imparfait sur saint Matthieu*.

⁵ Géladius, au c. Comperimus, *De cons.*, dist. II. Saint Cyprien, en l'épist. II, au liv. I, *De lapsis*.

⁶ Saint Augustin, liv. II, *De pec. mer.*, ch. dernier.

premier imposé loix de jusner ¹. Ils ont aussi outrepassé ces limites, quand par estroite loy ils ont ordonné les jusnes. C'estoit un Père qui a soustenu le mariage ne devoir estre défendu aux Ministres de l'Eglise, et a déclaré la compagnie de femme légitime, estre chasteté ² : et ceux qui se sont accordez à son autorité, estoient Pères. Ils sont eschappez outre de ceste borne, quand ils ont ordonné l'abstinence de mariage à leurs prestres. Celuy qui a escrit qu'on doit escouter un seul Christ, duquel il est dit par le Père céleste, Escoutez-le : et qu'il ne faut avoir esgard à ce qu'auront fait ou dit les autres devant nous, mais seulement à ce qu'aura commandé Christ, qui est le premier de tous ³ : cestuy-là di-je, estoit des plus anciens Pères. Ils ne se sont point tenus entre ces barres, et n'ont permis que les autres s'y teinssent, quand ils ont constitué tant par-dessus eux que par-dessus les autres, des maîtres nouveaux outre Christ. C'estoit un Père celuy qui a maintenu que l'Eglise ne se doit point préférer à Christ, d'autant que luy juge tousjours droictement : mais les juges ecclésiastiques estans hommes, se peuvent souvent abuser ⁴. Ceux-cy rompent bien telle borne, en débatant que l'autorité de l'Ecriture dépend du bon plaisir de l'Eglise. Tous les Pères d'un mesme courage ont eu en abomination, et d'une mesme bouche ont détesté que la Parole de Dieu fust contaminée par subtilitez sophistiques, et enveloppée de contentions philosophiques. Se gardent-ils dedans ces marches, quand ils ne font en toute leur vie qu'ensevelir et obscurcir la simplicité de l'Ecriture par contentions infinies, et questions plus que sophistiques ? Tellement que si les Pères estoient suscitez, et oyoyent un tel art de combatre, qu'ils appellent Théologie spéculative, ils ne penseroient rien moins que telles disputations estre de Dieu. Mais combien loing s'espandroit mon propos, si je vouloye annombrer combien hardiment ils rejettent le joug des Pères, desquels ils veulent estre veus obéissans enfans ? Certes moys et années se passeroient à réciter ce propos. Et néanmoins ils sont d'une impudence

¹ Apolon., en l'*Hist. Ecclés.*, liv. V, c. XII.

² Paphnut., en l'*Hist. Trip.*, liv. II, c. XIV.

³ Sanct Cyprien, en l'épist. II du liv. II des *Epist.*

⁴ Saint Augustin, c. II, *Contre Cresconius, grammairien.*

si effrontée, qu'ils nous osent reprocher que nous outrepassons les bornes anciennes.

En ce qu'ils nous renvoient à la coustume, ils ne font rien : car ce seroit une grande iniquité, si nous estions contraints de céder à la coustume. Certes si les jugemens des hommes estoyent droicts, la coustume se devoit prendre des bons : mais il en est souventes-fois advenu autrement : car ce qu'on voit estre fait de plusieurs, a obtenu droit de coustume. Or la vie des hommes n'a jamais esté si bien reiglée, que les meilleures choses pleussent à la plus grand'-part : doncques des vices particuliers de plusieurs est prouvenu un erreur publique, ou plustost un commun consentement de vice, lequel ces bons preudhommes veulent maintenant estre pour loy. Ceux qui ne sont du tout aveugles, apperçoivent que quasi plusieurs mers de maux sont desbordées sur la terre, et que tout le monde est corrompu de plusieurs pestes mortelles : brief, que tout tombe en ruine, tellement qu'il faut ou du tout désespérer des choses humaines ou mettre ordre à tels maux, et mesmes par remèdes violens. Et néantmoins on rejette le remède : non pour autre raison, sinon que nous sommes desjà de longue main accoustumez aux calamitez. Mais encores que l'erreur publique ait lieu en la police des hommes, toutesfois au règne de Dieu, sa seule éternelle vérité doit estre escoutée et observée, contre laquelle ne vaut aucune prescription ne de longues années, ne de coustume ancienne, ne de quelque conjuration ¹. En telle manière jadis Isaïe instruisoit les esleus de Dieu de ne dire Conspiration, par tout où le peuple disoit Conspiration ² : c'est à dire qu'ils ne conspirassent ensemblement en la conspiration du peuple, et qu'ils ne craignissent de leur crainte, ou s'estonnassent : mais plustost qu'ils sanctifiassent le Seigneur des armées, et que luy seul fust leur crainte. Ainsi, que maintenant nos adversaires nous objectent tant d'exemples qu'ils voudront, et du temps passé et du temps présent : si nous sanctifions le Seigneur des armées, ils ne nous estonneront pas fort. Car soit que plusieurs aages ayent accordé à une mesme impiété, Dieu est fort pour faire vengeance jusques à la troisième

¹ *De consec.*, dist. VIII, cap. Si consuetudinem.

² *Is.* VIII, 12.

et quatrième génération : soit que tout le monde conspire en une mesme meschanceté, il nous a enseigne par expérience quelle est la fin de ceux qui pèchent avec la multitude, quand il a dissipé tout le monde par le déluge, réservé Noé avec sa petite famille : à ce que par la foi de luy seul il condamnast tout le monde¹. En somme, mauvaise coustume n'est autre chose qu'une peste publique, en laquelle ceux qui meurent entre la multitude, ne périssent pas moins que s'ils périssoient seuls. D'avantage il falloit considérer ce que dit saint Cyprien en quelque passage, asçavoir que ceux qui faillent par ignorance, combien qu'ils ne soient pas du tout sans coulpe, toutesfois peuvent sembler aucunement excusables, mais que ceux qui avec obstination rejettent la vérité, quand elle leur est offerte par la grâce de Dieu, ne peuvent prétendre aucune excuse².

Ils ne nous pressent pas si fort par leur autre argument, qu'ils nous contraignent de confesser, ou que l'Eglise ait esté morte par quelques années, ou que maintenant nous ayons combat contre l'Eglise. Certes l'Eglise de Christ a vescu et vivra tant que Christ régnera à la dextre de son Père : de la main duquel elle est soustenuë, de la garde duquel elle est armée, de la vertu duquel elle est fortifiée. Car sans doute il accomplira ce qu'il a une fois promis, c'est qu'il assisteroit aux siens jusques à la consommation du siècle³. Contre ceste Eglise nous n'entreprenons nulle guerre. Car d'un consentement avec tout le peuple des fideles, nous adorons et honorons un Dieu et un Christ le Seigneur, comme il a esté tousjours adoré de ses serviteurs. Mais eux ils sont bien loing de la vérité, quand ils ne recognoissent point d'Eglise, si elle ne se voit présentement à l'œil, et la veulent enclorre en certains limites, auxquels elle n'est nullement comprinse. C'est en ces points que gist nostre controversie. Premièrement, qu'ils requièrent tousjours une forme d'Eglise visible et apparente. Secondement, qu'ils constituent icelle forme au siège de l'Eglise romaine, et en l'estat de leurs Prélats. Nous au contraire, affermons que l'Eglise peut

¹ Gen. VII, 1 ; Hébr. XI, 7.

² En l'épistre III, liv. II, et en l'épist. ad Julianum, *De hæret. baptizandis*.

³ Matth. XXVIII, 20.

si effrontée, qu'ils nous osent reprocher que nous outrepassons les bornes anciennes.

En ce qu'ils nous renvoyent à la coustume, ils ne font rien : car ce seroit une grande iniquité, si nous estions contraints de céder à la coustume. Certes si les jugemens des hommes estoyent droicts, la coustume se devroit prendre des bons : mais il en est souventes-fois advenu autrement : car ce qu'on voit estre fait de plusieurs, a obtenu droit de coustume. Or la vie des hommes n'a jamais esté si bien reiglée, que les meilleures choses pleussent à la plus grand'-part : doncques des vices particuliers de plusieurs est prouvenu un erreur publique, ou plustost un commun consentement de vice, lequel ces bons preudhommes veulent maintenant estre pour loy. Ceux qui ne sont du tout aveugles, apperçoivent que quasi plusieurs mers de maux sont desbordées sur la terre, et que tout le monde est corrompu de plusieurs pestes mortelles : brief, que tout tombe en ruine, tellement qu'il faut ou du tout désespérer des choses humaines ou mettre ordre à tels maux, et mesmes par remèdes violens. Et néantmoins on rejette le remède : non pour autre raison, sinon que nous sommes desjà de longue main accoustumés aux calamitez. Mais encores que l'erreur publique ait lieu en la police des hommes, toutesfois au règne de Dieu, sa seule éternelle vérité doit estre escoutée et observée, contre laquelle ne vaut aucune prescription ne de longues années, ne de coustume ancienne, ne de quelque conjuration ¹. En telle manière jadis Isaïe instruisoit les esleus de Dieu de ne dire Conspiration, par tout où le peuple disoit Conspiration ² : c'est à dire qu'ils ne conspirassent ensemblement en la conspiration du peuple, et qu'ils ne craignissent de leur crainte, ou s'estonnassent : mais plustost qu'ils sanctifiassent le Seigneur des armées, et que luy seul fust leur crainte. Ainsi, que maintenant nos adversaires nous objectent tant d'exemples qu'ils voudront, et du temps passé et du temps présent : si nous sanctifions le Seigneur des armées, ils ne nous estonneront pas fort. Car soit que plusieurs aages ayent accordé à une mesme impiété, Dieu est fort pour faire vengeance jusques à la troisième

¹ *De consec.*, dist. VIII, cap. Si consuetudinem.

² *Is.* VIII, 12.

et quatrième génération : soit que tout le monde conspire en une mesme meschanceté, il nous a enseigne par expérience quelle est la fin de ceux qui pèchent avec la multitude, quand il a dissipé tout le monde par le déluge, réservé Noé avec sa petite famille : à ce que par la foi de luy seul il condamnast tout le monde ¹. En somme, mauvaise coustume n'est autre chose qu'une peste publique, en laquelle ceux qui meurent entre la multitude, ne périssent pas moins que s'ils périssoient seuls. D'avantage il falloit considérer ce que dit saint Cyprien en quelque passage, asçavoir que ceux qui faillent par ignorance, combien qu'ils ne soyent pas du tout sans coulpe, toutesfois peuvent sembler aucunement excusables, mais que ceux qui avec obstination rejettent la vérité, quand elle leur est offerte par la grâce de Dieu, ne peuvent prétendre aucune excuse ².

Ils ne nous pressent pas si fort par leur autre argument, qu'ils nous contraignent de confesser, ou que l'Eglise ait esté morte par quelques années, ou que maintenant nous ayons combat contre l'Eglise. Certes l'Eglise de Christ a vescu et vivra tant que Christ régnera à la dextre de son Père : de la main duquel elle est soustenue, de la garde duquel elle est armée, de la vertu duquel elle est fortifiée. Car sans doute il accomplira ce qu'il a une fois promis, c'est qu'il assisteroit aux siens jusques à la consommation du siècle ³. Contre ceste Eglise nous n'entreprenons nulle guerre. Car d'un consentement avec tout le peuple des fidèles, nous adorons et honorons un Dieu et un Christ le Seigneur, comme il a esté toujours adoré de ses serviteurs. Mais eux ils sont bien loing de la vérité, quand ils ne recognoissent point d'Eglise, si elle ne se voit présentement à l'œil, et la veulent enclorre en certains limites, ausquels elle n'est nullement comprinse. C'est en ces points que gist nostre controversie. Premièrement, qu'ils requièrent toujours une forme d'Eglise visible et apparente. Secondement, qu'ils constituent icelle forme au siège de l'Eglise romaine, et en l'estat de leurs Prélats. Nous au contraire, affermons que l'Eglise peut

¹ Gen. VII, 1 ; Hébr. XI, 7.

² En l'épist. III, liv. II, et en l'épist. ad Julianum, *De hæret. baptizandis*.

³ Math. XXVIII, 20.

consister sans apparence visible, et mesmes que son apparence n'est à estimer de ceste braveté extérieure, laquelle follement ils ont en admiration : mais elle a bien autre marque, c'est asçavoir la pure prédication de la Parole de Dieu, et l'administration des Sacrements bien instituée. Ils ne sont pas contens si l'Eglise ne se peut tousjours monstrier au doigt. Mais combien de fois est-il advenu qu'elle a esté tellement déformée entre le peuple judaïque, qu'il n'y restoit nulle apparence? Quelle forme pensons-nous avoir reluy en l'Eglise, lorsque Hélié se complaignoit d'avoir esté réservé seul¹? Combien de fois depuis l'advénement de Christ a-elle esté cachée sans forme? Combien souvent a-elle esté tellement opprimée par guerres, par séditions, par hérésies, qu'elle ne se monstroit en nulle partie? Si doncques ces gens-cy eussent vescu de ce temps-là, eussent-ils creu qu'il y eust eu quelque Eglise? Mais il fut dit à Hélié, qu'il y avoit encores sept mille hommes de réserve, qui n'avoient point fleschy le genouil devant Baal. Et ne nous doit estre aucunement incertain, que Jésus-Christ n'ait tousjours régné sur terre depuis qu'il est monté au ciel : mais si entre telles désolations les fidèles eussent voulu avoir quelque certaine apparence, n'eussent-ils point perdu courage? Et de faict, saint Hilaire tenoit desjà de son temps cela pour grand vice, qu'estans aveuglez par la folle révérence qu'ils portoyent à la dignité de leurs Evesques, ne considéroient point quelles pestes estoyent aucunesfois cachées dessous telles masques. Car il parle en ceste sorte, Je vous admoneste : gardez-vous d'Antechrist. Vous vous arrestez trop aux murailles, cherchans l'Eglise de Dieu en la beauté des édifices, pensans que l'union des fidèles soit là contenue. Doutons-nous qu'Antechrist doive là avoir son siège? Les montagnes, et bois, et lacs, et prisons, et désers, et cavernes me sont plus seurs et de meilleure fiance. Car les Prophètes y estans cachez, ont prophétisé². Or qu'est-ce que le monde honore aujourd'huy en ces Evesques cornus, sinon qu'il répute pour plus excellens ceux qui président aux plus grandes villes? Ostons doncques une si folle estime : au contraire permettons cela au Seigneur, que puis qu'il est seul

¹ 1 Rois XIX, 10.² Contre Auxentius.

cognoissant qui sont les siens¹, qu'aussi aucunesfois il puisse oster la cognoissance extérieure de son Eglise, de la veue des hommes. Je confesse bien que c'est une horrible vengeance de Dieu sur la terre : mais si l'impiété des hommes le mérite ainsi, pourquoy nous efforçons-nous de contredire à la justice divine ? En telles manières le Seigneur, quelques aages par cy-devant, a puny l'ingratitude des hommes. Car pourtant qu'ils n'avoient voulu obéir à sa vérité, et avoient esteint sa lumière, il a permis qu'estans aveuglez en leurs sens, ils fussent abusez de lourds mensonges, et ensevelis en profondes ténèbres : tellement qu'il n'apparoissoit nulle forme de vraye Eglise. Ce pendant néanmoins il a conservé les siens au milieu de ces erreurs et ténèbres, comment qu'ils fussent espars et cachez. Et n'est pas de merveilles : car il a appris de les garder et en la confusion de Babylone, et en la flambe de la fournaise ardente. En ce qu'ils veulent la forme de l'Eglise estre estimée par je ne sçay quelle vaine pompe : afin de ne faire long propos, je toucheray seulement en passant combien cela seroit dangereux. Le Pape de Rome, disent-ils, qui tient le siège apostolique, et les autres Evesques représentent l'Eglise, et doivent estre réputez pour l'Eglise : parquoy ils ne peuvent errer. Pour quelle cause cela ? Pource, respondent-ils, qu'ils sont Pasteurs de l'Eglise, et consacrez à Dieu. Aaron et les autres conducteurs du peuple d'Israël, estoyent aussi Pasteurs. Aaron et ses fils estoyent jà esleus Prestres de Dieu : néanmoins ils faillirent quand ils forgèrent le veau². A qui, selon ceste raison, n'eussent représenté l'Eglise, les quatre cens Prophètes qui décevoient Achab ? Mais l'Eglise estoit de la partie de Michée, voire seul et contemp-
tible : de la bouche duquel toutesfois sortoit la vérité³. Les Prophètes qui s'eslevoyent contre Jérémie, se vantans que la Loy ne pourroit défaillir aux Prestres, ne le conseil aux sages, ne la Parole aux Prophètes⁴, ne portoyent-ils pas le nom de l'Eglise ? A l'encontre de toute ceste multitude est envoyé Jérémie, pour dénoncer de la part de Dieu, que la loy périra entre les Prestres, le conseil sera osté aux sages, et la doctrine aux Prophètes⁵. Une

¹ 1 Tim. II, 19.

² Exode XXXII, 4.

³ 1 Rois XXII, 11, etc.

⁴ Jér. XVIII, 18.

⁵ Jér. IV. 9.

mesme apparence ne reluisoit-elle point au Concile qu'assemblèrent les Prestres, Docteurs et religieux, pour prendre conseil de la mort de Jésus-Christ¹? Que maintenant nos adversaires s'aillent vanter, s'arrestans en ces masques extérieures, pour faire Christ et tous les Prophètes de Dieu vivant schismatiques : au contraire, les ministres de Satan, organes du saint Esprit. D'avantage, s'ils parlent à bon escient, qu'ils me respondent en bonne foy, en quelle région ou en quel peuple ils pensent que l'Eglise réside, depuis que par sentence diffinitive du concile de Basle, Eugenius Pape de Rome fut déposé, et Aymé duc de Savoye substitué en son lieu. S'ils devoyent crever, ils ne pourront nier que le concile, quant aux solennités extérieures, ne fust bon et légitime, et ordonné non-seulement par un Pape, mais par deux. Eugenius fut là condamné pour schismatique, rebelle et contumax, avec toute la compagnie des Cardinaux et Evesques qui avoyent machiné avec luy la dissolution du Concile. Néanmoins estant depuis supporté par la faveur des Princes, il demeura en la possession de sa Papauté : et ceste élection d'Aymé, solennellement parfaite par l'autorité du sacré et général Concile, s'en alla en fumée : sinon que ledit Aymé fut appaisé par un chapeau de Cardinal, comme un chien abbayant, par une pièce de pain. De ces hérétiques, rebelles et contumax sont issus tous les Papes, Cardinaux, Evesques, Abbez et Prestres qui ont esté depuis. Il est nécessaire qu'ils soyent yci surprins au passage. Car auquel costé mettront-ils le nom de l'Eglise? Nieront-ils le Concile avoir esté général, auquel il ne défailloit rien quant à la majesté extérieure? veu que solennellement il avoit esté dénoncé par double bulle, dédié par le Légat du saint siège apostolique, lequel y présidoit, bien ordonné en toutes cérémonies, et persévéra jusques à la fin en une mesme dignité? Confesseront-ils Eugenius schismatique, avec toute sa bande, par laquelle ils ont esté consacrez? Il faut doncques qu'ils diffinissent autrement la forme de l'Eglise : ou tant qu'ils sont, selon leur doctrine mesme, seront réputez de nous schismatiques, puis que sciemment et de leur vouloir ils ont esté ordonnez par

¹ Jean XII, 40.

hérétiques. Et s'il n'eust jamais esté expérimenté par cy-devant, que l'Eglise n'est point liée à pompes extérieures, ils nous en bail-
lent assez certaine expérience, quand sous le tiltre et couleur de l'Eglise ils se sont orgueilleusement fait craindre au monde : com-
bien qu'ils fussent pestes mortelles de l'Eglise. Je ne parle point de leurs mœurs et actes exécrables, desquels toute leur vie est remplie, puis qu'ils se disent estre Pharisiens, lesquels il fale es-
couter, et non pas ensuyvre. Mais si vous voulez départir un peu de vostre loisir, Sire, à lire nos enseignemens, vous cognoistrez clairement que leur doctrine mesme, pour laquelle ils veulent estre
reconnus pour l'Eglise, est une cruelle géhenne et boucherie des âmes, un flambeau, une ruine et une dissipation de l'Eglise.

Finalement, c'est perversement fait à eux, de reprocher com-
bien d'esmeutes, troubles et contentions a après soy attiré la pré-
dication de nostre doctrine : et quels fruits elle produit maintenant en plusieurs : car la faute de ces maux est iniquement rejetée sur icelle, qui devoit estre imputée à la malice de Satan. C'est quasi le
propre de la Parole de Dieu, que jamais elle ne vient en avant, que Satan ne s'esveille et escarmouché. Et ceste est une marque
trèscertaine, pour la discerner des doctrines mensongères : les-
quelles facilement se monstrent, en ce qu'elles sont receues volon-
tairement de tous, et viennent à gré à tout le monde. En telle façon
par quelques années cy-devant, quand tout estoit ensevely en té-
nèbres, ce seigneur du monde se jouoit des hommes à son plaisir, et comme un Sardanapalus, se reposoit, et prenoit son passe-temps
en bonne paix. Car qu'eust-il fait, sinon jouer et plaisanter, estant
en paisible et tranquille possession de son règne ? Mais depuis que
la lumière luisante d'en haut a aucunement deschassé des ténè-
bres : depuis que le Fort a assailly et troublé son règne, inconti-
nent il a commencé à s'esveiller de sa paresse, et prendre les ar-
mes¹. Et premièrement a incité la force des hommes, pour par icelle
opprimer violement la vérité commençant à venir. Et quand il
n'a rien proufité par force, il s'est converty aux embusches. Adonc-
ques par ses Catabaptistes, et telles manières de gens, il a esmeu

¹ Loc XI, 22.

plusieurs sectes et diversitez d'opinions, pour obscurcir icelle vérité, et finalement l'esteindre. Et encores maintenant il persévère à l'esbranler par toutes les deux machines. Car il s'efforce par violence et mains des hommes, d'arracher ceste vraye semence : et d'autant qu'il est en luy, il tasche par son yvroye de la supplanter, afin de l'empescher de croistre et rendre son fruit. Mais tous ses efforts seront vains, si nous oyons les advertissemens du Seigneur, qui nous a long temps devant descouvert ses finesses, afin que ne fussions surprins : et nous a armez d'assez bonnes gardes contre ses machines. Au reste, combien grande perversité est-ce de charger la Parole de Dieu de la haine ou des séditions qu'esmeuvent à l'encontre d'icelle les fols et escervelez, ou des sectes que sèment les abuseurs ? Toutesfois ce n'est pas nouvel exemple. On demandoit à Hélié, s'il n'estoit pas celuy qui troubloit Israël¹. Christ estoit estimé séditieux, des Juifs². On accusoit les Apostres, comme s'ils eussent esmeu le populaire à tumulte³. Que font aujourd'huy autre chose ceux qui nous imputent les troubles, tumultes et contentions qui s'eslèvent encontre nous ? Or Hélié nous a enseigné quelle response il leur faut rendre : c'est que ce ne sommes nous pas qui semons les erreurs, ou esmouvons les troubles : mais eux-mesmes, qui veulent résister à la vertu de Dieu⁴. Or comme ceste seule raison est suffisante pour rabatre leur témérité, aussi d'autre part il est mestier d'obvier à l'infirmité d'aucuns, auxquels souventesfois il advient d'estre estonnez par tels scandales, et en leur estonnement de vaciller. Iceux doncques, afin qu'ils n'ayent matière de se desconforter et perdre courage, doivent penser que les mesmes choses que nous voyons maintenant, sont advenues aux Apostres de leur temps. Il y en avoit lors des ignorans et inconstans, lesquels (comme saint Pierre récite) corrompoient, à leur perdition, ce qui estoit divinement escrit par saint Paul⁵. Il y avoit des contempteurs de Dieu, lesquels quand ils oyoyent que le péché avoit abondé afin que la grâce abondast d'avantage, incontinent ils objectoyent. Nous demeurerons doncques en péché, afin que la grâce abonde. Quand ils oyoyent que les fidèles n'estoyent point

¹ 1 Rois XVIII, 17.² Luc XXIII, 5.³ Actes XXIV, 5.⁴ 1 Rois XVIII, 18.⁵ 2 Pierre III, 16.

sous la Loy : ils respondoient, Nous pécherons, puis que nous ne sommes point sous la Loy, mais sous la grâce¹. Il y en avoit qui l'appelloient, Hortateur à mal² : des faux prophètes s'ingéroient, pour détruire les Eglises qu'il avoit édifiées³ : aucuns preschoient l'Evangile par haine et contention, non en sincérité⁴ : et mesmes malicieusement, pensans de le grever plus en sa prison. En aucuns lieux l'Evangile ne proufitoit pas beaucoup : chacun cherchoit son profit, et non pas de servir à Jésus-Christ : les autres se révoltoient, retournans comme chiens à leurs vomissemens, et pourceaux à leurs fanges. Plusieurs tiroient la liberté de l'esprit, en licence charnelle. Plusieurs faux frères s'insinuoient, desquels provenoyent après grands dangers aux fidèles : mesmes entre les frères, il se suscitoit plusieurs débats. Qu'avoient yci à faire les Apostres ? Leur estoit-il expédient ou de dissimuler pour un temps, ou du tout quitter et renoncer cest Evangile, lequel ils voyoyent estre semence de tant de noises, matière de tant de dangers, occasion de tant de scandales ? Mais entre telles angoisses il leur souvenoit que Christ est pierre d'offense et de scandale, mis en ruine et résurrection de plusieurs, et pour un but auquel on contredira⁵. De laquelle fiance estans armez, ils passoyent hardiment, et marchoient par tous dangers de tumultes et scandales. Nous avons à nous conforter d'une mesme pensée, puis que saint Paul tesmoigne cecy estre perpétuel à l'Evangile, qu'il soit odeur de mort pour mort à ceux qui périssent⁶ : combien qu'il soit plustost ordonné à ceste fin, d'estre odeur de vie pour vie à ceux qui sont sauvez : et puissance de Dieu en salut à tous croyans⁷. Ce que nous experimenterions aussi de nostre part, si nous n'empeschions et destournions par nostre ingratitude, un si grand bénéfice de Dieu : et si nous ne tirions à nostre ruine, ce qui nous devoit estre un souverain moyen de salut.

Mais je retourne à vous, Sire. Vous ne vous devez esmouvoir de ces faux rapports, par lesquels nos adversaires s'efforcent de vous jetter en quelque crainte et terreur : c'est asçavoir, que ce nouvel Evangile (ainsi l'appellent-ils) ne cherche autre chose qu'oc-

¹ Rom. VI, 1, 15.² Rom. III, 8.³ 2 Cor. XI, 13.⁴ Phil. I, 15.⁵ Luc II, 34.⁶ 2 Cor. II, 16.⁷ Rom. I, 16.

casion de séditions et toute impunité de malfaire. Car Dieu n'est point Dieu de division, mais de paix : et le Fils de Dieu n'est point ministre de péché, qui est venu pour rompre et détruire les œuvres du diable. Et quant à nous, nous sommes injustement accusez de telles entreprises, desquelles nous ne donnâmes jamais le moindre soupçon du monde. Et il est bien vray-semblable que nous, desquels jamais n'a esté ouye une seule parole séditeuse, et desquels la vie a tousjours esté connue simple et paisible, quand nous vivions sous vous, Sire, machinions de renverser les royaumes ! Qui plus est, maintenant estans chassez de nos maisons, nous ne laissons point de prier Dieu pour vostre prospérité, et celle de vostre règne. Il est bien à croire que nous pourchassions un congé de tout mal faire, sans estre reprins : veu, combien que nos mœurs soyent répréhensibles en beaucoup de choses, toutes-fois qu'il n'y a rien digne de si grand reproche. Et d'avantage, grâces à Dieu, nous n'avons point si mal proufité en l'Evangile, que nostre vie ne puisse estre à ces détracteurs exemple de chasteté, libéralité, miséricorde, tempérance, patience, modestie, et toutes autres vertus. Certes la vérité tesmoigne évidemment pour nous, que nous craignons et honorons Dieu purement, quand par nostre vie et par nostre mort nous désirons son Nom estre sanctifié. Et la bouche mesmes des envieux a esté contrainte de donner tesmoignage d'innocence et justice extérieure, quant aux hommes, à aucuns de nous, lesquels on faisoit mourir pour ce seul point, qui méritoit louange singulière. Or s'il y en a aucuns qui sous couleur de l'Evangile esmeuvent tumultes (ce qu'on n'a point veu jusques-yci en vostre royaume) ou qui vueillent couvrir leur licence charnelle du nom de la liberté qui nous est donnée par la grâce de Dieu, comme j'en cognoy plusieurs : il y a loix, et punitions ordonnées par les loix, pour les corriger asprement selon leurs délits. Mais que ce pendant l'Evangile de Dieu ne soit point blasphémé pour les maléfices des meschans. Vous avez, Sire, la venimeuse iniquité de nos calomniateurs exposée par assez de paroles, afin que vous n'encliniez pas trop l'aureille pour adjouster foy à leurs rapports. Et mesmes je doute que je n'aye esté trop long : veu que ceste préface a quasi la grandeur d'une défense entière :

combien que par icelle je n'aye prétendu composer une défense, mais seulement adoucir vostre cœur pour donner audience à nostre cause. Lequel, combien qu'il soit à présent destourné et aliéné de nous, j'adjouste mesmes enflambé, toutesfois j'espère que nous pourrons regagner sa grâce, s'il vous plaist une fois hors d'indignation et courroux, lire ceste nostre confession, laquelle nous voulons estre pour défense envers vostre Majesté. Mais si au contraire, les détractions des malvueillans empeschent tellement vos oreilles, que les accusez n'ayent aucun lieu de se défendre : d'autre part, si ces impétueuses furies, sans que vous y mettiez ordre, exercent tousjours cruauté par prisons, fouets, géhennes, copures, brulures : nous certes, comme brebis dévouées à la boucherie, serons jettez en toute extrémité : tellement néanmoins qu'en nostre patience nous posséderons nos âmes, et attendrons la main forte du Seigneur : laquelle sans doute se monstrera en sa saison, et apparostro armée, tant pour délivrer les povres de leur affliction, que pour punir les contempteurs qui s'esgayent si hardiment à ceste heure. Le Seigneur, Roy des Roys, vueille établir vostre Throne en justice, et vostre siège en équité.

De Basle, le premier jour d'Aoust, M. D. XXXV.

LES PRINCIPAUX POINTS

CONTENUS EN CESTE INSTITUTION CHRESTIENNE.

Le premier nombre signifie le livre, le second le chapitre.

De la cheute d'Adam, livre 2, chapitre 1.	De l'essence unique de Dieu, et des trois personnes. 1. 13.
Des Anges. 1. 14.	Comment Dieu use des œuvres des meschans. 1. 18.
De l'Ascension de Christ au ciel. 2. 16.	De l'Eglise. 4. 1.
Du Baptesme. 4. 15.	Comparaison entre la vraie et fausse Eglise. 4. 2.
Du Baptesme des petis enfans. 4. 16.	De la jurisdiction de l'Eglise, et de la discipline. 4. 11, 12.
De la Charité envers le prochain. 2. 8.	De la puissance de l'Eglise quant à faire des loix. 4. 2.
Du Célibat des Prestres papistes. 4. 12.	De la puissance de l'Eglise quant à déterminer des articles de la Foy. 4. 8.
De la Cène de nostre Seigneur Jésus. 4. 17.	De l'estat de l'Eglise ancienne. 4. 4.
Comment Christ est Médiateur. 2. 12.	De l'Election éternelle. 3. 21.
De la Divinité de Christ. 2. 14.	Que l'Election est confermée par la vocation de Dieu. 3. 24.
Comment la personne de Christ est une en deux natures. 2. 14.	De l'autorité de l'Ecriture sainte. 1. 6.
Pourquoy Christ a esté envoyé. 2. 15.	Que la doctrine de l'Ecriture sainte nous est nécessaire. 1. 19.
Christ Prophète, Roy et Sacrificateur. 2. 15.	Du saint Esprit, de ses offices et de son opération secrette. 3. 1.
Que Christ nous a mérité la vie éternelle. 2. 17.	Qu'il n'est licite d'attribuer à Dieu aucune Figure visible. 1. 11.
De la Descente de Christ aux enfers. 3. 16.	De la Foy. 3. 2.
Des Conciles et de leur autorité. 4. 9.	Du Gouvernement civil. 4. 20.
De la Confession et Satisfaction papale. 2. 4.	Des Hérétiques et schismatiques. 4. 1.
De la Confirmation papale. 4. 19.	De la création de l'Homme. 4. 15.
De la Conscience. 3. 19.	De l'Image de Dieu. 1. 15.
De porter la Croix. 3. 8.	Des Images. 4. 11, 12.
Des Diables. 1. 14.	De l'Imposition de mains. 4. 19.
De la cognoissance de Dieu. 1. 1 et suiv.	Des Indulgences. 3. 5.
Que Dieu est cognu de tous naturellement. 1. 3.	
A quoy tend la cognoissance de Dieu. 1. 2.	
Que la cognoissance de Dieu est estouffée par l'ignorance ou malice des hommes. 1. 4.	

lxvj PRINCIPAUX POINTS DE L'INSTITUTION CHRESTIENNE.

Du nom de Jésus. 2. 15.

Du Jusne. 4. 42.

Des Jugemens et de la Justice temporelle. 4. 20.

Du Jurement. 2. 8.

De la Justification de la foy. 3. 11.

Du commencement de la Justification, et de ses avancemens continuels. 3. 14.

Les choses qui sont à considérer en la Justification. 3. 14.

Du Libéral ou franc arbitre. 1. 45; 2. 2, 5.

De la Liberté chrestienne. 3. 19.

De la Loy, et de sa fin, office et usage. 2. 7.

L'exposition de la Loy morale. 2. 8.

Des Loix civiles. 4. 40.

Du Mariage. 4. 19.

Du Médiateur Jésus-Christ. 2. 12.

Des Mérites des œuvres. 3. 15.

De la Messe papale. 4. 18.

Des Moines et nonnains. 4. 13.

Que le Monde créé de Dieu est par luy maintenu et gouverné. 1. 46.

Du gouvernement du Monde. 1. 46.

De la Mort de Christ. 2. 16.

De l'Onction dernière, sacrement papistique. 4. 19.

D'Oraison. 3. 20.

Des Ordres ecclésiastiques du Pape. 4. 19.

De l'Ordre et ministère de la vraye Eglise. 4. 3.

De l'élection et office des Pasteurs et docteurs de l'Eglise chrestienne. 4. 3.

Du Péché contre le saint Esprit. 3. 3.

Du Péché originel. 2. 1.

De la vraye Pénitence. 3. 3.

De la Pénitence papale. 4. 19.

De la Prédestination de Dieu. 3. 21.

De la Privauté du siège romain et du commencement de la Papauté. 4. 6, 7.

Accord des Promesses de la Loy et de l'Evangile. 3. 17.

De la Providence de Dieu. 1. 16.

Du Purgatoire. 3. 5.

Du Rédempteur Jésus-Christ. 2. 16.

De la Régénération. 3. 3.

Du Renoncement de nous-mesmes. 3. 7.

Que les Réprouvez font venir sur eux par leur faute la perdition à laquelle ils sont prédestinez. 3. 24.

De la Résurrection de Jésus-Christ. 2. 16.

De la Résurrection dernière. 3. 25.

Des Sacremens. 4. 14.

Des Sacremens papistiques, ainsi fausement nommez. 4. 19.

De l'Intercession des Saints. 3. 20.

Par le Salaire promis on ne doit pas arguer que les œuvres justifient. 3. 18.

De la Satisfaction papistique. 3. 4.

Du Scandale. 3. 19.

De la convenance qui est entre le vieil et nouveau Testament. 2. 40.

Des Traditions humaines. 4. 40.

De la Trinité. 1. 13.

De la Vie de l'homme chrestien. 3. 6.

De la méditation de la Vie future. 3. 9.

Comme il faut user de la Vie présente. 3. 10.

Que la Vocation de Dieu conferme son élection. 3. 24.

De bien considérer sa Vocation. 3. 7.

Des Vœus. 4. 13.

Toutes ces choses sont traitées en ceste *Institution* clairement et pertinemment : et tout ce que les adversaires amènent au contraire est tellement réfuté que tout fidèle lecteur a de quoy se contenter, sans plus s'arrester aux fariboles et subtilitez des sophistes.

TABLE OU BRIEF SOMMAIRE

Des principales matières contenues en ceste Institution de la religion chrestienne, dressé selon l'ordre de l'Alphabet.

A

Des Acolythes.

De ceux qu'on nommoit Acolythes en l'Eglise ancienne, liv. 4, chap. 4, sect. 1, 9. Des Acolythes de l'Eglise papistique : et comment les Papistes badinent, en disant que Jésus-Christ a esté Acolythe, liv. 4, chap. 19, sect. 22, 23.

De la cheute d'Adam.

La Cheute d'Adam n'est pas procédée de friandise, ains d'infidélité : (car méprisant la Parole de Dieu et sa vérité, il s'est desvoyé aux mensonges de Satan) laquelle a ouvert la porte à ambition et orgueil (ausquels vices ingratitude estoit conjointe) : ambition a esté mère de rébellion, liv. 2, chap. 4, sect. 4. Comme ainsi soit que par la Cheute d'Adam les autres créatures ayent esté aucunement défigurées, ce n'est pas de merveille si tout le genre humain en a esté corrompu, c'est-à-dire est décheu de sa première création, et a esté fait sujet à malédiction. C'est ceste corruption que les anciens Docteurs ont nommée Pêché originel : lesquels toutesfois n'ont pas déduit ce point de doctrine si clairement qu'il eust esté requis. Ce pendant il est montré par raisons et tesmoignages de l'Ecriture, que Pélagius a grandement erré, disant que le péché estoit descendu du premier homme en toute sa postérité par imitation seulement, et non point par génération, liv. 2, chap. 4, sect. 5, 6.

Que pour entendre ceci, il n'est ja besoin de disputer asçavoir-mon si l'âme d'un enfant procède de la substance de l'âme de son père : veu que la souilleure n'a point son fondement en la substance de la chair ou de l'âme, mais en ce que Dieu avoit ordonné que les dons qu'il faisoit au premier homme, il les eust pour lui et sa postérité ; et aussi qu'à ceste doctrine n'est point contraire ce qui est dit, que les enfans des fidèles sont sanctifiez, liv. 2, chap. 4, sect. 7. C'a esté un mot assez commun, mais qui a esté entendu de peu de gens, Que par la Cheute d'Adam les dons naturels ont esté corrompus en l'homme, et les supernaturels ostez, liv. 2, chap. 2, sect. 4, 16. L'exposition en est baillée en la section 12, asçavoir que l'homme a perdu les dons supernaturels, comme la foy, l'amour envers Dieu et les prochains, et l'affection de suyvre droicture et justice : mais que par Christ il vient à les recouvrer : que les naturels, asçavoir l'entendement et le cœur, ont esté corrompus, veu qu'il n'y est demeuré intégrité ne droicture. Item, que la raison n'a pas esté du tout effacée en l'homme, mais en partie affoiblie, en partie corrompue. Aussi que la volonté, puis qu'elle est inséparable de la nature de l'homme, n'est pas périée, mais tenue captive sous des cupiditez perverses, liv. 2, chap. 2, sect. 12. Il est démontré par tesmoignage de saint Augustin et de l'Ecriture, que Dieu n'a pas seulement préveu ou per-

mis, mais aussi décrété et ordonné la cheute du premier homme, et en icelle la ruine de son lignage, liv. 3, chap. 23, sect. 7, 8.

De l'Ame.

Que l'Ame ou l'esprit de l'homme n'est pas un souffle seulement, mais une essence immortelle, combien qu'elle ait esté créée, liv. 4, chap. 15, sect. 2, 3. Contre ceux qui sous couleur de nature nient la providence et le gouvernement de Dieu, lequel se monstre és facultez et opérations de l'Ame, qui sont admirables et quasi infinies, liv. 4, chap. 5, sect. 4, 5. Réfutation de l'erreur des Manichéens et de Servet, Que l'Ame de l'homme est un surgeon de la substance de Dieu. Item, de l'erreur d'Osiander, qui ne veut point recognoistre l'image de Dieu en Adam, s'il n'y a eu une justice essentielle infuse en luy, liv. 4, chap. 15, sect. 5. Quasi pas un des Philosophes n'a parlé asseurement de l'immortalité de l'Ame, mais ils ont limité ses facultez à la vie présente, en lieu que l'Ecriture luy attribue tellement la conduite quant à ceste vie, qu'elle doit aussi le solliciter à recognoistre Dieu. Item de la division des facultez de l'Ame selon les Philosophes, liv. 4, chap. 15, sect. 6. Autre division plus convenable à la doctrine chrestienne, asçavoir que les parties de l'Ame sont l'entendement et la volonté : et quel est l'office et propriété d'icelles en la première création de l'homme, au mesme, sect. 7, 8. Que mesmes és vices de l'Ame on peut appercevoir encores quelque reste de semence de religion, liv. 4, chap. 15, sect. 6. De l'erreur de ceux qui ont estimé qu'en la mort, les Ames aussi mouroyent pour ressusciter au dernier jour avec les corps, liv. 3, chap. 25, sect. 6. Description que fait saint Bernard des misères de l'Ame fidèle considérée en elle-mesme et au contraire de l'assurance et matière de se glorifier qu'elle a en Christ, liv. 3, chap. 2, sect. 25.

Des Anabaptistes.

Est monstre à l'encontre des Anabaptistes, que le baptesme des petis enfans

accorde bien avec l'institution de Christ, et la nature du signe extérieur, liv. 4, chap. 16, sect. 4, 2, etc. Que le Baptesme a esté mis au lieu de la Circoncision : quelle convenance ou quelle diversité il y a entre les deux, liv. 4, chap. 16, sect. 3, 4. Veu que le Seigneur fait les petis enfans participans de la chose signifiée au Baptesme, que ce n'est pas raison de les exclurre du Baptesme, liv. 4, chap. 16, sect. 5. Il est monstre que le Seigneur régénère aussi de ceux qui sont en tel aage, liv. 4, chap. 16, sect. 17, 18, 19. Que puisque nous avons la mesme alliance, laquelle le Seigneur ayant contractée avec Abraham a voulu estre seellée és petis enfans par un Sacrement extérieur : qu'en iceux aussi le Baptesme doit aujourd'huy avoir lieu, liv. 4, chap. 16, sect. 6. Que le Baptesme des petis enfans est bien prouvé par ce que Christ a embrassé des petis enfans, et a mis ses mains sur eux, liv. 4, chap. 16, sect. 7. Réfutation d'aucuns argumens que font les Anabaptistes contre le Baptesme des petis enfans, liv. 4, chap. 16, sect. 8, 22, 23, 25, 27, 28, 29. Qu'il revient un grand prouffit du Baptesme des petis enfans, tant aux pères fidèles qu'à iceux enfans, liv. 4, chap. 19, sect. 9. Duquel bien Satan tasche de nous despouiller par le moyen des Anabaptistes, liv. 4, chap. 16, sect. 32. Réfutations des argumens que les adversaires amènent au contraire : asçavoir, que la signification du Baptesme est autre que de la Circoncision : que nostre alliance est autre que l'ancienne : qu'autres gens sont aujourd'huy nommez Enfans, qu'anciennement, liv. 4, chap. 16, sect. 10, 11, 12, 13, 14, 15. Response à d'autres différences forgées par iceux entre la Circoncision et le Baptesme, au mesme, sect. 16. Item, à ce qu'ils objectent, que le Baptesme est Sacrement de foy et repentance desquelles choses l'aage d'enfance n'est capable, liv. 4, chap. 16, sect. 20, 21. En ceux qui ont desjà aage de discrétion, la foy et intelligence doyvent précéder l'administration du Baptesme, mais és enfans des fidèles le Baptesme a lieu avant qu'ils ayent intelligence, liv. 4, chap. 16, sect. 24. Contre ceux qui tiennent pour damnez tous les petis

enfants qui n'ont esté baptizez, liv. 4, chap. 16, sect. 26. Que c'est pour une bonne raison que Christ n'a esté baptisé qu'au trentième an de sa vie, et que cela ne fait rien pour ceux qui ne veulent pas qu'on baptise les petits enfans, liv. 4, chap. 16, sect. 29. Pourquoi c'est qu'on ne doit pas recevoir à la Cène les petits enfans, ne les exclure du Baptême, liv. 4, chap. 16, sect. 30. Un grand catalogue des argumens par lesquels ce viein Servet a combattu contre le Baptême des petits enfans : avec la réfutation d'eux, liv. 4, chap. 16, sect. 31. Du Baptême des petits enfans, liv. 4, chap. 8, sect. 16.

Des Anges.

Que les Anges sont créatures de Dieu, combien que Moïse ne l'exprime pas en l'histoire de la création, liv. 1, chap. 14, sect. 3. Touchant le temps ou l'ordre auquel ils ont esté créez, il n'est pas expédient de nous en enquérir, veu que l'Escriture n'en dit rien, laquelle nous devons suivre pour reigle, liv. 1, chap. 14, sect. 4. Pourquoi c'est que les Esprits célestes sont nommez Anges, Armées, Vertus, Principautez, Puissances, Dominations, Thrones, Dieux, liv. 1, chap. 14, sect. 5. Touchant les Anges, l'Escriture nous enseigne ce qui est propre pour nostre consolation et confirmation de nostre foy, asçavoir qu'ils sont ministres et dispensateurs de la libéralité de Dieu envers nous : et ce en diverses sortes, liv. 1, chap. 14, sect. 6 et 9. Qu'il n'y a pas un Ange seulement qui ait soin de nous, mais que tous d'un accord veillent pour nostre salut : et que pourtant c'est une question superflue de disputer si chacun a son Ange particulièrement ordonné pour le garder, liv. 1, chap. 14, sect. 7. Que c'est curiosité de s'enquérir du nombre et de l'ordre des Anges, et temérité d'en déterminer : et pourquoi, veu que ce sont esprits l'Escriture sous les noms de Chérubin et Séraphin les prend ayans ailes, liv. 1, chap. 14, sect. 8. Contre les Sadduciens et semblables fantastiques, il est monstre par divers tesmoignages de l'Escriture, que les Anges ne sont point qualitez ou in-

spirations sans substance, ains vrayes natures spirituelles, liv. 1, chap. 14, sect. 9. Qu'il nous faut donner garde de superstition à l'endroit des Anges, ou de leur attribuer ce qui appartient à Dieu seul et à Christ, liv. 1, chap. 14, sect. 10. Que pour éviter ce danger nous avons à considérer que Dieu se sert d'eux, non point par nécessité, comme s'il ne s'en pouvoit passer, mais pour le soulagement de nostre imbécillité, au mesme, sect. 11. Les Anges aussi ont esté créez à l'image de Dieu, liv. 1, chap. 15, sect. 3.

De l'Ascension de Christ au ciel.

Combien que Christ en ressuscitant ait commencé à magnifier sa gloire et vertu, que toutesfois il a vrayement lors exalté son règne, quand il est monté au ciel, pource qu'il a lors plus largement espandu les grâces de son Esprit, amplifié sa majesté, et déclaré d'avantage sa puissance, tant en aidant les siens, qu'en abattant ses ennemis : et que toutesfois il est tellement absent selon la présence de sa chair, qu'il est toujours en tous lieux selon la présence de sa majesté, et avec ses fideles selon sa grâce invisible et incompréhensible, liv. 2, chap. 16, sect. 14. De ce que Christ est assis à la dextre du Père, et du fruit que nostre foy reçoit de cela en diverses sortes, liv. 2, chap. 16, sect. 15, 16.

Des Archevesques et Patriarches.

Voyez liv. 1, chap. 4, sect. 4, et chap. 7, sect. 15.

B

Du Baptême.

La définition du Baptême, la première fin d'iceluy est, qu'il sert à nostre foy envers Dieu : l'autre, qu'il en est tesmoignage envers les hommes. Nostre foy en reçoit trois fruits. Premièrement, entant que c'est un signe de nostre purgation, et que nos péchez sont effacez, liv. 1, chap. 15, sect. 4, ce qui est prouvé par tesmoignages de l'Escriture : et que ce n'est pas l'eau qui nous nettoye, mais le

sang de Christ, sect. 2. Que la vertu du Baptême ne doit point estre restreinte au temps qu'on l'administre, mais que par iceluy nous sommes une fois lavez pour toute nostre vie : et que néantmoins il ne faut pas prendre de cela licence de pécher à l'advenir, sect. 3, 4. Le second fruit que nostre foy reçoit du Baptême, c'est qu'il nous monstre nostre mortification et vie nouvelle en Christ, au mesme, sect. 5. Le troisième, qu'il nous monstre que nous sommes tellement unis avec Christ, que nous participons à tous ses biens, sect. 6. Que le Baptême administré par Jehan-Baptiste a esté le mesme que les Apostres ont administré, au mesme, sect. 7, 8. Que tant nostre mortification comme nostre purification a esté figurée au peuple d'Israël par le passage de la mer, et le rafraichissement de la nuée, sect. 9. Que c'est un point faux, de dire que par le Baptême nous sommes remis en la mesme justice et pureté de nature qu'Adam avoit premièrement, liv. 4, chap. 45, sect. 40, 41, 42. Comment c'est que le Baptême sert à rendre confession de nostre foy entre les hommes, sect. 43. Comment il nous convient user du Baptême, tant pour confermer nostre foy, que pour en rendre tesmoignages envers les hommes; où il est monstré aussi que les grâces de Dieu ne sont pas encloses au Sacrement pour nous estre conférées par la vertu d'iceluy, liv. 4, chap. 45, sect. 44, 45. Que la dignité du Ministre n'apporte rien au Baptême : aussi que l'indignité d'iceluy n'y déroge rien, quoy qu'ayent allégué les Donatistes et aujourd'huy les Anabaptistes, liv. 4, chap. 45, sect. 46, 47, 48. Le Baptême est Sacrement de pénitence pour toute la vie, tellement qu'il n'en faut point d'autre, liv. 4, chap. 49, sect. 47. De l'eau charmée, du clerge, du chresme, du crachat et autres badinages adjoustez à la simple cérémonie du Baptême de Christ, de laquelle la pure administration est monstrée telle qu'elle doit estre en l'Eglise, liv. 4, chap. 45, sect. 49. Que c'est aux ministres de l'Eglise d'administrer le Baptême, et non pas aux particuliers : beaucoup moins aux femmes, liv. 4, chap. 45, sect. 20,

21, 22. Touchant le Baptême des petits enfans, voyez sous le mot *Anabaptistes*.

C

Des Cardinaux.

Quand premièrement a commencé ce nom à estre en usage, et comment c'est qu'en si peu de temps l'estat des Cardinaux est monté si haut, liv. 4, chap. 7, sect. 30.

De la Cène du Seigneur.

Des signes de la sainte Cène, qui sont le pain et le vin : où il est monstré par les paroles du Seigneur en la Cène, pourquoy il a voulu que nous usissions de tels signes, liv. 4, chap. 47, sect. 4. De la grande assurance et consolation que nous donne la Cène, nous rendant tesmoignage que nous sommes tellement faits un corps avec Christ, que tout ce qu'il a est nostre, au mesme, sect. 2, 3. Que ce n'est pas le principal de ce Sacrement de nous présenter le corps de Christ sans plus haute considération : mais plustost nous sceller ceste promesse de Christ, que sa chair est vraiment nostre viande, au mesme, sect. 4. Que la Cène ne fait pas que Christ commence à nous estre pain de vie : mais nous fait sentir la vertu de ce pain. Qu'il nous faut garder de trop attribuer ou trop peu aux signes de la Cène. Item, que manger la chair de Christ n'est pas la foy, mais un effet de la foy, au mesme, sect. 5, 6. Que ceux-là ne parlent pas assez avant, qui nous font seulement participans de l'Esprit de Christ, laissant derrière la mémoire de son corps et son sang. Que c'est un si grand mystère, que la langue ne le scauroit exprimer, non pas mesmes l'esprit comprendre, au mesme, sect. 7. Que Christ qui a esté dès le commencement la parole du Père vivifiante, a fait que sa chair qu'il avoit prinse, nous fust vivifiante, au mesme, sect. 8, 9. Que les fidèles la mangent vraiment, quelque distance de lieux qu'il y ait entre icelle et eux, au mesme, sect. 10. Que la Cène a deux parties, les signes et la vérité spirituelle, qui contient trois choses : la signification, la

matière, et l'effect, au mesme, sect. 44. De la transsubstantiation du pain et vin au corps et sang de Christ, forgée en la cour de Rome, liv. 4. chap. 47, sect. 42, 43 et autres suyvens, et sect. 20. Que les Docteurs anciens ne l'ont point ainsi tenu : aussi que ce ne seroit point Sacrement si la substance des signes ne demouroit, liv. 4, chap. 47, sect. 44. Que le pain n'est pas Sacrement sinon à ceux auxquels la parole s'adresse, au mesme, sect. 45 ; où aussi sont réfutés aucuns argumens des Docteurs de la transsubstantiation. De certains autres, qui confessent bien en un mot, que la substance des signes demeure, et toutefois tenans que le corps de Christ est au pain et sous le pain, retombent en ceste imagination de présence locale du corps, et mesmes qu'il est en tous lieux, liv. 4, chap. 47, sect. 46, 47, 48, 20. Après sont réfutées les objections de telles gens, au mesme, sect. 24, 22, 23, 24, et autres suyvens. Item est monstré qu'il n'y a passage ny en saint Augustin, ny en l'Ecriture, qui face pour eux en cest endroict, au mesme, sect. 28, 29, 30, 31. Item sont encores réfutées certaines autres de leurs objections : et principalement ce qu'ils disent que quand nous parlons de manger spirituellement le corps de Christ, ce n'est pas le manger vraiment et réalement, où aussi il est monstré qu'en la Cène le corps de Christ est présenté aux infidèles aussi, mais qu'ils ne le reçoivent pas, au mesme, sect. 33. Et est prouvé par divers passages de saint Augustin, qu'il n'a pas estimé que les infidèles le receussent, sect. 34. En quelle sorte le corps et le sang de Christ nous sont présentés en la Cène, et quelle présence de Christ il nous y faut recognoistre, liv. 4, chap. 47, sect. 48, 49, 32. De l'exposition des paroles de Christ en la Cène, au mesme, sect. 20, 21. Plusieurs passages de l'Ecriture, qui monstrent de l'adoration charnelle des Papistes, de la consécration de l'hostie (qu'ils appellent) et de la cérémonie de la porter en procession, liv. 4, chap. 47, sect. 35, 36, 37. Que le corps de Christ n'est pas infini, et qu'il est au ciel jusques au dernier jour, au

mesme, sect. 26, 27. Le Sacrement de la Cène nous doit inciter à action de grâces, nous exercer à réduire en mémoire la mort de Christ, et estre un aiguillon à prouffiter en sainteté de vie, et principalement en charité, liv. 4, chap. 47, sect. 37, 38. Qu'en la Papauté la Cène (en lieu que la droicte administration n'en peut pas estre sans la Parole) a esté tournée comme en un jeu sans parler ; où aussi est touché de ceux qui gardent le Sacrement pour le porter aux malades, liv. 4, chap. 47, sect. 39. Qu'à ceux qui prennent la Cène sans foy et affection de charité, elle est tournée en poison : et qu'à bon droict ils sont coupables du corps et du sang de Christ, liv. 4, chap. 47, sect. 40. Que c'est une droicte géhenne des consciences, ce que les Papistes enseignent pour se préparer à dignement recevoir le corps de Christ : et que le diable ne pouvoit pas trouver plus beau moyen pour se despescher de ruiner les povres âmes ; où aussi est baillé le remède pour éviter un tel gouffre : et est monstré que ceux-là s'abusent, qui requièrent que les fidèles apportent à la Cène une foy parfaite, liv. 4, chap. 47, sect. 44, 42 ; qu'il y a plusieurs choses indifférentes quant à la conduite externe de l'acte de la Cène : et comment c'est qu'on la peut administrer bien honnestement, au mesme, sect. 43. De ce qu'on participe aujourd'huy si peu souvent à la Cène du Seigneur : ce qui est un signe du mespris d'icelle, et qui a grandement despleu aux Docteurs de l'Eglise ancienne. Item, que ç'a esté une droicte invention du diable, que l'ordonnance papale de communiquer une fois l'an, liv. 4, chap. 47, sect. 44, 45, 46. Comme aussi que les laïcs ne participent au signe du sang : ce qui est contre l'Ecriture et l'usage de l'Eglise ancienne, mesmes quatre cents ans après la mort de saint Grégoire, au mesme, sect. 47, 48, 49, 50. Que c'est profaner la Cène de Christ, si on y reçoit toutes manières de gens indifféremment : et de l'office des ministres à en rejeter ceux qui en sont indignes, liv. 4, chap. 42, sect. 5. Brief sommaire de ce que nous devons tenir quant aux deux Sacremens : et pourquoy la

Cène se réitère souvent, et non pas le Baptême, liv. 4, chap. 48, sect. 49.

Des Cérémonies.

Que les Cérémonies anciennes de la Loy de Moyse ont esté abolies seulement quant à l'usage, non pas quant à la substance (laquelle nous avons bien à clair et avec plene efficace en Jésus-Christ) et que cela ne déroge rien à la sainteté d'icelle, liv. 2, chap. 7, sect. 46. Et qu'à bon droict estans considérées à part et hors de Christ, saint Paul les nomme Obligations contre nous, au mesme, sect. 47. Les ordonnances touchant les Cérémonies en la Papauté, enjoignent des Cérémonies en partie inutiles, quelquesfois aussi sottes, quoy qu'elles ayent apparence de sagesse : d'avantage, le nombre en est si infini, que les consciences en sont accablées, liv. 4, chap. 40, sect. 44, 42, 43. Qu'on ne peut excuser les Cérémonies papales sous couleur de dire qu'elles sont pour l'instruction des simples, comme les Cérémonies de la Loy ont servy de pédagogie aux Juifs, car il y a en ceci évidemment différence entre nous et le peuple ancien, liv. 4, chap. 40, sect. 44. Les Cérémonies de la Papauté sont tenues comme sacrifices pour la satisfaction des péchez, et méritoires de la vie éternelle : mais à la vérité ne contiennent rien de doctrine, et sont seulement moyens pour attraper deniers, liv. 4, chap. 40, sect. 45.

Du Chant en l'Eglise.

Que la voix et le Chant ne sert de rien en prières, si l'affection du cœur n'y est, liv. 3, chap. 20, sect. 34, 33. De l'usage de chanter és Eglises, au mesme, sect. 32.

De la Charité envers le prochain.

Charité est amour envers nostre prochain, non pas envers nous-mesmes, quoy que disent les Sorbonistes, liv. 2, chap. 8, sect. 54. Sous le mot de Prochain sont comprins mesmes les plus estranges, voire et nos ennemis, au mesme, sect. 55. Parquoy on voit l'ignorance des Docteurs scholastiques, qui ont dit que de n'appéter point vengeance et d'aimer

nos ennemis, c'estoyent conseils, non pas commandemens : en quoy les Anciens ont esté d'autre opinion, voire mesmes saint Grégoire, au mesme, sect. 55 et 56. Qu'afin que nous ne nous lassions de bien faire à nos prochains, il nous est besoin d'estre patiens, et ne regarder pas ce que méritent plusieurs selon leur ingratitude, ou autres qualitez qui nous pourroyent refroidir : mais nous proposer Dieu qui le nous commande, liv. 3, chap. 7, sect. 6. Pour faire le devoir de Charité, ce n'est pas assez que nous facions envers nostre prochain tout ce qui nous est possible : mais faut encores que cela se face d'une droicte affection d'amour. Et à ceste fin est nécessaire que nous nous propositions celui qui a besoin de nous, comme si nous estions en sa place, ce qui sera un moyen pour éviter toute arrogance, et autres vices qui desfigurent la Charité, liv. 3, chap. 7, sect. 7. Charité non feinte : est une approbation de vraye piété : et pourtant Christ et les Apostres quelquesfois parlans de la Loy, insistent sur la seconde Table, sans faire mention de la première, liv. 2, chap. 8, sect. 52. Contre les Pharisiens de nostre temps, qui disputent que nous sommes justifiez par Charité, pource que saint Paul dit que Charité est plus grande que foy et espérance, liv. 3, chap. 48, sect. 8. L'exposition du dixième commandement, par lequel nous sont défendues non-seulement toutes entreprises et délibérations de nuire à nostre prochain (comme és autres commandemens) mais aussi toutes pensées et convollises contraires à Charité, liv. 2, chap. 8, sect. 49, 58. Qu'à bon droict le Seigneur requiert de nous une si grande droicteure et telle ardeur de Charité, au mesme, sect. 50. L'exposition du sixième commandement : par lequel non-seulement meurtres et haines nous sont interdites : mais la conservation de la vie de nostre prochain nous est recommandée, pource qu'il est nostre chair, et image de Dieu, liv. 2, chap. 7, sect. 39, 40.

De Christ.

Probation de la divinité du Fils de

Dieu, liv. 4, chap. 43, sect. 7. Contre accus mastins, qui desrobent subtilement au Fils de Dieu son éternité, disans qu'il a commencé à estre lorsque Dieu a parlé pour créer le monde, au mesme, sect. 8. Divers tesmoignages de l'Ecriture qui monstrent sa divinité: premièrement du Vieil Testament, au mesme, sect. 9, 10, et puis du Nouveau, sect. 11. Le mesme est prouvé par les œuvres que l'Ecriture luy attribue, sect. 12. Item, par les miracles qu'il a faits, sect. 13. Plusieurs tesmoignages de l'Ecriture et bien formels, que Christ a prins une vraie substance de chair humaine, et non pas un fantosme ou apparence (comme songeoyent les Marcionites): ne semblablement un corps céleste, (comme disoyent les Manichéens) liv. 2, chap. 43, sect. 1. Exposition des passages de l'Ecriture, desquels ces hérétiques et aucuns de leurs disciples aujourd'buy taschent de confermer leur erreur, au mesme, sect. 2, 3, où aussi sont réfutez certains nouveaux Marcionites, lesquels pour prouver que Christ a prins un corps de rien, allèguent que les femmes n'ont point de semence. Réfutation d'autres absurditez alleguées par lesdits, liv. 2, chap. 43, sect. 4.

Des Clercs.

De la signification de ce mot, et quelles gens estoyent ainsi nommez en l'Eglise ancienne, liv. 4, chap. 4, sect. 9.

De la Cognoissance de Dieu.

Cognoistre Dieu, ce n'est pas seulement concevoir qu'il y a un Dieu, mais entendre ce qui est bon de sçavoir de luy pour sa gloire et nostre salut, liv. 4, chap. 2, sect. 1. La cognoissance de Dieu nous doit servir premièrement, pour nous conduire à crainte et révérence envers luy, puis aussi afin que nous apprenions d'attendre tout bien de luy, liv. 4, chap. 2, sect. 2; chap. 5, sect. 8. Que les Philosophes n'ont point autre cognoissance de Dieu, que pour estre rendus inexcusables, liv. 2, chap. 2, sect. 48. Que tous hommes ont naturellement ceste maxime imprimée en eux, qu'il y a quelque Dieu, liv. 1, chap. 2, sect. 4, et c'est afin que

ceux qui n'auront point servy le vray Dieu, soyent condamnez par leur propre conscience, liv. 4, chap. 3, sect. 4. Combien que tous sçachent naturellement qu'il y a un Dieu, les uns toutesfois s'esgarent en superstition, les autres de propos délibéré se destournent malicieusement de Dieu, liv. 4, chap. 4, sect. 1. Vous trouverez d'autres choses à ce propos sous ce mot, *De la Création du monde.*

Des Conciles.

Qu'il faut tenir mesure à porter honneur aux Conciles, afin de ne déroguer à Jésus-Christ. Item, que les Conciles anciens conferment pour la plus part nostre doctrine, liv. 4, chap. 9, sect. 1. Que suyvnt les Escritures, les Conciles n'ont autorité aucune, s'ils ne sont assemblez au nom de Christ: et que c'est qu'emporte ce mot, au mesme, sect. 2. Que les Papistes prennent une maxime fausse, de dire que la vérité n'est point en l'Eglise, si tous les Pasteurs n'en sont d'accord: et qu'il n'y a point d'Eglise, si elle n'est en monstre, et si elle n'apparoist es Conciles généraux, liv. 4, chap. 9, sect. 3, 4, 5, 6, 7. Que c'est qu'il faut considérer, quand il est question de l'autorité de quelque Concile: et que saint Augustin y prescrit un bon moyen, liv. 4, chap. 9, sect. 8. Qu'il y a des contradictions entre les Conciles, au mesme, sect. 9. Que mesmes en ces premiers Conciles et plus anciens il y a eu des fautes, au mesme, sect. 10, 11.

De la Concupiscence.

La différence entre Concupiscence et Conseil, liv. 2, chap. 8, sect. 49. Que toutes les cupiditez de l'homme sont mauvaises et entachées de péché: non pas en tant qu'elles sont naturelles, mais pource qu'elles sont toutes désordonnées à cause de la corruption de nature. Et que telle a esté l'opinion de saint Augustin, quand on le regardera de bien près, liv. 3, chap. 3, sect. 42. Ce qui est monstre par plusieurs passages de ses escrits, au mesme, sect. 3.

*De la Confession auriculaire,
qu'on appelle.*

Du débat qui est touchant la Confession auriculaire entre les Théologiens scholastiques et les canonistes, d'autant que ceux-ci tiennent que Dieu ne l'a pas commandée. Réfutation des argumens sur lesquels les autres se fondent. Premièrement, d'autant qu'il est dit en l'Evangile, que le Seigneur ayant nettoyé les lépreux, les renvoya aux Sacrificateurs, duquel fait la vraie raison est rendue, liv. 3, chap. 4, sect. 4. Item, que le Seigneur ayant ressuscité Lazare, commande à ses disciples de le deslier, liv. 3, chap. 4, sect. 5. La vraie exposition de deux autres passages, desquels ils pensent confermer leur Confession : à sçavoir que ceux qui venoyent au Baptême de saint Jehan confessoient leurs péchez : et saint Jaques veut que nous confessions nos péchez l'un à l'autre, liv. 3, chap. 4, sect. 6. Que l'usage de se confesser à un Prestre, a bien esté une observation ancienne, mais toutesfois libre, comme une discipline politique, et non pas comme une loy faite par Christ ou ses Apostres ; et que depuis Nectarius Evesque de Constantinoble l'abolit, à cause d'un Diacre qui sous couleur de cela avoit violé une femme. Item, que les Eglises n'ont point esté chargées de ceste loy tyrannique avant le temps du Pape Innocence troisième (il y a environ trois cens ans) et est aussi monstrée quant et quant la sottise d'icelle ordonnance, et la barbarie des mots ausquels elle est couchée par eux, liv. 3, chap. 4, sect. 7. Les tesmoignages de l'abolissement d'icelle loy prins des livres de Chrysostome Evesque de Constantinoble, au mesme liv. 3, chap. 4, sect. 8. Exposition de l'ordonnance du Pape Innocence, de confesser tous ses péchez : où sont récitées les diverses opinions des théologiens romanisques, touchant le nombre et l'usage des clefs, et de la puissance de lier et deslier, liv. 3, chap. 4, sect. 15. La vilenie de chacun point de ceste loy de Confesse : et principalement quant à celui de conter tous ses péchez, au mesme, sect. 16. Une description naïve

des tormens et géhennes dont les povres consciences estoyent là estreintes par divers circuits, comme entre les mains d'un bourreau, au mesme, sect. 17. Est déclaré par similitude comment c'est que la pluspart du monde s'est peu arrester à une telle illusion ; que c'est une loy impossible, et qui rend les hommes hypocrites ; après est monstrée une reigle infallible de se bien confesser, prinse sur l'exemple du Péager, liv. 3, chap. 4, sect. 18. Réfutation de ce point, Que les péchez ne sont point pardonnez, si on n'a ferme intention de les confesser, et que la porte est fermée, etc., où aussi est réfutée leur objection, Qu'on ne peut juger qu'après cognoissance de cause : c'est-à-dire, donner absolution : que le dénombrement de tous les péchez ne soit fait, au mesme livre, chapitre et section. Que ce n'est pas de merveille si nous condamnons et abolissons la Confession auriculaire, et que fausement les adversaires luy attribuent qu'elle humilie le pécheur en l'amenant à honte de son mesfait : veu qu'au contraire elle luy fournit une hardiesse à mal faire, liv. 3, chap. 4, sect. 19. Qu'à tort les Prestres de la Papauté mettent en avant la puissance des clefs, veu qu'il ne sont pas successeurs des Apostres, et n'ont le saint Esprit, considéré que tous les jours ils lient ce que le Seigneur a commandé de deslier : et au contraire, liv. 3, chap. 4, sect. 20. Que c'est une chose fausse, de dire que la puissance des clefs peut estre exercée sans science : veu que par ce moyen l'absolution seroit incertaine ; où aussi il est traité tant de l'absolution que de la condamnation que le ministre de l'Evangile ou l'Eglise prononce, et de la certitude d'icelles, liv. 3, chap. 4, sect. 21. Que l'absolution des Prestres papistiques est incertaine, tant de la part de celui qui absout, que de celui qui se confesse ; ce qui est autrement en l'absolution de l'Evangile, laquelle ne dépend d'autre condition que ceste-ci : si le pécheur cherche satisfaction au sacrifice unique de Christ, et s'arreste à la grâce qui luy est présentée, liv. 3, chap. 4, sect. 22. Que quand les Docteurs de la Papauté allèguent que la puissance de deslier a

est donnée aux Apostres, ils appliquent fausement à leur Confession auriculaire ce que Christ a dit en partie de la prédication de l'Evangile, en partie de l'excommunication. Des erreurs du Maître des Sentences et autres semblables, en ce point. Item, de leur façon de pardonner les péchez, avec injonction de peine et de satisfaction, liv. 3, chap. 4, sect. 23. Le sommaire des choses susdites : asçavoir que c'est que doyvent estimer les fidèles touchant la Confession auriculaire, au mesme, sect. 24.

De la vraie Confession.

De la manière de Confession qui nous est prescrite en la Parole de Dieu : asçavoir de nous confesser à Dieu, qui cognoist nos cœurs et toutes nos pensées, liv. 3, chap. 4, sect. 9. De ceste Confession secrète que nous faisons à Dieu, s'ensuyt une Confession volontaire devant les hommes, toutesfois et quantes qu'il est requis pour la gloire de Dieu, ou pour nous humilier. De laquelle seconde espèce de Confession l'usage a esté ordinaire sous la Loy en l'Eglise, et est encore aujourd'huy : mais toutesfois doit estre spécialement pratiqué, s'il advient que tout un peuple ait commis quelque faute, ou soit visité de quelque calamité. Item, de l'utilité d'une telle Confession, liv. 3, chap. 4, sect. 40, 41. De deux autres espèces de Confession particulière, desquelles la première se fait pour nostre regard, asçavoir, quand estans tourmentez en nous-mesmes pour le sentiment de nos péchez, nous recourons à nos frères pour estre consolez par eux (enquoy il se faut principalement adresser aux Pasteurs, en regardant toutesfois qu'on use de ce remède prudemment et avec modération, afin qu'il n'y ait point de servitude) : l'autre pour nous reconcilier avec nostre prochain, s'il a esté par nous offensé. Sous laquelle espèce est comprinse aussi la Confession de ceux qui par leur péché ont scandalisé toute une Eglise, liv. 3, chap. 4, sect. 42, 43. Que la puissance des clefs a lieu en ces trois espèces de Confession : et quel fruit en revient à ceux qui se confessent ainsi, asçavoir qu'ils sça-

vent que la rémission de leurs péchez leur est annoncée par un ambassadeur de Christ, au mesme, sect. 44. Il y a une manière de Confession des péchez, générale : il y en a aussi une spéciale, liv. 3, chap. 20, sect. 9.

De la Confirmation en la Papauté.

De la cérémonie de l'imposition des mains en l'Eglise primitive, quand les enfans des fidèles estans venus en aage rendoyent raison de leur foy, liv. 4, chap. 49, sect. 4 ; en lieu de laquelle sainte observation a esté mis le sacrement de Confirmation en la Papauté, au mesme, sect. 5. Que c'est une mocquerie d'alléguer l'exemple des Apostres, pour couverture d'un tel badinage, au mesme, sect. 6. Du Blasphème des Papistes, d'appeler leur Chresme, Huile de salut, au mesme, sect. 7, 8. Item, que nous ne sommes pas parfaitement Chrestiens, si nous n'avons la confirmation de l'Evesque, au mesme, sect. 9. Et que telle onction doit estre en plus grande révérence que le Baptême, au mesme, sect. 40, 41. Qu'il seroit à désirer qu'on remist en usage la coustume de l'Eglise ancienne, quant à faire rendre aux enfans raison de leur foy, au mesme, sect. 43.

De la Conscience.

Que c'est de la Conscience, et en quel sens saint Paul dit qu'il faut obéir aux Magistrats pour la Conscience, liv. 3, chap. 49, sect. 45, 46. Que c'est de la Conscience, et comment il convient distinguer entre le jugement de Dieu, lequel est spirituel, auquel proprement la Conscience a à répondre, et la justice terrienne, liv. 4, chap. 40, sect. 3, 5. De la liberté de la Conscience quant aux choses externes et indifférentes, liv. 3, chap. 49, sect. 7, 8. Que les Consciences estans mises en liberté par le bénéfice de Christ, sont affranchies de toute la puissance des hommes : et comment cela se doit prendre ; où il est aussi parlé de la différence entre le régime spirituel et la police terrienne, liv. 3, chap. 49, sect. 44, 45. Que les Consciences des fidèles pour avoir assurance de leur justification devant Dieu, doyvent, quant à

ce regard, oublier toute la justice de la Loy, liv. 3, chap. 49, sect. 2, 3. Item, qu'elles obéissent à la Loy, non pas comme contraintes par la nécessité que la Loy impose : mais qu'estans affranchies du joug de la Loy, elles obéissent d'un franc vouloir à la volonté de Dieu, liv. 3, chap. 49, sect. 4, 5, 6.

De la Crainte des fidèles.

Que les fidèles souventesfois sont agitez de Crainte et destiance, pour le sentiment qu'ils ont de leur infirmité, liv. 3, chap. 2, sect. 47. Il y a aussi és cœurs des fidèles une autre espèce de Crainte, qu'ils conçoivent en regardant les exemples de la vengeance de Dieu sur les iniques, ou en considérant leur propre misère. Qu'une telle Crainte non-seulement n'est point contraire à la foy : mais est fort nécessaire aux fidèles, et que ce n'est pas de merveille si foy et frayeur peuvent estre ensemble en l'âme fidèle, veu qu'à l'opposite on voit bien és iniques nonchalance et sollicitude tout ensemble, liv. 3, chap. 2, sect. 22, 23. Que la Crainte du Seigneur procède de double sentiment : asçavoir quand nous honorons Dieu comme Père, et le craignons comme Seigneur : et que ce n'est pas de merveille si ces deux affections peuvent estre ensemble, liv. 3, chap. 2, sect. 26. Et que telle Crainte est bien autre que celle des infidèles, laquelle on appelle communément Crainte servile, au mesme, sect. 27.

De la Création du monde.

Combien que les hommes deussent bien cognoistre Dieu par la Création des choses : toutesfois afin que les fidèles ne s'escolassent après les vaines inventions des idolâtres, il a voulu que l'histoire de la Création fust enregistrée en l'Ecriture, et que le temps y fust marqué, liv. 4, chap. 44, sect. 4, où aussi est réfutée la mocquerie profane des contempteurs, qui demandent pourquoy Dieu ne s'est plustost advisé de créer ciel et terre. Qu'à ceste mesme fin est récité que tout l'œuvre n'a pas esté fait en un moment, mais parachevé en sept jours. Item est récité l'ordre : asçavoir

qu'Adam n'a point esté créé, que premièrement tout ce bastiment du monde ne fust dressé et remply de tous biens, liv. 4, chap. 44, sect. 2, 22. Réfutation de l'erreur des Manichéens, qui mettent deux principes (asçavoir un bon et un mauvais) en lieu de recognoistre Dieu seul pour Créateur, liv. 4, chap. 44, sect. 3. Il est monstré par les Escritures, que par la cognoissance de Dieu, laquelle reult en la Création du monde, nous ne pouvons venir à trouver le droict chemin, liv. 4, chap. 5, sect. 43. Et que toutesfois nous sommes du tout desnuez d'excuse, au mesme, sect. 44. Combien que la contemplation du ciel et de la terre, et de la conduite des choses humaines, sollicite les hommes à honorer Dieu, si est-ce que cela (s'il n'y a remède d'ailleurs) leur esvanouist sans qu'ils en fassent leur prouffit à bon escient ; ce qu'on voit estre advenu aux plus sages mesmes des Philosophes du temps passé, liv. 4, chap. 5, sect. 40. De là est procédée la multitude infinie de dieux, et une si grande diversité et contrariété d'opinions entre les Philosophes, au mesme, sect. 44. L'essence de Dieu est invisible et incompréhensible : mais il s'est fait comme visible, engravant en toutes ses œuvres des très-certaines marques de sa gloire, liv. 4, chap. 5, sect. 4. Non-seulement les choses que les Philosophes et gens sçavans comprennent en spéculant le ciel et la terre et les secrets de nature, rendent tesmoignage de la sapience de Dieu : mais mesmes ce que le commun peuple et les idiots peuvent appercevoir seulement en ouvrant les yeux, au mesme, sect. 2. A ce qu'en vraye foy nous appréhendions ce qu'il nous est expédient de cognoistre de Dieu, il est bon d'entendre l'histoire de la Création du monde, ainsi que Moyse l'a mise par escrit, de laquelle est fait un brief recueil, liv. 4, chap. 44, sect. 20. La considération des œuvres de Dieu (c'est-à-dire de la Création de toutes choses) doit estre rapportée à deux fins principales : la première est, que nous ne laissions point passer (comme gens ingrats) par nonchalance ou oubliance, ses vertus qu'il nous monstre à l'œil és créatures, liv. 4, chap. 44,

sect. 21. L'autre est, que nous appliquions icelles vertus envers nous-mesmes, pour nous solliciter à nous fier en luy, l'invoquer, louer, et aimer, au mesme, sect. 22.

De porter la Croix.

Il faut que nous renoncions à nous-mesmes pour porter la Croix : pource que Dieu veut exercer tous les siens sous la Croix, commençant mesmes par Christ son premier-nay : laquelle compagnie et conformité avec Christ, est desjà un grand point de patience et consolation, liv. 3, chap. 8, sect. 4. Qu'il nous est expédient pour plusieurs raisons, de vivre tousjours sous la Croix : premièrement, pour rabatre nostre arrogance et la présomption de nos forces : duquel remède les plus saints mesmes ont besoin, comme l'exemple de David le monstre, liv. 3, chap. 8, sect. 2. Et que par ce moyen est confirmée nostre fiance en Dieu, et nostre espérance croist, au mesme, sect. 3. Secondement, afin que nostre patience soit esprouvée, et que nous soyons de plus en plus duits à obéissance, au mesme, sect. 4. Ce qui nous est tant et plus nécessaire, veu que nostre chair est si frétilante de rejeter le joug de Dieu, si tost qu'il nous baille nos aises, au mesme, sect. 5. Quelquesfois aussi il nous envoie quelque Croix pour nous chastier, et corriger nos fautes préredentes : en quoy nous recognoissons qu'il fait envers nous l'office d'un bon Père, en lieu qu'au contraire les infidèles le plus souvent en deviennent plus obstinez, au mesme, sect. 6. C'est une singulière consolation, quand pour maintenir une bonne cause, nous souffrons ignominie, ou perte, ou autre incommodité, et ceste manière de Croix s'adresse le plus souvent aux fidèles, liv. 3, chap. 8, sect. 7. Combien il est nécessaire sous la pesanteur des afflictions, que les fidèles soyent armez de ceste considération, que Dieu les aime, combien qu'il déclare son ire sur leurs péchez, liv. 3, chap. 4, sect. 34.

D

De la Descente de Christ aux enfers.

Que la Descente de Christ aux enfers contient un bien grand mystère, et n'est

pas de petite conséquence pour l'accomplissement de nostre Rédemption. Des diverses expositions de cest article, lesquelles sont réfutées, liv. 2, chap. 46, sect. 8, 9. Puis est amenée de la Parole de Dieu la vraye exposition, qui est sainte, fidèle et plene de grande consolation (et qui est aussi confirmée par les livres des Docteurs anciens :) asçavoir que Christ n'a pas seulement souffert la mort corporelle, mais a porté aussi la rigueur de la vengeance de Dieu, pour s'opposer à son ire, et satisfaire à son juste jugement, et par ainsi qu'il a falu qu'il combatist comme main à main contre les forces d'enfer et l'horreur de la mort éternelle. Et que toutesfois jamais Dieu ne luy a esté adversaire ou courroucé : mais qu'il a soustenu la pesanteur de la vengeance de Dieu, pource qu'estant frappé et affligé de sa main, il a expérimenté tous les signes que Dieu monstre aux pécheurs, en se courrouçant contre eux et les punissant, liv. 2, chap. 46, sect. 40, 44. Sont réfutez certains brouillons ignorants et malins, qui blasment aujourd'huy ceste exposition, crians que nous faisons injure au Fils de Dieu, et luy attribuons désespoir contraire à la foy. Ainsi à l'encontre d'iceux il est monstre par bons tesmoignages, que ces deux points s'accordent bien, que Christ a vrayement craint, esté troublé en esprit, angoissé et tenté en toutes choses comme nous : et que toutesfois cela a tousjours esté sans péché, au mesme, sect. 42.

Des Diables.

Tout ce que l'Ecriture enseigne quant aux Diables, revient à ce but, que nous soyons songneux de nous garder de leurs embusches, et nous munir d'armes qui soyent suffisantes pour repousser ces ennemis tant puissans, liv. 4, chap. 44, sect. 43. Et afin de nous inciter mieux à cela, elle nous avertit qu'il n'y a pas seulement un Diable ou deux, mais de grandes légions d'esprits malins qui nous font la guerre, et en quel sens doit estre prins ce qu'elle nomme quelquesfois le Diable en nombre singulier. au mesme, sect. 44. Quand le Diable par

tout en l'Ecriture est nommé Adversaire de Dieu et de nous, cela nous doit bien enflamber à luy faire la guerre sans cesse, au mesme, sect. 45. Il est de nature pervers, homicide, menteur et inventeur de toute meschanceté, en la mesme section. Mais ceste malice naturelle ne luy vient pas de la création, ains de ce qu'il s'est dépravé, liv. 4, chap. 44, sect. 46. C'est une curiosité de s'enquérir de la cause, du moyen, du temps et de l'espèce de la cheute des mauvais Anges, veu que l'Ecriture n'en dit mot, en la mesme section. Que le diable a cela de soy-mesme et de sa malice, que de tout son désir et propos il répugne à Dieu : mais ne peut rien faire ou exécuter, si Dieu ne le veut et permet, liv. 4, chap. 44, sect. 47. Et Dieu compasse et modère tellement cela, qu'il ne permet point au Diable de dominer sur les âmes des fidèles, veu que tousjours finalement ils obtiennent victoire (combien qu'en quelques actes particuliers ils se trouvent navrez et abatus :) mais luy abandonne seulement les infidèles et réprouvez afin qu'il exerce son empire en leurs corps et âmes, au mesme, sect. 48. Est réfuté l'erreur de ceux qui disent que les Diables ne sont que mauvaises affections et inspirations : et est monsté que ce sont esprits ayant sens et intelligence, au mesme, sect. 49.

Des Diacres.

Des Diacres, et de deux espèces d'iceux, liv. 4, chap. 3, sect. 9. Que les Diacres en l'Eglise primitive ont eu mesme charge que du temps des Apostres : où il est aussi parlé des Sousdiacres et Archidiacres, et quand c'est qu'on a commencé à en faire, liv. 4, chap. 4, sect. 5. Quel estoit l'usage et la distribution des biens d'Eglise en la primitive Eglise, liv. 4, chap. 4, sect. 6, 7. Des Diacres de la Papauté, de leur charge, et de la cérémonie qu'on observe à les faire, liv. 4, chap. 49, sect. 32; chap. 5, sect. 45. Des Sousdiacres de la Papauté : quelle moquerie c'est de la charge qu'on leur donne : et aussi du badinage de cérémonie à les faire, liv. 4, chap. 49, sect. 33. Que de vray office de Diacres les Papistes n'en ont plus, veu qu'entre eux l'admi-

nistration des biens d'Eglise est convertie en une volerie meschante et pleine de sacrilège, liv. 4, chap. 5, sect. 46, 48, 49. Réfutation de l'impudence des Papistes, quand ils disent que la somptuosité des Prestres et de toute l'Eglise papale, est ce que les saints Prophètes avoyent prédit touchant la grande magnificence du règne de Christ, liv. 4, chap. 5, sect. 46.

De Dieu.

L'Ecriture en nous enseignant que l'Essence de Dieu est infinie et spirituelle, renverse non-seulement les folles resveries du commun populaire, mais aussi toutes subtilitez des Philosophes profanes. Item, l'erreur des Manichéens, qui mettent deux principes, et des Anthropomorphites qui imaginent Dieu corporel, liv. 4, chap. 43, sect. 4. En quel sens il est dit que Dieu est es cieux, et quelle doctrine nous avons à en recueillir, liv. 3, chap. 20, sect. 40. Que c'est que sanctifier le Nom de Dieu, au mesme, sect. 44. Du règne de Dieu entre les hommes : item de l'avancement et perfection d'iceluy, au mesme, sect. 42. Voyez sous le mot *Cognoissance de Dieu* et sous le mot *Trinité*.

De la Discipline de l'Eglise.

Que la discipline est une chose tant et plus nécessaire en l'Eglise, liv. 4, chap. 42, sect. 4. Des admonitions particulières, qui est le fondement de la Discipline ecclésiastique, liv. 4, chap. 42, sect. 2. Du conseil ou consistoire en l'Eglise pour les mœurs, liv. 4, chap. 3, sect. 8. Que les Princes, aussi bien que le commun peuple, doyvent estre sujets à la Discipline de l'Eglise : et qu'ainsi il a esté observé anciennement, liv. 4, chap. 42, sect. 7. De la Discipline ancienne du Clergé et des synodes qui se faisoient en chacune province tous les ans. Item, qu'en la Papauté tout cest ordre a esté ensevely, sinon qu'ils en ont retenu quelques mines seulement, liv. 4, chap. 42, sect. 22.

E

De l'Eau bénite des Papistes.

Voyez liv. 4, chap. 40, sect. 20.

De l'Eglise.

L'Eglise est la mère de tous fidèles, liv. 4, chap. 4, sect. 4. Exposition de l'article du symbole, Je croy la sainte Eglise, etc., liv. 4, chap. 4, sect. 2, 3. Que la sainteté de l'Eglise n'est pas encore parfaite, liv. 4, chap. 8, sect. 42. De l'Eglise invisible : item, de l'Eglise visible, de laquelle les marques sont, la pure prédication de la Parole, et l'administration des Sacrements, liv. 4, chap. 4, sect. 7, 8, 9, 10, 11. Qu'en quelque lieu que ces marques apparoissent, il nous faut donner garde de nous séparer d'une telle compagnie, au mesme, sect. 42. Qu'il y peut avoir quelque vice ou en la doctrine, ou en l'administration des Sacrements pour lequel toutesfois il ne nous faudra pas séparer d'une Eglise, et beaucoup moins pour la corruption des mœurs, ou les imperfections quant en la vie : en quoy sont taxez les Anabaptistes, liv. 4, chap. 4, sect. 42, 43, 44, 45, 46. Que l'Eglise est tellement sainte, que toujours elle est entachée de beaucoup de vices, et toutesfois ne laisse pas d'estre Eglise : ce qui est montré par tesmoignages de l'Ecriture, et l'expérience qui en a esté en tous aages, liv. 4, chap. 4, sect. 47, 48, 49.

De la puissance de l'Eglise quant à déterminer des articles de la foy.

Que toute l'autorité que l'Eglise a, n'est point donnée aux hommes, à parler proprement, mais à la Parole, de laquelle le ministère leur est commis : et par ainsi, que l'Eglise n'a jamais eu puissance de rien enseigner que ce qu'elle avoit receu du Seigneur, comme il est montré par l'exemple des Prophètes et Apostres, voire mesmes de Christ, liv. 4, chap. 8, sect. 1, 2, 3, 4, 8, 9. Que Christ a de tout temps enseigné son Eglise, combien qu'il ait tenu autres moyens d'enseigner devant la Loy que sous la Loy, et autres finalement quand il s'est manifesté en chair, liv. 4, chap. 8, sect. 5, 6, 7.

De la fausse Eglise.

Que là où mensonge et fausseté rè-

gnent, là il n'y a point d'Eglise : ce qui est montré estre en la Papauté, quoy que là on allègue à plene bouche la succession continue des Evesques, liv. 4, chap. 2, sect. 1, 2, 3, 4. Et pourtant, que ceux-là ne sont hérétiques ne schismatiques, qui abandonnent la Papauté, liv. 4, chap. 2, sect. 5, 6. Quoy qu'on tasche de faire trouver légers les vices qui sont en l'Eglise papale, que toutesfois l'estat n'y est de rien meilleur qu'il estoit au royaume d'Israël du temps de Jéroboam, liv. 4, chap. 2, sect. 7, 8, 9, 10. Que toutesfois par la bonté de Dieu il y a encore de reste quelques traces d'Eglise en la Papauté, et qu'ainsi s'accomplit ce qui avoit esté escrit, que l'Antechrist seroit assis au Temple de Dieu, liv. 4, chap. 2, sect. 41, 42. Comparaison de la puissance qu'a la vraie Eglise à enseigner avec la tyrannie du Pape et des siens à faire de nouveaux articles de foy, liv. 4, chap. 8, sect. 40. De la maxime des Papistes, Que l'Eglise ne peut errer, liv. 4, chap. 8, sect. 43. Que c'est mensonge de dire qu'il a falu que l'Eglise adjoustast aux livres des Apostres, liv. 4, chap. 8, sect. 44, 45, 46. Réfutation des argumens, par lesquels les Papistes taschent de maintenir que Dieu a donné puissance à l'Eglise de forger nouveaux articles de foy, liv. 4, chap. 8, sect. 41, 42.

Du saint Esprit.

Tesmoignages de l'Ecriture par lesquels est prouvée et confirmée la divinité du saint Esprit, liv. 4, chap. 43, sect. 44, 45. Que le saint Esprit est le lien par lequel Christ nous conjoint à soy avec efficace, et que sans iceluy tout ce que Christ a fait ou souffert pour le salut des hommes nous seroit inutile, liv. 3, chap. 4, sect. 4, 3. Que Christ est venu rempli du saint Esprit d'une façon spéciale, asçavoir pour nous séparer du monde : et que pourtant le saint Esprit est nommé Esprit de sanctification. Et pourquoy il est nommé maintenant l'Esprit du Père, maintenant du Fils : et qu'il est nommé l'Esprit de Christ, non pas seulement entant que Christ est la Parole éternelle du Père, mais aussi quant à la

personne du Médiateur, liv. 3, chap. 4, sect. 2. Que la foy est le principal chef-d'œuvre du saint Esprit : et que pourtant à icelle se rapporte la pluspart de ce que nous lisons en l'Ecriture touchant la vertu et opération du saint Esprit, liv. 3, chap. 4, sect. 4.

De l'Evangile.

Que combien que Christ ait esté connu des Juifs sous la Loy, toutesfois à proprement parler, il n'a esté révélé qu'en l'Evangile, et que les saints Pères ont gousté la grâce qui aujourd'huy nous est offerte en plene abondance : qu'ils ont veu le jour de Christ (combien que ce soit d'une façon un peu obscure) duquel maintenant la gloire reluit en l'Evangile sans aucun voile, liv. 2, chap. 9, sect. 4, 2. Où il est aussi monstre que l'Evangile signifie proprement la publication de la grâce qui a esté présentée en Christ, et non pas les promesses qu'on trouve es Prophètes touchant la rémission des péchez. De l'erreur de Servet, qui sous couleur de ce que par la foy de l'Evangile nous avons l'accomplissement des promesses, veut abolir les promesses : où est monstre que combien que Christ en l'Evangile nous offre présentement plénitude de biens spirituels, la jouissance toutesfois en est cachée sous la garde d'espérance ce pendant que nous vivons en ce monde : et pourtant il nous faut encores appuyer sur les promesses, liv. 2, chap. 9, sect. 3. De l'erreur de ceux qui en opposant la Loy à l'Evangile, n'ont autre regard qu'à la diversité qui est entre les mérites des œuvres et la bonté gratuite de Dieu, par laquelle nous sommes justifiés, liv. 2, chap. 9, sect. 4. Que Jehan-Baptiste a eu une charge moyenne entre les Prophètes expositeurs de la Loy, et les Apostres prescheurs de l'Evangile, liv. 2, chap. 9, sect. 5.

Des Evesques, Prestres, etc.

Le nom d'Evesque en l'Eglise ancienne a esté attribué à l'un des ministres en chacune assemblée, seulement pour tenir quelque ordre : et non pas que cestuy-là eust domination sur les autres,

liv. 4, chap. 4, sect. 2. Que l'office tant de l'Evesque que des autres Prestres, estoit, de vacquer à la prédication de la Parole et administration des Sacremens, liv. 4, chap. 4, sect. 3. Que l'Eglise primitive a le plus souvent observé en l'élection des Ministres la reigle que les Apostres avoyent prescrite, liv. 4, chap. 4, sect. 10, 11, 12, 13. De la cérémonie qu'on observoit à ordonner les vrais ministres, après les avoir esleus, liv. 4, chap. 4, sect. 14, 15, et chap. 49, sect. 28. Que souvent en l'Eglise les Sacrificateurs, Prophètes et Pasteurs ont esté fort corrompus, liv. 4, chap. 9, sect. 3, 4, 5. Qu'il n'est pas question d'obéir indifféremment aux Pasteurs des Eglises, mais selon le Seigneur et sa Parole, liv. 4, chap. 9, sect. 4, 2. Qui et quels sont ceux qu'on fait Evesques en la Papauté, liv. 4, chap. 5, sect. 4. Qu'on a osté la liberté du peuple quant à l'élection des Evesques, et enfreint les Canons anciens, liv. 4, chap. 5, sect. 2, 3. Quelles gens on fait Prestres en la Papauté, et à quelle fin, liv. 4, chap. 5, sect. 4, 5. Des collations des bénéfices en la Papauté, liv. 4, chap. 5, sect. 6, 7. En quelle fidélité exercent leur charge tous Prestres en la Papauté, soyent Moines ou séculiers, comme Chanoines, Doyens, etc., Curez, Evesques, liv. 4, chap. 5, sect. 8, 9, 10, 11. De la nonchalance des gens d'Eglise du temps de saint Grégoire et saint Bernard, liv. 4, chap. 5, sect. 12. Que toute la façon du gouvernement ecclésiastique qui est en la Papauté, est une briganderie la plus désordonnée qui soit au monde, liv. 4, chap. 5, sect. 13. Des grandes dissolutions de toutes sortes en la vie des Prestres, Evesques, etc., en la Papauté, liv. 4, chap. 5, sect. 14.

De l'Excommunication.

Quelle est la puissance de la jurisdiction de l'Eglise, combien elle est nécessaire et ancienne, liv. 4, chap. 11, sect. 1, 4. De la puissance de lier et deslier, entant que concerne la discipline : où il est parlé de l'Excommunication, liv. 4, chap. 11, sect. 2. Que ceste puissance de l'Eglise est distincte d'avec la puissance civile, et que cependant elles s'entr'aident

l'une l'autre ; par ainsi qu'à tort il semble à aucuns que ceste puissance de l'Eglise n'a point de lieu là où les Magistrats sont Chrestiens, liv. 4, chap. 44, sect. 1, 3, 8. Aussi est monstré que c'est un ordre stable et perpétuel en l'Eglise non pas temporel, au mesme, sect. 4. Du droit usage de ceste jurisdiction en l'Eglise ancienne, et que ceste puissance n'estoit par-devers un seul, ains appartenoit à toute la compagnie de ceux qu'on appelloit Prestres, c'est-à-dire Anciens, liv. 4, chap. 44, sect. 5, 6, et chap. 42, sect. 7. De l'Excommunication et autorité d'icelle, liv. 4, chap. 42, sect. 4. Que l'Eglise en ses corrections et en l'Excommunication regarde à trois fins, liv. 4, chap. 42. Comment il faut exercer la discipline de l'Eglise selon la qualité des péchez : veu que les uns sont cachez, les autres sont publiques ou notoires. Item, les uns sont moindres, les autres sont crimes ou actes vileins et meschans, liv. 4, chap. 42, sect. 3, 4, 6. Qu'en l'Excommunication il faut garder une sévérité modérée : où est monstré que les Anciens y ont esté trop sévères, liv. 4, chap. 42, sect. 8. Les particuliers mesmes doyvent tenir pour estranges de l'Eglise les Excommuniez, mais non pas pour désespérez, ains plustost s'employer à bon escient à les ramener au droit chemin, liv. 4, chap. 42, sect. 9, 10. S'il advient que les Anciens ne soyent pas assez soigneux de corriger les vices, ou que les Pasteurs ne puissent purger et amender toutes les fautes comme ils désireroient bien, il n'est pas question pourtant ou que les particuliers se séparent de l'Eglise, ou que les Pasteurs quittent leur ministère, liv. 4, chap. 42, sect. 11. Contre les Donatistes du temps passé, et les Anabaptistes d'aujourd'huy, qui ne recognoissent pour assemblée de Christ aucune compagnie, sinon qu'on y voye reluire une perfection angélique en toutes sortes, liv. 4, chap. 42, sect. 12. Que quand un vice est commun en un peuple, et que c'est comme une maladie contagieuse, il faut attremper de miséricorde la rigueur de la discipline, de peur de dissiper tout le corps, au mesme, sect. 13.

F

De la Foy.

Ce mot se prend autrement és livres de l'Ecriture, qu'és auteurs payens, liv. 4, chap. 44, sect. 13. Comment se doit entendre ce mot commun, Que Dieu est l'object de la Foy, liv. 2, chap. 6, sect. 4. Les Sophistes sont taxez de ce que par le mot de Foy ils ne conçoivent qu'une volonté de s'accorder à l'histoire de l'Evangile : et disent tout crument que Dieu est l'object de la Foy, sans faire mention ce pendant de Christ, hors duquel il n'y a ne Foy ne moyen d'approcher de Dieu, liv. 3, chap. 2, sect. 4. Item, de ce qu'ils mettent une Foy implicite : c'est-à-dire enveloppée, en lieu que la Foy requiert une claire et distincte cognoissance de la bonne volonté de Dieu, en laquelle consiste nostre justice, liv. 3, chap. 2, sect. 2. Qu'il est bien vray que ce pendant que nous sommes en ce pèlerinage terrien, nostre Foy est tousjours enveloppée de beaucoup de reste d'ignorance, et qu'en tous il y a tousjours de l'incrédulité meslée parmi la Foy (de quoy plusieurs exemples sont monstrez és disciples de Christ, avant qu'ils eussent plene illumination) mais que néanmoins c'est un point tout vray, que la Foy ne peut estre sans intelligence, liv. 3, chap. 2, sect. 3, 4. Qu'il y a en aucuns quelque révérence à Christ, et une docilité, avec désir de proufiter : et que cela aucunesfois est orné du tiltre de Foy, combien que ce ne soit qu'une préparation à la Foy : et qu'on pourroit la nommer Foy implicite et enveloppée : mais néanmoins que c'est bien tousjours autre chose que la Foy implicite des Papistes, liv. 3, chap. 2, sect. 5. Que la vraye Foy ou cognoissance de Christ est, quand nous le recevons tel qu'il nous est donné du Père, asçavoir revestu de son Evangile : et qu'il y a une correspondance mutuelle de la Foy à la Parole, pource que la Parole est la source de la Foy, le fondement de la Foy, et comme le miroir auquel la Foy contemple Dieu, liv. 3, chap. 2, sect. 6. Que combien que la Foy accorde et souscrive à toutes les parties de la Parole de Dieu, en icelle toutesfois

elle regarde proprement la bonne volonté et miséricorde de Dieu : c'est-à-dire les promesses de grâce fondées en Christ : en l'intelligence et certitude desquelles le saint Esprit illumine nos entendemens, et confirme nos cœurs. De toutes lesquelles considérations l'auteur conclut la vraie définition de Foy, liv. 3, chap. 2, sect. 7. Réfutation de la distinction que mettent les Sophistes entre la Foy formée et informe : dont appert qu'ils n'ont jamais rien conçu du don singulier du saint Esprit, par lequel la Foy nous est inspirée, veu que la Foy ne peut nullement estre séparée d'avec bonne affection, liv. 3, chap. 2, sect. 8. Que le mot de Foy a diverses significations, et est prins quelquesfois pour la puissance de faire miracles : (qui est un don qu'ont quelquesfois les réprouvez) qu'il se prend aussi improprement pour la cognoissance de Dieu qu'on voit en d'aucuns iniques, laquelle est plustost une ombre et image de Foy, et de laquelle on en apperçoit diverses sortes, liv. 3, chap. 2, sect. 9, 10, 13. Qu'aucunesfois les réprouvez mesmes sont touchez quasi d'un pareil sentiment que les esleus : mais que tant y a qu'ils ne conçoivent pas vivement la vertu de la grâce spirituelle, ains seulement en confus. Que toutesfois ce qu'ils ont est une opération de l'Esprit inférieure : mais que c'est bien autre chose du tesmoignage spécial que le Seigneur rend à ses esleus, liv. 3, chap. 2, sect. 14. Et que toutesfois il ne s'ensuyt pas que l'Esprit de Dieu trompe, quand il arrouse ainsi de quelque cognoissance de l'Evangile les réprouvez, et d'un sentiment de l'amour de Dieu, qui s'esvanouit après. Item, que mesmes quelquesfois il s'engendre en leurs cœurs quelque désir d'aimer Dieu mutuellement : mais c'est une amour mercenaire, et non point cordiale. Finalement est conclu de là, qu'il y en a aucuns, qui n'ayans point la vraie Foy ont quelque apparence : combien que ce n'est pas qu'ils facent semblant de l'avoir, mais ils se trompent eux-mesmes : ce qui est prouvé par tesmoignages de l'Ecriture, liv. 3, chap. 2, sect. 42. Et que l'Ecriture appelle un tel sentiment, Foy : com-

bien que ce soit improprement, liv. 3, chap. 2, sect. 43. Que le mot de Foy se prend quelquesfois pour la pure et saine doctrine de la religion, et toute la substance d'icelle : comme au contraire en d'autres lieux il se restreint à un objet particulier : d'autres fois il se rapporte au ministère de l'Eglise, liv. 3, chap. 2, sect. 43. Qu'à bon droict la Foy est nommée Cognoissance et Science : et que toutesfois c'est une cognoissance qui consiste plustost en certitude qu'à comprendre les choses, veu que ce que la Foy embrasse est infini en toutes sortes, liv. 3, chap. 2, sect. 44. Que la Foy ne se contente point d'une opinion douteuse, ou appréhension obscure, mais requiert une certitude plene et arrestée : et que là doyvent estre rapportez tous les titres d'honneur desquels le saint Esprit autorise la Parole de Dieu, liv. 3, chap. 2, sect. 45. Qu'il y en a plusieurs qui conçoivent tellement la miséricorde de Dieu, qu'elle ne leur revient pas à grande consolation, d'autant qu'ils doutent si Dieu leur sera miséricordieux : mais le sentiment de la certitude de la Foy est bien autre : dont le principal point est, que nous n'estimions pas les promesses de grâce estre vraies seulement hors de nous, ains plustost que les recevans en nostre cœur nous les facions nostres. Dont est recueilly qui sont ceux qu'on peut appeler vraiment Fidèles, liv. 3, chap. 2, sect. 45, 46. De la certitude de la bonne volonté de Dieu envers nous, liv. 2, chap. 2, sect. 8. De ce que les fidèles, en recognoissant la grâce de Dieu envers eux, non-seulement sont souvent inquiétez et agitez de doutes, mais aussi aucunesfois sont grandement estonnez et espovantez : et que cela n'empesche point que nous ne puissions dire que la Foy apporte tousjours avec soy assurance : pource que quoy qu'ils ayent de merueilleusement rudes assauts, jamais toutesfois ils ne quittent ceste fiance qu'ils ont conceue certaine de la miséricorde de Dieu, ains combatans contre leur propre infirmité, ils sortent tousjours finalement victorieux, ce qui est monstré par plusieurs exemples en David, liv. 3, chap. 2, sect. 47, 37. Description du combat qui

est entre la chair et l'esprit en l'âme fidèle, liv. 3, chap. 2, sect. 18. Réfutation de la folle imagination d'aucuns demi-papistes, qui confessent bien que ce pendant que nous regardons en Christ, nous trouvons là plene matière d'espérance, mais toutesfois veulent qu'au regard de nostre indignité nous chancellions et soyons en bransle : au contraire, est montré que nous devons attendre un salut certain et assuré, veu que par une communion admirable de jour en jour et de plus en plus Christ est fait un corps avec nous, liv. 3, chap. 2, sect. 24. Dès que nous avons la moindre goutte de vraie Foy, nous commençons à contempler la face de Dieu bénigne et propice envers nous : et combien que ce soit de loing, toutesfois d'un regard si indubitable, que nous sçavons bien qu'il n'y a nulle tromperie. L'un et l'autre est montré par tesmoignages évidens de saint Paul, liv. 3, chap. 2, sect. 49, 20. Il est montré par exemples, comment la Foy pour soutenir les assauts des tentations, se munit et arme de la Parole de Dieu, et comment l'âme fidèle n'endure jamais que la fiance qu'elle a à la miséricorde de Dieu luy soit ostée, combien qu'elle soit assaillie de beaucoup de reste de des fiance et incrédulité qui sont encores en elle, liv. 3, chap. 2, sect. 24. Combien que la Foy en ceste amour de Dieu, lequel elle regarde, se propose principalement une attente certaine de la vie éternelle : que toutesfois en icelle amour sont comprises mesmes les promesses de la vie présente, et une ferme assurance de tous biens : mais telle qu'on la peut concevoir de la Parole de Dieu. L'un et l'autre est montré par tesmoignages de l'Ecriture, liv. 3, chap. 2. Combien que la Foy embrasse la Parole de Dieu en tout et partout (c'est-à-dire és commandemens aussi et défenses, voire mesmes és menaces) que toutesfois elle a son fondement et son droict but en la promesse gratuite de miséricorde : et qu'à ceste cause l'Evangile est nommé la parole de Foy, et est opposé à la Loy, liv. 3, chap. 2, sect. 29. Que ceste restriction ne deschire pas la Foy, comme Pighius nous calomnie impudemment,

liv. 3, chap. 2, sect. 30. Que la Foy n'a pas moins besoin de la Parole de Dieu, que la racine vive est requise en un arbre pour luy faire apporter fruits : et qu'avec la Parole il faut conjoindre la considération de la puissance de Dieu, sans laquelle les aureilles à grand' peine recevront la Parole, ou ne l'estimeront pas ce qu'elle mérite. Et ceste puissance doit estre prinse effectuelle en la considérant par les œuvres de Dieu, et ses bénéfices, ou particuliers, ou anciens, et faits à toute l'Eglise, liv. 3, chap. 2, sect. 34. Que les fideles procèdent en telle sorte quelquesfois, qu'il y a des fautes meslées parmi leur Foy, et qu'il semble qu'ils excèdent les limites de la Parole : mais c'est tellement, que la Foy ne laisse pas de dominer en eux : comme il est montré par exemple en Sara et Rebecca, lesquelles en leurs destours obliques Dieu a retenues d'une bride secrète en l'obéissance de sa Parole, en la mesme section. Qu'à cause de nostre aveuglement et obstination la Parole seule ne suffit pas pour engendrer la Foy, sinon que quant et quant le saint Esprit illumine nos entendemens et confirme nos cœurs : et que c'est son office non-seulement de commencer la foy en nous, mais aussi de l'augmenter par degrez, liv. 3, chap. 2, sect. 33. Combien que ce mot semble fort estrange à plusieurs, que nul ne puisse croire en Christ s'il ne luy est donné : il est toutesfois très-véritable, comme il appert par raisons, tesmoignages de l'Ecriture, et exemples, liv. 3, chap. 2, sect. 34. Qu'à ceste cause la Foy est nommée Esprit de Foy, Œuvre de Dieu, et Bon plaisir de Dieu : et que c'est un don singulier qu'il fait par un privilège spécial à ceux qu'il veut, comme il est montré par de beaux passages de saint Augustin, liv. 3, chap. 2, sect. 35. Que ce n'est pas assez que l'entendement soit illuminé à entendre la Parole, mais qu'il faut aussi que la certitude d'icelle soit mise en nos cœurs, que le saint Esprit fait tous les deux, lequel pourtant est appelé Seau, et Arre, et Esprit de Promesse, liv. 3, chap. 2, sect. 36. Réfutation de la doctrine très-pernicieuse des Sorbonistes, que nous

ne pouvons rien résoudre de la grâce de Dieu envers nous, sinon par conjecture morale, liv. 3, chap. 2, sect. 38. Il est montré que ce sont de misérables aveugles, quand ils nous accusent de témérité, pource que nous concevons une cognoissance indubitable de la bonne volonté de Dieu envers nous. Une belle antithèse entre ces gens et saint Paul, quant à ce point de doctrine, liv. 3, chap. 2, sect. 39. Après est réfutée aussi leur tergiversation frivole, Que combien que nous puissions asseoir jugement de la grâce de Dieu selon la justice en laquelle nous consistons présentement, la certitude toutesfois de nostre persévérance demeure en suspens, liv. 3, chap. 2, sect. 40. Et est montré que la définition de Foy baillée en ce chapitre, sect. 7, accorde bien avec celle que l'Apostre baille en l'Epistre aux Hébreux, chap. 11. Item par un passage de saint Bernard est réfuté ce que disent les Sorbonistes, Que charité précède Foy et espérance, liv. 3, chap. 2, sect. 41. Què la Foy engendre tousjours espérance, et qu'espérance tient tousjours bonne compagnie à la Foy, tellement que quand un homme est sans espérance, c'est signe qu'il n'y a point aussi de Foy. Item, qu'espérance nourrit et confirme la Foy. Ce qui est tant et plus nécessaire, veu que la Foy est assaillie de tant d'espèces de tentations, liv. 3, chap. 2, sect. 42. Qu'à cause de ceste affinité entre Foy et espérance, l'Ecriture souvent prend l'une pour l'autre, ou les met toutes deux ensemble. Item est réfutée l'erreur du Maistre des Sentences, qui met double fondement de la Foy, asçavoir la grâce de Dieu et le mérite des œuvres, liv. 3, chap. 2, sect. 43. De l'imperfection de la Foy, et de la confirmation et augmentation d'icelle, liv. 4, chap. 14, sect. 7, 8. Du sommaire de nostre Foy, lequel nous appelons le Symbole des Apostres, liv. 2, chap. 16, sect. 18. Sommaire recueil des grans biens qui nous reviennent de ce qui est récité touchant Jésus-Christ au Symbole des Apostres, liv. 2, chap. 16, sect. 49.

Du Franc arbitre.

L'homme en la première condition de sa création avoit son Franc arbitre, liv. 4, chap. 45, sect. 8, lequel il a perdu par sa cheute, ce que les philosophes ont ignoré : et pourtant ceux-là s'abusent bien lourdement qui les ensuyvent, attribuant encore un Franc arbitre à l'homme, en la mesme section. La faculté ployable ou imbécille du Franc arbitre, laquelle a esté au premier homme, n'exuse point sa cheute, en la mesme section. Qu'il ne nous est pas moins prouffitable, que requis pour la gloire de Dieu, de recognoistre que toutes nos forces ne sont qu'un roseau, ou plustost fumée. Que ce pendant il faut prendre garde que quand on despouille l'homme de toute droicture, nous ne prenions de là occasion de nous annonchalir : mesmes que plustost au contraire ce nous doit estre un moyen pour nous resveiller et inciter à chercher tous biens en Dieu, desquels nous sommes vuides. Que ceux qui maintiennent le Franc arbitre, le ruinent plustost qu'ils ne l'establissent, liv. 2, chap. 2, sect. 4. Les Philosophes constituent trois facultez en l'âme, asçavoir Entendement, Sens, et Volonté : et estiment que la raison qui est en l'entendement de l'homme suffit pour le bien conduire et gouverner, que la volonté est bien incitée à mal par le sens (qui est un mouvement inférieur) en sorte qu'avec peine elle s'assujettit à raison, ains est tirée par fois maintenant deçà, maintenant delà : mais que toutesfois elle a libre élection, et ne peut estre empeschée de suyvre la raison entièrement ; brief, que tant les vertus que les vices sont en nostre puissance, liv. 2, chap. 2, sect. 2, 3. Les Doteurs de l'Eglise chrestienne, combien qu'ils recogussent que la raison et la volonté estoient grievement navrées en l'homme par le péché, ont toutesfois parlé de ceste matière trop en philosophes : quant aux anciens, ils l'ont fait premièrement, afin que ce qu'ils enseignoyent ne fust trouvé par trop absurde au jugement commun des hommes : secondement et principalement, afin que la chair qui est de soi-mesme assez prompte à nonchalance, ne

prist de la nouvelle occasion de se refroidir de bien faire, comme il est montré par plusieurs passages de saint Chrysostome et Hiérosme. Les Docteurs grecs par-dessus les autres, et entre eux singulièrement saint Chrysostome passent mesure à magnifier le Franc arbitre : toutesfois quasi tous les anciens (excepté saint Augustin) sont tant variables, ou parlent si douteusement en ceste matière, qu'on n'en peut quasi recueillir de leurs livres aucune certaine résolution, ceux qui sont venus depuis, successivement sont tombez de mal en pis. Diverses définitions du Franc arbitre prises d'Origène, saint Augustin, Bernard, Anselme, du Maistre des Sentences, et Thomas d'Aquin, liv. 2, chap. 2, sect. 4. En quelles choses c'est qu'on a accoustumé communément d'accorder que l'homme a Franc arbitre : item, de trois espèces de vouloir en l'homme, et de la distinction commune aux escholes touchant les trois espèces de liberté, liv. 2, chap. 2, sect. 5. Asavoir-mon si l'homme est privé du tout de faculté de bien faire, ou bien s'il a encores quelque portion de résidu, mais petite et infirme; où il est parlé de la distinction commune de la grâce besognante et de la grâce coopérante : et en quoy telle distinction est à reprendre, liv. 2, chap. 2, sect. 6. Veu qu'on ne peut pas dire en autre sens que l'homme ait un Franc arbitre, sinon d'autant que le mal qu'il fait, il le fait de volonté, et non pas par contrainte. Que ce seroit bien le proufit de l'Eglise que jamais on n'eust mis en usage ce mot, qui a esté cause que les hommes se sont eslevez en tel orgueil pour se ruiner. Que mesmes les anciens Docteurs souvent déclairent ce qui leur en semble : et sur tous saint Augustin, duquel plusieurs passages sont alleguez, où il roigne les ailes au Franc arbitre, et s'en mocque aucunesfois, l'appellant serf arbitre, d'autres fois aussi dédaignant au long ce qui en est, liv. 2, chap. 2, sect. 7, 8. Combien que les anciens Docteurs de l'Eglise passent mesure quelquesfois à magnifier le Franc arbitre, et ayent parlé douteusement et inconstamment en ceste matière : il ap-

de leurs livres, qu'ils n'ont du tout rien estimé les forces humaines, ou pour le moins qu'ils en ont bien peu estimé, en donnant toute la louange des bonnes œuvres au saint Esprit : desquels passages aucuns sont récitez prins de saint Cyprien, Augustin, Euchariste ancien Evêque de Lion, et Chrysostome, liv. 2, chap. 2, sect. 9. Qu'il ne faut pas estimer la faculté du Franc arbitre par l'événement des choses mais par l'élection du jugement et l'affection de la volonté, liv. 2, chap. 4, sect. 8. A l'encontre de ceux qui maintiennent le Franc arbitre, il est montré que le péché est de nécessité, et ne doit pas pourtant laisser d'estre imputé. Item, qu'il est volontaire, et toutesfois on ne le peut éviter, liv. 2, chap. 5, sect. 4. Response à une autre de leurs objections. Que si les vices et vertus ne procèdent de libre élection, il n'est point convenable que l'homme soit rémunéré ou puny, liv. 2, chap. 5, sect. 2. Item, que s'il n'estoit en nostre faculté d'eslire le bien et le mal, il faudroit que tous les hommes fussent bons, ou tous meschans, veu qu'ils ont une mesme nature, liv. 2, chap. 5, sect. 3. Item, contre iceux mesmes, il est montré que les exhortations, admonitions, et répréhensions ne sont pas frustratoires, encores qu'il ne soit en la puissance du pécheur d'y obtempérer : et est déclaré quel en est l'usage, tant envers les meschans qu'envers les fideles, liv. 2, chap. 5, sect. 4, 5. Des commandemens de Dieu et de la Loy il ne faut pas conclurre que l'homme ait un Franc arbitre, et quelques forces pour accomplir ce qui est commandé. Car comme Dieu commande ce qu'il faut faire, aussi il promet de donner aux siens la grâce d'obéir, liv. 2, chap. 5, sect. 6, 7, 9. Ce qui est montré tant es commandemens qui commandent que l'homme se convertisse à Dieu, qu'en ceux qui recommandent simplement l'observation de la Loy. Item en ceux qui commandent de persévérer en la grâce de Dieu desjà receue. Car le mesme Dieu qui requiert telles choses, tesmoigne aussi que ce sont dons gratuits procédans de luy, tant la conversion du pécheur, que la sainteté de vie et la con-

stance à persévérer : et que ce n'est pas raison que la louange en soit partagée entre luy et l'homme, liv. 2, chap. 5, sect. 8, 9, 11. Les promesses qui ont ceste condition, Si vous voulez, Si vous m'escoutez, et autres semblables promesses, ne prouvent pas que l'homme ait une faculté libre de vouloir, ou escouter ce qui est commandé : et est prouvé que toutesfois Dieu ne se moque pas des hommes, en faisant telles pactions avec eux, et quel est l'usage de telles protestations tant envers les fidèles qu'envers les meschans, liv. 2, chap. 5, sect. 10. Les passages esquels Dieu reproche à ceux d'Israël, qu'il n'a tenu qu'à eux qu'ils n'ayent vescu en repos et remplis de tous biens, ne sont pas suffisans pour prouver qu'il ait esté en la puissance des hommes d'éviter les calamitez desquelles ils ont esté affligés; où il est traité aussi de l'usage de telles reproches, tant envers ceux qui continuent obstinément en leurs vices, qu'envers ceux qui se monstrent dociles et se convertissent à repentance. Item, que quand l'Ecriture assigne quelquesfois aux hommes l'office de mettre la main à l'œuvre, elle ne le fait pour autre raison, sinon afin de resveiller la paresse de nostre chair, liv. 2, chap. 5, sect. 11. Que ce que dit Moïse, Le commandement est près de toy en la bouche et en ton cœur, etc., ne sert rien à ceux qui maintiennent le Franc arbitre : veu que là il n'est pas parlé des commandemens simplement, ains des promesses de l'Evangile, liv. 2, chap. 5, sect. 12. Que les passages où il est dit que le Seigneur attend et considère que c'est que feront les hommes, ne leur servent non plus, liv. 2, chap. 5, sect. 13. Item, ne ceux où les bonnes œuvres sont appelées nostres, et où il est dit que nous faisons ce qui est saint et plaisant au Seigneur. Item est monstre que c'est le saint Esprit seul, qui fait en nous tous bons mouvemens, et que toutesfois il ne besongne pas en nous comme en des troncs de bois, liv. 2, chap. 5, sect. 14, 15. L'exposition de certains autres passages de l'Ecriture, desquels les adversaires de la grâce de Dieu abusent pour establir le Franc ar-

bitre, liv. 2, chap. 5, sect. 16, 17, 18, 19.

G

Des Guerres.

Que les Guerres sont légitimes, quand il faut nécessairement que les Magistrats prennent les armes pour exécuter la vengeance publique contre ceux qui troublent la tranquillité de leur pais, soyent ennemis domestiques ou estrangers, liv. 4, chap. 20, sect. 11. Et qu'à ceci n'est point contraire ce qu'aucuns allèguent, qu'on ne trouve point au Nouveau Testament de passage on d'exemple, qui dise que la Guerre soit permise aux Chrestiens. Au reste, que les Princes et Magistrats doivent bien se donner garde en entreprenant Guerre, de se laisser mener tant peu soit par leurs affections mauvaises, ou esmotions téméraires. Item, que comme la guerre, aussi les garnisons, alliances, et autres munitions sont permises aux Chrestiens, liv. 4, chap. 20, sect. 12.

H

De l'Homme.

L'Homme par la cognoissance de soy-mesme est non-seulement incité à chercher Dieu, mais mesmes comme mené par la main à le trouver, liv. 4, chap. 4, sect. 1. La création de l'Homme est un beau tesmoignage de la puissance, bonté et sagesse de Dieu : et pourtant aucuns des philosophes l'ont nommé un petit monde, liv. 4, chap. 5, sect. 3. L'ingratitude des Hommes, lesquels sentans les signes de la Providence de Dieu en leurs corps et en leurs âmes, ne donnent point gloire à Dieu, liv. 4, chap. 5, sect. 4. Il y a double cognoissance de nous-mesmes, asçavoir quant à la première création, et puis quant à la condition survenue par la cheute d'Adam : et qu'il ne nous faut pas arrester à la seconde, laissant en arrière la première, de peur qu'il ne semble que nous attribuyons la corruption à Dieu, qui est autheur de nostre nature, liv. 4, chap. 15, sect. 4. Combien il est nécessaire à l'Homme d'avoir droicte cognoissance de soy-mesme : laquelle (comme monstre la vérité de Dieu) con-

siste premièrement en ce que l'Homme considérant à quelle fin il a esté créé, et donc de grâces excellentes, dépende totalement de Dieu, duquel il tient tout : puis après, que recognoissant sa misérable condition après la cheute d'Adam, il se desplaie à bon escient en soy-mesme, et conçoive un nouveau désir de chercher Dieu, pour recouvrer en luy tous les biens desquels il se trouve desnüé. Et que pourtant il nous faut bien donner garde de suivre en ceci le jugement de la chair, et les livres des philosophes, lesquels nous arrestans en la considération de nos biens, nous transporteroyent en une trèsdangereuse ignorance de nous-mesmes, liv. 2, chap. 4, sect. 4, 2, 3. L'Homme ne peut jamais venir à une vraye cognoissance de soy-mesme, jusques à ce qu'il ait contemplé la face de Dieu, c'est-à-dire commencé à considérer en la Parole, et priser quelle et combien est exquise la perfection de sa justice, sagesse, et vertu, à laquelle il nous faut conformer, liv. 4, chap. 4, sect. 2. Les plus saints personnages mesmes, se sont trouvez frappez d'estonnement et frayeur, quand il leur a quelquesfois manifesté sa présence et sa gloire par quelque moyen extraordinaire, liv. 4, chap. 4, sect. 3. L'homme est entièrement corrompu en toutes les deux parties de sa personne (c'est-à-dire et en l'entendement, et au cœur, ou la volonté) comme il appert par les tiltres que luy baille l'Ecriture, principalement quand elle dit qu'il est chair : lequel mot ne se rapporte pas seulement à la sensualité, mais aussi à la partie supérieure de l'âme, liv. 2, chap. 3, sect. 4. Que les hommes se tormentent en vain à chercher quelque chose de bien en leur nature, veu que saint Paul parlant de toute la lignée d'Adam, et ne reprenant point les mœurs corrompues de quelque aage, mais accusant la corruption perpétuelle de nostre nature, nous despoille de justice, c'est-à-dire d'intégrité et pureté, puis après d'intelligence, et finalement de crainte de Dieu, liv. 2, chap. 3, sect. 2. Response à l'objection qu'on pourroit faire d'aucuns Payens, qui par la conduite de nature ont aspiré toute leur vie

à vertu, car il semble par cela que nous ne devons pas estimer la nature de l'homme du tout vicieuse. Ainsi il est monstré, que combien que Dieu és incrédules ne purge pas au dedans la perversité de nature, de laquelle l'homme est de tous costez infecté (ce qu'il fait bien en ses esleus) néantmoins par sa providence il la bride, et la réprime par divers moyens, selon qu'il sçait estre expédient pour conserver le monde, liv. 2, chap. 3, sect. 3. D'avantage, que telles vertus qu'on a veues és Payens, ne sont pas argument suffisant pour prouver quelque pureté en nostre nature, veu que le cœur au dedans estoit pervers, infecté d'ambition ou autre poison, et non point conduit d'une affection de la gloire de Dieu. Item, considéré que ce ne sont point vertus communes à nostre nature, ains grâces spéciales de Dieu, lesquelles il distribue en diverses sortes et à certaine mesure mesmes à des gens profanes, comme souvent aux Rois, quelquesfois aussi à des particuliers, liv. 2, chap. 3, sect. 4. De l'image de Dieu en l'Homme. Voyez sous la lettre S.

De l'Humilité.

Que ce n'est pas une vraye Humilité, telle que Dieu requiert de nous, si nous ne nous recognoissons entièrement despourvus de tout bien et justice, liv. 3, chap. 42, sect. 6. De laquelle Humilité l'exemple est proposé en la personne du péager, liv. 3, chap. 42, sect. 7. Qu'il faut que toute arrogance et présomption soit loing de nous si nous voulons donner lieu à la vocation de Christ, liv. 3, chap. 42, sect. 8. Il n'y a point de danger que l'homme s'abbaisse trop, pourveu qu'il apprene qu'il luy faut recouvrer en Dieu ce qui luy défaut. Que c'est une parole diabolique qui exalte l'homme en soy-mesme, combien qu'elle nous soit douce : à l'encontre de laquelle sont amenez de l'Ecriture plusieurs passages notables qui abbaissent l'homme bien rudement. Item, les promesses, qui ne promettent grâce sinon à ceux qui défont en sentant leur povreté, liv. 2, chap. 2, sect. 10. Item, des belles sentences touchant la vraye Humilité, prinses de Chry-

sostome et saint Augustin, liv. 2, chap. 2, sect. 44.

I

Des Idoles.

Quand l'Escriture donne à Dieu certaines marques et enseignes, ce n'est pas pour l'attacher en un lieu, ou à un peuple : mais elle le fait pour discerner sa majesté d'avec les Idoles, liv. 2, chap. 8, sect. 45. L'exposition du premier commandement, où il est montré qu'adoration, fiance, invocation et action de grâces doyvent estre entièrement rapportées à Dieu : et qu'on n'en peut si peu détourner ailleurs sans luy faire grand tort à luy, les yeux duquel voyent tout, liv. 2, chap. 8, sect. 47. L'exposition du second commandement, où il est parlé des Idoles et images, liv. 2, chap. 8, sect. 47. Que l'Escriture pour nous amener au vray Dieu exclud nommément tous les dieux des Payens, liv. 4, chap. 40, sect. 3. Et principalement toutes Idoles et images, liv. 4, chap. 44, sect. 4. Que Dieu se sépare d'avec les Idoles, non pas seulement afin que le nom de Dieu luy demeure, mais afin d'estre servy entièrement luy seul, et que de tout ce qui convient à sa divinité, on n'en transfère rien ailleurs, liv. 4, chap. 42, sect. 4. Il est prouvé par raisons et tesmoignages de l'Escriture, que toutes statues et images qui se font pour représenter Dieu, luy déplaisent précisément, liv. 4, chap. 44, sect. 2. Et que la défense que Dieu en a faite, ne s'adressoit pas aux Juifs seulement, en la mesme section. Que quand Dieu anciennement a manifesté par quelques signes visibles sa présence, ou à tout le peuple, ou à certains personnages choisis, il l'a fait en telle sortes que les mesmes signes les advertissoient de son essence incompréhensible, liv. 4, chap. 44, sect. 3. Et que les Papistes sont hors du sens, quand pour maintenir leurs images dressées pour représenter Dieu et les saints, ils allèguent les Chérubins qui couvroyent le Propiciatoire, en la mesme section. Que les images ne sont pas dieux, il appert par la matière de laquelle elles sont, et puis par l'ouvrage que les hommes y

font de leurs mains, liv. 4, chap. 44, sect. 4. Contre les Grecs, qui ne font point d'images gravées pour représenter Dieu, mais bien des peintures, en la mesme section. Ce que les Papistes allèguent de saint Grégoire, Que les Images sont les livres des idiots, est réfuté par tesmoignages de Jérémie, et Habacuc, Lactance, Eusèbe, saint Augustin et Varron auteur payen, et par le décret du Concile Elibertin, liv. 4, chap. 44, sect. 5, 6, 7. Que les statues ou peintures, par lesquelles les Papistes pensent représenter les Martyrs et saintes vierges, ne sont que patrons de pompe dissolue, et mesmes d'infameté, liv. 4, chap. 44, sect. 7, 42. Que le peuple apprendra plus par la prédication de la Parole et administration des Sacremens, que de mille croix de bois ou autre matière, liv. 4, chap. 44, sect. 7. De l'ancienneté d'idolâtrie : et que la source d'icelle est, que les hommes ne croyans point que Dieu leur soit prochain, sinon qu'ils l'ayent présent d'une façon charnelle, ont dressé des figures, esquelles il leur sembloit qu'ils le contemploient devant leurs yeux, liv. 4, chap. 44, sect. 8. De telle imagination s'ensuyt incontinent une folle dévotion d'adorer les Images, ou Dieu és images, ou quelque autre nature : desquels l'un et l'autre est défendu en la Loy de Dieu, liv. 4, chap. 44, sect. 8, 9. Contre ceux qui pour maintenir les idolâtries exécrables, allèguent qu'ils ne tiennent pas les Images comme dieux, est montré que les Juifs, quand ils forgèrent le veau, et les Payens, quand ils ont fait des Images, n'ont pas estimé que ces choses-là fussent Dieu : et néanmoins il n'y a celuy qui les osast soustenir, liv. 4, chap. 44, sect. 9. Que les Papistes aussi bien que les Payens, ou que les Juifs idolâtres, ont ceste persuasion qu'ils adorent Dieu sous leurs Images, liv. 4, chap. 44, sect. 40, et comment leur distinction de Dulie et Latrerie ne leur peut servir d'eschappatoire, liv. 4, chap. 44, sect. 44, 46; chap. 42, sect. 2. Que quand on condamne l'idolâtrie, ce n'est pas pour abolir l'art de peindre et tailler, mais on requiert que l'usage de l'une et l'autre soit pur et légitime, et qu'on ne

sans point à représenter Dieu par quelque figure visible, mais seulement les choses que la vaine peut comprendre, liv. 1, chap. 44, sect. 42.

Des images és temples des Chrestiens, liv. 4, chap. 9, sect. 9. De tout temps les idolâtres mesmes ont bien cognu naturellement qu'il y avoit un seul Dieu : mais ceste appréhension ne leur a de rien servy, sinon pour les rendre plus excusables, liv. 4, chap. 40, sect. 3. L'idolâtrie mesme est un tesmoignage certain que les hommes ont naturellement quelque appréhension de cognoissance de Dieu, liv. 4, chap. 3, sect. 4.

Du Jusne.

De la partie de la discipline, qui est que les Pasteurs exhortent le peuple à Jusnes ou prières extraordinaires, quand la nécessité y est : et comment les Pasteurs y doyvent procéder, liv. 4, chap. 42, sect. 44, 46, 47. Qu'il se faut bien donner garde que le Jusne ne tombe en quelque superstition, liv. 4, chap. 42, sect. 49. Le Jusne saint et droict regarde a trois fins, liv. 4, chap. 42, sect. 45. Que c'est que Jusne, liv. 4, chap. 42, sect. 48. De la superstition du Jusne de Quaresme, et de la diversité de l'observation d'iceluy, liv. 4, chap. 42, sect. 20, 24.

De l'Image de Dieu en l'homme.

Que c'est qu'emporte, que l'homme a esté créé à l'Image de Dieu : où sont réfutées les expositions frivoles d'Osander et de quelques autres ; et est monstré que combien que la gloire de Dieu réside en l'homme extérieur, et que l'Image de Dieu s'estende à toute la dignité par laquelle l'homme est éminent par-dessus toutes espèces d'animaux, le siège souverain toutesfois d'icelle a esté au cœur et en l'esprit, ou en l'âme et ses facultez, liv. 4, chap. 45, sect. 3, et liv. 2, chap. 2, sect. 4. L'Image de Dieu a au commencement reluy en Adam, en clarté d'esprit, droicture de cœur, et en intégrité de toutes parties : comme on peut cognoistre par la restauration de nostre nature corrompue, quand Christ nous reforme à l'Image de Dieu,

et autres argumens, liv. 4, chap. 45, sect. 4.

De l'Imposition des mains.

De l'Imposition des mains quand on reçoit les Ministres en leur office, liv. 4, chap. 44, sect. 20. De l'Imposition des mains en l'Eglise ancienne, quand les enfans des fideles estans venus en aage rendoyent raison de leur foy, liv. 4, chap. 49, sect. 4. De l'Imposition des mains à faire les Prestres de la Papauté, liv. 4, chap. 49, sect. 34.

Des Jugemens et Plaidoyers.

De l'usage des Jugemens des Magistrats, et des loix entre les Chrestiens. Qu'il est permis aux Chrestiens de plaider et poursuyvre leur droict devant le Magistrat, pourveu que cela se face sans deshonorer Dieu, ne délaisser l'affection de charité envers le prochain, liv. 4, chap. 20, sect. 17, 48. Qu'il se faut toujours donner garde de procéder par affection de vengeance, soit en cause civile, soit en criminelle, liv. 4, chap. 20, sect. 49. Que le commandement de Christ de laisser le manteau mesmes à celuy qui nous aura osté nostre saye, et autres semblables commandemens, n'empeschent pas qu'un Chrestien ne puisse plaider devant le Magistrat, et recourir à la justice pour maintenir le sien, liv. 4, chap. 20, sect. 20. Que saint Paul ne condamne pas tous Plaidoyers en général, mais reprend une ardeur désordonnée de plaider qui estoit en l'Eglise de Corinthe, liv. 4, chap. 20, sect. 24.

Du dernier Jugement.

De la présence visible de Christ quand il apparoistra au dernier jour du Jugement des viifs et des morts : et qu'à bon droict nostre foy est adressée à attendre ce jour-là et y penser. Item, de la singulière consolation qui en revient à nos consciences, liv. 2, chap. 46, sect. 47, 48. De l'horreur incompréhensible de la vengeance de Dieu qui s'exécutera sur les iniques au dernier jour, liv. 3, chap. 25, sect. 42.

Des Juremens ou Sermens.

L'exposition du troisième commandement, qui contient trois choses : asçavoir que nous ne pensions et ne parlions rien de Dieu sinon révéremment et avec grande sobriété : que nous n'abusions point de sa parole et saints Sacremens : finalement que nous ne mesdisions ou détractions de ses œuvres, liv. 2, chap. 8, sect. 22. La définition de Jurement : où il est montré que c'est une espèce de glorifier Dieu : et que pourtant il nous faut prendre garde que nos Juremens n'emportent profanation du nom de Dieu (ce qui advient quand on se perjure) ou mespris ; ce qui est en sermens superflus, où lesquels on prend le nom d'autre que de Dieu, liv. 2, chap. 8, sect. 23, 24, 25. Il est prouvé par l'Ecriture à l'encontre des Anabaptistes, que tous sermens ne nous sont pas défendus, et que Jésus-Christ en son Evangile n'a rien changé de la reigle des Juremens prescrite en la Loy, liv. 2, chap. 8, sect. 26. Ce qui est confirmé par ce qu'il en a luy-même usé. Item, que non-seulement les Juremens publiques et solennels, mais aussi les particuliers sont permis, pourveu qu'on y observe la modération contenue en la Loy, liv. 3, chap. 8, sect. 27.

De la Justification de la Foy.

De la Justification de la Foy, et premièrement de la définition du mot, et de la chose, liv. 3, chap. 44. Que la doctrine de la Justification de la Foy est un point de grande importance, liv. 3, chap. 44, sect. 1. Il est montré par l'Ecriture, que c'est que signifie estre justifié par les œuvres, ou par la Foy, liv. 3, chap. 44, sect. 2, 3, 4. Réfutation de la resverie d'Osiander touchant la justice essentielle qu'il attribue aux fidèles : qui est pour empescher les povres âmes de gouter à bon escient la grâce gratuite de Christ, liv. 3, chap. 44, sect. 5, 6, 7, et autres suivans jusques à la 43. Réfutation de l'erreur d'Osiander, que Jésus-Christ estant Dieu et homme, nous a esté fait justice au regard de sa nature divine, et non pas humaine, liv. 3, chap. 44, sect. 8, 9. Contre ceux qui

imaginent une justice composée de la Foy et des œuvres, il est montré que l'une estant dressée, nécessairement l'autre est mise bas, liv. 3, chap. 44, sect. 43, 44, 45, 46, 47, 48. A l'encontre des Sorbonistes il est prouvé par l'Ecriture que c'est une maxime bien certaine, Que nous sommes justifiés par la seule Foy, liv. 3, chap. 44, sect. 49, 20. Item, que la justice de la Foy n'est autre chose que réconciliation avec Dieu, laquelle consiste en la rémission des péchez seulement, liv. 3, chap. 44, sect. 21, 22. Que c'est par le seul moyen de la justice de Christ que nous sommes justifiés devant Dieu, liv. 3, chap. 44, sect. 23. Que pour estre persuadez à bon escient de la Justification gratuite, il nous convient eslever nos esprits au siège judiciaire de Dieu, devant lequel rien n'est acceptable, sinon ce qui est du tout entier et pur de toute macule, duquel la majesté espovantable est descrite de plusieurs passages de l'Ecriture, liv. 3, chap. 42, sect. 4, 2. Il est montré par des passages de saint Augustin et saint Bernard, que tous les Docteurs chrestiens donnent bien à entendre, que quand il est question de venir devant Dieu, le refuge unique des consciences est en la miséricorde gratuite de Dieu, sans y mesler aucunement la flance des œuvres, liv. 3, chap. 42, sect. 3. Qu'il est requis de considérer deux choses en la Justification gratuite : asçavoir que la gloire de Dieu soit confirmée en son entier ; ce qui est quand on le recognoist seul juste : car quiconques se glorifie en soy, cestuy-là se glorifie contre Dieu, liv. 3, chap. 43, sect. 4, 2. Et que nos consciences puissent avoir repos et assurance devant son jugement, liv. 3, chap. 43, sect. 3, 4, 5. Quel est le commencement de la Justification, et quels en sont les avanchemens continuels, liv. 3, chap. 44, tout au long. Un brief sommaire du fondement de la doctrine chrestienne, prins de saint Paul : où est montré qu'il nous faut arrester en Christ seul, l'appréhendant par Foy, liv. 3, chap. 45, sect. 5. Et que tous bons Ministres ayans mis ce fondement, peuvent là-dessus bastir bien et deue-ment ; soit qu'il fale enseigner et ex-

lutter, soit qu'il fâsse consoler, liv. 3, chap. 45, sect. 8. Que la doctrine de la justification de la Foy n'abolit point les bonnes œuvres, liv. 3, chap. 46, sect. 4. Que c'est une menterie, de dire que nous deslournons les cœurs des hommes d'affection de bien faire, en leur ostant la fantasie de mériter, liv. 3, chap. 46, sect. 2, 3. Que c'est une calomnie frivole, de dire que nous convions les hommes à pécher, en preschant la rémission des péchez gratuite, en laquelle nous alloquons toute justice, liv. 3, chap. 46, sect. 4. En quel sens c'est que l'Ecriture dit quelquesfois, Que les fidèles sont justifiez par les œuvres, liv. 3, chap. 47, sect. 8, 9, 40, 44, 42. Item, que ceux qui font la Loy sont justifiez, liv. 3, chap. 47, sect. 43. Item, que celui qui chemine en intégrité, est juste, liv. 3, chap. 47, sect. 45. L'exposition de certains passages, où les fidèles offrent hardiment leur justice à Dieu pour estre rachetée, et désirent de recevoir sentence selon icelle : où est montré que les passages ne sont point contraire à la justification gratuite de la Foy, liv. 3, chap. 47, sect. 44. Item, ne semblablement ceste sentence de Christ, Si tu veux entrer en la vie, garde les commandemens, liv. 3, chap. 48, sect. 9.

L

Des Larrecins.

L'exposition du huitième commandement en laquelle est traité des diverses espèces de larrecins, et d'aucunes qui sont tenues pour larrecins devant Dieu, combien que les hommes en jugent autrement : et mesmes, que quiconques ne s'acquitte point envers les autres du devoir que porte sa vocation, cestuy-là est larrecin, liv. 2, chap. 8, sect. 45. Comment c'est qu'il nous faut faire pour obéir à ce commandement, chacun en son endroit selon sa condition et vocation, liv. 2, chap. 8, sect. 46.

De la Liberté chrestienne.

Combien nous est nécessaire la connaissance d'icelle, liv. 3, chap. 49, sect. 4. Que la Liberté chrestienne con-

siste en trois points : le premier est traité liv. 3, chap. 49, sect. 2, 3. Le second, sect. 4, 5, 6. Le troisième, sect. 7, 8. Que la Liberté chrestienne est une chose spirituelle : et que tous ceux-là la prennent mal, qui en font une couverture pour satisfaire à leurs cupiditez désordonnées, ou qui en abusent avec scandale de leurs frères infirmes, liv. 3, chap. 49, sect. 9, 10.

De la Loy.

Que la Loy, c'est-à-dire la forme de religion telle que Dieu a publiée par la main de Moyse, n'a pas esté donnée pour arrester le peuple ancien à soi, mais pour nourrir l'espérance de salut qu'il devoit avoir en Jésus-Christ, jusques à ce qu'il vinst. Ce qui est montré par ce que tant souvent en Moyse il est fait mention de l'alliance : item, par l'ordonnance des cérémonies, tant en sacrifices qu'en lavemens : item, par le droict de Sacrificature en la lignée de Lévi, et la dignité royale à David et sa postérité. Que mesmes la Loy des dix commandemens fut donnée afin de préparer les hommes à chercher Jésus-Christ, liv. 2, chap. 7, sect. 4, 2. Ce qu'elle fait quand nous amenant là, que nous demeurons de tous costez convaincus de nos péchez, elle nous rend par ce moyen tant plus inexcusables, pour nous solliciter à demander pardon, liv. 2, chap. 7, sect. 3, 4. Il est prouvé par l'Ecriture, que l'observation de la Loy est impossible, et déclaré comment cela se doit entendre, liv. 2, chap. 8, sect. 5. Que l'office et usage de la Loy qu'on appelle Morale, consiste en trois parties. La première, qu'en nous montrant la justice qui est agréable à Dieu, elle nous est comme un miroir, auquel nous contemplons nostre foiblesse, en après l'iniquité qui procède d'icelle, finalement la malédiction qui est faite des deux : et que cela n'est point au déshonneur de la Loy, mais à la gloire de la bonté de Dieu, laquelle nous subvient par aide de la grâce à faire ce qui nous est commandé en la Loy et efface nos fautes usant de miséricorde. Et que néanmoins cest office de la Loy a aucunement lieu, mesmes es réprouvez, liv. 2, chap. 7, sect. 6, 7, 8, 9. L'autre partie est, que

par crainte de punition elle réprime les meschans, afin qu'ils ne se desbordent à mettre en exécution la perversité, laquelle ils ne laissent pas de nourrir tousjours en leur cœur, et aimer. Item, qu'elle retire de dissolution externe les enfans de Dieu avant qu'ils soyent régénerez, liv. 2, chap. 7, sect. 40, 41. La troisième regarde les fidèles. Car combien qu'ils ayent la Loy escrite du doigt de Dieu en leurs cœurs elle leur sert toutesfois encores en deux sortes. Car en la méditant ils sont tousjours de plus en plus confermez en l'intelligence de la volonté du Seigneur et solicitiez voire mesmes fortifiez à obéir, afin que la nonchalance de la chair ne les abastardisse, liv. 2, chap. 7, sect. 42, 43. Car quant à la malédiction de la Loy, elle est abolie pour le regard des fidèles, pour ne se desployer plus contre iceux à les damner et détruire, liv. 2, chap. 7, sect. 44. Des dix commandemens de la Loy nous apprenons les mesmes choses, desquelles nous avons seulement quelque goust par la loy de nature, asçavoir premièrement que nous devons à Dieu révérence, amour, crainte : qu'il prend plaisir à justice, iniquité luy desplaist, en après qu'en examinant nostre vie à la reigle de la Loy, nous nous trouvons indignes de retenir nostre lieu entre les créatures de Dieu et qu'en considérant nos forces, non-seulement elles sont insuffisantes à accomplir la Loy, mais du tout nulles. L'un et l'autre engendre en nous humilité : qui nous enseigne à recourir à la miséricorde de Dieu, et demander l'aide de sa grâce, liv. 2, chap. 8, sect. 4, 2, 3. Pource que Dieu est Législateur spirituel (c'est-à-dire ne parle pas moins à l'âme qu'au corps) la Loy aussi ne requiert pas seulement une honnesteté extérieure, mais une justice intérieure et spirituelle, voire mesmes une pureté angélique, liv. 2, chap. 8, sect. 6. Ce qui est prouvé par l'exposition que Christ luy-mesme en baille, en réfutant la fausse glose des Pharisiens, qui ne preschoyent qu'une observation extérieure seulement de la Loy, liv. 2, chap. 8, sect. 7. Les commandemens et défenses de la Loy contiennent tousjours plus que les paroles

n'expriment. Et pourtant, pour avoir la droicte et vraye exposition d'iceux, il faut considérer quelle est la raison et la fin d'un chacun. Puis après, de ce qui est commandé ou défendu, il nous en faut tirer un argument au contraire, en sorte que nous entendions que quand quelque mal est défendu, par mesme moyen le bien contraire à ce mal est commandé, liv. 2, chap. 8, sect. 8, 9. Pourquoi c'est que Dieu en ses dix commandemens a parlé ainsi brièvement, entendant beaucoup plus qu'il n'exprimoit, liv. 2, chap. 8, sect. 40. De la division de la Loy en deux tables, et que par icelle sommes enseignez que le service de Dieu est le premier fondement de justice, voire mesmes l'âme, liv. 2, chap. 8, sect. 41. De la division des dix commandemens, et combien il en faut mettre en la première table, combien aussi en la seconde, liv. 2, chap. 8, sect. 42, 50. L'exposition des commandemens de Dieu, où il est monstre d'entrée que le Seigneur au commencement de sa Loy use de trois argumens pour confermer la majesté d'icelle. Car premièrement en s'attribuant puissance souveraine et droict de nous commander, il nous astreint comme par nécessité à luy obéir : et puis en nous promettant sa grâce, il nous attire comme par douceur : et pour le troisième, réduisant en mémoire le bien qu'il a fait à ses serviteurs, les sollicite à luy complaire et n'estre point ingrats, liv. 2, chap. 8, sect. 43, 44, 45. Que la Loy n'enseigne pas quelques petits commencemens seulement, et comme rudimens de justice, ains un vray accomplissement d'icelle, une conformité à l'image de Dieu, et une perfection de sainteté, qui consiste toute en deux points, asçavoir en l'amour de Dieu et du prochain, liv. 2, chap. 8, sect. 54. De la Loy de nature. Voyez liv. 2, chap. 2, sect. 22.

Des Loix politiques, c'est-à-dire qui concernent la police entre les hommes.

Les Loix ne peuvent consister sans le Magistrat, ne le Magistrat sans les Loix. Réfutation de l'opinion de ceux qui disent qu'une République n'est point bien dressée, si elle n'est gouvernée par les

Loix politiques de Moyse : et à ceste fin toute la Loy de Moyse est divisée en trois parties : asçavoir en mœurs, cérémonies et jugemens : de chacune desquelles le tout est déclaré, et par là est montré qu'il est libre à chacun peuple de faire des Loix politiques, liv. 4, chap. 20, sect. 44, 45. Pourveu qu'elles soient compassées à ceste équité naturelle, qui est déclarée en la Loy morale de Moyse. Et par ainsi que les Loix qui prescrivent la punition des mesfaits, peuvent estre diverses, et changer selon le pays, le temps et autres circonstances. Ce qui est déclaré par exemples, liv. 2, chap. 8, sect. 6.

M

Des Magistrats.

Que la charge des Magistrats est non-seulement sainte et légitime, mais aussi très-sacrée et honorable entre toutes les autres : ce qui est prouvé par divers titres d'honneur desquels l'Ecriture l'orne, et par les exemples des saints personnages, qui ont eu dominations, et exercé estats concernans la police terrienne, liv. 4, chap. 20, sect. 4. Que ceste considération est un aiguillon aux Magistrats fidèles pour les solliciter à bien faire leur devoir, et une consolation merveilleuse pour leur faire prendre en patience les difficultez et fascheries qu'ils ont à porter en leur office, liv. 4, chap. 20, sect. 6. Réfutation de l'opinion de ceux qui disent que d'autant que la façon d'estre gouvernez par Rois et Juges est servile, combien qu'elle ait eu lieu anciennement entre le peuple de Dieu sous la Loy, ne convient point toutesfois à la perfection que Christ a apportée avec son Evangile, liv. 4, chap. 20, sect. 5, 7. Que ceux qui ne veulent point que les Magistrats ayent soin des choses appartenantes à la religion, s'abusent bien fort : vu que l'office d'iceux s'estend à toutes les deux tables de la Loy. Item, est montré par l'Ecriture, qu'ils sont constitués protecteurs et conservateurs tant du service de Dieu que de la paix et honnêteté publique, de quoy ils ne se peuvent pas du tout acquitter sans user

d'armes et de la puissance du glaive, liv. 4, chap. 20, sect. 9. Une question, Comment c'est que les Magistrats sans laisser d'estre fidèles, peuvent deployer le glaive et espandre le sang. Laquelle est résolue suyvnt l'Ecriture, et est montré que tant s'en faut qu'ils pèchent de punir les meschans, qu'au contraire c'est une des vertus royales, et un bon tesmoignage de la piété et crainte de Dieu, qu'ils ont. Au reste, qu'il y a deux vices desquels ils se doyvent garder en cest endroict, asçavoir de sévérité désordonnée, et folle et superstitieuse affectation de douceur, liv. 4, chap. 20, sect. 40. Le devoir des sujets envers les Magistrats est premièrement d'avoir en grande estime et honneur leur estat, comme de gens qui sont serviteurs et lieutenans de Dieu : voire quant à l'office et dignité où ils sont constituez, et non pas qu'il faloit tenir pour vertus les vices des seigneurs et supérieurs, liv. 4, chap. 20, sect. 22. Secondement, que les ayans ainsi en honneur et révérence, ils se rendent sujets à eux en toute obéissance soit qu'il faloit obéir à leurs ordonnances, soit qu'il faloit payer impôts, soit qu'il faloit porter quelque charge publique, etc. Pour le troisième, qu'ils recommandent à Dieu par prières la conservation et prospérité d'iceux, qu'ils ne facent point d'esmotions et n'entreprennent témérairement sur l'office du Magistrat, liv. 4, chap. 20, sect. 23. Que s'il y a un mauvais Prince, de vie dissolue, et exerçant une domination tyrannique, les sujets néanmoins luy doyvent porter aussi grande révérence (quant à ce qui appartient à l'obéissance due à sa supériorité) qu'ils feroient à un bon Roy s'ils en avoyent un, liv. 4, chap. 20, sect. 24, 25. Pource que ce n'est pas sans la Providence de Dieu et opération spéciale, que tels aussi viennent à estre eslevez en puissance publique : ce qui est confirmé par plusieurs autoritez et exemples de l'Ecriture, et est montré quelles considérations doyvent prendre pour réprimer toute impatience, les povres sujets qui vivent sous tels meschans tyrans, et qui sont sans crainte de Dieu, liv. 4, chap. 20, sect. 26, 27, 28, 29, 31. Qu'il n'est pas permis aux

personnes privées de s'eslever contre les tyrans, ains seulement à ceux qui selon les loix du royaume ou du pays, sont protecteurs et défenseurs de la liberté du peuple, liv. 4, chap. 20, sect. 34. Que le Seigneur par sa merveilleuse bonté, puissance et providence, suscite aucunesfois de ses serviteurs, qui facent l'exécution de sa vengeance sur les tyrans : quelquesfois il adresse à cela la fureur d'autres meschans qui machinoyent autre chose, liv. 4, chap. 20, sect. 30. En l'obéissance qui est due aux Rois et autres supérieurs, il y a tousjours une exception à faire : c'est que cela ne nous destourne point de l'obéissance que nous devons à Dieu. Et qu'on ne leur fait point de tort en refusant de leur obéir en ce qu'ils commandent contre Dieu : item, que c'est nostre devoir d'ainsi faire, quoy qu'il nous puisse venir grand danger d'une telle constance, liv. 4, chap. 20, sect. 32.

Du Mariage.

L'exposition du septième commandement, auquel le Seigneur défend paillardise, et requiert de nous chasteté et pureté, laquelle nous devons nourrir et conserver et de cœur et de regard, et par accoustemens convenables, et honnêteté en paroles, et attrempance au boire et au manger, liv. 2, chap. 8, sect. 44, 44. Que continence est un don singulier de Dieu, lequel il ne donne point à tous, mais à certaines personnes, et quelquesfois pour un temps seulement : et que ceux auxquels il n'est pas donné, doivent précisément recourir au Mariage, qui est le remède ordonné du Seigneur pour la nécessité humaine, liv. 2, chap. 8, sect. 44, 42, 43. Il faut que ceux qui sont mariez advisent de ne rien faire qui soit contraire à la sainteté et honnêteté du Mariage : autrement ils semblent plutôt estre paillars de leurs femmes, que non pas maris, liv. 2, chap. 8, sect. 44. Que les Papistes s'abusent en appelant le Mariage Sacrement : desquels aussi les raisons sont réfutées, liv. 4, chap. 49, sect. 34. Il est monstre que le passage de saint Paul, duquel ils se pensent couvrir, ne leur sert de rien, liv. 4, chap. 49, sect. 35. Et que cependant ils se con-

tredisent eux-mesmes, en défendant ce Sacrement à leurs prestres, en disant que c'est une immondicité et pollution de la chair, liv. 4, chap. 49, sect. 36. Que sous ceste fausse couverture de Sacrement, le Pape et les siens ont tiré à eux la cognoissance et jugement des causes du Mariage : et ont fait des loix touchant le Mariage, en partie meschantes contre Dieu, en partie injustes contre les hommes, lesquelles sont récitées au liv. 4, chap. 49, sect. 37. De l'impudence de ceux qui magnifient l'abstinence du Mariage, comme chose nécessaire et un ornement de l'Eglise : en quoy ils font grand déshonneur à l'Eglise ancienne. Par quels degrez telle tyrannie est survenue en l'Eglise, et qu'on ne la peut défendre sous couleur de certains Canons anciens, liv. 4, chap. 42, sect. 26, 27, 28. Que quand on a défendu le Mariage aux prestres, ç'a esté une meschante tyrannie contre la Parole de Dieu et toute équité, liv. 4, chap. 42, sect. 23. Response à l'objection des adversaires, qu'il faut qu'il y ait quelque marque pour discerner le Clergé d'avec les Laïcs, liv. 4, chap. 42, sect. 24. Que c'est une allégation frivole, de vouloir maintenir ceste défense du Mariage sous couleur de ce que les Sacrificateurs lévites, quand ils devoient entrer au Sanctuaire, couchoyent à part d'avec leurs femmes, liv. 4, chap. 42, sect. 25. Le blasphème du Pape, que le Mariage est une immondicité et pollution de la chair, liv. 4, chap. 42, sect. 24.

De l'office de Médiateur entre Dieu et nous, que Christ a.

Qu'il a falu que Christ pour faire office de Médiateur fust fait homme : pource que Dieu l'avoit ainsi ordonné, sachant que ce nous estoit le plus utile : veu que nul autre ne pouvoit estre le moyen de nous reconcilier avec luy, ne nous faire enfans de Dieu, ne nous asseurer de l'héritage du royaume céleste, n'en lieu de nostre désobéissance apporter à l'opposite pour remède obéissance, liv. 2, chap. 42, sect. 1, 2, 3. Réfutation de la spéculation extravagante d'aucuns, qui disent qu'encores que le genre humain

n'eust point eu besoin d'estre racheté, Jésus-Christ toutesfois n'eust pas laissé d'estre fait homme, et est monstre par plusieurs raisons et tesmoignages, que comme ainsi soit que toute l'Ecriture chante haut et clair qu'il a vestu nostre chair afin d'estre nostre Rédempteur, c'est une grande témérité d'imaginer autre cause ou fin, liv. 2, chap. 12, sect. 4. Et qu'il ne nous est pas licite de nous enquerir de Jésus-Christ plus outre : et que ceux qui le font se desbordent d'une audace trop énorme à forger un nouveau Christ. Là-dessus est repris Osiander, qui derechef a esmeu de nostre temps ceste question et dispute, qu'il n'y a point de passage de l'Ecriture qui réprouve ceste opinion, liv. 2, chap. 12, sect. 5. Est réfuté un principe sur lequel il se fonde, asçavoir que l'homme a esté créé à l'image de Dieu, d'autant qu'il a esté formé au patron de Christ, afin de le représenter en la nature humaine : et est monstre qu'il ne faut point chercher l'image de Dieu sinon aux marques d'excellence dont Adam a esté anobly ; laquelle reluit aussi es Anges, liv. 2, chap. 12, sect. 6, 7. La résolution d'autres objections où absurditez que ledit Osiander craint : comme que Christ ne seroit nay que par accident, et qu'il auroit esté créé à l'image d'Adam : item, que les Anges eussent esté privez de ce chef, et que les hommes n'eussent point eu Christ pour Roy, au mesme, sect. 7. Comment les deux natures font une seule personne en Christ Médiateur : ce qui est déclaré par la similitude de la conjunction du corps et de l'âme en un homme. Puis est démontré par plusieurs passages, que l'Ecriture attribue quelquesfois à Christ des choses qui compètent particulièrement à la Divinité, aucunesfois des choses qui ne se peuvent rapporter qu'à l'humanité : item, que quelquesfois elle attribue à l'une des natures ce qui appartient à l'autre, laquelle façon de parler est nommée Communication des propriétés, liv. 2, chap. 44, sect. 1, 2. Aussi que d'autres fois elle attribue à Christ des choses qui comprennent les deux natures ensemble, et ne peuvent pas bien convenir à l'une ou à l'autre séparément :

ce que plusieurs des Anciens n'ont pas bien observé, et toutesfois est nécessaire de noter pour soudre beaucoup de difficultés, et éviter les erreurs de Nestorius et Eutyches, liv. 2, chap. 44, sect. 3, 4. Réfutation de l'erreur de Servet, qui a voulu supposer au lieu du Fils de Dieu, un fantosme composé de l'essence de Dieu, de son Esprit, de chair, et de trois élémens non créez. Son astuce est découverte, et est monstre (ce qu'il nie) que Christ, mesmes devant qu'il naquist en chair, estoit le Fils de Dieu, d'autant qu'il est ceste Parole éternelle engendrée du Père devant les siècles, liv. 2, chap. 44, sect. 5. Item est prouvé que Christ est vraiment et proprement Fils de Dieu en la chair, c'est-à-dire en sa nature humaine, toutesfois au regard et pour raison de sa déité, et non pas de la chair, comme Servet gazouille, liv. 2, chap. 44, sect. 6. L'exposition de certains passages que ce vilain-là et ses sectateurs allèguent pour maintenir leur erreur ; aussi est réfutée une autre de ses calomnies, asçavoir qu'en l'Ecriture le nom de Fils n'est jamais attribué à la Parole jusques à la venue du Rédempteur, si ce n'est sous figure, liv. 2, chap. 44, sect. 7. Descouverte de l'erreur de tous ceux qui ne recognoissent point Jésus-Christ Fils de Dieu sinon en chair : où aussi sont récitées sommairement les lourdes illusions de Servet, desquelles il s'est ensorcelé avec plusieurs autres, renversant ce que la sainte foy croit touchant la personne du Fils de Dieu. Et de là est conclu que ce chien mastin avoit proposé d'esteindre toute espérance de salut par ses illusions, liv. 2, chap. 44, sect. 8.

De Mensonge.

L'exposition du neuvième commandement : auquel le Seigneur réprime toute fausseté, par laquelle nous blessons la renommée d'aucun, ou empeschons son prouffit, soit par Mensonge ou en mesdisant, liv. 2, chap. 8, sect. 47. Que nous ne laissons pas de pécher grièvement en cest endroit, encores que nous ne mentionnons point. Et que toutesfois il faut bien distinguer la détraction qui est yci

condamnée, d'avec une accusation judiciaire, ou une répréhension qui se fait pour corriger l'homme, etc., liv. 2, chap. 3, sect. 48.

Des Mérites des œuvres.

Que tout ce qui est dit pour magnifier les Mérites, détruit tant la louange de Dieu que la certitude de nostre salut, liv. 3, chap. 15. Quiconques a le premier appliqué le nom de Mérite aux bonnes œuvres au regard du jugement de Dieu, que cestuy-là n'a pas fait chose expédiente pour entretenir la sincérité de la foy. Et qu'il est bien vray que les anciens Docteurs en ont usé, mais en telle sorte, que ce pendant ils ont bien montré en plusieurs passages qu'ils n'attribuoyent point le salut aux œuvres, liv. 3, chap. 15, sect. 2. L'exposition d'aucuns passages, par lesquels les Sophistes s'efforcent de prouver que le mot de Mérite se trouve es Escritures attribué à l'homme au regard de Dieu, liv. 3, chap. 15, sect. 4. Il est prouvé par l'autorité de l'Apostre et de saint Augustin, que le loyer de justice, c'est-à-dire des bonnes œuvres, dépend de la pure bénignité de Dieu, liv. 2, chap. 5, sect. 2. Touchant les Mérites, vous trouverez encores quelque chose sous le mot De la Justification de la foy. Il est montré que c'est une fausse doctrine, de dire que Christ nous a mérité seulement la première grâce, et que nous puis après méritons par nos œuvres, liv. 3, chap. 15, sect. 6, 7.

Du Mérite de Christ.

Que c'est bien parlé et proprement de dire que Christ nous a mérité la grâce de Dieu et salut : où il est montré que Christ n'est pas seulement instrument ou ministre de nostre salut, mais auteur et prince, et que ceste façon de parler n'obscurcit point la grâce de Dieu, d'autant qu'on n'oppose pas le Mérite de Jésus-Christ à la miséricorde de Dieu : mais au contraire il en dépend, et pourtant n'y est pas répugnant, liv. 2, chap. 17, sect. 4. La distinction entre le Mérite de Christ et la grâce de Dieu est prouvée par plusieurs passages de l'Escriture, liv. 2, chap. 17, sect. 2. Plu-

sieurs tesmoignages de l'Escriture, lesquels il appert que Christ par obéissance nous a acquis faveur au Père, et mesmes nous l'a mérité, liv. 2, chap. 17, sect. 3, 4, 5. Que c'est une folle curiosité, de questionner si Christ a rien mérité pour soy, et une audace téméraire d'en déterminer, liv. 2, chap. 17, sect. 6.

De la Messe.

Que c'est que la Messe, suyv. définition de l'Antechrist romain. Ses prophètes, liv. 4, chap. 18, sect. 1. première vertu de la messe, c'est qu'il se fait un blasphème et deshonneur intolérable à Jésus-Christ : veu que le Sacrificature n'est point reconnue éternelle, entant qu'on luy baille un autre comme pour successeur. Et est montré que cela se fait en la Messe, que les Papistes vueillent desguiser ces matières, liv. 4, chap. 18, sect. 2. seconde vertu de la Messe, qu'en détruisant de derechef un autel elle renverse la croix de Christ, et par nouveau sacrifice ensevelit le sacrifice de Christ, lequel est unique, perpétuel, et offert une fois seulement, liv. 4, chap. 18, sect. 3. Exposition d'un passage de Marc sur lequel les Missotiers s'efforcent de fonder leur sacrifice de la Messe, liv. 4, chap. 18, sect. 4. La troisième vertu de la Messe, qu'elle efface et oste de la mémoire des hommes la vraye et véritable mort de Jésus-Christ, liv. 4, chap. 18, sect. 5. La quatrième, qu'elle nous prive du fruit qui nous provenoit de la mort de Jésus-Christ, liv. 4, chap. 18, sect. 6. Cinquième qu'elle oste, perd et abuse la sacrée Cène, en laquelle nostre Seigneur avoit laissé la mémoire de sa passion, liv. 4, chap. 18, sect. 7. De l'origine du nom de Messe, liv. 4, chap. 18, sect. 8. Qu'on ne peut nier le sacrifice de la Messe par l'autorité des docteurs anciens. Car ce n'est qu'ils aient nommé la Cène Sacrament, c'est toutesfois en autre sens que les Papistes : et qu'encores néanmoins il semble bien que les Anciens en ont bien entendu, liv. 4, chap. 18, sect. 10, 11. Qu'il

sieurs pour la confiance qu'ils ont de satisfaire à Dieu par le sacrifice de la Messe, prennent plus grande hardiesse de poursuivre en leurs vices et meschancetez, liv. 4, chap. 48, sect. 45. Les vrais titres de la Messe, et que c'est à la prendre en sa sanctissime sainteté, liv. 4, chap. 48, sect. 48.

Du Ministère de l'Eglise.

Du Ministère de l'Eglise et de ceux qui mesprisent ce moyen d'apprendre et profiter, liv. 4, chap. 4, sect. 5. De l'efficace du Ministère, liv. 4, chap. 4, sect. 6. Que Dieu, qui pourroit lui seul enseigner son Eglise, ou par ses Anges, le fait par le Ministère des hommes pour trois raisons, liv. 4, chap. 3, sect. 4. Que l'Ecriture orne de titres excellens le Ministère de l'Eglise, liv. 4, chap. 3, sect. 2, 3. Des Apostres, Prophètes, Evangélistes, Pasteurs et Docteurs, et qu'emportoyent telles charges, liv. 4, chap. 3, sect. 4, 5. Que le principal de la charge des Apostres et Pasteurs est de prescher l'Evangile et administrer les Sacremens, liv. 4, chap. 3, sect. 6. Les Pasteurs sont tellement attachez à leurs Eglises, qu'ils ne doyvent pas changer de place selon leur appétit, et sans autorité publique, liv. 4, chap. 3, sect. 7. Que ceux qui ont la charge de gouverner les Eglises, sont nommez en l'Ecriture Evesques, Prestres, Pasteurs, Ministres, liv. 4, chap. 3, sect. 8. Que nul ne se doit ingérer à enseigner ou gouverner en l'Eglise : mais que la vocation y est requise, liv. 4, chap. 3, sect. 10. La prédication de la Parole de Dieu est comparée à la semence qu'on jette en la terre ; dont il est aisé à entendre que tout le profit d'icelle dépend de la bénédiction de Dieu, et de l'efficace du saint Esprit, liv. 4, chap. 44, sect. 44. Quelles gens il faut eslire à estre Evesques, comment, et par qui ils doyvent estre esleus, et de la cérémonie à les ordonner, liv. 4, chap. 3, sect. 44, 42, 43, 44, 45, 46. L'Eglise ancienne, avant que la Papauté se fust levée, n'avoit que trois especes de Ministres, asçavoir les Pasteurs, les Anciens et les Diacres, liv. 4, chap. 4, sect. 4. Du mandement de par-

donner et retenir les péchez, ou de lier et deslier, qui est une partie de la puissance des clefs, et se rapporte au ministère de la Parole, liv. 4, chap. 44, sect. 4.

De la Moinerie.

Que les Monastères anciennement estoient comme semence pour fournir l'Eglise de bons Ministres. La description que fait saint Augustin de la forme de la Moinerie ancienne, et que la coutume des Moines estoit lors de gagner leur vie au travail de leurs mains dont appert que la Moinerie qui est aujourd'huy en la Papauté est toute autre, liv. 4, chap. 43, sect. 8, 9, 10. Du titre superbe, d'estat de perfection lequel les moines attribuent à leur ordre, liv. 4, chap. 43, sect. 44 ; pource qu'ils promettent de garder les conseils évangéliques, auxquels (disent-ils) les autres Chrestiens ne sont point communément astreints, liv. 4, chap. 43, sect. 42 ; et pource qu'ils ont quitté tous leurs biens, liv. 4, chap. 43, sect. 43. Que tous ceux qui entrent aux cloistres pour se faire Moines, se séparent de l'Eglise : veu mesmes qu'ils afferment que la Moinerie est une espèce de second Baptême, etc., liv. 4, chap. 43, sect. 44. Qu'il y a grande différence quant aux mœurs, entre les Moines de la Papauté, et ceux de l'Eglise ancienne, liv. 4, chap. 43, sect. 45. Qu'il y avoit des choses à reprendre en la profession mesme de la Moinerie ancienne et que quiconques en a esté le premier auteur a introduit en l'Eglise un exemple dangereux, liv. 4, chap. 43, sect. 46. Que les Moines par leurs vœus se consacrent au diable, non pas à Dieu, liv. 4, chap. 43, sect. 47. Que tous vœus qui ne sont pas légitimes ne deument entrepris, comme ils ne sont de nulle estime envers Dieu, doyvent aussi par nous estre tenus pour nuls, liv. 4, chap. 43, sect. 20. Et que pourtant c'est à tort que ceux qui laissent la Moinerie, pour s'adonner à quelque honneste estat et manière de vivre, sont accusez comme ayans faussé leur foy, et perjures, liv. 4, chap. 43, sect. 24.

De la Mort de Christ.

Jà soit que Christ en tout le cours de son obéissance (c'est-à-dire en toute sa vie et chacune partie d'icelle) se soit montré nostre Rédempteur, l'Ecriture toutesfois pour déterminer plus certainement le moyen de nostre salut, attribue cela comme propre et péculier à sa Mort. En laquelle la sujétion volontaire de Christ tient le premier degré : et toutesfois tellement volontaire, que ce n'a point esté sans combat qu'il s'est desmis de sa propre affection. Il faut aussi considérer sa condamnation : en laquelle il y a deux choses à noter : asçavoir que Christ a esté réputé entre les iniques, et que toutesfois son innocence a esté par plusieurs fois testifiée, voire mesmes par la bouche du juge, liv. 2, chap. 46, sect. 5. Il faut aussi noter l'espèce de Mort : asçavoir la croix, qui estoit maudite : et qu'il faloit qu'ainsi fust fait, afin que la malédiction qui nous estoit due, estant transportée sur luy, et l'ayant surmontée et abolie, nous en fussions délivrez. Item est montré par plusieurs tesmoignages d'Isaïe et des Apostres, que ce qui a esté représenté par figure aux sacrifices anciens de Moyse, a esté à la vérité accompli en Jésus-Christ, qui est la substance et le patron des figures, liv. 2, chap. 46, sect. 6. Que tant de la Mort que de la sépulture de Christ, il nous revient double fruit, asçavoir délivrance de la Mort, à laquelle nous estions asservis, et la mortification de nostre chair, liv. 2, chap. 46, sect. 7.

O

De l'Obéissance des enfans envers leurs pères et mères.

L'exposition [du cinquième commandement : la fin et la somme d'iceluy, liv. 2, chap. 8, sect. 35. De la signification du mot d'Honneur en ce commandement et qu'il comprend trois points : asçavoir, révérence, obéissance, et amour procédant d'une recognoissance des bienfaits, au mesme, sect. 36. De la promesse de vivre longuement, adjoustée à ce commandement : et en quelle sorte elle s'ad-

dresse aujourd'huy à nous, liv. 2, chap. 8, sect. 37. Comment Dieu par divers moyens exerce sa vengeance sur les enfans désobéissans. Item, qu'Obéissance n'est point due aux pères et mères, ou à autres, sinon entant qu'il se peut faire sans enfreindre la Loy de Dieu, liv. 2, chap. 8, sect. 38.

Des OEvres.

Comparaison de la pureté qui est en Dieu, avec toute la justice des hommes, liv. 3, chap. 42, sect. 4, 5. Tout le lignage d'Adam est divisé en quatre manières de gens pour monstrier que les hommes n'ont rien de sainteté ou justice. Ce qui est déclaré premièrement en ceux qui n'ayans nulle cognoissance de Dieu, sont plongez en idolâtrie : esquels combien que quelquesfois apparoissent des vertus excellentes, qui sont dons de Dieu, il n'y a rien toutesfois de pur et net, liv. 3, chap. 44, sect. 4, 2, 3, 4, 5, 6. Et puis en ceux lesquels ayans receu la Parole et les Sacremens, ne sont Chrestiens que de tiltre et profession, renonçans Dieu par leurs OEvres. Item és hypocrites, qui cachent leur perversité sous couverture de preud'homme, liv. 3, chap. 44, sect. 7, 8. Pour le dernier, il est monstrier que mesmes les enfans de Dieu, qui sont vraiment régénerez de son Esprit, ne peuvent par aucune justice de leurs OEvres consister devant le jugement de Dieu : pource qu'ils ne peuvent mettre aucune bonne Oeuvre en avant, qui ne soit souillée et corrompue de quelque pollution de la chair, et pourtant digne de condamnation. Et qu'encores qu'il s'en trovast aucunes pures et parfaites un seul péché toutesfois suffit pour effacer toute la mémoire de la justice précédente, liv. 3, chap. 44, sect. 9, 40, 44. Réfutation des subterfuges des Papiste touchant la justice des OEvres, et principalement de ce monstre horrible de OEvres de superérogation, liv. 3, chap. 44, sect. 42, 43, 44, 45. Que quand il est question de nos OEvres il y a deux pestes qu'il nous convient chasser de nos cœurs : asçavoir que nous n'ayons nulle fiance en nos OEvres, et nous gardion de leur attribuer aucune louange, liv. 3

chap. 44, sect. 46. Des quatre genres de causes que nous avons à considérer en nostre salut, et la déclaration d'icelles prise de l'Ecriture; dont il est monstre que les OEuvres ne viennent aucunement en considération comme causes de nostre salut, en quelque sorte qu'on le sache prendre, liv. 3, chap. 44, sect. 47. En quel sens doit estre prins ce que souvent les saints se conferment et consolent en réduisant en mémoire leur innocence: et que cela ne déroge point à la justice gratuite que nous avons en Christ, liv. 3, chap. 44, sect. 48, 49, 20. Que quand l'Ecriture dit que les bonnes OEuvres des fidèles incitent le Seigneur à leur bien faire, elle ne veut pas signifier la cause pourquoy il leur fait bien, mais seulement l'ordre qu'il y tient, liv. 3, chap. 44, sect. 24. Pourquoi c'est que le Seigneur en l'Ecriture appelle nostres les bonnes OEuvres qu'il nous a données, et promet qu'elles seront rémunérées de luy, liv. 3, chap. 45, sect. 3. Réfutation de la fantasie des Sophistes touchant les OEuvres morales, pour rendre les hommes agréables à Dieu avant qu'ils soyent incorporez en Christ, liv. 3, chap. 45, sect. 6, et chap. 47, sect. 4. Que le loyer que le Seigneur en sa Loy avoit promis à tous observateurs de justice et sainteté, est rendu aux OEuvres des fidèles: mais qu'il y a trois causes dont cela procède, liv. 3, chap. 47, sect. 3. Qu'il faut considérer en l'Ecriture double acception de l'homme devant Dieu: desquelles la dernière, combien qu'elle regarde les bonnes OEuvres des fidèles, ne laisse pas toutesfois de dépendre de la miséricorde gratuite de Dieu, liv. 3, chap. 47, sect. 4, 5. Que quand il est dit que Dieu fait bien à ceux qui l'aiment, ceci n'est pas mis comme cause de ce qu'il leur fait bien, ains plustost comme la manière par laquelle, et pour démonstrer quels ils sont par la grâce de Dieu, liv. 3, chap. 47, sect. 6. L'exposition de certains passages, esquels l'Ecriture honore du titre de justice les bonnes OEuvres: où il est monstre qu'ils ne sont point contraires à la doctrine de la justification de la foy, liv. 3, chap. 47, sect. 7. Qu'une bonne OEuvre ou plusieurs ne suffisent

pas pour nous rendre justes devant Dieu combien qu'un péché seul suffise pour nous condamner: et qu'en cest endroict la maxime commune n'a pas lieu, Que les choses contraires passent par une mesme reigle, liv. 3, chap. 48, sect. 40. Pourquoi c'est que le Seigneur dit qu'il rétribue aux OEuvres ce qu'il avoit gratuitement donné devant les OEuvres, liv. 3, chap. 48, sect. 3. Et que par ce moyen il obvie à nostre infirmité, afin que nous ne perdions courage, liv. 3, chap. 48, sect. 4, 6, 7. Que la justice des bonnes OEuvres que les fidèles font, dépend de ce qu'elles sont receues de Dieu avec pardon, liv. 3, chap. 48, sect. 5.

Des Officiaux.

Des Officiaux (qu'on appelle) des Evesques de la Papauté, liv. 4, chap. 44, sect. 7, 8.

D'Oraison.

Que la vraye foy ne peut estre que d'icelle ne s'ensuyve invocation de Dieu, liv. 3, chap. 20, sect. 4. Combien l'exercice de prier est nécessaire et utile en beaucoup de sortes, liv. 3, chap. 20, sect. 2. Jà soit que le Seigneur, quand nous ne l'en requerrions point, ne laissera pas de faire ce qu'il sçait estre bon, et n'ait point besoin d'avertissement, liv. 3, chap. 20, sect. 3. La première loy de bien et deuement faire prière, Que nous ne soyons point autrement disposez d'entendement et de courage, qu'il convient à ceux qui entrent en propos avec Dieu, liv. 3, chap. 20, sect. 4, 5. L'autre, qu'en priant nous sentions toujours nostre indigence et défaut, et qu'estans persuadez à bon escient que nous avons besoin de tout ce que nous demandons, nous conjoignons une ardente affection à nos requestes, liv. 3, chap. 20, sect. 6. Qu'il faut prier en tous temps, et que lors mesmes que nous sommes en la plus grande tranquillité qu'on sçauroit avoir, la seule souvenance de nos péchez nous doit servir d'un aiguillon vif pour nous solliciter à tel exercice, liv. 3, chap. 20, sect. 7. La troisième reigle de bien prier, que nous nous desmettions de toute fantasie de nostre propre gloire: de peur

qu'en présumant le moins du monde de nous-mêmes, nous ne trébuschions devant la face de Dieu avec nostre fol orgueil, liv. 3, chap. 20, sect. 8. Le commencement de bien prier, est de requérir merci avec humble et franche confession de nos fautes, liv. 3, chap. 20, sect. 9. En quel sens doyvent estre prinses certaines Oraisons que font les fidèles, lesquelles il semble qu'ils allèguent leurs justices en aide, afin d'obtenir plus facilement de Dieu ce qu'ils requièrent, liv. 3, chap. 20, sect. 10. La quatrième reigle de bien prier, qu'estans ainsi abatus et mattez en vraye humilité, néantmoins nous prenions courage à prier : espérans pour certain d'estre exaucez : et ainsi qu'il faut que foy et pénitence se rencontrent en la prière, liv. 3, chap. 20, sect. 11. De la certitude de la foy, par laquelle les fidèles sont résolus que Dieu leur est propice, et combien elle est nécessaire en la prière. Item, qu'elle n'est point renversée, estant meslée parmi l'appréhension de nos misères, liv. 3, chap. 20, sect. 12. Dieu commande que nous l'invoquions, il promet que nous serons exaucez et tous les deux sont nécessaires à ce que nous puissions prier en foy, liv. 3, chap. 20, sect. 13. Le récit de diverses promesses de Dieu, la douceur desquelles est telle, que ceux-là sont du tout sans excuse, qui n'en sont point touchez pour estre esmeus à prier, liv. 3, chap. 20, sect. 14. L'exposition de certains passages, où il semble que Dieu ait exaucé aucuns personnages, qui ont prié n'estans fondez sur aucune promesse, liv. 3, chap. 20, sect. 15. Il est montré par plusieurs exemples, que ce qui a esté dit des quatre reigles de bien prier, ne doit pas estre prins en telle rigueur, que Dieu en cest endroit ne supporte es siens beaucoup d'infirmité, voire mesmes excès et desbordemens, liv. 3, chap. 20, sect. 16. Qu'il faut tousjours adresser nos prières à Dieu au nom de Christ seulement, liv. 3, chap. 20, sect. 17, 36. Et que jamais les fidèles n'ont esté autrement exaucez, liv. 3, chap. 20, sect. 18. Qu'à ceux qui prient autrement, il ne reste rien devant le throne de Dieu, sinon ire et frayeur, liv. 3, chap. 20, sect. 19.

Que quand il nous est commandé de prier les uns pour les autres, cela ne contrevient point à l'office de Christ d'estre Médiateur, liv. 3, chap. 20, sect. 19. Réfutation de la fantasie des sophistes, Que Christ est Médiateur de la rédemption, les fidèles de l'intercession, liv. 3, chap. 20, sect. 20. Contre ceux qui prennent pour leurs intercesseurs envers Dieu, les saints décédez de ce monde, ou meslent l'intercession de Christ avec les prières et mérites d'iceux, liv. 3, chap. 20, sect. 21. Que ceste folie en la Papauté est procédée jusques à des monstres d'impiété, et horribles sacrilèges, liv. 3, chap. 20, sect. 22. Réfutation des argumens, par lesquels les Papistes taschent de confermer l'intercession des saints décédez, liv. 3, chap. 20, sect. 23, 24, 25, 26. Qu'il n'est pas permis d'adresser nos prières aux saints décédez, veu que la prière est une partie du service que Dieu s'est réservé comme propre, liv. 3, chap. 20, sect. 27. Des diverses espèces d'Oraison et principalement de celle qui est nommée action de grâces. Item, de l'exercice continuel des fidèles en prières et en actions de grâces, liv. 3, chap. 20, sect. 28, 29. Des longues prières et barbotemens des Papistes : Item, d'éviter toute ostentation en prières, et de se retirer à part pour mieux prier, et des prières publiques, liv. 3, chap. 20, sect. 29. Des prières publiques en langage du pays, est entendu du peuple, où il est aussi parlé de la manière de s'agenouiller, et d'avoir la teste decouverte en prières, liv. 3, chap. 20, sect. 33. De la singulière bonté de Jésus-Christ, en ce qu'il nous a mesmes prescrit le formulaire de prier : et combien cela nous apporte grande consolation, liv. 3, chap. 20, sect. 34. La division de ce formulaire de prier, qu'on appelle l'Oraison dominicale, liv. 3, chap. 20, sect. 35. L'exposition d'icelle Oraison, liv. 3, chap. 20, sect. 36, etc. Que c'est une Oraison parfaite en toutes sortes et vrayement légitime, liv. 3, chap. 20, sect. 48. A laquelle il ne faut rien adjouster, combien qu'on puisse bien user d'autres mots en priant, liv. 3, chap. 20, sect. 49. De la confiance et assurance que nous apporte le titre

enfants de Dieu, laquelle le remors mesmes de nos péchez ne doit point esbranler, liv. 3, chap. 20, sect. 36, 37. Combien qu'il nous fale prier pour tous hommes (et principalement pour les domestiques de la foy) que cela toutesfois n'empesche point qu'il ne nous soit permis de prier spécialement pour nous et pour certains autres, liv. 3, chap. 20, sect. 38, 39, 42. De la grande hardiesse à demander, et fiance d'obtenir que le Seigneur donne aux siens, liv. 3, chap. 20, sect. 47. Qu'il est bon que chacun de nous pour s'inciter à cest exercice, se constitue certaines heures à prier, pourveu que ce soit sans superstition, liv. 3, chap. 20, sect. 50. En toutes nos prières il nous faut songneusement garder de vouloir attacher Dieu à certaines circonstances, en la mesme section. De la persévérance et patience en l'exercice de prier, liv. 3, chap. 20, sect. 51, 52.

Des Ordres ecclésiastiques du Pape.

Le Sacrement de l'ordre en la Papauté engendre sept autres petis Sacramentaux, des noms et distinction desquels les Papistes ne s'accordent pas bien encores, liv. 4, chap. 49, sect. 22. Leur folie ridicule et plene d'impiété, qu'en chacun d'iceux Ordres ils font Christ leur compagnon, liv. 4, chap. 49, sect. 23. Des Acolythes, Huissiers, et Lecteurs, lesquels les Papistes disent estre Ordres ecclésiastiques et Sacramens, liv. 4, chap. 49, sect. 24. Item, des cérémonies avec lesquelles ils les consacrent, liv. 4, chap. 49, sect. 27. D'un autre Ordre qu'ils appellent Exorcistes, au mesme, sect. 24. Que les Ordres des Psalmistes, Huissiers, Acolythes, sont noms sans effect en la Papauté, veu que ceux qui sont nommez tels, n'en font pas l'office en la Papauté, mais quelque enfant ou un homme lay, liv. 4, chap. 49, sect. 24. De la tonsure des Clercs, et que c'est qu'elle signifie suivant la doctrine des Papistes, liv. 4, chap. 49, sect. 25. Que c'est sans raison qu'ils la rapportent à l'exemple de saint Paul, quand ayant fait vœu il se tondit, ou aux Nazariens du temps de la Loy, liv. 4, chap. 49, sect. 26. Il est monstré de saint Augustin d'où est venue l'ori-

gine d'icelle, liv. 4, chap. 49, sect. 27. Des trois grans Ordres des Papistes, et premièrement de l'Ordre de Prestrise, où il est monstré qu'ils ont renversé l'Ordre que Dieu avoit estably, et qu'ils font déshonneur et outrage à Jésus-Christ le sacrificateur unique et éternel, liv. 4, chap. 49, sect. 28. Et puis de l'Ordre des Diacres, sect. 32, et des Sous-diacres, sect. 33. Du soufflement à faire les Prestres de la Papauté: et que c'est un abus à eux de vouloir en ceste cérémonie contrefaire Jésus-Christ, où aussi il est traité que le Seigneur a fait plusieurs choses, qu'il n'a pas voulu nous estre exemples pour ensuyvrè, liv. 4, chap. 49, sect. 29. De l'huile sacrée de laquelle sont oincts les Prestres de la Papauté quand on les fait, qui imprime un caractère qu'ils appellent indélébile: et que c'est une mocquerie de dire que c'est à l'imitation des Sacrificateurs anciens enfans d'Aaron. Item, qu'en voulant estre imitateurs des Lévites ils se monstrent apostats de Jésus-Christ, liv. 4, chap. 49, sect. 30, 31.

P

Du Pape.

Que la primauté du siège romain n'est point procédée de l'institution de Christ, liv. 4, chap. 6, sect. 1, 2, 3, 4. Et que saint Pierre n'a point eu de principauté en l'Eglise, ou entre les Apostres, liv. 4, chap. 6, sect. 5, 6, 7. Item, qu'il ne se peut faire, et n'est point utile qu'un seul homme préside sur toute l'Eglise, liv. 4, chap. 6, sect. 8, 9, 10. Qu'encores que saint Pierre eust eu primauté en l'Eglise, il ne s'ensuyt pas toutesfois que le siège d'icelle primauté doive estre à Rome, liv. 4, chap. 6, sect. 11, 12, 13. Il est monstré par plusieurs argumens, que saint Pierre n'a point esté Evesque de Rome, liv. 4, chap. 6, sect. 14, 15. Que la primauté du siège romain n'est point de l'usage de l'Eglise ancienne, liv. 4, chap. 6, sect. 16, 17. De la source et accroissement de la Papauté, jusques à ce qu'elle se soit eslevée en la grandeur qu'on la voit, dont toute liberté a esté opprimée et toute équité confuse, liv. 4,

chap. 7. Qu'en plusieurs Conciles le premier lieu n'a pas esté donné à l'Evesque de Rome ou à ses ambassadeurs, ains à quelque autre Evesque; qu'au Concile de Chalcédoine il l'a bien eu, mais ç'a esté extraordinairement, liv. 4, chap. 7, sect. 4, 2. Du tiltre de primauté, et autres tiltres d'orgueil desquels le Pape se magnifie : en quel temps et comment ils ont esté introduits, liv. 4, chap. 7, sect. 3. Saint Grégoire dit apertement que le tiltre d'Evesque universel est procédé du diable, et a esté publié par le précurseur de l'Antechrist, liv. 4, chap. 7, sect. 4. Il est monsté par l'usage de l'Eglise ancienne, que c'est une chose fausse ce que le Pape se vante que la jurisdiction luy appartient sur toutes Eglises, liv. 4, chap. 7, sect. 5, soit quant à ordonner les Evesques, liv. 4, chap. 7, sect. 6, soit quant aux corrections ou censures ecclésiastiques, liv. 4, chap. 7, sect. 7, soit quant à la puissance d'assembler les Conciles, liv. 4, chap. 7, sect. 8, soit quant aux appellations, liv. 4, chap. 7, sect. 9, 10. Que les anciens Papes en plusieurs de leurs rescrits et épistres décrétales ont par ambition magnifié leur siège : mais lesquelles lors n'ont pas eu grand crédit. Item, qu'ils ont en plusieurs épistres faussement supposé les noms de quelques bons Pères afin de les faire trouver plus anciennes, liv. 4, chap. 7, sect. 11, 20. Combien que du temps de saint Grégoire l'autorité de l'Evesque de Rome fust fort augmentée, il apert toutesfois par ses livres que cela estoit bien loing d'une domination desreiglée et tyrannique, liv. 4, chap. 7, sect. 12, 13, 22. Il y a eu débat touchant la primauté entre l'Evesque de Constantinople et celui de Rome, liv. 4, chap. 7, sect. 14, 15, 16, jusques à ce que l'empereur Phocas ottroya à Boniface troisième que Rome fust le chef de toutes les Eglises : ce que depuis le Roy Pepin conferma, donnant au siège romain la jurisdiction sur toutes les Eglises gallicanes, liv. 4, chap. 7, sect. 17. Depuis lequel temps la tyrannie du siège romain s'est de plus en plus augmentée en partie par la bestise, en partie par la nonchalance des Evesques, laquelle dissipation

de tout ordre Ecclésiastique saint Bernard déplore de son temps, et reproche au Pape, liv. 4, chap. 7, sect. 18, 22. La présomption et impudence des Papes de Rome à magnifier leur souveraine autorité, liv. 4, chap. 7, sect. 19, 20. Pour laquelle rédarguer et confondre sont amenez certains passages de saint Cyprien et Grégoire, liv. 4, chap. 7, sect. 21. Que Rome ne peut estre la mère de toutes les Eglises, veu que ce n'est pas Eglise. Item, le Pape de Rome ne peut estre prince des Evesques, veu qu'il n'est pas Evesque, liv. 4, chap. 7, sect. 23, 24. Il est prouvé de saint Paul, que le Pape est Antechrist, liv. 4, chap. 7, sect. 25. Qu'encores que jadis l'Eglise romaine eust eu l'honneur de primauté, il ne s'ensuyt pas toutesfois qu'il le fale attacher à un lieu, liv. 4, chap. 7, sect. 26, 29. Des mœurs de la ville de Rome, du Pape et des Cardinaux, et quelle est leur théologie, liv. 4, chap. 7, sect. 27, 28. Que le Pape ne se contentant plus des Contes ou Duches moyennes, finalement a mis la patte sur les Royaumes, et mesmes sur l'Empire, ce qui ne convient nullement à celui qui se vante d'estre successeur des Apostres; et à ce propos sont amenées des répréhensions trèsaspres que luy fait saint Bernard, liv. 4, chap. 16, sect. 11. De la Donation de Constantin, de laquelle le Pape s'efforce de colorer son brigandage, liv. 4, chap. 11, sect. 12, et qu'il n'y a pas encores plus de cinq cens ans que les Papes estoient sujets des Empereurs : et comment c'est ou par quelle occasion ils ont rejeté la domination d'iceux, liv. 4, chap. 11, sect. 13. Qu'il n'y a que cent trente ans ou environ que les Papes ont réduit en leur sujétion la ville de Rome, liv. 4, chap. 11, sect. 14.

De Patience.

Une partie du renoncement de nous-mesmes : entant, qu'il regarde Dieu, consiste en Patience et mansuétude. Laquelle nous pratiquerons en nous remettant du tout à Dieu, quant à chercher le moyen de vivre à nostre aise et en tranquillité; item, quand nous n'appéterons, espérerons, ou penserons à aucun moyen

de prospérer, sinon par la bénédiction de Dieu, liv. 3, chap. 7, sect. 8. Cela fera que jamais nous ne cherchons advancement par moyens illicites, ou en faisant tort à nos prochains. Item, que nous ne brulerons point d'une convoitise de richesses ou honneurs : et que nous ne nous eslèverons point en arrogance, quand les choses nous viendront à souhait : semblablement que nous nous garderons d'impatience quand nos affaires iront en arrière, liv. 3, chap. 7, sect. 9. Ce qu'il faut aussi estendre à tous les événemens auxquels la vie présente est sujette : lesquels les fidèles recognoissent estre conduits et gouvernez par la main de Dieu leur Père, et non pas par Fortune, liv. 3, chap. 7, sect. 40. Que la patience des fidèles n'est pas de n'avoir aucun sentiment de douleur, mais de s'appuyer sur la consolation spirituelle de Dieu : et en ce faisant combatre contre le sentiment naturel de douleur. Et que pourtant c'est une folle imagination que la Patience des Stoïciens. Item, que ce ne sont point choses vicieuses en elles-mêmes, de pleurer ou estre espovanté, liv. 3, chap. 8, sect. 8, 9. La description de la répugnance qui est es cœurs des fidèles entre le sens de nature lequel ils ne peuvent du tout despouiller, et l'affection de piété par laquelle il faut que l'autre soit bridée et dontée, liv. 3, chap. 8, sect. 40. Qu'il y a grande différence entre la Patience des Philosophes et celle des Chrestiens d'autant que les Philosophes enseignent d'obéir et se submitte pource qu'il est force : mais Christ, pource que la chose est juste, et puis nous est salutaire, liv. 3, chap. 8, sect. 44.

Des Péchez.

Réfutation de la sentence de Platon, que les hommes ne pèchent sinon par ignorance. Item de ceux qui pensent qu'en tous Péchez il y ait une malice délibérée, liv. 2, chap. 2, sect. 22, 23, 25. Contre l'imagination perverse des Sophistes touchant les Péchez véniels (lesquels ils disent estre cupiditez mauvaises sans consentement délibéré, et lesquelles ne reposent point long temps dedans le

cœur) il est monstre que tout Péché, jusques aux moindres concupiscences, mérite la mort, et est mortel, sinon es saints qui en obtiennent pardon par la miséricorde de Dieu, liv. 2, chap. 8, sect. 58, 59. Réfutation de leur sottise distinction entre les Péchez mortels et les véniels : et de leur calomnie, quand ils disent que nous faisons tous Péchez égaux, liv. 3, chap. 4, sect. 28. Comment doit estre entendu, que Dieu visite l'iniquité des pères sur les enfans en la troisième et quatrième génération : et asçavoir mon si telles vengences répugnent à la justice de Dieu, liv. 2, chap. 8, sect. 46, 20.

Du Péché originel.

La définition de Péché originel, et déclaration d'icelle, liv. 4, chap. 45, sect. 40, 41, 42, item liv. 2, chap. 4, sect. 8, 9 : où il est monstre qu'Adam ne nous a pas faits seulement redevables de la peine au jugement de Dieu, sans nous avoir communiqué son péché, mais que le péché descendu de luy réside en nous, item comment ce péché-là est péché d'autrui, et néanmoins est propre à un chacun de nous, item que ceste contagion n'a pas infecté la partie inférieure seulement, que nous appelons la Sensualité, mais est entrée jusques à l'entendement et au profond du cœur, tellement qu'il n'y a partie en l'âme exempte de ceste corruption, liv. 2, chap. 4, sect. 8, 9. Contre ceux qui osent bien attribuer la cause de leurs péchez à Dieu, quand nous disons que les hommes sont naturellement vicieux : où il est déduit qu'il est bien vray que l'homme est naturellement corrompu en perversité (afin qu'on ne pense pas qu'il l'acquière par mauvaise accoustumance) mais qu'il n'est pas procédé de nature : ains est une qualité survenue, et non pas une propriété de sa substance qui ait esté dès le commencement en luy, liv. 2, chap. 4, sect. 40, 44.

Du Péché contre le saint Esprit.

La vraie définition et les exemples du Péché contre le saint Esprit : le tout prins de l'Ecriture, liv. 3, chap. 3, sect. 22. Que ce n'est point quelque faute par-

ticulière, ains un révoltement universel, duquel la description est déclarée suyvant le passage de l'Apostre aux Hébreux : et que ce n'est pas de merveille si Dieu ne pardonnera jamais à ceux qui sont ainsi tombez, liv. 3, chap. 3, sect. 23. Veu qu'il ne promet de pardonner sinon à ceux qui viendront à repentance : ce que tels jamais ne feront, et jà soit que l'Ecriture attribue à aucuns d'iceux larmes et cris, que cela toutesfois n'estoit pas repentance ne conversion, mais plustost un torment confus et aveugle procédant de désespoir, liv. 3, chap. 3, sect. 24.

De Pénitence ou Repentance.

Que Pénitence ne précède pas la foy, ains procède d'icelle, liv. 3, chap. 3, sect. 4. Réfutation de ceux qui tiennent le contraire : et que toutesfois cela n'est pas pour signifier qu'il y ait quelque espace de temps auquel la foy engendre Repentance : mais seulement pour montrer que nul ne peut à bon escient s'adonner à repentance, si premièrement il ne cognoist qu'il appartient à Dieu, et est de ses enfans. Item, touchant l'erreur d'aucuns Anabaptistes, des Jésuites, et autres semblables fantastiques, qui donnent du commencement à leurs disciples certains jours pour s'exercer à Pénitence, liv. 3, chap. 3, sect. 2. Que de long temps aucuns hommes sçavans ont mis deux parties de repentance, asçavoir Mortification (que le commun nomme Contrition) et Vivification : laquelle ils exposent mal, disans que c'est la consolation qui revient du sentiment de la miséricorde de Dieu, veu que c'est plustost une affection de vivre saintement, liv. 3, chap. 3, sect. 3.

Que les autres mettent deux espèces de Pénitence : l'une Légale, et l'autre Evangélique ; où aussi sont proposez les exemples de chacune espèce, prins de l'Ecriture, liv. 3, chap. 3, sect. 4. La vraie définition de Pénitence selon l'Ecriture : et que combien qu'on ne puisse séparer Pénitence d'avec la foy, il est toutesfois besoin de les distinguer, liv. 3, chap. 3, sect. 5. Déclaration plus familière de la définition de Pénitence : où

premièrement il est montré qu'il est requis qu'il y ait une conversion à Dieu, c'est-à-dire un changement non pas seulement aux œuvres externes, mais aussi en l'âme, liv. 3, chap. 3, sect. 6, et puis qu'elle procède d'une droicte crainte de Dieu où aussi il est parlé de la tristesse qui est selon Dieu, liv. 3, chap. 3, sect. 7. Pour le troisième est déclaré ce qui avoit esté dit, que Pénitence consiste en deux parties, asçavoir en mortification de la chair et vivification de l'Esprit, liv. 3, chap. 3, sect. 8. Que l'une et l'autre nous vient de la communication que nous avons avec Christ, la première, de la participation de sa mort : l'autre, de sa résurrection. Et par ainsi que Pénitence est un renouvellement de l'image de Dieu en nous, et un rétablissement de la justice de Dieu par le bénéfice de Christ ; ce qui ne s'accomplit pas en nous en un moment, liv. 3, chap. 3, sect. 9, mais que toujours il demeure aux fidèles, ce pendant qu'ils habitent en ce corps mortel, quelque matière de combatre contre leur propre chair. Et que telle a esté l'opinion de tous les anciens Docteurs de l'Eglise : et principalement de saint Augustin qui appelle ceste source de mal et ceste maladie de concupiscence qui demeure encores és fidèles, Infirmité, et quelquesfois Péché, et est montré que c'est vraiment péché, liv. 3, chap. 3, sect. 10. Ce qui est confirmé par le tesmoignage de saint Paul et par le sommaire des commandemens de Dieu. Item, que quand il est dit, que Dieu purge son Eglise de tout péché, cela se rapporte à l'imputation du péché, plustost qu'à la matière : lequel péché ne laisse pas d'habiter és fidèles, combien qu'il ne leur soit point imputé, mais seulement cesse d'y régner, liv. 3, chap. 3, sect. 11. Déclaration des sept causes, ou effects, ou parties, ou affections de Pénitence, lesquelles saint Paul récite, asçavoir, Sollicitude, Excuse, Indignation, Crainte, Désir, Zèle, Vengeance, où aussi il est touché, suyvant le dire de saint Paul, qu'il faut bien adviser de tenir mesure en telle crainte et vengeance : ce qui est esclarcy par une belle remonstration que fait saint Bernard, liv. 3, chap. 3, sect. 15. Les fruits de

Pénitence sont Piété envers Dieu, Charité envers les hommes : Sainteté et innocence de vie. Toutes lesquelles choses doivent commencer par l'affection intérieure du cœur, dont puis après les témoignages s'en monstrent par dehors ; et aussi il est traité de quelques exercices externes de Pénitence, lesquels les anciens Docteurs semblent avoir par trop recommandé, liv. 3, chap. 3, sect. 46. Que la conversion du cœur à Dieu est le principal point de Pénitence ; que le sac, le cendre, les larmes et jusnes ont esté en grand usage entre les anciens devant l'avenue de Christ, comme tesmoignages de repentance publique ; desquelles choses les deux dernières peuvent encores aujourd'hui avoir lieu, quand quelque calamité est prochaine de l'Eglise, afin de le prier qu'il destourne son ire, liv. 3, chap. 3, sect. 47. Que c'est hors de la propre signification, quand le mot de Pénitence est attribué à une telle déclaration externe. Es péchez la confession publique n'est pas tousjours nécessaire : mais la confession secrette qui se fait à Dieu, ne doit jamais estre omise : en laquelle il ne faut pas seulement confesser les péchez ordinaires, mais aussi les fautes lourdes et autres péchez commis de long temps. De la Pénitence spéciale qui est requise des gens de mauvaise vie, ou qui ont commis quelque grand scandale : et de la Pénitence ordinaire, à laquelle se doivent employer les enfans de Dieu toute leur vie : voire jusques aux plus parfaits, liv. 3, chap. 3, sect. 48. Que le Seigneur justifie les siens gratuitement afin de les restaurer quant et quant en vraie justice par la sanctification de son Esprit ; et que pourtant Jehan Baptiste, Christ, et les Apostres ont presché Pénitence et rémission des péchez, de laquelle manière de parler le sens est quant et quant déclaré, liv. 3, chap. 3, sect. 49. Que les Chrestiens doivent tousjours s'exercer et avancer en Pénitence : et que ceux-là a beaucoup proufité qui a appris à se desplaire à bon escient, liv. 3, chap. 3, sect. 20. Que repentance est un don singulier de Dieu : que Dieu la requiert de tous hommes, et donne à tous ceux qu'il veut sauver : et laquelle (comme

l'Apostre déclare) jamais il ne donnera aux apostats volontaires, desquels l'impieété est irrémissible, c'est-à-dire à ceux qui pèchent contre le saint Esprit, liv. 3, chap. 3, sect. 24. Que combien qu'une Pénitence feinte ne soit point plaisante à Dieu, quelquesfois néanmoins il pardonne pour un temps aux hypocrites, montrans par dehors quelques signes de conversion ; ce qu'il fait non pas en leur faveur, mais pour donner exemple à tous, afin que nous apprenions d'appliquer nos affections à vraie repentance ; ce qui est montré par l'exemple d'Achab, d'Esau, et des Israélites, liv. 3, chap. 3, sect. 25. Que les Théologiens sorbonistes s'abusent bien lourdement es définitions qu'ils baillent de Pénitence : Item en la divisant en Contrition de cœur, Confession de bouche, et Satisfaction d'œuvre. Item des questions qu'ils esmeuvent, par lesquelles il appert que quand ils parlent de Pénitence, ils gazouillent de choses qui leur sont inconnues, liv. 3, chap. 4, sect. 4. Que quand ils requièrent ces trois choses susdites en Pénitence, par mesme moyen ils attachent à icelle la rémission des péchez ; ce qu'estant vray, nous serions bien misérables, veu que jamais nous n'aurions repos de conscience ; ce qui est montré premièrement en la contrition du cœur telle qu'ils requièrent, liv. 3, chap. 4, sect. 2, et puis en la confession de bouche, liv. 3, chap. 4, sect. 4, etc. Item en la satisfaction, liv. 3, chap. 4, sect. 25. Qu'il y a grande différence entre ceste contrition de laquelle parlent les Sorbonistes, et celle que l'Ecriture requiert des pécheurs, asçavoir qu'ils ayent vrayement faim et soif de la miséricorde de Dieu, liv. 3, chap. 4, sect. 3. En quel sens c'est que les anciens Docteurs ont estimé que la Pénitence solennelle, laquelle estoit lors requise pour les grandes offenses, ne se devoit non plus réitérer que le Baptême, liv. 4, chap. 1, sect. 29.

De la Pénitence que le Pape met entre les Sacremens.

Pource que les Papistes taschent de maintenir leur fantasie sous couleur de

la façon de l'Eglise ancienne en la Pénitence publique, il est traité d'icelle et de l'imposition des mains réconciliatoire : et est montré que par succession de temps on a usé de ceste cérémonie és absolutions mesmes privées, liv. 4, chap. 49, sect. 44. Diverses opinions des Théologiens romanisques, comment Pénitence est Sacrement. Item est montré que la définition de Sacrement ne luy convient point, liv. 4, chap. 49, sect. 45, 46. Que ç'a esté mensonge et tromperie tout ce qu'ils ont imaginé touchant le Sacrement de Pénitence : et qu'ils l'ont orné d'un tiltre plein d'impiété et de blasphème, disans que c'est une seconde planche après le naufrage, depuis le Baptême, liv. 4, chap. 49, sect. 47.

De Persévérance.

Voyez liv. 2, chap. 5, sect. 3. Réfutation d'un erreur bien dangereux, asçavoir que Dieu donne la persévérance selon les mérites, c'est-à-dire selon qu'un chacun s'est montré n'estre point ingrat envers la première grâce. Et qu'en cela il y a double faute. Item de la distinction commune entre grâce ouvrante, et grâce coopérante : et comment saint Augustin en a usé, liv. 2, chap. 3, sect. 44.

De la Police ou Gouvernement civil.

Qu'il faut distinguer le gouvernement civil d'avec le gouvernement intérieur de l'âme et que ceux-là sont à rejeter qui taschent d'abolir la Police, comme chose qui n'est point nécessaire aux Chrestiens, ou qui ne peut consister que la liberté spirituelle de l'âme ne tombe bas. Item les flatteurs qui attribuent trop à la Police, et l'opposent à la domination de Dieu, liv. 4, chap. 20, sect. 4, 2. Que la Police est un don de Dieu dont reviennent de grans prouffits au genre humain et une aide qui n'est pas petite pour entretenir l'estat de la religion. Qu'il y a trois parties au gouvernement civil, asçavoir le Magistrat, les Loix, et le Peuple, liv. 4, chap. 20, sect. 3. Des trois espèces de gouvernement civil, asçavoir Monarchie, Aristocratie, et Démocratie : qu'on ne peut pas déterminer simplement laquelle est la meilleure, et toutesfois

que le défaut qui est és hommes fait qu'il est plus seur et tolérable que plusieurs gouvernement, que si un seul régnoit. Mais que tant y a que toutes ces espèces de gouvernement sont de Dieu, et qu'il dispose ainsi les choses diversement selon son plaisir, et que pourtant le devoir des particuliers est d'obéir, et non pas de changer l'Estat à leur appétit, liv. 4, chap. 20, sect. 8. De l'immunité que s'attribue le Clergé du Pape, incognue aux Evesques de l'Eglise ancienne, liv. 4, chap. 44, sect. 45. Qu'anciennement és causes de la foy la cognoissance en estoit à l'Eglise, non pas aux Princes, combien que quelquesfois les Princes interposassent bien leur autorité en choses Ecclésiastiques : mais c'estoit pour conserver l'ordre de l'Eglise, non pas pour le troubler, liv. 4, chap. 44, sect. 45, 46. De la puissance du glaive usurpée par les Evesques en la Papauté : et comment de petis commencemens ils se sont peu à peu eslevez si haut, liv. 4, chap. 44, sect. 9, 40.

De la Prédestination.

Que la cognoissance de la doctrine de la Prédestination est douce et savoureuse au fruit qui en revient. Les trois principales utilités d'icelle sont touchées, et sont admonestez ceux qui estans menez d'une curiosité s'ingèrent és secrets de la sagesse de Dieu outre les limites de l'Ecriture, liv. 3, chap. 24, sect. 4, 2. Item ceux qui ne veulent qu'on face aucunement mention de la Prédestination, liv. 3, chap. 24, sect. 3, 4. Que c'est que la Prédestination. Item la prescience de Dieu : et que c'est mal entendu de fonder la Prédestination sur la Prescience. Un exemple de la Prédestination en toute la lignée d'Abraham au regard des autres nations, comme il est montré par plusieurs tesmoignages de l'Ecriture, liv. 3, chap. 24, sect. 5. Et qu'outre ceste Prédestination générale, il y en a eu une autre spéciale, par laquelle Dieu d'entre les enfans d'Abraham en a prins aucuns et rejeté les autres, liv. 3, chap. 24, sect. 6, 7. Confirmation de la doctrine de la Prédestination par tesmoignage de l'Ecriture liv., 3, chap. 22. Contre

ceux qui imaginent que la cause de la Prédestination est que Dieu a prévu les mérites d'un chacun. Item contre d'autres qui intentent procès à Dieu, de ce qu'en choisissant les uns il laisse là les autres, liv. 3, chap. 22, sect. 4. Que Dieu tant en l'élection qu'en la réprobation n'a eu aucun esgard aux œuvres : mais que son bon plaisir est la cause de l'une et l'autre, liv. 3, chap. 22, sect. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 11. Ce qui est confirmé par certains passages de saint Augustin, liv. 3, chap. 22, sect. 8, et est réfutée la subtilité frivole qu'amène au contraire Thomas d'Aquin, liv. 3, chap. 22, sect. 9. Que Dieu n'assigne pas les promesses de salut à tous hommes, mais particulièrement à ses élus, liv. 3, chap. 22, sect. 40. Que ce ne sont point choses répugnantes, que Dieu en appelle plusieurs par la prédication externe de la Parole et néanmoins ne donne le don de foy qu'à un petit nombre, liv. 3, chap. 22, sect. 40. Contre ceux qui accordent tellement l'élection, que ce pendant ils nient que Dieu réprouve aucuns, liv. 3, chap. 23, sect. 4. Qu'en vain les réprouvez plaident contre Dieu, veu qu'il ne leur est de rien redoublable, et ne veut rien qui ne soit juste : veu aussi que quant à eux ils trouvent en eux-mêmes les causes de leur damnation, et bien justes, liv. 3, chap. 23, sect. 2, 3, 4, 5. Response à l'interrogation audacieuse et pleine de sacrilège laquelle aucuns font, Pourquoi Dieu imputerait à vice aux hommes les choses, desquelles il leur a imposé nécessité par sa Prédestination, liv. 3, chap. 23, sect. 6, 8, 9. La définition de Prédestination, liv. 3, chap. 23, sect. 8. Response à ceux qui concluent de la doctrine de la Prédestination, que doncques Dieu a acception de personnes, liv. 3, chap. 23, sect. 40, 11. Contre aucuns porceaux qui sous couleur de la Prédestination poursuivent à se couvrir en leurs vices : et contre tous ceux qui allèguent que ceste doctrine étant établie, toute sollicitude de bien vivre est abatue, liv. 3, chap. 23, sect. 42. A l'encontre de ceux qui disent que ceste doctrine renverse toutes exhortations à sainteté de vie, il est monstré par les livres de saint Augustin, que la prédica-

tion de la Parole a son cours, et que cela toutesfois n'empesche point la cognoissance de la Prédestination, liv. 3, chap. 23, sect. 43. Quand on voit que les uns obéissent à la Prédication de la Parole de Dieu, les autres la mesprisent, ou par icelle sont tant plus aveuglez et endurcis, combien que cela advienne par leur malice et ingratitude, si faut-il sçavoir toutesfois qu'une telle diversité dépend du conseil secret de Dieu et qu'il nous faut arrester sans en chercher cause plus haute, liv. 3, chap. 24, sect. 42, 43, 44. Expositions de certains passages, où il semble que Dieu n'accorde pas que les iniques périssent par son décret, sinon entant que contre son vouloir et quasi malgré luy, ils se jettent à perdition : où est monstré qu'ils ne sont point contraires à la doctrine de la Prédestination, liv. 3, chap. 24, sect. 45, 46, 47. Que ce que les promesses de salut sont universelles ne contrevient à la doctrine de la Prédestination des réprouvez : et que toutesfois ce n'est pas sans fort bonne cause qu'elles sont couchées universellement, liv. 3, chap. 24, sect. 47, où aussi sont desmeslées certaines objections que font ceux qui nient ce point de doctrine.

Des Promesses de Dieu.

Que non sans cause toutes les Promesses de Dieu sont encloses en Christ, veu que chacune promesse est tesmoignage de l'amour de Dieu envers nous et qu'il est certain que nul n'est aimé de Dieu hors de Christ. Item, que Naaman Syrien, Corneille le Centenier, et l'Eunuque auquel saint Philippe fut adressé, n'estoyent point du tout sans cognoissance de Christ, combien que le goust qu'ils en avoyent fust bien petit, et qu'ils eussent une foy en partie enveloppée, liv. 3, chap. 2, sect. 32. Le Seigneur, afin d'adonner nos cœurs à amour de justice et haine d'iniquité, ne s'est point contenté d'avoir simplement proposé ses commandemens, mais a puis après adjousté les Promesses des bénédictions tant de la vie présente que de la béatitude éternelle, semblablement les menaces tant des calamitez présentes que de

la mort éternelle. Les menaces monstrent la parfaite pureté qui est en Dieu : les Promesses, la grande amour qu'il a à justice, et une merveilleuse bénignité envers les hommes, liv. 2, chap. 8, sect. 4. De la Promesse que Dieu fait de continuer sa miséricorde en mille générations, liv. 2, chap. 8, sect. 21. Que les Promesses de la Loy, jà soit qu'elles soyent conditionnelles, n'ont pas toutes-fois esté données en vain, liv. 2, chap. 7, sect. 4.

De la Providence de Dieu.

Que quand les Payens selon leur entendement naturel confessent que Dieu est créateur, c'est d'une autre sorte que nous, qui l'advouons tel par la foy. Car elle nous enseigne que luy-mesme aussi est le gouverneur de toutes choses : et non pas d'un mouvement universel seulement, mais d'une Providence spéciale qui s'estend jusques aux petis oiselets, liv. 4, chap. 46, sect. 4. Ceux qui attribuent quelque chose à fortune, ensevelissent la Providence de Dieu, par le conseil secret duquel tous événemens sont gouvernez, liv. 4, chap. 46, sect. 2. Que les choses qui n'ont point d'âme, combien que Dieu leur ait assigné à chacune sa propriété naturellement, ne peuvent toutesfois mettre en avant leur effect, sinon d'autant qu'elles sont présentement adressées par la main de Dieu : comme il est montré par le soleil, avant lequel créer Dieu a voulu qu'il y eust clarté au monde, et que la terre fust garnie de toutes sortes de biens, lequel aussi au commandement de Dieu s'est arrêté en un degré l'espace de deux jours, et une autre fois s'est reculé de dix degrez, liv. 4, chap. 46, sect. 2. Item par les estoilles et signes du ciel, lesquels les infidèles craignent, liv. 4, chap. 46, sect. 3. Quand Dieu est dit Tout-puissant, c'est pour monstrier qu'il a une puissance qui besongne continuellement, tellement qu'elle conduit mesmes tous les mouvemens particuliers, et que rien n'advient, sinon ainsi qu'il a déterminé en son conseil ; ce que ceux qui ne recognoissent, despoillent Dieu de sa gloire, et amoindrissent sa bonté. Nous

au contraire recueillons de là double fruit, liv. 4, chap. 46, sect. 3. Il est prouvé que la Providence de Dieu ne contemple pas seulement les choses qui adviennent, mais mesmes conduit tous les événemens. Dont est mis bas l'erreur de ceux qui imaginent en Dieu une prescience nue, ou une Providence seulement universelle : item l'erreur des Epicuriens, et de ceux qui n'attribuent à Dieu domination que sur le milieu de l'air. Qu'on peut bien constituer une Providence universelle en Dieu, mais que ce pendant on n'obscurcisse point la spéciale, qui conduit tous actes particuliers, et non pas aucuns seulement, liv. 4, chap. 49, sect. 4, 5. Que Dieu ne gouverne pas seulement le principe du mouvement, il appert par la fertilité d'une année et la stérilité de l'autre : veu que le Seigneur nomme la première sa bénédiction, l'autre sa malédiction et vengeance, liv. 4, chap. 46, sect. 5. Que la Providence de Dieu au gouvernement du monde doit estre principalement considérée à l'endroit du genre humain, et en la diversité des conditions qu'on voit entre les hommes, et en l'adresse des événemens divers, liv. 4, chap. 46, sect. 6, 7. Contre ceux qui calomnient ceste doctrine de la Providence de Dieu, disans que c'est la fantasie des Stoïciens, que toutes choses adviennent par nécessité, liv. 4, chap. 46, sect. 8. Asçavoir-mon s'il advient quelque chose par cas fortuit ou d'aventure ; et à ce propos la sentence de Basile, Que Fortune et Adventure sont mots de Payens. Item, que saint Augustin se repent d'avoir usé du mot de Fortune. Item, que toutesfois on peut appeler choses fortuites, celles qui considérées en leur nature, ou estimées selon nostre cognoissance, semblent telles : jà soit qu'au conseil secret de Dieu elles soyent nécessaires. Item toutes choses à venir, entant qu'elles nous sont incertaines, liv. 4, chap. 46, sect. 8, 9. Quelles choses sont à considérer pour rapporter la doctrine de la Providence de Dieu à sa drolcte fin, à ce que nous en recevions le fruit qu'il faut. Et quand les causes des choses qui adviennent ne nous apparoissent point, il nous

font donner garde de penser que les affaires se démeinent par une impétuosité de forme, ou de gronder contre Dieu, mais au contraire avoir en telle révérence ses jugemens secrets, que nous tenions sa volonté pour la cause trèsjuste de toutes choses, liv. 4, chap. 47, sect. 4. A l'encontre d'aucuns chiens qui abbayent aujourd'huy contre la doctrine de la Providence de Dieu, il est prouvé par l'Ecriture, que comme ainsi soit que Dieu ait tellement révélé sa volonté en la Loy et en l'Evangile, qu'il illumine de l'Esprit d'intelligence les entendemens des siens, pour comprendre les mystères qui sont à contenus, lesquels autrement sont incompréhensibles, la façon toutesfois qu'il tient à gouverner le monde, à bon droit est appelée un abysme profond, pource qu'il nous la faut adorer avec humilité quand les causes nous en sont cachées, liv. 4, chap. 47, sect. 2. Que telles gens profanes tempestent sans raison en alléguant que si ceste doctrine de la Providence de Dieu a lieu, les oraisons des fidèles quand ils demandent quelque chose à l'advenir, sont perverses : qu'il ne faut point prendre conseil des choses à venir : que ceux qui ont commis contre la Loy de Dieu n'ont point péché ; lesquels dangers éviteront tous ceux qui viendront avec une vraie modestie considérer la Providence de Dieu, liv. 4, chap. 47, sect. 3, etc. Qu'en toutes choses déjà passées la volonté de Dieu est entrevenue : et que ceux qui ont commis quelques meschancez, ne sont pas pourtant excusés, veu que leur propre conscience les redargue, et qu'ils n'obéissent pas à la volonté de Dieu, mais à leur propre cupidité. Qu'il est bien vray qu'ils sont instrumens de la Providence de Dieu, mais en sorte qu'ils trouvent en eux tout le mal de l'œuvre, et en Dieu n'y a sinon un usage légitime de leur malice, liv. 4, chap. 47, sect. 2, et chap. 48, sect. 4. Or cela est monstré en l'élection du Roy Jeroboam quand les dix lignées se révolterent de la maison de David : Item en la défaite des fils d'Achab, et en ce que le Fils de Dieu a esté livré à mort. Que quant aux choses à venir l'Ecriture accorde bien les délibérations des hommes

avec la Providence de Dieu : d'autant que ses décrets éternels n'empeschent point que sous sa bonne volonté nous ne prouvions à nous, et mettions ordre à nos affaires, car l'industrie de prendre conseil et se garder a esté inspirée de Dieu aux hommes, afin que par icelle nous servions à sa Providence en conservant nostre vie, liv. 4, chap. 47, sect. 4. La manière de bien et saintement méditer la Providence de Dieu selon la reigle de piété. Premièrement, qu'estans bien persuadés que rien n'advient par cas fortuit, nous regardions tousjours à Dieu comme à la principale cause de tout ce qui se fait : en après, que nous ne doutions point que sa Providence veille d'un soin spécial pour nous, soit que nous ayons affaire aux hommes, tant bons que mauvais, soit aux autres créatures. Et à cest usage faut prendre les promesses de Dieu qui nous en rendent tesmoignage, desquelles aucunes sont touchées, liv. 4, chap. 47, sect. 6. Il faut aussi adjouster les passages de l'Ecriture, qui enseignent que tous hommes sont en la puissance de Dieu, soit qu'il face les incliner à nous aimer, ou réprimer leur malice ; lequel dernier Dieu fait en diverses sortes, laquelle cognoissance en temps de prospérité nous incitera nécessairement à action de grâces, liv. 4, chap. 47, sect. 7. Et en adversité engendrera en nous patience et tranquillité d'esprit : soit que les hommes nous molestent (comme il est monstré par les exemples de Joseph affligé par ses frères, et de Job par les Chaldéens ; item de David injurié par Sémeï) soit que quelque autre affliction nous presse sans que les hommes s'en meslent, liv. 4, chap. 47, sect. 8. La contemplation de la Providence de Dieu n'empesche pas le fidèle de considérer aussi les causes inférieures : ainsi ayant receu plaisir de quelqu'un, il confessera et recognoistra de bon cœur estre tenu à luy : s'il a souffert dommage, ou porté à un autre par sa négligence ou imprudence, il s'imputera sa faute : et beaucoup moins excusera-il les actes meschans. Quant aux choses à venir, il aura esgard principalement aux causes inférieures, tellement toutesfois qu'en pre-

nant conseil il ne suivra pas son propre sens, ains se recommandera à la sagesse de Dieu : et ne s'appuyera pas tellement sur les moyens extérieurs, que sa fiance y repose quand il les a, ou qu'il perde courage quand ils défautront, liv. 4, chap. 47, sect. 9. Une belle et ample description de la félicité inestimable du fidèle qui se repose en la Providence de Dieu : et de la misérable crainte et destresse, de laquelle sans cela nous sommes enserrez, veu que l'infirmité de ce corps terrien nous rend sujets à tant de maladies : veu aussi que nostre vie et nostre salut est assiégé de tant de périls, en la maison, et dehors, sur mer et sur terre par les hommes et par les diables, liv. 4, chap. 47, sect. 10, 44. Que les passages de l'Ecriture où il est dit que Dieu s'est repenty, ne répugnent point à la doctrine de la Providence de Dieu : veu que là comme aussi quand il est dit qu'il se courrouce l'Ecriture s'abbaissant à nostre capacité, le décrit, non pas tel qu'il est en soy, mais tel que nous le sentons. Item, ce qu'il a pardonné aux Ninivites lesquels il avoit menacez de détruire dedans quarante jours : et prolongé de plusieurs années la vie à Ezéchias, auquel il avoit dénoncé la mort présente : pource que telles menaces, combien qu'elles soyent simplement couchées, contiennent toutesfois une condition tacite ; ce qui est montré par un semblable exemple, quand Dieu menace le Roy Abimélech à cause de la femme d'Abraham, liv. 4, chap. 47, sect. 42, 43, 44. Contre ceux qui voulans estre estimez modestes, attendent de maintenir la justice de Dieu par fausses excuses, alléguans que ce que Satan et tous les iniques font, advient seulement par la permission de Dieu, et n'est pas conduit par sa Providence et volonté. Et est montré par l'affliction de Job, la tromperie faite à Achab, la mort de Christ, l'inceste d'Absalom, et autres plusieurs exemples, que les hommes ne font rien que Dieu n'ait desjà déterminé en soy-mesme, et qu'il ne conduise par une adresse secrette, liv. 4, chap. 48, sect. 4. Et que cela a lieu non-seulement quant aux actions externes, mais aussi quant aux affections et mouvemens secrets. Car

il est montré par l'endurcissement de Pharaon, et autres tesmoignages que Dieu œuvre és esprits et és cœurs des iniques mesmes. Et à cela n'est point contraire, ce que souvent l'opération du diable entrevient là : car Dieu ne laisse pas néanmoins d'y besongner, mais d'une manière qui luy est propre, asçavoir en exerçant sa juste vengeance, liv. 4, chap. 48, sect. 2. Et par ainsi que Dieu n'est point autheur des maléfices, liv. 4, chap. 48, sect. 4. Il est montré que ceux qui, sous couleur de modestie, rejettent ceste doctrine, sont gens pleins d'un orgueil insupportable. Et est réfutée une objection qu'ils font, que s'il n'advient rien que par le vouloir de Dieu, il y aura deux volontez contraires en luy, entant qu'il décerneroit en son conseil estroit les choses qu'il a manifestement défendues par sa Loy, où est montré que Dieu ne répugne point à soy-mesme, que sa volonté n'est point muable, qu'il ne fait point semblant de vouloir ce qu'il ne veut pas : mais que sa volonté, laquelle est une et simple en soy nous semble diverse, pource que selon la débilité de nostre sens nous ne comprenons pas comment il veut et ne veut point en diverses manières qu'une chose se face, finalement est touché après saint Augustin, que l'homme veut quelquesfois d'une bonne volonté ce que Dieu ne veut pas, et qu'il veut d'une mauvaise volonté ce que Dieu veut d'une bonne, liv. 4, chap. 48, sect. 3. La considération de la puissance de Dieu au gouvernement du ciel et de la terre, et de chacune partie d'iceux, liv. 4, chap. 5, sect. 5. Que Dieu par sa Providence gouverne tellement la société humaine, qu'il se monstre libéral, miséricordieux, juste et sévère, liv. 4, chap. 5, sect. 6. Que ce qu'on estime estre cas fortuits en la vie humaine, sont autant de tesmoignages de la Providence céleste, liv. 4, chap. 5, sect. 7. Et nous doyvent resveiller à l'espérance de la vie à venir, liv. 4, chap. 5, sect. 9. Comment le Seigneur besongne és cœurs des siens, et Satan és cœurs des iniques, tellement toutesfois que cela ne les excuse pas, liv. 2, chap. 4, sect. 4. Que Dieu aussi besongne és iniques, voire en une mesme œuvre que Satan, et que toutesfois ce

n'est pas à dire que Dieu soit auteur de péché, ou que Satan avec les iniques soit à excuser : mais qu'il faut distinguer l'un de l'autre tant en la fin qu'en la manière d'opérer, liv. 2, chap. 4, sect. 2, 5. Que les anciens docteurs quelquesfois ont rapporté telles choses non pas à l'opération de Dieu, mais à sa prescience et permission, de peur que les malins ne prissent de là occasion de parler irrévéremment des œuvres de Dieu. Que toutesfois l'Ecriture en disant que Dieu endure, aveugle, etc., dénote bien quelque chose d'avantage qu'une permission, combien que Dieu besongne en deux sortes és malins, asçavoir en les abandonnant et retirant son Esprit d'eux : item, en les livrant à Satan comme ministres de l'ire de Dieu, liv. 2, chap. 4, sect. 3, 4. Que le ministère de Satan entrevient à inciter les mauvais, quand Dieu par sa Providence les veut fleschir çà et là, liv. 2, chap. 4, sect. 5.

Du Purgatoire.

Qu'il ne faut pas se feindre de résister à la doctrine du Purgatoire, veu que c'est une invention mortelle de Satan, pour anéantir la croix de Christ, liv. 3, chap. 5, sect. 6. L'exposition de certains passages de l'Ecriture lesquels les Papistes destournent faususement pour confermer leur Purgatoire, liv. 3, chap. 5, sect. 7, 8, 9. Response à ce que les Papistes objectent, que ç'a esté une observation bien ancienne en l'Eglise, de faire prières pour les trespassez : où il est monstré que les anciens l'ont fait par une imitation mal réglée, craignans que les Chrestiens ne fussent estimez pires que Payens, s'ils ne faisoient point de service aux trespassez. Et que ce pendant toutesfois il y a grande différence entre ceste cheute et faute qui est advenue aux anciens, et l'erreur des Papistes conjoint avec opiniâtreté et rébellion, liv. 3, chap. 5, sect. 10.

R.

De la Raison qui est en l'homme.

Que l'entendement de l'homme n'est pas tellement aveuglé. qu'il ne luy reste

aucune cognoissance en chose du monde : mais que c'est desjà une estincelle de clairté, de ce qu'il a quelque désir de s'enquérir de la vérité. Et toutesfois que ce désir deschet incontinent en vanité : pource que l'esprit humain est si hébété et débilité, qu'il ne peut tenir le droict chemin à chercher la vérité : et puis le plus souvent il ne sçait discerner à quelle chose il se doit appliquer, et en chercher la vraye cognoissance, liv. 2, chap. 2, sect. 12. Il est monstré par exemples, que l'esprit de l'homme a une vivacité quant aux choses terriennes comme quant à la police et administration des Républiques : item, quant à gouverner un mesnage particulier ; car il n'y a celuy qui n'entende qu'il faut que les assemblées du genre humain soyent reiglées par quelques loix, et qui n'ait quelques principes d'icelles loix en son entendement, liv. 2, chap. 2, sect. 13. Item, quant aux arts tant mécaniques que libéraux : pour lesquels apprendre, voire mesmes augmenter et polir, l'homme a quelque dextérité, combien que les uns y soyent plus propres que les autres. Et que toutesfois la lumière de Raison et intelligence est tellement un bien universel en tous hommes, qu'un chacun pour soy en son intelligence doit recognoistre une grâce spéciale de Dieu ; ce que Dieu nous monstre en créant aucuns fols et stupides : item, en faisant que les uns sont plus subtils, les autres ont meilleur jugement, les autres ont l'esprit plus agile à inventer ou apprendre quelque art. Item, en inspirant des mouvements singuliers à chacun non-seulement selon sa vocation, mais aussi selon que le temps, ou quelque affaire présent le requiert, liv. 2, chap. 2, sect. 14, 17. L'invention des arts, la manière de les enseigner par bon ordre, la cognoissance singulière et excellente d'iceux, qu'on voit reluire és anciens Jurisconsultes, Philosophes, et Médecins (qui estoyent povres Payens) nous admonestent que l'esprit de l'homme, quoy qu'il soit descheut de son intégrité, ne laisse point toutesfois d'estre encores orné de dons de Dieu bien excellens, liv. 2, chap. 2, sect. 15. Que telles choses sont dons de l'Esprit de Dieu,

lesquels il distribue à qui bon luy semble (voire mesmes aux iniques) pour le bien commun du genre humain, et que pourtant il nous en faut user, encores que le Seigneur nous les communique par le moyen des infidèles, auxquels ils sont choses frivoles et de nulle importance, pource qu'ils n'ont point de ferme fondement de vérité, liv. 2, chap. 2, sect. 46. Que la Raison de l'homme ne peut rien veoir en ce qui concerne le Royaume de Dieu et és choses célestes : ce qui gist en trois points, asçavoir de cognoistre Dieu, sa faveur paternelle envers nous, et comment il nous faut reigler nostre vie selon la reigle de la Loy; cela est démontré aux deux premiers points, liv. 2, chap. 2, sect. 48. Et à ce propos sont alléguez plusieurs tesmoignages de l'Ecriture, liv. 2, chap. 2, sect. 49, 20, 24. Quant au troisième, il semble bien que l'esprit de l'homme a quelque subtilité d'avantage qu'aux deux premiers, veu que par la loy de nature l'homme est instruit à la droicte reigle de bien vivre : mais une telle cognoissance est imparfaite, et ne sert autre chose à l'endroit des incrédules, sinon de les rendre inexcusables, et ne peuvent par ceste lumière naturelle cognoistre la vérité en chacun point. L'exposition de ce qu'a dit Thémistius que l'entendement de l'homme ne s'abuse guères en considération générale, mais qu'il se trompe en considérant particulièrement ce qui concerne sa personne. Item, est montré que le jugement universel que l'homme a à discerner le bien et le mal, n'est pas du tout sain et entier, car il ne cognoist nullement ce qui est le principal en la première Table, comme de mettre nostre fiance en Dieu, etc.; quant à la seconde Table, combien qu'il y ait un peu plus d'intelligence, encores y défaut-il bien aucunes fois comme quand il trouve absurde d'endurer une supériorité trop dure, et de ne se venger point, et quand en toute la Loy de Dieu il ne cognoist point le mal de concupiscence qu'il a en soy, liv. 2, chap. 2, sect. 22, 23, 24. Il est prouvé par l'Ecriture, que toute la subtilité de nostre entendement est infirme pour nous conduire en toutes les parties

de nostre vie : et que la grâce d'illumination est nécessaire à nos entendemens non pas pour le commencement seulement, ou pour un jour, mais à chascune minute, liv. 2, chap. 2, sect. 25. Voyez le reste sous le mot de *Franc arbitre*.

Du Rédempteur qui est Christ.

Que ce nous seroit une chose inutile de cognoistre Dieu créateur si la foy n'estoit conjointe pour nous le proposer Père et Rédempteur en Christ : et que ceste doctrine depuis le commencement du monde a eu lieu en tous aages entre les enfans de Dieu, liv. 2, chap. 9, sect. 4. Il est prouvé par divers argumens et tesmoignages de l'Ecriture, que la félicité que Dieu a promise de tous temps à son Eglise, a esté fondée en la personne de Jésus-Christ. Car la première adoption du peuple et la conservation de l'Eglise, et la délivrance d'icelle és dangers où elle a esté, et la restauration après qu'elle avoit esté dissipée, dépendoyent tousjours de la grâce du Médiateur, et l'espoir de tous les fidèles n'a jamais reposé ailleurs qu'en Jésus-Christ, liv. 2, chap. 6, sect. 2, 3, 4. Qu'il faut diligemment considérer comment Christ s'est acquitté de l'office de Rédempteur, afin que nous trouvions en luy toutes les choses qui nous sont nécessaires, veu que (comme dit saint Bernard) il nous est clarté, viande, huile, sel, etc., liv. 2, chap. 46, sect. 4. Il est déduit comment s'accorde de dire que Dieu nous a esté ennemy, jusques à ce qu'il nous ait esté réconcilié par Jésus-Christ, veu que de nous donner Christ, et nous prévenir par miséricorde, estoient desjà signes d'une amour qu'il avoit envers nous; et est montré que l'Ecriture use de ceste manière de parler, et autres semblables, s'accomodant à nostre sens : et que toutesfois ce n'est pas autrement qu'en vérité qu'elle parle ainsi : le tout est prouvé par l'Ecriture et par saint Augustin, liv. 2, chap. 46, sect. 2, 3.

De la Régénération.

Contre aucuns Anabaptistes qui, au lieu de la régénération spirituelle des fidèles,

imaginent je ne sçay quelle intempérance phrénétique : c'est que les enfans de Dieu (comme il leur semble) estans réduits en estat d'innocence, ne se doyvent point soucier de réfréner les concupiscences de leur chair, mais seulement suyvre l'Esprit pour conducteur, liv. 3, chap. 3, sect. 14. Voyez le reste ci-dessus sous le mot de *Pénitence*.

De la Religion.

La nécessité fait confesser comme par force aux meschans, qu'il y a un Dieu, liv. 1, chap. 4, sect. 4. Que ceux-là s'abusent, qui disent que la Religion a esté controuvée par la finesse de quelques gens subtils, afin que par ce moyen ils peussent quelque bride sur le simple populaire, liv. 1, chap. 3, sect. 2. Les gens profanes mesmes et les Athéistes sont contraints, bon gré mal gré qu'ils en ayent, de sentir qu'il y a un Dieu, liv. 1, chap. 3, sect. 2. Et en quel sens c'est que David dit qu'ils pensent en leur cœur qu'il n'y a point de Dieu, liv. 1, chap. 4, sect. 2.

De la Rémission des péchez.

Contre ceux qui songent que les fidèles puissent avoir une telle perfection en ceste vie, qu'ils n'ayent plus besoin de demander pardon à Dieu, liv. 3, chap. 20, sect. 45. De la Rémission des péchez, et en quel sens les péchez sont nommez déltés, et est dit que nous remettons et pardonnons à ceux qui nous ont offensés, liv. 3, chap. 20, sect. 45. De la distinction entre la peine et la coulpe : où est réfutée par bons tesmoignages de l'Ecriture la resverie des Papistes, que Dieu, en remettant la coulpe, réserve encore la peine, laquelle il faut racheter par satisfactions, liv. 3, chap. 4, sect. 29, 30. Ou aussi il est monstré qu'ils ne peuvent eschapper par la distinction qu'ils mettent entre la punition éternelle et les temporelles. De certains passages de l'Ecriture, par lesquels ils s'efforcent de confirmer leur erreur : où il est monstré qu'il y a deux espèces de jugemens de Dieu, l'un de vengeance, l'autre de correction ou chastiment, lesquels il faut distinguer l'un d'avec l'autre, liv. 3, chap. 4,

sect. 31. Le premier, les fidèles l'ont tousjours eu en horreur : l'autre, ils l'ont receu d'un courage paisible, pource qu'il emporte tesmoignage d'amour. Item, que quand il est dit que le Seigneur se courrouce à ses fidèles, cela n'est point dit au regard de la volonté de Dieu et de l'affection qu'il a en les chastiant, mais de la douleur véhémence dont ils sont touchés sitost qu'il leur monstre quelque rigueur : et que cela leur est expédient, afin qu'ils se desplaisent en leurs vices. Que les meschans au contraire estans battus des fléaux de Dieu en ce monde, commencent desjà aucunement à endurer la rigueur de son jugement. Le tout est confirmé par tesmoignages de l'Ecriture, et expositions de Chrysostome et saint Augustin, liv. 3, chap. 4, sect. 32, 33. Que Dieu ayant pardonné à David son adultère, n'a pas laissé de le chastier, tant pour l'humilier, qu'afin que ce fust un exemple en tous aages, et que pour ceste mesme raison, estant propice à ses fidèles, il ne laisse pas toutesfois de les assujétir aux misères communes de ceste vie par chacun jour, liv. 3, chap. 4, sect. 35. Exposition de l'article du Symbole touchant la Rémission des péchez, liv. 4, chap. 1, sect. 20, 21. Que les clefs ont esté données à l'Eglise pour pardonner les péchez, non pas seulement à la première entrée, à ceux qui se convertissent de nouveau à Jésus-Christ, mais aux fidèles durant tout le cours de leur vie, liv. 4, chap. 1, sect. 22. Ce qui est confirmé par tesmoignages de l'Ecriture contre les Novatiens, et aucuns Anabaptistes qui imaginent que le peuple de Dieu est par le Baptisme régénéré en une vie pure et angélique et qu'il ne reste point de pardon pour ceux qui viennent à tomber puis après, liv. 4, chap. 1, sect. 23, 24, 25, 26, 27. Contre ceux qui estiment toute volontaire transgression de la Loy estre péché irrémissible, liv. 4, chap. 1, sect. 28.

Du Renoncement de nous-mesmes.

Le fondement pour bien dresser nostre vie selon la reigle que la Loy nous prescrit, est de considérer que nous ne sommes pas à nous-mesmes, ains con-

sacrez et dédiez à Dieu. Et que pourtant il nous convient renoncer à nous-mêmes, et à nostre raison (laquelle seule les Philosophes veulent que nous suivions) afin d'estre gouvernez par la Parole de Dieu et son saint Esprit, liv. 3, chap. 7, sect. 4. Item, qu'il ne nous faut pas chercher les choses qui nous agréent, ains celles qui sont plaisantes à Dieu, et servent à exalter sa gloire. Et c'est ce que nous nommons le Renoncement de nous-mêmes : qui est un point sans lequel il y a un monde de vices caché en l'âme de l'homme : et s'il y a quelque apparence de vertu, elle est corrompue par une meschante cupidité de gloire, liv. 3, chap. 7, sect. 2. Le Renoncement de nous-mêmes, ou la mortification regarde en partie les hommes, en partie (et principalement) Dieu. L'Ecriture, pour nous enseigner de nostre devoir envers nos prochains, nous commande deux choses : asçavoir que nous leur portions honneur, et que nous nous employions sans feintise à procurer leur proufit ; quant au premier, il est monstré comment nous nous en pourrons acquitter, liv. 3, chap. 7, sect. 4. Du second aussi il est déclaré comment l'Ecriture nous y meine comme par la main, sect. 5. Voyez aussi à ce propos, livre 3, chap. 20, sect. 43.

De la Résurrection de Christ.

Que tout ce que nous croyons de la croix, mort et sépulture de Christ, seroit imparfait sans sa Résurrection : que nous en recevons proufit en trois sortes : c'est qu'elle nous a acquis justice devant Dieu, et nous est un gage de la Résurrection à venir, et que par icelle nous sommes dès maintenant régénerez en nouveauté de vie, liv. 2, chap. 16, sect. 43. Exposition de l'histoire de la Résurrection de Christ, liv. 3, chap. 25, sect. 3.

De la Résurrection dernière.

Que les fidèles ont sur tout besoin d'espérance et patience, afin de ne perdre courage en la course de leur vocation, et que pourtant cestuy-là à bon escient proufite en l'Evangile, qui s'est accoustumé à méditer continuellement la

résurrection bien-heureuse, liv. 3, chap. 25, sect. 4, 2. L'article de la Résurrection dernière contient une doctrine de grand poids, et difficile à croire. Et afin que la foy puisse surmonter la difficulté qui y est, l'Ecriture nous donne deux aides : l'une est en la similitude de Jésus-Christ, l'autre en la puissance infinie de Dieu, liv. 3, chap. 25, sect. 3, 4. Réfutation de l'erreur des Saduciens qui nioient la Résurrection, et des Chiliastes qui restreignoient au terme de mille ans la durée du règne de Christ, liv. 3, chap. 25, sect. 5. Item, de ceux qui imaginent que les âmes au dernier jour ne reprendront pas les mesmes corps desquels elles sont maintenant revestues, mais en auront d'autres, liv. 3, chap. 25, sect. 7, 8. De la manière comment se fera la Résurrection dernière, liv. 3, chap. 25, sect. 8. A quel tiltre la Résurrection dernière, qui est un singulier bénéfice de Jésus-Christ, est commune aux iniques qui sont maudits de Dieu, liv. 3, chap. 25, sect. 9.

S

Du Sabbath, ou jour du repos.

L'exposition du quatrième commandement, la fin d'iceluy et les trois causes qu'il contient, liv. 2, chap. 8, sect. 28. Il est prouvé par divers passages de l'Ecriture, que la première cause, c'est asçavoir la figure du repos spirituel (c'est-à-dire de nostre sanctification) a eu le principal lieu en ce commandement, liv. 2, chap. 8, sect. 26. Pourquoi c'est que le Seigneur y a assigné le septième jour, liv. 2, chap. 8, sect. 30, 31. Et que ceste partie d'autant qu'elle estoit cérémoniale a esté abolie par la venue de Christ, au mesme lieu. Les deux autres causes conviennent également à tous siècles : c'est asçavoir qu'il y a certains jours assignez pour faire les assemblées ecclésiastiques, et qu'on donne quelque relasche aux serviteurs, liv. 2, chap. 8, sect. 32. Des jours pour faire les assemblées ecclésiastiques à ouyr la Parole de Dieu, et faire les prières publiques où aussi il est parlé de l'observation du jour de Dimanche, liv. 2,

chap. 8, sect. 32, 33. Et qu'il se faut donner garde de superstition en cest endroit, liv. 2, chap. 8, sect. 34.

Des Sacremens.

Que c'est que Sacrement, liv. 4, chap. 14, sect. 1. Pour quelle raison les anciens ont usé de ce mot en telle signification, liv. 4, chap. 44, sect. 2, 43. Qu'il n'y a jamais de Sacrement sans quelque promesse précédente, laquelle le Seigneur scelle par ce moyen, remédiant à nostre ignorance et tardiveté, et puis aussi à nostre infirmité, liv. 4, chap. 44, sect. 3, 5, 6, 42. Que le Sacrement consiste en la parole et au signe extérieur : mais qu'il faut autrement prendre ce mot, Paroles sacramentales : que ne font les Papistes, liv. 4, chap. 44, sect. 4. Que les Sacremens ne laissent point d'estre tesmoignages de la grâce de Dieu, pour tant que les mauvais aussi les reçoivent, qui en acquièrent tousjours plus grieve condamnation, liv. 4, chap. 44, sect. 7. Que les Sacremens servent tellement à confermer nostre foy, que toutesfois cela procède de l'efficace intérieure du saint Esprit, liv. 4, chap. 44, sect. 9, 10, 44. Et qu'on ne met point la vertu es créatures, liv. 4, chap. 44, sect. 12. Réfutation de la doctrine diabolique des escholes de Sorbonne, Que les Sacremens de la nouvelle Loy justifient et conferent grâce, si nous n'y mettons empeschement de péché mortel, liv. 4, chap. 44, sect. 14. La bonne distinction que saint Augustin fait entre Sacrement et la chose du sacrement : par laquelle distinction il est monstré que combien que Dieu es sacremens présente vraiment Christ, les figures toutesfois ne reçoivent rien que le sacrement, c'est-à-dire le signe externe, liv. 4, chap. 44, sect. 15, 46. Qu'il ne faut pas penser qu'il y ait quelque vertu secrète annexée et attachée aux Sacremens, tellement qu'ils nous confèrent d'eux-mesmes les grâces du saint Esprit, liv. 4, chap. 44, sect. 47. Le Seigneur anciennement a présenté aux siens des Sacremens aucunesfois en miracles, et d'autres fois en choses naturelles, où il est parlé de l'arbre de vie, et de l'arc du ciel, liv. 4, chap. 44, sect. 48. Comme

de la part de Dieu les Sacremens nous sont tesmoignages de grâce et de salut : aussi de nostre costé ce sont enseignes de nostre profession, liv. 4, chap. 44, sect. 49. Que les Sacremens de l'Eglise ancienne sous la Loy ont eu le mesme but que les nostres aujourd'huy, asçavoir Christ, lequel toutesfois les nostres présentent plus clairement. Par ainsi ce que les Docteurs de l'eschole disent que ceux-là n'ont que figuré en l'air la grâce de Dieu, et les nostres la donnent présentement, est une doctrine du tout à rejeter, liv. 4, chap. 44, sect. 20, 24, 22, 23. L'exposition de certains passages de l'Ecriture, et aussi des anciens docteurs, par lesquels il pourroit sembler qu'autrement fust, liv. 4, chap. 44, sect. 24, 25, 26.

Des cinq autres cérémonies faususement appelées Sacremens.

Quand parlans de ces cinq cérémonies inventées par les hommes, nous nions que ce soyent Sacremens, nous ne débatons pas du mot, mais de la chose : pource que les Papistes veulent que ce soyent figures visibles de la grâce de Dieu invisible, liv. 4, chap. 49, sect. 4. Il est monstré par plusieurs raisons pourquoy c'est qu'il n'est pas permis aux hommes de faire des Sacremens. Item, qu'il faut distinguer entre les Sacremens et les autres cérémonies, liv. 4, chap. 49, sect. 2. Qu'on ne peut prouver par autorité de l'Eglise ancienne, qu'il y ait sept Sacremens, liv. 4, chap. 49, sect. 3. Combien que l'Eglise ancienne sous la Loy ait eu des Sacremens en plus grand nombre qu'aujourd'huy, toutesfois l'Eglise chrestienne se doit contenter des deux qui sont ordonnez par Christ, et qu'il n'est pas permis aux hommes d'en faire d'autres ou d'adjouster quelque chose à ceux-ci, liv. 4, chap. 48, sect. 20.

De la Sacrificature de Christ, de son Règne, et de l'office de Prophète.

Que pour sçavoir à quelle fin Christ nous a esté envoyé du Père, et que c'est qu'il nous a apporté, il faut considérer trois choses principalement en luy, l'office de Prophète, son Règne et sa Sacrifi-

cature : et qu'à ces trois offices s'estend le nom de Christ ou Oinct, qui luy est attribué : combien qu'il a esté ainsi nommé spécialement pour le regard du Règne. Il est prouvé que combien que Dieu ait tousjours donné des Prophètes et Docteurs à son Eglise, néanmoins tous fidèles ont attendu la plene lumière d'intelligence à la venue du Messias : item, qu'il l'a oinct Prophète pour tout le corps de l'Eglise, afin que la prédication y soit ordinaire, liv. 2, chap. 15, sect. 1, 2. Quant au Règne, qu'il faut premièrement noter que la nature d'iceluy est spirituelle : dont on peut recueillir l'éternité d'iceluy, laquelle il faut considérer en deux sortes. La première s'estend à tout le corps de l'Eglise, l'autre est spéciale à chacun membre : déclaration de l'une et l'autre par tesmoignage de l'Ecriture, liv. 2, chap. 15, sect. 3. Il est déduit que nous ne pouvons autrement comprendre l'utilité du Règne de Christ, qu'en le cognoissant estre spirituel ; et qu'icelle consiste en deux points : c'est asçavoir qu'il nous enrichit de tous biens nécessaires pour le salut éternel de nos âmes : en après, qu'il nous donne force et vertu à l'encontre du diable et de tous ses assauts, par ainsi que Christ règne plus-tost pour nous que pour soy-mesme, et que pourtant non sans cause nous sommes nommez Chrestiens. Au reste que ceste sentence de saint Paul, que Christ au dernier jour rendra le royaume à Dieu son Père, et autres semblables, ne déroguent rien à l'éternité du règne de Christ, liv. 2, chap. 15, sect. 4, 5. De la Sacrificature de Christ : où il est montré que pour en sentir l'efficace et le proufit, il faut commencer par sa mort. Que de là s'ensuyt qu'il est intercesseur à jamais : et qu'à sa requeste et en faveur de luy nous sommes agréables à Dieu : dont s'ensuyt aux fidèles assurance certaine à prier Dieu, et tranquillité paisible de conscience. Finalement, qu'il est tellement Sacrificateur, qu'il nous fait ses compagnons en tel honneur, à ce que les sacrifices de prières et de louange procédans de nous soyent agréables à Dieu, liv. 2, chap. 15, sect. 6.

Des Sacrifices.

La différence entre les Sacrifices de Moyse et la Cène du Seigneur en l'Eglise chrestienne, liv. 4, chap. 18, sect. 12. Que c'est que signifie proprement le mot de Sacrifice : et des diverses espèces de Sacrifices sous la Loy, lesquelles peuvent estre rapportées à deux : c'est que les uns soyent nommez Sacrifices d'action de grâces, les autres Propitiatoires ou d'Expiation, liv. 4, chap. 18, sect. 13. Nous n'avons qu'un Sacrifice propitiatoire, asçavoir la mort de Christ, mais bien plusieurs d'actions de grâces, asçavoir toutes œuvres de charité, prières, louanges, et tout ce que nous faisons appartenant au service de Dieu, liv. 4, chap. 18, sect. 13, 16, 17. Et ceste manière de Sacrifice a journellement lieu en l'Eglise, et en la Cène du Seigneur : et de là tous Chrestiens sont Sacrificateurs, au mesme lieu.

De la sainte Escriture, de la Parole de Dieu, et de l'autorité d'icelle.

Que les hommes ne recognoissent pas bien Dieu pour créateur, et ne sçavent pas par la considération des choses créées le discerner d'avec les faux dieux jusques à ce qu'ils soyent esclairez par la Parole, et que Dieu a tenu cest ordre à enseigner les siens, non-seulement depuis qu'il a esleu les Juifs pour son peuple, mais aussi dès le commencement du monde envers Adam, Noé, et les autres Pères, liv. 4, chap. 6, sect. 1. Que les Pères ont eu la Parole ou par oracles et visions, ou par le ministère d'autres hommes : laquelle ils ont esté bien asseurez estre Parole de Dieu, par laquelle ils ont cognu le vray Dieu créateur et gouverneur de toutes choses : laquelle puis après luy-mesme a voulu estre enregistrée en la Loy et és Prophètes pour tous siècles, liv. 4, chap. 6, sect. 2, 3. Où aussi il est montré qu'à ce que nous ne concevions une cognoissance de Dieu vaine, il est besoin d'adjouster à la contemplation des choses créées la doctrine de la Parole. De ceux qui disent que l'autorité de l'Ecriture dépend du jugement de l'Eglise, et comment nostre cas iroit bien mal si ainsi estoit, liv. 4, chap. 7, sect. 1. Que cest

erreur est suffisamment réfuté par saint Paul, disant que les fidèles sont édifiés sur le fondement des Prophètes et Apostres, liv. 4, chap. 7, sect. 2. En quel sens saint Augustin dit, qu'il ne croiroit pas l'Evangile, si l'autorité de l'Eglise ne l'y esmouvoit : lequel passage tels calomnieux pour confermer leur erreur, liv. 4, chap. 7, sect. 3. Combien qu'il y ait plusieurs autres argumens, qui monstrent, et mesmes font confesser par force aux gens profanes, que l'Ecriture est procédée de Dieu, il n'y a toutesfois que le témoignage intérieur du saint Esprit qui mette vraiment ceste persuasion en nos cœurs, que c'est Dieu qui parle en la Loy, és Prophètes et en l'Evangile : ce qui est confirmé par plusieurs passages d'Isaïe, liv. 4, chap. 7, sect. 4, 5. La dispensation de la sagesse divine si bien ordonnée, la doctrine qui ne sent rien de terrien, un si bon accord qu'il y a en toutes les parties et sur tout le bas style contenant les hauts mystères du Royaume céleste, sont des secondes aides pour établir la certitude de l'Ecriture, liv. 4, chap. 8, sect. 4, 2, 44. Item, l'ancienneté de l'Ecriture, veu que les livres des autres religions sont depuis ceux de Moyse : qui toutesfois ne forge point un Dieu nouveau, mais propose au peuple d'Israël le Dieu des Pères anciens, liv. 4, chap. 8, sect. 3, 4. Ce que Moyse ne cache point, l'infamie de Lévi son prédécesseur, le murmure d'Aaron son frère et Marie sa sœur : item, qu'il n'avance point en haut et en bas ses propres enfans, sont signes qu'il n'y a rien en ses livres inventé par l'homme, liv. 4, chap. 8, sect. 4. Item, tous les miracles advenus tant en la publication de la Loy, qu'en tout le reste du temps, liv. 4, chap. 8, sect. 5. Lesquels les auteurs payens ne pouvans nier, ont calomnié disans que Moyse les avoit faits par art magique, ce qui est réfuté par bonnes et fermes raisons, liv. 4, chap. 8, sect. 6. Item, ce que Moyse parlant en la personne de Jacob assigne la principauté à la lignée de Juda, et prédit la vocation des Gentils (veu que le premier n'est advenu que quatre cens ans après, et l'autre deux mille ans) sont témoignages que c'est Dieu luy-mesme qui

parle és livres de Moyse, liv. 4, chap. 8, sect. 7. Ce qu'Isaïe prédit la captivité des Juifs, et leur retour par le commandement de Cyrus (qui ne nasquit que cent ans après la mort du prophète) : ce que Jérémie, devant que le peuple fust emmené en captivité, lui prescrit le terme de septante ans à demeurer là : ce que Jérémie et Ezéchiel estans eslongnez l'un de l'autre de grande distance de lieux, s'accordent si bien en tous leurs propos : ce que Daniel prédit des choses advenir jusques à six cents ans après, sont bons témoignages pour confermer l'autorité des livres des prophètes, liv. 4, chap. 8, sect. 8. Contre certains profanes moqueurs, qui demandent comment nous sçavons que les livres que nous avons soyent de Moyse et des Prophètes, ou qu'il y ait jamais eu un Moyse, liv. 4, chap. 8, sect. 9. Item, d'où nous sont venues les copies des livres de l'Ecriture, veu qu'Antiochus fait tout brusler, où il est parlé de la puissance admirable de Dieu à les conserver par tant d'aages, entre tant d'ennemis, et de si cruelles persécutions, liv. 4, chap. 8, sect. 40. La simplicité du style des trois Evangélistes contenant des mystères célestes, et celuy de saint Jehan comme tonnant du ciel, une majesté céleste qui reluit és escrits de saint Pierre et saint Paul, ce que saint Mathieu de son banc de changeur, saint Pierre et saint Jehan de leurs nasselles sont appelez à prescher l'Evangile, saint Paul d'adversaire est fait Apostre, sont signes que l'Esprit de Dieu parle par eux, liv. 4, chap. 8, sect. 44. Le consentement de tant de siècles, diverses nations et discordantes de façons, à recevoir l'Ecriture : et la sainteté excellente qui a esté en aucuns doyvent confermer envers nous l'autorité de l'Ecriture, liv. 4, chap. 8, sect. 42. Item, le sang de tant de martyrs qui par un zèle de Dieu ferme et sobre ont souffert la mort pour la confession d'icelle, liv. 4, chap. 8, sect. 43. Contre aucuns fantasques, qui délaissans la lecture et doctrine de l'Ecriture, se vantent d'avoir révélations du saint Esprit, liv. 4, chap. 9, sect. 1, 2. Où aussi est réfutée leur objection, que ce n'est pas raison que

l'Esprit de Dieu auquel toutes choses doyvent estre sujettes, soit assujeti à l'Ecriture. Item, ce qu'ils nous reprochent, que nous nous arrestons trop à la lettre qui occit: où il est monstré que le Seigneur a conjoint ensemble d'un lien mutuel la certitude de son Esprit et de sa Parole, liv. 4, chap. 9, sect. 3. Ainsi que Dieu nous est figuré en la contemplation du ciel, de la terre, et des autres créatures, tel aussi l'Ecriture le nous représente, asçavoir éternel, plein de bonté, clémence, miséricorde, justice, jugement et vérité: et tout à mesme fin, liv. 4, chap. 10, sect. 1, 2. Que c'est qu'il nous faut estimer touchant la puissance de l'Eglise à exposer l'Ecriture, liv. 4, chap. 9, sect. 13. Que les Romanisques abusent faususement de ceste couverture pour confermer leurs erreurs et blasphèmes, liv. 4, chap. 9, sect. 14.

Des Satisfactions des Papistes.

De la Satisfaction, que les Papistes mettent pour le troisième point requis à Pénitence, de ce qu'ils disent que Dieu en pardonnant la coulpe, réserve la punition, et d'autres semblables mensonges qui sont en cest endroit de leur doctrine, qui tombe bas quand on met en avant la rémission gratuite des péchez par le nom de Christ, liv. 3, chap. 4, sect. 25. Réfutation de l'erreur et blasphème des Docteurs scholastiques, que la rémission des péchez et la réconciliation se fait une fois au Baptême: mais que si après le Baptême nous retombons, il nous faut relever par Satisfactions, liv. 3, chap. 4, sect. 26. Que telle doctrine despouille Christ de son honneur, et trouble la paix des consciences, veu que jamais elles ne se pourront asseurer que Dieu leur ait pardonné, liv. 3, chap. 4, sect. 27. Quand en Daniel Nabuchodonosor est admonesté de racheter ses péchez par justice, que cela se rapporte plustost aux hommes qu'à Dieu: et qu'il ne décrit pas la cause pourquoy Dieu pardonne, ains la manière d'une vraie conversion. Autant en est-il de certains autres passages de l'Ecriture, liv. 3, chap. 4, sect. 36. L'exposition de ce

passage de l'Evangile, Que plusieurs péchez avoyent esté remis à la femme, pourtant qu'elle avoit aimé beaucoup: asçavoir que l'amour et charité n'est pas cause de la rémission des péchez, ains en est la probation, liv. 3, chap. 4, sect. 37. Que les anciens Docteurs de l'Eglise parlans des Satisfactions, ne l'ont pas prins au sens que les Papistes: et qu'ils ont entendu que les Repentans satisfaisoyent à l'Eglise, non pas à Dieu, liv. 3, chap. 4, sect. 38, 39.

Des Scandales.

De quels Scandales on se doit garder et lesquels aussi on peut mespriser; que c'est de Scandale qui se donne: item, de Scandale qui se prend, liv. 3, chap. 49, sect. 11. Quelles gens doyvent estre tenues pour infirmes, ausquelles il faut nous garder de donner Scandale: ce qui est déclaré par la doctrine de saint Paul et par exemple, liv. 3, chap. 49, sect. 12. Que ce qui nous est commandé, de prendre garde de ne scandaliser les infirmes, n'a lieu sinon és choses indifférentes: et que pourtant ceux-là abusent de ceste doctrine, qui disent qu'ils vont à la Messe de peur de scandaliser les infirmes, liv. 3, chap. 49, sect. 13.

De la Superstition.

La simplicité des Superstitieux ne les excuse pas, pource que leur aveuglement se trouve meslé de vanité, d'orgueil et de rébellion, liv. 4, chap. 4, sect. 1, 3. La Superstition quand elle veut gratifier à Dieu, s'enveloppe en des folies comme en se jouant, liv. 4, chap. 4, sect. 3. Les Superstitieux n'approchent de Dieu que par force, et d'une crainte servile, liv. 4, chap. 4, sect. 4. Tous ceux qui abbastardissent la religion, jà soit qu'ils suivent le consentement de l'ancienneté, ou la coustume de quelque ville, se révoltent du vray Dieu, liv. 4, chap. 5, sect. 12. La différence entre la religion et Superstition est monstrée par la source des deux mots, liv. 4, chap. 12, sect. 1. Les astuces de Superstition, quand en laissant à Dieu le souverain degré, elle l'environne d'une multitude infinie de petits dieux, liv. 4, chap. 12, sect. 1, 3.

T

Des Tailles et autres Tributs.

Des Tailles, péages, impôts et autres espèces de tributs qui reviennent aux Princes, et comment c'est que les Princes fidèles s'en peuvent aider en bonne conscience, liv. 4, chap. 20, sect. 43.

Des Temples.

Des Temples des Chrestiens à célébrer les assemblées de l'Eglise, liv. 3, chap. 20, sect. 30. Il est montré par l'autorité de l'Eglise ancienne, et raisons de saint Augustin, qu'il n'est nullement bon qu'il y ait aucunes images és Temples des Chrestiens, liv. 4, chap. 44, sect. 43. La prédication de la Parole et les sacremens sont les vives images et n'y en a point d'autres convenables aux Temples des Chrestiens, liv. 4, chap. 44, sect. 7, 43. L'impiété, les vilenies et badineries du Concile de Nice (qui fut fait par le commandement de ceste meschante Proserpine Irène) pour approuver les images és Temples, et l'adoration d'icelles, liv. 4, chap. 44, sect. 44, 45, 46. De l'ornement des Temples en l'Eglise ancienne, liv. 4, chap. 4, sect. 8, et chap. 5, sect. 48.

Des Tentations.

Des diverses espèces de Tentations et en quel sens il est dit que Dieu nous tente, liv. 3, chap. 20, sect. 46.

Du vieil et nouveau Testament.

De la similitude du vieil et nouveau Testament : où il est montré que c'est tout une mesme alliance en substance et vérité : et que la diversité est seulement en l'ordre d'estre dispensée. Que la similitude consiste en trois articles principalement, liv. 2, chap. 40, sect. 4, 2. Le premier, Que le vieil Testament n'a point arresté les Pères en une félicité terrienne, mais tendoit principalement à la vie avenir ; ce qui est montré de saint Paul, quand il dit que sous iceluy sont contenues les promesses de l'Evangile, liv. 2, chap. 40, sect. 3. Ce qui est aussi prouvé par la Loy et les Prophètes : premièrement en considérant ces paroles de l'alliance, Je suis vostre Dieu, liv. 2, chap.

40, sect. 7, 8. Item, Je seray le Dieu de vostre semence après vous, liv. 2, chap. 40, sect. 9. En après aussi par la vie des saints Pères, asçavoir Adam, Abel, Noé, au mesme, sect. 40. Abraham, au mesme, sect. 44. Isaac, Jacob, au mesme, sect. 42, 43, 44. Item, par plusieurs passages de David, liv. 2, chap. 40, sect. 45, 46, 47, 48. Item, de Job, au mesme, sect. 49. Item, en général des autres Prophètes qui sont depuis venus, liv. 2, chap. 40, sect. 20. Mais nommément Ezéchiel, au mesme, sect. 24. Isaïe et Daniel, liv. 2, chap. 40, sect. 22. Finalement est faite la conclusion de cest article : où derrochef sont amenez aucuns tesmoignages du nouveau Testament, liv. 2, chap. 40, sect. 23.

Le second article, Que l'ancienne alliance n'a pas esté fondée sur les mérites des hommes, ains sur la seule miséricorde gratuite de Dieu, liv. 2, chap. 40, sect. 2, 4.

Le troisième, Que donc l'alliance des Pères avec Dieu consistoit par la cognoissance de Christ Médiateur, au mesme lieu. Que les Israélites sous la Loy ont esté égaux au peuple chrestien, mesmes en la signification des Sacremens, liv. 2, chap. 40, sect. 5, 6. Quatre différences du vieil Testament d'avec le nouveau : auxquelles on en peut encores adjouster une cinquième.

La première, que Dieu anciennement pour entretenir son peuple en l'espérance de l'héritage céleste, auquel il les appelloit, le leur faisoit contempler et comme gouter sous des bénéfices terriens : mais maintenant il eslève nos entendemens tout droict à la méditation de la vie éternelle sans ces exercices inférieurs, liv. 2, chap. 44, sect. 4. Que pour ceste cause l'Eglise ancienne est comparée à un héritier qui est encores petit enfant, liv. 2, chap. 44, sect. 2. Que c'est aussi la raison pourquoy les saints Pères ont plus estimé ceste vie présente et les bénédictions d'icelle, que nous ne devons faire aujourd'huy, liv. 2, chap. 44, sect. 3.

La seconde différence est és figures, esquelles l'ancien Testament monstroît une ombre et image des biens spirituels, en lieu que le nouveau nous en propose

la vérité présente et comme le corps. La raison pourquoy le Seigneur a tenu cest ordre. Item, la définition du vieil Testament, liv. 2, chap. 44, sect. 4. Que pourtant il est dit que les Juifs ont esté conduits à Christ par la doctrine puérile de la Loy, avant qu'il fust manifesté en chair, liv. 2, chap. 44, sect. 5. Ce qui a eu lieu mesmes aux plus excellens Prophètes, et douez de grâces singulières du saint Esprit, liv. 2, chap. 44, sect. 6.

La troisième différence est prinse du 34 de Jérémie, et 2 Cor. 3. Que l'ancien Testament est une doctrine littéraire : le nouveau, doctrine spirituelle : l'ancien est mortel, le nouveau est instrument de vie, etc., liv. 2, chap. 44, sect. 7, 8.

La quatrième, Que l'Escriture appelle l'ancien Testament, Alliance de servitude, pource qu'il engendre crainte aux cœurs des hommes : le nouveau, de liberté, pource qu'il les confirme en seureté et fiance. Les trois dernières différences sont comparaisons entre la Loy et l'Evangile : la première comprend les promesses mesmes faites devant la Loy, Que les Pères sous la Loy et l'ancien Testament ont tellement vescu, qu'ils ne s'y sont point arrestez, ains ont tousjours aspiré au nouveau, et mesmes y ont participé de vraye affection de cœur, liv. 2, chap. 44, sect. 9, 10.

La cinquième, Que devant la venue de Christ le Seigneur avoit mis à part une nation en laquelle il teinst enclose l'alliance de grâce, laissant ce pendant comme en arrière les autres peuples. Ainsi la vocation des Gentils est une marque notable de l'excellence du nouveau Testament par-dessus l'ancien. Et a esté une chose si incroyable, qu'elle a esté comme nouvelle aux Apostres, mesmes estans desjà exercitez en la lecture des Prophètes, et ayans receu le saint Esprit, liv. 2, chap. 44, sect. 44, 42. La conclusion des différences entre le vieil et le nouveau Testament : et response à diverses objections d'aucuns, qui allèguent pour une grande absurdité, la diversité du gouvernement de l'Eglise, la diverse façon d'enseigner, le changement des cérémonies : où est monstré qu'en ceste diversité reluit la constance de

Dieu : et qu'il n'a rien fait que justement, sagement, et en miséricorde, quand il a autrement gouverné son Eglise estant en enfance, que maintenant qu'elle est venue en aage : item, quand devant l'advenement de Christ il a tenu enclose en un peuple la manifestation de sa grâce, laquelle il a depuis espandue sur toutes nations, liv. 2, chap. 44, sect. 43, 44.

Des Traditions.

Que puis que Dieu voulant prescrire la reigle de vraye justice a rapporté tous les points d'icelle à sa volonté, dont il appert que toutes les bonnes œuvres que les hommes inventent à leur fantasie, ne sont de nulle estime devant Dieu, mais que le service légitime de Dieu consiste seulement en obéissance, et que c'est l'origine, la mère et la gardienne de toutes vertus, liv. 2, chap. 8, sect. 5. Des Traditions humaines, c'est-à-dire des ordonnances touchant le service de Dieu faites par les hommes outre sa Parole : de l'impiété et nécessaire observation d'icelles, liv. 4, chap. 40, sect. 4, 2, 5, 6, 7, 8. Des ordonnances papales (qu'on appelle traditions ecclésiastiques) lesquelles contiennent en partie les cérémonies, en partie concernent (comme ils disent) la discipline. L'impiété de l'une et l'autre espèce : qu'on établit en icelles le service de Dieu, et elles astreignent les consciences d'une rigueur extrême, liv. 4, chap. 40, sect. 9. Et pour icelles le commandement de Dieu est mesprisé, liv. 4, chap. 40, sect. 10. La vraye marque des Traditions humaines, lesquelles l'Eglise doit rejeter et tous fidèles reprouver, liv. 4, chap. 40, sect. 16. Réfutation de la couleur que prennent aucuns pour maintenir les Traditions papales, disans qu'elles sont de Dieu, pource que l'Eglise ne peut errer et est gouvernée par le saint Esprit, liv. 4, chap. 40, sect. 47. Que c'est une pure tromperie, de rapporter aux Apostres l'origine des Traditions, desquelles par cy-devant l'Eglise a esté opprimée, liv. 4, chap. 40, sect. 48, 49, 20. Que c'est à tort qu'aucuns pour excuser la tyrannie des Traditions papales, allèguent l'exemple des Apostres, qui défendoyent aux Gentils de

manger des choses sacrifiées aux idoles, de la chair de la beste estouffée, et du sang, liv. 4, chap. 40, sect. 21, 22. C'est ravir à Dieu son royaume, quand on le veut servir par loix d'inventions humaines : et est monstre par tesmoignages et exemples de l'Ecriture, que ç'a toujours esté devant Dieu un crime bien énorme, liv. 4, chap. 40, sect. 23, 24. Que le fait de Menoha, père de Sanson, lequel estant homme privé a offert sacrifice à Dieu, ou de Samuel qui a sacrifié en Ramatha ne sert de rien pour maintenir les inventions humaines au service de Dieu, liv. 4, chap. 40, sect. 25. Ne semblablement ce que Christ veut qu'on porte les charges importables que les Scribes et Pharisiens imposoyent, liv. 4, chap. 40, sect. 22. Des constitutions de l'Eglise saintes et utiles, et du but d'icelles, liv. 4, chap. 40, sect. 4. Des constitutions ecclésiastiques qu'on doit tenir pour saintes, pource qu'elles servent à honnesteté en l'Eglise, ou à y conserver bon ordre et paix, liv. 4, chap. 40, sect. 27, 28, 29. Et qu'il faut bien adviser celles qui sont vraiment telles, afin de ne se mesprendre, liv. 4, chap. 40, sect. 30. Que le devoir du peuple chrestien est de les observer : item, de quels erreurs il se faut garder en cest endroict, et comment la liberté des consciences ne laisse pas de demeurer toujours en son entier, liv. 4, chap. 40, sect. 31, 32.

De la Trinité.

Qu'en l'essence de Dieu une et simple nous avons à considérer distinctement trois personnes, ou (comme les Grecs disent) hypostases, liv. 4, chap. 43, sect. 1. Réfutation de ceux qui en ceste matière condamnent et rejettent le mot de Personne, comme estant nouveau, liv. 4, chap. 43, sect. 3, 4, 5. Que les saints Docteurs ont esté contraints d'inventer de nouveaux mots pour maintenir la vérité de Dieu à l'encontre des calomnieux, qui estans malins et rusez taschoient de la renverser par leurs tergiversations, comme contre Arrius le nom de Consubstantiel, contre Sabellius le mot de trois Personnes ou Propriétez, liv. 4,

chap. 43, sect. 4, 46. Des diverses opinions de saint Hiérosme, Hilaire, et Augustin quant à l'usage de ces mots, liv. 4, chap. 43, sect. 5. Que c'est que nous entendons par le mot de Personnes, en traittant de la Trinité, liv. 4, chap. 43, sect. 6. De l'erreur de Servet en l'usage de ce mot, liv. 4, chap. 43, sect. 22. Que selon que Dieu à l'advénement de son Fils unique s'est plus clairement manifesté, aussi les trois personnes ont esté alors mieux cognues, liv. 4, chap. 43, sect. 46. Les tesmoignages de l'Ecriture qui monstrent la distinction entre le Père et la Parole, item, entre la Parole et le saint Esprit, liv. 4, chap. 43, sect. 47. Et que là le Père est distingué d'avec la Parole et l'Esprit, et l'Esprit d'avec les deux tant par observation de l'ordre, que des choses qui sont proprement attribuées à l'un ou à l'autre, liv. 4, chap. 43, sect. 48. Que ceste distinction des personnes ne contrevient point à l'unité de Dieu, liv. 4, chap. 43, sect. 49. Où aussi il est monstre en quel sens les anciens Docteurs ont dit que le Père est le commencement du Fils, et que toutesfois le Fils a son essence de soy-mesme. Un brief recueil de ce qu'il nous faut croire de l'essence unique de Dieu et des trois personnes, liv. 4, chap. 43, sect. 20. Et qu'il nous faut en cest endroict sur tous autres points de la doctrine, estre sobres et modestes, tellement que nos pensées ou nos langues ne s'avancent point plus loing que les limites de la Parole de Dieu ne s'estendent, liv. 4, chap. 43, sect. 24. Réfutation des reserves de Servet sur ce point de doctrine, liv. 4, chap. 43, sect. 22. Réfutation de l'erreur de certains autres brouillons, Que le Père estant proprement seul vray Dieu, s'est formé son Fils et son Esprit, et a fait descouler sa divinité en eux, liv. 4, chap. 43, sect. 23. Et qu'ils prennent une maxime fausse, asçavoir que toutes fois et quantes que l'Ecriture met le nom de Dieu simplement, il se rapporte au Père seulement, liv. 4, chap. 43, sect. 24. Item, en ce qu'ils imaginent trois, desquels chacun ait une partie de l'essence divine, liv. 4, chap. 43, sect. 25. Response à ce qu'ils objec-

tent, Que si Christ estoit vraiment Dieu, il seroit mal nommé Fils de Dieu, liv. 4, chap. 43, sect. 26. L'exposition de plusieurs passages d'Irénée, qu'ils amènent pour confermer leur erreur : où ce saint docteur dit que le Père de nostre Seigneur Jésus-Christ est le vray Dieu d'Israël, liv. 4, chap. 43, sect. 27. Item, de certains passages qu'ils allèguent de Tertullian, liv. 4, chap. 43, sect. 28. Que Justin Martyr, saint Hilaire et Augustin font contre tels brouillons, et conferment ce point de nostre doctrine, liv. 4, chap. 43, sect. 29. Que le Fils est consubstantiel avec le Père, liv. 4, chap. 8, sect. 46.

U

De l'Unction des Papistes.

Quelle est l'administration de l'Unction dernière des Papistes, et en quels mots elle se fait : et qu'on ne la peut maintenir par le passage de saint Jaques, ou par l'exemple des Apostres, liv. 4, chap. 49, sect. 48. Veu que le don de guairison donné jadis aux Apostres a de long temps cessé d'estre en l'Eglise, liv. 4, chap. 49, sect. 49, 20. Et quand bien il y seroit encores, que toutesfois il y a grande différence entre la sainte cérémonie des Apostres, et l'observation des Papistes pleine d'impiété, quand ils conjurent l'huile, et luy attribuent ce qui appartient au saint Esprit, liv. 4, chap. 49, sect. 24.

V

De la Vie de l'homme chrestien.

La Loy monstre la façon de bien reigler nostre vie : ce qu'aussi on trouvera par-ci par-là en divers passages de l'Ecriture estre enseigné : et avec quelque ordre et méthode, combien qu'elle n'y soit si exquise et affectée qu'és livres des Philosophes, liv. 3, chap. 6, sect. 4. L'ordre que tient yci l'Ecriture consiste en deux points : elle imprime en nos cœurs l'amour de justice : et puis nous donne certaine reigle pour suyvre justice. Quant au premier, elle le fait par divers argumens et raisons, liv. 3, chap. 6, sect. 2. Et que les fondemens

qu'elle prend en cest endroict sont beaucoup meilleurs qu'on n'en sçauroit trouver en tous les livres des Philosophes, liv. 3, chap. 6, sect. 3. Contre ceux qui prétendent la cognoissance de Christ, combien que leur vie et mœurs ne montrent point qu'ils soyent Chrestiens, liv. 3, chap. 6, sect. 4. Combien qu'il seroit à désirer que nous fussions tous parfaits, que néantmoins il ne faut pas laisser de recognoistre pour Chrestiens plusieurs mesmes qui n'ont encores guères avancé. Item, qu'il nous faut tousjours efforcer, et ne perdre pas courage pourtant si nous ne proufitions qu'un petit, liv. 3, chap. 6, sect. 5. Toutes les parties de bien reigler nostre vie comprises en un passage de saint Paul : la considération de la grâce de Dieu, renoncement d'impiété et des desirs mondains. Sobriété, justice et piété (qui signifie une vraye sainteté) l'espérance de l'immortalité bien heureuse, liv. 3, chap. 7, sect. 3.

De la Vie à venir.

Que Dieu par diverses afflictions nous duit à mespriser la vie présente, afin que nous désirions à bon escient celle qui est à venir, liv. 3, chap. 9, sect. 4, 2, 4. Que le mespris de la vie présente lequel est requis de nous doit estre tel, que ce ne soit pas pour la hayr ne pour estre ingrats envers Dieu, veu que ceste vie mesme est aux fidèles un tesmoignage de sa bonté paternelle, liv. 3, chap. 9, sect. 3. Remonstrance à ceux qui ont trop grand' horreur de la mort que plustost les Chrestiens doyvent désirer ce jour-là qui mettra fin à leurs misères quasi continuelles, et les remplira d'une vraye joye, liv. 3, chap. 9, sect. 5, 6. De l'excellence incompréhensible de la félicité éternelle (qui est le but de la résurrection) de laquelle il nous faut journellement gouter et savourer la douceur en ce monde. Mais toutesfois qu'il nous faut donner garde de curiosité, qui engendre les questions frivoles et nuisibles, et mesmes des spéculations mortelles. Item, que la mesure de gloire au ciel ne sera pas égale en tous les enfans de Dieu, liv. 3, chap. 25, sect. 40, 44.

Où aussi est respondu à plusieurs questions qu'aucuns font touchant l'estat des enbas de Dieu après la résurrection. En quel sens la vie éternelle est nommée *Loyr des œuvres*, liv. 3, chap. 48, sect. 2, 4.

De la Vie présente et de ses aides.

Que l'Escriture nous monstre à tenir une bonne mesure pour user droictement des biens de ceste vie, liv. 3, chap. 40, sect. 4, 5. Qu'il faut en cecy se donner garde de deux vices : c'est asçavoir qu'en usant de trop grande austérité, nous ne lions les consciences plus que ne permet la Parole de Dieu : et aussi que sous couleur de la liberté nous ne laschions la bride à l'intempérance des hommes, liv. 3, chap. 40, sect. 1, 3. Que Dieu et és vestemens et és viandes n'a pas voulu prouvoir à nostre nécessité seulement mais aussi à nostre récréation, liv. 3, chap. 40, sect. 2. Qu'il est fort nécessaire que chacun de nous en tous les actes de sa vie regarde à sa vocation, afin de ne rien attenter témérairement, ou en doute de conscience, liv. 3, chap. 40, sect. 6. Que Dieu ne desdaigne pas de prouvoir aux nécessitez mesmes de nostre corps terrien. Item, en quel sens c'est que nous luy demandons nostre pain quotidien, liv. 3, chap. 40, sect. 44.

De la Vocation.

De la Vocation intérieure, c'est-à-dire qui est avec efficace, laquelle est un témoignage certain de l'élection, et dépend de la seule miséricorde gratuite de Dieu, liv. 3, chap. 24, sect. 1, 2. Contre aucuns qui en la prédestination font l'homme compaignon de Dieu : item, contre ceux qui suspendent de la foy l'élection, liv. 3, chap. 24, sect. 3. Qu'il nous faut chercher la certitude de nostre élection en la Parole, et en la Vocation de Dieu : et nous donner garde de vouloir entrer au conseil éternel de Dieu, liv. 3, chap. 24, sect. 4. Le Père nous a esleus en son Christ seulement : arrêtons-nous doncques en luy seul pour contempler la fermeté de nostre élection, liv. 3, chap. 24, sect. 5. Voire tellement que de là nous concevions une assurance certaine de

persévérer jusques en la fin, liv. 3, chap. 24, sect. 6, 7, 8, 9. De deux espèces de Vocation à salut : l'une qui est universelle, asçavoir par la prédication externe : l'autre spéciale, par l'illumination intérieure du saint Esprit, liv. 3, chap. 24, sect. 8. Que les esleus devant leur Vocation ne diffèrent en rien d'avec les autres : et est prouvé par divers exemples et tesmoignages de l'Escriture, que c'est une fausse imagination ce que disent aucuns, que dès la nativité les esleus ont je ne sçay quelle semence d'élection enracinée en leurs cœurs, liv. 3, chap. 24, sect. 10, 44. Il est traité bien au long, Que comme le Seigneur par la vertu de sa Vocation conduit ses esleus au salut, auquel il les avoit préordonnez en son conseil éternel : aussi d'autre part il a ses jugemens sur les réprouvez, par lesquels il exécute ce qu'il a déterminé d'en faire, et donne voye à sa prédestination, liv. 3, chap. 24, sect. 42, 43, 44.

Des Vœus.

Des Vœus qui se font outre la Parole de Dieu expresse, asçavoir en quelle estime on les doit avoir : et si un homme chrestien en peut faire quelqu'un tel ; et s'il en a fait combien il est obligé, liv. 4, chap. 43, sect. 1, 6. Qu'il y a trois choses à observer és Vœus. Premièrement qui est celui auquel le Vœu s'adresse, asçavoir Dieu qui prend plaisir à obéissance, liv. 4, chap. 43, sect. 2. Secondement, qui nous sommes nous qui vouons : afin que nous mesurons nos forces, et que nous regardions nostre Vocation, et que nous ne mesprisions point la liberté que Dieu nous a donnée, liv. 4, chap. 43, sect. 3. Tiercement, de quelle intention c'est que nous vouons, liv. 4, chap. 43, sect. 4. Du Vœu que les Prestres, Moines, et Nonnains font de ne se point marier, liv. 4, chap. 43, sect. 3, 47, 48, 49. Quatre fins auxquelles se doyvent rapporter tous nos Vœus, desquelles les deux appartiennent au temps passé, les deux autres au temps à venir, liv. 4, chap. 43, sect. 4, 5. D'un Vœu qui est commun entre les fideles, lequel a esté fait pour nous au Baptisme, liv. 4, chap. 43, sect. 6. De la témérité et superstition qui a

esté au monde à faire des Vœus, liv. 3, chap. 43, sect. 4, 7.

De la Volonté de l'homme.

Asçavoir-mon si la Volonté de l'homme est en tout et par tout vicieuse et corrompue, tellement qu'elle n'engendre que mal, ou si elle a encores quelque liberté. A ce propos est exposé un mot commun prins des philosophes anciens, Que toutes choses naturellement appètent le bien : et est monsté que de là ne se peut prouver que la Volonté de l'homme soit en liberté, liv. 2, chap. 2, sect. 26. Que la faculté de l'âme est non-seulement nulle, mais du tout imbécille pour aspirer au bien volontairement. Et que si tout l'homme est détenu en la servitude de péché, il est nécessaire que la Volonté soit estreinte et enserrée de liens très-fermes, ce qui est prouvé par tesmoignages de l'Ecriture et de saint Augustin, liv. 2, chap. 2, sect. 27. Il est prouvé par saint Augustin et saint Bernard, que l'homme par sa cheute n'a pas perdu sa Volonté, mais saine Volonté, en sorte qu'elle ne se peut aucunement remuer à bien, tant s'en faut qu'elle s'y applique, mais nécessairement est tirée ou menée à mal, combien que ce ne soit pas par contrainte, ains volontairement; item, est bien au long monstée la différence entre Contrainte et Nécessité, liv. 2, chap. 3, sect. 5. Veu que c'est le Seigneur qui commence et parfait le bien en nos cœurs, veu qu'il besongne en nous le vouloir (c'est-à-dire la bonne Volonté) veu qu'il crée un cœur nouveau, veu qu'il oste le cœur de pierre et donne un cœur de chair : il s'ensuyt bien que la Volonté de l'homme est du tout corrompue et n'a rien de bien, liv. 2, chap. 3, sect. 6. Il est prouvé par raison et divers tesmoignages de

l'Ecriture, que Dieu œuvre la bonne Volonté és siens, non-seulement en les préparant ou convertissant pour le commencement (en sorte que puis après d'elle-mesme elle face quelque bien) mais pource que c'est de luy seul et de sa grâce que la Volonté est incitée à aimer le bien, inclinée à le désirer, et esmeue à le chercher et s'y adonner : d'avantage, que ceste amour, désir, et effort ne défailent point, mais durent jusques à leur effect : finalement, que l'homme poursuyt le bien et y persévère jusques à la fin, liv. 2, chap. 3, sect. 7, 8, 9. Et pourtant, que ce qu'on a imaginé et enseigné par longues années est faux, asçavoir que Dieu esmeut tellement nostre Volonté, qu'il est après en nostre élection d'obtempérer à son mouvement ou résister : item, telles autres sentences ce qui est prouvé par autorité de l'Ecriture et de saint Augustin, liv. 2, chap. 3, sect. 40, 41, 42, 43, 44. Que mesmes és actions lesquelles de soy nesont ne bonnes ne mauvaises, et appartiennent plustost à la vie terrienne que spirituelle, la Volonté de l'homme n'est pas libre, mais que par un mouvement spécial de Dieu les hommes sont inclinez à douceur, miséricorde, courroux, frayeur, et autres affections diverses, toutes fois et quantes qu'il veut donner voye à sa providence, comme il est monsté par l'Ecriture, par l'expérience qu'on en voit journellement, et par tesmoignages de saint Augustin, liv. 2, chap. 4, sect. 6, 7.

De la Volonté de Dieu.

De la Volonté de Dieu secrette et cachée, item, d'une autre qui nous appelle à une obéissance volontaire, liv. 3, chap. 20, sect. 43; chap. 24, sect. 47.

AUGUSTIN MARLORAT,
AUX LECTEURS FIDÈLES QUI AIMENT LE SEIGNEUR JÉSUS,
ET DÉSIRENT PROUFITER EN LA LECTURE DE CE LIVRE,
SALUT.

Tous ceux qui liront les deux Indices suyvens, et spécialement le second, se pourroyent esmerveiller de ce qu'après tant d'éditions, et reveues du présent livre, je me suis finalement adonné à recueillir tous les passages de l'Ecriture, qui y sont alléguez et exposez pour la plus part, veu que s'il y avoit quelque utilité qu'on en peust recueillir, cela se devoit faire plustost, et spécialement depuis trois ans, quand l'auteur dudict livre, y mit tellement la main, qu'outre plusieurs bonnes choses qu'il y a adjoustées, la disposition des matières qui y sont contenues, est sortie de ses mains en sa perfection, tellement qu'en quatre livres divisez en chapitres, et iceux en diverses sections, il a non moins heureusement que familièrement compris tous les points de la religion chrestienne. Et certes je confesse qu'il eust esté trèsbon, si dés ce temps-là quelqu'un se fust employé fidèlement et songneusement, après le recueil desdits passages. Ce que dés lors j'avoie proposé de faire par le conseil de l'imprimeur, mais d'autant que ma vocation me pousoit ailleurs, voire comme on achevoit le livre reveu et autrement disposé qu'au paravant, mon entreprinse fut rompue ou pour le moins différée. Car depuis que le livre a esté imprimé tant en latin qu'en françois, et mis en vente quasi par tout, voyant que nul ne prenoit la peine de revoir et recueillir les passages de l'Ecriture, pour en faire une bonne et ample table, considérant aussi l'utilité que tous ceux qui traitent la sainte Ecriture en pourroyent rapporter : je ne me suis peu contenir que je ne m'y employasse de tout mon pouvoir, et selon le loisir que j'ay peu avoir en ces temps si divers et confus. Mais afin que tout fust plus certain et correct, je ne me suis pas fié aux quottations mises en la marge, et imprimées par ci-devant, car ayant tout veu et conféré, j'ay trouvé qu'il y en avoit beaucoup de fausses, plusieurs omises, et aucunes n'estans mises en leur lieu, comme il est facile aux correcteurs, qui ne sont versez és saintes Ecritures de prendre l'un pour l'autre. Parquoy ayant le tout restitué le mieux qu'il m'a esté possible, et adjousté ce qu'on avoit laissé..... j'ay recueilli et puis mis par ordre selon les livres du Vieil et Nouveau Testament les passages de l'Ecriture..... Il faut aussi qu'on entende que les versets qui sont mis au long en l'Indice, ne sont pas entièrement alléguez, encores moins exposez en l'*Institution* : mais seulement une partie, et toutesfois ce n'est point sans cause que nous les avons mis entiers pour la plus

part. Car il advient souvent qu'en divers lieux des *Institutions* certains passages sont alléguez et prins de quelques parties d'un mesme verset. Et pource qu'il eust falu user de redites en marquant les lieux et les nombres pour les trouver, ce qui eust peu ennuyer le Lecteur, j'ay mieux aimé mettre le verset tout entier et de suite, que le diviser en plusieurs parties, et user de répétitions superflues. Quant à l'utilité que les Lecteurs pourront rapporter de ce mien labeur, outre ce que l'expérience m'a enseigné par semblables Indices que j'ay faits pour mon estude et exercice sur les dites *Institutions* par ci-devant imprimées, je peu asseurer pour le moins ceux qui ne sont encores beaucoup exercez à traiter les saintes Escri- tures, et qui ont bonne volonté de s'employer au service de l'Eglise, et mesmes ceux qui y travaillent journellement, qu'ils trouveront yci grande ouverture pour bien seurement et dextrement exposer les escrits tant des Prophètes que des Apostres, et accomoder les passages yci alléguez et autres semblables à leur vray but, qui est l'édification del'Eglise..... Quant à la version que j'ay suyvie, j'espère que les Lecteurs ne trouveront estrange, si je me suis plustost arresté au propre texte, ainsi qu'il est en la Bible, qu'à ce que Maistre Jehan Calvin met dedans son *Institution*. Car comme il est homme excellent et de grande lecture, ainsi que toutes ses œuvres tes- moignent assez combien l'Ecriture sainte luy est familière, il n'a pas tousjours les Livres ouverts quand il escrit (comme aussi il n'est jà besoin) pour mettre de mot à mot ce qu'il amaine tant du Vieil que du Nouveau Testament. Il suffit que le sens y est si bien gardé, et la propriété des mots si songneusement observée, que nul n'y peut rien calomnier ou reprendre, s'il ne prend plaisir à blasmer ce qu'il seroit bien empesché de pouvoir imi- ter mesmes de bien loing..... Au reste, puis qu'ainsi est que nous avons en ce Livre tous les points de la religion chrestienne amplement et fidèlement exposez, et que par ce moyen nous pouvons aisément réfuter les fausses opinions des adversaires, quiconque apportera en la lecture d'iceluy une docilité et droicte affection d'y proufiter, il ne faut point douter qu'il n'y trouve non-seulement de quoy contenter son esprit, mais aussi ample ma- tière pour édifier les autres, et asseurer tellement leurs consciences qu'elles ne seront aisément esbranlées pour chose qui adviene, estans asseurez que leur foy est appuyée sur le fondement des Apostres et Prophètes, lesquels ont parlé et escrit estans poussez par l'Esprit de Dieu, lequel veut que sa Parole qu'il a tant chère et précieuse, soit leue, ouye, traittée et receue en toute crainte et révérence, sans y rien adjouster du nostre ou retrancher, de peur que n'en soyons reprins et trouvés menteurs. Parquoy cheminans en toute simplicité et crainte du Seigneur, lisons ces choses tant utiles et né- cessaires, et croissons journellement en la grâce et cognoissance de nostre Seigneur et Sauveur JÉSUS-CHRIST, seul Chef et Docteur de l'Eglise : Auquel soit gloire maintenant et jusqu'au jour d'éternité, Amen.

Ce premier jour de May M. D. LXII.

INDICE PREMIER

DES MATIÈRES CONTENUES EN CE PRÉSENT LIVRE.

Le premier nombre démontre le livre, le second le chapitre, le troisième la section.

A

Abraham père des fidèles, 3. 40. 44.
Abraham justifié par la seule foy, 3. 44. 43.
Abraham a mené une vie pleine de misères, 2. 40. 44.
Acaïus Evesque d'Amide, 4. 4. 8.
Accroissement de foy est nécessaire, 4. 14. 7.
Action de grâces due à un seul Dieu, 2. 8. 16.
Action de grâces nécessaire aux fidèles, 3. 20. 28.
Acception de l'homme est double envers Dieu, 3. 47. 4.
Achab et sa pénitence, 3. 3. 25. — 3. 20. 15.
Acolytes et leurs offices, 4. 4. 9. — 4. 19. 22.
Adam comment trébusché, 2. 4. 4.
Adam est trébusché par la providence de Dieu, 3. 23. 8.
Adam second, voyez *Christ*.
Administration des Sacremens est une partie du ministère Ecclésiastique, 4. 45. 20.
Adoration due à un seul Dieu, 2. 8. 16.
Advenement de Christ en jugement, 2. 16. 17.
Adultère défendu, 2. 8. 44.
Afflictions envoyées de Dieu, 1. 17. 8.

Afflictions sont nécessaires aux fidèles, 3. 8. 4.
Afflictions sont utiles en diverses sortes, 3. 4. 32, 33, 34. — 3. 8. 2, 3.
Afflictions doyvent tousjours estre considérées avec leur fin, 3. 9. 4.
Afflictions des bons sont différentes d'avec celles des meschans, 3. 4. 32. — 3. 8. 4.
Afflictions des meschans sont maudites, 3. 4. 32, 33.
Anciens et leur office, 4. 12. 2.
Antechrist et son siège en l'Eglise, 4. 2. 12.
Apollinaire ancien hérétique, 2. 16. 12.
Apostres qui proprement, 4. 3. 4, 5.
Apostres ont parlé et escrit estans poussez par l'Esprit de Dieu, 4. 8. 9.
Apostres comment sont plus grans que Jehan-Baptiste, 2. 9. 5.
Apostres et leur but en leurs escrits, 4. 20. 12.
Apostres sont bien différens d'avec ceux qui se disent leurs successeurs, 4. 8. 9.
Appétit de vengeance défendu, 2. 8. 57. — 4. 20. 20.
Appétit de vengeance en Sanson, 3. 20. 45.
Arbitre, voyez *Frac-arbitre*.
Archidiares et leur commencement en l'Eglise, 4. 4. 5.

- Archevesques en l'Eglise, et leur institution, 4. 4. 4.
- Aristocratie ordonnée de Dieu entre les Israélites, 4. 20. 8.
- Aristote philosophe, 4. 5. 5. — 4. 45. 7. — 2. 2. 3, 23.
- Arrius hérétique réfuté, 4. 43. 4, 46.
- Arts mécaniques sont de Dieu, 2. 2. 46.
- Ascension de Jésus-Christ au ciel, 2. 46. 44.
- Astrologie et son usage, 4. 5. 5.
- Allégories qui sont hors propos doyvent estre laissées, 3. 5. 49. — 3. 4. 4.
- Ambroise et sa magnanimité, 4. 42. 7.
- Ame et sa définition, 4. 45. 6.
- l'Ame est d'une essence immortelle, 4. 45. 2, 6.
- Ame a deux parties, 4. 45. 7.
- Ames créées de Dieu, 4. 45. 5.
- Ames sont immortelles, 4. 45. 2. — 2. 40. 9.
- Anabaptistes et leurs erreurs, 2. 8. 26. — 2. 40. 4, 7. — 3. 3. 2, 44. — 4. 4. 43. — 4. 42. 42. — 4. 45. 46. — 4. 46. 4. — 4. 20. 2.
- Anathème que signifie, 4. 42. 40.
- Anges créés de Dieu, 4. 44. 3, 4.
- Anges créés à la semblance de Dieu, 4. 45. 3.
- Anges sont esprits de nature essentielle, 4. 44. 9.
- Anges pourquoy ainsi appelez, 4. 44. 5.
- Anges pourquoy appelez armées ou exercites, là mesme.
- Anges sont quelquesfois appelez dieux, là mesme.
- Anges pourquoy sont appelez vertus, là mesme.
- Anges ne doyvent estre adorez, 4. 44. 44.
- Anges ordonnez pour le salut des fidèles, 4. 44. 7.
- Anges ont Christ pour chef, 3. 22. 4.
- Anges mauvais et leur cheute, 4. 44. 46.
- Anges et leur office, 4. 44. 6, 42. — 3. 20. 23.
- Anges et leurs noms divers, 4. 44. 8.
- Anselme, 2. 2. 4.
- Anthropomorphites, 4. 47. 23, 25.
- Assurance des fidèles, 3. 24. 7.
- Assemblée au nom de Christ, 4. 9. 2.
- Assemblées Ecclésiastiques nécessaires. 2. 8. 32. — 4. 4. 5.
- Assiette de Christ à la dextre du Père, 2. 46. 45.
- Authorité des conciles, 4. 8. 40, 44. — 4. 9. 44.
- B**
- Babil des Egyptiens, 4. 8. 4.
- Baptême et sa signification, 4. 45. 4.
- Baptême institué par Jésus-Christ, 4. 46. 27.
- Baptême sacrement de pénitence, 4. 45. 4.
- Baptême avec ses cérémonies, 4. 45. 49.
- Baptême mis au lieu de la Circoncision, 4. 44. 24. — 4. 46. 6.
- Baptême en quoy est différent d'avec la Circoncision. 4. 44. 24. — 4. 46. 3.
- Baptême comment nécessaire, 4. 46. 26.
- Baptême doit estre estimé selon la dignité de celuy qui l'administre, 4. 45. 46.
- Baptême apporte trois choses à la foy chrestienne, 4. 45. 4.
- Baptême de Jehan et des Apostres est un, 2. 9. 5.
- Baptême des petis enfans prouvé et maintenu par la sainte Escriture, 4. 46. 4.
- Baptisez en la papauté ne doyvent estre rebaptisez, 4. 45. 46.
- Basile, 4. 44. 20. — 4. 46. 8.
- Bénédiction de Dieu est de grande efficace, 3. 7. 8, 9.
- Bénéfices à qui donnez en la Papauté, 4. 5. 6.
- Béringarius, 4. 47. 42.
- le souverain Bien de l'homme, 3. 25. 2.
- le souverain Bien selon Platon, 4. 2. 3.
- Biens ecclésiastiques comment estoyent anciennement distribuez, 4. 4. 6.
- Biens terriens, et leur usage, 3. 40. 4.
- Bons meslez parmi les mauvais, 3. 24. 7. — 4. 4. 7, 8, 43.
- Bonté de Dieu est l'object de la foy, 3. 3. 49.
- But de tous les fidèles, 2. 40. 44. — 3. 25. 2.
- C**
- Calligula hardi contempteur de la Divinité, 4. 3. 2.
- Cardinaux comment eslevez en l'Eglise, 4. 7. 30.
- Cassius et son tribunal, 4. 20. 40.

- Catéchiser en l'Eglise, 4. 19. 43.
 Cathariens, 4. 1. 43.
 Caton, 3. 10. 4.
 Causes de nostre salut sont quatre, 3. 11. 17, 21.
 Célestins hérétiques réfutez, 2. 1. 5. — 3. 23. 5.
 Célibat, 2. 8. 4. — 4. 12. 26. — 4. 13. 18.
 Cène du Seigneur comment instituée, 4. 17. 1, 20.
 Cène du Seigneur gist en deux choses, 4. 17. 11, 14.
 Cène du Seigneur, et son usage, 3. 25. 8.
 Cène du Seigneur donnée anciennement aux petis enfans, 4. 16. 30.
 Cène du Seigneur profanée en la papauté, 4. 18. 1.
 Cérémonies abolies par la venue de Jésus-Christ, 4. 14. 25.
 Cérémonies séparées de Jésus-Christ sont inutiles, 4. 14. 25.
 Chair guerroye contre l'Esprit, 3. 20. 17, 18.
 Chanoines quels en la papauté, 4. 5. 10.
 Chant introduit en l'Eglise, 3. 20. 32.
 Chapelains en l'Eglise papale, 4. 5. 10.
 Charité engendrée de la foy, 3. 2. 41.
 Cheute d'Adam, 2. 1. 4.
 Chrétiens et leur resverie touchant le règne de Christ, 3. 25. 5.
 Christ est Dieu éternel, 1. 13. 7. — 2. 14. 2.
 Christ est Dieu et homme, 2. 12. 2.
 Christ a deux natures, 2. 14. 1.
 Christ pourquoy nommé Jésus, 2. 16. 1.
 Christ appelé second Adam, 4. 15. 4. — 2. 12. 7.
 Christ advocat, 3. 20. 17.
 Christ appelé Ange, 4. 13. 10. — 4. 14. 5, 9.
 Christ vray et seul auteur des miracles, 4. 13. 13.
 Christ auteur de vie, 2. 17. 1.
 Christ chef de toute l'Eglise, 4. 6. 9.
 Christ chef des hommes et des Anges, 2. 12. 1. — 3. 22. 1.
 Christ seule viande de nos âmes, 4. 17. 1.
 Christ seul docteur et maistre de l'Eglise, 4. 3. 3. — 4. 8. 7, 8.
 Christ fils de David, 2. 13. 3.
 Christ fils de Dieu naturel, 2. 14. 5.
 Christ fin de la Loy, 1. 6. 2. — 2. 6. 1. — 2. 7. 2.
 Christ frère de tous les fidèles, 2. 12. 2.
 Christ seul fondement de l'Eglise, 3. 15. 5.
 Christ pour faire office de Médiateur devoit prendre chair humaine, 2. 12. 1, 4.
 Christ est l'image de Dieu trèsparfaite, 4. 15. 4.
 Christ juge de tout le monde, 2. 16. 17.
 Christ est la matière ou substance de tous les Sacremens, 4. 14. 16. — 4. 17. 11.
 Christ seul Médiateur entre Dieu et l'homme, 1. 14. 12. — 2. 6. 2, 3. — 2. 12. 1. — 2. 16. 16. — 2. 17. 1, 4. — 3. 20. 17. — 4. 12. 25.
 Christ est le vray objet du baptisme, 4. 15. 6.
 Christ est le pain de vie, et comment, 4. 17. 5.
 Christ Prophète, Roy et Sacrificateur, 2. 15. 1.
 Christ est le vray miroir de nostre election, 3. 24. 5.
 Christ Sacrificateur, 2. 12. 4. — 2. 15. 6. — 4. 18. 2. — 4. 19. 28.
 Christ seul sauveur de tous les esleus, 3. 24. 6.
 Christ soleil de justice, 2. 10. 20. — 3. 25. 1. — 4. 8. 7.
 Christ Esprit de la Loy, 2. 7. 2.
 Christ baptisé ayant environ trente ans, 4. 16. 29.
 Christ sujet à diverses afflictions, 3. 8. 1.
 Christ manifesté en l'Evangile, 2. 9. 1.
 Christ exempt de tout péché, 2. 13. 4. — 2. 16. 5.
 Christ nous a acquis la grâce de Dieu et la vie éternelle, 2. 17. 1.
 Christ doit estre cherché au ciel, 4. 17. 29.
 Christ a prins vrayement la substance de nostre chair, 2. 13. 1.
 Christ assis à la dextre de Dieu le Père, 2. 14. 3.
 Christ seul suffit à tous les fidèles, 2. 16. 19.
 Christ viendra en jugement, 2. 16. 17.
 Christ a une chair vivifiante, 4. 17. 9.
 Christ en mourant nous a vivifiés, 2. 16. 5.
 Christ descendu aux enfers, 2. 16. 8, 9.
 Christ a jurné quarante jours, et pourquoy, 4. 12. 20.
 Christ a prins nos infirmités sans péché, 2. 16. 12.

- Christ a une parfaite et entière Justice, 3. 44. 42.
- Christ et son mérite, 2. 17. 4.
- Christ et ses miracles, 1. 43. 43.
- Christ a effacé nos péchez par son obéissance, 2. 16. 5.
- Christ et son office, 2. 6. 2. — 2. 12. 4. — 2. 15. 4. — 3. 12. 7.
- Christ a une puissance infinie, 2. 15. 5. — 2. 16. 16.
- Christ a un règne éternel, 2. 15. 3. — 3. 25. 5.
- Christ a un règne spirituel, 2. 15. 3, 4. — 4. 5. 17. — 4. 17. 48. — 4. 20. 4, 12, 13.
- Christ ressuscité des morts, 2. 16. 43.
- Christ a vaincu Satan, 4. 14. 48.
- Christ communique quelquesfois son Nom à l'Eglise, 4. 17. 22.
- Chrestiens appelez fidèles, 2. 15. 5.
- Chrestiens de nom seulement, 3. 6. 4.
- Circoncision en quoy est différente du Baptesme, 4. 44. 21. — 4. 46. 3.
- Clefs du royaume des cieux, 4. 2. 40. — 4. 6. 4. — 4. 14. 4.
- Clercs qui anciennement appelez, 4. 4. 9.
- Clercs et leur immunité, 4. 44. 45.
- Clercs tonsurez, 4. 49. 26, 27.
- Cœurs des hommes sont en la main de Dieu, 4. 48. 4, 2.
- Cognoissance de Dieu est imprimée es entendemens des hommes, 1. 3. 4.
- Cognoissance de Jésus-Christ, 3. 2. 6.
- Cognoissance de l'homme est nécessaire, 1. 4. 4.
- Cognoissance de l'homme est double, 4. 45. 4.
- Cognoissance de la vie céleste imprimée en l'esprit de l'homme, 4. 45. 6.
- Combat continuel des fidèles, 1. 44. 43, 45, 48. — 3. 3. 40. — 3. 20. 46. — 4. 45. 44, 42.
- Combat du diable avec les hommes, 4. 44. 48.
- Commandemens de Dieu ne doivent estre mesurez selon les facultez de l'homme, 2. 5. 4, 6.
- Commandemens de la Loy comment doyvent estre considérez, 2. 8. 8.
- Commandemens de Dieu ne peuvent estre parfaitement observez des hommes, 2. 5. 4, 6.
- Commandemens ont trois espèces, 2. 5. 6, 8.
- Communication des propriétés, 2. 44. 4.
- Communion des Saints, 4. 4. 3.
- Comparaison entre Jésus-Christ et Moyse, 2. 44. 4.
- Comparaison entre la vraie Eglise et bastarde, 4. 2. 4.
- Conciles répugnans l'un à l'autre, 4. 9. 9.
- Conciles et leur autorité, 4. 8. 40, 41. — 4. 9. 4.
- Concupiscence est condamnée, 2. 8. 49.
- Concupiscence est péché devant Dieu, 3. 3. 42, 43.
- Concupiscence aux régénerez, 3. 3. 40.
- Confession du péché est nécessaire, 3. 3. 47.
- Confession du péché est en diverses sortes, 3. 20. 9.
- Confession auriculaire et son fondement, 3. 4. 4, 5.
- Confession a deux espèces, 3. 4. 42.
- Confirmation des papistes, 4. 49. 4.
- Conjecture morale est contraire à la foy, 3. 2. 38.
- Conjonction entre Dieu et les fidèles, 2. 8. 48.
- Conscience que signifie, 3. 49. 5. — 4. 40. 3.
- Consolation pour les fidèles, 1. 46. 3. — 1. 47. 44, 42. — 2. 8. 24. — 2. 46. 5, 17. — 3. 8. 7. — 3. 9. 6. — 3. 45. 8. — 3. 20. 54. — 3. 25. 4. — 4. 4. 3.
- Constantin et sa donation, 4. 44. 42.
- Constitutions ecclésiastiques ont deux espèces, 4. 40. 29.
- Contention en l'Eglise touchant le tiltre d'Evesque universel, 4. 7. 4.
- Contention pour le Baptesme des petis enfans, 4. 46. 32.
- Contenance que signifie, 4. 43. 47.
- Contenance est un singulier don de Dieu, 2. 8. 42.
- Conversion quelle se trouve es Sacrements, 4. 47. 44, 45.
- Cornille Centenier pourquoy a esté baptisé, 4. 45. 45.
- Cornille illuminé et régénéré avant qu'il eust ouy l'Evangile par la bouche de saint Pierre, 3. 24. 40.
- Cornille et sa foy, 3. 2. 32.

- le Corps est aussi consacré à Dieu, 3. 25. 7.
 le Corps de Jésus-Christ est fini, 4. 17. 26.
 le Corps de Jésus-Christ appelé temple, 2. 14. 4.
 le Corps de Jésus-Christ est mangé en la Cène, et comment, 4. 17. 5.
 la Culpé et la peine sont remises ensemble, 3. 4. 29.
 Courtisans flatteurs sont dangereux, 4. 20. 32.
 Crainte de Dieu est le commencement de sagesse, 3. 3. 7.
 Crainte de Dieu se trouve és fidèles seulement, 2. 3. 4.
 Crainte de Dieu quelle aux réprouvez, 3. 2. 27. — 4. 10. 23.
 Crainte du Seigneur, 3. 2. 26.
 Crainte des fidèles, 3. 2. 21, 22.
 Cratès Thébéen, 3. 10. 1.
 Croix de Christ est un char de triomphe, 2. 16. 6.
 Croix, voyez *Affliction*.
 Croire l'Eglise, et non en l'Eglise, 4. 1. 2.
 Curiosité doit estre évitée, 1. 4. 4. — 1. 14. 1, 4, 7, 8, 16. — 1. 15. 8. — 2. 1. 10. — 2. 12. 5. — 2. 16. 18. — 2. 17. 6. — 3. 20. 24. — 3. 21. 1, 2. — 3. 25. 6, 10.
- D**
- David figure et image de Christ, 3. 20. 25.
 Degrez de régénération, 4. 16. 31.
 Denis, de la Hiérarchie céleste, 1. 14. 4.
 Descente de Jésus-Christ aux enfers, 2. 16. 8, 9.
 Désobéissance est le commencement de la ruine du genre humain, 2. 1. 4.
 Détraction condamnée, 2. 8. 47.
 Diable comment mauvais, 2. 3. 5.
 Diables sont esprits esemclels, 4. 14. 19.
 Diaconesses en l'Eglise, 4. 13. 19.
 Diacres sont en deux espèces, 4. 3. 9.
 Diacres en l'Eglise et leur office, 4. 3. 9.
 Diacres quels en la papauté, 4. 5. 15. — 1. 19. 32.
 Dieu est un, 1. 10. 3. — 2. 8. 16.
 Dieu n'est point accepteur de personnes, 3. 23. 10.
 Dieu est source et fontaine de tous biens, 1. 2. 1.
 Dieu n'est point auteur de péché, 1. 14. 16. — 1. 18, 4. — 2. 4. 2.
 Dieu seul cognoist les cœurs, 2. 8. 23. — 3. 2. 16. — 3. 4. 9.
 Dieu seul créateur de toutes choses, 1. 14. 3.
 Dieu est le docteur des fidèles, 3. 2. 6.
 Dieu est juge de tout le monde, 1. 16. 6.
 Dieu est législateur spirituel, 2. 8. 6.
 Dieu est Loy à soy-mesme, 3. 23. 2.
 Dieu est tout-puissant, 1. 16. 2, 3.
 Dieu est l'époux de l'Eglise, 2. 8. 18.
 Dieu est de nature libéral, 3. 20. 26.
 Dieu est Roy éternel, 3. 20. 42.
 Dieu est tousjours semblable à soy, 1. 4. 2, 3. — 2. 11. 13.
 Dieu se rend aucunement visible en la personne de Jésus-Christ, 2. 9. 1.
 Dieu a fait le monde en six jours, et pourquoy, 1. 14. 22.
 Dieu ne doit estre représenté par chose visible, 1. 14. 1.
 Dieu est au ciel, et comment, 3. 20. 40.
 Dieu peut estre cognu en deux sortes, 1. 2. 1.
 Dieu est d'une essence simple et infinie, 1. 13. 2.
 Dieu a fait alliance avec les Pères et avec nous, mais en diverses sortes, 2. 10. 2.
 Dieu ne s'appaise point par une pénitence feinte, 3. 3. 25.
 Dieu aveugle et endurecit les meschans, et comment, 2. 4. 3.
 Dieu besongne és cœurs des hommes, et comment, 2. 4. 1.
 Dieu besongne en deux sortes és esleus, 2. 5. 5.
 Dieu donne sa grâce aux esleus seulement, 2. 2. 6. — 2. 3. 14.
 Dieu enrichit les hommes par sa bénédiction, 3. 7. 8, 9.
 Dieu espand sa miséricorde sur toutes créatures, 1. 5. 5.
 Dieu gouverne tout par sa providence, 1. 16. 1.
 Dieu monstre son ire grande envers les réprouvez, 3. 25, 42.
 Dieu prévient les hommes par sa bonté gratuite, 3. 14. 5. — 3. 24. 2.
 Dieu regarde plustost le cœur que l'œuvre, 3. 14. 8. — 3. 20. 34.
 Dieu se sert des meschans, et comment, 1. 18. 1.

- Dieu supporte les siens en diverses manières, 3. 15. 4. — 3. 19. 5. — 3. 20. 12, 19. — 4. 17. 14.
- Dieu veut quelquesfois que sa Parole soit annoncée aux réprouvez, 3. 24. 13.
- Différence entre Dieu et les hommes, 2. 8. 6. — 2. 10. 9.
- Différence entre le juste et l'injuste, 3. 14. 2.
- Différence entre la Loy et l'Evangile, 2. 9. 2, 3, 4.
- Différence entre nécessité et contrainte, 2. 3. 5.
- Différence entre les pasteurs et docteurs, 4. 3. 4.
- Différence entre les pères et les fidèles sous le Nouveau Testament, 2. 7. 16. — 2. 9. 1, 2, 4. — 2. 10. 5. — 4. 10. 14. — 4. 14. 23.
- Différence entre vraie religion et superstition, 1. 12. 1.
- Différence entre les Sacremens de la Loy ancienne et nouvelle, 4. 14. 23, 26.
- Différence entre schismatiques et hérétiques, 4. 2. 5.
- Différence du Vieil et Nouveau Testament, 2. 11. 1.
- Dignité et excellence de l'homme, 4. 15. 3, 4.
- Dignité des fidèles, voyez *Fidèles et leur dignité*.
- Discipline ecclésiastique, 4. 12. 1.
- Discipline ecclésiastique doit estre modérée, 4. 1. 29.
- Discipline ecclésiastique, et ses parties, 4. 12. 22.
- Discipline des Lacédémoniens fort austère, 4. 13. 8.
- Dispute controuvée entre saint Pierre, et Simon magicien, 4. 6. 15.
- Dissimulation d'aucuns est taxée, 3. 19. 13.
- Distinction de la foy formée et non formée, 3. 2. 8.
- Distinction de latrie et dulia, 1. 11. 11. — 1. 12. 2.
- Distinction scholastique de trois sortes de liberté, 2. 2. 5.
- Distinction scholastique de la nécessité, 1. 16. 9.
- Distinction de la peine et de la coulpe, 3. 4. 29.
- Distinction ridicule du péché mortel et véniel, 2. 8. 58. — 3. 4. 28.
- Distinction entre Sacrement et la chose du Sacrement, 4. 14. 15.
- Docteurs sont nécessaires en l'Eglise, 4. 3. 4.
- Doctrine de Moyse et son but, 1. 8. 3.
- Doctrine de Jésus-Christ est l'âme de l'Eglise, 4. 12. 1.
- Doctrine de la foy est corrompue en la papauté, 4. 8. 1.
- Doctrine de repentance a esté corrompue par les Sophistes, 3. 4. 1.
- Donation de Constantin, 4. 11. 12.
- Donatistes réfutez, 4. 1. 13.
- Donatistes fort austères, 4. 12. 12.
- Dulia et latrie, 1. 11. 11. — 1. 12. 2. — 2. 2. 5.
- E**
- Ecclésiastique auteur incertain, 2. 5. 18.
- Edification nécessaire aux fidèles, 4. 1. 12. — 4. 8. 1.
- Egyptiens et leur babil ridicule, 1. 8. 4.
- Eglise vraie, 4. 1. 1.
- Eglise vraie est bien autre que celle qui est bastarde, 4. 2. 1.
- Eglise et ses vraies marques, 4. 1. 9, 10.
- Eglise doit estre considérée en deux sortes, 4. 1. 7.
- Eglise et son lieu, 4. 1. 9.
- Eglise a sa jurisdiction, 4. 11. 1.
- Eglise et sa perfection, 4. 8. 12.
- Eglise et sa perpétuité, 2. 15. 3.
- l'Eglise a tousjours esté au monde, 4. 1. 17.
- Eglise catholique ou universelle, 4. 1. 2.
- Eglise sainte et comment, 4. 1. 13, 17. — 4. 8. 12.
- Eglise est le Royaume de Christ, 4. 2. 4.
- Eglise se nomme quelquesfois du nom de Christ, 4. 17. 22.
- Eglise et sa condition avant que la papauté fust, 4. 4. 1, 2.
- Eglise papale, 4. 2. 2.
- Eglise romaine, et son autorité, 4. 6. 16.
- l'Eglise peut bien faillir, 4. 8. 13.
- l'Eglise comment doit estre édifiée, 4. 8. 1.
- l'Eglise a la doctrine de Jésus-Christ pour âme, 4. 12. 1.

- l'Eglise a une trèsgrande autorité, 4. 1. 10.
 Eglise est tousjours conservée du Seigneur, 2. 15. 3.
 Eglise et sa discipline, 4. 1. 29.
 Eglise et son fondement, 1. 7. 2. — 4. 2. 1.
 l'Eglise a sa puissance sujette à la Parole du Seigneur, 4. 8. 4.
 Election de Dieu est éternelle, 3. 21. 1.
 Election est gratuite, 3. 22. 1.
 Election est le fondement de l'Eglise, 4. 1. 2.
 Election confirmée et établie par la vocation, 3. 24. 1.
 Election et sa fermeté. 3. 24. 4.
 Election a pour son but la sainteté de vie, 3. 23. 12.
 Elévation des mains aux prières, 3. 20. 16.
 Elias et son jusne, 4. 12. 20.
 Endurcissement des meschans et son origine, 3. 24. 44.
 les petits Enfans apportent leur damnation dès le ventre de la mère, 4. 15. 10.
 les petits Enfans sont régénerez de Dieu, 1. 16. 17.
 les petits Enfans doivent estre baptisez, 1. 16. 4.
 Enfans prennent le nom de leur pères, 2. 13. 3.
 Enfans et leur devoir envers leurs pères et mères, 2. 8. 35, 36.
 Enemis doyvent estre aimez, 2. 8. 56.
 l'Entendement et la volonté sont les deux parties de l'âme, 1. 15. 7.
 Epicurus et son opinion touchant la Divinité, 1. 2. 2.
 Epicuriens sont tousjours en grand nombre, 1. 16. 4.
 Epiphanius, 4. 9. 9. — 4. 15. 24.
 Erreurs souvent meslez parui la foy, 3. 2. 31.
 Esaü et sa repentance, 3. 3. 25.
 Echelle de Jacob, 4. 14. 12.
 l'Ecriture meine les hommes en la connaissance de Dieu, 4. 6. 1.
 l'Ecriture parle en deux sortes de l'Eglise, 4. 1. 7.
 l'Ecriture a son autorité du saint Esprit, 1. 7. 1.
 l'Ecriture est simple, mais de grande efficace, 1. 8. 1.
 l'Ecriture est de grande utilité, 1. 9. 1.
 Esleus seuls sont capables de la grâce de Dieu, 2. 2. 6.
 Esleus seuls croient vraiment, 1. 7. 5. — 3. 2. 11. — 3. 24. 2.
 Esleus seuls craignent Dieu, 2. 3. 4.
 Esleus seuls ne peuvent périr, 3. 24. 6, 7.
 Esleus seuls persévèrent en la foy, 3. 24. 6.
 Esleus diffèrent bien d'avec les réprouvez, 3. 2. 27. — 3. 4. 32. — 3. 8. 6. — 3. 9. 6. — 3. 13. 3. — 3. 20. 16, 29. — 3. 24. 16. — 3. 25. 9.
 Espérance pour foy, 3. 2. 43.
 Espérance conjointe avec la foy, 3. 2. 42.
 Espérance s'estend mesmes outre la mort, 3. 24. 7.
 Espérance à cause des biens que Dieu nous a faits au paravant, 3. 2. 31.
 Espérance et sa nature, 3. 25. 1.
 le saint Esprit est Dieu éternel. 1. 13. 14.
 le saint Esprit est docteur intérieur, 3. 1. 4.
 le saint Esprit n'habite point és meschans, 2. 2. 16.
 le saint Esprit et ses tiltres, 3. 1. 3.
 le saint Esprit et son office, 3. 2. 36.
 le saint Esprit et son œuvre, 4. 14. 8, 9.
 Estre justifié devant Dieu, 3. 11. 2. — 3. 17. 12.
 Estre livré à Satan, 4. 12. 5.
 Eunuque et sa piété, 3. 2. 32.
 Eusèbe, 1. 14. 6. — 4. 6. 14. — 4. 7. 26.
 Eutiches hérétique, 2. 14. 4, 8. — 4. 17. 30.
 Evangélistes et leur charge, 4. 3. 4.
 Evangile pour une claire manifestation du secret de Christ, 2. 9. 2.
 Evangile se presche quelquesfois aux réprouvez, 3. 24. 1.
 Evangile diffère d'avec la Loy, 2. 9. 2, 3, 4.
 Evangile et la somme d'iceluy, 3. 3. 1, 9.
 Evangile regarde la foy, 3. 11. 17.
 Evesques, Anciens, Pasteurs et Ministres, signifient quelquesfois une mesme chose, 4. 3. 8.
 Evesques, quels doyvent estre esleus, 4. 3. 12.

Examen que font les vicaires des Evesques, 4. 5. 5.
 Excommunication diffère d'avec Anathème, 4. 12. 10.
 Excommunication a trois fins, 4. 12. 5.
 Exhortations sont utiles et nécessaires aux fidèles, 2. 7. 12.
 Exhortations à jusnes et prières, 4. 12. 14.
 Exhortations, et leur usage, 2. 5. 5.
 Exorcistes de la papauté, 4. 19. 24.
 Exupérius, Evesque de Tholose, 4. 5. 18.

F

Facétie et plaisanterie condamnée, 2. 8. 48.
 Fanatiques et leurs révélations ridicules, 1. 9. 1.
 les Femmes sont comprises sous les hommes és généalogies, 2. 13. 3.
 les Femmes ne peuvent administrer le Baptême, 4. 15. 20.
 Fiance due à un seul Dieu, 2. 8. 16.
 Fidèles appelez justes, et comment, 4. 15. 40.
 Fidèles enfans de Dieu, 4. 17. 2.
 Fidèles pécheurs en ce monde, 3. 3. 11, 12.
 Fidèles appelez Sacrificateurs, 2. 15. 6.
 Fidèles enseignez de Dieu, 3. 2. 6.
 Fidèles distraits en cogitations diverses, 3. 2. 18.
 Fidèles sont participans de la mort et résurrection de Jésus-Christ, et comment, 3. 3. 9.
 Fidèles mettent quelquesfois en avant leur innocence et intégrité, 3. 14. 18, 19.
 Fidèles sont nommez Chrestiens, et pourquoy, 2. 15. 5.
 Fidèles ont la guerre continuelle, 1. 14. 13, 15, 18. — 3. 3. 10. — 3. 20. 46. — 4. 15. 11, 12.
 Fidèles et leurs afflictions, 3. 4. 32. — 3. 8. 4.
 Fidèles et leur but, 2. 10. 11. — 3. 25. 2.
 Fidèles et leur condition, 2. 15. 4. — 3. 8. 4. — 3. 9. 6.
 Fidèles et leur crainte, 3. 2. 21, 22.
 Fidèles et leurs désirs, 4. 13. 4.
 Fidèles et leur dignité, 1. 14. 2. — 2. 16. 16. — 4. 17. 2.

Fidèles et leur félicité, 2. 15. 4. — 3. 25. 10.
 Fidèles et leur force, 2. 5. 5.
 Fidèles et leur perfection, 3. 17. 15.
 Fidèles et leurs sacrifices, 4. 18. 4, 16.
 Fidèles tousjours assurez, 3. 24. 7.
 Fidèles victorieux contre Satan, 1. 14. 18.
 Fin de chaque commandement doit estre considérée, 2. 8. 8, 9.
 Fin de nostre régénération, 1. 15. 4. — 3. 3. 19.
 Flatteurs des Princes sont moult dangereux, 4. 20. 1, 32.
 Fondement de l'Eglise, 1. 7. 2. — 4. 2. 4.
 Fondement de la foy est promesse de Dieu gratuite, 3. 2. 29.
 Fortune, voix des Payens, 1. 16. 8.
 Fortune n'a nulle puissance, 1. 16. 4, 4. — 3. 7. 10.
 Foy a diverses significations, 3. 2. 13.
 Foy se prend quelquesfois pour espérance, 3. 2. 43.
 Foy pour confiance, 3. 2. 15.
 Foy pour puissance de faire miracle, 3. 2. 9.
 Foy vraye, 1. 7. 5. — 3. 2. 6, 7, 11
 Foy et sa nature, 3. 13. 4.
 Foy a pour son fondement la promesse de Dieu, 3. 2. 29.
 Foy est un don de Dieu, 1. 7. 5. — 2. 3. 8. — 3. 1. 4. — 3. 2. 34.
 Foy vient de l'élection, 3. 22. 10.
 Foy accompagne la doctrine, 3. 2. 6.
 Foy n'est point sans intelligence, 3. 2. 3.
 Foy conjointe avec espérance, 3. 2. 42.
 Foy doit estre certaine et assurée, 3. 2. 39.
 Foy est appelée œuvre, et comment, 3. 2. 35.
 Foy est la mère d'invocation, 3. 20. 1.
 Foy est la racine de tous biens, 4. 13. 20.
 Foy engendre pénitence, 3. 3. 1.
 Foy seule justifie, 3. 11. 19. — 3. 17. 10.
 Foy régénère les hommes, 3. 3. 1.
 Foy des réprouvez, 3. 2. 10, 11.
 Foy de Simon Magicien, 3. 2. 10.
 Foy des Sophistes enveloppée, 3. 2. 2.
 Foy et son object, 3. 3. 19.
 Foy formée et non formée selon les Sophistes, 3. 2. 8.
 Franc arbitre de l'homme avant la cheute, 1. 15. 8.

Franc arbitre de l'homme, 1. 15. 8. — 2.
2. 1.

G

Galien, 1. 5. 2.
Garnisons par les citez, 4. 20. 12.
Gentils, et leur vocation, 2. 11. 12.
Gloire des fidèles après ceste vie, 3. 25.
10.
Gloire des fidèles en ce monde, 2. 15. 4.
— 3. 13. 1.
Gouverneurs de l'Eglise, 4. 3. 8.
Grâce de Dieu est franche, 3. 21. 6. —
3. 22. 1.
Grégoire septième, et sa finesse, 4. 11.
13.
Grégoire et son opinion des images, 4.
11. 5.
Grégoire Nazienzien, 1. 43. 17. — 4.
9. 11.
Guerres comment légitimes, 4. 20. 11.

H

Hérétiques différent d'avec les Schisma-
tiques, 4. 2. 5.
Hiérarchie de la papauté, 4. 5. 13.
Hildebrand qui est Grégoire septième, 4.
11. 13.
Homère, 1. 17. 3. — 2. 2. 17.
Homicide défendu, 2. 8. 39.
Homme et sa création, 1. 15. 1. — 2. 1.
10. — 2. 3. 44. — 2. 5. 18.
Homme est comme un petit monde, 1.
5. 3.
Homme et son excellence, 1. 15. 3, 4.
les Hommes sont sujets à dangers infinis
en ce monde, 4. 17. 10.
Honesteté doit estre gardée en l'Eglise,
4. 10. 29.
Honneur deu aux supérieurs, 2. 8. 15.
Honneur se prend en diverses significa-
tions, 2. 8. 35.
trois espèces d'Honneur, 2. 8. 36,
Horace, 1. 11. 4.
Hussiers, quels en l'Eglise ancienne, 4.
1. 9.
Humilité nécessaire aux fidèles. 2. 2.
4, 11.
Hypocrisie enracinée en l'homme, 1. 4. 2.
Hypocrites et leur nature, 1. 4. 4.
Hypocrites et leurs prières abominables
devant Dieu, 3. 20. 29.

I

Idolâtrie est condamnée, 1. 11. 1. — 2.
8. 16, 17.
Idolâtrie et son origine, 1. 5. 11. — 1.
11. 8.
Ignace, 1. 13. 29.
Ignorance n'est pas seul péché, 2. 2. 22.
Image de Dieu en l'homme, 1. 15. 3. —
2. 12. 6.
Images quelles sont licites ou non, 1.
11. 12.
Immunité et exemption que le Clergé s'est
attribuée, 4. 5. 15.
Imposition des mains en l'élection des
Pasteurs, 4. 3. 16.
Imposition des mains si c'est Sacrement,
4. 14. 20.
Indulgences adjoustées aux satisfactions,
3. 5. 4.
Indulgences et leur origine, 3. 5. 5.
Infidélité est la racine de tous maux, 2.
1. 4.
Intelligence conjointe avec la foy, 3.
2. 3.
Intentions bonnes, 2. 2. 25.
Intercessions des Saints, et leur ori-
gine, 3. 20. 21.
Invocation vient de la foy. Là mesme.
Invocation due à un seul Dieu, 2. 8. 16.
Ire de Dieu trèsgrande envers les ré-
prouvez, 3. 25. 12.
Irénee, 1. 13. 27. — 2. 6. 4. — 2. 14.
7. — 4. 7, 7.
Isaac et sa condition selon le monde, 2.
10. 12.
Isaac et son péché, 3. 2. 31.

J

Jacob patron d'une vie misérable en ap-
parence, 2. 10. 12.
Jehan-Baptiste et son ministère, 4. 15. 7.
Jehan-Baptiste et son office, 2. 9. 5.
Jehan-Baptiste moyen entre la Loy et
l'Evangile, 2. 9. 5.
Jehan-Baptiste héraut de l'Evangile. Là
mesme.
Jehan-Baptiste estoit Elie, et comment.
Là mesme.
Jephthé et son vœu, 4. 13. 3.
saint Jérôme est taxé, 1. 13. 5.
Jésuites, 3. 3. 2.

Josèphe, 1. 8. 4. — 2. 8. 12.
 Jour du Dimanche au lieu du Sabbat, 2. 8. 33.
 Jours ne doivent estre observez par superstition, 2. 8. 31.
 Judas esleu par Jésus-Christ, et comment, 3. 24. 9.
 Judas a communiqué en la Cène de Christ, et comment, 4. 17. 34.
 Jugemens de Dieu en deux sortes. 3. 4. 34.
 Jugemens comment légitimes, 4. 20. 18.
 Juifs sont les premiers nais en la famille de Dieu, 4. 16. 14.
 Jurement est une espèce du service de Dieu, 2. 8. 23.
 Juremens particuliers s'ils sont licites ou non, 2. 8. 27.
 Juremens et leurs formes usitées en l'Escriture, 2. 8. 24.
 Jurisdiction est double en l'homme, 3. 19. 15.
 Jurisdiction ecclésiastique à qui appartient, 4. 7. 5. — 4. 11. 1.
 Jurisdiction en l'Eglise, 4. 11. 1.
 Jusne et sa définition, 4. 12. 18.
 Jusne saint et légitime a trois fins, 4. 12. 15.
 Jusne et son usage, 3. 3. 17.
 Jusne quand est nécessaire, 4. 12. 14.
 Jusne de Moyse, 4. 12. 20.
 Jusne d'Elie. Là mesme.
 Jusne de Jésus-Christ. Là mesme.
 Jusnes des papistes, 4. 12. 21.
 Justice de Christ est parfaite, 3. 14. 12.
 Justice des œuvres ne se peut recueillir du loyer, 3. 18. 1.
 Justice partiale controuvée par les Sophistes, 3. 14. 13.
 Justin Martyr, 1. 10. 3.
 Juvénal, 1. 11. 3.

L

Lacédémoniens et leur discipline, 4. 13. 8.
 Lactance, 1. 4. 3. — 1. 11. 6.
 Laïcs ne peuvent baptiser, 4. 15. 20.
 Larrecin défendu, 2. 8. 45.
 Larrecin se commet en diverses sortes. Là mesme.
 Latrie et Dulie, 1. 11. 11. — 1. 12. 2.
 Lever la prière, 3. 20. 5.
 Liberté chrestienne est spirituelle, 3. 19. 9.

Liberté chrestienne consiste en trois choses, 3. 19. 2.
 Liberté du peuple en l'élection des Evesques, 4. 4. 11.
 Loy et le sommaire d'icelle, 2. 8. 11.
 Loy de Dieu divisée par Moyse en trois parties, 4. 20. 14.
 Loy morale consiste en deux parties, 4. 20. 15.
 Loy et son usage, 1. 12. 1. — 2. 7. 1.
 Loy de Moyse conservée miraculeusement, 1. 8. 9.
 Loy pourquoy a esté publiée, 1. 6. 2.
 Loy comment abolie, 2. 7. 14.
 Loy spirituelle, 2. 8. 6.
 Loy est impossible à observer, à cause de l'infirmité de la chair, 2. 5. 6, 7. — 2. 7. 4, 5.
 Loy et son office, 2. 7. 6. — 3. 19. 2. — 4. 15. 12.
 Loix civiles peuvent estre establies par les hommes, 4. 20. 15.
 Loix politiques sont les nerfs trèsforts de la république, 4. 20. 14.
 Loyer promis aux fideles, 3. 18. 1.

M

Macédoniens hérétiques sont réfutez, 1. 13. 16.
 Magistrat et sa dignité, 4. 20. 24.
 Magistrat et son office, 2. 8. 36. — 4. 20. 9.
 Magistrat doit estre obéy, 4. 20. 8, 22, 23.
 Magistrat est sujet à Dieu, 2. 8. 38. — 4. 20. 32.
 Magistrat peut occir sans offenser, 4. 20. 10.
 Magistrats sont ordonnez de Dieu, et luy plaisent, 4. 20. 4.
 Magistrats sont appelez du nom de Dieu, 4. 16. 31.
 Magistrats sont vicaires de Dieu, 4. 20. 6.
 Magnanimité des Saints, 3. 8. 8.
 Mains imposées sur les Pasteurs en leur élection, 4. 3. 16.
 Manger la chair de Jésus-Christ, 4. 17. 6.
 Manichéens hérétiques sont réfutez, 1. 13. 1. — 1. 14. 3. — 1. 15. 5. — 2. 1. 11. — 2. 13. 1, 2. — 2. 14. 8. — 3. 11. 5. — 3. 23. 5. — 3. 25. 7. — 4. 12. 19.
 Manière vraye d'enseigner en l'Eglise, 4. 8. 5, 6, 7.

Marchandises de messes en la papauté, 4. 5. 9.
Marcionites sont réfutez, 2. 13. 1, 2. — 4. 17. 17.
Mariage ordonné de Dieu, 2. 8. 44.
Mariage n'est point sacrement, 4. 19. 34.
Mariage ne doit estre défendu aux ministres de l'Eglise, 4. 12. 23.
Marie mère de Jésus-Christ, parente de Joseph, 2. 13. 3.
Mensonge du tout défendu, 2. 8. 47.
Mérite est contraire à la sincérité de la foy, 3. 15. 2.
les Meschans sont inexcusables, combien qu'ils soyent instrumens de Dieu, 1. 17. 5. — 1. 18. 4. — 2. 5. 5. — 3. 23. 9.
les Meschans s'endurcissent aux verges de Dieu, 3. 4. 32. — 3. 8. 6.
les Meschans comment craignent Dieu, 4. 10. 23.
les Meschans ont quelquesfois des dons excellens, 3. 14. 2, 3.
Mesdisance est condamnée, 2. 8. 47, 48.
Mespris du Ministère ne demeurera impuni, 4. 1. 5.
Mespris de la mort, 3. 9. 5.
Messe et son origine, 4. 18. 8.
Messe et ses vertus, 2. 15. 6. — 4. 2. 9. — 4. 18. 1.
Michel Servet anabaptiste, 4. 16. 31.
Michel Servet est réfuté, 1. 13. 10, 22. — 2. 9. 3. — 2. 10. 1. — 2. 14. 5, 6, 7. — 4. 16. 29, 31. — 4. 17. 30.
Ministère de la Parole est nécessaire en l'Eglise, 4. 1. 5. — 4. 3. 2, 3. — 4. 1. 4, 11.
Ministère de Jehan-Baptiste et celui des Apostres est un, 4. 15. 7.
Ministres de la Parole, voyez Pasteurs.
Miséricorde et vérité sont choses conjointes, 3. 13. 4.
Miséricorde de Dieu est espendue sur toutes créatures, 1. 5. 5.
Moines incognus en l'Eglise ancienne, 4. 5. 8.
Moines et leurs mœurs corrompues, 4. 13. 15.
Moines et leurs sectes fort dangereuses, 4. 13. 14.
Moines font des vœus téméraires, 4. 13. 3, 17.
Moniales incognues en l'Eglise ancienne, 4. 13. 19.

Monique mère de saint Augustin, 3. 5. 10.
Monde créé à cause du genre humain, 1. 16. 6.
Monitions particulières nécessaires en l'Eglise, 4. 12. 2.
Monothélites sont réfutez, 2. 16. 12.
Mortification de la chair, 2. 16. 7.
Mort de Jésus-Christ moult efficace, 2. 16. 5.
Mort mesprisée des fidèles, 3. 9. 5.
Moyse prince de tous les Prophètes, 4. 8. 2.
Moyse a escrit familièrement, 1. 14. 3.
Moyse et sa doctrine, 1. 8. 3.
Moyse a jurné quarante jours, et pourquoy, 4. 12. 20.

N

Nahaman Syrien et sa piété, 3. 2. 32.
Nature et sa corruption, 2. 5. 1.
Nature double en la personne du Médiateur, 2. 14. 1.
Nécessité double, 1. 16. 9.
Nécessité et contrainte sont différentes, 2. 3. 5.
Nécessité fatale des Stoïques, 1. 16. 8.
Néhémie et son jusne, 4. 12. 16.
Nestorius hérétique, 2. 14. 4, 5.
Nom de Dieu doit estre prins en toute révérence, 2. 8. 22.
Nom de Dieu doit estre sanctifié, et comment, 3. 20. 44.
Nom de Christ est quelquesfois donné à l'Eglise, 4. 17. 22.
Novatiens réfutez, 3. 3. 23. — 4. 1. 23.

O

Obéissance trèsplaisante à Dieu, 2. 8. 5.
Obéissance de Jésus-Christ a effacé nos péchez, 2. 16. 5.
Obéissance due à père et à mère, 2. 8. 38.
Obéissance due aux Roys et Magistrats, 4. 20. 8, 22, 23, 32.
Object de la Foy, 3. 3. 49.
Observation superstitieuse des jours est condamnée, 2. 8. 31.
Œuvre du saint Esprit, 4. 14. 8, 9.
une mesme Œuvre attribuée à plusieurs du tout contraires, 1. 18. 4. — 2. 4. 2.
Œuvres ne justifient point l'homme, 3. 17. 11.
Œuvres de la chair procèdent du péché originel, 4. 15. 10.

Œuvres de superérégation, 3. 14. 14.
 Œuvres et leur justice, 3. 18. 1.
 Œuvres bonnes viennent de la grâce de Dieu, 2. 3. 13.
 Œuvres bonnes viennent de la foy, 4. 13. 20.
 l'Office de pasteur est différent d'avec celui du prince, 4. 11. 8.
 Officiaux, pourquoy ordonnez, 4. 11. 7.
 Onction extrême n'est point sacrement, 4. 19. 18.
 Oraison et sa signification, 3. 20. 2.
 Oraison nécessaire à tous fidèles, 3. 20. 2.
 Oraison utile en diverses manières, 3. 20. 2.
 Oraison comment doit estre faite, 3. 20. 4, 8, 11.
 Oraison dominicale exposée, 3. 20. 36.
 Oraison sans intermission, 3. 20. 7.
 Oraisons publiques agréables à Dieu, 3. 20, 29.
 Ordre, sacrement controuvé des Scholastiques, 4. 19. 22,
 Orgueil enraciné en l'homme, 1. 1. 2.
 Orgueil commencement de tous maux, 2. 1. 4.
 Origène, 2. 2. 4, 27.—2. 5. 17.—2. 8. 12.—3. 22. 8.
 Osiander réfuté, 1. 15. 3, 5.—2. 12. 5, 6, 7.—3. 11. 5.—3. 11. 11.
 Ouyr, pour croire, 3. 2. 6.
 Ovide, 1. 15, 3.—2. 2. 23.

P

Paillardise est condamnée, 2. 8. 44.
 Pain pour les choses nécessaires à la vie du corps, 3. 20. 44.
 Pain prend le nom du corps de Jésus-Christ, 4. 17. 20.
 Paix procédante de la rémission des péchez, 3. 13. 4,
 Pape se nomme vicaire de Jésus-Christ, 4. 6. 2.
 Pape antechrist, 4. 7. 21, 25.—4. 9. 4.
 Pape s'est assujety l'empire d'Occident, 4. 11. 14.
 Pape comment a esté tant eslevé, 4. 7. 1.
 Paphnutius et son opinion touchant le Célibat, 4. 12, 26.
 Papistes singes de Jésus-Christ, 4. 19. 29.
 Papistes maintiennent les images et comment, 4. 11. 15.
 Papistes ignorent Jésus-Christ, 2. 15. 1.

Papistes et leurs jusnes, 4. 12. 21.
 Parole comment a esté faite chair, 2. 14. 1.
 Parole est le fondement de la foi, 3. 2. 6, 29,—3. 22. 10.
 Parole de Dieu est comparée à la semence, et pourquoy, 4. 14. 11.
 Parole de Dieu doit estre seule ouye en l'Eglise, 4. 8. 8, 9.
 Parole de Dieu est quelquesfois envoyée aux réprouvez, et pourquoy, 2. 5. 5.
 Parole de Dieu doit demeurer en son entier, 4. 9. 2.
 Pasteur et Evesque, 4. 3. 8.
 Pasteurs en l'Eglise, 4. 3. 4, 5.
 Pasteurs et docteurs nécessaires en l'Eglise, 4. 3. 4.
 Pasteurs et leur office, 2. 8. 46.—3. 3. 17.—4. 1. 1, 5, 22.—4. 3. 6.—4. 8. 4.—4. 12. 2, 11, 14, 17
 Pasteurs et leur puissance, 3. 4. 14.
 Pasteurs et leur vocation, 4. 3. 11.
 Patience nécessaire aux fidèles, 3. 8, 1.—3. 20. 52.—3. 25. 1.
 Patience des Chrestiens est différente d'avec celle des philosophes, 3. 8. 11,
 Patriarches en l'Eglise, 4. 4. 4.
 Payens et leurs temples profanes, 4. 1. 5.
 Péages sont les revenus des princes, 4. 20. 13.
 Péché originel, 2. 1. 5, 8.—4. 15. 10.
 Péché contre le saint Esprit, 3. 3. 22.
 Péché véniel selon les sophistes, 2. 8. 58
 tout Péché est mortel de soy, 2. 8. 59.
 Péchez en deux espèces, 4. 12. 3, 6.
 Péchez sont appelez debtes, et pourquoy, 3. 20. 45.
 Péchez des pères sont punis és enfans, et comment, 2. 8. 19, 20.
 Péchez des Saints sont véniels, 2. 8. 59.
 Péchez ne se pardonnent point hors l'Eglise, 4. 4. 20.
 Péchez ne se peuvent nombrer par le menu, 3. 4. 16, 18.
 Pécheurs pour gens de mauvaise vie, 3. 20. 10.
 Pélagiens hérétiques réfutez, 2. 1. 5.—2. 2. 21.—2. 3. 7.—2. 7. 5.—3. 22. 8.
 Pénitence, voyez *Repentance*.
 Pères sous l'Ancien Testament, 2. 7. 16.—2. 9. 1, 2, 4.—2. 10. 5.—2. 14. 5.—4. 10. 14.—4. 14. 23.

Perfection de l'Eglise, 4. 8. 12.
 Perfection des fidèles, 3. 17. 15.
 Perfection de la foy, 3. 17. 15.
 Perjure est exécration, 2. 8. 24.
 Perpétuité de l'Eglise, 2. 15. 3.
 Persécution pour justice, 3. 8. 7.
 Perses adoroyent le Soleil, 1. 14. 4.
 Persévérance est un don de Dieu, 2. 3. 11. — 2. 5. 3.
 Persévérance est propre aux esleus seulement, 2. 3. 11.
 Personne et sa signification en l'Ecriture, 3. 23. 40.
 Personne en Dieu, 1. 13. 6.
 Personnes trois en une essence de Dieu, 1. 13. 4.
 le Peuple a voix en l'élection des Evêques, 4. 4. 11.
 Philosophes et leur opinion touchant le franc arbitre, 2. 2. 3.
 Phocas défenseur du siège romain, 4. 7. 17.
 saint Pierre n'avoit point de seigneurie sur les autres apostres, 4. 6. 5.
 saint Pierre n'a point esté à Rome, 4. 6. 14.
 Fête de l'Eunuque, 3. 2. 32.
 Pighius hérétique, 3. 2. 30.
 Platon philosophe, 1. 3. 6.
 Plute, 4. 17. 3.
 Plutarque, 1. 3. 3.
 Police entre les Chrestiens, 4. 20. 3.
 Police ecclésiastique ne doit estre mesprisée, 4. 10. 27.
 Povres et le soin qu'on doit avoir d'eux, 1. 3. 8.
 Predestination que signifie, 3. 21. 5.
 Predestination est chose haute et difficile à comprendre, 3. 21. 4.
 Predication de l'Evangile est aussi commune aux réprouvez, 3. 24. 4.
 Preparations des Papistes, 2. 2. 27.
 Prescience en Dieu que signifie, 3. 21. 5.
 la Presence de Dieu espovante les hommes, 1. 4. 3.
 Prestres séculiers en la papauté, 4. 5. 9.
 Prier sans cesser, 3. 20. 7.
 Prières des hypocrites sont abominables devant Dieu, 3. 20. 29.
 Prières des Saints trespassez, 3. 20. 21.
 Primauté du siège romain, 4. 6. 1.

Primogéniture quelquesfois mesprisée de Dieu, 3. 22. 5.
 Princes ne doyvent estre flattez, 4. 20. 1.
 Prochain et sa signification, 2. 8. 55.
 Promesse de Dieu gratuite, est le fondement de la foy, 3. 2. 29.
 Promesses de Dieu sont efficaces aux esleus seulement, 3. 24. 16.
 Promesses de Dieu et leur usage, 2. 5. 10.
 Promesses de Dieu sont toutes encloses en Jésus-Christ, 3. 2. 32.
 Promesses et leur usage envers les fidèles et les meschans, 2. 5. 10.
 Promesses de la Loy et de l'Evangile comment s'accordent, 3. 17. 1.
 Prophètes qui proprement, 4. 3. 4.
 Prophètes expositeurs de la Loy, 1. 6. 2. — 4. 8. 6.
 Prophètes ont figuré la bonté de Dieu par bénéfices terriens, 2. 10. 20.
 Prophètes et leur puissance, 4. 8. 3.
 Providence de Dieu envers toutes les créatures, 1. 16. 1, 4.
 Providence de Dieu comment doit estre considérée, 1. 17. 1. — 1. 5. 6, 7.
 Providence de Dieu en la distribution des royaumes, 4. 20. 26.
 Puissance de Dieu comment doit estre considérée, 1. 14. 20, 24. — 1. 16. 3. — 3. 2. 31.
 Puissance de l'Eglise est comprise en quatre points, 4. 7. 6.
 Puissance de l'Eglise est sujette à la Parole du Seigneur, 4. 8. 4.
 Puissance de lier et deslier, 3. 4. 14, 15.
 Puissance des Prophètes, 4. 8. 3.
 Purgatoire comment controuvé, 3. 5. 6, 7.

Q

Quaresme et son observation superstitieuse, 4. 12. 20.
 Quatre espèces d'hommes qui sont justifiés, 3. 14. 4.
 Quatre choses sont principalement deues à Dieu, 2. 8. 16.
 Querimonie de Sénèque touchant les idoles, 1. 11. 2.
 Questions frivoles doyvent estre rejetées, 1. 14. 1, 4. — 2. 12. 5.

R

Raison humaine est aveugle es choses spirituelles, 2. 2. 19.

Raison et sa vertu, 2. 2. 2.
 Rébecca et sa faute, 3. 2. 34.
 Rédemption en un seul Christ, 2. 6. 4.
 Régénération par la foy, 3. 3. 4.
 Régénération et sa fin, 4. 15. 4. — 3. 3. 49.
 Régénération et ses degrez, 4. 16. 34.
 Régénération selon les Anabaptistes, 3. 3. 44.
 Régime est double en l'homme, 3. 19. 15. — 4. 20. 4.
 Régime a trois espèces, 4. 20. 8.
 Règne de Christ est éternel, 2. 15. 3. — 3. 25. 5.
 Relation entre la foy et la Parole de Dieu, 3. 2. 6, 29, 34. — 3. 11. 17. — 3. 22. 10.
 Religion et son origine, 4. 12. 4.
 Religion vraie, 4. 2. 2. — 4. 4. 3.
 Rémission des péchez se trouve seulement en l'Eglise, 4. 1. 20.
 Rémission des péchez est la première entrée en l'Eglise et au royaume de Dieu, 4. 1. 20.
 Rémission des péchez engendre paix, 3. 13. 4.
 Remontrances particulières nécessaires en l'Eglise, 4. 12. 2.
 Renoncer à soy-mesme, 3. 3. 8. — 3. 7. 4, 2.
 Repentance vraie, 3. 3. 5.
 Repentance vraie vient de la foy, 3. 3. 4.
 Repentance est un singulier don de Dieu, 3. 3. 24. — 3. 24. 15.
 Repentance est une partie de l'Evangile, 3. 3. 4.
 Repentance n'est pas sacrement, 4. 19. 44.
 Repentance et ses effects, 3. 3. 15, 16.
 Repentance et ses parties, 3. 3. 3, 8.
 Repentance ne se trouve point en Dieu, 4. 17. 12.
 Repentance d'Achab, 3. 3. 25. — 3. 20. 15.
 Répétitions familières aux Hébreux, 4. 15. 3.
 Répréhensions envers les transgresseurs de la Loy, 2. 5. 44.
 Réprobation par la volonté de Dieu, 3. 22. 44.
 Réprouvez hays de Dieu, 3. 24. 16.
 Réprouvez inexcusables quand ils péchent, 3. 23. 9.
 Réprouvez ne craignent point Dieu comme il faut, 3. 2. 27.

Réprouvez et leur foy, 3. 2. 41, 42.
 Réprouvez sont d'une condition misérable, 3. 25. 6.
 Réprouvez seront très-grièvement punis, 3. 25. 12.
 Réprouvez peuvent ouyr la Parole de Dieu, 2. 5. 5.
 Résurrection de Jésus-Christ, 2. 16. 43.
 Résurrection de la chair est difficile à croire, 3. 25. 3.
 Résurrection de la chair est commune aux bons et aux mauvais, 3. 25. 9.
 Résurrection se fera miraculeusement, 3. 25. 8.
 Révélations des fanatiques, 4. 9. 4.
 Les Roys doyvent estre obéis, 4. 20. 22, 23. — 4. 20. 32.
 Les Roys et magistrats sont appelés dieux, 4. 46. 34.
 Les Roys ne doyvent point avoir de flatteurs, 4. 20. 32.
 Romanistes se glorifient en vain de la succession des Apostres, 4. 2. 2, 3.
 Rome n'est point le chef de toutes les Eglises, 4. 7. 17.
 Royaume de Dieu, 3. 3. 19.
 Royaumes sont distribuez par la providence de Dieu, 4. 20. 26.

S

Sabbath et sa vraie observation, 2. 28.
 Sabbath comment aboly par la venue de Jésus-Christ, 2. 8. 34.
 Sabellius hérétique est réfuté, 4. 43. 1.
 Sacrement et sa vraie signification, 4. 14. 4.
 Sacrement n'est point sans promesse, 4. 14. 3.
 Sacrement et sa signification générale, 4. 14. 18.
 Sacremens sont deux en l'Eglise, 4. 4. 20. — 4. 18. 20.
 Sacremens sont en grand nombre selon les Scholastiques, 4. 19. 4.
 Sacremens et leur usage, 4. 14. 13.
 Sacremens de la Loy sont différens de ceux de l'Evangile, 4. 14. 23, 26.
 Sacrificature de Jésus-Christ, 4. 6. 2.
 Sacrificateur souverain en la Loy est une figure de Christ, 4. 6. 2. — 4. 12. 24. 4. 14. 24.
 Sacrifice agréable à Dieu, 3. 7. 4.

- Sacrifices et leurs usages, 2. 7. 4, 17.
 — 2. 12. 4.
 Sacrifices des fidèles, 4. 48. 4, 16.
 Sadduciens et leur opinion des Anges, 4.
 11. 9.
 Sadduciens et leur opinion des âmes, 4.
 15. 2.
 Sadduciens réfutez, 2. 10. 23. — 3. 25. 5.
 Sagesse vraie, 4. 4. 4.
 Sancteté de vie est le but de l'élection,
 3. 23. 12.
 Saints sont quelquesfois espovantez à
 cause de la présence de Dieu, 4. 4. 3.
 Saints trespassez s'ils prient pour nous,
 3. 20. 24.
 Salut vient de l'élection de Dieu, 3. 24.
 4. 5.
 Salut des fidèles avec toutes ses parties
 est compris en Jésus-Christ, 2. 16. 19.
 Salut et quatre causes d'iceluy, 3. 14.
 17. 21.
 Sanson se vengeant de ses ennemis a
 aucunement failly, 3. 20. 15.
 Sanctifier le nom de Dieu, 3. 20. 41.
 Sara et son péché, 3. 2. 34.
 Satan auteur de toute malice et iniquité,
 1. 14. 15.
 Satan auteur de dissension, 4. 47. 4.
 Satan est appelé de divers noms, 4. 44. 13.
 Satan appelé esprit de Dieu, 2. 4. 5.
 Satan ministre de la vengeance de Dieu,
 1. 18. 2. — 2. 4. 2.
 Satan singe de Dieu, 4. 8. 2. — 4. 14. 19.
 Satan besogne és reprouvez et com-
 ment, 2. 4. 2.
 Satan ne peut rien que par la volonté et
 permission de Dieu, 4. 14. 47. — 4.
 17. 7.
 Satan ne nuit point à l'Eglise selon qu'il
 vouldroit, 4. 44. 48.
 Satan et sa finesse, 3. 20. 47. — 4. 4. 4,
 11. 13. — 4. 44. 49. — 4. 45. 19. — 4.
 16. 32. — 4. 47. 42. — 4. 48. 48.
 Satisfaction controuvée par les Sophistes,
 2. 4. 25. — 3. 16. 4.
 Scandale est double, 3. 49. 44.
 Scandales doyvent estre évitez. Là mesme.
 Schismatiques qui proprement, 4. 2. 5.
 Serres des moines sont dangereuses, 4.
 13. 14.
 Sem d'Abraham, 3. 25. 6.
 Semence de loix en tous hommes, 2.
 2. 13.
 Semence de religion en l'entendement de
 l'homme, 4. 3. 4. — 4. 5. 4.
 Sènèque, 2. 2. 3. — 3. 8. 4.
 Sens sont cinq en l'homme, 4. 15. 6.
 Sentiment de la Divinité engravé en l'en-
 tendement de l'homme, 4. 2. 3. — 4.
 3. 4.
 Séphora a circoncy son fils, et comment,
 4. 15. 22.
 Sépulture des Anciens et sa signification,
 3. 25. 8.
 Sépulture de Christ et sa signification,
 2. 16. 7.
 Servet, voyez *Michel Servet*.
 Service de Dieu est le premier fonde-
 ment de justice, 2. 8. 41.
 Serviteurs et leur office, 2. 8. 46.
 Signes extérieurs de repentance, 4. 12.
 44, 47.
 Simon Magicien et sa foy, 3. 2. 10.
 Simonie et sa signification, 4. 5. 6.
 Simplicité de l'Ecriture est de grande
 efficace, 4. 8. 4.
 Sobriété nécessaire aux fidèles, 4. 9. 3.
 Souci des povres en l'Eglise, 4. 3. 8.
 Soleil adoré des Perses, 4. 11. 4.
 Solon, 4. 20. 9.
 Sommaire de la Loy, 2. 8. 41.
 Somme de l'Evangile, 3. 3. 4, 49.
 Sousdiacres en l'Eglise, 4. 4. 40.
 Sousdiacres de la papauté, 4. 49. 33.
 Stoïciens et leur opinion, touchant la né-
 cessité, 4. 46. 8.
 Superstition et son origine, 4. 42. 4.
 Superstition est différente de vraie reli-
 gion, 4. 42. 4.
 Superstitions comment peuvent estre os-
 tées du monde, 4. 6. 3.
 Symbole des Apostres, 2. 16. 48.

T

- Temples et leur usage, 3. 20. 3. — 4.
 4. 5.
 Temples de Grèce bruslez ou démolys
 par Xerxès. Là mesme.
 Temples et leur ornement superflu, 4.
 5. 48.
 Tentation a diverses espèces. 3. 20. 46.
 Tenter Dieu que signifie, 4. 43. 3.
 Tertulian, 4. 40. 3. — 4. 43. 6, 28. —
 2. 44. 7. — 3. 20. 48. — 3. 25. 7. —
 4. 45. 24, 48. — 4. 47. 29.

Testament Ancien confirmé par le moyen
de Christ, 2. 10. 4.
Testamens vieil et nouveau en quoy sem-
blables, 2. 10. 1.
Théodore Evesque, 1. 11. 14.
Théodose Evesque de Mire, 1. 11. 15.
Théodose Empereur a reconnu sa faute
en public, 1. 12. 7.
Théologie des Papes et Cardinaux, 4.
7. 27.
Thomas d'Aquin, 2. 2. 4. — 3. 22. 9.
Thrésor de l'Eglise selon les papistes,
2. 5. 2.
Tonsure et son origine, 4. 19. 26, 27.
Transsubstantiation controuvée par les
Sophistes, 4. 17. 12, 14, 15.
Tributs doyvent estre payez aux Princes,
4. 20. 13.
Trinité des personnes en Dieu, 4. 13. 1,
3, 4.
Tristesse doublé, 3. 3. 7. — 3. 4. 2.
Turcs mettent une idole au lieu du vray
Dieu, 2. 6. 4.

U

Union hypostatique, 2. 14. 5.

V

Valla, 3. 23. 6.
Varro, 1. 11. 8.
Vefves anciennes et leur célibat, 4. 13.
18.
Veiller continuellement, 1. 14. 14.
Vengeance doit estre laissée à Dieu, 2.
8. 57. — 4. 20. 20.
Vérité et miséricorde sont conjointes,
3. 13. 4.
Vie de l'homme est limitée de Dieu, 1.
16. 9. — 1. 17. 4.
Vic présente est une bénédiction de Dieu,
2. 8. 37.
Vie présente est briefve et vaine, 3. 9. 2.
Vie chrestienne, 3. 3. 20. — 3. 6. 1.
Vie éternelle est le but de tous fidèles,
2. 10. 11.
Vie éternelle est appelée loyer ou guer-
don : et pourquoy, 3. 18. 3, 4.
Vergile, 1. 5. 5.
Vocation a deux espèces, 3. 24. 8.

Vocation confirme l'élection, 3. 9.
Vocation d'un chacun doit estre
dérée, 3. 10. 6.
Vocation des fidèles et son but,
— 3. 25. 1.
Vocation des Gentils, 2. 11. 11,
Vocation des Pasteurs gist en qua-
sés, 4. 3. 11.
Vœu et sa signification, 4. 13. 1.
Vœu du célibat, 4. 13. 18.
Vœu de Jephthé, 4. 13. 3.
Vœus de charité, 4. 19. 26.
Vœus des fidèles regardent à qua-
sés, 4. 13. 4.
Vœus des moynes sont téméraire
3, 17.
Vœus téméraires et légers doyvent
rompus, 4. 13. 20.
Volonté de Dieu est simple, 3. 2.
Volonté de Dieu doit estre consi-
deux sortes, 4. 17. 2.
Volonté de Dieu est la souverain
de toutes choses, 1. 14. 1. — 1.
1. 17. 2. — 1. 18. 2.
Volonté de Dieu est la nécessité
des choses, 3. 23. 8.
Volonté de Dieu doit estre suivie
43.
Volonté de Dieu est la souverain
de justice, 3. 23. 2.
Volonté de l'homme comment al-
la régénération, 2. 5. 15.
Volonté et l'entendement sont
parties de l'âme. 1. 15. 7.
Volonté de l'homme est en la
Dieu, 2. 4. 6, 7.
Volonté en ceux qui sont réger
3. 6. — 2. 5. 15.

X

Xénophon, 1. 3. 12. — 4. 12. 29
Xerxès brusta ou démolit tous
ples de Grèce, 4. 1. 5.

Z

Zacharie pape et sa desloyauté,
Zèle inconsideré, 2. 2. 25.
Zépherin et son ordonnance tor
célébration de la Cène, 4. 17.

AUTRE INDICE

CONTENANT LES PASSAGES DE LA BIBLE, SELON L'ORDRE DES LIVRES
DU VIEIL ET NOUVEAU TESTAMENT.

Le premier nombre mis incontinent après le texte montre le livre de l'Institution,
le second le chapitre, et le troisième la section.

GENÈSE.

CHAP. I.

- 1 Dieu créa au commencement le ciel et la terre. 1. 14. 20.
2 Et l'Esprit de Dieu estoit espandu par-dessus les eaux. 1. 13. 14. — 1. 13. 22.
3 Et Dieu dit, Que la lumière soit, et la lumière fut. 1. 13. 7. — 1. 16. 2. — 1. 13. 8. — 1. 14. 20.
4 Que la terre produise verdure, herbe produisant semence selon son espèce. 1. 16. 2.
5 Faisons un homme à nostre image selon nostre semblance. 1. 13. 24. — 1. 15. 3.
6 Dieu doncques créa l'homme à son image. Il les créa, di-je, à l'Image de Dieu, il les créa masle et femelle. 1. 11. 14. — 1. 15. 3. — 2. 1. 1. — 2. 2. 1. — 2. 12. 6.
7 Aussi ayez seigneurie sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux du ciel, et sur tous animaux qui se mouvent sur la terre. 1. 14. 22.
8 Et Dieu vid tout ce qu'il avoit fait. Et voylà il estoit moult bon, lors fut

fait du soir et du matin le sixième jour. 1. 14. 22. — 3. 23. 8.

CHAP. II.

- 1 Les ciens doncques et la terre furent parfaits, et tout l'exercite d'iceux. 1. 14. 4.
2 Dieu accomplit au septième jour son œuvre qu'il avoit faite, et se reposa au septième jour de toute son œuvre qu'il avoit faite. 1. 14. 2. — 2. 8. 30.
3 Or le Seigneur Dieu avoit formé l'homme de la poudre de la terre, et inspiré en la face d'iceluy spiration de vie, et l'homme fut fait en âme vivante. 1. 14. 8. — 1. 15. 5.
4 Et aussi l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de science, de bien et de mal. 1. 14. 18.
5 Dès le jour que tu mangeras d'iceluy, tu mourras de mort. 3. 2. 7.
6 Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je luy feray une aide convenable à iceluy. 1. 13. 3.
7 A ceste fois est-ce os de mes os, et chair de ma chair, pource on l'appellera hommese : car ceste a esté prinse de l'homme. 2. 2. 7. — 4. 19. 35.

CHAP. III.

- 4 Le serpent dit à la femme, vous ne mourrez nullement. 1. 14. 15.
6 La femme doncques voyant que le fruit de l'arbre estoit bon à manger, et qu'il estoit plaisant aux yeux, et arbre désirable pour acquérir science, elle print du fruit d'iceluy, et en mangea, et en donna aussi à son mari qui estoit avec elle, et en mangea. 2. 1. 4.
15 Je mettray aussi inimitié entre toy et la femme, entre ta semence et la semence d'icelle : ceste semence te brisera la teste : et tu luy briseras le talon. 1. 14. 18. — 2. 10. 20. — 2. 13. 2.
17 Tu mangeras d'icelle avec travail tous les jours de ta vie. 3. 14. 13. — 2. 10. 10.
22 Or maintenant de peur qu'il n'avance sa main, et prene aussi de l'arbre de vie, et en mange et vive à tousjoursmais jettons-le dehors. 4. 14. 12.

CHAP. IV.

- 4 Et le Seigneur regarda à Abel et à son oblation. 3. 14. 8.
7 Sa volonté sera sujette à toy, et auras le gouvernement sur luy. 2. 5. 16.
8 Comme ils estoyent és champs, Caïn s'esleva contre son frère et l'occit. 2. 10. 10.
10 La voix du sang de ton frère crie de la terre après moy. 3. 2. 7.
13 Ma peine est plus grande que je la puisse porter. 3. 3. 4.

CHAP. VI.

- 3 Mon esprit ne débata point à tousjours avec l'homme, d'autant aussi qu'il n'est que chair, etc. 3. 14. 1.
5 Lors Dieu voyant la malice de l'homme estre moult grande sur la terre, et toute l'imagination des pensées de son cœur n'estre que mal en tout temps. 2. 2. 25.
6 A donc le Seigneur se repentit d'avoir fait l'homme. 4. 17. 12.
18 J'establi ray mon alliance avec toy. 4. 14. 6.
22 Et Noé fit selon tout ce que Dieu luy avoit commandé. 2. 10. 10.

CHAP. VIII.

- 21 La conception du cœur de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse. 2. 2. 25. — 2. 2. 27. — 3. 14. 1.

CHAP. IX.

- 2 Et que la crainte et frayeur de vous soit sur tous animaux de la terre, et sur toute volaille du ciel, avec tout ce qui se meut sur la terre, et tous poissons de la mer lesquels vous sont baillez entre vos mains. 1. 14. 22.
9 Or voyci j'estably mon alliance avec vous et avec vostre semence après vous. 4. 14. 6.
13 Je mettray mon arc en la nuée, lequel sera pour signe de l'alliance entre moy et la terre. 4. 14. 18.
24 Quand Noé fut resveillé après son vin, il sceut ce que son moindre fils luy avoit fait. 2. 10. 10.
25 Et dit, Maudit soit Canaan, il sera serviteur des serviteurs à ses frères. 4. 14. 8.
27 Dieu persuade en douceur Japhet, et qu'il habite és tabernacles de Sem, et que Canaan luy soit serviteur. 1. 14. 8.

CHAP. XII.

- 4 Abraham s'en alla ainsi que le Seigneur luy avoit dit. 2. 10. 14.
10 Adoncques survint une famine en ceste terre, et Abraham descendit en Egypte, etc. Là mesme.
13 Di doncques, je te prie, que tu es ma sœur. Là mesme.
17 Mais le Seigneur frappa Pharaon de grandes playes, et sa maison à cause de Saraï, femme d'Abraham. 2. 8. 19.

CHAP. XIII.

- 7 Aussi s'esmeut noise entre les pasteurs des troupeaux d'Abraham, et entre les pasteurs des troupeaux de Loth, etc. 2. 10. 14.
11 Ainsi se séparèrent l'un de l'autre. Là mesme.

CHAP. XIV.

- 13 Quelqu'un qui en estoit eschappé survint, et l'annonça à Abraham, Hébreu. 2. 10. 14.
18 Melchisédech aussi Roy de Salem apporta pain et vin, et iceluy estoit Sacrificateur du Dieu souverain. 4. 18. 2.

CHAP. XV.

- 1 Abraham, ne crain point: Je suis ton
escusson et ton loyer trèsample. 2. 11.
1. — 3. 25. 10. — 4. 16. 11. — 4. 16. 24.
5 Contemple maintenant le ciel, et conte
les estoilles si tu les peux conter: ainsi
(luy dit-il) sera ta semence. 3. 18. 2.
17 Après le soleil couché il y eut une obscu-
rité. Et voyci un four fumant/et une
lampe de feu passant entre ces choses
divisées. 4. 14. 18.
18 Je donneray ceste terre à ta semence
depuis le fleuve d'Egypte jusques au
grand fleuve d'Euphrates. 4. 16. 11.

CHAP. XVI.

- 2 Voyci maintenant le Seigneur m'a res-
serrée que je ne puis enfanter, entre
je te prie à ma chambrière, si d'adven-
ture, etc. 3. 2. 31.
5 Alors Sara dit à Abram, Le tort qu'on
me fait est sur toy. Moy-mesme je
t'ay donné ma chambrière en ton sein.
2. 10. 11. — 3. 2. 31
9 L'Ange du Seigneur luy dit, Retourne
à ta dame. 1. 14. 6.
15 Hagar doncques enfanta un fils à
Abram. 2. 10. 11.

CHAP. XVII.

- 2 Je mettray mon alliance entre moy et
toy, et te multiplieray en grand nom-
bre. 3. 18. 2.
5 Je t'ay constitué père de beaucoup de
peuples. 2. 10. 11.
7 J'establi ray mon alliance entre moy et
toy, et entre ta semence après toy en
leurs aages par alliance perpétuelle,
que je soye le Dieu de toy, et de ta li-
gnée après toy. 2. 8. 24. — 2. 10. 9. —
2. 13. 1. — 4. 15. 20. — 4. 16. 3.
10 Tout masle d'entre vous sera circon-
cis. 1. 14. 20. — 4. 16. 3.
11 Et circoncirez la chair de vostre pré-
puce, et sera en signe de mon alliance
entre moy et vous. 4. 16. 24.
12 Et tout enfant masle, aagé de huict
jours sera circoncis entre vous et vos
générations. 4. 16. 5. — 4. 16. 6. —
4. 16. 30.
13 Si sera mon alliance en vostre chair
pour confédération perpétuelle. 4. 17.
22.
14 Mais le masle incirconcis duquel la

chair de son prépuce ne sera point tail-
lée, ceste personne-là sera exterminée
d'entre son peuple, etc. 4. 16. 9.

- 24 Je confermeray mon alliance avec
Isaac. 4. 14. 6.

CHAP. XVIII.

- 1 Derechef le Seigneur s'apparut à luy
en la plaine de Mamré. 1. 14. 8.
2 Voyci trois personnages se présentè-
rent devant luy. 1. 14. 9.
10 Je retourneray à toy selon le temps
de la vie, et voyci Sara ta femme aura
un fils. 3. 18. 2.
24 S'il y en a cinquante justes dedans la
ville les destruiras-tu ainsi: et ne par-
donneras-tu point à la ville pour les
cinquante justes qui sont en icelle? 3.
20. 15.
27 Voyci j'ay commencé de parler à mon
Seigneur, combien que je soye poudre
et cendre. 1. 1. 3. — 1. 15. 1.
49 Et sur le vespre arrivèrent deux An-
ges en Sodome. 1. 14. 9.

CHAP. XX.

- 2 Lors dit de sa femme, C'est ma sœur.
2. 10. 11.
3 Voyci tu mourras pour la femme que
tu as prinse: car elle est mariée à un
mari. 1. 17. 14. — 2. 8. 19.
18 Le Seigneur avoit serré toute matrice
de l'hostel d'Abimélech, à l'occasion de
Sara femme d'Abraham. 2. 8. 19.

CHAP. XXI.

- 2 Sara conceut et enfanta un fils à Abra-
ham, quand il fut devenu vieil. 2. 10. 11.
10 Chasse ceste servante et son fils. 2.
10. 11. — 4. 2. 3.
12 Et tout ce que dira Sara, obéi à sa
voix, car en Isaac te sera appelée se-
mence. 3. 2. 6.
24 Lors Abraham répondit, Je jureray.
2. 8. 27.
25 Et Abraham reprit Abimélech à l'oc-
casion du puits d'eau, que luy avoyent
ravi les serviteurs dudit Abimélech.
2. 10. 11.

CHAP. XXII.

- 1 Après ces choses Dieu tenta Abraham,
3. 8. 4. — 3. 20. 46.
2 Pren maintenant ton fils, ton unique

lequel tu aimes, Isaac, di-je, et t'en va au païs de Moria, et l'offre là en holocauste. 2. 10. 11.

3 Abraham doncques se leva de grand matin et embasta son asne, puis print deux siens serviteurs avec luy, et Isaac son fils, et ayant coupé le bois pour l'holocauste, se mit en chemin, etc. 3. 18. 2.

8 Dieu se pourvoyera d'agneau pour l'holocauste, 1. 16. 4.

12 Maintenant j'ay cognu que tu crains Dieu, veu que tu n'as espargné ton fils, ton unique pour l'amour de moy. 3. 8. 4.

16 J'ay juré par moy-mesme dit le Seigneur, qu'à cause que tu as fait ceste chose, et n'as point espargné ton fils, ton unique. 3. 18. 2.

17 Que je te béniray et multiplieray ta semence comme les estoilles du ciel, et comme le sablon, qui est sur le rivage de la mer, etc. Là mesme.

18 Et toutes nations de la terre seront bénites en ta semence, pource que tu as obéy à ma voix. 2. 13. 1. — 3. 18. 2. — 4. 14. 21.

CHAP. XXIII.

4 Je suis forain et estranger entre vous, donnez-moy quelque héritage à faire sépulchre avec vous, afin que j'ensevelisse mon mort, le ostant de devant moy. 3. 25. 8.

7 Adoncques Abraham se leva, et s'enclina devant le peuple du païs des enfans de Heth. 4. 12. 3.

12 Et Abraham s'enclina devant le peuple du païs. 4. 12. 3.

19 Et après ce, Abraham ensevelit sa femme Sara en la caverne du champ Machpelah vers Mamré qui est Hébron en la terre de Canaan. 3. 25. 8.

CHAP. XXIV.

7 Iceluy envoyera son Ange devant toy. 1. 14. 6. — 4. 14. 12.

12 Et dict, O SEIGNEUR DIEU de mon maistre Abraham, je te prie fay-moy rencontrer aujourd'huy, et fay grâce à mon maistre Abraham. 4. 14. 12.

CHAP. XXV.

27 Et Isaac aimoit Esaü: car la venaison estoit sa viande. 3. 2. 31.

CHAP. XXVI.

1 Et advint qu'il y eut famine au païs, etc. Parquoy Isaac s'en alla vers Abimélech roy des Philistins en Gérar. 2. 10. 12.

4 Et multiplieray ta semence comme les estoilles du ciel, et donneray à tes successeurs ces régions: et toutes les gens de la terre se béniront en ta semence. 2. 13. 4.

7 Il respondit, C'est ma sœur: car il craignoit de dire, C'est ma femme. 2. 10. 12.

15 Tellement qu'ils estouppèrent tous les puits qu'avoient cavez les serviteurs d'Abraham son père. 2. 10. 12.

20 Les pasteurs de Gérar prindrent noise contre les pasteurs d'Isaac, etc. 2. 10. 12.

31 Puis se levèrent de grand matin, et jurèrent l'un à l'autre. 2. 8. 27.

35 Lesquelles furent en fascherie d'esprit à Isaac et Rébecca. 2. 10. 12.

CHAP. XXVII.

9 Va-t'en maintenant au bercail, et me pren de là les deux meilleurs chevreaux, etc. 3. 2. 31.

14 Il s'en alla doncques et les print, et apporta à sa mère. 2. 10. 14.

27 Adoncques il odora l'odeur de ses vestemens, et le bénit, disant: Voyci, l'odeur de mon fils est comme l'odeur du champ que le Seigneur a bénit. 3. 14. 23.

38 Et Esaü levant sa voix pleura. 3. 3. 24. — 3. 3. 25.

39 Voyci és grasses places de la terre soit ton habitation, et en la rosée du ciel d'en haut. 3. 3. 25.

CHAP. XXVIII.

5 Isaac doncques envoya Jacob. 2. 10. 12.

12 Lors il songea, et voyci une eschelle posée sur la terre, et le sommet d'icelle touchoit au ciel. Voyci aussi les Anges de Dieu montoyent et descendoient par icelle. 1. 14. 12. — 2. 9. 2.

18 Jacob se leva de grand matin, et print la pierre qu'il avoit mise sous sa teste, et la posa pour enseigne: puis versa de l'huile sur le sommet d'icelle. 4. 14. 15.

22 Et de toute chose que tu m'as donnée je te donneray la disme. 4. 43. 4.

CHAP. XXIX.

20 Jacob doncques servit sept ans pour Rachel. 2. 40. 42.

23 Et advint au soir, il print Léa sa fille, et l'amena à Jacob. 2. 40. 42.

27 Accompli la sepmaine de ceste-ci, puis nous te donnerons aussi ceste-là pour le service que tu feras chez moy encores sept autres années. 2. 40. 42.

CHAP. XXX.

1 Lors Rachel voyant qu'elle n'avoit point enfanté à Jacob, elle eut envie contre sa sœur, et dit à Jacob, Donne-moy des enfans, autrement je mourray. 2. 40. 42.

2 Suis-je au lieu de Dieu qui t'a empêché le fruit de ton ventre. 4. 46. 7.

CHAP. XXXI.

19 Et Rachel desroba les idoles qui estoient à son père. 4. 44. 8.

23 Lors il print ses frères avec soy, et le poursuyvit le chemin de sept journées, et l'acconsuit en la montagne de Galaad. 2. 40. 42.

40 De jour le hasle me consumoit, et de nuict la gelée, et le somne s'enfuyoit de mes yeux. 2. 40. 42.

53 Mais Jacob jura par la crainte d'Isaac son père. 2. 8. 27.

CHAP. XXXII.

1 et Jacob s'en alla son chemin, et les Anges de Dieu luy vindrent au-devant. 4. 44. 5.

7 Lors Jacob craignit moult et fut angoissé. 2. 40. 42.

10 Je suis inférieur à tous tes bénéfices, et à toute la fidélité que tu as faite à ton serviteur : car je suis passé, etc. 3. 20. 44. — 3. 20. 26.

11 Je te prie délivre-moy de la main de mon frère, de la main d'Esau, car je le crain, qu'il ne vienne et me frappe, et la mère avec les enfans. 2. 40. 42. — 3. 20. 44.

23 Car tu as avec Dieu et avec les hommes domination. 4. 44. 5.

29 Jacob demanda en disant, Je te prie signifie-moy ton nom, et il respondit, Pourquoi demandes-tu mon nom? Et il le bénit. 4. 43. 40.

30 Et Jacob appela le nom du lieu Phaniel : car j'ay veu, dit-il, Dieu face à face, et mon âme a esté délivrée. 4. 43. 40.

CHAP. XXXIII.

3 Et iceluy passa avant eux, et s'enclina jusques en terre par sept fois, jusques à tant qu'il s'approchast de son frère. 2. 40. 42.

CHAP. XXXIV.

5 Or Jacob entendit qu'il avoit violé Dina sa fille, etc. 2. 40. 42.

25 Siméon et Lévi frères de Dina prirent chacun son glaive, et vindrent hardiment en la ville et occirent tout masle. 2. 40. 42. — 4. 4. 24.

29 Vous m'avez troublé en ce que m'avez fait puer envers les habitans de ceste terre. 2. 40. 42.

CHAP. XXXV.

48 Et advint au département de son âme (car elle mourut) elle appela, etc. 2. 40. 42.

22 Ruben s'en alla et dormit avec Bala concubine de son père : ce qu'Israël entendit. 2. 40. 42. — 4. 4. 24.

CHAP. XXXVII.

48 Et avant qu'il approchast d'eux, ils conspirèrent contre luy pour le mettre à mort. 4. 4. 24.

28 Comme aucuns Madianites marchans passoyent, ils retirèrent et firent monter Joseph du puits, et le vendirent aux Ismaélites vingt pièces d'argent. 4. 4. 24.

32 Puis envoyèrent ceste robe bigarrée, et l'apportèrent à leur père, etc. 2. 40. 42.

CHAP. XXXVIII.

48 Adoncques il la luy bailla, et entra à elle, et elle conceut de luy. 2. 40. 42. 4. 4. 24.

CHAP. XLII.

6 Les frères doncques de Joseph arrivèrent et s'enclinèrent la face en terre devant luy. 4. 42. 3.

36 Vous m'avez privé d'enfans : Joseph n'est plus, Siméon n'y est point, et vous prendrez Benjamin, toutes ces choses sont sur moy. 2. 40. 42.

CHAP. XLIII.

44 Le Dieu tout-puissant vous doint mi-

séricorde envers cest homme, afin qu'il vous laisse vostre frère et cestuy Benjamin : mais je seray privé d'enfans comme j'en suis jà privé. 2. 4. 6.

CHAP. XLV.

8 Maintenant doncques vous ne m'avez pas yci envoyé, mais Dieu, etc. 1. 17. 8.

CHAP. XLVII.

7 Et Jacob salua ledit Pharaon. 1. 11. 15.

9 Les jours des ans de ma vie ont esté courts et mauvais. 2. 10. 12. — 2. 10. 13.

29 Je te prie de m'ensevelir en Egypte. 2. 10. 13.

30 Mais quand je dormiray avec mes pères, tu me transporteras en Egypte, et m'enseveliras en leurs sépulchres. 2. 10. 13. — 3. 25. 8.

34 Et Israël s'enclina vers le chevet du lict. 1. 11. 15.

CHAP. XLVIII.

44 Et Israël advança sa dextre, et la mit sur le chef d'Ephraïm, etc. 4. 3. 15.

46 L'Ange qui m'a garanti de tout mal, bénie ses enfans; et le nom de mes pères Abraham et Isaac soit réclamé sur eux. 1. 14. 6. — 3. 20. 25.

49 Son petit frère croistra plus que luy, et sa semence sera plénitude de gens. 3. 22. 5.

CHAP. XLIX.

5 Siméon et Lévi instrumens de violence par leurs desconfitures. 4. 8. 4.

7 Et ne sont point parvenus au jour des ans de la vie de mes pères, aux jours de leurs pérégrinations. 2. 10. 13.

9 Juda mon fils tu es monté de la proye comme le faon de la lionnesse : il se courbe et gist comme le lion, et comme la lionnesse. Qui l'esveillera ? 1. 8. 4.

10 Le sceptre ne sera point osté de Juda, ne le Législateur d'entre ses pieds, jusques à ce que Silo vienne, et à luy s'assembleront les peuples. 4. 8. 6.

48 Seigneur j'ay attendu ton salut. 2. 10. 14.

CHAP. L.

20 Vous aviez certes pensé mal contre moy, mais Dieu l'a pensé en bien, afin que je fisse selon que vous voyez aujourd'huy, etc. 4. 17. 8.

25 Quand Dieu vous visitera, vous transporterez mes os d'yci. 2. 10. 13.

EXODE.

CHAP. II.

12 Et regardant çà et là, il vid qu'il n'y avoit personne : lors frappa l'Egyptien, et le mussa dedans le sablon. 4. 20. 10.

CHAP. III.

2 Et l'Ange du Seigneur apparut à luy en une flamme de feu au milieu d'un buisson, etc. 4. 17. 21.

6 Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob. 2. 8. 15. — 2. 10. 9.

8 Et suis descendu pour le délivrer de la main d'Egypte, et pour le faire monter de ceste terre, etc. 4. 20. 30.

10 Vien doncques maintenant, et je te renvoyeray à Pharaon, afin que tu retires mon peuple. 4. 8. 2.

14 Celuy qui est, m'a envoyé vers vous. 4. 13. 23.

21 Et si donneray grâce à ce peuple, envers les Egyptiens, tellement que quand vous vous en irez, vous ne vous en irez point vuides. 4. 17. 7.

CHAP. IV.

3 Il dit, Jette-la par terre, et il la jetta par terre, et fut convertie en serpent. 4. 17. 15.

11 Qui a donné la bouche à l'homme, ou qui a fait le muet, ou le sourd, ou celui qui void, ou l'aveugle ? N'est-ce pas moy qui suis le Seigneur ? 4. 13. 14.

21 Regarde bien de faire en la présence de Pharaon tous les miracles que j'ay mis en ta main, mais j'endurciray son cœur, et ne laissera point aller le peuple. 4. 18. 2. — 2. 4. 4. — 3. 24. 13.

22 J'endurciray son cœur, et ne laissera point aller le peuple. 4. 18. 2.

25 Lors Séphora print un caillou, et trancha le prépuce de son fils. 4. 15. 22.

CHAP. VI.

7 Et vous prendray en peuple pour moy, et vous seray pour Dieu, etc. 2. 10. 8.

23 Et Aaron print à femme Elisabeth, fille d'Aminadab, sœur de Nahason, laquelle luy enfanta Nadab, et Abiu, et Eléazar, et Ithamar. 2. 13. 3.

CHAP. VII.

- 1 Adonques le Seigneur dit à Moïse, Regarde, je t'ay constitué pour Dieu à Pharaon, et Aaron ton frère sera ton Prophète. 4. 43. 9.
- 3 Toutesfois j'endurciray le cœur de Pharaon, et multiplieray mes signes et mes miracles en la terre d'Egypte. 4. 18. 2. — 2. 4. 3. — 2. 4. 4.
- 10 Aaron doncques jetta sa verge devant Pharaon et devant ses serviteurs, et fut convertie en serpent. 4. 17. 15.
- 11 Pharaon aussi appela les sages et les enchanteurs, et aussi les devins d'Egypte par leurs enchantemens firent le semblable. 4. 8. 5.
12. Ils jetèrent doncques un chacun sa verge, et furent converties en serpens: mais la verge d'Aaron engloutit leurs verges. 4. 8. 5. — 4. 17. 15.

CHAP. VIII.

- 15 Pharaon voyant qu'il y avoit respiration, aggrava son cœur. 4. 18. 2.
- 31 Et Pharaon aggrava encores ceste fois son cœur. 4. 18. 2.

CHAP. X.

- 1 Après le Seigneur dit à Moïse, Va à Pharaon car j'ay regravé son cœur, et le cœur de ses serviteurs, afin que je mette ces miens signes à luy. 2. 4. 4.

CHAP. XI.

- 3 Le Seigneur donnera grâce au peuple envers les Egyptiens. Or Moïse estoit moult grand personnage en la terre d'Egypte, tant vers les serviteurs de Pharaon qu'envers le peuple. 2. 4. 6.

CHAP. XII.

- 5 Et vous sera l'agneau entier masle, ayant un an. 4. 46. 31.
- 26 Et quand vos enfans diront, Qu'est ce service que vous faites? 4. 46. 30.
- 43 Telle est l'ordonnance du passage, nul estranger ne mangera d'iceluy. 4. 17. 22.
- 46 Et ne casserez point d'os d'iceluy. 4. 16. 9.

CHAP. XIII.

- 2 Sanctifie-moy tout premier-nay, ouvrant la matrice d'entre les enfans

d'Israël, tant des hommes que des bestes: car il est mien. 4. 16. 31.

CHAP. XIV.

- 19 Et l'Ange de Dieu (qui alloit devant l'ost d'Israël) se partit. 4. 44. 6.
- 24 Alors Moïse estendit sa main sur la mer, et le Seigneur fit reculer la mer toute la nuict par vent impétueux d'Orient, etc. 4. 15. 9.
- 26 Le Seigneur dit à Moïse, Esten ta main sur la mer, et les eaux retourneront sur les Egyptiens, sur leurs chariots, et sur leurs chevaucheurs. 4. 15. 9.
- 31 Et le peuple craignit le Seigneur, et creut au Seigneur, et à Moïse son serviteur. 4. 8. 2.

CHAP. XV.

- 3 Le Seigneur est un homme de guerre, son nom est Eternel. 4. 13. 24. — 4. 17. 23.

CHAP. XVI.

- 7 Et au matin vous verrez la gloire du Seigneur, d'autant qu'il a ouy vostre murmuration contre luy. Mais que sommes-nous, que vous murmurez contre nous? 4. 8. 5.
- 14 Quand la rousée descendue fut esvanouye, voyci parmi le désert une petite chose ronde, comme bruine subtile sur la terre. 4. 17. 34. — 4. 18. 20.

CHAP. XVII.

- 6 Voyci je me tiendray devant toy, illec sur la pierre en Horeb, et frapperas la pierre, et il sortira eau d'icelle, que le peuple boira. 4. 17. 45. — 4. 17. 24. — 4. 18. 20.
- 45 Et Moïse édifia un autel, et appela son nom Jéhovah-Nissi. 4. 13. 9.

CHAP. XVIII.

- 16 Quand ils ont quelque cause ils viennent à moy: lors je juge entre l'un et l'autre, et notifie les ordonnances de Dieu et les loix d'iceluy. 4. 44. 8.

CHAP. XIX.

- 5 Vous serez mon propre acquet sur tous peuples, combien que toute la terre m'appartient. 4. 46. 43.
- 6 Vous me serez aussi un royaume de sacrifice, et gent sainte. 2. 7. 4.

46 Et advint le troisième jour au matin, qu'il y eut tonnerres, éclairs, grosses nuées sur la montagne, et son impétueux de cornet : dont tout le peuple qui estoit en l'ost fut espovanté. 1. 8. 5.

CHAP. XX.

3 Tu n'auras point d'autre Dieu devant moy. 1. 13. 24.

4 Tu ne te feras image taillée ne semblance quelconque des choses qui sont là sus au ciel, ne cy-bas en la terre, ne es eaux dessous la terre. 1. 11. 1. — 1. 11. 12. — 1. 13. 24.

5 Tu ne t'enclineras point à icelles, et ne les serviras; car je suis le Seigneur ton Dieu, Dieu jaloux, visitant l'iniquité des pères sur les enfans en la troisième et quatrième génération de ceux qui me hayent. 1. 12. 1.

6 Et faisant miséricorde en mille générations à ceux qui m'aiment et gardent mes commandemens. 2. 10. 9.

13 Tu ne tueras point. 4. 20. 10.

24 Auquel feray faire mémoire de mon Nom, lors viendray à toy et te béniray. 4. 4. 5.

CHAP. XXI.

13 Mais s'il ne l'a point aguetté, ains Dieu l'a fait eschoir entre ses mains, etc. 1. 16. 6. — 1. 18. 3.

17 Celuy qui maudira son père ou sa mère mourra de mort. 2. 8. 36.

CHAP. XXII.

4 Si aucun a desrobé un bœuf ou une brebis, et qu'il l'ait tué ou vendu, il restituera cinq bœufs pour le bœuf, et quatre brebis pour la brebis. 4. 20. 16.

8 Mais si le larron n'est point trouvé, le maistre de la maison viendra devant les juges pour juger s'il n'a point, etc. 4. 20. 4.

11 Le jurement du Seigneur entreviendra entre eux deux, pour sçavoir s'il a point mis sa main en la substance de son prochain. 2. 8. 26.

29 Tu ne différeras point d'offrir ton abondance et ta liqueur. 3. 7. 5.

CHAP. XXIII.

1 Tu ne recevras point de faux blâme, tu ne mettras ta main avec le mes-

chant pour estre faux tesmoin. 2. 8. 47.

4 Si tu rencontres le bœuf de ton ennemi, ou son asne esgaré, tu le ramèneras à luy. 2. 8. 56.

5 Si tu vois l'asne de ton adversaire gisant sous son fardeau, cesseras-tu de le soulever? tu le soulèveras avec luy. 2. 8. 56.

12 Afin que ton bœuf et ton asne se repose, et que le fils de ta serve, et l'étranger respirent. 2. 8. 32.

13 Et ne ferez mention du nom des autres dieux, et ne sera ouy de ta bouche. 2. 8. 25.

19 Tu apporteras en la maison du Seigneur ton Dieu les prémices des premiers fruits de la terre. 3. 7. 5.

20 Voyci j'envoye un Ange devant toy, afin qu'il te garde en la voye, et qu'il t'introduise au lieu que je t'ay préparé. 4. 14. 6.

CHAP. XXIV.

18 Et Moyse entra dedans la nuée, et monta en la montagne, et fut en la montagne quarante jours et quarante nuicts. 1. 8. 5. — 4. 12. 20.

CHAP. XXV.

17 Tu feras un propiciatoire de pur or, dont la longueur sera de deux coudées et demie, et sa largeur de coudée et demie. 1. 11. 3.

18 Tu feras aussi deux chérubins d'or, tu les feras d'ouvrage tiré au marteau, les mettant es deux bouts du propiciatoire. 1. 11. 3.

21 Et tu poseras le propiciatoire en haut sur l'Arche, et dedans l'Arche mettras le tesmoignage que je te donneray. 1. 11. 3.

40 Regarde doncques que tu feras selon leur patron que tu as veu en la montagne. 2. 7. 1. — 4. 14. 20.

CHAP. XXVIII.

9 Et prendras deux pierres d'onix, et graveras sur icelles les noms des enfans d'Israël. 3. 20. 18.

10 Six noms d'iceux sur une pierre, et les six noms des autres, etc. 3. 20. 18.

11 Tu graveras d'ouvrage de lapidaire avec engraveure de seaux les deux pierres, etc. 3. 20. 18.

42 Aaron portera les noms d'iceux sur ses deux espaulières devant le Seigneur, pour mémoire. 3. 20. 18.

21 Et seront ces pierres selon les noms des enfans d'Israël, douze, selon leurs noms, gravées, etc. 3. 20. 18.

CHAP. XXIX.

9 Et les ceindras de baudriers, asçavoir Aaron et ses fils : et leur attacheras des chapeaux, et la sacrificature leur sera pour ordonnance perpétuelle, etc. 4. 2. 9.

36 Et sacrifieras tous les jours un veau pour le péché en propiciation, et purgeras l'autel, quand tu auras immolé, etc. 2. 17. 4. — 4. 18. 43.

CHAP. XXX.

10 Et Aaron une fois l'an fera réconciliation sur les cornes d'iceluy du sang de l'oblation pour le péché, etc. 2. 15. 6.

30 Tu oindras Aaron et ses fils, si les sanctifieras pour me servir à la sacrificature. 4. 49. 34.

CHAP. XXXI.

3 J'ay rempli Beselél de l'Esprit de Dieu, de sapience, d'intelligence, de science et de tout artifice. 2. 2. 46.

13 Vous garderez nonobstant mon repos : car c'est un signe entre moy et vous en vos aages, etc. 2. 8. 29.

CHAP. XXXII.

1 Lève-toy, fay-nous des dieux qui marchent devant nous : car quant à ce Moyse-ci, à cest homme qui nous a fait monter de la terre d'Egypte, nous ne savons qu'il est advenu. 4. 44. 8.

4 Puis ils dirent, Ce sont-ci tes dieux, ô Israël, qui t'ont fait monter hors du pays d'Egypte. 4. 44. 9.

17 Mettez un chacun son espée sur sa cuisse, passez et repassez de porte en porte au camp, et chacun de vous tue son frère, etc. 4. 20. 40.

22 Or maintenant, ou pardonne leur péché, ou sinon efface-moy maintenant de ton livre que tu as escrit. 3. 20. 35.

CHAP. XXXIII.

19 Je feray grâce à celuy auquel je voudray faire grâce, et auray compassion

de celuy duquel voudray avoir compassion. 2. 5. 17. — 3. 44. 44. — 3. 22. 6. — 3. 22. 8. — 3. 24. 15.

20 Puis dit, Tu ne pourras pas veoir ma face : car l'homme ne me peut veoir et vivre. 4. 44. 3.

CHAP. XXXIV.

6 Quand doncques le Seigneur passoit par-devant luy, il cria à haute voix, Le Seigneur, le Seigneur fort, pitoyable et clément, tardif à ire, abondant en douceur et vérité. 4. 40. 2.

7 Visitant l'iniquité des pères sur les enfans, et sur les enfans de leurs enfans : jusques à la troisième et quatrième génération. 2. 8. 19.

28 Et fut illec avec le Seigneur par quarante jours et quarante nuicts sans manger pain, et sans boire eau. 4. 42. 20.

29 Et lorsque Moyse descendit de la montagne de Sinaï tenant en sa main les deux tables du tesmoignage, en descendant de la montagne, il ne cognut que la peau de sa face fut resplendissante quand il parloit avec Dieu. 4. 8. 5.

CHAP. XXXV.

2 On besongnera par six jours, mais le septième jour vous sera saint, total repos au Seigneur, etc. 2. 8. 29.

30 Moyse dit aux enfans d'Israël, Regardez, le Seigneur a appelé nommément Beselél le fils d'Uri, etc. 2. 2. 46.

CHAP. XL.

34 Et la nuée couvroit le tabernacle de convenance, et la gloire du Seigneur remplissoit le tabernacle. 4. 8. 5.

LÉVITIQUE.

CHAP. I.

2 Quand aucun d'entre vous offrira oblation au Seigneur, il offrira son oblation des bestes, des bœufs et des brebis. 4. 44. 20.

4 Si posera la main sur la teste de l'holocauste, et sera acceptable pour luy. 4. 3. 46.

5 Et tueras un bœveau en la présence du Seigneur. 4. 48. 42.

CHAP. IV.

2 Quand quelqu'un aura péché par igno-

rance en aucun des commandemens du Seigneur, etc. 4. 1. 28.

CHAP. V.

43 Ainsi le Sacrificateur le réconciliera par l'une de ces choses de son péché qu'il a perpétré, et luy sera pardonné, etc. 2. 17. 4.

CHAP. VIII.

6 Et Moïse fait approcher Aaron et ses fils et les lava en l'eau. 4. 3. 15.

CHAP. XI.

44 Et soyez saints, car je suis saint. 4. 19. 25.

CHAP. XVI.

2 Parle à Aaron ton frère, qu'il n'entre point en tout temps au sanctuaire dedans le voile devant le propitiatoire qui est sur l'Arche, etc. 2. 15. 6.

21 Et Aaron mettant ses deux mains sur la teste du bouc vif, confessera sur iceluy toutes les iniquitez des enfans d'Israël, et leurs prévarications selon tous leurs péchez, etc. 3. 4. 10.

CHAP. XVIII.

5 Lesquels faisant l'homme vivra en iceux. 2. 8. 4. — 2. 17. 5. — 3. 14. 43. — 3. 17. 3.

6 Nul ne s'approchera d'aucune prochaine de sa chair, pour découvrir sa vergongne. 4. 19. 37.

CHAP. XIX.

2. Vous serez saints, car je suis saint, moy le Seigneur votre Dieu. 2. 8. 14. — 3. 6. 2. — 4. 19. 25.

42 Vous ne jurerez point par mon Nom en mentant, et ne souilleras le nom de ton Dieu, Car je suis le Seigneur. 2. 8. 24.

46 Tu ne chemineras point comme destructeur parmi ton peuple. 2. 8. 47.

48. Tu ne te vengeras point, et ne garderas point rancune contre les enfans de ton peuple. 2. 8. 56. — 4. 20. 19.

31 Vous ne vous retournerez point aux sorciers, et n'enquesterez rien des devins pour vous souiller par eux. 4. 4. 5.

CHAP. XX.

6 La personne qui se retournera aux sorciers et aux devins faisant fornication avec eux, je mettray ma face contre

ceste personne, et l'extermineray du milieu de son peuple. 4. 8. 5.

7 Or sanctifiez-vous et soyez saints : car je suis le Seigneur votre Dieu. 4. 19. 25.

9 Si quelqu'un maudit son père, ou sa mère, il mourra de mort, etc. 2. 8. 36.

CHAP. XXVI.

3. Si vous cheminez en mes ordonnances et gardez mes commandemens et les faites, etc. 2. 5. 10.

4 Je vous donneray vos pluies en son temps, etc. 4. 16. 5. — 2. 8. 4.

42 Aussi je chemineray au milieu de vous : je seray votre Dieu, et vous serez mon peuple. 2. 10. 8.

20 Votre vertu se consumera en vain, et votre terre ne donnera point son fruit, et les arbres de la terre ne donneront point son fruit. 3. 20. 44.

23 Que si par ces choses vous n'estes point corrigez, mais cheminez avec moy à l'adventure 4. 17. 8.

26 Quand je vous auray rompu le baston du pain, dix femmes cuiront votre pain en un four, et vous rendront votre pain en poids, etc. 3. 20. 44.

33 Je vous espardray parmi les gens, et desgaineray mon glaive après vous, et sera votre terre désolée, et vos villes en désert. 2. 44. 4.

36 A ceux qui resteront d'entre vous j'induiray une lascheté en leurs cœurs. 4. 18. 2. — 2. 4. 6.

NOMBRES.

CHAP. VI.

5 Durant qu'il est séparé par son vœu, le rasoir ne passera point sur sa teste, etc. 4. 19. 26.

48 Et le Nazarien à la porte du tabernacle de convenance, tondra la teste de sa consécration, et prendra la perruque de la teste, etc. 4. 19. 26.

CHAP. IX.

48 Tous les jours esquels la nuée demouroit sur le tabernacle, ils s'arrestoyent. 4. 45. 9.

CHAP. XI.

9 Et quand la rousée descendoit de nuict sur l'ost, le Man descendoit sur iceluy. 4. 8. 5.

18 Sanctifiez-vous pour demain, et vous mangerez de la chair, etc. 3. 20. 54.

31 Adonques partit un vent du Seigneur, et amena des caillles de la mer. 4. 16. 7.

33 Et la chair estant encores entre leurs dens devant qu'elle fust maschée, le Seigneur se courrouça contre son peuple, etc. 3. 20. 54.

CHAP. XII.

1 Alors Marie et Aaron parlèrent contre Moïse à cause de la femme Ethiopienne qu'il avoit prinse; car il avoit prins une femme Ethiopienne. 4. 8. 4.

CHAP. XIV.

13 Aussi les Amalécites et Cananéens sont là devant vous, et vous tomberez par glaive: car pour autant que vous vous estes destournez de suivre le Seigneur, le Seigneur aussi ne sera point avec vous. 2. 5. 44.

CHAP. XV.

21 Les enfans d'Israël estans au désert, trouvèrent un homme qui cueilloit du bois le jour du repos. 2. 8. 29.

CHAP. XVI.

24 Partant à la congrégation disans, Retirez-vous d'alentour du tabernacle de Coré, Dathan et Abiron. 4. 8. 5.

CHAP. XX.

10 Et Moïse et Aaron firent assembler la congrégation devant la pierre, et leur dit, Escoutez maintenant rebelles, Ne vous ferons-nous point sortir de l'eau de ceste pierre. 4. 8. 5.

26 Puis fay despouiller à Aaron ses vestemens, et les fay vestir à Eléazar son fils. 4. 3. 45.

CHAP. XXI.

8 Fay un serpent ardent, et le mets sur une perche, et quiconques sera mors et le verra, il vivra. 4. 48. 20.

9 Moïse doncques feit un serpent d'airain, et le mit sur une perche: et advint quand quelque serpent avoit mors un homme, il regardoit le serpent d'airain, et estoit guéri. 2. 42. 4.

CHAP. XXIII.

10 Que je meure de la mort des justes,

et que mon dernier département soit semblable au leur. 2. 40. 14.

49 Dieu n'est point comme l'homme qu'il mente, ne comme le fils de l'homme, qu'il se repente. 4. 17. 12.

CHAP. XXVIII.

3 Voyci le sacrifice fait par feu que vous offrirez au Seigneur deux agneaux d'un an sans macule pour faire en holocauste continuel. 4. 1. 25.

DEUTÉRONOME.

CHAP. I.

16 Escoutez ce qui est entre vos frères, et jugez justement entre l'homme et son frère, et entre l'estranger qui est avec luy. 4. 20. 4. — 4. 20. 6. — 4. 20. 9.

39 Vos petis enfans desquels vous avez dit, qu'ils seroyent donnez en proye, et vos fils qui ne cognoissent aujourd'huy ne bien ne mal, eux y entreront, etc. 4. 49. 49.

CHAP. III.

30 Le Seigneur ton Dieu avoit endurcy son esprit, et obstiné son cœur, afin qu'il le donnast en ta main. 4. 48. 2. — 2. 4. 3. — 2. 4. 4.

CHAP. IV.

2 Vous n'adjousterez rien à la parole que je vous commande, et n'osterez rien d'icelle. 4. 9. 2.

7 Qui est la gent si grande qui ait les dieux ainsi approchans d'elle comme le Seigneur nostre Dieu approche de nous en tout ce que nous l'invoquons. 3. 24. 45.

9 Mais pren garde à toy, et garde ton âme soigneusement que tu n'oublies les choses que tes yeux ont veues, et qu'elles ne partent de ton cœur tous les jours de ta vie, etc. 2. 8. 5.

44 Alors vous approchastes, et vous tinstes au bas de la montagne, laquelle brusloit en feu, jusques au milieu du ciel, et là y avoit grandes ténèbres, nuées et obscurité. 4. 44. 3.

45 Vous prendrez doncques bien garde pour vos âmes que vous n'avez veu aucune similitude au jour que le Seigneur a parlé à vous. 4. 44. 2.

46 Afin que vous ne vous corrompiez, et que ne vous faciez image taillée, représentation de toute pourtraiture soit semblance de masle ou de femelle. 2. 8. 17.

4 Semblance de toute beste qui est sur la terre ou semblance de tout oiseau, ayant ailes qui vole sous le ciel. 2. 8. 17.

CHAP. V.

14 Afin que ton serviteur et ta servante ayent repos comme toy. 2. 8. 32.

17 Tu ne seras point meurtrier. 4. 20. 40.

CHAP. VI.

5 Tu aimeras doncques le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force. 2. 7. 5. — 2. 8. 51. — 3. 19. 4.

13 Tu craindras le Seigneur ton Dieu, et à luy serviras : et jureras en son nom. 2. 8. 25.

16 Vous ne tenterez point le Seigneur vostre Dieu. 4. 13. 3.

25 Et nous sera réputé à justice, quand nous aurons prins garde à faire tous ces commandemens devant le Seigneur nostre Dieu, comme il nous a commandé. 3. 17. 7.

CHAP. VII.

6 Tu es un peuple saint au Seigneur ton Dieu. Le Seigneur ton Dieu t'a esleu pour luy estre un peuple péculier d'entre tous autres peuples qui sont sur la terre. 2. 8. 14.

7 Le Seigneur ne s'est point adjoinct par amour à vous, et ne vous a pas esleus, pourtant que vous fussiez en plus grand nombre que tous les peuples, veu que vous estes moins que tous les peuples. 3. 21. 5.

8 Mais pourtant que le Seigneur vous aime, et afin qu'il gardast le jurement qu'il a juré à vos pères, etc. 3. 21. 5.

9 Parquoy cognoistras que le Seigneur ton Dieu, est Dieu, le Dieu fidèle, gardant alliance et bënëfice en mille générations à ceux quil'aiment, et gardent ses commandemens. 3. 17. 5.

12 Et adviendra pourtant que vous aurez ony ces droicts, et les aurez gar-

dez et faits, que le Seigneur ton te gardera l'alliance et la bënëfice qu'il a juré à tes pères. 3. 17. 4.

13 Et il t'aimera et te bënëfice, et te tipliera, il bënëfice le fruit de ton v et le fruit de ta terre, etc. Là m

CHAP. VIII.

2 Aye mémoire de tout le chemin par lequel le Seigneur ton Dieu t'a fait miner par ces quarante ans au d afin de t'affliger et tenter. 3. 20.

3 Afin qu'il te donnast à cognoistre l'homme ne vivra point de painment, mais que l'homme vivra de ce qui sort de la bouche du Seigneur. 1. 16. 7. — 3. 20. 44.

CHAP. IX.

6 Sache doncques que ce n'est pour ta justice que le Seigneur Dieu te donne ceste bonne terre la posséder : car tu es un peu dur col. 3. 21. 5.

CHAP. X.

12 Or maintenant Israël, que dema Seigneur ton Dieu de toy, sicut tu craignes le Seigneur, etc. 2.

14 Voyci les cieux, et les cieux, la terre et tout ce qui icelle, sont au Seigneur ton Dieu. 11. 44. — 3. 21. 5.

15 Néantmoins le Seigneur s'est ad par amour à tes pères seulement a aimez, et a esleu leur semence eux, etc. 3. 21. 5.

16 Circoncisez le prépuce de vostre et n'endurcissez d'oresenavars cols. 2. 5. 8. — 3. 3. 6. — 4. — 4. 46. 21.

20 Tu craindras le Seigneur ton Dieu luy serviras, et adhéreras à luy reras par son Nom. 2. 8. 25.

CHAP. XI.

26 Regarde, je donne aujourd'huy vostre face bënëfice et malédiction. 3. 17. 1.

CHAP. XII.

13 Donne-toy garde que tu ne soies tes holocaustes en tous lieux verras. 4. 2. 9.

14 Mais au lieu que le Seigneur a leu en l'une de tes lignées, là tu

feras tes holocaustes, et y feras tout ce que je te commande. 4. 2. 9.

28 Garde et escoute toutes ces paroles que je te commande, afin qu'il te soit bien, et à tes enfans après toy à jamais, etc. 2. 8. 5.

31 Et n'y adjousterez rien, aussi n'en osterez rien. 4. 40. 47.

CHAP. XIII.

3 Le Seigneur vostre Dieu vous tente, pour savoir si vous aimez le Seigneur vostre Dieu, de tout vostre cœur et de toute vostre âme. 3. 20. 46.

CHAP. XIV.

1 Tu es un peuple saint au Seigneur ton Dieu, et le Seigneur t'a esleu d'entre tous les peuples qui sont sur la face de la terre pour luy estre un peuple péculier. 2. 8. 44.

CHAP. XVI.

10 Et feras la feste des sepmaines au Seigneur ton Dieu oblation volontaire de tes mains, laquelle tu donneras ainsi que le Seigneur ton Dieu t'aura béni. 4. 18. 8.

19 Tu ne renverseras point le droict, et n'auras esgard aux personnes. Si ne prendras aucun présent. Car le présent aveugle les yeux des sages, et pervertit les paroles des justes. 4. 20. 9.

CHAP. XVII.

8 Quand la chose sera trop difficile pour juger entre sang et sang, entre cause et cause, etc. 3. 4. 4.

9 Et viendras aux Sacrificateurs Lévites, et au juge qui sera en ces jours, et l'enquêteras, etc. 3. 4. 4. — 4. 8. 2.

11 Selon l'édit de la Loy laquelle ils t'enseignent, et selon le droict qu'ils te diront tu feras. 4. 8. 2.

12 L'homme qui par arrogance ne voudra obéir au Sacrificateur estant là pour ministrer au Seigneur ton Dieu ou au juge, cest homme mourra, et purgeras le mal d'Israël. Là mesme.

16 Toutesfois iceluy ne se fera amas de chevaux : et ne ramènera le peuple en Egypte, etc. 4. 20. 9. — 4. 20. 26.

CHAP. XVIII.

11 N'aucun demandant advis aux morts. 1. 5. 6.

13 Sois parfait avec le Seigneur ton Dieu. 2. 8. 54.

15 Le Seigneur ton Dieu te suscitera un Prophète, comme moy, du milieu de toy, c'est-à-dire, du milieu de tes frères, vous luy obéirez. 4. 1. 5.

CHAP. XIX.

19 Lors tu luy feras ainsi qu'il pensoit faire à son frère. 4. 20. 46.

CHAP. XXI.

18 Quand un homme aura un enfant pervers et rebelle, qui n'obéira point à la voix de son père, ny à la voix de sa mère, et l'auront chastié, et n'aura voulu leur obéir, etc. 2. 8. 36.

23 Celuy qui pend est malédiction de Dieu. 2. 7. 45. — 2. 16. 6.

CHAP. XXIII.

5 Mais le Seigneur ton Dieu te convertit la malédiction en bénédiction, pour tant que le Seigneur ton Dieu t'aimoit. 3. 21. 5.

CHAP. XXIV.

13 Mais tu luy rendras le gage à soleil couchant, afin qu'il couche en son vestement et te bénisse, et cela te sera justice devant le Seigneur ton Dieu. 3. 17. 7.

CHAP. XXVI.

18 Et le Seigneur t'a magnifié aujourd'huy, en ce que tu luy es peuple péculier ainsi qu'il t'a dit, et afin que tu gardes tous ses commandemens. 2. 8. 44.

CHAP. XXVII.

26 Maudit soit celuy qui ne ratifie point les paroles de ceste loy en les faisant. 2. 7. 5. — 2. 7. 45. — 2. 46. 6. — 3. 41. 19. — 3. 42. 1. — 3. 44. 43. — 3. 47. 4. — 3. 47. 9.

CHAP. XXVIII.

1 Si tu obéis à la voix du Seigneur ton Dieu, en prenant garde à faire tous ses commandemens lesquels je te commande aujourd'huy, lors le Seigneur ton Dieu te constituera souverain sur toutes les gens de la terre. 1. 17. 8. — 2. 5. 10. — 2. 8. 4.

2 Et sur toy viendront toutes ces béné-

dictions et t'environneront quand tu obéiras à la voix du Seigneur ton Dieu. 2. 8. 4.

42 Le Seigneur t'ouvrira son bon trésor, c'est à savoir le ciel, afin qu'il donne pluie, etc. 4. 46. 5.

29 Et ne feras que souffrir injures et pileries tous les jours, sans qu'il y ait qui t'en délivre. 4. 20. 25.

36 Le Seigneur t'emmènera toy et ton Roy que tu as constitué sur toy aux gens que tu n'as cognues, ne toy ne tes pères, etc. 2. 44. 4.

65 Et le Seigneur te donnera un cœur tremblant, et les yeux desfaillans, et l'âme triste. 2. 4. 6.

CHAP. XXIX.

2 Vous avez veu tout ce que le Seigneur a fait devant vos yeux, en la terre d'Egypte, etc. 2. 2. 20.

4 Et le Seigneur ne vous a point donné cœur pour cognoistre, et yeux pour veoir, et oreilles pour ouyr jusqu'au jour présent. 2. 2. 20.

48 Afin qu'il n'y ait entre vous homme, ou femme, ou famille, ou lignée, qui destourne aujourd'huy son cœur du Seigneur nostre Dieu pour aller, etc. 3. 47. 5.

49 Et adviene que quelqu'un oyant les paroles de ce serment, se bénisse en son cœur, disant, J'auray paix encores que je chemine selon l'entreprinse de mon cœur, afin d'adjouter l'yvrongnerie avec la soif. 3. 47. 5.

20 Le Seigneur ne voudra luy pardonner : mais alors l'ire du Seigneur et son zèle fumera contre cest homme : et reposera sur luy toute malédiction qui est escrite en ce livre, etc. 3. 3. 7.

29 Les secrets sont réservez à nostre Dieu : mais ce qui est révélé appartient à nous et à nos enfans. 4. 47. 2. — 3. 24. 3.

CHAP. XXX.

2 Et te seras retourné au Seigneur ton Dieu, et obéiras à sa voix selon tout ce que je t'ay commandé aujourd'huy, etc. 3. 3. 6.

3 Lors le Seigneur ton Dieu ramènera tes captifs, et aura mercy de toy, et derechef te rassemblera, quand ores

tu aurois esté jetté au bout de là le Seigneur ton Dieu te blera, etc. 4. 4. 24.

6 Et le Seigneur ton Dieu circon cœur et le cœur de tes suc pour aimer le Seigneur ton Dieu. 2. 5. 8. — 2. 5. 42. — 3. 3. 46. 3.

40 Quand tu obéiras à la voix du Seigneur ton Dieu, en gardant ses mandemens et ses ordonnances au livre de ceste Loy, que retourneras au Seigneur ton Dieu tout ton cœur et de toute t. 4. 7. 5.

41 Ce commandement que je commande aujourd'huy n'est point de toy et n'en est point loing. — 2. 5. 42.

42 Il n'est point au ciel, dont tu dire, Qui est-ce qui montera par au ciel, etc. 4. 47. 2. — 2. 5.

43 Aussi n'est-il pas outre la mer, tu puisses dire, Qui est-ce qui pour nous de là la mer, et n'portera, etc. 2. 5. 42.

44 Car la parole est fort près de ta bouche et en ton cœur pour 2. 5. 42. — 3. 24. 3.

45 Regarde, j'ay aujourd'huy mis devant toy la vie et le bien, la mort et 3. 47. 4.

49 Je pren aujourd'huy en teneur et terre contre vous, que j'ay vant toy la vie et la mort, la bénédiction et malédiction, etc. 2. 2. 7. 3.

CHAP. XXXII.

5 Ils se sont corrompus envers leur vie, ceux, di-je, qui ne se sont pas en leurs enfans, mais une génération perverse et dépravée. 4. 8. 6.

8 Quand le Souverain divisoit comme héritage, quand il séparait les fils des hommes : lors il considérait les limites des peuples, etc. 2. 4. 3. 24. 5.

45 Celuy qui devoit estre droit et s'est graissé et a regimbé. Tu t'es grossi et espés et ainsi il a méprisé le Seigneur ton Dieu, etc. 3. 8. 5.

47 Ils ont sacrifié aux diables au lieu de Dieu, etc. 4. 43. 47.

24 Ils m'ont esmeu à jalousie en celuy qui n'est point Dieu. 4. 43. 45.

35 La vengeance m'appartient et la rétribution. 2. 8. 56. — 4. 20. 49.

46 Mettez vos cœurs à toutes ces paroles lesquelles je proteste aujourd'huy à l'encontre de vous, afin que les commandiez à vos enfans : à ce qu'ils gardent et facent toutes les paroles de ceste Loy. 2. 7. 43.

CHAP. XXXIII.

1. Tous ses saints sont en tes mains. 2. 10. 9.

29 Tu es bien-heureux Israël : qui est comme toy, ô peuple, qui est sauvé par le Seigneur, etc. 2. 40. 8.

CHAP. XXXIV.

5 Et Moïse serviteur du Seigneur mourut là en la terre de Moab, selon la parole du Seigneur. 4. 6. 44.

JOSUÉ.

CHAP. I.

7 Tu ne déclineras point d'icelle, ny à dextre, ny à senestre, afin que tu te gouvernes prudemment par tout où tu iras. 4. 9. 42.

8 Que le volume de ceste Loy ne bouge de ta bouche, ains méditeras en iceluy jour et nuit, etc. 4. 9. 42.

CHAP. II.

1 Et vindrent en la maison d'une femme pillarde, laquelle avoit nom Rahab, et logèrent là. 3. 24. 44.

9 Je cognoy que le Seigneur vous a donné la terre : car la frayeur de vous est tombée sur nous, et tous les habitants de la terre sont esperdus pour l'amour de vous. 2. 4. 6.

11 Lesquelles choses ouyes nostre cœur est défaillly, et depuis ne s'est levé esprit en aucun homme, à cause de vous. Car le Seigneur vostre Dieu est le Dieu du ciel en haut, et de la terre en bas. La mesme.

CHAP. V.

15 Je suis le prince de l'exercite du Seigneur. 4. 44. 5.

CHAP. VII.

11 Moncques Josué dit à Achan, Mon fils, donne je te prie gloire au Sei-

gneur Dieu d'Israël, et luy donne louanges, et me déclare maintenant ce que tu as fait. 2. 8. 24.

CHAP. X.

43 Et le soleil s'arresta. 4. 46. 2.

CHAP. XI.

20 Cela venoit du Seigneur qui endurcit leur cœur, pour les faire sortir en bataille, etc. 4. 48. 2.

CHAP. XXIV.

2 Vos pères ont habité jadis delà le fleuve : asçavoir Tharé père d'Abraham et père de Nachor, et ont servy aux dieux estranges. 4. 44. 8. — 3. 24. 2.

3 Et je prins vostre père Abraham de delà le fleuve, et le conduy par toute la terre de Canaan, etc. 3. 24. 2.

JUGES.

CHAP. II.

4. Et l'Ange du Seigneur monta de Galgal en Bochim, etc. 4. 44. 6.

48 Quand doncques le Seigneur leur eut suscité des Juges, le Seigneur estoit avec le Juge, et les sauvoit de la main de nos ennemis tout le temps du Juge, etc. 3. 3. 25. — 3. 20. 45.

49 Puis après le Juge estant mort, ils se retournoyent et se corrompoyent plus que leurs pères en ensuyvant les autres dieux, etc. 3. 3. 25. — 3. 20. 45.

CHAP. III.

9 Or les enfans d'Israël crièrent au Seigneur : et le Seigneur leur suscita un sauveur, et les délivra, 3. 20. 45. — 4. 20. 30.

12 Après les enfans d'Israël retournèrent encores à faire mal devant le Seigneur. 3. 20. 45.

45 Puis ils crièrent au Seigneur, et le Seigneur leur suscita un sauveur, Ahod le fils de Jéra, etc. 3. 20. 45.

CHAP. VI.

44 Et l'Ange du Seigneur vint, et s'assit sous le chesne, etc. 4. 44. 6.

44 Et le Seigneur regardant vers luy, dit, Va en ceste tiene vertu, et tu sauveras Israël de la main des Madianites. 4. 43. 40. — 4. 44. 5.

34 L'Esprit du Seigneur vestit Gédéon,

et quand il sonna la trompette, Abiézer s'assembla après luy. 2. 2. 17.

37 Voyci je mettray la laine tousée en l'aire : si la rousée advient seulement sur la toison et que sur toute la terre, etc. 4. 14. 18.

CHAP. VIII.

27 Or Gédéon en fit un éphod, et le colloqua en Ephora sa ville, et les enfans d'Israël firent la fornication après luy : ce qui tourna à Gédéon et à sa maison en ruine. 4. 10. 25.

CHAP. IX.

20 Autrement que le feu sorte d'Abimélech, et qu'il dévore les hommes de Sichem, et la maison de Nello, etc. 3. 20. 15.

CHAP. XI.

30 Et Jephthé voua un vœu au Seigneur et dit, Si tu bailles les enfans d'Ammon en ma main, etc. 4. 13. 3.

CHAP. XIII.

10 Voyci l'homme qui est venu aujourd'huy à moy est apparu, 1. 14. 6.

16 Encores que tu me retienes : si ne mangeray-je point de ton pain : mais si tu fais holocauste, tu l'offriras au Seigneur. 1. 13. 10.

18 Pourquoi demandes-tu ainsi de mon nom, et il est secret ? 1. 13. 10.

19 Manue print un chevreau de chèvres, et une offerte, et les offrit au Seigneur sur la pierre. 4. 10. 25.

22 Nous mourrons de mort pourtant qu'avons veu Dieu. 1. 1. 3.—1. 13. 10.—1. 14. 5.

23 Si le Seigneur nous eust voulu mettre à mort, il n'eust pas prins de nostre main l'holocauste et l'oblation, etc. 1. 13. 10.

CHAP. XVI.

28 O Seigneur, mon Seigneur, je te prie aye mémoire de moy, ô Dieu, je te prie fortifie-moy seulement ceste fois, afin que je me venge pour un coup des Philistins, etc. 3. 20. 15.

CHAP. XXI.

25 En ces jours-là il n'y avoit point de Roy en Israël, mais un chacun faisoit ce qui luy estoit advis estre droict. 4. 20. 9.

RUTH.

CHAP. III.

13 S'il ne luy plaist te racheter, ainsi vit le Seig 8. 27.

1 SAMUEL.

CHAP. I.

13 Or Anne parloit en son cœur, ment ses lèvres se mouvoyent, oyoit-on point sa voix : dont tima estre yvre. 3. 20. 33.

CHAP. II.

6 Le Seigneur est celuy qui fait et fait vivre, qui fait descendre la fosse, et en fait remonter. 3.

9 Il gardera les pieds de ses saints, les meschans se tairont en 2. 10. 18.

10 Et donnera force à son Roy, vera la corne de son oinct. 2.

23 Mais ils n'obéirent point à leur père pourtant que le Seigneur les vouloit tuer. 1. 18. 3.—

34 Voyci le signe qui te viendra, deux fils, Ophni et Phinéas, c'en mourront tous deux en un me 1. 18. 1.

CHAP. VI.

9 Et prenez garde que si par de ses fins elle monte en mes, il nous a fait tout ce qu'il ycy, etc. 1. 16. 9.

CHAP. VII.

3 Si vous vous retournez de tout cœur au Seigneur, ostez les tranges d'entre vous et As préparez vus cœurs au Seigneur. 3. 3. 5.

6 Et jusnèrent ce jour-là, et dirent, Nous avons péché contre le Seigneur. 4. 12. 17.

17 Là aussi il édifia un autel au Seigneur. 4. 10. 25.

CHAP. VIII.

7 Ils ne t'ont point rejeté, mais ils ont rejeté, afin que je ne règne sur eux. 4. 20. 6.

11 Ce sera cy le droict du Roy qui règnera sur vous. Il prendra vus et les constituera sur ses char 4. 20. 26.

CHAP. X.

- 6 L'Esprit du Seigneur Dieu saillira en toy, et prophétiseras avec eux et seras changé en un autre homme. 2. 2. 17. — 2. 3. 4.
- 9 Advint doncques quand il eut tourné le dos pour s'en aller d'avec Samuel, Dieu luy mua son cœur en un autre, etc. 3. 2. 12.
- 26 Saül s'en alla en sa maison en Gabaa, et s'en allèrent avec luy une bande de vilains gens, desquels Dieu avoit touché le cœur. 2. 2. 17.

CHAP. XI.

- 6 L'Esprit de Dieu saillit en Saül, quand il eut ouy les paroles. 2. 4. 6.
- 15 Tout le peuple doncques s'en alla en Galgal, et firent Roy Saül devant le Seigneur Dieu, en Galgal, etc. 1. 8. 6.

CHAP. XII.

- 22 Le Seigneur ne délaissera point son peuple pour l'amour de son Nom grand, parce qu'il a pleu au Seigneur de vous faire son peuple. 3. 21. 5.

CHAP. XIV.

- 4 Et Saül dit, Dieu me face ainsi, et ainsi adjouste, que tu mourras, Jonathan. 2. 8. 24.

CHAP. XV.

- 11 Je me repen d'avoir constitué Roy Saül : car il s'est destourné arriere de moy, et n'a point mis mes paroles en execution ; et Samuel en fut marri, dont toute la nuict cria au Seigneur. 1. 17. 12. — 3. 20. 15.
- 22 Cuides-tu que le Seigneur prene plaisir aux holocaustes et sacrifices, comme d'obéir à sa voix ? voylà obéissance vaut mieux que sacrifice, et escouter vaut mieux que graisse de moutons. 4. 10. 17. — 4. 18. 9.
- 23 Rebellion est comme le péché de devins, et transgression est iniquité et idolatrie. Pourtant doncques que tu as rejeté la parole du Seigneur, il t'a aussi rejeté, afin que tu ne sois plus Roy. 4. 10. 17. — 3. 4. 33. — 3. 21. 6.
- 29 La force d'Israël ne mentira point, et ne se repentira point : car il n'est point comme un homme pour se repentir. 1. 17. 12.

30 Et il dit, J'ay péché : mais je te prie honore moy en la présence des anciens, etc. 3. 3. 4.

35 Samuel pleuroit Saül, et le Seigneur s'estoit repenty d'avoir constitué Saül Roy sur Israël. 3. 20. 15.

CHAP. XVI.

- 4 Le Seigneur dit à Samuel, Jusques à quand pleureras-tu de Saül : veu que je l'ay réprouvé, qu'il ne règne plus sur Israël, etc. 3. 20. 15. — 3. 21. 6.
- 13 Adoncques Samuel print la corne d'huile et l'oignit au milieu de ses frères. 1. 8. 6. — 2. 2. 17.
- 14 Le mauvais esprit de par le Seigneur le troubloit. L'Esprit du Seigneur se partit de Saül, et le mauvais esprit de par le Seigneur, le tourmentoit. 1. 14. 17. — 1. 18. 2. — 2. 4. 5.

CHAP. XVIII.

40 Le lendemain le mauvais esprit de Dieu assaillit Saül. 1. 14. 17. — 2. 4. 5.

CHAP. XIX.

9 Et le mauvais esprit du Seigneur vint sur Saül, et estoit assis en son hostel, tenant sa lance en sa main, etc. 2. 4. 5.

CHAP. XXIII.

- 26 Et Saül alloit par un costé de la montagne, et David et ses hommes alloyent par l'autre costé de la montagne, etc. 1. 16. 9.
- 27 Mais un messenger vint à Saül, disant, Haste-toy de venir, car les Philistins se sont ruez en la terre. 1. 16. 9.

CHAP. XXIV.

- 7 Jà à Dieu ne plaise que je face ceste chose à mon seigneur qui est l'oinct du Seigneur, de mettre ma main sur luy : car il est l'oinct du Seigneur Dieu. 4. 20. 28.
- 14 Je t'ay pardonné, et ay dit, Je n'estendray point ma main sur mon Seigneur : car il est l'oinct du Seigneur. Là mesme.

CHAP. XXVI.

9 David dit à Abisai, Ne le desfay point : car qui sera celuy qui mettra sa main contre l'oinct du Seigneur et demeurera innocent ? Là mesme.

42 Tous dormoyent : car le Seigneur les avoit fort endormis. 4. 18. 2.

23 Le Seigneur vueille rendre à un chacun selon sa justice, et selon sa loyauté : car il t'avoit baillé aujourd'huy entre mes mains, etc. 3. 17. 44.

CHAP. XXXI.

43 Puis prindrent leurs os, et les ensevelirent sous un arbre en Jabès, et jusnèrent sept jours. 4. 12. 17.

2 SAMUEL.

CHAP. V.

8 Pource on dit, Qu'aveugle ne boisteux n'entre en la maison. 4. 46. 34.

CHAP. VII.

44 Que s'il fait aucune iniquité je le chastieray des verges d'hommes, et avec playe des fils des hommes. 3. 4. 32.

27 Car toy, Seigneur des armées, Dieu d'Israël, tu as révélé en l'aureille de ton serviteur disant, Je t'édifieray une maison, etc. 3. 20. 43. — 3. 20. 44.

28 Parquoy maintenant Seigneur Dieu, car tu es Dieu, et tes paroles sont vrayes : et tu as parlé de ton serviteur ce bien yci. 3. 20. 44.

CHAP. X.

42 Sois vaillant, ou te porte vaillamment pour nostre peuple, et pour les villes de nostre Dieu : et le Seigneur face ce que bon luy semblera. 4. 47. 9.

CHAP. XI.

4 Après David envoya messagers, et l'enleva : laquelle estant entrée à luy, il dormit avec elle. 4. 4. 24.

45 Or escrivit-il és lettres, disant, Mettez Urie vis-à-vis du fort de la bataille, et vous reculez d'iceluy, afin qu'il soit frappé, et qu'il meure. Là mesme.

CHAP. XII.

42 Tu l'as fait en cachette : mais moy, je feray ceste chose en la présence de tout Israël. 4. 48. 4.

43 Lors David dit à Nathan, J'ay péché contre le Seigneur : Et Nathan dit à David, Aussi le Seigneur t'a osté ton péché, et ne mourras point. 3. 3. 4. — 3. 3. 40. — 3. 4. 34. — 4. 4. 24.

44 Toutesfois pourtant que par ce fait

tu as donné occasion aux ennem Seigneur de blasphémer, le fils qui t'est né, mourra. 3. 4. 33.

CHAP. XVI.

40 Le Seigneur luy a dit, Maudi D et qui luy dira, Pourquoy as-tu ainsi? 4. 47. 8. — 4. 48. 4. — 4.

22 Ils tendirent doncques un tabor à Absalom sur le toict de la m. et Absalom entra aux concubins son père en la présence de tout l 4. 48. 4. — 4. 48. 4.

CHAP. XVII.

7 Chusaï dit à Absalom, Le conseil donné ceste fois Achitophel, n'est bon. 4. 47. 7.

44 Or le Seigneur avoit ordonné, conseil de Achitophel qui estoit fust destruit, afin que le Seigneur venir mal sur Absalom. 4. 47. 7. 4. 6.

CHAP. XXII.

20 Il me tira hors en lieu spacieux me délivra, pourtant qu'il m'aima. 47. 5.

24 Le Seigneur m'a rétribué selon justice, et m'a rendu selon la puissance de mes mains. 3. 47. 5.

CHAP. XXIV.

4 La fureur du Seigneur se couvrit contre Israël, et incita David à dire, Va, nombre Israël et Juda. 44. 48.

40 Lors David fut frappé en son dos après avoir ainsi nombré le peuple dont David dit au Seigneur, J'ay péché vement péché en ce que j'ay fait. 3. 3. 4.

20 Et s'enclina devant le Roy sur son visage en terre. 4. 42. 3.

1 ROIS.

CHAP. I.

46 Et Bethsabée s'enclina, et se prosterna devant le Roy. 4. 42. 3.

24 Autrement il adviendra quand nostre Sire, sera endormy avec nous, que nous serons moy et mon frere Solomon réputés comme meschans. 44. 3.

CHAP. II.

5 Tu sais assez ce que m'a fait Je

de Sarvia, ce qu'il a fait aux deux princes des armées, etc. 4. 20. 10.

6 Tu en feras selon ta sagesse, et ne laisseras point descendre sa vieillesse en paix au sépulcre. Là mesme.

8 Tu as Séméï avec toy, fils de Géra, fils de Jémini de Bahurim qui me maudit d'une mandisson exécration, etc. Là mesme.

CHAP. VIII.

13 Qui gardes l'alliance et bnficence à les serviteurs qui conversent devant toy de tout leur cœur. 3. 17. 5.

16 Mais s'ils ont péché contre toy (car il n'est homme qui ne pêche) et que tu sois courroucé, etc. 2. 7. 5. — 3. 14. 9. — 4. 1. 25.

17 Et qu'en la terre où ils seront me-
rez captifs, ils se repentent en leurs
cœurs, etc. 4. 1. 25.

18 Dieu soit avec nous, afin qu'il face
incliner nostre cœur à soy, et nous
face cheminer en toutes ses voyes, et
garder ses commandemens et consti-
tutions, et ses jugemens qu'il a com-
mandez à nos pères. 2. 3. 9.

CHAP. XI.

12 Toutesfois pour l'amour de ton père
David, je ne le feray pas en ton temps :
mais je le rompray de la main de ton
fils. 2. 6. 2.

13 Dieu luy suscita aussi un autre ad-
versaire. 4. 18. 4.

24 Voyci je rompray le royaume d'entre
les mains de Solomon, et t'en baille-
ray dix lignées. 4. 18. 4.

21 Toutesfois je n'osteray rien du
Royaume d'entre ses mains : mais tous
les jours de sa vie, je le constitueray
prince pour l'amour de David mon
serviteur, etc. 2. 6. 2.

20 Par ainsi j'affligeray la semence de
David, pour l'amour de ceci, mais non
point tousjours. Là mesme.

CHAP. XII.

10 Les jeunes qui avoyent esté nourris
avec luy, luy respondirent disans,
Ainsi diras à ce peuple, etc. 4. 17. 7.

15 Et le Roy n'exauça point le peuple.
Car telle estoit l'ordonnance du Sei-
gneur, pour confermer sa parole, etc.
4. 17. 7. — 4. 18. 4. — 2. 4. 6.

20 Nulle lignée ne suyvit la maison de
David, fors celle de Juda seulement. 4.
18. 4.

28 Le Roy doncques ayant prins conseil,
fit deux veaux d'or, et leur dit, Ce vous
est trop de monter en Jérusalem. O
Israël voyci tes dieux qui t'ont fait mon-
ter de la terre d'Egypte. 4. 2. 8.

30 Et cela fut tourné en péché : car le
peuple alloit pour l'un jusques en Dan.
4. 20. 32.

31 Il fit une maison de hauts lieux et
constitua des Sacrificateurs du peuple
de basse condition, qui n'estoyent
point des fils de Lévi. 4. 2. 9.

CHAP. XV.

4 Mais pour l'amour de David, le Sei-
gneur son Dieu luy donna une lampe
en Jérusalem, luy faisant succéder son
fils après luy, et établissant Jérusa-
lem. 2. 6. 2.

CHAP. XVIII.

40 Aussi vray que le Seigneur ton Dieu
vit, il n'y a gent ny royaume auquel
mon Seigneur, etc. 2. 8. 27.

41 Et Elie dit à Achab, Monte, mange,
et boy : car il fait un son de grande
pluye à venir. 3. 20. 3.

42 Et Elie monta au sommet de Carmel,
et s'accroupit en terre, et mit sa face
entre ses genoux. Là mesme.

43 Et il dit à son garçon, Monte mainte-
nant et regarde sur le chemin de la
mer : il monta et regarda, et dit, Il n'y
a rien; après il luy dit, Retourne par
sept fois. Là mesme.

CHAP. XIX.

8 Puis en la force d'icelle viande, il che-
mina quarante jours et quarante nuicts
jusques en Oreb la montagne de Dieu.
4. 12. 20.

18 Je me suis réservé sept mille hommes
qui n'ont point fleschi le genouil devant
Baal. 4. 4. 2.

CHAP. XXI.

42 Ils prièrent Dieu, qu'on justast, et
firent asseoir Naboth, au haut bout du
peuple. 4. 12. 17.

28 Dont le Seigneur dit à Elie Thesbite.
3. 3. 25.

29 Ne vois-tu pas qu'Achab s'est abbaissé

devant moy? pourtant qu'il s'est humilié devant moy, je ne feray point venir ce mal en son temps, etc. 3. 3. 25. — 3. 20. 45.

CHAP. XXII.

6 Le Roy d'Israël assembla près de quatre cens Prophètes. 4. 9. 6.

24 Lors un esprit sortit, et se tint devant le Seigneur et dit, Je luy mettray en teste. 4. 44. 17. — 4. 47. 7. — 4. 48. 4.

22 Il dit, Je sortiray et seray un esprit mensonger en la bouche de tous ses Prophètes. 4. 47. 7. — 4. 9. 6.

27 Le roy dit ainsi, Mettez cestuy-ci en prison, et luy baillez à manger du pain estroitement et de l'eau estroitement, jusques à tant que je revienne en paix. Là mesme.

2 ROIS.

CHAP. V.

47 Et Naaman dit, Si te prie-je que tu donnes à ton serviteur de ceste terre la charge d'une couple de mulets : car ton serviteur ne fera plus d'holocauste ne de sacrifice aux dieux estranges, mais seulement au Seigneur. 3. 2. 32.

48 Le Seigneur vueille pardonner en ce, à ton serviteur quand mon maistre entrera, etc. Là mesme.

49 Et il luy dit, Va en paix. Quand il fut party de luy le long d'un journau de terre. Là mesme.

CHAP. VI.

45 Hélas mon seigneur comment ferons-nous? 4. 44. 42.

46 Ceux qui sont avec nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont avec eux. 4. 44. 42.

47 Je te prie seigneur ouvre ses yeux et qu'il voye. Le Seigneur ouvrit les yeux du juvenceau. Et vid : et voylà une montagne plene de chevaux, et de chariots de feu à l'entour d'Elisée. 4. 44. 7. — 4. 44. 8. — 4. 44. 44.

34 Dieu me face ainsi, et ainsi adjouste, si aujourd'huy la teste d'Elisée, fils de Saphat luy demeure sur luy. 2. 8. 24.

CHAP. X.

7 Incontinent que les lettres furent ve-

nues à eux, ils prindrent le Roy, et descollèrent les soies hommes, etc. 4. 48. 4.

40 Sachez maintenant qu'il n'est cheu en terre de la parole du Seigneur qu'il a prononcée, etc. Là me

CHAP. XVI.

40 Lequel Roy Achas, voyant l'estoit en Damas, envoya la statue le pourtrait d'iceluy autel à Uzzia le sacrificateur, tout ainsi qu'il estoit. 40. 23.

CHAP. XVII.

24 Et le Roy des Assyriens ame de Babylone et de Cutha, mesme.

25 Il advint qu'au commencement habitèrent là, ils ne craignirent le Seigneur : et le Seigneur leur envoya des lions qui les tuoyent. 23.

32 Toutesfois ils craignoyent le Seigneur et constituèrent aucuns d'eux pour estre Sacrificateurs de lieux, etc. 3. 2. 43. — 4. 40. 15. 22.

33 Ils craignoyent le Seigneur, ensemble à leurs dieux selon la manière de faire des gens qu'ils chassent de là. 3. 2. 43. — 4.

34 Et font encores aujourd'huy ils faisoient au commencement craignent point le Seigneur, et point selon ses constitutions, mesme.

CHAP. XIX.

4 Esclave doncques l'oraison pour qui se trouve encores. 3. 20. 4

35 Advint ceste nuict-là, que l'Esprit du Seigneur sortit, et tua cent vingts et cinq mille hommes. 44. 6.

CHAP. XX.

1 Dispose de ta maison, car tu n'y es plus et ne vivras plus. 4. 47. 42.

2 Alors Ezéchias tourna sa face paroy, et fit oraison au Seigneur

3 Je te prie, Seigneur, que tu aies pitié de moi maintenant que j'ay ceste face devant toy en vérité, et en ceste foy, et ay fait ce qui t'estoit assigné. 3. 44. 49. — 3. 20. 40.

5 Voyci, je t'ay guéry, dedans trois jours tu monteras en la maison du Seigneur. 1. 17. 42.

9 Veux-tu que l'ombre aille plus outre de dix degrez, ou qu'elle retourne de dix degrez? 4. 44. 48.

11 Isaïe le Prophète cria au Seigneur lequel remena l'ombre par les degrez qu'elle estoit descendue en l'horloge d'Achas. 4. 46. 2.

CHAP. XXI.

1 Il edifia aussi des autels en la maison du Seigneur, de laquelle le Seigneur avoit dit, Je mettray mon Nom en Jérusalem. 4. 40. 23.

16 Aussi Manassès espandit beaucoup de sang innocent, tant qu'il en remplit Jerusalem, depuis un bout, jusques à l'autre, etc. 3. 24. 44.

CHAP. XXII.

1 Iceluy fit ce qui estoit droict devant les yeux du Seigneur, et chemina tout le chemin de son père David, il ne déclina ni à dextre ni à senestre. 4. 40. 43.

8 Et Helcias le grand Sacrificateur dit à Saphan le chancelier, J'ay trouvé le livre de la Loy en la maison du Seigneur, et Helcias bailla ce livre à Saphan, et le lent. 4. 8. 8.

4 CHRONIQUES.

CHAP. XXVIII.

2 Et à la scabelle de tes pieds de nostre Dieu. 4. 4. 5.

2 CHRONIQUES.

CHAP. XIX.

6 Regardez que c'est que vous ferez : car vous n'exercez point le jugement des hommes, mais de Dieu. 4. 20. 4. — 4. 20. 6.

NÉHÉMIE.

CHAP. I.

1 Quand j'euy ouy telles paroles je m'assis, et pleuray, et par plusieurs jours lamentay, et fusnay priant devant Dieu du ciel. 4. 42. 46.

1 Je te prie ô Seigneur Dieu du ciel, Dieu grand et terrible, qui gardes l'alliance et miséricorde à ceux qui t'ai-

ment et gardent les commandemens. 3. 47. 5.

7 Nous nous sommes desbauchez de toy, et n'avons pas gardé ton commandement, ne les statuts, ne les jugemens que tu as commandez à Moïse ton serviteur. 3. 4. 44.

CHAP. IX.

44 Et leur fils cognoistre ton saint Sabbath. 2. 8. 29.

JOB.

CHAP. I.

6 Un jour comme les fils de Dieu estoyent venus pour assister devant le Seigneur, Satan aussi se trouva entre eux. 1. 44. 17. — 1. 44. 19. — 1. 48. 4.

12 Le Seigneur dit à Satan, Voici, tout ce qui est sien est en ta main, nonobstant tu n'estendras pas tes mains sur luy. 4. 47. 7.

17 Un messenger vint, disant, Les Caldéens ont ordonné trois bandes, et ont prins les chameaux, et ont frappé les serviteurs au tranchant de l'espée, mais je suis eschappé. 2. 4. 2.

21 Le Seigneur l'a donné aussi, le Seigneur l'a osté, le nom du Seigneur soit benit. 1. 47. 8. — 4. 48. 4. — 4. 48. 3. — 2. 4. 2.

CHAP. II.

1 Et Satan aussi vint entre eux pour comparer devant le Seigneur. 1. 44. 47. — 1. 44. 19. — 4. 48. 4.

CHAP. IV.

47 L'homme sera-il plus juste que Dieu? ou l'homme sera-il plus juste que son facteur? 3. 42. 4.

48 Voici il ne trouve point fermeté en ses serviteurs, et juge folie estre ses Anges. 8. 42. 4. — 3. 47. 9.

49 Combien plus en ceux qui demeurent es maisons d'argille, desquels le fondement est de poudre, lesquels seront consumez par la tigne. 4. 45. 4. — 4. 45. 2. — 3. 42. 4.

CHAP. V.

47 Bien-heureux est l'homme que Dieu corrige, ne desprise doncques point la correction du Tout-Puissant. 3. 4. 32.

CHAP. IX.

- 2 Je sçay véritablement qu'il est ainsi, et comment l'homme seroit-il justifié devant Dieu? 3. 12. 2.
20 Si je me veux justifier, ma bouche me condamnera : si je me fay parfait, il me jugera pervers. 3. 12. 5.

CHAP. X.

- 45 Si je fay meschamment, malheur est sur moy, et quand je seroye juste, si ne lèveray-je pas la teste, etc. 3. 44. 46.

CHAP. XII.

- 48 Il deslie le baudrier des Rois, et lie leurs reins de ceinture. 4. 20. 28.
20 Dieu oste le propos des véritables, et oste le sens des anciens. 2. 4. 4.

CHAP. XIII.

- 45 Quand il m'occira, je n'auray plus d'espérance. 2. 40. 49. — 3. 2. 24.

CHAP. XIV.

- 4 Qui rendra net ce qui est immonde, il n'y en a pas un. — 2. 4. 5. — 3. 12. 5.
5 Ses jours sont-ils pas déterminez? Le nombre de ses mois est envers toy, tu en as fait ordonnance et ne passera point outre. 4. 16. 9.
47 Mon forfait est signé comme en un paquet, et as adjousté sur mon iniquité. 3. 4. 29.

CHAP. XV.

- 45 Voyci il ne trouve point fermeté en ses saints, et si les cieux ne sont point nets devant luy. 3. 12. 4.
46 Combien plus sera l'homme abominable, et inutile, lequel boit iniquité comme l'eau. 3. 12. 4. — 3. 12. 5.

CHAP. XIX.

- 25 Or sçay-je bien que mon Rédempteur vit, et qu'il se tiendra debout le dernier sur la terre. 2. 40. 49. — 3. 25. 4.
26 Et quand après ma peau ce corps sera rongé, toutesfois de ma chair je verray Dieu. 2. 40. 49.
27 Je le contempleray, et mes yeux le regarderont, et non autre : mes reins sont défaillis en mon sein. Là mesme.

CHAP. XXI.

- 43 Ils passent leur jour en bien, et des-

cendent incontinent au sépulchre. 40. 17.

CHAP. XXV.

- 5 Voyci il ne reluira point jusqu'à lune, et les estoilles ne sont pas devant ses yeux. 3. 12. 4.

CHAP. XXVI.

- 44 Voyci les bords de ses voyes, bien peu de chose est-ce qu'il nous voyons de luy, et qui entendra la voix de sa puissance? 4. 17. 2.

CHAP. XXVIII.

- 42 Mais dont est trouvée la sagesse, où est le lieu d'intelligence? Là n'est-ce que l'esprit de Dieu.
24 Veu qu'elle est absconsée de tous les vivans, et aussi est-elle absconsée aux oiseaux du ciel. Là mesme.
23 Mais Dieu entend la voye d'icelle, luy-mesme cognoist le lieu d'icelle.
28 Et dit à l'homme, Voyci la crainte du Seigneur est la vraie sagesse. 2. — 3. 2. 26.

CHAP. XXXIV.

- 30 A cause que l'homme hypocrite a fait un serment, et pour le scandale du peuple. 25.

CHAP. XXXVI.

- 27 Quand il a soustrait les gouttes de l'eau, les pluyes dégouttent par la terre. 4. 5. 5.

CHAP. XLI.

- 2 Qui est celuy qui m'a prévenu, et achevé? tout ce qui est sous le ciel. 3. 14. 5.

PSEAUMES.

PS. I.

- 1 Bien-heureux est l'homme qui n'a cheminé au conseil des méchans, ne s'est point arrêté en la voye des pécheurs, etc. 3. 17. 40.
2 Ains son affection est en la loi du Seigneur et en icelle médite jour et nuict. 2. 7. 43.

PS. II.

- 2 Pourquoi s'avancent les Rois de la terre, et consultent ensemble les princes contre le Seigneur, et contre son Christ? 2. 45. 3.

3 Rompons, disent-ils, leurs liens, et rejettons de nous leurs chevestres. 2. 15. 3.

4 Mais celui qui réside és cieux s'en rira, le Seigneur se mocquera d'eux. 1. 15. 1. — 2. 15. 3.

8 Demande-moy, et je te donneray pour ton héritage les gens, et pour ta possession les bouts de la terre. 2. 11. 11.

9 Tu les casseras d'un sceptre de fer, et les briseras comme vaisseau de potier. 2. 15. 5. — 4. 1. 19.

12 Baisez le fils, de peur qu'il ne se courrouce, et que ne périssiez de la voye, etc. 2. 6. 2. — 4. 20. 5. — 4. 20. 29.

PS. III.

6 Je me suis couché et endormy, si me suis resveillé : car le Seigneur me sustentoit. 3. 2. 37.

PS. IV.

7 Seigneur lève sur nous la clairté de ta face. 1. 11. 11.

PS. V.

1 Seigneur, tu exauceras ma voix dès le matin : car du matin j'ordonneray mon oraison à toy, et contempleray. 3. 20. 12.

8 Mais moy en l'abondance de ta bénignité, je viendray en ta maison, j'adoreray en ton saint temple, avec ta crainte. 3. 2. 23. — 3. 20. 11.

PS. VI.

1 Seigneur, ne me repren point en ton ire, et ne me chastie point en ta fureur. 1. 1. 32.

PS. VII.

7 Dresse-toy Seigneur en ton ire, et t'esleve contre la furie de mes adversaires : et t'esveille vers moy selon le jugement que tu as ordonné. 3. 20. 15. — 3. 17. 17.

9 Juge-moy Seigneur selon ma justice, et selon mon innocence qui est en moy. 1. 17. 11.

PS. VIII.

3 De la bouche des enfans et totans, tu as fondé ta force. 1. 16. 3.

5 Qu'est-ce de l'homme que tu as souvenance de luy, et qu'est-ce du fils de l'homme que tu le visites? 1. 5. 3. — 2. 13. 2.

PS. IX.

11 Et ceux qui cognoissent ton Nom, auront confiance en toy. 3. 2. 31.

PS. X.

11 Il dit en son cœur, Dieu l'a oublié, il a caché sa face afin que jamais ne le voye. 1. 4. 2.

PS. XI.

4 Le Seigneur est en son palais. 1. 5. 1.

PS. XII.

3 L'un parle à l'autre mensonge, et parlent par lèvres flatteuses, avec double cœur. 1. 11. 8.

7 Les paroles du Seigneur sont paroles pures comme argent affiné au fourneau de la terre, et qui est espuré par sept fois. 3. 2. 15.

PS. XIV.

1 Le fol a dit en son cœur, Il n'est point de Dieu. 1. 4. 2.

2 Le Seigneur a regardé du ciel sur les enfans des hommes, pour veoir s'il y en a quelqu'un qui entende et qui cherche Dieu. 3. 11. 1.

3 Il n'y a nul qui face bien, voire non pas un seulement. 2. 3. 2.

PS. XV.

1 Seigneur, qui conversera en ton pavillon, et qui habitera en ta sainte montagne? 3. 17. 6. — 3. 24. 8.

2 Celui qui chemine en intégrité, et travaille à faire justice, et parle vérité en son cœur. 3. 6. 2. — 3. 17. 6.

PS. XVI.

2 Tu es mon Seigneur, mon bien ne vient point jusques à toy. 2. 8. 53.

3 Mais aux saints qui sont en la terre et aux vertueux esquels je pren mon plaisir. 1. 11. 11. — 2. 8. 53. — 3. 7. 5.

5 Le Seigneur est la part de mon héritage, et de mon hanap : tu tiens ferme mon lot. 2. 11. 2. — 3. 25. 10.

10 Tu ne délaisseras mon âme au sépulchre, et ne permettras point que ton débonnaire voye la corruption. 3. 25. 3.

PS. XVII.

1 Seigneur escoute ma justice, enten mon cri, etc. 3. 17. 11.

3 Quand tu auras esprouvé mon cœur,

et l'auras visité de nuict, quand tu m'auras essayé, tu n'y trouveras rien, etc. 3. 17. 44.

45 Je verray ta face en justice et seray rassasié, quand je seray resveillé par ta semblance. 2. 10. 7. — 3. 25. 40.

PS. XVIII.

2 Seigneur qui es ma force, je t'aimeray d'affection. — 3. 20. 28. — 4. 17. 23.

20 Et me tira hors en lieux spacieux et me délivra, pourtant qu'il m'aimoit. — 3. 17. 5.

24 Le Seigneur m'a rétribué selon ma justice, et m'a rendu selon la pureté de mes mains. 3. 17. 5. — 3. 17. 44.

28 Tu sauves le peuple chétif, et abbaisses les yeux hautains. 3. 12. 6.

34 La Parole du Seigneur est affinée, il est bouclier à tous ceux qui s'asseurent en luy. 3. 2. 15.

PS. XIX.

4 Les cieux racontent la gloire de Dieu. 4. 5. 1. — 4. 6. 4.

8 La Loy du Seigneur est entière, restaurant l'âme : le tesmoignage du Seigneur est fidèle, donnant sapience à l'ignorant. 2. 7. 12. — 4. 8. 6.

43 Qui est celuy qui cognoist ses fautes, exempte-moy doncques des fautes cachées. 3. 4. 46. — 3. 4. 48. — 3. 47. 2.

PS. XX.

4 Qu'il ait mémoire de toutes tes offertes, et convertisse ton holocauste en cendre. 3. 20. 48.

40 Sauve, Seigneur : que le Roy nous responde au jour que nous crierons. 2. 6. 2.

PS. XXII.

2 Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu laissé? 2. 16. 44. — 3. 20. 45.

5 Nos pères ont eu fiance en toy, ils ont eu fiance, et tu les as délivrez. 3. 20. 26.

26 Je rendray mes vœux en la présence de ceux qui le craignent. 4. 43. 4.

PS. XXIII.

4 Quand ores je chemineroye par la vallée d'ombre de mort, si ne craindroy-je nul mal : car tu es avec moy. 4. 47. 44. — 3. 2. 24. — 3. 2. 28. — 3. 43. 5.

6 D'avantage, bénéfice et bénignité me poursuivront tous les jours de ma vie, et feray longue demeure en la maison du Seigneur. 2. 3. 12.

PS. XXIV.

3 Qui sera celuy qui montera en la montagne du Seigneur, et qui aura ferme demeure en son saint lieu? 3. 6. 2.

4 Celuy qui est innocent de mains, et net de cœur, qui n'abandonne point son cœur à mensonge, et ne jure point en fallace. Là mesme.

6 Ceste est la génération de ceux qui te cherchent, qui cherchent ta face, Seigneur, en Jacob. 3. 24. 8.

PS. XXV.

4 O Seigneur, j'eslève mon âme à toy. 3. 20. 5.

6 Seigneur aye souvenance de tes compassions et de tes bontez : car elles sont de tout temps. 3. 20. 9.

7 N'aye point souvenance des péchez de ma jeunesse, ne de mes transgressions : mais selon ta bénignité aye mémoire de moy, etc. 3. 3. 18. — 3. 20. 9.

40 Toutes les voyes du Seigneur sont bénignité et fidélité, à ceux qui gardent son alliance et son tesmoignage. 3. 2. 7. — 3. 17. 2.

44 Pour l'amour de ton nom, Seigneur, pardonne-moy mon iniquité : car elle est grande. 3. 17. 2.

48 Regarde mon affliction et ma peine, et me remets tous mes péchez. 3. 20. 9.

PS. XXVI.

4 Seigneur, juge-moy, car j'ay cheminé en mon intégrité, et si ay mis ma confiance au Seigneur, etc. 3. 17. 44.

2 Seigneur, esprouve-moy et me tente, examine mes reins et mon cœur. 3. 20. 46.

5 J'ay hay la compagnie des mauvais, et ne converseray point avec les meschans. 3. 17. 44.

8 Seigneur, j'aime la demeure de ta maison, et le lieu du manoir de ta gloire. 4. 44. 44.

9 Ne range point mon âme avec les pécheurs, ne ma vie avec, etc. 3. 17. 44.

PS. XXVII.

4 Le Seigneur est la force de ma vie, de qui auray-je peur? 4. 47. 44.

3 Quand un ost me viendrait assiéger,
mon cœur ne craindrait point. 1. 17.
11.

10 Mon père et ma mère m'ont abandon-
né, mais le Seigneur m'a recueilly. 3.
20. 36.

14 Attén-toy doncques au Seigneur, et
lien bon : et il fortifiera ton cœur :
attén-toy, di-je au Seigneur. 3. 2. 17.

PS. XXVIII.

8 Le Seigneur est leur vertu, et la force
des délivrances de son Oinct. 2. 6. 2.
— 2. 6. 3.

PS. XXIX.

3 La voix du Seigneur est sur les eaux :
le Dieu de gloire fait tonner : le Sei-
gneur est sur grandes eaux. 1. 6. 4.

PS. XXX.

6 Son ire se passe en un instant : mais
son bon plaisir dure à vie. 2. 10. 18.

7 Quand j'estoye en ma prospérité, je
disoye, Je ne bougeray jamais. Car
Seigneur par ton bon vouloir, tu as
estably force en ma montagne, mais
soudain que cachas ta face, je fus trou-
blé. 3. 8. 2.

PS. XXXI.

2 Seigneur j'ay mis mon espoir en toy,
garde que je ne soye jamais confus,
et me délivre par ta justice. 2. 44. 42.

6 Je recommande mon esprit en ta main,
tu me rachèteras doncques Seigneur.
Dieu véritable. 3. 20. 26.

16 Mes temps sont en ta main, 1. 17. 11.

23 Quand je m'en fuyoye hastivement, je
disoye, Je suis retranché de devant
toy. 3. 2. 46.

PS. XXXII.

1 Lien-heureux est celui duquel la trans-
gression est quittée, et duquel le péché
est couvert. 3. 4. 29. — 3. 44. 41. —
3. 44. 41. — 3. 17. 40.

6 Je t'ay notifié mon péché, et n'ay point
célé mon délict, j'ay dit en moy-mes-
me, Je feray confession de mes forfaits
au Seigneur, etc. 3. 4. 9.

6 Pour ceste cause, tout homme débon-
naire te suppliera au temps de te trou-
ver, etc. 3. 20. 7. — 3. 20. 26.

PS. XXXIII.

6 Les cieux ont esté faits par la parole
du Seigneur, et tout l'ordre d'iceux par
l'Esprit de sa bouche. 1. 43. 45. — 1.
46. 1.

12 O que la gent est bienheureuse de la-
quelle le Seigneur est son Dieu, et le
peuple qu'il a esleu pour son héritage,
2. 10. 8. — 3. 2. 28. — 3. 21. 5.

13 Le Seigneur regarde du ciel, et veoit
tous les enfans des hommes. 1. 16. 1.

18 L'œil du Seigneur est sur ceux qui le
craignent et s'attendent à sa bonté. 3.
20. 40.

22 Seigneur, ta bénignité soit sur nous,
ainsi que nous avons espoir en toy.
3. 20. 42.

PS. XXXIV.

7 Mesmes ce povre a crié, et le Seigneur
l'a ouy et l'a délivré de toutes ses an-
goisses. 3. 20. 26.

8 L'Ange du Seigneur se campe à l'en-
tour de ceux qui le craignent. — 1. 44.
6. — 1. 44. 8. — 3. 20. 23.

45 Destourne-toy du mal, et fay le bien.
3. 3. 8.

46 Les yeux du Seigneur sont vers les
justes, et ses oreilles vers leur cri.
1. 46. 7. — 3. 20. 3. — 3. 20. 40.

47 Mais la face du Seigneur est contre
ceux qui font mal, pour exterminer
leur mémoire de la terre. 1. 46. 7.

22 La mort des meschans est trèsmau-
vaise. 2. 10. 44. — 2. 40. 48.

23 Le Seigneur rachette l'âme de ses ser-
viteurs. 2. 10. 46.

PS. XXXVI.

1 La rébellion du meschant dit au milieu
de mon cœur, qu'il n'y a point de crainte
de Dieu devant ses yeux. 1. 4. 2.

2 Car elle luy flatte devant ses yeux jus-
ques à ce qu'il trouve son iniquité di-
gne d'estre haïe. Là mesme.

6 Seigneur, ta bénignité est jusques aux
cieux, et ta fidélité jusques aux nues.
3. 2. 7.

7 Tes jugemens comme la grande abys-
me. 1. 17. 2. — 2. 23. 5.

40 La source de vie est avec toy, et par
ta clarté nous voyons clair. 2. 2. 20.

PS. XXXVII.

7 Atten en patience le Seigneur, et aye espérance en luy. 3. 2. 37.

22 Ceux qui sont de luy bénits, posséderont la terre, mais ceux qui sont de luy maudits seront exterminés. 2. 14. 2.

PS. XXXVIII.

2 Seigneur, ne me corrige point en ton courroux, et ne me chastie point en ta fureur. 3. 4. 32.

5 Mes iniquitez ont surmonté mon chef, et comme un pesant fardeau sont apesanties outre ma force. 3. 4. 46.

PS. XXXIX.

40 Je me suis teu, et n'ay point ouvert ma bouche, pourtant que tu l'as fait. 4. 17. 8.

43 Je suis estranger chez toy, et hôte comme tous mes pères. 2. 10. 45.

44 Désiste de moy, afin que je reprenne vigueur, avant que je m'en aille, et que je ne soye plus. 3. 20. 46.

PS. XL.

4 Et a mis en ma bouche nouveau cantique, et louange à nostre Dieu, plusieurs verront cela, et craindront, et se confieront au Seigneur. 3. 20. 26. — 3. 20. 28.

6 Seigneur mon Dieu, tu as fait moult de merveilles et n'est possible de déduire par ordre devant toy toutes les pensées envers nous; si je, etc., 4. 17. 4.

7 Tu ne prens point plaisir en sacrifice, n'en oblation; mais tu m'as percé les oreilles. 3. 22. 40.

8 Adoncques j'ay dit, Me voyci venu: au rolle du livre il est escrit de moy. 2. 46. 5.

41 J'ay déclaré ta fidélité, et ton salut, et n'ay point celé ta bonté, ne ta vérité en grosse assemblée. 3. 2. 7.

42 Que ta bonté et ta vérité me gardent tousjours. Là mesme.

PS. XLI.

5 Guairi mon âme, car j'ay péché contre toy. 3. 20. 42.

PS. XLII.

3 Mon âme a eu regret à Dieu, au Dieu vivant, disant, Hélas, quand viendray-je

pour comparoistre devant la face de Dieu? 4. 47. 24.

5 Et les accompagne jusques à la maison de Dieu avec voix de chant et de louange, etc. 3. 4. 9.

6 Mon âme pourquoy t'abas-tu, et frémis dedans moy, aye espoir en Dieu. 3. 2. 46.

PS. XLIII.

5 Mon âme pourquoy es-tu abatue, et pourquoy te débas-tu dedans moy? espère en Dieu. Là mesme.

PS. XLIV.

4 Ils n'ont point conquis la terre par leur glaive, ne leur bras ne les a point sauvés: mais ta dextre et ton bras, et la lumière de ta face, pourtant que tu les avois pris en amour. 3. 24. 5.

24 Si nous eussions oublié le nom de nostre Dieu, et eussions estendu nos mains à un Dieu estrange. 3. 20. 27.

22 Dieu ne cognoistroit-il point cela? car c'est luy qui cognoist les secrets du cœur. 3. 20. 27.

23 Mais c'est pour toy que nous sommes tous les jours occis, et sommes estimés comme brebis de la boucherie. 3. 25. 3.

PS. XLV.

7 O Dieu, ton throne est à tousjours et à jamais, le sceptre de ton règne est le sceptre d'équité. 4. 43. 9.

8 Tu aimes justice, et hais meschanceté, pource Dieu ton Dieu t'a sacré de l'huile de liesse plus que tes compagnons. 2. 45. 5. — 4. 49. 48. — 4. 20. 40.

43 Et la fille de Tyr avec présents, supplieront ta face, et les riches du peuple. 4. 44. 45.

PS. XLVI.

2 Dieu nous est refuge et force, et l'avons trouvé de grand secours en nos afflictions. 3. 2. 37.

3 Pourtant nous ne craindrons point encores qu'il transmuast la terre en autre lieu, et que les montagnes se bougeassent au milieu de la mer. Là mesme.

6 Dieu est au milieu d'icelle, dont elle ne se bougera. 4. 4. 3.

PS. XLVII.

3 Le Seigneur est souverain et terrible ,
et grand Roy sur toute la terre. 1. 43.
24.

5 Il nous a choisi nostre héritage la ma-
gnificence de Jacob , lequel il aime. 3.
21. 5.

PS. XLVIII.

9 Comme nous l'avons entendu , ainsi
l'avons-nous apperceu en la cité du
Seigneur des armées, en la cité de nos-
tre Dieu. Dieu le confirmera à tous-
joursmais. Sélah. 4. 44. 44.

11 O Dieu quel est ton nom , telle est ta
louange jusques aux bouts de la terre :
ta dextre est pleine de justice. 3. 20.
44. — 4. 46. 32.

PS. XLIX.

7 De ceux qui se fient en leurs biens, et
se glorifient en l'abondance de leurs
richesses. 2. 40. 47.

8 Personne ne pourra nullement rachet-
ter son frère, ne donner à Dieu sa ran-
çon. Là mesme.

11 Car il peut veoir que les sages meu-
rent, et qu'ensemble le fol et l'homme
brutal périssent. Là mesme.

12 Toute leur affection est que leurs mai-
sons durent perpétuellement, et que
leurs manoirs, etc. Là mesme.

13 Mais l'homme ne demeurera point en
honneur, ains sera semblable aux bes-
tes brutes qui périssent du tout. Là
mesme.

14 Tel voye d'iceux leur tourne à folie,
leurs successeurs ensuyvent volontiers
leurs enseignemens. Là mesme.

15 Ils seront mis au sépulchre comme
brebis, la mort les repaistra, et les
droituriers domineront sur eux au ma-
tin, etc. Là mesme.

PS. L.

15 Et m'invoque au temps d'affliction, et
je t'en tireray hors, et tu me feras
honneur. 3. 20. 43. — 3. 20. 28. — 4.
47. 37.

23 Celuy qui sacrifie louange me glori-
fera. 4. 48. 47.

PS. LI.

1 O Dieu aye merci de moy selon ta clé-
mence, etc. 3. 4. 9.

6 Et que tu sois trouvé pur en tes juge-
mens. 1. 48. 3. — 3. 44. 44. — 3. 23. 2.

7 Voylà, j'ay esté enfanté en iniquité, et
ma mère m'a conçu en péché. 2. 4. 5.
— 3. 3. 48. — 3. 20. 9. — 4. 46. 47.

12 O Dieu crée en moy un cœur net, et
renouvelle dedans moy un esprit droict.
2. 2. 25. — 2. 2. 27. — 2. 3. 9.

17 Mon Seigneur ouvre mes lèvres, et
ma bouche annoncera ta louange. 3.
20. 28.

19 Les sacrifices de Dieu sont l'esprit dé-
solé: ô Dieu tu ne méprises point le
cœur contrit et abatu. 3. 20. 46.

24 Adoncques te plairont les sacrifices de
justice, l'holocauste et offerte entière,
adoncques on offrira des veaux sur ton
autel. 4. 48. 47.

PS. LII.

10 Mais moy je seray comme un olivier
verdoyant en la maison de Dieu. 2.
40. 47.

PS. LIII.

4 Il n'y a nul qui face bien, non jusques
à un. 2. 3. 2.

PS. LV.

23 Rejette ta charge sur le Seigneur, et il
te soulagera, car il ne permettra jamais
que le juste trébusche. 1. 47. 6. —
2. 40. 47.

24 Mais toy Dieu tu les précipiteras au
puits de perdition. 2. 40. 47.

PS. LVI.

5 J'ay mis en Dieu mon assurance, dont
ne craindray aucune chose que la chair
me puisse faire. 1. 47. 44.

10 Toutes les fois que je t'invoque, mes
ennemis retournent en arrière, et par
cela, je cognoy que Dieu est pour moy.
3. 20. 42.

13 O Dieu tes vœus sont sur moy, pour-
tant je te rendray louange. 4. 43. 4.

PS. LIX.

11 Le Dieu de ma bénignité me prévien-
dra. Dieu me fera veoir ce que je dé-
sire sur mes ennemis. 2. 3. 42.

PS. LX.

14 Nous ferons prouesse en Dieu, et il
foulera aux pieds nos adversaires.
3. 20. 46.

PS. LXII.

- 9 Deschargez vostre cœur devant luy,
Dieu est nostre espérance. 3. 20. 5.
40 Ce n'est rien des fils des hommes, ce
n'est que mensonge des grands sei-
gneurs, etc. 2. 3. 4.

PS. LXIII.

- 4 Ta bonté est meilleure que la vie. 3.
2. 28. — 3. 47. 44.

PS. LXV.

- 2 O Dieu louange t'attend en Sion, et
vœu te sera rendu. 3. 20. 29.
3 Pource que tu exauces les prières,
toute créature viendra jusques à toy.
3. 20. 43.
5 Bien-heureux est celuy que tu esliras et
feras approcher de toy, afin qu'il ha-
bite en tes parvis, etc. 3. 24. 5.

PS. LXVIII.

- 49 Tu es monté en lieu haut, tu as em-
mené des prisonniers. 4. 13. 44.
24 Au Seigneur mon Seigneur sont issues
à la mort. 3. 25. 4.
36 O Dieu tu es redouté pour tes sanc-
tuaires, le Dieu d'Israël est celuy qui
donne force et puissance. 4. 44. 44.

PS. LXIX.

- 3 Je suis enfondré en un borbier pro-
fond, et qui n'a point de fermeté, etc.
4. 7. 43. — 4. 7. 22.
5 Tellement que je suis contraint de ren-
dre ce que je n'ay point ravy. 2. 46. 5.
22 Ils m'ont donné du fiel à mon repas,
et à ma soif m'ont abruvé de vinaigre.
4. 47. 45.
29 Qu'ils soyent effacez du livre de vie,
et qu'ils ne soyent point escrits avec
les justes. 2. 40. 48. — 3. 24. 9.

PS. LXXI.

- 2 Délivre-moy par ta justice, et me re-
cous. 3. 44. 42.

PS. LXXII.

- 8 Il dominera depuis une mer jusques à
l'autre, et depuis le fleuve jusques aux
bouts de la terre. 2. 44. 44.
44 Tous Rois aussi l'adoreront, et tou-
tes nations luy serviront. 4. 5. 47.

PS. LXXIII.

- 2 Quant à moy, mes pieds ont presque

faillily, et ne s'en a comme rien fait
mes pas ne soyent coulez. 2. 40
— 3. 9. 6.

- 17 Jusques à ce que je soye entré
sanctuaires de Dieu, et ay cons-
leur fin. 2. 40. 46. — 3. 9. 6.

- 26 Ma chair et mon cœur estoyen
faillis : mais mon Dieu est la force
mon cœur, et ma portion éternel-
ment. 2. 44. 2.

PS. LXXIV.

- 2 Aye mémoire de ton assemblée qui
as jadis acquise, et de la verge d'
héritage que tu as rachetée, et de
montagne de Sion en laquelle tu
tes, etc. 3. 20. 44.

- 9 Nous ne voyons plus nos signes
n'y a plus de prophète : et n'y a a-
avec nous qui sache jusques à qu-
2. 45. 4.

PS. LXXV.

- 7 Car point ne vient d'Orient ne d'
dent, ne du désert aussi l'exalta-
4. 46. 6.

PS. LXXVII.

- 40 Dieu a-t-il oublié de faire miséricorde
a-t-il resserré par courroux ses con-
sions? 3. 2. 46.

- 44 Après je di, C'est ma mort : lors
souvent des années de la dextre
souverain. 3. 2. 34.

PS. LXXVIII.

- 8 Et qu'ils ne fussent point semblables
à leurs pères, génération désobéissante
et rebelle, génération qui n'a point
fermy son cœur, et de qui l'esprit
point esté fidèle à Dieu. 2. 5. 44.

- 36 Or ils l'abusoyent de leur bouche
luy mentoyent de leur langue. 3. 1.

- 37 Mais leur cœur n'estoit point droit
envers luy, et ne luy furent point
les en son alliance. Là mesme.

- 49 Il envoya sur eux embrasement d'ira-
de, colère, indignation et angoisse
qui est l'exploit des mauvais Anges.
44. 47.

- 60 Dont il abandonna le tabernacle
Silo, le pavillon auquel il habitoit
entre les hommes. 2. 6. 2.

- 67 Or il a rejeté le tabernacle de Jo-
et n'a point esleu la lignée d'Ephraïm.
2. 6. 2. — 3. 22. 6.

70 Et a choisy David son serviteur, et l'a prins des parcs des ouailles. 2. 6. 2.

PS. LXXIX.

9 O Dieu de nostre salut, aide-nous pour l'amour de la gloire de ton nom, et nous délivre, et sois propice à nos péchez pour l'amour de ton nom. 3. 20. 11.

13 Mais nous qui sommes ton peuple, et le troupeau de ta pasture te célébrerons à perpétuité, et raconterons ta louange par tous siècles. 3. 7. 10.

PS. LXXX.

2 Qui es assis entre les chérubins, monstre ta splendeur. 1. 13. 24. — 2. 8. 15. — 4. 1. 5.

4 O Dieu, rameine-nous, et nous fay re-voir ta face, et nous serons délivrez. 3. 2. 28.

5 O Seigneur Dieu des armées, jusques à quand fumeras-tu contre l'oraison de ton peuple? 3. 20. 16.

11 Ta main soit sur l'homme de ta dextre, et sur le fils de l'homme que tu as fortifié à toy. 2. 6. 2.

PS. LXXXI.

11 Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ay tiré hors de la terre d'Egypte. 3. 2. 31.

PS. LXXXII.

1 Dieu assiste en l'assemblée de Dieu, et juge au milieu des dieux. 4. 20. 4. — 1. 20. 6. — 4. 20. 29.

3 Faites droict au chétif et à l'orphelin, faites justice au foulé et au povre. 4. 20. 9.

4 Retirez le chétif et l'indigent, et les délivrez de la main des meschans. Là mesme.

6 J'ay dit, Vous estes dieux, et estes tous enfans du Souverain. 1. 44. 5. — 4. 20. 4.

PS. LXXXIV.

1 Seigneur des armées, combien sont admirables tes tabernacles. 4. 1. 5.

3 Mon ame désire grandement, et mesmes défaut après les parvis du Seigneur : mon cœur et ma chair tressaillent de joye après le Dieu vivant. 2. 11. 2.

9 Ils vont de bande en bande, tant qu'un chacun d'eux comparoisse devant Dieu en Sion. 4. 17. 21.

PS. LXXXVI.

2 Garde ma vie, car je suis débonnaire. 3. 20. 10.

5 Car Seigneur, tu es bon et clément, et de grande bonté à tous ceux qui t'invoquent. 3. 2. 29.

11 Seigneur, enseigne-moy ta voye, afin que je chemine en ta vérité, et uni mon cœur à craindre ton nom. 2. 2. 27. — 2. 3. 9.

PS. LXXXVIII.

17 Tes fureurs sont passées sur moy, et tes estonnemens m'ont accablé. 3. 4. 34.

PS. LXXXIX.

4 J'ay fait alliance avec mon esleu, j'ay fait serment avec David mon serviteur. 4. 1. 17.

5 Je confermeray ta semence jusques à tousjoursmais, et feray durer ton throne par tous aages. Là mesme.

31 Si ses fils délaissent ma Loy, et ne cheminent point selon mes ordonnances. 3. 4. 32. — 4. 1. 27.

32 S'ils violent mes statuts, et ne gardent point mes commandemens. 3. 4. 32.

33 Lors je visiteray leur transgression par verge, et leur iniquité par playes. 3. 4. 32. — 4. 1. 27.

34 Toutesfois je ne retireray point ma bénignité de luy, et ne luy fausseray point ma foy. 3. 4. 32. — 4. 1. 27.

36 J'ay une fois juré par ma sainteté, que je ne mentiroye point à David. 2. 15. 3.

37 C'est que sa semence dureroit perpétuellement, et son throne seroit comme le soleil en ma présence. Là mesme.

38. Et seroit affermy éternellement comme la lune : et au ciel en seroit certain tesmoin. 2. 15. 3.

PS. XC.

4 Mille ans devant tes yeux sont comme le jour d'hier qui est passé, et comme une veille de la nuict. 3. 2. 42.

7 Nous sommes consumez par ton ire, et sommes troublez par ta fureur. 3. 4. 34.

9 Car tous nos jours s'en sont allez pour ta colere, et avons consumé nos années comme une pensée. 3. 25. 42.

41 Qui cognoist la force de ton ire, veu
que ta colère est selon ta crainte? 3.
25. 42.

PS. XCI.

4 Qui habite au secret du Très-Haut, et
loge en l'ombre du Tout-Puissant, etc.
1. 47. 6. — 2. 8. 41.

3 Celuy te délivrera du laqs du chasseur,
et de la peste dangereuse. 1. 47. 41.

41 Il commandera à ses Anges de te gar-
der en toutes tes voyes. 1. 44. 6. — 2.
8. 42. — 3. 20. 23.

45 Quand il m'invoquera, je luy respon-
dray, je seray avec luy en affliction, je
l'en retireray et l'en glorifieray. 3. 20.
44.

PS. XCII.

6 O Seigneur, que tes œuvres sont gran-
des : tes pensées sont moult profon-
des. 2. 40. 47.

7 L'homme brutal ne cognoist point, et
le fol n'entend point ceci. 1. 5. 40.

43 Le juste verdoyera comme la palme,
et croistra comme le cèdre au Liban.
2. 40. 47.

44 Ceux qui seront plantez en la maison
du Seigneur, floriront és parvis de
nostre Dieu. Là mesme.

PS. XCIII.

4 Le Seigneur règne, il est vestu de ma-
gnificence : le Seigneur est vestu de
force, et s'en est ceint, etc. 1. 6. 3.

5 Seigneur, la sainteté répare ta mai-
son pour tousjoursmais. 1. 6. 4.

PS. XCIV.

41 Le Seigneur cognoist que les pensées
des hommes sont vaines. 2. 2. 25. —
3. 44. 1.

42 Bien-heureux est l'homme, ô Eternel,
lequel tu auras chastié, et auras in-
struit par ta Loy. 3. 4. 34.

49 Quand j'avoye beaucoup de pensemens
en moy-mesme, tes consolations ont
récréé mon âme. 3. 20. 7.

PS. XCV.

7 Si vous oyez aujourd'huy sa voix. 3.
2. 6.

8 N'endurcissez point vostre cœur ainsi
qu'en Mériba, et comme à la journée
de Massa au désert. 2. 5. 44.

PS. XCVI.

40 Dites entre les gens, Le Sei-
Roy : aussi : le monde sera sa-
1. 6. 3.

PS. XCVII.

4 Le Seigneur règne, que la terre
resjouisse, et que maintes
ayent liesse. Là mesme.

7 Vous tous dieux adorez-le.
— 1. 13. 23.

40 Il garde les années de ses
jours, et les délivre de la main
des chanciers. 2. 40. 46.

41 La lumière est espendue pour
les droicts de la terre, et liesse
pour les droicts de la terre
mesme.

PS. XCIX.

4 Le Seigneur est Roy, les peuples
tremblent, il est assis entre les
buissons, dont la terre est esmeue.
— 2. 8. 45.

5 Exaltez le Seigneur vostre
Dieu, vous prosternez devant son
nom : car il est saint. 1. 44.
1. 5.

9 Exaltez le Seigneur vostre Dieu
vostre Dieu, prosternez devant sa sainte
trinité, car le Seigneur vostre
Dieu est saint. 1. 44. 45.

PS. C.

3 Cognoissez que le Seigneur
est saint, et qu'il nous a faits, et non
nous-mêmes, et que nous sommes son
peuple, et que nous sommes son
troupeau de sa pasture. 2. 3.
21. 5.

PS. CI.

3 Je ne mettray point devant
mon Dieu une meschante chose, j'ay en
l'œuvre de gens desbauchez, et
je n'ajoutay point à moy. 4. 20. 1.

8 Je dépescheray de bon mati-
ère, et de bon bois, et de bon
matériau, et de bon matériau
meschans de la terre, pour
qu'ils ne soient point de la cité
du Seigneur tousjours.
s'adonnent à mauvaistié. 4. 2.

PS. CII.

44 Tu te lèveras et auras com-
me un royaume. 1. 13. 44.

46 Adoncques les gens redon-
neront gloire au nom du Seigneur,
et tous les royaumes de la
terre ta gloire. Là mesme.

48 Et aura regardé à la prière

solitaire, et n'aura point mesprisé leur oraison. 3. 20. 28.

19 Cela sera enregistré pour la génération advenir, et le peuple qui ci-après naistra, louera le Seigneur. Là mesme.

21 Afin que l'on raconte le nom du Seigneur en Sion, et sa louange en Jérusalem. Là mesme.

26 Tu as jadis fondé la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. 4. 43. 44. — 1. 13. 23. — 2. 40. 45.

27 Iccux périront mais tu seras permanent et tous vieilliront comme l'habillement, etc. 2. 40. 45.

28 Mais tu es tousjours, et tes ans ne prendront jamais fin. Là mesme.

29 Les enfans de tes serviteurs habiteront, et leur semence sera estable devant toy. Là mesme.

PS. CIII.

8 Le Seigneur est enclin à compassion et pitié, tardit à ire et de grande bonté. 3. 2. 29.

17 Mais la bénignité du Seigneur est de tout temps, et sera à tousjours mais sur ceux qui le révèrent. 2. 40. 45.

29 Bénissez le Seigneur vous ses Anges puissans en vertu, qui faites son commandement en obéissant à la voix de sa parole. 4. 44. 4. — 3. 20. 43.

PS. CIV.

2 Il s'accoustre de lumière comme d'un vestement. 4. 5. 4.

6 Il fait des vens ses messagers, et du feu bruslant ses valets. 4. 46. 7.

13 Et le vin qui resjouit le cœur de l'homme, et l'huile pour faire reluire sa face. 3. 40. 2.

27 Toutes s'attendent à toy, afin que tu leur donnes pasture au besoin. 1. 16. 4.

29 Quand tu leur donnes, elles la recueillent, et quand tu ouvres ta main, elles sont rassasiées de biens. Là mesme.

29 Mais si tost que tu caches ta face, elles sont troublées, et quand tu ostes leur esprit, elles défaillent et retournent, etc. Là mesme.

29 Si derechef tu envoies ton Esprit, elles sont créées et tu renouvelles la face de la terre. Là mesme.

PS. CV.

4 Quérez continuellement sa face. 4. 4. 5.

6 Vous semence d'Abraham son serviteur, vous enfans de Jacob son esleu. 3. 24. 5.

25 Il changea leur cœur tellement qu'ils eurent son peuple en haine, et machinèrent contre ses serviteurs. 4. 48. 2. — 2. 4. 4.

PS. CVI.

3 Bien-heureux sont ceux qui gardent droicture, et font justice en tout temps. 3. 47. 40.

4 Seigneur aye mémoire de moy, par le bon vouloir de ton peuple, et me visite par ton salut, afin que je voye le bien de tes esleus, et que je m'esjouisse en la liesse de ta gent. 4. 4. 4.

42 Adoncques creurent-ils à ses paroles, et luy chantèrent louange. 3. 20. 45.

43 Mais ils mirent incontinent en oubli ses œuvres, et n'attendirent point son conseil. Là mesme.

34 Et ce luy fut réputé à justice par tous aages à tousjoursmais. 3. 47. 7. — 3. 47. 8.

37 Car ils sacrifièrent leurs fils et leurs filles aux diables. 4. 43. 47.

46 Et leur a fait trouver grâce envers tous ceux qui les détenoyent en captivité. 2. 4. 6.

47 Seigneur nostre Dieu sauve-nous, et nous recueille des nations pour célébrer ton saint nom, et que nous nous glorifions de ta louange. 3. 20. 28.

PS. CVII.

4 Quand ils estoyent esgarez du chemin par le désert, et solitude sauvage, et ne trouvoyent aucune ville habitée. 4. 5. 7.

6 Adoncques ils ont crié vers le Seigneur en leur destresse, et il les a délivrez de leurs angoisses. 3. 20. 45.

43 Lors ils crient au Seigneur en leur destresse, et il les délivre de leurs angoisses. Là mesme.

46 D'avoir rompu les portes d'airain, et brisé les barreaux de fer. 2. 46. 9.

49 Adoncques ils crient au Seigneur en leur destresse, et il les sauve de leurs angoisses. 3. 20. 45.

25 Il commande et fait comparoistre le

vent de tempeste, lequel eslève les vagues d'icelle. 4. 46. 7.

29 Il change la tormente en calme, et leurs ondes se taisent. Là mesme.

40 Il rend les princes contemptibles, et les fait errer par lieux déserts où il n'y a point de chemin. 4. 48. 2. — 2. 2. 17. — 2. 4. 4.

43 Quiconques est sage prendra garde à ces choses, et considérera les bontez du Seigneur. 4. 5. 8.

PS. CX.

1 Le Seigneur a dit à mon Seigneur, Sié-toy à ma dextre jusques à ce que j'aye rendu tes ennemis l'escabeau de tes pieds. 2. 45. 3. — 2. 46. 46.

4 Le Seigneur a juré, et point ne s'en repentira, que tu es Sacrificateur à perpétuité à la forme de Melchisédech. 2. 7. 2. — 2. 44. 4. — 2. 45. 6. — 4. 48. 2. — 4. 49. 28.

6 Il exercera jugement sur les nations, il remplira tout de corps morts, il frappera le chef sur un grand pays. 2. 45. 5.

PS. CXI.

4 Je célébreray le Seigneur de tout mon cœur au conseil et assemblée des hommes droicts. 4. 44. 8.

2 Les œuvres du Seigneur sont grandes, et considérées de tous ceux qui les aiment. 4. 48. 3.

40 Le commencement de sapience est la crainte du Seigneur. 2. 3. 4. — 3. 2. 26.

PS. CXII.

4 Bien-heureux est celuy qui craint le Seigneur, et prend grand plaisir en ses commandemens. 3. 47. 40.

6 Le juste sera en mémoire perpétuelle. 2. 40. 46.

9 Sa justice demeure éternellement, sa corne sera exaltée avec gloire. Là mesme.

40 Le désir des meschans périra. Là mesme.

CHAP. CXIII.

6 Lequel aussi s'abbaisse pour regarder au ciel et en la terre. 4. 5. 8. — 4. 46. 5.

7 Qui relève le chétif de la poudre, et eslève le povre de la fiente. 4. 5. 8.

9 Qui donne famille à celle qui estoit stérile, la rendant d'enfans mère

4. 46. 7.

PS. CXV.

3 Certes nostre Dieu est au ciel tout ce qu'il luy plaist. 4. 46. 48. 4. — 4. 48. 3. — 3. 24. 4.

4 Leurs idoles sont or et argent de main d'homme. 4. 44. 4.

8 Ceux qui les font soyent semblables eux, et quiconques s'y comparent.

PS. CXVI.

4 J'aime le Seigneur, d'autant qu'il exauce la voix de mes supplications. 20. 28.

7 Mon âme retourne à ton repos Seigneur t'a fait du bien. 3. 2

12 Quelle chose rendray-je au Seigneur pour tous ses bienfaits envers moi. 20. 28.

43 Je prendray le hanap de délices et invoqueray le nom du Seigneur mesme.

44 Je rendray maintenant mes actions au Seigneur devant tout son peuple. 43. 4.

45 La mort des débonnaires du monde est en estime envers luy. 2. 4. 2. 10. 18.

48 Je rendray maintenant mes actions au Seigneur, présent tout son peuple. 43. 4.

PS. CXVII.

2 Sa bonté est grande sur nous, sa fidélité du Seigneur est à louer. 3. 2. 7.

PS. CXVIII.

6 Le Seigneur est pour moy : je ne craindray point chose que l'ennemy me puisse faire. 4. 47. 44

48 Le Seigneur m'a bien chastonné ne m'a point livré à la mort.

25 Seigneur, je te prie sauve ma vie etc. 2. 6. 2.

26 Bénit soit celuy qui vient au Seigneur. Là mesme.

PS. CXIX.

4 Bien-heureux sont ceux qui méditent sur la Loi du Seigneur. 3. 47. 40.

40 Je t'ay cherché de tout mon cœur ne me laisse point forvoyer

commandemens. 2. 2. 25. — 4. 44. 8.
 44 Je me suis délecté en la voye de tes
 tesmoignages autant qu'en toutes ri-
 chesses. 3. 2. 45.

48 Descouvre mes yeux, afin que je con-
 sidère les merveilles de ta Loy. 2. 2. 24.

34 Donne-moy l'intelligence de ta Loy,
 et je l'observeray et garderay de tout
 mon cœur. 2. 2. 25.

36 Fay que mon cœur soit enclin à tes
 tesmoignages, et non point à l'avarice.
 2. 2. 9.

44 Que tes grâces, Seigneur, parviennent
 à moy, et ton salut selon ta promesse.
 3. 2. 34.

43 Et n'oste du tout de ma bouche pa-
 role de vérité, car je m'atten à tes ju-
 gemens. 3. 2. 47.

71 Il m'est bon que j'ay esté humilié, afin
 que j'apprene les statuts. 3. 4. 32.

76 Je te prie que ta bénignité me con-
 sole, selon ta promesse, faite à ton ser-
 viteur. 3. 43. 4. — 3. 20. 44.

80 Mon cœur soit entier en tes ordon-
 nances, afin que ne soye confus. 2. 2.
 27.

89 Seigneur ta parole est estable éter-
 nellement és cieux. 4. 8. 6.

103 O que tes paroles ont esté douces à
 mon palais, voire plus douces que miel
 à ma bouche. 3. 2. 45.

105 Ta parole sert de lampe à mon pied,
 et de lumière à mon sentier. 4. 47. 2.
 — 2. 7. 42. — 4. 8. 6.

111 J'ay prins pour héritage perpétuel
 les tesmoignages : car ils sont la joye
 de mon cœur. 3. 2. 45.

112 J'ay encliné mon cœur à accomplir
 les ordonnances éternellement et sans
 fin. 2. 5. 44.

117 A ceste cause j'aime tes commande-
 mens plus qu'or et joyaux. 3. 2. 45.

123 Adresse mes pas en ta parole, et ne
 donne puissance sur moy à iniquité
 quelconque. 2. 3. 9.

PS. CXXI.

1 Voyci celuy qui garde Israël ne som-
 nillera point, et ne s'endormira point.
 1. 20. 3.

PS. CXXX.

1 O Seigneur, je t'invoque des lieux pro-
 fons. 3. 20. 4.

3 O Eternel si tu prens garde aux iniqui-
 tez, mon Seigneur qui est-ce qui sub-
 sistera? 3. 12. 4. — 3. 47. 44.

4 Mais il y a pardon vers toy, afin que
 tu sois craind. 3. 3. 2. — 3. 46. 3.

PS. CXXXI.

2 Si je n'ay fait mes déportés, et tenu
 coy mon courage, comme celuy qui est
 sevré de sa mère ; ainsi Dieu me face,
 mon courage est envers moy comme
 celuy qui est sevré. 3. 7. 9.

PS. CXXXII.

4 Seigneur aye souvenance de David et
 de toutes ses afflictions. 3. 20. 25.

7 Nous entrerons en ses tabernacles, et
 nous enclinerons devant son marche-
 pied. 4. 4. 5.

44 Je mettray du fruict de ton ventre sur
 ton throne. 2. 43. 3.

43 Le Seigneur a esleu Sion, et l'a ap-
 pêtée pour son siège. 2. 44. 2. — 4.
 4. 7.

44 Elle est mon repos éternellement. J'y
 demeureray pource que je l'ay appêtée.
 4. 4. 5.

PS. CXXXIII.

3 Car illec le Seigneur a assigné sa bé-
 nédiction et vie à toujoursmais. 2.
 44. 2.

PS. CXXXV.

45 Les images des gens ne sont qu'or et
 argent ouvrage de main d'homme. 4.
 44. 4.

PS. CXXXVIII.

4 Je te confesseray de tout mon cœur,
 je te chanteray pseumes en la présence
 des souverains. 4. 44. 8.

2 Je loueray ton nom pour ta bénignité
 et pour ta vérité. 3. 2. 7.

8 Tu ne laisseras point l'œuvre de tes
 mains. 3. 24. 6.

PS. CXL.

44 Les justes confesseront ton nom, et
 les droicturiers habiteront envers toy.
 2. 20. 46.

PS. CXLI.

2 Mon oraison soit dressée devant toy
 comme la perfumigation : et le don de
 mes mains comme l'offerte du vespre.
 3. 20. 44. — 4. 48. 47.

PS. CXLII.

- 6 Parquoy Seigneur, je m'escriay vers
toy, et di, Tu es mon espoir, et ma
portion en la terre des vivans. 2. 44. 2.
8 Les justes viendront autour de moy,
pourtant que tu m'auras fait ce bien.
3. 20. 26.

PS. CXLIII.

- 2 Et n'entre point en jugement avec ton
serviteur : car nul vivant ne se pourra
justifier en ta présence. 2. 7. 5. — 3.
12. 2. — 3. 24. 46. — 3. 17. 44. — 3.
20. 8.
5 J'ay mémoire du temps passé; je mé-
dite tous les jours tes faits. 3. 2. 34.

PS. CXLIV.

- 15 Bien-heureux est le peuple auquel il
est ainsi, bien-heureux est le peuple
duquel le Seigneur est son Dieu. 2.
40. 8. — 3. 2. 28.

PS. CXLV.

- 3 Le Seigneur est grand et moult loua-
ble, tellement que sa grandeur est in-
compréhensible. 4. 5. 8.
5 Je raconteray l'honneur glorieux de ta
magnificence, et de tes gestes mer-
veilleux. Là mesme.
8 Le Seigneur est clément et pitoyable,
tardif à ire, et de grande bénignité. 4.
40. 2. — 3. 2. 29.
9 Le Seigneur est bon à tous, et ses mi-
séricordes sont sur toutes ses œuvres.
4. 5. 6.
13 Ton règne est un règne de tous les
siècles, et ton empire est d'aage en
aage. 4. 43. 24.
18 Le Seigneur est près de tous ceux
qui l'invoquent, de tous ceux qui l'in-
voquent en vérité. 3. 20. 3. — 3. 20.
7. — 3. 20. 44.
19 Il fait la volonté de ceux qui le crai-
gnent, et exauce leur cri et les sauve.
3. 20. 5. — 3. 20. 43.

PS. CXLVII.

- 9 Il donne au bestail sa pasture, et aux
petis du corbeau qui crient. 4. 46. 5.
10 Il ne prend point plaisir en la force
du cheval, il n'a point son affection és
jambes de l'homme. 2. 2. 40.
20 Il n'a point fait ainsi à toutes les na-

tions, et ne leur a point donné
gnoistre ses jugemens. 3. 24. 6.

PROVERBES.

CHAP. I.

- 7 La crainte du Seigneur est le com-
cement de science. 3. 2. 26.

CHAP. II.

- 24 Les droicts habiteront en la ter-
re, les innocens dureront en icell-
le. 44. 2.
22 Mais les meschans seront arrachés
de la terre, et les desloyaux seront
d'elle. Là mesme.

CHAP. III.

- 44 Mon fils ne refuse point le chasti-
ment du Seigneur, et ne te fasche poin-
t sa correction. 3. 4. 32. — 3. 8.
12 Car le Seigneur chastie celuy
qu'il aime, et comme le père l'enfant,
il a à plaisir. 3. 8. 6.

CHAP. VIII.

- 15 Par moy les Rois règnent,
Princes décernent justice. 4. 20.
4. 20. 7.
22 Le Seigneur m'a possédé dès le
commencement de sa voye, et estoye
devant ses œuvres. 4. 43. 7.
23 J'ay eu principauté dès le siècle
le commencement, et avant la
naissance. Là mesme.
24 J'ay esté engendrée, lors qu'il
n'avoit encores point d'abysmes,
fontaines lesquelles ont des ea-
ux d'abondance. 4. 43. 7. — 2. 44. 8.

CHAP. IX.

- 10 Le commencement de science
est la crainte du Seigneur. 3. 2. 26.

CHAP. X.

- 7 La mémoire du juste sera bénite,
le nom des meschans pourrira.
40. 8.
12 Haine esmeut les noises, mais
la crainte couvre tous forfaits. 3. 4. 3.
3. 4. 36.

CHAP. XII.

- 44 La récompense des mains de l'homme
lui sera rendue. 3. 48. 4.
28 La vie est au sentier de justice,
la plaine voye n'y a point de mort.
47. 45.

CHAP. XIII.

13 Qui craindra le commandement, en aura loyer. 3. 48. 4.

CHAP. XIV.

21 Le meschant mesprise son prochain, mais celui qui a miséricorde des affligés, est bien-heureux. 3. 47. 40.

26 En la crainte du Seigneur il y a ferme fiance, et y aura assurance pour ses enfans. 3. 44. 49.

CHAP. XV.

3 Les yeux du Seigneur sont en tous lieux, contemplant les mauvais et les bons. 4. 47. 23.

8 Le sacrifice des meschans est abomination au Seigneur, mais l'oraison des droicturiers luy est agréable. 3. 44. 8.

CHAP. XVI.

1 Les préparations du cœur sont à l'homme, mais la response de la langue est par le Seigneur. 4. 46. 6.

2 Toutes les voyes de l'homme sont nettes devant ses yeux : mais le Seigneur pèse les esprits. 3. 42. 5.

1 Le Seigneur a fait tout pour soy-mesme, voire le meschant pour le jour de calamité. 3. 23. 6.

6 L'iniquité sera pardonnée par bonté et loyauté : et par la crainte du Seigneur on fuit le mal. 3. 4. 34. — 3. 4. 36.

9 Le cœur de l'homme délibère de sa voye : mais le Seigneur dresse ses pas. 1. 17. 4.

12 Faire meschanceté, est abomination aux Rois : car le throne est estably par justice. 4. 20. 40.

14 La fureur du Roy est comme message de mort : mais l'homme sage la détournera. 4. 20. 32.

23 On jette le sort au giron, mais tout son jugement est de par le Seigneur. 1. 46. 6.

CHAP. XVII.

11 Le rebelle ne cherche que mal, et le messager cruel sera envoyé à l'encontre de luy. 4. 20. 40.

15 Celui qui justifie le meschant, et celui qui condamne le juste ils sont tous deux abomination au Seigneur. Là même.

CHAP. XVIII.

10 Le nom du Seigneur est comme une forte tour, à laquelle le juste courra et sera eslevé. 4. 13. 43. — 3. 20. 44.

CHAP. XIX.

17 Celui qui fait miséricorde au povre, preste au Seigneur, et il luy rendra sa rétribution. 3. 48. 6.

CHAP. XX.

7 Les enfans du juste conversant en sa simplicité, seront bien-heureux après luy. 2. 8. 21. — 3. 47. 45.

8 Le Roy séant sur le siège de judicature, dissipe tout mal par son regard. 4. 20. 40.

9 Qui est-ce qui peut dire, J'ay purgé mon cœur, je suis net de mon péché? 3. 43. 3.

12 Tant l'oreille qui oit que l'œil qui voit, Dieu les a faits tous deux. 2. 4. 7.

20 Celui qui maudit son père ou sa mère, sa lampe sera esteinte au trouble des ténèbres. 2. 8. 36.

24 Les pas de l'homme sont de par le Seigneur : comment doncques l'homme entendra-il sa voye? 4. 46. 6.

26 Le Roy sage dissipe les meschans, et fait tourner la roue sur eux. 4. 20. 40.

CHAP. XXI.

4 Le cœur du Roy est en la main du Seigneur, comme le décours des eaux, et l'encline à toutes choses qu'il veut. 4. 48. 2. — 2. 4. 7. — 4. 20. 29.

2 Chacun se plaist en sa voye. 3. 42. 5.

CHAP. XXIV.

21 Mon fils, crain le Seigneur et le Roy. 4. 20. 22.

24 Celui qui dit au meschant, Tu es juste, le peuple le maudit, et les gens l'auront en détestation. 4. 20. 40.

CHAP. XXV.

2 La gloire de Dieu est de celer la parole : mais la gloire des Rois est de s'enquérir de la parole. 3. 21. 3.

4 Oste l'escume de l'argent, et il en sortira une bague au fondeur. 4. 20. 40.

5 Oste le meschant de devant le Roy, et

son siège sera estably en justice. 4. 20. 40.

24 Si celuy qui te hait a faim, donne-luy à manger du pain, et s'il a soif, donne-luy à boire de l'eau. 2. 8. 56.

27 Comme il n'est pas bon de manger par trop de miel, ainsi n'est-ce gloire à ceux qui s'enquièrent de la gloire d'iceux. 3. 24. 2.

CHAP. XXVI.

10 L'excellent crée toutes choses, et rend le loyer au fol et au transgresseur. 3. 23. 4.

CHAP. XXVIII.

2 Pour l'iniquité du pays, il y a plusieurs Princes. 4. 20. 28.

14 Bien-heureux est l'homme qui est tousjours craintif : mais qui endurecit son cœur, il tombera en maux. 3. 2. 23.

CHAP. XXIX.

13 Le povre, et l'homme usurier s'entre-recontrent, et le Seigneur illumine les yeux de tous deux. 4. 46. 6.

CHAP. XXX.

4 Quel est le nom de luy, et quel est le nom de son fils, que tu saches? 2. 14. 7.

5 Toute parole de Dieu est purgée, et est pour bouclier à ceux qui ont espérance en elle. 3. 2. 45.

6 N'adjouste point à ses paroles, qu'il ne te reprene, et sois trouvé menteur. 4. 40. 7.

ECCLÉSIASTE.

CHAP. II.

14 Lors regarday toutes les œuvres que mes mains avoyent faites, etc., et vey que tout estoit vanité et affliction d'esprit. 2. 2. 42.

CHAP. III.

19 Ce qui advient aux enfans des hommes et ce qui advient aux bestes, est tout un : comme l'un meurt, aussi meurt l'autre, et ont tous un mesme esprit, et n'a rien l'homme plus que la beste : car tout est vanité. 3. 2. 28.

24 Qui cognoist si l'esprit des enfans des hommes monte en haut, et l'esprit de la beste descend sous la terre. 3. 25. 5.

CHAP. VII.

30 Dieu a fait l'homme droict, n'ont cherché beaucoup d'invention. 4. 40. — 2. 5. 48.

CHAP. IX.

1 Et ne sçait l'homme ne l'amour haine de tout ce qui est devant : 2. 38. — 3. 43. 4.

2 Toutes choses adviennent pareil à tous, un mesme événement juste et au meschant, etc. 4. 40.

4 Le chien vivant est meilleur que mort. 3. 25. 5.

5 Les vivans savent qu'ils mourront, mais les morts ne savent rien, 20. 24.

6 Aussi leur amour, et leur haine envie est japerie, et n'ont plus part au monde en tout ce qui sous le soleil. 3. 20. 24.

CHAP. XII.

9 Et que l'esprit retourne à Dieu donné. 4. 45. 2. — 4. 45. 5.

CANTIQUE DES CANTIQUE

CHAP. II.

14 Monstre-moy la veue de toy, fay ouyr ta voix : car ta voix est et ton regard plaisant. 4. 44. 4.

CHAP. V.

3 J'ay despouillé ma robbe (dis-moy comment la vestiray-je ? J'ay les pieds, comment les souilleray) 46. 4.

ÉSAIE.

CHAP. I.

5 A quel propos serez-vous plus ? vous adjousterez prévarication le chef languit, et tout le corps amally. 3. 4. 33.

40 Vous, princes de Sodome, et de Gomorrhe, prestez l'oreille à la parole du Seigneur. Vous, de Gomorrhe, prestez l'oreille à la doctrine de nostre Dieu. 4. 4.

42 Qui a requis cela de vos mains ? 44. 45.

43 N'offrez plus d'oresnavant offrandes, car ce n'est que vanité : l'encens m'est en abomination ; je ne puis frir votre nouvelle lune, etc. 2. — 3. 44. 8.

14 Mon âme hait vos nouvelles lunes, et vos festes ordonnées, elles me sont charges, et suis las de les porter. 4. 2. 10.

15 Quand vous estendrez vos mains, je cacheray mes yeux de vous, quand aussi vous multiplierez l'oraison, je ne l'orray point : car vos mains sont pleines de sang. 3. 20. 7.

16 Cessez de mal faire. 3. 3. 8.

17 Apprenez à bien faire, querez jugement, relevez celui qui est foulé, revengez l'orphelin, défendez la vefve. 2. 8. 32. — 3. 3. 8.

18 Quant ores vos péchez seroyent rouges comme la graine, si seront-ils blanchis comme neige : et quand ils seroyent rouges comme le vermillon, ils seront-ils blancs comme la laine. 3. 4. 29.

19 Si vous consentez, et que vous obéissiez, vous mangerez le bien de la terre. 2. 5. 10.

20 Mais si vous refusez, et que soyez désobéissans, vous serez consumez à l'espée : car la bouche du Seigneur l'a dit. Là mesme.

CHAP. II.

1 Leur terre aussi a esté remplie d'idoles, ils ont adoré l'œuvre de leurs mains, ce que leurs doigts ont fait. 1. 11. 4.

CHAP. III.

1 Voyci, le dominateur le Seigneur des armées osterà de Jérusalem et de Juda le confort, et la force, toute force de pain, et toute force d'eau. 1. 16. 7.

2 Je leur donneray des enfans pour princes, et les petits domineront sur eux. 4. 20. 25.

CHAP. IV.

1 Seulement que ton nom soit réclamé sur nous, et oste nostre opprobre. 3. 20. 25.

CHAP. V.

1 Malédiction sur vous qui joignez maison à maison, et adjoustez un champ à l'autre, jusques à ce qu'il n'y ait plus de lieu, etc. 3. 49. 9.

26 Il eslèvera un signe aux nations lointaines, et sifflera à un peuple des bouts de la terre, etc. 4. 48. 4. — 2. 4. 4.

CHAP. VI.

1 Je vey le Dominateur séant sur un siège haut et eslevé, et ses pans remplissoient la salle. 4. 13. 11. — 4. 13. 23.

2 Les Séraphins se tenoyent au-dessus de luy, et un chacun d'eux avoit six ailes. 4. 14. 3. — 4. 14. 8.

5 Malheur sur moy, car c'est fait de moy, pource que je suis un homme souillé de lèvres. 4. 8. 3.

6 Et l'un des Séraphins vola vers moy, en la main duquel estoit un charbon qu'il avoit prins de l'autel avec les tenailles. 4. 14. 3.

9 Et il dit, Va, et di à ce peuple yci, Oyez, et n'entendez point, etc. 4. 13. 15. — 3. 23. 13. — 3. 24. 13.

10 Engraisse le cœur de ce peuple yci, et bousche ses oreilles, et ferme ses yeux, afin qu'il ne voye de ses yeux, etc. 2. 4. 3.

CHAP. VII.

4 Garde et tien-toy coy, ne crain point, et que ton cœur ne s'amollisse pour les deux queues de ces tisons fumans, etc. 4. 17. 11. — 3. 2. 17.

14 Voyci la vierge concevra et enfantera un fils, et appelleras son nom Immanuel. 2. 6. 3. — 2. 12. 4.

18 Et adviendra qu'en ce jour-là le Seigneur sifflera après la mousche qui est en la fin des fleuves d'Egypte, et après l'abeille qui est au pays d'Assur. 2. 4. 4.

CHAP. VIII.

14 Mais il sera comme pierre d'empeschement et comme pierre de ruine aux deux maisons d'Israël. 4. 13. 11. — 4. 13. 23.

16 Lie le tesmoignage : cache la Loy entre mes disciples. 3. 22. 10.

17 J'attendray le Seigneur, lequel cache sa face de la maison de Jacob, et m'attendray à luy. 3. 2. 42.

18 Me voyci, moy et mes enfans que le Seigneur m'a donnez, etc. 3. 22. 10.

CHAP. IX.

5 Le petit Enfant nous est nay, et le Fils

nous est donné, et sa domination est mise sur son espaule, et sera son nom appelé Admirable, Conseiller, le Dieu fort. Père éternel, Prince de paix. 1. 43. 9. — 2. 45. 4. — 2. 47. 6. — 3. 43. 4.

44 Mais encores est sa main estendue. 4. 47. 23.

CHAP. X.

4 Malédiction sur ceux qui constituent ordonnances iniques. 4. 20. 29.

5 O Assur verge de ma fureur, aussi le baston qui est en leurs mains est mon indignation. 1. 48. 4. — 4. 20. 25.

6 J'envoyeray la gent feinte et contre le peuple de ma fureur, luy manderay qu'il despouille et pille, et qu'il le mette pour estre foulé comme la boue des rues, 1. 48. 2.

42 Adviendra qu'alors que le Dominateur aura accompli toute son œuvre en la montagne de Sion et en Jérusalem, etc. 1. 48. 4.

45 La coignée se glorifiera-elle contre celui qui en coupe? ou la scie se magnifiera-elle contre celui qui l'a tirée? ainsi comme si la verge s'eslevoit contre celui qui l'eslève, et que le baston s'eslevast, comme s'il n'estoit point bois. 2. 4. 4.

CHAP. XI.

2 Et l'Esprit du Seigneur reposera sur iceluy, l'Esprit de sapience et d'entendement, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de crainte du Seigneur. 2. 45. 5. — 4. 19. 22.

3 L'Esprit le fera odoriférant en la crainte du Seigneur, il ne jugera pas selon la vue de ses yeux, et ne reprendra pas selon l'ouye de ses oreilles. 2. 3. 4.

4 Et occira le meschant par l'esprit de ses lèvres. 1. 43. 45.

9 On ne nuira point, et ne fera-on dommage à nul en toute ma sainte montagne, etc. 4. 20. 40.

40 En ce jour-là il adviendra que les Gentils requerront ceste racine d'Isaï, laquelle est eslevée pour le signe des peuples. 1. 43. 43.

CHAP. XII.

1 Seigneur je te rendray grâces, que

combien que tu ayes esté c contre moy, ton ire est com m'as consolé, 3. 4. 32.

CHAP. XIV

1 Le Seigneur aura pitié de Jacob, et eslira encore Israël. 3. 24. 5.

27 Le Seigneur des armées l'a et qui le pourra dissiper? et est estendue : et qui la dest 4. 47. 44.

CHAP. XIX.

18 En ce jour-là aussi il y aura les en la terre d'Egypte, qui la langue des Cananéens, et par le Seigneur des armées, 23.

19 En ce jour-là aussi il y a du Seigneur au milieu du gypte, etc. 4. 48. 4.

21 Et le Seigneur sera connu d'Egypte : et en ce jour-là tiens cognoistront le Seigneur, et offriront sacrifice et oblation, et vœus au Seigneur, et les acco La mesme.

23 En ce jour-là il y aura che gypte en Assyrie, et l'Assyrie en Egypte, et l'Egyptien en les Egyptiens serviront avec Seigneur. Là mesme.

25 A laquelle le Seigneur des fait bénédiction, disant, Bénit peuple d'Egypte et Assur l mes mains. 1. 48. 4.

CHAP. XXV.

1 Tu as fait choses merveilleu voir un conseil prévenu de l rité certaine. 3. 24. 4.

8 Il détruira la mort à tousj Dominateur. le Seigneur ess larmes de toutes les faces, etc

9 Voyci, c'est ci nostre Dieu, vous attendu ; aussi il nous 1. 43. 40. — 4. 43. 24.

CHAP. XXVI.

1 Nostre ville est de forteresse y sera mis pour muraille et 4. 47. 6.

49 Mais tes morts vivront, et ront avec mon corps : resve

et vous resjouissez, etc. 2. 40. 24. — 3. 25. 4.

21 Voyci le Seigneur sortira de son lieu pour visiter l'iniquité des habitans de la terre contre eux : lors la terre révélera son sang, et ne couvrira plus ses occis. 2. 40. 24. — 3. 25. 8.

CHAP. XXVIII.

16 Celuy qui croira, ne se hastera point. 1. 43. 13.

CHAP. XXIX.

13 Pourtant, que ce peuple approche de moy de sa bouche, et m'honore de ses lèvres : mais son cœur est loing de moy, et leur crainte, etc. 3. 20. 7. — 3. 20. 31. — 4. 40. 45. — 4. 40. 16. — 4. 40. 23.

44 Pourtant, voyci derechef, je feray esmerveiller ce peuple-ci par choses terribles et merveilleuses, c'est que la sapience de ses sages périra, et l'entendement de ses prudens s'esvanouira. 1. 10. 6. — 4. 40. 16. — 4. 40. 23.

CHAP. XXX.

1 Malédiction sur les enfans rebelles, dit le Seigneur, de prendre conseil, et non pas de moy, et se couvrir d'une couverture, et non pas, etc. 3. 20. 28.

15 Vostre force sera en silence et en espérance. 3. 2. 37.

23 De long temps la géhenne est préparée, elle est apprestée, voire pour le Roy, laquelle il a faite profonde et large, son bastiment est feu et force de bois, et le vent du Seigneur est comme un torrent de soulfre qui l'allume, 3. 25. 12.

CHAP. XXXI.

1 Malédiction sur ceux qui descendent en Egypte pour avoir aide, et ont espérance en chevaux, et mettent leur confiance en chariots, etc. 3. 20. 23.

7 En ce jour-là, un chacun rejettera ses images d'argent et ses idoles d'or, que vos mains vous ont faites à péché. 1. 11. 4.

CHAP. XXXII.

16 Les pécheurs craindront en Sion, et frayeur saisira les hypocrites, disans, Lequel de nous pourra habiter avec le

feu dévorant ? qui est-ce de nous qui demeurera avec les ardeurs éternelles ? 3. 12. 1. — 3. 17. 6.

22 Le Seigneur est nostre juge, le Seigneur est nostre Législateur, le Seigneur est nostre Roy, iceluy nous sauvera. 2. 40. 8. — 2. 45. 5. — 4. 10. 7.

24 L'iniquité du peuple qui habitera en icelle, sera ostée. 4. 1. 20.

CHAP. XXXV.

8 Là aussi il y aura sentier et voye, et sera appelée la voye sainte ; et celuy qui est souillé ne passera point par icelle. 4. 1. 17. — 3. 6. 2.

CHAP. XXXVII.

4 Esclave doncques l'oraison pour le reste qui se trouve encores. 3. 20. 5.

16 Seigneur des armées le Dieu d'Israël, qui es assis dessus les Chérubins, tu es le seul Dieu de tous les royaumes de la terre. 2. 8. 15.

32 Il sortira du résidu de Jérusalem, et quelque recours de la montagne de Sion. 4. 1. 4.

35 Je défendray ceste ville, afin de la préserver pour l'amour de moy, et pour l'amour de David mon serviteur. 2. 17. 5.

36 Et l'Ange du Seigneur issit, et en frappa au siège des Assyriens cent quatre-vingts et cinq mille, etc. 4. 14. 6.

CHAP. XXXVIII.

1 Le Seigneur dit ainsi, Dispose de ta maison, car tu mourras, et ne vivras plus. 4. 17. 12. — 3. 3. 4.

3 O Seigneur je te prie, aye maintenant souvenance comme j'ay cheminé en ta présence, en vérité et en cœur entier, et que j'ay fait ce qui te plaist. 3. 20. 40.

5 Voyci, j'adjousteray sur tes jours quinze ans. 4. 17. 12. — 4. 17. 14.

8 Voyci, je feray retourner l'ombre des degrez, etc. 4. 14. 18.

20 Le Seigneur m'a esté en salut : pourtant nous chanterons mes cantiques tous les jours de nostre vie en la maison du Seigneur. 3. 20. 28.

CHAP. XXXIX.

6 Voyci, les jours viendront que tout ce

qui est en ta maison, et que tes pères ont thésaurisé jusques à ce jour, sera apporté en Babylone : on n'y laissera rien, dit le Seigneur. 4. 8. 7.

7 Ils prendront aussi de tes fils qui sortiront de toy, lesquels tu auras engendrez, et seront Eunuques en la court du Roy de Babylone. 2. 8. 49.

CHAP. XL.

2 Son temps est accompli, l'iniquité d'icelle est pardonnée, elle a reçu de la main du Seigneur au double en tous ses péchez. 3. 4. 33.

3 La voix sera criant au désert, Préparez la voye au Seigneur, faites au désert les sentiers droicts à nostre Dieu. 3. 3. 2.

6 La voix dit, Crie : et je dl, Que crieray-je ? etc. 2. 9. 5. — 2. 10. 7.

44 Il paistra son troupeau comme le berger. 4. 49. 34.

42 Qui est celuy qui a mesuré les eaux avec son poing, et a compassé les cieux de sa paulme, et a compris la poudre de la terre avec trois doigts ? etc. 4. 44. 42. — 3. 2. 34.

43 Qui a adressé l'Esprit du Seigneur, ou qui a esté son conseiller, et qui luy a monstre ? 4. 48. 49. — 4. 49. 2.

47 Toutes les gens sont devant luy comme si elles n'estoyent rien : et les répute comme chose de néant et vaine. 3. 2. 25.

48 A qui doncques ferez-vous ressembler Dieu, et quelle ressemblance luy disposerez-vous ? 4. 44. 2. — 4. 44. 42.

24. Ne vous a-il pas esté annoncé dès le commencement, ne l'avez-vous point entendu des fondemens de la terre ? 4. 44. 4. — 4. 44. 4.

22 C'est luy qui sied sur la rondeur de la terre, etc. 4. 5. 5.

29 Mais il donne vertu à celuy qui est lassé, et multiplie la puissance à celuy qui n'a point de force. 2. 2. 40.

CHAP. XLI.

7 Le forgeron frappant du marteau, a conforté le fondeur frappant par tout, et a dit, Il est propre à conjoindre : ainsi il le falt tenir avec les cloux, afin qu'il ne bouge. 4. 44. 2.

9 Je t'ay esleu, et ne t'ay point re 3. 24. 5.

29 Voyci, tous sont vanité, et leurs vres sont de néant : leur simul sont vent et choses vaines. 4. 44

CHAP. XLII.

4 Voyci mon serviteur, je m'app sur luy, etc. 2. 44. 2.

8 Je ne donneray point ma gloir autre, ne ma louange aux ido 43. 9.

9 Les choses qui ont esté paravant elles sont venues, et j'annonce nouvelles, je vous les feray ou vant qu'elles soyent venues. 4.

10 Chantez au Seigneur nouveau que, sa louange soit dès les fin terre, etc. 3. 20. 28.

43 Le Seigneur sortira comme un 4. 49. 34.

CHAP. XLIII.

4 Ne crain point, car je t'ay rach t'ay appelé par ton nom, tu es 3. 2. 34.

40 Vous estes mes tesmoins, dit gneur, et mon serviteur lequel leu : parquoy vous cognoistrez croirez, et entendrez que ce : devant moy, il n'y a point de Di mateur, et n'en y aura point apr 4. 7. 5.

44 C'est moy, c'est moy qui suis gneur, et n'y a Sauveur fors qu 3. 4. 45.

25 Ce suis-je, ce suis-je, qui effa l'amour de moy, et ne seray re tes péchez. 4. 43. 42. — 3. 4. 3. 4. 25. — 3. 20. 45.

CHAP. XLIV.

3 Je respandray des eaux sur c a soif, et des rivières sur celle seiche. Je respandray mon Es ta semence, et ma bénédic tes germes. 2. 2. 40. — 3. 4. 2. 39.

6 Je suis le premier, et suis le et n'y a point d'autre Dieu qu 4. 43. 23. — 4. 43. 24.

42 Le forgeur de fer prend le fer et use de charbons, et le forr des marteaux, et le fait à force bras, voire ayant faim, jusqu qu'il n'ait point de vertu, et

vant point d'eau, tellement qu'il défaut. 1. 11. 14.

23 J'ay effacé tes iniquitez comme la saie, et tes péchez comme la nièble, retourne-toy à moy, car je t'ay racheté. 3. 1. 29.

CHAP. XLV.

1 Le Seigneur dit ainsi à Cyrus son oinct, auquel j'ay pris la dextre, afin que je rende sujets les gens devant sa face, et que je débilité les reins des Rois, afin qu'on ouvre devant luy les huis, et que les portes ne soyent point fermées. 1. 8. 7.

7 Formant la lumière, et créant les ténèbres, faisant la paix, et créant l'adversité : je suis le Seigneur, faisant toutes ces choses-là. 4. 17. 8. — 1. 18. 3.

9 Malheur sur celuy qui estrive contre son facteur, au test qui est des test de terre. L'argille diroit-elle à celuy qui la figure, Pourquoi m'as-tu ainsi faite, et ton œuvre n'est pas à point. 1. 11. 2.

23 Tout genouil se ployera devant moy et toute langue jurera à moy. 1. 43. 11. — 1. 43. 23. — 3. 5. 8. — 3. 25. 7.

CHAP. XLV.

25 Toute la semence d'Israël sera justifiée au Seigneur, et s'y glorifiera. 3. 13. 2. — 3. 44. 46.

CHAP. XLVI.

31 A qui m'avez-vous fait semblable et égal, et à qui m'avez-vous comparé, auquel je soye fait semblable? 4. 44. 2.

CHAP. XLVII.

1 J'ay esté courroucé contre mon peuple, j'ay mis en desroy mon héritage. 1. 4. 32.

CHAP. XLVIII.

10 Voyci je t'ay espuré, mais non point comme l'argent : je t'ay esleu de la fournaise d'affliction. 3. 4. 32.

16 L'Eternel et son Esprit m'a envoyé. 1. 43. 44.

CHAP. XLIX.

13 La femme peut-elle oublier son enfant qu'elle n'ait pitié du fils de son ventre, etc. 1. 47. 6. — 2. 20. 36.

23 Les Rois seront tes nourriciers, et les

princesses seront tes nourrices, etc. 4. 20. 5.

CHAP. LI.

6 Les cieux esvanouiront comme fumée, et la terre sera usée comme un vestement, et les habitans d'icelle seront semblablement abolis : mais mon salut sera à tousjours, et ma justice ne défendra jamais. 2. 10. 45.

CHAP. LII.

1 Réveille-toy, réveille-toy, Sion, vests-toy de ta force : Jérusalem la cité sainte, habille-toy de tes vestemens magnifiques. L'inclirconcis, ne le souillé ne passera plus par toy. 4. 4. 17. — 4. 5. 17.

3 Vous avez esté vendus pour néant, aussi vous serez rachetez sans argent. 3. 4. 25.

7 Combien sont beaux sur les montagnes les pieds de celuy qui annonce et publie la paix. 4. 3. 3.

CHAP. LIII.

4 Qui est celuy qui croit à nostre publication, et à qui est-ce que le bras du Seigneur est révélé? 4. 7. 5. — 3. 22. 40.

4 Vrayement il a porté nos langueurs, et a chargé nos douleurs : toutesfois nous l'avons estimé estre navré et frappé de Dieu et affligé. 2. 12. 4. — 3. 4. 27. — 4. 17. 17.

5 Or il est navré pour nos forfaits, il a esté blessé pour nos iniquitez : la correction de nostre paix est sur luy, et par sa playe nous avons guairison. 2. 7. 2. — 2. 12. 4. — 2. 16. 5. — 2. 16. 9. — 2. 17. 4. — 3. 4. 30.

6 Nous tous avons erré comme brebis, nous nous sommes tournés un chacun en sa propre voye, et le Seigneur a rejeté sur luy l'iniquité de nous tous. 2. 16. 6. — 3. 4. 27. — 3. 12. 5. — 2. 24. 44.

7 Il est outragé et affligé, toutesfois il n'ouvre point sa bouche, il est mené à l'occlision comme un agneau, et a esté muet comme la brebis devant celuy qui la tond, n'ouvrant point sa bouche. 2. 16. 5.

8 Il est eslevé de prison, et de condam-

nation, qui est celui qui récitera son aage? car il est arraché hors de la terre des vivans, etc. 2. 15. 3.

40 Le Seigneur l'a voulu débriser par douleur, veu qu'il a mis son âme pour le péché, il verra sa postérité, et prolongera ses jours, etc. 2. 7. 2.

41 Et luy-mesme chargera leurs iniquitez. 2. 16. 5. — 3. 41. 8.

42 Et qu'il a esté mis au rang des transgresseurs. 2. 16. 5.

CHAP. LIV.

43 Aussi tous les enfans seront enseignez du Seigneur, et y aura abondance de paix en tes fils. 4. 7. 5. — 2. 2. 20. — 3. 22. 10. — 3. 24. 14.

CHAP. LV.

1 Vous tous qui avez soif, venez aux eaux, vous aussi qui n'avez point d'argent, venez, achetez et mangez, etc. 2. 2. 10. — 3. 4. 3. — 3. 15. 4.

2 Pourquoi allouez-vous l'argent sans avoir du pain, et vostre labeur sans estre rassasié? 3. 44. 15. — 4. 10. 15.

3 Enclinez vostre oreille, et venez à moy, escoutez, et vostre âme vivra: et j'establi ray avec vous une alliance éternelle, la bënëfice certaine faite à David. 2. 6. 3. — 3. 2. 6.

4 Voyci, je l'ai donné pour tesmoin aux peuples, pour prince et législateur aux nations. 2. 6. 3. — 2. 15. 4.

6 Querez le Seigneur, pendant qu'il se trouve, invoquez-le quand il est près. 3. 3. 20.

CHAP. LVI.

1 Gardez jugement, et faites justice, car mon salut approche pour vray, et ma justice est pour estre révélée. 3. 3. 20.

2 Bien-heureux est l'homme qui fera telle chose, et le Fils de l'homme qui l'appréhendera: celui aussi qui prend garde de ne souiller le Sabbath, etc. 2. 8. 29.

7 Je les amèneray en ma montagne sainte, et les resjouiray en la maison de mon oraison, leurs holocaustes et leurs sacrifices seront agréables sur mon autel: car ma maison sera appe-

lée la maison d'oraison à tous peuples. 3. 20. 29.

40 Toutes leurs guettes sont aveugles, ils ne savent rien: ils sont tous chiens muets, etc. 4. 9. 3.

CHAP. LVII.

45 Voyci que dit le haut et eslevé qui habite en éternité, et duquel le nom est saint, etc. 3. 42. 6.

CHAP. LVIII.

5 Est-ce tel jusne que j'ay esleu, que l'homme afflige sa personne un jour ployant son chef, etc. 4. 12. 19.

6 N'est-ce pas plustost yci le jusne que j'ay esleu, que tu desnoues les nœuds de meschanceté, etc. 3. 3. 6.

7 Et ne te soustray point de ta chair. 3. 7. 6.

9 Adoncques tu m'invoqueras, et le Seigneur te respondra, tu crieras, et il dira, Me voyci. 3. 20. 44.

13 Si tu retires ton pied du Sabbath, pour ne faire ta volonté en mon saint jour, etc. 2. 8. 34. — 2. 8. 34.

CHAP. LIX.

1 Voyci la main du Seigneur n'est pas accourcie, qu'elle ne puisse sauver, et son oreille n'est point estoupée qu'elle ne puisse ouyr. 3. 41. 21.

2 Mais vos iniquitez ont fait la division entre vous et vostre Dieu, et vos péchez ont fait qu'il a mussé sa face de vous, afin qu'il ne vous oye. 2. 12. 4. — 3. 41. 21.

7 Leurs pieds courent pour nuire, et se hastent pour espandre le sang innocent, leurs pensées sont pensées iniques, fourrage ment et dégast est en leurs voyes. 2. 3. 2.

45 Le Seigneur a veu cela, et luy a despleu, pource qu'il n'y a point de jugement. 3. 44. 6.

46 Et Dieu void qu'il n'y avoit personne, et fut esmerveillé de ce que nul ne se présentoit: ainsi son bras a esté sa recousse, et sa justice a esté son appuy. 3. 44. 6.

47 Il s'est vestu de justice comme d'un haubergeon, et le heaume de salut estoit en son chef, etc. 3. 44. 42.

20 Et que le Rédempteur sera venu en

Sion, et à ceux qui se retournent d'iniquité en Jacob. 3. 3. 20. — 3. 3. 24.

- 21 Mon esprit qui est en toy, et mes paroles que j'ay mises en ta bouche ne bougeront point de ta bouche, ne de la bouche de ta semence, etc. 4. 7. 4. — 4. 9. 4. — 4. 4. 5.

CHAP. LX.

- 2 Voyci les ténèbres couvriront la terre, et obscurité couvrira les peuples : mais le Seigneur se lèvera sur toy, et sa gloire sera vue sur toy. 2. 3. 4.
- 6 Tous ceux de Saba viendront, apportans or et encens, et annonçans louange au Seigneur. Toutes les brebis de Cédar s'assembleront à toy. 4. 5. 47.
- 49 Tu n'auras plus le Soleil pour la lumière du jour, et la lumière de la Lune ne t'esclairera plus, etc. 2. 2. 40.

CHAP. LXI.

- 1 L'Esprit du Dominateur, qui est le Seigneur, est sur moy : car le Seigneur m'a oinct : il m'a envoyé pour porter les bonnes nouvelles, etc. 2. 15. 2. — 3. 3. 20. — 3. 4. 3. — 3. 12. 7.
- 3 Et on les appellera arbres de justice, et la plante du Seigneur pour le glorifier. 3. 14. 16.

CHAP. LXIII.

- 40 Iceux ont esté rebelles, et ont contristé l'Esprit de sa sainteté. 4. 13. 15.
- 46 Toutesfois, tu es nostre Père, combien qu'Abraham ne nous ait point sçeu, et Israël ne nous ait point cognu : mais Seigneur tu es nostre Père, et nostre Rédempteur. 3. 20. 25. — 3. 20. 36.
- 47 Pourquoi Seigneur nous as-tu fait errer de tes voyes, et a destourné nostre cœur que nous ne te craignissions ? 2. 4. 4. — 3. 3. 24.

CHAP. LXIV.

- 5 Tu as esté courroucé, après que nous avons péché. 3. 20. 8.
- 6 Et sommes tous comme ordure : et toutes nos justices sont comme le drap souillé, nous sommes tous décheus comme la feuille, etc. 3. 2. 25. — 3. 20. 8.

CHAP. LXV.

- 4 J'ay esté cherché de ceux qui ne me de-

mandoyent point, et ay esté trouvé de ceux qui ne me cherchoyent point, etc. 3. 24. 2.

- 2 J'ay toute la journée estendu mes mains au peuple se révoltant, lequel chemine en la voye qui n'est pas bonne. 3. 24. 16.
- 46 Qui se bénira en la terre, il se bénira par le vray Dieu, et qui jugera en la terre, il jurera par le vray Dieu, etc. 2. 8. 23.
- 24 Et adviendra aussi qu'avant qu'ils crient, je les exauceray, et eux encores parlans, je les escouteray. 3. 20. 44.
- 25 Ils ne me nuiront plus, ne détruiront en toute ma sainte montagne, etc. 4. 20. 40.

CHAP. LXVI.

- 1 Le Ciel est mon siège, et la terre est la scabelle de mes pieds : où sera doncques ceste maison que vous édifierez pour moy, et où sera le lieu de mon repos. 3. 20. 30. — 3. 20. 40. — 4. 17. 23.
- 2 Auquel regarderay je, sinon à l'affligé et contrit d'esprit, et à celui qui tremble à mes paroles ? 3. 42. 6.
- 22 Comme les cieux nouveaux, et la terre nouvelle que je feray, seront établis devant moy, dit le Seigneur, ainsi sera vostre semence et vostre nom stable. 2. 40. 22.
- 23 Adviendra que depuis une nouvelle lune, jusques à son autre nouvelle lune, et depuis un Sabbath jusques à son autre Sabbath, toute chair viendra adorer devant ma face. 2. 8. 30.
- 24 Le ver d'iceux ne mourra point, et le feu ne sera point esteint : et seront en diffame à toute chair. 2. 40. 22. — 3. 25. 42.

JÉRÉMIE.

CHAP. I.

- 6 Ha ha, Seigneur Eternel, voyci, je ne sçay parler : car je suis enfant. 4. 8. 3.
- 9 Voyci j'ay mis mes paroles en ta bouche. Là mesme.
- 40 Voyci, Je t'ay aujourd'huy constitué sur les gens et sur les royaumes, afin que tu arraches et destruises, perdes et subvertisses, et que tu édifies et plantes. Là mesme.

CHAP. II.

43 Mon peuple a fait deux maux : ils m'ont délaissé, moy qui suis la fontaine d'eau vive, pour se caver des puits, voire des puits desrompus, lesquels ne peuvent contenir eau. 3. 20. 14.

CHAP. III.

1 L'on dit, Si aucun délaïsse sa femme, et qu'icelle en se départant de luy, soit à un autre mari, etc. 2. 8. 18. — 4. 1. 25.

2 Eslève tes yeux aux hauts lieux, et regarde où tu n'ayes pas paillardé, etc. 2. 8. 18.

12 Retourne-toy Israël la desbauchée, dit le Seigneur, et je ne feray point cheoir mon ire sur vous : car je suis bénin, etc. 4. 1. 25.

CHAP. IV.

1 O Israël, si tu te retournes (dit le Seigneur) retourne-toy à moy, si tu ostes tes abominations de ma face, tu ne seras point transporté. 2. 5. 10. — 3. 3. 6.

4 Desfrichez-vous la friche, et ne semez point sur les espines, vous hommes de Juda et habitants de Jérusalem, soyez circoncis au Seigneur, et ostez le prépuce de vos cœurs, etc. 3. 3. 6. — 3. 3. 7. — 4. 16. 21.

9 Et adviendra ce jour-là, dit le Seigneur, que le cœur du Roy sera esperdu, et le cœur des Princes, et les Sacrificateurs seront estonnez et les Prophètes seront esbahis. 4. 9. 6.

14 En ce temps-là on dira à ce peuple-ci et à Jérusalem, Le vent sec és hauts lieux du désert, vient par la voye de la fille de mon peuple, etc. 1. 16. 7.

CHAP. V.

3 O Seigneur, tes yeux sont-ils point sur la vérité ? Tu les as frappez, et n'en ont point eu de douleur, tu les as consumez, et ont refusé à prendre discipline ; ils ont endurcy leurs faces plus que la pierre, et n'ont point voulu retourner. 3. 4. 35. — 3. 14. 8.

7 Comment te pardonneray-je en cela ? tes fils m'ont délaissé, et jurent par ceux qui ne sont pas dieux, etc. 2. 8. 23.

CHAP. VI.

43 Vrayement depuis le plusques au plus grand, chacun à avarice : et tant le Prophète Sacrificateur, tous font fau. 9. 3.

CHAP. VII.

4 Ne vous donnez point de paroles de mensonge, disans temple du Seigneur, c'est le Seigneur, c'est le temple du. 4. 2. 3.

5 Si vous faites vos voyes b vos actes, et faites jugem l'homme et son prochain, etc.

13 Pource que vous avez fait t œuvres, dit le Seigneur, et parlé à vous en me levant du parlementant, et n'avez poin je vous ay appelez et vous n' répondu. 2. 5. 11.

14 Je feray aussi à ceste mais quelle mon nom est invoq comme j'ai fait à Silo. Là m

22 Je n'ay point parlé avec vo ne leur commanday pas au j les fey sortir hors du pays quant aux holocaustes et sac 10. 15.

23 Mais voyci que je leur co disant, Escoutez ma voix, e vostre dieu, etc. 3. 17. 1. — 4. 10. 17.

27 Tu leur diras toutes ces mais ils ne l'escouteront po tu les appelleras et ne te re point. 2. 5. 11.

28 Voyci la gent qui n'a poi voix du Seigneur son Dieu mesme.

CHAP. IX.

23 Que le sage ne se glorifie p sapience, et que le fort ne point en sa force, et que l se glorifie point en ses ric 13. 1.

24 Celuy qui se glorifie, qu'il en ce qu'il me sçait et cogi que je suis le Seigneur qu et jugement, et justice en la 1. 10. 2. — 1. 13. 13.

CHAP. X.

Ne craignez point les signes du ciel comme les Gentils les craignent. 1. 16. 3.

De faict, en ce seul point ils se sont abrutis, et font follement, que le bois leur est instruction de vanitez. 1. 11. 5.

Les dieux qui n'ont point fait le ciel et la terre, iceux périront de la terre, et de dessous le ciel. 1. 13. 23.

Seigneur, je cognoy que la voye de l'homme n'est pas de luy, et n'est pas en l'homme cheminant d'adresser ses pas. 1. 16. 6.

O Seigneur, corrige-moy par raison, non pas en ton ire, que par adventure l'une me réduises à néant. 3. 4. 32.

CHAP. XI.

J'ay protesté à vos pères au jour que je les ay fait monter du pays d'Egypte jusques à ce jour yci, en sollicitant et admonestant, disant, Escoutez ma voix.

20. 7. — 4. 10. 47.

Mais ils ne l'ont pas ouye, et n'ont pas esté leurs oreilles, etc. Parquoy j'ay fait venir sur eux toutes les paroles de ceste alliance que je leur avoye commandé de faire, etc. 3. 20. 7.

Voicy, je feray venir du mal sur eux lequel ils ne pourront sortir : ils crieront à moy, mais je ne les exauceray point. Là mesme.

Corrompons son pain par bois, et exterminons de la terre des vivans, etc. 17. 15.

CHAP. XII.

Et s'il advient qu'ils ayent appris les loyes de mon peuple, c'est qu'ils jurent en mon nom, asçavoir, Vive le Seigneur, ainsi qu'ils ont enseigné, etc. 8. 23. :

CHAP. XIV.

Seigneur, si nos iniquitez respondent contre nous, fay à cause de ton nom : car nos rébellions sont en grand ombre, nous avons péché contre toy. 20. 8.

Les Prophètes prophétisent fausseté en mon nom : je ne les ai point envoyez, etc. 4. 9. 3.

CHAP. XV.

1 Quand Moïse et Samuel se présenteroyent devant moi, si ne seroit point mon affection à ce peuple-ci : jette-les arrière de ma face, et qu'ils sortent hors. 3. 20. 23.

CHAP. XVII.

1 Le péché de Juda est escrit d'une graphie de fer, et ongle de diamant, gravé sur la table de leur cœur, et és cornes de leurs autels. 3. 4. 29.

5 Le Seigneur dit ainsi, Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme, et qui met la chair pour son bras, et retire son cœur arrière du Seigneur. 2. 2. 10.

9 Le cœur est cauteleux et pervers, plus que toutes choses, qui le cognoistra ? 2. 3. 2. — 3. 14. 1.

21 Prenez garde à vos âmes, et ne portez nuls fardeaux au jour du repos, pour les apporter par les portes de Jérusalem. 2. 8. 29.

22 Et ne boutez hors de vos maisons les fardeaux au jour du repos, et ne faites œuvre quelle qu'elle soit : mais sanctifiez le jour du repos, etc. Là mesme.

27 Mais si vous m'escoutez, c'est que sanctifiez le jour du repos, et que ne portiez aucun fardeau, et n'entriez par les portes, etc. Là mesme.

CHAP. XVIII.

8 Si ceste nation se retourne de son mal contre laquelle j'ay parlé, je me repentiray aussi du mal que j'avoye pensé de luy faire. 1. 47. 42.

18 Venez, et pensons quelques entreprises contre Jérémie ; car la Loy ne périra point du Sacrificateur, ne le conseil du sage, ne la parole du Prophète. 4. 9. 5.

CHAP. XX.

2 Et Phasur frappa le Prophète Jérémie, et l'envoya en la prison, qui estoit en la haute porte de Benjamin, près la maison du Seigneur. 4. 9. 6.

CHAP. XXI.

12 Jugez au matin jugement, et délivrez celui qui est oppressé par la main de

celuy qui luy fait tort, etc. 4. 20. 9.

CHAP. XXII.

- 3 Faites jugement et justice, et délivrez celui qui est oppressé de la main de celui qui l'outrage, etc. Là mesme.

CHAP. XXIII.

- 4 Malédiction sur les pasteurs qui détruisent et dispersent les brebis de ma pasture, dit le Seigneur. 4. 9. 3.
5 Voyci, les jours viennent, dit le Seigneur, que je susciteray à David un germe juste, et régnera comme Roy, il prospérera et fera justice et jugement en la terre. 2. 6. 3.
6 Et voyci le nom dont on l'appellera, Le Seigneur nostre justice. 4. 43. 9. — 3. 14. 8.
16 N'escoutez les paroles des Prophètes, qui vous prophétisent, vous enseignans choses vaines, etc. 4. 9. 2.
24 N'empli-je pas le ciel et la terre, dit le Seigneur? 4. 1. 5.
28 Le Prophète vers lequel est le songe, qu'il récite le songe : et celui vers lequel est ma parole, qu'il dise ma parole. 4. 8. 3.

CHAP. XXIV.

- 7 Je donneray cœur au peuple de Juda, pour me cognoistre : car je suis le Seigneur, et seront mon peuple, et je seray leur Dieu, car ils se retourneront à moy de tout leur cœur. 2. 2. 20.

CHAP. XXV.

- 44 Et toute ceste terre sera déserte et en estonnement, et ces gens-ci serviront au Roy de Babylone par septante ans. 4. 8. 7.
42 Et quand septante ans seront accomplis, je visiteray sur le Roy de Babylone, et sur ceste gent-là, dit le Seigneur, etc. Là mesme.
29 Voyci, que je commence à envoyer affliction sur la cité sur laquelle mon nom est invoqué, et vous, en serez-vous quittes, etc. 3. 4. 34.

CHAP. XXVII.

- 5 J'ay fait la terre et les hommes, et les bestes qui sont sur la face de la terre, etc. 4. 20. 27.
6 Et ainsi maintenant j'ay donné toutes ces terres-ci en la main de Nabuchodo-

nosor, Roy de Babylone, mon serviteur, etc. 4. 20. 27. — 4. 20. 28.

- 7 Et toutes gens serviront à luy et à son fils, et au fils de son fils, jusques à ce que le temps de sa terre viene, etc. 4. 20. 27.
8 Et adviendra que la gent et le royaume qui ne servira point à Nabuchodonosor Roy de Babylone, et quiconque ne soumettra son col, etc. Là mesme.
9 Vous doncques n'escoutez point ces Prophètes, ne vos devins, ne vos songeurs, ne vos enchanteurs, ne vos sorciers qui vous disent, Vous servirez point au Roy de Babylone. 4. 9. 3.
14 Et n'oyez point les paroles des Prophètes qui vous disent, Vous ne servirez point au Roy de Babylone. mesme.
17 Ne les escoutez point doncques, ne servez au Roy de Babylone, afin que vous viviez, etc. 4. 20. 28.

CHAP. XXIX.

- 7 Demandez la paix de la cité à laquelle je vous ay fait transporter, et priez le Seigneur pour elle : car en sa paix vous aurez paix. Là mesme.

CHAP. XXXI.

- 18 J'ay ouy Ephraïm se plaignant, T m'as chastié, et ay esté chastié comme un veau non apprivoisé : converti-moy, et je me convertiray : car tu es mon Seigneur mon Dieu. 2. 3. 5. — 5. 8. — 3. 24. 15.
19 Certes après que j'ay esté converti je me suis repenty, et après que m'a esté remonstré, j'ay frappé ma cuisse, etc. 2. 5. 8.
31 Voyci les jours viennent, dit le Seigneur, que je traiteray une nouvelle alliance avec la maison d'Israël, avec la maison de Juda. 2. 44. 7. 3. 4. 29.
32 Non pas selon l'alliance que j'ay faite avec leurs pères au jour que je pris leur main pour les faire sortir hors la terre d'Egypte, laquelle alliance ont enfreinte, combien que je l'eusse mariée. 2. 5. 9. — 2. 44. 7.
33 Après iceux jours, dit le Seigneur, je mettray ma Loy dedans eux :

l'ecriray en leur cœur, et seray leur Dieu, et ils seront mon peuple. 2. 8. 16. — 3. 20. 45.

14 Je pardonneray à leur iniquité, et n'auray plus mémoire de leur péché. 3. 4. 29. — 3. 20. 45.

15 Ainsi, dit le Seigneur, qui donne le soleil pour la lumière du jour, et l'ordonnance de la lune et des estoilles, etc. 4. 4. 47.

CHAP. XXXII.

16 Après que j'eus baillé à Baruch, fils de Neria, les lettres de l'achat, je prai au Seigneur. 3. 20. 45.

17 Qui fais miséricorde en milliers, et rends l'iniquité des pères au sein de leurs enfans après eux, etc. 2. 8. 19.

21 Ils n'ont point obéy à ta voix, et n'ont pas cheminé en ta Loy, et n'ont pas fait tout ce que tu leur avais commandé de faire, dont leur as fait venir tout ce mal-ci. 2. 5. 44.

19 Et leur donneray un cœur et une voye, afin qu'ils me craignent à toujours, et qu'il leur soit bien à leurs fils après eux. 2. 3. 8.

CHAP. XXXIII.

1 Et les nettoieray de toute leur iniquité, de laquelle ils ont péché contre moy, et pardonneray à toutes leurs iniquitez par lesquelles ils ont péché, etc. 3. 20. 45. — 4. 4. 20.

6 En ces jours-là Juda sera sauvé, et Jerusalem habitera en assurance : et voyci comment on l'appellera, Le Seigneur nostre justice. 4. 13. 9.

CHAP. XLII.

2 Que nostre oraison tombe devant toy, et prie le Seigneur ton Dieu pour nous, etc. 3. 20. 44.

3 Le Seigneur Dieu d'Israël, auquel vous m'avez envoyé pour faire tomber vos prieres en sa présence. Là mesme.

CHAP. XLVIII.

10 Maudit soit celui qui fera l'œuvre du Seigneur laschement. 4. 20. 6.

CHAP. L.

1 En ces jours-là, et en ce temps-là, dit le Seigneur, on cherchera l'iniquité d'Israël, et n'apparoistra point, et les

péchez de Juda, et ne seront point trouvez. 3. 4. 29.

23 Comment est despecé et rompu le marteau de toute la terre? comment est Babylone tournée en désolation entre les Gentils? 2. 4. 4.

25 Le Seigneur a ouvert son trésor, et a tiré hors les vaisseaux de son ire : car c'est l'œuvre du Dominateur, du Seigneur des armées en la terre des Chaldéens. 4. 48. 4.

LAMENTATIONS.

CHAP. III.

8 Aussi quand je crie et bray, il exclud mon oraison. 3. 20. 46.

38 Les maux et les biens ne procèdent-ils pas de la bouche du Très-Haut? 4. 17. 8.

CHAP. IV.

20 L'Esprit de nos narines l'oinct du Seigneur est prins en leurs fosses : sous l'ombre duquel avons dit, Nous vivrons entre les gens. 2. 6. 2.

ÉZÉCHIEL.

CHAP. I.

20 De quelque part qu'elles eussent vouloir d'aller, elles alloient, et là aussi le vouloir des roues estoit d'aller, et les roues s'eslevoyent devant elles : car l'esprit des animaux, etc. 4. 49. 22.

CHAP. II.

3 Fils de l'homme, je t'envoie aux enfans d'Israël à une gent désobéissante qui se rebelle contre moy : car eux et leurs pères ont forfait contre moy jusques à ce jour. 3. 24. 13.

4 Ce sont enfans effrontez, et de cœur obstiné, auquel je t'envoie. Là mesme.

CHAP. III.

47 Fils de l'homme, je t'ay mis pour guette en la maison d'Israël, tu escouteras doncques la parole de ma bouche, et les admonesteras de par moy. 4. 8. 3.

48 Ce meschant mourra en son iniquité, mais je redemanderay son sang de ta main. 4. 2. 5. — 4. 3. 6.

CHAP. VII.

26 Calamité sur calamité viendra, et

sera bruit sur bruit : ils demanderont la vision au Prophète : La Loy périra du Sacrificateur, et le conseil des anciens. 4. 18. 2. — 4. 9. 6.

CHAP. X.

- 4 Puis la gloire du Seigneur s'esleva par-dessus les chérubins sur le seuil de la maison. 4. 2. 3.
5 Et estoit ouy le son des ailes des chérubins jusques au parvis de dehors. 1. 14. 8.

CHAP. XI.

- 19 Je leur donneray un cœur, et leur bailleray dedans eux un nouveau esprit, j'osteray le cœur de pierre hors de leur chair et leur donneray un cœur de chair. 2. 3. 8. — 2. 3. 10. — 2. 5. 5. — 3. 24. 1.
20 Afin qu'ils cheminent en mes ordonnances, je leur donneray un cœur, à ce qu'ils gardent mes jugemens, et qu'ils les facent, et qu'ils soyent mon peuple, et que je soye leur Dieu. 2. 5. 5.

CHAP. XII.

- 2 C'est une maison rebelle. 3. 24. 13.
13 J'estendray ma rets sur luy, et sera prins en mes filets, je le feray mener en Babylone, en la terre des Chaldéens, et ne le verra point, et illec mourra. 2. 4. 4.

CHAP. XIII.

- 9 Ils ne seront plus en l'assemblée de mon peuple, et ne seront plus escrits en l'Ecriture de la maison d'Israël, etc. 3. 24. 9. — 4. 4. 4.

CHAP. XIV.

- 9 Et quand le Prophète aura esté séduit, et qu'il aura dit quelque parole, moy qui suis le Seigneur ay déceu ce Prophète-là, etc. 4. 18. 2.
14 Que si ces trois hommes estoyent au milieu d'elle, asçavoir Noé, Daniel, et Job, iceux délivreront leurs âmes par leur justice, etc. 3. 20. 23.

CHAP. XVI.

- 20 Tu as aussi prins tes fils, et tes filles que tu m'avois enfantez, et les as sacrifiés à icelles pour les dévorer, etc. 4. 2. 11. — 4. 16. 24.

CHAP. XVII.

- 20 J'estendray ma rets sur luy, attrapé par mes filets, et le feray en Babylone, et seray là jugé : pour la prévarication, par laquelle a transgressé contre moy. 2. 4.

CHAP. XVIII.

- 4 L'âme qui péchera, icelle mourra. 8. 4.
9 Qui aura cheminé en mes commandemens, et aura gardé mes jugemens pour faire vérité, iceluy est qui vivra, dit le Dominateur, le Seigneur. 3. 17. 15.
20 La personne qui péchera, icelle mourra : le fils ne portera point l'iniquité du père, et le père ne portera point l'iniquité du fils, etc. 2. 8. 9. — 2. 8. 20. — 2. 8. 59. — 3. 17. 15.
21 Mais si le meschant se repent de ses péchez qu'il a faits, et qu'il observe tous mes commandemens, et qu'il fasse jugement et justice, il vivra : il mourra point. 3. 3. 24. — 3. 17. 15.

- 23 Appété-je la mort du meschant, dit le Seigneur, et non plustost qu'il se détourne de sa voye, et qu'il ne face iniquité. 1. 25.

- 24 Si le juste se destourne de sa justice, et qu'il face iniquité selon toutes les abominations que le meschant a coutumé de faire, etc. 3. 4. 2. 14. 10.

- 27 Et quand le meschant se destourne de sa meschanceté qu'il a faite, et qu'il fera jugement et justice, il vivra : il vivifiera son âme. 3. 4. 29.

- 31 Jettez arriere de vous toutes vos mauvaises varications, par lesquelles vous avez transgressé, et vous faites un nouveau cœur, et un esprit nouveau. 3. 3. 6.

- 32 Car je n'appète point la mort du juste, dit le Seigneur Dieu : mais convertissez-vous doncques, et vivez. 2. 25.

CHAP. XIX.

- 12 Et le vent d'Orient a seiché son fleuve. 4. 16. 7.

CHAP. XX.

- 14 Et leur donnay mes ordonnances.

leur donnay à cognoistre mes jugemens, lesquels si l'homme observe, il vivra en iceux. 3. 47. 3.

12 D'avantage je leur donnay mes Sabbaths, afin que ce fust le signe entre moy et eux, à ce qu'ils cognussent que je suis le Seigneur qui les sanctifie. 2. 8. 29.

13 Et là aurez recordation de vos voyes, et de tous vos actes par lesquels vous vous estes souillez, etc. 3. 43. 4.

CHAP. XXII.

1 Tu as mesprisé mes choses saintes, et as souillé mes Sabbaths 2. 8. 29.

2 La conjuration de ses Prophètes est au milieu d'elle, ils ont dévoré les hommes comme le lion rugissant. 4. 9. 3.

3 Les Sacrificateurs ont fait outrage à ma Loy, et ont souillé mes lieux saints : ils n'ont mis de différence entre la chose sainte et la souillée. Là mesme.

CHAP. XXIII.

7 D'avantage, se sont fait passer par le feu leurs fils pour les dévorer, lesquels elles m'avoient engendrez. 4. 16. 24.

8 Elles ont souillé mon saint lieu en ce jour-là, et ont pollué mes Sabbaths. 1. 8. 29.

CHAP. XXVIII.

10 Tu mourras de la mort des incirconcis, par la main des estrangers, pource que j'ay parlé, dit le Dominateur le Seigneur. 2. 40. 48.

CHAP. XXIX.

1 Je mettray des haims en tes mâchoires, et feray attacher les poissons de tes fleuves à tes escailles, etc. 4. 17. 11.

19 Voyci, je mettray Nabuchodonosor le Roy de Babylone en la terre d'Egypte, et prendra sa multitude, et pillera ses despoilles, et ravira ses butins, et sera le salaire de son armée. 4. 20. 26.

20 Pour l'œuvre de laquelle il a servy contre elle, je luy ay donné la terre d'Egypte, pource qu'ils ont besongné

pour moy, dit le Seigneur Dieu. 4. 20. 26.

CHAP. XXXI.

18 Tu dormiras au milieu des incirconcis avec ceux qui sont occis par l'espée : c'est Pharaon et toute sa multitude, etc. 2. 40. 48.

CHAP. XXXIII.

8 Celuy qui est infidèle mourra en son iniquité, mais je redemanderay son sang de ta main. 4. 42. 5.

11 Je n'appète point la mort du meschant, mais que le meschant se convertisse de sa voye, et qu'il vive, etc. 3. 24. 45.

14 S'il se retourne de son péché, et qu'il face jugement et justice, etc. 3. 47. 45.

CHAP. XXXIV.

4 Mais dominez sur elles en dureté et rigueur. 4. 44. 44.

23 Je susciteray sur icelles un pasteur qui les paistra, asçavoir mon serviteur David, il les paistra, et leur sera pour pasteur. 2. 6. 3.

CHAP. XXXVI.

24 Mais j'ay eu pitié de mon saint nom, que la maison d'Israël avoit souillé entre les gens, ausquelles ils estoyent parvenus. 3. 4. 30.

22 Je ne le fay point pour vous, maison d'Israël, mais pour mon saint nom que vous avez souillé entre les gens, etc. 3. 42. 3. — 3. 45. 2.

25 Et respandray sur vous de l'eau nette, et serez nettoyez de toutes vos ordures, et vous nettoieray de toutes vos idoles. 3. 4. 3.

26 Et je vous donneray un nouveau cœur, je vous donneray aussi un nouveau esprit dedans vous, et osteray le cœur de pierre de vostre chair, et vous donneray un cœur de chair. 2. 3. 6. — 2. 5. 8. — 3. 24. 4. — 3. 24. 15.

27 Et mettray mon Esprit au milieu de vous, et feray que vous cheminerez en mes ordonnances, et que garderez mes jugemens, et les ferez. 2. 3. 6. — 2. 3. 40.

32 Je ne fay point pour l'amour de vous,

dit le Seigneur Dieu, et qu'il vous soit notoire, soyez confus et honteux de toutes vos voyes, vous maison d'Israël. 3. 4. 30. — 3. 12. 3. — 3. 15. 2.

CHAP. XXXVII.

- 4 Puis il me dit, Prophétise sur ces os, et leur di, Os secs, escoutez la parole du Seigneur. 2. 10. 24.
25 Et David mon serviteur sera leur Prince à tousjours. 2. 6. 3.
26 Aussi je feray avec eux alliance de paix, et me sera alliance perpétuelle avec eux. Là mesme.

CHAP. XLVIII.

- 24 Et ce qui demeurera sera pour le Prince deçà et delà de la possession du Sanctuaire, et de la possession de la cité, etc. 4. 20. 43.

DANIEL.

CHAP. II.

- 24 Il oste les Roys et establît les Roys. 4. 20. 26.
37 Toy Roy, tu es le Roy des Roys. Le Dieu du ciel t'a donné le Royaume, la puissance, la force et la gloire. 4. 20. 26.
44 Et au temps de ces Roys, le Dieu du ciel suscitera un royaume, lequel ne sera jamais dissipé, et ce royaume ne sera point laissé à un autre peuple, mais il mettra en petites pièces, et mettra à fin tous ces royaumes, et sera estably éternellement. 2. 45. 3.

CHAP. IV.

- 27 Et pourtant, ô Roy, que mon conseil te plaise, et rachète tes péchez par justice, et tes iniquitez par faire miséricorde aux povres. — 3. 4. 34. — 3. 4. 36.

CHAP. V.

- 18 O Roy, le souverain Dieu donna à Nabuchodonosor ton père le royaume et magnificence, gloire et honneur. 4. 20. 26.

CHAP. VI.

- 22 Mais aussi devant toy, Roy, je ne fay nulie lascheté. 4. 20. 32.

CHAP. VII.

- 4 La première estoit comme un lyon, et

avoit les ailes d'une aigle : je la doye jusques à ce que ses ailes sent arrachées, etc. 4. 8. 7.

- 10 Dix mille millions assistoyent luy, le jugement se tint, et le furent ouverts. 4. 14. 5. — 4. — 3. 2. 44.
25 Il proférera paroles contre le rain, et consumera les Saints rains, et pensera muer le temps Loy, etc. 4. 7. 25.

CHAP. IX.

- 5 Nous avons péché, nous avons quité, nous avons fait mescha nous avons esté rebelles, et avcliné arrière de tes commandements de tes jugemens. 3. 4. 9.
7 O Seigneur, à toy est la justice nous confusion de face, etc. 4.
10 Et n'avons point escouté la voix du Seigneur nostre Dieu, pour ce en ses loix, lesquelles il nous a données au devant par la commission de ses serviteurs Prophètes. 2. 5. 11.
18 Nous ne présentons point nos faces devant ta face selon nos justices selon ta grande compassion. 3. 3. 20. 14.
24 Il y a septante semaines données sur ton peuple, et sur ta ville, pour finir la desloyauté, purger le péché, et purger l'iniquité, et amener la justice de siècles, 15. 4. — 2. 15. 6.
27 Il confermera l'alliance à plusieurs par une semaine, et à la dernière maine il fera cesser le sacrifice, la ferte, et pour l'estendue des abominations, etc. 2. 7. 2. — 4. 2. 12.

CHAP. X.

- 13 Mais le Prince du royaume de Babel résistoit contre moy. 4. 14. 7.
20 Maintenant je m'en retourneray à batailler avec le Prince de Perse. 4. 14. 7.

CHAP. XII.

- 4 En ce temps-là s'eslèvera Michel grand prince, qui tient pour les enfants de ton peuple, et sera un temps de tribulation, etc. 4. 14. 7. — 4. 14. 8. 40. 22.

2 Et plusieurs de ceux en la terre de la poudre s'esveilleront : les uns à la vie éternelle, et les autres à opprobre et infamie perpétuelle. 3. 25. 7.

3 Et ceux qui auront esté entendus, lui-ront comme la splendeur du firmament, et ceux qui en introduisent plusieurs à justice, seront comme estoilles à tousjoursmais. 3. 25. 10.

HOSÉE.

CHAP. I.

11 Aussi les enfans de Juda, et les enfans d'Israël seront rassemblez ensemble, et se constitueront un chef, et monteront de la terre. 2. 6. 3.

CHAP. II.

5 Pource que leur mère a paillardé, celle qui les a conçus est confuse : car elle a dit, Je m'en iray après mes amoureux, etc. 2. 8. 18.

18 Aussi en ce temps-là, je leur traitteray alliance avec les bestes des champs, et avec les oiseaux du ciel, et avec les reptiles de la terre, etc. 4. 1. 20.

19 Si t'espouseray à moy à tousjoursmais, je t'espouseray en moy, di-je, en justice et en jugement, et en bénignité et en compassions. 3. 14. 6. — 4. 1. 20.

23 Et auray compassion de Loruhamah et diray à Loami, Tu es mon peuple : et il me dira, Tu es mon Dieu. 3. 14. 5.

CHAP. III.

5 Et après ce, les enfans d'Israël se retourneront, et chercheront le Seigneur leur Dieu, et David leur Roy, et auront crainte du Seigneur, et de sa bonté es derniers jours. 2. 6. 3. — 3. 1. 23.

CHAP. V.

11 Ephraïm souffre injure, il est cassé en jugement pource qu'il a voulu aller après les commandemens mauvais. 4. 20. 32.

13 Je m'en iray, et retourneray en mon lieu jusques à ce qu'ils se rendent coupables, et qu'ils quierent ma face. 2. 5. 13.

CHAP. VI.

1 Venez, si retournez au Seigneur : car

c'est luy qui a ravy, mais il nous guairira : il a frappé, mais il nous médecinera. 3. 3. 2.

CHAP. VII.

8 Ephraïm est comme un gasteau qui n'est point retourné. 3. 4. 35.

CHAP. VIII.

4 Ils ont ordonné royaume, mais non de par moy. 1. 18. 4.

CHAP. IX.

8 Le guetteur d'Ephraïm est avec mon Dieu, un Prophète de laqs de l'oiseleur sur toutes ses voyes, qui est inimitié en la maison de Dieu. 4. 9. 3.

CHAP. XII.

6 Or l'Eternel est le Dieu des armées, l'Eternel est son mémorial. 1. 13. 10.

CHAP. XIII.

11 Je t'ay donné un Roy en mon ire, et l'osteray en mon indignation. 1. 18. 4. — 4. 20. 25.

12 L'iniquité d'Ephraïm est liée envers moy, son péché est caché. 3. 4. 29.

14 Je les rachetteray de la puissance du sépulchre, et les garantiray de la mort : je seray ta peste, ô mort : et ta destruction, ô sépulchre, etc. 3. 25. 10.

CHAP. XIV.

2 Oste toute iniquité, et lève le bien, et nous rendrons les boureaux de nos lèvres. 3. 4. 30. — 3. 20. 28. — 4. 18. 17.

3. Assur ne nous sauvera pas, nous ne monterons plus sur les chevaux, et ne dirons plus aux œuvres de nos mains, Vous estes nos dieux : car l'orphelin reçoit miséricorde par toy. 1. 11. 4.

5 Je guairiray leur rébellion, et les aimeray volontairement : car ma fureur est destournée arrière d'eux. 3. 14. 6.

JOEL.

CHAP. II.

12 Convertissez-vous à moy de tout votre cœur, en jusne, et en pleur, et en regrets. 2. 5. 8. — 3. 3. 17.

13 Rompez vos cœurs, et non point vos vestemens, etc. 3. 3. 16. — 4. 12. 19.

15 Sonnez la trompette en Sion, dénoncez le jusne, appelez la multitude. 4. 12. 14. — 4. 12. 17.

28 Et après cela je respandray mon esprit sur toute chair, et prophétiseront vos fils, et vos filles : vos anciens songeront songes, et vos jouvenceaux verront des visions. 2. 15. 2. — 3. 1. 2. — 4. 48. 4.

32 Quiconques invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé. Car la sauté sera en la montagne de Sion, et en Jérusalem. 1. 13. 13. — 1. 13. 20. — 3. 20. 2. — 3. 20. 14. — 4. 1. 3. — 4. 1. 4.

CHAP. III.

47 Jérusalem sera sainte, et les estrangers ne passeront plus parmi elle. 4. 1. 17.

AMOS.

CHAP. I.

2 L'Eternel bruira de Sion, et jettera sa voix de Jérusalem, etc. 2. 8. 15.

CHAP. III.

6 Quelque adversité sera-elle en la ville, que le Seigneur n'ait faite? 4. 17. 8. — 4. 18. 3.

CHAP. IV.

7 Je vous ay aussi retenu la pluye quand il restoit encores trois mois jusques à la moisson, et fei plouvoir sur une ville, et sur une autre ville ne fei point plouvoir, etc. 3. 22. 10.

CHAP. V.

44 Cherchez le bien, et non point le mal, afin que vous viviez, etc. 2. 5. 10.

CHAP. VI.

4 Malédiction à ceux qui sont à leur aise en Sion, etc. 3. 19. 9.

4 Lesquels dorment sur les lits d'yvoire, et sont dissolus sur leurs couches, etc. Là mesme.

CHAP. VIII.

44 Voyci, les jours viennent, dit le Dominateur, le Seigneur, que j'envoyeray la famine en la terre : non point la famine de pain, ne la soif d'eau, mais d'ouyr la parole du Seigneur. 3. 22. 10.

CHAP. IX.

44 En ce temps-là je relèveray le tabernacle de David qui est cheu, et rectoray ses brèches, et redresseray ses ruines : je le réédifieray comme il estoit és jours anciens. 2. 6. 3.

ABDIAS.

47 Mais il y aura salut en la montagne de Sion, etc. 4. 1. 3.

JONAS.

CHAP. I.

4 Le Seigneur esleva un grand vent sur la mer, et fut faite une grande peste en la mer. 1. 16. 7.

CHAP. II.

10 Mais moy, je te sacrifieray en louange, et rendray ce que j'ay promis, car le salut est du Seigneur. 3. 2.

CHAP. III.

4 Encores quarante jours passez, Ninive sera renversée. 4. 17. 12.

5 Ainsi les hommes de Ninive crurent à Dieu, et publièrent le jusne, vestirent de sacs depuis le plus grand jusques au plus petit. 3. 3. 4. 12. 17.

10 Dieu regarda leurs œuvres, qu'ils s'estoyent convertis de leur mauvaise voye : et Dieu se repenta mal qu'il avoit proposé de leur mal, et ne le fit point. 4. 17. 14.

MICHÉE.

CHAP. II.

43 Le desrompeur est monté sur eux, ils ont rompu et passé, ils ont rompu la porte, et sont sortis de la ville : et leur Roy est passé avec eux, et le Seigneur paravant eux, et leur teste. 2. 6. 3.

CHAP. III.

6 La nuit vous sera pour vision, et ténèbres pour la divination : le jour se couchera sur les Prophètes, et le jour s'obscurcira sur eux. 4. 1.

CHAP. V.

2 Et toy Bethléhem Ephrata, tu es petite pour estre tenue entre les millions de Juda : de toy toutesfois me sortira luy qui sera dominateur en Israël, etc. 2. 14. 7.

13 Je destruiray tes images taillées, tes statues du milieu de toy, et tu n'auras plus l'œuvre de tes mains. 14. 4.

CHAP. VII.

Je porteray patiemment l'ire du Seigneur, pour ce que j'ay péché contreluy, jusques à ce qu'il juge ma cause, etc. 3. 4. 32.

Il mettra bas nos iniquitez, et jettera tous nos péchez au profond de la mer. 3. 4. 29.

HABACUC.

CHAP. I.

O Seigneur mon Dieu et mon Saint, n'es-tu pas dès le commencement? ainsi nous ne mourrons point, Seigneur. 2. 10. 8.

CHAP. II.

elle tarde, atten-la : car elle viendra temps. 3. 2. 42.

juste vivra en sa foy. 3. 14. 11. — 13. 5.

que proufite l'image taillée : car son cœur l'a taillée, c'est une fonte et ose enseignant mensonge : toutes-fois il se fie en elle, asçavoir, le fauteur en son œuvre pour faire des images muettes. 4. 5. 42. — 4. 14. 5.

Mais le Seigneur est en son saint temple, que toute la terre se taise en sa présence. 4. 5. 42. — 4. 10. 3. — 2. 8. 45.

CHAP. III.

à l'ire, souviene-toy d'avoir miséricorde. 3. 4. 32.

ien vient du costé de Midi. 4. 13. 27.

tu es sorti pour le salut de ton peuple, pour le salut, di-je avec ton peuple, etc. 2. 6. 3.

SOPHONIE.

CHAP. I.

ceux qui s'enclinent sur les toits l'armée du ciel, et adorent, jurans par le Seigneur et jurans par Melchom. 3. 23.

CHAP. III.

doncques j'osteray du milieu de toy ceux qui se resjouissent en ton orgueil, désormais ne t'eslèveras plus en ta sainte montagne. 3. 12. 6.

HAGGÉE.

CHAP. II.

Demande maintenant touchant la Loy

aux Sacrificateurs, disant, Si aucun porte de la chair sanctifiée au pan de son vestement, etc. 3. 44. 7.

ZACHARIE.

CHAP. I.

3 Retournez-vous vers moy, dit le Seigneur des armées, et je me retourneray vers vous. 2. 5. 9. — 3. 24. 15.

CHAP. II.

4 Un Ange vint au-devant d'un autre, lequel dit à cest autre, Cour, et parle à cest enfant, disant, Jérusalem sera habitée sans murailles, pour la multitude d'hommes et de bestes qui seront au milieu d'icelle. 4. 13. 10.

8 Certes celuy qui vous touchera, il touchera la prunelle de mon œil. 4. 13. 10. — 4. 17. 6.

11 Et plusieurs nations se joindront au Seigneur en ce temps-là, et seront mon peuple, et habiteray au milieu de toy, et sauras que le Seigneur des armées m'a envoyé à toy. 4. 13. 10.

12 Le Seigneur héritera Juda pour son partage en la terre sainte, et eslira encores Jérusalem. 3. 21. 5.

CHAP. III.

10 En ce temps-là, dit le Seigneur des armées, chacun de vous appellera son prochain sous la vigne, et sous le figuier. 3. 13. 4.

CHAP. VII.

13 Et est advenu, que comme j'avoye crié, et ne m'avoyent point obéy : ainsi crieront-ils, et ne les exauceray point dit le Seigneur des armées. 3. 3. 24.

CHAP. IX.

9 Esgaye-toy grandement, fille de Sion, fille de Jérusalem, triomphe : voyci ton Roy qui viendra à toy (estant juste et sauveur) débonnaire, etc. 2. 6. 3. — 2. 17. 6.

11 Aussi tu seras sauvée par le sang de ton alliance, j'ay envoyé tes prisonniers hors de la fosse, là où il n'y a point d'eau. 2. 16. 9.

CHAP. XII.

4 En ce temps-là, dit le Seigneur, je frapperay tout cheval d'estourdissement,

et tout homme qui sera monté sus, de rage, etc. 4. 9. 5.

CHAP. XIII.

- 9 Iceluy invoquera mon nom, et je l'exauceray, et diray, C'est mon peuple, et il dira, Le Seigneur est mon Dieu. 3. 20. 43.

CHAP. XIV.

- 9 Le Seigneur sera Roy sur toute la terre : en ce jour-là, di-je, il y aura un seul Seigneur, et son nom sera un. 4. 12. 3.

MALACHIE.

CHAP. I.

- 2 Esaü n'estoit-il pas frère à Jacob ? dit le Seigneur. 3. 24. 6.
3 Or ay-je aimé Jacob, mais j'ay hay Esaü. Là mesme.
6 Le fils honore le père, et le serviteur craint son maistre, que si je suis père, où est mon honneur, et si je suis maistre, où est la crainte de moy ? 2. 8. 14. — 3. 6. 3. — 3. 2. 26.
44 Certes depuis le soleil levant jusques à soleil couchant, mon nom est grand entre les gens, et en tout lieu : il s'offre encensement à mon nom, et offerte nette, etc. 4. 48. 4. — 4. 48. 16.

CHAP. II.

- 4 Et saurez que j'ay envoyé vers vous ce commandement, afin que mon alliance fust avec Lévi, dit le Seigneur des armées. 4. 2. 3. — 4. 8. 2.
5 Mon alliance est avec luy de vie et de paix, je les luy ay données pour sa crainte : car il m'a craint, et a esté frappé au cœur à cause de mon nom. 4. 2. 3.
6 La Loy de vérité a esté en sa bouche : et en ses lèvres ne s'est point trouvé iniquité, etc. 4. 2. 3. — 4. 8. 2.
7 Car les lèvres du Sacrificateur garderont la science, et de sa bouche on demandera la Loy pourtant, etc. 4. 4. 5. — 4. 8. 2. — 4. 8. 6. — 4. 9. 2.
8 Mais vous vous estes retirez de la voye, et en avez scandalisé plusieurs en la Loy, corrompant l'alliance de Lévi. 4. 7. 30.

CHAP. III.

- 4 Et incontinent entrera en son temple

le Dominateur que vous l'Ange de l'alliance, lequerez. 4. 13. 10. — 4. 14
17 Je leur pardonneray ain pardonne à son fils qui 49. 5.

CHAP. IV.

- 4 Or voyci, le jour est venu me un four, et tous ceux qui font meschance comme l'esteule, et les e 3. 24. 12.
2 Mais à vous qui craignez s'eslèvera le soleil de jour 6. 4. — 3. 24. 12.
4 Ayez souvenance de la mon serviteur, laquelle manday en Horeb pour 8. 6.
5 Voyci, je vous envoie E devant que le grand jour du Seigneur viene. 2. 9.
6 Il convertira le cœur des enfans, et le cœur des pères. 4. 4. 6.

TOBIE.

CHAP. III.

- 25 Et Raphaël fut envoyé guairison à tous deux.

SAPIENCE.

CHAP. XIV.

- 15 Et puis ceste meschance confर्मant avec le temps servée pour Loy, et les idoles adorées par les commandans. 4. 44. 8.

ECCLÉSIASTIQUE.

CHAP. XV.

- 14 Il a fait l'homme desment, et l'a laissé en la son conseil, luy donnant nances et commandemens
15 Si tu veux, tu garderas demens, et iceux aussi et monstreras ta fidélité dray plaisir. Là mesme.
16 Il t'a mis au devant le pour estendre ta main c Là mesme.

47 La vie et la mort, le bien et le mal sont en la présence des hommes : ce qu'il luy plaira leur sera donné. 2. 5. 18.

CHAP. XVI.

15 Il n'y aura bienfait auquel il ne donne place : car chacun trouvera selon ses œuvres, et selon l'intelligence de sa demeure estrange. 3. 15. 4.

BARUCH.

CHAP. II.

10 Mais l'âme qui est triste de la grandeur du mal, et qui chemine courbe et foible, les yeux défaillans, et l'âme qui a faim te donneront gloire et justice. 1. 20. 8.

19 Car nous en ta présence, Seigneur nostre Dieu, ce que nous demandons miséricorde en toute humilité, n'est point en vertu des bienfaits de nos pères et de nos Rois. 3. 20. 8.

20 Mais pource que tu as envoyé ton ire et ta fureur sur nous, ainsi que tu as parlé par tes serviteurs Prophètes. Là mesme.

1 MACHABÉES.

CHAP. I.

59 Et bruslèrent au feu les livres de la Loy de Dieu qu'ils trouvèrent en les deschirant. 4. 8. 9.

2 MACHABÉES.

CHAP. XII.

15 Et ayant fait une collecte, il envoya en Jérusalem douze mille dragmes d'argent pour offrir le sacrifice pour le péché, etc. 3. 5. 8.

CHAP. XV.

20 Si j'ay bien dit, et comme il appartient à l'histoire, c'est ce que j'ay prétendu : mais si j'ay parlé en bas et petit stile, c'est tout ce que j'ay peu faire. Là mesme.

MATTHIEU.

CHAP. I.

3 Et Salomon engendra Boos de Rahab. Et Boos engendra Obed de Ruth et Obed engendra Jessé. 2. 13. 3.

16 Et Jacob engendra Joseph le mari de Marie, de laquelle est nay Jésus, qui est dit Christ. Là mesme.

21 Et elle enfantera un fils, et appelleras son nom Jésus. Car il sauvera son peuple de leurs péchez. 2. 6. 4.

23 Voyci une vierge sera enceinte, et enfantera un fils, et appelleront son nom Immanu-el, qui vaut autant à dire que, Dieu avec nous. 2. 12. 4.

CHAP. II.

6 Et toy Bethléhem terre de Juda, tu n'es pas la plus petite entre les gouverneurs de Juda : car de toy sortira le conducteur, qui paistra mon peuple Israël. 2. 14. 7.

CHAP. III.

2 Jehan disoit, Amendez-vous : car le royaume des cieus est prochain. 3. 3. 2. — 3. 3. 5. — 3. 3. 19.

6 Et estoyent baptisez par luy au Jourdain, confessans leurs péchez. 3. 4. 6. — 4. 15. 6. — 4. 16. 24.

11 Vray est que je vous baptise d'eau en repentance, etc. 4. 15. 6. — 4. 15. 8. — 4. 16. 25.

12 Il a son van en sa main, et nettoiera son aire, et assemblera son froment au grenier : mais il bruslera entièrement la paille au feu qui jamais ne s'esteind. 3. 25. 12. — 4. 1. 13. — 4. 1. 19.

13 Adoncques Jésus vint de Galilée au Jordain à Jehan pour estre baptisé de luy. 4. 15. 6. — 4. 16. 27.

15 Laisse pour maintenant : car il nous convient ainsi accomplir toute justice. Lors le lascia faire. 2. 16. 5.

16 Et vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe, et venir sur luy. 1. 11. 3. — 4. 17. 24. — 4. 19. 20.

17 Voyci une voix du ciel, disant, C'est-ci mon Fils bien-aimé, en qui j'ay prins mon bon plaisir. 2. 15. 2. — 2. 16. 11. 3. 2. 32. — 3. 8. 1. — 3. 24. 5.

CHAP. IV.

2 Et quand il eut jurné quarante jours et quarante nuicts, finalement il eut faim. 4. 12. 20.

3 Et le tentateur s'approchant de luy, dit, Si tu es le Fils de Dieu, di que ces pierres deviennent pain. 3. 20. 46.

4 L'homme ne vivra point seulement de pain, mais de toute parole qui procède par la bouche de Dieu. 3. 20. 44.

40 Jésus dit, Va Satan : car il est escrit, Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et à luy seul tu serviras. 4. 12. 3.

41 Adoncques le diable le laissa, et voyci les Anges vindrent, et le servoyent. 4. 14. 6.

47 Dés lors Jésus commença à prescher, et dire, Amendez-vous, car le royaume des cieux est prochain. 2. 9. 2. — 3. 3. 2. — 3. 3. 49.

49 Venez après moy, et je vous feray pêcheurs d'hommes. 4. 16. 34.

CHAP. V.

3 Bien-heureux sont les povres en esprit, car le royaume des cieux est à eux. 3. 17. 10.

4 Bien-heureux sont ceux qui meinent dueil : car ils seront consolez. 3. 8. 9.

8 Bien-heureux sont ceux qui sont nets de cœur : car ils verront Dieu. 3. 25. 6.

40 Bien-heureux sont ceux qui sont persécutez pour justice : car le royaume des cieux est à eux. 3. 8. 7.

42 Esjouissez-vous et vous esgayez : car vostre loyer est grand és cieux. 3. 48. 4.

43 Vous estes le sel de la terre. 4. 3. 3. — 4. 8. 4.

44 Vous estes la lumière du monde. 4. 3. 3. — 4. 5. 14.

45 On n'allume point la chandelle pour la mettre sous un boisseau, mais sur le chandelier : et elle esclaire à tous ceux qui sont en la maison. 4. 11. 14.

46 Ainsi relaise vostre lumière devant les hommes : afin qu'ils voyent vos bonnes œuvres, et glorifient vostre Père qui est és cieux. 3. 46. 3.

47 Ne pensez point que je soye venu pour abolir la Loy, ou les Prophètes : je ne suis point venu pour les abolir, mais pour les accomplir. 2. 7. 14.

49 Celuy doncques qui rompra un de ces très-petits commandemens, et enseignera ainsi les hommes, sera tenu le plus petit au royaume des cieux : mais qui les aura, etc. 2. 8. 56.

24 Vous avez ouy qu'il a esté dit aux anciens, Tu ne tueras point : et qui tuera sera digne d'estre puny par jugement. 4. 20. 40.

22 Mais moy je vous di, que quiconque

se courrouce sans cause à il sera digne d'estre puny en 2. 8. 7. — 2. 8. 39.

23 Si tu apportes ton oblati tel, et là il te souvient que quelque chose à l'encontre 4. 13.

25 Sois bien tost d'accord avec la verse partie, ce pendant qu chemin avec luy, de peur, e

26 Je te di en vérité que tu n point de là, jusques à ce q rendu le dernier quadrin. — 3. 5. 7.

28 Quiconques regarde femme convoiter, il a desjà commi avec elle en son cœur. 2. 8.

34 Ne jurez aucunement, i ciel, etc. 2. 8. 26. — 4. 13.

39 Mais moy, je vous di, Ne i mal : ains si aucun te fra joue dextre, tourne-luy aus 4. 20. 19. — 4. 20. 20.

44 Aimez vos ennemis : béni qui vous maudissent. 2. 8. 57. — 3. 7. 6. — 4. 13. 12.

45 Afin que vous soyez enfans Père qui est és cieux : car il son soleil sur bons et mau 3. 20. 15. — 3. 24. 16. — 3.

46 Si vous aimez ceux qui vo quel salaire en aurez-vous ? gers ne font-ils pas le m 8. 57.

CHAP. VI.

2 Quand doncques tu fais au fay point sonner la trompet toy, ainsi que font les hypo synagogues et és rues : a soyent estimez des hommes. Je vous di qu'ils reçoivent les 3. 7. 2.

6 Mais toy, quand tu pries, en cabinet, et ayant fermé ton l ton Père qui est en secret, e 29.

7 Or quand vous priez, n'usez redites comme les Payens : ca dent estre exaucez par leur l ler. 3. 20. 29.

9 Vous doncques, priez ainsi Père qui es és Cieux, etc. 3. 3. 20. 34.

11 Donne-nous aujourd'huy nostre pain quotidien. 2. 5. 14.

12 Et nous remets nos debtes, comme aussi nous les remettons à nos debteurs. 3. 4. 38. — 4. 1. 23.

21 Là où est vostre trésor, là aussi sera vostre cœur. 3. 2. 25. — 3. 18. 6. — 3. 25. 4.

23 Mais si ton œil est malin, tout ton corps sera ténébreux. Si doncques la lumière qui est en toy sont ténèbres : combien grandes seront icelles ténèbres ? 3. 2. 25.

CHAP. VII.

7 Demandez, et il vous sera donné, cherchez, et vous trouverez, heurtez, et il vous sera ouvert. 3. 20. 13.

11 Si vous doncques, combien que soyez mauvais, sçavez donner à vos enfans choses bonnes, combien plus vostre Père qui est és cieux fera-il des biens à ceux qui le requièrent ? 3. 20. 36.

12 Toutes choses doncques, lesquelles vous voulez que les hommes vous fassent, faites-leur aussi semblablement, car c'est la Loy et les Prophètes, 2. 8. 53.

15 Donnez-vous garde des faux prophètes qui viennent à vous en habit de brebis, mais par dedans sont loups ravissans. 4. 9. 2.

CHAP. VIII.

1 Garde que tu ne le dies à personne : mais va, et te monstre au Sacrificateur, et offre le don que Moyse a ordonné en tesmoignage à iceux. 3. 4. 4.

10 Ce que Jésus oyant s'esmerveilla, et dit à ceux qui le suyvoyent, Je vous di en vérité, que mesmes en Israël je n'ay point trouvé si grand foy. 3. 2. 13.

11 Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et seront assis au royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob. 1. 10. 23. — 4. 16. 13.

12 Les fils du royaume seront jettez hors és ténèbres de dehors : là y aura pleur et grincement de dents. 3. 25. 12.

13 Adoncques Jésus dit au Centenier, Va, et ainsi que tu as creu, qu'il te soit fait. Et en ce mesme instant son garçon fut guairi. 3. 20. 44.

23 Les disciples de Jésus vindrent et

l'esveillèrent, disans, Sauve-nous Seigneur, nous périssons. 3. 2. 21.

29 Qu'y a-il entre nous et toy, Jésus Fils de Dieu ? es-tu venu yci devant le temps, pour nous tormenter ? 1. 44. 19.

CHAP. IX.

2 Et voyci on luy présenta un paralytique gisant en un lict. Jésus voyant leur foy, dit au paralytique, Fils, aye bon courage. Tes péchez te sont remis. 3. 2. 43. — 3. 4. 35. — 3. 20. 9.

3 Aucuns des Scribes disoyent en eux-mesmes, Cestuy-ci blasphème. 4. 13. 12.

4 Lors Jésus voyant leurs pensées, etc. Là mesme.

5 Car lequel est plus aisé de dire, Tes péchez te sont pardonnez, ou de dire, Lève-toy, et chemine ? 4. 19. 29.

6 Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a autorité en terre de remettre les péchez (lors dit au paralytique) Lève-toy, pren ton lict, et t'en va en ta maison. 4. 13. 12.

12 Ceux qui sont sains, n'ont point besoin de médecin, mais ceux qui sont malades. 2. 12. 4.

13 Je ne suis point venu appeler les justes, mais les pécheurs à repentance. 3. 3. 20. — 3. 12. 7. — 3. 44. 5.

15 Les gens de la chambre du marié peuvent-ils mener dueil pendant que le marié est avec eux ? 3. 3. 17. — 4. 12. 17.

29 Jésus toucha les yeux des aveugles, disant, Il vous soit fait selon vostre foy. 3. 2. 43. — 3. 4. 22. — 3. 20. 41. — 4. 19. 18.

34 Les Pharisiens disoyent, Il jette hors les diables de par le prince des diables. 3. 3. 22.

35 Et Jésus tournoyoit par toutes les villes et bourgades, enseignant en leurs synagogues, et preschant l'Evangile du règne, etc. 2. 9. 2.

CHAP. X.

4 Lors ayant appelé à soy ses douze disciples, il leur donna puissance contre les esprits-immondes. 4. 3. 5. — 4. 13. 3.

5 N'allez point vers les Gentils, et n'entrez point és villes des Samaritains. 2. 41. 42.

18 Et serez menez aux' gouverneurs et aux rois, à cause de moy, en tesmoignage à eux et aux Gentils. 3. 4. 4.

20 Car ce n'estes-vous pas qui parlez, mais c'est l'esprit de vostre Père qui parle en vous. 4. 19. 8.

28 Et ne craignez point ceux qui tuent le corps, et ne peuvent tuer l'âme : mais plustost craignez celui qui peut desfaire l'âme et le corps en la géhenne. 1. 15. 2. — 3. 25. 7.

29 Deux passereaux ne se vendent-ils pas une pite? néanmoins l'un d'eux ne cherra point sur la terre sans vostre Père. 1. 16. 4. — 1. 16. 5. — 1. 17. 6.

30 Et mesmes les cheveux de vostre teste sont tous contez, 1. 16. 2.

31 Ne craignez point doncques, vous valez mieux que beaucoup de passereaux. 1. 17. 6.

33 Mais qui me reniera devant les hommes, je le renieray devant mon Père qui est és cieux. 4. 1. 26.

CHAP. XI.

10 C'est cestuy-ci duquel il est escrit, Voyci, j'envoye mon messenger devant ta face, qui préparera ton chemin devant toy. 3. 3. 19.

11 Il n'en est point issu entre ceux qui sont nais de femmes aucun plus grand que Jehan-Baptiste : toutesfois celui qui est le moindre au royaume des cieux, est plus grand que luy. 2. 9. 5.

13 Tous les Prophètes et la Loy ont prophétisé jusques à Jehan. 2. 9. 4. — 2. 11. 5. — 2. 11. 10.

23 Et toy Capernaüm, qui as esté eslevée jusques au ciel, tu seras abaissée jusques en enfer : car si en Sodome eussent esté faites les vertus qui ont esté faites en toy, elle fust demeurée jusques à ce jour. 3. 24. 15.

25 En ce temps-là, Jésus respondant, dit, O Père Seigneur du ciel et de la terre, je te ren grâces, que tu as caché ces choses aux sages et entendus, et les a révélées aux petis enfans. 3. 2. 34.

27 Nul ne cognoist le Père sinon le Fils, et celui à qui le Fils le veut révéler. 4. 8. 5.

28 Venez à moy vous tous qui estivez et chargez, et je vous soyeray. 3. 3. 20. — 3. 4. 3. — 3. — 3. 18. 9.

29 Prenez mon joug sur vous, et prenez de moy, que je suis débonné humble de cœur : et vous trouverez repos à vos âmes. 3. 18. 9.

30 Mon joug est aisé, et mon fardeau léger. 4. 19. 3.

CHAP. XII.

24 Mais les Pharisiens ayans ouy disoyent, Cestuy-ci ne jette hors les diables, sinon de par Béezébub, un des diables. 3. 3. 22.

31 Toute sorte de péché et de blasphème sera pardonné aux hommes : mais le blasphème contre l'Esprit ne leur sera point pardonné. 3. 13. 45. — 3. — 3. 2. 22.

32 Et quiconques dira parole contre le Fils de l'homme, il luy sera pardonné : mais qui dira parole contre le Esprit, etc. 3. 5. 7.

41 Les hommes de Ninive se lèveront au jour du jugement avec ceste nation, et la damneront : pourtant qu'ils se convertissent. 3. 24. 15.

43 Quand l'esprit immonde est sorti d'un homme, il va par les lieux secs, cherchant repos, et n'en trouve point. 1. 14. 14. — 1. 14. 19.

CHAP. XIII.

4 Comme il semoit, une partie de la semence est cheute auprès du chemin, et les oiseaux sont venus, et l'ont mangée. 3. 22. 10. — 4. 14. 11. 17. 33.

5 Et l'autre est cheute en lieu pierreux où elle n'avoit guères de terre, et elle seche. 4. 17. 33.

7 Et l'autre est cheute entre les épines, et les épines sont montées, et elle est estouffée. 4. 17. 33.

9 Qui a l'oreille pour ouyr, oye. 1. 13.

11 Pourtant qu'il vous est donné de cognoistre les secrets du royaume des cieux : mais à eux, il ne leur est donné. 1. 7. 5. — 3. 22. 10. — 3. 2.

16 Or sont vos yeux bien-heureux

ils apperçoivent : et vos oreilles, car elles oyent. 2. 9. 4.

17 Je vous di en vérité, que plusieurs Prophètes et justes ont désiré de veoir les choses que vous voyez, et ne les ont pas veues. 2. 11. 6.

21 Le royaume des cieux ressemble à un qui a semé bonne semence en son champ. 4. 4. 13.

29 Et il leur dit, Non, qu'il n'advienne qu'en cueillant l'ivroye, vous arrachiez le bled quant et quant. 4. 12. 11.

31 Le royaume des cieux est semblable à un grain de moustarde qu'un homme a prins et semé en un champ. 2. 10. 3. — 4. 19. 34.

33 Il leur dit une autre similitude, Le Royaume des cieux est semblable au levain qu'une femme prend, et met dedans trois mesures de farine jusques à ce qu'elle soit toute levée. 4. 19. 34.

39 Et l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable. 4. 14. 15.

47 Le royaume des cieux est semblable à un fillé jetté en la mer, et amassant toutes sortes de choses. 4. 4. 13. — 4. 16. 31.

CHAP. XIV.

2 En la quatrième veille de la nuit, Jésus vint à eux, cheminant sur la mer. 4. 17. 29.

CHAP. XV.

3 Et vous, pourquoy outrepassiez-vous le commandement de Dieu par vostre ordonnance ? 4. 40. 40.

6 Car Dieu a commandé, disant, Honore ton père et ta mère. Et qui maudira père ou mère, meure de mort. 2. 8. 36.

10 Ce peuple s'approche de moy de sa bouche, et m'honore de lèvres : mais leur cœur est loing de moy. 3. 20. 34.

12 Mais ils m'honorent pour néant, enseignans pour doctrine les commandemens des hommes. 4. 40. 45. — 4. 10. 23.

13 Toute plante que mon Père céleste n'a point plantée, sera arrachée. 2. 3. 9. — 3. 2. 12. — 3. 23. 4. — 3. 21. 6.

14 Lamez-les, ils sont aveugles, con-

ducteurs des aveugles. Que si un aveugle conduit un aveugle, tous deux cherront en la fosse. 3. 19. 11. — 4. 9. 12.

24 Je ne suis point envoyé sinon aux brebis pèries de la maison d'Israël. 2. 11. 12.

CHAP. XVI.

6 Advisez-vous, et vous donnez garde du levain des Pharisiens et Sadduciens. 4. 10. 26.

12 Lors ils entendirent qu'il n'avoit pas dit qu'ils se donnassent garde du levain du pain, mais de la doctrine des Pharisiens et Sadduciens. Là mesme.

16 Tu es le Christ le Fils de Dieu vivant. 4. 6. 6.

17 Tu es bien-heureux, Simon fils de Jona : car la chair et le sang ne te l'a pas révélé : mais mon Père qui est és cieux. 2. 2. 19. — 3. 4. 4. — 3. 2. 34.

18 Je te di aussi que tu es Pierre, et sur ceste Pierre j'édifieray mon Eglise. 4. 6. 3. — 4. 6. 5.

19 Et te donneray les clefs du royaume des cieux : et quoy que tu lies en terre, sera lié és cieux : et quoy que tu deslies en terre, sera deslié és cieux. 3. 4. 12. — 4. 1. 22. — 4. 2. 10. — 4. 6. 4. — 4. 11. 4. — 4. 12. 4.

23 Va arrière de moy, Satan, car tu m'es en scandale. 4. 7. 28.

24 Si aucun veut venir après moy, qu'il renonce soy-mesme, et charge sur soy sa croix, et me suyve. 3. 7. 2. — 3. 8. 4.

27 Le Fils de l'homme viendra en la gloire de son Père avec ses Anges : et lors il rendra à chacun selon ses œuvres. 3. 18. 4.

CHAP. XVII.

2 Et fut transfiguré en leur présence : et sa face resplendit comme le soleil : et ses vestemens devindrent blancs comme la lumière. 4. 17. 17.

5 Et comme encores il parloit, voyci une nuée resplendissante qui les enombra : puis voylà une voix qui vint de la nuée, disant, C'est-ci mon Fils bien-aimé, auquel j'ay prins mon bon plaisir : escoutez-le. 2. 15. 2. — 3. 2. 32.

— 3. 8. 4. — 3. 20. 48. — 4. 8. 4. —
4. 8. 7.

CHAP. XVIII.

- 10 Je vous di qu'és cieux leurs Anges voyent tousjours la face de mon Père qui est és cieux. 4. 44. 7. — 1. 44. 9.
- 11 Le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui estoit péri. 2. 12. 4.
- 15 Si ton frère a péché envers toy, va, et le repren entre toy et luy seul: s'il t'escoute, tu as gagné ton frère. 4. 42. 2. — 4. 42. 3.
- 17 Que s'il ne daigne les escouter, di-le à l'Eglise: et s'il ne daigne escouter l'Eglise, qu'il te soit comme payen et péager. 4. 8. 45. — 4. 44. 2. — 4. 42. 3.
- 18 Je vous di en vérité, que quoy que vous liez sur la terre, sera lié au ciel, et quoy que vous desliez sur la terre, sera deslié au ciel. 3. 4. 42. — 3. 4. 20. — 4. 4. 22. — 4. 2. 40. — 4. 6. 4. — 4. 8. 4. — 4. 42. 4. — 4. 42. 9.
- 19 Derechef je vous di, Que si deux d'entre vous s'accordent sur la terre de toutes choses qu'ils demanderont, il leur sera fait de mon Père qui est és cieux. 3. 20. 30.
- 20 Là où il y en a deux ou trois assemblez en mon nom, je suis là au milieu d'eux. 4. 4. 9. — 4. 9. 2.
- 22 Je ne te di point jusques à sept fois, mais jusques à sept fois septante. 4. 4. 23.
- 29 Et son compagnon en service se jetant à ses pieds, le prioit, disant, Use de patience envers moy, et je te payeray tout. Là mesme.

CHAP. XIX.

- 6 Par ainsi, ils ne sont plus deux: mais sont une chair. Doncques, ce que Dieu a conjoint, que l'homme ne le desjoigne. 4. 45. 22.
- 11 Tous ne sont pas capables de cela, mais ceux ausquels il est donné. 2. 8. 42. — 4. 43. 47.
- 12 Il y a des chastrez qui sont ainsi nais du ventre de leur mère, et y a des chastrez qui sont chastrez par les hommes, etc. 2. 8. 42.
- 13 Alors luy furent présentez des petits enfans, afin qu'il mist les mains sur

eux, et qu'il priast, et les bap-
tancèrent. 4. 46. 7.

- 14 Laissez les petis enfans, et ne les empêchez point de venir à vous: car tels est le royaume des cieux. — 4. 46. 17. — 4. 46. 26.
- 15 Et ayans mis la main sur leur tete, il partit de là. 4. 3. 15.
- 17 Il n'y a nul bon qu'un, asq. Que si tu veux entrer à la porte, tu auras à passer par les commandemens. 4. 43. 24. — 3. 48. 9.
- 18 Tu ne tueras point. Tu ne seras point adultère. Tu ne seras point, etc. 2. 8. 52.
- 19 Honore ton père et ta mère.
- 24 Si tu veux estre parfait, vende tout que tu as, et le donne aux pauvres. 4. 43. 43.
- 25 Ces choses ouyes, ses disciples tonnèrent fort, disans, Mais comment doncques qui peut estre sau-
- 26 Et Jésus les regardant, Quant aux hommes, cela est possible, mais quant à Dieu tout est possible. Là mesme.
- 28 Jésus leur dit, Je vous di, que vous qui m'avez suyvy cette génération, quand le Fils de l'homme sera assis au throne de sa majesté, aussi di-je serez assis sur douze chaires, jugeans les douze lignées. 2. 46. 48. — 3. 25. 40.
- 29 Et quiconques aura délaissé son frère, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfans, ou chose, pour mon nom, il en recevra cent fois tant, et héritera la vie éternelle. 25. 40.

CHAP. XX.

- 1 Le royaume des cieux est semblable à un père de famille, lequel es-
contient au point du jour ses
ouvriers pour sa vigne. 48. 3.
- 25 Vous savez que les Principaux les maistrisent, et usent d'autorité sur iceux. — 4. 44. 9.
- 26 Mais il ne sera point ainsi en ce royaume: car qui voudra estre grand, soit vostre ministre. 4. 44.
- 28 Tout ainsi que le Fils de l'homme

n'est point venu pour estre servy, mais pour servir, et donner sa vie en rançon pour plusieurs. 2. 16. 5.

CHAP. XXI.

9 Et le peuple qui alloit devant, et qui suyvoit, crioit, disant, Hosanna le Fils de David. Bénit soit celuy qui vient au nom du Seigneur. 2. 6. 4.

22 Toutes choses que vous demanderez en raison, en croyant vous l'obtiendrez. 3. 20. 44.

25 Le Baptisme de Jehan, d'où estoit-il? du ciel, ou des hommes? Or ils disputoyent en eux-mesmes, disans, Si nous disons, Du ciel, il nous dira, Pourquoi doncques n'avez-vous point creu à luy? 4. 19. 5.

31 Lequel de ces deux fit la volonté du père? Ils luy dirent, Le premier. Jésus leur dit, Je vous di en vérité, que les péagers et les paillardes vont devant vous au royaume de Dieu. 3. 7. 2.

CHAP. XXII.

2 Le royaume des cieux est semblable à un Roy, qui fit les nopces de son fils. 3. 24. 8.

12 Ami, comment es-tu entré yci sans avoir la robbe de nopces? 4. 17. 45.

13 Liez-luy les pieds et les mains, et le jetez és ténèbres de dehors, là y aura pleur et grincement de dents. 3. 25. 12.

16 Plusieurs sont appelez : mais peu sont esleus. 3. 24. 6.

23 Ce jour-là les Sadduciens (qui disent qu'il n'y a point de résurrection) vindrent à luy. 2. 40. 23.

34 Car en la résurrection, on ne prend ny ne donne-on femmes en mariage : mais ils sont comme les Anges de Dieu au ciel. 4. 44. 9.—4. 45. 3.—2. 42. 6. 3. 25. 44.—4. 4. 4.

38 Je sais le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob. Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans. 2. 8. 44.—2. 40. 9.—4. 46. 3.

39 Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta pensée. 2. 8. 11.—2. 8. 51.—3. 3. 44.

40 Le second semblable à iceluy est,

Tu aimeras ton prochain comme toy-mesme. 2. 8. 14.

43 Comment doncques David l'appelle-il Seigneur? 4. 13. 15.

CHAP. XXIII.

4 Ils amassent des fardeaux pesans et importables, et les mettent sur les espauls des hommes : mais ils ne les veulent point remuer de leur doigt. 4. 10. 4.—4. 10. 26.

8 Vous ne soyez point appelez nostre Maistre : car un seul est vostre Docteur, asçavoir Christ. 4. 8. 8.

9 Et n'appellez aucun en la terre vostre Père : car un seul est vostre Père, asçavoir celuy qui est és cieux. 3. 20. 38.

24 Et délaissez les choses de plus grande importance de la Loy, asçavoir jugement, miséricorde et loyauté. Il falloit faire ces choses, et ne délaisser point celles-là. 2. 8. 52.

25 Malheur sur vous Scribes et Phari-siens hypocrites : car vous nettoyez le dehors de la coupe, et du plat : mais par dedans ils sont pleins de rapine et d'excès. 3. 4. 36.

47 Jérusalem, Jérusalem, qui tues les Prophètes, et lapides ceux qui te sont envoyez, combien de fois ay-je voulu assembler tes enfans, etc. 3. 24. 16.

CHAP. XXIV.

41 Aussi plusieurs faux prophètes s'élèveront, et en séduiront plusieurs. 4. 9. 4.

44 Et cest Evangile du royaume sera presché par tout le monde universel en tesmoignage à toutes nations, et lors viendra la fin. 3. 4. 4.

24 Car faux Christs et faux prophètes se lèveront, et feront grans signes et miracles, voire pour séduire les esleus mesmes, s'il estoit possible. 4. 9. 4.

30 Et adoncques apparoitra au ciel le signe du Fils de l'homme : lors aussi se plaindront toutes les lignées de la terre, et verront venir le Fils de l'homme és nues du ciel, avec puissance et grand'gloire. 2. 46. 17.

37 Or de ce jour-là et heure, nul ne le sçait, non pas les Anges des cieux : mais mon Père seul. 4. 44. 9.

45 Qui est doncques le serviteur fidèle et prudent que son maistre a commis sur la compagnie de ses serfs, pour leur donner la nourriture en temps? 4. 16. 31.

CHAP. XXV.

21 Le Seigneur dit au serviteur, C'est bien fait, bon serviteur, tu as esté loyal en peu de choses, je te constitueray sur beaucoup. Entre en la joye de ton Seigneur. 2. 3. 11. — 3. 15. 4.

23 C'est bien fait bon serviteur et loyal, Tu as esté loyal en peu de choses, etc. 2. 3. 11.

29 A chacun qui aura, il sera donné, et il en aura tant plus : mais à celui qui n'a rien, cela mesmes qu'il a, luy sera osté. 2. 3. 11. — 3. 15. 4.

31 Quand le Fils de l'homme viendra avec sa gloire, et tous les saints Anges avec luy, etc. 1. 14. 9. — 2. 16. 17.

32 Et seront assemblées devant luy toutes nations, et les séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs. 3. 25. 9.

34 Venez les bénits de mon Père : possédez l'héritage du royaume qui vous a esté appresté dès la fondation du monde. 3. 18. 1. — 3. 18. 2. — 3. 18. 3. — 3. 24. 16.

35 Car j'ay eu faim, et vous m'avez donné à manger, j'ay eu soif, et vous m'avez donné à boire, etc. 3. 18. 1.

40 En vérité, qu'entant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petis de mes frères, vous le m'avez fait. 3. 18. 6.

41 Maudits, départez-vous de moy au feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges. 1. 14. 14. — 1. 14. 19. — 3. 25. 5.

46 Et ceux-ci iront en torment éternel ; mais les justes iront en vie éternelle. 3. 25. 5.

CHAP. XXVI.

40 Pourquoi donnez-vous fascherie à ceste femme ? car elle a fait un bon acte envers moy. 3. 25. 8.

41 Vous avez tousjours les povres avec vous, mais vous ne m'aurez pas tousjours. 2. 16. 44. — 4. 3. 1. — 4. 17. 26. — 4. 17. 28.

42 Ce qu'elle a espandu cest oign sur mon corps, elle l'a fait pour sevelir. 3. 25. 8.

45 Et leur dit, Que me voulez-vous, et je vous le livreray ? et ils consignèrent trente pièces d'argent. 18. 14.

26 Comme ils mangeoyent, Jésus du pain, et après qu'il eut rendus ces, il le rompit, et le donna à ses disciples ; et dit, Prenez, mangez cest mon corps. 4. 14. 20. — 4. 17. 4. — 4. 17. 20. — 23.

27 Puis ayant prins la coupe et donné grâces, il leur donna disant, Beuvez tous. 4. 9. 14.

38 Adoncques il leur dit, Mon âme a saisi de tristesse jusques à la demeure yci et veillez avec moi. 16. 12. — 3. 8. 9.

39 Et s'en allant un peu plus loin jecta en terre sur sa face priant, Mon Père, s'il est possible ceste coupe passe arriere de moi ; toutesfois non point comme je veux. 2. 16. 12.

53 Penses-tu que je ne puis maintenant prier mon Père qui me baillera plus de douze légions d'anges ? 4. 14. 8.

74 Lors il se print à se maudire et à se reprocher, disant, Je ne cognoi point cet homme. 4. 4. 26.

75 Adoncques Pierre eut souvenance de la parole de Jésus qui luy avoit dit, Avant que le coq chante, tu me trahiras trois fois. Ainsi il sortit dehors et pleura amèrement. 3. 3. 4.

CHAP. XXVII.

4 J'ay péché en trahissant le sang et le saint, mais ils dirent, Que ne chaut-il ? tu y adviseras. 3. 3. 1.

42 Et estant accusé par les principaux Sacrificateurs et Anciens, il ne dit rien. 2. 16. 5.

44 Mais il ne luy respondit point une seule parole, tellement que le Seigneur s'esmerveilleoit grandement en luy mesme.

23 Et le Gouverneur leur dit, Mais quel mal a-il fait ? Lors ils crioient

tant plus, disans, Qu'il soit crucifié.
2. 16. 5.

24 Pilate voyant qu'il ne prouffitoit rien, mais que tant plus le tumulte s'eslevoit, print de l'eau, et lava ses mains devant le peuple, disant, Je suis innocent du sang de ce juste, vous y adviserez. Là mesme.

46 Et environ neuf heures, Jésus s'escria à haute voix. disant, Eli, Eli, Lamazabachthani, c'est-à-dire, Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu abandonné? 2. 16. 11. — 2. 16. 12.

50 Et lors Jésus criant derechef à haute voix, rendit l'esprit. 4. 19. 23.

52 Et les monuments s'ouvrirent, et plusieurs des Saints qui avoyent esté endormis se levèrent. 2. 10. 23. — 3. 25. 7.

53 Lesquels estans sortis des monumens après la résurrection d'iceluy, entrèrent en la sainte cité et apparurent à plusieurs. 2. 10. 23.

66 Iceux doncques s'en allèrent, et assèrèrent le sépulchre, seellans la pierre avec gardes. 3. 25. 3.

CHAP. XXVIII.

5 L'Ange prenant la parole, dit aux femmes, Vous autres, ne craignez point, etc. 1. 14. 6.

6 Il n'est point yci : car il est ressuscité, comme il avoit dit. 4. 17. 29.

7 Dites à ses disciples qu'il est ressuscité des morts. 4. 14. 6.

11 Quand elles furent parties, voyci aucuns de la garde vindrent en la ville, et annoncèrent aux principaux Sacrificateurs, toutes les choses qui estoyent advenues. 3. 25. 3.

12 Lors ils s'assemblèrent avec les Anciens, et après qu'ils eurent prins conseil, ils donnèrent bonne somme d'argent aux gendarmes. Là mesme.

13 Disans, dites, Ses disciples sont venus de nuit, et l'ont desrobé comme vous dormions. Là mesme.

14 Toute puissance m'est donnée au ciel et en terre. 3. 45. 5.

19 Allez doncques, et endoctrinez toutes gens, les baptisans au nom du Père, du Fils et du saint Esprit. 1. 43. 46. — 4. 3. 6. — 4. 8. 4. — 4. 14. 20. — 4.

15. 6. — 4. 15. 16. — 4. 15. 20. — 4. 15. 22. — 4. 16. 27. — 4. 19. 28.

20 Voyci Je suis avec vous tousjours jusques à la fin du monde. 2. 16. 14. — 4. 8. 8. — 4. 8. 14. — 4. 17. 26. — 4. 17. 28 — 4. 17. 30.

MARC.

CHAP. I.

1 Le commencement de l'Evangile de Jésus-Christ Fils de Dieu. 2. 9. 2.

4 Jehan estoit baptisant au désert, et preschant le Baptisme de repentance en rémission des péchez. — 3. 3. 19. — 4. 19. 47.

15 Et disans, Le temps est accompli, et le royaume de Dieu est prochain. Amendez-vous, et croyez à l'Evangile. 3. 3. 19.

CHAP. III.

15 Et avoit puissance de guairir les malades, et jetter hors les diables. 1. 13. 13.

28 Je vous di en vérité, que toutes sortes de péchez sont pardonnez aux fils des hommes, et toutes sortes de blasphèmes par lesquels ils auront blasphémé. 3. 5. 7.

29 Quiconques aura blasphémé contre le saint Esprit, il n'aura point de rémission éternellement. 1. 13. 15. — 3. 3. 22.

CHAP. VI.

7 Et leur donna puissance sur les esprits immondes. 1. 13. 13.

13 Et jettoient hors beaucoup de diables, et oignoient d'huile plusieurs malades, et les guairissoient. 4. 19. 18. — 4. 19. 24.

CHAP. VII.

33 Et l'ayant tiré à part de la multitude, il mit ses doigts és oreilles d'iceluy, et ayant craché, luy toucha la langue. 4. 19. 23.

CHAP. VIII.

38 Quiconques aura honte de moy et de mes paroles en ceste nation adultère et pécheresse, le Fils de l'homme aura aussi honte de luy, etc. 4. 1. 26.

CHAP. IX.

24 Seigneur, je croy. Subvien à mon incrédulité. 4. 14. 7.

43 A la géhenne, au feu qui jamais ne s'esteind. 3. 25. 12.

44 Là où leur ver ne meurt point, et le feu ne s'esteind. Là mesme.

CHAP. X.

30 Qui maintenant en ce temps yci n'en reçoive cent fois autant, maisons, et frères, et sœurs, et mères, et enfans, et champs : avec persécutions, et au siècle à venir vie éternelle. 3. 18. 3.

CHAP. XI.

24 Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et il vous sera fait. 3. 20. 11.

CHAP. XII.

18 Adoncques les Sadduciens (qui disent qu'il n'y a point de résurrection) vindrent à luy, et l'interroguèrent, disans. 3. 25. 5.

CHAP. XIII.

32 Or de ce jour-là et du moment, nul ne le sçait, non pas mesmes les Anges des cieux, ny aussi le Fils, mais le Père. 2. 14. 2.

CHAP. XIV.

22 Comme ils mangeoyent, Jésus print du pain, et après avoir rendu grâces, le rompit, puis leur en donna, et dit, Prenez, mangez, ceci est mon corps. 4. 17. 1. — 4. 17. 20.

33 Et print avec soy Pierré et Jaques, et Jehan, et commença à s'espovanter et estre en extrême angoisse. 3. 8. 9.

34 Et leur dit, Mon âme est environnée de tristesse jusques à la mort, Demeurez yci et veillez. 2. 16. 12.

CHAP. XV.

28 Ainsi fut accomplie l'Ecriture qui dit, Et a esté tenu du rang des mal-fauteurs. 2. 16. 5.

CHAP. XVI.

9 Il s'apparut premièrement à Marie Magdaleine, de laquelle il avoit jetté sept diables. 4. 14. 14.

15 Allez par tout le monde, et preschez l'Evangile à toute créature. 4. 3. 4. — 4. 3. 12. — 4. 16. 27. — 4. 19. 28.

16 Qui croira, et sera baptisé, sera sauvé. 4. 15. 4. — 4. 16. 27.

19 Et après que le Seigneur Jésus eut parlé à eux, il fut eslevé en haut au

ciel, et s'assit à la dextre de I
14. 3. — 4. 17. 27.

LUC.

CHAP. I.

6 Tous deux estoyent justes devant Dieu, chemins en tous les commandemens et ordonnances du Seigneur, s'approchant de Dieu. 3. 17. 7.

15 Et sera remply du saint Esprit dès le ventre de sa mère. 4. 16.

17 Et ira devant luy en l'esprit d'Elie, afin qu'il convertisse les pères aux enfans et les relâche la prudence des justes, afin qu'ils rendent gloire au Seigneur un peuple béni. 4. 1. 6.

31 Et voyci tu concevras en ton sein et enfanteras un fils, et tu l'appelleras son nom Jésus. 2. 16. 1.

32 Il sera grand, et s'appellera Fils du Souverain, et le Seigneur Dieu lui donnera le throne de David son père. 2. 14. 4. — 2. 14. 7.

33 Et régnera sur la maison de David éternellement, et son règne sera sans fin. 2. 14. 3. — 2. 15. 3.

34 Lors Marie dit à l'Ange, Comment fera ceci, puis que je ne cognois d'homme? 4. 17. 25.

35 L'Ange respondant luy dit, Le Saint Esprit surviendra en toy, et la vertu du Souverain t'enombrera : et par cela aussi qui naistra de toy sera saint, et s'appellera Fils de Dieu. 2. 14.

43 D'où me vient ceci, que la main de mon Seigneur vienne à moy? 2.

54 Il a relevé Israël son serviteur, ayant souvenance de sa miséricorde. 2. 10. 4.

72 Pour faire miséricorde envers les pères, et avoir mémoire de sa sainte alliance. 2. 10. 4.

73 Qui est le jurement qu'il a fait à Abraham nostre père? etc. 2. 10.

74 Asçavoir, qu'il nous donneroit par son Fils, afin que nous soyons libérés de la main de tous nos ennemis, nous luy servirons avec crainte. 3. 16. 2.

77 Et pour donner cognoissance de son salut à son peuple par la rémission de leurs péchez. 3. 11. 22.

n qu'il luise à ceux qui sont assis
énèbres et en ombre de mort, pour
resser nos pieds au chemin de paix.
2. 4.

CHAP. II.

et qu'aujourd'huy en la cité de Da-
rous est nay le Sauveur, qui est
le Seigneur. 2. 15. 5.

soudain avec l'Ange il y eut une
tude des armées célestes louans
1. 44. 5.

estant vefve d'environ quatre-
s et quatre ans, ne se bougeoit
mple, servant à Dieu en jusnes et
ons, nuict et jour. 4. 42. 16.

Jésus prouffitoit en sapience et en
re, et en grâce envers Dieu et les
mes. 2. 44. 2.

CHAP. III.

int en toute la contrée d'alentour
urdain preschant le Baptesme de
ntance en rémission des péchez.
19. — 4. 15. 7. — 4. 19. 17.

ez doncques des fruits dignes de
ntance, et ne prenez point à dire
ous-mesmes, Nousavons Abraham
père : car je vous di que Dieu
mesmement de ces pierres faire
tre des enfans à Abraham. 3. 3. 5.

gendarmes l'interroguèrent aussi,
is, Et nous, que ferons-nous? Il
dit, Ne tormentez personne, et
ites aucune injure, et vous con-
z de vos gages. 4. 20. 12.

sa respondit, Vray est que je vous
ise d'eau : mais il en vient un plus
que moy, duquel je ne suis pas
e de deslier la courroye des soul-
: c'est celuy qui vous baptisera du
1 Esprit et de feu. 3. 4. 3. — 3.
— 4. 45. 6. — 4. 45. 7.

le saint Esprit descendit en forme
orelle sur luy, comme une co-
e : et y eut une voix du ciel,
nt, Tu es mon Fils bien-aimé,
oy j'ay prins mon bon plaisir. 4.
21.

Jésus lors commençoit d'estre en-
a de trente ans, fils (comme on
aimoit) de Joseph, qui fut fils
Jehi. 4. 46. 27. — 4. 46. 29.

qui fut fils d'Hénos, qui fut fils de

Seth, qui fut fils d'Adam, qui fut fils
de Dieu. 2. 12. 7. — 2. 13. 3.

CHAP. IV.

17 Adoncques le livre du Prophète Esaïe
luy fut baillé, et quand il eut desployé
le livre, il trouva le lieu où il estoit
escrit. 4. 49. 23.

18 L'Esprit du Seigneur est sur moy,
d'autant qu'il m'a oinct, et m'a envoyé
pour évangéliser aux povres, pour
guairir ceux qui ont le cœur froissé.
2. 15. 2. — 3. 3. 20. — 3. 4. 3.

CHAP. V.

14 Jésus toucha le lépreux qui fut guairi,
et luy commanda qu'il ne le dist à per-
sonne : mais Va, dit-il, et te monstre
au Sacrificateur, et offre pour ton net-
toyement, comme Moïse a enjoinct en
tesmoinage à iceux. 3. 4. 4.

34 Pouvez-vous faire jusner les gens de
la chambre du marié, pendant que le
marié est avec eux. 4. 12. 17.

CHAP. IV.

13 Quand il fut jour, il appela ses disci-
ples, et en esleut douze, lesquels il
nomma aussi Apostres. 4. 3. 5.

23 Esjouissez-vous en ce jour-là, et sau-
tez de joye : car voyci vostre salaire
est grand és cieux. 3. 48. 1.

24 Malheur sur vous riches, car vous
remportez vostre consolation. 3. 49. 9.

36 Soyez doncques miséricordieux com-
me aussi vostre père est miséricor-
dieux. 3. 7. 6.

CHAP. VII.

29 Tout le peuple qui oyolt cela, et les
péagers qui estoyent baptisez du Bap-
tesme de Jehan, justifièrent Dieu. 3.
44. 3.

35 Mais la sagesse est justifiée de tous
ses enfans. Là mesme.

35 Un des Pharisiens pria Jésus de man-
ger chez luy, et entra en la maison du
Pharisien, et s'assit à table. 3. 4. 37.

47 Pourtant, di-je, que ses péchez qui
sont grans luy sont remis : car elle a
fort aimé, et cestuy auquel est moins
remis, aime moins. 3. 4. 34.

CHAP. VIII.

2 Et aussi quelques femmes qui avoyent

esté guairies des esprits malins, et de maladies, asçavoir, Marie qu'on appelloit Magdaleine, de laquelle sept diables estoient sortis. 1. 14. 14.

7 Et autre semence cheut entre les espines, et les espines qui s'eslevèrent ensemble l'estouffèrent. 3. 2. 10.

13 Ceux qui sont en lieux pierreux sont ceux lesquels après avoir ouy, reçoivent la parole avec joye : mais ils n'ont point de racine, lesquels pour un temps croient : mais en temps de tentation se retirent. Là mesme.

15 Mais ce qui est cheut en bonne terre, sont ceux qui de cœur honneste et bon ayans ouy la parole, la retiennent, etc. 4. 14. 11.

CHAP. IX.

23 Si aucun veut venir après moy, qu'il renonce soy-mesme, et charge sur soy de jour en jour sa croix, et me suyve. 3. 15. 8.

26 Quiconques aura honte de moy, et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de luy quand il viendra en sa majesté, et du Père, et des saints Anges. 1. 14. 9.

55 Jésus se retournant les tança, et dit, Vous ne sçavez de quel esprit vous estes 3. 20. 15.

CHAP. X.

1 Après ces choses le Seigneur en ordonna aussi septante autres, et les envoya deux à deux devant sa face, etc. 4. 3. 4.

6 Que si quelque fils de paix est là, votre paix reposera sur luy, sinon elle retournera à vous. 3. 23. 14.

16 Qui vous oit, il m'oit, et qui vous rejette, il me rejette. 4. 3. 3. — 4. 8. 4.

18 Je voyoye Satan cheoir du ciel comme un éclair. 1. 14. 18.

20 Toutesfois ne vous esjouissez point en ce que les esprits sont sujets à vous, mais esjouissez-vous plustost que vos noms soyent escrits es cieus. 3. 24. 9.

21 Et en ce mesme instant Jésus s'esjouit en esprit, et dit, Père, Seigneur du ciel et de la terre, je te ren grâces que tu as caché ces choses aux sages et entendus, et les as révélées aux pe-

tis, voire, Père, car ton bon esté tel. 3. 2. 34.

22 Jésus s'estant tourné vers ses disciples dit, Toutes choses me sont données de mon Père, et nul ne sçait que le Père, ne qui est le Père, et celui auquel le Père voudra révéler. 3. 2. 1. — 4. 4.

23 Bien-heureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez. 2. 9. 1.

24 Car je vous di que plusieurs rois et Rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne les ont vues, etc. 2. 9. 1. — 2. 14.

25 Maistre, en quoy faisant hériter la vie éternelle? 4. 13. 13.

27 Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ta force, et de toute ta sagesse : et ton prochain comme toi-mesme. 2. 8. 14.

30 Un homme descendoit de Jérusalem en Jéricho, et cheut entre les brigans, etc. 2. 5. 19.

36 Lequel doncques de ces trois est le prochain à celui qui cheut entre les brigans? 2. 8.

CHAP. XI.

2 Et il leur dit, Quand vous prierez, Nostre Père qui es es cieus, ne nous laisse succomber à la tentation. 3. 20. 6. — 3. 20. 34.

3 Donne-nous journallement notre pain quotidien. 2. 5. 14.

24 Quand un fort homme bien garde son hostel, les choses sont en seureté. 1. 14. 13. — 1.

22 Mais si un plus fort que luy vient qui le surmonte, il luy oste toutes ses armes esquelles il se confioit, et lui emporte ses despoilles. 1. 14. 18.

39 Et le Seigneur luy dit, Vous ne pouvez vous empêcher de l'ennemi, mais vous pouvez résister à lui. 3. 4. 36.

44 Jésus respondant, dit, O géhenne infidèle et perverse, jusques à quand te résisterai-je? finalement seray-je avec vous, supporteray-je? Ameine yci te. 4. 36.

CHAP. XII.

5 Craignez celui qui a puissance

qu'il a tué de mettre en la géhenne. 4. 15. 2.

10 Quiconques dira parole contre le Fils de l'homme, il luy sera remis : mais celui qui blasphéméra contre le saint Esprit, il ne luy sera point remis. 4. 13. 15. — 3. 3. 21. — 3. 3. 22. — 3. 5. 7.

11 O homme qui m'a constitué juge ou partageur sur vous ? 4. 11. 9. — 4. 11. 11.

CHAP. XIV.

1 Va vistement aux places, et aux rues de la ville, et amène céans les povres et impotens, et boistoux, et aveugles. 4. 16. 34.

CHAP. XV.

2 Je vous di qu'ainsi il y aura joye au ciel pour un pécheur se repentant, plus que pour quatre-vingt et dix-neuf justes qui n'ont que faire de repentance. 4. 14. 7.

3 Luy estant encores loing, son père le vit et fut men de compassion, et accourut, et se jetta à son col, et le baisa. 3. 20. 37.

CHAP. XVI.

1 Lequel il appela, et luy dit, Qu'est-ce que j'oy de toy ? ren conte de ta despense : car tu n'auras plus la puissance de faire la despense. 3. 40. 5.

2 Et je vous di aussi, Faites-vous des amis des richesses iniques, afin que quand vous défaudrez, ils vous reçoivent. 3. 48. 6.

3 C'est vous qui vous justifiez vous-mesmes devant les hommes, mais Dieu cognoist vos cœurs. 3. 41. 3. — 3. 12. 2.

4 La Loy et les Prophètes ont duré jusques à Jehan : depuis ce temps-là le règne de Dieu est évangélisé, et chacun le force. 2. 7. 16. — 2. 9. 4.

5 Advint que le povre mourut, et fut porté des Anges au sein d'Abraham. 4. 14. 7. — 4. 13. 2. — 3. 25. 6.

CHAP. XVII.

1 Si ton frère a péché envers toy, reprend-le, et s'il se repent, remets-luy. 3. 7. 6.

2 Lors les Apostres dirent au Seigneur, Augmente-nous la foy. 4. 14. 7.

7 Qui est celui d'entre vous, qui ait un serviteur labourant, ou paissant les bestes qui le voyant retourner des champs, etc. 3. 14. 15.

10 Vous aussi semblablement quand vous aurez fait toutes les choses qui vous sont commandées, dites, Nous sommes serviteurs inutiles, ce que nous devons faire nous l'avons fait. 3. 14. 14. — 3. 15. 3.

14 Et quand il les eut veus, il leur dit, Allez, monstrez-vous aux Sacrificateurs. Et advint qu'en s'en allant, ils furent nettoyez. 3. 4. 4.

20 Et estant interrogué des Pharisiens, quand le règne de Dieu viendrait : il leur respondit, et dit, Le règne de Dieu ne viendra avec apparence. 2. 15. 4.

CHAP. XVIII.

1 Il leur dit aussi une similitude, tendant à ce qu'il faut tousjours prier, et ne se lasser point. 3. 20. 7.

13 Et le péager se tenant loing, ne voulut mesmes lever les yeux vers le ciel : mais frappoit sa poitrine, disant, Dieu, sois appaisé envers moy qui suis pécheur. 3. 4. 18. — 3. 12. 7.

14 Je vous di que le péager descendit justifié en sa maison plustost que le Pharisien : car quiconques s'eslève sera abaissé, et qui s'abaisse sera eslevé. 3. 4. 35. — 3. 14. 3.

12 Jésus luy dit, Recouvre la veue, ta foy t'a sauvé. 4. 19. 18.

CHAP. XIX.

17 Le Seigneur dit, C'est bien fait bon serviteur : pourtant que tu as esté fidèle en peu de choses, aye puissance sur dix villes. 2. 3. 11.

26 A un chacun qui aura, sera donné : et à celui qui n'a rien, encores ce qu'il a luy sera osté. Là mesme.

CHAP. XX.

27 Lors aucuns des Sadduciens (qui nient la résurrection) s'approchèrent. 2. 10. 23. — 3. 25. 5.

37 Qu'ainsi soit que les morts ressuscitent, Moïse mesmes l'a monsté auprès du buisson, quand il dit, que le Seigneur est le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob. 2. 40. 9.

38 Or n'est-il point le Dieu des morts, mais des vivans. 4. 16. 3.

CHAP. XXI.

45 Je vous donneray bouche et sapience à laquelle ne pourront contredire, ne résister tous ceux qui vous seront contraires. 4. 3. 12.

28 Quand ces choses commenceront à se faire, dressez-vous en haut, et levez vos testes, car vostre délivrance approche. 3. 9. 5.

CHAP. XXII.

47 Et print la coupe, et rendit là grâces, et dit, Prenez-la, et la distribuez entre vous. 4. 17. 20. — 4. 17. 43. — 4. 18. 8.

49 Puis print du pain, et rendit grâces, et le rompit, et leur donna, disant, Ceci est mon corps, lequel est donné pour vous : faites ceci en mémoire de moy. 4. 3. 6. — 4. 15. 20. — 4. 16. 30. — 4. 17. 1. — 4. 17. 20. — 4. 17. 37.

20 Semblablement aussi il leur bailla la coupe, après souper, disant, Ceste coupe est le Nouveau Testament en mon sang, qui est respandu pour vous. 2. 11. 4. — 2. 17. 4. — 4. 17. 6. — 4. 17. 20.

25 Les Roys des nations les maistrisent, et ceux qui usent d'autorité sur icelles, sont nommez bienfaiteurs. 4. 11. 8. — 4. 11. 9. — 4. 20. 7.

26 Mais il n'est point ainsi de vous : ains le plus grand entre vous, soit comme le moindre, et celui qui gouverne, comme celui qui sert. 4. 11. 8. 4. 20. 7.

32 Mais j'ay prié pour toy, que ta foy ne défaille point. 3. 24. 6. — 4. 7. 27. — 4. 7. 28.

43 Et un Ange du ciel s'apparut à luy le fortifiant. 4. 14. 6. — 2. 16. 12.

44 Et la sueur devint comme grumeaux de sang découlant en terre. 2. 16. 12. — 3. 8. 9.

64 Le Seigneur se retournant regarda Pierre, et Pierre se souvint de la parole du Seigneur, comme il luy avoit dit, Devant que le coq chante tu me renieras trois fois. 3. 4. 35.

62 Pierre sortit hors, et pleura amèrement. 3. 3. 4.

CHAP. XXIII.

42 Et disoit à Jésus, Seigneur, aye pitié de moy, quand tu viendras ton règne. 3. 24. 41. — 4. 16. 31.

43 Lors Jésus luy dit, Je te di en vérité qu'aujourd'huy tu seras avec moy au paradis. 3. 25. 6.

46 Alors Jésus criant à haute voix, Père, je remets mon esprit en tes mains. 4. 15. 2. — 3. 25. 6.

CHAP. XXIV.

5 Ils leur dirent, Pourquoi cherchez-vous entre les morts celui qui vit ? 4. 14. 6.

6 Il n'est point yci : mais il est ressuscité, souviene-vous comment il vous a dit quand vous estiez encores en Galilée. 3. 25. 3.

44 Et les paroles d'icelles leur semblerent comme resveries, et n'y crurent point. 3. 2. 4.

42 Toutesfois Pierre se leva, et courut au sépulchre, et s'estant baissé pour regarder, vit seulement les linceux à part, puis se partit, s'esmerveillant soy-mesme, de ce qui avoit esté fait. Là mesme.

46 Mais leurs yeux estoient tenus qu'ils ne le cognussent. 4. 17. 29.

26 Ne falloit-il pas que le Christ souffrist ces choses, et qu'il entrast en gloire ? 2. 12. 4. — 2. 17. 6. — 3. 18. — 4. 17. 32.

27 Puis commençant à Moïse, et à tous les Prophètes, il leur déclara en toutes les Escritures, les choses qui estoient de soy. 4. 9. 3. — 3. 2. 34.

31 Mais il s'esvanouit de devant eux. 4. 17. 29.

39 Voyez mes mains et mes pieds : ce suis-je moy-mesme, tastez-moy, voyez : car un esprit n'a ny chair ny os, comme vous voyez que j'ay. 2. 2. — 3. 25. 3. — 4. 17. 29.

44 Il estoit nécessaire que toutes choses qui sont escrites de moy en la Loy de Moïse, és Prophètes et Pseaumes fussent accomplies. 3. 5.

45 Lors il leur ouvrit l'entendement pour entendre les Escritures. 3. 2. 3.

46 Il est ainsi escrit, et ainsi falloit que le Christ souffrist, et ressuscitast des morts au troisième jour. 2. 12. 4. — 3. 3. 19.

47 Et qu'on presche en son nom repentance, et rémission des péchez en toutes nations, en commençant depuis Jérusalem. 2. 42. 4. — 3. 3. 1. — 3. 3. 19.

49 Vous doncques, demeurez en la ville de Jérusalem jusques à tant que soyez vestus de vertu d'en haut. 4. 3. 12.

54 Et advint qu'en les bénissant, il se retira d'eux, et fut enlevé au ciel. 4. 17. 27.

JEHAN.

CHAP. I.

1. Au commencement estoit la Parole, et la Parole estoit avec Dieu, et icelle Parole estoit Dieu. 1. 13. 6. — 1. 13. 11. — 1. 13. 22.

3 Toutes choses ont esté faites par elle. 1. 13. 7.

4 En elle estoit la vie, et la vie estoit la lumière des hommes. 1. 13. 13. — 1. 15. 4. — 2. 2. 49. — 2. 6. 1. — 4. 17. 8.

5 Et la lumière luit és ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprinse. 2. 2. 12.

9 La vraie lumière estoit celle qui illumine tout homme venant en ce monde. 2. 12. 4.

10 Il estoit au monde, et le monde a esté fait par luy, et le monde ne l'a point cognu. Là mesme.

12 A tous ceux qui l'ont receu, il leur a donné ce droict d'estre faits enfans de Dieu, asçavoir, à ceux qui croient en son nom. 2. 6. 4. — 3. 4. 4. — 3. 20. 36. — 3. 22. 40.

13 Lesquels ne sont point nais de sang, ne de volonté de la chair, ne de volonté de l'homme : mais sont nais de Dieu. 2. 2. 49. — 2. 13. 2. — 3. 4. 4.

14 Ceste parole a esté faite chair, et a habité entre nous (et avons contemplé sa gloire, gloire di-je, comme de l'unique issu du Père) plein de grâce et de vérité. 1. 13. 14. — 2. 12. 4. — 2. 14. 1. — 2. 14. 8.

16 Et avons tous receu de son abondance, et grâce pour grâce. 2. 43. 4.

— 2. 45. 5. — 9. 11. 9. — 3. 20. 1.

17 Car la Loy a esté donnée par Moyse : mais la grâce et la vérité est faite par Jésus-Christ. 2. 7. 16.

18 Nul ne vit oncques Dieu : le Fils unique qui est au sein du Père, luy-mesme l'a déclaré. 1. 13. 17. — 2. 2. 20. — 2. 9. 1. — 4. 17. 30.

23 Je suis la voix de celuy qui crie au désert, Applanissez le chemin du Seigneur, ainsi qu'a dit Esaïe le Prophète, etc. 2. 9. 5.

29 Voyci l'Agneau de Dieu qui oste le péché du monde. 2. 14. 3. — 2. 16. 5. — 2. 17. 4. — 3. 4. 26. — 4. 15. 7.

32 Jean rendant tesmoignage dit, J'ay veu l'Esprit descendant du ciel comme un pigeon, qui aussi demeura sur luy. 2. 15. 5. — 4. 19. 20.

33 Et ne le cognoissoye point : mais celuy qui m'a envoyé baptiser d'eau, m'a-voit dit, Celuy sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer sur luy, c'est celuy qui baptise du saint Esprit. 2. 15. 5.

36 Voylà l'Agneau de Dieu. 2. 9. 5. — 3. 4. 26.

40 Or André frère de Simon Pierre estoit l'un des deux qui en avoyent ouy parler à Jehan, et le suyrent. 4. 6. 5.

42 Et le mena à Jésus. Là mesme.

54 Désormais vous verrez le ciel ouvert, et les Anges de Dieu montans et descendans sur le Fils de l'homme. 1. 14. 12. — 2. 9. 2.

CHAP. II.

2 Et Jésus fut aussi appelé aux nopces et ses disciples. 4. 13. 3.

9 Quand le maistre d'hostel eut gousté l'eau, qui avoit esté faite en vin, etc. Là mesme.

15 Ayant Jésus fait une cordelette, il les jetta tous hors du temple, et les brebis et les bœufs, et respendit la monnoye des changeurs, et renversa les tables. 4. 19. 23.

19 Jésus respondit, et leur dit, Destruisez ce Temple, et en trois jours je le relèveray. 2. 14. 4. — 3. 25. 7.

24 Mais il parloit du Temple de son corps. Là mesme.

23 Et luy estant en Jérusalem à Pasque,

au jour de la feste, plusieurs crurent en son nom, contemplant les signes qu'il faisoit. 3. 2. 5.

24 Jésus ne se fioit point en eux, parce qu'il les cognoissoit tous. 3. 2. 42.

CHAP. III.

3 En vérité, en vérité, je te di, Que qui n'est nay derechef, ne peut veoir le Royaume de Dieu. 2. 3. 4.—4. 16. 17.

5 Qui n'est nay d'eau et d'Esprit ne peut entrer au royaume de Dieu. 4. 16. 25.

6 Ce qui est nay de chair, est chair : et ce qui est nay d'esprit, est esprit. 2. 4. 6.—2. 3. 4.

13 Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, asçavoir, le Fils de l'homme qui est au ciel. 2. 44. 2.—4. 17. 30.

14 Comme Moyse esleva le serpent au désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit eslevé. 2. 12. 4.—4. 48. 20.

16 Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son seul Fils, afin que quiconques croit en luy ne périsse : mais ait vie éternelle. 2. 12. 4.—2. 16. 4.—2. 17. 2.—3. 14. 17.—3. 24. 5.—3. 24. 7.

23 Et Jehan baptisoit aussi en Enon près de Salim, etc. 2. 16. 4.—2. 17. 2.—3. 14. 17.—3. 24. 5.—3. 24. 7.—4. 15. 6.

27 L'homme ne peut recevoir aucune chose, s'il ne lui est donné du ciel. 2. 20.

33 Celui qui a receu son tesmoignage, a seellé que Dieu est véritable. 3. 2. 8.

34 Car celui que Dieu a envoyé, annonce les paroles de Dieu : car Dieu ne luy donne point l'Esprit par mesure. 2. 13. 4.—2. 15. 5.

36 Qui croit au Fils a vie éternelle : mais qui désobéit au Fils, ne verra point la vie : ains l'ire de Dieu demeure sur luy. 4. 16. 31.

CHAP. IV.

1 Quand doncques le Seigneur eut cognu que les Pharisiens avoyent ouy dire qu'il faisoit et baptisoit plus de disciples que Jehan. 4. 45. 6.

14 Mais qui boira de l'eau que je luy

donneray, n'aura jamais soif : l'eau que je luy donneray sera luy une fontaine d'eau saillant éternelle. 3. 1. 3.

22. Vous adorez ce que vous ne nous adorons ce que nous savons que le salut est des Juifs. 4. 5. 6. 4.—2. 6. 4.

23 Mais l'heure vient, et est maintenant que les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et vérité. 3. 20. 4. 10. 14.

24 Dieu est esprit. 4. 13. 24.

25 Je sçay que le Messias (qui est pelé Christ) doit venir : quand que iceluy sera venu, il nous donnera toutes choses. 2. 15. 8. 7.

35 Voyci, je vous di, levez vos yeux et regardez les régions : car elles sont déjà blanches pour moissonner. 4.

42 Et disoyent à la femme, croyons plus pour ta parole : car nous mesmes l'avons ouy, et sçavons que cestuy-ci est véritablement le Sauveur du monde. 3. 2. 5.

53 Le père doncques cognut ce qu'il disoit à ceste heure-là que Jehan avoit dit, Ton fils vit. Et il alla à toute sa maison. Là mesme.

CHAP. V.

8 Jésus luy dit, Lève-toy et va à Bethsaïda, et marche. 4. 49. 29.

17 Mon père besongne jusques à maintenant, et je besongne aussi. 4. 13. 42.—4. 16. 4.—2. 4.

48 Pour ceste cause les Juifs tentent tant plus de le mettre à mort, que non-seulement il avoit rompu le Sabbath, mais aussi qu'il disoit que Dieu estoit son Père, se faisant égal à Dieu. 4. 13. 42.

24 Car comme le Père ressuscite les morts, et les vivifie : semblablement aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut. 4. 14. 3.

22 Car le Père ne juge personne, mais a donné tout jugement au Fils. — 2. 16. 48.

23 Afin que tous honorent le Fils, car ils honorent le Père, Qui a envoyé le Fils : mais il n'honore point

qui l'a envoyé. — 2. 6. 2. — 2. 44. 3.
 25 Celuy qui oit ma Parole, et croit à
 celuy qui m'a envoyé, a vie éternelle,
 et ne viendra point en condamnation,
 mais est passé de mort à vie. 2. 9. 3.
 — 3. 15. 6. — 3. 24. 5. — 3. 25. 4.
 — 4. 16. 26.

25 L'heure vient et est desjà, que les
 morts orront la voix du Fils de Dieu,
 et ceux qui l'auront ouye vivront. 2.
 5. 19. — 2. 12. 4. — 3. 44. 5.

26 Comme le Père a vie en soy-mesme,
 ainsi a-il donné aussi au Fils d'avoir
 vie en soy-mesme. 4. 17. 9.

28 Ne soyez point esmerveillez de cela :
 car l'heure viendra en laquelle tous
 ceux qui sont és sépulchres orront
 la voix d'iceluy. 3. 25. 4. — 3. 25. 7.

29 Et ceux qui auront bien fait, sorti-
 ront en résurrection de vie : mais ceux
 qui auront mal fait, sortiront en ré-
 surrection de condamnation. 3. 18. 4.
 — 3. 25. 7.

32 C'est un autre qui rend tesmoignage
 de moy. 4. 13. 17.

35 Iceluy estoit une chandelle ardente et
 luisante : et pour un peu de temps vous
 avez voulu vous esgayer en sa lumière.
 2. 9. 5.

36 Les œuvres que mon Père m'a don-
 nées pour accomplir, ces œuvres-là,
 di-je, que je fay, tesmoignent de moy
 que mon Père m'a envoyé. 4. 13. 43.

44 Comment pouvez-vous croire, veu
 que vous recevez gloire l'un de l'autre,
 et ne cherchez point la gloire qui vient
 de Dieu seul. 3. 44. 9.

46 Si vous croyiez à Moyse, vous me
 croiriez : car il a escrit de moy. 2. 9. 4.

CHAP. VI.

57 Travaillez, non point pour avoir la
 viande qui périt, mais celle qui est
 permanente à la vie éternelle, laquelle
 le Fils de l'homme vous donnera. 3.
 18. 4. — 4. 44. 25.

23 L'œuvre de Dieu est, que vous croyiez
 en celuy qu'il a envoyé. 3. 48. 40.

33 Je sais le pain de vie, qui vient à
 moy, n'aura point de faim : et qui
 croit à moy, n'aura jamais soif. 3. 24.
 5. — 4. 17. 4.

27 Tout ce que mon Père me donne,

viendra à moy : et je ne jette point hors
 celuy qui vient à moy. 3. 22. 7. — 3.
 24. 6.

38 Car je suis descendu du ciel, non
 point pour faire ma volonté : mais de
 celuy qui m'a envoyé. 2. 44. 2.

39 Et la volonté du Père qui m'a en-
 voyé est, que je ne perde rien de tout
 ce qu'il m'a donné : mais que je le res-
 suscite au dernier jour. 3. 22. 7. —
 3. 22. 10. — 3. 24. 6. — 3. 24. 7. —
 3. 25. 8.

40 Aussi c'est la volonté de celuy qui
 m'a envoyé, que quiconques voit le
 Fils et croit en luy ait vie éternelle, etc.
 3. 22. 10. — 3. 24. 6.

44 Nul ne peut venir à moy si le Père qui
 m'a envoyé ne le tire, et je le ressus-
 citeray au dernier jour. 2. 2. 20. —
 2. 3. 10. — 2. 5. 5. — 3. 24. 4. — 3. 2.
 27. — 3. 2. 34.

45 Il est escrit és Prophètes, Et seront
 tous enseignez de Dieu. Quiconques
 doncques a ouy du Père et a appris,
 vient à moy. 2. 2. 20. — 2. 3. 7. —
 2. 3. 10. — 2. 5. 5. — 3. 2. 34. — 3. 24.
 4. — 3. 24. 14.

46 Non point qu'aucun ait vu le Père si-
 non celuy qui est de Dieu : cestuy-là
 a vu le Père. 3. 2. 34. — 3. 22. 10. —
 3. 24. 4.

47 Qui croit en moy, il a la vie éter-
 nelle. 4. 13. 43.

48 Je suis le pain de vie. 3. 44. 9. — 4.
 17. 4. — 4. 17. 5. — 4. 17. 8.

49 Vos pères ont mangé la Manne au
 désert, et sont morts. 2. 10. 6.

50 C'est yci le pain qui est descendu du
 ciel, afin que l'homme qui en mangera
 ne meure point. 2. 10. 6. — 4. 17. 34.

54 Je suis le pain vif qui suis descendu
 du ciel : si aucun mange de ce pain, il
 vivra éternellement : et le pain que je
 donneray c'est ma chair, laquelle je
 donneray pour la vie du monde. 2. 10.
 6. — 3. 44. 9. — 4. 17. 4. — 4. 17. 5.
 4. 17. 8. — 4. 17. 44.

53 Lors Jésus leur dit, En vérité, en
 vérité je vous di si vous ne mangez la
 chair du Fils de l'homme, et ne beuvez
 son sang, vous n'avez point vie en vous.
 3. 44. 9. — 4. 17. 6.

54 Qui mange ma chair et boit mon

sang, il a vie éternelle, et je le resusciteray au dernier jour. 3. 14. 9.— 4. 17. 34.

55 Car ma chair est vraiment viande, et mon sang est vraiment bruvage. 2. 17. 5.—4. 17. 8.

56 Qui mange ma chair et boit mon sang, il demeure en moy, et moy en luy. 4. 17. 33.

57 Comme le Père vivant m'a envoyé, aussi je vi à cause de mon Père : et celui qui me mangera vivra aussi à cause de moy. 2. 17. 5.

65 Pourtant vous ay-je dit, que nul ne peut venir à moy s'il ne luy est donné de mon Père. 3. 23. 13.

70 Ne vous ay-je point esleus vous douze et l'un de vous est diable? 3. 22. 7.— 3. 24. 9.

CHAP. VII.

16 Ma doctrine n'est point miene: mais de celui qui m'a envoyé. 2. 8. 26.— 4. 8. 4.

37 Or en la dernière et grande journée de la feste, Jésus se trouva là criant, et disant, Si quelqu'un a soif, viene à moy, et boive. 2. 16. 14.—3. 1. 2.— 3. 1. 3.—4. 19. 6.

39 Le saint Esprit n'estoit encores donné, pource que Jésus n'estoit point encores glorifié. 2. 16. 14.— 4. 17. 22.

CHAP. VIII.

12 Jésus parla, disant, Je suis la lumière du monde: qui me suyt, il ne chemine point en ténèbres, mais il aura la lumière de vie. 2. 14. 3.— 3. 2. 1. 3. 11. 12.—4. 19. 23.

16 Je ne suis point seul, mais moy et le Père qui m'a envoyé. 4. 13. 17.

26 Celui qui m'a envoyé est véritable, et les choses que j'ay ouyes de luy, je les di au monde. 2. 8. 26.

30 Comme il disoit ces choses, plusieurs crurent en luy. 3. 2. 5.

31 Adoncques Jésus dit aux Juifs qui avoyent creu en luy, Si vous persistez en ma parole, vous serez vraiment mes disciples. 3. 2. 12.

34 En vérité, en vérité je vous di, que quiconques fait péché il est serf de péché. 2. 2. 27.

44 Le père dont vous estes issu: le diable. Il a esté homicide commencement, et n'a point pe en vérité: car vérité n'est point en luy. Toutes les fois qu'il profère songe, il parle de son propre est menteur, et père de mensonge. 4. 14. 15.— 4. 14. 16.— 4. 14. 19.

47 Qui est de Dieu, il oit les paroles de Dieu: et pourtant vous ne le point, à cause que vous n'estes point de Dieu. 4. 2. 4.

50 Or je ne cherche point ma gloire: y a qui lacherche, et qui en jouit. 4. 2. 4.

56 Abraham vostre père a tressa désir de veoir ceste miene jour: l'a veue, et s'en est esjouy, 2. 16. 2. 40. 4.

58 Jésus leur dit, En vérité, en vérité je vous di, devant qu'Abraham fust, je suis. 2. 14. 2.

CHAP. IX.

3 Ne cestuy-ci n'a péché, ne son père ne sa mère: mais c'est afin que les œuvres de Dieu soyent manifestes en luy. 4. 17. 1.

5 Tant que je suis au monde, je suis lumière du monde. 2. 14. 3.

6 Quand il eut dit cela, il cracha à terre et fit de la boue de sa salive, et de ceste boue les yeux de l'aveugle. 4. 19. 18.

7 Jésus dit, Va-t'en laver au lavoir de Siloë (qui vaut autant à dire que voyé). Il y alla doncques, et se lava et revint voyant. 4. 19. 19.

24. Ils luy dirent, Donne gloire à Dieu. 2. 8. 24.

31 Or nous sçavons que Dieu n'a point les mal vivans: mais si est serviteur de Dieu, et fait la volonté d'iceluy, il l'exauce. 3. 20. 7. 20. 40.

CHAP. X.

3 Le portier ouvre à cestuy-là, les brebis oyent sa voix: et il appelle ses propres brebis par leurs noms, et les mene hors. 3. 24. 6.

4 Et quand il a mis hors ses brebis, il va devant elles, et les brebis le suivent.

vent : car elles cognoissent sa voix. 3. 22. 10. — 4. 2. 4.

5 Et ne suyvront point un estranger : mais s'enfuiront de luy : car elles ne cognoissent point la voix des estrangers. 3. 22. 10.

7 Et Jésus derechef leur dit, En vérité, en vérité, je vous di, que je suis la porte des brebis. 4. 19. 23.

9 Je suis la porte : si aucun entre par moy, il sera sauvé : il entrera et sortira, et trouvera pasture. 2. 14. 3.

11 Je suis le bon pasteur, le bon pasteur met sa vie pour ses brebis. 4. 19. 34.

14 Je suis le bon pasteur, et cognoy mes brebis, et suis cognu des mienes. 4. 2. 4.

15 Comme mon Père me cognoist, aussi cognoy-je mon Père, et mets ma vie pour mes brebis. 2. 16. 5.

16 J'ay aussi d'autres brebis qui ne sont point de ceste bergerie : il me les faut aussi amener, et elles orront ma voix, etc. 3. 24. 6.

17 Pour ceste cause le Père m'aime, portant que je laisse ma vie, afin que je la prene derechef. 2. 12. 4.

18 Nul ne me l'oste, mais je la laisse de par moy-mesme : j'ay puissance de la laisser, et si ay puissance de la prendre derechef : j'ay receu ce mandement de mon Père. 2. 12. 4. — 2. 16. 5.

20 Mais vous ne croyez point, car vous n'estes point de mes brebis. 3. 22. 10.

21 Mes brebis oyent ma voix, et je les cognoy, et aussi elles me suyvent. 3. 21. 6. — 4. 2. 4. — 4. 19. 34.

23 Je leur donne vie éternelle, et ne périront jamais : nul aussi ne les ravira de ma main. 3. 15. 5. — 3. 21. 1. — 3. 22. 7. — 3. 24. 6.

29 Mon Père qui me les a données est plus grand que tous, et personne ne les peut ravir des mains de mon Père. 3. 22. 10.

30 Moy et mon Père sommes un. 2. 8. 26.

34 N'est-il pas escrit en vostre Loy, J'ay dit, Vous estes dieux ? 4. 16. 31.

35 Si elle a appelé ceux-là dieux, auxquels la parole de Dieu est adressée, et l'Escriture ne peut estre enfreinte. 1. 20. 4.

37 Si je ne fay les œuvres de mon Père, ne me croyez point, etc. 1. 13. 13.

CHAP. XI.

25 Je suis la résurrection et la vie. Qui croit en moy, encores qu'il soit mort, vivra. 1. 13. 13. — 2. 12. 4. — 3. 25. 9. 4. 16. 17.

41 Père je te ren grâces que tu m'as exaucé. 1. 13. 13.

43 Ayant dit ces choses il cria à haute voix, Lazare vien dehors. 4. 19. 29.

44 Adoncques sortit le mort ayant les pieds et les mains liez de bandes et sa face estoit enveloppée d'un couvre-chef. Jésus leur dit, Desliez-le et le laissez aller. 3. 4. 5.

47 Adoncques les principaux Sacrificateurs, et les Pharisiens assemblèrent le conseil, et disoyent, Que faisons-nous ? 4. 5. 7.

CHAP. XII.

27 Père sauve-moy de ceste heure : mais pour cela suis-je venu en ceste heure ? 2. 12. 4. — 2. 16. 12.

28 Père glorifie ton nom. 2. 12. 4. — 2. 16. 12.

31 Maintenant est le jugement de ce monde : maintenant le Prince de ce monde sera jetté dehors. 1. 14. 13.

32 Et moy si je suis enlevé de la terre, je tireray tous hommes à moy. 3. 25. 6.

39 Pourtant ne pouvoyent-ils croire, à cause que derechef Esaïe dit. 3. 24. 13.

41 Ces choses dit Esaïe, quand il veit la gloire d'iceluy et parla de luy. 1. 13. 14. — 1. 13. 23.

43 Car ils ont plus aimé la gloire des hommes que la gloire de Dieu. 3. 14. 9.

49 Je n'ay point parlé de moy-mesme. 4. 8. 13.

CHAP. XIII.

4 Se lève du souper, et oste sa robe, et ayant prins un linge, il s'en ceignit. 4. 19. 23.

15 Car je vous ay donné exemple qu'ainsi que je vous ay fait, vous faciez aussi. 3. 16. 2.

18 Je ne parle point de vous tous : je sçay ceux que j'ay esleus. 3. 22. 7. — 3. 24. 9.

34 Je vous donne un nouveau commandement, que vous aimiez l'un l'autre, comme, di-je, je vous ay aimez : afin que vous vous aimiez aussi l'un l'autre. 3. 16. 2.

CHAP. XIV.

- 1 Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moy. 1. 13. 13.—2. 6. 4.
- 5 Thomas luy dit, Seigneur, nous ne sçavons là où tu vas : comment doncques pouvons-nous sçavoir le chemin? 4. 17. 23.
- 6 Je suis le chemin, et la vérité, et la vie. 1. 13. 17. — 2. 6. 1.—3. 2. 1.—3. 20. 21.—4. 16. 17.
- 8 Philippe luy dit, Seigneur, monstre-nous le Père, et il nous suffit. 4. 17. 23.
- 10 Ne crois-tu point que je suis en mon Père, et le Père est en moy? Les paroles que je di, je ne les di point de par moy-mesme, mais le Père qui demeure en moy est celui qui fait les œuvres. 1. 13. 19. — 2. 14. 2. — 4. 8. 13.
- 11 Croyez-moy que je suis à mon Père, et le Père est en moy : sinon croyez-moy pour ces œuvres. 1. 13. 13.
- 13 Et quoy que demandiez en mon nom, je le feray, afin que le Père soit glorifié par le Fils. 3. 20. 17.
- 16 Et je prieray le Père, et il vous donnera un autre Consolateur pour demeurer avec vous éternellement. 1. 13. 17.—4. 8. 11.
- 17 Asçavoir l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, pource qu'il ne le voit, et ne le cognoist : mais vous le cognoissez, car il demeure avec vous, et sera en vous. 3. 1. 4. — 3. 2. 39.
- 26 Mais le Consolateur qui est le saint Esprit, que le Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous réduira en mémoire toutes les choses que je vous ay dites. 2. 2. 21.—4. 8. 8.—4. 8. 13.
- 28 Le Père est plus grand que moy. 1. 13. 26.
- 30 Je ne parleray plus guères avec vous : car le prince de ce monde vient, et n'a rien en moy. 1. 14. 13.—4. 14. 18.

CHAP. XV.

- 1 Je suis le vray cep, et mon le vigneron. 2. 3. 9.—2. 14 19. 34.
- 3 Vous estes jà nets pour la P je vous ay dite. 3. 6. 3.
- 5 Je suis le cep, et vous en sarmens : qui demeure en moy en luy porte beaucoup de l sans moy vous ne pouvez r 2. 2. 8. — 2. 3. 9. — 2. 5 19. 34.
- 10 Si vous gardez mes comm vous demeurerez en mon amour j'ay gardé les commandemen Père, et demeure en son a 16. 2.
- 16 Je vous ay ordonnez afin alliez et apportiez fruit, et q fruit soit permanent. 3. 22. 3 8.—4. 1. 6.
- 19 Si vous eussiez esté du m monde aimeroit ce qui ser or pource que vous n'estes monde, mais que je vous ay monde, pourtant vous hait l 3. 22. 7.
- 26 L'Esprit de vérité qui procè Père. 1. 13. 17.

CHAP. XVI.

- 2 Ils vous chasseront hors des gues. 4. 2. 6.
- 7 Il vous est expédient que je r 1. 13. 26. — 2. 16. 14. — 4. 17. 26.
- 11 De jugement, pource que le ce monde est jà jugé. 1. 14.
- 12 J'ay à vous dire encores plus ses : mais vous ne les pouv maintenant. 3. 21. 2. — 4. 1.
- 13 Quand cestuy-ci sera venu dire, l'Esprit de vérité, il v duira en toute vérité : car il r point de soy, mais il dira tou aura ouy, etc. 1. 9. 1. — 3. 4. 8. 8. — 4. 8. 13.
- 17 Aucuns de ses disciples d tre eux, Qu'est-ce qu'il nous petit de temps, et vous ne r point? etc. 4. 17. 23.
- 20 Vous pleurerez et lamenter monde s'esjouira : vous ser

contristez, mais vostre tristesse sera convertie en joye. 3. 8. 9.

24 Jusques à présent vous n'avez rien demandé en mon nom, demandez et vous recevrez, afin que vostre joye soit plene. 3. 20. 17. — 3. 20. 18.

25 En ce jour-là vous demanderez en mon nom. 3. 20. 18.

26 Je suis issu du Père, et suis venu au monde : derechef je délaisse le monde. et m'en vay au Père. 4. 17. 26.

CHAP. XVII.

1 Ceste est la vie éternelle, Qu'ils te cognoissent seul vray Dieu, et celuy que tu as envoyé, asçavoir Jésus-Christ. 4. 13. 26. — 2. 6. 1. — 3. 2. 3.

5 Maintenant toy Père, glorifie-moy envers toy-mesme de la gloire laquelle j'ay eue avec toy, devant que le monde fust fait. 4. 13. 8. — 4. 13. 22. — 2. 14. 2.

6 J'ay manifesté ton nom aux hommes, lesquels tu m'as donnez du monde : ils estoient tiens, et tu me les as donnez, etc. 3. 24. 1. — 3. 24. 6.

9 Je prie pour eux : je ne prie point pour le monde, mais pour ceux lesquels tu m'as donnez : car ils sont tiens. 3. 22. 7.

12 Quand j'estoye avec eux, je les gardoye en ton nom. J'ai gardé ceux que tu m'as donnez : et nul d'eux n'est pery, sinon le fils de perdition, afin que l'Ecriture fust accomplie. 3. 22. 7. — 3. 24. 6. — 3. 24. 7. — 3. 24. 9.

15 Je ne prie point que tu les ostes du monde, mais que les gardes du mal. 2. 5. 14.

19 Et pour eux, je me sanctifie moy-mesme, afin qu'eux aussi soyent sanctifiez en vérité. 2. 13. 1. — 2. 13. 4. 2. 15. 6. — 2. 17. 6. — 3. 14. 12.

21 Afin que tous soyent un, ainsi que toy Père es en moy, et moy en toy : afin, dis-je, qu'eux aussi soyent un en nous, afin que le monde croye que tu m'as envoyé. 3. 2. 24.

CHAP. XVIII.

1 Or Jésus sachant toutes les choses qui luy devoient advenir, s'avançant leur dit. Qui cherchez-vous ? 2. 16. 5.

26 Jesus respondit, Mon règne n'est

point de ce monde, si, mon règne estoit de ce monde, mes gens combatroyent que je ne fusse livré aux Juifs, mais maintenant mon règne n'est point d'yci. 2. 15. 3.

37 Quiconques est de vérité oit ma voix. 4. 2. 4.

38 Pilate luy dit, Qu'est-ce que vérité ? Et quand il eut dit cela, il sortit derechef vers les Juifs, et leur dit, Je ne trouve aucun crime en luy. 2. 16. 5.

CHAP. XIX.

30 Or quand Jésus eut prins le vinaigre, il dit, Tout est accompli, etc. 4. 18. 3. — 4. 18. 13.

34 L'un des gendarmes luy perça le costé avec une lance, et incontinent il en sortit sang et eau. 4. 14. 22.

36 Pas un os d'iceluy ne sera cassé. 4. 16. 9.

CHAP. XX.

8 Adoncques aussi y entra l'autre disciple qui estoit venu le premier au sépulchre, et le veit, et crut. 3. 2. 4.

17 Ne me touche point, car je ne suis point encores monté à mon Père. 2. 12. 2. — 4. 17. 29.

19 Quand le soir fut venu de ce jour-là qui estoit le premier de la sepmaine, et que les portes estoient fermées, où les disciples estoient assemblez, etc. 4. 17. 29.

22 Et quand il eut dit cela, il souffla sur eux, et leur dit, Recevez le saint Esprit. 4. 19. 7. — 4. 19. 29.

23 A tous ceux que vous remettrez les péchez, ils leur seront remis, et à quiconques vous les retiendrez, ils seront retenus. 3. 4. 12. — 4. 1. 22. — 4. 2. 10. — 4. 6. 3. — 4. 6. 4. — 4. 8. 4. 4. 11. 1. — 4. 12. 4.

28 Mon Seigneur et mon Dieu. 4. 13. 14.

34 Mais ces choses sont escrites, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez vie par son nom. 3. 2. 6.

CHAP. XXI.

15 Simon fils de Jona, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? Il luy dit, Certes Seigneur, tu sais que je t'aime. Il luy dit, Pay mes agneaux. 4. 6. 3. — 4. 14. 1. — 4. 19. 28.

48 Quand tu estois plus jeune, tu te ceignois, et allois où tu voulois, etc. 3. 8. 9.

ACTES DES APOSTRES.

CHAP. I.

3 Ausquels aussi après avoir souffert, il se présenta soy-mesme, vivant avec plusieurs approbations, estant veu par eux par quarante jours, etc. 2. 16. 14. — 3. 25. 3. — 4. 17. 17.

5 Jehan a baptisé d'eau, mais vous serez baptisez du saint Esprit devant peu de jours. 4. 15. 18.

8 Mais vous recevrez la vertu du saint Esprit venant sur vous, et me serez tesmoins tant en Jérusalem que par toute Judée, etc. 4. 3. 12. — 4. 19. 28.

9 Et quand il eut dit ces choses, il fut eslevé, eux le regardans, et une nuée le soustenant, l'emporta de devant leurs yeux. 2. 16. 14. — 3. 25. 3. — 4. 17. 17. — 4. 17. 27.

10 Voyci deux hommes se présentèrent devant eux en vestemens blancs. 4. 14. 6.

11 Cestuy-là asçavoir Jésus qui a esté eslevé en haut d'avec vous au ciel, viendra ainsi que vous l'avez veu aller au ciel. 4. 14. 6. — 2. 16. 17. — 4. 17. 24. — 4. 17. 27.

15 En ce jour-là Pierre se leva au milieu des disciples. Or là estoit une compagnie environ de six vingt personnes. 4. 3. 15.

23 Lors ils en présentèrent deux, asçavoir Joseph appelé Barsabas, qui estoit surnommé Juste, et Matthias. 4. 3. 13. — 4. 3. 14.

26 Adoncques ils jettèrent le sort d'iceux, et le sort cheut sur Matthias, qui d'un commun fut mis au nombre des onze Apostres. 4. 3. 15.

CHAP. II.

3 Et leur apparurent des langues départies, comme de feu, et se posa sur un chacun d'eux. 4. 15. 8.

4 Et tous furent remplis du saint Esprit, et commencèrent à parler divers langages. 4. 19. 8.

16 Quiconques invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé. 4. 13. 20.

23 Iceluy di-je estant livré par le conseil diffini et providence de Dieu, avez

pris, et l'avez crucifié et occis par les mains des iniques. 4. 18. 4. — 3.

24 Lequel Dieu a ressuscité, ayant lié les douleurs de la mort, pour qu'il n'estoit possible qu'il fust en la mort d'icelle. 2. 16. 10. — 2. 16. 14. — 4. 16. 12.

33 Après doncques qu'il a esté eslevé à la dextre de Dieu, et qu'il a reçu de son Père la promesse du saint Esprit, il a espandu ce que maintenant voyez et oyez. 2. 16. 15.

37 Hommes frères, que ferons-nous? 3. 4. — 4. 16. 22.

38 Amendez-vous, et qu'un chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission des péchés. 4. 15. 6.

39 La promesse est faite à vous et à vos enfans, et à tous ceux qui sont baptisés, autant que le Seigneur nostre Dieu appellera. 4. 16. 15.

41 Ceux doncques qui receurent la Parole, furent baptisés, et furent adjoustées en ce jour-là environ trois mille personnes. 4. 15. 6. — 4. 17. 6.

42 Lesquelles estoient persévérans en la doctrine des Apostres, et en la communion et fraction du pain, et en leurs œuvres. 4. 17. 15. — 4. 17. 35. — 4. 17. 44.

CHAP. III.

6 Adoncques Pierre dit, Je n'ay rien d'argent, mais ce que j'ay je te le donne au nom de Jésus-Christ Nazarien, va, toy et chemine. 4. 13. 13. — 4. 14. 13.

15 Et avez mis à mort le Prince de ce monde, lequel Dieu a ressuscité des morts, pour quoy nous sommes tesmoins. 2.

18 Mais Dieu a ainsi accompli les choses qu'il avoit prédites par la bouche de ses Prophètes, que Christ devoit souffrir. 4. 18. 4.

19 Amendez-vous doncques, et convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés. 3. 3. 20.

24 Lequel il faut que le ciel couvre jusqu'au temps de la restauration, tout ce que Dieu a prédit par la bouche de tous ses saints Prophètes, depuis le commencement du monde. 2. 17. 1. — 4. 17. 29.

25 Vous estes fils des Prophètes, et de l'alliance que Dieu a ordonnée à nos pères, etc. 2. 10. 23. — 4. 46. 45.

26 C'est pour vous premièrement que Dieu ayant suscité son Fils Jésus, l'a envoyé pour vous bénir, en retirant un chacun de vous de vos mauvaistiez. 3. 1. 20.

CHAP. IV.

12 Et n'y a point de salut en aucun autre : car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel qui soit donné aux hommes, par lequel il nous fale estre sauvez. 2. 46. 4. — 2. 46. 44.

28 Pour faire toutes les choses que ta main et ton conseil avoyent au paravant déterminées d'estre faites. 1. 48. 4. — 1. 48. 3.

32 Et la multitude de ceux qui croyoyent estoit un cœur et une âme. 4. 4. 3.

CHAP. V.

3 Tu n'as point menty aux hommes, mais à Dieu. 1. 43. 45.

16 Le populaire pareillement des villes qui estoyent voisines, s'assembloit en Jérusalem amenans les malades, et ceux qui estoyent tormentez des esprits immondes, lesquels tous estoyent guiris. 4. 49. 48.

29 Il faut plustost obéir à Dieu qu'aux hommes. 3. 3. 49. — 4. 20. 32.

31 C'est celuy que Dieu a eslevé par sa dextre, pour Prince et Sauveur, pour donner repentance à Israël et rémission des péchez. 3. 3. 49.

41 Luy doncques s'en allèrent de devant le conseil joyeux, de ce qu'ils avoyent en cest honneur de souffrir opprobre pour son nom. 3. 8. 7.

CHAP. VI.

1 En ces jours-là que les disciples se multiplioyent, advint un murmure des Grecs contre les Hébreux, pource que les veuves estoyent mesprisées au service ordinaire. 3. 2. 6.

2 Parquoy les douze ayans appelé la multitude des disciples, dirent, Il n'est point raisonnable, etc. 3. 2. 6. — 4. 3. 45. — 4. 44. 9.

3 Choisissez doncques, frères, sept hommes d'entre vous, de qui on ait bon

tesmoignage, pleins du saint Esprit et de sapience, etc. 4. 3. 9.

6 Lesquels après avoir prié, mirent les mains sur eux. 4. 3. 46.

7 Et la Parole de Dieu croissoit, et le nombre des disciples se multiplioit fort en Jérusalem, etc. 3. 2. 6.

40 Ne pouvant résister à la sapience et à l'Esprit, par lequel parloit Estiene. 3. 3. 22.

CHAP. VII.

5 Et ne luy donna aucun héritage en icelle, non pas seulement pour assoir le pied. 2. 40. 43.

28 Me veux-tu tuer ainsi que tuas hier l'Egyptien ? 4. 20. 40.

44 Le tabernacle du tesmoignage a esté avec nos pères au désert, comme avoit ordonné celuy qui avoit dit à Moïse, qu'il le fist selon le patron qu'il avoit veu. 2. 7. 4.

48 Le souverain n'habite point es temples faits de main. 3. 20. 30. — 4. 4. 5.

53 Vous qui avez receu la Loy par la disposition des Anges, et ne l'avez point gardée. 1. 44. 9.

55 Mais luy estant plein du saint Esprit, ayant les yeux fîchez au ciel, veit la gloire de Dieu, et Jésus estant à la dextre de Dieu. 3. 25. 3. — 4. 17. 17. — 4. 17. 29.

56 Et dit, Voyci, je voy les cieux ouverts, et le Fils de l'homme estant à la dextre de Dieu. 2. 46. 45. — 4. 17. 29.

59 Et lapidoyent Estiene invoquant et disant, Seigneur Jésus reçois mon esprit. 1. 43. 43. — 1. 45. 2. — 3. 25. 6.

CHAP. VIII.

43 Et Simon crut aussi luy-mesme, lequel après avoir esté baptisé, ne bougeoit d'auprès de Philippes, et voyant les signes, etc. 3. 2. 40.

44 Ils leur envoyèrent Pierre et Jehan. 4. 6. 7. — 4. 45. 8.

45 Lesquels estans là descendus, prièrent pour eux, afin qu'ils receussent le saint Esprit. 4. 49. 6.

46 Il n'estoit point encores descendu sur aucun d'eux, mais seulement estoyent baptisez au nom du Seigneur Jésus. 4. 45. 6. — 4. 49. 8.

- 17 Puis ils mirent les mains sur eux, et iceux receurent le saint Esprit. 4. 45. 8. — 4. 46. 34.
- 18 Simon ayant veu que par l'imposition des mains des Apostres, le saint Esprit estoit donné, il leur présenta de l'argent. 3. 2. 40.
- 22 Repen-toy doncques, de ceste tiene malice, et prie Dieu si possible la pensée de ton cœur seroit remise. 4. 4. 26.
- 27 Philippe se levant, s'en alla, et voyci un homme eunuque, qui avoit tout maniement sous Candace Royne des Ethiopiens commis sur toutes les richesses d'icelle qui estoit venu pour adorer en Jérusalem. 3. 2. 32.
- 34 Lequel eunuque dit, Et comment le pourray-je entendre, si aucun ne me guide? etc. 3. 2. 32.
- 37 Philippe dit, Si tu crois de tout ton cœur, il est loisible. 4. 44. 8. — 4. 46. 22.
- 38 Tous deux descendirent en l'eau, Philippe et l'eunuque, et le baptisa. 4. 46. 34.

CHAP. IX.

- 1 Saul enflammé encores de menaces et tueries contre les disciples du Seigneur, etc. 3. 2. 6.
- 3 Advint qu'en cheminant, il approcha de Damas, et soudainement une lumière resplendit du ciel comme un esclai à l'entour de luy. 4. 47. 17.
- 4 Et estant cheut en terre, il ouyt une voix qui luy dit, Saul, Saul, pourquoy me persécutes-tu? 3. 25. 3. — 4. 17. 29.
- 6 Lève-toy, et entre en la ville, et là il te sera dit ce qu'il te faudra faire. 4. 3. 3.
- 10 Or y avoit-il un disciple en Damas nommé Ananias, auquel le Seigneur dit en vision, Ananias, et il dit : Me voici Seigneur. 3. 2. 6.
- 13 Seigneur, j'ay ouy parler à plusieurs de cest homme, etc. 4. 43. 43.
- 14 Mesmes aussi il a yci autorité, etc., de lier tous ceux qui invoquent ton nom. Là mesme.
- 15 Il m'est un instrument d'eslite. 4. 3. 5.
- 17 Ananias donc s'en alla, et entra en la maison, et en mettant les mains sur luy, dit, Saul, frère, le Seigneur asça-

voir Jésus, qui t'est apparu par min par lequel tu venois, etc. 4. 15. — 4. 49. 40.

- 19 Ainsi Saul fut par aucuns jours les disciples qui estoient en 3. 2. 6.
- 25 Les disciples le prenant de descendoyent par la muraille, valant en une corbeille. Là me
- 26 Ne croyans point qu'il fust Là mesme.
- 36 Il y avoit aussi en Joppe une nommée Tabitha, qui signifie laquelle estoit pleine de bonnes vres, et d'aumosne qu'elle faisoit mesme.
- 38 D'autant que Lydde estoit en Joppe, les disciples oyans que luy estoit envoyèrent vers luy. Là
- 40 Mais Pierre après les avoir vu voyez hors, se mit à genoux. 4.

CHAP. X.

- 2 Homme de bonne piété, et craignant Dieu avec toute sa famille, beaucoup d'aumosnes au peuple priant Dieu assiduellement. 3. — 4. 49. 2.
- 3 Iceluy veit en vision manifestement viron neuf heures du jour, un ange de Dieu qui vint à luy. 4. 3. 3.
- 25 Advint que quand Pierre entra en la ville, Corneille le vint au-devant, et se prosterna à ses pieds, l'adora. 4. 42. 3.
- 34 Et dit, Corneille, ta prière est acceptée, et tes aumosnes sont en record devant Dieu. 3. 2. 32.
- 34 En vérité, j'apperçoy que luy n'avoit point d'esgard à l'apparence des hommes. 3. 47. 4. — 3. 23. 40.
- 42 Et nous a commandé de prescher au peuple, et tesmoigner que c'est ce que Dieu ordonne pour estimer des vifs et des morts. 2. 46. 4.
- 43 Tous les Prophètes luy rendoient moignage, que quiconques croira en luy, recevra rémission des péchés au nom du Seigneur. 3. 4. 25. — 3. 5. 2.
- 44 Comme Pierre tenoit encores propos, le saint Esprit descendit sur ceux qui oyoyent la Parole. 4.
- 48 Et commanda qu'ils fussent baptisés au nom du Seigneur. 4. 45. 45.

ope
sig
de
u'ell
e
yane
rs l
les
a gen
X
piété
sa fa
osnes
luelles
ion ma
es du j
luy. 4.
and Pie
au-dev
adora. 4.
ille, la
mosnes
3. 2. 32.
j'apper
d a l'ap
7. 4. — 3
command
esmoigner
de Dieu
des mort
Prophètes
que quic
ra rémissi
3. 4. 25.
Pierre tene
inct Esprit
oyoyent la
manda qu
du Seigneur

- pour estre Apostre, choisy à part pour annoncer l'Evangile de Dieu. 2. 14. 6. — 4. 3. 10.
- 2 Lequel il avoit au paravant promis par ses Prophètes és saintes Escritures. 2. 10. 3.
- 3 Touchant son Fils qui a esté fait de la semence de David selon la chair. 2. 13. 1. — 2. 13. 3. — 2. 14. 6.
- 4 Et a esté déclaré Fils de Dieu en puissance selon l'esprit de sanctification par la résurrection des morts : c'est asçavoir nostre Seigneur Jésus-Christ. 2. 16. 13. — 4. 19. 22.
- 5 Par lequel nous avons receu grâce et office d'Apostre, afin qu'il y ait obéissance de foy envers tous les gentils en son nom. 3. 2. 6. — 3. 2. 8. — 3. 2. 29.
- 7 Grâce vous soit, et paix de par Dieu nostre Père, et par le Seigneur Jésus-Christ. 1. 13. 13.
- 9 Dieu auquel je sers en mon esprit en l'Evangile de son Fils, m'est tesmoin que sans cesse je fay mémoire de vous. 2. 8. 27.
- 16 Je n'ay point honte de l'Evangile de Christ, veu que c'est la puissance de Dieu en salut à tous croyans : au Juif premièrement, et puis aussi au Grec. 2. 9. 4. — 2. 10. 3. — 3. 2. 29. — 4. 1. 5.
- 17 Car la justice de Dieu se révèle en ice-luy de foy en foy (comme il est escrit) Le juste vivra de sa foy. 3. 2. 29. — 3. 4. 19. — 3. 2. 32.
- 19 Pourtant que ce qui se peut cognoistre de Dieu, est manifesté en eux : car Dieu le leur a manifesté. 1. 5. 1. — 1. 5. 13.
- 21 Pource qu'ayans cognu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne luy ont rendu grâces : ains ils sont devenus vains en leurs discours, et leur cœur destitué d'intelligence a esté rempli de ténèbres. 1. 5. 12.
- 22 Lesquels cuidans estre sages, sont devenus fols. 1. 4. 1.
- 28 Car ainsi qu'ils n'ont tenu conte de recognoistre Dieu, ainsi Dieu les a livrez en un esprit desprouveu de tout jugement, pour faire choses qui ne sont nullement convenables. 1. 18. 2.

CHAP. II.

- 6 Qui rendra à un chacun selon vres. 3. 16. 3. — 3. 18. 1.
- 11 Car en Dieu il n'y a point d'apparence des personnes. 3.
- 12 Tous ceux qui auront péché périront aussi sans Loy. Et ceux qui auront péché en la Loy, seront jugés par la Loy. 2. 2. 22.
- 13 Ceux qui oyent la Loy, ne sont justes devant Dieu : mais ceux qui ont en effet la Loy, seront justifiés. 11. 15. — 3. 17. 13.
- 14 Veux que les Gentils qui n'ont point la Loy, font naturellement les œuvres de la Loy, iceux n'ayant point la Loy, etc. 2. 2. 22.
- 15 Comme ainsi soit qu'ils n'ont point l'œuvre de la Loy écrite en leurs cœurs, leur conscience rend témoignage, de leur malice entre elles accusans, etc. 3. 16. 1. — 4. 10. 3.
- 25 Si tu es transgresseur de la Loi, ta circoncision devient préjudiciable. 4. 24.

CHAP. III.

- 4 Ains Dieu soit véritable, et non menteur. 4. 15. 17.
- 9 Quoy doncques? sommes-nous excellens? nullement. Car nous sommes ici-devant convaincu, que nous ne sommes meilleurs que Juifs que Grecs, sont sous la Loi. 4. 6.
- 10 Comme il est escrit, Il n'y a point de justice non pas un seul. 2. 13. 9. — 2. 13. 3.
- 12 Il n'y a nul qui face bien, ne qui ne soit sous la Loi. 2. 13. 3.
- 15 Leurs pieds sont légers à la mort, et le sang. 2. 13. 3.
- 19 Or nous sçavons que tout le monde est sous la Loi, elle le dit à ceux qui sont sous la Loi, afin que toute bouche soit muette, et que tout le monde soit coupable devant Dieu. 2. 7. 8. — 3. 4. 6.
- 20 Parquoy nulle chair ne se justifie devant luy par les œuvres, car par la Loi est donnée la connaissance du péché. 2. 13. 6. — 2. 13. 11. 19.

21 Mais maintenant la justice de Dieu est manifestée sans Loy, ayant tesmoignage de la Loy et des Prophètes. 2. 9. 4. — 2. 40. 3. — 3. 44. 48. — 3. 44. 49.

22 Estans justifiez gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ. 2. 46. 5. — 2. 47. 5. — 3. 4. 30. — 3. 44. 4. — 3. 44. 49. — 3. 45. 6. — 3. 20. 45.

23 Que Dieu a ordonné de tout temps pour propitiatoire par la foy au sang d'iceluy, pour démonstrer sa justice pour la rémission des péchez précédens, par la patience de Dieu. 2. 47. 4. — 3. 20. 45. — 4. 45. 3.

24 Pour démonstrer, di-je, sa justice au temps présent, afin qu'il soit trouvé juste et justifiant, celuy qui est de la foy de Jésus. 3. 44. 3. — 3. 44. 42. — 3. 43. 4. — 3. 43. 2. — 3. 44. 47.

25 Où est doncques ta vantance? Elle est forclosse, par quelle loy? des œuvres? Non : mais par la Loy de foy. 3. 44. 43. — 3. 43. 2.

CHAP. IV.

1 Certes si Abraham a esté justifié par les œuvres, il a de quoy se vanter, mais non pas envers Dieu. 3. 44. 43. — 3. 44. 48.

2 Abraham a creu à Dieu, et il luy a esté réputé à justice. 3. 47. 8. — 3. 47. 40.

3 A celuy qui œuvre, le loyer ne luy est point réputé pour grâce, mais pour chose due. 3. 44. 20.

4 Mais à celuy qui n'œuvre point, ains croit en celuy qui justifie le meschant, sa foy luy est réputée à justice. 3. 44. 3. — 3. 44. 6.

5 Comme aussi David déclare la béatitude de l'homme à qui Dieu aloue justice sans œuvres, disant. 2. 47. 5. — 3. 44. 4. — 3. 44. 20. — 3. 44. 22.

6 Bien-heureux sont ceux desquels les iniquitez sont remises, etc. 3. 44. 4. — 3. 44. 44. — 3. 47. 40.

7 Comment doncques luy a-elle esté réputée? a-ce esté luy estant circoncis, ou durant le prépuce, etc. 4. 46. 43.

8 Puis il receut le signe de Circoncision pour un seau de la justice de foy, laquelle il avoit durant le prépuce. 4. 44.

5. — 4. 44. 24. — 4. 44. 23. — 4. 46. 20.

9 Et père de la Circoncision, asçavoir à ceux qui ne sont point seulement de la Circoncision, etc. 4. 46. 42.

10 Car la promesse n'est point advenue par la Loy à Abraham ou à sa semence, asçavoir d'estre héritier du monde : mais par la justice de foy. 3. 44. 44.

11 Car si ceux qui sont de la foy, sont héritiers, la foy est anéantie, et la promesse abolie. 3. 44. 44. — 3. 43. 3.

12 Veu que la Loy engendre ire : car là où il n'y a point de Loy, il n'y a point de transgression. 2. 7. 7. — 3. 44. 49.

13 Comme il est escrit, Je t'ay constitué père de plusieurs nations devant Dieu auquel il a creu, lequel donne vie aux morts, et appelle les choses qui ne sont point, comme si elles estoient. 2. 40. 44. — 3. 2. 25. — 3. 44. 5.

14 Et sçachant certainement que celuy qui luy avoit promis estoit puissant aussi de ce faire. 3. 2. 34.

15 Lequel a esté livré pour nos péchez, il est ressuscité pour nostre justification. 2. 46. 5. — 2. 46. 43. — 2. 47. 5.

CHAP. V.

1 Estans doncques justifiez par foy, nous avons paix envers Dieu par nostre Seigneur Jésus-Christ. 3. 2. 46. — 3. 43. 5.

2 Sçachans que tribulation produit patience. 3. 8. 3.

3 Or espérance ne confond point, pourtant que l'amour de Dieu est espadue en nos cœurs par le saint Esprit qui nous a esté donné. 3. 4. 2. — 3. 2. 42. — 3. 43. 5.

4 Dieu testifie sa charité envers nous, en ce que lorsque nous estions encores abandonnez à péché, Christ est mort pour nous. 2. 42. 4. — 2. 46. 4. — 3. 4. 25.

5 Beaucoup plus doncques estans maintenant justifiez en son sang, nous serons délivrez d'ire par luy. 2. 46. 5.

6 Si lors que nous estions ennemis, nous avons esté réconciliez à Dieu par la mort de son Fils, beaucoup plustost estans desjà réconciliez, nous sommes délivrez par sa vie. 2. 46. 2. — 2. 46. 4. — 2. 46. 5. — 2. 47. 3. — 2. 47. 6. — 3. 44. 24. — 3. 44. 6.

- 42 Comme par un homme le péché est entré au monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort est parvenue sur tous les hommes d'autant que tous ont péché. 2. 4. 6. — 2. 4. 8. — 2. 13. 4.
- 45 Mais le don n'est pas comme le forfait. Car si par le forfait d'un, plusieurs sont morts : beaucoup plustost la grâce de Dieu et le don par la grâce qui est d'un homme, asçavoir Jésus-Christ, a redondé sur plusieurs. 3. 5. 4.
- 46 Et n'est pas ainsi du bénéfice, comme ce qui est entré par un qui a péché : car la coulpe est d'un forfait en condamnation : mais le don est de plusieurs forfaits à justification. 2. 17. 3. — 2. 17. 4.
- 49 Comme par la désobéissance d'un homme plusieurs ont esté rendus pécheurs : aussi par l'obéissance d'un, plusieurs seront rendus justes. 2. 4. 4. — 2. 16. 5. — 2. 17. 3. — 3. 44. 4. — 3. 44. 9. — 3. 44. 12. — 3. 44. 23. — 4. 14. 24.
- 20 Or la Loy est survenue, afin que le forfait abondast : mais là où le péché a abondé, grâce y a plus abondé. 2. 5. 6. — 2. 7. 7.

CHAP. VI.

- 3 Ne sçavez-vous pas que nous tous qui avons esté baptisez en Jésus-Christ, avons esté baptisez en sa mort ? 4. 45. 5.
- 4 Nous sommes doncques ensevelis avec luy en sa mort par le Baptisme, afin que comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous aussi pareillement cheminions en nouveauté de vie. 2. 8. 34. — 2. 16. 7. — 2. 16. 43. — 3. 3. 5. — 4. 16. 16. — 4. 16. 24. — 4. 19. 8.
- 6 Sçachans que nostre vieil homme a esté crucifié avec luy, à ce que le corps de péché fust détruit, afin que ne servions plus à péché. 3. 3. 9. — 3. 3. 14.
- 42 Que péché doncques ne règne point en vostre corps mortel, pour luy obéir en ses concupiscences. 3. 3. 13.
- 44 Péché n'aura point de domination sur vous, puis que vous n'estes point sous la Loy, mais sous la grâce. 3. 49. 6. 4. 45. 12.

- 48 Estans doncques affranchis (vous estes faits serfs à justie 3. — 3. 16. 2.
- 49 Je parle à la façon des hommes cause de l'infirmité de vostre ainsi que vous avez appliqué vobres pour servir à ordure, et 10. — 3. 25. 8.
- 23 Les gages de péché, c'est mort don de Dieu, c'est vie éternelle Jésus-Christ nostre Seigneur. — 2. 8. 59. — 3. 4. 28. — 3

CHAP. VII.

- 4 Ne sçavez-vous pas frères (car à ceux qui cognoissent la Loy a domination sur l'homme temps qu'il vit ? 4. 15. 12.
- 7 Que dirons-nous doncques ? est-elle péché ? ainsi n'advieçois je n'ay point cognu que de péché, sinon par la Loy, 6. — 2. 7. 6.
- 42 La Loy doncques est sainte commandement est juste et 9. 4.
- 44 Car nous sçavons que la Loy rituelle. 2. 8. 6.
- 45 Je n'approuve point ce que je veu que je ne fay point ce que 2. 2. 27.
- 48 Je sçay qu'en moy, c'est-à-dire chair, n'habite point de bien vouloir est bien à moy : mais trouve point le moyen de pa bien. 2. 4. 9.
- 49 Je ne fay point le bien que j'ains je fay le mal que je ne veu 2. 2. 27. — 3. 3. 14.
- 20 Si je fay ce que je ne vueil n'est plus moy qui le fay, mais le péché qui habite en moy. 2. 2.
- 23 Mais je voy une autre Loy en mes membres bataillant contre mon entendement, et me rendant à la Loy de péché qui est en mes membres. 3. 3. 14.
- 24 Las ! moy misérable, qui me rend du corps de ceste mort ? 3. 9. 14. 14. — 4. 15. 12.

CHAP. VIII.

- 4 Ainsi doncques, il n'y a mortelle nulle condamnation à ceux

- en Jésus-Christ, etc. 3. 4. 28. — 4. 15. 42.
- 3 Car (ce qui estoit impossible à la Loy, d'autant qu'elle estoit faible en la chair) Dieu ayant envoyé son propre Fils en forme de chair de péché, et par le péché a condamné le péché en la chair. 2. 7. 5. — 2. 42. 4. — 2. 43. 4. — 2. 13. 4. — 2. 46. 6. — 3. 2. 32. — 3. 4. 27. — 3. 44. 23.
- 6 Or l'affection de la chair est mort : mais l'affection de l'esprit est vie et paix. 2. 3. 4.
- 7 Pource que l'affection de la chair est inimitié contre Dieu : car elle n'est point sujette à la Loy de Dieu, et de vray elle ne peut. 2. 4. 9. — 3. 3. 8. — 3. 20. 24.
- 9 Or vous n'estes point en la chair, mais en l'esprit, voire si l'Esprit de Dieu habite en vous : mais si aucun n'a point l'Esprit de Christ, il n'est point à luy. 1. 13. 48. — 3. 4. 2. — 3. 2. 39. — 4. 17. 42.
- 10 Si Christ est en vous, le corps est mort à cause du péché : mais l'Esprit est vie à cause de justice. 2. 4. 6. — 2. 4. 3. — 3. 2. 24. — 3. 25. 3. — 4. 17. 42.
- 11 Si l'Esprit doncques, de celui qui a ressuscité Jésus des morts, habite en vous : celui qui a ressuscité Christ des morts, vivifiera aussi vos corps mortels à cause de son Esprit habitant en vous. 4. 13. 48. — 3. 4. 2. — 3. 2. 39. — 3. 25. 3. — 3. 25. 8. — 4. 17. 42.
- 14 Tous ceux qui sont menez de l'Esprit de Dieu, sont enfans de Dieu. 3. 2. 39.
- 15 Vous n'avez point receu un Esprit de servitude pour estre derechef en crainte, ains vous avez receu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions Abba père. 2. 44. 9. — 2. 44. 5. — 3. 4. 3. — 3. 2. 44. — 3. 43. 5. — 3. 20. 4. — 3. 24. 4. — 4. 49. 22.
- 16 Ce mesme Esprit rend tesmoignage avec nostre Esprit, que nous sommes enfans de Dieu. 3. 2. 39.
- 17 Et si nous sommes enfans, nous sommes doncques héritiers, héritiers, dis-je, de Dieu, et cohéritiers de Christ, etc. 2. 42. 2.
- 19 Le grand désir des créatures, est en ce qu'elles attendent que les enfans de Dieu soyent révélés. 3. 9. 5. — 3. 25. 2.
- 20 Les créatures sont sujettes à vanité, non point de leur vouloir, etc. 2. 4. 5.
- 24 Nous sçavons que toutes créatures souspirent et travaillent ensemble, jusques à maintenant. 2. 4. 5. — 3. 25. 41.
- 23 Et non point seulement elles : mais nous aussi qui avons les prémices de l'Esprit : nous-mesmes di-je, souspirons en nous-mesmes, en attendant l'adoption : asçavoir la délivrance de nostre corps. 3. 48. 3.
- 24 Nous sommes sauvez en espérance ; or l'espérance qu'on voit, n'est point espérance. 2. 9. 3.
- 25 Si nous espérons ce que nous ne voyons point, nous l'attendons par patience. 3. 2. 44. — 3. 2. 42. — 3. 25. 4.
- 26 Pareillement aussi l'Esprit soulage nos foiblesses. Car nous ne sçavons point ce que nous devons prier, comme il appartient, mais l'Esprit mesmes fait requeste pour nous, par souspirs qui ne se peuvent exprimer. 3. 20. 5.
- 27 Celui qui sonde les cœurs, cognoist quelle est l'affection de l'Esprit, car il fait requeste pour les saints selon Dieu. 3. 20. 5. — 3. 20. 34. — 3. 24. 4.
- 29 Ceux qu'il a paravant cognus, il les a aussi prédestinez à estre faits conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier nay entre plusieurs frères. 2. 43. 2. — 3. 4. 4. — 3. 4. 3. — 3. 8. 4. — 3. 45. 8. — 3. 48. 7. — 3. 22. 10. — 3. 24. 4.
- 30 Et ceux qu'il a prédestinez, il les a aussi appelez, et ceux qu'il a appelez, il les a aussi justifiez, et ceux qu'il a justifiez, il les a aussi glorifiez. 2. 5. 2. — 3. 44. 24. — 3. 48. 4. — 3. 48. 4. — 3. 24. 6.
- 32 Luy qui n'a point espargné son propre Fils, mais l'a baillé pour nous, comment ne nous donnera-il toutes choses avec luy ? 2. 44. 7. — 2. 47. 6. — 3. 24. 5.
- 33 Qui intentera accusation contre les esleus de Dieu ? Dieu est celui qui jus-

- tife. 3. 11. 3. — 3. 11. 6. — 3. 11. 11.
- 34 Qui sera celui qui condamnera? Christ est celui qui est mort, et (qui plus est) lequel aussi est à la dextre de Dieu, et qui fait aussi requeste pour nous. 2. 16. 13. — 2. 16. 16. — 2. 16. 18. — 3. 20. 20.
- 35 Qui nous séparera de l'amour de Christ? sera-ce oppression, ou angoisse, ou persécution, ou faim, ou nudité, ou péril, ou glaive? 3. 13. 5.
- 36 Nous sommes livrés à mort, pour l'amour de toy tous les jours: et sommes estimez comme brebis de la boucherie. 3. 9. 6. — 3. 25. 3.
- 38 Car je suis assuré que ne mort ne vie, ny Anges, ne primautez, ne puissances, ne choses présentes, ne choses à venir. 3. 2. 16. — 3. 2. 40. — 3. 15. 8. — 3. 24. 6.
- 39 Ne hauteuse, ne profondeur, n'aucune autre créature, ne nous séparera de l'amour de Dieu, qu'il nous a portée en Jésus-Christ nostre Seigneur. 3. 2. 16. — 3. 2. 28. — 3. 2. 40. — 3. 15. 8.

CHAP. IX.

- 3 Car je désireroye moy-mesme estre séparé de Christ pour mes frères qui sont mes parens selon la chair. 3. 20. 35.
- 5 Desquels sont les Pères, et desquels selon la chair Christ est descendu, qui est de Dieu sur toutes choses béni éternellement. Amen. 1. 13. 11. — 2. 13. 3. — 2. 13. 4. — 2. 14. 6.
- 6 Tous ceux qui sont d'Israël, ne sont pas pourtant Israélites. 3. 22. 4. — 4. 2. 3.
- 7 Et pour estre semence d'Abraham, ils ne sont point pourtant tous enfans: mais en Isaac te sera appelée semence. 3. 21. 7. — 4. 16. 14.
- 8 C'est-à-dire, ceux qui sont enfans de la chair ne sont point pourtant enfans de Dieu, mais ceux qui sont enfans de la promesse, sont réputés pour semence. 3. 21. 7. — 4. 16. 14.
- 11 Devant que les enfans fussent nés, et qu'ils eussent fait ne bien ne mal, afin que l'arrest de Dieu demeurast selon l'élection. 3. 22. 4.
- 12 Non point par les œuvres: mais par celui qui appelle, il luy fut plus grand servira au moins. 2. 25.
- 13 Ainsi qu'il est escrit, J'ay aimé et ay hay Esaü. 3. 21. 7. — 3.
- 14 Que dirons-nous doncques? iniquité en Dieu? Ainsi n'advient. 22. 8.
- 15 J'auray merci de celui à qui j'auray fait faire merci, et feray miséricorde à celui à qui je voudray faire miséricorde. 3. 22. 6.
- 16 Ce n'est point doncques ne voulant ne du courant: mais de luy qui fait miséricorde. 2. 5. 4. — 2. 10. 1. — 3. 24. 1.
- 17 Je t'ay suscité à ceste proposition pour démonstrer en toy ma puissance, et afin que mon nom soit annoncé par toute la terre. 3. 24. 14.
- 18 Il a doncques merci de celui qui veut, et endure celui qu'il veut. 18. 2. — 3. 22. 11.
- 20 Mais plustost, ô homme, qu'as-tu de répliques contre Dieu? 3. 23. 4. — 3. 24. 16.
- 21 Le potier de terre, n'a-t-il point puissance de faire d'une même terre, un vaisseau à honneur, et un autre à déshonneur? 3. 17. 1. — 3. 23. 4.
- 22 Et qu'est-ce, si Dieu en voulant trer son ire, et bailler à cognoissance sa puissance, a endure en grande patience les vaisseaux d'ire appareillez à destruction? 1. 14. 18. — 3. 23. 4.
- 23 Lesquels aussi il a appelés, à nous: non point seulement d'entre les Juifs, mais aussi d'entre les Gentils. 24. 16.
- 32 Ils ont heurté contre la pierre du choppement. 1. 13. 23.
- 33 Voyci je mets en Sion la pierre du choppement, et la pierre de triumphe. Quiconques croit en luy ne sera point confus. 1. 13. 11. — 1. 13. 23.

CHAP. X.

- 3 Car ne cognoissans point la justice de Dieu, et voulans establir leur justice, ils ne se sont point soumis à la justice de Dieu. 3. 11. 13.

1 Christ est la fin de la Loy, en justice à tout croyant. 4. 6. 2. — 2. 6. 4. — 2. 7. 2. — 3. 2. 6. — 4. 8. 43.

5 L'homme qui fera ces choses vivra par icelles. 3. 44. 44. — 3. 44. 47. — 3. 47. 3.

6 Mais la justice de la foy dit ainsi, Ne di point en ton cœur, Qui montera au ciel? Cela est ramener Christ d'en haut? 4. 47. 2.

7 Ou qui descendra en l'abysme? Cela est ramener Christ des morts. Là mesme.

8 C'est la parole de foy, laquelle nous preschons. 2. 5. 42. — 3. 2. 29. — 3. 2. 30. — 4. 44. 4.

9 Si tu confesses le Seigneur Jésus de la bouche, et que tu croyes en ton cœur, que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé. 3. 44. 44. — 3. 44. 47.

10 On croit de cœur, pour estre justifié : et on confesse de bouche, pour avoir salut. 3. 2. 2. — 3. 2. 8.

11 Quiconques croit en luy, ne sera point confus. 4. 43. 43.

12 Comment doncques invoqueront-ils celui auquel ils n'ont point creu? Et comment croiront-ils en celui qu'ils n'ont point ouy? etc. 3. 20. 4. — 3. 20. 44.

13 La foy est par ouyr, et l'ouyr par la Parole de Dieu. 3. 20. 27. — 4. 4. 5. — 4. 8. 9. — 4. 46. 34.

CHAP. XI.

1 Dieu n'a point débouté son peuple, lequel au paravant il a cognu, etc. 3. 22. 6.

2 Mais que luy fut-il respondu de Dieu? Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont point ployé le genouil devant Baal. 4. 4. 2.

3 Ainsi doncques au temps présent, il y a du résidu selon l'élection de grâce. 3. 24. 4.

4 Et si c'est par grâce, ce n'est point par les œuvres : autrement grâce n'est plus grâce, etc. 3. 44. 5.

5 Si les prémices sont saintes, aussi est la masse : et si la racine est sainte, aussi sont les branches. 4. 46. 45.

6 Que si aucunes des branches ont esté

rompues, et toy qui estois olivier sauvage y as esté enté, et fait participant de la racine et de la graisse de l'olivier. 3. 4. 4.

20 C'est bien dit, elles ont esté rompues par incrédulité, et tu es debout par foy : ne t'eslève point par orgueil : mais crain. 3. 2. 22. — 3. 24. 6.

26 Et ainsi tout Israël sera sauvé, comme il est escrit, Celui qui fait délivrance viendra de Sion, et destournera de Jacob les infidélitez. 3. 3. 24.

29 Les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance. 4. 46. 44.

32 Dieu a enclos tous en rébellion, afin qu'il fist miséricorde à tous. 2. 7. 8. — 3. 23. 44. — 3. 24. 46.

33 O profondes richesses de la sapience, et cognoissance de Dieu, que ses jugemens sont incompréhensibles et ses voyes impossibles à trouver! 4. 47. 2. — 3. 23. 5.

34 Qui est-ce qui a cognu la pensée du Seigneur, ou qui a esté son conseiller? 3. 2. 34. — 4. 48. 49. — 4. 49. 2.

35 Qui est-ce qui luy a donné le premier, et il luy sera rendu? 3. 44. 5. — 3. 22. 3. — 3. 23. 44.

36 Car de luy, et par luy, et pour luy sont toutes choses. 2. 8. 43.

CHAP. XII.

1 Je vous prie doncques frères, par les miséricordes de Dieu, que vous offriez vos corps en sacrifice vivant, saint, plaisant à Dieu qui est vostre raisonnable service. 2. 5. 4. — 3. 7. 4. 3. 46. 3. — 4. 48. 46.

2 Et ne vous conformez point à ce monde : mais soyez transformez, par le renouvellement de vostre sens pour esprouver quelle est la bonne volonté de Dieu, plaisante et parfaite. 2. 4. 9. — 3. 3. 8.

3 Comme Dieu a départy à un chacun la mesure de foy. 4. 43. 3. — 4. 46. 4.

4 Comme nous avons plusieurs membres en un corps, et tous les membres n'ont une mesme opération, etc. 3. 46. 2.

6 Ou prophétie, prophétisons selon la proportion de foy. 4. 46. 4. — 4. 47. 32.

7 Ou ministères, soyons en l'adminis-

tration, ou celui qui enseigne qu'il donne enseignement. 4. 3. 8.

- 8 Et 'qui exhorte, exhorte : celui qui distribue le foy en simplicité : qui préside le foy songneusement : qui fait miséricorde le foy joyeusement. 4. 3. 8. — 4. 3. 9. — 4. 11. 4. — 4. 20. 4.

- 40 Enclins par charité fraternelle à aimer l'un l'autre, prévenans l'un l'autre par honneur. 3. 7. 4.

- 44 Bénissez ceux qui vous persécutent, bénissez-les, di-je, et ne les maudissez point. 4. 20. 20.

- 49 Ne vous vengez point vous-mesmes, mes bien-aimez : mais donnez lieu à l'ire : car il est escrit, A moy est la vengeance : je le rendray dit le Seigneur. 4. 20. 19.

- 24 Ne sois point surmonté du mal : mais surmonte le mal par le bien. 4. 20. 20.

CHAP. XIII.

- 4 Toute personne soit sujette aux puissances supérieures : car il n'y a point de puissance, sinon de par Dieu : et les puissances qui sont, sont ordonnées de Dieu. 3. 19. 15. — 4. 10. 3. — 4. 10. 5. — 4. 20. 4. — 4. 20. 7. — 4. 20. 23.

- 4 Car le Prince est serviteur de Dieu pour ton bien : mais s'il tu fais mal, crain : car il ne porte point le glaive sans cause : car il est serviteur de Dieu pour faire justice en ire, de celui qui fait mal. 4. 20. 4. — 4. 20. 10. — 4. 20. 17. — 4. 20. 19.

- 8 Et pourtant il faut estre sujets, non point seulement pour l'ire, mais aussi pour la conscience. 3. 19. 15. — 4. 10. 3. — 4. 20. 22.

- 6 Pour ceste cause aussi vous payez les tributs : car ils sont ministres de Dieu, s'employans à cela. 4. 20. 13.

- 8 Ne devez rien à personne, sinon que vous aimiez l'un l'autre, car qui aime autrui il a accompli la Loy. 2. 8. 53.

- 9 Car ceci, Tu ne feras point adultère, Tu ne tueras point, Tu ne desroberas point, Tu ne diras point faux tesmoignage, Tu ne convoiteras point, et s'il y a quelque autre commandement, il est sommairement compris en ceste parole, asçavoir, Tu aimeras ton pro-

chain comme toy-mesme. 2.

- 14 Mais soyez vestus du Seigneur Christ, et n'ayez point soin de vous pour accomplir ses convoitises. 3. 10. 2.

CHAP. XIV.

- 4 Recevez à vous celui qui est de foy, et non point pour débats disputes. 3. 19. 11.

- 5 L'un estime un jour plus que l'autre estime chacun jour ment, un chacun soit certainement solus en sa pensée. 2. 8. 33.

- 40 Certes nous comparoistront devant le siège judiciaire de Christ. 23. — 3. 5. 8.

- 44 Car il est escrit, Je vi, dit le Seigneur tout genouil se ploiera devant et toute langue donnera lou Dieu. 4. 13. 11. — 4. 13. 23. — 3.

- 43 Ne condamnons plus doncqu'un l'autre, mais usez plustost de charité en cela, de ne mettre aucunement ou trébuschement à un frère. 3. 19. 11.

- 44 Je sçay et tien pour certain, Seigneur Jésus, que rien n'est quant à soy, sinon à celui qui quelque chose estre souillée. 3.

- 17 Le Royaume de Dieu n'est viande ne bruvage : mais justice et joye par le saint Esprit. 2.

- 22 As-tu foy? aye-la en toy-mesme devant Dieu. Bien-heureux est celui qui ne se condamne point soy-mesme ce qu'il approuve. 3. 19. 8.

- 23 Mais celui qui en fait scrupule, condamné s'il en mange : car manger point par foy ; or tout n'est point de foy est péché. 3. — 3. 15. 6. — 3. 19. 8. — 4. 4. 4. 13. 17. — 4. 13. 20. — 4. 15.

CHAP. XV.

- 4 Nous qui sommes forts, devons porter les infirmités des foibles non point complaire à nous-mesmes. 3. 19. 11.

- 5 Or le Dieu de patience, et de charité vous doit sentir une chose entre vous selon Jésus. 4. 2. 5.

- 6 Afin que d'un courage et d'une

vous glorifiez Dieu, qui est le Père de nostre Seigneur Jésus-Christ. 3. 20. 34.

8 Or je di que Jésus-Christ a esté Ministre de la Circoncision, pour la vérité de Dieu, afin de confermer les promesses faites aux Pères. 3. 2. 32. — 4. 16. 45.

42 Il y aura une racine de Jessé, et un qui s'eslèvera pour gouverner les Gentils; les Gentils auront espérance en luy. 4. 13. 43.

49 Tellement que depuis Jérusalem et à l'environ jusqu'en l'Illirie j'ay fait abonder l'Evangile de Christ. 4. 3. 4.

20 M'efforçant ainsi d'annoncer l'Evangile, non point où il avoit esté fait mention de Christ. Là mesme.

25 Or maintenant je m'en vay en Jérusalem pour subvenir aux Saints. 4. 6. 14.

30 Aussi frères, je vous prie par nostre Seigneur Jésus-Christ et par la charité de l'Esprit que vous combatiez avec moy par les prières que ferez à Dieu pour moy. 3. 20. 20.

CHAP. XVI.

3 Saluez Prisque et Aquille mes coadjuteurs en Jésus-Christ. 4. 6. 14.

7 Saluez Andronique et Junie mes cousins, et qui ont esté prisonniers avec moy, lesquels sont notables entre les Apostres, et qui mesmes ont esté devant moy en Christ. 4. 3. 5.

24 Et le Dieu de paix brisera de brief Satan dessous vos pieds. 4. 14. 18. — 3. 15. 5.

25 Suyvant la révélation du secret qui a esté tenu si long temps. 2. 9. 4.

26 Manifesté maintenant et notifié en toutes autres nations par les Escritures des Prophètes, etc. 2. 9. 4.

1 CORINTHIENS.

CHAP. I.

1 Paul appelé pour estre Apostre de Jésus-Christ, par la volonté de Dieu, etc. Sosibènes nostre frère. 4. 3. 10.

3 Grâce vous soit, et paix de par Dieu nostre Père, et de par le Seigneur Jésus-Christ. 4. 13. 43.

9 Dieu est fidèle, par lequel vous avez

esté appelez à la communion de son Fils Jésus-Christ nostre Seigneur. 3. 5. 5.

44 Il m'a esté signifié de vous par ceux qui sont de chez Chloé, qu'il y a des noises entre vous. 4. 4. 14.

42 Or ce que je di, c'est qu'un chacun de vous dit, Je suis de Paul, et moy d'Apollos, et moy de Céphas, et moy de Christ. 4. 13. 14.

43 Christ est-il divisé? Paul a-il esté crucifié pour vous? ou, avez-vous esté baptisez au nom de Paul? 3. 5. 2. — 4. 15. 13.

20 Où est le sage? où est le scribe? où est le disputateur de ce siècle? Dieu n'a-il pas affoly la sapience de ce monde? 2. 2. 20.

24 Puis qu'en la sapience de Dieu le monde n'a point cognu Dieu par sapience, il a pleu à Dieu par la folie de la prédication sauver les croyans. 2. 6. 4.

23 Nous preschons Christ crucifié, qui est scandale aux Juifs, et folie aux Grecs. 3. 24. 14.

26 Vous voyez vostre vocation que vous n'estes point beaucoup de sages, selon la chair, ne beaucoup de forts, ne beaucoup de nobles. 3. 23. 10.

30 Or c'est de luy que vous estes en Jésus-Christ, lequel nous a esté fait de par Dieu sapience et justice, et sanctification, et rédemption. 2. 15. 2. — 2. 16. 19. — 3. 3. 19. — 3. 4. 30. — 3. 14. 6. — 3. 14. 12. — 3. 14. 17. — 3. 15. 5. — 3. 16. 1.

CHAP. II.

2 Je n'ay rien délibéré de sçavoir entre vous, sinon Jésus-Christ, et iceluy crucifié. 4. 43. 13. — 2. 12. 4. — 2. 12. 5. — 2. 15. 2. — 3. 2. 1.

4 Et ma parolè et prédicaion n'a point esté en paroles attrayantes de sapience humaine : mais en évidence d'Esprit et de puissance. 4. 8. 4. — 4. 1. 6. — 4. 14. 14.

5 Afin que vostre foy ne soit point en sapience des hommes, mais en puissance de Dieu. 3. 2. 35.

8 Laquelle nul des princes de ce monde n'a cognue : car s'ils l'eussent co-

- gnue, jamais n'eussent crucifié le Seigneur de gloire. 1. 5. 12. — 2. 14. 2. — 4. 17. 30.
- 40 Mais Dieu nous les a révélées par son Esprit, car l'Esprit sonde toutes choses, voire mesmes les choses profondes de Dieu. 1. 13. 14. — 3. 2. 34.
- 41 Car qui est-ce des hommes qui sçache les choses de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en luy? Pareillement aussi nul n'a cognu les choses de Dieu, etc. 3. 2. 34.
- 42 Or avons-nous receu non point l'Esprit de ce monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous cognoissions les choses qui nous sont données de Dieu, etc. 3. 2. 39. — 4. 8. 11.
- 43 Approprians les choses spirituelles aux spirituels. 4. 16. 31.
- 44 Or l'homme naturel ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu : car elles luy sont folie, et ne les peut entendre, d'autant qu'elles se discernent spirituellement. 2. 2. 20. — 3. 2. 34.
- 46 Qui a cognu l'intention du Seigneur, qui le puisse instruire? mais nous avons l'intention de Christ. 1. 13. 14. — 3. 13. 4.
- vous estes le labourage de Dieu, fice de Dieu. 2. 5. 17. — 4. 1. 1.
- 41 Nul ne peut mettre autre force que celui qui est mis, lequel sus-Christ. 3. 15. 5. — 4. 6. 6.
- 42 Si aucun bastit sur ce fondement argent, pierre précieuse, bois, chaume, 3. 5. 9.
- 43 L'œuvre d'un chacun sera nantie : car le jour la déclarera, et qu'elle sera manifestée par le feu. Là mesme.
- 44 Si l'œuvre d'aucun qui a édifié sus, demeure, il en recevra la mesme.
- 45 Si l'œuvre d'aucun brusle, perte, mais il sera sauvé : tout ainsi comme parmi le feu. Là mesme.
- 46 Ne sçavez-vous pas que vous estes temple de Dieu, et que l'Esprit habite en vous? 1. 13. 15. — 3. 16. 2. — 3. 25. 7. — 4. 3. 16.
- 49 La sagesse de ce monde est faite devant Dieu : car il est escrit, qu'il prend les sages en leur ruse. 1. 2. 20.
- 21 Parquoy que nul ne se glorifie d'hommes : Car toutes choses nous. 4. 19. 1.

CHAP. III.

- 2 Je vous ay donné du lait à boire, et non point de la viande : car vous ne la pouviez encores porter, mesmes maintenant ne le, etc. 3. 19. 13.
- 3 Comme ainsi soit, qu'il y ait entre vous envie, et noises, et partialitez, n'estes-vous pas charnels, et ne cheminez-vous pas selon l'homme? 2. 5. 4. — 4. 1. 14.
- 4 Car quand l'un dit : Je suis de Paul : et l'autre, Je suis d'Apollos : n'estes-vous pas charnels? 4. 4. 2. — 4. 13. 14.
- 6 J'ay planté, Apollos a arrosé : mais Dieu a donné le croistre. 4. 14. 11.
- 7 Celui qui plante n'est rien, ne celui qui arrose : mais Dieu qui donne le croistre. 2. 5. 4. — 3. 23. 14. — 4. 1. 6.
- 8 Chacun recevra son propre salaire selon son labeur. 3. 16. 3. — 3. 18. 1.
- 9 Nous sommes ouvriers avec Dieu,

CHAP. IV.

- 1 Que l'homme estime de nous de ministres de Christ, et de distributeurs des secrets, etc. 4. 3. 6. — 9. — 4. 8. 1.
- 4 Je ne me sens en rien coupable par cela je ne suis pas justifié : celui qui me juge c'est le Seigneur. 3. 12. 2. — 3. 17. 14.
- 5 Ne jugez rien devant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, lequel claraira les choses cachées des ténèbres, et manifestera les conseils. 3. 12. 4.
- 7 Qui est-ce qui te met en réputation, et qu'est-ce que tu as que tu n'aies receu, et si tu l'as receu pourquoy glorifies-tu comme si tu n'as point receu? 2. 5. 2. — 3. 7. 4. — 24. 12.
- 15 C'est moy qui vous ay engendrés par Jésus-Christ par l'Evangile. 4. 15.

CHAP. V.

- 1 On oit totalement dire qu'il y a entre vous paillardise, et telle paillardise qu'entre les Gentils n'est fait mention de semblable, etc. 4. 4. 44.
- 2 Et vous estes enflez, et n'avez point plustost gëmi, afin que celuy qui a fait cest acte fust osté d'entre vous. 4. 1. 15.
- 4 Vous et mon esprit estans assemblez au nom de nostre Seigneur Jésus-Christ, avec la puissance de nostre Seigneur Jésus-Christ. 4. 44. 5. — 4. 42. 4.
- 5 De livrer di-je, un tel homme à Satan, à la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé au jour du Seigneur Jésus. 4. 42. 5. — 4. 42. 6.
- 6 Ne sçavez-vous pas bien qu'un peu de levain fait lever toute la paste. 4. 42. 5.
- 7 Car nostre Pasque, asçavoir Christ, a esté sacrifié pour nous. 4. 42. 43. — 4. 48. 3.
- 11 Si quelqu'un qui se nomme frère, est paillard, ou avaricieux, ou idolâtre, ou mesdisant, ou yvrongne, ou ravisseur, vous ne mangiez pas mesmes avec celuy qui est tel. 4. 4. 45. — 4. 42. 5.
- 12 Qu'ay-je à faire de juger aussi ceux qui sont de dehors? Ne jugez-vous pas de ceux qui sont de dedans? 4. 11. 5.

CHAP. VI.

- 6 Mais un frère a procès contre son frère, et ce devant les infidèles. 4. 20. 21.
- 7 Desjà certes il y a totalement de la haine en vous de ce que vous avez procès entre vous. 4. 4. 44.
- 1 Ne sçavez-vous pas que les injustes n'hériteront point le royaume de Dieu? 3. 4. 24. — 3. 24. 40.
- 10 Ne vous abusez point, ne les paillards, ne les idolâtres, ne les adultres, ne les efféminez, ne les bougres, ne les larrons, ne les avaricieux, ne les yvrongnes, ne les mesdisans, ne les ravisseurs, n'hériteront point le royaume de Dieu. 3. 4. 24.
- 11 Vous estes justifiez au nom du Seigneur Jésus, et par l'Esprit de nostre Dieu. 4. 43. 44. — 3. 4. 4. — 3. 6. 3. — 3. 44. 6. — 3. 24. 40.
- 41 Les viandes sont pour le ventre, et

le ventre pour les viandes : mais Dieu détruira iceluy et icelles. 3. 25. 8. — 4. 43. 9. — 4. 49. 7.

- 45 Ne sçavez-vous pas que vos corps sont membres de Christ? 3. 6. 3. — 3. 25. 8. — 4. 47. 9.
- 49 Ne sçavez-vous pas que vostre corps est temple du saint Esprit qui est en vous, lequel vous avez de Dieu, et n'estes point à vous-mesmes? 4. 43. 45. — 3. 6. 3. — 3. 25. 8. — 3. 25. 7. — 4. 3. 4.
- 20 Car vous estes achetez de prix : glorifiez donc Dieu en vostre corps, et en vostre esprit, lesquels sont à Dieu. 2. 47. 5. — 3. 25. 7.

CHAP. VII.

- 2 Toutesfois pour éviter paillardise chacun ait sa femme, et chacune ait son mari. 3. 8. 43.
- 3 Le mari rende la bënëvolence deue à la femme, semblablement aussi la femme au mari. 4. 42. 46.
- 5 Ne fraudez point l'un l'autre, si ce n'est par consentement mutuel pour un temps, afin que vous vaquiez à jusne et oraison, etc. Là mesme.
- 7 Je voudroye que tous hommes fussent comme moy : mais un chacun a son propre don de Dieu, l'un en une manière, et l'autre en une autre. 2. 8. 42.
- 9 Mais s'ils ne se contiennent qu'ils se marient, car il vaut mieux se marier que brusler. 2. 8. 43. — 4. 43. 47.
- 14 Le mari infidèle est sanctifié par la femme, et la femme infidèle, est sanctifiée par le mari : autrement vos enfans seront souillezz : or maintenant ils sont saints. 4. 46. 6. — 4. 46. 45. — 4. 46. 34.
- 19 La circoncision n'est rien, et prépuce n'est rien : mais l'observation des commandemens de Dieu. 4. 44. 24.
- 24 Es-tu appelé serf? ne t'en chaille : mais si tu peux aussi estre mis en liberté, use-en plustost. 4. 20. 4.
- 23 Vous estes achetez par prix, ne soyez point serfs des hommes. 4. 20. 32.
- 34 Ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant point : car la figure de ce monde passe. 3. 40. 4. — 3. 40. 4. — 4. 49. 7.
- 34 La femme qui n'est point mariée, et

la vierge a soin des choses qui sont du Seigneur, à ce qu'elle soit sainte de corps et d'esprit, etc. 2. 8. 43.

35 Or di-je ceci pour vostre commodité, non point pour vous enlacer, etc. 4. 10. 2.

CHAP. VIII.

1 Touchant les choses qui sont sacrifiées aux idoles, nous sçavons que tous avons cognoissance. 4. 10. 22.

5 Jà soit qu'il y en ait qui soyent appelez dieux, soit en terre, etc. 4. 13. 11.

6 Toutesfois nous n'avons qu'un Dieu, qui est le Père, duquel sont toutes choses, et nous en luy : et un Seigneur Jésus-Christ par lequel sont toutes choses, et nous par luy. 4. 13. 11. — 2. 3. 6. — 2. 14. 3. — 2. 15. 5.

9 Mais prenez garde que ceste puissance que vous avez ne soit en quelque sorte en scandale aux infirmes. 3. 19. 11. — 4. 10. 22.

CHAP. IX.

1 Ne suis-je point Apostre? ne suis-je point en liberté? n'ay-je point veu nostre Seigneur Jésus-Christ? N'estes-vous pas mon œuvre en nostre Seigneur? 3. 14. 15. — 4. 1. 14. — 4. 17. 29.

2 Vous estes le seau de mon Apostolat en nostre Seigneur. 4. 1. 6.

5 N'avons-nous pas puissance de mener par tout une femme sœur, ainsi que les autres Apostres, et les frères du Seigneur, et que Céphas? 4. 12. 25.

12 Mais nous n'avons point usé de ceste puissance : ains endurons tout, afin que ne donnions aucun empeschement à l'Evangile de Christ. 3. 14. 15.

16 Mal-heur est sur moy si je n'évangélise. 4. 3. 6.

19 Combien que je soye en liberté à l'endroit de tous, je me suis asservy à tous, afin de gagner plus de gens. 3. 19. 12.

20 Et me suis fait aux Juifs, comme Juif, afin de gagner les Juifs, etc. 3. 19. 12. — 4. 19. 26.

22 Je me suis fait comme foible aux foibles afin de gagner les foibles; je me suis fait toutes choses à tous, afin que totalement j'en sauve quelques-uns. 3. 19. 12.

CHAP. X.

1 Or frères, je vueil bien que vous sachiez que nos Pères ont tous esté en la nuée, et ont tous passé mer, etc. 2. 10. 5.

2 Et ont tous esté baptisez en la nuée, et en la mer. 4. 15. 1.

3 Et tous ont mangé d'une mesme spirituelle. 4. 14. 23. — 4. 18.

4 Et ont tous beu d'un mesme spirituel : car ils beuvoient de spirituelle qui les suyvoit, et estoit Christ. 4. 13. 10. — 2. 4. 14. 26. — 4. 17. 15. — 4. 17. 22.

5 Mais Dieu n'a point prins plusieurs d'eux : car ils ont été cablez au désert. 4. 14. 24.

11 Or toutes ces choses leur advenues en exemples : et sont escriptes pour nous admonester ausquels les temps sont parvenus. 2. 10. 2. 22.

12 Parquoy celuy qui s'estime debout, regarde qu'il ne tombe. — 3. 24. 6.

13 Tentation ne vous a point surpris, car elle n'est que humaine. 3. 20. 46.

16 La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang de Christ? et la coupe que nous rompons, n'est-elle pas la communion du corps de Christ? 4. 17. 15. — 4. 17. 22. — 4. 18. 8.

17 Nous qui sommes plusieurs, un pain et un corps, d'autant que nous sommes tous participans d'un pain. 4. 17. 14.

23 Tout m'est loisible, mais tout n'est pas expédient : tout m'est permis, mais toutes choses n'édifient pas. 19. 12.

25 Mangez de tout ce qui se vend au boucher sans en enquérir la conscience. 3. 19. 11.

28 Mais si quelqu'un dit, Cela est sacrifié aux idoles, n'en mangez point de cause de celui-là qui vous en défend, et à cause de la conscience. 4. 10. 4.

29 Mais je di de la conscience, non la vôtre, mais celle de l'autre.

long que vous mangiez, soit
us beuviez, ou que vous faciez
autre chose, faites tout à la
le Dieu. 3. 20. 44.

tels que ne bailliez aucun scan-
aux Juifs, ny aux Grecs, ny
se de Dieu. 3. 49. 44.

CHAP. XI.

omme faisant oraison, ou pro-
it, en ayant quelque chose sur
deshonore son chef. 4. 49. 26.

omme faisant oraison, ou pro-
it, sans avoir la teste couverte,
re son chef. 4. 40. 29.

l'homme, il ne doit point cou-
teste, veu qu'il est l'image et
e de Dieu, mais la femme est
de l'homme. 4. 45. 4.

il y a quelqu'un qui semble es-
lentieux, nous n'avons point
ustumes, ny aussi les Eglises
. 4. 40. 34.

donc vous vous assemblez en-
cela n'est point manger la
Seigneur. 4. 48. 42.

vous point de maisons pour
et pour boire? mesprisez-vous
de Dieu? 4. 40. 29.

ce du Seigneur ce qu'aussi je
baillé. 4. 47. 35. — 4. 47. 50.
et rendu grâces, le rompit, et
mangez, mangez : ceci est mon
ni est rompu pour vous, faites
mémoire de moy. 4. 47. 4. —
0.

blement aussi il print la coupe
r'il eut soupé, disant : Ceste
est la nouvelle alliance en mon
aites ceci toutes les fois que
boirez en mémoire de moy.
0.

les fois que vous mangerez
et boirez ceste coupe, vous
rez la mort du Seigneur jus-
qu'il viene. 4. 46. 30. — 4.
— 4. 47. 37.

chacun donc s'esprouve soy-
et ainsi mange de ce pain, et
le ceste coupe. 4. 1. 45. — 4.
— 4. 47. 40.

ni en boit et mange indigne-
l mange et boit son jugement,

ne discernant point le corps du Sei-
gneur. 4. 1. 45. — 4. 46. 30. — 4.
47. 33. — 4. 47. 34. — 4. 47. 40.

34 Car certes si nous nous jugions nous-
mesmes, nous ne serions point jugez.
3. 3. 48.

32 Quand nous sommes jugez, nous
sommes enseignez par le Seigneur :
afin que nous ne soyons condamnez
avec le monde. 3. 4. 33. — 3. 8. 6.

CHAP. XII.

3 Je vous fay sçavoir, que nul parlant
par l'Esprit de Dieu, ne dit Jésus estre
malédiction : et nul ne peut dire Jésus
estre Seigneur, sinon par le saint Es-
prit. 2. 2. 20.

6 Il y a pareillement différence d'opéra-
tions : mais il y a un mesme Dieu qui
fait le tout en tous. 2. 3. 6. — 2. 3. 9.

8 Car à l'un est donné la parole de sa-
pience par l'Esprit, et à l'autre la pa-
role de science selon le mesme Esprit.
4. 3. 44.

10 A l'autre diversitez de langues, à
l'autre interprétations des langues. 4.
43. 44. — 3. 2. 9.

11 Mais ce seul et mesme Esprit fait
toutes ces choses, distribuant particu-
lièrement à un chacun selon qu'il veut.
4. 43. 44. — 4. 43. 46. — 4. 43. 3.

12 Comme le corps est un, et a plu-
sieurs membres : mais tous les mem-
bres de ce corps qui est un, jà soit qu'ils
soient plusieurs : sont un corps : en
telle manière aussi est Christ. 4. 43.
46. — 3. 7. 5. — 3. 46. 2. — 4. 47. 22.

13 Nous sommes tous baptisez en un
Esprit pour estre un corps, soient
Juifs, soient Grecs, etc. 4. 44. 7. —
4. 45. 4. — 4. 45. 45. — 4. 46. 22.

25 Afin qu'il n'y ait point de division au
corps : ains que les membres ayent
une mesme sollicitude les uns pour les
autres. 3. 20. 20.

28 Et Dieu en a mis aucuns en l'Eglise,
premièrement Apostres, secondement
Prophètes, tiercement Docteurs : et
puis les vertus : conséquemment les
dons de guairisons, secours, etc. 4. 3.
8. — 4. 44. 4. — 4. 20. 4.

34 Mais soyez convoiteux des plus ex-
cellens dons : et je vous vay monstrier

encores une voye plus excellente. 3. 2. 9.

CHAP. XIII.

- 1 Si je parle les langages des hommes et des Anges, et je n'ay point charité, je suis comme l'airain qui résonne, ou la cymbale tinte. 2. 5. 4.
- 2 Et si j'ay toute la foy, tellement que je transporte les montagnes, et n'ay point charité, je ne suis rien. 3. 2. 9. — 3. 48. 8.
- 3 Si je distribue tous mes biens à la nourriture des povres, et si je livre mon corps pour estre bruslé, et je n'ay point charité, cela ne me proufite de rien. 4. 13. 13.
- 4 Charité ne se courrouce pas aisément, elle est bénigne : charité n'est point envieuse, charité n'a point d'insolence, elle ne s'enfle point. 3. 7. 5. — 3. 7. 6.
- 9 Nous cognoissons en partie, et prophétisons en partie. 3. 2. 20.
- 10 Et quand la perfection sera venue, lors ce qui est en partie sera aboly. 3. 2. 43.
- 12 Nous voyons maintenant par un miroir obscurément : mais alors nous verrons face à face. 3. 25. 41. — 4. 48. 20.
- 13 Or maintenant ces trois choses demeurent, foy, espérance, charité : mais la plus grande d'icelles, c'est charité. 3. 18. 8.

CHAP. XIV.

- 15 Quoy doncques ? je prieray d'esprit, mais je prieray aussi d'intelligence : je chanteray d'esprit : mais je chanteray aussi d'intelligence. 3. 20. 5. — 3. 20. 32.
- 16 Autrement si tu bénis d'esprit celuy qui est du simple populaire, comment dira-il Amen à ton action de grâces ? etc. 3. 20. 33.
- 29 Et que deux ou trois Prophètes parlent, et que les autres en jugent. 4. 8. 9. — 4. 9. 43.
- 30 Et si quelque chose est révélée à un autre qui est assis, que le premier se taise. 4. 4. 42. — 4. 8. 9.
- 34 Que vos femmes se taisent és Eglises : car il ne leur est point permis de par-

ler : mais doyvent estre sujer. 4. 10. 29.

- 40 Tout se face honnestement en ordre. 2. 8. 32. — 3. 20. 29. 40. — 4. 10. 27. — 4. 40. 30

CHAP. XV.

- 6 Depuis il a esté veu de plusieurs frères à une fois, desquels uns sont vivans jusques à présent, et aucuns dorment. 3. 25. 3.
- 10 J'ay travaillé plus qu'eux toutes fois non point moy, mais de Dieu qui est avec moy. 2. 4. 4. 6.
- 12 Or si on presche que Christ suscité des morts, comment l'un d'entre vous qu'il n'est point de résurrection des morts ? 3. 4. 4. 44.
- 13 Car s'il n'est point de résurrection des morts, Christ aussi n'est point ressuscité. 43. 2. — 3. 25. 3.
- 14 Et si Christ n'est point ressuscité, nostre prédication est vaine. 43. 2. — 3. 25. 3.
- 16 Car si les morts ne ressuscitent, Christ aussi n'est point ressuscité. 43. 2.
- 17 Et si Christ n'est point ressuscité, vostre foy est vaine : vous serez en vos péchez. 2. 43. 46. 43.
- 19 Si nous avons espérance en ceste vie seulement, nous sommes les plus misérables de tous hommes. 3. 9. 6. — 3. 48. 4.
- 20 Mais maintenant Christ est ressuscité des morts : et a esté fait les uns des dormans. 2. 46. 43.
- 21 Puis que la mort est par un homme, aussi la résurrection des morts est par un homme. 2. 4. 6.
- 22 Comme tous meurent en Adam, ainsi tous seront vivans en Christ. 2. 4. 6. — 4. 46.
- 23 Mais un chacun en son rang, c'est Christ : puis ceux qui sont de Christ seront vivans à son advénement. 3. 25. 3.
- 24 Et puis la fin, quand il aura livré le royaume à Dieu le Père : qui aboly toute principauté, et t-

force. 4. 43. 26. — 2. 44. 3. 5.
ut qu'il règne, tant qu'il ait ses ennemis sous ses pieds.

de toutes choses luy seront, lors aussi le Fils mesmes à celuy qui luy a assujetti ces, afin que Dieu soit tout. 1. 3. 26. — 2. 8. 30. — 2. 2. 45. 5. — 3. 20. 42. — 3.

que tu sèmes n'est point ne meurt. 3. 25. 4.

air n'est point une mesme mais autre est la chair des et autre la chair des bestes : les poissons : et autre des. 1. 25. 8.

la gloire du soleil, et autre de la lune, et autre la gloire des : car une estoille est différente l'autre estoille en gloire.

ier homme Adam a esté fait vivante : et le dernier Adam, vivifiant. 4. 45. 4. — 2. 42. 2.

st spirituel n'est point le prece qui est sensuel, puis après spirituel. 4. 46. 34.

ier homme estant de terre, tre, et le second homme, as-Seigneur, est du ciel. 2. 42. 3. 2. — 2. 43. 4. — 4. 47. 25. et le sang ne peuvent hériter l'aume de Dieu : et la corruption point l'incorruption. 4.

vous di en secret : vray est ne dormirons point tous, s serons tous transmuez. 2. 3. 25. 8.

oment, et en un clein d'œil, ière trompette (car elle son-morts ressusciteront incor-, et nous serons transmuez.

aut que ce corruptible yci corruption, et que ce mortel immortalité. 3. 25. 7.

ce corruptible yci aura vestu lion, et ce mortel yci aura

vestu immortalité, alors sera accomplie la parole qui est escrite, La mort est engloutie en victoire. 3. 25. 40.

CHAP. XVI.

- 2 C'est que chaque premier jour de la sepmaine chacun de vous mette à part par devers soy, serrant ce qu'il pourra par la bénignité de Dieu, etc. 2. 8. 33.
7 Je ne vous vueil point maintenant veoir en passant : mais j'espère que je demeureray avec vous quelque temps, si le Seigneur le permet. 4. 47. 41.

2 CORINTHIENS.

CHAP. I.

- 2 Grâce vous soit et paix de par Dieu nostre Père, et de par le Seigneur Jésus-Christ. 4. 43. 43.
3 Le Père de toutes miséricordes et Dieu de toute consolation. 3. 20. 37.
6 Et soit que nous soyons affligez, c'est pour vostre consolation et salut qui s'accomplit en endurant les mesmes souffrances qu'aussi nous souffrons : soit que nous soyons consolez, c'est pour vostre consolation et salut. 3. 5. 4.
12 Car ceste est nostre gloire, asçavoir, le tesmoignage de nostre conscience, qu'en simplicité et intégrité de Dieu, et non point en sapience charnelle, etc. 3. 2. 44. — 3. 47. 44.
19 Le Fils de Dieu Jésus-Christ, qui par nous a esté presché entre vous, c'est asçavoir, par moy, et par Sylvain, et par Timothée, n'a point esté Ouy et Non, etc. 4. 47. 50.
20 Toutes les promesses de Dieu sont Ouy en luy, et sont Amen en luy, etc. 2. 9. 2. — 3. 2. 32. — 3. 20. 47. — 4. 44. 20.
22 Lequel aussi nous a seellez; et nous a donné les arres de l'Esprit en nos cœurs. 4. 7. 4. — 3. 4. 3. — 3. 2. 36. 3. 24. 4.
23 Or j'appelle Dieu en tesmoin sur mon âme que c'est pour vous espargner, que je ne suis point encores venu à Corinthe. 4. 45. 2. — 2. 8. 24. — 2. 8. 27.
24 Non point que nous ayons domination sur vostre foy, etc. 4. 8. 9.

CHAP. II.

- 6 Il suffit à celui qui est tel, de ceste ré-préhension qui a esté faite par plusieurs. 3. 4. 13.
- 7 Tellement qu'au contraire vous luy devez plustost pardonner et le consoler : afin que celui qui est tel ne soit englouty de trop grande tristesse. 4. 4. 29. — 4. 12. 8.
- 8 Parquoy je vous prie que vous ratifiez envers luy vostre charité. 4. 12. 9.
- 46 C'est asçavoir, odeur de mort à mort à ceux-ci, et odeur de vie à vie à ceux-là, etc. 2. 5. 5.

CHAP. III.

- 3 En tant qu'il apparoist que vous estes l'épistre de Christ administrée par nous, et escrite non point d'encre, mais de l'Esprit de Dieu vivant, non point en tables de pierre, etc. 2. 8. 57.
- 5 Non point que soyons suffisans de penser quelque chose de nous, comme de nous-mesmes, mais nostre suffisance est de Dieu. 2. 2. 25. — 2. 2. 27. — 2. 3. 6.
- 6 Lequel aussi nous a rendus suffisans Ministres du Nouveau Testament, non pas de lettre, mais d'Esprit, car la lettre tue, mais l'Esprit vivifie. 4. 9. 3. — 2. 7. 2. — 3. 4. 4. — 4. 4. 6. — 4. 14. 11.
- 7 Que si le ministère de mort escrit en lettres, et engravé en pierres a esté glorieux, tellement que les enfans d'Israël ne pouvoient regarder, etc. 2. 7. 7. — 2. 11. 7.
- 8 Comment ne sera plustost glorieux le ministère de l'Esprit ? 4. 9. 3.
- 9 Car si le ministère de condamnation a esté glorieux, le ministère de justice surpasse beaucoup en gloire. 2. 14. 7. — 4. 3. 3.
- 44 Parquoy leurs entendemens sont endurcis : car jusques au jourd'huy ceste couverture demeure en la lecture de l'Ancien Testament, sans estre ostée (laquelle est abolie par Christ). 2. 40. 23.
- 45 Ains jusques à ce jourd'huy quand on lit Moïse, la couverture est sur leur cœur. Là mesme.
- 47 Or le Seigneur est l'Esprit : et là où

est l'Esprit du Seigneur, là est
2. 2. 8.

- 48 Ainsi nous tous qui nous mettons la gloire du Seigneur à face verte, sommes transformez en l'image de gloire en gloire, par l'Esprit du Seigneur. 4. 15. 45. 5. — 3. 2. 20. — 3. 3. 9.

CHAP. IV.

- 4 Esquels le Dieu de ce monde a les entendemens, asçavoir de dules, afin que la lumière de gloire de la gloire de Christ, etc. 43. — 4. 18. 2. — 2. 4. 4. —
- 6 Dieu qui a commandé que la resplendist des ténèbres, est c a lui en nos cœurs pour donner la connaissance de Dieu en la face de Jésus-Christ. 9. 4. — 3. 2. 4. — 4. 4. 5. —
- 7 Mais nous avons ce trésor en des vases de terre, afin que l'excellente force soit de Dieu, et ne de nous. 4. 1. 5. — 4. 3. 4.
- 8 Estans pressez en toutes sortes non point oppressez : estans en gêne, mais non point destitués. 3. 8. 9. — 3. 15. 8.
- 6 Estans persécutez, mais ne abandonnez : estans abatus, non point perdus. 3. 8. 9. — 3. 4. 1.
- 10 Portant tousjours par tout en nos corps la mortification du Seigneur, afin que la vie de Jésus soit manifestée en nostre corps. 3. 3. 15. 8. — 3. 18. 7. — 3. 2. 3. 25. 7.
- 43 Comme ainsi soit que nous avons le mesme esprit de foy, selon ce qui est escrit, J'ay creu, pource ay-j aussi nous croyons, et pour ce nous parlons. 3. 2. 35.

CHAP. V.

- 4 Car nous sçavons que si nostre habitation terrestre de ceste loge est détruite, nous avons un édifice de Dieu, asçavoir une maison éternelle, qui n'est point faite de bois, etc. 25. 6.
- 2 Car aussi pour cela nous gémissons désirans estre revestus de notre habitation, qui est du ciel. 3. 9. 5.

ons non point d'estre des-
rais d'estre revestus, afin
est mortel soit englouty par
5. 2. — 3. 9. 5.

si nous a donné les arres
2. 9. 3. — 3. 2. 36.

ayant tousjours confiance,
s que nous sommes voya-
corps, nous sommes absens
ir. 4. 15. 2. — 3. 2. 14. —
3. 25. 4. — 3. 25. 6.

heminons par foy, et non
. 9. 3. — 3. 2. 14.

nous asseurons, et aimons
e hors du corps, et estre
gneur. 4. 15. 2.

ut tous comparoir devant le
al de Christ, afin qu'un cha-
e en son corps selon qu'il
u bien ou mal. 4. 13. 14. —
- 3. 18. 1. — 3. 25. 7.

es aucun est en Christ, qu'il
le créature : les vieilles cho-
ssées : voyci, toutes choses
nouvelles. 3. 2. 32.

st de Dieu, qui nous a ré-
soy par Jésus-Christ, et
mé le ministère de réconci-
2. 29. — 3. 2. 32. — 3. 5,
. 4. — 4. 6. 3.

it en Christ, se réconciliant
en ne leur imputant point
its, et a mis en nous la pa-
conciliation. 2. 12. 4. — 2.
1. 2. 32. — 3. 4. 25. — 3.
3. 11. 22. — 3. 14. 11. —

mes doncques ambassadeurs
t, comme si Dieu exhortoit
3. 4. 27. — 4. 4. 22. — 4.

fait celuy qui n'a point co-
, estre péché pour nous :
ous fussions justice de Dieu
46. 5. — 2. 16. 6. — 2. 17. 2.
. — 3. 11. 4. — 3. 11. 14.
12. — 3. 11. 23.

CHAP. VI.

neur et déshonneur, parmi
bonne renommée. 3. 8. 8.
les le temple de Dieu vivant.

4. 13. 15. — 3. 6. 3. — 3. 16. 2. —
4. 3. 1.

CHAP. VII.

4 Or doncques bien-aimez, puis que nous
avons ces promesses, nettoions-nous
de toute souilleure de chair et d'es-
prit, parachevans la sanctification en la
crainte de Dieu. 4. 15. 2. — 2. 5. 14.
— 2. 9. 3. — 3. 3. 9. — 3. 16. 2. —
3. 25. 7.

10 Car la tristesse qui est selon Dieu en-
gendre repentance à salut, dont on ne
se repent jamais : mais la tristesse de
ce monde engendre mort. 3. 3. 7. —
3. 4. 2.

11 Car voyci, ceci mesme que vous avez
esté contristez selon Dieu, quel soin
a-il engendré en vous ? voire quelle
satisfaction ? voire marrissement, voire
crainte, voire grand désir, voire zèle,
voire vengeance ? vous vous estes par
tout monstrez estre purs en cest af-
faire. 3. 3. 15.

CHAP. VIII.

11 Maintenant doncques achevez aussi
le fait : afin qu'ainsi que la prompti-
tude du vouloir y a esté, tel soit aussi
le parfaire selon vostre avoir. 2. 5. 8.

16 Et grâces à Dieu qui a donné le mesme
soin pour vous au cœur de Tite. Là
mesme.

17 Asçavoir qu'il a eu mon exhortation
pour agréable, et mesmes qu'estant fort
affectionné il s'en est allé vers vous
volontairement. Là mesme.

CHAP. IX.

6 Qui sème chichement, recueillira aussi
chichement : et qui sème libéralement,
recueillira libéralement. 3. 18. 6.

7 Chacun face selon qu'il est délibéré en
son cœur : non point à regret, ou par
contrainte : car Dieu aime celuy qui
donne gayement. 3. 16. 3.

12 Car l'administration de ceste oblation
ne subvient point seulement aux indi-
gences des saints, mais aussi redonde
en ce que plusieurs en rendent grâces
à Dieu. 3. 7. 5.

CHAP. X.

4 Les armures de nostre guerre ne sont
point charnelles, mais puissantes de

par Dieu, à la destruction des forteresses, etc. 4. 8. 9. — 4. 11. 5. — 4. 11. 10.

6 Et ayans la vengeance appareillée contre toute désobéissance, après que votre obéissance sera accomplie. 4. 6. 3.

8 Car si je me vueil mesmes d'avantage glorifier de nostre puissance, laquelle le Seigneur nous a donnée à vostre édification, et non point à vostre destruction, je n'en auray point de vergongne. 4. 8. 1.

CHAP. XI.

14 Et n'est pas de merveilles : car Satan mesmes se desguise en ange de lumière. 1. 9. 2. — 4. 12. 12.

CHAP. XII.

2 Je cognoy un homme en Christ devant quatorze ans (si ce fut en corps, je ne sçay : si ce fut hors du corps, je ne sçay, Dieu le sçait) qui a esté ravy jusques au tiers ciel. 1. 9. 1. — 1. 14. 4. — 4. 3. 3.

4 A esté ravy en paradis, et a ouy paroles inénarrables, lesquelles il n'est possible à homme de dire. 1. 14. 4.

7 Et de peur que je ne m'eslevasse outre mesure à cause de l'excellence des révelations, il m'a esté mis une escharde en la chair, un ange de Satan pour me buffeter, à ce que je ne m'eslevasse outre mesure. 1. 14. 18. — 3. 3. 14. — 4. 17. 34.

8 Pour laquelle chose j'ay prié trois fois le Seigneur, afin qu'iceluy se partist de moy. 1. 13. 20.

9 Et il m'a dit, Ma grâce te suffit, etc., afin que la puissance de Christ habite en moy. 1. 13. 20. — 2. 3. 13. — 3. 3. 14.

21 Et qu'estant derechef venu, mon Dieu ne m'abbaisse envers vous : et que je ne pleure plusieurs de ceux qui ont péché par avant, et qui ne se sont point amendez, etc. 3. 3. 18. — 4. 1. 27.

CHAP. XIII.

4 Car jà soit qu'il ait esté crucifié par infirmité, néanmoins il vit par la puissance de Dieu, aussi certes nous sommes foibles en luy, mais nous vivrons avec luy de la puissance de Dieu envers

vous. 2. 13. 2. — 2. 14. 6. —

5 Expérimentez - vous vous-nous estes en la foy : espo vous-mesmes; ne vous cogno point vous-mesmes, asçavoir est en vous? etc. 3. 2. 39.

10 Selon la puissance laquelle le Seigneur m'a donnée à édification, et à destruction. 4. 8. 4.

13 La grâce du Seigneur Jésus et la charité de Dieu, et la cation du saint Esprit soit tous, Amen. 3. 1. 2.

GALATES.

CHAP. I.

1 Paul Apostre non point de païs, ny par homme, mais par Christ, et par Dieu le Père ressuscité des morts. 4. 3. 1.

2 Et tous les frères qui sont aux Eglises de Galatie. 4. 1.

3 Grâce vous soit et paix de notre Père, et nostre SEIGNEUR JÉSUS. 4. 13. 13.

6 Je m'esbahi qu'en délaissant vous avoit appelez par grâce (sçavoir Christ), vous estes maintenant transportez en un autre. 4. 1. 27.

8 Or si nous-mesmes, ou un autre, vous évangélise autre que nous ne vous avons évangélisé, soit maudit. 4. 9. 12.

16 De révéler son Fils en moy, je l'évangélisasse entre les Galates. 3. 22. 7.

18 Depuis, trois ans après je suis allé à Jérusalem pour visiter Pierre. 6. 7. — 4. 6. 14.

CHAP. II.

1 Depuis quatorze ans après derechef en Jérusalem avec Titus. 4. 6. 14.

3 Mais aussi Tite qui estoit Grec, ne craint d'estre circoncis. 3. 1.

6 Car Dieu n'accepte point la circoncision extérieure de l'homme. 3. 2.

7 La prédication de l'Evangile n'est point commise, comme à la Circoncision à Pierre.

8 Celuy qui a besogné par Pierre à l'office d'Apostre envers la Circoncision, a aussi besogné par moy envers les Gentils. 4. 4. 6. — 4. 6. 7.

9 Et Jaques, Céphas et Jehan (qui sont estimez estre les colonnes) ont cognu la grâce qui m'estoit donnée, etc. 4. 6. 13.

14 Mais quand je vei qu'ils ne cheminoient point de droict pied selon la vérité de l'Evangile, je di à Pierre devant tous, Si toy, etc. 4. 12. 3.

16 Sçachans que l'homme n'est point justifié par les œuvres de la Loy, mais par la foy de Jésus-Christ : afin que nous fussions justifiés par la foy de Christ. et non point par les œuvres de la Loy. 3. 17. 2.

19 Car par la Loy je suis mort à la Loy : et suis crucifié avec Jésus-Christ, afin que je vive à Dieu. 2. 16. 7.

20 Ainsi je vi, non point maintenant moy, mais Christ vit en moy : et ce que je vi maintenant en la chair, je vi en la foy du Fils de Dieu. 4. 19. 35.

CHAP. III.

1 Galates mal advisez, qui vous a ensorcelé, que n'obéissiez à la vérité auxquels Jésus-Christ a esté par ci-devant pourtrait devant les yeux, et crucifié entre vous? 4. 11. 7. — 4. 1. 27. — 4. 18. 44.

2 Avez-vous receu l'Esprit par les œuvres de la Loy, ou par la prédication de la foy? 3. 2. 33. — 4. 1. 6.

6 Ains plustost comme Abraham a creu à Dieu, et il luy a esté réputé à justice. 3. 17. 8.

8 Et l'Ecriture prévoyant que Dieu justifie les Gentils par la foy, a devant évangélisé à Abraham, disant, Toutes gens seront bénites en toy. 3. 11. 3.

10 Tous ceux qui sont des œuvres de la Loy, sont sous malédiction, car il est escrit, Maudit, etc. 2. 7. 5. — 2. 7. 17. — 2. 16. 2. — 3. 11. 19.

12 La Loy n'est point de la foy, mais l'homme qui fera ces choses vivra en icelles. 3. 11. 48. — 3. 11. 49.

13 Christ nous a rachetez de la malédiction de la Loy, quand il a esté fait pour nous malédiction : car il est es-

crit, Maudit, etc. 2. 7. 15. — 2. 8. 57. — 2. 16. 2. — 2. 16. 6. — 2. 16. 19. — 2. 17. 4. — 3. 4. 27. — 3. 11. 12. — 3. 19. 3. — 4. 13. 21.

16 Les promesses ont esté dites à Abraham et à sa semence. Il ne dit point, Et aux semences, comme parlant de plusieurs, mais comme d'une. Et à la semence : qui est Christ. 2. 6. 2. — 2. 13. 3. — 4. 14. 21.

17 Voylà que je di, quant à l'alliance qui au paravant a esté confermée de Dieu en Christ, que la Loy qui est venue quatre cens et trente ans après ne la peut enfreindre, pour abolir la promesse. 3. 11. 20.

18 Si l'héritage est de la Loy, il n'est plus par la promesse, mais Dieu l'a donnée à Abraham par promesse. 3. 11. 17.

19 A quoy doncques sert la Loy? Elle a esté adjoustée à cause des transgressions, etc., et a esté ordonnée par les Anges par la main du Médiateur. 4. 14. 9. — 2. 5. 6. — 2. 7. 2.

21 La Loy doncques a-elle esté adjoustée contre les promesses de Dieu? Ainsi n'advienne : car si la Loy eust esté donnée pour pouvoir vivifier, vraiment la justice seroit de la Loy. 3. 4. 6. — 3. 11. 19.

22 Mais l'Ecriture a tout enclos sous péché, afin que la promesse par la foy de Jésus-Christ fust donnée à ceux qui croient. 3. 4. 6.

24 Par ainsi la Loy a esté nostre pédagogue, pour venir à Christ, afin que nous soyons justifiés par foy. 2. 7. 2. — 2. 7. 14. — 2. 11. 5. — 3. 15. 6.

27 Car vous tous qui estes baptisez, avez vestu Christ. 3. 1. 1. — 3. 1. 3. — 3. 1. 13. — 4. 14. 7. — 4. 15. 6. — 4. 16. 21. — 4. 19. 8.

28 Il n'y a ne Juif, ne Grec, il n'y a ne serf, ne franc, il n'y a ne masle ne femelle : car vous estes tous un en Jésus-Christ. 2. 14. 11. — 4. 20. 1.

CHAP. IV.

1 Or je di, durant tout le temps, que l'héritier est enfant, il n'est différent en rien du serf, combien qu'il soit sei-

- gneur de tous. 2. 11. 2. — 2. 11. 5. — 2. 11. 13. — 4. 10. 14.
- 2 Ains il est sous tuteurs et curateurs, jusques au temps déterminé par le Père. 4. 10. 14.
- 3 Nous aussi pareillement, lorsque nous estions enfans, estions réduits en servitude, sous les rudimens du monde. Là mesme.
- 4 Mais quand l'accomplissement du temps est venu, Dieu a envoyé son Fils fait de femme, et fait sous la Loy. 2. 16. 5. — 2. 7. 15. — 2. 11. 11. — 2. 12. 7. — 2. 13. 1. — 2. 13. 3. — 2. 17. 5. — 4. 20. 15.
- 5 Afin qu'il rachetast ceux qui estoient sous la Loy : à celle fin que nous receussions l'adoption des enfans. 2. 7. 15. — 3. 13. 5. — 3. 19. 2.
- 6 Et pourtant que vous estes enfans, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils en vos cœurs, criant, Abba, Père. 2. 14. 5. — 3. 1. 3. — 3. 2. 11. — 3. 13. 5. — 3. 20. 37.
- 8 Alors que vous ne cognoissiez point Dieu, vous serviez à ceux qui de nature ne sont point dieux. 1. 4. 3. — 1. 12. 3.
- 9 Mais maintenant puis que vous avez cognu Dieu ou plustost avez esté cognus de Dieu, comment vous convertissez-vous derechef aux rudimens foibles et povres, auxquels vous voulez derechef servir comme au paravant? 4. 1. 27. — 4. 10. 10. — 4. 19. 7.
- 10 Vous observez les jours et les mois, et les temps, et les années. 2. 8. 33.
- 11 Je crain de vous que d'aventure je n'aye travaillé en vain envers vous. 2. 8. 33.
- 22 Car il est escrit qu'Abraham a eu deux fils : un de la servante, et un de la franche. 2. 7. 17. — 2. 11. 9. — 4. 2. 3.
- 24 Lesquelles choses sont dites par allégorie : car ce sont les deux alliances, l'une, di-je, du mont de Sina engendrant à servitude, qui est Agar. 2. 11. 9.
- 26 Mais la haute Jérusalem est franche, laquelle est mère de nous tous. 4. 4. 1.
- 28 Nous sommes enfans de promesse ainsi qu'Isaac. 4. 16. 42.

30 Jette hors la servante et car le fils de la servante ne s'héritier avec le fils de la fr. 48. 2.

CHAP. V.

- 1 Tenez-vous donc fermes en laquelle Christ nous a et ne soyez point derechef de joug de servitude. 3. 19. 2. 14. — 4. 10. 8. — 4. 10. 9. —
- 4 Vous tous qui voulez estre par la Loy, vous vous an Christ, et estes décheus de 3. 19. 14.
- 5 Nous attendons l'espérance par foy en Esprit. 3. 2. 43. —
- 6 Ne circoncision ne prépuce aucune chose en Jésus-Christ foy œuvrante par charité. 3. 13. 14.
- 13 Car frères vous avez esté liberté : seulement gardez liberté ne soit occasion à la cl servez l'un à l'autre par cl 19. 11.
- 14 Toute la Loy est accompli parole, asçavoir en ceste-ci, ras ton prochain comme toy 2. 8. 53.
- 17 La chair convoite contre l'Esprit contre la chair, et sont contraires l'une à l'autre ment que vous ne faites poir que vous voulez. 2. 2. 27. —
- 19 Les œuvres de la chair sont festes, lesquelles sont adultardise, etc. 2. 1. 8. — 3. 14. 15. 10.

CHAP. VI.

- 10 Pendant que nous avons faisons bien à tous, mais ment aux domestiques de la 6. — 3. 20. 38.
- 14 Mais quant à moy, ainsi que je me glorifie sinon de nostre Seigneur Jésus-Christ laquelle le monde m'est c moy au monde. 2. 16. 7.
- 15 Car en Jésus-Christ, ne Cir ne prépuce ne vaut aucune la nouvelle créature. 2. 11. 14. 24.
- 17 Que nul désormais ne me b

car je porte en mon corps les flestris-
sures du Seigneur Jésus-Christ. 3. 18.
7. — 3. 25. 8.

ÉPHÉSIENS.

CHAP. I.

- 1 Grâce vous soit et paix de par Dieu
notre Père, et de par le Seigneur Jé-
sus-Christ. 4. 13. 13.
- 2 Qui nous a bénis en toutes bénédic-
tions spirituelles és choses célestes en
Christ. 3. 22. 40.
- 3 Comme il nous a esleus en luy devant
la fondation du monde, afin que fus-
sions saints et irrépréhensibles de-
vant luy en charité. 2. 3. 8. — 2. 8.
53. — 2. 12. 5. — 2. 16. 4. — 3. 15.
5. — 3. 47. 15. — 3. 19. 2. — 3. 22.
1. — 3. 22. 40. — 3. 23. 12. — 3. 24.
3. — 3. 24. 5.
- 4 Lequel nous a prédestinez pour nous
adopter à soy par Jésus-Christ, selon
le bon plaisir de sa volonté. 2. 12. 5.
— 3. 11. 4. — 3. 18. 2.
- 5 A la louange de la gloire de sa grâce,
de laquelle il nous a rendus agréa-
bles en son bien-aimé. 2. 17. 2. — 3.
2. 32. — 3. 11. 4.
- 6 Par le sang duquel nous avons ré-
demption, asçavoir rémission des pé-
chez selon les richesses de sa grâce.
3. 4. 30.
- 7 Nous ayant donné à cognoistre le se-
cret de sa volonté, selon son bon plai-
sir, lequel il avoit premièrement ar-
resté en soy. 4. 14. 2. — 4. 19. 36.
- 8 Afin qu'en la dispensation de l'ac-
complissement des temps il recueillist
ensemble le tout en Christ, tant ce qui
est és cieux que ce qui est en la terre,
en iceluy-mesme. 2. 12. 5. — 3.
20. 21.
- 9 En qui vous estes aussi, ayans ouy
la parole de vérité, asçavoir l'Evangile
de vostre salut : auquel aussi ayans
creu, vous estes seillez du saint Es-
prit de la promesse. 2. 9. 3. — 2. 10.
3. — 3. 4. 4. — 3. 2. 36. — 3. 24. 1.
— 3. 24. 8.
- 10 Lequel est arre de nostre héritage
jusqu'à la rédemption de la posses-
sion acquise à la louange de sa gloire.
2. 10. 23. — 3. 24. 8.

17 Afin que le Dieu de nostre Seigneur
Jésus-Christ, le Père, di-je, de gloire,
vous doint l'Esprit de sapience et de
révélation pour avoir cognoissance de
luy. 2. 2. 21.

18 Afin que vous sçachiez quelle est l'es-
pérance de sa vocation, et quelles
sont les richesses de la gloire de son
héritage és saints. 3. 2. 16. — 4.
8. 11.

20 Par laquelle il a besogné en Christ,
quand il l'a ressuscité des morts, et
fait seoir à sa dextre és lieux célestes.
2. 16. 15.

21 Par-dessus toute principauté et puis-
sance, et vertu, et seigneurie, et par-
dessus tout nom, qui est nommé, non-
seulement en ce siècle, mais aussi en
celuy qui est à venir. 4. 14. 5. — 2.
15. 5. — 2. 16. 15.

22 Et l'a constitué sur toutes choses
pour estre chef à l'Eglise. 2. 12. 5. —
2. 15. 5. — 4. 6. 9.

23 Laquelle est le corps d'iceluy, et l'ac-
complissement de celuy qui accomplit
tout en tous. 2. 15. 5. — 3. 20. 38. —
4. 1. 10. — 4. 17. 9.

CHAP. II.

1 Lors que vous estiez morts en vos dé-
fautes et péchez. 3. 24. 10.

2 Esquels quelque temps vous avez che-
miné selon le cours de ce monde, se-
lon le prince de la puissance de l'air
qui est l'esprit qui besongne mainte-
nant és enfans de rébellion. 4. 14. 13.
— 1. 14. 18. — 2. 4. 1. — 3. 24. 10.

3 Entre lesquels aussi nous tous avons
conversé quelque temps, és concupis-
cences de nostre chair, exécutans les
désirs de la chair, et de nos pensées :
et estions de nature enfans d'ire,
comme aussi les autres. 2. 4. 6. — 2.
4. 11. — 4. 16. 17.

4 Mais Dieu, qui est riche en miséri-
corde, par sa grande charité, de la-
quelle il nous a aimez. 3. 14. 5.

5 Du temps mesme que nous estions
morts en péché, nous a vivifiez en-
semble par Christ. 2. 5. 19. — 3.
14. 5.

6 Et nous a ressuscitez ensemble, et
nous a fait seoir ensemble és lieux

- célestes en Jésus-Christ. 2. 16. 16. — 3. 15. 6. — 3. 25. 1.
- 8 Vous estes sauvez de grâce par la foy : et cela non point de vous, c'est don de Dieu. 3. 13. 2. — 3. 14. 14.
- 9 Non point par œuvres, afin que nul ne se glorifie. 3. 13. 2.
- 10 Car nous sommes son ouvrage estans créés en Jésus-Christ à bonnes œuvres que Dieu a préparées, afin que cheminions en icelles. 2. 3. 6. — 3. 3. 21. — 3. 14. 5. — 3. 15. 7. — 3. 23. 13.
- 11 Ayez souvenance que vous jadis Gentils en chair, estiez appelez Prépuce par celle qui est appelée Circoncision, faite de main en la chair. 4. 14. 12. — 4. 16. 15.
- 12 Que vous estiez, di-je, en ce temps-là hors de Christ, n'ayans rien de commun avec la république d'Israël, estrangers des alliances de la promesse, n'ayans point d'espérance, et sans Dieu au monde. 1. 4. 3. — 1. 5. 12. — 2. 6. 1. — 3. 24. 10. — 4. 14. 12. — 4. 16. 3. — 4. 16. 24.
- 14 Il est nostre paix, qui de tous les deux a fait un, et a rompu la closture de la paroy d'entre deux. 2. 7. 17. — 2. 11. 11. — 3. 2. 28. — 3. 2. 32. — 3. 13. 4. — 4. 16. 13.
- 16 Et afin qu'il ralliast les uns et les autres à Dieu en un corps, par la croix, ayant destruit en icelle l'inimitié. 2. 17. 2.
- 19 Vous n'estes donc plus estrangers et forains, mais combourgeois des saints et domestiques de Dieu. 3. 25. 1.
- 20 Edifiez sur le fondement des Apostres, et des Prophètes, estant Jésus-Christ la maîtresse pierre du coing. 1. 7. 2. — 4. 1. 9. — 4. 2. 1. — 4. 2. 4. — 4. 6. 5.
- 21 En qui tout le bastiment adjousté ensemble, se lève pour estre un temple saint au Seigneur. 3. 15. 5. — 3. 16. 2.
- CHAP. III.
- 2 Voire si vous avez ouy la dispensation de la grâce de Dieu, laquelle m'a esté donnée envers vous. 4. 14. 2.
- 7 Duquel je suis fait ministre selon le don de la grâce de Dieu, lequel m'est donné suyvant l'efficace de sa puissance. 3. 22. 7.
- 10 Afin que la sapience de Dieu, diverse en toutes sortes, soit festée aux principautez et pués lieux célestes par l'Eglise. — 2. 11. 12. — 3. 24. 16.
- 12 Par lequel nous avons hard accès en confiance, par la foy, nous avons en luy. 3. 2. 15. — 3. 4. 3. 20. 12.
- 14 Pour laquelle chose je ploye nous vers le Père de nostre Seigneur Jésus-Christ. 2. 14. 7.
- 15 Duquel toute la parenté est es cieux et en la terre. 2. 14.
- 16 Afin que selon les richesses de gloire il vous doint que soyez haborez de force par son Esprit, l'homme intérieur. 2. 12. 5.
- 17 Et que Christ habite en vos cœurs par la foy. 2. 9. 3. — 2. 12. 5. — 4. 12. 5.
- 18 Afin qu'estans enracinez et en charité, vous puissiez communier avec tous les saints quelle esgleyse soit, en la profondeur et la longueur, la profondeur et la hauteur. 2. 8. 53. — 2. 12. 2. 14. — 3. 14. 19.
- 19 Et cognoistre la dilection de laquelle surmonte toute cognoissance, afin que soyez remplis en toute multitude de Dieu. 2. 12. 5. — 3. 19. 14.
- CHAP. IV.
- 2 Supportans l'un l'autre en charité. 1. 12. 11. — 4. 12. 13.
- 3 Estans songneux de garder l'unité par le lien de paix. Là me
- 4 Il n'y a qu'un corps et un Seigneur, comme aussi vous estes appelés par une espérance de vostre vocation. 1. 3. — 4. 3. 1. — 4. 6. 10.
- 5 Il n'y a qu'un Seigneur, une Eglise, le baptesme. 1. 13. 16. — 4. 2. 5.
- 7 Mais la grâce est donnée à chacun de nous, selon la mesure du don de Christ. 2. 15. 5. — 3. 1. 2. — 4. 12. 5.
- 8 Estant monté en haut, il a mesurée une grande multitude de gloire. 1. 13. 11. — 2. 16. 16.
- 10 Celuy qui est descendu, c'est le mesme qui est monté sur les cieux, afin qu'il remplist toute l'Eglise. 2. 16. 14. — 4. 3. 2. — 4. 12. 5.
- 11 Il a doncques donné les uns pour

s, et les autres pour estre Pro-
et les autres pour estre Evan-
, et les autres pour pasteurs
urs. 4. 4. 4. — 4. 4. 5. — 4.
4. 6. 10. — 4. 8. 12.

l'assemblage des saints, pour
du ministère, etc. 4. 4. 5. —

s à ce que nous nous rencon-
ous en l'unité de la foy, etc.

ie nous ne soyons plus enfans
et estans démenez çà et là à
nts de doctrine par la piperie
mes, et par leurs ruses à cau-
ient séduire. 4. 3. 4.

fin que suyvans vérité avec
nous croissions en tout en ce-
est le chef, asçavoir Christ. 2.
— 3. 4. 4. — 3. 4. 3. — 4. 3.
6. 9. — 4. 47. 9.

tout le corps adjousté, et
semble par toutes les joine-
fournissement, prend accrois-
de corps, etc. 2. 13. 4. — 4.
4. 47. 9.

onc et adjure par le Seigneur,
s ne cheminiez plus comme le
s Gentils chemine en la vanité
entendement. 2. 3. 4.

leur pensée obscurcie de téné-
estans estrangez de la vie de
3. 4.

avez point ainsi appris Christ.
— 3. 6. 4.

ir, que vous ostiez le vieil
quant à la conversation pré-
lequel se corrompt par les
sciences qui séduisent. 3. 3. 8.
4.

soyez renouvelez en l'Esprit
re entendement. 2. 4. 9. — 2.
3. 3. 9. — 3. 7. 4.

rez vestus du nouvel homme,
lon Dieu en justice et vraye
é. 4. 45. 4.

donnez point lieu au diable. 4.

eluy qui desroboit ne desrobe
mais plustost qu'il travaille en
nant de ses mains en ce qui est
c. 3. 24. 40.

contristez point le saint Esprit

de Dieu, par lequel vous estes signez
pour le jour de la rédemption. 2. 5. 8.

CHAP. V.

1 Soyez donc imitateurs de Dieu comme
chers enfans. 3. 6. 3.

2 Cheminez en charité, ainsi que Christ
aussi nous a aimez, et s'est livré soy-
mesme pour nous en oblation et sa-
crifice à Dieu en odeur de bonne sen-
teur. 2. 17. 5. — 4. 19. 23.

6 Nul ne vous déçoive par vaines pa-
roles : car pour ces choses l'ire de
Dieu vient sur les enfans de rébellion.
3. 2. 27.

8. Vous estiez jadis ténèbres, mais main-
tenant vous estes lumière au Seigneur :
cheminez comme enfans de lumière.
3. 46. 2. — 3. 24. 40.

14 Toy qui dors, esveille-toy, et te lève
des morts, et Christ t'esclairera. 2.
5. 49.

23 Car le mari est chef de la femme,
ainsi que Christ est chef de l'Eglise.
3. 6. 3. — 4. 6. 9.

25 Et s'est livré soy-mesme pour elle.
4. 4. 47. — 4. 8. 12. — 4. 20. 29.

26 Afin qu'il la sanctifiast, la nettoyant
par lavement d'eau par la parole. 3. 3.
44. — 3. 6. 3. — 4. 4. 13. — 4. 45. 2.
— 4. 46. 22.

27 Afin qu'il se la rende une Eglise glo-
rieuse, n'ayant point de tache ne ride,
ny aucune telle chose. 3. 3. 44. — 4.
4. 40.

28 Ainsi les maris doyvent aimer leurs
femmes, comme leurs corps mesmes ;
qui aime sa femme, il s'aime soy-mesme.
4. 49. 35.

29 Car personne n'eut oncques en haine
sa chair, ains la nourrit et entretient,
comme aussi fait le Seigneur l'Eglise.
Là mesme.

30 Nous sommes membres de son corps,
de sa chair et de ses os. 2. 42. 2. —
2. 42. 7. — 3. 4. 3. — 4. 47. 9. — 4.
49. 35.

32 Ce secret est grand, voire, di-je, tou-
chant Christ et l'Eglise. 2. 42. 7. —
4. 42. 24. — 4. 49. 35.

CHAP. VI.

4 Enfans, obéissez à père et à mère au

Seigneur : car cela est juste. 2. 8. 36.
— 2. 8. 38. — 4. 20. 29.

4 Et vous pères, ne provoquez point vos enfans à despit, mais nourrissez-les en instruction et remonstration du Seigneur. 4. 20. 29.

9 Quant à luy, il n'a point d'esgard à l'apparence des personnes. 3. 23. 40.

40 Au reste, mes frères, fortifiez-vous au Seigneur, et en la puissance de sa force. 2. 5. 8.

42 Nous n'avons point la luitte contre le sang et la chair : mais contre les principautez, contre les puissances, contre les seigneurs du monde, gouverneurs des ténèbres, etc. 4. 44. 43. — 4. 47. 8.

43 Parquoy prenez toutes les armes de Dieu, afin que puissiez résister au mauvais jour, et ayans tout surmonté demeurer fermes. 4. 44. 43. — 2. 5. 44.

46 Prenans sur tout le bouclier de foy, par lequel vous puissiez esteindre tous les dards enflammez du malin. 3. 2. 24. — 3. 20. 42.

48 Prians en toutes sortes de prière et requeste en tout temps en esprit et veillans à cela avec toute persévérance et requeste pour tous les saints. 3. 20. 5. — 3. 20. 7. — 3. 20. 42.

49 Et pour moy, afin que parole me soit donnée à bouche ouverte en hardiesse, afin de notifier le secret de l'Evangile. 3. 20. 20.

PHILIPPIENS.

CHAP. I.

4 Paul et Timothée serviteurs de Jésus-Christ, à tous les saints en Jésus-Christ, qui sont en Philippes avec les Evesques et Diacres. 4. 3. 7. — 4. 3. 8.

4 Faisant tousjours prières avec joye pour vous tous en toutes mes oraisons. 2. 2. 25.

6 Estant assuré de cela, c'est asçavoir que celuy qui a commencé ceste bonne œuvre en vous, la parfera jusques à la journée de Jésus-Christ. 2. 3. 6. — 3. 48. 4. — 3. 24. 6.

20 Selon ma ferme attente, et mon espérance, que je ne seray confus en rien : ains qu'en toute assurance, comme tousjours il a esté, aussi maintenant Christ sera magnifié en mon

corps, soit par vie, soit par mort. 2. 43.

23 Je suis enserré des deux costez dant mon désir à desloger, avec Christ. 3. 9. 4.

29 Car il vous est donné pour non-seulement de croire en luy, mais aussi d'endurer pour luy. 2. 4.

CHAP. II.

2 Accomplissez ma joye, en ayant le mesme sentiment, ayans une même charité, estant d'un mesme esprit et d'un mesme consentement.

3 Que rien ne soit fait par convoitise ou par vaine gloire : mais en l'un l'autre par humilité de cœur, excellent que soy-mesme. 3. 7.

5 Qu'il y ait une mesme affection qui a esté aussi en Jésus-Christ.

6 Lequel estant en forme de Dieu point réputé rapine d'estre égal à Dieu. 4. 13. 44. — 4. 13. 24.

7 Il s'est anéanti soy-mesme, ayant la forme de serviteur, fait à la semblance des hommes, et trouvé en figure un homme. 4. 13. 24. — 2. 16. 5. — 4. 17. 25.

8 Il s'est abaissé soy-mesme, obéissant jusques à la mort, mort de la croix. 2. 43. 2. — 3. 45. 8. — 4. 14. 24.

9 Pour laquelle chose aussi Dieu verainement eslevé, et luy a donné le nom qui est sur tout nom. 2. 13. 2. — 2. 45. 5. — 2. 17. 6.

40 Afin qu'au nom de Jésus tous se ploye de ceux qui sont esléz en la terre, et dessous la terre. 24. — 2. 44. 12. — 2. 44. 3.

42 Mes bien-aimez, ainsi que vous tousjours obéy, non-seulement en ma présence, mais beaucoup maintenant en mon absence, et vous à vostre salut avec crainte et tremblement. 2. 5. 44. — 3. 3. 48. 4.

43 C'est Dieu qui fait en vous, vouloir et le faire, selon son bon plaisir. 2. 2. 27. — 2. 3. 6. — 2. 3. 44. — 2. 5. 44. — 3. 2. 44. 42.

45 Afin que vous soyez sans reproche, et simples enfans, di-je, de Dieu, irrépréhensibles au milieu de la nation tortue et perverse, entre lesquels lisez comme flambeaux au monde qui portent au-devant la parole de vie. 3. 17. 15.

47 Que si mesmes je sers d'aspersion sur le sacrifice et service de vostre foy, j'en suis joyeux, et m'esjouy du bien de vous tous. 3. 2. 6.

20 Je n'ay personne de pareil courage. qui soit voirement songneux de vos besongnes. 4. 6. 15.

21 Car tous cherchent les choses qui leur sont propres, non point celles de Jésus-Christ. Là mesme.

CHAP. III.

5 Hébreu des Hébreux : Pharisien de religion. 3. 24. 10.

6 Quant au zèle, persécutant l'Eglise, quant à la justice qui est en la Loy, estant sans reproche. Là mesme.

8 Voire certes, j'estime toutes choses estre dommage pour l'excellence de la cognoissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour l'amour duquel je me suis privé de toutes ces choses, et les tien comme fiente, etc. 3. 11. 13. — 3. 25. 2.

10 Pour le cognoistre, et la puissance de sa résurrection, et la participation de ses afflictions en estant conformé à sa mort. 2. 16. 13. — 3. 8. 4. — 3. 15. 8. — 3. 25. 2.

12 Non point que j'aye desjà appréhendé, ou que je soye desjà parfait : mais je poursuy pour tascher d'appréhender, etc. 4. 8. 11.

11 Mais une chose fay-je, c'est qu'en oubliant les choses qui sont en derrière, et m'avançant aux choses qui sont en devant, je tire vers le but, etc. 3. 14. 13. — 3. 25. 2.

15 Nous tous qui sommes parfaits, ayons ce sentiment : et si vous sentez quelque chose, autrement, Dieu le vous révélera aussi. 3. 2. 4. — 4. 1. 12.

20 Mais nostre conversation est escieux : dont aussi nous attendons le Sauveur, asçavoir le Seigneur Jésus-Christ. 3. 25. 2. — 4. 17. 27. — 4. 17. 29.

21 Qui transformera nostre corps vil, afin qu'il soit fait conforme à son corps glorieux, etc. 3. 25. 3. — 3. 25. 4. — 3. 25. 8. — 4. 17. 29.

CHAP. IV.

3 Je te prie aussi, mon vray compagnon, aide-leur, à celles, di-je, qui ont bataillé avec moy en l'Evangile, avec Clément et mes autres coadjuteurs, desquels les noms sont au livre de vie. 3. 24. 9.

6 Ne soyez en soucy de rien, mais qu'en toutes choses vos requestes soyent notifiées à Dieu par prière ou supplication, avec action de grâces. 3. 20. 28. — 3. 20. 40.

12 Je sçay estre abbaissé, je sçay aussi estre abondant par tout et en toutes choses, j'ay appris d'estre saoulé et d'avoir faim, et d'abonder et d'avoir faute. 3. 10. 5. — 3. 19. 9.

18 J'ay, di-je, esté remply ayant receu d'Epaphrodite, ce qui m'a esté envoyé de par vous, comme un odeur de bonne senteur, un sacrifice agréable et plaisant à Dieu. 4. 18. 16.

COLOSSIENS.

CHAP. I.

4 Ayant ouy vostre foy en Jésus-Christ, et la charité que vous avez envers tous les saints. 2. 10. 3. — 3. 18. 3.

5 Pour l'espérance qui vous est gardée és cieux, etc. 3. 18. 3. — 3. 25. 1.

9 Pourtant dès le jour que nous avons ouy vostre foy, nous ne cessons de prier pour vous, et demander que soyez remplis de la cognoissance de la volonté d'iceluy en toute sapience et intelligence spirituelle. 2. 2. 25.

10 Et croissans en la cognoissance de Dieu. 1. 7. 3.

12 Rendans grâces au Père, qui nous a faits idoines à participer à l'héritage des saints en la lumière. 3. 22. 4.

13 Lequel nous a délivrés de la puissance des ténèbres ; et nous a transportés au royaume du Fils de sa dilection. 3. 15. 6.

14 En qui nous avons délivrance par son sang, asçavoir rémission des péchez. 2. 17. 5. — 3. 4. 30. — 3. 15. 5.

- 45 Lequel est l'image de Dieu invisible, premier-nay de toute créature. 2. 2. 20. — 2. 6. 4. — 2. 12. 4. — 2. 12. 7. 2. 14. 2. — 2. 14. 5.
- 46 Car en luy ont esté créées toutes choses qui sont és cieux, et qui sont en la terre visibles et invisibles, soyent les Thrones, ou les dominations, ou les principautez, ou les puissances. Toutes choses, di-je, sont créées par luy, et pour luy. 1. 14. 10. — 2. 12. 7.
- 48 Et c'est luy qui est le chef du corps de l'Eglise. 2. 12. 7. — 4. 6. 9.
- 20 Et de réconcilier par luy toutes choses à soy, appaisant par le sang de la croix d'iceluy les choses qui sont tant en terre qu'és cieux. 1. 14. 10. — 2. 17. 2. — 3. 4. 27. — 3. 15. 5.
- 24 Et vous qui jadis estiez estrangers de luy, et qui estiez ses ennemis de pensées en mauvaises œuvres. 2. 16. 2. — 3. 14. 6.
- 22 Maintenant toutesfois il vous a réconciliez en son corps, de sa chair, par la mort pour vous rendre saints, sans tache, et irrépréhensibles devant soy. 2. 16. 2.
- 24 Je m'esjouy maintenant en mes souffrances pour vous, et accompli le surplus des afflictions de Christ en ma chair pour son corps, qui est l'Eglise. 3. 5. 3. — 3. 5. 4. — 4. 12. 5.
- 26 Le secret qui a esté caché de tout temps et aage : mais maintenant est manifesté à ses saints. 2. 11. 12. — 2. 7. 17. — 3. 2. 14. — 4. 14. 2.

CHAP. II.

- 2 Afin que leurs cœurs soyent consolez eux estans joincts ensemble en charité, et en toutes richesses de certitude d'intelligence, à la cognoissance du secret de nostre Dieu et Père, et de Christ. 3. 2. 14.
- 3 En qui sont cachez tous les thrésors de sapience et de science. 2. 11. 5. — 2. 12. 4. — 2. 15. 2. — 3. 2. 13. — 3. 11. 12. — 4. 8. 7. — 4. 10. 8. — 4. 18. 20.
- 8 Prenez garde que nul ne vous butine par la philosophie et vaine déception selon la tradition des hommes, etc. 4. 10. 8. — 4. 10. 24.

- 9 Car toute la plénitude de divinité en luy corporellement. 4. — 2. 14. 5.
- 10 Et estes complets en luy, qu'il est chef de toute principauté et puissance. 1. 14. 3. — 4. 6. 9.
- 11 Par lequel aussi vous estes circoncis d'une circoncision faite sans rite le despouillement du corps des membres de la chair, etc. 4. 14. 24. — 4. 12.
- 12 Estans ensevelis avec luy par le baptesme, etc. 3. 25. 8. — 4. 15. 46. 21.
- 13 Et quand vous estiez morts en crime et au prépuce de vostre chair, vous avez été vivifiés ensemble avec luy, vous pardonné tous vos péchez. 2. 14.
- 14 Ayant effacé l'obligation qui estoit contre nous, laquelle gisoit en sentences, et nous estoit contrainte, qu'il a abolie et fichée en la croix. 7. 17. — 2. 17. 5. — 3. 4. 25.
- 15 Ayant despouillé les principes et puissances, lesquelles il a publiquement menées en monstre, triomphant en icelle. 2. 16. 6.
- 16 Que nul doncques ne vous condamne en manger ou en boire, ou en observation d'un jour de feste, ou de lune, ou des Sabbaths. 2. 8. 3.
- 17 Lesquelles choses sont ombres de choses qui estoient à venir, mais le corps en est en Christ. 2. 7. 16. 31. — 4. 14. 22. — 4. 14. 25.
- 19 Et ne retenant point le chef, tout le corps estant fourny et se fortifie par jointures et liaisons en accroissement de Dieu. 2. 14.
- 20 Si vous estes doncques mortifiés avec Christ, quant aux rudimens du monde, pourquoy vous charge-on de sentences, comme si vous vivez encore en ce monde? 4. 10. 9. — 4. 10. 4. 19. 7.
- 21 Asçavoir, ne mange, ne bois, ne porte, ne touche point. 4. 10. 13.
- 23 Lesquelles ont toutesfois une espèce de sapience en dévotion montaigne et humilité d'esprit, etc. 4. 11. — 4. 10. 24. — 4. 13.

CHAP. III.

- 1 Si doncques vous estes res

avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut, là où Christ est assis à la dextre de Dieu. 3. 6. 3.—4. 17. 36.

2 Pensez aux choses qui sont en haut, non point à celles qui sont sur la terre. 4. 17. 36.

3 Vous estes morts, et vostre vie est cachée avec Christ en Dieu. Or quand Christ qui est vostre vie apparoistra, lors aussi vous apparoistrez, avec luy en gloire. 2. 16. 7. — 2. 16. 13. — 3. 25. 1.

5 Mortifiez doncques vos membres, qui sont sur terre, paillardise, souilleure, appétit désordonné, mauvaise concupiscence, et avarice qui est idolâtrie. 2. 16. 13.

6 Pour lesquelles choses, l'ire de Dieu vient sur les enfans de rébellion. 3. 2. 27.

9 Ne mentez point l'un à l'autre ayans despoillé le vieil homme avec ses faits. 3. 3. 8.

10 Et ayans vestu le nouveau, lequel se renouvelle en cognoissance, selon l'image de celui qui l'a créé. 4. 15. 4. 3. 3. 9.

11 Où il n'y a Grec ne Juif, Circoncision ne Prépuce, Barbare ne Scythe, serf ne franc, mais Christ y est tout en tous. 4. 20. 4.

14 Outre tout cela, soyez vestus de charité, qui est le lien de perfection. 2. 8. 53. — 3. 48. 8. — 4. 13. 13.

16 Enseignant et admonestant l'un l'autre par Pseaumes, louanges et chansons spirituelles avec grâce, chantans de vostre cœur au Seigneur. 3. 20. 32.

20 Enfans, obéissez à pères et mères en toutes choses : car cela est plaisant au Seigneur. 2. 8. 36.

21 Sachant que vous recevrez du Seigneur le guerdon de l'héritage : car vous servez au Seigneur. 3. 48. 2.

25 Il n'y a point d'esgard à l'apparence des personnes. 3. 23. 10.

CHAP. IV.

3 Prians ensemble aussi pour nous, afin que Dieu nous ouvre l'huis de la Parole, pour annoncer le secret de Christ, etc. 3. 20. 20.

47 Dites à Archippe, Regarde l'adminis-

tration que tu as receue au Seigneur, afin que tu l'accomplisses. 4. 3. 7.

1 THESSALONIENS.

CHAP. II.

18 Pourtant avons-nous voulu venir vers vous (au moins moy Paul) une fois, voire deux : mais Satan nous a empêchez. 4. 17. 11.

19 Car quelle est nostre espérance, ou joye, ou couronne de gloire? n'est-ce pas vous aussi, devant nostre Seigneur Jésus-Christ à sa venue? 3. 25. 10.

CHAP. III.

5 Et pourtant aussi ne pouvans plus endurer, je l'ay envoyé pour cognoistre vostre foy, de peur que celui qui tente, ne vous eust tentez en quelque façon, etc. 3. 20. 46.—4. 1. 6.

12 Et le Seigneur vous accroisse, et vous face abonder en charité les uns envers les autres, etc. 2. 5. 6.

13 Pour affermir vos cœurs sans reproche en sainteté devant Dieu, et nostre Père à la venue de nostre Seigneur Jésus-Christ, avec tous ses saints. 3. 17. 15.

CHAP. IV.

3 C'est la volonté de Dieu, asçavoir vostre sanctification. 3. 46. 2.

7 Car Dieu ne nous a point appelez à ordure, mais à sanctification. 3. 46. 2. — 3. 49. 2. — 3. 23. 13.

15 Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur que nous qui vivrons et resterons en la venue du Seigneur, ne préviendrons point ceux qui dorment. 3. 25. 8.

16 Car le Seigneur mesme avec cri d'exhortation et voix d'Archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel, et ceux qui sont morts en Christ, ressusciteront premièrement. 4. 14. 8. — 2. 46. 17.

17 Puis après nous qui vivrons et resterons, serons ravis ensemble avec eux és nues au devant du Seigneur en l'air, et ainsi serons tousjours avec le Seigneur. 2. 46. 17.

CHAP. V.

2 Car vous-mesmes sçavez trèsbien que

le jour du Seigneur viendra comme le larron en la nuict. 4. 49. 34.

9 Dieu ne nous a point ordonnez à ire, mais pour acquisition de salut par nostre Seigneur Jésus-Christ. 3. 16. 2.

17 Priez sans cesser. 3. 20. 7. — 3. 20. 28.

18 Rendez grâces en toutes choses : car telle est la volonté de Dieu par Jésus-Christ envers vous. 3. 20. 28.

19 N'esteignez point l'Esprit. 4. 9. 3. — 2. 5. 44.

20 Ne desprisez point les prophéties. 4. 9. 3.

23 Le Dieu de paix vous vueille sanctifier entièrement, et tout vostre esprit et âme et corps soit conservé sans reproche à la venue de nostre Seigneur Jésus-Christ. 3. 6. 3. — 3. 17. 15. — 3. 25. 7.

2 THESSALONICIENS.

CHAP. I.

4 Nous-mesmes nous glorifions de vous és Eglises de Dieu, à cause de vostre patience et foy en toutes vos persécutions et afflictions que vous soustenez. 3. 2. 44.

5 Lesquelles sont une manifeste démonstration du juste jugement de Dieu, à ce que soyez faits dignes du royaume de Dieu, pour lequel aussi vous souffrez. 3. 2. 44. — 3. 18. 7.

6 C'est chose juste envers Dieu, qu'il rende affliction à ceux qui vous affligent. 3. 9. 6. — 3. 18. 7. — 3. 25. 4.

7 Et à vous qui estes affligez délivrance avec nous, lors que le Seigneur Jésus se monstrera du ciel avec les Anges de sa puissance. 3. 18. 7.

9 Lesquels seront punis de perdition éternelle de par la face du Seigneur, et de par la gloire de sa force. 3. 25. 42.

10 Quand il viendra pour estre glorifié en ses Saints, et estre fait admirable en tous les croyans, pource que nostre tesmoignage envers vous a esté creu en ce jour-là. 3. 25. 10.

11 Pour laquelle chose aussi nous prions tousjours pour vous, que nostre Dieu vous face dignes de sa vocation, et

accomplisse tout le bon plaisir bonté, et l'œuvre de la foy purement. 2. 5. 8. — 3. 2. 35.

CHAP. II.

3 Que nul ne vous séduise aucun car ce jour-là ne viendra premièrement ne soit advenu volte, et que l'homme de péché révélé, le fils, di-je, de pe 4. 9. 7.

4 Qui s'oppose et s'eslève contre qui est renommé Dieu, ou qu'on jusqu'à estre assis comme Dieu ple de Dieu, etc. 4. 2. 12. — 4. — 4. 7. 29. — 4. 9. 4.

9 Duquel meschant l'advenement lon l'efficace de Satan en tout sance, et signes et miracles de songe. 4. 14. 17.

11 Et pourtant Dieu leur envoye cace d'abuson, à ce qu'ils cr mensonge. 4. 14. 17. — 4. 18. 2. 4. 5.

12 Afin que tous ceux soyent qui n'ont point creu à la vérité, et pris plaisir à iniquité. 4. 18. 2. 4. 5.

13 Mais, ô frères bien-aimez, Seigneur, nous devons tousjours grâces à Dieu, quant à vous que Dieu vous a esleus dès commencement à salut par sanct d'Esprit, et par la foy de ve 4. 4.

14 A quoy il vous a appelez par Evangile en l'acquisition de l de nostre Seigneur Jésus-Christ 10. 3.

CHAP. III.

6 Frères, nous vous dénonçons au nom de nostre Seigneur Jésus de vous séparer de tout frère, nant désordonnément, etc. 4.

10 Aussi quand nous estions avec nous vous dénoncions que qu'un ne veut besongner, il ne point aussi. 4. 16. 29.

12 Parquoy nous dénonçons à ceux sont tels, et les enhortons par Seigneur Jésus-Christ, qu'ils leur pain en besongnant paisible 4. 1. 26.

14 Si quelqu'un n'obéit à nostre parole, marquez-le par lettres, et ne conversez point avec luy, afin qu'il ait honte. 4. 12. 5.

15 Toutesfois ne le tenez point comme ennemy, mais admonestez-le comme frère. 4. 12. 10.

1 TIMOTHÉE.

CHAP. I.

5 La fin du commandement, est charité de cœur pur, et de bonne conscience, et de foy non feinte. 2. 5. 6. — 2. 8. 51. — 3. 2. 12. — 3. 9. 16. — 4. 10. 4.

9 Sachant que la Loy n'est point mise pour le juste, mais pour les iniques, et qui ne se peuvent ranger, pour les contempteurs de Dieu, etc. 2. 7. 10.

13 Moy, di-je, qui paravant estoye blasphemateur et persécuteur, et oppresseur : mais miséricorde m'a esté faite, par ce que je l'ay fait par ignorance, n'ayant point la foy. 3. 3. 22.

15 Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs, desquels je suis le premier. 2. 12. 5.

17 Au Roy des siècles immortel et invisible, à Dieu seul sage soit honneur et gloire. 4. 13. 44. — 4. 13. 24.

19 Ayant foy et bonne conscience, laquelle aucuns ayans rejetée, ont fait naufrage quant à la foy. 3. 2. 12.

CHAP. II.

1 J'admoneste doncques qu'avant toutes choses, on face requestes, prières, supplications et actions de grâces pour tous hommes. 3. 20. 49. — 4. 20. 23.

2 Pour les Roys, et pour tous ceux qui sont constituez en dignité, afin que nous vivions paisible et tranquille en toute piété et honnesteté. 4. 20. 5. — 4. 20. 23.

4 Lequel veut que toutes gens soyent sages, et viennent à la cognoissance de vérité. 3. 24. 15.

5 Il y a un Dieu, et un Moyenneur entre Dieu et les hommes, asçavoir Jésus-Christ homme. 2. 12. 4. — 2. 17. 5. — 3. 20. 17. — 3. 20. 20. — 4. 12. 25.

6 Qui s'est donné soy-mesme en rançon pour toutes gens, pour estre en tes-

moignage en sa saison. 2. 17. 5. — 3. 4. 30.

8 Je vueil doncques que les hommes fassent prières en tout lieu, etc. 3. 20. 29. — 3. 20. 39. — 3. 25. 7. — 4. 19. 2.

CHAP. III.

2 Il faut que l'Evesque soit irrépréhensible, mari d'une seule femme, veillant, sobre, modeste, etc. 4. 3. 12. — 4. 4. 7. — 4. 4. 10. — 4. 5. 2. — 4. 12. 23. — 4. 12. 24.

9 Retenans le secret de la foy en pure conscience. 3. 2. 13. — 4. 19. 36.

15 Qui est l'Eglise de Dieu vivant, colonne et appui de vérité. 4. 4. 10. — 4. 2. 4. — 4. 2. 10. — 4. 8. 12.

16 Sans contredit le secret de piété est grand, asçavoir que Dieu est manifesté en chair. 4. 13. 44. — 4. 14. 2.

CHAP. IV.

4 L'Esprit dit notamment qu'ès derniers temps aucuns se révolteront de la foy, s'amusans aux esprits abuseurs, et aux doctrines des diables. 3. 2. 13. — 4. 9. 14.

2 Enseignans mensonge en hypocrisie, estans cautérisez en leur propre conscience. 4. 9. 14.

3 Défendans se marier, commandans de s'abstenir des viandes que Dieu a créées pour en user avec, etc. 4. 9. 14. — 4. 12. 23.

4 Toute créature de Dieu est bonne, et rien n'est à rejeter, quand il est prins avec action de grâces. 3. 19. 8.

5 Car elle est sanctifiée par la Parole de Dieu, et par oraison. 3. 19. 8. — 3. 20. 28.

6 Si tu proposes ces choses aux frères, tu seras bon ministre de Jésus-Christ, nourry és paroles de foy, et de bonne doctrine que tu as songneusement suivie. 2. 9. 2. — 3. 2. 6. — 3. 2. 13.

8 Mais la piété est proufitable à toutes choses, ayant promesse de la vie présente, et de celle qui est à venir. 2. 9. 3. — 3. 2. 28. — 4. 20. 44.

10 Pour cela aussi nous travaillons, et sommes en opprobre, pource que nous espérons au Dieu vivant, qui est Sauveur de tous hommes, principalement des fideles. 3. 8. 8.

43 Sois attentif à la lecture, à exhortation et à doctrine, jusques à ce que je viene. 4. 9. 4.

44 Ne mets point en nonchaloir le don qui est en toy, lequel t'est donné par prophétie avec l'imposition des mains de la compagnie des Anciens. 4. 3. 15. 4. 19. 28.

CHAP. V.

9 La vefve soit enrollée, n'ayant point moins de soixante ans, qui ait esté femme d'un mari. 4. 3. 9.—4. 14. 19.

42 Ayans leur condamnation, entant qu'elles ont faussé leur première foy. 4. 13. 18.

47 Les Anciens qui président bien, soyent réputés dignes de double honneur, principalement ceux qui travaillent en la parole et doctrine. 2. 8. 35.—4. 11. 4.

20 Repren publiquement ceux qui pêchent, afin que les autres aussi en ayent crainte. 4. 12. 3.

21 Je t'adjure devant Dieu, et le Seigneur Jésus, et les Anges esleus, que tu gardes ces choses sans préférer l'un à l'autre, etc. 4. 14. 9.—4. 14. 16.—3. 23. 4.

22 N'impose point tost les mains sur aucun, et ne communique point aux péchez d'autrui. 4. 3. 12.—4. 3. 15.

CHAP. VI.

4 Iceluy est enflé, ne sçachant rien, ains estant fol après questions et débats de paroles, desquelles s'engendre envie, noise, injures, mauvais soupçons. 4. 13. 3.

40 Car la racine de tous maux, c'est la convoitise de richesses, laquelle aucuns appétans, se sont desvoyez de la foy, et se sont eux-mesmes enserrez en plusieurs douleurs. 3. 2. 13.

46 Lequel seul a immortalité, et habite en une lumière inaccessible, lequel nul des hommes n'a veu, et ne peut veoir, auquel soit honneur et force éternelle, Amen. 4. 6. 3.—4. 18. 3.—3. 2. 4.

47 Dénonce à ceux qui sont riches en ce monde, qu'ils ne soyent point hautains, qu'ils ne mettent point leur espérance en l'incertitude des richesses,

mais en Dieu vivant qui nous ba
3. 18. 6.

20 O Timothée, garde le dépost ces crieries vaines et profanes traditions de science faussem nommée. 4. 16. 8.

2 TIMOTHÉE.

CHAP. I.

4 Paul Apostre de Jésus-Christ volonté de Dieu, selon la promesse, laquelle est en Jésus-Christ. 2. 9. 3.

6 Je t'admoneste que tu allumes de Dieu qui est en toy par l'im de mes mains. 4. 3. 15.

9 Qui nous a sauvez et appelle sainte vocation, non point à nos œuvres, mais par sa déli arrestée et grâce, etc. 2. 12. 14. 5.—3. 22. 3.—4. 1. 26.

10 Et maintenant est manifestée parition de nostre Sauveur Christ, qui a destruit la mort, en lumière vie et immortalité vangile. 2. 9. 2.—3. 25. 4.

42 Pour laquelle cause aussi j'en choses, toutesfois je n'en ay honte : car je sçay à qui j'ay suis certain qu'il est puissant der mon dépost jusques à ce née-là. 3. 2. 34.—3. 25. 4.

44 Garde le bon dépost par le sprit qui habite en nous. 3. 2.

48 Le Seigneur luy doit trouve corde vers le Seigneur en ce née-là. 3. 25. 40.

CHAP. II.

40 Pour ceste cause je souffre l'amour des esleus, afin qu'e obtiennent le salut qui est e Christ, avec gloire éternelle.

44 Si nous mourons avec luy, vrons aussi avec luy. Si no frons, nous régnerons aussi si nous le renions, il nous reni 3. 15. 8.

43 Si nous sommes desloyaux meure fidèle, il ne se peut re mesme. 4. 4. 2.—3. 20. 36.

46 Refrein les crieries vaines et

elles passeront plus avant en im-
3. 2. 43.

tesfois le fondement de Dieu de-
e ferme, ayant ce sceau, Le Sei-
cognoist ceux qui sont siens, etc.
. 6. — 4. 4. 2. — 4. 4. 8.

me grande maison, il n'y a point
ment des vaisseaux d'or et d'ar-
mais aussi de bois et de terre,
uns à honneur, et les autres à
honneur. 3. 15. 8.

signe avec douceur ceux qui ont
sentiment, pour essayer si quel-
ois Dieu leur donnera repentance
cognoistre la vérité. 4. 44. 18.
3. 21. — 3. 24. 15.

qu'ils s'amendent pour faire la vo-
d'iceluy, estans eschappez des
du diable, duquel ils sont prins.
4. 18. — 3. 3. 24.

CHAP. III.

uels apprenent tousjours, et ja-
ne peuvent venir à la cognois-
de vérité. 3. 2. 5.

ne Jannès et Jambres ont résisté
yse, ceux-ci, etc. 3. 2. 43.

de Ecriture est divinement inspi-
t profitable à enseigner, à con-
re, à corriger et instruire en jus-
4. 9. 4. — 2. 7. 44.

que l'homme de Dieu soit ac-
ly, appareillé à toute bonne œu-
4. 9. 4.

CHAP. IV.

adjure doncques devant Dieu, et
it le Seigneur Jésus-Christ, qui
a les vifs et les morts en son ap-
on et règne. 2. 16. 17.

t au reste, la couronne de justice
gardée, laquelle me rendra le
eur, etc. 2. 5. 2. — 3. 18. 4. —
4.

ne m'a assisté en ma première dé-
ains tous m'ont abandonné. 4.
b.

TITE.

CHAP. I.

il serviteur de Dieu, et Apostre de
s-Christ, selon la foy des esleus
Dieu, et la cognoissance de vérité

qui est selon piété. 3. 2. 42. — 3.
22. 40.

5 La cause pourquoy je t'ay laissé en
Crète, c'est afin que tu poursuyves de
corriger les choses qui restent, et que
tu constitues des anciens, etc. 4. 3. 7.
— 4. 3. 8. — 4. 3. 15.

6 Asçavoir, s'il y en a quelqu'un qui
soit irrépréhensible, mari d'une seule
femme, ayant enfans fidèles, etc. 4. 3.
8. — 4. 42. 23.

7 Il faut que l'Evesque soit irrépréhen-
sible, etc., ne convoiteux de gain
deshonneste. 4. 5. 19.

9 Embrassant la parole fidèle, qui est
selon instruction, afin qu'il puisse ad-
monester par saine doctrine, etc. 4.
3. 6. — 4. 3. 42.

13 Ce tesmoignage est vray : pour ceste
cause, repren-les vivement, afin qu'ils
soyent sains en la foy. 3. 2. 43.

15 Toutes choses sont nettes à ceux qui
sont nets, mais rien n'est pur aux
souillez et aux infidèles, etc. 3. 49. 9.
— 4. 43. 9. — 4. 47. 40.

CHAP. II.

2 Que les hommes anciens soyent so-
bres, graves, bien rassis, sains en la
foy, en charité et en patience. 3. 2. 43.

41 La grâce de Dieu, salutaire à tous
hommes, est apparue. 2. 42. 4. — 3.
7. 3. — 3. 46. 2. — 4. 4. 26.

42 Nous enseignant qu'en renonçant à
infidélité et désirs mondains, nous vi-
vions en ce présent monde sobrement,
justement et religieusement. 3. 46. 2.
— 3. 25. 4.

43 Attendans la bien-heureuse espérance,
et l'apparition de la gloire du grand
Dieu, et nostre Sauveur Jésus-Christ.
3. 9. 5. — 3. 46. 2.

CHAP. III.

4 Admoneste-les qu'ils soyent sujets aux
principautez et puissances, qu'ils obéis-
sent aux Gouverneurs, qu'ils soyent
prests à toute bonne œuvre. 4. 20. 23.

4 Quand la bénignité, et l'amour que
Dieu nostre Sauveur a envers les hom-
mes est apparue, il nous a sauvez. 2.
5. 47. — 3. 44. 5. — 4. 4. 26.

5 Non point par œuvres de justice que

nous ayons faites, mais selon sa miséricorde par le lavement de la régénération, etc. 1. 13. 44. — 3. 4. 25. — 3. 44. 5. — 4. 45. 2. — 4. 45. 5. — 4. 46. 20. — 4. 47. 22.

7 Afin qu'estans justifiez par la grâce d'iceluy, nous soyons héritiers selon l'espérance de vie éternelle. 3. 44. 5. — 3. 45. 6.

9 Mais refrène les folles questions et généalogies, et contentions et débats de la Loy : car elles sont inutiles et vaines. 2. 42. 5.

HÉBRIEUX.

CHAP. I.

1 Dieu ayant jadis parlé à nos pères par les Prophètes à plusieurs fois, et en plusieurs manières. 2. 9. 1. — 2. 45. 1. — 4. 8. 7.

2 A parlé à nous en ces derniers jours par son Fils. 1. 43. 7. — 4. 8. 7. — 4. 48. 20.

3 Lequel Fils estant la resplendeur de la gloire, et la marque engravée de la personne d'iceluy, et soustenant toutes choses par sa parole puissante, ayant fait par soy-mesme, etc. 1. 43. 2. — 4. 43. 42. — 4. 46. 4. — 2. 2. 20. — 2. 44. 3.

4 Estant fait d'autant plus excellent que les Anges, qu'il a obtenu un nom plus excellent par-dessus eux. 1. 44. 9.

6 Que tous les Anges de Dieu l'adorent. 1. 43. 44. — 4. 43. 23.

10 Et toy Seigneur, tu as fondé la terre dès le commencement, et les cieux sont les œuvres de tes mains. 1. 43. 44. — 4. 43. 23. — 4. 43. 26.

14 Ne sont-ils pas tous esprits servans, et qu'il envoie pour servir à cause de ceux qui recevront l'héritage de salut? 1. 44. 9. — 3. 20. 23.

CHAP. II.

5 Il n'a point assujeti aux Anges le monde à venir. 1. 44. 9.

9 Mais nous voyons celuy qui avoit esté fait un petit moindre que les Anges, asçavoir Jésus par la passion de sa mort estre couronné de gloire et d'honneur, afin que par la grâce de Dieu, il

goustast la mort pour tous. 1. 4. 2. 16. 7.

14 Car celuy qui sanctifie, et sont sanctifiez, sont tous d'une même laquelle cause il n'a point de les appeler Frères. 2. 43. 2.

14 Afin que par mort il destruisit celuy qui avoit l'empire de mort, c'est-à-dire le diable, etc. 1. 44. 48. 1. — 2. 43. 2. — 3. 44. 42.

15 Et qu'il délivrast tous ceux qui étoient en crainte de mort estoyent et en vie assujetis à servitude. 2. 4. 16.

16 Certes il n'a pas prins le monde, mais a prins la semence d'Adam. 1. 44. 9. — 2. 43. 1. — 2. 44. 1.

17 Il a falu qu'il fust semblable à ses frères, afin d'estre souverain Sacrificateur, etc. 2. 46. 2. — 2. 46. 49. — 2. 46. 19.

CHAP. III.

14 Nous sommes faits participants de sa vie, Christ, voire si nous retenons le commencement de notre existence jusques à la fin. 3. 2.

CHAP. IV.

9 Parquoy il y reste un repos pour le peuple de Dieu. 2. 8. 29.

14 Puis doncques que nous sommes faits participants de sa vie, Souverain et grand Sacrificateur, Fils de Dieu qui est entré en nous la confession. 4. 44. 24.

15 Nous n'avons point un souverain Sacrificateur qui ne puisse avoir compassion de nos infirmités, ains est-ce celui qui a esté semblable en toutes choses hors-mis péché. 1. — 2. 42. 7. — 2. 43. 1. 42. — 4. 47. 24.

16 Allons doncques avec assurance au throne de grâce, afin que nous obtenions miséricorde, et trouvions pour estre aidez en temps de tentation. 3. 20. 42. — 3. 20. 47.

CHAP. V.

1 Or tout souverain Sacrificateur prend d'entre les hommes, et est constitué pour les hommes, et se fait offert envers Dieu, afin d'obtenir dons et sacrifices pour les hommes. 42. 4.

- 4 Nul ne s'attribue cest honneur, ains celui qui en jouit, qui est appelé de Dieu comme Aaron. 4. 3. 40. — 4. 15. 22. — 4. 18. 9. — 44. 18. 4.
- 5 Pareillement aussi, Christ ne s'est point glorifié soy-mesme pour estre fait souverain Sacrificateur, etc. 4. 14. 21. — 4. 18. 2.
- 6 Tu es Sacrificateur éternellement à la façon de Melchisédec. 4. 19. 28.
- 7 Lequel és jours de sa chair, ayant offert avec grand cri et larmes, prières et supplications à celui qui, etc. 2. 16. 11.
- 8 Là soit qu'il fust Fils : toutesfois si a-il appris obéissance par les choses qu'il a souffertes. 3. 8. 4.
- 10 Estant appelé de Dieu souverain Sacrificateur à la façon de Melchisédec. 4. 18. 2.

CHAP. VI.

- 4 Car il est impossible que ceux qui ont une fois esté illuminez, et ont gousté le don céleste, et ont esté faits participants du don du saint Esprit. 3. 2. 11. — 3. 3. 24. — 3. 3. 23.
- 6 S'ils retombent, soyent renouvez à repentance, etc. 3. 3. 24.
- 10 Car Dieu n'est point injuste pour mettre en oubli vostre œuvre et travail de charité que vous, etc. 3. 18. 7.
- 13 Quand Dieu fit promesse à Abraham, pource qu'il ne pouvoit jurer par un plus grand, il jura par soy-mesme. 2. 8. 25.
- 16 Les hommes jurent par plus grand qu'eux, et le serment fait pour confirmation leur est la fin de tout différent. 2. 8. 27.

CHAP. VII.

- 3 Sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant commencement de jours ne fin de vie : mais estant fait semblable au Fils de Dieu, demeure Sacrificateur éternellement. 4. 19. 28.
- 7 Or sans aucune contradiction, ce qui est moindre est béni par le plus grand. 1. 13. 2.
- 11 Si la perfection eust esté en la sacri-ficature lévitique, etc. 2. 11. 4.
- 12 Car l'office de sacrificature estant changée, il est nécessaire qu'il y ait

- aussi changement de Loy. 3. 4. 4. — 4. 6. 2.
- 17 Tu es Sacrificateur éternellement à la façon de Melchisédech. 4. 18. 2.
- 19 Car la Loy n'a rien amené à perfection, mais a esté une seconde introduction de meilleure espérance, etc. 2. 7. 17. — 2. 11. 4.
- 21 Mais cestuy-ci avec serment par celui qui luy a dit, Le Seigneur a juré, et ne s'en repentira point, tu es Sacrificateur éternellement à la façon de Melchisédech. 4. 18. 2.
- 22 D'autant Jésus est fait pleige d'un meilleur Testament. 2. 11. 4.
- 24 Mais cestuy-ci, pource qu'il demeure éternellement à perpétuelle sacrificature. 2. 15. 6.
- 25 Et pourtant aussi peut-il sauver à plein ceux qui s'approchent de Dieu par luy tousjours vivant pour intercéder pour eux. 2. 16. 16.

CHAP. VIII.

- 4 Or la somme de nostre propos est, que nous avons un tel souverain Sacrificateur qui est assis à la dextre du siège de la majesté de Dieu és cieux. 2. 16. 15.
- 5 Voy, dit-il, que tu faces toutes choses selon le patron qui t'a esté monstre en la montagne. 2. 7. 1.
- 6 Mais maintenant nostre souverain Sacrificateur a obtenu plus excellent office, d'autant qu'il est médiateur d'un meilleur Testament qui est establi sous meilleures promesses. 2. 16. 12.

CHAP. IX.

- 4 Le premier Testament doncques avoit aussi des ordonnances du service divin, et le Sanctuaire mondain. 4. 14. 24.
- 7 Mais le seul souverain Sacrificateur entroit au second une fois l'an, non point sans sang, lequel il offroit pour soy-mesme, et pour les fautes du peuple. 2. 15. 6.
- 8 Par cela signifioit le saint Esprit, que le chemin des saints n'estoit point encores ouvert tandis que le premier Tabernacle estoit encore debout. Là mesme.

- 9 Dans lequel Tabernacle dons et sacrifices estoyent offerts, qui ne pouvoyent sanctifier la conscience de celuy qui faisoit le service. 2. 7. 17. — 2. 14. 4. — 4. 14. 25.
- 11 Mais Christ estant venu souverain Sacrificateur des biens à venir, etc. 2. 16. 16. — 4. 14. 24. — 4. 18. 2.
- 12 Et non par sang de boucs ou de veaux, mais par son propre sang est entré une fois és lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle. 2. 17. 4. — 4. 18. 3.
- 13 Car si le sang des taureaux et des boucs, et la cendre de la génisse espandue, sanctifie les souillez quant à la pureté de la chair. 2. 17. 4.
- 14 Combien plus le sang de Christ qui par l'Esprit éternel s'est offert à Dieu soy-mesme, sans nulle tache, nettoiera-il? etc. 2. 16. 6. — 3. 16. 2. — 4. 14. 24.
- 15 Et pourtant est-il Médiateur du Nouveau Testament, afin que la mort entrevenant pour la rançon des transgressions, lesquelles estoyent sous le premier Testament, ceux qui sont appelez reçoivent la promesse de l'héritage éternel. 2. 7. 17. — 2. 17. 4.
- 16 Car là où il y a Testament, il est nécessaire que la mort du testateur entreviene. 4. 18. 5.
- 22 Et presque toutes choses selon la Loy estoyent nettoyyées par sang, et sans effusion de sang ne se faisoit point de rémission. 2. 15. 6. — 2. 17. 4.
- 26 Mais maintenant en la consommation des siècles, il est comparu une fois pour la destruction de péché par le Sacrifice de soy-mesme. 4. 18. 3.
- 27 Et tout ainsi qu'il est ordonné aux hommes de mourir une fois, et après cela s'en suyt le jugement. 2. 16. 17. — 3. 25. 8.
- 28 Pareillement aussi Christ ayant esté offert une fois pour abolir les péchez de plusieurs apparoistra secondement sans péché à ceux qui l'attendent à salut. 3. 25. 2.
- ne pouvoit jamais par les sacrifices, etc. 2. 7. 16. — 2. 7. 2. 14. 4. — 4. 14. 23.
- 2 Autrement n'eussent-ils pas ce tre offerts, veu que les sacrifi toyez une fois, n'eussent plus cune conscience de péché. 3. — 4. 10. 3. — 4. 14. 25. — 4. 14.
- 4 Car il estoit impossible d'oster chez par le sang des taureaux boucs. 4. 14. 25.
- 7 Adoncques j'ay dit, Me voyci, au commencement du livre, i crit de moy, que je face, ô volonté. 2. 16. 5.
- 8 Ayant dit au paravant, Tu n' sacrifice ny approuvé offrand caustes, ny oblation pour le lesquelles choses sont offertes Loy. Doncques il a dit, Me vien afin de faire, ô Dieu, ta 2. 16. 5.
- 10 Par laquelle volonté nous sanctifiez, asçavoir par l'oblation faite du corps de Jésus-C 6. 3. — 4. 18. 3.
- 14 Car par une seule oblation sacré à perpétuité ceux qui se tifiez. 3. 5. 2. — 4. 18. 3.
- 19 Veu doncques, frères, que nous liberté d'entrer aux lieux saints le sang de Jésus. 3. 20. 18.
- 20 Par le chemin lequel il nous frais et vivant par le voile, c'est par sa chair. 3. 20. 18.
- 26 Si nous péchons volontairement avoir reçu la cognoissance té, il ne reste plus de sacrifices les péchez. 3. 3. 24. — 3. 3. 4. 18. 3.
- 27 Mais par une attente terriblement, et une ferveur de dévorera les adversaires. 3. 2.
- 29 Combien pires tormens cui que desservira celuy qui au Fils de Dieu sous les pieds pour chose profane le sang liance, par lequel il avoit estifié, et qui aura fait injure à l'grâce. 3. 3. 24.
- 36 Vous avez besoin de patience qu'ayans fait la volonté de Dieu en rapportiez la promesse. 3.

CHAP. X.

- 4 La Loy ayant l'ombre des biens à venir, non point l'image vive des choses

CHAP. XI.

une substance des choses
vère, et démonstration des
on ne voit point. 2. 9. 3.—
—3. 25. 4.

ous entendons que les siècles
ordonnez par la Parole de
r estre faits démonstrances
s invisibles. 4. 5. 4.—4. 5.
16. 4.

impossible de luy plaire sans
il faut que celuy qui vient à
e que Dieu est, et qu'il est
rateur à ceux qui le requiè-
4. 15.—3. 14. 4.—3. 20. 40.
Noé après qu'il fut divine-
onesté des choses lesquelles
yent encores, craignit, etc.

demeura en la terre promise
stranger, etc. 2. 40. 13.

offrit Isaac quand il fut es-
oïre celuy qui avoit receu les
s, offrit son fils unique. 3.

sur le bout de son baston.

CHAP. XII.

considérez diligemment ce-
souffert telle contradiction
eurs à l'encontre de soy, afin
ous lassiez point en défailant
urages. 3. 3. 15.

oublie l'exhortation laquelle
ous comme aux enfans, di-
mets point à nonchaloir le
nt du Seigneur, et ne pers-
urage quand tu es repris de
. 32.

ques vous estes sans chasti-
quel tous sont participans,
es bastars, et non point fils.

ne nous avons eu pour chas-
s pères de nostre chair, et
avons en révérence, ne se-
s point beaucoup plus sujets
des esprits, et vivrons. 4.

avez que mesmes désirant d'hé-
nédiction, il fut rejeté : car
nva point lieu de repentance,

jà soit qu'il l'eust demandée avec lar-
mes. 3. 3. 24.

48 Vous n'estes point venus à une mon-
tagne qui se puisse toucher à la main,
ny au feu bruslant ny au tourbillon,
ny à l'obscurité et tempeste. 2. 14. 9.

22 Ains vous estes venus en la monta-
gne de Sion, et à la cité du Dieu vi-
vant, à la Jérusalem céleste, et aux
milliers d'anges. 4. 14. 9.—2. 14. 9.

23 Et à l'assemblée des premiers nais
qui sont escrits és cieux, et à Dieu qui
est juge de tous. 3. 25. 6.

CHAP. XIII.

4 Mariage est honorable entre tous, et
la couche sans macule : mais Dieu ju-
gera les paillars et adultères. 4. 9. 14.
—4. 12. 25.—4. 13. 3.

8 Jésus-Christ qui a esté hier et au-
jourd'huy, est aussi le mesme éternel-
lement. 2. 10. 4.

15 Offrons doncques par luy sacrifice de
louange à toujours à Dieu, c'est-à-dire
le fruit des lèvres confessans son nom.
3. 20. 28.—4. 18. 16.—14. 18. 17.

16 Ne mettez point en oubli la bénéfi-
cence et communication : car Dieu
prend plaisir à tels sacrifices. 3. 4. 36.
—3. 7. 5.—3. 15. 4.—4. 18. 17.

17 Obéissez à vos conducteurs, et vous
y soumettez : car ils veillent pour vos
âmes, comme ceux qui en doyvent ren-
dre conte. 4. 15. 2.

JAQUES.

CHAP. I.

2 Mes frères, tenez pour une parfaite
joye, quand vous cherrez en diverses
tentations. 3. 20, 46.

42 Bien-heureux est l'homme qui endure
tentation : car quand il aura esté es-
prouvé, il recevra la couronne de vie
que Dieu a promise à ceux qui l'ai-
ment. 3. 17. 40.

43 Quand aucun est tenté, qu'il ne die
point, Je suis tenté de Dieu : car Dieu
ne peut estre tenté de maux, et ne
tente personne. 3. 20. 46.

44 Mais un chacun est tenté, quand il
est attiré et amorsé par sa propre con-
cupiscence. 3. 20. 46.

45 Puis après quand la concupiscence a

conceu elle enfante péché, et le péché estant parachevé, engendre mort. 3. 3. 13.

17 Toute bonne donation et tout don parfait est d'en haut, descendant du Père des lumières, envers lequel il n'y a point de mutation ne d'ombrage de changement. 1. 13. 8. — 2. 2. 21. — 4. 14. 10.

24 Parquoy rejettans toute vilenie et superfluité de malice, recevez en douceur la Parole plantée en vous, laquelle peut sauver vos âmes. 4. 17. 25.

CHAP. II.

5 Dieu n'a-il point esleu les povres de ce monde qui sont riches en foy, et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment? 3. 23. 10.

10 Quiconques aura gardé toute la Loy, s'il vient à faillir en un point, est coupable de tous. 3. 14. 10. — 3. 18. 10.

14 Que profitera-il si aucun dit qu'il a foy, et n'ait point les œuvres? La foy le pourra-elle sauver? 3. 2. 9. — 3. 2. 12. — 3. 17. 11.

19 Tu crois qu'il est un Dieu, tu fais bien : les diables le croient aussi, et en tremblent. 3. 2. 10.

21 Abraham nostre Père n'a-il pas esté justifié par les œuvres, quand il offrit son fils Isaac sur l'autel? 3. 17. 11.

CHAP. IV.

3 Vous demandez, et ne recevez point, pource que vous demandez mal, afin que le despendiez en vos voluptez. 3. 20. 7.

6 Ains il donne plus grande grâce, et pourtant il dit, Dieu résiste aux orgueilleux, et fait grâce aux humbles. 2. 2. 10. — 3. 12. 5.

8 Approchez-vous de Dieu, et il s'approchera de vous. Pécheurs, nettoyez vos mains, et vous qui estes doubles de cœur, purifiez vos cœurs. 3. 3. 16.

11 Qui juge son frère, il mesdit de la Loy, etc. 4. 10. 7.

12 Or il y a un seul Législateur qui peut sauver et détruire. Là mesme.

14 Qui toutesfois ne sçavez ce qui adviendra le lendemain : car qu'est-ce de

vostre vie? ce n'est certes qu'une vapeur, etc. 3. 20. 28.

15 Au lieu que devez dire, Si le Seigneur le veut, et si nous vivons nous ferons ceci ou cela. Là mesme.

CHAP. V.

12 Avant toutes choses, frères, ne jurez point ne par le ciel, ne par la terre, ne par quelque autre jurement, mais vostre ouy, soit ouy, et vostre non, non. 2. 8. 26.

13 Y a-il quelqu'un affligé entre vous? qu'il prie. Y a-il quelqu'un d'entre vous qui ait le cœur joyeux? qu'il chante. 3. 20. 7.

14 Y a-il quelqu'un d'entre vous malade? qu'il appelle les anciens de l'Eglise, et qu'ils prient pour luy, etc. 4. 19. 18. — 4. 19. 21.

15 Et la prière de foy sauvera le malade, et le Seigneur le relèvera, et s'il a commis péché, il luy sera pardonné. 3. 20. 11. — 4. 19. 18.

16 Confessez vos fautes l'un à l'autre, et priez l'un pour l'autre, afin que vous en soyez guairis : car la prière du juste avec efficace vaut beaucoup. 3. 4. 6. — 3. 4. 11. — 3. 20. 27.

17 Elie estoit homme sujet à semblables passions que nous, et il requist en priant qu'il ne plust point, et il ne plut point sur la terre, etc. 3. 20. 26.

1 PIERRE.

CHAP. I.

2 Esleus selon la Providence de Dieu le Père en sanctification d'Esprit, pour obéir et estre arrousez du sang de Jésus-Christ : grâce et paix vous soit multipliée. 3. 4. 1. — 3. 14. 6. — 3. 22. 6. — 4. 15. 2.

3 Loué soit Dieu qui est le Père de nostre Seigneur Jésus-Christ, qui par sa grande miséricorde, nous a régénéré en espérance vive par la résurrection de Jésus-Christ, d'entre les morts. 2. 16. 13.

5 Qui estes gardez en la vertu de Dieu par foy, pour avoir le salut prest d'estre révélé au dernier temps. 3. 2. 12. — 3. 18. 3.

7 Afin que l'espreuve de vostre foy beaucoup plus précieuse que l'espreuve de

- l'or qui périt, et toutesfois est espruvé par le feu, etc. 3. 8. 4.
- 9 Rapportans la fin de vostre foy, asçavoir le salut des âmes. 1. 15. 2. — 3. 18. 3. — 3. 25. 1.
- 11 S'enquérans quand et en quel temps l'esprit prophétique de Christ qui estoit en eux, signifoit les souffrances qui devoient, etc. 1. 13. 18. — 2. 9. 1.
- 12 Ausquels il a esté révélé que ce n'estoit point pour eux-mesmes, mais pour nous, qu'ils administroient les choses qui vous ont esté annoncées par ceux qui vous ont annoncé l'Evangile par le saint Esprit envoyé du ciel, etc. 2. 9. 4. — 2. 11. 6.
- 15 Ains comme celuy qui vous a appelez est saint, vous aussi pareillement soyez saints en toute conversation. 3. 6. 3. — 3. 16. 2.
- 16 Soyez saints, car je suis saint. 3. 6. 2.
- 18 Sçachans que vous avez esté rachetez de vostre vaine conversation qui vous avoit esté enseignée par vos pères, non point par choses corruptibles comme par or ou par argent. 2. 17. 5.
- 19 Mais par le sang précieux de Christ comme d'un agneau sans souilleure et sans tache. 2. 17. 5. — 3. 6. 3.
- 20 Desjà ordonné devant la fondation du monde, mais manifesté és derniers temps pour vous. 3. 22. 6. — 4. 18. 20.
- 21 Qui par luy croyez en Dieu qui l'a ressuscité des morts et luy a donné gloire, afin que vostre foy et espérance fust en Dieu. 2. 16. 13. — 3. 2. 1. — 3. 2. 43.
- 22 Ayans doncques purifié vos âmes en obéissant à vérité par l'Esprit, afin de suivre charité fraternelle sans feintise, etc. 1. 15. 2. — 2. 5. 11.
- 23 Estans régénerez, non point par semence corruptible, mais incorruptible : asçavoir par la Parole de Dieu vivante et demeurante à tousjours. 2. 10. 7. — 3. 2. 21. — 4. 1. 6. — 4. 16. 18. — 4. 16. 31.

CHAP. II.

- 5 Vous aussi comme pierres vives estes édifiez pour maison spirituelle et sainte sacrificature, pour offrir sacri-

- fices spirituels, etc. 3. 17. 5. — 4. 6. 5. — 4. 18. 16.
- 9 Vous estes la génération esleue, la sacrificature royale, la gent sainte, le peuple acquis, afin que vous annonciez les vertus de celuy qui vous a appelez des ténèbres à sa merveilleuse lumière. 2. 7. 1. — 3. 13. 2. — 4. 18. 17. — 4. 19. 25.
- 11 Bien-aimez, je vous supplie, abstenez-vous comme estrangers et voyageurs des désirs charnels, qui guerroyent contre l'âme. 1. 15. 2.
- 13 Soyez doncques sujets à tout ordre humain, pour l'amour de Dieu, soit au Roy comme au supérieur. 4. 20. 23.
- 17 Portez honneur à tous, aimez fraternité, craignez Dieu, honorez le Roy. 4. 20. 7. — 4. 20. 22.
- 21 Christ a souffert pour nous, nous laissant un patron, afin que vous en suiviez ses pas. 3. 16. 2.
- 24 Lequel mesme a porté nos péchez en son corps sur le bois, afin qu'estans morts à péchez, nous vivions à justice par la batture duquel mesme vous avez esté guairis. 2. 16. 6. — 2. 17. 4. — 3. 4. 25. — 3. 4. 27. — 3. 4. 30. — 4. 14. 21.
- 25 Vous estiez comme brebis errantes, mais maintenant vous estes convertis au Pasteur et Evesque de vos âmes. 1. 15. 2. — 3. 25. 6.

CHAP. III.

- 7 Vous maris semblablement, portez-vous discrètement avec elles comme avec un vaisseau plus fragile, c'est asçavoir féminin, leur portant honneur, comme ceux qui aussi estes ensemble héritiers de la grâce de vie, afin que vos oraisons ne soyent point entrerpompues. 4. 20. 29.
- 18 Car aussi Christ a souffert une fois pour les péchez, luy juste pour les injustes, afin qu'il nous amenast à Dieu, estant mortifié en chair, mais vivifié par l'Esprit. 2. 13. 2.
- 19 Par lequel aussi estant party, il a presché aux esprits qui estoient en chartre. 2. 16. 9.
- 21 A quoy aussi maintenant respond à l'opposite la figure qui nous sauve,

asçavoir le Baptisme : non point celui par lequel les ordures de la chair sont nettoyées, ains l'attestation de bonne conscience devant Dieu par la résurrection de Jésus-Christ. 3. 49. 15. — 4. 10. 3. — 4. 14. 4. — 4. 14. 24. — 4. 15. 2. — 4. 16. 24.

CHAP. IV.

- 3 Le temps passé nous doit avoir suffi pour accomplir la volonté des Gentils, quand nous conversions en insolences, etc. 3. 45. 8. — 3. 24. 11.
- 8 Et sur tout, ayez entre vous véhémence de charité : car charité couvre multitude de péchez. 3. 4. 31. — 3. 4. 36.
- 10 Que chacun selon qu'il a reçu le don, en administre aux autres comme bons dispensateurs de la diverse grâce de Dieu. 3. 7. 5.
- 11 Si quelqu'un parle, qu'il parle comme les paroles de Dieu. 3. 8. 8. — 4. 8. 9.
- 17 Car il est temps aussi que le jugement commence dès la maison de Dieu. Et s'il commence premièrement par nous, quelle sera la fin? etc. 3. 4. 34.

CHAP. V.

- 1 Je prie les anciens qui sont entre vous, moy qui suis ancien avec eux, etc. 4. 6. 7.
- 2 Paissez le troupeau de Christ qui vous est commis. 4. 6. 3. — 4. 10. 7.
- 3 Et non point comme ayans seigneurie sur les héritages du Seigneur. 4. 4. 9. — 4. 10. 7.
- 5 Dieu résiste aux orgueilleux et fait grâce aux humbles. 3. 42. 5.
- 6 Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous eslève quand il sera temps. 3. 2. 40.
- 7 Rejettans tout vostre souci sur luy, car il a soin de vous. 4. 17. 6.
- 8 Soyez sobres, et veillez d'autant que vostre adversaire le diable chemine comme un lyon bruyant à l'entour de vous, cherchant qui il pourra engloutir. 4. 44. 43. — 4. 44. 48. — 3. 20. 46.
- 40 Or le Dieu de toute grâce qui nous a appelez à sa gloire éternelle en Jésus-Christ, après que nous avons un peu souffert, vous parfâce, confirme, corrobore et établisse. 3. 2. 40.

2 PIERRE.

CHAP. I.

- 4 Par lesquelles nous sont données grandes et précieuses promesses que par icelles, vous soyez façonnés de la nature divine, etc. 40. — 3. 25. 40.
- 5 Vous donc aussi de mesme y tans toute diligence, adjoust par-dessus avec vostre foy, vertu science. 2. 5. 14.
- 10 Pourtant, frères, estudiez-vous tost à rendre ferme vostre vocation : car en ce faisant, tomberez jamais. 3. 15. 8.
- 14 Sçachans que de brief je'lais mien tabernacle, comme nosseigneur Jésus-Christ mesme le clairé. 3. 25. 6.
- 19 Nous avons aussi la parole prophètes plus ferme, à laquelle faites bien d'entendre, comme chandelle qui esclaire en lieu jusques à ce que le jour comluire, et que l'estoille du matin en vos cœurs. 4. 9. 2.
- 21 La Prophétie n'a point esté portée par la volonté humaine, les saints hommes de Dieu poussez du saint Esprit, ont écrit. 43. 7. — 4. 13. 45.

CHAP. II.

- 1 Mais il y a eu aussi des fautes entre le peuple, comme il pareillement des faux docteurs vous, etc. 4. 9. 4.
- 4 Si Dieu n'a point espargné, les qui ont péché, ains les ayant punis avec chaîne d'obscurité, etc. 4. — 4. 14. 19.
- 9 Le Seigneur sait délivrer de tous ceux qui l'honorent. 3. 20. 46.
- 19 On est réduit en la servitude par lequel on est vaincu. 2.

CHAP. III.

- 4 Où est la promesse de son jugement? car depuis que les Perses dormy, toutes choses persévèrent dès le commencement de la création. 3. 2. 42.
- 8 Vous, bien-aimez, n'ignorez pas

est qu'un jour est envers le
comme mille ans, et mille
comme un jour. 3. 2. 42.

nt point qu'aucun périclise,
tous viennent à repentance.

1 JEHAN.

CHAP. I.

stait dès le commencement,
ous avons ouy, ce que nous
de nos yeux, ce que nous
ntemplé, et nos mains ont
la Parole de vie. 2. 14. 2.
7. — 4. 47. 8.

ous cheminons en lumière,
y est en lumière, nous avons
n l'un avec l'autre, et le
son Fils Jésus-Christ nous
e tout péché. 2. 17. 4. — 3.
. 14. 24.

onfessons nos péchez, il est
juste pour nous pardonner
z, et nous nettoyer de toute
3. 4. 40. — 3. 20. 9.

disons que nous n'avons
bé, nous le faisons menteur,
role n'est point en nous. 3.

CHAP. II.

a péché, nous avons un ad-
vers le Père, asçavoir Jésus-
juste. 3. 4. 26. — 3. 20. 17.
luy qui est l'appointement
péchez : et non-seulement
nostres, mais aussi pour ceux
monde. 2. 17. 2. — 3. 4. 26.
20.

is enfans, je vous escri,
e vos péchez vous sont par-
ur son Nom. 2. 17. 5. — 3.

nfans, le dernier temps est,
ous avez ouy que l'Antechrist
48. 20.

sortis d'entre nous, mais ils
t point d'entre nous, car s'ils
té d'entre nous, ils fussent
avec nous, etc. 3. 3. 23. — 3.
3. 24. 7.

us avez l'Onction de par le
t cognoissez toutes choses.

23 Quiconques nie le Fils n'a point aussi
le Père : quiconques confesse le Fils a
aussi le Père. 2. 6. 4.

27 Mais l'onction que vous avez receue
de luy demeure en vous, et n'avez
point besoin qu'on vous enseigne :
ains comme la mesme Onction vous
enseigne toutes choses, et est vérita-
ble, et n'est point mensonge : et comme
elle vous a enseignez, vous demeurez
en luy. 3. 4. 3.

CHAP. III.

1 Voyez quelle charité le Père nous a
donnée, que nous soyons nommez en-
fans de Dieu : pource le monde ne
vous cognoist point, d'autant qu'il ne
le cognoist point. 3. 6. 3. — 3. 20. 36.

2 Bien-aimez, nous sommes maintenant
enfans de Dieu : mais ce que nous se-
rons n'est point encores apparu : mais
nous sçavons que quand il apparoistra,
nous serons semblables à luy : car
nous le verrons ainsi comme il est. 2.
9. 3. — 3. 2. 14. — 3. 11. 10. — 3. 25.
10. — 4. 18. 20.

3 Et quiconques a ceste espérance en luy
se purifie, comme aussi luy est pur.
3. 46. 2.

8 Qui fait péché, il est du diable : car le
diable pêche dès le commencement.
Or le Fils de Dieu est apparu, afin
qu'il desfist les œuvres du diable. 4.
14. 15. — 1. 14. 18. — 1. 14. 19. —
3. 15. 8.

9 Quiconques est nay de Dieu ne fait
point de péché : car la semence d'ice-
luy demeure en luy, et ne peut pécher,
pource qu'il est nay de Dieu. 2. 3. 10.
— 2. 5. 11. — 3. 15. 8.

10 Par ceci sont manifestez les enfans de
Dieu et les enfans du diable, etc. 4.
14. 19. — 3. 46. 2.

15 Quiconques hait son frère est meur-
trier : et vous sçavez que nul meurtrier
n'a la vie éternelle demeurante en soy.
2. 8. 39.

16 A ceci nous avons cognu la charité,
qu'il a mis sa vie pour nous : nous de-
vons doncques aussi mettre nos vies
pour les frères. 2. 44. 2.

20 Que si nostre cœur nous condamne,
Dieu certes est plus grand que nostre

- cœur, et cognoist toutes choses. 3. 4. 17.
- 22 Et quoy que nous demandions, nous le recevons de luy; car nous gardons ses commandemens, etc. 3. 20. 7. — 3. 20. 10.
- 24 Celuy qui garde ses commandemens, demeure en luy, et luy en iceluy : et par ceci nous cognoissons qu'il demeure en nous, asçavoir par l'Esprit qu'il nous a donné. 3. 4. 4. — 3. 2. 39. — 3. 40. 6.

CHAP. IV.

- 4 Bien-aimez, ne croyez point à tout esprit, mais esprouvez les esprits, s'ils sont de Dieu : car plusieurs faux prophètes sont venus au monde. 4. 9. 2.
- 3 Tout esprit qui ne confesse point que Jésus-Christ est venu en chair, n'est point de Dieu. 4. 17. 32.
- 10 En ceci est la charité, non point que nous ayons aimé Dieu, mais pource qu'il nous a aimez, et a envoyé son Fils, etc. 2. 17. 2. — 3. 14. 6.
- 11 Bien-aimez, si Dieu nous a ainsi aimez, nous nous devons aussi aimer l'un l'autre. 3. 16. 2.
- 13 Par ceci cognoissons-nous que nous demeurons en luy, et luy en nous, qu'il nous a donné de son Esprit. 3. 4. 4. — 3. 24. 2.
- 18 Il n'y a point de peur en la charité, ains la parfaite charité chasse dehors la peur : car la peur a peine, et celuy qui a peur, n'est point accompli en charité. 3. 2. 27.
- 19 Nous l'aimons, d'autant que luy premier nous a aimez. 2. 16. 3.

CHAP. V.

- 4 Tout ce qui est nay de Dieu, surmonte le monde, et ceste est la victoire qui a surmonté le monde, asçavoir nostre foy. 1. 18. 3. — 2. 5. 11. — 3. 2. 21.
- 6 C'est cestuy Jésus-Christ qui est venu par eau et par sang, non pas seulement par eau, mais par eau et par sang. 4. 14. 22.
- 7 Il y en a trois qui donnent tesmoignage au ciel, le Père, la Parole et le saint Esprit, et ces trois sont un. 3. 1. 4.
- 8 Aussi y en a-il trois qui donnent tesmoignage en la terre, asçavoir l'Esprit,

l'eau et le sang, et ces trois sont en un. 3. 3. 4.

- 12 Qui a le Fils, a la vie : qui n'a point le Fils de Dieu, il n'a point la vie. 3. 14. 4. — 3. 15. 6.
- 14 Et voyez l'assurance que nous avons envers Dieu, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous oit. 3. 20. 5.
- 15 Et si nous sçavons qu'il nous oit, quoy que nous demandions, nous sçavons que nous obtenons les requestes lesquelles luy avons demandées. 3. 20. 52.
- 18 Qui est engendré de Dieu, il se garde soy-mesme, et le malin ne le touche point. 2. 5. 11.
- 19 Nous sçavons que nous sommes de Dieu, et tout le monde est mis en malvaistié. 3. 2. 14.
- 20 Iceluy est le vray Dieu, et la vie éternelle. 1. 13. 11. — 1. 13. 26.
- 21 Enfans, gardez-vous des idoles, Amenez. 1. 14. 13.

2 JEHAN.

- 7 Plusieurs séducteurs sont entrez au monde, lesquels ne confessent point Jésus-Christ estre venu en chair, etc. 4. 17. 32.

JUDE.

- 6 Et a réservé sous obscureté en lieux éternels, jusques au jugement de la grande journée les Anges qui n'ont point gardé leur origine, etc. 4. 14. 16. — 1. 14. 19. — 3. 25. 6.
- 9 Toutesfois Michaël l'Archange, quand il débatoit, disputant avec le diable, touchant le corps de Moyse, n'osa jeter sentence de malédiction, ains il dit, Le Seigneur te rédargue. 1. 14. 8. — 1. 14. 19.

APOCALYPSE.

CHAP. I.

- 6 A Celuy qui nous a aimez, et nous a lavés de nos péchez par le sang d'iceluy. Et nous a faits Rois et Sacrificateurs vers Dieu son Père. 2. 15. 6. — 4. 14. 21. — 4. 18. 47.

CHAP. V.

- 13 Et j'ouy toute créature qui est au ciel, et sur la terre, et sous la terre, et qui

en la mer, et toutes choses qui y
sont comprises, disans, etc. 3. 5. 8.

CHAP. VII.

sont ceux qui sont venus de grande
inondation : et qui ont lavé leurs lon-
ges robes, et les ont blanchies au
sang de l'Agneau. 3. 5. 2.

CHAP. XIII.

luy fut donné gueule proférante
des choses et blasphèmes. 4. 7. 25.

CHAP. XIV.

Heureux sont les morts qui d'o-
ravant meurent au Seigneur. Ouy,
Esprit : car ils se reposent de leurs
labeurs, et leurs œuvres les suivent.
10.

CHAP. XVIII.

Repayez-luy ainsi qu'elle vous a fait :
car il payez au double selon ses œu-
res. 3. 9. 6.

CHAP. XIX.

Je me prosternerai devant ses pieds pour l'a-
dorer. Et il me dit, Garde que tu ne le
fais, car je suis serviteur avec toy, et
avec tes frères, etc. Adore Dieu. 4. 12.
14. 10.

CHAP. XX.

Voici des sièges, sur lesquels s'as-

sistent des gens, et le jugement leur fut
donné, à sçavoir les âmes des descolez
pour le tesmoignage de Jésus, et pour
la Parole de Dieu, qui n'avoient point
adoré la beste, ne son image : et qui
n'avoient point prins sa marque en
leurs frons, ou en leurs mains, les-
quels vivoient et régneroyent avec
Christ mille ans. 3. 25. 5.

CHAP. XXI.

27 Il n'entrera en elle aucune chose souil-
lée, ou faisant abomination et fausseté :
mais seulement ceux qui sont escrits
au livre de vie de l'Agneau. 4. 46. 17.

CHAP. XXII.

8 Et après que j'euy ouy et veu, je me prosternai
pour adorer devant les pieds de l'Ange
qui me monstroient ces choses. 4. 12. 3.
— 4. 14. 10.
9 Mais il me dit, Garde-toy de le faire,
je suis serviteur avec toy, et avec tes
frères les Prophètes, et avec ceux qui
gardent les paroles de ce livre : Adore
Dieu. 4. 14. 10.
18 Si quelqu'un adjouste à ces choses,
Dieu adjousterà sur luy les playes es-
crites en ce livre. 4. 9. 2.
19 Et si quelqu'un oste des paroles du
livre de ceste Prophétie, Dieu osterà
sa part du livre de vie, etc. Là mesme.

LE PREMIER LIVRE

DE

L'INSTITUTION CHRESTIENNE

**Qui est de cognoistre Dieu en tiltre et qualité de Créateur
et souverain Gouverneur du monde.**

CHAPITRE PREMIER.

*Comment la cognoissance de Dieu et de nous sont choses conjointes,
et du moyen de ceste liaison.*

1 Toute la somme presque de nostre sagesse, laquelle, à tout conter, mérite d'estre réputée vraie et entière sagesse, est située en deux parties : c'est qu'en cognoissant Dieu, chacun de nous aussi se cognoisse. Au reste, combien qu'elles soient unies l'une à l'autre par beaucoup de liens, si n'est-il pas toutesfois aisé à discerner laquelle va devant et produit l'autre. Car en premier lieu, nul ne se peut contempler, qu'incontinent il ne tourne ses sens au regard de Dieu, auquel il vit et a sa vigueur : pource qu'il n'est pas obscur que les dons où gist toute nostre dignité ne sont nullement de nous-mesmes, que nos forces et fermetés sont autre chose que de subsister et estre appuyez en Dieu. D'avantage, par les biens qui distillent du ciel sur nous goutte à goutte, nous sommes conduits comme par petis ruisseaux à la fontaine. Pareillement de ceste petite et maigre portion, l'infinité de tous biens qui réside en Dieu apparoist tant mieux : singulièrement ceste malheureuse ruine en laquelle nous sommes trébuschez par la revoite du premier homme, nous contrainct de lever les yeux en haut, non-seulement pour désirer de là les biens qui nous défont, comme povres gens

vuides et affamez, mais aussi pour estre esveillez de crainte, et par ce moyen apprendre que c'est d'humilité. Car comme on trouve en l'homme un monde de toutes misères, depuis que nous avons esté despouillez des ornemens du ciel, nostre nudité descouvre avec grand'honte un si grand tas de tout opprobre, que nous en sommes tous confus : d'autre costé, il est nécessaire que la conscience nous poingne en particulier de nostre mal-heureté : pour approcher au moins à quelque cognoissance de Dieu. Parquoy du sentiment de nostre ignorance, vanité, disette, infirmité, voire, qui plus est, perversité et corruption, nous sommes induits à cognoistre qu'il n'y a nulle part ailleurs qu'en Dieu vraie clarté de sagesse, ferme vertu, droicte affluence de tous biens, pureté de justice, tant y a que nous sommes esmeus par nos misères à considérer les biens de Dieu : et ne pouvons aspirer et tendre à luy à bon escient, qu'en ayant commencé à nous des- plaire du tout. Car qui sera l'homme qui ne prene plaisir à se reposer en soy, et mesmes qui de faict n'y repose pendant qu'il ne se cognoist point : asçavoir quand il se glorifie és dons de Dieu, comme en richesses et nobles paremens, ignorant sa

misère, ou l'ayant mise en oubli? Parquoy la cognoissance de nous-mesmes non-seulement aiguillonne chacun à cognoistre Dieu, mais aussi doit estre mené par icelle comme par la main à le trouver.

2 D'autrepart c'est chose notoire que l'homme ne parvient jamais à la pure cognoissance de soy-mesme, jusques à ce qu'il ait contemplé la face de Dieu, et que du regard d'icelle il descende à regarder à soy. Car selon que l'orgueil est enraciné en nous, il nous semble tousjours que nous sommes justes et entiers, sages et saints, sinon que nous soyons convaincus par argumens manifestes de nostre injustice, souilleure, folie et immondicité. Or n'en sommes-nous pas convaincus si nous jettons l'œil sur nos personnes seulement, et que nous ne pensions pas aussi bien à Dieu, lequel est la seule reigle à laquelle il faut ordonner et compasser ce jugement. Car d'autant que nous sommes tous de nature enclins à hypocrisie, quelque apparence légère de justice nous contentera tant et plus au lieu de l'effect et vérité. Et pource qu'à l'environ de nous il n'y a rien qui ne soit plein et desfiguré de beaucoup de souilleures, ce pendant que nous avons l'esprit enclos et comme borné entre les pollutions de ce monde, ce qui n'est pas du tout si vilain que le reste, nous plaist comme s'il estoit très-pur : comme un œil qui ne voit que du noir, estime que ce qui est brun ou de couleur obscure et moyenne est de souveraine blancheur, pource qu'il y est ainsi accoustumé. Mesmes on peut encores discerner de plus près par les sens corporels, combien nous sommes abusez en estimant les forces et facultez de l'âme. Car si nous jettons la veue en bas en plein jour, ou que nous regardions à l'entour par-cy par-là, il nous semble bien que nous ayons le regard le plus aigu que l'on scauroit penser : mais si nous levons les yeux droict pour contempler le soleil, ceste grande vivacité qui se monstroient en terre est incontinent esblouye, et du tout confuse par la clarté qui la surmonte : tellement que nous sommes contraints de confesser que la vigueur que nous avons à considérer les

choses terrestres, n'est que pure tardiveté et eslourdissement quand il est question d'aller jusques au soleil. Autant en advient-il à examiner nos biens spirituels. Car ce pendant que nous ne regardons point outre la terre, en nous contentant de nostre justice, sagesse et vertu, nous sommes bien aises et nous baignons à nous flatter, jusques à nous priser comme demi-dieux. Mais si nous commençons à eslever nos pensées à Dieu, et bien poiser quel il est, et combien la perfection de sa justice, sagesse et vertu, à laquelle il nous faut conformer, est exquise, tantost ce qui nous venoit fort à gré sous une fausse couverture de justice, nous rendra une odeur puante d'iniquité : ce qui nous plaisoit comme merveilles sous le tiltre de sagesse, nous nous sentira que folie : et ce qui avoit belle monstre de vertu, se decouvrira n'estre que débilité. Voilà comme ce qui semble en nous parfait jusques au bout ne peut nullement satisfaire à la pureté de Dieu.

3 Voilà dont est procédé l'horreur et l'estonnement duquel l'Ecriture récit que les Saints ont esté affligés et abatus toutes fois et quantes qu'ils ont senti la présence de Dieu. Car quand nous voyons ceux qui estans comme eslongnez de Dieu se trouvoient asseurez, et alloient la teste levée, si tost qu'il leur manifeste sa gloire, il les estre esbranlez et effarouchez, en sorte qu'ils sont opprimez, voire engloutis de l'horreur de mort, et quasi s'esvanouissent : de là on peut bien conclure que les hommes ne sont jamais assez touchés et esmeus du sentiment de leur povreté, jusques à ce qu'ils se soyent comparez à la majesté de Dieu. Or de l'estonnement nous avons assez d'exemples tant aux Juges que Dieu a gouvernez en Judée, qu'aux Prophètes : tellement que ce propos estoit coustumier entre le peuple ancien, Nous mourrons : car nous n'avons veu le Seigneur¹. Parquoy l'histoire de Job, pour abatre les hommes d'une droite appréhension de leur bestise, débilité et souilleure, tire tousjours son principal argument de ceste source : c'est

¹ Jug. XIII, 22; Is. VI, 5; Eccl. II, 1, et ailleurs.

de montrer quelle est la sagesse, vertu et pureté de Dieu, et non sans cause. Nous voyons comme Abraham, d'autant plus qu'il est approché pour contempler la majesté de Dieu, se confesse terre et poudre¹ : comme Hélié cache son visage l'osant attendre telle approche² : tel effroy les fidèles conçoivent de ceste haute majesté. Et que feroit l'homme qui n'est que vers et pourriture, veu qu'il faut que les Chérubins et Anges du ciel se couvrent pour la peur et estonnement qu'eux-mêmes en ont ? C'est ce que dit le Prophète Isaïe, que le soleil aura honte, et

la lune sera confuse, quand le Seigneur des armées régnera¹ : c'est-à-dire, quand il desployera sa clarté, ou qu'il la fera veoir de plus près, tout ce qui estoit auparavant le plus clair du monde, sera en comparaison d'icelle obscurci de ténèbres. Toutesfois combien qu'il y ait une liaison mutuelle entre la cognoissance de Dieu et de nous-mêmes et que l'une se rapporte à l'autre, si est-ce que l'ordre de bien enseigner requiert qu'en premier lieu nous traittions que c'est de cognoistre Dieu, pour venir au second poinct.

CHAPITRE II.

Que c'est de cognoistre Dieu, et à quelle fin tend ceste cognoissance.

Or j'enten que nous cognoissons Dieu, non pas quand nous entendons seulement qu'il y a quelque Dieu : mais quand nous comprenons ce qu'il nous appartient d'en comprendre, ce qui est utile pour sa gloire, brief ce qui est expédient. Car à parler droictement nous ne dirons pas que Dieu soit cognu, où il n'y a nulle religion ne piété. Je ne touche point encores ici à la cognoissance spéciale, par laquelle les hommes estans perdus et errans en eux, sont conduits à Dieu par le tenir leur rédempteur au nom de Jésus-Christ : seulement je parle de cette pure et sainte cognoissance, à laquelle l'ordre naturel nous mèneroit si l'homme eust persisté en son intégrité. Car combien que nul en ceste ruine et désolation du genre humain ne sente jamais que Dieu luy soit père, ou mesmes sauveur et propice, jusques à ce que Christ soit au milieu pour le pacifier avec Dieu, toutesfois c'est autre chose d'estre que Dieu, selon qu'il est nostre Seigneur, non-seulement nous substente par sa vertu, nous gouverne en sa providence, nous maintient et nourrit par sa bonté, et continue toutes espèces de bénédictions en nous : et autre chose à propos, de recevoir et embrasser la grace de réconciliation, telle qu'il la

nous propose en Christ. Parquoy entant que Dieu est en premier lieu cognu simplement créateur, tant par ce beau chef-d'œuvre du monde qu'en la doctrine générale de l'Ecriture, puis après apparroist rédempteur en la face et personne de Jésus-Christ, de là s'engendre et sort double cognoissance. Il nous suffira pour ceste heure de traiter de la première : la seconde suivra en son ordre. Or combien que nostre esprit ne puisse comprendre Dieu, qu'il ne luy attribue quelque service : toutesfois il ne suffira point de sçavoir en confus qu'il y ait quelque Dieu qui mérite d'estre seul adoré, si nous ne sommes aussi persuadez et résolus que le Dieu que nous adorons est la fontaine de tous biens, afin de ne rien chercher hors luy. Voicy mon intention : c'est que non-seulement ayant une fois créé ce monde, il le soutient par sa puissance infinie, il le gouverne par sa sagesse, garde et préserve par sa bonté, et sur tout a le soin de régir le genre humain en justice et droic-ture, le supporter par sa miséricorde, l'avoir sous sa protection : mais aussi qu'il nous faut croire qu'il ne se trouvera ailleurs qu'en luy une seule goutte de sagesse, clarté ou justice, vertu, droic-ture, ou vérité : afin que comme ces

Gen. XVIII. 27.

2) 1 Rois XIX, 10.

1) Is. XXIV, 20; II, 10, 19.

choses descoulent de luy et qu'il en est la seule cause, aussi que nous apprenions de les attendre toutes de luy, et les y chercher : et sur cela, que nous apprenions de luy rapporter le tout, et le tenir de luy avec action de grâces. Car ce sentiment des vertus de Dieu, est le seul bon maistre et propre pour nous enseigner piété, de laquelle la religion procède. J'appelle Piété, une révérence et amour de Dieu conjointes ensemble, à laquelle nous sommes attirés, cognoissans les biens qu'il nous fait. Car jusques à ce que les hommes ayent ceci bien imprimé au cœur, qu'ils doivent tout à Dieu, qu'ils sont tendrement nourris sous son soin paternel : brief qu'ils le tiennent autheur de tout bien, en sorte qu'ils n'appétent rien que luy, jamais ils ne s'assujétiront d'une franche dévotion à luy : qui plus est, s'ils ne mettent en luy toute leur félicité, jamais ne s'y adonneront en vérité et rondeur.

2 Parquoy ceux qui s'appliquent à décider ceste question, asçavoir que c'est que Dieu, ne font que se jouer en spéculations frivoles, veu que plustost il nous est expédient de sçavoir quel il est, et ce qui convient à sa nature. Car quel prouffit y aura-il de confesser avec les Epicuriens, qu'il y a quelque Dieu, lequel s'estant deschargé du soin de gouverner le monde, prene plaisir en oisiveté? Mesmes de quoy servira-il de cognoistre un Dieu, avec lequel nous n'ayons que faire? Plustost la cognoissance que nous avons de luy, doit en premier lieu nous instruire à le craindre et révéler : puis nous enseigner et conduire à chercher de luy tous biens, et luy en rendre la louange. Et de faict, comment Dieu nous peut-il venir en pensée, que nous ne pensons quant et quant, veu que nous sommes sa facture, que de droict naturel et de création nous sommes sujets à son empire, que nostre vie luy est due, que tout ce que nous entreprenons et faisons se doit rapporter à luy? Puis qu'ainsy est, il s'ensuit pour certain que nostre vie est malheureusement corrompue, sinon que nous l'ordonnions à son service : veu que c'est bien raison que sa seule volonté nous serve de loy. D'autre part

il est impossible d'appercevoir clairement quel est Dieu, sans le cognoistre source et origine de tous biens : dont les hommes seroyent incitez d'adhérer à luy et mettre leur fiance, sinon que leur propre malice les destournast de s'enquérir de ce qui est bon et droict. Car pour le premier, l'âme bien reiglée ne se forge point un Dieu tel quel : mais regarde celui qui est vray Dieu et unique. Puis après elle n' imagine point de luy ce que bon luy semble : mais elle se contente de l'avoir tel que luy-mesme se manifeste, et se garde songneusement de ne point sortir par une folle audace et témérité hors de ce qu'il a déclaré, pour vaguer çà ne là. Ayant ainsi cognu Dieu, pource qu'elle sçait qu'il gouverne tout, elle se confie d'estre en la garde et protection d'iceluy, et ainsi elle se remet du tout en sa garde : pource qu'elle le cognoist autheur de tous biens, si tost qu'elle se sent pressée d'affliction ou disette, elle a son recours à luy, attendant d'en estre secourue : d'autant qu'elle le tient sans doute pour humain et pitoyable, elle se repose en luy avec certaine fiance, et ne doute pas qu'en toutes ses adversitez elle n'ait toujours son remède prest en la bonté et clémence d'iceluy : pource qu'elle le tient comme Seigneur et Père, elle conclut aussi que c'est bien raison de luy donner la supériorité qui luy appartient, honorant la majesté d'iceluy, procurant que sa gloire soit avancée, et obéissant à ses commandemens : pource qu'elle le recognoist juste Juge, et qu'il est armé de juste rigueur pour punir les maléfices et péchez, elle se met toujours devant les yeux le siège judicial d'iceluy, et se tient comme bridée de la crainte qu'elle a de l'offenser : toutesfois elle ne s'espouvante pas de frayeur qu'elle ait de son jugement, en sorte qu'elle se vueille retirer ou cacher de luy, mesme quand elle trouveroit quelque eschappatoire : mais plustost elle l'accepte et reçoit Juge de iniques comme bien-faicteur envers les fidèles : veu qu'elle cognoist qu'il luy est autant convenable, entant qu'il est Dieu de rendre aux meschans le salaire qu'ils ont déservi, que de donner aux justes la vie éternelle. D'avantage elle ne se tien

pas seulement de mal faire pour crainte de punition : mais entant qu'elle aime et révère Dieu comme père, qu'elle l'honore avec humilité comme maistre et supérieur, encores qu'il n'y eust point d'enfers, si a elle horreur de l'offenser. Voylà par'c'est de la vraye et pure religion, asçavoir la foy conjointe avec une vive crainte de Dieu : en sorte que la crainte com-

prene sous soy une révérence volontaire, et tire avec soy un service tel qu'il appartient, et tel que Dieu mesme l'ordonne en sa Loy. Et d'autant plus est ceci à noter, que tous indifféremment font honneur à Dieu, et bien peu le révèrent : veu que tous monstrent belle apparence, mais bien peu s'y addonnent de cœur.

CHAPITRE III.

Que la cognoissance de Dieu est naturellement enracinée en l'esprit des hommes.

1 Nous mettons hors de doute que les hommes ayent un sentiment de Divinité en eux, voire d'un mouvement naturel. Car afin que nul ne cherchast son refuge sous tiltre d'ignorance, Dieu a imprimé en tous une cognoissance de soy-mesme, de laquelle il renouvelle tellement la mémoire, comme s'il en distilloit goutte à goutte, afin que quand nous cognoissons puis le premier jusques au dernier qu'il a un Dieu, et qu'il nous a formez, nous nous condamnons par nostre propre témoignage, de ce que nous ne l'aurons point honoré, et que nous n'aurons point fait nostre vie à luy obéir. Si on cherche ignorance pour ne sçavoir que c'est Dieu, il est vray-semblable qu'on n'en trouvera pas exemple plus propre qu'entre peuples hébétéz et qui ne sçavent quasi ce que c'est d'humanité. Or comme dit Ciceron, homme payen, Il ne se trouve nulle si barbare, ni peuple tant brutal et sauvage, qui n'ait ceste persuasion enracinée qu'il y a quelque Dieu¹. Et ceux qui en tout le reste semblent bien ne différer en rien d'avec les bestes brutes, ont qu'il en soit retienent tousjours une semence de religion. En quoy on voit comment ceste appréhension possède le cœur des hommes jusques au profond, et est enracinée en leurs entrailles. Puis voyez que dès le commencement du monde il n'a eu ne pays, ne ville, ne maison qui se soit peu passer de religion, en sorte qu'on voit que tout le genre humain a confessé qu'il y avoit quelque senti-

Gen., De Natura deorum.

ment de Divinité engravé en leurs cœurs. Qui plus est, l'idolâtrie rende certain témoignage de cecy. Car nous sçavons combien il vient mal à gré aux hommes de s'humilier pour donner supériorité par-dessus eux aux créatures. Parquoy quand ils aiment mieux adorer une pièce de bois ou une pierre, que d'estre en réputation de n'avoir point de Dieu, on voit que ceste impression a une merveilleuse force et vigueur, veu qu'elle ne se peut effacer de l'entendement de l'homme : tellement qu'il est plus aisé de rompre toute affection de nature que de se passer d'avoir religion. Comme de faict tout orgueil naturel est abatu quand les hommes pour porter honneur à Dieu s'abaissent à tel opprobre, oubliant ceste enflure d'orgueil à laquelle ils sont adonnez.

2 Parquoy ce qu'aucuns disent, que la religion a esté controuvée par l'astuce et finesse de quelques gens subtils, afin que par ce moyen ils missent quelque bride sur le simple populaire, est du tout frivole. Ils allèguent que telles gens, qui ont commandé de bien servir à Dieu, n'avoient aucune Divinité en estime. Or je confesse bien que plusieurs fins et ruses ont forgé beaucoup de corruptions pour attirer le simple populaire à dévotion folle, et l'effrayer pour l'avoir plus ductible : mais tant y a que jamais ils ne fussent parvenus à leur intention, sinon que desjà l'entendement des hommes eust esté disposé, voire constamment résolu, qu'il falloit adorer un Dieu : qui estoit une semence pour les faire encliner à re-

ligion. Mais il n'est pas vray-semblable que ceux qui ont voulu abuser les simples idiots sous ce tiltre, ayent esté du tout vuides de cognoissance de Dieu. Car combien qu'anciennement aucuns se soyent eslevez, et qu'aujourd'huy encores plusieurs s'avancent pour nier qu'il y ait aucun Dieu, toutesfois maugré qu'ils en ayent si faut-il qu'ils sentent ce qu'ils désirent d'ignorer. On ne trouve point par les histoires que nul se soit plus desbordé, ni avec plus grande audace et furie, que Caligula Empereur de Rome : toutesfois nous ne voyons pas que nul ait esté plus effrayé, ni angoissé de plus grande destresse que luy, quand quelque signe de l'ire de Dieu se monstroît. Ainsi combien que de propos délibéré il s'estudiasst à mespriser Dieu, si faloit-il que maugré ses dents il l'eust en horreur. On verra le semblable advenir à tels contempteurs : car se'on que chacun d'eux est le plus hardi à se mocquer de Dieu, il tremblera plustost que tous les autres, seulement oyant tomber une feuille d'un arbre. Je vous prie d'où procède cela, sinon que la majesté de Dieu se venge en espovantant leurs consciences, d'autant plus fort qu'ils cuident la pouvoir fuyr ? Ils cherchent bien tous subterfuges pour se cacher de la présence de Dieu, et aussi l'effacer de leur cœur : mais bon gré maugré ils se trouvent enveloppez pour n'en pouvoir sortir. Et encores que pour peu de temps il semble bien que tout s'esvanouisse, si faut-il d'heure en heure revenir à conte, pource que la majesté de Dieu en se faisant sentir, leur dresse nouveaux alarmes : en sorte que s'ils ont quelque relasche de leurs angoisses, c'est comme le dormir des yvrongnes ou des phrénétiques, qui mesmes en dormant ne reposent point paisiblement, pource qu'ils sont assiduellement tormentez de songes horribles et espovantables. Parquoy les plus meschans nous doyvent servir d'exemples que Dieu se fait cognoistre à tous hommes, et que telle impression a une vigueur qui ne se peut abolir.

3 Quoy qu'il en soit, c'est-cy un poinct résolu à tous ceux qui jugent justement, que l'esprit humain a un sentiment de di-

vinité engravé si profond, qu'il ne se peut effacer. Mesmes que ceste persuasion soit naturellement enracinée en tous, asçavoir qu'il y a un Dieu, et qu'elle soit attachée comme en la moelle des os, la fierté et rébellion des iniques en testifie, lesquels en combatant furieusement pour se développer de la crainte de Dieu, n'en peuvent venir à bout. Un nommé Diagoras anciennement et quelques semblables ont voulu plaisanter en se moquant de toutes les religions du monde : Denis tyran de Sicile, en pillant les temples s'est moqué comme si Dieu n'y voyoit goutte : mais ces ris ne passent point le gosier, pource qu'il y a tousjours un ver au dedans qui ronge la conscience, voire plus asprement que nul cautère. Je ne dirai pas comme Cicéron, que tous erreurs s'esvanouissent avec le temps, mais que la religion croist et se confirme de jour en jour : car à l'opposite nous verrons tantost que le monde, entant qu'en luy est, s'efforce de jeter bien loin toute cognoissance de Dieu, et corrompre son service en toutes façons : seulement je di, combien que la dureté et estourdissement qu'attirent les meschans et amassent tant qu'ils peuvent pour pouvoir mespriser Dieu, croupissent et pourrissent en leur cœur, cependant le sentiment qu'ils ont de la majesté de Dieu, lequel ils appètent d'esteindre tant qu'il leur est possible, revient toujours au-dessus. Dont je conclu que ce n'est pas une doctrine qu'on commence seulement d'apprendre en l'eschole, mais de laquelle chacun doit estre maistre et docteur pour soy dès le ventre de la mère, et laquelle nature mesme ne souffre point qu'on oublie, combien que plusieurs y appliquent toute leur estude. Or si tous hommes naissent et vivent à ceste condition de cognoistre Dieu, et que la cognoissance de Dieu si elle ne s'avance jusques-là où j'ay dit, soit vaine et s'esvanouisse : il appert que tous ceux qui n'adressent point toutes leurs pensées et leurs œuvres à ce but, se fourvoyent et s'egarent de la fin pour laquelle ils sont créés. Ce qui n'a pas esté incognu mesme des Philosophes payens : car c'est ce qu'a entendu Platon, disant que le souverain bien de l'âme est de ressem-

bler à Dieu, quand après l'avoir cognu, elle est du tout transformée en luy¹. Parquoy un certain personnage qu'introduit Plutarque, argue trèsbien, en remontrant que si on oste la religion de la vie des hommes, non-seulement ils n'auront de quoy pour estre préférez aux bestes brutes, mais seront beaucoup plus miséra-

bles, veu qu'estans sujets à tant d'espèces de misères, ils mèneront en grand regret et angoisse une vie pleine de trouble et inquiétude. Dont il conclud qu'il n'y a que la religion qui nous rende plus excellens que les bestes brutes, veu que c'est par icelle que nous tendons à immortalité.

CHAPITRE IV.

Que ceste cognoissance ou est estouffée ou corrompue, partie par la sottie des hommes, partie par leur malice.

1 Or comme l'expérience monstre qu'il y a une semence de religion plantée en tous par inspiration secrète de Dieu, aussi d'autre part en trouvera-on à grand'peine de celle d'un qui la nourrisse en son cœur, pour la bien faire germer : mais on n'en trouvera pas un seul auquel elle meurisse, tant s'en faut que le fruit en revienne en la saison. Car soit que les uns s'esvaouissent en leurs folles superstitions, soit que les autres malicieusement et de propos délibéré se destournent de Dieu, tant y a que tous s'esgarent de la vraye cognoissance d'iceluy : dont il advient qu'il n'y demeure nulle piété bien reiglée au monde. Ce que j'ay dit qu'aucuns déclinent et tombent en superstitions par erreur, ne doit pas estre entendu comme si leur simplicité les justifioit de crime, veu que l'aveuglement duquel ils sont occupez, est quasi toujours enveloppé en presumption orgueilleuse, et en outrecuidance. La vanité, voire conjointe avec orgueil, est assez convaincue, en ce que nul pour chercher Dieu ne s'eslève par-dessus soy comme il est requis : mais tous le veulent mesurer selon la capacité de leur sens charnel, qui est du tout stupide. D'avantage, en mesprisant de s'enquérir à bon escient pour parvenir à quelque fermeté, ils ne font que voltiger par leur curiosité en spéculations inutiles. Parquoy ils n'apprehendent point Dieu tel qu'il s'offre, mais l'imaginent tel qu'ils l'ont forgé par leur témérité. Ce gouffre étant ainsi ouvert, de quelque costé qu'ils mettent le pied, il faut qu'ils se préci-

pitent en ruine : et quoy qu'ils brassent puis après pour l'honorer et servir, ne sera point alloué en ses contes : pource que ce n'est pas luy qu'ils honorent, mais en son lieu leurs songes et resveries. Ceste perversité est expressément taxée par S. Paul, quand il dit que les hommes appétans d'estre sages ont esté du tout insensé¹. Il avoit dit un petit auparavant, qu'ils se sont esvanouis en leur pensées : mais afin que nul ne les excusast de coulpe, il adjousté qu'ils ont esté aveuglez à bon droict : veu que ne se contentans point de sobriété et modestie, ils se sont usurpé plus qu'il ne leur estoit licite : et par ce moyen sciemment et de leur bon gré ils se fourrent en ténèbres : mesme par leur perversité et arrogance ils se rendent insensé. Dont il s'ensuit que leur folie n'est point excusable, laquelle procède non-seulement de vaine curiosité, mais aussi d'un appétit desbordé de plus sçavoir que leur mesure ne porte, joint une fausse présomption dont ils sont pleins.

2 Quant à ce que David dit, que les meschans et insensé pensent en leur cœur qu'il n'y a point de Dieu² : premièrement il se doit appliquer à ceux qui ayans estouffé la clarté de nature, s'abrutissent à leur escient : comme derechef nous verrons tantost. Et de faict il s'en trouve plusieurs, lesquels s'estans endurcis à pécher par audace et coustume, rejettent avec une rage toute mémoire de Dieu, laquelle toutesfois leur est remise au devant par leur sens naturel, et ne cesse de les solliciter au dedans. Or pour rendre leur fureur tant

¹ 1^{re} Thimothee et Theophile.

¹ Rom. I. 22.

² Ps. XIV. 1.

plus détestable, il dit que précisément ils nient Dieu : non pas pour luy ravir son essence, mais d'autant qu'en le dépouillant d'office de juge et gouverneur, ils l'enferment au ciel comme oisif. Car puis qu'il n'y a rien moins convenable à Dieu, que de quitter le régime du monde pour laisser tout aller à l'aventure, et faire du borgne pour laisser tous péchez impunis, et donner occasion aux malins de se déborder, il appert que tous ceux qui se pardonnent et flattent, et en repoussant tout souci de venir à conte, s'anonchalisent, nient qu'il y ait un Dieu ; et c'est une juste vengeance du ciel que les cœurs des meschans soyent ainsi engraissez, afin qu'ayant fermé les yeux, en voyant ils ne voyent goutte. David mesme est très bon expositeur de son intention, en ce passage où il dit que la crainte de Dieu n'est point devant les yeux des malins¹ : Item, qu'ils s'applaudissent en leur forfait, d'autant qu'ils se persuadent que Dieu n'y prend point garde. Combien doncques qu'ils soyent contrains de cognoistre quelque Dieu, toutesfois ils anéantissent sa gloire en lui ostant sa puissance. Car comme Dieu ne se peut renier soy-mesme², ainsi que dit S. Paul, pource qu'il demeure toujours semblable à soy, ainsi ces canailles se forgeans une idole morte et sans vertu, sont justement accusez de renier Dieu. D'avantage il est à noter, combien qu'ils combattent contre leur propre sens, et désirent non-seulement de chasser Dieu de là, mais aussi l'abolir au ciel : toutesfois que la stupidité en laquelle ils se plongent ne gaigne jamais jusques-là, que Dieu, quelquesfois ne les ramène par force à son siège judicial. Toutesfois pource qu'ils ne sont point retenus de nulle crainte qu'ils ne se ruent avec toute impétuosité contre Dieu, cependant qu'ils sont ainsi transportez d'une violence tant aveugle, il est certain qu'ils ont oublié Dieu, et que telle brutalité règne en eux.

3 Par ce moyen la défense frivole que plusieurs prétendent pour couvrir leur superstition est abatuë. Car il leur semble, quand on s'adonne à servir Dieu, que

toute affection, quelque desreiglée qu'elle soit, suffit : mais ils ne notent pas que la vraie religion doit estre du tout conforme à la volonté de Dieu, comme une religion qui ne fleschit point : cependant, que Dieu demeure tousjours semblable à soy, et qu'il n'est pas un fantosme qui se transforme à l'appétit d'un chacun. Et de faict on peut veoir à l'œil, quand la superstition veut gratifier à Dieu, en combien de folies elle s'enveloppe comme en se jouant. Car en retenant songneusement les choses dont Dieu prononce qu'il ne lui chaut, elle rejette ouvertement ou mesprise celles qu'il recommande comme précieuses. Parquoy tous ceux qui dressent des services à Dieu à leur poste, adorent leurs resveries seulement : pource qu'ils n'oseroient ainsi apporter à Dieu des menus fatras, sinon que desjà ils l'eussent forgé en leur moule semblable à eux pour approuver leurs inventions. Parquoy S. Paul prononce qu'une telle conception qu'on a de Dieu vagabonde et erronée, est ignorance de Dieu : Pource que vous ne cognoissiez point Dieu, dit-il, vous serviez à ceux qui n'estoyent point Dieu de nature¹. Et en l'autre passage il dit que les Ephésiens estoient du tout sans Dieu, du temps qu'ils estoient esgarez de celui qui l'est à la vérité luy seul². Et n'y a pas ici grande distance entre les deux, pour le moins en ce poinct, c'est de concevoir un dieu ou plusieurs, pource que tousjours on se destourne du vray Dieu, et quand on l'a délaissé, il ne reste plus qu'une idole exécrationnable. Par ainsi nous avons à conclure avec Lactance, qu'il n'y a nulle religion, si elle n'est conjointe avec la vérité.

4 Il y a encores un second mal, c'est que les hommes ne se soucient guère de Dieu, s'ils n'y sont forcez, et ne veulent approcher de luy sinon qu'ils y soyent traînez malgré qu'ils en ayent : mesmes alors encore ne sont-ils point induits à crainte volontaire, qui procède d'une révérence de sa majesté, mais seulement d'une crainte servile et contrainte, entant que son jugement la leur arrache : lequel pource qu'ils ne le peuvent eschapper, i

1) Ps. XXXVI, 2 ; Ps. X, 11.

2) 2 Tim. II, 13.

1) Gal. IV, 8.

2) Ephés. II, 12.

horreur, toutesfois en le détestant. qu'un Poëte payen a dit compétent à l'impiété seule : asçavoir que de s'est forgé des dieux la pre-
 Ceux qui se voudroyent desborder tant Dieu , souhaiteroyent quant que son siège judicial, lequel ils ont esté dressé pour punir les offenses, fust abatu. Estans menez d'affection, ils bataillent contre quel ne peut estre sans son juge-
 Mais pource qu'ils ne peuvent éviter accablez par sa puissance, et bien qu'ils ne la peuvent destour-
 là comment ils sont vaincus de Parquoy afin qu'il ne semble qu'en artout ils mesprisent celui du-
 najesté les tient saisis, ils s'ac- tellement quellement d'avoir ap-
 de la religion : cependant ils ne pas de se polluer en tous vices ,
 et énormitez les unes sur les au-
 pées à ce qu'ils ayent entièrement i de Dieu et dissipé toute la justice
 ou bien ils ne sont pas tellement le ceste feintise de crainte, qu'ils posent doucement en leurs pé-
 flatent et baignent, aimans mieux a bride à l'intempérance de leur
 ie de la restreindre et réprimer ir au S. Esprit. Or pource que
 n'est qu'une ombre feinte de mesme à grand'peine mérite-il
 appelé ombre, il est aisé de co- combien la vraye piété, que Dieu eulement aux cœurs de ses fidè-
 l'indifférente d'une cognoissance si t confuse : dont aussi il appert
 religion est propre aux enfans de toutesfois les hypocrites par leurs
 publiques veulent gagner ce poinct pense estre prochains de Dieu ,
 toutesfois ils fuyent. Car au lieu

qu'il y doit avoir un train égal d'obéis-
 sance en toute la vie, ils ne font nul scrupule de l'offenser en ceci ou en cela , se contentans de l'appaiser de quelque peu de sacrifices : au lieu qu'on le doit servir en sainteté et intégrité de cœur, ils con-
 trouvent des menus fatras et cérémonies de nulle valeur pour acquérir grâce en- vers luy. Qui pis est, ils se donnent tant plus de licence à croupir en leurs ordres, d'autant qu'ils se confient d'effacer leurs péchez par des badinages qu'ils ap-
 pellent satisfactions : au lieu que toute nostre fiance doit estre enracinée en Dieu seul, ils le rejettent loin et s'amusement à eux ou aux créatures. Finalement ils s'en-
 tortillent en un tel amas d'erreur, que l'obscurité de leur malice estouffe et con-
 séquemment estoint les estincelles qui luisoyent pour leur faire appercevoir la gloire de Dieu. Toutesfois ceste semence demeure, laquelle ne peut estre desraci-
 née du tout, c'est qu'il y a quelque divi-
 nité : mais la semence qui estoit bonne de son origine, est tellement corrompue, qu'elle ne produit que meschans fruits. Mesme ce que je déba maintenant peut mieux estre liquidé et vérifié : c'est que naturellement il y a quelque appréhension de divinité imprimée aux cœurs des hom-
 mes, veu que la nécessité contraint les plus meschans d'en faire confession. Ce pendant qu'ils ont le vent en poupe, ils plaisantent en se moquant de Dieu, mes-
 mes ils font gloire de brocarder et dire mots de gueule pour abaisser sa vertu : mais si quelque désespoir les presse, il les sollicite à y chercher secours, et leur suggère des prières comme rompues, par lesquelles il appert qu'ils n'ont peu du tout ignorer Dieu, mais que ce qui devoit sor-
 tir plustost a esté tenu enserré par leur malice et rébellion.

CHAPITRE V.

La sagesse de Dieu reult en la création du monde et au gouvernement continuel.

Pource que la souveraine félicité de nostre vie gist en la cognois-
 sance de Dieu, afin que nul n'en fust for-
 mé.

car, non-seulement il a engravé ceste semence de religion que nous avons dite en l'esprit des hommes, mais aussi il s'est tellement manifesté à eux en ce bastiment

tant beau et exquis du ciel et de la terre, et journallement s'y monstre et présente, qu'ils ne sçauroyent ouvrir les yeux qu'ils ne soyent contraints de l'appercevoir. Son essence est incompréhensible, tellement que sa majesté est cachée bien loin de tous nos sens : mais il a imprimé certaines marques de sa gloire en toutes ses œuvres, voire si claires et notables, que toute excuse d'ignorance est ostée aux plus rudes et hébétéz du monde. Parquoy le prophète s'escrie à bon droict, qu'il est vestu de clarté comme d'acoustrement ¹ : comme s'il disoit qu'en créant le monde il s'est comme paré, et est sorty en avant avec des ornemens qui le rendent admirable, de quelque costé que nous tournions les yeux. Et au mesme passage il accompare l'estendue des cieus à un pavillon royal, disant que Dieu l'a lambrissé d'eaux, que les nuées sont ses chariots, qu'il chevauche sur les ailes des vents, que tant les vents que les esclairs sont ses postes. Et d'autant que la gloire de sa puissance et sagesse reluit plus à plein en haut, souvent le ciel est nommé son palais. Et premièrement de quelque costé que nous jetions la veue, il n'y a si petite portion où pour le moins quelque estincelle de sa gloire n'apparoisse : mais sur tout nous ne pouvons contempler d'un regard ce bastiment tant artificiel du monde, que nous ne soyons quasi confus d'une lumière infinie. Parquoy à bon droict l'auteur de l'Épistre aux Hébreux nomme le monde une monstre ou spectacle des choses invisibles ² : d'autant que le bastiment d'iceluy tant bien digéré et ordonné nous sert de miroir pour contempler Dieu, qui autrement est invisible. Pour laquelle raison le Prophète introduit les créatures célestes parlantes, et leur attribue un langage cognu à toutes nations ³ : pource qu'elles portent un tesmoignage si évident à magnifier Dieu, qu'il faut que les nations les plus lourdes en reçoivent instruction. Ce que S. Paul déclarant plus familièrement dit, que ce qui estoit expédient de cognoistre de Dieu a esté manifesté aux hommes ⁴ : d'autant que tous, depuis le premier jusques au dernier, con-

templant ce qui est invisible en luy, jusques à sa vertu et divinité éternelle, l'entendant par la création du monde.

2 Il y a des enseignemens infinis tant au ciel qu'en la terre pour nous testifier sa puissance admirable ; je ne di pas seulement des secrets de nature qui requièrent estude spéciale, et sçavoir d'Astrologie, de Médecine et de toute la Physique mais j'enten de ceux qui sont si apparens que les plus rudes et idiots y cognoissent assez : en sorte qu'ils ne peuvent ouvrir les yeux qu'ils n'en soyent tesmoins. Je confesse bien que ceux qui sont entendus et experts en science, ou les ont aucunement goustées, sont aidez par ce moyen, et avancés pour comprendre de plus près les secrets de Dieu : toutesfois ceux qui n'eurent jamais à l'eschole, ne sont pas empêchez de veoir un tel artifice aux œuvres de Dieu, qu'il les ravisse en admiration de sa majesté. Bien est vrai que pour sonder les mouvemens des astres, leur assigner leurs sièges, mesurer les distances, noter leurs propriétés, il est besoin d'avoir art et industrie plus exquise qu'on ne trouvera au commun populaire, quand il sera question de bien comprendre par l'ordonnement menu la providence de Dieu. Mais puis que les vulgaires et les plus rudes qui n'ont aydes que de leur veue ne peuvent pas toutesfois ignorer l'excellence de cet ouvrage tant noble de Dieu, laquelle s'y monstre veuille-on ou non en la variété des estoilles si bien reiglées et distinctes et toutesfois si grande et quasi innombrable, il est à conclure qu'il n'y a nul homme en terre auquel Dieu ne déclare sa sagesse tant que besoin est. Je confesse aussi que ce n'est pas à tous, mais à l'esprit merveilleusement aigu et subtil, et si bien déduire le bastiment, les liaisons, la proportion, la beauté et usage du corps humain avec ses membres, d'une telle dévotion et si haut et profond sçavoir que Galien ¹ : toutesfois par la confession de chacun, le corps humain de son simple regard monstre du premier coup un ouvrage tant singulier, que l'auteur mérité bien de nous estre en admiration.

3 Pour ceste cause aucuns des Philo-

1) Ps. CIV, 2.

2) Hébr. XI, 3.

3) Ps. XIX, 1.

4) 1 Rom. I, 19.

1) Libris De Usu partium.

anciens ont à bon droit nommé l'homme le petit monde : pour ce que c'est un l'œuvre auquel on contemple quelle puissance, bonté et sagesse de Dieu, quel contient en soy assez de mirours pour arrester nos esprits, moyennant nous ne desdaignons pas d'y estre offerts. Pour ceste raison aussi S. Paul, avoir remontré que Dieu se peut en nous faire sentir des aveugles, adjouste incontinent après, qu'il ne le faut pas chercher : pour ce que chacun sent dedans sa conscience la grâce céleste de laquelle nous sommes tous végétés¹. Or si pour commander que c'est de Dieu il ne nous faut sortir hors de nous-mesmes, que nous n'ayons excuse mérite la nonchalance de nous qui pour trouver Dieu ne daignent aller chercher en eux où il habite? A ce propos aussi David, après avoir célébré en plusieurs mots le nom de Dieu et sa majesté qui se manifestent par tout, incontinent s'escrie : qu'est-ce que de l'homme, Seigneur, tu penses de luy²? Item, Tu as establi la bouche des enfans qui tettent. Il ne non-seulement il propose un miroir bien clair de l'ouvrage de Dieu au commun de tout le genre humain, mais il spécifie que les enfans pendant qu'ils sont à la mamelle de leurs mères ont une connaissance assez faconde pour prescher la gloire de Dieu : tellement qu'il n'est point d'homme d'autres Rhétoriciens. Et voylà pourquoy il ne doute point de produire plusieurs exemples d'iceux à un combat, comme si ce n'est pas assez bien armées et munies pour vaincre la rage de ceux qui voudroient effacer le nom de Dieu par un oratoire diabolique. Et de là vient aussi qu'il est d'un Poëte payen, que nous sommes le lignage de Dieu³ : d'autant qu'en attendant d'une si grande dignité il s'est fait un Père envers nous. Dont vient que les Poëtes, selon que le sens commun et l'expérience leur dictoit, l'ont appelé le Père des hommes. Et de faict nul ne se retire volontiers et de son bon gré pour luy complaire, sinon qu'en attendant son amour paternelle il soit mu-
ent alléché à l'aimer.

icy se découvre une ingratitude

trop vileine, d'autant que les hommes ayans en eux comme une boutique excellente de tant de beaux ouvrages de Dieu, et une autre richement pleine et garnie d'une quantité inestimable de tous biens, au lieu de se mettre en avant à louer Dieu s'enflent de tant plus grand orgueil et présomption. Ils sentent comme Dieu besongne merveilleusement en eux, et l'expérience leur monstre quelle variété de dons ils possèdent de sa libéralité : ils sont contrains, veuillent-ils ou non, de cognoistre que ce sont autant de signes de sa divinité, lesquels toutesfois ils tiennent cachez dedans eux. Il ne seroit jà besoin qu'ils sortissent dehors moyennant qu'en s'attribuant ce qui leur est donné du ciel ils n'enfouissent en terre ce qui leur reluit clairement pour leur faire veoir Dieu. Qui pis est, aujourd'huy la terre soustient plusieurs esprits monstrueux, et comme faits en despit de nature, lesquels sans honte destournent toute la semence de divinité qui est espandue en la nature des hommes, et la tirent à ensevelir le nom de Dieu. Je vous prie combien est détestable ceste fornicerie, que l'homme retrouvant en son corps et en son âme Dieu cent fois, sous couverture de l'excellence qui luy est donnée prene occasion de nier Dieu? Telles gens ne diront pas que ce soit de cas fortuit qu'ils soyent distinguez des bestes brutes : mais en prétendant un voile de nature, laquelle ils font ouvrière et maistresse de toutes choses, ils mettent Dieu à l'escart. Ils voyent un artifice tant exquis que rien plus en tous les membres, depuis leurs yeux et leur face jusques au bout des ongles ; encores en cest endroit ils substituent nature au lieu de Dieu. Sur tout, des mouvemens si agiles qu'on voit en l'âme, des facultez si nobles, des vertus si singulières déclarent ouvertement une divinité, laquelle ne souffre pas aisément d'estre mise sous le pied, sinon que les Epicuriens prinssent occasion de s'eslever comme des géans ou hommes sauvages, pour faire tant et plus hardiment la guerre à Dieu, comme s'ils estoient exempte de toute subjection. Comment doncques? faudra-il que pour gouverner un ver de cinq pieds, la

sagesse du ciel desploye ses thrésors : et tout le monde sera privé d'un tel privilège? De dire selon Aristote, comme ils font, que l'âme est douée d'organes ou instrumens qui respondent à chacune partie : tant s'en faut que cela doive obscurcir la gloire de Dieu, que plustost il l'esclarcit. Que les Epicuriens me respondent, veu qu'ils imaginent que tout se fait selon que les petites fanfreluches, qui volent en l'air semblables à menue poussière, se rencontrent à l'aventure, s'il y a une telle rencontre pour cuire en l'estomac la viande et le bruvage, et les digérer partie en sang, partie en superfluité : et mesme qui donne telle industrie à chacun membre pour faire son office, comme s'il y avoit trois ou quatre cens âmes pour gouverner un seul corps.

5 Mais je laisse pour ceste heure ces pourceaux en leurs establieries : je m'adresse à ces esprits volages, lesquels volontiers tireroient par façon oblique ce dicton d'Aristote, tant pour abolir l'immortalité des âmes, que pour ravir à Dieu son droict. Car sous ombre que les vertus de l'âme sont instrumentales pour s'appliquer d'un accord avec les parties extérieures, ces rustres l'attachent au corps comme si elle ne pouvoit subsister sans iceluy : et en magnifiant nature tant qu'il leur est possible ils tâchent d'amourtir le nom de Dieu. Or il s'en faut beaucoup que les vertus de l'âme soient encloses en ce qui est pour servir au corps. Je vous prie quelle correspondance y a-il des sens corporels avec ceste appréhension si haute et si noble, de sçavoir mesurer le ciel, mettre les estoilles en conte et en nombre, déterminer de la grandeur de chacune, cognoistre quelle distance il y a de l'une à l'autre, combien chacune est hastive ou tardive à faire son cours, de combien de degrez elles déclinent çà ou là? Je confesse que l'astrologie est utile à ceste vie caduque, et que quelque fruit et usage de ceste étude de l'âme en revient au corps : seulement je veux monstrier que l'âme a ses vertus à part, qui ne sont point liées à telle mesure qu'on les puisse appeler organiques ou instrumentales au regard du corps, comme on accouple deux bœufs

ou deux chevaux à traîner une char. J'ay produit un exemple duquel il aisé aux lecteurs de recueillir le raisonnement. Certes une telle agilité, et si diverse nous voyons en l'âme à circuir le ciel et la terre, conjoindre les choses passées avec celles qui sont à-venir, avoir toute la mémoire de ce qu'elle aura ou long temps, mesmes se figurer ce qui bon luy semble, est une certaine marque de divinité en l'homme. Autant en est de la dextérité de sçavoir inventer choses incroyables : comme de faict on la appelle Mère de merveilles, en ce qu'elle a produit tous arts. Qui plus est, qui en dormant non-seulement elle tourne et vire çà et là, mais aussi elle voit beaucoup de choses bonnes et utiles, entre en raison probable de beaucoup de choses, voire jusques à deviner ce qui à advenir? Qu'est-il licite de dire, que les signes d'immortalité que Dieu imprime en l'homme ne se peuvent effacer? Maintenant nulle raison pour elle souffrir que l'homme soit divin, ne cognoistre son créateur? Que se à dire, que nous qui ne sommes que chair et ordure, estans douez du jugement que nous est engravé discernions entre le bien et le mal, et qu'il n'y ait nul Dieu assis au ciel? Nous demeurera-il quel résidu d'intelligence, mesmes en dormant et il n'y aura nul Dieu qui veille pour gouverner le monde? Serons-nous loués comme inventeurs de tant de choses précieuses et désirables, et le Dieu qui nous a le tout inspiré sera fraudé sa louange? Car on voit à l'œil que le ciel nous avons nous est distribué d'ailleurs à l'un plus, à l'autre moins. Quant qu'aucuns babillent, qu'il y a une providence secrète tenant le monde en bride, et ne passent point plus pour magnifier Dieu, ce n'est pas mentir une fantasie froide et sans vie, mais du tout profane. Le dire d'un païen leur plaist, à sçavoir qu'il y a un esprit qui nourrit et foment le ciel et la terre, les champs, le globe de la lune, toutes les estoilles¹ : et que cest esprit estant espandu en toutes parties

¹ Vergile, au livre VI de son *Enéide*.

nouvement la masse, et se mesle
le grand corps : et que de là
vie des hommes, des bestes, des
et poissons, et qu'en toutes cho-
une propriété de feu et origine
Voire, mais c'est pour revenir à
et diabolique, asçavoir que le
qui a esté créé pour spectacle
ire de Dieu, soit luy-mesme son
. Car voylà comment s'expose
Vergile, duquel j'ay récité les
oire suyvant l'opinion receue
ment entre les Grecs et Latins :
les abeilles ont quelque por-
prit divin, et ont puisé du ciel
vertu¹ : d'autant que Dieu s'es-
tous traits de terre et de mer
ar le ciel. De là les bestes tant
que sauvages, les hommes et
oses tirent quelques petites por-
vie, puis elles les rendent, et se
t à leur principe : et ainsi, qu'il
lle mort, mais que le tout vole
rec les estoilles. Voylà que prou-
engendrer et nourrir une droicte
nos cœurs, ceste spéculation mai-
de de l'Esprit universel qui entre-
tonde en son estat. Ce qui appert
nieux par un autre vilein Poëte
Lucrèce, lequel abbaye comme
pour anéantir toute religion :
it comme par raisons philoso-
ses blasphèmes de ce principe.
tout revient là, de forger quelque
ombrageuse, afin de chasser bien
ray Dieu, qui doit estre adoré et
nous. Je confesse bien saine-
ne Dieu est nature, moyennant
disse en révérence et d'un cœur
ais pource que c'est une locution
impropre, veu que plustost na-
t un ordre établi de Dieu, c'est
se mauvaise et pernicieuse en
si grandes, et où on doit procé-
toute sobriété, d'envelopper la
de Dieu avec le cours inférieur
divres.

Il nous souviene doncques, toutes
nantes que chacun considère son
r'il y a un seul Dieu qui gouverne
toutes natures, qu'il veut que

nous regardions à luy, que nostre foy s'y
adresse, que nous le servions et invo-
quions, veu qu'il n'y a rien plus confus
ne desraisonnable, que de jouir des grâ-
ces si précieuses qui monstrent en nous
quelque divinité, et mespriser l'auteur
duquel nous les tenons. Quant à la vertu
de Dieu, combien a-elle de tesmoignages
qui nous devroyent ravir à la considé-
rer? Car ce n'est point chose cachée ou
obscur, quelle vertu est requise à sous-
tenir ceste machine et masse infinie du
ciel et de la terre : quel empire c'est, en
disant le mot, de faire trembler le ciel et
esclatter de tonnerres, brusler ce que
bon luy semble de foudres, allumer l'air
d'esclairs, le troubler de diverses sortes
de tempestes, le rendre clair et paisible
en une minute, de tenir comme pendus en
l'air les grans flots de la mer, veoir toute
la mer mesme qui menace toute la terre
d'abysmer, quand il luy plaist l'esmouvoir
d'impétuosité de vents pour confondre
tout : et puis soudain ayant abatu tels
troubles, la rendre calme. A quoy se rap-
portent les louanges de la puissance de
Dieu, tirées des enseignemens de nature :
sur tout aux livres de Job et d'Isaïe, les-
quelles je ne déduy pas à présent, pource
qu'elles trouveront ci-après lieu plus op-
portun, quand je traiteray de la création
du monde, selon l'Ecriture. Seulement
j'ay voulu yci toucher, qu'il y a une voye
commune aux payens et aux domestiques
de l'Eglise pour chercher Dieu : asçavoir
s'ils suyvent les traces lesquelles haut et
bas nous sont comme pourtraicts de son
image. Or sa puissance nous doit con-
duire à cognoistre son éternité : veu qu'il
faut que celui duquel toutes choses pre-
nent origine soit éternel, et n'ait com-
mencement que de soy. Au reste, si on
s'enquiert de la cause qui l'a esmeu à
créer toutes choses du commencement,
et qui l'induit à conserver toute chose en
son estat, on ne trouvera que sa seule
bonté : laquelle seule, quand tout le reste
que nous avons dit ne viendrait point en
conte, devrait bien suffire pour nous at-
tirer en son amour, veu qu'il n'y a nulle
créature, comme dit le Prophète, sur la-
quelle sa miséricorde ne s'espande¹.

7 En la seconde espèce des œuvres de Dieu, asçavoir de tout ce que nous voyons advenir outre le cours ordinaire de nature, il nous produit des argumens de sa vertu aussi clairs et évidens que ceux desquels nous avons parlé. Car en gouvernant le genre humain il ordonne et modère tellement sa providence, qu'en se montrant libéral tant et plus par les biens infinis qu'il eslargit à tous, toutesfois il ne laisse pas de faire sentir en ses jugemens, tant sa clémence envers les bons que sa sévérité envers les iniques et réprouvez. Car les vengences qu'il exécute sur les forfaits ne sont point obscures, comme il se montre assez clairement protecteur des bonnes causes et droictes, en faisant prospérer les bons par ses bénédictions, secourant à leurs nécessitez, donnant allègement à leurs fascheries et tristesses, les relevant de leurs calamitez, et pourvoyant en tout et partout à leur salut. Quant à ce que souvent il permet que les meschans s'esgayent pour un temps et se gaudissent de ce qu'ils n'endurent nul mal : à l'opposite que les bons et innocens sont affligez, mesmes foulez et opprimez par l'audace et cruauté des malins, cela ne doit point obscurcir envers nous la reigle perpétuelle de sa justice : plustost ceste raison nous doit venir au devant, qu'entant qu'il nous montre une punition manifeste sur quelques forfaits, c'est signe qu'il les hait tous : entant qu'il en laisse beaucoup d'impunis, c'est signe qu'il y aura un jugement dernier auquel ils sont réservez. Pareillement quelle matière nous donne-il de considérer sa miséricorde, quand il ne laisse point de continuer sa libéralité si longtemps envers les pécheurs, quelques misérables qu'ils soyent, jusques à ce qu'ayant rompu leur perversité par sa douceur il les rameine à soy comme un père ses enfans, voire par-dessus toute bonté paternelle ?

8 C'est à ceste fin que le Prophète raconte comment Dieu subvient soudain et d'une façon admirable et contre tout espoir à ceux qui sont désespérez pour les retirer de perdition¹ : soit quand ils vaguent escartez par les forests et désers,

¹) Ps. CVII, 9.

il les préserve des bestes sauvages et les rameine au chemin, soit qu'il face rentrer pasture aux povres affamez, soit qu'il délivre les captifs qui estoyent ensermez de chaines en fosses profondes, soit qu'il rameine au port et à sauté ceux qui ont esté comme engloutis en la mer, soit qu'il guairisse ceux qui estoyent demi trespassez, soit qu'il brusle les régions de chaleurs et seicheresses, soit qu'il donne humidité secrète pour rendre fertile ce qui estoit sec, soit qu'il esleve en dignité les plus mesprizez du populaire, soit qu'il abate et renverse les hautains. Puis ayant proposé tels exemples, conclud que les cas fortuits (que nous appelons) sont autant de tesmoignages de la providence céleste, et surtout d'une douceur paternelle de Dieu : et que là les fidèles ont occasion de s'esjouir, que la bouche est fermée à tous pervers, mais d'autant que la plus part des hommes estant plongée en ses erreurs ne voit goutte en un si beau théâtre, le Prophète en la fin s'escrie que c'est une prudence bien rare et singulière, de considérer comme il appartient telles œuvres de Dieu, veu que ceux qui semblent estre les plus aigus et habiles, en les regardant n'y profitent rien. Et de faict, quoy que la gloire de Dieu reluise tant et plus, à grande peine s'en trouve-il de cent l'un qui soit vray spectateur. Nous pouvons aussi bien dire de sa puissance et sagesse qu'elles ne sont non plus cachées en ténèbres : car toutes fois et quantes que l'orgueil des pervers (laquelle selon l'opinion des hommes estoit invincible) est rabatu en un moment, et leur arrogance domptée quand toutes leurs forteresses sont démolies et rasées, leurs armes et munitions brisées ou anéanties, leurs forces cassées, tout ce qu'ils machinent renversé, brief, quand ils se précipitent en leur propre furie et impétuosité, et que leur audace qui s'eslevoit sur les cieux est abysmée au centre de la terre : l'opposite toutesfois et quantes que les povres et contemptibles sont eslevez de poudre, les mesprizez sont retirez de fange¹, les affligez et oppressez sont eslevez de leurs angoisses, ceux qui estoyent

¹) Ps. CXIII, 7.

comme perdus sont remis au-dessus, les porres gens despourvus d'armes, et qui ne sont point aguerris, et qui sont en petit nombre, d'avantage foibles et de nulle entreprinse, sont néanmoins vainqueurs de leurs ennemis qui les viennent assaillir en grand équipage, en grand nombre et avec grand'force : je vous prie, ne devons-nous point là considérer une puissance autre qu'humaine, et qui sort du ciel pour estre connue icy-bas ? De la sagesse de Dieu, elle se magnifie assez clairement en dispensant si bien et réglément toutes choses, en confondant toutes les subtilitez du monde, en surprenant les plus fins en leurs ruses¹, finalement en ordonnant toutes choses par la meilleure raison qu'il est possible de penser.

9 Nous voyons qu'il n'est jà besoin d'user de longues disputes, et amener beaucoup d'argumens pour monstrier quels témoignages Dieu a mis par tout pour éclaircir et maintenir sa majesté. Car de ce brief récit, par lequel j'en ay seulement donné quelque goust, il appert de quel costé qu'on se tourne, qu'ils viennent promptement au-devant, et nous rencontrent, en sorte que nous les pouvons marquer de veue et monstrier au doigt. De tout chef nous avons yci à noter que nous sommes conviez à une cognoissance de Dieu, non pas telle que plusieurs imaginant, avoir qui voltige seulement au cerveau en spéculant, mais laquelle ait une droicte fermeté et produise son fruit, que quand elle est deuement comprinse de nous et enracinée au cœur. Car Dieu nous est manifesté par ses vertus, desquelles quand nous sentons la force et l'ignour en nous, et jouyssons des biens qu'il nous provient, c'est bien raison que nous soyons touchez beaucoup plus au vif que telle appréhension, qu'en imaginant un Dieu esloigné de nous, et lequel ne se fist point sentir par effect. Mais aussi nous avons à recueillir que la droite voye de chercher Dieu, et le meilleur ordre que nous puissions tenir est, de ne pas de nous fourrer avec une curiosité trop hardie à esplucher sa majesté,

laquelle nous devons plustost adorer que sonder trop curieusement : mais de le contempler en ses œuvres, par lesquelles il se rend prochain et familier à nous, et par manière de dire se communique. A quoy saint Paul a regardé, en disant qu'il n'est jà mestier de le chercher loing, veu que par sa vertu toute notoire il habite en chacun de nous¹. Parquoy David ayant confessé que la grandeur de Dieu ne se peut raconter, estant venu à en parler dit qu'il la racontera². C'est l'enquête qu'il convenoit faire pour cognoistre Dieu, laquelle tiene nos esprits en admiration, de telle sorte qu'elle les touche vivement au dedans. Et comme S. Augustin advertist quelque part, Pource que nous ne le pouvons comprendre, défaillassans sous sa grandeur, nous avons à regarder à ses œuvres pour estre récréés de sa bonté³.

10 Il y a aussi que telle cognoissance non-seulement nous doit inciter au service de Dieu, mais aussi esveiller et eslever à l'espérance de la vie advenir. Car puis que nous cognoissons que les enseignemens que Dieu nous donne tant de sa bonté que de sa rigueur, ne sont qu'à demy et en partie, nous avons à noter pour certain que par ce moyen il commence et s'appreste à besongner plus à plein : et ainsi qu'il réserve la plene manifestation en l'autre vie. D'autre part, voyant que les bons sont outragez et opprimez par les meschans, ils sont foulez par leurs injures, grevez de calomnies, deschirez de mocqueries et opprobres : et ce pendant que les iniques florissent, prospèrent, sont en crédit et à leur aise avec repos et sans fascherie, nous avons incontinent à conclure qu'il y viendra une autre vie en laquelle quand l'iniquité aura sa punition, la justice aura son salaire. D'avantage quand nous voyons à l'œil que les fideles sont le plus souvent chastiez des verges de Dieu, il est plus certain que les meschans n'eschapperont point ses fléaux ne son glaive. Et à ce propos il y a un dire notable de saint Augustin, Si maintenant tout péché estoit manifestement puny, on penseroit que rien ne se-

1) Act. XVII, 27.

2) Ps. CXLV.

3) Sur le Ps. CXLIV.

roit réservé au dernier jugement¹. D'erechef si Dieu ne punissoit maintenant nul péché d'une façon exemplaire, on ne croiroit pas qu'il y eust nulle providence. Il faut doncques confesser qu'en chacune œuvre de Dieu, et sur tout en la masse universelle, ses vertus sont peintes comme en des tableaux, par lesquelles tout le genre humain est convié et alléché à la cognoissance de ce grand ouvrier, et d'icelle à une plene et vraye félicité. Or combien que les vertus de Dieu sont ainsi pourtraictes au vif et reluisent en tout le monde, toutesfois lors nous comprenons à quoy elles tendent, quel en est l'usage, et à quelle fin il nous les faut rapporter, quand nous descendons en nous et considérons en quelle sorte Dieu desploye en nous sa vie, sagesse et vertu, et exerce envers nous sa justice, bonté et clémence. Car combien que David non sans cause se complaigne d'autant qu'ils n'appliquent point leur esprit à observer les conseils profonds de Dieu, quant à gouverner le genre humain² : toutesfois aussi ce qu'il dit ailleurs est vray, que la sagesse de Dieu en cest endroit surmonte les cheveux de nostre teste³ : mais pource que cest argument sera traité cy-après plus au long, je le coule pour ceste heure.

44 Or combien que Dieu nous représente avec si grande clarté au miroir de ses œuvres, tant sa majesté que son royaume immortel : toutesfois nous sommes si lourds, que nous demeurons hébétéz, pour ne point faire nostre prouffit de ces tesmoignages si clairs, tellement qu'ils s'esvanouissent sans fruit. Car quant est de l'édifice du monde tant beau, excellent, et si bien compassé, qui est celui de nous qui en eslevant les yeux au ciel, ou les pourmenant par toutes les régions de la terre, adresse son cœur pour se souvenir du créateur, et non plustost s'amuse à ce qu'il voit, laissant l'auteur derrière? Touchant des choses qui adviennent tous les jours outre l'ordre et le cours naturel, la pluspart et quasi tous imaginent que c'est la roue de Fortune qui tourne et agite les hom-

mes çà et là. Brief que plustost tout va à l'aventure, qu'il n'est gouverné par la providence de Dieu. Mesmes si quelque fois par la conduite de ces choses et adresse, nous sommes attrainez à considérer que c'est de Dieu, ce qui advient à tous de nécessité, en la fin après avoir conceu à la volée quelque sentiment de Dieu, incontinent nous retournons à nos resveries, et nous en laissons transporter, corrompans par nostre vanité propre la vérité de Dieu. Nous différons l'un d'avec l'autre en cest article, que chacun s'amasse quelque erreur particulier : mais en cecy nous sommes trop pareils, que nous sommes tous apostats en nous révoltant d'un seul Dieu, pour nous jeter après nos idolâtries monstrueuses : duquel vice non-seulement les hauts et excellens esprits du commun peuple sont entachez, mais les plus nobles et aigus y sont aussi bien enveloppez. Je vous prie, quelle sottise et combien lourde a montré yci toute la secte des Philosophes? car encores que nous en esparignons la pluspart qui ont badiné par trop, que dirons-nous de Platon, lequel ayant plus de sobriété et religion que les autres, s'esvanouit aussi bien en sa figure ronde, faisant sa première Idée d'icelle? Et que pourroit-il advenir aux autres, veu que les maistres et conducteurs, lesquels devoient monstrier au peuple, se sont abusez si lourdement? Pareillement quand le régime des choses humaines arguë si clairement de la providence de Dieu, qu'on ne la sçauroit nier : toutesfois les hommes n'y prouffitent non plus que si on disoit que la Fortune tourne sans fondement, et que les révolutions d'icelle sont confuses : tant est nostre nature encline à erreurs. Je parle tousjours des plus estimez en sçavoir et vertu, non pas de ces gens deshontez, dont la rage s'est desbordée tant et plus à profaner la vérité de Dieu. De là est sorty ce borbier infini d'erreurs, duquel tout le monde est rempli et couvert : car l'esprit d'un chacun y est comme un labyrinthe, tellement qu'il ne se faut esbahir si les nations ont esté distraites en diverses resveries : et non-seulement cela, mais si un chacun homme a eu ses dieux propres

1) Au 1er livre de la Cité de Dieu, ch. VIII.

2) Ps. XCII, 7.

3) Ps. XL, 12.

nt que la témérité et audace
ée avec l'ignorance et les té-
grand'peine s'en est jamais
seul qui ne se forgeast quel-
fantosme au lieu de Dieu.
me les eaux bouillonnent d'une
ce et ample, aussi une troupe
ieux est sortie du cerveau des
elon que chacun s'escare en
e licence, à penser follement
y ou cela. Il n'est ja besoin
y un rolle ou dénombrement
titions esquelles le monde a
ppé, veu qu'aussi il n'y auroit
t combien que je n'en sonne
ert assez par tant d'abus et
quel horrible aveuglement il
prit des hommes. Je laisse à
opulaire qui est rude et sans
ais combien est vileine la di-
re les Philosophes, qui ont
passer les cieux par leur rai-
nce? Selon que chacun a esté
nt esprit, et avec cela par son
té mieux poly, s'est aussi ac-
tion de bien colorer et farder

Mais si on les espluche de
ouvera que le tout n'est que
sconle. Les Stoïques ont pensé
é la fève au gasteau (comme
iléguaunt que de toutes les par-
re on peut tirer divers noms
ns toutesfois deschirer ou di-
ssence, comme si nous n'es-
esjà par trop enclins à vanité,
n nous meist devant les yeux
gnie de dieux bigarrée, pour
porter tant plus loin en erreur,
grande impétuosité. La théo-
gyptiens, qu'ils ont nommée
nostre que tous ont mis peine
ur tant faire qu'il semblast
oyent point insensez sans quel-
. Et possible qu'en ce qu'ils
les simples et mal aviscz y
usez de prime face : tant y a
omme n'a jamais rien con-
ne fust pour corrompre vi-
t pervertir la religion : mes-
riété si confuse a augmenté
Epicuriens et Athées pro-
mpteurs de la religion, pour
sentiment de Dieu. Car en

voyant les plus sages et prudens se dé-
batre et estre bandez en opinions con-
traïres, ils n'ont point fait difficulté sous
ombre de leurs discords, ou bien de l'o-
pinion frivole et absurde de chacun d'eux,
d'inférer et conclure que les hommes
cherchent sans propos et follement beau-
coup de tourmens, en s'enquérant de
Dieu, qui n'est point. Ils ont pensé que
cela leur estoit licite, pource qu'il vaut
mieux plat et court nier Dieu, que forger
des dieux incertains, et puis après esmou-
voir des contentions où il n'y ait nulle
issue. Vray est que telles gens arguent
trop brutalement ou plustost abusent de
l'ignorance des hommes, comme d'une
brouée pour cacher leur impiété, veu que
ce n'est point à nous de rien déroguer
à Dieu, quoy que nous en parlions im-
pertinemment. Mais puis que les payens
ont confessé qu'il n'y a rien en quoy tant
les savans que les idiots soyent plus dis-
cordans, de là on peut recueillir, que
l'entendement humain est plus qu'hébété
et aveugle aux secrets de Dieu, veu que
tous s'y abusent si lourdement, et ren-
contrent si mal. Aucuns louent la res-
ponse d'un Poëte payen nommé Symo-
nides, lequel estant interrogué par le roy
Hiéron, que c'estoit de Dieu, demanda
terme d'un jour pour y penser. Le len-
demain estant derechef enquis redoubla
le terme : et quand il eut ainsi quelque
fois prolongé, en la fin il respondit que
d'autant plus qu'il y appliquoit son sens,
il trouvoit la chose plus obscure. Or pre-
nons le cas qu'un povre incrédule ait
prudemment faict, de suspendre sa sen-
tence d'une chose à luy incognue, tant
y a que de là il appert que si les hommes
ne sont enseignez que par nature, ils
n'auront rien de certain, de ferme ou li-
quide : mais seulement qu'ils seront te-
nus attachez à ce principe confus, d'ado-
rer quelque Dieu incognu.

42 Or il est à noter, que tous ceux
qui abastardissent la religion (comme il
advient à tous ceux qui suyvent leur
fantasie) se séparent du vray Dieu, et
s'en révoltent. Ils protesteront bien de
n'avoir point ce vouloir : mais il n'est
pas question de juger selon ce qu'ils
proposent, ou qu'ils se persuadent, veu

que le saint Esprit prononce que tous sont apostats, d'autant qu'en leur obscurité et ténèbres ils supposent des diables au lieu de Dieu. Pour ceste raison saint Paul dit, que les Ephésiens ont esté sans Dieu, jusques à ce qu'ils eussent appris par l'Evangile quel Dieu il falloit adorer¹. Ce qui ne se doit point restreindre à un seul peuple, veu qu'en l'autre lieu il affirme, que tous hommes mortels se sont esvanouis en leurs pensées, combien que la majesté du créateur leur fust manifestée en l'édifice du monde². Pourtant l'Ecriture, afin de donner lieu au vray Dieu et unique, insiste fort à condamner tout ce qui a esté renommé de divinité entre les payens : et ne laisse de résidu sinon le Dieu qui estoit adoré en la montagne de Sion, pource que là il y avoit doctrine spéciale pour tenir les hommes en pureté³. Certes du temps de nostre Seigneur Jésus-Christ, il n'y avoit nation en terre, excepté les Juifs, qui approchast plus de la droicte piété que les Samaritains : nous voyons toutesfois qu'ils sont redarguez par la bouche de Jésus-Christ, de ne sçavoir ce qu'ils adorent⁴ : dont il s'ensuit qu'ils ont esté déçus en erreur. Brief combien que tous n'ayent point esté plongez en des vices si lourds et énormes, et qu'ils ne soyent point tombez en des idolâtries manifestes, il n'y a eu toutesfois nulle religion pure ou approuvée, estans seulement fondez sur le sens commun des hommes. Car combien qu'un petit nombre de gens n'ait point esté si forcené que le vulgaire, si est-ce que le dire de saint Paul demeure vray, que la sagesse de Dieu ne se comprend point par les plus excellens du monde⁵. Or si les plus subtils et aigus ont ainsi erré en ténèbres, que dira-on du commun peuple, qui est comme la lie ou la fange ? Il ne se faut donc esmerveiller si le saint Esprit a rejeté tout service de Dieu controuvé à la poste des hommes comme bastars et corrompus, veu que toute opinion que les hommes conçoivent de leurs sens quant aux mystères de Dieu, combien qu'elle n'apporte point tousjours un si grand amas d'er-

reurs, ne laisse pas pourtant d'en esmermer. Et quand il n'y auroit plus grand mal que cestuy-cy, desjà ce n'est point un vice à pardonner, d'adorer à l'aventure un dieu incognu. Or tous ceux qui ne sont point enseignés par l'Ecriture sainte à quel Dieu il faut servir, sont condamnés de telle témérité par Jésus-Christ¹. Et de faict les plus sages gouverneurs qui ont basti les loix et polices n'ont point passé plus outre que d'avoir quelque religion fondée sur le consentement du peuple : qui plus est, Xénophote philosophe bien estimé, loue et prise la response d'Apollo, par laquelle il commanda que chacun servist à Dieu à guise et façon de ses pères, et selonc la sage et coustume de sa ville. Or d'où viendra ceste autorité aux hommes mortels, de définir selonc leur advis d'une chose qui surmonte tout le monde ? Combien qui est-ce qui se pourra reposer sur ce qui aura esté ordonné ou établi par les anciens, pour recevoir sans doute sans scrupule le Dieu qui luy aura esté baillé par les hommes ? Plustost chacun s'arrêtera à son jugement que de s'assujettir à l'avis d'autrui. Or d'autant que c'est un lien trop foible et du tout fragile pour nous retenir en la religion, que de suivre la coustume d'un pays, ou l'ancienneté, il reste que Dieu parle luy-mesme du ciel pour témoigner de soy.

43 Voilà comment tant de si belles lampes alumées au bastiment du monde nous éclairent en vain, pour nous faire voir la gloire de Dieu, veu qu'elles nous environnent tellement de leurs rayons qu'elles ne nous peuvent conduire jusques au droict chemin. Vray est qu'elles font bien sortir quelques estincelles, mais le tout s'estouffe devant que venir à la clarté de durée. Pourtant l'Apostre a pu avoir dit que le monde est comme une effigie ou spectacle des choses invisibles adjousté tantost après que c'est par là qu'on cognoist qu'il a esté aussi bien compassé et approprié par la parole de Dieu² : signifiant par ces mots, combien que la majesté invisible de Dieu soit manifestée par tels miroirs, que nous

1) Eph. II, 12.

2) Rom. I. 21.

3) Habac. II, 18, 20.

4) Jean IV, 22.

5) 1 Cor. II, 8.

1) Jean IV, 22.

2) Hebr. XI, 3.

vous pas les yeux pour la contempler jusques à ce qu'ils soyent illuminez par la révélation secrète qui nous est donnée d'en haut. Sainct Paul aussi en disant que ce qui estoit expédient de cognoistre de Dieu, est manifesté en la création du monde¹, n'entend pas une espèce de manifestation qui se comprene par la subtilité des hommes, mais plustost il dit qu'elle ne va pas plus outre que de les rendre inexcusables. Et combien qu'en un passage il dise qu'il ne fale point chercher Dieu fort loin, veu qu'il habite en nous² : toutesfois ailleurs il s'expose, montrant dequoy sert un voisinage si prochain : Dieu, dit-il, a laissé les peuples cheminer par cy-devant en leurs voyes, et toutesfois ne s'est point laissé sans tesmoignage, leur donnant pluye du ciel et années fertiles, remplissant de nourriture et joye les cœurs des hommes³. Combien donc que Dieu ne soit pas destitué de tesmoins, conviant par ses bénéfices si doucement les hommes à sa cognoissance, si ne laissent-ils pas pour cela de suivre leurs voyes, c'est-à-dire erreurs mortels.

14 Or combien que la faculté nous défaille de nature pour estre amenez jusques à une pure et claire cognoissance de Dieu : toutesfois d'autant que le vice de ceste tardiveté est en nous, toute tergiversation nous est ostée : car nous ne pouvons pas tellement prétendre ignorance, que nostre propre conscience ne nous rédargue tant de paresse que d'ingratitude. Car ce n'est pas défense de Dieu ne de recepte, si l'homme estant doué de sens allègue qu'il n'a point d'au-

reille pour ouyr la vérité : veu que les créatures muettes ont voix haute et claire pour la raconter : s'il allègue de n'avoir peu voir de ses yeux ce que les créatures qui n'ont point de veue luy auront montré, s'il s'excuse sur l'imbécillité de son esprit, quand les créatures qui n'ont sens ne raison luy sont maistresses pour l'enseigner. Parquoy en ce que nous sommes errans et vagabons, nous sommes desnuez de toute excuse, veu que toutes choses nous monstrent le droict chemin. Au reste, combien qu'il fale imputer au vice des hommes, ce qu'ils corrompent ainsi tost la semence que Dieu a plantée en leurs cœurs pour se faire cognoistre à eux par l'artifice admirable de nature, tellement que ceste semence ne produit jamais son fruit entier et meur : toutesfois ce que nous avons dit est tousjours vray : c'est que nous ne sommes pas suffisamment instruits par le simple tesmoignage et nud que les créatures rendent à la gloire de Dieu quelque magnifique qu'il soit. Car si tost qu'en contemplant le monde nous avons gousté bien malgrément et à la légère quelque divinité, nous laissons là le vray Dieu : et au lieu de luy dressons nos songes et fantosmes, et desrobons à la fontaine de sagesse, de justice, bonté et vertu, la louange qui luy est due, pour la transporter çà et là. Quant à ses œuvres ordinaires, ou nous les obscurcissons, ou nous les renversons par nostre jugement pervers, en sorte qu'elles ne sont point prisées selon qu'elles méritoient, et que l'auteur aussi est fraudé de sa louange.

CHAPITRE VI.

Pour parvenir à Dieu le créateur, il faut que l'Ecriture nous soit guide et maistresse.

1 Combien doncques que la clarté qui se présente aux hommes haut et bas, au ciel et en terre suffise tant et plus pour leur toute défense à leur ingratitude : comme de faict Dieu a voulu ainsi proposer sa majesté à tous sans exception,

pour condamner le genre humain, en le rendant inexcusable : toutesfois il est besoin qu'un autre remède et meilleur y entrevienne pour nous faire bien et deue-ment parvenir à luy. Parquoy ce n'est point en vain qu'il a adjousté la clarté de sa Parole, pour se faire cognoistre à salut : combien que ce soit un privilège le-

¹ Rom. I, 19.

² Actes XVII, 27.

³ Actes XIV, 17.

quel il a fait de grâce à ceux qu'il a voulu recueillir à soy de plus près et plus familièrement. Car d'autant qu'il cognoist que les entendemens humains sont pourmenez et agitez çà et là de beaucoup de légèretés erronées et sans arrest, après avoir esleu les Juifs pour son troupeau péculier : il les a enclos comme en un parc, afin qu'ils ne s'escartassent à la façon des autres. Et aujourd'huy non sans cause il nous veut par un mesme remède tenir confinez en la pure cognoissance de sa majesté : car autrement ceux mesmes qui semblent estre les plus fermes s'escouleroyent bien tost. Car comme les vieilles gens ou larmeux, ou ayant comment que ce soit les yeux débiles, quand on leur présentera un beau livre et de caractères bien formez, combien qu'ils voyent l'escriture, toutesfois à grand'peine pourront-ils lire deux mots de suite sans lunettes : mais les ayant prises en seront aidez pour lire distinctement : ainsi l'Ecriture recueillant en nos esprits la cognoissance de Dieu, qui autrement seroit confuse et esparsée, abolit l'obscurité, pour nous monstrier clairement quel est le vray Dieu. Parquoy c'est un don singulier, quand Dieu pour instruire son Eglise n'use pas seulement de ces maistres muets dont nous avons parlé, asçavoir ses ouvrages qu'il nous produit, mais daigne bien aussi ouvrir sa bouche sacrée, non-seulement pour faire sçavoir et publier que nous devons adorer quelque Dieu, mais aussi qu'il est cestuy-là : et non-seulement enseigne ses esleus de regarder à Dieu, mais il s'offre quant et quant, afin qu'ils regardent à luy. Il a tenu dès le commencement cest ordre envers son Eglise, c'est qu'outre les enseignemens il a mis en avant sa Parole, pour servir d'une marque plus certaine, afin de le discerner d'avec tous dieux controuvez : et n'y a doute qu'Adam, Noé, Abraham et les autres Pères ne soyent parvenus à la cognoissance plus certaine et familière, qui les a aucunement séparés d'avec les incrédules. Je ne parle point encores de la foy, en laquelle ils ont esté illuminez pour l'espérance de la vie éternelle. Car pour passer de mort à vie, il n'a pas falu seulement

qu'ils cognussent Dieu pour leur créateur, mais aussi pour rédempteur : comme aussi ils ont obtenu tous les deux par la parole. Car ceste espèce de cognoissance, par laquelle il leur a esté donné de sçavoir quel estoit le Dieu qui a créé le monde, et le gouverne, a précédé en premier degré : puis après celle qui est plus privée, et qui emporte pleine foy avec soy a esté adjoustée en second lieu. C'est celle seule qui vivifie les âmes, ou par laquelle Dieu est cognu non-seulement créateur du monde, ayant l'autorité et conduite de tout ce qui se fait : mais aussi rédempteur en la personne de nostre Seigneur Jésus-Christ. Mais pource que nous ne sommes point encores venus à la cheute de l'homme et à la corruption de nostre nature, je diffère à traiter du remède. Pourtant que les lecteurs se souviennent qu'en traitant comment Dieu est cognu par sa Parole, je n'entre point encores à l'alliance et aux promesses par lesquelles Dieu a voulu adopter les enfans d'Abraham, ny aussi de la doctrine par laquelle les fideles ont esté proprement séparés des gens profanes, pource que ceste partie est fondée en Jésus-Christ : mais je préten seulement exposer comment par l'Ecriture il convient discerner le vray Dieu créateur, d'avec toute la troupe des idoles que le monde s'est forgée, tellement qu'il y ait certaines marques : puis après l'ordre nous monstiera le Rédempteur. Or combien que j'amèneray plusieurs témoignages tant du nouveau Testament que de la Loy et des Prophètes, là où il se fait mention de nostre Seigneur Jésus-Christ, toutesfois le tout reviendra à ce but, que Dieu nous est déclaré en l'Ecriture le maistre ouvrier du monde, et que c'est que nous avons à cognoistre de luy, pour ne point tracasser çà et là cherchant quelque Dieu incertain.

2 Or soit que Dieu ait esté manifesté aux hommes par visions ou oracles, qu'on appelle : c'est-à-dire tesmoignages célestes, soit qu'il ait ordonné des hommes ministres, lesquels enseignassent les successeurs de main en main : toutesfois il est certain qu'il a imprimé en leurs cœurs

une telle certitude de doctrine, par laquelle ils fussent persuadez et entendissent que ce qui leur estoit révélé et presché, estoit procédé du vray Dieu : car il a toujours ratifié sa Parole, afin qu'on y adjoustast foy par-dessus toute opinion humaine. Finalement, afin que d'un train continuel la vérité demeurast toujours en vigueur d'aage en aage, et fust connue en la terre, il a voulu que les révélations qu'il avoit commises en la main des Pères comme en dépost, fussent enregistrées : et à cest effect il a fait publier sa Loy, à laquelle il a puis après adjousté les Prophètes comme expositeurs. Car combien que la doctrine de la Loy contienne plusieurs usages, comme nous verrons en temps et lieu : et surtout que Moïse et les Prophètes ayent insisté à monstrier comment c'est que les hommes sont reconciliez avec Dieu (dont aussi vient que saint Paul nomme Jésus-Christ la fin de la Loy¹) toutesfois derechef j'adverty les lecteurs, qu'outre la doctrine de foy et de pénitence, laquelle nous propose Jésus-Christ pour médiateur, l'Escriture a ce regard de magnifier le vray Dieu et unique, qui a créé le monde et le gouverne par marques et enseignes notables, afin qu'il ne fust meslé parmy la troupe des faux dieux. Parquoy, combien que les hommes doivent dresser les yeux pour contempler les œuvres de Dieu, d'autant qu'ils en sont ordonnez spectateurs, et que le monde leur est dressé comme un théâtre à cest effect, toutesfois le principal est, pour mieux prouffiter, d'avoir les oreilles dressées à la Parole pour s'y rendre attentifs. Ainsi il ne se faut esmerveiller, si estans nais en ténèbres ils s'endurcissent de plus en plus en leur stupidité, pource qu'il n'y en a gueres qui se rendent dociles à la Parole de Dieu, pour se tenir entre les barres qui leur sont là mises : mais plustost s'engayent avec toute licence en leur vanité. Voici donc un poinct résolu, que pour estre esclairez et adressez en la vraye religion, il nous faut commencer par la doctrine céleste, et que nul ne peut avoir seulement un petit goust de saine

doctrine pour sçavoir que c'est de Dieu, jusques à ce qu'il ait esté à ceste eschole, pour estre enseigné par l'Escriture sainte : car de là procède le commencement de toute droicte intelligence, voire nous recevons révéremment tout ce que Dieu y a voulu testifier de soy. Car non-seulement la foy en sa perfection et toutes ses parties est engendrée d'obéissance, mais aussi tout ce que nous avons à cognoistre de Dieu. Et de faict, il a usé d'une providence singulière pour le prouffit des hommes en tous aages, par le moyen que nous traittons.

3 Car si on regarde combien l'esprit humain est enclin et fragile pour tomber en oubliance de Dieu : combien aussi il est facile à décliner en toutes espèces d'erreurs, de quelle convoitise il est mené pour se forger des religions estranges à chacune minute : de là on pourra veoir combien il a esté nécessaire que Dieu eust ses registres authentiques pour y coucher sa vérité, afin qu'elle ne périst point par oubly, ou ne s'esvanouist par erreur, ou ne fust corrompue par l'audace des hommes. Puis donc que c'est chose notoire, quand Dieu a voulu instruire les hommes avec prouffit, qu'il a usé du moyen et aide de sa Parole, d'autant qu'il voyoit qu'il y avoit peu d'efficace et vertu en son image qui est engravée par tout : si nous désirons de le contempler purement, il nous convient tenir ce mesme chemin. Il faut, dy-je, venir à sa Parole, et nous y ranger : là où Dieu nous est droictement monsté et peint au vif en ses œuvres : car alors elles sont estimées selon qu'il appartient, asçavoir par la vérité immuable qui en est la reigle, et non pas selon la perversité de nostre jugement. Si nous declinons de là, comme j'ay desjà dit, quoy que nous courions hastivement, toutesfois pource que nostre course sera esgarée hors du chemin, jamais nous ne viendrons où nous prétendons : car il nous faut penser que la clarté de la gloire de Dieu (que saint Paul nomme inaccessible¹) nous sera comme un labyrinthe pour nous entortiller de tous costez, si nous n'avons nostre adresse en la Pa-

1 Rom. I. 2.

1) 1 Tim. VI, 16.

role : tellement qu'il nous vaut mieux clocher en ce chemin, que de courir bien viste à l'esgarée. Parquoy David enseignant que les superstitions seront racclées du monde, afin que la pure religion y florisse, souvent introduit Dieu régnant : n'entendant pas seulement par ce mot de Régner¹, l'empire qu'il a et qu'il exerce à gouverner le cours de nature, mais la doctrine qui est pour establir sa principauté spéciale, à ce qu'on s'assujettisse à luy. Car les erreurs ne se peuvent jamais arracher du cœur des hommes jusques à ce qu'une vraye cognoissance de Dieu y soit plantée.

4 Dont vient que le mesme Prophète, après avoir fait mention que les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament l'œuvre de ses mains², et que l'ordre continuel et réciproque des jours et des nuits preschent sa majesté, descend tantost après à la Parole disant, La loy de Dieu est sans macule, convertissant les âmes? le tesmoignage du Seigneur est fidèle, donnant sagesse aux petis. Les justices de Dieu sont droictes, et esjouissent les cœurs : le commandement de Dieu est clair, illuminant les yeux. Car combien qu'il comprene d'autres usages de la Loy, toutesfois il signifie en général, pource que Dieu ne proufite de rien conviant tous peuples à soy par le regard

du ciel et de la terre, qu'il a ordonné ceste eschole particulière pour ses enfants, et à cela aussi tend le Ps. XXIX où le Prophète, après avoir parlé de la voix terrible de Dieu, laquelle est oyie aux tonnerres, aux vents, orages, tourbillons, gresles : voire faisant trembler la terre et crouler les montaignes, et brisant les cédres, en la fin pour conclusion adjouste, qu'on luy chante louanges en son sanctuaire. Car par cela il entend que les incrédules sont sourds à toute voix de Dieu qui résonne en l'air, comme en l'autre Pseaume après avoir décrit combien les flots de la mer sont espectables, il conclud ainsi : Seigneur tes tesmoignages sont approuvez : la beauté de ton temple est sainteté permanente¹. Le dire de nostre Seigneur est fondé sur une mesme raison, quand il reprochoit à la Samaritaine que ceste nation-là et tous autres peuples adoroyent ce qu'ils ne cognoissoient pas, et qu'il n'y avoit que les Juifs qui servissent au vray Dieu². Car d'autant que l'entendement humain selon sa foiblesse, ne peut en façon que ce soit parvenir à Dieu, sinon estant élevé et aidé par la sacrée parole d'iceluy, il ne se pouvoit faire que toutes créatures mortelles, excepté les Juifs, ne fussent esgarées en erreur et vanité, en cherchant Dieu sans ceste aide nécessaire.

CHAPITRE VII.

Par quels tesmoignages il faut que l'Ecriture nous soit approuvée, à ce que nous tenions son autorité certaine, asçavoir du saint Esprit : et que ce n'esté une impiété maudite, de dire qu'elle est fondée sur le jugement de l'Eglise.

1 Or devant que passer plus outre, il est besoin d'entrelascer yci quelque advertissement de l'autorité de l'Ecriture, non-seulement pour préparer les cœurs à luy porter révérence, mais pour en oster tout scrupule et doute. Or quand on tient pour chose conclue, que la doctrine qu'on propose est parole de Dieu, il n'y a nul d'audace si désespéré, sinon qu'il fust du tout insensé, et mesmes qu'il eust ou-

blié toute humanité, lequel ose la rejeter comme si on n'y devoit point adjouster foy. Mais pource que Dieu ne parle point journellement du ciel, et qu'il n'y a que les seules Escritures, où il a voulu que sa vérité fust publiée pour estre cogneue jusques en la fin, elles ne peuvent avoir pleine certitude envers les fidèles à autrui tiltre, sinon quand ils tiennent pour resté et conclud, qu'elles sont venues

1) Ps. XCVI, XCVII, XCIX et autres semblables.

2) Ps. XIX, 1.

1) Ps. XCIII, 5.

2) Jean IV, 22.

s'ils oyoient là Dieu parler bouche. C'est bien un argument estre traité plus au long, et diligemment : mais les lecteurs, si j'ay plus d'esgard à de ce que j'ay proposé de déduire cest argument spécifiquement il mérite. Il y a un erreur commun, d'autant qu'il est persuasif que l'Ecriture sainte a autorité que l'Eglise par advis en ottroye. Comme si la vérité est inviolable de Dieu, estoit la fantasie des hommes. Car l'estimation qu'ils esmeuvent non est une mocquerie du S. Esprit : Qui nous rendra certains que ceste doctrine est sortie de Dieu ? ou bien qui nous dira qu'elle est parvenue jusque au plus sage saine et entière ? Qui nous persuadera qu'on reçoive la doctrine contredit en rejetant l'autorité ? l'Eglise n'en donnoit reigle infallible : mais ils concluent que toute la doctrine qu'on doit à l'Ecriture, et le discernement entre les livres Apocryphes et de l'Eglise, ainsi ces virgines ne taschant sinon à espyrannie desbordée sous ce nom d'Eglise, ne se soucient guères de la surdité ils s'enveloppent, et ne veulent escouter, moyennant argent arracher ce point, que tout. Or si ainsi estoit, que les povres consciences qui cherchent le salut de la vie éternelle, veulent les promesses qui en sont données, et ont arrest ny appuy sinon sur la parole des hommes. Quand on leur dit que l'Eglise en ait déterminé, pourront-elles appaiser de telle sorte ? D'autrepart à quel brocard les incrédules nostre foy sera-t-elle, et combien pourra-elle estre utile, si on croit qu'elle n'a aucun fondement comme empruntée sous la parole des hommes ?

Les brouillons sont assez remués par un seul mot de l'Apostre : car il dit que l'Eglise est sous-fondée sur les Prophètes et Apostres¹. Si le

fondement de l'Eglise est la doctrine que les Prophètes et Apostres nous ont laissée, il faut bien que ceste doctrine ait toute certitude devant que l'Eglise commence à venir en estre. Et n'est pas question yci de caviller, combien que l'Eglise prene sa source et origine de la Parole de Dieu, toutesfois qu'on sera tousjours en doute quelle doctrine sera receue comme Prophétique et Apostolique, jusques à ce que l'arrest de l'Eglise y soit entrevenu. Car si l'Eglise Chrestienne a esté de tout temps fondée sur la prédication des Apostres et les livres des Prophètes, il faut bien que l'approbation de telle doctrine ait précédé l'Eglise laquelle elle a dressée, comme le fondement va devant l'édifice. C'est doncques une resverie trop vaine, d'attribuer à l'Eglise puissance de juger l'Ecriture, tellement qu'on se tienne à ce que les hommes auront ordonné, pour sçavoir que c'est de la parole de Dieu ou non. Parquoy l'Eglise en recevant l'Ecriture sainte et la signant par son suffrage, ne la rend pas authentique, comme si auparavant elle eust esté douteuse ou en différent : mais pource qu'elle la cognoist estre la pure vérité de son Dieu, elle la révère et honore comme elle y est tenue par le devoir de piété. Quant à ce que ces canailles demandent dont et comment nous serons persuadés que l'Ecriture est procédée de Dieu, si nous n'avons refuge au décret de l'Eglise : c'est autant comme si aucun s'enqueroit dont nous apprendrons à discerner la clarté des ténèbres, le blanc du noir, le doux de l'amer. Car l'Ecriture a de quoy se faire cognoistre, voire d'un sentiment aussi notoire et infallible comme ont les choses blanches et noires de monstrent leur couleur, et les choses douces et amères de monstrent leur saveur.

3. Je say bien qu'on a accoustumé d'alléguer le dire de S. Augustin, Qu'il ne croiroit pas en l'Evangile, si l'autorité de l'Eglise ne l'y esmouvoit¹ : mais par le fil du texte il est aisé d'appercevoir combien telle application est sottise et perverse. Ce saint docteur avoit à combattre contre

¹ Le passage est au livre *Contra Epistolam fundamentalem*, cap. V.

les Manichéens, lesquels vouloyent que sans contredit on adjoustast foy à tous leurs songes : pource qu'ils protestoyent d'avoir la vérité, sans toutesfois en rien monstrier. Au reste, d'autant que pour eslever et establir leur maistre Manichée ils prétendoyent ce nom d'Evangile, saint Augustin leur demande, si d'aventure ils avoyent affaire à un homme qui ne creust pas mesmes à l'Evangile, comment ils s'y porteroient, et de quelle façon de persuader ils useroyent pour l'attirer en accord¹. Puis il adjouste, Quant à moy, je ne croiroye point à l'Evangile sans estre incité par l'autorité de l'Eglise : en quoy il signifie que du temps qu'il estoit encores payen et estrangé de la foy, il n'eust peu estre amené à ceste raison d'embrasser l'Evangile pour certaine vérité de Dieu, sinon qu'il eust esté vaincu par l'autorité de l'Eglise, que c'estoit une doctrine à laquelle on ne pouvoit faillir d'adjouter foy. Or ce n'est point de merveilles si quelqu'un n'ayant point encore cognu Jésus-Christ, a regard aux hommes pour s'y amuser. Saint Augustin doncques n'affirme pas que la foy des enfans de Dieu soit fondée en l'autorité de l'Eglise, et n'entend pas que la certitude de l'Evangile en dépende : mais seulement il veut dire que les incrédules ne se pourront asseurer pour estre gaignez à Jésus-Christ, si le consentement de l'Eglise ne les y pousse : ce qu'il confirme un peu au paravant, parlant ainsi, Quand je auray loué ce que je croy, et me seray moqué de ce que vous croyez, Manichée : que penses-tu que nous devons juger ou faire, sinon de laisser ceux qui nous convient à cognoistre choses certaines, et puis commandent qu'on acquiesce à ce qui est incertain ? et plustost que nous suivions ceux qui nous exhortent à croire devant toutes choses ce que ne pouvons encores comprendre, afin qu'estans fortifiez par foy, nous entendions à la fin ce qu'aurons creu² ? Et ce non point par le moyen des hommes : mais entant que Dieu confermera et illuminera nos âmes au dedans. Voylà les propres mots de saint Augustin : dont il

appert clairement, que jamais il ne pensa à vouloir assujettir nostre foy à l'appétit des hommes, la destournant du seul fondement qu'elle a en l'Ecriture : mais seulement a voulu monstrier, que ceux qui ne sont encores illuminez de l'Esprit de Dieu, sont induits par la révérence de l'Eglise à quelque docilité, pour souffrir qu'on leur annonce Jésus-Christ par l'Evangile : et ainsi que l'autorité de l'Eglise est comme une entrée pour amener les ignorans ou les préparer à la foy de l'Evangile. Ce que nous confessons estre vray. Et de faict nous voyons que saint Augustin requiert bien une autre fermeté en la foy, que celle qu'on prendroit de la détermination des hommes. Je ne nie pas au reste, qu'il n'objecte souvent l'autorité de l'Eglise aux Manichéens³, voulant approuver la vérité de l'Ecriture, laquelle iceux rejettoient : à quoy tendle reproche qu'il fait à Fauste, un de leur secte, asçavoir qu'il ne s'assujettit point à la vérité Evangelique tant bien fondée et estable, tant renommée, et acertnée, et receue par continuelle succession depuis le temps des Apostres : mais il ne prétend nulle part en façon que ce soit, que la révérence que nous portons à l'Ecriture dépende du vouloir ou jugement des hommes : seulement il allègue le jugement universel de l'Eglise, pour monstrier l'autorité qu'a toujours eu la parole de Dieu. Si quelqu'un en désire plus ample déclaration, qu'il lise le traité qu'il a fait De l'utilité de croire : où il trouvera qu'il ne nous commande pas d'estre crédules, ou aisez à recevoir ce qui nous est enseigné des hommes, sinon pour nous donner quelque entrée à venir plus loin, et nous enquérir plus à plein : comme lui-mesme en parle. Au reste, il ne veut pas qu'on se tienne à l'opinion qu'on aura conceue : mais qu'on soit appuyé sur une certaine et ferme cognoissance de la vérité.

4 Nous avons à retenir ce que j'ay dit naguères, que jamais nous n'aurons ferme foy à la doctrine, jusques à ce qu'il nous soit persuadé sans doute que Dieu en est l'auteur. Parquoy la souverain

1) *Contra Epist. fund.*, cap. IV.

2) Col. I.

3) Au livre XXXII.

neuve de l'Ecriture se tire communément de la personne de Dieu qui parle en elle. Les Prophètes et Apostres ne se vantent point de leur subtilité et haut savoir, et tout ce qui acquiert crédit aux hommes, et ne insistent point aux raisons naturelles : mais pour assujétir tous les hommes et les rendre dociles, ils mettent avant le nom sacré de Dieu. Il reste maintenant de veoir comment on discerne, non point d'opinion apparente, mais la vérité, que le nom de Dieu n'est ni prétendu à la volée ny en fallace. Si nous voulons bien pourvoir aux sciences, à ce qu'elles ne soyent point assésées sans cesse de doutes et légèreté, qu'elles ne chancellent point et hésitent point à tous scrupules, il est plus que la persuasion que nous avons soit prinse plus haut que de raisons humaines, ou jugemens, ou conjectures : avoir du tesmoignage secret du saint Esprit. Il est bien vray que quand je vou-
 je débatre ceste cause par raisons et argumens, je pourroye produire en avant plusieurs choses pour approuver que s'il y a un Dieu au ciel, c'est de luy que la Bible et les Prophéties sont sorties. Mesmes quand tous les plus savans et les plus habiles du monde se lèveroyent à l'encontre, et appliqueroient tous leurs sens pour se valloir à l'opposite, toutesfois sinon qu'ils fussent endurcis à une impudence insupportable, on leur arrachera ceste conclusion, qu'on voit par signes manifestes que c'est Dieu qui parle par l'Ecriture : par conséquent que la doctrine qui y est contenue, est céleste. Et tantost après nous verrons que les livres de l'Ecriture surmontent de beaucoup en excellence tous autres escrits : mesmes si nous portons des yeux purs et nets, et des cœurs entiers, incontinent la majesté de Dieu viendra au-devant, laquelle domtera l'audace de contredire, nous contraindra d'obéir à soy. Néanmoins ceux qui ne croient et s'efforcent de maintenir la foy par l'Ecriture par disputes, pervertissent son sens. Il est vray qu'il y aura tousjours de quoy rembarasser les ennemis : mais moy, combien que je ne soye pas de grande grâce ou faconde si exquise pourroit demander, toutesfois si

j'avoye à desmesler ceste querelle avec les plus fins contempteurs de Dieu qu'on pourroit trouver, et qui appètent d'estre veus bons cavillateurs, et fort plaisanteurs en renversant l'Ecriture, j'espère qu'il ne me seroit pas difficile de rabatre tout leur caquet : et si c'estoit un labeur utile de réfuter toutes les faussetez et malices, je n'auroye pas grand' peine à monstrier que toutes leurs vanteries qu'ils amènent en cachette ne sont que fumées. Mais encores que nous ayons maintenu la sacrée Parole de Dieu contre toutes défections et murmures des meschans, ce n'est pas à dire que par cela nous imprimions au cœur une telle certitude de foy comme la piété requiert : pource que les gens profanes pensent que la religion consiste en opinion seulement, afin de ne rien croire follement et à la légère, ils veulent et demandent qu'on leur prouve par raison que Moyse et les Prophètes ont esté inspirez de Dieu à parler. A quoy je respon que le tesmoignage du saint Esprit est plus excellent que toute raison : car combien que Dieu seul soit tesmoin suffisant de soy en sa Parole, toutesfois ceste parole n'obtiendra point foy aux cœurs des hommes si elle n'y est scellée par le tesmoignage intérieur de l'Esprit. Parquoy il est nécessaire que le mesme Esprit qui a parlé par la bouche des Prophètes, entre en nos cœurs, et les touche au vif pour les persuader que les Prophètes ont fidèlement mis en avant ce qui leur estoit commandé d'en haut. Et ceste liaison est fort bien exprimée par Isaïe, quant il dit, Mon esprit qui est en toy, et mes paroles que j'ay mises en ta bouche et en la bouche de ta semence, ne défaudront à jamais¹. Il y a de bonnes gens, lesquels voyans les incrédules et ennemis de Dieu gergonner contre la Parole, sont fâchez qu'ils n'ont bonne preuve en main sur-le-champ pour leur clorre la bouche : mais ils errent en ne considérant point expressément que l'Esprit est nommé seau et arre pour confermer nostre foy, d'autant que nos esprits ne font que flotter en doutes et scrupules, jusqu'à ce qu'ils soyent illuminez.

¹) Is. LI, 16.

5 Ainsi que ce poinct nous soit résolu, qu'il n'y a que celui que le saint Esprit aura enseigné, qui se repose en l'Ecriture endroictement : et combien qu'elle porte avec soy sa créance pour estre receue sans contredit, et n'estre soumise à preuves ou argumens : toutesfois que c'est par le tesmoignage de l'Ecriture qu'elle obtient la certitude qu'elle mérite. Car jà soit qu'en sa propre majesté elle ait assez de quoy estre réverée : néanmoins elle commence lors à nous vraiment toucher, quand elle est seellée en nos cœurs par le saint Esprit. Estans donc illuminez par la vertu d'iceluy, desjà nous ne croyons pas ou à nostre jugement, ou à celui des autres, que l'Ecriture est de Dieu : mais par-dessus tout jugement humain nous arrestons indubitablement qu'elle nous a esté donnée de la propre bouche de Dieu, par le ministère des hommes : comme si nous contemplions à l'œil l'essence de Dieu en icelle. Nous ne cherchons point où argumens ou vérisimilitudes, auxquelles nostre jugement repose : mais nous luy submettons nostre jugement et intelligence, comme à une chose eslevée par-dessus la nécessité d'estre jugée. Non pas comme aucuns ont accoustumé de recevoir légèrement une chose incogne, laquelle après avoir esté cognue, leur desplaist : mais pource que nous sommes très certains d'avoir en icelle la vérité inexpugnable. Non pas aussi comme les hommes ignorans ont accoustumé de rendre leurs esprits captifs aux superstitions : mais pource que nous sentons là une expresse vertu de la Divinité monstrier sa vigueur, par laquelle nous sommes attirés et enflambez à obéir sciemment et volontairement, néanmoins avec plus grande efficacité, que de volonté ou science humaine. Parquoy c'est à bon droict que Dieu prononce par Isaïe, que les Prophètes avec tout le peuple luy sont tesmoins suffisans¹ : pource qu'ils sçavoient que la doctrine qui leur avoit esté annoncée estoit de luy, et qu'en cela il n'y avoit doute ne réplique. C'est donc une telle persuasion, laquelle ne requiert point de raisons : toutesfois

une telle cognoissance, laquelle espuysée sur une trèsbonne raison, c'est sçavoir, d'autant que nostre esprit y a certain et assuré repos qu'en au-
raisons : finalement, c'est un tellement qu'il ne se peut engendrer, qu'une révélation céleste. Je ne dy autre chose que ce qu'un chacun fidèle expérimente en soy, sinon que les paroles sont si coup inférieures à la dignité de l'Esprit, et ne sont suffisantes pour le expliquer. Je me déporte de déduire la matière plus au long, pource que l'Esprit s'offrira d'en parler ailleurs de nouveau. Pour le présent contentons-nous de voir qu'il n'y a vraye foy, que celle que le saint Esprit seelle en nos cœurs, et que tout homme docile et modeste se contentera de cecy. Isaïe promet à ses enfans de l'Eglise, quand elle est renouvelée, qu'ils seront disciples de Dieu¹ : c'est un privilège singulier que Dieu a mis à part pour discernés d'avec le genre humain. Car est-ce le commencement de vray sçavoir, non une promptitude et franc courage de recevoir la Parole de Dieu ? Or lui quiert d'estre ouy par la bouche de Moïse, selon qu'il est escrit, Qui monteront au ciel, ou qui descendront aux abysmes ? La parole est en ta main². Si Dieu a voulu réserver à ses enfans ce trésor d'intelligence communiqué, il ne se faut esbahir ne troubler d'estrange de voir tant de stupidité ou de sottise au commun peuple : j'appelle le commun peuple, les plus experts et avisés, jusques à ce qu'ils soyent incorporés en l'Eglise. Qui plus est, Isaïe ayant dit que la doctrine des Prophètes sera imbrassée, non-seulement aux Payens, aussi aux Juifs qui vouloyent estre pasteurs domestiques de Dieu³, adjoûte quant et quant la cause : c'est que la Parole de Dieu ne sera point révélée à tous, quand nous serons troublez, voyant qu'il y a si petit nombre de croyans, nous-nous à l'opposite que les mystères de Dieu ne sont compris que de ceux auxquels il est donné.

¹) Is. XLIII, 10.

¹) Is. LIV, 13.

²) Deut. XXX, 12.

³) Is. LIII, 1.

CHAPITRE VIII.

Qu'il y a des preuves assez certaines, entant que la raison humaine le porte, pour rendre l'Ecriture indubitable.

1 Si nous n'avons ceste certitude plus haute et plus ferme que tout jugement humain, en vain l'autorité de l'Ecriture sera approuvée par argumens, en vain elle sera établie par le consentement de l'Eglise, ou confirmée par autres aides. Car si ce fondement n'est mis en premier lieu, elle demeure tousjours en suspens : comme au contraire, après qu'elle en est reçue en obéissance selon qu'il appartient, et exemptée de toute doute, les raisons qui au paravant n'avoient point grande force pour ficher et planter dans nostre cœur la certitude d'icelle, servent lors trèsbonnes aides. Car il ne se peut dire quelle confirmation luy donne cette considération, quand nous réputons légèrement comment Dieu a en icelle bien disposé et ordonné la dispensation de sa sagesse : quand nous recognoissons combien la doctrine d'icelle se monstre par tout céleste, ne ayant rien de terrien : combien il y a une bonne convenance entre toutes les parties, et les autres choses qui sont propres pour donner autorité à quelques escrits. D'avantage nos sens sont encores plus fort confermez, quand nous considérons que c'est la matière de la matière, plus que la grâce des paroles, qui nous ravit en admiration d'icelle. Et de faict, cela n'est pas advenu sans une grande providence de Dieu, que les hauts secrets du Royaume céleste nous aient esté pour la plus grand'part couverts sous paroles contemptibles, sans grande éloquence : de peur que s'ils eussent esté fondez et enrichiz d'éloquence, les hommes eussent calomnié, que la seule simplicité eust régné en cest endroit. Or maintenant puis que telle simplicité rude et quasi agreste nous esmeut en plus grande révérence que tout le beau langage des Rhétoriciens du monde, que nous nous estimer, sinon que l'Ecriture contient en soy telle vertu de vérité, elle n'a aucun besoin d'artifice de

paroles ? Pourtant ce n'est pas sans raison que l'Apostre prouve la foy des Corinthiens n'estre pas fondée sur sagesse humaine, mais en la vertu de Dieu¹ : d'autant que sa prédication entre eux n'avoit pas esté en paroles persuasives de sagesse humaine : mais avoit esté approuvée par démonstrances d'Esprit et de puissance. Car la vérité est exempte de toute doute, puis que sans autres aides elle est de soy-mesme suffisante pour se soutenir. Or combien ceste vertu est propre à l'Ecriture, il apparait en ce que de tous humains escrits il n'y en a nul, de quelque artifice qu'il soit poly et orné, qui ait telle vigueur à nous esmouvoir. Que nous lisions Démosthène ou Cicéron, Platon ou Aristote, ou quelques autres de leur bande : je confesse bien qu'ils attireront merveilleusement, et délecteront et esmouveront jusques à ravir mesme l'esprit : mais si de là nous nous transportons à la lecture des saintes Escritures, vueillons ou non elles nous poindront si vivement, elles perceront tellement nostre cœur, elles se ficheront tellement au dedans des moelles, que toute la force qu'ont les Rhétoriciens ou Philosophes, au prix de l'efficace d'un tel sentiment ne sera que fumée. Dont il est aisé d'appercevoir que les saintes Escritures ont quelque propriété divine à inspirer les hommes, veu que de si loing elles surmontent toutes les grâces de l'industrie humaine.

2 Je confesse bien qu'aucuns Prophètes ont une façon de parler élégante et de bonne grâce, mesme un style haut et bien orné : mais par tels exemples le saint Esprit a voulu monstrier qu'il n'estoit point despourveu d'éloquence, quand ailleurs il luy plaisoit d'user d'un style grossier et rude. Au reste, soit qu'on lise David, Isaïe et leurs semblables,

1) 1 Cor. II, 4.

desquels le style est doux et coulant, soit qu'on lise Amos, qui estoit bouvier, Jérémie ou Zacharie, desquels le langage est plus aspre ou rustique, par tout la majesté de l'Esprit se monstre évidemment. Je n'ignore pas que Satan, selon qu'il se fait tousjours singe de Dieu, et se contrefait pour s'insinuer sous ombre de l'Ecriture, pour tromper le cœur des simples a suivy un semblable train en tant qu'en luy estoit : c'est de publier ses erreurs, dont il abruvoit les povres aveugles, sous un langage dur et lourd et quasi barbare : usant mesmes de formes de parler quasi enrouillées de vieillesse, afin de couvrir tant mieux ses tromperies sous telles masques. Mais ceux qui ont jugement rassis voyent assez combien telle affectation est vaine et frivole. Quant à la sainte Ecriture, quoy que les gens profanes et desbordez s'efforcent d'y trouver à mordre, toutesfois c'est chose patente qu'elle est remplie de sentences qui jamais ne fussent tombées en l'esprit humain. Qu'on lise chacun Prophète, il ne s'en trouvera pas un qui n'ait surmonté de grande distance la mesure des hommes, tellement qu'il faut bien dire que tous ceux qui ne trouvent point sçavoir en leur doctrine, sont par trop desgoustez et du tout stupides.

3 Il y en a d'autres qui ont traité amplement ceste matière : parquoy il me suffira d'en toucher pour le présent autant qu'il sera requis pour le sommaire principal de ce qu'il en faut sçavoir. Outre ce que j'ay desjà touché, l'ancienneté de l'Ecriture n'est pas de petite importance pour nous y faire adjouster foy. Car quelques fables que racontent les escrivains Grecs, de la théologie des Egyptiens, on ne trouvera tesmoignage de nulle religion, qui ne soit de long temps après Moyse. D'avantage, Moyse ne forge pas un Dieu nouveau, mais seulement propose au peuple d'Israël ce que desjà par longue succession d'aages ils avoyent entendu de leurs ancestres. Car à quoy prétend-il, sinon de les amener à l'alliance faite avec Abraham ? Et de faict s'il eust rien mis en avant incognu et non ouy, il n'y avoit nul accez. Mais il falloit que le

propos de leur délivrance fust tout commun et notoire entre eux, afin de leur faire entendre le message qu'il leur en apportoit et leur donnas-
rage : mesme il est bien à présumer estoyent advertiz du terme de quatre ans. Maintenant considérons si celui qui a précédé de si long temps toutes ces choses, prend toutesfois loin l'origine et source de sa doctrine, et quelle prééminence d'ancienneté l'Ecriture sainte par-dessus tous ceux qu'on peut amener.

4 Sinon que nous fussions si so-
d'adjouster foy aux Egyptiens, qui estendent leur ancienneté jusques mille ans devant que le monde fust. Mais veu que tout ce qu'ils en ba-
a toujours esté mocqué et rejeté par les payens mesmes, il ne nous faut j-
vailler à les rédarguer. Josèphe Ap-
Appius, amasse plusieurs tesmoi-
mémoires des plus anciens escrivains
dont il appert que tous peuples ont
d'accord en cela, que la doctrine de
Loy avoit esté renommée de tous
combien qu'elle ne fust pas leue n-
ment connue. Au reste, afin que les
scrupuleux et chagrins n'eussent
sion de mal souspeçonner, que les
lins aussi les plus hardis ne prins-
sance de caviller, Dieu est venu au-
de ces dangers par trèsbons re-
Moyse raconte que trois cens ans
avant, Jacob avoit bény ses succe-
estant inspiré de Dieu à cela, co-
est-ce qu'il annoblit ou avance son
tage ? mais plustost en la perso-
Lévi il le dégrade avec infamie
tuelle. Siméon et Lévi, dit-il, insti-
d'iniquité : que mon âme n'entre
en leur conseil, ma langue ne s'a-
point à leur secret¹. Il pouvoit bien
sous le pied un tel opprobre, non
ment pour espargner son père, ma-
pour ne se point machurer et d-
avec toute sa maison de la mesme
minie. Je vous prie, comment nous
estre suspect, veu qu'en publi-
l'auteur et la première souche d-
mille de laquelle il estoit descen-

¹ Gen. XLIX, 5 6.

rononcé détestable par le saint
 Il n'a nulesgard à son proufit par-
 , et mesme ne refuse pas de s'ex-
 la haine de tous ses parens, aus-
 ms doute cela venoit mal à gré.
 ment en récitant le murmure au-
 ron son propre frère et Marie sa
 estoient monstrez rebelles contre
 lrons-nous qu'il ait esté poussé
 on charnelle, et non plustost qu'il
 u commandement du saint Es-
 'avantage. puis qu'il avoit toute
 é et crédit, pourquoy au moins
 e-il la dignité sacerdotale à ses
 mais les rejette bien loin en basse
 n? J'ay allégué ce peu d'exem-
 mbien qu'il y en ait grande quan-
 et y a que nous rencontrerons par
 Loy des argumens tant et plus
 us y faire adjouster foy, et nous
 r que Moyse sans contredit est
 un Ange de Dieu venant du ciel.
 treplus tant de miracles et si no-
 m'il récite, sont autant d'appro-
 de la Loy publiée par luy : car
 a esté ravy en une nuée sur la
 ne : ce qu'il est là demeuré qua-
 rs sans converser avec les hom-
 e qu'en publiant la Loy il avoit sa-
 lement luisante que les rais en-
 nt comme du soleil : ce que les
 , tonnerres et tempestes voloyent
 : que la trompette sonnoit sans
 d'homme : que l'entrée du taber-
 stoit cachée par fois de la veue
 le par la nuée² : que l'autorité
 loyse fut si excellemment main-
 par ceste horrible vengeance qui
 sur Coré, Dathan et Abiron avec
 ur séquelle : que le rocher estant
 de sa verge jetta une rivière : que
 la requeste d'iceluy fit pleuvoir la
 du ciel³ : Dieu par cela ne le re-
 doit-il pas comme un Prophète
 able envoyé de sa part? Si quel-
 bjecte, que je pren les choses pour
 s auxquelles on pourroit contre-
 este cavillation est facile à sou-
 que Moyse publioit telles histoi-
 rassemblée : je vous prie, comment

eust-il menti envers ceux qui avoyent
 tout veu de leurs propres yeux? C'est
 bien à propos, qu'il se fust présenté au
 peuple pour le redarguer d'infidélité, ré-
 bellion, ingratitude et autres crimes, et
 ce pendant qu'il se fust vanté que sa doc-
 trine avoit esté ratifiée en leur présence
 par les miracles que jamais il n'eussent
 veu. Et de faict ce poinct doit estre bien
 noté, toutesfois et quantes qu'il traite
 des miracles, tant s'en faut qu'il cherche
 faveur, que plustost il conjoint non sans
 amertume les péchez du peuple, qui le
 pouvoyent picquer à y contredire, s'il y
 eust eu la moindre occasion du monde :
 dont il appert qu'il n'ont esté induits à y
 acquiescer, sinon d'autant qu'ils estoient
 convaincus par expérience. Au reste,
 pource que la chose estoit si notoire
 que les payens mesmes, je di les anciens
 escrivains, n'ont pas osé nier que Moyse
 n'eust fait des miracles : le diable père
 de mensonge leur a suggéré une calom-
 nie, quand ils ont dit que c'estoit par art
 magique : mais quelle conjecture ont-ils
 de le charger d'avoir esté magicien, veu
 qu'il a tant détesté ceste superstition,
 jusques à commander qu'on lapidast tous
 ceux qu'on trouveroit s'en estre meslez?
 Et de faict nul trompeur ou enchanteur ne
 fait ses illusions, qu'il ne tasche pour
 acquérir bruit d'estonner et estourdir les
 sens du peuple¹. Qu'est-ce que Moyse a
 fait en protestant haut et clair que luy et
 son frère Aaron ne sont rien, mais que
 simplement ils exécutent ce que Dieu
 leur a ordonné²? Il se purge assez de
 toute mauvaise note. Et si on considère
 les choses telles qu'elles sont, quel en-
 chantement auroit fait descendre chacun
 jour la manne du ciel, qui suffist à nour-
 rir le peuple : et si quelqu'un en avoit pris
 outre mesure, en ce qu'elle pourrissoit,
 il fust appris par cela que Dieu punissoit
 son incrédulité? Il y a plus, c'est que
 Dieu a permis que son serviteur ait esté
 examiné de si bonnes et vives espreuves,
 que maintenant les mesdisans ne proufi-
 tent de rien en détractant ou gergonnant
 contre luy. Car combien de fois le peuple
 s'est-il orgueilleusement et sans honte

1) Ex. VII, 12. Lévit. XX, 6. 2) Ex. XVI,
 1) Ex. VII, 12. Lévit. XX, 6. 2) Ex. XVI,
 1) Ex. VII, 12. Lévit. XX, 6. 2) Ex. XVI,
 1) Ex. VII, 12. Lévit. XX, 6. 2) Ex. XVI,

esléé pour le ruiner? quelles conspirations ont esté dressées par aucuns? A-ce esté par illusions qu'il a eschappé leur fureur? Brief l'événement monstre que par tels moyens sa doctrine a esté ratifiée à jamais.

6 Pareillement ce qu'en la personne du patriarche Jacob il assigne à la lignée de Juda principauté sur tout le corps ¹: qui est-ce qui niera que cela n'ait esté fait par esprit prophétique? Mesmes si nous réputons bien la chose, et la mettons devant nos yeux comme elle est advenue: posons le cas que Moyse eust esté le premier auteur de ceste sentence, toutes-fois depuis qu'il l'a mise par escrit, quatre cens ans se passent devant qu'il soit mention de sceptre royal en la lignée de Juda. Quand Saül est esléu et receu, il semble bien que le royaume soit establi en la lignée de Benjamin ². Quand David est oinct par Samuel ³, quel moyen y a-il d'arracher la couronne à Saül ny aux siens? Qui eust espéré qu'il deust sortir Roy de la maison d'un bouvier? Qui plus est, y ayant sept frères, qui eust cûidé que le plus mesprisé de tous deust parvenir à ceste dignité? Et comment de faict y parvient-il? Qui est-ce qui dira que son onction ait esté conduite par art, industrie ou prudence humaine, et non pas plustost que ç'a esté l'effect de ce que Dieu avoit révéle du ciel? Aussi ce que ledit Moyse a prédit touchant les payens, qu'ils seroyent quelquefois receus de Dieu, et faits participans de l'alliance de salut, veu que ç'a esté deux mille ans devant qu'il apparust, qui est-ce qui niera qu'il a ainsi parlé par inspiration céleste? Je laisse les autres prophéties, lesquelles sont si divines qu'il appert assez à toutes gens de sens rassis que c'est Dieu qui parle. Brief son seul Cantique est un clair miroir, auquel Dieu apparoist évidemment tant et plus ⁴.

7 Tout ceci se voit encores plus clairement aux autres Prophètes. J'en choisiray seulement quelque peu d'exemples, pource qu'il y auroit trop affaire de les recueillir tous. Comme ainsi soit que du temps d'Isaïe le royaume de Juda fust

paisible, et mesme estant allié avec les Chaldéens, pensant bien y avoir supporté. Isaïe prononçoit alors que la ville seroit en la fin ruinée, et le peuple transporté en captivité. Encores qu'on ne se contentast point d'un tel advertissement, pour juger qu'il estoit poussé de Dieu à prédire les choses qu'on tenoit alors incroyables, et que puis après on cognut estre vrayes: si ne peut-on dire que ce qui adjouste de la délivrance ne soit procédé de l'Esprit de Dieu. Il nomme Cyrus, par lequel les Chaldéens devoient estre vaincus, et le peuple d'Israël remis en liberté ¹. Entre la naissance de Cyrus et le temps que le Prophète a ainsi parlé, on trouve plus de cent ans: car il nasquit cent ans ou environ après le trespas du Prophète: nul ne pouvoit deviner alors qu'il y deust avoir quelque Cyrus lequel menast guerre à l'advenir contre les Babylonniens: et ayant abatu une monarchie si puissante, délivrast les enfans d'Israël, pour mettre fin à leur captivité. Ce récit ainsi nud, et sans aucun fard, ne monstre-il pas évidemment que les sentences qu'on oy de la bouche d'Isaïe sont oracles de Dieu et non pas conjectures humaines? Dernier chef quand Jérémie, un peu devant la captivité, assigna terme de soixante et dix ans jusques au jour de la rédemption: ne faloit-il pas que sa langue fust gouvernée de l'Esprit ²? Ne seroit-ce pas une impudence trop vileine, de mesconnoître que l'autorité des Prophètes a esté approuvée par tels tesmoignages? mesme que ce qu'ils allèguent, pour attribuer foy à leur dire a esté accompli: C'est comme les choses précédentes estoient advenues selon que Dieu en avoit parlé: qu'il continuoît d'annoncer les choses nouvelles devant qu'on y pensast ³. Je laisse que Jérémie et Ezéchiel séparés de pays lointains, s'accordoyent en tout partout, comme s'ils eussent recordé leçon l'un à l'autre. Que diray-je de Daniel? Ne traite-t-il pas des choses qui sont faites six cens ans après sa mort comme s'il racontoit des histoires passées et toutes notoires? Si les fidèles voient ces choses bien imprimées en leurs cœurs

¹) Gen. XLIX, 10.

²) 1 Sam. XVI, 13.

³) 1 Sam. XI, 15.

⁴) Deut. XXXII.

¹) Is. XLV, 1.

²) Is. XLII, 9.

³) Jér. XXV, 11, 12.

ont assez munis pour repousser ces mastins, qui abbayent contre la sainte et infallible : car ces gens sont par trop patens, pour en venir par cavillation.

Say bien qu'ont accoustumé de garantir certains brouillons, pour se monstrent à combattre contre la vérité. Ils demandent qui c'est qui nous dit certains que Moyse et les Prophètes ont écrit ce que nous lisons sous leurs noms : mesme ils n'ont point de peine de mettre en doute si jamais il y eut un Moyse. Or si quelqu'un essaye de savoir s'il y a eu un Platon, ou un Aristote, ou un Cicéron, je vous prie, n'est-ce pas digne d'estre soufflé d'estre chastié de bonnes estriveries. Car c'est se desborder par trop, de se en question ce que chacun voit. La loy de Moyse a esté miraculeusement conservée, plustost par la providence de Dieu, que par le soin des hommes. Combien que par la nonchalance des hommes elle fust comme ensevelie quelque temps, depuis que le bon Dieu l'eust retrouvée, elle a esté conservée par successions continuelles. Josias ne la mit pas en avant chose nouvelle, mais qui avoit esté commune tant et plus, et dont la copie estoit publique et récente. Mais on ne s'en gardoit au Temple. Il y avoit une copie entre les chartres. Seulement il estoit advenu, que les Sacrificateurs avoient délaissé le temps d'en faire publication, et le peuple n'avoit tenu en avoir la cognoissance. Qui n'est-ce, jamais ne s'est passé aage, où l'écriture d'icelle n'ait esté confirmée et vérifiée. Moyse n'estoit-il pas connu de David qui lisoient David? Mais pour dire tout ce qui est de tous les Prophètes, il est plus que certain que quand les Prophètes ont esté parvenus de pères à fils, qui les avoyent ouy parler en leur tesmoignage de vive voix : et de main en main cela a esté si bien transmis, qu'il n'y avoit que douter.

que ces canailles amènent du li-lachabées, tant s'en faut qu'il y ait certitude de l'Escriture sainte,

comme ils prétendent qu'il est très-suffisant à l'establir. Mais il sera expédient en premier lieu de leur oster la couleur dont ils abusent : et puis nous retournerons leur argument contre eux-mesmes. Il est récité audit livre, que ce grand tyran Antiochus commanda de faire brusler tous les livres de la Loy¹. Sur cela ces mocqueurs demandent, D'où sont sorties les copies qui nous en restent? Or je leur demande au contraire, en quelle boutique ils eussent esté si tost forgez, sinon qu'ils fussent demeurez. Car il est tout notoire, qu'incontinent après que la persécution fut cessée, lesdits livres se trouvèrent entiers, et furent reconnus par les fideles qui en avoyent esté privéement enseignez. Mesme combien que de ce temps-là tout le monde conspirast contre les Juifs pour extirper leur religion, et que chacun s'efforçast de les calomnier : toutesfois nul n'a jamais osé leur imputer qu'ils eussent supposé de faux livres. Car tous les incrédules et blasphémateurs qui furent jamais, en mesdisant de la religion Judaïque, ont néanmoins confessé que Moyse en estoit l'auteur. Ainsi ces canailles monstrent bien une rage désespérée, en chargeant de fausseté les livres qui ont tesmoignage de leur ancienneté par toutes les histoires, voire par la bouche de leurs propres ennemis et détracteurs. Mais afin que je ne m'amuse trop longuement à réfuter des badinages tant sots et lourds : plustost reconnaissons en cest endroit, quel soin Dieu a eu de garder sa Parole, quand par-dessus et outre l'opinion de tout le monde il l'a retirée saine et sauve de la cruauté de cest horrible tyran, comme d'un feu embrasé qui devoit tout consumer : qu'il a fortifié d'une telle constance les bons Sacrificateurs et autres fideles, qu'ils n'ont point espargné leur propre vie pour garder ce trésor à leurs successeurs, ce qu'ils ne pouvoient faire qu'en danger de mort : qu'il a esblouy les yeux des brigans et satellites de Satan, tellement qu'avec toutes leurs inquisitions ils sont demeurez frustrez, ne pouvans abolir comme ils pensoient ceste vérité immortelle. Qui

¹) 1 Mach. I, 59.

ne recognoistra une œuvre miraculeuse de Dieu et digne de mémoire, que quand les adversaires cuidoyent avoir tout gagné, soudain il a remis au-dessus les livres qu'ils avoyent si diligemment cherchez pour tout brusler, voire avec plus grande majesté qu'ils n'avoient eue au paravant? Car l'interprétation Grecque tantost après survint, qui a esté le moyen de les espandre par tout le monde. D'avantage, le miracle n'a pas seulement esté en ce que Dieu a maintenu l'instrument de son alliance contre les cruelles menaces d'Antiochus : mais aussi en ce que parmi tant de calamitez et désolations qui ont esté sur les Juifs, la Loy et les Prophètes ont esté réservez, combien qu'on pensoit bien qu'ils deussent cent fois périr. La langue Hébraïque n'estoit pas seulement sans renom, mais rejetée comme barbare. Et de faict, si Dieu n'eust pourvu à la vraye religion en la conservant, c'en estoit fait. Car il appert par les Prophètes qui ont enseigné depuis leur retour de la captivité de Babylone, combien les Juifs estoyent eslongnez en ce temps-là de leur langue pure et nayfve : ce qui est bien à noter, pource que de telle comparaison, l'ancienneté de la Loy et des Prophètes est plus évidente. Et par quelles gens Dieu nous a-il gardé sa doctrine contenue en la Loy et aux Prophètes, afin de nous manifester par icelle Jésus-Christ en temps opportun? asçavoir par les plus grans ennemis de la Chrétienté : que S. Augustin à bon droict appelle libraires de l'Eglise, pource qu'ils nous ont fourni des livres, dont eux-mesmes ne se peuvent aider ne servir.

40 Si on vient au Nouveau Testament, encores y trouvera-on plus ferme approbation. Les trois évangélistes récitent leur histoire en style bas. Plusieurs arrogans desdaignent cette simplicité, pource qu'ils ne regardent point à la substance. Dont il seroit aisé de recueillir combien ils surmontent toute capacité humaine en traittant les mystères du ciel. Certes quiconque aura une goutte d'honnesteté, sera confus en lisant seulement le premier chapitre de saint Luc. D'avantage, le sommaire des sermons de Jésus-Christ, selon qu'il est là

briefvement récité, ne souffre point qu'une doctrine si haute soit mesprisée. Mais saint Jehan, comme tonnant du ciel, doit bien assujétir tous esprits en obéissance de foy : ou bien s'ils demeurent reveches, il est suffisant plus que toutes les foudres du monde, pour abatre tant plus leur obstination. Que ces contrerolleurs se monstrent un peu, et puis qu'ils se baignent à rejeter des cœurs humains toute révérence de l'Ecriture, qu'ils se bandent hardiment pour maintenir leur querelle ! mais ayans leu l'évangile saint Jehan, maugré qu'ils en ayent, ils trouveront là mille sentences, lesquelles pour le moins resveilleront leur brutalité : mesmes qui imprimeront chacune un horrible cantère en leurs consciences, pour rabatre leurs risées. Autant en est-il de saint Pierre et de saint Paul : car combien que la pluspart du monde soit si esloignée, que de ne point recevoir leur doctrine : si est-ce qu'elle a en soy une majesté céleste pour tenir en bride, voire attacher de près tous ceux qui font des restifs. Quand il n'y auroit que cecy, c'est bien pour magnifier leur doctrine par dessus le monde : asçavoir que Matthieu estant du tout adonné à son gain de changeur et péager, Pierre et Jehan n'estant accoustumés qu'à pescher en une nasse, et tous les autres Apostres estans idiots et lourds, n'avoient rien appris à l'exemple des hommes qu'ils peussent enseigner aux autres. Quant à saint Paul, après avoir esté non-seulement ennemi déclaré, mais cruel et quasi enragé à espandre le sang, estant converty en bon homme, n'a-il pas monstré à veue d'œil, par un changement si soudain, et que jamais on n'eust espéré, qu'il avoit esté contraint par l'empire et vertu de Dieu de maintenir la doctrine, laquelle il avoit combatue? Que ces chiens-cy abbayent tant qu'ils voudront, que le saint Esprit n'est point descendu sur les Apostres qu'ils tiennent une histoire si patente pour fable : toutesfois la chose crie haut et clair. Quand ceux qui estoyent mesprisés entre le commun populaire, comme les plus rudes et grossiers, commencent en une minute de temps d'exposer les profonds mystères de Dieu, d'une façon :

isque, il faut bien qu'ils ayent eu le Esprit pour maistre.

Il y a encores d'autres bonnes raisons pour lesquelles le consentement de n'est pas sans importance. Car il ne pas estimer cela comme rien, que d'âges qui ont esté depuis que l'œuvre a esté publiée, il y ait eu un tel consentement en l'obéissance.

Et combien que le diable se soit par plusieurs manières de l'opprimer, voire mesmes de l'effort de la mémoire des hommes, mais qu'elle est tousjours comme demeurée inexpugnable et victorieuse.

Car il n'y a eu guères de Philologues Rhétoriciens d'excellent entendement qui n'ayent appliqué leur subtilité contre d'icelle: néanmoins tous n'y ont profité. Toute la puissance de s'est armée pour la détruire, et ses efforts sont tournez en fumée.

Elle eust-elle résisté, estant si durassaillee de toutes pars, si elle n'est défendue que de support humain? Il est plustost à conclure, que l'écriture sainte que nous tenons, est bien: puis que malgré toute la force et vertu des hommes elle est restée venue en avant par sa vertu.

Mais il n'y a pas eu seulement une nation qui ait conspiré à la recevoir: mais tant que s'estend au long et large toute la terre, elle a obtenu son consentement par un conforme consentement de tous les peuples, qui autrement n'auraient rien entre eux de commun.

Or ainsi soit qu'une telle convenance des tant divers, et qui autrement ne peuvent en façon et manière de vivre, vivent esmouvoir (veu que c'est une apparence que la vertu de Dieu est donnée à les accorder:) toutesfois nous aurons ceste considération plus de quand nous contemplerons la prudence et sainteté de ceux qui sont venus à recevoir l'Écriture. Je ne dy pas de tous: mais de ceux que nostre Seigneur a constitués comme lampes en ce monde, pour l'esclairer par la lumière de sa sainteté.

Avantage en quelle certitude devons-nous recevoir ceste doctrine, laquelle nous voyons avoir esté seellée et testifiée par le sang de tant de saints personnages? Iceux n'ont fait nulle difficulté de mourir courageusement, et mesme joyeusement pour icelle, après l'avoir une fois receue. Et nous, comment ne la recevrons-nous d'une persuasion certaine et invincible, puis qu'elle nous a esté donnée avec une telle ardeur et confirmation? Ce n'est point donc une petite approbation de l'Écriture, de ce qu'elle a esté signée par le sang de tant de témoins. Principalement quand nous reconnaissons qu'ils n'ont pas souffert la mort pour le tesmoignage de leur foy par furie et phrénésie (comme font aucunes fois les esprits d'erreur transportez:) mais par un zèle de Dieu, autant sobre et tempéré, comme ferme et constant. Il y a plusieurs autres raisons, et icelles bien apparentes, par lesquelles la majesté et dignité de l'Écriture non-seulement peut estre acerténée aux cœurs des fidèles, mais aussi puissamment maintenue contre la malice des calomniateurs. Lesquelles raisons néanmoins ne sont point de soy suffisantes pour fonder droitement sa certitude, jusques à ce que le Père céleste, faisant là reluire sa divinité, l'exempte de toute doute et question, luy donnant ferme révérence. Pourtant lors finalement l'Écriture nous satisfera à une cognoissance de Dieu, qui nous apporte salut, quand la certitude d'icelle sera appuyée sur la persuasion intérieure du S. Esprit. Les tesmoignages humains, qui servent pour la confermer, lors ne seront point vains, quand ils suivront ce tesmoignage principal et souverain, comme aides et moyens seconds pour subvenir à nostre imbécillité. Mais ceux qui veulent prouver par argumens aux incrédules, que l'Écriture est de Dieu, sont inconsiderez. Or cela ne se cognoist que par foy. Ainsi S. Augustin à bon droict dit, qu'il faut que la crainte de Dieu, et une mansuétude paisible du cœur aille devant, pour faire rien entendre aux hommes, quant aux mystères de Dieu¹.

vons-nous recevoir ceste doctrine, laquelle nous voyons avoir esté seellée et testifiée par le sang de tant de saints personnages? Iceux n'ont fait nulle difficulté de mourir courageusement, et mesme joyeusement pour icelle, après l'avoir une fois receue. Et nous, comment ne la recevrons-nous d'une persuasion certaine et invincible, puis qu'elle nous a esté donnée avec une telle ardeur et confirmation? Ce n'est point donc une petite approbation de l'Écriture, de ce qu'elle a esté signée par le sang de tant de témoins. Principalement quand nous reconnaissons qu'ils n'ont pas souffert la mort pour le tesmoignage de leur foy par furie et phrénésie (comme font aucunes fois les esprits d'erreur transportez:) mais par un zèle de Dieu, autant sobre et tempéré, comme ferme et constant. Il y a plusieurs autres raisons, et icelles bien apparentes, par lesquelles la majesté et dignité de l'Écriture non-seulement peut estre acerténée aux cœurs des fidèles, mais aussi puissamment maintenue contre la malice des calomniateurs. Lesquelles raisons néanmoins ne sont point de soy suffisantes pour fonder droitement sa certitude, jusques à ce que le Père céleste, faisant là reluire sa divinité, l'exempte de toute doute et question, luy donnant ferme révérence. Pourtant lors finalement l'Écriture nous satisfera à une cognoissance de Dieu, qui nous apporte salut, quand la certitude d'icelle sera appuyée sur la persuasion intérieure du S. Esprit. Les tesmoignages humains, qui servent pour la confermer, lors ne seront point vains, quand ils suivront ce tesmoignage principal et souverain, comme aides et moyens seconds pour subvenir à nostre imbécillité. Mais ceux qui veulent prouver par argumens aux incrédules, que l'Écriture est de Dieu, sont inconsiderez. Or cela ne se cognoist que par foy. Ainsi S. Augustin à bon droict dit, qu'il faut que la crainte de Dieu, et une mansuétude paisible du cœur aille devant, pour faire rien entendre aux hommes, quant aux mystères de Dieu¹.

¹) Au livre De Util. cred.

CHAPITRE IX.

Comme aucuns esprits escervelez pervertissent tous les principes de religion en quittant l'Ecriture pour voltiger après leurs fantasies, sous ombre de révélations du saint Esprit.

1 Or ceux-là qui en délaissant l'Ecriture, imaginent je ne say quelle voye pour parvenir à Dieu, ne sont point tant abusez d'erreur, qu'ils sont agitez de pure rage. De telle manière de gens sont venus en avant je ne say quels acariastres, lesquels prétendent orgueilleusement la doctrine de l'Esprit, mesprisant quant à eux toute lecture : et se moquent de la simplicité de ceux qui suyvent encore la lettre morte et meurtrissante, comme ils l'appellent. Mais je voudroye bien sçavoir d'eux, qui est cest esprit par l'inspiration duquel ils sont si haut ravis, qu'ils osent contemner toute doctrine de l'Ecriture, comme puérile et trop vile. Car s'ils respondent que c'est l'Esprit de Christ, leur assurance est par trop ridicule. Car je pense qu'ils concéderont les Apostres et les fideles de l'Eglise primitive avoir esté inspirez par l'Esprit de Christ. Or il est ainsi que nul d'eux n'a pourtant appris de contemner la Parole de Dieu, mais un chacun plustost en a esté induit à plus grande révérence, comme leurs escrits en rendent clairs tesmoignages. Et de faict, il avoit esté ainsi prédit par la bouche d'Isaïe. Car en prononçant que Dieu mettra son Esprit en l'Eglise, et mettra aussi sa Parole en la bouche d'icelle, afin que l'un et l'autre n'en départent jamais¹ : il n'adresse pas cela au peuple ancien, pour l'attacher à la prédication des hommes, comme s'ils eussent esté petis enfans à l'A, b, c : mais plustost déclare que le plus grand bien et félicité que nous puissions souhaiter sous le règne de Christ, est d'estre aussi bien gouvernez par la Parole de Dieu que par son Esprit. Dont je conclu que ces trompeurs desmembrent par leur sacrilège détestable ces deux choses que le Prophète a conjointes d'un lien inviolable. Qui plus est,

S. Paul ayant esté ravy jusques au troisième ciel, n'a point laissé pourtant de prouffiter en la doctrine de la Loy et des Prophètes : comme aussi il exhorte Timothée, combien qu'il fust docteur excellent, d'y vaquer, et y employer son estude². Et puis ceste louange est bien notable et digne de mémoire, quand il dit que l'Ecriture est utile à enseigner, advertir, rédarguer, pour rendre tous serviteurs de Dieu parfaits³. N'est-ce pas une fureur trop diabolique, de dire que l'usage de l'Ecriture est temporel et caduque, veu que tesmoin le S. Esprit elle conduit les enfans de Dieu jusqu'au dernier but de leur perfection? D'avantage je désireroye qu'ils me respondissent à ce point : asçavoir s'ils ont reçu un autre esprit que celui que promet le Seigneur à ses disciples. Combien qu'ils soyent enragez tout outre : néantmoins je ne les pense point transportez de telle phrénésie, qu'ils s'osent vanter de cela. Or quel dénonçoit-il son esprit devant estre, en le promettant? asçavoir, qui ne parleroît point de soy-mesme : mais suggéreroit en l'entendement des Apostres ce que par sa Parole il leur avoit enseigné³. Ce n'est pas donc l'office du S. Esprit (tel qu'il nous est promis) de songer à nouvelles révélations et incognues auparavant, ou forger nouvelle espèce de doctrine, pour nous retirer de la doctrine de l'Evangile après l'avoir une fois receue : mais plustost de seeller et confirmer en nos cœurs la doctrine qui nous y est dispensée.

2 Dont nous entendons facilement qu'il faut diligemment travailler tant à ouïr qu'à lire l'Ecriture, si nous voulons recevoir quelque fruit et utilité de l'Esprit de Dieu. Comme aussi S. Pierre loue la perfection de ceux qui sont attentifs à

1) Is. LIX 21.

1) 1 Tim. IV, 13.

2) 2 Tim. III, 16.

3) Jean XVI, 13.

e Prophétique, laquelle on eust tre cassée comme de son degré, ue la clarté de l'Evangile estoit e¹. Au contraire, si quelque esprit, nt la sagesse contenue en la Pa- Dieu, nous apporte diverse doc- u'il nous doit estre à bon droict de vanité et mensonge. Car au- que seroit-ce, comme ainsi soit n se transfigure en Ange de lu- quelle autorité aura l'Esprit en- s, s'il n'est discerné par une mar- certaine? Et de vray, il nous est irement démontré par la voix eur, n'estoit que ces misérables volontairement de faillir à leur n, cherchans l'esprit d'eux-mes- tost que d'iceluy. Mais ils allè- ue ce seroit grande absurdité, rit de Dieu, auquel toutes choses nt estre assujeties, fust sujet à re. Voire, comme si c'estoit une e au S. Esprit, d'estre par tout le et conforme à soy, estre per- nent constant, et ne varier nulle rtes si on le réduisoit à quelque u humaine, ou angélique, ou n pourroit dire que lors il seroit voire mesmes réduit en servi- ais quand il est comparé à soy- et en soy considéré, qui pourra en cela on lui face injure? Mais il nt-ils, en ceste manière examiné. nfesse : mais d'un examen par le- voulu que sa majesté fust esta- ers nous. Il nous doit bien suffire l se descouvre à nous : mais afin s son ombre l'esprit de Satan n'alt il veut estre reconnu de nous en ge, laquelle il a imprimée aux Es- . Il est l'auteur d'icelles : il ne s estre variable ne dissemblable à rquoy il faut qu'il demeure tous- l qu'il s'est là une fois déclaré. luy tourne pas en opprobre, si- e nous disions que ce luy fust de dégénérer de soy-mesme, et se renoncer.

chant ce qu'ils nous taxent de s arrester à la lettre qui occit : ls monstrent comment ils n'es-

chappent point la punition de Dieu, d'a- voir desprisé l'Ecriture. Car il appert assez que saint Paul combat en ce pas- sage contre les séducteurs, qui exaltent la Loy nue sans Christ, destournans le peuple de la grâce du nouveau Testa- ment : auquel le Seigneur promet qu'il engravera es entrailles des fidèles sa Loy, et l'escrira en leurs cœurs¹. La Loy de Dieu donc est lettre morte, et occit ses disciples quand elle est séparée de la grâce de Christ, et sonne tant seulement aux oreilles sans toucher le cœur : mais si par l'Esprit de Dieu elle est vivement imprimée en la volonté, et si elle nous communique Jésus Christ : elle est la Pa- role de vie, convertissant les âmes, don- nant sagesse aux petis. Et de faict au mesme passage l'Apostre appelle sa pré- dication Ministère de l'esprit² : asçavoir, signifiant que l'Esprit de Dieu est telle- ment conjoint et lié à sa vérité, laquelle il a exprimée es Escritures, que lors fina- lement il déclare sa vertu quand la Pa- role est receue en telle révérence qu'il appartient. Ce qui ne répugne rien à ce qui a esté n'aguères dit : c'est que la Pa- role ne nous est guères certaine, sinon qu'elle soit approuvée par le tesmoignage de l'Esprit. Car le Seigneur a assemblé et accouplé comme d'un lien mutuel, la cer- titude de son Esprit et de sa Parole : afin que nostre entendement reçoive icelle Parole en obéissance, y voyant reluire l'Esprit, qui luy est comme une clarté pour luy faire là contempler la face de Dieu : afin aussi que sans crainte de tromperie ou erreur, nous recevions l'Es- prit de Dieu, le reconnaissant en son image, c'est-à-dire en sa Parole. Et certes il est ainsi. Car Dieu n'a pas voulu faire une monstre et parade de petite durée, en donnant sa Parole aux hommes, la- quelle il voulust incontinent abolir par l'advénement de son Esprit. Mais plus- tost il a envoyé son Esprit, par la vertu duquel il avoit au paravant dispensé sa Parole, pour achever son ouvrage en icelle, la confirmant avec efficace. En ceste manière Christ ouvroit l'entende- ment à ses deux disciples : non pas pour

les rendre sages d'eux-mêmes, en rejetant l'Ecriture : mais afin qu'ils en eussent intelligence¹. Pareillement saint Paul, en exhortant les Thessaloniens de ne point éteindre l'Esprit², ne les transporte point en l'air à vaines spéculations hors de la Parole : mais conséquemment il adjoute, qu'ils ne doivent point mépriser les Prophéties. En quoy pour certain il signifie que lors la lumière de l'Esprit est suffoquée, quand les Prophéties viennent en mépris. Que diront à cela ces orgueilleux fantastiques, qui ne réputent autre illumination estre valable, sinon quand en délaissant et repoussant

loin la Parole de Dieu, ils prennent mérairement tout ce qu'en ronflant leur vient à la fantasia ? Certes il doit bien y avoir une autre sobriété aux enfans de Dieu, lesquels, comme ils se voyent dénués de toute lumière de vérité quand ils sont sans l'Esprit de Dieu : pour ceste cause ils n'ignorent pas que la parole est comme instrument, par lequel le Seigneur dispense aux fidèles l'illumination de son Esprit. Car ils ne cognoissent point d'autre Esprit, que celui qui a habité aux Apostres, et a parlé par leur bouche, par lequel ils sont tousjours réduits et ramenez à donner audience à la Parole.

CHAPITRE X.

Comment l'Ecriture, pour corriger toute superstition oppose exclusivement le vray Dieu à toutes les idoles des Payens.

1 Mais puis que nous avons enseigné que la cognoissance de Dieu, laquelle autrement est démontrée au bastiment du monde et en toutes créatures assez amplement, néanmoins est plus familièrement déclarée par sa Parole, nous avons maintenant à considérer si Dieu se représente tel en son Ecriture, comme nous l'avons par cy-devant veu estre figuré en ses œuvres : qui seroit certes une longue matière, si quelqu'un se vouloit arrester à la traiter diligemment. Mais moy, je seray content d'en avoir proposé seulement quelque sommaire, par lequel les consciences fidèles soyent admonestées de ce qu'il faut principalement chercher de Dieu aux Escriptures, et soyent dressées à un certain but, pour y parvenir. Je ne touche point encores à ceste alliance spéciale, par laquelle Dieu en adoptant la race d'Abraham, l'a distinguée d'avec toutes autres nations. Car en élisant pour domestiques, et retirant à soy comme ses propres enfans ceux qui luy avoient esté ennemis, il s'est desjà en cela déclaré leur rédempteur. Or nous sommes encores après à déduire la cognoissance simple qui respond à la création du monde, sans eslever les hommes jusques à

Jésus-Christ, pour le faire cognoistre médiateur. Or combien qu'il sera tantost besoin d'alléguer quelques passages du nouveau Testament (comme de fait la vertu de Dieu, entant qu'il est créateur nous est là monstree, et aussi sa providence à conserver l'ordre qu'il a establi) toutesfois j'advertiray les lecteurs de mon intention, afin qu'ils ne s'egarent point outre leurs limites. Qu'il suffise donc pour le présent de sçavoir comment Dieu estant créateur du ciel et de la terre, gouverne ce chef-d'œuvre qu'il a fait. Or on trouvera par toute l'Ecriture que sa bonté paternelle nous est preschée, et combien il est enclin et facile à nous bien faire. Il y a aussi de l'autre costé les exemples de sa rigueur, pour monstrier qu'il est juste juge pour punir tous maléfices principalement quand sa patience ne profite de rien envers les obstinez.

2 Vray est qu'en certains lieux ce qui luy est propre est exprimé, et par ce moyen sa face nous est représentée au vray pour la contempler évidemment. Car en la description que fait Moïse, il semble nous vis qu'il ait voulu brièvement comprendre tout ce qui est loisible aux hommes de cognoistre de luy. Il dit en ceste manière Seigneur, Seigneur, Dieu miséricordieux et clément, patient et de grande bonté,

1) Luc XXIV, 27.

2) 1 Thess. V, 19.

ritable, qui gardes miséricorde en générations, qui ostes l'iniquité et chez : envers lequel l'innocent ne oint innocent : qui punis l'iniquité res sur les enfans et neveux¹. En nous avons à considérer que son é et son essence résidente en luy, est annoncée par ce nom qui luy ribué en premier lieu : lequel est is répété en Hébreu : qui vaut à dire comme, Celui qui est seul. Lesque ses vertus nous sont racon- r lesquelles il nous est démontré quel il est en soy-mesme, mais est envers nous : tellement que oissance consiste plus en vive nce, qu'en vaine spéculation. D'a- , nous voyons que les vertus nous y mises en avant comme par dé- ment, telles que nous les avons reluire au ciel et en la terre : as- clémence, bonté, miséricorde, jus- gement et vérité. Car sa puissance prinse sous le mot Hébraïque qui donné pour son troisième tiltre, t autant à dire comme, Contenant us en soy. Les Prophètes aussi ent mesmes tiltres, quand ils veu- strer à plein son saint Nom. Afin s ne soyons point contraints d'ac- : beaucoup de passages, pour le un Pseaume nous suffira², auquel somme de ses propriétés est si ment récitée, qu'il n'y a rien laissé e. Et néanmoins il n'y a rien de que l'on ne puisse contempler atures : tellement se donne Dieu : tel par expérience qu'il se dé- ar sa Parole. En Jérémie, où il oncé qu'il veut estre connu de l ne met pas une description si néanmoins elle revient tout à un. que se glorifie, dit-il, qu'il se glo- cela : c'est de me cognoistre le i fay miséricorde, justice et juge- la terre³. Certes ces trois choses ont principalement nécessaires à tre : sa miséricorde, en laquelle le salut de nous tous : son juge- quel journallement il exerce sur es, et lequel il leur réserve plus

rigoureux à confusion éternelle : sa justice, par laquelle ses fidèles sont bñnement entretenus. Ces choses comprises, le Prophète tesmoigne que nous avons abondamment de quoy nous glorifier en Dieu. Néanmoins en ce faisant n'est pas omise ne sa puissance, ne sa vérité, ne sa sainteté, ne sa bonté. Car comment consisteroit l'intelligence de sa justice, miséricorde et jugement (comme elle est là requise) sinon qu'elle fust appuyée sur sa vérité immuable ? Et comment pourroit-on croire qu'il gouverne la terre en justice et jugement, sans avoir entendu sa vertu ? Dont est-ce que procède sa miséricorde, sinon de sa bonté ? Finalement si toutes ses voyes sont miséricorde, jugement et justice, en icelles pareillement reluit sa sainteté. Or la cognoissance de Dieu, laquelle nous est présentée en l'Ecriture, ne tend à autre fin que celle qui nous est donnée par les créatures : asçavoir pour nous inciter premièrement à la crainte de Dieu : en après que nous ayons fiance en luy : afin que nous apprenions de le servir et honorer par innocence de vie, et obéissance non feinte, et du tout nous reposer en sa bonté.

3 Mais ici il est question que mon intention est de recueillir un sommaire de la doctrine générale, que premièrement les lecteurs ont à noter que l'Ecriture pour nous adresser à un seul vray Dieu, expressément rejette et exclud tous les dieux des Payens, d'autant que la religion a esté quasi abastardie en tout et par tout. Vray est qu'on renommoit assez un Dieu souverain : mesme ceux qui adoroient une formilière de dieux, quand c'est venu à parler d'un droit sens naturel, ont simplement usé de ce mot de DIEU en singulier, comme s'ils se fussent tenus à un seul. Ce que Justin Martyr a prudemment observé : et a composé un livre exprès de la monarchie de Dieu, où il est monstre par plusieurs tesmoignages que les hommes ont eu l'unité de Dieu engravée en leurs cœurs. Tertulien aussi prouve cela par le langage commun : mais pource que les Payens en nommant un Dieu, ont esté tous transportez par leur vanité, ou sont trébuchez

en des fausses resveries, et ainsi se sont esvanouis en leurs sens : tout ce qu'ils ont naturellement cognu d'un seul Dieu n'a point servi plus outre que les rendre inexcusables. Car les plus sages et les plus habiles descouvrent en leurs livres comment ils ont vagué à travers champs, quand en leur perplexité ils disent : O si quelque Dieu me vouloit aider ! ne sachans où ils se doivent adresser. D'avantage, en imaginant plusieurs natures en Dieu, combien qu'ils ne fussent point du tout si lourds que le commun populaire, en se forgeant quelque

Jupiter, ou Mercure, Mars, ou Minerve si est-ce qu'ils ont esté enveloppez de beaucoup d'illusions de Satan : et desquels nous avons dit, quelques subterfuges que les Philosophes se soyent subtilement forgez, que cela n'est point pour les absoudre de crime, qu'ils n'ayent esté apostats en corrompant tous la vérité de Dieu. Pour ceste raison Abacuc après avoir condamné toutes les idoles du monde, commande de chercher Dieu en son temple, afin que les fidèles ne s'adonnassent sinon à celui qui s'estoit déclaré par sa Parole¹.

CHAPITRE XI.

Qu'il n'est licite d'attribuer à Dieu aucune figure visible : et que tous ceux qui se dressent des images, se révoltent du vray Dieu.

1 Or selon que l'Ecriture se conformant à la rudesse et infirmité des hommes parle grossièrement, quand elle veut discerner le vray Dieu d'avec ceux qui ont esté faussement controuvez : elle l'oppose spécialement aux idoles. Non pas qu'elle approuve ce que les Philosophes ont inventé avec belle couleur, mais pour mieux descouvrir la sottise du monde, mesmes pour monstrier que tous, pendant qu'ils s'arrestent à leurs spéculations sont hors du sens. Parquoy en oyant que Dieu est mis à part en ce que toute divinité forgée au monde est exclue, apprenons de cela que tout ce que les hommes controuvent de leur cerveau est abatu et mis à néant : pource qu'il n'y a que Dieu seul tesmoin suffisant de soy. Cependant pource que ceste sottise brutale a eu la vogue par tout le monde, d'appéter des images visibles pour figurer Dieu : et de faict ils s'en sont bastis de bois, de pierre, or, argent et toute matière corruptible : il nous faut tenir ceste maxime, toutesfois et quantes qu'on représente Dieu en image, que sa gloire est faussement et meschamment corrompue. Parquoy Dieu en sa Loy, après avoir déclaré que c'est à luy seul que toute majesté appartient, voulant enseigner quel service il approuve ou rejette, adjouste tantost après, Tu ne

te feras image, ou statue, ou remembrance aucune² : qui est pour tenir en bride toute audace, afin que nous n'attentions point de le représenter par nulle figure visible. Mesme il récite brièvement les espèces dont la superstition des hommes avoit commencé desjà de long temps à falsifier sa vérité. Car nous savons que le Soleil a esté adoré des Perses : et d'autant d'estoilles que les peuples aveugles ont veues au ciel, ils s'en sont faicts des dieux : autant de bestes qu'il y en a en terre, ont esté figures de Dieu en Egypte, voire jusques aux ornemens et porreaux. Les Grecs ont bien pensé estre plus sages et discrets en adorant Dieu sous figures humaines³. Or est-il ainsi, que Dieu en condamnant les images, ne fait pas comparaison de l'un à l'autre, pour sçavoir laquelle convient bien ou mal : mais sans exception rejette toutes statues, peintures, et autres figures par lesquelles les idolâtres ont cuidé qu'il leur soit prochain.

2 Cecy est aisé à cognoistre par les raisons qui sont adjoustées à la défense. Il est dit en Moyse, Souviene-toy que l'Eternel a parlé à toy en la vallée d'Horeb. Tu as ouy sa voix : tu n'as point veu.

¹) Hab. II, 20.

²) Ex. XX, 4.

³) Maximus Tyrius Platonius, serm. XXXVIII.

garde-toy doncques d'estre déçu, n'ayant nulle remembrance que ce que nous voyons que notamment Dieu se fait sa voix à toutes figures, pour ce que tous ceux qui lui font des images visibles, se destournent de luy. Les dix Prophètes, un seul Isaïe sur tout il insiste par-dessus tous les autres sur ceste remonstration, que la manière de Dieu est vileinement et sans auteur desfigurée, quand luy qui est sans corps, est faict semblable à une manière corporelle : quand on luy donne remembrance visible, à luy qui est invisible : quand on le veut faire ressembler à luy qui est esprit, à une chose corporelle et quand on luy donne pour luy ressembler quelque pièce de pierre, de bois, d'or, comme ainsi soit qu'il n'est rien de tout de son essence infinie¹. Et ainsi comme S. Paul argue : Puisqu'il nous sommes la lignée de Dieu, il ne faut point penser que la divinité ressembler à l'or, ou argent, ou pierre taillée, ou à tout autre artifice d'homme². Dont nous pouvons conclure, que toutes statues, images, ou images qu'on peint pour ressembler Dieu, luy desplaisent précisément comme opprobres de sa majesté. Il ne faut esbahir si le saint Esprit a dit de haut et clair telles sentences, car il a veu qu'il contrainst les povres à en faire confession icy-bas. La sentence de Sénèque que récite Augustin, est assez notoire³ : c'est de ne adorer les dieux qui sont sacrés, inviolables, en des manières et de nul prix, et qu'on les représente par des figures d'hommes et de bestes, à l'imitation d'un chacun : mesmes qu'on les représente par des mâles et femelles tout ensemble, ou par une seule figure en divers corps, et puis on les appelle dieux. Or s'ils avoyent la faculté de se mouvoir, on les auroit en luy comme des monstres : dont il est assez évident, que ceux qui entreprennent d'être advocats des images, taschent à se justifier par une cavillation, et non par la vérité, en prétendant qu'elles ayent

esté défendues aux Juifs, pource qu'ils estoient enclins à superstition. Comme si ce que Dieu met en avant de son essence éternelle et de l'ordre continuel de nature, se restraingnoit à une seule nation. Qui plus est, saint Paul en preschant contre l'idolâtrie, ne s'adressoit point aux Juifs, mais parloit au peuple d'Athènes.

3 Vray est que Dieu s'est quelque fois montré présent sous certains signes, tellement que l'Ecriture dit, qu'on l'a veu face à face : mais tous les signes qu'il a jamais choisis pour apparaitre aux hommes, estoient propres pour enseigner, et advertissoient les hommes de son essence incompréhensible. Car la nuée et la fumée et la flamme¹, combien que ce fussent signes de la gloire de Dieu, ne laissoient point d'estre comme des brides pour retenir les esprits, afin qu'ils n'essayassent point de monter trop haut. Parquoy Moyse, auquel Dieu s'est communiqué plus familièrement qu'à tous autres, n'a peu luy-mesmes obtenir de le veoir face à face : mais luy a esté respondu, que l'homme mortel n'estoit point capable d'une si grande clarté². Le S. Esprit est apparu sous la figure d'un pigeon³, mais veu que cela s'est tantost esvanouy, chacun voit que les fidèles ont esté advertis par un signe transitoire, et non pas de longue durée, qu'il falloit croire le S. Esprit invisible, afin que se reposans en sa grâce et vertu, ils ne cherchassent nulle figure. Quant à ce que Dieu jadis est apparu quelque fois sous la forme d'un homme, cela a esté comme une ouverture ou préparatif de la révélation qui devoit estre faite en la personne de Jésus-Christ. Parquoy il n'a point esté licite aux Juifs, sous ombre de cela, de se faire nulle statue humaine. De faict, aussi le propitiatoire duquel Dieu desployoit sa vertu en grande évidence, estoit tellement ordonné, qu'il enseignoit qu'il n'y a nul moyen de regarder Dieu, que quand les entendemens sont ravis par-dessus eux en admiration⁴. Car les Chérubins ayant les aisles estendues le couvroyent : il y avoit le voile au-devant

¹ XLI, 7, 20 ; XLV, 9 ; XLVI, 8.

² I, 29.

³ Livre de la Cité de Dieu, ch. X.

¹ Deut. IV, 11.

² Matth. III, 26.

³ Ex. XXX, 20.

⁴ Ex. XXV, 17, 18, 21.

pour le cacher : le lieu estoit tellement reclus qu'on n'y pouvoit rien veoir. Parquoy c'est chose notoire, que ceux qui s'efforcent de maintenir les images de Dieu et des saints par l'exemple des Chérubins, sont despourvus de sens et de raison. Car que signifioient ces petites images-là, sinon qu'il n'y a nulle figure visible qui soit propre à représenter les mystères de Dieu? veu qu'en faisant ombre pour couvrir le propiciatoire, elles avoyent l'office de forclorre non-seulement la veue, mais tout sens humain, afin de corriger par ce moyen toute témérité. Il y a aussi que les Prophètes nous descrivent que les Séraphins qui leur ont esté monstrez en vision, avoyent la face couverte¹, pour signifier que la clarté de la gloire de Dieu est si grande, que les Anges mesmes en sont reboutez, pour ne la pouvoir regarder en perfection : et aussi que les estincelles d'icelle, qui sont imprimées en eux, nous sont cachées, quant à la veue charnelle : combien que les Chérubins ayent esté établis seulement pour la doctrine puérile de la Loy, qui a pris fin. Parquoy ce seroit une chose absurde de les tirer en exemple pour servir à nostre temps. Car nous savons que le temps auquel tels rudimens ont esté assignez est passé : comme en cela S. Paul nous discerne d'avec les Juifs : mesmes c'est une grand'honte que les escrivaains payens et incrédules ayent mieux et plus droictement exposé la Loy de Dieu que les Papistes. Juvénal reproche aux Juifs qu'ils adoroient les nuées toutes pures et la divinité du ciel. Vray est qu'il parle fausement et d'un style pervers et vilain : toutesfois en confessant que les Juifs n'ont eu nulle image, il dit plus vray que les Papistes, qui leur veulent faire à croire l'opposite. Quant à ce que ce peuple-là a esté si bouillant à retourner coup à coup après les idoles, et y a esté transporté d'aussi grande hastiveté comme seroit l'impétuosité d'une eau bien roide : apprenons en un tel miroir combien l'esprit humain est enclin à idolâtrie, plustost que de charger les Juifs du vice qui

est général à tous, et par ce moyen nous endormir en vaines flatteries, comme si nous n'estions point coupables, ressemblans à ceux que nous condamnons.

4 Ce qui est dit au Pseaume, que les idoles des payens sont or et argent, ouvrage de main d'homme, tend à une mesme fin¹. Car le Prophète démontre par la matière, que ce ne sont point dieux, quand ils sont figurez par or et argent : et prend pour article résolu, que tout ce que nous concevons de Dieu en nostre sens propre, n'est que sottise resverie. Il nomme plustost l'or et l'argent que la boue ou les pierres, afin que le prix ou beauté ne nous induise point à quelque révérence. Toutesfois il conclud finalement, qu'il n'y a nulle raison ne propos, de forger des dieux d'une matière morte : mais notamment il insiste sur ce point, que c'est une audace furieuse aux hommes mortels, de s'eslever si haut que d'attribuer l'honneur de Dieu à leurs idoles, veu qu'à grand'peine sont-ils assez d'avoir souffle à respirer pour une minute. L'homme sera contraint de confesser que sa vie est d'un jour, et néanmoins il voudra qu'on tienne pour dieu quelque métal auquel il aura donné origine de divinité. Car d'où vient le principe de majesté à toutes les idoles, sinon du plaisir et appétit des hommes? Sur quoy il y a une risée d'un certain Poète payen bien à propos² : c'est qu'il introduit une idole parlant, J'estoye jadis un tronc de figuier, une pièce inutile de bois, quand le menuisier estant en doute de ce qu'il en devoit faire, a mieux aymé que je fusse un dieu. N'est-ce pas merveille qu'un homme terrien, duquel en respirant la vie s'escoule quasi à chacune minute, présume de transférer par son artifice à un tronc tout sec le nom et l'honneur de Dieu? Mais pour que ce Poète n'estant un Épicurien ne s'est soucié de nulle religion, mais a seulement voulu brocarder la folie du monde : laissant à part ses facéties et de ses semblables, que nous soyons points, voire transpercez au vif, de la remonstrance que nous fait le Prophète : C'est que ceux qui se

¹ 1^o Is. VI, 2.

² 1^o Ps. CXV, 4 ; CXXXV, 15.

² 2^o Horatius, serm. I, sat. VIII.

chauffent du mesme bois dont ils font leur dieu, rostissent et font bouillir leur lait, et cuisent leur pain, et se prosternent pour adorer le marmouset, qu'ils ont fait, sont par trop insensés¹. Parquoy par un autre passage non-seulement il leur fait leur procès par la Loy : mais il leur reproche qu'ils n'ont point appris des hommes de la terre² : pource qu'il n'y a rien plus estrange que de vouloir mener à cinq pieds celui qui est infini et incompréhensible : et toutesfois la coutume monstre qu'une abomination si horrible, laquelle ouvertement répugne à l'ordre de nature, est un vice naturel aux hommes. Il faut bien aussi retenir que l'écriture, voulant condamner les superstitions, use souventesfois de ceste manière de parler, qu'elles sont ouvrages de main d'hommes, pource qu'elles sont privées de l'autorité de Dieu : afin que nous ayons une règle infallible, que tous les services divins que les hommes forgent sont détestables³. Le crime est encore plus aggravé au Pseaume, tant que les hommes qui sont créés avec une intelligence, pour cognoistre que toutes choses se conduisent par la seule main de Dieu, vont au recours aux choses mortes, et qui n'ont nul sentiment. Et pource que la corruption de nostre débile nature ravit et transporte ainsi tout le monde, tant en général qu'en particulier à une telle rage, finalement le saint Esprit foudroye de ceste terrible malédiction, que tous ceux qui adorent les idoles et s'y fient, leur soient semblables. Or Dieu défend en général toutes remembrances que les hommes se voyent faire, soit de marteaux ou de pinces : pource que tout cela déshonore sa majesté.

Je say bien que cela est tenu comme un commun proverbe, Que les images sont les livres des idiots. S. Grégoire l'a bien dit : mais l'Esprit de Dieu en a bien voulu autrement : en l'eschole duquel S. Grégoire eust esté pleinement enveillé, il n'eust jamais parlé tel langage. Quand Jérémie dit que c'est doctrine

de vanité : et Habacuc, que l'image de fonte est un docteur de mensonge, nous avons à recueillir de là une doctrine générale, Que tout ce que les hommes apprennent de Dieu par les images, est frivole, et mesme abusif¹. Si quelqu'un réplique que les Prophètes reprennent ceux qui abusoient des simulachres à superstition mauvaise, je le confesse : mais je di d'autre part (ce qui est patent et notoire à chacun) qu'ils condamnent cependant ce que les Papistes tiennent pour maxime infallible : à sçavoir que les images servent de livres. Car ils mettent tous simulachres à l'opposite de Dieu, comme choses contraires, et qui ne se peuvent nullement accorder. De faict, aux passages que j'ay allégués, ce poinct est couché comme résolu : comme ainsi soit qu'il n'y ait qu'un seul vray Dieu lequel les Juifs adoroyent, que toutes figures qu'on fait pour représenter Dieu, sont fausses et perverses : et que tous ceux qui pensent cognoistre Dieu par ce moyen sont malheureusement deceuz. Brief, s'il n'estoit ainsi que la cognoissance qu'on cuide avoir de Dieu par les images fust menteuse et bastarde : les Prophètes ne les condamneroyent pas ainsi sans exception. Pour le moins j'ay ceci gagné, qu'en disant que ce n'est que mensonge et vanité, de vouloir figurer Dieu par images visibles, nous ne faisons que réciter de mot à mot ce que les Prophètes ont enseigné.

6 D'avantage qu'on lise ce que Lactance et Eusèbe, deux des plus anciens docteurs de l'Eglise, ont escrit de ceste matière, et on trouvera qu'ils prennent ce fondement pour certain et infallible, que tous ceux qu'on figure par images, ont esté mortels. Saint Augustin n'en dit pas moins : déclarant que c'est chose illicite et meschante, non-seulement d'adorer les images, mais d'en dresser pour représenter Dieu. Et n'ameine rien qui n'eust ja esté déterminé au paravant au Concile Elibertin, dont le trentesixième Décret est tel, Il a esté conclud qu'il n'y eust point de peinture aux temples, afin que ce qu'on doit adorer et servir, ne soit

¹ XLIV, 18. ² Is. XL, 12.
³ Il. 8, XXXI, 7 ; LVII, 6 ; Osée XIV, 3 ; Mich. V, CIV, 8.

¹ Jérém. X, 3 ; Habac. II, 18.

peint aux parois. Mais c'est une sentence digne de mémoire, que celle qu'allègue saint Augustin, de Varro homme payen, Que ceux qui ont mis les premiers en avant les idoles, ont osté la crainte de Dieu du monde, et ont augmenté l'erreur¹. Si Varro seul eust dit cela, il n'auroit possible guères d'autorité : et toutesfois ce nous devoit estre une grand' honte, qu'un homme payen, comme tastonnant en ténèbres, ait atteint jusques à cette clarté, de dire que les images visibles qu'on fait à Dieu, sont indécentes à sa majesté, d'autant qu'elles diminuent la crainte d'icelle entre les hommes, et font croistre l'erreur. Certes c'est chose notoire que cela est aussi vray comme il a esté prudemment escrit. Au reste, saint Augustin empruntant ceste sentence de Varro, la prend comme certaine, remontrant en premier lieu, que les premiers erreurs qu'ont eu les hommes, quant à transfigurer Dieu, n'ont pas commencé par les images : mais se sont augmentez alors, comme un feu s'allume de plus en plus selon le bois qu'on y apporte de nouveau. Après il expose que la crainte de Dieu est amoindrie par les idoles, voire quelque fois du tout abatue : pource que la gloire de sa divinité est vilipendée en une chose si sotte et lourde, comme est un marmouset : et pleust à Dieu que nous n'eussions point la pratique de ce second article, telle qu'elle est ! Pourtant quiconque désire d'estre bien et proprement enseigné, qu'il apprene d'ailleurs que des images, ce qui est à cognoistre de Dieu.

7 Si les Papistes ont quelque goutte d'honnesteté, qu'ils n'usent plus d'oresnavant de ces subterfuges, que les images sont les livres des idiots : veu qu'ils sont convaincz du contraire par tant de tesmoignages de l'Ecriture. Mais encore que je leur accorde cela, si n'auront-ils pas beaucoup gagné. Chacun voit quels desguisemens monstrueux ils font à Dieu. Quant est des peintures, ou autres remembrances qu'ils dédient aux saints : que sont-ce, sinon patrons de pompe dissolue, et mesmes d'infameté ? ausquels si quelqu'un se vouloit conformer, il seroit

digne du fouet. Qu'ainsi soit, les putains seront plus modestement accoustrées en leurs bordaux, que ne sont point les images des Vierges aux temples des Papistes : l'ornement des Martyrs n'est de rien plus convenable. Qu'il y ait doncques quelque peu d'honnesteté en leurs images, s'ils veulent colorer leurs mensonges en prétendant que ce seront livres de quelque sainteté. Mais encores respondons-nous, que ce n'est point la manière d'enseigner les Chrestiens au temple, lesquels Dieu veut là estre autrement en-doctrinez que de ces fatras. Il propose une doctrine commune à tous, en la prédication de sa Parole et aux Sacremens. Ceux qui prennent loisir de jeter les yeux çà et là pour contempler les images, monstrent qu'ils ne sont guères affectionnez à l'adresse que Dieu leur donne. Mais encores je demande à ces bons docteurs, quels sont ces idiots qui ne peuvent estre enseignez que par images : ils n'en peuvent alléguer d'autres, sinon ceux que nostre Seigneur advoue pour ses disciples, et ausquels il fait cest honneur de révéler ses secrets célestes : comme il commande qu'ils leur soyent communiquez. Je confesse, selon que les choses sont aujourd'huy, qu'il s'en trouvera beaucoup qui ne se peuvent passer de tels livres, c'est-à-dire d'idoles. Mais d'où vient, je vous prie, ceste stupidité, sinon qu'ils se souprivez de ceste sainte doctrine, laquelle estoit propre à les enseigner ? Et de fait, les prélats de l'Eglise n'ont eu autre raison de résigner aux idoles l'office d'enseigner, sinon d'autant qu'eux estoient muets. Si Paul tesmoigne que Jésus Christ nous est peinct au vif par la prédication de l'Evangile, voire crucifié devant nos yeux¹ : dequoy donc servoit-il d'estre ver aux temples tant de croix de pierre et de bois, d'or et d'argent, si cela eust esté bien imprimé au peuple, que Christ a esté crucifié pour porter nostre malédiction à la croix ? pour effacer nos péchez par son sacrifice ? nous laver par son sang, nous réconcilier à Dieu son Père ? Car ceste simple parole on eust peu, plus profiter vers les simples, que de mille croix

on de pierre. Quant à celle d'or
nt, je confesse que les avaricieux
plus attentifs qu'à nulles pa-
Dieu.

nt à l'origine et source des ido-
ent ce qui est escrit au livre de
comme résolu : C'est que ceux
oulu honorer les morts qu'ils
aimez, ont commencé ceste su-
leur faisans quelque remem-
afin qu'on eust toujours mé-
eux¹. Or je confesse que ceste
et perverse façon a esté fort
: et ne nie pas que ce n'ait esté
n flambeau, pour allumer tous-
s la rage des hommes à se
en idolâtrie. Toutesfois je ne
pas que ç'ait esté la première
car il appert par Moyse que les
t esté en usage long temps au
que ceste folle ambition de con-
s images aux trespassez régnast
hommes. Quand il récite que
esroba les idoles de son père,
omme d'un vice tout commun².
eut veoir que l'esprit de l'homme
outique perpétuelle et de tout
ur forger idoles. Le monde fut
après le déluge comme par
nde naissance, toutesfois il ne
t passé long temps que les hom-
ontrouvassent des dieux à leur
mesmes il est vray-semblable
du vivant de ce saint Patriarche
seurs se sont adonnez à idolâ-
ement qu'avec grande tristesse
le ses propres yeux la terre qui
avoit esté purgée de ces poll-
un si horrible jugement estre
souillée d'idoles. Car Tharé et
evant qu'Abraham fust nay ser-
esjà aux faux dieux, comme le
e Josué³. Puis que la lignée de
si tost abastardie, que jugerons-
a race de Cam, laquelle desjà de
ps estoit maudite en la personne
re? Voilà que c'est : l'entende-
rain, comme il est remply d'or-
émérité, prend l'audace d'ima-
u tel que son appréhension le
selon qu'il est lourd et comme

accablé d'ignorance brutale, il conçoit au
lieu de Dieu toute vanité et je ne say
quels fantosmes. Avec tous ces maux il
y a l'outrecuidance, qu'il ose attenter
d'exprimer au dehors les folies qu'il a
conceu en soy touchant de Dieu. Parquoy
l'esprit humain engendre les idoles, et la
main les enfante. Que telle soit la source
d'idolâtrie, asçavoir que les hommes ne
croient point que Dieu leur soit prochain,
sinon qu'ils l'ayent présent d'une façon
charnelle, il appert par l'exemple du peu-
ple d'Israël. Nous ne savons, disoyent-ils,
qu'il est advenu à Moyse : pourtant qu'on
nous face des dieux qui marchent devant
nous⁴. Ils cognoissoient bien que celuy
qui leur avoit fait sentir sa vertu en tant
de miracles, estoit Dieu : mais ils ne se
floyent pas qu'il leur fust prochain, s'ils
ne voyoyent à l'œil quelque figure corpo-
relle de luy, qui leur fust comme tesmoi-
gnage de sa conduite. En somme, ils
vouloyent avoir quelque image qui les
menast à Dieu : et l'expérience monstre
tous les jours cela, que la nature des
hommes ne se peut tenir quoye jusques
à ce qu'elle ait rencontré quelque masque
ou fantosme, respondant à sa folie, pour
s'y esjouir comme en la remembrance de
Dieu. Et n'y a eu aage depuis la création
du monde, auquel les hommes pour obéir
à ceste cupidité insensée, ne se soyent
dressez des signes et figures, ausquelles
ils ont pensé que Dieu se monstrast à eux.

9 Or il faut que telles imaginations
ameinent quant et quant une sotte dévo-
tion d'adorer les images : et de faict, quand
les hommes ont pensé qu'ils voyoyent
Dieu ou sa remembrance aux images, ils
l'ont là aussi honoré. Et en la fin, ayans
là fchez leurs yeux et leurs sens, ils s'y
sont abestis, estans ravis en admiration,
comme s'il y eust eu quelque divinité. Il
appert donc que les hommes ne se jet-
tent point à faire honneur aux idoles,
qu'ils n'ayent jà conceu quelque opinion
lourde et charnelle : non pas d'estimer
que les idoles soyent dieux, mais en ima-
ginant qu'il y habite quelque vertu divine.
Par ainsi ceux qui s'adonnent à adorer
les simulachres, soit qu'ils se proposent

XIV, 18.
XIV, 2.

2) Gen. XXXI, 19.

4) Exode XXXII, 1.

d'adorer là Dieu ou ses Saints, sont déjà ensorcelez de superstition. Parquoy Dieu non-seulement a défendu de faire statues pour représenter sa majesté, mais aussi de consacrer aucuns tiltres ne pierres qui fussent dressées pour y faire adoration. Par une mesme raison, au second précepte de la Loy a esté adjousté de ne point adorer les images. Car si tost qu'on a inventé quelque forme visible à Dieu, on y attache sa vertu : d'autant que les hommes sont si stupides, d'enclorre Dieu où ils ont imaginé sa présence : pourtant il est impossible qu'ils n'adorent là mesme. Et ne peut chaloir s'ils adorent l'idole simplement, ou Dieu en l'idole : car c'est tousjours idolâtrie, quand on présente à l'idole quelque service divin, sous quelque couleur que ce soit. Et pource que Dieu ne veut point estre servi par superstition, tout ce qu'on attribue à l'idole luy est ravy et desrobé. Que tous ceux qui cherchent des malheureuses cavillations pour maintenir les idolâtries de la Papauté, pensent bien à cecy. Il est certain que la vraie religion a esté confuse et comme anéantie de long temps par les choses exécrables qui se sont commises : et toutesfois telles abominations trouvent des advocats tant et plus pour les maintenir. Les images, disent-ils, ne sont point tenues pour Dieu. Je respon que les Juifs n'estoyent pas si despourvus de sens, qu'ils ne sceussent que c'estoit Dieu qui les avoit tirez d'Egypte, devant qu'ils forgeassent le veau. Mesme quand Aaron publia que c'estoyent les dieux qui les avoyent délivrez, ils s'y accordoyent sans difficulté : signifians par cela qu'ils se vouloyent bien tenir à Dieu qui avoit esté leur rédempteur, moyennant qu'ils eussent sa remembrance en la figure du veau. Nous ne devons pas aussi penser que les Payens eussent esté si sots, qu'ils ne cognussent que Dieu estoit autre chose qu'une pièce de bois ou de pierre : car ils changeoyent les simulachres selon que bon leur sembloit, retenans tousjours les mesmes dieux. D'avantage chacun de leurs dieux avoit plusieurs simulachres : néanmoins ils ne disoyent point pour cela qu'un dieu fust divisé. Finalement ils consacroyent jour-

nellement nouvelles idoles, et leur intention n'estoit pas de faire des dieux nouveaux. Qu'on lise les excuses que saint Augustin récite avoir esté prétendues par les idolâtres de son temps¹ : c'est ce que les plus idiots respondoient, qu'ils n'adoroyent pas ceste forme visible qu'on leur reprochoit estre leurs dieux, mais la divinité qui habitoit là invisiblement. Quant à ceux qui estoyent les plus purs ils respondoient, comme il dit, qu'ils n'adoroyent ne l'idole, ne l'esprit figuré par icelle : mais que sous ceste figure corporelle, ils avoyent seulement un signe de ce qu'ils devoient adorer. Néanmoins tous les idolâtres qui furent jamais, tant Juifs que Payens, ont esté abrutez de ceste fantasie que nous avons dite : c'est qu'ils ne se contentans point d'avoir connu Dieu spirituellement, ils en ont voulu avoir une cognoissance plus familière par images visibles. Or après avoir ainsi contrefaict Dieu, il n'y a eu nulle fin, jusqu'à ce qu'estans aveuglez de diverses illusions les unes sur les autres, ils ont pensé que Dieu ne vouloit monstrier sa vertu que sous les images. Cependant les Juifs avoyent ce propos, d'adorer sous leurs simulachres le Dieu éternel, créateur du ciel et de la terre : les Payens au contraire cuidoyent bien adorer leurs dieux habitans au ciel.

10 Ceux qui veulent nier que ce n'aist esté fait par cy-devant, et ne face encore à présent, sont menteurs par trop effrontez. Car pourquoy est-ce qu'ils s'agenouille devant les images? Pourquoy est-ce qu'on se tourne vers icelle en voulant prier Dieu, comme pour approcher de ses oreilles. Car ce que saint Augustin est très vray², que l'homme ne peut prier ou adorer regardant ailleurs que vers les simulachres, qu'il ne soit touché comme s'il estoit exaucé de là, ou qu'il n'espère de là ce qu'il demande. D'avantage pourquoy font-ils si grande différence entre les simulachres d'un mesme dieu? Car laissant là un crucifix, ou une image de leur nostre dame, ou n'en tans point grand conte, ils mettent leur dévotion à une autre. Pourquoy est-

1) Sur le Ps. CXV.

2) Sur le Ps. CXV.

rottent si loin en pèlerinage pour le marmouset, duquel ils ont le sem- leur porte? et pourquoy est-ce ord'huy ils combatent si furieu- pour leurs idoles, les maintenans sang, en sorte qu'ils aimeroient e la majesté de Dieu fust abolie, offrir leurs temples vuides de tels encore ne raconté-je pas les plus sottises du commun populaire, sont infinies, et règnent mesme qui se réputent bien sages : seu- parle de ce qu'ils allèguent, en t excuser d'idolâtrie. Nous ne ons pas, disent-ils, nos dieux. i pouvoyent dire anciennement et les Payens : et de faict ils ien ces répliques en la bouche : as les Prophètes ne cessoient reprocher qu'ils paillardoyent is et la pierre, seulement pour stitions qui se commettent au- entre ceux qui se nomment s : asçavoir qu'ils honoroient nellement, se prosternans de- idoles.

i'ignore pas et ne veux dissi- ils ont une autre distinction plus e laquelle nous traiterons en- près plus au long : c'est qu'ils nt que l'honneur qu'ils font à ges est de Dulle, non point de omme s'ils disoient que c'est t non pas honneur. Parquoy il e qu'ils sont innocens, n'estans eurs de leurs idoles : comme si n'emportoit pas plus que la ré- ui plus est, cherchans une ca- ole sous les mots Grecs de La- Dulle, lesquels ils n'entendent se contredisent le plus folle- nonde : car comme ainsi soit eien en Grec ne signifie que e qu'ils disent vaut autant com- fessoient qu'ils révèrent leurs as révérence, et qu'ils les ho- is les honorer. Et ne faut point iquent que je les surpren cau- it sur le mot : car ce sont-ils ent d'esbiouir les yeux des sim- ns, et ce pendant descouvrent e. Toutesfois quand ils seroient quens du monde, si ne feront-

ils jamais tant par leur belle rhétorique, qu'une mesme chose soyent deux. Lais- sons les mots à part. Quant au faict, qu'ils nous monstrent en quoy et comment ils diffèrent des anciens idolâtres pour n'es- tre point tenus semblables à eux. Car comme un adultère, ou un meurtrier n'eschappera pas en desguisant les crimes par noms estranges : aussi il n'y a nul propos que ceux-ci, en forgeant des noms à la volée soyent absous : et que ce pen- dant ils ressemblent en la chose ou au faict les anciens idolâtres, lesquels eux- mesmes sont contrains de condamner. Or tant s'en faut que leur cause soit sé- parée, que plustost la source de tout le mal est une folle convoitise qu'ils ont eue de les ensuivre, se forgeans en leurs es- prits des remembrances pour figurer Dieu, et puis les bastissans de leurs mains.

42 Toutesfois je ne suis pas tant scrupuleux, de juger qu'on ne doive endurer ne souffrir nulles images : mais d'autant que l'art de peindre et tailler sont dons de Dieu, je requier que l'usage en soit gardé pur et légitime : afin que ce que Dieu a donné aux hommes pour sa gloire et pour leur bien, ne soit perverti et pollué par abus désordonné : et non-seu- lement cela, mais aussi tourné en nostre ruine. Je n'estime pas qu'il soit licite de représenter Dieu sous forme visible, pource qu'il a défendu de ce faire : et aussi pource que sa gloire est d'autant desfigurée et sa vérité falsifiée. Et afin que nul ne s'abuse, ceux qui ont leu les anciens Docteurs, trouveront que je suis de trèsbon accord avec eux en cela. Car ils ont réprouvé toutes figures de Dieu, comme desguisemens profanes. S'il n'est point licite de figurer Dieu par effi- gie corporelle, tant moins sera-il permis d'adorer une image pour Dieu, ou d'ado- rer Dieu en icelle. Il reste donc qu'on ne peinde et qu'on ne taille sinon les choses qu'on voit à l'œil. Par ainsi, que la ma- jesté de Dieu, qui est trop haute pour la veue humaine, ne soit point corrompue par fantosmes, qui n'ont nulle conve- nance avec elle. Quant à ce qui est licite de peindre ou engraver, il y a les his- toires pour en avoir mémorial : ou bien figures, ou médalles de bestes, ou villes,

ou pays. Les histoires peuvent prouffiter de quelque advertissement, ou souvenance qu'on en prend : touchant du reste, je ne voy point à quoy il serve, sinon à plaisir. Et toutesfois il est notoire que les images qu'on a en la Papauté, sont quasi toutes de ceste façon : dont il est aisé de voir qu'elles ont esté dressées non point de jugement rassis et considéré, mais d'une sotte convoitise et desraisonnable. Je laisse à dire pour le présent combien elles sont faites mal à propos, quelles absurditez on y voit, et quelle licence les peintres et tailleurs se sont donnez à y faire des badinages plus que ridicules, comme j'en ay desjà touché : seulement je dy, encores que ces vices n'y fussent point, qu'elles ne sont point faites pour enseigner.

13 Mais laissant ceste distinction, voyons comme en passant, s'il est expédient d'avoir des images aux temples de Chrestiens : soit qu'elles contiennent déclaration d'histoire, ou qu'elles monstrent seulement quelque effigie d'homme ou de femme. Pour le premier, si l'autorité de l'Eglise ancienne a quelque vigueur entre nous, notons que par l'espace de cinq cents ans ou environ, du temps que la Chrestienté estoit en sa vigueur, et qu'il y avoit plus grande pureté de doctrine, les temples des Chrestiens ont communément esté nets et exempte de telle souilleure. Ainsi, depuis que le ministère de l'Eglise s'est abastardi, on s'est avisé de forger des images pour orner les temples. Je ne discuteray point quelles raisons ont eu les premiers autheurs de ceste invention : mais si on compare un aage avec l'autre, l'intégrité de ceux qui se sont passez d'images, mérite bien d'estre prisee au prix de la corruption qui est survenue depuis. Or je vous prie, qui est-ce qui pensera que ces saints Pères eussent privé à leur escient l'Eglise d'une chose, qu'ils eussent cognu luy estre utile et salutaire ? Mais au contraire, pource qu'ils voyoyent qu'il n'y avoit nulle utilité, et danger apparent de beaucoup de grans maux, ils l'ont rejetée par bonne prudence et avis, plus-tost que laissée par oubly ou nonchalance. Ce que saint Augustin tesmoigne clairement, en disant qu'on ne peut colloquer

les images en sièges hauts et honorables pour estre regardées de ceux qui prient et adorent, qu'elles n'attirent le sens des infirmes, comme si elles avoyent sens et âme¹. Item en un autre passage². La figure des membres humains qu'on voit aux idoles, contraint l'esprit des hommes à imaginer qu'un corps qu'il voit semblable au sien, est vivant, etc. Item, Les simulachres ont plus de vertu à courber les pauvres âmes, en ce qu'ils ont bouches, yeux, oreilles et pieds, qu'ils n'ont à les redresser, en ce qu'ils ne parlent, ne voyent, n'oyent et ne cheminent point. Et il est bien vray-semblable que pour ceste cause S. Jean nous exhorte de nous garder non-seulement de l'idolâtrie, mais aussi des idoles³. Et de faict, nous avons par l'horrible rage dont la religion a esté renversée par tout, expérimenté trop plus qu'il ne seroit de besoin, que si tost qu'il y a des images en un temple, c'est comme une manière dressée pour attirer les hommes à idolâtrer. Car la folie de nostre entendement ne se peut tenir qu'elle ne decline et descoule comme eau à sottes dévotions et superstitieuses. Et encores que les dangers n'y fussent pas si apparens, si est-ce que quand je considère à quel usage les temples sont dédiés et ordonnés, il me semble que c'est chose mal séante à leur sainteté, qu'on y mette d'autres images que celles que Dieu a consacrées par sa Parole, lesquelles ont sa vraye marque imprimée. J'enten le Baptisme et la sainte Cène du Seigneur, avecques les cérémonies : ausquelles nos yeux doivent estre si attentifs, et tous nos sens si bien affectuonnez, qu'il ne soit plus question d'apérer images forgées à la fantasie des hommes. Voilà le bien inestimable pour lequel les Papistes s'escarmouchent tant qu'il leur semble qu'il n'y ait nulle récompense qui vaille un marmouset gagnant de travers, et faisant la mine tue.

44 Cest argument seroit desjà assez amplement déduit, n'estoit que les Papistes nous barbouillent, mettans en avant le Concile de Nicène : non pas le grand Concile qui fut assemblé sous Constant

1) Epist. XLVI.

2) Sur le Ps. CXV.

3) 1 Jean V, 21.

creur, afin que personne ne s'abuse : mais un autre qu'assembla une tante Proserpine nommée Irène, du temps de Charlemagne, il y a un peu plus de six cents ans. Car il fut déterminé en ce temps-là, que non-seulement il estoit d'avoir des images, mais aussi qu'il falloit adorer. Parquoy les Papistes nous pensent bien opprimer, sous le bouclier de l'autorité du Concile, ainsi il est besoin que je monstre que cela doit et peut valoir : mais ce n'est pas le vrai, il ne me chaut pas tant de passer l'objection que nous font les Papistes, comme je désire que chaque homme à l'œil jusqu'où s'est desbordée la rage de ceux qui ont appété d'avoir des images plus qu'il n'estoit permis à eux. Toutesfois despeschons ce que dit le premier : c'est que ceux qui adorent les images bonnes, s'arment ainsi ainsi est déterminé en un Concile. Il y a un certain livre de réfutation écrit sous le nom de Charlemagne, par le style on peut facilement juger qu'il est écrit de ce temps-là mesme : les sentences des Evesques, avec les argumens par lesquels ils se fondoyent. Jean amateur des Eglises Orientales, allègue l'exemple de Moïse, Dieu a créé l'homme à son image : dont il conclut, Il faut avoir des images. Item, pource qu'il est dit, Monstre-moy ta face, car elle est brillante : un autre Evesque voulant prouver qu'on doit colloquer les images sur les autels, allègue la sentence de Jésus-Christ, Que nul n'allume une lampe pour la mettre sous un vaisseau. Un autre, pour prouver que le regard des images est bon, allègue ce verset du Pseaume, La clarté de ta face est imprimée sur les cieux. Un autre amène ceste similitude comme les Patriarches ont usé des sacrifices des Payens : aussi qu'aux idoles d'iceux les Chrestiens doivent avoir des images. Ils font aussi venir ce verset, Seigneur, j'ai aimé ta demeure de ta maison. Mais sur tout ils ont une exposition plaisante de ce qui est dit, Comme nous l'avons ouy, nous ne sommes pas venus : disans, qu'on ne cognoist pas Dieu seulement par ouïr sa parole, mais

aussi par le regard des images. Il y a une subtilité aussi féricale d'un autre Evesque nommé Théodore : Dieu, dit-il, est nommé merveilleux en ses Saints : et il est dit en un autre passage, Aux Saints qui sont en la terre : il faut donc contempler la gloire de Dieu aux images. J'ay si grand'honte certes de raconter telles vilenies, que je me déporte de passer outre.

45 Quand ce vient à parler de l'adoration, là ils amènent comment Jacob a adoré Pharaon, et la verge de Joseph. Item, qu'il a dressé un tître pour l'adorer. Or, en ceste dernière allégation, non-seulement ils dépravent le sens de l'Ecriture, mais ils produisent à fausses enseignes ce qui ne se lit nulle part. Ils entassent puis après d'autres probations aussi convenables, comme quand il est dit, Adorer le scabeau de ses pieds. Item, Adorer en sa montagne sainte. Item, Tous les riches supplieront devant ta face. Si quelqu'un par risée et mocquerie vouloit faire jouer aux advocats des marmousets personnages de badins, il ne les pourroit faire parler plus sottement que font ces asneurs. Mais encore pour faire la bonne bouche, Théodose, Evesque de Mire, conclut qu'on doit adorer les images, pource que son Archidiacre l'a ainsi songé : et le dit d'aussi grande assurance, comme si Dieu estoit descendu du ciel pour le révéler. Que maintenant les Papistes fassent parades de ce vénérable Concile, comme si ces badaux et resveurs ne se desnuoyent point de toute autorité, traitans si puérilement l'Ecriture, ou la déchirans d'une façon par trop meschante et détestable.

46 Je viens maintenant aux blasphèmes, lesquels c'est merveille qu'ils aient osé desgorger, et plus que merveille, qu'il ne leur ait point esté contredit, et qu'il ne se soit trouvé gens qui leur crachassent au visage. Or il est bon, comme j'ay dit, que telle infamie soit découverte, non-seulement pour oster aux Papistes la couleur dont ils se fardent, faisant semblant que l'ancienneté est pour eux : mais afin que tous soyent admonestez de l'horrible vengeance de Dieu, laquelle est tombée sur ceux qui ont introduit les idoles. Théodose, Evesque d'Amora, anathé-

matize tous ceux qui ne veulent point qu'on adore les images. Un autre sien compagnon impute toutes les calamitez de Grèce et d'Orient, à ce qu'on ne les a point adorées. Ainsi voilà tous les Prophètes, Apostres et Martyrs damnez, lesquels n'ont peu adorer les images, veü qu'ils n'en avoyent nulles. Un autre dit, que si on fait parfum aux images de l'Empereur, qu'il en faut bien faire autant, pour le moins, à celles des Saints. Constance Evesque de Constance en Cypre, se desborde d'une fureur diabolique, protestant de faire aux images le mesme honneur et égal, qui est deu à la sainte Trinité : et quiconque refusera de le suivre, il l'anathématize, et l'envoye avec les Manichéens et Marcionites. Combien qu'il ne faut pas prendre cela comme l'opinion d'un seul

homme, car tous disent Amen après luy. Sur cela, Jean ambassadeur des Eglises Orientales, s'eschauffant en plus grande colère, prononce qu'il vaudroit mieux avoir tous les bordeaux du monde en une ville, que de rejeter le service des images. En la fin il est arresté d'un commun accord que les Samaritains sont pires que tous les hérétiques : mais que ceux qui rejettent les images sont encore pires que les Samaritains. Ayans si bien opiné et conclud, pour le dernier Proficiat, ils chantent un Jubilé à tous ceux qui ont l'image de Christ et lui offrent sacrifice. Où est maintenant ceste belle distinction de Latrerie et Dulie, sous ombre de laquelle pensent tromper Dieu et les hommes? Car le Concile sans rien excepter en donne autant aux simulachres qu'au Dieu vivant.

CHAPITRE XII.

Comment Dieu se sépare d'avec les idoles, afin d'estre entièrement servi luy seul.

1 Nous avons dit au commencement, que la cognoissance de Dieu n'est pas située en quelque froide spéculation : mais qu'elle attire avec elle le service d'iceluy. Nous avons aussi touché en passant, en quelle façon il est deuement honoré : ce qui sera cy-après déclaré plus à plein, seulement je répète en brief pour ceste heure, toutes fois et quantes que l'Ecriture enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'elle ne débat pas du nom ou tiltre pur, mais nous instruit aussi de ne pas transporter ailleurs ce qui ne compète qu'à la Divinité : dont il appert en quoy la vraie religion diffère d'avec les superstitions. Le mot Grec pour signifier service de Dieu, vaut autant comme Service bien reiglé : en quoy on voit que les aveugles tastonans en ténèbres ont tousjours eu ceste appréhension, qu'il falloit tenir certaines reigles pour ne pas faillir, honorant Dieu à tors et à travers. Quant au mot de Religion, combien que Cicéron le déduise trèsbien du mot de Relire¹,

toutesfois la raison qu'il amaine est fautive et prise de trop loin, c'est que les serviteurs de Dieu ont tousjours relu et diligemment médité ce qui estoit de faire. Or plustost j'estime que ce mot est opposé à la trop grande licence et excessive, que la pluspart du monde s'est perdue, asçavoir de prendre à la volée tout ce qui luy venoit au-devant, mesme de voltiger légèrement çà et là. Religion donc emporte autant comme une retraite de discrétion meure et bien fondée, car la vraie piété, pour avoir certain arrest ferme, se recueille en ses limites : comme il me semble que la Superstition a été nommée, de ce qu'en ne se contentant pas de ce qui estoit ordonné de Dieu, elle a fait un amas superflu de choses vaines. Or laissant les mots à part, notons que de tous temps ce point a esté receu d'un accord, que la droite religion estoit corrompue et pervertie, quand elle y mesloit des erreurs et faussetez. Donc nous pouvons recueillir, que tout ce que nous attendons par zèle inconsidéré n'est rien qui vaille : et que la couverture qu'

1) De Natura deorum.

dent les superstitieux est frivole. combien que ceste confession soit en che de chacun, on voit d'autre ne vileine ignorance, en ce que mes ne se peuvent arrester à un eu, et n'ont nulle eslite en son comme desjà nous avons mons-Dieu pour maintenir son droit, et qu'il est jaloux, et que si on le parmi les dieux controuvez, il en e vengeance. Après, il détermine son vray service, afin de tenir humain en bride. Il comprend l'autre en sa Loy, quand en pre- il ordonne que les fidèles s'as- nt à luy, le tenans pour législa- rès il leur baille leur reigle, afin honoré selon sa volonté. Or que la Loy a diverses fins et nous en traiterons en son lieu: te heure je ne touche que cest c'est que Dieu par icelle a voulu es hommes à ce qu'ils ne décl- nt à aucuns services vicieux et us. Ce pendant retenons bien ce dit, que Dieu est despouillé de neur, et que son service est violé, ie tout ce qui est propre à sa di- y soit laissé, pour résider en luy ous avons aussi à observer de astuces la superstition se joue. ne nous fait pas tellement décl- eux estranges, qu'il semble advis s délaissions du tout le Dieu vi- ueillons le réduire en nombre : mais en luy laissant le souve- gré, elle l'environne d'une multi- petis dieux : entre lesquels elle a vertu. Et ainsi la gloire de sa est esparse çà et là, tellement est toute dissipée. En ceste ma- s anciens idolâtres, tant Juifs que ont imaginé un Dieu souverain seigneur et père dessus tous : ls ont assujeti un nombre infini dieux, auxquels ils attribuyoient roement du monde en commun uy. C'est ce qu'on a faict par cy- s saints trespassez : car on les jusques à les faire compagnons en les honorant comme luy, ant, et leur rendant grâces de s. Il ne nous semble pas avis

que la gloire de Dieu soit en rien obscur- cie par ceste abomination, combien qu'elle en soit pour la plus grand' part supprimée et esteinte : sinon que nous avons quel- que imagination qu'il a souveraine vertu par-dessus les autres : ce pendant estans déceus de tels entortillemens, nous som- mes 'distracts après beaucoup de dieux divers.

2 Mesme c'est à ceste fin qu'on a in- venté la distinction qu'on appelle de La- trie et Dulie : à ce qu'on peust transférer l'honneur de Dieu aux Anges et aux morts sans péché. Car il est assez no- toire que le service que les Papistes font à leurs saints, ne diffère en rien du ser- vice de Dieu : car ils adorent pareillement Dieu et les Saints : sinon que quand on les presse, ils ont ce subterfuge, de dire qu'en réservant à Dieu seul l'honneur de Latrie, ils luy gardent le droit qui luy appartient. Or veu qu'il est question de la chose, non pas du mot, quel propos y a-il de se jouer en une chose de si grande importance? Mais encores que nous leur accordions cela, qu'auront-ils obtenu, sinon qu'ils honorent Dieu seul, et servent les saints? Car Latrie en Grec, signifie autant qu'honneur : Dulie, est servitude. Et toutesfois ceste diffé- rence n'est pas tousjours observée en l'Ecriture. Mais le cas posé que ceste distinction fust perpétuelle : il reste d'en- quérir que l'un et l'autre vaut Certes (comme nous avons dit) Dulie emporte servitude : Latrie, honneur. Or nul ne doute que servir ne soit beaucoup plus qu'honorer : car il nous seroit souvent dur et fascheux de servir à ceux que nous ne refusons pas d'honorer. Ainsi ce seroit un partage inique, d'assigner aux Saints ce qui est le plus grand, et de laisser le moindre à Dieu. On répliquera que plu- sieurs des anciens docteurs ont usé de ceste distinction : mais que nous en peut-il chaloir, si chacun voit qu'elle est non- seulement impropre, mais du tout frivole?

3 Laissant là ces subtilitez, considé- rons la chose telle qu'elle est. Saint Paul réduisant en mémoire aux Galatiens quels ils avoyent esté devant qu'estre il- luminez en la cognoissance de Dieu, dit qu'ils ont servi à ceux qui de nature

n'estoyent point dieux¹. Combien qu'il n'use point du mot de Latrîe, leur superstition est-elle pourtant excusable? Certes il ne la condamne pas moins en luy imposant le nom de Dulie, que s'il exprimait le nom de Latrîe. Et quand Christ repousse la tentation de Satan de ce bouclier, disant qu'il est escrit, Tu adoreras le Seigneur ton Dieu²: il n'estoit pas question de Latrîe; car Satan ne luy demandoit qu'une révérence, laquelle se nomme en Grec *Proscynesis*. Semblablement quand saint Jean est reprins par l'Ange, de ce qu'il s'estoit agenouillé devant luy³: il ne nous faut pas imaginer que Jean fust si despourveu de sens, que de vouloir transporter à l'Ange l'honneur deu à un seul Dieu; mais pource qu'il ne se peut faire que l'honneur qui se fait par dévotion ne comprenne en soy quelque partie de la majesté de Dieu, saint Jean ne pouvoit adorer l'Ange sans frauder Dieu aucunement de sa gloire. Nous lisons assez souvent que les hommes ont esté adorez, mais c'estoit un honneur de civilité, qui concerne l'honnesteté humaine: mais la religion a un autre regard. Car si tost que par religion les créatures sont honorées, l'honneur de Dieu est d'autant profané. Nous voyons le semblable en Corneille le Centenier. Car il n'avoit point tant mal profité en la crainte et service de Dieu, qu'il ne luy attribuast à luy seul l'honneur souverain: parquoy s'enclinant devant saint Pierre, il ne le fait pas en intention de l'adorer au lieu de Dieu: toutesfois saint Pierre luy défend rigoureusement qu'il ne le face. Et pourquoy, sinon d'autant que les hommes ne sauront jamais si bien discerner en leur langage l'honneur de Dieu d'avec celui des créatures, qu'en adorant les

créatures par dévotion, ils ne ravisent de faict à Dieu ce qui luy est propre pour le faire commun à qui il n'appartient pas? Parquoy, si nous désirons voir un seul Dieu, souviene-nous qu'il ne doit oster de sa gloire tant petit ce soit: mais que tout ce qui luy appartient luy doit estre gardé. A ceste raison Zacharie parlant de la réparation de l'église, exprime notamment qu'il y a non-seulement un seul Dieu, mais que son nom sera un, pour monstre qu'il n'aura rien de commun avec les idoles⁴. Or nous verrons ailleurs en quel ordre quel service Dieu demande: car il a déterminé par sa Loy ce qui est bon droit, et par ce moyen a voulu astreindre les hommes à certaine norme, afin que chacun ne se donnast point congé de faire ce que bon luy sembleroit d'imaginer. Mais pource qu'il n'est pas expedient de charger les lecteurs en mesme plusieurs matières ensemble, je n'en suis pas là pour le présent: qu'il nous suffise de savoir, quand les hommes attribuent aux créatures quelque service de religion ou piété, qu'ils commettent sacrilège. Or, la superstition a premièrement profané le soleil, les estoilles, ou les idoles. Depuis l'ambition est survenue, laquelle a emparé les hommes mortels des dépouilles qu'elle avoit ravies à Dieu, et par ce moyen a profané tout ce qui estoit sainteté. Et combien que tousjours le principe demeueroit, d'honorer un seul Dieu, toutesfois la coustume n'a point laissé d'estre receue, de sacrifier à de petits dieux, aux esprits et aux hommes. Et trespassez, tant sommes-nous enclinés à ce vice, c'est de communiquer à une grande troupe ce que Dieu commande si estroitement luy estre réservé.

CHAPITRE XIII.

Qu'en l'Ecriture nous sommes enseignez dès la création du monde, qu'en une essence de Dieu sont contenues trois personnes.

¹ Ce qui nous est monstré en l'Ecriture, de l'essence de Dieu infinie et spi-

rituelle, est dit non-seulement pour verser les folles resveries du populaire

¹) Gal. IV, 8.

²) Matth. IV, 10.

³) Apoc. XIX, 10.

⁴) Actes X, 26.

¹) Zach. IV, 9.

mais doit aussi valoir à mettre sous le pied toutes subtilitez des Philosophes rafanes. L'un d'entre eux a bien cuidé voir trouvé une sentence de bonne rce, en disant, que Dieu est ce que nous voyons et ne voyons pas. Or en riant ainsi, il imaginoit que la déité est départie par tout le monde. Vray est que Dieu pour nous tenir en sobriété ne nous tient pas long propos de son essence : toutesfois, par les deux titres que nous avons récitez, il abat toutes ces vaines resveries que les hommes conviennent, et quant et quant réprime toute face de l'esprit humain. Et de faict l'infinité de son essence nous doit espovant, à ce que nous n'attentions point de mesurer à nostre sens : et sa nature immortelle nous doit retenir, pour ne rien égarer de luy terrestre ou charnel. Et là pourquoy souvent il s'assigne son domicile au ciel. Car combien que selonc il est incompréhensible il remplisse bien la terre. Toutesfois voyant que les esprits, selon leur tardiveté, demeurent toujours en bas, à bon droict pour veiller nostre paresse et stupidité il nous eslève par-dessus le monde : en voyant l'erreur des Manichéens est abatu, quels en mettant deux Principes, estoient le diable à l'opposite de Dieu, comme s'il eust presque esté pareil. Car il estoit dissiper et rompre l'unité de Dieu et restreindre son infinité. Et ce les ont bien osé abuser de quelque témoignage de l'Ecriture, a esté d'aussi grande ignorance comme l'erreur a esté une resverie exécration. La secte apostolique des Anthropomorphites, ont figuré Dieu corporel en leur sens, pource que l'Ecriture luy assigne souvent bouche, oreilles, des pieds et des mains : mais leur sottise est si badine que sans aucune dispute elle s'escoule. Car qui est l'homme de si petit esprit, qui n'entend que Dieu bégaye, comme par manière de dire, avec nous à la façon des serviteurs pour se conformer à leurs penchans ? Parquoy telles manières de parler n'expriment pas tant ric à ric que Dieu en soy, qu'elles nous en apportent une cognoissance propre à la ruine de nos esprits : ce que l'Ecriture

ne peut faire qu'elle ne s'abaisse, et bien fort, au-dessous de la majesté de Dieu.

2 Mais encores nous trouverons là une autre marque spéciale, pour discerner Dieu d'avec les idoles. Car il se propose tellement pour un seul Dieu, qu'il s'offre pour estre contemplé distinct en trois personnes : lesquelles si nous ne regardons bien, il n'y aura qu'un nom vuide de Dieu, sans vertu ny effect, voltigeant en nos cerveaux. Or afin que nul ne songe un Dieu à trois testes, ou triple en son essence : ou bien qu'il ne pense que l'essence de Dieu, qui est du tout simple, soit partie et deschirée, il nous faudra ici chercher une briefve définition et facile, laquelle nous desveloppe de tout erreur. Au reste, pource qu'aucuns abbayent contre le mot de Personnes, comme s'il estoit inventé des hommes, voyons devant quelle raison ils ont de ce faire. Certes quand l'Apostre nomme Jésus-Christ Image vive de l'hypostase de son Père, il attribue à chacun d'eux quelque hypostase, en laquelle il diffère l'un d'avec l'autre. Or ce mot emporte subsistence qui réside en un seul Dieu. Ainsi de le prendre au lieu d'Essence, comme le font aucuns expositeurs, voulans dire que Jésus-Christ est comme une cire imprimée du seau de Dieu son Père, et par ce moyen représente sa substance : ce n'est pas seulement une sentence rude, mais du tout absurde. Car puis que l'essence de Dieu est simple, et ne reçoit aucun partage, celui qui l'a en soy, et non point par défluxion ou portion, mais d'une perfection entière, seroit dit improprement caractère et image de ce qu'il est. Mais pource que le Père, entant qu'il est distingué en sa propriété, s'est du tout exprimé en son Fils, non sans bonne raison il est dit qu'il a rendu en luy son hypostase notoire. A quoy s'accorde très bien ce qu'il adjoute tantost après, Qu'il est la splendeur de sa gloire. Parquoy nous tirons des mots de l'Apostre, qu'il y a une hypostase propre et appartenante au Père, laquelle toutesfois reluit en son Fils. Et de là aisément on peut recueillir quelle est l'hypostase du Fils, par laquelle il ressemble tellement à Dieu son Père, que ce n'est pas luy. Il y a une mesme raison au saint

Esprit : car nous aurons bien tost prouvé qu'il est Dieu, et toutesfois nous serons contraints de le tenir autre que le Père : laquelle distinction ne s'accorde pas à l'Essence, pource qu'on ne la peut faire variable, ne de plusieurs portions. Parquoy si nous adjoustons foy au dire de l'Apostre, il s'ensuivra qu'en un seul Dieu il y a trois hypostases. Et puis que les docteurs Latins ont voulu déclarer le mesme par le mot de Personnes, ce sera un chagrin, voire une opiniastreté trop excessive, de plaider d'une chose toute connue et patente. J'ay desjà dit que le mot Grec emporte subsistence : et aucuns ont confondu le mot de Substance, comme si c'estoit tout un. Qui plus est, non-seulement les Latins ont eu ce mot de Personnes en usage, mais aussi les Grecs, pour mieux testifier leur accord, l'ont familièrement employé en leurs écrits. Quoy qu'il en soit, encores qu'il y eust scrupule au mot, ils ne veulent dire qu'une seule chose.

3 Maintenant, quoy que les hérétiques abbayent, et d'autres opiniastres murmurent, qu'on ne doit recevoir un mot forgé à l'appétit des hommes : puis qu'ils ne nous peuvent arracher que trois sont nommez, dont chacun est entièrement Dieu, et toutesfois qu'il n'y a point trois dieux, n'est-ce pas une grande malice de réprouver les mots, qui ne déclarent autre chose que ce qui est testifié en l'Ecriture? Ils allèguent qu'il vaudroit mieux non-seulement tenir nos sens enfermez entre les bornes de l'Ecriture, mais aussi nos langues, que de publier mots estranges, qui soyent semences de noises et dissensions. Car il advient en telle manière, qu'on languit en combat de paroles, que la vérité en altercant est perdue, et la charité destruite. Mais s'ils nomment mots estranges tous ceux qui ne se peuvent trouver syllabe à syllabe en l'Ecriture, ils nous imposent une dure condition : veu qu'en ce faisant ils condamnent toutes prédications qui ne sont composées mot à mot de l'Ecriture. S'ils estiment mots estranges, ceux qui ont esté curieusement inventez, et se défendent superstitieusement, faisans plus à contention qu'à édification, lesquels ont usurpé sans

nécessité et sans fruit, et dont il se suscite quelque offense entre les fidèles, ou bien qui nous pourroyent retirer de la simplicité de l'Ecriture : j'approuve grandement leur sobriété. Car j'estime qu'il ne nous faut point parler de Dieu avec moindre révérence que penser de sa majesté : veu que tout ce que nous en pensons de nous-mesmes, n'est que folie : et tout ce que nous en pouvons parler est sans bonne saveur. Néanmoins il nous faut icy garder quelque moyen. Bien est vray qu'il nous faut prendre de l'Ecriture la reigle tant de nos pensées que de nos paroles, à laquelle nous rapportons et toutes les cogitations de nostre esprit, et toutes les paroles de nostre bouche. Mais qui est-ce qui nous empeschera d'exposer par mots plus clairs les choses qui sont obscurément monstrées en l'Ecriture, moyennant que ce que nous dirons serve à exprimer fidèlement la vérité de l'Ecriture, et que cela se face sans trop grande licence, et pour bonne occasion? Nous avons journallement exemples de cela. Et que sera-ce, quand il sera prouvé que l'Eglise a esté contrainte d'user de ces vocables de Trinité et de Personnes? Si lors aucun les réprouve sous ombre de nouveauté, ne pourra-on pas juger qu'il ne peut porter la lumière de vérité? asçavoir d'autant qu'il n'y a peu rien reprendre, sinon une plus claire explication de ce qui est comprins en l'Ecriture?

4 Or ceste nouveauté de mots (si ainsi se doit appeler) est lors principalement nécessaire, quand il faut maintenir la vérité contre les calomnieux, qui la renversent en tergiversant. Ce que nous n'expérimentons aujourd'huy que trop, ayans grande difficulté à convaincre les ennemis de la vérité : d'autant que se virans çà et là comme serpens, ils trouvent manière d'eschapper, sinon qu'on les presse de près, et quasi qu'on les tienne en serre. En ceste manière les Anciens estans inquiétez par divers combats de mauvaises doctrines, ont esté contrainct d'expliquer facilement et familièrement ce qu'ils sentoyent : afin de ne laisser aucun subterfuge aux meschans, ausquels toute obscurité de paroles eust esté comme

cache pour couvrir leurs erreurs. Arius confessoit Jésus-Christ estre Dieu et Fils de Dieu, pource qu'il ne pouvoit résister à tant de tesmoignages de l'Ecriture : et comme s'estant acquitté, faisoit semblant de consentir avec les autres : mais ce pendant il ne laissoit pas de dire que Christ avoit esté créé, et qu'il avoit eu commencement comme les autres créatures. Les anciens Pères, pour retirer cette cautele malicieuse hors de ses ténèbres, ont passé outre, et ont déclaré Christ estre Fils éternel de Dieu, et d'une même substance avec son Père : lors est venue en avant l'impiété des Ariens, en ce qu'ils n'ont peu porter ceste doctrine, mais l'ont eue en exécration. Que si du commencement ils eussent confessé sans feintise Jésus-Christ estre Dieu, ils n'eussent point nié son essence divine. Qui sera celui qui osera accuser les bons Pères, comme convoiteux de noises et discussions : d'autant que pour un petit gain ils se sont tellement eschauffez en combat, jusques à troubler la tranquillité de l'Eglise ? Mais ce petit mot monstroît la différence entre les vrais Chrestiens et les hérétiques. Sabellius vint puis après, lequel disoit ces vocables de Père, Fils et saint Esprit, estre de nulle importance, et n'avoir nulle propriété ou application, sinon celle qu'ont les autres titres de Dieu. Si on venoit à disputer, il reconnoissoit le Père estre Dieu, le Fils pareillement et le S. Esprit : mais puis qu'il trouvoit une eschappatoire, qu'il avoit autre chose confessé que s'il eust appelé Dieu, Bon, Sage, Puissant, etc. ainsi retournoit à une autre chanson, que le Père estoit le Fils, et le Fils le S. Esprit, sans aucune distinction. Ceux qui voyent en ce temps-là l'honneur de Dieu recommandé, pour abatre la malice de ce homme contredisoient, remontrant qu'il faut cognoistre trois propriétés en un seul Dieu. Et pour se garnir de simple vérité et ouverte contre ses cavilleries et son astuce oblique, affermoient qu'il y a trois personnes résidentes en un Dieu : ou bien, qui vaut autant, Qu'en une seule essence divine, il y a Trinité de personnes.

Si donc ces noms n'ont pas esté in-

ventez témérairement, il nous faut garder d'estre redarguez de témérité si nous les rejettons. Je voudroye qu'ils fussent ensevelis, moyennant que ceste foy fust en tout le monde : le Père, le Fils, et le S. Esprit estre un seul Dieu, et toutesfois que le Fils n'est point le Père, ne l'Esprit n'est point le Fils, mais qu'il y a distinction de propriété. Au reste, je ne suis pas si rude et extrême, de vouloir susciter de grands combats pour les simples mots : car j'appercevoy que les anciens Pères, combien qu'ils s'estudient de parler fort révéremment en cest endroit, ne conviennent point ensemble par tout : et mesmes qu'aucuns d'eux ne parlent point tousjours en même manière. Car quelles sont les locutions et formes de parler des conciles, que saint Hilaire excuse ? Quelle hardiesse de parler prend aucunesfois saint Augustin ? Quelle différence y a-il entre les Grecs et les Latins ? Mais un exemple seul suffira, pour monstrier ceste variété. Les Latins pour interpréter le mot Grec, *Homousios*, ont dit que le Fils estoit consubstantiel au Père : signifians qu'il estoit d'une même substance : et ainsi ils ont pris Substance pour Essence. Pourtant saint Hiérôme, écrivant à l'Evesque de Rome Damasus, dit que c'est un sacrilège de mettre trois substances en Dieu. Or on trouvera plus de cent fois en saint Hilaire ceste sentence, qu'il y a trois substances en Dieu. Touchant du mot *Hypostase*, quelle difficulté en fait saint Hiérôme ? Car il suspecte qu'il y a du venin caché quand on dit qu'il y a en Dieu trois Hypostases. Que si quelqu'un en use en bon sens et droit, si dit-il que c'est une forme de parler impropre : si toutesfois il parle sans feintise : et non plus tost pour la haine qu'il portoit aux Evesques d'Orient il tasche de propos délibéré de les charger de calomnie. Tant y a que ce n'est pas fait honnestement à luy d'affirmer que le mot d'*Usie* en Grec n'est autre chose qu'*Hypostase*, ce qu'on peut redarguer par l'usage commun. Saint Augustin est bien plus modeste et humain¹, lequel en confessant que ce nom d'*Hypostase* en

1) De Trinit., lib. V, cap. VIII et IX.

tel sens est nouveau entre les Latins, toutesfois non-seulement il laisse aux Grecs leur façon de parler, mais aussi il supporte les Latins qui les ont ensuivis. Et mesme Socrates historien Ecclésiastique, au livre sixième de l'histoire qu'on appelle Tripartite, estime que ç'ont esté gens ignorans, qui en ont usé les premiers en ceste signification. Et de faict, saint Hilaire reproche pour un grand crime aux hérétiques, que par leur témérité il est contraint de submettre au péril de la parole humaine les choses qui se doyvent contenir dedans le cœur¹: ne dissimulant point que cela est entreprendre choses illicites, présumer choses non concédées, exprimer choses inénarrables. Un peu après il s'excuse qu'il est contraint de mettre en avant nouveaux vocables. Car après qu'il a mis les noms naturels, le Père, le Fils et le saint Esprit, il adjouste que tout ce qu'on peut chercher d'avantage est par-dessus toute éloquence, par-dessus l'intelligence de nostre sens, et la conception de nostre entendement. Et en un autre passage², il estime les Evesques de Gaule bien heureux, de ce qu'ils n'avoient ne forgé ne receu, ne mesmes cognu autre confession que la première et la plus simple qui avoit esté baillée à toutes les Eglises, depuis le temps des Apostres. L'excuse que fait saint Augustin est assez semblable, asçavoir que la nécessité a comme par force arraché ce mot pour la povreté et défaut du langage humain en chose si haute : non pas pour exprimer du tout ce qui est en Dieu, mais pour ne point taire comment le Père, le Fils et le saint Esprit sont trois. Ceste modestie des saints Pères nous doit esmouvoir à ce que nous ne soyons par trop rigoureux à condamner incontinent tous ceux qui ne se voudront arrester à nostre guise de parler, moyennant qu'ils ne le facent point ou par orgueil et insolence, ou par finesse et malice : mais plustost que de leur costé ils considèrent quelle nécessité nous contraint de parler ainsi, à ce qu'eux-mesmes s'accoustument petit à petit à ce qui est expédient. Aussi quand

d'un costé il faut résister aux Arriens, de l'autre aux Sabelliens, ils sont maris qu'on coupe la broche à telles gens pour ne les point laisser tergiverser, qu'ils se donnent garde qu'on ne soupçonne qu'ils leur favorisent et sont leurs disciples. Arrius a confessé que Christ estoit Dieu : mais il gergonnoit en cachette qu'il avoit esté fait, et avoit commencement : aussi confessant qu'il estoit un avec le Père, il souffloit en l'oreille de ses disciples, qu'il y estoit uni comme les autres fidèles combien que ce fust de privilège singulier. En nommant Christ consubstantiel, on oste la masque à ce trompeur qui se desguise : et toutesfois ce ne sera rien adjoûter à l'Ecriture. Sabellius nioit que les noms de Père, de Fils, et de saint Esprit emportassent aucune distinction, et ne pouvoit souffrir qu'on dist que ce sont trois, qu'il ne calomniast qu'on faisoit trois dieux. Or en disant qu'il y a trinité de personnes en une essence, on ne dit rien qui ne soit compris en l'Ecriture, et réprime-on le babil de ce calomniateur. Or s'il y en a quelques-uns tant scrupuleux qui ne puissent recevoir ces noms : toutesfois n'en d'eux en despit qu'il en ait ne pourra nier quand l'Ecriture parle d'un Dieu, qu'il ne fale entendre unité de substance : quand elle dit que le Père, le Fils et le saint Esprit sont trois, qu'elle ne dénote trois personnes en ceste Trinité. Quand cela sera confessé sans astuce, il ne nous doit chaloir des mots. Mais j'ay expérimenté de long temps et plusieurs fois, que ceux qui s'acharnent à débatre tant des mots, nourrissent quelque venin caché : tellement qu'il vaut mieux les piquer de propos délibéré, que parler obscurément en faveur d'eux.

6 Au reste, en laissant la dispute des mots, je commenceray à traiter de la chose. En premier lieu j'appelle Personne, une résidence en l'essence de Dieu, laquelle estant rapportée aux autres, est distincte d'avec icelles d'une propriété incommunicable. Or ce mot de Résidence doit estre pris en autre sens que celui d'Essence. Car si la Parole estoit simplement Dieu, et n'avoit point quelque chose propre, saint Jean eust mal di

1) De Trinit., lib. II.

2) Des Conciles.

tousjours elle a esté en Dieu¹. Quand j'oste puis après qu'elle est mesme, il entend cela de l'Essence unique. puis qu'elle n'a peu estre en Dieu résidente au Père, en cela se monstre subsistence dont nous parlons : la combien qu'elle soit conjointe d'un inséparable avec l'Essence, toutes-les a une marque spéciale pour en être distinguée. J'ai dit aussi que chacune des trois résidences, ou subsistances rapportée aux autres, est distincte de propriété. Or icy ce mot de trier ou Comparer, est notamment né, pource qu'en faisant mention de Dieu, et sans rien déterminer de spécial, ce nom ne convient pas au Père, et au saint Esprit, qu'au Fils ; mais quand on fait comparaison avec le Fils, chacun est discerné de propriété. Tiercement j'ay adjousté ce qui est propre à un chacun point communicable aux autres : que tout ce qui est attribué au Père pour marque de distinction, ne compétât au Fils, ne luy estre translaté. Au reste, la définition de Tertullien ne desplaist pas, moyennant qu'elle s'entende en bon sens, c'est qu'il nomme l'Essence des personnes une disposition commune, ou un ordre qui ne change rien de l'essence².

Toutesfois devant que passer outre, il nous faut prouver la déité du Fils et du saint Esprit, puis après nous verrons comment ils diffèrent l'un d'avec l'autre. Quand l'Ecriture fait mention de la Parole éternelle de Dieu, ce seroit une erreur trop lourde d'imaginer une voix qui s'escoule et s'esvanouisse, ou la parole se jette en l'air, pour sortir hors du monde : comme les Prophéties et toutes révélationes qu'ont eues les anciens. Mais plustost ce mot de Parole signifie une sagesse résidente en Dieu, toutes révélationes et Prophéties sont produites. Car tesmoin saint Pierre, les anciens Prophètes n'ont pas moins parlé de l'Esprit de Christ que les Apostres³, et qui après ont porté la doctrine. Or pource que Christ n'estoit

pas encores manifesté, il est nécessaire d'entendre que ceste Parole a esté engendrée du Père devant tous siècles. Que si l'Esprit duquel les Prophètes ont esté organes a esté l'Esprit de la Parole, de là nous concluons infalliblement que la Parole est vray Dieu, ce qu'aussi Moïse monstre assez clairement en la création du monde⁴, mettant tousjours la Parole en avant ; car à quel propos récite-il expressément que Dieu en créant chacune partie du monde a dit que cela ou cela soit fait, sinon afin que la gloire de Dieu, qui ne se peut sonder, nous reluise en son image ? Les gaudisseurs et babillars pourront bien en se jouant amener une eschappatoire, que la Parole est là prinse pour commandement : mais les Apostres nous sont bien meilleurs expositeurs, lesquels disent que le monde a esté créé par le Fils⁵, et qu'il soustient toutes choses par sa Parole vertueuse : où nous voyons que la Parole signifie le commandement du Fils, lequel en autre sens s'appelle la Parole essentielle et éternelle du Père. Pareillement ce que dit Salomon n'est pas obscur à toutes gens de sain entendement et modeste : c'est que la sagesse a esté engendrée de Dieu devant les siècles, et qu'elle a présidé en la création de toutes choses⁶. Car d'imaginer quelque commandement de Dieu temporel, cela seroit sot et frivole, veu que dés lors Dieu a voulu monstre son conseil arrêté et perpétuel, et mesme quelque chose plus cachée. A quoy tend aussi le dire de nostre Seigneur Jésus, Mon Père et moy sommes tousjours en œuvre jusques icy⁷. Car en affermant que dès le commencement du monde il a tousjours ouvré avec son Père, il déclare plus à plein ce que Moïse avoit touché en brief. Nous voyons doncques que Dieu a tellement parlé en créant le monde, que la Parole a aussi besoigné de sa part, et que par ce moyen l'ouvrage est commun. Mais ce que saint Jehan en dit est encores plus clair, c'est que la Parole qui dès le commencement estoit en Dieu⁸, est la cause et origine de toutes choses, ensemble avec Dieu le

1) Gen. I.

2) Hébr. I, 2.

3) Ecclésiastique XXIV, 14.

4) Jean V, 17

5) Jean I, 3.

2) L'Ép. contre Praxém.

Père : car par cela il attribue une essence permanente à la Parole, et luy assigne encores quelque chose de particulier, et monstre comment Dieu en parlant a esté créateur du monde. Parquoy combien que toutes révélations issues de Dieu soyent à bon droit intitulées sa Parole, si faut-il toutesfois mettre en degré souverain ceste Parole essentielle, qui est la source de toutes révélations, et tenir pour résolu qu'elle n'est sujette à nulle variété, et demeure tousjours une et immuable en Dieu, voire mesmes est Dieu.

8 Aucuns chiens grondent en cest endroit, et pource qu'ils n'osent ouvertement ravir à Jésus-Christ sa divinité, ils luy desrobent son éternité en cachete. Car ils disent que la Parole a commencé d'estre lors que Dieu a ouvert sa bouche sacrée en la création du monde. Mais c'est trop inconsidérément parlé, de mettre quelque nouveauté en la substance de Dieu. Vray est que les noms qui concernent l'ouvrage extérieur de Dieu, ont commencé de luy estre attribuez selon que l'œuvre a esté en estre, (comme quand il est appelé Créateur du ciel et de la terre) mais la foy ne recognoist et ne peut souffrir aucun nom, signifiant qu'il soit survenu à Dieu quelque chose en soy-mesme. Car si rien de nouveau luy estoit advenu comme d'ailleurs, ce que saint Jaques dit seroit renversé, Tout don parfait vient d'en haut, descendant du Père de lumière, auquel n'y a point de changement, ny ombrage tournant¹. Ce n'est pas doncques chose supportable de bastir par fantasie quelque commencement en la Parole, qui a tousjours esté Dieu, et depuis Créateur du monde. Ils pensent arguer subtilement, disans que Moyse en récitant que Dieu a parlé, signifie qu'au paravant il n'y avoit en luy nulle parole : mais il n'y a rien plus sot que cela. Car si quelque chose est manifestée en certain temps, ce n'est pas à dire que desjà elle ne fust. Je conclu bien d'une autre façon : c'est puis qu'en la mesme minute que Dieu a dit que la lumière soit faite, la vertu de la Parole est sortie et s'est monstrée,

il falloit bien qu'elle fust auparavant¹. Si on demande le terme, on n'y trouvera nul commencement : car aussi Jésus-Christ ne limite pas certain temps en ceste sentence, Père glorifie ton Fils, de la gloire que j'ay possédée en toy devant que les fondemens du monde fussent assis²; et saint Jehan n'a pas oublié de monstrar cela en l'ordre qu'il tient : car devant que venir à la création du monde, il dit que dès le commencement la Parole estoit en Dieu. Je conclu donc de-rechef, que la Parole estant concene de Dieu devant tous temps, a tousjours résidé en luy : dont son éternité, sa vraie essence, et sa divinité s'approuve très bien.

9 Or combien que je ne touche point encores à la personne du Médiateur, pource que j'ediffère d'en traiter jusques au passage de la Rédemption : toutesfois pource que ce point doit estre sans contredit résolu entre tous, que Jésus-Christ est ceste mesme Parole revestue de chair, les tesmoignages qui conferment la divinité de Jésus-Christ conviendront bien à ce propos. Quand il est dit au Pseaume XLV, O Dieu ton throne est perpétuel et à jamais : les Juifs tergiversent, disant que le nom d'Elohim qui est là mis, convient aussi aux Anges et à toutes hautes dignitez; mais je respon qu'il n'y a rien semblable en l'Ecriture, où le saint Esprit dresse un throne éternel à quelque créature que ce soit : car celui duquel il est parlé non-seulement est nommé Dieu, mais aussi dominateur à jamais. D'avantage ce mot d'Elohim n'est jamais attribué à nul sans queue, comme Moyse est bien appelé le Dieu de Pharaon³. Les autres exposent, Ton throne est de Dieu : ce qui est trop froid et contraint. Je confesse que tout ce qui est excellent se nomme divin : mais il appert par le fil du texte que cela seroit dur et forcé en ce passage : mesme qu'il n'y peut convenir. Mais encores que l'opiniastreté de tels gens ne se puisse vaincre, ce qu'ils mettent en avant Jésus-Christ comme Dieu ayant souverain pouvoir, n'est pas obscur. Voicy, dit-il, le nom dont il sera

¹) Jacq. I, 17.

¹) Gen. I, 3.

²) Jean XVII, 5.

³) Ex. VII, 1.

, Le Dieu fort, et Père du siècle¹, etc. Les Juifs répliquent encores renversent la lecture des mots, et nom duquel le Dieu fort et Père se advenir l'appellera. Ainsi ils bent à Jésus-Christ tout ce qui lit de luy, en ne luy laissant que de Prince de paix. Mais je vous quoy eust-il servi d'avoir entassé grand amas de tiltres en les attribuant Père, veu qu'il n'est question l'office et des vertus de Jésus-Christ et des biens qu'il nous a apportés si l'intention du Prophète n'est l'emparer des marques qui édifieront foy en luy. Il n'y a doncques doute qu'il ne soit par mesme rai- appelé le Dieu fort, qu'un peu avant Immanuel. Mais on ne saurait chercher de plus clair que le de Jérémie, où il prononce que de David sera appelé le Dieu de justice². Car puis que les Juifs enseignent que les autres noms sont comme tiltres, et que cessant use le Prophète, lequel ils ineffable, est substantif, exprime son essence : de là je conclus le Fils est le seul Dieu et éternel, comme en l'autre passage qu'il ne point sa gloire à autre³. Les Juifs cherchent aussi ici une eschappatoire c'est que Moïse a imposé le nom à l'autel qu'il avoit dressé, et non à la nouvelle Jérusalem. Mais ce qui ne voit que cest autel-là dressé pour mémorial que Dieu a fait par Moïse? et que Jérusalem sur autre cause intitulée du nom de Dieu, sinon d'autant qu'il y réside? Mais comment parle le Prophète : Préservant le nom de la cité, Dieu luy a imposé son nom. Les mots de Moïse n'emportent point qu'il a imposé nom à l'autel, l'Eternel ma hauteur⁴. Il y a plus grand doute en un autre passage de Jérémie, où le titre est transporté à Jérusalem, dit-il, le nom dont on l'appelle l'Eternel nostre justice⁵. Mais tant que ce tesmoignage obscurcisse

la vérité, laquelle je défends ici, que plustost il ayde à la confermer. Car comme ainsi soit que Jérémie au paravant eust testifié que Jésus-Christ est le vray Dieu éternel, il adjouste que l'Eglise sentira tant au vif cela estre vray, qu'elle se pourra glorifier du nom mesme. Parquoy au premier passage la source et cause de la justice est mise en la personne de Jésus-Christ : ce qui ne peut compéter qu'à Dieu : au second l'effect est adjousté.

40 Si cela ne contente les Juifs, je ne voy point par quelles cavillations ils puissent effacer ce que tant souvent en l'Ecriture le Dieu éternel est proposé en la personne d'un Ange. Il est dit qu'un Ange est apparu aux saints Pères¹. Cest Ange-là s'attribue le nom de Dieu éternel. Si quelqu'un réplique que c'est au regard de la charge qui luy a esté commise : ce n'est pas soudre la difficulté; car un serviteur ne souffriroit jamais qu'on luy offrist sacrifice, pour ravir à Dieu l'honneur qui luy appartient. Or l'Ange après avoir refusé de manger du pain, commande d'offrir sacrifice à l'Eternel² : et puis il prouve de faict que c'est luy-mesmes. Parquoy Manuah et sa femme cognoissent par ce signe, qu'ils n'ont pas seulement veu un Ange, mais Dieu : dont ils s'escrient, Nous mourrons : car nous avons veu Dieu. Et quand la femme respond, Si l'Eternel nous eust voulu mettre à mort, il n'eust pas receu l'offerte de nostre main³ : en cela certes elle confesse que celui qui avoit esté nommé Ange est vray Dieu. Qui plus est, la réponse de l'Ange en oste toute question, Pourquoi m'interrogues-tu de mon nom, qui est admirable⁴? Et d'autant plus est détestable l'impiété de Servet, quand il a osé dire, que jamais Dieu ne s'est manifesté aux saints Pères, mais qu'au lieu de luy ils ont adoré un Ange. Plustost suivons ce que les saints docteurs ont interprété, que cest Ange souverain estoit la Parole éternelle de Dieu, laquelle commençoit desjà de faire office de Médiateur. Car combien que le Fils de Dieu ne fust pas encore revestu de chair, tou-

1. J. 1.
II. 18.

2) Jér. XXIII, 6.
4) Eséch. XLVIII, 35.
5) Jér. XXXIII, 16.

1) Jug. VI, VII.
3) Au mesme lieu, XXII, XXIII.
4) Au mesme lieu, XVIII.

2) Jug. XIII, 16.

tesfois il est de tout temps descendu en terre pour approcher plus familièrement des fidèles. Ainsi telle communication luy a donné le nom d'Ange, et ce pendant il a retenu ce qui estoit sien, asçavoir d'estre le Dieu de gloire incompréhensible. Et c'est ce que signifie Osée, lequel après avoir raconté la luitte de Jacob avec l'Ange, dit, L'Eternel Dieu des armées, l'Eternel est son mémorial et son nom¹. Servet abbaye yci, que c'est d'autant que Dieu avoit pris la personne d'un Ange; voire, comme si le Prophète ne confermoit pas ce qui avoit desjà esté dit par Moyse, Pourquoi t'enquiers-tu de mon nom? Et la confession du saint Patriarche déclare assez, que ce n'estoit pas un Ange créé, mais le Dieu auquel réside toute perfection de majesté souveraine, quand il dit, J'ai veu Dieu face à face². A quoy s'accorde le dire de saint Paul, que le Christ a esté le conducteur du peuple au désert³. Car combien que le temps auquel il se devoit abaisser et assujétir, ne fust encores venu: toutesfois il a dés lors proposé quelque figure de l'office auquel il estoit destiné. D'avantage si on poise bien et sans contention ce qui est contenu au second chapitre de Zacharie, l'Ange qui envoie l'autre Ange est tantost après déclaré le Dieu des armées, et tout pouvoir souverain luy est attribué. Je laisse force tesmoignages auxquels nostre foy se peut seurement reposer, combien que les Juifs n'en soyent point esmeus; car quand il est dit en Isaïe, Voici c'est cestuy-cy qui est nostre Dieu, c'est l'Eternel, nous espérons en luy, et il nous sauvera⁴: toutes gens de sens rassis voyent qu'il est notamment parlé du Rédempteur, lequel devoit sortir pour le salut de son peuple: et ce que par deux fois il est montré comme au doigt ne se peut rapporter qu'à Christ. Il y a un passage en Malachie encores plus clair, quand il promet que le dominateur qu'on attendoit, viendra en son temple⁵. Il est tout notoire que le temple de Jérusalem n'a jamais esté dédié qu'au seul et souverain Dieu: et

toutesfois le Prophète en donne la maîtrise et possession à Jésus-Christ; d'où il s'ensuit qu'il est le mesme Dieu qui a tousjours esté adoré en Judée.

44 Le nouveau Testament est plein de tesmoignages infinis: et pourtant il ne faut plustost mettre peine d'eslire les plus propres, que de les assembler tous. Or combien que les Apostres ayent parlé de Jésus-Christ depuis qu'il est apparu en chair pour Médiateur: néanmoins tout ce que j'amèneray conviendra très bien à prouver sa Dité éternelle. Pour le premier, c'est un point bien à noter, que tout ce qui avoit esté prédit du Dieu éternel, les Apostres l'appliquent à Jésus-Christ, disans qu'il a esté accompli en luy, ou le sera. Comme quand Isaïe dit, que le Dieu des armées sera en pierre de scandale, et en rocher d'achoppement à la maison de Juda et d'Israël¹: saint Paul déclare que cela a esté accompli en Jésus-Christ; enquoy il monstre quant et quant qu'il est le Dieu des armées². Pareillement en un autre passage, Il nous faut, dit-il, tous comparoistre devant le siège judicial de Christ: car il est escrit, Tout genouil se ployera devant moy, et toute langue jurera en mon nom³. Puis que Dieu parle ainsi de soy en Isaïe, et que Christ monstre par effect que cela luy convient: il s'ensuit bien qu'il est ce Dieu mesme duquel la gloire ne peut estre donnée à autrui. Autant en est-il de ce qu'il allègue du Pseaume en l'Epistre aux Ephésiens, Dieu montant en haut a mené ses ennemis captifs⁴. Car il veut monstre que ceste ascension avoit seulement esté figurée en ce que Dieu avoit desployé sa vertu pour donner victoire à David contre les Payens, et qu'elle s'est montrée plus pleine en Jésus-Christ. Suyvant cela saint Jehan tesmoigne que c'estoit la gloire du Fils de Dieu qui apparut à Isaïe: combien que le Prophète dit que c'estoit la majesté du Dieu vivant⁵. Outreplus, il n'y a nulle doute que les passages que cite l'Apostre en l'Epistre aux Hébreux, n'appartiennent qu'au seul Dieu: asçavoir, Se

1) Osée XII, 6.

2) 1 Cor. X, 4.

3) Malach. III, 1.

4) Gen. XXXII, 29, 30.

5) Is. XXV, 9.

1) Is. VII, 16.

2) Rom. IX, 23.

3) Rom. XIV, 10; Is. XLV, 23.

4) Ephés. IV, 8; Ps. LXVIII, 19.

5) Jean XII, 41; Es. VI, 1-5.

tu as fondé dès le commencement la terre. Item, adorez-le, vous Anges¹. Combien que ces tiltres pour honorer la majesté de Dieu : is de les appliquer à Jésus-Christ, point en abuser : car c'est chose ne tout ce qui est là prédit a esté en luy seul. C'est luy qui s'est avant pour faire miséricorde à est luy qui a pris possession de ples et de toutes régions du n dilatant son Royaume partout. moy saint Jehan eust-il douté r la majesté de Dieu à Jésus- vant affirmé au commencement vangile, qu'il estoit Dieu éter- rquoy eust craint saint Paul de ier au throne de Dieu, ayant si t auparavant parlé de sa Divi- disant qu'il est le Dieu bénit bent²? Et afin que nous voyons il persévère constamment en ce n un autre lieu il dit qu'il est ifesté en chair. S'il est le Dieu nellement, c'est celui auquel en passage le mesme Apostre en- e toute gloire est deue³. Ce que monstre ouvertement, escrivant s-Christ, entant qu'il avoit la Dieu, n'eust point estimé rapine re égal à Dieu : mais qu'il s'est tantir⁴. Et afin que les meschans iurassent que ce fust quelque à haste, saint Jehan passe sant qu'il est le vray Dieu et la nelle⁵. Combien toutesfois qu'il t suffire, quand nous entendons nommé Dieu : principalement uche de saint Paul, qui ouver- nonce qu'il n'y a point plusieurs ais un seul : Combien, dit-il, comme plusieurs dieux au ciel terre, nous n'avons toutesfois al Dieu, duquel sont toutes Quand nous oyons de luy-mesme a esté manifesté en chair : que quis son Eglise par son sang⁶ : r imaginerions - nous un se- a, lequel il ne recognoist point?

Enfin, c'est chose certaine que tous les fidèles ont eu ce mesme sentiment. Certes saint Thomas confessant qu'il est son Dieu et son Seigneur, déclare qu'il est le Dieu unique qu'il avoit toujours adoré¹.

42 D'avantage, si nous estimons sa divinité par ses œuvres, lesquelles luy sont attribuées en l'Ecriture : elle apparaitra encore plus clairement ; car en ce qu'il dit, que depuis le commencement jusques à ceste heure il a toujours ouvré avec son Père : les Juifs, combien qu'ils fussent autrement bien stupides, entendirent bien que par cela il s'attribuoit la puissance de Dieu. Et à ceste cause, comme dit saint Jehan, cherchoient plus que devant de le meurtrir : veu que non-seulement il violoit le Sabbat, mais se portoit pour Fils de Dieu, se faisant égal à Dieu². Quelle sera donc nostre stupidité, si nous ne cognoissons que sa divinité est en ce passage pleinement certifiée? Et de vray, gouverner le monde par sa providence et vertu, tenir toutes choses à son commandement (ce que l'Apostre dit luy appartenir) ne convient qu'au seul Créateur³. Et non-seulement l'office de gouverner le monde luy compète communément avec le Père, mais tous autres offices qui ne peuvent estre transférez à créature aucune. Le Seigneur dénonce par le Prophète, Ce suis-je, ce suis-je, Israël, qui efface tes iniquitez à cause de moy⁴. En suyvant ceste sentence, les Juifs pensoient que Jésus-Christ faisoit injure à Dieu, prenant l'autorité de remettre les péchez. Mais luy au contraire, non-seulement de paroles maintint ceste puissance à soy, ains l'approuva par miracle⁵. Nous voyons donc que non-seulement le ministère de remettre les péchez est par devers Jésus-Christ, mais aussi la puissance, laquelle Dieu a une fois dénoncée devoir demeurer à soy éternellement. Quoy? de savoir et entendre les secrètes pensées des cœurs des hommes, n'est-ce pas le propre d'un seul Dieu⁶? Or est-il ainsi que cela a esté en Jésus-Christ : dont sa divinité est démontrée.

20; 6.

10: Rom. IX, 5.

6.

21, 2.

2) Jean I, 1, 16.

4) 1 Tim. VI, 16.

6) 1 Jean V, 20.

29; 2 Tim. III, 16; Act. XX, 28.

4) Jean XX, 28.

3) Hébr. I, 3.

5) Matth. IX, 6.

2) Jean V, 17.

4) Is. XLIII, 25.

6) Matth. IX, 6.

43 Quant aux miracles, elle y est approuvée quasi à l'œil. Car combien que les Prophètes et Apostres en aient fait de semblables, toutesfois il y a grande différence en ce qu'ils ont esté seulement ministres des dons de Dieu : Jésus-Christ a eu en soy-mesme la vertu. Il a bien aucunes fois usé de prières pour référer la gloire à son Père : mais nous voyons que le plus souvent il a démontré la puissance estre sienne. Et comment celuy ne seroit-il le vray autheur des miracles, qui de son autorité ottroye aux autres la faculté d'en faire? Car l'Evangéliste récite qu'il a donné à ses Apostres la puissance de ressusciter les morts, guairir les ladres, chasser les diables¹, etc. Et les Apostres de leur part en ont tellement usé, qu'ils démonstroyent assez que la vertu ne procédoit point d'ailleurs que de Jésus-Christ. Au nom de Jésus-Christ, dit saint Pierre au paralytique, lève-toy et chemine². Parquoy ce n'est point de merveilles si Jésus-Christ a mis en avant ses miracles, pour convaincre l'incrédulité des Juifs : comme ainsi soit qu'estans faits de sa propre vertu, ils rendoyent ample tesmoignage de sa divinité. Outreplus, si hors de Dieu il n'y a nul salut, nulle justice, nulle vie : certes en contenant toutes ces choses en soy, il est démontré estre Dieu. Et ne faut point que quelqu'un allègue, que ces choses luy ont esté concédées de Dieu : car il n'est pas dit qu'il ait receu le don de salut, mais que luy-mesme est le salut. Et s'il n'y a nul bon fors qu'un seul Dieu, comment pourroit estre l'homme, je ne dy pas bon et juste, mais la bonté et justice luy-mesme³? Et que dirons-nous à ce qu'enseigne l'Evangéliste, que dès le commencement du monde la vie estoit en luy : et que luy estant la vie estoit aussi la lumière des hommes⁴? Pourtant ayans telles expériences de sa majesté divine, nous osons mettre nostre foy et espérance en luy : comme ainsi soit que nous sachions estre un blasphème, de mettre sa fiance en la créature : et ne faisons point cela témérairement, mais se-

lon sa parole. Croyez-vous en Dieu? dit-il, croyez aussi en moy⁵. Et en ceste manière saint Paul expose deux passages d'Isaïe, Quiconque croit en luy, ne sera point confus. Item, Il sortira de la racine de Jessé un prince, pour régir les peuples : les gens espéreront en luy⁶. Et quel mestier est-il d'en raconter beaucoup de tesmoignages, veu que ceste sentence est si souvent répétée, Quiconque croit en moy, il a la vie éternelle? D'avantage, l'invocation qui dépend de la foy, luy est aussi due : laquelle néanmoins est propre à la majesté de Dieu, si elle a quelque chose de propre. Car le Prophète dit, Quiconque invoquera le nom de Dieu sera sauvé⁷. Item, Salomon, Le nom de Dieu est une bonne forteresse : le juste y aura son refuge et sera sauvé⁸. Or le nom de Christ est invoqué à salut : il s'ensuit donc qu'il est Dieu. Nous avons exemple de ceste invocation en saint Estienne, quand il dit, Seigneur Jésus, reçois mon esprit⁹ : puis après en toute l'Eglise Chrestienne, comme tesmoigne Ananias au mesme livre, Seigneur Jésus, dit-il, tu sais combien il a affligé tous les Saints qui invoquent ton Nom¹⁰. Et afin qu'on entende que toute plénitude de Divinité habite corporellement en Jésus-Christ, saint Paul confesse qu'il n'a voulu savoir autre doctrine entre les Corinthiens, que la cognoissance de son Nom : et qu'il n'a presché autre chose que luy seul¹¹. Qu'est-ce là, de ne prescher autre chose que Jésus-Christ aux fidèles, auxquels Dieu défend de ne se glorifier en autre nom qu'en sien¹²? Qui osera maintenant dire, que celuy est une simple créature, duquel la cognoissance est nostre gloire unique? Cela aussi n'est point de petite importance que les Apostres, aux salutations qu'ils ont accoustumé de mettre au commencement de leurs Escrits, requièrent les mesmes bénéfices de Jésus-Christ qu'ils font de Dieu son Père. En quoi ils démonstrent que non-seulement par son intercession et moyen nous obtenons

1) Matth. X, 8; Marc I, 40; VI, 7.

2) Act. III, 6; Jean V, 26; X, 27; XIV, 11.

3) Matth. XIX, 17.

4) Jean I, 9.

5) Jean XIV, 1.

6) Is. XXVIII, 16; XI, 10; Rom. X, 11; XV, 12.

7) Joël II, 32.

8) Prov. XVIII, 10.

9) Act. VII, 59.

10) Act. IX, 43.

11) Col. II, 9.

12) 1 Cor. II, 2.

9) Jér. IX, 20.

s bénéfices de Dieu', mais que de luy-
 me nous les recevons. Ceste cognois-
 sance qui gist en pratique et expérience,
 beaucoup plus certaine que toutes
 spéculations oisives; car l'âme fidèle re-
 poist indubitablement, et par manière
 dire, touche à la main la présence de
 Dieu, là où elle se sent vivifiée, illuminée,
 purifiée, justifiée et sanctifiée.

4 Pourtant il faut user de mesme pro-
 portion pour confermer la divinité du saint
 Esprit. Le tesmoignage de Moyse en l'his-
 toire de la création n'est pas obscur :
 que l'Esprit de Dieu estoit espandu
 sur les abysmes, c'est à dire ceste masse
 confuse des élémens¹. Car il signifie que
 non seulement la beauté du monde telle
 qu'on la voit maintenant ne se pourroit
 maintenir en estat sans la vertu de l'Es-
 prit : mais qu'il a falu mesme qu'en ce
 chaos sans forme ni ordre l'Esprit be-
 nignast, à ce qu'elle ne fust point anéan-
 ti. Pareillement ce qui est
 en Isaïe n'est sujet à nulle cavillation.
 L'Esprit m'a envoyé et son Esprit². Car
 ces mots il a attribué au saint Es-
 prit l'autorité d'envoyer les Prophètes :
 qui est de l'empire souverain de Dieu.
 La meilleure probation, comme j'ay
 dit, sera de nostre expérience familière.
 ce que l'Ecriture luy attribue, et ce
 que nous expérimentons chacun de nous
 par effect, est bien esloigné des créatu-
 res : car c'est luy qui est espandu par tout,
 qui maintient et vivifie toutes choses au
 ciel et en la terre, et leur donne vigueur.
 Car en ce qu'il n'est restreint en nul-
 le limite, il est exempté du nombre
 des créatures : mais d'inspirer essence,
 et mouvement à toutes choses par sa
 vertu, c'est une chose notoirement di-
 vine. D'avantage si la régénération qui
 nous amène à la vie incorruptible, sur-
 passe en excellence l'estat de ceste
 vie, que devons-nous juger de celui par
 lequel nous sommes régénerez ? Or
 si le saint Esprit soit auteur de la
 nouvelle vie, et non pas d'une vigueur
 mortelle, mais qui luy est propre :
 l'écriture le démontre en plusieurs pas-
 ses : mesmes que c'est par son opéra-

tion que nous sommes conduits à la vie
 céleste. Brief, tous les offices qui compè-
 tent droictement à la Divinité luy sont at-
 tribuez comme au Fils. C'est luy qui sonde
 les profonds secrets de Dieu, lequel n'a
 point de conseiller entre les créatures¹,
 qui donne sagesse et grâce de parler² :
 comme ainsi soit que Dieu prononce par
 Moyse, que c'est à luy seul de ce faire³ :
 c'est par luy que nous participons avec
 Dieu pour sentir sa vertu, à ce qu'elle
 nous vivifie : nostre justification aussi est
 son ouvrage : c'est de luy que procède
 force, sainteté, vérité, grâce, et tout ce
 qu'on peut penser de bien ; car il n'y a
 qu'un seul Esprit, dont toute largesse et
 diversité des dons célestes descoulent sur
 nous. Car c'est bien une sentence nota-
 ble, combien que les dons de Dieu soyent
 distinguez, et aussi qu'ils soyent dépar-
 tis à chacun selon sa mesure : que toutes-
 fois c'est un mesme Esprit, qui non-
 seulement en est la source et le commen-
 cement, mais aussi l'auteur⁴. Saint Paul
 n'eust jamais ainsi parlé, s'il n'eust co-
 gnu la vraie divinité au saint Esprit.
 Ce qu'il exprime encore tantost après, di-
 sant, Un seul et mesme Esprit distribue
 tous biens selon qu'il veut. Si ce n'es-
 toit une subsistence qui résidast en Dieu,
 saint Paul ne l'eust pas constitué juge
 pour disposer à sa volonté. Parquoy il
 n'y a doute qu'il ne l'eslève en autorité
 divine : et par ce moyen afferme que c'est
 une hypostase de l'essence de Dieu.

45 Mesme quand l'Ecriture parle de
 luy, elle use bien du nom de Dieu, car saint
 Paul conclut que nous sommes temples
 de Dieu, d'autant que son Esprit habite
 en nous⁵ : ce qui ne se doit légèrement
 passer. Car comme ainsi soit que nostre
 Seigneur nous promet tant de fois qu'il
 nous eslira pour son temple et tabernacle,
 ceste promesse n'est pas autrement ac-
 complie en nous, sinon d'autant que son
 Esprit y habite. Certes comme dit saint
 Augustin, s'il nous estoit commandé d'é-
 difier au saint Esprit un temple matériel
 de pierre et de bois, ce seroit une claire
 approbation de sa divinité, entant que cest

1) 1 Cor. II, 10, 16.

2) 1 Cor. XII, 10.

3) Ex. IV, 14.

4) 1 Cor. XII, 14 et autres suivans.

5) 1 Cor. III 17; VI, 19, 2 Cor. VI, 16.

honneur n'est deu qu'à Dieu¹. Or combien cest argument est-il plus clair, que non-seulement nous luy devons faire des temples, mais nous-mesmes nous luy sommes pour temples? Et de faict l'Apostre en un mesme sens nous appelle maintenant temple de Dieu, maintenant temple de son Esprit. Et saint Pierre reprenant Ananias de ce qu'il avoit menty au saint Esprit, dit qu'il n'a point menty aux hommes, mais à Dieu². Item où Isaïe introduit le Seigneur des armées parlant, saint Paul dit que c'est le saint Esprit qui parle³. Qui plus est, au lieu que les Prophètes protestent que ce qu'ils mettent en avant, est du souverain Dieu, Jésus-Christ et les Apostres rapportent le tout au saint Esprit. Dont il s'ensuit qu'il est le Dieu éternel qui a gouverné les Prophètes. Et là où Dieu se complaint qu'il a esté provoqué à ire par l'obstination du peuple, Isaïe dit que l'Esprit de Dieu a esté contristé⁴. Finalement si Dieu en pardonnant à ceux qui auront blasphemé contre son Fils, réserve le blasphème contre le saint Esprit comme irrémissible : il faut bien que l'Esprit ait en soy majesté Divine, laquelle ne se peut amoindrir ny offenser sans commettre crime énorme. C'est de propos délibéré que je laisse plusieurs tesmoignages, desquels les Anciens ont usé. Il leur a semblé favorable d'alléguer du Pseaume, Les cieux ont esté establis par la parole de Dieu, et tout leur ornement par l'Esprit de sa bouche⁵ : et ont cuidé gagner par ce moyen que le monde a esté créé par l'Esprit comme par le Fils : mais puis que c'est un style accoustumé aux Pseaumes, de répéter une chose deux fois, et qu'en Isaïe l'Esprit de la bouche vaut autant comme la parole, ceste raison est débile⁶. Pourtant j'ay voulu sobrement toucher ce qui pouvoit contenter nostre foy, et luy donner repos assuré.

46 Or selon que Dieu à l'advénement de son Fils unique s'est plus clairement manifesté, aussi les trois personnes ont esté alors mieux cognues : combien qu'un seul tesmoignage choisy d'entre plusieurs

nous suffira. Saint Paul conjoint tellement ces trois, Dieu, la Foy, et le Baptisme¹, qu'il tire argument de l'un à l'autre : concluant puisqu'il n'y a qu'une foy, qu'il n'y a qu'un seul Dieu : et puis qu'il n'y a qu'un Baptisme, qu'il n'y a aussi qu'une foy. Si doncques par le Baptisme nous sommes introduits en la foy d'un seul Dieu, pour l'honorer, il nous faut tenir pour vray Dieu celuy au nom duquel nous sommes baptisez. Et n'y a doute que nostre Seigneur Jésus commandant de baptizer au nom du Père et du Fils et du saint Esprit, n'ait voulu déclarer que ceste clarté de cognoistre trois personnes devoit luire en plus grande perfection qu'au paravant². Car cela vaut autant à dire que baptizer au nom d'un seul Dieu, lequel est maintenant évidemment apparent au Père, au Fils et au saint Esprit. Dont il s'ensuit qu'il y a trois personnes réelles en l'essence de Dieu, lesquelles Dieu est connu. Et de faict, puis que la foy ne doit point regarder ça et là, ne faire plusieurs discours, mais s'adresser à Dieu seul, s'y tenir et arrester du tout de là il est facile à recueillir, que s'il y avoit plusieurs espèces de foy, il faudroit qu'il y eust plusieurs dieux. Et qu'est-ce là autre chose que tesmoigner clairement que trois estre un seul Dieu? Or si cela est esté résolu entre nous, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, nous concluons que le Père, le Fils et le saint Esprit sont la propre essence divine. Pourtant les Arriens estoyent fort garez en leur sens, lesquels en concédant à Jésus-Christ le tiltre de Dieu, luy ostoyent la substance divine. Les Macédoniens aussi estoyent transportez de semblable rage, lesquels ne vouloyent entendre que le saint Esprit, que les dons de grâce que Dieu distribue aux hommes. Car comme la sagesse, intelligence, prudence, force et autres vertus procèdent de luy : aussi d'autre part il est seul l'Esprit de prudence, de sagesse, force et toutes autres vertus : et n'est pas divisé selon la distribution diverse des grâces, mais demeure tousjours en entier : combien que les grâces se distribuent diversement, comme dit l'Apostre.

47 D'autre part, l'Ecriture nous

1) August., *Ad Maximinum*, ép. LXVI.

2) Act. V, 3, 4.

3) Is. VI, 9 ; Act. XXVIII, 25, 26.

4) Is. LXIII, 10 ; Matth. XII, 31 ; Marc III, 29 ; Luc XII, 10.

5) Ps. XXX, 6.

6) Is. XI, 4.

1) Ephés. IV, 5.

2) Matth. XXVIII, 19.

3) 1 Cor. XII, 11.

entre quelque distinction entre le Père et la Parole, entre la Parole et le saint Esprit, laquelle toutesfois nous devons considérer avec grande révérence et solennité, comme la grandeur du mystère nous admoneste. Pourtant la sentence de Grégoire Nazienzen me plaist fort, Je n'en puis, dit-il concevoir un, que trois ne soient à l'entour de moy : et n'en puis nommer trois, qu'incontinent je ne soye réduit à un seul¹. Il nous faut doncques éviter d'imaginer une trinité de personnes en Dieu, laquelle détiene nostre intelligence, ne la réduisant point à ceste unité. Certes ces vocables du Père, et du Fils, et de l'Esprit, nous dénotent une certaine distinction : afin qu'aucun ne se que ce sont divers titres qui s'attribuent à Dieu pour le signifier simplement en plusieurs manières : mais nous devons à observer que c'est une distinction, et non pas une division. Les passages que nous avons allégués monstrent bien que le Fils a sa propriété distincte du Père : car il n'eust pas esté Parole de Dieu, sinon qu'il fust autre que le Père : il n'eust point eu sa gloire avec le Père, si qu'il fust distingué d'avec luy. De plus, le Fils se distingue du Père, quand il est dit qu'il y en a un autre duquel il a témoignage². Et ainsi se doit prendre ce qui est dit ailleurs, que le Père a créé toutes choses par sa Parole : ce qui ne se peut faire qu'il n'y eust quelque différence entre le Père et le Fils. D'avantage le Père n'est pas descendu en terre, mais celui qui estoit sorty de luy : il n'est pas mort et ressuscité, mais celui qui avoit esté par luy envoyé. Et ne faut pas dire que cette distinction a eu son origine depuis que le Fils a pris chair, veu qu'il est noté qu'au paravant le Fils unique a esté un avec le Père³. Car qui osera dire qu'il n'est entré quand il est descendu du ciel pour prendre nostre humanité ? Il y a été doncques dès le commencement, et est en gloire. La distinction du saint Esprit d'avec le Père nous est signifiée, quand il est dit qu'il procède du Père : et le Fils, quand il est nommé autre : et quand Jésus-Christ dénonce qu'il

y viendra un autre Consolateur, et en plusieurs autres passages⁴.

48 Or pour exprimer la nature de ceste distinction, je ne say s'il est expédient d'emprunter similitudes des choses humaines. Les Anciens le font bien aucunes fois : mais semblablement ils confessent que tout ce qu'ils en peuvent dire n'approche pas beaucoup. Pourtant je crains d'entreprendre rien en cest endroit de peur que si je disoye quelque chose qui ne vinst pas bien à propos, je donnasse occasion de mesdire aux meschans, ou aux ignorans de s'abuser. Néanmoins il ne convient pas dissimuler la distinction laquelle est exprimée en l'Ecriture : c'est, qu'au Père le commencement de toute action, et la source et origine de toutes choses est attribuée : au Fils, la sagesse, le conseil et l'ordre de tout disposer : au saint Esprit, la vertu et efficace de toute action. Outreplus, combien que l'éternité du Père soit aussi l'éternité du Fils et de son Esprit, d'autant que Dieu n'a jamais peu estre sans sa sapience et vertu, et qu'en l'éternité il ne faut chercher premier ne second : toutesfois cest ordre qu'on observe entre le Père, le Fils et le saint Esprit n'est pas superflu, que le Père soit nommé le premier : après le Fils, comme venant de luy : puis le Saint-Esprit, comme procédant des deux. Car mesme l'entendement d'un chacun incline là naturellement, de considérer premièrement Dieu, en après sa sapience, finalement sa vertu, par laquelle il met en exécution ce qu'il a déterminé. Pour laquelle cause le Fils est dit estre produit du Père seulement, l'Esprit de l'un et de l'autre : ce qui est souventes fois répété en l'Ecriture, mais plus clairement au huitième des Romains qu'en nul autre passage : où le saint Esprit est indifféremment appelé maintenant l'Esprit de Christ, maintenant de celui qui a ressuscité Christ des morts : et ce à bon droit. Car saint Pierre aussi tesmoigne que c'a esté l'Esprit de Christ par lequel ont parlé les Prophètes, comme ainsi soit que l'Ecriture souvent enseigne que c'a esté l'Esprit du Père⁵.

¹ Sermon de sacre baptême.

² I. V, 22 ; VIII, 16, et autre part. ³ 1) Jean I, 18.

4) Jean XIV, 6 ; XV, 26 ; XIV, 16.

5) 2 Pierre I, 21.

19 Or tant s'en faut que ceste distinction contrevienne à l'unité de Dieu, que plustost on peut prouver le Fils estre un mesme Dieu avec le Père, d'autant qu'ils ont un mesme Esprit : et que l'Esprit n'est point une diverse substance du Père et du Fils, d'autant qu'il est leur Esprit. Car en chacune personne toute la nature divine doit estre entendue, avec la propriété qui leur compète. Le Père est totalement au Fils, et le Fils est totalement au Père, comme luy-mesme l'affirme, disant, Je suis en mon Père, et mon Père en moy¹. Pourtant tous les Docteurs Ecclésiastiques n'admettent aucune différence, quant à l'essence, entre les personnes. Par ces mots, dit saint Augustin, dénotans distinction, est signifiée la correspondance que les personnes ont l'une à l'autre, non pas la substance, laquelle est une en toutes les trois. Selon lequel sens il faut accorder les sentences des Anciens, lesquelles sembleroyent autrement contredire. Car aucunesfois ils appellent le Père commencement du Fils, aucunesfois ils enseignent que le Fils a son essence et divinité de soy-mesme, voire et qu'il est un mesme commencement avec le Père. Saint Augustin monstre en un autre passage bien et facilement la cause de ceste diversité, parlant ainsi, Christ est appelé Dieu, au regard de soy : au regard du Père, il est appelé Fils. Derechef, Le Père quant à soy est nommé Dieu : au regard du Fils, il est nommé Père. Entant qu'il est nommé Père au regard du Fils, il n'est point Fils : et le Fils semblablement au regard du Père, n'est point Père. Mais entant que le Père, au regard de soy est nommé Dieu, et le Fils semblablement : c'est un mesme Dieu. Pourtant quand nous parlons du Fils simplement sans regarder le Père, ce n'est point mal parlé ny improprement, de dire qu'il a son estre de soy-mesme : et pour ceste cause qu'il est le seul commencement. Quant nous touchons la correspondance qu'il a avec le Père, nous disons que le Père est son commencement. Tout le cinquième livre de saint Augustin de la Trinité ne tend qu'à expliquer cest article, et le plus seur est

de s'arrester à la correspondance qu'il la déduit, qu'en se fourrant ptilité plus profond en ce haut secret garer en plusieurs vaines spécula

20 Parquoy ceux qui aiment s et se contentent de la mesure auront ici en brief ce qui leur e d'entendre : asçavoir, quand nous testons de croire en un Dieu, que nom est entendue une simple e sous laquelle nous comprenons tr sonnes ou hypostases : et ainsi fois et quantes que le nom de l prins absolument et sans rien déte le Fils et le saint Esprit y soit bien comprins que le Père : mais le Fils est conjoint avec le Père, correspondance de l'un à l'autre de lieu, qui amaine avec soy la dis des personnes. Or pource que l priétez emportent quelque ordre : que le commencement et origine Père : à ceste raison quand il e du Père et du Fils ou de l'Esprit ble, le nom de Dieu est spécialement tribué au Père. En ceste manière de l'essence est gardée, et l'or retenu, lequel toutesfois ne dimi de la déité du Fils et de l'Esprit faict, puis que desjà nous avons les Apostres enseignent Jésus-Christ le mesme Dieu éternel lequel M les Prophètes ont presché, il fa jours revenir à ceste unité d'esse par conséquent ce nous est un s détestable de nommer le Fils u Dieu que le Père, pource que simple de Dieu ne reçoit nulle c son, et qu'on ne peut dire que Dieu à soy ait quelque diversité pour e et cela. Or que le nom de Dieu prins absolument appartienne à Christ, il appert encores par les saint Paul, J'ay prié trois fois gneur : car après avoir récité la de Dieu, Ma grâce te suffit, il tantost après, Afin que la vertu habite en moy². Car il est certain nom de Seigneur est là mis po

1) Jean XIV, 10.

1) Vide August., *Homil. de temp.*, XXXVIII et *columb.*, ad *Pascent.*, ep. CLXXIV.—Cyrillus lib. VII ; *Idem*, lib. III. — *Dial. August.*, in *et Tract. in Joann.*, XXXIX ; August., in *Psalm.*

2) 2 Cor. XII, 9.

l : par ainsi de le restreindre à la me du Médiateur, ce seroit une can frivole et puérile, veu que la ce est pure et simple, et ne com- le Père avec le Fils. Et nous sça- ne les Apostres, suyvens la trans- irecque, ont tousjours mis ce nom- neur au lieu du nom Hébraïque , qu'on appelle Ineffable. Et pour cher exemple plus loin, ce passage t du tout avec celui de Joël qui gué par saint Pierre, Quiconque ra le nom du Seigneur, sera sau- and ce mesme nom est attribué en- ier au Fils, nous verrons en son : la raison est diverse. C'est assez este heure de sçavoir que saint ant prié Dieu absolument en sa : adjouste incontinent le nom de Et de faict, Dieu en son entier est Esprit par Christ : car rien n'em- que toute l'essence de Dieu ne rituelle, en laquelle soyent com- : Père, le Fils et le saint Esprit : assez patent et facile par l'Escri- ar comme Dieu est là nommé Es- ssi d'autre part le saint Esprit, qu'il est bypostase en toute l'es- est appelé l'Esprit de Dieu et pro- de luy.

r pource que Satan dès le com- ent, afin de renverser du tout foy, a esmeu de grands combats- les, tant sur l'essence divine du du saint Esprit que de la dis- personnelle : et qu'en tous aages- u et poussé des esprits malins- lasché et molesté les bons doc- ussi de nostre temps il s'efforce- uer des vieilles estincelles pour- nouveau feu : il est besoin de- devant de telles resveries. Jus- i j'ay lasché à mener par la main i se rendoyent dociles, non point- fler contre les opiniastres : main- l faut maintenir contre la malice- urcis la vérité qui a esté paissi- onstrée. Combien que j'appli- ma principale estude à asseurer- s qui se rendront faciles à rece- l'arole de Dieu, afin qu'ils ayent

un arrest infallible. Retenons bien, que si en tous les hauts secrets de l'Ecriture il nous convient estre sobres et modestes, cestuy-ci n'est pas le dernier : et qu'il nous faut bien estre sur nos gardes, que nos pensées ou nos langues ne s'avancent point plus loin que les limites de la Parole de Dieu ne s'estendent. Car comment l'esprit humain restreindra-il à sa petite capacité l'essence infinie de Dieu, veu qu'il n'a peu encores déterminer pour certain quel est le corps du Soleil, lequel néanmoins on voit journellement? mesmes comme parviendrait-il de sa propre conduite à sonder l'essence de Dieu, veu qu'il ne cognoist point la siene propre? Parquoy laissons à Dieu le privilège de se cognoistre : car c'est luy seul, comme dit saint Hilaire, qui est tesmoin idoine de soy, et lequel ne se cognoist que par soy¹. Or nous luy laisserons ce qui luy appartient, si nous le comprenons tel qu'il se déclare, et ne nous enquestons point de luy que par sa Parole. Il y a cinq sermons de Chrysostome traitans de cest argument, lesquels n'ont peu réprimer l'audace des Sophistes, qu'ils ne se soyent desbordez à babiller sans raison ne mesure : car ils ne se sont point yci portez plus rassis qu'en tout le reste : et d'autant que Dieu a maudit leur témérité, nous devons estre advertis par leur exemple, pour bien estre résolus de ceste question, d'apporter plustost docilité qu'une subtilité : et ne mettons point en nostre cerveau de chercher Dieu, sinon en sa Parole, de penser de luy sinon'estans guidez par icelle, et n'en rien dire qui n'en soit tiré et puisé. Que si la distinction des personnes selon qu'elle est difficile à comprendre, tourmente quelques-uns de scrupules : qu'il leur souviene que si nos pensées se laschent la bride à faire des discours de curiosité, elles entrent en un labyrinthe : et combien qu'ils ne comprennent pas la hauteur de ce mystère, qu'ils souffrent d'estre gouvernez par la sainte Escripture.

22 De faire un long dénombrement des erreurs dont la pureté de nostre foy a esté jadis assaillie en cest article, il

22. Act. II. 16-21.

1) De Trinitat, lib. I.

seroit trop long et fascheux sans prouffit. Plusieurs des premiers hérétiques se sont jettez aux champs pour anéantir la gloire de Dieu par des resveries si énormes, que ce leur estoit assez d'esbranler et troubler les povres idiots. D'un petit nombre d'abuseurs sont sorties plusieurs sectes, comme un menu fretin : lesquelles en partie ont tendu à dissiper l'essence de Dieu, en partie à mesler et confondre la distinction des personnes. Or si nous tenons pour bien conclure ce que nous avons cy-dessus montré par l'Escriture, asçavoir que Dieu est d'une simple essence, et laquelle ne se peut diviser, combien qu'elle appartienne au Père et au Fils et au saint Esprit : et derechef que le Père diffère par quelque propriété d'avec le Fils, et le Fils d'avec le saint Esprit : la porte sera fermée non-seulement aux Arriens et Sabelliens, mais aussi à tous les fantastiques qui les ont précédés. Mais pource que de nostre temps quelques phrénétiques se sont aussi levez, comme Servet et ses semblables, lesquels ont tasché de tout envelopper par leurs illusions : il sera expedient de découvrir en brief leurs fallaces. Le nom de Trinité a esté tant odieux à Servet, voire détestable, qu'il appelle gens sans Dieu tous ceux ausquels il avoit imposé le nom de Trinitaires. Je laisse beaucoup de mots vileins, comme injures de harengères, dont ses livres sont farcis. La somme de ses resveries a esté, qu'on faisoit un Dieu de trois pièces, en disant qu'il y a trois personnes résidentes en Dieu : et que ceste trinité est imaginaire, d'autant qu'elle contrarie à l'unité de Dieu. Ce pendant il vouloit que les personnes fussent comme idées ou quelques images extérieures : et non pas résidentes en l'essence de Dieu, mais pour le nous figurer en une sorte ou en l'autre. Il adjoute, qu'au commencement il n'y avoit rien distinct en Dieu, pource que la Parole estoit aussi l'Esprit : mais depuis que Jésus-Christ est apparu, Dieu de Dieu, que de luy est descoulé un autre Dieu, asçavoir le saint Esprit. Or combien qu'il farde quelque fois ses mensonges par allégories, comme en disant que la Parole éternelle de Dieu a esté

l'esprit de Christ en Dieu, et reluissance de son idée : item, que l'Esprit a esté une ombre de la Dèité : toutesfois puis après il abolit la Dèité tant du Fils que du saint Esprit, disant que selon la mesure que Dieu dispense, il y a en l'un et en l'autre quelque portion de Dieu : comme le mesme Esprit estant substantiellement en nous, est aussi une portion de Dieu, mesmes au bois et aux pierres. Quant à ce qu'il gergonne de la personne du Médiateur, nous le verrons en son lieu. Ce pendant ceste resverie si monstrueuse, que ce mot de Personne n'emporte sinon un regard visible de la gloire de Dieu, n'a jà besoin de longue réfutation. Car puis que saint Jehan affirme que devant que le monde fust créé, déjà la Parole estoit Dieu, il la sépare bien loin de toutes idées ou visions¹ : car si lors et de toute éternité ceste Parole estoit Dieu, et avoit sa propre gloire et clarté avec le Père², elle ne pouvoit estre quelque lueur se montrant seulement par dehors, ou figurative : mais il s'ensuit nécessairement que c'estoit une vraie hypostase résidente en Dieu. Or combien qu'il ne soit fait nulle mention de l'Esprit sinon en la création du monde : toutesfois il est là introduit non pas comme une ombre, mais comme vertu essentielle de Dieu, quand Moyse récite que la masse confuse dont les éléments ont esté formez, estoit dès lors maintenue par luy en son estat³. Il est doncques alors apparent que l'Esprit avoit esté éternel en Dieu, d'autant qu'il a végété et conservé ceste matière confuse dont le ciel et la terre devoient estre formez : voire devant que cest ordre tant beau et excellent y fust. Certes pour lors il ne pouvoit estre image ou représentation de Dieu, selon la resverie de Servet. En un autre lieu il est contraint de découvrir plus à plein son impiété, c'est que Dieu en sa raison éternelle décrétant d'avoir un fils visible s'est montré visible par ce moyen. Car si cela est vray, on ne laissera autre divinité à Jésus-Christ, sinon d'autant que Dieu l'a ordonné pour Fils par son décret éternel. Il y a plus, c'est que les fa

¹) Jean I, 1.
²) Gen. 1, 2.

³) Jean XVII, 3.

d'il suppose au lieu des personnellement transformez par luy, fait nul scrupule de mettre des nouveaux en Dieu. Sur tout il asphème exécration, qu'il mesle tant le Fils de Dieu que parmi les créatures : car il assure et à plat, qu'il y a des parties en Dieu, et que chacune est Dieu mesmes : que les âmes sont coéternelles et consubstantielles à Dieu : combien qu'ailleurs la déité substantielle non-seulement aux âmes, mais à toutes choses

ce borbier est sorti un autre assez semblable : c'est que des, pour éviter la haine et désapprouve l'impiété de Servet tire avec bien confessé trois personnes : adjoustant la raison, que le Père proprement seul vray Dieu s'est Fils et son Esprit : et ainsi a fait sa divinité en eux. Mesmes ils disent d'une façon de parler esquivée, c'est que le Père est distingué par une marque d'avec le Fils et le saint autant que luy seul est essence : ici la couleur qu'ils prétendent au lieu : c'est que Christ est souvenant Fils de Dieu, dont ils concluent qu'il n'y a point d'autre Dieu que luy. Or ils ne considèrent pas, comment le nom de Dieu soit aussi bien au Fils, qu'il est quelque fois au Père par excellence, pource que la source et principe de déité : cela se fait pour noter la simple indivisible qui est en l'essence : et répliquent, que si Jésus-Christ est vraiment Fils de Dieu, ce seroit absurde de le tenir Fils d'une personne : respon que tous les deux sont en un : savoir qu'il est Fils de Dieu par ce qu'il est la Parole engendrée du Père : tant tous siècles : (car nous ne voyons pas encores de luy entant qu'il est Fils) et toutesfois pour mieux noter le sens de ces mots, qu'il faut s'attacher à la personne : tellement que le nom de Dieu ne se prene pas seulement, mais pour le Père. Car si nous reconnoissons autre Dieu que le

Père, le Fils sera manifestement déboutté de ce degré. Parquoy toutesfois et quantes qu'il est fait mention de la Déité, on ne doit nullement admettre que le Fils soit opposé au Père, comme si le nom de vray Dieu convenoit au Père seulement. Car le Dieu qui est apparu à Isaïe estoit le vray Dieu et unique¹ : et toutesfois saint Jehan affirme que c'estoit Jésus-Christ. Celuy qui a menacé par le mesme Prophète les Juifs de leur estre pierre de scandale, estoit le seul vray Dieu : or saint Paul prononce, que c'est Jésus-Christ. Celuy qui derechef parle haut et clair, disant que tout genouil sera ployé devant luy, est le seul Dieu vivant : or saint Paul l'interprète de Jésus-Christ². Adjoustans les tesmoignages que l'Apostre amene, Toy Dieu as fondé le ciel, et la terre est ouvrage de tes mains. Item, Tous les Anges de Dieu t'adorent : nous ne pouvons dire que tout cela ne compète à un seul vray Dieu. Et toutesfois l'Apostre dit que ce sont les propres titres de Jésus-Christ³. De dire que ce qui est propre à Dieu soit communiqué à Jésus-Christ, pource qu'il est la splendeur de sa gloire : c'est une cavillation qui n'est nullement à recevoir. Car puis que le nom de l'Eternel est mis par tout, il s'ensuit qu'il a son estre de soy-mesme au regard de sa déité : car puis qu'il est l'Eternel, on ne peut nier qu'il ne soit le Dieu qui est dit ailleurs en Isaïe, Ce suis-je moy qui suis, et n'y a autre Dieu que moy⁴. Aussi ceste sentence de Jérémie mérite bien d'estre notée : Que les dieux, dit-il, qui n'ont point fait le ciel et la terre, soyent exterminés de la terre qui est sous le ciel⁵ ; car il est nécessaire de conclurre à l'opposite, que le Fils de Dieu est celui duquel Isaïe prouve souvent la divinité par la création du monde. Or comment le Créateur qui donne estre à toutes choses ne sera-il de soy-mesme, mais empruntera son essence d'ailleurs ? car quiconque dit que le Fils soit essencié du Père (puis que tels abuseurs forgent des noms contre nature) il nie qu'il ait estre

1) Is. VI, 1 ; Jean XII, 41 ; Is. VIII, 18 ; Rom. IX, 23.

2) Is. XLV, 23 ; Rom. XIV, 11.

3) Hébr. I, 10 ; 6 ; Ps. CII, 26 ; XCVII, 7.

4) Is. XLIV, 6.

5) Jér. X, 11.

propre de soy. Or le saint Esprit contredit à tels blasphèmes, le nommant Jéhova, qui vaut autant à dire comme celui qui est de soy et de sa propre vertu. Or si nous accordons que toute essence soit au seul Père, ou elle sera divisible, ou elle sera du tout ostée au Fils : et par ce moyen estant despouillé de son essence, il sera seulement un Dieu titulaire. Si on veut croire ces bavars, l'essence de Dieu ne conviendra qu'au Père seul, d'autant que luy seul a estre, et qu'il est essenciateur de son Fils : par ainsi l'essence du Fils ne seroit qu'un extrait je ne say quel, tiré comme par un alambic de l'essence de Dieu, ou bien une partiedescoulante du total. D'avantage, ils sont contraints par leur principe de confesser que l'Esprit est du Père seul : car si c'est un ruisseau descoulant de la première essence, laquelle selon eux n'est propre qu'au Père, il ne pourra estre tenu ne réputé Esprit du Fils : ce qui est toutesfois rembarré par le tesmoignage de saint Paul, quand il le fait commun tant au Fils qu'au Père. Outreplus, si on efface de la trinité la personne du Père, en quoy sera-il discerné du Fils et de l'Esprit, sinon entant qu'il sera seul Dieu? Ces fantastiques confessent que Christ est Dieu, et néanmoins qu'il diffère d'avec le Père. Or yci il faut avoir quelque marque de discrétion, en sorte que le Père ne soit point le Fils. Ceux-cy la mettant en l'essence anéantissent notoirement la vraie déité de Jésus-Christ : laquelle ne peut estre sans l'essence, voire toute entière. Certes le Père ne différera point d'avec son Fils, sinon qu'il ait quelque chose de propre en soy, et qui ne soit point commune au Fils. Que trouveront-ils maintenant en quoy ils le puissent distinguer? Si la discrétion est en l'essence, qu'ils me respondent asçavoir s'il ne l'a point communiquée à son Fils. Or cela ne s'est point fait en partie, d'autant que ce seroit abomination de forger un dieu à demy. Il y a aussi une autre absurdité : c'est qu'ils deschirent vileinement l'essence de Dieu, entant qu'en eux est. Il faut doncques conclurre qu'elle est commune au Fils et à l'Esprit en son entier. Or si cela est vrai, on ne pourra pas au

regard d'icelle distinguer le Père d'avec le Fils, veu que ce n'est qu'un. S'ils répliquent que le Père en essenciant son Fils est néanmoins demeuré seul vrai Dieu, ayant l'essence en soy : Christ donc ne sera qu'un Dieu figuratif, et seulement d'apparence et de nom, sans avoir l'effect ou vérité : veu qu'il n'y a rien de plus propre à Dieu, que d'estre : selon la sentence de Moyse, Celui qui est, m'a envoyé à vous¹.

24 Ce qu'ils prennent pour une maxime est faux, asçavoir que toutesfois et quantes que le nom de Dieu se trouve sans queue (comme l'on dit) il se rapporte au Père seul; mesmes aux passages qu'ils amènent, ils descouvrent trop lourdement leur ignorance, pource que là le nom du Fils est mis à l'opposite : dont il appert qu'il y a comparaison de l'un à l'autre, et que pour ceste cause le nom de Dieu est particulièrement donné au Père. Ils répliquent, Si le Père n'estoit seul vrai Dieu, il seroit son Père à ce conte. Je respon qu'il n'y a nul inconvenient, à cause du degré et ordre que nous avons dit, que le Père soit nommé Dieu spécialement, pource que non-seulement il engendré de soy sa sagesse, mais aussi est le Dieu de Jésus-Christ selon qu'il est Médiateur : de quoy il sera ailleurs traité plus au long. Car depuis que Jésus-Christ est manifesté en chair, il est appelé Fils de Dieu, non-seulement pource que devant tout temps il a esté engendré du Père comme sa Parole éternelle, mais aussi que pour nous conjoindre à luy il a pris la personne du Médiateur. Et pour ce si hardiment ils déboutent Jésus-Christ de la dignité divine, je voudrois bien sçavoir quand il prononce qu'il n'y a nul bon qu'un seul Dieu², s'il se prive de sa bonté, ou non. Je ne parle point de la nature humaine, afin qu'ils ne prétendent point que le bien qui est en elle procède de don gratuit : je demande si la Parole éternelle de Dieu est bonne, ou non. Si le nient, leur impiété sera desjà assez convaincue : en le confessant ils se couvriront la gorge. Or ce qu'il semble à prime face que Jésus-Christ rejette la

1) Ex. III, 14.

2) Matth. XIX, 17.

le nom de Bon, conferme encores
 nostre sentence : car pource que
 ce titre singulier appartenant à un
 Roy, d'autant qu'il avoit esté nommé
 de la façon accoustumée : en rejetant
 ce nom frivole il admonnesté que la
 gloire qui est en luy est divine. Je de-
 mande aussi, quand saint Paul enseigne
 que seul est immortel, sage et vé-
 ritable par ces mots il renvoye Jésus-
 Christ hors du nombre des créatures humaines,
 hors de la fragilité, folie et vanité :
 par ce moyen celuy qui a esté la vie
 et commencement, voire pour donner
 la vie éternelle aux Anges, ne seroit pas luy-
 même immortel : celuy qui est la sagesse
 ne seroit point sage : celuy qui
 est véritable, ne seroit point véritable.
 Mais rien de cela est-il détestable? Je de-
 mande outreplus, s'ils estiment qu'on
 honore Jésus-Christ, ou non : car
 l'honneur luy appartient de droit,
 et son genouil se ploye devant luy¹, il
 faut qu'il est le Dieu qui a défendu
 qu'on n'adorast point autre que
 luy. S'ils veulent que ce qui est dit en
 luy est moy qui suis, et n'y a nul
 autre², se rapporte au Père seul : je dy
 que propre à confondre leur erreur,
 l'Apostre en l'alléguant de Christ,
 attribue tout ce qui est de Dieu. S'ils
 disent que Jésus-Christ a esté ainsi
 en sa chair, en laquelle il avoit
 été dissé, et que c'est au regard de la
 gloire tout empire luy est donné au
 ciel et en la terre : ceste cavillation ne
 sert de rien ; car combien que la ma-
 gnesté du Juge et de Roy s'estende à toute
 la gloire du Médiateur : toutesfois s'il
 est Dieu manifesté en chair, il ne
 peut estre eslevé en telle hautesse,
 qui ne fust contraire à soy. Et
 nul ne décide très-bien ce différent,
 qui dit qu'il estoit égal à Dieu, de-
 puis s'anéantir sous la forme de ser-
 viteur. Or comment ceste égalité pour-
 roit convenir, sinon qu'il fust le Dieu
 dont le nom est souverain et éternel,
 qui se leva sur les Chérubins, et
 qui est Roy de toute la terre, voire Roy

permanent? Quoy qu'ils grondent, ce
 qu'Isaïe dit en l'autre passage ne peut
 estre ravi à Christ : à sçavoir, C'est-cy,
 c'est-cy nostre Dieu, nous l'avons at-
 tendu¹. Car là il est notamment parlé de
 la venue du Rédempteur, qui devoit non-
 seulement délivrer le peuple de la capti-
 vité de Babylone, mais aussi remettre
 pleinement son Eglise au-dessus. C'est
 aussi en vain qu'ils tergiversent, que Jé-
 sus-Christ a esté Dieu en son Père ; car
 combien que nous confessons qu'au re-
 gard de l'ordre et degré, la source de
 divinité soit au Père : toutesfois nous
 disons que c'est une illusion détestable,
 que l'essence soit réservée à luy seul à
 part, comme s'il avoit déifié son Fils : car
 par ce moyen il y auroit essence diverse
 et deschiquetée en pièces, ou Jésus-Christ
 seroit appelé Dieu à fausses enseignes, et
 par imagination. S'ils accordent que le
 Fils soit Dieu, mais second après le Père :
 il s'ensuyvra que l'essence laquelle est
 au Père sans génération ne forme, aura
 esté engendrée et formée en Jésus-Christ.
 Je say que beaucoup de gaudisseurs se
 mocquent, quand nous tirons la distinc-
 tion des personnes du passage de Moyse,
 Faisons l'homme à nostre image² : et tou-
 tesfois quiconque sera de sens rassis voit
 bien que telle forme de deviser seroit
 froide et inepte, s'il n'y avoit plusieurs
 personnes en Dieu. Or il est certain que
 ceux auxquels le Père s'adresse n'ont
 point esté créés. De chercher rien qui
 n'ait esté créé, c'est un abus : excepté
 Dieu, voire luy seul. Maintenant s'ils
 n'accordent que la puissance de créer et
 droict de commander a esté commun au
 Père et au saint Esprit aussi bien qu'au
 Fils, il s'ensuyvra que Dieu n'a point
 lors parlé en soy, mais qu'il aura adressé
 son propos à des ouvriers forains ; brief
 un seul passage nous despeschera de leurs
 deux objections ; car quand Jésus-Christ
 dit que Dieu est Esprit³, de restreindre
 cela au Père, il n'y auroit ordre, comme
 si la Parole n'estoit point de nature spi-
 rituelle. Or si le nom d'Esprit convient
 au Fils, je conclu qu'il est aussi bien

1. 17.
 2. 6.

2) Phil. II, 10.
 3) Phil. II, 6, 7.

1) Is. XXV, 9.
 2) Jean IV, 26.

2) Gen. 1, 26.

comprins sous le nom de Dieu. Tantost après il est adjousté, que le Père n'approuve point autre service que celui qui luy est fait en esprit et vérité; dont il s'ensuit que Jésus-Christ en exerçant l'office de Docteur sous le souverain chef, attribue au Père le nom de Dieu : non pas pour abolir sa déité de luy, mais pour nous eslever à icelle comme par degrez.

25 Mais voicy en quoy ils s'abusent, asçavoir d'en imaginer trois, desquels chacun ait une partie de l'essence divine. Or nous enseignons selon l'Ecriture, qu'il n'y a qu'un seul Dieu essentiellement : et que l'essence du Fils n'est engendrée non plus que celle du Père : mais d'autant que le Père est premier en ordre, et qu'il a engendré de soy sa sagesse, c'est à bon droict qu'il est tenu pour principe et source de toute divinité, comme il a esté dit. Ainsi Dieu absolument n'est point engendré : et le Père aussi au regard de sa personne n'est point engendré. Ils se trompent aussi en une autre illusion, c'est qu'il leur semble que nous établissons une quaternité : mais ils nous imposent fausement ce qu'ils ont forgé en leur cerveau, comme si nous disions que trois personnes descoulissent d'une essence comme trois ruisseaux. Or au contraire il appert par toute nostre doctrine, que nous ne tirons pas les personnes de l'essence pour en estre séparées : mais en disant qu'elles y résident, nous mettons distinction de l'une à l'autre. Si les personnes estoyent séparées de l'essence, leur raison auroit quelque couleur : mais en ce faisant il y auroit une trinité de dieux, non point de personnes, lesquelles nous disons qu'un seul Dieu comprend en soi : et ainsi la question frivole qu'ils esmeuvent est solue : asçavoir quand ils demandent si l'essence n'entrevient point à faire la Trinité : comme si nous estions si bestes de penser que trois dieux descendissent d'icelle. Or nous disons que Dieu estant entier en soy, a seulement ses propriétés distinctes. En ce qu'ils répliquent que la Trinité sera doncques sans Dieu, ils se montrent tousjours aussi lourds et hébétéz. Car combien qu'elle n'entrevienne

point à distinguer les personnes comme une partie ou portion, toutesfois les personnes ne sont pas sans icelle, ne hors d'icelle veu que le Père sans estre Dieu ne pouvoit estre Père : et le Fils ne pouvoit autrement estre Fils sinon estant Dieu. Pourquoi nous disons absolument que la Déité est de soy : et voylà pourquoy nous confessons que le Fils entant qu'il est Dieu, sans avoir esgard à la personne a son estre de soy-mesme : entant qu'il est Fils, nous disons qu'il est du Père : par ce moyen son essence est sans commencement, et le commencement de sa personne est Dieu. Et de fait tous les anciens docteurs de l'Eglise, en parlant de la Trinité ont rapporté seulement ce nom aux personnes : pource que ce seroit un erreur trop énorme, voire mesmes une impiété trop brutale, de mettre l'essence en la distinction. Car ceux qui se forgent une concurrence de l'essence et du Fils et de l'Esprit, comme si l'essence estoit au lieu de la personne du Père, anéantissent ouvertement l'essence du Fils et de l'Esprit. Car le Fils quelque estre, ou il n'en a point. S'il en a, voylà deux essences pour joster l'une contre l'autre : s'il n'en a point, ce ne seroit qu'une ombre. Brief si ces deux noms, Père et Dieu, valoyent autant l'un comme l'autre, et que le second n'appartient point au Fils, le Père seroit tellement défilant, qu'il ne resteroit au Fils qu'un ombrage de fantosme : et la Trinité ne seroit autre chose qu'une conjonction d'un seul Dieu avec deux choses créées.

26 Quant à ce qu'ils objectent, que Jésus-Christ est vraiment Dieu il seroit nommé Fils de Dieu : desjà j'ay respondu puis que lors il se fait comparaison d'une personne à l'autre, que le nom de Dieu n'est point pris absolument : mais qu'il est spécifié du Père entant qu'il est commencement de Déité : non pas en donnant essence à son Fils et à son Esprit, comme ces fantastiques babilleries, mais au regard de l'ordre que nous avons déclaré. En ce sens se doit prendre le propos du Seigneur Jésus-Christ, C'est la vie éternelle de croire que tu es le seul Dieu, et Jésus-Christ

n as envoyé¹. Car d'autant qu'il en la personne du Médiateur, il en degré moyen entre Dieu et les s : et toutesfois par cela sa majesté n'est pas amoindrie. Car comme s'il se soit anéanti, toutesfois il n'est perdu envers son Père sa gloire qui a esté cachée au monde. En manière l'Apostre en l'Epistre aux Romains, ayant confessé que Jésus-Christ pour un petit de temps a esté par-dessous tous les Anges, ne se refuse cependant d'affirmer qu'il est le Seigneur éternel, qui a fondé la terre². Tenons nous donc cela pour conclud, toutesfois il est évident que Jésus-Christ en la personne du Médiateur s'adresse à son Père sous ce nom de Dieu il com- mence à sa Divinité : comme en disant aux Apostres, Il vous est expédient que je m'en aille au Père, d'autant qu'il est évident que moy³ : il ne se réserve point d'ailleurs quelque divinité seconde, ni être inférieur au Père quant à son essence divine : mais pource qu'estant il n'est à la gloire céleste, il accompagne le Père avec soy, il met le Père en dernière place : à sçavoir d'autant que la gloire de sa majesté qui apparoist au Père de la mesure de gloire, laquelle n'est manifestée en luy quand il est en sa propre nature. Par une mesme raison saint Paul aussi dit que Jésus-Christ reprendra finalement l'empire à Dieu, afin que Dieu soit tout en toutes choses⁴. Il n'y a rien plus hors de raison que de vouloir oster à Jésus-Christ l'estat permanent de sa Dité. Or il ne doit jamais cesser d'estre Fils de Dieu, et demeure toujours tel comme il a été dès le commencement : il s'en- tend sous ce nom de Dieu l'essence est comprise, laquelle est com- mune au Père qu'au Fils. Et de faict, parquoy Jésus-Christ est descendu, afin qu'en nous eslevant à son Père nous eslevast aussi bien à soy, qu'il est un avec le Père. Ainsi il ne faut attribuer au Père exclusivement le nom de Dieu pour le ravir au Fils, il n'y a rien de tel ne propos. Mesmes notam-

ment pour ceste cause saint Jehan le nomme vray Dieu¹, afin qu'on ne pense qu'il soit en degré second ou inférieur de déité au-dessous du Père. Parquoy je m'esmerveille que veulent dire ces forgerons de nouveaux dieux, quand après avoir confessé que Jésus-Christ est vray Dieu, ils l'excluent de la déité du Père, comme s'il y pouvoit avoir vray Dieu sinon qu'il soit un et seul : ou bien qu'une Dité inspirée d'ailleurs fust autre chose qu'une imagination.

27 Quant à ce qu'ils amassent plusieurs passages de saint Irénée, où il dit que le Père de nostre Seigneur Jésus-Christ est le vray Dieu d'Israël : c'est une vileine ignorance, ou une grande malice. Il falloit noter que ce saint Martyr avoit combat et dispute contre des phrénétiques, lesquels nioient que le Dieu d'Israël qui avoit parlé par Moyse et les Prophètes, fust Père de Jésus-Christ : disans que c'estoit un fantosme produit de la corruption du monde. Parquoy saint Irénée insiste du tout là-dessus, de monstrier que l'Ecriture ne nous enseigne point d'autre Dieu que le Père de Jésus-Christ, et que d'en concevoir autre c'est abus et resverie. Il ne se faut doncques esbahir, si tant de fois il conclud qu'il n'y a jamais eu d'autre Dieu d'Israël, que celui que Jésus-Christ et ses Apostres ont presché : comme maintenant pour résister à l'opposite à cest erreur dont nous traittons nous pourrons vrayment dire que le Dieu qui est jadis apparu aux Pères n'estoit autre que Christ. Si on réplique que c'estoit le Père : la response est aisée, qu'en maintenant la déité du Fils, nous ne rejettons point celle du Père. Si on regarde à ce but et à l'intention d'Irénée, toute contention sera mise bas : mesmes il décide assez toute ceste dispute au 6^e chapitre du 3^e livre : où il tient fort et ferme que quand l'Ecriture parle absolument de Dieu, et sans queue (comme l'on dit) elle entend celui qui vrayement est seul Dieu : et là-dessus il adjouste que Jésus-Christ est ainsi nommé. Qu'il nous souviene que tout le différent qu'avoit ce bon docteur, (comme il appert par toute la

11, 2.
1, 7.

2) Chap. II.

4) 1 Cor. XV, 28.

1) 1 Jean V, 20.

procédure qu'il tient, et sur tout par le quarante-sixième chapitre du second livre) gist en cela : asçavoir que l'Ecriture ne parle point du Père par énigme ou parabole, mais qu'elle désigne le vray Dieu ¹. En un autre passage il déduit que tant le Fils que le Père sont conjointement nommez un seul Dieu par les Prophètes et Apostres ² : puis il déclare comment Jésus-Christ, qui est Seigneur de tous, et Roy, et Dieu et Juge, a receu l'Empire de celui qui est Dieu de tous : et respond que c'est au regard de la sujétion en laquelle il a esté humilié jusques à la mort de la croix. Ce pendant un peu après il affirme que le Fils est créateur du ciel et de la terre, lequel a ordonné la Loy par la main de Moyse, et est anciennement apparu aux Pères ³. Si quelqu'un gergonne, que néanmoins Irénée reconnoit le seul Père pour Dieu d'Israël : je respon qu'aussi bien il affirme haut et clair que Jésus-Christ est le mesme : comme aussi il applique à sa personne le passage d'Abacuc, Dieu viendra du costé de Midy. A quoy aussi convient ce qu'il dit au chapitre neuvième du livre quatrième, Christ est avec le Père, le Dieu des vivans : et au mesme livre, chapitre douzième, il expose qu'Abraham a creu à Dieu, d'autant que Christ est créateur du ciel et de la terre, et seul Dieu.

28 C'est aussi bien à fausses enseignes qu'ils prennent Tertullien pour leur avocat : car combien qu'il soit dur et enveloppé en son langage, toutesfois sans difficulté aucune il enseigne la mesme doctrine, pour laquelle maintenant je comba : asçavoir combien qu'il n'y ait qu'un seul Dieu, que toutesfois par certaine disposition il est avec sa Parole : ainsi qu'il y a un seul Dieu en unité de substance, et toutesfois que ceste unité par une dispensation secrète est distincte en trinité : et qu'il y en a trois, non pas en essence mais en degré : non pas en substance, mais en forme : non pas en puissance, mais en ordre. Il maintient bien le Fils estre second au Père : mais cela ne est que pour

distinguer les personnes. Il nomme quelque part le Fils, visible, mais après avoir disputé d'une part et d'autre, il résoud qu'il est invisible entant qu'il est la Parole du Père. Finalement en disant que le Père est marqué et désigné par sa personne, il monstre assez qu'il est du tout contraire à ceste resverie, contre laquelle je dispute : car par cela il monstre qu'en l'essence il n'y a nulle diversité. Et combien qu'il ne reconnoisse autre Dieu que le Père, toutesfois en la procédure tantost après il déclare et monstre qu'il ne parle point exclusivement au regard du Fils, en disant qu'il n'est point autre Dieu que le Père : et pourtant que le seul empire ou monarchie de Dieu n'est point violée par la distinction des personnes. Briel par l'argument qu'il traite, et par le but auquel il tend, il est aisé de recueillir le sens des paroles. Il débat contre un hérétique nommé Praxéa, combien que Dieu soit distingué en trois personnes, toutesfois qu'on ne fait point plusieurs dieux : et que l'unité par ce n'est point deschirée. Et pource que selon l'erreur de Praxéa Jésus-Christ ne pouvoit estre Dieu qu'il ne fust Père : voyez pourquoy Tertullien s'arreste tant sur la distinction. Quant à ce qu'il dit que la Parole et l'Esprit sont une portion du total : combien que ce soit une façon de parler dure et rude, toutesfois elle ne peut excuser, d'autant qu'elle ne se rapporte point à la substance, mais seulement à la disposition qu'il exprime, laquelle il proteste ne convenir sinon à trois personnes. A quoy aussi s'accorde ce qu'il adjoste, Combien penses-tu, homme pervers Praxéa, qu'il y ait de personnes sinon autant qu'il y a de noms ? et un peu après, Il faut croire au Père et au Fils et au saint Esprit, en chacun selon son nom et sa personne. Je croy que par ces raisons l'impudence de ceux qui font bricoler de l'autorité de Tertullien pour tromperies simples, est assez rembarée.

29 Et de faict quiconque s'applique songneusement à conférer les escrits des Anciens l'un avec l'autre, ne trouvera rien en saint Irénée, sinon ce qu'on enseigné ceux qui sont survenus depuis. Justin martyr est l'un des plus anciens

1) Au 2e livre, chap IX.

2) Au chap. XII du mesme livre.

3) Au chap. XVI du mesme livre ; aux chap. XVIII et XXIII du mesme livre.

s'accorde avec nous en tout et par ce que ces brouillons qui aujourd'hui ont l'Eglise allèguent tant qu'ils disent, que Justin et les autres appellent Père de Jésus-Christ, seul Dieu. Mais les memes que saint Hilaire dit ne, voire parle plus rudement, que l'éternité est au Père : mais pour ravir au Fils l'essence de Dieu au contraire ses livres monstrent une autre estude que de maintenir l'unité la quelle nous ensuyvons, et ces escriveurs n'ont point de peine à extraire quelques mots rompus de leurs livres, pour faire accroire que saint Justin maintient leur party. Quant à ce qui est aussi couverture de saint Justin s'ils veulent que cela leur serve, souvent en premier lieu que les hérétiques ont establi le Quaresme et beaucoup d'autres fatras et abus ; brief il n'y a rien de plus sot que ces bagages qu'on a mis sous le nom de ce saint Martyr : mais moins est supportable l'imposture de ceux qui se couvrent de telles paroles pour décevoir les ignorans. On ne saurait manifestement veoir le consentement de toute l'ancienneté : d'autant que le concile de Nice Arrius n'osa jamais condamner une hérésie par l'autorité d'un seul auteur approuvé : ce qu'il n'eust osé faire, s'il eust eu de quoy : et aussi les Pères tant Grecs que Latins ne firent là assemblés contre luy, ne firent peine à excuser qu'ils eussent eu un discord avec leurs prédécesseurs.

J'ai besoin de réciter combien Augustin, lequel ces brouillons ont pour ennemy mortel, a esté diligemment feuilleté les escrits des Anciens, avec quelle révérence il les a leus et entendus. Car s'il y a le moindre scrupule de l'unité, il monstre pourquoy il est si d'avoir son opinion à part, et en cest argument : s'il a leu plusieurs auteurs quelque propos douteux sur l'unité, il ne le dissimule pas. Or ce

pendant il prend pour chose résolue, que la doctrine contre laquelle ces esventez bataillent, a esté reçue sans contredit de toute ancienneté : et toutesfois il appert assez d'un seul mot, que ce que les autres avoyent enseigné ne luy estoit pas incognu : à sçavoir quand il dit que l'unité gist au Père. Ces brouillons diront ils qu'il s'estoit alors oublié ? mais il se purge bien ailleurs de ceste calomnie, en appelant le Père source ou principe de toute déité ¹, pource qu'il ne procède point d'un autre : considérant prudemment que le nom de Dieu est attribué au Père par especial, pource que si nous ne commençons à luy, nous ne pourrions concevoir une simple unité en Dieu. J'espère que parce que j'ay traité toutes gens craignans Dieu cognoistront que toutes les fausses gloses et astuces de Satan, par lesquelles il s'est efforcé de pervertir et obscurcir la pureté de nostre foy, sont suffisamment abatues. Finalement je me confie que toute ceste matière se trouvera yci fidèlement expliquée, moyennant que les lecteurs tiennent la bride à toute curiosité, et ne convoitent point plus qu'il ne seroit expédient, d'attirer des disputes fascheuses et perplexes : car d'apaiser ou contenter ceux qui prennent plaisir à spéculer sans mesure, je n'ay garde d'en prendre la charge. Tant y a que je n'ay rien obmis par finesse, ne laissé derrière de tout ce que je pensoye pouvoir m'estre contraire. Mais d'autant que je m'estudie à édifier l'Eglise, il m'a semblé meilleur de ne point toucher à beaucoup de questions, lesquelles n'eussent guères prouffité, et eussent chargé et ennuyé les lecteurs sans raison. Car de quoy servira-il de disputer si le Père engendre tousjours, veu que quand ce point est conclud, qu'il y a eu de toute éternité trois personnes résidentes en Dieu, cest acte continuel d'engendrer n'est qu'une fantasie superflue et frivole ?

1) Au 1er livre de la Doctrine chrétienne.

CHAPITRE XIV.

Comment, par la création du monde et de toutes choses, l'Escriture discerne le vray Dieu d'avec ceux qu'on a forgez.

1 Combien qu'Isaïe à bon droict redargue tous idolastres, de ce qu'ils n'ont point appris des fondemens de la terre, et de ce grand circuit des cieux, quel estoit le vray Dieu ¹, toutesfois selon que nous avons l'esprit tardif et hébété, il a esté nécessaire de monstrier et quasi peindre plus expressément quel est le vray Dieu, afin que les fidèles ne se laissassent escouler aux resveries des payens. Car comme ainsi soit, que la description qu'en donnent les philosophes qui semble estre la plus passable : asçavoir que Dieu est l'esprit du monde, ne soit qu'un ombrage qui s'esvanouit, il faut bien que Dieu soit cognu de nous plus familièrement, à ce que nous ne chancelions point tousjours en ambiguïté. Parquoy Dieu a publié l'histoire de la création par Moyse, sur laquelle il a voulu que la foy de l'Eglise fust appuyée : afin qu'elle ne cherchast autre Dieu, sinon celui qui est là proposé créateur du monde. Or le temps est marqué, afin que les fidèles, par le laps continuel des ans, fussent conduits jusques à la première origine du genre humain, et de toutes choses : ce qui est singulièrement utile à cognoistre, non-seulement pour rebouter les fables prodigieuses qui ont eu jadis leur vogue en Egypte et autre pais : mais aussi afin que le commencement du monde estant cognu, l'éternité de Dieu reluise plus clairement, et qu'elle nous ravisse en admiration de foy. Que nous ne soyons point troublez en cest endroit de la moquerie des gaudisseurs, qui s'esmerveillent pourquoy Dieu ne s'est plustost advisé de créer le ciel et la terre, mais a laissé passer un terme infiny, qui pouvoit faire beaucoup de millions d'ages, demeurant ce pendant oisif : et qu'il a com-

mencé à se mettre en œuvre seulement depuis six mille ans, lesquels ne sont point encores accomplis depuis la création du monde, lequel toutesfois déclinant à sa fin, monstre de quelle durée il sera. Car il ne nous est pas licite, ny mesme expédient, d'enquêter pourquoy Dieu a tant différé : pource que si l'esprit humain s'efforce de monter si haut, il défaut cent fois au chemin : et aussi il ne nous sera point utile de cognoistre ce que Dieu (non sans cause) nous a voulu estre celi pour esprouver la sobriété de nostre foy. Parquoy un bon ancien jadis respondit fort bien à un de ces mocqueurs, lequel par risée et plaisanterie demandoit, quel ouvrage s'appliquoit Dieu devant qu'il créast le monde. Il bastissoit (dit-il) l'enfer pour les curieux. Cest advertissement aussi grave que sévère doit réprimer toute convoitise désordonnée, laquelle chatouille beaucoup de gens mesmes les pousse en des spéculations aussi nuisibles que tortues. Brief, que nous souviene que Dieu qui est invisible, et duquel la sagesse, vertu et justice est incompréhensible, nous a mis devant les yeux l'histoire de Moyse, au lieu de miroir auquel il veut que son image nous reluise. Car comme les yeux chassieux et hébétés de vieillesse, ou obscurcis par autre vice et maladie, ne peuvent rien voir distinctement, sinon estans aidés par lunettes : aussi nostre imbécillité est telle que si l'Escriture ne nous adresse à chercher Dieu, nous y sommes tantost esloignés. Si ceux qui se donnent licence de babiller sans honte et brocarder, ne reçoivent maintenant nulle admonition, ils sentiront trop tard en leur horrible ruine combien il leur eust esté plus utile de contempler de bas en haut les conseils secrets de Dieu avec toute révérence que desgorger leurs blasphèmes pour

1) Is. XL, 21.

ir le ciel. Saint Augustin se plaint
 non droict qu'on fait injure à Dieu,
 et cause de ses œuvres, laquelle
 est contraire à sa volonté ¹. Et en un
 passage il nous adverte bien à pro-
 d'esmouvoir question de l'infi-
 nité, c'est une aussi grande
 absurdité que d'entrer en dispute
 sur la grandeur des lieux n'est
 en infinie ². Certes quelque gran-
 de espace qu'il y ait au pourpris du
 monde, est-ce encores qu'on y trouve
 mesure. Si maintenant quelqu'un
 dispute contre Dieu de ce qu'il y a cent
 de fois plus d'espace vuide :
 place tant desbordée ne sera-elle
 testable à tous fidèles? Or ceux
 qui cherchent le repos de Dieu, d'au-
 tre part contre leur appétit il a laissé
 des siècles infinis devant que créer
 le monde, se précipitent en une mesme
 hâte pour contenter leur curiosité, ils
 cherchent hors du monde, comme si en un
 circuit du ciel et de la terre nous
 n'avions point assez d'objects et rencon-
 trons par leur clarté inestimable, doi-
 vent nous donner tous nos sens et par manière
 de dire engloutir : comme si au terme
 mille ans Dieu ne nous avoit point
 assez d'enseignemens pour exer-
 cer nos esprits, en les méditant sans fin
 cesse. Demeurons doncques en-
 barres ausquelles Dieu nous a
 enclorre et quasi tenir nos esprits
 , afin qu'ils ne descoulent point
 de licence trop grande d'extrava-

que Moyse récite, que le basti-
 ment du monde a esté achevé non pas
 en une minute, mais en six jours, tend à
 la mesme fin que j'ay dite. Car par
 constance nous sommes retirez
 des fausses imaginations pour estre
 attachés à un seul Dieu : lequel a digéré
 le monde en six jours, afin que nous
 n'ayons point ennuyez de nous occu-
 per du cours de nostre vie à consi-
 derer quel il est. Car combien que nos
 esprits se tournent quelque costé qu'ils se tour-
 nent contraints de contempler les
 œuvres de Dieu, nous voyons toutesfois

combien l'attention est légère et maigre :
 et si nous sommes touchés de quelque
 bonne et sainte pensée, elle s'envole in-
 continent. Or yci la raison humaine plai-
 deroit volontiers contre Dieu, comme si
 bastir le monde de jour à autre ne fust
 pas chose décente à sa puissance. Voylà
 nostre présomption, jusques à ce que
 nostre esprit estant dompté sous l'obéis-
 sance de la foy, apprene à venir au re-
 pos auquel nous convie ce qui est dit de
 la sanctification du septième jour. Or en
 l'ordre des choses créées, nous avons à
 considérer diligemment l'amour pater-
 nelle de Dieu envers le genre humain : en
 ce qu'il n'a point créé Adam jusques à ce
 qu'il eust enrichy le monde, et pourveu
 d'abondance de tous biens. Car s'il l'eust
 logé en la terre du temps qu'elle estoit
 encores stérile et déserte, et s'il luy eust
 donné vie avant qu'il y eust clarté, on
 eust estimé qu'il n'avoit point grand soin
 de luy ordonner ce qui luy estoit utile.
 Maintenant puis qu'il a différé de créer
 l'homme jusques à ce qu'il eust disposé
 le cours du soleil et des estoilles pour
 nostre usage, qu'il eust remply les eaux
 et l'air de toutes sortes de bestial, qu'il
 eust fait produire toutes sortes de fruits
 pour nous alimenter : en prenant tel soin
 d'un bon père de famille et pourvoyable,
 il a montré une merveilleuse bonté en-
 vers nous. Si chacun poise bien et atten-
 tivement en soy ce que je touche yci
 comme en passant, il verra que Moyse
 est un tesmoin infallible et un héraut
 authentique pour publier quel est le Créa-
 teur du monde. Je laisse yci à dire ce que
 j'ay déclaré par cy-devant, à sçavoir qu'il
 n'est pas là seulement tenu propos de
 l'essence de Dieu : mais qu'aussi sa sa-
 gesse éternelle et son Esprit nous y sont
 monstrez afin que nous ne songions point
 d'autre Dieu que celui qui veut estre
 cognu en ceste image tant expresse.

3 Mais devant que je commence à
 traiter plus à plein de la nature de
 l'homme, il faut entrelacer quelque chose
 des Anges. Car combien que Moyse en
 l'histoire de la création se conformant à
 la rudesse des idiots, ne raconte point
 d'autres œuvres de Dieu, sinon celles qui
 se présentent devant nos yeux : toutesfois

quand puis après il introduit les Anges comme ministres de Dieu, il est aisé à recueillir qu'ils le cognoissent pour Créateur s'adonnans à luy obéir et luy rendre tout devoir. Combien doncques que Moyse, parlant rudement comme le simple populaire, n'ait pas du premier coup nombré les Anges entre les créatures de Dieu, toutesfois rien n'empesche que nous ne déduisions yci clairement ce que l'Ecriture nous en dit ailleurs : car si nous désirons de cognoistre Dieu par ses œuvres, il ne faut pas obmettre ceste partie tant noble et excellente. Outreplus ceste doctrine est fort nécessaire à réfuter beaucoup d'erreurs. La dignité, qui est en la nature angélique, a de tout temps esblouy beaucoup de gens, en sorte qu'ils pensoient qu'on leur fist injure si on les abaissoit pour les assujétir à Dieu : et là-dessus on leur a attribué quelque divinité. Manichée aussi avec sa secte s'est dressé, forgeant deux principes, asçavoir Dieu et le diable : attribuant l'origine des bonnes choses à Dieu, et faisant le diable auteur des mauvaises natures. Si nous avons les esprits embrouillez de telles resveries, Dieu n'auroit point la gloire qu'il mérite en la création du monde. Car puis qu'il n'y a rien plus propre à Dieu que son éternité et avoir estre de soy-mesme, ceux qui attribuent cela au diable ne l'emparent-ils point aucunement du tiltre de Dieu ? D'avantage où sera la puissance infinie de Dieu, si on donne tel empire au diable, qu'il exécute ce que bon luy semble, quoy que Dieu ne le vueille pas ? Quant au fondement qu'ont prins ces hérétiques, asçavoir qu'il n'est pas licite de croire que Dieu qui est bon, ait rien créé de mauvais : cela ne blesse en rien nostre foy, laquelle ne recognoist nulle mauvaise nature en tout ce que Dieu a créé, pource que la malice et perversité tant de l'homme que du diable, et les péchez qui en proviennent, ne sont point de nature, mais plus tost de corruption d'icelle : et n'y a rien procédé de Dieu, en quoy du commencement il n'ait donné à cognoistre sa bonté, sagesse et justice. Afin doncques de rebouter telles imaginations, il est requis d'eslever nos entendemens plus haut

que nos yeux ne peuvent atteindre. Et de faict il est vray-semblable que ç'a esté à ceste fin et intention qu'au concile de Nice Dieu est notamment appelé Créateur des choses invisibles. Toutesfois en parlant des Anges je m'estudieray à tenir telle mesure que Dieu nous commande : c'est de ne point spéculer plus haut qu'il sera expédient, de peur que les lecteurs ne soyent escartez de la simplicité de la foy : car aussi puis que le saint Esprit nous enseigne tousjours ce qui nous est utile : et là où il n'y a pas grande importance pour édifier, il se taist du tout, et bien il en touche légèrement et en passant : nostre devoir est d'ignorer volontiers ce qui n'apporte nul proufit.

4 Certes puis que les Anges sont ministres de Dieu, ordonnez pour faire ce que leur commande, il n'y a doute qu'ils ne soyent ses créatures¹. D'esmouvoir questions contentieuses pour sçavoir en quel temps ils ont esté créez, ne seroit point opiniastreté plustost que diligence. Moyse récite que la terre a esté parfaite et les cieux parfaits avec tous les ornemens ou armées² : que faut il se temer pour savoir au quantième jour les Anges qui sont armées du ciel ont commencé d'estre ? Afin de ne faire plus de procès, qu'il nous souviene, qu'yci au bien qu'en toute la doctrine chrestienne il nous faut reigler en humilité et modestie, pour ne parler ou sentir autrement des choses obscures, mesmes pour ne pèter d'en sçavoir, que comme Dieu le traite par sa Parole : puis après nous devons aussi tenir une autre règle, c'est qu'en lisant l'Ecriture nous cherchions continuellement et méditons ce qui appartient à l'édification, ne laissant point la bride à nostre curiosité, n'ayant point de désir d'apprendre les choses qui ne sont point utiles. Et d'autant que Dieu nous a voulu instruire, non point en questions frivoles, mais en vraye piété, c'est-à-dire en la crainte de son nom, sa fiance, en sainteté de vie, contentons nous de ceste science. Parquoy si nous voulons que nostre sçavoir soit droitement ordonné, il nous faut laisser ce

1) Ps. CIII.

2) Gen. II, 1.

ions vaines, desquelles se débattent prits oisifs, traittans sans la Parole, de la nature et multitude des et de leurs ordres. Je say bien que ils sont plus convoiteux d'enqué- ces choses, et y prennent plus de qu'à ce qui nous doit estre fami- l'usage continuel : mais s'il ne asche pas d'estre disciples de Jésus, qu'il ne nous soit point grief de la façon de proufiter qu'il nous a ée. En ce faisant nous serons con- la doctrine qu'il nous baille, en bstenant de toutes questions su- s, desquelles il nous retire : et non- ent pour nous en faire abstenir, ce que nous les ayons en horreur. : niera que celuy qui a escrit la chie céleste, qu'on intitule de saint, n'ait là disputé de beaucoup de avec grande subtilité : mais si 'un espluche de plus près les ma- il trouvera que pour la plus grand n'y a que pur babil. Or un théolo- e doit pas appliquer son estude à r les oreilles en jasant, mais de mer les consciences en enseignant vrayes, certaines et utiles. Il sem- lisant ce livre-là que ce soit un e tombé du ciel qui récite les qu'il a non-seulement apprinses, eues à l'œil. Or saint Paul, qui esté eslevé par-dessus le troisième on-seulement n'a pas ainsi ensei- mais a protesté qu'il n'estoit point de révéler les secrets qu'il avoit. Pourtant en laissant la toute ceste agesse, considérons seulement se- simple doctrine de l'Ecriture ce en a voulu que nous seussions des pas lisons par toute l'Ecriture, que ges sont esprits célestes, du mi- desquels Dieu se sert pour faire ruter sa volonté : et de là leur est imposé le nom d'Ange, d'autant qu'il les fait ses messagers envers nous, pour se manifester à eux. blement les autres noms que l'Es- leur donne, sont prins d'une raison. Ils sont appelez Armées ²,

d'autant que comme les gendarmes sont autour de leur Prince ou Capitaine, aussi ils sont présens devant Dieu pour orner et honorer sa majesté : et sont tousjours prests attendans son bon plaisir, pour s'employer par tout où il ordonne, ou plustost avoir la main à l'œuvre. En telle magnificence nous est décrit le throne de Dieu par tous les Prophètes, et nom- mément en Daniel, quand il dit que Dieu estant monté en son siège royal, avoit des millions d'Ange en nombre infiny tout à l'entour ¹. D'avantage, pource que Dieu déclaire par eux la force de sa main, ils sont de là nommez Vertus ². Pource qu'il exerce par eux son Empire par tout le monde, selon ceste raison ils sont nommez maintenant Principautez, main- tenant Puissances, maintenant Seigneu- ries ³. Finalement pource que la gloire de Dieu réside en eux, ils sont aussi nom- mez ses Thrones : combien que touchant ce dernier mot je n'en veux rien affermer, pource que l'autre exposition convient aussi bien ou mieux. Mais laissant là le nom de Thrones : quant aux précédens d'ont nous avons parlé, le saint Esprit use souventesfois de ces tiltres, pour magnifier la dignité du ministère des Anges. Car ce n'est pas raison que les créatures dont le Seigneur use comme d'instrumens pour déclarer spécialement sa présence au monde, soyent laissées là sans honneur. Mes- mes plusieurs fois ils sont nommez dieux, d'autant que par leur ministère ils nous représentent aucunement comme en un miroir l'image de Dieu. Car combien que ce qu'ont escrit les anciens Docteurs me plaise bien : asçavoir, que quand l'Escri- ture fait mention que l'Ange de Dieu est apparu à Abraham, ou à Jacob, ou à quelque autre, ils exposent cela de Jésus-Christ ⁴ : toutesfois si voit-on bien que les Anges en commun sont appelez souvent dieux, com- me j'ay dit : et ne nous devons pas esbahir de cela : car si le misme honneur est fait aux Rois et aux Princes, lesquels aussi bien l'Ecriture appelle dieux ⁵, d'autant

1) Dan. VII, 10.

2) Col. I, 10.

3) Ephes. I, 21.

4) Gen. XVIII, 1; XXXII, 1, 28; Jos. V, 15; Jug. VI, 14; XIII, 22.

5) Ps. LXXXII, 6.

2) Luc II, 13.

qu'ils sont en leur office comme lieutenans de Dieu, qui est le souverain Roy et supérieur de tous : il y a plus de raison qu'il soit donné aux Anges, veu que la clairté de la gloire de Dieu reluit abondamment en eux.

6 Or l'Ecriture s'arreste principalement à enseigner ce qui peut servir le plus à nostre consolation et à la confirmation de nostre foy : c'est que les Anges sont dispensateurs et ministres de la libéralité de Dieu envers nous. Pourtant elle dit qu'ils sont toujours au guet pour nostre salut, qu'ils sont tousjours prêts à nous défendre, qu'ils dressent nos voyes, et ont le soin de nous en toutes choses, pour nous garder de mauvaise rencontre. Car ces sentences qui s'ensuivent sont universelles, appartenantes premièrement à Jésus-Christ, comme chef de toute l'Eglise, puis après à tous les fidèles : asçavoir, Il a commandé de toy à ses Anges, qu'ils te gardent en toutes tes voyes. Ils te porteront en leurs mains, tellement que tu ne chopperas point. Item, Les Anges du Seigneur sont à l'environ de ceux qui le craignent, et les retirent du danger¹. Par ces sentences Dieu monstre qu'il commet à ses Anges la tutèle de ceux qu'il veut garder. Suivant cela l'Ange du Seigneur consolait Agar en sa fuite, et luy commandoit de se reconcilier à sa maistresse². Semblablement Abraham promettoit à son serviteur, que l'Ange de Dieu luy seroit pour guide au chemin. Jacob en bénissant Ephraïm et Manassé, prioit que l'Ange de Dieu qui luy avoit tousjours assisté, les fist prospérer. Semblablement il est dit que l'Ange de Dieu estoit sur le camp du peuple d'Israël : et toutesfois et quantes que Dieu a voulu délivrer ce peuple de la main de ses ennemis, il s'est servy de ses Anges pour ce faire³. Et afin que je ne soye plus long, il est dit que les Anges servoyent à nostre Seigneur Jésus, après qu'il fut tenté au désert. Item, qu'il luy assistoyent en son angoisse du temps de sa passion. Semblablement ils annoncèrent aux femmes sa résurrection, et aux

disciples son advènement glorieux⁴. Pourtant afin de s'acquitter de l'office qui leur est donné d'estre nos défenseurs, ils combattent contre le diable et contre tous nos ennemis, et font la vengeance de Dieu sur ceux qui nous molestent : comme nous lisons que l'Ange du Seigneur tua pour une nuict cent quatre-vingts et cinq mille hommes au camp des Assyriens, pour délivrer Jérusalem du siège⁵.

7 Au reste, si chacun fidèle a un Ange propre qui luy soit assigné pour sa défense, ou non, je n'en oseroye rien affermer. Certes quand Daniel dit que l'Ange des Persiens combattoit, et semblablement l'Ange des Grecs, à l'encontre des ennemis⁶ : par cela il signifie que Dieu commet aucunesfois ses Anges, comme pour estre gouverneurs des pays et provinces. Semblablement Jésus-Christ, en disant que les Anges des petis enfans voyent tousjours la face du Père⁷, démontre bien qu'il y a certains Anges qui ont charge des petis enfans : mais je ne sçay pas si de cela on pourroit inférer que chacun eust le sien propre. Il faut bien tenir ce point résolu, que non-seulement un ange a le soin de chacun de nous, mais que d'un commun accord ils veillent pour nostre salut : car il est dit de tous les anges en commun, qu'ils se resjoignent plus du pécheur quand il se convertist à repentance, que de nonante justes quand ils auront tousjours persévéré au bien faire⁸. Il est dit semblablement que l'âme de Lazare a esté portée au sépulchre d'Abraham par plusieurs anges⁹. Ce n'est pas aussi en vain qu'Elisée monstre à son serviteur tant de chariots flamboyans, qui luy estoyent ordonnez en particulier pour le garder¹⁰. Il y a un passage qui sembleroit avis plus exprès pour confirmer ceste opinion : c'est que quand saint Pierre estant sorty miraculeusement de la prison, heurta à la maison où les frères estoient assemblez, iceux ne pouvant penser que ce fust, ils disoyent que c'estoit son ange¹¹. Or il est à conjecturer

1) Ps. XCI, 11 ; XXXIV, 8. 2) Gen. XXVI, 9 ; XXIV, 7.
3) Gen. XLVIII, 16 ; Ex. XIV, 19 ; XXIII, 20 ; Jug. II, 1 ; VI, 11 ; XIII, 9.

4) Matth. IV, 11 ; Luc XXII, 43 ; Matth. XXVIII, 2, 7.
Luc XXIV, 5 ; Act. I, 10.

5) 2 Rois XIX, 35 ; Is. XXXVII, 36.

6) Dan. X, 13, 20 ; XII, 1.

7) Luc XV, 7.

8) 2 Rois VI, 17.

9) Matth. XVIII, 10.

10) Luc XVI, 22.

11) Act. XII, 13.

la leur veint en pensée, d'une opinion qu'on avoit lors, que le fidèle avoit son Ange particulier. Encore à cela on peut répondre, qu'il n'y a point d'inconvénient qu'ils en soient indifféremment d'aucun des Anges, lequel lors Dieu eust recommandé Pierre, non pas qu'il en fust le plus parfait, selon qu'on imagine ordinairement, que chacun de nous a son Ange, l'un bon et l'autre mauvais : cette opinion a esté anciennement reçue entre les Payens. Combien qu'il y ait besoin de nous tourmenter beaucoup, une chose qui ne nous est guère nécessaire à salut. Car si quelqu'un doute de cela, que toute la multitude du ciel fait le guet pour notre salut, et est prête à nostre aide, et qu'il luy proufitera d'avantage qu'il ait un Ange particulier pour son bien. Mesmes ceux qui restreignent le soin que Dieu a d'un chacun de nous, se font grande injure et à eux-mêmes et aux membres de l'Eglise : comme si Dieu eust promis que tous nous aurons de grosses bandes pour nous secourir, afin qu'estans ainsi nous nous combations avec courageusement.

Et quant à la multitude et des ordres de ceux qui en osent rien déterminer sur quel fondement ils s'appellent, il confesse que Michel est nommé le grand prince ou capitaine, et saint Jude : et saint Paul que ce sera un Archange qui adjuvera le monde avec une trompe, pour nous conduire au jugement¹. Mais qui est-ce qui pourra par cela constituer les degrés d'honneur entre les Anges, les distinguant l'un de l'autre par nom et par titre, assigner à chacun son lieu et sa demeure ? Car mesmes les noms de Gabriel, qui sont en l'Ecriture, et de Raphaël qui est en l'histoire², semblent avis par la signification qu'ils emportent, avoir esté imposés à cause de nostre infirmité : et de cela j'aime mieux n'en

rien définir. Quant est du nombre, nous voyons bien de la bouche de Jésus-Christ qu'il y en a plusieurs légions : Daniel en nomme beaucoup de millions : le serviteur d'Elisée voit plusieurs chariots, et ce qui est dit au Pseaume, qu'ils campent à l'entour des fidèles, démontre une grande multitude¹. Il est bien vray que les esprits n'ont point de forme comme les corps : toutesfois l'Ecriture, pour nostre petite capacité et rudesse, non sans cause nous peind les Anges avec des ailes sous les tiltres de Chérubin et Séraphin : à ce que nous ne doutions point qu'ils seront toujours prêts à nous secourir avec une hastiveté incroyable, si tost que la chose le requerra : comme nous voyons que les esclairs volent parmy le ciel et par-dessus toute appréhension. Si on en veut sçavoir d'avantage, cela est enquérir sur les secrets dont la plene révélation est différée au dernier jour. Pourtant, qu'il nous souviene que nous avons à nous garder en cest endroit tant d'une curiosité superflue à enquérir des choses qu'il ne nous appartient point de sçavoir, que d'une audace à parler de ce que nous ne sçavons point.

9 Toutesfois ce point qu'aucuns escervelez mettent en doute nous doit estre tout résolu, que les Anges sont esprits servans à Dieu, lesquels il employe à la protection des siens, et par lesquels il dispense ses bénéfices envers les hommes, et fait ses autres œuvres². Les Sadducéens ont bien eu autrefois ceste opinion, que par ce mot d'Anges il n'estoit signifié autre chose que le mouvement que Dieu inspire aux hommes, ou les vertus qu'il démontre en ses œuvres : mais il y a tant de tesmoignages de l'Ecriture qui contredisent à ceste resverie, que c'est merveille qu'il y ait peu avoir une telle ignorance au peuple d'Israël. Car sans aller plus loin, les passages que j'ay allégués cy-dessus, sont bien suffisans pour en oster toute difficulté, asçavoir quand il est dit qu'il y a des légions et des millions d'Anges, quand il est dit qu'ils se resjouissent, quand il est récité qu'ils

¹ Jude 9, 1 Thess. IV, 16.

¹ Matth. XXVI, 53; Dan. VII, 10; 2 Rois VI, 17; Ps. XXXIV, 8.

² Hébr. I, 14; Act. XXIII, 8.

soustiennent les fidèles entre leurs mains, qu'ils portent leurs armes en repos, qu'ils voyent la face de Dieu : car par cela il est bien démontré qu'ils ont une nature ou une essence. Mais encores outre cela, ce que disent saint Paul et saint Estienne, que la Loy a esté donnée par la main des Anges, et ce que dit nostre Seigneur Jésus, que les esleus seront semblables aux Anges après la résurrection : item, que le dernier jour est incognu mesmes aux Anges : item, qu'il viendra avec les saints Anges, ne se peut destourner en autre sens ¹. Semblablement quand saint Paul adjure Timothée devant Jésus-Christ et ses Anges esleus, il ne dénote point quelques qualitez ou inspirations : et ne peuvent autrement consister les sentences qui sont en l'E-pistre aux Hébreux, que Jésus-Christ, a esté exalté par-dessus les Anges : item, qu'à iceux n'a point esté assujeti le monde : item, que Christ n'a point pris leur nature, mais celle des hommes : sinon que ce soyent vrais esprits, qui ayent leur substance propre ². Et l'Apostre se déclare puis après, en comprenant les Anges avec les âmes des fidèles, et les mettant en un mesme rang. Outreplus nous avons desjà allégué que les Anges des petis enfans voyent tousjours la face de Dieu, que nous sommes défendus par leur secours, qu'ils s'esjouissent de nostre salut, qu'ils s'esmerveillent de la grâce infinie de Dieu qui se voit en l'Eglise, qu'ils sont sous un mesme chef que nous, asçavoir Christ, qu'ils sont si souvent apparus aux saints Prophètes en forme d'hommes, ont parlé à eux, et ont logé en leurs maisons : monstre bien qu'ils ne sont pas vents et fumée. Mesmes Jésus-Christ à cause de la primauté qu'il a en la personne de Médiateur est nommé Ange. Il m'a semblé bon d'attoucher en brief ce point, pour armer et prémunir les simples à l'encontre des sottises opinions et fantastiques, que le diable a esmeues dès le commencement en l'Eglise, et que maintenant il réveille.

40 Il reste d'obvier à la superstition

¹) Act. VII, 53 ; Gal. III, 19 ; Matth. XXII, 30 ; XXIV, 26 ; XXV, 31 ; Luc IX, 26.

²) 1 Tim. V, 21 ; Heb. I, 4 ; II, 8, 7.

laquelle entre volontiers en la fantaisie des hommes, quand on dit, que les anges nous sont ministres et dispensateurs de tous biens. Car incontinent nostre raison se décline là, qu'il n'y a honneur qu'il leur faloit attribuer : de là il advient que nous leur transférions ce qui appartient seulement à Dieu et à Jésus-Christ. Voyez comment la gloire de Christ a esté longtemps obscurcie par cy-devant, d'autant qu'on magnifioit les anges outre mesure en leur attribuant ce que la Parole de Dieu ne porte point. Et entre les vi-ces que nous reprenons aujourd'huy, à grande peine y en a-il un plus ancien. Car nous voyons que saint Paul mesme a eu à combattre contre d'aucuns qui exaltoient tellement les anges, que Jésus-Christ estoit abaissé quasi à estre d'une mesme condition. C'est la cause pourquoy il maintient tant fort en l'E-pistre aux Colossiens, que Jésus-Christ non-seulement doit estre préféré aux anges, mais c'est de luy aussi qu'ils reçoivent tous biens ¹ : afin que nous ne soyons point mal advisez de nous destourner de Dieu pour nous adresser à eux, d'autant qu'ils n'ont point suffisance en eux-mesmes, mais qu'ils puisent d'une mesme source que nous. Certes en tant que la gloire de Dieu reluit si clairement en eux, il n'y a rien plus aisé que de nous faire transporter en une stupidité pour les adorer, de leur attribuer les choses qui ne se font deues qu'à un seul Dieu. Ce que saint Jehan confesse en l'Apocalypse luy est advenu : mais il dit quant et quant que l'ange luy respondit : Garde-toi de faire cela, je suis serviteur comme toy : adieu à Dieu ².

41 Or, nous éviterons très-bien ce danger, si nous considérons pourquoy que Dieu se sert d'eux, en déclarant sa puissance pour procurer le salut des fidèles, et leur communiquer ses bénéfices, plustost que de faire le tout soy-mesme. Certes il ne fait point par nécessité, comme s'il ne s'en pouvoit passer ; car toutesfois et quantes qu'il plaist, il fait bien son œuvre sans les peler en aide, usant de son seul com-

¹) Col. I, 16, 20.

²) Apoc. XXI, 9.

et : tant s'en faut qu'il ait mestier d'appeler à son secours. Il fait donc cela pour le soulagement de nostre infirmité, afin que rien ne nous défaille et ce qui nous peut donner bonne fiance et assseurer nos cœurs. Cela devroit bien estre plus qu'assez, Dieu nous promet d'estre nostre Seigneur. Mais quand nous voyons que nous sommes assiégés de tant de dangers et de tant de nuisances, de tant de diverses espèces d'ennemis, selon que nous sommes faibles et débiles, il nous vient quelquesfois que nous soyons oppressés de frayeur, ou que nous perourage, sinon que Dieu nous face la présence de sa grâce selon une petite mesure et rudesse. Pour raison, il nous promet non-seulement qu'il aura le soin de nous, mais des serviteurs infinis, auxquels il veut de procurer nostre salut, nous que ce pendant que nous serons en danger, en quelque danger que nous sommes, nous serons toujours à sa garde. Je confesse bien que c'est une grande aide à nous, qu'ayans reçu la similitude de la protection de Dieu, regardons encores comment et de quelle manière il nous aidera; mais puis que selon sa bonté et humanité infinie il veut nous subvenir à une telle foiblesse et en nous, il ne nous faut pas mépriser la grâce qu'il nous fait. Nous avons un bel exemple de cela au serviteur d'Elisée, lequel voyant la montagne sur laquelle il estoit avec son maistre, assiégée par les Syriens, pensoit esdu. Adoncques Elisée pria Dieu qu'il ouvrît les yeux, et ainsi il vit que la montagne estoit pleine de la gendarmerie d'Israël, asçavoir des anges que Dieu avoit envoyez pour garder le Prophète avec sa compagnie¹. Le serviteur doncques confirmé par ceste vision, reprit courage, et ne tint plus conte des ennemis, lesquels de première face l'avoient effrayé.

Pourtant il nous faut réduire à ceste fin ce qui est dit du ministère des anges, que nostre foy en soit plus esta-

blie en Dieu. Car c'est la cause pourquoy Dieu envoie ses Anges comme en garnison pour nous défendre afin que nous ne soyons point estonnez de la multitude des ennemis, comme s'il n'estoit point le plus fort : mais que nous recourions toujours à ceste sentence d'Elisée, qu'il y en a plus qui sont pour nous que contre nous. Quelle perversité est-ce doncques si les Anges nous retirent de Dieu, venant qu'ils sont ordonnez à cela, que nous sentions son aide nous estre d'autant plus prochaine qu'il la nous déclare selon nostre infirmité? Or ils nous retirent de Dieu, sinon qu'ils nous meinent droict à luy comme par la main, afin que nous le regardions et l'invoquions luy seul à nostre aide, recognoissans que tout bien vient de luy : sinon aussi que nous les considérions estre comme ses mains, lesquelles ne se meuvent point à rien faire, que par son vouloir et disposition : sinon finalement qu'ils nous conduisent à Jésus-Christ, et nous entretiennent en luy, afin que nous le tenions pour seul Médiateur, dépendans du tout de luy, et ayans nostre repos en luy seul. Car nous devons avoir ce qui est escrit en la vision de Jacob imprimé en nostre mémoire, c'est que les Anges descendent en terre aux hommes, et des hommes remontent au ciel par l'eschelle sur laquelle est appuyé le Seigneur des armées². En quoy il est signifié, que c'est par la seule intercession de Jésus-Christ, que les Anges communiquent avec nous : comme aussi il testifie en disant, Vous verrez d'oresnavant les cieux ouvers, et les Anges descendans au Fils de l'homme³. Pourtant le serviteur d'Abraham estant recommandé à la garde de l'Ange, ne l'invoque pas néanmoins afin qu'il luy assiste, mais s'adresse à Dieu, luy demandant qu'il face miséricorde à Abraham son maistre³. Car comme Dieu en faisant les Anges ministres de sa bonté et puissance ne partit point sa gloire avec eux, aussi ils ne nous promettent point de nous aider par leur ministère, afin que nous partissions nostre confiance entre eux et luy. Parquoy il nous faut rejeter ceste philosophie de Platon,

1) Gen. XXVIII, 12.

2) Jean I, 51.

3) Gen. XXIV, 7, 27.

laquelle enseigne de venir à Dieu par le moyen des Anges, et de les honorer, afin qu'ils soient plus enclins à nous y donner accès¹. Car c'est une opinion fausse et meschante, combien qu'aucuns superstitieux l'ayent voulu du commencement introduire en l'Eglise chrestienne, comme il y en a aujourd'huy d'aucuns qui la voudroyent remettre dessus.

43 Tout ce que l'Ecriture enseigne des diables, revient à ce but, que nous soyons sur nos gardes pour résister à leurs tentations, et n'estre point surprins de leurs embusches, et que nous regardions de nous munir d'armes qui soient suffisantes pour repousser des ennemis fort puissans. Car quand Satan est nommé le Dieu et prince de ce monde : item, un Fort armé : item, un Lyon bruyant : item, un Esprit qui domine en l'air : toutes ces descriptions reviennent là, que nous soyons vigilans à faire le guet et nous apprestions à combattre : ce qui est mesmes quelquesfois exprimé². Car saint Pierre, après avoir dit que le diable circuit comme un Lyon bruyant, cherchant à nous dévorer, adjouste incontinent une exhortation, que nous soyons fermes en foy pour lui résister³. Et saint Paul, après nous avoir advertis que nous avons la guerre, non point contre la chair et le sang, mais contre les princes de l'air, les puissances des ténèbres, les esprits malins : tantost après il nous commande de vestir les armes qui nous puissent défendre en une bataille si périlleuse⁴. Parquoy apprenons aussi de réduire le tout à ceste fin, qu'estans advertis que nous avons l'ennemy près de nous, voire ennemy prompt en audace, robuste en force, rusé en cautèles, garny de toutes machinations, expert en science de batailler, et ne se lassant en nulle poursuite, ne soyons point endormis en nonchalance, tellement qu'il nous puisse opprimer : mais au contraire, que nous tenions tousjours bon et soyons prests à luy résister. Et d'autant que ceste bataille n'a point de fin jusques à la mort, que nous soyons fermes et constans en persévé-

rance. Sur tout qu'en cognoissant nos foiblesse et défaut nous invoquions Dieu n'attentans rien sinon en la fiance de son aide, d'autant que c'est à luy seul nous donner conseil, force et courage, nous armer.

44 D'avantage, l'Ecriture, afin de nous inciter plus à diligence, nous dénomme qu'il n'y a pas un seul diable qui ne face la guerre, ou un petit nombre, mais une grande multitude. Car il est dit, que Marie Magdalene avoit esté délivrée de sept diables qui la possédoient¹. Et Jésus-Christ tesmoigne qu'il advient ordinairement, que si après qu'un diable est sorty de nous, il trouve encores accès pour y rentrer, il en amene sept autres plus meschans². Qui plus est, il est dit qu'un seul homme estoit possédé d'une légion³. Par cela doncques nous sommes enseignés que nous avons à guerroyer avec une multitude infinie d'ennemis afin de ne venir nonchalans, comme nous avons quelque relasche pour nous reposer. Touchant qu'il est souvent parlé du diable et de Satan au nombre singulier, en cela est dénotée la primauté d'Injustice qui est contraire au règne de Justice. Car comme l'Eglise et la compagnie des Saints a Jésus-Christ pour Chef, ainsi la bande des meschans, et l'Inpiété mesmes nous est descrite avec un prince, qui exerce là son empire et sa tyrannie. A quoy se rapporte ceste sentence, Allez, maudits, au feu éternel lequel est préparé au diable et à ses anges⁴.

45 Cela aussi nous doit aiguïser à combattre incessamment contre le diable qu'il est nommé par tout Adversaire de Dieu et le nostre. Car si nous avons la gloire de Dieu en recommandant sa cause comme nous devons, c'est bien raison d'employer toutes nos forces à résister à celui qui machine de l'esteindre. Si nous sommes affectionnez comme il appartient à maintenir le règne de Christ, il est nécessaire que nous ayons une guerre perpétuelle avec celui qui s'efforce de ruiner. D'autre part, si nous avons s

1) Vide Plat., in *Epinomide* et in *Cratylo*.

2) 2 Cor. IV, 4 ; Jean XII, 31 ; Luc XI, 21.

3) 1 Pierre V, 8.

4) Ephés. VI, 12.

1) Marc XVI, 9.

2) Luc VIII, 30.

3) Matth. XII, 43-45.

4) Matth. XXV, 41.

salut, nous ne devons avoir ne trêves avec celui qui est sans cesse après pour y contredire. La raison il est montré au troisieme Genèse comme il a fait révolter de l'obéissance de Dieu, afin fust privé de l'honneur qui luy étoit et que l'homme aussi fust en ruine. Et les Evangélistes écrivent avec une telle nature, tant Enemy¹ : ce que porte de Satan, et disans qu'il sème des pour corrompre la semence éternelle. En somme nous expérimentons toutes ses œuvres ce que Christ tesmoigne de luy, asçavoir qu'il est dès le commencement homicideur². Par ses mensonges il dément la vérité de Dieu, il obscurcit la lumière par ses ténèbres, il séduit en erreur les esprits des hommes : d'autre part il excite haines et enflamme contentions noises : le tout afin de renverser le règne de Dieu et de plonger les hommes en damnation éternelle. Dont il est de nature il est pervers, mensonger, homicide. Car il faut bien qu'il y ait une extrême perversité en une nature qui s'adonne du tout à anéantir le Dieu et le salut des hommes. Comme dit saint Jehan en son épistole le commencement il pèche³. Cela il entend qu'il est auteur, et inventeur de toute malice et

non moins d'autant que le diable de Dieu, si nous faut-il noter point la malice que nous disons naturelle, de sa création, mais qu'il a esté dépravé. Car tout ce qui est damnable, il le s'est acquis en refusant de Dieu. De laquelle chose nous nous advertit, afin que nous ne nous point que l'iniquité procède de laquelle luy est du tout contraire ceste cause, nostre Seigneur que Satan parle de son propre malice mensonge⁴ : et adjouste la tant qu'il n'est point demeuré en la vérité, il signifie que quel-

quesfois il a esté en icelle : et quand il le nomme père de mensonge, il luy oste toute excuse à ce qu'il ne puisse imputer à Dieu son mal, dont luy-mesme en est cause. Or combien que ces choses soyent touchées en brief et obscurément, toutes-fois elles suffisent pour fermer la bouche aux blasphémateurs de Dieu. Et qu'est-ce qu'il nous chaut de cognoistre rien plus du diable, ou en autre fin ? Aucuns se mescontentent que l'Ecriture ne raconte point au long et distinctement la cheute des diables, la cause d'icelle, la façon, le temps et l'espèce, voire mesmes par plusieurs fois : mais pource que ces choses ne nous appartiennent de rien, ou bien peu, le meilleur a esté de n'en dire mot ou de le toucher bien légèrement. Car il ne convenoit point au saint Esprit de satisfaire à nostre curiosité en nous récitant des histoires vaines et sans fruit. Et nous voyons que nostre Seigneur a regardé de ne nous rien enseigner, sinon ce qui nous pouvoit estre en édification. Parquoy afin que nous-mesmes aussi ne nous arrestions à choses superflues, qu'il nous suffise de sçavoir, touchant de la nature des diables, qu'en leur première création ils ont esté Anges de Dieu : mais en déclinant de leur origine, ils se sont ruinez et ont esté faits instrumens de perdition aux autres. Pource que ce point estoit utile à cognoistre, il nous est clairement montré par saint Pierre et par saint Jude, quand ils disent que Dieu n'a point espargné ses Anges qui ont péché, et n'ont point gardé leur origine, mais ont abandonné leur lieu¹. Et saint Paul faisant mention des Anges esleus, leur oppose sans doute les réprouvez².

17 Quant est du combat et discord que nous avons dit que Satan a contre Dieu, il le faut entendre en sorte, que ce pendant nous sçachions qu'il ne peut rien faire sinon par le vouloir et congé de Dieu. Car nous lisons en l'histoire de Job, qu'il se présente devant Dieu pour ouyr ce qu'il luy commandera et qu'il n'ose rien entreprendre sans avoir premier demandé licence³. Semblablement quand Achab

1, 23.
2.

2) Jean VIII, 44.
3) Jean VIII, 44.

1) 2 Pierre II, 4 ; Jude 6.
2) 1 Tim. V, 21.

3) Job I, 6 ; II, 1.

méritoit d'estre déçu, il se représenta à Dieu pour estre esprit de mensonge en la bouche de tous les prophètes : et estant envoyé, fit ce qui luy fut ordonné¹. Selon ceste raison, l'esprit qui tormentoit Saül est nommé l'esprit mauvais de Dieu, d'autant que Dieu en usoit comme d'un fléau pour corriger Saül². Et en un autre passage il est dit, que Dieu a frappé de playes les Egyptiens par ses mauvais anges³. Semblablement suivant ces exemples particuliers, saint Paul dit généralement que l'aveuglement des meschans est une œuvre de Dieu, après l'avoir attribué à Satan⁴. Il appert doncques que Satan est sous la puissance de Dieu, et qu'il est tellement gouverné par son congé, qu'il est contraint de luy rendre obéissance. Or quand nous disons que Satan résiste à Dieu, et que ses œuvres sont contraires à celles de Dieu, nous entendons que telle répugnance ne se fait pas sans la permission de Dieu. Je ne parle point yci de la volonté mauvaise de Satan, ne de ce qu'il machine, mais seulement de ses effects. Car entant que le diable est pervers de nature, il n'a garde d'estre enclin à obéir à la volonté de Dieu, mais se met du tout à rébellion et résistance. Il a doncques cela de soy-mesme et de sa perversité, que de tout son désir et propos il répugne à Dieu. Par ceste perversité il est induit et incité à s'efforcer à faire les choses lesquelles il pense estre contraires à Dieu. Mais d'autant que Dieu le tient lié et serré des cordes de sa puissance, il ne luy permet de rien exécuter sinon ce qu'il luy plaist. Voylà doncques comme le diable bon gré maugré qu'il en ait sert à son Créateur, d'autant qu'il est contraint de s'employer là où le bon plaisir de Dieu le pousse.

48 Or d'autant que Dieu conduit çà et là les esprits immondes comme bon luy semble, il ordonne et modère en telle sorte ce gouvernement, qu'ils molestent fort les fidèles, leur facent beaucoup d'embusches, les tormentent de divers assauts, les pressent quelquesfois de près, et les lassent souventesfois, les troublent et les estonnent, mesmes jusques à les na-

vrer : mais le tout pour les exercer, non point pour les opprimer ne vaincre au contraire, qu'ils ayent les infidèles en leur sujétion, qu'ils exercent une tyrannie en leurs âmes et en leurs corps, les trainans où bon leur semble, comme esclaves à toutes énormitez. Quant est des fidèles, d'autant qu'ils ont affaire à tels ennemis, ces exhortations leur sont faites : Ne donnez point lieu au diable. Item, le diable vostre ennemy circuit comme un lyon bruyant, cherchant à dévorer : auquel résistez en fermeté de foy¹ : et autres semblables. Mesmes saint Paul confesse qu'il n'a point esté exempt d'une telle bataille, quand il dit que l'ange de Satan luy avoit esté donné pour l'humilier, afin qu'il ne s'enorgueillist pas². C'est doncques un exercice commun à tous les enfans de Dieu : toutesfois d'autant que ceste promesse de briser la teste de Satan, appartient en commun à Jésus-Christ et à tous ses membres³ : je dy que les fidèles ne peuvent estre vaincus ny opprimez par Satan. Ils sont espovantez souventesfois, mais ils ne sont pas tellement desperdus, qu'ils ne reprenent courage. Ils sont bien abatus de quelques coups, mais ils se relèvent. Ils sont bien navrés, mais non pas à mort. Finalement ils travaillent toute leur vie, en sorte qu'en fin ils obtiennent victoire. Ce que je restrein point à chacun acte particulièrement. Car nous sçavons que David par une juste punition de Dieu fut pour un temps laissé à Satan pour estre poussé de luy à faire les monstres du peuple⁴ : et ce n'est pas en vain que saint Paul laisse espérer de pardon à ceux qui auront esté entortillez aux filets du diable⁵. Pourquoy saint Paul démontre que ceste promesse n'est sinon commencée en nous durant la vie présente, pource que c'est le temps de la bataille : mais qu'elle se accomplie quand la bataille sera cessée. Le Dieu de paix, dit-il, brisera en brisant Satan dessous vos pieds⁶. Quant à nous, Chef, il a tousjours eu pleinement sa victoire. Car le prince de ce monde

1) 1 Rois XXII, 20.
3) Ps. LXXVIII, 49.

2) 1 Sam. XVI, 14 ; XVIII, 10.
4) 2 Thess. II, 9, 11.

1) Ephés. IV, 27 ; 1 Pierre, V, 8.

2) 2 Cor. XII, 7.

3) Gen. III, 15.

4) 2 Sam. XXIV, 1.

5) 2 Tim. II, 26.

6) Rom. XVI, 20.

trouvé en luy¹ : mais en nous qui les ses membres, elle n'apparoist en- qu'en partie : et ne sera parfaite jus- ce qu'estant despouillez de nostre laquelle nous rend sujets à infir- nous soyons du tout remplis de la la saint Esprit. En ceste manière le règne de Jésus-Christ est dressé, avec sa puissance est abatu, comme la sentence de Jésus-Christ : Je Satan tomber du ciel comme la². Car par cela il conferme le rap- e luy avoyent fait ses Apostres du leur prédication. Item, quand le le ce monde tient son portail, tout possède est paisible : mais s'il y t un plus fort, il est débouté³. A n, comme dit l'Apostre, Jésus- en mourant a vaincu Satan, qui empire de mort⁴, et a triomphé ses appareils, tellement qu'il ne ire à l'Eglise, autrement il la rui- chacune minute. Car selon que mmes fragiles, et qu'en sa force ransporté d'une si terrible rage, it pourrions-nous tenir bon tant e ce soit, contre les alarmes con- s qu'il nous dresse, si nous n'es- aintenus par la victoire de nostre e? Dieu doncques ne permet e règne à Satan sur les âmes des mais luy abandonne seulement chans et incrédules lesquels il ne ist point de son troupeau. Car il ue Satan a le monde en sa posses- ns contredit, jusques à ce qu'il en été par Christ. Item, qu'il aveugle ux qui ne croient point à l'Evan- em, qu'il parfait son œuvre en tous elles : ce qui se fait à bon droict, t que les meschans sont instru- le l'ire de Dieu⁵. Pourtant c'est son qu'il les livre entre les mains , qui est ministre de sa vengeance. ent il est dit de tous les réprou- ils ont le diable pour père⁶. Car les fideles sont cognus pour en- Dieu, entant qu'ils portent son iceux aussi portans l'image de

Satan, sont à bon droict réputez ses en- fans.

49 Or comme cy-dessus nous avons ré- futé ceste folle et perverse imagination qu'ont aucuns, de dire que les saints Anges ne sont sinon bonnes inspirations ou mouvemens que Dieu donne aux hom- mes : ainsi maintenant nous faut-il ré- prouver l'erreur de ceux qui resvent que les diables ne sont sinon affections mau- vaises, lesquelles nous sont suggérées de nostre chair. Or il sera facile de ce faire, et briefvement, pource que nous en avons beaucoup de tesmoignages de l'Ecriture évidens et certains. Premièrement, quand ils sont nommez Esprits immondes et An- ges apostats, qui ont décliné de leur na- ture première¹ : ces noms-là expriment assez que ce ne sont pas mouvemens ny affections des cœurs, mais plustost esprits ayans intelligence. Semblablement quand Jésus-Christ et saint Jehan comparent les enfans de Dieu avec les enfans du dia- ble : ce seroit une comparaison inepte, si le nom de diable ne signifioit que des inspirations mauvaises². Saint Jehan parle encore plus clairement, quand il dit que le diable dès le commencement pê- che³. Pareillement quand saint Jude dit que Michel Archange débatoit avec le dia- ble, du corps de Moyse⁴ : tout ainsi qu'il met d'un costé un bon Ange, ainsi de l'au- tre il en met un mauvais. A quoy est sem- blable ce que nous lisons en l'histoire de Job, que Satan comparut devant Dieu avec les Anges saints⁵. Toutesfois il n'y a rien plus clair, que les sentences qui font mention de la peine que les diables commencent desjà d'endurer, et qu'ils en- dureront beaucoup plus au jour de la ré- surrection : comme sont celles qui s'en- suivent, Fils de David, pourquoy es-tu venu pour nous tormenter devant le temps⁶? Item, Allez, maudits, au feu éter- nel, qui est appresté au diable et à ses anges⁷. Item, S'il n'a point espargné ses Anges propres, mais les a mis en prison obscure, et les a attachez de chaînes, pour les réserver à leur damnation éter-

LIV. 20.

L. 21.

IV. 8.

III, 44; 1 Jean III, 8.

2) Luc X, 18.

4) Hébr. II, 14.

6) Ephés. II, 2.

1) Luc XI, 24; 2 Pierre II, 4; Jude 6.

2) Jean VIII, 44; 1 Jean III, 10.

3) 1 Jean III, 8.

4) Jude 9.

5) Job I, 6; II, 1.

6) Matth. VIII, 29.

7) Matth. XXV, 41.

nelle¹, etc. Ce seroyent des formes de parler trop mal propres, de dire que le jugement de Dieu doit venir sur les diables, que le feu éternel leur est appareillé, qu'ils sont desjà en prison, attendant leur sentence dernière, et que Jésus-Christ les a tormentez à sa venue, s'il n'y avoit du tout nuls diables. Mais pource que ceste matière n'a point mestier de longue dispute entre ceux qui adjoustent foy à la Parole de Dieu : au contraire, qu'envers ces fantastiques, auxquels rien ne plaist que nouveauté, les tesmoignages de l'Ecriture ne prouffent point beaucoup, il m'est advis que j'ay fait ce que je prétendoye, asçavoir d'armer les consciences fidèles à l'encontre de ces resveries, desquelles ces esprits volages troublent et eux et les autres. Toutesfois il estoit mestier d'en toucher quelque chose, afin d'avertir les simples qu'ils ont des ennemis, contre lesquels il leur est mestier de batailler, afin que par leur nonchalance ils ne soyent surprins.

20 Cependant ne soyons pas si desdaigneux, de nous fascher de prendre plaisir aux œuvres de Dieu qui se présentent devant nos yeux en ce beau et excellent théâtre du monde. Car, comme nous avons dit au commencement de ce livre, ceste est la première instruction de nostre foy, selon l'ordre de nature, combien que ce ne soit point la principale, de recognoistre que toutes les choses que nous voyons sont œuvres de Dieu, et de réputer avec révérence et crainte à quelle fin il les a créées. Pourtant afin que nous appréhendions par vraye foy ce qui est expédient de cognoistre de Dieu, il nous est besoin de sçavoir l'histoire de la création du monde, selon qu'elle a esté brièvement exposée par Moyse² : et puis plus amplement traitée par les saints docteurs de l'Eglise, principalement par Basile et Ambroise : de là nous apprendrons que Dieu par la vertu de sa Parole et de son Esprit a créé de rien le ciel et la terre, et que d'iceux il a produit tout genre tant d'animaux que de créatures sans âme : et qu'il a distingué par un ordre admirable ceste variété infinie des choses

que nous voyons : qu'il a assigné à chacune espèce sa nature, qu'il leur a ordonné leurs offices, qu'il leur a déterminé leurs places et demeures. Et comme ainsi soit qu'elles soyent toutes sujettes à corruption, néanmoins qu'il a mis ordre par sa providence qu'elles s'entretiennent jusques au dernier jour : pour ce faire qu'il en conserve d'aucunes par façons secrettes et à nous cachées, leur donnant d'heure en heure nouvelle vigueur : aux autres il a donné la vertu de se multiplier par génération, afin que quand les unes meurent, les autres reviennent au lieu. Et ainsi, qu'il a ordonné le ciel et la terre d'une parfaite abondance, variété et beauté de toutes choses, tout ainsi qu'un grand palais et magnifique, bien et richement meublé de tout ce qui luy faudroit. Finalement, qu'en créant l'homme il a fait un chef-d'œuvre d'une plus excellente perfection que tout le reste, à cause des grâces qu'il luy a données. Mais d'autant que mon intention n'est pas de raconter yci au long la création du monde, et que desjà j'en ay entamé quelque propos, il suffira d'en avoir touché cela comme en passant. Car il vaut mieux (comme j'ay desjà dit) que celuy qui en voudra estre instruit lise Moyse et les autres qui ont déduit cest argument comme il falloit. Je renvoye doncques là les lecteurs.

24 Or il n'est jà besoin de déduire yci plus au long, à quelle fin doit tendre la considération des œuvres de Dieu, et à quel but il la faut dresser, veu que ceste question desjà pour la plus part a esté décidée, et qu'elle se peut en peu de paroles despescher, entant qu'il est de besoin pour le passage que nous traitons à présent. Il est bien vray que si quelqu'un vouloit expliquer combien est inestimable la sagesse, puissance, justice et bonté de Dieu, laquelle reluit en la création du monde, il n'y auroit langue humaine qui fust suffisante à exprimer une telle excellence, voire seulement pour la centième partie. Et n'y a nulle doute que Dieu ne nous vueille occuper continuellement en ceste sainte méditation : asçavoir quand nous contemplons les richesses infinies de sa justice, sagesse, bonté et

1) 2 Pierre II, 4.

2) Gen. I, 8.

en toutes ses créatures, comme en miroirs, non-seulement nous les voyons légèrement, pour en perdre la mémoire, mais plustost nous nous attardons longuement à y penser et à bon escient, et en ayons une parfaite souvenance. Mais d'autant que ce livre est fait pour enseigner en l'entreray point en propos qui ne sont que longue déduction. Pourtant afin de faire un brief sommaire, sçachons que ce que nous aurons entendu que signifie ce Dieu, quand il est nommé Créateur du ciel et de la terre, si premièrement suivons ceste reigle universelle point passer à la légère par l'indolence, les vertus de Dieu nous apparoissent en ses créatures : tant, si nous appliquons à nous la contemplation de ses œuvres, afin d'en tirer profit et esmeus au vif en nos esprits. Je déclaireray le premier point par les exemples. Nous recognoissons les vertus de Dieu en ses créatures, quand nous voyons combien il a esté grand et excellent lors qu'il a situé et placé le ciel une telle multitude d'estoilles, on ne sauroit souhaiter chose plus honorable à veoir : qu'il a assigné à chacune une demeure, comme aux estoilles du firmament, qui demeurent arrestées, en sorte qu'elles ne se peuvent bouger d'un cercein. Les autres, comme aux planètes, leur a permis d'aller çà et là, mais en sorte qu'envaguant elles ne passent point leurs limites : qu'il a distribué le mouvement et le temps à chacune, qu'elles mesurent pour diviser le jour et la nuict, et les saisons : mesmes que ceste ordonnance des jours que nous voyons, il est tout rangée en bon ordre, qu'elle ne gendre confusion. Semblablement nous considérons la puissance de Dieu en soustenant une masse qu'est celle du monde en tournant et en faisant tourner le ciel si vite, qu'il achève son cours en vingt quatre heures, et autres choses. Ces exemples déclairent assez que nous pouvons recognoistre les vertus de Dieu en la création du monde. Car si nous traitter cest argument selon

qu'il mérite, il n'y auroit nulle fin, comme j'ay desjà dit. Car autant qu'il y a d'espèces de créatures au monde, ou plustost autant qu'il y a de choses grandes ou petites, autant y a-il de miracles de sa puissance, d'approbations de sa bonté, et d'enseignemens de sa sagesse.

22 Le second point qui appartient plus proprement à la foy, est de comprendre que Dieu a ordonné toutes choses à nostre prouffit et salut : et mesmes de contempler sa puissance et sa grâce en nous-mesmes et aux bénéfices qu'il nous a faits, afin de nous inciter par cela à nous fier en luy, à l'invoquer, à le louer et aimer. Or qu'il ait créé toutes choses pour l'homme, il l'a démontré en l'ordre qu'il a tenu, comme j'en ay adverty n'aguères. Car ce n'est point sans cause qu'il a divisé la création du monde en six jours¹ : comme ainsi soit qu'il peust aussi facilement parfaire le tout en une minute de temps, que d'y procéder ainsi petit à petit. Mais en cela il nous a voulu monstrer sa providence, et le soin paternel qu'il a de nous, que devant qu'avoir créé l'homme, il luy a appresté tout ce qu'il prévoyoit luy devoir estre utile et salutaire. Or quelle ingratitude seroit-ce maintenant de douter si un si bon Père a le soin de nous, quand nous voyons qu'il a pensé de nous pourvoir, mesmes devant que nous fussions naiz ? Quelle meschanceté seroit-ce de trembler de des fiance, en craignant que sa largesse ne nous défaille en la nécessité, quand nous voyons qu'elle a esté espendue sur nous si abondamment devant que nous fussions ? D'avantage, nous voyons de la bouche de Moyse, que toutes créatures du monde nous sont assujeties par la bonté d'ice-luy². Il est certain qu'il n'a point fait cela pour se mocquer de nous par un tiltre frivole de donation, laquelle soit nulle. Il ne faut doncques craindre que rien nous défaille, entant qu'il sera expédient pour nostre salut. Finalement, pour faire briefve conclusion, toutesfois et quantes que nous appelons Dieu, Créateur du ciel et de la terre, qu'il nous viene aussi en pensée, qu'il est en sa main et en sa puis-

1) Gen. I, 5.

2) Gen. I, 26 ; II, 2.

sance de disposer de toutes les choses qu'il a faites, et que nous sommes ses enfans, lesquels il a prins en sa charge pour nourrir et gouverner : tellement que nous attendions tout bien de luy, et que nous espérons pour certain que jamais il ne permettra que nous ayons faule des choses qui nous sont nécessaires à salut, et que nostre espérance ne dépende

point d'ailleurs : et quelque chose nous désirions, que nous la demandions de luy : et quelques biens aussi que nous ayons, que nous luy en facions gloire avec action de grâces ; sans incitez par une si grande liberté qu'il nous monstre, nous soyons conduits à l'aimer et honorer de tout cœur.

CHAPITRE XV.

Quel a esté l'homme en sa création : où il est traité de l'image de Dieu, facultez de l'âme, du franc arbitre, et de la première intégrité nature.

4 Il faut maintenant parler de la création de l'homme, non-seulement pource que c'est le plus noble et le plus excellent chef-d'œuvre où la justice de Dieu, sagesse et bonté apparoist, mais d'autant, comme nous avons dit, que nous ne pouvons cognoistre Dieu clairement et d'un sens arrêté, sinon que la cognoissance de nous-mesmes soit conjointe et comme réciproque. Or combien que la cognoissance de nous-mesmes soit double : à sçavoir, quels nous avons esté formez en nostre première origine, et puis en quelle condition nous sommes tombez après la cheute d'Adam : et aussi qu'il ne profiteroit guères de sçavoir ce que nous avons esté, sinon qu'aussi par ceste misérable ruine qui est advenue, nous comprenions quelle est nostre corruption et déformité de nature : toutesfois pour le présent contentons-nous de voir quelle intégrité nous a esté donnée du commencement. Et aussi devant que venir à ceste condition tant misérable en laquelle l'homme est détenu, il est besoin d'entendre quel il estoit au paravant : car il nous faut bien garder qu'en démontrant trop crument les vices naturels de l'homme, il ne semble que nous les imputions à l'auteur de sa nature. Car l'impiété cuide sous ceste couverture se pouvoir défendre : c'est que tout ce qu'elle a de mal procède aucunement de Dieu, et quand on la redargue, elle ne

doute point de plaider contre luy et de jeter sur luy la coulpe dont elle est chargée. Et ceux qui veulent estimer parler plus révéremment de Dieu ne laissent pas de chercher excuse en leurs péchez, en alléguant leur nature vicieuse, ne pensans point qu'en faisant ils marquent et notent Dieu comme minie combien que ce soit obscurement, veu que s'il y avoit quelque vice en la première nature, cela reviendroit à déshonneur. Quand nous voyons que la chair estre si convoiteuse et cher tous subterfuges, par lesquels elle pense pouvoir tellement quellement porter la coulpe de ses vices ailleurs, nous mestier d'aller diligemment au-devant de telle malice. Par ainsi nous avons vu la calamité du genre humain, et de sorte que la broche soit coupée à toutes tergiversations et que la justice de Dieu soit maintenue contre toutes accusations et reproches. Après nous verrez en quel temps et lieu combien nous sommes de la pureté qui avoit esté donnée à nostre père Adam. Or il est à noter au premier lieu que quand il a esté tiré de terre, ç'a esté pour le tenir en bride qu'il ne s'enorgueillist point : veu qu'il n'y a rien plus contraire à raison que nous glorifier en nostre dignité, nous habiter en une loge de faïence de boue, mesmes qu'en partie nous sommes que terre et fange. Or

non-seulement a donné âme à ce vaisseau de terre, mais aussi aigné le faire domicile d'un esprit : en cela Adam a eu de quoy se voir en la libéralité si grande du créateur.

Comme l'homme ait deux parties, le corps et l'âme, nous n'en dire nulle difficulté. Par ce mot enten l'esprit immortel, toutes-lequel est la plus noble partie. Mais l'Ecriture la nomme Esprit. Bien que ces deux noms, quand joints ensemble, diffèrent en un l'un d'avec l'autre, toutes-le nom d'Esprit est mis à part, autant à dire qu'Âme : comme l'homme parlant de la mort, dit l'esprit retourne à Dieu, lequel : et Jésus-Christ recomman-cesprit à Dieu, et saint Estienne brist¹, n'entendent autre chose quand l'âme sera sortie de la corps, Dieu en soit le gardien. Quant à ceux qui imaginent tout d'Esprit emporte tout l'homme, ou quelque vigueur incorporelle, laquelle toutesfois n'a d'existence, la vérité de la chose et l'Ecriture montre qu'ils sont par leur sentiment insensés. Bien est vray que les hommes estans adonnez à la terre ne conviendroient, deviennent hé-tesmes estans aliénez du Père e, s'aveuglent en leurs ténèbres et qu'ils ne pensent point vivre et mort : ce pendant néanmoins n'est pas si fort estainte en ces choses qu'ils ne soyent tousjours quelque sentiment de leur immortalité la conscience, laquelle, en l'entre le bien et le mal, res-agement de Dieu, est un indice que l'esprit est immortel. Car un mouvement sans essence il au jugement de Dieu pour punir le frayer de la condamnation nous avons méritée ? Car le corps a pas une punition spirituelle : la passion compète à l'âme seule, nous fait voir qu'elle n'est pas sans

essence. Secondement la cognoissance que nous avons de Dieu testifie que les âmes, veu qu'elles outrepassent le monde, sont immortelles : car une inspiration qui s'esvanouit ne parviendroit point à la fontaine de vie. En somme, puis que tant de vertus notables dont l'âme est ornée monstrent clairement qu'il y a je ne say quoy de divin engravé, ce sont autant de tesmoignages de son essence immortelle. Car le sentiment qu'ont les bestes brutes ne passent point outre leurs corps, ou bien ne s'estend pas plus loing qu'à ce qui se présente à leur sensualité : mais l'agilité de l'esprit humain faisant ses discours par le ciel et la terre, et par les secrets de nature, après avoir compris tant de choses en sa mémoire, les digérant et faisant ses conséquences du temps passé à l'advenir : monstre qu'il y a quelque partie en l'homme séparée du corps. Nous concevons par intelligence Dieu et les Anges qui sont invisibles, ce qui ne convient point au corps. Nous appréhendons ce qui est droict, juste et honneste : ce qui ne se peut faire par nos sens corporels. Il faut doncques que l'esprit soit le siège et le fond de telle intelligence. Mesmes le dormir, qui semble en abrutissant les hommes les despouiller de leur vie, est un vray tesmoin de leur immortalité. Car non-seulement il leur suggère des pensées et appréhensions de ce qui jamais n'a esté fait, mais aussi leur donne advertissemens des choses à venir, lesquels on appelle présages. Je touche ces choses en brief, lesquelles sont magnifiées avec grande éloquence, mesmes par les escrivains profanes : mais il suffira aux lecteurs chrestiens d'en estre simplement admonestés. D'avantage, si l'âme n'estoit quelque essence séparée du corps, l'Ecriture n'enseigneroit pas que nous habitons en maisons de boue, et qu'en mourant nous sortons d'une loge et despouillons ce qui est corruptible pour recevoir loyer au dernier jour, selon que chacun se sera gouverné en son corps. Certes ces passages et autres semblables qui sont assez communs, non-seulement distinguent l'âme d'avec le corps, mais en luy attribuant le nom d'homme tout entier, dé-

¹ 1^{er} ; Luc XXIII, 44 ; Act. VII, 59.

claireront que c'est la principale partie de nous. D'avantage saint Paul, exhortant les fidèles à se nettoyer de toute immondicité de chair et d'esprit ¹, constitue sans doute deux parties esquelles les souilleures de péché résident. Saint Pierre, aussi nommant Jésus-Christ Pasteur des âmes ², auroit sottement parlé, s'il n'y avoit des âmes envers lesquelles il exerçast tel office. Ce qu'il dit aussi du salut éternel des âmes seroit mal fondé. Item, quand il nous commande de purifier nos âmes : et quand il dit que les mauvaises cupidités bataillent contre l'âme ³. Autant en est-il de ce que nous lisons en l'Épître aux Hébreux, que les Pasteurs veillent comme ayans à rendre conte de nos âmes ⁴ : ce qui ne conviendrait pas si nos âmes n'avoient quelque essence propre. A quoy s'accorde ce que saint Paul invoque Dieu tesmoin sur son âme ⁵. Car si elle n'estoit point sujette à punition, elle ne pourroit estre attirée en jugement devant Dieu. Ce qui est encores plus amplement exprimé en ces mots de Jésus-Christ, où il nous commande de craindre celui qui, après avoir mis le corps à mort, peut aussi envoyer l'âme en la géhenne du feu ⁶. Pareillement l'Apostre, en l'Épître aux Hébreux, disant que les hommes sont nos pères charnels, mais que Dieu est le seul père des esprits, ne pouvoit mieux prouver l'essence des âmes ⁷. Qui plus est, si les âmes estans délivrées des liens de leurs corps ne demeuroyent en estre, il n'y auroit nul propos en ce que Jésus-Christ introduit l'âme de Lazare jouissant de repos et joyé au sein d'Abraham ⁸ : et à l'opposite l'âme du riche estant tormentée d'une façon horrible. Le mesme est confirmé par saint Paul, quand il dit que nous sommes pélerins eslongnez de Dieu, ce pendant que nous habitons en la chair : mais que nous jouyrions de sa présence estans sortis du corps ⁹. Afin de n'estre point trop long en une chose qui n'est point douteuse, j'adjousteray seulement ce mot de saint

Luc, c'est qu'il raconte entre les erreurs des Sadducéens, qu'ils ne croyoient point qu'il y eust esprits ny Anges ¹.

3 On peut aussi tirer ferme preuve certaine de cecy, quand il est dit que l'homme a esté créé à l'image de Dieu. Car combien que la gloire de Dieu reluit mesmes en l'homme extérieur, toutesfoies il n'y a doute, que le siège d'icelle ne se soit en l'âme. Je ne nie pas que la forme corporelle, entant qu'elle nous distingue et sépare d'avec les bestes brutes, ne nous conjoigne tant plus à Dieu et nous fasse approcher de luy. Et si quelqu'un veut dire que cela aussi soit compris sous l'image de Dieu, que l'homme a la teste levée en haut, et les yeux dressés au ciel pour contempler son origine, comme ainsi soit que les bestes ayent la teste panchée en bas, je n'y contredirai point, moyennant que ce point demeure toujours conclud, que l'image de Dieu laquelle se voit en ces marques apparentes, ou bien démontre quelque petitesse, est spirituelle. Car aucuns très spéculatifs, comme Osiander, la mettent confusément tant au corps qu'en l'âme meslent, comme l'on dit, la terre avec le ciel. Ils disent que le Père, le Fils et le saint Esprit ont logé leur image en l'homme pource qu'encores qu'Adam fust demeuré en son intégrité, toutesfoies Jésus-Christ n'eust point laissé d'estre homme : ainsi, selon leur resverie, Jésus-Christ, en sa nature humaine qu'il devoit prendre, a esté le patron du corps humain. Mais où trouveront-ils que Jésus-Christ soit l'image du saint Esprit ? Je confesse bien qu'en la personne du Médiateur la gloire de toute la Divinité reluit : mais comment la Sagesse éternelle sera-elle nommée image de l'Esprit ? veu qu'elle le précède en ordre ? Et toute la distinction entre le Fils et le saint Esprit sera renversée si le saint Esprit appelle le Fils son image. Je voudroye bien aussi sçavoir d'eux en quelle sorte Jésus-Christ représente en sa chair le saint Esprit, et quels sont les portraits de telle remembrance. Et puis que ce propos, Faisons l'homme semblable

1) 2 Cor. VII, 1.

2) 2 Pierre II, 25.

3) 1 Pierre I, 9; II, 11. 4) Hébr. XIII, 17.

5) 2 Cor. I, 23.

6) Matth. X, 28; Luc XII, 5.

7) Hébr. XII, 9.

8) Luc XVI, 22.

9) 2 Cor. V, 6, 8.

1) Act. XXI, 1.

2) Gen. I, 27.

image, est commun à la personne il s'ensuivra que luy-mesme est ge¹ : ce qui est trop hors de rai-
 vantage si on reçoit leur fanta-
 m n'aura pas esté formé à la
 e de Jésus-Christ, sinon entant
 ait estre homme : ainsi le patron
 droit esté figuré Adam seroit
 rist, au regard de l'humanité
 le il devoit estre vestu. Or l'Es-
 oustre que c'est bien en autre
 a esté créé à l'image de Dieu.
 ité d'aucuns autres a plus de
 quand ils exposent qu'Adam a
 l'image de Dieu, d'autant qu'il
 nforme à Jésus-Christ, qui est
 ge : mais en cela aussi il n'y a
 été. Il y a aussi une dispute non
 chant l'Image et Semblance,
 e les expositeurs cherchent en
 mots une diversité qui est nulle :
 le nom de Semblance est ad-
 ur déclaration de l'image. Or
 rons que c'est la coustume des
 d'user de répétition pour ex-
 ne chose deux fois. Quant à la
 n'y a doute que l'homme ne soit
 age de Dieu pource qu'il luy res-
 arquoy ceux qui fantastiquent
 lement se font ridicules : soit
 ibuent le nom d'Image à la sub-
 l'âme et le nom de Semblance
 lez : soit qu'ils mettent en avant
 autre opinion. Car Dieu ayant
 image pour mieux déclarer ce
 un peu obscur, adjouste (comme
 ns dit) le mot de Semblance :
 il disoit qu'il veut faire l'hom-
 el il se représentera comme en
 e, par les marques de similitude
 vera en luy. Parquoy Moyse
 rès récitant ce mesme fait, met
 fois le nom d'Image, ne faisant
 ion de semblance. L'objection

Osiander est frivole : asçavoir
 tie de l'homme, ou l'âme avec
 z n'est pas nommée image de
 Adam tout entier, auquel le
 imposé de la terre dont il a
 et tout homme de sens rassis
 ra. Car quand tout l'homme

est nommé mortel, ce n'est pas à dire
 que l'âme soit assujétie à la mort : ny à
 l'opposite quand il est dit qu'il est animal
 raisonnable, ce n'est pas que la raison ou
 intelligence compète au corps. Parquoy
 combien que l'âme ne soit pas l'homme
 total, si ne doit-on pas trouver absurdité
 en ce qu'au regard d'icelle l'homme soit
 appelé image de Dieu : toutesfois je re-
 tien ce principe que j'ay amené n'aguères :
 c'est que l'image de Dieu s'estend à
 toute la dignité par laquelle l'homme est
 éminent par-dessus toutes espèces d'ani-
 maux. Parquoy sous ce mot est com-
 prinse toute l'intégrité de laquelle Adam
 estoit doué pendant qu'il jouyssoit d'une
 droicture d'esprit, avoit ses affections
 bien reiglées, ses sens bien attrempez, et
 tout bien ordonné en soy pour représen-
 ter par tels ornemens la gloire de son
 Créateur. Et combien que le siège sou-
 verain de ceste image de Dieu ait esté
 posé en l'esprit et au cœur, ou en l'âme
 et ses facultez, si est-ce qu'il n'y a eu
 nulle partie, jusqu'au corps mesme, en
 laquelle il n'y eust quelque estincelle lui-
 sante. Il est tout notoire qu'en toutes les
 parties du monde quelques traces de la
 gloire de Dieu apparoissent : dont on
 peut recueillir qu'en mettant l'image de
 Dieu en l'homme, on l'oppose tacitement
 pour l'eslever par-dessus toutes autres
 créatures, et comme le séparer du vul-
 gaire. Ce pendant il ne faut point estimer
 que les Anges n'ayent esté aussi bien
 créés à la semblance de Dieu : veu que
 nostre souveraine perfection, tesmoin
 Christ, sera de leur ressembler¹. Mais
 ce n'est pas en vain que Moyse, attri-
 buant spécialement aux hommes ce tiltre
 tant honorable, magnifie la grâce de
 Dieu envers eux : et sur tout veu qu'il
 les compare seulement aux créatures
 visibles.

4 Toutesfois il ne semble point qu'il y
 ait encore plene définition de ceste Image,
 s'il n'appert plus clairement pourquoy
 l'homme doit estre prisé, et pour quelles
 prérogatives il doit estre réputé miroir de
 la gloire de Dieu. Or cela ne se peut
 mieux cognoistre que par la réparation

¹) Matth. XXII, 30.

de sa nature corrompue. Il n'y a doute qu'Adam estant décheu de son degré, par telle apostasie ne se soit aliéné de Dieu. Parquoy combien que nous confessons l'image de Dieu n'avoir point esté du tout anéantie et effacée en luy, si est-ce qu'elle a esté si fort corrompue, que tout ce qui en est de reste est une horrible déformité : et ainsi le commencement de recouvrer salut est en ceste restauration que nous obtenons par Jésus-Christ : lequel pour ceste cause est nommé le second Adam, pource qu'il nous remet en vraie intégrité. Car combien que saint Paul opposant l'esprit vivifiant que Jésus-Christ nous a apporté, à l'âme vivante en laquelle Adam a esté créé¹, établisse une plus grande mesure de grâce en la régénération des fideles qu'en l'estat premier de l'homme, toutesfois il n'abat point ce que nous avons dit, c'est que la fin de nous régénérer est, que Jésus-Christ nous reforme à l'image de Dieu. Suivant cela il enseigne ailleurs, que l'homme nouveau est réparé à l'image de celui qui l'a créé : à quoy respond son autre dire, Soyez vestus de l'homme nouveau qui est créé selon Dieu². Il reste de veoir ce que saint Paul comprend sous ceste régénération. En premier lieu il met la cognoissance : secondement une justice sainte et véritable. Dont je conclu qu'au commencement l'image de Dieu a esté comme luisante en clarté d'esprit, et en droicture de cœur, et en intégrité de toutes les parties de l'homme. Car combien que je confesse que les façons de parler que j'ay amenées de saint Paul signifient le tout sous une partie, toutesfois on ne peut renverser ce principe, que ce qui est le principal au renouvellement de l'image de Dieu, n'ait tenu le plus haut degré en la création. A quoy se rapporte ce qu'il escrit en l'autre passage, qu'à face découverte nous contemplons la gloire de Christ, pour estre transformez en son image³. Nous voyons que Christ est l'image trèsparfaite de Dieu, à laquelle estans faits conformes, nous sommes tellement restaurez, que nous ressem-

blons à Dieu en vraie piété, justice, pureté et intelligence : cela estant accordé, ceste imagination de la conformité du corps humain avec celui de Jésus-Christ s'esvanouit de soy-mesme. Quant à ce que le masle seul est nommé par saint Paul l'image et gloire de Dieu⁴, et que la femme est exclue d'un tel honneur, il appert par le fil du texte que cela se restreint à la police terrienne. Or quant à ce que nous traittons maintenant de l'image de Dieu, je pense desjà avoir assez prouvé qu'il a son regard à la vie spirituelle et céleste. Ce mesme propos est confirmé en saint Jehan, quand il dit que la vie, qui dès le commencement estoit en la Parole éternelle de Dieu, a esté la clarté des hommes⁵. Car puis que son intention est de priser la grâce singulière de Dieu, laquelle esleve les hommes en dignité par-dessus tous animaux, tellement que l'homme est séparé du nombre commun, n'ayant point une vie brutale, mais avec intelligence et raison : pareillement il montre comment l'homme a esté créé à l'image de Dieu. Or puis que l'image de Dieu est l'entière excellence de la nature humaine, laquelle reluisoit en Adam avant sa cheute, et depuis a esté si fort desfigurée et quasi effacée, que ce qui est demeuré de la ruine est confus, dissipé, brisé et infecté : maintenant ceste image apparoist aux esleus en quelque partie et portion, entant qu'ils sont régénerez par l'Esprit, mais elle n'obtiendra sa plene clarté qu'au ciel. Or afin de mieux sçavoir par le menu quelles en sont les parties, il est expédient de traiter de la faculté de l'âme. Car la spéculation de saint Augustin est mal fondée, asçavoir que l'âme est un miroir de la Trinité d'autant qu'elle comprend en soy intelligence, volonté et mémoire⁶. L'opinion aussi de ceux qui mettent la semblance de Dieu en l'homme, en la principale qui luy a esté donnée au monde, n'a grande couleur ne raison : car ils pensent que l'homme est conformé à Dieu par ceste marque, qu'il a esté establi maistre et possesseur de toutes choses. Or

1) 1 Cor. XV, 48.

2) Col. III, 10 ; Ephés. IV, 24.

3) 2 Cor. III, 18.

4) 1 Cor. XI, 7.

5) Jean I, 9.

6) De Trinit., lib. X ; De civitate Dei, lib. XI.

re il nous faut chercher propre-
ment dedans de luy, non pas à l'en-
dehors, bien intérieur de l'âme.

devant que passer plus outre, il
faut essayer de rembarquer la resverie
manichéens, laquelle Servet s'est ef-
forcé de remettre sus de nostre temps.
Il est dit que Dieu a inspiré en la
l'homme esprit de vie¹, ils ont
dit que l'âme estoit un sourgeon de la
vie : de Dieu : comme si quelque
fois la Divinité fust descoulée en

Or il est facile de monstrier au
plus l'absurdité et combien lour-
de est erreur diabolique après soy.
L'âme de l'homme est de l'essence
comme un sourgeon, il s'ensui-
vra la nature de Dieu non-seulement
libre et sujette à passions, mais
sans ignorance, mauvaises cupiditez,
et toutes espèces de vices. Il
est plus inconstant que l'homme,
pu'il y a tousjours mouvemens
qui démeinent et distraient
ici et là : il s'abuse et est circon-
veneur chacun coup : il demeure
à bien petites tentations : brief
avons que l'âme est une caverne
de ordures et puantises, lesquelles

ne peuvent attribuer à la nature de Dieu,
nous accordons que l'âme soit partie
de l'essence, comme un sourgeon est
partie de la substance de l'arbre. Qui est-ce
qui a une chose si monstrueuse en
elle ? Ce qu'allègue saint Paul d'un
vrayen est bien vray, Que nous
sommes la lignée de Dieu² : mais cela
ne nous donne la qualité, non pas de la sub-
stance, mais le savoir, entant qu'il nous a or-
donné facultez et vertus divines : ce
n'est une rage trop énorme de
rapporter l'essence du Créateur à ce que
nous possédons une portion. Il nous
faut tenir pour résolu que les âmes,
comme l'image de Dieu leur soit
donnée, ne sont pas moins créées que
le corps. Or la création n'est point une
chose, comme si on tiroit le vin d'un
fût en une bouteille, mais c'est don-
ner à quelque essence qui n'es-
t pas : et combien que Dieu donne

l'esprit, et puis le retire à soy, ce n'est
pas à dire pourtant qu'il le coupe de sa
substance comme une branche d'arbre.
En quoy aussi Osiander voltigeant en ces
légères spéculations, s'est enveloppé en
un erreur bien mauvais, c'est qu'il a forgé
une justice essentielle de Dieu infuse en
l'homme : comme si Dieu par la vertu
inestimable de son Esprit ne nous pou-
voit rendre conformes à soy, que Jésus-
Christ ne verse sa substance en nous,
voire tellement que la substance de sa
divinité se mette en nos âmes. Quelques
couleurs que prétendent aucuns pour
farder telles illusions, jamais ils n'es-
blouyront tellement les yeux à gens ras-
sis, qu'ils ne voyent que tout cela est sorty
de la boutique des Manichéens. Et de
faict, quand saint Paul traite de nostre
restauration, il est aisé de tirer de ses
paroles qu'Adam en son origine a esté
conforme à Dieu : non point par défluxion
de substance, mais par la grâce et vertu
du saint Esprit. Car il dit qu'en con-
templant la gloire de Christ nous som-
mes transformez en une mesme image,
comme par l'Esprit du Seigneur¹ : lequel
certes besongne tellement en nous, qu'il
ne nous rend pas compagnons et partici-
pans de la substance de Dieu.

6 Ce seroit folie de vouloir apprendre
des Philosophes quelque certaine défini-
tion de l'âme, veu que nul d'entre eux,
excepté Platon, n'a jamais droictement
affirmé l'essence immortelle d'icelle. Les
autres disciples de Socrates en parlent
bien : mais c'est en suspens, pource que
nul n'a osé prononcer d'une chose dont il
n'estoit pas bien persuadé. Or Platon en
son opinion a mieux adressé que les
autres, d'autant qu'il a considéré l'image
de Dieu en l'âme : les autres sectes atta-
chent tellement à la vie présente toutes
les vertus et facultez de l'âme, qu'ils ne
luy laissent quasi rien hors du corps.
Mais nous avons cy-dessus enseigné par
l'Escripture, que c'est une substance qui
n'a point de corps : à quoy il faut main-
tenant adjouster, combien qu'elle ne
puisse proprement estre contenue en un
lieu, toutesfois qu'estant posée et logée

²) Act. XVII, 28.

¹) 2 Cor. III, 18.

au corps, elle y habite comme en un domicile : non pas seulement pour donner vigueur aux membres, et rendre les organes extérieurs propres et utiles à leurs actions, mais aussi pour avoir primauté à régir et gouverner la vie de l'homme : non-seulement aux délibérations et actes qui concernent la vie terrestre, mais aussi afin de l'esveiller et guider à craindre Dieu. Combien que ce dernier yci ne s'apperçoive point si clairement en la corruption de nostre nature : toutesfois encores quelques reliques en demeurent imprimées parmy les vices. Car dont vient que les hommes ont si grand soin de leur réputation, sinon de quelque honte qu'ils ont engravée en eux ? Et dont vient ceste honte, sinon qu'ils sont contraints de sçavoir que c'est d'honnesteté ? Or la source et la cause est, qu'ils entendent qu'ils sont naiz pour vivre justement : en quoy il y a quelque semence de religion enclose. D'avantage, comme sans contredit l'homme a esté créé pour aspirer à la vie céleste : aussi il est certain que le goust et appréhension d'icelle a esté imprimé en son âme. Et de faict l'homme seroit privé et despouillé du principal fruit de son intelligence, s'il estoit ignorant de sa félicité, de laquelle la perfection est d'estre conjoint à Dieu. Ainsi le principal de l'âme est de tendre à ce but : et selon que chacun s'efforce d'y tendre et d'en approcher, il approuve par cela qu'il est doué de raison. Ceux qui disent qu'il y a plusieurs âmes en l'homme, comme la sensitive et la raisonnable, combien qu'ils semblent apporter quelque chose de probable, toutesfois n'ayans point de fermeté en soy sont à rejeter, n'estoit que nous prinssions plaisir à nous tourmenter en choses frivoles et inutiles. Ils disent qu'il y a une grande contrariété entre les mouvemens du corps, qu'on appelle organiques, et la partie raisonnable de l'âme. Voire, comme si la raison mesme n'estoit pas agitée en soy de divers combats, et que ses conseils et délibérations ne bataillassent point ensemble souvent comme une armée contre l'autre. Mais d'autant que tels troubles procèdent de la dépravation de nature, c'est mal argué qu'il y ait deux âmes,

d'autant que les facultez ne s'a pas d'une mesure et proportion comme il seroit décent et requis. Est des facultez, je laisse aux Philosophes à les deschiffrer mieux par le nous suffira d'en avoir une simple raison pour nous édifier en piété fesse que ce qu'ils enseignent en droict, est vray : et non-seulement à cognoistre, mais aussi utile et géré par eux : et ne voudroye point tourner ceux qui ont désir d'acquiescer qu'ils n'y appliquent leur estude, voy doncques en premier lieu sens, lesquels toutesfois Platon mieux nommer organes¹ : et que comme par canaux, tous objets présentent à la vue, au goust, au flair, ou à l'attouchement, disent sens commun, comme en une cisternes reçoit d'un costé et d'autre : en fantasie, laquelle discerne ce qui est commun à conceu et appréhender que la raison fait son office en tout. Finalement que par-dessus est l'intelligence, laquelle contemplant regard posé et arrêté toutes choses par la raison démeine par ses discours qu'il y a trois vertus en l'âme, partienent à cognoistre et à lesquelles pour ceste cause sont trois cognitives, asçavoir la raison, la sensibilité, et la fantasie : ausquelles a trois autres correspondantes, partienent à appéter : asçavoir la volonté, de laquelle l'office est d'aider que l'intelligence et la raison lui sent : la cholère, laquelle suit et présente la raison et fantasie : la bile, laquelle appréhende ce qui est objecté par la fantasie et par la raison. Quand toutes ces choses seront en leur ordre ou pour le moins vray-semblables, cores n'est-il jà mestier de nous tourmenter, pource qu'il y a danger que nous pourroyent aider de guères pourroyent beaucoup tourmenter l'obscurité. S'il semble bon à quelquelque chose de distinguer autrement les facultez de l'âme : asçavoir que l'une soit l'Appétitive, laquelle combien qu'

1) In Theeteto.

2) Aristot., Ethic., lib. I, cap. VII ; Item, II

de raison en soy, toutesfois estant
 ite d'ailleurs obtempère à raison :
 tre soit nommée Intellective, la-
 participe de soy à raison : Je n'y
 ay pas beaucoup. Je ne voudroye
 plus répugner à ce que dit Aris-
 tascavoir, Qu'il y a trois choses
 cèdent toutes les actions huma-
 voir sens, entendement, et ap-
 us nous élisons plustost la dis-
 ui peut estre comprinsedes plus
 uelle ne se prut apprendre des
 es. Car quand ils veulent parler
 lement, après avoir divisé l'âme
 t et intelligence, ils font l'un et
 uible. Car ils disent, qu'il y a
 ligence contemplative, qui ne
 it jusques en action : mais s'ar-
 lement à contempler ce qui est
 ar le mot d'Engin, comme dit
 L'autre gist en pratique, la-
 rès avoir appréhendé le bien ou
 nent la volonté à le suivre ou
 s laquelle espèce est contenue la
 le bien vivre. Pareillement ils
 l'appétit en concupiscence et vo-
 pelans Volonté, quand le désir
 ne obtempère à raison : Concu-
 quand il se desborde en intem-
 rejettant le joug de modestie¹.
 ant ils imaginent tousjours, qu'il
 raison en l'homme, par laquelle
 bien gouverner.

nous sommes contraints de nous
 a petit de ceste façon d'ensei-
 urce que les Philosophes, qui
 ais cognu le vice originel, qui
 nition de la ruine d'Adam, con-
 inconsiderément deux estats de
 qui sont fort divers l'un de l'au-
 nous faut doncques prendre une
 sion : c'est qu'il y a deux parties
 : âme, intelligence et volonté :
 ace est pour discerner entre
 oses qui nous sont proposées,
 e qui nous doit estre approuvé
 né. L'office de la volonté est
 suivre ce que l'entendement
 estre bon, au contraire rejet-
 ce qu'il aura réprouvé. Il ne

nous faut yci arrester à ce qu'en dispute
 Aristote trop subtilement, qu'il n'y a nul
 mouvement propre et de soy en l'intelli-
 gence, mais que c'est élection qui meut
 l'homme¹ : il nous doit suffire, sans nous
 empestrer en questions superflues, que
 l'entendement est comme gouverneur et
 capitaine de l'âme : que la volonté dépend
 du plaisir d'iceluy, et ne désire rien jus-
 ques après avoir eu son jugement. Pour-
 tant Aristote dit bien vray en un autre
 passage, que fuir ou appéter est une sem-
 blable chose en l'appétit, que nier ou
 approuver en l'entendement². Or nous
 verrons cy-après, combien est certaine
 la conduite de l'entendement pour bien
 diriger la volonté. Yci nous ne prétendons
 autre chose, sinon de monstrier que toutes
 les vertus de l'âme humaine se réduisent
 à l'un de ces deux membres. En ceste ma-
 nière nous comprenons le sens sous l'en-
 tendement, lequel est séparé des Philo-
 sophes qui disent, que le sens encline à
 volupté, et l'entendement à honnesteté et
 vertu : d'avantage, que pour le nom d'Ap-
 pétit nous usons du mot de Volonté, le-
 quel est le plus usité.

8 Dieu doncques a garny l'âme d'intel-
 ligence, par laquelle elle peut discerner
 le bien du mal, ce qui est juste d'avec ce
 qui est injuste, et voit ce qu'elle doit sui-
 vre ou fuir, estant conduite par la clarté de
 raison. Parquoy ceste partie qui adresse
 a esté nommée par les Philosophes, Gou-
 vernante comme en supériorité. Il luy a
 quant et quant adjousté la volonté, la-
 quelle a avec soi l'élection : ce sont les
 facultez dont la première condition de
 l'homme a esté ornée et annoblie : c'est
 qu'il y eust engin, prudence, jugement
 et discrétion non-seulement pour le ré-
 gime de la vie terrestre, mais pour par-
 venir jusques à Dieu, et à parfaite félici-
 té : et puis qu'il y eust élection conjointe,
 laquelle guidast les appétis, modérant
 aussi tous les mouvemens organiques,
 qu'on appelle : et ainsi que la volonté fust
 conforme du tout à la reigle et attrempance
 de raison. En ceste intégrité l'homme avoit
 franc arbitre, par lequel s'il eust voulu il
 eust obtenu vie éternelle. Car de mettre

1) *entmes*, lib. III, cap. XLIX; *De duplici*

1) Ita Plato, in *Phaedro*. 2) *Ethic.*, lib. VI, cap. II.

yci en avant la prédestination occulte de Dieu, c'est hors de propos : pource que nous ne sommes point en question de ce qui a peu advenir ou non, mais de ce qu'a esté en soy la nature de l'homme. Ainsi Adam pouvoit demeurer debout s'il eust voulu, veu qu'il n'est trébusché que de sa volonté propre : mais pource que sa volonté estoit ployable au bien et au mal, et que la constance de persévérer ne luy estoit pas donnée, voylà pourquoy il est si tost et si légèrement tombé. Toutesfois si a-il eu élection du bien et du mal : et non-seulement cela, mais il y avoit tant en son intelligence qu'en sa volonté une parfaite droicture : mesmes toutes les parties organiques estoyent enclines et promptes à obéir chacune à tout bien, jusques à ce qu'en se perdant et ruinant il a corrompu tous ses biens. Et voylà dont les Philosophes ont esté si esblouis et environnez de ténèbres : c'est qu'ils ont cherché un bel édifice et entier en une ruine, et des liaisons bien compassées en une dissipation. Ils ont tenu ce principe, que l'homme ne seroit point animal raisonnable s'il n'avoit élection du bien et du mal. Il leur venoit aussi en pensée, que si l'homme n'ordonnoit sa vie de son propre conseil, il n'y auroit nulle distinction entre les vices et vertus. Et cela n'eust point esté mal jugé par eux, s'il n'y eust eu nul changement en l'homme. Or la cheute d'Adam leur estant cachée avec la confusion qui en est provenue, il ne se faut point esbahir s'ils ont meslé le ciel et la terre : mais ceux qui font profession d'estre Chrestiens, et ce pendant nagent entre deux eaux, et bigarrent la vérité de Dieu de ce que les Philosophes ont déterminé, en sorte qu'ils cherchent encores le franc arbitre en l'homme,

estant perdu et abysmé en la mort spirituelle : ceux-là, dy-je, sont du tout incommensurables, et ne touchent ne ciel ne terre : ce qui se verra mieux en son lieu. Maintenant nous avons seulement à retenir qu'Adam a esté bien autre en sa première création, que n'est tout son lignage, lequel ayant son origine d'une souche corrompue et pourrie, en a tiré contagion héréditaire. Car toutes les parties de l'âme estoyent réglées à se bien ranger, l'entendement estoit sain et entier, la volonté estoit libre à élire le bien. Si on objecte là-dessus, qu'elle estoit comme un lieu glissant, pource qu'elle avoit une faiblesse et puissance imbécille : je respon-
 que pour oster toute excuse il suffit que Dieu l'eust mise en ce degré que nous avons dit. Car ce n'estoit pas raison, que Dieu fust astreint à ceste nécessité, de faire l'homme tel, qu'il ne peust ou ne voulust aucunement pécher. Vray est que la nature en ceste sorte eust esté parfaite et excellente : mais de plaider précisément contre Dieu et le contreroller, comme si eust esté tenu de donner l'homme de telle vertu, cela est plus que desraisonnable. Ve-
 u qu'il pouvoit lui donner tant peu qu'il y eust pleu¹. Or quant à ce que Dieu l'a soutenu en la vertu de persévérance, cela est caché en son conseil estroit : nostre devoir est de ne rien sçavoir que de la sobriété. Ainsi Adam n'est pas excusable, ayant receu la vertu jusques-là que de son bon gré il s'est attiré malice et confusion : et nulle nécessité ne lui a esté imposée de Dieu, qu'il ne luy eust auparavant donné une volonté moyennement flexible à bien et à mal : et comme qu'elle fust caduque, si est-ce que Dieu n'a pas laissé de tirer de la cheute une gloire de sa gloire.

CHAPITRE XVI.

Que Dieu ayant créé le monde par sa vertu, le gouverne et entretient par sa providence, avec tout ce qui y est contenu.

4 Or de faire un Dieu créateur temporel et de petite durée, qui eust seulement pour un coup accomplir son ouvrage, ce seroit une chose froide et maigre : et faut

qu'en cecy principalement nous différenci-
 d'avec les Payens et toutes gens pa-

¹) August., Super Gen., lib. II, cap. VII, VIII, IX, Correp. et gratia ad Valent., cap. II.

que la vertu de Dieu nous relui-
 présente, tant en l'estat perpétuel
 de sa première origine. Combien
 que les pensées des incré-
 dules soient contraintes par le regard du
 monde de la terre de s'eslever au Créa-
 teur, tantmoins la foy a son regard spé-
 cial assigner à Dieu la louange en-
 viron tout créé¹. A quoy tend ce
 que nous avons allégué de l'Apostre, que
 par la foy que nous comprenons le
 monde avoir esté si bien basti par la Pa-
 trie de Dieu. Car si nous ne passons jus-
 qu'à la providence, par laquelle il con-
 tient tout, nous n'entendrons
 clairement, que veut cest article,
 que Dieu soit Créateur, combien qu'il
 que nous l'ayons imprimé en nos-
 tre, et que nous le confessons de
 . Le sens humain s'estant proposé
 de Dieu pour une fois en la créa-
 tion, il se retire là : et le plus loing qu'il se
 avance, n'est sinon de considérer
 par la sagesse, puissance et bonté
 du Seigneur qui se présente à l'œil en ce
 si noble bastiment, encores qu'on
 ne conte de les regarder : puis après
 soit quelque opération générale de
 Dieu pour conserver et conduire le tout,
 par laquelle toute vigueur et mouvement
 . Brief, il estime que ce que Dieu
 commencement espandu de vigueur
 est, suffit à garder les choses en
 leur estat. Or la foy doit bien passer plus
 c'est de recognoistre pour gouver-
 ner le gardien perpétuel, celui qu'elle
 ne soit créateur : et non pas seu-
 lement en ce qu'il conduit la machine du
 monde, et toutes ses parties, d'un mou-
 vement universel : mais en soustenant,
 et maintenant songnant chacune créature,
 aux petits oiselets. Pourtant David
 avoir dit en brief que le monde a
 été créé de Dieu, descend tantost après
 l'ordre continuel de gouverner : Les
 dit-il, ont esté établis par la pa-
 trie de Dieu, et toute leur vertu par l'Es-
 se de sa bouche. Puis il adjouste, que
 Dieu garde sur tous ceux qui habitent
 la terre, il dissipe les conseils des
 : et ce qui est là dit à ce mesme

propos. Car combien que tous n'arguent
 point si dextrement qu'il seroit requis, tou-
 tesfois pource qu'il ne seroit point croya-
 ble, que Dieu se meslast des affaires huma-
 ines, sinon que le monde fust son œuvre :
 et aussi que nul ne croit à bon escient,
 que le monde soit basti de Dieu, qu'il ne
 soit quant et quant persuadé qu'il a le
 soin de ses œuvres : David procède par
 bon ordre, en nous menant de l'un à
 l'autre. Bien est vray, que les Philosophes
 aussi enseignent en général que toutes
 les parties du monde tirent et prennent vi-
 gueur d'une inspiration secrète de Dieu,
 et nostre sens le conçoit ainsi : mais ce
 pendant nul ne parvient en si haut degré
 que monte David, et y attire tous fidèles,
 en disant, Toutes choses attendent après
 toy, Seigneur, à ce que tu leur donnes
 viande en leur temps : quand tu leur don-
 nes elles la recueillent, quand tu ouvres
 ta main elles sont rassasiées de biens. Si
 tost que tu destournes ta face, elles sont
 estonnées : quand tu retires ton Esprit,
 elles défailent, et s'en revont en poudre :
 quand tu envoies ton Esprit, elles revie-
 nent et renouvellent la face de la terre².
 Mesmes combien que les Philosophes
 s'accordent à ceste sentence de saint
 Paul, que nous avons nostre estre et
 mouvement et vie en Dieu³ : toutesfois
 ils sont bien loin d'estre touchés au vif
 du sentiment de sa grâce, telle que saint
 Paul la presche : c'est qu'il a un soin
 spécial de nous, auquel se déclare sa fa-
 veur paternelle, laquelle le sens charnel
 ne goust point.

2 Pour mieux esclarir telle diversité,
 il est à noter que la providence de Dieu,
 telle que l'Ecriture la propose, s'oppose
 à fortune et à tous cas fortuits. Et d'au-
 tant que ceste opinion a esté quasi receue
 en tous aages, encores aujourd'huy est
 en vogue, et tient tous les esprits préoc-
 cupez, à sçavoir que toutes choses ad-
 viennent de cas fortuit : ce qui devoit
 estre bien persuadé de la providence de
 Dieu, non-seulement est obscurcy, mais
 quasi ensevely du tout. Si quelqu'un
 tombe en la main des brigans, ou rencon-
 tre des bestes sauvages : s'il est jetté en

la mer par tempeste : s'il est accablé de quelque ruine de maison ou d'arbre : si un autre errant par les déserts trouve de quoy remédier à sa famine : si par les vagues de mer il est jetté au port, ayant évadé miraculeusement la mort par la distance d'un seul doigt, la raison charnelle attribuera à fortune toutes ces rencontres tant bonnes que mauvaises. Mais tous ceux qui auront esté enseignez par la bouche de Christ, que les cheveux de nos testes sont contez ¹, chercheront la cause plus loing, et se tiendront tout assurez que les événemens, quels qu'ils soyent, sont gouvernez par le conseil secret de Dieu. Quant aux choses qui n'ont point d'âme, il nous faut tenir ce point pour résolu, combien que Dieu leur eust assigné à chacune sa propriété, toutesfois qu'elles ne peuvent mettre leur effect en avant, sinon d'autant qu'elles sont adressées par la main de Dieu. Parquoy elles ne sont qu'instrumens, auxquels Dieu fait descouler sans fin et sans cesse tant d'efficace que bon luy semble, et les applique selon son plaisir, et les tourne à tels actes qu'il veut. Il n'y a vertu si noble ny admirable entre les créatures qu'est celle du soleil. Car outre ce qu'il esclaire tout le monde de sa lueur, quelle vertu est-ce de nourrir et végéter par sa chaleur tous animaux, d'inspirer par ses rayons fertilité à la terre, en eschauffant la semence qu'on y jette? Après, la faire verdoyer de beaux herbages, lesquels il fait croistre, en leur donnant tousjours nouvelle substance, jusques à ce que le blé et autres grains se lèvent en espics : et qu'il nourrit ainsi toutes semences par ses vapeurs, pour les faire venir en fleur, et de fleur en fruit, cuisant le tout jusques à ce qu'il l'ait amené à maturité : quelle noblesse et vertu aussi est-ce, de faire bourgeonner les vignes, jeter leurs feuilles, et puis leurs fleurs, et en la fin leur faire apporter un fruit si excellent? Or Dieu pour se réserver la louange entière de toutes ces choses, a voulu devant que créer le soleil, qu'il y eust clarté au monde, et que la terre fust garnie et parée de tous genres d'herbes et de

fruits ¹. Parquoy l'homme fidèle ne fera point le soleil cause principale ou nécessaire des choses qui ont esté devant que le soleil mesme fust créé ne produit : mais il le tiendra pour instrument, duquel Dieu se sert pource qu'il luy plaist : non pas qu'il ne peust sans tel moyen accomplir son œuvre par soy-mesme. D'autre part, quand nous lisons qu'à la requeste de Josué le soleil s'est arresté en un degré l'espace de deux jours : et en faveur de Roy Ezéchias, son ombre a esté reculée de quinze degrez ², nous avons à noter que Dieu par tels miracles a testifié, que le soleil n'est pas tellement conduit par un mouvement naturel, pour se lever et coucher chacun jour, que luy n'ait le souverain gouvernement pour l'avancer et retenir, afin de nous renouveler la mémoire de ceste faveur paternelle envers nous, qu'il a monstrée en la création du monde. Il n'y a rien plus naturel que de voir les quatre saisons de l'an succéder par tour l'une à l'autre : toutesfois en ceste succession continuelle il y a une telle diversité et si inégale, qu'on apperçoit clairement que chacun an, chacun mois, et chacun jour est disposé en une sorte ou en l'autre par une providence spéciale de Dieu.

3 Et de faict, le Seigneur s'attribue toute puissance, et veut que nous la reconnissions estre en luy : non pas telle que les Sophistes l'imaginent, vaine, oisive, et quasi assopie mais tousjours veillante, pleine d'efficace et d'action, et aussi qu'il ne soit pas seulement en général et comme en confus le principe du mouvement des créatures (comme si quelqu'un ayant une fois fait un canal, et adressé la voye d'une eau à passer dedans, la laisse soit puis après escouler d'elle-mesme) mais qu'il gouverne mesmes et conduit sans cesse tous les mouvemens particuliers. Car ce que Dieu est reconnu tout puissant, n'est pas pource qu'il puisse faire toutes choses, et néantmoins se repose, ou que par une inspiration générale il continue l'ordre de nature tel qu'il a disposé du commencement : mais d'autant qu'il gouvernant le ciel et la terre par

¹) Matth. X, 30.

¹) Gen. I, 5, 11.

²) Jos. X, 13; 2 Rois XX, 11.

vidence, il compasse tellement les choses, que rien n'advient sinon qu'il a déterminé en son conseil ¹. Quand il est dit au Pseaume, qu'il fait ce qu'il veut, cela s'entend d'une certaine et propos délibéré. Et si, ce seroit une maigre fantaisie, selon les mots du Prophète selon la parole des Philosophes, à savoir que c'est le premier motif, pource qu'il est le principe et la cause de tout mouvement : en lieu que plustost c'est une consolation, de laquelle les fidèles tirent leur douleur en adversitez, et qu'ils ne souffrent rien que ce ne soit par l'ordonnance et le commandement de Dieu, d'autant qu'ils sont sous sa main. Le gouvernement de Dieu s'estend sur toutes ses œuvres, c'est une cavillerie de le vouloir enclorre et lier dans l'influence et le cours de la nature.

Et certes tous ceux qui restreignent si estroites limites la providence de Dieu, comme s'il laissoit toutes créatures libres selon le cours ordonné de la nature, desrobent à Dieu sa gloire et se privent d'une doctrine qui seroit fort utile : veu qu'il n'y a rien de si précieux que l'homme, si ainsi est : les mouvemens naturels du ciel, de la terre et des eaux eussent cours libre contre luy. Joinct qu'en telle opinion, c'est amoindrir trop la singulière bonté de Dieu sur chacun. David s'escrie que les enfans qui sont encores à la mamelle de la mère, ont assez d'éloquence pour louer la gloire de Dieu ² : c'est à dire d'autant que si tost qu'ils sont hors du ventre, et venus au monde, ils ont leur nourriture qui leur est apparue par une providence d'enhaut. Je ne sçay bien que cela est naturel et général, mais si faut-il ce pendant que nous réfléchions et considérions ce que l'expérience nous montre tout évidemment, qu'encreux les unes ont les mammelles bien fournies de lait, les autres sont quasi seiches, selon qu'il plaira à Dieu de nourrir un enfant abondamment, ou plus petitement. Or ceux qui

attribuent droictement à Dieu la louange de Tout-puissant, recueillent de cela double fruit. Premièrement, d'autant qu'il a assez ample faculté de bien faire, veu que le ciel et la terre sont sous sa possession et seigneurie, et que toutes créatures dépendent de son plaisir pour s'assujétir à luy en obéissance. Secondement, pource qu'on se peut assurément reposer en sa protection, veu que toutes choses qui pourroient nuire de quelque part que ce soit, sont sujettes à sa volonté, veu que Satan avec toute sa rage et tout son appareil est réprimé par la volonté d'iceluy comme d'une bride, et veu que ce qui peut contrevenir à nostre salut est soumis à son commandement. Et ne faut pas penser qu'il y ait autrement moyen de corriger ou appaiser les espouvantemens ou craintes excessives et superstitieuses que nous concevons aisément quand les dangers se présentent, ou que nous les appréhendons. Je dy que nous sommes craintifs d'une façon superstitieuse, si quand les créatures nous menacent ou présentent quelque espouvantement, nous les redoutons comme si elles avoyent quelque pouvoir de nuire d'elles-mesmes, ou qu'il nous en veinst quelque dommage par cas fortuit, ou que Dieu ne fust point suffisant pour nous aider à l'encontre d'icelles. Comme pour exemple, le Prophète défend aux enfans de Dieu de craindre les estoilles et signes du ciel, comme font les incrédules ¹. Certes il ne condamne point toute crainte : mais d'autant que les infidèles transfèrent le gouvernement du monde de Dieu aux estoilles, ils imaginent que tout leur bon heur ou mal heur dépend d'icelles, et non pas de la volonté de Dieu. Ainsi au lieu de craindre Dieu ils craignent les estoilles, planètes et comètes. Ainsi, qui voudra éviter ceste infidélité, qu'il se souviene tousjours que la puissance, action, ou mouvement qu'ont les créatures, n'est point une chose qui se pourmène et voltige à leur plaisir : mais que Dieu par son conseil secret y gouverne tellement tout, que rien n'advient qu'il n'ait luy-mesme déterminé de son sceu et vouloir.

2) Ps. VIII, 2.

1) Jér. X, 2.

4 Parquoy que ceci soit premièrement bien résolu : c'est que quand on parle de la providence de Dieu, ce mot ne signifie pas qu'estant oisif au ciel il spécule ce qui se fait en terre : mais plustost qu'il est comme un patron de navire, qui tient le gouvernail pour adresser tous événements. Ainsi ce mot s'estend tant à sa main qu'à ses yeux : c'est-à-dire que non-seulement il voit, mais aussi ordonne ce qu'il veut estre fait. Car quand Abraham disoit à son fils, Dieu y pourvoira ¹ : ce n'estoit point seulement pour luy attribuer la cognoissance de ce qui devoit advenir : mais pour luy remettre le soin de la perplexité en laquelle il estoit, d'autant que c'est le propre office d'iceluy, de donner issue aux choses confuses. Dont il s'ensuit que la providence de Dieu est actuelle, comme l'on dit. Car ceux qui s'attachent à une prescience nue et de nul effect, sont par trop sots et badins. L'erreur de ceux qui attribuent à Dieu un gouvernement général et confus, est moins lourd, d'autant qu'ils confessent que Dieu maintient le monde et toutes ses parties en leur estre, mais seulement par un mouvement naturel, sans adresser en particulier ce qui se fait : si est-ce néanmoins que tel erreur n'est point supportable. Car ils disent que par ceste providence, qu'ils appellent universelle, nulle créature n'est empêchée de tourner çà et là comme à l'aventure, ne l'homme de se guider et adresser par son franc arbitre où bon luy semblera. Voicy comment ils partissent entre Dieu et l'homme : c'est que Dieu inspire par sa vertu à l'homme mouvement naturel, à ce qu'il ait vigueur pour s'appliquer à ce que nature porte : et l'homme ayant telle faculté gouverne par son propre conseil et volonté tout ce qu'il fait. Brief ils imaginent que le monde et les hommes avec leurs affaires se maintiennent par la vertu de Dieu : mais qu'ils ne sont pas gouvernez selon qu'il ordonne et dispose. Je laisse yci à parler des Epicuriens (de laquelle peste le monde a esté tousjours remply) lesquels en leurs rêveries pensent que Dieu soit oisif et

comme un faynéant : aussi des autres fantastiques, qui jadis ont gazouillé que Dieu gouverne tellement par-dessus le milieu de l'air, qu'il laisse ce qui est dessous à fortune. Car les créatures mesmes qui n'ont ne bouche ne langage, crient assez haut contre une sottise si énorme. Mon intention est seulement de réprover l'opinion qui est par trop commune, laquelle attribue à Dieu un mouvement incertain, confus et comme aveugle : et cependant luy ravit le principal, c'est qu'il par sa sagesse incompréhensible il adresse et dispose toutes choses à telle fin que bon luy semble. Car ceste opinion ne mérite nullement d'estre receue, vu qu'elle fait Dieu gouverneur du monde en titre seulement, et non pas d'effect, en luy ostant le soin et l'office d'ordonner ce qui se doit faire. Car, je vous prie, qu'est-ce d'avoir empire pour régir, sinon de présider en telle sorte que les choses sur lesquelles on préside soyent gouvernées d'un ordre estably par certain conseil ? Je ne réproue pas du tout ce qui est dit de la providence universelle de Dieu moyennant que cecy d'autre part me soit aussi accordé, c'est que le monde est gouverné de Dieu, non-seulement pour ce qu'il maintient en estre le cours de nature tel qu'il l'a estably pour un cours, mais pource qu'il a soin particulier d'une chacune créature. Vray est que toutes espèces ont quelque conduite secrète selon que leur naturel le requiert, comme si elles obéissoient à un statut perpétuel auquel Dieu les a astreintes : et par ainsi ce que Dieu a une fois décrété, coule comme son train comme d'une inclination volontaire. Et à cela se peut rapporter la sentence de nostre Seigneur Jésus, que le Père et le Père sont tousjours en œuvre dès le commencement : et aussi le dire de saint Paul, Nous vivons en Dieu, et nous avons nostre mouvement et estre. Item qu'escrit l'Apostre en l'Epistre aux Hebreux, c'est qu'en voulant prouver la divinité de Jésus-Christ, il dit que toutes choses sont soustenues par son commandement tout-puissant ¹. Mais c'est par un versement fait de vouloir sous telles co-

¹) Gen. XXII 8.

¹) Jean V, 17 ; Act. XVII 28 ; Hébr. I, 3.

urs cacher et obscurcir la providence spéciale de Dieu, laquelle nous est tellement montrée par tesmoignages de l'Esprit clairs et certains, que c'est merveille comment quelqu'un en puisse douter. Et de faict ceux qui tendent un tel voile pour la cacher, sont contraints en fin d'adjouster par forme de correction, que beaucoup de choses se font par un soin particulier de Dieu : mais ils fallent en restreignant cela à quelques actes particuliers. Parquoy nous avons à prouver que Dieu a une telle superintendance à disposer tous événemens, que tout ce qui se fait procède tellement de ce qu'il a déterminé en son conseil, que rien n'advient par cas d'aventure.

5 Si nous accordons que le principe de tout mouvement est en Dieu, et ce pendant que toutes choses se démeinent ou de leur bon gré, ou à l'aventure, selon leur inclination les pousse : les révolutions du jour et de la nuit, de l'hyver et de l'esté seront ouvrages de Dieu, en tant qu'il a assigné à chacune saison son cours, et leur a imposé certaines loix. Or cela seroit vray si les jours succédans les nuicts, et les mois venans l'un après l'autre, et si pareillement les années gardoyent toujours une mesme mesure en leur égale : mais quand une fois les chaleurs véhémentes avec seicheresse avalent tous les fruits de la terre, l'autre fois les pluies venantes outre leur saison inondent et gastent les semences, que les gresles et tempestes racient tout ce qui se rencontre, cela ne seroit pas une œuvre de Dieu, sinon que par les variations ou autres causes naturelles. Mais les nuées que le beau temps, le froid et le chaud adviennent. Or par ce moyen il ne laisseroit point lieu ny à la bonté et à l'amour paternelle de Dieu, ny à ses jugemens. Si ceux contre lesquels je débats, disent que Dieu se montre assez libéral envers le genre humain en distillant une pluie ordinaire au ciel et en terre, pour leur pourvoir d'alimens, c'est une réponse trop fade et profane : car c'est aussi comme s'ils nioient que la fertilité de la terre soit une singulière bénédiction de Dieu, et la stérilité et famine ne soient sa malédiction et vengeance. Mais

pource qu'il seroit trop long d'amasser toutes les raisons pour rebouter cest erreur, que l'autorité de Dieu nous suffise. Il prononce souvent en la Loy et par les Prophètes, qu'en humectant la terre de rousées et pluye, il testifie là sa grâce : à l'opposite, que c'est par son commandement que le ciel s'endurcit, que les fruits sont mangés et consumés par bruyeres et autres corruptions : et toutesfois et quantes que vignes, champs et prés sont batus de gresles et tempestes, que cela aussi est tesmoignage de quelque punition spéciale qu'il exerce. Si cela nous est bien persuadé, il est aussi certain qu'il ne tombe pas une seule goutte de pluye sans qu'il ait ordonné en particulier. David magnifie bien la providence générale de Dieu, en ce qu'il nourrit les petits corbeaux qui l'invoquent¹ : mais quand Dieu menace de famine toutes bestes, ne déclare-t-il point assez que pour un temps il nourrit plus libéralement tous animaux, et puis après plus maigrement, selon que bon luy semble ? C'est une sottise puérile (comme j'ay desjà dit) de restreindre cecy à quelques actes particuliers, veu que Jésus-Christ prononce sans exception aucune, qu'il n'y a oiselet de si petit prix qu'il soit qui tombe en terre sans la volonté de Dieu son Père². Certes si le vol des oiseaux est adressé par le conseil infallible de Dieu, il faut bien confesser avec le Prophète qu'il habite tellement en haut, qu'il daigne bien s'abaisser pour voir tout ce qui se fait au ciel et en la terre³.

6 Mais pource que nous sçavons que le monde a principalement esté créé à cause du genre humain, aussi il nous faut toujours tendre à ce but, en parlant de la providence de Dieu : c'est de sçavoir quel soin il a de nous. Le Prophète Jérémie crie haut et clair : Je say, Seigneur, que la voye de l'homme n'est pas en sa liberté, et que ce n'est pas à luy d'adresser ses pas. Item Salomon : Les pas de l'homme sont adressez de Dieu : et comment l'homme ordonnera-il sa voye⁴ ? Que ceux contre lesquels je dispute aillent maintenant dire que l'homme a son mou-

1) Ps. CXLVII, 9.

2) Matth. X, 29.

3) Ps. CXIII, 5, 6.

4) Jér. X, 23 ; Prov. XX, 26.

vement naturel de l'inclination de sa nature, mais qu'il le tourne çà et là où bon luy semble. Car si cela estoit vray, l'homme auroit en sa main la disposition de ses voyes. S'ils le nient, d'autant qu'il ne peut rien sans la puissance de Dieu : je réplique à l'opposite, puis qu'il appert que Jérémie et Salomon attribuent à Dieu non-seulement une telle vertu qu'ils nous forgent, mais aussi conseil, décret, et certaine détermination de ce qui se doit faire, jamais ils ne se pourront desvelopper que l'Ecriture ne leur soit contraire. Salomon en un autre lieu rédargue très-bien ceste témérité des hommes, lesquels, sans avoir regard à Dieu, comme s'ils n'estoyent pas conduits de sa main, se proposent tel but qu'il leur vient en la teste : L'homme, dit-il, dispose en son cœur, et c'est à Dieu de guider la langue¹ : comme s'il disoit que c'est une folie par trop ridicule, qu'un povre homme délibère ainsi de tout faire sans Dieu, ne pouvant seulement proférer un mot, sinon entant qu'il luy est donné. Qui plus est, l'Ecriture, pour mieux exprimer que rien du tout ne se fait sans Dieu, et sa prédestination, luy assujettit les choses qui semblent estre les plus fortuites. Car quel cas trouvera-on plus d'adventure, que quand il tombe une branche d'un arbre sur un passant et le tue ? Or Dieu en parle bien autrement, affirmant qu'il a livré un tel homme à la mort². Qui est-ce qui ne dira, que le sort soit exposé à fortune ? Or Dieu ne souffre point qu'on parle ainsi, en disant, que l'issue et le jugement luy en appartient. Il ne dit pas simplement, que c'est par sa vertu que les lots ou les balotes soyent jettées au vaisseau, et en soyent tirées hors : mais il se réserve ce que plustost on pouvoit attribuer à fortune, c'est qu'il adresse les balotes à son plaisir : à quoy s'accorde le dire de Salomon : Le povre et le riche se rencontrent, et Dieu esclaire les yeux des deux³. Car il entend par ces mots, combien que les riches soyent meslez parmy les povres au monde, toutesfois quand Dieu assigne la condition à un chacun, qu'il

n'y va pas à l'estourdie, ou en : veu qu'il esclaire les uns et les autres ainsi il exhorte les povres à p pource que ceux qui ne se contentent point de leur estat, taschent entre eux est d'escourre le joug qui imposé de Dieu. Pareillement autre Prophète reprend les gens qui attribuent à l'industrie des hommes ou à fortune ce que les uns de au borbier, les autres sont es honneurs et dignitez : Ce n'est ni il, ne du soleil levant, ne du couch du mydi que viennent les honneurs c'est à Dieu d'en disposer comme c'est luy qui humilie, c'est luy qui En quoy il conclud ; d'autant que peut estre despouillé d'office de justice c'est par son conseil secret, que sont avancez, et les autres de contemptibles.

7 Mesmes je dy, que les événements particuliers sont tesmoignages en général de la providence singulière de Dieu récité que Dieu a esmeu un vent au désert, qui a apporté quantité de cailles⁴. Il est dit aussi que, jeter Jonas en la mer, il a en grand tourbillon et tempeste⁵. (ne pensent pas que Dieu tiene vernail du monde, diront que cela fait outre l'usage commun : ordédüy de là, que nul vent ne s'en mais sans commandement spécial Et aussi la doctrine du Prophète roit pas autrement vraye, c'est : les vents ses messagers, et les felleans, ses serviteurs⁶ : qu'il fait de ses chariots, et qu'il chevauche ailes des vents, sinon qu'il pourrait tant les nuées que les vents à son et qu'il y démonstrast une simple présence de sa vertu : comme ailleurs sommes enseignez ailleurs, toutes quantes que la mer se trouble par pétuosité des vents, que tel char signifie une présence spéciale de Il commande, dit le prophète, et vents tourbillonneux, et fait escoufflots de la mer en haut : après il la tempeste et la fait tenir quoye

1) Prov. XVI, 2.
2) Prov. XVII, 2.

3) Ez. XXI, 43.

4) 2 Ps. LXXV, 7.
5) Jon. I, 6.

6) Nomb. XI
4) Ps. CIV,

les vagues à ceux qui navigent ¹.
 aussi Dieu mesme dénonce ail-
 l'il a chastié le peuple par vents
 s ². Suivant cela, comme ainsi soit
 it naturellement vigueur d'engen-
 r hommes, toutesfois en ce que
 sont privez de lignée, et les autres
 foison, Dieu veut qu'on reco-
 cela provenir de sa grâce spé-
 comme aussi il est dit au Pseaume,
 fruit du ventre est don de Dieu.
 t Jacob disoit à Rachel sa femme,
 u lieu de Dieu, pour te donner des
 ? Pour mettre fin à ce propos,
 rien plus ordinaire en nature, que
 nous sommes nourris de pain : or
 déclare que, non-seulement le
 le la terre est un don spécial de
 ais aussi adjouste, que l'homme
 as du seul pain ³, pource qu'il
 s substenté par se saouler, mais
 bénédiction secrette de Dieu :
 à l'opposite il menace qu'il rom-
 aston ou soustenement du pain ⁴ :
 et autrement nous ne pourrions à
 ent user de ceste requeste, Que
 pain quotidien nous soit donné,
 ue Dieu nous apastelast de sa
 ternelle. Parquoy le Prophète,
 bien persuader aux fidèles que
 les paissant exerce l'office d'un
 e de famille, advertist qu'il donne
 toute chair ⁵. En somme, quand
 ons d'un costé qu'il est dit : Les
 Dieu sont sur les justes, et ses
 à leurs prières : et de l'autre
 œil de Dieu est sur les meschans
 der leur mémoire de la terre ⁶ :
 s que toutes créatures haut et bas
 mptement appareillées à son ser-
 e qu'il les appliqué à tel usage
 ut : dont nous avons à recueillir
 a pàs seulement une providence
 de Dieu pour continuer l'ordre
 en ses créatures, mais qu'elles
 tes dressées par son conseil ad-
 et appropriées à leurs fins.
 x qui veulent rendre ceste doc-
 euse, calomnient que c'est la fan-

tasie des Stoïques, que toutes choses
 adviennent par nécessité. Ce qui a esté
 reproché aussi bien à saint Augustin ¹.
 Quant à nous, combien que nous ne dé-
 bations pas volontiers pour les paroles,
 toutesfois nous ne recevons pas ce voca-
 ble dont usoyent les Stoïques, asçavoir,
 Fatum : tant pource qu'il est du nombre
 des vocables desquels saint Paul ensei-
 gne de fuir la vanité profane ², qu'aussi
 que nos ennemis taschent par la haine
 du nom grever la vérité de Dieu. Quant
 est de l'opinion, c'est fausseté et ma-
 licieusement qu'on nous la met sus. Car
 nous ne songeons pas une nécessité la
 quelle soit contenue en nature par une
 conjonction perpétuelle de toutes choses,
 comme faisoient les Stoïques : mais nous
 constituons Dieu maistre et modérateur
 de toutes choses, lequel nous disons dès
 le commencement avoir selon sa sagesse
 déterminé ce qu'il devoit faire, et main-
 tenant exécuté par sa puissance tout ce
 qu'il a délibéré. Dont nous concluons
 que non-seulement le ciel et la terre, et
 toutes créatures insensibles sont gouver-
 nées par sa providence, mais aussi les con-
 seils et vouldoirs des hommes : tellement
 qu'il les adresse au but qu'il a proposé.
 Quoy doncques? dira quelqu'un : ne se
 fait-il rien par cas fortuit ou d'aventure?
 Je respon que cela a esté trèsbien dit de
 Basilius le Grand, quand il a escrit que For-
 tune et Adventure sont mots de Payens :
 desquels la signification ne doit point en-
 trer en un cœur fidèle. Car si toute pros-
 périté est bénédiction de Dieu, adversité,
 sa malédiction : il ne reste plus lieu à
 fortune en tout ce qui advient aux hom-
 mes. D'avantage les paroles de saint Au-
 gustin nous doivent esmouvoir. Il me
 desplaist, dit-il, qu'au livre que j'ai fait
 contre les Académiques ³, j'ay si souvent
 nommé Fortune : combien que par ce
 nom je n'ay point signifié quelque Déesse,
 comme les Payens ; mais l'événement for-
 tuit des choses, comme en commun lan-
 gage nous disons, Possible, Paradventu-
 re : combien qu'il faut rapporter tout à la
 providence de Dieu. En cecy mesme je ne
 l'ay point dissimulé, disant, La Fortune,

1 28, 29.

2) Amos IV, 9 ; Agg. I, 11.

3) VII, 3 ; Gen. XXX, 2.

4) III, 2.

5) Is. III, 1.

6) XVI, 28.

7) Ps. XXXIV, 16, 17.

1) Ad Bonif., lib. II, 6, et alibi.

2) 1 Tim. VI, 20.

3) Retract., cap.

qu'on appelle communément, est possible conduite par un gouvernement caché : et appelons seulement Fortune, ce qui se fait sans que la cause et la raison nous en apparaisse. Or combien que j'aye dit cela, toutesfois je me repens d'avoir usé en ce livre-là du mot de Fortune : d'autant que je voy que les hommes ont une très-mauvaise coustume, qu'au lieu de dire, Dieu l'a ainsi voulu : ils disent, La Fortune l'a ainsi voulu. Brief ce saint docteur enseigne par tout, que si on laisse rien à la fortune, le monde sera tourné, et viré à la volée. Et combien qu'il enseigne quelquesfois que toutes choses se font partie par le franc arbitre de l'homme, partie par l'ordonnance de Dieu, toutesfois il monstre bien que les hommes sont sujets à icelle et sont par icelle, adressez. Car il prend ce principe, qu'il n'y a rien plus hors de raison, que d'estimer que rien se face sinon comme Dieu l'a décrété : pource qu'autrement il adviendrait à la volée. Par laquelle raison il exclud tout ce qui pourroit estre changé du costé des hommes : et tantost après encores plus clairement, en disant qu'il n'est licite de chercher la cause de la volonté de Dieu. Or quand il use de ce mot de Permission, il nous sera bien liquide par un passage comment il entend, disant que la volonté de Dieu est la première cause et souveraine de toutes choses, pour ce que rien n'advient sans sa volonté ou permission ¹. Il ne forge pas un Dieu qui se repose en quelque haute tour pour spéculer, en voulant permettre cecy ou cela, veu qu'il luy attribue une volonté actuelle, laquelle ne pourroit estre réputée cause, sinon qu'il décrétast ce qu'il veut.

9 Toutesfois pource que la tardiveté de nostre esprit est bien loing de pouvoir monter jusques à la hauteur de la providence de Dieu, il nous faut pour la soulager mettre yci une distinction. Je dy doncques, combien que toutes choses soyent conduites par le conseil de Dieu, toutesfois qu'elles nous sont fortuites. Non pas que nous réputions fortune dominer sur les hommes, pour tourner haut

et bas toutes choses témérairement (car ceste resverie doit estre loing d'un cœur chrestien) : mais pource que des choses qui adviennent, l'ordre, la raison, la fin et nécessité est le plus souvent cachée au conseil de Dieu, et ne peut estre comprime par l'opinion humaine, les choses que nous sçavons certainement provenir de la volonté de Dieu, nous sont quasi fortuites : car elles ne monstrent point autre apparence, quand on les considère en leur nature, ou quand elles sont estimées selon nostre jugement et cognoissance. Pour donner exemple, posons le cas qu'un marchand estant entré en une forest avec bonne et seure compagnie, s'esgare et tombe en une briganderie, où les voleurs luy coupent la gorge : sa mort n'estoit point seulement préveue à Dieu : mais estoit décrétée en son vouloir. Car il n'est point seulement dit qu'il a prévu combien s'estendrait la vie d'un chacun : mais qu'il a constitué et fiché les limites qui ne se pourront passer ¹. Néanmoins d'autant que la conception de nostre entendement peut appréhender, toutes choses apparoissent fortuites en une telle mort. Qu'est-ce que pensera ici un chrestien ? Certes il réputera que cela est fortuit en sa nature, mais il ne doutera pas que la Providence de Dieu n'ait présidé à guider la fortune à son but. C'est une mesme raison des événemens futurs. Comme toutes choses à venir nous sont incertaines, aussi nous les tenons en suspens, comme si elles pouvoient escheoir ou en une sorte ou en l'autre. Cela néanmoins demeure résolu en nostre cœur, qu'il n'advient rien que Dieu n'ait ordonné. Et en ce sens le nom d'Événement est souvent réitéré en l'Ecclésiaste : pour ce que de prime face les hommes ne peuvent parvenir à la première cause, laquelle leur est cachée bien profond. Néanmoins que l'Écriture nous monstre de la providence secrète de Dieu, n'a jamais effacé tellement du cœur des hommes que tousjours quelque résidu n'ait esté celé parmy leurs ténèbres. Mesmes les sorciers des Philistins, combien qu'ils chancellent en doute, ne pouvans bon

¹) Question., lib. LXXXIII ; De Trinitate, lib. III, cap. IV.

¹) Job XIV, 5.

ment déterminer de ce qu'on leur demande : si est-ce qu'ils attribuent l'adversité partie à Dieu, partie à fortune. Si l'arche, disent-ils, passe par ceste voye-là, nous saurons que c'est Dieu qui nous a alligés : si elle tend ailleurs, il nous est advenu un malheur ¹. C'est bien une grande folie, si leur devinement les trompe, de recourir à fortune : ce pendant nous voyons qu'ils sont là tenus enserrez de n'oser croire simplement que leur malheur soit fortuit. Au reste, comment Dieu fleschit et tourne çà et là tous évènements par la bride de sa providence, il nous apperra par un exemple notable : Voicy, au mesme instant que David fut surpris et enclos par les gens de Saül au désert de Mahon, les Philistins se ruent sur la terre d'Israël, tellement que Saül est contraint de se retirer pour secourir à son pays ². Si Dieu donnant tel empeschement à Saül, a voulu pourvoir au salut de son serviteur David : combien que les Philistins aient soudain prins les armes et outre l'opinion des hommes, nous ne dirons pas toutesfois que cela soit venu de cas d'aventure : mais ce qui nous semble estre quelque accident, la voye le recognoist estre une conduite se-

crette de Dieu. Il n'y apparoist pas semblable raison par tout : mais si faut-il tenir pour certain, que toutes les révolutions qu'on voit au monde, proviennent du mouvement secret de la main de Dieu. Au reste, il est tellement nécessaire que ce que Dieu a ordonné advienne, que toutesfois ce qui se fait n'est pas nécessaire précisément ny de sa nature : et de cecy se présente un exemple familier : Puis que Jésus-Christ a vestu un corps semblable au nostre, nul de sens rassis ne niera que ses os n'ayent esté fragiles : et toutesfois il estoit impossible qu'ils fussent rompus. Voylà comment ce qui en soy peut advenir ainsi ou ainsi, est déterminé en une sorte au conseil de Dieu : dont nous voyons de rechef que ces distinctions n'ont pas esté inventées sans propos : c'est qu'il y a nécessité simple ou absolue, et nécessité selon quelque regard. Item, qu'il y a nécessité de ce qui s'ensuit et de la conséquence. Car ce que les os du Fils de Dieu n'ont peu estre cassez, cela vient pour le regard que Dieu les avoit exemptez : et par ainsi ce qui naturellement pouvoit escheoir d'un costé ou d'autre, a esté restreint à la nécessité du conseil de Dieu.

CHAPITRE XVII.

Quel est le but de ceste doctrine pour en bien faire nostre proufit.

Or (comme les esprits humains sont adonnés à subtilitez frivoles), à grand-peine se peut-il faire que tous ceux qui ne comprennent point le droict usage de ceste doctrine, ne s'enveloppent en beaucoup de filets. Parquoy il sera expédient de toucher yci en brief à quelle fin l'Esprit saint enseigne que tout ce qui se fait est ordonné de Dieu. Et en premier lieu il est à noter que la providence de Dieu doit estre considérée tant pour le passé que pour l'advenir : puis après qu'elle ordonne et adresse tellement toutes choses, qu'elle besongne quelquesfois par

moyens interposez, quelquesfois sans moyens, quelquesfois contre tous moyens : finalement qu'elle tend à ce but, qu'on cognoisse quel soin Dieu a du genre humain : sur tout combien il veille songneusement pour son Eglise, laquelle il regarde de plus près. Il faut aussi adjouter un autre point, c'est combien que la faveur de Dieu et sa bonté, ou la rigueur de ses jugemens reluisent le plus souvent en tout le cours de sa providence : que néanmoins quelquesfois les causes de ce qui advient sont cachées, tellement que ceste pensée nous entre au cerveau, que les affaires humains tournent et virent à la volée, comme sur une roue ? où nos-

¹ 1 Sam. V, 2.

² 1 Sam. XXIII, 26, 27.

tre chair nous sollicite à gronder contre Dieu, comme si Dieu se jouoit des hommes en les démenant çà et là comme des pelotes. Vray est que si nous avons les esprits quois et rassis, pour apprendre à loisir, l'issue finale monstre assez que Dieu a tousjours bonne raison en son conseil de faire ce qu'il fait, soit pour instruire les siens à patience, ou pour corriger leurs affections perverses, ou pour dompter la gayeté trop grande de leurs appétis, pour les matter à ce qu'ils renoncent à eux-mesmes, ou pour esveiller leur paresse : soit à l'opposite pour abatre les orgueilleux, anéantir les ruses et cautèles des meschans, ou dissiper leurs machinations. Au reste, combien que les causes outrepassent nostre entendement, ou en soyent eslongnées, si faut-il tenir pour certain qu'elles ne laissent point d'estre cachées en Dieu : parquoy il reste de nous escrire avec David, O Dieu, que tes merveilles sont grandes¹ ! Il n'est pas possible de digérer tes pensées sur nous : elles surmontent ce que j'en veux dire. Car combien que tousjours en nos adversitez nos péchez nous doivent venir devant les yeux, afin que la peine que nous endurons nous sollicite à repentance, nous voyons toutesfois que Jésus-Christ donne plus d'autorité à Dieu son Père en affligeant les hommes, que de luy imposer loy de chastier par égale mesure un chacun selon qu'il a déservy. Car il dit de celuy qui estoit nay aveugle, Ce n'est pas qu'il ait péché, ne luy, ne son père, ne sa mère, mais afin que la gloire de Dieu soit manifestée en luy². Car quand un enfant desjà au ventre de sa mère, devant que naistre, est batu de si dures verges, nostre sens est piqué à gergonner contre Dieu, comme s'il ne se portoit pas humainement envers les innocens qu'il afflige ainsi : tant y a que Jésus-Christ afferme que la gloire de son Père reluit en tels spectacles, moyennant que nous ayons les yeux purs. Mais il nous faut garder ceste modestie, de ne vouloir attirer Dieu à nous rendre conte, mais porter telle révérence à ses jugemens secrets, que sa volonté nous

soit pour cause trèsjuste de tout fait. Quand le ciel est brouillé de nuées et espesses, et qu'il se dresse une tempeste violente, pource qu'une obscurité devant nos yeux, et un terrible bruit en nos oreilles, en scellant tous nos sens sont eslourdis de telle sorte qu'il nous semble que tout est meslé et confus : toutesfois au ciel tout demeure sible en son estat. Ainsi nous faut nous résoudre, quand les choses estans troubles au monde nous ostent le jugement de Dieu estant séparé loin de nous, de la clarté de sa justice et sagesse, se modérer telles confusions pour bien par bon ordre à droicte fin se faire, c'est une horrible force monstrueuse, que plusieurs se donnent plus de licence à oser contraindre les œuvres de Dieu, sonder et esplucher ses conseils secrets, mesmes se prévalent en donner leur sentence, que s'ils estoient à juger des faits d'un homme malin : mais il n'y a rien plus pervers et desbordé d'user de ceste modestie envers Dieu, c'est d'aimer mieux suivre son propre jugement, que d'estre tenu pour téméraire : et ce pendant insulter avec une audace desbordée aux jugemens secrets qui nous sont incognus lesquels nous devons avoir en révérence et admiration.

2 Nul doncques ne pourra de sa propre à son prouffit reconnoistre la providence de Dieu, sinon qu'en réputant qu'il ne se fait rien avec son Créateur et celui qui gouverne tout le monde, il se dispose à une telle humilité qu'il ne se vante. De là vient que tant de chagrins aujourd'hui assaillent ceste doctrine par leurs morsures venimeuses, ou moins abbayent après : c'est qu'ils veulent point que rien soit licite sinon ce qu'ils pensent en leur sens estre raisonnable. Ils desgorgeent toutes les vilénies qu'ils peuvent nous, pensans avoir belle couleur de blasmer, en ce que n'estans point des préceptes de la Loy, où la volonté de Dieu est comprinse, nous disons que le monde est gouverné par un conseil secret de Dieu. Voire ! comme si nous ne savions que nous enseignons estoit une ressemblance gée en nos cerveaux, et que ce

1) Ps. XL, 6.

2) Jean IX, 3.

me doctrine du saint Esprit claire
tente, de laquelle il y a tesmoignages
s. Mais pource qu'ils sont retenus
quelque honte pour n'oser desgorger
blasphèmes contre le ciel : afin de
les hardiment les enragez, ils font
int de s'attacher à nous. Mais s'ils
lent confesser que tout ce qui ad-
monde est dressé par le conseil
irrébensible de Dieu, qu'ils me res-
t à quel propos l'Ecriture dit que
jemens d'iceluy sont un abysme
d. Car puis que Moyse déclare que
té de Dieu, n'est point lointaine
s, et qu'il ne la faut point cher-
r-dessus les nuées ny aux abys-
ource qu'elle nous est familière-
xprimée en la Loy¹ : il s'ensuit
st une autre volonté cachée, la-
est comparée à un abysme pro-
le laquelle aussi saint Paul parle,
O hauteuse profonde des richesses
la sagesse et cognoissance de
que ses jugemens sont incom-
sibles, et ses voyes impossibles à
! Car qui est-ce qui cognoist les
de Dieu, ou qui a esté son con-
Vray est qu'il y a aussi des mys-
tenus en la Loy et en l'Evangile,
surmontent de beaucoup nostre
t. Mais pource que Dieu illumine
us de l'Esprit d'intelligence pour
ndre les mystères qu'il a voulu
par sa Parole, il n'y a là nul
, mais c'est une voye en laquelle
cheminer seurement, une lampe
ider nos pieds, une clairté de vie :
est une eschole ouverte de la vérité
. Mais la façon admirable de régir
e est à bon droict nommée Abysme
l : pource qu'il nous la faut révén-
t adorer quand elle nous est ca-
loyse a trèsbien exprimé les deux
de mots : Les secrets, dit-il, sont
à nostre Dieu, mais ce qui est
it appartient à vous et à vos en-
ious voyons qu'il nous commande
lement d'appliquer nostre estude
r la Loy de Dieu, mais aussi
r nos sens en haut pour adorer
dence de Dieu. Ceste hauteuse

nous est aussi bien preschée au livre de
Job, pour humilier nos esprits. Car après
que l'autheur a magnifié tant qu'il a peu
les œuvres de Dieu, et en faisant ses dis-
cours haut et bas par la machine du
monde, a traité combien elles sont mer-
veilleuses : il adjouste finalement, Voycy,
ce sont les bords ou extrémités de ses
voyes : et combien est-ce peu ce que
nous oyons de luy ? et qui comprendra
le bruit de ses forces¹ ? Suivant cela en
un autre lieu il distingue entre la sagesse
qui demeure en Dieu, et la façon qu'il a
establie aux hommes pour estre sages.
Car après avoir devisé des secrets de na-
ture, il dit que la sagesse est connue à
Dieu seul, et n'apparoist point aux yeux
de nul vivant : et néanmoins tantost après
il adjouste, qu'elle se publie pour estre
cherchée, d'autant qu'il est dit à l'homme,
Voycy la crainte de Dieu, c'est la sa-
gesse². A quoy se rapporte le dire de
saint Augustin, C'est pource que nous
ne sçavons pas tout ce que Dieu fait de
nous par un trèsbon ordre, que nous
faisons selon sa Loy, quand nous som-
mes conduits de bonne volonté : mais
quant au reste, que nous sommes menez
de la providence de Dieu, laquelle est une
loy immuable. Puis doncques que Dieu
s'attribue une autorité de gouverner le
monde, à nous incogne, c'est la droicte
reigle de sobriété et de modestie : nous
submettre à son Empire souverain : et
que sa volonté nous soit le patron unique
de toute justice, et cause trèsjuste de tout
ce qui se fait. Je n'enten pas ceste vo-
lonté absolue de laquelle les Sophistes
babillent, faisant un divorce exécration-
nable entre sa justice et sa puissance, comme
s'il pouvoit faire cecy ou cela contre toute
équité : mais j'enten sa providence dont
il gouverne le monde, de laquelle rien ne
procède que bon et droict, combien que
les raisons nous en soyent incognues.

3 Tous ceux qui seront rangez à telle
modestie, ne s'escarmoucheront point
pour le temps passé contre Dieu, pour
les adversitez qu'ils auront souffertes : et
ne rejetteront point sur luy la coulpe de
leurs péchez : comme le roi Agamemnon

1) Job XXVI, 11. 2) Rom. XI 33.
LXX, 20.

1) Job XXVI, 14.

2) Job XXVIII ; Question., lib. LXXXIII, cap. XXVII.

dit en Homère, Ce ne suis-je pas qui en suis cause, mais Jupiter et la déesse de nécessité. Ils ne se jetteront point aussi à l'abandon par désespoir, ainsi qu'un jeune homme nous est introduit par un Poète ancien, disant, La condition des hommes n'a point d'arrêt, la nécessité les pousse et transporte : parquoy je m'en iray rompre ma navire contre le rocher, et perdray mon bien avec ma vie. Ils ne feront point aussi couverture du nom de Dieu, pour ensevelir leur honte, comme le mesme Poète introduit un jeune homme parlant de ses amours, Dieu m'y a poussé, je croy que les dieux l'ont voulu : car s'ils ne le vouloyent, je say qu'il ne se feroit point. Mais plustost ils s'enquerrent en l'Ecriture, et apprendront que c'est qui plaist à Dieu, pour s'efforcer d'y tendre, ayans le saint Esprit pour guide. Ce pendant aussi estans appareillez de suivre où Dieu les appellera, monstrent par effect qu'il n'est rien plus utile que ceste doctrine, laquelle est injustement blasmée par les malins, d'autant qu'aucuns la pratiquent mal. Car ce sont propos trop esgarez que tiennent beaucoup de gens profanes, s'escarmouchans comme s'ils vouloyent mesler le ciel et la terre, comme l'on dit, quand ils allèguent que si Dieu a marqué le point de nostre mort, nous ne le pouvons eschapper : ce sera doncques en vain que nous travaillerons à estre sur nos gardes. Ainsi, ce qu'aucuns ne s'osent pas mettre en chemin, quand ils oyent dire qu'il y a danger de peur d'estre meurtris des brigans : les uns appellent les medecins et s'aident des apoticares en maladies : les autres s'abstiennent de grosses viandes pour se contregarder : les autres craignent d'habiter en maisons ruineuses, et tous généralement cherchent moyens pour parvenir à leurs intentions : toutes ces choses sont remèdes frivoles qu'on cherche pour corriger la volonté de Dieu : ou bien ce n'est point par sa volonté et ordonnance que toutes choses adviennent. Car ce sont choses incompatibles, de dire que la vie et la mort, santé et maladie, paix et guerre, richesses et povreté viennent de Dieu : et que les hommes par leur industrie les évitent ou obtiennent, selon

qu'ils les hayssent ou appètent. D'avantage, ils disent que les oraisons des fideles non-seulement seront superflues, mais aussi perverses : par lesquelles ils demandent que Dieu pourvoye à ce qu'il a délibéré éternellement. En somme, ils ostent toute délibération qu'on fait de choses futures, comme répugnantes à la providence de Dieu : laquelle sans nous appeler au conseil a une fois déterminé ce qu'elle vouloit estre fait. D'avantage, tout ce qui advient, ils l'imputent tellement à la providence de Dieu, qu'ils n'ont point d'esgard à l'homme qui aura fait dont il est question. Si quelque ruffien a tué un homme de bien, ils disent qu'il a exécuté le conseil de Dieu. Si quelqu'un a desrobé ou paillardé, pource qu'il a fait ce que Dieu avoit prévu, ils disent qu'il est le ministre de sa providence. Si l'enfant a laissé mourir son père sans le secourir, Il ne pouvoit, disent-ils, résister à Dieu, qui l'avoit ainsi ordonné. Ainsi ils font de tous vices vertu, pource qu'ils servent à l'ordonnance de Dieu.

4 Quant est des choses à advenir Salomon accorde facilement avec la providence de Dieu les consultations qu'on en prend. Car comme il se moque de l'outrecuidance de ceux qui entreprennent hardiment sans Dieu tout ce que leur vient en fantasie, comme s'ils n'étoient point régis de sa main, aussi en un autre lieu il parle ainsi, Le cœur de l'homme doit penser à sa voye : et le Seigneur gouvernera ses pas ¹. En quoi il signifie que le décret éternel de Dieu nous empesche point que nous ne provisionnons à nous sous sa bonne volonté, et mettions ordre à nos affaires. La raison est manifeste : car celui qui a limité nostre vie, nous a aussi commis la sécurité d'icelle : et nous a donné les moyens pour la conserver : et nous fait prévoir les périls, à ce qu'ils ne nous peussent surprendre, nous donnant les remèdes au contraire, pour y obvier. Maintenant il appert quel est nostre devoir. Si le Seigneur nous a baillé nostre vie en garde, que nous la conservions s'il nous donne les moyens de ce faire.

1) Prov. XVI, 9.

que nous en usions : s'il nous montre les dangers, que nous ne nous y jettions point follement et sans propos : s'il nous offre les remèdes, que nous ne les mesprions point. Mais nul péril ne peut nuire, dira quelqu'un, s'il n'est ordonné qu'il nous nuise. Et si ainsi est, on ne peut venir à l'encontre par aucun remède. Mais au contraire, que sera-ce si les dangers ne sont pas invincibles, d'autant que le Seigneur nous a assigné les remèdes pour les surmonter ? Regarde quelle convenance il y a entre ton argument et l'ordre de la providence divine. Tu infères qu'il ne nous faut donner garde des dangers, pource que nous en pourrions échapper sans nous en garder, moyennant qu'ils ne soient pas invincibles : le Seigneur au contraire te commande de t'en garder, pource qu'il veut que tu en échappes. Ces enragez ne considèrent point ce qu'on voit à l'œil, que l'industrie de consulter et se garder a esté inspirée de Dieu aux hommes, par laquelle ils servissent à sa providence, en conservant leur vie : comme au contraire par nonchalance et mespris ils acquièrent les misères qu'il leur veut imposer. Car dont est-ce qu'il advient qu'un homme prudent, en suivant l'ordre à ses affaires destourne le mal qui luy estoit prochain, et un fol par sa témérité périt ? Qu'est-ce autre chose, que folie et prudence sont instrumens de la dispensation de Dieu, en une partie et en l'autre ? Pourtant le Seigneur nous a toutes choses futures nous estre présentes, afin que nous venions au-devant ; ne sachans point ce qui en doit estre, et que nous ne cessions point d'user des remèdes qu'il nous donne contre les dangers, jusques à ce que nous en soyons venus à bout, ou qu'ils nous aient surmontez. Parquoy j'ay dit que nous ne devons pas contempler la providence de Dieu en luy, mais avec les moyens que Dieu nous a conjoincts, comme s'il la revestoit pour nous apparoir en son estat.

Quant est des choses advenues et passées, ces fantastiques considèrent mal et perversement la providence de Dieu. Nous disons que toutes choses dépendent d'icelle, comme de leur fondement : et pourtant qu'il ne se fait ne larrecin, ne

paillardise, ny homicide, que la volonté de Dieu n'entrevienne. Sur cela ils demandent, Pourquoy doncques sera puny un larron qui a puny celuy que Dieu vouloit estre chastié par povreté ? Pourquoy sera puny un meurtrier qui a tué celuy auquel Dieu avoit finy la vie ? Brief, si toutes telles manières de gens servent à la volonté de Dieu, pourquoy les punirons ? Mais je nie qu'ils y servent. Car nous ne dirons pas que celuy qui est mené d'un mauvais cœur s'adonne à servir à Dieu, veu qu'il veut seulement complaire à sa meschante cupidité. Cestuy-là obtempère à Dieu, qui estant enseigné de sa volonté, va où elle l'appelle. Or où est-ce que Dieu nous enseigne de sa volonté, sinon en sa Parole ? Pourtant en tout ce que nous avons à faire il nous faut contempler la volonté de Dieu, telle qu'il nous l'a déclarée en icelle Parole. Dieu requiert de nous ce qu'il commande. Si nous faisons rien contre son précepte, ce n'est pas obéissance, mais plustost contumace et transgression. Ils répliquent, que nous ne le ferions pas s'il ne le vouloit. Je le confesse : mais le faisons-nous afin de luy complaire ? Or il ne nous le commande pas : mais nous entreprenons le mal, ne pensans point à ce que Dieu demande, ains estans tellement transportez de la rage de nostre intemperance, que de propos délibéré nous taschons de luy contrevenir. En ceste manière nous servons bien à sa juste ordonnance en mal faisant : pource que par la grandeur infinie de sa sapience, il se fait droictement aider de mauvais instrumens à bien faire. Mais regardons combien leur argument est inepte, et sot. Ils veulent que les crimes demeurent impunis, et soient libres à ceux qui les font, pource qu'ils ne se commettent point sans la disposition de Dieu. Je dy d'avantage, que les larrons et meurtriers et autres malfaiteurs sont instrumens de la providence de Dieu, desquels le Seigneur use à exécuter les jugemens qu'il a décrétéz : mais je nie que pour cela ils puissent prendre excuse aucune. Car quoy ? envelopperont-ils Dieu en une mesme iniquité avec eux ? ou bien, couvriront-ils leur perversité par sa justice ? Ils ne peuvent ne l'un

ne l'autre : et leur conscience les redargue tellement qu'ils ne se peuvent purger. De taxer Dieu, ils ne peuvent, veu qu'ils trouvent en eux tout le mal : en luy, rien sinon un usage bon et légitime de leur malice. Néanmoins il besongne par eux, dira quelqu'un. Et dont vient la puanteur en une charongne, après qu'elle est ouverte et pourrie ? Chacun voit bien que cela vient des rais du Soleil : et toutesfois personne ne dira qu'ils puent pourtant. Ainsi, puis que la matière, et faute du mal consiste en un mauvais homme, pourquoy Dieu en tirera-il quelque macule et ordure, s'il en use selon sa volonté ? Pourtant chassons ceste pétulance de chien, laquelle peut bien abbayer de loin la justice de Dieu, mais ne la peut attoucher.

6 Toutesfois si nous sçavons que c'est de bien et saintement méditer la providence de Dieu selon la reigle de piété, cela nous suffira pour abolir telles fantaisies extravagantes, et recevrons trèsbon fruit et savoureux de ce que les phrénétiques tirent à leur perdition. Pourtant le cœur de l'homme chrestien, veu qu'il a cela tout résolu, qu'il n'advient rien à l'aventure, mais que toutes choses se font par la providence de Dieu, regardera tousjours à luy, comme à la principale cause de tout ce qui se fait : mais ce pendant il ne laissera point de contempler les causes inférieures en leur degré. D'avantage, il ne doutera pas que la providence de Dieu ne veille pour sa conservation : et qu'elle ne permettra rien advenir, qui ne soit pour son bien et salut. Or pource qu'il a affaire premièrement aux hommes, secondement aux autres créatures, il s'assurera que la providence de Dieu règne par tout. Quant est des hommes, soit qu'ils soient bons ou mauvais, il recognoistra que leurs conseils, volontez et forces, puissances et entreprises sont sous la main de Dieu, tellement qu'il est en luy de les fleschir où bon luy semble, et les réprimer toutesfois et quantes que bon luy semble. Il y a plusieurs promesses évidentes, lesquelles testifient, que la providence de Dieu d'un soin spécial veille et fait quasi le guet pour maintenir le salut des fidèles.

Comme quand il est dit, Jette ta solicitude sur le Seigneur, et il te nourrira : car il a soin de nous. Item, Qui habite en la garde du haut Dieu, sera maintenu par sa protection. Item, Qui conque vous touche, touche la prunelle de mon œil. Item, Je te seray pour bouclier et mur d'airain, et batailleray contre tes ennemis. Item, Quand la mère oublieroit ses enfans, encore ne t'oublieray-je jamais¹. Mesmes c'est le principal but des histoires de la Bible, de monstre que Dieu garde si songneusement ses serviteurs qu'il ne les laissera pas achopper à une pierre. Comme à bon droict j'ay cy dessus réprouvé l'opinion de ceux qui imaginent une providence de Dieu universelle, laquelle ne descende point jusques à avoir spécialement soin d'une chacune créature : aussi il nous faut sur toute chose recognoistre ceste sollicitud spéciale envers nous. Pour laquelle cause Christ après avoir dit, que le plus vif passereau de l'air ne tombe pas sans la volonté de Dieu², il applique là incontinent ceste sentence, à ce que nous soyons certains, que d'autant que nous luy sommes plus précieux que petis oiseaux, veille plus songneusement sur nous que sur eux, jusques à en avoir telle sollicitude, qu'un cheveu de nostre teste ne tombera point sans qu'il le permette. Qui demandons-nous d'avantage, si un cheveu ne nous peut tomber sans la volonté de Dieu ? Je ne parle pas seulement du genre humain, mais pource que Dieu esleu son Eglise pour son domicile, il n'a doute qu'il ne vueille monstre par exemples singuliers le soin paternel qu'il en a.

7 Pourtant le serviteur de Dieu est confirmé par toutes ces promesses et exemples correspondans, conjoindra avec les tesmoignages, où il est dit, que tous hommes sont sous la puissance de Dieu, soit qu'il falle incliner leurs cœurs à nous aimer, ou réprimer leur malice à ce qu'elle ne nous nuise. Car c'est le Seigneur qui a donné grâce à son peuple, non-seulement envers ceux qui autrement lui étoient amis, mais envers les Egyptiens

1) Ps. LV, 23 ; 1 Pierre V, 7 ; Ps. XCI, 4 ; Zach. I, 15. XXVI, 1 ; XLIX, 15.

2) Matth. X, 29.

3) Ex. III, 21

est de la fureur de nos ennemis, il bien rompre en diverses manières. Esfois il leur oste l'entendement à ce ne puissent prendre bon conseil : u'il fit à Achab, luy envoyant le our luy prophétiser mensonge par be de tous les prophètes ¹, afin de voir : comme il fit aussi à Roboam, ant par le fol conseil des jeunes, despouiller de son royaume par l. Aucunesfois en leur donnant entent pour voir et entendre ce qui edient, il leur abat tellement le t les estonne, qu'ils n'osent nulle-treprendre ce qu'ils ont conceu. Esfois en leur permettant des s'effor-écouter ce que porte leur rage, il -devant à leur impétuosité, et ne point qu'ils viennent à bout de mution. En telle manière il dissipa e temps le conseil d'Achitophel, est esté pernicieux à David ². En nière il a le soin de modérer et : toutes créatures pour le salut s, voire mesme le diable, lequel yons n'avoir osé rien attenter ob sans son ottroy et commande-) quand nous aurons ceste cognois- l s'ensuivra nécessairement tant on de grâce envers la bonté de toute prospérité, que patience rsité : et d'avantage une singu- eurance pour l'advenir. Parquoy chose qu'il adviene selon nos- air, nous l'attribuerons à Dieu : nous sentions sa bénéficence par des hommes, ou qu'il nous aide autres créatures. Car nous répu- insi en nostre cœur, Certes c'est à a tourné le cœur de ceux-cy à , et a fait qu'ils me fussent instru- sa bénignité. En fertilité, nous us que c'est le Seigneur qui a é au ciel de plouvoir sur la terre, le fructifiast. En tout autre genre érité, nous ne douterons pas que eule bénédiction de Dieu, qui en . Ces admonitions ne nous souf- nant d'estre ingrats. ontraire, s'il nous advient quel- rsité, nous eslèverons inconti-

nent nostre cœur à Dieu, lequel seul le pourra former à patience et tranquillité. Si Joseph se fust arrêté à méditer la desloyauté de ses frères, et le lasche tour qu'ils luy avoyent fait, jamais il n'eust eu courage fraternel envers eux. Mais pource qu'il convertit sa pensée à Dieu, oubliant leur injure, il fut fleschy à mansuétude et douceur, jusques à les consoler luy-mesme, en disant, Ce n'estes-vous point, qui m'avez vehdu pour estre amené en Egypte : mais par la volonté du Seigneur j'ay esté envoyé devant vous, pour vostre proufit. Vous aviez fait une mauvaise machination contre moy : mais le Seigneur l'a convertie en bien ¹. Si Job eust regardé les Chaldéens qui l'avoyent outragé, il eust esté enflambé de cupidité de vengeance : mais pource qu'il recognoist pareillement l'œuvre de Dieu, il se console de ceste belle sentence, Le Seigneur l'avoit donné, le Seigneur l'a osté : que le nom du Seigneur soit béni ². David aussi bien, s'il se fust amusé du tout à considérer la malice de Séméi, lequel le persécutoit d'injures et à coups de pierres, il eust incité les siens à se venger : mais pource qu'il entend qu'il ne fait pas cela sans le mouvement de Dieu, il les appaise au lieu de les irriter : Laissez-le, dit-il, car Dieu luy a commandé de mesdire de moy ³. Et il réprime aussi bien ailleurs par ceste mesme bride l'intempérance de sa douleur : Je me suis teu, dit-il, et suis devenu comme un muet : car c'est toy, ô Dieu, qui m'affliges ⁴. S'il n'y a nul meilleur remède contre ire et impatience, ce ne sera pas mal proufité à nous, quand nous aurons tellement apprins de méditer la providence de Dieu en cest endroit, que nous puissions tous-jours réduire nostre cogitation à ce point, Le Seigneur l'a voulu, il faut doncques prendre en patience : non pas seulement pource qu'il n'est pas loisible de résister, mais pource qu'il ne veut rien qui ne soit juste et expédient. La somme revient là, qu'estans injustement grevez par les hommes, nous laissons là leur malice, laquelle ne feroit qu'aigrir nostre courroux, et aiguïser nos affections

[17, 22.
VII, 7, 16.

2) 1 Rois XII, 10, 15.
4) Job I, 12.

[1) Gen. XLV. 8 ; L, 20.
3) 2 Sam. XVI, 10.

2) Job I, 21.
4) Ps. XXXIX, 10

à vengeance : et qu'il nous souviene de nous eslever à Dieu, et nous tenir certains que c'est par son juste décret et pourvoyance, que tout ce que nos ennemis attentent contre nous est permis, voire ordonné. Saint Paul nous voulant retirer d'affection de nous venger, nous admoneste prudemment que nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang, mais contre le diable nostre enemy spirituel, afin de nous munir contre luy ¹. Mais ceste admonition va encore par-dessus, pour appaiser toutes impétuositez et passions de cholère : c'est que Dieu arme au combat tant le diable que tous iniques, et préside au milieu comme un maistre de lices pour exercer nostre patience. Mais si les fascheries que nous endurons nous viennent d'autre costé que des hommes, pensons à ce qui est dit en la Loy : c'est que toutes prospéritez nous descoulent de la source de la bénédiction de Dieu, et que toutes calamitez sont autant de malédictions venantes aussi de luy ². Mesmes que ceste horrible menace nous face peur : Si vous cheminez contre moy à l'estourdie, je chemineray aussi à l'estourdie contre vous ³. Car par ces mots il pique nostre stupidité, entant que selon nostre sens charnel, nous estimons fortuit tout ce qui advient soit bien ou mal, et ne sommes point incitez par les bénéfices de Dieu à le servir, ny aiguillonnez par ses verges à venir à repentance. C'est la raison aussi pourquoy Jérémie se complaint tant asprement, et aussi Amos, de ce que les Juifs ne pensoient point que le bien et le mal veinssent du commandement de Dieu ⁴. A quoy se rapporte le propos d'Isaïe, Je suis le Dieu créant la clairté et formant les ténèbres, faisant paix et créant le mal : ce suis-je moy qui fay toutes ces choses ⁵.

9 Ce pendant toutesfois, si ne fermons-nous point les yeux que nous ne considérions les causes inférieures. Car combien que nous estimions ceux desquels nous recevons quelque bien, estre ministres de la libéralité de Dieu, si ne

les mespriserons-nous pas, comme n'avoient mérité nulle grâce env par leur humanité : mais plustost nous recognoistrans estre obligés et le confesserons volontiers, efforcerons de rendre la pareille nostre pouvoir, quand l'opportun. Brief nous porterons cest honneur de le recognoistre principal auteur tout bien : mais nous honorerons bien les hommes, comme les ministres et dispensateurs de ses bénéfices. Nous penserons qu'il nous a voulu obliger eux, puis qu'il s'est montré nostre fauteur par leurs mains. Si nous avons fait quelque dommage, ou pour nostre vengeance, ou pour nostre nonchalance, nous penserons bien que cela s'est fait par le vouloir de Dieu, mais nous ne laissons point de nous en imputer la faute. Quelqu'un de nos parens ou amis nous devons avoir le soin, trespas, et estre bien pensé, combien que nous ne savons pas qu'il estoit venu à ce point, lequel il ne pouvoit passer, tant que nous n'amoindrions point par ce péché : mais d'autant que nous n'avons point fait nostre devoir, nous prions pour sa mort comme estant advenue de sa faute. Par plus forte raison devons-nous s'il y a eu fraude ou malice déliée, commettant homicide ou larcin, ne devons pas excuser ces crimes de la couleur de la providence de Dieu. En un mesme fait nous contemplons la justice de Dieu et l'iniquité de l'homme, comme l'un et l'autre se montre manifestement. Quant est des choses futures, nous prendrons pied principalement à nos inférieures dont nous avons le pouvoir. Car nous réputerons que ce sera la bénédiction de Dieu, s'il nous donne des moyens humains pour nous entretenir et conserver : et pourtant nous considérons de ce que nous avons à faire selon la faculté : et ne serons point paresseux d'implorer l'aide de ceux lesquels nous verrons estre propres pour nous servir. Plustost estimans que c'est Dieu qui nous présente à la main toutes créatures, lesquelles nous peuvent porter profit, nous les appliquerons en usage, comme des moyens légitimes de sa providence.

1) Ephés. VI, 12.

2) Deut. XXVIII.

3) Lév. XXVI, 21, 24.

4) Lam. III, 38 ; Amos III, 8.

5) Is. XLV 7.

que nous sommes incertains sur nous aurons de ce que nous nous (sinon que nous avons fiance en Dieu qu'il pourvoira en car tout à nostre bien) nous ten- ce que nous penserons nous es- mtable, d'autant que nostre in- se se peut estendre. Néanmoins int nos conseils, nous ne suivrons tre sens propre, mais nous nous auderons et permettrons à la sa- e Dieu, à ce qu'elle nous conduise ent. Finalement nostre fiance pas tellement appuyée sur les moyens terrestres, que nous y cions quand nous les aurons en ou quand ils nous défaudront, us perdions courage. Car nous l'entendement fiché en la seule ace de Dieu, et ne nous laisse- int distraire du regard d'icelle par dération des choses présentes. En te Joab, combien qu'il cognoisse e de la bataille où il entroit dé- du bon plaisir de Dieu, et estoit ain, ne s'annonchalit point qu'il rdast à exécuter ce qui estoit de ion, résignant à Dieu le gouver- de tout. Nous tiendrons bon, our nostre peuple, et pour les e nostre Dieu. Le Seigneur face bon luy semb'era ¹. Telle pensée us despouillera de témérité et tion, pour nous inciter à invo- re continuellement : et d'autre e soustiendra nos cœurs en bon ain que nous ne doutions point riser hardiment et avec magna- es dangers qui nous environnent. en cest endroit on peut veoir une re félicité des fidèles. La vie hu- est environnée, et quasi assiégée res infinies. Sans aller plus loin, e nostre corps est un réceptacle e ma adies, et mesme nourrit en causes, quelque part où aille e il porte plusieurs espèces de re soy, tellement qu'il traîne sa e enveloppée avec la mort. Car ons-nous autre chose, quand on voir froid ne guer sans danger?

D'avantage, de quelque costé que nous nous tournions, tout ce qui est à l'entour de nous non-seulement est suspect, mais nous menace quasi apertement, comme s'il nous vouloit intenter la mort. Mon- tons en un basteau : il n'y a qu'un pied à dire entre la mort et nous. Que nous soyons sur un cheval : il ne faut sinon qu'il choppe d'un pied pour nous faire rompre le col. Allons par les rues : autant qu'il y a de tuiles sur les toits, autant sont-ce de dangers sur nous. Tenons une espée, ou que quelqu'un auprès de nous en tiene : il ne faut rien pour nous en blesser. Autant que nous voyons de bestes, ou sauvages, ou rebelles, ou difficiles à gouverner, elles sont toutes ar- mées contre nous. Enfermons-nous en un beau jardin, où il n'y ait que tout plai- sir : un serpent y sera quelquesfois caché. Les maisons où nous habitons, comme elles sont assiduellement sujettes à brusler, de jour nous menacent de nous apovrir, de nuict de nous accabler. Quelques possessions que nous ayons, entant qu'elles sont sujettes à gresles, gelées, seicheresse, et autres tempestes, elles nous dénoncent stérilité, et par conséquent famine. Je laisse là les empoi- sonnemens, les embusches, les violences desquelles la vie de l'homme est partie menacée en la maison, partie accompa- gnée aux champs. Entre telles perplexi- tez ne faudroit-il pas qu'un homme fust plus que misérable? asçavoir, d'autant qu'en vivant il n'est qu'à demy en vie : s'entretenant à grand'peine en langueur et destresse, tout comme s'il se voyoit le cousteau à la gorge à chacune heure. Quelqu'un dira que ces choses adviennent peu souvent, ou pour le moins qu'elles n'adviennent pas tousjours, ny à tout le monde : d'autre part, qu'elles ne peuvent advenir jamais toutes en un coup. Je le confesse : mais pource que par l'exemple des autres nous sommes advertis qu'elles nous peuvent advenir, et que nostre vie ne doit estre exemptée de nulles d'icelles, il ne se peut faire que nous ne les crai- gnions comme si elles nous devoient advenir. Quelle misère pourroit-on ima- giner plus grande, que d'estre tousjours en tel tremblement et angoisse? D'avan-

tage, cela ne seroit point sans l'opprobre de Dieu, de dire qu'il eust abandonné l'homme, la plus noble de ses créatures, à la témérité de fortune. Mais mon intention n'est yci que de parler de la misère de l'homme, en laquelle il seroit, s'il vivoit comme à l'aventure.

44 Au contraire, si la providence de Dieu reluit au cœur fidèle, non-seulement il sera délivré de la crainte et destresse de laquelle il estoit pressé au paravant, mais sera relevé de toute doute. Car comme à bon droict nous craignons la fortune, aussi nous avons bonne raison de nous oser hardiment permettre à Dieu. Ce nous est doncques un soulagement merveilleux, d'entendre que le Seigneur tient tellement toutes choses en sa puissance, gouverne par son vouloir, et modère par sa sapience, que rien ne vient sinon comme il l'a destiné. D'avantage, qu'il nous a receus en sa sauve garde, et nous a commis en la charge de ses Anges, à ce qu'il n'y ait ny eau, ne feu, ne glaive, ne rien qui nous puisse nuire : sinon d'autant que son bon plaisir le portera. Car il est ainsi dit au Pseaume, Il te délivrera des empièges du chasseur et de peste nuisante. il te gardera sous son aile, et seras à seureté sous ses plumes. Sa vérité te sera pour bouclier, tu ne craindras point les tumultes de nuit, ne la fiesche quand elle sera tirée en plein jour, ne nuisances qui passent en ténèbres, ne le mal qu'on te voudra faire en la clarté du jour ¹, etc. De là vient la fiance qu'ont les Saints de se glorifier, Le Seigneur est mon adjuteur, je ne craindray pas tout ce que la chair me pourroit faire. Le Seigneur est mon protecteur, qu'est-ce que je craindroye ? Si un camp est dressé contre moy, si je chemine en l'obscurité de mort, je ne laisseray point de bien espérer ². Dont est-ce qu'aurait l'homme fidèle une telle assurance, laquelle ne peut estre jamais ostée, sinon que là où il semble advis que le monde soit témérairement tourné dessus et dessous, il répute que Dieu y besongne à le conduire, duquel il espère que toutes les œuvres luy sont salutaires ? S'il se voit

assailly ou molesté du diable, ou de meschans, n'a-il pas lors bon mestier se conformer, en réduisant en mémoire la providence de Dieu, sans laquelle recordation il ne pourroit que se désespérer ? Au contraire, quand il recognoist que le diable et toute la compagnie des meschans est tenue serrée de la main de Dieu, comme d'une bride, tellement qu'ils ne peuvent concevoir mal aucun : ne quand ils l'auront conçu, machiner à le faire, ne quand ils machineront, l'exécuter, mesmes lever le petit doigt, sinon d'autant que Dieu leur commande : mesmes que non-seulement ils sont tenus en pièges ou manettes, mais qu'ils sont contraints par le frein de sa bride à luy obéir : en cela il a suffisamment à se consoler. Car comme il est en Dieu son d'armer leur fureur, la tourner et convertir où bon luy semble : aussi est-il son pouvoir de les restreindre à ce qu'il ne facent pas tout selon leur intention. Suivant laquelle persuasion saint Paul ayant dit en un lieu, que son voyage estoit empesché par Satan, en un autre le remet au bon plaisir de Dieu, et à ce qu'il permettra ¹. S'il eust dit seulement que Satan avoit mis l'obstacle, on eust pensé qu'il luy donnoit trop d'autorité, comme s'il eust peu renverser les conseils de Dieu : mais quand il constate Dieu gouverneur par-dessus, confesse que tous voyages dépendent de sa permission, en cela il monstre que Satan peut rien, sinon entant que la licence est donnée. Par mesme raison David cause des révolutions dont la vie humaine est tournée et virée dessus et dessous, a son refuge à ceste doctrine, les temps sont en la main de Dieu : il pouvoit mettre le cours ou le temps de sa vie en nombre singulier : mais il a voulu mieux exprimer combien que la condition de l'homme n'ait nulle fermeur, mais qu'elle change du jour au lendemain, voire plus souvent : toutesfois que la variété qui adviene, que le tout est gouverné de Dieu ². Pour laquelle cause il est dit que Rasim et le Roy d'Israël, combien qu'ayans conspiré à détruire le

1) Ps. XCI, 3-6.

2) Ps. CXVIII, 6 ; XXVII, 3 ; LVI, 5, et ailleurs.

1) 1 Thess. II, 18 ; 1 Cor. XVI, 7.

2) Ps. XXXI, 16.

3) Is. VII, 4.

se, semblassent advis fallots ar-
 ur enflamber toute la terre, n'es-
 néantmoins que tisons fumans,
 ne pouvoit sortir qu'un peu de
 En ce mesme sens Pharaon, lequel
 it tout le monde par son équipage
 a multitude de sa gendarmerie,
 omparé à une baleine, et ses gen-
 à des poissons ¹. Ainsi Dieu dit
 endra avec son hameçon et le ca-
 et les soldats, et qu'il les tirera à
 sir. En somme, afin de ne demeu-
 longuement sur ce propos, je dy
 la plus grande misère que puisse
 homme, d'ignorer la providence
 : et d'autre part, que ce luy est
 gulière béatitude de la bien co-

ous aurions assez parlé de la pro-
 de Dieu, entant que mestier est
 nstruction et ferme consolation
 les (car jamais on n'en auroit as-
 pour rassasier la curiosité des
 : fols et vains, et ne s'en faut ja
 en peine) n'estoit qu'il y a aucuns
 s en l'Escriture qui semblent ad-
 ißer que le conseil de Dieu n'est
 ne et immuable comme dit a esté,
 Il se change selon la disposition
 ses inférieures. Premièrement, il
 quelquefois mention de la repen-
 Dieu : comme quand il est dit qu'il
 penty d'avoir créé l'homme : item,
 eslevé Saül à la couronne : et qu'il
 tira du mal qu'il avoit proposé
 er à son peuple, quand il y verra
 amendement ². D'avantage, nous
 u'il a aboly et cassé ce qu'il avoit
 né. Il avoit dénoncé aux Ninivites
 sa, que leur ville périroit après qua-
 rers : puis par leur conversion il
 fléchy à clémence. Il avoit aussi
 noncé la mort à Ezéchias par la
 d'Isaïe, laquelle il diffère néant-
 tant esmeu par ses larmes et
³. De ces passages plusieurs ar-
 ue Dieu n'a point constitué d'un
 ternel ce qu'il devroit faire envers
 mes, mais qu'il ordonne chacun
 chacune heure ce qu'il cognoist

estre bon et raisonnable, et comme les
 mérites d'un chacun le requièrent. Quant
 est du mot de Pénitence, il nous en faut
 tenir ceste résolution : que repentance
 ne peut convenir à Dieu, non plus qu'igno-
 rance, ou erreur, ou imbécillité. Car si
 nul ne se met de son propre sceu et vou-
 loir en nécessité de se repentir, nous ne
 dirons point que Dieu se repente, que
 nous ne confessons ou qu'il a ignoré ce
 qui devoit advenir, ou qu'il ne l'a peu
 éviter, ou qu'il a précipité son conseil
 inconsidérément. Or cela est si loing du
 sens du saint Esprit, qu'en faisant men-
 tion d'une telle repentance de Dieu, il nie
 qu'il se puisse repentir, d'autant qu'il
 n'est pas homme. Et faut noter qu'en un
 mesme chapitre les deux sont conjoincts
 en telle sorte, qu'en comparant l'un à
 l'autre on peut aisément accorder ce
 qu'on y trouve de répugnance de prime
 face. Après que Dieu a dit qu'il se repen-
 toit d'avoir créé Saül pour Roy, il est
 adjousté, La force d'Israël ne mentira
 point, et ne fleschira point pour se repen-
 tir : car il n'est pas homme, pour estre
 muable ⁴. Or par ces mots nous voyons
 que Dieu en soy ne varie point, mais que
 ce qu'il fait comme nouveau, il l'avoit
 au paravant estably. Il est doncques cer-
 tain que le gouvernement de Dieu sur les
 choses humaines est constant, perpétuel
 et exempt de toute repentance. Et mesme
 afin que sa constance ne peust venir en
 doute, ses adversaires ont esté contraints
 de luy rendre tesmoignage. Balaam vou-
 sist-il ou non, ne se peut tenir de dire
 que Dieu n'est pas semblable aux hommes,
 pour mentir : ny aux enfans d'Adam,
 pour changer propos : et pourtant qu'il
 ne se peut faire que tout ce qu'il a dit ne
 soit accompli ⁵.

43 Que signifie doncques ce mot de
 Repentance? dira quelqu'un. Je respon
 qu'il a un mesme sens que toutes les au-
 tres formes de parler, lesquelles nous
 descrivent Dieu humainement. Car pource
 que nostre infirmité n'attouche point à sa
 hantesse, la description qui nous en est
 baillée se doit submettre à nostre capa-
 cité, pour estre entendue de nous. Or le

XXIX, 4.
 1, 6; 1 Sam. XV, 11; Jér. XVIII, 8.
 1, 5; Is. XXXVIII, 1, 5; 2 Rois XX, 1, 5.

1) 1 Sam. XV, 29.

2) Nomb. XXIII, 19.

moyen est, qu'il se figure, non pas tel qu'il est en soy, mais tel que nous le sentons. Combien qu'il soit exempt de toute perturbation, il se dit estre courroucé contre les pécheurs. Pourtant comme quand nous oyons que Dieu est courroucé, nous ne devons pas imaginer qu'il y ait quelque commotion en luy, mais plustost que ceste locution est prinse de nostre sentiment pource qu'il monstre apparence d'une personne courroucée, quand il exerce la rigueur de son jugement : ainsi sous le vocable de Pénitence, nous ne devons concevoir sinon une mutation de ses œuvres, pource que les hommes en changeant leurs œuvres tesmoignent qu'elles leur desplaisent. Pourtant comme tout changement entre les hommes est correction de ce qui desplaist, et la correction vient de pénitence : pour ceste cause le changement que fait Dieu en ses œuvres, est signifié par ce mot de Pénitence. Combien que ce pendant son conseil ne soit point renversé, ne sa volonté tournée, ne son affection changée : mais ce qu'il avoit de toute éternité pourveu, approuvé, décrété, il le poursuit constamment sans varier, combien qu'il y apparaisse au regard des hommes une diversité subite.

44 Parquoy l'Ecriture en récitant que la calamité que Jonas avoit dénoncée aux Ninivites, leur a esté remise : et que la vie a esté prolongée à Ezéchias ¹, depuis qu'il eut reçu le message de mort, en cela elle ne monstre point que Dieu ait abrogé ses décrets. Ceux qui pensent ainsi, s'abusent aux menaces : lesquelles combien qu'elles soient simplement couchées, contiennent néanmoins une condition tacite, comme il se peut entendre de la fin où elles tendoyent. Car pourquoy est-ce que Dieu envoyoit Jonas aux Ninivites, pour leur prédire la ruine de leur ville? Pourquoy dénonçoit-il la mort par Isaïe à Ezéchias? Car il les pouvoit bien perdre sans leur envoyer message. Il a doncques regardé à autre fin, que de leur vouloir faire prévoir de loin leur ruine venir : c'est qu'il n'a pas voulu qu'ils périssent, mais plustost qu'ils s'amendas-

sent, afin de ne point périr. Parquoy que Jonas prophétisoit que la ville de Nineve devoit estre destruite après quarante jours, cela se faisoit afin qu'elle ne le point. Ce que l'espérance de plus longment vivre est ostée à Ezéchias, c'est qu'il impètre plus longue vie. Qui est-ce qui ne voit maintenant que Dieu a vu par telles menaces esmouvoir à repentance ceux qu'il menaçoit, afin qu'ils tassent le jugement qu'ils avoyent rité par leurs péchez? Si cela est vray, l'ordre naturel nous meine là, que nous suppléons une condition tacite : comme qu'elle ne soit point exprimée en ces menaces. Ce que nous pouvons mesme confirmer par exemples semblables. Le Seigneur reprenant le roy Abimélec, de ce qu'il avoit ravy la femme d'Abraham, de ces paroles, Voycy, tu mourras par la femme que tu as prise : car elle est ta marye ¹. Après qu'Abimélec s'est excusé, il luy respond ainsi, Rend doncque ta femme à son mary, et il priera pour elle afin que tu vives : autrement, sache que tu mourras de mort, toy et tout ce que tu possèdes. Voyons-nous pas bien comment en la première sentence il use d'une grande véhémence, pour effrayer son cœur, afin de le mieux induire à faire son devoir : puis après qu'il explique clairement son intention? Puis que les autres passages ont une mesme intelligence, ne peut pas d'iceux inférer que Dieu rien dérogé à son premier conseil, cassant ce qu'il avoit au paravant publié. Car plustost au contraire il fait voyer son conseil et ordonnance éternelle quand il induit à repentance ceux ausquelz il veut pardonner, en leur dénonçant les peines qui leur adviendroyent s'ils persistoient en leurs vices, tant s'en faut qu'il varie de volonté, voire mesme de parole, sinon qu'il n'explique point syllabe par syllabe son intention, laquelle néanmoins est aisée à entendre. Il faut doncques que ceste sentence d'Isaïe demeure ferme : Le Seigneur des armées a décliné sa main : et qui est-ce qui le pourra rompre? Sa main est eslevée : et qui est-ce qui pourra destourner ²?

¹) Jon. III, 10; Is. XXXVIII, 5.

¹) Gen. XX, 3.

²) Is. XIV, 27.

CHAPITRE XVIII.

Que Dieu se sert tellement des meschans, et ploye leurs cœurs à exécuter ses jugemens, que toutesfois il demeure pur de toute tache et macule.

Il sort bien plus difficile question des autres passages, où il est dit que Dieu ploye, tourne, ou tire à son plaisir les hommes. Car le sens charnel ne comprend pas comment il se puisse faire qu'en se servant par eux il ne tire quelque avantage de leurs vices : mesmes qu'en une œuvre commune il soit hors de toute culpabilité, et ce pendant punisse justement ses ministres. Et voilà sur quoy s'est élevée la distinction entre faire et permettre : pource que ce neud a semblé estre indissoluble, de dire que Satan, et tous les iniques soyent tellement en la main de Dieu qu'il adresse leur malice à telle fin que bon luy semble, et use de leurs crimes et maléfices pour exécuter ses jugemens. Or possible que la modestie de ceux lesquels l'apparence d'absurdité qu'ils trouvent en ceci estonne, seroit à penser, si ce n'estoit qu'ils attentent de maintenir la justice de Dieu par fausses raisons et couleurs de mensonges. Ils disent que c'est une chose desraisonnable, qu'un homme par le vouloir et décret de Dieu soit aveuglé pour estre tantost puni de son aveuglement : Pourtant ils prennent ceste eschappatoire, que ce n'est point du vouloir de Dieu, mais de sa seule permission que cela se fait. Or ils prononçant haut et clair que c'est un tel subterfuge. Que les hommes ne facent rien que par le congé de Dieu, et quoy qu'ils remuent le badinage en consultant, qu'ils ne puissent dépasser ce qu'il a déterminé en soy : On prouve par tesmoignages clairs et évidens. Ce que nous avons ci-dessus allégué du Psalme, que Dieu fait tout ce qu'il veut, s'estend sans doute à toutes actions humaines. Si Dieu, comme il est écrit, est celuy qui dispose la paix et les guerres, voire sans aucune exception : qui est-ce qui osera dire que les

hommes s'escarmouchent à la volée, et d'une impétuosité confuse, sans qu'il en sçache rien, ou bien qu'il ne s'en mesle pas ? Mais les exemples particuliers nous donneront yci plus de clarté. Nous sçavons par le premier chapitre de Job, que Satan se présente devant Dieu aussi bien que les Anges, pour ouyr ce qui luy sera commandé. C'est bien en diverse manière, et à une fin toute autre : mais quoy qu'il en soit, cela monstre qu'il ne peut rien attenter sinon du vouloir de Dieu. Il semble bien puis après qu'ils n'obtiennent qu'une permission nue et simple d'affliger le saint homme : mais puis que ceste sentence est vraye, Le Seigneur qui l'a-voit donné l'a osté, il a esté fait comme il a pleu au Seigneur¹ : nous avons à conclurre que Dieu a esté l'autheur de ceste espreuve, de laquelle Satan et les brigans ont esté ministres. Satan s'efforce d'inciter Job par désespoir à une rage contre Dieu : les Sabéens sont menés de cruauté et de meschante avarice, pour voler et piller le bien d'autrui : Job recognoist que c'est Dieu qui l'a desnudé de tout son bien, et qu'il est apovri d'autant que Dieu l'a ainsi voulu. Ainsi quoy que machinent les hommes, ou mesmes le diable, toutesfois Dieu tient le clou du gouvernail, pour tourner leurs efforts à exécuter ses jugemens. Comme quand il veut que le roy incrédule Achab soit deceu, Satan luy offre son service à ce faire, et est envoyé avec commandement exprès d'estre esprit menteur et trompeur en la bouche de tous les Prophètes². Si l'aveuglement et illusion d'Achab est un jugement de Dieu, la resverie de permission s'esvanouit. Car ce seroit un badinage ridicule qu'un juge permist tant seulement, sans décréter ce qui devoit estre

1) Job I, 21.

2) 1 Rois XXII, 20.

fait, et sans commander à ses officiers, l'exécution de sa sentence. L'intention des Juifs est de mettre Christ à mort : Pilate et ses gendarmes complaisent et obéissent à la fureur de ce peuple : toutes-fois les disciples en ceste prière solennelle que saint Lucrécite, confessent que tous les meschans n'ont rien fait sinon ce que la main et conseil de Dieu avoit déterminé comme desjà au paravant saint Pierre avoit remontré que Jésus-Christ avoit esté livré pour estre mis à mort, par la prévoyance et conseil arrêté de Dieu¹. Comme s'il disoit que Dieu, auquel jamais rien n'a esté caché, de son sceu et de son vouloir avoit établi ce que les Juifs ont exécuté : selon qu'il le confirme encores ailleurs : Dieu qui a prédit par ses Prophètes que Jésus-Christ seroit crucifié, l'a ainsi accompli². Absalom polluant le lit de son père par incestes, commet un forfait détestable : toutesfois Dieu prononce que c'est son œuvre. Car voyci les mots dont il use parlant à David, Tu as commis adultère en cachette, et je te rendray ton loyer publiquement, et devant le soleil je le feray³. Jérémie prononce aussi que tous les excès que commettent les Chaldéens en Judée, et toute la cruauté pu'ils exercent est œuvre de Dieu⁴. Pour laquelle raison Nabuchadnézer est nommé serviteur de Dieu, quelque tyran qu'il soit : mesmes en toute l'Ecriture il est dit que Dieu en sifflant ou au son de la trompette, par son commandement et autorité amasse les iniques pour guerroyer sous son enseigne, comme s'il avoit des soldats à ses gages. Il appelle le Roy d'Assyrie verge de sa fureur, et la hache qu'il démeine de sa main : il appelle de-rechef la destruction de Jérusalem et du saint temple, son œuvre⁵. Et ce n'est point pour murmurer contre sa majesté que David dit des maudissons de Séméi, Laissons-le faire, car Dieu luy a commandé : mais plustost il le recognoist juste juge⁶. Souvent l'Histoire sainte nous adverte que tous cas, qu'on appelle d'aventure, procèdent de Dieu : comme

la révolte des dix lignées, la mort des fils d'Héli, et semblables¹. Ceux qui sont moyennement exercez en l'Ecriture, aperçoivent bien que de grande quantité de tesmoignages j'en produy seulement un petit nombre, m'estudiant à briefveté. Tant y a que ce peu monstrera clairement que ceux qui substituent une permission au lieu de la providence de Dieu, comme s'il attendoit estant assis ou couché ce qui doit advenir, ne font que badiner : car aussi par ce moyen ses jugemens dépendroient de la volonté des hommes.

2 Quant est des affections et mouvemens que Dieu inspire, ce que Salomon afferme du cœur des Rois, que Dieu les ayant en sa main les tourne, où il luy plaist², s'estend sans doute à tout le genre humain : et vaut autant comme si eust dit que Dieu adresse tout ce que nous concevons par inspiration secrète à telle fin qu'il veut. Et de faict, s'il ne besongnoit intérieurement aux cœurs des hommes, ce que l'Ecriture enseigne ne seroit pas vray, asçavoir qu'il oste la langue à ceux qui parlent bien, et la providence aux anciens³ : qu'il prive d'entendement les gouverneurs de la terre, à qu'ils s'esgarent à tors et à travers⁴. Quoy se rapporte ce qu'on lit en plusieurs passages, que les hommes sont estonnés selon que leurs cœurs sont saisis de frayeur de Dieu. Voylà comment David sortit du camp de Saül sans que personne en sceust rien : pource qu'un dormir Dieu les avoit tous accablez⁵. Mais on ne scauroit rien souhaiter de plus clair, quand il prononce tant de fois qu'il aveugle les entendemens humains, et frappe de forcenerie : qu'il les enivre d'esprit de stupidité, qu'il les rend insensibles, et endurecit leurs cœurs. Plusieurs renvoient ces passages à la permission comme si Dieu en délaissant les représenter souffroit que Satan les aveuglast : mais puis que le saint Esprit exprime que tel aveuglement et dureté provient du juste jugement de Dieu : ceste solution-là est trop frivole. Il est dit que Dieu

1) Act. IV, 28 ; II, 23.

2) 2 Sam. XVI, 22 ; XII, 12.

3) Is. X, 5 ; V, 26 ; XIX, 25.

4) Act. III, 18.

5) Jér. L, 25.

6) 2 Sam. XVI, 10.

1) 1 Rois XI, 31 ; 1 Sam. II, 34.

2) Prov. XXI, 1.

3) Eséch. VII, 26.

4) 1 Sam. XXVI.

5) 2 Prov. XXI, 1.

6) Lév. XXVI, 35.

7) Rom. VII, 21.

ri le cœur à Pharaon : item qu'il esanti et fortifié pour estre ob-
 Ceux qui ne veulent acquiescer à
 doctrine, usent d'une cavillation
 sans nulle grâce : asçavoir que
 est dit ailleurs que Pharaon a
 son cœur, sa volonté est mise
 première cause d'endurcisse-
 comme si ces deux choses ne s'ac-
 point trèsbien, encores que ce
 diverses manières : c'est que
 estant poussé de Dieu, ne laisse
 d'estre mené par sa volonté, et
 or çà et là. Or je retourne con-
 e qu'ils allèguent. Car si endur-
 gnifie qu'une permission nue, le
 ent de rébellion ne seroit pas en
 : pource qu'il eust simplement
 estre endurci. Or combien ceste
 roit-elle froide, d'exposer que
 a ainsi souffert de recevoir tel
 sement? Mais encores l'Ecriture
 oche à tels subterfuges, disant,
 ay son cœur. Autant en est-il des
 de la terre de Chanaan. Car
 t qu'ils ont prins les armes pour
 er, d'autant que Dieu avoit affermi
 urs¹. A quoy s'accorde l'autre
 age du Pseaume que Dieu a
 urs cœurs pour leur faire avoir
 le en haine. Par une mesme rai-
 a dit en Isaïe, qu'il envoyera les
 s contre le peuple qui luy a esté
 , et leur commandera de ravir
 t piller despouilles² : non pas
 s enseigne à luy estre dociles,
 arce qu'il les devoit ployer à exé-
 s jugemens comme s'il eust en-
 eux ce qu'il vouloit qu'ils fis-
 nt il appert qu'ils ont esté poussez
 e Dieu l'avoit déterminé. Je con-
 en que Dieu appliquant les ré-
 à son service, quelquesfois en-
 e diable pour besongner selon
 ousse, et proufiter selon qu'il luy
 est bien l'esprit malin qui trou-
 : mais il est dit qu'il procède de
 que nous sçachions qu'il exerce
 vengeance, transportant Saül en
 Il est dit aussi que c'est l'office
 d'aveugler les incrédules : mais

dont vient cela, sinon d'autant que Dieu
 envoie efficace d'erreur (comme dit saint
 Paul), afin que ceux qui ont refusé d'o-
 béir à la vérité, croient aux mensonges?
 Selon la première raison il est dit, Si quel-
 que Prophète parle fausement en mon
 nom, ce suis-je moy (dit le Seigneur) qui
 l'ay déçu. Selon la seconde il est dit,
 qu'il met les meschans en sens réprouvé,
 les précipite en appétis vileins¹ : pource
 qu'il est principal auteur de sa vengeance,
 et Satan n'est que ministre. Mais pource
 qu'au second livre, où nous parlerons du
 franc et serf arbitre de l'homme, ceste
 matière viendra encores en avant, il me
 semble que pour ceste heure j'en ay dit
 en brief ce que le lieu requéroit. La somme
 totale est, que quand on dit que la vo-
 lonté de Dieu est cause de toutes choses,
 on établit sa providence pour présider
 sur tous les conseils des hommes : voire
 pour non-seulement monstrier sa force
 és esleus qui sont conduits par le saint
 Esprit, mais aussi pour contraindre les
 réprouvez à faire ce qu'il veut.

3 Or puis que jusques yci j'ai seule-
 ment récité les tesmoignages tous patens
 et notoires de l'Ecriture, voire comme
 de mot à mot : que ceux qui détractent
 ou répliquent à l'encontre, regardent bien
 quelle censure ils entreprennent. Car si en
 faisant semblant de ne pouvoir com-
 prendre des mystères si hauts, ils appè-
 tent d'estre louez comme gens modestes,
 quel orgueil peut-on imaginer plus grand,
 que d'opposer à l'autorité de Dieu ce
 petit mot, Il me semble autrement : ou,
 Je voudroye qu'on ne touchast point
 ceci? Que s'ils veulent ouvertement mes-
 dire, que proufiteront-ils crachans contre
 le ciel? Cest exemple de se desborder en
 telle énormité n'est pas nouveau : car il
 y a eu tousjours des ennemis de Dieu, et
 gens profanes qui ont abbayé comme
 chiens enragez contre ceste doctrine :
 mais ils sentiront par effect que ce que
 l'Esprit a jadis prononcé par la bouche de
 David, est vray : c'est que Dieu vaincra
 quand on le condamne². David taxe obli-
 quement la témérité insensée des hom-
 mes, en ceste licence excessive qu'ils se

¹ 2 Cor. IV, 4; Eséch. XIV, 9; Rom. I, 28.
² Ps. LI, 5.

28. 28) Ez. IV, 21; Job. XI, 20.
 29, 10. X, 10. 29) 1 Sam. XVI, 16.

donnent : c'est non-seulement de gergonner comme grenouilles de leur boubier, mais d'usurper la puissance de condamner Dieu. Cependant il adverte que les blasphèmes qu'ils desgorgent contre le ciel n'attouchent point à Dieu, qu'il ne chasse toutes ces brouées de calomnies, pour faire luire sa justice : par ainsi que nostre foy, (laquelle estant fondée sur la sacrée Parole de Dieu surmonte tout le monde ¹⁾ se tiene en sa hauteur pour mettre comme sous ses pieds tels obscurcissements. Car quant à ce qu'ils objectent, s'il n'advient rien que par le vouloir de Dieu, qu'il y aura deux volontez contraires en luy, entant qu'il décerneroit en son conseil estroit les choses qu'il a manifestement défendues par sa Loy : la solution est facile : mais devant qu'y respondre, j'admonesteray derechef les lecteurs, que ceste calomnie ne s'adresse pas tant contre moy, que contre le saint Esprit, lequel sans doute a dicté ceste confession à Job, Il a esté fait comme Dieu a voulu ²⁾. Ayant donc esté pillé et volé par les brigans, il reconnoist en leur maléfice un juste fléau de Dieu. En l'autre passage il est dit que les fils d'Héli n'ont point obéy à leur père, pource que Dieu les vouloit exterminer ³⁾. L'autre Prophète dit que Dieu qui habite au ciel fait tout ce qu'il veut ⁴⁾. Et j'ay desjà assez clairement monsté, qu'il est nommé Authéur de toutes les choses que ces contrerolleurs yci disent advenir par sa permission oisive. Il afferme que c'est luy qui crée la clarté et les ténèbres, qui forme le bien et le mal : et qu'il n'y a nulle adversité qu'il n'envoye ⁵⁾. Je les prie de me respondre, si c'est de son hongré ou non, qu'il exerce ses jugemens. Mais à l'opposite, comme Moyse enseigne que l'homme passant qui est tué d'une coignée, sans que celui qui la laisse tomber y pensast, est livré à la mort par la main de Dieu ⁶⁾ : aussi est-il déclaré qu'Hérode et Pilate se sont assemblez, et ont conspiré ce que la main de Dieu et son conseil avoit décrété ⁷⁾. Et de faict,

si Jésus-Christ n'avoit esté crucifié par le vouloir de Dieu, que deviendroient nostre rédemption? Toutesfois pour venir au point, ce n'est point à dire pour tant que la volonté de Dieu répugne à soy-mesme ne qu'elle soit muable, ou qu'il face semblant de vouloir ce qu'il ne veut pas : mais sa volonté, laquelle est une et simple en soy, nous semble diverse, pource que selon nostre rudesse et débilité de sens nous ne comprenons pas comment il veut et ne veut point en diverses manières qu'une chose se face. Saint Paul, après avoir dit que la vocation des Gentils est un mystère haut et caché, adjouste qu'icelle la sagesse de Dieu comme de diverses formes et couleurs a esté manifestée ¹⁾. Si à cause de la tardiveté de nostre sens la sagesse de Dieu apparaît variable, et de plusieurs figures, faut-il pourtant songer qu'il y ait variété en Dieu, comme s'il changeoit de conseil, et qu'il se contredist? Mais plustost, quant nous ne comprenons point comment Dieu veut que ce qu'il défend de faire se face, que nostre débilité et petitesse nous viene en mémoire, et aussi que la clarté en laquelle il habite n'est pas en vain nommée inaccessible, pource qu'elle est enveloppée d'obscurité ²⁾. Parquoy tous gens craignans Dieu et modestes acquiesceront volontiers à ceste sentence de saint Augustin, c'est que l'homme veut quelquefois d'une bonne volonté ce que Dieu ne veut point : comme si le fils d'un homme désire que son père vive, lequel Dieu appelle à la mort ³⁾. Et à l'opposite, que l'homme veut d'une mauvaise volonté ce que Dieu veut d'une bonne : comme si un mauvais garçon souhaite la mort de son père, lequel mourra par la volonté de Dieu. Le premier veut ce que Dieu ne veut point, et le second ne veut sinon ce que Dieu veut : et néanmoins l'amour et la révérence que porte à son père celui qui désire sa vie, est plus conforme au plaisir de Dieu auquel il semble répugner, que n'est l'impiété de celui qui le souhait tend à ce que Dieu veut faire. Telle importance il y a de considérer ce qui est décent à Dieu ou à l'homme,

1) 1 Jean V, 4.

2) 1 Sam. II, 25.

3) Is. XLV, 7; Amos III, 6.

7) Act. IV, 27, 28.

2) Job I, 21.

4) Ps. CXV, 3.

6) Deut. XIX, 5.

1) Ephés. III, 10.

2) 1 Tim. VI, 16.

3) Enchirid. ad Laurent., cap. CI.

et à quelle fin se rapporte la
de chacun, pour estre approuvée
rouvée. Car ce que Dieu veut jus-
il l'accomplit par les mauvaises
des hommes. Ce sont les mots
t Augustin. Or il avoit dit un peu
rant, que les diables et réprouvez
cheute et révolte ont fait, entant
ix estoit, ce que Dieu ne vouloit
mais quant à la puissance infinie
t, que cela ne leur a point esté
, pource qu'en faisant contre la
de Dieu, ils n'ont peu échapper
ne feist d'eux sa volonté. Sur
escrie, O que les œuvres de Dieu
ndes, exquisés en toutes ses vo-
tellement que d'une façon mer-
, et qui ne se peut exprimer,
ce qui se fait contre sa volonté,
il point outre sa volonté, pource
se feroit point, s'il ne le permet-
il ne permet point par force,
son bon gré : et celuy qui est du
ne souffrirait point que le mal se
inon qu'estant tout-puissant il
r le bien du mal.

cela est solue une autre ques-
plustost s'escoule sans qu'on y
e. Ces gaudisseurs qui gergon-
ntre Dieu, allèguent que si Dieu
seulement les meschans en be-
pour s'en servir, mais aussi qu'il
e leurs conseils et affections, il
heur de tous maléfices : et par
ient que les hommes sont injuste-
mmez, s'ils exécutent ce que Dieu
niné, puis qu'il s complaisent à son
. Car ils meslent perversément le
ndement de Dieu avec son vouloir
reu qu'il appert par exemples in-
il y a bien longue distance et di-
de l'un à l'autre. Car quand Ab-
violé les femmes de son père
, combien que Dieu ait voulu faire
robre à David, pour punir l'adul-
tère qu'il avoit commis : ce n'est pas à
il eust commandé au fils de per-
n acte si détestable, sinon au re-
David qui avoit bien mérité cela :
luy-mesme confesse des injures
i². Car en disant que Dieu luy a

commandé de mesdire, il ne loue pas
l'obéissance, comme si un tel garnement
et un chien enragé eust voulu obtempé-
rer au commandement de Dieu : mais en
cognoissant que ceste langue venimeuse
est une verge d'enhaut, il souffre patiem-
ment d'estre corrigé. Ce point nous doit
estre liquide : c'est que quand Dieu ac-
complit par les meschans ce qu'il a dé-
crété en son conseil secret, ils ne sont
pas pourtant excusables, comme s'ils
avoyent obéy à son commandement, le-
quel ils violent et renversent entant qu'en
eux est, et par leur meschante cupidité.
Au reste, comment ce que les hommes
font iniquement en leur perversité, doit
estre réputé venir de Dieu, et gouverné
par sa providence occulte, nous en avons
un beau miroir et clair en l'élection du
roy Jéroboam, en laquelle la témérité et
forcenerie du peuple est rudement con-
damnée, d'avoir perverty l'ordre estably
de Dieu, et que les dix lignées s'estoyent
desloyaument révoltées et retranchées de
la maison de David¹ : toutesfois nous
sçavons que Dieu l'avoit ja fait oindre à
cest effect. Et semble bien qu'il y ait quel-
que apparence de contradiction au pro-
pos qu'en tient le prophète Osée : car en un
lieu il dit que Jéroboam a esté eslevé sans
le sceu et vouloir de Dieu : ailleurs il pro-
nonce que Dieu l'a ordonné roy en sa fu-
reur². Comment accorderons-nous ces
propos, que Jéroboam n'a pas régné de
par Dieu, et toutesfois que c'est Dieu qui
l'a mis en son estat royal? La solution
est telle : c'est que le peuple ne pouvoit
quitter la maison de David, ne s'en alié-
ner sans escourre le joug de Dieu, qui
l'avoit là assujeti : et toutesfois que la
liberté n'a pas esté ostée à Dieu qu'il ne
punist l'ingratitude de Salomon par tel
moyen. Nous voyons comment Dieu, qui
hait la desloyauté, a justement voulu
par une autre fin, une révolte de soy mau-
vaise. Dont aussi Jéroboam est poussé
contre son espoir au royaume par l'onc-
tion du Prophète. Pour ceste raison l'His-
toire sainte déclare que c'est Dieu qui
a suscité un ennemi au fils de Salomon
pour le despouiller d'une partie de son

2) 2 Sam. XVI, 22.
EVL, 20.

1) 4 Rois XII, 20.

2) Osée VIII, 4; XIII, 11.

royaume ¹. Que les lecteurs poient diligemment ces deux choses : asçavoir, que d'autant qu'il avoit pleu à Dieu que tout ce peuple fust conduit sous la main d'un seul roy, quand il est coupé et divisé en deux parties, cela se fait contre sa volonté : et néanmoins que c'est aussi de sa propre volonté que le commencement de tel divorce est advenu. Car ce que le Prophète tant de bouche que par l'onction sacrée sollicite Jéroboam à régner, sans qu'il y pensast, cela ne se fait pas maugré Dieu, ou sans son sceu, veu que c'est luy qui envoie son messenger : et toutesfois le peuple à bon droict est redargué de rébellion, en ce que contre le vouloir de Dieu il s'est révolté de la maison de David. Suyvant cela l'Histoire sainte exprime notamment que Roboam a par son orgueil refusé la requeste du peuple, qui demandoit estre soulagé ² : et que tout cela a esté fait de Dieu, pour ratifier la parole qu'il avoit prononcée par la main d'Ahiha son serviteur. Voylà comment l'union que Dieu avoit consacrée, est dissipée contre son vouloir : et néanmoins que luy-mesme a voulu que les dix lignées fussent ostées au fils de Salomon. Adjoustons un exemple semblable : Quand les fils du roy Achab sont tous meurtris, et sa lignée exterminée, le peuple y consent, et mesme y aide ³ : sur cela Jéhu dit qu'il n'est rien tombé en terre des paroles de Dieu, et de ce qu'il avoit prononcé par la main de son serviteur Elie. Ce qui estoit vray et néanmoins il ne laisse point de taxer à bon droict les habitans de Samarie, de ce qu'ils avoyent servi à telle exécution. Estes-vous justes ? dit-il : car si j'ay conspiré contre mon maistre, qui est-ce qui a meurtri tous ceux-ci ? Je pense desjà avoir assez clairement déduit ci-dessus, comment en un mesme acte le crime, et forfaict des hommes se déclare, et la justice de Dieu reluit, et tousjours les gens modestes se contenteront de ceste response de saint Augustin : Comme ainsi soit, dit-il, que le Père céleste ait livré son Fils à mort, que Jésus-Christ se soit livré, et que Judas ait livré son Maistre ⁴ :

comment en telle conformité Dieu est juste et l'homme coupable, sinon qu'une mesme chose qu'ils ont faite, la cause qui les y a induits n'est pas une ? Or quelqu'un se trouve enveloppé en ce que nous disons qu'il n'y a nul contentement de Dieu avec les meschans, quand ils sont poussés de luy par un juste jugement à faire ce qui ne leur est pas licite, et mesme qu'ils cognoissent leur estre défendu par luy : qu'ils pensent bien à l'avertissement que donne ailleurs ce mesme docteur : Qui est-ce dit-il, qui ne tremblera à ces jugemens-ci, quand Dieu besongne aux cœurs des meschans selon qu'il luy plaist, et néanmoins leur rend selon leurs démérites ¹ ? Et de faict, en trahison qu'a faite Judas, il n'y aura plus de raison d'attribuer aucune coulpe à Dieu, de ce qu'il a voulu son Fils estre livré à mort, et l'y a livré de faict, que de donner à Judas la louange de nostre rédemption et salut, d'autant qu'il en esté ministre et instrument. Parquoy ce mesme docteur dit trèsbien en un autre passage, qu'en cest examen Dieu ne s'acquiert point de ce que les hommes ont fait, ou de ce qu'ils ont fait, mais de ce qu'ils ont voulu : tellement que c'est le conseil et la volonté qui viennent en compte. Que ceux qui trouvent ceci trop aspre et rude, pensent un peu combien leur desdain et desdain est supportable, en ce qu'ils rejettent ce que Dieu a clairement testifié par tant de passages de l'Ecriture, sous ombre que cela surmonte leur capacité : mesmes qu'ils osent bien blâmer ceux qui mettent en avant la doctrine, laquelle Dieu n'eust jamais permis estre publiée par ses Prophètes et Apôtres, s'il ne l'eust cognue estre utile. Mais nostre sçavoir ne doit estre autre, que de recevoir avec un esprit débonnaire et docilité, tout ce qui nous est enseigné par l'Ecriture sans rien excepter. Ceux qui se laschent encore plus la bride à détruire, d'autant que sans honte ne vergoigner ils jappent contre Dieu, ne sont pas dignes de plus longue réfutation.

LOUÉ SOIT DIEU.

¹) 1 Rois XI, 23.

²) 1 Rois XII, 15.

³) 2 Rois X, 14.

⁴) Ep. XLVIII, Ad Vincent.

¹) De gratia et lib. arb. ad Valent., cap. XX.

LE SECOND LIVRE

DE

INSTITUTION CHRESTIENNE

et de la cognoissance de Dieu, entant qu'il s'est montré Rédempteur en Jésus-Christ : laquelle a esté connue premièrement d'anciens sous la Loy, et depuis nous a esté manifestée en l'Evan-

CHAPITRE PREMIER.

et, par la cheute et révolte d'Adam, tout le genre humain a esté assés à malédiction, et est descheu de son origine, où il est aussi parlé du originel.

Il n'est pas sans cause que par le premier ancien a tousjours esté tant redoublée à l'homme la cognoissance de Dieu mesme. Car si nous estimons que la honte d'ignorer les choses qui appartiennent à la vie humaine, la mesconscience de nous-mesmes est encore plus plus desbonnesté, par laquelle il qu'en prenant conseil de toutes choses nécessaires, nous nous abusons nous-mesmes : et mesmes sommes du tout aveugles. Mais d'autant que ce commandement est plus utile, d'autant nous devons diligemment garder de ne nous en faire mal ; ce que nous voyons eslever à d'aucuns Philosophes. Car les sages admonestent l'homme de se garder, ils l'ameinent quant et quant à considérer sa dignité et exhortent : et ne luy font rien contempler dont il se puisse eslever en vaine gloire, et s'enfler en orgueil. Or la source de nous-mesmes gist présente et est située à réputer ce qui nous a esté donné en la création, et

combien Dieu se monstre libéral à continuer sa bonne volonté envers nous, afin de sçavoir par cela quelle seroit l'excellence de nostre nature, si elle fust demeurée en son entier : et aussi de bien penser que nous n'avons rien de propre, mais que tout ce que Dieu nous a eslargi, nous le tenons de gratuité, afin de dépendre tousjours de luy. Le second est, que nostre misérable condition qui est survenue par la cheute d'Adam, nous vienne devant les yeux, et que le sentiment d'icelle abate en nous toute gloire et présomption, et en nous accablant de honte, nous humilie. Car selon que Dieu nous a du commencement formez à son image¹, pour dresser nos esprits à vertu et tout bien, mesmes à la méditation de la vie céleste, il nous est expédient de cognoistre que nous sommes douez de raison et intelligence, afin de tendre au but qui nous est proposé de l'immortalité bien heureuse, qui nous est ap-

¹) Gen. 1, 27.

prestée au ciel afin que la noblesse en laquelle Dieu nous a eslevez, ne soit anéantie par nostre nonchalance et brutalité. Au reste, ceste première dignité ne nous peut venir au-d'avant, qu'à l'opposite nous ne soyons contraints de veoir un triste spectacle de nostre déformité et ignominie, d'autant que nous sommes décheus de nostre origine en la personne d'Adam : dont procède la haine et desplaisance de nous-mesmes avec vraye humilité, et aussi une affection nouvelle de chercher Dieu est enflambée, pour recouvrer en luy tous les biens desquels nous sommes trouvez vuides et despourvus.

2 C'est ce que la vérité de Dieu nous ordonne de chercher en nous considérant, asçavoir une cognoissance laquelle nous retire loin de toute présomption de nostre propre vertu, et nous despouille de toute matière de gloire, pour nous amener à humilité. Laquelle reigle il nous convient suivre si nous voulons parvenir au but de bien sentir et bien faire. Je say combien il est plus agréable à l'homme, de voir qu'on l'induisse à recognoistre ses grâces et louanges, qu'à entendre sa misère et povreté avec son opprobre dont il doit estre abysmé en honte. Car il n'y a rien que l'esprit humain appète plus, que d'estre amiellé de douces paroles et flatteries. Pourtant, quand il entend qu'on prise ses biens, il n'est que trop enclin à croire tout ce qui se dit à son avantage. Ainsi ce n'est pas de merveilles que la plus part du monde a ainsi erré en cest endroit. Car comme ainsi soit que les hommes ayent une amour d'eux-mesmes désordonnée et aveuglée, ils se feront volontiers à croire qu'il n'y a rien en eux digne d'estre desprisé. Ainsi sans avoir autre advocat, tous reçoivent ceste vaine opinion, que l'homme est suffisant de soy-mesme à bien et heureusement vivre. S'il y en a quelques-uns qui vueillent plus modestement sentir, combien qu'ils concèdent quelque chose à Dieu, afin qu'il ne semble qu'ils s'attribuent le tout, néanmoins ils partissent tellement entre Dieu et eux, que la principale partie de gloire et présomption leur demeure. Puis qu'ainsi est que l'hom-

me estant enclin de soy-mesme à s'elever, il n'y a rien qui luy puisse estre plaisant que quand on chatouille l'orgueil qui est en luy par vains allèchemens. Quoy celui qui a le plus exalté l'excellence de la nature humaine, a tousjours esté le mieux venu. Néanmoins telle doctrine laquelle enseigne l'homme d'acquiescer en soy-mesme, ne le fait qu'abuser tellement abuser, que quiconque jouste foy, en est ruiné. Car quel p'aveons-nous de concevoir une vaine gloire, pour libérer, ordonner, tenir, entreprendre ce que nous pensons bon, et ce pendant défailir, tant en intelligence qu'en vertu d'accomplir ce que nous avons promis, dy-je, dès le commencement néanmoins poursuivre d'un cœur vaillant, jusques à ce que soyons du tout fondus ? Or il n'en peut autrement venir à ceux qui se contentent de parer à quelque chose par leur propre vertu. Quelqu'un doncques escoute telle doctrine de docteurs, qui nous amusent à contempler nostre justice et vertu, il ne profitera point en la cognoissance de Dieu, mais sera ravy en ignorance trèspernicieuse.

3 Pourtant, combien que la vérité de Dieu convient en cela avec le jugement commun de tous hommes, que la science de nostre sagesse gist en la cognoissance de nous mesmes : tout en la manière de nous cognoistre est de grande contrariété. Car selon l'opinion de la chair il semble bien adviser l'homme se cognoisse lors trèsbien, en se confiant en son entendement et sa vertu, il prend courage pour s'opposer à faire son devoir : et renonce à tous vices, s'efforce de faire ce qui est bon et honneste. Mais celui qui se considère bien selon la reigle du jugement de Dieu, ne trouve rien qui puisse lever son cœur en bonne fiance : et tant qu'il s'examine plus profondément d'autant est-il plus abatu : tant qu'il est entièrement déjetté de toute confiance, il ne se laisse rien parquer, mais puisse droitement ordonner sa vie. Lesfois Dieu ne veut pas que nous ouïssions nostre première dignité, laquelle il nous a mise en nostre père Adam : voire

nous doit esveiller et pousser à honnesteté et droicture. Car nous nous pensons ny à nostre première ny à la fin à laquelle nous sommes, que ceste cogitation ne nous soit un aiguillon, pour nous stimuler à poindre à méditer et désirer l'entrée du royaume de Dieu. Mais il faut que ceste reconnaissance vive enfler le cœur, que plustost elle doit amener à humilité et mortifier quelle est ceste origine ? asçavoir laquelle nous sommes déchus. Et la fin de nostre création ? celle laquelle nous sommes du tout destitués tellement qu'il ne nous reste rien qu'après avoir réputé nostre condition, nous gémissions : nous pleurons, nous soupirons après nostre vie perdue. Or quand nous disons l'autre point que l'homme regarde soy qui luy esleve le cœur, nous voyons qu'il n'y a rien en luy pour lequel il doit enorgueillir. Pourtant le bon à chacun, divisons ainsi la science que l'homme doit avoir de luy mesme : c'est qu'en premier lieu il se demande à quelle fin il a esté créé et doué de ces singulières que Dieu luy a données par laquelle cogitation il soit invité à bâtir la vie future, et désirer de Dieu. En après, qu'il estime ses biens, ou plustost son indigence : la première l'ignue il soit abattu en extrême humilité, comme s'il estoit rédigé à la première considération tend à la fin il cognoisse quel est son devoir : la seconde, qu'il cognoisse qu'il est capable de faire ce qu'il nous dirons de l'un et de l'autre çà comme le portera l'ordre de la dis-

pource que ce n'a point esté un péché, mais un crime détestable, Dieu a si rigoureusement puny, nous yci à considérer quelle a esté la punition de péché en la cheute d'Adam laquelle a provoqué et enflambé le genre humain une vengeance terrible. Ce qui a esté receu par une punition commune est trop puérile, que ainsi puny à cause de sa friandise comme si le chef et le principal de

toutes vertus eust esté de s'abstenir de manger d'une espèce de fruit, veu que de tous costez les délices qu'il pouvoit souhaiter luy estoient offertes : et en la fécondité qui estoit pour lors, non-seulement il avoit de quoy se saouler à son plaisir, mais variété pour satisfaire à tous ses appétits. Il nous faut doncques regarder plus haut : c'est que la défense de toucher à l'arbre de science de bien et de mal luy estoit comme un examen d'obéissance, afin qu'il monstrast et approuvast qu'il se submettoit volontiers au commandement de Dieu. Or le nom de l'arbre montre qu'il n'y a eu autre fin ou précepte, sinon qu'Adam se contentant de sa condition ne s'eslevast point plus haut par quelque folle cupidité et excessive. D'avantage la promesse qui luy estoit donnée de vivre à jamais pendant qu'il mangeroit de l'arbre de vie : et à l'opposite l'horrible menace, que si tost qu'il auroit gousté du fruit de science de bien et de mal, il mourroit, luy devoit servir à esprouver et exercer sa foy. Dont il est facile à recueillir en quelle façon il a provoqué l'ire de Dieu contre soy. Saint Augustin ne dit pas mal, que l'orgueil a esté commencement de tous maux, pource que si l'ambition n'eust transporté l'homme plus haut qu'il ne luy estoit licite, il pouvoit demeurer en son degré. Toutesfois il nous faut prendre une définition plus pleine de l'espèce de tentation telle que Moyse l'a décrit. Car quand la femme par l'astuce du serpent est détournée de la parole de Dieu à infidélité, desjà il appert que le commencement de ruine a esté désobéissance : ce que saint Paul confirme, en disant que par la désobéissance d'un homme nous sommes tous perdus¹. Ce pendant il faut aussi noter, que l'homme s'est aussi soustrait et révolté de la sujétion de Dieu, d'autant que non-seulement il a esté trompé par les allèchemens de Satan, mais aussi qu'en mesprisant la vérité, il s'est fourvoyé en mensonge. Et de faict en ne tenant compte de la Parole de Dieu, on abat toute révérence qu'on luy doit, pource que sa majesté ne peut autrement con-

¹) Rom. V, 19.

sister entre nous, et qu'aussi on ne le peut deument servir, sinon en se rangeant à sa Parole. Parquoy l'infidélité a esté la racine de la révolte. De là est procédée l'ambition et orgueil : ausquels deux vices l'ingratitude a esté conjointe, en ce qu'Adam appetant plus qu'il ne luy estoit oitroyé, a vilenement desdaigné la libéralité de Dieu, dont il estoit tant et plus enrichy. Ç'a esté certes une impiété monstrueuse, que celuy qui ne faisoit que sortir de terre, ne se soit contenté de ressembler à Dieu, sinon qu'il luy fust égal. Si l'apostasie ou révolte, par laquelle l'homme se soustrait de la supériorité de son Créateur, est un crime vilain et exécration, mesmes quand il rejette son joug avec une audace effrontée, c'est en vain qu'on veut amoindrir le péché d'Adam : combien que l'homme et la femme n'ont pas esté simplement apostats, mais ont outrageusement déshonoré Dieu, en s'accordant à la calomnie de Satan : par laquelle il accusoit Dieu de mensonge, malice et chicheté. Brief, l'infidélité a ouvert la porte à ambition, et l'ambition a esté mère d'arrogance et fierté, à ce qu'Adam et Eve se jettassent hors des gons, là où leur cupidité les tiroit. Parquoy saint Bernard dit trèsbien, que la porte de salut est en nos oreilles quand nous recevons l'Evangile, comme ç'ont esté les fenestres pour recevoir la mort. Car jamais Adam n'eust osé résister à l'Empire souverain de Dieu, s'il n'eust esté incrédule à sa parole : car c'estoit une assez bonne bride pour modérer et estreindre tous mauvais appetits de sçavoir qu'il n'y avoit rien meilleur, qu'en obtempérant aux commandemens de Dieu, s'adonner à bien faire. Estant doncques transporté par les blasphèmes du diable, entant qu'en luy estoit il a anéanti toute la gloire de Dieu.

5 Or comme la vie spirituelle d'Adam estoit d'estre et demeurer conjoint avec son Créateur : aussi la mort de son âme a esté d'en estre séparé. Et ne se faut esbahir s'il a ruiné tout son lignage par sa révolte, ayant perverty tout ordre de nature au ciel et en la terre. Toutes créatures gémissent, dit saint Paul, estans sujettes à corruption, et non pas de leur

vouloir¹. Si on cherche la cause, il doute que c'est d'autant qu'elles sont une partie de la peine que l'homme ritée, pour l'usage et service duquel ont esté faites. Puis doncques que la bénédiction de Dieu s'est espandue h bas, et a la vogue par toutes les régions du monde à cause de la coulpe d'Adam n'est point merveilles si elle est descendue sur toute sa postérité. Parquoy d'ailleurs qu'en luy l'image céleste a esté effacée, il n'a pas enduré luy seul ceste punition, qu'au lieu qu'il avoit esté doué et rempli de sagesse, vertu, vérité, sainteté, justice, ces pestes détestables ayant descendu en luy, aveuglement, défaillance de bien, immondicité, vanité et injure, mais aussi a enveloppé, voire pleuré pareilles misères toute sa lignée. C'est une corruption héréditaire que les anciens nomment Péché originel, entendans par ce mot de Péché, une dépravation de la nature laquelle estoit bonne et pure au premier homme. Or ils ont soutenu de grans combats sur ceste matière, pource qu'il n'y a rien de contraire au sens commun, que de dire que tout le monde coupable pour la révolte d'un seul homme, et ainsi faire le mal commun. Et semble bien que les plus anciens docteurs aient touché ceste question plus obscurément, ou qu'ils l'aient déclaré qu'il n'estoit requis, de peindre par telles disputes. Tant fois une telle crainte n'a peu faire que l'hérétique nommé Pélage ne se soit opposé avec ceste opinion profane, qu'Adam avoit fait mal qu'à soy en péchant, et n'avoit point nuy à ses successeurs. Mais tant par ceste astuce s'est efforcé de couvrir la maladie, de la rendre plus difficile. Or estant convaincu par multiples témoignages de l'Ecriture, que le mal ché estoit descendu du premier homme en toute sa postérité, il cavilloit et cherchoit à descendre par imitation, et non point par génération. Pourtant ces personnages se sont efforcez de montrer par l'exemple de saint Augustin par-dessus tous autres, que nous ne sommes point rompus de malice que nous attirions sur nous par exemple, mais que nous

¹ Rom. VIII, 21.

nostre perversité du ventre de la Laquelle chose ne se peut nier sans e impudence. Toutesfois nul ne veillera de la témérité des Péla- et Célestins en cest endroict, qui en par les escrits de saint Augus- elles bestes ils ont esté, et combien ait peu de vergongne en eux. Certes e confesse David est indubitable : u'il a esté engendré en iniquité, et mère l'a conçu en péché¹. Il n'ac- int là les fautes de ses parens, mais ieux glorifier la bonté de Dieu en- oy, il réduit en mémoire sa pervers- s sa première naissance. Or cela e esté particulier à David : il s'en- onques que la condition univer- e tous hommes est démontrée par e temple. Nous doncques tous qui s produits de semence immonde, ns souillez d'infection de péché : et s devant que sortir en lumière, ommes contaminez devant la face n. Car qui est-ce qui pourra faire ose pure, qui est introduite d'im- ité² : comme il est dit au livre de

ous oyons que la souilleure des pé- rvient tellement aux enfans de li- n lignée, que tous sans exception t entachez dès leur origine. Or on vera nul commencement de ceste on, sinon qu'on monte jusques au r père de tous, comme à la fon- Certainement il nous faut avoir ur résolu, qu'Adam n'a pas seule- esté père de l'humaine nature, mais e souche ou racine : et pourtant la corruption d'iceluy, le genre hu- ar raison a esté corrompu. Ce que re plus clairement démontre, en parageant avec Christ : Tout ainsi, que le péché est entré par un e au monde universel, et par le pé- mort, laquelle a esté espandue sur ommes, entant que tous ont pé- semblablement par la grâce de justice et vie nous est restituée³. billeront yci les Pélagiens, que le e esté espars au monde par l'imi- Adam ? N'avons-nous doncques

autre proufit de la grâce de Christ, sinon qu'elle nous est proposée en exemple pour ensuivre ? Et qui pourroit endurer tel blasphème ? Or il n'y a nulle doute que la grâce de Christ ne soit nostre par communication, et que par icelle nous n'ayons vie : il s'ensuit pareillement que l'une et l'autre a esté perdue en Adam, comme nous les recouvrons en Christ : et que le péché et la mort ont esté engendrez en nous par Adam comme ils sont abolis par Christ. Ces paroles ne sont point obscures, que plusieurs sont justifiez par l'o- béissance de Christ, comme ils ont esté constituez pécheurs par la désobéissance d'Adam : et pourtant, que tout ainsi qu'Adam nous enveloppant en sa ruine a esté cause de nostre perdition, pareillement Christ nous rameine à salut par sa grâce. Je ne pense point qu'il soit mestier de plus longue probation en une si claire lumière de vérité. Semblablement en la première aux Corinthiens, voulant confermer les fideles en l'espérance de la résurrection, dit que nous recouvrons en Christ la vie laquelle nous avons perdue en Adam⁴. Quand il prononce que nous sommes morts en Adam, il démontre bien que nous sommes entachez de la contagion de son péché : car la damnation ne parviendroit point à nous, sinon que la coulpe nous attouchast. Mais son intention se peut encore mieux comprendre par le second membre, où il dit que l'espérance de vie est restituée par Christ. Or il est assez notoire que cela ne se fait point par autre façon, que quand Jésus-Christ se communique à nous pour mettre en nous la vertu de sa justice : selon qu'il est dit en un autre passage, que son Esprit nous est vie, à cause de la justice⁵. Pourtant on ne peut autrement exposer ce mot, que nous sommes morts en Adam, sinon en disant que luy ne s'est pas seulement ruiné et détruit en péchant, mais qu'il a aussi tiré avec soy nostre nature en semblable perdition. Non point que la coulpe soit à luy seul, sans nous attoucher, d'autant qu'il a infecté toute sa semence de la perversité en laquelle il a trébusché. Et de faict le dire de saint Paul, asçavoir

¹ Job XIV, 4.

² 1 Cor. XV, 22.

³ Rom. VIII, 10.

⁴ 1 Cor. XV, 22.

que tous de nature sont enfans d'ire¹, ne seroit pas autrement véritable, sinon que desjà ils fussent maudits au ventre de la mère. Or on peut facilement recueillir, qu'en parlant de nature, on ne la nomme pas telle qu'elle a esté créée de Dieu, mais selon qu'elle a esté pervertie en Adam : car il ne seroit point convenable que Dieu fust fait auteur de la mort. Adam doncques s'est tellement corrompu et infecté, que la contagion est descendue de luy sur tout son lignage. Mesmes Jésus-Christ, qui est le juge devant lequel nous aurons à rendre conte, prononce assez clairement que nous naissons tous malins et vicieux, en disant que tout ce qui est nay de chair est chair² : et par ainsi que la porte de vie est close à tous, jusques à ce qu'ils soyent régénerez.

7 Et n'est jà mestier pour entendre cela, de nous envelopper en ceste fascheuse dispute, laquelle a grandement tormenté les anciens Docteurs : à sçavoir si l'âme du fils procède de la substance de l'âme paternelle, veu que c'est en l'âme que réside le péché originel. Il nous faut estre contens de savoir que le Seigneur avoit mis en Adam les grâces et dons qu'il vouloit conférer à la nature humaine : pourtant qu'iceluy, quand il les a perdus, ne les a point perdus seulement pour soy, mais pour nous tous. Qui est-ce qui se souciera de l'origine de l'âme, après avoir entendu qu'Adam avoit receu les ornemens qu'il a perdus, non pas moins pour nous que pour soy, entant que Dieu ne les luy avoit point baillez comme à un seul homme en particulier, mais afin que toute sa lignée en jouist avec luy communément ? Il n'y a point doncques d'absurdité, si luy ayant esté despouillé, la nature humaine en a esté desnuée : si luy estant souillé par le péché, l'infection en a esté espandue sur nous tous. Parquoy comme d'une racine pourrie ne procèdent que rameaux pourris, lesquels transportent leur pourriture en toutes les branches et feuilles qu'ils produisent : ainsi les enfans d'Adam ont esté contaminéz en leur père, et sont cause de pollution à leurs successeurs.

C'est-à-dire, le commencement de corruption a tellement esté en Adam, qu'elle est espandue comme par un perpétuel décours des pères aux enfans. Car la souilleure n'a point sa cause et fondement en la substance de la chair ou de l'âme, mais en ce que Dieu avoit ordonné que les dons qu'il avoit commis en dépôt au premier homme, fussent communs à luy et aux siens pour les garder ou pour les perdre. Et est facile de résoudre ce que cavillent les Pélagiens. Ils disent qu'il n'est pas vray-semblable que les enfans qui naissent de parens fideles en attirent corruption, veu qu'ils doivent plustost estre purifiez par leur pureté. A cela nous respondons, que les enfans ne descendent point de la génération spirituelle que les serviteurs de Dieu ont du saint Esprit, mais de la génération charnelle qu'ils ont d'Adam. Pourtant, comme dit saint Augustin, soit un fidèle qui sera encores coupable, soit un fidèle qui soit absous, l'un et l'autre engendreront des enfans coupables, pource qu'ils les engendrent de leur nature vicieuse³. Il est bien vray que Dieu sanctifie les enfans des fideles à cause de leurs parens, mais cela n'est point par vertu de leur nature, mais de sa grâce. C'est doncques une bénédiction spirituelle, laquelle n'empêche point que ceste première malédiction ne soit universellement en la nature humaine, car la condamnation est de nature, mais ce que les enfans sont sanctifiez, est de grâce supernaturelle.

8 Or afin que cecy ne soit dit à la vaine, il nous faut définir le péché originel. Toutesfois mon intention n'est point d'examiner toutes les définitions de ceux qui en ont escrit : mais seulement j'en donneray une, laquelle me semble estre conforme à la vérité. Nous dirons doncques que le péché originel est une corruption et perversité héréditaire de nostre nature, laquelle estant espandue en toutes les parties de l'âme, nous fait coupables premièrement de l'ire de Dieu puis après produit en nous les œuvres que l'Ecriture appelle Œuvres de la chair. Et est proprement cela que saint

1) Ephés. II, 3.

2) Jean III, 6.

3) Contra Pelag. et Celestin., lib. II.

pelle souventesfois Pêché, sans
 er originel. Les œuvres qui en
 comme sont adultères, paillar-
 arrecins, haines, meurtres et
 ndises ¹, il les appelle, selon
 ison, Fruits de pêché : combien
 les telles œuvres sont communé-
 omnées Pêché, tant par toute
 ire qu'en saint Paul mesme. Il
 adra distinctement considérer ces
 ioses : c'est asçavoir que nous
 tellement corrompus en toutes
 ies de nostre nature, que pour
 rruption nous sommes à bonne
 mnables devant Dieu, auquel rien
 réable sinon justice, innocence et
 Et ne faut dire que ceste obliga-
 l causée de la faute d'autrui seu-
 comme si nous respondions pour
 de nostre premier père sans
 en mérité. Car en ce qui est dit,
 Adam nous sommes faits rede-
 n jugement de Dieu, ce n'est pas
 ne nous soyons innocens, et que
 ir mérité aucune peine nous por-
 folle enchère de son pêché : mais
 que par sa transgression nous
 tous enveloppez de confusion, il
 nous avoir tous obligez. Toutes-
 is ne devons entendre qu'il nous
 tituez seulement redevables de la
 ans nous avoir communiqué son
 Car à la vérité le pêché descendu
 réside en nous, auquel justement
 est due. Pourtant saint Augus-
 bien qu'il l'appelle aucunesfois,
 é d'autrui, pour monstrier plus
 nt que nous l'avons de race ²,
 is il assure qu'il est propre à un
 de nous. Et mesmes l'Apostre tes-
 que la mort est venue sur tous
 , pource que tous ont pêché ³ :
 lire, que tous sont enveloppez du
 riginel, et souillez des macules
 . Pour ceste cause les enfans
 sont enclos en ceste condamna-
 m pas simplement pour le pêché
 , mais pour le leur propre. Car
 qu'ils n'ayent encores produit
 leur iniquité, toutesfois ils en

ont la semence cachée en eux. Et qui plus
 est, leur nature est une semence de pé-
 ché : pour tant elle ne peut estre que
 desplaisante et abominable à Dieu. Dont
 il s'ensuit qu'à bon droict et proprement
 tel mal est réputé pêché devant Dieu. Car
 sans coulpe nous ne serions point attirés
 en condamnation. L'autre point que
 nous avons à considérer, c'est que ceste
 perversité n'est jamais oisive en nous,
 mais engendre continuellement nouveaux
 fruits, asçavoir icelles œuvres de la chair
 que nous avons n'aguères descrites :
 tout ainsi qu'une fournaise ardente sans
 cesse jette flambe et estincelles, et une
 source jette son eau. Parquoy ceux qui
 ont définy le pêché originel estre un dé-
 faut de justice originelle laquelle devoit
 estre en l'homme : combien qu'en ces
 paroles ils ayent compris toute la sub-
 stance, toutesfois ils n'ont suffisamment
 exprimé la force d'iceluy. Car nostre na-
 ture n'est pas seulement vuide et desti-
 tuée de tous biens, mais elle est tellement
 fertile en toute espèce de mal, qu'elle ne
 peut estre oisive. Ceux qui l'ont appelée
 Concupiscence, n'ont point usé d'un mot
 par trop impertinent, moyennant qu'on
 adjoustast ce qui n'est concédé de plu-
 sieurs, c'est que toutes les parties de
 l'homme, depuis l'entendement jusques à
 la volonté, depuis l'âme jusques à la chair,
 sont souillées et du tout remplies de ceste
 concupiscence : ou bien, pour le faire
 plus court, que l'homme n'est autre chose
 de soy-mesme que concupiscence.

9 Parquoy j'ay dit que depuis qu'Adam
 s'est destourné de la fontaine de justice,
 toutes les parties de l'âme ont esté pos-
 sédées par le pêché. Car ce n'a pas esté
 son appétit inférieur seulement, ou sen-
 sualité, qui l'a alléché à mal, mais ceste
 maudite impiété, dont nous avons fait
 mention, a occupé le plus haut et le plus
 excellent de son esprit, et l'orgueil est
 entré jusques au profond du cœur. Ainsi
 c'est une fantasie froide et sotte, de vou-
 loir restreindre la corruption venue de là,
 aux mouvemens ou appétis qu'on appelle
 Sensuels, ou l'appeler Un nourrissement
 de feu, lequel allèche, esmeuve et tire la
 sensualité à pêché. En quoy le maistre
 des Sentences a monstrier une grosse

^{12.}
 le sup. l'ame v. 12. lib. III ; De peccat. merit.
 ap. VIII. 3) Rom. V, 12.

ignorance et lourde. Car en cherchant le siège de ce vice, il dit qu'il est en la chair, selon saint Paul : adjoustant sa glose, que ce n'est pas proprement, mais pource qu'il y apparoist plus. Or il est si sot de prendre ce mot de Chair pour le corps : comme si saint Paul en l'opposant à la grâce du saint Esprit, par laquelle nous sommes régénerez, marquoit seulement une partie de l'âme, et ne comprenoit pas toute nostre nature. Et luy-mesme en oste toute difficulté, disant que le péché ne réside pas seulement en une partie, mais qu'il n'y a rien de pur et net de sa pourriture mortelle. Car en disputant de la nature vicieuse, il ne condamne pas seulement les appétis apparens, mais insiste sur tout en ce point, que l'entendement est totalement asservy à bestise et aveuglement, et le cœur adonné à perversité. Et tout le troisième chapitre des Romains n'est autre chose qu'une description du péché originel. Cecy mesmes appert encore mieux par le renouvellement. Car l'esprit, qui est opposé au vieil homme et à la chair, ne signifie pas seulement la grâce par laquelle la partie inférieure de l'âme ou sensuelle est corrigée, mais comprend une plene réformation de toutes les parties. Parquoy saint Paul ailleurs ne demande pas seulement de mettre bas et anéantir les appétis énormes, mais veut que nous soyons renouvellez de l'esprit de nostre entendement : et en l'autre passage, que nous soyons transformez en nouveauté d'esprit ¹. Dont il s'ensuit que ce qui est le plus noble et le plus à priser en nos âmes, non-seulement est navré et blessé, mais du tout corrompu, quelque dignité qui y reluisse : en sorte qu'il n'a pas seulement mestier de guairison, mais faut qu'il veste une nature nouvelle. Nous verrons tantost comment le péché occupe l'esprit et le cœur. J'ay yci voulu seulement toucher en brief, que tout l'homme est accablé comme d'un déluge depuis la teste jusques aux pieds, en sorte qu'il n'y a nulle partie de luy exempte de péché : et par ainsi que tout ce qui en procède est à bon droict condamné et im-

puté à péché : comme saint Paul dit que toutes affections de la chair sont ennemies à Dieu : et par conséquent mort ¹.

40 Voyent maintenant ceux qui attribuent la cause de leur péché à la nature, quand nous disons que les hommes sont naturellement vicieux, s'ils font seulement de contempler l'ouvrage de Dieu en leur pollution, lequel ils ne voient plusost chercher et sonder en la nature qu'avoit receue Adam avant qu'il fust corrompu. Nostre perdition ne procède de la coulpe de nostre nature, mais de la non-pas de Dieu : attendu que nous sommes péris pour autre cause que de la nature : car nous ne sommes n'estre déclinez de nostre première condition. Et ne faut yci répliquer, que nous eust bien peu mieux pourvoir à nous-mesmes, si il fust venu au-devant de la chute d'Adam : car ceste objection est d'adieu et téméraire, qu'elle ne peut nullement entrer en l'entendement de l'homme fidèle. D'avantage elle aye à la prédestination de Dieu, laquelle est cy-après traittée en son lieu. Il faut qu'il nous souviene d'imputer à nous-mesmes nostre ruine à la corruption de la nature, et non point à icelle nature qui avoit esté donnée premièrement à Adam, afin de n'accuser Dieu, comme si le mal venoit de luy. Il est bien vray que la nature est corrompue, mais ceste mortelle playe de péché est en nostre nature : mais ce sont bien diverses, qu'elle ait esté navrée en son origine, ou qu'elle l'ait esté en l'homme, et d'ailleurs. Or est-il certain que la nature n'est navrée par le péché qui est en l'homme. Nous n'avons doncques cause de plaindre que de nous-mesmes : car l'Ecriture dénote diligemment : comme le clésiaste dit, Je say que Dieu avoit fait l'homme bon : mais il s'est formé plusieurs inventions mauvaises ². Parquoy il apparoist qu'il faut imputer à l'homme sa ruine, veu qu'il a esté créé de la grâce de Dieu une droicture naturelle, et que par sa folie il est tombé en vanité.

41 Nous disons doncques que la nature est naturellement corrompue en

¹) Ephés. IV, 24 ; Rom. XII, 2.

²) Rom. VIII, 7.

³) Ecclési.

mais que ceste perversité n'est
 luy de nature. Nous nions qu'elle
 nature, afin de monstrier que c'est
 une qualité survenue à l'hom-
 me propriété de sa substance, la-
 esté dès le commencement en-
 luy : toutesfois nous l'appel-
 lons, afin qu'aucun ne pense
 requiert d'un chacun par mau-
 stume et exemple, comme ainsi
 nous enveloppe tous dès nos-
 tre naissance. Et ne parlons
 sans autheur : car par mesme
 nostre nous appelle tous héri-
 re de Dieu par nature ¹. Com-
 seroit-il courroucé à la plus
 es créatures, veu que les moin-
 es qu'il a faites luy plaisent?

mais c'est que plustost il est courroucé à
 l'encontre de la corruption de son œuvre,
 que contre son œuvre. Si doncques l'hom-
 me non sans cause est dit naturellement
 estre abominable à Dieu, à bon droict
 nous pourrons dire que naturellement il
 est vicieux et mauvais. Comme saint
 Augustin ne fait point de difficulté, à
 cause de nostre nature corrompue, d'ap-
 peler péchez naturels, lesquels règnent
 nécessairement en nostre chair quand la
 grâce de Dieu nous défaut. Par ceste dis-
 tinction est réfutée la folle resverie des
 Manichéens, lesquels imaginans une per-
 versité essentielle en l'homme, le di-
 soient estre créé d'un autre que de Dieu,
 afin de n'attribuer à Dieu aucune origine
 de mal.

CHAPITRE II.

*omme est maintenant despouillé de franc arbitre, et misérablement
 assujéti à tout mal.*

que nous avons veu que la ty-
 péché, depuis qu'elle a asservy
 l'homme, non-seulement a eu
 sur tout le genre humain, mais
 s'ède entièrement leurs âmes :
 is à ceste heure à regarder as-
 depuis que nous sommes venus
 ptivité, nous sommes destituez
 liberté et franchise : ou bien si
 vons quelque portion de reste,
 elle s'estend. Mais afin que la
 ceste question nous soit plus fa-
 sclarcie, il nous faut première-
 re un but, auquel nous adres-
 e nostre dispute. Or voycy le
 nous gardera d'errer, c'est de
 les dangers qui sont d'une
 autre. Car quand l'homme est
 tout bien, de cela il prend sou-
 sion de nonchalance. Et pource
 dit que de soy-mesme il n'a
 à bien faire, il ne se soucie
 iquer, comme si cela ne luy

appartenoit de rien ¹. D'autre part on ne
 luy peut donner le moins du monde, qu'il
 ne s'eslève en vaine confiance et témérité,
 et aussi qu'on ne desrobbe autant à Dieu
 de son honneur. Pour ne tomber donc-
 ques en ces inconvéniens, nous aurons à
 tenir ceste modération : c'est que l'hom-
 me estant enseigné qu'il n'y a nul bien
 en luy, et qu'il est environné de misère
 et nécessité, entende toutesfois comment
 il doit aspirer au bien duquel il est vuide
 et à la liberté dont il est privé : et soit
 mesmes plus vivement piqué et incité à
 cela faire, que si on luy faisoit à croire
 qu'il eust la plus grande vertu du monde.
 Il n'y a celuy qui ne voye combien est
 nécessaire ce second point : asçavoir
 de réveiller l'homme de sa négligence et
 paresse. Quant au premier, de luy mons-
 trer sa povreté, plusieurs en font plus
 grand'doute qu'ils ne devroyent. Il n'y a
 nulle doute qu'il ne faut rien oster à
 l'homme du sien, c'est-à-dire, qu'il ne luy

¹ Ces deux dangers sont notez par saint Augustin,
 épistre XLVII, et sur saint Jehan, chap. XII.

faut moins attribuer que ce qu'il a : mais c'est aussi une chose évidente, combien il est expédient de le despouiller de fausse et vaine gloire. Car si ainsi est qu'il ne luy ait point esté licite de se glorifier en soy-mesme, lors que par la bénéfice de Dieu il estoit vestu et orné de grâces souveraines, combien maintenant convient-il plus qu'il s'humilie, puis que pour son ingratitude il a esté abbaissé en extrême ignominie, ayant perdu l'excellence qu'il avoit pour lors? Pour entendre cela plus aisément, je dy que l'Ecriture, pour le temps que l'homme estoit exalté au plus haut degré d'honneur qui pouvoit estre, ne luy attribue d'avantage que de dire qu'il estoit créé à l'image de Dieu¹ : en quoy elle signifie qu'il n'a point esté riche de ses propres biens, mais que sa béatitude estoit de participer de Dieu. Que luy reste-il doncques maintenant, sinon qu'il reconnoisse son Dieu, en estant desnué et despourveu de toute gloire? duquel il n'a peu reconnoistre la bonté et largesse ce pendant qu'il abondoit des richesses de sa grâce. Et puis qu'il ne l'a point glorifié par reconnaissance des biens qu'il en avoit receus, que pour le moins il le glorifie maintenant en la confession de sa povreté. D'avantage il n'est pas moins utile pour nous, de nous desmettre de toute louange de sagesse et vertu, qu'il est requis pour maintenir la gloire de Dieu : tellement que ceux qui nous attribuent quelque chose outre mesure, en blasphémant Dieu nous ruinent aussi. Car qu'est-ce autre chose quand on nous enseigne de cheminer en nostre force et vertu, que de nous eslever au bout d'un roseau, lequel ne nous peut soustenir qu'il ne rompe incontinent, et que nous ne trébuschions? Combien encores qu'on fait trop d'honneur à nos forces, les accompagnant à un roseau. Car ce n'est que fumée tout ce que les hommes en ont imaginé et en babillent. Pourtant ce n'est pas sans cause que ceste belle sentence est si souvent répétée en saint Augustin, Que ceux qui maintiennent le libéral arbitre, le jettent bas en ruine, plustost qu'ils ne l'esta-

blissent. Il m'a falu faire ce proème, cause d'aucuns qui ne peuvent porter la vertu de l'homme soit destruite et annihilée, pour édifier en luy celle de Dieu : d'autant qu'ils jugent toute dispute estre non-seulement inutile, mais fort dangereuse : laquelle toutesfois nous cognoistrions estre trèsutile, et qui peut estre, estre un des fondemens de la religion.

2 Puis que nous avons n'aguères dit que les facultez de l'âme sont situées, l'entendement et au cœur, maintenant considérons ce qu'il y a en une partie en l'autre. Les Philosophes d'un commun consentement estiment que la raison est en l'entendement, laquelle est comme une lampe pour conduire toutes délibérations et comme une Royne pour modérer la volonté. Car ils imaginent qu'elle est tellement remplie de lumière divine, qu'elle peut bien discerner entre le bien et le mal : et qu'elle a telle vertu qu'elle peut bien commander. Au contraire, que le sens est plein d'ignorance et de rudesse ne se pouvant eslever à considérer choses hautes et excellentes, mais se restant tousjours à la terre. Que l'apetit, s'il veut obtempérer à raison, ne se laisse point subjuguer par le sens, un mouvement naturel à chercher ce qui est bon et honneste : et ainsi peut tenir la droicte voye. Au contraire, s'il se donne en servitude au sens, il est par luy corrompu et dépravé pour se laisser aller en intempérance. Comme ainsi, que selon leur opinion il y ait entre les facultez de l'âme intelligence et volonté, ils disent que l'entendement humain est soy raison pour conduire l'homme à la vie et heureusement vivre, moyennant laquelle se maintienne en sa noblesse, et ne se lie à la vertu qui luy est naturelle et enracinée. Ce pendant ils disent bien qu'il y a un mouvement inférieur lequel est appelé Sens, par lequel il est diversément distrait en erreur et tromperie, lequel néanmoins peut estre dompté par la raison et petit à petit anéanti. Ils constituent la volonté comme moyenne entre la raison et le sens, c'est à sçavoir ayant libté d'obtempérer à raison si bon luy semble ou de s'adonner au sens.

¹ Gen. I 27.

en est vray que l'expérience les aints de confesser aucunesfois com-est difficile à l'homme d'establi-
mesme le règne à la raison, d'au-
maintenant il est chatouillé des
s de volupté, maintenant abusé
e espèce de bien, maintenant
fections intempérées, lesquelles
me cordes (ainsi que dit Platon)
tirer et esbranler ça et là. Pour
raison Cicéron dit que nous avons
et des petites estincelles de bien,
de nature en nostre esprit, les-
ont esteintes aisément par fausses
et mauvaises mœurs¹. D'avan-
confessent que quand telles ma-
it une fois occupé nostre esprit,
ignent si fort qu'il n'est pas fa-
les restreindre : et ne doutent
les accompagner à des chevaux
Car comme un cheval rebelle,
i, ayant jetté bas son conducteur
sans mesure : ainsi l'âme ayant
raison, et s'estant adonnée à
upiscences, est du tout desbor-
reste, ils tiennent cela pour ré-
e tant les vertus que les vices
nostre puissance. Car s'il n'es-
sent-ils, en nostre élection de
bien ou le mal, il ne seroit point
nous en abstenir². Au contraire,
est libre de nous en abstenir,
-il de le faire. Or est-il ainsi que
sons de libre élection tout ce que
isons, et nous abstenons libre-
ce dont nous nous abstenons :
it doncques qu'il est en nostre
e de laisser le bien que nous fai-
aussi le mal : et pareillement de
que nous laissons. Et de faict
l'eux sont venus jusques à ceste
se vanter d'avoir bien la vie par
ce de Dieu, mais d'avoir d'eux-
de bien vivre³. Et voylà comme
a osé dire en la personne de
autant que chacun s'acquiert sa
le nul sage et bien advisé n'en a
endu grâces à Dieu. Car, dit-il,
mes louez pour la vertu, et nous
en icelle. Ce qui ne se feroit

point si elle estoit don de Dieu, et ne ve-
noit de nous¹. Item un petit après, L'opi-
nion, dit-il, de tout le monde est qu'on
doit demander à Dieu les biens tempo-
rels, mais que chacun doit chercher la
sagesse en soy. Voylà doncques en somme
la sentence des Philosophes, c'est que la
raison qui est en l'entendement humain
suffit à nous bien conduire et monstrier ce
qui est bon de faire : que la volonté es-
tant sous icelle est tentée et sollicitée par
le sens à mal faire, néanmoins entant
qu'elle a libre élection, qu'elle ne peut
estre empeschée de suivre la raison en-
tièrement.

4 Quant est des docteurs de l'Eglise
chrestienne, combien qu'il n'y en ait eu
nul d'entre eux qui n'ait reconnu la rai-
son estre fort abatue en l'homme par le
péché, et la volonté estre sujette à beau-
coup de concupiscences, néanmoins la
plus part a plus suivy les Philosophes
qu'il n'estoit mestier. Il me semble qu'il
y a eu deux raisons qui ont meu les an-
ciens Pères à ce faire. Premièrement ils
craignoyent s'ils ostoyent à l'homme toute
liberté de bien faire, que les Philosophes
ne se mocquassent de leur doctrine. Se-
condement, que la chair, laquelle est as-
sez prompte à nonchalance, ne prinst oc-
casion de paresse, pour n'appliquer son
estude à bien. Parquoy afin de ne rien
enseigner qui fust contrevenant à l'opi-
nion commune des hommes, ils ont voulu
à demy accorder la doctrine de l'Escrit-
ture avec celle des Philosophes. Toutes-
fois il appert de leurs paroles qu'ils ont
principalement regardé le second point,
c'est de ne point refroidir les hommes en
bonnes œuvres. Chrysostome dit en quel-
que passage, Dieu a mis le bien et le mal
en nostre faculté, nous donnant libéral
arbitre de choisir l'un ou l'autre : et ne
nous tire point par contrainte, mais nous
reçoit si nous allons volontairement à luy².
Item, Celuy qui est mauvais peut devenir
bon, s'il veut : et celuy qui est bon se
change et devient mauvais. Car Dieu nous
a donné franc arbitre en nostre nature,
et ne nous impose point nécessité, mais
il nous ordonne les remèdes dont nous

¹ lib. I; *Questionum. Tunc*, lib. III.
² lib. III, cap. V.

¹ *De natura deorum*, lib. III.

² En l'homilie de la Trahison de Judas.

usions si bon nous semble¹. Item, Comme nous ne pouvons rien bien faire sans estre aldez de la grâce de Dieu, aussi si nous n'apportons ce qui est de nous, sa grâce ne nous subviendra point. Or il avoit dit au paravant que tout ne gist point en l'aide de Dieu, mais que nous apportons de nostre part². Et de faict ceste sentence lui est familière. Apportons ce qui est de nous, et Dieu suppléera le reste. A quoy convient ce que dit saint Hierome, que c'est à nous de commencer, et à Dieu de parfaire : que c'est nostre office d'offrir ce que nous pouvons, le sien d'accomplir ce que nous ne pouvons³. Nous voyons certes qu'en ces sentences ils ont attribué plus de vertu à l'homme qu'ils ne devoient, pource qu'ils ne pensoient point autrement resveiller nostre paresse, qu'en remontrant qu'il ne tient qu'à nous que nous ne vivions bien. Nous verrons cy-après s'ils ont eu bonne raison de ce faire. Certes il apparostro que leurs paroles que nous avons récitées sont fausses, pour en dire franchement ce qui en est. Combien que les docteurs grecs par-dessus les autres, et entre eux singulièrement saint Chrysostome, ayant passé mesure en magnifiant les forces humaines : toutesfois quasi tous les anciens Pères (excepté saint Augustin) sont tant variables en ceste matière, ou parlent si douteusement ou obscurément, qu'on ne peut quasi prendre de leurs escrits aucune certaine résolution. Pourtant nous ne nous arresterons à référer particulièrement l'opinion d'un chacun, mais seulement en passant nous toucherons ce que les uns et les autres en ont dit, selon que l'ordre le requerra. Les autres escrivains qui sont venus après, affectans chacun pour soy de monstrier quelque subtilité en défendant les vertus humaines, successivement sont tombez de mal en pis, jusques à ce qu'ils ont amené le monde en ceste opinion, de penser que l'homme ne fust corrompu sinon en la partie sensuelle, et que ce pendant il eust la raison entière, et pour la plus grand'part liberté en son vouloir. Pourtant ceste sen-

tence de saint Augustin n'a pas laissé voler en la bouche d'un chacun, Que les dons naturels ont esté corrompus en l'homme, et les supernaturels (asçavoir ceux qui concernoyent la vie céleste) ne l'ont esté du tout ostez. Mais à grande peine la centième partie a-elle gousté ce que cela tendoit. Quant à moy, si je vouldrois clairement enseigner quelle est la corruption de nostre nature, je me contenteroye de ces mots. Mais il est bien requis de poiser attentivement quelle faculté l'homme a de reste, et ce qu'il vaut et peut estant souillé en toutes ses parties, et puis estant desnudé pleinement de tous dons supernaturels. Ceux doncques qui se vantoyent d'estre disciples de Jesus-Christ, ont par trop approché des Philosophes en cest article. Car le son de franc arbitre est tousjours demeuré entre les Latins, comme si l'homme demeurait encores en son entier. Les Grecs n'ont point eu honte d'usurper un mot si arrogant, par lequel ils signifient que l'homme a puissance de soy-mesme. Pour doncques qu'ainsi est, que jusques au simple populaire tous sont abruvez de ceste opinion que nous avons tous franc arbitre, et que la plus part de ceux qui veulent estre veus bien sçavans n'entendent point jusques où ceste liberté s'étend, considérons en premier lieu ce que ce mot veut dire, puis nous despescherons par la pure doctrine de l'Ecriture que la faculté a l'homme à bien ou mal faire. Or combien que ce vocable soit souvent usurpé de tout le monde, néanmoins il y en a bien peu qui le définissent. Toutesfois il semble qu'Origène a mis une définition qui estoit receue de tout le monde pour son temps, quand il a dit que c'est une faculté de raison à discerner le bien et le mal : et de volonté à élire l'un ou l'autre¹. De quoy saint Augustin ne s'eslongne pas trop, disant que c'est une faculté de raison et volonté, par laquelle on élit le bien, quand la grâce de Dieu assiste : et le mal quand icelle n'assiste. Saint Bernard voulant parler simplement, a esté plus obscur, disant que c'est un consentement pour la liberté d'

1) Homilie XVIII, Sur Gen.

2) Homilie LII.

3) Dialog. III contre les Pélagiens.

1) Livre Peri Archôn.

il ne se peut perdre, et un ju-
 éclinable de raison. La défini-
 tion n'est guères plus claire,
 c'est une puissance de garder
 cause d'elle-mesme. Pourtant
 des Sentences et les docteurs
 ont plustost receu celle de
 Justin, pource qu'elle estoit
 et n'excluoit point la grâce
 dans laquelle ils cognoissoient
 la volonté humaine n'a nul pou-
 voir. Mais toutesfois ils amènent quelque
 autre, pensans mieux dire, ou
 moins mieux expliquer le dire
 . Premièrement ils accordent
 que l'Arbitre, se doit rapporter
 à la volonté, de laquelle l'office est de dis-
 cerner le bien et le mal : que le titre
 d'Arbitre, lequel on adjouste avec,
 proprement à la volonté, la-
 quelle est fleschie à une partie ou à
 l'autre, comme doncques ainsi soit que
 l'Arbitre convienne proprement à la vo-
 lonté, Thomas d'Aquin pense que ceste
 seroit bonne, de dire que le
 libre est une vertu élective, lan-
 tant moyenne entre intelligence
 et sens, encline toutesfois plus à vo-
 lonté qu'à sens, nous avons en quoy gist la force
 d'Arbitre, à sçavoir en la raison
 . Maintenant il reste de sçavoir
 si les uns et les autres luy attri-

buent. Ennemement on assujettit les choses
 qui n'appartiennent de rien au
 libre de Dieu, au conseil et eslection
 de la volonté : la vraye justice, on la ré-
 gne à la grâce spirituelle de Dieu, et
 non de son Esprit. Ce que vou-
 leut celuy qui a escrit le livre De
 la Liberté des Gentils (qu'on attribue à
 Origène) dit qu'il y a trois espèces
 : la première il la nomme Sen-
 tence, la seconde, Animale : la troisième,
 1. Quant aux deux premières.
 libres à l'homme : la troisième,
 est opération du saint Esprit.
 Nous verrons cy-après si ceste sen-
 tence est. Ce que nous avons main-
 tenant à dire, est de brièvement réciter
 les des autres. De là vient que

les escrivains, en traittant du libéral ar-
 bitre, n'ont point grand esgard à toutes
 œuvres externes appartenantes à la vie
 corporelle, mais regardent principalement
 à l'obéissance de la volonté de Dieu. Or
 je confesse bien que ceste seconde ques-
 tion est la principale : mais quant et
 quant je dy que l'autre n'est point à né-
 gliger, et espère bien de prouver mon
 opinion quand nous viendrons là. Outre-
 plus il y a une autre distinction receue
 des escholes de théologie, en laquelle sont
 nombrées trois espèces de liberté. La
 première est, délivrance de nécessité :
 l'autre, de péché : la troisième, de mi-
 sère¹. De la première, ils disent qu'elle
 est tellement enracinée en l'homme de
 nature, qu'elle ne luy peut estre ostée :
 ils confessent que les deux autres sont
 perdues par le péché. Je reçois volontiers
 ceste distinction, sinon qu'en icelle la né-
 cessité est mal confondue avec contrainte.
 Or il apparoistra en temps et lieu que ce
 sont deux choses bien diverses.

6 C'est accordé, c'est une chose réso-
 lue que l'homme n'a point libéral arbitre
 à bien faire, sinon qu'il soit aidé de la
 grâce de Dieu, et de grâce spéciale qui
 est donnée aux esleus tant seulement,
 par régénération : car je laisse là ces
 phrénétiques, qui babillent qu'elle est in-
 différemment exposée à tous. Toutesfois
 il n'appert point encores si l'homme est
 privé du tout de faculté de bien faire, ou
 bien s'il a encores quelque portion de ré-
 sidu, mais petite et infirme, laquelle ne
 puisse rien sans la grâce de Dieu : tou-
 tesfois estant aidé d'icelle, besongne de
 son costé. Le maistre des Sentences,
 voulant décider ce point, dit qu'il y a
 double grâce nécessaire à l'homme pour
 le rendre idoine à bien faire. Il appelle
 l'une besongnante, laquelle fait que nous
 vueillions le bien avec efficace : l'autre
 coopérante, laquelle suit la bonne vo-
 lonté pour luy aider². En laquelle divi-
 sion cela me desplaist, que quand il at-
 tribue à la grâce de Dieu de nous faire
 désirer le bien avec efficace, il signifie
 que de nostre nature nous appétons au-
 cunement le bien, jà soit que nostre désir

II, dist. 26.

sent. LXXXIII, art. 2. 3) Lib. I, cap. II.

1) Sent., lib. II, dist. 25. 2) Sent., lib. II, dist. 26.

n'ait point d'effect. Saint Bernard parle quasi ainsi, disant que toute bonne volonté est œuvre de Dieu, néanmoins que l'homme de son propre mouvement peut appéter bonne volonté. Mais le maistre des Sentences a mal entendu saint Augustin, lequel il a pensé ensuivre en mettant ceste distinction¹. Il y a d'avantage au second membre une doute qui m'offense, veu qu'elle a engendré une opinion perverse. Car les Scholastiques ont pensé, d'autant qu'il dit que nous coopérons à la seconde grâce de Dieu, qu'il est en nostre pouvoir d'anéantir la première grâce, laquelle nous est offerte, en la rejettant : ou la confermer en y obéissant. Ce que tient mesmes celuy qui a escrit le livre De la vocation des Gentils² : car il dit qu'il est libre à ceux qui ont jugement de raison, de s'eslongner de la grâce : tellement que cela leur est imputé à vertu, de ne s'en point départir, afin qu'ils ayent quelque mérite d'avoir fait ce qui pouvoit n'estre point fait, s'ils eussent voulu : combien qu'il ne se peut faire sans la grâce de Dieu coopérante. J'ay bien voulu noter en passant ces points, afin que le lecteur entende en quoy je discorde d'avec les docteurs scholastiques, qui ont tenu une doctrine plus entière que n'ont fait les Sophistes qui sont venus après, avec lesquels nous avons plus de différent : asçavoir entant qu'ils ont beaucoup décliné de la pureté de leurs prédécesseurs. Quoy qu'il en soit, par ceste division nous pourrons entendre qui les a meus de concéder à l'homme le libéral arbitre. Car finalement le maistre des Sentences prononce, que l'homme n'est point dit avoir le libéral arbitre, pource qu'il soit suffisant à penser ou faire le bien autant comme le mal³, mais seulement pource qu'il n'est point sujet à contrainte, laquelle liberté n'est point empeschée, combien que nous soyons mauvais et serfs de péché, et que nous ne puissions autre chose que mal faire.

7 Nous voyons doncques qu'ils confessent l'homme n'estre point dit avoir libéral arbitre, pource qu'il ait libre élection

tant de bien comme de mal : mais qu'il fait ce qu'il fait de volonté, et par contrainte laquelle sentence est vraie. Mais quelle mocquerie est d'orner une chose si petite d'un tant superbe? Voilà une belle liberté, de dire que l'homme ne soit point content de servir à péché : mais que tellement soit en servitude volontaire, que sa volonté soit tenue captive des liens de péché. Certes j'ay en horreur toutes contentions de paroles, desquelles l'Eglise est troublée en vain : mais je seroye d'avis qu'on évitast tous vocables esquelz y a quelque absurdité, et principalement là où il y a danger d'errer. Or quand on assigne libéral arbitre à l'homme, combien y en a-il qui ne conçoivent incontinent qu'il est maistre et de son jugement et de sa volonté, pour se pouvoir tourner de sa propre vertu et d'une part et d'autre? Mais on pourra dire que ce danger sera osté, moyennant qu'on adverte bien le peuple que signifie le mot de franc arbitre. Je dy au contraire que c'est l'inclination naturelle qui est en nous à suivre fausseté et mensonge, nous prendrons plustost occasion de faillir en ce seul mot, que nous ne serons instruits la vérité par une longue glose qui y sera adjoustée. De laquelle chose nous avons plus certaine expérience en ce vocable qu'il ne seroit de besoin. Car après qu'il a esté une fois inventé, on l'a tellement receu, qu'on n'a tenu conte de l'explication qui en a esté faite par les Anciens et en a-on prins cause de s'eslever en orgueil pour se ruiner.

8 D'avantage si l'autorité des Pères nous meut, combien qu'ils ayent tousjours ce mot en la bouche, ce pendant néanmoins ils monstrent en quelle estime en ont l'usage : principalement saint Augustin, lequel ne doute point de l'appeler Serf. Il est bien vray qu'il contredit quelque lieu à ceux qui nient qu'il y ait libéral arbitre : mais il démontre qu'il n'est pas libéral arbitre, et quant à quoy il prétend, quand il dit ainsi : Seulement que nul n'entreprend de nier tellement le franc arbitre, qu'il vueille excuser le péché. Mais d'autre part il confesse que la volonté de l'homme n'est pas libre sans l'Esprit de Dieu, veu

1) En son livre Du libéral arbitre.

2) Lib. II, cap. IV.

3) Sent., lib. II, dist. 26.

est sujette à ses concupiscences, elles la tiennent vaincue et liée. Item, dès que la volonté a esté vaincue, le vice auquel elle est tombée, nostre a perdu sa liberté. Item, que ne en usant mal du franc arbitre, l'a et s'est perdu soy-mesme. Item, franc arbitre est en captivité, et peut rien à bien faire. Item, qu'il point franc, jusques à ce que la e Dieu l'ait affranchy. Item, que e de Dieu ne s'accomplit pas. Loy commande et que l'homme e comme de sa force : mais quand ide, et que la volonté de l'hom- pas libre de soy, mais estant de- Dieu, obéit. En un autre pas- nd la raison de tout cela, disant me avait bien receu en sa créa- de vertu du franc arbitre, mais erdu par le péché. Parquoy en e lieu derechef, après avoir que le franc arbitre est establi e de Dieu, il reprend asprement e se l'attribuent sans la grâce : , dit-il, ces malheureux se sont- eillis du franc arbitre, devant efranchis : ou de leur force, s'ils à affranchis? Ils ne considèrent en ce mot de franc arbitre est une liberté¹. Or où est l'Esprit eur, là est la liberté². Si donc- ont serfs de péché, comment se is d'avoir franc arbitre? Car ce- st vaincu, est sujet à celui qui . S'ils sont desjà délivrez, pour- antent-ils comme de leur œuvre. Sont-ils tellement libres, qu'ils ent point estre serviteurs de ce- lit, Sans moy, vous ne pouvez ue dirons-nous mesmes qu'en lieu il semble qu'il se vueille de ce mot, en disant, qu'il y a al arbitre en l'homme, mais non ivre, et qu'il est libre de justice péché. Laquelle sentence il ré- xpose au premier livre à Boni- . II, quand il dit que l'homme

n'est point à délivre de justice sinon par sa volonté propre : mais qu'il n'est pas à délivre de péché sinon par la grâce du Sauveur³. Celuy qui tesmoigne n'avoir autre opinion de la liberté de l'homme, sinon qu'il est esgaré de justice, ayant rejeté le joug d'icelle pour servir à péché, ne semocque-il pas purement du titre qu'on luy baille, le nommant franc arbitre? Pourtant si quelqu'un se permet user de ce mot en saine intelligence, je ne luy en feray pas grande controverse, mais pource que je voy qu'on n'en peut user sans grand danger, au contraire que ce seroit grand proufit à l'Eglise qu'il fust aboly, je ne le voudroye point usurper, et si quelqu'un m'en demandoit conseil, je luy diroye qu'il s'en abstinst.

9 Il semblera advis à d'aucuns que je me suis fait un grand préjudice en confessant que tous les docteurs ecclésiastiques, excepté saint Augustin, ont parlé si douteusement ou inconstamment de ceste matière, qu'on ne peut rien avoir de certain de leur doctrine. Car ils prendront cela comme si je les vouloye débouter, d'autant qu'ils me sont contraires : mais je n'ay autre chose regardé, sinon d'avertir simplement et en bonne foy les lecteurs pour leur proufit, de ce qui en est, afin qu'ils n'attendent d'avantage d'eux qu'ils y trouveront : c'est qu'ils demeureront tousjours en incertitude, veu que maintenant ayans despouillé l'homme de toute vertu, ils enseignent d'avoir son refuge à la seule grâce de Dieu : l'autre fois ils luy attribuent quelque faculté, ou pour le moins semblent advis luy attribuer. Toutesfois il ne m'est pas difficile de faire apparostre par aucunes de leurs sentences, que quelque ambiguïté qu'il y ait en leurs paroles ils n'ont du tout rien estimé des forces humaines, ou pour le moins qu'ils en ont bien peu estimé, en donnant toute la louange des bonnes œuvres au saint Esprit. Car que veut autre chose dire ceste sentence de saint Cyprien, tant souvent alléguée de saint Augustin, Il ne nous faut en rien glorifier, car il n'y a nul bien qui soit nostre? Certes elle

Julianum, lib. I; *Homil.* LIII. In *Joann.*; *Ad Anast.*; *De perfecta justitia*; *Enchirid.* cap. XXX; *Ad Bonif.*, lib. I, cap. III; lib. VIII; *Lib. De Verb. Apostol.*, serm. III; *et al.*, cap. III.

2) Jean XV, 5.

3) *De corr. et gratia*, cap. XIII.

anéantit du tout l'homme, afin de luy apprendre de chercher tout en Dieu. Autant y en a-il en ce qu'Euchère ancien Evesque de Lion dit avec saint Augustin, c'est que Christ est l'arbre de vie, auquel quiconque tendra la main, il vivra : Que l'arbre de cognoissance de bien et de mal, est le franc arbitre, de laquelle quiconque voudra gouter, mourra ¹. Item, ce que dit saint Chrysostome, Que l'homme non-seulement de nature est pécheur, mais entièrement n'est que péché ². S'il n'y a rien de bien en nous, si l'homme depuis la teste jusques aux pieds n'est que péché, s'il n'est pas mesmes licite de tenter que vaut le franc arbitre, comment sera-il licite de diviser entre Dieu et l'homme la louange des bonnes œuvres? Je pourroye amener des autres Pères beaucoup de tesmoignages semblables, mais afin que nul ne puisse caviller que j'aye choisi seulement ce qui servoit à mon propos, et laissé derrière ce qui me pouvoit nuire, je m'abstien d'en faire plus long récit. Néanmoins j'ose affermer cela : combien qu'ils passent aucunesfois mesure, en exaltant le franc arbitre, qu'ils tendent tousjours à ce but, de destourner l'homme de la fiance de sa propre vertu, afin de l'enseigner que toute sa force gist en Dieu seul. Maintenant venons à considérer simplement et à la vérité quelle est la nature de l'homme.

40 Je suis contraint de répéter encore icy de rechef ce que j'ay touché au commencement de ce traité, asçavoir que celui a trèsbien prouffité en la cognoissance de soy-mesme, lequel par l'intelligence de sa calamité, povreté, nudité et ignominie est abatu et estonné. Car il n'y a nul danger que l'homme s'abaisse trop fort, moyennant qu'il entende qu'il luy faut recouvrer en Dieu ce qui luy défaut en soy-mesme. Au contraire, il ne se peut attribuer un seul grain de bien outre mesure, qu'il ne se ruine de vaine confiance, qu'il ne soit coupable de sacrilège en ce qu'il usurpe la gloire de Dieu. Et de vray toutesfois et quantes

que ceste cupidité nous vient en l'entendement, d'appéter d'avoir quelque chose propre à nous, asçavoir, qui réside en nous plus qu'en Dieu, il nous faut entendre que ceste pensée ne nous est présentée d'autre conseiller que de celui qui a induit nos premiers Pères à vouloir estre semblables à Dieu, sçachans le bien et le mal ¹. Si c'est parole diabolique celle qui exalte l'homme en soy-mesme, il ne nous luy faut donner lieu sinon que nous vueillions prendre conseil de nostre ennemy. C'est bien une chose plaisante de penser avoir tant de vertu en nous, que nous soyons contents de nos personnes : mais il y a trop de sentences en l'Ecriture, pour nous destourner de ceste vaine confiance : comme sont celles qui s'ensuivent, Maudit est celui qui se confie en l'homme, et met sa vertu en la chair. Item, Dieu ne prend point de plaisir en la force du cheval, ny aux jambes de l'homme robuste, mais a son affection à ceux qui le craignent et recognoissent sa bonté. Item, C'est luy qui donne force au las, et restaure celui auquel le courage défaut. Il lasse et abat ceux qui sont en fleur d'age, il meine en décadence les forts, et fortifie ceux qui espèrent en luy ². Lesquelles tendent toutes à ce but, que nul ne se repose en la moindre opinion du monde de sa propre vertu, si veut avoir Dieu à son aide, lequel résiste aux orgueilleux, et donne grâce aux humbles. Après, que nous réduisons en mémoire toutes ces promesses, J'espandrai des eaux sur la terre qui aura soif, et arrouseray de fleuves la terre seiche. Item, Vous tous qui avez soif, venez puiser de l'eau ³ : et les autres semblables. Lesquelles tesmoignent, que nul n'est admis à recevoir les bénédictions de Dieu, sinon celui qui déchet et défaut par le sentiment de sa povreté. Et ne faut aussi oublier les autres : comme est celle qui s'ensuit d'Isaïe, Tu n'auras plus le soleil pour luire de jour, ne la lune pour luire de nuit : mais ton Dieu te sera en lumière perpétuelle ⁴. Certes le Seigneur n'oste point à ses serviteurs la clarté du soleil

¹) Lib. *De Prædest. sanct.*; Item, *Ad Bonif.*, lib. IV et alibi; Lib. *In Gen.*

²) Homil. I, *In adventu.*

¹) Gen. III, 5.

²) Jér. XVII, 5; Ps. CXLVII, 10; Is. XL, 29.

³) Jacq. IV, 6; Is. XLIV, 3; LV, 1. ⁴) Is. LX, 1.

ou de la lune : mais d'autant qu'il veut apparoir luy seul glorieux en eux, il destourne loin leur fiance des choses qui sont les plus excellentes à nostre opinion.

41 Pourtant ceste sentence de Chrysostome m'a tousjours fort pleu, où il dit que le fondement de nostre philosophie est humilité. Et encores plus celle de saint Augustin, quand il dit, Comme Démosthène orateur Grec estant interrogé quel estoit le premier précepte d'éloquence, respondit que c'estoit de bien prononcer : estant interrogé du second, respondit autant, et autant du troisième : ainsi, dit-il, si tu m'interrogues des préceptes de la religion chrestienne, je te respondray que le premier, le second et le troisième est humilité¹. Or il n'entend pas humilité, quand l'homme pensant avoir quelque vertu ne s'enorgueillit point pourtant : mais quand il se cognoist tel à la vérité, qu'il n'a nul refuge sinon en s'humiliant devant Dieu comme il le désire en un autre lieu, Que nul, dit-il, ne se flatte, chacun de soy-mesme est débile : tout le bien qu'il a, il l'a de Dieu. Car qu'est-ce que tu as de toy-mesme, sans péché ? Si tu veux prendre ce qui est bien, pren le péché : car la justice est de Dieu. Item, Qu'est-ce que nous estimons tant de puissance de nostre nature ? elle est navrée, elle est abatus, elle est dissipée, elle est destruite, elle a besoin de vraye confession, et non point de fausse défense. Item, Quand chacun croist qu'il n'est rien en soy-mesme, qu'il n'a nulle aide de soy, les armes sont rompues en luy². Or il est nécessaire que toutes les armes d'impiété soient brisées, rompues et bruslées, que l'homme demeure désarmé, n'ayant en soy nulle aide. D'autant que tu es plus débile en toy, Dieu te reçoit tant mieux. Pour- tant en un autre lieu, asçavoir sur le chapitre septantième, il nous défend de nous souvenir de nostre justice, afin que nous cognoissions celle de Dieu, disant, La grâce de Dieu, n'est pas autrement à son entier, sinon que nous tenions

tout d'icelle, entant que nous sommes de nous-mesmes mauvais. Ne débatons doncques point contre Dieu de nostre droict, comme si nous estions appovris d'autant que nous luy attribuons. Car comme nostre humilité est sa hautesse, aussi la confession de nostre humilité a tousjours sa miséricorde preste pour remède. Combien que je ne préten point que l'homme quitte de son droict à Dieu, sans estre convaincu, et qu'il destourne sa pensée, pour ne recognoistre sa vertu, si aucune il en avoit, afin de se réduire à humilité : mais je requier seulement que se démettant de toute folle amour de soy-mesme, et de hautesse et ambition, desquels affections il est par trop aveuglé, il se contemple au miroir de l'Ecriture.

42 Comme j'ay desjà dit, ceste sentence commune qu'on a tirée de saint Augustin, me plaist bien : c'est que les dons naturels ont esté corrompus en l'homme par le péché, et que les supernaturels ont esté du tout abolis. Car par le second membre il faut entendre tant la clairté de foy, que l'intégrité et droicture appartenante à la vie céleste et à la félicité éternelle. Parquoy l'homme quittant le Royaume de Dieu, a esté privé des dons spirituels dont il estoit garny et remparé pour son salut. De là il s'ensuit qu'il est tellement banny du Royaume de Dieu, que toutes choses concernant la vie bienheureuse de l'âme sont aussi esteintes en luy, jusques à ce qu'estant régénéré par la grâce du saint Esprit, il les recouvre, asçavoir la foy, l'amour de Dieu, charité envers le prochain, affection de vivre saintement et justement. Or d'autant que toutes ces choses nous sont rendues par Jésus-Christ, elles ne peuvent estre réputées de nostre nature : car elles procèdent d'ailleurs. Pourtant nous concluons qu'elles ont esté abolies en nous. Pareillement aussi l'intégrité de l'entendement, et la droicture du cœur nous ont esté ostées. Voylà quelle est la corruption des dons naturels. Car combien qu'il nous reste quelque portion d'intelligence et de jugement avec la volonté, toutesfois nous ne dirons pas que l'entendement soit sain et entier, estant si débile et en-

¹ Basil. de Perfect. Homag. ; ep. LVI, Ad Diomedit.
² Basil. in Joan., XLIX ; Lib. De nat. et grat., cap.
 ; An Paul. XLV.

veloppé en beaucoup de ténèbres. Quant au vouloir, la malice et rébellion en est assez connue. Puis doncques que la raison par laquelle l'homme discerne d'entre le bien et le mal, par laquelle il entend et juge, est un don naturel, elle n'a peu estre du tout esteinte, mais a esté en partie débilitée et en partie corrompue : tellement qu'il n'y apparoist que ruine desfigurée. Et c'est en ce sens que saint Jehan dit, que la clarté luit en ténèbres, mais qu'elle n'est point comprinse des ténèbres¹. Et par ces mots tous les deux sont clairement exprimez : c'est qu'en la nature de l'homme, quelque perverse et abastardie qu'elle soit, il y estincelle encore quelques flammettes, pour démonstrer qu'il est un animal raisonnable, et qu'il diffère d'avec les bestes brutes, entant qu'il est doué d'intelligence : et toutesfois que ceste clarté est estouffée par telle et si espesse obscurité d'ignorance, qu'elle ne peut sortir en effect. Semblablement la volonté, pource qu'elle est inséparable de la nature de l'homme, n'est point du tout périée : mais elle est tellement captive et comme garrotée sous meschantes convoitises, qu'elle ne peut rien appéter de bon. Ceste définition est plene et suffisante, mais encore a-elle mestier d'estre expliquée plus au long. Parquoy afin que l'ordre de nostre dispute procède selon la distinction que nous avons mise, en laquelle nous avons divisé l'âme humaine en intelligence et volonté, il nous faut premièrement examiner quelle force il y a en l'intelligence. De dire qu'elle soit tellement aveuglée qu'il ne luy reste aucune cognoissance en chose du monde, cela seroit répugnant non-seulement à la Parole de Dieu, mais aussi à l'expérience commune. Car nous voyons qu'en l'esprit humain il y a quelque désir de s'enquérir de la vérité, à laquelle il ne seroit point tant enclin, sinon qu'il en eust quelque goust premièrement. C'est doncques desjà quelque estincelle de clarté en l'esprit humain, qu'il a une amour naturelle à la vérité, le contemnement de laquelle és bestes brutes monstre qu'elles sont plenes de stupidité, et sans

aucun sentiment de raison : combien que ce désir tel quel devant que se mettre en train défaut, pource qu'il déchoit en vanité. Car l'entendement humain, à cause de sa rudesse, ne peut tenir certaine voye pour chercher la vérité, mais extravague en divers erreurs : et comme un aveugle qui tastonne en ténèbres, se heurte çà et là, jusques à s'esgarer du tout. Ainsi en cherchant la vérité, il monstre combien il est malpropre et idoine à la chercher et trouver. Il y a une autre faute bien grosse, c'est qu'il ne discerne le plus souvent à quoy il se doit appliquer : ainsi il se tormente d'une folle curiosité, à chercher choses superflues et de nulle valeur. Quant est des choses nécessaires, ou il les méprise du tout, ou au lieu de les regarder, il les guigne comme en passant. Certes il n'advient quasi jamais qu'il y applique son estude à bon escient. De laquelle perversité, combien que tous les escrivains payens se plaignent, néanmoins on voit qu'ils s'y sont tous enveloppez. Pourtant Salomon en son Ecclésiaste, après avoir raconté toutes les choses esquelles les hommes se plaisent et pensent estre bien sages, en la fin il les prononce estre vaines et frivoles.

43 Toutesfois quand l'entendement humain s'efforce à quelque estude, il ne labore pas tellement en vain, qu'il ne profite aucunement : principalement, quand il s'adresse à ces choses inférieures. Et mesmes n'est pas tellement stupide, qu'il ne goust quelque petit des choses supérieures, combien qu'il vaille négligement à les chercher : mais il n'a point pareille faculté aux unes et aux autres. Car quand il se veut eslever par-dessus la vie présente, il est lors principalement convaincu de son imbécillité. Pourtant afin de mieux entendre jusques à quel degré il peut monter en chacune chose, il nous faut user d'une distinction qui sera telle : sçavoir que l'intelligence des choses terriennes est autre que des choses célestes. J'appelle choses terriennes, lesquelles ne touchent point jusques à Dieu et son Royaume, ny à la vraie justice et immortalité de la vie future : mais sont conjointes avec la vie présente, et quasi encloses sous les limites d'icelle. Les choses cé-

¹ Jean 1, 8.

lestes, je les appelle la pure cognoissance de Dieu, la reigle et raison de vraye justice, et les mystères du Royaume céleste. Sous la première espèce sont contenues la doctrine politique, la manière de bien gouverner sa maison, les arts mécaniques, la Philosophie et toutes les disciplines qu'on appelle libérales. A la seconde se doit référer la cognoissance de Dieu et de sa volonté, et la reigle de conformer nostre vie à icelle. Quant au premier genre, il nous faut confesser ce qui s'ensuit : c'est qu'entant que l'homme est de nature compagnable, il est aussi enclin d'une affection naturelle à entretenir et conserver société. Pourtant nous voyons qu'il y a quelques cogitations générales d'une honnesteté et ordre civil, imprimées en l'entendement de tous hommes. De là vient qu'il ne s'en trouve nul qui ne reconnoisse que toutes assemblées d'hommes se doivent reigler par quelques loix, et qui n'ait quelque principe d'icelles loix en son entendement. De là vient le consentement qu'ont eu tousjours tant les peuples que les hommes particuliers, à accepter loix, pource qu'il y en a quelque semence en tous qui procède de nature, sans maistre ou législateur. A cela ne répugnent point les dissensions et combats qui surviennent incontinent : c'est que les uns voudroyent toutes loix estre cassées, toute honnesteté renversée, toute justice abolie, pour se gouverner selon leur cupidité : comme pour exemple, les larrons et brigans. Les autres (ce qui advient communément) pensent estre inique ce qu'un législateur ordonne pour bon et juste, et jugent estre bon ce qu'il défend comme mauvais. Car les premiers ne hayssent point les loix, pource qu'ils ignorent qu'elles soyent bonnes et saintes : mais estans ravis et transportez de leur cupidité, comme d'une rage, combattent contre la raison : et ce qu'ils approuvent en leur entendement, ils le hayssent en leur cœur, auquel règne la mauvaistie. Les seconds, au différent qu'ils ont ne répugnent pas tellement ensemble, qu'ils n'ayent tous ceste première appréhension d'équité que nous avons dite. Car puis que leur contrariété gist en cela, quelles loix seroyent les meilleures, c'est

signe qu'ils consentent en quelque somme d'équité. En quoy ainsi se monstre la débilité de l'entendement humain, lequel pensant suivre la droicte voye, cloche et chancelle. Néanmoins cela demeure tousjours ferme, qu'il y a en tous hommes quelque semence d'ordre politique : ce qui est un grand argument que nul n'est destitué de la lumière de raison quant au gouvernement de la vie présente.

14 Quant est des arts tant mécaniques que libéraux, entant que nous avons quelque dextérité à les apprendre, en cela il apparroist qu'il y a quelque vertu en cest endroit en l'entendement humain. Car combien qu'un chacun ne soit pas propre et idoine à les apprendre tous, toutesfois c'est un signe suffisant que l'entendement humain n'est pas destitué de vertu en cest endroit, veu qu'il ne s'en trouve quasi pas un lequel n'ait quelque promptitude à y proufiter. D'avantage, il n'y a pas seulement la vertu et facilité à les apprendre : mais nous voyons que chacun en son art le plus souvent invente quelque chose de nouveau, ou bien augmente et polit ce qu'il a appris des autres. En quoy, combien que Platon se soit abusé, pensant que telle appréhension ne fust qu'une souvenance de ce que l'âme sçavoit devant qu'estre mise dedans le corps, toutesfois la raison nous contraint de confesser qu'il y a quelque principe de ces choses imprimé en l'entendement de l'homme. Ces exemples doncques nous monstrent qu'il y a quelque appréhension universelle de raison, imprimée naturellement en tous hommes, et toutesfois cela est tellement universel, qu'un chacun pour soy en son intelligence doit reconnoistre une grâce spéciale de Dieu : à laquelle reconnoissance luy nous esveille suffisamment, en créant des fols et povres simples, lesquels il représente comme en un miroir quelle excellence auroit l'âme de l'homme si elle n'estoit esclarcie de sa lumière, laquelle est tellement naturelle à tous, que c'est un bénéfice gratuit de sa largesse envers un chacun. L'invention des arts, la manière de les enseigner, l'ordre de doctrine, la cognoissance singulière et excellente d'icelles, pource

veloppé en beaucoup de ténèbres. Quant au vouloir, la malice et rébellion en est assez connue. Puis doncques que la raison par laquelle l'homme discerne d'entre le bien et le mal, par laquelle il entend et juge, est un don naturel, elle n'a peu estre du tout estainte, mais a esté en partie débilitée et en partie corrompue : tellement qu'il n'y apparoist que ruine desfigurée. Et c'est en ce sens que saint Jehan dit, que la clairté luit en ténèbres, mais qu'elle n'est point comprinse des ténèbres¹. Et par ces mots tous les deux sont clairement exprimez : c'est qu'en la nature de l'homme, quelque perverse et abastardie qu'elle soit, il y estincelle encore quelques flammettes, pour démonstrer qu'il est un animal raisonnable, et qu'il diffère d'avec les bestes brutes, en tant qu'il est doué d'intelligence : et toutesfois que ceste clairté est estouffée par telle et si espesse obscurité d'ignorance, qu'elle ne peut sortir en effect. Semblablement la volonté, pource qu'elle est inséparable de la nature de l'homme, n'est point du tout périée : mais elle est tellement captive et comme garrotée sous meschantes convoitises, qu'elle ne peut rien appéter de bon. Ceste définition est plene et suffisante, mais encore a-elle mestier d'estre expliquée plus au long. Parquoy afin que l'ordre de nostre dispute procède selon la distinction que nous avons mise, en laquelle nous avons divisé l'âme humaine en intelligence et volonté, il nous faut premièrement examiner quelle force il y a en l'intelligence. De dire qu'elle soit tellement aveuglée qu'il ne luy reste aucune cognoissance en chose du monde, cela seroit répugnant non-seulement à la Parole de Dieu, mais aussi à l'expérience commune. Car nous voyons qu'en l'esprit humain il y a quelque désir de s'enquérir de la vérité, à laquelle il ne seroit point tant enclin, sinon qu'il en eust quelque goust premièrement. C'est doncques desjà quelque estincelle de clairté en l'esprit humain, qu'il a une amour naturelle à la vérité, le contemnement de laquelle es bestes brutes monstre qu'elles sont plenes de stupidité, et sans

aucun sentiment de raison : combien ce désir tel quel devant que se mettre train défaut, pource qu'il déchoit en nité. Car l'entendement humain, à cause de sa rudesse, ne peut tenir certaine voie pour chercher la vérité, mais extravague en divers erreurs : et comme un aveugle qui tastonne en ténèbres, se heurte çà là, jusques à s'esgarer du tout. Ainsi en cherchant la vérité, il monstre combien il est malpropre et idoine à la chercher et trouver. Il y a une autre faute bien grosse, c'est qu'il ne discerne le plus souvent à quoy il se doit appliquer : ainsi il se tormeute d'une folle curiosité, à chercher choses superflues et de nulle valeur. Quant est des choses nécessaires, ou il le méprise du tout, ou au lieu de les regarder, il les guigne comme en passant. Certes il n'advient quasi jamais qu'il y applique son estude à bon escient. De laquelle diversité, combien que tous les escrivains payens se plaignent, néantmoins il ne voit qu'ils s'y sont tous enveloppez. Pourtant Salomon en son Ecclésiaste, après avoir raconté toutes les choses esquelles les hommes se plaisent et pensent estre bien sages, en la fin il les prononce estre vaines et frivoles.

43 Toutesfois quand l'entendement humain s'efforce à quelque estude, il ne profite pas tellement en vain, qu'il ne profite aucunement : principalement, quand il s'adresse à ces choses inférieures. L'homme mesmes n'est pas tellement stupide, qu'il ne goust quelque petit des choses supérieures, combien qu'il vaille négligemment à les chercher : mais il n'a point pareille faculté aux unes et aux autres. Car quand il se veut eslever par-dessus la vie présente, il est lors principalement vaincu de son imbécillité. Pourtant afin de mieux entendre jusques à quel degré il peut monter en chacune chose, il nous faut user d'une distinction qui sera telle à sçavoir que l'intelligence des choses terrestres est autre que des choses célestes. J'appelle choses terrestres, lesquelles ne touchent point jusques à Dieu et son Royaume, ny à la vraye justice et immortalité de la vie future : mais sont conjointes avec la vie présente, et quasi enclouées sous les limites d'icelle. Les choses c

¹) Jean I, 8.

les appelle la pure cognoissance la reigle et raison de vraye justice mystères du Royaume céleste. Les premières espèce sont contenues en politique, la manière de bien gouverner sa maison, les arts mécaniques, Philosophie et toutes les disciplines qu'on appelle libérales. A la seconde doit référer la cognoissance de la volonté, et la reigle de conduire nostre vie à icelle. Quant au premier, il nous faut confesser ce qui est : c'est qu'entant que l'homme est raisonnable et compagnable, il est aussi en nous une affection naturelle à entretenir et conserver société. Pourtant nous voyons qu'il y a quelques cogitations générales d'une honnesteté et ordre civil, qui sont en l'entendement de tous hommes. Là vient qu'il ne s'en trouve nul qui ne cognoisse que toutes assemblées de gens se doivent reigler par quelques principes qui n'ait quelque principe d'icelles de son entendement. De là vient le principe qu'ont eu tousjours tant de principes que les hommes particuliers, pour les loix, pource qu'il y en a quelque principe en tous qui procède de nature, le prince ou législateur. A cela nous voyons qu'il y a point les dissensions et les querelles qui surviennent incontinent : les uns voudroient toutes loix abolies, toute honnesteté renversée, la justice abolie, pour se gouverner par leur cupidité : comme pour les larrons et brigands. Les autres (qui advient communément) pensent que c'est une chose inique ce qu'un législateur ordonne pour bon et juste, et jugent estre mauvais ce qu'il défend comme mauvais. Car les hommes ne hayssent point les loix, pourvu qu'ils ignorent qu'elles soient injustes : mais estans ravis et aveuglez de leur cupidité, comme d'une passion, combattent contre la raison : et ce qui est prouvé en leur entendement, ils ne croient point en leur cœur, auquel règne la passion. Les seconds, au différent qu'ils ont, ne jugent pas tellement ensemble, mais voyent tous ceste première apparence d'équité que nous avons dite. Pource que leur contrariété gist en cela, que si les premiers seroyent les meilleures, c'est

signe qu'ils consentent en quelque somme d'équité. En quoy ainsi se monstre la débilité de l'entendement humain, lequel pensant suivre la droicte voye, cloche et chancelle. Néanmoins cela demeure tousjours ferme, qu'il y a en tous hommes quelque semence d'ordre politique : ce qui est un grand argument que nul n'est destitué de la lumière de raison quant au gouvernement de la vie présente.

44 Quant est des arts tant mécaniques que libéraux, entant que nous avons quelque dextérité à les apprendre, en cela nous voyons qu'il y a quelque vertu en ce lieu en l'entendement humain. Car combien qu'un chacun ne soit pas propre et idoine à les apprendre tous, toutesfois c'est un signe suffisant que l'entendement humain n'est pas destitué de vertu en cest endroit, veu qu'il ne s'en trouve quasi pas un lequel n'ait quelque promptitude à y profiter. D'avantage, il n'y a pas seulement la vertu et facilité à les apprendre : mais nous voyons que chacun en son art le plus souvent invente quelque chose de nouveau, ou bien augmente et polit ce qu'il a appris des autres. En quoy, combien que Platon se soit abusé, pensant que telle appréhension ne fust qu'une souvenance de ce que l'âme sçavoit avant qu'estre mise dedans le corps, toutesfois la raison nous contraint de confesser qu'il y a quelque principe de ces choses imprimé en l'entendement de l'homme. Ces exemples doncques nous monstrent qu'il y a quelque appréhension universelle de raison, imprimée naturellement en tous hommes, et toutesfois cela est tellement universel, qu'un chacun pour soy en son intelligence doit recognoistre une grâce spéciale de Dieu : à laquelle recognoissance luy nous esveille suffisamment, en créant des fols et povres simples, lesquels il représente comme en un miroir quelle excellence auroit l'âme de l'homme si elle n'estoit esclarcie de sa lumière, laquelle est tellement naturelle à tous, que c'est un bénéfice gratuit de sa largesse envers un chacun. L'invention des arts, la manière de les enseigner, l'ordre de doctrine, la cognoissance singulière et excellente d'icelles, pource

que ce sont choses qui adviennent à peu de gens, ne nous sont point pour arguments certains quelle ingéniosité ont les hommes de nature : toutesfois puis qu'elles sont communes aux bons et aux mauvais, nous les pouvons réputer entre les grâces naturelles.

45 Pourtant, quand nous voyons aux escrивains payens ceste admirable lumière de vérité, laquelle apparoist en leurs livres, cela nous doit admonester que la nature de l'homme, combien qu'elle soit descheute de son intégrité, et fort corrompue, ne laisse point toutesfois d'estre ornée de beaucoup de dons de Dieu. Si nous recognoissons l'Esprit de Dieu comme une fontaine unique de vérité, nous ne contemnerons point la vérité par tout où elle apparoistra, sinon que nous vueillions faire injure à l'Esprit de Dieu : car les dons de l'Esprit ne se peuvent vilipender sans le contemnement et opprobre d'iceluy. Or maintenant pourrions-nous nier que les anciens Jurlsconsultes n'ayent eu grande clairté de prudence, en constituant un si bon ordre, et une police si équitable? Disons-nous que les Philosophes ayant esté aveugles, tant en considérant les secrets de nature si diligemment, qu'en les escrivant avec tel artifice? Disons-nous que ceux qui nous ont enseigné l'art de disputer, qui est la manière de parler avec raison, n'ayent eu nul entendement? Disons-nous que ceux qui ont inventé la médecine ont esté insensés? Des autres disciplines, penserons-nous que ce soient folies? Mais au contraire, nous ne pourrions lire les livres qui ont esté escrits de toutes ces matières sans nous esmerveiller. Or nous nous en esmerveillerons, pource que nous serons contraints d'y recognoistre la prudence qui y est. Et estimerons-nous rien excellent ne louable, que nous ne recognoissons venir de Dieu? Car autrement ce seroit une trop grande ingratitude en nous, laquelle n'a point esté aux Poëtes payens, qui ont confessé la Philosophie, les loix, la médecine et autres doctrines estre dons de Dieu. Puis doncques qu'ainsi est, que ces personnages, qui n'avoient autre aide que de nature, ont esté si ingénieux en l'intelligence des

choses mondaines et inférieures, exemples nous doivent instruire combien nostre Seigneur a laissé de grâces à la nature humaine, après qu'elle a esté depouillée du souverain bien.

46 Si est-ce toutesfois qu'il ne faut point oublier que toutes telles grâces sont dons de l'Esprit de Dieu, lesquels distribue à qui bon luy semble, pour le bien commun du genre humain. Car s'il n'y a falu que science et artifice ayant esté donnez spécialement par l'Esprit de Dieu à ceux qui construisoyent le Tabernacle au désert¹, ce n'est point de merveille si nous disons que la cognoissance de choses principales de la vie humaine nous est communiquée par l'Esprit de Dieu. Si quelqu'un objecte, Qu'est-ce qu'a affaire l'Esprit de Dieu avec les sciences, qui sont du tout estranges de Dieu? Je respon que cest argument n'est pas suffisant. Car ce qui est dit, que l'Esprit habite seulement aux hommes fidèles, cela s'entend de l'Esprit de sanctification par lequel nous sommes consacrez à Dieu pour estre ses temples. Ce pendant toutesfois Dieu ne laisse point de remplir de son mouvoir, vivifier par la vertu de son mesme Esprit toutes créatures : et ce qu'il fait-il selon la propriété d'une chacune telle qu'il luy a donnée en la création. Car si le Seigneur a voulu que les iniques et infidèles nous servent à entendre la Philosophie, Dialectique et autres disciplines, nous faut user d'eux en cela, de peur que nostre négligence ne soit punie, si nous mesprisons les dons de Dieu là où ils nous sont offerts. Toutesfois, afin que nous ne pense l'homme estre fort heureux en ce que nous luy concédons une si grande vertu, de comprendre les choses inférieures et contenues en ce monde corruptible, il nous faut semblablement retirer toute ceste faculté qu'il a d'entendre et l'intelligence qui s'ensuit, estre chos frivole et de nulle importance devant Dieu, quand il n'y a point ferme fondement de vérité. Car ceste sentence que nous avons alléguée de saint Augustin est très-vraye, laquelle le maistre de Sentences et les Scholastiques ont es-

¹) Ex. XXXI, 3; XXXIV, 30.

nts d'approuver : c'est que comme ces données à l'homme dès le commencement outre sa nature luy ont été données après qu'il est trebusché en : aussi que les grâces naturelles sont demeurées, ont esté corrompues pas qu'elles se puissent contenter tant qu'elles procèdent de Dieu, elles ont laissé d'estre pures à l'homme, après qu'il a esté pollué, tellement qu'on ne luy en doit attribuer aucun avantage ¹.

Et tout revient là, qu'on apperçoit dans le genre humain, que la raison est propre à nostre nature, pour nous distinguer d'avec les bestes brutes : comme ils diffèrent en leur degré des choses sensibles. Car quant à ce qu'aucuns ont dit, et les autres stupides, tel ne doit obscurcir la grâce générale de Dieu : plustost nous sommes adonnés par tels spectacles qu'il nous faut voir ce que nous avons de résidu à la bonté libérale de Dieu : pour ce que si nous n'eust épargné, la révolte nous eust aboli tout ce qui nous estoit. Quant à ce que les uns sont plus sages que les autres, ou bien qu'ils ont un entendement singulier, et qu'aucuns ont un entendement plus agile à inventer ou apprendre quelque art, en telle variété Dieu donne lustre à sa grâce, afin que l'homme attire à soy comme propre, ce qui est la pure libéralité de celui dont il en procède. Car dont vient cela, si ce n'est que l'un est plus excellent que l'autre, afin que la grâce spéciale de Dieu se manifeste par la prééminence en la nature comme quand il appert qu'en laissant une chose derrière, elle n'est obligée à aucun ? Mais est, Dieu inspire des mouvements singuliers à chacun selon sa vocation, laquelle chose nous avons plusieurs exemples au livre des Juges : où il est dit que l'Esprit de Dieu a revestue d'un don qu'il ordonnoit pour gouverneurs de peuple ². Brief en tous actes d'importance il y a quelque mouvement particulier, lequel raison il est dit, que les hommes vaillans desquels Dieu avoit toujours, ont suivy Saül. Et quand le

message luy est apporté que Dieu le veut faire régner, Samuel luy prononce, L'Esprit de Dieu passera sur toy, et tu deviendras autre homme ¹. Cela s'estend à tout le cours de son gouvernement : comme il est puis après récité de David, que l'Esprit de Dieu est passé sur luy dès le jour de son onction ; pour continuer en après ². Le semblable est encore exprimé puis après des incitations ou conduites spéciales : mesmes en Homère il est dit que les hommes ont raison et prudence, non-seulement selon que Jupiter en a distribué à un chacun, mais selon qu'il le conduit de jour à jour ³. Et de faict, l'expérience monstre, quand ceux qui sont les plus habiles et rusez se trouvent tous les coups esbahis, que les entendemens humains sont en la main de Dieu, pour les adresser à chacune minute. A quoy respond ce que nous avons déjà allégué, qu'il oste le sens aux prudens, pour les faire errer à l'esgarée ⁴. Au reste, si ne laissons-nous pas de veoir en ceste diversité quelques marques de résidu de l'image de Dieu, pour distinguer en général le genre humain d'avec toutes autres créatures.

18 Maintenant il reste d'exposer que c'est que peut veoir la raison humaine, en cherchant le royaume de Dieu, et quelle capacité elle a de comprendre la sagesse spirituelle, laquelle gist en trois choses : à sçavoir, de cognoistre Dieu, sa volonté paternelle envers nous, et sa faveur, en laquelle gist nostre salut, et comment il nous faut reigler nostre vie selon la reigle de la Loy. Quant aux deux premières, et principalement à la seconde, ceux qui ont le plus subtil entendement entre les hommes y sont plus aveuglez que les aveugles mesmes. Je ne nie pas que par cy par-là on ne voye aux livres des Philosophes, des sentences dites de Dieu, bien couchées : mais en icelles il y apparroist tousjours telle inconstance, qu'on voit bien qu'ils en ont eu seulement des imaginations confuses. Il est bien vray que Dieu leur a donné quelque petite saveur de sa Divinité, à ce qu'ils ne prétendissent ignorance pour excuser leur

Lib. II, dist. 26.

2) Juges VI, 34.

1) 1 Sam. X, 6.
3) Odyss., VI.

2) 1 Sam. XVI, 13.
4) Ps. CVII, 40.

impiété : et les a poussez aucunement à dire des sentences, par lesquelles ils puissent estre convaincus : mais ils ont tellement veu ce qu'ils en voyent, que cela ne les a peu adresser à la vérité : tant s'en faut qu'ils y soyent parvenus. Nous pourrons expliquer cela par similitudes. En temps de tonnerre, si un homme est au milieu d'un champ en la nuict, par le moyen de l'esclair il verra bien loing à l'entour de soy, mais ce sera pour une minute de temps : ainsi cela ne luy servira de rien pour le conduire au droict chemin : car ceste clairté est si tost esvanouye, que devant qu'avoir peu jeter l'œil sur la voye, il est derechef opprimé de ténèbres, tant s'en faut qu'il soit conduit. D'avantage, ces petites gouttes de vérité que nous voyons esparses aux livres des Philosophes, par combien d'horribles mensonges sont-elles obscurcies? Mais, comme j'ay dit au second article, leur ignorance est qu'ils n'ont jamais le moins du monde gousté aucune certitude de la bonne volonté de Dieu, sans laquelle l'entendement humain est remply de merveilleuse confusion. Parquoy la raison humaine ne peut jamais approcher, ne tendre, ne dresser son but à ceste vérité, d'entendre qui est le vray Dieu, et quel il veut estre envers nous.

49 Mais pource qu'estans enyvrez de fausse présomption, nous ne pouvons croire sinon avec grande difficulté, que nostre raison soit tant aveugle et stupide à entendre les choses de Dieu, il sera meilleur, comme il me semble, de le prouver tant par tesmoignage de l'Ecriture, que par argumens. Ce que j'ay dit nous est bien monstré par saint Jehan, quand il dit que dès le commencement la vie a esté en Dieu, et qu'icelle vie estoit la lumière des hommes : que ceste lumière luit en ténèbres, et n'est point receue des ténèbres¹. Car par ces mots il enseigne bien que l'âme de l'homme est aucunement esclarcie de la lumière de Dieu, tellement qu'elle n'est jamais destituée de quelque flambe, ou pour le moins de quelque estincelle : mais semblablement il note que par ceste illumination elle ne

peut comprendre Dieu. Pourquoy pource que tout son engin, quant cognoissance de Dieu, est pure obscure. Car quand le saint Esprit appelle les hommes Ténèbres, il les despouille de toute faculté d'intelligence spirituelle. Pourtant il affirme que les fidèles qui reçoivent Christ ne sont point naiz de sang ne de volonté de chair, ne de volonte d'homme, mais de Dieu seulement. Comme s'il disoit, que la chair n'est pas capable d'une si haute sagesse, qui peut comprendre Dieu et ce qui est de Dieu, sinon qu'elle soit illuminée par le saint Esprit. Comme Jésus-Christ testifie saint Pierre, que c'estoit une révélation spéciale de Dieu son Père, qu'il l'a peu cognoistre².

20 Si nous avons pour résolu ce que nous doit estre sans doute, c'est que ce que nostre Seigneur confère à ses élus par l'Esprit de régénération, doit à nostre nature, nous n'aurions nulle manière d'hésiter et douter en cest endroit. Car le peuple fidèle parle en ceste manière par la bouche du Prophète, De ta main, Seigneur, est la fontaine de vie, et en ta lumière nous verrons clair³. saint Paul tesmoigne que nul ne peut bien parler de Christ, sinon par le saint Esprit⁴. Item, Jean-Baptiste voyant la rudesse de ses disciples, s'escrie que nul ne peut rien comprendre, sinon qu'il soit donné du ciel⁵. Or par ce mot Don, qu'il entende une révélation spéciale, et non point une intelligence commune de nature, il appert bien en cest endroit qu'il se complaint qu'il n'a rien prouffité de ses disciples par tant de prédication qu'il leur avoit faites de Christ : Je ne puis bien dit-il, que mes paroles, n'ont servi de vertu à instruire les hommes des choses divines, sinon que Dieu les instruit par son Esprit. Pareillement Moïse rechant au peuple son oubliance, note qu'il ne peut rien entendre du mystère de Dieu, sinon que la grâce soit donnée. Tes yeux, dit-il, ont vu des signes et miracles trèsgrans, et le Seigneur ne t'a point donné d'entendre pour comprendre d'aureilles pour

1) Jean I, 4.

1) Jean I, 13.

2) Matth. XVI, 17.

3) Ps. XXXVI, 9.

4) 1 Cor. XII, 3.

5) Jean

pour veoir¹. Qu'est-ce qu'il est d'avantage, s'il les appelloit à considérer les œuvres de Dieu? La raison le Seigneur par son Esprit promet aux Israélites pour une singulière, qu'il leur donnera en tant par lequel ils le cognoistront²: et que l'entendement de l'homme n'aura d'avantage de prudence spirituelle sinon autant qu'il est illuminé. Cela mesmes nous est clairement enseigné par la bouche de Jésus-Christ, qui a dit que nul ne peut venir à luy, si luy n'est donné du Père³. N'est-il pas évident que l'âge vive du Père, en laquelle nous sommes représentés la clarté de la gloire d'iceluy?

Il ne pouvoit doncques mieux démontrer quelle est nostre capacité à contempler Dieu, qu'en disant que nous n'avons point d'yeux à contempler son visage quand elle nous est monstrée si clairement. N'est-il pas aussi luy-mesme qui est en terre pour manifester aux hommes la volonté de son père⁴? N'a-t-il pas parfaitement exécuté sa charge? Nous ne pouvons pas dire du contraire. Mais la manifestation ne pouvoit de rien prouver sinon autant que le saint Esprit luy a fait intérieurement ouverture au cœur des hommes. Nul doncques ne vient à luy, si n'a été enseigné du Père. Or le commencement de ceste instruction est, quand le saint Esprit par une vertu singulière et spéciale, donne aux oreilles pour ouyr et pour entendre. Pour confirmer nostre Seigneur Jésus allègue une parole d'Isaïe, là où Dieu après avoir promis de restaurer son Eglise, dit que les yeux qu'il assemblera en icelle se joindront aux principes de Dieu⁵? S'il est là parlé de la grâce spéciale que Dieu fait à ses élus, il est à conclurre que ceste instruction qu'il promet donner, est autre que celle qu'il donne indifféremment aux bons et aux mauvais. Il faut doncques entendre que nul n'a entrée au Royaume de Dieu, si son entendement n'est renouveau par l'illumination du saint Esprit. Le saint Paul parle encores plus clairement de tous les autres : lequel déduit

sant ceste matière, après avoir prononcé que la sagesse de l'homme est pleine de folie et vanité, fait une telle conclusion, que l'homme sensuel ne peut comprendre les choses qui sont de l'Esprit : que ce luy est folie, et qu'il n'y peut rien mordre¹. Qui est-ce qu'il appelle Homme sensuel? à sçavoir celui qui se fonde sur la lumière de nature. Voylà doncques comment l'homme naturellement ne peut rien cognoistre des choses spirituelles. Si on demande la raison, ce n'est pas seulement pource qu'il n'en tient conte, mais que quand il s'efforcera le plus fort du monde, encores n'y peut-il nullement atteindre : pource qu'il les faut discerner spirituellement, dit saint Paul. En quoy il signifie qu'estans cachées à l'intelligence humaine, elles sont esclarcies par la révélation de l'Esprit : tellement que toute la sagesse de Dieu n'est que folie à l'homme, jusques à ce qu'il soit illuminé par grâce. Or saint Paul au paravant avoit eslevé par-dessus la vue, l'ouye et la capacité de nostre entendement, la cognoissance des choses que Dieu a préparées à ses serviteurs : et mesmes avoit testifié que la sapience humaine est comme un voile qui nous empesche de bien contempler Dieu. Que voulons-nous plus? L'Apostre prononce que la sagesse de ce monde doit estre faite folie² : comme à la vérité Dieu l'a voulu faire : et nous luy attribuerons une grande subtilité, par laquelle elle puisse pénétrer à Dieu et à tous les secrets de son royaume! Que ceste rage soit loin de nous.

24 Pourtant ce qu'il desnie icy à l'homme, il l'attribue à Dieu en un autre passage, priant à Dieu qu'il donne aux Ephésiens l'Esprit de sagesse et de révélation³. Desjà par ces mots il signifie que toute sagesse et révélation est don de Dieu. Que s'ensuit-il puis après? Qu'il donne des yeux illuminez à leurs entendemens. Certes s'ils ont mestier de nouvelle illumination, ils sont aveugles d'eux-mesmes. Il adjouste conséquemment, qu'il prie cela, afin qu'ils sçachent quelle est l'espérance de leur vocation. Par cela il démontre

1) 1 Cor. II, 14.
2) 1 Cor. I, 20.
3) Ephés. I, 15-17.

4) Jér. XXIV, 7.
5) Hébr. I, 3.
6) Is. LIV, 7.

que l'entendement humain n'est point capable d'une telle intelligence. Et ne faut point qu'un Pélagien babilie yci, en disant que Dieu subvient à une telle stupidité ou rudesse, quand il guide l'entendement de l'homme par sa Parole, là où il ne pouvoit parvenir sans adresse. Car David avoit la Loy, en laquelle estoit compris tout ce qu'on peut désirer de sagesse : toutesfois n'estant point content de cela, il prioit Dieu qu'il luy ouvrist les yeux, afin qu'il considérast les secrets de sa Loy¹. En quoy il signifie, que quand la Parole de Dieu luit sur les hommes, elle est comme le soleil esclairant la terre : mais que tout cela ne nous proufite de guères, jusques à ce que Dieu nous ait donné, ou bien ouvert les yeux pour veoir. Et pour ceste cause il est appelé Père des lumières² : d'autant que par tout où il ne reluit point par son Esprit, il n'y a que ténèbres. Qu'ainsi soit, voylà les Apostres qui avoyent esté deurement et suffisamment instruits du meilleur Maistre qui soit, toutesfois il leur promet de leur envoyer l'Esprit de vérité, pour les instruire en la doctrine qu'ils avoyent au paravant ouye³. Si en demandant quelque chose à Dieu, nous confessons qu'elle nous défaut : et si luy en nous promettant quelque bien, dénote que nous en sommes vuides et desnuez, il nous faut confesser sans difficulté que nous avons autant de faculté à entendre les mystères de Dieu, qu'il nous en donne en nous illuminant par sa grâce. Celuy qui présume d'avoir plus d'intelligence, est d'autant plus aveugle, qu'il ne reconnoist pas son aveuglement.

22 Or il reste à parler du troisième membre, asçavoir de cognoistre la reigle de bien ordonner nostre vie : c'est-à-dire, de cognoistre la vraie justice des œuvres. En quoy il semble advis que l'entendement humain ait quelque subtilité d'avantage, qu'és choses dessus récitées. Car l'Apostre tesmoigne, que les gens lesquels n'ont point de loy, sont loy à eux-mesmes, et montrent les œuvres de la Loy estre escrites en leur cœur, en ce que leur conscience leur rend tesmoi-

gnage, et que leurs cogitations les aient ou défendent devant le jugement Dieu en ce qu'ils font¹. Or si les Gentils naturellement ont la justice de Dieu primée en leur esprit, nous ne les dirons pas du tout aveuglez, quant est de veoir comment il faut vivre. Et de foy, c'est une chose vulgaire, que l'homme suffisamment instruit à la droicte reigle de bien vivre par ceste loy naturelle de Dieu parle l'Apostre. Toutesfois il nous fait considérer à quelle fin ceste cognoissance de loy a esté donnée aux hommes : lors il apparoitra jusques où elle ne peut conduire pour tendre au but de la fin et vérité. Cela nous peut estre noté par des paroles de saint Paul, si nous considérons la procédure du passage qu'il avoit dit un peu devant, que ceux qui ont péché sous la Loy, seront jugez par la Loy : et que ceux qui ont péché sans la Loy, périront sans la Loy. Pource que ce dernier point sembloit advis des hommes raisonnables, asçavoir que les povres et simples ignorans, sans avoir aucune lumière de vérité, périssent : incontinent il nous joust que leur conscience leur peut servir de loy, pourtant qu'elle suffit pour les justement condamner. La fin de laquelle de la loy naturelle est de rendre l'homme inexcusable : pourtant nous pourrons ainsi définir proprement, (c'est un sentiment de la conscience, par lequel elle discerne entre le bien et le mal suffisamment, pour oster à l'homme la couverture d'ignorance, entant qu'il n'est rédargué par son tesmoignage mesme) y a une telle inclination en l'homme à se flatter, qu'il appète tousjours voltiger, tant qu'il luy est possible de détourner son entendement de la cognoissance de son péché. Ce qui a meu Platon (comme il me semble) à dire que nous ne péchons sinon par ignorance². Cela a esté bien dit à luy, si l'hypocrisie de l'homme pouvoit faire en couvrant ses vices, que la conscience ce pendant fust point poursuivie du jugement de Dieu : mais puis qu'ainsi est que le péché déclinant de la discrétion du bien et du mal qu'il a en son cœur, y est à cha-

1) Ps. CXIX, 18.

2) Jacq. I, 17.

3) Jean XIV, 26.

1) Rom. II, 14.

2) In Protagora.

ré par force, et ne peut tellement es yeux, qu'il ne soit contraint, ou non, de les ouvrir aucunes-est une chose fausse de dire qu'on ir ignorance.

émistius doncques, qui est un hilosophe, dit plus vray, enseiue l'entendement de l'homme ne guères souvent en considération, mais qu'il se trompe en considération particulièrement ce qui concerne l'homme¹. Exemples : Qu'on demande al si homicide est mauvais, il n'y l qui ne dise qu'ouy : néantmoins il machine la mort à son ennemy, ère comme d'une bonne chose. ment un adultère condamnera ise en général : ce pendant il se en sa paillardise. Voylà doncques y gist l'ignorance, c'est quand : après avoir assis un bon juge-iversel, enveloppant puis sa pervec la chose, oublie la reigle qu'il au paravant, pendant qu'il n'avoit l soy-mesme. De laquelle matière ugustin traite fort bien en l'expo- premier verset du Pseaume cin-septième. Combien que le dire de ius ne soit point universel : car auis la turpitude du maléfice presse rès la conscience du pécheur, tombe point par ce qu'il se déous fausse imagination de bien, lemmement et volontairement il s'a- mal. De ceste affection procè- sentences que nous voyons és es Payens, Je voy le meilleur, et ve : mais je ne laisse pas de sui- re : et autres semblables². Pour ut scrupule de ceste question, il : bonne distinction en Aristote en-ntinence et intempérance : Là où sence règne, dit-il, l'intelligence ère de bien et de mal est ostée à e par sa concupiscence désordon- tant qu'il ne recognoist point en é le mal qu'il condamne généra- en tous autres : mais après que éte ne l'aveugle plus, la pénitence i lieu, qui luy fait cognoistre³. rance est une maladie plus dan-

gereuse : c'est quand l'homme voyant qu'il fait mal, ne désiste pas pourtant, mais poursuit tousjours obstinément son mauvais vouloir.

24 Or quand nous oyons qu'il y a un jugement universel en l'homme à discerner le bien et le mal, il ne nous faut estimer qu'il soit du tout sain et entier. Car si l'entendement des hommes a la discrétion de bien et de mal, seulement à ce qu'ils ne puissent prétendre excuse d'ignorance, il n'est jà nécessité que la vérité leur soit notoire en chacun point : mais il suffit qu'ils la cognoissent jusques-là, de ne pouvoir tergiverser sans estre convaincus du tesmoignage de leur conscience, et que desjà ils commencent à estre espovantez du throne de Dieu. Et de faict, si nous voulons examiner quelle intelligence de justice nous avons selon la Loy de Dieu, laquelle est un patron de parfaite justice, nous trouverons en combien de façons elle est aveugle. Certes elle ne cognoist nullement ce qui est le principal en la première table, comme de mettre nostre fiance en Dieu, et luy donner la louange de vertu et justice : d'invoquer son Nom et observer son Repos. Quel entendement humain par son sens naturel a jamais, je ne dy pas cognu, mais imaginé ou flairé que le vray honneur et service de Dieu gist en ces choses? Car quand les iniques veulent honorer Dieu, combien qu'on les retire cent mille fois de leurs folles fantasies, toutes-fois ils y retombent tousjours. Ils diront bien que les sacrifices ne plaisent point à Dieu, sinon que la pureté de cœur y soit conjointe : et en cela ils tesmoignent qu'ils conçoivent je ne say quoy du service spirituel de Dieu, lequel néantmoins ils falsifient tantost après par leurs illusions. Pourrons-nous louer un entendement, lequel ne peut de soy-mesme comprendre n'escouter bonnes admonitions? Or l'entendement humain a esté tel en cest endroit. Nous appercevons doncques qu'il est du tout stupide. Quant est des préceptes de la seconde Table, il y a quelque petit plus d'intelligence, d'autant qu'ils approchent plus à la vie humaine et civile : combien qu'il défaut mesmes aucunesfois en ceste partie. Il semble advis

dr. in III De animæ, cap. XLVI.

, apud Ovid. 3) Eth., lib. VII, cap. III.

aux plus excellens esprits estre une chose absurde de tolérer une supériorité trop dure, quand on la peut repousser en quelque manière que ce soit. Et n'y peut avoir autre jugement en la raison humaine, sinon que c'est à faire à un cœur failly et abatu, de porter patiemment une telle supériorité : et que de la repousser c'est fait honnestement et virilement : mesmes entre les Philosophes la vengeance n'est pas tenue pour vice. Au contraire, le Seigneur condamnant ceste trop grande magnanimité de cœur, commande aux siens la patience que les hommes condamnent et vitupèrent. D'avantage, nostre entendement est aussi si aveuglé en ce point de la Loy de Dieu, qu'il ne peut cognoistre le mal de sa concupiscence. Car l'homme sensuel ne peut estre mené à cela, de recognoistre sa maladie intérieure : et la clarté de sa nature est suffoquée devant qu'il puisse approcher de l'entrée de son abysme. Car quand les Philosophes parlent des mouvemens immodérez de nostre cœur, ils entendent de ceux qui apparoissent par signes visibles. Quant est des mauvais désirs qui incitent le cœur plus secrettement, ils les réputent pour néant.

25 Pourtant, comme Platon a yci-dessus esté à bon droict reprins en ce qu'il impute tous péchez à ignorance, ainsi il nous faut rejeter l'opinion de ceux qui pensent qu'en tous péchez il y ait une malice délibérée. Car nous expérimentons plus qu'il ne seroit mestier combien nous faillons souvent avec nostre bonne intention. Car nostre raison et intelligence est enveloppée en tant de manières de folles resveries pour nous abuser, et est sujette à tant d'erreurs, et s'achoppe à tant d'empeschemens, et si souvent tombe en perplexité, qu'elle est bien loing de nous guider certainement. Certes saint Paul monstre combien elle est infirme pour nous conduire en toute nostre vie, quand il dit que de nous-mesmes nous ne sommes pas idoines de penser quelque chose comme de nous¹. Il ne parle point de la volonté ou affection, mais il nous oste aussi toute bonne pensée, c'est qu'il

ne nous peut pas venir en l'entendement que c'est qui est bon de faire. Comme doncques, dira quelqu'un, toute nostre industrie, sagesse, cognoissance et solidité est-elle tellement dépravée, que nous ne puissions rien penser ne méditer bon devant Dieu? Je confesse que ce nous semble bien dur, entant qu'il ne fasche grandement qu'on nous despouille de prudence et sagesse, laquelle nous pensons estre nostre principal ornement et le plus précieux : mais il nous semble advis trèséquitable au saint Esprit, lequel cognoist toutes les cogitations du monde estre vaines, et prononce clairement tout ce que peut forger le cœur humain estre du tout mauvais¹. Si tout ce que conçoit, agit, délibère et machine nostre entendement est tousjours mauvais, comment viendroit-il en pensée de délibérer chose qui plaise à Dieu, auquel il n'y a rien d'agréable que justice et sainteté? Ainsi on peut veoir que la raison de nostre entendement de quel costé qu'elle se tourne, est purement jetée à vanité. Ce que recognoissoit David en soy-mesme, quand il demandoit qu'il lui fust donné de Dieu, pour apprendre droictement ses préceptes. Car celui qui désire nouvel entendement signifie que le sien n'est pas suffisant. Ce n'est pas seulement une fois qu'il prie ainsi, mais il réitère quasi dix fois cette prière en un mesme Pseaume. Par laquelle répétition il dénote combien il est pressé de grande nécessité à requérir cela de Dieu. Et ce que David prie pour soy, saint Paul le demande communément pour les Eglises : Nous ne cessons de dire, dit-il, de requérir à Dieu qu'il vous remplisse de sa cognoissance en toute prudence et intelligence spirituelle, afin que vous cheminiez comme il appartient². toutesfois et quantes qu'il monstre que cela est un bénéfice de Dieu, c'est au point que s'il protestoit qu'il ne gist pas en la faculté humaine. Saint Augustin a très bien cogneu ce défaut de nostre raison, et entendre les choses qui sont de Dieu, qu'il confesse la grâce du saint Esprit pour nous illuminer n'estre pas me

¹) 2 Cor. III, 5.

¹) Ps. XCIV, 11; Gen. VI, 3; VIII, 21.

²) Ps. CXLIX, 24.

³) Phil. 1, 3; Col. 1, 10.

re à nostre entendement, qu'est é du soleil à nos yeux¹. Mesmes entendant point de cela, il adjouste is ouvrons bien nos yeux corporel recevoir la lumière, mais que de nostre entendement demeurez, sinon que nostre Seigneur re. Outreplus, l'Ecriture n'enseigne seulement que nos esprits soyent es pour un jour, à ce que puis ils voyent d'eux-mesmes. Car ce n'aguères allégué de saint Paul, ent au train continuel des fidèles, accroissement de leur foy. Ce que exprime clairement par ces mots, cherché de tout mon cœur, ne me joint esgarer de tes commandements. Car comme ainsi soit qu'il fust ré, et qu'il eust proufité par-dessus es en la crainte de Dieu, si con- qu'il a besoin d'adresse nouvelle chaque minute, à ce qu'il ne dé- rint de la science qui luy a esté . En un autre lieu il prie que le esprit qu'il avoit perdu par sa luy soit renouvelé² : pource que propre de Dieu de nous rendre ce us oste pour un temps, comme nous donner au commencement. nous faut maintenant examiner la , en laquelle gist la liberté, si au- en a en l'homme : car nous avons e l'élection appartient à icelle à l'entendement. Pour le premier, il ne semble que ce qui a esté dit losophes et receu communément, our approuver quelque droicture n la volonté humaine, c'est que choses appètent naturellement le l nous faut noter que la vertu du libre ne doit pas estre considérée tel appétit, qui procède plustost ation de nature, que de certaine tion. Car les théologiens scholastiques mesmes confessent qu'il n'y a tion du franc arbitre, sinon là où on regarde d'une part et d'autre. nelle sentence ils entendent l'ob- appétit devoir estre tel, qu'il soit à choïs, et la délibération devoir r pour donner lieu à eslire. Et de

faict, si nous réputons quel est ce désir naturel de bien en l'homme, nous trouverons qu'il luy est commun avec les bestes brutes. Car elles désirent toutes leur proufit, et quand il y a quelque apparence de bien qui touche leur sens, elles le suivent. Or l'homme en cest appétit naturel ne discerne point par raison, selon l'excellence de sa nature immortelle, ce qu'il doit chercher, et ne le considère pas en vraye prudence : mais sans raison, et sans conseil il suit le mouvement de sa nature comme une beste. Cela n'appartient doncques de rien au franc arbitre, asçavoir si l'homme est incité d'un sentiment naturel à appéter le bien : mais il faudroit qu'il le discernast par droicte raison : l'ayant cognu, qu'il l'esleust : et l'ayant esleu qu'il le poursuivist. Et afin d'oster toute difficulté, il nous faut noter qu'il y a deux points où on s'abuse en cest endroit. Car en ce dire commun, le nom d'Appétit n'est pas prins pour le propre mouvement de la volonté, mais pour une inclination naturelle. Seconde- ment, le nom de Bien n'est pas prins pour justice et vertu, mais c'est que toutes créatures appètent d'estre à leur aise selon que leur nature porte. Et encores que l'homme appétast tant et plus d'obtenir ce qui luy est bon : il ne le suit point, et ne s'applique point à le chercher. Car combien qu'il n'y ait nul qui ne désire la félicité éternelle, toutesfois nul n'y aspire, jusques à ce qu'il y soit poussé par le saint Esprit. Puis doncques qu'ainsi est que ce désir naturel n'a nulle importance pour prouver qu'il y ait liberté en l'homme, non plus que l'inclination qu'ont toutes créatures insensibles de tendre à la perfection de leur nature, ne sert de rien pour monstrier qu'il y ait quelque liberté : il nous faut maintenant considérer aux autres choses si la volonté de l'homme est tellement du tout corrompue et viciée, qu'elle ne puisse engendrer que mal : ou bien, s'il y en a quelque portion entière, dont procèdent quelques bons désirs.

27 Ceux qui attribuent à la première grâce de Dieu, que nous puissions vouloir avec efficace, semblent advis signifier par leurs paroles qu'il y a quelque faculté

1. Mat. 17, 26. et rom. 12, 11, cap. V.
2. Ps. 119, 19.

en l'âme pour aspirer volontairement au bien : mais qu'elle est si imbécille qu'elle ne peut venir jusques à une ferme affection, ou esmouvoir l'homme à s'efforcer. Et n'y a point de doute que les Scholastiques n'ayent communément suivy ceste opinion, comme elle leur estoit baillée d'Origène et aucuns des anciens, veu que quand ils considèrent l'homme en sa pure nature, ils le décrivent selon les paroles de saint Paul : Je ne fay pas le bien que je veux, mais je fay le mal que je ne veux point : J'ay bien le vouloir, mais le parfaire me défaut¹. Or en ceste manière ils pervertissent toute la dispute laquelle saint Paul poursuit en ce passage-là. Car il traite de la luitte chrestienne, laquelle il touche plus briefvement aux Galatiens : c'est que les fidèles sentent perpétuellement en eux un combat de l'esprit et de la chair². Or ils n'ont point l'esprit de nature, mais par la régénération. Qu'il parle de ceux qui sont régénerez, il appert de ce qu'ayant dit qu'il n'habitoit aucun bien en soy, il adjouste pour exposition, qu'il entend cela de sa chair : et pourtant il nie que ce soit luy qui face mal, mais que c'est le péché habitant en luy. Qu'est-ce que signifie cela, En moy, c'est-à-dire en ma chair ? Certes c'est autant comme s'il disoit, Il n'habite nul bien en moy de moy-mesme, veu qu'on ne sçauroit rien trouver de bon en ma chair³. De là s'ensuit ceste manière d'excuse, Ce ne suis-je pas qui fay le mal, mais le péché habitant en moy : laquelle compète seulement aux fidèles, qui s'efforcent au bien quant à la principale partie de leur âme. D'avantage, la conclusion qui s'ensuit démontre cela tout clairement. Je me délecte, dit-il en la Loy de Dieu, selon l'homme intérieur, mais je voy une autre loy en mes membres répugnante à la loy de mon entendement. Qui est-ce qui auroit un tel combat en soy, sinon celuy qui estant régénéré de l'Esprit de Dieu, porte tousjours des reliques de sa chair ? Pourtant saint Augustin ayant prins quelquesfois ce passage, de la nature de l'homme, a depuis rétracté

son exposition comme fausse et mal venante⁴. Et de faict, si nous concédons cela, que l'homme ait le moindre mouvement du monde à bien, sans la grâce de Dieu, que répondrons-nous à l'Apostolique lequel nie que nous soyons idoines seulement à penser quelque chose de bien ? Que répondrons-nous au Seigneur, lequel dénonce par Moyse, que tout ce qui forge le cœur humain est entièrement pervers⁵ ? Puis doncques qu'ils se sont abusez par mauvaise intelligence d'un passage, il ne nous faut ja arrester à leur fantasie. Plustost il nous faut recevoir ce que dit Christ, c'est que quiconque a péché, est serf de péché⁶. Or nous sommes tous pécheurs de nature, il s'ensuit doncques que nous sommes sous le joug de péché. Or si tout l'homme est détenu en la servitude de péché, il est nécessaire que la volonté, laquelle est la principale partie d'iceluy, soit estreinte et enserrée de très fermes liens. Aussi le dit saint Paul, c'est que Dieu fait en nous le vouloir⁷, ne consisteroit pas, s'il n'avoit quelque volonté qui précédast la grâce du saint Esprit : et ainsi que tout ce qu'aucuns ont babillé de nous prélever au bien, soit mis bas. Car combien que les fidèles demandent quelquesfois à Dieu que leurs cœurs soyent disposés pour obéir à sa Loy (comme David en plusieurs passages) toutesfois il est à noter que ce désir mesme de prier est de Dieu. Ce qu'on peut recueillir des mots de David : car en désirant que Dieu luy créât un cœur nouveau⁸, il ne s'attribue point commencement de telle création. Et quoy recevons plustost le dire de saint Augustin, Dieu t'a prévenu en toutes choses, prévient quelquesfois son intention. Et comment ? Confesse que tu as toutes ces choses de luy, que de luy est tout ce que tu as de bien, et que tout est de toy. Puis il conclud en un mot : Nous n'avons rien nostre que le péché

1) Rom. VII, 15, 19.

2) Gal. V, 17.

3) Rom. VII, 20.

1) *Ad Bonif.*, lib. I, cap. X, et in *Retract.*

2) 2 Cor. III, 5.

3) Gen. VIII, 21.

4) Jean VIII, 34.

5) Phil. II, 12.

6) Ps. LI, 12.

7) *De verbis Apostol.*, sermone X.

CHAPITRE III.

Que la nature de l'homme corrompue ne produit rien qui ne mérite condamnation.

Mais l'homme ne peut estre mieux connu selon l'une et l'autre partie de son être, que quand nous luy aurons donné les titres dont il est orné en l'Ecriture. Tout l'homme nous est décrit en ces paroles du Seigneur, quand il dit que ce qui est nay de chair est chair¹, comme il est facile de le prouver : il appert que c'est une fort misérable créature. Car toute affection de chair, tesmoin l'Apostre, est mort : veu que c'est inimitié à l'encontre de Dieu, entant qu'elle n'est point soumise, et ne se peut assujettir à la loy de Dieu². Si la chair est tant perverse, que toute son affection elle exerce inimitié à l'encontre de Dieu, si elle ne peut avoir consentement avec la justice divine : somme, si elle ne peut produire que la vie de mort : maintenant présupposé qu'il n'y a en la nature de l'homme que du mal, comment en pourrions-nous tirer quelque goutte de bien ? Mais ce vocable, qui par quelque un, se réfère seulement à l'homme sensuel, et non pas à la partie supérieure de l'âme. Je respon, que cela ne peut aisément réfuter par les paroles du Christ et de l'Apostre. L'argument du Seigneur est, qu'il faut que l'homme renaisse, pource qu'il est chair³. Il ne veut point qu'il renaisse selon le corps. Or l'âme ne sera pas dite renaistre, estant purgée en quelque portion, ains si elle est tout renouvelée. Ce qui est confirmé par la comparaison qui est faite, et la même en saint Paul. Car l'esprit est tellement comparé à la chair, qu'il n'y a rien laissé de moyen : pour tout ce qui n'est point spirituel en l'homme, selon ceste raison, est charnel. Or nous n'avons point une seule goutte de cet esprit, sinon par régénération. Et doncques que nous avons de na-

ture, est chair. Mais encores quand cela seroit autrement en doute, saint Paul nous en baille la résolution, quand après avoir décrit le vieil homme, lequel il avoit dit estre corrompu par concupiscences errantes, il commande que nous soyons renouvelés en l'esprit de nostre âme¹. Chacun voit bien qu'il ne met pas les meschantes concupiscences en la partie sensitive seulement, mais en l'entendement mesmes : et que pour ceste cause il commande qu'il soit renouvelé. Et de faict, il avoit un petit au paravant mis une telle description de la nature humaine, qu'il falloit conclurre, selon icelle, que nous sommes corrompus et pervers en toutes nos parties. Car ce qu'il dit, que les gens cheminent en la vanité de leur sens, et sont aveugles quant à leur intelligence, et aliénez de la vie de Dieu pour leur ignorance et l'aveuglement de leur cœur, il n'y a nulle doute que cela ne compète à tous ceux que Dieu n'a point encores réformés à la droicteure tant de sa sagesse que de sa justice². Ce qui est encores démontré par la comparaison qu'il adjouste tantost après, quand il admoneste les fideles, qu'ils n'ont pas ainsi appris Christ. Car de ces mots nous pouvons conclurre, que la grâce de Jésus-Christ est le remède unique pour nous délivrer de cest aveuglement, et des maux qui s'en ensuivent. Et c'est ce qu'Isaïe avoit prophétisé du règne de Christ, disant que ce pendant que les ténèbres couvriroyent la terre, et y auroit obscurité sur les peuples, le Seigneur seroit en clarté perpétuelle à son Eglise³. Quand il tesmoigne que la clarté du Seigneur seulement luira en l'Eglise, hors d'icelle il ne reste que ténèbres et aveuglement. Je ne réciteray point particulièrement tout ce qui est dit de la vanité

¹ Jean III, 6.
² Jean III, 6, 7.

³ Rom. VIII, 6, 7.

¹ Ephés. IV, 23.
² Is. LX, 2.

³ Ephés. IV, 17, 18.

de l'homme, tant de David que de tous les Prophètes. Mais c'est un grand mot que nous avons au Pseaume, que si l'homme estoit contrepoisé avec la vanité, il seroit trouvé plus vain qu'icelle mesme¹. C'est une grande condamnation contre son entendement, que toutes les cogitations qui en procèdent, sont moquées comme sottes, frivoles, enragées et perverses.

2 Ce n'est point une moindre condamnation sur le cœur, quand il est dit estre plein de fraude et de perversité, plus que toutes choses². Mais pource que je m'estudie à estre brief, je seray content d'un lieu, lequel sera comme un miroir très-clair, pour nous faire contempler toute l'image de nostre nature. Car quand l'Apostre veut abatre l'arrogance du genre humain, il use de ces tesmoignages : Qu'il n'y a nul juste, nul bien entendu, nul qui cherche Dieu : que tous ont décliné, tous sont inutiles : qu'il n'y en a point qui face bien, pas jusques à un seul³ : que leur gosier est comme un sépulchre ouvert, que leurs langues sont cauteleuses, que venin d'aspic est sous leurs lèvres, que leur bouche est pleine de malédicence et amertume, que leurs pieds sont légers à espandre le sang, qu'en leurs voyes il n'y a que perdition et dissipation, que la crainte de Dieu n'est point devant leurs yeux⁴. Il foudroye de ces paroles rigoureuses non pas sur certains hommes, mais sur toute la lignée d'Adam : et ne reprend point les mœurs corrompues de quelque aage, mais il accuse la corruption perpétuelle de nostre nature. Car c'est son intention en ce lieu-là, non pas de simplement reprendre les hommes afin qu'ils s'amendent de leur propre mouvement : mais plustost de les enseigner, qu'ils sont tous depuis le premier jusques au dernier enveloppez en telle calamité, de laquelle ils ne peuvent sortir, sinon que la miséricorde de Dieu les en délivre. Pource que cela ne se pouvoit prouver, qu'il n'apparust que nostre nature est tombée en ceste ruine, il allègue ces tesmoignages, où il est montré que nostre nature est plus

que perdue. Que cela doncques soit résolu, que les hommes ne sont pas tels que saint Paul les décrit, seulement par coustume perverse, mais aussi d'une perversité naturelle : car autrement ne pourroit consister l'argument dont il use : c'est pour monstrier que nous n'avons nul salut sinon de la miséricorde de Dieu, veu que tout homme est en soy perdu et désespéré. Je ne me soucie point yci d'appliquer les tesmoignages au propos de saint Paul : car je pren ces sentences comme si elles avoyent esté premièrement dites de luy, et non point alléguées des Prophètes. Premièrement il despouille l'homme de justice, c'est-à-dire d'intégrité et pureté : puis après d'intelligence, du défaut de laquelle s'ensuit après le signe, c'est que tous hommes se sont destournez de Dieu : lequel chercher, est le premier degré de sapience. S'ensuivent après les fruits d'infidélité, que tous ont décliné, et ont esté faits quasi comme pourris, tellement qu'il n'y en a pas un qui face bien. D'avantage, il met toutes les meschancetez dont ceux qui se sont desbordés en injustice souillent et infectent les parties de leurs corps. Finalement il tesmoigne que tous hommes sont sans crainte de Dieu, à la reigle de laquelle nous devons compasser toutes nos voyes. Si ce sont là les richesses héréditaires du genre humain, c'est en vain qu'on requiert quelque bien en nostre nature. Je confesse que toutes ces meschancetez n'apparoissent point en chacun homme, mais nul ne peut nier qu'un chacun n'en ait la semence enclose en soy. Or comme un corps, quand il a des causes et matière de maladie conceues en soy, ne sera point nommé sain, combien que la maladie ne se soit encores montrée, et qu'il n'y ait nul sentiment de douleur : aussi l'âme ne sera point réputée saine, ayant telles ordures en soy, combien que la similitude ne soit point tout propre. Car quelque vice qu'il y ait au corps, si ne laisse-il point de retenir vigueur de vie : mais l'âme estant absorbée en ce gouffre d'iniquité, non-seulement est vicieuse, mais aussi vuide de tout bien.

3 Il se présente quasi une semblable

1) Ps. LXII, 10.

2) Rom. III, 10.

3) Jér. XVII, 9.

4) Ps. XIV ; LXXI ; Is. LIX, 7.

on à celle qui a esté despeschée cy-
 Car en tous siècles il y en a eu
 es-uns, qui par la conduite de na-
 it aspiré en toute leur vie à vertu :
 nes quand on trouvera beaucoup à
 en leurs mœurs, si est-ce qu'en
 on d'honnesteté qu'ils ont eue, ils
 astré qu'il y avoit quelque pureté
 nature. Combien que nous expli-
 plus amplement en quelle estime
 les vertus devant Dieu, quand
 aitterons du mérite des œuvres,
 is il en faut dire à présent ce qui
 essage pour la matière que nous
 n main. Ces exemples doncques
 imonestent que nous ne devons
 pputer la nature de l'homme du
 ieuse, veu que par l'inclination
 aucuns non-seulement ont fait
 s actes excellens, mais se sont
 onnestement en tout le cours de
 : mais nous avons à considérer,
 corruption universelle dont nous
 arié, la grâce de Dieu a quelque
 n pas pour amender la perversité
 nature, mais pour la réprimer et
 dre au dedans. Car si Dieu per-
 à tous hommes de suivre leurs
 z à brides avallées, il n'y en au-
 qui ne démonstrast par expérience
 s les vices dont saint Paul con-
 la nature humaine, seroyent en
 qui sera celui qui se pourra sé-
 a nombre des hommes? ce qu'il
 re, si quelqu'un se veut exempter
 ue dit saint Paul de tous, asça-
 e leurs pieds sont légers à espan-
 sang, leurs mains souillées de
 et homicides, leurs gosiers sem-
 à sépulchres ouverts, langues
 mes, lèvres venimeuses, œuvres
 , iniques, pourries, mortelles :
 r cœur est sans Dieu, qu'ils n'ont
 ms que malice, que leurs yeux
 aire embusches, leurs cœurs es-
 outrage : en somme, toutes leurs
 apprestées à mal faire ¹. Si une
 âme est sujette à tous ces mons-
 vices, comme l'Apostre prononce
 nt, nous voyons que c'est qui
 roit, si le Seigneur laissoit la cu-

pidité humaine vaguer selon son inclina-
 tion. Il n'y a beste enragée qui soit
 transportée si désordonnément : il n'y a
 rivière si violente et si roide, de laquelle
 l'exondation soit tant impétueuse. Telles
 maladies sont purgées par le Seigneur
 en ses esleus, en la manière que nous ex-
 poserons : aux réprouvez elles sont seu-
 lement réprimées comme par une bride,
 à ce qu'elles ne se desbordent point, se-
 lon que Dieu cognoist estre expédient
 pour la conservation du monde universel.
 De là vient qu'aucuns par honte, aucuns
 par crainte des loix sont retenus, à ce
 qu'ils ne s'abandonnent à beaucoup de
 meschancez : combien qu'en partie ils
 ne dissimulent pas leurs mauvaises con-
 cupiscences. Les autres, pource qu'ils
 pensent honneste manière de vivre leur
 estre proufitable, tellement quellement
 aspirent à icelle. Les autres outrepassent
 encores, et monstrent une excellence spé-
 ciale pour retenir le vulgaire en leur
 obéissance, par une espèce de majesté.
 En telle manière le Seigneur restreind
 par sa providence la perversité de nostre
 nature, à ce qu'elle ne se jette point hors
 des gons, mais il ne la purge pas au
 dedans.

4 Quelqu'un pourra dire que cela ne
 suffit pas à soudre la question. Car ou il
 faut que nous fassions Catilina semblable
 à Camillus, ou nous aurons un exemple
 en Camillus, que la nature, quand elle est
 bien menée, n'est pas du tout despour-
 veue de bonté. Je confesse que les ver-
 tus qui ont esté en Camillus, ont esté
 dons de Dieu, et qu'elles pourroyent estre
 veues louables, si on les répute en elles-
 mesmes : mais comment seront-elles en-
 seignes qu'il a eu en sa nature une preu-
 d'homme? Pour monstrier cela, ne faut-il
 pas revenir au cœur en faisant cest argu-
 ment? Que si un homme naturel a esté
 doué d'une telle intégrité de cœur, la
 faculté d'aspirer à bien ne défaut point à
 la nature humaine ¹. Et que sera-ce si le
 cœur a esté pervers et oblique, et qu'il
 n'ait rien moins cherché que droicture?
 Or si nous concédons qu'il ait esté homme
 naturel, il n'y a nulle doute que son cœur

a esté tel. Quelle puissance maintenant establirons-nous en la nature humaine, de s'appliquer à bien, si en la plus grande apparence d'intégrité qu'on y trouve, on voit qu'elle tend tousjours à corruption ? Pourtant comme on ne prisera point un homme pour vertueux, duquel les vices seront couverts sous ombre de vertu : ainsi nous n'attribuerons point à la volonté humaine faculté d'appéter le bien, du temps qu'elle sera fichée en sa perversité. Combien que ceste est la plus certaine et facile solution, de dire que telles vertus ne sont pas communes à la nature, mais sont grâces spéciales du Seigneur, lesquelles il distribue mesmes aux méchans, selon la manière et mesure que bon luy semble. Pour laquelle cause en nostre langage vulgaire nous ne doutons point de dire, que l'un est bien nay, et l'autre mal nay : l'un de bonne nature, et l'autre de mauvaise : et néanmoins nous ne laissons point d'enclorre l'un et l'autre sous la condition universelle de la corruption humaine : mais nous signifions quelle grâce Dieu a donnée particulièrement à l'un qu'il a déniée à l'autre. En voulant establir Saül Roy, il l'a quasi formé nouvel homme ¹. Et voylà pourquoy Platon, suivant la fable d'Homère, dit que les enfans des Roys sont composez d'une masse précieuse, pour estre séparés du vulgaire : pource que Dieu voulant pourvoir au genre humain, doué de vertus singulières ceux qu'il eslève en dignité : comme certes de ceste boutique tous les preux et excellens qui sont renommés aux histoires sont sortis. Autant en faut-il dire de ceux qui demeurent en estat privé. Mais puis que selon que chacun estoit le plus excellent, aussi a-il esté poussé de son ambition, par laquelle macule toutes vertus sont souillées et perdent toute grâce devant Dieu, tout ce qui apparoist digne de louange aux gens profanes doit estre tenu comme rien. D'avantage, quand il n'y a nulle affection de glorifier Dieu, le principal de toute droicture défaut. Or il est certain que tous ceux qui ne sont point régénérés sont vuides et despourvus d'un tel bien.

Et ce n'est pas en vain qu'il est dit par Isaïe, que l'esprit de crainte de Dieu reposera sur Jésus-Christ ² : en quoy il est signifié, que tous ceux qui sont estrangers de luy, sont aussi destituez de ceste crainte, laquelle est le chef de sagesse. Quant aux vertus qui trompent d'une vaine apparence, elles seront bien louées en l'estat politique, et du commun bruit des hommes : mais au siège judiciaire de Dieu elles ne vaudront pas un festin pour acquérir justice.

5 La volonté doncques, selon qu'elle est liée et tenue captive en servitude de péché, ne se peut aucunement remuer à bien, tant s'en faut qu'elle s'y applique. Car un tel mouvement est le commencement de nostre conversion à Dieu, laquelle est du tout attribuée à la grâce du saint Esprit par l'Ecriture : comme Jérémie prie le Seigneur qu'il le convertisse, s'il veut qu'il soit converty ³. Pour laquelle raison le Prophète au mesme chapitre, descrivant la rédemption spirituelle des fideles, dit qu'ils ont esté rachetez de la main d'un plus fort : de tant par cela combien le pécheur est estroitement, pour le temps qu'est délaissé de Dieu il demeure, sous le joug du diable, néanmoins la volonté demeure tousjours à l'homme, laquelle de sa propre affection est encline à péché, voire plus s'y haster. Car quand l'homme est tenu en ceste nécessité, il n'a point esté dépouillé de sa volonté, mais de saine volonté. Et pourtant saint Bernard ne peut point mal en disant que le vouloir est commun à tous hommes : mais que vouloir le bien est d'amendement : vouloir le mal, est nostre défaut : ainsi que simplement vouloir, est de l'homme : vouloir le mal, est de la nature corrompue : vouloir le bien, est de grâce. Or ce que je dy, la volonté est dépouillée de liberté, et nécessairement estre tirée au mal, c'est merveille si qu'un trouve ceste manière de parler étrange, laquelle n'a nulle absurdité, et a esté usitée des anciens Docteurs. Aucuns s'offensent de ce qu'ils ne peuvent distinguer entre nécessité et contrainte : mais si quelqu'un les interroge, asçavoir

¹) 1 Sam. X, 6.

²) Is. XL, 5 ; Ps. CXL, 10.

³) Jér. XXXI, 18.

'est pas nécessairement bon, et si le n'est pas nécessairement mauvais, ne répondront-ils ? Il est certain que la bonté de Dieu est tellement convenue avec sa divinité, qu'il ne luy est point nécessaire d'estre bon, que Dieu. Et le diable par sa chute librement aliéné de toute communication du bien, qu'il ne peut autre chose que faire. Or si quelque blasphémateur murmure que Dieu ne mérite pas louange pour sa bonté, veu qu'il craint à icelle garder : la réponse n'est-elle pas facile ? C'est que cela admet sa bonté infinie qu'il ne peut être, et non pas de contrainte violente : cela doncques n'empesche point la liberté de Dieu, d'estre libre en bien, qu'il est nécessaire qu'il face, et le diable ne laisse point de pécher volontairement combien qu'il ne veut mal faire, qui est-ce qui argue le péché n'estre point volontaire ? Pour ce qu'il est sujet à nécessité de péché ? Comme ainsi soit que saint Augustin enseigne par tout ceste doctrine, il n'a pas laissé de l'acertener, à l'heure que Cælestius calomnioit la doctrine pour la rendre odieuse. Il conclut de ces paroles : Qu'il est par la liberté de l'homme, qu'il libéré en péché : maintenant que la question qui s'en est ensuivie a fait de nécessité¹. Et toutesfois et quand l'entre en ce propos, sans difficulté déclare qu'il y a en nous une servitude nécessaire à pécher. Il nous faut observer ceste distinction : C'est comme, après avoir esté corrompu par la chute, pèche volontairement, et malgré son cœur, ne par contrainte : qu'il pèche, dy-je, par une inclination, et non pas estant sous la violence : qu'il pèche du mouvement de sa propre cupidité, et non est contraint d'ailleurs : et néanmoins sa nature est si perverse, qu'il est estre esmeu, poussé, ou mené au mal². Si cela est vray, il est qu'il est sujet à nécessité de pécher. Et saint Bernard, s'accordant à la

doctrine de saint Augustin, parle ainsi : L'homme seul est libre entre les animaux, et toutesfois le péché estant survenu, il souffre assez quelque effort, mais de volonté, non point de nature : en sorte qu'il n'est point privé de la liberté qu'il a de naissance : car ce qui est volontaire, est aussi libre. Et un petit après, La volonté estant changée en mal par le péché, de je ne say quelle façon estrange et perverse se fait une nécessité : laquelle estant volontaire, ne peut excuser la volonté : et la volonté aussi alléchée ne peut exclure la nécessité : car ceste nécessité est comme volontaire. En après il dit que nous sommes opprimez d'un joug : toutesfois non pas autre que de servitude volontaire : et pourtant qu'au regard de la servitude nous sommes misérables, au regard de la volonté nous sommes inexcusables, veu qu'estant franche, elle s'est faite serve de péché. Finalement il conclut : L'âme doncques sous ceste nécessité volontaire et d'une liberté pernicieuse est détenue serve, et demeure libre d'une façon estrange et bien mauvaise : serve pour la nécessité, libre pour la volonté. Et ce qui est encores plus merveilleux et plus misérable, elle est coupable pource qu'elle est libre, et est serve pource que c'est par sa coulpe : et ainsi elle est serve d'autant qu'elle est libre¹. On voit par ces tesmoignages que je ne mets rien de nouveau en avant : mais récite ce que jadis saint Augustin nous a laissé par escrit du consentement commun des saints docteurs, et ce qui est demeuré presque mille ans après aux cloistres des moines. Or le maistre des Sentences, pour n'avoir seu distinguer entre Contrainte et Nécessité a ouvert la porte à cest erreur, qui a esté une peste mortelle à l'Eglise, d'estimer que l'homme pouvoit éviter le péché, pource qu'il pèche franchement.

6 Il est expédient de regarder à l'opposite quel est le remède de grâce, par lequel nostre perversité est corrigée et guairie. Car comme ainsi soit que le Seigneur en nous aidant nous eslargisse ce qui nous défaut : quand il apparoitra quelle est

¹ *perfect. just.*
² *in et grat., et alibi.*

¹ Sermon super Cant. LXXXI.

son œuvre en nous, il sera aussi aisé d'entendre quelle est notre povreté. Quand l'Apostre dit aux Philippiens, qu'il a bonne confiance que celui qui a commencé une bonne œuvre en eux, l'achèvera jusques au jour de Jésus-Christ¹ : il n'y a nulle doute que par ce commencement de bonne œuvre il signifie l'origine de leur conversion, c'est quand leur volonté a esté tournée à Dieu. Parquoy le Seigneur commence en nous son œuvre, inspirant en nos cœurs l'amour, le désir et estude de bien et de justice : ou pour parler plus proprement, enclinant, formant, et adressant nos cœurs à justice : mais il parachève son œuvre, en nous confirmant à persévérance. Et afin que personne ne caville que le bien est commencé en nous de Dieu, d'autant que notre volonté, laquelle seroit de soy trop infirme, est aidée de luy : le saint Esprit déclare en un autre lieu que vaut notre volonté étant abandonnée à soy-mesme : Je vous donneray, dit-il, un nouveau cœur, je créeray un esprit nouveau en vous : j'osteray le cœur de pierre qui est en vous, et vous en donneray un de chair : je mettray mon esprit en vous, et vous feray cheminer en mes commandemens². Qui est-ce maintenant qui dira que seulement l'infirmité de la volonté humaine est confirmée, afin d'aspirer vertueusement à eslire le bien, quand nous voyons qu'il faut qu'elle soit du tout reformée et renouvelée ? Si la pierre est si molle qu'en la maniant on la puisse fleschir en telle forme qu'on voudra, je ne nie point que le cœur de l'homme n'ait quelque facilité et inclination pour obéir à Dieu, moyennant que son infirmité soit confirmée. Mais si nostre Seigneur par ceste similitude a voulu monstrier qu'il est impossible de rien tirer de bien de nostre cœur, s'il n'est fait tout autre, ne partissons point entre luy et nous la louange laquelle il s'attribue à luy seul. Si doncques quand le Seigneur nous convertit à bien, c'est comme si on transmuoit une pierre en chair, il est certain que tout ce qui est de nostre propre volonté est aboly, et tout ce qui succède

est de Dieu. Je dy que la volonté est aliée, non pas entant qu'elle est volonte car en la conversion de l'homme, ce n'est de la première nature demeure. Je dy aussi qu'elle est créée nouvelle : non pas pour commencer d'estre volonte, mais pour estre convertie de mauvaise en bonne. Je dy que tout cela se fait entièrement de Dieu, pource que tesmoigne l'Apostre, nous ne sommes pas idoines concevoir une seule bonne pensée³. Quoy respond ce qu'il dit ailleurs, que non-seulement Dieu aide et subvient nostre volonté débile, ou corrige la malice d'icelle, mais qu'il crée et met en nous le vouloir⁴. Dont il est aisé à recueillir ce que j'ay dit, que tout ce qui est de bien au cœur humain, est œuvre de pure grâce. En ce sens aussi il prononce ailleurs, que c'est Dieu qui fait toutes choses en tous⁵. Car il ne dispute point du gouvernement universel du monde, mais il maintient que la louange de tous biens qui se trouvent aux fideles doit estre réservée à Dieu seul, En disant Toutes choses : il fait Dieu autheur de toute vie spirituelle depuis un bout jusques à l'autre. Ce qu'il avoit au paravant exprimé sous autres mots, c'est que les fideles sont de Dieu en Jésus-Christ⁶ : où il propose une création nouvelle, par laquelle ce qui est de la nature commune est aboly. Mesmes il fait une comparaison de Jésus-Christ à l'opposite d'Adam, laquelle en un autre lieu il déduit plus clairement, asçavoir que nous sommes l'ouvrage de Dieu, estans créés en Jésus-Christ à bonnes œuvres, qu'il a apprestées afin que nous cheminions en icelles⁷. Car il veut prouver par ceste raison que nostre salut est gratuit, d'autant que la ressource de tous biens est en la seconde création, laquelle nous obtenons en Jésus-Christ. Or s'il y avoit la moindre faculté de mérite en nous, il y auroit aussi quelque portion de mérite : mais afin de nous priver du tout, il argue que nous n'avons pu rien mériter, d'autant que nous sommes créés en Jésus-Christ pour faire de bonnes œuvres, lesquelles Dieu a préparées

1) Phil. I, 6.

2) Eséch. XXXVI, 26.

3) 2 Cor. III, 5.

4) 1 Cor. XII, 8.

5) Ephés. II, 10.

6) Phil. II, 13.

7) 1 Cor. VIII, 9.

ny il signifie derechef, que depuis hier mouvement jusques à la dernière sévérité, le bien que nous faisons de Dieu en toutes ses parties. Lesme raison le Prophète, après dit au Pseaume, que nous sommes l'ouvrage de Dieu : afin que nul n'entre-ende faire partage, adjouste, quant au bien, Il nous a faits, ce ne sommes pas qui nous ayons faits¹. Qu'il soit de la régénération, laquelle est le commencement de la vie spirituelle, il par le fil du texte : car il s'ensuit tout après, que nous sommes son peuple le troupeau de sa pasture. Or nous voyons qu'il ne s'est pas contenté d'avoir le bien attribué à Dieu la louange de son salut, mais qu'il nous exclut de sa compagnie : comme s'il disoit, Pour le troupeau de Dieu, les hommes ne se glorifient jusques à une goutte : pource que le tout est de

Dieu, mais il y en aura possible qui concèdent bien, que la volonté de l'homme convertie à justice et à droiciture par la vertu de Dieu, et que de soy-mesme elle en est destournée : néanmoins elle n'est préparée elle besongne pour sa perfection comme saint Augustin escrit que la grâce précède toute bonne œuvre : et le bien faisant la volonté est conduite par la grâce, et ne la conduit pas : suit, la grâce précède pas². Laquelle sentence ne contenant rien en soy de mal a esté mal interprétée à un sens pervers par le mauvais sens des Sentences. Or je dy que tant aux lieux du Prophète, lesquels j'ay allégués, et autres lieux semblables, il y a plusieurs choses à noter : c'est que le Seigneur corrige, ou plustost abolit nostre volonté perverse, puis après nous en fait de soy-mesme une bonne. Entant que nous que nostre volonté est prévenue par la grâce, je permets qu'elle soit servie comme chambrière : mais en ce temps reformée elle est œuvre de Dieu, et ne doit point estre attribué à l'homme, car sa volonté il obtempère à la grâce prévenante. Parquoy ce n'a pas lieu d'en parler à saint Chrysostome,

de dire que la grâce ne peut rien sans la volonté, comme la volonté ne peut rien sans la grâce¹ : comme si la volonté mesme n'estoit point engendrée et formée de la grâce, comme nous avons veu par saint Paul. Touchant de saint Augustin, ce n'a pas esté son intention de donner à la volonté de l'homme une partie de la louange des bonnes œuvres, quand il l'a nommée chambrière de la grâce : mais il pensoit seulement à réfuter la meschante doctrine de Pélagius, lequel mettoit la première cause de salut és mérites de l'homme. Pourtant ce qui estoit convenable à ce propos-là, il démontre que la grâce précède tous mérites : laissant l'autre question derrière, quel est son effect perpétuel en nous, laquelle il traite trèsbien ailleurs. Car quand il dit par plusieurs fois, que le Seigneur prévient celui lequel ne veut point, afin qu'il vueille : et assiste à celui qui veut, afin qu'il ne vueille en vain : il le fait entièrement autheur de tous biens : Combien qu'il y ait plusieurs sentences (en ses escrits) si claires touchant cela, qu'elles n'ont point mestier d'autre expositeur. Les hommes, dit-il, mettent peine de trouver en nostre volonté quelque bien qui soit nostre, et non point de Dieu : mais je ne say comment ils l'y pourront trouver². Item au premier livre contre Pélagius et Cælestius, exposant ceste sentence de nostre Seigneur Jésus, Quiconque a oüy du Père, vient à moy³ : La volonté de l'homme, dit-il, est tellement aidée, non-seulement à ce qu'elle sache ce qu'il faut faire, mais l'ayant seu, qu'elle le face. Et pourtant quand le Seigneur enseigne, non point par la lettre de la Loy, mais par la grâce de son Esprit, il enseigne en sorte que non-seulement un chacun voye ce qu'il aura appris en le cognoissant, mais que de vouloir il appète, et que d'œuvre il parface.

8 Et pource que nous sommes maintenant au principal point de la matière, rédigeons la chose sommairement, et approuvons nostre sentence par tesmoi-

1) En un sermon de l'Invention de sainte Croix.

2) De la rémission des péchez, livre II, chap. XVIII.

3) Jean VI, 45.

2) Epist. CVI, Ad Rom.

que l'homme poursuit le bien, et y persévère jusques à la fin.

40 Or il esmeut nostre volonté, non pas comme on a longtemps imaginé et enseigné, tellement qu'il soit après en nostre élection d'obtempérer à son mouvement, ou résister : mais il la meut avec telle efficace, qu'il faut qu'elle suive. Pourtant ce qu'on lit souvent en Chrysostome ne doit point estre receu : C'est que Dieu n'attire sinon ceux qui veulent estre attirés. En quoy il signifie que Dieu en nous tendant la main, attend s'il nous semblera bon de nous aider de son secours. Nous concédons bien que du temps que l'homme estoit encore entier, sa condition estoit telle, qu'il se pouvoit encliner d'une part et d'autre : mais puis qu'Adam a déclaré par son exemple combien est povre et misérable le franc arbitre, sinon que Dieu vueille en nous et puisse tout, quel proufit aurons-nous quand il nous despartira sa grâce en telle manière? Mais comme ainsi soit qu'il espanse sur nous la plénitude de sa grâce, nous luy en osons la louange par nostre ingratitude. Car l'Apostre n'enseigne pas seulement que la grâce de bien vouloir nous est offerte, si nous l'acceptons : mais que Dieu fait et forme en nous le vouloir : qui n'est autre chose à dire, sinon que Dieu par son Esprit dresse, fleschit, modère nostre cœur, et qu'il y règne comme en sa possession. Et par Ezéchiël non-seulement il promet de donner un cœur nouveau à ses esleus, afin qu'ils puissent cheminer en ses préceptes, mais afin qu'ils y cheminent de faict¹. Et ne se peut autrement entendre ceste sentence de Christ, Quiconque a esté instruit de mon Père, vient à moy² : sinon que par icelle on entende que la grâce de Dieu est de soy-mesme vertueuse pour accomplir et mettre en effect son œuvre, comme saint Augustin le maintient³ : laquelle grâce Dieu ne despart point à un chacun, comme porte le proverbe commun, qu'elle n'est desniée à personne qui fait ce qui est en soy. Bien faut-il enseigner que la bonté de Dieu est exposée à tous ceux qui la cherchent, sans aucune exception.

Mais comme ainsi soit que nul n'aille à la chercher devant qu'il a esté inspiré du ciel, il ne falloit en ce droit mesme aucunement diminuer la grâce de Dieu. Certes ce privilège n'est aux esleus seulement, qu'ils soient régénérés par l'Esprit de Dieu, ils soient de luy conduits et gouvernez. Mais saint Augustin ne se moque pas de ceux qui se vantent que c'est en partie d'appéter le bien, qu'il n'est pas les autres qui pensent que la grâce est donnée pesle-mesle à tous, veu que c'est un tesmoignage de l'élection gratuite de Dieu¹. La nature, dit-il, est commune à tous, non pas la grâce. Et dit qu'il y a ceux qui estendent ainsi généralement ce que Dieu ne donne que de son plaisir, ont une subtilité luisante et fragile comme un verre. Item, Corneille es-tu venu à Christ? C'est en croyant. Or crain que si tu te vantes d'avoir par ta propre volonté, de quoy t'enfler, tu n'aies mesme trouvé la voye juste, tu ne sois rissé et sois exterminé d'icelle. Si tu es venu de ton franc arbitre, que tu es venu de ton franc arbitre, de quoy t'enfler? Veux-tu cognoistre que cela aussi n'est donné? escoute celuy qui nous a attirés. Nul ne vient à moy si mon Père m'a attiré². Et de faict, il est facile de conclurre par les mots de saint Jehan que les cœurs des fidèles sont gouvernez d'enhaut, avec tel effect qu'ils sont d'une affection, laquelle n'est point fleschir çà et là, mais est arrestée à Dieu. Celuy, dit-il, qui est de Dieu ne peut pécher : pource que la semence de Dieu demeure en luy³. Nous voyons que le mouvement sans vertu, lequel imite les Sophistes, est exclus. J'entend que les hommes disent, que Dieu offre seulement sa grâce à telle condition que chacun la reçoit, si elle est acceptée selon que bon luy semble. Mais c'est une resverie, dy-je, qui n'est ne chose de poisson, est exclue, quand il est de Dieu. Dieu nous fait tellement persévérer, que nous sommes hors de danger de nous encliner.

41 Il ne falloit non plus douter de la persévérance, qu'elle ne deüst estre donnée gratuitement de Dieu : mais

1) Ezéch. XI, 19 ; XXXVI, 27.

2) Jean VI, 45.

3) Lib. De predestin. sanctorum.

1) De verbis Apost., sermone XI.

2) Jean V

3) 1 Jean III, 9.

l'opinion au contraire enracinée des hommes, qu'elle est dispensée à chacun selon son mérite : c'est comme il se montre n'estre point la première grâce. Mais pource que l'opinion est venue de ce qu'on croit qu'il fust en nostre pouvoir de ne pas accepter la grâce de Dieu : nous est présentée, il est facile de réfuter, veu que ceste raison a une fausseté : combien qu'il y a une erreur. Car outre ce qu'ils croient en bien usant de la première grâce de Dieu, nous méritons que par ces grâces suivantes il rémunère nos services, ils adjoustant aussi que sans la grâce de Dieu seule qui nous aide, mais seulement qu'elle nous aide au premier, il faut avoir la justification, que le Seigneur Dieu en fait ses grâces en ses serviteurs, lui conférant tous les jours de plus en plus d'autant que l'œuvre qu'il a commencée en eux lui est agréable, et en eux matière et occasion de servir et augmenter en telle sorte. Mais se doivent rapporter les serviteurs, A celui qui aura, il lui est donné. Item, puis que tu t'es montré un fidèle en petites choses, je t'assigneray en plus grande charge¹. Mais faut yci donner garde de ne pas : c'est qu'on n'attribue point la justification en telle sorte le bon usage de la grâce de Dieu, comme si par son inaction elle rendoit valable. Puis après, il ne faut point que les grâces qui sont données à l'homme fidèle, soyent données pour rémunérer ce qu'il a bien mérité par la première grâce, comme si tout venoit point de la bonté gratuite. Je confesse doncques que les grâces doivent attendre ceste bonté gratuite d'autant qu'ils auront mieux mérité de Dieu, d'autres nouvelles grâces leur seront jour adjoustantes. Mais je dy d'autre que le bon usage est de Dieu, et la rémunération procède de sa bonté gratuite. Les Scholastiques touchent ceste distinction vul-

gaire de la grâce opérante et coopérante : mais ils en abusent pour tout pervertir. Saint Augustin en a bien usé, mais ç'a esté avec une bonne déclaration, pour adoucir ce qui pouvoit estre rude : c'est que Dieu parfait en opérant, ce qu'il a commencé en opérant : c'est-à-dire, qu'il applique ce qu'il nous a déjà donné, pour besongner avec ce qu'il y adjoute : et que c'est une mesme grâce, mais qu'elle prend son nom selon la diverse manière de son effect. Dont il s'ensuit qu'il ne partit point entre Dieu et nous, comme s'il y avoit quelque concurrence mutuelle entre le mouvement de Dieu et un autre que nous eussions à part : mais que c'est seulement pour monstrier comment la grâce augmente. A quoy appartient ce que nous avons déjà allégué, que la bonne volonté précède beaucoup de dons de Dieu, mais qu'elle est du nombre. Dont il s'ensuit qu'on ne luy peut rien attribuer de propre. Ce que saint Paul nommément a déclaré. Car après qu'il a dit que c'est Dieu qui fait en nous le vouloir et le parfaire¹, incontinent il adjoute qu'il fait l'un et l'autre selon sa bonne volonté : par ce mot signifiant sa bonté gratuite. Quant à ce qu'ils disent, qu'après avoir donné lieu à la première grâce, nous coopérons avec Dieu : je respon, S'ils entendent qu'après avoir esté réduits par la vertu de Dieu en obéissance de justice, nous suivons volontairement la conduite de sa grâce, je leur confesse. Car il est très certain que là où règne la grâce de Dieu, il y a une telle promptitude d'obtempérer. Mais dont est-ce que cela vient, sinon d'autant que l'Esprit de Dieu estant conforme à soy-mesme, nourrit et conferme en nous l'affection d'obéissance, laquelle il a engendrée dès le commencement ? Au contraire, s'ils veulent dire que l'homme a cela de sa propre vertu, qu'il coopère avec la grâce de Dieu : je dy que c'est un erreur pestilent.

42 Ils abusent faussement à ce propos du dire de l'Apostre, J'ay plus travaillé que tous les autres : non pas moy, mais la grâce de Dieu avec moy², Pource,

22, 23, 24 ; Luc XIX, 17, 26.

1) Phil. II, 13.

2) 1 Cor. XV, 10.

disent-ils, qu'il eust semblé que c'estoit trop arrogamment parlé, de se préférer à tous les autres, il modère cela, rendant la louange à la grâce de Dieu : en telle sorte néanmoins qu'il se dit compagnon de Dieu en ouvrant. C'est merveilles quand tant de personnages qui n'estoyent point autrement mauvais, ont achoppé à ce festu. Car saint Paul ne dit point que la grâce de Dieu ait besogné avec soy, pour se faire compagnon d'icelle : mais plustost il luy attribue toute la louange de l'œuvre : Ce ne suis-je point, dit-il, qui ay travaillé, mais la grâce de Dieu, laquelle m'assistoit. Toute la faute est venue, qu'ils s'arrestent à la translation commune, laquelle est douteuse : mais le texte grec de saint Paul est si clair, qu'on n'en peut douter. Car si on veut translater à la vérité ce qu'il dit, il ne signifie pas que la grâce de Dieu fust coopérante avec luy : mais qu'en luy assistant, elle faisoit le tout. Ce que saint Augustin déclare pleinement et en briefves paroles, quand il dit que la bonne volonté qui est en l'homme précède beaucoup de grâces de Dieu, mais non pas toutes : car elle est du conte¹. Il adjoute conséquemment la raison : Pource qu'il est escrit, dit-il, La miséricorde de Dieu nous prévient et nous suit : asçavoir d'autant qu'il prévient celui qui ne veut point, à ce qu'il vueille : et suit celui qui veut, à ce qu'il ne vueille point en vain. A quoy s'accorde saint Bernard, introduisant l'Eglise avec ces mots, O Dieu, tire-moy aucunement par force et malgré que j'en aye, pour me faire volontaire : tire-moy estant paresseuse, afin de me rendre agile à courir².

43 Oyons maintenant saint Augustin parler, afin que les Pélagiens de nostre temps, c'est-à-dire les Sophistes de Sorbonne, ne nous reprochent comme ils ont de coustume, que tous les docteurs anciens nous sont contraires. En quoy ils ensuivent leur père Pélagius : lequel a molesté saint Augustin d'une mesme calomnie. Or il poursuit ceste matière au long au livre qu'il a intitulé, De correction et grâce³ : dont je réciteray en brief

aucuns passages, usant de ses propres mots. Il dit que la grâce de persister bien a esté donnée à Adam, s'il en eust voulu user : qu'elle nous est donnée, afin que nous vueillions, et qu'en voulant nous surmontions les concupiscences. Ainsi, qu'Adam a eu le pouvoir, s'il eust voulu : mais qu'il n'a point eu le vouloir afin qu'il peust : qu'à nous, tant le vouloir que le pouvoir nous est donné. Qu'il y a la première liberté a esté de pouvoir s'abstenir de pécher : que celle que nous avons maintenant est beaucoup plus grande, c'est de ne pouvoir pécher. Les Sorbonistes exposent cela de la perfection qui sera en la vie future : mais c'est une mocquerie, veu que saint Augustin se déclare puis après, en disant que la volonté des fidèles est tellement conduite par le saint Esprit, qu'ils peuvent bien faire, à cause qu'ils veulent : et qu'ils ne veulent, à cause que Dieu crée en eux le vouloir¹. Car si en si grande infirmité, dit-il, (en laquelle toutesfois pour obvier à orgueil et le réprimer, il faut que la vertu de Dieu se parface) leur volonté leur estoit laissée, qu'ils peussent bien faire par l'aide de Dieu, si bon leur sembleroit, et que Dieu ne leur donnast point la volonté, entre tant de tentations, leur volonté laquelle est infirme, succomberoit, ainsi ils ne pourroyent persévérer. Dieu a doncques survenu à l'infirmité de la volonté humaine, la dirigeant sans qu'elle peust fleschir çà ne là, et la gouvernant sans qu'elle se peust destourner. Car en telle sorte, combien qu'elle soit infirme, elle ne peut faillir. Tantost après il traite comme il est nécessaire que nos cœurs suivent le mouvement de Dieu quand il les tire : disant que Dieu tire bien les hommes selon leur volonté, non par contrainte : mais que la volonté est celle qu'il a formée en eux. Nous avons maintenant le point que nous combattons principalement, approuvé par la bouche de saint Augustin : c'est que la grâce n'est point seulement présentée à Dieu, pour estre rejetée ou acceptée selon qu'il semble bon à un chacun : mais que c'est icelle grâce seule, laquelle

1) Ps. LXIX, 11 ; XXIII, 6.

2) Serm. II, In Cant.

3) Chap. II.

1) 2 Cor. XII, 9.

nos cœurs à suivre son mouvement, produit tant le choix que la volonté : tant que toutes bonnes œuvres qui suivent après, sont fruits d'icelle : et point recue d'homme vivant, sinon tant qu'elle a formé son cœur en nous. A ceste cause le mesme docteur en un autre lieu, qu'il n'y a que ce de Dieu qui face toute bonne en nous.

Touchant ce qu'il dit quelque part la volonté n'est point destruite par le mal, mais de mauvaise changée en bien : et après avoir esté faite bonne, elle est aidée¹ : en cela seulement il est que l'homme n'est point tiré de son cœur comme une pierre, sans aucun mouvement de son cœur, comme par une force de dehors : mais qu'il est tellement qu'il obéit de son bon gré. D'ailleurs, que la grâce soit spécialement aux esleus, et de don gratuit, il le prouve par Boniface, en ceste manière. Nous savons que la grâce de Dieu n'est point donnée à tous hommes : et quand elle est donnée à aucun, ce n'est point selon les mérites, ne des œuvres, ne de la volonté, mais selon la bonté de Dieu : quand elle est desniée, cela se fait par le juste jugement de Dieu. Et en ceste mesme Epistre il conforte et ferme l'opinion de ceux qui tiennent la grâce seconde estre rétribuée par les mérites des hommes : d'autant

qu'en ne rejettant point la première, ils se sont monstrez dignes d'icelle. Car il veut que Pélagius confesse la grâce nous estre nécessaire à une chacune œuvre, et qu'elle n'est point rendue à nos mérites, afin qu'elle soit reconnue pure grâce. Mais on ne peut plus sommairement despescher ceste question, que par ce qu'il en dit en son livre De correction et grâce, au huitième chapitre : où premièrement il enseigne, que la volonté humaine n'obtient point grâce par sa liberté, mais obtient liberté par la grâce de Dieu. Secondement que par icelle grâce elle est conformée au bien, afin de l'aimer et y persévérer. Tiercement, qu'elle est fortifiée d'une vertu invincible, pour résister au mal. Quartement, que estant gouvernée d'icelle, jamais elle ne défaut : estant délaissée, incontinent elle trébusche. Item que par la miséricorde gratuite de Dieu, la volonté est convertie à bien : estant convertie, y persévère. Item, que quand la volonté de l'homme est conduite à bien, et après y avoir esté adressée, qu'elle y est confirmée, que cela vient de la seule volonté de Dieu, et non d'aucun mérite. En ceste manière il ne reste à l'homme autre libéral arbitre, que tel qu'il décrit en un autre lieu : c'est qu'il ne se peut convertir à Dieu, ne persister en Dieu, sinon de sa grâce : et que tout ce qu'il peut, c'est d'icelle¹.

CHAPITRE IV.

Comment c'est que Dieu besongne aux cœurs des hommes.

On pense que nous avons suffisamment trouvé comment l'homme est tenu captif sous le joug de péché, et que de sa propre nature ne débute bien en sa volonté, ne s'y applique l'avantage nous avons mis la dispute entre Contrainte et Nécessité : il est appert que quand l'homme pèche librement, il ne laisse point de pé-

cher de sa volonté. Mais pource que quand on le met en la servitude du diable, il semble qu'il soit mené au plaisir d'icelui plustost que du sien : il reste de despescher en quelle sorte cela se fait. Après il faut soudre la question dont on doute communément : C'est, si on doit attribuer quelque chose à Dieu és œuvres mauvaises, esquelles l'Ecriture signifie que sa

vertu y besongne aucunement. Quant au premier, saint Augustin accomparage en quelque lieu la volonté de l'homme à un cheval, qui se gouverne par le plaisir de celuy qui est monté dessus. Il accomparage d'autre part Dieu et le diable à des chevaucheurs, disant que si Dieu a occupé le lieu en la volonté de l'homme, comme un bon chevaucheur et bien entendu, il la conduit de bonne mesure, il l'incite quand elle est trop tardive : il la retient si elle est trop aspre : si elle s'escarmouche trop fort, il la réprime : il corrige sa rébellion, et l'ameine en droicte voye. Au contraire, si le diable a gagné la place, comme un mauvais chevaucheur et estourdy, il l'esgare à travers champs, il la fait tomber dedans des fosses, il la fait trébuscher et revirer par les vallées : il l'accoustume à rébellion et désobéissance. De ceste similitude nous nous contenterons pour le présent, puis que nous n'en avons pas de meilleure. Ce qui est doncques dit, que la volonté de l'homme naturel est sujette à la seigneurie du diable, pour en estre menée : cela ne signifie point qu'elle soit contrainte par force et maugré qu'elle en ait à obtempérer, comme on contraindrait un serf à faire son office combien qu'il ne le vousist point : mais nous entendons qu'estant abusée des tromperies du diable, il est nécessaire qu'elle se submette à obtempérer à ce que bon luy semble, combien qu'elle le face sans contrainte. Car ceux ausquels nostre Seigneur ne fait point la grâce de les gouverner par son Esprit, sont abandonnez à Satan pour estre menez de luy. Pour ceste cause, dit saint Paul, que le dieu de ce monde (qui est le diable) a aveuglé l'entendement des infidèles, à ce qu'ils n'aperçoivent point la lumière de l'Evangile. Et en un autre lieu il dit, qu'il règne en tous iniques et désobéissans ¹. L'aveuglissement doncques des meschans, et tous les maléfices qui s'en ensuivent, sont nommez œuvres du diable : et toutesfois il n'en faut point chercher la cause hors de leur volonté, de laquelle procède la racine de mal, et en laquelle est le fonde-

ment du règne du diable, c'est-à-dire Péché.

2 Quant est de l'action de Dieu est bien autre en iceux. Mais pour l'entendre, nous prendrons l'injure firent les Chaldéens à Job : c'est qu'il tué ses bergers, ils luy ravirent tout le bestial ¹. Nous voyons desjà à l'œuvre les auteurs de ceste meschanceté. quand nous voyons des voleurs, qui ont commis quelque meurtre ou larcin, nous ne doutons point de leur imputer la faute et de les condamner. Or ainsi que l'histoire récite que cela faisoit le diable. Nous voyons doncques qu'il y a besongné de son costé. D'autre part Job recognoist que c'est Dieu, disant que Dieu l'a despouillé de tout bien qui luy avoit esté osté par les Chaldéens. Comment pourrons-nous excuser qu'une mesme œuvre ait esté faite par Dieu, du diable et des hommes, que nous n'excusions le diable entant qu'il se conjoint avec Dieu : ou bien que nous disions Dieu estre auteur du mal seulement, si nous considérons premièrement la fin, puis après la manière d'accomplir. Le conseil de Dieu estoit d'essayer son serviteur en patience, par adversité. Satan s'efforçoit de le mettre en desespoir : les Chaldéens taschoient de le richir du bien d'autrui par rapine. Quelle telle différence de conseil distinguée entre l'œuvre de l'un et de l'autre. En la manière de faire, il n'y a pas moins de dissimilitude. Le Seigneur abandonne son serviteur Job à Satan pour l'adversité. D'autre part il luy baille les Chaldéens qu'il avoit ordonnez pour estre mis à l'épreuve de ce faire, et luy commet de les punir et mener. Satan stimule par ses lousvenimeux, à commettre ceste iniquité les cœurs des Chaldéens : qui autrefois estoient mauvais. Les Chaldéens, se donnant à mal faire, contaminent leurs âmes et leurs corps. C'est doncques plus proprement parlé, de dire que Satan agisse et ne soit réprouvé, esquels il exerce son règne, c'est-à-dire le règne de perdition. On peut bien aussi dire que Dieu n'a aucunement y besongne, d'autant que

¹) 2 Cor. IV, 4 ; Ephés. II, 2.

¹) Job I, 17.

est instrument de son ire, selon
loir et ordonnance les pousse çà
ir exécuter ses jugemens. Je ne
int yci du mouvement universel
duquel comme toutes créatures
stenues, aussi elles en prennent leur
ur faire ce qu'elles font. Je parle
action particulière, laquelle se
en chacune œuvre. Parquoy nous
u'il n'est pas inconvenient qu'une
œuvre soit attribuée à Dieu, et au
t à l'homme. Mais la diversité
n l'intention et au moyen fait que
de Dieu par tout apparoist ir-
sible : et que la malice du diable
omme se monstre avec sa con-

anciens Docteurs craignent au-
de confesser la vérité en cest
pource qu'ils ont peur de donner
aux mauvais de mesdire, ou
évèrement des œuvres de Dieu.
sobriété j'approuve tellement,
e pense point toutesfois qu'il y
danger de tenir simplement ce
en monstre l'Ecriture. Saint
mesme a aucunesfois ce scru-
me quand il dit, que l'aveugle-
endurcissement des mauvais ne
rte point à l'opération de Dieu,
prescience ¹. Or ceste subtilité
convenir avec tant de façons de
l'Ecriture, lesquelles mons-
demment qu'il y a autre chose
rescience de Dieu. Et saint Au-
esme au cinquième livre contre
e rétractant de l'autre sentence,
t fort et ferme que les péchez ne
as seulement par la permission
ance de Dieu, mais aussi par sa
e, afin de punir les autres péchez.
ement ce qu'aucuns amèinent,
permet le mal, mais ne l'envoye
e peut subsister tant est foible.
est dit que Dieu aveugle et en-
s mauvais, qu'il tourne et fles-
usse leurs cœurs, comme nous
dessus déclaré plus à plein. Ce
t expliquer telles formes de
e de recourir à la prescience où
1. Pourtant nous respondons

que cela se fait doublement. Car comme
ainsi soit que la lumière de Dieu ostée il
ne reste sinon obscurité et aveuglement
en nous : son Esprit osté, nos cœurs
soient endurcis comme pierre : sa con-
duite cessant, nous ne puissions que nous
esgarer à travers champs : à bonne cause
il est dit qu'il aveugle, endurecit et pousse
ceux auxquels il oste la faculté de veoir,
obéir et faire bien. La seconde manière,
qui approche plus à la propriété des mots,
c'est que Dieu, pour exécuter ses juge-
mens par le diable, qui est ministre de
son ire, tourne où bon luy semble le con-
seil des mauvais, et meut leur volonté et
conferme leur effort. Voylà pourquoy
Moyse, après avoir récité que Sehon Roy
des Amorrhéens s'estoit mis en armes
pour empescher le passage du peuple,
d'autant que Dieu avoit endurecy son es-
prit, et confirmé son cœur à cela,
adjouste incontinent la fin du con-
seil de Dieu, que c'estoit pour le livrer
entre les mains des Juifs ¹. Parquoy
telle obstination a esté pour le préparer
à sa ruine, à laquelle Dieu l'avoit destiné.

4 Selon la première raison se doit en-
tendre ce qui est dit en Job, Il oste la
langue à ceux qui parlent bien : et le con-
seil aux anciens et sages. Il oste le cœur
à ceux qui président en la terre, et les fait
errer hors de la voye. Item en Isaïe,
Pourquoy, Seigneur, nous as-tu osté le
sens? pourquoy nous as-tu endurecy le
cœur, à ce que nous ne te craignissions
point ²? Car toutes ces sentences sont plus
pour signifier que c'est que Dieu fait des
hommes, en les abandonnant et délais-
sant, que pour monstrier comment il be-
songne en eux. Mais il y a d'autres tes-
moignages qui passent outre : comme
quand il est parlé de l'endurcissement de
Pharaon : J'endurciray, dit le Seigneur,
le cœur de Pharaon, afin qu'il ne vous
escoute point et qu'il ne délivre le peuple.
Puis après il dit qu'il luy a confirmé et
corroboré son cœur ³. Faut-il entendre
qu'il luy a endurecy, en ne luy amolissant
point? Cela est bien vray. Mais il a fait
d'avantage : c'est qu'il a livré son cœur à
Satan pour le confirmer en obstination.

1) Deut. II, 20. 2) Job XII, 20; Is. LXIII, 17.

3) Ex. IV, 21; VII, 3; X, 1.

Pourtant il avoit dit cy-dessus, Je tiendray son cœur. Pareillement quand le peuple d'Israël sort d'Egypte les habitans du pays où ils entrent, viennent au-devant de mauvais courage : d'où dirons-nous qu'ils sont incitez¹ ? Certes Moyse disoit que ç'avoit esté le Seigneur, qui avoit confirmé leurs cœurs. Le prophète récitant la mesme histoire, dit que le Seigneur avoit tourné leur cœur en la haine de son peuple². On ne pourroit maintenant dire qu'ils ont failly seulement à cause qu'ils estoyent desnuez du conseil de Dieu. Car s'ils sont confermez et conduits à cela, le Seigneur aucunement les y incline et meine. D'avantage toutes les fois qu'il luy a pleu chastier les transgressions de son peuple, comment a-il exécuté son jugement par les meschans ? Certes en telle sorte qu'on voit bien que la vertu et efficace de l'œuvre procédoit de luy, et qu'iceux estoyent seulement ses ministres. Pourtant aucunesfois il menace qu'en sifflant il fera venir les peuples infidèles pour détruire Israël : aucunesfois les accomparageant à un rets, aucunesfois à un marteau. Mais principalement il a démontré combien il n'estoit point oisif en eux, en accomparageant Sennachérib, homme meschant et pervers, à une cognée : disant qu'il le conduisoit et pousoit de sa main, pour couper selon son bon plaisir³. Saint Augustin en quelque lieu met une distinction qui n'est point mauvaise : c'est que ce que les iniques pêchent, cela vient de leur propre : qu'en pêchant ils font une chose ou autre, cela est de la vertu de Dieu, lequel divise les ténèbres comme bon luy semble⁴ ?

5 Or que le ministère de Satan entreviene à inciter les mauvais, quand Dieu par sa Providence les veut fleschir çà ou là, il apparostro assez par un passage. Car il est souventesfois dit que le mauvais esprit de Dieu a invadé ou laissé Saül⁵. Il n'est pas licite de référer cela au saint Esprit. Pourtant nous voyons que l'esprit immonde est nommé Esprit de Dieu,

entant qu'il respond au plaisir et pouvoir de Dieu : et est instrument de sa volonté, plustost qu'autheur de soy-mesme. Il faut aussi adjouster ce qui est dit par saint Paul : c'est que Dieu envoie efficace d'erreur et d'illusion, afin que ceux qui n'ont point voulu obéir à la vérité croient à mensonge¹. Néanmoins comme il a esté dit, il y a toujours grande distance entre ce que Dieu fait ou ce que fait le diable ou les meschans en une mesme œuvre. Dieu fait servir à sa justice les mauvais instrumens qu'il a en sa main, et qu'il peut fleschir partout où bon luy semble. Le diable et les iniques, comme ils sont mauvais, produisent et enfantent par œuvre la meschancelé qu'ils ont conceue en leur esprit pervers. Il reste qui appartient à défendre la majesté de Dieu contre toutes calomnies, et réfuter les subterfuges dont usent les blasphémateurs en cest endroict, a esté exposé desjà par cy-devant, quand nous avons traité de la Providence de Dieu. Car icy j'ay voulu seulement montrer en brief comment le diable règne en un meschant homme, et comment Dieu besongne tant en l'un comme en l'autre.

6 Quand est des actions, lesquelles soy ne sont ne bonnes ne mauvaises, appartiennent plustost à la vie terrestre que spirituelle, il n'a pas esté encor déclaré quelle est la liberté de l'homme en icelles. Aucuns ont dit que nous avons en icelles élection libre. Ce qu'ils ont fait, comme je pense, plus pource qu'ils vouloyent débatre une chose qu'ils pensoient pas estre de grande importance, que pour asseurer cela comme certain. Quant à moy, comme je compte que ceux qui recognoissent leurs fautes estre nulles pour se justifier, entendent ce qui est nécessaire à salut, toutesfois je pense que cela n'est pas à oublier, et tendre que c'est une grâce spéciale de Dieu, quand il nous vient en l'entendement d'eslire ce qui nous est profitable et de le désirer : et aussi d'autre part quand nostre esprit et nostre cœur fuient ce qui nous est nuisible. Et de faire

1) Ex. III, 19 ; Deut. II, 30.

2) Ps. CV, 25.

3) Is. V, 26 ; VII, 18 ; Ezéch. XL, 13 ; XLVI, 20 ; Jér. L, 23 ; Is. X, 15.

4) De praed. sanctor.

5) 1 Sam. XVI, 14 ; XVIII, 10 ; XIX, 9.

1) 2 Thess. II, 10.

vidence de Dieu s'estend jusques-là, seulement de faire advenir ce qu'il noist estre expédient, mais aussi d'enr la volonté des hommes à un mesme

Bien est vray que si nous réputons conduite des choses externes selon le sens, nous jugerons qu'elles sont l'arbitre et puissance de l'homme : si nous escoutons tant de tesmoins qui dénoncent que nostre Seigneur mesme en cest endroict gouverne leurs des hommes, nous soumettrons l'assistance humaine au mouvement spécial de Dieu. Qui est-ce qui a esmeu les sens des Egyptiens à ce qu'ils prestassent au peuple d'Israël les plus précieux secours qu'ils eussent¹ ? Jamais d'eux-mesmes n'eussent esté induits à cela. Il faut doncques que leurs cœurs estoient plus menez de Dieu, que de leur propre mouvement ou inclination. Et le Patriarche Jacob, s'il n'eust esté adverti que Dieu met diverses affections en l'ame des hommes, selon que bon luy semble, n'eust pas dit de son fils Joseph (lequel estoit imoist estre quelque Egyptien proprement), Que Dieu vous donne de trouver misericorde envers cest homme-là². Ne aussi toute l'Eglise confesse au Seigneur, que Dieu luy a fait mercy, en pardonnant à l'humanité les cœurs des hommes autrement cruels³. A l'opposite d'Israël, Saül a esté enflammé pour esmouvoir guerre, la cause est exprimée, que le Seigneur de Dieu l'a poussé à cela. Qui est-ce qui destourna le cœur d'Absalon, à faire qu'il ne receust point le conseil d'Achitophel, qui avoit accoustumé d'estre receu comme Evangile ? Qui est-ce qui convertit Roboam pour le faire obéir au Seigneur, au lieu des jeunes gens ? Qui est-ce qui convertit à la venue des enfans d'Israël les peuples, qui estoient hardis tant contre eux, et bien aguerris ? Ceste pauvre femme Rahab confessoit cela estre advenu de Dieu. Derechef, qui est-ce qui a converti de frayeur les cœurs des peuples d'Israël, sinon celuy qui menace en la Loy de punir des cœurs espovantez⁴ ?

quelqu'un répliquera que ces exem-

ples sont particuliers, dont on ne doit pas faire une reigle commune : mais je dy qu'ils suffisent pour prouver ce que je préten, c'est que Dieu toutesfois et quantes qu'il veut donner voye à sa providence, mesmes es choses externes, fleschit et tourne la volonté des hommes à son plaisir : et que leur election à choisir n'est pas tellement libre, que Dieu ne domine par-dessus. Vueillons ou non, l'expérience journalle nous contraindra d'estimer que nostre cœur est plustost conduit par le mouvement de Dieu, que par son election et liberté : veu que souvent la raison et entendement nous défaut en choses qui ne sont point trop difficiles à cognoistre, et perdons courage en choses qui sont aisées à faire : au contraire, en choses trèsobscures et douteuses nous délibérons sans difficulté, et sçavons comment nous en devons sortir : en choses de grande conséquence et de grand danger, le courage nous y demeure ferme et sans crainte. D'où procède cela, sinon que Dieu besongne tant d'une part que d'autre : Et de faict, j'entend en ceste manière ce que dit Salomon, Le Seigneur fait que l'aureille oye : et que l'œil voye. Car il ne me semble point advis que là il parle de la création, mais de la grâce spéciale que Dieu fait aux hommes de jour en jour. D'avantage, quand il dit que le Seigneur tient le cœur des rois en sa main, comme un ruisseau d'eau, et qu'il les fait couler quelque part que bon luy semble¹ : il n'y a point de doute qu'il ne comprenne tous hommes sous une espèce. Car s'il y a homme duquel la volonté soit exemptée de toute sujétion, ce privilège-là appartient au Roy par-dessus tous, duquel la volonté gouverne les autres. Si doncques la volonté du Roy est conduite par la main de Dieu, la nostre ne sera point exemptée de ceste condition. De quoy il y a une belle sentence en saint Augustin², L'Ecriture, dit-il, si on la regarde diligemment, monstre que non-seulement les bonnes volontez des hommes, lesquelles Dieu a créées en leur cœur : et les ayant créées,

1) Gen. XLIII, 14. 2) Ps. CVI, 46.
3) Sam. XII, 6 ; 2 Sam. XVII, 15 ; 1 Rois XII, 10 ; Jos. I, XLVI, 26 ; Dent. XXVIII, 66.

1) Prov. XX, 42 ; XXI, 1.

2) Au livre *De la Grâce et du Franc arbitre*, à Valent., chap. II.

les conduit à bonnes œuvres et à la vie éternelle, sont en la puissance de Dieu : mais aussi toutes celles qui appartiennent à la vie présente : et tellement y sont, qu'il les incline selon son plaisir çà ou là : ou pour prouffiter à leurs prochains, ou pour leur nuire, quand il veut faire quelques chastimens : et tout cela fait-il par son jugement occulte, et néanmoins juste.

8 Or il faut yci que les lecteurs se souviennent, qu'il ne faut pas estimer la faculté du libéral arbitre de l'homme par l'événement des choses, comme font aucuns ignorans. Car il leur semble bien advis qu'ils peuvent prouver la volonté des hommes estre en servitude, d'autant que les choses ne viennent point au souhait des plus grans Princes du monde, et

que le plus souvent ils ne peuvent venir à bout de leurs entreprises. Or la puissance et liberté dont il est question maintenant, doit estre considérée en l'homme, et non pas estimée par les choses de dehors. Car quand on dispute du libéral arbitre, on ne débat point s'il est loisible à l'homme d'accomplir et exécuter ce qu'il a délibéré, sans que rien le puisse empêcher : mais on demande si en toutes choses il a libre élection en son jugement, pour discerner le bien et le mal, et approuver l'un et rejeter l'autre : ou pareillement s'il a libre affection en sa volonté, pour appéter, chercher et suivre le bien, hayr et éviter le mal. Car si cela ne pouvoit estre en l'homme, il ne seroit pas moins libre estant enfermé en une prison, que dominant par toute la terre.

CHAPITRE V.

Combien les objections qu'on amaine pour défendre le franc arbitre sont de nulle valeur.

4 Nous aurions assez parlé de la servitude de l'âme humaine, n'estoit que ceux qui taschent de la séduire d'une fausse opinion de liberté, ont leurs raisons au contraire pour impugner nostre sentence. Premièrement, ils amassent quelques absurditez pour la rendre odieuse, comme si elle répugnoit au sens commun des hommes : puis ils usent de tesmoignages de l'Ecriture, pour la convaincre. Selon cest ordre nous leur respondrons. Ils arguent doncques ainsi, Que si le péché est de nécessité, ce n'est plus péché : s'il est volontaire, qu'il se peut éviter. C'estoit le baston qu'avoit Pélagius pour combattre saint Augustin, et toutesfois nous ne voulons point pour cela que leur raison n'ait point d'audience, jusques à ce que nous l'aurons réfutée. Je nie doncques que le péché laisse d'estre imputé pour péché, d'autant qu'il est nécessaire. Je nie d'autre part qu'il s'ensuive qu'on puisse éviter le péché, s'il est volontaire. Car si quelqu'un veut s'aider de ceste couverture, pour plaider contre Dieu,

comme si c'estoit un bon subterfuge, à dire qu'il n'a peu autrement faire, il aura incontinent sa response preste, asçavoir celle que nous avons desjà amenée : que si les hommes estans asservis à pécher ne peuvent vouloir que mal, cela ne vient point de leur création première, mais de la corruption qui est survenue. Car de là vient la débilité dont les malins se couvrent volontiers, sinon qu'Adam de son bon gré s'est assujety à la tyrannie du diable? Voilà doncques dont vient la perversité laquelle nous tient tous serrez de ses liens : c'est que le premier homme s'est révolté de son Créateur. Si tous sont à bon droict tenus coupables de telle rébellion, qu'ils ne pensent point s'excuser sous ombre de nécessité, de laquelle on voit cause trèsévidente de leur damnation. Ce que j'ay exposé précédemment : et ay amené l'exemple des diables, par lequel il appert que ceux qui péchent par nécessité ne laissent pas de pécher volontairement : comme à l'opposite, combien que les saints Anges aient

ient après, que si les vices et
procèdent de libre élection, il
convenable que l'homme soit
ou puny. Combien que cest
soit prins d'Aristote, toutesfois
e que saint Chrysostome et
rosme en usent quelque part².
ue Hiérosme ne dissimule pas
é aussi bien familier aux Péla-
quels il récite les paroles qui
t : Que si la grâce de Dieu be-
nous, icelle sera rémunérée,
nous, qui ne travaillons point.
des punitions que Dieu fait des
je respon qu'elles nous sont
deues, puis que la coulpe de
ide en nous. Car il ne chaut si
ons d'un jugement libre ou ser-
ennant que ce soit de cupidité
: principalement veu que l'hom-
nvaincu d'estre pécheur, entant
sous la servitude de péché.
du loyer de bien faire, quelle
est-ce, si nous confessons qu'il
donné plus par la bénignité de
rendu pour nos mérites ? Com-
ois est répétée ceste sentence
Augustin, Que Dieu ne cou-
iat nos mérites en nous, mais
et que le loyer qui nous vient
ainsi appelé, pource qu'il soit
mérites, mais pource qu'il est
ex grâces qui nous avoyent esté
et conférées ? C'est bien re-
ix, d'entendre que les mérites
de lieu, sinon que les bonnes

œuvres procèdent de la propre vertu de l'homme. Mais de trouver cela tant estrange, c'est une mocquerie. Car saint Augustin ne doute point d'enseigner pour un article certain, ce qu'ils trouvent tant hors de raison : comme quand il dit, Quels sont les mérites de tous hommes? Quand Jésus-Christ vient, non point avec un loyer, qui fust deu, mais avec sa grâce gratuite, il les trouve tous pécheurs, luy seul franc de péchez, et en affranchissant les autres ¹. Item, Si ce qui t'est deu t'est rendu, tu dois estre puny : mais qu'est-ce qui se fait? Dieu ne te rend point la peine qui t'estoit deue, mais il te donne la grâce qui ne t'appartenoit point. Si tu te veux exclurre de la grâce de Dieu, vante-toy de tes mérites ². Item, Tu n'es rien de toy : les péchez sont tiens, les mérites sont à Dieu. Tu dois estre puny : et quand Dieu te rendra le loyer de vie, il couronnera ses dons, non pas tes mérites ³. A ce mesme propos il enseigne ailleurs que la grâce ne vient point de mérite, mais le mérite vient de la grâce. Et tantost après il conclud que Dieu précède tous mérites par ses dons, afin que ses autres mérites suivent : et que du tout il donne gratuitement ce qu'il donne, pource qu'il ne trouve nulle cause de sauveur ⁴. Mais c'est chose superflue d'en faire plus long récit, veu que ses livres sont pleins de telles sentences. Toutesfois encore l'Apostre les délivrera de ceste folle fantasie, s'ils veulent escouter de quel principe il déduit nostre béatitude, et la gloire éternelle que nous attendons. Ceux que Dieu a esleus, dit-il, il les a appelez : ceux qu'il a appelez, il les a justifiez : ceux qu'il a justifiez, il les a glorifiez. Pourquoi doncques sont couronnez les fideles ⁵? Certes selon l'Apostre, d'autant que par la miséricorde du Seigneur, et non par leur industrie, ils ont esté esleus, appelez et justifiez. Pourtant, que ceste folle crainte soit ostée, qu'il n'y aura plus nul mérite si le franc arbitre n'est soustenu. Car c'est une mocquerie de fuyr ce à quoy l'Ecriture nous meine. Si tu as receu toutes choses, dit

1) In Psalm. XXXI. 2) In Psalm. LXX.
3) Epist. LII. 4) De verbis Apostol., Sermo XV.
5) Rom. VIII, 30 ; 2 Tim. IV, 8.

saint Paul, pourquoy te glorifies-tu comme si tu ne les avois point receues ¹? Nous voyons qu'il oste toute vertu au libéral arbitre, afin de détruire tous mérites : néanmoins selon que Dieu est riche et libéral à bien faire, et que sa libéralité ne s'espuise jamais, il rémunère les grâces qu'il nous a conférées, comme si c'estoyent vertus venantes de nous : pource qu'en nous les donnant, il les a faites nostres.

3 Ils allèguent conséquemment une objection, laquelle semble estre prinse de saint Chrysostome : Que s'il n'estoit en nostre faculté d'eslire le bien et le mal, il faudroit que tous hommes fussent bons, ou tous meschans : veu qu'ils ont une mesme nature ². A quoy s'accorde le dire de celuy qui a escrit le livre intitulé De la vocation des Gentils, qu'on attribue à saint Ambroise : C'est que nul jamais ne déclinerait de la foy, sinon que la grâce de Dieu laissast la volonté de l'homme muable ³. En quoy je m'esmerveille comment si grans personnages se sont abusez. Car comment Chrysostome n'a-il réputé que c'est l'élection de Dieu, laquelle discerne ainsi entre les hommes? Certes nous ne devons avoir honte de confesser ce que saint Paul afferme tant certainement, que tous sont pervers et adonnez à malice ⁴ : mais nous adjoustons quant et quant avec luy, que la miséricorde de Dieu subvient à aucuns, afin que tous ne demeurent point en perversité. Comme ainsi soit doncques que naturellement nous soyons atteints d'une mesme maladie, il n'y en a de garantis sinon ceux auxquels il plaist à Dieu de remédier. Les autres, que par son juste jugement il abandonne, demeurent en leur pourriture jusques à ce qu'ils soyent consumez : et ne procède d'ailleurs, que les uns poursuivent jusques à la fin, les autres défont au milieu du chemin. Car de faict, la persévérance est un don de Dieu, lequel il n'eslargit pas à tous indifféremment, mais à qui bon luy semble : Si on demande la raison de ceste différence, pourquoy les uns persévèrent constamment, et les autres sont ainsi muables : il ne s'en trou-

vera point d'autre, sinon que les pre-
sont maintenus par la vertu de Di-
ce qu'ils ne périssent point : les se-
n'ont point une mesme force, d'a-
qu'il veut monstrier en eux exemp-
l'inconstance humaine.

4 Ils arguent aussi, que toutes exhortations sont frustratoires, qu'il n'y a
utilité en admonitions, que les repré-
sations sont ridicules, s'il n'est en la
sance du pécheur d'y obtempérer. Pour
qu'on objectoit jadis ces choses à saint
Augustin, il fut contraint de publier
livre intitulé De correction et grâce
quel combien qu'il responde amplement
tout, néanmoins il réduit la question
ceste somme : O homme, recognoy
qui est commandé, que c'est que tu
faire : en ce que tu es repris de ne l'
fait, cognoy que la vertu te défait
ton vice : en priant Dieu, cognoy de
te faut recevoir ce qui t'est mestier
livre qu'il a intitulé De l'esprit et de
lettre, revient quasi à une mesme
c'est que Dieu n'a point mesuré ses
mandemens selon les forces humaines
mais après avoir commandé ce qui est
juste, il donne gratuitement à ses
la faculté de le pouvoir accomplir
quoy il n'est jà mestier de beaucoup
batare. Premièrement nous ne sommes
point seuls à soutenir ceste cause,
Christ et tous ses Apostres. Pour
que nos adversaires regardent comme
ils viendront au-dessus, entreprenant
combat contre telles parties. Combien
Christ ait déclaré que sans luy nous
pouvons rien ¹ : néanmoins il ne
pour cela de reprendre ceux qui sont
hors luy, et ne laisse d'exhorter un
cun à bonnes œuvres. Combien
Paul reprend-il asprement les
thiens, pource qu'ils ne vivoient
charitablement ² : toutesfois après
Dieu de les rendre charitables. Il t'
aux Romains que la justice n'est point
vouloir ny en la course de l'homme
en la miséricorde de Dieu ³ : toutes-
ne laisse pas après de les admoni-
exhorter et corriger. Que n'adverti-
ils doncques le Seigneur de ne per-

1) 1 Cor. IV, 7.
2) Lib. II, cap. IV.

2) Rom. XXII, In Gen.
3) Rom. III, 10.

1) Jean XV, 5.
2) Rom. IX, 16.

2) 1 Cor. III, 2.

en requérant des hommes sans ce que luy seul leur peut donner, reprenant de ce qu'ils commettent seul défaut de sa grâce? Que ne tirent-ils à saint Paul, qu'il doit parler à ceux qui n'ont point en leurs de vouloir le bien ou l'accomplir, par la miséricorde de Dieu, laquelle faut quand ils faillent? Mais toutes ces n'ont point de lieu, veu que la grace de Dieu est fondée en trop de raison, mais qu'elle soit bien connue. Il est bien vray que saint Paul dit que la doctrine, et exhortation, et correction ne profitent guères de changer le cœur de l'homme, quand ce n'est de celui qui plante n'est rien, et qui arrose n'est rien : mais que l'efficace gist au Seigneur, qui est le commencement¹. Nous voyons aussi que Moïse ratifie estroitement les commandemens de la Loy : comment les Prophètes insistent ardemment, et menacent les rebelles : toutesfois pour cela n'ont-ils point de confesser que les hommes commencent d'estre bien entendus quand le cœur leur est donné pour le Seigneur : que c'est le propre de Dieu de visiter les cœurs, et les convertir de la chair : que c'est luy qui escrit en nos entrailles : brief, que c'est luy qui en renouvelant nos âmes, donne la vie à sa doctrine.

Quoy doncques servent les exhortations, dira quelqu'un? Je respon que si on ne les méprise d'un cœur obstiné, elles seront en tesmoignage pour le Seigneur, quand ce viendra au jugement de Dieu. Et mesmes la mauvaise conscience en est touchée et pressée en conscience. Car combien qu'elle s'enfuit, elle ne les peut pas reprouver. Elle se rebelle, Que fera doncques le pauvre homme, veu que la promptitude de la grâce estoit requise pour obéir, et ne se dénie? Je respon à cela, Comment pourra-il tergiverser, veu qu'il ne peut nier la dureté de son cœur, si ce n'est soy-mesme? Parquoy les méprisables qu'ils désireroient d'avoir méprisée les préceptes et advertis-

semens de Dieu, s'il leur estoit possible, sont confondus, veulent-ils ou non, par la vertu d'iceux. Mais la principale utilité doit estre considérée es fidèles : auxquels jà soit que le Seigneur face tout par son Esprit, toutesfois il use de l'instrument de sa Parole, pour accomplir son œuvre en eux, et en use avec efficace. Quand doncques cela sera résolu, comme il doit estre, que toute la vertu des justes est située en la grâce de Dieu, selon le dire du Prophète, Je leur donneray un cœur nouveau pour cheminer en mes commandemens¹ : si quelqu'un demande pourquoy on les admoneste de leur devoir, et pourquoy on ne les laisse à la conduite du saint Esprit : pourquoy on les pousse par exhortation, veu qu'ils ne se peuvent haster d'avantage que l'Esprit les incite : pourquoy on les corrige quand ils ont failly, veu qu'ils sont nécessairement trébuschez par l'infirmité de leur chair : nous avons à respondre, Homme, qui es-tu qui veux imposer loy à Dieu? S'il nous veut préparer par exhortation à recevoir la grâce d'obéir à son exhortation, qu'est-ce que tu as à reprendre ou mordre en cest ordre et manière? Si les exhortations ne profitoyent d'autre chose entre les fidèles, sinon pour les redarguer de péché, encores ne devroyent-elles estre réputées inutiles. Or maintenant, puis qu'elles profitent grandement à enflammer le cœur en amour de justice : au contraire, à haine et desplaisir de péché, entant que le saint Esprit besongne au dedans, quand il use de cest instrument extérieur au salut de l'homme, qui osera les rejeter comme superflues? Si quelqu'un désire une response plus claire, je luy donneray la solution en brief : c'est que Dieu besongne doublement en nous, au dedans par son Esprit, au dehors par sa Parole. Que par son Esprit en illuminant les entendemens, formant les cœurs en amour de justice et innocence, il régénère l'homme en nouvelle créature : par sa Parole il esmeut et incite l'homme à désirer et chercher ceste rénovation. En l'un et en l'autre il démontre la vertu de sa main, selon l'ordre de sa dispensation.

Quand il adresse icelle mesme Parole aux iniques et réprouvez, combien qu'elle ne leur tourne à correction, néanmoins il la fait valoir à autre usage : c'est afin qu'ils soyent à présent pressez en leurs consciences, et au jour du jugement soyent d'autant plus inexcusables. Suivant ceste raison nostre Seigneur Jésus, combien qu'il prononce que nul ne peut venir à luy sinon que le Père l'y attire¹ : et que les esleus y viennent après avoir entendu et appris du Père : ne laisse pas toutesfois de faire l'office de docteur, mais invite par sa voix ceux qui ont besoin d'estre enseignez par le saint Esprit, pour proufiter en ce qu'ils oyent. Quant aux réprouvez, saint Paul déclare que la doctrine n'est pas inutile, entant qu'elle leur est odeur de mort à mort : et ce pendant est odeur souefve devant Dieu².

6 Ils mettent grand'peine à recueillir force tesmoignages de l'Ecriture, afin que s'ils ne peuvent vaincre par en avoir de meilleurs et plus propres que nous, que pour le moins ils nous puissent accabler de la multitude. Mais c'est comme si un capitaine assembloit force gens qui ne fussent nullement duits à la guerre pour espovanter son ennemy. Devant que les mettre en œuvre, ils feroient grand'monstre : mais s'il falloit venir en bataille, et joindre contre son ennemy, on les feroit fuir du premier coup. Ainsi il nous sera facile de renverser toutes leurs objections, qui n'ont qu'apparence d'ostentation vaine. Et pource que tous les passages qu'ils allèguent se peuvent réduire en certains ordres ou rangs : quand nous les aurons ainsi rangez sous une response nous satisferons à plusieurs : par ainsi il ne sera point nécessaire de les soudre l'un après l'autre. Ils font un grand bouchier des préceptes de Dieu, lesquels ils pensent estre tellement proportionnez à nostre force, que tout ce qui y est requis nous le puissions faire. Ils en assemblent doncques un grand nombre, et par cela mesurent les forces humaines. Car ils arguent ainsi : Ou Dieu se mocque de nous, quand il nous commande sainteté,

piété, obéissance, chasteté, dilection mansuétude : et quand il nous défend immondicité, idolâtrie, impudicité, rapine, orgueil et choses semblables il ne requiert sinon ce qui est en nostre puissance. Or tous les préceptes qui s'amassent ensemble, se peuvent diviser en trois espèces : les uns commandent que l'homme se convertisse à Dieu : les autres simplement recommandent l'observation de la Loy : les autres commandent de persévérer en la sainteté de Dieu desjà receue. Traittons premièrement de tous en général, puis nous descendrons aux espèces. Je conviens qu'il y a long temps que c'est une chose vulgaire de mesurer les facultés de l'homme par ce que Dieu commande : que cela a quelque couleur de raison, néanmoins je dy qu'il procède d'une grande ignorance. Car ceux qui veulent monstrer que ce seroit chose fort absurde, si l'observation des commandemens estoit impossible à l'homme, d'un argument trop infirme : c'est qu'ils disent que la Loy seroit donnée en vain. Voire, comme si saint Paul n'avoit jamais parlé d'icelle. Car je vous prie de vouloir dire les sentences qu'il nous baille ? Que la Loy a esté donnée pour augmenter les transgressions : que par la Loy vient la cognoissance de péché : que la Loy engendre péché : c'est ce qui est survenue pour multiplier le péché. Est-ce à dire qu'il falust qu'elle n'eust aucune correspondance avec nos forces pour n'estre point donnée en vain ? Mais tost saint Paul monstre en tous ces passages, que Dieu nous a commandé ce qu'estoit par-dessus nostre vertu, pour nous convaincre de nostre impuissance. selon la définition que luy-mesme nous donne de la Loy, le but et l'accomplissement d'icelle est charité : de laquelle Dieu veut remplir les cœurs des Thessaliciens³. En quoy il signifie que la Loy ne nous fait que trop trop entendre nos oreilles en vain et sans fruit, sinon que Dieu inspirast en nos cœurs ce qu'elle enseigne.

7 Certes si l'Ecriture n'enseigne autre chose, sinon que la Loy est re-

1) Jean VI, 44, 45.

2) 2 Cor. II, 16.

1) Gal. III, 19 ; Rom. III, 20 ; V, 20 ; VII, 7.

2) 1 Tim. I, 5 ; 1 Thess. III, 12.

laquelle nos œuvres doivent estre
 sées : j'accorderoye incontinent
 iculté à leur opinion : mais puis
 nous explique diligemment plu-
 diverses utilitez d'icelle, nous
 istost nous arrester à ceste inter-
 qu'à nos fantasies. Entant qu'il
 à ceste question : si tost que
 s a ordonné ce que nous avons
 e enseigne quant et quant que
 l'obéir procède de la grâce de
 tant elle nous enseigne de la
 par prières. Si nous n'y voyons
 es commandemens, et nulle
 il nous faudroit esprouver nos
 ir si elles seroyent suffisantes
 faire : mais puis qu'avec les
 nens sont conjointes les pro-
 quelles déclairent non-seule-
 nous avons mestier d'avoir
 ieu pour nostre support, mais
 grâce gist toute nostre vertu,
 nstrent assez que non-seule-
 ne sommes pas suffisans, mais
 inhabiles à observer la Loy.
 u'on ne s'arreste plus à ceste
 de nos forces avec les com-
 s de Dieu, comme s'il eust
 à nostre imbécillité et petitesse
 e justice qu'il vouloit donner :
 est que par les promesses nous
 combien nous sommes mal
 qu'en tout et par tout nous
 rand besoin de sa grâce. Mais
 adera-on, disent-ils, que Dieu
 sé sa Loy à des troncs ou
 s ? Je dy que nul ne veut per-
 a : car les meschans ne sont
 res ou troncs, quand estans
 par la Loy, que leurs concu-
 contrarient à Dieu, ils se ren-
 ables en leurs consciences pro-
 pareillement les fidèles, quand
 ertis de leur foiblesse, ont re-
 grâce de Dieu. A quoy appar-
 sentences de saint Augus-
 ieu commande ce que nous ne
 ire, afin que nous sçachions ce
 rrons demander de luy. Item,
 s préceptes est grande, si le
 tre est tellement estimé, que
 Dieu en soit plus honorée¹.

de Lett., de grat. et libero arbitr., c. XVI.

Item, La foy impètre ce que la Loy im-
 père. Et de faict, c'est pour cela que la
 Loy commande, afin que la foy impètre
 ce que la Loy a commandé. Mesmes Dieu
 requiert la foy de nous, et ne trouve
 point ce qu'il requiert, sinon qu'il l'y
 ait mis pour l'y trouver. Item, que Dieu
 donne ce qu'il commande, et qu'il com-
 mande ce qu'il voudra¹.

8 Cela apparostro mieux en considé-
 rant les trois espèces de commandemens
 dont nous avons parlé. Le Seigneur re-
 quiert souvent, tant en la Loy comme
 aux Prophètes, qu'on se convertisse à
 luy : mais le Prophète respond d'un autre
 costé : Converty-moi Seigneur, et je se-
 ray converty. Depuis que tu m'as con-
 verty, j'ay fait pénitence², etc. Il nous
 commande aussi de circoncir nos cœurs :
 mais il dénonce par Moyse que ceste cir-
 concision est faite de sa main. Il requiert
 plusieurs fois des hommes nouveau
 cœur : mais il tesmoigne que c'est luy
 seul qui le renouvelle³. Or comme dit
 saint Augustin, ce que Dieu promet nous
 ne le faisons point par nature, ne par
 nostre franc arbitre, mais luy le fait par
 sa grâce. Et c'est la cinquième reigle
 qu'il note entre les reigles de la doctrine
 chrestienne, Qu'on doit observer en
 l'Ecriture, de bien distinguer entre la
 Loy et les promesses, entre les comman-
 demens et la grâce⁴. Que diront mainte-
 nant ceux qui allèguent les préceptes de
 Dieu pour magnifier la puissance de
 l'homme, et esteindre la grâce de Dieu,
 par laquelle seule nous voyons que les
 préceptes sont accomplis ? La seconde
 manière des préceptes que nous avons
 dite, est simple : asçavoir d'honorer Dieu,
 servir et adhérer à sa volonté, observer
 ses mandemens, suivre sa doctrine. Mais
 il y a des tesmoignages infinis, que tout
 ce que nous pouvons avoir de justice,
 sainteté, piété, pureté, est don gratuit
 venant de luy. Quant au troisième genre,
 nous en avons exemple en l'exhortation
 de saint Paul et Barnabas, qu'ils fai-
 soient aux fidèles, de persévérer en la
 grâce de Dieu⁵. Mais en un autre lieu

1) Rom. XXIX, In Joan.; Epist. XXIV.

2) Joël II, 12 ; Jér. XXXI, 18.

3) Deut. X, 16 ; XXX, 6 ; Eséch. XXXVI, 26.

4) Lib. De doctrina christiana, III. 5) Act. XIII, 42.

d'éviter. Pour répondre à cela, laissant ceste couverture de nécessité, laquelle est frivole et de nulle importance, je demande s'ils se peuvent excuser qu'ils n'ayent fait faute. Car s'ils sont convaincus d'avoir failly, ce n'est pas sans cause que Dieu dit, qu'il a tenu à leur perversité qu'il ne les a entretenus en bonne fortune. Qu'ils me répondent doncques, s'ils peuvent nier que la cause de leur obstination n'ait esté leur volonté perverse. S'ils trouvent la source du mal en eux, qu'est-ce qu'ils taschent de chercher des causes d'iceluy ailleurs, pour faire à croire qu'ils ne sont point auteurs de leur ruine? S'il est doncques vray que les pécheurs par leur propre vice sont privez des bénéfices de Dieu, et reçoivent punition de sa main, c'est à bon droict que ces reproches leur sont objectées par sa bouche, afin que s'ils persistent en leur mal, ils apprenent d'accuser leur iniquité comme cause de leur misère, plustost que vituperer Dieu comme trop rigoureux. S'ils ne sont point du tout endurcis, et se peuvent rendre dociles, qu'ils conçoivent desplaisir et haine de leurs péchez, à cause desquels ils se voyent misérables : ainsi se réduisent en bonne voye, et confessent estre véritable ce que Dieu remonstre en les reprenant. Car il apparoit par l'oraison de Daniel ¹, que telles remonstrances ont prouffité à ceste fin envers les fideles. Quant à la première utilité, nous en voyons l'exemple aux Juifs, auxquels Jérémie par le commandement de Dieu remonstre la cause de leurs misères : combien qu'il ne peust advenir que ce qui avoit esté prédit de Dieu, c'est asçavoir qu'il leur diroit ces paroles, et ne l'escouteroyent point : qu'il les appelleroit, et ne luy respondroyent point ². Mais quel propos, dira quelqu'un, y a-il de parler aux sourds? c'est afin que maugré qu'ils en ayent ils entendent ce qu'on leur dit estre vray, que c'est un sacrilège abominable d'imputer à Dieu la cause de leurs calamitez, laquelle réside en eux. Par ces trois solutions un chacun se pourra facilement despescher de tesmoignages infinis qu'as-

semblent les ennemis de la grâce de tant des préceptes que des promesses, et des reproches que fait Dieu pécheurs, voulans establir un libérateur en l'homme, lequel ne s'y trouver. Le Pseaume récite, pour honte aux Juifs, qu'ils sont une nation perverse, laquelle ne range point de cœur ¹. En un autre passage le Prophète exhorte les hommes de son temps, à ne point endurcir leurs cœurs ². Dont est bien dit, voire d'autant que tout le coulp de rébellion gist en la perversité des hommes. Mais c'est sottement aller de dire que le cœur de l'homme, qui est préparé de Dieu, se plie de soy-même çà et là. Le Prophète dit derechef, encliné ou adonné mon cœur à garder tes commandemens ³ : voire d'autant qu'il s'estoit adonné à Dieu d'un courage libre et alaigre : mais si ne se vante-il point d'estre auteur d'une telle affection, laquelle au mesme Pseaume il confesse estre don de Dieu. Nous avons donc à retenir l'avertissement de saint Paul, c'est qu'il commande aux fideles de leur salut avec crainte et tremblement d'autant que c'est Dieu qui fait en eux le vouloir et le parfaire ⁴. Il leur assigne bien l'office de mettre la main à l'œuvre, à ce qu'ils ne se plaisent point en nonchalance : mais en adjoustant qu'ils soient avec crainte et sollicitude, il leur remette, et leur réduit en mémoire que qu'il leur commande de faire est l'œuvre propre de Dieu. Et par ce moyen il prime que les fideles besongnent à l'œuvre, s'il est licite d'ainsi parler : qu'ils s'esvertuent d'autant qu'ils peuvent pousser, et que la faculté leur est donnée du ciel. Parquoy saint Pierre, en exhortant d'adjouter vertu en l'œuvre, nous attribue point une portion de gloire comme à part et de nous-mesmes qui soit, mais seulement il resveille la paresse de nostre chair, par laquelle la foy est estouffée. A quoy ressemble le dire de saint Paul, N'esteignez point l'Esprit ⁵. Car la paresse s'insinue continuellement pour nous desbaucher, et

1) Dan. IX.

2) Jér. VII, 27.

1) Ps. LXXVIII, 8.

2) Ps. CXIX, 112.

3) 2 Pierre I, 5.

4) Ps. XCV, 3.

5) Phil. II, 12.

6) 1 Thess. V, 19.

corrigée. Si quelqu'un encores répliquait qu'il est doncques au pouvoir des hommes de nourrir la clarté qui leur est donnée, cela peut estre aisément rebouté par ce que ceste diligence que saint Jehan ne vient d'ailleurs que de Dieu, car aussi il nous est souvent commandé de nous purger de toutes souillures : toutesfois le saint Esprit se donne ceste louange de nous consacrer à Dieu. Brief, il appert assez par les paroles de saint Jehan, que ce qui appartient à Dieu seul nous est donné par son Esprit : Quiconque, dit-il, est de Dieu, garde ¹. Les prescheurs du franc parler prennent ce mot à la volée, comme si on ne sauvoit partie de la vertu de Dieu, partie de la nostre : comme si on ne sçait er et maintenir ne venoit point du saint Esprit. Jésus-Christ prie le Père qu'il ne nous donne point de mal, ou du malin ². Et nous voyons que les fidèles en bataillant contre le monde ne sont victorieux par autres forces que celles dont Dieu les fournit. Or saint Pierre ayant commandé d'offrir les âmes en l'obéissance de Dieu, adjouste incontinent par manière de correction, En vertu de l'Esprit ³. En conclusion, saint Jehan monstre évidemment que toutes forces humaines ne valent rien au combat spirituel, disant que ceux qui sont engendrés de Dieu ne peuvent pécher, d'autant que la semence de Dieu demeure en eux. Et il adjouste en l'autre passage la même chose : c'est que nostre foy est la victoire par laquelle nous vaincrons le monde ⁴. Mais allèguent toutesfois un témoignage de la Loy de Moyse, qui semble fort répugner à nostre solution. Mais après avoir publié la Loy, il protesta au peuple ce qui s'ensuit, Le commandement que je te baille aujourd'huy, n'est caché, et n'est pas loin de toi, mais il est par-dessus le ciel : mais il est en ta bouche et en ton cœur, et tu le faces ⁵. Si cela estoit dit de tous les commandemens, je confesse que nous aurions grande difficulté à y

respondre. Car combien qu'on pourroit alléguer que cela est dit de la facilité d'entendre les commandemens, et non pas de les faire : néanmoins encores y auroit-il quelque scrupule. Mais nous avons un bon expositeur, qui nous en oste toute doute : c'est saint Paul, lequel affirme que Moyse a yci parlé de la doctrine de l'Evangile ¹. S'il y avoit quelque opiniastre qui répliquast que saint Paul a destourné ce passage de son sens naturel, pour le tirer à l'Evangile : combien qu'on ne devroit point souffrir une si meschante parole, toutesfois nous avons de quoy défendre l'exposition de l'Apostre. Car si Moyse parloit seulement des préceptes, il décevoit le peuple d'une vaine confiance. Car qu'eussent-ils peu faire que se ruiner, s'ils eussent voulu observer la Loy de leur propre vertu, comme facile? Où est-ce que sera ceste facilité, veu que nostre nature succombe en cest endroit, et n'y a celui qui ne trébusche voulant marcher? C'est doncques chose très certaine que Moyse par ces paroles a compris l'alliance de miséricorde, qu'il avoit publiée avec la Loy. Car mesmes un peu au paravant il avoit témoigné qu'il faut que nos cœurs soient circoncis de Dieu, à ce que nous l'aimions ². Parquoy il ne met point ceste facilité dont il parle, en la vertu de l'homme : mais en l'aide et secours du saint Esprit, lequel fait puissamment son œuvre en nostre infirmité. Combien qu'il ne faut pas encore entendre ce lieu simplement des préceptes, mais plustost des promesses évangéliques, lesquelles tant s'en faut qu'elles mettent en nous le pouvoir d'acquérir justice, que plus tost elles monstrent que nous n'en avons du tout point. Saint Paul réputant cela, sçavoir que le salut nous est présenté en l'Evangile, non pas sous ceste condition tant dure et difficile, et mesmes du tout impossible, dont use la Loy, c'est sçavoir si nous accomplissons tous les commandemens : mais sous condition facile et aisée : applique le présent témoignage pour confermer combien la miséricorde de Dieu nous est libéralement mise

VII, 1.
VII, 18.
III, 2.
XX, 11-14.

1) 1 Jean V, 18.
2) 1 Pierre I, 22.
3) 1 Jean V, 4.

1) Rom. X, 8.

2) Deut. XXX, 6.

entre les mains. Pourtant ce tesmoignage ne sert de rien pour establir une liberté en la volonté de l'homme.

43 Ils ont coustume d'objecter aucuns autres passages, ausquels il est monstre que Dieu retire quelquesfois sa grâce des hommes, pour considérer de quel costé ils se tourneront : comme quand il est dit en Osée, Je me retireray à part, jusques à tant qu'ils délibèrent en leurs cœurs de me suivre¹. Ce seroit, disent-ils, une chose ridicule, que le Seigneur considérast asçavoir si les hommes suivront sa voye : n'estoit que leurs cœurs fussent capables d'encliner à l'un ou à l'autre, par leur propre vertu. Comme si cela n'estoit point accoustumé à Dieu, de dire par ses Prophètes qu'il rejettera son peuple et l'abandonnera, jusques à ce qu'il s'amende. Et de faict, regardons qu'ils veulent inférer de cela. Car s'ils disent que le peuple estant délaissé de Dieu, peut de soy-mesme se convertir, toute l'Ecriture leur contredit. S'ils confessent que la grâce de Dieu soit nécessaire à la conversion de l'homme, ces passages ne leur servent de rien pour batailler contre nous. Mais ils diront qu'ils la confessent tellement nécessaire, que ce pendant la vertu de l'homme y peut quelque chose. D'où est-ce qu'ils le prennent? Certes ce n'est point de ce lieu, ne de semblables : car ce sont deux choses bien diverses, que Dieu eslongne sa grâce de l'homme pour considérer ce qu'il fera estant délaissé : et qu'il subviene à son infirmité, pour confermer ses forces débiles. Mais ils demanderont, Que signifient doncques telles formes de parler? Je respon qu'elles valent autant comme si Dieu disoit, Puis que je ne proufite de rien envers ce peuple rebelle, ne par admonitions, ne par exhortations, ne par répréhensions, je me retireray pour un peu, et en me taisant souffriray qu'il soit affligé : ainsi je verray si par longue calamité il se souviendra de moy, pour me chercher. Or quand il est dit que Dieu se reculera, c'est-à-dire qu'il retirera sa Parole. Quand il est dit qu'il considérera ce que feront les hommes en son absence :

c'est-à-dire, que sans se manifester affligera pour quelque temps. Il l'et l'autre pour nous plus humili il nous romproit plustost cent m par ses chastimens et punitions, nous corrigeroit, sinon qu'il ne dist dociles par son Esprit. Puis est, c'est mal inféré de dire que l ait quelque vertu de se convertir entant qu'il est dit que Dieu estant de nostre dureté et obstination, Parole de nous (en laquelle il nous munique sa présence) et considère nous pourrons faire de nous. Ça fait tout cela, sinon pour nous d cognoistre que nous ne sommes et vons rien de nous-mesmes.

44 Ils prennent aussi argumen manière commune de parler des seulement usent les hommes, mais l'Ecriture : c'est que les bonnes sont appelées nostres, et qu'il est nous faisons le bien comme le si les péchez nous sont imputés droict, comme venans de nous, par raison les bonnes œuvres nous estre attribuées. Car ce ne sero parler par raison, de dire que nous les choses ausquelles Dieu meut comme pierres, entant que le pouvons faire de nostre propre vement. Pourtant ils concluent qu bien que la grâce de Dieu ait la pale vertu, néanmoins telles le signifient que nous avons quelque naturelle à bien faire. S'il n'y a la première objection, asçavoir : bonnes œuvres sont appelées Nostres, respondroy d'autre costé, que nous lons le pain quotidien Nostre, lequel demandons nous estre donné de Qu'est-ce doncques qu'on pourra dre de ce mot, sinon que ce qui estoit nullement deus est fait nostre libéralité infinie de Dieu? Il doncques qu'il reprinssent nostreigneur en ceste forme de parler, c n'estimassent point chose fort que les bonnes œuvres soyent : Nostres, esquelles nous n'avons sinon par la largesse de Dieu. seconde objection est un peu plus c'est asçavoir, que l'Ecriture

1) Osée V, 13.

que les fidèles servent Dieu, gardent justice, obéissent à sa Loy, et ont leur estude à bien faire. ainsi soit que cela soit le propre de l'entendement et volonté humaine, conviendrait-il que cela fût semblablement à l'Esprit de Dieu à nous, s'il n'y avoit quelque union de nostre puissance avec la Divinité? Il nous sera facile de pétrir de tous ces argumens, si nous allons droitement en quelle mesure que Dieu besongne en ses services. Premièrement, la similitude dont on veut grever, ne vient point à propos. Car qui est celui si insensé, que l'homme estre poussé de Dieu, nous jettons une pierre? Certes il n'ensuit point de nostre doctrine. Nous savons que c'est une faculté naturelle à l'homme, d'approuver, rejeter, ne point vouloir, s'efforcer, résister, savoir d'approuver vanité, résister au bien, vouloir le mal, ne vouloir le bien, s'efforcer à péché, résister à la droiture. Qu'est-ce que fait le Dieu en cela? S'il veut user de la liberté de l'homme, comme d'un instrument de son ire, il la tourne et dresse à luy comme il semble, afin d'exécuter ses justes et bonnes, par mauvaise conduite. Quand nous verrons doncques un homme ainsi servir à Dieu, nous ne pouvons que dire qu'il veut complaire à sa meschanceté. Nous ne sommes-nous semblable à une machine qui est agitée par une impulsion de dehors, sans aucun sien mouvement, sentiment, ne volonté? Nous savons combien il y a de distance. Que nous des bons, desquels il est question yci question? Quand le Dieu veut dresser en eux son règne, il ne corrige et modère leur volonté à ce qu'elle soit point ravie par concupiscence, ordonnée, selon que son inclination naturelle autrement porte. D'autre part, il réchit, forme, dirige, et conduit par la règle de sa justice, afin de luy donner sainteté et innocence. Finalement, il la confirme et fortifie par la descente de son Esprit, à ce qu'elle ne vacille. Suyvant laquelle raison saint Augustin respond à telles gens, Tu

me diras, Nous sommes doncques menez d'ailleurs, et ne faisons rien par nostre conduite. Tous les deux sont vrais, que tu es mené, et que tu te meines : et lors tu te conduis bien, si tu te conduis par celui qui est bon. L'Esprit de Dieu qui besongne en toy, est celui qui aide ceux qui besongnent. Ce nom d'Adjuteur monstre que toy aussi fais quelque chose. Voilà ses mots. Or au premier membre il signifie que l'opération de l'homme n'est point ostée par la conduite et mouvement du saint Esprit, pource que la volonté qui est duite pour aspirer au bien, est de nature. Quant à ce qu'il adjoute, que par le mot d'Aide on peut recueillir que nous faisons aussi quelque chose : il ne le faut point tellement prendre, comme s'il nous attribuoit je ne say quoy séparément et sans la grâce de Dieu : mais afin de ne point flatter nostre nonchalance, il accorde tellement l'opération de Dieu avec la nostre, que le vouloir soit de nature : vouloir bien, soit de grâce. Pourtant il avoit dit un peu au paravant, Sans que Dieu nous aide non-seulement nous ne pourrons vaincre, mais non pas mesmes combattre.

45 Par cela il apparoist que la grâce de Dieu, selon que ce nom est prins quand on traite de la régénération, est comme une conduite et bride de son Esprit pour dresser et modérer la volonté de l'homme. Or il ne la peut modérer, sans la corriger, réformer et renouveler. Pour laquelle cause nous disons que le commencement de nostre régénération est, que ce qui est de nous soit aboly. Pareillement il ne la peut corriger sans la mouvoir, pousser, conduire et entretenir. Pourtant nous disons, que toutes les bonnes actions qui en procèdent, sont entièrement de luy. Ce pendant nous ne nions pas estre très-véritable ce que dit saint Augustin, Que nostre volonté n'est pas détruite par la grâce de Dieu, mais plus-tost réparée. Car l'un convient très-bien avec l'autre, de dire que la volonté de l'homme est réparée, quand après avoir corrigé la perversité d'icelle, elle est dirigée à la règle de justice : et de dire qu'en ce faisant il y a une nouvelle volonté créée en l'homme, veu que la vo-

lonté naturelle est si corrompue et pervertie, qu'il faut qu'elle soit du tout renouvelée. Maintenant il n'y a rien qui empesche qu'on ne puisse dire, que nous faisons les œuvres lesquelles l'Esprit de Dieu fait en nous, encores que nostre volonté n'apporte rien du sien, et qui puisse estre séparé de la grâce. Pourtant qu'il nous souviene de ce que nous avons cy-dessus allégué de saint Augustin : c'est que plusieurs travaillent en vain pour trouver en la volonté de l'homme quelque bien qui luy soit propre : pource que tout meslinge que les hommes pensent adjoûter à la grâce de Dieu pour eslever le franc arbitre, n'est qu'autant de corruption : comme si quelqu'un destrempoit du bon vin d'eau boueuse et amère. Or combien que toutes bonnes affections procèdent du pur mouvement du saint Esprit, toutesfois pource que le vouloir est naturellement planté en l'homme, ce n'est pas sans cause qu'il est dit que nous faisons les choses desquelles Dieu à bon droict se réserve la louange. Premièrement, d'autant que tout ce que Dieu fait en nous, il veut qu'il soit nostre, moyennant que nous entendions qu'il n'est point de nous : puis aussi, d'autant que nous avons de nostre nature l'entendement, volonté et poursuite, lesquelles il dirige en bien, pour en faire sortir quelque chose de bon.

46 Les autres argumens qu'ils empruntent çà et là, ne pourront pas beaucoup troubler les gens de moyen entendement, moyennant qu'ils ayent bien recordé les solutions cy-dessus mises. Ils allèguent ce qui est escrit en Genèse, Son appétit sera par-dessous toy, et tu domineras sur iceluy¹ : ce qu'ils interprètent estre dit du péché, comme si Dieu promettoit à Caïn, que le péché ne pourroit point dominer en son cœur, s'il vouloit travailler à le vaincre. Au contraire, nous disons que cela doit estre plustost dit d'Abel. Car en ce passage l'intention de Dieu est de redarguer l'envie que Caïn avoit conçue contre son frère : ce qu'il fait par double raison. La première est, qu'il se trompoit, en pensant acquérir excellence

par-dessus son frère devant Dieu, lequel n'a rien en honneur que justice et intégrité. La seconde, qu'il estoit trop ingrat envers le bénéfice qu'il avoit reçu de Dieu, entant qu'il ne pouvoit porter son frère, qu'il estoit son inférieur, et dont il avoit le gouvernement. Mais encores, qu'il ne semble advis que nous choisissons ceste interprétation, pource que l'autre nous soit contraire, concédons-leur que Dieu parle du péché. Si ainsi est, ou si luy promet qu'il sera supérieur, ou si luy commande de l'estre. S'il luy commande, nous avons desjà montré que de cela ne peuvent rien prouver pour fonder le franc arbitre. Si c'est promesse, où est l'accomplissement, veu que Caïn a vaincu du péché, auquel il devoit donner? Ils diront possible qu'il y a une condition tacite enclose sous la promesse, comme si Dieu eust dit, Si tu combats, tu remporteras la victoire. Qui pourra tolérer telles tergiversations? Car si on expose cela du péché, il n'y a nulle doute que c'est une exhortation que Dieu luy fait, en laquelle il n'est pas montré quelle est la faculté de l'homme, mais quel est son devoir, encores qu'il ne le puisse faire. Combien que la sentence et la Grammaire requièrent que Caïn soit comparé à son frère Abel, en ce qu'estant premier né, il n'eust point esté abaissé et amoindry sous son inférieur, sinon que luy-mesme eust fait sa condition pire par sa propre coulpe.

47 Ils s'aident aussi du tesmoignage de l'Apostre, quand il dit que la victoire n'est point en la main de celui qui court, mais en la main de celui qui court, mais en la main de Dieu¹. Car de cela ils infèrent qu'il y a quelque partie débile de l'homme, en la volonté et en la course de l'homme, que la miséricorde de Dieu supplée, et qui reste pour donner plein effet. Mais si on considéroient avec raison ce que dit l'Apostre en ce passage-là, ils n'alloient point tant inconsidérément de propos. Je say bien qu'ils peuvent alleguer Origène et saint Hiérosme, et d'autres défenseurs de leur exposition. Je ne

¹) Gen. IV, 7.

¹) Rom. IX, 16.

aussi au contraire les rembarquer de rité de saint Augustin¹ : mais il ne faut s'en soucier que c'est qu'iceux ont pensé, moyennant que nous en ayons ce qu'a voulu dire saint Paul : que celui seul obtiendra salut. Dieu aura fait miséricorde : que la confusion sont apprestées à tous s'il n'aura esleus. Il avoit montré l'élection des réprouvez, sous l'exemple de Pharaon. Il avoit prouvé l'élection des fidèles par le tesmoignage de Moïse, où il est dit, J'auray pitié de quel j'aurai reçu à miséricorde. Il faut doncques, que cela ne giste ni en la vueillance ny au courant, mais en la bonté de Dieu qui a fait miséricorde. Si on argue par les paroles, qu'il y a quelque volonté en l'homme, et quelque vertu, comme si saint Paul disoit, que la seule volonté et la bonté humaine ne suffit point de soy : mais qu'il faut aussi la grâce de Dieu, et s'entend par là et sottement argué. Il faut doncques rejeter ceste subtilité laquelle ne se fonde sur la raison. Car quel propos y a-il à dire, Le salut n'est pas en la main du courant, mais en la volonté et quelque course? La parole de saint Paul est plus simple : Il n'y a ni volonté ni course qui mène à salut, mais que la seule miséricorde de Dieu règne en cest endroit. Car il ne se peut yci autrement qu'en un autre lieu, où il dit que la bonté de Dieu envers les hommes est appa- rante non pas selon les œuvres de justice que nous ayons faites, mais selon sa miséricorde infinie². Si je vouloye arguer, que nous ayons fait quelques œuvres, entant que saint Paul nous ayons obtenu la grâce de faire les œuvres de justice que nous ne pouvons, eux-mesmes se moquent de moy. Néanmoins leur argument est semblable. Parquoy qu'ils pensent à ce qu'ils disent, et ils ne se sentent point en raison tant frivole. Et la raison sur laquelle se fonde saint Augustin est trèsferme³ : à sçavoir estoit dit que ce n'est ni du courant, ni du courant, pource que la

volonté et la course seule ne suffit pas : qu'on pourroit renverser l'argument au rebours, que ce n'est pas de la miséricorde, veu que par ce moyen elle ne besongeroit pas seule. Or chacun voit combien ceste sentence seroit desraisonnable. Parquoy saint Augustin conclut que cela a esté dit de saint Paul, d'autant qu'il n'y a nulle bonne volonté en l'homme, si elle n'est préparée de Dieu : non pas que nous ne devions vouloir et courir, mais pource que Dieu fait l'un et l'autre en nous. L'allégation qu'ameinent aucuns n'est pas moins sotte : c'est que saint Paul appelle les hommes coopérateurs de Dieu⁴. Car il est tout notoire que cela n'appartient qu'aux docteurs de l'Eglise, desquels Dieu se sert, et applique en œuvre pour l'édifice spirituel, qui est l'ouvrage de luy seul. Et ainsi les ministres ne sont point appelez ses compagnons, comme s'ils avoyent quelque vertu d'eux-mesmes : mais pource que Dieu besongne par leur moyen, après les avoir rendus idoines à cela.

48 Ils produisent en après le tesmoignage de l'Ecclésiastique : lequel autheur on cognoist n'avoir pas certaine autorité. Mais encores que nous ne le refusions pas (ce que nous pourrions faire à bon droict) de quoy leur peut-il aider à leur cause? Il dit que l'homme après avoir esté créé, a esté laissé à sa volonté, et que Dieu luy a donné des commandements, lesquels s'il gardoit, il seroit gardé par eux : que la vie et la mort, le bien et le mal a esté mis devant l'homme, afin qu'il choisist lequel bon luy sembleroit⁵. Ainsi : soit que l'homme en sa création ait eu la faculté d'eslire la vie ou la mort : mais que sera-ce, si nous respondons qu'il l'a perdue? Certes je ne veux point contredire à Salomon, lequel affirme que l'homme a esté créé du commencement bon, et qu'il a forgé des mauvaises inventions de soy-mesme⁶. Or puis que l'homme, en dégénérant et se desvoyant de Dieu, s'est perdu soy-mesme avec tous ses biens : tout ce qui est dit de sa première création, ne se doit pas tirer à sa nature vicieuse et corrompue.

¹ ad Romanos, lib. VIII ; Hieron., Dial. in

² Epist. CVII, Ad Vitalem.

⁴ 1 Cor. III, 9.

⁵ Ecclésiastique V, 14.

⁶ Ecclésiastique VII, 29.

Parquoy je respon, non-seulement à eux, mais aussi à l'Écclésiastique, quiconque il soit, en ceste manière, Si tu veux enseigner l'homme de chercher en soy faculté d'acquérir salut, ton autorité ne m'est pas en telle estime, qu'elle puisse préjudicier à la Parole de Dieu, laquelle contrarie évidemment. Si tu veux réprimer seulement les blasphèmes de la chair, laquelle en transférant ses vices à Dieu, tasche de s'excuser, et à ceste cause tu monstres comment l'homme a receu de Dieu une bonne nature, et qu'il a esté cause de sa ruine, je t'accorde volontiers cela, moyennant que nous convenions ensemble en ce point, que maintenant il est despouillé des ornemens et grâces qu'il avoit receues de Dieu premièrement : et ainsi confessions ensemblement qu'il a maintenant besoin de médecin, non pas d'avocat.

49 Mais nos adversaires n'ont rien plus souvent en la bouche que la parabole de Christ, où il est parlé de l'homme, lequel fut laissé au chemin demy-mort par les brigans ¹. Je say bien que c'est une doctrine commune, de dire que sous la personne de cest homme, est représentée la calamité du genre humain. De cela ils prennent un argument tel, L'homme n'a pas esté tellement occis par le péché et le diable, qu'il ne luy reste encores quelque portion de vie, d'autant qu'il n'est dit qu'à demy mort. Car où seroit, disent-ils, ceste demy-vie, sinon qu'il luy restast quelque portion de droicte intelligence et volonté? Premièrement, si je ne veux point admettre leur allégorie, que feront-ils? Car il n'y a nulle doute qu'elle n'ait esté excogitée par les Pères anciens outre le sens literal et naturel du passage. Les allégories ne doivent estre receues, sinon d'autant qu'elles sont fondées en l'Ecriture : tant s'en faut qu'elles puissent approuver aucune doctrine. D'avantage, les raisons ne nous défont point, par lesquelles nous pouvons réfuter ce qu'ils disent. Car la Parole de Dieu ne laisse point une demy-vie à l'homme :

mais dit qu'il est du tout mort, quant la vie bienheureuse. Quand saint Paul parla de nostre rédemption, il ne dit point que nous ayons esté guéris d'un demy-mort : mais que nous avons esté ressuscitez de la mort. Il n'appelle point à recevoir la grâce de Christ, ceux qui sont à demy vivans : mais ceux qui sont morts et ensevelis. A quoy est conforme ce que dit le Seigneur, que l'heure est venue, que les morts doivent ressusciter à sa voix ¹. N'auroient-ils point de bon de mettre en avant je ne say quelle allégorie légère, contre tant de tesmoignages si clairs? Mais encores que leur allégorie soit valable, qu'en peuvent-ils conclure à l'encontre de nous? L'homme, disent-ils, est à demy vivant : il s'ensuit doncques qu'il luy reste quelque portion de vie. Je confesse certes qu'il a son entendement capable d'intelligence, combien qu'elle ne puisse pénétrer jusques à la sapience de Dieu : il a quelque jugement de bien et de mal : il a quelque sentiment pour cognoistre qu'il y a un Dieu, combien qu'il n'en ait point droicte cognoissance : mais où est-ce que toutes ces choses reviennent? Certes elles ne peuvent faire que ce que dit saint Augustin ne soit véritable, c'est que les dons naturels, qui appartiennent à salut, ont esté ostés à l'homme après sa cheute : que les dons naturels, qui ne le peuvent conduire à salut, ont esté corrompus et pollués. Pourtant, que ceste sentence, laquelle ne peut estre aucunement esbranlée, demeure ferme et certaine : à sçavoir que l'entendement de l'homme est tellement du tout aliéné de la justice de Dieu, qu'il ne peut rien imaginer, concevoir ne comprendre, sinon toute meschanceté, iniquité et corruption. Semblablement son cœur est tant envenimé de péché, qu'il ne peut produire que toute perversité. Et s'il advient qu'il en sorte quelque chose qui ait apparence de bien, néanmoins l'entendement demeure toujours enveloppé en hypocrisie et vanité, le cœur adonné à toute malice.

¹) Luc X, 30.

¹) Ephés. II, 5; Jean V, 28.

CHAPITRE VI.

Qu'il faut que l'homme estant perdu en soy, cherche sa rédemption en Jésus-Christ.

Et Puis que tout le genre humain est péri d'Adam, toute nostre dignité et noblesse tant nous avons parlé, tellement ne nous profiteroit rien, que plustost elle nous précipiteroit en une ignominie, sinon que nous nous apparust rédempteur, comme fait en la personne de son Fils unique : car qu'il ne recognoist ni advoue pour son œuvre les hommes vicieux et abastardis. Parquoy depuis que nous sommes déchus de vie à mort, tout ce que nous pouvons cognoistre de Dieu, eutant qu'il est nostre Créateur, nous seroit inutile, si sa foy n'estoit conjointe, nous proposant son Père et Sauveur en Jésus-Christ. C'estoit bien l'ordre naturel, que le bastiment du monde nous fust une école pour estre enseigné à piété, et par ce moyen nous conduire à la vie éternelle, et à la félicité parfaite à laquelle nous sommes créés : mais depuis la chute et révolte d'Adam, quelque part que nous tournions les yeux, il ne nous paroist haut ne bas que malédiction : laquelle estant espendue sur toutes créatures, et tenant le ciel et la terre comme enveloppez, doit bien accabler nos âmes d'un horrible désespoir. Car combien que nous desploye encores en plusieurs sortes sa faveur paternelle, toutesfois par le regard du monde nous ne pouvons pas nous assurer qu'il nous soit Père : car que la conscience nous tient continuellement au dedans, et nous fait sentir qu'à cause du péché nous méritons d'estre re-
fusés de luy, et n'estre point tenus pour ses enfans. Il y a aussi la brutalité et insensibilité : pource que nos esprits, selonc qu'ils sont aveuglez, ne regardent point ce qui est vray : et selonc que nous nous tous les sens pervertis, nous fraudons injustement Dieu de sa gloire. Parquoy il faut venir à ce que dit saint Paul tant que le monde n'a point sagement

cognu Dieu en la sagesse d'iceluy, qu'il a falu que les croyans fussent sauvez par la folie de la prédication¹. Il appelle la sagesse de Dieu, ce théâtre du ciel et de la terre tant riche et excellent, et garni de miracles infinis, pour nous faire cognoistre Dieu par son regard avec jugement et prudence : mais pource que nous y proufitions si mal, il nous rappelle à la foy de Jésus-Christ, laquelle ayant apparence de folie, est en desdain aux incrédules. Combien doncques que la prédication de la croix ne plaise point à l'esprit humain, tant y a que si nous désirons de retourner à nostre Créateur, duquel nous sommes aliénez, afin que derechef il recommence de nous estre Père, il nous faut embrasser ceste folie avec toute humilité. Et de faict, depuis la ruine d'Adam, nulle cognoissance de Dieu n'a peu proufiter à salut sans médiateur : car Jésus-Christ en disant que c'est la vie éternelle de cognoistre son Père pour seul vray Dieu, et luy qui est envoyé, pour Christ² : il n'applique pas le propos à son temps seulement, mais l'estend à tous aages, Dont la bestise d'aucuns estant plus vilene, lesquels ouvrent la porte de paradis à tous incrédules et gens profanes, sans la grâce de Jésus-Christ : lequel toutesfois l'Ecriture enseigne estre la seule porte pour nous faire entrer à salut. Si quelqu'un vouloit restreindre la sentence de Jésus-Christ, que je vien d'amener, au temps que l'Evangile a esté publié, la réfutation est toute preste : pource que ceste raison a esté commune à tous siècles et nations, que ceux qui sont aliénez de Dieu ne luy peuvent plaire devant qu'estre réconciliez, et sont prononcez maudits et enfans d'ire. Il y a aussi la response de nostre Seigneur

1) 1 Cor. I, 21.

2) Jean XVII, 3.

Jésus à la Samaritaine, Vous ne sçavez ce que vous adorez : nous sçavons ce que nous adorons, d'autant que le salut est des Juifs ¹. Par lesquelles paroles il condamne toutes espèces de religions que tenoyent les Payens, d'erreur et de fausseté : et assigne la raison, Pource que le Rédempteur avoit esté promis sous la Loy au seul peuple esleu. Dont il s'ensuit que nul service n'a jamais esté agréable à Dieu, sinon qu'il regardast en Jésus-Christ. Et voylà dont saint Paul afferme que tous les Payens ont esté sans Dieu, et exclus de l'espérance de vie ². Outreplus, veu que saint Jehan enseigne que la vie a esté dès le commencement en Christ, et que tout le monde a esté retranché d'icelle, il est nécessaire de retourner à ceste source. Parquoy Jésus-Christ se nomme vie, entant qu'il est propiciateur pour appaiser son Père envers nous. D'autre part l'héritage des cieux n'appartient qu'aux enfans de Dieu. Or ce n'est pas raison que ceux qui ne sont point incorporez au Fils unique soyent tenus d'un tel rang : comme saint Jehan testifie que ceux qui croient en Jésus-Christ ont ce tiltre et privilège, d'estre faits enfans de Dieu. Mais pource que mon intention n'est pas de traicter maintenant entièrement de la foy, c'est assez d'en avoir touché ce mot comme en passant.

2 Quoy qu'il en soit, Dieu ne s'est jamais monstré propice aux Pères anciens, et ne leur a donné nulle espérance de grâce, sans leur proposer un médiateur. Je laisse à parler des sacrifices de la Loy, par lesquels les fidèles ont esté ouvertement enseignez, qu'ils ne devoient chercher salut, sinon en la satisfaction qui a esté accomplie en Jésus-Christ : seulement je dy en somme, que la félicité que Dieu a promise de tout temps à son Eglise a esté fondée en la personne de Jésus-Christ. Car combien que Dieu ait compris toute la race d'Abraham en son alliance, toutesfois saint Paul a bonne raison de conclurre, que ceste semence en laquelle toutes gens devoient estre bénites, à parler proprement, est Christ ³ :

veu que nous sçavons que plus il esté engendrez d'Abraham selon lesquels ne sont point réputés lignée. Car encores que nous l'Ismaël et beaucoup d'autres, dont advenu que des deux fils jumeaux asçavoir Esaü et Jacob, du temps estoient encores unis au ventre de leur mère, l'un a esté rejeté, et l'autre Mesmes dont est-il advenu que l'un ait esté rebouté, et que le second ait esté rejeté? Finalement, dont est-il advenu que la plus grand' part du peuple ait esté retranchée comme bastarde? Il est notoire que la race d'Abraham par le tiltre du chef, et que le salut par le point d'arrest jusques à ce qu'on soit en Christ, duquel l'office est de recueillir ce qui estoit dissipé : dont il s'ensuit que la première adoption du peuple dépendoit de la grâce du Médiateur. Combien que ceci ne soit pas directement exprimé en Moyse : mais il est certain qu'il a esté cognu par l'usage de tous fidèles. Car devant que d'eust Roy créé au peuple, déjà David le père de Samuel parlant de la future Eglise, dit en son cantique : Le Seigneur donnera force à son Roy, et exalté de la corne de son Christ ¹. Par lesquelles paroles elle entend que Dieu benira son Eglise. A quoy aussi s'accorde la prophétie donnée à Eli, qui est mise un peu plus bas asçavoir, Le Sacrificateur que j'ordonnerai cheminera devant mon Christ ². Il n'y a point de doute que le Père céleste n'ait voulu représenter une image vive de Jésus-Christ par la personne de David et de ses successeurs. Parquoy, luy voulant donner la place des fidèles à la crainte de Dieu, c'est pourquoy qu'on baise le Fils pour luy faire image. A quoy respond ceste sentence de l'Evangile, Qui n'honore point le Fils, n'honore point le Père ³. Parquoy bien que par la révolte des dix tribus le règne de David ait esté fort abattu, et que l'alliance que Dieu avoit faite avec luy et ses successeurs est tousjours demeurée : comme il en a parlé par les Prophètes : Je ne raseray point ce royaume à cause de David n

¹) Jean IV, 22.
²) Galat. III, 16.

²) Ephés. II, 12.

¹) 1 Sam. II, 10.

³) Ps. 135, 12; Jean V, 23.

²) 1 Sam. II,

de Jérusalem que j'ay esleue :
 meurera une lignée à ton fils ¹.
 est réitéré et deux et trois fois :
 ent ce mot est adjousté, J'affli-
 emence de David, mais non
 ours. Quelque temps après il
 : Dieu avoit laissé une lampe
 m pour l'amour de David son
 ifin de luy susciter semence,
 r Jérusalem ². Mesmes comme
 endoyent à ruine et extrême
 derechef, il fut dit que Dieu
 t voulu espartre la lignée de
 e de David son serviteur, au-
 promis de donner une lampe,
 ans à perpétuité. La somme
 s revient là, que Dieu a esleu
 pour faire reposer en luy sa
 mour : comme il est dit en
 age, Il a rebouté le tabernacle
 e Joseph, et n'a pas esleu la
 braïm, mais celle de Juda, et
 e de Sion qu'il a aimée. Il a
 serviteur David, pour paistre
 et son héritage d'Israël ³.
 a tellement voulu maintenir
 que l'estat, bonheur, et salut
 endoit de ce chef. Et pourtant
 rie, L'Eternel est la force de
 , et la vertu du salut de son
 ais il adjoute une prière :
 euple, et béni ton héritage :
 ar ces mots, que tout le bien
 est uni d'un lien inséparable
 ériorité et empire de Jésus-
 vant ceste raison il dit aussi
 Dieu, sauve ! que le Roy nous
 ur que nous priérons ⁴. Car il
 irement que les fidèles n'ont
 eur recours à l'aide de Dieu
 ce, que pource qu'ils estoyent
 la protection du Roy. Ce que
 ons recueillir par l'autre
) Dieu, sauve : bénit soit ce-
 t au nom de l'Eternel ⁵ ; où
 es fidèles se sont adressez à
 , pour espérer d'estre ga-
 la main de Dieu. Auquel but
 si l'autre prière, où toute
 ore la miséricorde de Dieu :

O Dieu, que ta main soit sur l'homme de
 ta dextre, sur le fils de l'homme que tu
 as approprié à ton service ¹. Car combien
 que l'auteur du Pseaume se lamente de
 la dissipation de tout le peuple, il en de-
 mande toutesfois la restauration par le
 moyen du seul chef, Et quand Jérémie,
 après que le peuple a esté transporté en
 pays estrange, la terre gastée et saccagée,
 pleure et gémit sur la calamité de l'Eglise :
 sur tout il fait mention de la désolation
 du règne, pource qu'en icelle l'espérance
 des fidèles estoit comme coupée : Le
 Christ, dit-il, qui estoit l'esprit de nostre
 bouche, a esté prins à cause de nos pé-
 chez, voire celuy auquel nous disions,
 Nous vivrons sous ton ombre entre les
 peuples ². Par ceci il est assez liquide,
 pource que Dieu ne peut estre propice au
 genre humain sans quelque médiateur,
 qu'il a tousjours mis au devant sous la
 Loy Jésus-Christ, afin que les Pères y
 adressassent leur foy.

3 Or quand il promet quelque soulage-
 ment aux afflictions, sur tout quand il est
 parlé de la délivrance de l'Eglise, il fait
 dresser la bannière de fiance et d'espoir
 en Jésus-Christ. Dieu est sorti, dit Ha-
 bacuc, pour le salut de son peuple, voire
 en salut avec son Christ ³. Brief, quand
 il est fait mention aux Prophètes de la
 restauration de l'Eglise, le peuple est
 rappelé à la promesse faite à David, quant
 à la perpétuité du siège royal. Et ce n'est
 point merveille, veu qu'autrement il n'y
 eust eu nulle fermeté en l'alliance sur la-
 quelle ils estoyent appuyez. A quoy se
 rapporte ceste sentence notable d'Isaïe.
 Car en voyant que ce qu'il annonçoit du
 secours que Dieu vouloit donner présen-
 tement à la ville de Jérusalem, estoit re-
 jetté par le Roy incrédule Achab, sautant
 par manière de dire, d'un propos à l'au-
 tre, il vient au Messias : Voyci, la Vierge
 concevra et enfantera un Fils ⁴ : signi-
 fiant par mots couvers, combien que le
 roy et le peuple rejettoyent par leur ma-
 lice la promesse qui leur estoit offerte, et
 quasi de propos délibéré s'efforçoyent à
 renverser la vérité de Dieu, que toutes-
 fois l'alliance ne seroit point anéantie,

24.
 10, 67, 70, 71.

2) 1 Rois XV, 4.

4) Ps. XXVIII, 8.

5) Ps. CXVIII, 26, 26.

1) Ps. I XXV, 16.

3) Hab. III, 13.

2) Lament. IV, 20.

4) Is. VII, 14.

que le Rédempteur ne veinst en son temps. Parquoy les Prophètes voulans asseurer le peuple qu'il trouveroit Dieu appaisé et favorable, ont tousjours observé ce style, de mettre en avant le règne de David, duquel devoit provenir la rédemption et le salut éternel : comme quand Isaïe dit, J'establi ray mon alliance avec vous, les miséricordes infallibles de David ¹. Voyci je l'ay donné tesmoin aux peuples. Voire, d'autant que les fidèles voyans les choses si confuses et désespérées, ne pouvoyent espérer que Dieu leur fust propice ou enclin à merci, sans qu'un tel tesmoin leur fust produit. Semblablement Jérémie pour remettre sus ceux qui estoyent désespérez, Voyci, dit-il, les jours viennent, je susciteray à David un germe juste, et lors Juda et Israël habiteront seurement ². Et Ezéchiel de son costé, Je susciteray sur mes brebis un Pasteur, asçavoir mon serviteur David. Moy l'Eternel je leur seray pour Dieu, et mon serviteur David pour pasteur. J'establi ray avec eux alliance de paix ³. Item en un autre passage, après avoir traité du renouvellement qui estoit incroyable, Mon serviteur David, dit-il, sera leur Roy, et sera luy seul Pasteur sur tous : et ratifieray alliance permanente de paix avec eux ⁴. Je choisi d'une grande quantité de tesmoignages quelque petit nombre, pource que seulement je veux advertir les lecteurs, que l'esperoir des fidèles n'a jamais reposé ailleurs qu'en Jésus-Christ. Tous les autres Prophètes parlent aussi un mesme langage : comme il est dit en Ozée, Les fils de Juda et les fils d'Israël seront rassemblez en un, et ordonneront un chef sur eux. Ce qui est encores mieux exprimé après, Les fils d'Israël retourneront et chercheront l'Eternel leur Dieu, et David leur Roy ⁵. Pareillement Michée, traittant du retour du peuple, déclare notamment que le Roy passera devant eux, et l'Eternel sera leur chef ⁶. Parquoy Amos voulant promettre le restablissement de l'Eglise : Je susciteray, dit-il, le pavillon de David, lequel est décheu : je muniray toutes ses

brèches, et répareray ses ruines quoy il monstre qu'il n'y avoit au de salut, sinon que la gloire et royale fust derechef redressée en son de David : ce qui a esté accompli en Christ. C'est pourquoy Zacharie, que son temps estoit plus proche manifestation de Christ, s'escouvertement, Esjouy-toy, fille esgayeto-y, fille de Jérusalem ton Roy vient à toy juste et saint. Comme desjà nous avons allégué semblable du Pseaume, l'Eternel force du salut de son Christ : sauve ⁷ ! Car par ces mots il est que le salut s'estend du chef à corps.

4 Or Dieu a voulu que les Juifs imbus de telles Prophéties, fussent accoustumés à dresser les yeux sur Christ, toutesfois et quantes qu'ils venoient à demander d'estre délivrez. Et combien qu'ils se soyent abastardis, jamais la mémoire de ce général n'a peu estre abolie : car Dieu, selon qu'il avoit promis : seroit rédempteur de son Eglise par le sang de Jésus-Christ : et que par ce moyen l'alliance gratuite, par laquelle Dieu avoit adopté ses esleus, se continuât. De là est advenu qu'à l'entrée de Jésus-Christ en Jérusalem un peu de temps après sa mort, ce Cantique résounoit en chose commune en la bouche d'enfans : Hosanna au fils de David. Il n'y a nulle doute que cela n'ait esté de ce qui estoit receu entre tout le peuple, et qu'ils ne le chantassent joyeusement : asçavoir qu'il ne leur restât rien de la miséricorde de Dieu par l'advenement du Rédempteur. Pour raison Christ commande à ses disciples de croire en luy, pour distinctement et parfaitement croire en Dieu ⁸. Car bien qu'à parler proprement, la foy est en Dieu par Jésus-Christ, mais la foy en Dieu par Jésus-Christ signifie qu'estant mesmes en Dieu, elle s'esvanouit petit à petit, non qu'il interveinst au milieu, mais qu'il retient en plene fermeté. Au

1) Is. LV, 3.

2) Eséch. XXXIV, 23, 25.

3) Ozée 1, 12; III, 5.

4) Jér. XXIII, 5, 6.

5) Ezéch. XXXVII, 25, 26.

6) Mich. II, 13.

7) Amos IX, 11.

8) Ps. XXVIII, 8.

9) Jean XIV, 1.

10) Zach. IX, 9.

11) Matth. XXI, 9.

le Dieu est trop haute, pour dire
hommes mortels y puissent par-
u qu'ils ne font que ramper sur
omme petis vers. Parquoy je re-
ire commun, que Dieu est l'ob-
a foy, par tel qu'on y adjouste
n : pource que ce n'est pas en
Jésus-Christ est nommé l'image
invisible ¹ : mais par ce tiltre
mes advertis que si le Père ne
ate à nous par le moyen du Fils,
at-estre cognu à salut. Or com-
les Scribes eussent brouillé et
par leurs fausses gloses tout
les Prophètes avoyent ensei-
Rédempteur, toutesfois Jésus-
prins cest article pour résolu et
a commun consentement : c'est
avoit autre remède en la confu-
estoyent tombez les Juifs, ni au-
n de délivrer l'Eglise, sinon que
npteur promis veinst en avant.
pas entendu entre le peuple si
il eust esté requis, ce que saint
eigne : asçavoir que Jésus-Christ
de la Loy ² : mais il appert clai-
par la Loy et les Prophètes com-
le sentence est vraie et certaine.
pute pas encores de la foy par le
ource que le lieu sera plus op-
illeurs : seulement que cela soit
otre nous comme ainsi soit que le
degré à piété soit de cognoistre
nous est Père, pour nous main-
gouverner et nourrir, jusques à ce
is recueille en son héritage éter-
de là s'ensuit sans doute ce que
ns ci-dessus déclaré : asçavoir
raye cognoissance de Dieu ne

peut subsister sans Jésus-Christ. Et par
ainsi que dès le commencement du monde
il a esté mis en avant aux esleus, afin
qu'ils eussent les yeux arrestez en luy, et
que leur fiance s'y reposast. C'est en ce
sens qu'escriit Irénée, que le Père estant
infini en soy, s'est rendu fini en son Fils,
d'autant qu'il s'est conformé à nostre pe-
titesse, afin de ne point engloutir nos
sens par l'infinité de sa gloire. Ce qu'au-
cuns fantastiques ne réputans point, ont
tiré ceste sentence fort utile, pour colo-
rer leur resverie infernale, comme si une
portion tant seulement de déité estoit
coulée de la perfection du Père sur le
Fils. Or ce bon Docteur n'entend autre
chose, sinon que Dieu est compris en
Jésus-Christ, et non autre part. Ceste
sentence a tousjours esté vraie. Celuy
qui n'a point le Fils n'a point le Père ¹.
Car combien que plusieurs se soyent glo-
rifiez d'adorer le souverain Créateur du
ciel et de la terre, toutesfois pource qu'ils
n'avoyent nul médiateur, il a esté impos-
sible qu'ils goustassent à bon escient la
miséricorde de Dieu, pour estre droicte-
ment persuadez qu'il leur fust Père. Pour-
tant doncques qu'ils ne tenoyent point le
chef, c'est-à-dire Christ, il n'y a eu en eux
qu'une cognoissance ombrageuse de Dieu,
et qui n'a eu nul arrest. Dont aussi il est
advenu, qu'estans trébuschez en super-
stitions lourdes et énormes, ils ont des-
couvert leur ignorance : comme aujour-
d'huy les Turcs, combien qu'ils se vantent
à plene bouche que le souverain Créateur
est leur Dieu, néanmoins ils supposent
une idole en son lieu, d'autant qu'ils ré-
prouvent Jésus-Christ.

CHAPITRE VII.

*Loy a esté donnée, non pas pour arrester le peuple ancien à soy, mais
nourrir l'espérance de salut qu'il devoit avoir en Jésus-Christ, jus-
ce qu'il veinst.*

ut le discours que nous avons
t facile à recueillir que la Loy
té donnée environ quatre cens

ans après la mort d'Abraham, pour es-
longner de Jésus-Christ le peuple esleu :
mais plustost pour tenir les esprits en

suspens jusques à l'advenement d'iceluy et les inciter à un désir ardent de telle venue : les confermer aussi en attente, afin qu'ils ne défaillissent pour la longueur du terme. Or par ce mot de Loy je n'enten pas seulement les dix préceptes, lesquels nous monstrent la reigle de vivre justement et saintement, mais la forme de religion telle que Dieu a publiée par la main de Moyse. Car Moyse n'a pas esté donné pour Législateur, afin d'abolir la bénédiction promise à la race d'Abraham : plustost nous voyons que ça et là il rappelle les Juifs à ceste alliance gratuite que Dieu avoit establee avec leurs Pères, et de laquelle ils estoyent héréditaires : comme s'il eust esté envoyé pour la renouveler. Ce qui a esté amplement manifesté par les cérémonies. Car il n'y auroit rien plus sot ou frivole, que d'offrir de la gresse et fumée puante des entrailles des bestes pour se réconcilier avec Dieu, ou avoir son refuge à quelque aspersion de sang ou d'eau, pour nettoyer les souilleures de l'âme. Brief si tout le service qui a esté sous la Loy est considéré en soy, comme s'il ne contenoit nulles ombres ne figures qui eussent leur vérité correspondante, il semblera que ce soit un jeu de petis enfans. Parquoy ce n'est pas sans cause que tant au sermon dernier de saint Estiene qu'en l'Epistre aux Hébreux, ce passage où Dieu commanda à Moyse de faire le tabernacle avec ses dépendances selon le patron qui luy avoit esté monstre en la montagne, est si diligemment noté¹. Car si le tout n'eust eu son but spirituel, les Juifs y eussent aussi bien perdu leur peine, comme les Payens en leurs badinages. Les gaudisseurs et gens profanes, qui n'ont jamais appliqué leur estude à droicte piété, se faschent d'un tel amas de cérémonies qu'on voit en la Loy : et non - seulement s'esmerveillent comme Dieu a voulu donner tant de peine au peuple ancien, le chargeant de tant de fardeaux : mais se mocquent de tant de façons de faire, comme des menus fatras et jeux de petis enfans : voire pource qu'ils ne regardent pas à la fin, de la-

quelle quand les figures de la Loy sont séparées, on les peut bien juger vaines et inutiles. Mais ce patron duquel il est parlé, monstre bien que Dieu n'a pas ordonné les sacrifices pour occuper en choses terrestres ceux qui le voudroient servir, mais plustost pour eslever leurs esprits plus haut. Ce qu'on peut vérifier par sa nature : car comme il est Esprit, aussi ne prend-il plaisir qu'à service spirituel. Ce que plusieurs sentences des Prophètes tesmoignent, quand ils redarguent les Juifs de leur bestise, en ce qu'ils pensoient que les sacrifices lesquels fussent aucunement prisez de Dieu. Leur intention n'estoit point de rien déroguer à la Loy : mais estans droicts et vrais expositeurs d'icelle, ils ont ramené le vulgaire des Juifs au but duquel ilss'estoyent destournez. Desjà nous avons recueilli, puis que la grâce de Dieu a esté offerte aux Juifs, que la Loy n'a pas esté vuide de Christ. Car Moyse leur a proposé ceste fin de leur adoption : c'est qu'ils fussent pour royaume sacerdotal de Dieu², ce qu'ils ne pouvoient obtenir, si n'y eust eu une réconciliation plus digne et précieuse que par le sang des bestes brutes. Car quelle raison ne proposeroit-il, que les fils d'Adam, lesquels par contagion héréditaire naissent tous esclaves de péché, fussent soudain eslevez en dignité royale, et par ce moyen faits participans de la gloire de Dieu, si non qu'un si haut bien et si excellent leur parveinst d'ailleurs? Comment aussi droict de sacrificature leur pouvoit-il appartenir, ou avoir lieu entre eux, vu qu'ils estoyent abominables à Dieu par les macules de leurs vices, sinon qu'ils eussent esté consacrez en cest office par la sainteté du chef? Parquoy saint Pierre en tournant les mots de Moyse a usé d'une grâce et dextérité qui est bien à noter : c'est qu'en signifiant que la plénitude de grâce que les Juifs ont goustée sous la Loy, a esté desployée en Jésus-Christ : il dit, Vous estes le royaume esleu, et la sacrificature royale. Car ce changement de mots tend à ce qu'on cognoisse que ceux ausquels Jésus-

¹) Act. VII, 44 ; Hébr. VIII, 5 ; Exode XXV, 40.

²) Exode XIX, 6.

³) 1 Pierre II, 9.

est apparu par l'Evangile, ont re-
s de biens que leurs Pères : d'au-
ils sont tous ornez et revestus
eur sacerdotal et royal, afin d'a-
erté de se présenter devant Dieu
ment par le moyen de leur Mé-

est yci à noter en passant, que le
e qui a esté dressé en la maison
id, estoit une partie de la charge
mission qui avoit esté donnée à
et de la doctrine de laquelle il
sté ministre. Dont il s'ensuit que
la lignée de Lévi qu'aux succes-
le David, Jésus-Christ a esté pro-
avant les yeux des Juifs, comme
ouble miroir : pource que (comme
guères dit) ils ne pouvoyent estre
ent sacrificateurs devant Dieu, veu
estoyent serfs de péché et de mort,
us en leur corruption. On peut
maintenant veoir combien est vray
dit saint Paul, que les Juifs ont
tenus sous la Loy ¹, comme sous
le d'un maistre d'eschole, jusqu'à
lasemence, en faveur de laquelle la
voit esté donnée, veinst. Car d'au-
e Jésus-Christ ne leur estoit point
s familièrement monstre, ils ont
emblables pour ce temps-là à des
, et leur rudesse et infirmité ne
t porter plene science des choses
s. Or comment ils ont esté con-
Jésus-Christ par les cérémonies,
té desjà exposé, et on le peut en-
nieux comprendre par beaucoup de
gnages des Prophètes. Car com-
u'ils fussent obligés à offrir jour-
ent nouveaux sacrifices pour ap-
Dieu, toutesfois Isaïe leur monstre
as péchez seroyent effacez pour un
ar un sacrifice unique et perpétuel.
aussi Daniel conferme ². Les Sacri-
rs estans choisis de la lignée de
entroyent au sanctuaire : mais ce
t il estoit dit au Pseaume, que
a avoit esleu un seul, voire establi
rment solennel et immuable, pour
acrificateur selon l'estat de Mel-
c ³. L'onction de l'huile visible
rs son cours : mais Daniel, selon

qu'il avoit eu par vision, prononce qu'il y
en aura bien une autre. Je n'insisteray
pas plus longuement sur cecy, d'autant
que l'auteur de l'Epistre aux Hébreux,
depuis le quatrième chapitre, jusques à
l'onzième déduit au long et au large et
monstre clairement que toutes les céré-
monies de la Loy sont de nulle valeur et
nul prouffit, jusques à ce qu'on viene à
Jésus-Christ. Quant aux dix commande-
mens, ceste sentence de saint Paul leur
compète aussi bien : asçavoir que Jésus-
Christ est la fin de la Loy, en salut à
tous croyans. Item, Que Jésus-Christ est
l'âme ou l'esprit qui vivifie la letre, la-
quelle en soy autrement seroit mortelle ⁴.
Car au premier passage il signifie que
c'est en vain que nous sommes enseignez
quelle est la vraye justice, jusques à ce
que Jésus-Christ la nous donne tant par
imputation gratuite, qu'en nous régéné-
rant par son Esprit. Pourtant à bon droict
il nomme Jésus-Christ l'accomplissement
ou la fin de la Loy : pource qu'il ne prou-
fliteroit rien de sçavoir ce que Dieu re-
quiert de nous, sinon que Jésus-Christ
nous secourust, en nous allégeant du
joug et fardeau insupportable, sous le-
quel nous travaillons et sommes accablez.
En un autre lieu il dit que la Loy a esté
mise pour les transgressions, voire afin
d'humilier les hommes en les ayant con-
vaincus de leur damnation ⁵. Or pource
que telle est la vraye préparation et uni-
que pour venir à Christ, tout ce qu'il dit
en divers mots, s'accorde trèsbien en-
semble. Mais pource qu'il a eu à débatre
contre des séducteurs, qui enseignoyent
qu'on se pouvoit justifier, et mériter sa-
lut par les œuvres de la Loy, pour aba-
tre leur erreur il a esté quelquesfois
contraint de prendre la Loy plus estroi-
tement, comme si elle commandoit sim-
plement de bien vivre, jà soit que l'alliance
d'adoption ne s'en doyve point séparer,
quand on parle de tout ce qu'elle con-
tient.

3 Or il est expédient de veoir en brief
comment nous sommes rendus tant plus
inexcusables, après avoir esté enseignez
par la Loy morale, pour nous solliciter à

II, 26.

I, 5; Daniel IX, 26, 27.

2) Ps. CX, 4.

1) Rom. X, 5; 2 Cor. III, 6.

3) Gal. III, 19.

demander pardon. Or s'il est vray que la perfection de justice soit monstrée en la Loy, il s'ensuit pareillement que l'observation entière de la Loy est entière justice devant Dieu, par laquelle l'homme puisse estre réputé juste devant son throne céleste. Pourtant Moyse ayant publié la Loy, ne fait point de doute d'appeler en tesmoin le ciel et la terre, qu'il a proposé au peuple d'Israël la vie et la mort, le bien et le mal ¹. Et ne pouvons contredire, que l'obéissance entière de la Loy ne soit rémunérée de la vie éternelle, comme le Seigneur l'a promis. Toutesfois il nous faut d'autre part considérer, à savoir si nous accomplissons telle obéissance, de laquelle nous puissions concevoir quelque confiance de salut. Car de quoy sert-il d'entendre qu'en obéissant à la Loy on peut attendre le loyer de la vie éternelle, si quant et quant nous ne cognoissons que par ce moyen nous pouvons parvenir à salut? Or en cest endroit se démontre l'imbécillité de la Loy : car d'autant que ceste obéissance n'est trouvée en nul de nous, par cela estans exclus des promesses de vie, nous tombons en malédiction éternelle. Je ne dy pas seulement ce qui se fait, mais ce qui est nécessaire qu'il advienne. Car comme ainsi soit que la doctrine de la Loy surmonte de beaucoup la faculté des hommes, nous pouvons bien de loing regarder les promesses qui y sont données : mais nous n'en pouvons recevoir aucun fruit. Pourtant il ne nous en revient rien, sinon que par cela nous voyons d'autant mieux nostre misère : entant que toute espérance de salut nous est ostée, et la mort révélée. D'autre costé se présentent les horribles menaces qui y sont mises : lesquelles ne pressent pas aucuns de nous, mais tous généralement. Elles nous pressent, dy-je, et nous poursuyvent d'une rigueur inexorable, tellement que nous voyons une certaine malédiction en la Loy.

4 Pourtant, si nous ne regardons que la Loy, nous ne pouvons autre chose que perdre du tout courage, estre confus, et nous désespérer : veu qu'en icelle nous sommes tous maudits et condamnez,

¹) Deut. XXX, 19.

et n'y a celuy de nous, qui ne soit fe de la béatitude promise à ceux qui servent. Quelqu'un demandera si Dieu délecte à nous tromper. Car il se bien advis que c'est une mocquerie monstrier quelque espérance de félicité à l'homme, l'appeler et exhorter à le promettre qu'elle luy est appareillée cependant que l'accès soit fermé. Je pon, que combien que les promesses de la Loy, d'autant qu'elles sont conditionnelles, ne doyvent point estre accomplies, sinon à ceux qui auront accompli la justice (ce qui ne se trouve entre hommes,) toutesfois qu'elles n'ont point esté données en vain. Car après que nous avons entendu qu'elles n'ont point de vertu efficace envers nous, sinon que par sa bonté gratuite nous reçoivons tout sans aucun esgard de nos œuvres : nous voyons aussi que nous avons receu par foy la bonté, laquelle il nous présente par l'Evangile, ces mesmes promesses dont leur condition ne sont point vaines. Lors le Seigneur nous donne gratuitement toutes choses, en telle sorte que sa libéralité vient jusques à ce comble, que nous ne rejetter pas nostre obéissance imparfaite : mais en nous remettant et pardonnant ce qui y défaut, l'accepter comme bonne et entière, et par conséquent faire recevoir le fruit des promesses de la Loy, comme si leur condition estoit accomplie. Mais d'autant que ceste question sera plus pleinement traittée, quand nous parlerons de la justification de la foy, je ne la veux point maintenant poursuivre plus outre.

5 Ce que nous avons dit l'observation de la Loy estre impossible, il nous le faut brièvement expliquer et confermer. Il semble advis que ce soit une sentance fort absurde, tellement que saint Paul ne s'en osme n'a point fait doute de la condamner pour meschante. Touchant de la sentence qui l'a meu à ce faire, je ne m'en souviens point, il nous doit suffire d'entendre la vérité. Je ne feray point icy grandes distinctions des manières de possibilité. J'appelle possible, ce qui n'a jamais esté véritablement ordonné par la sentence de Dieu, et qui jamais ne sera. Quand nous regardons depuis le commencement du monde,

il y a eu nul de tous les saints, le-
tant en ceste prison de corps
ait eu une dilection si parfaite,
à aimer Dieu de tout son cœur,
e son âme et de toute sa vertu. Je
antage, qu'il n'y en a eu nul qui
té entaché de quelque concupis-
Qui contredira à cela? Je voy bien
saints imagine la superstition :
sçavoir d'une telle pureté qu'à
peine les Anges du ciel soyent
bles : mais cela répugne tant à
re qu'à l'expérience. Je dy enco-
s, qu'il n'y en aura jamais qui
isques à un tel but de perfection,
à ce qu'il soit délivré de son
Ce qui est prouvé de plusieurs
tesmoignages de l'Ecriture. Sa-
disoit en dédiant le Temple, qu'il
omme sur la terre qui ne pêche.
lit que nul des vivans ne sera jus-
vant Dieu ¹. Ceste sentence est
répétée au livre de Job. Saint
fferme plus clairement que tous
es : La chair, dit-il, convoite con-
prit, et l'esprit contre la chair. Et
d autre raison pour prouver que
eux qui sont sous la Loy sont
s, sinon pource qu'il est escrit que
eux qui ne demeureront point en
ance des commandemens, seront
². En quoy il signifie, ou plus-
t comme une chose résolue que
peut demeurer. Or tout ce qui est
en l'Ecriture, il le faut avoir pour
et mesmes pour nécessaire. Les
ns molestoyent saint Augustin
subtilité : c'est qu'on fait injure
s'il commande plus outre que ce
fidèles ne peuvent faire par sa
Loy, pour éviter leur calomnie,
nt que le Seigneur pourroit bien
oit exalter un homme mortel en
un angélique : mais que jamais
t fait, et ne le feroit point à l'ad-
ource qu'il a dit du contraire ³.
ontredy point à ceste sentence :
houste qu'il n'y a nul propos de
de la puissance de Dieu contre
. Et pourtant je dy que ceste sen-

tence ne se peut caviller, si quelqu'un dit
estre impossible que les choses advie-
nent, desquelles nostre Seigneur a dé-
noncé qu'elles n'advieront point. Mais
encores si on dispute du mot, Jésus-Christ
estant interrogué de ses disciples qui
pourroit estre sauvé : respond que cela
est impossible aux hommes, mais à Dieu
que toutes choses sont possibles ¹. Saint
Augustin monstre par bonnes raisons,
que jamais nous ne rendons en la vie
présente l'amour à Dieu que nous luy
devons : L'amour, dit-il, procède telle-
ment de la cognoissance que nul ne peut
parfaitement aimer Dieu, qu'il n'ait co-
gnu premièrement sa bonté ². Or ce pen-
dant que nous sommes en ce pèlerinage
terrien, nous ne la voyons sinon obscu-
rément, et comme en un miroir : il s'en-
suit doncques que l'amour que nous luy
portons est imparfait. Ainsi, que nous
ayons cela pour certain, que l'accomplis-
sement de la Loy nous est impossible,
ce pendant que nous conversons en ce
monde : comme il sera démontré ail-
leurs par saint Paul ³.

6 Mais afin que le tout s'entende plus
clairement, recueillons en un sommaire
l'office et usage de la Loy qu'on appelle
morale : duquel selon que je puis juger,
il y a trois parties. La première est qu'en
démonstrant la justice de Dieu, c'est-à-
dire celle qui luy est agréable, elle admo-
neste un chacun de son injustice, et l'en
rend certain, jusques à l'en convaincre et
condamner. Car il est besoin que l'hom-
me, lequel est autrement aveuglé et eny-
vré en l'amour de soy-mesme, soit con-
traint à cognoistre et confesser tant son
imbécillité que son impureté : veu que si
sa vanité n'est redarguée à l'œil, il est
enflé d'une folle outrecuidance de ses
forces, et ne peut estre induit à reco-
gnoistre la foiblesse et petitesse d'icelles,
quand il les mesure à sa fantasie. Mais
quand il les esprouve à exécuter la Loy
de Dieu, par la difficulté qu'il y trouve il
a occasion d'abatre son orgueil. Car
quelque grande opinion qu'il en ait con-
ceue au paravant, il sent lors combien

III, 14; Ps. CXLIII, 2.
II, III, 10; Deut. XXVII, 26.
saint, et par.

1) Matth. XIX, 26.

2) Lib. *De spiritu et littera*, in fine, et sæpe alias.

3) Rom. VIII, 3.

elles sont grevées d'un si pesant fardeau, jusques à chanceler, vaciller, déchoir, et finalement du tout défaillir. Ainsi l'homme estant instruit de la doctrine de la Loy, est retiré de son outrecuidance dont il est plein de sa nature. Il a aussi besoin d'estre purgé de l'autre vice d'arrogance, dont nous avons parlé. Car ce pendant qu'il s'arreste à son jugement, il forge au lieu de vraye justice une hypocrisie, en laquelle se complaisant il s'enorgueillit contre la grâce de Dieu, sous ombre de je ne sçay quelles observations inventées de sa teste : mais quand il est contraint d'examiner sa vie selon la balance de la Loy de Dieu, laissant sa fantasie qu'il avoit conceue de ceste fausse justice, il voit qu'il est esloigné à merveilles de la vraye sainteté, et au contraire, qu'il est plein de vices, desquels il se pensoit estre pur au paravant. Car les concupiscences sont si cachées et entortillées, que facilement elles trompent la vue de l'homme. Et n'est point sans cause que l'Apostre dit qu'il n'a sceu que c'estoit de concupiscence, sinon que la Loy luy dist, Tu ne convoiteras point ¹. Car si elle n'est découverte par la Loy, et tirée hors de ses cachettes, elle meurtrit le malheureux homme, sans qu'il en sente rien.

7 Pourtant la Loy est comme un miroir, auquel nous contemplons premièrement nostre foiblesse, en après l'iniquité qui procède d'icelle, finalement la malédiction qui est faite des deux, comme nous appercevons en un miroir les taches de nostre visage. Car celuy auquel défaut toute faculté à justement vivre, ne peut autre chose faire, que demeurer en la boue de péché. Après le péché s'ensuit malédiction. Parquoy d'autant que la Loy nous convainc de plus grande transgression, d'autant elle nous monstre plus damnables, et dignes de plus grand'peine. C'est ce qu'entend l'Apostre, quand il dit, que par la Loy vient la cognoissance du péché ². Car il note là le premier office d'icelle, lequel se monstre aux pécheurs qui ne sont point régénerez. A un mesme sens reviennent

aussi ces sentences : Que la Loy est venue afin d'augmenter le péché : pourtant qu'elle est administration de mort, laquelle produit l'ire de Dieu, nous occit ¹. Car il n'y a nulle doute que d'autant plus que la conscience est touchée de près de l'appréhension de son péché, l'iniquité croist quant et quand veu qu'avec la transgression lors est conjointe la rébellion à l'encontre du Législateur ². Il reste doncques qu'elle arme la vengeance de Dieu en la ruine du pécheur d'autant qu'elle ne peut sinon accuser, condamner et perdre. Et comme dit saint Augustin, Si l'Esprit de grâce est en nous, la Loy ne proufite d'autre chose que d'accuser et occir ³. Or en disant cela, on ne fait nulle injure à la Loy, et ne déroge rien à son excellence. Certes si nostre volonté estoit du tout fondée et reiglée en l'obéissance d'icelle, il nous suffiroit de cognoistre sa doctrine pour nostre salut. Mais comme ainsi soit que nostre nature comme elle est corrompue et charnelle soit directement répugnante à la Loy spirituelle de Dieu, et ne se puisse corriger par la discipline d'icelle : il s'ensuit que la Loy, qui avoit esté donnée à salut, elle eust esté bien receue, nous tourmenterait en occasion de péché et de mort. Puis que nous sommes tous convaincus d'estre transgresseurs d'icelle, d'autant plus qu'elle nous révèle la justice de Dieu, d'autre costé elle découvre nostre iniquité : d'autant plus qu'elle nous cache du loyer préparé à la justice, elle nous assure pareillement de la confusion réservée aux iniques. Parquoy tant s'en faut qu'en ces propos nous facions quelque jure à la Loy, que nous ne sçaurions que recommander la bonté de Dieu. Car par cela il appert que nostre seule perversité nous empesche d'obtenir la béatitude éternelle, laquelle nous estoit promise en la Loy. Par cela nous avons matière de prendre plus grande saveur à la grâce de Dieu, laquelle nous subvient au défaut de la Loy : et à aimer d'avantage sa miséricorde, par laquelle ceste grâce nous est conférée, entant que nous voyons

1) Rom. VII, 7.

2) Rom. III, 20.

1) Rom. V, 20 ; 2 Cor. III, 7.

2) Rom. IV, 15.

3) De corrupt. et gratia ; Vide Ambros., De Jac., cap. et Vita beati, cap. VI.

se lasse jamais en nous bienfa-
 idjoustant tousjours bénéfice sur
 e que nostre iniquité et condamn-
 st convaincue et signée par le
 iage de la Loy : cela ne se fait
 n que nous tombions en déses-
 qu'ayans du tout perdu courage,
 andonnions en ruine : car cela
 dra point, si nous en faisons
 tre proufit. Bien est vray que les
 is se desconfortent en ceste fa-
 ais cela advient de l'obstination
 cœur. Mais il faut que les enfans
 viennent à autre fin, c'est d'enten-
 que dit saint Paul, lequel con-
 en que nous sommes tous con-
 par la Loy, afin que toute bouche
 mée, et que tout le monde soit
 devable à Dieu ¹ : mais ce pen-
 un autre lieu il enseigne que Dieu
 enclos sous incréduité : non pas
 rdre, ou mesmes pour laisser pé-
 is afin de faire miséricorde à
 asçavoir afin que se démettans
 : vaine estime de leur vertu, ils
 issent qu'ils ne sont soustenus si-
 la main. D'avantage, qu'estans du
 des et desnuez, ils recourent à sa
 rde, se reposans entièrement en
 e cachans sous l'ombre d'icelle,
 ns seule pour justice et mérite,
 elle est exposée en Jésus-Christ
 eux qui la cherchent, désirent et
 nt par vraye foy. Car le Seigneur
 oist point aux préceptes de la Loy
 rateur sinon de parfaite justice,
 elle nous sommes tous despour-
 au contraire se monstre sévère
 ur des peines deues à nos fautes :
 e Christ sa face nous reluit plene
 re et de douceur, combien que
 oyons povres pécheurs et indi-
 nat est de l'instruction que nous
 prendre en la Loy, pour nous
 plorer l'aide de Dieu, saint Au-
 en parle souvent : comme quand
 la Loy commande, afin que nous
 efforçons de faire ses commande-
 et succombans par nostre infir-

mité, nous apprenions d'implorer l'aide
 de Dieu ¹. Item, L'utilité de la Loy est de
 convaincre l'homme de son infirmité, et
 le contraindre de requérir la médecine de
 grâce, laquelle est en Christ ². Item, La
 Loy commande : la grâce donne force de
 bien faire ³. Item, Dieu commande ce que
 nous ne pouvons faire, afin que nous
 scachions ce que nous luy devons deman-
 der ⁴. Item, La Loy a esté donnée pour
 nous rendre coupables : afin qu'estans
 coupables nous craignons, et qu'en crai-
 gnant nous demandions pardon, et ne
 présumions point de nos forces ⁵. Item,
 La Loy a esté donnée afin de nous faire
 petis, au lieu que nous esions grands :
 afin de nous monstrier que nous n'avons
 point la force de nous-mesmes d'acqué-
 rir justice, afin qu'estans ainsi povres,
 et indigens, nous recourions à la grâce
 de Dieu ⁶. Puis après il adjouste une
 prière, Fay ainsi Seigneur, commande-
 nous ce que nous pouvons accomplir, ou
 plustost, commande-nous ce que nous ne
 pouvons accomplir sans ta grâce : afin
 que quand les hommes ne pourront ac-
 complir par leurs forces ce que tu dis,
 toute bouche soit fermée, et que nul ne
 s'estime grand : que tous soyent petis, et
 que tout le monde soit rendu coupable
 devant Dieu ⁷. Mais c'est chose superflue
 à moy, d'assembler des tesmoignages de
 saint Augustin sur ceste matière, veu
 qu'il en a escrit un livre propre, lequel il
 a intitulé, De l'esprit et de la lettre. Tou-
 chant du second proufit, il ne le déclare
 pas si expressément : possible à cause
 qu'il pensoit que l'un se pourroit enten-
 dre par l'autre, ou bien qu'il n'en estoit
 pas si résolu, ou bien qu'il ne s'en pou-
 voit pas despescher comme il eust voulu.
 Or combien que l'utilité dont nous avons
 parlé, convient proprement aux enfans de
 Dieu, toutesfois elle est commune aux
 réprouvez. Car combien qu'ils ne viennent
 pas jusques à ce point, comme font les
 fideles, d'estre confus selon la chair, pour
 recevoir vigueur spirituelle en l'esprit,
 mais défont du tout en estonnement et

1) Epist. LXXXIX.

2) Epist. XCV.

3) In Psalm. LXX.

4) Au sermon XXVII.

5) Epist. CC.

6) Lib. De corrept. et gratia.

7) In Psalm. CXVIII.

désespoir, néanmoins cela est bon pour manifester l'équité du jugement de Dieu, que leurs consciences soient agitées de tel tourment. Car tant qu'il leur est possible ils taschent tousjours de tergiverser contre le jugement de Dieu. Maintenant combien que le jugement de Dieu ne soit point manifesté, néanmoins par le témoignage de la Loy et de leur conscience ils sont tellement abatus, qu'ils démontrent ce qu'ils ont mérité.

40 Le second office de la Loy est, à ce que ceux qui ne se soucient de bien faire que par contrainte, en oyant les terribles menaces qui y sont contenues, pour le moins par crainte de punition, soyent retirez de leur meschanceté. Or ils en sont retirez, non pas que leur cœur soit intérieurement esmeu ou touché, mais seulement ils sont estreins comme d'une bride, pour ne point exécuter leurs mauvaises cupiditez, lesquelles autrement ils accompliroient en licence desbordée. Par cela ils ne sont de rien plus justes ne meilleurs devant Dieu. Car combien qu'ils soyent retenus par crainte ou par honte, tellement qu'ils n'osent pas exécuter ce qu'ils ont conçu en leur cœur, et ne jettent hors la rage de leur intempérance, néanmoins ils n'ont point le cœur rangé à la crainte et obéissance de Dieu : mais plutôt d'autant plus qu'ils se retiennent, ils sont d'autant plus enflambez et eschauffez en leur concupiscence, estans prests de commettre toute vilenie et turpitude, sinon que l'horreur de la Loy les restreint. Et non-seulement le cœur demeure tousjours mauvais, mais aussi ils hayssent mortellement la Loy de Dieu : et d'autant que Dieu en est auteur, ils l'ont en exécration : tellement que s'il leur estoit possible ils l'aboliroyent volontiers : veu qu'ils ne le peuvent endurer commandant ce qui est bon et saint et droict, et se vengeant des contemp-teurs de sa majesté. Ceste affection se montre plus apertement en d'aucuns, aux autres elle est plus cachée, néanmoins elle est en tous ceux qui ne sont point régénerez : c'est qu'ils sont induits à se submittre tellement quellement à la Loy, non pas d'un franc vouloir, mais par contrainte, et avec grande résistance :

et n'y a autre chose qui les y astreigne sinon qu'ils craignent la rigueur de Dieu. Néanmoins ceste justice contrainte et forcée est nécessaire à la communauté des hommes, à la tranquillité de laquelle nostre Seigneur pourvoit, quand il empesche que toutes choses ne soyent reversées en confusion : ce qui seroit, si tout estoit permis à un chacun. D'avantage, il n'est point inutile aux enfans de Dieu, d'estre régis par ceste doctrine puérile, du temps qu'ils n'ont point encores l'Esprit de Dieu, mais s'esgayent en l'intempérance de leur chair, comme aucunesfois il advient que nostre Seigneur ne se révèle point du premier coup à ses fidèles, mais les laisse cheminer quelque temps en ignorance, devant qu'il les appelle. Car lors estans restreints de toute dissolution par ceste terreur sainte, combien qu'ils ne prouffent pas beaucoup présentement, veu que leur cœur n'est encores dompté ne subjugué, néanmoins ils s'accoustument ainsi à petit à porter le joug de nostre Seigneur, afin que quand il les aura appelés ils ne soyent du tout rudes à se submittre à ses commandemens, comme à une chose nouvelle et incognue. Il est visible semblable que l'Apostre a voulu tout ce office de la Loy, en disant qu'elle n'est point donnée pour les justes, mais pour les injustes et rebelles, infidèles et meurtriers, meschans et pollus, meurtriers de leurs parens, homicides, paillards, larrons, menteurs et parjures, et de chez de tels vices qui contreviennent à la saine doctrine¹. Car il monstre en cela que la Loy est comme une bride pour fréner les concupiscences de la chair, lesquelles autrement se desborderoient sans mesure.

44 On peut appliquer à tous les hommes ce qu'il dit en un autre passage : que la Loy a esté pédagogue aux Juifs pour les mener à Christ². Car il y a deux genres d'hommes, lesquels elle mène à Christ par son instruction puérile. Les premiers sont ceux desquels nous avons parlé au paravant, qui estans trop pleins de la fiance de leur propre vertu ou

1) 1 Tim. I, 9, 10.

2) Galat. III, 24.

sont point capables de recevoir de Christ, s'ils ne sont premiers vuides. La Loy doncques istrant leur misère, les range à : et par ce moyen les prépare à ce dont ils ne pensoient point. Les seconds sont ceux qui ont la bride pour estre restreints, ne vaguer point selon les concupiscences de leur chair. Car là où l'Esprit ne gouverne point encores, les peccances quelquesfois sont si énormes et exorbitantes, que l'âme est en l'estre comme ensevelie par icelle en mespris et contemnement de Dieu. De faict, il en adviendrait ainsi, si Dieu y pourvoit par ce moyen, par la bride de sa Loy ceux au contraire de leur chair domine encores. Pourtant, l'Esprit ne régénère point du premier homme lequel il a esleu pour son salut, il l'entretient jusqu'à la fin de sa visitation, par le moyen de la Loi sous une crainte, non point pure et simple, comme elle doit estre en ses fins, laquelle toutesfois est utile pour mener à celui qui doit estre amené à la main à plus parfaite doctrine. Nous avons tant d'expériences de cela, qu'il n'est ja mestier d'en alléguer quelcun exemple. Car tous ceux qui ont de quelque temps en ignorance de Dieu confessent qu'ils ont esté ainsi en une crainte de Dieu telle jusqu'à ce qu'ils fussent régénérés par son Esprit, pour commencer à vivre de bon courage et affection.

Le troisième usage de la Loy, qui est principal et proprement appartient pour laquelle elle a esté donnée, à servir les fidèles, au cœur desquels le royaume de Dieu a desjà son règne et sa puissance. Car combien qu'ils ayent la Loy écrite sur leurs cœurs du doigt de Dieu : dire, combien qu'ils ayent ceste Loi par la conduite du saint Esprit. Ils désirent d'obtempérer à Dieu, mais ils prouffitent encores doublement de la Loy : car ce leur est un trèsbon remède, pour leur faire mieux et plus promptement de jour en jour entendre la volonté de Dieu, à laquelle ils se veulent conformer en la cognois-

sance d'icelle. Comme un serviteur, combien qu'il soit délibéré en son cœur de servir bien à son maistre, et luy complaire bien du tout, toutesfois il a besoin de cognoistre familièrement et bien considérer ses mœurs et conditions, afin de s'y accommoder. Et ne se doit personne de nous exempter de ceste nécessité. Car nul n'est encores parvenu à telle sagesse, qu'il ne puisse par la doctrine quotidienne de la Loy s'avancer de jour en jour, et prouffiter en plus claire intelligence de la volonté de Dieu. D'avantage, pource que nous n'avons pas seulement mestier de doctrine, mais aussi d'exhortation, le serviteur de Dieu prendra ceste utilité de la Loy, que par fréquente méditation d'icelle il sera incité en l'obéissance de Dieu, et en icelle confirmé, et retiré de ses fautes. Car il faut qu'en ceste manière les saints se sollicitent eux-mêmes, à cause que quelque promptitude qu'ils ayent de s'appliquer à bien faire, néanmoins ils sont tousjours retardés de la paresse et pesanteur de leur chair, tellement qu'ils ne font jamais pleinement leur devoir. A ceste chair la Loy est comme un fouet, pour la chasser à l'œuvre : comme un asne lequel ne veut tirer avant, si on ne frappe assiduellement dessus. Ou pour parler plus clairement, puis que l'homme spirituel n'est point encores délivré du fardeau de sa chair, la Loy luy sera un aiguillon perpétuel, pour ne le laisser point endormir ny appesantir. En cest usage regardoit David, quand il célébroit la Loy de Dieu de si grandes louanges : comme quand il dit, La Loy de Dieu est immaculée, convertissant les âmes : les commandemens de Dieu sont droicts, resjouissans les cœurs ¹, etc. Item, Ta Parole est une lampe à mes pieds, et clarté pour dresser mes voyes : et tout ce qui s'ensuit au mesme Pseaume ². Et ne répugne rien cela aux sentences de saint Paul ci-dessus alléguées : où il est montré, non pas quelle utilité apporte la Loy à l'homme fidèle et desjà régénéré : mais ce qu'elle peut de soy-mesme apporter à l'homme. Au contraire, le Prophète montre avec quel prouffit nostre Seigneur

1) Ps. XIX, 8.

2) Ps. CXIX, 106.

instruit ses serviteurs en la doctrine de sa Loy, quand il leur inspire intérieurement le courage de la suyvre. Et ne prend pas seulement les préceptes, mais il adjoute la promesse de grâce, laquelle ne doit point estre séparée quant aux fidèles, et laquelle fait que ce qui seroit amer s'adoucit pour avoir bonne saveur. Car si la Loy seulement en exigeant nostre devoir et menaçant, sollicitoit nos âmes de crainte et frayeur, il n'y auroit rien moins aimable : surtout David démontre qu'en icelle il a cognu et appréhendé le Médiateur, sans lequel il n'y auroit nulle douceur ne plaisir.

43 Aucuns ignorans ne pouvans discerner ceste différence, rejettent témérairement Moyse en général et sans exception, et veulent que les deux tables de la Loy soyent là laissées, pource qu'ils ne pensent point que ce soit chose convenable aux Chrestiens, de s'arrester à une doctrine laquelle contient en soy administration de mort. Ceste opinion doit estre loin de nous, veu que Moyse a très bien déclaré que la Loy, combien qu'en l'homme pécheur ne puisse qu'engendrer mort, toutesfois apporte bien une autre utilité et prouffit aux fidèles. Car estant prochain de la mort, il fait ceste protestation devant le peuple, Retenez bien en vostre mémoire et vostre cœur les paroles que je vous testifie aujourd'huy : afin de les enseigner à vos enfans, et les instruire à garder et faire toutes les choses qui sont escrites en ce livre. Car ce n'est point en vain qu'elles vous sont commandées : mais afin que vous viviez en icelles¹. Et de faict, si nul ne peut nier qu'en la Loy il n'y ait comme une image entière de parfaite justice, ou il faudra dire que nous ne devons avoir nulle reigle de bien vivre, ou qu'il nous faut tenir à icelle. Car il n'y a point plusieurs reigles de bien vivre : mais une seule, qui est perpétuelle et immuable. Pourtant ce que dit David, que l'homme juste médite jour et nuit en la Loy², ne doit estre rapporté à un siècle : mais convient à tous aages, jusques en la fin du monde. Et ne faut point que cela nous

estonne, qu'elle requiert une plus sainteté que nous ne pouvons : pendant que nous sommes en la de nostre corps, tellement que par nous quitions sa doctrine. Car nous sommes sous la grâce de Dieu n'exerce point sa rigueur pour presser jusqu'au bout, tellement ne soit point satisfait sinon que accomplissions tout ce qu'elle dit en nous exhortant à la perfection nous appelle, elle nous monstre auquel il nous est utile et con toute nostre vie de tendre, pour nostre devoir : et si nous ne l point d'y tendre, c'est assez. Car ceste vie est comme une course, quelle quand nous viendrons à la Seigneur nous fera ce bien, qu parviendrons à ce but lequel nous suyons maintenant : combien qu en soyons encores loing.

44 Maintenant doncques à cause la Loy sert d'exhortation aux fidèles pas pour lier leurs consciences en diction, mais pour les resveiller resse en les sollicitant, et chastifier l'imperfection, aucuns voulans s ceste délivrance de la malédiction disent que la Loy est abrogée et aux fidèles (je parle tousjours de morale) non pas qu'elle leur doive jours commander ce qui est bon et mais d'autant qu'elle ne leur en ce qu'elle estoit auparavant : dire qu'elle ne confond point les sciences d'un estonnement de mort de faict, saint Paul démontre bienement une telle abrogation de la Loy. D'avantage, il appert qu'elle a esté abolie de Jésus-Christ, veu qu'il se de ne vouloir point détruire ne la Loy¹ : ce qu'il n'eust fait sinon l'en eust accusé. Or ceste opinion point venue en avant sans aucun leur : pourtant il est vray-say qu'elle estoit précédée d'une fausseté de sa doctrine : comme tous quasi prennent leur occasion de vé afin que nous ne tombions en cest vénient, il nous faut diligemment

1) Deut. XXXI, 46, 47.

2) Ps. 1, 2.

1) Matth. V, 17.

qui est abrogué en la Loy, et ce demeure encores ferme. Quand le Seigneur Jésus dit qu'il n'est point venu abolir la Loy, mais pour l'accomplir, qu'il n'en passera une seule lettre, à tant que le ciel et la terre faussent, que tout ce qui y est escrit ne se change, cela il démontre que par son commandement la révérence et obéissance à la Loy n'est en rien diminuée. Et ce à cause : veu qu'il est venu pour remède aux transgressions d'icelle. L'abolition doncques de la Loy n'est enlevée par Jésus-Christ, qu'elle ne s'adresse à toute bonne œuvre, en enseignant, admonestant, reprehendant.

Touchant ce que saint Paul dit de la malédiction, cela n'appartient point à l'enseignement : mais d'estreindre et de punir les consciences. Car la Loy, par sa nature, non-seulement enseigne, mais requiert estreitement ce qu'elle commande. Si on ne le fait, et mesmes si on vient à bout jusqu'au dernier, elle jette incontinent la sentence de malédiction. Par ceste raison il est dit que tous ceux qui sont sous la Loy sont maudits, d'autant qu'il est dit : Maudits seront tous ceux qui n'accompliront tout ce qui est commandé¹. Et mesmement il est dit que tous ceux-là sont sous la Loy, qui n'establisent point justice en la rémission des péchez : mais nous délivre de la rigueur de la Loy, nous faut doncques sortir de ses liens, nous ne voulons misérablement demeurer en captivité. Mais de quels liens ? de la rigoureuse exaction, de laquelle nous poursuit sans rien remettre, et ne laisse une seule faute impunie. Nous racheter de ceste malheureuse servitude, Christ a esté fait maudit pour nous, comme il est escrit, Maudit sera celui qui pendra au bois. Au chapitre 13, saint Paul dit que Jésus-Christ a esté assujetti à la Loy, pour racheter nous qui estoyent en la servitude d'icelle : et adjouste quant et quant, afin que nous ayions le privilège d'adoption et soyons enfans de Dieu². Qu'est-ce à

dire cela ? c'est que nous ne fussions point tousjours enserrez en captivité, laquelle teinst nos consciences liées en angoisse de mort. Néanmoins cela demeure tousjours cependant, que l'autorité de la Loy n'est en rien enfreinte, que nous ne la devions tousjours recevoir en mesme honneur et révérence.

46 La raison est diverse quant aux cérémonies, lesquelles n'ont point esté abolies quant à leur effect, mais quant à leur usage. Or ce que Jésus-Christ les a fait cesser à sa venue, ne déroge rien à leur sainteté, mais plustost la magnifie et rend plus précieuse. Car comme ce n'eust esté qu'une bastelerie anciennement, ou un amuse-fol (comme l'on dit) si la vertu de la mort et résurrection de Jésus-Christ n'y eust esté monstrée : aussi d'autre costé si elles n'eussent prins fin, on ne scauroit aujourd'huy discerner pourquoy elles ont esté instituées. Suyvant ceste raison saint Paul voulant monstrier que l'observation d'icelles non-seulement est superflue, mais aussi nuisible, dit que ç'ont esté ombres, desquelles le corps nous apparoist en Jésus-Christ³. Nous voyons doncques qu'en l'abolition d'icelles la vérité nous reluit mieux que s'il y avoit encores un voile tendu, et que Jésus-Christ, lequel s'est monstrier de près, y fust figuré comme de loin. Et voylà pourquoy à la mort de Jésus-Christ le voile du temple s'est rompu en deux parties et est tombé bas⁴, pource que l'image vive et expresse des biens célestes estoit manifestée, ayant en soy la perfection de ce que les cérémonies anciennes n'avoyent que les premières traces et obscures, comme en parle l'auteur de l'Epistre aux Hébreux⁵. A quoy appartient le dire de Christ, que la Loy et les Prophètes ont esté jusques à Jean, et que de là le Royaume de Dieu a commencé d'estre annoncé⁶ : non pas que les saints Pères ayent esté privez et desnuez de la prédication qui contient en soy l'espérance de salut mais pource qu'ils ont aperceu seulement de loing et en ombrage ce que nous voyons aujourd'huy en plene clarté. Saint Jehan Baptiste rend la rai-

¹ 10 ; Deut. XXVII, 26.
² 13 ; 14, 4 ; Deut. XXI, 23.

³ 1) Coloss. II, 17.
⁴ 2) Chap. X, 1.

⁵ 3) Matth. XXVII, 51.
⁶ 4) Luc XVI, 16.

son pourquoy il a falu que l'Eglise de Dieu commençast par tels rudimens pour monter plus haut : c'est que la Loy a esté donnée par Moyse, la grâce et vérité a esté faite par Jésus-Christ¹. Car combien que l'anéantissement et pardon des péchez fust promis aux sacrifices anciens, et que le coffre de l'alliance leur fust un certain gage de la faveur paternelle de Dieu, cela n'estoit qu'un ombre s'il n'eust esté fondé en Jésus-Christ, auquel seul on trouve ferme stabilité et permanente. Quoy qu'il en soit, cela nous doit demeurer arrêté, combien que les cérémonies de la Loy ayent prins fin pour n'estre plus en usage, que cela est pour mieux faire cognoistre quelle a esté leur utilité jusques à l'advenement de Jésus-Christ : lequel en abatant l'observation, a ratifié par sa mort leur vertu et effect.

47 La raison que note saint Paul a un peu plus de difficulté : Du temps, dit-il, que vous estiez morts en vos péchez, et au prépuce de vostre chair, Dieu vous a vivifiés avec Christ : vous pardonnant toutes vos fautes, effaçant l'obligé des décrets, qui estoit à l'encontre de vous, et vous estoit contraire, en le fichant à la croix², etc. Car il semble advis qu'il vueille estendre plus outre l'abrogation de la Loy, tellement que ses décrets ne nous appartiennent plus de rien : car ceux qui prennent cela simplement de la Loy morale, errent : de laquelle néanmoins ils exposent que la sévérité trop rigoureuse a esté abolie, non pas la doctrine. Les autres considérans de plus près les paroles de saint Paul, voyent bien que cela proprement compète à la Loy cérémoniale : et monstrent que saint Paul a accoustumé d'user de ce mot de Décrets, quand il en parle, car aux Ephésiens il dit ainsi : Jésus-Christ est nostre paix, lequel nous a conjoincts ensemble, abolissant la Loy des ordonnances, laquelle gist en décrets³, etc. Il n'y a nulle doute que ce propos ne se doive entendre des cérémonies : car il dit que ceste Loy estoit comme une muraille pour séparer les Juifs d'avec les Gentils. Je confesse doncques que la première exposition

à bon droict est reprise des seconds toutesfois il me semble qu'eux-mêmes n'expliquent pas encores du tout bien la sentence de l'Apostre : car je n'approuve point qu'on confonde ces deux passages comme si l'un estoit tout semblable à l'autre. Quant est de celui qui est en l'Epistre aux Ephésiens, le sens est tel que saint Paul les voulant acertener comment ils estoient receus en la communion du peuple d'Israël, leur dit que l'empêchement qui estoit auparavant pour leur diviser, a esté osté, c'estoient les cérémonies : car les lavemens et sacrifices par lesquels les Juifs se sanctifioient devant Dieu, les séparoyent d'avec les Gentils. Mais en l'Epistre aux Colossiens, il n'y a rien de tout cela, et il n'y a que celui qui ne voye qu'il touche un plus haut mystère. Il est là question des observations mosaïques, ausquelles les sectateurs vouloyent contraindre le peuple chrestien. Comme doncques en l'Epistre aux Galatiens, ayant ceste mesme dispute à démener, il la tire plus loing et la réduit à sa source : ainsi fait-il en cest endroit. Car si on ne considère autre chose que les cérémonies, sinon la nécessité de se sanctifier, comment appelle-t-on cela un obligé ? et un obligé contraire à nous ? Et à quel propos eust-il quasi constitué toute la somme de nostre salut en ce qu'il fust cassé et mis à néant ? Parquoy on voit clairement qu'il nous faut y en garder autre chose que l'exteriorité des cérémonies. Or je me confie d'avoir trouvé la vraye intelligence, si on se confesse estre vraye ce qu'escrit en ce lieu trèsvéritablement saint Augustin, ou plustost ce qu'il a tiré des paroles toutes évidentes de l'Apostre, c'est qu'il y avoit plusieurs cérémonies judaïques il y avoit plusieurs confessions des péchez, que purgation. Car qu'est-ce qu'ils faisoient en se lavant, sinon qu'ils se confessoient et se purgoyent de leurs fautes, et se reconnoissoient coupables de mort, veu qu'ils substituoient en leur lieu la beste pour être tuée ? Par leurs lavemens qu'est-ce qu'ils faisoient, sinon se confesser immondes et contaminez. Parquoy ils confessoient la dette de leur impureté et de leurs offenses. Mais en ceste protestation

1) Jean I, 17.

2) Coloss. II, 13, 14.

3) Ephés. II, 14.

1) Hébr. VII, IX, X.

ent n'en estoit point fait. Pour la-
cause l'Apostre dit que la rédemp-
sion des offenses a esté faite par la mort
de Christ, lesquelles demeuroient sous
l'ancien Testament, et n'estoyent point
abolies. C'est donc à bon droict que saint
Paul appelle les cérémonies, des cédules
écrites à ceux qui en usoyent, veu que
elles ils testifioient et signoyent
leur condamnation. A cela ne contrevient
ce que les anciens Pères ont esté parti-
cipaires d'une mesme grâce avec nous : car
ils ont obtenu cela par Christ, non point
par les cérémonies, lesquelles saint Paul
passage sépare de Christ, d'autant
qu'elles obscurcissoient lors sa gloire,
parce que l'Evangile avoit esté révélé.
Nous voyons que les cérémonies, si elles
sont considérées en elles-mêmes, sont à

bonnes raisons nommées cédules con-
traires au salut des hommes, veu que ce
sont comme instrumens authentiques
pour obliger les consciences à confesser
leurs dettes. Pourtant veu que les séduc-
teurs vouloyent astreindre l'Eglise chres-
tienne à les observer, saint Paul à bon
droict regardant l'origine première, ad-
moneste les Colossiens en quel danger
ils trébuscheroyent, s'ils se laissoient
subjuguier en telle sorte. Car par un
mesme moyen la grâce de Christ leur
estoit ravie : d'autant que par la purga-
tion qu'il a faite en sa mort, pour une
fois il a aboli toutes ces observations
externes, par lesquelles les hommes se
confessoient redevables à Dieu, et n'es-
toient point acquittez de leurs dettes.

CHAPITRE VIII.

L'exposition de la Loy morale.

Je pense qu'il ne viendra point mal
de s'entrelacer yci les dix comman-
des de la Loy, avec une briefve expo-
sition d'iceux, dont ce que j'ay touché
est si liquide : asçavoir que le ser-
vice de Dieu a une fois établi, demeure
en sa vigueur. Et puis le second
dont il a esté aussi fait mention,
confirmé : asçavoir que les Juifs
ont esté seulement enseigner quelle
est la vraie façon de servir à Dieu :
aussy en se voyant défaillir en l'ob-
servation de ce qui leur estoit commandé,
il leur est abatus de frayeur, pensans à
ce qu'ils avoyent affaire : et ainsi ont
ils été traînez par force au Média-
teur ci-dessus en exposant la somme
qui est requis pour vraiment co-
mmunier avec Dieu, nous avons monstré que
nous ne pouvons concevoir en sa gran-
deur sa majesté ne nous saisisse
pour nous rendre obligez à le servir. En
la connaissance de nous-mêmes, nous
voyons que le principal point estoit,
de nous vuides de toute fantasie de

nostre propre vertu, estans despouillez
de toute fiance de nostre justice : au-
contraire abatus de la considération de
nostre povreté, nous apprenions parfaite
humilité, pour nous abaisser et démettre
de toute gloire. L'un et l'autre nous est
monstré en la Loy de Dieu : où le Sei-
gneur s'estant attribué premièrement la
puissance de commander, nous enseigne
de porter révérence à sa divinité, dé-
monstrant en quoy gist et est située icelle
révérence. Puis après, ayant ordonné la
reigle de justice, nous rédargue tant de
nostre foiblesse comme d'injustice : d'au-
tant qu'à la reigle d'icelle nostre nature,
selon qu'elle est corrompue et perverse,
est entièrement contraire et répugnante :
et qu'à la perfection d'icelle nostre fa-
culté, selon qu'elle est débile et inutile à
bien faire, ne peut répondre. Or tout ce
qu'il nous faut apprendre des deux Ta-
bles, nous est aucunement enseigné par
la loy intérieure, laquelle nous avons ci-
dessus dit estre écrite et quasi imprimée
au cœur d'un chacun. Car nostre con-
science ne nous laisse point dormir un

somme perpétuel sans aucun sentiment, qu'elle ne nous rende tesmoignage au dedans, et admoneste de ce que nous devons à Dieu : qu'elle ne nous monstre la différence du bien et du mal : ainsi, qu'elle ne nous accuse quand nous ne faisons nostre devoir. Toutesfois l'homme est tellement embrouillé en obscurité d'ignorance, qu'à grand'peine peut-il par ceste loy naturelle un bien petit gouter quel service est plaisant à Dieu : pour le moins il est bien loin de la droicte cognoissance d'iceluy. D'avantage, il est tant enflé de fierté et ambition, tant aveuglé de l'amour de soy-mesme, qu'il ne peut encores se regarder, et quasi descendre en soy, pour apprendre de s'abaisser et confesser sa misère. Pourtant selon qu'il estoit nécessaire à la grosseur de nostre esprit et à nostre arrogance, le Seigneur nous a baillé sa Loy escrite, pour nous rendre plus certain tesmoignage de ce qui estoit trop obscur en la loy naturelle : et en chassant la nonchalance, toucher plus vivement nostre esprit et mémoire.

2 Maintenant il est aisé d'entendre que c'est qu'il faut apprendre de la Loy : c'est asçavoir que Dieu, comme il est nostre Créateur, ainsi à bon droict tient envers nous le lieu de Seigneur et Père : et qu'à ceste cause nous luy devons rendre gloire, révérence, amour et crainte. Par ainsi, que nous ne sommes pas libres pour suivre la cupidité de nostre esprit, par tout où elle nous incitera : mais que du tout dépendons de nostre Dieu, et devons nous arrester seulement en cela qu'il luy plaira. D'avantage, que justice et droicte luy sont plaisantes : au contraire, iniquité abominable. Parquoy si nous ne voulons d'une perverse ingratitude nous destourner de nostre Créateur, il nous faut toute nostre vie aimer justice, et appliquer nostre estude à icelle. Car si lors tant seulement nous luy rendons la révérence qu'il faut, quand nous préférons sa volonté à la nostre : il s'ensuit qu'on ne luy peut porter autre honneur légitime, qu'en observant justice, sainteté et pureté. Et n'est loisible à l'homme de s'excuser, en tant qu'il n'a point la puissance, et comme un povre débiteur, n'est pas suffisant de payer. Car il n'est

pas convenable de mesurer la gloire de Dieu selon nostre faculté, veu que quelque nous soyons, il est tousjours semblable à soy-mesme : ami de justice, ennemi d'iniquité : et quelque chose qu'il nous demande, veu qu'il ne peut rien de mander que justement, nous sommes par naturelle obligation tenus d'obéir. Ce que nous ne le pouvons faire, c'est de nostre vice. Car si nous sommes détenus comme liez de nostre cupidité, en laquelle règne péché, pour n'estre libres à obéir à nostre Père, il ne nous faut pour nostre défense alléguer ceste nécessité, de laquelle mal est au dedans de nous, et nous est imputer.

3 Quand nous aurons prouffité par la doctrine de la Loy jusques-là, alors icelle mesme nous conduisant il faut descendre en nous : dont nous rapporterons deux choses. Premièrement, en comparant la justice de la Loy avec nostre vie, qu'il y a beaucoup à dire que ne satisfaisons à la volonté de Dieu : et pourtant que nous sommes indignes de recevoir nostre lieu et ordre entre ses créatures tant s'en faut que méritions d'estre réputés ses enfans. Puis en considérant nos forces, que non-seulement ne les répétitions suffisantes à l'accomplissement de la Loy, mais du tout nulles. De là nécessairement s'ensuit une desfiance de nostre propre vertu : puis une angoisse et tremblement d'esprit. Car la conscience ne peut soustenir le fais de péché, qu'elle contient le jugement de Dieu ne vient devant : et le jugement de Dieu ne se peut sentir, qu'il n'apporte une horreur et mort. Semblablement, la conscience tant convaincue par expérience de sa foiblesse ne peut qu'elle ne tombe en désespoir de ses forces. L'une et l'autre affection engendre déjection et humilité. Ainsi advient en la fin, que l'homme estonné du sentiment de la mort éternelle, laquelle il se voit prochaine pour les mérites de son injustice, se convertit à la seule miséricorde de Dieu, comme à un port unique de salut : et que sentant qu'il n'est pas en sa puissance de payer ce qu'il doit à la Loy, désespérant de soy, il respire pour attendre et demander aide ailleurs.

is le Seigneur non content d'avoir en quelle révérence nous devons justice, afin aussi d'adonner nos l'amour d'icelle, et à une haine té, il adjoint des promesses et s. Car pource que l'œil de nostre ment voit si trouble, qu'il ne se mouvoir de la seule beauté et lété de vertu, ce Père plein de e, selon sa bénignité, nous a ltirer à l'aimer et désirer par la du loyer qu'il nous propose. Il nonce doncques qu'il veut rému- vertu, et que celui qui obéira mmandemens, ne travaillera en a contraire, il fait asçavoir qu'in- non-seulement luy est exécration, ssi qu'elle ne pourra eschapper ne soit punie, pource qu'il a dé- de venger le contemnement de sa . Et pour en toutes sortes nous il promet tant les bénédictions de résente, que l'éternelle béatitude qui garderont ses commande- et d'autre costé ne menace pas les transgresseurs de calamitez lles, que du torment de la mort e. Car ceste promesse, asçavoir, ces choses, vivra en icelles : et menace correspondante : L'âme a péché mourra de mort¹ : sans doute appartient à la mort ou alité future, qui jamais ne finira. n que par tout où il est fait men- la bénévolence ou ire du Seigneur : première est contenue éternité de as la seconde, perdition éternelle. a Loy est récité un grand rolle de tions et malédictions présentes². es qu'il dénonce, il apparoist com- est d'une grande pureté, veu qu'il souffrir iniquité. D'autre part, messes il est démontré combien justice, veu qu'il ne la veut point sans rémunération : Pareillement démontré une merveilleuse bé- Car veu que nous et tout ce qui re sommes obligés à sa majesté, lroict tout ce qu'il requiert de le demande comme ce qui luy Or le payement d'une telle dette

n'est pas digne de rémunération aucune. Parquoy il quitte de son droict, quand il nous propose quelque loyer pour nostre obéissance, laquelle nous ne luy rendons pas de nostre bon gré comme une chose qui ne luy seroit point due. Or que c'est que nous peuvent proufiter les promesses d'icelles mesmes il a esté desjà dit en partie et en partie il apparoistra encores mieux en son lieu. Il suffit pour le présent que nous entendions et réputions qu'aux promesses de la Loy il y a une singulière recommandation de justice : afin qu'on voye plus certainement combien l'observation d'icelle plaist à Dieu. D'autre part, que les peines sont mises en plus grande exécration d'injustice : afin que le pécheur ne s'enyvre en la douceur de son péché, jusques à oublier que le jugement du Législateur luy est appareillé.

5 Or ce que le Seigneur, voulant donner la reigle de parfaite justice, a réduit toutes les parties d'icelle à sa volonté, en cela il est démontré qu'il n'a rien plus agréable qu'obéissance. Ce qu'il faut d'autant plus diligemment noter, pource que la hardiesse et intempérance de l'entendement humain est trop enclinée à inventer nouveaux honneurs et services pour luy rendre, afin d'acquérir sa grâce. Car ceste affectation folle de religion desreiglée, pource qu'elle est naturellement enracinée en nostre esprit, s'est tousjours monstrée, et se monstre encores de présent en tout le genre humain : c'est que les hommes appètent tousjours de forger quelque manière d'acquérir justice sans la Parole de Dieu. Dont il advient qu'entre les bonnes œuvres, que communément on estime, les commandemens de la Loy tiennent le plus bas lieu? cependant une multitude infinie de préceptes humains occupent le premier rang et la plus grande place. Mais qu'est-ce que Moyse a plus voulu refréner que ceste cupidité, quand après la publication de la Loy il parle ainsi au peuple? Note et écoute ce que je te commande, à ce que tu prospères toy et tes enfans après toy, quand tu auras fait ce qui est bon et plaisant devant ton Dieu : Fay seulement ce que je te commande, sans y adjouster

VIII, 5 : Eccl. XVIII, 4, 20.
VI, 4 : Deut. XXVIII, 1.

ne diminuer¹. Et auparavant, après avoir protesté que ceste estoit la sagesse et intelligence du peuple d'Israël, devant toutes les nations de la terre, d'avoir reçu du Seigneur les jugemens, justices et cérémonies : il leur dit quant et quant, Garde-toy et ton âme songneusement : n'oublie point les paroles que tes yeux ont veues, et que jamais elles ne tombent de ton cœur². Certes pource que Dieu prévoyait que les Israélites ne se tiendroyent point après avoir reçu la Loy, qu'ils ne désirassent d'inventer nouvelles manières de le servir, sinon qu'il leur teinst la bride roide, il prononce qu'en sa parole est contenue toute perfection de justice : ce qui les devoit trèsbien retenir. Et néanmoins ils n'ont point désisté de ceste audace qui leur avoit esté tant défendue. Et nous, quoy? certes nous sommes bridez de ceste mesme parole. Car il n'y a doute que cela n'ait toujours lieu, que le Seigneur a voulu attribuer à sa Loy une parfaite doctrine de justice. Et toutesfois non contents d'icelle, nous travaillons à merveilles à controuver et forger des bonnes œuvres les unes sur les autres. Le meilleur qui soit pour corriger ce vice, est d'avoir ceste cogitation plantée en nostre cœur, que la Loy nous a esté baillée du Seigneur, pour nous enseigner parfaite justice : et qu'en icelle n'est point enseignée autre justice, sinon de nous reigler et conformer à la volonté divine : et ainsi que c'est pour néant que nous imaginons nouvelles formes d'œuvres pour acquérir la grâce de Dieu, duquel le droict service consiste seulement en obéissance : et que plustost au contraire, l'estude des bonnes œuvres qui sont hors la Loy de Dieu, est une pollution intolérable de la divine et vraye justice. Et saint Augustin dit bien vray, quand il appelle l'obéissance qu'on rend à Dieu, mère et gardienne de toutes vertus : quelquesfois aussi, La source et racine de tout bien³.

6 Mais quand la Loy du Seigneur nous aura esté expliquée, alors ce que j'ay cy-dessus enseigné de l'office d'icelle, sera

confirmé. Or avant qu'entrer à traiter particulièrement un chacun article, il bon de premièrement cognoistre ce qui appartient à la cognoissance universelle d'icelle. Pour le premier, que cela s'arresté, que la vie de l'homme doit estre reiglée par la Loy non-seulement à une honnesteté extérieure, mais aussi à une justice intérieure et spirituelle. Laquelle chose combien qu'elle ne se puisse nier néanmoins est considérée de bien peu. Cela se fait, pource qu'on ne regarde point le Législateur, de la nature duquel celle de la Loy doit estre estimée. Quelque Roy défendoit par édict, de paillarder, de meurtrir et de desrober : on confesse que celui qui auroit seulement conçu en son cœur quelque cupidité de paillarder, ou desrober, ou meurtrir sans venir jusques à l'œuvre, et sans s'efforcer d'y venir, ne sera point tenu de la peine laquelle sera constituée. Car pource que la providence du législateur mortel ne s'estend que jusques à l'honnesteté externe, ses ordonnances ne sont point violées, sinon que le mal vient en effect. Mais Dieu, devant l'œil duquel rien n'est caché, et lequel ne s'arreste point tant à l'apparence extérieure du bien, qu'à la pureté de cœur, en défendant paillardise, homicide et larcin, défend toute concupiscence charnelle, convoitise du bien d'autrui, tromperie et tout ce qui est semblable. Car entend qu'il est Législateur spirituel, il ne regarde pas moins à l'âme qu'au corps. Or ire et haine est meurtrir, quant à l'âme : convoitise, est larcin : amour désordonné est paillardise. Mais quelqu'un pourroit dire qu'aussi bien les loix humaines regardent le conseil et la volonté des hommes, et non pas les événemens fortuits. Je le confesse : mais cela s'entend des volontez lesquelles viennent en avant. Elles considèrent à quelle intention chacune œuvre a esté faite : mais elles ne sondent point les cogitations secrètes. Pourtant celui qui se sera abstenu de transgresser extérieurement, aura satisfait aux loix politiques : au contraire pource que la Loy de Dieu est donnée à nos âmes, si nous la voulons bien observer, il faut que nos âmes soyent pri-

¹ Deut. XII, 28.

² Deut. IV, 9.

³ De civitate Dei, lib. IV, cap. XII, de bono conjugali, contra adversarios Legis et Prophetarum.

ont réprimées. Or la pluspart des
es, mesmes quand ils veulent dissi-
d'estre contempteurs d'icelle, con-
it aucunement leurs yeux, leurs
et leurs mains, et les autres parties
rs corps, à observer ce qu'elle
nde : cependant leur cœur de-
tout aliéné de l'obéissance d'icelle.
ils se pensent bien acquitter, s'ils
ché devant les hommes ce qui ap-
t devant Dieu. Ils oyent, Tu ne
iras point, Tu ne paillarderas point,
desroberas point. Pourtant ils ne
ient point leur espée pour meur-
s ne se meslent point avec les
les, ils ne jettent point la main sur
ns d'autrui. Tout cela est bon.
ur cœur est plein de meurtre, et
de concupiscence charnelle : ils ne
t regarder le bien de leur prochain
travers, le dévorant par convoi-
cela ce qui estoit le principal de
leur défaut. Dont vient, je vous
ne telle stupidité, sinon que lais-
rrière le Législateur, ils plient et
nent la justice à leur entendement ?
ontre de ceste opinion saint Paul
rt et ferme, disant que la Loy est
elle¹. En quoy il signifie que non-
ent elle requiert obéissance de
de l'entendement et volonté, mais
ureté angélique, laquelle estant
de toute macule charnelle, ne
autre chose qu'esprit.

disant que le sens de la Loy est
us n'apportons point une nouvelle
ion de nous-mesmes : mais nous
s Christ, qui en est trèsbon expo-

Car pource que les Pharisiens
t semé entre le peuple une opinion
e, asçavoir que celui qui ne com-
it rien par œuvre externe contre la
stait bon observateur d'icelle : il
ce cest erreur, asçavoir qu'un re-
pudique sur une femme, est pail-
: et que tous ceux qui hayssent
ère, sont homicides². Car il fait
des de jugement tous ceux qui
conceu seulement quelque ire en
ur : coupables devant le Consis-
ous ceux qui en murmurant

monstrent quelque offense de courage :
et coupables de géhenne du feu, tous
ceux qui par injure auront apertement
déclairé leur malveillance. Ceux qui n'en-
tendoyent point cela, ont imaginé que
Christ estoit un second Moyse, qui avoit
apporté la Loy évangélique, pour sup-
pléer le défaut de la Loy mosaïque. Dont
est procédée ceste sentence comme vul-
gaire, Que la perfection de la Loy évan-
gélisque est beaucoup plus grande qu'elle
n'estoit en l'ancienne Loy : qui est un
erreur trèspervers. Car quand nous ré-
duirons cy-après en somme les préceptes
de Moyse, il apparaira par ses paroles
mesmes combien on fait grande injure à
la Loy de Dieu, en disant cela. D'avan-
tage, de ceste opinion ils s'ensuyvroit
que la sainteté des Pères anciens ne
différerait guères d'une hypocrisie. Fina-
lement, ce seroit pour nous destourner
de la reigle unique et perpétuelle de jus-
tice, que Dieu a lors baillée. Or l'erreur
est facile à réfuter, pource que telles
manières de gens ont pensé que Christ
adjoustast à la Loy, ou tant seulement
qu'il la restituoit en son entier, asçavoir
en la purgeant de mensonges, et du le-
vain des Pharisiens, dont elle avoit esté
obscurcie et souillée.

8 Il nous faut secondement observer,
que les préceptes de Dieu contiennent
quelque chose plus que nous n'y voyons
exprimé par paroles. Ce qu'il faut néant-
moins tellement modérer, que nous ne
leur donnions point tel sens que bon nous
semblera, les tournant çà et là à nostre
plaisir. Car il y en a d'aucuns, qui par
telle licence font que l'autorité de la Loy
est vilipendée, comme si elle estoit incer-
taine, ou bien qu'on désespère d'en avoir
saine intelligence. Il faut doncques, s'il
est possible, trouver quelque voye la-
quelle nous conduise seurement et sans
doute à la volonté de Dieu : c'est-à-dire,
il faut regarder combien l'exposition se
doit estendre outre les paroles : tellement
qu'il apparaisse que ce ne soit point une
addition adjoustée à la Loy de Dieu, des
gloses humaines, mais que ce soit le pur
sens naturel du Législateur, fidèlement
déclairé. Certes en tous les préceptes il
est si notoire qu'une partie est mise pour

le tout, que celui qui en voudroit restreindre l'intelligence selon les paroles, seroit digne d'estre moqué. Il est doncques notoire que l'exposition de la Loy, la plus sobre qu'on la puisse faire, passe outre les paroles, mais il est obscur jusques où, sinon qu'on définisse quelque mesure. Or je pense que ceste-cy sera trèsbonne, si on adresse sa pensée à la raison pour laquelle le précepte a esté donné : asçavoir qu'en un chacun précepte on considère à quelle fin il nous a esté donné de Dieu. Exemple : Tout précepte est pour commander, ou pour défendre. Nous aurons la vraie intelligence de l'un et de l'autre, en regardant la raison ou la fin où il tend. Comme la fin du cinquième précepte est, qu'il faut rendre honneur à ceux auxquels Dieu l'a voulu attribuer : ceste sera donc la somme, qu'il plaist à Dieu que nous honorions ceux auxquels il a donné quelque prééminence : et que contemnement et contumace à l'encontre d'iceux, luy est en abomination. La raison du premier précepte est que Dieu seul soit honoré : la somme doncques sera, que la vraie piété est agréable à Dieu, c'est-à-dire l'honneur que nous rendons à sa majesté : au contraire, qu'impiété luy est abominable. Ainsi faut-il regarder en tous préceptes de quoy il est traité. Après, il faut chercher la fin, jusques à ce que nous trouvions que c'est que le Législateur veut testifier luy estre plaisant ou déplaisant : puis de ce qui est dit au précepte, il nous faut former un argument au contraire, en ceste manière : Si cela plaist à Dieu, le contraire lui desplaist. Si cela luy desplaist, le contraire luy plaist. S'il commande cela, il défend le contraire. S'il défend cela, il commande le contraire.

9 Ce qui est maintenant obscur en le touchant brièvement, sera plus familièrement esclarci par l'expérience, quand nous exposerons les préceptes. Pourtant il suffira de l'avoir touché, sinon qu'il nous faut confermer le dernier que nous avons dit, qui autrement ne seroit point entendu, ou sembleroit advis desraisonnable. Ce que nous avons dit, que là où le bien est commandé, le mal qui est contraire est défendu, n'a ja mestier de pro-

bation : car il n'y a personne qui ne le concède. Pareillement, le jugement commun recevra volontiers, que quand on défend le mal on commande le bien qui est au contraire. Car c'est chose vulgaire, que quand on condamne les vices, on recommande les vertus. Mais nous demandons quelque chose d'avantage, que les hommes n'entendent communément en confessant cela. Car par la vertu contraire au vice, ils entendent seulement s'abstenir de vice : mais nous passons outre, asçavoir en exposant que c'est faire le contraire du mal. Ce qui s'entendra mieux par exemple. Car en ce précepte, Tu ne tueras point : le sens commun des hommes ne considère autre chose, sinon qu'il se faut abstenir de tout outrage et de toute cupidité de nuire : mais je dy qu'il y faut entendre plus, asçavoir que nous aidions à conserver la vie de nostre prochain, par tous moyens qu'il nous sera possible. Et afin qu'il ne semble que je parle sans raison, je veux approuver mon dire. Le Seigneur nous défend de blesser et outrager nostre prochain, pource qu'il veut que sa vie nous soit chère et précieuse : il requiert doncques semblablement les offices de charité, par lesquels elle peut estre conservée. Ainsi, on peut appercevoir comment la fin du précepte nous enseigne ce qui nous y est commandé ou défendu de faire.

40 Si on demande la raison pourquoi le Seigneur a voulu seulement à dessein signifier son vouloir, plus que l'exprimer clairement, pour response à cela on peut alléguer plusieurs raisons : mais il y en a une qui me contente par-dessus toutes c'est, pource que la chair s'efforce tousjours de colorer, ou de cacher par vaines couvertures la turpitude de son péché : sinon qu'on la puisse toucher au doigt. Il a voulu proposer pour exemple ce qui estoit le plus vilain et desordonné de chacun genre de péché : afin que l'ouye mesmes en eust horreur, pour nous faire détester le péché de plus grand courage. Cela nous trompe souvent en estimant les vices, que nous les exténuons s'ils sont quelque peu couvers. Le Seigneur doncques nous retire de ceste tromperie

croustumant à réduire une charité à un genre, dont nous puis-
 nous cognoistre en quelle abomi-
 elle nous doit estre. Exemple : Il
 s semble point advis que ce soit
 fort exécrationnable que haine ou ire,
 on les nomme de leurs noms :
 quand le Seigneur les défend sous
 d'homicide, nous voyons mieux
 l'abomination il les a, veu qu'il
 donne le nom d'un si horrible crime.
 Si estans advertis par le jugement
 de Dieu, nous apprenons de mieux répu-
 grandeur des fautes, lesquelles au-
 roient nous sembloient légères.
 Pénitamment, nous avons à considé-
 rer : c'est que veut dire la division de
 en deux Tables, desquelles il n'est
 fait si souvent mention en l'Escri-
 ptures propos : comme tout homme
 d'esprit peut juger. Or la raison est
 facile à entendre, qu'il n'est ja mestier
 de faire nulle doute. Car le Seigneur
 nous enseigne toute justice en sa
 Parole tellement distinguée, qu'il a as-
 signé la première aux offices dont nous
 sommes redevables, pour honorer sa
 gloire : la seconde, à ce que nous de-
 vons à notre prochain, selon charité.
 Le premier fondement de justice
 est l'honneur de Dieu : lequel renversé,
 les autres parties sont dissipées,
 comme les pièces d'un édifice ruiné. Car
 si la justice sera-ce, de ne nuire point
 à son prochain par larcins et rapi-
 ns : ce pendant par sacrilège nous
 faisons tort à la majesté de Dieu sa gloire?
 de ne point maculer nostre corps
 de pillardise, si nous polluons le nom
 de Dieu par blasphèmes? Item, de ne
 meurtrir les hommes, si nous tas-
 chons d'esteindre la mémoire de Dieu?
 Ce n'est donc en vain que nous préten-
 dons la justice sans religion : tout ainsi
 que si quelqu'un vouloit faire une
 statue d'un corps sans teste.
 En qu'à dire vray, religion non-
 seulement est le chef de justice et vertu,
 mais quasi l'âme, pour luy donner
 vie. Car jamais les hommes ne gar-
 dent entre eux équité et dilection, sans
 la crainte de Dieu. Nous appelons donc
 le service de Dieu, Principe et fon-

dement de justice : veu que celui osté,
 tout ce que peuvent méditer les hommes
 pour vivre en droicteure, continence et
 tempérance, est vain et frivole devant
 Dieu. Pareillement, nous l'appelons La
 source et esprit de justice : pource que
 les hommes en craignant Dieu, comme
 Juge du bien et du mal, apprenent de
 cela à vivre purement et droictement.
 Pourtant le Seigneur en la première Table
 nous instruit à piété et religion, pour
 honorer sa majesté : en la seconde, il
 ordonne comment à cause de la crainte
 que nous luy portons, il nous faut gou-
 verner ensemble. Pour laquelle raison
 nostre Seigneur Jésus, comme récitent
 les Evangélistes, a réduit toute la Loy
 sommairement en deux articles : asça-
 voir, que nous aimions Dieu de tout nostre
 cœur, de toute nostre âme, et de toutes
 nos forces, et que nous aimions nostre
 prochain comme nous-mesmes¹. Nous
 voyons comment des deux parties esquel-
 les il comprend toute la Loy, il en ad-
 dresse l'une à Dieu, et l'autre aux hom-
 mes.

42 Toutesfois combien que la Loy soit
 entièrement contenue en deux points, si
 est-ce que nostre Seigneur, pour oster
 toute matière d'excuse, a voulu plus am-
 plement et facilement déclarer en dix
 préceptes, tant ce qui appartient à la
 crainte, amour et honneur de sa divinité,
 comme à la charité, laquelle il nous com-
 mande d'avoir à nostre prochain pour
 l'amour de soy. Pourtant, ce n'est pas
 estude inutile, que de chercher quelle est
 la division des préceptes, moyennant
 qu'il nous souviene que c'est une chose
 en laquelle chacun peut avoir son juge-
 ment libre : et pourtant que nous n'es-
 mouvions point contention contre celui
 qui n'accordera point à nostre sentence.
 Cecy dy-je, afin que personne ne s'es-
 merveille de la distinction que je suyvray,
 comme si elle estoit nouvellement forgée.
 Quant au nombre des préceptes, il n'y a
 nulle doute, d'autant que le Seigneur en
 a osté toute controverse par sa Parole.
 La dispute est seulement à la manière de
 les diviser. Ceux qui les divisent tellement,

¹) Matth. XXII, 37 ; Luc X, 37.

qu'il y ait en la première Table trois préceptes, et sept en la seconde, effacent le précepte des images du nombre des autres, ou bien le mettent sous le premier : comme ainsi soit que le Seigneur l'ait mis comme un commandement spécial. D'avantage, ils divisent inconsidérément en deux parties le dixième précepte : qui est de ne point convoiter les biens de nostre prochain. Il y a une autre raison pour les réfuter : que leur division a esté incogne en l'Eglise primitive, comme nous verrons tantost après. Les autres mettent bien comme nous, quatre articles en la première Table : mais ils pensent que le premier soit une simple promesse sans commandement. Or de ma part, pource que je ne puis prendre les dix paroles dont Moyse fait mention autrement que pour dix préceptes, sinon que je soye convaincu du contraire par raison évidente : d'avantage, pource qu'il me semble que nous les pouvons distinctement par ordre marquer au doigt, leur laissant la liberté d'en penser comme ils voudront, je suyvray ce qui me semble le plus probable, c'est que la sentence dont ils font le premier précepte, tient comme un lieu de Proème sur toute la Loy : puis après que les dix préceptes s'ensuyvent : quatre en la première Table, et six en la seconde, selon l'ordre que nous les coucherons. Ceste division est mise d'Origène sans difficulté, comme receue communément de son temps ¹. Saint Augustin aussi l'approuve escrivant à Boniface. Il est bien vray qu'en un autre lieu la première division luy plaist mieux : mais c'est pour une raison trop légère : asçavoir, pource que si on mettoit seulement trois préceptes en la première Table, cela représenteroit la Trinité : combien qu'en ce lieu-là mesme il ne dissimule pas que la nostre luy plaist plus quant au reste ². Nous avons aussi un autre ancien Père, qui accorde à nostre opinion, celui qui a escrit les Commentaires imparfaits sur saint Matthieu. Josèphe attribue à chacune Table cinq préceptes : laquelle distinction estoit commune en son temps, comme on peut

conjecturer. Mais outre ce que luy contredit à cela, veu que la différence entre l'honneur de Dieu et la charité du prochain y est confondue, l'autheur de l'Evangile de Jésus-Christ bataille au contraire à quel met le précepte d'honorer Dieu, au catalogue de la seconde Table. Maintenant escoutons Dieu mesme parler.

13 LE PREMIER COMMANDEMENT

Je suis l'Eternel ton Dieu, qui t'ay tiré de la terre d'Egypte, de la servitude. Tu n'auras point de dieux estranges devant moy.

Il ne peut chaloir, si nous prenons la première sentence comme partie du premier précepte, ou si nous la mettons parément, moyennant que nous ayons dions que c'est comme un Proème sur toute la Loy. Premièrement, quand on fait quelques loix il faut donner garde qu'elles ne s'abolissent par mesme contemnement. Pour ceste cause le Seigneur au commencement remédie au danger, en pourvoyant que la majesté de sa Loy ne soit contemnée : ce qu'il fait la fondant sur trois raisons. Car il attribue le droict et puissance de commander : en quoy il astreint son peuple à la nécessité d'obéir. Puis après il met sa grâce, pour attirer ses fideles à la douceur à suyvre sa volonté. Finalement il réduit en mémoire le bien qu'il a fait aux Juifs, pour les rédarguer d'ingratitude, s'ils ne respondent à sa libéralité qu'il leur a monstrée. Sous ce nom d'Eternel, est signifié son Empire et sa Seigneurie légitime qu'il a sur nous. Toutes choses viennent de luy, et content en luy, c'est raison qu'elles soient référées à luy, comme dit saint Paul. Par ce mot doncques il nous est manifesté qu'il nous faut submettre au joug du Seigneur : veu que ce seroit un monstre de nous retirer du gouvernement de Dieu hors lequel nous ne pouvons estre.

14 Après qu'il a enseigné le premier précepte, qu'il a de commander, et que toute la sentence luy est deue, afin qu'il ne

1) Orig., In Exod., lib. III. 2) Quæst. vet. Test., lib. II.

1) Matth. XIX, 19.

2) Rom. XI, 36.

elle contraindre seulement par é, il amène aussi par douceur, irant estre le Dieu de son Eglise. Ceste locution il y a une correspondance mutuelle, laquelle est exprimée par la promesse où il dit, Je seray leur Dieu et ils me seront pour peuple. De

Jésus-Christ prouve qu'Abraham et Jacob ont obtenu salut et vie éternelle, pource que Dieu leur avoit promis qu'il seroit leur Dieu ¹. Pourtant il faut autant comme s'il disoit, Je

vous appelle pour mon peuple : non pas pour vous bien faire en la vie, mais pour vous conduire à l'éternelle béatitude de mon Royaume. Or afin de tendre ceste grâce, il est dit en plusieurs passages. Car quand nostre Seigneur nous appelle en la compagnie de son peuple, il nous eslit, ainsi que dit saint Paul pour nous sanctifier à sa gloire, afin que nous gardions ses commandements ². Dont vient ceste exhortation du Seigneur à son peuple, Soyez saints car je suis saint. Or de ces deux il suit la remonstration que fait Dieu par son Prophète, Le fils honore le père, et le serviteur son maistre. Si je suis votre Dieu, où est la crainte ³? Si je suis votre Dieu, où est l'amour?

Ensuite il récite le bien que Dieu a fait à ses serviteurs : ce qui les rendoit plus esmouvoir, qu'ingratitude, un crime plus détestable que les autres. Or il remonstroit lors au peuple d'Israël le bénéfice qu'il leur avoit fait, lequel estoit si grand et admirable, qu'il n'y avoit point de bien raison qu'il fust en éternelle mémoire. D'avantage, la mention de ce temps est convenable, du temps que la prophétie a esté publiée. Car le Seigneur nous rappelle pour ceste cause il les a délivrés de la captivité, afin qu'ils le reconnoissent auteur de leur liberté, luy rendans honneur et gloire. Semblablement quand il nous rappelle de nous tenir en son service, il a accablé de s'orne de certains tiltres, par lesquels il se discerne d'avec les autres Payens. Car comme j'ay dit, nous sommes si enclins à

vanité, et avec cela si audacieux, qu'incontinent qu'on nous parle de Dieu, nostre entendement ne se peut tenir qu'il ne déclive à quelque folle fantasie. Le Seigneur doncques pour remédier à ce mal, orne sa divinité de certains tiltres, et par ce moyen nous enclost comme dedans des bornes : afin que nous n'extravaguions ne çà ne là, et que nous ne forgions témérairement quelque dieu nouveau en le délaisant, luy qui est le Dieu vivant. Pourtant les Prophètes, en le voulant proprement descrire et démonstrer, mettent tousjours en avant les marques, et enseignes, par lesquelles il s'estoit manifesté au peuple d'Israël. Car quand il est nommé le Dieu d'Abraham, ou d'Israël : et quand il est assis en son temple de Jérusalem au milieu des Chérubins ⁴ : telles formes de parler ne sont pas mises pour l'attacher à un lieu, ou à un peuple : mais pour arrester la pensée des fideles à ce Dieu seul, lequel s'estoit tellement représenté par son alliance qu'il avoit faite avec son peuple d'Israël, qu'il n'estoit point licite de destourner son esprit autre part pour le chercher. Toutesfois que cela nous demeure conclu, qu'il est notamment parlé de la rédemption, afin que les Juifs s'adonnassent plus allégrement à servir Dieu, puis que les ayant acquis il les tenoit à juste tiltre en sa sujétion. Mais afin qu'il ne nous semble que cela ne nous appartient de rien, il nous faut réputer que la servitude d'Egypte, où a esté le peuple d'Israël, estoit une figure de la captivité spirituelle en laquelle nous sommes tous détenus, jusques à ce que le Seigneur nous délivrant par sa main forte, nous transfère au règne de liberté. Tout ainsi doncques qu'anciennement voulant remettre son Eglise sus en Israël, il a délivré ce peuple-là de la cruelle seigneurie de Pharaon, dont il estoit opprimé : en telle manière il retire aujourd'huy tous ceux desquels il se monstre estre Dieu, de la malheureuse servitude du diable, laquelle a esté figurée par la captivité corporelle d'Israël. Pourtant, il n'y a nulle créature dont le cœur ne doive estre enflammé à escouter

¹ 23 ; Matth. XXII, 32.
² 14 ; XIV, 2 ; XVI, 18.
³ 2 ; Malach. I, 6.

⁴ Exode III, 6 ; Amos I, 2 ; Hab. II, 20 ; Ps. LXXX, 2 ; XCIX, 1 ; Is. XXXVII, 16.

ceste Loy, entant qu'elle procède du souverain Seigneur : duquel comme toutes choses ont leur origine, aussi c'est raison que leur fin s'y rapporte. D'avantage, il n'y a nul qui ne doive estre singulièrement incité à recevoir ce Législateur, pour les commandemens duquel observer il se cognoist estre esleu : et de la grâce duquel il attend non seulement tous biens temporels, mais aussi la gloire de la vie immortelle. Finalement ceci nous doit bien aussi esmouvoir à obtempérer à nostre Dieu quand nous entendons que par sa miséricorde et vertu nous avons esté délivrez du gouffre d'enfer.

16 Après avoir fondé et establi l'autorité de sa Loy, il donne le premier précepte,

Que nous n'ayons point de dieux estranges devant sa face :

La fin duquel est, que Dieu veut avoir seul prééminence, et veut entièrement jouir de son droict entre son peuple. Pour ce faire il veut que toute impiété et superstition, par laquelle la gloire de sa divinité est amoindrie ou obscurcie, soit loin de nous : et par mesme raison il veut estre honoré de nous par une vraye affection de piété. Ce qu'emporte quasi la simplicité des paroles. Car nous ne le pouvons pas avoir pour nostre Dieu, sans luy attribuer les choses qui luy sont propres. Pourtant, en ce qu'il nous défend d'avoir des dieux estranges : en cela il signifie que nous ne transférions ailleurs ce qui luy appartient. Or combien que les choses que nous devons à Dieu soient innumérables, toutesfois elles se peuvent bien rapporter à quatre points, asçavoir adoration, qui tire avec soy le service spirituel de la conscience comme un accessoire : fiance, invocation, et action de grâces. J'appelle Adoration, la révérence que luy fait la créature, se submettant à sa grandeur. Pourtant ce n'est pas sans cause que je mets comme une partie d'icelle, l'honneur que nous luy portons, nous assujettissans à sa Loy : car c'est un hommage spirituel qui se rend à luy comme souverain Roy, et ayant toute supériorité sur nos âmes. Fiance, l'assurance de cœur que nous avons en luy par

le bien cognoistre : quand luy attribuons toute sagesse, justice, bonté, vertu, vérité, nous estimons que nostre béatitude est de communiquer avec luy. Invocation, est le recours que nostre âme a à luy, comme à son espoir unique, quand elle est pressée de quelque nécessité. Action de grâces, est la recognoissance par laquelle la louange de tous biens luy est rendue. Comme Dieu ne peut souffrir qu'on transfère rien de cela ailleurs, aussi il veut que le tout luy soit rendu entièrement. Car il ne suffiroit point de nous abstenir de tout dieu estrange, si non que nous nous reposions en luy : comme il y en a aucuns meschans, lesquels pensent estre leur plus court devoir en mocquerie toutes religions. Au contraire, si nous voulons bien observer ce commandement, il faut que la vraye religion précède en nous, par laquelle nos âmes soyent attirées pour s'appliquer du tout à Dieu : et l'ayant cognu, soyent induites à honorer sa majesté, à mettre leur fiance en luy, à requérir son aide, à recognoistre toutes ses grâces, et magnifier toutes ses œuvres : finalement, tendre à luy comme à leur but unique. Après, que nous nous donnons garde de toute mauvaise superstition, et ce que nos âmes ne soyent transportées çà et là à divers dieux. Or si en nous tenant à un seul Dieu, nous prenons nostre contentement en luy, réduisons aussi en mémoire ce qui a esté dit, qu'il nous fait chasser tous dieux controuvez, et qu'il n'est licite de couper par pièces le service que le vray Dieu se réserve : pour ce qu'il faut que sa gloire luy demeure, et que tout ce qui luy est propre réside en luy. Ce qu'il adjouste, Qu'on n'ait point d'autres dieux devant sa face : est pour aggraver tant plus le crime. Car ce n'est point peu de chose, que nous mettions en son lieu les idoles que nous aurons faites, comme pour le despiter, et le provoquer à jalousie : tout ainsi que si une femme impudique, pour navrer d'avantage le cœur de son mari, devant ses yeux faisoit chère à son paillard. Et comme ainsi soit que Dieu par la présence de sa grâce et vertu qu'il nous fait, ait donné ample certitude qu'il re-

son peuple esleu, pour le mieux et retirer de tous erreurs, il pro- qu'il n'y peut avoir idolâtrie ne ition de laquelle il ne soit tes- mis qu'il habite au milieu de ceux prins en sa garde. Car l'impiété borde en plus grande hardiesse, qu'elle pense tromper Dieu en se t sous ses subterfuges : mais le ar au contraire dénonce que tout nous machinons et méditons luy oire. Pourtant si nous voulons ap- r notre religion à Dieu, que nos- science soit pure de toutes mau- cogitations, et qu'elle ne reçoive ensée de décliner à superstition et e. Car le Seigneur ne requiert eulement que sa gloire soit con- par confession externe, mais de- face, à laquelle il n'y a rien qui visible et manifeste.

LE SECOND COMMANDEMENT.

tu feras point image taillée, ne lance aucune des choses qui en haut au ciel, ne çà bas en la e, ni es eaux : dessous la terre. ne les adoreras, ni honoreras.

me il s'est déclaré au prochain- ndement estre le seul Dieu outre il n'en faut point avoir ny imaginer : ainsi il démontre plus claire- uel il est, et comment il doit estre , afin que nous ne forgions nulle charnelle de luy. La fin du pré- st, que Dieu ne veut point le droict ir que nous luy devons estre pro- ar observations superstitieuses. nt en somme, il nous veut révo- t retirer de toutes façons char- de faire, lesquelles nostre enten- l controuve après qu'il a conceu elon sa rudesse : et conséquem- nous réduit au droict service qui deu, asçavoir spirituel, et tel qu'il itué. Or il marque le vice qui es- lus notable en cest endroit, c'est ie externe. Toutesfois le comman- a deux parties : la première ré- ostre témérité, à ce que ne pré- d'assujettir à nostre sens Dieu, incompréhensible, ou de le re-

présenter par aucune image : la seconde partie défend d'adorer aucunes images, par manière de religion. Or il touche en brief les espèces d'idolâtries que les Payens avoyent. En disant, les choses qui sont au ciel : il signifie le soleil, la lune et toutes les estoilles : possible aussi les oiseaux. Comme de faict au chapi- tre IV du Deutéronome exprimant son intention, il nomme tout cela. A quoy je ne me fusse point arrêté, n'estoit pour corriger l'abus d'aucuns ignorans, qui interprètent ce passage des Anges. Pour- tant je ne touche point à l'exposition des mots qui s'ensuyvent après, veu qu'ils sont assez patens. Et desjà au premier livre nous avons assez évidemment ensei- gné, que toutes les formes visibles de Dieu que l'homme controuve, répugnent du tout à la nature d'iceluy : par ainsi, si tost qu'on met en avant quelque idole, que la vraye religion est corrompue et abastardie.

48 La menace qu'il adjouste doit va- loir à corriger nostre stupidité : c'est quand il dit,

Qu'il est l'Eternel nostre Dieu¹, Dieu jaloux visitant l'iniquité des pères sur les enfans en la tierce et quarte génération à ceux qui hayssent son Nom : et faisant miséricorde en mille générations à ceux qui l'aiment et gardent ses commandemens.

Ce qui est autant comme s'il disoit, qu'il est luy seul auquel il nous faut ar- rester. Et pour nous induire à cela, il nous monstre sa puissance, laquelle il ne peut souffrir estre mesprisée ou amoin- drie. Il est vray que le nom EL, est yci mis, qui signifie Dieu : mais pource qu'il est ainsi appelé à cause de sa force, pour mieux exprimer le sens j'ay usé du mot de Fort, ou bien l'ay entrelacé en se- cond lieu. Puis il se nomme Jaloux, pour signifier qu'il ne peut endurer compa- gnon. Tiercement il dénonce qu'il ven- gera sa majesté et sa gloire, si quelqu'un la transfère aux créatures ou aux ido- les : et que ce ne sera point une simple vengeance qui passe de léger, mais qu'elle

¹ Ou, Fort : car ce nom de Dieu en la langue hébraïque vient d'un mot qui signifie Force.

s'estendra sur les enfans, neveux et arrière-neveux, lesquels ensuyvront l'impunité de leurs prédécesseurs : comme d'autre part il promet sa miséricorde et libéralité en mille générations à ceux qui l'aimeront et garderont sa Loy. Ce n'est pas chose nouvelle au Seigneur, de prendre la personne d'un mari envers nous : car la conjunction par laquelle il nous conjoint à soy en nous recevant au sein de l'Eglise, est comme un mariage spirituel, lequel requiert mutuelle loyauté. Pourtant comme en tout et par tout il fait l'office d'un fidèle mari, aussi de nostre part il demande que nous luy gardions amour et chasteté de mariage : c'est-à-dire, que nos âmes ne soyent point abandonnées au diable et aux concupiscences de la chair : qui est une espèce de paillardise. Pour laquelle cause quand il reprend les Juifs de leur infidélité, il se complaint qu'ils ont par leurs adultères violé la loy de mariage ¹. Parquoy comme un bon mari, d'autant qu'il est plus fidèle et loyal, est d'autant plus courroucé s'il voit sa femme décliner à quelque paillard : en telle sorte le Seigneur, lequel nous a espousez en vérité, tesmoigne qu'il a une jalousie merveilleuse toutesfois et quantes qu'en mesprisant la chasteté de son mariage, nous nous contaminons de mauvaises concupiscences : et principalement quand nous transférons ailleurs sa gloire, laquelle sur toutes choses luy doit estre conservée en son entier : ou bien que nous la polluons de quelque superstition. Car en ce faisant, non-seulement nous rompons la foy que nous luy avons donnée en mariage, mais aussi nous polluons nostre âme par paillardise.

49 Il faut veoir que c'est qu'il entend en la menace, quand il dit qu'il visitera l'iniquité des pères sur les enfans en la tierce et quatrième génération. Car outre ce que cela ne conviendrait point à l'équité de la justice divine, de punir l'innocent pour la faute d'autrui : le Seigneur mesme dénonce, qu'il ne souffrira que le fils porte l'iniquité du père ². Et néanmoins ceste sentence est souvent ré-

pétée, que les péchez des pères se nuisent en leurs enfans. Car Moïse parvient en ceste sorte, Seigneur, S qui rétribues le loyer à l'iniquité d sur les enfans ¹. Pareillement, Seigneur, qui fais miséricorde en générations, et rejettes l'iniquité d au sein des enfans ². Aucuns ne vans despescher de ceste difficulté tendent cela des peines temporelles, lesquelles il n'est pas inconvenient enfans souffrent pour leurs pères, que souvent elles sont salutaires est bien vray : car Isaïe dénonce Ezéchias, qu'à cause du péché commis, le Royaume seroit osté à ses enfans : et seroyent transportez en estrange ³. Pareillement, les fam Pharaon et Abimélech ont esté al cause de l'injure qu'avoient fait leurs maistres à Abraham : et plusieurs exemples semblables ⁴. Mais si parvenoit à vouloir soudre ceste question, c'est à luy qu'il faut se réfugier plustost qu'une vraye excuse de ce lieu. Car le Seigneur dénonce une vengeance si grievve, qu'elle ne se peut estre restreindre à la vie présente. Il faut ainsi prendre ceste sentence, qu'elle est une bénédiction de Dieu non-seulement sur la teste de l'inique, mais est étendue sur tout son lignage. Quand cela peut-on attendre, sinon que le fils tant délaissé de l'Esprit de Dieu se meschamment? Le fils estant au don de Dieu pour le péché de son père, ne suit-il pas un mesme train de perdre le neveu et les autres successeurs de ce méchant lignage de meschans gens, qui ne font que lent après en mesme ruine?

20 Premièrement voyons si les temporelles gences répugnent à la justice divine. Or puis que toute la nature des hommes est damnable, il est certain que la justice est appareillée à tous ceux ausquelz le Seigneur ne communique point sa sainte grace, néanmoins ils périssent par leur iniquité, et non point par quelque punition inique de Dieu : et ne se peut attendre de ce que Dieu ne les aide de sa grâce en salut comme les autres. Doncques ceste punition advient

1) Jér. III ; Osée II.

2) Ezéch. XVIII, 20.

1) Nomb. XIV, 18.

3) Is. XXXIX, 7.

2) Jér. XXXII

4) Gen. XII,

eurs péchez, que leurs maigues années sont privées de la : qui pourra vitupérer Dieu mais le Seigneur, dira quel-
 nce au contraire, que l'enfant point la peine pour le péché de l nous faut noter ce qui est
 es Israélites ayans esté lon- liguez de diverses calamitez, proverbe commun, Que leurs
 nt mangé du verjus, et que s enfans en estoyent aga-
 oy ils signifioient que leurs ent commis les fautes pour
 s enduroient tant de maux r méritez : et ce par une ire de
 oureuse, plustost que par une é. Le Prophète leur dénonce
 as ainsi, mais qu'ils endurent propres fautes : et qu'il ne
 s à la justice de Dieu, que e et innocent soit puny pour
 e son père, ce qui n'est pas ce passage. Car si la visita-
 est yci parlé, est lors accom- e Seigneur retire de la maison
 sa grâce, la lumière de sa vé- s autres aides de salut : en
 enfans estans abandonnez de englement, suyvent le train
 décesseurs, en cela ils sous- alédiction de Dieu pour les
 eurs pères : ce qu'après il les ar calamitez temporelles, que
 éternelle, cela n'est point pour l'autrui, mais pour les leurs.
 e costé est donnée une pro- Dieu estendra sa miséricorde
 érations sur ceux qui l'aime- lle est souventesfois mise en
 : et est insérée en l'alliance ue Dieu fait avec son Eglise,
 Dieu, et le Dieu de ta lignée Ce qu'a regardé Salomon, di-
 s la mort des justes leurs en- bienheureux ² : non-seule-
 e de la bonne nourriture, et laquelle de sa part aide beau-
 cité d'un homme, mais aussi bédiction que Dieu a pro-
 rviteurs, que sa grâce rési-

dera éternellement en leurs familles. Ce qui apporte une singulière consolation aux fidèles, et doit bien estonner les ini-
 ques. Car si la mémoire tant de justice comme d'iniquité a telle vigueur envers Dieu après la mort de l'homme, que la bénédiction de la première, et la malé-
 diction de la seconde s'estende jusques à la postérité : par plus forte raison celuy qui aura bien vescu, sera béni de Dieu sans fin, et celuy qui aura mal vescu, maudit. Or à cela ne contrevient point, que de la race des meschans aucunesfois il en sort de bons : et au contraire, de la race des fidèles, qu'il en sort de mes-
 chans : car le Législateur céleste n'a pas voulu yci establir une reigle perpétuelle, laquelle déroguast à son élection. Et de faict il suffit, tant pour consoler le juste que pour espovanter le pécheur, que ceste dénonciation n'est pas vaine ne fri-
 vole, combien qu'elle n'ait pas tousjours lieu. Car comme les peines temporelles que Dieu envoie à d'aucuns, sont tes-
 moignages de son ire contre les péchez, et signes du jugement futur qui viendra sur tous pécheurs, combien qu'il en de-
 meure beaucoup impunis en la vie pré- sente : ainsi le Seigneur en donnant un exemple de ceste bénédiction, c'est de
 poursuyvre sa grâce et bonté sur les en- fans des fidèles à cause de leurs pères, il donne tesmoignage, comment sa miséri-
 corde demeure ferme éternellement sur ses serviteurs. Au contraire, quand il poursuit une fois l'iniquité du père jus-
 ques au fils, il monstre quelle rigueur de jugement est apprestée aux iniques pour leurs propres péchez : ce qu'il a princi-
 palement regardé en ceste sentence. D'a-
 vantage, il nous a voulu comme en passant signifier la grandeur de sa miséricorde, l'estendant en mille générations : comme
 ainsi soit qu'il n'eust assigné que quatre générations à sa vengeance.

22 LE TROISIÈME COMMANDEMENT.

*Tu ne prendras point le nom de l'Eter-
 nel ton Dieu en vain.*

La fin du précepte est que le Seigneur veut la majesté de son nom nous estre sainte et sacrée. La somme doncques

2) Gen. XVII, 7.

sera, qu'icelle ne soit point profanée de nous par mespris ou irrévérence : à laquelle défense répond le précepte affirmatif, d'autre part qu'elle nous soit en recommandation, et honneur singulier. Et pourtant il faut que tant de cœur comme de bouche nous soyons instruits à ne penser et ne parler, rien de Dieu ou de ses mystères, sinon révéremment et avec grande sobriété : et qu'en estimant ses œuvres, nous ne concevions rien qui ne soit à son honneur. Il faut diligemment observer ces trois points : c'est que tout ce que nostre esprit conçoit de Dieu, ou qu'en parle nostre langue, soit convenable à son excellence et à la sainteté de son nom, et tende à exalter sa grandeur. Secondement, que nous n'abusions point de sa sainte Parole témérairement et que nous ne renversions point ses mystères pour servir à nostre avarice, ou à ambition, ou à nos folies : mais comme la dignité de son nom est imprimée en sa Parole et ses mystères, que nous les ayons toujours en honneur et en estime. Finalement, que nous ne mesdisions ne détractions de ses œuvres, comme aucuns meschans ont coustume d'en parler par contumélie : mais à tout ce que nous reconnaissons fait de luy, que nous donnions la louange de sagesse, justice et vertu. Voylà que c'est sanctifier le nom de Dieu. Quand il en est autrement fait, il est meschamment pollué, pource qu'on le tire hors de son usage légitime, auquel il estoit consacré : et quand il n'y auroit autre mal, il est amoindri de sa dignité, et est rendu contemptible. Or si c'est si mal fait d'usurper trop légèrement le nom de Dieu par témérité, ce sera beaucoup plus grand péché, de le tirer en usage du tout meschant, comme de le faire servir à sorcellerie, nécromancie, conjurations illicites, et telles manières de faire. Toutesfois il est yci parlé en spécial du jurement, duquel l'abus du nom de Dieu est sur toutes choses détestable, ce qui est fait pour nous engendrer une plus grande horreur de toutes autres espèces d'en abuser. Or qu'yci Dieu ait regardé à l'honneur et service que nous luy devons, et à la révérence que son nom mérite, plustost que de nous exhorter à jurer

loyalement les uns aux autres pour frauder personne : il appert par ce que tantost après à la seconde Table, il condamnera les parjures et faux tesmoignages, par lesquels les hommes font l'un à l'autre. Et ainsi ce seroit une répétition superflue, s'il estoit yci traité du devoir de charité. La distinction par raillement requiert cela (car selon qu'esté dit) ce n'est pas en vain que Dieu a distribué sa Loy en deux Tables, de il s'ensuit qu'en ce passage il maintient son droict, et veut que la sainteté de son nom luy soit gardée, comme elle est digne, et ne monstre pas encores ce que les hommes doyvent les uns aux autres en matière de serment.

23 Premièrement il faut entendre c'est que jurement. Jurement est une attestation de Dieu, pour confermer la vérité de nostre parole. Car les blasphèmes manifestes, qui se font comme pour puer Dieu, ne sont pas dignes qu'on les appelle Juremens. Or il est monstré plusieurs passages de l'Ecriture, de telle attestation, quand elle est de Dieu faite, est une espèce de glorifier Dieu. Comme quand Isaïe dit que les Assyriens et Egyptiens seront receus en l'Eglise de Dieu, Ils parleront, dit-il, la langue de Canaan, et jureront au nom du Seigneur, c'est-à-dire, qu'en jurant par le nom du Seigneur ils déclareront qu'ils le tiennent pour leur Dieu. Item, quand il parle du royaume de Dieu sera multiplié. Quiconque, dit-il, demandera prospérité, il la demandera en Dieu : et qui jurera, jurera par le vray Dieu¹. Jérémie, Si les Docteurs enseignent le peuple de jurer en mon nom, comme l'ont enseigné de jurer par Baal, je feray prospérer en ma maison². Et bon droict qu'en invoquant le nom de Dieu en tesmoignage, il est dit que nous testifions nostre religion envers luy en telle sorte nous le confessons et la vérité éternelle et immuable, vers laquelle nous l'appelons non-seulement comme un tesmoin idoine de vérité, mais comme celui auquel seul appartient de la maintenir, et faire venir en lumière les d

1) Is. XIX, 18.

2) Jér. XII, 16.

3) Jér. XII, 16.

d'avantage, comme celui qui seul les cœurs. Car quand les testes humains nous défont, nous Dieu pour tesmoin : et mesmes est question d'affirmer ce qui est dedans la conscience. Pourtant sur se courrouce amèrement contre qui jurent par les dieux estrangers prend une telle manière de jurement comme un signe de renoncement au nom : comme quand il dit, Tes n'ont abandonné, et jurent par ne sont point dieux¹. D'avantage, e par la grandeur de la peine, ce péché est exécration : quand il détruira tous ceux qui jurent de Dieu, et au nom de leur

mais que nous entendons que le vent l'honneur de son nom estre nos sermens, nous avons d'avis à nous garder qu'au lieu de r il n'y soit mesprisé ou amoins une contumélie trop grande, on se parjure par son nom : et cela est appelé en la Loy, Prophanie. Car que restera-il à Dieu, s'il dépouillé de sa vérité ? il ne sera rien. Or on l'en dépouille, en le faisant tesmoin et approbateur de fausseté. Et Jéhosua voulant contraindre de confesser vérité, luy dit, Mon Dieu donne gloire au Dieu d'Israël². En cela dénote que Dieu est grièvement offensé, si on se parjure en son nom ; ce n'est point de merveille, car en ce il ne tient point à nous qu'il ne soit nommé de mensonge. Et de faict, semblable adjuration que font les hommes en l'évangile saint Jehan, il faut qu'on soit de ceste forme de parjurement entre les Juifs, quand on voit ouyr quelqu'un par serment³. Les formules de l'Escriture nous font voir quelle crainte nous devons avoir de mal jurer : comme quand il est dit, Le Seigneur est vivant, Le Seigneur est tel mal et tel. Item, Que Dieu soit tesmoin sur mon âme⁴. Les-

quelles dénotent que nous ne pouvons appeler Dieu pour tesmoin de nos paroles, qu'il ne venge le parjure si nous jurons fausement.

25 Quand nous prenons le nom de Dieu en serment véritable, mais superflu : combien qu'il ne soit pas profané du tout, toutesfois il est rendu contemptible et abaissé de son honneur. C'est donc la seconde espèce de serment, par laquelle il est prins en vain. Pourtant il ne suffit pas de nous abstenir de parjure, mais il faut aussi qu'il nous souviene que le serment n'a pas esté institué pour le plaisir désordonné des hommes, mais pour la nécessité, et qu'autrement il n'est permis. Doncques s'ensuit que ceux qui le tirent à chose de nulle importance, outrepassent le bon usage et licite. Or on ne peut prétendre autre nécessité, sinon qu'en servant à la religion, ou à charité. En quoy on pèche aujourd'huy trop désordonnement : et ce d'autant plus que par trop grande accoustumance cela est estimé pour néant, combien qu'il ne soit point de petit poids au jugement de Dieu. Car indifféremment on abuse du nom de Dieu en propos de folie et vanité : et pense-on que ce n'est point mal fait, pource que les hommes par leur licence sont venus quasi en possession de ce faire. Néanmoins le mandement de Dieu demeure toujours : la menace qui y est adjoustée demeure inviolable, et aura une fois son effect : par laquelle une vengeance particulière est dénoncée sur tous ceux qui auront pris le nom de Dieu en vain. Il y a une mauvaise fante d'autre costé, que les hommes en leur jurement prennent le nom des saints pour le nom de Dieu, jurans par saint Jacques, ou saint Antoine ; ce qui est une impiété évidente, veu que la gloire de Dieu leur est ainsi transférée. Car ce n'est point sans cause que Dieu nommément a commandé qu'on jurast par son Nom, et par mandement spécial nous a défendu de jurer par dieux estranges¹. Et c'est ce que l'Apostre dit en escrivant que les hommes en leurs sermens appellent Dieu comme leur supérieur : mais que Dieu jure par soy-

1) 7.
II, 12.
III, 28.

2) Soph. I, 5.
3) Jos. VII, 19.

4) IV, 44 ; 2 Rois VI, 21 ; 2 Cor. I, 23.

1) Deut. VI, 13 ; I, 20 ; Ex. XXIII, 13.

mesme, à cause qu'il n'a nul plus grand que luy¹.

26 Les Anabaptistes non contens de ceste modération, condamnent sans exception tous juremens, d'autant que la défense de Christ est générale, où il dit, Je vous défen de ne jurer du tout : mais que vostre parole soit, Ouy, ouy, non, non : ce qui est outre est du mauvais². Mais en ce faisant, ils font injure à Christ, le faisant adversaire de son Père, comme s'il estoit venu en terre pour anéantir ses commandemens. Car le Dieu éternel, en sa Loy non-seulement permet le jurement comme chose licite (ce qui devroit bien suffire) mais commande d'en user en nécessité³. Or Christ tesmoigne qu'il est un avec son Père : qu'il n'apporte rien que son Père n'ait commandé : que sa doctrine n'est point de luy-mesme⁴, etc. Qu'est-ce donc qu'ils diront ? Feront-ils Dieu répugnant à soy, pour défendre et condamner ce qu'il a une fois approuvé en le commandant ? Pourtant leur sentence ne peut estre receue. Mais pource qu'il y a quelque difficulté aux paroles de Christ, il nous les faut regarder de plus près, desquelles certes nous n'aurons point l'intelligence, sinon que nous considérons son but, et adressions nostre pensée à ce qu'il prétend en ce passage-là. Or est-il ainsi qu'il ne veut point amplifier ne restreindre la Loy, mais seulement la réduire en son sens naturel, lequel avoit esté grandement corrompu par les fausses gloses des Scribes et Phari-siens. Si nous tenons cela, nous ne penserons point que Christ ait voulu condamner tous sermens universellement, mais seulement ceux qui transgressent la règle de la Loy. Il appert de ses paroles, que le peuple ne se gardoit pour lors sinon de se parjurer : comme ainsi soit que la Loy ne défende point seulement les parjures, mais les juremens superflus. Parquoy le Seigneur Jésus, vray expositeur de la Loy, admoneste que non-seulement c'est mal fait de se parjurer, mais aussi de jurer⁵. Comment jurer ? Asçavoir en vain ; mais les sermens que la Loy

approuve, il les laisse libres entier. Mais ils s'arrestent à ces Du tout : laquelle toutesfois i porte point au verbe qui est là voir Jurer : mais aux formes de qui s'ensuyvent après. Car c'est partie de l'erreur, qu'en jurant et par la terre, ils ne pensoient toucher le nom de Dieu. Le donques ayant corrigé la transgression, leur oste après terfuges : afin qu'ils ne pensent eschapper, si en supprimant l Dieu ils jurent par le ciel et par Car il est besoin de noter encore passant, combien que le nom de soit point exprimé, toutesfois i bien par iceluy en formes obliques me si on jure par le soleil esclaire, par le pain qu'on mange baptesme, ou autres bénéfices qui nous sont comme gages de Et de faict Christ en ce passage fend pas de jurer par le ciel et Jérusalem, pour corriger la suite comme aucuns s'y abusent : mais rabat l'excuse et vaine sophiste qui estimoyent pour néant d'a jours en la bouche des sermens et tortus : comme s'ils espar nom de Dieu, lequel néantmoins primé en tous les biens dont i jouir. Il y a une autre raison, que homme mortel ou desjà tr mesmes un Ange est substitué Dieu ; comme les Payens par teries se sont accoustumez à j vie ou bonne fortune de leur alors en déifiant les hommes, cit d'autant la gloire d'un ser mesmes on la diminue. Mais n'a autre but ny intention, que mer son dire par le nom sacré combien que cela se face où sa majesté est blessée en to légers et volages. Jésus-Christ dant de jurer du tout, oste ce ou vaine couverture dont les cuident justifier. Saint Jacques tant les paroles de son mais une mesme fin, pource qu'en ceste licence d'abuser téméra nom de Dieu, a esté trop vulg

1) Hébr. VI, 13.

2) Matth. V, 34-37 ; Jacq. V, 12.

3) Ex. XXII, 11.

4) Jean VII, 16.

5) Matth. V, 34.

qu'elle emporte une meschante opinion¹. Car si ce mot, Du tout, portoit à la substance, comme s'il n'est nullement permis de jurer, et sans exception il fust défendu, de servir ce qui est tantost après déclaré par forme de déclaration, c'est ne prene point les noms du ciel, ni de la terre? etc. Car il appert que pour fermer toutes eschappatoires par lesquelles les Juifs se pensoient

Pourtant ce ne peut estre chose que se à gens de sain entendement, le Seigneur ne réproûve en ce passage les sermens sinon ceux qui estoient permis par la Loy. Car luy-mesme, qui a esté en toute sa vie la perfection commandée, n'a point eu horreur de jurer quand la chose le requéroit : et les disciples, que nous ne doutons point d'avoir gardé sa reigle, ont suyvi un mesme exemple. Qui oseroit dire que saint Paul n'a point juré, si le jurement eust esté défendu? Or quand la matière le permet, il jure sans aucun scrupule, et tant mesmes aucunesfois imprécatoires la question n'est pas en doute, pour ce qu'aucuns pensent qu'il y a que les sermens publics qui sont exceptez : comme sont ceux que le Magistrat requiert de nous, ou que le Prince fait à ses supérieurs, ou bien les sermens entre eux, les gendarmes à leurs capitaines, et les Princes entre eux pour quelque alliance. Auquel nombré nous comprenent (et à bon droict) tous les sermens qui sont en saint Paul : veu que les apostres en leur office n'ont point fait de sermens particuliers, mais officiels au nom de Dieu. Et de faict, je ne nie pas que les sermens publics ne soient permis, d'autant qu'ils sont appuyez de plus fermes tesmoignages de Dieu. Il est commandé au Magistrat d'interroger un tesmoin à jurer en cas douteux : et le tesmoin est tenu de répondre. Pareillement l'Apostre résout les controverses humaines sont résolues par ce remède². Pourtant l'un de ces sermens a la bonne approbation de ce qu'il

fait. Et de faict on peut observer que les Payens anciennement avoyent en grande religion les sermens publics et solennels : au contraire, qu'ils n'estimoient pas beaucoup ceux qu'ils faisoient en leur privé, comme si Dieu n'en eust tenu compte. Néanmoins de condamner les sermens particuliers, qui se font sobrement des choses nécessaires avec révérence, c'est une chose trop périlleuse, veu qu'ils sont fondez sur bonne raison et exemples de l'Ecriture. Car s'il est licite à personnes privées d'invoquer Dieu pour Juge sur leurs propos : par plus forte raison il leur sera permis de l'invoquer pour tesmoin. Exemple : Ton prochain t'accusera de quelque desloyauté : tu tascheras par charité de te purger : il n'acceptera aucune raison en paiement. Si ta renommée vient en danger pour l'obstination qu'il a en sa mauvaise fantasie : sans offense tu pourras appeler au jugement de Dieu, afin qu'il déclare ton innocence. Si nous regardons les paroles, ce n'est pas si grande chose d'appeler Dieu en tesmoin, que pour Juge. Je ne voy point doncques pourquoy nous devions réproûver une forme de serment, où Dieu soit appelé en tesmoignage. Et pour vérifier cela, nous avons plusieurs exemples. Si quand Abraham et Isaac ont fait serment à Abimélec, on allègue que ce soient sermens publics : pour le moins Jacob et Laban estoient personnes privées, et néanmoins ont confirmé leur alliance par jurement. Booz estoit homme privé, qui a ratifié par serment le mariage promis à Ruth. Pareillement Abdias, homme juste et craignant Dieu (comme dit l'Ecriture) lequel testifie par jurement ce qu'il veut persuader à Elie¹. Je ne voy point doncques meilleure reigle, sinon que nous modérions nos sermens en telle sorte qu'ils ne soient point téméraires, légèrement faits, ny en matière frivole, ni en affection désordonnée : mais qu'ils servent à la nécessité, asçavoir quand il est question de maintenir la gloire de Dieu, ou conserver charité envers les hommes; à quoy tend le commandement.

¹) Gen. XXI, 24; XXVI, 31; XXXI, 53; Ruth III, 13;
²) Heb. VI, 16.

28 LE QUATRIÈME COMMANDEMENT.

Qu'il te souviene de sanctifier le jour du repos. Tu besongneras six jours, et feras toutes tes œuvres. Le septième est le repos du Seigneur ton Dieu. Tu ne feras aucune tienne œuvre, ne toy, ne ton fils, ne ta fille, ne ton serviteur, ne ta chambrière, ne ton bestial, ne l'estranger qui est entre tes portes. Car en six jours, etc.

La fin du précepte est, qu'estans morts à nos propres affections et œuvres, nous méditons le royaume de Dieu : et qu'à ceste méditation nous nous exerçons par les moyens qu'il a ordonnez ; néanmoins pource qu'il a une considération particulière et distincte des autres, il requiert une exposition un peu diverse. Les anciens Docteurs ont coutume de le nommer Ombratile, pource qu'il contient observation externe du jour, laquelle a esté abolie à l'advenement de Christ, comme les autres figures, ce qui est bien véritable : mais ils ne touchent la chose qu'à demi. Pourtant il faut prendre l'exposition de plus haut, et considérer trois causes, lesquelles sont contenues sous ce commandement. Car le Législateur céleste, sous le repos du septième jour, a voulu figurer au peuple d'Israël le repos spirituel : c'est que les fidèles se doyvent reposer de leurs propres œuvres, afin de laisser besongner Dieu en eux. Secondement, il a voulu qu'il y eust un jour arrêté, auquel ils conveinssent pour ouyr la Loy, et user de ses cérémonies : au moins lequel ils dédiassent spécialement à considérer ses œuvres : afin d'estre incitez par cela à le mieux honorer. Tiercement, il a voulu donner un jour de repos aux serviteurs et gens de travail, qui sont sous la puissance d'autrui : afin d'avoir quelque relasche de leur labeur.

29 Toutesfois il nous est montré en plusieurs passages, que ceste figure du repos spirituel a eu le principal lieu en ce précepte. Car Dieu n'a jamais requis plus estroitement l'obéissance d'aucun précepte, que de cestuy-ci. Quand il veut dénoter en ses Prophètes toute la religion estre destruite, il se complaint que

son Sabbath a esté pollué et violé, qu'il n'a pas esté bien gardé ne fié : comme si en délaissant ce qui ne restoit plus rien en quoy il peust être honoré. D'autre part, il magnifie généralement l'observation d'iceluy : pour la cause les fidèles estimoyent par-tout, le bien qu'il leur avoit fait, révélant le Sabbath¹. Car ainsi les Lévités en Néhémiah : Tu as ramené à nos Pères ton saint Sabbath, tes mandemens et cérémonies², et tu nous as donné la Loy par la main de Moïse. Nous voyons comment ils l'ont en telle estime par-dessus tous les autres préceptes : ce qui nous peut monstrer la dignité et excellence du Sabbath, laquelle est aussi clairement exposée par Moïse et Ezéchiel. Car nous lisons au chapitre 31. Exode, Observez mon Sabbath : car c'est un signe entre moy et vous, et entre toutes vos générations, pour vous sanctifier ; gardez donc mon Sabbath, car il vous doit estre saint. Car les enfans d'Israël le gardent et le célèbrent en leurs aages : car c'est une loi perpétuelle, et un signe à toute éternité. Cela est encore plus amplement exposé par Ezéchiel : toutesfois la somme des paroles revient là, que c'estoit un signe par lequel Israël devoit cognoistre que Dieu est sanctificateur³. Or si nostre sanctification consiste au renoncement de nostre propre volonté, de là desjà apparaît une similitude entre le signe externe et la chose intérieure. Il nous faut donc nous reposer, afin que Dieu besongne en nous ; il nous faut céder de nostre volonte, signer nostre cœur, renoncer à toutes les cupiditez de nostre cœur ; bref, il nous faut cesser de tout procéder de nostre entendement, et nous qu'avans Dieu besognant en nous acquiescions en luy : comme au chapitre 28. postre nous enseigne⁴.

30 Cela estoit représenté en l'observation du repos du septième jour. Et afin qu'il y eust plus grande religion à

1) Nomb. XV, 35 ; Ezéch. XX, 12 ; XXII, 8 ; Jér. XVII, 21, 22, 27 ; Is. LVI, 2.

2) Néh. IX, 14.

3) Ezéch. XX, 12.

4) Ex. XXXI, 13 ;

5) Hébr. III, 13 ; IV,

Seigneur a confirmé cest ordre
exemple : car c'est une chose
doit point esmouvoir petitement
; quand on l'enseigne de suyvre
ateur. Si quelqu'un requiert une
tion secrète au nombre de Sept :
aisemblable, puis que ce nom en
re signifie perfection, qu'il a esté
cest endroit pour dénoter per-

A quoy se rapporte ce que nous
en Moysé. Car après avoir dit que
neur s'est reposé au septième
n'en met plus d'autres après pour
terminer sa fin. On pourroit aussi
quant à cela une autre conjec-
table : c'est que le Seigneur par
bre a voulu signifier que le Sab-
s fideles ne sera jamais parfaite-
complì jusques au dernier jour.
is le commençons yci, et le pour-
journallement : mais pource que
vons encore bataille assiduele
nostre chair, il ne sera point
jusques à ce que la sentence d'I-
it vérifiée, quand il dit qu'au
e de Dieu il y a un Sabbath con-
ernellement : asçavoir quand Dieu
ut en tous¹. Il pourroit donc
advis, que par le septième jour
eur ait voulu figurer à son peuple
ction du Sabbath qui sera au der-
r, afin de le faire aspirer à icelle
on, d'une estude continuelle du-
te vie.

ceste exposition semble trop sub-
pourtant que quelqu'un ne la
recevoir, ie n'empesche pas qu'on
contente d'une plus simple : c'est
Seigneur a ordonné un jour par
peuple fust exercité sous la pé-
de la Loy à méditer le repos spi-
qui est sans fin. Qu'il a assigné
ième jour, ou bien jugeant qu'il
, ou bien pour mieux inciter le
observer ceste cérémonie, luy
nt son exemple : ou plustost pour
strer que le Sabbath ne tendoit
fin, sinon pour le rendre con-
son Créateur. Car il n'en peut
balloir, moyennant que la signi-
la mystère demeure : c'est que

le peuple fust instruit de se démettre de
ses œuvres. A laquelle contemplation les
Prophètes réduisoient assiduelement les
Juifs, afin qu'ils ne pensassent s'acquit-
ter en s'abstenant d'œuvres manuelles.
Outre les passages que nous avons al-
léguez, il est dit en Isaïe, Si tu te retires
au Sabbath pour ne point faire ta volonté
en mon saint jour, et célèbres un Sab-
bath saint et délicat au Seigneur de
gloire, et le glorifies en ne faisant point
tes œuvres, et ta propre volonté n'est
point trouvée : lors tu prospéreras en
Dieu¹. Or il n'y a doute que ce qui es-
toit cérémonial en ce précepte, n'ait esté
aboli par l'advenement de Christ. Car il
est la vérité, qui fait par sa présence es-
vanouir toutes les figures : il est le corps,
au regard duquel les ombres sont lais-
sées. Il est, dy-je, le vray accomplisse-
ment du Sabbath. Car estans ensevelis
avec luy par le Baptisme, nous sommes
entrez en la compagnie de sa mort : afin
qu'estans faits participans de sa résur-
rection, nous cheminions en nouveauté
de vie². Pourtant dit l'Apostre que le
Sabbath a esté ombre de ce qui devoit
advenir, et que le corps en est en
Christ³ : c'est-à-dire, la vraye substance
et solide de la vérité, laquelle il explique
bien en ce lieu-là. Or icelle n'est point
contente d'un jour, mais requiert tout le
cours de nostre vie, jusques à ce qu'es-
tans du tout morts à nous-mesmes, nous
soyons remplis de la vérité de Dieu.
Dont il s'ensuit que toute observation
superstitieuse des jours doit estre loin
des Chrestiens.

32 Néanmoins d'autant que les deux
dernières causes ne se doyvent point
mettre entre les ombres anciennes, mais
convienent également à tous siècles :
combien que le Sabbath soit abrogé, cela
ne laisse point d'avoir lieu entre nous,
que nous ayons certains jours pour nous
assembler à ouyr les prédications, à faire
les oraisons publiques, et célébrer les
Sacremens : secondement pour donner
quelque relasche aux serviteurs et gens
méchaniques. Il n'y a nulle doute que le
Seigneur n'ait regardé l'un et l'autre en

23; 1 Cor. XV, 28.

1) Is. LVIII, 13.

2) Rom. VI, 4.

3) Coloss. II, 16, 17.

commandant le Sabbath. Quant au premier, il est assez approuvé par l'usage mesme des Juifs. Le second a esté noté par Moïse au Deutéronome, en ces paroles. Afin que ton serviteur et ta chambrière se reposent comme toy, qu'il te souviene que tu as esté serviteur en Egypte. Item en Exode, Afin que ton bœuf et ton asne, et ta mesnie se repose¹. Qui pourra nier que ces deux choses ne nous conviennent aussi bien qu'aux Juifs? Les assemblées ecclésiastiques nous sont commandées par la Parole de Dieu: et l'expérience mesme nous monstre quelle nécessité nous en avons. Or s'il n'y a jours ordonnez, quand se pourrions-nous assembler? L'Apostre enseigne que toutes choses se doyvent faire décentement et par ordre entre nous². Or tant s'en faut que l'honnesteté et l'ordre se puisse garder sans ceste police de jours, que si elle n'estoit, nous verrions incontinent merveilleux troubles et confusions en l'Eglise. Or s'il y a une mesme nécessité entre nous, que celle à laquelle le Seigneur a voulu remédier en ordonnant le Sabbath aux Juifs, que nul n'allègue ceste loy ne nous appartenir de rien: car il est certain que nostre bon Père n'a pas moins voulu pourvoir à nostre nécessité, qu'à celle des Juifs. Mais que ne nous assemblons-nous tous les jours, dira quelqu'un, pour oster ceste différence. Je le désireroie bien: et de faict, la sagesse spirituelle de Dieu seroit bien digne d'avoir quelque heure au jour, qui luy fust destinée. Mais si cela ne se peut obtenir de l'infirmité de plusieurs, qu'on s'assemble journellement, et la charité ne permet point de les contraindre plus outre: pourquoy ne suyons-nous la raison laquelle nous a esté monstrée de Dieu?

33 Il nous faut estre un peu plus longs en cest endroit, pource qu'aucuns entendemens légers se tempestent aujourd'huy à cause du Dimanche. Car ils se plaignent que le peuple chrestien est entretenu en un Judaïsme, veu qu'il retient encores quelque observation des jours. A cela je respon que sans Judaïsme nous

observons le Dimanche, veu qu'il y a grande différence entre nous et les Juifs car nous ne l'observons point d'une religion estroite, comme d'une cérémonie en laquelle nous pensions estre compris un mystère spirituel: mais nous en usons comme d'un remède nécessaire pour garder bon ordre en l'Eglise. Mais saint Paul, disent-ils, nie que les Chrestiens doyvent estre jugez en l'observation des jours, veu que c'est un ombre des choses futures: et pour ceste cause craint d'avoir travaillé en vain entre les Galatiens. d'autant qu'ils observoyent encores les jours. Et aux Romains il affirme que c'est superstition, si quelqu'un discerne entre jour et jour¹? Mais qui est l'homme d'entendement rassis qui ne voye bien de quelle observation parle l'Apostre? Car ils ne regardoyent point à ceste fin que nous disons, d'observer la police et l'ordre en l'Eglise: mais entretenant les festes comme ombres des choses spirituelles, ils obscurcissoient d'autant la gloire de Christ et la clarté de l'Evangile: ils ne s'abstenoyent point d'œuvres manuelles, pource qu'elles les empêchent de vaquer à méditer la Parole de Dieu: mais par une folle dévotion, d'autant qu'ils imaginoient en se reposant faire service à Dieu. C'est donc contre ceste perverse discrétion de jour que crie saint Paul et non pas contre l'ordonnance légitime qui est mise pour entretenir la paix en la compagnie de Chrestiens. Car les Eglises qu'il avoit édifiées, gardoyent le Sabbath en ce usage: ce qu'il monstre en assignant ce jour-là aux Corinthiens pour apporter leurs aumosnes en l'Eglise². Si nous craignons la superstition, elle est plus à craindre aux festes judaïques qu'elle n'est maintenant au Dimanche. Car comme il estoit expédient pour abatre la superstition, on a délaissé le jour observé des Juifs: et comme il estoit nécessaire pour garder ordre, police et paix en l'Eglise, on en a mis un autre lieu.

34 Combien que les anciens n'ont point choisi le jour du Dimanche pour le su

1) Deut. V, 15; Ex. XXIII, 12. 2) 1 Cor. XIV, 40.

1) Col. II, 16; Gal. IV, 10, 11; Rom. XIV, 5.
2) 1 Cor. XVI, 2.

le Sabbath, sans quelque consi-

Car puis que la fin et accom-
plissement de ce vray repos, qui estoit
l'ancien Sabbath, est accom-
plie par la résurrection de nostre Sei-
gneur, les Chrestiens sont admonestez
de ne s'arrester point à la céré-
monie n'estoit qu'ombre. Je ne m'ar-
rête au nombre Septième, pour
l'Eglise en quelque servitude :
condamneroye point les Eglises
d'autres jours solennels
s'assembler, moyennant qu'il n'y
ait de superstition : comme il n'y en a
pas quand on regarde seulement à en-
tenir la discipline et bon ordre. Que
la fin donc du précepte soit telle :
la vérité estoit démontrée aux
Juifs sans figure, ainsi sans figure elle
est déclarée : c'est que nous méditons
toute nostre vie un perpétuel
de nos œuvres, à ce que Dieu be-
soin nous par son Esprit. Secon-
dement nous appliquons chacun son
devoir qu'il sera possible, à penser
à l'honneur de Dieu pour le magnifier,
nous observions l'ordre légitime
seul à ouyr la Parole, célébrer les
sacramens, et faire les prières solen-
nelles, que nous ne grevions
pas trop ceux qui sont en nostre
Eglise. Ainsi seront renversez les
opinions des faux docteurs, qui ont
au temps passé le povre popu-
le en opinion judaïque, ne discernans
le Dimanche et le Sabbath autre-
ment que le septième jour estoit
qu'on gardoit pour lors, mais
falloit néanmoins garder un. Or
il n'y a autre chose à dire, qu'avoir
ce jour en despit des Juifs, et
ne pas demeurer en la superstition
que Paul condamne : c'est, d'avoir
une signification secrète, ainsi qu'elle
est dans le vieil Testament. Et de
ce nous voyons ce qu'a prouffité leur
erreur : car ceux qui la suyvent, sur-
tout les Juifs en opinion charnelle
est, tellement que les répréhen-
sions nous avons en Isaïe leur con-

viendroyent mieux qu'à ceux que le Pro-
phète reprenoit de son temps¹. Au reste,
nous avons à retenir principalement la
doctrine générale : c'est qu'afin que la
religion ne déchéé ou se refroidisse entre
nous, nous soyons diligens de fréquen-
ter les saintes assemblées, et appli-
quons en usage toutes les aides qui sont
prouffitables à nourrir le service de Dieu.

35 LE CINQUIÈME COMMANDEMENT.

*Honore ton père et ta mère, afin que
tes jours soyent prolongez sur la
terre, laquelle le Seigneur ton Dieu
te donnera.*

La fin est, pource que Dieu veut que
l'ordre qu'il a constitué soit entretenu,
qu'il nous faut observer les degrez de
prééminence comme il les a mis. Pour-
tant la somme sera, que nous portions
révérence à ceux que le Seigneur nous a
ordonnez pour supérieurs : et que nous
leur rendions honneur et obéissance,
avec recognoissance du bien qu'ils nous
ont fait. De cela s'ensuit la défense, que
nous ne déroguions à leur dignité, ne
par contemnement, ne par contumace, ne
par ingratitude. Car le nom d'Honneur
s'estend ainsi amplement en l'Ecriture :
comme quand l'Apostre dit que les Pres-
tres qui président bien, sont dignes de
double honneur² : non-seulement il parle
de la révérence qui leur est due, mais
aussi de la rémunération que mérite leur
labour. Or pource que ce commandement
lequel nous assujettit à nos supérieurs,
est fort contraire à la perversité de nostre
nature, laquelle comme elle crève d'am-
bition et d'orgueil, ne se submet pas vo-
lontiers : à ceste cause la supériorité la-
quelle estoit la moins odieuse et plus
amiable de toutes, nous a esté proposée
pour exemple : pource qu'elle pouvoit
mieux fleschir et amolir nos cœurs à se
submettre en obéissance. Parquoy le Sei-
gneur, petit à petit par la sujétion qui
est la plus douce et la plus facile à por-
ter, nous accoustume à toutes sujétions,
pource qu'il y a une mesme raison en
toutes. Car quand il donne prééminence

ceci l'Alcibiade Tripart., au livre IX, chap.

1) Is. I, 18 ; LVIII, 12.

2) 1 Tim. V, 17.

à quelqu'un, entant que mestier est pour la conserver il luy communique son Nom. Les tiltres de Père, de Dieu et de Seigneur luy sont tellement propres, que quand il en est fait mention, il faut que nostre cœur soit touché de la reconnaissance de sa majesté. Pourtant quand il en fait les hommes participans, il leur donne comme quelque estincelle de sa clairté, afin de les annoblir et les rendre honorables selon leur degré. Parquoy en celuy qui est nommé père, il faut reconnaître quelque honneur divin, veu qu'il ne porte point le tiltre de Dieu sans cause. Pareillement celuy qui est Prince ou Seigneur, communique aucunement à l'honneur de Dieu.

36 Parquoy il ne faut douter que le Seigneur ne constitue yci une reigle universelle : c'est que selon que nous reconnaissons un chacun nous estre ordonné de luy pour supérieur, que nous luy portions honneur, révérence et amour : et que nous luy facions les services qu'il nous sera possible. Et ne faut point regarder si nos supérieurs sont dignes de cest honneur ou non : car quels qu'ils soient, ils ne sont point venus sans la volonté de Dieu en ce degré, à cause duquel nostre Seigneur nous commande les honorer. Toutesfois nommément il nous commande de révéler nos parens qui nous ont engendrez en ceste vie, ce que nature mesme nous doit enseigner. Car tous ceux qui violent l'autorité paternelle, ou par mespris, ou par rébellion, sont monstres et non pas hommes. Pourtant nostre Seigneur commande de mettre à mort tous ceux qui sont désobéissans à père et à mère : et ce à bonne cause. Car puis qu'ils ne reconnaissent point ceux par le moyen desquels ils sont venus en ceste vie, ils sont certes indignes de vivre. Or il appert par plusieurs passages de la Loy, ce que nous avons dit estre vray : à sçavoir que l'honneur dont il est yci parlé a trois parties : Révérence, Obéissance et Amour procédant de la reconnaissance des bienfaits. La première est commandée de Dieu, quand il commande de mettre à mort celui qui aura détracté de père et de mère : car en cela il punit tout contemnement

et mespris. La seconde, en ce qu'il a donné que l'enfant rebelle et désobéissant fust aussi mis à mort. La troisième est approuvée en ce que dit Jésus au chapitre XV de saint Matthieu, c'est du commandement de Dieu, de servir et bien faire à nos parens¹. Parquoy toutes fois et quantes que saint Paul fait mention de ce précepte, il nous exhorté à l'obéissance : ce qui appartient à la première partie.

37 La promesse est quant à nous adjoustée pour plus grande réedification, afin de nous admonester que ceste sujétion est agréable à Dieu. Car saint Paul nous incite par cest argument quand il dit que ce précepte est lié avec promesse² : car la promesse que nous avons eue ci-dessus en la Table, n'estoit pas spéciale à un seul, mais s'estendoit à toute la Loy. Quant est de l'intelligence de ce précepte, elle est telle : c'est que le Seigneur parloit proprement aux Israélites de la terre qu'il leur avoit promise en luy. Si donc la possession de ceste terre est une arre de la bonté de Dieu et de sa promesse, il ne nous faut esmerveiller que Dieu a voulu témoigner sa grâce en leur leur donnant tant longue vie par laquelle ils jouissent plus longuement de son amour. C'est donc comme s'il disoit, père et mère, afin qu'en vivant tu puisses jouir plus longuement de la terre laquelle te sera pour gage de ma grâce. Au reste, par tout où toute la terre est bénite aux hommes, bon droict nous mettons la vie entre les bénédictions de Dieu. Parquoy entant que la longue vie nous est promise, c'est par la bonté et la bienveillance de Dieu, ceste promesse aussi nous est promise : car la longue vie ne nous est promise, comme elle n'a point été promise aux Juifs, pource qu'elle n'est en soy béatitude : mais pource qu'elle est une enseigne de la bonté de Dieu. S'il advient doncques qu'un enfant bien obéissant à ses parens passe en sa jeunesse (comme il est promis) Dieu ne laisse pas de

1) Ex. XXI, 17; Lévit. XX, 9; Prov. XX, 18; Matth. XV, 4. 2) Col. III, 20; Ephés.

constant en sa promesse : mesmes ne l'accomplit pas moins que s'il donnoit cent arpens de terre à quelqu'un auquel il en auroit promis deux arpens. Le tout gist en cela , que la longue vie nous est yci promise entant qu'elle est bénédiction : d'avantage qu'elle est bénédiction de Dieu, entant qu'elle nous testifie sa grâce, laquelle il déclare à ses serviteurs cent mille fois plus en la mort.

38 Au contraire, quand le Seigneur promet sa bénédiction en la vie présente à ceux qui se seront rendus obéissans à pères et mères, semblablement il signifie que sa malédiction adviendra à tous ceux qui auront esté désobéissans : et afin que son jugement soit exécuté, il ordonne en la Loy qu'on en face justice : et s'ils échappent de la main des hommes en quelque manière que ce soit, il en fera vengeance. Car nous voyons de ceste manière de gens, combien il en meurt ou en guerres, ou en noises, ou en autre façon : tellement qu'on apperçoit que Dieu y besongne, les faisant mourir malheureusement. Et si aucuns y en a qui échappent jusques à la vieillesse, veu n'estans privez en ceste vie de la bénédiction de Dieu, ils ne font que languir, et pour l'advenir sont réservez à plus grand' peine, il s'en faut beaucoup qu'ils soyent participans de ceste promesse. Pour faire fin, il faut brièvement noter qu'il ne nous est point commandé d'obéir à nos parens sinon en Dieu¹ : ce qui n'est point obscur par le fondement que nous avons mis : car ils président sur nous entant que Dieu les a esleus, leur communiquant quelque portion de son honneur. Pourtant la sujétion qui leur est rendue, doit estre comme un degré par nous conduire à la révérence de Dieu, qui est le souverain Père : parquoy ils nous veulent faire transgresser sa Loy, ce n'est pas raison que nous les ayons pour pères, mais nous doyvent estre lors pour estrangers qui nous veulent détourner de l'obéissance de nostre Père. Il faut avoir un mesme jugement de nos princes, seigneurs et supérieurs : car ce seroit une chose trop des-

raisonnable, que leur prééminence valust quelque chose pour abbaïsser la hautesse de Dieu, veu qu'elle en dépend : et la doit plustost augmenter, qu'amoindrir : confermer, que violer.

39 LE SIXIÈME COMMANDEMENT.

Tu n'occiras point.

La fin est, d'autant que Dieu a conjoint en unité tout le genre humain, que le salut et la conservation de tous doit estre en recommandation à un chacun. Parquoy en somme, toute violence et injure et nuisance, par laquelle le corps de nostre prochain est blessé, nous est interdite. De là nous faut venir au commandement : c'est que si nous pouvons quelque chose pour conserver la vie de nostre prochain, il nous y faut fidèlement employer tant en procurant les choses qui y appartiennent, qu'en obviant à tout ce qui y est contraire : pareillement s'ils sont en quelque danger ou perplexité, de leur aider et subvenir. Or s'il nous souvient que Dieu est le Législateur qui parle en cest endroict, il faut penser qu'il donne ceste reigle à nostre âme : car ce seroit chose ridicule que celui qui contemple les pensées du cœur, et s'arreste principalement à icelles, n'instruisist à vraie justice que nostre corps : parquoy l'homicide du cœur est yci défendu, et nous est commandée l'affection intérieure de conserver la vie de nostre prochain. Car combien que la main enfante l'homicide, toutesfois le cœur le conçoit, quand il est entaché d'ire et de haine. Regarde si tu te peux courroucer à ton frère, que tu n'appètes de luy nuire : si tu ne te peux courroucer, aussi ne le peux-tu hayr que tu n'ayes ce mesme désir, veu que haine n'est qu'ire enracinée, combien que tu dissimules et tasches par couvertures obliques d'eschapper, il est certain que haine et ire ne peuvent estre sans cupidité de mal faire. Si tu veux encores tergiverser, desjà il a esté prononcé par le saint Esprit, que tout homme qui hait son frère en son cœur, est homicide. Il est prononcé par la bouche de Christ, que celui qui hait son frère, est coupable de jugement : qui monstre signe de cour-

roux, est coupable d'estre condamné par tout le Consistoire : quiconques luy dit injure, est coupable de la géhenne du feu¹.

40 L'Escriture note deux raisons, sur lesquelles est fondé ce précepte : c'est que l'homme est image de Dieu : puis aussi est nostre chair. Pourtant si nous ne voulons violer l'image de Dieu, nous ne devons faire aucune offense à nostre prochain : et si nous ne voulons renoncer toute humanité, nous le devons entretenir comme nostre propre chair. L'exhortation qui se peut tirer pour cela du bénéfice de la rédemption de Christ, sera traitée ailleurs : mais le Seigneur a voulu que nous considérions naturellement ces deux choses jà dites en l'homme, lesquelles nous induisent à luy bien faire : c'est qu'en un chacun nous révérons son image, laquelle y est imprimée : et aimions nostre propre chair. Parquoy celuy qui s'est abstenu d'effusion de sang, n'est pas pourtant innocent du crime d'homicide. Car quiconque ou commet par œuvre, ou s'efforce et estude, ou conçoit en son cœur aucune chose contraire au bien de son prochain, est tenu de Dieu pour homicide. D'autre part, sinon que nous nous employons selon nostre faculté et l'occasion qui nous sera donnée, à bien faire à nostre prochain, par telle cruauté nous transgressons ce précepte. Or si le Seigneur se soucie tant du salut corporel d'un chacun, de cela nous pouvons entendre combien il nous oblige à procurer le salut des âmes, lesquelles sont sans comparaison plus précieuses devant luy.

41 LE SEPTIÈME COMMANDEMENT.

Tu ne paillarderas point.

La fin est, pource que Dieu aime pureté et chasteté, que toute immondicité doit estre loin de nous. La somme donc sera, que nous ne soyons entachez d'aucune souilleure, ou intempérance de la chair. A quoy respond le précepte affirmatif : c'est que nostre vie en toutes ses parties soit reiglée à chasteté et continence. Or il défend nommément paillardise, à laquelle tend toute incontinence : afin que par la

turpitude et deshonesteté qui est lardise plus apparente et plus éhontant qu'elle deshonne nostre cœurs nous rende toute incontinence abominable pource que l'homme a esté créé en condition de ne vivre point solitaire : avoir une semblable à soy : d'avantage que par la malédiction du péché l'homme est encore plus assujéti à ceste nécessité d'autant qu'il estoit expédient, le Seigneur nous a donné remède en ce droit, en instituant le mariage : après l'avoir ordonné de son autorité et l'a sanctifié de sa bénédiction. Il appert que toute compagnie d'homme et de femme hors mariage est mauvaise avant luy : et que la compagnie de femme nous est donnée pour remède de la nécessité, afin que nous ne laschions bride à nostre concupiscence. Nous flattrons point doncques, quand nous voyons que l'homme ne peut contenter sa concupiscence avec la femme hors mariage, sans la malédiction de Dieu.

42 Or comme ainsi soit qu'il nous ayons doublement mestier de ce remède, nous asçavoir tant pour la condition de la première nature, que pour le vice qui est survenu, et que de cela nul n'est exempté, sinon celuy à qui Dieu a fait particulièrement grâce qu'un chacun a son bien ce qui luy est donné. Je ne dis pas que virginité est une vertu que tous ont : mais d'autant qu'elle n'est pas donnée à chacun, et aux uns elle n'est donnée que pour un temps, et ne la peuvent surmonter, doyvent courir au remède de mariage, et garder chasteté selon le degré de leur vocation. Car si ceux qui n'ont point reçu un tel don (j'enten de continence) subviennent à leur fragilité par le mariage qui leur est offert et permis de Dieu, ils résistent à Dieu et à son ordonnance : ne faut que quelqu'un objecte qu'ils ont accoustumé plusieurs de ces choses : que par l'aide de Dieu il pourra éviter ces choses : car ceste aide n'est point donnée sinon à ceux qui cheminent par les voyes, c'est-à-dire en leur vocation, laquelle se destournent tous ceux qui délaissant les moyens que Dieu

¹) 1 Jean III, 15; Matth. V, 22.

enlent par folle témérité surmonter la nécessité¹. Le Seigneur propose la continence est un don singulier n'est point donné indifféremment à tout le corps de son Eglise, mais seulement à certains de ses membres. Car il nous donne un certain genre d'hommes, le plus chaste pour le royaume des cieux, c'est-à-dire pour vaquer plus librement à servir à la gloire de Dieu². Et nul ne pensast que cela fust en vertu, il avoit auparavant dit que tous ne sont point capables, mais seulement ceux auxquels il est donné d'être continents. Il conclut que celui qui en use, en use. Saint Paul en use plus clairement, quand il dit à chacun de recevoir sa propre part de Dieu, l'un en une sorte, l'autre en une autre³.

Il faut doncques que nous sommes simplement advertis qu'il n'est pas en la puissance d'un chacun de garder chasteté sans mariage, mesmes qu'on y eust pu, et qu'on s'efforçast de le faire : mais aussi qu'il nous est dénoncé que sans la grâce spéciale de Dieu, laquelle n'est qu'à certaines personnes, afin d'être plus prompts et plus à donner son service : ne combatons-nous pas contre Dieu et contre la nature constituée, si nous n'accommodons notre façon de vivre à la mesure de nos facultés ? Dieu défend paillardise en commandement : il requiert doncques pureté et chasteté. Or le seul moyen de la garder est, qu'un chacun se garde sa povreté : que nul ne mesprise le mariage comme inutile et superflu : que nul ne désire de s'en passer, sinon qu'il se abstienne de femme : que nul ne se repose en cest endroit, ou son repos, ou tranquillité charnelle, mais qu'il se contente seulement d'estre mieux disposé à Dieu, estant despesché de tout ce qui s'en puisse distraire. D'avantage, que plusieurs n'ont le don de continence pour un temps, comme nous avons dit, que celui qui l'a, s'abstienne de marier ce pendant, qu'il s'en sert, et non plus. Si la force luy

défaut pour dompter et vaincre la concupiscence de sa chair, qu'il entende par cela que Dieu luy impose nécessité de se marier : ce que démontre l'Apostre, quand il commande qu'un chacun pour éviter paillardise ait sa femme, et qu'une chacune femme ait son mari. Item, que celui qui ne se peut contenir, se marie en Dieu¹. Premièrement il signifie par cela, que la plupart des hommes est sujette au vice d'incontinence : secondement, il n'en excepte nul de ceux qui y sont sujets, qu'il ne commande à tous de recourir à ce remède unique qu'il propose pour obvier à impudicité. Parquoy, quiconque ne se contient, s'il mesprise de remédier à son infirmité par ce moyen, il pèche : mesmes en ce qu'il n'obtempère point à ce commandement de l'Apostre. Et ne faut pas que celui qui se contient de paillarder actuellement, se flatte comme s'il n'estoit point coupable d'impudicité, si son cœur brusle de mauvaise concupiscence. Car saint Paul définit que la vraie chasteté contient pureté de l'âme, avec l'honnesteté du corps : Celle, dit-il, qui est hors mariage, pense à Dieu comment elle sera sainte de corps et d'esprit². Et pourtant, quand il adjoute la raison pour confermer ceste sentence, que celui qui ne se peut contenir se doit marier : il ne dit pas seulement qu'il est meilleur de prendre une femme, que de souiller son corps avec une paillarde : mais qu'il est meilleur de se marier, que de brusler.

44 Maintenant si les gens mariez reconnoissent que leur compagnie est bénite de Dieu, cela les doit admonester de ne la point contaminer par intempérance dissolue. Car combien que l'honnesteté du mariage couvre la honte d'incontinence, ce n'est pas à dire que c'en doive estre une incitation. Pourtant ils ne doivent pas penser que toutes choses leur soient licites, mais un chacun se doit tenir sobrement avec sa femme, et la femme mutuellement avec son mari : se gouvernans tellement qu'ils ne fassent rien contraire à la sainteté du mariage. Car ainsi doit estre réglée, et à telle modes-

¹ 1. 11, 16.
² 7.

³ Matth. XIX, 12.

¹ 1 Cor. VII, 2, 9.

² 1 Cor. VII, 34.

tie se doit réduire l'ordonnance de Dieu : et non pas se desborder en dissolution. Sainct Ambroise reprenant ceux qui abusent du mariage en intempérance lascive, use d'un mot assez dur, mais non pas sans propos : c'est, qu'il appelle ceux qui ne gardent nulle modestie ne honte, Paillars de leurs femmes ¹. Finalement, il nous faut regarder quel Législateur c'est qui condamne paillardise : c'est asçavoir celui qui nous possède entièrement. Et pourtant à bon droict requiert de nous intégrité, tant au corps qu'en l'âme et en l'esprit. Quand doncques il défend de paillarder, il défend aussi, ou par habillemens immodestes, ou par gestes et contenance impudiques, ou par vilenes paroles tendre à induire les autres à mal. Car un Philosophe nommé Archélaüs ne dit point sans raison à un jeune homme trop délicatement vestu, que c'estoit tout un en quelle partie du corps il monstrast son impudicité : cela, dy-je, a raison devant Dieu, lequel a en abomination toute ordure, en quelque partie qu'elle soit, ou de l'âme, ou du corps. Et afin que nul ne doute de cela, considérons que Dieu nous commande yci chasteté : s'il l'a commandée, il condamne tout ce qui y contrarie. Parquoy si nous voulons obéir à ce commandement, il ne faut point que le cœur brusle intérieurement de mauvaise concupiscence, ou que le regard soit impudique, ou que la face soit ornée comme pour macquerelages, ou que la langue par vilenes paroles attire à paillardise, ou que la bouche par intempérance en donne matière : car tous ces vices sont comme macules par lesquelles chasteté et continence est entachée, et sa pureté est souillée.

45 LE HUITIÈME COMMANDEMENT.

Tu ne desroberas point.

La fin est, pource que toute injustice est desplaisante à Dieu, que nous rendions à un chacun ce qui luy appartient. La somme doncques sera, qu'il nous défend de tascher à attirer à nous les biens

¹ Sainct Ambroise, au livre *De la Philosophie*, lequel saint Augustin allègue au 2^e livre *Contre Julian*.

d'autrui : et pourtant nous devons nous employer fidèlement à le sien à un chacun. Car il nous faut timer que ce qu'un chacun possède luy est point advenu par cas fort par la distribution de celui qui est souverain Maistre et Seigneur et à ceste raison qu'on ne peut priver personne de ses richesses, que la loi de Dieu ne soit violée. Il y a plusieurs espèces de larrecin : l'un en violence, quand par force et d'une manière de briganderie, on pille le bien d'autrui : l'autre par fraude et malice, quand cautelement on appovrit son prochain, en le trompant et décevant : l'autre en une autre manière plus couverte, quand sous le nom de droict on prive quelqu'un de son bien, l'autre en flatterie, quand par belles paroles on attire à soy, ou sous le nom de donation ou autrement, ce qui doit appartenir à un autre. Mais pour ne trop nous arrester à raconter les divers, il nous faut brièvement dire tous moyens dont nous usons pour enrichir au dommage d'autrui : nous ne devons pas décliner de la sincérité chrestienne, laquelle doit estre gardée en dilection, et ne se desvoyent à quelque obliquité ou de toute autre nuisance, dont nous devons estre tenus pour larrecins. Car que ceux qui y procèdent en telle manière, souventesfois gagnent leur cause devant le Juge, néanmoins Dieu ne les excuse pas, car il voit leurs malices, et les busches que font de loin les flatteries pour attraper les simples en leur ignorance, il voit la rigueur des exactions qu'il fait des plus grans aux plus petis, et des plus riches aux plus pauvres, et des flateries dont usent ceux qui veulent emmieller quelqu'un pour le tromper, et les choses ne viennent point à la cognoissance des hommes. D'autre part la transgression de ce précepte n'est pas seulement en cela, quand on priverait à quelqu'un en son argent, en son bien, ou possession : mais aussi en ce qu'il ne faut que droict que ce soit ; car nous ne devons priver nostre prochain de son bien, si ce n'est par les offices auxquels nous sommes tenus. Parquoy si un r

rer, ou fermier, au lieu de veiller en de son maistre vit en oisiveté, soucier de procurer le bien de u le nourrit : s'il dissipe mal ce est commis, ou en abuse en su- : si un serviteur se mocque de stre, s'il divulgue ses secrets, uine rien contre son bien ou sa ée, ou sa vie : si d'autre part re traite inhumainement sa fa- 'est larrecin devant Dieu. Car ui ne s'acquitte point envers es du devoir que porte sa vo- retient ce qui appartient à au-

ous obéirons doncques au com- ent, si estans contens de nostre n nous ne taschons à faire gain, u'honneste et légitime : si nous ns point de nous enrichir, en fai- t à nostre prochain : si nous ne ns point de le détruire pour at- nous son bien : si nous ne met- int nostre estude à assembler s du sang ou de la sueur d'au- i nous n'attirons point de ça et tort et à travers tout ce qu'il est pour remplir nostre avarice, ou re en superfluité ; mais au con- i nous avons tousjours ce but à un chacun tant que nous pou- nostre conseil et de nostre sub- conserver le sien, et s'il advient a ayons à faire avec meschans trompeurs, que nous soyons lustost de quitter du nostre, que tre avec eux par mesme malice : eulement cela, mais quand nous aucuns en povreté, nous com- ons à leur indigence, et soula- ur nécessité par nostre abon- finalement qu'un chacun regarde il est obligé du devoir de son vers les autres, afin de s'acquitt- ment. Par ceste raison, que le porte honneur à ses supérieurs, ettant à eux de bon cœur, obéis- urs loix et commandemens, ne rien qu'il puisse faire sans offen- : d'autre part, que les sup- ent soin et sollicitude de gouver- euple, de conserver la paix par endre les bons, chastier les

mauvais, et gouverner comme ayans à rendre conte de leur office à Dieu souve- rain Juge. Que les Ministres ecclésiasti- ques administrent fidèlement la parole de Dieu, ne corrompans point la doctrine de salut, mais conservans la pureté d'icelle. Et que non-seulement ils instruisent le peuple en bonne doctrine, mais aussi en exemple de vie. Brief, qu'ils président comme bons Pasteurs sur les brebis : d'autre part, que le peuple les reçoive pour messagers et Apostres de Dieu, leur rendant l'honneur que nostre Sei- gneur leur attribue, et leur donnant à vivre. Que les parens s'employent à nour- rir, instruire et gouverner leurs enfans, comme leur estans commis de Dieu, ne les traitans point trop rigoureusement pour leur faire perdre courage, mais les entretiennent en douceur et bénignité con- venable à leur personne : comme il a esté dit, que mutuellement les enfans leur doyvent révérence et sujétion. Item, Que les jeunes portent honneur aux vieilles gens, comme nostre Sei- gneur a voulu cest aage-là estre hono- rable : et aussi que les anciens taschent de dresser les jeunes par leur prudence, ne les traitans point par trop grande rigueur, mais usans d'une gravité tem- pérée avec douceur et facilité. Que les serviteurs se rendent serviabes à leurs maistres, et diligens à leur complaire et non point seulement à l'œil, mais aussi de cœur, comme servans à Dieu. Que les maistres aussi ne se rendent point trop difficiles et intractables à leurs servi- teurs, les opprimans de trop grande ri- gueur, ou les traitans contumélieuse- ment : mais plustost qu'ils les reconnois- sent pour frères et leurs compagnons au service de Dieu, afin de les entretenir humainement. Qu'en ceste manière donc- ques un chacun répute ce qu'il doit à ses prochains, en son ordre et degré, et leur rende ce qu'il leur doit. D'avantage il faut que tousjours nostre mémoire soit dressée au Législateur, afin qu'il nous souviene que ceste reigle n'est pas moins ordonnée à l'âme qu'au corps : à ce qu'un chacun applique sa volonté à conserver et avancer le bien et utilité de tous hom- mes.

47 LE NEUFIEME COMMANDEMENT.

Tu ne seras point faux tesmoin contre ton prochain.

La fin est : Pource que Dieu, qui est vérité, a mensonge en exécution, qu'il nous faut garder vérité sans feintise, la somme doncques sera, que nous ne blessions la renommée de personne par calomnies ou faux rapports, ou que nous ne le grevions en sa substance par mensonges et faussetez. Brief, que nous ne facions tort à personne, ni en mesdisant, ni en nous mocquant. A ceste défense respond le précepte affirmatif, que nous aidions à un chacun fidèlement à maintenir la vérité, soit pour conserver son bien ou sa renommée. Il appert que nostre Seigneur a voulu exposer le sens de ce précepte au vingt et troisième chapitre d'Exode, disant, Tu ne maintiendras parole de mensonge : et ne te conjoindras à porter faux tesmoignage pour le mensonge. Item, Tu fuiras tous mensonges¹. Et en un autre lieu non-seulement il nous défend d'estre rapporteurs, détracteurs et mesdisans, mais aussi de décevoir nostre frère : car il parle de l'un et de l'autre nommément². Certes il n'y a doute que comme ci-dessus il a voulu corriger cruauté, impudicité et avarice : aussi qu'il veut yci réprimer fausseté, laquelle est comprinse en ces deux parties que nous avons dites. Car ou en mesdisant nous blessons la renommée de nostre prochain, ou par mensonges et paroles obliques nous empeschons son prouffit. Or il ne peut chaloir si on entend yci tesmoignage solennel qui se rend en jugement, ou qui gist en paroles privées. Car il faut tousjours là revenir, que d'un chacun genre de vices nostre Seigneur nous propose une espèce pour exemple, à laquelle il faut rapporter toutes les autres : d'avantage, qu'il choisit celle en laquelle il apparoist plus de turpitude. Combien qu'il faut estendre ce commandement plus au large, asçavoir à toutes calomnies et détractions qui nuisent à nos prochains, pource que jamais les faux tesmoignages en justice ne sont sans parjure. Or la dé-

fense a esté faite des parjures au troisième commandement de la première Table, entant que le nom de Dieu y est profané. Maintenant nous voyons que pour bien observer ce précepte, il faut que nous facions servir nostre bouche à nostre prochain en vérité, tant pour luy conserver son estime que son prouffit. L'équité est bien évidente : car si bonne renommée est plus précieuse que trésor quelconque, on ne fait point moindre tort à l'homme en luy ostant sa bonne estime, qu'en le despouillant de sa substance. d'autre part, on fait aucunesfois plus de dommage au prochain par mensonge que par larrecin.

48 Néanmoins c'est merveille comment on ne se soucie point d'offenser en cest endroit : car il y en a bien peu qui ne soyent entachez bien fort de ce vice comme tout le monde est enclin à espiacher et découvrir les vices d'autrui. Il ne faut penser que ce soit excuse valable si nous ne mentons point ; car celui qui défend de diffamer le prochain en mentant, veut que son estime soit conservée entant qu'il se peut faire avec vérité. Combien qu'il ne défende sinon de blesser par mensonge, toutesfois en ce il signifie qu'il l'a en recommandation. Or il nous doit bien suffire, quand nous voyons que nostre Seigneur prend tant de sollicitude, que nostre prochain ne soit point diffamé. Parquoy toute détraction est yci condamnée sans doute. Par détraction nous entendons, non point répression qui se fait pour corriger l'homme : non point accusation judiciaire, qui se fait pour remédier aux vices : non point correction publique, qui se fait à quelqu'un pour donner crainte aux autres : non point avertissement qu'on fait de la meschanceté d'un homme, à ceux auxquels il est expédient de la cognoistre afin de n'en estre point abusez : mais une injure odieuse, laquelle se fait de malice ou de cupidité de mesdire. D'avantage, ce précepte s'estend jusques à ce que nous n'affections point une plaisterie d'honnesteté, et une grâce de bien carder et mordre en riant les uns et les autres, comme font aucuns, qui se hantent quand ils peuvent faire vergond.

1) Ex. XXIII, 1

2) Lévi. XIX, 16.

DIXIÈME COMMANDEMENT.

**est : Pour ce que Dieu veut que
notre âme soit remplie et possédée
de charité, qu'il faut jeter hors
de cœur toute cupidité contraire.
Le donques sera, qu'il ne nous
viene aucune pensée en l'entendement
de mouvoir nostre cœur à concu-
piscence, laquelle emporte nuisance ou
mal à nostre prochain. A quoy res-
pondre par le précepte affirmatif :
quelque chose que nous conce-
vrons, ou désirons, ou pour-
suivons, que cela soit conjoint avec le
bien de nostre prochain. Mais il y a
une grande difficulté. Car si ce que
nous dit par cy-devant, est vray,
le Seigneur en défendant la pail-
larrecin, par cela défendoit im-
pudiquement tout vouloir de nuire, trom-
per, rober, il sembleroit advis estre**

50 Et n'est pas sans cause qu'il requiert une si grande droicture. Car qui est-ce qui niera que ce ne soit raison que toutes les vertus de l'âme soient appliquées à charité? Et si aucune en est détournée, qui est-ce qui niera qu'elle ne soit vicieuse? Or dont vient cela que quelque cupidité dommageuse à ton prochain entre en ton entendement, sinon d'autant qu'en ne tenant compte des autres tu cherches seulement ton profit? Car si tout ton cœur estoit occupé de charité, nulle telle imagination n'y auroit entrée. Il faut doncques dire qu'il est vuide de charité, entant qu'il reçoit telles concupiscences. Quelqu'un objectera, qu'il n'est pas toutesfois convenable que les fantasies qui voltigent au cerveau, et après s'esvanouissent, soient condamnées pour concupiscences lesquelles ont leur siège dedans le cœur. Je respon qu'il est yci question des fantasies lesquelles non-seulement passent au travers du cerveau, mais aussi poignent le cœur de concupiscence : veu que jamais nous ne concevons en la pensée quelque désir ou souhait, que le cœur n'en soit touché ou enflammé. Nostre Seigneur doncques commande une merveilleuse ardeur de charité, laquelle il ne veut estre empêchée.

de la moindre concupiscence du monde. Il requiert un cœur merveilleusement bien réglé, lequel il ne veut estre aucunement picqué d'un seul aiguillon contre la loy de charité. Saint Augustin m'a fait ouverture à entendre ce précepte, afin qu'il ne semble à quelqu'un que je soye seul en mon opinion. Or combien que l'intention de Dieu ait esté de défendre toute mauvaise cupidité, néanmoins il a mis pour exemple les objects qui ont accoustumé le plus souvent de nous attirer et décevoir : en quoy faisant il ne permet rien à la cupidité de l'homme quand il la retire des choses esquelles elle est principalement enclinée. Nous avons maintenant la seconde Table de la Loy, laquelle nous admoneste amplement de ce que nous devons aux hommes pour l'amour de Dieu, sur lequel est fondée la charité. Parquoy on auroit beau inculquer les choses qui sont enseignées en ceste seconde Table, sinon que telle doctrine fust premièrement appuyée sur la crainte et révérence de Dieu, comme sur son fondement. Ceux qui partissent ce commandement en deux, deschirent ce que Dieu avoit uni, comme tous Docteurs de sain jugement le pourront veoir, encores que je m'en taise. Et ne doit chaloir que ce verbe, Tu ne convoiteras point, est réitéré pour la seconde fois : car Dieu après avoir nommé la maison, raconte les parties d'icelle, commençant à la femme : dont il appert qu'il y a une liaison comme de choses conjointes, et pourtant qu'il faut lire tout d'une traite, comme les Hébreux n'ont point mal advisé. Dieu doncques commande en somme, que non-seulement on s'abstienne de frauder et mal faire, et qu'on laisse à chacun ce qu'il possède, sauf et entier, mais aussi qu'on ne soit touché de nulle convoitise qui sollicite les cœurs à porter nuysance à autrui.

54 Il ne sera pas maintenant difficile à juger quel est le but de la Loy, asçavoir une justice parfaite, à ce que la vie de l'homme soit conformée à la pureté de Dieu, comme à un patron. Car nostre Seigneur a tellement dépeint sa nature en la Loy, que si quelqu'un accomplissoit ce qui y est commandé, il représen-

teroit en sa vie l'image de Dieu. Tant Moyse voulant sommairement en mémoire au peuple d'Israël les commandemens : Et qu'est-ce la fin de la Loy? soit-il, que te commande ton Dieu? que tu le craignes et chemines? que tu l'aimes, et que tu gardes ses commandemens? de tout tout ton cœur, en toute ta force, et gardes ses commandemens? cessoit de leur répéter cela, toutes les fois qu'il vouloit remontrer la Loy. Voylà doncques à quoy remonte la doctrine de la Loy : c'est de conformer l'homme par sainteté de vie à son Dieu, et comme Moyse dit en un autre lieu, de faire adhérer avec luy. Or l'accomplissement de ceste sainteté gist en deux articles : que nous aimions le Dieu de tout nostre cœur, de toute nostre âme, et de toutes nos forces, et que nous aimions notre prochain comme nous-mêmes¹. Le premier doncques est, que nostre âme soit entièrement remplie de la charité de Dieu : de là après suit la dilection de nostre prochain. Or qu'entend l'Apostre quand il dit que la fin des commandemens est charité? une conscience pure et foy non feinte. Voyons comment la bonne conscience se fait, c'est-à-dire en un mot, la foy, c'est-à-dire en un mot, la crainte de Dieu, est mise au-dessus de tout, et de là après est de la charité. Ce seroit doncques folie de penser que la Loy n'enseignast sinon quelques petis rudimens de justice, pour introduire seulement les hommes au commencement, et non pas pour conduire en parfaite voye, veu que nous sçaurions désirer une plus grande perfection, que celle qui est comprise en la sentence de Moyse, et celle de Paul. Car où voudra tendre celui qui sera point content de l'instruction laquelle l'homme est dressé et formé par la crainte de Dieu, au service spirituel de sa majesté, à l'obéissance des commandemens, à la droicture de Dieu? finalement à pureté de conscience, à sincérité de foy et dilection? Parquoy la raison est confirmée l'exposition que nous avons mise, en réduisant :

1) Deut. X, 12. 2) Deut. VI, 5 ; XI, 13 ; Mat. 22, 37. 3) 1 Tim. I, 5.

uns de la Loy tout ce qui est re-
ité et charité, car ceux qui s'ar-
à je ne sçay quels élémens,
si elle n'enseignoit qu'à demi la
le Dieu, ne tiennent point bien la
le, comme dit l'Apostre.

tesfois pource que Christ et ses
aucunesfois en récitant la som-

Loy, ne font nulle mention de
re Table, il faut que nous tou-
mot de cela, à cause que plu-

abusent, référans les paroles à
Loy, lesquelles sont dites de la
Christ en saint Matthieu dit que
pal de la Loy, gist en miséri-

gement et foy ¹. Par ce mot de
y a doute qu'il ne signifie Yé-

traire à feintise et tromperie;
as pour estendre ceste sentence

universelle, aucuns prennent le
oy pour religion, ce qui est fri-

Christ parle là des œuvres par
l'homme doit faire apparoistre

. Si nous observons ceste rai-
e nous sera point de merveille

en un autre lieu, estant inter-
iels sont les commandemens

observer pour entrer en la vie
il respond que ce sont ceux

myvent, Tu ne tueras point, Tu
rderas point, Tu ne desroberas

u ne diras point faux tesmoi-
u honoreras père et mère, Tu

ton prochain comme toy-mes-
r l'observation de la première

loit située ou en l'affection in-
du cœur, ou en cérémonies.

n du cœur n'apparoissoit point :
crites observoyent les cérémo-

diligemment que tous autres.
doncques les œuvres de charité

ont plus certain tesmoignage de
. Or cela est si fréquent en tous

êtes, que celui qui est moyen-
exercé en leur doctrine le doit

r familier ; car quand ils exhor-
pêcheurs à repentance, en lais-

nt la première Table, et n'en
ulle mention, ils insistent sur la

loyauté, compassion et équité.
faisant ils n'oublient pas la

crainte de Dieu : mais plustost par les si-
gnes qu'ils mettent, ils requièrent une
vive approbation d'icelle. C'est bien une
chose notoire qu'en traitant de l'obser-
vation de la Loy, ils s'arrestent à la se-
conde Table, pource qu'en icelle on co-
gnoist beaucoup mieux quelle affection
chacun a de suivre intégrité. Et n'est ja
besoin d'amasser yci les passages les-
quels se présentent assez d'eux-mesmes
par tout.

53 Mais quelqu'un demandera s'il y a
plus grande importance pour obtenir jus-
tice de vivre bien et loyaument entre les
hommes, que de craindre Dieu et l'hono-
rer par piété. A cela je respond que non :
mais pource que nul ne peut facilement
garder charité du tout, que premièrement
il ne craigne Dieu, les œuvres de charité
font approbation mesmes de la piété de
l'homme. D'avantage, comme ainsi soit
que Dieu ne puisse recevoir aucun bien-
fait de nous (comme il dit par son Pro-
phète ²) il ne requiert point que nous nous
employions à luy faire du bien : mais il
nous exerce en bonnes œuvres envers
nostre prochain. Parquoy ce n'est point
sans cause que saint Paul constitue
toute la perfection du fidèle en charité ³.
Et en un autre passage il l'appelle l'ac-
complissement de la Loy, disant que ce-
luy qui aime son prochain a accompli la
Loy : puis après dit qu'elle est entière-
ment comprinse sous ce mot, Tu aimeras
ton prochain comme toy-mesme, car il
n'enseigne rien d'avantage que ce que dit
le Seigneur en ceste sentence, Tout ce
que vous voulez que vous facent les hom-
mes, faites-leur : car en cela gist la Loy
et les Prophètes ⁴. Il est certain que tant
la Loy que les Prophètes donnent le pre-
mier lieu à la foy, et à la révérence du
nom de Dieu, puis après recommandent
la dilection envers le prochain : mais le
Seigneur entend que là il nous est seule-
ment commandé d'observer droiciture et
équité envers les hommes pour tester
la crainte qu'on luy doit, si elle est en
nous.

54 Arrestons-nous donc à ce point, que
lors nostre vie sera bien ordonnée à la

¹ Ps. XVI, 2. ² Ephés. III, 18 ; Col. III, 14

³ Rom. XIII, 8 ; Gal. V, 14 ; Matth. VII, 9 .

volonté de Dieu et au commandement de la Loy, si elle est proufitable en toute manière à nos frères : au contraire, en toute la Loy on ne lit point une seule syllabe qui donne reigle à l'homme de ce qu'il doyve faire ou laisser pour son prouffit. Et certes puis que les hommes de leur naturel sont trop plus enclins à s'aimer qu'il ne seroit de mestier, il ne faloit jà leur donner commandement pour les enflamber à ceste amour, qui de soy-mesme excédoit mesure. Dont il est évident que non point l'amour de nous-mesmes, mais de Dieu et de nostre prochain, est l'observation des commandemens, et pourtant que cestuy-là vit trèsbien, qui le moins qu'il luy est possible vit à soy-mesme : d'autrepart, que nul ne vit plus désordonnément, que celui qui vit à soy, et ne pense qu'à son prouffit¹. Mesmes le Seigneur, afin de mieux exprimer quelle affection d'amour nous devons à nostre prochain, nous renvoye à l'amour de nous-mesmes, et nous la propose pour reigle et patron : ce qui est diligemment à considérer. Car il ne faut point prendre ceste similitude comme aucuns Sophistes, qui ont pensé qu'il commandoit à chacun de s'aimer en premier lieu, puis après son prochain : mais plustost il a voulu transférer aux autres l'amour que nous attirons à nous. Parquoy l'Apostre dit que charité ne cherche point son prouffit particulier²; et la raison qu'ils allèguent ne vaut pas un festu : c'est que la reigle précède la chose qui est compassée à icelle. Or il est ainsi, disent-ils, que nostre Seigneur compasse la charité de nostre prochain à l'amour de nous-mesmes. Je respon que nostre Seigneur ne constitue point ceste amour de nous-mesmes, comme une reigle à laquelle soit réduite la dilection de nostre prochain, comme inférieure : mais au lieu que de nostre perversité naturelle nostre amour reposoit en nous, il monstre qu'il faut qu'elle s'espande ailleurs, afin que nous ne soyons point moins prêts à bien faire aux autres qu'à nous-mesmes.

55 Outreplus, puis que sous le nom de

1) Voyez saint Augustin, *De la Doctrine chrestienne*, livre I, chap. XXIII et autres suivants.

2) 1 Cor. XIII, 5.

prochain, Jésus-Christ en la parolle Samaritain a montré que le plus du monde y est contenu¹ : il ne restreindre le précepte de dilection qui ont quelque alliance ou affin nous. Je ne nie point que d'autant chacun nous est plus conjoint, luy devons aider plus familièrement la reigle d'humanité porte cela, que tant que nous sommes conjointes prochains liens, ou de parents d'amitié, ou de voisinage, que nous d'autant plus affaire les uns aux autres et cela sans offenser Dieu, duquel providence nous meine à ainsi faire : dy cependant qu'il nous faut en affection de charité tous hommes généralement, sans en excepter un, sans faire différence entre le Grec et le Latins sans regarder s'ils en sont dignes, s'ils sont amis ou ennemis, il les faut considérer en Dieu, non en eux-mesmes, duquel regard que nous destournons, ce n'est point de veiller si nous tombons en plusieurs reurs. Pourtant si nous voulons la droicte voye de dilection, il ne faut point jeter l'œil sur les hommes, mais quels la considération nous conduit souvent à les hayr plus qu'à les aimer, mais il nous faut regarder Dieu, qui nous commande d'estendre l'amour nous luy portons envers tous les hommes tellement que nous ayons tous fondement, Quel que soit l'homme nous le faut toutesfois aimer, si nous le glorifions Dieu.

56 Parquoy c'a esté une ignorance malice pernicieuse, que les docteurs rabbiniques, des commandemens que le Seigneur a baillez tant aux Juifs qu'aux Chrestiens, touchant de ne point de vengeance et d'aimer nos ennemis, ont fait des simples conseils, ausquelz on ne point obtempérer : et ont dit qu'il avoit que les moines qui fussent obligés à les tenir nécessairement : ausquelz on a attribué une justice plus rigoureuse qu'aux Chrestiens, à cause qu'ils ne se geoient de garder les conseils

1) Luc X, 36.

me ils les appellent. Ils allè-
raison pourquoy ils ne les
point pour préceptes, c'est à
s sont trop griefs et difficiles,
x Chrestiens qui sont sous la
âce. Mais est-ce ainsi qu'ils
lire la Loy de Dieu éternelle,
l'aimer le prochain? Pourra-on
e telle différence en toute l'Es-
non plustost le contraire : asça-
urs commandemens qui nous
estroitement d'aimer nos en-
r qu'est-ce que veut dire cela,
levons repaistre nostre ennemi
ira faim? que nous devons re-
la voye son bœuf et son asne
eront esgarez? et que nous les
ever s'ils sont tombez sous
ardeaux¹? Ferons-nous bien
de nos ennemis en leur fa-
portant nulle amour à iceux?
st-ce pas une parole éternelle
u'à luy seul appartient la ven-
qu'il rendra à un chacun ce qui
ent? Ce qui est dit plus ex-
t en un autre lieu, Tu ne
point vengeance, et ne te sou-
oint des injures que t'auront
chains². Ou qu'ils effacent ces
la Loy, ou qu'ils confessent
du estre Législateur en com-
ela, et non point un Conseiller,
songent.

antage, que veulent dire ces
u'ils ont dépravées par une
e? Aimez vos ennemis, dit
gneur : faites bien à ceux qui
ent : priez pour ceux qui vous
t : dites bien de ceux qui vous
afin que vous soyez enfans de
e qui est au ciel³, Qui est-ce
irra conclurre avec Chrysos-
d'une cause si nécessaire il
ce ne sont point exhortations,
ptes⁴. Qu'est-ce qu'il nous
si nostre Seigneur nous efface
de ses enfans? Selon l'opinion
bins, il n'y aura que les Moi-
ent enfans de Dieu, qui osent
ieu pour leur Père. Que de-

viendra cependant l'Eglise? Par ceste rai-
son elle sera renvoyée avec les Payens et
Publicains. Car nostre Seigneur dit con-
séquemment, Si vous aimez seulement
vos amis, quelle grâce en attendez-vous?
les Payens et Publicains en font bien au-
tant¹. Nous serons donc bien arrivez,
d'avoir le tiltre de Chrestiens, et que
l'héritage céleste nous soit osté. Sainct
Augustin aussi use d'un argument qui
n'est pas moins ferme : Quand le Sei-
gneur, dit-il, défend de paillarder, il ne
défend pas moins d'attoucher la femme
de nostre ennemi que de nostre ami.
Quand il condanne le larrecin, il ne per-
met non plus de desrober le bien de
nostre ennemi que de nostre ami². Or
ces deux commandemens, de ne point
desrober ne paillarder, sont réduits par
sainct Paul à la reigle de dilection :
mesmes il dit qu'ils sont contenus sous
ceste sentence, Tu aimeras ton prochain
comme toy-mesme³. Pourtant il faut dire
que saint Paul soit mauvais expositeur de
la Loy : ou de ces mots nous pouvons con-
clurre nécessairement, que Dieu nous com-
mande d'aimer nos ennemis aussi bien que
nos amis. Voylà que dit saint Augustin.
Pourtant telle manière de gens se mons-
trent bien estre enfans de Satan, quand
ils rejettent ainsi hardiment le joug qui
est commun à tous enfans de Dieu. Et de
faict, je ne sçay si je me doy plus esmer-
veiller de leur bestise ou impudence, en
ce qu'ils ont publié ceste doctrine : car il
n'y a nul des anciens qui ne prononce
sans doute, comme d'une chose résolue,
que ce sont tous préceptes. Mesmes on
voit bien que du temps de saint Gré-
goire on n'en doutoit point : veu que
sans en faire difficulté, il les conte pour
préceptes. Mais voyons combien ils ar-
guent follement : Ce seroit, disent-ils, un
fardeau trop grief aux Chrestiens, comme
s'il se pouvoit rien imaginer plus grief,
que d'aimer Dieu de tout nostre cœur, de
toute nostre âme, et de toutes nos forces.
Au pris de ce commandement il n'y a
rien qui ne soit facile, soit qu'il fale ai-
mer nostre ennemi, soit qu'il fale nous

¹ 31 ; Ex. XXIII, 4.

² 1, 26 ; Lev. XIX, 18. ³ Matth. V, 44.

⁴ *operumque cordis.*

¹ Matth. V, 46, 47.

² Lib. *De doctrina christiana*, cap. XXI.

³ Rom. XIII, 2.

démettre de toute cupidité de vengeance. Certes tout ce qui en est en la Loy, jusques au moindre point, est haut, et difficile à nostre imbécillité : il n'y a que Dieu seul par lequel nous cheminons vertueusement : qu'il donne de faire ce qu'il commande, et qu'il commande ce qu'il voudra. Ce qu'ils allèguent, que les Chrestiens sont sous la Loy de grâce, cela n'est point à dire qu'ils doyvent cheminer désordonnément comme à bride avallée : mais c'est qu'ils sont insérez en Christ, par la grâce duquel ils sont libres de la malédiction de la Loy, et par l'Esprit duquel ils ont la Loy escrite en leurs cœurs. Saint Paul appelle ceste grâce, Loy, improprement, voulant retenir la similitude qu'il avoit prinse, accomparant l'une avec l'autre : ces folastres, sans propos prennent un grand mystère en ce mot de Loy.

58 Il y a autant de propos à ce qu'ils ont dit du péché véniel : appelans Péché véniel, tant l'impiété cachée contre Dieu, laquelle contrevient à la première table de la Loy, comme la transgression évidente du dernier commandement. Car ceste est leur définition, que péché véniel est cupidité mauvaise sans consentement délibéré, laquelle ne repose point long temps dedans le cœur. Or je dy au contraire, que nulle mauvaise cupidité ne peut entrer dedans le cœur, sinon en défaut de ce qui est requis en la Loy. Il nous est défendu d'avoir des dieux estranges. Quand l'âme tentée de desflance regarde çà et là et vacille, quand elle est esmeue de chercher sa béatitude ailleurs qu'en Dieu, d'où viennent ces mouvemens, quelque légers qu'ils soyent, sinon qu'il y a quelque chose vuide en l'âme pour recevoir telles tentations ? Et afin qu'il ne fâle point longuement argumenter, il nous est commandé d'aimer Dieu de tout nostre cœur et de toute nostre âme et de toute nostre pensée. Parquoy si toutes les forces et parties de l'âme ne sont appliquées à l'amour de Dieu, nous déclignons de l'obéissance de la Loy. Car quand les tentations qui sont ennemies et contraires au règne de Dieu, ont quelque vigueur à nous esbranler, ou mettre le moindre empeschement du monde en nos-

tre pensée, à ce que Dieu ne soit entièrement obéy, et sa volonté observée sans aucun contredit, c'est signe que son règne n'est pas bien confirmé en nostre conscience. Or nous avons montré que le dernier commandement se réfère proprement à cela. Y a-il doncques quelque mauvais désir qui nous ait picqué le cœur ? Desjà nous sommes tenus coupables de concupiscence, et par conséquent transgresseurs de la Loy : car le Seigneur non-seulement a défendu de délibérer et machiner ce qui est au détriment du prochain, mais aussi d'estre stimulé ou enflambé d'aucune concupiscence. Or où il y a transgression de la Loy, là est apprestée malédiction de Dieu. Il ne faut point doncques que nous exemptions de condamnation de mort les moindres concupiscences qui puissent estre. Quand il est question d'estimer les péchez, dit saint Augustin, n'apportons point de fausses balances pour poiser ce que nous voulons, et selon que bon nous semble à nostre fantasie, en disant, Cela est pesant, Cela est léger : mais apportons la balance des Escritures, comme des thrésors du Seigneur : et pesons en icelle pour sçavoir ce qui est le plus pesant ou le plus léger : ou plustost ne pesons point, mais tenons-nous au poids que Dieu en aura fait¹. Et qu'est-ce qu'en dit l'Ecriture ? Certes saint Paul en nommant le péché Gage de mort², monstre bien que ceste sottie distinction luy a esté incogne. Et de faict, puis que desjà nous ne sommes que trop enclins à hypocrisie, il n'estoit jà mestier d'attiser le feu, ou bien nous faire croupir en nos ordures en amadouant nostre paresse.

59 Je voudroye que telles gens réputassent que c'est que veut dire ceste parole de Christ, que celui qui aura transgressé l'un des plus petits commandemens, et aura ainsi enseigné les hommes ne sera en nulle estime au royaume des cieux³. Ne sont-ils pas de ce nombre-là, quand ils osent tellement exténuer la transgression de la Loy, comme si elle n'estoit pas digne de mort ? Mais ils devoient considérer non pas seulement ce

1) De Bapt., contr. Donatist., lib. II, cap. VI.

2) Rom. VI, 23.

3) Math. V, 19.

qui est commandé, mais qui est celui qui commande : car il n'y a si petite transgression, en laquelle on ne déroge à son autorité. Est-ce peu de chose, à leur opinion, que la majesté de Dieu soit violée en quelque endroit ? D'avantage, si le Seigneur a déclaré en la Loy sa volonté, tout ce qui contrevient à la Loy lui desplaist. Et pensent-ils que l'ire de Dieu soit si foible et désarmée, que la vengeance ne s'en ensuyve incontinent ? Et de faict il l'a assez déclaré, s'ils se pouvoient ranger à escouter sa voix, plutôt que par leurs subtilitez frivoles obscurcir sa vérité : L'âme, dit-il, laquelle aura péché, mourra de mort¹. Item ce que j'ay naguères allégué de saint Paul, Le Loyer de péché c'est mort². Ceux-ci

confessans concupiscence estre péché, pource qu'ils ne le peuvent nier, maintiennent toutesfois que ce n'est point péché mortel. Puis qu'ils ont si longuement tenu bon en leur folie, pour le moins qu'ils s'amendent maintenant : que s'ils veulent tousjours persévérer en leurs resveries, que les enfans de Dieu les laissent là, et recognoissent que tout péché est mortel : veu que c'est rébellion contre la volonté de Dieu, laquelle nécessairement provoque son ire : veu que c'est transgression de la Loy, sur laquelle est dénoncée la mort éternelle sans exception aucune. Touchant des péchés que commettent les saints et fidèles, ils sont bien véniels : mais c'est de la miséricorde de Dieu, et non point de leur nature.

CHAPITRE IX.

Que combien que Christ ait esté cognu des Juifs sous la Loy, toutesfois il n'a point esté pleinement révélé que par l'Evangile.

1 Puis que Dieu anciennement n'a pas institué les sacrifices et purgations, pour donner un tesmoignage frustratoire aux Juifs qu'il leur estoit Père, mesmes qu'il ne les a pas en vain dédiés à soy pour peuple esleu : il n'y a doute qu'il ne se soit donné à cognoistre à eux en la mesme image en laquelle il nous apparoist aujourd'huy avec plene clarté. Parquoy Malachie après avoir exhorté les Juifs d'estre attentifs à la Loy de Moyse, et à la suyvre constamment (pource que tantost après sa mort il devoit advenir une interruption au cours des Prophéties), il dit que s'ils ne défailent point, le Soleil de justice leur sera envoyé et se lèvera bien tost³. En quoy il signifie que l'usage de la Loy estoit de les entretenir en l'attente de Christ, duquel la venue estoit prochaine : ce pendant qu'il falloit espérer plus de clarté de luy. Pour ceste raison saint Pierre dit que les Prophètes ont cherché songneusement, et se sont enquis du salut qui nous est aujourd'huy mani-

festé en l'Evangile : et qu'il leur a esté révélé que ce n'estoit pas tant pour eux et pour leur siècle, que pour nous qu'ils travailloyent, en administrant les secrets qui nous sont aujourd'huy annoncés par l'Evangile¹. Non pas que leur doctrine ait esté inutile au peuple ancien, ou bien qu'elle ne leur ait rien prouffité à eux-mesmes : mais pource qu'ils n'ont pas jouy du thrésor lequel Dieu nous a envoyé par leur main. Car aujourd'huy la grâce de laquelle ils ont esté tesmoins nous est mise tout privéement devant les yeux : et au lieu qu'ils en ont eu un petit goust, nous l'avons en beaucoup plus grande abondance. Pourtant combien que Christ dise qu'il a tesmoignage de Moyse, il ne laisse pas de magnifier la mesure de grâce en laquelle nous surmontons les Juifs², car en parlant à ses disciples, Bien heureux, dit-il, sont les yeux qui voyent ce que vous voyez, et les oreilles bien heureuses qui oyent ce que vous oyez, Plusieurs Roys et Prophètes l'ont

1) Ezéch. XVIII, 20.

2) Rom. VI, 23.

3) Mal. IV, 2.

1) 1 Pierre I, 10-12.

2) Jean V, 46.

démètre de toute cupidité de vengeance. Certes tout ce qui en est en la Loy, jusques au moindre point, est haut, et difficile à nostre imbécillité : il n'y a que Dieu seul par lequel nous cheminions vertueusement : qu'il donne de faire ce qu'il commande, et qu'il commande ce qu'il voudra. Ce qu'ils allèguent, que les Chrestiens sont sous la Loy de grâce, cela n'est point à dire qu'ils doyvent cheminer désordonnément comme à bride avallée : mais c'est qu'ils sont insérez en Christ, par la grâce duquel ils sont libres de la malédiction de la Loy, et par l'Esprit duquel ils ont la Loy escrite en leurs cœurs. Saint Paul appelle ceste grâce, Loy, improprement, voulant retenir la similitude qu'il avoit prinse, accomparant l'une avec l'autre : ces folastres, sans propos prennent un grand mystère en ce mot de Loy.

58 Il y a autant de propos à ce qu'ils ont dit du péché véniel : appelans Péché véniel, tant l'impiété cachée contre Dieu, laquelle contrevient à la première table de la Loy, comme la transgression évidente du dernier commandement. Car ceste est leur définition, que péché véniel est cupidité mauvaise sans consentement délibéré, laquelle ne repose point long temps dedans le cœur. Or je dy au contraire, que nulle mauvaise cupidité ne peut entrer dedans le cœur, sinon en défaut de ce qui est requis en la Loy. Il nous est défendu d'avoir des dieux estranges. Quand l'âme tentée de desfiance regarde çà et là et vacille, quand elle est esmeue de chercher sa béatitude ailleurs qu'en Dieu, d'où viennent ces mouvemens, quelque légers qu'ils soyent, sinon qu'il y a quelque chose vuide en l'âme pour recevoir telles tentations? Et afin qu'il ne fale point longuement argumenter, il nous est commandé d'aimer Dieu de tout nostre cœur et de toute nostre âme et de toute nostre pensée. Parquoy si toutes les forces et parties de l'âme ne sont appliquées à l'amour de Dieu, nous déclignons de l'obéissance de la Loy. Car quand les tentations qui sont ennemies et contraires au règne de Dieu, ont quelque vigueur à nous esbranler, ou mettre le moindre empeschement du monde en nos-

tre pensée, à ce que Dieu ne soit entièrement obéy, et sa volonté observée sans aucun contredit, c'est signe que son règne n'est pas bien confirmé en nostre conscience. Or nous avons monstré que le dernier commandement se réfère proprement à cela. Y a-il doncques quelque mauvais désir qui nous ait picqué le cœur? Desjà nous sommes tenus coupables de concupiscence, et par conséquent transgresseurs de la Loy : car le Seigneur non-seulement a défendu de délibérer et machiner ce qui est au détriment du prochain, mais aussi d'estre stimulé ou enflammé d'aucune concupiscence. Or où y a transgression de la Loy, là est prestée malédiction de Dieu. Il ne faut point doncques que nous exemptions de condamnation de mort les moindres concupiscences qui puissent estre. Quand il est question d'estimer les péchez, dit saint Augustin, n'apportons point de fausses balances pour poiser ce que nous voulons, et selon que bon nous semble à nostre fantasie, en disant, Cela est pesant, Cela est léger : mais apportons la balance des Escritures, comme des trésors du Seigneur : et pesons en icelle pour sçavoir ce qui est le plus pesant et le plus léger : ou plustost ne pesons point, mais tenons-nous au poids que Dieu en aura fait¹. Et qu'est-ce qu'en l'Ecriture? Certes saint Paul en nommant le péché Gage de mort², montre bien que ceste sottise distinction n'a esté incogne. Et de faict, puis desjà nous ne sommes que trop enclins à hypocrisie, il n'estoit jà mestier d'allumer le feu, ou bien nous faire crouler nos ordures en amadouant nostre paresse.

59 Je voudroye que telles gens représentassent que c'est que veut dire ceste parole de Christ, que celui qui aura transgressé l'un des plus petits commandemens et aura ainsi enseigné les hommes ne sera en nulle estime au royaume de cieux³. Ne sont-ils pas de ce nombre quand ils osent tellement exténuer la transgression de la Loy, comme si elle n'estoit pas digne de mort? Mais ils ne voyent considérer non pas seulement

1) De Bapt., contr. Donatist., lib. VI, cap. VI.

2) Rom. VI, 23.

3) Matth. V, 19.

et commandé, mais qui est celui qui commande : car il n'y a si petite transgression, en laquelle on ne déroge à son autorité. Est-ce peu de chose, à leur honneur, que la majesté de Dieu soit violée en quelque endroit ? D'avantage, si le Seigneur a déclaré en la Loy sa volonté, tout ce qui contrevient à la Loy lui est contraire. Et pensent-ils que l'ire de Dieu est si faible et désarmée, que la vengeance ne s'en ensuyve incontinent ? Et de ce qu'il l'a assez déclaré, s'ils se peuvent ranger à écouter sa voix, plus que par leurs subtilitez frivoles obéir sa vérité : L'âme, dit-il, laquelle a péché, mourra de mort¹. Item ce qu'il a n'aguères allégué de saint Paul, que l'oyseau de péché c'est mort². Ceux-ci

confessans concupiscence estre péché, pource qu'ils ne le peuvent nier, maintiennent toutesfois que ce n'est point péché mortel. Puis qu'ils ont si longuement tenu bon en leur folie, pour le moins qu'ils s'amendent maintenant : que s'ils veulent tousjours persévérer en leurs rêveries, que les enfans de Dieu les laissent là, et reconnoissent que tout péché est mortel : veu que c'est rébellion contre la volonté de Dieu, laquelle nécessairement provoque son ire : veu que c'est transgression de la Loy, sur laquelle est dénoncée la mort éternelle sans exception aucune. Touchant des péchés que commettent les saints et fidèles, ils sont bien vénéralables : mais c'est de la miséricorde de Dieu, et non point de leur nature.

CHAPITRE IX.

Comme il est évident que Christ ait esté cognu des Juifs sous la Loy, toutesfois il n'a point esté pleinement révélé que par l'Evangile.

Puis que Dieu anciennement n'a pas permis les sacrifices et purgations, pour leur donner un tesmoignage frustratoire aux Juifs, qu'il leur estoit Père, mesmes qu'il leur a pas en vain dédié à soy pour leur salut : il n'y a doute qu'il ne se soit donné à cognoistre à eux en la mesme maniere en laquelle il nous apparoist aujourd'hui avec plene clarté. Parquoy Christ après avoir exhorté les Juifs à être attentifs à la Loy de Moyse, et à luyre constamment (pource que tant après sa mort il devoit advenir une interruption au cours des Prophéties), il leur a dit qu'ils ne défaillent point, le Soleil de justice leur sera envoyé et se lèvera à leur droite³. En quoy il signifie que l'usage de la Loy estoit de les entretenir en l'attente de Christ, duquel la venue estoit promise : ce pendant qu'il falloit espérer la clarté de luy. Pour ceste raison saint Pierre dit que les Prophètes ont médité songneusement, et se sont enquis de ce qui nous est aujourd'hui mani-

festé en l'Evangile : et qu'il leur a esté révélé que ce n'estoit pas tant pour eux et pour leur siècle, que pour nous qu'ils travailloyent, en administrant les secrets qui nous sont aujourd'hui annoncés par l'Evangile¹. Non pas que leur doctrine ait esté inutile au peuple ancien, ou bien qu'elle ne leur ait rien prouffité à eux-mesmes : mais pource qu'ils n'ont pas jouy du trésor lequel Dieu nous a envoyé par leur main. Car aujourd'hui la grâce de laquelle ils ont esté tesmoins nous est mise tout privément devant les yeux : et au lieu qu'ils en ont eu un petit goust, nous l'avons en beaucoup plus grande abondance. Pourtant combien que Christ dise qu'il a tesmoignage de Moyse, il ne laisse pas de magnifier la mesure de grâce en laquelle nous surmontons les Juifs², car en parlant à ses disciples, Bien heureux, dit-il, sont les yeux qui voyent ce que vous voyez, et les oreilles bien heureuses qui oyent ce que vous oyez, Plusieurs Roys et Prophètes l'ont

Mat. XVIII, 20.
L. IV, 2.

2) Rom. VI, 23.

1) 1 Pierre I, 10-12.

2) Jean V, 46.

désiré et ne l'ont point obtenu ¹. Ce n'est pas une petite louange de la révélation qui nous est donnée en l'Evangile, en ce que Dieu nous a préférés aux saints Pères, lesquels ont esté si excellens en sainteté et toutes vertus. Et à ceste sentence ne répugne pas l'autre passage, où il est dit qu'Abraham a veu le jour de Christ, et s'en est esjouy ². Car combien que le regard de ce qui estoit encores lointain ait esté d'autant plus obscur, toutesfois rien ne luy a défailli pour avoir certitude à bien espérer, dont est procédée ceste joye laquelle a tousjours accompagné ce saint patriarche jusques à la mort. Ceste sentence aussi de Jehan-Baptiste, asçavoir que nul n'a jamais veu Dieu, mais que le Fils qui est au sein du Père nous l'a raconté ³, n'exclud point ceux qui estoient trespassez au paravant de l'intelligence et clarté laquelle nous reluit en la personne de Jésus-Christ : mais en accomparant leur condition à la nostre, nous monstre que les mystères lesquels ils ont spéculés de loin en ombres obscures, nous sont manifestez à veue d'œil : comme l'auteur de l'Epistre aux Hébreux l'explique trèsbien, c'est asçavoir disant que Dieu a parlé jadis en plusieurs sortes et diverses manières par ses Prophètes : mais finalement en ces derniers temps par son Fils ⁴. Combien doncques que ce Fils unique, lequel nous est aujourd'huy la splendeur de la gloire et vive pourtraiture de l'hypostase du Père, ait esté cognu anciennement des Juifs qui estoient son peuple, comme nous avons ailleurs allégué de saint Paul qu'il a esté le conducteur du peuple en la rédemption d'Egypte : toutesfois ce que dit le mesme Apostre est aussi bien vray, c'est que Dieu, qui a commandé que la clarté sortist des ténèbres, nous esclaire par l'Evangile en nos cœurs, afin de nous faire contempler sa gloire en la face de Jésus-Christ ⁵. Car quand il est apparu en ceste siene image, il s'est fait aucunement visible, au pris de ce qu'il s'estoit montré comme de loing et en obscurité. Et d'autant plus est vilene et détestable l'in-

gratitude de ceux qui demeurent comme aveugles en plein midi. Et pourtant saint Paul dit que leurs entendemens sont obscurcis par les ténèbres de Satan, pour ne point appercevoir la gloire de Christ laquelle luit en l'Evangile, sans qu'il y ait voile interposé pour empescher qu'elle ne soit toute patente.

2 Or je pren l'Evangile pour ceste clare manifestation de Jésus-Christ, qui a esté décelée jusques à sa venue. Je confesse bien tant que l'Evangile est nommé par saint Paul Doctrine de foy ¹, que toutes les promesses contenues en la Loy, de la rémission des péchez, par laquelle les hommes sont réconciliés à Dieu, en sont estimées parties. Car saint Paul oppose le mot de Foy à tous les tormens, frayeurs et angoysses dont une povre âme est oppressée, et ce pendant qu'elle cherche salut en ses œuvres : dont il s'ensuit qu'en prenant généralement le nom d'Evangile, tous les témoignages que Dieu a jamais donnés de sa miséricorde et de sa faveur paternelle y sont compris : mais je dy que c'est est appliqué par dignité spéciale à la publication de grâce, telle que nous l'avons en Jésus-Christ. Ce qui non-seulement est receu par usage commun, mais est fondé en l'autorité de Jésus-Christ et de ses Apostres. Pour laquelle raison ceci luy est attribué comme propre, et avoir presché l'Evangile du royaume de Dieu ². Et saint Marc use de ceste phrase, S'ensuit l'Evangile de Jésus-Christ, combien qu'il n'est ja besoin d'autres passages pour prouver une chose si certaine. Jésus-Christ doncques à son advenement a produit et clairement mis devant la vie et immortalité par l'Evangile ³. Ce sont les mots de saint Paul, ausquels il n'entend pas que les Pères aient esté plongés en ténèbres de mort jusques à ce que le Fils de Dieu eust veu en notre chair : mais il réserve ce privilège d'honneur à l'Evangile, que c'est une ambassade nouvelle et non accoustumée par laquelle Dieu accomplit ce qu'il avoit promis, et nous représente évidemment la vérité de ses promesses. Car combien que les fidèles aient tousjours expé-

1) Matth. XIII, 16; Luc X, 23.

2) Jean I, 18.

3) 2 Cor. IV, 6.

4) Jean VIII, 56.

5) Hébr. I, 1.

1) 1 Tim. IV, 6.

2) Marc I, 1.

3) Matth. IV, 17; IX, 35.

4) 2 Tim. I, 10.

l'autre dire de saint Paul estre e, c'est que toutes les promesses sont Ouy et Amen en Jésus-, d'autant qu'elles ont esté seellées s cœurs : toutesfois pource qu'il npli toutes les parties de nostre en sa chair, c'est à bon droict telle monstre de la chose présente iltre nouveau et singulier selon sa . A quoy tend la sentence de quand il dit, Vous verrez d'ores- les cieux ouverts, et les Anges de montans et descendans sur le Fils nme². Car combien qu'il regarde ion qui fut donnée au saint pa- : Jacob, de l'eschelle sur laquelle stoit assis, si est-ce qu'il veut er par ceste marque combien sa est précieuse et désirable, c'est nous a ouvert le royaume des our nous y faire entrer privément. utesfois qu'on se garde bien de rie diabolique de Servet, lequel exalter la grandeur de la grâce st, ou bien faisant semblant d'y abolit du tout les promesses, si elles avoyent prins fin avec les Il prétend ceste couverture, que angile l'accomplissement des pro- nous est apporté, comme s'il n'y ille distinction entre Jésus-Christ J'ai n'aguères adverti que Christ i obmis ne laissé derrière de tout stoit requis à la somme de nostre mais c'est trop sottement argué, : que nous jouissons desjà des qu'il nous a acquis : comme si ce saint Paul estoit faux, que nostre st caché sous espérance³. Je con- en qu'en croyant en Jésus-Christ ssons de mort à vie : mais il nous si de nostre costé retenir la sen- : saint Jehan : combien que nous as que nous sommes enfans de utesfois qu'il n'est pas encores jusques à ce que nous soyons mblables à luy, asçavoir, quand verrons face à face tel qu'il est. doncques que Jésus-Christ nous en l'Evangile une vraye et droicte de tous biens spirituels, toutes-

fois la jouissance en est encore cachée sous la garde et comme sous le cachet d'es- poir, jusques à ce qu'estans desvestus de nostre chair corruptible, nous soyons transfigurez en la gloire de celuy qui nous précède en ordre. Cependant le saint Esprit nous commande de nous reposer sur les promesses : l'autorité duquel doit bien rabatre tous les abboys de ce chien mastin. Car comme le dit saint Paul, la crainte de Dieu a les pro- messes tant de la vie présente que de la vie à venir : pour laquelle raison il se glorifia d'estre Apostre de Christ selon la promesse de vie qui est en luy¹. Et ailleurs il remonstre que nous avons les mesmes promesses qui anciennement ont esté données aux saints Pères². Brief, il constitue la somme de nostre salut en ceci, c'est que nous sommes seellez de l'Esprit de promesse : comme de faict nous ne possédons point Jésus-Christ, sinon en tant que nous le recevons et embrassons, estans revestus des pro- messes de l'Evangile. De là se fait qu'il habite en nos cœurs, et néanmoins nous sommes eslongnez de luy comme pèle- rins, d'autant que nous cheminons en foy et non pas par veue³. Et ces deux ar- ticles s'accordent bien : c'est que nous possédons en Jésus-Christ tout ce qui appartient à la perfection de la vie cé- leste, et néanmoins que la foy est une vision des choses qui ne se voyent point⁴. Seulement il est à noter que la diversité de la Loy et de l'Evangile gist en la nature ou qualité des promesses, pource que l'Evangile nous monstre au doigt ce qui a esté anciennement figuré sous ombres obscures.

4 Par mesme moyen est aussi con- vaincu l'erreur de ceux qui en opposant la Loy à l'Evangile, n'ont autre regard qu'à la diversité qui est entre les mé- rites des œuvres et la bonté gratuite de Dieu par laquelle nous sommes justifiez. Je confesse bien que telle comparaison ne doit point estre rejetée, pource que saint Paul souvent par le nom de la Loy entend la reigle de bien vivre que Dieu nous a baillée, et par laquelle il requiert

2) Jean I, 51.

1) 1 Tim. IV, 8; 2 Tim. I, 1.

2) 2 Cor. VII,

3) 2 Cor. V, 7.

4) Hébr. XI, 1.

et exige ce que nous luy devons, ne nous donnant nul espoir de salut, si nous ne luy obéissons en tout et par tout : et au contraire, nous menaçant de malédiction, si nous défailions tant peu que ce soit. Il suit ce style voulant enseigner que nous ne plaisons à Dieu que de sa pure bonté, en tant qu'il nous répute justes nous pardonnant nos fautes, pource qu'autrement l'observation de la Loy, à laquelle le loyer est promis, ne se trouveroit en homme vivant. Parquoy saint Paul use d'une façon de parler bien propre, faisant la justice de la Loy et de l'Evangile contraires l'une à l'autre. Mais l'Evangile n'est point tellement succédé à toute la Loy, qu'il ait apporté une façon pleinement diverse de nous sauver : mais plustost pour asseurer et ratifier ce qui estoit là promis, et conjoindre le corps avec les ombres. Car Jésus-Christ en disant que la Loy et les Prophètes ont esté jusques à Jehan¹, n'entend pas que les Pères soyent demeurez plongez en la malédiction, laquelle tous ceux qui sont serfs de la Loy ne peuvent eschapper : mais qu'ils ont esté entretenus sous les rudimens, et ne sont point montez jusques à une instruction si haute comme elle est comprinse en l'Evangile. Parquoy saint Paul appelant l'Evangile, La puissance de Dieu en salut à tous croyans, adjouste qu'il a tesmoignage de la Loy et des Prophètes². Et en la fin de la mesme Epistre, combien qu'il dise que c'est la publication du secret qui avoit esté caché de tout temps : pour mieux liquider son sens, il adjouste que ce mystère a esté manifesté par les Escritures des Prophètes. Dont nous avons à recueillir, quand il est fait mention de toute la Loy, que l'Evangile ne diffère d'icelle sinon au regard de la manifestation plus grande. Au reste, d'autant que Jésus-Christ nous a desployé une affluence inestimable de grâce, non sans cause il est dit qu'à sa venue le royaume céleste de Dieu a esté dressé en terre.

5 Or Jean-Baptiste a esté interposé entre la Loy et l'Evangile, ayant comme une charge moyenne et prochaine de l'une et

de l'autre. Car combien qu'en Jésus-Christ l'Agneau de Dieu fice pour effacer les péchez et toutes macules, il ait comprins l'essence de l'Evangile, toutesfois pource point expliqué ceste gloire et comparable qui s'est monstrée en la resurrection de Christ, voylà point qui est fait inférieur aux Apostres. Mais ce qu'emportent les mots de Christ, combien qu'entre tous sont nais de femme Jehan-Baptiste plus grand, que toutesfois celui moindre au royaume des cieux, excellent que luy³. Car il n'est question de priser les personnes après avoir préféré Jehan à tous phètes, il exalte l'Evangile en de verain, et le nomme à sa façon ce Royaume des cieux. Quant à ce Jehan respondit aux messagers desquels qu'il n'estoit seulement qu'un phète : ce n'estoit point par feinte, mais il entendoit que Dieu avoit point commis quelque mesaventure, mais seulement qu'il faisoit office de héraut, pour faire place : au Roy, et préparer le peuple à le recevoir selon qu'il avoit esté prédit par l'Eschrie, Voyci, j'envoye Elie mon phète devant que le grand jour du Seigneur terrible vienne⁴. Et de faict, en le cours de sa prédication il n'a fait autre chose que d'apprester des disciples à Jésus-Christ, comme il prouve par l'accomplissement de ceste charge luy a esté commise. C'est aussi en ce sens qu'il a esté nommé par Jésus-Christ, Une lampe qui brille et luisante⁵ : pource que la plénitude du jour n'estoit point encores venue. Toutesfois cela n'empesche qu'il ne soit nommé et tenu entre les premiers de l'Evangile : comme de faict il est le mesme Baptisme lequel depuis a esté commis aux Apostres. Mais ce commencement n'a pas esté accompli à ce que le Fils de Dieu estant en sa majesté de son empire, a donné plus libre, et plus grand avances aux Apostres.

1) Matth. XI, 12 ; Luc XVI, 16. 2) Rom. I, 16.

3) Matth. XI, 11.
4) Mal. IV, 5.

5) Jean I, 23.
6) Jean V, 35.

CHAPITRE X.

De la similitude du Vieil et Nouveau Testament.

peut déjà estre notoire par ce que nous avons déduit, que tous ceux qui ont voulu adopter dès le commencement du monde en la compagnie de son Dieu, ont esté par mesme raison alliez avec Dieu, estant conjoincts d'un mesme Dieu, par la doctrine que celle que nous avons : mais pource qu'il est bien requis que cet article soit confirmé, j'adjouste comme par forme d'accessoire, que c'est que les Pères ont esté participans d'un mesme héritage avec Dieu, et ont espéré un salut commun par le moyen d'un mesme Médiateur. Et toutes-foies en telle société leur condition a esté inverse. Or combien que les tesmoins que nous avons cueillis de la Loy et des Prophètes suffisent à prouver qu'il n'y a jamais eu au peuple de Dieu autre Dieu de piété et de religion que celle que nous tenons, toutesfoies pource que il est parlé és Docteurs anciens de la diversité du Vieil et du Nouveau Testament d'une façon rude et aspre, et qui peut engendrer scrupule à ceux qui ne sont pas trop aigus, il m'a semblé bon de faire un traité particulier pour mieux discuter ceste matière. D'ailleurs, ce qui autrement estoit très-nécessaire à cause de la diversité tant de ce monstre Servet, que de certains Anabaptistes, lesquels n'ont eu l'estime du peuple d'Israël que comme d'un troupeau de pourceaux : veulent penser que nostre Seigneur l'ait seulement engraisser en terre, au lieu d'une auge, sans espérance au lieu de l'immortalité céleste. Pourtant pour retirer tous fidèles de cest erreur, et pareillement de délivrer les personnes de toutes difficultés qui viennent en l'entendement, il est fait mention de quelque différence entre le Vieil et Nouveau Testament. regardons brièvement que c'est qui est semblable ou divers l'alliance

que le Seigneur a faite devant l'avènement de Christ, avec le peuple d'Israël, et celle qu'il a faite avec nous après l'avoir manifesté en chair.

2 Or l'un et l'autre se peuvent despescher en un mot : c'est que l'alliance faite avec les Pères anciens, en sa substance et vérité est si semblable à la nostre, qu'on la peut dire une mesme avec icelle. Seulement elle diffère en l'ordre d'estre dispensée. Mais pource que d'une telle brièveté nul ne pourroit concevoir certaine intelligence, il faut poursuyvre cela plus amplement si nous voulons prouffiter de quelque chose. En expliquant la similitude, ou plustost l'unité d'icelles, il seroit superflu de traiter derechef au long de toutes les parties que nous avons déjà despeschées : et de mesler ce qu'il faudra déduire ailleurs, il ne viendrait pas à propos. Il nous faudra donc yci arrester en trois articles. Premièrement, que le Seigneur n'a point proposé aux Juifs une félicité ou opulence terrienne, comme un but auquel ils deussent aspirer : mais qu'il les a adoptez en espérance d'immortalité, et leur a révélé et testifié ceste adoption, tant par visions qu'en sa Loy et en ses prophètes. Secondement, que l'alliance par laquelle ils ont esté conjoincts avec Dieu n'a pas esté fondée sur leurs mérites, mais sur la seule miséricorde d'iceluy. Tiercement, qu'ils ont eu et cognu Christ pour Médiateur, par lequel ils estoient conjoincts à Dieu, et estoient faits participans de ses promesses. Le second, pource qu'il n'a pas encore esté assez esclarci, sera plus amplement démontré en son lieu. Car nous prouverons par beaucoup de certains tesmoignages des Prophètes, que tout ce que le Seigneur a fait ou promis jamais de bien à son peuple, est provenu de sa pure bonté et clémence. Le troisième, nous l'avons aussi démontré çà et là assez facilement : mesmes nous

avons aucunement touché le premier en passant.

3 Mais pource que cestuy-ci appartient de plus près à la cause présente et qu'il y en a plus de débat et de controversies, il nous faut mettre plus grande diligence à l'expliquer : néanmoins il nous y faut arrester en telle sorte, que s'il y a quelque chose qui défaille encores à la droite exposition des autres, nous les despeschions brièvement selon que l'opportunité le portera. L'Apostre certes nous oste toute doute des trois, quand il dit que le Seigneur avoit long temps au paravant promis l'Evangile de Jésus-Christ par les Prophètes en ses saintes Escritures, lequel il a publié maintenant au temps qu'il avoit déterminé. Item que la justice de foy, laquelle est enseignée en l'Evangile, a esté testifiée en la Loy et par les Prophètes¹. Certes, l'Evangile ne retient point les cœurs des hommes en une joye de la vie présente, mais les eslève à l'espérance d'immortalité : et ne les attache point aux délices terriennes, mais démontrant l'espérance laquelle leur est préparée au ciel, les transporte enhaut. Car à cela nous meine la définition qu'il en met en un autre lieu : Depuis, dit-il, que vous avez creu à l'Evangile, vous avez esté marquez du saint Esprit, lequel est arre de nostre héritage, etc. Item, Nous avons entendu de vostre foy en Christ, et de vostre charité envers les fideles, à cause de l'espérance que vous avez au ciel, laquelle vous a esté annoncée par la doctrine de l'Evangile. Item, Le Seigneur nous a appelez par son Evangile en participation de la gloire de nostre Seigneur Jésus-Christ². De là vient aussi qu'il est appelé Doctrine de salut, Puissance de Dieu pour sauver tous croyans, et Royaume des cieus³. Or, si la doctrine de l'Evangile est spirituelle, et nous donne entrée en la vie incorruptible, ne pensons pas que ceux auxquels l'Evangile a esté promis et presché, se soyent amusez comme bestes brutes à prendre leurs voluptés corporelles, ne se soucians de leurs âmes⁴. Et

ne faut point que quelqu'un caville y que les promesses lesquelles Dieu avoit anciennement données de l'Evangile par ses Prophètes, ont esté destinées au peuple du Nouveau Testament. Car l'Apostre un peu après avoir mis ceste sentence que l'Evangile a esté promis en la Loy adjouste pareillement, que tout ce que la Loy contient s'adresse proprement à ceux qui sont sous la Loy¹. Je confesse bien que c'est à autre propos : mais n'estoit pas tant oublieux, qu'en disant que tout ce que la Loy enseigne appartient aux Juifs, il ne pensast à ce qu'il avoit dit au paravant, touchant de l'Evangile promis en la Loy. Il démontre clairement en ce passage, que le Nouveau Testament regardoit principalement la vie future : veu qu'il dit que les promesses de l'Evangile y sont comprises.

4 Par une mesme raison il s'ensuit qu'il consistoit en la miséricorde gratuite de Dieu, et avoit sa fermeté en Christ. Car la prédication évangélique ne chante autre chose, sinon que les povres pécheurs sont justifiez par la clémence paternelle de Dieu, sans l'avoir mérité. Et toute la somme d'icelle est comprinse en Jésus-Christ. Qui osera donc priver les Juifs de Christ, auxquels nous oyons l'alliance de l'Evangile avoir esté faite, de laquelle le fondement unique est Christ? Qui est-ce qui les osera estranger de l'espérance de salut gratuit, veu que nous oyons que la doctrine de foy leur a esté administrée, laquelle nous apporte la justice gratuite? Et afin de ne faire le débat d'une chose trop claire, nous avons pour cela une sentence notable du Seigneur Jésus : Abraham, dit-il, a esté esmeu d'un grand désir de veoir ce jour : il l'a veu, et s'en est resjoy¹. Qui est là dit d'Abraham, l'Apostre monstre avoir esté universel en tout le peuple fidele, quand il dit que Christ a esté hier et aujourd'huy, et sera éternellement². Car il ne parle pas seulement de la divinité éternelle de Christ, mais de la cognoissance de sa vertu : laquelle a esté toujours manifestée aux fideles. Pourquoy la vierge Marie et Zacharie en leurs C

¹) Rom. I, 2; III, 21.

²) Ephés. I, 13; Col. I, 4; 2 Thess. II, 14.

³) Ephés. I, 13; Rom. I, 16.

⁴) Luc IX, 62.

¹) Rom. III, 19.

²) Hébr. XIII, 8.

³) Jean VIII, 56.

pellent le salut qui est révélé en un accomplissement des promesses que Dieu avoit faites à son peuple et aux Patriarches¹. Si Dieu estant son Christ s'est acquitté de son serment ancien, on ne peut dire que le Dieu du Vieil Testament n'ait esté en Dieu en la vie éternelle.

En outre, l'Apostre non-seulement compare le peuple d'Israël pareil et égal à la grâce de l'alliance, mais aussi à la signification des Sacremens. Car pour espovanter les Corinthiens par exemple, à ce qu'ils ne tombassent dans les crimes que Dieu avoit griefvement punis en iceux, il use de ceste préface : nous n'avons point aucune prérogative ou dignité, laquelle nous puisse donner de la vengeance de Dieu, qui est réservée à eux². Qu'ainsi soit, non-seulement le Seigneur leur a fait les plus grands bénéfices qu'il nous fait, mais il a illustré sa grâce entre eux par ses signes et Sacremens : comme par le Baptême, Il vous semble que vous estes en danger, pource que le Baptême n'est qu'un signe, mais vous avez esté marquez et la Cène du Seigneur ont des promesses singulières. Cependant, en mesprisant la bonté de Dieu, vous vivez dissoluement : mais il ne faut pas penser que les Juifs n'ont pas joui de tous les avantages des memes Sacremens, auxquels le Seigneur n'a pas laissé de exercer la rigueur de son jugement. Ils ont esté baptisez au passage de la mer Rouge, et en la nuée qui les couvroit de l'ardeur du soleil. Ceux qui sont attachés à ceste doctrine, disent que le Baptême charnel, correspondant au spirituel selon quelque similitude, si cela leur est concédé, l'ardeur de l'Apostre ne procédera point, de vouloir oster aux Chrestiens ceste crainte, de penser qu'ils fussent plus privilégiés que les Juifs, à cause du sang. Et mesmes ce qui s'ensuit immédiatement après, ne se peut nullement expliquer, si ce n'est qu'ils ont mangé la mesme viande spirituelle, et beu le mesme breuvage qui nous est donné : exposé, c'est Jésus-Christ.

6 Mais ils objectent encores pour abatre l'autorité de saint Paul, le dict de Christ, Vos pères ont mangé la manne au désert, et sont morts : quiconque mangera ma chair, ne mourra point éternellement¹. Mais l'un s'accorde facilement avec l'autre. Le Seigneur Jésus, pource qu'il addressoit sa parole à des auditeurs qui cherchoient seulement de repaistre leurs ventres, ne se souciait guères de la vraye nourriture des âmes, accommoda aucunement son oraison à leur capacité : et principalement il fait ceste comparaison de la manne avec son corps selon leur sens. Ils requéroient que pour avoir autorité, il approuvast sa vertu par quelque miracle tel que Moyse avoit fait au désert, quand il avoit fait plouvoir du ciel la manne. Or en la manne ils n'appréhendoient rien, sinon un remède pour subvenir à leur indigence corporelle, de laquelle le peuple estoit pressé au désert. Ils ne montoyent point si haut, que de considérer le mystère que touche saint Paul. Christ donc, pour démonstrer combien ils doyvent attendre un plus grand et excellent bénéfice de soy, que celui qu'ils pensoient leurs pères avoir receu de Moyse, fait ceste comparaison : Si ç'a esté un si digne miracle, à vostre opinion, que le Seigneur a envoyé à son peuple de la viande céleste par la main de Moyse, à ce qu'il ne pérît point de faim, mais fust substantié pour quelque temps : de cela cognoissez combien plus précieuse est la viande laquelle apporte immortalité. Nous voyons pourquoy c'est que le Seigneur a laissé derrière ce qui estoit le principal en la manne, en prenant seulement la moindre utilité d'icelle : c'est que les Juifs, comme par reproche luy avoyent objecté Moyse, lequel avoit secouru le peuple d'Israël en sa nécessité, le repaissant miraculeusement de manne. Il respond qu'il est dispensateur d'une grâce bien plus précieuse : au pris de laquelle ce que Moyse avoit fait au peuple d'Israël n'estoit quasi rien, combien qu'ils l'estimassent tant. Saint Paul considérant que le Seigneur, quand il avoit fait plouvoir la manne du

1) 72, 73.

2) 1 Cor. X, 1, 6, 11.

1) Jean VI, 49-51.

ciel, n'avoit pas seulement voulu envoyer viande corporelle à son peuple, mais luy avoit aussi voulu donner un mystère spirituel, pour figurer la vie éternelle qu'il devoit attendre de Christ, traite cest argument comme il estoit digne d'estre bien expliqué. Pourtant nous pouvons conclurre sans doute, que les mesmes promesses de vie éternelle, qui nous sont aujourd'huy présentées, non-seulement ont esté communiquées aux Juifs, mais aussi leur ont esté seellées et confirmées par sacremens vraiment spirituels.⁸ Laquelle matière est amplement déduite par saint Augustin contre Fauste Manichéen.

7 Toutesfois si les lecteurs aiment mieux ouyr un récit des tesmoignages de la Loy et des Prophètes, auxquels ils voyent que l'alliance spirituelle dont nous sommes aujourd'huy possesseurs, a esté aussi bien commune aux Pères, selon qu'il nous est déclaré par Christ et ses Apostres, je tascheray de satisfaire à ceci : voire d'autant plus volontiers, afin que les contredisans soyent tant plus convaincus, et ne puissent tergiverser ci-après. Je commenceray par un argument qui sera estimé débile, et quasi ridicule entre les Anabaptistes, mais sera d'assez grande importance envers toutes gens de raison et de jugement. Je prend donc ceci pour résolu, qu'il y a une telle vigueur en la Parole de Dieu, qu'elle suffit à vivifier les âmes de tous ceux qui y participent. Car ce dire de saint Pierre a tousjours esté vray, que c'est une semence incorruptible, laquelle demeure à jamais : comme aussi il le confirme par les mots d'Isaïe¹. Or puisque Dieu a jadis conjoint avec soy les Juifs par ce lien sacré et indissoluble, il n'y a doute qu'il ne les ait séparés et mis à part, pour les faire espérer en la vie éternelle. Car en disant qu'ils ont receu et embrassé la Parole pour estre unis de plus près avec Dieu : je n'enten pas ceste espèce générale de communiquer avec luy, laquelle s'espand au ciel et en la terre, et en toutes créatures. Car combien qu'il vivifie toutes choses par son inspiration,

asçavoir chacune selon la propra nature, toutesfois il ne les détermine à la nécessité de corruption ; mais c'est par une telle illumination de sa grace que je parle est spéciale, par laquelle les âmes des fidèles sont illuminées à la véritable cognoissance de Dieu, et au salut conjointes à luy. Comme ainsi soit qu'Abraham, Isaac, Noé, Abel et les autres Pères, ayant adhéré à Dieu par une telle illumination de sa grace, je di qu'il n'y a nulle doute qu'elle ait esté une entrée au royaume de Dieu ; car c'estoit une vraie participation de Dieu, laquelle ne peut estre séparée de la grâce de la vie éternelle.

8 Si cela semble advis auquelquelque obscur, venons au formulaire de l'alliance, lequel non-seulement rassurera tous esprits paisibles, mais redarguera suffisamment l'ignorance de ceux qui s'efforcent de contredire. Le Seigneur a fait tousjours ceste alliance avec ses serviteurs : Je vous serez pour Dieu, et vous me serez pour Dieu. Sous ces paroles les Prophètes exposoyent vie et salut et la source de toute béatitude estre comprise. Il n'est point sans cause que David prononce le peuple estre bienheureux, lequel a le Seigneur pour son Dieu, et la vie bienheureuse, laquelle il a pour son héritage² ; ce qui ne peut estre point d'une félicité terrienne : mais d'une telle qu'il rachète de mort, conserve et entretient en sa miséricorde tant qu'il a receus en la compagnie de son peuple. Comme aussi il est dit par d'autres Prophètes, Tu es nostre Dieu, nous ne mourrons point. Item, Le Seigneur est nostre Roy et Législateur, nous sauvera. Item, Tu es bienheureux Israël, d'autant que tu as salut en Dieu. Mais afin de ne nous travailler inutilement en choses superflues, ceste remonstration que nous fait l'Ecriture çà et là, doit seule contenter : c'est que nous ne manquons point de salut, mais que nous avons par défaut pour avoir affluence de salut, et certitude de salut, mais que le Seigneur nous soit pour tout cela à bon droict : car si sa face nous ne reluit, est une très

1) 1 Pierre I, 23 ; Is. XL, 6.

2) Lév. XXVI, 12. 3) Ps. CXLIV, 15 ; X
3) Hab. I, 12 ; Is. XXXIII, 22 ; Deut. XXXIII

de salut, comment se pour-
 rer à l'homme pour son Dieu,
 ouvrist quant et quant les
 salut? Car il est nostre Dieu
 lion qu'il habite au milieu de
 e il testifioit par Moïse¹. Or
 obtenir une telle présence,
 ler pareillement la vie. Et
 leur eust esté exprimé d'a-
 avoyent assez claires pro-
 vie spirituelle en ces paroles,
 e Dieu² : car il ne dénonçoit
 nt qu'il seroit Dieu à leurs
 principalement à leurs âmes.
 , si elles ne sont conjointes
 ar justice, estans estrangères
 demeurent en mort : d'autre
 es ayant sa conjonction, et
 portera la vie permanente.
 encores plus, c'est que non-
 ! se disoit estre leur Dieu :
 ttoit de l'estre tousjours, afin
 s'espérance n'acquiesçant point
 résentes, s'estendist à perpé-
 que ceste locution du temps
 telle intelligence, il appert
 rs sentences des fidèles, où ils
 it, s'assurans que Dieu ne
 jamais. D'avantage, il y avoit
 econd membre en l'alliance,
 infermoit encores plus ample-
 la, que la bénédiction de Dieu
 prolongée outre les limites de
 nne. C'est qu'il estoit dit, Je
 eu de ta lignée après toy³.
 eigneur, vouloit déclarer sa
 e envers eux, en bien faisant
 ccesseurs, il faloit par plus
 , que sa faveur se demons-
 x-mesmes. Car Dieu n'est pas
 ux hommes, lesquels trans-
 ur qu'ils ont portée aux tres-
 rs enfans, pource qu'ils n'ont
 lté de leur bien faire après la
 Dieu, duquel la libéralité
 mpeschée par la mort, n'oste
 t de sa miséricorde à ceux à
 els il la monstre à leurs suc-
 nille générations⁴. Pourtant
 ar cela monstre l'affluence
 onté, laquelle ses serviteurs

devoient mesmes sentir après leur mort,
 quand il la de-crit telle, qu'elle s'espan-
 droit sur toute la famille, mesmes après
 leur trespas. Et le Seigneur a seellé la
 vérité de ceste promesse, et quasi en a
 monstre l'accomplissement en s'appelant
 le Dieu d'Abraham, d'Isaac et Jacob,
 long temps après leur mort¹. Car ceste
 appellation n'eust-elle pas esté ridicule,
 s'ils estoient péris. Car c'eust esté au-
 tant comme s'il eust dit, Je suis le Dieu
 de ceux qui ne sont point. Pourtant les
 Evangelistes racontent que les Saddu-
 ciens furent convaincus de Christ par ce
 seul argument, tellement qu'ils ne peu-
 rent nier que Moïse n'eust testifié la ré-
 surrection des morts en ce passage. Et
 de faict, ils avoyent aussi apprins de
 Moïse, que tous les Saints sont en la
 main de Dieu² : dont il leur estoit aisé de
 conclurre, qu'ils ne sont point esteints
 par mort, puis que celui qui a la vie et
 la mort en sa puissance, les a receus en
 sa garde et protection.

40 Maintenant regardons ce qui est le
 principal de ceste controverse : Asçavoir
 si les fidèles de l'ancien Testament n'ont
 pas tellement esté instruits de Dieu, qu'ils
 se recognoissent avoir une vie meilleure
 ailleurs qu'en terre, pour la méditer en
 mesprisant ceste vie corruptible. Premiè-
 rement, la manière de vivre qu'il leur a
 baillée n'estoit qu'un exercice assiduel,
 par lequel il les admonestoit qu'ils es-
 toient les plus misérables du monde, s'ils
 eussent eu leur félicité en terre. Adam,
 qui autrement estoit plus que malheureux
 par la seule recordation de sa félicité
 perdue, a grande difficulté à s'entretenir
 povrement en travaillant tant qu'il peut³.
 Et afin de n'estre persécuté de ceste seule
 malédiction de Dieu, il reçoit une des-
 tresse merveilleuse de ce dont il devoit
 avoir quelque soulagement. De deux en-
 fans qu'il a, l'un est meschamment meur-
 tri par la main de l'autre⁴. Caïn luy de-
 meure, lequel à bon droict il doit avoir
 en horreur et abomination. Abel, estant
 ainsi cruellement meurtri en la fleur de
 son aage, nous est exemple de la calamité

2) Ex. VI, 7.

4) Ex. XX, 6.

1) Ex. III, 6; Matth. XXII, 32; Luc XX, 38.

2) Deut. XXXIII, 3.

3) Gen. III, 17-19.

4) Gen. IV, 8.

humaine. Noé consume une grande partie de sa vie à bastir l'arche avec grande fascherie et moleste¹, ce pendant que tout le monde se resjouit en délices et plaisirs. Ce qu'il évite la mort, cela luy tourne à plus grande destresse que s'il eust eu à mourir cent fois. Car outre ce que l'arche luy est comme un sépulchre de dix mois, y a-il chose plus ennuyeuse que d'estre là tenu si long temps plongé en la fiente et ordure des bestes, en un lieu sans air? Après avoir eschappé tant de difficultez, il tombe en matière de nouvelle tristesse. Il se voit moqué de son propre fils²: et est contraint de maudire de sa propre bouche, celui que Dieu luy avoit réservé du déluge pour un grand bénéfice.

44 Abraham certes nous doit estre luy seul comme un million, si nous considérons bien sa foy, laquelle aussi nous est mise en avant pour une trèsbonne reigle de croire³: tellement qu'il nous faut estre réputés de sa lignée pour estre enfans de Dieu. Or il n'y a rien plus répugnant à raison, que de rejeter du rang des fideles celui qui est père de tous: tellement qu'on ne luy laisse point le dernier anget entre tous. Or on ne le peut oster du nombre, mesmes de ce degré tant honorable où Dieu l'a colloqué, que toute l'Eglise ne soit abolie. Maintenant quant à sa condition, si tost qu'il est appelé de Dieu, il est tiré hors de son pays, arriere de ses parens et amis, et est privé des choses les plus désirables de ce monde: comme si Dieu de propos délibéré l'eust voulu despouiller de toute joye terrienne. Incontinent qu'il est entré en la terre où il luy estoit commandé d'habiter, il en est chassé par famine. Il se retire pour avoir secours en un pays où, s'il veut sauver sa vie, il est contraint d'abandonner sa femme, ce qui luy estoit plus grief que beaucoup de morts⁴. Est-il retourné au lieu de son habitacle? il en est derechef chassé par famine. Quelle félicité est-ce d'habiter en une terre où il luy falloit si souvent avoir indigence, et mesmes où il luy falloit mourir de faim s'il ne s'en fust fuy? Il est rédigé en une mesme nécessité

de quitter sa femme au pays d'Abimélech. Après avoir vagué çà et là plusieurs années en incertitude, il est contraint par noises et débats de ses serviteurs de mettre hors de sa maison son neveu, lequel il tenoit pour son enfant. Il n'y a donc que ceste séparation ne luy fust autant comme si on luy eust coupé ou arraché l'un de ses membres. Peu de temps après il entend que les ennemis l'emmenent captif. Quelque part qu'il aille il trouve une cruelle barbarie en tous ses voisins, lesquels ne luy souffrent point de boire de l'eau des puits qu'il a foués; car s'il n'en eust esté inquieté, il n'en eust point racheté l'usage. Estant venu en sa dernière vieillesse, il se voit destitué d'enfant, qui est la chose plus dure qu'il y a cest aage-là. En la fin il engendre Isaac outre son espérance: mais encores la naitivité luy en couste bien cher; car il est vexé des opprobres de sa femme Sarah comme si en nourrissant l'orgueil de sa chambrière, il estoit cause du trouble qui estoit en sa maison. En ses derniers jours Isaac luy est donné: mais avec telle récompense, que son fils aîné soit chassé et jetté comme un povre chien au milieu d'une forest. Après qu'Isaac luy est demeuré seul, auquel doit estre toute le soulas de sa vieillesse, il luy est fait commandement de le tuer. Sçauroit-on imaginer chose plus malheureuse, que de dire qu'un père soit bourreau de son enfant? S'il fust mort par maladie, on n'eust estimé ce povre vieillard malheureux, en ce qu'il luy eust esté donné pour si peu de temps, comme par moquerie afin de luy doubler la douleur qu'il avoit de se veoir destitué de lignée? S'il eust esté tué d'un estranger, la calamité eust esté augmentée d'autant; mais cela se monte toute misère, de dire qu'il se meurt de la main de son père. Bien en toute sa vie il a tellement esté tourmenté et affligé, que si quelqu'un vouloit représenter comme en une peinture un exemple de vie misérable, il ne trouveroit rien plus propre. Si quelqu'un objecte que pour le moins il n'a pas esté du tout misérable, entant qu'il est eschappé de

1) Gen. VI, 22.

3) Gen. XII, 4.

2) Gen. IX, 24.

4) Gen. XII, 11-13.

1) Gen. XX, 2.

angers, et a surmonté tant de : je respon que nous n'appel- : une vie bien heureuse, laquelle : ltez infinies viendra à longue : mais en laquelle l'homme est : paisiblement en bonne for-

ons à Isaac, lequel n'a pas tant e calamitez, mais toutesfois à ne a-il eu le moindre goust du quelque plaisir ou liesse. Et irt a expérimenté les troubles, ie souffrent pas l'homme estre eux en la terre. La famine le la terre de Canaan, comme son emme luy est arrachée de son voisins le tormentent et moles- out où il va, en plusieurs sor- ment qu'il est contraint de com- r l'eau. Les femmes de son fils font beaucoup d'ennuy en la Il est merveilleusement affligé cord de ses enfans : et ne peut à un si grand mal, sinon en t celui qu'il avoit béni. Quant l est comme un patron et figure grande malheureté qu'on sçau- . Ce pendant qu'il est en la ut le temps de son enfance, il nté d'inquiétude, à cause des de son frère, ausquelles il est ontraint de céder, estant fugi- parens et de son pays. Outre que luy apportoit le bannisse- st rudement traité de son on- . Il ne suffit pas qu'il soit sept ritude dure et inhumaine, sinon in il soit trompé, en ce qu'on une autre femme que celle qu'il : . Il luy faut doncques pour ntrer en servitude nouvelle, en soit brulé de jour de la cha- leil, de nuict morfondu et gelé : luye, vent et tempeste, sans : sans reposer, comme luy- fait la complainte. Et estant n si povre estat, encores faut-il fligé journellement des injures t son beau-père . En sa mai- non plus tranquille, entant lissipée par les haines, noises

et envies de ses femmes. Quand Dieu luy commande de se retirer au pays, il faut qu'il espie de partir en telle sorte, que son partement est comme une fuite ignominieuse. Et encores ne peut-il pas ainsi éviter l'iniquité de son beau-père : qu'il ne soit de luy persécuté, et atteint au milieu du chemin; et pource que Dieu ne permettoit point qu'il luy adveinst pis, il est vexé de beaucoup d'opprobres et contumélies, par celui duquel il avoit bonne matière de se plaindre. Il entre incontinent après en une plus grande destresse : car en approchant de son frère, il a autant de morts devant les yeux, qu'on en peut attendre d'un cruel ennemi ¹. Il a doncques le cœur horriblement tormenté, et comme deschiré d'angoisse, ce pendant qu'il attend sa venue. Quand il le voit, il se jette à ses pieds comme demi-mort, jusques à ce qu'il le sente plus doux qu'il n'eust osé espérer ². En la première entrée de son pays il perd sa femme Rachel en travail d'enfant, laquelle il aimoit uniquement ³. Après on luy rapporte que l'enfant qu'il avoit eu d'elle, lequel il aimoit par-dessus tous, est dévoré de quelque beste sauvage. De laquelle mort son cœur est si amèrement navré, qu'après avoir bien pleuré, il refuse toute consolation, et délibère de mourir en ceste tristesse, n'ayant autre plaisir que de suyvre son enfant au sépulchre. D'avantage, quelle tristesse, fascherie et destresse pensons-nous que ce luy soit, quand il voit sa fille ravie et déflorée ⁴? Et d'avantage, que ses fils pour en faire la vengeance, saccagent une ville? En quoy non-seulement ils le rendent odieux à tous les habitans, mais le mettent en danger de mort. L'horrible crime de Ruben survient après, lequel luy devoit causer merveilleuse angoisse ⁵. Car comme ainsi soit qu'une des plus grandes misères que puisse avoir l'homme, est que sa femme soit violée : que dirons-nous quand une telle meschanceté est commise par son propre fils? Peu de temps après, sa famille est encores contaminée par un autre inceste ⁶ : tellement que tant de déshon-

2) Gen. XXVIII, 5.
3) Gen. XXXI, 7.

1) Gen. XXXII, 20.
2) Gen. XXXV, 16.
5) Gen. XXXV, 22.

3) Gen. XXXIII, 3.
4) Gen. XXXIV, 2.
6) Gen. XXXVIII, 18.

neurs pouvoyent rompre un cœur le plus ferme et le plus patient du monde. Sur sa dernière vieillesse, voulant subvenir à l'indigence de luy et de sa famille, il envoie querir du bled en pays estrange par ses enfans. L'un demeure en prison, lequel il pense estre en danger de mort : pour le racheter, il est contraint d'envoyer Benjamin, auquel il prenoit tout son plaisir ¹. Qui penseroit qu'en telle multitude de malheuretez, il ait une seule minute de temps, pour respirer à son aise ? C'est ce qu'il tesmoigne à Pharaon, disant que les jours de sa vie ont esté courts et misérables ². Celuy qui affirme d'avoir esté en misères continuelles, ne concède pas d'avoir senti une telle prospérité que Dieu luy avoit promise. Parquoy, ou Jacob estoit ingrat et mesconnoissant envers Dieu, ou il protestoît véritablement d'avoir esté misérable sur la terre. Si son dire estoit vray, il s'ensuit qu'il n'a pas eu son espérance fichée és choses terriennes.

43 Si tous ces saints Pères ont attendu de Dieu une vie bien-heureuse (ce qui est indubitable) ils ont certes cognu et attendu une autre béatitude que de la vie terrienne. Ce que l'Apostre démontre très-bien : Abraham, dit-il, est demeuré en foy en la terre promise, comme estrangère, habitant en cahuettes avec Isaac et Jacob, qui estoyent participans d'un mesme héritage. Car ils attendoyent une cité bien fondée, de laquelle Dieu est le maistre ouvrier. Ils sont tous morts en ceste foy, sans avoir reçu les promesses : mais les regardans de loin, et sçachans et confessans qu'ils estoyent estrangers sur la terre; en quoy ils signifient qu'ils cherchent un autre pays. Or s'ils eussent esté touchez de désir de leur pays naturel qu'ils avoyent abandonné, ils y pouvoyent retourner : mais ils en espyroient un meilleur, asçavoir au ciel. Pourtant Dieu n'a point honte de se nommer leur Dieu, pource qu'il leur a préparé une habitation ³. Et de faict ils eussent esté plus stupides que troncs de bois, en poursuyvant si constamment les promesses, desquelles ils n'avoyent nulle

apparence en la terre, n'eust esattendoyent l'accomplissement. Ce n'est pas sans cause aussi qu'il insiste principalement en cel se sont nommez pèlerins et estrangers sur ce monde, comme mesmes Moyses. Car s'ils sont estrangers en la Canaan, où est la promesse de Dieu, laquelle ils en sont constituez héritiers. Cela doncques démontre que ce qu'ils leur avoit promis regardoit plus la terre. Pourtant ils n'ont pas acquis pied de possession au pays de Canaan, sinon pour leurs sépulchres ⁴. Et s'ils testifioient que leur espérance estoit pas de jouyr de la promesse après la mort. C'est aussi la cause pourquoy Jacob a tant estimé d'y estre venu : tellement qu'il adjura par son fils Joseph, d'y faire porter son corps. Ceste mesme raison suyvant Joseph, commandant que ses os fussent portés, environ trois semaines après sa mort ⁵.

44 En somme il apparoist manifestement, qu'en toutes leurs œuvres tousjours regardé ceste béatitude de la vie future. Car à quel propos Jacob avec si grande peine et danger a-t-il quitté la primogéniture, laquelle ne luy a valu nul bien, et le chassoit hors de la terre de son père, s'il n'eust regardé à une bénédiction plus haute ? Et mesmes quand il déclaire avoir eu ceste affection, il crie en jettant les derniers soupis : Je tendray ton salut, Seigneur ⁶. Pourquoi sçavoit qu'il s'en alloit rendre un autre salut ? Quel salut eust-il attendu, s'il n'eust attendu en la mort un commencement de la vie ? Et qu'est-ce que nous débattons enfans de Dieu : veu que celuy qui s'efforçoit d'impugner la vérité avoit un mesme sentiment et goust d'indigence ? Car qu'est-ce que vouloit-il en désirant que son âme mourût, si ce n'est la mort des justes, et que sa fin fût comparable à leur fin ⁷, sinon qu'il se contentât de son cœur ce que David a escrit : Mon âme s'asçavoir, que la mort des Saints est une entrée glorieuse devant la face du Seigneur.

¹ Gen. XLII, 38.
² Hébr. XI, 9-16.

³ Gen. XLVII, 9.

⁴ Gen. XLVII, 9.

² Act. VII, 1.

³ Gen. XLVII, 29, 30; L, 25.

⁴ Gen. XLII, 1.

⁵ Nomb. XXIII, 10.

es iniques malheureuse¹? Si le but des hommes estoit en la fin ne pourroit noter en icelle auference entre le juste et le mes- il les faut donc distinguer par la fin qui est préparée à l'un et à l'autre au siècle futur.

Nous ne sommes encores passez loyse : lequel les resveurs, contre nous parlons, pensent n'avoir d'office, sinon d'induire le peuple à craindre et honorer Dieu, en mettant possessions fertiles et abondance de victuailles. Néanmoins si eut de propos délibéré esteindre l'ère qui se présente, nous avons révélation toute évidente de l'aspirant spirituelle. Si nous descendons prophètes, là nous aurons une plene pour contempler la vie éternelle royaume de Christ. Premièrement lequel pource qu'il a esté devant res, parle des mystères célestes scurement qu'ils ne font : néant- en quelle perspicuité et certitude e-il toute sa doctrine à ce but? à ce qu'il a estimé de l'habitation ne, il le démontre par ceste sen- Je suis yci pèlerin et estranger, tous mes pères. Tout homme est vanité : un chacun passe comme et maintenant quelle est mon at- Seigneur, mon espérance s'ad- à toy². Certes celui qui après avoir é qu'il n'a rien de ferme ne per- en ce monde, retient toutesfois d'espérance en Dieu, contemple ité ailleurs qu'en ce monde. Par- y-mesme a accoustumé de rappe- fidèles à ceste contemplation, is et quantes qu'il les veut con- Car en un autre passage, après onstré combien ceste vie est et fragile, il adjouste, Mais la mi- le du Seigneur est à tousjours à i le craignent³. A quoy est sem- e qu'il dit autre part, Tu as dés le cement fondé la terre, Seigneur, ux sont les œuvres de tes mains. ont, et tu demeures : ils vieill- me une robe, et tu les change-

ras : mais tu demeures tousjours en un estat, et tes ans ne défaudront point. Les fils de tes serviteurs habiteront, et leur postérité sera estable devant ta face¹. Si pour l'abolissement du ciel et de la terre les fidèles ne laissent point d'estre establis devant Dieu, il s'ensuit que leur salut est conjoint avec son éternité. Et de faict, ceste espérance ne peut consister, si elle n'est fondée sur la promesse laquelle est exposée en Isaïe : Les cieux, dit le Seigneur, se dissiperont comme fumée, et la terre s'usera comme un habillement, et les habitans d'icelle aussi périront : mais mon salut sera à tousjours, et ma justice ne défaudra point². Auquel lieu la perpétuité est attribuée à salut et justice : non pas d'autant que ces choses résident en Dieu, mais entant qu'il les communique aux hommes.

46 Et de faict, on ne peut autrement prendre les choses qu'il dit çà et là de la félicité des fidèles, sinon qu'on les réduise à la manifestation de la gloire céleste. Comme quand il dit, Le Seigneur garde les âmes de ses Saints, il les délivrera de la main du pécheur. La lumière est levée au juste, et joye à ceux qui sont droicts de cœur. La justice des bons demeure éternellement, leur force sera exaltée en gloire : le désir des pécheurs périra. Item, Les justes rendront louanges à ton Nom, les innocens habiteront avec toy. Item, Le juste sera en mémoire perpétuelle. Item, Le Seigneur rachètera les âmes de ses serviteurs³. Or le Seigneur non-seulement permet que ses serviteurs soyent tormentez des iniques, mais les laisse souventesfois dissiper et détruire. Il laisse les bons languir en ténèbres et malheureté, ce pendant que les iniques reluisent comme estoilles du ciel : et ne monstre pas telle clarté de son visage à ses fidèles, qu'il les laisse jouyr de longue joye. Pourtant David mesme ne dissimule pas, que si nous tenons les yeux ficez en l'estat présent de ce monde, ce nous sera une grieve tentation pour nous esbranler, comme s'il n'y avoit nul loyer d'innocence envers Dieu. Tellement l'im-

1) Ps. CII, 26-29.

2) Is. LI, 6.

1, 18 : XXXIV, 23. 3) Ps. XXXIX, 12, 7, 8.

3) Ps. XCVII, 10; CXII, 6, 9, 10; CXI, 14; CXII, 6; XXXIV, 23.

piété le plus souvent prospère et florit, ce pendant que la compagnie des bons est oppressée d'ignominie, povreté, contemnement, et autres espèces de calamitez ! Il s'en est bien peu falu, dit-il, que mon pied n'ait glissé, et que mes pas ne soyent déclinez, voyant la fortune des gens despourvus de sens, et la prospérité des meschans. Puis après avoir fait un récit de cela, il conclud, Je regardoye si je pourroye considérer ces choses : mais ce n'est que perplexité en mon esprit, jusques à ce que j'entre au Sanctuaire du Seigneur, et que je cognoisse leur fin¹.

17 Apprenons doncques de ceste seule confession de David, que les saints Pères sous l'Ancien Testament n'ont pas ignoré combien Dieu accomplit peu souvent, ou du tout n'accomplit jamais en ce monde les choses qu'il promet à ses serviteurs. Et que pour ceste cause ils ont eslevé leurs cœurs au Sanctuaire de Dieu, où ils trouvoient caché ce qui ne leur apparoissoit point en ceste vie corruptible. Ce Sanctuaire estoit le jugement dernier que nous espérons, lequel ils estoyent contents d'entendre par foy, combien qu'ils ne l'apperceussent point à l'œil. De laquelle fiance estans munis, quelque chose qu'il adveinst en ce monde, ils ne doutoyent point que le temps viendrait une fois, auquel les promesses de Dieu seroyent accomplies, comme bien démontrent ces sentences, Je contempleray ta face en justice, je seray rassasié de ton regard. Item, Je seray comme une olive verte en la maison du Seigneur. Item, Le juste florira comme la palme, il verdoyera comme un cèdre du Liban. Ceux qui seront plantez en la maison du Seigneur floriront en son portail : ils fructifieront, ils verdoyeront en leur vieillesse, et seront vigoureux². Or un peu au paravant il avoit dit, O Seigneur, combien tes pensées sont profondes ! quand les iniques florissent, ils germent comme l'herbe pour périr à jamais³. Où sera ceste vigueur et beauté des fidèles, sinon quand l'apparence de ce monde sera renversée par la manifestation du royaume de Dieu ? Pourtant quand ils jettoyent les

yeux sur ceste éternité, en contemnant l'amertume des calamitez présentes qu'ils voyoyent estre transitoires, ils glorifioyent hardiment en ces paroles, Tu ne permettras point, Seigneur, que le juste périsse éternellement : mais tu plongeras l'inique au puits de ruine¹. Où est en ce monde le puits de ruine, qui engloutisse les iniques : en la félicité desquels en un autre lieu cela est notamment mis, qu'ils meurent délicatement sans languir long temps² ? Où est une telle fermeté des saints, lesquels David mesme dit souvent en se complaignant, non-seulement estre esbranlez, mais du tout oppressez et abatus ? Il faut donc qu'il se mette devant les yeux, non pas ce que porte l'incertitude de ce monde, lequel est comme une mer agitée de diverses tempêtes : mais ce que le Seigneur fera quand il sera assis en jugement pour donner l'estat permanent du ciel et de la terre, comme il décrit trèsbien en un autre lieu : Les fols, dit-il, s'appuyent sur leur abondance, et s'enorgueillissent par leurs grandes richesses : et toutesfoins nul, quelque grand qu'il soit, ne pourra délivrer son frère de mort, ne payer le prix de sa rédemption à Dieu³. Et combien qu'ils voyent les sages et les fols mourir, et laisser leur richesse aux autres, ils imaginent qu'ils auront yci leur demeure perpétuelle, et taschent d'acquiescer bruit et renom en terre : mais l'homme ne demeurera point en honneur, il se ressemblera aux bestes qui périssent. Cette cogitation qu'ils ont est une grande folie, néanmoins elle a beaucoup d'imitateurs. Ils seront rangez en enfer comme un troupeau de brebis, la mort dominera sur eux. A l'aube du jour les justes auront la seigneurie sur eux : leur excellence paraîtra, le sépulchre sera leur habitacle. Premièrement, en ce qu'il se moquent des fols, d'autant qu'ils se reposent et qu'ils quiescent en leurs plaisirs mondains, et que voyant que ces choses sont transitoires, il démontre que les sages ont à chercher une autre félicité, mais encores déclare-il plus évidemment le mystère de la résurrection, quand il établit le règne des fidèles, prédisant

1) Ps. LXXIII, 2, 3.

2) Ps. XVII, 16 ; LII, 10 ; XCII, 13-15. 3) Ps. XCII, 6-8.

1) Ps. LV, 23, 24

2) Job XXI, 23.

3) Ps. XLIX, 7, 8.

et désolation des iniques. Car ce que nous entendrons par L'aube, dont il parle, sinon une révélation nouvelle vie, après la fin de ceste vie ?

Et là aussi venoit ceste cogitation, quelle les fidèles en ce temps-là ont coutume de se consoler et conforter à patience, quand ils disoient que Dieu ne dure qu'une minute de temps, mais que sa miséricorde dure à jamais. Comment pouvoient-ils terminer leurs afflictions à une minute de temps, s'ils estoient affligés toute leur vie ? Et ce qu'ils voyoyent une si longue vie de la bonté de Dieu, laquelle à eux ne leur avoit loisir de goûter ? S'ils se fussent amusez à la terre, n'eussent rien trouvé de cela : mais ils eslevoyent leurs yeux au ciel, et voyoissoient que ce n'est qu'une bruyée de vent, que les saints ont à endurer tribulation, et que les grâces qu'ils reçoivent sont éternelles : d'autre part, ils prévoyoyent que la ruine des iniques n'auroit nulle fin, combien qu'ils fussent bienheureux, comme par exemple, dont venoyent ces sentences qui estoient familières, que la mémoire de Dieu sera en bénédiction, la mémoire des iniques périra ? Item, La mort des justes est précieuse devant la face du Seigneur : la mort du pécheur très précieuse ? Item, Le Seigneur gardera la vie de ses saints, les iniques seront en ténèbres ? Car toutes telles sentences démontrent que les Pères de l'Ancien Testament ont bien cognu, quel bienheureux état qu'eussent à endurer les justes en ce monde, toutesfois que leur vie est salut : d'autre part, que la ruine des iniques est une voye belle et droite, laquelle meine en ruine. Pourquoy chose ils appelloient la mort des justes, Ruine des incirconcis : vouloyent dire que l'espérance de résurrection estoit ostée. Pourtant David ne s'excogitoit une plus grieve malice sur ses ennemis, qu'en priant qu'ils fussent effacez du livre de vie, et

ne fussent point escrits avec les justes¹.

49 Mais encores ceste sentence de Job est notable par-dessus les autres : Je sçay, dit-il, que mon Rédempteur vit, et qu'au dernier jour je ressusciteray de la terre, et verray mon Rédempteur en ce corps : ceste espérance est cachée en mon sein². Ceux qui veulent monstrer leur subtilité, cavillent que cela ne se doit pas entendre de la dernière résurrection : mais du temps auquel Job espéroit le Seigneur luy devoir estre plus doux et amiable. Laquelle chose quand nous leur concéderons en partie, toutesfois si aurons-nous tousjours cela, vueillent-ils ou non, que Job ne pouvoit parvenir à une si haute espérance, s'il se fust reposé en la terre. Il nous faut doncques confesser qu'il eslevoit les yeux en l'immortalité future, puis qu'il attendoit son Rédempteur, estant comme au sépulchre. Car la mort est une désespération extrême à ceux qui ne pensent que de la vie présente : et toutesfois elle ne luy a peu oster son espoir. Quand il me tueroit, disoit-il, si ne laisseray-je d'espérer en luy³ ? Si quelque opiniastre murmure que ces sentences ont esté de peu de gens, et que par cela on ne peut prouver que la doctrine ait esté communément telle entre les Juifs : je luy respondray incontinent, que petit nombre de gens par telles sentences n'a pas voulu monstrer quelque sagesse occulte, laquelle ne peussent comprendre que les excellens esprits : car ceux qui ont ainsi parlé estoient constituez docteurs du peuple par le saint Esprit : pourtant selon leur office, ils ont oublié ouvertement la doctrine qui devoit estre tenue de tout le peuple. Quand nous voyons doncques les oracles du saint Esprit si évidens, par lesquels il a testifié anciennement la vie spirituelle en l'Eglise des Juifs, et en a donné espérance indubitable, ce seroit une obstination trop exorbitante, de ne laisser à ce peuple-là qu'une alliance charnelle, où il ne soit fait mention que de la terre et félicité mondaine.

20 Si je descen aux Prophètes qui sont depuis venus, j'auray encores matière

¹ 6. ² Prov. X, 7.
³ 15 ; XXXIV, 22. ⁴ 1 Sam. II, 9.
 XVII, 10 ; XXI, 18, et ailleurs.

¹ Ps. LXIX, 20.
² Job XIX, 25.

³ Job XIX, 25.

plus ample et facile de bien démener ceste cause. Car si la victoire ne nous a pas esté trop difficile en David, Job et Samuel, elle nous sera là beaucoup plus aisée, veu mesmes que le Seigneur a tenu cest ordre de faire en dispensant l'alliance de sa miséricorde, que d'autant que le jour de la plene révélation approchoit, il a voulu de plus en plus augmenter la clairté de sa doctine. Parquoy quand la première promesse fut au commencement donnée à Adam, lors il y eut seulement comme des petites estincelles allumées. Depuis petit à petit la lumière est creue et augmentée de jour en jour, jusques à ce que le Seigneur Jésus-Christ, qui est le Soleil de justice, faisant esvanouir toutes nuées, a pleinement illuminé le monde. Il ne faut pas doncques craindre, si nous nous voulons aider des tesmoignages des Prophètes pour approuver nostre cause, qu'ils nous défailent. Mais pource que je voy ceste matière si ample, qu'il nous y faudroit arrester plus que ne porte ce que j'ay entrepris de faire (car il y auroit pour remplir un gros volume): d'avantage, pource que je pense avoir fait ouverture cy-dessus à tous lecteurs de moyen entendement, en telle sorte qu'ils pourront d'eux-mesmes comprendre ce qui en est, je me garderay d'estre prolix, sans qu'il en soit grand mestier. Seulement je les admonesteray qu'ils se souviennent d'user de la clef que je leur ay baillée pour se faire ouverture: c'est que toutesfois et quantes que les Prophètes font mémoire de la béatitude des fideles (de laquelle à grand'peine il apparoist une petite ombre en ce monde) qu'ils reviennent à ceste distinction: asçavoir que les Prophètes pour mieux démonstrer la bonté de Dieu, l'ont figurée par bénéfices terriens, comme par quelques images: mais que ce pendant ils ont voulu par ceste peinture eslever les cœurs par-dessus terre et les éléments de ce monde et ce siècle corruptible, et les induire à méditer la félicité de la vie spirituelle.

24 Nous serons contents d'en avoir un exemple. Pource que le peuple d'Israël ayant esté transporté en Babylone, estimoit son bannissement et la désolation où il estoit, semblable à une mort: on ne

luy pouvoit faire à croire que ce ne fust fable et mensonge tout ce que luy promettoit Ezéchiel de sa restitution: car il pensoit que ce fust autant comme qu'il eust dit des corps tous pourris devoir ressusciter. Le Seigneur pour monstre que ceste difficulté mesme ne l'empescheroit pas qu'il n'accomplist sa grâce en eux, monstre par vision au Prophète un champ plein d'os: ausquels il rend esprit et vigueur en une minute de temps, par la seule vertu de sa parole¹. Ceste vision servoit bien à corriger l'incrédulité du peuple: néanmoins ce pendant elle l'admonestoit combien la puissance de Dieu s'estendoit outre la réduction qu'il luy promettoit, veu qu'à son seul commandement il luy estoit si facile de réduire en vie des ossemens dispersez çà et là. Pourtant nous avons à comparer ceste sentence avec une autre semblable qui est en Isaïe: où il est dit que les morts vivront, et ressusciteront avec leurs corps. Puis ceste exhortation leur est adressée: Esveillez-vous, et levez-vous, entre vous qui habitez en la poudre: car vostre rousée est comme la rousée d'un champ verd: et la terre des Géans sera désolée. Va mon peuple, entre en tes tabernacles, ferme tes huis sur toy. Cache-toy pour un petit de temps jusques à ce que la fureur soit passée: car voyci, le Seigneur sortira pour visiter l'iniquité des habitans de la terre: et la terre révèlera le sang qu'elle a receu, et ne cachera point plus longuement les morts qu'on y a ensevelis².

22 Combien que je ne vueille pas dire qu'il faloit rapporter tous les autres passages à ceste reigle. Car il y en a d'autres qui sans aucune figure ou obscurité démontrent l'immortalité future, laquelle est préparée aux fideles au royaume de Dieu: comme nous en avons déjà recité et y en a plusieurs autres: mais principalement deux, dont l'un est en Isaïe, il est dit, Comme je feray consister devant ma face les cieux nouveaux, et la terre nouvelle que j'ay créée: ainsi sera vostre semence permanente: et un moysuyvra l'autre, et un sabbath suyva c

1) Ezéch. XXXVII, 4.

2) Is. XXVI, 19-21.

ment l'autre sabbath. Toute chair pour adorer devant ma face, dit leur : et on verra les corps des esseurs qui m'ont contemné et mis obre. Leur ver ne mourra jamais, eu ne s'esteindra point ¹. L'autre aniel : En ce temps-là, dit-il, se Michel Archange, lequel est député à ordonner les enfans de Dieu : et vient au temps de destresse, tel qu'il n'y en a eu depuis que le monde est créé. Il a sauvé tout le peuple qui sera écrit au livre : et ceux qui restent en la terre se lèveront, les uns en gloire, les autres en opprobre éternel.

es deux autres points, À sçavoir que les Pères anciens ont eu Christ pour la confirmation des promesses que Dieu leur avoit faites, et qu'ils ont remis toute la fiance de leur bénédiction : et n'ont attrayé pas beaucoup de peine à les croire, pource qu'ils sont faciles à enlever, et qu'on n'en fait pas tant de cas. Nous concluons donc, que ce Testament, ou l'alliance que Dieu a faite avec le peuple d'Israël, n'a pas esté entièrement contenue en choses terriennes : mais aussi a compris certaines promesses de la vie spirituelle et éternelle, de laquelle l'espérance devoit estre imprimée en tous ceux qui s'allioient à ce Testament. Ceste résolution ne peut estre renversée par aucunes raisons du diable. Pourtant, que ceste erreur enragée et pernicieuse soit loignée : À sçavoir que Dieu n'a rien promis aux Juifs, ou qu'ils n'ont attendu de sa main, sinon de repaître leurs ventres, vivre en délices charnelles, estre abondans en richesses, estre en honneur, avoir grande lignée, et de telles choses que désirent les mondains. Car Jésus-Christ ne nous a aujourd'huy d'autre royaume des cieux, que les fideles, sinon auquel ils reposent avec Abraham, Isaac et Jacob ². Car la terre remonstroit aux Juifs de l'ancien temps, qu'ils estoient héritiers de

la grâce évangélique, pource qu'ils estoient successeurs des Prophètes, estans compris en l'alliance que Dieu avoit faite anciennement avec Israël ¹. Et afin que cela ne fust pas seulement testifié de paroles, le Seigneur l'a aussi bien approuvé de faict. Car en la mesme heure qu'il ressuscita, il fit plusieurs des saints participans de sa résurrection, lesquels ont esté veus en Jérusalem ². En quoy il donna une certaine arce, que tout ce qu'il avoit fait ou souffert pour acquérir salut au genre humain, n'appartenoit pas moins aux fideles de l'Ancien Testament, qu'à nous. Et de faict, ils avoyent un mesme Esprit que nous avons, par lequel Dieu régénère les siens en vie éternelle. Puis que nous voyons que l'Esprit de Dieu, lequel est comme une semence d'immortalité en nous, et pour ce est appelé arce de nostre héritage, a habité en eux ³ : comment leur oserions-nous oster l'héritage de vie ? Pourtant un homme prudent ne se pourra assez esmerveiller, comment il s'est fait que les Sadduciens soyent anciennement tombez en si grande stupidité, que de nier la résurrection et immortalité des âmes, veu que l'un et l'autre est si clairement démontré en l'Ecriture ⁴. L'ignorance brutale que nous voyons aujourd'huy en tout le peuple des Juifs, en ce qu'ils attendent follement un royaume terrien de Christ, ne nous devroit pas moins esmerveiller, n'estoit qu'il a esté prédit que telle punition leur adviendroit pour avoir méprisé Jésus-Christ et son Evangile. Car c'estoit bien raison que Dieu les frappast d'un tel aveuglement, veu qu'en estingnant la lumière qui leur estoit présentée, ils ont préféré les ténèbres. Ils lisent doncques Moyse, et sont assiduellement à méditer ce qu'il a écrit : mais ils ont le voile qui les empesche de contempler la lumière de son visage. Lequel voile leur demeurera tousjours, jusques à ce qu'ils apprenent de le réduire à Christ : duquel ils le destournent maintenant tant qu'il leur est possible ⁵.

1) Act. III, 25.

2) Matth. XXVII, 52.

3) Ephés. I, 13.

4) Act. XXIII, 7, 8.

5) 2 Cor. III, 14, 15.

CHAPITRE XI.

De la différence entre les deux Testamens.

1 Quoy donc? dira quelqu'un : ne restera-il nulle différence entre le Vieil et Nouveau Testament? Et que dirons-nous à tant de passages de l'Ecriture, qui les opposent ensemble comme choses fort diverses? Je respon, que je reçois volontiers toutes les différences que nous trouverons couchées en l'Ecriture : mais à telle condition qu'elles ne dérognent rien à l'unité que nous avons déjà mise, comme il sera aisé de veoir quand nous les aurons traitées par ordre. Or entant que j'ay peu observer en considérant diligemment l'Ecriture, il y en a quatre auxquelles si quelqu'un veut adjouster la cinquième, je ne contrediray point. Je me fay fort de monstrier qu'elles appartiennent toutes, et se doyvent référer à la manière diverse que Dieu a tenue en dispensant sa doctrine, plustost qu'à la substance. Ainsi, il n'y aura nul empeschement que les promesses du Vieil et Nouveau Testament ne demeurent semblables : et que Christ ne soit tenu pour fondement unique des uns et des autres. La première différence donc sera telle : Combien que Dieu ait voulu tousjours que son peuple eslevast son entendement en l'héritage céleste, et y eust son cœur arrêté, toutesfois pour le mieux entretenir en espérance des choses invisibles, il les luy faisoit contempler sous ses bénéfices terriens, et quasi luy en donnoit quelque goust. Maintenant ayant plus clairement révélé la grâce de la vie future par l'Evangile, il guide et conduit nos entendemens tout droict à la méditation d'icelle, sans nous exercer aux choses inférieures, comme il faisoit les Israélites. Ceux qui ne considèrent point ce conseil de Dieu, pensent que le peuple ancien n'ait jamais monté plus haut, que d'attendre ce qui appartenait à l'aise du corps. Ils voyent que la terre de Canaan est tant souvent nommée, comme le souverain loyer pour rémunérer ceux qui observeroyent la Loy de Dieu :

d'autre part ils voyent que Dieu ne fait point de plus grievés menaces aux Juifs que de les exterminer de la terre qu'il leur avoit donnée, et les espandre en nations estranges. Ils voyent finalement les bénédictions et malédictions que récitant Moïse reviennent quasi toutes à ce but : de là ils concluent sans aucune doute que Dieu avoit ségrégé les Juifs des autres peuples, non pas pour leur profit, mais pour le nostre, afin que l'Eglise chrestienne eust une image extérieure, laquelle elle peust contempler les choses spirituelles. Mais comme ainsi soit que l'Ecriture démontre que Dieu par toutes les promesses terriennes qu'il leur faisoit les a voulu conduire comme par la main en l'espérance de ses grâces célestes, de ne considérer point ce moyen, c'est une trop grande rudesse, voire mesme bestise. Voilà donc le point que nous avons à débatre contre ceste manière de gens : c'est qu'ils disent que la terre de Canaan ayant esté estimée du peuple d'Israël pour sa béatitude souveraine, nous figure nostre héritage céleste. Nous maintenons au contraire, qu'en ceste possession terrienne dont il jouissoit, il contemplant l'héritage futur qui luy estoit préparé au ciel.

2 Cela sera mieux esclarcé par la similitude que met saint Paul en l'Epl. aux Galates. Il compare le peuple des Juifs à un héritier qui est encores enfant, lequel n'estant point capable de se gouverner, est sous la main de son tuteur, ou de son pédagogue¹. Il est évident qu'il traite là principalement des cérémonies : mais cela n'empesche que nous n'appliquions ceste sentance à nostre propos. Nous voyons donc que qu'un mesme héritage leur a esté assigné comme à nous : mais qu'ils n'ont pas été capables d'en jouir pleinement. Il y a une mesme Eglise entre eux, que

¹ Gal. IV, 1.

mais elle estoit encores comme en file. Pourtant le Seigneur les a s en ceste pédagogie : c'est de donner point clairement les promesses spirituelles, mais de leur en présenter quelque image et figure de promesses terriennes. Voulant recevoir Abraham, Isaac et toute leur race en l'espérance de la mortalité, il leur promettoit la terre de Canaan en héritage : non pas afin que l'affection s'arrêtast là, mais afin que par le regard d'icelle, ils fermassent en certain espoir du royaume qui ne leur apparoissoit encore, et afin qu'ils ne s'abusassent, il leur adjoustoit aussi une image plus haute, laquelle leur testifie que n'estoit pas là le souverain bien qu'il leur vouloit faire. Abraham en recevant ceste promesse de posséder la terre de Canaan, ne se point à ce qu'il voit, mais est élevé haut par la promesse conjointe, d'il luy est dit, Abraham, je suis ton Dieu, et ton loyer trèsample¹. Nous voyons que la fin de son loyer luy est en Dieu, afin qu'il n'attende que loyer transitoire de ce monde, mais héritage éternel au ciel. Nous voyons l'acquisition de la terre de Canaan promise, non à autre condition, mais qu'elle luy soit une marque de la bonté de Dieu, et figure de l'héritage céleste. Et de faict, il appert par les paroles des fidèles, qu'ils ont eu un contentement. En telle manière David est élevé des bénédictions temporelles à méditer sa grâce souveraine, disoit, Mon cœur et mon corps ne cessent du désir de te voir, Seigneur, Le Seigneur est mon héritage à jamais, Le Seigneur est ma portion, et tout mon bien. Item, J'ay dit, Seigneur, disant, Tu es mon Dieu, mon héritage en la terre des vivants, et tous ceux qui osent ainsi disent qu'ils outrepassent ce contentement de toutes choses présentes. Néanmoins les Prophètes le plus souvent, desirant la béatitude du siècle futur sous

l'image et figure qu'ils en avoyent reçue de Dieu. Selon laquelle forme il nous faut entendre ces sentences, où il est dit, Que les justes posséderont la terre en héritage, et les iniques en seront exterminés. Jérusalem abondera en richesses, et Sion en affluence de tous biens¹. Nous entendons bien que cela ne compète point à ceste vie mortelle, qui est comme un pèlerinage, et ne convenoit pas à la cité terrestre de Jérusalem : mais il convient au vray pays des fidèles, et à la cité céleste, en laquelle Dieu a préparé bénédiction et vie à tousjours².

3 C'est la raison pourquoy les Saints au Vieil Testament ont plus estimé ceste vie mortelle que nous ne devons aujourd'hui faire. Car combien qu'ils cognussent trèsbien qu'ils ne se devoient point arrêter à icelle, comme à leur dernier but : néanmoins pource qu'ils réputoyent d'autre part que Dieu leur figuroit en icelle sa grâce, pour les confirmer en espoir selon leur petitesse, ils y avoyent plus grande affection que s'ils l'eussent considérée en elle-mesme. Or comme le Seigneur en testifiant sa bonté envers les fidèles par des bénéfices terriens, leur figuroit la béatitude spirituelle à laquelle ils devoient tendre, aussi d'autre part, les peines corporelles qu'il envoyoit sur les malfaiteurs, estoient enseignes de son jugement futur sur les réprouvés. Parquoy comme les bénéfices de Dieu estoient lors plus manifestes en choses temporelles, aussi estoient les vengences. Les ignorans ne considérans point ceste similitude et convenance entre les peines et rémunérations qui ont esté de ce temps-là, s'émerveillent comment il y a une telle variété en Dieu : c'est puis qu'il a esté si prompt et subit anciennement à se venger rigoureusement des hommes, incontinent qu'ils l'avoient offensé : comment à présent, comme ayant modéré sa colère, il punit plus doucement et peu souvent. Et peu s'en faut que pour cela ils n'imaginent divers Dieux du Vieil et Nouveau Testament : ce qui mesmes est advenu aux Manichéens. Mais il nous sera aisé de nous

1) Ps. XXXVII, 9 ; Job XVIII, 17 ; Prov. II, 21, 23 ; souvent en Isale.

2) Ps. CXXXII, 13-15.

délivrer de tous ces scrupules, si nous pensons à la dispensation de Dieu, que nous avons notée : à sçavoir que pour le temps auquel il bailloit son alliance au peuple d'Israël aucunement enveloppée, il a voulu signifier et figurer d'une part la béatitude éternelle, qu'il leur promettoit sous ces bénéfices terriens : et de l'autre l'horrible damnation que devoient attendre les iniques sous peines corporelles.

4 La seconde différence du Vieil et Nouveau Testament gist aux figures. C'est que le Vieil Testament, du temps que la vérité estoit encores absente, la représentait par images, et a eu l'ombre au lieu du corps. Le Nouveau contient la vérité présente et la substance : et à icelle se doyvent réduire quasi tous les passages, auxquels le Vieil Testament est opposé au Nouveau par comparaison : combien qu'il n'y ait point de passages où cela soit plus amplement traité qu'en l'Epistre aux Hébreux. L'Apostre dispute là contre ceux qui pensoient toute la religion estre ruinée, si on abolissoit les cérémonies de Moïse. Pour réfuter cest erreur, il prend en premier lieu ce qui avoit esté dit par le Prophète touchant la sacrificature de Jésus-Christ. Car puis que le Père l'a constitué Sacrificateur éternel¹, il est certain que la sacrificature Lévitique est ostée, en laquelle les uns succédoient aux autres. Or que ceste prestrise nouvelle soit plus excellente que l'autre, il le prouve, entant qu'elle est establie par serment. Il adjouste puis après, que quand la prestrise a esté ainsi transférée, il y a eu translation d'alliance. D'avantage, il remonstre que cela aussi estoit nécessaire, veu qu'il y avoit telle imbécillité en la Loy, qu'elle ne pouvoit mener à perfection². Conséquemment il poursuit quelle estoit ceste imbécillité, c'est pource qu'elle avoit des justices extérieures, lesquelles ne pouvoient rendre leurs observateurs parfaits selon la conscience : veu que le sang des bestes brutes ne peut pas effacer les péchez, ny acquérir vraye sainteté³. Il conclud doncques qu'il y a eu en la Loy une ombre des biens futurs, non pas

une vive présence, laquelle nous est donnée en l'Evangile¹. Nous avons yci considéré en quel endroit c'est qu'il confère l'alliance légale avec l'alliance évangélique : l'office de Moïse avec luy de Christ. Car si ceste comparaison rapportoit à la substance des messes, il y auroit une grande ignorance entre les deux Testaments : puis que nous voyons que l'Apostre ailleurs, il nous faut suivre son intention pour bien trouver la vérité. Mais doncques au milieu l'alliance de laquelle il a une fois faite pour avoir durée à tousjours. L'accomplissement auquel elle est ratifiée et confirmée c'est Jésus-Christ : cependant qu'il lui loit attendre, le Seigneur a ordonné à Moïse des cérémonies lesquelles estoient signes et représentations. Cela estoit en controverse : à sçavoir falloir que les cérémonies commandées en la Loy cessassent pour donner place à Jésus-Christ. Or combien qu'elles fussent qu'accidens ou accessoires du Testament : toutesfois pource qu'elles estoient instrumens par lesquels Dieu entretenoit son peuple en la doctrine d'iceluy, elles en portent le nom : car l'Ecriture a coustume d'attribuer aux Sacremens le nom des choses qu'ils représentent. Parquoy en somme le Vieil Testament est yci nommé la manière ancienne dont le Testament du Seigneur estoit confirmé aux Juifs, laquelle est comprinse en sacrifices et autres cérémonies. Pource qu'en icelles il n'y a rien de ferme ne solide, si on ne passe outre, l'Apostre maintient qu'elles devoyent avoir fin et estre abrogées pour céder à Jésus-Christ, lequel est pleige et auteur d'une meilleure alliance² : par laquelle l'éternelle sanctification a une fois acquise aux esleus, et les transgressions abolies, lesquelles demeuroient en l'ancien Testament. Ou bien si quelqu'un aime mieux, nous mettrons ceste doctrine, que le Vieil Testament a esté une doctrine que Dieu a baillée au peuple d'Israël, enveloppée d'observations et de cérémonies, lesquelles n'avoient

1) Ps. CX, 4.

2) Hébr. VII, 18, 19.

3) Hébr. IX, 9.

1) Hébr. X, 1.

2) Hébr. VII, 22.

ne de fermeté ; à ceste cause é temporel, pource qu'il estoit suspens jusques à ce qu'il fust son accomplissement, et con- sa substance : mais que lors il nouveau et éternel, quand il a sacré et établi au sang de pour laquelle cause Christ appelle qu'il donnoit à ses disciples en Calice du Nouveau Testament ¹ : noter que quand l'alliance de seellée en son sang, lors la vé- st accomplie : et ainsi est faite nouvelle et éternelle.

Il appert en quel sens saint que les Juifs ont esté conduits à r la doctrine puérile de la Loy, ie luy fust manifesté en chair ². se bien qu'ils ont esté enfans et de Dieu : mais pource qu'ils comme en enfance, il dit qu'ils ous la charge d'un pédagogue ³. oit une chose bien convenable, nt que le Soleil de justice fust 'y eust pas si grande clarté de i, ne si claire intelligence. Le donc leur a tellement dispensé re de sa Parole, qu'ils ne la encores que de loin et en obscu- rtant saint Paul voulant noter petitesse d'intelligence, a usé 'Enfance, disant que le Seigneur ulu instruire en cest aage-là monies, comme par rudimens ns convenans à l'aage puérile, ce que Christ fust manifesté oistre la cognoissance des siens, mant en telle sorte qu'ils ne fus- en enfance. C'est la distinction -Christ a mise, en disant que la s Prophètes ont esté jusques à ptiste ⁴ : que depuis, le royaume esté publié. Qu'est-ce que Moyse ophètes ont enseigné en leur s ont donné quelque goust et la sagesse qui devoit estre une e : et l'ont monstrée de loin : d Jésus-Christ peut estre mons- igt, le règne de Dieu lors est r en luy sont cachez tous les e sagesse et doctrine ⁵, pour

monter quasi jusques au plus haut du ciel.

6 Or à cela ne contrevient point, qu'à grand'peine en trouveroit-on un en l'E- glise chrestienne qui soit digne d'estre comparé à Abraham en fermeté de foy. Item, que les Prophètes ont eu une si grande intelligence, qu'elle suffit encores de présent à illuminer le monde. Car nous ne regardons pas yci quelles grâces nostre Seigneur a conférées à d'aucuns, mais quel ordre il a tenu pour lors : lequel apparoist mesmes en la doctrine des Pro- phètes, combien qu'ils ayent eu un sin- gulier privilège par-dessus les autres. Car leur prédication est obscure, comme de chose lointaine, et est enclose en figures. D'avantage quelques révélations qu'ils eussent receues, toutesfois pource qu'il leur estoit nécessaire de se submet- tre à la pédagogie commune de tout le peuple, ils estoyent comprins au nombre des enfans, aussi bien que les autres. Finalement il n'y a jamais eu de ce temps-là si claire intelligence, laquelle ne sentist aucunement l'obscurité du temps. C'est la cause pourquoy Jésus-Christ di- soit, Plusieurs Rois et Prophètes ont dé- siré de veoir les choses que vous voyez, et ne les ont point veues : d'ouyr les cho- ses que vous oyez, et ne les ont point ouyes. Et pourtant bienheureux sont vos yeux de les veoir, et vos oreilles de les ouyr ¹. Et de faict, c'estoit bien raison que la présence de Jésus-Christ eust ce privilège d'apporter plus ample intelli- gence des mystères célestes au monde, qu'il n'y avoit eu auparavant, à quoy tend ce que nous avons allégué ci-dessus de la première Epistre de saint Pierre : c'est qu'il leur a esté notifié que leur labour estoit principalement utile à nostre temps ².

7 Venons maintenant à la troisième différence, laquelle est prinse de Jérémie, duquel les paroles sont : Voyci les jours viendront, dit le Seigneur, que je feray une alliance nouvelle avec la maison d'Is- raël et de Juda : non pas selon celle que j'ay faite avec vos Pères, au jour que je les prins par la main pour les retirer de la terre d'Egypte : car ils l'ont cassée et

1, 22.

4) Matth. XI, 13.

2) Gal. III, 24.

3) Col. II, 3.

1) Matth. XIII, 17 ; Luc X, 24. 2) 1 Pierre I, 6, 10-12.

chose dire, que ce que nous enseignons. Car il regardoit à ces sentences que nous avons alléguées de Jérémie et de saint Paul, auxquelles le Vieil Testament est opposé à la doctrine de grâce et de miséricorde. C'est aussi très bien parlé à luy, quand il adjouste que tous les fidèles qui ont esté régénérés de Dieu dès le commencement du monde, et ont suyvi sa volonté en foy et en charité, appartiennent au nouveau Testament : et qu'ils ont eu leur espérance fichée, non pas en biens charnels, terriens et temporels : mais spirituels, célestes et éternels. Singulièrement qu'ils ont creu au Médiateur, par lequel ils ne doutoyent pas que le saint Esprit ne leur fust donné pour bien vivre, et qu'ils n'obteinsent pardon toutesfois et quantes qu'ils auroient péché. C'est ce que j'ay voulu prétendre : à sçavoir que tous les saints, lesquels nous lisons en l'Ecriture avoir esté esleus de Dieu depuis le commencement du monde, ont esté participans avec nous des mesmes bénédictions qui nous sont données en salut éternel. Il y a seulement ceste différence entre la division que j'ay mise et celle de saint Augustin : que j'ay voulu distinguer entre la clarté de l'Evangile, et l'obscurité qui avoit esté auparavant, suivant ceste sentence de Christ, où il dit que la Loy et les Prophètes ont esté jusqu'à Jehan-Baptiste et que de là le Royaume de Dieu a commencé à estre presché¹. Luy s'est contenté de distinguer entre l'infirmité de la Loy et la fermeté de l'Evangile. Il nous faut aussi noter cela des anciens Pères, qu'ils ont tellement vescu sous l'Ancien Testament, qu'ils ne s'y sont point arrestez, mais ont tousjours aspiré au Nouveau : et mesmes y ont participé en vraye affection de cœur. Car tous ceux qui se contentans des ombres extérieures, n'ont point eslevé leur entendement à Christ, sont condamnés d'aveuglement et de malédiction par l'Apostre. Et de faict, quel aveuglement plus grand pourroit-on imaginer, que d'espérer purgation de ses péchez de la mort d'une beste brute? ou chercher le lavement de son âme en l'aspersion

corporelle d'eau? que de vouloir Dieu en cérémonies qui sont de portance, comme s'il s'y délectoit? encore que nous nous la beaucoup d'autres choses semblables : tous ceux qui sans regarder Christ musent en observations extérieures de la Loy, tombent en telle absurdité.

44 La cinquième différence que nous avons dit pouvoir estre adjoustée, c'est ce que jusques à l'advenement de Christ Dieu avoit ségrégé un peuple, et avoit commis l'alliance de sa grâce au peuple d'Israël. Le Dieu tout-puissant distribuoit sa grâce à son peuple, dit Moïse, quand il divisoit le pays de Canaan entre les tribus d'Israël, sans d'Adam, son peuple luy est esté donné en partage : Jacob a esté son héritier. En un autre lieu il parle ainsi au peuple d'Israël : Voyci le ciel et la terre, et toute chose qui y sont contenues appartiennent au Seigneur Dieu. Et néanmoins il s'est contenté avec les Pères, et les a aimez, pour leur semence après eux d'entre toutes les nations². Nostre Seigneur Christ a fait cest honneur à ce peuple de se donner à cognoistre à luy, et s'il luy eust plus appartenu que le peuple d'Israël, il luy a commis son alliance : il a manifesté la présence de sa divinité à luy, et l'a exalté en tous autres lieux. Mais laissons là les autres choses qu'il luy a faites : contentons nous doncques de celui dont il est dit que c'est qu'en luy communiquant son Esprit il s'est conjoint à luy pour estre et estimé son Dieu. Ce pendant qu'il soit cheminier toutes les autres choses en vanité et erreur³, comme si luy ne voyent nulle accointance avec luy, et qu'il leur donnoit point le remède par lequel il leur pouvoit subvenir : à sçavoir la purification de sa Parole. Parquoy luy estoit nommé le fils délicat de Dieu, et les autres estoient tenus pour étrangers. Il estoit dit estre cognu de Dieu, et receu en sa sauvegarde et tutelle, et les autres estre délaissés en leurs erreurs. Il estoit dit estre sanctifié à Dieu, et les autres très profanes. Il estoit dit avoir esté honoré par la présence de Dieu : et les autres en estre exclus. Mais quand la

1) Matth. XI, 13.

1) Deut. XXXII, 8, 9.

2) Deut. X, 14.

3) Act. XIV, 16.



is est venue, laquelle avoit esté
e pour réparer toutes choses :
ly-je, le Médiateur de Dieu et des
a esté manifesté ayant rompu la
ui avoit long temps tenu la misé-
de Dieu enclose en un peuple ¹ :

que la paix a esté annoncée à
ui estoyent loing, aussi bien qu'à
ui estoyent près : afin qu'estans
semble réconciliez à Dieu, ils fus-
is en un corps. Pourtant il n'y a
considération de Juif ne de Grec,
concision ne de Prépuce : mais
est tout en tous, auquel tous peu-
la terre ont esté donnez en héri-
les fins du monde en seigneurie :
sans distinction il domine depuis
jusques à l'autre, depuis Orient
en Occident ².

Pourtant la vocation des Gentils est
une marque notable, par la-
est démontrée l'excellence du
a Testament par-dessus le Vieil.
oit bien esté prédite et testifiée
ement par plusieurs Prophéties :
estoit en telle sorte que l'accom-
ent en estoit remis à la venue du
. Mesmes Jésus-Christ au com-
ent de sa prédication n'a pas
nre ouverture aux Gentils : mais
leur vocation jusques à ce que
acquitté de tout ce qui apparte-
ostre rédemption, et ayant passé
de son humilité il eust receu du
Nom qui est par-dessus tous
afin que tout genouil se fleschist
uy ³. C'est la cause pourquoy il

la Cananée, qu'il n'estoit point
on pour les brebis perdues de la
d'Israël, et que lors qu'il envoya
ses Apostres, il leur défendit de
es limites : N'allez point vers les
et n'entrez point aux villes des
ins : mais allez plustost aux bre-
ues de la maison d'Israël ⁴ ; car

que nous avons dite n'estoit
res venue. Qui plus est, combien
cation des Gentils eust esté dé-
par tant de tesmoignages, tou-
and il a falu commencer, elle

sembloit si nouvelle et estrange aux
Apostres, qu'ils la craignoient comme un
prodige. Certes ils s'y sont employez
avec grande difficulté ; et n'est point de
merveille : car il ne sembloit advis que ce
fust chose raisonnable, que Dieu qui
avoit de si long temps ségrégé Israël des
autres nations, subitement, comme ayant
changé de propos, ostast une telle dis-
tinction. Cela avoit bien esté prédit par
les Prophètes : mais ils ne pouvoyent pas
estre si attentifs à escouter les Prophé-
ties, que la nouveauté ne les esmeust
bien fort. Les exemples que Dieu avoit
au paravant donnez pour monstrier ce
qu'il devoit faire : n'estoyent point suf-
fisants pour les délivrer des scrupules. Car
il avoit appelé bien peu de Gentils à son
Eglise : et d'avantage en les appelant il
les avoit incorporez par la Circoncision
au peuple d'Israël, à ce qu'ils fussent
comme de la famille d'Abraham. Or par
la vocation publique des Gentils, qui a
esté faite par l'ascension de Jésus-Christ,
non-seulement ils ont esté eslevez en
mesme degré d'honneur que les Juifs,
mais qui plus est, ils ont esté substituez
en leur lieu. Il y a encores outreplus,
que jamais les estrangers que Dieu avoit
incorporez, n'avoient esté égaletz aux
Juifs. Et pourtant saint Paul ne magni-
fie pas tant sans cause ce mystère,
lequel il dit avoir esté caché en tous
aages, et mesmes estre admirable aux
AnGES ¹.

43 Je pense avoir deuement et fidèle-
ment comprins en ces quatre ou cinq
membres toute la différence du Vieil et
Nouveau Testament, autant qu'il en estoit
mestier pour en donner une doctrine
simple et pure. Mais pource que d'au-
cuns allèguent pour une grande absur-
dité, la diversité qui est entre le gouver-
nement de l'Eglise chrestienne et celuy
de l'Eglise d'Israël : Item, la diverse fa-
çon d'enseigner, et le changement des
cérémonies : il leur faut donner quelque
response devant que passer outre ; ce qui
se peut faire brièvement, d'autant que
leurs objections ne sont pas si fortes ne
si urgentes, qu'il fale mettre grand'peine

¹ Ephes. II, 14.
² Ps. II, 8 ; LXXII, 8, et ailleurs.
³ Math. XV, 24 ; I, 8.

(1) Col. I, 26.

à les réfuter. Ce n'est pas, disent-ils, une chose convenable, que Dieu, qui doit estre tousjours semblable à soy-mesme, ait ainsi changé de propos, que ce qu'il avoit une fois commandé, il l'ait réprouvé puis après. Je respon que Dieu ne doit point estre estimé muable en ce qu'il a accommodé diverses façons à divers temps, selon qu'il cognoissoit estre expédient. Si un laboureur ordonne à ses serviteurs autres ouvrages en hyver qu'en esté, nous ne l'arguerons pas toutesfois par cela d'inconstance : et ne dirons pas qu'il se desvoye de la droicte voye d'agriculture, laquelle, dépend de l'ordre perpétuel de nature. Semblablement si un homme instruit, gouverne et traite ses enfans autrement en leur jeunesse qu'en leur enfance : puis qu'il change encores de façon quand ils seront venus en aage d'homme, nous ne dirons pas pourtant qu'il soit léger ou variable. Pourquoi doncques noterons-nous Dieu d'inconstance, de ce qu'il a distingué la diversité des temps par certaines marques, lesquelles il cognoissoit estre convenables et propres ? La similitude seconde nous doit bien contenter. Saint Paul fait les Juifs semblables à petis enfans : les Chrestiens à jeunes gens¹. Quel inconvenient ou désordre y a-il en ce régime que Dieu a exercé les Juifs en rudimens propres à leur temps, comme à temps d'enfance, et que maintenant il nous instruit en une doctrine plus haute, et comme plus virile ? Ainsi la constance de Dieu se démontre en cela, qu'il a ordonné une mesme doctrine à tous siècles. Le service qu'il a requis dès le commencement, il continue encores maintenant à le requérir. Touchant de ce qu'il a changé la forme et manière extérieure, en cela il ne s'est point démontré sujet à mutation : mais il s'est bien voulu accommoder jusques-là à la capacité des hommes, laquelle est muable.

14 Mais ils répliquent encores : D'où vient ceste diversité, sinon que Dieu a voulu qu'elle fust telle ? Ne pouvoit-il pas bien tant au paravant l'avénement de Christ qu'après, révéler la vie éternelle

1) Gal. IV, 1, 2.

en paroles claires et sans aucune figure. Ne pouvoit-il pas instruire les siens par des Sacremens évidens ? Ne pouvoit-il eslargir son saint Esprit en telle abondance ? Ne pouvoit-il pas espandre sa grâce par tout le monde ? Or tout est autant comme s'ils plaidoyent contre Dieu, de ce qu'il a créé le monde si tôt, comme ainsi soit qu'il l'eust peu faire au commencement : aussi de ce qu'il a mis différence entre les saisons de l'année, comme entre l'hyver et l'esté : l'un entre le jour et la nuit. Quant à nous, faisons ce que doyvent faire tous vrais fidèles, c'est de ne douter que tout que Dieu a fait, ne soit bien fait et sage : encores que nous ne sachions pas la cause pourquoy. Car ce seroit une trop folle arrogance à nous de ne pas concéder à Dieu, qu'il sçache les raisons de ses œuvres, lesquelles nous soyons cachées. Mais c'est merveilles, disent-ils, que Dieu rejette maintenant les sacrifices des bestes et toute la pompe de la prière lévitique, qu'il a autresfois eus à plaisir. Voire, comme si Dieu se délectoit de ces choses extérieures et caduques, comme si jamais il s'y fust arrêté. Nous avons desjà dit qu'il n'a rien fait de tout cela à cause de soy-mesme : mais qu'il a ordonné le tout pour le salut des hommes. Si un médecin usoit de quelque remède pour guairir un jeune homme, puis que l'ayant à panser en sa vieillesse il usast d'une autre façon, dirions-nous pourtant qu'il réprouvast la forme qu'il avoit desjà tenue, ou qu'elle luy eust plu ? Au contraire, il respondra qu'il a tousjours une mesme reigle, mais qu'il a regard à l'aage. Ainsi il a esté expédié que Jésus-Christ estant encores au monde fust figuré par divers signes pour annoncer sa venue, que ne sont pas ceux que nous représentent maintenant qu'il est venu. Touchant de la vocation de Dieu et de sa grâce qui a esté espandue si amplement qu'elle n'avoit esté au paravant, et que l'alliance de salut a esté faite avec tout le monde, laquelle n'est donnée qu'au peuple d'Israël : je prie, qui est-ce qui contredira que ce soit raison que Dieu dispense librement ses grâces, et selon son bon plaisir ?

illuminer les peuples qu'il voudra? ce prescher sa Parole où bon luy a? qu'il en face sortir tel fruit, and et si petit qu'il voudra? que luy plaist il se puisse donner à estre au monde par sa miséricorde, et par sa cognoissance qu'il avoit

donnée, à cause de l'ingratitude des hommes? Nous voyons doncques que ce sont trop vilenes calomnies, que toutes les objections dont les infidèles usent pour troubler les simples, afin de mettre en doute la justice de Dieu, ou la vérité de l'Ecriture.

CHAPITRE XII.

salu que Jésus-Christ, pour faire office de Médiateur, fust fait homme.

il estoit tant et plus requis que qui devoit estre nostre Médiateur, entre Dieu et homme. Si on demande quelle nécessité est venue, elle n'a esté simple et absolue (comme on croit) mais la cause en a esté fondée sur le décret éternel de Dieu, dont les hommes dépendoient. Or ce Père par sa clémence et bonté a ordonné que nous cognoissoient estre le plus nécessaire par puis que nos iniquitez ayans nué entre luy et nous, pour lever que nous ne vejnsions à nous avoyent du tout aliénez du Dieu des cieux : nul ne pouvoit estre pour nous réconcilier qu'il ne luy eust fait un sacrifice. Et qui est-ce qui en fust capable? se fust-il trouvé quelqu'un d'Adam? mais tous avec leur péché eurent ceste haute majesté en horreur. Quelqu'un des Anges y eust-il eussent tous aussi bien avoyent besoin d'un chef, par la liaison duquel ils eussent affermis pour adhérer à Dieu à qui il ne restoit doncques nul remède, si ce n'est se fust désespéré, sinon que la bonté de Dieu descendist à nous, il n'estoit pas en nostre pouvoir aller à icelle. Parquoy il a falu que le Dieu nous fust fait Immanuel : Dieu avec nous : voire à telle sorte que sa divinité et la nature des hommes fussent unies ensemble : autrement n'y eust point eu de voisinage prochain, ne d'affinité assez ferme pour faire espérer que Dieu habiteroit avec nous. Car nos ordures et sa sainteté eussent un trop grand divorce.

Encores que l'homme fust demeuré en son intégrité, si est-ce que sa condition estoit trop basse pour parvenir à Dieu : combien moins s'est-il peu eslever en tel degré, après s'estre plongé par sa ruine mortelle en la mort et aux enfers? après s'estre souillé de tant de macules, voire empunaisi en sa corruption, et abysmé en tout malheur? Pourtant ce n'est point sans cause que saint Paul voulant proposer Jésus-Christ pour Médiateur, notamment l'appelle Homme : Il y a, dit-il, un Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ qui est homme¹. Il le pouvoit bien nommer Dieu, ou bien omettre le nom d'homme comme celui de Dieu : mais pource que le saint Esprit parlant par sa bouche cognoissoit nostre infirmité, il a usé de ce remède pour venir au-devant : c'est de mettre le Fils de Dieu de nostre rang, afin de nous rendre familiers à luy. Afin doncques que nul ne se tormentast où il faudroit chercher ce Médiateur, ou par quelle voye on le pourroit trouver, en l'appelant Homme, il adverte qu'il nous est prochain, voire qu'il nous attouche de si près que rien plus, estant nostre chair. Brief, il signifie ce qui est expliqué ailleurs plus au long : c'est asçavoir que nous n'avons point un Sacrificateur, qui ne puisse avoir compassion de nos infirmités, veu qu'il a esté du tout tenté à la manière des hommes, excepté qu'il n'a eu nulle macule de péché².

² Cecy sera encores mieux entendu, si nous reputons de quelle importance a

¹) 1 Tim. II, 5.

²) Heb. IV, 15.

esté l'office du Médiateur : asçavoir de nous restituer tellement en la grâce de Dieu, que nous soyons faits ses enfans, et héritiers de son royaume : au lieu qu'estans lignée maudite d'Adam, nous estions héritiers de la géhenne d'enfer. Qui eust peu faire cela, si le Fils de Dieu mesme n'eust esté fait homme, et qu'il prinst tellement du nostre, qu'il communiquast ce qui estoit sien, voire faisant nostre par grâce ce qui estoit sien de nature ? Ayans doncques ceste arre, que le Fils naturel de Dieu a prins un corps commun avec nous, et a esté fait chair de nostre chair, et os de nos os, nous avons certaine confiance que nous sommes enfans de Dieu son Père, veu que luy n'a point desdaigné de prendre ce qui nous estoit propre, pour estre fait un avec nous, et nous faire compagnons avec soy de ce qui luy estoit propre : et par ce moyen d'estre pareillement avec nous Fils de Dieu et Fils d'homme. De là vient ceste sainte fraternité, de laquelle il nous enseigne disant, Je monte à mon Père et à vostre Père, mon Dieu et vostre Dieu ¹. Voylà comment nous sommes asseurez de l'héritage céleste : c'est que le Fils unique de Dieu, auquel l'héritage universel appartient, nous a adoptez pour ses frères, et par conséquent faits héritiers avec luy ². D'avantage, il estoit tant et plus utile, que celuy qui devoit estre nostre Rédempteur, fust vray Dieu et homme, pource qu'il falloit qu'il engloutist la mort : et qui en fust venu à bout, sinon la vie ? C'estoit à luy de vaincre le péché : et qui est-ce qui le pouvoit faire sinon la justice ? C'estoit à luy de détruire les puissances du monde et de l'air : et qui eust peu acquérir telle victoire, sinon celuy qui est la vertu surmontant toute hautesse ? Or où gist la vie, la justice, et l'empire du ciel, sinon en Dieu ? C'est luy doncques, qui selon sa clémence infinie s'est fait nostre en la personne de son Fils unique, en nous voulant racheter.

3 L'autre partie de nostre réconciliation avec Dieu, estoit que l'homme qui s'estoit ruiné et perdu par sa désobéissance,

apportast à l'opposite pour re-obéissance, laquelle satisfist au de Dieu, en payant ce qui estoit son péché. Ainsi nostre Seigneur est apparu ayant vestu la persécution, et prins son nom pour se substituer en son lieu, afin d'obéir au Père et de se soumettre au juste jugement d'iceluy, pour par son corps pour pris de satisfaction souffrir la peine que nous avions méritée par la chair en laquelle la faute a été commise. En somme, d'autant que le Fils de Dieu seul ne pouvoit sentir la mort, et que la nature humaine avec la sienne ne pouvoit vaincre, il a voulu se soumettre à la nature humaine avec la sienne, et ainsi nous purger et acquitter de nos forfaits : et pour nous acquiescer en vertu de la seconde, en sous combat de la mort pour nous. Mais ceux qui despouillent Jésus-Christ de sa divinité, ou de son humanité, nuisent bien sa majesté et gloire, et diminuent sa bonté et grâce : et de leur part ils ne font pas moins de mal aux hommes, desquels ils renouvellent la foy, laquelle ne peut consister, appuyée sur ce fondement. Il est d'avantage, qu'il a falu que les hommes tendissent pour leur Rédempteur à Abraham, et de David, que Dieu avoit promis en sa Loy, et aux Prophètes. Dont les âmes fidèles recueillent le fruit : c'est que par le discours de l'Évangile estans conduits jusques à Abraham, elles cognoissent plus certainement que nostre Seigneur Jésus est ce Christ, qui avoit été renommé et célébré entre les Prophètes. Mais surtout il nous convient de remarquer ce que j'ay dit n'aguères, que le Seigneur Dieu nous a donné un bon gage de sa bonté, et de sa société que nous avons avec la nature qu'il a commune avec nous, qu'estant vestu de nostre chair, il a souffert la mort avec le péché, et par sa victoire et le triomphe fust vainqueur du malin, qu'il a offert en sacrifice ceste chair pour nous, afin qu'ayant vaincu les péchez, il effaçast nostre culpabilité, et appaisast l'ire de Dieu.

4 Celuy qui sera attentif à ces choses selon qu'elles en sont

¹) Jean XX, 17.

²) Rom. VIII, 17.

ra aisément les spéculations ex-
tes, lesquelles transportent beau-
sprits volages et trop convoiteux
eauté. Telle est la question qu'au-
meuvent : c'est, Encores que le
umain n'eust point eu besoin
racheté, que Jésus-Christ n'eust
issé d'estre fait homme. Je con-
ien qu'en l'estat premier de la
i, et en l'intégrité de nature desjà
ordonné chef sur les hommes et
es : pour laquelle raison saint
appelle Premier-nay entre toutes
es¹. Mais puis que l'Ecriture pro-
aut et clair qu'il a esté vestu de
chair, pour estre fait Rédempteur,
e témérité trop grande d'imaginer
ause ou autre fin. C'est chose
otoire pourquoy il a esté promis,
ommencement : asçavoir pour res-
e monde qui estoit cheut en ruine,
urir aux hommes qui estoyent

Et pourtant son image a esté
e sous la Loy aux sacrifices, afin
fidèles espérassent que Dieu leur
propice, estant réconcilié par la
on des péchez. Certes puis qu'en
cles, mesmes devant que la Loy
bliée, jamais le Médiateur n'a esté
qu'avec sang, nous avons à re-
de là, qu'il estoit destiné par le
éternel de Dieu à nettoyer les
des hommes, d'autant que c'est
e de réparation d'offense, qu'es-
le sang. Et les Prophètes n'ont
rement parlé de luy, qu'en pro-
qu'il viendrait pour réconcilier
les hommes. Ce qui nous suffira
ver pour ceste heure, par ce tes-
ge d'Isaïe, qui est solennel entre
es : où il est dit, qu'il sera frappé
ain de Dieu pour les crimes du
: que le chastiment de nostre
a sur luy : qu'il sera Sacrificateur
offrir en hostie : qu'il nous guai-
ses playes : que tous ont erré et
esgarez comme brebis errantes :
a pleu à Dieu de l'affliger, afin
tast les iniquitez de tous². Quand
ms que Jésus-Christ est propre-
donné par décret inviolable du

ciel pour secourir aux povres pécheurs,
concluons que tous ceux qui passent ces
bornes, laschent par trop la bride à leur
folle curiosité. Luy aussi estant apparu
au monde, a déclaré que la cause de son
advenement estoit de nous recueillir de
mort à vie, nous ayant appointez avec
Dieu. Les Apostres ont testifié le mesme.
Voilà pourquoy saint Jehan devant que
de dire que la Parole a esté faite chair¹,
parle de la révolte et cheute de l'homme.
Mais il n'y a rien meilleur que d'ouyr
Jésus-Christ luy-mesme traittant de son
office, comme quand il dit, Dieu a tant
aimé le monde, qu'il n'a point espargné
son Fils unique mais l'a livré à la mort,
afin que tous ceux qui croiront en luy, ne
périssent point, mais ayent la vie éter-
nelle². Item, L'heure est venue que les
morts orront la voix du Fils de Dieu : et
ceux qui l'auront ouye, vivront³. Item, Je
suis la résurrection et la vie : qui croit
en moy, estant mort vivra⁴. Item, Le Fils
de l'homme est venu pour sauver ce
qui estoit péri⁵. Item, Ceux qui sont sains,
n'ont que faire de médecin⁶. Ce ne seroit
jamais fait, si je vouloye recueillir tous
les passages servans à ce propos. Certes
les Apostres d'un commun accord nous
ameinent tous à ce principe. Et de faict,
s'il n'estoit venu pour nous réconcilier à
Dieu, sa dignité sacerdotale tomberoit
bas, veu que le Sacrificateur est interposé
entre Dieu et les hommes, pour obtenir
pardon des péchez⁷. Il ne seroit point
nostre justice, veu qu'il a esté fait hostie
pour nous, afin que Dieu ne nous impute
point nos fautes⁸ : brief, il seroit desnudé
de tous les tiltres dont l'Ecriture l'ho-
nore. Le dire de saint Paul aussi seroit
renversé, que Dieu a envoyé son Fils,
pour faire ce qui estoit impossible à la
Loy : c'est qu'en similitude de chair
pécheresse il portast nos péchez⁹. Ce
qu'il dit aussi en un autre passage n'au-
roit point de lieu : c'est que la grande
bonté de Dieu et amour envers les hom-
mes a esté cognue, quand il nous a donné
son Fils pour Rédempteur. En somme

1) Jean I, 14.

2) Jean V, 25.

3) Matth. XVIII, 11.

7) Hébr. V, 1.

9) Rom. VIII, 3.

2) Jean III, 16.

4) Jean XI, 25.

6) Matth. IX, 12.

8) 2 Cor. V, 19.

2) Is. LIII, 4-6.

l'Ecriture n'assigne autre fin pour laquelle Jésus-Christ ait voulu prendre nostre chair, et ait esté envoyé du Père sinon afin d'estre fait sacrifice d'appointement¹. Il a esté ainsi escrit, et a falu que Christ souffrist, et qu'on preschast repentance en son Nom², dit-il en saint Luc : et saint Jehan de mesme, Le père m'aime, d'autant que je mets ma vie pour mes brebis, Le Père le m'a ainsi commandé. Item, Comme Moyse a eslevé le serpent au désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit exalté. Item, Père, sauve-moy de ceste heure : mais pour ceste cause y suis-je venu. Père, glorifie ton Fils³. Or en ces passages il marque notamment pour quelle fin il a prins chair humaine : c'est d'estre fait sacrifice et satisfaction pour abolir les péchez. Par mesme raison Zacharie dit en son cantique, qu'il est venu suyvant la promesse donnée aux Pères, pour esclairer ceux qui estoyent assis en ténèbres de mort⁴. Qu'il nous souviene que toutes ces choses sont preschées du Fils de Dieu, auquel saint Paul dit que tous thrésors de sagesse et intelligence sont cachez : et outre lequel il se glorifie ne rien sçavoir⁵.

Et Si quelqu'un réplique que tout cela n'empesche point que Jésus-Christ, qui a racheté ceux qui estoyent damnez n'ait peu aussi testifier son amour envers ceux qui fussent demeurez sains et entiers en vestant leur nature : la response est briefve, puis que le saint Esprit prononce que par le conseil éternel de Dieu ces deux choses ont esté conjointes ensemble, qu'il fust fait nostre Rédempteur et participant de nostre nature, qu'il n'est licite de nous enquérir plus outre. Car si quelqu'un ne se contentant point du décret immuable de Dieu, est chatouillé de convoitise d'en sçavoir plus outre, il monstre par cela qu'il ne se contente non plus de Jésus-Christ, en ce qu'il nous a esté donné pour pris de redemption. Mesmes saint Paul ne récite pas seulement pourquoy il nous a esté envoyé : mais en traittant de ce haut mystère de la prédestination, il bride en cest en-

droict tous fols appetis, et toute oïcuidance de l'esprit humain, en disant que le Père nous a esleus devant la création du monde, pour nous adopter au nombre de ses enfans, selon le plaisir de sa volonté, et qu'il nous a eus agnoscibles au nom de son Fils bien-aimé, par lequel nous avons redemption par son sang¹. Certes il ne présuppose point la cheute d'Adam comme ayant précédé en temps, mais il monstre ce que Dieu a déterminé devant tous siècles, en voulant remédier à la misère du genre humain. Si quelqu'un derechef objecte qu'un conseil de Dieu est provenu de la rancune de l'homme, laquelle il prévoyoit, m'est bien assez que tous ceux qui donnent congé de chercher en Christ, appètent de sçavoir de luy plus que luy n'en a prédestiné en son conseil secret, s'avancent et se desbordent d'une ambition trop énorme à forger un nouveau Christ. Et c'est à bon droict que saint Paul, après avoir parlé du vray office de Jésus-Christ, prie qu'il donne Esprit d'intelligence aux siens pour leur faire comprendre quelle est la longueur, hauteur, largeur et profondeur : asçavoir la bonté et charité de Christ, laquelle est par-dessus toute science² : comme si de propos délibéré il barroit nos esprits entre les treillis, pour les empescher de décliner tant peu que ce soit çà ne là quand il fait mention de Christ : mais les exhorte à se tenir à la grâce de réconciliation qu'il nous a apportée. Et puis que le mesme Apostre testifie ailleurs que c'est une parole fidèle et arrestée, que Jésus-Christ est venu pour sauver les pécheurs, je m'y repose volontiers. Puis aussi qu'il enseigne que la grâce laquelle nous a été manifestée en l'Evangile nous a esté donnée en Jésus-Christ devant tous temps et siècles³, je conclu qu'il nous convient demeurer constamment en icelle jusqu'à la fin. Osiander sans raison renverse ceste modestie ; car combien que cette question eust esté esmeue jadis de quelques-uns, il s'y est tellement escarmouché, qu'il en a malheureusement troublé l'Eglise. Il argue de présomption o

1) Tite II, 14.

2) Luc XXIV, 26.

3) Jean X, 17 ; III, 14 ; XII, 27, 28.

4) Luc I, 79.

5) Col. II, 3 ; 1 Cor. II, 2.

1) Ephés. I, 4-7.

2) Ephés. III, 14-19.

3) 1 Tim. I, 15.

4) 2 Tim. I, 9.

ent, que si Adam ne fust trébus-Fils de Dieu ne fust point apparu : pource qu'il n'y a point certain gnage de l'Escriture qui réprouve de fantasie. Voire, comme si saint 'eust point bridé ceste perverse cur, quand après avoir parlé de la ption acquise par Jésus-Christ, inent il commande de fuir toutes questions¹. La rage d'aucuns s'est rdée jusques-là, qu'estans poussez ppétit pervers d'estre réputez pour uigus, ils ont disputé si le Fils de ouvoit prendre la nature d'un asne. iander veut excuser ceste question le toutes gens craignans Dieu à loict ont en horreur comme un re détestable) et la veut excuser ceste couverture, qu'elle n'est point mnée notamment : je respon que Paul, n'estimant rien digne d'estre outre Jésus-Christ crucifié², n'auarde de recevoir un asne pour aude salut. Parquoy, d'autant qu'ailil enseigne que Jésus-Christ a esté conseil éternel du Père ordonné chef ecueillir toutes choses³ : par mesme jamais ne recognoistra un Christ, uit eu charge ni office de racheter. : principe duquel il fait ses triomst du tout frivole : c'est que e a esté créé à l'image de Dieu, it qu'il a esté formé au patron de , afin de le représenter en la nature e, de laquelle desjà le Père avoit le revestir. Osiander conclud de encores que jamais Adam ne fust et décheu de sa première origine, rist n'eust pas toutesfois laissé homme. Toutes gens de sain jugeognoissent d'eux-mesmes combien t froid et contraint, et tiré par les x, comme l'on dit. Cependant cest e farci d'orgueil cuide avoir cognuier que c'est que l'image de Dieu, r que la gloire de Dieu reluisoit en non-seulement és dons excellens, s il estoit orné, mais aussi que bitoit essentiellement en luy. Or que je luy accorde qu'Adam ait age de Dieu, entant qu'il estoit

conjoint avec luy (qui est la vraie et souveraine perfection de dignité) toutes-fois je dy que l'image de Dieu ne se doit chercher sinon aux marques d'excellence, dont Adam a esté anobli par-dessus tous animaux. Tous confessent bien d'un accord que Jésus-Christ estoit desjà lors l'image de Dieu : et par ainsi que tout ce qui a esté imprimé d'excellence en Adam, est procédé de ceste source qu'il approchoit de la gloire de son Créateur par le moyen du Fils unique. Pourtant l'homme a esté créé à l'image de celuy qui l'a formé¹, et par conséquent a esté comme un miroir auquel la gloire de Dieu resplendissoit : et a esté eslevé en tel degré d'honneur par la grâce du Fils unique. Mais il convient adjouster quant et quant, que ce Fils a esté chef en commun tant aux Anges qu'aux hommes : tellement que la dignité donnée à l'homme appartenoit aussi bien aux Anges. Car quand nous oyons que l'Escriture les nomme fils de Dieu, il ne seroit pas convenable de nier qu'ils n'ayent des marques imprimées pour représenter leur Père. Or si Dieu a voulu démonstrer sa gloire tant aux Anges qu'aux hommes, et a voulu qu'elle fust évidente en toutes les deux natures, Osiander badine trop sottement, laissant les Anges derrière, comme s'ils ne portoyent point la figure de Jésus-Christ : car ils ne jouiroient pas continuellement de sa présence et de son regard, s'ils ne luy estoyent semblables. Et de faict saint Paul n'enseigne que les hommes soyent autrement renouvez à l'image de Dieu, que pour estre compagnons des Anges, afin d'adhérer les uns aux autres sous un mesme chef. Brief, si nous adjoustrons foy à Jésus-Christ, nostre dernière félicité sera, après estre recueillis au ciel, d'estre conformes aux Anges. Que si on permet à Osiander de dire que le premier et principal patron de l'image de Dieu a esté en ceste nature humaine que devoit prendre Jésus-Christ, on pourra aussi conclurre à l'opposite, qu'il devoit aussi bien prendre la forme des Anges, puis que l'image de Dieu leur appartient.

1, 2.
22

2) 1 Cor. II, 2.

1) Gen. I, 27.

7 Il ne faut point doncques qu'Osiander craigne, comme il prétend, que Dieu soit trouvé menteur, si desjà il n'eust eu en son Esprit le décret immuable de faire son Fils homme. Car encores que l'estat de l'homme n'eust pas esté ruiné, il n'eust pas laissé d'estre semblable à Dieu avec les Anges : et toutesfois il n'eust pas esté nécessaire que le Fils de Dieu devinst homme ou Ange. C'est aussi en vain qu'il craint ceste absurdité, s'il n'eust point esté déterminé par le conseil immuable de Dieu devant qu'Adam fust créé, que Jésus-Christ deust naistre homme, non pas comme Rédempteur, mais comme le premier des hommes, que son honneur en cela ne soit amoindri, veu qu'il ne seroit nay que par accident pour restaurer le genre humain qui estoit perdu : et ainsi qu'il auroit esté créé à l'image d'Adam. Car pour quoy aura-il en horreur ce que l'Ecriture enseigne tant ouvertement, c'est qu'il a esté fait du tout semblable à nous, excepté péché¹ ? Dont saint Luc ne fait nulle difficulté de le nommer en la généalogie qu'il récite, Fils d'Adam². Je voudroye bien aussi sçavoir pourquoy il est appelé le second Adam en saint Paul³, sinon d'autant que le Père céleste l'a assujeti à la condition des hommes pour retirer les successeurs d'Adam de la ruine où ils estoyent plongez. Car si le conseil de Dieu, de luy donner forme humaine avoit précédé en ordre la création, il devroit estre appelé le premier Adam. Il ne couste rien à Osiander d'affirmer en tant que Jésus-Christ estoit prédestiné en l'Esprit de Dieu d'estre fait homme, que tous ont esté formez en ce patron. Saint Paul au contraire, nommant Jésus-Christ, Second Adam, met au milieu de l'origine première et de la restitution que nous obtenons par Christ, la ruine et confusion qui est entrevenue, fondant la venue de Jésus-Christ sur la nécessité de nous réduire en nostre estat. Dont il s'ensuit que ç'a esté la cause de faire prendre chair humaine au Fils de Dieu. Osiander argue aussi mal et sottement, en disant que si Adam eust persisté en son intégrité, il

eust esté image de soy-mesme, e pas de Jésus-Christ. Car combien le Fils de Dieu n'eust jamais prins l'image de Dieu n'eust pas laissé luire en nos corps et en nos âmes comme par les rayons d'icelle il tousjours apparu que Jésus-Christ vrayement chef, ayant la primauté sur les hommes. Par ce moyen sa subtilité est solue : c'est que les Anges eussent esté privez de ce chef, si n'eust déterminé en soy de faire son homme, mesmes sans que le péché d'Adam l'eust requis. Car il prend trop indécemment ce que nul de sens rassuré luy ottroyera : asçavoir que Jésus-Christ n'ait point de prééminence sur les Anges sinon d'autant qu'il est homme : qu'au contraire il est facile de tirer par les paroles de saint Paul, qu'entant qu'il est la Parole éternelle de Dieu, il est premier-nay de toutes créatures¹ pas qu'il ait esté créé ne qu'il doive estre nombré entre les créatures, mais par l'estat du monde, en ceste sorte qu'il a eue tant excellente, n'a point d'autre principe. Or entant qu'il a esté fait homme, il est appelé premier-nay des morts². L'Apostre comprend l'un et l'autre en brief, et le nous donne à corriger, quand il dit que toutes choses ont esté créées par le Fils, afin qu'il donne la vie sur les Anges : et qu'il a esté fait homme afin de venir faire office de Rédempteur. C'est une pareille sottise à Osiander, de dire que les hommes n'eussent point eu Jésus-Christ pour Roy, s'il n'eust esté homme. Voire, comme s'il n'y eust eu nul Royaume ni Empire de Dieu, quand le Fils unigenitu n'eust esté fait homme, combien qu'il ne fust point vestu de chair humaine, ayant recueilli les hommes et les Anges sous soy, eust présidé sur eux en sa gloire. Mais il se trompe tousjours ou plustost s'ensorcelle en sa resverie : c'est que l'Eglise eust esté testee, si Jésus-Christ ne fust apparu en chair. Voire, comme s'il n'eust peu penser sa prééminence sur les hommes pour gouverner par sa vertu divine, et donner vigueur par la force de son Esprit : voire les nourrir comme

1) Hébr. IV, 15.

2) Luc III, 38.

3) 1 Cor. XV, 45.

1) Col. I, 15.

2) Col. 1, 18.

s, tout ainsi qu'il s'est fait sentir aux Anges, jusques à ce qu'il les eust à la jouissance d'une mesme vie les Anges ont. Osiander estime que les badinages que j'ay réfutez jusques sont comme oracles infallibles, sequ'il a accoustumé, estant enyvré de spéculations, de faire ses triomphes sur rien : mais en la fin il se vante d'avoir un argument insoluble et ferme dessus tous les autres, asçavoir la bêtie d'Adam, lequel ayant veu Eve comme dit, Voyci maintenant os de os, et chair de ma chair¹. Mais d'où viendra-il que c'est une prophétie? Il y auroit possible, que Jésus-Christ en cet Matthieu attribue ceste sentence à luy. Voire, comme si tout ce que Dieu a prononcé par les hommes contenoit quelque prophétie pour l'advenir. Par ce moyen il faudroit qu'en chacun précepte de la Loy il y eust prophétie, veu que tous ont esté donnez de Dieu. Mais il y a bien pis, si nous voulions croire cela fantastique : car Jésus-Christ eust esté un expositeur terrestre, s'amusant en sens littéral, veu qu'il ne traite point de l'union mystique qu'il a avec son Père, mais allègue le passage pour monstrer quelle foy et loyauté doit le Christ à sa femme, puis que Dieu a promis que l'homme et la femme ne seront qu'un : et par ce moyen il monstre que n'est licite à nul d'attenter de rom-

pre par divorce ce lien indissoluble. Si Osiander mesprise ceste simplicité, qu'il reprenne Jésus-Christ, de ce qu'il n'a point abruvé ses disciples de ceste belle allégorie que luy nous met en avant : et par ainsi n'a pas interprété assez subtilement le dire de son Père. Ce qu'il amaine de saint Paul ne sert de rien à sa fantaisie. Car saint Paul après avoir dit que nous sommes chair de la chair de Christ, s'escrie que c'est un grand mystère¹. Et ainsi il ne veut point réciter en quel sens Adam a proféré ceste sentence : mais sous la similitude du mariage il nous veut induire à considérer ceste conjunction sacrée, laquelle nous fait estre un avec Jésus-Christ : mesmes les mots expriment cela. Car l'Apostre en protestant qu'il parle de Christ et de l'Eglise, met une espèce de correction, pour discerner le mariage d'avec l'union spirituelle de Jésus-Christ avec son Eglise, et ainsi tout le babil d'Osiander s'esvanouit de soy-mesme. Parquoy il ne sera point nécessaire de remuer plus tel bagage, veu que la vanité en est assez decouverte par ceste briefve réfutation. Quoy qu'il en soit, ceste sobriété suffira à contenter les enfans de Dieu : c'est que quand la plénitude des temps est venue, Dieu a envoyé son Fils nay de femme, assujeti à la Loy, afin de racheter ceux qui estoient sous la Loy².

CHAPITRE XIII.

Que Jésus-Christ a prins vraye substance de chair humaine.

Il ne pense qu'il seroit superflu de traiter de ce rechef plus au long de la divinité de Jésus-Christ, puis qu'elle a esté déjà prouvée par bons et certains tesmoignages de l'Ecriture. Il reste doncques à voir comment ayant vestu nostre nature, il a accompli l'office de Médiateur. Mais les Manichéens et Marcionites ont esté sché d'anéantir la vérité de sa na-

ture humaine. Car les seconds imaginoient qu'il avoit prins un fantosme au lieu d'un corps : les premiers imaginoient que son corps estoit céleste. Mais l'Ecriture résiste en plusieurs passages à tels erreurs. Car la bénédiction n'a pas esté promise ou en une semence céleste, ou en une masque d'homme, mais en la semence d'Abraham et de Jacob³. Et le

1) Ephés. V, 32.

2) Gal. IV, 4.

3) Gen. XII, 2 ; XVII, 2-8 ; XXVI, 4.

throne éternel n'est point promis à un homme forgé en l'air, mais au fils de David, et au fruit de son ventre. Dont Jésus-Christ estant manifesté en chair, est nommé fils de David et d'Abraham¹ : non pas seulement pour avoir esté porté au ventre de la vierge Marie, et qu'il n'eust pas esté procréé de sa semence : mais pource que selon l'interprétation de saint Paul, il a esté fait de la semence de David selon la chair : comme en un autre passage il dit qu'il est descendu des Juifs selon la chair. Parquoy le Seigneur mesme ne se contentant point du nom d'homme, s'appelle souventesfois Fils d'homme, voulant plus clairement exprimer qu'il est homme vraiment engendré de lignée humaine. Veu que le saint Esprit a tant de fois et par tant d'organes, et en telle diligence et simplicité exposé une chose laquelle n'estoit point trop obscure de soy, qui est-ce qui eust pensé que jamais homme mortel eust esté si impudent, de répliquer à l'encontre ? Et toutesfois il s'offre encore d'autres témoignages, si on désire d'en avoir plus grande quantité : comme quand saint Paul dit que Dieu a envoyé son Fils fait de femme : et quand il est récité par-cy par-là, qu'il a eu faim et soif, et froid, et a esté sujet aux autres infirmités de nostre nature². Mais d'un nombre infini qu'on pourroit amasser, il nous est utile de choisir principalement ceux qui peuvent servir à édifier nos âmes en foy et en vraye fiance de salut. Comme quand il est dit qu'il n'a jamais fait cest honneur aux Anges de prendre leur nature, mais qu'il a prins la nostre, afin de détruire en la chair et au sang celui qui obtenoit l'empire de mort³. Item, que par telle communication nous sommes réputés ses frères. Item qu'il a falu qu'il fust semblable à ses frères, pour estre fidèle Intercesseur, enclin à miséricorde⁴. Item, que nous n'avons point un Sacrificateur sans compassion et pitié de nos infirmités, veu qu'il en a esté tenté : et semblables passages⁵. A quoy aussi se rapporte ce que nous avons touché cy-dessus, qu'il estoit

requis que les péchez du monde fussent effacés en nostre chair, comme saint Paul l'affirme clairement¹. D'avantage, tout ce qui a esté donné à Jésus-Christ par son Père, nous appartient : d'autant qu'il est le chef, duquel tout le corps estant lié par ses jointures, prend son accroissement². Mesmes ce qui est dit, que l'Esprit luy a esté donné sans mesure, afin que nous puisions tous de sa plénitude³, ne conviendrait pas sinon qu'il eust esté vray homme : d'autant qu'il n'y auroit rien plus contraire à raison, que de dire que Dieu ait esté enrichi en son essence de quelque don nouveau. Pour laquelle raison aussi il dit, qu'il s'est sanctifié soy-mesme pour nous⁴.

2 Ils ont bien allégué quelques passages pour confirmation de leur erreur, mais ils les ont trop lourdement dépravés : et ne prouffiteront rien, quoy qu'ils s'efforcent, en voulant eschapper de ce que nous avons allégué. Marcion a pensé que le corps de Jésus-Christ n'estoit qu'un fantôme, pource qu'il est dit qu'il a esté fait en similitude de l'homme, et qu'il a esté réputé comme homme en figure⁵ : mais il a très mal regardé à ce que saint Paul traite là. Car il n'enseigne pas quel corps Jésus-Christ a prins, mais que comme ainsi soit qu'à bon droit il peust démontrer la gloire de sa divinité, il est apparu en forme et condition d'homme méprisé et de nulle valeur. C'est, di-je, l'intention de l'Apostre, de nous exhorter à humilité par l'exemple de Jésus-Christ, veu qu'estant Dieu immortel, il se pouvoit déclarer tel du premier coup : toutesfois qu'il a quitté de son droict, et s'est anéanti de son bon gré, prenant semblance et condition d'un chef et s'estant abaissé en telle petitesse il souffert que sa divinité fust cachée pour un temps sous le voile de sa chair. Il ne faut pas doncques quel a esté Jésus-Christ en sa substance, mais comment et de quelle sorte il s'est porté. Mesmes par le fil du texte il est aisé à recueillir que Jésus-Christ s'est anéanti en la vraye nature humaine. Car que veulent dire ce

1) Matth. I, 1.
2) Hébr. II, 16.
3) Hébr. IV, 15.

4) Gal. IV, 4.
5) Hébr. II, 11, 12, 17.

1) Rom. VIII, 3.
2) Jean I, 16.
3) Phil. II, 7.

4) Ephés. IV, 16.
5) Jean XVII, 19.

qu'il a esté trouvé comme homme
re, sinon que pour un temps sa
divine n'a point relui, mais seu-
la forme humaine en condition
basse? Autrement aussi ce que dit
Pierre ne conviendrait point: c'est
st mort en chair et vivifié en Es-
sinon qu'il eust esté infirme en la
humaine. Ce que saint Paul expli-
us clairement, disant qu'il a souf-
lon l'infirmité de la chair². Et de là
nt ceste hautesse, laquelle saint
notamment exprime que Jésus-
a obtenu après s'estre anéanti.
ne pouvoit estre exalté, sinon en-
n'il est homme composé de corps
ne. Manichée luy a forgé un corps
r, d'autant qu'il est nommé le se-
adam céleste, estant venu du ciel³:
Apostre n'introduit point là une
nce céleste de la chair de Jésus-
, mais sa vertu spirituelle laquelle il
l sur nous afin de nous vivifier. Or
vons desjà veu que saint Pierre et
Paul la séparent de la chair; mesmes
passage la doctrine que nous te-
avec tous Chrestiens, quant à la
le Jésus-Christ, est trèsbien esta-
lar s'il n'avoit une mesme nature
ps avec nous, tous les argumens
inct Paul amaine et déduit, tombe-
bas: asçavoir, que si Christ est
cité, nous ressusciterons: si nous
suscitons point, que Jésus-Christ
oint ressuscité⁴. Quelques cavilla-
que les Manichéens s'efforcent de
er, ils ne se despestreront jamais
raisons-là. C'est une eschappatoire
de ce qu'ils babillent, que Jésus-
est nommé Fils de l'homme, à
qu'il a esté promis aux hommes:
est chose notoire que ceste façon
ler est prinse de la langue hébraï-
laquelle Fils de l'homme vaut au-
omme vray homme, comme par
'Ecriture les hommes sont nom-
s d'Adam. Et pour ne point cher-
reuve de loin, un passage nous
Les Apostres approprient à Jésus-
x qui est dit au Pseaume huitième,
x que de l'homme, que tu as sou-

venance de luy? ou le fils de l'homme,
que tu le visites? Par ceste façon de par-
ler la vraye humanité de Jésus-Christ est
exprimée, car combien qu'il n'ait pas esté
engendré de père mortel à la façon com-
mune, toutesfois son origine est d'Adam.
Et de faict, sans cela ce que nous avons
desjà allégué ne consisteroit point, qu'il
a esté fait participant de chair et de sang
pour assembler les enfans de Dieu en
un¹. Car par ces mots il nous démontre
qu'il est compagnon de nostre nature. Il
y a un mesme sens en ce que l'Apostre
adjoute, que l'auteur de sainteté et
ceux qui sont sanctifiés sont d'un. Car
que cela se doyve rapporter à la mesme
nature que le Fils de Dieu a commune
avec nous, il appert par ce qu'il adjoute
incontinent: asçavoir qu'il n'a point de
honte de nous appeler Frères². Car si
au paravant il eust dit que les fidèles sont
de Dieu, Jésus-Christ n'auroit nulle occa-
sion d'avoir honte en nous acceptant:
mais pource que selon sa grâce infinie il
s'accompagne avec nous, qñi sommes bas
et contemptibles, voilà pourquoy il est
dit qu'il n'en a point honte. C'est en vain
que les adversaires répliquent que par ce
moyen les incrédules seroyent frères de
Jésus-Christ: veu que nous sçavons que
les enfans de Dieu ne sont point nais de
chair et de sang, mais du saint Esprit
par foy. Pourtant la seule chair ne fait
point une conjunction fraternelle. Or
combien que l'Apostre face cest honneur
aux fidèles tant seulement, d'estre d'une
substance avec Jésus-Christ, il ne s'en-
suit pas que les incrédules n'ayent une
mesme origine de chair, comme quand
nous disons que Jésus-Christ a esté fait
homme pour nous faire enfans de Dieu,
cela ne s'estend pas à tout chacun: car
la foy doit entrevenir au milieu, pour
nous enter spirituellement au corps de
Jésus-Christ. Ils se monstrent aussi bien
bestes, en arguant que Jésus-Christ, puis
qu'il est appelé premier-nay entre ses
frères³ devoit donc estre le fils aîné
d'Adam, et devoit naistre dès le commen-
cement du monde, pour avoir telle primo-
géniture. Car ce nom ne se rapporte point

¹ III, 18.
IV, 47.

² 2 Cor. XIII, 4.
⁴ 1 Cor. XV, 18, 46.

¹ Héb. II, 14.
³ Rom. VIII, 29.

² Héb. II, 12.

à l'aage, mais à la dignité et éminence de vertu que Jésus-Christ a par-dessus tous. Quant à ce qu'ils disent que Jésus-Christ a prins la nature des hommes, non pas des Anges, pource qu'il a receu à soy en amitié le genre humain¹ : ceste échappatoire ne leur sert de rien. Car l'Apostre, pour amplifier l'honneur que Jésus-Christ nous a fait, nous compare avec les Anges, lesquels ont esté inférieurs à nous en cest endroit. Mesmes si on poise droictement le tesmoignage de Moyse, où il dit que la semence de la femme brisera la teste du serpent², il suffit pour décider toute ceste dispute : car il n'est pas là question seulement de Jésus-Christ, mais de tout le genre humain. Pource que la victoire acquise par Jésus-Christ nous appartient, Dieu prononce en général que ceux qui seront descendus du lignage de la femme, seront victorieux par-dessus le Diable. Dont il s'ensuit que Jésus-Christ a esté engendré de la race humaine, veu qu'un tel bien est fondé en luy. Car l'intention de Dieu estoit de consoler Eve à laquelle il parloit, de peur qu'elle ne fust accablée de tristesse et désespoir.

3 Ces brouillons aussi monstrent leur sottise autant que leur impudence, enveloppans en allégories ces mots tant clairs, que Jésus-Christ est la lignée d'Abraham, et le fruit du ventre de David. Car si ce nom de semence eust esté mis en tel sens, saint Paul ne l'eust pas dissimulé, quand il prononce clairement et sans figure, qu'il n'y a point plusieurs rédempteurs de la lignée d'Abraham, mais Jésus-Christ seul³. Autant vaut ce qu'ils prétendent qu'il n'est appelé Fils de David, sinon pource qu'il luy avoit esté promis, et a esté manifesté en son temps. Car saint Paul après l'avoir nommé Fils de David, adjoustant ce mot, Selon la chair⁴, spécifie sans doute la nature d'homme. Pareillement au chapitre IX, après avoir dit qu'il est Dieu bénit éternellement, il met à part qu'il est descendu des Juifs selon la chair. D'avantage s'il n'estoit vrayement engendré de la race de David, que signifieroit ceste façon de parler, qu'il est le fruit de son ventre ? et qu'emporterait

ceste promesse, Il descendra successeur de tes reins, qui demeurera ferme en ton throne¹ ? Ils brouillent aussi par vaine sophisterie le récit que fait saint Matthieu de la généalogie de Jésus-Christ. Car combien qu'il ne raconte point le père et les ancestres de Marie, mais de Joseph, toutesfois pource qu'il traite d'une chose pour lors assez connue de grans et petis, ce luy est assez de monstrier que Joseph estoit sorti de la lignée de David : veu mesmes qu'on sçavoit que Marie estoit de la mesme famille. Saint Luc poursuit plus outre : c'est que le salut apporté par Jésus-Christ est commun à tout le genre humain, d'autant qu'il est engendré d'Adam père commun de tous. Je confesse que de la généalogie, comme elle est couchée, on ne pourroit pas conclurre que Jésus-Christ fust fils de David, sinon d'autant qu'il est nay de Marie : mais les nouveaux Marcionites se monstrent bestes, et par trop orgueilleux tout ensemble, quand pour colorer leur erreur, asçavoir que Jésus-Christ s'est fait un corps de rien, ils disent que les femmes sont sans semence : en quoy ils renversent tous les élémens de nature. Or pource que ceste dispute n'est point théologique, mais plustost de Philosophie et de Médecine, je m'en déportant non pas qu'il soit difficile de les rembourer, veu que les raisons qu'ils amènent peuvent estre aisément abatues en très peu de mots : mais pource que je ne me ve point divertir de l'instruction que j'ai proposé de donner en ce livre. Ainsi nous nous tenir à l'Ecriture, quant à ce que ces brouillons allèguent qu'Aaron et Joïadah ont prins femmes de la lignée de Juda : et pourtant si les femmes avoyent semence pour engendrer, lors la discrétion des lignées eust esté confuse : je respon que la semence virile, quant à l'ordre politique, a ceste prérogative et dignité, que l'enfant prend le nom du père : mais que cela n'empêche point que la femme n'engendre aussi de son costé. Et ceste solution s'estend à toutes les généalogies que récite l'Ecriture. Souvent elle fait mention de

1) Hébr. II, 16.
3) Gal. III, 16.

2) Gen. III, 15.
4) Rom. I, 3.

1) Ps. CXXXII, 13.

hommes : est-ce à dire que les femmes ne peuvent rien ? Or les petits enfans peuventiger qu'elles sont comprises sous les hommes. Pour ceste raison il est dit quelquefois, que les femmes enfantent à leurs maris : pource que le nom de la famille demeure tousjours vers les masles. Au reste, comme Dieu a donné ce privilège aux hommes pour la dignité de leur sexe, que selon la condition des pères les enfans soyent tenus pour nobles ou viciés, à l'opposite les loix civiles ordonnent que l'enfant, quant à la servitude, ayve la condition de la mère, comme un fruit provenant d'elle : dont il s'ensuit que ce qu'elles portent est procréé en partie de leur semence. Et aussi c'est un langage receu de tous temps et entre tous peuples, que les mères soyent appelées puitrices. A quoy aussi s'accorde la Loy de Dieu, laquelle sans raison défendrait le mariage de l'oncle avec la fille de sa sœur, veu qu'il n'y auroit autrement nulle consanguinité. Il seroit aussi licite à un homme de prendre à femme sa sœur, et non seulement de sa mère : veu qu'elle n'y seroit point parente. Je confesse bien que les femmes, quant à la génération, sont comme instrumens passifs : mais je di que ce qui est prononcé des hommes, leur est aussi bien attribué, car il n'est pas dit que Jésus-Christ soit né par la femme, mais de la femme¹. Tous de ces hérétiques sont si vileins, qu'ils d'interroguer si c'est chose décente, que Jésus-Christ ait esté procréé d'une semence qui est sujette au mal qui advient aux femmes : en quoy on voit qu'ils ont perdu toute honte. Je respon simplement un mot, qu'ils seront contraints de confesser, quoy qu'il en soit, que Jésus-Christ a esté nourri au sang de la Vierge, à quelque povreté qu'il fust sujet. Ainsi la question qu'ils esmeuvent leur est contraire. On peut donc droictement et à toute raison conclurre des paroles de saint Matthieu, puis que Jésus-Christ a esté engendré de Marie, qu'il est créé et né de sa semence : comme quand il est dit que Booz est engendré de Rahab, une honorable génération est signifiée². Et de

faict saint Matthieu n'entend pas de faire seulement de la Vierge un canal, par lequel Jésus-Christ soit passé : mais il discerne cest ordre admirable et incompréhensible d'engendrer, de celui qui est vulgaire en nature, en ce que Jésus-Christ par le moyen d'une Vierge a esté engendré de la race de David. Car il est dit que Jésus-Christ a esté engendré de sa mère en mesme sens et selon une mesme raison qu'il est dit qu'Isaac a esté engendré d'Abraham, Salomon de David, et Joseph de Jacob. Car l'évangéliste déduit tellement le fil de son texte, qu'en voulant prouver que Jésus-Christ a eu son origine de David, il se contente de ceste raison, qu'il a esté engendré de Marie. Dont il s'ensuit qu'il prenoit ce point pour résolu, que Marie estoit parente de Joseph, et par conséquent de la race de David.

4 Les absurdités qu'ils mettent en avant contre nous, sont plenes de calomnies puériles. Ils estiment que ce seroit grand opprobre à Jésus-Christ d'estre sorti de la race des hommes, pource qu'il ne pourroit pas estre exempté de la loy commune, laquelle enclost sans exception toute la lignée d'Adam sous péché. Mais la comparaison que fait saint Paul soud trèsbien ceste difficulté : c'est que comme par un homme le péché est entré au monde, et par le péché la mort : aussi par la justice d'un homme la grâce a abondé¹. A quoy respond l'autre passage, Que le premier Adam a esté terrestre de terre, et en âme vivante² : le second a esté céleste du ciel, et en Esprit vivifiant. Parquoy le mesme Apostre disant que Jésus-Christ a esté envoyé en similitude de chair pécheresse pour satisfaire à la Loy, le sépare notamment du rang commun, à ce qu'estant vray homme il soit sans vice ne macule³. Ils se montrent aussi fort badins, en arguant que si Jésus-Christ est pur de toute corruption, en ce qu'il a esté engendré par l'opération miraculeuse du saint Esprit, de la semence de la Vierge, qu'il s'ensuyvroit que la semence des femmes n'est pas impure, mais seulement celle des hommes. Car nous ne disons pas que

Gen. IV, 6.

2) Matth. I, 8, 16.

1) Rom. V, 12.

3) Rom. VIII 3.

2) 1 Cor. XV, 47.

ces privilèges estant manifesté en chair, lesquels combien qu'il obtinst avec le Père devant la création du monde, toutesfois ce n'estoit pas en telle manière : et lesquels ne pouvoyent compéter à un homme, qui n'eust esté qu'homme seulement. Il convient prendre en ce sens ce que dit saint Paul ailleurs : sçavoir que Jésus-Christ, ayant accompli office de Juge, au dernier jour rendra l'Empire à Dieu son Père ¹. Or il est certain que le règne du Fils de Dieu, qui n'a point eu de commencement, n'aura aussi nulle fin. Mais comme il a esté humilié en chair, et qu'en prenant figure de serf il s'est anéanti, et s'estant démis de sa majesté en apparence, s'est assujeti à Dieu son Père pour luy obéir, et après avoir achevé le cours de sa sujétion il a esté couronné de gloire et honneur, et exalté en dignité souveraine, à ce que tout genouil se ploye devant luy ² : aussi pareillement il assujetira au Père et ce haut nom d'Empire, et la couronne de gloire, et tout ce qui luy a esté donné en la personne du Médiateur, afin que Dieu soit tout en toutes choses ³. Car pour quoy luy a esté donnée telle puissance, sinon afin que le Père gouverne par sa main ? Et c'est en ce sens qu'il est dit, qu'il est assis à la dextre du Père : ce qui est temporel, jusques à ce que nous jouissions du regard présent de la Divinité. Et en cecy ne se peut excuser l'erreur des Anciens, de ce qu'ils n'ont point considéré assez près la personne du Médiateur, en lisant ces passages de saint Jehan : et par ce moyen en ont obscurci le vray sens et naturel, et se sont enveloppez en beaucoup de filets. Tenons doncques ceste maxime comme une clef de droicte intelligence : c'est que tout ce qui concerne l'office de Médiateur, n'est pas simplement dit de la nature humaine, ne de la nature divine. Jésus-Christ doncques, entant qu'il nous conjoint au Père selon nostre petitesse et infirmité, régnera jusques à ce qu'il soit apparu pour juger le monde : mais après que nous serons faits participans de la gloire céleste, pour

contempler Dieu tel qu'il est, lors tant acquitté d'office de Médiateur, sera plus ambassadeur de Dieu son Père et se contentera de la gloire qu'il aura devant la création du monde. Et de ce nom de Seigneur ne s'attribue particulièrement à Jésus-Christ pour le regard, sinon d'autant qu'il fait un moyen entre Dieu et nous. Ce que saint Paul a entendu disant, Il y a un Dieu duquel sont toutes choses, et un Seigneur par lequel sont toutes choses. Voire, d'autant que cest empire temporel que nous avons dit, luy a esté ordonné jusques à ce que sa majesté divine soit cognue face à face : à laquelle s'en faut que rien soit diminué qu'il rendra l'empire à son Père, qu'elle sera sa prééminence tant plus haut. Car Dieu ne sera plus chef de Christ, et que la déité de Christ reluyra de mesme tout à plein, laquelle est en cachée comme sous un voile.

4 Ceste observation servira grandement à soudre beaucoup de scrupules moyennant que les lecteurs en sçavoir faire prudemment leur prouffit. Les ruses et mesmes aucuns qui ne sont pas pourvus de sçavoir, se torment de merveille en ces formes de parler, quelles ils voyent estre attribuées à Christ, combien qu'elles ne soyent pres ni à sa divinité, ni à son humanité. Et c'est pource qu'ils ne considèrent qu'elles conviennent à sa personne humaine, laquelle il a esté manifesté Dieu et homme, et à son office de Médiateur. De faict on peut veoir comment toutes les choses susdites s'accordent bien ensemble, moyennant que nous vueilions considérer un tel mystère avec la révérence deue à sa grandeur. Mais il n'y a rien que les esprits furieux et philosophiques ne troublent. Ils prennent ce qui est approprié à l'humanité de Jésus-Christ, pour détruire sa Divinité : ce qui est de sa Divinité, pour détruire son humanité, et ce qui est dit de toutes deux natures ensemble pour rendre l'une et l'autre. Or qu'est-ce là pour chose, sinon vouloir débatre que

1) 1 Cor. XV, 24.

2) Phil. II, 8 ; Hébr. II, 7 ; Phil. II, 10.

3) 1 Cor. XV, 28.

1) 1 Cor. VIII, 6.

s homme, d'autant qu'il est Dieu : n'est pas Dieu, d'autant qu'il est : et qu'il n'est ne Dieu ny homme, qu'il contient toutes les deux en soy¹? Nous concluons donc Christ, en tant qu'il est Dieu et composé de deux natures unies point confuses, est nostre Seigneur vray Fils de Dieu, mesmes selon nature : combien que ce ne soit point de l'humanité. Car il nous faut à horreur l'hérésie de Nestorius, divisant plustost que distinguant natures de Jésus-Christ, imaginoit un Christ double. Au contraire voyons comment l'Ecriture nous fait haut et clair, que celui qui doit de la vierge Marie sera nommé de Dieu², et qu'icelle vierge est nostre Seigneur. Il nous faut seulement garder de la folie enratyches, lequel en voulant monstrer l'unité des personnes en Jésus-Christ oit toutes ses deux natures. Car nous avons allégué desjà tant de tesmoignages où la nature divine est distinguée de l'humaine : et y en a tant par l'Ecriture qu'ils peuvent fermer la bouche mesmes aux plus contentieux. Et j'en amèneray quelques-uns qui pour abatre cest erreur. Pour prouver un seul nous suffira : c'est que Jésus-Christ n'eust point appelé son temple³, sinon que sa divinité y habitoit, comme l'âme a son domicile naturel. Parquoy comme à bon droit Jésus fut condamné au concile d'Ephèse, aussi depuis Eutyches méritoit la même sentence et condamnation qu'il receut, au concile de Constantinople qu'en l'an 451. Chalcédoine : d'autant qu'il n'est pas licite de confondre les deux natures de Jésus-Christ, que de les séparer, et qu'il faut distinguer en les unis-

de nostre temps mesme il s'est vu un monstre, qui n'est point moins faux que ces hérétiques anciens, Michel Servet, lequel a voulu mettre au lieu du Fils de Dieu je ne sçay quel fantosme, composé de l'essence

de Dieu, de son Esprit, de chair, et de trois élémens non créés. En premier lieu il nie que Jésus-Christ soit autrement ni pour autre raison Fils de Dieu, sinon d'autant qu'il a esté engendré au ventre de la Vierge par le saint Esprit. Or son astuce tend là, qu'en renversant la distinction des deux natures, Jésus-Christ soit comme une masse ou un meslinge composé d'une portion de Dieu, et d'une portion de l'homme : et toutesfois ne soit réputé ne Dieu ny homme. Car la somme de ses discours est telle, que devant que Jésus-Christ fust manifesté en chair, il n'y avoit en Dieu que des ombrages et figures, dont la vérité et l'effect n'a point commencé vraiment d'estre, jusques à ce que la Parole a commencé d'estre Fils de Dieu, selon qu'elle estoit prédestinée à tel honneur. Or nous confessons bien que le Médiateur, qui est nay de la vierge Marie, est, à parler proprement, le Fils de Dieu. Et de faict, sans cela Jésus-Christ, en tant qu'il est homme, ne seroit point miroir de la grâce, inestimable de Dieu, en ce que telle dignité luy a esté donnée d'estre Fils unique de Dieu. Cependant toutesfois la doctrine de l'Eglise demeure ferme : c'est qu'il doit estre reconnu Fils de Dieu : pource qu'estant devant tous siècles la Parole engendrée du Père, il a prins nostre nature, l'unissant à sa divinité. Les Anciens ont nommé ceci, Union hypostatique, entendans par ce mot que les deux natures ont esté conjointes en une personne. Ceste forme de parler fut trouvée et mise en usage, pour abolir la resverie de Nestorius : lequel imaginoit que le Fils de Dieu avoit tellement habité en chair, qu'il n'estoit point pourtant homme. Servet nous calomnie que nous faisons deux Fils de Dieu, en disant que la Parole éternelle, devant que prendre chair estoit desjà Fils de Dieu. Voire, comme si nous disions autre chose que ce que l'Ecriture porte : à sçavoir que celui qui estoit Fils de Dieu a esté manifesté en chair. Car combien qu'il fust Dieu devant qu'estre fait homme, ce n'est point à dire qu'il ait commencé d'estre un nouveau Dieu. Il n'y a non plus d'absurdité en ce que nous disons que le Fils de Dieu est ap-

¹ In Enchir. ad Laurent., cap. XXXVI.
² Jean II, 19.

paru en chair : auquel toutesfois ce tiltre convenoit au paravant, au regard de la génération éternelle. Ce que le propos de l'Ange à la vierge Marie signifie : Ce qui naistra de toy Saint, sera appelé Fils de Dieu ; comme s'il disoit que le nom de Fils qui avoit esté obscur sous la Loy, d'oresnavant seroit renommé et publié. A quoy s'accorde le dire de saint Paul, c'est qu'estans maintenant Fils de Dieu, nous pouvons crier en plene liberté et avec fiance, Abba, Père ¹. Je demande si les saints Pères jadis n'ont point esté réputés au rang des enfans de Dieu. Or il est certain qu'estans fondez là-dessus, ils ont invoqué Dieu pour leur père, mais pource que le Fils unique de Dieu estant manifesté au monde, ceste paternité céleste a esté plus évidemment connue, saint Paul assigne ce privilège au règne de Jésus-Christ. Il nous faut toutesfois constamment tenir cest article, que Dieu n'a jamais esté Père des hommes ni des Anges, qu'au regard de son Fils unique : principalement des hommes, lesquels il hait justement à cause de leur iniquité ; et ainsi, que nous sommes enfans par adoption, pource que Jésus-Christ l'est de nature. Si Servet réplique, que telle grâce provenoit de ce que Dieu avoit prédestiné en son conseil d'avoir un Fils qui seroit chef de tous les autres : je respon qu'il n'est point yci question des figures, comme la purgation des péchez a esté représentée au sang des bestes brutes : mais comme ainsi soit que les Pères sous la Loy ne peussent estre enfans de Dieu de faict, si leur adoption n'eust esté fondée au chef, de luy ravir ce qui a esté commun à ses membres, il n'y auroit nul propos. Je passeray encores plus outre : Puis que l'Ecriture appelle les Anges enfans de Dieu, desquels telle dignité ne dépendoit point de la rédemption à venir, si faut-il néanmoins bien que Jésus-Christ précède en ordre, veu que c'est lui qui les conjoint à son Père. Je répéteray derechef ce propos en brief, conjoignant les hommes avec les Anges : Puis que tous les deux dès la première origine du monde ont

esté créés à ceste condition, que Dieu leur fust Père en commun, suyvant ce que dit saint Paul, que Jésus-Christ tousjours esté chef, et premier-nay de toutes créatures ¹, pour avoir primauté en tout : j'estime que de là on peut très bien conclurre, que le Fils de Dieu a esté aussi bien devant la création du monde.

6 Que si l'honneur et qualité du Fils : prins son commencement du temps qu'il est apparu en chair, il s'ensuyvra qu'il n'est Fils au regard de sa nature humaine. Servet et tels phrénétiques veulent que Jésus-Christ ne soit pas Fils de Dieu, non d'autant qu'il est apparu en chair, pource que hors la nature humaine il ne peut estre tenu pour tel. Qu'il me responde maintenant, s'il est Fils selon les deux natures également. Il en gazonne bien ainsi : mais saint Paul nous enseigne d'une façon toute autre. Nous confessons bien que Jésus-Christ en son humanité est Fils de Dieu, non pas comme les fidèles par adoption seulement et par grâce, mais vray et naturel : et par conséquent unique, afin d'estre discerné par ceste marque d'avec tous les autres. C'est Dieu nous fait cest honneur, à nous sommes régénérés en vie nouvelle, nous tenir pour ses enfans : mais il réserve à Jésus-Christ le nom de vray Fils et unique. Et comment seroit-il unique en tel nombre de frères, sinon d'autant que nous avons receu de pur don ce qu'il possède de nature ? Nous estendons ce cest honneur et dignité à toute la personne du Médiateur : c'est que celui qui est nay de la Vierge, et s'est offert pour nous en la croix, soit proprement Fils de Dieu, toutesfois au regard et pour raison de sa déité : comme saint Paul enseigne, en disant qu'il a esté choisi pour servir à l'Evangile, lequel Dieu avoit promis touchant son Fils, qui luy a esté engendré de la semence de David selon la chair, et déclaré Fils de Dieu en vertu. Pourquoi en le nommant distinctement Fils de David selon la chair, dire d'autre costé qu'il a esté déclaré Fils de Dieu, s'il ne vouloit signifier que sa dignité dépend d'ailleurs que de la nature

¹) Rom. VIII, 15.

¹) Col. I, 15.

²) Rom. I, 1-4.

ne? Car en pareil sens qu'il dit ailleurs que Jésus-Christ a souffert selon l'unité de la chair, et est ressuscité par l'Esprit¹, il met yci la divergence des deux natures. Certes il faut des raisons fantastiques, vueillent-ils ou non, disent que comme Jésus-Christ a de sa mère la nature pour laquelle il est nommé Fils de David, aussi qu'il a de son Père la nature qui luy fait obtenir le titre de Fils, voire laquelle est autre et plus divine que son humanité. L'Escriture luy donne le double titre, l'appelant maintenant Fils de Dieu, maintenant Fils d'homme. Or au second, il n'y a nulle difficulté qu'il ne soit appelé Fils d'homme par l'usage commun de la langue hébraïque, pource qu'il est descendu de la lignée d'Adam. Je conclus à l'opposite, qu'il est aussi appelé Fils de Dieu, pour la raison de sa divinité et essence éternelle : car qu'il n'est point moins convenable que le nom de Fils de Dieu se rapporte à la nature divine, que le nom de Fils d'homme à la nature humaine. En somme, au lieu que Servet a allégué, saint Paul n'entend pas autre chose, que Jésus-Christ étant engendré de la semence de David selon la chair, il est déclaré Fils de Dieu, qu'en un autre passage il dit, combien qu'il soit appelé Fils de l'homme selon la chair, qu'il est aussi appelé Fils de Dieu éternellement². Si en tous les passages la distinction des deux natures est maintenue, à quel titre Servet et ses compagnons nieront-ils que Jésus-Christ, qui est Fils de l'homme selon la chair, ne soit aussi Fils de Dieu au regard de sa nature divine?

Les Servétois s'escarmouchent fort en alléguant divers passages pour maintenir leur erreur. C'est que Dieu n'a point épargné son Fils unique. Item, que Dieu a commandé à l'Ange, que ce qui seroit nay de la Vierge fust nommé Fils du Souverain³. Mais afin qu'ils ne s'enorgueillissent point de cette objection si vaine, qu'ils considèrent un peu avec moy avec quelle fermeté ils arguent. S'ils veulent conclure fautive la cause que Jésus-Christ étant conçu et nommé Fils de Dieu, qu'il a commencé d'estre depuis sa conception : il

s'ensuyvra que la Parole, qui est Dieu, aura eu commencement de son estre depuis qu'elle a esté manifestée en chair, veu que saint Jehan dit qu'il annonce de la Parole, laquelle ses mains ont touchée⁴. D'avantage, s'ils veulent suyvre telle façon d'arguer, comment seront-ils contraints d'exposer ce dire du Prophète, Toy Bethléhem terre de Judée, qui es petite entre les capitaineries de Juda, de toy me naistra le Gouverneur qui présidera sur mon peuple Israël : et son issue dès le commencement, dès les jours éternels⁵? Or ce que Servet pense faire valoir contre nous s'esvanouit en l'air. Car j'ay desjà testifié que nous ne favorisons point à Nestorius, lequel s'est forgé un double Christ : mais disons que Jésus-Christ nous a faits avec soy Fils de Dieu, en vertu de la conjonction fraternelle qu'il a avec nous pource qu'en la chair qu'il a prinse de nous, il est vraiment Fils unique de Dieu. Et saint Augustin adverte prudemment, que c'est un miroir notable de la grâce singulière de Dieu, de ce que Jésus-Christ, entant qu'il est homme, est parvenu en tel honneur, lequel il ne pouvoit mériter. Jésus-Christ donc a esté orné de ceste excellence selon la chair, mesmes dès le ventre de la mère, d'estre Fils de Dieu : mais ce pendant si ne faut-il pas en l'unité de sa personne imaginer un meslinge confus, lequel ravisse à la déité ce qui luy est propre. Au reste, il n'y a non plus d'absurdité que la Parole éternelle de Dieu ait esté toujours son Fils, et que depuis qu'elle a esté manifestée en chair, elle soit aussi appelée son Fils en diverse sorte et pour divers regard, qu'il y a en ce que Jésus-Christ luy-mesme selon diverse raison est appelé maintenant Fils de Dieu, maintenant fils de l'homme. Il y a une autre calomnie de Servet, laquelle toutesfois ne nous presse nullement : c'est qu'en l'Escriture le nom de Fils n'est jamais attribué à la Parole jusques à la venue du Rédempteur, si ce n'est sous figure. Car à cela je respon, combien que la déclaration en ait esté plus obscure sous la Loy, toutesfois puisque nous avons clairement

¹ XIII, 1.
² VIII, 22; Luc I, 32.

³ Rom. IX, 5.

⁴ 1 Jean I, 1.

⁵ Mich. V, 2.

prouvé qu'il ne seroit pas Dieu éternel, sinon d'autant qu'il est ceste Parole engendrée éternellement du Père, et mesmes en la personne de Médiateur qu'il a prinse, que ce nom ne luy conviendrait pas sinon pource qu'il est Dieu manifesté en chair : item plus, que Dieu ne pouvoit estre nommé Père du commencement, comme il a esté, s'il n'y eust eu dès lors une correspondance mutuelle au Fils unique, duquel provient tout parentage ou paternité au ciel et en la terre¹ : la conclusion est infallible, que sous la Loy et les Prophètes Jésus-Christ n'a pas laissé d'estre Fils de Dieu, combien que ce nom ne fust pas tant commun ne solennel en l'Eglise. S'il falloit combattre seulement du mot, Salomon preschant la haute infinité de Dieu, dit que tant luy que son Fils est incompréhensible : car voyci ses paroles, Di-moy son nom si tu peux, ou le nom de son fils². Je sçay bien que ce tesmoignage ne sera point estimé de grand poids envers les opiniastres : et aussi je ne m'y appuye pas du tout, sinon d'autant qu'il sert à monstrier que ceux qui nient que Jésus-Christ ait esté Fils de Dieu, que depuis avoir vestu nostre chair, ne font que caviller malicieusement. Il est aussi à noter que les plus anciens Docteurs ont tousjours d'un mesme accord et d'une mesme bouche ainsi enseigné : tellement que c'est une impudence aussi détestable que ridicule, en ce que les hérétiques modernes font bouclier d'Irénée et Tertullien : veu que tous les deux confessent que Jésus-Christ, qui est finalement apparu visible, estoit au paravant Fils invisible de Dieu.

8 Or combien que Servet ait amassé beaucoup d'horribles blasphèmes, lesquels possible aucuns de ses disciples n'advoueroyent point : toutesfois quiconque ne reconnoist point Jésus-Christ Fils de Dieu sinon en chair, si on le presse il descouvrira son impiété : asçavoir, que Jésus-Christ ne luy est Fils de Dieu pour autre raison, que d'autant qu'il a esté conçu du saint Esprit : comme les Manichéens ont jadis babillé que l'âme d'Adam estoit un surgeon de l'essence

de Dieu, parce qu'il est escrit, que luy a inspiré âme vivante¹. Car brouillons s'attachent tellement au de Fils, qu'ils ne laissent nulle différence entre les deux natures : mais gergon confusément que Jésus-Christ en son humanité est Fils de Dieu, pource que si icelle il est engendré de Dieu². Et la génération éternelle dont il est par ailleurs sera abolie : et quand on parle du Médiateur, la nature divine ne vaudra point en conte, ou bien on suppose un fantosme au lieu de Jésus-Christ homme. De réfuter yci tant de lourdes énormes illusions, dont Servet s'est enivrée avec plusieurs autres, il seroit utile afin d'avertir les lecteurs par tel exemple de se contenir en sobriété et modestie : mais il me semble estre superflue pource que je m'en suis acquitté en un livre à part. Le sommaire revient là, que le Fils de Dieu a esté du commencement une idée ou figure, et que dès lors il a esté prédestiné à estre homme, lequel aussi devoit estre l'image essentielle de Dieu. Au lieu de la Parole qui a tousjours esté vray Dieu selon saint Jehan, ce méprisable ne reconnoist qu'une splendeur visible. Et voylà comme il interprète la génération de Christ : c'est qu'il y a une volonté engendrée en Dieu d'avoir un Fils, laquelle est venue en effet quand il a esté formé. Ce pendant il mesle et confond l'Esprit avec la Parole. Car il dit que Dieu a dispensé la Parole invisible et l'Esprit sur la chair et l'âme. Bref, il met au lieu de génération telles figures que bon luy a semblé d'imaginer. Et là-dessus il conclud qu'il y a eu un Fils en ombrage, lequel a esté engendré par la Parole : à laquelle il attribue l'office de semence. Or qui espluchera près ses fantasies, il s'ensuyvra que pour ceaux et les chiens sont aussi fils de Dieu : d'autant qu'ils sont créés de la semence originelle de sa Parole. Et combien que ce brouillon compose Jésus-Christ de trois éléments non créés, pour dire qu'il est engendré de l'essence de Dieu, toutesfois il le constitue tellement premier-nay entre les créatures, qu'il

1) Ephés. III, 14, 15.

2) Prov. XXX, 4.

1) Gen. II, 7.

2) Prov. VIII, 26.

mesme divinité essentielle aux selon leur degré. Or afin qu'il ble qu'il vueille despouiller Jésus-de sa divinité, il dit que sa chair la propre essence de Dieu, et que le a esté faite chair, d'autant que r a esté convertie en l'essence de ainsi, ne pouvant comprendre Jésus-rist estre Fils de Dieu, sinon que ir soit venue d'essence divine, et soit derechef convertie en déité : à néant la seconde personne qui Dieu : et nous ravit le Fils de Da-quel a esté promis Rédempteur. réitère souvent ceste sentence : Fils de Dieu a esté engendré en ice ou prédestination, et que final a esté forgé homme de la laquelle reluisoit en Dieu en trois , et laquelle finalement est appa-a première clarté du monde, en

la nuée et colombe de feu. Il seroit trop long à raconter combien il se contredit vilenement à chacun coup : mais tous lecteurs chrestiens pourront juger de cest advertissement, que ce chien mastin avoit proposé d'esteindre toute espérance de salut par ses illusions. Car si la chair estoit la Divinité mesme, elle ne seroit plus temple d'icelle : et aussi nous ne pouvions avoir Rédempteur, sinon qu'il soit engendré vraiment selon la chair, pour estre vray homme. Servet fait perversement faisant bouclier des mots de saint Jehan, que la Parole a esté faite chair. Car comme l'erreur de Nestorius est là réprouvé, aussi d'autre part l'hérésie d'Eutyches laquelle Servet a renouvelée, n'y a ne support ne couleur : veu que saint Jehan n'a eu autre intention, que d'establir une seule unité de personnes en deux natures.

CHAPITRE XV.

Or sçavoir à quelle fin Jésus-Christ nous a esté envoyé du Père, et ce nous a apporté, il faut principalement considérer trois choses en luy : celle de Prophète, le Royaume et la Sacrificature.

Il y a un dire notable de saint Augustin : c'est combien que les hérétiques ont le nom de Jésus-Christ, toutes-foies il ne leur est pas pour fondement avec les fidèles, mais qu'il demeure propre à l'Eglise¹ : pource que si l'on considère diligemment ce qui appartient à Jésus-Christ, on ne le trouvera pas aux hérétiques sinon en tiltre, mais sans la vertu n'y sera point. Comme d'aujourd'hui, combien que les Papistes ont à plene bouche, qu'ils tiennent Dieu pour Rédempteur du monde, toutesfoies d'autant qu'après avoir dit ce mot, ils le despouillent de sa divine dignité, ce que dit saint Paul d'être véritablement approprié, qu'ils ne font point le chef². Parquoy afin que la Parole en Jésus-Christ ferme matière pour se reposer seurement, il

nous convient arrester à ce principe : c'est que l'office et charge qui luy a esté donnée du Père quand il est venu au monde, consiste en trois parties. Car il a esté donné pour Prophète, Roy, et Sacrificateur. Combien qu'il ne nous proufiteroit guères de sçavoir ces noms, si nous ne cognoissions aussi quelle en est la fin et l'usage. Et de faict, on les prononce aussi en la Papauté : mais froidement et sans fruit, pource qu'on ne sçait à quoy ils tendent, ne ce qu'un chacun vaut. Nous avons dit ci-dessus combien que Dieu ait continué anciennement d'envoyer des Prophètes aux Juifs, les uns sur les autres sans intermission, et que par ce moyen il les ait jamais destituez de la doctrine qu'il cognoissoit leur estre utile à salut, toutesfoies que les fidèles ont tousjours eu ceste persuasion enracinée en leurs cœurs, qu'il falloit espérer plene clarté d'intelligence à l'advenement du

1. ad Laurent., cap. V.

2) Col. II, 19.

Messias. Mesmes cela estoit divulgué par bruit commun jusques aux Samaritains, qui jamais n'avoient esté enseignez en la vraie religion ; comme il appert par ce que la femme samaritaine respondit à nostre Seigneur Jésus, Quand le Messias sera venu, il nous enseignera toutes choses¹. Or les Juifs ne s'estoyent point forgé à la volée telle opinion, mais ils croyoient ce qui leur avoit esté promis par certaines prophéties. Ce passage d'Isaïe entre les autres est mémorable. Voyci, je l'ay établi pour tesmoin aux peuples, je l'ay donné Gouverneur et Maistre aux nations. A quoy s'accorde ce qu'auparavant il l'avoit nommé Ange et ambassadeur du haut conseil de Dieu². Suyvant ceste raison l'Apostre voulant magnifier la perfection de doctrine qui est contenue en l'Evangile, après avoir dit que Dieu a parlé plusieurs fois anciennement, et sous diverses figures par ses Prophètes : il adjouste que finalement il a parlé à nous par son Fils bien-aimé³. Or pource que les Prophètes avoyent tous cest office de tenir l'Eglise en suspens, et toutesfois luy donner sur quoy s'appuyer jusques à la venue du Médiateur, les fideles estans dispersez çà et là se complaignent d'estre privez de ce bénéfice ordinaire : Nous ne voyons point nos signes, disent-ils : il n'y a point de Prophète entre nous : il n'y a plus de Voyant⁴. Or quand le temps a esté déterminé à Daniel de la venue de Jésus-Christ, il luy est aussi ordonné de cacheter la vision et la Prophétie⁵ : non pas seulement pour rendre la Prophétie qui est là contenue plus authentique, mais afin que les fideles soyent plus patients, quand ils se verront pour un temps desnuez de Prophètes, sçachans que la plénitude et conclusion finale de toutes révélations est prochaine.

2 Or il est à noter que le nom de Christ s'estend à ces trois offices. Car nous sçavons que sous la Loy, tant les Prophètes que les sacrificateurs et les Rois ont esté oints d'huile, que Dieu avoit dédié à cest usage. Dont aussi ce nom de Messias, qui vaut autant comme Christ, ou

Oinct, a esté imposé au Médiateur promis. Combien que je confesse que d'au commencement il a esté en usage au regard du royaume (ce qu'aussi j'ay déjàclairé ci-dessus) tant y a que l'onction sacerdotale et prophétique retienent leur degré, et ne doyvent pas estre laissées en arriere. Quant à la prophétique, il en est fait mention expresse en Isaïe, où Jésus-Christ parle ainsi, L'Esprit du Seigneur Dieu est sur moy, pourtant il m'a oinct pour prescher aux humbles, apporter médecine aux affliges, prescher la délivrance aux captifs, publier l'année de bon plaisir de Dieu¹, etc. Par cela nous voyons qu'il a esté oinct du saint Esprit pour estre héraut et tesmoin de la gloire de son Père, et non pas d'une façon vaine : car il est discerné d'avec les autres docteurs desquels l'office estoit semblable. Il convient aussi noter d'iceux qu'il n'a pas receu l'onction seulement pour soy, afin d'enseigner de sa bouche, mais pour tout son corps, afin qu'en prédication ordinaire de l'Evangile la vertu du saint Esprit resplendisse. Pendant que cela nous demeure concédé, que par la perfection de doctrine qui a été apportée, il a mis fin à toutes prophéties, tellement que tous ceux qui veulent rajouter, dérogent à son autorité. Ceste voix qui a résonné du ciel, Voyez mon Fils bien-aimé, escoutez-le², l'a élevé d'un privilège singulier par-dessus tous autres, à ce que nul ne parle sous luy. Au reste, ceste onction a été espandue du chef sur les membres, comme il avoit esté prédit par Joël, Vos fils prophétiseront, et vos filles verront vision. Quant à ce que saint Paul dit que Jésus-Christ nous a esté donné pour sagesse, et en un autre passage, que tous trésors de sagesse et de sçavoir sont cachés en luy³, le sens est un peu divers de l'argument que nous traittons : asçavoir que n'y a rien utile à cognoistre que luy, que tous ceux qui le comprennent par tel qu'il est, ont l'accomplissement de tous des biens célestes. Pour laquelle raison saint Paul aussi dit ailleurs, Je ne sçay point de rien sçavoir, sinon Jésus-Christ.

1) Jean IV, 22.

2) Hébr. I, 1.

3) Dan. IX, 24.

4) Is. LV, 4 ; IX, 5.

5) Ps. LXXIV, 9.

1) Is. LXI, 1.

2) Joël II, 28.

3) Matth. III, 17.

4) 1 Cor. I, 30 ; Col. II,

ucifié¹. Car aussi il n'est point d'autrepasser la simplicité de l'Evangésmes ceste dignité prophétique, elle nous disons que Jésus-Christ né, tend là, que nous sçachions, les les parties de sagesse parfaite tenues en la somme de doctrine enseignée.

rien au Règne, duquel nous parlervain et sans fruit, si les lecteurs ont au paravant advertis qu'il est re spirituelle : pource que de là recueillir quel est son usage, et il nous proufite : brief, toute sa éternité. Or combien que l'Ange Daniel approprie l'éternité à la e de Jésus-Christ, l'Ange aussi en uc à juste tiltre l'estend au salut ple². Ce pendant sçachons que é mesme de l'Eglise est double, la faut considérer en deux sorpremière s'estend à tout le corps ise, l'autre est spéciale à chacun . Ce qui est dit au Pseaume se : à la première : asçavoir, J'ay ma sainteté à David, et ne luy y point, que sa semence demeure, mais, que son throne sera comme devant moy, et qu'il sera establi ment comme la lune, laquelle me moin fidèle au ciel³. Car il n'y a e là Dieu ne promette qu'il sera ur et gouverneur de son Eglise, ain de son Fils. Et de faict la e ceste prophétie ne sera trouvée sus-Christ, veu que tantost après e de Salomon, la majesté du e d'Israël fut abatue pour la plus partie, et transférée à un homme vec grande ignominie et opprobre mille de David : et depuis a esté e de plus en plus, jusques à ce uit défailli du tout avec confusion e. La sentence d'Isaïe convient propos que nous avons allégué du e, Qui est-ce qui racontera son Car en disant que Jésus-Christ lera après sa mort pour avoir vie e durée, il conjoint ses memc luy. Ainsi toutesfois et quantes s oyons que Jésus-Christ a une

puissance permanente, estimons que c'est la forteresse pour maintenir la perpétuité de l'Eglise : afin qu'entre les révolutions si confuses dont elle est continuellement agitée, les tempestes et tourbillons espouvantables qui la menacent de perdition, elle demeure sauve. Et voylà comment David se mocque hardiment de l'audace des ennemis, qui s'efforcent de rompre le joug de Dieu et de son Christ : et dit que c'est en vain que les Rois et les peuples s'escarmouchent, pource que celui qui habite és cieux, est assez fort pour rompre toutes leurs impétuositez⁴. Par ces mots il exhorte les fidèles à prendre courage, quand ils verront l'Eglise estre opprimée : pource qu'elle a un Roy qui la gardera. Pareillement quand le Père dit à son Fils, Sieds-toi à ma dextre, jusques à ce que je face ton marchepied de tes ennemis⁵ : il déclare que combien qu'il y ait beaucoup d'ennemis puissans et robustes qui conspirent pour abysmer l'Eglise, toutesfois qu'ils n'auront pas la force d'anéantir le décret immuable de Dieu : par lequel il a estably son Fils Roy éternel. Dont il s'ensuit qu'il est impossible que le diable avec tout l'appareil et équipage du monde, efface jamais l'Eglise, laquelle est fondée sur le throne éternel de Christ. Quant à l'usage particulier de chacun fidèle, ceste mesme éternité les doit eslever en l'espérance de l'immortalité qui leur est promise. Car nous voyons que tout ce qui est terrien et du monde est temporel, et mesmes caduque. Et pourtant Christ afin de fonder nostre espérance sur les cieux, prononce que son Royaume n'est pas de ce monde⁶. Brief, quand chacun de nous oit dire que le règne de Christ est spirituel, estant esveillé de ce mot, il se doit transporter à l'espérance d'une meilleure vie, et se tenir assuré que ce qu'il est maintenant sous la protection de Jésus-Christ, c'est pour en recevoir le fruit entier au siècle à venir.

4 Ce que nous avons dit, que la nature et utilité du règne de Jésus-Christ ne se peut autrement comprendre de nous, que quand nous le cognoissons estre spirituel, se vérifie assez par ce que nostre

1) 2. 2) Dan. II, 44; Luc I, 33.
III, 26-28. 3) Is. LIII, 3.

1) Ps. II, 1-3.
3) Jean XVIII, 36.

2) Ps. CX, 1.

condition est misérable tout le cours de la vie présente, où il nous faut batailler sous la croix. Que nous proufiteroit-il doncques d'estre assemblez sous l'Empire du Roy céleste, si le fruit de ceste grâce ne s'estendoit plus loin que l'estat de la vie terrienne? Il nous convient doncques sçavoir, que tout ce qui nous est promis de félicité en Jésus-Christ n'est point attaché aux commoditez externes, pour nous faire vivre joyeusement et en repos, nous faire florir en richesses, nous esgayer à nostre aise et sans souci, et jouir des délices que la chair a accoustumé d'appéter : mais plustost que le tout doit se rapporter à la vie céleste. Toutesfois comme au monde l'estat prospère d'un peuple sera estimé, partie quand il aura provision de tous biens à souhait, et sera paisible au dedans : partie quand il sera bien muni de force pour se défendre au dehors contre ses ennemis : aussi Jésus-Christ garnit et pourvoit les siens de toutes choses nécessaires au salut de leurs âmes, et les arme et équipe pour avoir vertu inexpugnable contre tous assaux des ennemis spirituels. Dont nous sommes enseignez qu'il règne pour nous plus que pour luy, voire au dedans et au dehors : c'est qu'estans enrichis de dons spirituels, desquels naturellement nous sommes vuides, et en ayans receu telle mesure que Dieu cognoist estre expédiente, nous sentions par telles prémices que nous sommes vraiment conjoincts à Dieu pour parvenir à une félicité entière. Secondement, qu'estans soustenus par la vertu de l'Esprit, ne doutions point que nous ne demeurions tousjours victorieux contre le diable, le monde et tout genre de nuisance. A quoy tend la response de Jésus-Christ aux Pharisiens : C'est que le Royaume de Dieu ne devoit pas venir avec marques notables, pource qu'il est en nous¹. Car il est vray-semblable que les Pharisiens ayans entendu que Jésus-Christ se portoit pour Roy et se faisoit autheur de la souveraine bénédiction de Dieu, l'interroguoyent par mocquerie, demandans qu'il en produisist les ensei-

gues. Or Jésus-Christ voulant prouver ceux qui autrement sont trop enclins terre, leur commande d'entrer en conscience : pource que le règne de Dieu est justice, paix et joye au saint esprit². Par cela nous sommes briefvement enseignez de quoy nous proufite le règne de Christ. Car puisqu'il n'est ne terre ne charnel, pour estre sujet à corruption mais spirituel : il nous attire là-haut, introduit à la vie permanente, afin que nous passions doucement et en patience le cours de ceste vie, sous beaucoup de misères, faim, froid, mespris, opprobres, toutes fascheries et ennuis, nous contentans de ce bien seul, d'avoir un Roy qui ne nous défaudra jamais qui ne nous subviene en nos nécessitez, jusques à ce qu'ayans achevé le terme de guerroyer nous soyons appelez au triomphe. Car il tient une telle façon à régner qu'il ne se communique tout ce qu'il a receu de son Père. Or puis qu'il nous arme et munit de sa puissance, qu'il nous empare de sa beauté et magnificence, qu'il nous enrichit de ses biens : de là nous avons trèsbonne matière de nous glorifier, mesmes nous sommes fortifiez en fiance, pour guerroyer sans crainte contre le diable, le péché et la mort. Et puis que nous sommes revestus de sa justice, il y a beaucoup d'occasion de surmonter vaillamment tous les opprobres du monde : et comme nous remplit tant libéralement de ses dons, luy produire de nostre costé fruits qui servent à sa gloire.

5 Parquoy son onction royale ne nous est pas mise en avant, comme estant faite d'huile ou d'onguens aromatiques : mais il est appelé le Christ de Dieu, pour ce que l'Esprit de sagesse, intelligent conseil, force et crainte de Dieu est posé sur luy³. C'est ceste huile de justice de laquelle il est prononcé au Pseaume. Il a esté oinct abondamment par des parfums ses compagnons³. Car s'il n'y avoit eu de fécondité et excellence en luy, nous aurions tous povres affamez. Et de fin comme nous avons dit, ce n'est pas pour soy qu'il a esté enrichi, mais pour eslargir de son abondance à ceux qui :

¹) Luc XVII, 20, 21.

²) Rom. XIV, 17.

³) Is. XI, 2.

³) Ps. XLV, 8.

Itérez. Car comme il est dit que n'a point donné Esprit par me-
n Fils, aussi la raison est expri-
urs, c'est afin que nous recevions
a plénitude, et grâce pour grâce¹.
fontaine nous découle la grande
dont saint Paul fait mention,
lle la grâce est diversement dis-
ux fidèles selon la mesure de
de Christ². Par ces passages est
nieux confirmé ce que j'ay dit :
que le Royaume de Christ gist
, non pas en délices ou pompes
s. Et par conséquent si nous
y avoir part, qu'il nous faut re-
u monde. Il y a eu un sacrement
e ceste onction au Baptême de
rist, quand l'Esprit est reposé
n forme de colombe³. Or que
vec ses dons soit signifié par le
action, il n'est pas nouveau, et
-on trouver hors de raison, veu
i n'avons substance d'ailleurs
e végétez : sur tout, quant à la
e, il n'y a pas une seule goutte
ur en nous, sinon ce qui nous
lé par le saint Esprit, lequel a
siège en Jésus-Christ, afin que
ourdissent tous biens célestes
is en rassasier largement, des-
tremment nous sommes si vuides
ns que rien plus. Parquoy d'au-
les fidèles sont maintenus par la
leur Roy pour demeurer invinci-
sont enrichis de ses biens spiri-
ne sont point nommez Chrestiens
ise. Au reste, la sentence de
ul que nous avons touchée cy-
scavoir que Jésus-Christ rendra
me à Dieu son Père, et qu'il luy
ijeti⁴, ne déroge rien à ce que
ns dit : pource qu'il n'entend
ose, sinon que quand nostre
ra accomplie, il n'y aura pas une
n de gouverner qu'il y a aujour-
r le Père a donné toute puis-
on Fils, afin de nous conduire
ain, nourrir et sustenter, nous
is sa protection, nous subvenir
in. Parquoy ce pendant que
es comme eslongnez de Dieu

estans pèlerins au monde, Jésus-Christ
est entre deux pour nous mener petit à
petit à une plene conjunction. Et de
faict, ce qu'il est assis à la dextre du
Père, vaut autant à dire comme s'il estoit
nommé son Lieutenant, lequel a vers soy
toute autorité : car Dieu veut régner
sur nous par tel moyen, qu'en la per-
sonne de son Fils il soit Roy et protec-
teur de son Eglise. Comme aussi saint
Paul l'expose, qu'il a esté levé à la dextre
du Père, pour estre chef de l'Eglise, la-
quelle est son corps¹. Ce qu'il dit ailleurs
tend à une mesme fin : asçavoir, qu'il luy
a esté donné un nom souverain par-des-
sus tout nom, à ce qu'au nom de Jésus
tout genouil se ploye, et que toute lan-
gue confesse qu'il est en la gloire de
Dieu le Père². Mesmes par ces mots il
nous monstre l'ordre du règne de Christ,
tel qu'il est nécessaire pour nostre infir-
mité présente. Ainsi le mesme Apostre
argue trèsbien, que Dieu au dernier jour
sera par soy chef unique de l'Eglise :
pource que Jésus-Christ aura lors plene-
ment exécuté et achevé la charge qui luy
est commise, de conserver son Eglise et
l'amener à salut. Pour ceste raison
(comme nous avons dit) l'Ecriture l'ap-
pelle souventesfois Seigneur : pource que
le Père céleste l'a constitué sur nous, à
telle condition qu'il veut exercer par luy
son empire. Car combien qu'il y ait plu-
sieurs seigneuries au monde, toutesfois
nous n'avons qu'un seul Dieu le Père,
duquel sont toutes choses, et nous en
luy : et un seul Seigneur Christ, par le-
quel sont toutes choses, et nous par luy³.
Dont on peut aussi conclurre, que Jésus-
Christ est le mesme Dieu qui a prononcé
par la bouche d'Isaïe, qu'il est Roy et
Législateur de l'Eglise⁴. Car combien
qu'il proteste par tout, que ce qu'il a de
puissance est don et bénéfice de son Père,
par cela il ne signifie autre chose, sinon
qu'il règne en majesté et vertu divine :
comme pour ceste cause il a vestu la per-
sonne du Médiateur, afin d'approcher de
nous privément, en descendant du sein et
de la gloire incompréhensible de son
Père. En quoy il nous a tant plus obligez

1) L. 16.

2) Ephés. IV, 7.

3) 1 Cor. XV, 24, 28.

1) Ephés. I, 22, 23.

3) 1 Cor. VIII, 5, 6.

2) Phil. II, 9-11.

4) Is. XXXIII, 22.

à nous ranger d'un commun accord à son obéissance, et mesmes luy offrir nos services d'une franche promptitude de courage. Car comme il prend l'office de Roy et Pasteur envers les débonnaires, qui se rendent dociles et traittables de leur bon gré : aussi à l'opposite il est dit qu'il porte un sceptre de fer, pour briser et menuiser comme pots de terre, tous les hautains et rebelles ¹. Nous oyons aussi en l'autre Pseaume, qu'il sera Juge des peuples pour remplir la terre de corps morts, et fouler aux pieds toute hautesse qui se dressera contre luy ². On voit bien desjà quelques exemples de ceci : mais le plein effect en apparoistra au dernier jour : mesmes ce sera le dernier acte du règne de Jésus-Christ.

6 Quant à la Sacrificature, nous avons à noter en brief que la fin et l'usage d'icelle est, que Jésus-Christ nous acquière faveur, et nous rende agréables à Dieu par sa sainteté, entant qu'il est Médiateur pur de toute macule. Mais pource que la malédiction depuis le péché d'Adam a justement préoccupé l'entrée du ciel, et que Dieu, entant qu'il est Juge, nous est contraire : il est requis que le Sacrificateur, pour nous faire ouverture de grâce, et appaiser l'ire de Dieu, intervienne avec satisfaction ; dont il a falu que Jésus-Christ, pour s'acquitter de cest office, veinst en avant avec sacrifice. Car mesmes sous la Loy il n'estoit pas licite au Sacrificateur d'entrer au sanctuaire qu'avec présent de sang, à ce que les fideles cognussent combien que le Sacrificateur fust establi pour intercéder et obtenir pardon, toutesfois que Dieu ne pouvoit estre appaisé que les péchez ne fussent purgez. Ce qui est déduit par l'Apostre bien au long en l'Epistre aux Hébreux, depuis le septième chapitre quasi jusques en la fin du dixième. La somme toutesfois revient là, que la dignité sacerdotale n'appartient qu'à Jésus-Christ, d'autant que par le sacrifice de sa mort il a effacé l'obligation qui nous rendoit criminels devant Dieu, et a satisfait pour nos péchez. Or quelle importance il y a en cela, nous en devons estre

advertis par le jurement solennel Dieu a proféré, disant qu'il ne se repentira pas, Tu es Sacrificateur selon l'ordre de Melchisédech ¹ ; n'y a doute que Dieu n'ait voulu que ce qu'il cognoissoit estre le principal puy de nostre salut. Et de faict, et il a esté dit, nous n'avons nul accès à Dieu, ny nos prières, sinon estant justifiées par le Sacrificateur : duquel l'office est de purger nos souilleures et nous obtenir grâce, de laquelle autrement sommes reboutez par l'immondice et pollution de nos vices. Ainsi nous voyons qu'il convient commencer par la mort de Jésus-Christ, pour sentir l'efficace et profit de sa sacrificature : dont il suit qu'il est Intercesseur à jamais pour nous, qu'à sa requeste et en faveur de nous sommes agréables à Dieu. La doctrine non-seulement engendre une sainte fiance de prier Dieu, mais aussi nos consciences paisibles et assésées, puis que Dieu nous appelle à soy humainement, et nous certifie que ce qui est consacré par le Médiateur est plaisant. Or comme ainsi soit, la Loy Dieu ait voulu qu'on luy offrit des hosties de bestes brutes, il y a eu une façon nouvelle et diverse en Jésus-Christ, c'est que luy estant Sacrificateur aussi l'oblation, pource qu'il ne se voit trouver autre satisfaction suffisante pour abolir la coulpe de nos péchez, ne se pouvoit aussi trouver homme pour offrir à Dieu son Fils unique. En outre, Jésus-Christ porte le nom de Sacrificateur, et en a l'effect, non-seulement pour nous rendre le Père favorable et propice, entant que par sa mort il a été réconcilié pour tout jamais : mais aussi pour nous faire ses compagnons et cohéritiers de son royaume et de son honneur. Car combien que nous soyons pollués en nous, estans faits Sacrificateurs en luy ², nous avons liberté de nous présenter à Dieu avec tout ce qu'il nous a donné, et d'entrer franchement au sanctuaire, sachans que les sacrifices, prières et louanges provenans de nous seront agréables et de bonne odeur en sa sainte présence. Mesmes le dire de Jésus-

¹) Ps. II, 9.

²) Ps. CX, 6.

¹) Ps. CX, 4.

²) Apoc. I, 6.

us avons allégué au paravant, s'es-
asques yci : asçavoir qu'il s'est
é à cause de nous¹ : pource qu'es-
rousez de sa sainteté, entant qu'il
dédiez à Dieu son Père, combien
us soyons autrement puans et in-
outesfois nous ne laissons pas de
omme purs et nets, mesmes comme
et sacrez. Et voilà pourquoy la
se a esté faite à Daniel, de l'onc-
sanctuaire à la venue du Rédemp-
Or il faut noter la comparaison

opposite entre ceste onction nouvelle et
celle qui estoit pour lors en ombrage :
comme si l'Ange disoit que les figures
s'en alloyent cesser, et qu'en la personne
de Jésus-Christ la Sacrificature auroit sa
vérité patente. Et d'autant plus a esté dé-
testable l'invention de ceux qui ne se
contentans point de la sacrificature de
Jésus-Christ, ont bien osé s'ingérer de
l'offrir : ce qui se fait tous les jours en
la Papauté, où la Messe est tenue pour
oblation qui purge les péchez.

CHAPITRE XVI.

*ment Jésus-Christ s'est acquitté de l'office de Médiateur, pour nous
guérir salut : où il est traité de sa mort, résurrection et ascension.*

que nous avons dit jusques yci de
Seigneur Jésus, se doit rapporter
t, qu'estans damnez, morts et per-
nous-mesmes, nous cherchions
ion, vie et salut en luy : comme
ommes enseignez par ceste sen-
otable de saint Pierre, qu'il n'y
nom sous le ciel donné aux hom-
quel ils puissent estre sauvez².
aict, ce n'a pas esté de cas fortuit
appétit des hommes, que le nom
is luy a esté imposé : mais il a esté
é du ciel par l'Ange estant envoyé
du décret éternel et inviolable,
n adjoustant la raison, qu'il estoit
pour sauver le peuple, le rache-
ses péchez³. En quoy ce que nous
dit ailleurs est à noter : c'est que
de Rédempteur luy a esté enjoinct
ous estre aussi Sauveur. Ce pen-
rédemption ne seroit qu'à demi,
ne nous conduisoit de jour en jour
ellement jusques au bout de nostre
Parquoy nous ne pouvons pas dé-
ant peu que ce soit de Jésus-Christ,
stre salut ne s'esvanouisse, puis-
ide entièrement en luy : tellement
s ceux qui ne s'y reposent et n'y
leur contentement, se privent de
ice. Parquoy l'avertissement de

saint Bernard est bien digne qu'on y
pensé : c'est que le nom de Jésus n'est
pas seulement clairté : mais aussi viande :
pareillement huile de confiture, sans la-
quelle toute viande est seiche : que c'est
le sel pour donner goust et saveur à toute
doctrine, qui autrement seroit fade.
Brief, que c'est miel en la bouche, mélo-
die aux oreilles, Hesse au cœur, méde-
cine à l'âme : et que tout ce qu'on peut
disputer n'est que fadaise, si ce nom n'y
résonne¹ : mais il est requis de bien con-
sidérer comment il nous a acquis salut,
afin que non-seulement nous soyons per-
suadez qu'il en est autheur, mais aussi
qu'ayans embrassé tout ce qui appartient
à bien et fermement appuyer nostre foy,
nous rejettions toutes choses qui nous
pourroyent distraire çà et là : car comme
ainsi soit que nul ne puisse descendre en
soy, et sonder à bon escient quel il est,
qu'il ne sente que Dieu luy est contraire
et ennemy, et que par conséquent il n'ait
besoin de chercher le moyen et façon de
l'appaiser : (ce qui ne se peut faire sans
satisfaction) il est question d'estre yci
bien arrêté en certitude plene et indu-
bitable. Car l'ire de Dieu tient tousjours
les pécheurs saisis, jusques à ce qu'ils
soyent absous : pource que luy estant

juste Juge, ne peut souffrir que sa Loy soit violée, qu'il n'en face punition, et qu'il ne se venge du mespris de sa majesté.

2 Toutesfois devant que passer outre, nous avons à regarder comment cecy s'accorde, que Dieu lequel nous a prévenus de sa miséricorde, nous ait esté ennemy jusques à ce qu'il nous a esté reconcilié par Jésus-Christ. Car comment nous eust-il donné en son Fils unique un gage si singulier de son amour, sinon que desjà au paravant il nous eust porté faveur gratuite? D'autant doncques qu'il y a yci quelque apparence de contrariété, je vuideray le scrupule qui y peut estre. Le saint Esprit use ordinairement en l'Ecriture de ceste forme de parler, que Dieu a esté ennemy aux hommes, jusques à ce qu'ils ont esté remis en grâce par la mort de Christ : qu'ils ont esté maudits jusques à ce que par son sacrifice leur iniquité a esté effacée. Item, qu'ils ont esté séparés de Dieu, jusques à ce qu'ils ont esté rejoints à luy au corps de Christ¹. Or telles manières de parler sont accommodées à nostre sens, afin de nous faire tant mieux entendre combien est malheureuse la condition de l'homme, hors de Christ. Car s'il n'estoit clairement exprimé, que l'ire et la vengeance de Dieu, et la mort éternelle estoyent sur nous : nous n'entendrions pas suffisamment et comme il faut, combien nous estions pauvres et malheureux sans la miséricorde de Dieu, et n'estimerions point le bénéfice qu'il nous a eslargi selon sa dignité, en nous délivrant. Exemple : Quand on diroit à quelqu'un ainsi : Si Dieu t'eust hay du temps que tu estois pécheur, et qu'il t'eust rejeté comme tu le méritois, il te faloit attendre une damnation horrible : mais d'autant que par sa miséricorde gratuite il t'a retenu en son amitié, et n'a pas souffert que tu fusses aliéné de luy, il t'a par ce moyen délivré d'un tel danger. Celuy à qui on diroit cela en seroit aucunement touché, et sentiroit en partie combien il seroit tenu à la bonté de Dieu : mais d'autre part, quand on luy parleroit comme fait l'Ecriture, en luy

disant qu'il estoit aliéné de Dieu par péché, qu'il estoit héritier de la mort éternelle, sujet à malédiction, exclu de tout espoir de salut, banny de toute grâce de Dieu, serf de Satan, captif et prisonnier sous le joug de péché, destiné à une horrible ruine et confusion : mais que Jésus-Christ est intervenu, et qu'en recevant sur soy la peine qui estoit apprestée à tous pécheurs par le juste jugement de Dieu, il a effacé et aboly par son sang les vices qui estoyent cause de l'inimitié entre Dieu et les hommes, et que par ce paiement Dieu a esté satisfait, et son ire appaisée : que cela est le fondement sur lequel est appuyée l'amour que Dieu nous porte, que c'est le lien pour nous entretenir en sa bénévolence et en sa grâce : cela ne sera-il point pour l'esmouvoir plus au vif, d'autant qu'en ces mots est exprimée beaucoup mieux la calamité de Dieu nous a retirez? En somme, d'autant que nostre esprit ne peut recevoir avec trop grand désir, le salut qui nous est offert en la miséricorde de Dieu, ny avec telle révérence et recognoissance qui appartient, sinon que premièrement il a esté espovanté d'une frayeur de l'ire de Dieu et de la mort éternelle : la sainte Ecriture nous donne ceste instruction de cognoistre Dieu aucunement courroucé contre nous quand nous n'avons pas Jésus-Christ, et sa main estre armée pour nous abysmer : au contraire, nous n'avoir aucun sentiment de sa bénévolence et bonté paternelle sinon en Jésus-Christ.

3 Or combien que Dieu en usant de tel style, s'accommode à la capacité de nostre rudesse, toutesfois si est-ce la vérité : car luy qui est la justice souveraine, ne peut aimer l'iniquité laquelle voit en nous tous : nous avons donc une manière en nous pour estre hays de Dieu. Pourtant au regard de nostre nature corrompue, et puis de nostre meschante conscience nous sommes tous en la haine de Dieu, coupables de son jugement, et naissons à la damnation : mais pource que Dieu ne veut point perdre en nous ce qui est sien, il y trouve encores par sa bonté quelque chose à aimer : car jà soit que nous soyons pécheurs par nostre fau-

¹) Rom. V, 10 ; Gal. III, 10, 13 ; Col. I, 21, 22.

moins nous demeurons¹ tousjours latentes : combien que nous ayons la mort, toutesfois il nous avoit la vie. Par ainsi il est esmeu par une et gratuite dilection qu'il nous a nous recevoir en grâce. Or s'il différent perpétuel, et qui ne se appointer entre la justice et l'iniquité, cependant que nous demeurons en nous, il ne nous peut point recevoir. Pourtant afin qu'en abolissant l'iniquité, il nous réconcilie entièrement : en mettant au-devant la satisfaction qui a esté faite en la mort de Jésus-Christ, il abolit tout le mal qui est en nous, afin que nous apparaissons devant sa face, au lieu qu'auparavant nous estions impurs et souillez. Il est bien vray que Dieu le Père prépar sa dilection la réconciliation avec nous en Jésus-Christ : ou tout entant qu'il nous a aimez auparavant il nous réconcilie après à soy¹. Autant que jusques à ce que Jésus-Christ nous subviene par sa mort, l'iniquité demeure en nous, laquelle mérite la haine de Dieu, et est maudite et réprouvée devant luy : nous n'avons point de communion et ferme conjunction avec luy, quand Jésus-Christ nous y conduit. Et de faict, si nous voulons avoir la justice que Dieu nous aime et nous éprouve, il nous convient jeter les œuvres par Jésus-Christ, et nous arrêter : comme de vray c'est par luy seul que nous obtenons que nos péchez ne nous soient point imputez, desquels l'impiété emporte l'ire de Dieu. Pour ceste cause saint Paul dit, la dilection de laquelle Dieu nous a rachetés avant la création du monde, a été fondée en Christ². Ceste parole est claire et conforme à l'Escriture qui est propre pour accorder ces choses, où il est dit que Dieu nous a rachetés par sa dilection en ce qu'il a exposé son Fils unique à la mort : et néanmoins nous estoit ennemi, devant que Jésus-Christ en mourant eust faict l'appointement³. Toutesfois afin que ceux qui croient tousjours l'approbation de

l'Eglise ancienne, en soyent encore plus certains, j'allégueray un passage de saint Augustin, auquel il déduit trèsbien cela : La dilection de Dieu, dit-il, est incompréhensible et immuable : car il n'a point commencé à nous aimer depuis que nous sommes réconciliez avec luy par la mort de son Fils : mais devant la création du monde il nous a aimez, afin que nous fussons ses enfans avec son Fils unique, devant que nous fussions du tout rien¹. Touchant ce que nous avons esté réconciliez par le sang de Christ, il ne le nous faut pas prendre comme si Jésus-Christ avoit fait l'appointement entre Dieu et nous, afin que Dieu commençast à nous aimer, comme s'il nous eust hays auparavant : mais nous avons esté réconciliez à celuy qui nous aimoit desjà, lequel toutesfois avoit inimitié avec nous, à cause de nos iniquitez. Que l'Apostre soit tesmoin si je dy vérité, ou non : Dieu, dit-il, approuve sa dilection envers nous, en ce que Jésus-Christ est mort pour nous, du temps que nous estions encores pécheurs ; il nous portoit amour desjà du temps que nous avions inimitié avec luy en mal vivant². Pourtant d'une façon admirable et divine il nous aimoit et hayssoit tout ensemble. Il nous hayssoit, d'autant que nous n'estions point tels qu'il nous avoit faits : mais d'autant que l'iniquité n'avoit pas du tout détruit son œuvre en nous, il hayssoit en chacun de nous ce que nous avions fait, et aimoit ce qu'il avoit fait. Voylà les paroles de saint Augustin.

5 Maintenant si on demande comment Jésus-Christ, ayant aboli les péchez, a osté le divorce qui estoit entre Dieu et nous : et nous acquérant justice, nous l'a rendu ami et favorable : on peut répondre en général, qu'il a fait et accompli cela par tout le cours de son obéissance : ce qui se prouve par le tesmoignage de saint Paul, Comme par la transgression d'un homme plusieurs ont esté rendus pécheurs : aussi par l'obéissance du second, plusieurs ont esté rendus justes³. Et de faict, en un autre lieu il estend à toute la vie de Jésus-Christ la grâce d'absolution, qui nous exempte de la malé-

¹ IV, 19.
II, 14; Rom. V, 10.

² Ephés. I, 6.

¹ Tractat. in Evang. Joan., CX.

² Rom. V, 8.

³ Rom. V, 19.

quitter de nostre rédemption, il a mis son âme en sacrifice satisfactoire pour le péché, comme dit le Prophète : afin que toute l'exécration qui nous estoit due comme à pécheurs, estant rejetée sur luy, ne nous fust plus imputée. L'Apostre déclare plus apertement cela, quand il dit que celuy qui n'avoit jamais cognu péché, a esté fait du Père, péché pour nous : afin qu'en luy nous obtinssions justice devant Dieu¹. Car le Fils de Dieu estant pur et net de tout vice, a prins et vestu la confusion et ignominie de nos iniquitez : et d'autre part nous a couverts de sa pureté. Ce qui est aussi démontré en un autre passage de saint Paul, où il est dit que le péché a esté condamné de péché, en la chair de Jésus-Christ. Car le Père céleste a aboli la force du péché, quand la malédiction d'iceluy a esté transférée en la chair de Jésus-Christ². Ainsi il est signifié par ce mot, que Christ en mourant a esté offert au Père pour satisfaction : afin que l'appointement estant fait par luy, nous ne soyons plus tenus sous l'horreur du jugement de Dieu. Il appert maintenant que veut dire ceste sentence du Prophète, que toutes nos iniquitez ont esté posées sur luy³ : c'est asçavoir, que voulant effacer les macules d'icelles, il les a premièrement reçues en sa personne, afin qu'elles luy fussent imputées. La croix doncques a esté une enseigne de cela : en laquelle Jésus-Christ estant attaché, nous a délivrés de l'exécration de la Loy, (comme dit l'Apostre) entant qu'il a esté fait exécration pour nous, (car il est escrit, Maudit celuy qui pend au bois⁴) et ainsi la bénédiction promise à Abraham, a esté espandue sur tous peuples. A quoy aussi saint Pierre a regardé, en disant que Jésus-Christ a soustenu le fardeau de nos péchez au bois⁵ : pource qu'en ceste marque visible nous comprenons mieux qu'il a esté chargé de la malédiction que nous avions méritée. Néanmoins il ne faut pas entendre qu'il ait tellement reçu nostre malédiction, qu'il en ait esté couvert et accablé : mais au contraire, en la recevant il

l'a déprimée, rompue et dissipée tant la foy en la damnation de l'homme que la haine en la damnation de l'homme : et en satisfaction appréhende bénédiction. Pourquoi n'est pas sans cause que saint Paul magnifie tant le triomphe que Jésus-Christ nous a acquis en la croix : si elle eust esté alors convertie en chariot royal ou de triomphe, au lieu qu'elle fut pleine d'ignominie et opprobre : car que l'obligation qui nous estoit due, a esté là attachée et que les prières de l'air ont esté despoignées, et les diables en signe qu'ils estoient vaincus ont esté mis en monstre¹. Et celuy qui estoit trouvé estrange : car Jésus-Christ estant desfiguré selon le monde, a esté laissé (tesmoin l'autre Apostre) à la mort par l'Esprit éternel² : dont vie est venue par changement. Mais afin que ces choses prennent ferme racine en nos cœurs, qu'elles y demeurent bien fichées, nous devons tousjours le sacrifice et lavement nous venir au-devant. Car nous ne pouvons pas nous confier droictelement que Jésus-Christ eust esté nostre prince et rédempteur et propitiatoire, si ce n'est qu'il a esté sacrifié. Et c'est pourquoy l'Apostre nous montre la façon de racheter, fait tant souvent mention du sang de Jésus-Christ, combien que le sang de Jésus-Christ tant espandu n'a pas seulement été une récompense pour nous approuver devant Dieu, mais nous a esté pour laver et purger toutes nos ordures.

7 Il s'ensuit au Symbole, Qu'il est mort et enseveli : où derechef nous appercevoir comment depuis unques à l'autre il s'est soumis à la mort pour nous, pour payer le prix de nostre rédemption. La mort nous a lié sous son joug : il s'est lié sous sa puissance, pour nous en retirer. Et l'Apostre, quand il dit qu'il est mort pour tous. Car en mourant il a fait que nous ne mourions plus, ce qui vaut autant à dire que par la mort il nous a acquis la vie³. Et cela divers de nous, qu'il s'est offert à la mort, comme pour estre racheté d'icelle : non point toutesfois

1) 2 Cor. V, 21.

2) Rom. VI, 3.

3) Is. LIII, 6.

4) Gal. III, 13 ; Deut. XXVII, 26.

5) 1 Pierre II, 24.

1) Col. II, 14, 15.

2) Hébr. IX,

3) Hébr. II, 9, 15.

ont dévoré, mais plustost pour la détruire, afin qu'elle n'eust plus de puissance sur nous comme elle avoit. Il a permis d'estre comme subjugué par icelle, non pas pour en estre opprimé et abatu : mais plustost pour renverser son règne, afin qu'elle exerçait par-dessus nous. Finalement il est mort, afin qu'en mourant destruisist celui qui a la seigneurie de la mort, c'est-à-dire le diable : et délivra ceux qui tout le temps de leur vie furent en crainte de la mort estoyent en servitude. Voilà le premier fruit que la mort nous apporte : l'autre, c'est que par sa vertu elle mortifie nos membres charnels, à ce que d'oresnavant ils ne fassent plus leurs opérations : et tue le vil homme qui est en nous, afin qu'il n'ait plus sa vigueur, et ne fructifie de sa vie. A laquelle fin tend aussi la sépulture de Jésus-Christ : à sçavoir, ayant la société d'icelle, nous soyons ensevelis à péché. Car quand l'Apostre dit que nous sommes entez en la similitude de la mort de Christ, que nous sommes ensevelis avec luy en la mort de péché, que par sa croix le monde nous est crucifié, et nous au monde, que nous sommes morts avec luy : non-seulement nous exhorte à imiter l'exemple de la mort, mais il démontre qu'une telle efficacité est en icelle, laquelle doit apparoir à tous Chrestiens, s'ils ne veulent rendre la mort de leur Rédempteur inutile et infructueuse. Pourtant il y a double grâce que nous est proposée en la mort et sépulture de Jésus-Christ, à sçavoir la délivrance de la mort, et la mortification de la chair.

La descente aux enfers ne se doit point oublier en cest endroit, veu qu'elle porte beaucoup à l'effect de nostre foy. Car combien qu'il semble par les écritures des Anciens, que cest article n'ait esté du tout en usage commun par les Eglises, si est-il nécessaire de luy donner son rang pour bien expliquer la doctrine que nous traittons, veu qu'il tient un mystère grandement utile, et qu'il n'est point à mespriser. Dont on peut conjecturer qu'il a esté tantost après le

temps des Apostres adjousté : mais que petit à petit il est venu en usage. Quoy qu'il soit, cela est indubitable qu'il a esté prins de ce que doyvent tenir et sentir tous vrais fidèles. Car il n'y a nul des Pères anciens qui ne face mémoire de la descente de Jésus-Christ aux enfers : combien que ce soit en divers sens. Or ce n'est pas chose de grande conséquence, de sçavoir par qui et en quel temps ceste sentence a esté insérée au Symbole : plustost il nous faut regarder d'avoir yci une plene et entière somme de nostre foy, en laquelle il ne défaille rien, et en laquelle il n'y ait rien proposé qui ne soit prins de la Parole de Dieu. Si toutesfois quelques-uns sont empeschez par leur chagrin de ne la point admettre au Symbole, si verra-on par ce que nous avons tantost à dire, qu'en l'obmettant on retranche beaucoup du fruit de la mort et passion de Jésus-Christ. L'exposition est diverse : car il y en a aucuns qui ne pensent pas qu'il soit yci rien dit de nouveau, mais seulement qu'en diverses paroles est répété ce qui avoit esté dit au paravant de la sépulture : veu que souvent le nom d'enfer est prins pour sépulchre. Touchant ce qu'ils prétendent de la signification du mot, je leur confesse estre vray qu'au lieu de sépulchre souvent on trouvera le nom d'enfer estre prins : mais il y a deux raisons lesquelles contreviennent à leur opinion, qui me semblent estre suffisantes pour la convaincre. Car c'eust esté une chose de grand loisir, après avoir clairement et par paroles familières démontré une chose laquelle n'a nulle difficulté en soy, de la répéter par paroles beaucoup plus obscures. Car quand on conjoint deux locutions pour signifier une mesme chose, il convient que la seconde soit comme déclaration de la première. Or quelle déclaration sera-ce là, si nous voulons exposer que c'est à dire la sépulture de Jésus-Christ, de dire qu'il est descendu aux enfers? D'avantage, il n'est vraysemblable qu'en ce sommaire, où les principaux articles de nostre foy sont brièvement et en peu de paroles compris, l'Eglise ancienne ait voulu mettre une chose ainsi superflue et sans propos,

laquelle n'eust point eu de lieu en beaucoup plus long traité. Et je ne doute pas que ceux qui examineront la chose de près, n'accordent avec moy.

9 Les autres l'interprètent diversement : c'est que Christ est descendu aux âmes des Pères qui estoyent jà au paravant décédez, pour leur apporter le message de leur rédemption, et les retirer de la chartre où elles estoyent tenues enserrées. Pour colorer leur fantasie, ils tirent par les cheveux quelques tesmoignages : comme du Pseaume, qu'il a brisé les portes d'airain, les verroux de fer. Item de Zacharie, qu'il a retiré les prisonniers du puits où il n'y avoit point d'eau¹. Or le Pseaume raconte les délivrances de ceux qui en voyageant sont tenus captifs en pais estrange. Zacharie accompare le bannissement du peuple à un abysme sec et profond, pource qu'il estoit comme enseveli en Babylone. Comme s'il disoit, que le salut de toute l'Eglise sera comme une sortie du profond d'enfer. Je ne sçay comment il s'est fait qu'on a pensé que ce fust quelque caverne sous terre à laquelle on a attribué le nom de limbe. Mais ceste fable, combien qu'elle ait des auteurs renommez, et qu'aujourd'huy encores plusieurs la défendent comme article de foy, n'est rien que fable. Car d'enclorre les âmes des trespassez en une prison, c'est chose puérile. D'avantage, quel besoin estoit-il que Jésus-Christ descendist là pour les en arracher ? Je confesse volontiers que Jésus-Christ les a esclairez en la vertu de son Esprit, afin qu'ils cognussent que la grâce qu'ils avoyent seulement goustée en espoir, estoit manifestée au monde. Et n'est pas impertinent d'appliquer à ce propos la sentence de saint Pierre, où il dit que Jésus-Christ est venu, et a presché aux esprits qui estoyent non pas (à mon advis) en une prison², mais comme faisans le guet en une tour. Car le fil du texte nous meine là aussi, que les fidèles qui estoyent morts devant ce temps-là, estoyent compagnons avec nous d'une mesme grâce : veu que l'intention de l'Apostre est d'amplifier la vertu de la

mort de Jésus-Christ, en ce qu'elle parvenue jusques aux morts, qu'âmes fidèles ont jouy comme à veu de la visitation qu'elles avoyent à en grand souci et perplexité : à traire, qu'il a esté notifié aux réquiescens qu'ils estoyent exclus de toute espérance. Or ce que saint Pierre ne parle distinctement des uns et des autres, faut pas tellement prendre comme si les mesloit ensemble et indifféremment, mais il a voulu seulement monstrer que tous ont senti et cognu combien la mort de Jésus-Christ estoit vertueuse.

10 Mais laissant à part le Symbole, nous avons à chercher une interprétation plus certaine de la descente de Christ aux enfers : laquelle se peut voir en la Parole de Dieu, non-seulement bonne et sainte, mais aussi pleine d'une véritable consolation. Il n'y avoit point de fait si Jésus-Christ n'eust souffert mort corporelle : mais il estoit nécessaire qu'il portast la rigueur de la vengeance de Dieu en son âme, pour s'opposer à l'orgueil, et satisfaire à son jugement. Il a esté requis qu'il combatist contre les forces d'enfer, et qu'il luttast main à main contre l'horreur de la mort éternelle. Nous avons ci-dessus rapporté un prophète, que la correction de la mort a esté mise sur luy : qu'il a batu pour nos péchez, affligé pour nos iniquitez¹. En quoy il signifie qu'il a pleigé et respondant, qu'il s'est offert comme débiteur principal et comme coupable pour souffrir toutes les punitions que nous estoyent apprestées, afin d'en acquitter. Il y a une exception à ce qu'il ne pouvoit estre détenu de sa mort². Parquoy il ne se faut pas merveiller s'il est dit qu'il est descendu aux enfers, veu qu'il a enduré la mort à laquelle Dieu punit les malfaiteurs. La réplique que font aucuns est frivole et ridicule : c'est que par ce mot l'ordre seroit perverti, qu'il n'estoit convenable d'adjouster après la mort, ce qui va devant. Car après avoir exposé ce que Jésus-Christ a souffert pour la veue des hommes, le lieu est b

1) Ps. CVII, 16 ; Zach. IX, 11. 2) 1 Pierre III, 19.

1) Is. LIII, 5.

2) Act. II, 24.

le mettre conséquemment ce ju-
invisible et incompréhensible, le-
soustenu devant Dieu, afin que
achions que non-seulement son
esté livré pour le pris de nostre
lion : mais qu'il y a eu un autre
s digne et plus excellent, d'avoir
les tourmens espouvantables que
sentir les damnez et perdus.
est en ce sens que saint Pierre
Jésus-Christ en ressuscitant a esté
des douleurs de mort, desquelles
impossible qu'il fust détenu ou
té¹. Il ne nomme pas simplement
, mais il exprime que le Fils de
esté saisi des tristesses et an-
que l'ire et la malédiction de Dieu
re, comme elle est source et com-
ment de la mort. Car ce n'eust pas
ande chose, qu'il se fust offert à
la mort sans aucune destresse ne
ité, mais comme en se jouant. Le
tesmoignage de sa miséricorde in-
esté, de ne point fuir la mort, la-
l'avoit en horreur extrême. Il n'y
aussi, que l'Apostre en l'Épistre
brieux n'enseigne le mesme, en
que Jésus-Christ a esté exaucé de
te². Les autres translatent révé-
u piété : mais la grammaire et la
qui est là traitée monstrent que
al à propos. Jésus-Christ donc-
ant prié avec larmes et hauts cris,
exaucé de sa crainte : non pas
tre exempté de la mort, mais pour
e point englouti comme pécheur,
qu'il soustenoit là nostre per-
Et de faict, on ne peut imaginer
plus espouvantable, que de se sentir
laissé et abandonné de Dieu, n'en
r aide quand on l'invoque, et n'at-
autre chose sinon qu'il ait con-
nous perdre et détruire. Or nous
Jésus-Christ en estre venu jus-
: tellement qu'il a esté contraint,
angoisse le pressoit, de crier : Mon
mon Dieu, pourquoy m'as-tu lais-
r ce qu'aucuns exposent, qu'il a dit
stost selon l'opinion des autres
sa propre affection, n'est point
mblable : veu qu'on apperçoit

clairement que ceste parole venoit d'une
profonde amertume de cœur¹. Toutesfois
par cela nous ne voulons inférer, que
Dieu ait jamais esté ou adversaire ou
courroucé à son Christ. Car comment se
courrouceroit le Père à son Fils bien-
aimé, auquel il dit qu'il a prins tout son
plaisir². Ou, comment Christ appaise-
roit-il le Père envers les hommes par
son intercession, s'il l'avoit courroucé
contre soy? Mais nous disons qu'il a
soustenu la pesanteur de la vengeance de
Dieu; entant qu'il a esté frappé et affligé
de sa main, et a expérimenté tous les si-
gnes que Dieu monstre aux pécheurs, en
se courrouçant contre eux et les punis-
sant. Pourtant saint Hilaire dit, que par
ceste descente nous avons obtenu ce
bien, que la mort soit maintenant abolie³.
Et en d'autres passages il ne va point
loin de nostre propos, comme quand il
dit, que la croix, la mort et les enfers
sont nostre vie⁴. Item, Le Fils de Dieu
est aux enfers : mais l'homme est exalté
au ciel⁵. Mais quel besoin est-il d'allé-
guer tesmoignages d'un homme privé,
veu que l'Apostre afferme le semblable,
disant que ce fruit nous revient de la
victoire de nostre Seigneur Jésus, que
nous sommes délivrez de la servitude à
laquelle nous estions sujets pour la
crainte de la mort? Il a falu doncques
que Jésus-Christ vainquist toutes les
frayeurs qui naturellement sollicitent et
tormentent tous hommes mortels : ce qui
ne se pouvoit faire qu'en combatant. Or
que la tristesse de Jésus-Christ n'avoit
point esté vulgaire, ou conceue à la vo-
lée, il apperra tantost. En somme, Jésus-
Christ combatant contre la puissance du
diable, contre l'horreur de la mort, con-
tre les douleurs d'enfer, en a obtenu
victoire, et en a triomphé : afin que nous
ne craignons plus en la mort les cho-
ses que nostre Prince a abolies et anéan-
ties.

42 Certains brouillons dressent les
cornes contre ceste doctrine : et combien
que ce soyent gens ignorans : si est-ce
qu'ils sont plustost poussez de malice que

1) Ps. XLVII, 46 ; Ps. XLII, 2.
2) Hébr. V, 7.

4) Vide Cyrill., *De rect. Ad. ad Reginas*, lib. II.

2) Matth. III, 17.

3) *De Trin.*, lib. IV.

4) *De Trin.*, lib. II.

5) Lib. III.

de bestise, comme ils ne cherchent que d'abbayer. Ils disent doncques que je fay grande injure à Jésus-Christ, pource qu'il n'est point convenable qu'il ait craint pour le salut de son âme. Puis ils se desbordent plus outre en leur calomnie : c'est que j'attribue au Fils de Dieu désespoir, contraire à la foy. Premièrement, quant à la crainte et estonnement de Jésus-Christ, que les Evangélistes preschent si clairement, ces canailles sont trop hardis d'en esmouvoir question. Car devant que le temps de la mort veinst, il est dit qu'il a esté troublé en esprit et affligé d'angoisse : quand c'est venu à joindre, qu'il a commencé d'estre plus fort espovanté. Si quelqu'un dit que c'a esté feintise, l'eschappatoire est trop vilene. Nous avons doncques, comme dit saint Ambroise, à confesser franchement la tristesse de Jésus-Christ, si nous n'avons honte de sa croix. Et de faict, si son âme n'eust esté participante du chastiment qu'il a porté, il eust esté seulement Rédempteur des corps. Ainsi, il a combattu pour relever ceux qui estans jettez par terre ne pouvoient pas se relever. Or tant s'en faut que cecy amoindrisse en rien sa gloire céleste, que nous avons à y contempler sa bonté : laquelle y reluit d'une façon admirable, en ce qu'il n'a point desdaigné de recevoir nos infirmités sur soy. Et voylà dont a tiré l'Apostre l'argument de consolation qu'il nous donne en destresses et douleurs, c'est que nostre Médiateur a expérimenté nos foiblesses, afin d'en avoir compassion, et estre tant plus enclin à y subvenir¹. Les contredisans allèguent qu'on fait tort à Jésus-Christ en luy attribuant une passion vicieuse. Voire, comme s'ils estoyent plus sages que l'Esprit de Dieu, qui accorde les deux ensemble : c'est que Jésus-Christ a esté tenté en tout et par tout comme nous, et toutesfois sans péché. Nous ne devons doncques trouver l'infirmité de Jésus-Christ estrange, à laquelle il s'est assujeti : non pas estant contraint par violence ou nécessité, mais estant induit de sa miséricorde et de la pure amour qu'il nous a portée. Or tout

ce qu'il a souffert de son bon gré pour nous, ne diminue rien de sa vertu. Les contredisans ne recognoissent point que telle foiblesse de Jésus-Christ a esté de toute macule et vice, pource qu'il s'est tenue entre les bornes de la gloire et sance de Dieu. Car pource qu'on ne peut appercevoir une droicte modération en nostre nature ainsi corrompue, Dieu a esté, veu que toutes passions y sont débordées et excessives en leur impétuosité, il mesura le Fils de Dieu à ceste mesure commune. Or il y a grande diversité de sensibilité, luy estant entier et sans aucune d'imperfection, il a eu ses affections plus ou moins modérées, qu'on n'y sauroit trouver nul excès. Il a doncques esté semblable à nous en douleur, crainte et estonnement, et toutesfois différent en ceste marque. Estans courroucés, ils se tournent à une autre question : Combien que Jésus-Christ ait souffert la mort, toutesfois qu'il n'a pas reçu la malédiction et l'ire de Dieu, de laquelle il se sentoit assuré. Mais je prie les lecteurs de considérer combien il seroit honorable à Christ d'avoir esté plus effrayé et couard que beaucoup de gens de bien qui failli. Les brigans et malfaiteurs prennent le frein aux dents pour aller à la mort, plusieurs la mesprisent de telle contenance qu'il semble que ce leur soit un jeu. Les autres la portent tout doucement, comme si le Fils de Dieu en ait esté si fort effrayé et comme transi, quelle constance et magnanimité seroit-ce? Car les Evangélistes récitent de luy ce qu'on estime estre incroyable et contre nature : que pour la véhémence de sa douleur, les gouttes de sang luy sont tombées sur la face. Et ne faut pas dire qu'il a esté une telle monstre devant les hommes, qu'il prioit secrètement son Père de luy faire lieu à l'escart. Et la doute est encore mieux ostée, par ce qu'il a esté si humain, que les Anges descendissent du ciel pour le consoler d'une façon nouvelle et non accoustumée. Quelle pitié seroit-ce, que le Fils de Dieu eust esté si efféminé, de se tourmenter jusqu'à la mort commune, qu'il suast la mort et ne peust estre récréé que par la vie? Poisons bien aussi ceste

¹) Hébr. IV, 15.

réitérée trois fois : asçavoir, l'est possible, que ce hanap soit ière de moy¹ : et il nous sera fait juger, d'autant qu'elle n'est propre d'une amertume incroyable, Jésus-Christ a eu un combat plus difficile que contre la mort. Dont il appert que ces brouillons s je respon, gazouillent témérairement de choses incognues, pource que ils n'ont appréhendé ne jugé que que vaut d'estre racheté du ju-de Dieu. Or c'est nostre sagesse, ir à bon escient combien nostre cousté au Fils de Dieu. Si main-quelqu'un demande, asçavoir si rist est descendu aux enfers l a requis son Père d'estre affran-mort : Je respon que c'en a esté mancement. Dont aussi on peut e, combien les tormens qu'il a ont esté horribles pour l'effrayer, il cognoissoit qu'il luy convenoit re au siège judicial de Dieu, coupable de tous nos maléfices. bien que pour peu de temps la vine de son Esprit se soit tenue pour donner lieu à l'infirmité de jusques à ce que Jésus-Christ se quitté de nostre salut : néant-nous faut sçavoir que la tenta-il a endurée du sentiment de et douleur, a esté telle, qu'elle gnoit point à la foy. En quoy esté accompli ce que nous avons du sermon de saint Pierre, qu'il impossible qu'il fust détenu des s de mort² : veu qu'en se sen-mme délaissé de Dieu, il n'est écliné tant peu que ce soit de la pu'il avoit en sa bonté. Ce que : ceste prière, en laquelle il s'es-sur la véhémence de la douleur ture, Mon Dieu, mon Dieu, pour-l'as-tu délaissé³? Car combien it angoissé outre mesure, si ne pas d'appeler son Dieu, celui il se plaint d'estre abandonné. rreur d'Apollinaire ancien hérét-convaincu, et pareillement de l'on a appelez Monothélites. Car

Apollinaire a controuvé que l'Esprit éternel estoit au lieu d'âme en Jésus-Christ, tellement qu'il le faisoit demi-homme seulement. Et ç'a esté une absurdité trop lourde : comme si Jésus-Christ eust peu effacer autrement nos péchez, qu'en obéissant à son Père. Et où sera l'affection ou volonté d'obéir, sinon en l'âme, laquelle a esté troublée en Jésus-Christ, afin que les nostres estans affranchies de tremblement et inquiétude, ayent paix et repos? Quant est des Monothélites, qui ont voulu faire accroire que Jésus-Christ n'avoit qu'une volonté, nous voyons que selon l'homme il n'a point voulu ce qu'il vouloit selon sa nature divine. Je laisse à dire, qu'il dompte et surmonte la crainte dont nous avons parlé, par une affection contraire. Car il y a grande apparence de contrariété en ce qu'il dit, Père, délivre-moy de ceste heure : mais pour ceste cause suis-je venu à ceste heure : Père, glorifie ton Fils¹. Tant y a qu'en ceste perplexité il n'y a eu nul débordement, ni intempérance, telle qu'on la cognoist en nous, mesmes quand nous mettons peine et nous efforçons à nous réfréner.

43 S'ensuit la résurrection des morts, sans laquelle tout ce que nous avons déduit jusques yci seroit imparfait. Car d'autant qu'en la croix, en la mort et en la sépulture de Christ n'y apparoist qu'infirmité : il faut que la foy passe outre, pour estre pleinement corroborée. Pourtant, combien qu'en sa mort nous ayons entier accomplissement de salut, veu que par icelle nous sommes réconciliez à Dieu, il a esté satisfait à son juste jugement, la malédiction a esté abolie, et avons esté acquittez de toutes les peines dont nous estions redevables : néanmoins il n'est pas dit que par la mort nous ayons esté ressuscitez en espérance vive, mais par la résurrection². Car comme luy en ressuscitant s'est montré vainqueur de la mort, ainsi la victoire de nostre mort consiste en sa résurrection. Les mots de saint Paul monstrent mieux que cela veut dire, quand il dit qu'il est mort pour nos péchez et ressuscité pour nostre jus-

tification¹ : comme s'il disoit que par sa mort le péché a esté osté : par sa résurrection, la justice a esté instaurée. Car comment en mourant nous eust-il peu délivrer de la mort, s'il eust succombé à icelle? Comment nous eust-il acquis la victoire, s'il eust défailli au combat? Pourtant nous partissons tellement la substance de nostre salut entre la mort de Christ et sa résurrection, que nous disons par la mort le péché avoir esté détruit, et la mort effacée : par la résurrection, la justice établie, et la vie remise au-dessus : et en telle sorte, que c'est par le moyen de la résurrection, que la mort a son efficace. Parquoy saint Paul nous monstre que Jésus-Christ a esté déclaré Fils de Dieu en sa résurrection : pource qu'alors il a desployé sa vertu céleste, laquelle est comme un clair miroir de sa divinité, et un ferme appuy de nostre foy. Comme en l'autre passage il dit qu'il a souffert selon l'infirmité de la chair, et est ressuscité de la vertu de son Esprit². Selon le mesme sens, en traittant de la perfection il dit, Je m'efforce afin de le cognoistre, et la vertu de sa résurrection³. Au reste, il adjoust tantost après, qu'il poursuit d'estre conjoint et associé à sa mort. A quoy s'accorde trèsbien le dire de saint Pierre, que Dieu l'a ressuscité des morts, et luy a donné gloire, afin que nostre foy et espérance fust en Dieu⁴ : non pas que nostre foy estant appuyée sur la mort de Jésus-Christ, chancelle : mais que la vertu de Dieu, qui nous garde sous la foy, se descouvre principalement et démontre en la résurrection. Qu'il nous souviene doncques, que toutesfois et quantes qu'il est fait mention seulement de la mort, que ce qui est propre à la résurrection y est compris : qu'il y a aussi une mesme raison et forme de parler, quand la résurrection est nommée seule, pource qu'elle tire avec soy ce qui convient spécialement à la mort. Mais pource que Jésus-Christ en ressuscitant s'est acquis la palme de victoire pour estre résurrection et vie, saint Paul à bon droict débat et maintient que la foy seroit anéan-

tie, et que l'Evangile ne seroit que mensonge¹, sinon que nous bien persuaderez en nos cœurs de la résurrection de Jésus-Christ. Parquoy dans ce passage, après qu'il s'est gaigné la mort de Jésus-Christ contre les frayeurs de damnation qui nous menacent, il adjoust pour mieux nous persuader que celui qui est mort, est mesme ressuscité, et apparoist devant Dieu comme un vainqueur pour nous². D'avantage nous avons ci-devant exposé que la justification de nostre chair dépend de la communication de la croix de Christ, et aussi il faut entendre qu'il y a une vertu fruit correspondant à cestuy-là, qui est la vie qui sort de la mort, et qui est le fruit de sa résurrection. Car nous sommes, comme dit l'Apostre, en telle similitude de sa mort, afin que nous participans de sa résurrection, nous ayons la vie nouvelle en nouveauté de vie³. Par un autre lieu, comme il déduit de l'apostrophe, nous sommes mortels comme Christ, qu'il nous faut mortifier nos membres sur la terre : aussi de ce que nous sommes ressuscitez avec Christ, qu'il nous faut chercher les choses célestes⁴. Par lesquelles paroles nous voyons comment il nous exhorte à nous conformer à l'exemple de Christ ressuscité, et nous enseigne que cela se fait par la mort, et que nous soyons régénerez en la mort. Nous avons une troisième utilité de la résurrection : c'est que comme par une arre de la résurrection, nous sommes rendus plus certains de la vie, de la mort, et de la résurrection : d'autant que celle de Christ est le fondement et la substance, de laquelle en est parlé plus à plein en la lettre aux Corinthiens. Il faut aussi en ce lieu noter qu'il est dit estre ressuscité des morts : en quoy la vérité de sa résurrection est signifiée, comme il ne doit dit qu'il a souffert une mesme mort que les autres hommes, et qu'il a obtenu l'immortalité en la mesme chair qui avoit prinse mortelle.

44 Ce n'est pas aussi un article de foy, qu'il est monté au ciel après sa résurrection : car combien que Christ a commencé en ressuscitant à ma-

1) Rom. IV, 25.

2) Phil. III, 9, 10.

3) 2 Cor. XIII, 4.

4) 1 Pierre I, 21.

1) 1 Cor. XV, 17.

2) Rom. VI, 4.

3) Rom. VIII, 13.

4) Col. III, 1-3.

et vertu, ayant despouillé la conscience et contemptible de ceste vie, et l'ignominie de la croix, tout il a vraiment lors exalté son nom quand il est monté au ciel : ce apostre démontre, quand il dit qu'il est monté pour accomplir toutes choses : où en mettant une espèce de similitude quant aux mots, il adverte à un bon accord entre les deux :

que Jésus-Christ s'est tellement fait présent à nous, qu'il nous est présent d'une façon plus utile que quand il a condescendu en terre, estant logé comme en un lieu estroit. Parquoy saint Jehan, avoir récité que Jésus-Christ condescendit à boire de l'eau vive tous ceux qui le vouloyent, et soit, adjouste tantost après, que l'Esprit n'estoit pas encores donné, que Jésus-Christ n'estoit point en gloire. Ce que le Seigneur mesme a dit à ses disciples : Il vous est exhorté que je m'en aille : car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra.

Pareillement il les console quant à ce qu'ils pouvoient concevoir de la présence corporelle, disant qu'il ne laissera point orphelins, mais qu'il ira derechef à eux, voire d'une façon invisible : toutesfois plus désirable, qu'alors ils seront enseignés d'une science plus certaine, que l'Empire ne leur est donné, et l'autorité qu'il leur suffit non-seulement à vivre bien et sagement, mais aussi à mourir de bien. Et de faict, nous voyons comment il a plus largement espandu les grâces de son Esprit, combien il a plus aimé sa majesté, combien il a déclaré son nom et sa puissance, tant en aidant ses disciples, qu'en abatant ses ennemis. Eschuyant qu'il a bien reçu au ciel, il a bien voulu que sa présence de son corps de nostre temps soit présente, mais non pas pour laisser d'assister les fidèles qui ont encores à cheminer sur la terre : ains pour gouverner le monde par une vertu plus présente qu'autrefois. Et de faict, ce qu'il avoit promis avec nous jusques à la consommation du siècle, a esté accompli par

ceste Ascension : en laquelle comme le corps a esté eslevé sur tous les cieus, ainsi la vertu et efficace s'est espandue outre toutes les limites du ciel et de la terre. Ce que j'aime mieux expliquer par les paroles de saint Augustin, que par les miennes : Jésus-Christ, dit-il, devoit aller par la mort à la dextre de son Père, pour de là venir juger les vifs et les morts en présence corporelle, comme il est monté. Car par présence spirituelle il devoit estre avec ses Apostres après son ascension¹. En un autre passage il parle encores plus clairement : Selon la grâce invisible et infinie de Jésus-Christ, dit-il, est accompli ce qu'il disoit à ses Apostres : Voyci, je suis tousjours avec vous jusques à la fin du siècle². Mais selon la chair laquelle il a vestue, selon ce qu'il est nay de la Vierge, selon ce qu'il a esté prins des Juifs, selon ce qu'il a esté pendu en la croix, et puis déposé d'icelle pour estre enseveli et mis au sépulchre, selon ce qu'il s'est manifesté après sa résurrection, est accomplie ceste sentence, Vous ne m'aurez pas tousjours avec vous³, Pourquoi ? D'autant que selon la présence de son corps il a conversé avec ses disciples quarante jours, et eux voyans il est monté au ciel, et n'est plus ici : car il est là assis à la dextre de Dieu son Père⁴ : et est encores yci, d'autant qu'il n'a point retiré la présence de sa majesté. Parquoy nous avons tousjours Jésus-Christ avec nous selon la présence de sa majesté : quant à la présence de sa chair, il a dit à ses disciples, Vous ne m'aurez pas tousjours avec vous. Car pour peu de jours l'Eglise l'a eu présent selon la chair : maintenant elle le possède par foy, mais elle ne le voit point des yeux.

45 Parquoy il est incontinent adjouste, qu'il est assis à la dextre du Père. Laquelle similitude est prinse des Roys : dont les lieutenans, ausquels ils donnent la charge de gouverner, sont comme leurs assesseurs. Ainsi Christ, auquel le Père veut estre exalté, et par la main duquel il veut exercer sa seigneurie, est dit estre assis à la dextre du Père. Par laquelle parole

1) IV, 10.
2) VI, 7.
3) XXVIII, 20.

2) Jean VII, 37, 39.
4) Act. I, 9.

1) Tract. in Evang. Joan., CIX.

2) Tract. in Joan., L.

3) Matth. XXVI, 11.

4) Act. I, 9, 9.

il faut entendre qu'il a esté ordonné Seigneur du ciel et de la terre, et qu'il en a prins solennellement la possession : et non-seulement qu'il l'a prinse une fois, mais qu'il la maintient jusques à tant qu'il descendra au jour du jugement. Car ainsi l'expose l'Apostre, quand il dit que le Père l'a constitué à sa dextre sur toute principauté, et puissance, et vertu, et domination, et tout nom qui est renommé non-seulement en ce siècle, mais aussi en l'autre : et qu'il a assujeti toutes choses sous ses pieds : et qu'il l'a mis Chef en l'Eglise sur toutes choses¹. Nous voyons à quoy tend ce qui est dit, que Jésus-Christ est assis : asçavoir que toutes créatures tant célestes que terriennes honorent sa majesté, sont gouvernées par sa main, obéissent à son plaisir, et sont sujettes à sa vertu. Et ne veulent autre chose dire les Apostres, quand ils en font si souvent mention, sinon que toutes choses ont esté permises à son commandement². Pourtant ceux qui pensent que par ce mot est simplement signifiée la béatitude en laquelle a esté receu Jésus-Christ, s'abusent en cela. Or il ne doit chaloir que saint Estiene aux Actes témoigne qu'il l'a veu comme estant debout³ : car il est yci question non pas de la disposition du corps, mais de la majesté de son Empire : tellement Qu'estre assis ne signifie autre chose que présider au throne céleste.

46 De cela reviennent divers proufits à nostre foy. Car nous entendons que le Seigneur Jésus par son ascension au ciel nous y a fait ouverture, laquelle estoit fermée par Adam⁴. Car puis qu'il y est entré en nostre chair : et comme en nostre nom, de cela il s'ensuit ce que dit l'Apostre, que desjà aucunement nous sommes assis avec luy aux lieux célestes⁵ : asçavoir, d'autant que nous n'en avons point une espérance nue, mais en avons desjà la possession en nostre Chef. D'avantage, nous recognoissons que ce n'est pas sans nostre grand bien qu'il réside avec le Père. Car estant entré au

Sanctuaire qui n'est point fait de d'homme, il apparoist là continuellement pour nostre advocat et intercesseur convertissant tellement les yeux de Dieu en sa justice, qu'il les destourne de nous gard de nos péchez : nous recevant tellement son cœur, qu'il nous ouvre l'accès par son intercession à son Père nous y préparant grâce et clémence faisant qu'il ne nous soit horrible de luy il doit estre à tous pécheurs. Tie en cest article nous concevons la puissance de Jésus-Christ, en laquelle est située nostre force et vertu, nostre salut et la gloire que nous avons contre nos ennemis. Car en montant au ciel, il a vaincu ses adversaires captifs² : et les a despoillez, il a enrichy son peuple jour en jour l'enrichit de grâces et vertus. Il est doncques assis au ciel afin que de là espandant sur nous sa vertu, il nous vivifie en vie spirituelle nous sanctifie par son Esprit afin qu'il édifie son Eglise de plusieurs dons par sa bonté afin de la conserver par sa protection l'encontre de toute nuisance : afin qu'il puisse primer et confondre par sa puissance tous les ennemis de sa croix et de son salut : finalement afin d'obtenir sa puissance au ciel et en terre, jusqu'à ce qu'il aura vaincu et destruit tous ses ennemis qui sont aussi les nôtres : qu'il aura achevé d'édifier son Royaume. Et voylà quel est le vray estat de son Royaume, et la puissance que le Père a donné jusques à ce qu'il accomplisse son dernier acte venant juger les vivants et les morts.

47 Dés maintenant les serviteurs de Jésus-Christ ont assez de signes pour cognoistre la présence de sa vertu d'autant que son règne est encore caché et caché sous l'humilité de sa croix ce n'est pas sans cause que la foie est dirigée à sa présence visible, laquelle se manifestera au dernier jour. Car il descendra en forme visible, comme il a veu monter : et apparoistra à tous la majesté inénarrable de son règne et la lumière d'immortalité, avec la sagesse infinie de sa divinité en l'homme.

1) Ephés. I, 20; Phil. II, 9; Ephés. IV, 15.

2) Act. II, 30-33; III, 21; Héb. I, 7.

3) Act. VII, 56. 4) Aug., *De Fide et sym.*, cap. VIII.

5) Ephés. II, 6.

1) Héb. VII, 26; IX, 11; Rom. VIII, 36.

2) Ephés. IV, 8.

3) Ps. CX, 1.

que de ses Anges ¹. De là donc il nous est commandé d'attendre nostre Rédempteur au jour qu'il séparera les agneaux des boucs ², les esleus des réprouvez : et n'y aura nul, ne vivant ne mort, qui puisse échapper son jugement. Car le son de la trompette sera ouy de tous les bouts du monde : par laquelle tous hommes seront appelez et citez à son throne judicial, tant ceux qui seront pour lors en vie, que ceux qui seront trespassez paravant. Il y en a aucuns qui exposent par les vivans et les morts, les bons et les mauvais. Et de faict, nous voyons que aucuns des Anciens ont douté comment ils devoient exposer ces vocables : mais le premier sens est beaucoup plus convenable, d'autant qu'il est plus simple et moins contraint, et prins de la manière accoustumée de l'Ecriture. Et ne survient point ce qui est dit par l'Apostre, qu'il est une fois estably à tous hommes de mourir ³. Car combien que ceux qui seront pour lors en la vie mortelle quand le jugement viendra, ne mourront point selon l'ordre naturel, toutes la mutation qu'ils souffriront, d'autant qu'elle aura grande convenance à la mort, n'est pas sans raison appelée mort. Et certain que tous ne reposeront pas en jugement : ce que l'Ecriture appelle dormir : mais tous seront muez et changés ⁴. Qu'est-ce à dire cela? c'est que la vie mortelle sera abolie en une minute de temps et transformée en une nouvelle nature. Nul ne peut nier qu'un abolissement de la chair ne soit une mort. Néanmoins cela ce pendant demeure tousjours vray, que les vivans et les morts seront citez en jugement. Car les morts qui sont en Christ, ressusciteront les premiers : puis après ceux qui sont survivans, viendront au-devant du Seigneur en l'air : comme dit saint Paul ⁵. Et de faict, il est vray-semblable que cest jour a esté prins de la prédication de saint Pierre, selon que saint Luc récite, de l'adjuration notable que fait saint Paul à Timothée, où il est nommément parlé des vivans et des morts ⁶.

48 De là nous revient une singulière consolation, que nous oyons la puissance de juger estre donnée à celui qui nous a ordonnez comme participans de son honneur à faire jugement : tant s'en faut qu'il monte en son throne pour nous condamner ¹. Car comment un Prince de si grande clémence perdroit-il son peuple? comment le chef dissiperoit-il ses membres? comment l'avocat condamneroit-il ceux dont il a prins la défense? Et si l'Apostre ose se glorifier, qu'il n'y a nul qui puisse condamner quand Jésus-Christ intercède pour nous ², il est encores plus certain que Christ estant nostre intercesseur, ne nous condamnera point, veu qu'il a prins nostre cause en main, et a promis de nous soustenir. Ce n'est pas certes une petite assurance, de dire que nous ne comparoistrions point devant autre siège judicial, que celui de nostre Rédempteur, duquel nous attendons salut ³. D'avantage nous avons yci, que celui qui nous promet maintenant par son Evangile béatitude éternelle, ratifiera lors sa promesse, en faisant jugement. Le Père doncques a tellement honoré son Fils, en luy attribuant autorité de juger, qu'en ce faisant il a pourveu à consoler les consciences de ses serviteurs, lesquelles pourroyent trembler de l'horreur du jugement, si elles n'y avoyent certaine espérance. Jusques yci j'ay suyvi l'ordre du Symbole qu'on appelle des Apostres, pource que là nous pouvons veoir comme en un tableau, par les articles qui y sont contenus, en quoy gist nostre salut : et par ce moyen aussi entendons à quelles choses il nous faut arrester pour obtenir salut en Jésus-Christ. J'ay desjà dit qu'il ne nous faut pas beaucoup soucier de l'auteur de ce Sommaire. Les Anciens d'un commun accord l'attribuent aux Apostres : soit qu'ils estimassent qu'il avoit esté laissé d'eux par escrit, soit qu'ils ayent voulu autoriser la doctrine laquelle ils sçavoient estre provenue d'eux, et fidèlement baillée de main en main. Et de faict, je ne doute point que ce n'ait esté une confession receue sans contredit dès la première origine de l'E-

Act. I, 11; Matth. XXIV, 30. 2) Matth. XXV, 31, 32.
 1) 1 Cor. XV, 51.
 2) 1 Cor. XV, 51.
 3) Act. X, 42; 2 Tim. IV, 1.
 4) Act. I, 11; Matth. XXIV, 30.
 5) 1 Cor. XV, 51.
 6) Act. X, 42; 2 Tim. IV, 1.

1) Matth. XIX, 28.

2) Rom. VIII, 33.

3) Vide Ambros., De Jac., lib. I, cap. VI.

glise, et mesmes du temps des Apostres. Il est aussi vray-semblable qu'un tel sommaire n'a pas esté composé par quelque homme privé : veu que dès le commencement il a obtenu autorité sacrée entre les fidèles; ce qui nous doit estre le principal est hors de dispute : asçavoir que toute l'histoire de nostre foy y est brièvement racontée en tel ordre et distinction, qu'il ne nous faut chercher d'avantage, et que rien n'y est mis qui ne soit prouvé par fermes tesmoignages de l'Ecriture. Cela cognu, ce seroit chose inutile de beaucoup travailler à nous enquérir de l'auteur, ou débatre avec celuy qui ne s'accordera point avec nous, sinon que nous soyons si difficiles à contenter, que ce ne nous soit point assez d'estre enseignés par l'Esprit de Dieu en la vérité infallible, si nous ne sçavons de quelle bouche elle a esté proférée, ou de quelle main elle a esté écrite.

49 Or puis que nous voyons toute la somme et toutes les parties de nostre salut estre comprises en Jésus-Christ, il nous faut garder d'en transférer ailleurs la moindre portion qu'on sçauroit dire. Si nous cherchons salut : le seul nom de Jésus nous enseigne qu'il est en luy. Si nous désirons les dons du saint Esprit : nous les trouverons en son onction. Si nous cherchons force : elle est en sa seigneurie. Si nous voulons trouver douceur et bénignité : sa nativité nous la

présente, par laquelle il a esté blable à nous, pour apprendre pitoyable. Si nous demandons : sa passion nous la donne. Si nous désirons que la malédiction nous avons nostre ab. Si nous désirons que la malédiction soit remise : nous obtenons ce en sa croix. La satisfaction, nous en son sacrifice : purgation, en nostre réconciliation a esté faite. La descente aux enfers. La mortification de nostre chair gist en son sépulchre. La nouveauté de vie en sa résurrection, laquelle aussi nous avons espérée. Si nous cherchons la vie éternelle : il nous est assuré par sa résurrection. Si nous cherchons aide, fort, et abondance de tous biens : nous l'avons en son règne. Si nous désirons d'attendre le jugement en seureté : nous l'avons aussi ce bien, en ce qu'il est le Juge. En somme, puis que les tous biens sont en luy, il nous le faut aller puiser pour estre rassasiés d'ailleurs. Car ceux qui non contentés de luy, vacillent çà et là en diverses opinions : mesmes quand ils auroient principal esgard en luy, si ne tiennent pas la droicte voye, d'autant qu'ils se tournent une partie de leurs regards ailleurs. Combien que ceste diversité ne peut entrer en nostre entendement, nous avons une fois bien cognu ces choses.

CHAPITRE XVII.

Que Jésus-Christ vraiment nous a mérité la grâce de Dieu et sa

4 Il y a une question à expédier pour la fin, c'est qu'aucuns esprits volages s'esgarans en leurs subtilitez combien qu'ils confessent que nous obtenons salut par Jésus-Christ, toutesfois ne peuvent porter le nom de Mérite, pource qu'ils pensent que la grâce de Dieu en est obscurcie. Par ainsi ils veulent que Jésus-Christ ait esté instrument ou ministre de nostre salut, non pas auteur, chef et

capitaine, comme saint Pierre le dit. Or je confesse bien que si quelque chose nous méritoit simplement ou en soy ou par son mérite le jugement de Dieu, qu'il n'y auroit lieu à nul mérite : pource qu'il n'y a point de dignité en homme, qui ne soit obligé Dieu, ou rien mériter en luy-mesmes comme saint Augustin

1) Act. III, 11.

Nostre Sauveur, entant qu'il est
 et une clairté souveraine de la
 lination et grâce de Dieu, veu que
 ire humaine qui est en luy n'a peu
 ir par aucuns mérites précédens
 res ou de foy, qu'il fust ce qu'il est :
 me responde, dit-il, comment il a
 ériter, pour estre prins de la Pa-
 éternelle du Père en unité de per-
 pour estre Fils unique de Dieu¹.
 a source de grâce, dont les parties
 adent sur les membres selon la
 e de chacun, apparoist en nostre
 Par ceste grâce chacun est fait
 ien du commencement de sa foy,
 : nostre Sauveur par icelle a esté
 rist au commencement de son hu-
 . Item en un autre passage : Il n'y
 n'ni exemple plus clair et notable
 rédestination gratuite, que nostre
 eur. Car celuy qui l'a fait homme
 e la semence de David, pour n'es-
 mais injuste, voire sans aucun mé-
 cédent de la volonté d'iceluy, fait
 ustes ceux qui estoyent injustes,
 faisant membres de ce chef². Par-
 en parlant du mérite de Jésus-
 , nous n'en établissons pas le
 ncement en luy, mais nous mon-
 i décret et à l'ordonnance de Dieu,
 e en est la cause : d'autant qu'il l'a
 Médiateur de pure gratuité, pour
 xquerir salut. Et ainsi c'est incon-
 nent fait, d'opposer le mérite de
 Christ à la miséricorde de Dieu. Car
 faut pratiquer la reigle vulgaire :
 and deux choses se rencontrent
 e en son degré, mesmes que l'une
 ressoire de l'autre, il n'y a nulle
 arce. Parquoy rien n'empesche
 justification des hommes ne soit
 e de la pure miséricorde de Dieu :
 le mérite de Jésus-Christ servant à
 le moyen inférieur, n'y intervienne ;
 'est à nos œuvres qu'il faut oppo-
 it la faveur et bonté de Dieu que
 sance de Christ, chacun des deux
 on ordre. Car Jésus-Christ n'a peu
 ériter que du bon plaisir de Dieu :
 ource qu'il estoit destiné et or-
 à cela, d'appaiser l'ire de Dieu par

son sacrifice, et effacer nos transgressions
 par son obéissance. En somme puis que
 le mérite de Jésus-Christ dépend et pro-
 cède de la seule grâce de Dieu, laquelle
 nous a ordonné ceste manière de salut,
 il doit estre à bon droict opposé à toutes
 justices humaines, aussi bien que la cause
 dont il procède.

2 Ceste distinction se peut vérifier par
 beaucoup de passages de l'Ecriture :
 comme, Dieu a tant aimé le monde, qu'il
 a livré son Fils unique, afin que quicon-
 que croit en luy, ne périsse point¹. Nous
 voyons que la dilection de Dieu est mise
 en premier lieu, comme la cause souve-
 raine ou la source : puis la foy en Jésus-
 Christ s'ensuit, comme la cause seconde
 et plus prochaine. Si quelqu'un réplique,
 que Jésus-Christ est seulement cause
 formelle, c'est-à-dire qui n'emporte point
 en soy vray effect, les mots que nous
 avons allégués ne souffrent point qu'on
 amoindrisse tant sa vertu. Car si nous
 sommes réputés justes par la foy laquelle
 repose en luy, il nous faut aussi cher-
 cher en luy-mesme la matière de nostre
 salut, ce qui se prouve par plusieurs
 lieux assez évidens : comme de saint
 Jehan, Non pas que nous l'ayons aimé
 les premiers, mais il nous a aimez le pre-
 mier, et a envoyé son Fils propiciation
 pour nos péchez². En ces mots il dé-
 monstre clairement que Dieu nous a es-
 tabli le moyen de nous réconcilier avec
 luy en Jésus-Christ, afin que rien n'em-
 peschast son amour envers nous. Et ce
 nom de Propiciation ou Appointement,
 emporte beaucoup. Car Dieu du temps
 qu'il nous aimoit, de l'autre costé nous
 estoit ennemi d'une façon qui ne se peut
 exprimer, jusques à ce qu'il a esté ap-
 paisé en Christ. A quoy se rapportent
 toutes ces sentences : que Jésus-Christ
 est la purgation de nos péchez. Item,
 qu'il a pleu à Dieu réconcilier toutes cho-
 ses à soy par luy, pacifiant tous discours
 par le sang de sa croix en luy-mesme.
 Item, que Dieu estoit en Christ s'appai-
 sant envers le monde, n'imputant point
 aux hommes leurs péchez³. Item, qu'il
 nous a eus agréables en son Fils bien-

modest. sanct., lib. I, cap. XV.
 one perceptor., cap. VII.

1) Jean III, 16.

2) 1 Jean IV, 10.

3) 1 Jean II, 2 ; Col. I, 20 ; 2 Cor. V, 19.

aimé. Item que Jésus-Christ a réconcilié les Juifs et les Payens avec Dieu par sa croix¹. La raison de ce mystère se peut recueillir du premier chapitre des Ephésiens : là où saint Paul après avoir enseigné que nous avons esté esleus en Christ, adjouste que nous avons obtenu grâce en luy. Comment Dieu a-il commencé de recevoir en son amour et faveur ceux qu'il avoit aimez devant la création du monde, sinon d'autant qu'il a desployé son amour quand il a esté réconcilié par le sang de son Fils ? Car d'autant que Dieu est la fontaine de toute justice, il est nécessaire, pendant que nous sommes pécheurs, que nous l'ayons pour ennemi et juge. Parquoy la justice telle que saint Paul la décrit, luy est commencement de nous aimer : c'est que celui qui estoit pur de tous péchez a esté fait péché pour nous, afin que nous soyons justice de Dieu en luy². Car il signifie que par le sacrifice de Jésus-Christ nous avons justice gratuite pour plaire à Dieu, estans autrement aliénez de luy par le péché, et enfans d'ire de nature. Au reste ceste distinction est notée, toutesfois et quantes que l'Ecriture conjoint la grâce de Jésus-Christ avec l'amour de Dieu ; dont il s'ensuit que nostre Sauveur nous eslargit du sien qu'il a acquis pource qu'autrement il ne conviendrait pas que ceste louange luy fust attribuée à part, que la grâce est siene et provenante de luy.

3 Or que Jésus-Christ nous ait acquis par son obéissance faveur envers le Père, et mesmes qu'il l'ait méritée, il appert et se peut recueillir sans doute de plusieurs tesmoignages de l'Ecriture. Car je prens ce point pour résolu, que s'il a satisfait pour nos péchez, s'il a soustenu la peine qui nous estoit due, si par son obéissance il a appaisé l'ire de son Père, finalement si luy estant juste a souffert pour les pécheurs : il nous a acquis salut par sa justice ; ce qui vaut autant que mériter. Or tesmoin saint Paul, il nous a réconciliés par sa mort³. Si la réconciliation n'a point de lieu, sinon qu'il y ait précédé offense, haine et divorce : le sens est tel, que Dieu, qui justement nous haysoit et

avoit en desdain à cause du péché, nous a appointé avec nous par la mort de son Fils, pour nous estre propice. Il faut aussi noter la comparaison que met saint Paul : c'est que comme nous avons esté faits pécheurs par la transgression d'un homme, aussi nous sommes restitués à la justice par l'obéissance d'un homme. Car le sens est tel, que tout ainçois que nous avons esté séparés de Dieu par la coulpe d'Adam, et destinez à périr, nous avons esté remis et receus en la grâce de Dieu par l'obéissance de Jésus-Christ. Comme aussi il dit que le don est pour effacer plusieurs offenses afin de nous justifier⁴.

4 Or quand nous disons que la justice nous a esté acquise par le mérite de Jésus-Christ, nous entendons que nous avons esté purgez par son sang, et que sa mort a esté satisfaction pour nos péchez. Comme dit saint Jehan, son sang nous purge, et le Sauveur me, Voyci mon sang qui est espandu pour la rémission des péchez⁵. Si la vertu effect du sang espandu, est que nos péchez ne nous soyent point imputés, s'ensuit qu'il a esté satisfait par son sacrifice pour récompense au jugement de Dieu. A quoy s'accorde le dire de saint Jehan Baptiste, Voyci l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde⁶. Car il oppose Jésus-Christ à tous les sacrifices de la loi, enseignant que tout ce que ces figures ont monstré, est accompli en luy. Nous sçavons ce que Moïse réitéroit : c'est que l'iniquité sera rayée, le péché effacé et remis par les offrandes. Bref les figures anciennes nous enseignent trèsbien quelle est la vertu et l'efficace de la mort de Jésus-Christ. L'Apostre en l'Epistre aux Hébreux explique proprement le tout, en usant de ce principe, que le pardon ne se fait sans effusion de sang⁷ ; dont il conclut que Jésus-Christ est apparu avec son sacrifice pour abolir le péché. Item, que son sacrifice a esté offert pour abolir les péchez de plusieurs. Or il avoit dit un peu au peuple qu'il n'est point entré au sanctuaire

1) Ephés. I, 6 ; II, 16.
3) Rom. V, 11.

2) 2 Cor. V, 21.

1) Rom. V, 19.

2) Rom. V, 19.

3) 1 Jean I, 5 ; Luc XXII, 20.

4) Jean I, 29.

5) Hébr. IX, 22.

boucs ou de veaux, mais par son sang, pour trouver rédemption¹. D'avantage, quand il argue en qui s'ensuit, Si le sang d'une sanctifie selon la pureté de la ar plus forte raison les consciences nettoyées des œuvres mortes sang de Christ². Il appert clairement ceux qui n'attribuent point au de Jésus-Christ, la vertu d'effacer, d'appaiser Dieu, et de luy e, amoindrissent par trop la grâce sté figurée par les ombres de la ylà pourquoy l'Apostre adjouste, as-Christ est Médiateur du Nou-stament, afin que sa mort inter-pour récompenser et abolir les qui demeuroient sous la Loy, les qui sont appelez reçoivent la pro-le l'héritage éternel³. La simili-ssi que met saint Paul est bien : asçavoir qu'il a esté fait malé-pour nous⁴. Car c'eust esté chose e, voire absurde, que Jésus-Christ é chargé de malédiction, sinon per ce dont nous estions redeva-par ce moyen nous acquérir jus-qu'emporte le tesmoignage d'I-e le chastiment de nostre paix a sur luy, et que nous sommes par ses playes⁵. Car s'il n'avoit pour nos péchez, il ne seroit pas nous a appointez avec Dieu, se-nt de la punition à laquelle nous obligez. A quoy respond ce qui au Prophète, Je l'ay frappé pour de mon peuple : adjoustant l'in-tion de saint Pierre qui oste l'culité, c'est qu'il a porté nos pé-le bois⁶. Car il monstre que le de damnation a esté mis sur Jé-ist, pour nous en alléger.

Apostres aussi prononcent assez nent, que Jésus-Christ a payé le rançon pour nous racheter de ion de mort, comme quand saint , que nous sommes justifiez par d'iceluy, par la rédemption qu'il d'autant que Dieu l'a ordonné intement par la foy qui est en

son sang¹. Par ces mots l'Apostre ma-gnifie la grâce de Dieu, en ce qu'il nous a donné le pris de rédemption en la mort de son Fils : puis il nous exhorte d'avoir nostre refuge au sang espandu, afin qu'es-tans justifiez par ce moyen nous puis-sions consister devant le Jugement de Dieu. Cela mesme est confirmé par le dire de saint Pierre : c'est que nous sommes rachetez non point d'or ne d'ar-gent, mais du sang précieux de l'Agneau sans macule². Car telle comparaison, où il oppose l'un à l'autre, ne conviendrait pas, si ce pris du sang innocent n'eust emporté satisfaction pour les péchez. Pour laquelle raison saint Paul dit que nous avons esté rachetez précieusement. Et sans cela ce qu'il dit ailleurs ne consis-teroit pas : c'est qu'il y a un seul Média-teur, lequel s'est donné pour pleige et rançon³. Car en ce faisant, il faut qu'il ait soustenu la peine que nous avons méritée. Parquoy le mesme Apostre, vou-lant définir que c'est de la rédemption au sang de Christ, l'appelle Rémission des péchez⁴ : comme s'il disoit que nous sommes justifiez ou absous devant Dieu, d'autant que ce sang-là respond en satis-faction. A quoy est conforme, l'autre passage : c'est que l'obligation qui nous estoit contraire, a esté effacée en la croix⁵. Car cela emporte qu'il y a eu payement et récompense pour nous dé-livrer de damnation. Nous devons bien aussi poiser ces mots de saint Paul, c'est que si nous sommes justifiez par les œuvres de la Loy, Jésus-Christ seroit mort en vain⁶. Car il signifie que nous devons chercher en Jésus-Christ ce que la Loy nous apporteroit si elle estoit deuement accomplie : ou bien que nous obtenons par la grâce de Christ ce que Dieu a promis à nos œuvres en la Loy : asçavoir, Qui fera ces choses, il vivra en icelles⁷ : ce qu'il confirme aussi bien au sermon qu'il fit en Antioche, selon qu'il est récité par saint Luc : où il dit, qu'en croyant en Jésus-Christ nous sommes justifiez de toutes les choses dont nous

1) 12.
2) 13.
3)

2) Hébr. IX, 13, 14.
3) Gal. III, 13.
4) 1 Pierre II, 24.

1) Rom. III, 24.
2) 1 Cor. VI, 20.
3) Col. II, 14.
4) Lév. XVIII, 5.

2) 1 Pierre I, 18, 19.
3) Col. I, 14.
4) Gal. II, 22.

ne pouvons estre justifiez en la Loy de Moyse¹. Car si l'observation de la Loy est tenue pour justice, on ne peut nier que quand Jésus-Christ ayant prins ceste charge à soy, nous réconcilie par ce moyen à Dieu son Père, comme si nous estions parfaits observateurs de la Loy, il ne nous mérite faveur. Ce qu'il dit en l'Epistre aux Galates tend à un mesme but : c'est que Dieu envoyant son Fils l'a assujeti à la Loy, afin qu'il rachetast ceux qui estoyent sous la Loy². Car de quoy serviroit ceste sujétion s'il ne nous eust acquis justice, s'obligeant à faire et accomplir ce que nous ne pouvions : et à payer, d'autant que nous n'avions de quoy? Voylà dont vient l'imputation de justice sans œuvres, dont il est si souvent parlé : c'est que Dieu nous alloue en acquit la justice qui se trouve en nostre Seigneur Jésus³. Et de faict sa chair n'est point appelée Viande pour autre raison, que d'autant que nous trouvons en icelle substance de vie⁴. Or ceste vertu ne procède d'ailleurs, que de ce qu'il a esté crucifié pour le pris et récompense de tout ce que nous devons, comme saint Paul dit qu'il s'est offert en sacrifice de bonne odeur. Item, qu'il a souffert pour nos péchez, et est ressuscité pour nostre justice⁵. De quoy nous avons à conclurre, que non-seulement Jésus-Christ nous a esté donné pour salut, mais qu'en faveur de luy le Père nous est propice. Car il n'y a doute que ce que Dieu prononce sous figure par Isaïe, ne soit entièrement accompli en ce Rédempteur : Je le feray pour l'amour de moy, et pour l'amour de David mon serviteur⁶. De quoy saint Jehan nous est fidèle et suffisant exposeur, quand il dit que nos péchez nous sont remis en faveur du nom de Jésus-Christ⁷. Car combien que le nom de Christ ne soit point exprimé, le sens est assez notoire. Et en ce sens le Seigneur mesme prononce, Comme je vi à cause de mon Père, aussi vous vivrez à cause de moy⁸. Et à cecy mesme respond le dire de saint Paul, Il vous a esté donné pour

l'amour de Christ, non-seulement croire en luy, mais aussi de souffrir pour luy¹.

6 Or de questionner si Jésus-rien mérité pour soy (comme Maistre des sentences et les Sorbonistes) c'est une folle curiosité : déterminer comme ils font, c'est audace téméraire. Car quel besoin que le Fils de Dieu descendist pour s'acquérir je ne sçay quoy de nouveau, luy qui avoit tout? Et Dieu posant son conseil pourquoy il a envoyé son Fils, nous en oste tout scrupule c'est qu'il n'a pas procuré le bien par la médiocrité d'iceluy par les mérites qu'il n'avoit avoir : mais qu'en le livrant à la mort il ne l'a point espargné, pour la gloire de l'amour qu'il portoit au monde². Les sentences aussi sont bien à noter : nous est né, le Fils nous est donné. Item, Esjouy-toi fille de Sion : ton Roy vient à toy juste³, etc. Ces choses monstrent que Jésus-Christ a pensé de nous et de nostre bien, et n'avoit voulu faire son prouffit, ce que saint Paul n'auroit nulle fermeur à dire que Jésus-Christ nous a rachetés par son amour, quand il est mort pour nous mis⁴, dont on peut recueillir qu'il n'a point eu esgard à soy. Ce que luy proteste ouvertement en ces mots sanctifie à cause d'eux⁵ : où il est évident qu'il ne cherche aucun avantage pour luy, puis qu'il transfère ailleurs la gloire de sa sainteté. Et de faict, c'est bien digne d'estre observé, que Jésus-Christ pour s'adonner du tout à son salut s'est comme oublié soy-mesme. Les Sorbonistes pervertissent le passage de saint Paul, l'appliquans à ce qu'il a dit, c'est que pource que Jésus-Christ s'est humilié, le Père l'a exalté et luy a donné un nom souverain⁶. Car par quel moyen pourroit-il, entant qu'il estoit homme, parvenir à ceste dignité, d'estre Seigneur du monde et chef des Anges, et de l'universel empire de Dieu, tellement qu'il n'y ait créatures ne célestes ne terrestres qui puissent par leurs vertus ap-

1) Act. XIII, 38.

3) Rom. IV.

5) Ephés. V, 2; Rom. IV, 25.

7) 1 Jean II, 12.

2) Gal. IV, 4, 5.

4) Jean VI, 55.

6) Is. XXXVII, 35.

8) Jean VI, 57.

1) Phil. I, 29.

3) Is. IX, 5; Zach. IX, 9.

5) Jean XVII, 19.

2) Rom. VI.

4) Rom. V.

6) Phil. II,

millième partie de sa majesté? Or à ce qu'ils s'arrestent à ce mot, la solution est bien aisée : c'est inct Paul ne dispute point là pour cause Jésus-Christ a esté eslevé, seulement monstre un ordre qui oit estre en exemple : c'est que la

hautesse a suyvi l'anéantissement. Brief, il n'a voulu autre chose sinon ce qui est dit ailleurs, qu'il a falu que Jésus-Christ souffrist, et que par ce moyen il entrast en sa gloire ¹.

1) Luc XXIV, 26.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

PREMIER LIVRE.

*Qui est de cognoistre Dieu en tiltre et qualité de Créateur et souverain
Gouverneur du monde.*

CHAP. I. Comment la cognoissance de et de nous sont choses conjointes, moyen de ceste liaison.	4	corriger toute superstition, oppose exclu- sivement le vray Dieu à toutes les idoles des Payens.	36
CHAP. II. Que c'est de cognoistre Dieu, elle fin tend ceste cognoissance.	3	CHAP. XI. Qu'il n'est licite d'attribuer à Dieu aucune figure visible : et que tous ceux qui se dressent des images, se ré- voltent du vray Dieu.	38
CHAP. III. Que la cognoissance de Dieu enracinée en l'esprit des hommes.	5	CHAP. XII. Comment Dieu se sépare d'avec les idoles, à fin d'estre entière- ment servi luy seul.	48
CHAP. IV. Que ceste cognoissance ou faillée ou corrompue, partie par le des hommes, partie par leur ignorance.	7	CHAP. XIII. Qu'en l'Ecriture nous sommes enseignés dès la création du monde, qu'en une essence de Dieu sont contenues trois personnes.	50
CHAP. V. Que la puissance de Dieu dans la création du monde et au gou- vernement continuel.	9	CHAP. XIV. Comment, par la création du monde et de toutes choses, l'Escri- ture discerne le vray Dieu d'avec ceux qu'on a forgez.	74
CHAP. VI. Pour parvenir à Dieu le vray, il faut que l'Ecriture nous aide et maistresse.	49	CHAP. XV. Quel a esté l'homme en sa création : où il est traité de l'image de Dieu, des facultez de l'âme, du franc ar- bitre, et de la première intégrité de sa nature.	88
CHAP. VII. Par quels tesmoignages il de l'Ecriture nous soit approuvée, et nous tenions son autorité cer- taine : savoir du saint Esprit : et que c'est une impiété maudite, de dire qu'elle est fondée sur le jugement de l'homme.	22	CHAP. XVI. Que Dieu ayant créé le monde par sa vertu, le gouverne et en- tretien par sa providence, avec tout ce qui y est contenu.	96
CHAP. VIII. Qu'il y a des preuves cer- taines tant que la raison humaine le peut rendre l'Ecriture indubi- table.	27	CHAP. XVII. Quel est le but de ceste doctrine pour en bien faire nostre pro- fit.	105
CHAP. IX. Comme aucuns esprits es- garrez pervertissent tous les principes de la religion en quittant l'Ecriture pour suivre après leurs fantasies, sous ombre des révélations du saint Esprit.	34	CHAP. XVIII. Que Dieu se sert telle- ment des meschans, et ploye leurs cœurs à exécuter ses jugemens, que toutesfois il demeure pur de toute tache et ma- cule.	117
CHAP. X. Comment l'Ecriture, pour			

SECOND LIVRE.

Qui est de la cognoissance de Dieu, entant qu'il s'est monstré Rédempteur en Jésus-Christ : laquelle a esté cognue premièrement des Pères saints, et depuis nous a esté manifestée en l'Evangile.

CHAP. I. Comment, par la cheute et révolte d'Adam, tout le genre humain a esté asservi à malédiction, et est descheu de son origine, où il est aussi parlé du péché originel. 423

CHAP. II. Que l'homme est maintenant despoillé de franc arbitre, et misérablement assujeti à tout mal. 434

CHAP. III. Que la nature de l'homme corrompue ne produit rien qui ne mérite condamnation. 454

CHAP. IV. Comment c'est que Dieu besongne aux cœurs des hommes. 463

CHAP. V. Combien les objections qu'on ameine pour défendre le franc arbitre sont de nulle valeur. 468

CHAP. VI. Qu'il faut que l'homme estant perdu en soy, cherche sa rédemption en Jésus-Christ. 483

CHAP. VII. Que la Loy a esté donnée, non pas pour arrester le peuple ancien à soy, mais pour nourrir l'espérance de salut qu'il devoit avoir en Jésus-Christ, jusques à ce qu'il veinst. 487

CHAP. VIII. L'exposition de la Loy morale. 499

CHAP. IX. Que combien que Christ ait esté cognu des Juifs sous la Loy, toutes-

fois il n'a point esté pleinement par l'Evangile.

CHAP. X. De la similitude du Nouveau Testament.

CHAP. XI. De la différence des deux Testamens.

CHAP. XII. Qu'il a falu Christ, pour faire office de fust fait homme.

CHAP. XIII. Que Jésus-Christ est une vraie substance de chair humaine.

CHAP. XIV. Comment les Écritures font une seule personne.

CHAP. XV. Que pour sçavoir fin Jésus-Christ nous a esté Père, et ce qu'il nous a approuvé principalement considérer en luy : l'office de Prophète, et la sacrificature.

CHAP. XVI. Comment Jésus-Christ s'est acquitté de l'office de Père, pour nous acquérir salut : traité de sa mort, résurrection, et ascension.

CHAP. XVII. Que Jésus-Christ nous a mérité la grâce du salut.

INSTITUTION
DE LA
RELIGION CHRESTIENNE.

TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE,
Rue des Grès, 11. — 1859.

INSTITUTION

DE LA

RELIGION CHRESTIENNE

Re nouvellement mise en quatre livres : et distinguée par chapitres, en ordre et méthode bien propre : augmentée aussi de tel accroissement qu'en la peut presque estimer un livre nouveau.

PAR

JEHAN CALVIN

Non avons aussi adjousté deux indices, l'un des matières principales ; l'autre, des passages de l'Écriture, exposez en icelle, recueillis par A. Marlorat.

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE

RUE DE RIVOLI, 174

1859

LE TROISIÈME LIVRE

DE

INSTITUTION CHRESTIENNE

**et de la manière de participer à la grâce de Jésus-Christ, des
faits qui nous en reviennent, et des effets qui s'en ensuyvent.**

CHAPITRE PREMIER.

*Les choses qui ont esté dites ci-dessus de Jésus-Christ, nous proufisent
par l'opération secrète du saint Esprit.*

Nous avons maintenant à veoir com-
es biens que Dieu le Père a mis en
ls parviennent à nous : veu que le
les a pas receus pour son utilité
, mais pour en subvenir aux po-
t indigens. Premièrement il est à
ce pendant que nous sommes hors
ist¹, et séparez d'avec luy, que tout
il a fait ou souffert pour le salut du
humain, nous est inutile et de nulle
ance. Il faut doncques, pour nous
uniquer les biens desquels le Père l'a
i et rempli, qu'il soit fait nostre et
en nous. Pour ceste cause il est
é Nostre chef, et Premier-nay entre
urs frères : et il est dit aussi d'autre
que nous sommes entez en luy et le
s² : pource que rien de ce qu'il pos-
ne nous appartient, comme nous
dit, jusques à ce que nous soyons
n avec luy. Or combien que nous
ns cela par foy, néantmoins puis
ous voyons que tous indifférem-
'embrassent pas ceste communica-
Jésus-Christ, laquelle est offerte
vangile : la raison nous induit à

monter plus haut, pour nous enquérir de
la vertu et opération secrète du saint
Esprit, laquelle est cause que nous jouis-
sons de Christ et de tous ses biens : J'ai
traitté assez amplement ci-dessus de la
dèité et essence éternelle du saint Es-
prit : ainsi que les lecteurs se contentent
d'avoir cest article suivant déclairé pour
ceste heure : c'est que Jésus-Christ est
tellement venu en eau et en sang, que
l'Esprit aussi testifie quant et quant de
luy, afin que le salut qu'il nous a acquis
ne s'escoule point pour ne nous proufiter
de rien. Car comme saint Jehan nous
allègue trois tesmoins au ciel, le Père,
la Parole, et l'Esprit : aussi il en produit
trois en terre, l'eau, le sang, et l'Esprit¹.
Et ce n'est point en vain que le tesmoi-
gnage de l'Esprit est réitéré, lequel nous
sentons estre engravé en nos cœurs au
lieu de seau : voire pour seeller le lave-
ment et le sacrifice qui sont à la mort du
Fils de Dieu. Pour laquelle raison aussi
saint Pierre dit, que les fidèles sont es-
leus par la sanctification de l'Esprit, en l'o-
béissance et aspersion du sang de Christ².

¹ IV, 14.
VIII, 29 ; XIII, 16 ; Gal. III, 27.

² 1 Jean V, 7, 8.

³ 1 Pierre I, 2.

Par lesquels mots il nous déclare que nos âmes sont purgées par l'arrousement incompréhensible de l'Esprit, du sacré sang qui a esté espendu une fois : afin que cela n'ait esté fait en vain. Et c'est aussi pourquoy saint Paul, traittant de nostre purgation et justice, dit que nous obtenons tous les deux au nom de Jésus-Christ et en l'Esprit de nostre Dieu. La somme revient là, que le saint Esprit est comme le lien par lequel le Fils de Dieu nous unit à soy avec efficace. A quoy se rapporte tout ce que nous avons déduit au livre précédent, de son onction.

2 Mais afin que ceci, selon qu'il est singulièrement digne d'estre cognu soit mieux liquidé, sçachons que Jésus-Christ est venu rempli du saint Esprit d'une façon spéciale : asçavoir pour nous séparer du monde, et nous recueillir en l'espérance de l'héritage éternel. Et c'est pourquoy il est nommé l'Esprit de sanctification : pource que non-seulement il nous donne vigueur, et nous entretient de sa vertu générale qu'on apperçoit tant en tout le genre humain qu'aux autres animaux : mais il nous est racine et semence de la vie céleste. Et pourtant les Prophètes magnifient le règne de Jésus-Christ par ce tiltre, qu'il devoit apporter une plus grande et ample largesse du saint Esprit. Le passage de Joël est notable par-dessus les autres : J'espandray en ce jour-là de mon Esprit sur toute chair, dit le Seigneur ¹, etc. Car combien qu'il semble restreindre les dons de l'Esprit à l'office de prophétie, si est-ce que sous figure il signifie que Dieu par la clairté de son Esprit se formera des disciples, de ceux qui estoyent au paravant idiots, et n'ayans nul goust ne saveur de la doctrine céleste. Or pource que Dieu le Père nous eslargit de son Esprit en faveur de son Fils, et néanmoins en a mis en luy toute la plénitude, afin de le faire ministre et dispensateur de sa libéralité envers nous : pour ces deux raisons l'Esprit est appelé maintenant du Père, maintenant du Fils. Vous n'estes plus en chair (dit saint Paul) mais en esprit : d'autant que l'Esprit de Dieu habite en vous ². Or

celuy qui n'a point l'Esprit de Christ n'est point à luy. Et en nous voulant assurer de nostre plenier renouvellement il dit que celuy qui a ressuscité Jésus-Christ des morts : vivifiera nos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en nous ³. Car il n'y a nulle absurdité d'attribuer au Père la louange de ses dons desquels il est autheur : et cependant dire le semblable de Jésus-Christ, pour ce que ces mesmes dons luy ont esté commises en dépost, pour en eslargir aux siens comme il luy plaira. Voylà pourquoy il convie à soy tous ceux qui ont soif, afin qu'ils boyvent ⁴. Et saint Paul dit que l'Esprit est distribué à chacun des membres selon la mesure de la donation de Christ ⁵. D'avantage il est à noter qu'il est nommé Esprit de Christ : non pas entant que le Fils éternel de Dieu son essence divine est conjoint avec le mesme Esprit avec le Père, mais auquant à la personne de Médiateur : pour ce que sa venue seroit frustratoire, s'il n'estoit descendu à nous muni de telle vertu. En ce sens il est nommé le second Adam estant procédé du ciel en Esprit vivifiant. Car saint Paul compare la vie spéciale que Jésus-Christ inspire à ses fidèles pour les unir à soy, avec la vie sensuelle qui est aussi bien commune aux réprouvez. Semblablement quand il prie pour la charité de Dieu, et la grâce de Christ sur les fidèles, il adjouste la communion de l'Esprit, sans laquelle jamais on ne goustera ni la faveur paternelle de Dieu, ni les bénéfices de Christ. Comme nous lisons en l'autre passage, que la charité de Dieu est espendue en nos cœurs, par le saint Esprit qui nous a donné ⁶.

3 Il nous servira yci de noter que les tiltres l'Ecriture attribue à l'Esprit quand il est question du commencement et de tout le cours de la restauration de nostre salut. Premièrement il est nommé Esprit d'adoption, pource qu'il nous fait tesmoin de la bénévolence gratuite laquelle le Père céleste nous reçoit en faveur de son Fils : et en nous testifi-

1) Joël II, 28.

2) Rom. VIII, 9.

1) Rom. VIII, 11.

3) Ephés. IV, 7.

5) Rom. V, 5.

2) Jean VII, 37.

4) 1 Cor. XV, 45.

nous sommes enfans de Dieu, il nous donne confiance et courage à prier : mesmes il met les Paroles en la bouche, à nous puissions hardiment crier, Père. Par une mesme raison il a appelé L'arre et le seau de nostre vie ¹, pour ce qu'il nous vivifie du sang combien que nous soyons pèlerins sur ce monde, et semblables à povres voyageurs : et nous certifie que nostre confiance en la garde de Dieu, est bien hors de tout danger. De là mesmes il nous donne autre tiltre, qu'il est nommé Vie, et de la justice ². Or pource qu'en nous arrouasant de sa grâce invisible il nous rend fertiles à produire fruits de vie, comme la pluye engraisse la terre et donne humeur, voylà pourquoy il est appelé nommé Eau : comme en Isaïe, nous qui avez soif, venez aux eaux. Je répandray de mon Esprit sur celle qui est soif, et feray couler les rivières sur la terre seiche ³. A quoy respond la sentence de Jésus-Christ, que j'ay n'aguères dit, Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi ⁴. Combien qu'il est aucunesfois appelé de ce nom, pour la force qu'il a de purger et nettoyer : comme en Ezéchiel où Dieu promet des eaux pures pour laver toutes les souilleures de son peuple, et pource qu'en nous arrouasant de sa grâce, il nous restaure et nous refocille : de cest effect il est appelé le nom d'Huile et d'Onction luy donné ⁵. D'autre part, pource qu'en nous cuisant, et bruslant nos concupiscescences, qui sont comme superfluités et ordures, il enflambe nos cœurs pour Dieu, et en affection de le servir, pour ceste raison il est appelé intitulé Feu ⁶. En somme, il nous a posé comme la seule fontaine dont les richesses célestes descoulent sur nous, et bien comme la main de Dieu par laquelle il exerce sa vertu ⁷. Car c'est par sa inspiration que nous sommes régénérés en vie céleste, afin de n'estre plus gouvernés par les sens, mais estre dirigés par son mouvement et opéra-

tion : tellement que s'il y a quelque bien en nous, ce n'est seulement que du fruit de sa grâce : et sans luy tout le beau lustre de vertu que nous avons n'est rien, pource qu'il n'y a qu'aveuglement d'esprit et perversité de cœur. Cela a bien esté desjà clairement exposé, que Jésus-Christ nous est comme oisif, jusques à ce que nous le conjoignons avec son Esprit pour nous y adresser : pource que sans ce bien nous ne faisons que regarder Jésus-Christ de loin et hors nous, voire d'une froide spéculation. Or nous sçavons qu'il ne proufite sinon à ceux desquels il est chef et frère premier-nay, mesmes qui sont vestus de luy ¹. Ceste seule conjunction fait qu'il ne soit point venu vain et inutile, quant à nous, avec le nom de Sauveur. A ce mesme but tend le mariage sacré, par lequel nous sommes faits chair de sa chair et os de ses os, voire un avec luy ². Or il ne s'unit avec nous que par son Esprit, et par la grâce et vertu d'iceluy il nous fait ses membres, pour nous retenir à soy, et pour estre mutuellement possédé de nous.

4 Mais pource que la foy est son principal chef-d'œuvre, la pluspart de ce que nous lisons en l'Ecriture touchant sa vertu et opération, se rapporte à icelle foy, par laquelle il nous amène à la clarté de l'Evangile : comme dit saint Jehan, que ceste dignité est donnée à tous ceux qui croient en Christ, d'estre faits enfans de Dieu, lesquels ne sont point nés de chair et de sang, mais de Dieu ³. Car en opposant Dieu à la chair et au sang, il monstre que c'est un don céleste et surnaturel, que les esleus reçoivent Jésus-Christ par foy, lesquels autrement demeureroient adonnés à leur incrédulité. La response que fit Jésus-Christ à Pierre, convient à ceci : La chair et le sang ne le t'ont point révélé, mais mon Père qui est au ciel ⁴. J'attouche brièvement ces choses, pource qu'elles ont esté déduites ailleurs tout au long. Le dire aussi de saint Paul s'accorde trèsbien à ce propos : c'est que les fidèles sont scellez ou cachetez du saint Esprit

¹ 1. Cor. I, 22.
² 1. Cor. I, 22.
³ 1. Cor. I, 22.
⁴ 1. Cor. I, 22.

⁵ Rom. VIII, 10.

⁶ Jean VII, 37.

⁷ 1. Jean II, 20, 27.

⁸ Jean IV, 14.

¹ Ephés. IV, 15 ; Rom. VIII, 29 ; Gal. III, 27.

² Ephés. V, 30.

³ Jean I, 13.

⁴ Matth. XVI, 17.

de la promesse ¹. Car il signifie qu'il est le maistre intérieur, par le moyen duquel la promesse de salut entre en nous, et transperce nos âmes : et qu'autrement elle ne feroit que battre l'air, ou sonner à nos oreilles. Pareillement quand il dit que les Thessaloniens ont esté esleus de Dieu en sanctification de l'Esprit, et en la foy de la vérité ² : par un tel fil et conjonction il nous advertit que la foy ne peut provenir d'ailleurs que de l'Esprit; ce que saint Jehan explique ailleurs plus ouvertement, parlant ainsi : Nous sçavons qu'il demeure en nous par l'Esprit qu'il nous a donné. Item, Voyci dont nous sçavons que nous demeurons en luy, et luy en nous : c'est qu'il nous a donné de son Esprit ³. Parquoy le Seigneur Jésus pour rendre ses disciples capables de la sagesse céleste, leur promet l'Esprit de vérité, lequel le monde ne peut comprendre ⁴ : et luy attribue cest office comme propre, de leur suggérer et faire cognoistre ce qu'il leur avoit desjà enseigné : comme aussi de faict la clarté se présenteroit en vain

aux aveugles, si cest Esprit d'intelligence n'ouvroit les yeux de l'entendement : en sorte qu'à juste cause on le peut appeler La clef, par laquelle les trésors du royaume des cieus nous sont ouverts : et son illumination peut estre nommée La veue de nos âmes. Voylà pourquoy saint Paul magnifie tant le ministère de l'Esprit ¹ : ce qui vaut autant à dire comme la prédication ayant avec soy la vivacité spirituelle : pource que les docteurs ne prouffiteroyent rien à crier, si Jésus-Christ le souverain maistre ne besongnoit au dedans, pour attirer ceux qui luy sont donnez du Père. Parquoy, comme nous avons dit que toute perfection de salut se trouve en Jésus-Christ, aussi luy, afin de nous en faire participans, nous baptise au saint Esprit et en feu ², nous illuminant en la foy de son Evangile, et nous régénérant, tellement que nous soyons nouvelles créatures : finalement nous purgeant de toutes nos pollutions et ordures, pour estre consacrés de Dieu en saints temples.

CHAPITRE II.

De la foy : où la définition d'icelle et les choses qui luy sont propres sont expliquées.

1 Mais toutes ces choses seront faciles à entendre, quand nous aurons mis une plus claire définition de la foy, pour bien monstrer aux lecteurs quelle est sa force et nature. Or il convient réduire en mémoire ce que nous avons enseigné par ci-devant : c'est que Dieu en nous ordonnant par la Loy ce qui est de faire, si nous choppons le moins du monde, nous menace du jugement de la mort éternelle, et nous tient là enserrez, comme s'il devoit foudroyer sur nos testes. De rechef il est à noter, pource que non-seulement ce nous est chose difficile, mais surmontant toutes nos forces, et hors de nostre faculté, d'accomplir la Loy comme il est requis : si nous ne regardons qu'à nous et ne réputons que ce

que nous avons mérité, et de quelle condition nous sommes dignes, qu'il ne nous reste une seule goutte d'espérance : mais comme povres gens rejetez de Dieu, sommes accablez en damnation. Tiercement, nous avons déclaré qu'il n'y a qu'un seul moyen de nous délivrer d'une calamité si misérable, et nous faire sortir : asçavoir quand Jésus-Christ apparoist Rédempteur, par la main duquel le Père céleste ayant pitié de nous, selon sa miséricorde infinie nous a voulu secourir, voire si nous embrassons d'une ferme foy ceste miséricorde, et reposons en icelle d'une constance d'espérance y persévérer. Maintenant il reste de bien considérer quelle doit estre ceste foy, par laquelle tous ceux qui sont adoptez de

1) Ephés. I, 13.

2) 1 Jean III, 24; IV, 13.

3) 2 Thess. II, 13.

4) Jean XIV, 17.

1) 2 Cor. III, 6-8.

2) Luc III, 16.

Dieu pour enfans, entrent en possession du royaume de Dieu, pource qu'une opinion telle quelle, ou mesme persuasion telle qu'elle soit, ne suffiroit point à faire une chose si grande. Et d'autant qu'il nous faut-il songneusement appliquer nostre estude à nous enquerir de la nature et droicte propriété de la foy, quand nous voyons que la pluspart du monde est comme hébétée en cest endroit. Car en oyant ce nom, ils ne conviennent qu'une volonté de s'accorder à l'histoire de l'Evangile : mesmes quand on dispute de la foy aux escholes de théologie, en disant cruement que Dieu est l'object, ils esgarent çà et là les âmes en spéculations volages : au lieu de les adresser à un certain but. Puis que Dieu habite en une lumière inaccessible, il est requis que Christ vienne devant de nous, pour nous y guider. Et aussi il s'appelle La clarté du monde : et en un autre lieu, La voye, la vie et la vie : pource que nul ne vient au Père, qui est la fontaine de vie, sinon par luy : d'autant que luy seul cognoist le Père, et que son office est de le monstrer à ses fidèles ¹. Suyvant ceste raison, saint Paul proteste qu'il n'a rien estimé de d'estre cognu, que Jésus-Christ : aux Actes il ne se glorifie que d'avoir obtenu la foy en Jésus-Christ ² : et en un autre lieu, il récite le propos qui luy a été adressé : Je t'envoyeray entre les peuples, à ce qu'ils reçoivent rémission de leurs péchez, et qu'ils soyent participants de l'héritage des Saints par la foy qui est en moy ³. Item, ailleurs il dit, que la gloire de Dieu nous est visible en la face de Christ : et que c'est ce miroir-là par lequel toute cognoissance nous est donnée ⁴. Vray est que la foy regarde en un seul Dieu : mais il nous y faut adjoûter un second point, c'est de croire en Jésus-Christ, lequel il a envoyé : pource que si nous seroit caché bien loing, si le soleil ne nous esclairoit de ses rayons. Et c'est fin aussi le Père a mis en luy tous ses biens, pour se manifester en la personne d'iceluy, et par telle communica-

tion exprimer la vraie image de sa gloire. Car comme il a esté dit qu'il nous faut estre tirez par l'Esprit pour estre incitez à chercher le Seigneur Jésus : aussi d'autre part il nous convient estre advertis de ne chercher le Père ailleurs qu'en ceste image. De quoy saint Augustin parle trèsprudemment, disant que pour bien dresser nostre foy, il nous faut savoir où nous devons aller, et par où. Puis incontinent il conclut que le chemin pour nous garder de tous erreurs, est de cognoistre celuy qui est Dieu et homme ¹. Car nous tendons à Dieu, et par l'humanité de Jésus-Christ nous y sommes conduits. Au reste, saint Paul faisant mention de la foy que nous avons en Dieu, ne prétend pas de renverser ce que tant souvent il réitère de la foy, laquelle a toute sa fermeté en Jésus-Christ : et saint Pierre conjoint trèsbien les deux, en disant que par Christ nous croyons en Dieu ².

2 Ce mal doncques, comme d'autres infinis, doit estre imputé aux théologiens sorboniques, lesquels ont couvert tant qu'ils ont peu Jésus-Christ comme d'un voile : comme ainsi soit que si nous ne regardons droict à luy, nous ne pouvons que vaguer par beaucoup de labyrinthes. Or outre ce que par leur définition pleine de ténèbres ils amoindrissent la vertu de la foy et quasi l'anéantissent, ils ont basti une fantasie de foy, qu'ils appellent Implicite, ou Enveloppée : duquel nom intitulans la plus lourde ignorance qui se puisse trouver, ils trompent le povre populaire, et le ruinent. Mesmes (pour parler plus ouvertement et à la vérité) ceste fantasie non-seulement ensevelit la vraie foy, mais la destruit du tout. Est-ce là croire de ne rien entendre, moyennant qu'on submette son sens à l'Eglise? Certes la foy ne gist point en ignorance, mais en cognoissance : et icelle non-seulement de Dieu, mais aussi de sa volonté. Car nous n'obtenons point salut, à cause que nous soyons prests de recevoir pour vray tout ce que l'Eglise aura déterminé, ou pource que nous luy remettions la charge d'enquerir et cognoistre : mais en

¹ Tim. VI, 16; Jean VIII, 12; XIV, 6; Luc X, 22.
² Cor. II, 2.
³ Act. XXVI, 17, 18.
⁴ Cor. IV, 6.

¹ De civit. Dei, lib. XI, cap. II.
² 1 Pierre I, 21.

tant que nous cognoissons Dieu nous estre Père bien vueillant, pour la réconciliation qui a esté faite en Christ : et pource que nous recevons Christ, comme à nous donné en justice, sanctification et vie. C'est par ceste cognoissance, et non point en submettant nostre esprit aux choses incognues, que nous obtenons entrée au royaume céleste. Car l'Apostre en disant qu'on croit de cœur à justice, et qu'on fait confession de bouche à salut¹, n'entend point qu'il suffise si quelqu'un croit implicitement ce qu'il n'entend pas : mais il requiert une pure et claire cognoissance de la bonté de Dieu, en laquelle consiste nostre justice.

3 Bien est vray que je ne nie pas que, comme nous sommes enveloppez d'ignorance, beaucoup de choses ne nous soyent cachées, et seront jusques à ce qu'ayans despouillé ce corps mortel, nous soyons plus approchez de Dieu : esquelles choses je confesse qu'il n'est rien plus expédient que de suspendre nostre jugement, et ce pendant arrester nostre vouloir de demeurer en unité avec l'Eglise; mais c'est une mocquerie d'attribuer sous ceste couverture le tiltre de foy à une pure ignorance. Car la foy gist en la cognoissance de Dieu et de Christ² : non pas en la révérence de l'Eglise. Et de faict, nous voyons quel abysme ils ont ouvert par une telle implication, qu'ils appellent, ou enveloppement : c'est que les ignorans reçoivent tout ce qui leur est présenté sous le tiltre de l'Eglise, voire sans aucune discrétion : mesmes les plus lourds erreurs qu'on leur puisse bailler. Laquelle facilité tant inconsidérée, combien qu'elle face trébuscher l'homme en ruine, est néanmoins excusée par eux, d'autant qu'elle ne croit rien avec détermination, mais sous ceste condition adjoincte, Si la foy de l'Eglise est telle. En ceste manière ils feignent qu'on tient la vérité en erreur, la lumière en aveuglement, et la science en ignorance. Or afin de ne nous arrester longuement à réfuter ces folies, nous admonestons seulement les lecteurs de les comparer avec nostre doctrine, car la

clairté mesme de la vérité donner d'argumens pour les confondre. n'est pas question entre eux de si la foy est enveloppée en beautés ténèbres d'ignorance : mais ils donnent que ceux qui s'abrutissent sçachant rien, et mesmes se flatent leur bestise, croient deuement et il est requis : moyennant qu'ils se rendent à l'autorité et jugement de sans rien sçavoir; comme si l'Eglise n'enseignoit point par tout, que la science est conjointe avec la foy.

4 Or nous confessons bien que ce pendant que nous sommes pécheurs, le monde, est tousjours enveloppée seulement pource que beaucoup de choses nous sont encore incognues, mais qu'estans enveloppez de beaucoup de nuées d'erreurs, nous ne comprenons tout ce qui seroit à souhaitter. La sagesse souveraine des plus parfaits nous pouldroit proufiter et de tirer plus ordinairement rendans dociles et débonnaires. Tant saint Paul exhorte les fidèles à ne point se quereller l'un d'avec l'autre sur une chose, d'attendre plus ample révélation¹. Et l'expérience nous enseigne que nous ne comprenons pas ce qui nous est désiré, jusques à ce que nous despouillez de nostre chair. Je voyent aussi en lisant l'Ecriture rencontrer beaucoup de passages, qui nous arguent et convertissent d'ignorance : et par ceste bride Dieu retient en modestie, c'est d'assez que chacun certaine mesure et portion de la vérité à ce que le plus grand docteur habile soit prest d'estre enseigné. Nous avons plusieurs beaux et notables exemples de telle foy implicite aux disciples de nostre Seigneur Jésus, devant qu'ils fussent pleinement illuminez. Nous voyons combien il leur a esté difficile de comprendre les premiers rudimens : comme quand ils hésité et fait scrupule en choses si simples : et encores qu'ils pendissent duquellement de la bouche de leur Seigneur, combien peu ils ont esté avancés, plus est, estans venus au sépulchre de la résurrection, de laquelle ils avoient

¹) Rom. X. 10.

²) Jean XVII, 3.

¹) Phil. III, 18.

leur est comme songe. Puis Christ leur avoit desjà rendu ce qu'ils croyoyent, il n'est pas étonnant qu'ils fussent du tout vuides d'esprit s'ils n'eussent esté persuadés que Jésus-Christ devoit ressusciter les morts ; comme aussi les femmes qui étoient induites de superstition, et de leurs onguens aromatisés, auquel il n'y eust aucune chance de vie : mais combien outassent foy aux paroles du Seigneur, lequel elles sçavoient estre salutaire ; toutesfois la rudesse qui occupe leurs esprits, a tenu leur entendement en ténèbres, tellement qu'ils ne trouvez esperdus. Et pour ce qu'il est dit, qu'ayans apperceu la vérité des paroles de nostre Seigneur, finalement ils ont creu : lors ils ayent commencé de croire, pource que la semence de la foy estoit comme morte en leurs esprits, et ne prins vigueur pour fructifier. Doncques vraye foy en eux, apperçue : pource qu'ils avoyent une sainte révérence qu'il appartient à Dieu, pour leur Docteur uni- versel ; second, estans enseignez de Dieu, et croyoyent pour autheur de leur salut ; troisièmement ils croyoyent qu'il estoit Dieu, pour assembler en l'héritage de son Père, par la grâce de Dieu son Père, et ainsi seroyent vrais disciples ; car il n'en faut point chercher d'autre preuve ni plus familière que ce qu'ils sentent tousjours en soy quelque chose de sainteté meslée parmi la foy. Or comment nous pouvons appeler cela foy, si ce n'est à proprement parler n'est que la foy ; car la révélation à icelle. Les Evangélistes ont écrit que plusieurs ont creu, et finalement ont esté ravis par les paroles de Jésus-Christ, pour l'avoir en leur cœur, sans passer plus outre que de croire en son Fils, le Rédempteur qui avoit été promis : combien qu'ils n'eussent eu aucune doctrine de l'Evangile que bien peu. Telle révérence qui nous fait pour s'assujétir à Jésus-Christ, et d'être ornée du titre de foy, combien fust qu'un petit commence-

ment. Et voilà comment l'homme de cour, lequel avoit creu à la promesse de Jésus-Christ touchant la guairison de son fils, quand il est retourné à la maison a creu derechef, selon saint Jehan, voire, pource que du premier coup il a tenu pour oracle du ciel ce qu'il avoit ouy de la bouche de Jésus-Christ : et puis il s'est adonné à l'autorité d'iceluy, pour recevoir sa doctrine¹. Toutesfois il faut sçavoir qu'il s'est tellement rendu docile et disposé à apprendre, que ce mot de Croire au premier lieu de ce passage de saint Jehan, dénote une foy particulière : au second lieu il s'estend plus loin, c'est de mettre cest homme au rang des disciples de nostre Seigneur, lesquels faisoient profession d'adhérer à luy. Saint Jehan nous propose un exemple assez semblable es Samaritains, lesquels ayans creu à la parole qui leur avoit esté annoncée par la femme accourent ardemment à Jésus-Christ qui est un commencement de foy : mais l'ayans ouy, ils disent, Nous ne croyons plus pour ta parole, mais d'autant que nous l'avons ouy, et que nous sçavons qu'il est le Sauveur du monde². Il appert de ces tesmoignages, que ceux mesmes qui ne sont point encore abruvez des premiers élémens, moyennant qu'ils soyent enclins et dults à obéir à Dieu, sont nommez fidèles : non pas proprement, mais d'autant que Dieu par sa libéralité fait cest honneur à leur affection. Au reste, une telle docilité avec désir d'apprendre, est bien diverse de ceste lourde ignorance, en laquelle crou- pissent et sont endormis ceux qui se contentent de leur foy implicite, telle que les Papistes imaginent. Car si saint Paul condamne rigoureusement ceux qui en apprenant ne parviennent jamais à la science de vérité, de combien plus grand opprobre et vitupère sont dignes ceux qui de propos délibéré appétent de ne rien sçavoir³?

6 Voyci donc la vraye cognoissance de Jésus-Christ, que nous le recevions tel qu'il nous est offert du Père : asçavoir vestu de son Evangile. Car comme il nous est destiné pour le but de nostre foy :

1) Jean IV, 53; VIII, 30.

2) Jean IV 42.

3) 2 Tim. III, 7.

aussi d'autre part jamais nous ne tendrons droit à luy, sinon estans guidez par l'Evangile. Et de faict c'est là que les thrésors de grâce nous sont ouverts, lesquels nous estans fermez, Jésus-Christ ne nous prouffiteroit guères. Voylà pourquoy saint Paul accompagne la doctrine avec la foy d'un lien inséparable, disant, Vous n'avez point ainsi appris Jésus-Christ, si vous avez esté enseignez quelle est sa vérité¹. Non pas que je restreigne tellement la foy à l'Evangile, que je ne confesse que ce qu'ont enseigné Moïse et les Prophètes suffisoit pour lors à la bien édifier : mais pource qu'il y en a une manifestation plus ample en l'Evangile, saint Paul non sans cause l'appelle doctrine de foy. Pour laquelle raison il dit en un autre passage, qu'à l'advenement de la foy la Loy a esté abolie, signifiant par ce mot la façon nouvelle d'enseigner qui a esté apportée par le Fils de Dieu, d'autant qu'il a beaucoup mieux esclarci la miséricorde de son Père : et nous ayant esté ordonné maistre et docteur, nous a plus familièrement testifié de nostre salut². Toutesfois la procédure nous sera plus aisée si nous descendons par degrez du général au spécial. En premier lieu soyons advertis qu'il y a une correspondance de la foy avec la Parole, dont elle ne peut estre séparée ne distraite, non plus que les rayons du soleil, lequel les produit. Et voylà pourquoy Dieu crie par Isaïe, Escoutez-moy, et vostre âme vivra³ ! Saint Jehan aussi monstre que telle est la source de la foy, en disant, Ces choses sont écrites afin que vous croyiez⁴. Et le Prophète voulant exhorter le peuple à croire, Aujourd'huy, dit-il, si vous oyez sa voix⁵. Brief ce mot d'ouyr communément se prend pour croire. Pour conclusion, Dieu ne discerne point en vain par ceste marque les enfans de l'Eglise d'avec les estrangers : c'est qu'il les enseignera pour les avoir escoliers. A quoy respond ce que saint Luc met par-ci par-là ces deux mots comme équivalens, Fidèles et disciples : mesmes estend ce tiltre jusques à

une femme⁶. Parquoy si la foy tant peu que ce soit de ce blanc elle doit prendre sa visée, elle ne plus sa nature : mais est une chose incertaine, et erreur vaguant. Icelle mesme parole est le fondement elle est soustenue et appuyée : d'elle est retirée, incontinent elle tré. Qu'on oste donc la Parole, et il n'y aura plus nulle foy. Nous ne disons pas icy, asçavoir-mon si le ministère de l'homme est nécessaire pour la Parole, dont la foy soit conceue : nous traiterons en un autre lieu de ce point. Nous disons que la Parole, de quelque part qu'elle nous soit apportée, est un miroir auquel la foy doit regarder et contempler Dieu. Pourtant soit qu'on s'aide en cela du service de l'homme, soit qu'il besongne par sa seule vertu, le service de la Parole n'est moins il se représente tousjours la Parole à ceux qu'il veut tirer à se convertir. Et aussi saint Paul nomme la foy obéissance à la Parole, par laquelle on rend à l'Evangile. Et ailleurs il parle du service et promptitude de la Parole, comme il estoit aux Philippiens⁷. Car il ne s'agit que de question seulement en l'intelligence de la foy, que nous cognoissions qu'il y a Dieu : mais principalement il est d'entendre de quelle volonté il est Dieu pour nous. Car il ne nous est pas seulement utile de sçavoir quel il est en soy, mais de quel il nous veut estre. Nous avons déjà vu que la foy est une conséquence de la volonté de Dieu prise par la Parole. Le fondement d'icelle est la persuasion qu'on a de la vérité de Dieu, par laquelle ce pendant que ton cœur n'est point la certitude résolue, la Parole n'est qu'une autorité bien débile ou du tout inutile. D'avantage, il ne suffit pas de dire que Dieu est véritable, qu'il ne mentir ne tromper, si tu n'as ces marques de sa vérité, que tout ce qui procède de sa Parole est vérité ferme et inviolable.

7 Mais d'autant que le cœur de l'homme n'est point confirmé en foy par la seule Parole de Dieu, il faut encore chercher que c'est que la foy proprement dite, et la garde en la Parole. C'estoit une

1) Ephés. IV, 20, 21.

2) 1e. LV, 2.

3) Ps. XCV, 8.

4) Rom. X, 4.

5) Jean XX, 31.

6) Act. VI, 1, 2, 7 ; IX, 4, 10, 19, 25, 26, 32 ; XIII, 52 ; XIV, 20, 28 ; XX, 1.

7) Rom. I, 5 ; Phil. II, 17.

Dieu, celle qui fut dite à Adam, Tu mourras de mort; c'estoit une voix de Dieu, qui fut dite à Caïn, Le sang de ton frère crie à moy de la terre¹: mais toutes ces sentences ne pouvoient sinon esbranler la foy: tant s'en faut qu'elles fussent pour l'establir. Nous ne nions pas cependant que l'office de la foy ne soit de donner consentement à la vérité de Dieu, toutesfois et quantes qu'il parle, et quoy qu'il dise, et en quelque manière que ce soit: mais nous cherchons à prévenir que c'est que la foy trouve en icelle parole, pour s'appuyer et reposer. Si nostre conscience ne voit autre chose qu'indignation et vengeance, comment ne semblera-elle d'horreur? Et si elle a une idée de Dieu en horreur, comment ne le fuira-t-elle? Or la foy doit chercher Dieu, non pas le fuir. Il appert doncques que nous n'avons pas encores la définition plene: mais que cela ne doit point estre réputé, de cognoistre une chacune volonté de Dieu. Et que sera-ce si au lieu de volonté, de laquelle le message est quelque chose de triste et espovantable, nous mettons la bonté ou miséricorde? Certes en cette manière nous approchons plus de la nature de foy. Car lors nous sommes véritablement induits de chercher Dieu, après que nous avons cognu nostre salut estre en luy: ce qu'il nous déclare en nous montrant qu'il en a soin. Parquoy il nous a besoin d'avoir promesse de sa grâce, laquelle il testifie qu'il nous est Père propice: pource que sans icelle nul ne peut approcher de luy, et que le cœur de l'homme ne se peut reposer que sur la Parole. Selon ceste raison ces deux mots, Miséricorde et Vérité sont souvent conjoints aux Pseaumes: comme il y a un lien indissoluble, pource qu'il ne nous suffiroit rien de sçavoir que Dieu est bon, s'il ne nous convioit à soy par sa bonté, nous alléchant par sa clémence. Et il seroit point à nous de comprendre sa miséricorde, s'il ne la nous offroit par sa Vérité. Les exemples sont, J'ay presché ta bonté et ton salut: Je n'ay point celé ta bonté et ta vérité: Comme ta bonté et ta vérité me gardent². Item, Ta miséricorde

touche les cieux, ta vérité va jusques aux nues. Item, Toutes les voyes de Dieu sont clémence et vérité à ceux qui gardent son alliance. Item, Sa miséricorde est multipliée sur nous, et sa vérité demeure à jamais. Item, Je chanteray à ton Nom pour ta miséricorde et vérité³. Je laisse à réciter ce qu'en disent souvent les Prophètes: c'est que Dieu, selon qu'il est bénin, est aussi loyal en ses promesses. Car ce seroit témérité à nous, de concevoir que Dieu nous soit propice, s'il n'en testifie luy-mesme, et qu'il nous prévienne en nous conviant, à ce que sa volonté ne nous soit douteuse ou obscure. Or nous avons desjà veu qu'il a ordonné son Fils pour le seul gage de son amour, et que sans luy il n'y apparoist haut et bas que signes d'ire et de haine. D'avantage, puis que la cognoissance de la bonté de Dieu ne peut pas avoir grande importance, sinon qu'elle nous y face reposer, il faut exclurre toute intelligence meslée avec doute, et laquelle ne consiste fermement, mais vacille comme débatant de la chose. Or il s'en faut beaucoup que l'entendement de l'homme, ainsi qu'il est aveuglé et obscurci, puisse pénétrer et atteindre jusques à cognoistre la volonté de Dieu: que le cœur, au lieu qu'il a accoustumé de vaciller en doute et incertitude, soit assuré pour reposer en telle persuasion. Parquoy il faut que l'entendement de l'homme soit d'ailleurs illuminé, et le cœur confirmé, devant que la Parole de Dieu obtiene plene foy en nous. Maintenant nous avons une entière définition de la foy, si nous déterminons que c'est une ferme et certaine cognoissance de la bonne volonté de Dieu envers nous: laquelle estant fondée sur la promesse gratuite donnée en Jésus-Christ, est révélée à nostre entendement, et seellée en nostre cœur par le saint Esprit.

8 Mais devant que passer outre, il sera nécessaire de mettre quelques Proèmes pour desvelopper quelques nœuds qui autrement pourroyent empescher les lecteurs, et les retarder. En premier lieu nous avons à réfuter la distinction qui a eu tousjours vogue entre les Sorbonistes,

¹ Ps. II, 17; IV, 10.

² Ps. XL, 11, 12.

³ Ps. XXV, 10; XXXVI, 6; CXVII, 2.

touchant la foy qu'ils appellent Formée et Informée. Car ils imaginent que ceux qui ne sont touchez d'aucune crainte de Dieu, ou de sentiment de piété, ne laissent point de croire tout ce qui est nécessaire à salut; comme si le saint Esprit illuminant nostre cœur à la foy, ne nous estoit point tesmoin de nostre adoption. Or combien que contre toute l'Ecriture ils veulent avec leur fierté, que telle cognoissance soit foy, il ne sera jà besoin de beaucoup disputer ou débatre plus longuement contre leur définition, moyennant que ce que l'Ecriture nous en monstre soit bien expliqué. Car de là il nous apperra combien sottement et bestialement ils gergonnent, plustost qu'ils ne parlent, d'une chose si haute. J'en ay desjà touché une partie: je déduiray ci-après le reste en son lieu. Pour le présent je dy qu'on ne sçauroit rien feindre plus hors de propos que leur resverie. Ils entendent qu'un assentement, par lequel les contempteurs de Dieu accepteront pour vray ce qui est contenu en l'Ecriture, doit estre réputé pour foy. Or il falloit veoir en premier lieu, si chacun appelle à soy la foy de sa propre industrie, ou bien si c'est le saint Esprit qui par icelle nous testifie nostre adoption. Parquoy ils babillent en petis enfans, quand il demandent si la foy estant formée de la charité survenante est une mesme foy ou diverse. Et par tel badinage il est notoire, que jamais ils n'ont rien conceu du don singulier de l'Esprit, par lequel la foy nous est inspirée. Car le commencement de croire contient en soy la réconciliation, par laquelle l'homme a accès à Dieu. Que s'ils poisoient bien ceste sentence de saint Paul, qu'on croit de cœur à justice¹: ils ne s'amuseroyent plus à qualifier ainsi la foy par des vertus survenantes. Quand nous n'aurions autre raison que ceste-ci, elle devroit suffire pour décider tout différent²: asçavoir que l'assentement que nous donnons à Dieu (comme j'en ay desjà parlé, et en traiteray tantost plus au long) est au cœur plustost qu'au cerveau, et d'affection plustost que d'intelli-

gence. Pour laquelle cause l'obéissance de la foy est tant louée, que Dieu n'a fère nul autre service à icelle³: et droict, veu qu'il n'a chose si précieuse que sa vérité, laquelle est signée par les croysans (comme dit Jehan-Baptiste) comme quand on met son signe ou son sceau en une lettre⁴. Pource que l'assentement doit point estre en doute, je conçois un mot, que ceux qui disent que la foy est formée quand il survient quelque bonne affection, comme un accès d'espérance, ne font que babiller: car l'assentement ne peut estre sans affection et sans révérence de Dieu. Il se présente un argument beaucoup plus clair. Car puis que la foy en Jésus-Christ selon qu'il nous est offerte du Père (or il nous est offert non seulement en justice, rémission des péchés, mais aussi en satisfaction, comme une fontaine d'eau vive) nul ne le peut jamais cognoistre deuement, ne sans luy, qu'il n'apprehende ceste sanctification de l'Esprit. Ou bien si quelqu'un veut avoir encores cela plus clair, il verra que la foy est située en la cognoissance de Christ, et Christ ne peut estre cogneu sans la sanctification de son Esprit: il suit que la foy ne doit estre nullement séparée de bonne affection.

9 Ceux qui ont coustume d'attribuer à la foy ce que dit saint Paul, asçavoir que qu'un avoit si parfaite foy que de transférer les montagnes, et qu'il n'est point de charité⁵, que cela n'est que charité, voulans par ces paroles faire une distinction qui soit sans charité: ils ne sçavent point que signifie le vocable Foy en ce passage. Car comme au passage que saint Paul eust disputé des dons de l'Esprit, entre lesquels il a nommé les langues, vertus et prophecies, et qu'il eust exhorté les Corinthiens à multiplier leur estude aux plus excellentes et plus proufitables, c'est asçavoir à la charité, il adjoint tout le corps de l'Eglise: il adjoint leur démontrera encores une plus excellente voye⁶, asçavoir que tous ces dons ne valent rien, si on n'a la charité, combien qu'ils soyent tous excellens.

1) Rom. X, 10.

1) Rom. I, 5.

3) 1 Cor. XIII, 2.

2) Jean III, 33.

4) 1 Cor. XII, 31.

re, néanmoins ne sont comme mer, s'ils ne servent à charité : qu'ils sont donnez à l'édification, à laquelle s'ils ne se rapportent leur grâce et leur pris. Prouver il use d'une division, des mesmes grâces dont il avoit ion au paravant : mais il les le divers noms. Ainsi ce qu'il mièrement appelé Vertu, il le oy : signifiant par l'un et l'autre la puissance de faire miracles. Tant que ceste puissance, soit nomme Foy ou Vertu, est un culier de Dieu (comme sont le langues, prophéties et autres), lequel un meschant homme ir, et en abuser : ce n'est pas si elle est séparée de charité. C'est la faute de ces povres gens nonobstant que le vocable de diverses significations, n'observe ceste diversité, ils combattent il estoit tousjours prins en une manière. Le lieu de saint Jaques, vient pour confermer aussi leur era ailleurs expliqué. Car compar forme d'enseigner nous con- qu'il y a plusieurs espèces de d nous voulons monstrier quelle noissance de Dieu aux iniques : ns nous recognoissons et con- avec l'Ecriture une seule foy is de Dieu. Il est bien vray que croient qu'il y a un Dieu, et que ce qui est compris en l'E- l'Ecriture, est véritable, d'un gement qu'on a accoustumé de e véritable ce qu'on lit aux his- ce qu'on a veu à l'œil. Il y en sent encores outre : car ils ont de Dieu pour un oracle indubi- le contemnent point du tout les emens d'icelle, et sont aucunes- us des promesses. Nous disons manière de gens n'est pas sans c'est en parlant improprement, qu'ils n'impugnent point d'une manifeste la Parole de Dieu, et tent ne mesprisent : mais plus- ent quelque apparence d'obéis- lesfois comme ceste ombre ou

image de foy est de nulle importance, aussi elle est indigne d'un tel tiltre. Et combien que nous verrons tantost plus amplement combien elle diffère de la vérité de la foy, néanmoins il ne nuira de rien d'en faire maintenant une briefve démonstrance. Il est dit que Simon le Magicien a creu, lequel manifeste tantost après son incrédulité¹. Ce que le tesmoignage de foy luy est donné, nous n'entendons pas avec aucuns, qu'il l'ait seulement simulée par paroles, combien qu'il n'en eust rien au cœur : mais plus- tost nous pensons qu'estant surmonté par la majesté de l'Evangile, il y avoit adjousté une foy telle quelle : recognoissant tellement Christ pour auteur de vie et salut, que volontiers il l'acceptoit pour tel. En ceste manière nostre Seigneur dit au chapitre VIII de saint Luc, que ceux-là croient pour un temps, esquels la semence de la Parole est suffoquée devant que fructifier : ou bien desseichée et perdue, devant qu'avoir prins racine². Nous ne doutons pas que tels ne soyent touchez de quelque goust de la Parole, pour la recevoir avec désir, et ne soyent frappez de sa vertu : tellement qu'en leur hypocrisie non-seulement il déçoivent, les hommes, mais aussi leurs cœurs propres. Car ils se persuadent que la révérence qu'ils portent à la Parole de Dieu, est la plus vraye piété qu'ils puissent avoir : pource qu'ils ne réputent autre impiété au monde, sinon quand ceste Parole est manifestement ou vitupérée ou mesprisée. Or quelle que soit ceste réception de l'Evangile, elle ne pénètre pas jusques au cœur pour y demeurer fichée : et combien qu'elle semble advis aucunesfois prendre racines, néanmoins elles ne sont pas vives : tant a de vanité le cœur humain, tant il est rempli de diverses cachettes de mensonges, de telle hypocrisie il est enveloppé, qu'il se trompe souvent soy-mesme. Toutesfois ceux qui se glorifient d'un tel simulachre de la foy, qu'ils entendent qu'ils ne sont en rien supérieurs au diable en cest endroit³. Certes les premiers dont nous avons parlé sont beaucoup inférieurs,

1) Act. VIII, 13, 18.

2) Luc VIII, 7, 18.

3) Jacq. II, 19.

d'autant qu'ils demeurent esourdis en oyant les choses lesquelles font trembler les diables : les autres sont en cela pareils, que le sentiment qu'ils en ont, finalement sort en terreur et espouvantement.

41 Je sçay que d'attribuer la foy aux réprouvez, il semble bien dur et estrange à aucuns, veu que saint Paul la met pour fruit de nostre élection ¹. Mais ce nœud sera facile à deslier, pource que cōmbien qu'il n'y ait que ceux qui sont prédestinez à salut que Dieu illumine en la foy, et auxquels il face vraiment sentir l'efficace de l'Evangile, toutesfois l'expérience monstre que les réprouvez sont quelquesfois touchez quasi d'un pareil sentiment que les esleus, en sorte qu'à leur opinion ils doyvent estre tenus du rang des fidèles. Par ainsi il n'y a point d'absurdité en ce que l'Apostre dit qu'ils goustent pour un temps les dons célestes : et en ce que Jésus-Christ dit qu'ils ont une foy temporelle ²; non pas qu'ils comprennent quelle est la vertu de l'Esprit, ne qu'ils la reçoivent à bon essient et vivement, ou bien qu'ils ayent la vraie clairté de foy : mais pource que Dieu, afin de les tenir convaincus et rendre tant plus inexcusables, s'insinue en leurs entendemens, voire entant que sa bonté peut estre goustée sans l'Esprit d'adoption. Si quelqu'un réplique que les fidèles doncques n'auront point où s'asseurer, et ne pourront juger comment ils sont adoptez de Dieu : je respon, combien qu'il y ait grande similitude et affinité entre les esleus et ceux qui ont une foy caduque et transitoire, que toutesfois la fiance dont parle saint Paul, asçavoir d'oser invoquer Dieu pour Père à pleine bouche, n'a sa vigueur qu'aux esleus. Parquoy comme Dieu régénère les esleus seulement à perpétuité par la semence incorruptible, et ne souffre que jamais ceste semence qu'il a plantée en leurs cœurs péricule : aussi il n'y a doute qu'il ne seelle en leurs cœurs d'une façon spéciale la certitude de sa grâce, à ce qu'elle leur soit pleinement ratifiée. Mais cela n'empesche point que le saint Esprit n'ait

quelque opération plus basse prouvez. Ce pendant les fidèles vertis de s'examiner songneuser humilité, de peur qu'au lieu de tude de foy qu'ils doyvent avoir s'insinue en leur cœur quelque tation de la chair avec nonchalance un autre point : c'est que les ne conçoivent jamais sentime grâce de Dieu qu'en confus : qu'ils appréhendent plustost l'ol le corps et la substance, pour saint Esprit ne seelle et ne cachement la rémission des pécl aux esleus, à ce qu'ils en a fiance particulière pour en f proufit. Toutesfois on peut dire que manière, que les réprouvez que Dieu leur soit propice : pour acceptent le don de réconciliation bien que ce soit en confus et sa résolution. Non pas qu'ils soyent cipans avec les enfans de Dieu mesme foy ou régénération : mais que sous la couverture d'hypocrisie semble qu'ils ayent un principe commun avec eux. Je ne nie pas n'esclaire leurs entendemens ju de leur faire cognoistrè sa grâce il distingue tellement ce sentiment leur donne, d'avec le tesmoign engrave aux cœurs de ses fidèles la fermeté et vraie efficace que les fidèles est tousjours incogneue tres. Et de faict, jamais Dieu ne tre propice aux réprouvez, comme retiroit de la mort pour les p sa garde : mais seulement leur sa miséricorde présente comme soufflée. Il n'y a que les esleus il face ce bien d'enraciner la foy leur cœur, pour les y faire p jusques en la fin. Et ainsi l' qu'on pourroit faire est solue, que si Dieu leur monstre sa grâce devroit estre arrêté et permanent n'y a rien qui empesche que Dieu luire en d'aucuns pour un temps timent de sa grâce, lequel p s'esvanouisse.

42 Pareillement, combien qu'il soit une cognoissance de la bonté de Dieu envers nous, et une cer

1) 2 Thess. I, 4, 5.

2) Hébr. VI, 4-6 ; Luc VIII, 13.

de sa vérité, toutesfois ce n'est merveille que l'appréhension qu'ont les sers et inconstans de l'amour de l'esvanouisse. Car combien qu'elle s'achaine de la foy, si diffère-elle un peu d'avec icelle. Je confesse bien que la volonté de Dieu est immuable, et que la vérité jamais ne varie : mais je dy que les réprouvez ne parviennent jamais à ceste révélation secrète de leur volonté, laquelle l'Ecriture n'attribue qu'aux fidèles. Je nie doncques qu'ils connaissent la volonté de Dieu selon que sa volonté est immuable, ou qu'ils embrassent constamment sa vérité : pource qu'ils s'arrestent en un sentiment sujet à se desbranler, et à s'escouler mesmes, comme un arbre qui n'est pas planté profond pour jeter racines vives, mais qui ne que par quelques ans il produise quelques feuilles, et mesmes quelques fleurs, toutesfois par succession de temps se fane et meurt. En somme, si l'image de Dieu a peu estre effacée de l'entendement de l'âme du premier homme à cause de sa rébellion, ce n'est point merveille que par quelques rayons de sa grâce les réprouvez, et puis après souffrent de l'esteignent. Il n'y a aussi rien qui empêche qu'il ne donne aux uns quelque connaissance et volage cognoissance de son Dieu, laquelle s'efface, et qu'il ne donne aux autres tellement que jamais ils ne soient privez. Ce pendant que l'Esprit nous soit résolu : c'est quelque chose ou débile que soit la foy aux réprouvez, néanmoins puis que l'Esprit de Dieu sur eux est arre et gage infallible de leur option, que l'engraveure qu'il met en leur cœur ne se peut jamais effacer. Mais ce que la clarté qu'ont les réprouvez, n'est sinon comme une aspergelle qui se perd et vient à rien, ce n'est pas à dire que le saint Esprit soit sur eux ou fraude. Car il ne vivifie pas la foy qu'il jette en leurs cœurs, pour qu'ils demeurent incorruptible comme les justes. Je passe plus outre, c'est, veu l'expérience et l'Ecriture nous monstre que les réprouvez sont quelquesfois du sentiment de la grâce de Dieu, mais se peut faire qu'ils ne soient in- leurs cœurs à quelque désir mu-

tuel de l'aimer. Voylà comment en Saül il y eut pour un temps quelque bonne affection de s'adonner à Dieu : duquel se voyant traiter paternellement, il estoit alléché par telle douceur de sa bonté. Mais comme l'estime qu'ont les réprouvez de l'amour paternelle de Dieu, n'est point bien fichée au profond de leur cœur : aussi ils ne l'aiment pas cordialement de leur costé comme estans ses enfans, mais sont poussez d'une affection mercenaire. Car ce n'est qu'à Jésus-Christ seul que l'Esprit de l'amour de Dieu a esté donné : voire à telle condition qu'il le communique à ses membres. Et de faict, le dire de saint Paul ne s'estend pas plus loin qu'aux esleus : c'est que la charité de Dieu est espandue en nos cœurs par le saint Esprit qui nous est donné¹. Or il parle de la charité qui engendre la fiance d'invoquer Dieu, comme nous voyons à l'opposite que Dieu se courrouce d'une façon admirable à ses enfans, lesquels toutesfois il ne laisse pas d'aimer : non pas qu'il les haysse en soy, mais il les veut espovanter de l'appréhension de son ire, pour humilier en eux tout orgueil de la chair, pour escourre et esveiller toute paresse, et pour les solliciter à repentance. Parquoy en une mesme heure ils le cognoissent estre courroucé contre eux et leurs péchez, et ne laissent pas de se fier qu'il leur sera propice : car ils ont franchement leur refuge à luy, et d'une fiance arrestée : et ce n'est pas en feintise qu'ils le requièrent de se vouloir appaiser. Il appert par ces raisons que plusieurs qui n'ont point de vraye foy enracinée en eux, ont toutesfois quelque apparence : non pas qu'ils en facent seulement la mine et le semblant devant les hommes, mais pource qu'estans poussez d'un tel zèle soudain, ils se trompent eux-mesmes d'une fausse opinion. Et n'y a doute qu'ils ne soient préoccupez d'une tardiveté et pesanteur, pour ne point examiner deuement leur cœur comme il estoit requis. Il est vraisemblable que ceux dont parle saint Jehan estoient tels, quand il dit que Jésus-Christ ne se fioit point en eux,

¹) Rom. V, 5.

combien qu'ils creussent en luy : pource qu'il les cognoissoit tous, et sçavoit ce qui estoit en l'homme¹. Au reste, si plusieurs ne décheoyent de la foi commune (j'use de ce mot de Commune, pour la grande similitude qui est entre la foy caduque et fragile, et celle qui est vive et permanente) Jésus-Christ n'eust point dit à ses disciples, Si vous persistez en ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et cognoistrez la vérité, et la vérité vous affranchira². Il s'adresse à ceux qui desjà avoyent receu sa doctrine, et les exhorte à proufiter en la foy, afin de ne point esteindre par leur nonchalance la clairté qui leur estoit donnée. Et pourtant saint Paul réserve la foy comme un trésor particulier aux esleus³, signifiant que ceux qui découlent, et s'esvanouissent n'y ont pas prins racine vive. Comme

aussi nostre Seigneur Jésus en parle en saint Matthieu, Tout arbre que mon Père n'a point planté, sera arraché⁴. Il y a des autres hypocrites plus lourds et plus espais, lesquels n'ont point honte de vouloir tromper Dieu et les hommes. Et c'est contre telle manière de gens que saint Jaques crie tant asprement : pource que sous une fausse couverture ils profanent meschamment la foy⁵. De faict aussi saint Paul ne requéroit point des enfans de Dieu une foy non feinte, n'estoit que plusieurs se vantent trop hardiment d'avoir ce qu'ils n'ont pas, et par je ne sçay quel fard ou vaine couleur ils trompent le monde, et quelquesfois eux-mesmes. Parquoy il accompare la bonne conscience à un coffre auquel elle est gardée, disant que la foy est périée en plusieurs, d'autant qu'elle n'estoit point munie de ceste garde⁶.

13 Nous avons aussi à noter les significations diverses de ce mot. Car la foy souvent vaut autant à dire comme saine et pure doctrine quant à la religion : comme au lieu que nous avons n'aguères allégué. Et quand saint Paul commande que les Diacres soyent instruits aux mystères de la foy avec pure conscience⁷. Item, quand il se complaint qu'aucuns

se sont révoltez de la foy. Et à l'oppo-
 quand il dit que Timothée a esté no-
 en la doctrine de la foy. Item, quan-
 advertit que la hautesse profane de
 biller, et les oppositions de science
 sement nommée, sont cause d'en
 révolter plusieurs de la foy : lesquels
 un autre passage il appelle repro-
 quant à la foy¹. Derechef, quand il
 commande à Tite qu'il admoneste ceux
 a en charge, d'estre sains en la foy² :
 gnifiant par ce mot de Santé, une
 simplicité de doctrine, laquelle se
 rompt facilement par la légèreté
 hommes, s'abastardit. Et de faict,
 que tous les thrésors de science et
 gesse sont cachez en Jésus-Christ³,
 quel la foy possède : non sans caus-
 mot s'applique à toute la somme de
 doctrine céleste, de laquelle la foy
 peut estre séparée. D'autre part, le
 de Foy se restreint en d'aucuns pass-
 à un object particulier, comme qu'
 saint Matthieu dit que Jésus-Christ
 veu la foy de ceux qui dévalloyent le
 ralytique en bas par le toict : et Jé-
 Christ, qu'il n'a point trouvé telle fo-
 Israël, comme au Centenier⁴. Car il
 vray-semblable qu'il estoit du tout a-
 tif et ravi à la guairison de son
 comme il monstre par ses propos
 souci il en avoit. Mais pource qu'e-
 contentant de la seule response de Jé-
 Christ, il ne demande point sa prés-
 corporelle, mais proteste que c'est a-
 qu'il ait dit le mot : au regard de c-
 circonstance sa foy est ainsi magni-
 Nous avons aussi adverti que saint
 prend la foy pour le don de faire
 cles, lequel aucunesfois est commun
 à ceux qui ne sont point régénérés
 l'Esprit de Dieu, et ne le craignent
 en sincérité ne droicture. Quelquesfo-
 use de ce mesme nom, pour signi-
 l'instruction que nous recevons
 estre édifiez en la foy. Car il n'y a d-
 quand il escrit que la foy sera abo-
 que cela ne se rapporte au ministère
 l'Eglise, et à la prédication qui sert au-
 d'huy à nostre infirmité. En toute

1) Jean II, 24, 25.

2) Jean VIII, 31, 32.

3) Tite I, 1.

4) Matth. XV, 13.

5) Jacq. II, 14.

6) 1 Tim. I, 5, 19.

7) 1 Tim. III, 9.

1) 1 Tim. IV, 1, 6; 2 Tim. II, 16; III, 8.

2) Tite I, 13; II, 2.

3) Col. II, 3.

4) Matth. IX, 2; VIII, 10.

5) 1 Cor. XIII, 12.

le parler il y a quelque conve-
ni se monstre de prime face. Au-
quand le nom de foy se transfère-
ment à une fausse profession ou
emprunté, ou desguisement, cela ne
peut estre trouvé ne plus rude ne
étrange, que quand la crainte de
prendre pour un service confus et
qu'on luy fera. Or il est dit en
la sainte, que les peuples qui
ont esté transportez en Samarie et
région prôchaine, ont craint les
monstrances et le Dieu d'Israël. Ce
comme mesler le ciel avec la terre.
Nous demandons maintenant que
soit la foy, laquelle distingue les en-
fants de Dieu d'avec les incrédules : par
laquelle nous invoquons Dieu comme
notre Père, laquelle nous fait passer de
la mort à la vie, et par laquelle le Seigneur
nous donne son salut éternel et vie habite-
lle. Or il me semble que j'ay brief-
vement et clairement expliqué sa pro-
pre nature.

Maintenant il reste d'esplucher de-
toutes les parties de la définition
que j'ay donnée. Quant nous l'appel-
ons cognoissance, nous n'entendons pas
une appréhension telle qu'ont les hommes
sensibles qui sont submisés à leur sens :
surmonte tellement tout sens hu-
ain qu'il faut que l'esprit monte par-
dessus, pour atteindre à icelle. Et
luy y estant parvenu, il ne comprend
plus qu'il entend : mais ayant pour-
suivi et tout persuadé ce qu'il ne peut
comprendre, il entend plus par la certi-
tude de ceste persuasion, que s'il com-
prend quelque chose humaine selon sa
raison. Pourtant saint Paul parle très-
sagement qu'il nous faut comprendre
la longueur, largeur, profon-
deur et hauteur de cognoistre la dilec-
tion de Christ, laquelle surmonte toute
sagesse¹. Car il a voulu ensemble
monstrer l'un et l'autre : c'est à sçavoir,
que nostre entendement comprend
par foy, est totalement infini : et
de telle manière de cognoistre outre-
passant toute intelligence. Néanmoins
ce que nostre Seigneur a manifesté

à ses serviteurs le secret de sa volonté,
qui estoit caché à tous siècles et généra-
tions, que pour ceste cause la foy est jus-
tement nommée Cognoissance¹. Saint
Jehan aussi l'appelle Science, quand il dit
que les fidèles sçavent qu'ils sont enfans
de Dieu². Et de faict, ils le sçavent pour
certain : mais estans confermez en per-
suasion de la vérité de Dieu, plus qu'en-
seignez par démonstration ou argument
humain. Ce que signifient aussi les pa-
roles de saint Paul : c'est qu'habitans en
ce corps nous sommes comme en pèleri-
nage loing de Dieu : pource que nous che-
minons par foy et non par regard³. En
quoy il démontre que les choses que
nous entendons par foy, nous sont ab-
sentes, et cachées à nostre veue. Dont
nous concluons que l'intelligence de la
foy consiste plus en certitude qu'en ap-
préhension.

15 Nous adjoustons que ceste cognois-
sance est certaine et ferme, afin d'exprimer
combien la constance en est solide.
Car comme la foy ne se contente point
d'une opinion douteuse et volage, aussi
ne fait-elle d'une cogitation obscure et
perplexe : mais requiert une certitude
plene et arrestée, telle qu'on a cou-
stume d'avoir des choses bien esprouvées
et entendues. Car l'incrédulité est si
haut enracinée et si fort attachée aux
cœurs des hommes, et nous y sommes
si fort enclins, qu'après que chacun a
confessé que Dieu est fidèle, nul n'en
peut estre bien persuadé sans grand com-
bat et difficile. Principalement quand les
tentations nous pressent, les doutes et
esbranlemens descouvrent le vice qui es-
toit caché. Ainsi non sans cause le saint
Esprit, pour magnifier l'autorité de la
Parole de Dieu, luy attribue des tiltres
d'excellence : c'est pour remédier à la
maladie dont je parle. Et afin que nous
adjoustions plene foy à Dieu en ses pro-
messes, voylà pourquoy David prononce,
que les paroles de Dieu sont paroles pu-
res, argent bien refondu par sept fois en
vaisseau exquis. Item, la Parole de Dieu
est bien espurée, et bouclier à ceux qui
s'y fient⁴. Salomon confermant le mesme

1) Col. II, 2.

2) 1 Jean III, 2.

3) 2 Cor. V, 7.

4) Ps. XII, 7 ; XVIII, 31.

propos quasi par mesmes paroles, dit, La Parole de Dieu est comme argent bien recuit¹. Mais pource que le Pseaume CXIX, est presque tout de cest argument il seroit superflu d'en réciter d'avantage. Au reste, toutesfois et quantes que Dieu prise ainsi sa Parole, il redargue obliquement nostre incrédulité : pource qu'il ne tend à autre fin qu'à oster et arracher de nos cœurs toutes desiances, doutes et disputes perverses. Il y en a plusieurs qui conçoivent tellement la miséricorde de Dieu, qu'ils en reçoivent bien peu de consolation. Car ce pendant ils sont estreints en angoisse misérable, d'autant qu'ils doutent s'il leur sera miséricordieux : pource qu'ils limitent trop estroitement sa clémence, laquelle ils pensent bien cognoistre. Voycy comment ils la considèrent : c'est qu'ils la réputent bien estre grande et large, espandue sur plusieurs, appareillée à tous : mais d'autre part ils doutent si elle parviendra jusques à eux, ou plustost s'ils pourront parvenir à elle. Ceste cogitation, d'autant qu'elle demeure au milieu du chemin, n'est que demie : parquoy elle ne conferme point tant l'esprit en tranquillité et assurance, qu'elle l'inquiète de doute et sollicitude. Il y a bien un autre sentiment en la certitude, laquelle est tousjours en l'Ecriture conjointe avec la foy, asçavoir pour mettre hors de doute la bonté de Dieu comme elle nous est proposée. Or cela ne se peut faire que nous n'en sentions vraiment la douceur, et l'expérimentions en nous-mesmes. A ceste cause l'Apostre déduit de la foy confiance, et de confiance hardiesse : en disant que par Christ nous avons hardiesse et entrée en confiance, qui est par la foy en Jésus-Christ². Par lesquelles paroles il dénote qu'il n'y a point de droicte foy en l'homme, sinon quand il ose franchement et d'un cœur assuré se présenter devant Dieu : laquelle hardiesse ne peut estre sinon qu'il y ait certaine fiance de la bénévolence de Dieu. Ce qui est tellement vray, que le nom de Foy est souvent prins pour Confiance.

1) Prov. XXX, 5.

2) Ephés. III, 12.

16 Yci gist le principal point de foy : que nous ne pensions point les promesses de miséricorde, qui nous sont offertes du Seigneur, estre seulement vrayes hors de nous, et non pas en nous-mesmes, mais plustost qu'en les recevant en nostre cœur, nous les facions nostres. D'une telle réception procède la confiance que saint Paul appelle en autre lieu, Paix¹ : sinon que quelqu'un aime mieux déduire icelle paix de confiance comme une chose conséquente. Or ceste paix est une seureté, laquelle donne repos et liesse à la conscience devant le jugement de Dieu : laquelle conscience sans icelle nécessairement est troublée merveilleusement, et à peu près deschiée, si ce n'est qu'en oubliant Dieu et son mesme, elle s'endorme pour un peu de temps. Je parle bien en disant, Pour un peu de temps : car elle ne jouit point longuement de ceste misérable oubliance, qu'incontinent elle ne soit pointée et perdue au vif du jugement de Dieu, dont le mémoire d'heure en heure vient se lever devant. En somme, il n'y a nul vrayement fidèle, sinon celui qui estant assuré de certaine persuasion que Dieu luy a son Père propice et bien vueillant, attend toutes choses de sa bénignité : sinon celui qui estant appuyé sur les promesses de la bonne volonté de Dieu, conçoit une attente indubitable de son salut : comme l'Apostre démontre par ces paroles, nous tenons jusques à la fin la fiance de la gloire, et nous glorifions de la fiance, en disant cela, il tesmoigne que nul ne se père droictelement en Dieu, sinon celui qui s'ose hardiment glorifier d'estre héritier du royaume céleste. Il n'y a, dy-je, pour chef, nul fidèle, sinon celui qui estant appuyé sur l'assurance de son salut, ose insulter sans doute au diable et à la mort : comme l'Apostre enseigne par sa conclusion qu'il en fait aux Romains, Je suis assuré, dit-il, que ne la mort, ni la vie, ne les Anges, ne les principautés, ne les puissances, ne les choses présentes, ne les choses futures ne nous pourront retirer de la dilection que nous portons en Jésus-Christ³. A ceste cause luy-mesme

1) Rom. V, 1.

2) Hébr. III, 14.

3) Rom. VIII, 38.

estime pas que les yeux de nostre entendement soyent bien illuminez, si ce n'est que nous contemplions quelle est l'espérance de l'héritage éternel, auquel nous sommes appelez¹. Et telle est sa doctrine par tout, que nous ne comprenons pas bien la bonté de Dieu, sinon qu'en icelle nous ayons une grande assurance.

17 Mais quelqu'un objectera, que les fidèles ont bien autre expérience, veu que non-seulement en recognoissant la grâce de Dieu envèrs eux ils sont inquiétez et agitez de doutes (ce qui leur advient ordinairement) : mais aussi aucunesfois sont grandement estonnez et espovantez. Telle et si forte est la véhémence des tentations qu'ils endurent pour les escouter. Laquelle chose semble n'estre ni en la première convenante avec une telle certitude de foy dont nous avons parlé. Pourtant il faut que ceste difficulté soit solue de nous, si nous voulons que la doctrine dessus baillée demeure en son entier. Quand nous enseignons que la foy doit estre certaine et assurée, nous n'imaginons point une certitude qui ne soit toute de nulle doute, ni une telle sécurité qui ne soit assaillie de nulle sollicitude : mais plustost au contraire nous disons que les fidèles ont une bataille perpétuelle à l'encontre de leur propre desobéissance : tant s'en faut que nous colloquions leur conscience en quelque paisible repos que ne soit agité d'aucune tempeste. Toutefois comment que ce soit qu'ils soient assaillis, nous nions que jamais ils tombent ou déchevent de la fiance que Dieu leur a faite. Ils ont une fois conceue certaine de la miséricorde de Dieu. L'Ecriture ne propose exemple de foy plus mémorable ne plus singulier qu'en la personne de David, principalement si on considère tout le cours de sa vie : toutesfois luy-mesme est rempli par beaucoup de complaints. Combien il s'en faut qu'il ait esté tousjours paisible en son esprit, et que sa foy luy ait donné repos. Quand il reproche à son âme qu'elle se trouble outre mesure, à quoy tend-il qu'à se courroucer contre son incrédulité? Mon âme,

dit-il, pourquoy t'estonnes-tu? pourquoy t'escarmouches-tu en moy? Espère en Dieu¹. Et de faict, tel espovantement estoit un signe manifeste de desfiance, comme s'il eust pensé estre abandonné de Dieu. Il fait ailleurs une confession encores plus ample : J'ay dit en mon esbranlement, Je suis rejeté du regard de tes yeux². Item en un autre lieu, il se débat en soy avec telle perplexité et angoisse, que mesmes il entre en dispute touchant la nature de Dieu. Or a-il oublié, dit-il, de faire miséricorde? rejettera-il à jamais³? Il adjouste encores une sentence plus dure : J'ay dit, Il me faut mourir. Voyci un changement de la main de Dieu : car comme un homme désespéré, il prononce que c'en est fait. Et non-seulement il confesse qu'il est agité de doutes, mais comme estant opprimé et vaincu, il ne se réserve nul espoir : pource que Dieu l'a délaissé, et qu'il a converti sa main à le ruiner, de laquelle il avoit accoustumé de le secourir. Parquoy non sans cause il exhorte son âme de retourner à son repos⁴, d'autant qu'il avoit expérimenté qu'elle flotloit çà et là entre les vagues de tentation. Et toutesfois c'est une chose merveilleuse, que la foy soutient les cœurs des fidèles au milieu de telles concussions et si rudes : et est vraiment comme la palme qui se rejette contre tous fardeaux, et ne laisse pas de se relever en haut quand elle est chargée. Voylà comme David, combien qu'il semblast estre accablé, en se reprenant et tancant contre sa débilité, n'a pas laissé de monter à Dieu. Or celui qui en battillant contre son infirmité s'efforce en ses destresses de persister en la foy, et de s'y avancer, est desjà victorieux pour la plus grande partie. Ce que nous pouvons veoir de l'autre passage de David, Atten le Seigneur : fortifie-toy, il te donnera courage. Atten doncques le Seigneur⁵. Il s'argue de timidité : et réitérant cela deux fois, il confesse qu'il a esté sujet à beaucoup d'esbranlemens. Ce pendant non-seulement il se desplaist en ses vices, mais il s'esvertue et s'efforce à

1) Ps. XLII, 6; XLIII, 5.

2) Ps. LXXVII, 10.

3) Ps. XXVII, 14.

4) Ps. XXXI, 23.

5) Ps. CXVI, 7.

les corriger. Si on le veut comparer avec un bon examen au Roy Achaz, on y trouvera grande diversité. Isaïe est envoyé à cest hypocrite-là, pour remédier à la frayeur laquelle l'avoit saisi. Il luy porte ce message, Sois sur tes gardes, et te repose : ne crain point¹. Là-dessus ce misérable estant desjà saisi d'estonnement (comme il avoit esté dit un peu au paravant, qu'il estoit esmeu comme la feuille en l'arbre) ayant receu la promesse, ne laisse pas de trembler. C'est doncques le juste loyer et punition d'incrédulité, de tellement s'escarmoucher, que celui qui ne cherche point ouverture en foy pour venir à Dieu, s'en retire et destourne en la tentation. Au contraire, les fidèles, combien qu'ils soyent courbez sous le fais, voire quasi abysmez, prennent courage et constance à surmonter : combien que ce ne soit pas sans grande difficulté et fascherie. Et pource qu'ils sont convaincus de leur imbécillité, ils prient avec le Prophète, Seigneur ne m'oste pas à tousjours la parole de vérité de la bouche². Car il entend par ces mots que les fidèles quelquesfois deviennent muets, comme si leur foy estoit abatue : toutesfois ils ne défont point et ne tournent point le dos comme gens desconfits, mais poursuivent leur combat, et resveillent leur paresse : pour le moins afin de ne tomber en stupidité en se flattant.

48 Pour mieux entendre ceci, il est nécessaire de recourir à la division de l'esprit et de la chair, dont nous avons tenu propos ailleurs : laquelle se démontre clairement en cest endroit. Pourtant doncques le cœur du fidèle sent en soy ceste division, qu'en partie il est rempli de llesse pour la cognoissance qu'il a de la bonté de Dieu, en partie, il est picqué d'amertume pour le sentiment de sa calamité : en partie il se repose sur la promesse de l'Evangile ; en partie il tremble du sentiment de son iniquité : en partie il appréhende la vie avec joye, en partie il a horreur de la mort. Laquelle diversité advient d'imperfection de la foy ; d'autant que jamais durant la vie présente nous ne parvenons à ceste félicité,

qu'estans purgez de toute desloyauté ayons plénitude de foy en nous. Procède ceste bataille, quand la chair qui reste encores en la chair, pour impugner et renverser la foy, on me dira, Si une telle meslée avec certitude au cœur ne revenons-nous point tousjours que la foy n'a pas certaine et certaine cognoissance de la volonté de Dieu, seulement obscure et perplexe ? respon que non. Car combien soyons distraits de cogitations il ne s'ensuyt pas pourtant que nous soyons séparés de la foy. Si nous agitez ça et là par les assauts de la chair, il ne s'ensuyt pas que nous soyons jettez en l'abysme d'icelle. Si nous sommes esbranlez, ce n'est pas à nous trébuschions : car la fin de la bataille est tousjours telle, que la fin est au-dessus de ces difficultez, et estant assiégée il semble advenir soit en péril.

49 En somme, dès que la goutte de foy qui se puisse imaginer mise en nostre âme, incontinent commençons à contempler la face bénigne et propice envers nous, nous voyons que c'est de loing : mais le regard si indubitable que nous avons, nous fait bien qu'il n'y a nulle tromperie d'autant que nous proufitions (convient que nous proufitions à nous) comme en nous avançant nous approchons de plus près pour la veue plus certaine. D'avantage la continuation fait que la cognoissance plus familière. Par ainsi nous voyons l'entendement estant illuminé de la cognoissance de Dieu, est du commencement enveloppé de grande ignorance, laquelle petit à petit est ostée. Néanmoins pour son ignorance, ou pour voir obscurément ce qu'il voyoit, nous ne sommes pas empesché qu'il ne jouisse de la cognoissance évidente de la volonté de Dieu : ce qui est le premier principal en la foy : à sçavoir, comme qu'un estant enclos en basse prison ne voit la clarté du soleil qu'obliquement à demi par une fenestre haute et étroite, il n'auroit pas la veue du soleil

1) Is. VII, 4.

2) Ps. CXIII, 42.

toutesfois ne laisseroit pas d'avoir certaine, et en recevoir l'usage. manière, combien que nous, es-
rmez en la prison de ce corps ayons de toutes parts beaucoup ité, si nous avons la moindre es-
lu monde de la lumière de Dieu : découvre sa miséricorde, nous les suffisamment illuminez pour me assurance.

in et l'autre nous est proprement ré de l'Apostre en divers lieux. disant que nous cognoissons en prophétisons en partie, et voyons ne comme par un miroir¹ : il dé-
n bien petite portion de la sagesse nous est distribuée en la vie pré-
ar combien que ces mots ne si- pas simplement que la foy soit le pendant que nous travaillons ardeau de nostre chair, mais nous sent qu'à cause de nostre imper- nous avons besoin d'estre conti-
nt exercez en doctrine : toutes-
mportent que nous ne pouvons dre en nostre petitesse les choses infinies. Or saint Paul prononce oute l'Eglise : mais il n'y a celuy qui ne sente grand obstacle et ent en sa rudesse, pour ne se vancer comme il seroit à désirer. r-mesme démontre en un autre
combien est grande la certitude indre goutte que nous en ayons, tant que par l'Evangile nous con- s à découvert la gloire de Dieu, aucun empeschement, pour estre mez en une mesme image². Il est essaire qu'en telle ignorance il y coup de scrupules et de craintes, mes que nostre cœur de son na- enclin à incrédulité. Outreplus, tions surviennent infinies en quan- de diverses espèces, lesquelles en heure font de merveilleux as-
rincipalement la conscience estant de la charge de ses péchez, main- le complaind et gémit en soy-
maintenant elle s'accuse : aucunes-
ment est picquée, aucunesfois tement tormentée. Pourtant,

soit que les choses adverses donnent quelque apparence de l'ire de Dieu, soit que la conscience en trouve occasion en soy-mesme, l'incrédulité s'arme de cela pour combatre la foy, dirigeant toutes ses armes à ce but, de nous faire estimer que Dieu nous est adversaire et cour-roucé, afin que nous n'espérions nul bien de luy, et que nous le craignons comme nostre ennemi mortel.

21 Pour soustenir tels assauts, la foy est garnie de la Parole de Dieu. Quand elle est assaillie de ceste tentation que Dieu est contraire et ennemy, entant qu'il afflige : elle oppose au contraire ceste défense, qu'il est miséricordieux mesmes en affligeant ; d'autant que les chasti- mens qu'il fait procèdent de dilection plustost que d'ire. Estant batue de ceste cogitation, que Dieu est juste Juge pour punir toute iniquité, elle met au-devant ce bouclier, que la merci est appareillée à toutes fautes, quand le pécheur se re- tourne par-devers la clémence du Sei- gneur. En ceste manière l'âme fidèle, comment qu'elle soit tormentée merveil- leusement, néanmoins surmonte en la fin toutes difficultez, et n'endure jamais que la fiance qu'elle a à la miséricorde de Dieu luy soit ostée et escousse : plustost au contraire toutes les doutes dont elle est exercée, tournent en plus grande certitude de ceste fiance. Nous avons ex- périence de cela, en ce que les Saints quand ils se voyent fort pressez de la vengeance de Dieu, ne laissent point tou- tesfois de luy adresser leurs complain- tes : et quand il semble advis qu'ils ne doyvent estre nullement exaucez, encores ils l'invoquent. Car à quel propos se plain- droient-ils à celuy duquel ils n'atten- droient nul soulagement ? et comment seroyent-ils induits à l'invoquer, sinon qu'ils espérassent avoir quelque aide de luy ? En telle manière les disciples, es- quels Jésus-Christ reprend l'imbécillité de foy, crioient bien qu'ils périssent : toutesfois ils imploroyent son aide¹. Et de faict, en les redarguant comme débiles en foy, il ne les rejette pas du nombre des siens pour les mettre avec les incré-

dules, mais les incite à se retirer d'un tel vice. Nous affermons doncques derechef ce qui a esté ci-dessus dit : c'est que la racine de foy n'est jamais du tout arrachée du cœur fidèle qu'elle n'y demeure toujours fichée, combien qu'estant esbranlée elle semble advis encliner çà et là : que la lumière d'icelle n'est jamais tellement esteinte ou suffoquée, que pour le moins il n'y en demeure toujours quelque estincelle : et que par cela on peut juger que la Parole, estant semence incorruptible de vie, produit fruit semblable à soy, duquel le germe ne dessèche ne périt jamais. Ce que démontre Job, quand il dit qu'il ne laissera point d'espérer en Dieu, encores mesmes qu'il l'occist¹. Or est-il ainsi que les Saints n'ont jamais plus grande matière de désespoir, que quand ils sentent la main de Dieu dressée pour les confondre. Selon qu'ils en peuvent estimer par l'estat des choses présentes, il est ainsi pour vray. L'incrédulité ne règne point dedans le cœur des fidèles, mais elle les assaut par dehors : et ne les navre point mortellement, mais elle les moleste seulement, ou bien elle les navre en sorte que la playe est curable. Car comme dit saint Paul, la foy nous est pour bouclier². Icelle doncques estant mise au-devant pour résister au diable, reçoit tellement les coups, qu'elle les repousse, ou pour le moins les rompt en sorte qu'ils ne pénétrant point jusques au cœur. Pourtant quand la foy est esbranlée, c'est tout ainsi comme si un gendarme, estant autrement robuste, estoit contraint d'un coup impétueux de reculer et se retirer en arrière : quand elle est navrée, c'est comme si le bouclier d'un gendarme recevoit quelque casseure de la violence d'un coup, seulement jusques à estre faussé : et non point percé : car toujours l'âme fidèle viendra au-dessus pour dire avec David, Si je chemine au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindray point de mal, d'autant que tu es avec moy, Seigneur³. C'est bien certes une chose espovantable de cheminer en l'obscurité de la mort : et ne se peut faire

que les fidèles, quelque fermes en eux, n'ayent cela en grand : mais pource que ceste pensée : en leur esprit, qu'ils ont Dieu qui a le soin de leur salut, la vaincue par telle assurance. Les machinations et assauts que face contre nous (dit saint Augustin) qu'il n'occupe point le lieu du cœur, si on juge par l'expérience, mais les fidèles eschappent victorieux tous assauts, tellement qu'ayans vigueur, ils sont prests de rebatre mieux que jamais : mais que dit saint Jehan en sa Canon accompli en eux, Vostre foy estoitre qui surmonte le monde⁴ ; signifie que non-seulement elle se lieuse en une bataille ou en d'autres, toutesfois et quantes qu'elle sera qu'elle surmontera.

22 Il y a une autre espèce de crainte et tremblement, de laquelle tant que la certitude de foy soit d'un peu, que plustost elle en est confirmée quand les fidèles réputans que les vengemens de Dieu exécutés sur les iniques leur doyvent estre poignemens, afin de ne provoquer point de Dieu par mesmes délits, se plus songneusement garde de mal faire ou bien quand reconnoissans leur fautes ils apprenent de totalement dépendre de Dieu : sans lequel ils se voyent plus caduques et incertains qu'une fée de vent. Car l'Apostre en ce temps avoit proposé les chastimens qu'il avoit faits sur le peuple d'Israël, une crainte aux Corinthiens de ne point en mesme péché, par cela ne verse aucunement leur fiance, mais seulement les resveille de leur parquerelle plustost a coustume d'en avoir foy que de l'establir. Pareillement de la ruine des Juifs il prend d'exhorter celuy qui est debout, garde bien de cheoir⁵ : il ne commande point de vaciller, comme les incertains de nostre foy, mais seulement il oste toute a

¹) Job XIII, 15.

²) Ps. XXIII, 4.

³) Ephés. VI, 16.

⁴) 1 Jean V, 4.

⁵) 1 Cor. X, 12, 13 ; 2

fiance téméraire de nostre propre
 afin que nous qui sommes Gentils,
 lions aux Juifs, en la place des-
 nous avons esté substituez. Com-
 pu'il ne parle pas là seulement aux
 , mais il s'adresse aussi bien aux
 rites qui se glorifioient en l'appa-
 extérieure. Car il n'admoneste
 un chacun en particulier, mais
 fait comparaison entre les Juifs et
 ntils, et ayant montré que la ré-
 des Juifs estoit une juste punition
 r infidélité et ingratitude, il exhorte
 ablement les Gentils de ne se point
 veillir ny eslever, de peur de per-
 r grâce d'adoption laquelle ils
 nt nouvellement receue. Or tout
 u'après la rejection générale des
 i en restoit néanmoins quelques-
 entre eux, lesquels n'estoyent point
 s de l'alliance de Dieu, ainsi il y
 voit avoir aucuns des Gentils, les-
 estans desnuez de vraye foy, se
 ent enflés d'une vaine outrecuidance
 hair : et ainsi eussent abusé de la
 de Dieu en leur ruine. Toutesfois
 s que le dire de saint Paul soit
 omme s'il s'adressoit aux fidèles,
 nul inconvenient quant à nostre
 . Car c'est autre chose de réprou-
 témérité de laquelle les Saints
 quelquesfois sollicitez selon la chair,
 leur montrer qu'ils ne se doyvent
 r en une folle présomption : et
 chose d'estonner la conscience, tel-
 qu'elle ne se repose point du tout
 : une plene seureté, en la miséri-
 le Dieu.

breillement quand il enseigne que
 ravailions pour nostre salut avec
 et tremblement ¹, il ne demande
 chose, sinon que nous accoustu-
 le nous arrester à la vertu du Sei-
 en grande déjection de nous-mes-
 r est-il ainsi, que rien ne nous
 nt esmouvoir à reposer la certi-
 fiance de nostre foy en Dieu, que
 fiance de nous-mesmes, et la des-
 me nous avons après avoir reco-
 tre calamité. Et en ce sens il faut
 ce qui est dit par le Prophète,

J'entreray en ton Temple en la multitude
 de ta bonté, et y adoreray en crainte ¹ :
 où il conjoint fort proprement la har-
 diesse de foy, qui s'appuye sur la misé-
 ricorde de Dieu, avec la crainte et sainte
 trémour, de laquelle il est nécessaire que
 nous soyons touchez, quand en compa-
 roissant devant la majesté de Dieu, par
 la clarté d'icelle nous entendons quelles
 sont nos ordures. Pourtant Salomon dit
 bien vray, que bien heureux est l'homme
 qui assiduellement fait craindre son
 cœur ² : d'autant que par endurcisse-
 ment on tombe en ruine. Mais il entend
 une crainte laquelle nous rende plus soi-
 gneux et prudens : non pas qui nous af-
 flige jusques à désespoir ; asçavoir quand
 nostre courage estant en soy confus, se
 reconforte en Dieu : estant abatu en soy,
 se redresse en iceluy : se desflant de soy,
 consiste en l'espérance qu'il a en luy.
 Pourtant il n'y a nul empeschement que
 les fidèles ne sentent crainte et tremble-
 ment, et ensemble jouissent de consola-
 tion qui les assure : entant que d'une
 part ils considèrent leur vanité, de l'aut-
 re ils regardent la vérité de Dieu. Quel-
 qu'un demandera comment frayeur et foy
 peuvent habiter en une mesme âme : Je
 respon, Tout ainsi qu'à l'opposite, soli-
 citude et nonchalance se trouveront sou-
 vent conjointes. Car combien que les
 meschans se munissent tant qu'ils peu-
 vent de stupidité, pour n'estre sollicitez
 d'aucune crainte de Dieu, toutesfois le
 jugement de Dieu les persécute, en sorte
 qu'ils ne peuvent venir à ce qu'ils cher-
 chent. Il n'y a doncques nul inconvenient,
 que Dieu instruisse les siens à humilité,
 les poignant de beaucoup de craintes, à
 ce qu'en bataillant vertueusement ils
 soyent toutesfois retenus en modestie,
 comme d'une bride. Il appert aussi par le
 fil du texte, que telle a esté l'intention de
 l'Apostre : quand il assigne la cause de
 telle crainte et tremblement, c'est que
 Dieu nous donne de sa pure grâce et le
 vouloir et le parfaire. Et à ce sens se rap-
 porte le dire du Prophète, que les enfans
 d'Israël craindront à cause de Dieu et de
 sa bonté ³. Car non-seulement la piété

1) Ps. V, 8.

2) Osee III, 5.

3) Prov. XXVIII, 14.

engendre révérence de Dieu, mais la douceur de sa grâce, quelque souefve qu'elle soit, apprend les hommes de s'esmerveiller avec crainte, à ce qu'ils dépendent du tout de Dieu, s'abaissans sous sa puissance.

24 Toutesfois par cela je n'enten point d'approuver la folle imagination qu'ont aujourd'huy aucuns demi-Papistes. Car pource qu'ils ne peuvent pas maintenir cest erreur tant lourd qu'on a tenu par ci-devant aux escholes de Théologie, asçavoir que la foy est seulement une opinion douteuse : ils usent d'un autre subterfuge, mettans en avant une fiance meslée avec incrédulité. Ce pendant que nous regardons en Christ, ils confessent bien que là nous trouvons plene matière d'espérance : mais pource que nous sommes tousjours indignes des biens qui nous sont offerts en Jésus-Christ, ils veulent qu'au regard de nostre indignité nous chancelions et soyons en bransle. En somme, ils mettent tellement la conscience entre espérance et crainte, que maintenant elle encline à l'un, maintenant à l'autre. D'avantage, ils conjoignent tellement la crainte en l'espérance, que la première esteigne la seconde, quand elle est en son règne : et que la seconde face le semblable à son tour. Voylà comme Satan, quand il voit que par mensonge clair et ouvert il ne peut plus détruire la certitude de la foy, s'efforce en cachette et comme par-dessous terre la ruiner. Or je vous prie quelle sera ceste fiance, laquelle à chacun coup sera abatue par désespoir ? Leur fantasie est, qu'en regardant Christ nous sommes certains de nostre salut : en retournant puis à nous, que nous sommes certains de nostre damnation ; de là ils concluent que la fiance et le désespoir doyvent régner en nos cœurs à tous, comme si nous devions concevoir Jésus-Christ estant arriere de nous, et non plustost habitant en nous. Car ce que nous espérons salut de luy, n'est pas pource qu'il nous apparaisse de loing, mais pource que nous ayant unis à son corps, il nous fait participans non-seulement de tous ses biens, mais aussi de soy-mesme. Pourtant du fondement qu'ils prennent je déduiray un argument

tout au rebours, qu'en considérant nous sommes, nous voyons nostre nature comme à l'œil : mais en Jésus-Christ nous est tellement unifié avec tous ses biens, qu'il a est fait nostre, que nous faisons ses membres, et une mesme substance avec luy. A ceste cause il ensevelit nos péchez, le salut et la vie nous abolit nostre damnation : au-devant avec sa dignité, pour nostre indignité n'apparaisse devant Dieu. Et de faict la chose que nullement nous ne devons séparer Jésus-Christ d'avec nous, mais estre et ferme l'union de laquelle conjoincts à soy ; ce que nous voyons l'Apostre, quand il dit que nous sommes bien mort à cause du péché par l'Esprit de Jésus-Christ qui vit en nous, est vie à cause de sa justice. La resverie de ces gens il détruit ainsi : Jésus-Christ a bien la vie, mais nous, entant que sommes demourons aux liens de nostre mort. Mais il parle bien autrement et enseigne que la damnation que nous méritons de nous-mesmes, par la foy est en Christ, est engloutie. Pour prouver cela, il amène ceste raison : Jésus-Christ habite en nous, et non hors de nous : et non adhérent à nous par un lien imparfait, mais par une conjonction adhaesive surmontant nostre entendement et croissant journellement de plus en plus une mesme substance. Toute fois je ne pas (comme j'ay n'aguères dit) qu'il n'y ait quelques interruptions de foy, selon que nostre fragilité et là, estant poussée des tentations que luy dresse Satan. Ainsi la foy est bien estouffée par les tentations, quand elles sont troubles et obscures, si ne laisse-elle moins de tendre tousjours à luy.

25 Et à cela s'accorde saint Paul en traittant ceste question de la liberté, en l'Homilie cinquième de la dédicacation du temple : En plusieurs occasions de l'âme, il m'e

1) Rom. VIII, 10.

Une icelle deux choses contraires. la regarde telle qu'elle est en soy, toy, je n'en puis mieux parler qu'en qu'elle est réduite à néant. Qu'est-ier de raconter à présent toutes ces choses? combien elle est chargée de péchés, environnée de ténèbres, enveloppée de malice, bouillante en concupiscences, sujette à passions, remplie de vices, encline tousjours à mal, tentée de tout vice, finalement pleine d'ignorance et de confusion? Si mesmes toutes les œuvres de l'homme, estans présentes à Dieu, sont comme pollution et orfange sera-ce des injustices au Seigneur? S'il n'y a que ténèbres en la conscience, que sera-ce des ténèbres mesmes, il ne faut donc de dire? Pour certain l'homme n'est que vanité, l'homme est réduit à néant, l'homme n'est rien. Mais si tout n'est-il du tout rien, veu que Dieu est tout? comment n'est-il rien, si Dieu a son cœur à luy? Prenons exemple de nos frères : combien que nous sommes rien en nos cœurs, nous trou- vons quelque chose possible au cœur de Dieu quelque chose attachée de nous. O Père de miséricorde! Père des misérables! comment que tu mets ton cœur à nous? car ton trésor est là où est ton cœur ¹. Or si nous sommes-nous ton trésor si nous sommes rien? Toutes gens sont devant toy comme si elles n'estoyent et sont réputées pour rien; voire devant toy, mais non pas dedans l'œil au jugement de ta vérité elles sont rien, mais non pas quant à l'affection de ta pitié et bonté : car tu appelles les choses qui ne sont point, comme si elles estoyent. Pourtant les choses que les hommes ne sont rien, et ont néant- ment, entant que tu les appelles. combien qu'elles ne soyent rien quant à elles ne laissent point d'estre en Dieu par ceste sentence de saint Paul, et par les œuvres de justice, mais qui appelle ². Après que saint Paul a ainsi parlé, il conjoint ces deux notions en la sorte qu'il s'ensuyt. Les choses qui sont liées ensemble ne destruisent point l'une l'autre.

Puis il en fait encores une plus facile déclaration, en concluant ainsi, Si en ayant ces deux considérations nous regardons diligemment que c'est que nous sommes, ou plustost en l'une nous regardons comment nous ne sommes rien : en l'autre, combien nous sommes magnifiés, nostre gloire sera tempérée en bonne mesure, et possible qu'elle sera augmentée. Certes elle sera établie, mais afin de nous faire glorifier en Dieu, et non pas en nous. Si nous pensons ainsi, que si Dieu nous veut sauver, nous serons délivrés, cela sera pour nous faire respirer aucunement : mais il faut monter plus haut, et chercher la cité de Dieu, chercher son temple, chercher sa maison, chercher le secret du mariage qu'il a avec nous. En ce faisant nous n'oublierons point l'un pour l'autre : mais avec crainte et révérence nous dirons que nous sommes quelque chose, voire bien au cœur de Dieu : que nous sommes quelque chose, non point par nostre dignité, mais entant qu'il nous en estime dignes par sa grâce.

26 Or la crainte de Dieu, laquelle est attribuée aux fidèles en toute l'Ecriture, et laquelle est maintenant appelée Commencement de sagesse, maintenant La sagesse mesme ¹ : combien qu'elle soit une, toutesfois elle procède de double affection. Car Dieu a en soy la révérence tant d'un père que d'un maistre. Pourtant quiconques le voudra droictement honorer, s'estudiera de se rendre envers luy fils obéissant, et serviteur prompt à faire son devoir. L'obéissance qui luy est rendue comme à nostre père, il l'appelle par son Prophète, Honneur. Le service qui luy est fait comme à nostre maistre, il l'appelle Crainte. Le fils, dit-il, honore son Père, et le serviteur son maistre. Si je suis vostre Père, où est l'honneur que vous me devez? Si je suis vostre Maistre, où est la crainte ²? Toutesfois, combien qu'il les distingue, il les confond au commencement, comprenant l'un et l'autre sous le mot d'Honorer. Parquoy que la crainte de Dieu nous soit une révérence meslée de tel honneur et crainte. Et n'est

²) Math. VI, 21.

¹) Prov. I, 7; Ps. CXI, 10; Prov. IX, 10; Job XXVIII, 28.

²) Mal. I, 7.

point de merveille si un mesme cœur reçoit ensemble ces deux affections. Il est bien vray que celui qui répute quel Père nous est Dieu, a suffisante raison, voire. encores qu'il n'y eust nul enfer, d'avoir plus grand horreur de l'offenser que de mourir : mais aussi d'autre part, selon que nostre chair est encline à se lascher la bride à mal faire, il est nécessaire pour la restreindre d'avoir ceste cogitation en l'esprit, que le Seigneur, sous la puissance duquel nous sommes, a toute iniquité en abomination : duquel ceux qui auront provoqué l'ire en vivant meschamment, n'éviteront point la vengeance.

27 Ce que saint Jehan dit, que la crainte n'est point avec charité, mais que charité parfaite jette hors la crainte¹ : ne répugne rien à cela : veu qu'il parle du tremblement d'incrédulité, duquel est bien loing ceste crainte des fidèles. Car les iniques ne craignent point Dieu, pource qu'ils ayent crainte d'encourir son offense, s'ils le pouvoient faire sans punition : mais pource qu'ils sçavent qu'il est puissant à se venger, ils ont horreur toutesfois et quantes qu'on leur parle de son ire. Et mesmes ils craignent son ire, d'autant qu'ils la pensent estre prochaine, et que d'heure en heure ils attendent qu'elle les vienne accabler. Au contraire, les fidèles, comme dit a esté premièrement, craignent plus son offense que la punition : et ne sont pas estonnez de crainte d'estre punis, comme si l'enfer leur estoit desjà présent pour les engloutir : mais par icelle ils sont retirez, afin de n'encourir point au danger. Pourtant l'Apostre en parlant aux fidèles, Ne vous trompez point, dit-il : pour ces choses l'ire de Dieu a accoustumé de venir sur les enfans rebelles². Il ne les menace point que l'ire de Dieu descendra sur eux : mais il les exhorte de penser que l'ire de Dieu est appareillée aux meschans, à cause des péchez qu'il avoit paravant récitez, afin qu'ils n'attendent point de les poursuyvre, pour venir en une mesme perdition. Combien qu'il n'advienne pas souvent que les reprouvez soyent bien esveilleez et picquez

par simple menace : mais au contraire estans hébétéz en nonchalance, combien que Dieu foudroye du ciel, moyennant que ce ne soit que de paroles, ils s'endurcissent à rébellion : mais quand ils sentent les coups de sa main, lors ils sont bien contrainsts de craindre, veulent-ils ou non. Telle crainte est communément nommée Servile, pour la discerner d'une sujétion franche et volontaire, comme elle doit estre aux enfans envers leurs pères. Aucuns entrelacent plus subtilement une troisième espèce, d'autant que la crainte servile et forcée nous prépare à craindre Dieu deuelement, et ainsi nous donne quelque affection moyenne pour passer plus outre.

28 Outre plus, sous la bien-vueillance de Dieu, laquelle nous disons que la foy regarde, il faut entendre que nous obtenons la possession de salut et vie éternelle. Car si rien ne nous peut faillir quand nous avons Dieu propice, il nous doit bien suffire pour certitude de salut, que Dieu nous rende certains de sa dilection envers nous, qu'il démontre sa foy (dit le Prophète) et nous serons à salut¹. Pourtant l'Escriture met la somme de nostre salut en ce point : que le Seigneur ayant aboly toutes inimitiez, nous a receus en sa grâce². En quoy elle signifie que Dieu estant réconcilié à nous, il ne nous reste nul danger que toutes choses ne nous tournent à bien. Parquoy la foy en appréhendant la dilection de Dieu, comprend en icelle les promesses de vie présente et future, et ferme assurance de tous biens : voire telle qu'on la peut avoir par la parole de l'Evangile. Car la foy ne se promet point certainement ou longues années, ou grans honneurs, ou abondance de richesses en la vie présente, d'autant que le Seigneur n'a pas voulu que nulle de ces choses nous fust arrestée : mais elle est contente de ceste certitude, que combien que plusieurs aides de ceste vie nous défaillent, Dieu ne nous défendra jamais. La principale assurance d'icelle repose en l'attente de la vie future, la-

1) 1 Jean IV, 18.

2) Ephés. V, 6 ; Col. III, 6.

1) Ps. LXXX, 4.

2) Ephés. II, 14.

nous a esté mise par la Parole de
ors de toute incertitude. Toutes-
quelques calamitez et misères qui
it advenir à ceux que nostre Sei-
a une fois receus en son amour,
e peuvent empescher que la seule
lence de Dieu ne leur soit plene
. Pourtant quand nous avons voulu
er la somme de toute béatitude,
avons mis la grâce de Dieu : de la-
source toutes espèces de biens
roviennent. Et cela est facile à no-
l'Ecriture, laquelle nous rappelle
rs à la charité de Dieu, quand
t mention non-seulement du salut
, mais de quelque bien que nous
Pour laquelle raison David tesmoi-
e la bonté de Dieu, quand elle est
la cœur fidèle, est plus douce et dé-
que nulle vie ¹. En somme, quand
nous viendrait à souhait, cepen-
e nous sommes incertains de l'a-
e Dieu ou de sa haine, nostre fé-
us sera tousjours maudite, et par-
ient malheureuse. Que si Dieu
onstre un regard paternel, nos
mesmes seront bien heureuses,
qu'elles nous seront tournées en
salut. Comme saint Paul amas-
tes adversitez qui nous peuvent
, se glorifie que par icelles nous
us jamais séparez de l'amour de
Et en priant pour les fidèles, il
nce tousjours par la grâce, de la-
toute prospérité a son origine et
. Semblablement David oppose à
frayeurs qui nous pourroyent
r, la seule faveur de Dieu : Si je
oye, dit-il, en obscurité de mort,
craindray point quand tu seras
oy ². A l'opposite, nous sentons
nt nos cœurs chancellent, sinon
e contentans de la grâce de Dieu,
ebent leur paix et repos en icelle,
ceste sentence bien imprimée,
oureux est le peuple duquel l'Eter-
le Dieu, et la gent qu'il s'est esleue
ritage ³.

ous mettons pour fondement de
la promesse gratuite : d'autant
elle consiste proprement la foy.

Car combien qu'elle tiene Dieu pour vé-
ritable en tout et par tout, soit qu'elle
commande ou défende, ou promette, ou
menace : combien aussi qu'elle reçoive
en obéissance ses commandemens, qu'elle
garde ses défenses, et craigne ses me-
naces : néanmoins proprement elle com-
mence par la promesse, s'arreste en
icelle, et y prend sa fin. Car elle cherche
vie en Dieu, laquelle ne se trouve point
aux commandemens ni aux menaces, mais
en la seule promesse de miséricorde et
icelle encores gratuite : veu que les pro-
messes conditionnelles, entant qu'elles
nous renvoyent à nos œuvres, ne pro-
mettent pas autrement vie, sinon que
nous la trouvions en nous-mesmes. Si
nous ne voulons doncques que la foy
tremble et vacille d'un costé et d'autre,
il nous la faut appuyer sur une telle pro-
messe de salut, laquelle nous soit volon-
tairement et de pure libéralité offerte du
Seigneur, plustost en considération de
nostre misère que de nostre dignité. Pour
ceste cause l'Apostre attribue ce tiltre
particulièrement à l'Evangile, qu'il soit
nommé Parole de la foy ⁴ : lequel il ne
concède point ny aux commandemens ny
aux promesses de la Loy, pource qu'il
n'y a rien qui puisse asseurer la foy, si-
non ceste ambassade envoyée de la béli-
gnité de Dieu, par laquelle il réconcilie
le monde à soy. De là vient la correspon-
dance que souventesfois il met entre la
foy et l'Evangile. Comme quand il dit,
que l'Evangile luy a esté commis en
obéissance de la foy. Item, qu'il est la
vertu de Dieu en salut à tous croyans.
Item, qu'en iceluy la justice de Dieu est
révélée de foy en foy ⁵. Et n'est point de
merville ; car comme ainsi soit que l'E-
vangile soit le ministère de réconciliation
de nous avec Dieu, il n'y a nul autre suf-
fisant tesmoignage de la bénévolence de
Dieu envers nous, de laquelle la cognois-
sance est requise en la foy ⁶. Quand donc-
ques nous disons que la foy doit estre
appuyée sur promesse gratuite, nous ne
nions pas que les fidèles ne reçoivent et
révèrent la Parole de Dieu en tous en-
droicts : mais destinons à la foy la pro-

III. 4.
II. 4.

²) Rom. VIII. 38, 39.
⁴) Ps. XXXIII, 12.

¹) Rom. X, 8.
³) 2 Cor. V, 18.

²) Rom. I, 16, 17.

messe de miséricorde pour son propre but. Comme à la vérité les fidèles doyvent bien recognoistre Dieu pour Juge et punisseur des malfaits : toutesfois ils regardent spécialement sa clémence entant qu'il leur est décrit en telle sorte, c'est qu'il est bénin et miséricordieux, tardif à ire, enclin à bonté, débonnaire à tous, et espendant sa miséricorde sur toutes ses œuvres ¹.

30 Il ne me chaut de ce que Pigbius et tels chiens que luy abbayent, disans que ceste restriction que nous mettons, déchire la foy pour en prendre seulement une pièce. Je confesse bien, comme j'ay desjà dit, que la vérité de Dieu, soit qu'elle menace, ou qu'elle présente grâce, est le but général de la foy. Pourtant l'Apostre dit que ç'a esté par foy que Noé a craint le déluge devant qu'il adveinst ². Sur cela ces Sophistes arguent, que si la foy produit en nous une frayeur des punitions qui nous doyvent advenir, qu'en donnant la définition d'icelle, nous ne devons point exclurre les menaces desquelles Dieu veut estonner les pécheurs. Mais ils nous font grand tort, et nous calomnient faususement : comme si nous disions que la foy ne doit point regarder la Parole de Dieu en tout et par tout. Car nous ne tendons sinon à ces deux points, asçavoir que jamais la foy n'est arrestée, jusques à ce qu'elle s'appuye sur la promesse gratuite de salut : et puis, que par icelle nous ne sommes pas rendus agréables à Dieu, sinon d'autant qu'elle nous unit à Christ, et de faict ces deux points sont bien notables. Il est question d'une foy, laquelle discerne les enfans de Dieu d'avec les réprouvez, et les fidèles d'avec les incrédules. Si quelqu'un croit que Dieu ne commande rien que justement, et ne menace qu'à bon escient, sera-il pour cela nommé fidèle? Chacun dira que non. Il n'y aura doncques nulle fermeté en la foy, si elle ne se tient à la miséricorde de Dieu. D'autre part, à quel propos disputons-nous de la foy? n'est-ce pas pour sçavoir quel est le moyen de salut? Or comment est-ce que la foy nous sauve, sinon d'autant que par icelle nous

sommes entez au corps de Christ ³ ? doncques à bon droict qu'en la ~~vo~~ définir, nous insistons sur son ~~p~~ ^{pr} ~~inc~~ ^{inc} effect, et puis adjoustons ceste ~~man~~ ^{mar} laquelle sépare les fidèles d'avec les incrédules. Brief, les meschans n'ont qu'à mordre sur nostre doctrine, s'ils ne veulent accuser saint Paul avec nous : lequel appelle l'Evangile Doctrine de foy ⁴, et luy attribue ce tiltre spécial.

31 Nous avons à retirer derechef de ceci l'article qui a esté desjà exposé, asçavoir que la Parole n'est pas moins requise à la foy, que la racine vive à l'arbre pour luy faire apporter fruit. C'est suyvant la sentence de David, Nul ne peut espérer en Dieu, qu'il n'ait cognu son Nom ⁵. Or ceste cognoissance ne vient point de l'imagination d'un chacun, mais selon que Dieu luy-mesme est tesmoign de sa bonté. Ce que David confirme ailleurs. Que ton salut me soit selon ta Parole. Item, J'ay espéré en ta Parole, Seigneur mon Roy ⁶. Or il faut noter la correspondance de la foy avec la Parole, dont le salut puis après s'en ensuyt. Ce pendant, on n'exclu point la puissance de Dieu, à laquelle si la foy ne se soustient, jamais ne rendra à Dieu l'honneur qui luy est due. Il semble bien que saint Paul ne soit en avant une chose froide ou vulgaire en disant qu'Abraham a creu que Dieu estoit puissant pour faire ce qu'il avoit promis. Et quand il parle ainsi de son Dieu, Je sçay à qui j'ay creu, et qu'il est puissant pour garder mon dépost jusques au dernier jour ⁷. Mais si chacun poise et espluche bien les doutes qui sans cesse s'insinuent en nos esprits pour nous faire desfier de la vertu de Dieu, il jugera que ceux qui la méprisent comme elle en est digne, n'ont guère peu prouffité en la foy. Nous confessons tous que Dieu fait tout ce qu'il veut, mais puis que la moindre tentation du monde nous effarouche et nous ravit de horreur, il appert que nous dérogeons par trop à la puissance de Dieu, à laquelle nous préférons les menaces de Satan, combien que nous ayons les promesses de Dieu pour nous manir à l'

¹ Ps. LXXXVI, 5 ; CHL. 8 ; CXLV, 6. ² Hébr. XI, 7.

³ Rom. X, 8.

⁴ Ps. IX, 11.

⁵ Ps. CXIX, 61.

⁶ Rom. IV, 21 ; 1 Tim.

C'est la raison pourquoy Isaïe imprimer aux cœurs des Juifs la leur salut, exalte d'une façon significative la vertu infinie de Dieu. Il roit sembler quelquesfois que l'a commencé à tenir propos que r pardonnera leurs fautes et leur rci, en adjoustant combien les de Dieu sont merveilleuses au ment du ciel et de la terre, il ue par longs circuits et super- itesfois il n'y a rien qui ne serve onstance de ce qu'il traite. Car i de Dieu ne nous vient devant les rand'peine les aureilles recevront- Parole, ou elles ne l'estimeront qu'elle mérite. Nous avons aussi qu'en cest endroit l'Ecriture le d'une puissance de Dieu effec- ource que la foy, comme nous ailleurs, l'applique tousjours à e, et la met en œuvre pour en prouffit. Sur tout elle se propose es de Dieu, par lesquelles il s'est Père. De là vient que la mémoire lempcion est si souvent remémo- Juifs : dont ils pouvoient ap- que Dieu ayant esté pour un heur de leur salut, le maintien- ques en la fin. David aussi nous te par son exemple, que les biens i a conférez à un chacun en par- luy doivent valoir pour confir- le sa foy quant au temps à venir. es s'il semble qu'il nous ait dé- nous devons estendre nostre pen- loing, à ce que ses bénéfices nous donnent bonne confiance : l'est dit en l'autre Pseaume, J'ay enance des jours anciens, j'ay n toutes tes œuvres. Item, J'au- oire des œuvres du Seigneur, et veilles qu'il a faites ancienne- Toutesfois pource que tout ce s concevons de la puissance de le ses œuvres, est confus et de meté sans sa Parole : nous ne s sans cause qu'il n'y peut avoir jusques à ce que Dieu nous es- le tesmoignage de sa grâce. ourroit yci esmouvoir question

quant à Sara et Rébecca, lesquelles es- tans poussées, comme il semble, d'un bon zèle de foy, sont néanmoins sorties hors des limites de la Parole. Car Sara pour le désir ardent qu'elle avoit de la lignée promise, a baillé à son mari sa cham- brière pour femme¹. On ne peut nier qu'elle n'ait failli en plusieurs sortes : mais pour ceste heure je ne touche que ce vice, qu'estant ravie par son zèle, elle ne s'est point tenue entre les bornes de la Parole de Dieu. Néanmoins il est cer- tain que ce désir-là luy est procédé de foy. Rébecca, après que Dieu luy a ré- vélé l'élection de Jacob, procure par mau- vais artifice et pervers qu'il soit béni par Isaac², lequel estoit tesmoin et ministre de la grâce de Dieu : elle corrompt son fils à mentir : brief, elle corrompt la vérité de Dieu par plusieurs fraudes et menson- ges, et en exposant à opprobre et moc- querie la promesse d'iceluy, elle l'anéan- tit tant qu'elle peut. Et toutesfois cest acte, quelque vicieux qu'il soit et digne de répréhension, n'a pas esté du tout vuide de foy. Car il luy a esté nécessaire de surmonter beaucoup de scandales, pour appéter si fort une chose pleine d'horribles troubles, fascheries et périls, sans qu'il y eust aucun espoir de prou- fiter rien. Comme aussi nous ne pour- rons pas despouiller pleinement de foy le saint patriarche Isaac, en ce qu'estant admonesté de Dieu que le droict de pri- mogéniture estoit translaté à son fils puisné, il n'a pas laissé toutesfois d'estre plus enclin à son fils aîné Esaü. Certes tels exemples nous monstrent qu'il y a souvent des erreurs meslez parmi la foy : toutesfois en telle sorte, qu'elle obtient tousjours le degré souverain, quand elle est vraye et droicte. Car comme l'erreur particulier de Rébecca n'a pas rendu l'ef- fect de la bénédiction inutile ou nul, aussi n'a-il point anéanti la foy laquelle domi- noit en son cœur généralement, et la- quelle a esté commencement et cause d'un tel acte. Toutesfois Rébecca a mons- tré combien l'entendement humain est sujet à glisser et se destourner du bon chemin, si tost qu'il se donne congé tant

1. s; LXXVII, 11.

1) Gen. XVI, 5.

2) Gen. XXVII, 9.

peu que ce soit de rien attenter de son mouvement propre. Or combien que le défaut et imbécillité qui est en la foy ne l'esteind pas du tout, si est-ce que nous en sommes advertis combien nous devons escouter Dieu songneusement, pour estre comme attachez à sa bouche. Ce pendant ce que nous avons dit est confirmé, c'est que la foy, si elle n'est appuyée sur la Parole, s'escoule bientôt : comme les esprits de Sara, d'Isaac et Rébecca, s'estans esgarez en leurs destours, se fussent incontinent esvanouis, s'ils n'eussent esté retenus d'une bride secrète en l'obéissance de la Parole.

32 D'avantage, ce n'est pas sans cause que nous encloons toutes promesses en Christ, veu que l'Apostre enclost tout l'Evangile en la cognoissance d'iceluy : et en un autre passage il enseigne que tant qu'il y a de promesses de Dieu, elles sont en luy Ouy et Amen : c'est-à-dire ratifiées¹. De laquelle chose la raison est évidente. Car quelque bien que promette le Seigneur, en cela il testifie sa bénévolence : tellement qu'il n'y a nulles promesses de luy, qui ne soyent tesmoignages de sa dilection. Et à cela ne contrevient point que les iniques, d'autant plus qu'ils reçoivent de bénéfices de sa main, se rendent coupables de plus grief jugement. Car d'autant qu'ils ne pensent et ne recognoissent que les biens qu'ils ont leur viennent de la main de Dieu, ou bien s'ils le recognoissent, ne réputent point sa bonté en leurs cœurs : par cela ils ne peuvent non plus comprendre sa bonté que les bestes brutes, lesquelles selon la qualité de leur nature, reçoivent mesme fruit de sa largesse, sans toutesfois en rien recognoistre. Pareillement ne répugne point à nostre dire, qu'en rejetant les promesses qui leur sont adressées, ils amassent sur leurs testes par telle occasion plus grievé vengence. Car combien que lors finalement se déclare l'efficace des promesses quand elles sont receues de nous, toutesfois leur vérité et propriété n'est jamais esteinte par nostre infidélité ou ingratitude. Pourtant puis qu'ainsi est que le Seigneur par ses pro-

messes invite et convie les hommes seulement à recevoir les fruits de sa bonté, mais aussi à les reconnaître, pareillement il leur déclare sa dilection. Pourtant il faut revenir à ce point, que toute promesse est tesmoignage de l'amour de Dieu, envers nous, et est indubitable, que nul n'est aimé de Dieu hors de Christ : veu qu'il est le bien-aimé auquel repose l'affection du Père, et de luy s'espand sur nous : saint Paul enseigne, que nous avons été rendus agréables en ce bien-aimé. doncques que par son moyen cette dilection parviene jusques à nous. Pour la raison l'Apostre l'appelle nostre dilection, en un autre passage le propose comme un lien, par lequel la volonté du Père est conjointe à nous : De là s'ensuit que nous devons tousjours regarder à Dieu quand quelque promesse nous est adressée, et que saint Paul ne dit point mal, en disant que toutes les promesses de Dieu sont en luy confirmées et accomplies. Il semble bien qu'aucuns exemples nous enseignent à cecy. Car il n'est pas vraisemblable que Naaman Syrien, quand il se convertit au Seigneur, fust enseigné à croire le Médiateur². Il est aussi vraisemblable à croire que Cornille, homme Païen Romain entendist ce qui n'estoit promis à tous les Juifs, voire obscur et toutesfois ses aumosnes ont été agréables à Dieu³, comme le sacrifice de Naaman approuvé : ce que l'un ne peut obtenir que par foy. Il y a une autre raison à l'Eunuque auquel Paul fut adressé : car estant homme païen lointain, jamais n'eust entrepris un voyage si pénible et de si grande difficulté pour adorer en Jérusalem, s'il n'eust eu quelque foy en son cœur⁴. Nous voyons néanmoins comme estant interrogé par Philippe touchant le Médiateur, il confesse son ignorance. Or je confesse que leur foy a esté enveloppée en ténèbres non-seulement quant à la personne de Jésus-Christ, mais aussi quant à sa

¹) Rom. I, 17 ; 2 Cor. I, 20.

¹) Matth. III, 17 ; XVIII, 5 ; Ephés. I, 6 ; II, VIII, 3 ; XV, 8.

²) 2 Rois V, 17-19.

³) Act. X, 31.

⁴) Act. VIII, 17. 31.

ce qui luy a esté enjoinct de Dieu. Ce pendant c'est chose certaine qu'il esté embus de quelques principes lesquels leur donnoient quelque vestige de Jésus-Christ. Ce qui ne s'est trouvé nouveau. Car l'Eunuque n'est jamais venu d'un país si lointain pour voir un Dieu incognu en Jérusalem. Cornille s'estant adonné à la ressemblance des Juifs, n'eust pas là vescu sans s'attacher aux rudimens de la pureté de la Loy. Quant est de Naaman, il n'est pas convenable qu'Elisée luy feroit ce qu'il avoit à faire en choses si légères, eust oublié le principal bien doncques que la cognoissance de Jésus-Christ ait esté obscure. Il n'y a nul propos de la faire plus claire : mesmes d'autant qu'ils s'attachent aux sacrifices de la Loy, lesquels ne voyent estre discernez d'avec les sacrifices des Payens par leur fin, c'est-à-dire par Jésus-Christ.

Ceste simple déclaration que nous avons en la Parole de Dieu, doit servir à engendrer la foy en nous, et ne nostre aveuglement et obstination ne donnast empeschement. Mais nostre esprit est enclin à vanité, et ne sçait jamais adhérer à la vérité de Dieu, comme il est hébété il ne peut recevoir la lumière d'iceluy. Pourtant la Parole ne nous prouffite de rien sans illumination du saint Esprit. Dont il apparaît que la foy est par-dessus toute science humaine. Et encores ne suffit-il que l'entendement soit illuminé par l'esprit de Dieu, sinon que le cœur soit fermé par sa vertu. En laquelle les Théologiens sorboniques faillent ordinairement, qui pensent que la foy implique consentement de la Parole, lequel consiste en intelligence, et non derrière la flance et certitude. C'est doncques un singulier don que la foy, en deux manières. Premièrement entant que l'entendement ne est illuminé pour entendre la Parole de Dieu : puis après que le cœur est fermé et fortifié. Car le saint Esprit ne donne pas seulement la foy, mais la foy par degrez, jusques à ce qu'il mène jusques au royaume des

cieux. Voylà pourquoy saint Paul admoneste Timothée, de garder le déposit excellent qu'il avoit receu par le saint Esprit qui habite en nous¹. Si quelqu'un allègue au contraire, que l'Esprit nous est donné par la prédication de foy² : ceste objection se peut soudre aisément. S'il n'y avoit qu'un seul don de l'Esprit, ce seroit mal parler de dire que l'Esprit procède de la foy, veu qu'il est autheur d'icelle et cause : mais d'autant que saint Paul traite là des dons que Dieu confère à son Eglise, pour la mener par divers accroissemens à sa perfection, il ne se faut esbahir s'il les attribue à la foy, laquelle nous prépare et dispose à les recevoir. Il est bien vray que c'est une opinion fort estrange au monde, quand on dit que nul ne peut croire en Christ, sinon celuy auquel il est donné particulièrement : mais c'est en partie à cause que les hommes ne considèrent point comment, ne combien est haute et difficile à comprendre la sapience céleste, ne quelle est leur rudesse et imbécillité à comprendre les mystères de Dieu : en partie aussi, pource qu'ils n'ont point esgard à ceste fermeté de cœur, qui est la principale partie de la foy.

34 Lequel erreur est facile à convaincre. Car comme dit saint Paul, Si nul ne peut estre tesmoin de la volonté de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en luy³ : comment la créature seroit-elle certaine de la volonté de Dieu ? Et si la vérité de Dieu nous est douteuse és choses mesmes que nous voyons présentement à l'œil : comment nous seroit-elle ferme et indubitable, quand le Seigneur nous promet les choses que l'œil ne voit point, et l'entendement ne peut comprendre ? Et tellement la prudence humaine est yci hébétée et eslourdie, que le premier degré pour prouffiter en l'eschole du Seigneur, est d'y renoncer. Car par icelle comme par un voile interposé, nous sommes empeschez de comprendre les mystères de Dieu, lesquels ne sont point révélez sinon aux petis. Mesmes ce n'est point la chair et le sang qui les révèle⁴ : et l'homme naturel n'est point ca-

1) 2 Tim. I, 14.

2) Gal. III, 2.

3) 1 Cor. II, 11.

4) Matth. XI, 25 ; Luc X, 21 ; Matth. XVI, 27.

pable d'entendre les choses spirituelles : mais au contraire ce luy est folie de la doctrine de Dieu, d'autant qu'elle ne peut estre cognue que spirituellement¹. Pourtant l'aide du saint Esprit nous est en cest endroict nécessaire, ou plustost il n'y a que sa seule vertu qui règne yci. Il n'y a nul homme qui ait cognu le secret de Dieu, ou ait esté son conseiller : mais l'Esprit enquierit de tout jusques aux choses cachées, par lequel nous cognoissons la volonté de Christ². Nul ne peut venir à moy, dit le Seigneur Jésus, sinon que le Père qui m'a envoyé, l'attire. Quiconques doncques, dit-il, a escouté mon Père, et a appris de luy, il vient à moy : non pas que personne ait veu le Père, sinon celuy qui est envoyé de Dieu³. Comme doncques nous ne pouvons approcher de Christ, sinon estans tirez par l'Esprit de Dieu : aussi quand nous sommes tirez, nous sommes totalement ravis par-dessus nostre intelligence. Car l'âme estant par luy illuminée, reçoit quasi un œil nouveau pour contempler les secrets célestes, de la lueur desquels elle estoit au paravant esblouye. Par ainsi l'entendement de l'homme estant esclarci par la lumière du saint Esprit, commence lors à guster les choses qui appartiennent au royaume de Dieu, desquelles il ne pouvoit au paravant avoir aucun sentiment. Parquoy nostre Seigneur Jésus-Christ, combien qu'il déclare les mystères de son royaume trèsbien et proprement aux deux disciples, dont fait mention saint Luc : toutesfois il ne proufite de rien, jusques à ce qu'il leur ouvre le sens pour entendre les Escritures⁴. En ceste manière, après que les Apostres ont esté instruits de sa bouche divine, encores est-il besoin que l'Esprit de vérité leur soit envoyé, lequel donne entrée en leurs entendemens à la doctrine qu'ils avoyent reçue des oreilles au paravant. La Parole de Dieu est semblable au soleil : car elle reluit à tous ceux ausquels elle est annoncée; mais c'est sans efficace entre les aveugles. Or nous sommes tous aveugles naturellement en cest endroict :

pourtant elle ne peut entrer en nostre esprit, sinon que l'Esprit de Dieu, qui est le maistre intérieur, luy donne accès par son illumination.

35 Quand il nous a par ci-devant fait traiter de la corruption de nostre nature, nous avons monstre plus au long combien les hommes sont insuffisans d'eux-mesmes à croire : parquoy je n'enuiray point les lecteurs en réitérant ce qui a esté dit. Qu'il nous suffise quand saint Paul nomme Esprit de foy¹, qu'il entend la foy mesme laquelle nous est donnée, et que nous n'avons point naturellement. Parquoy il prie Dieu, qu'il accomplisse son bon plaisir aux Thessaloniens, et l'œuvre de leur foy en vertu². Or en nommant la foy Œuvre de Dieu, et l'intitulant de ce mot de Bon plaisir ou faveur gratuite, il déclare qu'elle n'est point du propre mouvement de l'homme. Qui plus est, ne se contentant point de cela, il adjouste que c'est un chef-d'œuvre où Dieu desploye sa vertu. Aux Corinthiens quand il dit que la foy ne dépend point de la sagesse des hommes, mais est fondée en la vertu de l'Esprit : combien qu'il parle des miracles extérieurs, toutesfois pource que les réprouvez n'en sçavent faire leur proufit, et n'y voyent goutte il comprend aussi ce cachet intérieur que seelle la vérité de Dieu en nos cœurs, comme il en fait mention ailleurs. Dieu aussi pour magnifier tant plus et esclarcir sa libéralité en ce don tant excellent, ne l'eslargit pas indifféremment à tous, mais le distribue d'un privilège singulier à ceux que bon luy semble. Laquelle chose nous avons ci-dessus prouvée par bons tesmoignages. Et saint Augustin, qui en est fidèle expositeur, parle ainsi, Nostre Sauveur, pour monstre que Croire est de don, non point de mérite : Nul, dit-il, ne vient à moy, si mon Père ne l'y attire, et s'il ne luy a esté donné de mon Père. C'est merveille que deux oyent : l'un mesprise, et l'autre monte. Que celuy qui mesprise, s'impute la faute : que celuy qui monte, n'usurpe point l'honneur à soy. En un autre lieu, Pourquoi est-il donné à l'un, et non

1) 1 Cor. II, 14.

2) Rom. XI, 24 ; 1 Cor. II, 10.

3) Jean VI, 44, 45.

4) Luc XXIV, 27, 45 ; Jean XVI, 13.

1) 2 Cor. IV, 12.

2) 2 Thess. I, 11.

autre? Je n'ay point honte de dire que c'est un secret profond de la croix, un secret des jugemens de Dieu que je ne cognoy point, et dont il ne nous est pas permis de nous enquerir : et de là procède tout ce que nous pouvons. Je voy bien que je peux : dont c'est que je le peux et le voy point, sinon que je voy bien que c'est de Dieu. Mais pourquoy appelle-t-il l'un et non pas l'autre? Cela est trop haut pour moy : c'est un abysme, c'est une profondeur de la croix. Je me voy escrier en admiration, je ne le puis monstrer en dispute. La somme vient là, que Jésus-Christ en nous dominant en la foy, nous ente en son repos pour nous faire participans de tous biens.

36 Il reste en après, que ce que l'entendement a receu soit planté dedans le cœur. Car si la parole de Dieu voltige seulement au cerveau, elle n'est point entendue et receue par foy. Mais lors sa vraye réception est quand elle a prins racine au profond du cœur, pour estre une forteresse invincible à soustenir et repousser tous assauts des tentations. Or s'il est vray que la vraye intelligence de nosseigneurs soit illumination de l'Esprit de Dieu, sa vertu apparoist beaucoup plus évidemment en une telle confirmation du cœur : à sçavoir, d'autant qu'il y a plus de confiance au cœur que d'aveuglement de l'esprit : et qu'il est plus difficile de donner assurance au cœur, que d'inspirer l'entendement. Parquoy le saint Esprit sert comme d'un seau, pour sceller nos cœurs les mesmes promesses par lesquelles il a premièrement imprimées en nostre entendement : et comme d'un sceau, pour les confermer et ratifier. Après vous avez creu, dit l'Apostre, vous devez sceller par l'Esprit de promesse, c'est l'arre de nostre héritage¹. Voyez comment il monstre que les cœurs des fideles sont marquez du saint Esprit comme d'un seau : et qu'il l'appelle Esprit de promesse, à cause qu'il nous rend si facile indubitable? Semblablement l'Apostre aux Corinthiens : Dieu, dit-il, qui nous a élus, et nous a marquez et donné l'arre

de son Esprit en nos cœurs. Item en un autre lieu, parlant de la confiance et hardiesse de nostre espérance, met pour fondement d'icelle l'arre de son Esprit².

37 Ce pendant je n'ay pas oublié ce que j'ay dit ci-dessus, et dont la mémoire nous est rafraischie sans fin et sans cesse par expérience : c'est que la foy est agitée de beaucoup de doutes, sollicitudes et destresses, en sorte que les âmes des fideles ne sont guères en repos : pour le moins elles ne se peuvent pas tousjours asseurer paisiblement. Mais quelques rudes assauts et violences qu'elles ayent à soustenir, elles en viennent tousjours à bout, et en repoussant les tentations, demeurent en leur forteresse. Ceste seule assurance suffit pour nourrir et garder la foy, quand nous sommes bien résolus de ce qui est dit au Pseaume, Le Seigneur est nostre protection et nostre aide au besoin : ainsi nous ne serons point estonnez, encores que la terre tremblast, et que les montagnes trebuschassent au profond de la mer³. Et ailleurs il nous est monstré combien ce repos est amiable, quand David dit qu'il s'est couché et a dormi paisiblement et s'est levé, d'autant qu'il estoit en la garde de Dieu⁴. Non pas qu'il ait tousjours d'un train égal jouy de telle joye et seureté, qu'il ne sentist nul trouble : mais entant qu'il goustoit la grâce de Dieu selon la mesure de sa foy, il se glorifie qu'il mesprisera hardiment tout ce qui peut tormenter son esprit. Parquoy l'Ecriture nous voulant exhorter à la foy, nous commande de nous reposer. Comme en Isaïe, Vostre force sera en espoir et silence. Item au Pseaume, Tay-toy, et atten le Seigneur. A quoy respond le dire de l'Apostre, Il est besoin de patience⁵, etc.

38 De là peut-on juger combien la doctrine des théologiens sophistes est pernicieuse : c'est que nous ne pouvons rien arrester en nous de la grâce de Dieu, sinon par conjecture morale, selon qu'un chacun se répute n'estre indigne d'icelle.

1) 2 Cor. I, 22 ; V, 5.

2) Ps. XLVI, 2, 3.

3) Ps. III, 6.

4) Ps. XXX, 15 ; Ps. XXXVII, 7 ; Hébr. X, 36.

5) 1 Cor. I, 12, 14.

tous qu'il nous le soit? Mais d'autant que nous avons destiné à ceste matière son traitté à part, nous ne la poursuivrons d'avantage pour le présent : veu principalement que c'est une chose manifeste, qu'il n'y a rien plus contraire à la foy, que conjecture ou autre sentiment prochain à doute et ambiguïté. Pour confirmer cest erreur, ils ont tousjours en la bouche un passage de l'Ecclesiaste, lequel ils corrompent meschamment : asçavoir, que nul ne sçait s'il est digne de haine ou d'amour ¹. Encores que je laisse à dire que ceste sentence a esté mal rendue en la translation commune : toutesfois les petis enfans peuvent veoir ce que Salomon a voulu dire : c'est que si quelqu'un veut estimer par les choses présentes, lesquels sont aimez, et lesquels sont hays de Dieu, qu'il travaillera en vain : veu que prospérité et adversité sont communes tant au juste qu'à l'inique : tant à celuy qui sert à Dieu, qu'à celuy qui n'en tient conte. Dont il s'ensuyt que Dieu ne testifie point tousjours son amour envers ceux qu'il fait fructifier temporellement : et aussi ne déclaire sa haine envers ceux qu'il afflige. Laquelle chose il dit pour redarguer la vanité de l'entendement humain : veu qu'il est si hébété à considérer les choses tant nécessaires. Comme un peu devant il avoit dit, qu'on ne peut pas discerner en quoy diffère l'âme de l'homme d'une âme brutale : pource qu'il semble advis que l'une

a la petitesse de nostre entendement, conseil incompréhensible de Dieu, quand nous disons simplement, que Paul, que nous avons receu n'est point de ce monde, ainsi que de Dieu, par lequel nous cognoissons biens que Dieu nous a donné, ce qu'ils peuvent murmurer, qu'ils ne facent injure à l'Esprit. Or si c'est un sacrilège de souspeçonner ou de mensonger la certitude, ou d'ambiguïté, de la relation venant de luy, qu'est-ce que nous faillons, affermans la certitude que nous a révélé? Mais ils prétendent, que c'est témérairement de nous oser ainsi glorifier de Christ. En quoy ils démontrent leur bestise. Qui penseroit eust une telle ignorance en vouloir faire Docteurs de tout, de faillir si lourdement aux élémens de la Chrestienté? Ce seroit une chose incroyable, si leurs escritures en feissent. Paul dénonce qu'il n'y a point d'enfans de Dieu, sinon ceux qui sont nez par l'Esprit d'iceluy ² : et disent que les enfans de Dieu sont conduits par leurs propres sens, vuides de celui de Dieu. Sçavez-vous seigne que nous ne pouvons connaître Dieu, nostre Père, sinon que par la prime ceste appellation en laquelle seul peut rendre tesmoigna-

e que celui qui n'est mené par de Christ, soit serviteur d'iceux-ci forgent une Chrestienté, n'ait que faire de l'Esprit de Saint Paul ne nous fait nulle es- de la résurrection bienheureuse, que nous sentions le saint Esprit en nous ¹ : ceux-ci imaginent pérance vuide d'un tel sentiment. pondront possible, qu'ils ne nient que le saint Esprit ne nous soit lire, mais que par humilité et mo- nous devons penser que nous ne point. Si ainsi est, qu'est-ce donc- ue veut dire l'Apostre, quand il nde aux Corinthiens de s'examiner ouver s'ils ont Jésus-Christ habi- eux, adjoustant que quiconques de cognoissance est réprouvé ² ? is cognoissons par l'Esprit qu'il donné, qu'il demeure en nous, ne dit saint Jehan ³. Et qu'est-ce us faisons autre chose, que révo- s promesses de Jésus-Christ en quand nous voulons estre servi- le Dieu sans son Esprit, veu qu'il ncé qu'il l'espandroit sur tous les ? Que faisons-nous autre chose srober au saint Esprit sa gloire arant de luy la Foy, qui est œuvre ment venant de luy ? Veut que ces sont les premières leçons que levons apprendre en nostre reli- c'est un grand aveuglement, de les Chrestiens d'arrogance, quand glorifient de la présence du saint, sans laquelle il n'y a nulle Chres- Certes ils démontrent par leur le combien est vray ce que dit le ur ; que son Esprit est incognu au : et qu'il n'y a que ceux-là dedans ls il habite, qui le cognoissent ⁴. it afin de renverser de toutes parts demens de la Foy, ils les assail- core d'un autre costé : c'est com- ue nous puissions asseoir juge- e la grâce de Dieu selon la justice uelle nous consistons présente- toutesfois que la certitude de persévérance demeure en suspens.

Mais il nous resteroit une belle confiance de salut, si nous ne pouvions autre chose que réputer par conjecture, qu'ils appellent Morale, que nous sommes à présent en la grâce de Dieu, ne sçachans ce qui doit demain advenir. L'Apostre parle bien autrement, disant qu'il est certain que ny Anges, ne puissances, ne principautez, ne mort, ne vie, ne les choses présentes, ne les futures ne nous pourront séparer de la dilection de laquelle Dieu nous embrasse en Jésus-Christ ¹. Ils s'efforcent d'eschapper par une solution frivole, disans que l'Apostre avoit cela de révélation spéciale : mais ils sont de trop près tenus, pour pouvoir si facilement eschapper : car là il traite quels biens proviennent de la foy généralement à tous fidèles, non point ce qu'il expérimentoit particulièrement en soy. Voire mais luy-mesme, disent-ils, tasche de nous faire craindre, en nous remontrant nostre imbécillité et inconstance, quand il dit que celui qui est debout se doit garder qu'il ne tombe ². Il est bien vray : toutesfois il ne nous baille point une crainte pour nous estonner, ains seulement pour nous apprendre de nous humilier sous la main puissante de Dieu, comme saint Pierre le déclare ³. D'avantage, quelle resverie est-ce de limiter la certitude de foy à un petit de temps, à laquelle il convient proprement d'outrepasser la vie présente, pour s'estendre à l'immortalité future ? Pourtant quand les fidèles recognoissent cela venir de la grâce de Dieu, qu'estans illuminez de son Esprit ils jouissent par foy de la contemplation de la vie future : tant s'en faut que telle gloire doyve estre accusée d'arrogance : que si quelqu'un a honte de confesser cela, il démontre une extrême ingratitude, plustost que modestie ou humilité : d'autant qu'il supprime et obscurcit la bonté de Dieu, laquelle il devoit magnifier.

44 Pource qu'à mon advis la nature de la foy ne se pouvoit mieux ne plus clairement exprimer que par la substance des promesses, où elle a son propre fondement pour s'appuyer, sans lequel elle

VIII, 11.
III, 24.
IV, 17.

2) 2 Cor. XIII, 5, 6.
4) Is. XLIV, 3.

1) Rom. VIII, 38, 39.
3) 1 Pierre V, 6.

2) 1 Cor. X, 12.

trébuscheroit incontinent, ou plustost s'esvanouiroit : voylà pourquoy j'ay tiré des promesses la définition que j'ay mise, laquelle toutesfois ne discorde point d'avec la description qu'en fait l'Apostre selon l'argument qu'il traite. Il dit que la foy est un soustenement des choses qu'on espère, et une démonstrance des choses qui n'apparoissent point ¹. Car par le mot d'Hypostase, il entend la fermeté sur laquelle les âmes fidèles s'appuyent. Comme s'il disoit que la foy est une possession certaine et infallible des choses que Dieu nous a promises. Sinon que quelqu'un aimast mieux prendre le mot d'Hypostase pour confiance, ce qui ne me desplaist pas, combien que j'aime mieux me tenir à la première exposition laquelle est plus receue. Derechef, pour signifier que jusques au dernier jour, auquel les livres seront ouverts ², les choses appartenantes à nostre salut sont trop hautes pour estre comprises de nostre sens, ou veues de nos yeux, ou touchées de nos mains : et par ainsi que nous ne les possédons autrement, qu'en surmontant la capacité de nos entendemens, et eslevant nostre regard par-dessus tout ce qui se voit au monde, brief, en nous surmontant nous-mesmes : pour ceste cause il adjouste, que telle certitude de posséder, est des choses qui sont situées en espérance : et pourtant ne s'apperçoivent point. Car l'évidence, comme dit saint Paul, est diverse d'espérance : et nous n'espérons pas les choses que nous voyons ³. En la nommant Monstre ou Probation des choses non apparentes, ou comme saint Augustin souvent l'interprète, Tesmoignage par lequel nous sommes convaincus : il parle tout ainsi comme s'il disoit, que c'est une évidence de ce qui n'apparoist, une vision de ce qui ne se voit, une perspicuité des choses obscures, une présence des choses absentes, une démonstrance des choses cachées ⁴. Car les mystères de Dieu, et principalement ceux qui appartiennent à nostre salut, ne se peuvent contempler

en leur nature : mais nous les regardons seulement en la Parole de Dieu, de laquelle la vérité nous doit estre tellement persuadée, que nous tenions pour fait et accompli tout ce qu'il dit. Comme doncques se lèvera un courage à reconnaître et gouter une telle bonté de Dieu, qu'il ne soit pareillement enflammé à l'aimer ? Car une telle abondance de douceur, comme est celle que Dieu a cachée à ceux qui le craignent, ne se peut vraiment entendre, qu'elle n'esmeuve le cœur. D'avantage, elle ne le peut esmouvoir, qu'elle ne l'attire et eslève à soy. Pourtant ce n'est point de merveilles si ceste affection n'entre jamais en un cœur pervers et oblique, veu qu'elle nous ouvre les yeux pour nous donner accès à tous les thrésors de Dieu, et les saints secrets de son Royaume, lesquels ne se doyvent point polluer par l'entrée d'un cœur immonde. Or ce que les Sorbonnes enseignent, que la charité précède la foy et l'espérance, n'est que pure rêverie : veu qu'il n'y a que la seule foy laquelle premièrement engendre charité en nous. Saint Bernard parle bien mieux ¹ : Je croy, dit-il, que le tesmoignage de la conscience, lequel saint Paul nomme La gloire des fidèles ², consiste en trois points. Car en premier lieu et devant toutes choses, il est requis de croire que tu ne peux avoir rémission des péchez, sinon de la pure gratuité de Dieu : secondement, que tu ne peux avoir aucune bonne œuvre, si luy-mesme ne te donne : tiercement, que tu ne peux mériter par œuvres la vie éternelle, elle ne t'est aussi bien donnée gratuitement. Tantost après il adjouste, Ces choses ne suffiroient pas, sinon pour faire commencement : pource qu'en croyant que les péchez ne nous peuvent estre remis que de Dieu, il nous faut quant et quand estre résolu qu'il nous les a remis, jusques à tant que nous soyons persuadés par le tesmoignage du saint Esprit, que nostre salut nous est bien assuré. D'autant que Dieu nous pardonne nos péchez, luy-mesme nous donne les mérites, et nous redonne le loyer, nous ne pouvons

¹) Hébr. XI, 1.

²) Dan. VII, 10.

³) Rom. VIII, 24.

⁴) August., *Homil. in Joan.*, LXXIX, XCV. *De peccat. meritis. et remiss.*, lib. II, cap. XXXI.

¹) *Sent.*, lib. III, dist. XXV, et sæpius ; sermo I, in *Annuntiatione*.

²) 2 Cor. I, 12.

as nous arrester fermement à l'introduction qu'il avoit mise. Tout ce point et les autres semblables seront ailleurs : maintenant qu'il s'agit d'entendre que c'est de foy. Car par tout où sera ceste vive foy, elle peut faire qu'elle n'emporte tous-avec soy l'espérance de salut éternel, plustost qu'elle ne l'engendre et le. Car si ceste espérance n'est en quelque beau babil de paroles faite, nous ayons de la foy, il est certain : nous n'en tenons rien. Car si la Parole dit a esté, est une certaine révélation de la vérité de Dieu, qu'icelle ne peut mentir, tromper ne frustrer. Puisqu'onques a conçu ferme certain, il attend pareillement que le Seigneur accomplira ses promesses, lesquelles il tient pour véritables : tellement en somme, Espérance n'est autre que l'attente des biens que la Parole a veu estre véritablement promis. Ainsi la foy croit que Dieu est certain : espérance attend qu'il révélera son temps sa vérité. La foy croit qu'il est son Père : espérance attend qu'il sera toujours tel envers nous. La foy croit que la vie éternelle nous est promise : espérance attend que nous l'obtiendrons une fois. La foy est le fondement sur lequel espérance repose : espérance nourrit et maintient la foy. Car nul ne peut rien attendre de Dieu sinon ce qu'il a premièrement promis : aussi d'ordinaire il se voit l'imbécillité de nostre foy soit en l'attente, en attendant et espérant par l'attente afin de ne point défailir. Par saint Paul parle très-bien, quand il dit de nostre salut en espérance¹, l'attente attendant Dieu avec silence, la foy, à ce qu'elle ne trébuche ne se dérobaste : elle la confirme à ce qu'elle ne vacille point és promesses de Dieu en ait quelque doute : elle la conforte et reconforte, à ce qu'elle ne se défaille point : elle la conduit jusques à son but, à ce qu'elle ne défaille point au du chemin, ou mesmes en la dernière journée : finalement en la re-

nouvelant et restaurant de jour en jour, elle luy donne vigueur assidue pour persévérer. Et encores verrons-nous plus clairement en combien de sortes il est mestier que la foy soit confirmée par espérance, si nous considérons de combien d'espèces de tentations sont assaillies ceux qui ont une fois receu la Parole de Dieu. Premièrement le Seigneur en différant ses promesses, souventesfois nous tient en suspens plus que nous ne voudrions. En cest endroit c'est l'office de la foy de faire ce que dit le Prophète : sçavoir si les promesses de Dieu sont tardives que nous ne laissions point de les attendre². Aucunesfois aussi non-seulement Dieu nous laisse languir, mais donne apparence d'estre courroucé contre nous : à quoy il faut que la foy nous subviene, afin que suyans la sentence de l'autre Prophète, nous puissions attendre le Seigneur, combien qu'il ait caché sa face de nous³. Il se dresse aussi des moqueurs, comme dit saint Pierre, qui demandent où sont les promesses, et où est la venue de Jésus-Christ⁴ : veu que depuis la création du monde, toutes choses vont en un mesme train. Voire mesmes la chair et le monde nous suggèrent cela en l'entendement. Yci il faut que la foy estant soustenue et appuyée sur l'espérance, soit fichée et s'arreste du tout à contempler l'éternité du Royaume de Dieu, afin de réputer mille ans comme un jour⁵.

43 Pour ceste affinité et similitude, l'Ecriture aucunesfois confond l'un avec l'autre de ces deux vocables, Foy et Espérance : comme quand saint Pierre dit que la vertu de Dieu nous conserve par foy jusques à la révélation de salut : ce qui estoit plus convenable à l'espérance qu'à foy. Néanmoins cela ne se fait point sans raison, veu que nous avons monstré Espérance n'estre autre chose sinon fermeté et persévérance de foy. Quelquefois ils sont conjoincts ensemble : comme en la mesme Epistre : Afin que vostre foy et espoir soit en Dieu⁶. Et saint Paul aux Philippiens, déduit l'at-

1) Hab. II, 3.

2) 2 Pierre III, 4.

3) 1 Pierre I, 5, 21.

4) Is. VIII, 17.

5) Ps. XC, 4 ; 2 Pierre III, 8.

tente de l'espérance¹ : pource qu'en espérant patiemment nous tenons la bride à nos désirs, jusques à ce que l'opportunité de Dieu soit venue. Ce qui sera plus facile à entendre du chapitre X aux Hébreux que j'ai déjà allégué. Saint Paul en un autre passage, combien qu'il parle improprement, entend toutesfois le mesme par ces mots, Nous attendons par foy en esprit l'espérance de justice² : voire pource qu'ayans receu le tesmoignage de l'Evangile touchant de l'amour gratuite de Dieu, nous attendons que Dieu mette en évidence et effect ce qui encores est caché sous espoir. Or il n'est pas maintenant difficile à veoir combien lourdement s'abuse le Maistre des Sentences, en faisant double fondement d'espérance : asçavoir la grâce de Dieu, et le mérite des œuvres. Certes elle ne peut avoir autre but que la foy. Or nous avons clairement monstré que la foy a pour son but unique la miséricorde de Dieu, et que du tout elle s'y arreste, ne regardant nullement ailleurs. Mais il est bon d'ouyr la belle

raison qu'il allègue : Si tu oses, espérer quelque chose sans l'avoir, ce n'est point espérance mais presumption. Je vous prie, mes amis, sera celui qui se tiendra de telles bestes, lesquelles pensent qu'elles peuvent témérairement et présomptueusement de croire certainement que Dieu leur fera telle chose? Car comme ainsi soit que Dieu nous commande d'attendre toute sa bonté, ils disent que c'est permission de se reposer et acquiescer en sa bonté. Mais un tel maistre est digne de reproches qu'il a eus es escholes des Sorboniques. Nous ne pouvons pas traire quand nous voyons que Dieu nous commande aux pécheurs d'attendre certaine espérance de salut, par la bonté et hardiment tant de sa vérité, que par sa miséricorde, rejettans toute confiance en nos œuvres, nous espérons sans aucune doute ce qu'il nous promet. Et faisant nous trouverons que celui qui dit, Il vous sera fait selon vostre foy, nous abusera point.

CHAPITRE III.

Que nous sommes régénerez par foy : où il est traité de la pénitence.

1 Combien que j'ay déjà enseigné en partie comment la foy possède Christ, et comment par icelle nous jouissons de ses biens, toutesfois cela seroit encores obscur, si nous n'adjoustions l'explication des fruits et effects que les fideles en sentent en eux. Ce n'est pas sans cause que la somme de l'Evangile est réduite en pénitence et rémission des péchez. Parquoy en laissant ces deux articles, tout ce qu'on pourra prescher ou disputer de la foy, sera bien maigre et desbiffé, voire du tout inutile. Or puis que Jésus-Christ nous donne l'un et l'autre, et que nous obtenons l'un et l'autre par foy : asçavoir nouveauté de vie, et réconciliation gratuite, la raison et ordre requièrent que je commence à traitter ici des deux. Nous

viendrons doncques en premier lieu de la foy à pénitence : pource qu'ayans maintenant cognu ce point, nous pourrions plus facilement appercevoir comment l'homme est justifié par seule et pure acceptation de pardon de ses péchez : et toutesfois la sainteté réelle de vie, comme nous l'avons dite, n'est point séparée de telle imputation gratuite de justice : c'est-à-dire, que Dieu s'accorde bien, que nous ne soyons justes sans bonnes œuvres, et toutesfois nous soyons réputés justes sans œuvres. Or que la pénitence ne nous empêche point de la foy, mais qu'elle ne la suit, nous sçavons maintenant suyve pas à pas la foy, mais qu'elle ne la suit, nous n'en devons avoir aucune doute. Car puisque la rémission des péchez est offerte par l'Evangile, le pécheur estant délivré de la

1) Phil. I, 20.

2) Gal. V. 5.

1) Matth. IX, 29.

du joug de péché, et de la mis-
servitude de ses vices, entre au-
de Dieu : nul ne peut embrasser
de l'Evangile, qu'il ne se retire
desbauchemens pour suyvre le
semin, et applique toute son es-
reformer. Ceux qui cuident que
écède la pénitence et nient qu'elle
ède comme un fruit et produit
e, n'ont jamais sceu qu'elle est
iété ou nature, et sont induits
fantasie par un argument trop

us-Christ, disent-ils, et saint
ptiste ont premièrement exhorté
à repentance en leurs sermons,
ont annoncé que le Royaume des
oit prochain¹. Ils allèguent aussi
et semblable commission a esté
ux Apostres : et que saint Paul,
récit de saint Luc, proteste d'a-
ri cest ordre². Mais en s'amusant
abes, ils ne regardent pas en
s et avec quelle liaison ces mots
ent prendre. Car quand Jésus-
Jehan-Baptiste font ceste exhor-
epentez-vous, veu que le Royaume
est approché : ne déduisent-ils
ause de repentance, de ce que
rist nous présente grâce et sa-
quoy ces paroles valent autant
ils disoyent, Puisque le Royaume
est approché, à ceste cause faites
e. Mesmes saint Matthieu ayant
este prédication de saint Jehan,
cela a esté accomplie la prophé-
aie touchant la voix qui crie au
Préparez la voye au Seigneur,
luy ses sentiers³. Or l'ordre du
e est, que ceste voix doit com-
par consolation et joyeuse nou-
éantmoins quand nous disons que
de repentance vient de foy, nous
eons point qu'il faille quelque es-
temps auquel il faille qu'elle soit
ée : mais nous voulons signifier
me ne se peut droictement adon-
repentance, sinon qu'il se reco-
stre à Dieu. Or nul ne se peut
estre à Dieu, sinon qu'il ait
nent reconnu sa grâce. Mais ces

choses seront plus clairement déduites en
la procédure. Possible qu'ils se sont trom-
pez en ce que plusieurs sont dontez par
les effrois de leur conscience, ou induits
et façonnez à se ranger au service de
Dieu, devant qu'avoir cognu sa grâce,
mesmes devant que l'avoir goustée. Et
c'est une crainte comme on la voit aux
petits enfans, qui ne sont point gouvernez
par raison : toutesfois aucuns la tiennent
pour vertu, d'autant qu'ils la voyent ap-
procher de la vraye obéissance, à laquelle
elle prépare les hommes. Mais il n'est
pas yci question d'enquérir en combien
de sortes Jésus-Christ nous attire à soy,
ou nous dispose à une droicte affection de
piété : seulement je dy qu'on ne peut
trouver nulle droicture sinon où l'Esprit
qu'il a receu pour le communiquer à ses
membres, a son règne. Je di aussi secon-
dement, suyvant la doctrine du Pseaume,
asçavoir que Dieu est propice afin qu'on
le craigne¹ : que jamais homme ne luy
portera telle révérence qu'il doit, qu'il ne
se fie en la clémence et bonté d'iceluy :
et que nul ne sera jamais bien délibéré à
garder la Loy, s'il n'est persuadé que
celuy auquel il sert a son service agréa-
ble. Or ceste facilité de laquelle Dieu use
envers nous, est un signe de sa faveur
paternelle. Ce qu'aussi monstre l'exhor-
tation d'Osée, Venez, retournons à l'Eter-
nel : car s'il a détruit, il nous guairira :
s'il a frappé, il nous donnera santé².
Nous voyons en ces mots, que l'espérance
d'obtenir pardon doit servir d'esperon
aux pécheurs, afin qu'ils ne croupissent
point en leurs fautes. Au reste, ceux qui
inventent une nouvelle manière de Chres-
tienté : c'est que pour recevoir le Bap-
tesme on ait certains jours auxquels on
s'exerce en pénitence, devant qu'estre
receus à communiquer à la grâce de
l'Evangile, n'ont nulle apparence en leur
erreur et folie. Je parle de plusieurs Ana-
baptistes, et principalement de ceux qui
appètent estre dits spirituels, et telle ra-
caille comme sont les Jésuites et autres
sectes. Mais ce sont les fruits que pro-
duit cest esprit de phrénésie, d'ordonner
quelque peu de jours à faire pénitence,

1. 2; IV. 17.

2) Act. XX, 21.

1) Ps. CXXX, 4.

2) Osée VI, 1.

laquelle doit estre continuée de l'homme chrestien toute sa vie.

3 Aucuns hommes sçavans par ci-devant long temps, voulans simplement et purement parler de pénitence selon la reigle de l'Ecriture, ont dit qu'elle consistoit en deux parties : c'est asçavoir mortification et vivification. Et interprètent mortification, une douleur et terreur de cœur qui se conçoit par la cognoissance de péché, et le sentiment du jugement de Dieu. Car quand quelqu'un est amené à la vraye cognoissance de son péché, adoncques il commence à le hayr et détester : adoncques vrayement il se desplaist en son cœur, et se confesse misérable et confus, il se souhaite estre autre qu'il n'est. Outre, quand il est touché du sentiment du jugement de Dieu (car l'un incontinent s'ensuyt de l'autre) lors humilié, espovanté et abatu, il tremble et se desconforte, et perd toute espérance. Voylà la première partie de pénitence, qui est appelée Contrition. Ils interprètent la vivification, estre une consolation produite de la foy : c'est quand l'homme confondu par la conscience de son péché, et espovanté de la crainte de Dieu, jettant son regard sur la bonté et miséricorde d'iceluy, sur la grâce et salut qui est en Jésus-Christ, se relève, respire, reprend courage, et quasi retourne de mort en vie. Or ces deux mots, quand ils seroyent bien interprétez, expriment assez bien que c'est de pénitence : mais en ce que telles gens exposent Vivification estre la joye que reçoit une âme quand elle est apaisée de ses troubles et angoisses, je ne m'accorde point avec eux : d'autant qu'il faudroit plustost en cest endroict prendre ce mot pour une affection de bien et saintement vivre, comme s'il estoit dit que l'homme meurt à soy pour vivre à Dieu ; et c'est le renouvellement dont nous avons parlé.

4 Les autres, pourtant qu'ils voyent ce nom-ci estre diversement prins en l'Ecriture, ont mis deux espèces de pénitence. Et pour les distinguer, en ont appelé l'une Légale, par laquelle le pécheur navré du cautère de son péché, et comme brisé de terreur de l'ire de Dieu, demeure lié en ceste perturbation, sans s'en pouvoir

despestrer : l'autre ils l'ont nommée Evangélique, par laquelle le pécheur estant grièvement affligé en soy-mesme, s'élève néanmoins plus haut, embrassant Jésus-Christ pour la médecine de sa playe, la consolation de sa frayeur, le port de sa misère. Caïn, Saül, Judas sont exemples de la pénitence légale¹ : desquels quand l'Ecriture nous décrit la pénitence, elle entend qu'après avoir cognu la pesanteur de leur péché, ils ont eu crainte de l'ire de Dieu : mais ne pensans sinon à la vengeance et au jugement de Dieu, ont esté abysmez en ceste cogitation. Doncques leur pénitence n'a esté autre chose qu'un portail d'enfer, auquel estans desjà entrez en ceste présente vie, ils ont commencé à souffrir l'ire de la majesté de Dieu. Nous voyons la pénitence évangélique en tous ceux qui après avoir esté poincts en eux-mesmes de l'aiguillon de péché, relevez néanmoins en fiance de la miséricorde de Dieu, se sont retournés à luy. Ezéchias fut troublé ayant reçu le message de mort : mais pleurant il pria, et regardant à la miséricorde de Dieu, reprint fiance². Les Ninivites furent espovantez de l'horrible menace de leur ruine : mais couvers de sacs et de cendres ils prièrent, espérans que le Seigneur se pourroit convertir et destourner de la fureur de son ire³. David confessant qu'il avoit trop grièvement péché, et faisant les monstres du peuple : mais adjousta, Seigneur oste l'iniquité de ton serviteur. A l'objurgation de Nathan il reconnut le crime d'adultère, il se prosterna devant Dieu : mais pareillement attendit pardon⁴. Telle fut la pénitence de ceux qui à la prédication de saint Pierre furent navrez en leur cœur : mais se confians à la bonté de Dieu, adjoustèrent, Que ferons-nous, hommes frères ? Telle fut aussi celle de saint Pierre, qui pleura amèrement : mais ne laissa point d'espérer.

Et Combien que toutes ces choses soyent vrayes, néanmoins d'autant que je ne puis comprendre par l'Ecriture, il faut autrement entendre le nom de Pénitence

1) Gen. IV, 13 ; 1 Sam. XV, 30 ; Matth. XXVII, 4.

2) 2 Rois XX, 2 ; Is. XXXVIII, 1.

3) Jon. III, 6.

4) 2 Sam. XXIV, 10 ; XII, 13, 16.

5) Act. II, 37 ; Luc XXII, 62 ; Matth. XXVI, 75.

qu'ils confondent la foy avec la x, est répugnant à ce que dit saint x Actes, Qu'il avoit testifié aux aux Gentils la pénitence envers t la foy en Jésus-Christ¹. Auquel et la foy et la pénitence comme diverses. Quoy donc? La vraye e peut-elle consister sans foy? pas : mais combien qu'elles ne se t diviser : toutesfois il les faut er. Car comme la foy ne peut ns espérance, néantmoins foy et e sont choses différentes : aussi nent la pénitence et la foy, com- elles s'entretiennent d'un lien in- , toutesfois elles se doyvent plus- joindre que confondre. Je n'ignore sous le nom de Pénitence, toute rsion à Dieu est comprinse, dont est une des principales parties; and la nature et propriété d'icelle té expliquée, il apparoistra en s cela est dit. Le mot qu'ont les x pour signifier Pénitence, signifie ion ou retour : celui qu'ont les ignifie Changement de conseil et Et de faict, la chose ne respond al à ces vocables, que la somme ence est, que nous estans retirez mesmes, soyons convertis à Dieu : délaissé nos conseils et première en prenions une nouvelle. Par- mon jugement nous la pourrons ent délinir en ceste sorte, Que e vraye conversion de nostre vie : Dieu et la voye qu'il nous mons- cédante d'une crainte de Dieu et non feinte : laquelle consiste ortification de nostre chair et vieil homme, et vivification de Auquel sens il faut prendre toutes ortations qui sont contenues tant phètes qu'aux Apostres, par les- ils admonestent les hommes de ps à faire pénitence. Car ils les t mener à ce point, qu'estans le leurs péchez, et navrez de la lu jugement de Dieu, ils s'hum- et prosternassent devant sa ma- ils avoyent offensée, et se reti- n la droicte voye. Pourtant quand

ils parlent de se convertir et se retourner au Seigneur, de se repentir et faire pénitence, ils tendent tousjours à une mesme fin. Dont aussi l'Histoire sainte appelle Pénitence, d'estre conduits après Dieu : c'est quand les hommes l'ayans mesprisé pour s'esgayer en leurs cupiditez, commencent de se réduire à sa Parole, et sont prests et appareillez de suyvre où il les appellera¹. Et saint Paul et saint Jehan disent qu'on produise fruits dignes de repentance, entendans qu'il faut mener une vie qui monstre et testifie en toutes ses actions un tel amendement².

6 Mais devant que procéder outre, il sera expédient d'expliquer d'avantage la définition ci-dessus mise, en laquelle il y a principalement trois articles à considérer. Pour le premier, quand nous appelons Pénitence une conversion de vie à Dieu, nous requérons un changement, non pas seulement aux œuvres externes, mais aussi en l'âme : à ce que s'estant despouillée de sa vieille nature, elle produise après fruits dignes de sa rénovation. Ce que le Prophète voulant exprimer, commande à ceux qu'il exhorte à repentance, d'avoir un nouveau cœur³. Parquoy Moyse par plusieurs fois voulant remonstrer au peuple d'Israël quelle est la vraye conversion, les enseigne de se convertir de tout leur cœur et de toute leur âme. Et en parlant de la circoncision du cœur, il entre jusques aux affections les plus cachées. Laquelle locution est souvent réputée des Prophètes; toutesfois il n'y a lieu dont nous puissions mieux entendre quelle est la vraye nature de Pénitence, que du quatrième de Jérémie, où Dieu parle en ceste manière : Israël, si tu te convertis, converty-toy à moy. Cultive bien la terre de ton cœur, et ne sème point sur les espines. Sois circoncis au Seigneur, et oste toute immondicité de ton cœur⁴. Nous voyons comment il dénonce que pour se mettre à bien vivre ils ne peuvent prendre autre commencement sinon de desraciner toute impiété du cœur. Et pour les toucher plus vivement, il les adverte que c'est à Dieu

1) Matth. III, 2; 1 Sam. VII, 3.

2) Luc III, 8; Rom. VI, 4; Act. XXVI, 20.

3) Ezéch. XVIII, 31.

4) Jér. IV, 1, 3, 4.

qu'ils ont affaire, envers lequel on ne proufite rien en tergiversant : pource qu'il a en détestation le cœur double. Pour ceste cause Isaïe se mocque de toutes les entreprinses des hypocrites, lesquels de son temps s'efforçoient à amender leur vie extérieurement par cérémonies : mais ce pendant ne se soucioient de rompre les liens d'iniquité, desquels ils estreignoyent les povres. Et aussi en ce passage-là mesme, il démontre bien quelles sont les œuvres qui se doyvent ensuyvre de la vraye pénitence¹.

7 Le second article a esté, que nous avons dit qu'elle procède d'une droicte crainte de Dieu. Car devant que la conscience du pécheur soit amenée à repentance, il faut qu'elle soit premièrement touchée du jugement de Dieu. Car quand ce pensement sera une fois fiché au cœur de l'homme, que Dieu doit une fois monter en son Throne judicial pour demander conte de toutes œuvres et paroles : elle ne laissera point reposer le povre pécheur, ne respirer une seule minute de temps, qu'elle ne le picque et stimule tousjours à mener une nouvelle vie, afin qu'il se puisse seurement représenter à ce jugement. Parquoy l'Ecriture souvent, quand elle nous exhorte à repentance, nous réduit en mémoire que Dieu jugera une fois le monde. Comme en ce passage de Jérémie : Afin que ma fureur ne sorte comme feu, et n'y ait nul qui la puisse esteindre, à cause de vostre perversité². Item, en la prédication de saint Paul qu'il fait à Athènes : Comme ainsi soit que Dieu ait laissé cheminer les hommes en ignorance : maintenant il leur dénonce de faire pénitence, d'autant qu'il a déterminé un jour auquel il jugera le monde en équité³, et en plusieurs autres lieux. Aucunesfois, par les corrections qui sont desjà advenues, elle démontre que Dieu est juge : afin que les pécheurs réputent que beaucoup plus grievre peine les attend, s'ils ne se corrigent de bonne heure. De quoy nous avons l'exemple au chapitre XXIX du Deutéronome. Or d'autant que le commencement de nostre conversion à Dieu est, quand nous

avons haine et horreur du péché cause l'Apostre dit que la tristesse selon Dieu, est cause de repentance, appelant Tristesse selon Dieu, qui n'est seulement nous avons crainte d'envisager, mais hayssons et avons en horreur le péché, d'autant que nous en sommes convaincus qu'il desplaist à Dieu. Ce qui ne nous a été trouvé estrange, pource que si nous nous sentions poinctés à bon escient, jamais la resveiller de sa stupidité, ne passoit plus outre en monstrant ses mesmes. Mesmes outre la brutalité et la rébellion, laquelle a besoin d'être punie à grans coups de marteau, nous contrainsons Dieu par sa pitié et sa bonté, à user de sévérité et de rigueur, menaçant, veu qu'il ne serviroit à rien de lécher par douceur ceux qui doient être corrigés. Je ne réciteray point les tesmoignages qui se trouvent çà et là par toute l'Ecriture. La crainte de Dieu est aussi la première introduction à pénitence pour autrui. Car encores qu'un homme fust estimé parfait en vertus, et par tout estimé parfait en vie, si ne rapporte sa vie au service de Dieu, il ne pourra bien estre loué du monde, mais il sera en abomination au ciel. Car la principale partie de justice est de rendre à Dieu l'honneur qu'il nous a fait, duquel nous le fraudons mesme quand nous nous n'avons pas ceste crainte de nous assujétir à son Empire.

8 Il nous faut maintenant expliquer le troisième article : c'est que nous avons dit que la pénitence consiste en deux parties : en la mortification de la chair et la vivification de l'Esprit. Car les Prophètes, combien qu'ils parlent piteusement selon la rudesse du peuple envers lequel ils avoyent affaire, néantmoins sent assez bien, quand ils disent de mal faire, et adonnez-vous à la justice. Nettoyez-vous de vos ordures, vostre vie perverse : apprenez à bien faire, appliquez-vous à justice, etc.¹ Car en rappelant leurs mesmes de malice, ils requièrent qu'ils corrigent leur chair, c'est-à-dire leur nature.

¹) Is. LVIII, 5-7.

²) Jér. IV, 4.

³) Act. XVII, 30

¹) 2 Cor. VII, 10.

²) Ps. XXXIV, 13;

mortifiée, laquelle est pleine d'iniquité. Or c'est un commandement bien difficile, d'autant qu'il emporte que nous nous desvestions de nous-mesmes, et délaissions nostre propre nature. Car il ne faut pas estimer que la chair soit bien mortifiée, sinon que tout ce que nous avons de nous soit anéanti et aboly. Mais veu que toutes les pensées et affections de nostre nature sont répugnantes à Dieu, et ennemies de sa justice¹, la première entrée en l'obéissance de la Loy est, de renoncer à nostre nature et à toute nostre volonté. En après est signifié en ce passage du Prophète le renouvellement de vie par les fruits qui s'en ensuyvent : savoir, justice, jugement et miséricorde. Car il ne suffiroit point de faire ces œuvres extérieurement ; sinon que l'âme fust premièrement adonnée à l'amour et affection d'icelles. Or cela se fait quand l'Esprit de Dieu ayant transformé nos âmes en sa sainteté, les dirige tellement à nouvelles pensées et affections, qu'on puisse dire qu'elles sont autres qu'elles n'estoyent au paravant. Et effect, nous sommes naturellement deservans de Dieu pour ne jamais tendre à aspirer à ce qui est bon et droict, jusques à ce que nous ayons appris de nous quitter. Et voylà pourquoy tant souvent il nous est commandé de desveller le vieil homme, renoncer au monde et à la chair : et en nous retirans nos cupiditez, mettre peine à estre renouvellez de l'esprit de nostre entendement. Et ce mot de Mortification nous advertit combien il nous est difficile d'ouster nostre naturel : entant qu'il signifie que nous ne pouvons pas estre pliez ne réduitz à la crainte de Dieu, ny apprendre le rudimens de piété, sinon qu'estans armés du glaive de l'Esprit, avec violence nous soyons réduits à néant. Comme si on prononçoit qu'il est requis que nous mourions, et soyons anéantis en tout ce que nous avons, devant que luy nous soyons ou accepte pour ses enfans.

L'une et l'autre nous vient de la communication que nous avons avec Christ. Car si nous sommes vraiment

participans de sa mort, par la vertu d'icelle nostre vieil homme est crucifié, et la masse de péché qui réside en nous est mortifiée, à ce que la corruption de nostre première nature n'ait plus de vigueur¹. Si nous sommes participans de sa résurrection, par icelle nous sommes ressuscitez en nouveauté de vie, laquelle respond à la justice de Dieu. Pour parler donc en un mot, je di que pénitence est une régénération spirituelle : de laquelle le but est, que l'image de Dieu qui avoit esté obscurcie et quasi effacée en nous par la transgression d'Adam, soit restaurée. Ainsi l'appelle l'Apostre, quand il dit qu'ayans le voile osté, nous représentons la gloire de Dieu, estans transformez en une mesme image, de gloire en gloire, comme par l'Esprit de Dieu². Item, Soyez renouvelez en vostre âme, et vestez le nouvel homme : lequel est créé selon Dieu et justice, et vraye sainteté³, Item en un autre lieu, Ayant vestu le nouvel homme, lequel est renouvelé à la cognoissance et image de celuy qui l'a créé⁴. Ainsi doncques par ceste régénération nous sommes de la grâce de Christ réparez en la justice de Dieu ; de laquelle nous estions décheus par Adam : comme il plaist à Dieu de restituer en leur entier tous ceux lesquels il adopte en l'héritage de la vie éternelle. Or ceste restauration ne s'accomplit point ny en une minute de temps, ny en un jour, ny en un an : mais Dieu abolit en ses esleus les corruptions de la chair par continuelle succession de temps, et mesmes petit à petit : et ne cesse de les purger de leurs ordures, les dédier à soy pour temples, réformer leurs sens à une vraye pureté, afin qu'ils s'exercent toute leur vie en pénitence, et sçachent que ceste guerre ne prend jamais fin qu'à la mort. Dont l'impudence d'un certain apostat est tant plus vileine, quand il me reproche que je confon l'estat de la vie présente avec la gloire future, en interprétant avec saint Paul que l'image de Dieu gist en sainteté et justice véritable : comme si en voulant définir ceci ou cela, il ne fust pas requis de prendre la per-

1) Rom. VI, 6.

2) Ephés. IV, 23, 24.

3) 2 Cor. III, 18.

4) Col. III, 10.

fection et intégrité. Or en disant que Dieu nous restaure à son image, nous ne nions pas qu'il ne le face par accroissement continuél : mais selon que chacun est plus avancé, ceste image de Dieu reluit tant mieux en luy. Or Dieu pour faire parvenir ses fidèles à ce but-là, leur assigne le chemin de pénitence pour toute leur vie, auquel ils ne cessent de courir.

40 Voylà doncques comment les enfans de Dieu sont délivrez de la servitude de péché par la régénération : non point pour ne sentir nulle fascherie de leur chair, comme si desjà ils estoient en plene possession de liberté : mais plustost en sorte qu'il leur demeure matière perpétuelle de batailler pour les exercer : et non pas pour les exercer seulement, mais pour leur donner mieux à cognoistre leur infirmité. Et en cela consentent tous les escrivains de bon et sain jugement, qu'il demeure en l'homme régénéré une source et nourriture de mal, dont toutes mauvaises cupiditez sortent continuellement, lesquelles l'allèchent et l'incitent à pécher. Ils confessent d'avantage que tous fidèles sont tellement tenus enveloppez de ceste corruption, qu'ils ne peuvent pas résister qu'ils ne soient souvent esmeus ou à paillardise, ou à avarice, ou à ambition, ou aux autres vices. Or il n'est jà mestier de longue dispute, pour enquérir quelle a esté l'opinion des Docteurs anciens touchant cela : veu que saint Augustin seul peut suffire pour tous, lequel a fidèlement et avec grande diligence recueilli leurs sentences ¹. Si quelqu'un doncques veut sçavoir qu'ont tenu les Anciens de ce point, je les renvoye là pour en sçavoir. Or on pourroit penser qu'entre saint Augustin et nous il y eust quelque répugnance : d'autant que luy, en confessant que tous fidèles, pendant qu'ils habitent en ce corps mortel, sont tellement sujets à concupiscences qu'ils ne se peuvent tenir de convoiter, toutesfois il n'ose point appeler une telle maladie, Péché : mais en la nommant Infirmité, il dit que lors elle est péché quand outre la conception ou appréhension l'œuvre ou le consentement s'en en-

suyt : c'est-à-dire, quand la volonte tempère au premier appétit. N'au contraire, tenons que toute convoitise laquelle l'homme est aucunement travaillé pour faire contre la Loy de Dieu est péché : mesmes nous affermons que la perversité laquelle engendre en nous les concupiscences, est péché. Nous enseignons doncques, que les fidèles ont toujours le péché habitant en eux, et qu'ils ne se délivrent de lui que à ce qu'ils soyent desvestus de ce corps mortel, pource que la passion de convoiter, laquelle est réputée pour la racine du mal, réside tousjours en lui. Si est-ce néanmoins qu'il ne se perd pas tousjours du nom de Péché sa signification : comme quand il est la source dont proviennent tous péchés, nommée Péché par saint Paul : ainsi que la concupiscence. Ce péché quant au monde perd son règne au monde, et périr. Par ces mots il confesse que d'ailleurs les fidèles sont sujets à concupiscences, et sont coupables comme pécheurs.

44 Touchant de ce qui est promis par Dieu, Dieu purge son Eglise de tout mal, et qu'il promet ceste grâce au Baptême, l'accomplit en ses esleus ², nous ne pouvons attribuer cela à l'imputation du péché plus qu'à la destruction de la matière. Dieu fait bien cela avec nous, et non avec les siens, que le règne du mal soit aboly en eux : car il leur donne la vertu de son saint Esprit, pour qu'ils soient victorieux et vainqueurs au monde, au diable, et au malin, qu'ils ont à l'encontre : mais il ne cesse lors de régner seulement sur eux, et non point d'y habiter ³. Parquoy nous disons que le vieil homme est crucifié, et que la loy de péché est abolie aux enfans de Dieu, mais les reliques néanmoins y demeurent, non pas pour y dominer, mais pour être vaincues par la cognoissance de leur infirmité. Nous confessons bien que les reliques ne leur sont point imputées, plus que si elles n'estoyent point en eux, nous disons que cela se fait par le pardon de Dieu. Et ainsi, combien ils soyent absous par grâce, qu'ils ne sentent point de faict d'estre pécheurs et coupables. Il nous est bien ais

1) *Ad Bonif.*, lib. IV ; *Contra Jul.*, lib. I, II.

1) Sermo VI, *De verbis Apostoli.*

2) Ephés. V, 26, 27.

3) Rom. VI, 6.

ceste sentence, veu que nous lairons et certains tesmoignages de Dieu pour l'approbation d'icelle. voudrions-nous plus clair que ce que saint Paul escrit au VII^e des Romains. Premièrement : qu'il parle là en nom de l'homme régénéré, nous l'avons déjà monstré ci-devant : et saint Paul allègue des raisons péremptoirs pour l'approuver. Je laisse là qu'il dise ces deux mots, Mal et Péché.

Or que les contredisans puissent dire sur ces deux mots, toutesfois qui ne niera que répugnance contre la loi de Dieu ne soit vice ? et qu'il ne soit de bien faire ne soit péché ? Mais, qui est-ce qui ne confessera la faute par tout où il y a corruption spirituelle ? Or saint Paul dit que ces choses sont comprises en corruption dont nous parlons. Or, nous avons une certaine définition, par laquelle toute ceste question se peut vider. Car il nous est commandé en la Loy d'aimer Dieu de tout cœur, de toute nostre âme et de toutes nos forces. Puis qu'il convient que toutes les parties de nostre âme soient remplies de l'amour de Dieu, il est évident que tous ceux qui peuvent concevoir en leur cœur seulement un appétit de quelque cogitation pour estre au-dessus de l'amour de Dieu à vanité, sont point à ce commandement.

Or, soit, ces choses ne sont-elles comprises en l'âme, d'estre touché de quelque appétit, concevoir indubitablement quelque chose, ou apparence en son sens ? Quand donc en ces actions il y a de la vanité et du mal, n'est-ce pas un signe qu'il y a quelque partie de l'âme vuides et despourvue de l'amour de Dieu ? Parquoy, il ne se confesse que toutes concupiscences de la chair sont péché, et que la concupiscence de convoiter qui est en nous est la source de péché : il faut dire quant et quant, que la transgression de la Loy n'est point péché.

Il semble advis à quelqu'un que c'est une chose hors de raison, de conclure ainsi en général toutes les concupiscences de l'homme naturellement

est touché, d'autant qu'elles ont esté mises en l'homme par Dieu, qui est auteur de nature : nous respondons que nous ne condamnons point les désirs que Dieu a mis en l'homme en la première création, et lesquels ne se peuvent oster de nous sinon avec l'humanité mesme : mais que nous réprouvons seulement les appétits desbridez et désordonnez, qui sont répugnans à l'ordre de Dieu. Or pource que toutes les parties de nostre âme sont tellement corrompues par la perversité de nostre nature, qu'en toutes nos œuvres il y apparoist tousjours un désordre et une intempérance : d'autant que tous les désirs que nous concevons ne se peuvent séparer d'un tel excès, nous disons qu'à ceste cause ils sont viciieux. Ou si quelqu'un en veut avoir une somme plus briefve, nous disons que tous les désirs et appétits des hommes sont mauvais, et les condamnons de péché : non pas entant qu'ils sont naturels, mais entant qu'ils sont désordonnez. Or ils sont désordonnez d'autant qu'il ne peut rien procéder pur ny entier de nostre nature vicieuse et souillée. Et mesmes de ce propos saint Augustin n'en va pas si loing qu'il semble de prime face. Quand il veut fuir les calomnies des Pélagiens, il se déporte quelquesfois de ce mot de Péché : mais quand il escrit que la loi de péché demeure aux saints, et que la coulpe seulement est ostée d'eux, il signifie assez qu'il est conforme en un mesme sens avec nous ¹.

43 Nous produirons quelques autres sentences de ses livres, pour monstrer plus familièrement ce qu'il en a senti. Au second livre contre Julien il dit ainsi, La loi de péché est remise en la régénération spirituelle, et demeure en la chair mortelle : elle est remise, d'autant que la coulpe en est abolie par le Sacrement, auquel les fideles sont régénerez : elle demeure, pource qu'elle produit les désirs contre lesquels les fideles mesmes ont à batailler. Item, La loi de péché, laquelle résidoit encores aux membres de saint Paul, est remise au Baptisme, non pas finie. Item, exposant pourquoy

¹) *Ad Bonif.*

saint Ambroise a appelé un tel vice Iniquité, il dit qu'il nomme ainsi ceste loy de péché, lequel demeure en nous, combien que la coulpe en soit remise au Baptesme, pource que c'est chose inique que la chair bataille contre l'esprit. Item, Le péché est mort quant à la coulpe à laquelle il nous tenoit liez : toutesfois il se rebelle mesmes estant mort, jusques à ce qu'il soit purgé par la perfection de sépulture. Au cinquième livre il parle encores plus clairement : Comme l'aveuglement du cœur, dit il, est péché, d'autant qu'il est cause qu'on ne croit point en Dieu : et est punition pour le péché, d'autant que le cœur fier et hautain est ainsi puni : et est cause du péché, d'autant qu'il engendre meschans erreurs : ainsi la concupiscence de la chair contre laquelle le bon esprit bataille, est péché, d'autant qu'elle contient désobéissance contre le gouvernement de l'esprit : est punition du péché, d'autant qu'elle nous est imposée pour la rébellion de nostre premier père : est cause du péché, soit que nous consentions à icelle, ou que nous soyons contaminez d'icelle dès nostre nativité. En ce passage saint Augustin ne fait point difficulté d'appeler l'infirmité qui est en nous après la régénération, Péché : pource qu'il ne craint pas tant les calomnies des Pélagiens après avoir réfuté leur erreur. Comme aussi en l'Homilie XLI sur saint Jehan, Si tu sers, dit-il, à la loy de péché selon ta chair, fay ce que dit l'Apostre, Que le péché ne règne point en ton corps pour obéir au désir d'iceluy ¹. Il ne défend point qu'il n'y soit, mais qu'il n'y règne point. Ce pendant que tu es vivant, il est nécessaire que le péché soit en tes membres : toutesfois que la domination luy soit ostée, et que ce qu'il commande ne se face point. Ceux qui maintiennent que la concupiscence n'est point péché, allèguent ce dire de saint Jaques, que la concupiscence, après avoir conçu, engendre le péché ². Mais il n'y a point de difficulté à soudre ceste objection; car si nous n'exposons ce passage des mauvaises œuvres, ou des

péchez actuels, qu'on appelle mesmes volonté mauvaise ne sera point compté pour péché. Or de ce qu'il appelle mauvaises œuvres, Enfans de la concupiscence, et qu'il leur attribue le nom de Péché, il ne s'ensuyt pas pourtant que convoiter ne soit une chose mauvaise et damnable devant Dieu.

44 Aucuns Anabaptistes imaginent ne sçay quelle intempérance phrénétique au lieu de la régénération spirituelle des fidèles : c'est que les enfans de Dieu (comme il leur semble) estans réduits à l'estat d'innocence, ne se doyvent point soucier de refréner les concupiscences de leur chair : mais doyvent suivre l'Esprit pour conducteur, sous la direction duquel on ne peut errer. Ce seroit une chose incroyable, que l'entendement de l'homme peust tomber en telle rage, non qu'ils publiassent arrogamment cette doctrine. Et de faict, c'est un monstre horrible : mais c'est bien raison de punir l'audace de ceux qui entreprennent de changer la vérité de Dieu en mensonge, soit ainsi punie. Je leur demande doncques, si toute différence de turpitude, de honnesteté, de justice et injustice, de bien et de mal, de vertu et de vice s'est ostée. Celle différence, disent-ils, vient de la malédiction du vieil Adam, de laquelle nous sommes délivrez par Christ. Il n'y aura doncques rien à dire entre la paillardise et chasteté, simplicité et dissimulation, vérité et mensonge, équité et inéquité. Qu'on oste, disent-ils, toute crainte, et qu'on suive hardiment l'Esprit : lequel ne demandera rien de nous moyennant qu'on s'adonne à sa conduite. Qui ne s'estonneroit de ces propos énormes? néanmoins c'est une philosophie populaire et amiable entre ceux qui estans aveuglez de la folie de leurs concupiscences, ont perdu le sens commun. Mais, je vous prie, quel Christ nous font-ils? et quel Esprit est-ce qu'ils ne voient? Car nous reconnaissons le Christ et son Esprit tel que les Prophetes l'ont promis, et que l'Evangile démontre qu'il a esté révélé, duquel nous n'oyons rien de semblable. Car cest Esprit que l'Ecriture nous monstre, ne favorise point à homicides, paillardises, yvri-

¹) Rom. VI, 12.

²) Jacq. I, 15.

, orgueil, contention, avarice et : mais est auteur de dilection, é, sobriété, modestie, paix, tem- et vérité. Ce n'est pas un esprit erie, ne de tourbillons, et qui se rte çà et là inconsidérément tant qu'au bien : mais plein de sagesse lligence, pour discerner entre le le mal. Il ne pousse point l'hom- ne licence dissolue et effrénée : omme il discerne le bien du mal, enseigne de suyvre l'un et fuir l'autre. Mais qu'est-ce que je mets si neine à réfuter ceste rage bru- l'Esprit de Dieu n'est point aux ens une imagination folle, laquelle yent forgée en songeant, ou prinse res : mais ils le recognoissent tel scriture le monstre, en laquelle il qu'il nous est donné en sanctifi- our nous conduire en obéissance justice de Dieu, nous ayant purgez ndicité et ordure. Laquelle obéis- ie peut estre, que les concupis- ausquelles ceux-ci veulent lascher e) ne soient dontées et subju- n après il est dit aussi, qu'il nous ellement par sa sanctification, que oins il nous reste tousjours beau- infirmité, ce pendant que nous enclos en nostre corps mortel : advient qu'entant que nous som- ores bien loing de la perfection, est mestier de prouffiter journal- : et entant que nous sommes en- z en beaucoup de vices, qu'il nous tier de batailler à l'encontre. De uyt qu'il nous faut veiller diligem- our nous garder d'estre surprins bisons et embusches de nostre et qu'il ne nous faut point repo- me si nous n'estions point en sinon que nous pensions avoir advancement en sainteté de vie ct Paul, lequel estoit molesté des os de Satan ¹, afin qu'avec infir- fust parfait en vertu : et qui ne par feintise, en descrivant ce de la chair et de l'esprit qu'il sen- sa personne ². touchant ce que l'Apostre, en dé-

clarant que c'est que pénitence, raconte sept choses lesquelles la produisent en nous ¹, ou bien procèdent d'icelle comme fruits et effects, ou bien sont comme membres et parties d'icelle, il ne le fait pas sans bonne raison. Or ces choses sont, sollicitude, excuse, indignation, crainte, désir, zèle, vengeance. Je n'ose pas définir si ce sont les causes de pénitence, ou ses effects, pource que l'un et l'autre a quelque apparence. On les peut aussi nommer affections conjointes avec pénitence : mais pource qu'en laissant ces questions nous pouvons avoir le sens de saint Paul, il me suffira simplement d'exposer ce qu'il veut dire. Il dit doncques que la tristesse qui est selon Dieu, engendre en nous sollicitude : car celui qui est à bon escient touché de desplaisir d'avoir offensé Dieu, est semblablement incité et picqué à penser et regarder songneusement comment il se pourra despestrer des liens du diable : d'adviser aussi pour l'advenir de n'estre point surprins de ses embusches. D'avantage, d'avoir soin de s'entretenir sous la conduite du saint Esprit, afin de n'estre point surprins par nonchalance. Secondement il met l'excuse par laquelle il ne signifie point une défense, de laquelle le pécheur use pour eschapper du jugement de Dieu, en niant d'avoir failli, ou faisant sa faute légère : mais plustost une espèce d'excuse, laquelle gist plus à demander pardon qu'à alléguer son bon droict. Comme un enfant qui ne sera point incorrigible, en recognoissant ses fautes et les confessant devant son père, se remet néanmoins à sa merci : et pour l'obtenir il proteste tant qu'il peut de n'avoir jamais mesprisé son père, et de ne l'avoir point offensé par un meschant cœur : brief, il s'excuse tellement qu'il ne tend point à se faire juste et innocent, mais seulement à obtenir pardon. S'ensuyt puis après l'indignation : c'est quand le pécheur se courrouce contre soy-mesme en son cœur, s'accuse et se despite contre soy, en reputant sa perversité et ingratitude envers Dieu. Le mot de Crainte emporte la frayeur de laquelle nos cœurs sont touchez

et surprins toutes fois et quantes que nous pensons quelle est la rigueur de Dieu contre les pécheurs, et d'autre part ce que nous avons mérité. Car il ne se peut faire que nous ne soyons agitez d'une merveilleuse vexation en pensant à cela, laquelle nous instruit à humilité, et nous rend plus advisez pour le temps advenir. Par ce moyen la sollicitude dont il avoit parlé, se produiroit de ceste crainte. Il me semble advis qu'il a usé du mot de Désir, pour une affection ardente de faire nostre devoir envers Dieu, à laquelle nous doit principalement induire la cognoissance de nos fautes. Le Zèle qu'il adjouste conséquemment, tend à une mesme fin : car il signifie l'ardeur dont nous sommes esmeus, estans picquez de ces pensées comme d'esperons : Qu'ay-je fait ? Où estois-je tombé, si la miséricorde de Dieu ne m'eust secouru ? Il met pour le dernier la Vengeance : car d'autant que nous sommes plus aspres et sévères à nous accuser, d'autant devons-nous espérer que Dieu nous sera plus miséricordieux. Et de faict, il ne se peut faire qu'une âme fidèle estant touchée de l'horreur du jugement de Dieu, ne procure à se punir soy-mesme : car les fidèles sçavent bien quelle peine c'est de la confusion, estonnement, honte, douleur et desplaisir qu'ils sentent, en recognoissant leurs fautes devant Dieu. Toutesfois qu'il nous souviene qu'il est besoin de tenir mesure, à ce que la tristesse ne nous engloutisse, pource que les consciences craintives sont par trop enclines à trébuscher en désespoir. Et Satan use communément de cest artifice, de plonger tant profond qu'il peut en ce gouffre de tristesse, tous ceux qu'il voit abatus de la crainte de Dieu, tellement qu'ils ne se puissent jamais relever. La crainte laquelle finit en humilité, et ne nous destourne point de l'espérance d'obtenir pardon, ne peut estre excessive : mais selon l'admonition de l'Apostre, que le pécheur soit sur ses gardes, de peur qu'en se sollicitant à se desplaire et hayr, il ne soit accablé de trop grand espoir, pour défailir du tout. Car cela tend à nous eslongner de Dieu et le fuir : et par ainsi est bien répugnant à

pénitence par laquelle Dieu nous à soy. Et à ce propos saint B donne un advertissement bien utile que la douleur pour les péchez est nécessaire, moyennant qu'elle ne soit continuelle. Et ainsi, qu'il est besoin nous divertir de la mémoire de nos fautes, laquelle nous tient serrez en angoisse et ennuy : et nous pourmener en la mémoire des bénéfices de Dieu, comme en une belle plaine. Meslons, dit-il, le miel avec l'absynthe, afin que l'amertume se profite à santé, quand nous la baignons en la douceur. Et si vous sentez vous-mesmes en humilité, sentez de Dieu selon sa bonté¹.

46 Maintenant il se peut enquerir quels sont les fruits de pénitence : voir, les œuvres qui se font pour Dieu en son honneur, et les œuvres de charité, et en somme une vraie pureté et innocence de vie : brief, selonc lequel chacun s'efforce tant plus de consacrer sa vie à la reigle de la Loy de Dieu. De cela il donne tant meilleurs signes que d'estre un homme qui est vray repentant. Pour ceste fin l'Esprit nous voulant exhorter à la pénitence, nous propose quelque fois les préceptes de la Loy, et quelque fois le contenu de la seconde Table : bien qu'en d'autres passages, après avoir condamné l'immondicité de la souillure du cœur, il nous incite aussi à montrer des témoignages extérieurs que nous sommes vrayement repentans. De la chose les lecteurs auront une petite vive idée ci-après, quand je descriray la vie chrestienne. Je n'amasseray point de passages des Prophètes, où d'un costé ils se mocquent des badinages de ceux qui s'efforcent d'appaiser Dieu par des cérémonies, disans que ce ne sont que de petis enfans : d'autre part ils déclament, quelque intégrité externe qu'ils ont en la vie, que ce n'est pas le principal, veu que Dieu regarde le cœur. Quelqu'un qui aura moyennement versé en l'estude, comprendra aisément de son costé, que tout autre Docteur, qu'en ayant affaire à Dieu, on ne profite rien, si on ne combat par l'affection intérieure du cœur

¹ Sermo XI, 1^a Cantie.

e de Joël servira bien à entendre
res : Rompez, dit-il, vos cœurs, et
s vos robbes¹, etc. L'un et l'autre
ont exposez en ces mots de saint
, Vous meschans, lavez vos mains :
oubles, purgez vos cœurs². Vray
e l'accessoire est mis en premier
mais c'est assez que tantost après
astre le principe et la fontaine :
ir, de nettoyer les ordures cachées,
que l'autel pour sacrifier à Dieu
ressé au cœur. Il y a bien outre-
quelques autres exercices externes,
ds nous usons en particulier pour
humilier, ou pour donter nostre
et en public pour attester de nostre
ance. Or le tout procède de ceste
ice dont parle saint Paul. Car ce
hoses appartenantes à un cœur af-
e gémir et pleurer, de hayr et fuir
laisir, toute pompe et vanité, de
nir de banquets et délices. D'avan-
eluy qui cognoist quel mal c'est la
on de la chais, cherche tous remè-
ur la réprimer. Semblablement,
qui pense bien combien c'est une
offense d'avoir violé la justice de
n'a repos ne cesse, jusques à tant
it donné gloire à Dieu en son hu-
Les Docteurs anciens parlent sou-
e ces exercices extérieurs, quand
à traitter des fruits de pénitence.
bien vray qu'ils ne constituent
e principal point de la pénitence
x. Toutesfois les lecteurs me par-
ont, si je di ce qui m'en semble :
u'ils se sont trop arrestez à ces
s choses. Et celuy qui pensera di-
ment, m'accordera, comme j'espère,
je di. Car en recommandant si
ste discipline corporelle, ils indui-
bien le peuple à la recevoir avec
dévotion : mais cependant ils obs-
oyent ce qui devoit estre en pre-
eu. Il y avoit aussi un autre vice
, c'est qu'ils estoyent un peu trop
es et rigoureux aux corrections,
il nous faudra traitter ailleurs.
lais pource qu'aucuns, voyans que
phètes font mémoire qu'on se doit
r avec pleurs et jusnes, ayans un

sac vestu, et les cendres sur la teste (ce
qui est principalement monsté en Joël¹)
par cela estiment que le principal de pé-
nitence soit de jusner et pleurer, il nous
faut obvier à leur erreur. En ce passage-
là doncques de Joël, ce qui est dit de la
conversion entière de nostre cœur au
Seigneur, et de rompre, non pas nos ha-
billemens, mais nostre cœur, est du tout
propre à la pénitence. Les pleurs et jus-
nes ne sont pas mis comme conséquences
perpétuelles, mais comme circonstances
qui convenoyent spécialement alors. Car
d'autant qu'il avoit dénoncé une ven-
gence de Dieu espovantable aux Juifs,
il les admoneste de la prévenir, non-seu-
lement en amendant leur vie, mais aussi
en s'humiliant et montrant signe de
tristesse. Car comme anciennement un
homme accusé de crime, pour impêtrer
miséricorde du juge, laissoit croistre sa
barbe, ne se peignoit point, et se vestoit
de dueil : aussi il-convenoit que ce peuple
qui estoit accusé devant le throne de
Dieu, testifiast par signes extérieurs qu'il
ne demandoit que d'obtenir pardon de sa
clémence. Or combien que la manière de
se vestir d'un sac, et se jeter cendres
sur la teste, fust la coustume de ce temps-
là, et ne nous appartiene aujourd'huy de
rien : toutesfois les pleurs et les jusnes
ne nous seroyent point aujourd'huy im-
pertinens, toutesfois et quantes que le
Seigneur nous démontre apparence de
quelque calamité. Car quand il nous fait
apparoistre quelque danger, il dénonce
qu'il est appareillé à faire vengeance, et
quasi desjà armé. Le Prophète doncques
parle trèsbien, en exhortant à pleurs et
jusnes : c'est-à-dire à tesmoignage de
tristesse, ceux auxquels il avoit prédit
que le jugement de Dieu est appareillé
pour les perdre. En telle sorte les Pas-
teurs ecclésiastiques ne feroient point
mal aujourd'huy, si toutes fois et quan-
tes qu'ils voyent quelque calamité pro-
chaine, soit de guerre, de famine ou
de pestilence, ils remonstroyent à leur
peuple qu'il seroit bon de prier le Sei-
gneur avec pleurs et jusnes : moyennant
qu'ils s'arrestassent au principal, qui est

de rompre les cœurs, et non les vestemens. C'est doncques une chose certaine, que le jusne n'est pas tousjours conjoint avec repentance : mais convient particulièrement à ceux qui veulent témoigner qu'ils se recognoissent avoir mérité l'ire de Dieu, et néanmoins requièrent pardon de sa clémence. Pour ceste cause Jésus-Christ le met avec angoisse et tribulation. Car il excuse ses Apostres qui ne jusnoient point du temps qu'ils estoient en sa compagnie, pource que c'estoit le temps de joye : disant qu'ils auroient opportunité de jusner au temps de tristesse, quand il les auroit privez de sa compagnie ¹. Je parle du jusne solennel et publique. Car la vie du Chrestien doit estre tempérée en telle sobriété, qu'il y apparaisse depuis le commencement jusques à la fin, comme une espèce de jusne perpétuel. Mais pource que ce point sera despesché ci-après, en traittant de la discipline de l'Eglise, je n'en tiendray yci plus long propos.

48 Toutesfois j'entrelaceray encore ce point : c'est que quand le mot de Pénitence s'attribue à la déclaration externe que font les pécheurs, pour monstrier signe de changement en mieux, alors il est destourné de son sens naturel. Car une telle protestation n'est pas tant se convertir à Dieu, que confesser sa coulpe pour en obtenir pardon et grâce. Ainsi, faire pénitence en cendre et avec le sac, n'est autre chose que de protester que nous avons nos péchez en horreur et nous y desplaions, pource que Dieu y est grièvement offensé. Et c'est une espèce de confession publique, par laquelle en nous condamnant devant Dieu et ses Anges et tout le monde, nous prévenons le jugement qui nous estoit deu. Car saint Paul en redarguant la nonchalance de ceux qui se pardonnent par trop, Si nous nous condamnions, dit-il, nous-mesmes, nous ne serions point condamnés de Dieu ². Au reste, il n'est pas tousjours nécessaire d'appeler les hommes pour tesmoins de nostre repentance, mais de confesser secrettement à Dieu nos péchez, c'est une partie de la repentance,

laquelle ne se peut omettre. Car ce n'est pas raison que Dieu pardonne les péchez auxquels nous nous flattons, et lesquels nous couvrons d'hypocrisie, à ce qu'il ne les produise point en clarté, et non-seulement il nous convient recognoistre les fautes que nous commettons de jour en jour, mais une lourde cheute nous doit tirer plus loing, et nous réduire en mémoire les offenses qui semblent desestres ensevelies de long temps. Ce que David nous enseigne par son exemple. Car ayant honte du grand forfait qu'il avoit commis quant à Bethsabé, il s'examine jusques au ventre de sa mère, cognoist que dès lors il a esté corrompu et infect, et adonné à mal ¹. Et ce n'est point pour amoindrir sa faute, comme plusieurs en s'accusant d'estre hommes pécheurs, se cachent parmi la multitude, et ce leur est une eschappatoire, d'envelopper avec eux le genre humain. David y procède bien d'une autre sorte. Car par ceste circonstance il augmente et aggrave franchement sa coulpe : avouant que dès son enfance estant adonné à mal, il n'a cessé d'amasser péchez sur péchez. En un autre passage aussi bien, il est en examen de sa vie passée, pour demander pardon des fautes qu'il a commises en sa jeunesse ². Et de faict nous prouverons jamais que nous soyons bien resveillez de nostre hypocrisie, si ce n'est qu'en gémissant sous le fardeau, et pleurant de nostre misère, nous cherchons que Dieu nous en relève. Il convient aussi noter, que la pénitence par laquelle Dieu nous commande de travailler sans fin, et sans cesse toute nostre vie diffère d'avec celle par laquelle ceux qui estoient trébuschez en quelque acte de malice et énorme, ou s'estoyent desbordés outrageusement en dissolution, ou se jectent en rejetant le joug de Dieu, s'estoyent comme révoltez de luy, et comme ressuscitez de mort à vie. Car l'Ecriture souvent en exhortant à la pénitence, parle comme d'un tel changement qui nous retire des enfers, pour nous mener au royaume de Dieu, et comme d'une résurrection. Et quand il est

1) Matth. IX, 15.

2) 1 Cor. XI, 31.

1) Ps. LI, 7.

2) Ps. XXV, 7.

le peuple a fait pénitence, c'est qu'il s'est retiré de l'idolâtrie et autres énormités semblables. Pour ceste raison saint Jean commande à ceux qui n'ont point fait pénitence de leurs dissolutions, paillasses et immondicitez, de mener le train à cause d'une telle dureté¹. Ceste pénitence est bien à observer, afin que tous les hommes sont exhortez à repentance, car nous ne pensions pas estre quittes de nous convertir journellement à Dieu : et nous ne soyons pas surprins de nonchalance, comme si la mortification de la chair ne nous appartenoit plus de rien. Les cupiditez mauvaises dont nous sommes assiduellement chatouillez, et les passions qui pullulent en nous, ne nous donnent point le loisir de nous appareiller, nous ne mettons peine et soin à nous amender. Parquoy la pénitence spéciale laquelle est requise en ceux que le Seigneur a transportez du service de Dieu, placez aux filets de mort, n'empêche pas qu'en général tous ne doyvent estre repentans, et n'oste pas la pénitence ordinaire, à laquelle la corruption de nostre nature nous doit solliciter.

Or s'il est vray que toute la somme de l'Evangile soit comprinse en ces deux choses, à sçavoir en repentance et rémission des péchez (comme c'est une chose évidente) ne voyons-nous pas bien que le Seigneur justifie gratuitement ses serviteurs, afin de les restaurer quant et quant par sa bonté et justice, par la sanctification de l'Esprit ? Jehan-Baptiste, lequel estoit envoyé pour préparer la voye à Christ², avoit cela pour somme de sa prédication, Faites pénitence : car le Royaume de Dieu est approché³. Induisant les hommes à pénitence, il les admonestoit de se recognoistre pécheurs, et se rendre damnables devant Dieu, avec tous leurs vices et œuvres : afin de souhaiter de leur cœur la mortification de leur chair, et nouvelle régénération de l'Esprit par le Dieu. En annonçant le royaume de Dieu, il les appelloit à la foy. Car par le Royaume de Dieu, lequel il annonçoit par sa prédication, il signifioit la conjonction que les hommes ont avec Dieu quand ils ad-

hèrent vraiment à luy comme à leur chef : en quoy est comprinse la Rémission des péchez, Salut et Vie, et généralement tous les biens que nous recevons en Christ. Parquoy il est dit és autres Evangélistes, que Jean est venu prêchant le Baptisme de pénitence pour la rémission des péchez⁴. Ce qui n'est autre chose à dire, sinon qu'il a enseigné les hommes, que se sentans lassez et comme accablés entièrement de la charge et pesanteur de leurs péchez, ils se retournassent au Seigneur, et lors conceussent en eux-mesmes une certaine espérance de grâce et salut, pource qu'il luy est propre et comme naturel de sauver ce qui est perdu et péri. En ceste manière pareillement nostre Seigneur Jésus-Christ a commencé ses prédications après son Baptisme, disant : Le Royaume de Dieu est près : faites pénitence, et croyez à l'Evangile⁵. Premièrement, par ces paroles il déclare que c'est en sa personne que les trésors de la miséricorde de Dieu sont ouvers et desployez. Secondement, il requiert pénitence. Finalement, une certaine fiance et assurance des promesses de Dieu. A ceste cause en un autre passage, voulant brièvement comprendre tout ce qui appartient à l'Evangile, il dit qu'il falloit qu'il souffrist, qu'il ressuscitast des morts, et qu'en son Nom fust presché pénitence et rémission des péchez⁶. Ce qu'ont ainsi annoncé les Apostres après sa résurrection : comme quand ils ont dit, qu'il estoit ressuscité de Dieu, pour donner pénitence au peuple d'Israël, et leur apporter rémission de péchez⁷. La pénitence est preschée au nom de Christ, quand les hommes estans enseignez par la doctrine de l'Evangile, entendent que toutes leurs pensées, mouvemens, affections et opérations sont corrompues et vicieuses : brief, que tout ce qu'ils ont d'eux-mesmes desplaist à Dieu pour les rendre damnables devant luy : et pourtant qu'il leur est nécessaire d'estre régénerez et renaistre s'ils veulent avoir entrée au Royaume de Dieu. La rémission des péchez est preschée, quand on remonstre aux hommes que

1) Marc I, 21.
2) Luc III, 2.

3) Matth. XI, 10.

4) Marc I, 4; Luc III, 3. 5) Matth. IV, 17; Marc I, 15.
6) Luc XXIV, 46. 7) Act. V, 31.

Jésus-Christ leur est fait rédemption, justice, salut et vie, comme dit saint Paul, et que par son moyen et à son adveu ils sont réputés justes et innocens devant Dieu¹ : et ainsi, que sa justice leur est gratuitement imputée. Or comme ainsi soit que nous recevions l'un et l'autre par foy (comme nous l'avons déduit et déclaré en un autre endroit) néanmoins d'autant que le propre objet de foy, est la bonté de Dieu, par laquelle nos péchez nous sont remis : il a esté mestier de mettre la différence que nous avons mise entre foy et pénitence.

20 Or comme la haine du péché, laquelle est le commencement de pénitence, nous donne premièrement accès et entrée à la cognoissance de Christ (lequel ne présente point le message de resjouissance, et ne se communique point qu'aux povres pécheurs affligez, détenus captifs comme en fosse obscure, qui gémissent, travaillent, sont chargez, et comme affamez et altérez défailent, estans accablez de douleur et misère² :) aussi d'autre part après avoir commencé la pénitence, il nous la faut poursuyvre toute nostre vie, et ne la laisser jamais jusques à la mort, si nous voulons consister et demeurer en nostre Seigneur Jésus-Christ. Car il est venu pour appeler les pécheurs : mais c'est pour les appeler à repentance³. Il a apporté bénédiction aux hommes qui en estoient indignes : mais c'est afin qu'un chacun d'eux se convertisse de son iniquité⁴. L'Ecriture est par-ci par-là pleine de telles sentences. Parquoy quand le Seigneur nous offre rémission de nos péchez, il a accoustumé de requérir mutuellement de nous amendement de vie : signifiant que sa miséricorde nous doit estre cause et matière de nous amender. Faites, dit-il, jugement et justice : car le salut est approché⁵. Item, Le salut viendra à Sion, et à ceux qui se convertissent de leur iniquité en Israël⁶. Item, Cherchez le Seigneur quand il se peut trouver : invoquez-le ce pendant qu'il est près. Que le meschant délaisse sa voye

et ses cogitations perverses, et qu'il retourne au Seigneur : et il aura pitié de luy¹. Item, Retournez-vous au Seigneur en amendement de vie, afin que vos péchez soyent effacez². Auquel passage toutesfois il faut noter, que ceste condition est adjoustée, non pas à cause que nostre amendement de vie soit comme le fondement pour nous faire obtenir pardon de nos offenses : mais plustost au contraire (d'autant que le Seigneur veut faire miséricorde aux hommes, à ceste fin qu'ils amendent leur vie) il nous est monstré à quel but il nous faut tendre, si nous voulons obtenir pardon de Dieu. Parquoy ce pendant que nous habiterons en ceste prison de nostre corps mortel il nous faudra tousjours et sans cesse combattre avec la corruption de nostre nature, et tout ce qui est de naturel en nous. Platon dit quelquesfois, que la vie d'un Philosophe est méditation de mort³ : nous pouvons dire plus véritablement que la vie d'un Chrestien est une estude et exercitation perpétuelle de mortifier la chair, jusques à ce qu'icelle estant morte du tout, l'Esprit de Dieu règne en nous. Parquoy j'estime que celuy a beaucoup profité, qui a appris de se desplaire beaucoup : non pas à ce qu'il s'arreste en cela, et ne passe point outre, mais plustost afin qu'il souspire, et tende à Dieu : et qu'estant planté en la mort de résurrection de Jésus-Christ, il s'employe et mette son estude à faire continuellement pénitence : comme certes ceux qui sont droitement touchez de la haine de péché ne peuvent autrement faire. Car jamais homme ne hait le péché, qu'il n'ait auparavant prins en amour la justice. C'est la sentence, comme elle est la plus simple de toutes, m'a aussi semblé advis très bien accorder avec la vérité des saintes Escritures.

21 Or que la pénitence soit un excellent et singulier don de Dieu, je pense que c'est un point si notoire par ce qui en a esté traité ci-dessus, que d'en faire plus longue déduction il n'en est besoin. Il n'est pourtant il est dit que l'Eglise primitive du temps des Apostres glorifioit Dieu, et

1) 1 Cor. I, 30.

2) Is. LXI, 1-3; Matth. XI, 28; Luc IV, 18.

3) Matth. IX, 13.

4) Act. III, 26; V, 31.

5) Is. LVI, 1.

6) Is. LIX, 20.

1) Is. LV, 6, 7.

2) Act. III, 19.

3) Id cum alibi, tum in Phaedone multas disputat.

reillant de ce qu'il avoit donné aux pénitence à salut¹. Et saint Paul saint Timothée d'estre patient et aïre envers les incrédules, ad-pour veoir si Dieu leur donnera nce, pour cognoistre la vérité, et er des liens du diable esquels ils tenus². Vray est que Dieu en des s infinis de l'Escriture prononce ne qu'il veut la conversion de tous, esse communément à tous la doc-e s'amender : mais l'efficace dé- l'Esprit de régénération. Car il s facile de nous créer hommes, stre renouvez en nature plus ite par nostre propre industrie ou 'arquoy non sans cause nous som-pelez la facture de Dieu, estans bonnes œuvres, lesquelles il a èes pour nous y faire cheminer³. non-seulement au regard d'un ais de tout le cours de nostre vo-Tous ceux que Dieu veut retirer ration, il les vivifie et renouvelle Esprit, pour les réformer à soy. que pénitence proprement soit e salut, mais pource que nous s-jà montré qu'elle est insépara-ec la foy et la miséricorde de eu que, tesmoin Isaïe, le Ré-ur est venu en Jacob pour ceux etirent de leurs iniquitez⁴. Quoy soit, ce point nous doit estre ré-e la crainte de Dieu ne dominera en nos cœurs, que le saint Es-ait besogné, pour nous amener Parquoy les fidèles se complai-ar la bouche d'Isaïe, et se lamen-stre délaissez de Dieu, mettent me signe de réprobation, qu'il leurs cœurs⁵. Et l'Apostre vou-urte d'espérance de salut les qui ont du tout renoncé Dieu, la raison⁶ : qu'il est impossible oyent renouvez à pénitence⁶, que Dieu en renouvelant ceux veut point laisser en perdition, ne signe de sa faveur paternelle, me luire les rayons de sa clarté afin de les attirer. Et à l'oppo-

site, endurcissant les réprouvez, desquels l'impiété est irrémissible, il foudroye sur eux pour les faire périr. C'est la ven-gence de laquelle l'Apostre menace les apostats, qui sciemment et volontairement se révoltent de la vérité de l'Evan-gile : et en ce faisant se moquent de Dieu, rejettent sa grâce avec ignominie, profanent et foulent aux pieds le sang de Jésus-Christ, mesmes le crucifient dere-chef, entant qu'en eux est¹. Car l'Apostre en ce passage-là ne veut point jeter en désespoir tous ceux qui ont péché à leur escient : mais veut simplement monstrier que c'est un crime irrémissible que de renoncer du tout à la doctrine de l'Evan-gile : tellement qu'on ne doit trouver estrange, si Dieu le punit en extrémité de rigueur, jusques à n'en donner jamais pardon, quand il a esté si vilenement mesprisé. Car il dit qu'il est impossible que ceux qui ont esté une fois illuminez, et ont receu la grâce du ciel, ayans esté faits participans du saint Esprit, et ayans gousté la Parole de Dieu et les vertus de la vie future, s'ils retombent derechef, soyent réduits à pénitence, veu que cela est crucifier pour la seconde fois le Fils de Dieu, et l'avoir en mocquerie². Item en un autre lieu, Si nous péchons volon-tairement, dit-il, après avoir receu la co-gnoissance de vérité, il ne nous reste plus de sacrifice, mais une horrible at-tente du jugement³. Ce sont les passages, par la mauvaise intelligence desquels, les Novatiens ont autresfois troublé l'Eglise. Et pource qu'ils sont durs de première apparence, aucuns bons personnages ont estimé que ceste Epistre estoit supposée, laquelle néanmoins de vray monstre par tout un esprit apostolique. Or pource que nous n'avons dispute sinon avec ceux qui la reçoivent, il est aisé de monstrier com-bien ces sentences ne font rien pour con-firmer leur erreur. Premièrement il est nécessaire que l'Apostre consente avec son Maistre, lequel certifie que tout pé-ché et blasphème, sera remis, excepté le péché contre le saint Esprit, qui n'est remis n'en ce monde n'en l'autre⁴. Il est certain que l'Apostre s'est contenté de

14.
L. 10.
17.

2) 2 Tim. II, 25, 26.
4) Is. LIX, 20.
6) Hébr. VI, 6.

1) Hébr. X, 29, 30. 2) Hébr. VI, 4-6.
3) Hébr. X, 26. 4) Matth. XII, 31 ; Luc XII, 10.

ceste exception, si nous ne le voulons faire adversaire de la grâce de Christ. Dont il s'ensuyt que ce qu'il dit n'est pas d'un péché ou d'autre en particulier, où il n'y ait nulle merci : mais seulement d'un qui procède d'une fureur désespérée, et ne se peut excuser sous ombre d'infirmité, quand il appert que l'homme qui se desborde ainsi, est possédé du Diable.

22 Pour mieux expliquer ceci, il convient sçavoir quel est ce crime tant abominable, lequel n'aura nulle rémission. Ce que saint Augustin en quelque lieu définit, que c'est un endurcissement et obstination jusques à la mort, avec une desflance d'obtenir grâce : ne convient pas avec ces paroles de Christ, Qu'il ne sera point remis en ce siècle. Car ou cela seroit dit en vain, ou il se peut commettre en ce monde. Or selon le dire de saint Augustin, il ne se commet point sinon quand il y a persévérance jusques à la mort. Ce que les autres disent, qu'avoir envie sur les grâces de son prochain, est pécher contre le saint Esprit : je ne sçay sur quoy il est fondé. Mais il nous faut amener la vraie définition, laquelle quand elle sera approuvée par bons tesmoignages, elle annichillera facilement les autres. Je dy doncques que cestuy-là pèche contre le saint Esprit, lequel estant tellement touché de la lumière de la vérité de Dieu, qu'il ne peut prétendre ignorance, néanmoins résiste de malice délibérée, seulement pour y résister. Car le Seigneur Jésus, voulant expliquer ce qu'il avoit dit, adjouste conséquemment, que celuy qui aura dit parole contre luy, obtiendra pardon : mais celuy qui aura blasphémé contre l'Esprit, n'aura nulle grâce. Et saint Matthieu, au lieu de nommer Blasphème contre l'Esprit, met Esprit de blasphème¹. Comment se peut-il faire, que quelqu'un face opprobre au Fils de Dieu, que cela ne redonde sur son saint Esprit ? c'est quand un homme par ignorance contredit à la vérité de Dieu qu'il n'a point cognue, et par ignorance détracte de Christ : ayant ce pendant néanmoins telle affection, qu'il ne voudroit nullement esteindre la vérité de Dieu,

quand elle luy seroit révélée : c'est la seule mauvaise parole contre laquelle on n'estimerait estre Christ. Telle n'est la malice de gens pèchent contre le Père et le Fils, comme aujourd'huy il y en a beaucoup qui hayssent et rejettent la doctrine de l'Evangile, laquelle s'ils n'ont pas connue estre l'Evangile, ils l'auroient honorée, et l'adoreroyent de tout leur cœur : mais ceux qui sont convaincus par leurs consciences, que la doctrine qui combatent est de Dieu, et tout en cela ne laissent point d'y résister et taschent à la détruire, iceux blasphèment contre le saint Esprit, d'autant qu'ils bataillent à l'entrée de la lumière qui leur estoit donnée par la vertu du saint Esprit. Il y a eu de tels entre les Juifs : lesquels, qu'ils ne peussent résister à l'Evangile, l'ayant par la bouche de saint Jean-Baptiste néanmoins s'efforçoient d'y résister. Il n'y a point de doute qu'aucun d'eux ne fust meus par zèle inconsidéré de Dieu, mais il appert qu'il y en a eu quelques-uns qui de certaine malice et impiété se mettoient à géogoyer contre Dieu : c'est-à-dire qu'ils faisoient la doctrine, laquelle ils ne pouvoient pas ignorer estre procédée de Dieu. C'est ce que disoient les Pharisiens, lesquels disoient que Christ rédargue : qui pour rendre gloire à la vertu du saint Esprit, la diffamait comme si elle eust esté de Béhémoth. Voilà doncques que c'est Esprit de blasphème : à sçavoir quand l'homme de propos délibéré cherche à anéantir la gloire de Dieu. Ce que saint Paul signifie, quand il dit qu'il n'a point de miséricorde, entant que par sa propre ignorance il avoit esté incrédule. L'ignorance conjointe avec incrédulité ne fait qu'il obtinst pardon, il s'ensuyt qu'il n'y a nulle merci, quand l'incrédulité est jointe de science et malice délibérée.

23 Or que l'Apostre ne parle pas d'une faute particulière, mais d'une faute universelle, par laquelle les hommes se retranchent de tout espoir salut, il est facile à entendre, si on y garde. Que Dieu se rende indigne d'eux, on ne s'en doit esbahir que selon le tesmoignage de saint

¹) Matth. XII, 31 ; Marc III, 29 ; Luc XII, 10.

¹) Act. VI, 10.

²) 1 Tim. I, 13.

²) Matth. IX, 34 ;

soient pas du nombre des esleus, ils s'en sont ainsi despartis¹. Car il se sa parole contre ceux qui pensent bien pouvoir retourner à la Chres- après qu'ils l'auroient une fois ée. Les voulant retirer de ceste e et pernicieuse opinion, il dit une qui est bien vraie : que ceux qui e fois renoncé Jésus-Christ de leur t bonne volonté, ne peuvent jamais art en luy. Or ceux-là le renon- non pas qui simplement par vie lonnée transgressent sa Parole : ui de propos délibéré la rejettent . Les Novatiens et leurs sectateurs es s'abusent en ces mots de Cheoir ber : car ils entendent que celui lequel estant enseigné par la Loy u qu'il ne faut point desrober, oins ne s'en abstient pas. Mais je l faut yci entendre une comparai- choses contraires : asçavoir quand ue ceux qui sont trébuschez après sté illuminez, après avoir gousté le de Dieu et sa grâce céleste, et us de la vie future, et avoir esté z du saint Esprit² : qu'il faut e, s'ils ont esteint la lumière de par malice délibérée, et ont re- Parole de Dieu et la saveur de sa t se sont aliénez de son Esprit : e qu'il n'y ait point yci un vice ier poté, mais une révolte géné- Dieu, quand l'homme se destourne ent de Dieu, et est apostat de Chrestienté. Et de faict, pour er plus clairement qu'il parloit mpiété malicieuse et délibérée, il e nommément en un lieu ce mot, irement³. Car quand il dit qu'il e plus nul sacrifice à ceux qui de : volonté, après avoir cognu la pèchent : il ne nie pas que Christ n sacrifice perpétuel pour effacer pitez des fideles (ce qu'il avoit u paravant quasi en toute l'Epis- expliquant la prestrise de Christ) : entend qu'il n'y en reste nul au- ad on rejette cestuy-là. Or on le en conculquant de propos déli- rité de l'Evangile.

24 Touchant ce qu'aucuns objectent, que c'est une trop grande cruauté, et la- quelle ne convient point à la clémence de Dieu, d'exclurre aucun pécheur de la ré- mission des péchez, quand il requerra miséricorde : la response est facile ; car il ne dit pas que Dieu leur desniera par- don s'ils se convertissent à luy : mais il dit notamment, que jamais ne se retour- neront à repentance, entant que Dieu par son juste jugement, à cause de leur in- gratitude, les frappera d'un aveuglement éternel. Et ne contrevient point à cela, ce qu'il applique à ce propos l'exemple d'Esau : lequel en vain a tasché par lar- mes et cris de recouvrer sa primogéni- ture qu'il avoit perdue¹ ; non plus que ce que dit le Prophète, que quand ils crie- ront, le Seigneur ne les exaucera point². Car par telles manières de parler l'Escri- ture ne dénote pas ou une vraie repen- tance, ou invocation de Dieu : mais plus- tost signifie la destresse de laquelle, quand les iniques sont pressez en leur extrême calamité, ils sont contraints de recognoistre ce qu'ils pensoient au para- vant estre mocquerie et fable : c'est que tout leur bien gist en l'aide de Dieu. Or ils ne la peuvent pas implorer ne deman- der de cœur : mais seulement gémissent qu'elle leur est ostée. Parquoy le Pro- phète par ce mot de Clameur, et l'Apostre par ce mot de Larmes, ne signifie autre chose que l'horrible torment dont les iniques sont agitez en désespoir et des- confort, voyans qu'ils n'ont nul remède de leur malheureté, sinon la bonté de Dieu, en laquelle ils ne se peuvent aucu- nement fier. Il est besoin de noter dili- gemment ceci : car autrement Dieu seroit contraire à soy, en publiant par son Pro- phète qu'il sera prest à faire merci et ou- blier tout, sitost que le pécheur se con- vertira à luy³. Mesmes (comme j'ay desjà dit) il est certain que le cœur de l'homme ne se pourra jamais convertir, qu'estant prévenu de la grâce d'en haut. Quant est de l'invocation de Dieu, sa promesse ne faudra jamais : mais aux passages que nous avons allégués, tant la conversion que la prière se prenent pour un torment

confus et aveugle, duquel les réprouvez sont agitez en voyant qu'ils ont besoin de chercher Dieu pour trouver remède à leurs maux : et néanmoins en reculent tant qu'ils peuvent.

25 Ce pendant on pourroit demander, veu que l'Apostre dit qu'on ne peut apaiser Dieu en faisant semblant et feignant de se repentir, comment doncques le Roy Achab a obtenu pardon, et a détourné la punition laquelle luy avoit esté annoncée¹ : attendu qu'il a esté seulement estonné pour un petit de temps, et ne s'est point amendé qu'il n'ait poursuivy le mauvais train de sa vie. Il s'est bien vestu d'un sac, il a jetté la poudre sur sa teste, il s'est couché par terre, et comme l'Ecriture luy rend tesmoignage, il s'est humilié devant Dieu, mais ce n'a rien esté de rompre ses vestemens, quand le cœur demouroit endurci et enflé de malice. Si est-ce que Dieu l'a exaucé, pour luy faire miséricorde; mais je respon que Dieu pardonne tellement aux hypocrites pour un temps, que son ire demeure tousjours sur eux : et que cela ne se fait pas tant en leur faveur, que pour donner exemple à tous. Car quel proufit a eu Achab de ce que la peine luy a esté modérée, sinon qu'il n'a point veu advenir durant sa vie, ce qu'il craignoit? Ainsi la malédiction de Dieu n'a pas laissé d'avoir siège et domicile perpétuel en sa maison, combien qu'elle fust cachée : et luy n'a point laissé de périr à jamais. Autant en voit-on en Esaü. Car combien qu'il soit rebouté, si est-ce qu'il obtient bénédiction temporelle par ses larmes². Mais pource que l'héritage spirituel estoit réservé à l'un des frères seulement, puis qu'Esaü estoit retranché et Jacob esleu, telle réjection luy a fermé la porte à la grâce de Dieu. Et ce pendant selon qu'il estoit homme brutal, ce soulagement luy

a esté laissé, qu'il se soulast de la grâce de la terre et de la rousée du ciel. c'est ce que j'ay n'aguères dit, que ce se fait pour donner exemple aux autres afin qu'ils apprenent d'appliquer leurs affections et estudes à vraye repentance. Car il ne faut douter que Dieu ne soit facile et enclin à pardonner à tous ceux qui se convertiront à luy de cœur, veu qu'il estend sa clémence jusques à ceux qui en sont indignes, seulement quand ils monstrent quelque semblant de se desplaire en leur forfait. Nous sommes aussi enseignés à l'opposite, quelle vengeance est apprestée à ceux lesquels se jouent des menaces de Dieu, et n'en tiennent compte : s'endurcissans avec un front impudent et un cœur de fer, pour les anéantir. Voylà comment Dieu souventesfois tendu la main aux enfans d'Israël pour les soulager en leur calamité, combien que leurs cris fussent pleins de feintise et que leur cœur fust double et desloyal. Comme de faict il se plaint au Pseaume qu'incontinent après ils retournoyent leur premier train. Car par cela il les a voulu amener à une droicte repentance cordiale, se montrant si humain envers eux : ou bien les rendre inexcusables. Toutesfois ce n'est pas à dire qu'en mettant pour un temps la peine, il bride à perpétuité : mais plustost dresse en la fin avec plus grande rigueur contre les hypocrites, et redouble les punitions : tellement qu'il peut apparoir combien la feintise luy desplaist. Ce pendant notons ce que j'ay dit, qu'il monstre quelques exemples combien il est libéral à pardonner, afin que les fautes soyent tant mieux accouragées à correction de leurs fautes : et que l'orgueil de ceux qui regimbent contre l'esperon, soit grièvement condamné.

CHAPITRE IV.

Combien est loing de la pureté de l'Evangile, tout ce que les théologiens Scholastiques bonistes babillent de la pénitence : où il est traité de la Confession et Satisfaction.

4 Je vien maintenant à discuter ce que les Sophistes ont enseigné de Pénitence : ce que je feray le plus brièvement qu'il sera possible. Car mon conseil n'est

1) 1 Rois XXI, 28, 29.

2) Gen. XXVII, 38, 39.

1) Ps. LXXVIII, 36, 37.

suivre le tout, de peur que ce livret, lequel je tasche de res- e, ne croisse en trop grande lon- Et d'autre part, ils ont aussi en- ceste matière (laquelle autrement pas trop difficile) par si longues tions, que l'issue ne seroit point si nous voulions entrer fort avant s labyrinthes. Premièrement, en t la définition de Pénitence, ils ent évidemment qu'ils n'ont ja- tendu que c'estoit. Car ils tirent res des Anciens quelques senten- squelles n'expriment nullement la nature de pénitence. Comme elles qui s'ensuyvent : Que faire ce, c'est pleurer les péchez com- paravant, et ne point commettre r'il fale pleurer après ¹. Item, que émir pour les maux passez, et ne mmettre ceux qu'il fale gémir ². ne c'est une vengeance triste, pu- en soy ce qu'elle voudroit n'avoir mmiss ³. Item, que c'est une dou- cœur et amertume de l'âme pour ix que quelqu'un a commis, ou s il a consenti ⁴. Car quand nous rons que ces choses auront esté tes des Anciens (ce qui ne seroit icile à un contentieux de nier), ois elles n'ont pas esté dites en ce u'ils voulussent par icelles déclai- c'estoit que pénitence : mais pour r seulement les pénitens, de ne r aux mesmes fautes desquelles ils t esté délivrez. Et s'il falloit faire on de tout ce qu'on trouve que les s en ont dit, ils en pouvoyent en- mmer d'autres, qui n'ont point d'apparence : comme est celle de stome. Que pénitence est une mé- esteignant le péché, un don des- lu ciel, une vertu admirable, une urmontant la force des loix. D'a- , l'exposition que ces bons glosa- joustent puis après, est beaucoup e ces définitions. Car ils s'amu-

sent tellement aux façons de faire exté- rieures et corporelles, qu'on ne sçauroit autre chose cueillir de leurs gros bobu- laires de livres, sinon que Pénitence est une discipline et austérité, servant en partie à donter la chair, en partie à pu- nir les péchez. Touchant la rénovation intérieure de l'âme et du renouvellement de vie, il n'en est nulles nouvelles en leur quartier. Ils gergonnent assez de contri- tion et attrition. Et de faict, ils tormen- tent les âmes de beaucoup de scrupules, et les enveloppent de beaucoup d'angois- ses et molestes : mais quand il semble qu'ils ayent bien navré les cœurs jusques au profond, ils guairissent toutes les amertumes par quelques asperges de cé- rémonies. Après avoir si subtilement dé- fini que c'est que pénitence, ils la divi- sent en trois parties : en contrition de cœur, confession de bouche, et satisfac- tion d'œuvre ¹. Laquelle division n'est non plus propre que leur définition : (com- bien qu'ils n'estudient autre chose en toute leur vie que la Dialectique) qui est l'art de définir et partir. Mais si quel- qu'un vient à arguer par la définition (lequel argument est receu entre les Dia- lecticiens), qu'on peut pleurer les péchez commis au paravant et ne les plus com- mettre, combien qu'il n'y ait nulle con- fession de bouche, comment défendront- ils leur partition ? Car si celui qui ne se confesse point de bouche, ne laisse pas d'estre vray pénitent, la pénitence peut consister sans celle confession. S'ils res- pondent, que ceste partition se doit rap- porter à pénitence, entant qu'elle est sacrement : ou bien qu'elle se doit en- tendre de toute la perfection de pénitence, laquelle ils ne comprennent point par leurs définitions, ils n'ont de quoy m'accuser, mais en doyvent imputer la faute à ce qu'ils ne définissent plus clairement et purement. Moy certes, selon ma capa- cité, quand il est question de quelque chose, je me tien à la définition qui doit estre le fondement de toute la disputa- tion. Mais accordons-leur ceste licence magistrale, et venons à esplucher les par- ties par ordre. Quant à ce que j'omets

est Greg., et refert. Sent., lib. IV, dist. XIV,

Ambr. refertur illic et in Decret., distinct. III, p. Penit. priore.

leg. refertur ea dist., cap. Penit. poster.

Ambr. refertur dist. I, De Penit., cap. Vera

¹) Lib. IV, Sent. XVI, cap. I, De penit. Dist. I, cap. Perf. penit.

par mespris beaucoup de choses comme frivoles, lesquelles toutesfois ils maintiennent en leur orgueil pour grans mystères, je ne le fay point par ignorance ny oubli, et ne me seroit pas fort pénible de leur écrire et faire asçavoir les subtilitez auxquelles ils se confient : mais je feroye conscience d'ennuyer les lecteurs de tels menus fatras sans aucun fruit. Tant y a que par les questions qu'ils esmeuvent et débattent, et auxquelles ils s'entortillent, il est aisé de juger qu'ils gazouillent de choses incognues. Comme quand ils demandent, si la repentance d'un péché plaist à Dieu, quand l'obstination demeure en tout le reste. Item, si les punitions que Dieu envoie valent pour satisfaction. Item, si la pénitence peut estre réitérée pour les péchez mortels. Mesmes en ce dernier point ils déterminent vilenement et meschamment, que ce n'est que pour les péchez véniels que journallement nous avons à nous repentir. Ils se donnent beaucoup de peine aussi, et errent par trop lourdement au dire de saint Hiérosme, que la pénitence est une seconde planche, sur laquelle celuy qui estoit pour périr en la mer, nage pour venir au port. En quoy ils monstrent que jamais ils ne se sont esveillez de la stupidité en laquelle ils ressemblent les bestes brutes, pour apercevoir de bien loing une seule faute d'entre mille qu'ils auront commises.

2 Les lecteurs doyvent yci estre advertis que nous ne sommes pas en un combat frivole, mais qu'il est question d'une chose par-dessus toutes les autres de grande importance : c'est asçavoir de la rémission des péchez. Car quand ils requièrent ces trois choses à Pénitence, componction de cœur, confession de bouche, et satisfaction d'œuvre : semblablement ils déterminent qu'elles sont nécessaires pour impétrer rémission des péchez. Or s'il nous est mestier de cognoistre quelque chose en toute nostre religion, il est requis principalement que nous entendions ceci : c'est par quel moyen, en quelle sorte, par quelle condition, et en quelle facilité ou difficulté est obtenue la rémission des péchez. Si ceste cognoissance n'est certaine et ar-

restée, la conscience ne peut avoir aucun repos, n'aucune paix avec Dieu, n'aucune fiance ou assurance, mais continuellement elle tremble, elle est agitée, esmeue, tormentée, transportée : elle est en horreur et en haine le jugement de Dieu, et le fuit tant qu'elle peut. Et si la rémission des péchez dépend de ces conditions auxquelles ils la lient, il n'y a rien de plus misérable ne plus désespéré qu'un homme en cet état. La première partie qu'ils mettent pour obtenir pardon et grâce : est contrition : laquelle ils requièrent deuxement faite, c'est-à-dire pleinement et entièrement. Mais ce pendant ils ne constituent point quand quelqu'un pourra estre assuré qu'il se soit bien acquitté de ceste contrition. Je confesse bien qu'il nous faut estre vigilans, et donner soin, et mesmes nous aiguïser à pleurer amèrement nos fautes, pour nous inciter tant mieux à nous y desplaire et les hayr. Car c'est la tristesse dont parle saint Paul, laquelle nous ne devons pas rejeter, pour ce qu'elle engendre repentance salutaire. Mais quand on exige une douleur amère, qu'elle soit pareille et égale à la grandeur de la coulpe, et qu'on la mette en balance avec la foy d'obtenir pardon, voyci le destroit où les povres consciences sont merveilleusement vexées et agitées, quand elles voyent que ceste contrition due leur est imposée : et n'entendent point la mesure de la dette, pour pouvoir estre certaines quand elles auront payé ce qu'elles devoient. S'ils disent qu'il faut faire ce qui est en nous, nous tournerons tousjours en un mesme circuit. Car quand sera-ce que quelqu'un s'osera promettre qu'il ait employé toutes ses forces à pleurer ses péchez ? La fin doncques en est, que les consciences après s'estre long temps débattues et tourmentées elles-mesmes, quand elles ne trouvent point port où elles puissent reposer, au moins pour adoucir leur mal, elles se contraignent à quelque douleur, et tirent par force quelques larmes pour accomplir ceste contrition.

3 S'ils me veulent accuser de calomnie, qu'ils en monstrent un seul qui par ceste doctrine de contrition n'ait esté jetté en désespoir, ou bien n'ait oppo-

de feintise de douleur au jugement de Dieu, pour vraye componction. Nous aussi bien avons dit en quelque lieu, que la rémission des péchez ne nous est jamais ottroyée sans pénitence, d'autant que nul ne peut vrayement et en sincérité de cœur implorer la miséricorde de Dieu, sinon celui qui est affligé et navré de la conscience de ses péchez : mais nous adjoustions pareillement, que la pénitence n'est pas cause d'icelle rémission, et ostions ces tourmens des âmes : c'est asçavoir, que la contrition doit estre deuement accomplie. D'avantage, nous enseignions le pécheur de ne point regarder sa componction ne ses larmes : mais de fixer tous les deux yeux en la miséricorde de Dieu. Seulement nous déclarions que ceux sont appelez de Christ, lesquels sont chargés et travaillent : veu qu'il a esté envoyé pour annoncer bonnes nouvelles aux povres, pour guairir ceux qui sont aveuglez en leurs cœurs, pour annoncer aux captifs leur délivrance, pour deslier les prisonniers, et consoler ceux qui pleurent¹. En quoy estoyent exclus tant les Pharisiens, qui estans saouls et contents de leur justice ne recognoissoient point leur povreté, que les contempteurs de Dieu, qui ne se soucians de son ire ne cherchent aucun remède à leur mal. Car toutes telles manières de gens ne travaillent point, et ne sont navrez en leur cœur, ne liez, ne captifs, et ne pleurent point. Or il y a grande différence, d'enseigner un pécheur de mériter la rémission de ses péchez par plene et entière contrition, de laquelle il ne se puisse jamais acquitter : ou de l'instruire d'avoir faim et soif de la miséricorde de Dieu, par la cognoissance de sa misère : de luy monstrar son travail, angoisse et activité, pour luy faire chercher consolation, repos et délivrance : en somme, d'enseigner de donner gloire à Dieu en sa humilité.

6 Touchant la confession, il y a tousjours eu grande controverse entre les monistes et les Théologiens scholastiques. Car les premiers ont dit qu'elle

estoit seulement ordonnée de droict positif : c'est-à-dire par les constitutions ecclésiastiques. Les seconds ont maintenu qu'elle estoit ordonnée par commandement divin. En ce combat s'est monstrée une grande impudence des Théologiens : lesquels ont autant dépravé et corrompu de lieux de l'Ecriture, qu'ils en citoyent à leur propos. Et encores, voyans qu'en ceste manière ils ne venoyent point à leur intention, ceux qui ont voulu estre les plus subtils entre eux, ont trouvé ceste évacion pour eschapper, c'est que la confession est descendue de droict divin, quant à sa substance : mais que depuis elle a prins sa forme du droict positif. En ceste manière ceux qui sont les plus ineptes entre les Légistes, ont accoustumé de référer la citation au droict divin : pourtant qu'il fut dit à Adam, Adam, où es-tu ? Pareillement, l'exception : pourtant qu'Adam respondit comme se défendant, La femme que tu m'as donnée, etc. Néanmoins que la forme a esté donnée à tous les deux par le droict civil. Mais voyons par quels argumens ils prouvent que ceste confession, ou formée ou informe, soit commandée de Dieu. Nostre Seigneur, disent-ils, a envoyé les lépreux aux Prestres¹. Quoy ? Les a-il envoyez à confesse ? Qui est-ce qui ouyt jamais parler que les prestres lévitiqes fussent ordonnez pour ouyr les confessions ? Pourtant, ils ont recours aux allégories : et disent qu'il estoit institué par la loy mosaïque, que les Prestres discernassent entre lèpre et lèpre², que péché est lèpre spirituelle, de laquelle il appartient au Prestre de juger. Devant que respondre, je demande, si par ce passage ils sont constituez juges de la lèpre spirituelle, pourquoy tirent-ils à eux la cognoissance de la naturelle et charnelle ? n'est-ce pas bien se jouer des Escritures ? de les tourner en ceste façon ? La loy défère aux prestres lévitiqes le jugement de la lèpre : prenons-le donc pour nous. Péché est lèpre spirituelle : soyons donc juges des péchez. Maintenant je respon, que la prestrise translatée, il est

¹) Matth. VIII, 16 ; Luc V, 14 ; XVII, 14.

²) Deut. XVII, 8, 9.

³) Matth. XI, 28 ; Luc LXXI, 1 ; Luc IV, 18.

nécessaire qu'il y ait translation de loy¹. Or puis que toutes prestrises sont translées à Jésus-Christ, accomplies et cessées en luy : il faut que toute la dignité et prérogative de prestrise soit aussi translée à luy. S'ils prennent si grand plaisir à suyvre les allégories, qu'ils se proposent Christ pour seul prestre, et qu'ils assemblent à son siège toute jurisdiction : nous le souffrirons aisément. D'avantage, l'allégorie est importune, qui mesle une loy purement civile entre les cérémonies. Pourquoi donc Christ envoie-il aux Prestres les lépreux? Afin que les Prestres n'eussent à calomnier qu'il violoit la loy, qui commandoit que celui qui estoit guairi de lèpre fust représenté devant le Prestre, et purgé par certaine oblation, il commande aux lépreux lesquels il avoit guairis, de faire le contenu de la loy : Allez, dit-il, montrez-vous aux prestres : et offrez le présent que Moyse a commandé en la loy, afin que ce leur soit en tesmoignage. Et vraiment ce miracle leur devoit estre en tesmoignage. Ils les avoyent déclairez estre lépreux : depuis ils prononcent qu'ils sont guairis. Ne sont-ils pas contraints, vueillent-ils ou non, d'estre tesmoins des miracles de Christ? Christ leur permet son miracle à esprouver, ils ne le peuvent nier : mais pourtant qu'encores ils tergiversent, ceste œuvre leur est en tesmoignage. En ceste manière il est dit en un autre lieu, Cest Evangile sera presché en tout le monde en tesmoignage à toutes gens². Item, vous serez menez devant les Rois et les Princes en tesmoignage pour eux³ : c'est-à-dire, afin qu'ils en soyent d'autant plus convaincus au jugement de Dieu. Que s'ils aiment mieux s'arrester à l'autorité de Chrysostome, iceluy enseigne que Christ a fait cela à cause des Juifs, afin de n'estre estimé prévaricateur de la loy⁴. Combien que j'ay honte d'amener le tesmoignage de quelque homme en une chose si claire : veu que Jésus-Christ prononce qu'il laisse aux Prestres leur droict entier, tel qu'ils l'avoyent par la Loy, voire comme à ennemis mortels de son Evan-

gile, lesquels espioient tousjours occasion de mesdire, s'il ne leur eust fermé la bouche. Parquoy si les prestres de la Papauté se veulent maintenir en telle possession, qu'ils se déclairent ouvertement estre compagnons de ceux qui ont besoin d'estre réprimés par force, pour ne point blasphémer. Car ce que Jésus-Christ laisse aux prestres de la loy n'appartient en rien à ses vrais ministres.

5 Ils tirent le second argument d'une mesme source, c'est asçavoir d'allégorie comme si les allégories avoyent grand force à prouver quelque doctrine. Mais je veux bien qu'elles soyent suffisantes si je ne monstre que je les pourroye prétendre avec plus grande couleur qu'ils ne font. Ils disent donc que nostre Seigneur commanda à ses disciples, après que Lazare eust esté par luy ressuscité, qu'ils le desliassent et desveloppassent¹. Premièrement, ils mentent en cela : car il n'est dit nulle part que nostre Seigneur ait commandé cela à ses disciples. Et est beaucoup plus vray-semblable qu'il le dit aux Juifs là assistans, afin que sans quelque suspicion de fraude le miracle fust fait plus évident : et que sa vertu apparust plus grande, d'autant que sans attouchement, par sa seule parole il suscitoit les morts. Certainement je l'enten ainsi : Que nostre Seigneur pour oster toute mauvaise suspicion aux Juifs, voulut qu'eux-mesmes levassent la pierre, sentissent la mauvaise odeur, apperceussent les certains indices de mort, qu'ils veissent Lazare ressusciter par la seule vertu de sa voix, et qu'ils le touchassent les premiers. Et telle est la sentence de Chrysostome au sermon contre les Juifs, Payens et hérétiques. Mais concédons que cela ait esté dit aux disciples : que conclurront-ils? diront-ils que la puissance de deslier ait esté donnée aux Apostres? Combien pourrions-nous plus clairement traiter ce lieu par allégorie, si nous disons que nostre Seigneur par cela a voulu enseigner à ses fidèles de deslier ceux qui avoyent esté par luy ressuscitez? c'est-à-dire, de réduire point en mémoire les péchez qu'ils avoient oubliés, de ne condamner po-

1) Hébr. VII, 12.

2) Matth. XXIV, 14.

3) Matth. X, 18.

4) Homil. XII, De Mulieris Canon.

1) Jean XI, 44.

pour pécheurs ceux qu'il auroit absous, de ne reprocher les choses qu'il auroit pardonnées, de n'estre point sévères et difficiles à punir, là où il seroit miséricordieux, doux et bénin à pardonner? Car de faict, il n'y a rien qui nous doive plus amolir à pardonner que l'exemple de celuy qui est nostre juge, qui menace ceux qui auront esté trop rudes et austères de leur rendre la pareille. Qu'ils voient maintenant et facent un bouclier de leurs allégories.

6 Ils combattent un peu de plus près, en confirmant leur dire par sentences de l'Ecriture, lesquelles ils estiment manifestes : Ceux, disent-ils, qui venoyent au Baptisme de Jehan confessoient leurs péchez¹. Et saint Jaques commande que nous confessions nos péchez les uns aux autres². Je respon, que ce n'est point merveille si ceux qui vouloyent estre baptisez confessoient leurs péchez : car il a esté dit au paravant, que Jehan a prêché le Baptisme de pénitence, et a baptisé d'eau en pénitence. Lesquels doncques eust-il baptisez, sinon ceux qui se confessoient pécheurs? Le Baptisme est un signe de la rémission des péchez : lesquels seroyent admis à ce signe, sinon les pécheurs, et ceux qui se recognoissent tels? Ils confessoient doncques leurs péchez pour estre baptisez. Saint Jaques ne commande pas sans cause que nous nous confessions les uns aux autres : mais s'ils considéroient ce qui s'ensuyvra prochainement, ils trouveroyent que cela ne fait guères pour eux. Confessez, dit-il, vos péchez l'un à l'autre, et priez les uns pour les autres. Il conjoint ensemble oraison mutuelle et confession mutuelle. S'il se faut confesser aux prestres seulement, il faut prier pour eux seulement, et mesmes il s'ensuyvroit des mots de saint Jaques, qu'il n'y auroit que les prestres qui se peussent confesser. Car en voulant que nous nous confessions l'un à l'autre, il parle seulement à ceux qui peuvent ouyr la confession les autres. Car il dit Mutuellement, ou Ils aiment mieux, Réciproquement. Or ni ne se peut mutuellement confesser,

sinon celuy qui oit la confesse de son compagnon. Lequel privilège ils concèdent seulement aux prestres. Pourtant suivant leur sentence, nous leur laissons volontiers la charge de se confesser. Ostons doncques tels fatras, et entendons le sens de l'Apostre qui est simple et manifeste : c'est asçavoir que nous communiquions et descouvriions nos infirmités les uns aux autres, pour recevoir conseil, compassion et consolation mutuelle. D'avantage, qu'ainsi cognoissans les infirmités de nos frères, chacun de sa part prie Dieu pour icelles. Pourquoy doncques allèguent-ils saint Jaques contre nous, veu que nous requerrons si instamment la confession de la miséricorde de Dieu, laquelle ne se peut confesser sinon de ceux qui premièrement ont confessé leur misère? Mesmes nous déclarons que tous ceux qui ne se confessent devant Dieu, devant ses Anges, devant l'Eglise, brief, devant tous les hommes, sont maudits et damnez. Car Dieu a tout conclu sous péché, afin que toute bouche soit fermée, et toute chair soit humiliée devant luy : et que luy seul soit justifié et exalté¹.

7 Mesmes je m'esmerveille de quelle hardiesse ils osent asseurer que la confession, de laquelle ils parlent soit de droit divin. De laquelle nous confessons bien que l'usage est trèsancien : mais nous pouvons facilement prouver, qu'il a premièrement esté libre. Et de faict, leurs histoires récitent qu'il n'y en a eu aucune loy ou constitution devant le temps d'Innocent III². Certes s'il y eust eu loy plus ancienne, ils s'y fussent plustost attachez pour en faire leur prouffit, qu'en se contentant du décret fait au concile de saint Jehan de Lateran, se rendre ridicules jusques aux petis enfans, comme ils ont fait. Ils ne se feignent point aux autres choses de forger des faux décrets et supposez, et faire à croire qu'ils ont esté establis par les premiers conciles, afin d'esblouir les yeux des simples par l'ancienneté. Il ne leur est point venu en mémoire de faire le semblable en cest endroit. Parquoy ils sont contraints

1) Gal. III, 23 ; Rom. III, 9, 19.

2, Ce pape a esté le 1203.

1) Math. III, 6.

2) Jacq. V, 16.

d'estre eux-mêmes tesmoins qu'il n'y a point encore trois cens ans qu'Innocent III a bridé l'Eglise, luy proposant la nécessité de se confesser. Encores que nous laissions là le temps, la seule barbarie des mots monstre que la loy ne mérite nulle révérence. Il est là commandé que quiconque sera de deux sexes confesse ses péchez, pour le moins une fois l'an à son propre prestre. Dont il s'ensuyvroit que nul, sinon qu'il fust homme et femme, ne seroit point tenu à se confesser. Il s'est descouvert encores une sottise plus lourde en leurs successeurs, lesquels n'ont sceu comprendre que vouloit dire proprement Prestre. Quoy que tous les advocats et procureurs du Pape, et tous les caphars qu'il a à loage gazouillent, nous avons ce point tout résolu, que Jésus-Christ n'est point autheur de ceste loy, laquelle contraint les hommes à raconter leurs péchez : mesmes, que devant qu'il en fust rien ordonné, il s'estoit desjà escoulé douze cens ans depuis la résurrection de Jésus-Christ : et que ceste tyrannie a esté dressée lors que des masques régnoient au lieu de Pasteurs, et après avoir esteint toute piété et doctrine, s'estoyent usurpé une licence de tout faire sans aucune discrétion. Outreplus, il y a évidens tesmoignages tant des histoires que des autres anciens écrivains, qui monstrent que ç'a esté une discipline politique instituée seulement par les Evesques, non pas ordonnance mise de Christ ou de ses Apostres. J'en proposeray un seulement, lequel pourra suffire amplement à prouver ce que je di. Sozomenus, l'un des auteurs de l'histoire Ecclesiastique¹, raconte que ç'a esté une constitution des Evesques, diligemment observée par les Eglises occidentales : et mesmes à Rome principalement. En quoy il monstre que ce n'a pas esté une ordonnance universelle de toutes les Eglises. Après il monstre qu'il y avoit un des prestres péculièrement destiné à cest office. En quoy il réfute pleinement ce que ceux-ci ont feint des clefs données indifféremment pour la confession à tout l'ordre des prestres. Car ce n'estoit pas

un office commun de tous : mais lièrement la charge d'un seul, qu de l'Evesque esté esleu à ce faire. Et celui qu'aujourd'huy mesmes les Pénitenciers en leurs cathédrales, lequel a quelque réserves crimes les plus énormes. Il dit en outre, que ceste usance estoit à Constantinoble, jusques à ce qu'une femme semblant de se confesser, fut tu ayant prins ceste couverture pour biter avec l'un des Diacres d'icelle. A cause de ce maléfice, Nectarius que dudit lieu, homme renommé sainteté et grande doctrine, abolit observance de confession. Que ces dressent les oreilles. Si la confession rriculaire estoit Loy de Dieu, comment eust esté Nectarius si hardy de la révoquer et abolir ? Accuseront-ils d'hérésie schisme ce saint personnage, qui est approuvé par tous les Anciens ? Mais une mesme sentence ils condamneront l'Eglise de Constantinoble, voire toutes les Eglises orientales, les ont contemnny une loy (s'ils disent inviolable et commandée à tous Chrétiens).

8 Mesmes ceste abrogation est ventesfois démontrée par Chrysostome lequel estoit aussi Evesque de Constantinoble, que c'est merveille comment osent ouvrir la bouche pour répliquer l'encontre. Si tu veux effacer tes péchez, dit-il, confesse-les. Si tu as honte de découvrir à un homme, confesse-les devant Dieu en ton âme. Je ne di pas que tu les découvres à personne qui t'en après reproche : confesse-les à Dieu lequel les peut purger. Confesse-les licitement, afin que ta conscience soit journallement son mal¹. Item, il n'est pas nécessaire de se confesser à un témoin : seulement fay la reconnaissance en ton cœur. Cest examen n'est point de témoin : il suffit que Dieu te voye et escoute². Item, Je ne tiens point devant les hommes pour le couvrir tes péchez : espluche ta conscience devant Dieu. Monstre ta foy au Seigneur, lequel en est le Seigneur et le prie d'y remédier. C'est luy

¹) Tripart. hist., lib. IX.

¹) Homil. II, In Psalm. L.

²) Serm. de pénit. et confess.

reproche rien, et humainement guairit le
povre malade ¹. Item, Je ne veux point
que tu te confesses à un homme, lequel
te puisse reprocher après, ou te diffamer
en publiant tes fautes : mais monstre
les playes à Dieu qui en est le bon mé-
decin. Puis après il introduit Dieu par-
lant en ceste manière, Je ne te contrain-
point de venir en assemblée publique :
confesse à moi seul tes péchez : afin que
je te garantisse ². Disons-nous que saint
Chrysostome en parlant ainsi ait esté si
téméraire, de délivrer les consciences des
hommes des liens dont elles estoyent
estreintes par la volonté de Dieu ? Il n'est
pas ainsi, mais ce qu'il entendoit n'estre
point ordonné par le décret de Dieu, il
ne l'ose requérir comme nécessaire.

9 Mais pour mieux encor despescher
cette chose, premièrement nous ensei-
gnerons fidèlement quelle espèce de con-
fession nous a esté baillée par la Parole
de Dieu : après nous monstrerons les in-
tentions des Papistes touchant la con-
fession : non pas toutes (car qui pour-
roit espuiser une si grande mer ?) mais
seulement celles qui appartiennent à la
forme de leur doctrine. Il me fasche
d'avertir que le translateur tant grec
que latin a souvent prins ce mot de
confesser pour Louer, veu que c'est
chose notoire jusques aux plus rudes
liots : mais si est-il expédient que l'au-
dace de ces vileins soit descouverte, en-
fin qu'ils s'arment du mot de Confession,
qui emporte simplement louange de Dieu,
pour couvrir leur tyrannie. Voulans
prouver que la confession resjouit et
sécure les âmes, ils amènent ce verset du
Psaume, Je viendray en voix de liesse et
de confession ³. Or s'il est licite de trans-
figurer ainsi toutes choses, il y aura de
terribles Qui pro Quod. Mais puis que
les Papistes ont perdu toute honte, c'est
bien raison que nous cognoissions que
Dieu les a précipitez en esprit réprouvé,
pour rendre leur témérité plus détesta-
ble. Au reste, en nous tenant à la pure
simplicité de l'Ecriture, nous ne serons
point en danger d'estre trompez par tels

desguisemens. Car elle nous ordonne une
seule façon de nous confesser deuement :
c'est, puis que c'est le Seigneur qui re-
met, oublie et efface les péchez, que nous
les luy confessions pour en obtenir grâce
et pardon. C'est le médecin : montrons-
luy doncques nos playes. C'est celuy qui
a esté offensé et blessé : demandons-luy
doncques merci et paix. C'est celuy qui
cognoist les cœurs, et voit toutes les
pensées : ouvrons doncques nos cœurs
devant luy. C'est celuy qui appelle les
pêcheurs : retirons-nous doncques par-
devers luy. Je t'ay donné à cognoistre
mon péché, dit David, et n'ay pas caché
mon iniquité. J'ay dit, Je confesseray à
l'encontre de moy mon injustice au Sei-
gneur : et tu m'as pardonné l'iniquité de
mon cœur ⁴. Telle est une autre confes-
sion de David mesme, Aye pitié de moy,
Seigneur, selon ta grande miséricorde ⁵.
Telle est pareillement celle de Daniel :
Nous avons péché, Seigneur, nous avons
fait perversement, nous avons commis
impiété, et avons esté rebelles en recu-
lant de tes commandemens ⁶. Il y en a
assez d'autres semblables qui se voyent
en l'Ecriture, et lesquelles pourroyent
remplir un volume. Si nous confessons
nos péchez (dit saint Jean) le Seigneur
est fidèle pour les nous pardonner ⁷. A qui
les confesserons-nous ? A luy certes :
c'est-à-dire, si d'un cœur affligé et hu-
milié nous nous prosternons devant luy :
si en vraye sincérité nous accusans et
condamnans devant sa face, nous de-
mandons estre absous par sa bonté et
miséricorde.

10 Quiconques fera de cœur et devant
Dieu ceste confession, il aura sans doute
aussi la langue preste à confession, quand
mestier sera d'annoncer entre les hom-
mes la miséricorde de Dieu : et non-seu-
lement pour descouvrir le secret de son
cœur à un seul une fois, et en l'aureille,
mais pour déclarer librement tant sa
povreté que la gloire de Dieu par plu-
sieurs fois, publiquement et tout le monde
oyant. En ceste manière David, après
avoir esté rédargué de Nathan, estant
picqué d'un aiguillon de conscience, con-

Homil. V. De incomprehensa Dei natura, contra Ano-
m.

Homil. IV, De Lazaro.

2) Ps. XLII. 5.

1) Ps. XXXII. 5.

3) Daniel IX, 5.

2) Ps. LI, 1-3.

4) 1 Jean I, 9.

fessa son péché et devant Dieu et devant les hommes. J'ay péché, dit-il, contre le Seigneur.¹ : c'est-à-dire, Je ne me veux plus excuser ne tergiverser, que chacun ne me juge pécheur : et que ce que j'ay voulu estre caché à Dieu, ne soit mesmes manifesté aux hommes. De ceste confession secrette qui se fait à Dieu, provient aussi que le pécheur se confesse volontairement devant les hommes, toutes fois et quantes qu'il est expédient de ce faire, ou pour s'humilier, ou pour donner gloire à Dieu. Et pour ceste cause nostre Seigneur avoit anciennement ordonné en la Loy, que tout le peuple se confessast publiquement au temple par la bouche du prestre². Car il prévoyoit bien que ce seroit une trèsbonne aide pour induire un chacun à droictement recognoistre ses fautes. Et aussi c'est bien raison qu'en confessant nostre misère, nous magnifions entre nous et devant tout le monde, la miséricorde de Dieu.

41 Or comme ainsi soit que ceste espèce de confession doyve estre ordinaire en l'Eglise, il est bon d'en user spécialement encores outre la coustume, s'il advient que tout le peuple ait commis une faute commune, tellement que tous soient coupables devant Dieu. Et de cela nous en avons exemple en la confession solennelle que fit le peuple par le conseil et l'instance d'Esdras et Néhémias³. Car puis que la captivité qu'ils avoyent long temps endurée, la destruction de la ville et du temple, et la dissipation du service de Dieu avoit esté une verge commune pour punir les fautes de tous, ils ne pouvoient pas bien cognoistre le bénéfice de leur délivrance, sinon en confessant en premier lieu leurs fautes. Et ne peut chaloir si quelque fois en une Eglise aucuns sont innocens. Car puis qu'ils sont membres d'un corps languissant et mal disposé, ils ne se doyvent point vanter d'estre sains : mesmes il ne se peut faire qu'ils ne soient entachés de quelque contagion, pour estre aucunement coupables. Parquoy toutes fois et quantes que nous sommes affligés, ou de peste, ou de guerre, ou de stérilité, ou de quelque ad-

versité, nostre office seroit de pleurer et à jusne, et à autres telles ges d'humilité : et principalement confession, de laquelle tout le peuple pend. Touchant de la confession publique qui se fait en commun de tout le peuple, outre ce qu'elle est approuvée par la bouche de Dieu, nul de nous ne la mesprisera, en considérant l'utilité elle emporte. Car puis qu'en l'assemblée que nous faisons au Seigneur nous nous présentons devant Dieu et ses Anges : par où pouvons-nous commencer, que par la recognoissance de nostre indignité ? Quelqu'un me réponde que cela se fait en toutes prières, et que nous confessons tousjours nos fautes chez en priant. Ouy bien : mais s'il se garde quelle est nostre nonchalance et pesanteur, nul ne pourra nier qu'il ne soit une sainte ordonnance de Dieu d'admonester expressément le chrestien par un acte spécial, qu'il s'humilie. Car combien que la Loi ne commande que Dieu a commandée au peuple d'Israël, fust une portion des commandemens de la Loy, néanmoins la chose n'est pas qui appartient aucunement. Et de fait voyons que les Eglises bien reigées gardent ceste coustume, que chacun Dimanche le Ministre prononce une confession publique de son nom qu'en celui du peuple, et rendre coupable toute la compagnie devant Dieu, et demander merci : cela ne se fait point sans fruit. Et cela sert d'une clef pour ouvrir le cœur à prier tant en général qu'en particulier.

42 D'avantage, l'Ecriture nous commande deux autres espèces de confession particulière ; l'une, qui se face pour un particulier à quoy tend le dire de saint Jacques nous confessons nos péchez l'un à l'autre¹. Car il entend que déclarans nos fautes l'un aux autres, nous firmitez les uns aux autres, nous aidions mutuellement de conseil et de consolation. L'autre, qui se face pour un particulier pour le amour de nostre prochain, lequel a esté offensé par nostre faute, pour le concilier, et appaiser. Quant est de la première espèce, combien que l'Ecriture ne nous assignant personne

1) 2 Sam. XII, 13.

2) Lév. XVI, 21.

3) Néhém. I, 7.

1) Jacq. V, 16.

us nous deschargions, nous laisse la
erté de choisir d'entre les fidèles qui
ous semblera pour nous confesser
uy, toutesfois pource que les Pasteurs
oyent estre par-dessus les autres pro-
es à cela, c'est le meilleur de nous
resser plustost à eux. Or je di qu'ils
ont idoines par-dessus les autres, d'au-
t que du devoir de leur office ils sont
onstituez de Dieu pour nous instruire
ment nous devons vaincre et corriger
péché, et pour nous certifier de la
uté de Dieu, afin de nous consoler.
r combien que l'office d'admonester
tuellement les uns les autres, soit
amun à tous Chrestiens, toutesfois il
spécialement enjoinct aux ministres.
pourtant, tout ainsi que nous devons
s consoler les uns les autres un chacun
son endroict, aussi d'autre part nous
ons que les ministres sont ordonnez
Dieu comme tesmoins et quasi comme
ges, pour certifier les consciences de
émission des péchez : tellement qu'il
dit qu'ils remettent les péchez, et des-
t les âmes ¹. Quand nous voyons que
leur est attribué, pensons que c'est
nostre prouffit. Pourtant qu'un chacun
de quand il se trouvera angoissé en
cœur pour le remors de ses péchez,
sorte qu'il ne puisse se résoudre pour
re en repos, sinon qu'il ait quelque
e d'ailleurs, qu'il se souviene d'user
ce remède comme il luy est offert de
en : asçavoir, qu'il se descouvre pre-
ièrement à son Pasteur pour estre sou-
gé, entant que l'office d'iceluy est de
consoler le peuple de Dieu par la doc-
ne de l'Evangile, tant en public qu'en
rticulier. Mais il se faut tousjours don-
r garde, que là où Dieu n'a point im-
e de loy, les consciences ne soient
reintes à certain joug. Dont il s'en-
yt que telle forme de confession doit
re en liberté, tellement que nul n'y soit
traint : mais seulement qu'on remons-
e à ceux qui en auront besoin, qu'ils en
ent comme d'une aide utile. Seconde-
ment, il s'ensuyt que ceux qui en usent li-
ement pour leur nécessité, ne doyvent
re contraints par commandement, ni in-

duits par astuce à raconter tous leurs pé-
chez : mais seulement en tant qu'ils juge-
ront estre expédient, pour en rapporter
une vraye allégeance. Les bons et fidèles
pasteurs doyvent non-seulement laisser
l'Eglise en ceste liberté, mais aussi la
maintenir de tout leur pouvoir, s'ils veu-
lent conserver leur ministère en pureté
sans tyrannie, et empescher que le peuple
ne viene en superstition.

43 S'ensuyt la seconde espèce de con-
fession particulière, de laquelle parle
nostre Seigneur en saint Matthieu,
quand il dit, Si tu offres ton sacrifice à
l'autel, et qu'il te souviene là que ton
frère ait offensé contre toy : laisse là
ton sacrifice, et t'en va, et te réconcilie à
ton frère premièrement, et puis tu feras
ton offerte ¹. Car voylà comme il faut re-
joindre la charité qui auroit esté dissoute
par nostre faute : asçavoir en confessant
que nous avons failli, et demandant par-
don. Sous ce genre aussi est comprinse
la confession publique des pénitens, qui
ont commis quelque scandale notoire en
l'Eglise. Car si nostre Seigneur Jésus
estime tant l'offense privée d'un seul
homme, qu'il rejette de l'autel celui qui
aura offensé son frère, jusques à ce qu'il
l'ait contenté, et ait fait son appointment
avec luy, n'y a-il point plus grande rai-
son, que celui qui a blessé l'Eglise par
quelque mauvais exemple, se réconcilie
avec icelle, en recognoissant sa faute ?
En telle manière, l'inceste de Corinthe
fut receu en la communion des fidèles,
après s'estre humblement soumis à la
correction ². Ceste forme a duré tousjours
en l'Eglise ancienne, comme saint Cy-
rien en fait mention. Car en parlant des
Pécheurs publiques : Ils font, dit-il, pé-
nitence par certain temps : puis ils vie-
nent confesser leur péché, et sont receus
en la communion avec imposition des
mains de l'Evesque et du Clergé. On ne
trouve en l'Ecriture autre manière ne
façon de confesse que celle-là. Et ce n'est
point à nous de lier ou astreindre les con-
sciences de nouveaux liens, puis que Jé-
sus-Christ défend estroitement de les
tenir en servitude. Au reste, tant s'en

Matth. XVI, 19 ; XVIII, 18.

1) Matth. V, 23, 24.

2) 2 Cor. II, 6.

44 En tous ces trois genres de confession, la puissance des clefs a lieu : asçavoir quand l'Eglise demande pardon à Dieu avec recognoissance solennelle de ses péchez : ou bien quand un homme particulier, qui a commis une faute scandaleuse au détriment de l'Eglise, rend tesmoignage de sa pénitence : ou bien quand celui qui a mestier de conseil et de la consolation de son Ministre, d'autant qu'il est agité en sa conscience, luy descouvre son infirmité. Quant est de réparer les offenses et appointer avec son prochain, la raison est diverse. Car combien que cela tende aussi à appaiser les consciences, toutesfois le principal but est, que les haines estans abolies, les cœurs soyent unis en bonne paix. Combien que l'autre fruit ne soit point à mespriser, afin que chacun soit tant plus enclin à confesser franchement ses fautes. Car quand toute l'Eglise se présente comme devant le siège judicial de Dieu, se rendant coupable et confessant ses démerites, et protestant d'avoir son seul recours à la miséricorde de Dieu, ce ne luy est pas une petite consolation d'avoir là l'ambassadeur de Jésus-Christ présent, lequel ait charge de l'absoudre, et qu'il luy dénonce qu'il l'absout au nom de son Maistre, et par l'autorité d'iceluy, suivant le mandement qui luy est donné. Et en cela nous voyons que vaut l'usage des clefs, et quelle utilité nous en recevons, quand ceste ambassade de réconciliation

meurant incertain de la rémission péchez : mais s'il s'en va à son Père et qu'il luy dénonce secrettement son péché, et que le Pasteur adressant sa parole à luy, l'asseure comme luy appliquant à son particulier la doctrine générale, droitement certifié, là où au paravant estoit en doute : et sera délivré de son scrupule, pour estre en repos de sa conscience. Toutesfois quand il est question de traiter de la puissance des clefs, il faut tousjours garder d'imaginer que la puissance qui soit donnée à l'Eglise, laquelle soit séparée de la prédication de l'Evangile. Il nous conviendra de parler de ce point ailleurs plus au long, quand nous parlerons du régime de l'Eglise. Mais nous verrons que tout ce que l'Eglise a donné d'autorité pour lier et délier, est attaché à la Parole. Ceste puissance toutesfois se doit notamment appliquer au ministère des clefs, dont il est maintenant question. Car il gist du tout en la Parole, que la grâce de l'Evangile soit communiquée, et quasi seellée tant en public qu'en particulier, par ceux que Dieu a ordonnés en cest office, ce qui ne se peut autrement faire que par la seule prédication.

45 Les théologiens papistes, qui donnent que tous ceux qui sont de tout sexe, incontinent qu'ils seront parvenus en aage de discrétion, confessent au moins une fois l'an tous leurs péchez à leurs propres curez : et que la rémission n'est pas remis sinon à ceux qui

le en Paradis. Outre, que le prestre a puissance des clefs pour lier ou deslier le pécheur : d'autant que la Parole de Christ ne peut estre vaine, par laquelle il a dit que ce qu'ils auront lié en terre sera lié au ciel, etc. Or ils se combattent entre eux de ceste puissance. Les uns disent qu'il n'y a qu'une clef essentiellement : c'est asçavoir la puissance de lier et deslier : que la science est bien requise pour le bon usage, mais qu'elle n'est que comme un accessoire, et non pas de l'essence. Les autres voyans que ceste puissance estoit trop désordonnée, ont anobli deux clefs, Discretion et Puissance. Les autres voyans que par ceste modération la témérité des prestres estoit brisée, ont forgé nouvelles clefs, c'est asçavoir autorité de discerner (de laquelle ils usent en donnant sentences canoniques) et puissance (de laquelle ils usent en exécutant leurs sentences) et ont adjoint la science, comme un conseil. Ils n'osent pas simplement interpréter, que lier et deslier soit remettre ou effacer les péchez, pourtant qu'ils oyent le Seigneur dénonçant par son Prophète : Je suis-je, ce suis-je, moy qui efface tes iniquitez, Israël : ce suis-je, et n'y a autre que moy¹. Mais ils disent que c'est à l'ordinaire au prestre de prononcer lesquels sont liez ou desliez, et déclarer desquels péchez sont retenus ou remis : et que le prestre fait ceste déclaration ou en la confession, quand il absout ou retient les péchez : ou par sentence, quand il excommunie ou absout d'excommunication. Finalement, voyans qu'ils ne se pouvoient encores despeschier que tousjours on leur objecte, que ceux qui sont indigne-ment souventesfois sont liez ou desliez par leurs prestres, lesquels pourtant ne sont pas liez ne desliez au ciel : pour leur donner refuge ils respondent qu'il faut attendre le don des clefs avec certaine limitation : c'est que Christ a promis que la sentence du prestre justement prononcée, selon que requerroient les mérites de celui qu'on lie, ou deslie, sera prouvée de luy au ciel. Outreplus, que les clefs ont esté données par Christ à tous les prestres, lesquelles leur sont

conférées des Evesques en leur promotion : mais que l'usage en appartient seulement à ceux qui sont en offices ecclésiastiques. Et par ainsi que lesdites clefs demeurent tousjours aux excommuniés et suspendus, mais enrouillées et empestées. Et ceux qui disent ces choses, pourroyent estre veus sobres et modestes au pris des autres, qui sur une nouvelle forge ont fait nouvelles clefs : sous lesquelles ils disent que le thrésor de l'Eglise est enfermé, lequel nous esplucherons ci-après.

46 Je respondray briefvement à tous ces points, laissant toutesfois pour le présent à dire par quel droict ou quelle injure ils assujettissent à leurs loix les âmes des fideles : car cela sera considéré en son lieu. Mais touchant ce qu'ils imposent loy de nombrer tous les péchez, et qu'ils nient que les péchez soyent remis sinon qu'on ait ferme propos de se confesser : qu'aussi ils disent, l'entrée de Paradis estre fermée à ceux qui ont laissé passer par mespris l'occasion de se confesser, cela ne se doit nullement souffrir. Car comment entendent-ils qu'on puisse nombrer tous ses péchez, veu que David, lequel comme j'estime, avoit très-bien prémédité la confession de ses péchez, ne pouvoit néanmoins autre chose faire sinon crier, Qui comprendra ses fautes ? Seigneur purge-moy de mes maux occultes¹. Et en un autre lieu, Mes iniquitez ont outrepassé ma teste, et comme un pesant fardeau ont surmonté mes forces². Certainement il entendoit combien estoit grand l'abysme de nos péchez, et combien d'espèces de crimes il y a en l'homme : combien de testes porte ce monstre de péché, et combien longue queue il tire après soy. Il ne se mettoit point doncques à en faire un récit entier : mais du profond de ses maux, il prioit à Dieu, Je suis accablé, enseveli, suffoqué, les portes d'enfer m'ont circuy : que ta dextre me tire hors de ce puits auquel je suis noyé, et de ceste mort en laquelle je défaux. Qui sera maintenant celui qui pensera tenir le conte de ses péchez, quand il voit David ne pouvoir trouver le nombre des siens ?

1) Ps. LXXIII, 11, 22.

2) Ps. LXXIII, 13.

3) Ps. XXXVIII, 5.

47 Par ceste géhenne ont esté cruellement tormentées les consciences de ceux qui estoient touchez de quelque sens de Dieu. Premièrement ils vouloyent venir à conte : et pour ce faire ils distinguoyent les péchez en bras, branches, rameaux et feuilles, selon les distinctions des docteurs confessionnaires : après ils pesoyent les qualitez, quantitez et circonstances. La chose leur procédoit au commencement assez bien : mais quand ils estoient entrez un peu plus avant, ils ne voyoyent plus que ciel et mer, sans trouver quelque port ne station. Et d'autant plus qu'ils venoyent en avant d'autant plus le nombre croissoit : mesmes il s'eslevoit devant leurs yeux comme des hautes montagnes, qui leur ostoyent la veue, et n'apparoissoit aucune espérance d'en pouvoir à la fin sortir. Ils demeuroyent doncques en ceste angoisse, et ne trouvoyent finalement autre issue que désespoir. Adoncques ces bourreaux inhumains, pour guairir les playes qu'ils avoyent faites ont apporté un remède, c'est asçavoir que chacun feist ce qui seroit en soy. Mais encores nouvelles sollicitudes poignoyent, ou plustost nouveaux tourmens escorchoyent les povres âmes, quand ces pensées leur venoyent au-devant : Je n'y ay pas assez mis de temps : je n'y ay pas colloqué mon estude deuement. J'ay omis une partie par nonchalance, et l'oubliance qui provient de négligence n'est pas excusable. Ils adjoustoyent d'autres remèdes pour adoucir ces maux : Fay pénitence de ta négligence : si elle n'est trop grande, elle te sera pardonnée. Mais toutes ces choses ne peuvent fermer la playe, et ne sont pas tant remèdes pour adoucir le mal, que venins arrousez de miel, afin de n'offenser point trop par leur rudesse le premier goust, ains tromper, et entrer aux parties cordiales devant qu'estre sentis. Ceste voix terrible doncques presse tousjours et tonne aux oreilles, Confesse toutes tes péchez : et ne s'en peut l'horreur appaiser, sinon par certaine consolation. Que les lecteurs pensent yci, asçavoir s'il est possible de rendre conte au bout de l'an de tout ce qu'on a fait, et raconter les fautes qu'on a commises chacun

jour. Car l'expérience nous tient vaincus que s'il faut esplucher au les fautes que nous avons commises cun jour, la mémoire y est confuse variété se présente. Je ne parle pas de ces hypocrites hébétéz qui cuident trèsbien acquittez, ayans noté un quatre gros forfaits qu'ils auroient mis : mais des vrais serviteurs de lesquels après avoir fait droict de leurs fautes, se voyans accablés sent encores plus outre, et concluent saint Jehan, Si nostre cœur nous Dieu est encores plus grand que cœur¹. Parquoy ils tremblent au de ce grand Juge duquel la cognition surmonte de beaucoup nos sens.

48 Et ce qu'une grande paupere monde a acquiescé à tels amies desquels un venin si mortel estoit cela ne s'est point fait pourtant hommes pensassent Dieu estre si ou qu'ils se contentassent eux-mêmes. Mais comme les nautonniers fichés au milieu de la mer, se reprennent travail de leur navigation : ou ce pèlerin lassé ou défaillant se siet lieu de la voye pour reposer : de même ils prenoient ce repos, qu'il ne leur fust suffisant. Je ne mets pas grand'peine à monstrier ce vray, chacun en peut estre testoy-soy-mesme : mais je diray en quelle a esté ceste loy. Premièrement elle est simplement impossible : elle ne peut que perdre, damner, perdre, jeter en ruine et désespoir. Ceste loy, ayant destourné les péchez, fait perdre le vray sentiment de leurs péchez, fait hypocrites et ignorans de d'eux-mesmes. Car en s'occupant au dénombrement de leurs péchez pendant ils oublient le secret abysme vice qu'ils ont au profond du cœur : iniquitez intérieures et ordures : par la cognoissance de quoy principalement ils avoyent à réputer leur mal. Au contraire, c'estoit la droicte confession, de confesser et raconter un tel abysme de mal en nous, qui surmonte mesmes nostre sens. De

1) 1 Jean III, 20.

s voyons la confession du Paire composée : Seigneur, sois noy qui suis pécheur¹ ; comme Tout ce qui est en moy n'est e que péché, tellement que ma ma langue n'en peut comprendre ; que l'abysme doncques éricorde engloutisse l'abysme chez. Quoy doncques ? dira yci ne faut-il pas confesser cha- N'y a-il doncques confession Dieu, sinon celle qui est en- s trois mots, Je suis pécheur ? que plustost il nous faut estu- ser, entant qu'il est en nous, e cœur devant Dieu : et non pas de nous confesser pécheurs, nous réputer véritablement cognoistre de toute nostre com- bien est grande et diverse e nos péchez, de non pas seu- s recognoistre immondes, mais quelle est nostre immondicité, grande et en combien de par- on pas seulement nous reco- bteurs, mais réputer de com- btes nous sommes chargez et : de non pas seulement nous re blessez, mais de combien et mortelles playes nous sommes tantmoins quand un pécheur se ouvert à Dieu en telle cognois- cores faut-il qu'il pense pour a'en sincérité il juge que beau- de maux luy restent qu'il ne er : et que la profondeur de sa telle, qu'il ne la sçauroit bien n'en trouver la fin. Et pour- s'escrie avec David, Qui enten- tes ? Seigneur purge-moy de occultes². Outreplus, en ce ment les péchez n'estre point on sous condition qu'on ait cer- os de se confesser, et que la Paradis est close à ceux qui en is l'opportunité : ja n'advienne leur accordions ce point : car on des péchez n'est pas mainte- qu'elle a tousjours esté. Tous nous lisons avoir obtenu de rémission de leurs péchez, ne

sont pas dits s'estre confessez à l'aureille de quelque messire Jehan. Et certes ils ne se pouvoyent confesser, veu qu'il n'y avoit lors ne confesseurs, ne confession mesmes : et encores longues années après a esté ceste confession incogne, auquel temps les péchez ont esté remis sans la condition qu'ils requièrent. Mais afin que nous ne disputons comme d'une chose douteuse, la Parole de Dieu, laquelle demeure éternellement, est manifeste. Toutes les fois que le pécheur se repentira, j'oublieray toutes ses iniquitez¹. Celuy qui ose adjouster à ceste Parole ne lie pas les péchez, mais la miséricorde de Dieu. Car ce qu'ils allèguent, qu'on ne peut pas asseoir jugement sinon que la cause soit cognue, et pourtant qu'un prestre ne peut absoudre devant que d'avoir entendu le mal : la solution est facile, que ceux qui se sont créés juges d'eux-mesmes, usurpent témérairement ceste autorité. Et c'est merveille comment ils usent de telle présomption à se forger des principes, lesquels nul de sain jugement ne leur accordera. Ils se vantent que la charge leur est donnée de lier et deslier. Voire, comme si c'estoit une jurisdiction qui s'exercast par forme de procès. Or que ce droict qu'ils prétendent ait esté incognu aux Apostres, toute leur doctrine en crie haut et clair. Et de faict il n'appartient point à un prestre de sçavoir pour certain si le pécheur est absous : mais à celuy duquel il faut demander l'absolution, asçavoir à Dieu : veu que celuy qui oit ne pourra jamais sçavoir si la confession est deuement faite. Parquoy l'absolution seroit nuile, sinon qu'elle fust restreinte aux paroles de celuy qui se confesse. Il y a encores plus, que toute la vertu d'absoudre gist en la foy et repentance de celuy qui demande pardon. Or ces deux choses ne peuvent estre cognues à un homme mortel, pour en donner sentence. Il s'ensuit doncques que la certitude de lier et deslier n'est point sujette à la cognoissance d'un juge terrien ; tellement qu'un ministre de la Parole en exécutant deue- ment son office ne peut absoudre que

conditionnellement : mais que ceste sentence est prononcée en faveur des povres pécheurs : Ce que vous aurez remis en terre, sera remis au ciel, afin qu'ils ne doutent point que la grâce qui leur est promise par le commandement de Dieu, sera ratifiée au ciel.

19 Ce n'est pas doncques de merveilles si nous rejettons ceste confession auriculaire : chose si pestilente, et en tant de manières pernicieuse à l'Eglise. Et mesmes quand ce seroit une chose indifférente, toutesfois veu qu'elle n'apporte aucun fruit ni utilité, au contraire a esté cause de tant d'erreurs, sacrilèges et impiétez, qui sera celui qui ne dise qu'elle doit estre abolie? Bien est vray qu'ils racontent aucuns prouffits lesquels ils disent en provenir, et les font valoir le plus qu'ils peuvent : mais ils sont tous ou controuvez ou frivoles. Ils en ont un en singulière recommandation par-dessus les autres : c'est asçavoir que la honte de celui qui se confesse est une grievpe peine par laquelle il est fait plus advisé pour le temps advenir, et prévient la vengeance de Dieu en se punissant soy-mesme. Comme si nous ne confondions point l'homme d'une assez grande honte, quand nous l'appelons à ce haut siège céleste, et au jugement de Dieu : et comme si c'estoit beaucoup prouffité, quand pour honte d'un homme nous laissons de pécher, n'ayans honte aucune d'avoir Dieu tesmoin de nostre mauvaise conscience. Combien que leur dire mesme soit très-faux. Car on voit communément à l'œil, que les hommes ne s'acquièrent si grande hardiesse ne licence de mal faire d'autre chose, sinon quand ayans fait leur confession au prestre, ils estiment qu'ils peuvent torcher leur bouche, et dire qu'ils n'ont rien fait. Et non-seulement sont faits plus hardis à pécher tout au long de l'an, mais ne se soucians de confession pour le reste de l'année, ne suspirans point à Dieu, jamais ne reviennent à se considérer en eux-mesmes : mais assemblent péchez sur péchez, jusques à ce que, comme il leur est advis, ils les desgorgent tous ensemble une fois. Or quand il les ont desgorgés, ils se pensent bien estre deschargés de leur far-

deau, et avoir osté le jugement lequel ils ont donné et tran prestre : et cuident avoir fait : ait oublié ce qu'ils ont fait cogn prestre. D'avantage, qui est celui bon courage voit approcher le confesse? Qui est celui qui franc cœur? et non plustost cor le tiroit en prison par le collet malgré son cœur et par for possible les prestres, qui se joyeusement de réciter leurs fai aux autres, comme de faire contes. Je ne souilleray beaucoup à réciter les horribles abo desquelles est plene la confessio laire : seulement je dy : Si homme Nectarius (duquel nous ci-dessus parlé) ne fit pas incement en ostant de son Eglise confession, ou plustost l'abolissant mémoire, pour un seul bruit d dise : nous sommes aujourd' advertis d'en faire autant, pour nis macquerelages, paillardis tères et incestes qui en procède

20 Ce qu'ils mettent en avancement des clefs, et qu'en icelle loquent toute la force de leur nous avons à veoir que cela clefs doncques, disent-ils, auro esté données sans cause? Auro cause esté dit, Tout ce que v deslié sur terre, sera deslié a Rendons-nous doncques la Christ frustratoire? Je respon eu assez grand'cause pourquoy furent données : comme j'ay de tré n'aguères en partie, et sera mieux exposé en traittant de munication. Mais que sera-ce, seul cousteau je coupe la broche telles demandes, niant que leurs soyent vicaires ne successeurs prestres? Toutesfois ce point sera traitté ailleurs. Maintenant de ce se veulent bien munir, ils dressent machine pour renverser toutes teresses. Car Christ n'a pas otti Apostres la puissance de lier e devant que leur avoir eslargi

1) Math. XVIII, 18.

doncques que la puissance n'este à aucun, sinon à celuy saint Esprit : et nie que l'on use user des clefs, sinon pour l'ornement et conduite du ministère, et enseigne ce qui est d'adventure qu'ils sont sans Esprit estre une chose vaine comme ils veulent faire à l'on ne leur adjouster point à ceste machine ils sont du tout. Car de quelque huis qu'ils ont la clef, nous avons tous-tes-terroguer : asçavoir, s'ils ont Esprit, qui est directeur et des clefs. S'ils respondent que leur faut derechef demander si Esprit peut faillir. Ce n'est point apertement confesser, mais par leur doctrine couverte-ment. Il faudra doncques que les nuls prestres n'ont la puissance, lesquels témérairement lient ceux que nostre Seigneur doit estre délivrez, et déli-lier il vouloit estre liez.

Les hommes se voyent convaincus par la parole, qu'ils lient et des-lient, et donnent les dignes et indignes, et distribuent la puissance sans mesure, combien qu'ils n'osent nier que la parole ne soit requise à bon usage, mais ils enseignent que la parole est aussi bien baillée aux mauvais que aux bons. Mais puis que la parole est telle : Ce que tu auras lié sur la terre, sera lié et deslié en Ciel, que la promesse de Jésus-Christ est telle : que ceux qui sont contrainct par la puissance lient et deslient, et ne peuvent tergiverser. Et ne peuvent tergiverser que la promesse de Christ est telle : que ceux qui sont contrainct par la promesse de Christ ont les mérites de celuy qui est lié. Nous certes aussi bien que nous confessons que nul ne peut être absous, sinon celuy qui est lié.

Mais les messagers de l'Eglise ont la Parole pour leur dignité. C'est par ceste Parole que les messagers évangéliques sont envoyez à tous la rémission

des péchez en Christ par foy, et peuvent dénoncer damnation à tous, et sur tous ceux qui n'auront embrassé Christ. En icelle Parole l'Eglise prononce que tous les scortateurs, adultères, larrons, homicides, avaricieux, iniques, n'ont nulle part au royaume de Dieu¹, et les estreind de trèsforts liens. En icelle mesme Parole elle deslie ceux lesquels retournans à pénitence elle console. Mais quelle sera ceste puissance, de ne sçavoir ce qui est à lier ou deslier, veu qu'on ne peut lier ou deslier, si on ne le sçait? Pourquoi doncques disent-ils qu'ils donnent absolution par autorité à eux ottroyée, puis que l'absolution est incertaine? De quoy sert ceste puissance imaginaire, de laquelle l'usage est nul? Or j'ay desjà obtenu ou qu'il est du tout nul, ou qu'il est tant incertain, qu'il doit estre réputé pour nul. Car puis qu'ils confessent que la plus grande partie des prestres n'use pas droictement des clefs : d'autre part, que la puissance des clefs, sans l'usage légitime, est sans efficace : qui me fera foy que celuy duquel je suis absous, soit bon dispensateur des clefs? Et s'il est mauvais, qu'a-il autre chose sinon ceste frivole absolution, Je ne sçay ce qui est à lier ou deslier en toy, veu que je n'ay nul usage des clefs : mais si tu le mérites, je t'absous? Et autant en pourroit, je ne dy pas un laïc, pourtant que cela les irriteroit trop fort : mais un Turc ou un diable. Car cela vaut autant comme qui diroit, Je n'ay point la Parole de Dieu, qui est la certaine reigle de lier ou deslier : mais l'autorité m'est donnée de t'absoudre, si tu le mérites ainsi. Nous voyons doncques où ils ont voulu tendre, quand ils ont déterminé que les clefs estoient l'autorité de discerner, et la puissance d'exécuter : et que la science intervient comme un conseiller, pour le bon usage : c'est asçavoir, que licencieusement et à bride avallée ils ont voulu régner sans Dieu et sans sa Parole.

22 Si quelqu'un réplique, que les vrais Ministres et Pasteurs exerceront leur office en mesme perplexité, veu que l'absolution qui dépend de la foy sera tous-

¹) 1 Cor. VI, 9, 10.

jours douteuse : et par ainsi que ce sera un allégement bien maigre ou du tout nul aux pécheurs, d'estre absous de celui qui n'estant point juge suffisant de leur foy, n'est point assuré de leur absolution : la response est toute preste à cela. Car les Papistes disent qu'un prestre ne peut pardonner les péchez, qu'il ne les ait cognus. Par ainsi la rémission dépend du jugement et examen d'un homme mortel : lequel s'il ne discerne prudemment qui est digne d'obtenir pardon ou non, ce qu'il fait est frivole et de nulle valeur. Brief, la puissance laquelle ils s'attribuent, est une jurisdiction conjointe avec examen, auquel ils restreignent l'absolution. Or en cela il ne se trouve rien de ferme, mais n'y a que profond abysme : attendu que si la confession n'est entière, l'espérance d'obtenir grâce sera d'autant amoindrie et coupée : d'autre costé le prestre sera en suspens, ne sachant si le pécheur s'acquitte fidèlement, ou non, à raconter ses fautes. Qui plus est, il y a une telle rudesse et bestise aux prestres, que la plus part n'est non plus propre à exercer cest office, que seroit un cordonnier à labourer les champs : et les autres ont juste cause d'estre suspects à eux-mesmes. Brief, la confusion et perplexité que nous mettons en l'absolution papale, c'est qu'ils veulent qu'elle soit fondée en la personne du prestre, et non-seulement cela, mais en sa cognoissance, tellement qu'il ne juge sinon des choses qui luy sont rapportées, dont il s'est enquis, et desquelles il est bien informé. Maintenant si on demande de ces bons Docteurs, si un pécheur est réconcilié à Dieu, quand une partie de ces péchez luy estremise : je ne voy pas qu'ils puissent respondre, sinon qu'ils seront contraints de confesser, ce pendant que les péchez oubliez ou omis par celui qui se confesse demeurent à pardonner, que tout ce que le prestre prononce quant à l'absolution de ceux qu'il a ouys, est inutile. Quant est de celui qui se confesse, il appert en quelle destresse et angoisse sa conscience est tenue liée, quand se reposant sur la discrétion du prestre, il ne peut rien avoir arrêté par la Parole de Dieu. La doctrine

que nous enseignons n'est sujette à telles absurditez. L'absolution n'est conditionnelle, c'est que l'on se confie que Dieu luy est moyennant qu'il cherche sans purgation de ses péchez au s^{eu} Jésus-Christ, et qu'il s'appuie sur la grâce qui luy est offerte. En ce cas le Pasteur qui publie selon son office, qui luy a esté dicté par la Parole de Dieu, ne peut faillir : et le pécheur costé reçoit une absolution certaine et patente : veu que ce n'est que simplement proposé, d'embrasser la Parole de Jésus-Christ selon la règle de ce bon Maistre laquelle a été constamment violée en la Papauté, qu'il soit fait à chacun selon son office.

23 J'ay promis d'exposer ailleurs bien ils meslent lourdement distingué en l'Ecriture, quant à la puissance des clefs : et le lieu y est opportun quand nous traiterons du régime de l'Eglise. Toutesfois leurs soyent advertis, que ce n'est que partie de la prédication de la Parole, et partie de l'excommunication, sottement destourné à la conclusion. Et par ainsi que quant on donne l'absolution, on ne faut pas que l'autorité de desquels est donnée aux Apostres, afin qu'ils puissent pardonner les péchez, soit ignoré : en cela ils se fondent sur un faux principe et frivole. Car l'absolution qui sert à la foy, n'est autre que le tesmoignage prins des promesses de l'Evangile, pour annoncer aux pécheurs que Dieu leur a pardonné. L'absolution servant à la discipline de l'Eglise, ne concerne point les péchez : mais appartient à donner la Parole de Dieu, afin que le scandale public ne soit paré. Quant à ce qu'ils amassent de l'Ecriture et d'autre certains passages, pour prouver qu'il ne suffit pas de confesser ses péchez à Dieu seul, ou aux hommes, mais toute la peine qu'ils y prennent est employée, qu'elle leur doit faire honte. Car si quelquesfois les Docteurs exhortent les pécheurs à confesser leurs fautes à leurs Pasteurs

1) Matth. IX, 29.

gez : ce n'est pas qu'ils les con-
 à en faire un dénombrement ;
 'estoit pas pour lors en usage.
 ge, le Maistre des sentences et
 lables ont esté si pervers, qu'il
 ne du tout de propos délibéré
 t adonnez à livres supposez et
 our en faire couverture à déce-
 mples. C'est bien fait à eux de
 , d'autant que l'absolution ac-
 : toujours pénitence, qu'à par-
 ment, le lien de damnation est
 and le pécheur est touché au
 ien qu'il ne se soit point en-
 fessé : et pourtant que lors le
 remet pas tant les péchez, qu'il
 once et déclare estre remis.
 qu'en ce mot de Déclarer, ils
 nt obliquement un mauvais er-
 st de supposer la cérémonie, de
 croix sur le dos, au lieu de la
 Quant à ce qu'ils adjoustent,
 qui avoit déjà obtenu pardon
 ieu est absous en la face de
 c'est sottement parler en ce
 endent trop au large à chacun
 rticulier, ce qui a esté ordonné
 pour la discipline commune de
 afin de réparer les scandales
 Mais encores ils pervertissent
 apent toute modération qu'ils
 ise, adjoustans incontinent une
 nière de remettre les péchez :
 avec injonction de peine et sa-
 . En quoy ils donnent licence à
 stres de partir à demi ce que
 met entièrement par tout. Car
 requiert simplement pénitence
 est un sacrilège de dire qu'il y
 s une autre portion à adjouter.
 vaut autant comme si les pres-
 isoyent contrerolleurs de Dieu,
 poser à sa Parole : ne voulans
 u'ils reçoivent les povres pé-
 : sa pure libéralité, sinon qu'ils
 paravant comparus devant leur
 pour estre là chastiez.
 le la somme revient là : c'est que
 nt faire Dieu autheur de ceste
 fausseté controuvée, leur
 sera bien tost redargué, com-
 ay montré faussaires en quel-
 e passages qu'ils allèguent. Or

puis qu'il appert que c'est une loy forgée
 des hommes, je di qu'elle est tyrannique,
 et qu'en la mettant sus on fait grande in-
 jure à Dieu : lequel en astreignant les
 consciences à sa Parole, a voulu qu'elles
 fussent libres du joug et empire des
 hommes. D'avantage, quand pour obtenir
 pardon on impose nécessité à une chose
 que Dieu a laissée en liberté, je di que
 c'est un sacrilège insupportable, puis qu'il
 n'y a rien plus propre à Dieu que de par-
 donner les péchés, et qu'aussi en cela
 gist nostre salut. J'ay aussi montré que
 ceste tyrannie a esté dressée du temps
 que le monde estoit confus en une bar-
 barie si vilene que rien plus. Pareille-
 ment j'ay prouvé que ceste loy est mor-
 telle comme une peste : veu que si les
 povres âmes sont touchées de crainte de
 Dieu, elle les précipite en désespoir : si
 elles sont assopies, en les amiellant de
 vaines flatteries, elle les hébète encores
 plus. Finalement, j'ay descouvert que
 quelques adoucissements qu'ils amènent,
 le tout tend là d'envelopper, obscurcir et
 dépraver la pure doctrine, et couvrir ou
 desguiser leurs impiétez en les fardant de
 fausses couleurs.

25 Ils donnent à la satisfaction le troi-
 sième lieu en pénitence, de laquelle tout
 ce qu'ils babillent se peut par un mot
 renverser. Ils disent qu'il ne suffit point
 au pénitent de s'abstenir des maux pas-
 sez, et d'amender en mieux sa vie, s'il ne
 satisfait à Dieu de ce qu'il a commis. Or
 ils mettent beaucoup de moyens pour ra-
 cheter les péchez : c'est asçavoir, les lar-
 mes, jusnes, oblations, aumosnes, et
 autres œuvres de charité. Par lesquelles
 ils disent que nous devons appaiser Dieu,
 payer ce qui est deu à sa justice, récom-
 penser nos fautes, et acquérir pardon¹.
 Car combien que nostre Seigneur par la
 libéralité de sa miséricorde nous ait re-
 mis la coulpe, toutesfois que par la disci-
 pline de sa justice il retient la peine, la-
 quelle il faut racheter par satisfaction.
 Néanmoins tout revient à ceste somme,
 que par la clémence de Dieu nous obte-
 nons pardon de nos péchez : mais que
 cela se fait moyennant le mérite de nos

¹ Sent., lib. IV, dist. X, b. Cap. Non sufficit. De penit.,
 cap. medio, eadem dist. Cap. Nullus, ead. dist.

œuvres, lesquelles sont pour récompense des fautes commises : afin que la justice de Dieu soit satisfaite. A tels mensonges j'oppose la rémission des péchez gratuite, laquelle est si clairement exposée en l'Ecriture que rien plus. Premièrement qu'est-ce que Rémission, sinon un don de pure libéralité? Car un créateur n'est pas dit remettre, qui par sa quittance confesse le paiement luy avoir esté fait : mais celui qui sans rien recevoir, libéralement et franchement quitte la dette. Pourquoy d'avantage est-il adjousté Gratuitement en l'Ecriture, sinon pour oster toute fantasie de satisfaction? De quelle hardiesse doncques dressent-ils encores leurs satisfactions, lesquelles sont si puissamment foudroyées? Et quoy? quand le Seigneur crie par Isaïe : Ce suis-je, ce suis-je, qui efface tes iniquitez pour l'amour de moy, et ne me souviendray plus de tes péchez¹ : ne dénonce-il pas ouvertement, que la cause et fondement de ceste rémission vient de sa seule bonté : Outreplus, puis que toute l'Ecriture porte tesmoignage à Jésus-Christ, qu'il faut par son nom recevoir rémission des péchez² : n'exclut-elle pas tous autres noms? Comment doncques enseignent-ils de la recevoir par le nom des satisfactions? Et ne faut pas qu'ils disent que combien que les satisfactions en soyent moyens, néanmoins ce n'est pas en leur nom, mais au nom de Jésus-Christ. Car en ce que l'Ecriture dit, Par le nom de Christ : elle entend que nous n'y apportons rien, et n'y prétendons rien de nostre, mais que nous y venons pour l'amour d'un seul Christ : comme saint Paul, en affermant que Dieu se reconcilioit le monde en son Fils, pour l'amour de luy n'imputant point les péchez aux hommes, adjouste incontinent la façon : c'est que celui qui n'a point cognu que c'est de péché, a esté fait péché pour nous³.

26 Yci selon leur perversité ils répliquent, que la réconciliation et la rémission est bien une fois faite, quand nous sommes par Christ receus en grâce au

Baptême : mais que si après le Baptême nous rechéons, il nous faut relever par satisfactions : et qu'en cela le sang de Christ ne nous profite de rien, sinon d'autant qu'il nous est administré par les clefs de l'Eglise. Je ne parle point d'une chose ambiguë, veu qu'ils déclarent apertement leur impiété en cest endroit¹ : et non-seulement un ou d'eux d'entre eux, mais toutes leurs escholes. Car leur Maistre après avoir confessé, selon le dire de saint Pierre, que Christ a payé en la croix la dette de nos péchez : par une exception incontinent corrige ceste sentence, asçavoir, qu'au Baptême toutes les peines temporelles des péchez nous sont relaschées, mais après le Baptême sont diminuées par le moyen de pénitence : tellement qu'à ce faire, la croix de Christ et nostre pénitence coopèrent ensemble. Mais saint Jehan parle bien autrement : Si quelqu'un, dit-il, a péché, nous avons un Advocat envers le Père, Jésus-Christ : et iceluy est propitiation pour nos péchez. Item, Je vous escri, petits enfans, pource que par son Nom vous sont remis les péchez². Certes il parle aux fideles : auxquels quand il propose Jésus-Christ pour propitiation des péchez, il monstre qu'il n'y a autre satisfaction par laquelle l'offense à l'encontre de Dieu puisse estre appaisée. Il ne dit pas, Dieu vous a esté une fois reconcilié par Christ, maintenant cherchez d'autres moyens de vous reconcilier : mais il le fait perpétuel Advocat, lequel par son intercession nous remet tousjours en la grâce du Père : et une perpétuelle propitiation, par laquelle les péchez sont continuellement purgez. Car ce que dit saint Jehan-Baptiste est vray pour tous jours, Voyci l'Agneau de Dieu, voyci celui qui oste les péchez du monde³ : c'est luy, di-je, qui les oste, non autre : c'est à-dire, puis qu'il est l'Agneau de Dieu, il est aussi seul oblation pour les péchez, purgation et satisfaction. Car tout ainsi que le droict et autorité de pardonner les péchez est proprement attribuée au Père, Jésus-Christ est mis au second degré comme moyen, d'autant qu'il a reçu

1) Is. XLIII, 25.

2) Rom. V, 8; Col. II, 14; Tit. III, 5; Is. XLIII, 25; Act. X, 43.

3) 2 Cor. V, 19, 21.

1) Sent., lib. III, dist. IX; 1 Pierre II, 24.

2) 1 Jean II, 1, 2, 12.

3) Jean I, 29.

ine qui nous estoit dene,
a mémoire de nos offenses
Dont il s'ensuyt que nous
stre participans de la pur-
faite, si nous ne luy lais-
ent l'honneur que luy ra-
ui tendent d'appaiser Dieu
mpenses.

i deux choses à considérer.
, que l'honneur qui appar-
luy soit gardé en son en-
ment, que les consciences
les du pardon de leurs pé-
pos avec Dieu. Isaïe dit que
en son Fils les iniquitez de
in que par sa playe nous
is¹. Ce que saint Pierre
ntres mots, dit que Christ
son corps sur le bois tous
saint Paul enseigne que le
ondamné en sa chair, quand
péché pour nous : c'est-à-
e la force et malédiction de
ccise en sa chair, quand il
pour nous en sacrifice, sur
fardeau des péchez, avec
, et exécution, avec le ju-
ieu et damnation de mort,
ci on n'oit point ces fables
, que depuis le Baptême
est participant de la vertu
Christ, sinon entant qu'il
pénitence de ses péchez.
re nous rappelle, toutesfois
ue nous avons péché, à la
nique de Christ. Que donc-
idite doctrine soit considé-
que la grâce de Dieu be-
en la première rémission :
nt après de cheoir, que nos
rent pour obtenir pardon.
lieu, comment pourroyent
rist les tesmoignages que
chez? Combien grande dif-
, de dire que nos iniquitez
es en Christ, pour estre
y : et qu'elles soyent net-
s œuvres? Que Christ soit
pour nos péchez : et qu'il
Dieu par nos œuvres? Or
ion de donner repos à la

conscience, quelle tranquillité luy sera-ce
d'entendre qu'il fale racheter les péchez
par satisfaction? Quand sera-ce qu'elle
sera assurée de l'accomplissement de sa
satisfaction? Elle doutera doncques tous-
jours si elle a Dieu propice, et sera en
torment et horreur perpétuelle. Car ceux
qui se contentent de satisfactions légères,
mesprisent trop la justice de Dieu : et ne
réputent pas assez combien est grievve la
faute de péché, comme nous dirons en un
autre passage. Et encores que nous leur
accordions que quelques péchez se pens-
sent racheter, toutesfois que feroient-ils
estans chargez de tant, à la satisfaction
desquels cent vies, à ne faire autre chose,
ne pourroyent suffire? Il y a aussi un
autre point : c'est que par tout où il est
parlé de la pure gratuité de Dieu en par-
donnant les péchez, le propos ne s'ad-
dresse point à ceux qui ne sont point
encores baptisez, mais aux enfans de
Dieu, lesquels ont esté régénerez et nour-
ris long temps au sein de l'Eglise. Ceste
ambassade que saint Paul magnifie si
hautement, disant, Je vous prie au nom
de Dieu, réconciliez-vous à Dieu² : n'est
pas pour les estrangers, mais pour ceux
qui desjà longtemps avoyent esté domes-
tiques de l'Eglise. Ce pendant en mettant
bas toute satisfaction, et leur comman-
dant de s'en déporter, elle les renvoye à
la croix de Christ. Pareillement ce qu'il
escriit aux Colossiens, que Jésus-Christ a
pacifié par son sang ce qui estoit au ciel
et en terre³, ne se restreint pas à une
minute de temps, quand nous sommes
receus en l'Eglise : mais à tout le cours
de la foy. Ce qui est mieux esclarci par
la procédure du texte, où il dit que les
fidèles ont rédemption par le sang de
Christ? asçavoir, rémission de leurs pé-
chez. Combien que c'est chose superflue
d'amasser beaucoup de tesmoignages,
lesquels se rencontrent çà et là.

28 Ils prennent yci un refuge d'une fri-
vole distinction : c'est asçavoir que des
péchez, les uns sont mortels, les autres
véniels : qu'aux premiers il gist une
grande satisfaction, que les seconds se
peuvent purger par remèdes faciles :

²) 1 Pierre II, 24.

Gal. III, 12.

¹) 1 Cor. V, 20.

²) Col. I, 20.

comme par l'Oraison dominicale en prenant de l'eau bénite, et par l'absolution de la messe. Voilà comment ils se jouent et se moquent de Dieu. Mais combien qu'ils ayent sans cesse en la bouche les noms de péché mortel et véniel, ils n'ont encores sceu toutesfois discerner l'un de l'autre : sinon que de l'impiété et souilleure du cœur humain (qui est le plus horrible péché devant Dieu) ils font un péché véniel. Nous au contraire, comme l'Ecriture (qui est la reigle du bien et du mal) nous enseigne, prononçons que le loyer de péché est mort, et que l'âme qui aura péché est digne de mort. Au reste, que les péchez des fidèles sont véniels : non pas qu'ils ne méritent la mort, mais d'autant que par la miséricorde de Dieu il n'y a nulle condamnation sur ceux qui sont en Jésus-Christ : d'autant que leurs péchez ne leur sont imputez, mais sont effacez par grâce. Je sçay combien ils calomnient ceste doctrine : disans que c'est le Paradoxe des Stoïques, qui faisoient tous les péchez pareils. Mais ils seront aisément convaincus par leur bouche mesme. Car je demande, Si entre les péchez qu'ils confessent estre mortels, ils n'en recognoissent pas un plus grand que l'autre. Il ne s'ensuyt pas doncques que les péchez soyent pareils, pourtant s'ils sont pareillement mortels. Or puis que l'Ecriture détermine que la mort est le loyer de péché : et comme l'obéissance de la Loy est la voye de vie, aussi que la transgression est mort, ils ne peuvent eschapper ceste sentence. Quelle issue doncques trouveront-ils de satisfaire en telle multitude de péchez ? Si la satisfaction d'un péché se peut faire en un jour, ce pendant qu'ils seront à la faire ils en commettront plusieurs, veu qu'il ne se passe jour que le juste ne pèche plusieurs fois. Et quand ils voudront satisfaire pour plusieurs, ils en commettront encore d'avantage, jusques à venir à un abysme sans fin. Je parle encores des plus justes. Voilà la fiance de satisfaire desjà ostée. Qu'est-ce qu'ils songent ou attendent ? comment osent-ils penser encores de satisfaire ?

29 Ils s'efforcent de se despestrer, mais ils n'en peuvent venir à bout. Ils se for-

gent une distinction de peim
coulpe : et confessent que la c
remet par la miséricorde de Di
la coulpe remise, ils disent que
reste, laquelle la justice de Dieu
estre payée : et pourtant, que
factions appartiennent à la rém
la peine. Quelle légèreté est
font maintenant la rémission
gratuite : laquelle ils commande
tre lieu de mériter par prières,
autres préparations. Mais encor
qui nous est enseigné en l'Escri
bat directement contre ceste di
laquelle chose combien que je p
esté trèsbien prouvée ci-dessu
fois je produiray encores quel
moignages : lesquels, comme
estreindront tellement ces serps
ne pourront pas seulement plie
de la queue. Ainsi que dit Jérém
est l'alliance nouvelle que Dieu
avec nous en son Christ : qu'il
viendra plus de nos iniquité
apprendrons de l'autre Prophe
est entendu par cela : où le Sei
Si le juste desvoye de sa justi
me souviendra plus de toutes
tices. Si le pécheur se retire d
quité, il ne me souviendra plus
ses fautes¹. En ce qu'il dit q
souviendra plus de la justice
donner à cognoistre qu'il n'aur
gard aux bonnes œuvres, pour
nérer. Au contraire doncques
point souvenir des péchez, c
prendre point punition. Ce qui
un autre lieu, Les jetter derriè
les effacer comme une nuée, les
profond de la mer, ne les impu
et les avoir cachez². Par telles
parler le saint Esprit nous a
clairement expliqué son sens
nous rendions dociles à l'escont
si Dieu punit les péchez, il le
s'il en fait vengeance, il s'en
s'il les appelle en jugement, il n
point cachez : s'il les examine,
met point derrière le dos : s'
garde, il ne les a point effac
une nuée : s'il les met en avan

1) Jér. XXXI, 31-36.

2) Ezéch. X

3) Is. XLIV, 22 ; Mich. VII, 19 ; Ps. XXX

jetiez au fond de la mer. Et en manière l'interprète clairement Augustin : Si Dieu a caché les péchés, il ne les a pas voulu regarder, il ne les a pas voulu regarder, il ne les a pas voulu regarder, il ne les a pas voulu prendre garde : s'il n'y a pas voulu prendre garde, il ne les a pas voulu regarder, il ne les a pas voulu regarder, et a mieux aimé te les pardonner, quoy doncques est-il dit que les péchés sont cachés ? A ce qu'ils n'apparaissent point. Et qu'est-ce à dire, que Dieu voit point les péchés, sinon qu'il ne les remet point ? Or oyons d'un autre prophète, en quelle façon et qu'il faut que le Seigneur remette les péchés : Si vos iniquités, estoyent comme pourpre, ils seront blanchis comme neige, s'ils sont comme un ver, ils seront comme cendre. Et en Jérémie il est dit comme il faut. En ce jour-là on cherchera l'iniquité de Jacob, et elle ne sera point trouvée, de fait elle sera nulle : d'autant que je rendray à merci les reliques que j'ay¹. Si nous voulons brièvement voir quel est le sens de ces paroles, considérons au contraire que signifient ces locutions, quand le Seigneur dit : Mettez vos iniquitez en un sac, qu'il les coupe en faisceau, et les engrave dedans avec un pinceau de fer². Certes il est à dire que le Seigneur en fera une provision (dont il n'y a nulle doute) : faut-il douter que les premières paroles ne promettent que Dieu ne punira point les fautes qu'il remettra. Il me semble adjurer les lecteurs, non pas d'écouter mes gloses, mais de donner l'honneur à la Parole de Dieu.

Qu'est-ce que Christ nous auroit fait, si la peine estoit tousjours restée pour nos péchez ? Car quand nous voyons qu'il a porté en son corps tous nos péchez sur le bois³ : nous n'entendons rien de plus, sinon qu'il a reçu toute la vengeance qui estoit due à nos péchez. Ce qu'Isaïe a exprimé plus au vif, il a dit, le chastiment ou la correction de notre paix avoir esté sur luy⁴. Et c'est, La correction de nostre paix,

sinon la punition due à nos péchez, et laquelle nous devons porter devant que nous peussions estre réconciliés à Dieu, si Christ ne s'en fust acquitté pour nous ? Nous voyons yci évidemment que Christ a souffert les peines des péchez, pour en délivrer les siens. Et quand saint Paul fait mention de la rédemption par luy faite, il l'appelle communément en grec, *APOLYTRÖSIS*, qui ne signifie pas simplement rédemption, comme le vulgaire l'entend : mais le prix et satisfaction que nous appelons Rançon, en françois. Pour laquelle cause il dit en quelque lieu, que Christ s'est fait rançon pour nous : c'est-à-dire qu'il s'est constitué pleige en nostre lieu, afin de nous délivrer pleinement de toutes les dettes de nos péchez¹. Quelle est la propitiation envers Dieu, dit saint Augustin, sinon sacrifice² ? et quel est le sacrifice, sinon ce qui a esté offert en la mort de Christ ? Mais sur tout nous avons un ferme argument en ce qui est ordonné en la Loy mosaïque de la manière d'expiation, c'est-à-dire purger les péchez. Car le Seigneur n'enseigne pas là plusieurs façons de satisfaire : mais constitue pour toute récompense les sacrifices seulement. Combien qu'il commande diligemment par ordre tous les sacrifices qu'il falloit faire, selon la diversité des péchez. Que veut doncques dire cela, qu'il ne commande point au pécheur de satisfaire par bonnes œuvres et mérites, afin d'obtenir pardon : mais pour toute expiation requiert qu'il sacrifie : sinon qu'en cela faisant, il veut témoigner qu'il n'y a qu'un genre de satisfaction, par lequel sa justice est apaisée ? Car les sacrifices qu'immoloyent pour lors les Israélites, n'estoyent pas estimés comme œuvres d'hommes : mais prenoient leur estime de leur vérité, c'est-à-dire du sacrifice unique de Christ. Touchant la récompense que reçoit Dieu de nous, le prophète Osée l'a élégamment notée en un mot, disant, Seigneur tu aboliras toutes nos iniquitez ; voilà la rémission des péchez. Et nous te rendrons sacrifices de nos lèvres³ ; voilà la satisfaction,

2) Jér. L, 20.

1) 17 ; Osée XIII, 12 ; Jér. XVII, 1.
11, 24.

3) Is. LIII, 5

1) Rom. III, 23 ; 1 Cor. I, 30 ; Ephés. I, 7 ; Col. I, 14 ;

1 Tim. II, 6

2) In Psalm. CXXIX.

3) Osée XIV, 2.

qui n'est qu'action de grâces. Je sçay qu'ils ont une autre subtilité pour eschapper, distinguans entre la punition éternelle, et celles qui sont temporelles. Mais puis qu'ils disent qu'excepté la mort éternelle, tout mal et adversité que nous souffrons tant en nos corps qu'en nos âmes est punition temporelle, ils ne profitent guères par ceste eschappatoire. Car les passages que nous avons allégués, monstrent notamment que Dieu nous reçoit à merci à telle condition, qu'en nous remettant la coulpe, il nous lasche aussi toute la punition que nous avons méritée. Et toutesfois et quantes que David et les Prophètes demandent à Dieu pardon de leurs péchez, ils requièrent aussi que la peine leur soit pardonnée ; et mesmes la crainte du jugement de Dieu les pousse à cela. D'autre part, quand ils promettent que Dieu fera miséricorde, notamment et comme de propos délibéré ils s'arrestent sur cest article, qu'il remettra la punition. Certes quand Dieu promet par Ezéchiel de retirer son peuple de la captivité de Babylone, voire pour l'amour de soy, et non point à cause du peuple¹, il monstre bien que cela est gratuit. Finalement, si Christ nous délivre du jugement de Dieu son Père, à ce que nous ne soyons plus là tenus pour coupables, il s'ensuyt que les peines auxquelles nous estions sujets, cessent quant et quant.

34 Mais pourtant que de leur part ils s'arment des tesmoignages de l'Ecriture, voyons quels sont les argumens qu'ils nous objectent. David, disent-ils, repris de son adultère et homicide par le Prophète Nathan, reçoit pardon de son péché : et néanmoins depuis il est puni par la mort de son fils, qu'il avoit engendré d'adultère². Nous sommes aussi enseignés de racheter par satisfaction telles peines et punitions, que nous aurions à endurer après la rémission de nos péchez. Car Daniel exhortoit Nabuchad-nezer de racheter ses péchez par aumosne³. Et Salomon escrit que les iniquitez sont remises à l'homme, à cause de sa justice et piété⁴. Item, que la multitude des péchez

est couverte par charité : laquelle est aussi confirmée par Pierre¹. Et en saint Luc nous luy avoyent plusieurs péchez luy avoyent pour tant qu'elle avoit aimé beaucoup. Comment ils considèrent tousjours avec un verserment les œuvres de Dieu ! à traire, s'ils eussent bien noté ce se doit point mespriser, qu'il y a plusieurs manières de jugement de Dieu. Il sent bien apperceu autre chose que la correction de David, que venant à la punition de péché. Or pource que c'est fort expédient d'entendre à distinguer les chastimens que Dieu envoie pour corriger nos péchez, bien ils diffèrent des punitions qu'il envoie sur les réprouvés, ce n'est chose superflue, comme je pe pour toucher brièvement ce qui en signifie. Nous donc en général les punitions par le mot de Jugement nous ferons deux espèces : et appelons l'une Jugement de vengeance, l'autre Jugement de correction. Par le Jugement de vengeance, le Seigneur punit ses ennemis, qu'il démontre l'encontre d'eux pour les perdre et réduire à néant. Pour la vengeance de Dieu est, quand la punition qu'il envoie est conjointe avec son Jugement de correction, il ne se courrouce tellement qu'il soit courroucé, et ne veut point pour perdre ou châtier. Pourtant il ne se doit point, à proprement, nommer Vengeance : mais punition et remonstration. L'un appartient à un juge, l'autre à un père. Le juge, en punissant un malfaiteur, ne tend point à racheter sa faute et maléfice : un père, en punissant son fils, ne tend point à faire vengeance de sa faute : mais à le chastier et le remettre en la voie de l'enseigner, et le remettre en la voie pour l'advenir. Chrysostome sur ceste similitude un peu autrement. Il revient à un mesme point, dit-il, comme le maître punit son serviteur en ce faisant cause qu'il a péché, recevant la punition méritée ; le fils est chastié de

1) Ezéch. XXXVI, 21 et 22.
2) Dan. IV, 27.

3) 2 Sam. XII, 13.
4) Prov. XVI, 6.

1) Prov. X, 12 ; 1 Pierre IV, 8.
2) Luc VII, 47.

Pourtant le chastiment est fait pour l'amender, et le réduire en oye : le serviteur reçoit ce qu'il y, pource que le maistre est inentre luy.

Is pour plus facilement entendre il nous faut faire deux distinctions : première est, que par tout où on tend à vengeance, là se déclaire la malédiction de Dieu : laquelle ne passe jamais sur ses fidèles. Au contraire, la correction est bénédiction de Dieu : témoignage de son amour, dit l'Ecriture. Ceste différence n'estesfois notée. Car tout ce que les fidèles endurent d'afflictions en ce monde, leur est comme un portail et une porte : dont ils apperçoivent de loing, leur damnation éternelle. Mais en faut qu'ils s'en amendent, ou qu'ils aient aucun fruit, que plustost nostre Seigneur les appreste à l'horrible peine qui leur doit venir finalement. Au contraire, le Seigneur chastie ses serviteurs : mais ce n'est point pour les livrer à mort. Par où il est batus de ses verges, ils reçoivent que cela leur tourne à bien instruction¹. A ceste cause, comme il est dit que les fidèles ont tousjours un courage paisible, et tel chastiment : aussi ils ont des craintes en horreur telles punitions. Le Dieu leur fust démontrée. Par où, Seigneur, dit Jérémie, mais non en amendement : et non pas en crainte de peur que je ne soye accablé de ta fureur sur les peuples : qui ne cognoissent point, et sur les nations qui n'invoquent point ton nom². Et, Seigneur, ne m'argue point de ce que j'ai fait, et ne me repren point en ce que j'ai dit. Et ne contrevient point à cela, ce que souvent dit que le Seigneur se venge de ses serviteurs, quand il les chastie de leurs fautes ; comme il est dit Je te loueray Seigneur : car tu n'es courroucé contre moi, mais ta colère est convertie, et m'as consolé³. Habacuc, Quand tu auras esté

courroucé, il te souviendra de miséricorde⁴. Comme aussi Michée en disant, Je porterai l'ire de Dieu, puis que je l'ay offensé⁵ : non-seulement il signifie que ceux qui sont justement punis ne profitent rien en murmurant, mais aussi que les fidèles ont de quoy adoucir leur tristesse en considérant l'intention de Dieu. Car par mesme raison il est dit qu'il profane son héritage : lequel, comme nous savons, il ne profanera jamais. Cela doncques ne se réfère point à la volonté de Dieu, ou à son conseil qu'il a en chastiant les siens : mais à la douleur véhémente dont sont touchés tous ceux auxquels il monstre quelque rigueur ou sévérité. Or est-il ainsi que non-seulement il poingt aucunesfois ses serviteurs de petis aiguillons : mais il les navre tellement au vif, qu'il leur semble bien advis qu'ils ne sont pas loin des enfers. En quoy faisant il les advertit qu'ils ont mérité son ire. Ce qui est expédient, afin qu'ils se desplaisent en leurs maux, qu'ils soyent touchés de plus grand soin d'appointer avec lui, et qu'ils soyent tant mieux incitez à demander hastivement pardon ; mais cependant en cela mesme il leur certifie plus amplement sa clémence que sa rigueur. Car l'alliance qu'il a une fois faite avec Jésus-Christ et ses membres demeure, comme il a promis que jamais elle ne pourroit estre cassée. Si ses enfans, dit-il, délaissent ma Loy, et ne cheminent point en ma justice : s'ils transgressent mes commandemens, et ne gardent point mes ordonnances, je visiteray leurs iniquitez avec verges, et leurs péchez avec discipline : néanmoins je ne retireray point ma miséricorde d'eux⁶. Et de faict, pour nous rendre plus certains de cela, il dit que les verges dont il nous frappera, seront verges d'homme⁷. Par lequel mot en signifiant, qu'il nous traittera doucement et en bonté, il démontre que ceux qu'il veut frapper de sa main ne peuvent sinon estre du tout confus et esperdus. Ceste douceur qu'il tient envers son peuple, est pareillement démontrée par le Prophète : Je t'ay, dit-il, purgé par feu : mais non pas

¹ Prov. III, 11 ; Hébr. XII, 5 ; Ps. CXVIII, 22 ; XXXVIII, 2.

² Jér. X, 24, 25.

³ Is. XII, 1.

⁴ Habac. III, 2.

⁵ Ps. LXXXIX, 31-32.

⁶ Michée VII, 9.

⁷ 2 Sam. VII, 14.

comme l'argent : car tu eusses esté du tout consumé¹ : c'est-à-dire, combien que les tribulations qu'il envoie à son peuple, soyent pour le purger de ses vices, néanmoins qu'il les modère, à ce qu'elles ne le racient outre mesure. Et cela est bien nécessaire ; car selon que chacun craint Dieu, et le révère, et s'adonne à luy obéir en toute sainteté, tant plus est-il tendre et foible à porter son ire. Car combien que les réprouvez souspirent ou grincent les dents sous les coups, toutes-fois pource qu'ils ne considèrent pas la cause, mais tournent le dos tant à leurs péchez qu'aux jugemens de Dieu, ils ne font que s'endurcir : ou bien pource qu'ils se rebecquent et regimbent, voire s'escarmouchent tièrement contre leur Juge, telle impétuosité et furie les rend encorés plus stupides, comme gens insensés. Mais les fidèles, si tost qu'ils sont advertis par les verges de Dieu, entrent à réputer leurs péchez : et estans étonnez de crainte et frayeur, ont leur refuge à supplier pour obtenir pardon. Si Dieu n'adoucissoit telles angoisses dont les povres âmes se tormentent, elles succomberoyent cent fois : mesmes quand il ne feroit que donner quelque petit signe de son ire.

33 L'autre distinction est, que quand les meschans sont batus des fléaux de Dieu en ce monde, ils commencent desjà à endurer la rigueur de son jugement. Et combien qu'il ne leur sera point pardonné, de n'avoir point fait leur prouffit de tels advertissémens de l'ire de Dieu, toutesfois ils ne sont point punis pour leur amendement, mais seulement afin de leur donner à cognoistre qu'ils ont un juge, qui ne les laissera point eschapper qu'il ne leur rende selon leurs mérites. Au contraire les fidèles sont batus, non point pour satisfaire à l'ire de Dieu, ou payer ce qui est deu à son jugement : mais afin de prouffiter à repentance, et se réduire en bonne voye. Parquoy nous voyons que tels chastimens se rapportent plustost au futur qu'au passé. J'aime mieux exprimer cela par les paroles de Chrysostome, que par les mienes, Le

Seigneur, dit-il, nous punit de nos non point pour prendre quelque pense de nos péchez, mais en nous sant pour l'advenir¹. Semblait saint Augustin dit, Ce que tu et dont tu gémis, t'est médecine, point peine : chastiment, et non damnation. Ne rejette point la v tu ne veux point estre rejeté de tage. Item, Toute la misère du humain, sous laquelle le monde sçachez frères, que c'est douleur decine, et non pas sentence de p J'ay bien voulu alléguer ces p afin que ce que je di ne semblast n Et à cela regardent les quérimones d'indignations, par lesquelles accuse souvent l'ingratitude des ce qu'ils avoyent mesprisé avec mace les chastimens qu'ils avoy ceus de sa main. Comme en Isaïe, ce que je vous battray plus ? d plante des pieds jusques au somn teste il n'y a nulle santé². Mais que les Prophètes sont remplis sentences, c'est assez d'avoir to brief que Dieu ne punit son Eglise intention, que pour la matter et afin qu'elle s'amende. Selon ces rence, quand il despouilloit Saül royaume, il le punissoit à ve mais en ostant à David son enf corrigeoit pour le réduire. Il ceste sorte prendre ce que di Paul, que quand le Seigneur nous il nous corrige, afin de ne noi condamner avec ce monde³ : c'est que les afflictions qu'il nous en sont point punitions pour nous dre, mais chastimens pour n struire. En quoy saint Augustin trèsbien aussi avec nous, quan qu'il nous faut diversement co les chastimens, dont nostre s visite tant ses esleus que les ré Car aux premiers, dit-il, ils son ces, après avoir obtenu grâce : conds ils sont condamnation sar Puis après il réfère les exemples et des autres, disant que nostre en les chastiant n'a eu autre fin

1) Is. XLVIII, 10.

1) In sermone De penit. et confess. 2) Is.

3) 1 Sam. XV, 28 ; 2 Sam. XII, 13 ; 1 Cor. 1

àter en humilité ¹. Et ne faut
de ce que dit Isaïe, asçavoir
puité a esté remise au peuple ju-
l'autant qu'il avoit receu de la

Seigneur plene correction ² :
érions que la rémission de nos
épend des chastimens que nous
ons. Mais cela signifie autant que
ust dit, Je vous ay assez punis
en telle sorte que vostre cœur
ut oppressé de tristesse et an-
est doncques temps qu'en rece-
message de miséricorde, vos
yent remis en liesse, me tenans
e. Car de faict, là Dieu prend la
d'un père, lequel ayant esté
de se monstrier aspre envers
nt, a regret à sa sévérité, quel-
qu'elle soit.

est nécessaire que les fidèles se
it de ceste pensée en l'amertume
afflictions : Le temps est que le
commence à la maison du Sei-
n laquelle son Nom a esté invo-
ae feroient les fils de Dieu, s'ils
nt que la tribulation qu'ils endu-
t une vengeance de Dieu sur eux ?
y qui estant frappé de la main
le répute envers soy comme un
issant, il ne le peut concevoir
e courroucé et contraire à soy :
eut sinon détester la verge de
mme malédiction et damnation.
ie, celui qui pensera Dieu avoir
onté envers soy, qu'il le vueille
punir, ne se pourra jamais per-
u'il soit aimé de luy. Or nous ne
prouffiter en sa discipline : sinon
nsant qu'il est indigné à nos
us l'estimions propice envers
nous portant affection d'amour.
nt il faudroit qu'il nous en ad-
tant comme dit le Prophète luy
advenu : Seigneur, ta fureur a
r moy : tes frayeurs m'ont acca-
m, comme il est dit au Pseaume
e, Seigneur, nous sommes dé-
ton ire, et avons esté confus en
nation ³. Tu as mis nos iniquitez

devant tes yeux : et nos fautes cachées,
en la clairté de ta face. Ainsi tous nos
jours se sont esvanouis en ton ire : nos
cœurs ont esté consumeux et esperdus
comme une parole, quand elle est sortie
de la bouche. Au contraire David parlant
des chastimens paternels, pour monstrier
que les fidèles en sont plustost aidez
qu'oppressés, dit ainsi : Bien heureux est
l'homme que tu auras corrigé, Seigneur,
et que tu auras instruit en ta Loy : afin
que tu luy donnes repos au jour de cala-
mité, quand la fosse se cave pour les pé-
cheurs ⁴. C'est une dure tentation, quand
Dieu espargnant les incrédules et dissi-
mulant leurs forfaits, se monstre plus
rude et aspre envers les siens, et pour-
tant il adjouste pour les soulager et ré-
créer, l'avertissement et instruction en
la Loy : asçavoir que Dieu procure leur
salut, les ramenant au bon chemin, et
que cependant les réprouvez se précipi-
tent en s'esgarant, pour trébuscher en
la fosse de perdition. Et n'y a point de
différence, si la peine est éternelle ou
temporelle. Car tant les guerres, famines,
pestilences et maladies sont malédictions
de Dieu, que le jugement mesme de la
mort éternelle : quand nostre Seigneur
les envoie à ceste fin, pour en user
comme d'instrumens de son ire et ven-
gence sur les iniques.

35 Chacun voit, comme je pense, à
quelle fin tend ceste correction de Dieu
sur David : c'est pour luy estre un ensei-
gnement comment homicide et adultère
desplaisent grievement à Dieu, contre
lesquels il déclare un tel courroux sur
son serviteur fidèle et bien-aimé : et aussi
pour luy estre un avertissement de
n'oser commettre au temps advenir un
tel fait : non pas pour estre une punition,
par laquelle il fist quelque récompense à
Dieu de sa faute. Il en faut autant esti-
mer de l'autre correction, par laquelle
Dieu affligea le peuple judaïque d'une
terrible pestilence : par la désobéissance
de David, laquelle il avoit commise en
faisant faire la monstre du peuple. Car il
pardonna la faute du délict à David :
mais pourtant qu'il appartenoit tant à

¹ *grecul. merit. et remis.*, cap. XXXI et
2, Is. XL, 2.

² IV, 17 ; Jér. XXV, 29.

³ XVIII, 17. ⁴ Ps. XC, 7.

¹ Ps. XCIV, 12, 13.

l'exemple de tous les âges qu'à l'humiliation de David, qu'un tel fait ne demeurât pas impuni, nostre Seigneur le chastia asprement de sa verge. A ce mesme but tend la malédiction universelle que nostre Seigneur a dénoncée à tout le genre humain. Car quand après avoir obtenu grâce, nous portons encore les misères, lesquelles furent imposées à nostre père Adam pour sa transgression, par cela nostre Seigneur nous admoneste combien ce luy est une chose fort desplaisante, que la transgression de sa Loy : à ce qu'estans humiliés et abatus par la recognoissance de nostre povreté, nous aspirions d'un plus ardent désir à la vraye béatitude. Et si quelqu'un vouloit dire que toutes les calamitez que nous endurons en ceste vie mortelle, sont récompenses envers Dieu pour nos fautes : à bon droict on l'estimerait despourveud'entendement. C'est ce qu'a voulu dire saint Chrysostome ¹, comme il me semble, en escrivant comme il s'ensuit : Si la cause pourquoy Dieu nous chastie, est afin que nous ne persistions point en mal, ou que ne demeurions endurcis : si tost qu'il nous a réduits à pénitence, la punition n'a plus de lieu. Pourtant selon qu'il cognoist estre convenable à la nature d'un chacun, il traite les uns plus asprement et les autres en plus grande douceur. Parquoy voulant montrer qu'il n'est point excessif en punissant, il reproche aux Juifs que selon leur dureté et obstination, estans batus ils ne cessent pas pour cela de mal faire ². En ce mesme sens il se plaint qu'Ephraïm est comme un gasteau brulé d'un costé, et tout crud de l'autre ³ : pource que les verges dont il avoit senti les coups ne luy estoient point entrées jusques au cœur, afin qu'il fust bien recuit pour estre capable d'obtenir pardon. Certes Dieu en parlant ainsi, proteste qu'il sera apaisé si tost que chacun sera retourné à luy : et s'il use de rigueur en chastiant les fautes, que cela luy est arraché par force, veu que les pécheurs pourroyent anticiper par une correction volontaire. Toutesfois pource qu'il n'y a celuy de nous

qui ne desvoye, et que nous avons besoin de chastiment, ce bon Père à nostre prouffit, nous visite tous avec correction par ses verges. Or c'est mer comment ils s'arrestent ainsi au exemple de David, et ne s'esmeuvent tant d'exemples lesquels nous détreuvent la rémission des péchez gratuits. On lit que le Publicain est descendu du Temple justifié : nulle peine ne s'est imposée à Saint Pierre a obtenu pardon d'un péché ⁴. Nous lisons ses larmes saint Ambroise : de satisfaction n'en lisons point. Il fut dit au Paraveu, Lève-toy, tes péchez te sont remis, et ne luy fut imposée nulle peine. Toutes les absolutions desquelles il est fait mention en l'Ecriture, nous sont données gratuitement. De ceste multitude d'exemples se devoit plustost prendre la règle de cestuy-là seul, qui contient je ne sçay quoy de spécial.

36 Daniel en son exhortation, propose quelle il conseilloit à Nabuchad-nézar racheter ses péchez par justice, et non par iniquitez par pitié des povres ⁵ : mais il a voulu entendre que justice et miséricorde fussent propiciation de Dieu, et non exemption de peines : car il n'y a point d'autre rançon que le sang de Christ. Mais en parlant de racheter, il se rapporte aux hommes plustost qu'à Dieu, comme s'il eust dit, O Roy, tu as exercé une domination injuste et outragée, tu as opprimé les foibles, pillé les pauvres, mal et iniquement traité ton peuple par les injustes rapines, oppressions et cruautés que tu leur as faites, maintenant miséricorde et justice. C'est le sens de Salomon, quand il dit que la multitude des péchez est couverte par la charité ⁶ : il n'entend pas envers Dieu, mais entre les hommes ; car la sentience est comme il s'ensuit : Haine et contention, mais charité couvre toutes iniquitez. En quoy Salomon par sa manière accoustumée, par comparaison des contraires, compare les malices qui s'engendrent de haines avec les fruits de la charité ; et est le sens tel : Ce qui s'entre-hayssent, se mordent, re-

¹) Homil. III, De Provid., ad Sargirum.

²) Jér. V, 3.

³) Osée VII, 8.

⁴) Luc XVIII, 14 ; Luc XXII, 61.

⁵) Dan. IV, 27.

⁶) Math.

⁷) Prov.

ent l'un l'autre, tournent tout à reproche. Ceux qui s'entr'aident entre eux, tolèrent et pardonnent beaucoup de choses : non pas qu'ils approuvent les vices de l'autre, mais tant qu'il les endure, et y résistent par avertissements, qu'il ne s'irrite par accusations. Et ne faut que ce lieu n'ait été allégué en sens par saint Pierre ¹ : si nous voulons imputer qu'il ait corrompu l'Écriture. Quand Salomon par sa miséricorde et ses bénéfices, nous a remis ², il n'entend pas qu'ils soyent récompensés devant Dieu que luy étant satisfait et content, nous remette les peines qu'il nous a envoyées : mais selon la sentence commune de l'Écriture, il signifie que ceux le trouveront propice, sans leur vie mauvaise se convertir à luy en sainteté et bonnes œuvres, comme s'il disoit que l'ire de Dieu se est apaisée, quand nous cessons de mal faire. Cependant il n'explique point pour quelle cause Dieu nous a remis : mais seulement décrit la manière de nous bien et de nous contenter comme souvent les Prophètes déclarent que c'est en vain que les hypocrites portent à Dieu leurs fanfares et leurs cérémonies au lieu de pénitence, qu'il ne prend plaisir qu'à l'intégrité, droiture, et choses semblables. Comme aussi l'auteur de l'Épître aux Hébreux recommandant l'humilité, l'humilité, dit que Dieu se délecte de l'humilité ³. Et de fait, notre Seigneur Jésus, quand après s'estre moqué de la pureté que les Pharisiens appliquoyent à nettoyer leurs escuelles, et commanda s'ils appétent pureté, qu'ils aient aumosnes ⁴ : par cela il ne les veut point à satisfaire, mais seulement à leur faire voir que la pureté est approuvée de Dieu, et de laquelle locution il a été traité ailleurs.

Touchant du lieu de saint Luc, nous aurons leu de sain jugement la parabole qui est là proposée de nostre Seigneur, ils ne nous en feront nul com-

bat. Le Pharisien pensoit en soy-mesme, que la femme pécheresse n'estoit point connue de nostre Seigneur, puis qu'il l'avoit si facilement admise à soy. Car il estimoit qu'il ne l'eust jamais reçue, s'il l'eust connue pécheresse, comme elle estoit. Et de cela il inféroit qu'il n'estoit pas Prophète, puis qu'il se pouvoit ainsi abuser. Nostre Seigneur pour monstrier qu'elle n'estoit plus pécheresse, depuis que ses péchez luy avoyent esté remis, luy proposa ceste similitude : Un usurier avoit deux debtors, dont l'un luy devoit cinquante francs, l'autre cinq cents ; il remit la dette à tous deux : lequel luy devoit sçavoir plus de gré ? Le Pharisien respond, Celuy certes auquel la plus grande dette a esté quittée. Nostre Seigneur réplique, De cela considère que beaucoup de péchez ont esté remis à ceste femme, veu qu'elle a beaucoup aimé ¹. Par lesquelles paroles, comme on voit clairement, il ne fait pas la dilection d'icelle femme cause de la rémission de ses péchez, mais probation seulement : car elles sont prises de la multitude du debt, auquel avoyent esté quittez cinq cents francs. Or il ne dit pas qu'ils luy eussent esté quittez pource qu'il eust bien aimé : mais il dit qu'il doit bien aimer, pourtant qu'ils luy ont esté quittez. Et faut appliquer ces paroles à la similitude en ceste manière. Tu estimes ceste femme-ci pécheresse : mais tu la devois reconnoistre pour autre, puis que ses péchez luy ont esté pardonnés. Or la rémission de ses péchez te devoit estre manifestée par sa dilection, de laquelle elle rend grâces pour le bien qui luy a esté fait. Et est un argument qu'on appelle des choses subséquentes, par lequel nous démontrons quelque chose par les signes qui s'en ensuyvent. Finalement, nostre Seigneur testifie évidemment, par quel moyen ladite pécheresse obtint pardon de son péché : Ta foy, dit-il, t'a sauvée. Nous impétons donc par foy rémission : et par charité nous rendons grâces et reconnoissons la libéralité de nostre Seigneur.

38 Je ne m'estonne pas fort des sen-

IV, 8. ²) Prov. XVI, 6.
I, 16. ³) Matth. XXIII, 23 ; Luc XI, 29-31.

¹) Luc VII, 36-47.

passage parle en ceste manière, quand on demande miséricorde, c'est afin de n'estre examiné de son péché : afin de n'estre point traité selon la rigueur de justice : afin que toute punition cesse. Car où il y a miséricorde, il n'y a plus de géhenne, ny examen, ne rigueur, ne peine¹. Lesquelles paroles, en quelque sorte qu'on les vueille caviller, jamais ne se pourront accorder avec la doctrine des Scholastiques. D'avantage, au livre qui est intitulé, De Dogmatibus ecclesiasticis, qu'on attribue à saint Augustin, il est dit au chapitre LIV, La satisfaction de pénitence est d'oster les causes de péché, et ne s'adonner point aux suggestions d'icelle. Dont il appert qu'en ce temps-là ceste opinion a esté rejetée, de dire qu'il falust par satisfaction récompenser les fautes passées. Car toute satisfaction est là rapportée, à se donner garde pour l'advenir, et s'abstenir de mal faire. Je ne veux point alléguer ce que dit Chrysostome, que le Seigneur ne requiert autre chose de nous, sinon que nous confessions devant luy nos fautes avec larmes² : veu que telles sentences sont souvent répétées par les Anciens. Saint Augustin appelle bien en quelque lieu les œuvres de miséricorde envers les povres, Remèdes pour obtenir pardon envers Dieu. Mais afin que personne ne s'empesche ou s'enveloppe, il explique en un autre lieu plus amplement sa sentence : La chair de Christ, dit-il, est le

tenue : car on leur ordonne jeusnes et autres choses, par lesquelles ils donnassent à cognoistre que verement et de cœur ils se repentoient leur vie passée : ou plustost par lesquelles ils effaçassent la mémoire d'une mauvaise vie. Par ainsi ils estoient satisfaits, non pas à Dieu, mais à l'église : comme saint Augustin l'a dit de mot à mot en son livre qu'il a intitulé Enchiridion ad Laurentium³. Des coutumes anciennes sont descendues les confessions et satisfactions qui sont aujourd'huy en usage : qui ont vrayement esté une lignée serpentine, laquelle a tellement suffoqué tout ce qui estoit de la forme ancienne, que mesme le nombre n'en est point demeurée. Je sçay bien que les Anciens parlent aucunesfois assez cruement : et comme j'ay naguères dit, je ne veux pas nier qu'ils n'ayeient adventure aucunement failly : mais les livres qui estoient seulement remplis de petites taches, sont du tout nettoyés quand ils sont maniez par ces pourceaux. Et s'il est question de combattre l'autorité des Anciens, quels arguments nous mettent-ils en avant ? La plus grande part des sentences desquelles Pierre le barbier leur capitaine a rempli son livre, est prise de je ne sçay quelles règles de fols moynes, qui sont divulguées sous le nom de saint Ambroise, Hierosme, Augustin et Chrysostome. Comme en la présente matière il emprunte qu'il

: mais il est tel qu'un homme nement docte ne le daigneroit restre pour sien. Quant à ce que je ache pas si subtilement leurs sottises lecteurs me pardonneront. Il seroit pas fort pénible d'exposer

en risée tous les grans mystères dont ils se vantent, et le pourroye faire avec applaudissement de beaucoup de gens: mais pource que je désire d'édifier simplement, je m'en déporte.

CHAPITRE V.

Supplémens que les Papistes adjoustent aux satisfactions : asçavoir des Indulgences et du Purgatoire.

est de ceste source de satisfaction, s indulgences sont venues. Car ils ont que quand la faculté de satisfactions défaut, c'est un moyen d'y er: et se desbordent en telle rage, enseignent que le Pape en faisant ses bulles çà et là, dispense les s de Jésus-Christ et des Martyrs. Abien qu'ils soyent plustost dignes mis entre les mains des médecins d'estre convaincus par argumens qu'il n'est jà grand besoin nuser à la réfutation de tels erreurs lesquels ayans esté des long temps lez, commencent d'eux-mesmes à ir et défaillir, toutesfois pource ores une briefve réfutation sera our le regard d'aucuns simples et ns, je ne veux pas du tout m'en ir. Et de faict, ce que les indulgences sont si longuement maintenues et vées, mesmes en si grande licence rmité, nous donne à cognoistre en s ténèbres et erreurs les hommes té ensevelis par quelques années. voyoyent apertement mocquer et er par le Pape et ses porteurs de ons: ils voyoyent marchandise eslite du salut de leurs âmes: que de Paradis estoit taxé à certains s: que rien ne se donnoit gratuitement: que sous ceste couleur on tiroit rs bourses les oblations qui esaprès vilenement despendues en dises, macquerelages et gourmanque les plus grans recommandeurs gences en estoyent pour leur enles plus grans contempteurs: monstre de plus en plus croissoit

tous les jours, et furieusement s'eslevoit sans fin: qu'on apportoit de jour en jour plomb nouveau pour tirer nouvel argent: néanmoins ils recevoient les indulgences en grand honneur, ils les adoroient et achetoient. Et ceux qui voyoyent plus clair que les autres, pensoient encores que c'estoyent fraudes salutaires, desquelles ils pouvoient estre trompez avec quelque fruit. En la fin, quand le monde s'est maintenant permis d'estre un peu plus sage, les indulgences se refroidissent et se gèlent, jusques à ce qu'elles s'esvanouissent du tout.

2 Mais pourtant que plusieurs qui cognoissent les traffiques, tromperies, larrecins, rapacitez lesquelles ont exercé jusques yci les facteurs et trafiqueurs des indulgences, ne voyent point la source de l'impiété qui y est, il est expédient de monstrier yci non-seulement quelles sont les indulgences, comme ils en usent: mais du tout que c'est, à les prendre en leur propre et meilleure nature, sans quelque qualité ou vice accidental. Ils appellent le thrésor de l'Eglise les mérites de Christ, des Apostres et des Martyrs. De ce thrésor ils disent que le Pape a la garde essentielle, comme en la racine, entant qu'il en est le dispensateur pour en eslargir par soy-mesme ce qui luy plaist, et déléguer aux autres la jurisdiction d'en départir. Et de là viennent les indulgences qu'il donne, maintenant plénieres, maintenant pour certains ans. Item, celles que donnent les Cardinaux pour cent jours, et les Evesques pour quarante. Or tout cela pour en dire au vray ce qui en est, n'est sinon une pollu-

tion du sang de Christ, et une fausseté du diable, pour destourner le peuple chretien de la grâce de Dieu, et de la vie qui est Christ, et pour le desvoyer du chemin de salut. Car comment pouvoit estre le sang de Christ plus vilenement pollué et déshonoré, qu'en niant qu'il suffise à la rémission des péchez, réconciliation et satisfaction, sinon que le défaut d'iceluy soit suppléé d'autre part ? La Loy et tous les Prophètes, dit saint Pierre, portent tesmoignage à Christ, qu'en luy doit estre receue la rémission des péchez¹; les indulgences ottroyent la rémission des péchez par saint Pierre, saint Paul, et autres Martyrs. Le sang de Christ nous purge des péchez, dit saint Jehan²; les indulgences font du sang des Martyrs ablution des péchez. Christ, dit saint Paul, qui n'avoit cognu nul péché, a esté fait péché pour nous : c'est-à-dire satisfaction de péché, afin qu'en luy nous fussions faits justice de Dieu³; les indulgences colloquent la satisfaction de péché au sang des Martyrs. Saint Paul crioit, testifiant aux Corinthiens qu'un seul Christ estoit crucifié et mort pour eux⁴; les indulgences déterminent saint Paul et les autres estre morts pour nous. Et en un autre passage il dit que Christ s'est acquis son Eglise par son sang⁵; les indulgences mettent un autre pris de l'acquisition au sang des Martyrs. Christ, dit l'Apostre, a éternellement parfait par une oblation ceux qu'il a sanctifiés⁶; les indulgences contredisent, affermans que la sanctification de Christ, qui autrement ne suffisoit point, est parfaite au sang des Martyrs. Saint Jehan dit que tous les saints ont lavé leurs robbes au sang de l'Agneau⁷; les indulgences nous enseignent de laver nos robbes au sang des saints.

3 Léon Evesque de Rome prononce contre tels blasphèmes une belle sentence et digne de mémoire, en son épistre aux évêques de Palestine : Combien, dit-il, que la mort de plusieurs saints ait esté précieuse devant Dieu, toutesfois

il n'y a nul duquel la mort ait esté conciliation du monde. Les juyfs ont receu couronne pour eux, et donné aux autres : et de leur mort nous avons exemples de patience, pas le don de justice : car chaques homme a souffert pour soy, et nul n'est débte des autres, sinon le Seigneur auquel nous sommes tous mortifiés et ensevelis¹. Il répète en mesmes paroles en un autre lieu. Il nous lons-nous rien plus clair pour nous garder d'erreur ceste meschante doctrine des indulgences ? Combien que nous ayons aussi le tesmoignage de saint Paul, aussi exprès qu'on sçauroit. Combien, dit-il, que nous mourons pour nos frères, toutesfois le sang du martyr n'est espandu en la rémission des péchez, comme Jésus-Christ l'a fait pour nous. Car en cela il ne nous a donné exemple qu'il nous face justice : mais nous a donné une vie, laquelle il le nous faut remercier. En un autre passage, Comme Dieu a esté fait homme pour nous, enfans de Dieu avec soy : ainsi nous a soustenu la peine pour nous, qui n'avons commis aucun démerite, afin que nous receussions sans aucun blâme la grâce qui ne nous estoit point due. Certainement combien que la doctrine soit cousue et tissue de blasphèmes et sacrilèges, tout blasphème est outrageux par-dessus les autres. Qu'ils recognoissent que ce n'est pas yci leurs conclusions. Les Martyrs par leur mort ont plus gagné à Dieu qu'il ne leur estoit dû, et qu'ils ont eu telle abondance de grâces, qu'il en peut redonder une partie aux autres : et pourtant afin qu'un homme ne soit vain et perdu, que leur mort soit mise avec celuy de Christ, et que tout ensemble est fait et accumulé le mérite de l'Eglise pour la rémission et satisfaction des péchez : et qu'il faut attendre ce que dit saint Paul, Je sçay mon corps ce qui défaut aux péchez par Christ pour son corps, qui est offert. Qu'est-ce là autre chose, sinon

1) Act. X, 43.

2) 2 Cor. V, 21.

3) Act. XX, 28.

4) Apoc. VII, 14.

5) 1 Jean I, 7.

6) 1 Cor. I, 13.

7) Hébr. X, 14.

1) Epist. XCV.

2) Tract. in Joan., L.

3) Lib. *Ad Rom.*, IV, cap. IV.

à Christ : au reste, le faire un petit acte vulgaire, qui ne se puisse à grand-peine cognoistre en la multitude des autres. Mais il convenoit qu'il fust luy seul racheté, démontré, nommé, regardé, et qu'il est question d'obtenir la rémission des péchez, purgation et satisfaction. Considérons toutesfois leurs argumens : ils disent-ils, que le sang des Martyrs n'a pas esté inutilement espandu, qu'il a communiqué au bien commun de l'Eglise. Comment ? N'a-ce pas esté assez de utilité d'avoir glorifié Dieu par sa mort ? d'avoir signé sa vérité par son sang ? d'avoir testifié par le contemnement de ceste vie présente qu'ils en cherchoient une meilleure ? d'avoir par leur constance confirmé la foy de l'Eglise, et détonné l'obstination des ennemis ? Mais certes c'est ce que je vay dire : Ils ne recognoissent nul proufit, si Christ n'est Propiciateur, s'il est luy seul mort pour nos péchez, s'il a esté seul mort pour nostre rédemption. Si saint Pierre et saint Paul, disent-ils, fussent morts en leurs lits, ils n'eussent pas esté d'obtenir la couronne de victoire. Mais doncques qu'ils ont bataillé jusques au sang, il ne conviendrait point à la gloire de Dieu de laisser cela sans utilité, comme stérile. Voire, comme si Dieu n'avoit pas le moyen d'augmenter la gloire en ses serviteurs, selon la mesure des dons. Et le proufit qui revient en commun à l'Eglise est assez grand, quand le triomphe des saints elle est ennoblée à un mesme zèle, pour s'esvertuer comme eux.

Or combien malicieusement corrompent-ils le lieu de saint Paul, où il a dit qu'il suppléoit en son corps ce qui défailloit des passions de Christ¹ ? Car il ne porte point ce défaut ne supplément de vertu de la rédemption, purgation, satisfaction, mais aux afflictions desquelles il convient que les membres de Christ, c'est asçavoir les fidèles, soyent exposés tant qu'ils seront en ceste chair. Mais doncques cela rester aux passions de Christ : qu'en ayant une fois souffert luy-mesme, il souffre tous les jours

en ses membres. Car Christ nous fait tant d'honneur, qu'il estime et appelle nos afflictions siennes. Et ce que saint Paul adjouste, qu'il souffroit pour l'Eglise : il n'entend pas pour la rédemption, réconciliation ou satisfaction de l'Eglise : mais pour l'édification ou accroissement d'icelle : comme il dit en un autre passage qu'il soustient tout pour les esleus, afin qu'ils parviennent au salut qui est en Christ². Et comme il est escrit aux Corinthiens, que pour leur consolation et salut il enduroit volontiers les tribulations qu'il portoit³. Et de faict, il adjouste incontinent après un mot par lequel il s'explique bien, disant qu'il est ordonné ministre de l'Eglise, non point pour faire la rédemption, mais pour prescher l'Evangile selon la dispensation qui luy estoit commise. Si quelqu'un demande un autre expositeur, qu'il oye saint Augustin : Les passions de Christ sont en luy seul, comme au chef : en luy et en son Eglise, comme en tout le corps. Pourtant Paul comme l'un des membres, disoit, Je supplée en mon corps ce qui défault aux passions de Christ. Et pourtant toy qui souffres de ceux qui ne sont point membres de Christ : si tu es membre, tu souffres ce qui défailloit aux passions de Christ⁴. Touchant de la fin et de l'efficace de la mort des Apostres, il en traite en un autre passage, parlant ainsi, Christ m'est la porte pour entrer à vous, d'autant que vous estes brebis de Christ acquises par son sang : recognoissez vostre pris, lequel ne vous est point donné de moy, mais presché par moy. Puis il adjouste, Selon que nostre Seigneur Jésus a donné son âme pour nous, ainsi devons-nous exposer nos âmes pour nos frères : asçavoir, pour l'édification de la paix, et confirmation de la foy⁵. Mais n'estimons pas que saint Paul ait pensé quelque chose défailir aux passions de Christ, entant qu'il appartient à tout accomplissement de justice, salut et vie : ou qu'il y ait voulu adjouster quelque chose, veu que tant clairement et magnifiquement il tesmoigne que la plénitude de grâce par Christ

1) 2 Tim. II, 10.

2) 2 Cor. I, 6.

3) In Psalm. XVI.

4) Tract. in J an., XLVII.

une chose douteuse, puis que seulement descouvrir tels monstres, c'est les vaincre?

5 Finalement, encores que nous dissimulions telles abominations, qui est-ce qui a enseigné le Pape d'enclorre la grâce de Jésus-Christ en plomb et parchemin, laquelle le Seigneur a voulu estre distribuée par la parole de l'Evangile? Certes il faut ou que la Parole de Dieu soit mensongère, ou que les indulgences ne soyent que tromperie. Car Christ nous est offert en l'Evangile avec toute l'affluence des biens célestes, avec tous ses mérites, toute sa justice, sapience et grâce, sans exception aucune. Saint Paul en est tesmoin, quand il dit que la Parole de réconciliation a esté mise en la bouche des Ministres, afin qu'ils portassent ceste ambassade au monde de par Christ : Nous vous prions de vous réconcilier à Dieu : car il a fait sacrifice pour le péché, celui qui n'estoit point pécheur : afin qu'en luy nous eussions justice ³. Et de faict, les fidèles sçavent que vaut la communication de Christ, laquelle nous est offerte en l'Evangile pour en jouir, comme saint Paul mesme le testifie ⁴. Au contraire, les indulgences tirent de l'armoire du Pape la grâce de Christ en certaine mesure, l'attachent à plomb, parchemin, et certain lieu, la divisant de la Parole de Dieu. Si quelqu'un désire d'en sçavoir l'origine, il semble que l'abus soit venu de la custume qu'on avoit jadis : c'est

forché les Papistes sur ceste ma-
n'ont nulle couleur ny apparence

6 Maintenant pareillement, c'est
nous rompent plus la teste de l'Enfer
gatoire, lequel est par ceste
coupé, abatu et renversé jusqu'à
racine. Car je n'approuve point
d'aucuns, qui pensent qu'on doive
muler ce point, et se garder de fa-
ction du purgatoire : dont grande
comme ils disent, s'esmeuvent,
d'édification en vient. Certes je
bien aussi d'avis qu'on laissast
tras derrière, s'ils ne tiroient gra-
séquence après eux : mais veu
purgatoire est construit de
blasphèmes, et est de jour en jour
encores des plus grans, et suscite
scandales, il n'est pas mestier
muler. Cela possible se pouvoit
ler pour un temps, qu'il a esté
sans la Parole de Dieu, voire avec
audacieuse témérité inventé : qu
receu par révélations je ne sçay
forgées de l'astuce de Satan : qu
confermer on a meschamment c
aucuns lieux de l'Ecriture.
que nostre Seigneur ne répute p
faute légère, que l'humaine auda
ainsi témérairement aux secret
jugemens : et a rigoureusement
de demander la vérité aux mo
contemnant sa voix, et ne per
que sa Parole soit si irrévère
traitée. Donnons néanmoins a

part qu'à luy, il est dangereux : il faut donc crier à haute voix que le purgatoire est une fiction perdue par Satan, laquelle fait un opprobre grand à la miséricorde de Dieu, la croix de Christ, dissipe et détruit nostre foy. Car qu'est-ce que le purgatoire, sinon une peine que les âmes des trespassez en subissent de leurs péchez? Tellement que la fantasie de satisfaire, leur fait s'en va bas. Or si de ce que nous venons par ci-devant disputé, il est manifeste que le sang de Christ n'est qu'une seule purgation, oblation pour les péchez des fidèles : il n'y a plus, sinon que le purgatoire est un et horrible blasphème contre Christ? Je passe yci beaucoup de choses et sacrilèges, desquels il est toujours soustenu et défendu, les uns qu'il engendre en la religion, les autres maux innumérables qui sont de ceste source d'impiété.

Parfois il est besoin de leur arracher les tesmoignages de l'Esprit, car faussement ils ont coutume de dire. Quand le Seigneur, disant que le péché contre le saint ne sera remis ni en ce monde ni en l'autre monde. Pour répondre, il demande s'il n'est pas évident que le Seigneur parle là de la coulpe de l'adultère, ainsi est, cela ne sert de rien au purgatoire : car ils disent qu'on y a la punition des péchez, dont la mort n'est remise en ceste vie mortelle, mais seulement afin de leur fermer du tout la bouche, je leur bailleray encore plus claire. Pource que le Seigneur vouloit oster toute espérance de ne point obtenir pardon d'un crime tant qu'il n'a pas esté content de dire qu'il ne seroit jamais remis : mais pour ce qu'il a usé de ceste division, mettez d'une part le jugement que la conscience de chacun sent en la vie présente, et d'autre part le jugement dernier qui sera publié au jour de la résurrection. Comme s'il disoit, Gardez-vous de

combattre contre Dieu d'une malice destinée, car une telle rébellion emporte la mort éternelle : car quiconque se sera efforcé de propos délibéré d'esteindre la lumière de l'Esprit à luy présentée, n'obtiendra pardon ni en ceste vie, laquelle est assignée aux pécheurs pour se convertir : ni au dernier jour, auquel les Anges de Dieu sépareront les agneaux des boucs, et purgeront le royaume de Dieu de tout scandale. Ils amènent aussi ceste parabole de saint Matthieu, Accorde avec ta partie adverse, afin qu'elle ne t'amène devant le juge, et le juge ne te livre au sergent, et le sergent ne te mette en prison : dont tu ne puisses après sortir devant qu'avoir payé jusques à la dernière maille¹. Je respon que si le juge signifie Dieu en ce passage, la partie adverse signifie le diable, le sergent un Ange, la prison purgatoire : je leur donne gainé. Mais si c'est chose notoire, que Christ a voulu là monstrier à combien de dangers s'exposent ceux qui aiment mieux poursuivre leurs querelles et procès jusques au dernier bout, que de transiger amiablement, afin de nous inciter par cest advertissement à demander toujours concorde avec tout le monde : où est-ce que sera là trouvé purgatoire? Brief, que le passage soit regardé et prins en sa simple intelligence, et il n'y sera rien trouvé de ce qu'ils prétendent.

8 Ils prennent aussi une probation de ce que dit saint Paul, que tout genouil se fleschira devant Christ, tant de ceux qui sont au ciel, comme en terre, et aux enfers² : car ils prennent cela pour tout résolu, que par ceux d'enfer on ne peut entendre ceux qui sont en la mort éternelle : pourtant il reste que ce soyent les âmes de purgatoire. Ce ne seroit point mal argué à eux, si par le mot d'Agneuillement l'Apostre signifioit la vraie adoration que rendent les fidèles à Dieu. Mais veu que simplement il enseigne que Jésus-Christ a receu la seigneurie souveraine du Père sur toutes créatures, quel mal y a-il, que par ceux d'enfer nous entendions les diables, lesquels certes comparoistront au throne du Seigneur,

1, 31, 32 ; Marc III, 29 ; Luc XII, 10.

1) Matth. V, 25, 26.

2) Phil. II, 10.

pour le recognoistre leur juge avec terreur et tremblement? comme saint Paul mesme expose en un autre lieu ceste prophétie: Nous viendrons tous, dit-il, au throne de Christ¹. Car le Seigneur dit, que tout genouil fleschira devant luy, etc. Ils répliqueront qu'on ne peut ainsi exposer ce qui est dit en l'Apocalypse: J'ay ouy toutes créatures, tant célestes que terrestres, et qui sont sous terre et en la mer, disans, Louange, honneur et gloire, et puissance és siècles des siècles à celui qui est assis au throne, et à l'Agneau². Cela je leur concède volontiers: mais de quelles créatures pensent-ils qu'il soit yci parlé? Il est plus que certain que mesmes celles qui n'ont âme ny intelligence y sont comprises. Pourtant il n'est autre chose signifié, sinon que toutes les parties du monde, depuis le comble du ciel jusques au centre de la terre, chacune en son endroit magnifient la gloire de leur Créateur. Je ne donneray nulle response à ce qu'ils produisent de l'histoire des Machabées³, afin qu'il ne semble que je vueille advouer ce livre-là pour canonique. Ils diront que saint Augustin le reçoit comme canonique: mais je demande, En quelle certitude? Les Juifs, dit-il, ne tiennent point l'histoire des Machabées comme la Loy et les Prophètes et les Pseaumes, ausquels le Seigneur rend tesmoignage comme à ses tesmoins, en disant qu'il falloit que ce qui a esté escrit de luy en la Loy, aux Pseaumes et aux Prophètes, fust accompli: toutesfois l'Eglise, dit-il, l'a receu, et non sans utilité, moyennant qu'on le lise sobrement⁴. Saint Hierosme sans difficulté prononce que ce n'est pas un livre qui doyve avoir autorité, pour y prendre fondement, pour y prendre quelque doctrine ou article de foy. Et en l'exposition du Symbole, qu'on attribue à saint Cyprien, laquelle est ancienne, de quelque auteur qu'elle soit, il est démontré que pour lors on ne l'avoit point pour un livre canonique. Mais je suis mal advisé de me débatre en vain. Car l'auteur mesme démontre combien on

luy doit déférer, quand il pr pardonne, s'il a dit quelque traverse¹. Certes celui qui a voir mestier qu'on le suppoit luy pardonne, prôteste aussi que ce qu'il dit ne doit pas pour un arrest du saint Esprit d'avantage, qu'en ce qu'ils alléguent eux, seulement la piété de Judée est louée, en ce que par sa foy et sa confiance qu'il avoit de la dernière résurrection, il a envoyé oblation pour le salut de son peuple en Jérusalem. Car l'auteur de quel qu'il soit, ne tire pas la licence de Judas jusques-là, qu'il voult excuser tous les péchez par son offerte: mais ceux au nom desquels il offre, ne sont accompagnés aux fidèles qui sont morts pour maintenir la vérité. Ce faict n'a point esté sans être considéré: mais ceux qui tirent de ce temps un sacrifice fait sous le nom de Dieu doubles fols: veu qu'il est de l'usage de toutes telles choses qui estoyent en usage: ont prins fin à la venue du Christ.

9 Mais ils ont une fortresse en saint Paul, quand il dit, Si je suis édifiant met sur ce fonder argent, ou pierres précieuses ou foin, ou chaume, l'œuvre de chacun sera manifestée par le jour de l'advenue d'autant qu'il sera révélé en feu. Le feu discernera quelle sera l'œuvre de chacun. Si l'œuvre de quelqu'un n'est pas d'or, d'argent, ou de pierres précieuses, mais de foin, de chaume, ou de paille, son œuvre sera perdue: quant à luy, il sera sauvé, toutesfois par le feu. Le feu parle, disent-ils, saint Paul de purgatoire, par lequel nous sommes purgés, afin que nous soyons purs au royaume de Dieu? Mais que plusieurs mesmes des Apôtres ont autrement exposé, prenans le feu pour croix et tribulation, par laquelle le Seigneur examine les siens, afin de purger de toutes leurs ordures, cela est beaucoup plus plausible, que d'imaginer un purgatoire. Combien que je ne reçois ce raisonnement pource qu'il me semble advisé de ne pas une plus certaine et plus claire vérité que venir là, je leur dei

¹) Rom. XIV, 10.

²) Apoc. V, 12.

³) 2 Mach. XII, 48.

⁴) Contra secund. Gaudent. Epist., cap. XXIII; Luc XXIV, 44.

¹) 2 Mach. XV, 30.

²) 1 Cor. III, 12.

³) Chrysostome, Augustin, et autres.

qu'il ait falu que les Apostres et saints ayent passé par ce feu de n. Je suis assuré qu'ils le nier ce seroit une chose trop ab-le confesser que ceux qui ont eu mérites superflus, qu'ils en ont argir à toute l'Eglise, comme ces rs l'imaginent, ayent eu besoin purgez. Or saint Paul ne dit pas ouvrage d'aucun sera esprouvé, le tous : auquel nombre universel nclos les Apostres. Ce ne suis-je i lay cest argument, mais c'est Iugustin, en réprouvant par iceluy tion que font aujourd'huy nos ires¹. Il y a encores plus, que Paul ne dit pas que ceux qui pas-sar le feu endureront pour leurs mais il dit que ceux qui auront Eglise de Dieu le plus fidèlement possible, recevront leur loyer e leur ouvrage aura esté esprouvé

Premièrement nous voyons que a usé de métaphore ou simili-appelant les doctrines forgées au des hommes, foin, et bois, et La raison aussi de ceste simili-évidente : asçavoir, que comme incontinent qu'on l'approche du consumé, ainsi telles doctrines s ne pourront consister nulle-uant elles viendront en examen. chose notoire, que cest examen ar le saint Esprit. Afin donc-poursuyvre ceste similitude, et er une partie à l'autre : il a ap-amen du saint Esprit, Feu. Car si que l'or et l'argent, d'autant on les approche du feu, sont plus ment esprouvez, à ce qu'on puisse re leur pureté : en telle sorte de Dieu, d'autant qu'elle est plus ent considérée par examen spi-st par cela mieux confirmée en horité. Comme bois, chaume et and on les met au feu, sont in-t esprins pour estre rédigez en ainsi toutes inventions humaines sont establies en la Parole de peuvent porter l'examen de l'Es-elles ne soyent destruites et

anéanties. En somme, si les doctrines controuvées sont à comparer au bois, au chaume et au foin, d'autant que comme bois, chaume et foin elles sont brulées par le feu, et réduites à néant : et qu'il soit ainsi qu'elles ne sont des-truites et dissipées sinon par l'Esprit de Dieu, il s'ensuyt doncques que l'Esprit est le feu par lequel elles sont esprouvées. Ceste espreuve est nommée par saint Paul, Jour du Seigneur, selon l'usage de l'Ecriture, laquelle parle ainsi toutes fois et quantes que le Seigneur en quel-que manière que ce soit, manifeste aux hommes sa présence. Or principalement sa face nous reluit, quand sa vérité nous est esclarcie. Nous avons desjà prouvé que le feu ne signifie autre chose en saint Paul, que l'examen du saint Esprit. Main-tenant il reste d'entendre comment seront sauvez par ce feu ceux qui feront la perte de leur ouvrage. Ce qui ne sera point difficile, si nous considérons de quel genre d'hommes il parle là. Car il fait men-tion de ceux qui en voulant édifier l'E-glise, retiennent le bon fondement, mais y adjoustent matière diverse, et laquelle ne respond point : c'est-à-dire qu'ils ne se destournent point des principaux et nécessaires articles de la foy, néanmoins s'abusent en d'aucunes choses, en mes-lant les songes humains parmi la vérité de Dieu. Il faut doncques que telle ma-nière de gens facent la perte de leur ou-vrage : c'est-à-dire, que ce qu'ils ont ad-jousté du leur parmi la Parole de Dieu, périsse et soit mis sous le pied. Ce pen-dant leur personne sera sauvée : c'est-à-dire, non point que leur erreur et igno-rance soit approuvée de Dieu, mais que nostre Seigneur par la grâce de son Es-pirit les en retire et délivre. Parquoy tous ceux qui ont contaminé la sacrée pureté des Escritures par ceste fiente et ordure de Purgatoire, il faut qu'ils laissent pé-rir leur ouvrage.

40 Nos adversaires répliqueront que ceste opinion a esté tenue de toute an-cienneté en l'Eglise : mais saint Paul sous ceste objection, comprend son temps mesmè en ceste sentence, où il dénonce que tous ceux qui auront adjousté quel-que chose en l'édifice de l'Eglise qui ne

sera point correspondant au fondement, auront travaillé en vain, et auront perdu leur peine. Pourtant quand nos adversaires m'allégueront que ceste coutume a esté receue en l'Eglise desjà devant treize cens ans, de prier pour les trespassez : je leur demanderay d'autre costé, selon quelle Parole de Dieu, et par quelle révélation, et suyvant quel exemple cela a esté fait. Car non-seulement ils n'ont nuls tesmoignages de l'Ecriture : mais il n'y a là nul exemple de fidèle, qui s'accorde à une telle façon de faire. L'Ecriture raconte souventesfois et bien au long, comment les fidèles ont pleuré la mort de leurs parens, et comment ils les ont ensevelis : mais qu'ils ayent prié pour eux, il n'en est nouvelles. Or d'autant que c'estoit une chose de plus grande conséquence que le pleur, ne la sépulture, elle méritoit bien d'estre plustost mentionnée. Et de faict les anciens Pères de l'Eglise chrestienne, qui ont prié pour les morts, voyoyent bien qu'ils n'avoient nul commandement de Dieu de ce faire, ny exemple légitime. Comment doncques, dira quelqu'un, l'osoient-ils entreprendre? Je di qu'ils ont esté hommes en cest endroict : et pourtant qu'il ne faut point tirer en imitation ce qu'ils ont fait. Car comme ainsi soit que les fidèles ne doyvent rien attendre qu'en certitude de conscience, comme dit saint Paul ¹ : telle certitude est principalement requise en oraison. On répliquera, qu'il est vraysemblable qu'ils ayent esté induits à cela par quelque raison. Je respon, que ç'a esté une affection humaine qui les a meus, d'autant qu'ils cherchoyent allégement de leur douleur : et il leur sembloit advis que c'estoit chose inhumaine, de ne monstrier aucun signe d'amour envers leurs amis trespassez. Nous expérimentons tous comment nostre nature est encline à ceste affection-là. La coutume aussi a esté comme un fallot pour allumer le feu en beaucoup de gens. Nous sçavons que ç'a esté une façon commune à toutes gens et en tous aages, de faire obsèques aux trespassez, et purger les âmes, comme ils cuidoyent. Et pour ce

faire avoyent un jour solennel chacun an. Or combien que Satan ait abusé les povres gens par telles illusions, si est-ce qu'il a prins occasion de sa tromperie de ce principe qui est vray, que la mort n'abolit point du tout l'homme : mais qu'elle est un passage de ceste vie caduque à une autre. Et n'y a doute que telle superstition mesmes ne rende les Payens convaincus devant le siège judicial de Dieu, en ce qu'ils n'ont en nul soin de la vie à venir, laquelle ils ont fait profession de croire. Or les Chrestiens, afin de ne sembler pires que les gens profanes, ont eu honte de ne faire aussi bien les services aux trespassez. Voylà dont est venue ceste folle diligence et inconsidérée : c'est qu'ils ont craint de s'exposer en grand opprobre, s'ils n'usoyent de beaucoup de cérémonies et pompes, et s'ils ne faisoient offertes pour soulager les âmes de leurs parens et amis. Ce qui estoit ainsi procédé d'une singerie perverse, s'est si bien augmenté peu à peu, que la principale sainteté des Papistes est d'avoir les morts pour recommander et leur subvenir. Mais l'Ecriture nous donne bien une meilleure consolation, en pronouçant que ceux qui sont morts en nostre Seigneur sont bien heureux : adjoûtant la raison, qu'ils se reposent de toutes leurs peines ¹. Or ce n'est pas bien fait de tellement lascher la bride à nostre affection, que nous introduisions en l'Eglise une façon perverse de prier Dieu. Certes quiconque sera de moyen esprit et prudence, jugera aisément que les Anciens, en traittant de ceste matière, sont conformez par trop à l'opinion et sottise du vulgaire. Je confesse, sçavoir, que les esprits estans préoccuppez d'une crédulité volage sont souvent aveuglez, que mesmes les Docteurs ont esté embrouillez de la fantasie commune : mais ce pendant on voit par leurs livres que ce n'est pas sans scrupule qu'ils parlent de prier pour les trespassez, comme gens mal asseurez et qui sont comme en branle. Saint Augustin au livre de ses Confessions récite, que Monique sa mère pleuroit fort à son trespas qu'on feist mémoire

¹) Rom. XIV, 23.

¹) Apoc. XIV, 13.

elle à la communion de l'autel : mais je
 que c'est un souhait de vieille, lequel
 fils estant esmeu d'humanité n'a pas
 en compassé à la reigle de l'Ecriture,
 le voulant faire trouver bon. Le livre
 il a composé tout exprès de cest ar-
 ment, et qu'il a intitulé, Du soin pour
 morts, est enveloppé en tant de dou-
 , qu'il doit suffire pour refroidir ceux
 y auroient dévotion, pour le moins
 voyant qu'il ne s'aide que de conjec-
 es bien légères et foibles, on verra
 on ne se doit point fort empescher
 ne chose où il n'y a nulle importance.
 voyci le seul fondement où il s'ap-
 : c'est qu'on ne doit pas mespriser
 qui a esté receu de long temps, et est
 munément accoustumé. Au reste, en-
 es que j'accorde que les Docteurs an-
 ns aient estimé qu'on ne deust pas
 etter les suffrages pour les morts, si
 vons-nous tenir la reigle laquelle ne
 t faillir : c'est qu'il n'est licite de rien
 tre en avant en nos prières, que nous
 ns forgé de nous-mesmes : mais plus-
 t devons assujétir nos désirs et re-
 estes à Dieu, pource que l'autorité
 appartient de nous dire ce que nous
 devons demander. Or puis qu'il n'y
 pas une seule syllabe en toute la
 y et l'Evangile qui nous donne congé
 prier pour les morts, je di que d'at-
 ter plus qu'il ne nous a permis, c'est
 ofaner son nom. Mais encores afin que
 s adversaires ne se glorifient d'avoir
 glise ancienne pour compagne en cest
 reur : je di qu'il y a grande différence.
 ciennement on faisoit mémoire des
 passez, afin qu'il ne semblast advis
 on les eust oubliez du tout. Mais les
 res anciens ont confessé qu'ils ne sça-

voyent rien de l'estat d'iceux. Certes tant
 s'en faut qu'ils affermassent rien de Pur-
 gatoire, qu'ils n'en parloyent qu'en doute.
 Ces nouveaux prophètes veulent qu'on
 tiene leur songe pour article de foy, du-
 quel il ne soit licite de s'enquérir. Les
 anciens Pères ont fait quelque mention
 des morts en leurs prières sobrement et
 peu souvent, et comme par forme d'ac-
 quit : les Papistes sont tousjours après,
 préférans ceste superstition à toutes œu-
 vres de charité. Mesmes il ne me seroit
 pas difficile d'amener quelques tesmoi-
 gnages des Anciens, qui renversent tou-
 tes les prières qui se faisoient adonc-
 ques pour les trespassez : comme quand
 saint Augustin dit, Que tous attendent
 la résurrection de la chair et la vie éter-
 nelle : mais que du repos qui vient après
 la mort, ceux qui en sont dignes en jouis-
 sent ¹. Et pourtant, que tous fidèles ont
 un tel repos que les Prophètes, Apostres
 et Martyrs, si tost qu'ils sont décédez.
 Si leur condition est telle, je vous prie,
 qu'est-ce que nos prières leur apporte-
 ront d'avantage ? Je laisse à parler de tant
 de lourdes superstitions dont ils ont en-
 sorcelé les simples gens : et toutesfois il
 y auroit matière assez ample de les pour-
 mener en ceste campagne, veu qu'ils
 n'ont nulle couleur pour s'excuser, qu'ils
 ne soyent convaincus d'estre les plus vi-
 leins trompeurs qui furent jamais. Je
 laisse aussi les vilenes traffiques et mar-
 chandises qu'ils ont fait des âmes à leur
 plaisir, pendant que le monde a esté hé-
 bété. Car ce ne seroit jamais fait, si je
 vouloye déduire ce propos au long. Et
 d'autre part les fidèles ont assez en ce
 que j'ay dit, pour se résoudre en leurs
 consciences.

CHAPITRE VI.

*De la vie de l'homme chrestien : et premièrement quels sont les argumens
 de l'Ecriture pour nous y exhorter.*

Nous avons dit que le but de nostre
 génération est, qu'on apperçoive en
 tre vie une mélodie et accord entre la
 ice de Dieu et nostre obéissance : et

que par ce moyen nous ratifions l'adop-
 tion, par laquelle Dieu nous a acceptez

¹) Homél. de Jean., XLIX.

de l'homme chrestien, je n'ignore pas que je n'entre en une matière ample et diverse, et laquelle pourroit remplir un grand volume, si je la vouloye bien poursuivre au long. Car nous voyons combien sont prolixes les exhortations des anciens Docteurs, quand ils ne traittent que de quelque vertu en particulier. Ce qui ne procède point de trop grand babil. Car quelque vertu qu'on propose de louer et recommander, l'abondance de la matière fera qu'il ne semblera pas advis qu'on en ait bien disputé, sinon qu'on y ait employé beaucoup de paroles. Or mon intention n'est pas d'estendre la doctrine de vie que je veux bailler, jusques-là que d'y déclarer particulièrement une chacune vertu, et de faire longues exhortations. On pourra prendre cela des livres des autres, et principalement des Homélies des anciens Docteurs, c'est-à-dire sermons populaires. Il me suffira de monstrier quelque ordre, par lequel l'homme chrestien soit conduit et adressé à un droict but de bien ordonner sa vie. Je me contenteray, di-je, de monstrier brièvement une reigle générale, à laquelle il puisse référer toutes ses actions. Nous aurons possible quelquesfois l'opportunité de faire telles déductions qu'il y en a aux sermons des anciens Docteurs : l'œuvre que nous avons en main, requiert que nous comprenions une simple doctrine, en la plus grande brief-

mespriser.

2 Or cest ordre de l'Ecriture nous parlons, consiste en deux. L'une est d'imprimer en nos cœurs amour de justice, à laquelle nous sommes nullement enclins de nature. L'autre est de nous donner certaine reigle, laquelle ne nous laisse point errer çà et là, en garer en instituant nostre vie. Quant au premier point, l'Ecriture a beaucoup de trèsbonnes raisons pour encliner nostre cœur à aimer le bien : desquelles nous en avons noté plusieurs en divers lieux, et en toucherons encores d'autres icy. Par quel fondement pouvons-nous mieux commencer, qu'en admoestrand qu'il nous faut estre sanctifiez, disant que nostre Dieu est saint¹? adjoustant pour raison, que comme ainsi soit que nous fussions espars comme brebis esgarées, dispersées par le labyrinthe de ce monde, il nous a recueillis pour nous assembler avec soy. Quand nous oyons qu'il y a mention de la conjonction de Dieu avec nous, il nous doit souvenir que la fin d'icelle est sainteté. Non pas que le mérite de nostre sainteté nous vaille à la compagnie de nostre Dieu, mais que nous faut premièrement que nous soyons saints, adhérer à luy, afin qu'il nous verse de sa sainteté sur nous, pour nous faire suivre là où il nous appelle : car il n'est pas de la cause que cela appartient à sa sainteté, qu'il n'ait nulle accointance avec nous.

estier estoit-il que nous fussions délivrez l'ordure et pollution en laquelle nous nous plonge, si nous voulons toute notre vie nous veautrer en icelle? D'avantage elle nous admoneste que si nous nous estons en la compagnie du peuple Dieu, il nous faut habiter en Jérusalem, sa sainte cité¹. Laquelle comme il est consacrée et dédiée à son honneur, il n'est licite qu'elle soit contaminée par des habitans immondes et sales. Dont viennent ces sentences, que luy qui cheminera sans macule, et s'appraiera à bien vivre, habitera au tabernacle du Seigneur : pource qu'il n'est convenable que le sanctuaire auquel on habite, soit infecté d'ordures comme une taverne².

D'avantage, pour nous plus esmouvoir, elle nous remonstre que comme Dieu s'est reconcilié à nous en son Christ : ainsi il nous a constitués en luy comme exemple et patron auquel il nous faut nous conformer³. Que ceux qui estiment qu'il n'est pas que les philosophes qui ayent bien seulement traité la doctrine morale, nous monstrent une aussi bonne tradition que leurs livres, que celle que je vien de vous rapporter. Quand ils nous veulent de tout leur pouvoir exhorter à vertu, ils n'ameinent autre chose, sinon que nous vivions comme il est convenable à nature. L'Escripture nous meine bien en une meilleure voie d'exhortation, quand non-seulement elle nous commande de rapporter toute nostre vie à Dieu, qui en est l'auteur : mais après nous avoir adverti que nous avons dégénéré de la vraie origine de nostre création, elle adjouste que c'est nous reconciliant à Dieu son Père, qui est donné comme un exemple d'innocence, duquel l'image doit estre représentée en nostre vie. Que scauroit-on de plus véhément, et de plus grande efficacité? Et mesmes qu'est-ce qu'on reprocheroit d'avantage? Car si Dieu nous a fait pour ses enfans à ceste condition, que l'image de Christ apparaisse en nous : si nous ne nous adonnons à justice et sainteté, non-seulement nous

abandonnons nostre Créateur par une desloyauté trop lasche, mais aussi nous le renonçons pour Sauveur. Conséquemment l'Escripture prend matière de nous exhorter, de tous les bénéfices de Dieu, et toutes les parties de nostre salut : comme quand elle dit, Puisque Dieu s'est donné à nous pour Père, nous sommes à redarguer d'une lasche ingratitude, si nous ne nous portons comme ses enfans⁴. Puis que Christ nous a purifiés par le lavement de son sang, et nous a communiqué ceste purification par le Baptême, il n'y a ordre que nous nous souillions en nouvelle ordure⁵. Puis qu'il nous a associés et entez en son corps, il nous faut songneusement garder que nous ne nous contaminions aucunement, veu que nous sommes ses membres⁶. Puis que luy qui est nostre chef, est monté au ciel, il nous convient de nous démettre de toute affection terrienne, pour aspirer de tout nostre cœur à la vie céleste⁷. Puis que le saint Esprit nous consacre pour estre temples de Dieu, il nous faut mettre peine que la gloire de Dieu soit exaltée en nous, et nous donner garde de recevoir quelque pollution⁸. Puis que nostre âme et nostre corps sont destinez à l'immortalité du royaume de Dieu, et à la couronne incorruptible de sa gloire, il nous faut efforcer de conserver tant l'un comme l'autre pur et immaculé jusques au jour du Seigneur⁹. Voylà les bons fondemens et propres, pour bien constituer nostre vie : ausquels on n'en trouvera point de semblables en tous les philosophes. Car ils ne montent jamais plus haut, que d'exposer la dignité naturelle de l'homme, quand il est question de luy monstrier quel est son devoir.

4 Il me faut yci adresser ma parole à ceux lesquels n'ayans rien de Christ sinon le tiltre, veulent néanmoins estre tenus pour Chrestiens. Mais quelle hardiesse est-ce à eux, de se glorifier de son sacré Nom, veu que nul n'a accointance

1) Mal. I, 6 ; Ephés. V, 4 ; 1 Jean III, 1.

2) Ephés. V, 26 ; Hébr. X, 10 ; 1 Cor. VI, 11 ; 1 Pierre I, 15, 19.

3) 1 Cor. VI, 15 ; Jean XV, 3 ; Ephés. V, 23.

4) Col. III, 1, 2.

5) 1 Cor. III, 16 ; VI, 19 ; 2 Cor. VI, 16.

6) 1 Thess. V, 23.

à luy, sinon celuy qui l'a droictement cognu par la parole de l'Evangile? Or saint Paul nie qu'un homme en ait receu droicte cognoissance, sinon qu'il ait apprins de despouiller le vieil homme qui se corrompt en désirs désordonnez, pour estre vestu de Christ¹. Il appert doncques que c'est à fausses enseignes que telle manière de gens prétendent la cognoissance de Christ : et luy font en cela grande injure, quelque beau babil qu'il y ait en la langue. Car ce n'est pas une doctrine de langue que l'Evangile, mais de vie : et ne se doit pas seulement comprendre d'entendement et mémoire, comme les autres disciplines, mais doit posséder entièrement l'âme, et avoir son siège et réceptacle au profond du cœur : autrement il n'est pas bien receu. Parquoy ou qu'ils s'abstiennent de se vanter avec l'opprobre de Dieu, d'estre ce qu'ils ne sont pas : ou qu'ils se monstrent disciples de Christ. Nous avons bien donné le premier lieu à la doctrine, en matière de religion, d'autant qu'icelle est le commencement de nostre salut : mais il faut aussi que pour nous estre utile et fructueuse, elle entre du tout au dedans du cœur, et monstre sa vertu en nostre vie : voire mesmes qu'elle nous transforme en sa nature. Si les philosophes ont bonne cause de se courroucer contre ceux lesquels font profession de leur art, qu'ils appellent Maistresse de vie, et ce pendant le convertissent en un babil sophistique : combien avons-nous meilleure raison de détester ces babillars, lesquels se contentent d'avoir l'Evangile au bec, le mesprisant en toute leur vie? veu que l'efficace d'iceluy devroit pénétrer au profond du cœur, estre enracinée en l'âme cent mille fois plus que toutes les exhortations philosophiques, lesquelles n'ont pas grande vigueur au pris.

5 Je ne requier pas que les mœurs de l'homme chrestien ne soient que pur et parfait Evangile : combien que cela soit à désirer, et se faut efforcer de le faire : toutesfois je ne requier point tant estroitement et avec si grande rigueur une perfection évangélique, que je ne vueille

reconoistre pour Chrestien, sinon qui aura atteint à icelle. Car par ces tous hommes du monde seroyent de l'Eglise : veu qu'on n'en trouve un qui n'en soit encores bien loing, qu'il ait bien proufité, et la pluspart encores guères avancée : et tout pour cela ne les faut point rejeter doncques? Certes il nous faut a but devant nos yeux, auquel toutes tions soyent compassées : c'est de à la perfection que Dieu nous com. Il nous faut, di-je, efforcer et asper venir là. Car ce n'est pas chose lie nous partissions avec Dieu, en r une partie de ce qui nous est con en sa Parole, et laissant l'autre d à nostre fantasie. Car il nous recon tousjours en premier lieu, intégrit lequel mot il signifie une pure si de cœur, laquelle soit vuide et n toute feintise, et laquelle soit con double cœur, comme s'il estoit dit chef de bien vivre est spirituel, l'affection intérieure de l'âme s'ad Dieu sans feintise, pour cheminer tice et sainteté. Mais pource que dant que nous conversons en ces son terrienne, nul de nous n'est si bien disposé, qu'il se haste en course d'une telle agilité qu'il d mesmes la pluspart est tant foible bile qu'elle vacille et cloche, tel qu'elle ne se peut beaucoup adv allous un chacun selon son petit p et ne laissons point de poursuy chemin qu'avons commencé. Nul i minera si povrement, qu'il ne s'a chacun jour quelque peu pour pays. Ne cessons doncques point dre là, que nous proufitions assi ment en la voye du Seigneur : et dons point courage, pourtant si n proufitions qu'un petit. Car combi la chose ne responde point à souhait, si n'est-ce pas tout perdu, le jourd'huy surmonte celuy d'hie lement regardons d'une pure et simplicité nostre but, et nous el de parvenir à nostre fin : ne nous pans point d'une vaine flatterie, et donnans à nos vices : mais nous e sans cesse, de faire. que nous de

¹) Ephés. IV, 20-24.

Jour en jour meilleurs que nous ne sommes, jusques à ce que nous soyons venus à la souveraine bonté : laquelle nous avons à chercher et suyvre tout le cours de nostre vie pour l'appréhender, lorsqu'estans despouillez de l'infirmité de nostre chair, nous serons faits participans pleinement d'icelle : asçavoir quand Dieu nous recevra à sa compagnie.

CHAPITRE VII.

comme de la vie chrestienne : où il est traité de renoncer à nous-mêmes.

Venons maintenant au second point. Bien que la Loy de Dieu est une très-bonne méthode, et une disposition bien ordonnée pour constituer nostre vie, néanmoins il a semblé expédient à ce Maître céleste, de former les siens de doctrine plus exquise, à la reigle leur avoit baillée en sa Loy. Le commencement doncques de ceste manière de vie, est telle : asçavoir que l'offrande des fidèles est d'offrir leurs corps à Dieu en hostie vivante, sainte et agréée, et qu'en cela gist le service légitime que nous avons à luy rendre. De là s'en suit ceste exhortation, que les fidèles ne se contentent point à la figure de ce service : mais soyent transformez d'une manière d'entendement, pour chercher et cognoistre la volonté de Dieu¹. C'est déjà un grand point, de dire que nous sommes consacrez et dédiez à Dieu, pour ne plus rien penser d'oresenavant, parler, méditer ne faire, sinon à sa gloire. Car il n'est licite d'appliquer chose sainte à usage profane. Or si nous ne sommes point nostres, mais appartenons au Seigneur, de là on peut veoir que ce que nous avons à faire de peur d'erreur, et où nous avons à adresser toutes les parties de nostre vie. Nous ne sommes point nostres, pourtant que nostre entendement et volonté ne dominant point en nos conseils, et en ce que nous avons à faire. Nous ne sommes point nostres : nous établissons doncques point ceste méthode de chercher ce qui nous est expédient selon la chair. Nous ne sommes point nostres : oublions-nous doncques nous-mêmes tant qu'il sera possible, et

tout ce qui est à l'entour de nous. Derechef, Nous sommes au Seigneur : vivons et mourons à luy. Nous sommes au Seigneur : que sa volonté doncques et sagesse préside en toutes nos actions. Nous sommes au Seigneur : que toutes les parties de nostre vie soyent référées à luy, comme à leur fin unique. O combien a prouffité l'homme, lequel se cognoissant n'estre pas sien, a osté la seigneurie et régime de soy-mesme à sa propre raison, pour le résigner à Dieu. Car comme c'est la pire peste qu'ayent les hommes pour se perdre et ruiner, que de complaire à eux-mêmes : aussi le port unique de salut est, de n'estre point sage en soy-mesme, ne vouloir rien de soy, mais suyvre seulement le Seigneur. Pourtant que ce soit là nostre premier degré, de nous retirer de nous-mêmes, afin d'appliquer toute la force de nostre entendement au service de Dieu. J'appelle Service, non pas seulement celuy qui gist en l'obéissance de sa Parole, mais par lequel l'entendement de l'homme estant vuide de son propre sens, se convertit entièrement et se submet à l'Esprit de Dieu. Ceste transformation, laquelle saint Paul appelle Rénovation d'entendement¹, a esté ignorée de tous les philosophes, combien qu'elle soit la première entrée à vie. Car ils enseignent que la seule raison doit régir et modérer l'homme, et pensent qu'on la doit seule escouter et suyvre : et ainsi luy déferent le gouvernement de la vie. Au contraire, la philosophie chrestienne veut qu'elle cède, et qu'elle se retire pour donner lieu au saint Esprit, et estre dontée à la conduite d'iceluy, à

R. XII, 1, 2.

1) Ephés. IV, 23.

d'appliquer et adonner fidèlement nostre estude à suyvre Dieu et ses commandemens. Car quand l'Escriture nous défend d'avoir particulièrement esgard à nous, non-seulement elle efface de nostre cœur avarice, cupidité de régner, de parvenir à grans honneurs ou alliances : mais aussi elle veut extirper toute ambition, appétit de gloire humaine, et autres pestes cachées. Il faut certes que l'homme chrestien soit tellement disposé qu'il pense avoir affaire à Dieu en toute sa vie. S'il a ceste cogitation, comme il pensera de luy rendre conte de toutes ses œuvres, aussi il rangera toute son intention à luy, et la tiendra en luy fichée. Car quiconques regarde Dieu en toutes ses œuvres, destourne facilement son esprit de toute vaine cogitation. C'est le renoncement de nous-mesmes, lequel Christ requiert si songneusement de tous ses disciples¹, pour leur premier apprentissage : duquel quand le cœur de l'homme est une fois occupé, premièrement orgueil, fierté et ostentation en est exterminée : puis aussi avarice, intempérance, superfluité et toutes délices, avec les autres vices qui s'engendrent de l'amour de nous-mesmes. Au contraire, par tout où il ne règne point, ou l'homme se desborde en toute vilenie sans honte ne vergogne, ou bien, s'il y a quelque apparence de vertu, elle est corrompue par une meschante cupidité de gloire. Car qu'on me monstre un homme lequel

sent plaire à Dieu, qu'il promette les premiers ont receu leur loy, le monde : les seconds sont plus purs royaume de Dieu que les Publians et paillardes. Toutesfois nous n'avons encore si clairement exposé de nous d'empeschemens l'homme est si occupé à s'adonner à bien faire, sinon qu'il se renonce soy-mesme. Cela a esté anciennement dit, qu'il n'y a point de monde de vices caché en l'homme. Et n'y trouverons rien de bon, sinon qu'en renonçant à nous-mesmes sans avoir esgard à ce qui nous conduit, nous nous dirigeons et adonnons nous-mesmes à chercher les choses que Dieu requiert de nous : et seulement à chercher à cause qu'elles luy sont agréables.

3 Saint Paul en un autre endroit nous expose plus distinctement toutes les parties de bien reigler nostre vie, et que ce soit en brief. La grâce de Dieu, dit-il, est apparue en salut à tous les hommes, nous enseignant de rejeter l'impiété et cupiditez mondaines, et de vivre sobrement, justement et pieusement en ce siècle, en attendant la gloire bienheureuse, et la manifestation de la gloire du grand Dieu, et de son Fils le Sauveur Jésus-Christ, lequel s'est donné pour nous racheter de toute iniquité, et nous purifier à soy en peuple obéissant, adonné à bonnes œuvres¹. Car a esté proposé la grâce de Dieu pour

ins de nature : et puis les cupiditez mondaines, qui s'estendent plus loing. Or ce mot d'Impiété, non-seulement il pousse les superstitions, mais aussi commande tout ce qui est contraire à la vraye sainte de Dieu. Les cupiditez mondaines sont autant comme les affections de la chair. Par ainsi il nous commande de dépouiller nostre naturel quant aux dix parties de la Loy, et rejeter loing tout ce que nostre raison et volonté nous tiennent en avant. Au reste, il réduit toutes nos actions à trois membres ou vertus : sobriété, justice et piété. La sobriété, qui est Sobriété, signifie sans doute tant chasteté et attrempance, qu'un usage pur et modéré de tous les biens de ce monde, et patience en povreté. Le mot de justice comprend la droicte en laquelle nous faut converser avec nos prochains et rendre à chacun ce qui luy appartient. La Piété qu'il met en troisième lieu, nous purge de toute pollution du monde, et nous conjoindre à Dieu en sainteté. Quand ces trois vertus sont connectées ensemble d'un lien inséparable, elles font une perfection entière. Mais sçavez qu'il n'y a rien plus difficile que de quitter nostre raison, donter nos cupiditez ; voire y renoncer du tout, afin de nous adonner à Dieu et à nos frères. Méditer en ceste boue terrestre une sainteté angélique : saint Paul, pour despescher nos âmes de tous liens, nous rappelle à l'espérance de l'immortalité bienheureuse, disant que nous ne combatons point en vain, d'autant que Jésus-Christ nous a une fois apparu rédempteur, montrant à sa dernière venue le fruit du salut qu'il nous a acquis. Et en ceste manière il nous retire de tous allèchemens, dont nous sommes accoustumés de nous esblouir, et nous fait voir que nous n'aspirons pas comme il nous en faut être requis à la gloire céleste : et pendant nous advertit d'estre pèlerins en ce monde, à ce que l'héritage des cieux ne nous périsse.

Or en ces paroles nous voyons que nous sommes en danger de nous-mesmes en parolant de la gloire de Dieu, en regardant les hommes, en partie Dieu, et principalement. Car quand l'Ecriture nous commande de nous porter tellement envers les hommes, que nous les

préférerions à nous en honneur, et que nous taschions fidèlement d'avancer leur prouffit¹, elle baille des commandemens, desquels nostre cœur n'est point capable, s'il n'est premièrement vuide de son sentiment naturel. Car nous sommes tous si aveuglez et transportez en l'amour de nous-mesmes, qu'il n'y a celui qui ne pense avoir bonne cause de s'eslever par-dessus tous autres, et de mespriser tout le monde au pris de soy. Si Dieu nous a donné quelque grâce qui soit à estimer, incontinent sous l'ombre de cela nostre cœur s'eslève : et non-seulement nous nous enflons, mais quasi crevons d'orgueil. Les vices dont nous sommes pleins, nous les cachons songneusement envers les autres : et nous faisons à croire qu'ils sont petis et légers, ou mesmes aucunesfois les prisons pour vertus. Quant est des grâces, nous les estimons tant en nous, jusques à les avoir en admiration. Si elles apparoissent en d'autres, voire mesmes plus grandes : à ce que nous ne soyons contraints de leur céder, nous les obscurcissons, ou desprisons le plus qu'il nous est possible. Au contraire, quelques vices qu'il y ait en nos prochains nous ne nous contentons point de les observer à la rigueur : mais les amplifions odieusement. De là vient ceste insolence, qu'un chacun de nous, comme estant exempté de la condition commune, appète prééminence par dessus tous les autres : et sans en excepter un, les mesprise tous comme ses inférieurs. Les povres cèdent bien aux riches, les vileins aux nobles, les serviteurs à leurs maîtres, les ignorans aux sçavans : mais il n'y a nul qui n'ait en son cœur quelque fantasie, qu'il est digne d'estre excellent par-dessus tous les autres. Ainsi chacun en son endroict, en se flattant nourrit un royaume en son cœur. Car s'attribuant les choses dont il se plaist, il censure les esprits et les mœurs des autres. Que si on vient à contention, lors le venin sort et se monstre. Il en y a bien plusieurs qui ont quelque apparence de mansuétude et modestie, ce pendant qu'ils ne voyent rien qui ne vienne à

¹) Rom. XII, 10 ; Phil. II, 3.

gré : mais combien y en a-il peu qui gardent douceur et modestie, quand on les picque et irrite ? Et de faict, cela ne se peut autrement faire, sinon que ceste peste mortelle de s'aimer et exalter soy-mesme, soit arrachée du profond du cœur, comme aussi l'Ecriture l'en arrache. Car si nous escoutons sa doctrine, il nous faut souvenir que toutes les grâces que Dieu nous a faites, ne sont pas nos biens propres, mais dons gratuits de sa largesse. Pourtant si quelqu'un s'enorgueillit, il démontre en cela son ingratitude. Qui est-ce qui te magnifie ? dit saint Paul. Et si tu as reçu toutes choses, pourquoy t'en glorifies-tu, comme si elles ne t'estoyent pas données¹ ? D'autre part, recognoissans assiduellement nos vices, nous avons à nous réduire à humilité. Ainsi, il ne restera rien en nous qui nous puisse enfler : mais plustost y aura grande matière de nous démettre et abatre. D'avantage, il nous est commandé que tous les dons de Dieu que nous voyons en nos prochains, nous soient en tel honneur et révérence qu'à cause d'eux nous honorions les personnes auxquelles ils résident. Car ce seroit trop grande audace et impudence, de vouloir despoiller un homme de l'honneur que Dieu luy a fait. Il nous est derechef commandé de ne regarder point les vices, mais les couvrir : non pas pour les entretenir par flatterie, mais à ce que nous n'insultions point à celui qui a commis quelque faute, veu que nous luy devons porter amour et honneur. De là il adviendra qu'à quiconque que ce soit que nous ayons affaire, non-seulement nous nous porterons modestement et modérément, mais aussi en douceur et amitié : comme au contraire jamais on ne parviendra par autre voye en vraye mansuétude, qu'en ayant le cœur disposé à s'abaisser, et honorer les autres.

5 Quant est de faire nostre devoir à chercher l'utilité de nostre prochain, combien y a-il de difficulté ? Si nous ne laissons derrière la considération de nous-mesmes, et nous despoillons de toute affection charnelle, nous ne ferons

rien en cest endroit. Car qui est-ce qui accomplira les offices que saint Paul requiert en charité, sinon qu'il ait renoncé à soy, afin de s'adonner du tout à ses prochains ? Charité, dit-il, est patiente, débonnaire : elle n'est point fastueuse, n'insolente : elle n'a nul orgueil, nulle envie : elle ne cherche point son propre¹, etc. S'il n'y avoit que ce seul mot-là, que nous ne devons point chercher nostre propre utilité, encores ne faudroit-il pas faire peu de force à nostre nature, laquelle nous tire tellement en l'amour de nous-mesmes, qu'elle ne nous souffre point aisément d'estre nonchalans en ce qui nous est bon, pour veiller sur le proufit des autres : ou plustost quitter nostre droict, pour le céder à nos prochains. Or l'Ecriture pour nous mener à ceste raison, nous remonstre que tout ce que nous avons reçu de grâce du Seigneur, nous a esté commis à ceste condition, que nous le conférions au bien commun de l'Eglise. Et pourtant que l'usage légitime d'icelle est une amiable et libérale communication envers nos prochains, pour suyvre une telle communication, on ne pouvoit trouver une meilleure reigle ne plus certaine, que quand il est dit, tout ce que nous avons de bon, nous avoir esté baillé en garde de Dieu : et ce à telle condition qu'il soit dispensé au proufit des autres. Toutesfois l'Ecriture passe encores outre, en accompagnant les grâces qu'à chacun de nous, à la propriété qu'à chacun membre en un corps humain. Nul membre n'a sa faculté pour soy, et ne l'applique point à son usage particulier, mais en use au proufit des autres : et n'en reçoit nulle utilité, sinon celle qui procède du proufit qui est communément espandu par tout le corps. En ceste manière l'homme fidèle doit exposer son pouvoir à ses frères, ne prouvoyant point en particulier à soy, sinon qu'il ayant tousjours son intention dressée à l'utilité commune de l'Eglise². Pourtant que nous tenions ceste reigle, en bien faisant et exerçant humanité : c'est qu'il de tout ce que le Seigneur nous a dom-

1) 1 Cor. IV, 7.

1) 1 Cor. XIII, 4.

2) 1 Cor. XII, 12.

quoy nous pouvons aider nostre prochain, nous en sommes dispensateurs, nous ne sommes point à rendre compte comment nous nous serons acquittés de nostre charge. D'avantage, qu'il n'y a point d'autre façon de bien et droictement dispenser ce qui nous est commis, que celle qui est réglée à la reigle de charité. De là il s'ensuyvra que non-seulement nous prendrons le soin de proufiter à nostre prochain, avec la sollicitude que nous aurons de faire nostre proufit : mais aussi nous assujetirons nostre proufit à l'usage des autres. Et de faict, le Seigneur, nous veut monstrier que c'est la manière bien et deuement administrer ce qu'il nous a donné, il l'a recommandée anciennement au peuple d'Israël aux moindres bénéfices qu'il luy faisoit. Car il a ordonné que les premiers fruits nouveaux fussent offerts¹ : afin que le peuple ne se vante de cela testifiast qu'il ne luy estoit licite de recevoir aucuns fruits des biens qui ne luy auroient esté consacrez. Or si les dons de Dieu nous sont lors finalement retirés, après que nous les luy avons consacrez de nostre main, il appert qu'il y a qu'abus damnable, quand ceste dévotion n'a point son cours. D'autre part, ce seroit folie de tascher d'enrichir le prochain, en luy communiquant des choses que nous avons en main. Puis doncques nostre bienfaisance ne peut venir jusques à luy (comme dit le Prophète) il nous la faut exercer envers ses serviteurs qui sont au monde. Pourtant aussi les aumosnes sont comparées à des offrandes saintes² pour monstrier que ces exercices correspondent maintenant à l'observation ancienne qui estoit prescrite par la Loy, dont je viens de parler.

D'avantage, afin que nous ne nous lassions en bien faisant (ce qui advient souvent autrement à tous coups) il nous faut souvenir pareillement de ce qu'advient par l'Apostre : c'est que charité est facile, et n'est pas facile à irriter³. Le Seigneur commande sans exception de bien faire à tous : desquels la plupart sont indignes, si nous les estimons selon

leur propre mérite. Mais l'Ecriture vient au-devant, en nous admonestant que nous n'avons point à regarder que c'est que les hommes méritent d'eux, mais plutôt que nous devons considérer l'image de Dieu en tous, à laquelle nous devons tout honneur et dilection. Singulièrement qu'il nous la faut recognoistre es domestiques de la foy¹ : d'autant qu'elle est en eux renouvelée et restaurée par l'Esprit de Christ. Quiconques doncques se présentera à nous ayant affaire de nostre aide, nous n'aurons point cause de refuser de nous employer pour luy. Si nous disons qu'il soit estranger : le Seigneur luy a imprimé une marque laquelle nous doit estre familière. Pour laquelle raison il nous exhorte de ne point mespriser nostre chair². Si nous alléguons qu'il est contemptible et de nulle valeur : le Seigneur réplique, nous remontrant qu'il l'a honoré, en faisant en luy reluire son image. Si nous disons que nous ne sommes en rien tenus à luy : le Seigneur nous dit qu'il le substitue en son lieu, afin que nous recognoissions envers iceluy les bénéfices qu'il nous a faits. Si nous disons qu'il est indigne pour lequel nous marchions un pas : l'image de Dieu, laquelle nous avons à contempler en luy, est bien digne que nous nous exposions pour elle avec tout ce qui est nostre. Mesmes quand ce seroit un tel homme, qui non-seulement n'auroit rien mérité de nous, mais aussi nous auroit fait beaucoup d'injures et outrages, encores ne seroit-ce pas cause suffisante pour faire que nous laissions de l'aimer et luy faire plaisir et service. Car si nous disons qu'il n'a mérité que mal de nous : Dieu nous pourra demander quel mal il nous a fait, luy dont nous tenons tout nostre bien. Car quand il nous commande de remettre aux hommes les offenses qu'il nous ont faites³, il les reçoit en sa charge. Il n'y a que ceste voye par laquelle on puisse parvenir à ce qui est non-seulement difficile à la nature humaine, mais du tout répugnant : sçavoir que nous aimions ceux qui nous bayssent, que nous rendions le bien pour le mal, que nous priions

¹ Ex. XXII, 29 ; XXIII, 19.

² I. XVI, 2, 3 ; Heb. XIII, 16 ; 2 Cor. IX, 5, 12. Cor. XIII, 4.

¹ Gal. VI, 10.

² Ier. LVIII, 7.

³ Luc XVII, 3.

pour ceux qui mesdisent de nous ¹. Nous viendrons, di-je, à ce point, s'il nous souvient que nous ne devons nous arrêter à la malice des hommes : mais plutôt contempler en eux l'image de Dieu, laquelle par son excellence et dignité nous peut et doit esmouvoir à les aimer, et effacer tous leurs vices qui nous pourroyent destourner de cela.

7 Ceste mortification doncques lors aura lieu en nous, quand nous aurons charité accomplie. Ce qui gist non pas en s'acquittant seulement de tous les offices qui appartiennent à charité, mais en s'en acquittant d'une vraie affection d'amitié. Car il pourra advenir que quelqu'un face entièrement à son prochain tout ce qu'il luy doit, quant est du devoir extérieur : et néanmoins il sera bien loing de faire son devoir comme il appartient. On en voit beaucoup lesquels veulent estre veus fort libéraux : et toutesfois ils n'eslargissent rien qu'ils ne le reprochent, ou par fière mine, ou par parole superbe. Nous sommes venus en ceste malheureté au temps présent, que la plupart du monde ne fait nulles aumosnes, sinon avec contumélie. Laquelle perversité ne devoit pas estre tolérable, mesmes entre les Payens. Or le Seigneur requiert bien autre chose des Chrestiens qu'un visage joyeux et alaigre, à ce qu'ils rendent leur bienfaisance amiable par humanité et douceur. Premièrement, il faut qu'ils prennent en eux la personne de celui qui a nécessité de secours : qu'ils ayent pitié de sa fortune comme s'ils la sentoyent et soustenoyent, et qu'ils soyent touchez d'une mesme affection de miséricorde à luy subvenir comme à eux-mesmes. Celui qui aura un tel courage, en faisant plaisir à ses frères non-seulement ne contaminera point sa bienfaisance d'aucune arrogance ou reproche, mais aussi ne mesprisera point celui auquel il fait bien, pour son indigence, et ne le voudra subjuguier comme estant obligé à luy. Tout ainsi que nous n'insultons point à un de nos membres, pour lequel recoillir tout le reste du corps travaille : et ne pensons point qu'il soit spécialement

obligé aux autres membres, pource qu'il leur a fait plus de peine qu'il n'en a pris pour eux. Car ce que les membres se communiquent ensemble n'est pas estimé gratuit : mais plutôt payement et satisfaction de ce qui est deu par la loy de nature : et ne se pourroit refuser, que cela ne veinst en horreur. Par ce moyen aussi nous gagnerons un autre point, que nous ne penserons point estre délivrez et acquittez, quand nous aurons fait nostre devoir en quelque endroit, comme on estime communément. Car quand un homme riche a donné quelque chose du sien, il laisse là toutes les autres charges, et s'en exempte comme si elles ne luy appartenoyent de rien. Au contraire, un chacun répulera que de tout ce qu'il a et de ce qu'il peut, il est débiteur à ses prochains, et qu'il ne doit autrement limiter l'obligation de leur bien faire, sinon quand la faculté luy défaut : laquelle tant qu'elle se peut estendre, se doit réduire à charité.

8 Traittons encore plus au long de l'autre partie du renoncement de nous-mesmes, laquelle regarde Dieu. Nous en avons déjà parlé çà et là : et seroit chose superflue de répéter tout ce qui en a esté dit. Il suffira de monstrier comment elle nous doit ranger à patience et mansuétude. Premièrement donc en cherchant le moyen de vivre ou reposer à nostre aise, l'Ecriture nous rameine toujours là, que nous résignons à Dieu avec tout ce qui nous appartient, nous luy submettons les affections de nostre cœur pour le donter et subjuguier. Nous avons une intempérance furieuse, et une cupidité effrénée à appéter crédits et honneurs, à chercher puissances, à amasser richesses, et assembler tout ce qu'il nous semble advis estre propre à pompe et magnificence. D'autre part, nous craignons et hayssons merveilleusement pauvreté, petitesse et ignominie : pourtant les fuyons-nous autant qu'en nous est. Pour laquelle cause on voit en quelle inquiétude d'esprit sont tous ceux qui ordonnent leur vie selon leur propre conseil, combien ils tentent de moyens : et combien de sortes ils se tormentent afin de parvenir où leur ambition et avarice

¹ Matth. V, 44.

ice les transporte, et afin d'éviter povreté et basse condition. Parquoy les Idèles, pour ne se point envelopper en meslages, auront à tenir ceste voye. Premièrement, il ne faut point qu'ils désirent ou espèrent, ou imaginent autre moyen de prospérer, que de la bénédiction de Dieu : et pourtant se doyvent entièrement appuyer et reposer sur icelle. Car jà soit qu'il soit bien advis que la main soit suffisante de soy-mesme à parvenir à son intention, quand elle aspire à honneur et richesses par son industrie, ou quand elle y met ses efforts, ou quand elle est aidée par la faveur des hommes : toutesfois il est certain que toutes ces choses ne sont rien, et que nous ne pourrons jamais nullement proufiter ne par nostre engin, ne par nostre labeur, non d'autant que le Seigneur fera proufiter l'un et l'autre. Au contraire, la seule bénédiction trouvera voye au milieu de tous empeschemens, pour nous donner une issue en toutes choses. D'avantage, quand ainsi seroit que nous pourrions sans icelle acquérir quelque honneur ou opulence (comme nous voyons tous les jours les meschans venir à grandes richesses et gros estats) : néanmoins nous ne sçaurions avoir une seule goutte de bonté, nous n'obtiendrons rien qui ne nous tourne à malheur sinon que sa bénédiction soit sur nous. Or ce seroit une grande rage, d'appéter ce qui ne nous peut faire que misérables.

¶ Pourtant si nous croyons que tout moyen de prospérer gist en la seule bénédiction de Dieu, et que sans icelle toute misère et calamité nous attend, nostre office est de n'aspirer à richesses et honneurs avec trop grande cupidité, ni d'usage de nostre engin, ou diligence, ni de faveur des hommes, ou de fortune : mais de regarder tousjours en Dieu, afin que par sa conduite nous soyons menés en telle condition que bon luy semblera.

¶ Il adviendra que nous ne nous efforçons point d'attirer richesses à nous, ni de voler les honneurs par droict, ou par force, par violence ou cautèle, et autres moyens obliques : mais seulement cherchons les biens qui ne nous destourne-

ront point d'innocence. Car qui est-ce qui espérera que la bénédiction de Dieu luy doive aider en commettant fraudes et rapines, et autres meschancetez ? Car comme elle n'assiste point sinon à ceux qui sont droicts en leurs pensées, et en leurs œuvres : ainsi l'homme qui la désire, doit estre par cela retiré de toute iniquité et mauvaise cogitation. D'avantage aussi elle sera comme une bride pour nous restreindre, à ce que nous ne bruslions point d'une cupidité désordonnée de nous enrichir, et que nous ne taschions point ambitieusement à nous eslever. Car quelle impudence seroit-ce, de penser que Dieu doit nous aider à obtenir les choses que nous désirons contre sa Parole ? Jà n'advienne qu'il avance par l'aide de sa bénédiction, ce qu'il maudit de sa bouche. Finalement, quand les choses n'advient point selon nostre espoir et souhait : par ceste considération nous serons retenus, afin de ne nous desborder en impatience, et détester nostre condition. Car nous cognoissons que cela seroit murmurer à l'encontre de Dieu : par la volonté duquel, et povreté et richesses, et contemnement et honneurs sont dispensez. En somme, quiconque se reposera en la bénédiction de Dieu (comme il a esté dit) n'aspirera point par mauvais moyens et obliques, à nulle des choses que les hommes appétent d'une cupidité enragée : veu qu'il cognoistra que ce moyen ne lui proufiteroit de rien. Et s'il luy advient quelque prospérité, ne l'imputera point ou à sa diligence ou à industrie, ou à fortune : mais recognoistra que cela est de Dieu. D'autre part, s'il ne se peut guères avancer, ce pendant que les autres s'eslèvent à souhait, voire mesmes qu'il aille en arrière : si ne laissera-il point de porter plus patiemment et modérément sa povreté, que ne feroit un homme infidèle ses richesses moyennes, lesquelles ne seroyent point si grandes qu'il désireroit. Car il aura un soulagement où il pourra mieux acquiescer qu'en toutes les richesses du monde, quand il les auroit assemblées en un monceau : c'est qu'il réputera toutes choses estre ordonnées de Dieu, comme il est expédient pour son salut.

Nous voyons que David a esté ainsi affectionné, lequel en suyvant Dieu, et se laissant gouverner à luy, proteste qu'il est semblable à un enfant, naguères sevré, et qu'il ne chemine point en choses hautes et par-dessus sa nature¹.

40 Combien qu'il ne fale pas que les fidèles gardent seulement en cest endroit une telle patience et modération : mais ils la doyvent aussi estendre à tous les événemens auxquels la vie présente est sujette. Parquoy nul n'a deuement renoncé à soy-mesme, sinon quand il s'est tellement résigné à Dieu, qu'il souffre volontairement toute sa vie estre gouvernée au plaisir d'iceluy. Celuy qui aura une telle affection, quelque chose qu'il advienne, jamais ne se réputera malheureux, et ne se plaindra point de sa condition, comme pour taxer Dieu obliquement. Or combien ceste affection est nécessaire, il apparaira si nous considérons à combien d'accidens nous sommes sujets. Il y a mille maladies qui nous molestent assiduelement les unes après les autres. Maintenant la peste nous tormente, maintenant la guerre : maintenant une gelée ou une gresle nous apporte stérilité, et par conséquent nous menace d'indigence : maintenant par mort nous perdons femmes, enfans et autres parens : aucunes fois le feu se mettra en nostre maison. Ces choses font que les hommes maudissent leur vie, détestent le jour de leur nativité, ont en exécration le ciel et la lumière, détractent de Dieu : et comme ils sont éloquens à blasphémer, l'accusent d'injustice et cruauté. Au contraire, il faut que l'homme fidèle contemple mesmes en ces choses, la clémence de Dieu et sa bénignité paternelle. Pourtant, soit qu'il se voye désolé par la mort de tous ses prochains, et sa maison comme dé-

serte, si ne laissera-il point de bénir Dieu, mais plustost se tournera à ceste pensée, que puisque la grâce de Dieu habite en sa maison, elle ne la laissera point désolée. Soit que les bleds et vignes soyent gastées et destruites par gelée, gresle ou autre tempeste, et que par cela il prévoye danger de famine : encores ne perdra-il point courage, et ne se mescontentera point de Dieu, mais plustost persistera en fiance ferme, disant en son cœur, Nous sommes toutesfois en la tutèle du Seigneur, nous sommes les brebis de sa nourriture¹. Quelque stérilité doncques qu'il y ait, il nous donnera tousjours de quoy vivre. Soit qu'il endure affliction de maladie, si ne sera-il point abatu par la douleur pour s'en desborder en impatience, et se plaindre de Dieu : mais plustost en considérant la justice et bonté du Père céleste en ce qu'il le chastie, il se duira par ceste à patience. Brief, quelque chose qu'il advienne, sçachant que tout procède de la main du Seigneur, il le recevra d'un cœur paisible et non ingrat : afin de résister au commandement de celuy auquel il s'est une fois permis. Principalement que ceste folle et misérable consolation des payens soit loing du cœur chrestien : c'est d'imputer à fortune les adversitez, pour les porter plus patiemment. Car les philosophes usent de ceste raison : que ce seroit folie de se courroucer contre fortune, laquelle est téméraire et aveugle, et jette ses dards à la volée pour navrer les bons et mauvais sans discrimination. Au contraire, ceste est la règle de piété, que la seule main de Dieu conduit et gouverne bonne fortune et adverse : laquelle ne va point d'une impetuosité inconsidérée, mais dispense par une justice bien ordonnée tant le bien que le mal.

CHAPITRE VIII.

De souffrir patiemment la croix, qui est une partie de renoncer à nous-mesmes.

1 Encores faut-il que l'affection de l'homme fidèle monte plus haut : asçavoir

où Christ appelle tous les siens, c'est qu'un chacun porte sa croix². Car to

¹) Ps. CXXXI, 1, 2.

¹) Ps. LXXIX, 13.

²) Matth. XVI, 24.

le Seigneur a adopté et receus en compagnie de ses enfans, se doyaner à une vie dure, laborieuse, travail et d'infinis genres de tristesse le bon plaisir du Père céleste, ainsi ses serviteurs afin de les purifier. Il a commencé cest ordre par son Fils premier-né, et le pour tous les autres. Car comme que Christ fust son Fils bien-aimé, il a tousjours prins son bon plaisir nous voyons toutesfois qu'il n'a traité mollement et délicatement le monde : tellement qu'on peut non-seulement il a esté en affliction, mais que toute sa vie n'a été qu'une croix perpétuelle. Il assigne la cause, qu'il a fallu qu'il fust instruit à obéissance par ce qu'il a fait¹. Comment doncques nous devons-nous de la condition à laquelle il a fallu que Christ nostre chef se soumette : veu mesmes qu'il s'y est engagé pour cause de nous, afin de nous donner exemple de patience? Pourtant il s'en dénonce que Dieu a destiné ceste croix à ses enfans : de les faire consoler par son Christ². De là nous revient une autre consolation, c'est qu'en toutes misères, qu'on appelle tribulations et mauvaises, nous sommes liés à la croix de Christ : afin que nous ayons passé par un abysme de tristesse pour entrer à la gloire céleste, et par diverses tribulations nous soyons purifiés³. Car saint Paul nous enseigne quand nous sentons en nous la participation de ses afflictions, nous devons pareillement la puissance de sa correction, et quand nous sommes occupés de sa mort, c'est une préparation pour venir à son éternité glorieuse. Combien a d'efficace cela, pour vaincre l'amertume qui pourroit eslever la croix : c'est que d'autant plus nous sommes affligés et endurons de la croix, l'autant est plus certainement nous sommes unis à nostre société avec Christ. Et quand nous avons telle communion, les adversitez non-seulement

nous sont bénites, mais aussi nous sont comme aides, pour avancer grandement nostre salut.

2 D'avantage, le Seigneur Jésus n'a eu nul mestier de porter la croix et endurer tribulations, sinon que pour témoigner et approuver son obéissance envers Dieu son Père : mais il nous est nécessaire pour plusieurs raisons, d'estre perpétuellement affligés en ceste vie. Premièrement, selon que nous sommes trop enclins de nature à nous exalter, et nous attribuer toutes choses : si nostre imbécillité ne nous est démontrée à l'œil, nous estimons incontinent de nostre vertu outre mesure, et ne doutons point de la faire invincible contre toutes difficultés qui pourroyent advenir. De là vient que nous nous eslevons en une vaine et folle confiance de la chair, laquelle puis après nous incite à nous enorgueillir contre Dieu : comme si nostre propre faculté nous suffisoit sans sa grâce. Il ne peut mieux rabatre ceste outrecuidance, qu'en nous montrant par expérience combien il y a en nous non-seulement d'imbécillité, mais aussi de fragilité. Pourtant il nous afflige, ou par ignominie, ou par povreté, ou maladie, ou perte de parens, ou autres calamitez : auxquelles tant qu'en nous est, nous succombons incontinent, pource que nous n'avons point la vertu de les soutenir. Lors estans humiliés nous apprenons d'implorer sa vertu, laquelle seule nous fait consister et tenir fermes sous la pesanteur de tels fardeaux. Mesmes les plus saints, combien qu'ils cognoissent leur fermeté estre fondée en la grâce de Dieu, et non en leur propre vertu, toutesfois encores se tiennent-ils trop asseurez de leur force et confiance : sinon que le Seigneur les amenast en plus certaine cognoissance d'eux-mesmes, les éprouvant par croix. David mesmes a esté surpris d'une telle présomption, pour estre rendu comme insensé, comme il le confesse : J'ay dit en mon repos, Je ne seray jamais esbranlé¹. O Dieu, tu avois établi force en ma montagne par ton bon plaisir : tu as caché ta face, et j'ay

17; XVII, 5.

2) Heb. V, 8.

20.

4) Act. XIV, 22.

21.

1) Ps. XXX, 7.

esté estonné¹. Il confesse que la prospérité a hébété et abruti tous ses sens : tellement que ne se souciant de la grâce de Dieu, de laquelle il devoit dépendre, il s'est voulu appuyer sur soy-mesme, et a bien osé se promettre un estat permanent. Si cela est advenu à un si grand Prophète, qui sera celuy de nous qui ne craindra pour estre sur ses gardes? Et pourtant ce qu'ils se flattoient concevans quelque opinion de grande fermeté et constance, ce pendant que toutes choses estoyent paisibles : après avoir esté agitez de tribulation, ils cognoissoient que c'estoit hypocrisie. Voylà doncques la manière comment il faut que les fidèles soyent advertis de leurs maladies : afin de prouffiter en humilité, et se despouiller de toute perverse confiance de la chair, pour se ranger du tout à la grâce de Dieu. Or après s'y estre rangez, ils sentent que sa vertu leur est présente, en laquelle ils ont assez de forteresse.

3 C'est ce que saint Paul signifie, disant que de tribulation s'engendre patience : et de patience, probation². Car ce que le Seigneur a promis à ses fidèles, de leur assister en tribulations, ils sentent cela estre vray, quand ils consistent en patience, estans soustenus de sa main. Ce qu'ils ne pouvoyent faire de leurs forces. Patience doncques est une espreuve aux saints, que Dieu donne vraiment le secours qu'il a promis, quand il est mestier. Par cela aussi leur espérance est confirmée : pource que ce seroit trop grande ingratitude, de n'attendre point pour l'advenir la vérité de Dieu, laquelle jà ils ont esprouvée estre ferme et immuable. Nous voyons desjà combien de prouffits prouviennent de la croix, comme d'un fil perpétuel. Car icelle renversant la fausse opinion que nous concevons naturellement de nostre propre vertu, et decouvrant nostre hypocrisie, laquelle nous séduit et abuse par ses flatteries, elle rabat la présomption de nostre chair, laquelle nous estoit pernicieuse. Après nous avoir ainsi humilié : elle nous apprend de nous reposer en Dieu : lequel estant nostre fondement, ne nous laisse

point succomber ne perdre courage. De ceste victoire s'ensuyt espérance, d'autant que le Seigneur en accomplissant ce qu'il a promis, établit sa vérité pour l'advenir. Certes quand il n'y auroit que ces causes seules, il appert combien nous est nécessaire l'exercitation de la croix. Car ce n'est point un petit prouffit, que l'amour de nous-mesmes, laquelle nous aveugle, soit ostée, afin que nous cognoissions droictement nostre foiblesse d'avoir un droict sentiment d'icelle, afin d'apprendre une desfiance de nous-mesmes : de nous desfier de nous-mesmes afin de transférer nostre fiance en Dieu de nous appuyer sur Dieu en certaine fiance de cœur, afin que par le moyen de son aide nous persévérions jusques à la fin victorieux : consister en sa grâce, à ce que nous le cognoissions estre vray et fidèle en ses promesses : avoir la certitude de ses promesses notoire, à ce que nostre espérance soit par cela confirmée.

4 Le Seigneur a encores une autre raison d'affliger ses serviteurs : c'est afin d'esprouver leur patience, et les instruire à obéissance. Non pas qu'ils puissent avoir autre obéissance que celle qu'il leur a donnée : mais il luy plaist de monstrer ainsi et tester les grâces qu'il a mises en ses fidèles, à ce qu'elles ne demeurent point oisives et cachées au dedans. Par quoy quand il met en avant la vertu de constance de souffrir qu'il a donnée à ses serviteurs, il est dit qu'il espreuve leur patience. Dont aussi ces façons de parler sont déduites : qu'il a tenté Abraham, et a cognu sa piété, d'autant qu'il n'a point refusé d'immoler son fils pour luy complaire¹. Pourtant saint Pierre dit que nostre foy n'est pas moins espreuve par tribulation, que l'or est examiné en la fournaise². Or qui est-ce qui niera cela estre expédient, qu'un don excellent, lequel le Seigneur a fait à ses serviteurs, soit appliqué en usage, et d'estre fait notoire et manifeste? Car jà mais on ne l'estimerait autrement comme il appartient. Que si le Seigneur a pour raison de donner matière aux vertus qu'il a mises en ses fidèles, pour les exerci-

1) Ps. XXX, 8.

2) Rom. V 3, 4.

1 Gen. XXII, 1, 12.

2) 1 Pierre I, 7.

elles ne demeurent point en cambrées à ce qu'elles ne soyent tiles : nous voyons que ce n'est cause qu'il envoie afflictions,uelles leur patience seroit nulle. si qu'il les instruit par ce moyen veu qu'ils apprenent par cela de pas à leur souhait, mais à sonertes si toutes choses leur adcomme ils demandent, ils ne nt que c'est de suivre Dieu. Or philosophe payen, dit que ç'a ancien proverbe, quand on vouster quelqu'un à endurer padversitez, d'user de ce mot, Il vre Dieu ¹. En quoy ils signifie lors finalement l'homme se u joug du Seigneur, quand il se stier, et preste volontairement t le dos à ses verges. Or si c'est isonnable que nous nous rend toutes manières obéissans au este : il n'est pas à refuser qu'il oustume en toute manière qu'il ble à luy rendre obéissance.

lesfois nous ne voyons pas embien icelle est requise, sinon réputions quelle est l'intempénotre chair, à rejeter le jougur, incontinent qu'elle est unatement traitée. Car il en adtant qu'aux chevaux rebelles : après avoir esté quelque temps ble oisifs et bien repeus, ne se puis après donter, et ne recoit leur maistre, auquel ils se laissent paravant ranger. Brief, ce que eur se plaint estre advenu au 'Israël, se voit coustumièrement ommes : c'est qu'estans engraisrop douce nourriture, ils regimtre celui qui les a nourris ². Bien qu'il convenoit que la bénéf : Dieu nous attirast à réputer et bonté : mais puis que nostre de est telle, que nous sommes corrompus pas sa douceur et son ent amiable, qu'incitez à bien, il que nécessaire qu'il nous tiene serrée, et nous entretienne en discipline, de peur que ne nous

desbordions en telle pétulance. Pour ceste cause, afin que nous ne devenions fiers par trop grande abondance de biens, afin que les honneurs ne nous enorgueillissent, afin que les ornemens que nous avons selon le corps ou selon l'âme, n'engendrent quelque fierté ou desbordement en nous, le Seigneur vient au-devant, et y met ordre, refrénant et dontant par le remède de la croix l'insolence de nostre chair. Et ce en diverses sortes, comme il cognoist estre expédient et salutaire à chacun; car nous ne sommes point si malades les uns que les autres, ne d'une mesme maladie : et pourtant il n'est jà mestier que la cure soit pareille en tous. C'est la raison pourquoy il exerce les uns en une espèce de croix, les autres en l'autre. Néanmoins combien qu'en voulant pourvoir à la santé de tous, il use de plus douce médecine envers les uns, de plus aspre et rigoureuse envers les autres, si est-ce qu'il n'en laisse pas un exempt, d'autant qu'il cognoist tout le monde estre malade. ¹

6 D'avantage, il est mestier que nostre bon Père non-seulement prévienne nostre infirmité pour l'advenir : mais il est aussi expédient souventesfois qu'il corrige nos fautes passées, pour nous retenir en obéissance vers soy. Pourtant, incontinent qu'il nous vient quelque affliction, nous devons avoir souvenance de nostre vie passée. En ce faisant nous trouverons sans doute que nous avons commis quelque faute digne d'un tel chastiment; combien qu'à la vérité, il ne nous falloit prendre de la recognoissance de nostre péché la principale matière pour nous exhorter à patience : car l'Ecriture nous baille en main une bien meilleure considération, en disant que le Seigneur nous corrige par adversitez, afin de ne nous point condamner avec ce monde ¹. Nous avons doncques à recognoistre la clémence et bénignité de nostre Père au milieu de la plus grande amertume qui soit aux tribulations : veu qu'en cela mesmes il ne cesse d'avancer nostre salut; car il nous afflige non pas pour nous perdre ou ruiner, mais pour nous délivrer de la con-

² *Isaïe*, cap. XV. ² *Deut.* XXXII, 16.

¹ *1 Cor.* XI, 32.

damnation de ce monde. Ceste pensée nous mènera à ce que l'Ecriture nous enseigne ailleurs, disant, Mon enfant, ne rejette point la correction du Seigneur, et ne te fasche point quand il t'argue : car Dieu corrige ceux qu'il aime, et les entretient comme ses enfans ¹. Quand nous oyons dire que ses corrections sont verges paternelles, n'est-ce pas nostre office de nous rendre enfans dociles, plustost qu'en résistant ensuyvre les gens désespérez, qui sont endurcis en leurs maléfices? Le Seigneur nous perdrait s'il ne nous retiroit à soy par corrections, quand nous avons failli. Et comme dit l'Apostre, Nous sommes bastards, et non pas enfans légitimes, s'il ne nous tient en discipline ². Nous sommes doncques par trop pervers si nous ne le pouvons endurer, quand il nous déclare sa bénévolence et le soin qu'il a de nostre salut. L'Ecriture note ceste différence entre les incrédules et les fidèles : que les premiers à la manière des serfs anciens qui estoient de nature perverse, ne font qu'empirer et s'endurcir au fouet : les seconds proufient à repentance et amendement comme enfans bien nés : eslisons maintenant desquels nous aimons mieux estre. Mais pource qu'il a esté traité autre part de cest argument, il nous suffira d'en avoir yci touché en brief.

7 Mais la souveraine consolation est, quand nous endurons persécution pour justice; car il nous doit lors souvenir quel honneur nous fait le Seigneur en nous donnant les enseignes de sa gendarmerie. J'appelle Persécution pour justice, non-seulement quand nous souffrons pour défendre l'Evangile, mais aussi pour maintenir toute cause équitable. Soit doncques que pour défendre la vérité de Dieu contre les mensonges de Satan, ou bien pour soustenir les innocens contre les meschans, et empescher qu'on ne leur face tort et injure, il nous face encourir haine et indignation du monde, dont nous venions en danger de nostre honneur, ou de nos biens, ou de nostre vie, qu'il ne nous face point de mal de

nous employer jusques-là pour que nous ne nous réputions malheureux quand de sa bouche il nous prestre bienheureux ³. Il est bien que povreté, si elle est estimée mesme, est misère : semblablement mespris, ignominie, prison : finalement la mort est une extrême calamité où Dieu aspire par sa faveur, à nulle de toutes ces choses, laquelle nous tourne à bonheur et félicité. Tentons-nous doncques plustost le moignage de Christ que d'une opinion de nostre chair : de là advenant qu'à l'exemple des Apostres, nous resjouirons toutesfois et quant nous nous réputera dignes que nous nous rions contumélie pour son Nom si estans innocens et de bonne conscience, nous sommes despoillez de biens par la meschanceté des hommes, mais par cela les vrayes richesses nous accroissent envers Dieu. Si nous sommes chassés et bannis de nostre pays, nous sommes d'autant plus avant receus en la famille du Seigneur. Si nous sommes vexés et molestés, nous sommes d'autant plus confortés par le Seigneur pour y avoir receus. Si nous recevons opprobre et ignominie, nous sommes d'autant plus exaltés au royaume de Dieu. Si nous mourons, la vie nous est faite en la vie future. Ne seroit-ce pas grand honneur nous d'estimer moins les choses de ce monde, lesquelles passent comme fumée?

8 Puis doncques que l'Ecriture reconforte ainsi en toute ignorance de calamité que nous avons à endurer pour la défense de justice, nous sommes d'autant plus ingrats si nous ne les portons avec contentement, et d'un cœur alaigné : si nous n'avons seulement veu que ceste espèce de patience est propre aux fidèles par-dessus tous les autres : et que par icelle Christ est glorifié en eux, comme d'icelle Pierre ³. Or d'autant qu'il est plus difficile d'estre content et aligné à tous esprits ha-

1) Prov. III, 11, 12.

2) Hébr. XII, 8.

3) Matth. V, 10.

2) Act. V, 41.

3) 1 Pierre IV, 11.

aux de souffrir opprobre, qu'une de morts, saint Paul nous ad-
e, qu'espérans en Dieu non-seu-
nous serons sujets à persécutions,
aussi à vitupères ¹; comme ailleurs
incite par son exemple à chemi-
infamie comme par bonne répu-
Combien que Dieu ne requiert
e nous une telle liesse laquelle
te amertume de douleur : autre-
patience des saints seroit nulle
voix, sinon qu'ils fussent tormen-
douleurs, et sentissent angoisse
on leur fait quelque moleste. Sem-
ent si la povreté ne leur estoit
aspre, s'ils n'enduroient quelque
en la maladie, si l'ignominie ne
noit, si la mort ne leur estoit en
, quelle force ou modération se-
de mespriser toutes ces choses?
comme ainsi soit qu'une chacune
ait une amertume conjointe, de
elle poingt les cœurs de nous tous
ement : en cela se démontre la
d'un homme fidèle, si estant tenté
iment d'une telle aigreur, com-
il travaille grièvement, toutes-
résistant il surmonte et viene au-
En cela se déclare la patience,
t stimulé par ce mesme sentiment,
outesfois restreint par la crainte
i, comme par une bride à ce qu'il
esborde point en quelque despit-
e autre excès. En cela apparoist
et liesse : si estant navré de tris-
et douleur, il acquiesce néant-
en la consolation spirituelle de

combat que soustienent les fidèles
le sentiment naturel de douleur,
vant patience et modération, est
e décrit par saint Paul en ces
t, Nous endurons tribulation en
choses, mais nous ne sommes
en destresse : nous endurons po-
mais nous ne sommes point desti-
nous endurons persécution, mais
e sommes point abandonnez : nous
e comme abatus, mais nous ne
us point ². Nous voyons que por-
temment la croix, n'est pas estre

du tout stupide, et ne sentir douleur au-
cune : comme les Philosophes stoïques
ont follement décrit le temps passé un
homme magnanime, lequel ayant des-
pouillé son humanité, ne fust autrement
touché d'adversité que de prospérité, ny
autrement de choses tristes que de joyeu-
ses : ou plustost qu'il fust sans sentiment
comme une pierre. Et qu'ont-ils proufité
avec ceste si haute sagesse? C'est qu'ils
ont dépeint un simulachre de patience,
lequel n'a jamais esté trouvé entre les
hommes, et n'y peut estre du tout : et
mesmes en voulant avoir une patience
trop exquise, ils ont osté l'usage d'icelle
entre les hommes. Il y en a aussi mainte-
nant entre les Chrestiens de semblables :
lesquels pensent que ce soit vice, non-
seulement de gémir et pleurer, mais aussi
de se contrister et estre en sollicitude.
Ces opinions sauvages procèdent quasi
de gens oisifs : lesquels s'exerçans plus-
tost à spéculer qu'à mettre la main à
l'œuvre, ne peuvent engendrer autre
chose que telles fantasies. De nostre part
nous n'avons que faire de ceste si dure
et rigoureuse philosophie, laquelle nostre
Seigneur Jésus a condamnée non-seule-
ment de paroles, mais aussi par son
exemple. Car il a gémé et pleuré, tant
pour sa propre douleur, qu'en ayant pitié
des autres : et n'a pas autrement appris
à ses disciples de faire. Le monde, dit-il,
s'esjouira, et vous serez en destresse :
il rira, et vous pleurerez ³. Et afin qu'on
ne tournast cela à vice, il prononce ceux
qui pleurent estre bien heureux ⁴. Ce qui
n'est point de merveille. Car si on ré-
prouve toutes larmes, que jugerons-nous
du Seigneur Jésus, du corps duquel sont
distillées gouttes de sang ⁵? Si on taxe
d'incrédulité tout espovantement : qu'es-
timerons-nous de l'horreur dont il fust si
merveilleusement estonné? Si toute tris-
tesse nous desplaist : comment approu-
verons-nous ce qu'il confesse, son âme
estre triste jusques à la mort?

40 J'ay voulu dire ces choses pour re-
tirer tous bons cœurs de désespoir, afin
qu'ils ne renoncent point à l'estude de
patience, combien qu'ils ne soyent du

¹ IV, 10.
² IV, 8, 9.

³ 2 Cor. VI, 8.

⁴ Jean XVI, 20.
⁵ Luc XXII, 44.

⁶ Matth. V, 6.

tout à délivre d'affection naturelle de douleur. Or il convient que ceux qui font de patience stupidité, et d'un homme fort et constant un tronc de bois, perdent courage et se désespèrent, quand ils se voudront adonner à patience. L'Escriture au contraire loue les saints de tolérance, quand ils sont tellement affligés de la dureté de leurs maux, qu'ils n'en sont pas rompus pour défaillir : quand ils sont tellement poincts d'amertume, qu'ils ont une joye spirituelle avec, quand ils sont tellement pressez d'angoisses, qu'ils ne laissent point de respirer, se resjouissant en la consolation de Dieu. Cependant ceste répugnance se démeine en leurs cœurs : c'est que le sens de nature fuit et a en horreur tout ce qui luy est contraire : d'autre part, l'affection de piété les tire en obéissance de la volonté de Dieu, par le milieu de ses difficultez. Laquelle répugnance Jésus-Christ a exprimée parlant ainsi à saint Pierre, Quand tu estois jeune, tu te ceignois à ton plaisir, et cheminois où bon te sembloit : quand tu seras vieil, un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras point¹. Il n'est pas certes vray-semblable que saint Pierre ayant à glorifier Dieu par la mort, ait esté traîné à ce faire par contrainte et malgré qu'il eust : autrement son martyre n'auroit pas grand'louange. Néanmoins combien qu'il obtempérast à l'ordonnance de Dieu d'un courage franc et aligre, pource qu'il n'avoit point despouillé son humanité, il estoit distrait en double volonté. Car quand il réputoit la mort cruelle qu'il devoit souffrir, estant estonné de l'horreur d'icelle, il en fust volontiers eschappé. D'autre part, quand il considéroit qu'il y estoit appelé par le commandement de Dieu, il s'y présentoit volontiers, et mesmes joyeusement, mettant toute crainte sous le pied. Pourtant si nous voulons estre disciples de Christ, il nous faut mettre peine que nos cœurs soyent remplis d'une telle révérence et obéissance de Dieu, laquelle puisse dompter et subjuguer toutes affections contraires à son plaisir. De là il adviendra qu'en quelque tribulation que nous

soyons, en la plus grande destresse de cœur qu'il sera possible d'avoir, nous laisserons point de retenir constance et patience : car les adversitez auront jours leur aigreur, laquelle nous tourmentera. Pour laquelle cause, estans atteints de maladie nous gémirons, et nous plaindrons, et désirerons santé : estans atteints de disette nous sentirons que nous sommes d'indigence, nous solliciterons par prières et larmes d'acquiescement à la volonté de Dieu, et solliciterons d'éviter l'ignominie, contemnerons toutes autres injures nous navrant au cœur. Quand il y aura quelqu'un de nos parens mort, nous rendrons à Dieu nos larmes qui luy sont deues : mais nous ne viendrons tousjours à ceste consolation. Néanmoins Dieu l'a voulu, survenant à sa volonté. Mesmes il faut que la cogitation intervienne parmi les pangs de douleur, et larmes et gémissements afin de réduire nostre cœur à porter avec patience les choses desquelles il se contriste.

44 Pource que nous avons principalement raison de bien tolérer la croix, la considération de la volonté de Dieu, il faut brièvement définir quel rapport il y a entre la patience chrétienne et philosophique. Il y a eu bien des Philosophes qui soyent montés à la recherche de d'entendre les hommes estre content de la main de Dieu par affliction, mais pourtant, qu'en cest endroit il ne se soit obtempéré à sa volonté. Mais ceux qui sont venus jusques-là, n'ont point d'autre raison, sinon que c'est ce qu'il est nécessaire. Or qu'est-ce que c'est autre chose, sinon qu'il faut se conformer à Dieu, pource qu'en vain on s'efforce de résister ? Car si nous obéissons à Dieu seulement pource qu'il est juste, quand nous pourrions fuir, nous cesserons de luy obéir. Mais l'Esprit veut bien que nous considérions la chose en la volonté de Dieu : premièrement sa justice et équité, et après le soin qu'il a de nostre salut. Pourtant les exhortations chrétiennes sont telles : Soit que povreté, ou prison, ou contumace, ou maladie, ou perte de parens, ou adversité nous tormente, nous ne devons pas penser que rien de ces choses

¹) Jean XXI, 18.

le vouloir et providence du d'avantage qu'iceluy ne fait d'une justice bien ordonnée. les péchez que nous commet-
 ellement, ne méritent-ils pas stiez plus asprement cent mille plus grande sévérité, que n'est il use ? N'est-ce pas bien rai-
 nostre chair soit dontée, et oustumée au joug, à ce qu'elle
 point en intempérance selon re porte ? La justice et vérité
 e sont-elles pas bien dignes endurons pour elles ? Si l'é-
 ieu apparoist évidemment en afflictions, nous ne pouvons
 té murmurer ne rebeller. Nous s yci ceste froide chanson des
 s, qu'il se fale submettre d'au- est nécessaire : mais une re-
 e vive et plene d'efficace, qu'il pérer, pource qu'il n'est licite
 , qu'il faut prendre patience, l'impatience est contumace
 istance de Dieu. Or pource qu'il

n'y a rien qui nous soit droictement amiable, sinon ce que nous cognoissons nous estre bon et salulaire, le Père de miséricorde nous console aussi bien en cest endroict, affermant qu'en ce qu'il nous afflige par croix, il pourvoit à nostre salut. Que si les tribulations nous sont salutaires, pourquoy ne les recevrons-nous d'un cœur paisible et non ingrat ? parquoy en les endurant patiemment nous ne succombons point à la nécessité, mais acquiesçons à nostre bien. Ces considérations, di-je, feront qu'autant que nostre cœur est enserré en la croix par l'aigreur naturelle d'icelle, d'autant sera-il dilaté de joye spirituelle. De là aussi s'ensuyvra action de grâces, laquelle ne peut estre sans joye. Or si la louange du Seigneur et action de grâces, ne peut sortir que d'un cœur joyeux et alaigre, et néantmoins ne doit estre em-
 peschée par rien du monde, de là il ap-
 pert combien il est nécessaire que l'amer-
 tume qui est en la croix soit tempérée de
 joye spirituelle.

CHAPITRE IX.

De la méditation de la vie à venir.

plus, de quelque genre de tri-
 e nous soyons affligez, il nous
 urs regarder ceste fin, de nous
 er au contemnement de la vie
 afin d'estre par cela incitez à
 vie future. Car pource que le
 oignoist trèsbien comme nous
 elins à une amour aveugle, et
 utale de ce monde : il use d'un
 l propre pour nous en retirer,
 r nostre paresse, afin que nos-
 re s'attache point trop en une
 amour. Il n'y a personne de
 e vueille estre veu aspirer tout
 e sa vie à l'immortalité céleste,
 r d'y parvenir. Car nous avons
 n'estre en rien plus excellens
 es brutes, desquelles la con-
 eroit de rien moindre à la nos-
 : nous restoit quelque espoir
 après la mort. Mais si on exa-

mine les conseils, délibérations, entre-
 prises et œuvres d'un chacun, on n'y
 verra rien que terre. Or ceste stupidité
 vient de ce que nostre entendement est
 comme esblouy de la vaine clairté qu'ont
 les richesses, honneurs et puissances,
 en apparence extérieure, et ainsi ne peut
 regarder plus loing. Pareillement nostre
 cœur estant occupé d'avarice, d'ambition,
 et d'autres mauvaises concupiscences,
 est yci attaché tellement qu'il ne peut re-
 garder en haut. Finalement toute l'âme
 estant enveloppée, et comme empestée
 en délices charnelles, cherche sa félicité
 en terre. Le Seigneur doncques pour
 obvier à ce mal enseigne ses serviteurs
 de la vanité de la vie présente, les exer-
 çans assiduellement en diverses misères.
 Afin doncques qu'ils ne se promettent en
 la vie présente paix et repos, il permet
 qu'elle soit souvent inquiétée et moles-

tée par guerres, tumultes, brigandages, ou autres injures. Afin qu'ils n'aspirent point d'une trop grande cupidité aux richesses caduques, ou acquiescent en celles qu'ils possèdent, il les rédige en indigence, maintenant par stérilité de terre, maintenant par feu, maintenant par autre façon : ou bien il les contient en médiocrité. Afin qu'ils ne prennent point trop de plaisir en mariage, ou il leur donne des femmes rudes et de mauvaise teste, qui les tormentent : ou il leur donne de mauvais enfans, pour les humilier : ou il les afflige en leur ostant femmes et enfans. S'il les traite doucement en toutes ces choses : toutesfois afin qu'ils ne s'enorgueillissent point en vaine gloire, ou s'eslèvent en confiance désordonnée, il les advertit par maladies et dangers, et quasi leur met devant les yeux combien sont fragiles et de nulle durée tous les biens qui sont sujets à mortalité. Pourtant nous proufitions trèsbien en la discipline de la croix, quand nous apprenons que la vie présente, si elle est estimée en soy, est pleine d'inquiétude, de troubles, et du tout misérable, et n'est bien heureuse en nul endroict : que tous les biens d'icelle qu'on a en estime sont transitoires et incertains, frivoles et meslez avec misères infinies : et ainsi de cela nous concluons qu'il ne faut yci rien chercher ou espérer que bataille : quand il est question de nostre couronne, qu'il faut eslever les yeux au ciel, car c'est chose certaine, que jamais nostre cœur ne se dresse à bon escient à désirer et méditer la vie futura, sans estre premièrement touché d'un contemnement de la vie terrienne.

2 Il n'y a nul moyen entre ces deux extrémitez : c'est qu'il faut que la terre nous soit en mespris, ou qu'elle nous tiene attachez en une amour intempérée de soy. Parquoy si nous avons quelque soin d'immortalité, il nous faut diligemment efforcer à cela, que nous nous despestrions de ces mauvais liens. Or pource que la vie présente a tousjours force délices pour nous attirer, et a grande apparence d'aménité, de grâce et de douceur pour nous amieller, il nous est bien mestier d'estre retirez d'heure en heure,

à ce que nous ne soyons point abusés et comme ensorcelez de telles flatteries. Car qu'est-ce qu'il adviendrait, je vous prie, si nous jouissions yci d'une félicité perpétuelle, veu qu'estans picquez assiduellement de tant d'esperons, ne pouvons assez resveiller pour réparer nostre misère ? Non-seulement les philosophes sçavans cognoissent que la vie humaine est semblable à ombre ou fumée : mais c'est aussi un proverbe commun entre le peuple. Et pource qu'on voyoit que c'estoit une chose fort utile à cognoistre, on l'a célébrée par plusieurs belles sentences : et néanmoins il n'y a chose au monde que nous considérions plus négligemment, ou dont il nous souviens moins. Car nous faisons toutes nos entreprises comme constituant nostre immortalité en terre. Si on ensevelit un mort, ou si nous sommes en un cyprès entre les sépulchres : pource que lors nous avons une image de mort devant les yeux, je confesse que lors nous philosophons trèsbien de la fragilité de ceste vie. Combien encores que cela ne nous adviene pas toujours : car aucunes fois ces choses ne nous esmeuvent gueres. Mais quand il advient, c'est une philosophie transitoire, laquelle s'enouit si tost que nous avons tourné dos : tellement qu'il n'en reste nulle mémoire : brief elle s'escoule tout comme un cri de peuple en un théâtre. Car ayans oublié non-seulement la mort, mais aussi nostre condition mortelle, comme si jamais nous n'en eussions parlé, nous retombons en une folle confiance et trop assurée de l'immortalité terrienne. Si quelqu'un cependant allègue le proverbe ancien, que l'homme est un animau d'un jour, nous le contredisons bien : mais c'est tellement sans penser, que ceste cogitation demeure tousjours fichée en nostre cœur, et nous avons yci à vivre perpétuellement. Qui est-ce doncques qui niera que la mort nous est une chose trèsnécessaire, et qui ne di point d'estre admonestez, mais d'estre convaincus par tant d'expériences qu'il est possible, combien est la condition de l'homme malheureuse quant à la vie mondaine, veu qu'en estant con-

and'peine laissons-nous de l'a-
telle admiration, que nous en
quasi tous eslourdis, comme si
moit en soy toute félicité? Ors'il
er que le Seigneur nous instruisse
tre office est d'escouter ses re-
ces, par lesquelles il resveille
mchalance, à ce que contemnant
, nous aspirions de tout nostre
méditation de la vie future.

esfois les fideles doyvent s'ac-
r à un tel contemnement de la
ite, lequel n'engendre point une
elle, ni ingratitude envers Dieu.
ien que ceste vie soit plene de
nfinies, toutesfois à bon droict
ombrée entre les bénédictions
lesquelles ne sont point à mes-
ourtant si nous ne recognois-
e grâce de Dieu en icelle, nous
xulpables d'une grande ingрати-
gulièrement elle doit estre aux
esmoignage de la bénévolence
eur, veu qu'elle est destinée du
vancer leur salut. Car le Sei-
evant que nous révéler plene-
éritage de la gloire immortelle,
léclairer Père à nous en choses
: asçavoir en ses bénéfices que
avons journallement de sa main.
rques que ceste vie nous sert à
la bonté de Dieu, n'en tiendrons-
le comme si elle n'avoit nul bien
Parquoy il faut que nous ayons
nent et affection, de la réputer
a de la bénignité divine, lequel
it à refuser. Car quand les tes-
s de l'Ecriture défautoyent,
néanmoins ne défailent pas,
la nature mesme nous exhorte
devons rendre action de grâces
autant qu'il nous a créez et mis en
e, d'autant qu'il nous y conserve
administre toutes choses néces-
ar y consister. D'avantage, ceste
à encores plus grande, si nous
qu'il nous y prépare à la gloire
royaume. Car il a une fois or-
e ceux qui doyvent estre cou-
u ciel, bataillent premièrement
afin de ne point triompher jus-
s avoir surmonté les difficultez
erre, et avoir obtenu victoire.

Or l'autre raison a aussi son poids : c'est
que nous commençons yci à gouter la
douceur de sa bénignité en ses bénéfices,
à ce que nostre espoir et désir soit incité
à en appéter la plene révélation. Après
que nous aurons cela arresté, asçavoir
que c'est un don de la clémence divine
que la vie terrienne, pour lequel, comme
nous luy sommes obligez, aussi qu'il nous
en faut estre recognoissans : lors il sera
temps de descendre à considérer la mal-
heureuse condition d'icelle, afin de nous
desvelopper de ceste trop grande eupi-
dité : à laquelle (comme nous avons mons-
tré) nous sommes enclins naturellement.

4 Or tout ce que nous osterons à l'a-
mour désordonnée d'icelle, il faudra le
transférer au désir de la vie céleste. Je
confesse bien que ceux qui ont jugé que
nostre souverain bien seroit de ne naistre
jamais : le second, de mourir bien tost,
ont eu bonne opinion selon leur sens
humain. Car veu qu'ils estoyent Payens
destituez de la lumière de Dieu, et de
vraye religion, que pouvoyent-ils veoir
en la vie terrienne, sinon toute povreté
et horreur? Ce n'estoit pas aussi sans
raison que le peuple des Scythes pleuroit
à la nativité de ses enfans : et quand
quelqu'un de leurs parens mouroit, qu'ils
s'en resjouissoient et faisoient feste so-
lennelle : mais ils ne proufitoyent de rien
en cela. Car pource que la vraye doctrine
de foy leur défautoit, ils ne voyoyent
point comment ce qui n'est ne bienheu-
reux ne désirable de soy-mesme, tourne
en salut aux fideles. Parquoy la fin de
leur jugement estoit désespoir. Que les
serviteurs de Dieu doncques suyvent tous-
jours ce but, en estimant ceste vie mor-
telle : c'est que voyans qu'il n'y a que
misère en icelle, ils soyent plus à délivre
et plus dispos à méditer la vie future et
éternelle. Quand ils seront venus à les
comparer ensemble, lors non-seulement
ils pourront passer légèrement la pre-
mière, mais aussi la contemner, et ne
l'avoir en nulle estime au pris de la se-
conde. Car si le ciel est nostre país,
qu'est-ce autre chose de la terre qu'un
passage en terre estrange? et selon qu'elle
nous est maudite pour le péché, un exil
mesme et bannissement? Si le départe-

ment de ce monde est une entrée à vie, qu'est-ce autre chose de ce monde qu'un sépulchre? et demeurer en iceluy, qu'est-ce autre chose que d'estre plongez en la mort? Si c'est liberté que d'estre délivré de ce corps, qu'est-ce autre chose du corps qu'une prison? Et si nostre souveraine félicité est de jouir de la présence de Dieu, n'est-ce pas misère de n'en point jouir? Or jusques à ce que nous sortions de ce monde, nous serons comme esloignez de Dieu¹. Parquoy si la vie terrestre est comparée à la vie céleste, il n'y a doute qu'elle peut estre mesprisée, et quasi estimée comme fiente. Bien est vray que nous ne la devons jamais bayr, sinon d'autant qu'elle nous détient en sujétion de péché : combien encores que proprement cela ne lui est pas à imputer. Quoy qu'il en soit, si nous faut-il tellement en estre las ou faschez, qu'en désirant d'en veoir la fin, nous soyons cependant appareillez de demeurer en icelle, au bon plaisir de Dieu : afin que nostre ennuy soit loing de tout murmure et impatience. Car c'est comme une station en laquelle le Seigneur nous a colloquez, et en laquelle il nous faut demeurer jusques à tant qu'il nous en rappelle. Saint Paul déplore bien sa condition, de ce qu'il est détenu comme lié en la prison de son corps plus long temps qu'il ne voudroit : et soupire d'un désir ardent qu'il a d'estre délivré². Toutesfois pour obtempérer au vouloir de Dieu, il proteste qu'il est prest à l'un et à l'autre : pource qu'il se cognoissoit débiteur de Dieu à glorifier son nom, fust par vie fust par mort³. Or c'est à faire au Seigneur de déterminer ce qui est expédient pour sa gloire. Parquoy s'il nous convient de vivre et mourir à luy, laissons à son bon plaisir tant nostre vie que nostre mort : tellement néanmoins que nous désirions tousjours nostre mort, et la méditations assiduelement, mesprisans ceste vie mortelle au pris de l'immortalité future, et désirans d'y renoncer toutesfois et quantes qu'il plaira au Seigneur, à cause qu'elle nous détient en servitude de péché.

5 Mais cela est une chose semblable à

un monstre, que plusieurs qui se d'estre Chrestiens, au lieu de d'mort l'ont en telle horreur. Quant qu'ils en oyent parler, ils timent comme si c'estoit le plus grand mal qui leur peust advenir. Ce n'est merveille si le sens naturel est estonné, quand nous oyons que nostre corps doit estre séparé de la vie, mais cela n'est nullement tolérable n'y ait point tant de lumière en chrestien, qu'elle puisse surmonter opprimer ceste crainte telle qu'elle soit une plus grande consolation. Considérons que ce tabernacle de corps, lequel est infirme, vicieux, corruptible, caduque, et tendant à la dissolution, et de faict est quasi destiné d'estre après restauré en une gloire faite, ferme, incorruptible, et éternelle. Croyez-vous que la foy ne nous contraindra-elle à persévérer ardemment ce que nature nous présente en horreur? Si nous pensons que la mort nous sommes rappelez d'un exil, afin d'habiter en notre patrie, n'avons-nous pas à concevoir une singulière aversion de cela? Mais quelqu'un dira que toutes choses désirent de sortir de leur condition. Je le confesse : ceste cause je maintien qu'il ne faut aspirer à l'immortalité future, mais avoir une considération ardue à laquelle n'apparoist nulle part de gloire. Car saint Paul enseigne très clairement de marcher alaigrement : non pas comme s'ils vouloyent se revestir : mais pource qu'ils désirent encores mieux revestus¹. Est-ce que les bestes brutes, et mesme les pierres insensibles, jusques aux pierres, ayans comme quelque chose de leur vanité et corruption, attendent du jour du jugement d'être délivrées d'icelle² : nous au contraire ayans premièrement quelque chose de la nature, d'avantage estans illuminés par l'Esprit de Dieu, quand il est question de nostre estre, n'eslevons-nous pas nos yeux par-dessus ceste pour nous en débarrasser? Mais ce n'est pas mo-

1) 2 Cor. V, 6.

2) Rom. VII, 24.

3) Phil. I, 23.

1) 2 Cor. V, 2, 4.

2) Rom. V

le disputer yci au long contre une si grande perversité. Et de faict, j'ay du commencement protesté, que je ne vouloye point yci traiter une chacune matière par forme d'exhortation. Je conseilloye à telles gens d'un courage si timide, de lire le livre de saint Cyprien, qu'il a intitulé, De la mortalité : n'estoit qu'ils sont dignes qu'on les renvoye aux Philosophes, ausquels ils trouveront un enseignement de mort qui leur devra faire honte. Toutesfois il nous faut tenir ceste maxime, que nul n'a bien prouffité de l'eschole de Christ, sinon celui qui attend en joye et liesse le jour de la mort, et de la dernière résurrection. Car saint Paul décrit tous les fidèles par cestemarque¹ : et l'Escriture a ceste coustume de nous rappeler là, quand elle nous veut proposer matière de resjouissance, Esjouissez-vous, dit le Seigneur, et levez la teste en haut, car vostre rédemption approche². Quel propos y a-il, je vous prie, que ce que Jésus-Christ a pensé estre propre à nous resjouir, n'engendre en nous sinon tristesse et estonnement? Si ainsi est, pourquoy nous glorifions-nous nostre ses disciples? Retenons-nous donc en meilleur sens, et combien que la cupidité de nostre chair, comme elle est aveugle et stupide, répugne, ne doutons point de souhaiter l'advenement du Seigneur comme une chose trèsheureuse : non-seulement par simple désir, mais à gémir et soupirer après. Car nous viendra Rédempteur pour nous racheter en l'héritage de sa gloire, et nous nous avoir retirez de ce gouffre de maux et misères.

Pour vray il est ainsi, c'est qu'il faut que tous fidèles, ce pendant qu'ils habitent en terre soyent comme brebis destinés à la boucherie³, afin d'estre faits conformes à leur chef Jésus-Christ. Ils ne doivent doncques désespérément malheureux, sinon qu'ils dressassent leur piedement en haut pour surmonter ce qui est au monde, et outrepasser le regard des choses présentes⁴. Au contraire, s'ils ont une fois eslevé leurs pensées par-dessus les choses terriennes,

quand ils verront les iniques fleurir en richesses et honneurs, estre en bon repos, avoir toutes choses à souhait, vivre en délices et pompes, voire mesmes quand ils seront traittez par iceux inhumainement, quand ils endureront contumélie, quand ils seront pillés ou affligés de quelque manière d'outrage que ce soit, encores leur sera-il facile de se reconforter en tels maux. Car ils auront toujours devant les yeux ce jour dernier, auquel ils sçauront que le Seigneur doit recueillir ses fidèles au repos de son royaume, torcher les larmes de leurs yeux, les couronner de gloire, les vestir de liesse, les rassasier de la douceur infinie de ses délices, les exalter en sa hauteuse, en somme, les faire participans de sa félicité¹. Au contraire, jetter en extrême ignominie les iniques qui se seront magnifiés en terre, changer leurs délices en horribles tormens, leur ris et joye en pleurs et grincement de dents, inquiéter leur repos par merveilleux troubles de conscience : en somme, les plonger au feu éternel, et les mettre à la sujétion des fidèles, lesquels ils auront mal traittez iniquement. Car ceste-ci est la justice (comme tesmoigne saint Paul) de donner repos aux misérables et injustement affligez : et rendre affliction aux meschans, qui affligent les bons, en ceste journée-là que le Seigneur Jésus sera révélé du ciel². Voylà certes nostre consolation unique : laquelle ostée, ou il nous sera nécessaire de perdre courage, ou bien nous flatter et amIELLER par soulasvains et frivoles qui nous tourneront en ruine. Car le Prophète mesme confesse qu'il a vacillé, et que ses pieds sont quasi glissez ce pendant qu'il s'arrestoit trop à réputer la félicité présente des iniques : et qu'il n'a peu consister jusques à ce qu'il a réduit sa cogitation à contempler le sanctuaire de Dieu, c'est-à-dire, à considérer quelle sera une fois la fin des bons et iniques³. Pour conclurre en un mot, je di que la croix de Christ lors finalement triomphe dedans les cœurs des fidèles, à l'encontre du diable, de la chair,

¹ Titic II, 12.
² Rom. VIII, 24.

³ Luc XXI, 28.
⁴ 1 Cor. XV, 29.

¹ Is. XXV, 8 ; Apoc. VII, 17.
² 2 Thess. I, 6, 7.
³ Ps. LXXIII, 2, 3, 17, etc.

du péché, de la mort et des iniques, s'ils regarder la puissance de sa résurrection. convertissent pareillement les yeux à lion.

CHAPITRE X.

Comment il faut user de la vie présente, et ses aides.

1 Par ceste mesme leçon l'Ecriture nous instruit aussi bien quel est le droict usage des biens terriens : laquelle chose n'est pas à négliger, quand il est question de bien ordonner nostre vie. Car si nous avons à vivre, il nous faut aussi user des aides nécessaires à la vie. Et mesmes nous ne nous pouvons abstenir des choses qui semblent plus servir à plaisir qu'à nécessité. Il faut doncques tenir quelque mesure, à ce que nous en usions en pure et saine conscience, tant pour nostre nécessité comme pour nostre délectation. Ceste mesure nous est monstrée de Dieu, quand il enseigne que la vie présente est à ses serviteurs comme un pèlerinage par lequel ils tendent au royaume céleste. S'il nous faut seulement passer par la terre, il n'y a doute que nous devons tellement user des biens d'icelle, qu'ils adyacent plustost nostre course qu'ils ne la retardent. Parquoy saint Paul n'admoneste point sans cause qu'il nous faut user de ce monde-ci, ne plus ne moins que si nous n'en usions point, et qu'il nous faut acheter les héritages et possessions de telle affection comme on les vend¹. Mais pource que ceste matière est scrupuleuse, et qu'il y a danger de tomber tant en une extrémité qu'en l'autre, advisons de donner certaine doctrine, en laquelle on se puisse seurement résoudre. Il y en a d'aucuns bons personnages et saints, lesquels voyans l'intempérance des hommes se desborder tousjours comme à bride avallée, sinon qu'elle soit restreinte avec sévérité, voulans d'autre part corriger un si grand mal, n'ont permis à l'homme d'user des biens corporels, sinon entant qu'il seroit requis pour sa nécessité. Ce qu'ils ont fait, pource qu'ils ne voyoyent point

d'autre remède. Leur conseil procédoit bien d'une bonne affection, mais ils y sont allez d'une trop grande rigueur. Car ils ont fait une chose fort dangereuse : c'est qu'ils ont lié les consciences plus estroitement qu'elles n'estoyent liées par la Parole de Dieu. Car ils déterminent que nous servons à la nécessité, nous abstenans de toute chose dont on se puisse passer. Parquoy si on les vouloit croire, à grand'peine seroit-il licite de rien adjoûter au pain bis et à l'eau. Il y a en encores plus d'austérité en quelques-uns, comme on récite de Cratès, citoyen de Thèbes, lequel jetta ses richesses en la mer estimant que si elles ne périssoient, luy-mesme estoit perdu. Au contraire, il y en a aujourd'huy plusieurs, lesquels voulans chercher couleur pour excuser toute intempérance en l'usage des choses externes, et lascher la bride à la chair, laquelle n'est autrement que trop prompte à se desborder, prennent un article pour résolu, que je ne leur accorde pas : c'est qu'il ne faut restreindre ceste liberté par aucune modération : mais plustost qu'on doit permettre à la conscience d'un chacun, d'en user comme elle verra estre licite. Je confesse bien que nous ne devons ne pouvons astreindre les consciences en cest endroit à certaines formules et préceptes : mais puis que l'Ecriture baille reigles générales de l'usage légitime, pourquoy ne sera-il compassé et comme borné selon icelles.

2 Pour le premier point il nous faut tenir cela, que l'usage des dons de Dieu n'est point desreiglé, quand il est réduit à la fin à laquelle Dieu nous les a créés et destinez : veu qu'il les a créés pour nostre bien, et non pas pour nostre dommage. Parquoy nul ne tiendra plus droicte voye, que celui qui regardera diligemment ceste fin. Or si nous réputons à quelle fin Dieu

1) 1 Cor. VII, 30, 31.

a créé les viandes, nous trouverons qu'il n'a pas seulement voulu pourvoir à notre nécessité, mais aussi à notre plaisir et récréation. Ainsi aux vestemens, outre la nécessité, il a regardé ce qui estoit honneste et décent. Aux herbes, arbres et fruits, outre les diverses utilitez qu'il nous en donne, il a voulu resjouir la veue par leur beauté, et nous donner encores un autre plaisir en leur odeur. Car si cela n'estoit vray, le Prophète ne raconteroit point entre les bénéfices de Dieu, que le vin resjouit le cœur de l'homme, et l'huile fait reluire sa face¹. L'Ecriture ne feroit point mention çà et là, pour recommander la bénignité de Dieu, qu'il a fait tous ces biens à l'homme. Et mesmes les bonnes qualitez de toutes choses de nature, nous monstrent comment nous en devons jouir, et à quelle fin, et jusques à quel point. Pensons-nous que nostre Seigneur eust donné une telle beauté aux fleurs, laquelle se représentast à l'œil, qu'il ne fust licite d'estre touché de quelque plaisir en la voyant? Pensons-nous qu'il leur eust donné si bonne odeur, qu'il ne voulust bien que l'homme se délectast à flairer? D'avantage, n'a-il pas tellement distingué les couleurs, que les unes ont plus de grâce que les autres? N'a-il pas donné quelque grâce à l'or, à l'argent, à l'yvoire et au marbre, pour les rendre plus précieux et nobles que les autres métaux et pierres? Finalement, ne nous a-il pas donné beaucoup de choses, lesquelles nous devons avoir en estime sans qu'elles nous soyent nécessaires?

3 Laissons là doncques ceste philosophie inhumaine, laquelle ne concédant à l'homme aucun usage des créatures de Dieu, sinon pour sa nécessité, non-seulement nous prive sans raison du fruit licite de la bénéfice divine : mais aussi ne peut avoir lieu, sinon qu'ayant depouillé l'homme de tout sentiment, elle le rende semblable à un tronc de bois. Mais aussi de l'autre costé, il ne faut pas moins diligemment aller au-devant de la concupiscence de nostre chair, laquelle se débordé sans mesure, si elle n'est tenue sous bride. D'avantage, il y en a d'au-

cuns (comme j'ay dit) qui sous couverture de liberté luy concèdent toutes choses. Il la faut doncques brider premièrement de ceste reigle : c'est que tous les biens que nous avons, nous ont esté créés afin que nous en reconnoissions l'auteur et magnifions sa bénignité par action de grâces. Or où sera l'action de grâces, si par gourmandise tu te charges tellement de vin et de viandes, que tu en devienes stupide, et sois rendu inutile à servir Dieu, et faire ce qui est de ta vocation? Où est la reconnaissance de Dieu, si la chair estant incitée par trop grande abondance à vilenes concupiscences, infecte l'entendement de son orduce, jusques à l'aveugler, et luy oster la discrétion du bien et du mal? Comment remercierons-nous Dieu de ce qu'il nous donne les habillemens que nous portons, s'il y a une somptuosité laquelle nous face enorgueillir et mespriser les autres? s'il y a une braveté laquelle nous soit instrument pour nous servir à paillardise? comment di-je, reconnoistrions-nous nostre Dieu, si nous avons les yeux fchez à contempler la magnificence de nos habits? Car plusieurs assujettissent tous leurs sens à délices, en telle sorte que leur esprit y est ensevely. Plusieurs se délectent tellement en or, marbre et peintures, qu'ils en deviennent comme pierres, qu'ils sont comme transfigurez en métaux, et semblables à des idoles. Le flair de la cuisine en ravit tellement d'aucuns, qu'ils en sont hébétéz pour ne rien appréhender de spirituel. Autant en peut-on dire de toutes autres espèces. Il appert doncques que par ceste considération, la licence d'abuser des dons de Dieu est desjà aucunement restreinte, et que ceste reigle de saint Paul est confirmée, de ne point avoir soin de nostre chair pour complaire à ses cupiditez¹ : ausquelles si on pardonne trop, elles jettent de terribles bouillons sans mesure.

4 Mais il n'y a point de voye plus certaine ne plus courte, que quand l'homme est ramené à contemner la vie présente, et méditer l'immortalité céleste. Car de là s'ensuyvent deux reigles. La première

¹) Ps. CIV, 18.

¹) Rom. XIII, 14

est, que ceux qui usent de ce monde, y doyvent avoir aussi peu d'affection comme s'ils n'en usoyent point : ceux qui se marient, comme s'ils ne se marioyent point ; ceux qui achètent, comme s'ils n'avoient rien, selon le précepte de saint Paul¹. L'autre, que nous apprenions de porter aussi patiemment et d'un cœur autant paisible, povreté, comme d'user modérément d'abondance. Celui qui commande d'user de ce monde comme n'en usant point, non-seulement retranche toute intempérance en boire et en manger, toutes délices, trop grande ambition, orgueil, mescontentement importun, tant en édifices comme en vestemens et façon de vivre : mais aussi corrige toute sollicitude et affection laquelle destourne ou empesche de penser à la vie céleste, et parer nostre âme de ses vrais ornemens. Or cela a esté vraiment dit anciennement de Caton, que là où il y a grand soin de braveté, il y a grande négligence de vertu : comme aussi le proverbe ancien porte, que ceux qui s'occupent beaucoup à traiter mollement et parer leurs corps ne se soucient guères de leur âme. Parquoy combien que la liberté des fidèles és choses extérieures ne se doyve restreindre à certaines formules, toutesfois elle est sujette à ceste loy, asçavoir, qu'ils ne se permettent que le moins qu'il leur sera possible. Au contraire qu'ils soyent vigilans à retrancher toute superfluité et vain appareil d'abondance, tant s'en faut qu'ils doyvent estre intempérans : et qu'ils se gardent diligemment de se faire des empeschemens des choses qui leur doyvent estre en aide.

5 L'autre reigle sera, que ceux qui sont en povreté, apprenent de se passer patiemment de ce qui leur défaut, de peur d'estre tormentez de trop grande sollicitude. Ceux qui peuvent observer ceste modération, n'ont pas petitement prouffité en l'eschole du Seigneur. Comme d'autre part, celui qui n'a rien prouffité en cest endroit, à grand'peine pourra-il rien avoir en quoy il s'approuve disciple de Christ. Car outre ce que plusieurs autres vices suyvent la cupidité des choses ter-

riennes, il advient quasi tousjours que celui qui endure impatiemment povreté, monstre un vice contraire en abondance. Par cela j'enten que celui qui aura honte d'une meschante robbe, se glorifiera en une précieuse : celui qui n'estant point content d'un maigre repas, se tormentera du désir d'un meilleur, ne se pourra point contenir en sobriété, quand il se trouvera en bon appareil : celui qui ne se pourra tenir en basse condition ou privée, mais en sera molesté et fasché, ne se pourra pas garder d'orgueil et arrogance s'il parvient à quelques honneurs. Parquoy tous ceux qui veulent servir à Dieu sans feintise, se doyvent estudier, à l'exemple de l'Apostre, de pouvoir porter abondance et indigence¹ : c'est de se tenir modérément en abondance, et avoir bonne patience en povreté. L'Ecriture a encores une troisieme reigle pour modérer l'usage des choses terriennes : de laquelle nous avons brièvement touché en traittant les préceptes de charité. Car elle monstre que toutes choses nous sont tellement données par la bénignité de Dieu, et destinées à nostre utilité, qu'elles sont comme un dépost dont il nous faudra une fois rendre conte. Pourtant il nous les faut dispenser en telle sorte, que nous ayons tousjours mémoire de ceste sentence, qu'il nous faut rendre conte de tout ce que nostre Seigneur nous a baillé en charge. D'avantage, nous avons à penser qui c'est qui nous appelle à conte, asçavoir Dieu, lequel comme il nous a tant recommandé abstinence, sobriété, tempérance et modestie, aussi il a en exécration toute intempérance, orgueil, ostentation et vanité : auquel nulle dispensation n'est approuvée, sinon celle qui est compassée à charité : lequel desjà a condamné de sa bouche toutes délices, dont le cœur de l'homme est destourné de chasteté et pureté, ou son entendement rendu stupide.

6 Nous avons aussi à observer diligemment, que Dieu commande à un chacun de nous, de regarder sa vocation en tous les actes de sa vie. Car il cognoist

1) 1 Cor. VII, 29-31.

1) Phil. IV, 12.

combien l'entendement de l'homme brusle d'inquiétude, de quelle légèreté il est porté çà et là, et de quelle ambition et cupidité il est sollicité à embrasser plusieurs choses diverses tout ensemble. Pourtant de peur que nous ne troublions toutes choses par nostre folie et témérité, Dieu distinguant ces estats et manière de vivre, a ordonné à un chacun ce qu'il auroit à faire. Et afin que nul n'outrepassast légèrement ses limites, il a appelé telles manières de vivre, Vocations. Chacun doncques doit réputer à son endroict que son estat luy est comme une station assignée de Dieu, à ce qu'il ne voltige et circuisse çà et là inconsidérément tout le cours de sa vie. Or ceste distinction est tant nécessaire, que toutes nos œuvres sont estimées devant Dieu par icelle : et souventesfois autrement que ne porte le jugement de la raison humaine, ou philosophique. Non-seulement le commun, mais les philosophes réputent que c'est l'acte le plus noble et excellent qu'on scauroit faire, que de délivrer son pays de tyrannie. Au contraire, tout homme privé qui aura violé un tyran, est apertement condamné par la voix de Dieu. Toutesfois je ne me veux pas arrester à réciter tous les exemples qu'on pourroit alléguer : il suffit que nous cognoissions la vocation de Dieu nous estre comme un principe et fondement de nous bien gouverner en toutes choses : et que celui qui ne se rangera à icelle, jamais ne tiendra le droict chemin pour denement s'acquitter de son office. Il pourra bien faire quelque acte

aucunesfois louable en apparence extérieure : mais il ne sera point accepté au throne de Dieu, quelque estime qu'il ait devant les hommes. D'avantage, si nous avons nostre vocation comme une reigle perpétuelle, il n'y aura point de certaine tenue ne correspondance entre les parties de nostre vie. Pourtant celui qui aura adressé sa vie à ce but, l'aura très-bien ordonnée : pource que nul n'osera attenter plus que sa vocation ne porte, et ne se laissera pousser de sa propre témérité, sachant bien qu'il ne luy est loisible de passer ses bornes. Celui qui sera de petite estime, se contentera néanmoins paisiblement de sa condition, de peur de sortir du degré auquel Dieu l'aura colloqué. Ce sera aussi un allègement bien grand en tous soins, travaux, fascheries et autres charges, quand chacun sera persuadé que Dieu luy est guide et conducteur à cela. Les Magistrats s'employeront plus volontiers à leur charge : un Père de famille se contraindra à faire son devoir de meilleur courage : brief, chacun se portera plus patiemment en son estat, et surmontera les peines, sollicitudes, chagrins et angoisses qui y sont, quand tous seront bien résolus que nul ne porte autre fardeau, sinon celui que Dieu luy a mis sur les espaulles. De là il nous reviendra une singulière consolation : c'est qu'il n'y aura œuvre si mesprisée, ne sordide, laquelle ne reuilise devant Dieu, et ne soit fort précieuse, moyennant qu'en icelle nous servions à nostre vocation.

CHAPITRE XI.

De la justification de la foy : et premièrement de la définition du mot, et de la chose.

4 Il me semble advis que j'ay assez diligemment exposé ci-dessus, comment il ne reste qu'un seul refuge de salut aux hommes : asçavoir en la foy, puis que par la Loy ils sont tous maudits. Il me semble aussi que j'ay suffisamment traité que c'est que foy, et quelles grâces de

Dieu elle communique à l'homme, et quels fruits elle produit en luy. Or la somme a esté, que nous recevons et possédons par foy Jésus-Christ, comme il nous est présenté par la bonté de Dieu : et qu'en participant à luy, nous en avons double grâce. La première est, qu'estans

par son innocence réconciliez à Dieu, au lieu d'avoir un Juge au ciel pour nous condamner, nous y avons un Père très-clairement. La seconde est, que nous sommes sanctifiés par son Esprit pour méditer sainteté et innocence de vie. Or quant à la régénération, qui est la seconde grâce, il en a esté dit selon qu'il me sembloit estre expédient. La justification a esté plus légèrement touchée : pource qu'il estoit mestier d'entendre premièrement combien la foy n'est point oisive et sans bonnes œuvres, combien que par icelle nous obtenions justice gratuite en la miséricorde de Dieu : aussi d'entendre quelles sont les bonnes œuvres des saints, esquelles gist une partie de la question que nous avons à traiter. Il faut doncques maintenant considérer plus au long ce point de la justification de foy, et tellement considérer, qu'il nous souviene bien que c'est le principal article de la religion chrestienne, afin qu'un chacun mette plus grand'peine et diligence à en sçavoir la résolution. Car comme nous n'avons nul fondement pour establir nostre salut, si nous ne sçavons quelle est la volonté de Dieu envers nous : aussi nous n'avons nul fondement pour nous édifier en piété et crainte de Dieu. Mais la nécessité de bien entendre ceste matière apparoistra mieux de l'intelligence d'icelle.

2 Or de peur de chopper dès le premier pas (ce qui adviendrait, si nous entrions en dispute d'une chose incertaine) il nous faut premièrement expliquer que signifient ces locutions, Estre justifié devant Dieu, et Estre justifié par foy ou par les œuvres. Celuy est dit estre justifié devant Dieu qui est réputé juste devant le jugement de Dieu, et est agréable pour sa justice. Car comme l'iniquité est abominable à Dieu, aussi le pécheur ne peut trouver grâce devant sa face, entant qu'il est pécheur, et pendant qu'il est tenu pour tel. Pourtant, par tout où il y a péché, là se déclare l'ire et la vengeance de Dieu. Celuy doncques est justifié qui n'est point estimé comme pécheur, mais comme juste : et à ceste cause peut consister au throne judicial de Dieu, auquel tous pécheurs trébuschent et sont confus.

Comme si quelque homme accusé à tort, après avoir esté examiné du juge, est absous et déclaré innocent, on dira qu'il est justifié en justice : ainsi nous dirons l'homme estre justifié devant Dieu, lequel estant séparé du nombre des pécheurs, a Dieu pour tesmoin et approbateur de sa justice. En ceste manière nous dirons l'homme estre justifié devant Dieu par ses œuvres, en la vie duquel il y aura une telle pureté et sainteté, qu'elle méritera tiltre de justice au siège judicial de Dieu : ou bien, lequel par intégrité de ses œuvres pourra respondre et satisfaire au jugement de Dieu. Au contraire celuy sera dit justifié par foy, lequel estant exclu de la justice des œuvres, appréhende par foy la justice de Jésus-Christ : de laquelle estant vestu, il apparoist devant la face de Dieu, non pas comme pécheur, mais comme juste. Ainsi nous disons en somme, que nostre justice devant Dieu est une acceptation, par laquelle nous recevant en sa grâce, il nous tient pour justes. Et disons qu'icelle consiste en la rémission des péchez, et en ce que la justice de Jésus-Christ nous est imputée.

3 Nous avons plusieurs tesmoignages de l'Ecriture et bien clairs pour confermer cela. Premièrement on ne peut nier que ceste ne soit la propre signification du mot, et la plus usitée. Mais pource qu'il seroit trop long d'amasser tous les passages pour les comparer l'un à l'autre, il suffira d'en donner quelque advertissement aux lecteurs. J'en allégueray doncques quelque peu des plus exprès. Premièrement, quand saint Luc récite que le peuple ayant ouy Jésus-Christ, a justifié Dieu : et quand Jésus-Christ prononce que la sagesse est justifiée par ses enfans¹ : ce n'est pas à dire ou que les hommes donnent justice à Dieu, laquelle demeure tousjours parfaite en luy, combien que tout le monde tasche de l'en despouiller : ou bien qu'ils puissent faire la doctrine de salut juste, laquelle a cela de soy-mesme. Mais le sens est, que ceux desquels il est parlé, ont attribué à Dieu et à sa Parole la louange qu'ils méri-

¹ Luc VII, 29, 35.

loyent. A l'opposite quand Jésus-Christ reproche aux Pharisiens qu'ils se justifient ¹ : ce n'est pas qu'ils taschassent d'acquérir justice en bien faisant : mais pource que par leur ambition ils pourchassoient d'avoir réputation de justice, combien qu'ils en fussent vuides. Ceci est assez entendu de ceux qui sont exercez en la langue hébraïque, laquelle appelle Pécheurs ou malfaiteurs non-seulement ceux qui se sentent coupables, mais qui sont condamnez. Car Beth-sabé, en disant qu'elle et son fils Salomon seront pécheurs ², n'entend pas se charger de crime : mais elle se plaint qu'elle et son fils seront exposez à opprobre, pour estre mis du rang des malfaiteurs, si David n'y pourvoit. Et il appert par le fil du texte, que ce verbe mesme en grec et en latin ne se peut autrement prendre que pour estre estimé juste, et n'emporte point une qualité d'effect. Quant à la cause présente que nous traittons, là où saint Paul dit que l'Ecriture a préveu que Dieu justifie les gens par foy ³ : que pouvons-nous entendre, sinon qu'il les reçoit comme justes par la foy ? Item, quand il dit que Dieu justifie le pécheur qui croit en Jésus-Christ ⁴, quel peut estre le sens, sinon qu'il délivre les pécheurs de la damnation laquelle leur impiété méritoit ? Il parle encores plus clairement en la conclusion, en disant, Qui est-ce qui accusera les esleus de Dieu, quand Dieu les justifie ? Qui est-ce qui les condamnera, puis que Christ est mort : et mesmes ressuscité, maintenant intercède pour nous ⁵ ? Car c'est autant comme s'il disoit, Qui est-ce qui accusera ceux que Dieu absout ? Qui est-ce qui condamnera ceux desquels Jésus-Christ a prins la cause en main, pour estre Advocat ? Justifier doncques n'est autre chose, sinon absoudre celui qui estoit accusé, comme ayant approuvé son innocence. Pourtant, comme ainsi soit que Dieu nous justifie par le moyen de Jésus-Christ, il ne nous absout point entant que nous soyons innocens : mais c'est en nous tenant gratuitement pour justes, nous réputant justes

en Christ, combien que nous ne le soyons pas en nous-mesmes. Ce qui est expliqué en la prédication de saint Paul au chapitre XIII des Actes, quand il dit, Par Jésus-Christ vous est annoncée la rémission des péchez : et de toutes les choses desquelles vous ne pouviez estre justifiez en la Loy de Moyse, quiconque croit en luy est justifié ¹. Nous voyons que le mot de Justification est mis en ce passage après la rémission des péchez, comme une exposition : nous voyons qu'il est clairement prins pour absolution : nous voyons que la justification est ostée aux œuvres : nous voyons que c'est une pure grâce en Jésus-Christ : nous voyons qu'elle est receue par foy : nous voyons finalement que la satisfaction de Jésus-Christ est interposée, d'autant que c'est par luy que nous obtenons un tel bien. En ceste manière quand il est dit que le Publicain descendit du Temple justifié ², nous ne pouvons dire qu'il eust acquis justice par aucun mérite de ses œuvres : mais c'est à dire, qu'après avoir obtenu pardon de ses péchez, il a esté tenu pour juste devant Dieu ; ainsi il n'a point esté juste pour la dignité de ses œuvres, mais par absolution gratuite. Pourtant ceste sentence de saint Ambroise est très-bonne, quand il dit que la confession de nos péchez est nostre vraie justification ³.

4 Mais encores laissant la disputation du mot, si nous considérons droictement la chose, il n'y aura nulle difficulté ; car saint Paul use de ce mot, que Dieu nous accepte quand il veut dire que Dieu nous justifie : Nous sommes, dit-il, prédestinez pour estre enfans de Dieu adoptifs par Jésus-Christ, à la louange de sa grâce glorieuse, par laquelle il nous a acceptez, ou eus pour agréables ⁴. Par ces mots il ne signifie autre chose que ce qu'il dit en d'autres passages, que Dieu nous justifie gratuitement ⁵. Et premièrement il dit que nous sommes justes, entant que Dieu nous répute tels de sa grâce : et enclost nostre justification en la rémission des péchez. Celuy, dit-il, est nommé Bien-

1) Luc XVI, 15.

2) 1 Rois I, 21.

3) Gal. III, 8 ; Rom. IV, 5.

4) Rom. III, 25.

5) Rom. VIII, 23, 24.

1) Act. XIII, 38, 39.

2) Luc XVIII, 14.

3) In Psalm. CXVIII, serm. X.

4) Ephés. I, 6, 7.

5) Rom. III, 23.

est, que ceux qui usent de ce monde, y doyvent avoir aussi peu d'affection comme s'ils n'en usoyent point : ceux qui se marient, comme s'ils ne se marioyent point ; ceux qui achètent, comme s'ils n'avoient rien, selon le précepte de saint Paul¹. L'autre, que nous apprenions de porter aussi patiemment et d'un cœur autant paisible, povreté, comme d'user modérément d'abondance. Celuy qui commande d'user de ce monde comme n'en usant point, non-seulement retranche toute intempérance en boire et en manger, toutes délices, trop grande ambition, orgueil, mescontentement importun, tant en édifices comme en vestemens et façon de vivre : mais aussi corrige toute sollicitude et affection laquelle destourne ou empesche de penser à la vie céleste, et parer nostre âme de ses vrais ornemens. Or cela a esté vraiment dit anciennement de Caton, que là où il y a grand soin de braveté, il y a grande négligence de vertu : comme aussi le proverbe ancien porte, que ceux qui s'occupent beaucoup à traiter mollement et parer leurs corps ne se soucient guères de leur âme. Parquoy combien que la liberté des fidèles és choses extérieures ne se doyve restreindre à certaines formules, toutesfois elle est sujette à ceste loy, asçavoir, qu'ils ne se permettent que le moins qu'il leur sera possible. Au contraire qu'ils soyent vigilans à retrancher toute superfluité et vain appareil d'abondance, tant s'en faut qu'ils doyvent estre intempérans : et qu'ils se gardent diligemment de se faire des empeschemens des choses qui leur doyvent estre en aide.

5 L'autre reigle sera, que ceux qui sont en povreté, apprenent de se passer patiemment de ce qui leur défaut, de peur d'estre tormentez de trop grande sollicitude. Ceux qui peuvent observer ceste modération, n'ont pas petitement prouffité en l'eschole du Seigneur. Comme d'autre part, celuy qui n'a rien prouffité en cest endroict, à grand'peine pourra-il rien avoir en quoy il s'approuve disciple de Christ. Car outre ce que plusieurs autres vices suyvent la cupidité des choses ter-

riennes, il advient quasi tousjours celuy qui endure impatiemment monstre un vice contraire en abstinence. Par cela j'enten que celuy qui au d'une meschante robbe, se glorifie d'une précieuse : celuy qui n'est content d'un maigre repas, se loit du désir d'un meilleur, ne se point contenir en sobriété, qu'il trouvera en bon appareil : celui se pourra tenir en basse condition privée, mais en sera molesté et ne se pourra pas garder d'orgueil et de rogance s'il parvient à quelque honneur. Parquoy tous ceux qui servent à Dieu sans feintise, se doivent estudier, à l'exemple de l'Apôtre, de pouvoir porter abondance et indigence, c'est de se tenir modérément en abondance, et avoir bonne patience en povreté. L'Escriture a encores une reigle pour modérer l'usage des choses terriennes : de laquelle nous avons déjà touché en traittant les choses de charité. Car elle monstre que toutes choses nous sont tellement données par la bénignité de Dieu, et destinées à nostre utilité, qu'elles sont comme un dépôt dont il nous faudra une fois rendre conte. Pourtant il nous les faut garder en telle sorte, que nous ayons en nous la mémoire de ceste sentence, qu'il faut rendre conte de tout ce que le Seigneur nous a baillé en charge. Parquoy nous avons à penser que si nous nous appelons à conte, asçavoir à rendre conte, quel comme il nous a tant recommandé l'abstinence, sobriété, tempérance, nous devons aussi il a en exécration l'orgueil, ostentation, et l'avarice : auquel nulle dispensation n'est approuvée, sinon celle qui est contraincte à charité : lequel desjà a condamné la bouche toutes délices, dont le monde l'homme est destourné de chasteté, ou son entendement recède.

6 Nous avons aussi à observer, que Dieu commande à chacun de nous, de regarder sa vie en tous les actes de sa vie. Car il

1) 1 Cor. VII, 29-31.

1) Phil. IV, 12.

mbien l'entendement de l'homme brusle
inquiétude, de quelle légèreté il est
né çà et là, et de quelle ambition et
avidité il est sollicité à embrasser plu-
sieurs choses diverses tout ensemble.
Tant de peur que nous ne troublis-
sions toutes choses par nostre folie et
impéritie, Dieu distinguant ces estats et
manière de vivre, a ordonné à un chacun
ce qu'il auroit à faire. Et afin que nul
ne dépassast légèrement ses limites, il
a ordonné telles manières de vivre, Voca-
tions. Chacun doncques doit réputer à
son droit que son estat luy est comme
une station assignée de Dieu, à ce qu'il
s'attache et circumscrive çà et là inconsidé-
rément tout le cours de sa vie. Or ceste
distinction est tant nécessaire, que toutes
œuvres sont estimées devant Dieu
selon icelle : et souventesfois autrement
ne porte le jugement de la raison
naturelle, ou philosophique. Non-seule-
ment le commun, mais les philosophes
estiment que c'est l'acte le plus noble et
digne qu'on sçauroit faire, que de dé-
livrer son pays de tyrannie. Au contraire,
le homme privé qui aura violé un ty-
ran, est apertement condamné par la voix
de Dieu. Toutesfois je ne me veux pas
arrêter à réciter tous les exemples
qui pourroient alléguer : il suffit que
nous cognoissions la vocation de Dieu
à estre comme un principe et fonde-
ment de nous bien gouverner en toutes
choses : et que celui qui ne se rangera
pas à elle, jamais ne tiendra le droit che-
min pour deuenement s'acquitter de son
devoir. Il pourra bien faire quelque acte

aucunesfois louable en apparence exté-
rieure : mais il ne sera point accepté au
throne de Dieu, quelque estime qu'il ait
devant les hommes. D'avantage, si nous
avons nostre vocation comme une reigle
perpétuelle, il n'y aura point de certaine
tenue ne correspondance entre les par-
ties de nostre vie. Pourtant celui qui
aura adressé sa vie à ce but, l'aura très-
bien ordonnée : pource que nul n'osera
attenter plus que sa vocation ne porte,
et ne se laissera pousser de sa propre té-
mérité, sçachant bien qu'il ne luy est loi-
sible de passer ses bornes. Celui qui sera
de petite estime, se contentera néant-
moins paisiblement de sa condition, de
peur de sortir du degré auquel Dieu
l'aura colloqué. Ce sera aussi un allége-
ment bien grand en tous soins, travaux,
fatigues et autres charges, quand
chacun sera persuadé que Dieu luy est
guide et conducteur à cela. Les Magis-
trats s'employeront plus volontiers à leur
charge : un Père de famille se contrain-
dra à faire son devoir de meilleur cou-
rage : brief, chacun se portera plus pa-
tience en son estat, et surmontera les
peines, sollicitudes, chagrins et angoisses
qui y sont, quand tous seront bien réso-
lus que nul ne porte autre fardeau, sinon
celuy que Dieu luy a mis sur les espauls.
De là il nous reviendra une singulière
consolation : c'est qu'il n'y aura œuvre
si mesprisée, ne sordide, laquelle ne re-
vise devant Dieu, et ne soit fort pré-
cieuse, moyennant qu'en icelle nous ser-
vions à nostre vocation.

CHAPITRE XI.

*De la justification de la foy : et premièrement de la définition du mot,
et de la chose.*

Il me semble advis que j'ay assez
amplement exposé ci-dessus, comment
reste qu'un seul refuge de salut aux
hommes : sçavoir en la foy, puis que par
où ils sont tous maudits. Il me sem-
bleroit aussi que j'ay suffisamment traité
de c'est que foy, et quelles grâces de

Dieu elle communique à l'homme, et
quels fruits elle produit en luy. Or la
somme a esté, que nous recevons et pos-
sédons par foy Jésus-Christ, comme il
nous est présenté par la bonté de Dieu :
et qu'en participant à luy, nous en avons
double grâce. La première est, qu'estans

heureux par David, auquel Dieu impute ou alloe la justice sans œuvres : selon, qu'il est escrit, Bienheureux sont ceux auxquels les péchez sont remis ¹, etc. Certes il ne traite point là une partie de nostre justification, mais quelle elle est en son entier. Or il dit que David l'a déclarée, en prononçant ceux qui ont obtenu pardon gratuit de leurs péchez estre bienheureux ; dont il appert qu'il note ces deux choses comme opposites, Estre justifié, et Estre tenu pour coupable : à ce que le procès soit fait à l'homme qui aura failly. Mais il n'y a nul passage meilleur pour prouver ce que je di, que quand il enseigne que la somme de l'Evangile est de nous réconcilier avec Dieu : d'autant qu'il nous veut recevoir en grâce par Christ, ne nous imputant point nos péchez ². Que les lecteurs poissent diligemment tout le texte ; car tantost après il adjouste que Christ, qui estoit pur et net de péché, a esté fait péché pour nous ³ : exprimant par cela le moyen de la réconciliation ; et n'entend autre chose par le mot de Réconcilier, que justifier. Et de faict, ce qu'il dit en un autre lieu, asçavoir que nous sommes establis justes par l'obéissance de Christ ⁴, n'auroit point de tenue, si nous n'estions réputés justes en luy et hors de nous-mesmes.

5 Mais pource qu'Osiander a introduit de nostre temps un monstre je ne sçay quel de justice essentielle : par laquelle combien qu'il n'ait point voulu abolir la justice gratuite, il l'a tellement enveloppée en ténèbres, que les povres âmes ne sçauroient comprendre en telle obscurité la grâce de Christ : devant que passer plus outre, il sera besoin de réfuter une telle resverie. Premièrement, ceste speculation vient de pure curiosité. Il amasse bien force tesmoignages de l'Ecriture pour prouver que Jésus-Christ est un avec nous, et nous un avec luy ; ce que chacun confesse tellement, que la preuve en est superflue. Mais pource qu'il n'observe point quel est le lien de ceste unité, il se jette en des liens dont il ne se peut despestrer. Et quant à nous, qui sçavons que nous sommes unis à Jésus-Christ par

la vertu secrète de son Esprit, sera facile de soudre toutes di- Cest homme duquel je parle, forgé quelque chose prochaine à tasie des Manichéens : c'est que l' de l'essence de Dieu. De là il s' res forgé un autre erreur, qu' esté formé à l'image de Dieu que devant qu'il trébuschast Christ estoit desjà destiné par nature humaine. Mais pource m'estudie à briefveté, j'insister ment sur ce que le lieu requier der débat fort que nous sommes Christ. Je luy confesse : ce p luy nie que l'essence de Christ lée avec la nostre. Je di aussi sottement fait, de tirer ce prin illusions : asçavoir que Christ justice pource qu'il est Dieu qu'il est la justice mesme, et d'icelle. Les lecteurs excuseront che maintenant en brief les poi réserve à déduire ailleurs, p l'ordre le requiert ainsi. Or qu'il proteste que par ce mot essentielle, il ne prétend sinon verser ceste sentence, Que nous réputez justes à cause de Chris fois il exprime assez clairement se contente pas de la justice q esté acquise par l'obéissance et le sacrifice de sa mort : e que nous sommes justes sub ment en Dieu par une infusion sence. Car c'est la raison qui débatre si fort, que non-seule Christ, mais le Père et l'Esprit en nous. Ce que je confesse l'vray : mais je di qu'il le tire et mal à ce propos. Car il convend noter la façon d'habiter : c'e Père et l'Esprit sont en Christ : toute plénitude de divinité habi aussi par luy nous possédons D rement. Parquoy tout ce qu' avant du Père et de l'Esprit à p parément de Jésus-Christ, ne t re fin qu'à divertir les simpl eslongner de Jésus-Christ, à e se tiennent point à luy. D'avai introduit une mixtion substai laquelle Dieu s'escoulant en

¹) Rom. IV, 6, 7.
²) 2 Cor. V, 21.

³) 2 Cor. V, 18, 19.
⁴) Rom. V, 19.

ne partie de soy. Car il répute quasi néant, que nous soyons unis à Christ par la vertu de son Esprit, qu'estant nostre chef il nous face ses membres, sinon que son essence soit unie avec la nostre. Mais surtout en maintenant que la justice que nous avons est celle du Père et de l'Esprit selon leur unité, il descouvre mieux ce qu'il veut : c'est que nous ne sommes point justifiés seulement par la grâce du Mériteur, et que la justice ne nous est pas seulement ne du tout offerte en la personne d'iceluy : mais que nous participons à la justice de Dieu, quand Dieu est essentiellement avec nous.

S'il disoit seulement que Jésus-Christ nous justifiant est fait nostre par une jonction essentielle, et qu'il est nostre chef non-seulement entant qu'il est homme, mais pource qu'il fait descouler nous l'essence de sa nature divine : on paistroit de telles fantasies avec grand dommage, et possible qu'alors on pourroit passer d'esmouvoir grande contention. Mais comme le principe qu'il est est comme une seiche, laquelle entant son sang qui est noir comme enroulé, trouble l'eau d'alentour pour cacher une grande multitude de queues : si nous voulons souffrir à nostre escient qu'on ne ravisse la justice, laquelle seule nous donne fiance de nous glorifier de nostre salut, il nous faut résister fort et ne se laisser à telle illusion. Oslander en toute la dispute estend ces deux mots de Justifier et Justifier à deux choses. Car par luy nous sommes justifiés, non pas seulement pour estre réconciliés à Dieu, mais il nous pardonne gratuitement nos péchés, mais pour estre justes réellement il le fait : tellement que la justice n'est pas d'acceptation gratuite, mais de sainteté et vertu, inspirée par l'essence de Dieu laquelle réside en nous. D'avantage, il est plat et court, que Jésus-Christ, entant qu'il est nostre Sacrificateur, et entant qu'il a payé nos péchez a appaisé l'ire de Dieu, soit nostre justice : mais il veut que ce titre luy compète entant qu'il est éternel et vie. Pour prouver le premier article, sçavoir que Dieu nous justifie non-seulement en nous pardonnant

nos péchez, mais aussi en nous régénérant : il demande s'il laisse ceux qu'il justifie tels qu'ils estoient de nature, sans y rien changer ou non. A quoy la response est facile : c'est que comme on ne peut point deschirer Jésus-Christ par pièces, aussi ces deux choses sont inséparables, puis que nous les recevons ensemble et conjointement en luy, sçavoir justice et sanctification. Tous ceux doncques que Dieu reçoit à merci, il les revest aussi de l'Esprit d'adoption, par la vertu duquel il les reforme à son image. Mais si la clairté du soleil ne se peut séparer de la chaleur : dirons-nous pourtant que la terre soit eschauffée par la clairté, ou esclairée par la chaleur ? On ne sauroit trouver rien plus propre que ceste similitude, pour vider ce différent. Le soleil végète la terre, et luy donne fécondité par sa chaleur, il luy donne lumière par ses rayons. Voilà une liaison mutuelle et inséparable : et toutesfois la raison ne permet point que ce qui est propre à l'un soit transféré à l'autre. Il y a une telle absurdité en ce qu'Oslander confond deux grâces diverses. Car pource que Dieu à la vérité renouvelle tous ceux qu'il accepte gratuitement pour justes, et les range à bien et saintement vivre, ce brouillon mesle le don de renouvellement avec l'acceptation gratuite, et veut que tous les deux ne soient qu'un. Or l'Ecriture en les conjoignant les sépare toutesfois distinctement, afin que la variété des grâces de Dieu nous apparaisse tant mieux. Car ce dire de saint Paul n'est pas superflu, que Christ nous a esté donné pour justice et sanctification¹. Et toutes fois et quantes qu'en nous voulant exhorter à sainteté et pureté de vie, il nous propose pour argument le salut qui nous a esté acquis, l'amour de Dieu et la bonté de Christ : il montre assez clairement que c'est autre chose d'estre justifiés, que d'estre fait nouvelles créatures. Quand ce vient en l'Ecriture, il corrompt autant de passages qu'il en allègue. Il glose ce passage de saint Paul, où il est dit que la foy est réputée à justice à ceux qui n'ont point

1) 1 Cor. 1, 30.

vant Dieu. Je sçay bien que la justice est quelquesfois nommée de Dieu, pource qu'il en est l'auteur et qu'il la nous donne : mais qu'en ce passage le sens soit tel que j'ay dit, asçavoir que nous consistons devant le siège judicial de Dieu, en ce que nous sommes appuyez sur l'obéissance de Christ, on le peut veoir sans que j'en tiene plus long propos. Combien que le mot n'emporte pas beaucoup, moyennant que nous soyons d'accord en la substance, et qu'Osiander confessast que nous sommes justifiez en Christ, d'autant qu'il a esté fait pour nous sacrifice de purgation : ce qui est du tout estrange à sa nature divine. Pour ceste raison, luy-mesme voulant seeller en nos cœurs tant la justice que le salut qu'il nous a apporté, nous en propose le gage en sa chair. Vray est qu'il se nomme Le pain de vie : mais en expliquant comment et pourquoy, il adjoute que sa chair est vraiment viande et son sang vraiment bruvage : laquelle façon d'enseigner se voit trèsbien aux sacremens : lesquels combien qu'ils adressent nostre foy à Jésus-Christ Dieu et homme tout entier, et non pas mi-parti, si est-ce qu'ils testifient que la matière de justice et de salut réside en sa chair : non pas que luy comme pur homme, justifie ou vivifie de soy, mais pource qu'il a pleu à Dieu de manifester ce qui estoit incompréhensible et caché en luy, en la personne du Médiateur. Pour ceste cause j'ay accoustumé de dire, que Christ nous est comme une fontaine, dont chacun peut puiser et boire à son aise et à souhait : et que par son moyen les biens célestes sourdent et descoulent à nous, lesquels ne nous proufteroyent rien demeurans en la majesté de Dieu, qui est comme une source profonde. Je ne nie pas en ce sens, que Jésus-Christ selon qu'il est Dieu et homme, ne nous justifie, et que tel effect ne soit commun au Père et au saint Esprit : finalement que la justice dont Jésus-Christ nous fait participans, ne soit la justice éternelle de Dieu éternel, moyennant que les raisons invincibles que j'ay amenées demeurent en leur fermeté et vigueur.

40 Mais encores afin qu'il ne les simples par ses astuces, je que nous sommes privez de ce comparable de justice, jusques à Jésus-Christ soit fait nostre. j'eslève en degré souverain jonction que nous avons avec chef, la demeure qu'il fait en nous par foy, l'union sacrée par laquelle nous jouissons de luy : à ce qu'esta nostre il nous départisse les biens qu'il abonde en perfection. pas doncques que nous devons Jésus-Christ de loing ou hors de nous, afin que sa justice nous soit allouée pource que nous sommes vestus et entez en son corps : brief pour a bien daigné nous faire un a Voylà comment nous avons à nous fier, que nous avons droict de sa justice. En quoy la calomnie d'Osiander se descouvre, quand il nous que nous tenons la foy pour comme si nous despouillions Jésus-Christ de ce qu'il luy appartient, en disant nous venons à luy vuides et afin d'estre remplis et rassasiés qu'il a luy seul. Mais Osiander sans ceste conjonction spirituelle sur ceste lourde mixtion que nous desjà réprouvée, et condamne ment ceux qui ne s'accordent pas à resverie de la justice essentielle (comme il dit) qu'ils ne pensent à manger Jésus-Christ substantiellement la Cène. Quant à moy, je réputé d'estre injurié d'un tel présomptueux enyvré en ses illusions : et surtout tant qu'il fait en général la guerre à ceux qui ont purement traité l'Eucharistie n'espargnant nul de ceux lesquels il voit honorer avec modestie. Et suis-je libre à démener ceste calomnie, n'estant point incité d'une manière privée, veu qu'il ne s'est point de moy. Parquoy ce qu'il maintient précisément et d'une telle manière que la justice que nous avons de Jésus-Christ est essentielle, et qu'il nous essentiellement, tend précisément à ce but que Dieu se mesle avec nous d'une mixtion telle que les viands nous mangeons. Car voylà comment

ne qu'on reçoit Jésus-Christ en la Cène. secondement que Dieu nous inspire sa justice, par laquelle nous soyons réellement et de faict justes avec luy. Car ce mystique entend et affirme que Dieu en luy-mesme sa justice, et puis la sainteté, droicture et perfection qui sont en luy. Je ne m'amuseray point beaucoup à réfuter les tesmoignages qu'il tire par les passages pour les appliquer à son propos. saint Pierre dit que nous avons des dons hauts et précieux, pour estre faits participants de la nature divine¹. Osiander tire de là que Dieu a meslé son essence avec la nostre. Comme si nous estions faits tels que l'Evangile promet que nous serons au dernier advénement de Jésus-Christ. Mais à l'opposite saint Jehan annonce que lors nous verrons Dieu tel qu'il est, pource que nous serons semblables à luy². J'ay voulu seulement donner quelque petit goust de ces sottises à mes lecteurs, afin qu'ils cognussent que ce ne déporte de les réfuter : non pas qu'il me fust difficile, mais pour ne point estre ennuyeux en démenant propos superflus.

Il y a encores plus de venin en l'argument où il dit que nous sommes justes par la justice de Dieu. Je pense avoir desjà assez dit, encores que sa doctrine ne fust si pestilente qu'elle est, toutesfois estant ainsi maigre et fade, n'ayant ni vent et vanité, elle doit estre à bon droit rejetée comme sotte et inutile, de la part des gens craignans Dieu et de bon jugement. Mais c'est une impiété insupportable, de renverser toute la fiance de nostre salut sous ombre d'une justice imaginaire que ce resveur a voulu forger, et nous ravir par-dessus les nuées pour nous retirer du repos de nos consciences, et appuyé en la mort de Jésus-Christ, empêcher que nous n'invoquions Dieu avec courage paisible. Osiander se moque de ceux qui disent que le mot de justifier est prins de la façon commune, et signifie en justice, pour absoudre. Car il arreste là, qu'il nous faut estre réellement justes : et n'a rien en plus grand que d'accorder que nous soyons

justifiez par acceptation gratuite. Or sus, si Dieu ne justifie point en nous pardonnant et nous absolvant, que veut dire ceste sentence de saint Paul ja souvent réitérée, que Dieu estoit en Christ réconciliant le monde à soy, n'imputant point aux hommes leurs péchez : d'autant qu'il a fait sacrifice de péché son Fils, afin que nous eussions justice en luy¹. J'ay premièrement ce point résolu, que ceux qui sont réconciliez à Dieu sont réputés justes. La façon est quant et quant entrelacée, que Dieu justifie en pardonnant : comme en l'autre passage l'accusation est opposée à la justification. Dont il appert que justifier n'est autre chose, sinon quand il plaist à Dieu comme juge nous absoudre. Et de faict, quiconque sera moyennement exercé en la langue hébraïque, s'il est aussi quant et quant de sens rassis, n'ignore pas dont ceste façon de parler est tirée, et qu'elle vaut. D'avantage qu'Osiander me responde, quand saint Paul dit que David nous décrit une justice sans œuvres par ces mots, Bienheureux sont ceux auxquels les péchez sont remis² : asçavoir si ceste définition est entière ou à demi? Certes il n'ameine pas le Prophète pour tesmoin qu'une partie de nostre justice soit située en la rémission de nos péchez, ou bien qu'elle aide ou supplée à justifier l'homme : mais il enclost toute nostre justice en la rémission gratuite, par laquelle Dieu nous accepte. En prononçant que l'homme duquel les péchez sont cachés est bienheureux, et auquel Dieu a remis les iniquitez, et auquel il n'impute point les transgressions : il estime la félicité non pas en ce qu'il soit juste réellement et de faict, mais en ce que Dieu l'avoue et le reçoit pour tel. Osiander réplique, qu'il seroit indécent à Dieu et contraire à sa nature, de justifier ceux qui de faict demeureroient meschans. Mais il nous doit souvenir de ce que j'ay déclaré, que la grâce de justifier n'est point séparée de la régénération, combien que ce soyent choses distinctes. Mais puis qu'il est tant et plus notoire par l'expérience, qu'il y demeure tous-

1) 1 Pierre I, 4.

2) 1 Jean III, 2.

1) 2 Cor, V, 19, 21.

2) Rom. IV, 7; Ps. XXXII, 1.

jours quelques reliques de péché aux justes, il faut bien qu'ils soyent justifiés d'une autre façon qu'ils ne sont régénérés en nouveauté de vie. Car quant au second, Dieu commence tellement à réformer ses esleus en la vie présente, qu'il poursuyt cest œuvre petit à petit, et ne le parachève point jusques à la mort : en sorte que tousjours ils sont coupables devant son jugement. Or il ne justifie pas en partie, mais afin que les fideles estans vestus de la pureté de Christ, osent franchement comparoistre au ciel. Car une portion de justice n'appaiseroit pas les consciences, jusques à ce qu'il soit arresté que nous plaisons à Dieu, entant que nous sommes justes devant luy sans exception, Dont il s'ensuit que la vraye doctrine, touchant la justification, est pervertie, et du tout renversée, quand on tormente les esprits de quelques doutes, quand on esbranle en eux la fiance de salut, quand on retarde et qu'on empesche l'invocation de Dieu libre et franche, et mesmes quand on ne leur donne point repos et tranquillité avec joye spirituelle. Et c'est pourquoy saint Paul prend argument des choses répugnantes, pour monstrier que l'héritage n'est point par la Loy : pource que s'il estoit ainsi, la foy seroit anéantie¹, laquelle ayant esgard aux œuvres, ne peut sinon chanceler, veu que le plus saint du monde n'y trouvera point de quoy pour se confier. Ceste diversité de justifier et régénérer qu'Osiander confond, est trèsbien exprimée par saint Paul. Car en parlant de sa justice réelle, ou de l'affection de bien vivre que Dieu luy avoit donnée (ce qu'Osiander appelle justice essencielle), il s'escrie avec gémissement, O que je suis misérable et qui me délivrera de ce corps de mort². Puis ayant son refuge à la justice laquelle est fondée en la seule miséricorde de Dieu, il se glorifie d'une façon magnifique contre la mort, les opprobres, povreté, glaive et toutes afflictions : Qui est-ce, dit-il, qui accusera les esleus de Dieu, veu que luy les justifie ? Je suis du tout persuadé que rien ne nous séparera de l'amour qu'il nous porte

en Jésus-Christ³. Il prononce haut et clair qu'il est doué d'une justice, laquelle seule luy suffit entièrement à salut devant Dieu : tellement que la misérable servitude pour laquelle il avoit déploré sa condition, ne dérogué rien à la fiance de se glorifier, et ne le peut empescher de parvenir à son but. Ceste diversité est assez notoire, voire mesmes familière à tous les saints qui gémissent sous le fardeau de leurs iniquitez, et ce pendant ne laissent point d'avoir une fiance victorieuse pour surmonter toutes craintes et doutes. Ce qu'Osiander réplique que cela n'est point convenable à la nature de Dieu, retombe sur sa teste. Car en vestant les saints d'une justice double comme d'une robe fourrée, si est-il contraint de confesser que nul ne plaist à Dieu sans la rémission des péchez. Si cela est vray, il faudra qu'il confesse pour le moins, que nous sommes réprouvés justes Pro rata, comme on dit, de l'acceptation par laquelle Dieu nous a à gré. Or jusques où le pécheur estendra-il cette gratuité de Dieu, laquelle fait qu'il est tenu pour juste ne l'estant point ? sera-ce d'une once ou de toute la livre ? Car s'il pendra branlant et chancelant, d'un costé et d'autre ne pouvant prendre de justice qu'il luy seroit nécessaire pour se confier de son salut. Mais il va bien que ce présomptueux qui voudroit imposer loy à Dieu n'est point arbitre en cette cause. Ce pendant, ceste sentence de David demeurera ferme, que Dieu sera justifié en ses paroles, et vaincra ceux qui voudront condamner⁴. Et quelle malignance est-ce, je vous prie, de condamner le Juge souverain, quand il absout et acquitte ? comme s'il ne lui estoit loisible de faire ce qu'il a prononcé, J'auray pitié de celuy duquel je voudray avoir pitié. Et toutesfois l'intercession de Moysé, laquelle Dieu respond ainsi, ne tend pas à ce qu'il ne pardonnast à nul : mais afin qu'il pardonnast à tous également, puis que tous estoient coupables. Il reste, nous enseignons que Dieu ensevelit les péchez des hommes, lesquels il justifie : pource qu'il hait le péché, et

1) Rom. IV, 14.

2) Rom. VII, 24.

3) Rom. VIII, 33, 39.

4) Ps. LI, 6.

5) Ex. XXXIII, 19.

er sinon ceux qu'il advoue pour
Mais c'est une façon admirable
ler, que les pécheurs estans cou-
a justice de Jésus-Christ, n'ayant
yeur de jugement duquel ils sont
et en se condamnant en eux-
, soyent justifiez hors d'eux-

e les lecteurs aussi soyent advi-
rien penser au grand mystère
der se vante de leur vouloir ce-
après avoir longuement débattu,
s n'acquérons point faveur en-
u par la seule imputation de la
e Christ, voire d'autant qu'il n'a
e de dire qu'il seroit impossible
e tenir pour justes ceux qui ne
oint : finalement il conclud, que
rist ne nous a pas esté donné
tice au regard de sa nature hu-
nais divine. Et combien que la
e se puisse trouver qu'en la per-
i Médiateur, toutesfois qu'elle ne
rtient pas entant qu'il est homme,
ant qu'il est Dieu. En parlant
ne file plus une corde de deux
comme au paravant : mais il oste
la vertu et office de justifier à la
umaine de Jésus-Christ. Or il est
le noter par quelles raisons il
Saint Paul au passage allégué
Jésus-Christ nous a esté fait sa-
e qui ne convient selon Osiander
Parole éternelle. Dont il conclud
is-Christ, entant qu'il est homme,
int nostre sagesse. Je respon que
inique de Dieu a esté tousjours
se : mais que saint Paul luy at-
e titre en un sens divers : c'est
qu'il a prins nostre chair, tous
de sagesse et d'intelligence sont
n luy¹. Parquoy ce qu'il avoit en
il le nous a manifesté. Par ainsi,
de saint Paul ne se rapporte
l'essence du Fils de Dieu, mais à
sage : et est trèsbien approprié
ure humaine. Car combien que
u'avoir vestu nostre chair, il fust
luisante en ténèbres : c'estoit
s comme une clarté cachée, jus-
e qu'il est venu en avant en na-

ture d'homme pour estre le Soleil de
justice. Pour laquelle cause il se nomme
la clarté du monde¹. C'est aussi grande
sottise à Osiander, d'alléguer que la vertu
de justifier est beaucoup par-dessus la
faculté des Anges et des hommes : veu
que nous ne disputons point de la dignité
de quelque créature, mais disons que cela
dépend du décret et ordonnance de Dieu.
Si les Anges vouloyent satisfaire à Dieu
pour nous, ils n'y proufteroyent de rien,
pource qu'ils ne sont pas destinez ny es-
tablis à cela : mais ç'a esté un office sin-
gulier à Jésus-Christ, lequel a esté assu-
jeté à la Loy, pour nous racheter de la
malédiction de la Loy². C'est aussi une
trop vilene calomnie, d'accuser ceux
qui cherchent leur justice en la mort
et passion de nostre Seigneur Jésus, de
ne retenir qu'une partie de Jésus-Christ,
voire qui pis est, de faire deux dieux :
pource que si on le veut croire, ils ne
confessent pas que nous soyons justes
par la justice de Dieu. Car je respon,
combien que nous appelions Jésus-Christ :
Auteur de vie, entant que par sa mort
il a destruit celuy qui avoit l'empire de
mort³ : toutesfois nous ne le fraudons
point de cest honneur quant à sa divi-
nité : mais seulement distinguons com-
ment la justice de Dieu parvient à nous,
à ce que nous en puissions jouir. En quoy
Osiander choppe trop lourdement. Mes-
mes nous ne nions pas que ce qui nous a
esté ouvertement donné en Jésus-Christ,
ne procède de la grâce et vertu secrette de
Dieu : nous ne contredisons pas aussi,
que la justice laquelle Jésus-Christ nous
donne, ne soit la justice de Dieu venante
de luy. Mais nous demeurons tousjours
constans en cela, que nous ne pouvons
trouver justice et vie qu'en la mort et ré-
surrection de Jésus-Christ. Je laisse le
grand amas des passages de l'Escriture,
ausquels on apperçoit aisément son im-
pudence. Comme quand il tire à son pro-
pos ce qui est souvent réitéré aux Pseau-
mes, qu'il plaise à Dieu secourir selon sa
justice ses serviteurs. Je vous prie, y
a-il quelque couleur en cela, pour mons-
trer que nous sommes d'une substance

1) Jean VIII, 12.

2) Gal. III, 13.

3) Hébr. II, 14.

avec Dieu, pour estre secourus de luy ? Il n'y a non plus de fermeté en ce qu'il allègue, que la justice est proprement nommée celle par laquelle nous sommes esmeus à bien faire. Or puis qu'ainsi est que Dieu seul fait en nous le vouloir et l'exécution¹, il conclud que nous n'avons justice que de luy. Or nous ne nions pas que Dieu ne nous reforme par son Esprit en sainteté de vie : mais il faut considérer en premier lieu s'il fait cela directement, comme on dit : ou bien par la main ou le moyen de son Fils, auquel il a commis en dépost toute plénitude de son Esprit, afin que de son abondance il subveinst à la povreté et au défaut de ses membres. D'avantage, combien que la justice nous soude de la majesté de Dieu, comme d'une source cachée, si n'est-ce pas à dire que Jésus-Christ, lequel s'est sanctifié pour nous² en sa chair, ne soit nostre justice que selon sa divinité. Ce qu'il amène outre plus est autant frivole, asçavoir que Jésus-Christ luy-mesme a esté juste de justice divine, pource que si la volonté du Père ne l'eust incité, il n'eust point satisfait à la charge qui luy estoit commise. Car combien qu'il ait dit ailleurs, que tous les mérites de Christ descoulent de la pure gratuité de Dieu, comme les ruisseaux de leur fontaine : toutesfois cela ne fait rien pour la fantasia d'Osiander, dont il esblouit les yeux des simples et des siens. Car qui sera celui si mal advisé de luy accorder, puis que Dieu est la cause et principe de nostre justice, que nous sommes essentiellement justes, et que l'essence de la justice de Dieu habite en nous ? Isaïe dit que Dieu en rachetant son Eglise a vestu sa justice comme un harnois : a-ce esté pour despouiller Jésus-Christ de ses armes qu'il luy avoit données, pour estre parfait Rédempteur ? Mais le sens du Prophète est clair, que Dieu n'a rien emprunté d'ailleurs pour accomplir une telle œuvre, et qu'il n'a point esté aidé du secours d'autrui³. Ce que saint Paul a briefvement déclaré par autres mots : c'est qu'il nous a donné salut pour démonstrer sa justice⁴. Ce pendant il ne renverse pas

ce qu'il dit ailleurs, que nous sommes justes par l'obéissance d'un homme somme, quiconque entortille des tics pour empêcher que les pauvres ne se reposent en la seule et pure miséricorde de Dieu, fait une couronne d'épines à Jésus-Christ pour se servir de luy.

43 Toutesfois, pource que la plupart des hommes imaginent une justice de la foy et des œuvres, monstrent devant que passer outre que la justice de la foy diffère tellement de celle des œuvres que si l'une est établie l'autre est renversée. L'Apostre dit qu'il a répudié toutes choses comme fiente pour Christ : et estre trouvé en luy sans point sa propre justice, qui est la Loi, mais celle qui est de la foy en Jésus-Christ, asçavoir la justice que Dieu par foy⁵. Nous voyons yci un comparage comme choses contraires qui monstre qu'il faut que celui qui veut tenir la justice de Christ, abandonne sa propre. Pourtant en un autre lieu il dit, que cela a esté cause de la ruine des Juifs : que voulans dresser leur propre justice, ils n'ont point esté sujets à Dieu⁶. Si en dressant nostre justice nous rejettons celle de Dieu, comment obtenir la seconde, il faut que la première soit du tout abolie. C'est aussi ce qu'il entend disant que nostre gloire n'est point excluse par la Loi, mais par la foy. Dont il s'ensuyt que tant qu'il n'y a point de gloire, nous ne pouvons avoir quelque gloire de nos œuvres, nous avons quelque malice de nous glorifier. Parquoy si la foy nous fait tout glorifier, la justice de la Loi ne peut nullement consister avec ces œuvres. Il démontre cela si clairement au chapitre IV aux Romains, qu'il ne laisse lieu à aucune cavillation : Et Abraham, dit-il, a esté justifié par ses œuvres, il a de quoy se glorifier : puis il ajoute, Or est-il ainsi qu'il n'a de quoy se glorifier devant Dieu⁷ : il s'ensuyt donc qu'il n'est point justifié par ses œuvres, mais par la foy. Et il use après d'un autre argument. Quand le loyer est rendu aux

1) Phil. II, 13.
3) Is. LIX, 17.

2) Jean XVII, 19.
4) Rom. III, 25.

1) Rom. V, 19.
3) Rom. X, 3.
5) Rom. IV, 2.

2) Phil. III, 9.
4) Rom. III, 20.

se fait point de grâce, mais selon
ir. Or la justice est donnée à la
grâce : il s'ensuyt doncques que
vient point du mérite des œuvres.
oncques une folle fantasie de pen-
se la justice consiste en la foy et
vres ensemble.

es Sophistes, ausquels il ne chaut
raver l'Escriture, et qui se baignent
ler, pensent avoir une eschappa-
ien subtile, en exposant que les
dont parle saint Paul, sont celles
font par les hommes non régéné-
quels présument de leur franc ar-
Ainsi ils disent que cela n'appar-
rien aux bonnes œuvres des fidè-
si se font par la vertu du saint

Ainsi selon eux, l'homme est jus-
at par la foy que par les œuvres,
nant que les œuvres ne soyent point
s à luy, mais dons de Christ, et
le la régénération. Car ils disent
saint Paul a dit cela seulement pour
ncre les Juifs, qui estoyent trop
arrogans, de penser acquérir jus-
ur leur vertu et force, veu que le
sprit de Christ la nous donne, et
as le mouvement de nostre franc
. Mais ils ne regardent pas que
Paul en un autre lieu, opposant la
de la Loy avec celle de l'Evangile,
toutes œuvres, de quelque tiltre
les orne ou pare. Car il dit que la
de la Loy est, que celuy qui fera
eu, sera sauvé : que la justice de
est, croire que Jésus-Christ est
et ressuscité¹. D'avantage, nous
s ci-après que ce sont divers béné-
e Christ, Sanctification et Justice.
l s'ensuyt, quand on attribue à la
vertu de justifier, que les œuvres
s spirituelles ne viennent point en
Qui plus est, saint Paul en disant
aham n'a de quoy se glorifier en-
ieu, veu qu'il ne peut estre juste
œuvres, ne restreint point cela à
oparence ou quelque lustre exté-
le justice, ou à une présomption
eu Abraham de son franc arbi-
nais combien que la vie de ce
Patriarche ait esté presque angé-

lique, toutesfois qu'il n'a peu avoir mé-
rites lesquels luy acquissent justice de-
vant Dieu.

45 Les théologiens sorboniques sont
un peu plus lourds en meslant leurs pré-
parations. Toutesfois ces renards dont
j'ay parlé, abusent les simples d'une res-
verie aussi meschante, ensevelissans sous
la couverture de l'Esprit et de grâce la
miséricorde de Dieu, laquelle seule pou-
voit appaiser les povres consciences crain-
tives. Or nous confessons avec saint
Paul, que ceux qui gardent la Loy sont
justifiez devant Dieu : mais pource que
nous sommes bien loing de telle perfec-
tion, nous avons à conclurre que les œu-
vres qui nous devoient valoir pour ac-
quérir justice, ne nous servent de rien,
pource que nous en sommes desnuez.
Quant est des Sorboniques, ils s'abusent
doublement : c'est qu'ils appellent Foy,
une certitude d'attendre la rémunération
de Dieu pour leurs mérites, et que par
le nom de Grâce, ils n'entendent point le
don de justice gratuite que nous rece-
vons : mais l'aide du saint Esprit, pour
bien et saintement vivre. Ils lisent en
l'Apostre, que celuy qui approche de
Dieu, doit croire qu'il est rémunérateur
de ceux qui le cherchent¹ : mais ils ne
voyent point quelle est la manière de le
chercher, laquelle nous démonstrerons
tantost. Qu'ils s'abusent en ce mot de
Grâce, il appert de leurs livres. Car leur
maistre des sentences expose la justice
que nous avons par Christ, en double
manière. Premièrement, dit-il, la mort
de Christ nous justifie, quand elle engen-
dre en nos cœurs charité, par laquelle
nous sommes faits justes. Secondement,
entant que par icelle le péché est esteint,
sous lequel le diable nous tenoit captifs :
tellement qu'il ne nous peut surmonter
maintenant². Nous voyons qu'il ne con-
sidère la grâce de Dieu que jusques-là,
entant que nous sommes conduits à bon-
nes œuvres par la vertu du saint Esprit.
Il a voulu ensuyvre l'opinion de saint
Augustin : mais il la suy de bien loing, et
mesmes se destourne grandement de la
droicte imitation. Car ce qui estoit dit

¹) Hébr. XI, 6.

²) Sent., lib. III, dist. XVI, cap. XI.

clairement par ce saint homme, il l'obscurcit : et ce qui estoit un petit entaché de vice, il le corrompt du tout. Les escholes sorboniques sont tousjours allées de mal en pis, jusques à ce qu'elles sont en la fin trébuschées en l'erreur de Pélagius. Combien encores que nous ne devons du tout recevoir la sentence de saint Augustin : ou pour le moins la façon de parler n'est pas propre. Car combien qu'il despouille trèsbien l'homme de toute louange de justice, et l'attribue toute à Dieu, néanmoins il réfère la grâce à la sanctification dont nous sommes régénerez en nouveauté de vie.

46 Or l'Ecriture parlant de la justice de foy, nous meine bien ailleurs : c'est qu'elle nous enseigne de nous destourner du regard de nos œuvres, pour regarder seulement la miséricorde de Dieu, et la parfaite sainteté de Christ. Car elle nous montre cest ordre de justification, que du commencement Dieu reçoit le pécheur de sa pure et gratuite bonté, ne regardant rien en luy dont il soit esmeu à miséricorde, que la misère : d'autant qu'il le voit desnudé entièrement et vuide de bonnes œuvres : et pourtant il prend de soy-mesme la cause de luy bien faire. En après il touche le pécheur du sentiment de sa bonté, afin que se desflant de tout ce qu'il a, il remette toute la somme de son salut en ceste miséricorde qu'il luy fait. Voylà le sentiment de foy, par lequel l'homme entre en possession de son salut, quand il se reconnoist par la doctrine de l'Evangile estre réconcilié à Dieu, entant que par le moyen de la justice de Christ ayant obtenu rémission de ses péchez, il est justifié. Et combien qu'il soit régénéré par l'Esprit de Dieu, si ne se repose-il pas sur les bonnes œuvres lesquelles il fait : mais est assuré que sa justice perpétuelle gist en la seule justice de Christ. Quand toutes ces choses auront esté espluchées particulièrement, ce que nous tenons de ceste matière sera facilement expliqué, Combien qu'elles seront mieux digérées, si nous les mettons en autre ordre que nous ne les avons proposées : Mais il n'en peut guères chaloir, moyennant qu'elles soyent tellement déduites,

que toute la chose soit bien entendue.

47 Il nous faut yci souvenir de la correspondance que nous avons mise ci-dessus entre la foy et l'Evangile. Car nous disons que la foy justifie, d'autant qu'elle reçoit la justice offerte en l'Evangile. Or si en l'Evangile la justice nous est offerte, par cela est forclosse toute considération des œuvres. Ce que saint Paul montre souventesfois : mais principalement en deux lieux. Car en l'Epistre aux Romains, comparant la Loy avec l'Evangile, il parle ainsi, La justice qui est de la Loy, dit-il, est que quiconque fera le commandement de Dieu, vivra : mais la justice de foy dénonce salut à celui qui croira de cœur, et confessera de bouche Jésus-Christ, et que le Père l'a ressuscité des morts¹. Ne voyons-nous pas bien qu'il met ceste différence entre la Loy et l'Evangile, que la Loy assigne la justice aux œuvres : l'Evangile la donne gratuitement, sans avoir esgard aux œuvres ? C'est certes un lieu notable, et qui nous peut despescher de beaucoup de difficultez. Car c'est beaucoup fait, si nous entendons que la justice qui nous est donnée en l'Evangile, soit délivrée des conditions de la Loy. C'est la raison pourquoy il oppose tant souvent la Loy et la promesse, comme choses répugnantes. Si l'héritage, dit-il, vient de la Loy, ce n'est point de la promesse² : et autres sentences semblables qui sont au mesme chapitre. Il est certain que la Loy a aussi ses promesses. Il faut doncques que les promesses de l'Evangile ayent quelque chose de spécial et divers : si nous ne voulons dire que la comparaison soit inepte. Or que sera-ce, sinon qu'elles sont gratuites, et appuyées sur la seule miséricorde de Dieu : comme ainsi soit que les promesses légales dépendent de la condition des œuvres ? Et ne faut-il point que quelqu'un gergonne yci, que saint Paul ait simplement voulu reprover la justice que les hommes proposent d'apporter à Dieu de leur franc arbitre, et de leurs forces naturelles ? veu que saint Paul sans exception prononce que la Loy n'a rien prouffité

1) Rom. X, 5, 9.

2) Gal. III, 18.

mandant, veu que nul ne l'accomplit non-seulement du vulgaire, mais des plus faits. Certes la dilection est le principal article de la Loy, veu que Christ nous en a induit à icelle : pourquoy donc ne sommes-nous justes en aimant nous-mêmes et nos prochains, sinon que la dilection est tant débile et imparfaite aux hommes saints, qu'ils ne méritent point d'être prizez ou acceptez de Dieu ?

8 Le second passage est cestuy-ci, que nul ne soit justifié devant Dieu par la Loy, il appert : car le juste vivra de la Loy. Or la Loy n'est pas selon la foy : elle dit, Qui fera les choses commandées, vivra en icelles¹. Comment l'argument consisteroit-il, sinon qu'il fust répliqué premièrement que les œuvres ne sont point en conte, mais qu'il les faut mettre en un rang à part ? La Loy, dit-on, est diverse de la foy. En quoy cela ? Il adjouste que c'est d'autant qu'elle requiert les œuvres pour justifier l'homme. Il s'ensuyt doncques que les œuvres ne sont point requises, quand l'homme doit être justifié par foy. Il est notoire de plus que l'un est ainsi opposé à l'autre, que celui qui est justifié par foy est justifié sans aucun mérite de ses œuvres : et mesmes hors de tout mérite. Car la Loy ne reçoit la justice que présente l'Evangile : et est dit que l'Evangile en cela est différent d'avec la Loy, pource qu'il ne requiert la justice aux œuvres, mais la justice en la seule miséricorde de Dieu. Il y a une semblable déduction dont il est fait en l'Epistre aux Romains : qu'Abraham n'a point matière de se glorifier, mais que la foy luy a esté imputée à justice². Et adjouste conséquemment la même chose : que lors la justice de la foy a esté donnée quand il n'y a nulles œuvres auxquelles aucun loyer soit deu. Là où sont des œuvres, dit-il, le loyer est rendu : ce qui est deu : ce qui est donné à la foy, est gratuit. Ce qui s'ensuyt après, aussi tend à un mesme but, à sçavoir que nous obtenons l'héritage céleste par foy, et que nous entendions qu'il nous vient gratuitement. Il infère que l'héritage céleste est gratuit, d'autant que nous le rece-

vons par foy. Pourquoi cela, sinon pource que la foy, sans avoir aucun appuy sur les œuvres, se repose du tout sur la miséricorde de Dieu ? Il n'y a point de doute qu'en ce mesme sens il ne dise ailleurs, que la justice de Dieu a esté manifestée sans la Loy, combien qu'elle ait tesmoignage de la Loy et des Prophètes³. Car en excluant la Loy, il entend que nous ne sommes point aidez par nos mérites, et n'acquérons point de justice par nos bienfaits : mais qu'il nous faut présenter vuides et indigens pour la recevoir.

49 Maintenant les lecteurs peuvent voir de quelle équité usent aujourd'hui les Sophistes en cavillant nostre doctrine : c'est où nous disons que l'homme est justifié par la seule foy. Ils n'osent pas nier que l'homme ne soit justifié par foy, voyant que l'Ecriture le dit tant souvent : mais pource que ce mot Seule, n'y est point exprimé, ils nous reprochent qu'il est adjousté du nostre. Si ainsi est, que répondront-ils à ces paroles de saint Paul, où il argue que la justice n'est point de la foy, sinon qu'elle soit gratuite ? comment conviendra ce qui est gratuit avec les œuvres ? Et par quelle calomnie pourront-ils se desvelopper de ce qu'il dit ailleurs, que la justice de Dieu est manifestée en l'Evangile⁴ ? Si elle y est manifestée, ce n'est pas à demi, ne pour quelque portion : mais plene et parfaite. Il s'ensuyt doncques que la Loy en est excluse. Et de faict, non-seulement leur tergiversation est fausse mais du tout ridicule, quand ils disent que nous adjoustrons du nostre, en disant la seule foy. Car celui qui oste toute vertu de justifier aux œuvres, ne l'attribue-il pas entièrement à la foy ? Que veulent dire autre chose ces locutions de saint Paul, Que la justice nous est donnée sans la Loy : Que l'homme est gratuitement justifié sans aide de ses œuvres⁵ ? Ils ont icy un subterfuge bien subtil, c'est que les œuvres cérémoniales par cela sont exclues, et non pas les œuvres morales. Ce qui est très inepte, jà soit qu'ils le tiennent d'Origène et aucuns autres an-

1) Rom. III, 12.

2) Rom. IV, 2.

1) Rom. III, 21.

2) Rom. I, 17.

3) Rom. III, 21, 23.

que la vie éternelle soit promise à ceux qui observent les cérémonies, et qu'il n'y ait que les transgresseurs d'icelles maudits. S'il faut entendre ces passages de la Loy morale : il n'y a nulle doute que les œuvres morales sont exclues de pouvoir justifier. Les raisons dont ils usent, tendent à une mesme fin : comme quand il dit, Si la cognoissance de péché vient de la Loy² : la justice n'en vient pas. La Loy engendre ire de Dieu³ : elle ne nous apporte point doncques de salut. Item, Puis que la Loy ne peut asseurer les consciences, elle ne peut donner justice. Item, Puis que la foy est imputée à justice, ce n'est pas pour salaire des œuvres que la justice nous est donnée : mais c'est don de Dieu gratuit. Item, Si nous sommes justifiés par foy, toute gloire est abatue. Item, Si la Loy nous pouvoit vivifier, nous aurions justice en icelle : mais Dieu a enclos toutes créatures sous péché, afin de donner le salut promis aux croyans⁴. Qu'ils allèguent, s'ils osent, cela estre dit des cérémonies, et non pas des œuvres morales : mais les petis enfans se mocqueroient de leur impudence. Que cela doncques demeure résolu, que quand la vertu de justifier est ostée à la Loy, il faut entendre la Loy universelle.

20 Or si quelqu'un s'esmerveille pourquoy l'Apostre a voulu adjouster les œuvres de la Loy, n'estant point content de dire simplement Les œuvres : nous avons la response en main. Car à ce que les

œuvre justifie par ses œuvres, et la Loy a esté publiée environ quans après que l'alliance de Dieu avoit esté donnée¹. Les igno- rans se mocqueroient de cest argument sans qu'il y pouvoit bien avoir des œuvres devant que la Loy fust publiée. Mais pource qu'il sçavoit que les œuvres n'ont autre dignité, qu'elles sont acceptées de Dieu, cela comme une chose notoire ne pouvoient justifier devant que les promesses de la Loy fussent faites. Nous voyons pourquoy nomme- ment l'Apostre adjouste les œuvres, pour exprime les œuvres de la Loy, et oster aux œuvres la faculté de justifier, et asçavoir pource qu'il n'y pouvoit avoir de controverse que d'icelles. Combien- des fois simplement et sans autre chose, il exclud toutes œuvres ; comme quand il dit que David attribue la béatitude à l'homme auquel Dieu a imputé la justice sans aucunes œuvres². Ils ne peuvent doncques faire par toutes leurs objections que nous ne retenions la justice exclusive en sa généralité. C'est en vain qu'ils cherchent une autre utilité, c'est qu'ils disent que nous sommes justifiés par la seule foy, laquelle est par charité : voulans par cela dire que la justice est appuyée sur la charité. Nous confessons bien avec saint Paul qu'il n'y a autre foy qui justifie que celle qui est conjointe avec la charité. Mais elle ne prend point de charité

ay qui besongne, le loyer n'est pas imputé selon la grâce, mais selon la dette¹. Au contraire, à celui qui ne besongne point, mais qui croit en celui qui justifie l'inique, la foy est imputée à justice. Pourroit-il parler plus clairement qu'en disant cela? C'est qu'il n'y a nulle justice de foy, sinon quand il n'y a nulles œuvres auxquelles soit deu aucun loyer : et que lors finalement la foy est imputée à justice, quand la justice nous est donnée par grâce, non deue.

24 Maintenant regardons si ce qui a été dit en la définition par nous mise, est vray : c'est que la justice de foy n'est autre chose que réconciliation avec Dieu, laquelle consiste en la rémission des péchez. Il nous faut tousjours revenir à ceste maxime : c'est que l'ire de Dieu est réparée à tous ceux qui persistent d'estre pécheurs. Ce qu'Isaïe a bien déclaré entant ainsi, La main de Dieu n'est point courcie, qu'il ne nous puisse sauver : à son oreille n'est point estoupée, qu'il ne nous puisse ouyr. Mais nos iniquitez ont fait un divorce entre luy et nous : et nos péchez ont destourné sa face de nous, que qu'il ne nous exauce point². Nous voyons que le péché est une division entre Dieu et l'homme, et destourne la face de Dieu du pécheur. Et de vray il ne se peut autrement faire : car c'est une chose qui ne convient nullement à sa justice, d'avoir alliance avec le péché. Pour laquelle cause saint Paul dit que l'homme est ennemy de Dieu, jusques à ce qu'il soit rétabli en sa grâce par Christ³. Celui qui ne reçoit de Dieu en amour, est non estre justifié : pource qu'il ne peut avoir personne pour estre conjoint avec soy, que de pécheur il ne le face estre. Nous adjoustrons que cela est fait par la rémission des péchez. Car si on considère ceux qui sont réconciliés à Dieu non leurs œuvres, on les trouvera pécheurs : et néanmoins il faut qu'ils soyent tout purs et nets de péché. Il appert doncques que ceux que Dieu reçoit en sa grâce ne sont autrement faits justes, si qu'ils sont purifiés, entant que leurs taches sont effacées par la rémission

que Dieu leur fait, tellement qu'une telle justice se peut en un mot appeler Rémission des péchez.

22 L'un et l'autre est trèsbien déclaré par ces paroles de saint Paul que j'ay amenées ci-dessus, où il dit que Dieu estoit en Christ, se réconciliant le monde, n'imputant point aux hommes leurs fautes : et nous a commis la parole de réconciliation. Après il adjoute la somme de son ambassade : c'est que celui qui estoit pur et net de péché, a esté fait péchéé pour nous⁴ : c'est-à-dire sacrifice sur lequel tous nos péchez ont esté transférés, afin que nous fussions justes en luy devant Dieu. Il nomme indifféremment Justice et Réconciliation en ce passage : tellement que nous entendons l'un estre contenu sous l'autre. La manière d'obtenir ceste justice est aussi expliquée, quand il dit qu'elle gist en ce que Dieu ne nous impute point nos péchez. Pourtant que nul ne demande plus comment c'est que Dieu nous justifie, quand saint Paul dit expressément que c'est entant qu'il nous réconcilie à soy, ne nous imputant point nos péchez. Comme aussi en l'épistre aux Romains, il prouve que justice est imputée à l'homme sans les œuvres, par le tesmoignage de David : pource qu'il prononce l'homme bienheureux duquel les iniquitez sont remises, duquel les péchez sont cachez, et auquel les fautes ne sont point imputées⁵. Il n'y a point de doute que David n'ait signifié Justice par le nom de Béatitude. Puis qu'il affirme qu'elle consiste en rémission des péchez, il n'est ja mestier que nous la définissions autrement. Pourtant Zacharie père de Jehan-Baptiste constitue la cognoissance de salut en la rémission des péchez⁶. Suyvant laquelle reigle saint Paul conclud la prédication qu'il fit aux Antiochiens, de la somme de leur salut, en ceste manière : Par Jésus-Christ la rémission des péchez vous est annoncée : et de toutes les choses dont vous ne pouviez estre justifiés par la loy de Moyse, quiconque croit en luy est justifié⁷. Il conjoint tellement la justice avec la rémission des péchez, qu'il monstre que c'est une mesme chose. C'est

Rom. IV, 6.
Rom. V, 10.

2) Is. LIX, 1, 2.

1) 2 Cor. V, 19, 21.
3) Luc I, 77.

4) Rom. IV, 6.
5) Act. XIII, 38.

doncques à bon droict qu'il argue toujours la justice que nous obtenons par la bonté de Dieu, estre gratuite. Et ne doit ceste forme de parler sembler nouvelle quand nous disons que les fideles sont justes devant Dieu, non point par leurs œuvres, mais par acception gratuite : veu que l'Ecriture en use tant souvent, et que les anciens Docteurs mesmes parlent quelque fois ainsi ; comme saint Augustin, quand il dit que la justice des saints durant ceste vie consiste plus en la rémission des péchez qu'en perfection de vertu ¹, à quoy respondent ces belles sentences de saint Bernard, que la justice de Dieu est de ne point pécher : la justice de l'homme est l'indulgence et pardon qu'il obtient de Dieu. Item, que Christ nous est justice, nous faisant absoudre : et qu'il n'y a autres justes, sinon ceux qui sont receus à merci ².

23 De cela aussi il s'ensuyt bien que c'est par le seul moyen de la justice de Christ que nous sommes justifiez devant Dieu : ce qui vaut autant comme qui diroit, l'homme n'estre pas juste de soy-mesme : mais pource que la justice de Christ luy est communiquée par imputation ; ce qui est une chose digne d'estre diligemment observée. Car ainsi s'esvanouit ceste fantasie, de dire que l'homme soit justifié par foy, entant que par icelle il reçoit l'Esprit de Dieu, duquel il est rendu juste. Ceci est fort contraire à la doctrine ci-dessus mise : car il n'y a nulle doute que celui qui doit chercher justice hors de soy-mesme, ne soit desnudé de la sienne propre. Or cela est clairement monsté de l'Apostre, quand il dit que celui qui estoit innocent a soustenu nos forfaits, estant présenté en sacrifice pour nous afin que fussions en luy justes devant Dieu ³. Nous voyons qu'il met nos-

tre justice en Christ, non pas que la justice ne nous appartien droict, sinon en ce que nous sommes participans de Christ : car en le possédant nous possédons avec luy toutes chesses. Et ne répugne rien qu'il dit en un autre lieu, que l'esté condamné de péché en la Christ, afin que la justice de accomplie en nous ¹. Où il ne s'agit de l'accomplissement que celui obtenons par imputation. Car le Jésus nous communique en telle justice, que par une vertu inéna est transférée en nous, entant qu'elle appartient au jugement de Dieu. (Si on a voulu autre chose dire, il approuve la sentence qu'il avoit mise un peu auparavant : c'est que comme par la justice de Christ nous sommes conscieus, aussi par l'obéissance nous sommes justifiez ². Qu'est-ce au demourant de colloquer nostre justice en la justice de Christ, sinon affermer que nous sommes justes parce que l'oeuvre de Christ nous est alloée, et nous sommes payés comme si elle estoit nôtre. Pourtant il me semble que saint Bernard a très-bien prins l'exemple de la justice en la bénédiction de Jacob, que comme Jacob, n'ayant point de soy-mesme la primogéniture, se caché sous la personne de son frere, et vestu de sa robe, laquelle rendoit une bonne odeur, s'est insinué à son père pour recevoir la bénédiction en la justice d'autrui : ainsi qu'il nous faut nous cacher sous la robe de Christ nostre frere, pour avoir tesmoignage de nostre justice devant la face de nostre Dieu. Et certes c'est la pure vérité. Et pour comparoistre devant Dieu, il faut que nous sentions bon de nous-mesmes, et que nos vices soyent couverts de sa perfection.

1) *De civitate Dei*, lib. XIX, cap. XXVII.

2) *Serm. XXI, XXIII, In Cantico.*

3) *2 Cor. V, 21.*

1) *Rom. VIII, 2, 4.*

2) *Rom.*

3) *De Jacobo et vita beata*, lib. II.

CHAPITRE XII.

Qu'il nous convient eslever nos esprits au siège judicial de Dieu, pour estre persuadez à bon escient de la justification gratuite.

Combien qu'il appert par clairs témoignages toutes ces choses estre très-véritables, toutesfois on ne pourra bien voir combien elles sont nécessaires, jusques à ce que nous aurons remontré à l'œil ce qui doit estre comme le fondement de toute ceste dispute. Pour le premier, qu'il nous souviene que nous ne faisons point propos comment l'homme se trouvera juste devant le siège de quelque juge terrien, mais devant le throne céleste de Dieu : afin que nous ne mesurons point à nostre mesure quelle intégrité il faut avoir pour satisfaire au jugement de Dieu. Or c'est merveille de quelle témérité et audace on y procède communément : et mesmes c'est chose folle, qu'il n'y en a nuls qui osent plus dardement et avec plus grande outrecuidance babiller de la justice des œuvres, que ceux qui sont apertement meschans : bien crèvent au dedans de vices et concupiscences. Cela advient de ce qu'ils ne pensent point à la justice de Dieu : de laquelle s'ils avoyent le moindre sentiment du monde, jamais ils ne s'en mockeroient ainsi. Or elle est mesprisée et mécongne outre raison, quand on ne la reconnoist point si parfaite qu'elle n'ait rien d'acceptable, sinon ce qui est du tout entier, pur de toute macule, et d'une perfection où il n'y ait rien du tout à redire : ce qui ne s'est jamais peu trouver en homme vivant, et jamais ne s'y trouvera. Il est facile à un chacun de gameller en un anglet d'eschole, quelle sainteté ont les œuvres pour justifier l'homme : mais quand on vient devant la face de Dieu, il faut laisser là tous ces bras : car la chose est là démenée à bon escient, et non point par contentions frivoles. C'est là qu'il faut dresser nostre entendement, si nous voulons avec fruit acquérir de la vraie justice. C'est, di-je, qu'il nous faut penser comment nous pourrons respondre à ce Juge céleste,

quand il nous appellera à rendre conte. Il faut doncques que nous l'establissons en son siège : non pas tel que nostre entendement l'imagine de soy-mesme, mais tel qu'il nous est dépeint en l'Escriture¹ : asçavoir par la clairté duquel les estoilles sont obscurcies, par la vertu duquel les montagnes descoulent comme la neige au soleil, à l'ire duquel la terre est esbranlée : par la sagesse duquel les sages sont surprins en leur finesse : duquel la pureté est si grande, qu'à la comparaison d'icelle toutes choses sont souillées et contaminées : duquel les Anges ne peuvent porter la justice : lequel ne pardonne point au meschant : duquel quand la vengeance est une fois enflambée, elle pénètre jusques au plus profond de la terre. Qu'il soit doncques assis pour examiner les œuvres des hommes, qui osera approcher de son throne sans trembler ? Quand le Prophète en parle, Qui habitera, dit-il, avec un feu consumant toutes choses ? avec une flamme qui ne se peut esteindre ? Celuy qui fait justice et vérité, qui est pur et entier en toute sa vie. Quiconques sera cestuy-là qu'il viene en avant². Mais ceste response fait que nul ne s'y oseroit monstrier. Car de l'autre costé, ceste horrible voix nous doit faire trembler : Si tu prens garde aux iniquitez, Seigneur, qui sera-ce, ô Seigneur, qui pourra subsister³ ? Il seroit certes question qu'incontinent tout le monde périst. Car comme il est escrit autre part, Se peut-il faire que l'homme estant comparé à son Dieu soit justifié, ou soit trouvé plus pur que son Créateur ? Voyci, ceux qui le servent ne sont point entiers : et il trouve à redire en ses Anges. Combien plus ceux qui habitent en maisons de fange, et sont détenus en tabernacles terriens, seront-ils abatus⁴ ? Item,

1) Voyez principalement le livre de Job.

2) Is. XXXIII, 14-16.

3) Ps. CXXX, 2.

4) Job IV, 17-19.

Voyci : entre ses saints il n'y en a nul qui soit pur : et les cieux ne sont point nets devant son regard. Combien est plus abominable et inutile l'homme, qui boit l'iniquité comme eau ¹ ? Je confesse qu'au livre de Job il est fait mention d'une justice plus haute que celle qui est située en l'observation de la Loy. Et est besoin de noter ceste distinction. Car combien que quelqu'un accomplit la Loy, ce qui est impossible, si est-ce qu'il ne pourroit soutenir la rigueur de l'examen que Dieu pourroit faire prenant la balance de sa justice secrette, laquelle surmonte tous sens. Ainsi combien que Job ne se sente pas coupable, il devient muet en son effroy, quand il oit que Dieu en sa perfection ne se contenteroit point de la sainteté des Anges. Or je laisse à présent ceste justice dont il est là fait mention, pource qu'elle est incompréhensible : seulement je di que si nostre vie est examinée à la reigle et compas de la Loy de Dieu, nous sommes par trop hébétéz, si tant de malédictions qui y sont ne nous effrayent et tormentent de grande horreur. Et de faict, Dieu les y a mises pour nous esveiller. Entre les autres ceste générale nous doit bien faire trembler, Tous ceux qui n'auront accompli les choses yci escrites, sont maudits ². Brief, toute ceste dispute seroit froide et sans saveur, si chacun ne s'adjourne devant le Juge céleste : et estant en souci d'obtenir absolution, s'abate de son bon gré et s'anéantisse.

2 C'estoit doncques là qu'il nous falloit dresser les yeux, afin d'apprendre plus tost de trembler, que de concevoir une vaine hardiesse. Car il nous est aisé (ce pendant qu'un chacun de nous s'arreste à se comparer avec les hommes) de penser que nous avons quelque chose que les autres ne doyvent point mespriser : mais quand nous venons à nous eslever à Dieu, ceste fiance est en un moment destruite et anéantie. Et pour vray il en advient autant à nostre âme envers Dieu, qu'à nostre corps envers le ciel ; car ce pendant que l'homme s'arreste à contempler ce qui est à l'entour de luy, il estime

sa veue bonne et forte : mais s'il dresse l'œil au soleil, il sera tellement esbloui de sa clarté, que ce regard luy fera sentir une plus grande débilité de sa veue qu'elle ne sembloit avoir de vertu à regarder les choses inférieures. Ne nous décevons point doncques en vaine fiance. Quand nous serons ou pareils ou supérieurs à tous autres hommes, cela n'est rien envers Dieu, à la jurisdiction duquel il appartient de cognoistre ceste cause. Que si nostre outrecuidance ne se peut dompter par telles admonitions, il nous respondra ce qu'il disoit aux Pharisiens. C'estes-vous qui vous justifiez devant les hommes : mais ce qui est haut aux hommes est abominable à Dieu ³. Allons doncques, et nous glorifions orgueilleusement entre les hommes de nostre justice, ce pendant que Dieu l'aura en abomination au ciel. Mais que font au contraire les serviteurs de Dieu, vraiment instruits de son Esprit ? Certes ils diront avec David, Seigneur, n'entre point en jugement avec ton serviteur : car nul avant ne sera justifié devant ta face ⁴. Et avec Job, L'homme ne pourra estre justifié envers Dieu : s'il veut plaider contre luy, estant accusé en mille points, il ne pourra respondre à un seul ⁵. Nous voyons maintenant clairement quelle est la justice de Dieu, asçavoir laquelle ne sera point satisfaite d'aucunes œuvres humaines, laquelle nous accusera de mille crimes sans que nous en puissions purger. Saint Paul certes, qui estoit vaillant esleu de Dieu, l'avoit bien conceu tel en son cœur, quand il confessoit que n'ayant point mauvaise conscience, il n'estoit point en cela justifié ⁶.

3 Ce n'est pas seulement en l'Escripture que nous avons tels exemples, mais tous les Docteurs chrestiens ont ainsi senti et parlé : comme saint Augustin disant que tous les fidèles qui gémissent sous le fardeau de leur chair corrompue et en infirmité de ceste vie présente, ont ceste seule espérance, que nous avons un Médiateur, asçavoir Jésus-Christ, lequel a satisfait pour nos péchez ⁷. Je voy

1) Job XV, 15, 16.

2) Dent. XXVII, 26.

1) Luc XVI, 15.

2) Ps. CXLIII, 2.

3) Job IX, 2, 3.

4) 1 Cor. IV, 4.

5) Ad Rom., lib. III, cap. V.

prie, qu'emporte ceste sentence? Car si les saints ont ceste seule espérance, que deviendra la fiance des œuvres? Car en disant que c'est leur espérance seule, il ne leur en laisse nulle autre. Semblablement saint Bernard, Où est-ce, dit-il, que les infirmes trouveront vray repos et ferme seureté, qu'aux playes de nostre Sauveur? J'habite là d'autant plus seurement, qu'il est puissant à sauver. Le monde est après pour me troubler, mon corps me grève, le diable est aux embuscées pour me surprendre : je ne tomberay, d'autant que je suis appuyé sur une ferme pierre. Si j'ay grièvement péché, ma conscience est troublée : mais elle ne sera point confuse, quand il me souviendra des playes du Seigneur. De cela il conclud après : Pourtant mon mérite est en miséricorde du Seigneur. Je ne suis point povre en mérite, pendant que le Seigneur est riche en miséricorde : d'autant que les miséricordes du Seigneur sont grandes, je suis abondant en mérites. Chanteray-je mes justices? Seigneur, il me souviendra de ta justice seule, car icelle est la mienne : car tu m'as esté fait justice de par Dieu ton Père¹. En un autre passage : Voyci tout le mérite de l'homme, c'est de mettre tout son espoir en celuy qui sauve tout l'homme. Semblablement en un autre lieu, retenant la paix ou repos de conscience à soy, et laissant la gloire à Dieu, dit, Que la gloire te demeure sans qu'on en diminue une seule goutte : c'est bien assez pour moy si j'ay paix. Je renonce tout à gloire, de peur que si j'usurpe qui n'est pas mien, je perde aussi ce qui m'est donné². En un autre lieu encores plus ouvertement : Pourquoi l'Eglise se souciera-elle des mérites, puis-elle a matière de se glorifier plus et plus certaine au bon plaisir de Dieu³. Il ne faut point doncques demander par quels mérites nous espérons avoir vie : sur tout quand nous oyons par la bouche du Prophète, Je ne le fey point à cause de vous, mais à cause de moy, dit le Seigneur⁴. Il suffit doncques à mériter, de sçavoir que les mérites

ne suffisent point : mais comme c'est assez pour mérite, de ne présumer de nuls mérites : aussi d'en estre desnudé, c'est assez pour condamnation. Or quant à ce qu'il prend le mot de Mérites pour bonnes œuvres, il faut pardonner cela à la coutume de son temps : et en condamnant ceux qui n'ont point de mérites, il veut estonner les hypocrites, lesquels en se donnant toute licence s'esgayent contre la grâce de Dieu : comme il se déclare tantost après, disant que l'Eglise est bienheureuse ayant des mérites sans présomption, et pouvant hardiment présumer sans mérites : pource qu'elle a juste matière de présomption, mais non pas de ses mérites; elle a des mérites, mais non pas pour présumer. Il adjouste, que de ne rien présumer c'est mériter : ainsi, que l'Eglise peut d'autant plus hardiment présumer, qu'elle ne présume point : pource qu'elle a ample matière de se glorifier aux grandes miséricordes de Dieu.

4 Il est ainsi de vray. Car toutes les consciences qui sont bien exercitées en la crainte de Dieu, trouvent qu'il n'y a point d'autre retraite en laquelle elles se puissent seurement reposer, quand il est question de conter avec Dieu. Car si les estoilles, lesquelles semblent durant la nuict trèsclaires et reluisantes, perdent toute leur lumière quand elles viennent au soleil : que pensons-nous qu'il adviendra à la plus grande innocence qu'on puisse imaginer en l'homme, quand elle sera comparée avec la pureté de Dieu? Car lors sera un examen rigoureux à merveilles, lequel atteindra jusques aux plus secrettes cogitations du cœur : et comme dit saint Paul, révélera tout ce qui est caché en ténèbres, et descouvrira ce qui est occulte au profond du cœur¹ : contraignant la conscience, quoy qu'elle résiste ou recule, de produire en avant ce que mesmes elle a maintenant oublié. Le diable d'autre part, comme accusateur poursuivra, pressant de près l'homme, et sçaura bien luy alléguer tous ses forfaits ausquels il l'aura incité. Là toutes les pompes et apparences des bonnes œuvres extérieures, qu'on a maintenant

¹ Sup. Cantic., serm. LXI. ² Serm. XIII, In Cantic.
³ Serm. LXVIII. ⁴ Eséch. XXXVI, 22, 23.

1) 1 Cor. IV, 5.

seules en estime, ne proufiteront de rien. Il sera question seulement de la seule sincérité du cœur. Pourtant toute hypocrisie, non-seulement celle dont ceux qui se cognoissent secrettement meschans, se contrefont devant les hommes, mais aussi celle dont un chacun se flatte devant Dieu (comme nous sommes enclins à nous décevoir par trop estimer de nous) sera confuse et trébuschera : combien qu'elle soit maintenant comme enivrée d'orgueil et outrecuidance. Ceux qui n'eslèvent point leur sens et pensée à tel spectacle, se peuvent bien amieller pour une minute de temps, s'attribuans justice : mais telle justice, qui leur sera incontinent escousse au jugement de Dieu : ainsi qu'un homme, après avoir songé de grandes richesses, se trouve vuide quand il est esveillé. Au contraire, tous ceux qui chercheront comme devant Dieu la vraie reigle de justice, trouveront pour certain que toutes les œuvres des hommes, si on les estime selon leur dignité, ne sont qu'ordure et vilenie : et que ce qu'on juge communément estre justice, n'est que pure iniquité devant Dieu : que ce qu'on juge intégrité, n'est que pollution : ce qu'on juge gloire, n'est qu'ignominie.

5 Après avoir contemplé ceste perfection de Dieu, il nous faut lors descendre à nous regarder sans nous flatter, et sans nous décevoir en l'amour de nous-mêmes. Car ce n'est point de merveilles si nous sommes aveugles en cest endroit, ce pendant que nul de nous ne se garde de ceste folle et dangereuse affection que nous avons à nous aimer : laquelle l'Escriture monstre estre naturellement enracinée en nous. La voye d'un chacun, dit Salomon, est droicte devant ses yeux. Item, tous hommes pensent leurs voyes estre bonnes¹. Mais quoy? Par cest erreur un chacun est-il absous? Plustost au contraire, comme il dit conséquemment, le Seigneur poise les cœurs : c'est-à-dire, ce pendant que l'homme se flatte en l'apparence extérieure de justice qu'il a, le Seigneur examine en sa balance toute l'iniquité et ordure cachée au cœur. Puis doncques qu'ainsi est qu'on ne proufite

de rien en se flattant, ne nous trompons point nous-mêmes volontairement en nostre ruine. Or pour nous droictelement esplucher, il faut tousjours rappeler nostre conscience au throne judicial de Dieu. Car sa lumière est bien requise pour révéler et descouvrir les cachettes de nostre perversité, lesquelles sont autrement trop profondes et obscures. Si nous faisons cela, lors nous verrons que veut dire ceste sentence, qu'il s'en faut beaucoup que l'homme soit justifié devant Dieu, veu qu'il n'est que pourriture et vermine inutile et abominable, et qu'il boit l'iniquité comme l'eau². Car qui est-ce qui sera pur et monde? ce qui est conçu de semence immonde? non pas un seul³. Nous expérimenterons aussi ce que disoit Job de soy, Si je me veux monstrier innocent, ma bouche propre me condamnera : si je me veux dire juste, elle me prouvera meschant⁴. Car la complainte que faisoit le Prophète de son temps, n'appartient point à un siècle seulement, mais communément à tous aages, c'est que tous ont erré comme brebis esgarées, un chacun a décliné en sa voye⁵. Car il comprend là tous ceux ausquels doit estre communiquée la grâce de rédemption. Et la rigueur de cest examen se doit poursuivre jusques à ce qu'elle nous adontez d'un estonnement de nous-mêmes, pour nous disposer à recevoir la grâce de Jésus-Christ. Car celui qui pense estre capable d'en jouir, sinon qu'il se soit démis de toute hautesse de cœur, se trompe grandement. Ceste sentence est notoire, que Dieu confond les orgueilleux, et donne grâce aux humbles⁶.

6 Mais quel est le moyen de nous humilier, sinon qu'estans du tout vuides de povres, nous donnions lieu à la miséricorde de Dieu? Car je n'appelle pas humilité, si nous pensons avoir quelque chose de résidu. Et de faict, on a enseigné par ci-devant une hypocrisie pernicieuse, en conjoignant ces deux choses : qu'il ne falloit sentir humblement de nous devant Dieu, et avoir néanmoins nostre justice en quelque estime. Car si nous confon-

1) Prov. XXI, 2; XVI, 2.

1) Job XV, 16.

2) Job IX, 20.

3) 1 Pierre V, 5; Jacq. IV, 6.

2) Job XIV, 4.

4) Is. LIII, 6.

autrement devant Dieu que nous ne nous en nostre cœur, nous luy men-impudemment. Or nous ne pouvons sentir de nous comme il appartient, tout ce qui semble advis estre excellent en nous, ne soit entièrement mis sous le pied. Quand nous oyons doncques de la bouche du Prophète, que le salut est préparé aux humbles¹ : d'autre part, et à la fierté des orgueilleux : premièrement pensons que nous n'avons nul salut, sinon en nous démettant tout orgueil, et en prenant vraie humilité : secondement, que ceste humilité n'est point une modestie, par laquelle nous quittons un seul poil de nostre gloire et pour nous abaisser devant Dieu, comme nous appelons entre les hommes les humbles, qui ne s'eslèvent pas en haut, et ne desprisent point les autres, bien qu'ils se pensent valoir quelque chose :) mais que c'est une déjection de coeur, sans feintise, procédant d'un véritable sentiment de nostre misère et pauvreté, dont nostre cœur soit ainsi abatu. L'humilité est ainsi descrite tousjours dans la Parole de Dieu. Quand le Seigneur dit ainsi par Sophonie, J'osteray du milieu de toy tout homme s'esgayant, et laisseray sinon les affligez et les pauvres, et iceux espéreront en Dieu² : ne voyez-vous pas clairement qui sont les humbles ? à sçavoir, qui sont affligez par la cognoissance de leur povreté ? Au contraire, il signifie les orgueilleux par ceux qui s'esgayent : par ce que les hommes estans en prospérité ont accoustumé de s'esgayer. D'avantage, il ne laisse rien des humbles qu'il veut sauver, sinon la confiance en Dieu. Pareillement en Esaïe, A qui regarderay-je, sinon au pauvre, brisé et affligé en son esprit, et qui est sensible à mes paroles ? Et derechef, le Seigneur haut et eslevé, habitant en son saint temple, habitant en sa magnificence, se recueille avec les humbles et afflige les leurs esprits, afin de vivifier les humbles et le cœur des affligez³. Quand nous oyons tant de fois le nom d'affliction, il nous faut entendre comme une plaie dont le cœur soit tellement na-

vré, que tout l'homme en soit abatu en terre sans se pouvoir eslever. Il est besoin que nostre cœur soit navré d'une telle affliction, si nous voulons estre exaltez avec les humbles. Si cela ne se fait, nous serons humiliez par la main puissante de Dieu en nostre confusion et honte.

7 D'avantage, nostre bon Maistre non content de paroles, nous a dépeint en une similitude, comme en un tableau, la vraie image d'humilité. Car il nous propose le Publicain, lequel se tenant loing, et n'osant point lever les yeux en haut, avec grans gémissemens prie en ceste sorte, Seigneur, sois-moy propice, à moy, qui suis povre pécheur⁴. Ne pensons point que ce soient signes d'une modestie feinte, qu'il n'ose regarder le ciel, approcher près, et qu'en frappant sa poitrine il se confesse pécheur : mais ce sont tesmoignages de l'affection du cœur. Il propose de l'autre costé le Pharisien, lequel rend grâces à Dieu de ce qu'il n'est point tel que les autres, larron, ou injuste, ou paillard : qu'il jusne deux fois la semaine, et donne les décimes de tous ses biens. Il confesse ouvertement qu'il tient sa justice de la grâce de Dieu : mais pource qu'il se confie estre juste par œuvres, il s'en retourne abominable à Dieu : au contraire, le Publicain est justifié par la cognoissance de son iniquité. Nous pouvons veoir de cela, combien est plaisante à Dieu nostre humilité, tellement qu'un cœur n'est point capable de recevoir la miséricorde de Dieu, qu'il ne soit vuide de toute opinion de sa propre dignité : de laquelle il ne peut estre occupé, que l'entrée ne soit fermée à la grâce de Dieu. Et afin qu'il n'y eust doute aucune de cela, le Seigneur Jésus a esté envoyé de son Père en terre avec ce mandement, d'apporter bonnes nouvelles aux povres, médeciner ceux qui sont affligez en leur cœur, prescher liberté aux captifs, ouverture aux enserrez, consoler les languissans, leur donner gloire au lieu de cendres, de l'huile au lieu de pleur, robe de joye au lieu de tristesse⁵. Suyvant ce mandement, il n'invite à recevoir sa bnficence sinon ceux qui sont char-

¹ XVIII, 20.
² LXVI, 2; LVII, 15.

³ Soph. III, 11, 12.

⁴ Luc XVIII, 13.

⁵ Is. LXI, 1-3.

gez et travaillez. Comme il dit en l'autre passage, qu'il n'est point venu pour appeler les justes, mais les pécheurs¹.

8 Parquoy si nous voulons donner lieu à la vocation de Christ, il faut que toute arrogance et présomption soit loing de nous. Par Arrogance j'enten l'orgueil qui s'engendre d'une folle persuasion de justice, quand l'homme pense avoir quelque chose, dont il mérite estre agréable à Dieu : par Présomption j'enten une nonchalance charnelle, qui peut estre sans aucune fiance des œuvres. Car il y a plusieurs pécheurs, lesquels d'autant qu'estans enyvrez de la douceur de leurs vices, ne pensent point au jugement de Dieu, sont tellement eslourdis en eux-mesmes, qu'ils n'aspirent nullement à la miséricorde qui leur est présentée. Or il ne faut pas moins chasser une telle nonchalance, qu'abatre toute confiance de nous-mesmes, si nous voulons estre à délivre pour courir à Christ, afin qu'il nous remplisse de ses biens. Car jamais nous ne nous confierons bien en luy, si non en nous desfiant du tout de nous-mesmes : jamais nous ne lèverons bien nostre cœur en luy, qu'il ne soit premier abatu en nous : jamais nous ne recevrons droicte consolation de luy, sinon

que nous soyons désolés en nous. sommes doncques lors disposez à voir et obtenir la grâce de Dieu, nous estans démis de toute fiance de mesmes, nous avons nostre seul sur sa bonté : et comme dit saint gustin, ayahs oublié nos mérites vous les grâces de Christ¹. Pour s'il cherchoit en nous quelque mérite mais nous ne viendrions à ces do saint Bernard s'accorde trèsbien luy, en accomparant les orgueilleux attribuent tant peu que ce soit à le rite, à des serviteurs desloyaux : qu'ils se retienent la louange de la laquelle n'a fait que passer par. Comme si une paroy se vançoit engendré la clarté, laquelle elle par une fenestre. Afin de ne nous ter point yci trop, que nous ayons reigle qui est briefve, mais est grande et très certaine : c'est que celuy qui du tout anéanti et démis (je ne dis pas justice qui est nulle, mais de ceste de justice qui nous déçoit) est de préparé à recevoir les fruits de la miséricorde de Dieu. Car d'autant qu'un cun se repose plus en soy-mesme tant met-il plus d'empeschement à la grâce de Dieu.

CHAPITRE XIII.

Qu'il est requis de considérer deux choses en la justification gratuite

1 Nous avons yci deux choses principales à regarder : c'est que la gloire de Dieu soit conservée en son entier, et que nos consciences puissent avoir repos et assurance devant son jugement. Nous voyons combien de fois et en quelle diligence l'Ecriture nous exhorte de rendre confession de louange à Dieu, quand il est question de justice. Mesmes l'Apostre tesmoigne que Dieu a regardé ceste fin, en nous conférant justice en Christ, de faire apparoistre la siene. Puis après il adjouste quelle est ceste démonstration : asçavoir, s'il est seul reconnu juste, et justifiant celuy qui est de la foy

de Jésus-Christ². Voyons-nous pas que la justice de Dieu n'est point esclarcie, sinon qu'il soit seul juste, et communique le don de justice à ceux qui ne l'ont point mérité? A cause il veut que toute bouche soit muette, et que tout le monde luy soit redevable : pource que ce n'est que l'homme a de quoy se défendre. La gloire de Dieu est d'autant diminuée. Pourtant il monstre en Ezéchiel, bien son Nom est glorifié de ce que nous reconnaissons nostre iniquité. Il souviendra, dit-il, de vos œuvres tous vos forfaits, auxquels vous

1) Matth. XI, 28 ; IX, 12.

1) De verbis Apostoli, cap. VIII.

2) Serm. XIII, In Cantic.

3) Rom.

us : et vous desplairez en vous-
en tous les péchez que vous avez

Et lors vous sçauvez que je suis
eur, quand je vous auray fait mi-
e à cause de mon Nom, et non
en vos péchez et œuvres mes-
¹. Si cela est contenu en la vraye
ance de Dieu, qu'estans abatus,
ne menuisez de la cognoissance
e propre iniquité, nous réputions
u nous fait bien sans que nous
ns dignes : qu'est-ce que nous
avec nostre grand mal, de des-

Dieu la moindre goutte du
le ceste louange de bonté gra-
semblablement Jérémie, criant
ge ne se glorifie point en sa sa-
e le riche en ses richesses, ne le
a force : mais que celui qui se
se glorifie en Dieu ² : ne dénote-il
r cela qu'il pérît quelque partie
ire de Dieu, si l'homme se glo-
soy-mesme? Et de faict saint
lique ce passage à ce propos,

dit que tout ce qui appartient à
lut a esté commis à Jésus-Christ
en dépost, afin que nul ne se
pu'en Dieu seul. Car il signifie
: ceux qui cuident rien avoir de
propre, se dressent contre Dieu
curcir sa gloire.

les il est ainsi, que jamais nous
glorifions en Dieu droitement, si-
is démis de nostre propre gloire.
il nous faut avoir ceste reigle
, que quiconque se glorifie en
glorifie contre Dieu. Car saint
que lors finalement les hommes
ujetis à Dieu quand toute ma-
gloire leur est ostée. Pourtant
dénonçant qu'Israël aura sa jus-
Dieu, adjouste qu'il y aura aussi
ge ³. Comme s'il disoit que c'est
r laquelle sont justifiez les esleus
à ce qu'ils se glorifient en luy,
ailleurs. Or la manière d'avoir
ouange en Dieu, il l'avoit ensei-
a sentence prochaine : c'est que
ons nostre justice et nostre force
uy. Notons qu'il n'y a point une
onfession requise : mais con-

fermée de jurement : afin qu'il ne nous
semble que nous nous puissions acquit-
ter de je ne sçay quelle humilité feinte.
Et ne faut point que quelqu'un allègue
qu'il ne se glorifie point, quand il répute
sa propre justice sans arrogance. Car une
telle estime ne peut estre, qu'elle n'engen-
dre confiance, et confiance ne peut estre
qu'elle n'enfante gloire. Qu'il nous sou-
viene doncques que nous avons tousjours
à regarder ce but, en disputant de la jus-
tice : c'est que la louange d'icelle de-
meure plene et entière à Dieu : puis que
pour démonstrer sa justice, comme dit
l'Apostre, il a espandu sa grâce sur nous
afin d'estre juste, et justifiant celui qui
est de la foy de Christ ¹. Pourtant en un
autre lieu, après avoir dit que Dieu nous
a donné salut, pour exalter la gloire de
son Nom, comme répétant une mesme
sentence, il dit derechef, Vous estes sau-
vez gratuitement : et ce du don de Dieu,
non pas de vos œuvres, afin que nul ne
se glorifie ². Et saint Pierre nous adver-
tissant que nous sommes appelez en es-
pérance de salut, pour raconter les
louanges de celui qui nous a tirez des
ténèbres en sa clarté admirable ³, veut
induire les fideles à tellement chanter les
louanges de Dieu seules, qu'elles impo-
sent silence à toute présomption de la
chair. En somme, il faut conclurre que
l'homme ne se peut attribuer une seule
goutte de justice sans sacrilège : veu
que c'est autant amoindrir et abbaïsser la
gloire de la justice de Dieu.

3 D'avantage, si nous cherchons com-
ment la conscience peut avoir repos et
resjouissance devant Dieu, nous ne trou-
vons point d'autre moyen, sinon qu'il
nous confère justice de sa bénignité gra-
tuite. Que nous ayons tousjours en mé-
moire ce dire de Salomon, Qui est-ce qui
dira, J'ay nettoiyé mon cœur : je suis pu-
rifié de mes péchez ⁴? Certes il n'y en a
pas un qui ne soit chargé d'ordures infi-
nies. Que les plus parfaits doncques des-
cendent en leur conscience, et amèinent
leurs œuvres à conte : quelle issue au-
ront-ils? se pourront-ils reposer, et avoir
liesse de cœur, comme ayans fait avec

X. 63, 64.
25.

2) Jér. IX, 23, 24.

1) Rom. III, 25.

3) 1 Pierre II, 9.

2) Ephés. II, 8.

4) Prov. XX, 9.

Dieu? Ne seront-ils pas plustost deschi-
rez d'horribles torments, sentans toute
matière de damnation estre résidente en
eux, s'ils sont estimez par leurs œuvres?
Il faut certes que la conscience, si elle
regarde Dieu, ait paix et concorde avec
son jugement : ou bien qu'elle soit as-
siégée des terreurs d'enfer. Nous ne
proufions doncques rien en disputant de
justice, sinon que nous establissions une
telle justice, en la fermeté de laquelle
l'âme estant fondée, puisse consister au
jugement de Dieu. Quand nostre âme
aura de quoy pour apparostre devant
Dieu sans estre estonnée, et attendre et
recevoir sans doute et sans crainte son
jugement, lors nous pouvons penser que
nous avons trouvé une justice qui n'est
point contrefaite. Ce n'est point donc-
ques sans cause que l'Apostre presse et
poursuyt tant fort ceste raison : des pa-
roles duquel j'aime mieux user que des
mienes : Si nous avons, dit-il, par la Loy
la promesse de nostre héritage, la foy est
anéantie, la promesse est abolie¹. Il in-
fère premièrement, que la foy est évacuée
et anéantie, si la justice regarde les mé-
rites de nos œuvres, ou si elle dépend de
l'observation de la Loy. Car nul ne pour-
roit seulement acquiescer en icelle, veu
que jamais ne se trouvera personne qui
s'ose promettre d'avoir satisfait à la Loy :
comme de faict nul n'y satisfait plene-
ment par ses œuvres. De laquelle chose
afin que nous ne cherchions pas loing les
probatons, un chacun se peut servir de
tesmoin en son endroict, quand il se vou-
dra regarder de droict œil. Un chacun
doncques seroit vexé de doute, puis après
accablé de désespoir, en réputant en soy-
mesme de combien gros fardeau de deb-
tes il seroit grevé, et combien il seroit
loing de la condition qui luy seroit pro-
posée. Voylà desjà la foy opprimée et
esteinte. Car vaguer, varier, estre agité
haut et bas, douter, vaciller, estre tenu
en suspens, finalement désespérer, n'est
pas avoir fiance : mais c'est de confer-
mer son cœur en une certitude constante
et arrestée, et avoir un appuy solide où
on se puisse reposer.

¹) Rom. IV, 14.

4 Il adjouste en second lieu, que la pro-
messe seroit cassée et anéantie. Car si
l'accomplissement d'icelle dépendoit de
nostre mérite, quand serions-nous venus
jusques à ce point de mériter la grâce de
Dieu? mesmes ce second membre se peut
dédire de l'autre. Car la promesse ne
sera point accomplie, sinon en ceux qui
l'auront receue en foy. Pourtant, si la foy
est décheue, la promesse n'a plus de
vertu. Pourtant nous obtenons l'héritage
en foy, afin qu'il soit fondé sur la grâce
de Dieu : et qu'ainsi la promesse soit
establie. Car elle est trèsbien confirmée,
quand elle est appuyée sur la seule misé-
ricorde de Dieu : d'autant que sa miséri-
corde et vérité sont conjointes ensemble
d'un lien perpétuel : c'est-à-dire, tout ce
que le Seigneur nous promet de sa bé-
nignité, il nous le tient fidèlement. Pour-
tant David, devant que requérir que le
salut luy soit donné selon la Parole de
Dieu, met premièrement la cause en la
miséricorde d'iceluy : Que tes miséri-
cordes, dit-il, viennent sur moy, et ton
salut selon ta promesse¹. C'est doncques
icy qu'il nous faut arrester et profondé-
ment ficher toute nostre espérance : ne
pas destourner le regard à nos œuvres
pour en avoir quelque secours. Et de
faict, saint Augustin conseille d'en faire
ainsi, afin que cela ne semble nouveau
à personne : Jésus-Christ, dit-il, régnera
à jamais en ses serviteurs. Dieu l'a
promis, Dieu l'a dit : et si cela ne suffit,
Dieu l'a juré. Parquoy d'autant que la
promesse qu'il en a faite est ferme, non
point à cause de nos mérites, mais selon
sa miséricorde, il nous faut confesser
crainte ce dont nous ne pouvons douter.
Pareillement saint Bernard, Les disci-
ples, dit-il, demandèrent à Jésus, Qui
sera sauvé? Il leur respondit que cela
estoit impossible aux hommes, mais non
pas à Dieu. Voyci doncques nostre fiance,
voyci nostre consolation unique, voyci
tout le fondement de nostre espérance.
Mais combien que nous soyons certains
de son pouvoir : que dirons-nous de sa
volonté? Qui est-ce qui sçait s'il sera
gaigne de haine ou d'amour²? Qui est-ce

¹) Ps. CXIX, 76. ²) In Psalm. LXXXVIII, tract. primus.
³) Serm. V, In dedicat. templi. ⁴) Eccles. II, 1.

à a cognu le vouloir du Seigneur, ou a-t-elle son conseiller¹ ? Il faut qu'en cest endroit la foy nous subviene. Il faut que vérité nous secoure, afin que ce qui est caché de nous au cœur du Père, nous soit révélé par l'Esprit : et que son Esprit en nous rendant tesmoignage, nous persuade que nous sommes enfans de Dieu : qu'il le nous persuade, di-je, en nous appelant, et en nous justifiant gratuitement par la foy, qui est comme le moyen entre la prédestination de Dieu et la gloire de la vie éternelle. Brief, il nous faut ainsi conclurre : L'Ecriture annonce que les promesses de Dieu n'ont nulle vigueur et effect, qu'elles ne soient reçues de certaine fiance de cœur : d'autre part, elle déclare que s'il y a doute et incertitude au cœur, qu'elles sont rendues vaines. Puis après elle enseigne que nous ne pouvons autre chose que vaciller et trembler, si icelles promesses sont appuyées sur nos œuvres. Il faut donc ou que toute justice nous soit ostée, ou que les œuvres ne viennent point en considération : mais plustost que la seule foy ait lieu, de laquelle la nature est de lever les yeux, et dresser les oreilles : c'est-à-dire, d'estre fichée du tout en la seule promesse de Dieu, sans avoir es-oué à aucune dignité ou mérite de l'homme. Ainsi est vérifiée ceste belle promesse de Zacharie : que quand l'iniquité de la terre aura esté effacée, un chacun appellera son voisin sous sa vigne et sous son figuier². Auquel lieu le Prophète signifie, que les fidèles n'ont autre fiance de paix, qu'après avoir obtenu l'absolution de leurs péchez. (Car il faut rompre la coustume ordinaire des Prophètes : c'est que quand ils traittent du Royaume de Christ, ils proposent les bénédictions terriennes de Dieu comme figures, pour nous représenter les biens spirituels.) De là vient aussi que Christ est appelé maintenant Roy de paix³, maintenant Nostre paix⁴ : pource que c'est luy qui appaise tous les troubles de la conscience. Si on demande par quel moyen : il faut nécessairement venir au sacrifice, par lequel Dieu a esté appaisé. Car jamais

l'homme ne cessera de trembler en soy-mesme, jusques à ce qu'il vienne à se bien résoudre que Dieu nous est fait propice seulement par la satisfaction que Christ a faite en portant la pesanteur de son ire. Brief, il ne nous faut chercher paix ailleurs qu'aux espouvantemens et frayeurs de Christ nostre Rédempteur.

5 Mais qu'est-ce que j'ameine un tesmoignage aucunement obscur, veu que saint Paul déclare si ouvertement par tout qu'il n'y demeure nulle joye paisible aux consciences, si ce point n'est résolu, que nous sommes justifiés par foy ? Il explique quant et quant dont vient telle certitude : à sçavoir quand l'amour de Dieu est espandue en nos cœurs par le saint Esprit¹ : comme s'il disoit que nos âmes ne peuvent autrement estre appaisées, que nous ne soyons du tout persuadés que nous sommes agréables à Dieu. Et voylà pourquoy ailleurs il s'escrie en la personne de tous fidèles : Qui est-ce qui nous séparera de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ² ? Car jusques à ce que nous soyons arrivés à ce port, nous tremblerons à chacune bouffée de vent : mais ce pendant que Dieu se monstera Pasteur envers nous, il y aura assurance, voire en obscurité de mort³. Parquoy tous ceux qui babillent que nous sommes justifiés par foy d'autant qu'après estre régénérés nous vivons justement, n'ont jamais gousté la douceur de ceste grâce, pour se confier que Dieu leur seroit propice. Dont il s'ensuyt qu'ils ne savent que c'est de bien et deurement prier, non plus que les Turcs et tous autres Payens. Car il n'y a vraye foy, tesmoin saint Paul, sinon celle qui nous suggère ce nom tant doux et amiable de Père pour invoquer Dieu franchement : et mesmes qui nous ouvre la bouche pour oser crier haut et clair, Abba, Père⁴. Ce qu'il explique ailleurs encores mieux, en disant que nous avons hardiesse et accès à Dieu en Jésus-Christ, avec fiance par la foy d'iceluy⁵. Cela ne peut venir du don de régénération, lequel comme il est imparfait pendant que nous vivons en la

Cor. II, 16.
1. IX, 5.

2) Zach. III, 10.
4) Ephés. II, 14.

1) Rom. V, 1, 5.
3) Ps. XXIII, 4.
5) Ephés. III, 12.

2) Rom. VIII, 38.
4) Rom. VIII, 15 ; Gal. IV, 6.

chair, aussi est enveloppé en beaucoup d'occasions de douter. Dont il est nécessaire de venir à ce remède, que les fidèles s'asseurent que le seul droict et tiltre qu'ils ont d'espérer que le royaume des cieux leur appartient, c'est qu'estans en-

tez au corps de Christ : ils sont réputés justes. Car la porte point de soy vertu justifier, ou nous acquérir gr Dieu : mais reçoit de Christ c défaut.

CHAPITRE XIV.

Quel est le commencement de la justification, et quels en sont les continuel.

1 Pour esclarcir encores plus la matière, examinons quelle peut estre la justice de l'homme pour tout le cours de sa vie. Or il nous faut yci mettre quatre degrez. Car ou l'homme estant destitué de la cognoissance de Dieu, est enveloppé en idolâtrie : ou ayant receu la Parole et les Sacremens, et ce pendant vivant dissoluement, renonce en ses œuvres le Seigneur, lequel il confesse de bouche, et par ainsi n'est Chrestien que de tiltre et profession : ou il est hypocrite, cachant sa perversité sous couverture de preud'homme : ou estant régénéré par l'Esprit de Dieu, s'adonne de cœur à suivre sainteté et innocence. Quant au premier genre, d'autant qu'il faut estimer telle manière de gens en leur naturel, depuis le coupet de la teste jusques à la plante des pieds, on n'y trouvera un seul grain de bien : si ce n'est que nous vueillons arguer l'Ecriture de fausseté, quand elle donne ces tiltres à tous enfans d'Adam, asçavoir, qu'ils sont d'un cœur pervers et endurcy : que tout ce qu'ils peuvent forger de leur première jeunesse n'est que malice : que toutes leurs cogitations sont vaines : qu'ils n'ont point de crainte de Dieu devant leurs yeux : que nul d'eux n'a intelligence : que nul ne cherche Dieu : en somme, qu'ils sont chair : sous lequel vocable sont entendues toutes les œuvres que saint Paul récite, paillardise, ordure, impudicité, dissolution, idolâtrie, empoisonnemens, inimitiez, contentions, émulations, ires, noises, dissensions, sectes, envies, homicides, et tout ce qui se peut penser de vilenie et abomination ¹.

Voilà la belle dignité, en laquelle ils se doyvent enorgueillir, en a aucuns entre eux qui ayent apparence d'honnesteté en leur vie, dont ils puissent acquérir sainteté entre les hommes. Mais nous sçavons que Dieu ne se laisse séduire par la pompe extérieure, si nous n'avons telle honnesteté vaille quelque chose pour les justifier, il faut venir à la source des œuvres : il faut, considérer de près de quelle affection on fait telles œuvres. Or combien que je ne face grande ouverture à ce sujet, tesfois pource que la chose se peut pescher en peu de paroles, je me briefveté tant qu'il me sera possible.

2 Pour le commencement, il ne faut pas que toutes les vertus qui sont en la vie des infidèles en soient dépourvues de Dieu. Et pour estre esloigné de jugement humain, ne vueille dire qu'il n'y ait nulle différence entre la justice, modération et cetera, et entre Titus et de Trajan, qui ont esté bons pereurs romains, et entre la rapacité et perversité de Caligula ou Domitian, qui ont régné en Rome avecques des furies : entre les vices de Tibérius et la courtoisie de Vespasian : et (afin de ne nous en aller en chacun vice ou vertu particulière) n'y ait à dire entre l'observation et le contemnement. Car il y a une grande différence entre le bien et le mal, qui apparait mesme en ceste instance. Car quel ordre resteroit au monde si ces choses estoient confondues ensemble? Pourtant le Seigneur ne nous a imprimé au cœur d'un chac-

¹ Jér. XVII, 9 ; Gen. VIII, 21 ; Ps. XCIV, 11 ; XIV, 2 ; Gen. VI, 3 ; Gal. V, 19.

inction entre les œuvres honnestes et vilenes, mais aussi l'a confirmée souvent par sa providence. Car nous voyons comment il donne plusieurs bénédictions de la vie présente à ceux qui s'estudient à vertu entre les hommes. Non pas que ceste ombre et image de vertu mérite le moindre de ses bénéfices : mais il luy plaist de monstrier ainsi combien il aime la vraye vertu, en ce qu'il ne laisse point sans quelque rémunération temporelle, celle qui n'est qu'extérieure et simulée. Dont il s'ensuyt, ce que nous avons naguères confessé, ces vertus telles quelles, ou plustost ces simulachres de vertus, estre dons procédans de luy : veu qu'il n'y a rien de louable qui n'en procède.

3 Néanmoins ce qu'escrit saint Augustin ne laisse pas d'estre vray : c'est que tous ceux qui sont estranges de la religion d'un seul Dieu, combien qu'on les ait en admiration pour l'estime qu'on a de leur preud'homme, non-seulement ne sont dignes de nulle rémunération, mais plustost sont dignes de punition, en ce qu'ils contaminent les dons de Dieu par la pollution de leur cœur¹. Car combien qu'ils soyent instrumens de Dieu pour conserver et entretenir la compaignie des hommes en justice, continence, simplicité, prudence, tempérance et force, toutesfois ils exécutent ces bonnes œuvres de Dieu très-mal. Car ils sont retenus de mal faire, non point de pure affection d'honnesteté ou de justice, mais par ambition ou amour d'eux-mesmes, ou quelque autre considération oblique et perverse. Puis doncques que leurs œuvres sont corrompues de l'impureté du cœur, comme de leur première origine, elles ne méritent non plus d'estre mises entre les vertus que font les vices, qui par quelque similitude et affinité qu'ils ont avec les vertus, déçoivent les hommes. Et pour le faire court, puis que nous savons que ceste est la fin unique et perpétuelle de justice et droicture, que Dieu soit honoré : tout ce qui tend ailleurs, bon droict perd le nom de droicture. Mais doncques que telle manière de gens ne regardent point le but que la sagesse

de Dieu a ordonné, combien que ce qu'ils font semble bon en l'action externe, toutesfois pour la mauvaise fin est péché. Il conclud doncques que tous ceux qui ont esté prisez entre les Payens ont tousjours péché en l'apparence qu'ils ont eue de vertu, d'autant qu'estans desnuez de la clarté de foy, ils n'ont pas rapporté leurs œuvres, qu'on a tenues pour vertueuses, à la fin qu'ils devoient.

4 D'avantage, si ce que dit saint Jehan est vray, c'est qu'il n'y a point de vie hors le Fils de Dieu¹ : tous ceux qui n'ont point de part en Christ, quels qu'ils soyent, et quoy qu'ils facent ou s'efforcent de faire tout le cours de leur vie, ne tend qu'à ruine et confusion, et jugement de mort éternelle. Selon ceste raison saint Augustin dit en quelque passage, Nostre religion ne discerne point les justes des iniques par la reigle des œuvres, mais de la foy, sans laquelle les œuvres qui semblent bonnes, sont converties en péchez². Parquoy luy-mesme parle très-proprement, quand il accomparage la vie de telles gens à une course esgarée. Car d'autant qu'un homme court plus hastivement hors du chemin, d'autant plus se recule-il hors de son but, et à ceste cause est plus misérable. Il conclud doncques qu'il vaut mieux clocher en la voye, que courir légèrement hors de la voye. Finalement, il est certain que ce sont mauvais arbres, veu qu'il n'y a nulle sanctification sinon en la communion de Christ. Ils peuvent doncques produire de beaux fruits, et mesmes de douce saveur : mais ils n'en peuvent nullement produire de bons. De cela nous voyons clairement, que tout ce que pense, médite, entreprend et fait l'homme devant qu'estre réconcilié à Dieu, est maudit, et non-seulement n'a aucune valeur à le justifier, mais plustost mérite certaine damnation. Et comment disputons-nous comme d'une chose douteuse, puisque desjà il a esté décidé par le tesmoignage de l'Apostre, qu'il est impossible de plaire à Dieu sans foy³?

5 Mais la chose sera encores plus li-

1) 1 Jean V, 12.

2) *Ad Rom.*, lib. II, cap. V; *Præfat. in Psalm. XXXI.*

3) Hébr. XI, 6.

quidée, si nous mettons la grâce de Dieu d'une part, et la condition naturelle de l'homme de l'autre. L'Ecriture dénonce par tout haut et clair, que Dieu ne trouve rien en l'homme dont il soit incité à luy bien faire : mais qu'il le prévient de sa bénignité gratuite. Car qu'est-ce que pourroit avoir un mort, pour estre ressuscité en vie? Or quand Dieu illumine l'homme, et luy donne à cognoistre sa vérité, il est dit qu'il le suscite des morts, et le fait nouvelle créature¹. Car nous voyons que souvent la bénignité de Dieu nous est recommandée par ce tiltre, et principalement de l'Apostre. Dieu, dit-il, qui est riche en miséricorde, pour sa grande charité dont il nous a aimez, du temps que nous estions morts en péché, nous a vivifiés en Christ², etc. En un autre lieu, traittant sous la figure d'Abraham la vocation générale des fideles : C'est Dieu, dit-il, qui vivifie les morts, et appelle les choses qui ne sont point, comme si elles estoyent³. Si nous ne sommes rien, que pouvons-nous? Pourtant Dieu rabat fort et ferme toute nostre présomption en l'histoire de Job : Qui m'a prévenu, et je le rémunéreray? Toutes choses sont mien-⁴. Laquelle sentence saint Paul expliquant, la tire à ce que nous ne pensions apporter quelque chose à Dieu⁵, sinon pure confusion et opprobre de nostre indigence. Pourtant au lieu préallégué, pour monstrier que nous sommes venus en espérance de salut par la seule grâce de Dieu, et non par nos œuvres, il remonstre que nous sommes ses créatures, estans régénerez en Jésus-Christ à bonnes œuvres, lesquelles Dieu a préparées afin que cheminions en icelles⁶. Comme s'il disoit, Qui sera-ce de nous qui se vantera d'avoir prévenu Dieu par sa justice, veu que nostre première faculté à bien faire procède de sa régénération? Car selon que nous sommes de nature, on tireroit plustost de l'huile d'une pierre que de nous une seule bonne œuvre. C'est merveille si l'homme estant condamné d'une telle ignominie, s'ose

encores attribuer quelque chose de rest. Confessons doncques avec ce noble instrument de Dieu saint Paul, que nous sommes appelez d'une vocation sainte : non pas selon nos œuvres, mais selon son election et grâce¹. Item, que la bénignité et dilection de Dieu nostre Sauveur est apparue en ce qu'il nous a sauvez : non pas pour les œuvres de justice que nous ayons faites, mais selon sa miséricorde, afin qu'estans justifiez par sa grâce nous fussions héritiers de la vie éternelle². Par ceste confession nous despouillons l'homme de toute justice jusques à la dernière goutte, pour tout le temps qu'il n'est point régénéré en espérance de vie éternelle par la miséricorde de Dieu : veu que si les œuvres valent quelque chose à nous justifier, il serait fausement dit que nous sommes justifiez par grâce. Certes l'Apostre n'estoit pas si oublieux, qu'en affermant la justification estre gratuite, il ne se souveinst bien de ce qu'il argue en un autre lieu, c'est que la grâce n'est plus grâce, si les œuvres ont quelque valeur³. Et qu'est-ce que veut dire autre chose le Seigneur Jésus, disant qu'il est venu pour appeler les pécheurs, et non pas les justes⁴? Si les pécheurs tant seulement sont introduits à salut, qu'est-ce que nous y cherchons entrée par nos justices contraires?

6 Ceste pensée me revient souventes fois en l'entendement, qu'il y a danger que je ne face injure à la miséricorde de Dieu, de mettre si grande peine à la défendre, comme si elle estoit douteuse ou obscure. Mais pource que nostre malignité est telle, que jamais elle ne concède à Dieu ce qui est sien, sinon qu'elle soit contrainte par nécessité, il me faut y arrester un petit plus longuement que je ne voudroye. Toutesfois pource que l'Ecriture est assez facile en cest endroit, je combattray des paroles d'icelle plustost que des mienes. Isaïe après avoir esté la ruine universelle du genre humain, expose trèsbien après l'ordre de la restitution : Le Seigneur a regardé, dit-il, et luy a semblé advis mauvais : et a veu qu'il n'y

1) Jean V, 25, et en autres passages.

2) Ephés. II, 4.

4) Job XLI, 2.

6) Ephés. II, 10.

3) Rom. IV, 17.

5) Rom. XI, 25.

1) 2 Tim. I, 9.

3) Rom. XI, 6.

2) Titie III, 4, 5, 7.

4) Matth. IX, 13.

voit pas un homme, et s'est esmerveillé
n'il n'y avoit pas un seul qui intercédast.
ourtant il a mis le salut en son bras, et
est confirmé en sa justice¹. Où sont nos
justices, si ce que dit le Prophète est
ray: c'est qu'il n'y en a pas un seul qui
de à Dieu à recouvrer salut? En telle
manière l'autre Prophète introduit le Sei-
neur parlant de réconcilier le pécheur à
y, Je t'espouseray, dit-il, à perpétuité
justice, jugement, grâce et miséri-
corde. Je diray à celui qui n'avoit point
mérité miséricorde, qu'il l'aura obte-
ne². Si une telle alliance, qui est la pre-
mière conjonction de Dieu avec nous, est
fuyée sur la miséricorde de Dieu, il
nous reste autre fondement de nostre
justice. Et de faict, je voudroye sçavoir
ceux qui veulent faire à croire que
l'homme vient au-devant de Dieu avec
quelques mérites, s'il y a quelque justice
ne soit point plaisante à Dieu. Si c'est
l'orgueil de penser cela, qu'est-ce qui
cèdera des ennemis de Dieu qui luy
plaisant, veu qu'il les a entièrement
abomination avec toutes leurs œuvres?
vérité tesmoigne que nous sommes
des ennemis mortels de Dieu, et qu'il y
a une mer ouverte entre luy et nous, jus-
qu'à ce qu'estans justifiez nous ren-
drons en sa grâce³. Si le commence-
ment de la dilection de Dieu envers nous
est nostre justification, quelles justices
ou œuvres pourront précéder? Parquoy
cect Jehan pour nous retirer de ceste
anciense arrogance, nous admoneste
gémment comme nous ne l'avons pas
été les premiers⁴. Ce que le Seigneur
dit long temps au paravant enseigné
son Prophète, disant qu'il nous aime-
d'une dilection volontaire, pource que
sa fureur sera destournée⁵. S'il est en-
de son bon vouloir à nous aimer, il
est pas certes esmeu par les œuvres.
rude vulgaire n'entend autre chose
cela, sinon que nul n'avoit mérité
Christ feist nostre rédemption: mais
pour venir en possession d'icelle,
nous sommes aidez de nos œuvres. Mais
contraire, comment que nous soyons

rachetez de Christ, si est-ce toutesfois
que nous demeurons tousjours enfans de
ténèbres, ennemis de Dieu, et héritiers
de son ire, jusques à ce que par la voca-
tion gratuite du Père nous sommes in-
corporez en la communion de Christ. Car
saint Paul ne dit pas que nous soyons
purgez et lavez de nos ordures, sinon
quand le saint Esprit fait ceste purga-
tion en nous¹. Ce que voulant dire saint
Pierre, enseigne que la sanctification du
saint Esprit nous proufite en obéissance
et arrousement du sang de Christ². Si pour
estre purifiez nous sommes arrousez du
sang de Christ par l'Esprit, ne pensons
point estre autres devant cest arrouse-
ment qu'est un pécheur sans Christ. Que
cela doncques nous demeure certain, as-
çavoir que le commencement de nostre
salut est comme une résurrection de mort
à vie. Car quand il nous a esté donné
pour l'amour de Christ de croire en luy,
lors nous commençons d'entrer de mort
à vie.

7 Sous ce rang sont compris le second
et troisième genre des hommes, que nous
avons mis en la division précédente. Car
la souilleure de conscience, qui est tant
aux uns comme aux autres, est un signe
qu'ils ne sont point encores régénerez de
l'Esprit de Dieu. D'avantage, ce qu'ils ne
sont point régénerez, est signe qu'ils n'ont
nulle foy; dont il appert qu'ils ne sont
encores réconciliez à Dieu, ne justifiez en
son jugement, veu qu'on ne parvient à
tels biens sinon par foy. Qu'est-ce que
feroyent les pécheurs aliénez de Dieu, qui
ne fust exécration à son jugement? Il est
bien vray que tous infidèles, et principa-
lement les hypocrites, sont enfléz de ceste
folle confiance: c'est combien qu'ils co-
gnoissent leur cœur estre plein d'ordure
et de toute vilenie, toutesfois s'ils font
quelques bonnes œuvres en apparence,
ils les estiment dignes de n'estre point
mesprisées de Dieu. De là vient cest er-
reur mortel, que ceux qui sont convain-
cus d'avoir le cœur meschant et inique,
ne peuvent estre menez à ceste raison,
de se confesser estre vuides de justice:
mais en se recognoissant injustes, pource

1) LXX, 15, 16.

2) Ose II, 19, 23.

3) Rom. V, 6; Col. I, 21.

4) 1 Jean IV, 10.

5) Ose XIV, 4.

1) 1 Cor. VI, 11.

2) 1 Pierre I, 2.

qu'ils ne le peuvent nier, s'attribuent néanmoins quelque justice. Ceste vanité est trèsbien réfutée de Dieu par le prophète Haggée : Interrogue, dit-il, les Prestres : Si un homme porte au pan de sa robe de la chair sanctifiée, ou attouche du pain sanctifié, sera-il pourtant sanctifié ? Les Prestres respondent que non. Haggée les interrogue puis après, Si un homme pollué en son âme, touche quelqu'une de ces choses, s'il ne la polluera pas. Les Prestres respondent que ouy. Lors il est commandée à Haggée de leur dire, Tel est ce peuple devant ma face, et telles sont les œuvres de leurs mains : et tout ce qu'ils m'offriront sera contaminé¹. Pleust à Dieu que ceste sentence fust bien receue de nous, ou bien imprimée en nostre mémoire. Car il n'y en a nul, quelque meschant qu'il soit en toute sa vie, qui se puisse persuader ce que le Seigneur dénonce yci clairement. Si le plus meschant du monde s'est acquitté de son devoir en quelque point, il ne doute pas que cela ne luy soit alloé pour justice. Au contraire, le Seigneur proteste que par cela on n'acquiert nulle sanctification, que le cœur ne soit premièrement bien purgé. Et non content de cela, tesmoigne que toutes œuvres procédantes des pécheurs, sont souillées par l'impureté de leur cœur : Gardons-nous doncques d'imposer le nom de justice aux œuvres qui sont condamnées de pollution par la bouche de Dieu. Et par combien belle similitude démontre-il cela ? Car on pouvoit objecter, que ce que Dieu a commandé est inviolablement saint ; mais au contraire, il démontre que ce n'est pas de merveilles si les œuvres que Dieu a sanctifiées en sa Loy, sont souillées par l'ordure des meschans : veu que par une main immonde est profané ce qui avoit esté consacré.

8 Il poursuyt aussi en Isaïe trèsbien ceste matière : Ne m'offrez point, dit-il, sacrifices en vain : vostre encens m'est abomination : mon cœur hait toutes vos festes et solennitez : je suis fasché à merveilles de les endurer. Quand vous eslèverez vos mains, je destourneray mes yeux

de vous : quand vous multiplierez vos oraisons, je ne les exauceray point : vos mains sont plenes de sang. Lavez vous et soyez purs, ostez vos mauvaises pensées¹. Qu'est-ce que veut dire que le Seigneur rejette et abomine si l'observation de sa Loy. Mais il ne rejette rien qui soit de la pure et véritable observation de la Loy : dont le commencement est : (comme il enseigne par une crainte cordiale de son nom. L'ostée, toutes les choses qu'on luy sente non-seulement sont fatras, ordures puantes et abominables. Voies maintenant les hypocrites, et s'efforcent de s'approuver à Dieu par leurs bonnes œuvres, ayans ce pendant le cœur enveloppé en cogitations perverses. En ceste manière ils l'irriteront plus en plus. Car les hosties des impies luy sont exécrables, et la seule oraison des justes luy est plaisante². Nous concluons doncques, que cela doit estre résolu entre ceux qui sont moyennement exercitez en l'Escripture : c'est que toutes œuvres qui procèdent des hommes Dieu n'a point sanctifiées par son Esprit. quelque belle monstre qu'elles ayent, si loing d'estre réputées pour justice devant Dieu, qu'elles sont estimées péchés. Pourtant ceux qui ont enseigné que les œuvres n'acquièrent point grâce et faveur à la personne, mais au contraire, que les œuvres sont lors agréables à Dieu, que la personne a esté acceptée de luy et par sa miséricorde, ont trèsbien et véritablement parlé³. Et nous faut diligemment observer ceste ordre, auquel l'Escripture nous conduit quasi par la main. Moyse escriit que Dieu a regardé à Abel et à ses œuvres. Voyons-nous pas qu'il démontre Dieu estre propice aux hommes, devant qu'il regarde à leurs œuvres ? Il faut donc que la purification du cœur précède, et que les œuvres provenantes de la pureté soient amiablement receues de Dieu parce que tousjours ceste sentence de Jérémie demeure en sa vigueur, que les yeux de Dieu regardent à l'intégrité

1) Agg. II, 11-14.

2) Prov. XV, 2.
3) August., lib. De Penit., et Greg., cyprianus veritatem, III, quaest. VII, cap. Gravibus.
4) Gen. IV, 4.
5) Jer. V, 1.

saint Esprit a une fois prononcé par la bouche de saint Pierre, que par la foy nos cœurs sont purifiés¹. Il s'ensuit doncques que le premier fondement est la vraye et vive foy.

Regardons maintenant que c'est par la justice ceux que nous avons mis au quatrième rang. Nous confessons que quand Dieu nous réconcilie à soy par le moyen de la justice de Jésus-Christ nous ayant fait rémission gratuite de nos péchez nous répute pour justes, et ceste miséricorde est conjointe avec son bénéfice, c'est que par son saint Esprit il habite en nous, par la vertu duquel les concupiscences de nostre chair de jour en jour plus mortifiées : et nous sommes sanctifiés, c'est-à-dire con-vertis à Dieu en vraye pureté de vie, en sorte que nos cœurs sont formez en l'obéissance de la Loy, à ce que nostre principale volonté soit de servir à sa gloire, et avancer sa gloire en toutes sortes. Néanmoins, ce pendant mesmes que la conduite du saint Esprit nous mène en la vye du Seigneur, afin qu'il ne nous oublie, il y demeure des restes d'imperfection en nous, lesquelles nous donnent occasion de nous humilier. Car nul juste, dit l'Ecriture, qui face sans pécher point². Quelle justice nous auront les fidèles de leurs œuvres ? Je di premièrement, que la meilleure œuvre qu'ils puissent mettre en avant, est tousjours souillée et corrompue de quelque pollution de la chair, comme un vin est corrompu quand il est mélangé avec de la lie. Que le serviteur de Dieu, di-je, escluse la meilleure œuvre ne pensera avoir faite en toute sa vie : car si il aura bien espluché toutes les parties d'icelle, il trouvera sans doute qu'il sentira en quelque endroit la corruption de sa chair : veu qu'il n'y a point en nous une telle disposition à ne pas pécher, qu'elle devroit estre : mais il y a grande foiblesse pour nous résister. Or combien que nous voyons les œuvres des saints, n'estre point obscures ne fautes, toutesfois encores que nous

posons le cas que ce soient seulement petites taches et menues : à sçavoir si elles n'offenseront en rien les yeux du Seigneur, devant lequel les estoilles mesmes ne sont pas pures. Nous sçavons qu'il ne sort pas une seule œuvre des fidèles qui ne mérite juste loyer d'opprobre, si on l'estime de soy.

40 D'avantage, s'il se pouvoit faire que nous feissions quelques œuvres pures et parfaites, toutesfois un seul péché suffit pour effacer et esteindre toute la mémoire de nostre justice précédente, comme dit le Prophète¹ : auquel aussi accorde saint Jacques, disant que celui qui a offensé en un point, est rendu coupable de tous². Or comme ainsi soit que ceste vie mortelle ne soit jamais pure ou vuide de péché, tout ce que nous aurions acquis de justice seroit corrompu, oppressé et perdu à chacune heure par les péchez qui s'ensuyvroient ; ainsi ne viendrait point en conte devant Dieu, pour nous estre imputé à justice. Finalement, quand il est question de la justice des œuvres, il ne faut point regarder un seul fait, mais la Loy mesme. Et pourtant si nous cherchons justice en la Loy, ce sera en vain que nous produirons une œuvre ou deux : mais il est requis d'apporter une obéissance perpétuelle : Ce n'est pas doncques pour une fois que le Seigneur nous impute à justice la rémission gratuite de nos péchez, comme aucuns follement pensent, afin qu'ayans impétré une fois pardon de nostre mauvaise vie, nous cherchions après justice en la Loy : veu qu'en ce faisant il ne feroit que se moquer de nous, en nous abusant d'une vaine espérance. Car comme ainsi soit que nous ne puissions avoir aucune perfection ce pendant que nous sommes en ce corps mortel : d'autre part que la Loy dénonce jugement et mort à tous ceux qui n'auront accompli d'œuvres parfaite justice, elle auroit tousjours de quoy nous accuser et convaincre, sinon que la miséricorde de Dieu veinst au-devant pour nous absoudre de rémission de péché assidue. Pourtant ce que nous avons dit au com-

1. IV. 9.

2. 1 Rois VIII. 46.

1) Ezéch. XVIII. 26.

2) Jacq. II. 10.

mencement, demeure tousjours ferme : c'est que si nous sommes estimez selon nostre dignité, quelque chose que nous taschions de faire, nous serons tousjours dignes de mort avec nos efforts et entreprises.

41 Il nous faut fermement arrester à ces deux points : le premier est, qu'il ne s'est jamais trouvé œuvre d'homme fidèle qui ne fust damnable, si elle eust esté examinée selon la rigueur du jugement de Dieu. Le second est, que quand il s'en trouveroit une telle (ce qui est impossible à l'homme) néanmoins qu'estant pollue et souillée par les péchez qui seroyent en la personne, elle perdrait toute grâce et estime. C'est ci le principal point de la dispute que nous avons avec les Papistes, et quasi le nœud de la matière. Car touchant du commencement de la justification, il n'y a nul débat entre nous et les docteurs scholastiques, qui ont quelque sens et raison. Il est bien vray que le povre monde a esté séduit jusques-là, de penser que l'homme se préparast de soy-mesme pour estre justifié de Dieu : et que ce blasphème a régné communément tant en prédications qu'aux escholes : comme encores aujourd'huy il est soutenu de ceux qui veulent maintenir toutes les abominations de la Papauté. Mais ceux qui ont eu quelque raison, ont tousjours accordé avec nous en ce point, ainsi que j'ay dit : asçavoir que le pécheur, estant délivré de damnation par la bonté gratuite de Dieu, est justifié d'autant qu'il obtient pardon de ses fautes. Mais voyci en quoy ils diffèrent d'avec nous : c'est que premièrement sous le mot de Justification ils comprennent le renouvellement de vie, ou la régénération, par laquelle Dieu nous réformé en l'obéissance de sa Loy. Secondement que quand l'homme est une fois régénéré, ils pensent qu'il soit agréable à Dieu, et tenu pour juste par le moyen de ses bonnes œuvres. Or le Seigneur au contraire prononce, qu'il a imputé à son serviteur Abraham la foy à justice¹ : non pas seulement pour le temps qu'il servoit aux idoles, mais long temps après qu'il

avoit commencé à vivre saintement. Abraham doncques avoit déjà longtemps adoré Dieu en pureté de cœur avoit suyvi long temps les commandemens d'iceluy selon qu'un homme ne peut faire : si est-ce toutesfois qu'il a esté justifié par la foy. De quoy nous concluons selon saint Paul, que ce n'est pas selon les œuvres. Semblable quand il est dit au Prophète, que le juste vivra de foy² : il n'est point question d'infidèles, lesquels Dieu justifie en convertissant à la foy : mais ceste doctrine s'adresse aux fidèles, et leur dit qu'ils vivront par foy. Saint Paul donne encores une plus claire démonstration, quand pour approuver la justification gratuite, il amène ce passage de David, Bienheureux sont ceux ausquels le pardon de leurs iniquitez est remis³. Or il est certain que David ne parle point des infidèles, de soy-mesme et de ses semblables d'autant qu'il parle du sentiment qu'il avoit après avoir long temps servi Dieu : Parquoy il ne faut pas que nous ayons pour un coup seulement ceste doctrine : mais qu'elle nous dure pour toute nostre vie. Finalement, l'ambassade de la réconciliation dont parle saint Paul, par laquelle nous testifie que nous sommes justifiés par la miséricorde de Dieu, ne nous est point donnée pour un temps, mais est perpétuelle en l'Eglise chrétienne. Pourtant les fidèles n'ont point de justice jusques à la mort, que par le moyen qui est là décrit. Car Christ demeure à jamais Médiateur pour nous réconcilier avec le Père : et l'efficacité de sa mort est perpétuelle, asçavoir l'obtention, satisfaction et l'obéissance par laquelle qu'il a rendue, par laquelle toutes nos iniquitez sont cachées. Et saint Paul aux Ephésiens ne dit pas que nous sommes justifiés au commencement de nostre salut par nos bonnes œuvres, mais que nous sommes sauvés par la foy, non point par les œuvres, afin qu'ils ne se glorifient.

42 Les subterfuges que cherchent les Sorbonistes pour évader, ne le peschent point. Ils disent que ce que nous faisons de bonnes œuvres ont quelque valeur

1) Rom. IV, 13.

1) Habac. II, 4.

2) 2 Cor. V, 19.

2) Rom. IV, 7 ; Ps. I.

4) Ephés. II, 8.

l'homme, cela ne vient pas de leur dignité propre, laquelle ils appellent Intrinsicque : mais de la grâce de Dieu qui les accepte. Secondement, pource qu'ils sont contraincts de confesser que la justice des œuvres est tousjours yci imparfaite, ils accordent bien que ce pendant que nous sommes en ce monde, nous avons tousjours mestier que Dieu nous pardonne nos péchez, pour suppléer le défaut de nos œuvres : mais que ce pardon se fait, entant que les fautes qui se commettent sont compensées par œuvres de superérégation. Je respon, que la grâce qu'ils appellent Acceptante, n'est autre chose que la bonté gratuite du Père Celeste, dont il nous embrasse et reçoit Jésus-Christ : c'est quand il nous vest l'innocence d'iceluy, et nous la met en nous : à ce que par le bénéfice d'icelle nous tiene pour saints, purs et innocens. Car il faut que la justice de Christ présente pour nous, et soit comme assignée au jugement de Dieu : pource qu'icelle seule, comme elle est parfaite, peut soustenir son regard. Nous estans garnis d'icelle, obtenons rémission assidue de nos péchez en foy. Par la pureté d'icelle nos macules et les orbes de nos imperfections estans cachées, ne nous sont imputées, mais sont comme ensevelies, afin de n'apparoistre point devant le jugement de Dieu : jusques à ce que l'heure viene, qu'après la mort de nostre vieil homme, la bonté de Dieu nous retire avec Jésus-Christ, qui est le nouvel Adam, en un repos bienheureux : où nous attendions le jour de la résurrection, auquel nous serons transportez en la gloire céleste, ayans receu nos corps incorruptibles.

43 Si ces choses sont vraies, il n'y a nulles œuvres qui nous puissent d'elles-mêmes rendre agréables à Dieu ; mesmes elles ne luy sont pas plaisantes, non entant que l'homme estant couvert de la justice de Christ, luy plaist, et obtient la rémission de ses vices. Car Dieu n'a point promis le loyer de vie à quelques certaines œuvres, mais prononce simplement que celui qui fera le contenu de la Loy, vivra ¹ : mettant à l'opposite la

malédiction notable contre tous ceux qui auront défailli en un seul point ¹. En quoy l'erreur commun touchant la justice partielle est assez réfuté, puis que Dieu n'admet nulle justice sinon l'observation entière de sa Loy. Ce qu'ils ont accoustumé de jaser, de récompenser Dieu par œuvres de superérégation, n'est guères plus ferme. Car quoy ? ne reviennent-ils pas tousjours là dont ils sont jà exclus : c'est que quiconque garde en partie la Loy, est d'autant juste par ses œuvres ? En ce faisant ils prennent une chose pour résolue, que nul de sain jugement ne leur concéderoit. Le Seigneur tesmoigne si souvent, qu'il ne recognoist autre justice, sinon en parfaite obéissance de sa Loy. Quelle audace est-ce, quand nous sommes desnuez d'icelle, afin qu'il ne semble advis que nous soyons despouillez de toute gloire, c'est-à-dire que nous ayons pleinement cédé à Dieu, de produire je ne sçay quelles pièces et morceaux d'un peu de bonnes œuvres, et ainsi vouloir racheter ce qui nous défaut par satisfactions ? Les satisfactions ont esté ci-dessus puissamment abatues, tellement qu'elles ne nous devroyent entrer en l'entendement, et ne fust-ce que par songe. Seulement je di que ceux qui babillent ainsi inconsidérément, ne réputent point combien c'est une chose exécrable à Dieu que péché : car lors certes ils entendroyent que toute la justice des hommes assemblée en un monceau, ne suffiroit pas à la récompense d'un seul péché. Nous voyons l'homme avoir esté pour un seul péché tellement rejeté de Dieu, qu'il a perdu tout moyen de recouvrer salut ². La faculté doncques de satisfaire nous est ostée : de laquelle ceux qui se flattent, jamais ne satisferont à Dieu, auquel il n'y a rien agréable de ce qui procède de ses ennemis. Or tous ceux auxquels il veut imputer les péchez luy sont ennemis. Il faut doncques que tous péchez soyent couvers et remis devant qu'il regarde à une seule œuvre de nous. Dont il s'ensuyt que la rémission des péchez est gratuite : laquelle est meschamment blasphémée de ceux qui mettent en avant aucunes

satisfactions. Pourtant nous à l'exemple de l'Apostre, oublions les choses passées, et tendons à ce qui est devant nous, poursuivons notre course, pour parvenir au loyer de la vocation super-nelle ¹.

14 De prétendre quelques œuvres de superérégation, comme conviendra-il avec ce qui est dit, que quand nous aurons fait tout ce qui nous est commandé nous disions que nous sommes serviteurs inutiles, et que nous n'avons fait que ce que nous devons faire ²? Dire devant Dieu, n'est pas feindre ou mentir : mais arrester en soy-mesme ce qu'on a pour certain. Le Seigneur doncques nous commande de juger à la vérité, et reconnoistre de cœur que nous ne luy faisons nuls services gratuits : mais seulement luy rendons ceux dont nous luy sommes redevables. Et ce à bon droict : car nous luy sommes serfs, et astreints de nostre condition à tant de services, qu'il nous est impossible de nous en acquitter, voire quand toutes nos pensées et tous nos membres ne s'appliqueroient à autre chose. Pourtant quand il dit, Après que vous aurez fait tout ce qui vous aura esté commandé : c'est autant comme s'il disoit, Posez le cas que toutes les justices du monde fussent en un homme seul, et encores d'avantage. Nous doncques, entre lesquels il n'y en a nul qui ne soit bien loing de ce but, comment nous oserions - nous glorifier d'avoir adjousté quelque comble à la juste mesure? Et ne faut point que quelqu'un allègue qu'il n'y a nul inconvénient, que celui qui ne fait pas son devoir en quelque partie, face plus qu'il n'est requis de nécessité. Car il nous faut avoir ceste reigle, qu'il ne nous peut rien venir en l'entendement, qui face ou à l'honneur de Dieu, ou à la dilection de nostre prochain, qui ne soit compris sous la Loy de Dieu. Or si c'est partie de la Loy : il ne nous faut vanter de libéralité volontaire, où nous sommes astreints par nécessité.

15 C'est mal à propos qu'ils allèguent la sentence de saint Paul pour prouver cela, quand il se glorifie qu'entre les Co-

rinthiens il a cédé de son droict, duquel il pouvoit user s'il eust voulu : et qu'il ne leur a point seulement rendu ce qu'il leur devoit de son office, mais qu'il s'est employé outre son devoir, en leur preschant gratuitement l'Evangile ¹. Il falloit considérer la raison qui est là notée : c'est qu'il a fait cela afin qu'il ne fust point en scandale aux infirmes. Car les séducteurs qui troubloyent ceste Eglise-là, s'insinuoient par ceste couverture de ne rien prendre pour leur peine, afin d'acquérir faveur à leur perverse doctrine, et mettre l'Evangile en haine : tellement qu'il estoit nécessaire à saint Paul ou de mettre en danger la doctrine de Christ, ou d'obvier à telles cautelles. Si c'est chose indifférente à l'homme chrestien, d'encourir scandale quand il s'en peut abstenir, je confesse que l'Apostre a donné quelque chose à Dieu plus qu'il ne luy devoit ; mais si cela estoit requis à un prudent dispensateur de l'Evangile : je di qu'il a fait ce qu'il devoit. Finalement, quand ceste raison n'apparoistroit point, néantmoins ce que dit Chrysostome est tousjours vray : que tout ce qui vient de nous, est d'une telle condition que ce que possède un homme serf : c'est que par le droict de servitude il appartient à son maistre. Ce que Christ n'a point dissimulé en la parabole. Car il interroge quel gré nous scaurons à nostre serviteur, après qu'ayant travaillé tout au long du jour, il retourne au soir en la maison ². Or il se peut faire qu'il aura prins plus de peine que nous ne luy en eussions osé imposer ; quand ainsi sera, encores n'a-il fait sinon ce qu'il nous devoit du droict de servitude, veu qu'il est nostre, avec tout ce qu'il peut faire. Je ne di point quelles sont les superérégations, dont ils se veulent priser devant Dieu : toutesfois ce ne sont que fatras, lesquels il n'a point commandez, et ne les approuve point : et quand ce viendra à rendre conte, ne les allouera nullement. En ce sens nous concéderons bien que ce sont œuvres de superérégation, ainsi qu'en parle le Prophète, disant : Qui a requis ces choses de vos

1) Phil. III, 14.

2) Luc XVII, 10.

1) 1 Cor. IX, 1, 12.

2) Luc XVII, 7.

main? Mais il faut que ces Pharisiens se souviennent de ce qui en est dit en un autre lieu : Pourquoi délivrez-vous vos terres d'argent, et n'en achetez point de pain? Pourquoi prenez-vous peine en choses qui ne vous peuvent rassasier? Mes-mesmes nos maistres peuvent bien sans grande difficulté disputer de ces maistres, estans en leurs escholes assis mollement sur des coussins : mais quand le souverain Juge apparoitra du ciel en son Throne judicial, tout ce qu'ils auront déterminé ne prouffitera guères : mais s'esvanouira comme fumée. Or c'est tout ce qu'il falloit yci chercher : quelle fiance nous pourrions apporter, pour nous défendre en cest horrible jugement, et non pas ce qu'on en peut babilier ou mentir en quelque anglet d'une conscience bonne.

16 Il nous faut chasser yci deux pestes de nos cœurs : c'est de n'avoir nulle fiance en nos œuvres, et ne leur attribuer aucune louange. L'Ecriture çà et nous en oste la fiance, disant que toutes nos justices ne sont qu'ordure puante devant Dieu, sinon qu'elles ont bonne odeur de la justice de Jésus-Christ : qu'elles ne peuvent sinon provoquer la vengeance de Dieu, si elles ne sont supportées par le pardon de sa miséricorde. Ainsi elle ne nous laisse rien de reste, sinon que nous implorions la miséricorde de nostre Juge, pour obtenir sa grâce, avec ceste confession de David, que nul ne sera justifié devant sa face, si on l'appelle à conte ses serviteurs. Et David Job dit, Malheur sur moy si j'ay fait : et si j'ay justement fait, encores leveray-je point la teste. Combien nous regarde à la justice souveraine de Dieu, à laquelle les Anges mesmes ne peuvent satisfaire : si est-ce qu'il monstre quand on vient devant le throne judicial de Dieu, qu'il ne reste rien à toutes créatures humaines sinon de faire silence. Car il n'entend point qu'il aime ceux de son bon gré céder à Dieu, que combattre avec péril contre sa rigueur : mais il signifie qu'il ne reconnoist en soy, laquelle ne décheust in-

continent devant Dieu. Quand la fiance est déchassée, il faut aussi que toute gloire soit anéantie. Car qui est-ce qui assignera la louange de justice à ses œuvres, quand en les considérant il tremblera devant Dieu? Parquoy il nous faut venir où Isaïe nous appelle : c'est que toute la semence d'Israël se loue et se glorifie en Dieu¹ : pource que ce qu'il dit ailleurs est très-vray, c'est que nous sommes plantez à sa gloire². Nostre cœur doncques sera lors droictement purgé, quand il ne s'appuyera nullement en aucune fiance d'œuvres, et n'en prendra point matière de s'eslever et enorgueillir. C'est cest erreur qui induit les hommes à ceste fiance frivole et mensongère, qu'ils établissent toujours la cause de leur salut en leurs œuvres.

17 Mais si nous regardons les quatre genres de causes que les Philosophes mettent, nous n'en trouverons pas un seul qui convienne aux œuvres, quand il est question de nostre salut. L'Ecriture par tout enseigne que la cause efficiente de nostre salut est la miséricorde de nostre Père céleste, et la dilection gratuite qu'il a eue envers nous. Pour la cause matérielle elle nous propose Christ avec son obéissance, par laquelle il nous a acquis justice. De la cause qu'on appelle instrumentale, quelle dirons-nous qu'elle est, sinon la foy? Sainct Jehan a compris toutes ces trois ensemble en une sentence, quand il dit que Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique : afin que quiconque croira en luy, ne périsse point, mais ait la vie éternelle³. Quant à la cause finale, l'Apostre dit que ç'a esté pour démonstrer la justice de Dieu, et glorifier sa bonté⁴ : conjoignant mesmes clairement les trois autres causes que nous avons récitées. Car voyci qu'il dit, Tous ont péché, et sont desnuez de la gloire de Dieu : mais ils sont justifiés gratuitement par la grâce d'iceluy. Il démontre là le commencement et comme la source : c'est que Dieu a eu pitié de nous par sa bonté. Il s'ensuyt, Par la rédemption laquelle est en

1. 1. 12.
Ps. XLIII, 2.

2) 1s. LV, 2.
4) Job X, 15.

1) 1s. XLV, 25.
3) Jean III, 16.

2) 1s. LXI, 3.
4) Rom. III, 25.

Christ. Yci nous avons la substance, en laquelle consiste nostre justice. Il s'ensuyt encores, Par la foy au sang d'iceluy : en quoy il démontre la cause instrumentale, par laquelle la justice de Christ nous est appliquée. Il adjouste conséquemment la fin, quand il dit que Dieu a fait cela pour démonstrer sa justice, à ce qu'il soit juste, et justifiant celui qui a foy en Jésus-Christ. Et mesmes, pour signifier comme en passant, que ceste justice dont il parle consiste en la réconciliation entre Dieu et nous, il dit nommément que Christ nous a esté donné pour nous rendre le Père propice. Semblablement au chapitre I^{er} de l'Epistre aux Ephésiens, il enseigne que Dieu nous reçoit en sa grâce par sa pure miséricorde : que cela se fait par l'intercession de Christ, que nous recevons ceste grâce par foy : que le tout tend à ce but, que la gloire de sa bonté soit pleinement connue¹. Quand nous voyons toutes les parties de nostre salut estre hors de nous, qu'est-ce que nous prenons aucune confiance ou gloire de nos œuvres ? Quant est de la cause efficiente et finale, les plus grans adversaires de la gloire de Dieu ne nous en sçauroyent faire controverse, s'ils ne veulent renoncer toute l'Ecriture. Quant ce vient à la cause matérielle et instrumentale, ils cavillent, comme si nos œuvres partissoient à demi avec la foy et la justice de Christ. Mais l'Ecriture contredit aussi bien à cela, en affermant simplement que Christ nous est en justice et en vie, et que nous possédons un tel bien par la seule foy.

48 Ce que les saints se conferment et se consolent souvent, en réduisant en mémoire leur innocence et intégrité : et aucunesfois la mettent en avant, cela se fait en deux manières. C'est qu'en comparant leur bonne cause avec la mauvaise cause des iniques, ils conçoivent de cela espérance de victoire : non pas tant pour la valeur ou estime de leur justice, que pource que l'iniquité de leurs ennemis mérite cela. Secondement, quant en se recognoissant devant Dieu sans se

comparer avec les autres, ils reçoivent quelque consolation et fiance de la pureté de leur conscience. De la première son nous en verrons ci-après. Maintenant despeschons brièvement la seconde comment c'est qu'elle peut convenir d'accorder avec ce que nous avons déjà dit, asçavoir qu'il ne nous faut appuyer sur aucune fiance de nos œuvres au jugement de Dieu, et ne nous en faut nullement glorifier. Or la convenance est telle : c'est que les saints, quand ils ont question de fonder et establir leur salut sans avoir regard à leurs œuvres, fixent les deux yeux en la seule bonté de Dieu. Et non-seulement s'adressent à icelle devant toutes choses, comme au commencement de leur béatitude : mais l'ayant aussi bien pour accomplissement y acquiescent du tout, et s'y reposent. Après que la conscience est ainsi fondée et confirmée, elle se peut au fortifier par la considération des œuvres asçavoir entant que ce sont tesmoignages que Dieu habite et règne en nous. Puis doncques que ceste fiance des œuvres n'a point lieu jusques à ce qu'ayons remis toute la fiance de nostre cœur à la miséricorde de Dieu, cela ne fait rien pour monstrier que les œuvres justes ou d'elles-mesmes puissent assés louer l'homme. Pourtant quand nous excluons la fiance des œuvres, nous ne voulons autre chose dire sinon que l'âme chrétienne ne doit point regarder au mérite des œuvres, comme à un refuge de salut : mais du tout se reposer en la promesse gratuite de justice. Cependant nous ne luy défendons pas qu'elle ne se soustienne et confirme par tous signes qu'elle a de la bénédiction de Dieu. Car si tous les dons que Dieu nous a fait quand nous les réduisons en mémoire sont comme rayons de la clarté de son visage, pour nous illuminer à contempler la souveraine lumière de sa bonté : la plus forte raison les bonnes œuvres que nous a données doyvent servir à celles lesquelles démontrent l'Esprit d'adoption nous avoir esté donné.

49 Quand doncques les saints se conferment leur foy par leur innocence et en prennent matière de se resjouir, il

¹) Ephés. 1, 5, 6.

chose sinon réputer par les
vocation, que Dieu les a
ir ses enfans. Ce doncques
lomon, qu'en la crainte du
y a ferme assurance¹ : que
pour estre exaucez de Dieu
esfois de ceste remontrance,
cheminé devant sa face en in-
implicite² : tout cela n'a point
ire fondement pour édifier la
: mais lors seulement peut
id on le prend comme ensei-
ocation de Dieu. Car la crainte
est nulle part telle, qu'elle
er ferme assurance : et tous
entendent bien qu'ils n'ont pas
ité, ains qui est meslée avec
l'imperfections et reliques de
mais pource que des fruits
génération ils prennent argu-
ne que le saint Esprit habite
n'ont pas petite matière à se
d'attendre l'aide de Dieu en
essitez : veu qu'ils l'expéri-
re en si grand'chose. Or ils
faire cela, que premièrement
appréhendé la bonté de Dieu,
d'icelle par les promesses de
ant seulement. Car s'ils com-
e fois de la réputer, selon les
l'y aura rien plus incertain ne
: veu que si les œuvres sont
elles-mesmes, elles ne me-
is moins l'homme de l'ire de
ur imperfection, qu'elles luy
ont sa bénévolence par leur
ement quellement accommen-
nme, ils preschent tellement
s de Dieu, qu'ils ne se diver-
ement de sa faveur gratuite :
saint Paul tesmoigne que
toute perfection haut et bas,
de large et de profond³.
disoit, quelque part que se
os sens, et quand ils monte-
plus haut du monde, ou s'es-
au long et au large, qu'ils ne
ltrepasser ceste borne : c'est
re la dilection de Jésus-Christ
s, et se tenir serrez à la bien
urce qu'elle comprend en soy

toutes mesures. Pour laquelle raison il
dit qu'elle surmonte en prééminence tout
sçavoir : adjoustant que quand nous com-
prenons comment Dieu nous a aimez en
Jésus-Christ, nous sommes remplis en
toute plénitude divine¹. Comme ailleurs,
en se glorifiant que les fidèles sont vic-
torieux en tous combats, il adjouste la
raison et moyen, asçavoir, Pour celui
qui les a aimez².

20 Nous voyons maintenant que les
saints ne conçoivent point une fiance
de leurs œuvres, qui attribue quelque
chose au mérite d'icelles (veu qu'ils ne les
considèrent point que comme dons de
Dieu, dont ils recognoissent sa bonté :
et signes de leur vocation, dont ils répu-
tent leur eslection) ny aussi qui déroge
rien à la justice gratuite que nous obte-
nons en Christ, veu qu'elle en dépend,
et ne peut subsister qu'en icelle. Ce que
saint Augustin démontre fort bien en
peu de paroles, parlant ainsi : Je ne di
pas au Seigneur qu'il ne desprise point
l'œuvre de mes mains : il est bien vray
que je cherche le Seigneur de mes mains,
et ne suis point déçu : mais je ne prise
pas les œuvres de mes mains. Car je
crains, si Dieu les regardoit, qu'il n'y
trouvast plus de péchez que de mérites.
Seulement je di, et prie et désire cela,
qu'il ne desprise point l'œuvre de ses
mains. Seigneur doncques, voy ton œu-
vre en moy, non pas le mien ; car si tu
y vois le mien, tu le condamnes, si tu y
vois le tien, tu le couronnes. Et de faict,
toutes les bonnes œuvres que j'ay, sont
de toy³. Nous voyons qu'il met deux rai-
sons pourquoy il n'ose point alléguer ses
œuvres à Dieu, asçavoir que s'il a rien
de bon, ce n'est pas du sien : seconde-
ment, que tout le bien qui est en luy est
surmonté par la multitude de ses péchez.
De là vient que la conscience, en consi-
dérant ses œuvres, conçoit plus de frayeur
et estonnement que d'assurance. Pour-
tant ce saint personnage ne veut point
que Dieu regarde autrement ses bien-
faits, sinon pour cognoistre en iceux la
grâce de sa vocation, afin de parfaire
l'œuvre qu'il a commencée.

24 D'avantage, ce que l'Ecriture dit, que les bonnes œuvres sont cause pourquoy nostre Seigneur fait bien à ses serviteurs : il faut tellement entendre cela, que ce que nous avons dit ci-dessus demeure en son entier : c'est que l'origine et effect de nostre salut gist en la dilection du Père céleste : la matière et substance, en l'obéissance de Christ : l'instrument, en l'illumination du saint Esprit, c'est-à-dire en la foy : que la fin est, à ce que la bonté de Dieu soit glorifiée. Cela n'empesche point que Dieu ne reçoive les œuvres, comme causes inférieures. Mais dont vient cela ? C'est pource que ceux qu'il a prédestinez par sa miséricorde à l'héritage de la vie éternelle, il les introduit selon sa dispensation ordinaire en la possession d'icelle par bonnes œuvres. Ainsi ce qui précède en l'ordre de sa dispensation, il le nomme cause de ce qui s'ensuyt après. Pour ceste mesme raison l'Ecriture semble advis signifier aucunesfois, que la vie éternelle procède des bonnes œuvres : non pas que la louange leur en doyve estre attribuée, mais pource que Dieu justifie ceux qu'il a esleus, pour les glorifier finalement ¹ : la première grâce, qui est comme un degré à la seconde, est nommée cause d'icelle. Toutesfois quand il faut assigner la vraie cause, l'Ecriture ne nous meine point aux œuvres, mais nous retient en la seule méditation de la miséricorde de Dieu. Car qu'est-ce

que veut dire ceste sentence de l'Ecriture : que le loyer de péché c'est la vie éternelle est grâce de Dieu ¹ ? quoy n'oppose-il la justice à péché ? la vie à la mort ? Pourquoi ne met-il la justice pour cause de vie, comme il met le péché estre cause de mort ? Car la comparaison eust esté ainsi entière, si elle n'est aucunement imparfaite comme la comparaison de la vie à la mort. Mais il a voulu exprimer par cette comparaison ce qui estoit vray, à savoir que la mort est due à l'homme par ses mérites : mais que la vie est due à l'homme par la seule miséricorde de Dieu. Bref, par ces façons de parler, où il n'est mention des bonnes œuvres, il n'est question de la cause pourquoy Dieu fait bien aux siens, mais seulement de la fin qu'il y tient : c'est qu'en adjoustant les œuvres sur grâce, il prend occasion des œuvres de les augmenter par les seules grâces et poursuit tellement sa libéralité qu'il veut que nous pensions toujours à la seule élection gratuite, laquelle est la cause de tous ses bienfaits envers nous. Car combien qu'il aime et prise les dons qu'il nous fait, nous eslargit journellement selonc sa bonté de ceste source-là, toutefois pource que nostre office est de nous arrêter à l'acceptation gratuite, seule peut affermir nos âmes, il met en second degré les dons de l'Esprit, desquels il nous enrichit, afin qu'ils ne déroguent point à la première cause.

CHAPITRE XV.

Que tout ce qui est dit pour magnifier les mérites, détruit tant la louange de Dieu que la certitude de nostre salut.

4 Nous avons desjà despesché le principal nœud de ceste matière : c'est que d'autant qu'il est nécessaire que toute justice soit confondue devant la face de Dieu, si elle est appuyée sur les œuvres, elle est contenue en la seule miséricorde de Dieu, et en la seule communion de Christ : et pourtant en la seule foy. Or

nous avons diligemment à noter que c'est ci le principal point : afin de ne pas envelopper en l'erreur communément du vulgaire, mais aussi de nous en garder. Car quand il est question de savoir si les œuvres justifient, ils allèguent plusieurs passages qui semblent advis : mais si on leur attribue quelque mérite aux œuvres deva-

¹) Rom. VIII, 30.

¹) Rom. VI, 23.

i la justification des œuvres es-
cela démontrée, quand il seroit
qu'elles sont en quelque estime
Dieu. Or il a esté clairement dé-
que la justice des œuvres con-
lement en une parfaite et entière
ion de la Loy : dont il s'ensuyt
n'est justifié par ses œuvres,
uy qui est venu à une telle per-
qu'on ne le sçauroit redarguer
ndre faute du monde. C'est donc-
autre question et séparée, as-
les œuvres, combien qu'elles ne
point à justifier l'homme, luy
acquérir faveur envers Dieu.

nièrement, je suis contraint de
cela de ce nom de Mérite : que
le l'a le premier attribué aux
humaines, au regard du juge-

Dieu, n'a pas fait chose expé-
pour entretenir la sincérité de la
nt à moy, je me déporte volon-
toutes contentions qui se font
nots : mais je désireroye que ceste
eust tousjours esté gardée entre
siens, qu'ils n'eussent point sans
et sans propos usurpé vocables
s de l'Ecriture, qui pouvoient
r beaucoup de scandales et peu

Car quel mestier estoit-il, je
e, de mettre en avant ce nom de
puis que la dignité des bonnes
pouvoit autrement estre expli-
is offenseur ? Or combien il est

scandales de ce mot, nous le
avec le grand dommage de tout
e. Certes comme il est plein d'or-
ne peut sinon obscurcir la grâce

et abruver les hommes d'une
treuidance. Je confesse que les
Docteurs de l'Eglise en ont com-
nt usé. Et pleust à Dieu que par
mot ils n'eussent point donné

d'erreur à ceux qui sont venus
Combien qu'en d'aucuns lieux ils
itié comment ils ne vouloyent
éjudicier en ce faisant à la vé-
ict Augustin en quelque lieu dit,
mérites humains se taisent yci,
sont péris en Adam : et que la

Dieu règne, comme elle règne
s-Christ¹. Item, Les saints n'at-

et. amen.

tribuent rien à leurs mérites, mais le tout
à la miséricorde de Dieu¹. Item, Quand
l'homme voit que tout ce qu'il a de bien
il ne l'a pas de soy, mais de son Dieu : il
voit que tout ce qui est loué en luy n'est
point de ses mérites, mais de la miséri-
corde de Dieu. Nous voyons comment en
ayant osté à l'homme la vertu de bien
faire, il abat aussi la dignité des mérites².
Item Chrysostome, Toutes nos œuvres
qui suyvent la vocation gratuite de Dieu
sont comme debtes que nous luy ren-
dons : mais ces bénéfices sont de grâce,
bénéfice et pure largesse³. Toutesfois
laissant le nom derrière, considérons
plustost la chose. Saint Bernard dit bien
comme j'ay desjà allégué en quelque
passage, que comme il suffit pour avoir
mérites, de ne présumer point de ses mé-
rites : aussi qu'il suffit pour estre con-
damné, de n'avoir nuls mérites. Mais en
adjoustant quant et quant l'interprétation
il adoucit la dureté de ce mot, en disant,
Mets doncques peine d'avoir des mérites :
quand tu les auras, cognoy qu'ils te sont
donnez : espères-en le fruit de la miséri-
corde de Dieu, et en ce faisant tu auras
évité tout le danger de povreté, ingrati-
tude et présomption. L'Eglise est bien-
heureuse, laquelle a des mérites sans
présomption, et a présomption sans mé-
rites. Et un peu au paravant il avoit
monstré en quel sens il usoit de ce mot,
disant, Pourquoi l'Eglise se soucieroit-
elle de mérites, puis qu'elle a un plus
certain moyen de se glorifier au bon
plaisir de Dieu⁴ ? Dieu ne se peut renon-
cer, il fera ce qu'il a promis. Ainsi il ne
faut demander par quels mérites nous
espérons salut, veu que Dieu nous dit, Ce
ne sera pas à cause de vous, mais pour
l'amour de moy⁵. Il suffit doncques pour
mériter salut, de sçavoir que les mérites
ne suffisent point.

3 Que c'est que méritent nos œuvres
l'Ecriture le démontre, disant qu'elles
ne peuvent soutenir le regard de Dieu,
entant qu'elles sont plenes d'ordure et
immondicité. D'avantage, que c'est que
mériteroit l'obéissance parfaite de la Loy,

1) In Psalm. CXXXIX.

2) In Psalm. LXXXVIII.

3) Homil. XXXIII, In Genes.

4) Sup. Cant., serm. LXVIII. 5) Eséch. XXXVI, 29, 32.

si elle se pouvoit quelque part trouver, elle le déclare en nous commandant de nous réputer serviteurs inutiles, quand nous aurions fait toutes choses qui nous sont ordonnées¹ : veu qu'ainsi mesmes nous n'aurions rien fait à Dieu de gratuit, mais nous serions seulement acquittez des services à luy deus, auxquels il ne doit nulle grâce. Toutesfols le Seigneur appelle les œuvres qu'il nous a données, Nostres : et non-seulement tesmoigne qu'elles luy sont agréables, mais qu'elles seront rémunérées de luy. Maintenant nostre office est de prendre courage : et estre incitez de telles promesses, à ce que nous ne nous lassions point en bien faisant : et aussi de n'estre pas ingrats à une telle bénignité. Il n'y a nulle doute que tout ce qui mérite louange en nos œuvres ne soit grâce de Dieu, et qu'il n'y a pas une seule goutte de bien que nous devions proprement nous attribuer. Si nous recognoissons cela à la vérité, non-seulement toute fiance de mérite s'esvanouira, mais aussi toute fantasie. Je di doncques que nous ne partissions point la louange des bonnes œuvres entre Dieu et l'homme, comme font les Sophistes, mais la gardons entière à Dieu. Seulement nous réservons cela à l'homme, qu'il pollue et souille par son immondicité les œuvres, qui autrement estoyent bonnes comme venantes de Dieu. Car du plus parfait homme qui soit au monde il ne sort rien qui ne soit entaché de quelque macule. Que Dieu doncques appelle en jugement les meilleures œuvres qu'ayent les hommes, et en icelles il trouvera sa justice et la confusion des hommes. Les bonnes œuvres doncques plaisent à Dieu, et ne sont pas inutiles à ceux qui les font, mais plustost en reçoivent pour loyer trèsamples bénéfices de Dieu : non pas qu'elles le méritent, mais pource que la bénignité du Seigneur de soy-mesme leur ordonne un tel pris. Or quelle ingratitude est-ce, si n'estans point contens d'une telle largesse de Dieu, laquelle rémunère les œuvres de loyer non deu sans aucun mérite d'icelles, nous passons outre par une maudite am-

bition, prétendans que ce qui est pure bénéfice de Dieu soit à nous le mérite des œuvres? J'appelle yci impoignage le sens commun d'un homme. Si celuy auquel l'usufruit d'un bien est donné, se veut usurper le tiltre de propriété, ne mérite-il pas par telle ingratitude de perdre mesmes la part qu'il avoit? Pareillement si un serviteur de son maistre ne veut point contenter sa condition, mais s'attribue à luy le mérite, ne mérite-il pas d'estre redigé en servitude? Car voyci la droicte façon d'user des bénéfices qu'on nous a donnés, de ne point entreprendre plus que nous est donné, et ne frauder point le bienfaiteur de sa louange : mais nous porter tellement, que ce qui nous a été transféré semble aucunement appartenir en luy. Si nous devons avoir une bonté destie envers les hommes, qu'on ne regarde combien plus on en doit avoir envers Dieu.

4 Je sçay bien que les Sophistes sent de quelques passages pour qu'on trouve ce mot de Mérite en l'Ecriture. Ils allèguent une sentence ecclésiastique, La miséricorde donne à un chacun selon le mérite de ses œuvres. Item de l'Epistre aux Hébreux, Ne mettez point en oubli bénéfice et miséricorde de Dieu en la justification : car tels sacrifices méritent la grâce de Dieu². Combien que je répudie l'Ecclésiastique, en ce livre n'est point canonique, tout ce qui m'en déporte. Mais je leur nie toutement fidèlement ses paroles : car ainsi de mot à mot au grec, Dieu donne à tout le monde selon sa miséricorde : et il ne trouvera selon ses œuvres. Qu'on ne lâche le sens naturel, et que le passage n'esté corrompu en la translation, se peut veoir aisément tant par le sens que par l'usage, s'ensuyt, que par la sentence quand elle sera prinse seule. Tout ce qui est en l'Epistre aux Hébreux, ils ne peuvent caviller, veu que le mot grec qui signifie bonté, l'Apostre ne signifie autre chose que bonté, que tels sacrifices estre plaisans à Dieu, lequel seul suffira bien pour abatre toute insolence d'orgueil en nous, et ne passons point la mesure de

1) Luc XVII, 10.

1) Ecclésiastique XVI, 15.

2) Hébr. XII.

tribuer quelque dignité aux œuvres de la doctrine de l'Écriture est, ces œuvres sont entachées de plu-macules, desquelles Dieu seroit à point offensé pour se courroucer nous : tant s'en faut qu'elles nous aient acquérir sa grâce et faveur, ou nous aider à nous bien faire : néant-moins que par sa grande clémence Dieu ne s'examine pas à la rigueur, qu'il ne nous regarde comme très-pures : et à ceste fin qu'il les rémunère d'infinis bénéfices de la vie présente que future, afin qu'elles n'aient point mérité cela. Ne puis recevoir la distinction que nous ont eue aucuns personnages : c'est que leurs œuvres sont méritoires des grâces que Dieu nous confère en ceste vie, mais que le salut éternel est loyer de leur foy : veu que le Seigneur nous a donné le loyer de nos labeurs, et la victoire de notre bataille estre au ciel. Mais par part, d'attribuer au mérite des œuvres ce que nous recevons journellement des grâces de Dieu, tellement que nous n'avons osté à la grâce, c'est contre la doctrine de l'Écriture. Car combien que l'Écriture lise qu'il sera donné de nouveau à celui qui a, et que le bon serviteur qui aura été fidèlement en petites choses, sera constitué sur plus grandes¹ : néant-moins il démontre pareillement que les semailles des fidèles sont dons de salut gratuits. Tous ayans soif, dit-il, venez à l'eau : et vous qui n'avez point de vin, venez et prenez sans argent et sans compensation du vin et du lait². Par-tout ce qui est donné aux fidèles en advancement de leur salut est pure grâce de Dieu, comme la béatitude de la vie future. Toutesfois tant en ses grâces nous fait maintenant, comme en la future qu'il nous donnera, il dit quelque considération de nos œuvres, tant pour nous tester sa bonté infinie, il luy plaist non-seulement nous honorer ainsi, mais aussi nous récompenser de ce que nous avons receus de sa

ces choses eussent esté traittées différemment le temps passé en tel ordre

qu'il appartenoit, jamais tant de troubles et dissensions ne se fussent esmeues. Saint Paul dit qu'il nous faut pour bien édifier l'Eglise, retenir le fondement qu'il avoit mis entre les Corinthiens, et qu'il n'y en a point d'autre : c'est Jésus-Christ¹. Quel fondement avons-nous en Christ ? Est-ce qu'il a esté le commencement de nostre salut, afin que l'accomplissement s'ensuyvist de nous ? et qu'il nous a seulement ouvert le chemin, afin que nous le suivissions après de nostre industrie ? Ce n'est pas cela : mais (comme il avoit dit au paravant) quand nous le recognoissons nous estre donné à justice. Nul doncques n'est bien fondé en Christ, sinon qu'il ait entièrement sa justice en luy : veu que l'Apostre ne dit point qu'il a esté envoyé pour nous aider à obtenir justice : mais afin de nous estre justice² : à sçavoir, entant que de toute éternité devant la création du monde nous avons esté esleus en luy : non point selon aucun mérite, mais selon le bon plaisir de Dieu³ : entant que par sa mort nous avons esté rachetez de condamnation de mort, et délivrez de perdition⁴ : que nous avons esté adoptez en luy du Père céleste pour estre ses enfans et héritiers : que nous avons esté réconciliez à Dieu par son sang : qu'estans en sa sauvegarde, nous sommes hors des dangers de jamais pé-rir⁵ : qu'estans incorporez en luy, nous sommes desjà aucunement participans de la vie éternelle : estans entrez par espérance au royaume de Dieu. Encores n'est-ce pas la fin : mais aussi entant qu'estans receus en sa participation, jà soit que nous soyons encores fols en nous-mesmes, toutesfois il nous est sage-esse devant Dieu : combien que nous soyons pécheurs, il nous est justice : combien que nous soyons immondes, il nous est pureté, combien que nous soyons débiles et destituez de forces et d'armures pour résister au diable, que la puissance qui luy a esté donnée au ciel et en terre pour briser le diable et rompre les portes d'enfer, est nostre⁶ : combien que nous portions encores un corps mortel,

1) 1 Cor. III, 11.

2) 1 Cor. I, 30.

3) Ephés. I, 5.

4) Col. I, 14, 20.

5) Jean X, 28.

6) Matth. XXVIII, 18 ; Rom. XVI, 10.

que luy nous est vie¹ : brief, que tous ses biens sont nostres, et en luy nous avons tout, en nous rien. Il faut doncques que nous soyons édifiez sur ce fondement, si nous voulons estre temples consacrez à Dieu².

6 Mais le monde a bien esté autrement enseigné passé long temps. On a trouvé je ne sçay quelles œuvres morales, pour rendre les hommes agréables à Dieu devant qu'ils soyent incorporez en Christ : comme si l'Ecriture mentoit, quand elle dit que tous ceux qui ne possèdent point le Fils, sont en la mort³. S'ils sont en la mort, comment pourroyent-ils engendrer matière de vie ? Pareillement, comme si cela estoit dit pour néant que tout ce qui est fait hors foy, est péché⁴ : et comme s'il pouvoit sortir bon fruit d'un mauvais arbre. Et qu'est-ce qu'ont laissé ces mechans Sophistes à Christ, en quoy il desploye sa vertu ? Ils disent qu'il nous a mérité la première grâce, c'est-à-dire occasion de mériter : mais que c'est maintenant à nous à faire de ne faillir point à ceste occasion qui nous est donnée. Quelle impudence, et combien effrénée ? Qui eust attendu que ceux qui font profession d'estre Chrestiens, eussent ainsi despouillé Jésus-Christ de sa vertu, pour le fouler quasi aux pieds ? L'Ecriture luy rend par tout ce tesmoignage, que tous ceux qui croient en luy sont justifiez : et ces canailles enseignent qu'il ne nous provient autre bénéfice de luy, sinon qu'il nous a fait ouverture pour nous justifier. O s'ils pouvoient gouter ce que veulent dire ces sentences ! Que quiconques a le Fils de Dieu, a aussi la vie⁵ : que quiconques croit, est passé de mort en vie⁶, et est justifié par sa grâce, afin d'estre fait héritier de la vie éternelle⁷ : qu'il a Christ habitant en soy, afin d'adhérer à Dieu par luy⁸ : qu'il est participant de sa vie : est assis au ciel avec luy, est déjà transféré au royaume de Dieu⁹, et a obtenu salut : et autres semblables, qui sont infinies. Car elles ne signifient pas seulement, que la faculté d'acquérir jus-

tice ou salut nous advienne par Christ, mais que l'une et l'autre soit en luy donnée. Pourtant, incontinent nous sommes par foy incorporez en nous sommes faits enfans de Dieu, tiers des cieus, participans de la possession de vie, et pour rayer leurs mensonges, nous n'avons seulement obtenu l'opportunité de mériter, mais tous les mérites de Christ nous sont communiquez.

7 Voylà comment les Sophistes sorboniques, mères d'erreurs, nous ont détruit toute justification de la foy, en laquelle est tenue la somme de toute piété. Ils sent bien de paroles que l'homme est justifié de foy formée : mais ils ne tiennent pas après, que c'est pource que le foy prend de la foy la valeur et la justification : tellement qu'il sembleroit qu'ils ne nomment la foy que pour la querie, d'autant qu'ils ne s'en peuvent du tout taire, veu qu'elle est si répétée en l'Ecriture. Encore point contents de cela, ils desrobent en la louange des bonnes œuvres une portion pour la transférer à la foy. Car pource qu'ils voyent que les œuvres ne peuvent guères à exalter l'ame, et mesmes qu'elles ne doient proprement estre appelées Mérites, les estime fruits de la grâce de Dieu, les déduisent de la faculté du libre arbitre : asçavoir de l'huile d'un vase. Bien est vray qu'ils ne nient pas que la foy soit la principale cause ne soit de la grâce, mais ils ne veulent point que le fruit de la foy soit exclus, dont procède, comme nous sent, tout mérite. Et n'est pas la doctrine des Sophistes nouveaux seulement leur grand maistre Pierre Lombard dit autant : lequel au pris des scolastiques est bien sobre et moins desbordé. C'est certes un merveilleux aveugle à lire en saint Augustin, lequel invente en la bouche et ne voit en la conscience quelle sollicitude ce saint personnage donne garde de tirer à l'homme une goutte de la louange des bonnes œuvres. Nous avons ci-dessus, en l'In-

1) 2 Cor. IV, 10.

2) 1 Jean V, 12.

3) 1 Jean V, 12.

4) Tite III, 7.

5) Ephés. II, 6 ; Col. I, 13.

6) Ephés. II, 21.

7) Rom. XIV, 23.

8) Jean V, 24.

9) 1 Jean III 24.

1) Sent., lib. II dist. XXVIII.

soit premier-nay entre tous ses frères. Et pourtant qu'il n'y a n'adversité, ne mort, ne choses présentes, ne futures qui nous puissent séparer de l'amour que Dieu nous porte en Christ ¹ : mais plustost que tout ce qui nous adviendra nous tournera en bien et en salut. Suyvant ceste doctrine, nous ne justifions pas l'homme

devant Dieu par ses œuvres, mais nous disons que tous ceux qui sont de Dieu sont régénerez et faits nouvelles créatures, à ce que du règne de péché ils viennent au Royaume de justice : que par tels tesmoignages ils rendent leur vocation certaine ¹ : et comme arbres, sont jugés de leurs fruits.

CHAPITRE XVI.

Que ceux qui s'efforcent de rendre ceste doctrine odieuse, se monstrent calomniateurs en tout ce qu'ils amènent.

¹ Par cela se peut réfuter l'impudence d'aucuns meschans, qui nous imposent que nous abolissons les bonnes œuvres, et retirons les hommes d'icelles, quand nous enseignons que par œuvres nul n'est justifié, et ne mérite salut. Secondement, que nous faisons le chemin à justice trop aisé, disant qu'elle gist en la rémission gratuite de nos péchez : et que par ceste flatterie nous alleichons les hommes à mal faire, qui autrement y sont trop enclins de nature. Ces calomnies, di-je, sont assez réfutées par ce que nous avons dit : toutesfois je respondray briefvement à l'un et à l'autre. Ils allèguent que les bonnes œuvres sont destruites quand on presche la justification de la foy ; et qu'est-ce si plustost elles sont dressées et establies ? Car nous ne songeons point une foy qui soit vuide de toutes bonnes œuvres, ou une justification qui puisse consister sans icelles : mais voylà le nœud de la matière, que j'à soit que nous confessions la foy et les bonnes œuvres estre nécessairement conjointes ensemble : toutesfois nous situons la justice en la foy, non pas aux œuvres. La raison pourquoy, il est facile à expliquer, moyennant que nous regardions Christ, auquel la foy s'adresse, et dont elle prend toute sa force. Car dont vient que nous sommes justifiés par foy ? c'est pource que par icelle nous appréhendons la justice de Christ, laquelle seule nous réconcilie à Dieu. Or nous ne pouvons appréhender

ceste justice, que nous n'ayons aussi sanctification. Car quand il est dit que Christ nous est donné en rédemption, sagesse et justice : il est pareillement adjousté qu'il nous est donné en sanctification ². De cela s'ensuyt que Christ ne justifie personne qu'il ne le sanctifie quant et quant. Car ces bénéfices sont joints ensemble comme d'un lien perpétuel, que quand il nous illumine de sa sagesse, il nous rachète : quand il nous rachète, il nous justifie : quand il nous justifie, il nous sanctifie. Mais pource qu'il n'est maintenant question que de justice et sanctification, arrêtons-nous en ces deux. Combien doncques qu'il les faille distinguer, toutesfois Christ continue inséparablement l'une et l'autre. Voulons nous doncques recevoir justice en Christ ? il nous faut posséder Christ premièrement. Or nous ne le pouvons posséder que nous ne soyons participans de sa sanctification, veu qu'il ne se peut déchirer par pièces. Puis qu'ainsi est, di-je, que le Seigneur Jésus jamais ne donne à personne la jouissance de ses bénéfices qu'en se donnant soy-mesme : il les largit tous deux ensemble, et jamais l'un sans l'autre. De là il appert combien ceste sentence véritable, que nous sommes point justifiés sans les œuvres, combien que ce ne soit point par les œuvres, d'autant qu'en la participation de Christ, en laquelle gist nostre justice, n'est pas moins contenue sanctification.

¹) Rom. VIII, 29, 30.

²) 2 Pierre I, 10.

³) 1 Cor. I, 30.

C'est aussi une menterie, de dire que nous destournons les cœurs des hommes d'affection de bien faire, en leur tant la fantasie de mériter. Car ce qu'ils font que nul ne se souciera de bien vivre, sinon qu'il espère quelque loyer, en cela ils s'abusent trop lourdement : car si on ne cherche autre chose sinon que les hommes servent à Dieu pour rétribution, et soyent comme mercenaires qui luy vendent leur service, c'est bien mal proufité. Il veut estre honoré, aimé et franc courage : et approuve un ser-
 viteur, lequel quand toute espérance de
 servir luy seroit ostée, ne laisseroit point
 tantmoins de le servir. Or si mestier
 d'inciter les hommes à bien faire, il
 a nuls meilleurs esperons à les pic-
 quer, que quand on leur remonstre la fin
 de leur rédemption et vocation. C'est ce
 que fait la Parole de Dieu, quand elle dit
 que nos consciences sont nettoyyées des
 œuvres mortes par le sang de Christ, afin
 que nous servions au Dieu vivant ¹ : que
 nous sommes délivrez de la main de nos
 ennemis, afin que nous cheminions de-
 vant Dieu en justice et sainteté tous les
 jours de nostre vie ² : que la grâce de
 Dieu est apparue, afin que renonçans à
 l'œuvre d'impieeté et désirs mondains, nous
 vivions sobrement, saintement et reli-
 gieusement en ce siècle, attendans l'es-
 pérance bienheureuse, et la révélation
 de la gloire de nostre grand Dieu et Sau-
 veur ³ : que nous ne sommes point ap-
 pelés pour provoquer l'ire de Dieu con-
 tre nous, mais pour obtenir salut en
 nostre Seigneur ⁴ : que nous sommes temples du
 Saint Esprit ⁵, lesquels il n'est point
 permis de polluer : que nous ne sommes
 en ténèbres, mais lumière en Dieu, et
 tant qu'il nous faut cheminer comme
 hommes de lumière ⁶ : que nous ne som-
 mes point appelez à immondicité, mais à
 sainteté : et que la volonté de Dieu est
 nostre sanctification, afin que nous nous
 abstenions de tous désirs pervers ⁷ : que
 car que nostre vocation est sainte, nous
 devons répondre à icelle sinon en

pureté de vie ¹ : que nous avons esté dé-
 livrez de péché, afin d'obéir à Justice ².
 Y avoit-il argument plus vif pour nous
 inciter à charité, que celui dont use
 saint Jehan? c'est que nous nous ai-
 mions mutuellement comme Dieu nous
 a aimez : et qu'en cela diffèrent les en-
 fans de Dieu des enfans du diable : les
 enfans de lumière, des enfans de ténè-
 bres, pource qu'ils demeurent en dilec-
 tion ³. Item celui dont use saint Paul :
 c'est que si nous adhérons à Christ,
 nous sommes membres d'un mesme
 corps ⁴, et pourtant qu'il nous faut ap-
 pliquer à nous aider mutuellement. Pou-
 vions-nous avoir meilleure exhortation à
 sainteté que de ce que dit saint Jehan,
 que tous ceux qui ont espérance de vie
 se sanctifient, puis que leur Dieu est
 saint ⁵. Item par saint Paul, qu'estans
 douez de la promesse d'adoption, nous
 mettions peine à nous purger de toute
 souilleure d'esprit et de chair ⁶. Item,
 quand nous oyons de la bouche de Christ,
 qu'il se propose en exemple à nous, afin
 que nous ensuyvions ses pas ⁷.

3 J'ay voulu brièvement amener ces
 passages comme pour monstre : car si je
 vouloye assembler tous les semblables il
 me faudroit faire un long volume. Les
 Apostres sont tous pleins d'exhortations,
 remonstrances, répréhensions, pour in-
 stituer l'homme de Dieu à toute bonne
 œuvre, et ne font aucune mention de
 mérite. Plustost au contraire ils prennent
 leurs principales exhortations de là, que
 nostre salut consiste en la miséricorde
 de Dieu, sans que nous ayons rien mé-
 rité. Comme fait saint Paul, quand
 après avoir enseigné par toute l'Epistre,
 que nous n'avons nulle espérance de sa-
 lut sinon en la grâce de Christ : quand il
 vient à exhorter, il fonde sa doctrine sur
 ceste miséricorde qu'il avoit preschée ⁸.
 Et pour en bien dire, ceste seule cause
 nous devroit assez esmouvoir à bien vi-
 vre : afin que Dieu soit glorifié en nous ⁹.
 Et s'il y en a aucuns qui ne soyent pas

1) 1 Pierre I, 13.
 2) 1 Jean IV, 11 ; III, 10.

3) Luc I, 74, 75.
 4) 1 Thess. V, 9.

5) 1 Cor. III, 16 ; Ephés. II, 21 ; 2 Cor. VI, 16.

6) Ephés. V, 2.

7) 1 Thess. IV, 7, 8.

1) 1 Pierre I, 13.

2) 1 Jean IV, 11 ; III, 10.

3) Rom. XII, 4, 5 ; 1 Cor. XII, 12.

4) 1 Jean III, 3.

5) Jean XV, 10.

6) Matth. V, 16.

2) Rom. VI, 12.

6) 2 Cor. VII, 1.

8) Rom. XII, 1.

tellement touchez de la gloire de Dieu, si est-ce que la mémoire de ses bénéfices les doit suffisamment inciter. Mais ces Pharisiens, pource qu'en exaltant les mérites ils arrachent quasi par force du peuple quelques œuvres serviles : ils nous imposent faussement que nous n'avons rien pour exhorter à bonnes œuvres, pource que nous ne suivons point leur train ¹. Comme si Dieu se délectoit beaucoup de tels services contraints, lequel déclare qu'il n'accepte autre sacrifice, sinon celui qui vient de franche volonté : et défend de rien donner en tristesse, ou de nécessité ². Je ne di pas cela pource que je rejette ou mesprise la manière d'exhorter dont l'Ecriture use souvent, afin de ne laisser nul moyen pour esveiller nostre paresse, c'est qu'elle nous propose le loyer que Dieu rendra à chacun selon ses œuvres ³ : mais je nie qu'il n'y en ait point d'autre, et mesmes que ceste soit la principale. D'avantage, je n'accorde pas qu'il fâle commencer par là. Finalement, je maintien que cela ne fait rien pour eslever les mérites, tels que nos adversaires les forgent, comme nous verrons ci-après. Outreplus, je di que cela ne prouffiteroit de rien, sinon que ceste doctrine eust préoccupé : c'est que nous sommes justifiés par le seul mérite de Christ, auquel nous participons par foy, et non point d'aucuns mérites de nos œuvres. Car nul n'est disposé à saintement vivre, qu'il n'ait premier receu et bien gousté ceste doctrine. Ce que le Prophète enseigne très-bien, quand il dit parlant à Dieu, Il y a merci envers toy, Seigneur, afin que tu sois redouté ⁴. Il démontre qu'il n'y a nulle révérence de Dieu entre les hommes, sinon après que sa miséricorde est connue, laquelle est le fondement. Ce qui est bien notable, à ce que nous sçachions que la miséricorde de Dieu est non-seulement le principe de bien et deument le servir, mais aussi que la crainte de Dieu, laquelle les Papistes pensent estre méritoire de salut, ne peut estre réputée à mérite, pource qu'elle est fondée en la rémission des péchez.

4 C'est aussi une calomnie trop frivole, de dire que nous convions les hommes à péché, en preschant la rémission des péchez gratuite, en laquelle nous colloquons toute justice. Car en parlant ainsi, nous la poisonons de si grand poids, qu'elle ne peut estre compensée d'aucuns biens procédans de nous : et pourtant que nous ne la pourrions obtenir, sinon qu'elle fût gratuite. Or nous disons qu'elle nous est gratuite, mais non pas à Christ, auquel elle a cousté bien cher : car il l'a rachetée de son très-précieux et sacré sang, pour lequel qu'il n'y avoit nul autre pris par lequel le jugement de Dieu peust estre content. Et enseignant ainsi les hommes, nous les admonestons qu'il ne tient point à eux que ce sacré sang ne soit respendu, toutesfois et quantes qu'ils pêchent. D'avantage, nous leur remonstrons que l'ordure de péché est telle, qu'elle ne se peut laver sinon par ceste seule fontaine. En oyant cela, ne doyvent-ils pas concevoir un plus grand horreur de péché, que si on leur disoit qu'ils se peussent nettoyer par quelques bonnes œuvres ? Et s'ils ont quelque crainte de Dieu, comment n'auront-ils horreur de se veautrer encore en la boue après avoir esté purgez, pour troubler (entant qu'en eux est) et infecter ceste fontaine très-pure, en laquelle ont leur lavement ? J'ay lavé mes pieds (dit l'âme fidèle en Salomon) comment souilleray-je de nouveau ¹ ? Il est maintenant notoire lesquels font la rémission des péchez plus vile, et lesquels anéantissent plus la dignité de justice. Nos adversaires babillent qu'on peut approcher Dieu par je ne sçay quelles satisfactions frivoles : c'est-à-dire par fiente et estre. Nous disons que l'offense de péché est trop grievée, pour se pouvoir récompenser de tels fatras : que l'ire de Dieu est aussi trop grievée, pour pouvoir estre remise légèrement. Et pourtant ce honneur et prérogative appartient seulement au sang de Christ. Ils disent que la justice, si elle défaut en quelque endroit, peut estre réparée par œuvres satisfactives. Nous disons qu'elle est trop précieuse pour pouvoir estre si facile-

1) Chrysost., *Homilia in Genesim XXVI.*

2) 2 Cor. IX, 7. 3) Rom. II, 3. 4) Ps. CXXIX, 4.

1) Cant. V, 3.

conquise : et pourtant, que pour la
 rer il nous faut avoir nostre
 à la seule miséricorde de Dieu. Le

reste qui appartient à la rémission des
 péchez, sera déduit au chapitre pro-
 chain.

CHAPITRE XVII.

La concordance des promesses de la Loy et de l'Evangile.

maintenant poursuivons les autres
 ns dont Satan s'efforce de des-
 ou diminuer par ses satellites la
 tion de la foy. Je pense que cela
 ja osté aux calomniateurs, qu'ils
 is puissent imposer que nous
 ennemis des bonnes œuvres. Car
 ons que les œuvres justifient, non
 qu'on ne face nulles bonnes œu-
 qu'on ne les ait en nulle estime :
 in qu'on ne s'y fie, qu'on ne s'en
 , qu'on ne leur attribue salut. Car
 st nostre fiance, nostre gloire, et
 nique de nostre salut, que Jésus-
 le Fils de Dieu est nostre, et qu'en
 is sommes enfans de Dieu, et hé-
 du Royaume céleste, appelez en
 nce de béatitude éternelle : non
 ar nostre dignité, mais par la bé-
 de Dieu. Toutesfois pource qu'ils
 saillent encore d'autres bastons,
 yvons de rabatre leurs coups.
 rement, ils produisent les pro-
 légales, que Dieu a faites à ceux
 tervront sa Loy. Ils demandent
 voulons qu'elles soyent vaines,
 quelque efficace. Pource que ce se-
 ose desraisonnable de les dire
 ils prennent pour certain, qu'elles
 quelque valeur : et de cela infè-
 ie nous ne sommes pas justifiez
 seule foy : veu que le Seigneur
 ceste manière, Si tu escoutes mes
 es, et les retiens pour les faire,
 neur te gardera sa promesse la-
 la jurée à tes pères, Il t'aimera, et
 pliera, et te bénira¹. Item, Si tu
 es bien tes voyes, sans décliner
 eux estranges, et fais justice et
 re, et ne te destournes point à
 habiteray avec toy². Je n'en veux
 citer mille semblables, lesquelles

se pourront despescher par une mesme
 solution : veu qu'elles ne diffèrent point
 en sens d'avec celles-ci. La somme est,
 que Moyse tesmoigne la bénédiction et
 la malédiction, la vie et la mort nous es-
 tre présentée en la Loy¹. Ou il faut
 que nous facions ceste bénédiction oisive
 et infructueuse, ou que nous confessons
 la justification n'estre point en la seule
 foy. Pour response, nous avons ci-dessus
 monstre comment, si nous demeurons
 en la Loy, estans exclus de toute béne-
 diction, nous sommes enveloppez en la
 malédiction qui est dénoncée à tous trans-
 gresseurs². Car Dieu ne promet rien,
 sinon à celui qui est parfait observateur
 de sa Loy : ce qui n'advient à homme du
 monde. Cela donc demeure tousjours
 ferme, que la Loy oblige tout le genre
 humain à malédiction et ire de Dieu : de
 laquelle si nous voulons estre délivrez,
 il nous faut sortir hors la puissance de
 la Loy, et estre mis comme de servitude
 en liberté. Non pas en une liberté char-
 nelle, laquelle nous retire de l'obéissance
 de la Loy, et nous convie à dissolution et
 licence, et lasche la bride à nos concupis-
 cences, pour se desborder : mais une li-
 berté spirituelle, laquelle console et con-
 ferme la conscience troublée et espovantée,
 luy remonstrant qu'elle est délivrée de la
 malédiction et condamnation dont la Loy
 la tenoit enserrée. Nous obtenons ceste
 délivrance, quand en foy nous appréhen-
 dons la miséricorde de Dieu en Christ :
 par laquelle nous sommes rendus cer-
 tains et asseurez de la rémission des pé-
 chez, du sentiment desquels la Loy nous
 poignoit et mardoit.

2 Par ceste raison les promesses
 mesmes qui nous sont offertes en la Loy,
 seroyent infructueuses et de nulle vertu.

si la bonté de Dieu ne nous secouroit par l'Evangile. Car ceste condition, que nous accomplissions la volonté de Dieu, dont elles dépendent, ne sera jamais accomplie. Or ce que le Seigneur nous subvient, n'est pas en nous laissant une partie de justice en nos œuvres, et suppléant ce qui défaut, par sa bénignité : mais en nous assignant son seul Christ pour accomplissement de justice. Car l'Apostre ayant dit, que luy et tous autres Juifs, sçachans que l'homme ne peut estre justifié par les œuvres de la Loy, avoyent creu en Jésus-Christ : adjouste la raison, non pas afin qu'ils fussent aidez par la foy de Christ à obtenir perfection de justice, mais afin d'estre justifiés sans les œuvres de la Loy¹. Si les fidèles se départent de la Loy, et viennent à la foy pour obtenir justice, laquelle ils ne trouvoyent point en la Loy, ils renoncent certes à la justice des œuvres. Qu'on amplifie donc maintenant tant qu'on voudra les rétributions que la Loy dénonce estre préparées à ses observateurs, moyennant qu'on considère aussi que nostre perversité fait que nous n'en recevions aucun fruit, jusques après avoir obtenu une autre justice. En ceste manière David, après avoir parlé de la rétribution que Dieu a préparée à ses serviteurs : incontinent se tourne à la reconnaissance des péchez, par lesquels elle est anéantie. Il monstre bien doncques les biens qui nous devroyent venir de la Loy : mais quand il adjouste conséquemment, Qui est-ce qui entendra ses fautes² ? en ce il dénote l'empeschement qui fait que la jouissance n'en vient point jusques à nous. Item en un autre lieu, après avoir dit que toutes les voyes du Seigneur sont bonté et vérité à ceux qui le craignent : il adjouste, A cause de ton Nom Seigneur, tu seras propice à mon iniquité : car elle est trèsgrande³. En telle manière, il nous faut recognoistre la bénévolence de Dieu nous estre mise en avant en la Loy, si nous la pouvions acquérir par nos œuvres : mais que par le mérite d'icelle jamais nous ne l'obtenons.

1) Gal. II, 16.

2) Ps. XIX, 13.

3) Ps. XXV, 10, 11.

3 Quoy donc ? dira quelqu'un : les messes légales sont-elles données vaines, afin de s'esvanouyr ? J'ay desifié que je ne suis de ceste opinion, mais je di que l'efficace n'en vient jusques à nous, ce pendant qu'elles sont référées au mérite des œuvres : et tant que si on les considère en elles-mesmes, elles sont aucunement vaines. En ceste manière l'Apostre dit, que c'est une belle promesse, où Dieu dit qu'il donnera de bons préceptes, lesquels feront ceux qui les feront¹, est inutile, si nous nous arrêtons à elle : et qu'elle ne nous procure rien plus que si elle n'avoit point été donnée. Car ce qu'elle requiert, n'est point mesmes aux plus saints de Dieu : qui sont tous bannis de l'accomplissement de la Loy, et environnez de plusieurs transgressions. Mais quand les promesses évangéliques sont mises en avant, lesquelles donnent la rémission des péchez gratuitement, elles nous rendent agréables à Dieu, mais aussi font que nous ne les trouvons point agréables. Et non-seulement afin qu'il les accepte : mais afin qu'il les rémunère des bénédictions promises. Elles estoient deues à l'observation de sa Loy, par la convenance qui en a été faite. Je confesse doncques, que ce qu'avoit promis le Seigneur en sa Loy, à tous observateurs de justice et de vérité, est rendu aux œuvres des fidèles. En telle rétribution il faut diligemment regarder la cause qui fait les grâces estre favorables. Or il y a trois manières dont cela procède. La première est que le Seigneur destournant son regard de nos œuvres de ses serviteurs, lesquels ne méritent tousjours plustost confusion que louange, il reçoit et embrasse son Christ : et par le moyen de sa foy, sans aide aucune des œuvres, se reconcilie avec soy. La seconde est que par sa bénignité et indulgence, il fait cest honneur à leurs œuvres, qu'il ne regarde si elles en sont dignes, mais de les avoir en quelque pris. La troisième est qu'il reçoit

1) Rom. X, 5 ; Lévi. XVIII, 5 ; Ezéch. XXXIII, 11.

miséricorde, ne mettant point en perfection qui y est : de laquelle toutes tellement pollues, criteroient plus d'estre mises des vices que des vertus. Et est combien se sont trompez es de Sorbonne, entant qu'ils avoir évité toute absurdité, les œuvres ne sont valables à lout de leur bonté intérieure : e que Dieu par sa bénignité tant estimer. Mais cependant ont observé combien les œuvres veulent estre méritoires, sont à condition requise és paroles, sinon que la justice gracieuse appuyée sur la seule foy, et la rémission des péchez, et il faut que les bonnes œuvres soient nettoyées de leurs pourtant des trois causes que récitées, qui font que les œuvres soient acceptées de Dieu, et noté que l'une, et se sont eux autres, voire des prin-

èquent la sentence de sainte récite saint Luc aux Acrité je trouve que Dieu n'est ptateur de personnes : mais tion celui qui fait justice luy¹. De ces paroles ils pensent gument bien certain : que si quiert faveur envers Dieu par vres, ce qu'il obtient salut, de la seule grâce de Dieu : st que Dieu subvient tellement ricorde au pécheur, qu'il est faire par les bonnes œuvres ais nous ne pourrons nulle-er plusieurs sentences de l'Es-nous ne considérons double le l'homme devant Dieu. Car homme est de nature, Dieu ne en luy dont il soit fleschy à, sinon pure misère. S'il est otoire, que l'homme quand il rement receu de Dieu, est snné de tout bien, au congé et plein de tout genre de quelle vertu le dirons-nous

estre digne de la vocation de Dieu? Pourtant que toute vaine imagination de mérite soit rejetée, veu que le Seigneur nous démontre tant apertement sa clémence gratuite. Car ce qui est dit au mesme lieu par l'Ange à Cornelius, que ses oraisons et aumosnes estoyent venues devant la face de Dieu : ils le tirent perversement à leur propos, pour prouver que l'homme est préparé par bonnes œuvres à recevoir la grâce de Dieu. Car il falloit que Cornelius fust desjà illuminé de l'Esprit de sagesse, puis qu'il estoit instruit en la vraye sagesse, asçavoir la crainte de Dieu. Pareillement qu'il fust sanctifié du mesme Esprit, puis qu'il estoit amateur de justice, laquelle est fruit d'iceluy, comme dit l'Apostre¹. Il avoit doncques de la grâce de Dieu toutes les choses qui estoyent agréables à iceluy en luy : tant s'en faut qu'il ait esté préparé à la recevoir par son industrie. Certes on ne sauroit produire une seule syllabe de l'Escriture, laquelle ne convienne avec ceste doctrine : c'est que Dieu n'a autre cause de recevoir l'homme en son amour, sinon qu'il le voit du tout perdu, s'il est abandonné à soy-mesme. Pourtant doncques qu'il ne le veut laisser en perdition, il exerce sa miséricorde en le délivrant. Nous voyons maintenant que ceste acception ne vient point de la justice de l'homme : mais est un pur tesmoignage de la bonté de Dieu envers les misérables pécheurs, et qui autrement sont trop plus qu'indignes d'un tel bénéfice.

5 Or après que Dieu, ayant retiré l'homme d'un tel abysme de perdition, l'a sanctifié par la grâce d'adoption, pource qu'il l'a régénéré et reformé en une nouvelle vie : aussi il le reçoit et embrasse comme nouvelle créature, avec les dons de son Esprit. Et c'est l'acception de laquelle parle saint Pierre. Car les fideles après leur vocation sont agréables à Dieu, mesmes au regard de leurs œuvres² : pource qu'il ne se peut faire que Dieu n'aime les biens qu'il leur a conférez par son Esprit. Néanmoins il nous faut tousjours retenir cela, qu'ils ne sont pas autrement agréables à Dieu

à raison de leurs œuvres, sinon pourtant que Dieu, à cause de l'amour gratuite qu'il leur porte, en augmentant de plus en plus sa libéralité, accepte leurs œuvres. Car dont leur viennent les bonnes œuvres, sinon d'autant que le Seigneur comme il les a esleus pour instrumens honorables, aussi les veut orner de vraie pureté¹? Et dont est-ce qu'elles sont réputées bonnes, comme s'il n'y avoit rien à redire, sinon pource que ce bon Père pardonne les taches et macules dont elles sont souillées? En somme, saint Pierre ne signifie autre chose en ce lieu, sinon que Dieu aime ses enfans. ausquels il voit la similitude de sa face imprimée. Car nous avons enseigné ci-dessus, que nostre régénération est comme une réparation de son image en nous. Puis doncques qu'ainsi est que le Seigneur à bon droict aime et a en honneur son image par tout où il la contemple, non sans cause il est dit que la vie des fidèles estant formée et reiglée à sainteté et justice, luy est plaisante. Mais pource que les fidèles, ce pendant qu'ils sont environnez de leur chair mortelle, sont encores pécheurs, et leurs bonnes œuvres seulement commencées, tellement qu'il y a beaucoup de vices : Dieu ne peut estre propice, ni à ses enfans, ni à leurs œuvres, sinon qu'il les reçoive en Christ plustost qu'en eux-mesmes. Il nous faut en ce sens prendre les passages qui témoignent que Dieu est propice et bénin à ceux qui vivent justement. Moyse disoit aux Israélites, Le Seigneur ton Dieu garde en mille générations son alliance, et sa miséricorde à ceux qui l'aiment et gardent ses commandemens². Laquelle sentence estoit usitée entre le peuple, comme un dicton commun : comme nous voyons en la prière solennelle que fait Salomon, Seigneur Dieu d'Israël, qui gardes l'alliance et miséricorde à tes serviteurs, qui cheminent devant toy de tout leur cœur³. Autant en est-il dit en l'oraison de Néhémiah⁴. La raison est : comme le Seigneur faisant alliance de sa grâce, requiert mutuellement de ses serviteurs sainteté et intégrité de vie, afin

que sa bonté ne soit en moquerie et mespris, et que personne ne s'enfle d'une vaine confiance de sa miséricorde, pour estre en seureté cheminant perversement¹ : ainsi après les avoir receus en société de son alliance, il les veut retenir par ce moyen à faire leur devoir. Néanmoins l'alliance ne laisse point de se faire gratuite du commencement, et demeurer tousjours telle. Selon ceste raison David, combien qu'il dise qu'il a receu le loyer de la pureté de ses mains², toutesfois n'oublie pas ce principe que j'ay noté : c'est que Dieu l'a tiré du ventre de la mère, pource qu'il l'a aimé. Parlant ainsi, il maintient tellement sa cause estre bonne et juste, qu'il ne déroge en rien à la miséricorde gratuite de Dieu, laquelle prévient tous biens desquels elle est origine.

6 Il sera bon de noter en passant, quelle différence il y a entre telles locutions et les promesses légales. J'appelle Promesses légales, non pas toutes celles qui sont couchées çà et là en la Loy de Moyse, veu qu'on y en trouvera plusieurs Evangéliques : mais j'enten celles qui appartiennent proprement à la doctrine de la Loy. Telles promesses, quelque nom qu'on leur impose, promettent rémunération et loyer, sous condition, si nous faisons ce qui est commandé. Mais quand il est dit que le Seigneur garde la promesse de sa miséricorde à ceux qui l'aiment : c'est plustost pour démonstrer quels sont ses serviteurs qui ont receu de cœur son alliance, que pour exprimer la cause pourquoy Dieu leur est propice. La raison pour démonstrer cela est, comme le Seigneur par sa bénignité nous appelle en espérance de vie éternelle, afin d'estre craint, aimé et honoré de nous : aussi toutes les promesses de sa miséricorde qu'on lit en l'Ecriture, à bon droict, sont appliquées à ceste fin, c'est que nous l'ayons en honneur et révérence. Toutes fois et quantes doncques que nous oyons que le Seigneur fait bien à ceux qui observent sa Loy, qu'il nous souviene qu'en ceste manière l'Ecriture démontre qui sont les enfans de Dieu, par la marque

1) Rom. IX. 21.

2) 1 Rois VIII, 23.

3) Deut. VII, 9.

4) Néhém. I, 5.

1) Deut. XXIX. 18.

2) Ps. XVIII, 20, 21 ; 2 Sam. XXII, 20, 21.

qui leur doit estre perpétuelle. Considé-
 rons qu'il nous a adoptez pour ses en-
 fans, afin que nous l'honorions comme
 nostre Père. Afin doncques de ne renon-
 cer au droict de nostre adoption, il nous
 faut efforcer de tendre où nostre vocation
 nous meine. D'autre part néanmoins,
 car nous tenions cela pour assuré, que
 l'accomplissement de la miséricorde de
 Dieu ne dépend point des œuvres des
 hommes : mais ce qu'il accomplit la pro-
 messe de salut en ceux qui par droicture
 de vie respondent à leur vocation, que
 cela est pource qu'il recognoist en eux
 ses vraies marques et enseignes de ses
 enfans : asçavoir les grâces de son Esprit.
 Il nous faut à cela rapporter ce qui est
 au Pseaume XV, des citoyens de Jérusalem : Seigneur, qui habitera en ton
 tabernacle, et fichera son siège en ta
 montagne sainte? Celuy qui est innocent
 par ses mains, et pur en son cœur¹, etc.
 Item en Isaïe, Qui est-ce qui habitera
 dans le feu qui consume tout? Celuy qui
 fait justice, parle en vérité², etc., et au-
 tres semblables. Car cela n'est point dit
 pour descrire le fondement, sur lequel
 doivent consister les fideles devant Dieu :
 mais seulement la manière par laquelle il
 les appelle en sa compagnie, et en icelle
 les entretient et conserve. Pource qu'il
 hait le péché, et aime la justice : ceux
 qui le veulent conjoindre à soy, il les purifie
 par son Esprit, afin de les rendre confor-
 mes à sa nature. Pourtant si on demande
 la cause première, par laquelle l'entrée
 nous est ouverte au Royaume de Dieu,
 nous avons le moyen d'y persévérer : la res-
 pectueuse est preste, c'est pource que le Sei-
 gneur nous a une fois adoptez par sa mi-
 séricorde, et nous conserve tousjours.
 On demande de la manière comment
 se fait : lors il faut venir à nostre
 vocation et aux fruits d'icelle, dont
 il a parlé en ce Pseaume et autres pas-
 saiges.

Mais il semble advis qu'il y ait beau-
 coup plus de difficulté à soudre les tesmoi-
 gnages qui honorent les bonnes œuvres
 de justice, et disent que par
 elles l'homme est justifié. Quant est du

premier genre, nous voyons que ça et là
 les commandemens de Dieu sont appelez
 Justifications et Justices. Du second, nous
 en avons exemple en Moyse, quand il dit,
 Ceste sera nostre justice, si nous gar-
 dons tous ces commandemens¹. Et si on
 réplique que c'est une promesse légale,
 à laquelle est adjoincte une condition im-
 possible : il y en a d'autres dont on ne
 sçauroit dire le mesme. Comme quand il
 dit, Cela te sera imputé pour justice, si
 tu rens au povre le gage qu'il t'aura
 donné². Pareillement le Prophète dit, que
 le zèle qu'eut Phinéas à venger l'oppro-
 bre d'Israël, luy a esté imputé à justice³.
 Parquoy les Pharisiens de nostre temps
 pensent avoir belle matière de crier con-
 tre nous en cest endroit. Car quand
 nous disons que la justice de foy esta-
 blie, il faut que la justice des œuvres
 soit abatue : aussi ils arguent au con-
 traire que si la justice est par les œuvres,
 qu'il n'est pas vray que nous soyons jus-
 tifiés par la seule foy. Encores que je
 leur ottroye que les commandemens de
 la Loy soyent appelez Justice, ce n'est
 point merveille : car de fait ils le sont.
 Combien que les lecteurs doyvent estre
 advertis que les Grecs ont translaté mal
 proprement le mot hébreu, mettans au
 lieu d'Edits ou Statuts, Justifications. Au
 reste, je ne débatray point du mot :
 comme aussi nous n'ostons point cela à
 la Loy de Dieu, qu'elle ne contienne par-
 faite justice. Car combien que pource
 que nous sommes debtors de tout ce
 qu'elle requiert, quand bien nous y au-
 rions satisfait, encores sommes-nous ser-
 viteurs inutiles : toutesfois puis que le
 Seigneur a fait cest honneur à l'observa-
 tion d'icelle, de l'appeler Justice, ce n'est
 pas à nous de luy, oster ce qu'il luy a
 donné. Nous confessons doncques volon-
 tiers que l'obéissance de la Loy est Jus-
 tice, l'observation d'un chacun comman-
 dement est partie de Justice : moyennant
 que nulles des autres parties ne défailent.
 Mais nous nions, qu'on puisse monstrer
 en tout ce monde une telle justice. Et à
 ceste cause nous abolissons la justice de
 la Loy ; non pas que de soy elle soit in-

1) Ps. XV. 1, 2.

2) Is. XXXIII, 14, 15.

1) Deut. VI, 25.
2) Ps. CVI, 31.

3) Deut. XXIV, 13.

suffisante : mais pource qu'à cause de la débilité de nostre chair, elle n'apparoist nulle part. Mais quelqu'un pourra dire, que l'Ecriture n'appelle pas seulement les préceptes de Dieu, Justice : mais qu'elle attribue ce tiltre aussi aux œuvres des fideles. Comme quand elle récite que Zacharie et sa femme ont gardé les justices du Seigneur¹. Je respon, qu'en parlant ainsi elle estime plus les œuvres de la nature de la Loy, que de leur propre condition. Combien qu'il fale encores yci observer ce que j'ay dit n'aguères, que la translation vicieuse des Grecs ne nous doit point estre pour loy. Mais pource que saint Luc n'a rien voulu changer en ce qui estoit receu de son temps, je passeray volontiers cela. Bien est vray que le Seigneur, par le contenu de sa Loy, a monstré aux hommes quelle est la justice : mais nous ne mettons point icelle justice en exécution, sinon en observant toute la Loy. Car par chacune transgression elle est corrompue. Puis doncques que la Loy n'enseigne que justice : si nous regardons à icelle, tous ses commandemens sont justice. Si nous considérons les hommes, pour observer un commandement, ils ne mériteront point la louange de justice, estans transgresseurs en plusieurs : et veu mesmes qu'ils ne font œuvre pour obéir à Dieu qui ne soit vicieuse aucunement, à cause de son imperfection. Nostre response doncques est, que quand les œuvres des saints sont nommées Justice, cela ne vient point de leurs mérites : mais entant qu'elles tendent à la justice que Dieu nous a commandée, laquelle est nulle, si elle n'est parfaite. Or elle ne se trouve parfaite en nul homme du monde : pourtant faut conclurre, qu'une bonne œuvre de soy ne mérite pas le nom de justice.

8 Je vien maintenant au second genre, où gist la principale difficulté. Saint Paul n'a nul argument plus ferme pour prouver la justice de la foy, que quand il allègue ce qui est escrit de Moyse, la foy avoir esté imputée à Abraham pour justice². Puis doncques que le zèle de Phari-
sées, selon le Prophète, luy a esté im-

puté à justice¹ : ce que saint Paul de la foy, on le pourra aussi co-
des œuvres. Pourtant nos adver-
comme ayans la victoire en main, d-
nent que jà soit que nous ne soyon-
justifiez sans foy, néantmoins i-
sommes pas justifiez par icelle seu-
qu'il faut conjoindre les œuvres av-
parfaire la justice. J'adjure yci
qui craignent Dieu, que comme
vent qu'il faut prendre la reigle
tice de la seule Ecriture : aussi
lent diligemment, et en humilité
considérer avec moy comme l'i-
se peut accorder à elle-mesme,
cune cavillation. Saint Paul
que la justice de foy est un refuge
qui sont desnuez de leur propre
infère hardiment, que quiconque
titlé par la foy, est exclus de
des œuvres. Scachant d'autre
la justice de foy est commune à
viteurs de Dieu, il infère derecl-
mesme confiance, que nul n'es-
par les œuvres : mais plustost
traire, que nous sommes justifi-
aucune aide de nos œuvres. M-
autre chose de disputer de quell-
sont les œuvres en elles-mesme
quelle estime elles sont deval-
après la justice de la foy estal-
est question de priser les œuvi-
leur dignité, nous disons qu'el-
indignes d'estre présentées deval-
de Dieu : ainsi, qu'il n'y a ho-
monde qui ait rien en ses œuvre-
se puisse glorifier devant Dieu.
reste, que tous estans desnuez
aide de leurs œuvres, soyent jus-
la seule foy. Or nous exposo-
justice estre telle : c'est que le
estant receu en la communion d-
est par sa grâce réconcilié à Die-
tant qu'estant purifié par son
obtient rémission de ses péche-
tant vestu de la justice d'icelui
de la siene propre, il peut con-
vant le throne judicial de Die-
que la rémission des péchez est
œuvres qui s'ensuyvent sont
d'ailleurs que de leur mérite.

1) Luc I, 6.

2) Gal. III, 6.

1) Ps. CXL, 81.

ce qui est imparfait, est couvert par la perfection de Christ : tout ce qui y est d'ordures et de taches, est nettoyé par la pureté, pour ne venir point en conte. Après que la coulpe des transgressions est ainsi effacée, laquelle empeschoit les hommes de produire chose qui fust agréable à Dieu : après aussi que les vices d'imperfections sont ensevelis, dont toutes bonnes œuvres sont entachées et maculées, lors les bonnes œuvres que font les hommes, sont estimées justes : ou bien, qui ont autant à dire, sont imputées à justice.

9 Si maintenant quelqu'un m'objecte cela, pour m'impugner la justice de la foy : premièrement je l'interrogueray, si l'homme doit estre réputé juste pour une ou trois bonnes œuvres, estant transgresseur de la Loy en toutes les autres. Cela seroit trop desraisonnable. Mais après je luy demanderay, si mesmes pour plusieurs bonnes œuvres il est juste quand on le pourra trouver coupable en aucune chose. Encores n'osera pas mon adversaire affermer cela, veu que la sentence de Dieu y contredit, laquelle prononce tous ceux qui n'auront accompli tous les préceptes, estre maudits¹. Je presseray encores outre, demandant s'il y a une seule bonne œuvre, en laquelle on ne puisse noter aucune impureté ou imperfection. Or comment cela se pourroit faire devant les yeux de Dieu, ausquels toutes estoilles ne sont point pures ne claires, ne les Anges justes²? Pourtant il sera contraint de confesser qu'on ne trouvera nulle bonne œuvre, laquelle ne soit pollue et corrompue, tant par les transgressions qu'aura commises l'homme à autre endroict, que par sa propre imperfection : tellement qu'elle ne sera pas capable d'avoir le nom de Justice. Or si c'est chose notoire que cela procède de la justification de la foy, que les œuvres n'autrement estoyent impures, corrompues, indignes de comparoistre devant Dieu (tant s'en faut qu'elles luy fussent agréables) soyent imputées à justice : pourquoy alléguerons-nous la justice des œuvres, pour détruire la justice de la foy, de laquelle icelle est produite, et en

laquelle elle consiste? Voudrions-nous faire une lignée serpentine, que les enfans meurtrissent leur mère? Or le dire de nos adversaires tend là. Ils ne peuvent nier que la justification de la foy ne soit commencement, fondement, cause, matière, substance de la justice des œuvres. Néanmoins ils concluent que l'homme n'est pas justifié de foy : pource que les bonnes œuvres sont imputées à justice. Laissons doncques ces fatras : et confessons à la vérité ce qui en est : c'est que si toute la justice qui peut estre en nos œuvres procède et dépend de la justification de foy, non-seulement ceste-ci n'est en rien diminuée par celle-là, mais plustost confermée : d'autant que sa vertu apparoist plus ample. D'avantage, ne pensons pas les œuvres estre tellement prisées après la justification gratuite, qu'elles succèdent au lieu de justifier l'homme, ou bien le justifient à demi avec la foy. Car si la justice de foy ne demeure tousjours en son entier, l'immondicité des œuvres sera découverte, tellement qu'elles ne mériteront que condamnation. Or il n'y a nulle absurdité en cela, que l'homme soit tellement justifié par foy, que non-seulement il soit juste en sa personne, mais aussi que ses œuvres soyent réputées justes, sans ce qu'elles l'ayent mérité.

10 Par ce moyen nous concéderons non-seulement qu'il y a portion de justice aux œuvres, (ce que nos adversaires prétendent) mais qu'elles sont approuvées de Dieu, comme si elles estoyent parfaites : moyennant qu'il nous souviene sur quoy la justice d'icelles est fondée : qui est pour soudre toute difficulté. Car l'œuvre commence d'estre agréable à Dieu, quand il la reçoit avec pardon. Or dont est-ce que vient ce pardon, sinon que Dieu regarde et nos personnes, et tout ce qui procède de nous en Jésus-Christ? Tout ainsi doncques que nous apparoissons justes devant Dieu après que nous sommes faits membres de Christ, entant que par son innocence nos fautes sont cachées : ainsi nos œuvres sont tenues pour justes, entant que ce qu'il y a de vice en icelles estant couvert de la pureté de Christ, ne nous

Deut. XXVII, 26.

2) Job IV, 18.

est point imputé. Parquoy nous pouvons dire à bon droict, que par la seule foy non-seulement l'homme, mais aussi ses œuvres sont justifiées. Or si ceste justice des œuvres telle quelle procède de la foy et de la justification gratuite, il ne faut pas qu'on la prene pour détruire ou obscurcir la grâce dont elle dépend : mais plustost doit estre enclose en icelle, et se rapporter à icelle, comme le fruit à l'arbre. En ceste manière saint Paul voulant prouver que nostre béatitude consiste en la miséricorde de Dieu, et non pas en nos œuvres, presse fort ce que dit David, Bienheureux sont ceux auxquels les iniquitez sont remises, desquels les péchez sont cachez. Bienheureux est l'homme auquel le Seigneur n'a point imputé ses fautes¹. Si quelqu'un vouloit alléguer au contraire infinis témoignages, lesquels semblent advis constituer la béatitude en nos œuvres : comme quand il est dit, Bien-heureux est l'homme qui craint Dieu², qui a pitié du povre affligé³, qui n'a point cheminé au conseil des meschans⁴, qui porte tentation⁵, qui garde justice et jugement⁶ : Bienheureux sont les povres d'esprit⁷, etc., tout cela ne fera pas que ce que dit saint Paul ne demeure vray. Car veu que ces vertus qui sont là récitées ne sont jamais tellement toutes en l'homme, qu'elles puissent estre acceptées de Dieu d'elles-mêmes : il s'ensuyt que l'homme est tousjours misérable, jusques à ce qu'il soit délivré de misère par la rémission de ses péchez. Puis doncques qu'ainsi est, que toutes les espèces de béatitude que récite l'Ecriture sont anéanties et périées, tellement que le fruit d'une seule n'en revient point à l'homme, sinon que premièrement il obtiene béatitude, en la rémission de ses péchez, laquelle donne lieu à toutes les autres bénédictions de Dieu : il s'ensuyt que ceste béatitude gratuite non-seulement est principale et souveraine, mais unique : sinon que nous vueillions qu'elle soit détruite et abolie par les bénédictions qui consistent en

icelle seule. Il n'y a pas maintenant propos, que cela nous doyve ou engendrer quelque scrupule. Les fideles sont souvent nommez justes par l'Ecriture. Je confesse qu'ils ont pour leur sainte vie. Mais consoit qu'ils appliquent plus leur suyvra justice, qu'ils ne l'accomplissent : c'est bien raison que ceste justice des œuvres, telle quelle, soit submisce de la foy, en laquelle elle est enclose, et de laquelle elle tient tout ce qu'elle a.

41 Mais nos adversaires pouront dire, outre, et disent que saint Jacques contrarie si évidemment, qu'il est impossible de nous en despescher. Il enseigne qu'Abraham a esté justifié par les œuvres : et que nous tous aussy nous devons nous justifier par les œuvres, et non de la seule foy¹. Mais je demeure en combat avec saint Paul. S'ils tiennent que la justice pour ministre de Christ, il ne faut point prendre sa sentence, mais se désaccorde point d'avec Christ. Il a parlé par la bouche de saint Paul, que saint Esprit afferme par la bouche de saint Paul, qu'Abraham a obtenu la justice par foy, et non point par ses œuvres. Il faut aussi que nous soyons justifiés sans les œuvres de la loi. Le mesme Esprit dénonce par saint Paul que nostre justice consiste en la foy non-seulement en foy. Il est certain que l'Esprit n'est point répugnant à la foy, quelle doncques sera la concordance entre nous et nos adversaires, s'ils peuvent vaincre la justice de foy, laquelle nous devons estre plantée au profond de nos cœurs. De donner repos aux consciences, s'en soucient point beaucoup. tant on voit comment ils s'efforcent de branler la justice de foy : mais ils ne monstrent nulle certaine justice, à laquelle les consciences puissent ranger. Qu'ils triomphent tant qu'ils voudront, moyennant ce qu'ils se puissent vanter d'autre victoire que d'avoir osté toute certitude de la foy. Or ils obtiendront ceste maudite victoire aux lieux où ayans esteint la lumière de vérité, ils auront aveuglé les

1) Rom. IV, 5 ; Ps. XXXII, 1, 2. 2) Ps. CXII, 1.
3) Prov. XIV, 26. 4) Ps. I, 1.
5) Jacq. I, 12. 6) Ps. CVI, 3 ; CXIX, 1.
7) Matth. V, 3.

1) Jacq. II, 21, 22, 24.

res. Mais partout où la vérité meurera ferme, ils ne proufissent. Je nie doncques que la saint Jaques (laquelle ils ont en la bouche, et de laquelle ils grand bouclier) leur favorise. Pour liquider cela, il nous èrement regarder le but où il après observer en quoy c'est usent. Pource qu'il y en avoit urs (comme ce mal est coustume en l'Eglise) lesquels démonstrent infidélité en mesprisant tout propre aux fidèles : et néant-essoyent de se glorifier faus-tiltre de foy, saint Jaques se ceste folle outrecuidance. Ce loncques son intention de dé-rien qui soit de la vraye foy, irer combien estoyent ineptes rs, de tant attribuer à une rence de foy, que se conten-e, ils menoyent cependant une e. Cela considéré, il est main-le de juger en quoy se trom-dversaires. Car ils faillent dou-est qu'ils prennent mal le mot uis aussi de Justifier. Saint nommant la foy, n'entend au-ju'une opinion frivole, qui est ente de la vérité de foy. Ce par une manière d'ottroy : nonstre dès le commencement roles, Que proufite cela, mes quelqu'un dit qu'il a la foy, et pas les œuvres¹ ? Il ne dit pas, in a la foy sans œuvres : mais, te de l'avoir. Puis après en-clairement, en faisant par ceste foy pire que la cognois-liables : finalement en l'appe-. Mais on pourra suffisamment : qu'il veut dire par la défini-n met : Tu crois, dit-il, qu'il a. Certes si tout le contenu de st de simplement croire qu'il u, ce n'est pas de merveille si t justifier. Et ne faut pas que ons que cela déroge rien à la nne, de laquelle la nature est Car comment est-ce que la justille, sinon en nous adjoi-

gnant à Jésus-Christ, afin qu'estans faits un avec luy, nous jouissions de la parti-cipation de sa justice ? Elle ne justifie pas doncques pour avoir conçu quelque in-telligence de Divinité : mais par ce qu'elle fait reposer l'homme en la certitude de la miséricorde de Dieu.

42 Nous n'avons point encores touché le but, jusques à ce que nous aurons decouvert l'autre erreur. Car il semble advis que saint Jaques mette une partie de nostre justice aux œuvres. Mais si nous le voulons faire accorder et à toute l'Ecriture et à soy-mesme, il est néces-saire de prendre autrement en ce lieu le vocable de Justifier, qu'il ne se prend en saint Paul. Car saint Paul appelle Jus-tifier, quand la mémoire de nostre injus-tice estant effacée, nous sommes réputez justes. Si saint Jaques eust là regardé, il eust cité mal à propos le tesmoignage de Moyse, qu'Abraham a creu à Dieu, etc. Car il adjouste conséquemment, qu'Abra-ham a obtenu justice par ses œuvres, entant qu'il n'a point douté d'immoler son fils au commandement de Dieu : et ainsi que l'Ecriture a esté accomplie, laquelle dit qu'il a creu à Dieu, et lui a esté imputé à justice. Si c'est chose ab-surde que l'effect précède sa cause : ou Moyse tesmoigne faussement en ce lieu-là que la foy a esté imputée pour justice à Abraham, ou il n'a point mérité sa jus-tice par l'obéissance qu'il a rendue à Dieu en voulant sacrifier Isaac. Abraham a esté justifié par sa foy devant qu'Ismaël fust conçu, lequel estoit jà grand devant la nativité d'Isaac. Comment dirons-nous doncques qu'il s'est acquis justice par l'obéissance qui a esté long temps après ? Pourtant, ou saint Jaques a renversé tout l'ordre (ce qui n'est licite de penser) ou en disant qu'il a esté justifié, il n'a pas entendu qu'il eust mérité d'estre tenu pour juste. Quoy doncques ? Certaine-ment il appert qu'il parle de la déclara-tion de justice devant les hommes, et non pas de l'imputation de justice quant à Dieu : comme s'il disoit, Ceux qui sont justes de foy, approuvent leur justice par obéissance et bonnes œuvres, et non point par une masque nue et imaginaire de foy. En somme, il ne dispute point

par quel moyen nous sommes justifiez, mais il requiert des fideles une justice qui se declare par œuvres. Et comme saint Paul affirme que l'homme est justifié sans aide de ses œuvres : aussi saint Jaques ne concède pas que celui qui se dit juste, soit despourveu de bonnes œuvres. Ceste considération nous délivrera de tout scrupule. Car nos adversaires s'abusent principalement en cela, qu'ils pensent que saint Jaques détermine quelle est la manière d'estre justifié : comme ainsi soit qu'il ne tasche à autre fin, que d'abatre la vaine confiance de ceux qui pour excuser leur nonchalance de bien faire, prétendent faussement le tiltre de foy. Parquoy comment qu'ils tournent et revirent les paroles de saint Jaques, ils n'en pourront tirer que ces deux sentences : c'est, qu'une vaine imagination de foy ne nous justifie pas : item, que le fidele n'estant point content d'une telle imagination, declare sa justice par bonnes œuvres.

43 Ce qu'ils allèguent de saint Paul en un mesme sens, ne les aide en rien : asçavoir que les facteurs de la Loy seront justifiez, non pas les auditeurs ¹. Je ne veux point évader par la solution de saint Ambroise, lequel expose cela estre dit, pource que l'accomplissement de la Loy est la foy en Christ. Car il me semble que c'est un subterfuge, duquel il n'est jà mestier quand la plene voye est ouverte. En ce passage-là saint Paul rabat l'orgueil des Juifs, qui se glorifioient en la seule cognoissance de la Loy, combien qu'ils en fussent grans contempteurs. Afin doncques qu'ils ne se pleussent pas tant en une cognoissance nue, il les admoneste que si nous cherchons nostre justice en la Loy, il faut venir à l'observation, et non pas à l'intelligence d'icelle. Certes nous ne révoquons pas cela en doute, que la justice de la Loy ne consiste en bonnes œuvres. Nous ne nions pas non plus qu'en observation entière de sainteté et innocence il n'y ait plene justice : mais il n'est pas encores prouvé que nous soyons justifiez par œuvres, sinon qu'on en produise

quelqu'un qui ait accompli la Loy. Or que saint Paul n'ait voulu autre chose dire, sa procédure en rend tesmoignage. Après avoir condamné d'injustice tant Juifs que Gentils indifféremment, il descend après à particulariser, et dit que ceux qui ont péché sans la Loy, périront sans la Loy : ce qui appartient aux Gentils. D'autre part, que ceux qui ont péché en la Loy, seront jugez par la Loy : ce qui est propre aux Juifs. Or pource qu'ils fermans les yeux à leurs transgressions se glorifioient de la seule Loy, il adjoste ce qui estoit bien convenable, que la Loy ne leur estoit pas donnée afin qu'escoutans seulement la voix d'icelle ils fussent rendus justes, mais en obéissant à ses commandemens. Comme s'il disoit, Cherches-tu justice en la Loy? n'allègue point la seule ouye laquelle a de soy peu d'importance, mais produy les œuvres par lesquelles tu puisses monstrier que la Loy ne t'a pas esté donnée en vain. Puis que tous défailloient en cela, il s'ensuyvoit qu'ils estoient despoillez de la gloire qu'ils prétendoyent. Pourtant il faut plustost du sens de saint Paul former un argument contraire : c'est que si la justice de la Loy est située en perfection de bonnes œuvres, et nul ne se peut vanter d'avoir satisfait à la Loy par ses œuvres : la justice de la Loy est nulle entre les hommes.

44 Après, nos adversaires nous assailent des passages où les fideles offrent hardiment leur justice à Dieu pour estre examinée, et désirent de recevoir sentence selon icelle. Comme quand David dit, Juge-moy, Seigneur, selon ma justice, et selon l'innocence qui est en moy ¹. Item, Exauce, Seigneur, ma justice : tu as esprouvé mon cœur, et l'as visité de nuict, et ne s'est point trouvé d'iniquité en moy ². Item, Le Seigneur me rétribuera selon ma justice, et me rendra selon la pureté de mes mains : car j'ay gardé la droicte voye, et n'ay point décliné de mon Dieu ³, etc. Item, Juge-moy, Seigneur, car j'ay cheminé en innocence. Je ne me suis point assis au rang des menteurs, et ne me suis point mes-

¹) Rom. II, 13.

¹) Ps. VII, 9.

²) Ps. XVII, 1-3.

³) Ps. XVIII, 21.

avec les meschans. Ne pers point doncques mon âme avec les iniques¹, etc. J'ay dit ci-dessus de la confiance que les fidèles semblent advis simplement prendre des œuvres. Les passages que nous avons icy amenez ne nous empescheront pas beaucoup, si nous les considérons en leur circonstance, laquelle est double. Car les fidèles en ce faisant ne veulent pas que toute leur vie soit examinée, afin que selon icelle ils soyent absous ou condamnés : mais présentent à Dieu quelque cause particulière pour en juger. Secondement, ils s'attribuent justice, non pas au regard de la perfection de Dieu, mais au comparaisn des meschans et iniques. Troisièmement, quand il est question de justifier l'homme, il n'est pas seulement requis qu'il ait bonne et juste cause en quelque affaire particulier, mais qu'il ait une justice entière en tout le cours de sa vie : ce qu'il n'a jamais eu et n'aura. Car en ces oraisons où les saints invoquent le jugement de Dieu pour approuver leur innocence, ils ne se veulent pas contenter d'estre purs et nets de tout péché, mais qu'il n'y ait rien à redire en leur vie : mais après avoir mis toute fiance de salut en la bonté de Dieu, se confians néanmoins qu'il est le protecteur des povres, pour venger les injures qu'on leur fait, et pour les défendre quand on les afflige. Mort, ils luy recommandent leur cause, par laquelle ils sont affligez estans innocens. D'autre part, en se présentant avec leurs adversaires devant le throne de Dieu, ils n'allèguent point une innocence laquelle puisse respondre à sa pureté, si elle estoit espluchée selon sa rigueur : mais pource qu'ils sçavent bien que leur intégrité, justice et simplicité est plaisante et agréable à Dieu, au pris de la malice, meschanceté et astuces de leurs adversaires : ils ne doutent pas d'invoquer Dieu pour juge entre eux et les iniques. En ceste manière quand David dit à Saül, Que le Seigneur rende à chacun selon la justice et vérité qu'il trouvera en luy², il n'entendoit pas que Dieu examinast un chacun par soy, et le récompensast selon ses mérites : mais il

protestoit devant Dieu quelle estoit son innocence au pris de l'iniquité de Saül. Saint Paul aussi, quand il se glorifie au bon tesmoignage de sa conscience, qu'il a fait son office en simplicité et intégrité³ : il n'entend pas s'appuyer et reposer sur ceste gloire quand il viendra au jugement de Dieu : mais estant contraint par les calomnies des meschans, il maintient contre leur malédicence sa loyauté et preud'hommie, laquelle il sçavoit estre connue et agréable à Dieu. Car nous voyons ce qu'il dit en un autre lieu : c'est qu'il ne se sent point coupable, mais qu'en cela il n'est pas justifié⁴. Certes il réputoit bien que le jugement de Dieu est bien autre que l'estime des hommes. Pourtant, combien que les fidèles allèguent Dieu pour tesmoin et juge de leur innocence contre la mauvaistie des hypocrites, toutesfois quand ils ont affaire à Dieu seul ; ils crient tous d'une voix, Seigneur, si tu prens garde aux iniquitez, qui est-ce qui subsistera⁵? Item, Seigneur, n'entre point en jugement avec tes serviteurs : car nul vivant ne sera justifié devant ta face⁶. Et se desflans de leurs œuvres confessent volontiers que sa bonté est meilleure que toute vie⁷.

45 Il y a d'autres lieux quasi semblables, ausquels quelqu'un pourroit estre empesché. Salomon dit que celuy qui chemine en intégrité, est juste ; item, qu'en la voye de justice on trouvera vie, et qu'il n'y aura point de mort⁸. Selon laquelle raison Ezéchiel dénonce, que celuy qui fera justice et jugement, vivra tousjours⁹. Je respon que nous ne voulons rien nier ne dissimuler, n'obscurcir de toutes ces choses ; mais qu'il y en viene un seul en avant avec une telle intégrité. S'il ne se trouve nul homme mortel qui le puisse faire, ou il faut que tous périssent au jugement de Dieu, ou qu'ils ayent leur refuge à sa miséricorde. Cependant encores ne nions-nous pas que l'intégrité qu'ont les fidèles, combien qu'elle soit imparfaite, et qu'il

1) 2 Cor. I, 12 ; Act. XXIII, 1. 2) 1 Cor. IV, 4.

3) Ps. CXXX, 3.

4) Ps. CXLIII, 2.

5) Ps. LXIII, 4.

6) Prov. XX, 7 ; XII, 28.

7) Ezéch. XVIII, 9, 21 ; XXXIII, 15.

8) Ps. XXVI, 1, 4, 5, 9.

9) 1 Sam. XVI, 23.

y ait beaucoup à redire, ne leur soit comme un degré à immortalité : mais dont vient cela, sinon que quand le Seigneur a receu un homme en l'alliance de sa grâce, il n'espluche point ses œuvres selon leurs mérites, mais les accepte de bénignité paternelle, sans ce qu'elles en soyent dignes ? Par lesquelles paroles nous n'entendons pas seulement ce qu'enseignent les Scholastiques, c'est que les œuvres ont leur valeur de la grâce de Dieu qui les accepte : car en cela disant, ils entendent que les œuvres lesquelles seroyent autrement insuffisantes pour acquérir salut, reçoivent leur suffisance de ce qu'elles sont prisées et acceptées de Dieu, selon la paction de la Loy. Mais je di au contraire : que toutes œuvres, entant qu'elles sont pollues tant par autres transgressions que de leurs propres macules, ne peuvent rien valoir sinon d'autant que nostre Seigneur n'impute point les macules dont elles sont entachées, et pardonne à l'homme toutes ses fautes : ce qui est donner justice gratuite. Et n'y a point de propos d'alléguer yci les prières que fait aucunesfois saint Paul, où il désire une si grande perfection aux fidèles, qu'ils soyent trouvez

irrépréhensibles et sans coulpe au ment du Seigneur¹. Les Célestiens hérétiques s'aidoyent de telles tences, pour prouver que l'homme avoir parfaite justice en la vie présente. Nous respondons après saint Augustin ce que nous pensons pouvoir s'entendre c'est que tous fidèles doyvent bien s'efforcer à ce but, d'apparoistre une fois devant Dieu purs et sans macule, pource que le meilleur estat et le plus parfait que nous puissions avoir en la vie présente, n'est autre chose que de profiter de jour en jour : lors nous viendrons à ce but, quand après despoillez de nostre chair pécheresse, nous adhérons pleinement à Dieu. Combien que je ne voudroy pas estre opiniastre pour résister à ce que Dieu voudroit attribuer aux Saints la perfection, moyennant qu'il la leur donne avec saint Augustin, lequel escrive au troisième livre à Boniface : nous appelons la vertu des saints la perfection d'icelle est la cognoissance de l'imperfection que tant en vérité qu'en humilité les saints reconnoissent combien ils sont imparfaits.

CHAPITRE XVIII.

Que c'est mal arguer, de dire que nous sommes justifiés par œuvres pource que Dieu leur promet salaire.

4 Venons maintenant à exposer les passages, ausquels il est dit que Dieu rendra à chacun selon ses œuvres¹, comme sont ceux qui s'ensuyvent : Un chacun recevra selon qu'il aura fait en son corps, soit bien soit mal². Gloire et honneur à celui qui fera bien : tribulation et angoisse sur l'âme du pervers³. Item, Et iront ceux qui auront bien vescu, en la résurrection de vie⁴. Item, Venez, vous qui estes bénits de mon Père : j'ay eu faim, et vous m'avez repeu : j'ay eu soif, et vous m'avez donné à boire⁵, etc. Ausquels il sera bon de

conjoindre aussi ceux où la vie éternelle est appelée Loyer. Comme quand il est dit que la rémunération sera donnée à l'homme selon l'œuvre de ses mains. Item, Celui qui obéit au commandement de Dieu sera rémunéré⁶. Item, esjoiez vous, car vostre loyer est grand et est en réserve. Item, Un chacun recevra salaire selon son labour⁷. Touchant ce qui est dit que Dieu rendra à un chacun selon ses œuvres, il se peut soudre sans difficulté. Car ceste locution dénote un ordre de conséquence, que

1) Matth. XVI, 27.

2) 2 Cor. V, 10.

3) Rom. II, 6, 9, 10. 4) Jean V, 29. 5) Matth. XXV, 34, 35.

1) Ephés. I, 4 ; Phil. II, 15 ; 1 Thess. III, 13.

2) Prov. XII, 14 ; XIII, 12.

3) Matth. V, 12 ; Luc VI, 23.

4) 1 Cor.

lle Dieu rémunère les hommes. a nulle doute que nostre Seide ces degrez en accomplisse salut : qu'après nous avoir nous appelle : après nous avoir il nous justifie : après nous fiez, il nous glorifie ¹. Combien que par sa seule miséricorde les siens en vie, toutesfois il les conduit en icelle par les bonnes œuvres, afin d'accomplir son vouloir, par l'ordre qu'il : ce n'est point de merveilles et qu'ils sont couronnez selon res, par lesquelles ils sont précevoir la couronne d'immortalité pour ceste cause il est font leur salut ², quand en s'ap- bonnes œuvres ils méditent la elle. Voire, comme il leur est de travailler pour la viande rit point ³, quand ils s'acquièrent en Jésus-Christ : néant- st adjousté quant et quant, que l'homme leur 'donnera ceste ont il s'ensuyt que le mot de ou opérer ne s'oppose point à mais seulement emporte zèle et ar ainsi il ne s'ensuyt pas, ou ent auteurs de leur salut, ou alut procède des bonnes œuvres. cques? Incontinent après que naissance de l'Evangile et l'il- du saint Esprit ils ont esté la compagnie de Christ, la vie est commencée en eux : en eigneur achève son œuvre qu'il ncée en eux, jusques au jour Christ ⁴. Or l'œuvre de Dieu est en eux, quand en justice et représentans l'image de leur ste, ils se déclarent estre ses gitimes.

it est de ce mot Loyer, il ne qu'il nous induise à faire nos use de nostre salut. Première- e cela soit arrêté en nostre e le Royaume des cieus n'est e de serviteurs, mais héritage : duquel jouiront seulement Dieu a adoptez pour ses en-

fans ¹ : et n'en jouiront pour autre cause, que pour ceste adoption. Car le fils de la chambrière ne sera point héritier (comme il est escrit), mais le fils de la femme libre ². Et de faict, aux mesmes passages, où le saint Esprit promet la vie éternelle pour le loyer des œuvres, en l'appelant nommément Héritage, il démontre qu'elle nous vient d'ailleurs. En ceste manière, Christ en appelant les esleus de son Père à posséder le royaume céleste, récite bien les œuvres qu'il veut en cela récompenser : mais il adjouste quant et quant qu'ils le posséderont de droict d'héritage ³. Saint Paul aussi exhorte bien les serviteurs, qui font fidèlement leur devoir, d'espérer rétribution du Seigneur : mais il adjouste incontinent que c'est rétribution d'héritage ⁴. Nous voyons comme par paroles expresses Christ et ses Apostres se donnent de garde que nous ne référions point la béatitude éternelle aux œuvres, mais à l'adoption de Dieu. Pourquoi doncques, dira quelqu'un, font-ils mention semblablement des œuvres ? Ceste question se pourra vuidier par un seul exemple de l'Ecriture. Devant la nativité d'Isaac, il avoit esté promis à Abraham qu'il auroit semence, en laquelle seroyent bénites toutes nations de la terre : et que sa lignée seroit semblable aux estoilles du ciel, et au gravier de la mer ⁵. Long temps après il se prépare à immoler son fils Isaac, selon le commandement de Dieu. Après avoir monstre une telle obéissance, il reçoit ceste promesse : J'ay juré par moy-mesme, dit le Seigneur, puis que tu as fais cela, et n'as point espargné ton propre fils unique pour me complaire, je te béniray, et multiplieray ta semence comme les estoilles du ciel, et le gravier de la mer : et en ta semence seront bénites toutes nations de la terre, pource que tu as obéy à ma voix ⁶. Qu'est-ce que nous oyons ? Abraham avoit-il mérite par son obéissance ceste bénédiction, laquelle luy avoit esté promise devant que le commandement luy fust

1) Ephés. I, 5.

2) Gal. IV, 30.

3) Matth. XXV, 34, etc.

4) Col. III, 24.

5) Gen. XV, 5 ; XVII, 1 ; XVIII, 10.

6) Gen. XXII, 3, 16-18.

1, 20.
27.

3) Phil. II, 12.

4) Phil. I, 6.

baillé? Yci certes nous avons sans circuit et sans ambiguïté, que le Seigneur rémunère les œuvres des fidèles par les mesmes bénéfices qu'il leur avoit jà donnez, devant qu'ils eussent pensé à rien faire, et pour le temps qu'il n'avoit nulle cause de leur bien faire, sinon sa miséricorde.

3 Et toutesfois ce n'est pas frustration ne moquerie, quand il dit qu'il rétribue aux œuvres ce qu'il avoit gratuitement donné devant les œuvres. Car d'autant qu'il veut que pour méditer l'accomplissement et jouissance des choses qu'il a promises, nous nous exercions en bonnes œuvres, et que par icelles nous cheminions pour parvenir à l'espérance bienheureuse qu'il nous a proposée au ciel, c'est à bon droict que le fruit des promesses leur est assigné, puis qu'elles sont comme moyens pour nous conduire à la jouissance. L'un et l'autre a esté trèsbien exprimé de l'Apostre, quand il dit que les Colossiens s'appliquoyent à suyvre charité, pour l'espérance qui leur estoit colloquée au ciel, de laquelle ils avoyent au paravant entendu par la doctrine véritable de l'Evangile¹. Car en disant qu'ils ont cognu par l'Evangile, que l'héritage céleste leur estoit préparé, il dénote que l'espérance en est fondée en un seul Christ, non point en nulles œuvres. A quoy s'accorde ce dire de saint Pierre, que nous sommes gardez de la vertu de Dieu par la foy, au salut qui est appresté pour estre manifesté en son temps². Quand il dit qu'à ceste cause ils s'efforcent de bien faire, il démontre que les fidèles tout le temps de leur vie doyvent courir pour appréhender. Or afin que nous ne pensissions que le salaire que nous promet le Seigneur, se doyve mesurer selon les mérites, il nous propose une parabole, en laquelle il se compare à un père de famille, lequel envoie en sa vigne tous ceux qu'il rencontre : les uns en la première heure du jour, les autres en la seconde, les autres en la troisième : aucuns en l'onzième. Quand ce vient au soir, il distribue à tous salaire égal³. De laquelle parabole l'ex-

position est trèsbien et brièvement couchée au livre intitulé, De vocatione Gentium, qu'on attribue à saint Ambroise. Pource que c'est un Docteur ancien, j'aime mieux user de ses paroles que de miennes. Par ceste similitude, dit-il, le Seigneur a voulu monstrier que la vocation de tous fidèles, combien qu'il y ait quelque variété en l'apparence extérieure, appartient à sa seule grâce. Ceux doncques qui après avoir besogné une heure seulement, sont égaletz à ceux qui ont travaillé tout au long du jour, représentent la condition de ceux que Dieu pour magnifier l'excellence de sa grâce, appelle sur la fin de leur vie, pour les récompenser selon sa clémence : non par leur payant le salaire de leur labeur, mais espendant sur eux les richesses de sa bonté, comme il les a esleus sans leurs œuvres : afin que ceux-mesmes qui ont long temps travaillé, et ne reçoivent rien plus que les derniers, entendent qu'ils reçoivent tout du don de sa grâce, et non pas pour salaire de leurs labeurs⁴. Il est aussi à noter qu'en tous les passages où la vie éternelle est nommée Loyer de bonnes œuvres, elle ne se prend point pour la communication que nous avons avec Dieu, quand il nous reçoit en nostre Seigneur Jésus, pour nous faire ses héritiers : mais pour la possession, ou fruition de la béatitude que nous avons en son royaume : ce qu'aussi emportent les paroles de Christ, quand il dit, Au siècle à venir vous aurez la vie éternelle⁵. Item Venez, possédez le royaume⁶, etc. Pour ceste cause saint Paul appelle la révélation qui se fera au dernier jour, Nostre adoption : et expose puis après ce mot de Rédemption de nostre corps⁷. Au reste comme celui qui est aliéné de Dieu, est en la mort éternelle : aussi quiconque est receu en la grâce de Dieu, pour communiquer et estre uni avec luy, il est transporté de mort à vie : ce qui se fait par la seule grâce d'adoption. Et si par leur façon ils se monstrent opiniastres sur ce mot de Loyer, nous leur amènerons tousjours à l'opposite ce que d

1) Col. 1, 4, 5.

2) 1 Pierre I, 5.

3) Matth. XX, 1, etc.

1) Ambroise, De vocat. Gent. Lib. I, cap. V.

2) Marc X, 30.

3) Matth. XXV, 34, etc.

4) Rom. VIII, 23.

saint Pierre, que la vie éternelle est le fruit de la foy¹.

Pourtant ne pensons point que le saint Esprit, par les promesses ci-dessus faites veuille priser la dignité des œuvres comme si elles méritoient quelque salaire. Car l'Écriture ne nous laisse rien de reste, de quoy nous nous puissions vanter devant la face de Dieu. Plustost contraire elle est du tout en cela, de fonder nostre orgueil, nous humilier, et anéantir du tout. Mais le saint Esprit par les promesses susdites subvertit à nostre imbécillité : laquelle autrement décherroit et défaudroit incontinent, si elle n'estoit ainsi soustenue et solée. Premièrement, qu'un chacun se mette en son endroict combien c'est une chose dure, de renoncer et abandonner non-seulement toutes les choses qu'il aime, mais aussi soy-mesme. Et toutes-foies : c'est la première leçon que bailla Christ à ses disciples, c'est-à-dire à tous les chrétiens : et tout au long de leur vie il les tint sous la discipline de la croix, afin qu'ils n'adonnent point leur cœur à la cupidité ou flance des biens terriens. Mais, il les traite en telle sorte, que de quelque costé qu'ils se tournent, tant que le monde se peut estendre : ils ne voyent rien que désespoir. Tellement que saint Paul dit que nous sommes les plus misérables de tous les hommes, si nous espérons seulement en ce monde². Afin donc-que nous ne perdions courage en ces angoisses, le Seigneur nous assiste, et nous exhorte de lever la teste en haut et de regarder plus loing, nous promettant que nous trouverons en luy nostre béatitude, laquelle nous ne voyons pas en ce monde. Mais l'appelle Loyer, salaire et rétribution : non pas estimant le mérite de nos œuvres, mais signifiant que c'est une récompense pour les misères, tribulations et opprobres que nous endurons en ce monde. Pourtant il n'y a point de mal à appeler à l'exemple de l'Écriture, la vie éternelle, Rémunération : veu que par elle le Seigneur transfère ses serviteurs du travail en repos, d'affliction en prospérité, de tristesse en joye, de povreté en

affluence, d'ignominie en gloire : finalement qu'il change tous les maux qu'ils ont endurez, en plus grans biens. Il n'y aura aussi nul inconvénient, d'estimer sainteté de vie estre la voye, non pas laquelle nous face ouverture en la gloire céleste, mais par laquelle Dieu conduit ses esleus en la manifestation d'icelle : veu que c'est son bon plaisir de glorifier ceux qu'il a sanctifiez³. Seulement que nous n'imaginions point aucune correspondance entre Mérite et Loyer. A quoy s'abusent perversement les Sophistes, pource qu'ils ne considèrent point ceste fin que nous avons exposée. Or quelle mocquerie est-ce, quand Dieu nous appelle à un but, de destourner les yeux d'un autre costé ? Il n'y a rien plus clair, que le loyer est promis aux bonnes œuvres : non pas pour enfler de gloire nostre cœur, mais pour soulager la foiblesse de nostre chair. Celuy doncques qui veut par cela inférer quelque mérite des œuvres, ou les balancer ensemble, se destourne bien loing du droict but que Dieu propose.

5 Pourtant, quand l'Écriture dit que Dieu comme juste juge, rendra la couronne de justice à ses serviteurs², non-seulement je respon avec saint Augustin, Comment rendroit-il la couronne comme juste juge, s'il n'eust premier donné la grâce comme Père miséricordieux ? Et comment y auroit-il justice aucune, sinon que la grâce eust précédé, laquelle justifie l'inique ? Et comment ceste couronne seroit-elle rendue comme deue, sinon que tout ce que nous avons nous eust esté donné sans estre deue³ ? mais j'adjouste aussi avec cela, Comment imputeroit-il justice à nos œuvres, sinon qu'il cachast par son indulgence ce qui est d'injustice en icelles ? Comment les réputeroit-il dignes de loyer, sinon qu'il effaçast par sa bénignité infinie : ce qui est en icelles digne de peine ? J'adjouste cela au dire de saint Augustin, pource qu'il a accoustumé de nommer la vie éternelle, Grâce : d'autant qu'elle nous est donnée pour les dons gratuits de Dieu, quand elle est rendue à nos œuvres. Mais

¹ 1 Pierre I, 9.

² 1 Cor. XV, 19.

¹ Rom. VIII, 30.

² 2 Tim. IV, 8.

³ August., *Ad Valent., De grat. et lib. arb.*

l'Escriture nous humilie d'avantage : et ce pendant nous élève en haut. Car outre ce qu'elle nous défend de nous glorifier en nos œuvres, pource que ce sont dons gratuits de Dieu : pareillement elle nous monstre qu'elles sont tousjours entachées d'ordures, tellement qu'elles ne peuvent pas satisfaire ne plaire à Dieu, si elles sont examinées selon sa rigueur : mais afin que nostre zèle ne s'affadisse point, il est aussi dit qu'elles plaisent à Dieu, pource qu'il les supporte. Or combien que saint Augustin parle un peu autrement que nous, toutesfois quant au sens et à la substance, nous accordons bien ensemble. Car au troisième livre à Boniface¹, après avoir fait comparaison de deux hommes, dont il pose le cas que l'un soit d'une si sainte vie et parfaite qu'on le tiene pour un Ange : que l'autre soit bien de bonne vie et honneste, mais non pas d'une perfection ne d'une sainteté si grande : il conclut finalement ainsi, Ce second, dit-il, qui semble bien advis inférieur à l'autre quant à sa vie, est néanmoins beaucoup plus excellent, à cause de la droicte foy qu'il a en Dieu, par laquelle il vit, et selon laquelle il s'accuse en ses péchez : en toutes ses bonnes œuvres il loue Dieu, luy attribuant toute gloire, et recevant ignominie sur soy, et recevant de luy pardon de ses fautes, et affection de bien faire : et ainsi en parlant de ce monde, il sera receu en Paradis. Pourquoi cela, sinon pour la foy ? laquelle combien qu'elle ne sauve point l'homme sans œuvres, d'autant qu'elle est vive, et besongne par charité, toutesfois elle est cause que les péchez sont pardonnez. Car comme dit le Prophète, le juste vit de foy² : et sans icelle mesmes les œuvres qui semblent bonnes, sont converties en péchez. Certes il confesse clairement en ce passage, ce que nous débatons et maintenons sur tout : c'est à sçavoir, que la justice des œuvres dépend et procède de ce qu'elles sont reçues de Dieu avec pardon : c'est-à-dire, en miséricorde, et non pas en jugement.

6 Il y a d'autres passages qui ont quasi semblable sens à ceux que nous venons

d'expliquer. Comme quand il est dit, Faites-vous des amis des richesses d'iniquité, afin que quand vous défaudrez, ils vous reçoivent au royaume de Dieu³. Item, Enseigne les riches de ce monde de ne s'enorgueillir, et n'espérer point en l'incertitude de leurs richesses, mais en Dieu vivant. Exhorte-les de bien faire, d'estre riches en bonnes œuvres, et de faire un bon trésor pour l'advenir, afin d'appréhender la vie éternelle⁴. Nous voyons que les bonnes œuvres sont comparées à richesses, desquelles il est dit que nous jouirons en la béatitude future. Je respon que jamais nous n'aurons la vraie intelligence de tout ce qui est dit, si nous ne convertissons nos yeux au but auquel le saint Esprit dresse ses paroles. Si ce que dit Christ est vrai, que nostre cœur s'arreste là où est nostre trésor⁵ : comme les enfans de ce siècle s'empeschent et s'appliquent du tout à amasser les choses qui appartiennent à la félicité de la vie présente : ainsi faut que les fideles, voyant que ceste vie se vanouira comme un songe, envoient les choses dont ils veulent droictement jouir à tousjours, au lieu où ils ont à vivre éternellement. Pourtant il nous faut esuyvre l'exemple de ceux qui se départent d'un lieu à l'autre, pour y habiter en perpétuité. Ils envoient devant tout le bien : et ne leur fait point mal de se passer pour un petit de temps : mais plustost s'estiment d'autant plus heureux qu'ils ont plus de bien au lieu où ils doivent finir leur vie. Si nous croyons que le ciel est nostre pays et nostre propre habitation, il convient plustost d'y transporter nos richesses, que de les retenir icy, pour les abandonner quand il en faudra partir subitement. Or la manière de les transmettre, quelle est-elle ? C'est de communiquer aux nécessitez des povres, auxquels tout ce qu'on eslargit le Seigneur l'advoue luy estre donné : dont vient ceste belle promesse, que qui conques donne aux pauvres, preste à Dieu à usure⁶. Item, Celuy qui sèmera largement, aura large moisson⁶. Car toute

1) Cap. V.

2) Hab. II, 4.

3) Luc XVI, 9.

4) Matth. VI, 21.

5) Prov. XIX, 17.

6) 1 Tim. VI, 17-19.

7) Matth. XXV, 14.

8) 2 Cor. IX, 6.

charité que nous faisons à nos frères, est comme mise en garde entre les mains de Dieu. Luy doncques, comme il est fidèle gardien, nous rendra une fois le tout avec simple usure. Quoy doncques, dira quelqu'un, les œuvres de charité sont-elles telle estime envers Dieu, que ce soient comme richesses à luy commises? Et qui eût horreur d'ainsi parler, puis que l'écriture le tesmoigne tant apertement? Mais si quelqu'un pour obscurcir la bonté de Dieu veut establir la dignité des œuvres, ces tesmoignages ne luy aident de rien pour confermer son erreur. Car nous n'en sçaurions autre chose inférer, sinon que la bonté et l'ingéniosité de Dieu est merveilleuse envers nous : veu que pour nous inciter à bien faire, il nous promet que nulle bonne œuvre que nous ferons ne sera perdue, combien qu'elles soient toutes indignes, mais seulement d'estre récompensées, et aussi acceptées de luy.

Mais ils pressent plus fort les paroles de l'Apostre : lequel consolant les Thessaloniens en leurs tribulations, dit qu'ils ne soient point trouvez dignes du royaume de Dieu, pour lequel ils souffrent ¹. Car c'est, dit-il, une chose équitable envers Dieu, de rendre affliction à ceux qui vous affligent : et à vous repos, quand le Seigneur sera révélé du ciel. Item, l'auteur de l'Épistre aux Hébreux, Dieu n'est pas injuste, qu'il oublie la peine que vous avez prinse, et la dilection que vous avez montrée en son Nom, en eslargissant de vos biens à ses fidèles ². Je resus au premier lieu, que saint Paul ne nous donne là aucune dignité de mérite, mais seulement dire, que comme le Père nous a esleus pour ses enfans : ainsi il veut que nous soyons faits con-
sacrez à son Fils premier-nay ³, Comme Jésus Christ a premier souffert que nous soyons en la gloire qui luy estoit destinée : ainsi faut-il que par plusieurs tribulations nous entrions au royaume des cieux ⁴. Pourtant, quand nous endurons tribulations pour le nom de Christ, les mar-

ques desquelles nostre Seigneur a accoustumé de signer les brebis de son troupeau, sont imprimées en nous. Selon ceste raison doncques nous sommes estimez dignes du royaume de Dieu : pource que nous portons en nostre corps les marques de Jésus-Christ, qui sont enseignes des enfans de Dieu. A quoy aussi se réfèrent ces sentences : que nous portons en nostre corps la mortification de Christ afin que sa vie soit manifestée en nous : que nous sommes configurez à ses passions, pour parvenir à la similitude de sa résurrection ¹. La raison qui est adjoustée de saint Paul, à sçavoir que c'est chose juste envers Dieu de donner repos à ceux qui auront travaillé, n'est pas pour prouver aucune dignité des œuvres : mais seulement pour confermer l'espérance de salut. Comme s'il disoit, Ainsi qu'il convient au juste jugement de Dieu, de faire vengeance sur vos ennemis des outrages et molestes qu'ils vous auront faits : pareillement il convient qu'il vous donne relasche et repos de vos misères. L'autre passage, qui dit tellement les bonnes œuvres ne devoir estre mises en oubli de Dieu, qu'il signifie quasi que Dieu seroit injuste s'il les oublioit, se doit prendre en ce sens : c'est que le Seigneur pour resveiller nostre paresse, nous a donné espérance que tout ce que nous ferions pour son nom ne seroit point perdu. Qu'il nous souviene que ceste promesse, comme toutes les autres, ne nous prou-
fiteroit de rien, sinon que l'alliance gratuite de sa miséricorde précédast, sur laquelle reposast toute la certitude de nostre salut. Ayans cela, nous devons avoir certaine confiance que la rétribution ne sera point desniée de la libéralité de Dieu à nos œuvres, combien qu'elles en soient plus qu'indignes. L'Apostre doncques pour nous confermer en ceste attente, dit que Dieu n'est pas injuste, qu'il ne nous tiene promesse. Pourtant ceste justice de Dieu se réfère plus à la vérité de sa promesse, qu'à l'équité de nous rendre ce qui nous est deu. Auquel sens il y a un dire notable de saint Augustin : lequel comme ce saint person-

1 Thess. I, 3.

Rom. VIII, 29.

Luc XXIV, 29; Act. XIV, 22.

2) Hébr. VI, 10.

1) Gal. VI, 27; 2 Cor. IV, 10.

nage n'a pas douté de répéter souventes-fois, aussi il doit bien estre imprimé en nostre mémoire. Le Seigneur, dit-il, est fidèle, lequel s'est fait débiteur à nous, non pas en prenant de nous quelque chose, mais en nous promettant tout libéralement ¹.

8 Nos Pharisiens aussi allèguent ces sentences de saint Paul : Si j'avoye toute la foy du monde, jusques à transférer les montagnes, et que je n'aye point de charité, je ne suis rien. Item, Maintenant ces trois demeurent, Foy, Espérance, Charité : mais charité est la plus grande ². Item, Sur tout ayez charité en vous : laquelle est le lien de perfection ³. Des deux premières ils s'efforcent de prouver que nous sommes justifiés par charité plustost que par foy : puis que c'est une vertu plus excellente. Mais ceste subtilité est aisée à réfuter. Car nous avons desjà exposé autre part, que ce qui est dit au premier lieu n'appartient de rien à la vraie foy : nous confessons que le second se doit entendre de la vraie foy, à laquelle il préfère charité comme plus grande : non pas comme si elle estoit plus méritoire, mais d'autant qu'elle est plus fructueuse, qu'elle s'étend plus loing, qu'elle sert à plusieurs, qu'elle a tousjours sa vigueur, comme ainsi soit que l'usage de la foy soit pour un temps. Si nous regardons l'excellence, à bon droict la dilection de Dieu auroit le premier degré, de laquelle saint Paul ne touche point yci. Car il ne tend à autre fin, sinon qu'on s'édifie en Dieu mutuellement les uns les autres par charité. Mais posons le cas que charité soit plus excellente que foy en toutes manières : qui sera l'homme de sain jugement, et mesmes de cerveau rassis, qui infère de cela qu'elle justifie plus ? La force de justifier qu'a la foy ne gist point en quelque dignité de l'œuvre : car nostre justification consiste en la seule miséricorde de Dieu et au mérite de Christ. Ce que la foy est dite justifier, ce n'est sinon pource qu'elle appréhende la justice qui luy est offerte en Christ. Maintenant si on interroge nos adversaires, en quel

sens ils assignent à charité la justifier : ils répondront que c'est une vertu plaisante à Dieu, et non méritoire d'icelle, entant qu'elle est donnée par la bonté divine, justice imputée. De là nous voyons leur argument procède bien. Non que la foy justifie : non point, mais nous mérite justice par sa dignité, pource que c'est un instrument par lequel nous obtenons gratuitement la justice de Christ. Eux laissant derrière eux la corde de Dieu et ne faisant nul usage de Christ, où gist toute la somme de la justice, maintiennent que nous sommes justifiés par le moyen de charité, qu'elle est plus excellente. Quelqu'un disputoit qu'un rocher propre à faire un soulier qu'un cheval, pource qu'il est beaucoup plus utile et plus noble. Ce seul argument suffisant pour nous donner à entendre que toutes les escholes sorbonniennes n'ont jamais gousté que c'est Justice par la foy. Or si quelque rioteur rétorque ce que j'ay dit, que je prends la Foy en diverse signification, comme saint Paul, prétendant qu'il n'y a point de l'exposer ainsi diversement au mesme lieu : j'ay trèsbonne réponse à faire. Car comme ainsi soit que nous ne sachions pas si c'est ainsi que nous devons qu'il avoit récitez se recourir à la foy et espérance, qu'ils appartiennent à la cognition de Dieu : en faisant un sommaire du chapitre, il les comprend sous ces deux mots. Comme s'il étoit dit en la Prophétie, et les langues, et les sciences, et les interpréter, et la science tendent à nous mener à la cognition de Dieu. Or nous ne cognoissons Dieu que par la foy, et l'espérance, et la charité, et la mortelle que par foy et espérance. Tant quand je nomme foy et espérance, je comprend tous ces dons. Ces trois doncques demeurent, Foy, Espérance, et Charité : c'est-à-dire une variété de dons qu'il y ait, ils tendent tous à ces trois : entre lesquels la charité est la principale. Du troisième usage ils infèrent que si charité est la plus parfaite de perfection, aussi est-elle la plus excellente, laquelle n'est autre chose que la Justice. Premièrement, encores que

¹) In Psalm. XXXII, CIX, et alibi saepe.

²) 1 Cor. XIII, 2, 13.

³) Col. III, 14.

dire que saint Paul appelle là on, quand les membres d'une bien ordonnée sont conjoincts en- et aussi que nous confessons estre parfait devant Dieu par que conclurront-ils néanmoins eau par cela? Car je répliqueray s au contraire, que nous ne par-jamais à ceste perfection, que accomplissions charité. Et de cela inférer, puis que tous hommes le sont bien loing de l'accomplis-de charité, que toute espérance ction leur est ostée.

Je veux point poursuyvre tous les nages que ces accariastres Sor-s prennent inconsidérément çà et Escriture, pour batailler contre ar ils font d'aucunes allégations les, que je ne les puis toucher si eux estre inepte comme eux. Je

doncques fin à ceste matière, voir expliqué une sentence de en laquelle ils se plaisent mer-ement : c'est quand il respond au de la Loy, lequel l'avoit interro-elles choses sont nécessaires à i tu veux entrer en la vie, garde mandemens¹. Que voulons-nous ge, disent-ils, puis que l'autheur e mesme nous commande d'ac-e royaume de Dieu par l'observa-commandemens? Comme si ce point chose notoire, que Christ a s conformé ses responses à ceux : il avoit à faire. Or en ce passage esté interrogué par un docteur oy, du moyen d'obtenir la béati-rnelle : et ce non pas simplement, ceste forme de parler, Qu'est-ce vent faire les hommes pour par-a vie? Tant la personne de celuy oit, que la question, induisoit le r d'ainsi respondre. Car ce doc-ant enflé d'une fausse opinion tice légale, estoit aveuglé en la : ses œuvres. D'avantage, il ne it autre chose, sinon quelles œuvres de justice, par lesquelles ert salut. C'est doncques à bon u'il est envoyé à la Loy, en la-

quelle nous avons un miroir parfait de justice. Nous aussi bien preschons haut et clair qu'il faut garder les commande-mens, si on cherche justice aux œuvres. Et est une doctrine nécessaire de co-gnoistre à tous Chrestiens : car comment auroyent-ils leur refuge à Christ, s'ils ne cognoissent qu'ils sont trébuschez en ruine de mort? Et comment cognois-troyent-ils combien ils sont esgarez du chemin de vie, sans avoir entendu quel il est? Pourtant ils ne sont pas droictelement instruits d'avoir leur refuge en Christ pour recouvrer salut, jusques à ce qu'ils entendent quelle répugnance il y a entre leur vie et la justice de Dieu, laquelle est contenue en la Loy. La somme est telle : Si nous cherchons salut en nos œuvres, il nous faut garder les commandemens, lesquels nous instruisent à parfaite jus-tice. Mais il ne nous faut pas yci arrester, si nous ne voulons défailir au milieu du chemin, car nul de nous n'est capable de les garder. Puis doncques que nous som-mes tous exclus de la justice de la Loy, il nous est mestier d'avoir une autre re-traitte et secours, asçavoir en la foy de Christ. Pourtant, comme le Seigneur Jésus en ce passage renvoye à la Loy le docteur d'icelle, lequel il cognoissoit estre enflé de vaine confiance de ses œu-vres, afin qu'il se cognoisse povre pé-cheur, sujet à condamnation : aussi en un autre lieu il console par promesse de sa grâce, les autres qui sont humiliez par telle recognoissance, et les console sans faire mention de la Loi : Venez à moy, dit-il, vous tous qui estes chargez et travaillez, et je vous soulageray : et vous trouverez repos à vos âmes¹.

10 Finalement, après que nos adver-saires sont las de renverser l'Escriture, ils taschent de nous surprendre par cap-tions et vaines sophisteries. Ils cavillent premièrement, que la foy est nommée OEuvre² : et pourtant que nous faisons mal de l'opposer aux œuvres, comme chose diverse. Comme si la foy, entant que c'est une obéissance de la volonté de Dieu, nous acquéroit justice par son mé-rite : et non plustost entant qu'en rece-

vant la miséricorde de Dieu, elle nous rend certains de la justice de Christ, laquelle par la bonté gratuite du Père céleste, nous est offerte en l'Evangile. Si je ne m'amuse point à réfuter telles inepties, les lecteurs me pardonneront : car elles sont tant légères et frivoles, qu'elles se peuvent rompre d'elles-mêmes. Toutefois il me semble advis bon de répondre à une objection qu'ils font : laquelle pource qu'elle a quelque apparence et couleur de raison, pourroit faire quelque scrupule aux simples. Comme ainsi soit, disent-ils, que les choses contraires passent par une mesme reigle : puis qu'un chacun péché nous est imputé à injustice, il est convenable qu'une chacune bonne œuvre soit imputée à justice. Ceux qui respondent que la damnation des hommes procède proprement de seule infidélité, et non point des péchez particuliers, ne me satisfont point. Je leur accorde bien que la fontaine et racine de tous maux, est incrédulité. Car c'est le commencement d'abandonner et quasi renoncer Dieu : dont s'ensuyvent toutes les transgressions de sa volonté. Mais touchant ce qu'ils semblent advis contre-poiser en une mesme balance les bonnes œuvres et mauvaises, pour estimer la justice ou l'injustice de l'homme, en cela je suis

contraint de leur répugner. Car la lice des œuvres est une parfaite absence de la Loy. Pourtant nul ne peut estre juste par œuvres, s'il ne suyt ce de droicte ligne, la Loy de Dieu tout cours de sa vie. Incontinent qu'il se décline çà et là, il est décheu en injustice. De là il appert que la justice ne gist en quelque peu de bonnes œuvres : mais en une observation entière et conso de la volonté de Dieu. Or c'est bien raison, que de juger l'iniquité, Car quiconque a paillardé ou desrobé, le seul délict est coupable de mort, et qu'il a offensé la majesté de Dieu. (Ce point que s'abusent nos Sophistes) qu'ils ne considèrent point ce que saint Jaques : c'est que celui qui a transgressé un commandement, est coupable de tous : pource que Dieu défendu de meurtrir, a aussi bien défendu de desrober ¹, etc. Pourtant il doit point sembler absurde, quand nous disons que la mort est juste loyer de chacun péché : veu qu'ils sont tous de l'ire et vengeance de Dieu. Mais il seroit mal argué, de tourner cela à l'avantage des hommes : c'est, que l'homme puisse mériter la grâce de Dieu par une seule œuvre, ce pendant que par plusieurs fautes il provoquera son ire.

CHAPITRE XIX.

De la liberté chrestienne.

4 Nous avons maintenant à traiter de la liberté chrestienne, laquelle on ne doit oublier de déclarer, quand on a proposé de comprendre en un brief recueil une somme de la doctrine évangélique. Car c'est une chose trèsnécessaire, et sans la cognoissance de laquelle, à grand'peine les consciences osent entreprendre chose quelconque sinon en doute : souvent hésitent et s'arrestent, tousjours tremblent et chancellent. Notons que c'est un accessoire de la justification, lequel nous peut beaucoup aider pour comprendre la vertu d'icelle. Mesmes toutes gens craignans Dieu sentiront que le fruit de ceste doc-

trine est inestimable : combien que les mocqueurs de Dieu et gaudisseurs se moquent en leurs plaisanteries, et qu'estans hébétéz en leur yvresse spirituelle, ils se desbordent en énormité. Voyci doncques le lieu où nous en traitter. Et combien que nous ayons touché quelquesfois ci-dessus estoit toutesfois utile de réserver la réputation entière jusques à ce point : pour ce lieu : pour ce lieu : pour ce lieu : mention de la liberté chrestienne et en avant, incontinent les uns las-

¹) Jacq. II, 10, 11.

bride à leurs concupiscences : les autres esmeuvent grans tumultes, si quant et quant on ne met ordre à restreindre tels légers esprits, qui corrompent les meilleures choses qu'on leur scauroit présenter. Car les uns sous couleur de ceste liberté rejettent toute obéissance de Dieu, et abandonnent toute licence à leur chair. Les autres contredisent, et ne veulent voyr parler de ceste liberté, par laquelle ils pensent que tout ordre, toute modestie et discrétion des choses soyent renversées. Que ferons-nous yci, estans en tel destroit? Vaudroit-il pas mieux laisser derrière la liberté chrestienne, pour obvier à tels dangers? Mais comme il a esté dit, sans la cognoissance d'icelle, de Jésus-Christ, ne la vérité de l'Evangile et le repos intérieur des âmes n'est pas exactement connu. Plustost doncques au contraire, il faut mettre peine que ceste doctrine si nécessaire ne soit pas omise et ensevelie : et ce pendant néanmoins que les objections absurdes qui se peuvent yci esmouvoir, soyent réprimées.

2 La liberté chrestienne, selon mon jugement est située en trois parties. La première est que les consciences des fideles, quand il est question de chercher l'assurance de leur justification, s'eslèvent et dressent par-dessus la Loy, et oublient toute la justice d'icelle. Car puis qu'il a esté montré ci-dessus que la Loy ne laisse nul juste, ou il nous faut estre exclus d'espérance d'estre justifiez, ou il nous faut estre délivrez d'icelle : et si nous ne sommes délivrez, que nous n'ayons nul regard à nos œuvres. Car quiconques croiroit qu'il deust apporter quelque chose d'œuvres pour obtenir justice, il ne pourroit déterminer fin ne mesure d'icelle, mais se constitueroit débiteur de toute la Loy. Parquoy, quand il est question de nostre justification, il nous faut détacher de toute cogitation de la Loy et de nos œuvres, pour embrasser la seule libéralité de Dieu : et destourner nos regards de nous-mesmes pour le contempler à un seul Jésus-Christ. Car il n'est que yci question, asçavoir si nous sommes justes : mais comment estans injustes et indignes, nous pourrions estre réputés pour justes. De laquelle chose si

les consciences veulent avoir quelque certitude, elles ne doyvent donner aucun lieu à la Loy. Combien qu'il ne faloit de cela inférer, que la Loy soit superflue aux fideles : lesquels elle ne laisse point d'enseigner, exhorter, stimuler à bien, combien qu'au jugement de Dieu elle n'ait lieu en leurs consciences. Car comme ces deux choses sont bien diverses, aussi il nous les faut songneusement discerner. Toute la vie des Chrestiens doit estre une méditation et exercice de piété : d'autant qu'ils sont appelez à sanctification¹. En cela gist l'office de la Loy, de les advertir de ce qu'ils ont à faire : afin de les inciter à avoir en affection sainteté et innocence. Mais quand les consciences sont inquiétées comment elles pourront avoir Dieu propice, que c'est qu'elles auront à répondre, et en quelle fiance elles se pourront soustenir, si elles sont appelées et adjournées au jugement de Dieu : lors il ne faut pas venir à conte avec la Loy, ne pourpenser ce qu'elle requiert : mais elles se doyvent présenter un seul Jésus-Christ pour justice, lequel surmonte toute perfection de la Loy.

3 En ce point gist quasi tout l'argument de l'Epistre aux Galatiens. Car que ceux soyent pervers expositeurs qui disent que saint Paul ne combat que pour la liberté des cérémonies, il est facile à prouver de la manière d'arguer de saint Paul : comme quand il dit que Christ a esté fait exécution pour nous, afin de nous délivrer de l'exécution de la Loy. Item, que nous gardions la liberté par laquelle Christ nous a délivrez, et que nous ne souffrions point d'estre assujettis au joug de servitude². Voyci, dit-il, moy Paul je vous di, si vous estes circoncis, Christ ne vous prouffitera de rien. Item, celui qui est circoncis, est débiteur de toute la Loy, et Christ luy est fait vain. Item, Vous tous qui estes justifiez par la Loy, vous estes décheus de la grâce. Ausquels propos certainement il démeine une chose plus haute que la liberté des cérémonies. Je confesse bien que saint Paul traite là des cérémonies, d'autant qu'il dispute contre les faux

1) Ephés. 1, 4 ; 1 Thess. IV, 5.

2) Gal. III, 10 ; V, 1, et suivantes.

toient figurées par les cérémonies de la Loy mosaïque. Secondement, d'autant que les séducteurs auxquels il avoit à faire, abruvoyent le peuple d'une meschante opinion, que c'estoit une œuvre méritoire pour acquérir la grâce de Dieu, que de faire les cérémonies de la Loy : il insiste principalement sur ce point, que les hommes ne peuvent acquérir justice devant Dieu par nulles œuvres, et tant moins par menus fatras de choses extérieures. Semblablement il remonstre que nous sommes par la mort de Christ délivrez de la damnation de la Loy¹, laquelle est autrement sur tout le genre humain, afin d'avoir repos en nos consciences : lequel argument est propre au point que nous traittons. Finalement, il maintient la liberté des consciences, déclarant qu'elles ne sont point liées à observer les choses indifférentes.

4 L'autre partie de la liberté chrestienne, laquelle dépend de ceste précédente, est telle : c'est qu'elle fait que les consciences ne servent point à la Loy comme contraintes par la nécessité de la Loy : mais qu'estans délivrées de la Loy, elles obéissent libéralement à la volonté de Dieu. Car d'autant qu'elles sont perpétuellement en crainte et terreur, tant qu'elles sont sujettes à la Loy, jamais elles ne seront bien délibérées d'obéir volontairement et d'un franc cœur à la volonté de Dieu, sinon que premièrement elles ayent obtenu ceste délivrance.

au lieu remplie d'actions charnelles, lesquelles ils sont empeschez et retenez, ce qu'ils ne puissent courir à Dieu, il appartient. Ils s'efforcent bien de faire, mais la chair en partie débilite leur en partie l'applique à soy. Que feroient-ils yci, quand ils voyent qu'ils ne font moins que d'accomplir la Loy ? Ils veulent, ils aspirent, ils s'efforcent de faire rien en telle perfection qu'il appartient. S'ils regardent la Loy, ils voyent qu'ils scauroient entreprendre d'être mandit. Et ne faut que qu'ils s'abuse, pensant que son œuvre n'est point du tout mauvaise d'autant qu'elle est imparfaite : et pourtant qu'elle est néanmoins à peu acceptable car elle est de bien. Car la Loy requiert une parfaite dilection, condamne toute imperfection sinon que devant toutes choses la rigueur soit modérée. Que celui qui a telle estime de son œuvre considère bien : et il trouvera qu'il y jugeoit estre bon en partant de la transgression de la Loy, entant qu'il est imparfait.

5 Voilà comment toutes nos consciences sont liées à la malédiction de la Loy, et comment elles sont compassées à sa rébellion. Comment pourroient les pauvres prendre courage à faire quelque chose pour laquelle elles n'attendoient que malédiction ? D'autre part, estans délivrées de ce rigoureux commandement de la Loy, ou plus

us les liens de la Loy, sont s aux serfs, auxquels les maîtres assignent certaine tasche d'ouvrage un jour : lesquels ne pensent à rien faire, et ne s'oseroient présenter leurs maîtres, s'ils n'ont parfaitement tout ce qui leur a été assigné. Mais les enfans qui sont élevés par la bonté et doucement traités par leurs pères, ne craignent point de faire leurs ouvrages rudes et pénibles, et mesmes ayans quelque confiance que leur obéissance et leur travail sera agréable au père, en sorte qu'ils n'ayent fait ce qu'ils vouloient, nous faut doncques estre semblables à ces enfans, ne doutans point que le bon Père et si débonnaire ne récompense nos services pour agréables, comme si nous soyons imparfaits et vicieux : mesmes il confirme par le Prophète que son pardonneray, dit-il comme à ces enfans qui le servent¹ : où le Pardonner est prins pour bénir et supporter, dissimulant les vices, tant qu'il fait aussi mention du fait que nous ne nous est pas peu nécessaire assurance : sans laquelle nous ne travaillerons en tout. Car Dieu ne veut estre honoré par nos œuvres, si qu'elles soient vraiment dignes de son honneur. Et comment les pouvons-nous faire en son honneur en craintes et doutes, quand nous sommes incertains s'il y est offensé ou

la cause pourquoy l'auteur de l'Épître aux Hébreux rapporte à la comparaison des bonnes œuvres des anciens et des nouveaux, selon la foy estime la valeur de la chose. Nous avons de ceste liberté un exemple notable en l'Épître aux Romains où saint Paul conclut que le Seigneur nous doit dominer, pourtant que nous ne sommes plus sous la Loy, mais sous la grâce². Car après avoir exhorté les fidèles que le péché ne règne en eux, et qu'ils ne donnent pas leurs membres pour armes d'iniquité à Satan, mais qu'ils se vouent et dédient à Dieu comme ressuscitez des morts, et

leurs membres armes de justice à Dieu : pourtant qu'iceux au contraire pouvoient objecter qu'ils portent encores avec eux leur chair pleine de concupiscences, et que le péché habite en eux, il vient à mettre ceste consolation, laquelle il déduit de la liberté de la Loy : comme s'il disoit, Combien que les fidèles ne sentent encores le péché estint en eux, et la pleine vie de justice : néanmoins ils ne se doyvent désoler et perdre courage comme s'ils avoyent Dieu courroucé contre eux pour telles reliques de péché, veu que par la grâce de Dieu, ils sont affranchis de la Loy, à ce que leurs œuvres ne soient plus examinées à sa reigle. Et ceux qui infèrent qu'on peut bien pécher, puis que nous ne sommes plus sous la Loy, peuvent bien entendre que ceste liberté ne leur appartient en rien : de laquelle la fin est, de nous inciter et induire à bien.

7 La troisième partie de la liberté chrestienne nous instruit de ne faire conscience devant Dieu des choses externes, qui par soy sont indifférentes : et nous enseigne que nous les pouvons ou faire, ou laisser indifféremment. Et nous est aussi la cognoissance de ceste liberté trèsnécessaire. Car si elle nous défaut, nos consciences jamais n'auront repos, et sans fin seront en superstition. Il est aujourd'huy advis à beaucoup de gens, que nous sommes mal advisez d'esmouvoir disputation qu'il soit libre de manger de la chair, que l'observation des jours et l'usage des vestemens soit libre, et de tels fatras, comme il leur semble. Mais il y a plus d'importance en ces choses que l'on n'estime communément. Car puis qu'une fois les consciences se sont bridées et mises aux liens, elles entrent en un labyrinthe infini et en un profond abysme, dont il ne leur est pas après facile de sortir. Si quelqu'un a commencé à douter s'il luy est licite d'user de lin ou de draps, chemises, mouchoirs, serviettes : il ne sera non plus assuré s'il luy est licite d'user de chaufre : à la fin il commencera à vaciller s'il peut mesmes user d'estoupes. Car il réputera en soy-mesme s'il ne pourroit pas bien manger sans serviette, s'il ne se pourroit point

17.
16.

2) Hébr. XI, 2, 17.

passer de mouchouers. Si quelqu'un vient à penser qu'une viande, qui est un peu plus délicate que les autres, ne soit pas permise : en la fin il n'osera en assurance de conscience devant Dieu manger ne pain bis, ne viandes vulgaires, d'autant qu'il luy viendra tousjours en esprit, s'il ne pourroit par entretenir sa vie de viandes plus viles. S'il fait scrupule de boire bon vin, il n'osera après en paix de sa conscience en boire de poussé ou esventé, ne finalement de l'eau meilleure ou plus claire que les autres : brief, il sera mené jusques-là, qu'il fera un grand péché de marcher sur un festu de travers. Car il ne se commence pas yci un léger combat en la conscience : mais la doute est, s'il plaist à Dieu que nous usions de ces choses, ou que n'en usions pas, duquel la volonté doit précéder tous nos conseils et tous nos faits. Dont il est nécessaire que les uns soyent par désespoir jettez en un gouffre qui les abysme : les autres, après avoir rejeté et chassé toute crainte de Dieu, voient par-dessus tous empeschemens, puis qu'ils ne voyent point la voye. Car tous ceux qui sont enveloppez en telles doutes, quelque part qu'ils se tournent, ont tousjours devant eux un scandale de conscience.

8 Je sçay bien, dit saint Paul, qu'il n'y a rien de pollué sinon à celui qui estime une chose polluée : car à cestuy-là elle est polluée¹. Par lesquelles paroles il submet toutes choses externes à nostre liberté, pourveu que l'assurance de ceste liberté soit certaine à nos consciences envers Dieu. Mais si quelque opinion superstitieuse nous met en scrupule, les choses qui estoient pures de leur nature, nous sont souillées. Pourtant il dit après, Bienheureux est celui qui ne se condamne point soy-mesme en ce qu'il approuve : mais celui qui fait scrupule de quelque chose, s'il la fait contre son jugement, il est condamné, d'autant qu'il ne la fait pas en foy : et tout ce qui n'est de foy est péché². Ceux qui enserrez en tels destroits, néanmoins en osant toutes choses contre leurs consciences, se veulent monstres

hardis et courageux, ne se destournent-ils pas d'autant de Dieu ? D'autre part, ceux qui sont touchez de plus près de la crainte de Dieu, estans contraints par ce moyen de faire beaucoup de choses contre leur conscience, sont effarouchez de beaucoup d'effrois : et en la fin défailent. Tous ceux-là qui usent ainsi des choses, ou en telle hardiesse contre leur conscience, ou en telle crainte et confusion, tant les uns que les autres ne reçoivent rien des dons de Dieu avec action de grâces : par laquelle seule toutesfois (comme tesmoigne saint Paul) iceux dons sont sanctifiez à nostre usage³. J'enten action de grâces procédante d'un cœur qui reconnoisse la bonté et libéralité de Dieu en ses dons. Car plusieurs d'eux entendent bien que les choses dont ils usent sont biens de Dieu, et louent Dieu en ses œuvres, mais puis qu'ils n'estiment pas qu'elles leur soient données de Dieu, comment luy rendroient-ils grâces comme à leur bienfaiteur ? Nous voyons en somme, à quelle fin tend ceste liberté, c'est asçavoir à ce que puissions sans scrupule de conscience ou troublement d'esprit, appliquer les dons de Dieu à tel usage qu'ils nous ont esté ordonnez : par laquelle confiance nos âmes puissent avoir paix et repos avec Dieu, et reconnoistre ses largesses envers nous. Et en ceci sont comprises toutes les cérémonies dont l'observation est libre, à ce que les consciences ne soyent point astreintes à les observer comme de nécessité : mais qu'elles sçachent que l'usage est soumis à leur discrétion, selon qu'il seroit expédient pour édifier.

9 Or il faut diligemment considérer que la liberté chrestienne en toutes ses parties est une chose spirituelle : de laquelle toute la force gist à pacifier envers Dieu les consciences timides, soit qu'elles travaillent en doutant de la rémission de leurs péchez, soit qu'elles soient en sollicitude et crainte, asçavoir si leurs œuvres imparfaites et souillées des macules de leur chair, sont agréables à Dieu, soit qu'elles se sentent perplexes touchant l'usage des choses indifférentes.

1) Rom. XIV, 14.

2) Rom. XIV, 23, 23.

3) 1 Tim. IV, 4, 5.

tant elle est mal prinse de ceux ou
en veulent colorer leurs cupiditez
nelles pour abuser des dons de Dieu
par volupté, ou qui pensent ne l'avoir
nt, s'ils ne l'usurpent devant les hom-
s, et pourtant en l'usage d'icelle ils
nt nul esgard à leurs frères infirmes.
la première manière il se commet au-
d'hui de grandes fautes : car il y a
de gens lesquels ayent de quoy estre
mptueux, qui ne se délectent en ban-
ets, en habillemens, et en édifice de
nd appareil, et de pompe désordon-
e, qui ne soyent bien aises, quant à ces
ses, estre veus entre tous les autres,
qui ne se plaisent à merveilles en leur
gnificence. Et tout cela se soustient et
se sous couleur de la liberté chres-
ne. Ils disent que ce sont choses in-
férentes, ce que je confesse, qui en
roit indifféremment : mais quand elles
nt appétées avec cupidité, quand elles
nt desployées à pompe et orgueil, quand
s sont désordonnément abandonnées,
s sont maculées par tels vices. Ce mot
saint Paul discerne très bien les cho-
indifférentes : c'est asçavoir, que
les choses sont pures à ceux qui sont
s : mais qu'aux souillez et infidèles il
a rien de pur, puis que leurs con-
ances et pensées sont souillées¹. Car
rquoy sont maudits ceux qui sont
es, qui ont maintenant leur conso-
on, qui sont saoulez, qui rient, qui
ment dedans lits d'yvoire, qui con-
ignent possession avec possession,
quels les banquets ont harpes, luts,
ourins et vin². Certes, et l'yvoire, et
, et les richesses sont bonnes créatu-
de Dieu, permises, et mesmes desti-
s à l'usage des hommes, et n'est en
un lieu défendu, ou de rire, ou de se
aler, ou d'acquérir nouvelles posses-
sions, ou de se délecter avec instrumens
musique, ou de boire vin. Cela est
vray : mais quand quelqu'un est en
ndance de biens, s'il s'ensevelit en
ces, s'il enyvre son âme et son cœur
voluptez présentes, et en cherche
jours de nouvelles, il se recule bien
de l'usage saint et légitime des dons

de Dieu. Qu'ils ostent doncques leur
mauvaise cupidité, leur superfluité outra-
geuse, leur vaine pompe et arrogance :
pour user des dons de Dieu avec pure
conscience. Quand ils auront réduit leurs
cœurs à ceste sobriété, ils auront la rei-
gle de bon usage. Que ceste tempérance
défaille, les délices mesmes vulgaires et
de petit pris passeront mesure. Car ceste
parole est très vraie, que sous du gris ou
du bureau habite bien souvent un courage
de pourpre : et d'autre part, que sous
soye et veloux quelque fois est caché un
humble cœur. Parquoy que chacun en
son estat vive ou povrement, ou médio-
crement, ou richement, tellement néant-
moins que tous cognoissent qu'ils sont
nourris de Dieu pour vivre, non pour se
remplir de délices : et qu'ils entendent
que ceste est la loy de la liberté chres-
tienne, s'ils sont apprins avec saint Paul,
de se contenter de ce qui leur est pré-
senté : s'ils sçavent bien porter abjection
et honneur, faim et abondance, povreté
et opulence¹.

40 La seconde faute aussi, de laquelle
nous avons parlé, est grande en plusieurs :
lesquels comme si leur liberté ne leur es-
toit point sauve ny entière, si elle n'avoit
les hommes pour tesmoins, usent d'icelle
imprudemment et sans discrétion. Par
lequel usage inconsidéré, souventesfois
ils offensent leurs frères infirmes. On en
peut veoir aujourd'hui d'aucuns, lesquels
ne pensent pas bien garder leurs libertez
s'ils n'en sont entrez en possession par
manger chair le jour du vendredi. Je ne
les repren point de ce qu'ils mangent de
la chair : mais il faut rejeter de nos es-
prits ceste fausse opinion, qu'on n'ait
point de liberté si on ne la monstre à tous
propos. Car il faut estimer que par nostre
liberté nous n'acquérons rien devant les
hommes, mais envers Dieu : et qu'elle est
autant située en abstinence qu'en usage.
Si quelqu'un a ceste vraie intelligence,
que ce luy soit tout un envers Dieu de
manger de la chair ou des œufs : d'estre
vestu de rouge ou de noir, ce luy est as-
sez. Desjà la conscience est délivrée : à
laquelle estoit deu le fruit de ceste li-

1) 1. 16.
2) Luc VI, 24 ; Amos VI, 1-6, Is. V, 8.

1) Phil. IV, 12.

berté, Combien doncques qu'il s'abstinst de manger chair tout le reste de sa vie, et que jamais il n'usast que d'une couleur en ses vestemens, il n'en est de rien moins libre. Et mesmes en cela il est libre, que d'une conscience libre il s'en abstient. Or telle manière de gens que nous avons dit, faillent trèsdangereusement en cela, qu'ils ne tiennent conte de l'infirmité de leurs frères, laquelle doit estre tellement soulagée de nous, que nous ne facions rien légèrement dont elle soit scandalisée. Mais quelqu'un dira, qu'aucune fois il est convenable de monstrier nostre liberté devant les hommes. Je confesse aussi ce point : mais il faut avec une grande diligence y tenir moyen, tellement que nous ne contemnions point d'avoir soin des infirmes, lesquels nostre Seigneur nous a singulièrement recommandez.

44 Je diray doncques yci quelque chose des scandales, comment on les doit discerner, desquels on se doit garder, et lesquels on peut mespriser : dont chacun se puisse résoudre quelle liberté il peut avoir entre les hommes. Or il nous faut observer la distinction commune, laquelle dit qu'il y a une manière de scandale qui se donne, l'autre qui se prend : veu qu'icelle distinction a évident tesmoignage de l'Ecriture, et exprime assez proprement ce qu'elle veut dire. Si quelqu'un doncques par une légèreté intempérante ou témérité indiscrete, en temps ou en lieu importun fait quelque chose dont les imbécilles et rudes soyent scandalisez, on pourra dire qu'il aura donné scandale, puis qu'il a esté fait par sa faute que tel scandale s'est esmeu. Et du tout on peut dire que scandale est donné en quelque chose, quand la faute provient de l'auteur de la chose. On appelle Scandale prins, quand quelque chose qui n'estoit point intempéramment ni indiscretement faite, néantmoins par la mauvaistie et malice des autres est tirée en occasion de scandale. Car yci le scandale n'estoit point donné, mais les iniques sans cause le prenent. Du premier genre de scandale il n'y a que les débiles offensez : du second, ceux qui par leur rigueur et chagrin ont tousjours à mordre et à re-

prendre, s'en offensent. Pourtant en appellerons un, Scandale des mesmes : l'autre, des Pharisiens : et ruerons et moyennerons tellement de nostre liberté, qu'il cède et oblige l'ignorance de nos frères infirmes pas à la rigueur des Pharisiens. Car Paul monstre amplement en plusieurs lieux combien nous devons concéder aux infirmes. Recevez, dit-il, les infirmes dans la foy. Item, Ne jugeons plus l'un l'autre : mais plustost regardons à ne mettre offense à nostre frère, en occasion de cheute¹ : et plusieurs paroles tendantes à une mesme fin, lesquelles il vaut mieux reveoir ailleurs que de les réciter yci. La somme est, que nous qui sommes robustes, devons soutenir la débilité des foibles, et ne nous contenter pas de nous-mesmes : mais aider chacun à contenter son prochain pour édification. Derechef il dit en un autre lieu, Mais gardez-vous que la liberté ne soit en offense à ceux qui sont infirmes². Mangez de tout ce qui est offert à la boucherie, ne doutans de rien faire conscience. Or je le dis de conscience, non point de celle d'un homme, mais de celle de Dieu. Bref, soyez tels que vous ne faciez scandale ny aux Grecs, ny aux Juifs, ny à l'Eglise de Dieu³. Item en un autre lieu Vous estes appelez en liberté, mesmes seulement n'abandonnez point votre liberté à la chair pour sa licence, mais servez l'un à l'autre par charité⁴. Comment il est ainsi. Nostre liberté n'est point donnée contre nos frères qui sont débiles, auxquels charité nous submet et fait serviteurs en tout : mais elle nous est donnée pour qu'ayans paix avec Dieu en nos consciences, nous vivions paisiblement avec les hommes. Touchant de l'offense des Pharisiens, les paroles de nostre Seigneur nous monstrent quel esgar nous y devons prendre : par lesquelles il nous commande de les laisser, et n'en tenir compte car ils sont aveugles, et conduits par eux-mesmes comme aveugles⁵. Les disciples l'avoient dit, qu'ils s'estoyent scandalisez de

1) Rom. XIV. 1, 13.

2) 1 Cor. VIII, 9.

3) 1 Cor. X, 25, 32.

4) Gal. V, 13.

5) Matth. XV, 14.

spond qu'il les faut mespriser, aucun point de leur offense. Lesfois la chose est encores si nous n'entendons lesquels il avoir pour infirmes, et lesquels isiens : sans laquelle discrétion voy point comment nous puis- de nostre liberté entre les veu que l'usage en seroit tous- dangereux : mais il m'est avis Paul détermine clairement tant ne que par exemples, combien il modérer nostre liberté, ou s la devons prendre avec scan- ant Timothée en sa compagnie, cit : et il ne voulut jamais ac- circoncir Tite¹. Les faits sont intmoins il n'y eut nulle muta- nseil ne de vouloir. Car en la n de Timothée, combien qu'il le toutes choses, il s'est fait us : et a esté fait aux Juifs if, pour gagner les Juifs : à estoyent sous la Loy, comme s la Loy, pour gagner ceux it sous la Loy : aux infirmes, lme, pour gagner les infir- tous, pour sauver plusieurs², -mesme a'escrit. Nous avons modération yci de nostre li- st asçavoir quand indifférem- nous en pouvons abstenir avec uit. Au contraire, il testifie à l tendoit, quand il refusa com- de circoncir Tite, en escrivant anière : Mesmes Tite qui es- ioy, combien qu'il fust Grec, traint d'estre circoncis, pour x frères qui estoyent entrez r nostre liberté, laquelle nous ésus-Christ, afin de nous rédi- itude³. Ausquels nous n'avons mbé une seule minute de temps ojetissant à eux, afin que la vé- angile nous demeurast⁴. Nous pareillement une nécessité de tre liberté, si elle vient à estre aux consciences infirmes par ndemens des faux Apostres. nous faut servir à charité, et rd à l'édification de nos pro-

chains. Toutes choses me sont licites (dit saint Paul en un autre passage) mais toutes ne sont pas expédientes. Toutes choses me sont licites, mais elles n'édifient pas toutes. Que nul ne cherche ce qui est sien, mais le bien de son prochain¹. Il n'y a rien plus clair ne plus certain que ceste reigle : c'est asçavoir que nous avons à user de nostre liberté, si cela tourne à l'édification de nostre prochain : et s'il n'est expédient à nostre prochain, qu'il nous en faut abstenir. Il y en a aucuns qui font semblant d'ensuyvre la prudence de saint Paul en abstinence de liberté, ne cherchans rien moins en icelle que servir à charité. Car pour pourvoir à leur repos et tranquillité, ils désirent que toute mention de liberté fust ensevelie. Combien qu'il ne soit aucunesfois moins loisible et nécessaire à l'édification de nos prochains, d'en user, que de la restreindre pour leur bien. Or l'homme chrestien doit penser que Dieu luy a assujeti toutes choses externes, afin qu'il soit d'autant plus à délivrer à faire tout ce qui appartient à la charité de son prochain.

43 Tout ce que j'ay enseigné d'éviter les scandales, se doit rapporter aux choses indifférentes : lesquelles ne sont de soy ne bonnes ne mauvaises. Car celles qui sont nécessaires, ne doyvent estre omises par crainte de quelque scandale. Car comme nostre liberté doit estre compassée et submise à la charité de nos prochains, aussi la charité doit estre assujetie à la pureté de la foy. Il est vray qu'il faut yci aussi bien avoir esgard à charité : mais c'est tellement, que pour l'amour de nostre prochain Dieu ne soit point offensé. Je n'approuve point l'intempérance de ceux qui ne font rien que par tumultes, et aiment mieux violemment rompre tout, que descoudre : mais aussi d'autre part je n'accepte point la raison de ceux qui induisans les autres par leur exemple en mille blasphèmes, feignent qu'il leur est nécessaire de faire ainsi, afin de n'estre en scandale à leurs prochains. Comme si ce pendant ils n'édifioient point les consciences de leurs pro-

1) Gal. II, 3. 2) 1 Cor. IX, 19-22.

1) 1 Cor. X, 23, 24.

chains en mal : principalement quand ils s'arrestent tousjours en une mesme boue, sans espérance d'en sortir. Et s'il est question d'instruire leur prochain par doctrine, ou par exemple de vie, ils disent qu'il le faut nourrir de laict : et pour ce faire, ils l'entretiennent en mauvaises et pernicieuses opinions. Saint Paul récite bien qu'il a nourri les Corinthiens de laict¹ : mais si la Messe eust esté de ce temps-là, eust-il sacrifié pour leur donner à boire du laict ? Non : car le laict n'est pas venin. Ils mentent doncques, faisant semblant de nourrir ceux lesquels cruellement ils meurtrissent sous espèce de telle douceur. Et encores que nous leur accordissions que ceste dissimulation fust bonne pour quelque temps, toutesfois jusques à quand abruveront-ils leurs enfans d'un mesme laict ? Car s'ils ne grandissent jamais jusques à porter quelque légère viande, il est certain que jamais ils n'ont esté nourris de bon laict. Il y a deux raisons qui m'empeschent maintenant que je ne combatte contre telles gens plus à bon escient. L'une est, que leurs inepties ne sont pas dignes d'estre rembarrées, n'ayans ne goust ne saveur : la seconde, pour éviter redite, d'autant que j'ay traité cest argument en livres exprès. Seulement que les lecteurs ayent ce point pour résolu : c'est par quelques scandales que le diable et le monde s'efforcent ou machinent de nous destourner de ce que Dieu commande, ou nous retarder à ce que nous ne suyvions point la reigle de sa Parole, qu'il nous faut despiter le tout, afin de poursuyvre alaigrement nostre cours. D'avantage, quelque péril qui nous menace, qu'il ne nous est point libre de nous divertir tant peu que ce soit de l'autorité de Dieu : et qu'il ne nous est licite non plus d'attenter rien sans son congé, quelque couverture que nous prenions.

44 Or puis qu'il est ainsi que les consciences des fidèles, par le privilège de leur liberté qu'elles ont de Jésus-Christ, sont délivrées des liens et nécessaires observations des choses lesquelles le Seigneur leur a voulu estre indifférentes,

nous concluons qu'elles sont franches et exemptées de la puissance de tous hommes. Car il n'est pas convenable ou que la louange que Jésus-Christ doit recevoir d'un tel bénéfice soit obscurcie, ou que le fruit en soit perdu pour les consciences. Et ne doit estre estimée une chose de légère importance, laquelle nous voyons avoir tant cousté à Jésus-Christ : c'est asçavoir laquelle il n'a point achetée par or ni argent, mais par son propre sang. Tellement que saint Paul ne doute point de dire que la mort de Christ nous est faite vaine, si nous nous mettons en la sujétion des hommes. Car il ne traite autre chose par quelques chapitres de l'Epistre aux Galates, sinon que Christ nous est enseveli, ou plustost du tout esteint, si nos consciences ne se tiennent fermes en leur liberté : de laquelle certes elles décroyroient, si elles se pouvoient au plaisir des hommes, lier de loix et constitutions¹. Mais comme c'est une chose trèsdigne d'estre cognue, aussi d'autre part elle a mestier d'estre plus clairement exposée. Car incontinent qu'on dit aujourd'huy quelque mot d'oster les constitutions humaines il s'esmeut de grandes noises : en partie par gens sérieux, en partie par des calomnieux : comme si toute obéissance des hommes estoit rejetée et renversée.

45 Afin doncques d'obvier à cest inconvenient, nous avons à noter qu'il y a double régime en l'homme. L'un est spirituel, par lequel la conscience est instruite et enseignée des choses de Dieu et de ce qui appartient à piété. L'autre est politique ou civil, par lequel l'homme est appris des offices d'humanité et de civilité qu'il faut garder entre les hommes. Vulgairement on a de coustume de les appeler Jurisdiction spirituelle et temporelle : qui sont noms assez propres, par lesquels il est signifié que la première pièce de régime appartient à la vie de l'âme, et que la seconde sert à ceste présente vie : non pas pour nourrir ou vestir les hommes, mais pour constituer certaines loix, selon lesquelles les hommes puissent vivre honnestement et justement.

1) 1 Cor. III, 2.

1) Gal. V, 1, 6.

les uns avec les autres. Car la première a son siège en l'âme intérieure : ceste seconde seulement forme et instruit les mœurs extérieures. Que les lecteurs doncques me permettent d'en appeler l'une Royaume spirituel, et l'autre civil ou politique. Or comme nous les avons distingués, il nous les faut considérer chacun à part, et ne les confondre ensemble. Car il y a comme deux mondes en l'homme, lesquels se peuvent gouverner et par divers Rois, et par diverses loix. Ceste distinction sera pour nous advertir que ce que l'Evangile enseigne de la liberté spirituelle, nous ne le tirions point contre droict et raison à la police terrienne, comme si les Chrestiens ne devoyent point estre sujets aux loix humaines, d'autant que leurs consciences sont libres devant Dieu : ou comme s'ils estoient exempts de toute servitude selon la chair, pource qu'ils sont affranchis selon l'esprit. D'avantage, comme ainsi soit qu'en jugeant des constitutions, qui semblent advis concerner le régime spirituel ; on se puisse abuser, il est mestier de discerner mesmes entre celles, pour sçavoir lesquelles doyvent estre tenues pour légitimes, comme conformes à la Parole de Dieu, et lesquelles doyvent estre rejetées. Touchant de la police terrienne, nous réservons d'en parler en un autre lieu. Je me déporte aussi à présent de parler des loix ecclésiastiques, pource que la déduction conduira mieux au quatrième livre où il a parlé de la puissance de l'Eglise. Que soit doncques yci la conclusion de ceste matière. Il n'y auroit nulle difficulté (comme j'ay dit) sinon que plusieurs s'enlappent, ne discernans pas bien entre la police et la conscience : entre la jurisdiction externe et civile, et jugement spirituel, qui a son siège en la conscience. Mais il y a un passage de saint Paul qui fait la difficulté plus grande : asçavoir quand il dit qu'il faut obéir aux Magistrats, non pas seulement pour crainte de punition, mais aussi à cause de la conscience¹. Car de là il s'ensuyt que la conscience est sujette aux loix politi-

ques. Or si ainsi estoit, tout ce que nous avons dit ci-dessus, et avons encore à dire du régime spirituel, tomberoit bas. Pour soudre ce scrupule, il est expédient de sçavoir en premier lieu que c'est de Conscience, et le mot en soy nous en peut donner quelque déclaration. Car comme nous disons que les hommes sçavent ce que leur esprit a compris, dont vient le mot de Science : aussi quand ils ont un sentiment du jugement de Dieu, qui leur est comme un second témoin, lequel ne souffre point d'ensevelir leurs fautes, mais les adjourne devant le siège du grand Juge, et les tient comme enfermez : un tel sentiment est appelé Conscience. Car c'est comme une chose moyenne entre Dieu et les hommes : d'autant que les hommes ayans une telle impression en leur cœur, ne peuvent pas effacer par oubly la cognoissance qu'ils ont du bien et du mal : mais sont poursuivis jusques à ce qu'ils se rendent coupables quand ils ont offensé. Et c'est ce qu'entend saint Paul, en disant que la conscience testifie avec les hommes, quand leurs pensées les accusent ou absolvent au jugement de Dieu¹. Une simple cognoissance pourroit estre en un homme comme estouffée : parquoy ce sentiment qui attire l'homme au siège judiciaire de Dieu, est comme une garde qui luy est donnée pour le veiller et espier, et pour découvrir tout ce qu'il seroit bien aise de cacher s'il pouvoit. Et voylà dont est venu le proverbe ancien, Que la conscience est comme mille tesmoins. Par une mesme raison, saint Pierre met la response de bonne conscience pour un repos et tranquillité d'esprit, quand l'homme fidèle s'appuyant en la grâce de Christ, se présente hardiment devant la face de Dieu². Et l'Apostre en l'Epistre aux Hébreux, disant que les fidèles n'ont plus de conscience de péché, signifie qu'ils en sont délivrez et absous, pour n'avoir plus de remors qui les redargue³.

46 Parquoy, comme les œuvres ont leur regard aux hommes, aussi la conscience a Dieu pour son but : tellement que bonne conscience n'est sinon une in-

1) Rom. II, 15.

2) 1 Pierre III, 21.

3) Hébr. X, 2.

tégrité intérieure du cœur. Et c'est à ce propos que saint Paul dit, que l'accomplissement de la Loy est charité de conscience pure, et de foy non feinte¹. En un autre lieu il monstre en quoy elle diffère du simple sçavoir, disant qu'aucuns sont déçus de la foy, pource qu'ils s'estoyent destournez de bonne conscience. Car par ces mots il signifie que c'est une affection vive d'honorer Dieu, et un droict zèle de vivre purement et saintement. Quelquesfois le nom de Conscience s'approprie à ce qui concerne les hommes : comme quand saint Paul dit aux Actes, qu'il a mis peine de cheminer tant envers Dieu qu'envers les hommes en bonne conscience² : mais cela s'entend, d'autant que les fruits extérieurs qui en procèdent parviennent jusques aux hommes. Mais à parler proprement, la conscience, comme j'ay dit, a son but et adresse à Dieu. Parquoy nous disons qu'une loy lie les consciences, quand elle oblige simplement et du tout l'homme, sans avoir regard aux prochains, mais comme s'il n'avoit affaire qu'à Dieu. Exemple : Dieu nous commande non-seulement d'avoir le cœur pur de toute impudicité, mais aussi de nous garder de toutes paroles vilenes, et dis-

solutions tendantes à incontinence. Quand il n'y auroit homme vivant sur la terre, je suis tenu en ma conscience de garder telle loy. Parquoy si je me desborde à quelque impudicité, je ne pêche pas seulement en ce que je donne scandale à mes frères, mais je suis coupable devant Dieu comme ayant transgressé ce qu'il m'avoit défendu entre luy et moy. Il y a une autre considération quant aux choses indifférentes : car il nous en faut abstenir entant que nous pourrions offenser nos frères, mais c'est avec conscience franche et libre. Comme saint Paul le monstre parlant de la chair consacrée aux idoles. Si quelqu'un, dit-il, en fait scrupule, n'en mange point à cause de la conscience : non pas de la tiene, mais de celle de ton prochain¹. L'homme fidèle qui seroit adverti, pécheroit scandalisant son prochain par son manger : mais combien que Dieu luy commande de s'abstenir pour l'amour de son prochain de manger de telle viande, et qu'il luy soit nécessaire de s'y assujétir, toutesfois sa conscience ne laisse pas d'estre toujours en liberté. Nous voyons doncques comme ceste loy n'impose sujétion sinon à l'œuvre extérieure, et ce pendant laisse la conscience libre.

CHAPITRE XX.

D'oraison : laquelle est le principal exercice de foy, et par laquelle nous recevons journallement les bénéfices de Dieu.

1 De ce qui a esté traité par ci-devant, nous voyons clairement combien l'homme est desnué et despourveu de tout bien, et comment tout ce qui appartient à son salut luy défaut. Parquoy s'il veut avoir de quoy se subvenir en sa nécessité, il faut qu'il sorte hors de soy, et qu'il cherche ailleurs son secours. D'avantage il nous a esté expliqué, que nostre Seigneur se présente libéralement à nous en son Fils Jésus-Christ, nous offrant par luy au lieu de nostre misère toute féli-

cité : au lieu de nostre povreté, toute abondance : et nous ouvrant en luy toutes ses thrésors et richesses célestes, afin que toute nostre foy regarde ce Fils bien-aimé, toute nostre attente soit de luy, et toute nostre espérance se repose en luy. C'est bien une secrette philosophie et cachée que ceste-ci, laquelle ne se peut entendre par syllogismes : mais ceux-là la comprennent ausquels nostre Seigneur a ouvert les yeux pour veoir clair en sa lumière. Puis que nous sommes ensc-

1) 1 Tim. I, 5.

2) Act. XXIV, 16.

1) 1 Cor. I, 23, 29.

nez par foy de cognoistre que tout le bien qui nous est nécessaire et nous dé-
 tout en nous-mesmes, est en Dieu et en
 son Fils nostre Seigneur Jésus-Christ,
 lequel le Père a constitué toute pléni-
 tude de ses bénédictions et largesses,
 en que de là, comme d'une fontaine
 esplene, nous en puisions tous, il
 este que nous cherchions en luy, et par
 prières et oraisons demandions de luy ce
 que nous avons appris y estre. Car au-
 trement, cognoistre Dieu pour maistre,
 auteur et distributeur de tous biens,
 qui nous convie à les requérir de luy, et
 ne s'adresser point à luy, ne rien luy
 commander, tellement ne nous proufite-
 rait de rien, que mesmes ce seroit comme
 chercher quelque chose en l'air, ou
 quelque chose en l'air, ou
 quelque un mesprisoit et laissoit estre
 enseveli et caché sous terre un trésor
 si luy auroit esté enseigné. Pourtant
 l'apostre voulant monstrer que la vraye
 foy ne peut estre que l'invocation ne s'en-
 tye d'icelle, met cest ordre, que comme
 la foy procède de l'Evangile, aussi que
 par icelle nous sommes instruits à prier
 1. Et c'est ce qu'il avoit dit un peu
 auparavant, que l'Esprit d'adoption, le-
 quel scelle le tesmoignage de l'Evangile
 en nos cœurs, nous donne courage et har-
 desse d'exposer nos desirs à Dieu, es-
 pérant en nous gémissemens inénarra-
 bles, et criant Abba, Père 2. Il nous faut
 Jacques maintenant plus amplement
 traiter ce point, duquel nous n'avions
 ci-devant parlé, sinon incidemment
 comme en passant.

2 C'est doncques par le moyen d'orai-
 son que nous avons entrée aux riches-
 ses desquelles nous avons en Dieu. Car
 c'est comme une communication des
 grâces avec Dieu, par laquelle estans
 introduits en son vray Temple, qui est le
 ciel, ils l'admonestent et quasi le som-
 ment présentement de ses promesses :
 en que par expérience il leur monstre
 quand la nécessité le requiert, que ce
 qu'ils ont creu à sa simple parole estre
 vray, n'a pas esté mensonge ne chose
 fautive. Pourtant nous ne voyons point
 que Dieu nous propose aucune chose à
 désirer de soy, que pareillement il ne

nous commande de la demander par
 prières. Tellement est véritable ce que
 nous avons dit, que par oraison nous
 cherchons et trouvons les trésors, les-
 quels sont monstrez et enseignez à nostre
 foy en l'Evangile. Or combien l'exercice
 de prier est nécessaire, et en combien de
 manières il nous est utile, on ne le pour-
 roit assez expliquer par paroles. Ce n'est
 pas certes sans cause que le Père céleste
 tesmoigne que toute l'assurance de nos-
 tre salut consiste en l'invocation de son
 nom 1 : veu que par icelle nous requérons
 et obtenons la présence : tant de sa pro-
 vidence, par laquelle il se monstre vigi-
 lant à penser de nous : que de sa vertu,
 par laquelle il nous défende, et soulage
 nostre imbécillité et défaut : qu'aussi de
 sa bonté, par laquelle il nous reçoive en
 grâce, nonobstant que nous soyons char-
 gez de péchez et pour brief parler, veu
 que par icelle nous l'appelons, afin qu'il
 se déclare entièrement nous estre pré-
 sent. De là revient un singulier repos à
 nos consciences. Car après avoir exposé
 au Seigneur la nécessité qui nous serroit
 de près nous avons suffisamment où nous
 reposer : entant que nous entendons que
 rien n'est caché de nostre misère, à ce-
 luy duquel la bonne volonté envers nous
 nous est certaine, et le pouvoir de nous
 aider, indubitable.

3 Toutesfois quelqu'un pourra objec-
 ter, asçavoir s'il ne cognoist point assez
 sans advertissement, et en quel endroit
 nous sommes pressez, et ce qui nous est
 expédient. Dont il sembleroit que ce fust
 chose superflue de le solliciter par prières :
 veu que nous avons accoustumé de soli-
 citer ceux qui ne pensent point à nostre
 affaire, et qui sont endormis. Mais ceux
 qui arguent en ceste manière, ne voyent
 point à quelle fin nostre Seigneur a insti-
 tué les siens à prier. Car il n'a pas or-
 donné cela à cause de soy, mais au re-
 gard de nous. Il veut bien que son droit
 luy soit rendu, comme aussi il est équita-
 ble, quand les hommes recognoissent que
 tout ce qui leur est proufitable et qu'ils
 peuvent désirer, vient de luy, et qu'ils
 protestent cela par prières : mais l'utilité

Rom. X, 14.

2) Rom. VIII,

1) Joël II, 32.

de ce sacrifice par lequel Dieu est honoré, revient à nous. Parquoy les saints Pères, d'autant plus qu'ils se tenoyent asseurez des bénéfices de Dieu tant envers eux que les autres, ont esté tant plus vivement incitez à le prier. J'amèneray seulement l'exemple d'Elie, lequel estant certain du conseil de Dieu, promet hardiment la pluye au roy Achab : et toutesfois ne laisse pas de prier songneusement et en grande destresse, et d'envoyer par sept fois son serviteur pour contempler si la pluye venoit¹, non pas qu'il doute de la promesse dont il avoit esté messenger, mais pource qu'il sçait que son devoir est de recourir en toute humilité à Dieu : afin que sa foy ne s'endorme point en paresse, Parquoy combien qu'il veille et face le guet pour nous conserver, mesmes quand nous sommes si estourdis, que nous ne sentons point les maux qui sont à l'entour de nous : combien aussi qu'il nous secoure aucunesfois devant qu'estre invoqué : néantmoins il nous est trèsnécessaire de l'implorer assiduellement. Premièrement, afin que nostre cœur soit enflammé d'un véhément et ardent désir de le tousjours chercher, aimer et honorer, en ce que nous nous accoustumons d'avoir en luy nostre refuge en toutes nos nécessitez, comme au port unique de salut. En après afin que nostre cœur ne soit esmeu d'aucun désir, duquel nous ne l'osions faire incontinent tesmoin : comme nous le faisons en exposant devant ses yeux toute nostre affection : et par manière de dire, desployant tout nostre cœur devant luy. D'avantage, afin que nous soyons apprestez à recevoir ses bénéfices avec vraye recognoissance et action de grâces : comme par la prière nous sommes advertis qu'ils nous viennent de sa main. Outreplus, afin qu'ayans obtenu ce que nous demandions, nous réputions qu'il a exaucé nos desirs : et que par cela soyons plus ardemment incitez à méditer sa bénignité : et afin aussi que nous prenions plus grand plaisir de la jouissance des biens qu'il nous fait, entendans que nous les avons impétrez par nos prières. Finalement, afin que sa providence soit con-

fermée et approuvée en nos cœurs, par ce que nous expérimentons de faict selon nostre petite capacité : entant que nous voyons que non-seulement il nous promet de ne nous jamais abandonner, et qu'il nous donne entrée à le chercher et implorer en la nécessité : mais aussi qu'il a la main tousjours estendue pour aider les siens, et qu'il ne les allaite point de vaines paroles, mais les maintient comme il en est besoin. Pour toutes ces raisons le Père plein de clémence, combien que jamais il ne dorme ne cesse, toutesfois monstre souventesfois signe de dormir et cesser : afin que par cela nous soyons incitez à le prier et requérir : comme il est expédient à nostre paresse et oubliance. C'est doncques trop perversement argué, pour nous retirer de faire oraison, d'alléguer que c'est chose superflue de solliciter par nos demandes la providence de Dieu : laquelle sans estre sollicitée veille à conserver toutes choses : veu au contraire, que le Seigneur ne tesmoigne point en vain qu'il sera prochain à tous ceux qui invoqueront son nom en vérité¹. C'est une aussi grande folie, d'alléguer qu'il n'y a nulle raison de demander les choses que le Seigneur volontairement est prest de nous eslargir, veu qu'il veut que nous réputions les bénéfices qui nous prouviennent de sa libéralité gratuite, avoir esté ottroyez à nos prières. Ce que tesmoigne ceste sentence mémorable du Pseaume, avec plusieurs autres, Les yeux du Seigneur sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières². Car il est là monstre que Dieu prouvoit tellement de son bon gré au salut des fideles, que ce pendant il veut qu'ils exercent leur foy à le requérir, et que par ce moyen ils s'esveillent de toute nonchalance pour n'estre point comme esourdis. Ainsi les yeux de Dieu veillent bien pour subvenir à la nécessité des aveugles : mais si veut-il aussi mutuellement nos gémissemens, pour approcher son amour envers nous. Parquoy tous les deux sont vrayz, que le gardien d'Israël ne dort et ne sommeille point³ : et toutesfois qu'il se retire comme nous ayant

1) 1 Rois XVIII, 41-43.

1) Ps. CXLV, 18.

2) Ps. XXXIV, 16.

3) Ps. CXXI, 4.

abliez, quand il nous voit paresseux et
nuls.

Or que la première loy pour bien et
euement instituer l'oraison soit telle :
ne nous ne soyons point autrement dis-
sez d'entendement et de courage, qu'il
convient à ceux qui entrent en propos
ec Dieu. Ce qui se fera quant à nostre
entendement, si iceluy estant desveloppé
toutes sollicitudes et cogitations char-
nelles, par lesquelles il peut estre des-
orné ou empesché de regarder droict-
ent et purement Dieu, non-seulement
tout s'applique à l'intention de prier,
mais aussi entant que faire se peut, est
levé par-dessus soy. Néanmoins je ne
quier point qu'il soit tellement à déli-
re, que nulle sollicitude ne le poigne, ou
ache et moleste : veu que plustost au-
traire, il est besoin que l'ardeur de
prier soit enflammée en nous par angoisse
grande destresse. Comme nous voyons
les saints serviteurs de Dieu se dé-
monstrent estre en merveilleux torment,
par plus forte raison en sollicitude, en-
tant qu'ils eslèvent leurs voix au Sei-
neur, de la profondeur des abysmes et
du gouffre de la mort¹. Mais j'enten qu'il
ne rejette loing toutes cures estranges,
par lesquelles l'entendement soit trans-
porté çà et là : et estant retiré du ciel,
est déprimé et abbaissé en terre. D'avan-
ce en ce que je di qu'il doit estre eslevé
par-dessus soy, je veux signifier qu'il ne
rien apporter devant la face du Sei-
neur, de ce que nostre raison folle et
engagée a accoustumé de songer : et ne
doit contenir et restreindre en sa va-
lé, mais s'eslever à une pureté digne de
Dieu, et telle qu'il la demande.

Ces deux choses méritent bien d'estre
régulièrement observées : c'est en pre-
mier lieu, que celuy qui s'appreste à prier,
applique là tous ses sens et estudes, et
soit point distrait, comme on a accous-
tumé, de pensées volages. Car il n'y a
rien plus contraire à la révérence que
nous devons à Dieu, que telle légèreté :
laquelle procède d'une licence que nous
prenons de nous jouer et esgayer, comme
si Dieu ne nous estoit quasi rien, et tant

plus nous faut-il travailler à ceci, quand
nous expérimentons combien il est diffi-
cile de nous retenir. Car nul n'est si bien
adonné à prier, qu'il ne luy survienne
quelques fantasies à la traverse, les-
quelles rompent le cours de la prière, ou
bien le retardent en esgarant l'esprit. Or
yci nous avons à penser combien c'est
une chose vilene et inexcusable, quand
Dieu nous appelle et reçoit à parler fa-
milièrement à luy, que nous abusions
d'une si grande humanité, en meslant le
ciel avec la terre : en sorte qu'il ne peut
tenir nos esprits liez à soy, mais comme
si nous avions à faire à quelque homme
de néant, nous luy rompons propos en le
pariant, et voltigeons çà et là. Sçachons
doncques que nul n'est jamais deuement
appresté et disposé comme il convient à
prier, sinon qu'il soit touché de la ma-
jesté de Dieu, pour se présenter à icelle
estant despestré de toutes pensées et af-
fections terrestres. A quoy tend la céré-
monie d'eslever les mains en haut : afin
que les hommes pensent qu'ils sont fort
eslongnez de Dieu, s'ils n'eslèvent leurs
sens au ciel pour approcher de luy.
Comme aussi il est dit au Pseaume, J'ay
eslevé mon âme à toy. Et l'Ecriture use
souvent de ceste façon de parler, d'Esle-
ver l'oraison¹ : afin que ceux qui désirent
d'estre exaucez de Dieu, ne croupissent
point en leurs lies. La somme est, d'au-
tant plus que Dieu se monstre libéral en-
vers nous, et nous convie gracieusement
à ce que nous deschargions nos fasche-
ries en son giron : que tant moins som-
mes-nous à excuser, si un bénéfice si di-
gne et incomparable ne surmonte toutes
autres choses en nos cœurs, pour nous
raver du tout à soy, à ce que nous appli-
quions à bon escient nos estudes et nos
sens à prier. Ce qui ne se peut faire, si
l'entendement ne résiste fort et ferme à
tous les empeschemens qui le retiennent,
jusques à ce qu'il soit venu au-dessus.
L'autre point que nous avons touché est,
que nous ne demandions non plus que
Dieu nous permet : car combien qu'il
nous commande d'espandre nos cœurs
devant luy², si ne lasche-il point la

1) Ps. XXV, 1 ; Is. XXXVII, 4.

2) Ps. LXXII, 9 ; CXLV, 10.

bride indifféremment à nos affections folles et inconsidérées, voire perverses. Quand aussi il promet de faire selon le désir des fidèles, il n'estend pas tant son indulgence et humanité, qu'il s'assujettisse à leur appétit. En quoy on pèche communément bien fort : car plusieurs non-seulement osent importuner Dieu de toutes leurs folies, sans aucune révérence ny honte, et produire devant son throne tout ce qu'en songeant ils auront trouvé bon. Mais ils sont occupez d'une telle outrecuidance ou stupidité, qu'ils ne font nul scrupule de requérir à Dieu qu'il complaise à leurs cupiditez, desquelles ils n'oseroient faire les hommes tesmoins. Les escrivains profanes se sont mocquez d'une telle audace, mesmes l'ont détestée : mais le vice a régné de tout temps. Et de là est advenu qu'entre les Payens les ambitieux ont esleu Jupiter pour leur patron : les avaricieux, Mercure : les gens convoiteux de sçavoir, Apollon et Minerve : les gens de guerre ont eu Mars : et les paillards, Vénus, comme aujourd'huy encores les hommes se donnent plus de licence en leurs souhaits extravagans et énormes, quand il est question de prier Dieu, que s'ils estoient avec leurs pareils et compagnons pour plaisanter à la volée. Or Dieu ne peut souffrir que sa douceur et débonnaireté soit exposée à mocquerie : mais en retenant son droict de supériorité, il assujettit nos souhaits à son vouloir : pour les réprimer comme d'une bride. Parquoy il nous convient garder ceste reigle de saint Jehan : Nostre fiance est, qu'en tout ce que nous luy demanderons selon sa volonté, il nous orra¹. Au reste, pource que toutes nos facultez sont trop débiles pour venir à telle perfection, il nous convient chercher remède convenable pour y subvenir. Comme l'entendement doit regarder attentivement à Dieu, aussi est-il requis que l'affection du cœur suyve. Or tous les deux croupissent ici-bas, ou pour mieux dire défont, ou sont destournez au rebours. Parquoy Dieu pour subvenir à telle débilité, nous donne son Esprit pour maistre : lequel nous enseigne et

dicte ce qui nous est licite de demander et lequel aussi gouverne nos affections. Car pource que nous ne sçavons ce qu'il faut prier ne quoy, il vient au secours et intercède pour nous par gémissements inénarrables¹. Non pas que luy, qui est Dieu, proprement, prie ne gémisse, mais tant qu'il nous eslève en fiance, il nous pousse à toutes bonnes et saintes requests, et esmeut en nous les forces qui font valoir l'oraison : à quoy les forces de nostre nature ne suffisent point. Et non sans cause saint Paul appelle les gémissemens que les fidèles portent devant Dieu par la communication du saint Esprit, Inénarrables. Car nous ne sommes véritablement exercés en prières tant que nous ne sentons pas qu'ils se trouvent soustraits en telles perplexitez et angoisses qu'ils ne sçavent par quel bout commencer. Mesmes quand ils s'efforcent de louer, encores sont-ils si confus et embrouillez, qu'ils ne peuvent passer de louer dont il s'ensuyt que le don de la prière est singulier. Ces choses ne doyvent nous prandre à ce que nous résignions à Dieu de prier au saint Esprit, et nous ne sommes en nostre paresse, à laquelle nous sommes que trop enclins : comme un coup de gaudisseurs diront, qui ne veulent attendre que Dieu attire à soy nos prières, puis qu'il les voit ainsi extrêmes, mais c'est afin qu'en nous desplacant nostre nonchalance et stupidité, il nous désirions d'estre secourus. Et quand saint Paul nous commande de prier en esprit, il ne laisse point exhorter à soin et vigilance² : mais que le saint Esprit exerce telle vigueur en nous duisant à prier, qu'il n'empesche point ou retarde le service que nous avons à faire de nostre part, pource que Dieu veut experimenter bien la foy incite vertueusement nos cœurs.

6 La seconde loy doit estre que priant nous sentions tousjours une diligence et défaut, et qu'estant en Dieu nous ne soyons jamais en repos, mais que nous soyons de bon escient que nous avons besoin de tout ce que nous demandons, et que nous conjoignons une ardente affecti-

1) 1 Jean V, 14.

1) Rom. VIII, 26, 27.

2) 1 Cor. XIV, 15 ; Ephés. VI, 18.

questes. Car plusieurs barbotent leurs lèvres par acquit, ou les lisent de leurs livres comme s'ils faisoient corvées à Dieu; et combien qu'ils confessent que le bon de prier doit provenir d'un désir cordial, pource que ce leur seroit un grand malheur d'estre destituez de l'aide de Dieu, laquelle ils implorent, toutesfois il appert qu'ils s'en acquittent comme par coustume, veu que ce pendant ils sont froids en leur cœur comme glace, et ne pensent point à ce qu'ils demandent. Vray est qu'ils sont poussez à prier par un sentiment général et confus de leur nécessité, mais il ne les sollicite point jusques-là, qu'ils soyent arrestez à chercher allégement de leur povreté. Or grand'peine pourra-on trouver chose si détestable à Dieu, que ceste feinte, quand celuy qui demande pardon de ses péchez, pense ce pendant n'estre point pécheur, on bien ne pense pas qu'il est pécheur: car Dieu par ce moyen est pleinement moqué. Or tout le monde, comme j'ay dit n'aguères, est rempli de cette perversité, que chacun demande à Dieu par acquit ce qu'il pense avoir d'ailleurs que de luy, ou qu'il pense desjà tenir en sa main. Il semble que la faute que je diray tantost soit plus légère: mais elle n'est pas non plus tolérable; et que plusieurs sans estre touchez d'une vive méditation, barbotent aussi leurs prières, pource qu'ils ne sont point peignez plus avant, que de sacrifier à Dieu par tel moyen. Or il faut que les hommes se gardent bien de jamais se présenter devant la face de Dieu pour rien demander, sinon qu'ils le désirent ardemment, voire et qu'ils désirent l'obtention de luy. Qui plus est, combien qu'il semble pas de prime face que les choses concernant la gloire de Dieu nous servent pour pourvoir à nos nécessitez, ne faut-il pas que nous les demandions avec moindre ardeur et véhémence. Comme quand nous supplions que le nom de Dieu soit sanctifié¹, nous devons par manière de dire avoir faim et soif de sa sanctification.

Si quelqu'un objecte que nous ne sommes pas tousjours pressez et con-

scienz. VI, 9; Luc XI, 2.

traints de nécessité égale, je le confesse. Et ceste distinction a esté trèsbien notée par saint Jaques, quand il dit, Y a-il quelqu'un triste entre vous? qu'il prie. Que celuy qui est joyeux, chante louange à Dieu². Parquoy le sens humain nous monstre, d'autant que nous sommes par trop lasches, que Dieu nous esguillonne à prier selon qu'il en est besoin et que la chose le requiert. Et c'est le temps opportun dont parle David³. Car comme il enseigne en plusieurs autres lieux, d'autant plus que les fascheries, incommoditez, craintes et autres espèces de tentations nous molestent, l'accès nous est plus libre à Dieu, comme s'il nous y appeloit nommément. Toutesfois ce que dit saint Paul ne laisse point ce pendant d'estre aussi vray, qu'il nous faut prier en tout temps³. Car encores que nous ayons toute prospérité à souhait, et que nous soyons comme environnez çà et là de matière de joye, toutesfois il ne se passe point une minute de temps que nostre povreté ne nous incite à prier. Si quelqu'un a grande provision de blé et de vin, puis qu'il ne peut jouir d'un morceau de pain que la bénédiction de Dieu ne continue envers luy, ses greniers et ses caves n'empescheront point qu'il ne prie pour son pain quotidien. Et si nous considérons bien le nombre infini des dangers qui nous sont sur la teste, et sans fin et sans cesse nous menacent, la crainte et l'estonnement ne nous souffrira point d'estre nonchalans, mais nous enseignera qu'il y a occasion de prier à chacune heure. Combien que cela se peut mieux cognoistre par les povretez spirituelles. Car quand sera-ce que tant de péchez, desquels chacun se sent coupable, nous laisseront à repos, que nous ne priions pour en obtenir pardon? Quelles trêves les tentations nous donneront-elles, que nous n'ayons tousjours mestier de courir à l'aide? D'avantage, l'affection de veoir le Royaume de Dieu avancé, et son nom glorifié, nous doit tellement ravir en foy, non pas par intervalles, mais assiduellement, que l'opportunité nous soit tousjours présente d'en faire prières

¹ Jacq. V, 13.

² Ps. XXXII, 6; XCIV, 19.

³ Ephés. VI, 18; 1 Thess. V, 17.

et oraisons. Ce n'est pas doncques sans cause que tant souvent il nous est commandé d'estre assiduels en prières. Je ne parle pas encores de la persévérance, de laquelle il sera tantost fait mention. Mais l'Ecriture en nous admonestant de prier continuellement, redargue nostre esloignement, en ce que nous ne sentons pas combien un tel soin et diligence nous est nécessaire. Par ceste reigle la porte est fermée à toute hypocrisie, et à toutes les astuces et sophisteries que les hommes controuvent pour mentir à Dieu : telles gens, di-je, sont repoussez bien loing du privilège d'invoquer Dieu, lequel promet qu'il sera prochain à tous ceux qui l'invoqueront en vérité : et prononce que ceux qui le chercheront de tout leur cœur, le trouveront ¹. Or ceux qui se plaisent en leurs ordures n'aspirent nullement là. Parquoy l'oraison bien reiglée requiert pénitence ; comme c'est une doctrine fort commune en l'Ecriture, que Dieu n'exauce point les injustes : mais que leurs prières sont exécrables devant luy, ainsi que leurs sacrifices. Et de faict, c'est bien raison que ceux qui ferment leurs cœurs, trouvent les oreilles de Dieu closes, et que ceux qui provoquent sa rigueur par leur dureté, le sentent inexorable. Il menace par son prophète Isaïe les hypocrites, disant, quoyqu'ils multiplient leurs prières, qu'il ne les exaucera pas : pource que leurs mains sont plenes de sang ². Item en Jérémie, J'ay crié, et ils ont refusé d'ouyr : ils crieront à leur tour, et je ne les orray point ³. Car il prend cela à grande injure, que les meschans qui polluent en toute leur vie son sacré nom, en facent couverture, pour se vanter d'estre des siens. Dont il se complaint par Isaïe, que les Juifs approchent de luy de lèvres, et que leurs cœurs en sont bien estongnez ⁴. Il ne restreint point cela aux prières seules : mais tant y a qu'il monstre que toute fiction, en quelque partie que ce soit de son service, luy est abominable. A quoy revient le dire de saint Jaques, Vous priez, et n'impétrez rien : pource que vous priez mal, afin de vous desbor-

der en voluptez ¹. Vray est que les prières des saints ne sont pas fondées sur appuyées sur leur dignité, (comme nous verrons encores tantost) toutesfois l'avertissement de saint Jehan n'est point superflu, c'est que nous sommes certains de recevoir de luy ce que nous demanderons, pource que nous gardons : commandemens ² : voire pource que mauvaise conscience nous ferme la porte. Dont il s'ensuyt que nul ne prie Dieu deuement, et ne peut estre exaucé par luy, sinon qu'il le serve en pureté de droicteure. Pourtant quiconques se dispose à prier, qu'il se desplaise en ses vices et qu'il prene l'affection et la persévérance d'un povre mendiant : ce qui ne se peut faire sans repentance.

8 Que la troisième reigle soit ajoutée avec ces deux : c'est que ceux qui se présentent à Dieu pour faire oraison, se démettent de toute fantaisie de leur propre gloire, et se despoient de toute opinion de leur dignité : bien qu'ils quittent toute fiance d'eux-mêmes, donnans entière gloire à Dieu par leur humilité, de peur qu'en présumant le moins du monde d'eux-mêmes, ils trébuschent devant la face de Dieu et que leur vaine enflure. Nous avons plusieurs exemples de ceste modestie à s'abaisser, laquelle abat toute hautesse aux serviteurs de Dieu, entre lesquels celui qui est le plus saint, d'autant plus est abaissé et humilié quand il faut comparaître devant le Seigneur. En telle manière Daniel, qui a si grand tesmoignage de la bouche de Dieu, prie néanmoins comme il s'ensuyt : Ce n'est point en nos justices que nous présentons nos prières devant toy, mais en tes grandes miséricordes. Exauce-nous, Seigneur : Seigneur, sois-nous propice. Exauce-nous et fay ce que nous requérons pour l'amour de toy-mesme, entant que ton Nom est invoqué sur ton peuple et sur ce saint lieu ³. Il ne faut pas dire que se la coustume vulgaire il se mesle parmi d'autres comme membre du peuple : mais plustost il se confesse pécheur à part, et a son refuge à la merci de Dieu. C

1) Ps. CXLV, 18 ; Jean IX, 31.

2) Jér. XI, 7, 8, 11.

3) Is. I, 15.

4) Is. XXIX, 13.

1) Jacq. IV, 3.

2) 1 Jean III, 23.

3) Dan. IX, 18, 19.

i notamment, Après avoir confessé et ceux de mon peuple. si nous donne semblable exemplarité, Seigneur, n'entre point avec ton serviteur : car nul verra justifié devant toy ¹. De telle sorte que Isaïe en la personne du peuple, tu es courroucé à nous, pource que nous avons péché. Le siècle est fondé en iniquité : et nous avons tous esté souilleure, et toutes nos justes actions estées comme un drap plein de pollution, et sommes devenus comme la feuille de l'arbre, qui se sèche et se jette. Nos iniquitez nous ont espars comme la paille, et n'y a nul qui invoque ton Nom, Seigneur, pour retourner à toy. Car tu as détournée ta face de nous, et nous as abandonnés à la servitude de nos péchés. Maintenant doncques, Seigneur, tu es notre Père, nous ne sommes que des ouvrages de ta main : ne te courrouce point, Seigneur, et qu'il ne te souvienne à tousjours de nostre iniquité esgard plustost que nous ne soyons punis, Seigneur, ton peuple ². Yci peut-on appercevoir qu'ils ne se reposent sur leur justice, sinon en ceste seule, que de se confier à Dieu, ils ne désespèrent point qu'il ne les reçoive en sa miséricorde, et Jérémie n'en use pas autrement. Il dit, Si nos iniquitez testifient contre nous, vueille nous faire merci à cause de ta sainte cité, ton nom ³. Pourtant ce qui est de la prophétie qu'on attribue à Jérémie, combien que l'auteur soit incertain, très saintement dit : asçavoir, Mon âme est triste et désolée de la grande iniquité que j'ai faite, mon mal, l'âme courbée, débile, et les yeux défaillans te donnent témoignage. O Seigneur, nous ne présentons nos prières devant tes yeux, Seigneur, par les justices de nos Pères : et ne sommes point pour icelles ta miséricorde. Mais d'autant que tu es miséricordieux, aie pitié de nous, puis que nous sommes pécheurs devant toy ⁴.

Comme, le commencement et la fin de bien prier est, de requiescere avec humble et franche confes-

sion de nos fautes. Car il ne faut point espérer que le plus saint du monde impêtre rien de Dieu, jusques à ce qu'il soit gratuitement réconcilié à luy. Et ne se peut faire que Dieu soit propice, sinon à ceux auxquels il pardonne leurs offenses. Parquoy ce n'est point merveille si les saints s'ouvrent la porte à prier, de ceste clef. Ce qui appert par plusieurs passages des Pseaumes. Car David demandant autre chose que la rémission de ses péchez, dit néanmoins, Oublie les fautes de ma jeunesse : ô Dieu qu'il ne te souvienne de mes transgressions : aye mémoire de moy selon ta miséricorde, à cause de ta bonté. Item, Regarde mon affliction et mon travail, et me pardonne mes fautes ¹. En quoy aussi nous voyons qu'il ne suffit point de nous appeler à contempler chacun jour pour les péchez freschement commis, si nous ne réduisons en mémoire ceux qui pourroyent estre mis en oubli par la longue traite de temps. Car le mesme Prophète en un autre passage ayant confessé un grand forfait, est induit par ceste occasion à venir jusques au ventre de sa mère auquel jà il estoit entaché de la contagion générale ² : non pas pour amoindrir sa culpabilité sous ombre que tous hommes sont corrompus en Adam, mais pour amasser les péchez de toute sa vie, afin qu'estant sévère à se condamner, il trouve Dieu plus facile à pardonner. Or combien que les Saints ne demandent pas tousjours pardon de leurs fautes par mots exprès, toutesfois si nous poisons diligemment leurs prières que l'Ecriture récite, nous appercevrons incontinent ce que je di estre vray, c'est qu'ils ont prins courage de prier, en la seule miséricorde de Dieu : et ainsi qu'ils ont tousjours commencé par ce bout, c'est d'appointer avec luy et appaiser son ire. Car si chacun interroge sa conscience, tant s'en faut qu'il ose se descharger privément envers Dieu de ses passions et desirs, qu'il aura horreur d'approcher de luy, sinon qu'il se confie d'estre receu à cause de ta pure miséricorde. Il y a bien une autre confession spéciale, c'est qu'en

II, 2.
7.

3) Is. LXIV, 6-9.

4) Baruch II, 18-20.

1) Ps. XXV, 6, 7, 10.

2) Ps. LI, 7.

l'équité de leurs causes à les supporter. Nous n'ostons pas ce bien à l'âme fidèle, qu'elle avoir la jouissance de sa bonne e devant Dieu, et que de cela : conforme és promesses des- Seigneur console ses vrais ser- nais nous enseignons que toute l'impétrer de Dieu ce que nous ndons, est appuyée seulement aincte clémence, sans aucune tion de nostre propre mérite. quatrième reigle sera, qu'estans tus et mattez en vraye humi- moins nous prenions courage espérans pour certain d'estre Ce sont bien choses contraires face, de conjoindre avec le sen- e l'ire de Dieu, une certaine sa faveur. Et toutesfois elles nt bien ensemble, si estans op- ir nos propres vices, nous som- ez par la seule bonté de Dieu. ne nous avons enseigné ci-des- la foy et pénitence sont compa- jointes d'un lien inséparable, s toutesfois l'une nous effraye, e nous resjouit : aussi faut-il se rencontrent en nos prières. ord de crainte et assurance est ar David en peu de mots, quand Pseaume cinquième, J'entreray anctuaire en la multitude de ta y adoreray avec crainte¹. Sous e la bonté de Dieu, il comprend ais il n'exclut point la crainte, ue non-seulement sa majesté uit et contraint à luy porter ré- mais nostre indignité nous fait toute présomption et audace, is tenir en crainte. Or il ne nous giner une fiance, laquelle ama- e, et luy donne un repos souef ndormir, la délivrant de toute le et perplexité. Car de se bai- si en ses aises, c'est à faire à ayans tout à souhait ne sont de nul soin, ne sont touchez de ; ne troublez de nulle crainte. un trèsbon aiguillon aux saints faire invoquer Dieu, quand par

l'oppression qu'ils endurent de leur néces- sité, ils sont agitez en leurs fascheries, voire quasi jusques à défaillir en eux- mesmes, jusques à ce que la foy leur subvient au besoin. Car entre telles des- tresses la bonté de Dieu leur reluit, tel- lement qu'estans lassez et courbez sous la pesanteur de leurs maux, ils gémis- sent, et mesmes tremblent, estans en peine et en souci pour l'advenir. Toutes- fois se remettans à ceste bonté dont ils sont esclairez, ils se soulagent et ré- créent, pour estre patiens en toutes dif- ficultez, et espèrent bonne issue et déli- vrance. Parquoy il est requis que l'orai- son du fidèle procède de ceste double affection, et qu'elle contienne l'une et l'au- tre, et les représente : c'est qu'il gémissé de ses maux présens, qu'il soit angoissé par ceux qui luy peuvent advenir : tou- tesfois que ce pendant il ait son recours à Dieu, ne doutant point qu'il ne soit prest d'estendre sa main pour le secou- rir. Car on ne scauroit assez exprimer combien Dieu est irrité par nostre des- fiance, si nous luy demandons les biens que nous n'attendons point de luy. Par- quoy il n'y a rien plus convenable à la nature des prières, que de leur impo- ser ceste loy, qu'elles ne volent point à l'aventure, mais qu'elles suyvent la foy comme guide. Et à ce principe nous amaine Jésus-Christ, en disant, Quelques choses que vous demandiez, croyez que vous les recevrez, et elles vous seront données¹. Ce qu'il confirme en l'autre passage, Tout ce que vous demanderez en croyant, vous sera ottroyé². Suyvant cela saint Jaques aussi dit, Si quel- qu'un a faute de sagesse, qu'il la de- mande à celui qui donne à tous simple- ment sans reproche : mais qu'il la de- mande en foy sans hésiter³. Car en opposant la Foy au mot d'Hésiter, qui signifie autant que perplexité et doute, il exprime fort bien ce que la foy em- porte. Ce qu'il adjouste n'est pas moins à noter : c'est que ceux qui prient Dieu estans en bransle et variété, et ne se peuvent résoudre en leurs cœurs s'ils seront exaucez ou non, ne prouffitent

1) Matth. XXI, 22.

2) Marc XI, 24.

3) Jacq. 1, 5, 6.

rien. Parquoy il les accompare à des flots de mer qui sont branslez çà et là, et portez par le vent. Et voylà pourquoy ailleurs il nomme l'Oraison de foy, celle qui est bien reiglée pour estre receue de Dieu ¹. Et de faict, quand Dieu prononce si souvent qu'il donnera à chacun selon sa foy ², il signifie assez que nous ne sommes pas dignes de rien obtenir sans icelle. Brief, c'est la foy laquelle impètre tout ce qui est donné à nos oraisons. Et c'est ce que veut dire ceste belle sentence de saint Paul, laquelle n'est pas considérée de beaucoup de gens eslourdis comme elle mérite : Comment invoquera-on celui auquel on n'a point creu ? Et qui est-ce qui croira, sinon qu'il ait ouy ? La foy doncques est de l'ouye, et l'ouye de la Parole de Dieu ³. En déduisant de la foy le commencement de prier, comme d'un degré à l'autre, il monstre assez clairement que Dieu ne peut estre de personne purement invoqué, sinon de ceux ausquels sa clémence et humanité aura esté cognue par la prédication de l'Evangile, voire familièrement exposée.

42 Nos adversaires ne pensent guères à ceste nécessité. Et pourtant quand nous enseignons les fidèles de prier Dieu avec certaine assurance, ayans cela pour résolu, qu'il les aime et les veut exaucer : il semble advis à tous Papistes que nous disons une chose la plus desraisonnable du monde. Or s'ils avoyent quelque vraye expérience et usage, pour sçavoir que c'est que prier Dieu, ils cognoistroyent qu'on ne le peut point prier droictement, sans estre certain de son amour et de sa bonté. Or comme ainsi soit que nul ne puisse comprendre la vertu de foy, sinon celui qui en a la pratique en son cœur, je ne proufiteroyé de rien à disputer contre eux, veu qu'ils monstrent que jamais n'en ont eu qu'une vaine imagination. Car l'invocation de Dieu est celle qui nous démontre principalement que c'est que vaut ceste certitude, et combien elle est nécessaire. Quiconques ne voit point cela, il descouvre qu'il a sa conscience merueilleusement stupide. Nous doncques laissant là ces aveugles,

demeurons fermes en la sentence de saint Paul, qui dit que nul ne peut invoquer Dieu sinon celui qui a cognu sa miséricorde par l'Evangile, et est assuré de la trouver tousjours prest quand il la cherche. Car quelle oraison seroit-ce de dire ainsi ? Seigneur il est vray que je doute si tu me veux exaucer mais pource que je suis en destresse j'en fais mon recours à toy afin que tu me sois venu en aide si j'en suis digne. Les saints dont nous lisons les oraisons en l'Ecriture, n'ont pas ainsi fait. Le saint Esprit aussi ne nous enseigne pas d'ainsi faire, quand il nous commande par l'apostre d'aller au throne céleste de Dieu avec fiance, pour obtenir grâce ¹ : et un autre passage, quand il dit que nous devons aller avec fiance envers Dieu avec fiance par la foy de Christ ². Pourtant si nous voulons prier avec fruit, nous faut tenir ferme comme à de main ceste assurance d'impêtrer ce que nous demandons, laquelle Dieu nous commande d'avoir, et à laquelle tous Saints nous exhortent par leur exemple. Car il n'y a autre oraison agréée à Dieu que celle qui procède d'une telle présomption de foy, et qui est fondée sur une telle certitude d'espérance. Il ne peut bien se contenter, comme il semble du simple nom de Foy. Or non-seulement il adjouste Fiance, mais il la manie de liberté ou hardiesse, afin de nous discerner par ceste marque d'avec les incrédules, lesquels prient Dieu peslemesmes avec nous : mais à l'aventure. Pour ceste raison il est dit au nom de toute l'Eglise Que ta miséricorde soit sur nous, selon que nous avons espéré en toy ³. Le Prophète aussi met en un autre passage la mesme condition : Je sçay que le Seigneur sera avec moy au jour que je crié à luy ⁴. Item, Le matin je me rayeray à toy, et feray le guet ⁵. Il apparaît de ces morts, que les prières sont jettées frustratoirement en l'air, si l'espérance n'y est conjointe, laquelle nous aide comme une haute tour dont nous attendons Dieu paisiblement. A quoy

1) Jacq. V, 15.
3) Rom. X, 14, 17.

2) Matth. VIII, 13; IX, 29.

1) Hébr. IV, 16.

2) Ps. XXXIII, 22.

5) Ps. V, 4.

3) Ephés. III, 12.

4) Ps. LXXVI, 10.

ordre qu'on doit bien observer en l'exhortation de saint Paul. Car devant que solliciter les fidèles à prier en esprit en tout temps avec vigilance et assiduité, il les avertit de prendre le bouclier de foy, le heaume de salut, et le glaive spirituel, qui est la Parole de Dieu ¹. Ce pendant que les lecteurs se souviennent que la foy n'est pas ne renversée ny esbranlée, estant meslée parmi l'appréhension de nos misères, povretez et bourbiers. Car combien que les fidèles se sentent quasi accablés du grand amas de leurs péchez, et que non-seulement ils se cognoissent estre vuides de tous biens qui leur pourroient acquérir faveur envers Dieu : mais aussi chargez de plusieurs mesfaits, pour lesquels à bon droict il leur pourroit estre espovantable : néantmoins ils ne cessent pas de s'offrir à luy : et ce sentiment ne les effarouche point, qu'ils n'ayent leur retraite, veu mesmes que c'est la seule entrée pour y parvenir. Car l'ordonnance n'est pas ordonnée pour nous faire brifier arrogamment devant Dieu, ou mériter rien du nostre, mais pour confesser nos fautes, et en passer condamnation, et déplorer nos misères : comme les fils se complaignent familièrement vers leurs pères, comme s'ils se voulaient descharger en leur giron. Qui est, le fardeau de nos péchez, selon lequel nous est insupportable, doit estre un d'aiguillon pour nous inciter à prier Dieu. Comme aussi le Prophète nous engage par son exemple, Guairi mon âme, tant que j'ay péché contre toi ². Je confesse que les pointes de tels aiguillons seroyent mortelles si Dieu ne venoit devant : mais ce bon Père, selon sa bonté et douceur infinie, nous a donné un remède bien propre et opportun pour guérir tous nos troubles, adoucir nos douleurs, et oster nos craintes, en nous attachant à soy. Par lequel moyen non-seulement il a osté tous obstacles, mais nous a délivrés de tout scrupule, pour nous faire le chemin aisé.

En premier lieu, nous commandant de prier, par cela il nous argue d'une vice contumace, si nous ne lui obtempé-

rons. Il ne pouvoit donner commandement plus exprès ni précis, que celui qui est au Pseaume, Invoque-moy au jour d'affliction ¹. Mais pource qu'en tout ce qui concerne la religion et service de Dieu, il n'y a rien qui nous soit plus souvent recommandé en l'Ecriture, je ne m'y arrêteray pas fort longuement. Demandez, dit le Maistre céleste, et vous recevrez : cherchez, et vous trouverez : Heurtez, et la porte vous sera ouverte ² ; combien qu'icy outre le commandement la promesse est aussi adjoustée, comme il est nécessaire. Car combien que tous confessent qu'il faut obéir à ce que Dieu ordonne, toutesfois la plus grand'part reculeroit quand il les appelle, s'il ne leur promettoit de leur estre exorable, et mesmes de venir au-devant pour les recevoir. Quoy qu'il en soit, il est certain que tous ceux qui tergiversent pour ne point venir droict à Dieu, non-seulement sont rebelles et sauvages, mais aussi convaincus d'incrédulité, puis qu'il se deslient de ses promesses. Ce qui est d'autant plus notable, pource que les hypocrites sous couverture d'humilité et modestie mesprisent fièrement le précepte de Dieu, et n'adjoustant nulle foy à son dire quand il les convie tant humainement : qui plus est, ils le fraudulent de la principale partie de son service. Car après avoir répudié les sacrifices, ausquels il sembloit bien que toute sainteté pour lors fust située, il prononce, que cestuy-ci est le souverain et précieux par-dessus les autres, c'est d'invoquer son Nom au jour de la nécessité. Parquoy quand il requiert de nous ce qui luy appartient, et nous incite à obéir d'un franc courage, il n'y a nulles si belles couleurs de douter qui nous excusent. Par ainsi autant de tesmoignages que nous lisons en l'Ecriture, où il nous est commandé de prier Dieu, sont autant de bannières dressées devant nous, pour nous inspirer la fiance de ce faire. Ce seroit bien témérité de nous avancer devant la face de Dieu, si luy ne prévenoit en nous appelant. Parquoy il nous ouvre et applanit la voye par sa voix, selon

Ephes. VI, 16-18.

2) Ps. XLI, 5.

1) Ps. L, 15.

2) Matth. VII, 7.

qu'il proteste par son Prophète : Je leur diray, Vous estes mon peuple, et ils me répondront, Tu es nostre Dieu ¹. Nous voyons comment il vient au-devant de son peuple, et qu'il veut estre suyvi : et pourtant qu'il ne faut pas craindre que la mélodie que luy-mesme dicte, ne luy soit douce et plaisante. Principalement que ce tiltre notable et solennel que luy attribue le Pseaume, nous vienne en mémoire, lequel nous fera aisément surmonter tous obstacles : asçavoir, Tu es le Dieu qui exauce les prières, toute chair viendra jusques à toy ². Car nous ne pouvons souhaiter rien plus gracieux ni amiable, que quand Dieu est vestu et paré de ce tiltre, qu'il nous certifie qu'il n'y a rien plus propre à sa nature, que de gratifier aux requestes de ceux qui le supplient. Et aussi le Prophète conclut de là, que le chemin est ouvert et patent, non-seulement à un petit nombre de gens, mais à toutes créatures mortelles. Comme aussi il adressé ceste voix à tout le genre humain, Invoque-moy au jour d'affliction : je te délivreray, et tu me glorifieras ³. Selon ceste reigle, David pour impétrer ce qu'il demande, allègue à Dieu la promesse qu'il luy avoit donnée : Toy Seigneur, as déclaré ton vouloir en l'oreille de ton serviteur, pourtant il a trouvé son cœur pour te prier ⁴. Dont nous avons à recueillir qu'il estoit perplex et comme espave, sinon d'autant que la promesse l'asseuroit. C'est à une mesme fin qu'il use ailleurs de ceste doctrine générale : que Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent ⁵. Mesmes on peut appercevoir par tous les Pseaumes, que le fil du texte sera comme rompu pour faire quelques discours touchant la puissance de Dieu, ou sa bonté, ou bien la fermeté de ses promesses. Il sembleroit que David entrelaçant telles sentences coupast et trenchast mal à propos ses requestes : mais les fideles cognoissent assez par expérience, que leur ardeur se refroidiroit bien tost, s'ils n'attisoient le feu, cherchans à se confermer. Parquoy ce n'est pas chose super-

flue en priant Dieu, que nous méditons tant sa nature que sa Parole : mesme ne desdaignons point à l'exemple de David, d'entrelacer tout ce qui peut donner vigueur aux esprits débiles, voire la guissans.

14 Or c'est merveilles qu'une si grande douceur de promesses ne nous touche que froidement et bien peu, ou du moins ne nous esmeuve point : mais que la grande part aime mieux en tracassant ses circuits, délaisser la fontaine d'eaux vives, pour se fouyr des cisternes seiches que de recevoir la libéralité de Dieu qui elle s'offre de soy-mesme ¹. C'est une forteresse invincible que le nom de Dieu dit Salomon : le juste y aura son recours et sera sauvé ². Joël aussi après avoir prophétisé de l'horrible désolation estoit prochaine, adjouste ceste promesse digne de mémoire, Quiconques invoquera le nom de l'Eternel sera sauvé ³ : lequel tesmoin saint Pierre, s'estend à tout le cours de l'Evangile ⁴. Or à grand'peine en trouvera-on de cent l'un, qui soit cité par cela d'approcher de Dieu. Le mesme crie par Isaïe, Vous m'invoquerez, et je vous exauceray : mesme devant que vous priiez, je vous respondray ⁵. En un autre passage il fait pareil bonheur à toute son Eglise commun : comme ce qu'il dit appartient à tous les membres de Jésus-Christ, Il crie à moy, et je l'exauce : je suis avec luy en ses adversitez pour l'en délivrer ⁶. Toutesfois, comme j'ay desjà protesté, mon intention n'est pas d'amasser icy tous les passages concernans ceste matière : mais d'eslire les plus notables, pour nous faire bien gouter de quelle humanité Dieu nous convie à soy, et combien nostre ingratitude est tenue estroitement serrée sans trouver nulle eschappatoire, que nostre paresse nous fait encore délaisser après que nous avons esté si vivement picquez. Pourtant, que ces sentences nous retentissent tousjours aux oreilles, Dieu est prochain à ceux qui l'invoquent, voire qui l'invoquent en vérité ⁷ : et

1) Zach. XIII, 9.

3) Ps. L, 15.

5) Ps. CXLV, 19.

2) Ps. LXV, 3.

4) 2 Sam. VII, 27.

1) Jér. II, 13.

3) Joël II, 28.

5) Is. LVIII, 9 ; LXV, 14.

7) Ps. CXLV, 18.

2) Prov. XVIII, 10.

4) Act. II, 21.

6) Ps. XCI, 15.

que nous avons alléguées d'Isaïe et de Joël, où Dieu assure qu'il sera attentif à ouyr nos prières, mesmes qu'il se délecte comme d'un sacrifice de souefve odeur, quand nous luy remettons toutes nos charges, et rejettons sur luy nos sollicitudes. C'est un fruit singulier et inestimable des promesses de Dieu, que de luy pouvoir dresser requeste, non point en doute ou en tremblement: mais qu'estans munis et armez de sa Parole nous l'osons invoquer Père, puis qu'il nous suggère ce nom tant amiable, sans la saveur duquel sa majesté nous estonneroit. Il reste qu'estans garnis de telles remonances, nous soyons tout persuadez que nous avons assez de matière de là pour trouver Dieu exorable et débonnaire: veu que nos prières ne sont appuyées sur nul mérite, mais que toute leur dignité et fiance d'impêtrer est fondée aux promesses de Dieu, et en dépend, en sorte qu'elle n'a besoin d'autre appuy pour sa fermeté, ni de regarder à l'et là. Ainsi nous avons à nous résoudre, combien que nous ne soyons pas excellens en telle et pareille sainteté que celle qui est louée aux saints Pères, Prophètes et Apostres: toutesfois pource que le commandement de prier nous est commun avec eux, et que la foy aussi nous est commune si nous acquiesçons à la Parole de Dieu, que néanmoins nous leur sommes compagnons en ce saint et privilège. Car, comme nous avons desjà veu, Dieu en prononçant qu'il sera propice et humain envers tous, donne certain espoir aux plus misérables du monde, qu'ils impêtreront ce qu'ils demandent. Parquoy nous avons bien à garder ces formes générales, ausquelles nul n'est exclus depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Seulement apportons nous sincérité de cœur, une déplaisance de nous-mesmes, humilité et contrition, à ce que nostre hypocrisie ne profane le nom de Dieu par une invocation fautive et fardée. Il est certain que ce bon Dieu ne rejettera point, et ne desdaignera aucun desquels non-seulement il exhorte à venir à luy, mais les y sollicite tant qu'il est possible est par tous moyens. Voylà ce que le saint a prins David ceste façon de prier

que j'ay récitée n'aguères: Voyci, Seigneur, tu as parlé en l'aureille de ton serviteur: pourtant il a trouvé son cœur pour avoir de quoy te prier. Maintenant doncques, Seigneur, tu es Dieu, et tes paroles seront véritables. Tu as rendu tesmoignage à ton serviteur de ces bienfaits que je te demande: commence doncques, et fay¹. A quoy aussi s'accorde ce qu'il dit ailleurs, Accomply envers ton serviteur ce que ta Parole porte². Mesmes tout le peuple d'Israël en général faisant bouclier en ses prières de la mémoire de l'alliance de Dieu, a déclaré qu'il ne faut point prier craintivement, quand il nous est commandé de Dieu. Et en cela ils ont ensuyvi l'exemple de leurs saints Pères, et spécialement de Jacob: lequel après avoir confessé qu'il estoit beaucoup inférieur à tant de grâces qu'il avoit desjà receues de la main de Dieu, toutesfois il dit qu'il s'enhardit à en demander d'avantage, pource que Dieu luy avoit promis de l'exaucer³. Or quelques belles couleurs que prétendent les incrédules, il est certain qu'en n'ayant point leur refuge en luy, quand la nécessité les presse, ne le cherchant point et n'implorant point son aide, ils le fraudulent de l'honneur qui luy est deu, autant que s'ils se forgeoyent des Dieux estranges et des idoles: car en ce faisant ils nient que Dieu soit autheur de tous biens. Au contraire, il n'y a rien de plus grande efficace pour despescher les fidèles de tous scrupules, que de s'armer de ceste pensée-ci: c'est, puis qu'en priant ils obtempèrent au commandement de Dieu, lequel prononce qu'il n'a rien plus agréable que l'obéissance, que rien ne les doit retarder qu'ils ne courent alaigrement. Et yci derechef est encores mieux esclarci ce que j'ay dit au paravant, que la hardiesse indubitable que nous donne la foy à prier, s'accorde bien avec la crainte, révérence et sollicitude que produit en nous la majesté de Dieu. Comme de faict on ne doit trouver estrange, s'il relève ceux qui sont abatus. Par ce moyen il est aisé d'accorder quelques passages qui sembleroyent estre répugnans. Jérémie et

1) 2 Sam. VII, 27, 28.

2) Ps. CXIX, 76; LXXIX, 9.

3) Gen. XXXII, 10-12.

Daniel disent qu'ils mettent bas leurs prières devant Dieu ¹. Et Jérémie en un autre lieu, que nostre oraison tombe devant la face de Dieu, à ce qu'il ait pitié du résidu de son peuple ². A l'opposite, il est souvent dit que les fidèles eslèvent leur oraison. Ezéchias parle ainsi, en priant le Prophète Isaïe d'intercéder pour la ville de Jérusalem ³. David pareillement supplie que son oraison monte en haut tout ainsi comme un parfum ⁴. La raison de ceste diversité est, que les fidèles, combien qu'estans persuadez de l'amour paternelle de Dieu ils viennent franchement à luy, ne doutans point d'implorer le secours qu'il leur promet de son bon gré : toutesfois ils ne sont point poussez d'une assurance qui les rende nonchalans ou présomptueux, ou leur face perdre honte : mais approchent tellement de Dieu par les degrez de ses promesses, qu'ils demeurent toujours abaissez dessous luy en humilité.

45 Yci sourdent plusieurs questions. Car l'Ecriture récite que Dieu a quelquesfois gratifié à des requestes lesquelles toutesfois n'estoyent point procédées d'un cœur paisible ne bien rangé. Vray est que Joathan avoit juste cause de maudire les habitans de Sichem, et désirer qu'ils fussent exterminés ⁵ : mais d'autant qu'il estoit esmeu de colère et d'un appétit de vengeance, il semble que Dieu en luy ottroyant ce qu'il demande, approuve les passions impétueuses et désordonnées. Il n'y a doute que Samson ne fust transporté d'une mesme ardeur, en disant, O Dieu, fortifie-moy, à ce que je me venge de ces incirconcis ⁶. Car combien qu'en ce désir il y eust quelque portion de bon zèle, toutesfois il y avoit une cupidité vicieuse et excessive qui dominoit. Dieu luy accorde ce qu'il a requis. Il semble qu'on puisse recueillir de là, que combien que les prières ne soient pas formées à la reigle de la parole de Dieu, toutesfois qu'elles obtiennent leur effect. Je respon que la loy permanente qui a esté donnée à tous siècles, ne doit point estre abolie par quelques exemples

singuliers. D'avantage, que Dieu a quelquesfois inspiré à d'aucuns des mouvemens particuliers, dont advient ceste diversité, pourtant qu'il les a par ce moyen exemptez du rang commun. Car nous devons bien noter la response que donna Jésus-Christ à ses disciples, quand ils affectoyent d'ensuyvre inconsidérément le zèle d'Hélie : c'est qu'ils ne sçavoient de quel esprit ils estoyent menez ¹ ; mais il est requis de passer plus outre : savoir que les souhaits que Dieu ottroye, ne luy plaisent point tousjours : mais d'autant qu'il est propre pour l'instruction de tous, que ce que dit l'Ecriture leur soit approuvé par expérience : c'est qu'il subvient aux povres, et exauce les gémissemens de ceux qui sont injustement affligez, et ont leur recours à luy : pour ceste cause qu'il exécute ses jugemens, quand les povres oppressez luy adressent leurs complaints, quelques indignes qu'elles soyent de rien obtenir. Car combien de fois en punissant la cruauté des iniques, leur rapine, violence, excès, et autres forfaits : en rabatant l'audace, fureur et puissance tyrannique des grans du monde, a-il déclaré par effect qu'il vouloit secourir à ceux qui estoyent uniquement foulez et outragez, combien qu'ils fussent povres aveugles, qui ne faisoient que battre l'air en priant ? Mesmes sur tout on peut clairement veoir au Pseaume CVII, que les prières qui ne parviennent point par foy jusques au ciel, ne sont pas néanmoins sans effect et vertu. Car il assemble les prières lesquelles la nécessité arrache aux incrédules d'un sentiment naturel aussi bien qu'aux fidèles, lesquelles toutesfois Dieu se monstre favorable, comme il appert par l'issue ². Or Dieu en leur ottroyant leurs requestes semblables à hulemens, déclare-il par telle facilité qu'elles lui soyent agréables. Mais plustost c'est pour donner plus grand lustre à sa miséricorde par ceste circonstance, quand les incrédules ne sont point refusez, ains qu'il leur accorde leurs requestes, combien qu'il ne leur soit point propice. Secondement, il veult

1) Jér. XLII, 9 ; Daniel IX, 18.

2) 2 Rois XIX, 4.

3) Jug. IX, 20.

4) Jér. XLII, 2.

5) Ps. CXLII, 2.

6) Jug. XVI, 28.

1) Luc IX, 38.

2) Ps. CVII, 6, 13, 19.

stimuler tant mieux ses vrais serviteurs à prier, quand ils voyent que les cris et brayemens des gens profanes ne sont pas quelquesfois sans prouffit. Néanmoins il ne faut point que pour cela les fidèles se destournent de la loy qui leur est donnée, ou qu'ils portent envie à ceux qui sont exaucez en telle façon, comme s'ils avoyent beaucoup gagné d'avoir obtenu leur désir. Nous avons déclaré ailleurs, que Dieu en telle sorte exauça la pénitence feinte du Roy Achab ¹, pour monstrier combien plus il sera facile à estre appaisé envers ses esleus, quand ils viendront pour se réconcilier à luy avec une droicte conversion. Et pourtant il se complaint des Juifs, d'autant qu'après l'avoir requis en leur affliction avec belle mine, et l'avoir expérimenté facile à leur pardonner, ils sont tantost retournés à leur malice et rébellion²; ce qui appert plus clairement par l'histoire des Juges : c'est que quand ce peuple-là souventesfois estoit oppressé a pleuré, combien qu'il n'y eust qu'hypocrisie et mensonge en ses larmes, toutesfois il a esté délivré de la main de ses ennemis³. En somme, comme Dieu fait luire son soleil indifféremment sur les bons et les mauvais⁴, aussi il ne respice pas les gémissemens de ceux qui ont juste cause, et desquels les afflictions sont dignes de secours, combien que leurs cœurs ne soyent point droicts. Mais pendant il ne les exauce non plus pour leur salut, qu'il se monstre sauveur des contempteurs de sa bonté, quand il les punnit. Il se peut mouvoir une question assez difficile d'Abraham et de Samuei, lesquels l'un n'estant garni d'aucune parole de Dieu, prie pour les Sodomites : l'autre pour Saül, contre défense et inhibition expresse⁵. Il y a une mesme raison en Jérémie, lequel a voulu destourner par oraison la ruine de Jérusalem⁶. Mais combien qu'ils ayent esté reboutez, semble dur et estrange de les priver de foy. Mais j'espère que ceste solution sera à tous esprits paisibles : c'est d'en s'appoyant sur ce principe général,

que Dieu commande d'avoir pitié de ceux mesmes qui en sont indignes, ils n'ont pas esté du tout desproveus de foy à cause de telle compassion : combien qu'en la particularité ils ayent esté abusez en leurs sens. Saint Augustin parle prudemment à ce propos : Comment, dit-il, les Saints prient-ils en foy, pour requérir de Dieu contre ce qu'il a décrété? c'est pource qu'ils prient selon sa volonté : non pas celle qui est cachée et immuable : mais celle qu'il leur inspire pour les exaucer d'une autre façon : comme il sçait bien distinguer en sa sagesse¹ : C'est une sentence bien couchée : car selon son conseil incompréhensible il modère tellement tout ce qui advient au monde, que les prières des Saints, combien qu'il y ait quelque meslinge d'inadvertance et erreur avec la foy, ne soyent pas vaines ne sans fruit. Toutesfois cela ne se doit non plus tirer en exemple pour estre ensuyvy, comme il n'excuse point les Saints, lesquels ont excédé mesure en cest endroict. Parquoy, où il n'y a nulle promesse assurée, nous avons à prier Dieu sous si et condition. De quoy nous sommes advertis par David, quand il prie ainsi : Esveille-toy, Seigneur, pour maintenir le droict que tu m'as ordonné². Car il monstre qu'il est muni d'une promesse spéciale pour demander le bénéfice temporel, duquel il n'eust pas autrement esté assuré.

46 Nous avons maintenant aussi à observer, que ce que nous avons ci-devant déduit des quatre reigles de bien prier, ne doit pas estre prins en telle rigueur, comme si Dieu rejettoit toutes oraisons où il ne trouve point perfection de foy et pénitence avec un zèle ardent, et une modération telle à former les requestes, qu'il n'y ait que redire. Nous avons dit, combien que Dieu nous donne liberté en le priant d'user de privauté avec luy, toutesfois que nous avons tousjours à garder ceste révérence et modestie, de ne point lascher la bride à tous souhaits, quels qu'ils soyent, et ne point désirer plus qu'il nous est licite par sa permission. D'avantage, afin que la majesté de

¹ 1 Rois XXI, 29.

² Ps. CVI, 12, 13.

³ Juges. II, 48; III, 9, 12, 15.

⁴ Math. V, 45.

⁵ Gen. XVIII, 22-24; 1 Sam. XV, 11, 35; XVI, 1.

⁶ Jer. XXXII, 16-25.

¹ De civitate Dei, lib. XXII, cap. II.

² Ps. VII, 7.

Dieu ne viene à mespris, que nous avons à eslever nos esprits en haut, afin qu'estans desveloppez du monde, ils soyent disposez à le révéler purement. Jamais nul n'a accompli cela en telle intégrité qu'il est requis. Car en laissant le vulgaire à part, combien y a-il de complaints de David, lesquelles sentent leur excès, et quelque desbordement? Non pas que de propos délibéré il ait voulu plaider ou rioter avec Dieu, ou murmurer contre ses jugemens : mais pource qu'en défaillant en son infirmité, il n'a trouvé meilleur allégement, que de se descharger ainsi de ses douleurs et fascheries. Et mesmes telle façon de bégayer est supportée de Dieu, et pardonne aussi à nostre rudesse et sottise, quand il nous eschappe inconsidérément quelque souhait : comme de faict il n'y auroit nulle liberté de prier, sans telle indulgence. Au reste, combien que David fust bien résolu de s'assujétir du tout au plaisir de Dieu, et qu'il ait prié avec aussi grande patience, qu'affection d'impêtrer ce qu'il demandoit : néantmoins il luy advient de jeter quelquesfois, voire avec bouillons, des passions troublées, lesquelles sont fort loin de la reigle première que nous avons mise. Principalement il appert de la fin du Pseume XXXIX, de quelle véhémence de tristesse ce saint Prophète a esté transporté jusques à ne se pouvoir retenir en quelque mesure. Retire-toy, dit-il à Dieu, jusques à ce que j'esvanouisse, et que je ne soye plus ¹. On diroit que c'est un homme désespéré, qui ne désire autre chose que de pourrir en son mal, moyennant qu'il n'apperçoyve point la main de Dieu. Non pas que d'un cœur félon ou endurcy il se jette en telle furie, ou bien qu'il vueille chasser Dieu, comme les réprouvez s'efforcent de ce faire : mais seulement il se complaint que l'ire de Dieu luy est insupportable. Souvent en telles tentations il eschappe aux fidèles des souhaits qui ne sont pas bien compassés à la reigle de la Parole de Dieu : d'autant qu'estans effarouchez, ils ne prient point assez ce qui est licite et expé-

dient. Vray est que toutes prières entachées de tels vices, méritent d'estre réprouvées : mais tant y Dieu espargne ses saints, et en tels défauts : moyennant qu'ils en sentent, qu'ils se redarguent, et qu'ils tournent incontinent à eux. Ils tombent aussi contre la seconde reigle, qu'ils ont à combattre contre leur dureté, et que leur indigence et misère les pinct pas assez asprement, pour leur faire prier comme il seroit requis. A l'advantage, il leur adviendra d'estre corrigés tellement, que leurs esprits soyent redressés. Il est doncques besoin que Dieu pardonne aussi bien en cest endroit que leurs prières, qui sont ou imparfaites, ou à demi formées, ou rebutées, ou esgarées, ne laissent point d'estre receues et avoir lieu. Dieu a imprimé naturellement ce principe aux cœurs des hommes, que les prières ne sont droictes, ne telles qu'elles doivent estre, si les esprits ne sont eslevez en haut. Là vient la cérémonie d'eslever les mains, comme nous avons dit, laquelle est accoustumée en tout temps et à toutes nations, comme encores aujourd'hui on la fait. Mais combien en trouvera-t-on pendant ne soyent convaincus de pesanteur et lascheté, veu que leur cœur croupissent en terre? Quant à demander pardon des péchez, combien que les fidèles n'oublie cest article en leur prière à Dieu : toutesfois ceux qui sont vains, ne s'efforcent pas à exercer à prier, cognoissent qu'ils ne font pas la dixième partie du service dont parle David, c'est que le saint est plaisant à Dieu est un esprit abattu, et vainqueur, tu ne mespriseras point un tel homme contrit et humilié ¹. Ainsi ils ont besoin tous les jours à demander double pardon, qu'en se sentant coupables de plusieurs péchez, dont ils ne sont point conscients tant au vif, pour s'y desplaire autant qu'ils ont besoin seroit, ils supplient que la dureté ne viene point en compte devant Dieu : et puis, selon qu'ils se sont prouffité en pénitence et crainte de Dieu, qu'estans navrez de tristesse de ce qu'ils ont offensé Dieu, ils demandent

¹) Ps. XXXIX, 14.

¹) Ps. LI, 19.

recus à merci. Sur tout la débilité de foy, ou l'imperfection des fidèles souille et corrompt les prières, si la bonté de Dieu ne venoit au-devant. Mais ce n'est point de merveilles si Dieu supporte un tel défaut, veu qu'il les esprouve quelquesfois tant asprement, et leur livre des larmes si rudes, comme si de propos délibéré il vouloit abolir leur foy. C'est une tentation bien dure, quand les fidèles sont contrains de s'escrier, Seigneur, jusques à quand te despiteras-tu contre l'oraison de ton serviteur ¹? comme si en priant ils ne faisoient que l'irriter d'avan- tage. Ainsi, quand Jérémie dit, Dieu a fermé la porte à ma prière ² : il n'y a doute qu'il ne fust esbranlé d'une perturbation fort violente. Il y a beaucoup de semblables exemples en l'Ecriture, dont il appert que la foy des saints a esté souvent meslée parmi quelques doutes et perplexitez, et agitée en telle sorte : qu'en voyant et en espérant ils ont decouvert qu'il y avoit de l'incrédulité en eux. Or quand ils ne parvienent point où il seroit à désirer, tant plus se doyvent-ils effor- cer à corriger leurs vices, afin d'appro- cher de plus près à la reigle parfaite de Dieu : et ce pendant recognoistre à bon escient en quelle profondeur de maux ils sont plongez, veu qu'en cherchant les re- mèdes ils attirent nouvelles maladies : car qu'il n'y a nulle oraison laquelle Dieu desdaigne à bon droict, s'il ne ferme les yeux à tant de macules dont elles sont souillées. Je ne récite point ces choses, que les fidèles soyent hardis à se par- tancer tant peu que ce soit : mais afin qu'en se redarguant en sévérité, ils s'ef- forcent de surmonter ces obstacles. Et bien que Satan s'efforce de leur bou- cher toute voye pour les forclorre de Dieu, néanmoins qu'ils passent outre : nous certainement persuaderez qu'encores qu'ils soyent retardez de beaucoup d'em- pechemens, leur affection et estude ne leur pas de plaire à Dieu, ne leurs re- fus d'estre approuvées, moyennant qu'ils s'efforcent de s'avancer au but où ils ne parvienent point si tost.

77 Mais pource que tout homme est

indigne de s'adresser à Dieu, et de se représenter devant sa face, afin de nous relever de ceste confusion que nous avons, ou devons avoir en nous-mesmes, le Père céleste nous a donné son Fils nostre Seigneur Jésus-Christ, pour estre nostre Médiateur et Advocat envers luy ¹, par la conduite duquel nous puissions franchement approcher de luy : estans assurez en ce qu'avons tel intercesseur, lequel ne peut en rien estre refusé du Père, que rien aussi ne nous sera desnié de tout ce que nous demanderons en son Nom. Et à ceci se doit rapporter tout ce que nous avons enseigné ci-dessus de la foy. Car comme la promesse nous assi- gne Jésus-Christ pour Médiateur : si l'espérance d'impêtrer ce que nous de- mandons ne s'appuye sur luy, elle se prive de ce bien de prier. Et de faict, quand l'horrible majesté de Dieu nous vient en pensée, il est impossible que nous ne soyons espovantez, et que le sentiment de nostre indignité ne nous effarouche et déchasse bien loing, jusques à ce que Jésus-Christ viene en avant, et se rencontre au milieu pour changer le throne de gloire espovantable en throne de grâce : comme l'Apostre nous ex- horte d'y oser comparoistre avec toute fiance, pour obtenir miséricorde et trou- ver grâce, afin d'estre aidez au besoin ². Pourtant, comme il nous est commandé d'invoquer Dieu, et la promesse donnée à ceux qui l'invoqueront, qu'ils seront exaucez : aussi expressément il nous est commandé d'invoquer Dieu au nom de nostre Seigneur Jésus-Christ : et avons la promesse que nous serons exaucez de tout ce que nous demanderons en son Nom. Jusques yci, dit-il, vous n'avez rien demandé en mon Nom : demandez, et vous recevrez. D'oresenavant vous de- manderez en mon Nom : et ce que vous demanderez, je le feray : afin que le Père soit glorifié en son Fils ³. De ce sans au- cune doute il appert trèsclairement, que tous ceux qui invoquent Dieu en au- tre nom que celui de Jésus-Christ, désobéissent au commandement de Dieu, et contreviennent à son vouloir : aussi qu'ils

1) 1 Tim. II, 5; 1 Jean II, 1.

2) Hébr. IV, 16.

3) Jean XIV, 13; XVI, 24.

n'ont nulle promesse de Dieu d'obtenir rien qui soit : puis que (comme dit saint Paul) en Jésus-Christ toutes les promesses qui viennent de Dieu sont faites Ouy, et par Jésus sont faites Amen ¹ : c'est-à-dire, que toutes les promesses de Dieu sont en Jésus-Christ assurées, fermes et certaines, et sont accomplies.

48 Il convient diligemment noter la circonstance du temps : c'est que Jésus-Christ commande à ses disciples d'avoir leur refuge à son intercession, après qu'il sera monté au ciel. A ceste heure-là, dit-il, vous demanderez en mon Nom ². Il est bien certain que dès le commencement, quiconque a prié n'a pas été exaucé que par la grâce du Médiateur. Pour ceste cause Dieu avoit ordonné en la Loy que le Sacrificateur seul, auquel il estoit licite d'entrer au sanctuaire, portast sur ses espauls les noms des douze lignées d'Israël, et autant de pierres précieuses devant sa poitrine ³, et que le peuple se teinst loing pour dresser ses requestes par la bouche du Sacrificateur. Mesmes les sacrifices estoyent conjoincts pour ratifier les prières, et leur donner effect. Parquoy ceste cérémonie et ombre a servi à monstrier que nous sommes tous forclos de la face de Dieu : et ainsi, que nous avons besoin d'un Médiateur qui apparaisse en nostre nom, et nous porte en ses espauls, et nous tiene liez en sa poitrine, afin que nous soyons exaucez en sa personne. D'avantage, que les prières, qui ne sont jamais sans quelque souilleure, sont nettoyées par aspersion de sang. Nous voyons aussi comme les saints pour obtenir leurs demandes, ont fondé leur espérance sur les sacrifices lesquels ils sçavoient estre establis pour leur faire oltroyer toutes leurs requestes. Comme quand David dit, Qu'il souviene à Dieu de ton oblation, et qu'il rende gras ton holocauste ⁴. Dont il appert que Dieu, dès le commencement, a esté appaisé par l'intercession de Jésus-Christ, pour exaucer les désirs des fideles. Pourquoy doncques (afin de revenir au propos ci-dessus entamé) Jésus-Christ assigne-il une nouvelle heure en laquelle

les disciples commenceront de prier en son Nom, n'estoit que ceste grâce qu'elle est aujourd'huy plus méritée? Comme un peu au paravant dit en un mesme sens, Jusques à quand n'avez rien demandé en mon Nom? mandez ⁵. Non pas qu'ils fussent ignorans, ou n'eussent jamais ouï de l'office de Médiateur, veu que Juifs estoyent embus de ce mystère, mais pource qu'ils n'avoient pas cognu apertement, que Jésus-Christ tant monté au ciel devoit estre d'une façon plus privée qu'au temps de sa vie. Afin doncques d'adoucir la tristesse qu'ils avoient conceue pour son absence, leur en déclare le faict en s'attribuant l'office d'intercesseur, pour lesquelz jusques alors ils avoient esté privés d'un singulier bénéfice, duquel ils se voyent quand ils auroient plus de liberté d'invoquer Dieu, d'autant plus d'Advocat seroit au ciel : comme il est dit, que par le sang d'iceluy la vraye voie a esté dédiée fresche ⁶. Et d'autant que la perversité est-elle moins excusable si nous n'embrassons fort et fermement ce bénéfice inestimable qui nous est si hautement destiné.

49 Et veu qu'il est la voye unique, la seule entrée que nous avons pour approcher de Dieu, quand ils ne le prennent pour telle entrée, ils n'ont rien qui les puisse empêcher d'approcher de Dieu, et ne peuvent trouver en son throne qu'ire, tel jugement. Et aussi veu que Dieu est marqué singulièrement pour estre chef et nostre conduite, ceux qui se destournent de luy, ou déclinent de sa sainte volonté, que ce soit, s'efforcent entant qu'ils peuvent d'effacer la marque de Dieu. En telle manière Jésus-Christ est constitué Médiateur unique, par l'intercession duquel le Père nous soit rendu propice et exorable. Combien que ce pendant nous laissons aux Saints leurs intercessions par lesquelles ils recommandent mutuellement le salut les uns des autres, comme saint Paul en fait mention, toutesfois nous requérons qu'elle

1) 2 Cor. I, 20.

3) Ex. XXVIII, 9-12, 21.

2) Jean XVI, 26.

4) Ps. XX, 4.

5) Jean XVI, 24.

6) 1 Tim. II, 1.

3) Hébr. IX, 14

les, que tousjours elles dépendent de la seule de Jésus-Christ : tant s'en faut qu'elles soyent diminutions d'icelle. Car comme elles procèdent de l'affection de charité, en laquelle nous sommes ensemblez comme membres : aussi elle se rapporte à l'unité de nostre Chef. Puisques qu'elles sont faites au nom de Christ, ne tesmoignent-elles pas que nul ne peut estre aidé ne secouru par aucunes prières des autres, sinon au moyen que Jésus-Christ est l'intercesseur ? Et comme Jésus-Christ par son intercession n'empêche point que nous ne subvenions en l'Eglise par prières l'un à l'autre : aussi faut que cela demeure résolu, que toutes les intercessions de l'Eglise se doivent diriger et rapporter à icelle seule. Mais nous avons bien à nous garder d'ingratitude en cest endroit : puis que nous supportant nostre indignité, non seulement donne licence à chacun de prier pour soy-mesme, mais nous reçoit à supplier les uns pour les autres. Car quel orgueil seroit-ce, quand nous nous fait cest honneur de nous constituer procureurs de son Eglise, voire méritons bien d'estre rejettez en enfer pour nous, que ce pendant nous faisons de telle libéralité en obscurcir l'honneur de Jésus-Christ ?

O Ce n'est doncques que pur mensonge que babillent les Sophistes de maintenant, que Christ est Médiateur de la rédemption, les fidèles, de l'intercession. Comme si Christ s'estant acquitté d'une fonction temporelle, avoit remis l'office royal et à jamais perdurable sur ses vireurs. C'est un bel honneur qu'ils font, de luy départir une si petite portion de l'honneur qui luy est due. Mais l'Ecriture y va bien autrement, à l'implicité de laquelle se doit arrester le fidele, en laissant là ces trompeurs. Car nous saint Jehan dit, que si quelqu'un péché, nous avons un Advocat envers le Père, à sçavoir Jésus-Christ¹ : il n'entend pas qu'il nous ait esté jadis Advocat, mais qu'il luy assigne office d'Intercesseur éternel. Et mesmes saint Paul afferme, étant assis à la dextre du Père, il in-

tercède encores pour nous¹. Et quand en un autre passage il le nomme Médiateur unique de Dieu et des hommes², ne regarde-il point aux prières dont il avoit fait mention au paravant ? Car ayant prédit qu'il faut supplier Dieu pour tous hommes : pour confermer ceste sentence, il dit conséquemment qu'il y a un Dieu, et un Médiateur pour donner approche à tous hommes envers luy. Et de faict, saint Augustin ne le prend pas autrement, disant³, Les Chrestiens se recommandent à Dieu l'un l'autre en leurs oraisons : mais celui qui prie pour tous, sans que nul prie pour luy, iceluy est le vray seul Médiateur⁴, Paul, combien qu'il fust un des principaux membres, toutesfois d'autant qu'il estoit membre, sçachant que le Seigneur Jésus vray Sacrificateur, pour toute l'Eglise estoit entré au Sanctuaire de Dieu non point par figure ny image, mais en vérité : il se recommande aux oraisons des fideles, et ne se fait point médiateur entre Dieu et les hommes : mais requiert que tous les membres du corps prient aussi bien pour luy comme il prie pour les autres, selon que tous doivent avoir sollicitude et compassion mutuelle⁵. En ceste manière les oraisons mutuelles de tous les membres qui travaillent encores en terre, doivent monter au Chef qui est précédé au ciel, auquel nous avons rémission de nos péchez : car si saint Paul estoit médiateur, les autres Apostres le seroyent semblablement : et ainsi il y auroit plusieurs médiateurs : ce qui ne conviendroit point à ce qu'il dit en un autre passage, qu'il y a un Médiateur de Dieu et des hommes⁶ : auquel aussi nous sommes un, si nous gardons unité de foy par le lien de paix⁷. Ce passage est prins du second livre contre l'arménien. Suyvant ce propos il dit aussi sur le Pseaume XCIV : Si tu cherches ton Médiateur pour l'introduire à Dieu, il est au ciel, et prie là pour toy, comme il est mort pour toy en la terre⁸. Il est bien vray que nous n'imaginons pas, qu'estant à genoux il face

1) Rom. VIII, 34.

2) 1 Tim. II, 5.

3) Contre l'arménien., lib. II, cap. VIII. 4) Hébr. X, 19.

5) Rom. XV, 30 ; Ephés. VI, 19 ; Col. IV, 3 ; 1 Cor. XII, 25.

6) 1 Tim. II, 5.

7) Ephés. IV, 3.

8) August., in Psalm. XCIV.

humble supplication : mais nous entendons avec l'Apostre, qu'il comparoist tellement devant la face de Dieu, que la vertu de sa mort est vallable à intercession perpétuelle. Et avec ce, que luy estant entré au Sanctuaire du ciel, peut seul présenter les prières du peuple, lequel n'a point prochain accès avec Dieu.

21 Quant est des Saints qui estans décédez de ce monde, vivent avec Christ : si nous leur attribuons quelque oraison, ne songeons point qu'ils aient autre voye de prier, que Christ qui est seul la voye : ou que leurs requestes soyent acceptées de Dieu en autre nom. Puis doncques que l'Ecriture nous retirant de tous autres, nous rappelle à un seul Christ : puis que le Père céleste veut que toutes choses soyent recueillies en luy, ç'a esté une trop grande bestise, voire mesmes rage, de prétendre tellement avoir accès par eux, que nous soyons distraits de luy. Or que cela ait esté fait par ci-devant, et qu'il se face encores aujourd'huy où la Papauté a lieu, qui est-ce qui le niera ? Pour avoir Dieu propice on allègue le mérite des saints, on invoque Dieu en leur nom, laissant le plus souvent Jésus-Christ derrière. Qu'est cela autre chose, sinon leur transférer l'office d'intercession unique, laquelle nous avons ci-dessus maintenue à Christ ? D'avantage, qui est ou l'Ange ou le Diable qui a jamais révélé une syllabe aux hommes de l'intercession des Saints, ainsi qu'on l'a forgée ? Car il n'y en a rien en l'Ecriture. Quelle raison doncques y avoit-il de la controuver ? Certes quand l'Esprit humain cherche telles secondes aides, lesquelles ne luy sont point baillées par la Parole de Dieu, il démontre évidemment sa des fiance. Et si on appelle en tesmoin la conscience de ceux qui s'arrestent en l'intercession des Saints, on trouvera que cela ne vient d'autre chose, sinon qu'ils sont en perplexité, comme si Christ leur défailloit, ou bien s'il estoit trop rigoureux. En laquelle doute ils font grand deshonneur à Christ, et le despouillent du tiltre de seul Médiateur : lequel comme il luy a esté donné du Père en singulière prérogative, ne se doit ailleurs transférer. Et en ce faisant obscurcissent la

gloire de sa nativité, anéantissent sa croix, renversent la louange de tout ce qu'il a fait et souffert, veu que le tout ne tend à autre fin, sinon à ce qu'il soit reconnu seul Médiateur. Pareillement ils rejettent la bénévolence de Dieu, qui se déclairoit envers eux pour Père. Car il ne leur sera point Père, sinon qu'ils répètent Jésus-Christ leur estre frère. Ce qu'ils renoncent pleinement, s'ils ne l'estiment avoir envers eux fraternelle affection, laquelle est aussi tendre et douce qu'il y en ait au monde. Parquoy l'Ecriture le nous présente singulièrement, elle nous envoie à luy, et veut qu'en luy nous nous arrestions. Il est, dit saint Ambroise, nostre bouche, par laquelle nous parlons au Père : nostre oeil, par lequel nous voyons le Père : nostre main dextre, par laquelle nous nous offrons au Père : sans lequel Moyenneur il n'y a nulle approche avec Dieu, ny à nous, ny à tous les saints¹. S'ils allèguent pour excuse, que la conclusion de toutes leurs prières solennelles aux temples est, qu'elles soyent agréables à Dieu par Jésus-Christ, c'est un subterfuge frivole : veu que l'intercession de Jésus-Christ n'est pas moins profanée quand on la mesle parmi les prières et mérites des saints trespassez, que si on le laisse à part du tout, et qu'on ne feist mention que d'iceux. D'avantage, en toutes leurs litanies, hymnes et proses, où ils magnifient les saints jusques au bout, il n'est nulle nouvelle de Jésus-Christ.

22 Or la folie s'est desbordée jusquelà en cest endroict, que nous y pouvons contempler au vif la nature de superstition : laquelle après avoir une fois jeté la bride, ne cesse d'extravaguer sans mesure. Car depuis qu'on a commencé d'adresser sa pensée aux saints comme intercesseurs, petit à petit on a attribué à un chacun sa charge particulière : tellement que selon la diversité des affaires, maintenant l'un, maintenant l'autre on esté imploré pour advocats. Outreplus un chacun a choisi son saint particulier se mettant en la sauvegarde d'iceluy comme en la protection de Dieu. Et

1) Lib. De Isaac et anima.

devenu non-seulement (ce que le Prophète reprochoit aux Israélites) que les dieux n'ont été dressés selon le nombre des villes : mais selon la multitude des personnes, d'autant qu'un chacun a eu le sien. Or si ainsi est qu'ils aient leur affection fichée en la volonté de Dieu, qu'ils regardent en icelle, et y rapportent tous leurs desirs : quiconques leur assigne autre oraison que de souhaiter l'avènement du royaume de Dieu, il a une estime d'eux trop rude et trop charnelle, et mesmes leur fait injure, Dont on peut juger comment doit estre prinse la fantasie commune, qui est de penser les saints estre inclinés envers un chacun, selon qu'on leur porte honneur. Finalement, plusieurs se sont contenus d'un horrible sacrilege, les invoquans non point comme patrons ou advocats, mais comme gouverneurs de leur salut. Voylà où trébuschent les misérables hommes, quand une fois ils s'égarent de leurs limites : c'est-à-dire de la Parole de Dieu. Je laisse d'autres monstres d'impiété plus lourds et énormes, auxquels combien que les Papistes soyent testables à Dieu, aux Anges et aux hommes : toutesfois il ne leur en chaut, et en ont nulle honte. Se jettans à genoux devant l'image de sainte Barbe, sainte Catherine, et semblables saints forgez à leur poste, ils barbotent Pater noster. Tant s'en faut que ceste furie soit corrigée ou réprimée par ceux qui se disent curés, pasteurs ou prescheurs, que plusieurs y applaudissent, d'autant qu'ils y tirent du gain. Mais encores qu'ils taschent de laver leurs mains d'un si vilain sacrilège, d'autant qu'il ne se commet point en leurs messes ny en leurs vespres : sous quelle couleur défendront-ils les blasphèmes qu'ils lisent à pleine gorge, lorsqu'ils prient saint Eloy, ou saint Ménard, de regarder du ciel leurs serviteurs pour les aider ? mesmes où ils supplient la vierge Marie de commander à son Fils s'il leur ottroye leurs requestes ? Il a bien esté jadis défendu au concile de Carthage, qu'aucune prière qui se feroit à cet effet ne s'adressast aux Saints. Et est très-semblable que les bons Evesques de ce temps-là, pource qu'ils ne pouvoient tout retenir et brider l'impétuosité du

fol populaire, ont cherché pour le moins ce remède qui n'estoit qu'à demi, c'est que les prières publiques ne fussent pas infectées des folles dévotions que les bigots avoyent introduites : comme de dire, Sancta Maria, ou Sancte Petre, ora pro nobis. Mais les autres se sont desbordez encores plus, voire avec une importunité diabolique, ne doutans point d'attribuer à cestuy-ci et à cestuy-là ce qui est propre à Dieu et à Jésus-Christ.

23 Ce qu'aucuns s'efforcent de monstrier que telle intercession puisse estre veue fondée en l'Ecriture, en cela ils perdent leur peine. Il est fait souvent mention, disent-ils, des oraisons des Anges : et non-seulement ce, mais il y a tesmoignages que les prières des fidèles sont portées par leurs mains jusques devant la face de Dieu. Je leur concède : mais s'il leur semble bon de comparer les Saints trespassez aux Anges, ils ont à prouver qu'ils sont esprits députés pour procurer nostre salut¹, et qu'ils ont la charge et commission de nous guider en toutes nos voyes² : qu'ils sont à l'entour de nous, qu'ils nous admonestent et consolent, et veillent tousjours pour nous conserver³. Car toutes ces choses sont attribuées aux Anges, et non pas aux Saints. Or il appert par les offices divers dont l'Ecriture distingue les Anges d'avec les hommes, que c'est bien sauter du coq à l'asne, de parler des uns et des autres en confus et sans discrétion. Nul n'osera faire office d'avocat en siège présidial devant un juge terrien, s'il n'est receu et accepté : d'où vient doncques une si grande licence à ces vers ou crapaux, d'establiir patrons et advocats devant Dieu, ceux auxquels la grâce n'en a jamais esté donnée ? Dieu a voulu assigner le soin de nostre salut aux Anges, et de là vient qu'ils sont aux assemblées publiques, et que l'Eglise leur est un théâtre auquel ils contemplent avec admiration la sagesse grande et diverse de Dieu. Ceux qui transfèrent à d'autres ce qui est particulier aux Anges, pervertissent et confondent l'ordre mis de Dieu, lequel devoit estre inviolable. Ils appliquent d'aussi bonne grâce les autres

1) Hébr. I, 14.

2) Ps. XCI, 11.

3) Ps. XXXIV, 8.

tesmoignages à ce propos. Ils allèguent ce que disoit le Seigneur à Jérémie, Si Moyse et Samuel estoient devant moy pour me supplier, mon cœur ne s'adonne point à ce peuple¹. Et de cela ils forment leur argument ainsi : N'eust esté que Dieu eust voulu signifier que les morts prient pour les vivans, comment eust-il ainsi parlé de Moyse et Samuel, qui estoient desjà morts ? Au contraire, j'argue en ceste sorte, Puis qu'il appert que Moyse et Samuel ne prioient point lors pour le peuple d'Israël, que les morts ne font nulle prière pour les vivans. Car qui penserons-nous estre celui d'entre les Saints qui eust la sollicitude pour le peuple, si Moyse ne s'en soucioit point : lequel a surmonté tous autres en humanité, bonté et sollicitude paternelle ? Or on peut par les paroles du Prophète inférer, que lors il ne faisoit nulle requête. Parquoy s'ils cherchent ces petites subtilitez, de conclurre que les morts prient pour les vivans, puis que Dieu a dit, Si Moyse et Samuel prioient, j'auray une raison plus apparente, que Moyse ne prioit point en l'extrême nécessité du peuple : duquel il est dit, S'il prioit, qu'il ne seroit point exaucé. Dont il est vray-semblable que nul autre ne prie, veu que Moyse surmonte tous autres en bonté et clémence. Voylà qu'ils prouffitent en leurs cavillations d'estre navrez du glaive dont ils se pensoient bien munis. Néanmoins c'est une mocquerie, de forcer ainsi ceste sentence outre son simple sens, veu que nostre Seigneur ne signifie autre chose, sinon qu'il ne pardonnera point à ce peuple, quand mesmes ils auroient quelque Moyse pour advocat, ou quelque Samuel : pour les prières desquels il avoit jadis tant fait. Lequel sens se peut clairement déduire d'un autre semblable passage d'Ezéchiel : Si certes ces trois personnages, dit le Seigneur, Noé, Daniel et Job estoient en la cité, ils ne délivreroient ne fils ne fille par leur justice : mais leurs âmes tant seulement². Où sans doute il a voulu dire, Si les deux estoient ressuscitez, et vivoient en la cité. Car le troisième, asçavoir Daniel, estoit encores

survivant : et on sçait bien que lors estant encores en la fleur de son jeune aage, il estoit un exemple singulier de vraye piété. Laissons doncques à part ceux desquels l'Ecriture tesmoigne ouvertement qu'ils ont achevé leurs cours. Pourtant saint Paul parlant de David, ne dit pas qu'il aide ses successeurs par prières, mais seulement qu'il a servi à son aage¹.

24 Ils répliquent derechef, en demandant si je veux leur oster toute affection d'amour : veu qu'en toute leur vie ils ont esté si ardens en dilection et piété. A cela je respon, que comme je ne veux point esplucher curieusement que c'est qu'ils font, ou à quoy ils pensent : ainsi il n'est point vray-semblable qu'ils soyent agitez çà et là de divers désirs : mais est probable que d'une volonté arrestée ils cherchent le Royaume de Dieu, qui ne consiste point moins en la confusion des iniques qu'au salut des fideles. Si cela est vray, il n'y a nulle doute que leur charité ne soit aussi enclose en la communion du corps de Christ, et qu'elle ne s'estend point plus loing que la nature d'icelle communion le porte. D'avantage, jà soit que nous concédions qu'ils prient en telle sorte pour nous : néanmoins il ne s'ensuyvra pas ne qu'ils quittent leur repos pour se distraire çà et là ; ayant soin des choses terrestres : et tant moins qu'ils doyvent estre pourtant invoquez. Et ne se peut déduire cela, de ce que les hommes vivans sur la terre se recommandent aux oraisons les uns des autres : Car cela sert à entretenir la charité entre eux, quand ils se départissent ensemble leurs nécessitez, et les reçoivent mutuellement sur eux. Ce qu'ils font mesme du commandement de Dieu et ne sont point destituez des promesses, qui sont les deux points principaux en oraison. Toutes ces raisons défailent aux morts : avec lesquels le Seigneur ne nous a laissé nulle communication, quand il les a retirez de nostre compagnie : ny à eux aussi envers nous, entant qu'il est possible d'en conjecturer². Et si quelqu'un prétend estre impossible qu'ils ne

1) Jér. XV, 1.

2) Ezéch. XIV, 14, 16.

1) Act. XIII, 36.

2) Ecclési. IX, 3, 4.

tiennent une mesme charité qu'ils ont en leur vivant, comme ils sont con-
nectés d'une foy avec nous : je demande-
ray d'avantage, qui nous a révélé qu'ils
ont si longues oreilles, qu'elles s'es-
tendent jusques à nos paroles? qu'ils
ont des yeux si aigus, qu'ils puissent
considérer nos nécessitez? Bien est vray
que les Sophistes babillent je ne sçay
quoy en leurs escholes, que la lumière
de la face de Dieu est si grande, qu'en
la contemplation d'icelle, comme en un
 miroir, les saints peuvent contempler ce
 qui se fait yci-bas : mais d'affirmer cela,
 principalement en telle hardiesse
 qu'ils y vont, qu'est-ce autre chose que
 vouloir entrer par nos songes estour-
 nis, aux secrets jugemens de Dieu sans
 Parole, et mettre sous le pied l'Escri-
 ture, laquelle tant de fois prononce la
 évidence de nostre chair estre ennemie
 de la sagesse de Dieu¹, condamnant uni-
 versellement la vanité de nostre sens, et
 ôtant bas toute nostre raison, pour
 nous amener à la seule volonté de
 Dieu?

25 Les autres tesmoignages qu'ils
allèguent pour soustenir leurs menson-
ges, sont par eux perversement corrom-
pus. Jacob, disent-ils, a demandé en
article de la mort, que son nom et le
nom de ses pères Abraham et Isaac fust
requé sur ses successeurs². Première-
ment, voyons quelle est ceste forme d'in-
vocation entre les Israélites. Car ils n'ap-
pellent pas leurs Pères en leur aide :
ils seulement requièrent à Dieu qu'il
se souvienne de ses serviteurs Abraham,
Isaac et Jacob. Leur exemple doncques
sert de rien à ceux qui adressent leurs
vœux aux saints. Mais pource que ces
docteurs de bois-ci ne considèrent point,
comme ils sont lourds et insensés, que
c'est d'invoquer le nom de Jacob, ou à
quel fin il se doit invoquer : ce n'est
rien de merveille si en la manière ils
procedent tant sottement. Afin que nous
entendions, il faut noter que ceste lo-
cation est en un autre passage de l'Escri-
pture. Car Isaïe dit que le nom des hom-
mes est invoqué sur les femmes, quand

elles les recognoissent pour leurs maris,
estans en leur tutelle et sujétion¹. L'in-
vocation doncques du nom d'Abraham
sur les Israélites, gist en ce que l'ayans
pour autheur de leur lignée, ils retie-
nent la mémoire de son nom solennelle,
comme de leur père. Et Jacob ne fait point
cela, qu'il se soucie beaucoup d'entrete-
nir sa renommée, mais entant qu'il répute
que tout le bonheur de sa postérité est
en ce point estably, qu'elle jouisse comme
par succession, de l'alliance que Dieu
avoit faite avec luy : il leur désire ce qu'il
cognoist estre leur principal bien, qu'ils
soient réputez du nombre de ses enfans,
et reconnu pour son lignage. Car cela
n'est autre chose, que leur bailler de
main en main la succession d'icelle
alliance. Les successeurs d'autre part,
faisans en leurs prières telle mémoire,
n'ont pas leur refuge aux intercessions
des morts, mais allèguent au Seigneur la
souvenance de la promesse, en laquelle il
a testifié qu'il leur seroit propice et libé-
ral, à cause d'Abraham, Isaac, et Jacob.
Au reste que les fidèles ne se soyent
guères reposez sur les mérites de leurs
Pères, nous en avons suffisante déclara-
tion au Prophète, parlant au nom com-
mun de toute l'Eglise en ceste forme,
Seigneur Dieu, tu es nostre Père : et
Abraham ne nous a pas cognus : et Israël
nous a ignorés. Tu es, Seigneur, nostre
Père et Rédempteur. Néanmoins par-
lant ainsi, il adjouste pareillement : Sei-
gneur, converty ta bonté vers nous, pour
l'amour de tes serviteurs². Non pas qu'ils
imaginent quelque intercession : mais
c'est qu'ils réduisent en mémoire le bé-
néfice de l'alliance. Or maintenant puis-
que nous avons le Seigneur Jésus, en la
main duquel l'alliance éternelle de misé-
ricorde non-seulement a esté faite, mais
aussi confirmée : duquel prétendrions-
nous plustost le nom en nos prières?
Pourtant que ces vénérables docteurs
voudroyent sous ombre de ces mots, qui
les croiroit, faire les Saints interces-
seurs : je leur demande pourquoy en si
grande troupe, et quasi en une formi-
lière de Saints, ils n'ont pas laissé un

Rom. VIII, 7.

2) Gen. XLVIII, 16.

1) Is. IV, 1.

2) Is. LXIII, 16, 17.

cher la nouveauté se sont teus des Saints qui avoyent vescu sous la Loy : comme si en introduisant diversité de noms, ils estoyent à excuser, en ingérant une façon nouvelle et bastarde. Ce qu'aucuns allèguent du Pseaume, là où les fidèles prient Dieu d'avoir pitié d'eux en faveur de David ¹, tant s'en faut qu'il aide à l'intercession des Saints, qu'il n'y a rien plus propre à la mettre bas. Car si nous considérons quel degré a tenu David, nous verrons qu'en cest endroit il est séparé de toute la compagnie des Saints, afin que Dieu ratifie la paction faite avec luy. Parquoy le saint Esprit a regard à la promesse, plustost qu'à la personne de l'homme : et quant et quant insinue sous ceste figure l'intercession de Jésus-Christ. Car ce qui a esté singulier à David, entant qu'il estoit image de Jésus-Christ, il est certain qu'il ne peut compéter aux autres.

26 Mais aucuns sont meus de ceste raison, que les oraisons des saints ont esté souvent exaucées. Pourquoi? Certes pourtant qu'ils ont prié. Ils ont espéré en toy, dit le Prophète, et ils ont esté conservez : ils ont crié, et n'ont point esté confus ². Prions doncques aussi à leur exemple, afin que nous soyons, comme eux, exaucez. Mais c'est arguer contre tout ordre raisonnable, de dire (comme font nos adversaires) qu'il n'y en aura nul exaucé, sinon ceux qui l'ont desjà esté. Combien est meilleur l'argu-

en plus certaine fiance de ses prières, lesquelles il ne dit pas que ses prières seront enclines à en ouyr un ou deux petit nombre : mais tous ceux qui queront son nom. Leur ignorance est d'autant moins excusable, en semblable que de propos délibéré ils sent tant d'avertissemens de l'Esprit. David a esté souvent délivré par la bonté de Dieu : a-ce esté pour luy, ou que nous soyons aujourd'hui secourus par ses suffrages? Il est bien autrement : Les justes, dit l'œil sur moy pour veoir que m'exauceras ³. Item, Les justes se réjouiront, et espèrent en le Seigneur ⁴. Voyci, le povre a crié et il luy a respondu ⁵. Il y a beaucoup de pareilles sentences, où il induit l'exaucer par ceste raison, Que les justes ne seront point confus : mais par tel exemple ils prendront courage d'espérer. Il nous suffira d'un peu de patience. Pour ceste cause, dit le saint te priera en temps opportun. Quel lieu j'allègue tant plus volontiers, pource que ces caffars, qui ont l'effronté la tyrannie du Pape, ne point eu honte d'en faire bouche pour prouver l'intercession des Saints. David n'a voulu autre chose, sinon de voir le fruit qui devoit provenir de la clémence et humanité de Dieu, luy auroit ottroyé sa demande.

Je ne réciteray point plusieurs esquels David se propose les le Dieu qu'il avoit jà receus, ère de fiance à l'advenir; car les Pseaumes, on les rencon- out. Et il tenoit cela du Patriar- , qui en avoit jadis donné : Seigneur, je suis bien par- es miséricordes, et la vérité accomplie envers ton servi- . Il allègue bien la promesse, pas seule : car il conjoint l'ef- et quant, afin d'estre mieux , pour se fier que Dieu sera tel envers luy, comme il avoit i : veu qu'il n'est point sembla- ommes mortels, qui se faschent é trop larges, ou qui voyent iltez s'espuiser : mais il veut mé selon sa propre nature : vid le sçait bien faire, Tu m'as it-il, O Dieu de vérité ². Après ibué à Dieu la louange de son adjouste qu'il est véritable : e s'il n'estoit tousjours sem- oy, on ne pourroit pas recueil- énéfices, argument assez ferme ier en fiance. Mais quand nous ue toutesfois et quantes qu'il et nous subvient, il donne ap- de sa clémence et fidélité, il ne raindre qu'il nous vueille frus- ue nostre attente soit confuse, is viendrons à luy.

omme totale revient là : Puis iture nous enseigne que c'est pale partie du service de Dieu voquer, (comme aussi il prise hommage que nous luy faisons sacrifices) que c'est un sacri- manifeste d'adresser oraison à

Parquoy il est dit au Pseaume, vons espandu nos mains à nuls anges, le Seigneur ne s'enques- nt d'un tel forfait ³? D'avan-

que Dieu ne veut estre invo- ec foy, et que notamment il mande de former nos oraisons de sa Parole : finalement, puis estant fondée en icelle, est la re d'oraison, si tost qu'on se

destourne de la Parole, l'oraison est quant et quant abastardie. Or il a esté monstre que par toute l'Ecriture cest honneur est réservé à un seul Dieu. Quant'est de l'intercession, nous avons aussi veu que l'office en est particulier à Jésus-Christ : et qu'il n'y a nulle oraison agréable à Dieu, si ce Médiateur ne la sanctifie. Nous avons plus outre monstre, combien que les fidèles facent requests et supplications mutuellement les uns pour les autres, que cela ne déroge rien à l'intercession de Jésus-Christ. Car tous depuis le premier jusques au dernier s'appuyent sur icelle, pour recommander à Dieu tant eux que leurs frères. Ce pen- dant, nous avons adverty que cela est sottement et sans propos tiré aux tres- passez, auxquels nous ne lisons pas qu'il ait jamais esté commandé de prier pour nous. L'Ecriture nous exhorte souvent à rendre ce devoir les uns envers les au- tres : quant aux morts il ne s'en trouve point une syllabe. Mesmes saint Jaques conjoignant ces deux, que nous confes- sions nos péchez entre nous, et que nous priions mutuellement les uns pour les au- tres ¹, exclud tacitement ceux qui ne conversent plus au monde. Par ainsi ceste seule raison doit suffire pour condamner l'erreur d'invoquer les Saints, ou les re- quérir pour patrons : c'est que la préface de bien et deuement prier, procède de la foy, laquelle est de l'ouye de la Parole de Dieu ², en laquelle il n'est nulle part fait mention que les Saints soyent inter- cesseurs. Car ç'a esté une pure supersti- tion de leur avoir assigné cest estat et office, qui ne leur estoit point donné de Dieu. Car combien que l'Ecriture soit plene de beaucoup de formes de prier, on n'y trouvera point un seul exemple que jamais les fidèles ayent cherché des advocats d'entre les morts : et toutesfois on ne pense point en la Papauté que les oraisons vailent rien sans cela. D'avan- tage, il est tout notoire que telle super- stition a esté engendrée de pure incrédu- lité, pource qu'on ne s'est point contenté de Jésus-Christ pour Médiateur, ou qu'on l'a du tout despouillé de ceste louange.

III, 10.
21, 22.

2) Ps. XXXI, 6.

1) Jacq. V, 16.

2) Rom. X, 17.

le mettre en conte, s'arrestans piuttosto à saint George, saint Hippolite, et pareilles masques.

28 Or combien que l'oraison, à parler proprement, ne comprend que les requestes et supplications, toutesfois il y a telle affinité entre la demande et action de grâces, qu'il n'y a point d'inconvénient de conjoindre les deux ensemble. Au reste, les espèces que saint Paul récite à Timothée, se rapportent à la première partie, qui est de supplier et requérir Dieu. En quoy faisant nous espondons nos desirs devant luy, pour demander tant ce qui sert à magnifier son nom et avancer sa gloire, que les biens qui sont pour nostre usage et proufit. En rendant grâces, nous luy faisons l'hommage qui est deu à ses bénéfices, protestans avec louange que tout ce que nous avons de bien, nous vient de sa libéralité. David a compris ces deux parties en disant, Invoque-moy au jour de la nécessité : je te délivreray, et tu me glorifieras ¹. L'Escriture non sans cause nous advertit de nous exercer incessamment en tous les deux. Car, comme nous avons dit ailleurs, et l'expérience le monstre par trop, nostre indigence est si grande, et nous sommes de tous costez si fort contraincts et pressez en plusieurs destroits, que tous ont assez de raison de souspirer assiduelement devant luy, et le supplier qu'il les aide. Car encores qu'aucuns ne soyent point batus d'adversitez, si est-ce

si excellens et riches, que nous n'avons défaut cause et matière de le glorifier et exalter, et de luy rendre ces en tout et par tout. Et afin qu'il soit mieux expliqué, puis que toute l'espérance et tout nostre bien glorieux est en Dieu, comme il a par ci assez esté monstre, que ne nous, ce qui est nostre, et qui nous ne pouvons aucunement prospérer par sa bénédiction : il faut bien que nous continuuellement nous luy recommandions, et tout ce qui est nostre. Par exemple, que tout ce que nous proposons et faisons, soit proposé, dit, et fait sous sa main et volonté, et en l'espérance de son aide. Car nostre Seigneur veut que tous ceux qui en fiance d'eux-mêmes ou d'autrui, proposent et délibèrent quelque conseil et font aucune entreprinse, ne commencent quelque chose que par sa volonté, et sans l'invoquer n'ont point de son aide ¹. Et puis qu'il a esté dit quelquesfois, qu'on ne luy rend pas ce qu'on luy doit, sinon qu'il soit connu autheur de tout bien, il s'ensuit que nous devons tout prendre de sa main, avec continuelle action de grâces : et qu'il n'y a nul bon moyen d'aucunement user de ses bienfaits, que si nous sommes continuellement eslargis de sa main, nous ne sommes aussi continuellement loués et remerciés. Car quand saint Paul dit tous les biens de Dieu nous sanctifiez par la Parole et oraison ¹.

as la foy, nuls biens de Dieu ne nous ont sanctifiez. Pourtant David nous aille un bon enseignement, quand en ce lieu, il dit qu'un nouveau bénéfice de Dieu, il dit qu'un nouveau cantique luy a esté donné en la bouche¹. En quoy il dénote que nostre silence n'est pas sans gratitude, si nous passons aucunes de ces grâces sans louange : veu que toutes fois et quantes qu'il nous fait du bien, il nous donne matière de le bénir. Comme aussi Isaïe publiant une grâce singulière : Dieu, exhorte les fidèles à chanter un cantique nouveau et non accoustumé². En quel sens se doit prendre ce que David dit aussi ailleurs : Seigneur, tu ouvriras mes lèvres, et ma bouche annoncera ta louange³. Semblablement Ezéchias et Jonas protestent que la fin de leur délivrance sera de célébrer la bonté de Dieu en temple⁴ : Laquelle reigle est généralement donnée à tous fidèles par David, Je rendray-je, dit-il, au Seigneur pour tout ce qu'il m'a eslargi ? Je prendray le plaisir de salut, et invoqueray le nom de Dieu⁵. Et aussi toute l'Eglise l'a suyvy, comme nous voyons en l'autre Pseaume, Seigneur, sauve-nous, afin que nous glorifions ton Nom, et nous glorifions en ta louange⁶. Item, Il a regardé aux prières du désolé, et n'a point mesprisé leurs requestes. Ceci sera escrit pour la postérité, et le peuple estant créé de nouveau, louera le Seigneur : à ce que son Nom soit presché en Sion, et sa louange en Jérusalem⁷. Mesmes toutes fois et quantes que les fidèles supplient Dieu qu'il leur subviene à cause de son Nom : en protestant qu'ils sont indignes de rien leur en leur nom propre, ils s'obligent à luy en rendre grâces, et promettent louer purement et droictement des bénéfices de Dieu, en les publiant à haute voix. En ceste façon Osée, parlant de la rédemption advenir de l'Eglise, O Dieu, ôte l'iniquité, et mets le bien au milieu, et nous te rendrons les veaux de nos lèvres⁸. Et de faict, les bénéfices de Dieu non-seulement requièrent que nous les glorifions de bouche, mais naturelle-

ment nous induisent à l'aimer. J'aime le Seigneur, dit David, pource qu'il a ouy la voix de ma prière¹. En un autre lieu racontant les secours qu'il avoit sentis, Je t'aimeray, ô Dieu ma force². Car jamais aussi nulles louanges ne plairont à Dieu, si elles ne sourdent de ceste fontaine d'amour. Qui plus est, nous avons à observer ceste reigle de saint Paul, que toutes requestes lesquelles ne tirent point avec elles action de grâces, sont perverses et vicieuses. Car voyci comme il parle : Que vos désirs soyent manifestez à Dieu en toute oraison et supplication avec action de grâces³. Car pource que plusieurs estans poussez et saisis de chagrin, fascherie, impatience, amertume de douleur et crainte, murmurent en priant et se despitent, notamment il advertit les fidèles de réfréner tellement leurs passions, que devant qu'avoir obtenu ce qu'ils demandent, ils ne laissent point de bénir Dieu d'un cœur aligre. Or si les prières et actions de grâces doyvent estre ainsi accomplies, combien plus y devons-nous estre adonnez, quand Dieu nous donne à jouir de nos désirs ? Au reste, comme nous avons enseigné que nos prières, qui seroyent autrement pollues, sont consacrées par l'intercession de Jésus-Christ, aussi l'Apostre en commandant d'offrir sacrifices de louange par Jésus-Christ⁴, nous advertit que nous n'avons point bouche assez nette ne digne pour célébrer le nom de Dieu, que moyennant la sacrificature de Jésus-Christ. Dont je conclu que les hommes ont esté horriblement ensorcelez en la Papauté, où la plus grand'part s'esbahit quand Jésus-Christ est nommé Advocat. C'est la raison pourquoy saint Paul commande de prier et rendre grâces sans intermission⁵. C'est, di-je, afin que nos désirs soyent eslevez à Dieu en toutes choses et en tous affaires, en tout temps et en tous lieux, avec la plus grande assiduité qu'il nous sera possible, pour attendre tout bien de luy, et luy en faire hommage : comme il nous donne argument continuel de le prier et louer.

1) Ps. XL, 4.

2) Is. XLII, 10.

3) Ps. LI, 17.

4) Is. XXXVIII, 20 ; Jon. II, 10.

5) Ps. CXVI, 12, 13.

6) Ps. CVI, 47.

7) Ps. CII, 18, 19, 22.

8) Osée XIV, 2.

1) Ps. CXVI, 1.

2) Ps. XVIII, 1, 2.

3) Phil. IV, 6.

4) Hébr. XIII, 15.

5) 1 Thess. V, 17, 18.

29 Or de prier ainsi continuellement, combien qu'il s'entende principalement d'un chacun en son particulier, toutes-fois il appartient aussi aucunement aux oraisons publiques : combien qu'elles ne puissent estre continuelles, et qu'elles ne se peuvent ou doyvent faire que selon la police ordonnée du commun consentement de l'Eglise, comme on voit qu'il est bon de s'assembler. Et pourtant il y a heures certaines constituées, qui sont indifférentes quant à Dieu, mais nécessaires quant à l'usage des hommes : afin qu'on ait esgard à la commodité de tous : et que, comme dit saint Paul, tout se face en l'Eglise en bon ordre et concorde¹. Toutesfois cela n'empesche point qu'une chacune Eglise ne se doyve tous-jours inciter à plus fréquent usage de prier, et singulièrement quand elle se voit pressée de quelque nécessité. Touchant de la persévérance, laquelle est aucunement prochaine à la continuation, nous aurons opportunité d'en dire en la fin. Or cela ne sert de rien pour maintenir la superstitieuse prolongation et répétition des prières, laquelle nous est défendue de nostre Seigneur². Car il ne défend pas de persister en prières, ne d'y retourner, et longuement et souvent, et avec affection véhémence : mais il nous enseigne de ne nous point contier que nous contraignons Dieu à nous accorder nos demandes, en l'importunant par vaine loquacité, comme s'il se pouvoit fleschir par babil, à la façon des hommes. Car nous sçavons que les hypocrites, ne pensans point en eux-mesmes que c'est à Dieu qu'ils ont affaire, font leurs pompes aussi bien en priant qu'en quelque triomphe. Comme le Pharisien qui remercioit Dieu qu'il n'estoit point semblable aux autres, s'applaudissoit à la veue des hommes, comme s'il vouloit acquérir réputation de sainteté en se confessant redevable à Dieu. Ceste longueur de prier a aujourd'huy sa vogue en la Papauté, et procède de ceste mesme source : c'est que les uns en barbotant force Ave Maria, et réitérant cent fois un chapelet, perdent une partie du temps, les autres,

comme les chanoines et caffars, en ab bayant le parchemin jour et nuit, et barbotant leur bréviaire vendent leurs coquilles au peuple. Puis qu'une telle garrulité est pour se jouer avec Dieu comme avec un petit enfant, il ne nous faut esbahir si Jésus-Christ luy ferme la porte, à ce qu'elle n'ait point d'entrée en son Eglise, où il ne se doit ouyr autres prières que cordiales, et d'une droicte intégrité. Il y a un second abus prochain à cestuy-là, lequel aussi Jésus-Christ condamne : asçavoir que les hypocrites pour mieux faire leurs monstres cherchent plusieurs tesmoins, et plustost se viendront planter en plein marché, que de ne se faire valoir en leurs prières afin d'en estre louez du monde. Puis que la fin d'oraison est, comme desjà devant a esté dit, que nos esprits soyent eslevez et tendus à Dieu, pour souhaiter sa gloire et confesser ses louanges, et pour luy demander secours en nos nécessitez, de ce nous pouvons cognoistre que le principal de l'oraison gist au cœur et en l'esprit, ou mesmes plustost, qu'oraison proprement n'est que ce désir intérieur, se convertissant et adressant à Dieu, qui cognoist les secrets des cœurs. Pourtant nostre Seigneur Jésus-Christ, quand il nous a voulu bailler une bonne reigle de faire oraison, il nous a commandé d'entrer en nostre chambre, et l'huis fermé, de prier là en secret nostre Père céleste : afin que luy, qui voit et pénètre tous les secrets, nous exauce¹. Car après nous avoir retiré de l'exemple des hypocrites, qui par une monstre ambitieuse de prières cherchent d'estre glorifiez et favorisez du peuple, il adjouste et enseigne conséquemment ce qu'il faut faire : c'est, asçavoir, entrer en la chambre, et y prier à porte fermée. Par lesquelles paroles, comme je l'enten, il nous instruit de chercher telle retraite, qui nous aide d'entrer en nostre cœur de toute nostre pensée ; nous promettant qu'à telles intérieures affections de nostre cœur nous aurons Dieu prochain, duquel nos corps doyvent estre les vrais temples. Car par cela il n'a pas voulu nier qu'il ne soit

1) 1 Cor. XIV, 40.

2) Matth. VI, 7.

1) Matth. VI, 6.

loisible et ne fâle prier en autres lieux : mais seulement a voulu déclarer qu'oraison est une chose secrète, et qui gist principalement au cœur et en l'esprit, duquel elle requiert la tranquillité, hors toutes affections charnelles, et tous troubles de sollicitudes terriennes. Ce n'est pas doncques sans cause que le Seigneur Jésus mesme voulant du tout s'adonner à prier, se retiroit hors du bruit des hommes¹ : mais plustost il le faisoit pour nous admonester par son exemple de ne point contemner telles aides, par lesquelles nostre courage soit plus fort eslevé en affection de bien prier, selon qu'il est par trop fragile de soy-mesme s'escouler. Cependant néantmoins, comme il ne laissoit point de prier au milieu de la multitude, si l'opportunité y adonnoit, aussi nous, que nous ne faisons point difficulté d'eslever les mains au ciel en tout lieu, toutesfois et quantes de mestier en sera². Mesmes il nous a résoudre en ceci, que celui qui refuse de prier en l'assemblée des fideles, ne sçait que c'est de prier à part, ou en lieu escarté, ou en la maison : aussi à l'opposite, que celui qui ne tient conte de prier à son privé et estant seul, quoy qu'il frequente les assemblées publiques, n'y feroit faire prières que frivoles et vaines de vent : veu qu'il s'adonne plus à l'opinion des hommes, qu'au jugement secret de Dieu. Ce pendant à ce que les églises communes de l'Eglise ne fussent mépris, Dieu les a ornées de tiltres excellens : surtout quand il a nommé son Temple Maison d'oraison³. En quoy il a montré que la prière est le principal de son service : et qu'il avoit en commandement d'édifier le temple, dressé une banquette pour assembler les fideles à luy rendre cest hommage d'un commun accord. Il y a aussi la promesse notable adjoustée : Seigneur, la louange t'attend en tout lieu, et le vœu t'y sera rendu⁴. Car par ces mots le Prophète signifie que jamais les prières de l'Eglise ne sont vaines ne sans fruit, d'autant que Dieu donne tousjours matière aux siens de luy sacrifier et chanter avec joye. Or combien que les

ombres de la Loy ayent prins fin, toutesfois pource que Dieu a aussi bien voulu par telle cérémonie nourrir entre nous l'unité de la foy, il n'y a doute que ceste promesse ne nous appartienne, laquelle de faict Jésus-Christ a ratifiée par sa bouche, et saint Paul enseigne qu'elle sera tousjours en vigueur.

30 Or comme Dieu ordonne à tout son peuple de faire prières en commun, aussi il est requis que pour ce faire il y ait des temples assignez, auxquels tous ceux qui refusent de communiquer avec le peuple de Dieu en oraison, ne se peuvent excuser par ceste couverture, de dire qu'ils entrent en leurs chambres pour obéir au commandement de Dieu. Car celui qui promet de faire tout ce que deux ou trois estans congrégez en son nom, demanderont¹, testifie assez qu'il ne rejette point les prières manifestes, mais que toute ambition et cupidité de gloire en soit hors : et au contraire, qu'il y ait vraye et pure affection au profond du cœur. Si tel est l'usage légitime des temples (comme il est certain qu'il est) il nous faut donner garde de les estimer propres habitacles de Dieu (comme on a fait par longues années) et dont nostre Seigneur nous preste l'aureille de plus près : ou que nous leur attribuyons quelque sainteté secrète, laquelle rende nostre oraison meilleure devant Dieu. Car si nous sommes les vrais temples de Dieu, il faut que nous le priions en nous, si nous le voulons invoquer en son vray temple. Et quant à ceste opinion rude et charnelle, laissons-la aux Juifs ou aux Gentils : puis que nous avons le commandement d'invoquer en esprit et vérité le Seigneur, sans différence de place². Bien est vray que le Temple estoit anciennement dédié par le commandement de Dieu, pour offrir prières et sacrifices : mais cela estoit pour le temps que la vérité estoit figurée sous telles ombres : laquelle nous estant déclarée maintenant au vif, ne permet point que nous nous arrestions à aucun temple matériel. Et mesmes le Temple n'estoit pas recommandé aux Juifs à ceste condition, qu'ils deussent enclorre la

¹) Matth. XIV, 23 ; Luc V, 16.
²) 1 Tim. II, 8.

³) 1e. LVI, 7.

⁴) Ps. LXV, 2.

¹) Matth. XVIII, 19.

²) Jean IV, 23.

présence de Dieu dedans les murailles d'iceluy, mais pour les exercer à contempler l'effigie et image du vray Temple. Parquoy, ceux qui aucunement estimoient que Dieu habitast aux temples construits de mains d'hommes, furent grièvement reprins par saint Estienne, comme avoyent esté leurs prédécesseurs par Isaïe ¹.

31 Pareillement de ce il est trèsmanifeste, que le parler et le chanter, si on en use en oraison, ne sont rien estimez devant Dieu, et ne proufient de rien envers luy, s'ils ne viennent de l'affection et du profond du cœur; mais plustost au contraire, ils l'irritent et provoquent son ire contre nous, s'ils ne procèdent et ne sortent seulement que de la bouche: pource que c'est abuser de son trèssacré Nom, et avoir en mocquerie sa majesté, comme il le déclare par son Prophète. Car combien qu'il parle en général de toutes fictions, il comprend cest abus avec le reste. Ce peuple, dit-il, approche de moy par sa bouche, et en ses lèvres me glorifie: mais leur cœur est loing de moy. Ils m'ont craint par le mandement et les doctrines des hommes. Pourtant je feray à ce peuple une grand'mervaille, et un miracle grand et espovantable. Car la sapience de tous leurs sages périra: et l'entendement de leurs prudens et anciens sera anéanti ². Nous ne disons pas toutesfois que la parole ou le chant ne soient bons, ains les prisons très-bien, moyennant qu'ils suyvent l'affection du cœur et servent à icelle. Car en ce faisant ils aident l'intention de l'homme, autrement fragile et facile à divertir, si elle n'est en toutes sortes confirmée: et la retienent en la cogitation de Dieu. D'avantage, d'autant que tous nos membres, chacun en son endroit, doyvent glorifier Dieu, il est bon que mesmement la langue, qui est spécialement créée de Dieu pour annoncer et magnifier son Nom, soit employée à ce faire, soit en parlant ou en chantant. Et principalement elle est requise aux oraisons qui se font publiquement aux assemblées des Chrestiens, ausquelles il

nous faut monstrier que comme nous honorons Dieu d'un mesme esprit et d'une mesme foy, aussi nous le louons d'une commune et mesme parole, et quasi d'une mesme bouche ¹: et ce devant les hommes: afin qu'un chacun oye manifestement la confession de la foy qu'a son frère: et soit édifié et incité à l'imitation d'icelle.

32 Quant à la façon de chanter aux Eglises j'en diray en passant un mot, que non-seulement elle est fort ancienne, mais que les Apostres mesmes en ont usé, comme on peut déduire de ces paroles de saint Paul: Je chanteray de bouche, et je chanteray d'intelligence ¹. Item aux Colossiens, Vous enseignans et exhortans l'un l'autre entre vous par Hymnes, Pseaumes et Cantiques spirituels, chantans en vos cœurs au Seigneur avec grâce ². Car au premier passage il monstre qu'on doit chanter de cœur et de langue: au second il loue les chansons spirituelles, par lesquelles les fideles s'édifient entre eux. Toutesfois nous voyons par ce que dit saint Augustin, que cela n'a point esté toujours universel. Car il raconte qu'on commença de chanter à Milan du temps de saint Ambroise, lors que Justine mère de l'Empereur Valentinien persécutoit les Chrestiens, et que la coustume de chanter vint de là aux Eglises occidentales ³. Or il avoit dit un peu au paravant, que ceste façon estoit venue des parties d'Orient, où on en avoit toujours usé. Il démontre aussi au second livre des Rétractations, que l'usage en fut receu en Aphrique de son temps. Et certes si le chant est accommodé à telle gravité qu'il convient avoir devant Dieu et devant ses Anges, c'est un ornement pour donner plus de grâce et dignité aux louanges de Dieu: et est un bon moyen pour inciter les cœurs, et les enflammer à plus grande ardeur de prier: mais il se faut toujours donner garde que les oreilles ne soient plus attentives à l'harmonie du chant, que les esprits au sens spirituel des paroles. Ce que saint Augustin confesse en un autre passage avoir craint, disant

1) Act. VII, 48; Is. LXVI, 1.

2) Is. XXIX, 13, 14; Matth. XV, 8.

1) Rom. XV, 6.

2) 1 Cor. XIV, 15.

3) Col. III, 16.

4) Confess., lib. IX, cap. VII.

eust désiré qu'on eust observé par la façon de chanter qu'avoit Athanasius : asçavoir, laquelle ressemble mieux l'écriture qu'à chant : mais il adjouste une autre part, que quand il se souvenoit du bruit et de l'édification qu'il avoit re- en oyant chanter à l'Eglise, il en- it plus à la partie contraire, c'est prouver le chant¹. Quand doncques usera de telle modération, il n'y a de doute que ce ne soit une façon sainte et utile : comme au contraire, chants et mélodies qui sont composés au plaisir des oreilles seulement, ne sont tous les fringots et fredons de la Papisterie, et tout ce qu'ils appellent musique rompue et chose faite, et mis à quatre parties, ne conviennent point à la majesté de l'Eglise, et ne peuvent faire qu'ils ne déplaisent grandement à Dieu.

3 Dont aussi il appert que les oraisons publiques ne se doyvent faire ny en langage grec entre les Latins, ny en latin ny François ou Anglois (comme la coutume a esté par tout ci-devant) mais en langage commun du pays, qui se peut entendre de toute l'assemblée, et qu'elles doyvent estre faites à l'édification de toute l'Eglise, à laquelle ne revient aucun fruit d'un bruit non entendu. Mais ceux qui n'avoient aucun esgard à charité ny à humanité, se devoient au moins esmouvoir un petit de l'autorité de saint Paul, duquel les paroles sont assez évidentes. Si tu rens grâces son non entendu, celui qui tient le lieu d'un ignorant, comment dira-il Amen à ta bénédiction, veu qu'il n'entend point que tu dis ? Car tu rens bien grâces : mais un autre n'en est point édifié². C'est-ce doncques qui se pourra assez étonner d'une audace tant effrénée que eue les Papistes et ont encores, qui font la défense de l'Apostre, chantent à l'aveugle de langue estrange et incohérente, en laquelle le plus souvent ils n'entendent pas eux-mêmes une syllabe, et veulent que les autres y entendent ? Mais saint Paul nous monstre que nous ne devons tenir un autre chemin. Que feray-

je doncques ? dit-il. Je prieray de voix, je prieray d'entendement. Je chanteray de voix, je chanteray d'intelligence. Auquel passage il use de ce mot d'Esprit au lieu que nous avons mis Voix, signifiant le don des langues, dont plusieurs se voulans magnifier abusoient, le séparans d'avec intelligence. Toutesfois il nous faut tousjours penser qu'il ne se peut faire que la langue sans le cœur, soit en oraison particulière ou publique, ne soit fort déplaisante à Dieu. D'avantage, que l'ardeur et véhémence du vouloir doit estre si grande, qu'elle outre passe tout ce que peut exprimer la langue. Finalement, qu'en l'oraison particulière la langue mesme n'est point nécessaire, sinon d'autant que l'entendement n'est point suffisant à s'esmouvoir soy-mesme : ou bien que par esmotion véhémence il pousse la langue, et la contraind de se mettre en œuvre. Car combien qu'aucunes fois les meilleures oraisons se facent sans parler, néanmoins souvent il advient que l'affection du cœur est si ardente, qu'elle pousse et la langue et les autres membres, sans aucune affectation ambitieuse. De là venoit qu'Anne mère de Samuel murmuroit entre ses lèvres¹, voulant prier. Et les fidèles expérimentent journellement en eux le semblable, quand en leurs prières ils jettent des voix et souspirs sans y avoir pensé. Quant aux maintiens et façons extérieures du corps, qu'on a coutume d'observer (comme de s'agenouiller et de se desfuler) ce sont exercices par lesquels nous nous efforçons de nous appareiller à plus grande révérence de Dieu.

34 Maintenant d'avantage, il nous faut apprendre non-seulement la façon de faire oraison, mais le style mesme et formulaire que nostre Père céleste nous a donné par son trèscher Fils nostre Seigneur Jésus-Christ². En quoy nous pouvons cognoistre une bonté et douceur incompréhensible. Car outre ce qu'il nous admoneste et exhorte de nous retourner à luy en toutes nos nécessitez, comme enfans ont leur recours à leur Père, toutes fois et quantes que le besoin les

Confess., lib. I, cap. XXXIII.

1) Cor. XIV, 16.

2) 1 Sam. I, 13.

2) Matth. VI, 9 ; Luc XI, 2.

presse, cognoissant que nous ne pouvons assez entendre combien grande est nostre povreté et misère, ny comprendre ce qui est bon à luy demander, et ce qui est utile et prouffitable, il a voulu subvenir à nostre ignorance, et suppléer de soy-mesme le défaut de nostre esprit. C'est qu'il nous a baillé un formulaire d'oraison, auquel comme en un tableau, il nous a mis en évidence tout ce qui est licite de souhaiter et désirer de luy : tout ce qui nous peut servir et prouffiter, et tout ce qui nous est besoin et nécessaire de luy demander. De ceste bénignité et mansuétude nous pouvons prendre une singulière consolation. Car nous voyons et sommes asseurez que nous ne luy faisons requeste qui soit illicite, importune ny estrange devant luy, et ne demandons chose qui ne luy soit agréable, quand ainsi ensuyvans sa reigle, nous prions quasi par sa bouche. Platon voyant l'ignorance des hommes en leurs desirs et souhaits qu'ils font à Dieu, lesquels souvent ne leur peuvent estre concédez sinon à leur grand dommage, déclare que la meilleure manière de prier est celle qu'a baillée un Poëte ancien, de requérir Dieu de nous faire le bien, soit que nous le demandions ou ne le demandions pas : et vouloir destourner le mal de nous, mesmes quand nous désirerions qu'il nous adveinst¹. En quoy il a bonne opinion, comme peut avoir un homme payen, d'autant qu'il voit combien il est dangereux de requérir à Dieu ce que nostre cupidité nous enseigne. Et pareillement monstre assez nostre malheur, en ce que nous ne pouvons pas sans danger ouvrir la bouche pour rien demander à Dieu, sinon que le saint Esprit nous conduise à la droicte forme de bien prier². Et d'autant plus ce privilège mérite-il d'estre prisé de nous, que le Fils de Dieu nous suggère quasi les paroles en la bouche, lesquelles délivrent nos esprits de tous scrupules et doutes.

35 Ceste oraison ou reigle de prier contient six requestes. Car j'ay raison de n'accorder point avec ceux qui la divisent en sept articles, d'autant que l'Evangé-

liste parlant en ceste forme, N'ay point en tentation, mais du malin : lie ces deux membres, pour en faire une seule. Comme s'il disoit, Ne perissons que soyons vaincus de tentation, plustost donne secours à nostre âme et délivre-nous, de peur qu'elle ne succombe. Et de faict, les Docteurs accordent à ceste explication. Dont il est facile de juger qu'elle est adjonstée en saint Matthieu, et n'est qu'une explication de la première, qui se doit à icelle rapporter. Car que l'oraison soit telle, qu'elle ne contienne que la partie d'icelle nous devons regarder à Dieu principalement, et non à nous-mesmes, combien qu'il nous soit exposé tout ce qui est contenu advenant nous le demandons, néantmoins les premières requestes sont si destinées pour désirer la gloire de Dieu, laquelle seule en icelles nous doit considérer, sans avoir aucun esgard à nous-mesmes. Les trois autres contiennent les choses que nous ne demandons pour nos nécessités, quand nous prions que le Nom de Dieu soit sanctifié, pource que Dieu ne veut pas que nous l'aymions et honorions comme un mercenaire, mais qu'il nous devons faire pour aucun esgard à nostre prouffit, mais seulement en considération de sa gloire, sans autre affection, ny autre fin ou utilité, et toutesfois cela mesmes nous prouffite par nostre grande utilité et prouffit. Car le nom de Dieu est, ainsi que nous ne pouvons sanctifier, il est pareillement la source de toute sanctification. Mais, comme dit saint Augustin, nous ne devons pas pourtant avoir garde à ce prouffit : tellement que tout prouffit en deust estre exclu, et qu'il ne nous en revienne, nous ne laissions toujours souhaiter et requérir par prière la sanctification du Nom de Dieu, et autres semblables choses qui appartiennent à sa gloire. Comme on voit en l'oraison de Moyse et de saint Paul, a

1) In *Alcib. II*, vol *De voto*.

2) Rom. VIII, 26.

1) Aug., *Enchirid. ad Laurent.*, cap. CXI. auth. Oper. imperf.

ait mal en destournant leur
ux-mesmes, de désirer par un
et enflambé leur perdition,
mes avec leur dommage, si
t, la gloire de Dieu fust exal-
règne multiplié¹. D'autre
nous demandons nostre pain
ous estre donné, combien que
dions chose concernant nous
ouft, toutesfois nous devons
nt en cela chercher la gloire
llement que si cela ne devoit
elle gloire, nous n'en voulus-
requeste, ne le désirer ou
r. Maintenant commençons à
raison.

2 Père qui es es cieux.

rement yci au commencement
ison apparoit ce que devant
dit, qu'il faut que toutes nos
yent de nous présentées et
à Dieu au nom de Jésus-
si comme nulles ne luy peu-
acceptables par autre nom.
e nous appelons Dieu nostre
ous adressons à luy au nom
brist, d'autant que nous ne
ommer Dieu nostre Père, et
ance et témérité d'usurper le
enfants, si nous n'estions
le sa grâce en Jésus-Christ.
nt son vray, naturel et propre
st donné de luy pour frère :
que de nature il a propre,
tre par don et adoption, si en
nous acceptons celle grande
. Comme dit saint Jehan, que
re a donné à tous ceux qui
son Fils unique, ceste grande
et privilège d'estre faits en-
u². Dont il s'appelle nostre
it estre de nous ainsi appelé,
ant de toute desfiance, par la
ceur qui est comprinse en ce
ne se peut trouver nulle telle
amour, que d'amour pater-
ant il ne nous pouvoit testi-
mens plus certains sa charité
rs nous, qu'en ce qu'il a voulu
oyons renommez pour ses en-

fans¹. Et encores est son amour plus
grande envers nous, que toute celle des
pères terriens envers leurs enfans : d'au-
tant qu'il est parfait par-dessus tous les
hommes en toute bonté et miséricorde.
Tellement que s'il se pouvoit faire, que
tout tant qu'il y a de pères en terre
vinssent à perdre toute amour et affection
paternelle, et à délaisser et abandonner
leurs enfans, toutesfois si ne nous pourra-
il jamais faillir, entant qu'il ne se peut
nier soy-mesme². Car nous avons sa pro-
messe, laquelle il nous a donnée par son
Fils nostre Rédempteur, disant, Si vous
qui estes mauvais, avez accoustumé de
bien faire à vos enfans, combien plus
vostre Père céleste qui est tout bon?
Item, par le Prophète, La mère pourroit-
elle oublier ses enfans? Et encores jà
soit qu'elle les oubliast, si ne vous ou-
blieray-je jamais³. Et si nous sommes ses
enfans : comme un enfant ne se peut re-
tirer en la sauvegarde d'un estranger,
sinon en démontrant ou la rudesse et
inhumanité, ou la povreté et foiblesse de
son père : aussi nous ne pouvons chercher
secours d'ailleurs que de nostre Père cé-
leste, sans le déshonorer, ou comme po-
vre et impuissant, ou comme rude et cruel.

37 Et ne devons alléguer que nos pé-
chez nous doyvent rendre craintifs de
nous adresser à luy : pource que quel-
que bénin et débonnaire qu'il soit, toutes-
fois par nos offenses nous l'avons irrité
contre nous. Car si entre les hommes le
fils ne sçauroit avoir meilleur avocat en-
vers son père lequel il a offensé, que
soy-mesme, quand en humilité et obéis-
sance recognoissant son forfait il luy vient
requérir merci, d'autant que lors un cœur
paternel ne peut mentir, qu'il ne se fles-
chisse et esmeuve par telles prières : que
fera ce Père de miséricorde et Dieu de
toute consolation⁴? N'exaucera-il point
les pleurs et gémissemens de ses en-
fans le prians pour eux-mesmes, mesme-
ment puis qu'il les y convie et exhorte,
plustost qu'il ne fera toutes les re-
questes que sçauroyent faire pour eux
tous autres, au refuge desquels ils se re-

1) 1 Jean III, 1.

2) Ps. XXVII, 10; 1s. LXIII, 16; 2 Tim. II, 13.

3) Matth. VII, 11; 1s. XLIX, 16. 4) 2 Cor. I, 3.

tirassent, en se desflant et doutant de sa bonté et clémence? Il nous fait entendre ceste grande miséricorde paternelle par la parabole, où nous est représenté le père qui n'attend point que pardon luy soit demandé par son fils, lequel s'estoit aliéné de luy, avoit prodigalement dissipé sa substance, et commis envers luy très-grande offense : mais il le prévient, le recognoist de loing : quand il le voit revenir par devers soy, luy accourt au-devant, l'embrasse, le console, et le reçoit en grâce¹. Car en nous proposant en un homme l'exemple de si grande clémence et douceur, il nous a voulu enseigner combien plus de grâce, douceur et bénignité nous devons attendre et espérer de luy, qui non-seulement est Père, mais sur tous les pères trèsbon et très-pitoiable, si nous venons nous rendre à sa miséricorde : encores que nous luy ayons esté ingrats, rebelles et mauvais enfans. Et afin de nous donner plus de certitude que c'est à nous, si nous sommes Chrestiens, qu'il est tel Père, il n'a pas voulu seulement estre appelé de nous Père, mais il a voulu nommément que nous l'appelions Nostre. Comme si nous luy disions, Père qui es si doux à tes enfans, et si bon à leur pardonner, nous tes enfans te requérons, estans asseurez que tu es nostre Père, qui n'as envers nous affection et volonté que paternelle : quoy que soyons indignes d'un tel Père, quelque mauvaistie qu'ayons eue, ou quelque imperfection ou povreté qui soit en nous. Mais pource que nostre cœur est trop estroit pour comprendre une telle infinité de sa faveur, non-seulement Jésus-Christ nous a esté donné de luy pour gage et arre de nostre adoption, mais aussi il nous en a fait son saint Esprit tesmoin, lequel nous donne liberté de crier haut et clair à plene voix, Abba, Père². Ainsi, toutes fois et quantes que nostre lascheté nous retardera, souviene-nous de le supplier qu'en ayant corrigé nostre foiblesse qui nous rend craintifs, il nous guide et pousse à prier hardiment par cest Esprit de magnanimité.

38 Or ce qu'il nous est point yci baillé

doctrine que chacun particulièren-
pelle son Père, mais que plustos
commun l'appelions nostre Père
nous sommes admonestez com-
estre fraternelle l'affection des u-
les autres qui sommes tous en
mesme Père, et par un mesme
titre de sa pure libéralité. Car
celuy nous est à tous Père en
duquel vient tout le bien que
vons avoir³ : nous ne devons
tellement séparé et divisé entre
ne soyons prests de bon cour-
toute libéralité de cœur, de le
quer mutuellement les uns au-
d'autant que mestier en est. C-
sommest prests ainsi que nous d-
tre, de nous subvenir et aide
aux autres, il n'y a rien en q-
puissions plus proufiter à nos fr-
si nous les recommandons à ce
Père : lequel quand il nous est
rien ne nous défaut. Et certes
vons aussi cela à ce Père-ci. C-
celuy qui vraiment et de bon c-
et désire le bien et honneur d'u-
famille, pareillement il aime et
bien de toute sa maison : en
nière si nous avons bonne affec-
Père céleste, c'est bien raiso-
monstrions envers son peuple, s-
et son héritage qu'il a tant hon-
l'appelle la plénitude de son Fil-
Dont l'oraison du Chrestien
ainsi reiglée et compassée, qu-
commune, et comprend tous
luy sont frères en Jésus-Christ
seulement ceux qu'il voit et cog-
jourd'huy estre tels, mais tous
mes qui vivent sur la terre,
nous ne sçavons point ce que
gneur a déterminé de faire :
lement leur devons désirer tou-
en espérer pour le mieux. Con-
nous devons avoir en singulière
mandation et affection sur tou-
tres, les domestiques de la foy
en toutes choses saint Paul spé-
nous recommande. Et ce sont
cognoissons, d'autant qu'en pe-
ger, estre présentement des vi-

¹) Luc XV, 20.

²) Gal. IV, 6.

³) Matth. XXIII, 9.

⁴) Ephés. I, 3.

les serviteurs de Dieu ¹. En somme, toutes nos oraisons doivent estre tellement communes, qu'elles regardent tousjours la communauté que nostre Seigneur a mise en son règne et en sa maison.

39 Et toutesfois cela n'empesche que nous puissions particulièrement prier et pour nous et pour autres, moyennant que nostre affection ne s'escarte et destourne de la considération du prouffit et conservation de ceste communauté, mais s'y rapporte entièrement. Car combien qu'en y telles oraisons soyent formées particulièrement : toutesfois pource qu'elles tendent à ce but, elles ne laissent d'estre communes. Tout ceci facilement se peut entendre par une similitude : Le commandement de Dieu de subvenir à l'indigence de tous povres, est général : et toutesfois ceux qui à ceste fin font miséricorde, et eslargissent de leur bien à ceux qu'ils voyent ou sçavent en avoir nécessité, y obéissent : nonobstant qu'ils ne donnent pas à tous ceux qui n'en ont le moindre besoin, ou pource qu'ils ne peuvent tous cognoistre, ou pource qu'ils ne peuvent suffire à tous. En ceste manière, ceux ne contreviennent point à la bonté de Dieu, qui regardans et pensans à ceste commune société de l'Eglise, font de telles particulières oraisons, par lesquelles en particulières paroles, mais avec courage public et commune affection, ils recommandent à Dieu ou eux ou autres, desquels il leur a voulu de plus à plus donner à cognoistre la nécessité. Ambien que tout ne soit semblable en l'indigence et en aumosne. Car nous ne pouvons subvenir de nos biens sinon à ceux auxquels nous sçavons la povreté : mais nous pouvons et devons aider par oraison à ceux mesmes desquels nous n'avons point la cognoissance, et qui sont esloignés de nous par quelque distance et incertitude que ce soit. Ce qui se fait par la généralité des oraisons, en laquelle sont imprimés tous les enfans de Dieu, au nombre desquels aussi ceux-là sont. A quoy on peut rapporter ce que saint Paul exhorte les fideles de son temps de lever les mains pures au ciel ². Car en les

advertissant que la porte seroit fermée à leurs prières par divorce, il leur commande de se conjoindre et unir en vray accord.

40 Après il est dit, Qui es es cieus. De quoy nous ne devons entendre ne penser qu'il soit enclos ou contenu au circuit du ciel. Car Salomon confesse que les cieus ne le peuvent comprendre ¹. Et luy par son Prophète dit, que le ciel est son siège, et la terre son marchepied ². En quoy il déclare et donne à cognoistre qu'il n'est point contenu en quelque certain lieu, ains qu'il est partout, et remplit toutes choses. Mais pour autant que nostre ignorance et imbécillité d'esprit ne peut autrement comprendre ne concevoir sa gloire, puissance, sublimité et hauteur, il nous la signifie par le ciel, qui est la chose la plus haute et pleine de gloire et majesté que nous pouvons contempler. Parquoy, à cause que par tout où nos sens ont appréhendé quelque chose, ils ont accoustumé de la tenir comme liée : Dieu nous est colloqué par-dessus tout lieu, afin que quand nous le voulons chercher nous nous eslevions par-dessus tout le sens de nostre âme et de nostre corps. D'avantage, par ceste manière de parler, il est exempté de toute corruption ou mutation. Finalement, il nous est signifié qu'il contient et modère tout le monde par sa puissance. Parquoy, Qui es es cieus, est autant à dire, comme s'il estoit nommé de grandeur et hauteur infinie, d'essence incompréhensible, de puissance inénarrable, d'immortalité éternelle. A ceste cause ce mot nous doit esmouvoir à eslever nos cœurs et nos esprits quand nous pensons à Dieu, pour ne rien imaginer de luy charnel ou terrien, et ne le vouloir reigler selon nostre raison mondaine, ni assujétir à nos affections. Semblablement il nous doit servir à confermer en luy nostre fiance, entant qu'il nous signifie qu'il gouverne par sa providence le ciel et la terre. La somme est, que sous le nom de Père, ce Dieu qui nous est apparu en l'image de son Fils, nous est mis en avant, afin que nous l'invoquions en certitude de foy : et

1) 1 Rois VIII, 27.

2) Is. LXVI, 1 ; Act. VII, 49 ; XVII, 24.

43 La troisième requête est, que la volonté de Dieu soit faite en la terre comme au ciel; ce qui dépend bien de son règne, et n'en peut estre séparé : toutesfois si n'est-il pas adjousté en vain, à cause de nostre rudesse, laquelle n'appréhende pas aisément ne si tost, qu'emporte ce mot, que Dieu règne au monde. Parquoy il n'y aura point de mal de prendre ceci comme par forme d'exposition, que lors Dieu sera Roy du monde, quand tous seront rangez sous sa volonté. Or il n'est pas icy question de sa volonté secrette, par laquelle il dispose toutes choses, et les amène à telle fin que bon luy semble. Car quoy que Satan et les iniques s'escarmouchent et se dressent impétueusement contre luy, toutesfois il a son conseil incompréhensible, par lequel non-seulement il sçait destourner tous leurs efforts, mais les amener au joug, et faire par eux ce qu'il a décrété. Or yci il nous faut entendre une autre volonté de Dieu : asçavoir celle qui nous appelle à une obéissance volontaire. Pourtant le ciel est notamment comparé à la terre, pour ce que les Anges servent de leur bon gré à Dieu, et sont attentifs à exécuter ses commandemens, selon qu'il est dit au Pseaume¹. Il nous est doncques commandé de prier, que comme il ne se fait rien au ciel sinon ce que Dieu a ordonné, et que les Anges se reiglent paisiblement à toute droicture, aussi que la terre soit matée, et que toute contumace et perversité y soit abattue, à ce qu'elle soit sujette à l'empire de Dieu. En demandant ceci nous avons à renoncer à tous désirs de nostre chair : car quiconques ne résigne et submet de tout ses affections à Dieu, il s'oppose entant qu'en luy est, à la volonté d'ice-luy, veu que tout ce qui procède de nous est vicieux. Ainsi par ceste prière nous sommes induits à renoncer à nous-mêmes, à ce que Dieu nous gouverne selon son bon plaisir. Et non-seulement cela, mais aussi qu'en réduisant à néant nostre naturel pervers, il crée en nous esprits et courages nouveaux, à ce que nous ne sentions nul mouvement de cupidité qui

luy soit rebelle, mais que nous ayons un consentement entier avec sa volonté. En somme, que nous ne vueillons rien de nous-mêmes : mais que son esprit conduise nos cœurs, et qu'il nous enseigne au dedans d'aymer ce qui luy plaist, et hayr ce qui luy desplaist : dont il s'ensuyt aussi, qu'il casse et anéantisse tous appétits qui répugnent à sa volonté. Voyez les trois premiers articles de l'Oraison, ausquels il nous convient avoir la seule gloire de Dieu devant les yeux, oubliant tout regard de nous-mêmes, et ne pensant point à nostre proufit, lequel nous en revient trèsample : mais si ne le faut-il point chercher. Or combien que toutes ces choses adviendront indubitablement en leur temps, encores que nous n'y pensions point, et que ne les désirions ne demandions, si nous les faut-il toutesfois souhaiter et requérir. Et il nous est grand besoin d'en faire ainsi pour déclarer et attester par ce moyen que nous sommes serviteurs à Dieu, servans à son honneur comme de nostre Maistre et Père, entant qu'en nous est, et y estans adonnez. Parquoy tous ceux qui ne sont point touchés d'une telle affection d'avancer la gloire de Dieu, pour prier que son Nom soit sanctifié, que son Règne advienne, et sa volonté soit faite, ne méritent pas d'estre tenus du nombre des enfans et serviteurs de Dieu. Et comme ces choses adviendront maugré qu'ils en aient, aussi ce sera à leur ruine et confusion.

44 S'ensuyt la seconde partie de l'Oraison, en laquelle nous descendons à ce qui nous est utile; non pas qu'en laissant la gloire de Dieu à part, ou la mettant sous le pied (à laquelle, tesmoin saint Paul nous devons rapporter nostre boire et manger¹) nous demandions seulement ce qui nous est proufitable : mais selon que desjà nous avons adverty, la diversité est telle, qu'aux trois premières requêtes il nous ravit du tout à soy, pour mieux esprouver l'honneur que nous luy portons : puis il nous ottroye de penser aussi à ce qui nous est expédient : toutesfois avec tel si, que nous ne désirions rien sinon afin qu'en tous les bénéfices

¹) Ps. CIII, 20.

¹) 1 Cor. X, 31.

s'eslargit, sa gloire soit tant clarcie : veu qu'il n'y a rien de plus honorable que de vivre et mourir à Dieu, en ceste requeste nous demandons à Dieu les choses qui nous sont nécessaires, et qui subviennent à nos nécessités. Et par icelles nous demandons généralement, tout ce dont nous avons besoin pour son usage, sous le nom de ce monde. Non pas ce seul que nous soyons nourris et vêtus, mais tout entièrement ce que Dieu veut que nous soyons, et qu'il nous doigne nous estre bon et utile, nous puissions user des biens qu'il nous donne, en bonne paix et tranquillité. En somme par ceste pétition nous baillons à luy comme en un contrat, et nous mettons en sa provision pour estre de luy nourris, entretenus et conservés. Car ce trèsbon Père ne se desdaine de prendre mesmes soin de nous en sa protection et sauvegarde, afin d'exercer nostre foy en ces petites choses, quand nous attendons de luy tout ce qu'il nous faut, à une miette de pain, et une goutte d'eau. Certes nostre perversité nous fait que nous nous soucions beaucoup plus de nostre corps que de nostre âme. Et pourtant, plusieurs qui ont bien foy à Dieu pour leur âme, n'ont point d'avoir sollicitude pour leur corps, et tousjours doutent de quoy ils seront vêtus, et de quoy ils seront nourris, et de quoy ils seront entretenus, et de quoy ils seront conservés. Mais ceux qui ont toujours en main l'abondance de vin, et d'autre provision, ils ne doutent de rien de peur d'avoir faute. C'est ce que nous avons dit, que ceste ombre de la vie corruptible nous est en beaucoup de gêne, et grande estime que l'immortelle. D'autre part ceux qui par leur confiance en Dieu, se sont desmis de toute sollicitude de leurs corps, pareils à ceux qui attendent de luy en assurance les plus grandes, mesmes salut éternel. Ce n'est pas doncques une petite exercitation et de petite importance pour nostre foy, qu'espérer de Dieu les choses qui ont accoustumé de nous rendre tant soucier et tourmenter. Mais beaucoup prouffité, quand nous sommes délivrés de ceste infidélité, laquelle est quasi enracinée jusques aux os

de tous les hommes. Ce qu'aucuns transfèrent ceci au pain supersubstanciel, il ne me semble pas fort convenable à la sentence de Jésus-Christ : et mesmes si en ceste vie fragile et caduque nous n'attribuons à Dieu office de Père nourricier, l'oraison manqueroit et seroit comme rompue en partie. La raison qu'ils allèguent est trop profane : c'est qu'il n'est point convenable que les enfans de Dieu, qui doyvent estre spirituels, non-seulement appliquent leurs désirs aux choses terrestres, mais y enveloppent aussi Dieu avec eux. Voire, comme si sa bénédiction et faveur paternelle ne reluisoit pas mesmes au boire et manger, qu'il nous donne : ou qu'il fust escrit en vain, que le service que nous luy rendons, a les promesses tant de la vie présente que de celle qui est à venir¹. Or combien que la rémission des péchez soit plus précieuse que la nourriture des corps, toutesfois Jésus-Christ a mis en premier lieu ce qui estoit le moindre, pour nous eslever petit à petit aux deux requestes suivantes, lesquelles sont spéciales pour la vie céleste. En quoy il a supporté nostre tardiveté. Or il nous ordonne de prier pour nostre pain quotidien, afin que nous soyons contents de la portion que le Père céleste distribue à chacun : et que nous ne pourchassions nul gain par artifices ou finesses illicites. Cependant, nous avons à noter que le pain est fait nostre par tiltre de donation : veu qu'il n'y a ny industrie, ny labeur (comme dit Moïse) qui nous puisse rien acquérir, si la bénédiction de Dieu ne s'eslargit sur nous² : mesmes que nulle quantité de vivres ne nous prouffiteroit rien, si elle ne nous estoit tournée en aliment par la bonté de Dieu. Dont il s'ensuyt que ceste siene libéralité n'est pas moins nécessaire aux riches qu'aux povres : veu qu'ayans leurs greniers et caves bien remplies, ils défautroient comme secs et vuides, si sa grâce ne leur donnoit à jouir de leur pain. Ce mot d'Aujourd'huy ou Journallement (comme il est en l'autre Evangéliste) item, ce mot de Quotidien, doyvent servir à brider toute cupidité désordonnée des

1) 1 Tim. IV, 8.

2) Lévi. XXVI, 20.

choses transitoires, à laquelle nous sommes trop bouillans : et surtout d'autant qu'elle attire d'autres maux avec soy; c'est que si nous avons abondance, nous la jettons à l'abandon en volupté, délices, parades, et autres espèces de superfluité et dissolution. Parquoy il nous est ordonné de requérir seulement ce qui suffit à nostre nécessité, comme au jour la journée : et avec telle fiance que quand le Père céleste nous aura aujourd'huy nourris, il ne nous oubliera non plus demain. Parquoy, quelque affluence de biens, ou grande provision et félicité que nous ayons, encores que tous nos greniers et celliers soyent pleins, il nous faut tousjours néanmoins demander nostre pain-quotidien, pensans et estans pleinement persuadez que toute substance n'est rien, sinon d'autant que nostre Seigneur la rend fertile et vertueuse en espandant sa bénédiction dessus : et que celle mesme qui est en nostre main, n'est point nostre, sinon d'autant qu'il plaist à Dieu d'heure en heure nous en départir et donner l'usage. Et pource que l'arrogance des hommes ne se laisse point aisément persuader cela, le Seigneur tesmoigne qu'il en a baillé un exemple notable pour tout jamais, en repaissant au désert son peuple de la Manne, afin de nous advertir que l'homme ne vit pas du pain seulement, mais plustost de la parole sortant de sa bouche¹. Par laquelle sentence il signifie que c'est sa seule vertu, par laquelle sont soustenues et la vie, et les forces : combien qu'icelle nous soit dispensée sous élémens corporels. Comme aussi par le contraire il nous le démontre, quand il brise la force du pain, tellement que ceux qui mangent languissent de famine² : et oste la substance à l'eau, tellement que ceux qui boyvent dessèchent de soif. Et ceux qui non contents de leur pain quotidien, mais ayans le cœur à cupidité et avarice, et désirans infinité, ou ceux qui se reposans en leur abondance, et se confians en leurs richesses, font néanmoins ceste demande à Dieu, ils ne font que se moquer de luy. Car les premiers luy demandent ce

qu'ils ne voudroyent point avoir obtenu, et qu'ils ont en abomination, c'est-à-dire leur pain quotidien seulement, et tant qu'ils peuvent ils luy cèlent et dissimulent leur avarice et convoitise, au lieu que la vraie oraison luy doit déclarer et ouvrir tout le cœur. Et les seconds luy demandent ce qu'ils n'attendent ny espèrent de luy : car ils le pensent avoir desjà chez eux. En ce que nous disons le pain Nostre, apparoist et se donne à cognoître plus amplement la grâce et bonté de Dieu : laquelle fait nostre ce qui ne nous estoit nullement deu. Combien que je ne répugne pas fort à ceux qui pensent que par ce mot est signifié le pain qui soit gagné par nostre juste labour, sans détriment d'autrui, et sans aucune fraude : pource que tout ce qui est acquis iniquement, n'est jamais nostre. En ce qu'il est dit, Donne-nous, c'est pour nous signifier, que de quelque part, ou par quelque moyen que nous l'ayons, c'est tousjours le pur et gratuit don de Dieu : combien qu'il nous soit advenu par le travail de nos mains, ou par nostre art et industrie, ou par quelconque autre forme que ce soit.

45 Il s'ensuyt : Quitte-nous nos offenses, ou nos debtes : en laquelle requeste et en la prochaine, Jésus-Christ a compris tout ce qui concerne le salut de nos âmes : comme aussi l'alliance spirituelle que Dieu a traitée avec son Eglise, consiste du tout en ces deux membres : c'est d'crire sa Loy en nos cœurs : et d'estre propice à nos iniquitez¹. Ici nostre Seigneur Jésus commence par le pardon² puis il adjousterà la seconde grâce, que Dieu nous défende par la vertu de son Esprit, et nous soutienne par le secours d'iceluy, à ce que nous persistions invincibles contre toutes tentations. Or en nommant les péchés debtes, il signifie que nous en devons la peine : et nous seroit impossible d'en satisfaire, si nous n'en estions délivrés par ceste rémission, qui est un pardon de gratuité, en ce qu'il luy plaist librement effacer nos debtes, n'en recevant aucun payement, mais en se satisfaisant

1) Deut. VIII, 3 : Matth. IV, 4.

2) Lévi. XXVI, 26.

1) Jér. XXXI, 33 ; XXXIII, 3.

de sa propre miséricorde en Jésus-Christ, lequel s'est une fois livré pour nous en récompense de nos forfaits. Pourtant tous ceux qui se confient d'appaier Dieu par leurs mérites, ou ceux qui cuident acquérir pardon d'ailleurs, et qui veulent se racheter par telles satisfactions, ne peuvent communiquer à ceste rémission gratuite¹ : et en priant en ceste façon ne font que soussigner à leur accusation, mesmes ratifier leur condamnation par leur tesmoignage propre. Ils se confessent estre debtors s'ils ne sont acquittez par rémission gratuite : laquelle toutesfois ils n'acceptent pas, mais plustost la rejettent en ingérant leurs mérites et satisfactions, car en ce faisant, ils n'implorent pas sa miséricorde, mais se veulent acquitter en son jugement. Quant à ceux qui se forgent par songes une telle perfection, qui nous exemptent de ceste nécessité de supplier pour obtenir pardon, qu'ils ayent tels disciples qu'ils voudront, moyennant qu'on sache qu'ils arrachent à Jésus-Christ tous ceux qu'ils acquièrent à eux : ou que luy en induisant les siens à confesser leur coulpe, ne reçoit ny advoue que les pécheurs; non pas qu'il nourrisse les fautes par flatteries, mais pource qu'il sçait que les fidèles ne sont jamais tellement despoillez des infirmités de leur chair, qu'ils ne soyent tousjours redevables au jugement de Dieu. Il est bien à souhaiter qu'en nous estant acquittez de tous devoirs, nous puissions vraiment nous congratuler devant Dieu, que nous sommes purs de toutes macules : et nous y faut travailler tant qu'il est possible. Mais puis qu'il plaist à Dieu de reformer petit à petit son image en nous, de sorte qu'il demeure tousjours quelque contagion en nostre chair, il n'a pas falu laisser ce remède. Or si Jésus-Christ, selon l'autorité à luy donnée par le Père, nous commande d'avoir tout le cours de nostre vie refuge à demander pardon de nos défauts, qui est-ce qui pourra porter ces nouveaux docteurs et fillets, qui sous ombre d'un fantosme de pureté parfaite, s'efforcent d'esblouir

les yeux des simples, leur faisant à croire qu'ils sont purs de toute offense ? ce qui n'est autre chose (tesmoin saint Jehan) que faire Dieu menteur¹. Ces brouillons par un mesme moyen deschirent par pièces l'alliance de Dieu, en laquelle nostre salut est contenu : car de deux articles ils en raclent l'un ; et en ce faisant la renversent du tout, estans non-seulement sacrilèges en ce qu'ils séparent des choses tant conjointes, mais aussi meschans et cruels, accablans les povres âmes de désespoir : qui plus est, estans desloyaux à eux-mesmes et à leurs semblables, d'autant qu'ils cherchent à s'endormir en une stupidité, laquelle contrarie directement à la miséricorde de Dieu. Quant à ce qu'ils objectent, qu'en désirant l'advenement du royaume de Dieu, nous requérons aussi l'abolition des péchez, c'est une sophisterie trop puérile : pource qu'en la première table de l'oraison nous sommes induits à chercher la perfection souveraine : yci nostre infirmité nous est proposée. Ainsi les deux s'accordent trèsbien : c'est qu'en aspirant où nous prétendons, nous ne mesprisions point les remèdes que nécessité requiert. Et nous demandons finalement ceste rémission nous estre faite, comme nous remettons à nos debtors : c'est-à-dire, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont fait aucun tort ou injure : et nous ont offensez ou en faits ou en dits. Non pas que nous pardonnions et remettons la coulpe du péché, ce qui appartient à Dieu seul² : mais le pardon et la rémission qu'il nous faut faire, est d'oster volontairement de nostre cœur toute ire, haine, désir de vengeance : et de mettre en oubli toute injure et offense qui nous ait esté faite, sans garder aucune malvueillance contre personne. Parquoy nous ne devons demander à Dieu rémission de nos péchez, si aussi de nostre part nous ne remettons, en la manière que dit a esté, à tous ceux qui nous ont offensez, ou qui nous offensent. Et si nous retenons quelque haine en nostre courage, gardons aucune affection de vengeance, ou pensons comment

1) Rom. III, 24.

1) 1 Jean I, 10.

2) Is. XLIII, 24.

nous ne la faisons. Ceux doncques qui sont tels, qu'obtiennent-ils par leur demande, sinon plus grieve damnation? Finalement, il nous faut noter que ceste condition, Qu'il nous remette, comme nous remettons à nos debtors, n'est pas mise et adjoustée, pourtant que par la rémission que nous faisons aux autres : nous méritions aussi que nostre Seigneur nous remette : mais en ce mot il a seulement voulu soulager l'imbécillité de nostre foy. Car il a adjousté cela comme un signe, par lequel nous fussions confirmez, qu'aussi certainement de luy nous est faite rémission des péchez, comme nous sçavons certainement qu'elle est de nous faite aux autres, quand nostre cœur est entièrement vuide et purgé de toute haine, envie, malvueillance et vengeance. Et d'avantage il a voulu montrer par ce mot, qu'il rejette du nombre de ses enfans, ceux qui enclins à se venger et difficiles à pardonner, sont obstinez en leurs inimitiez : et qui gardans leur mauvais cœurs et indignation contre leur prochain, prient à Dieu qu'il vueille laisser et oublier la siene envers eux : afin que ceux-là ne soient si hardis de l'invoquer pour leur Père. Comme aussi Jésus-Christ l'a notamment exprimé en saint Luc.

46 La sixième requeste, comme nous avons dit, respond à la promesse que Dieu nous a donnée et faite, d'imprimer sa Loy en nos cœurs. Mais nousce que

nous suscite, ou le diable esmeut en nous sont tentations. Et les choses qui de nature ne sont point mauvaises, sont souvent par l'astuce du diable nous suscitées en tentations, quand elles nous sont proposées devant les yeux, afin que par l'objet nous soyons retirez et décliniez de Dieu¹. Et de ces dernières tentations, les unes sont à dextre, les autres à senestre. A dextre, comme richesses, puis honneurs, et autres telles : lesquelles bien souvent par l'apparence du bien et de la clarté qu'elles se monstrent avoir, blouissent la veue des hommes : et par leur douceur les enyvrent, pour leur faire oublier Dieu. A senestre, comme peccés, ignominie, mesprisement, affliction, et autres semblables : pour la dureté et l'âpreté desquelles ils se desconfient, perdent tout courage, laissent toute confiance et espérance, et finalement soyent décliniez de Dieu. Or par ceste sixième requeste, nous requérons à Dieu Père, qu'il ne nous permette point de succomber en ces tentations, lesquelles nous taillent contre nous : tant celles qui sont produites par la concupiscence, que celles qui nous sont proposées du diable, mais que plustost de sa main il nous soustienne et fortifie, afin qu'en sa sainte grace nous puissions estre fermes, et combattre contre tous les assauts du malin en nous gardant de quelques pensées qu'il induise en nous de tendemens : et que nous tournions tout ce qu'il nous propose d'une

riens pas yci que nous ne soyons tentés, desquelles il grandement besoin que nous nous levions et esveillons, picquons et stimulons que ne soyons pas trop paresseux et dormis. Car David pour néant ne se laissoit pas d'estre tenté de nostre Seigneur, et nostre Seigneur ne tente pas pour rien les siens sans cause, les tentant pour leur enseignement, par la pauvreté, tribulations et autres croix¹. Mais Dieu tente en une manière le diable en une autre. Car le diable tente pour perdre, pour damner, pour fonder, et pour abysmer : au lieu que Dieu tente pour prendre l'excuse de la sincérité de ses serviteurs, pour prouver : et pour augmenter la charité spirituelle, pour mortifier, pour brusler leur chair en l'exercice spirituelle si elle n'estoit en ceste chair réprimée, s'escarmoucherait et combattoit outre mesure. D'avantage, le diable tente par assault en trahison et au dessein pour opprimer devant qu'on y soit, mais Dieu ne nous laisse point de force, mais ce que nous pouvons : ainsi est issue avec la tentation, afin que nous puissions soutenir et porter ce que Dieu nous envoie. Il n'y a pas de faiblesse, d'entendre par le nom du diable ou le péché : car Satan est le malin, qui machine nostre ruine : ce sont les armeures, desquelles il nous opprime et meurtrit². La requeste est doncques telle, que nous soyons point vaincus ni opprimés par aucunes tentations : mais que par la vertu de nostre Seigneur, nous soyons forts et fermes contre toutes tentations contraires, qui est ne succomber aux tentations : afin qu'estans sous sa sauvegarde et asseurez par sa victoire et défense, nous soyons victorieux par-dessus le péché, la mort, le diable d'enfer, et tout le règne du malin : qui est estre délivré du malin. Il faut yci diligemment noter, qu'il n'est point en nostre puissance de combattre contre le diable, si fort et hardi batailleur, ne de soutenir ses

assaults, et résister à sa violence. Car autrement en vain, ou par moquerie nous demanderions à Dieu ce que nous aurions de nous-mêmes. Certes ceux qui en fiance d'eux-mêmes se préparent à batailler contre luy, n'entendent pas bien à quel ennemi ils ont affaire, ne combien il est fort et rusé à la guerre, ne comment il est bien armé de toutes pièces. Maintenant nous demandons estre délivrés de sa puissance, comme de la gueule d'un lion furieux et affamé, estans prests d'estre incontinent desmembrez par ses ongles et par ses dents, et finalement engloutis par luy, si nostre Seigneur est quelque peu esloigné de nous : estans néanmoins certains, que si le Seigneur est présent à nostre aide, et combat pour nous sans nostre force, en sa vertu nous ferons vertu¹. Que les autres se contentent comme ils voudront de leur franc et libéral arbitre, et de la puissance qu'ils pensent avoir d'eux-mêmes : de nostre costé il nous doit bien suffire que par la seule vertu de Dieu nous consistons, et pouvons tout ce que nous pouvons. En ceste requeste sont comprises plus de choses qu'il ne semble en apparence. Car si l'Esprit de Dieu est nostre vertu pour batailler contre Satan, nous ne pourrons jamais obtenir victoire, que premièrement nous ne soyons à délivre de l'infirmité de nostre chair, estans remplis de la force d'iceluy. Parquoy en demandant d'estre délivrés de Satan et de péché, nous requérons que nouvelles grâces de Dieu nous soient augmentées assiduelement jusques à ce qu'estans parvenus à la perfection, nous puissions triompher contre tout mal. Il semble à d aucuns qu'il n'y ait nul propos de requérir à Dieu qu'il ne nous induise point en tentation, veu que c'est chose contraire à sa nature, le témoin saint Jaques, de tenter personne² ; mais déjà la question a esté solue en partie : c'est qu'à proprement parler, nostre cupidité est cause de toutes tentations desquelles nous sommes vaincus : et pourtant que la coulpe nous en doit estre imputée. Et de faict saint Jaques ne veut autre chose, sinon monstrier

1) 2) Gen. XXII, 1 ; Deut. VIII, 2 ; XIII, 3 ; 2) 2 Pierre II, 9 ; 1 Pierre V, 8.

1) Ps. LX, 16.

2) Jacq. I, 13.

que c'est en vain et injustement que nous taschons de rejeter sur Dieu les vices desquels nous nous sentons coupables. Au reste, cela n'empesche pas que Dieu, quand bon luy semble, ne nous assujettisse à Satan, qui nous précipite en sens réprouvé et en cupiditez énormes, et par ce moyen nous pousse en tentation d'un jugement juste, mais occulte et caché : pource que souvent la cause de ce que Dieu fait, est incogne aux hommes, laquelle luy est certaine. Dont je conclu que ceste façon de parler n'est pas impropre, si nous sommes bien persuadez que ce ne sont pas menaces de petis enfans, quand il dénonce tant de fois qu'il exerce son ire et sa vengeance sur les réprouvez, en les frappant d'aveuglement et de dureté de cœur.

47 Ces trois dernières requestes, par lesquelles nous recommandons à Dieu nous et toutes les choses qui nous concernent, monstrent évidemment ce que nous avons devant dit, que les oraisons des Chrestiens doyvent estre communes et tendantes à l'édification et prouffit général de l'Eglise, et à l'avancement publique de la communion des fideles. Car par icelles requestes nul ne demande qu'il luy soit donné à part : mais tous en commun nous requérons nostre pain, que nos péchez nous soyent remis, que ne soyons induits en tentation, mais que soyons délivrez du malin. Après toutes les requestes est adjoustée la cause dont procède si grande audace de demander, et fiance d'obtenir. Laquelle cause combien qu'elle ne soit point exprimée aux livres latins, néantmoins est tellement convenable à ce lieu, qu'elle ne doit point estre omise : c'est que le règne, la puissance et la gloire appartiennent à Dieu ès siècles des siècles, et en ceci nous avons un ferme et tranquille repos pour nostre foy. Car si nos oraisons devoyent estre recommandées à Dieu pour nostre dignité, qui seroit celui qui oseroit seulement ouvrir la bouche devant luy ? Maintenant, combien que soyons plus que misérables, plus qu'indignes, et n'ayons du tout rien pour nous priser envers Dieu, toutesfois nous aurons tousjours cause de prier, et ne perdrons ja-

mais nostre confiance, puis qu'à Père ne peut estre osté le règne, sance et la gloire. Finalement pour clurre l'oraison, est mis Amen. Il est exprimé l'ardeur du désir que nous avons d'obtenir toutes les grâces que nous avons faites à Dieu. Et aussi fermée nostre espérance, que tout ce que nous avons prié nous est accordé : car il est promis de Dieu, qui ne peut mentir, que tout ce que nous demandons à Dieu par son nom, et non pas pour l'ambition de nous ou de nostre justice. Car le Seigneur parlans ainsi, non-seulement monstre que nous sommes indignes de rien demander, mais aussi se sent estre indignes de rien implore. Dieu ne prenoit la raison d'y estre en soy-mesme : et pourtant que leur fiance est en la seule bonté de Dieu, laquelle il a de nature.

48 Nous voyons tout ce que nous devons, et qu'entièrement aussi nous devons demander à Dieu, estre contenu en ceste oraison, reigle ou formulaire de prier qui nous a esté par nostre bon maistre Jésus-Christ quel par le Père nous a esté communiqué : et lequel il veut estre conté et obéy¹. Car il a tousjours sapience éternelle, entant qu'il est Dieu, et entant qu'il a esté fait homme, il est son grand ambassadeur et médiateur donné aux hommes. Et tellement ceste oraison parfaite, que toute autre que qu'on y adjoute, laquelle ne se rapporte, est contre Dieu, et ne sera jamais ottroyée de luy. Car Dieu nous a déclaré tout ce qui luy est possible, tout ce qui nous est nécessaire, tout ce qu'il nous veut donner². Pour tous ceux qui veulent aller plus avant, qui présument de requérir autre Dieu qui ne soit comprinse et contenue en ceste oraison, premièrement ils ont offensé Dieu (qui est un grand blasphème et contumace), et par conséquent, ils ne se contentent pas de la volonté de Dieu, et ne se contentent pas de sa bonté.

¹ Matth. XVII, 6.

² Vide August., *De oration.*, ad Probam.

ous icelle. Tiercement, ils ne seront exaucez, d'autant qu'ils ne prient point en foy. Or qu'ils ne puissent point ainsi prier en foy, il est très-certain; car si cela ils n'ont nulle parole de Dieu pour eux, sur laquelle si la foy ne s'appuye, elle ne peut nullement estre. Or ceux qui ne délaissant la reigle du Maistre, se contentent congé en leurs souhaits et prières d'ensuyvre ce que leur fantasie porte, ne-seulement n'ont point de Parole de Dieu, mais tant qu'ils peuvent ils y conviennent. Tertulian doncques a parlé le vray et très-proprement, l'appelant Oraison légitime¹ : signifiant tacitement que toutes autres sont irrégulières et illicites.

49 Nous ne voulons pourtant ceci estre ainsi prins et entendu, comme si nous voulions tellement estre astreints à ceste Oraison et formulaire de prier, qu'il ne soit licite d'en changer une syllabe, ne d'user d'autres paroles en priant. Car nous avons beaucoup d'oraisons par tout l'Ecriture bien diverses en paroles de ceste-ci, escrites toutesfois d'un mesme Esprit, et desquelles l'usage nous est évidemment utile. Plusieurs aussi sont suggérées assiduellement aux fidèles par le mesme Esprit : lesquelles ne conviennent pas du tout en similitude de paroles. Evidemment nous voulons enseigner, qu'en toutement nul ne cherche, n'attende et ne s'attache à autre chose, que ce qui est sommairement compris en ceste-ci. Et combien qu'il face demande bien diverse en paroles, toutesfois que de sens elle ne diffère nullement. Comme il est certain que toutes autres oraisons de l'Ecriture, lesquelles dont usent les fidèles, se rapportent à ceste-ci. Vrayement il ne s'en peut trouver nulle autre, qu'on puisse ne pas préférer, mais aussi équiper à la perfection de ceste-ci. Car il n'y a rien qui ait laissé de tout ce qu'on peut penser pour les louanges de Dieu, ne de tout ce que l'homme doit désirer pour son prochain et commodité. Et tout ce y est si bien et si parfaitement compris, qu'à toute fin l'espérance est bien ostée de pouvoir trouver autre meilleur formulaire d'orai-

son. En somme, ayons souvenance que ceste est la doctrine de la Sapience de Dieu, qui a enseigné ce qu'elle a voulu. et a voulu ce qui estoit besoin.

50 Et combien que (comme devant a esté dit) il nous faut tousjours souspirer et prier sans cesse, ayans nos cœurs eslevez à Dieu : pource toutesfois que nostre fragilité est telle, qu'elle a affaire de beaucoup d'aides, et que nostre paresse a grand besoin d'estre esveillée, il est bon qu'un chacun pour plus grand exercice de prier, se constitue en son particulier certaines heures, lesquelles ne passent point sans oraison, et qu'en icelles toute l'affection de nostre cœur y soit entièrement appliquée. Comme quand nous nous levons au matin, devant que commencer nostre ouvrage, et ce qu'avons à faire au jour : quand l'heure est de prendre nostre repas et réfection des biens de Dieu, et après que l'avons prinse, quand tout nostre ouvrage du jour fini, le temps est de prendre nostre repos. Pourveu aussi que ce ne soit point une superstitieuse observation des heures, et que comme nous estans acquittez en icelles de nostre devoir envers Dieu, nous pensions bien avoir satisfait pour tout le reste du temps : mais que ce soit pour une discipline et instruction de nostre imbecillité, laquelle en soit ainsi exercée et aiguillonnée le plus souvent qu'il sera possible. Principalement nous devons avoir une grande sollicitude, que toutesfois et quantes que nous sommes affligés de quelque perplexité ou accident, ou que voyons qu'autres le sont, incontinent nous courions de cœur à Dieu, en invoquant son aide. Aussi que ne laissions passer nulle prospérité qui nous advienne, ou que sçachions estre advenue à autres, que par louange et action de grâces : ne nous déclarions recognoistre sa puissance et sa bonté. Finalement, en toute oraison il nous faut songneusement garder de ne vouloir assujétir ne lier Dieu à aucunes certaines circonstances, ne luy déterminer, constituer, ou limiter ne temps, ne lieu, ne façon ou manière de faire et accomplir ce que requérons. Comme en ceste oraison nous sommes enseignés de ne luy mettre aucune loy,

ou imposer quelque condition mais de tout laisser et submettre à son bon plaisir, afin que ce qu'il fera soit fait par telle manière, en tel temps et en tel lieu qu'il luy semblera bon. Pour laquelle cause au paravant que luy faire aucune prière pour nous et nos nécessitez, nous luy requérons premièrement que sa volonté soit faite. En quoy desjà nous luy assujettissons la nostre : afin que comme par une bride estant arrêtée et retenue, elle ne présume de le vouloir ranger sous soy : mais le constitue maistre et directeur de toutes ses affections.

54 Si ayans ainsi nos cœurs formez en ceste obéissance, nous permettons que soyons gouvernez par les loix de sa providence divine, facilement nous apprendrons de persévérer en oraison, et d'attendre en patience le Seigneur, en différant nos desirs à l'heure de sa volonté : estans de luy asseurez, qu'encores qu'il ne nous apparaisse, toutesfois il nous est tousjours présent, et qu'en son temps il déclarera qu'il n'aura jamais eu les oreilles sourdes à nos prières, qui sembloient aux hommes estre de luy rejetées et mesprisées. Ce qui nous servira d'une merveilleuse consolation, afin que ne nous désolions et désespérions, encores que quelquesfois Dieu ne nous satisfasse pas, à nos premiers souhaits, comme ont accoustumé de faire ceux lesquels estans transportez d'une ardeur véhémente, invoquent tellement Dieu, que si dès le premier coup il ne les visite et présentement ne leur donne aide, incontinent ils imaginent qu'il est courroucé et indigné contre eux : et ayans perdu toute espérance d'estre exaucez, cessent de l'invoquer : mais plustost qu'en différant nostre espérance par bonne modération, poursuivions ceste persévérance, laquelle nous est tant recommandée en l'Ecriture. Car on peut souvent veoir aux Pseaumes, que David et les autres fideles, quand il semble qu'ils n'ayent fait que battre l'eau en priant, et que Dieu ait fait le sourd, ne désistent pas pour cela de prier ¹. Et de faict on n'attribue point à la Parole de

Dieu l'autorité qu'elle mérite : sinon qu'on y adjouste foy, encores que tout ce qu'on voit y soit contraire. D'avantage ce nous sera un bon remède pour nous garder de tenter Dieu, et de ne le provoquer et irriter contre nous par nostre impatience et importunité, comme font ceux qui ne veulent convenir avec luy, sinon en marchandant par certaines pactions et conditions et comme s'il estoit serf et sujet à leurs cupiditez, le voulant réduire sous les loix de leur demande : ausquelles si incontinent il n'obéit ils se courroucent, grondent, mesdisent, murmurent et tempestent : ausquels bien souvent en sa fureur et indignation il accorde et donne ce qu'en sa miséricorde et faveur il desnie et refuse aux autres. Nous en avons l'exemple aux enfans d'Israël, ausquels il eust esté beaucoup meilleur de n'estre point exaucez de Dieu, que d'avoir les chairs et volailles qu'il leur donna en son ire ¹.

52 Et si en la fin mesme, encores après longue attente, nostre sens ne peut comprendre que nous aurons prouité en nos prières, et n'en sent point aucun émoiement, ce néantmoins nostre foy nous certifiera ce que nostre sens n'aura pu appercevoir, c'est que nous aurons obtenu de Dieu tout ce que bon aura esté, veu que tant souvent nostre Seigneur promet d'avoir la sollicitude de nos lacheries qui nous grèvent, après que nous les luy aurons une fois exposées : et satisfera que nous posséderons en toute toute abondance : en affliction, mais consolation. Car encores que tout nous défaille, toutesfois le Seigneur Dieu ne nous délaissera, d'autant qu'il ne peut point frustrer l'attente et patience des siens. Et il nous sera seul assez pour toutes choses : d'autant qu'en soy il contient tous biens, lesquels après nous révélera au jour de son jugement auquel il manifestera pleinement son dessein. Il y a outreplus à noter, encores que Dieu nous accorde du premier contentement nos prières, que toutesfois il ne respand pas à la forme expresse : mais en nous tenant en suspens quant à l'apparenc-

(1) Ps. XXII 2.

(1) Nomb. XI, 18, 23.

Il nous exauce d'une façon admirable, et monstre que nous ne l'avons pas requis en vain. Et c'est ce qu'a entendu saint Jehan, en disant, Si nous cognoissons qu'il nous oit, quand nous luy avons demandé quelque chose, nous cognoissons que nous avons obtenu les requestes que nous luy avons demandées¹. Il semble que ce soit une superfluité de paroles bien froide, mais c'est une déclaration bien utile pour nous advertir, encores que Dieu ne nous complaise et ne nous gratifie pas en nos souhaits, qu'il ne laisse pas de nous estre humain et propice : en sorte que nostre espérance s'appuyant sur sa parole, ne sera jamais frustrée. Il est tant besoin et nécessaire aux fidèles de se soustenir par ceste patience, que rien plus. Car ils ne dureyent point, s'ils ne s'appuyoyent sur celle. Car le Seigneur n'use point de

légère expérience pour esprouver les siens : et non-seulement les exerce assez rudement, mais les rédige souventesfois en toutes extrêmes nécessitez : et les y laisse bien longuement, devant qu'il leur donne goust et saveur de sa douceur. Et comme dit Anne, devant que vivifier il mortifie : devant que mettre en vie, il déjette aux enfers¹. Que pourroyent-ils, estans ainsi affligez, désolés et desjà demi-morts, sinon perdre tout courage, et tomber en désespoir, n'estoit que ceste pensée les relevast : c'est qu'ils sont regardez de Dieu, et qu'ils auront bonne issue de tout ce que présentement ils souffrent et endurent? Toutesfois combien qu'ils s'appuyent sur ceste assurance, si ne laissent-ils point de prier : d'autant que s'il n'y a en nostre prière constance de persévérer, nostre oraison ne proufite de rien.

CHAPITRE XXI.

De l'élection éternelle : par laquelle Dieu en a prédestiné les uns à salut, et les autres à condamnation.

4 Or ce que l'alliance de vie n'est pas également preschée à tout le monde : et mesmes où elle est preschée, n'est pas également receue de tous, en ceste diversité il apparait un secret admirable du jugement de Dieu : car il n'y a nulle autre cause que ceste variété ne serve à son plaisir. Or si c'est chose évidente que cela se fait par le vouloir de Dieu, que le salut soit offert aux uns, et les autres en soyent forclos : de cela sortent grandes et hautes questions, lesquelles ne se peuvent autrement résoudre, qu'en enseignant les fidèles de ce qu'ils doyvent tenir de l'élection et prédestination de Dieu. Laquelle matière semble fort entortillée de plusieurs, pource qu'ils ne trouvent nulle raison, que Dieu en prédestine les uns à salut, les autres à la mort. Or il apperra par la procédure, qu'eux-mesmes s'enveloppent par faute de bon sens et de discrétion. Qui plus est, en ceste obscu-

reté qui les effraye, nous verrons combien ceste doctrine non-seulement est utile, mais aussi douce et savoureuse au fruit qui en revient. Jamais nous ne serons clairement persuadez comme il est requis, que la source de nostre salut soit la miséricorde gratuite de Dieu, jusques à ce que son élection éternelle nous soit quant et quant liquide, pource qu'elle nous esclarcit par comparaison la grâce de Dieu, en ce qu'il n'adopte pas indifféremment tout le monde en l'espérance de salut, mais donne aux uns ce qu'il desnie aux autres. Chacun confesse combien l'ignorance de ce principe diminue de la gloire de Dieu, et combien aussi elle retranche de la vraye humilité : c'est de ne point mettre toute la cause de nostre salut en Dieu seul. Or puis que cela est tant nécessaire à cognoistre, notons bien ce que dit saint Paul : asçavoir qu'il n'est pas bien cognu, sinon que Dieu sans avoir

1) 1 Jean V, 15.

1) 1 Sam. III, 6.

esgard à aucunes œuvres, eslise ceux qu'il a décrété en soy. Le résidu, dit-il, a esté sauvé en ce temps selon l'élection gratuite ¹. Si c'est par grâce, ce n'est plus des œuvres : car grâce ne seroit plus grâce. Si c'est des œuvres, ce n'est plus de grâce : car l'œuvre ne seroit plus œuvre. S'il faut que nous soyons ramenez à l'élection de Dieu, pour sçavoir que nous n'obtenons point salut que par la pure libéralité de Dieu, ceux qui taschent d'amortir ceste doctrine, obscurcissent entant qu'en eux est, comme gens ingrats, ce qui devoit estre célébré et magnifié à plene bouche, et arrachent la racine d'humilité. Saint Paul testifie clairement, que quand le salut du peuple est attribué à l'élection gratuite de Dieu : lors il appert qu'il sauve de son bon plaisir ceux que bon luy semble : et que ce n'est pas pour rendre salaire, lequel ne peut estre deu. Ceux qui ferment la porte, à ce qu'on n'ose point approcher pour gouter ceste doctrine, ne font pas moins d'injure aux hommes qu'à Dieu : pource que rien ne suffira sans ce point à nous humilier deuement, et ne sentirons point assez de cœur combien nous sommes obligés à Dieu. Et de faict, Christ nous est témoin que nous n'avons nulle droicte fermeté ne fiance ailleurs. Car pour nous asseurer et délivrer de crainte entre tant de périls, embusches et assauts mortels, brief, pour nous rendre invincibles, il promet que tout ce qui luy a esté donné en garde par le Père, ne périra point ². Dont nous avons à recueillir, que tous ceux qui ne se cognoissent point estre du peuple péculier de Dieu, sont misérables, d'autant qu'ils sont en tremblement continuel : et ainsi, que tous ceux qui ferment les yeux à ces trois utilitez que nous avons notées, et voudroyent renverser ce fondement, pensent très-mal à leur prouffit et à celui de tous fidèles. Il y a aussi, que c'est de là que l'Eglise nous vient en avant : laquelle (comme saint Bernard dit très-bien) ne se pourroit trouver ny estre connue entre les créatures, d'autant que d'une façon admirable elle est cachée au giron de la pré-

destination bienheureuse, et sous la masse de la malheureuse damnation des hommes ¹. Mais devant qu'entrer plus avant à traiter cest argument, il me faut faire une préface à deux manières de gens. Comme ainsi soit que ceste dispute de prédestination soit de soy-mesme aucunement obscure, elle est par la curiosité des hommes rendue enveloppée et perplexe, et mesmes périlleuse : pource que l'entendement humain ne se peut réfréner ne restreindre, qu'il ne s'esgar en grans destours et s'eslève par trop haut, désirant s'il luy estoit possible, de ne rien laisser de secret à Dieu, qu'il n'enquière et espluche. Puis que nous voyons beaucoup tomber en ceste audace et outrecuidance, et mesmes plusieurs, qui autrement ne sont point mauvais, il nous les faut admonester comment ils ont à se gouverner en cest endroit. Premièrement doncques qu'il leur souvienne que quand ils enquièrent de la prédestination, ils entrent au sanctuaire de la sagesse divine : auquel si quelqu'un se fourre et ingère en trop grande confiance et hardiesse, il n'atteindra jamais là de pouvoir rassasier sa curiosité : et entrent en un labyrinthe où il ne trouvera nulle issue. Car ce n'est pas raison que les choses que Dieu a voulu estre cachées, et dont il s'est retenu la cognoissance, soyent ainsi espluchées des hommes : et que la hautesse de sa sapience, laquelle il a voulu estre plustost adorée de nous qu'estre comprise, (afin de se rendre admirable en icelle) soit assujétie au sens humain, pour la chercher jusques à l'éternité. Les secrets de sa volonté, qu'il a pensé estre bon de ne nous communiquer, il nous les a testifiés en sa Parole. Or il a pensé estre bon de nous communiquer tout ce qu'il voyoit nous appartenir et estre prouffitable.

² Nous sommes parvenus en la voye de la foy, dit saint Augustin, tenons-nous-y constamment : icelle nous mènera jusques en la chambre du Roy céleste, où tous les thrésors de science et sagesse sont cachez. Car le Seigneur Jésus ne portoit point d'envie à ses Apostres, qu'il

1) Rom. XI, 5.

2) Jean X, 28.

1) Serm. in Cantic., LXXVIII.

avoit exaltez en si grande dignité, quand il leur disoit : J'ay beaucoup de choses à vous dire, que vous ne pouvez encores porter. Il nous faut cheminer, il nous faut prouffiter, il nous faut croistre, afin que nos cœurs soyent capables des choses que nous ne pouvons encores comprendre ¹. Si la mort nous surprend pendant que nous proufftons, nous sçaurons hors de ce monde, ce que nous n'avons peu sçavoir yci. Si ceste cogitation a une fois lieu en nous : asçavoir que la Parole de Dieu est la voye unique pour nous conduire à enquérir tout ce qui est licite de cognoistre de luy : item la seule lumière, pour nous esclairer à contempler tout ce qui est licite d'en veoir : elle nous pourra facilement retenir et retirer de toute témérité. Car nous sçaurons qu'estans sortis des limites de l'Ecriture, nous cheminerons hors du chemin et en ténèbres : et pourtant ne pourrons nous errer, trébuscher, et nous achopper à chacun pas. Ayons doncques cela devant les yeux sur toutes choses, que ce n'est pas une moindre rage d'appéter nostre cognoissance de la prédestination, que celle qui nous est donnée en la Parole de Dieu, que si quelqu'un vouloit cheminer par des rochers inaccessibles, et veoir en ténèbres. Et que nous n'ayons tant honte d'ignorer quelque chose en toute matière, où il y a quelque ignorance que docte que le sçavoir. Plustost que nous soyons bien aises de nous abstenir d'appéter une science, de laquelle l'affection est folle et dangereuse, voire mesmes pernicieuse. Si la curiosité de nostre entendement nous sollicite, ayons toujours ceste sentence en main pour la nostre, Comme manger beaucoup de pain n'est pas bon : aussi que de chercher la gloire, ne tournera pas à gloire pour curieux ². Car c'est bien pour nous arrêter de ceste audace, quand nous voyons qu'elle ne peut autre chose faire, que nous précipiter en ruine.

D'autre part il y en a d'autres, lesquels voulans remédier à ce mal, s'efforcent quasi de faire que toute mémoire de prédestination soit ensevelie : pour le

moins ils admonestent qu'on se donne de garde de s'enquérir aucunement d'icelle, comme d'une chose périlleuse. Combien que ceste modestie soit louable, de vouloir qu'on n'approche des mystères de Dieu, sinon avec grande sobriété : toutesfois en ce qu'ils descendent trop bas, cela n'est point pour prouffiter envers les esprits humains, lesquels ne se laissent point brider si facilement. Pourtant afin de tenir yci bonne mesure, il nous faut revenir à la Parole de Dieu, en laquelle nous avons bonne reigle de certaine intelligence. Car l'Ecriture est l'eschole du saint Esprit : en laquelle comme il n'y a rien omis qui fust salutaire et utile à cognoistre, ainsi il n'y a rien d'enseigné qu'il ne soit expédient de sçavoir. Il nous faut doncques garder d'empescher les fideles d'enquérir ce qui est contenu en l'Ecriture, de la prédestination : afin qu'il ne semble ou que nous les vueillons frauder du bien que Dieu leur a communiqué, ou que nous vueillons arguer le saint Esprit, comme s'il avoit publié les choses qu'il estoit bon de supprimer. Permettons doncques à l'homme chrestien d'ouvrir les oreilles et l'entendement à toute la doctrine qui luy est adressée de Dieu : moyennant qu'il garde tousjours ceste tempérance, que quand il verra la sacrée bouche de Dieu fermée, il se ferme aussi le chemin d'enquérir. Ceste sera une bonne borne de sobriété, si en apprenant nous suyons Dieu, l'ayans toujours devant nous : au contraire, quand il mettra fin à enseigner, que nous cessions de vouloir plus avant entendre. Le péril que craignent ces bonnes gens dont nous avons parlé, n'est pas de telle importance que nous devions pourtant laisser de prester audience à Dieu en tout ce qu'il dit. Ceste sentence de Salomon est bien notable, que la gloire de Dieu est de cacher la parole ¹ : mais puis que la piété et le sens commun montrent qu'elle ne doit pas estre entendue en général de toutes choses, nous avons à chercher quelque distinction, de peur que sous couverture de modestie et sobriété, nous ne prenions plaisir, et nous

¹) *Memor. de Jean.*, XXXIV ; Jean XVI, 12.
²) *Prov.* XXV, 27.

¹) *Prov.* XXV, 2.

flattions en ignorance brutale. Or Moyse nous distingue le tout en peu de paroles, disant, Nostre Dieu a ses secrets vers soy : mais il nous a manifesté sa Loy à nous et à nos enfans¹. Nous voyons comment il exhorte le peuple d'appliquer son estude à la doctrine contenue en la Loy : pource qu'il a pleu à Dieu la publier : et ce pendant il retient le mesme peuple sous les barres et limites de l'instruction qui luy est donnée, par ceste seule raison, qu'il n'est pas licite aux hommes mortels de se fourrer aux secrets de Dieu.

4 Je confesse que les meschans et blasphémateurs trouvent incontinent en ceste matière de prédestination, à taxer, caviller, abbayer ou se moquer. Mais si nous craignons leur pétulance, il se faudra taire des principaux articles de nostre foy : desquels ils n'en laissent quasi pas un qu'ils ne contaminent de leurs blasphèmes. Un esprit rebelle ne se jettera pas moins aux champs, quand il orra dire qu'en une seule essence de Dieu il y a trois personnes, que quand on luy dira que Dieu a préveu en créant l'homme, ce qui luy devoit advenir. Pareillement ces meschans ne s'abstiendront point de risée, quand on leur dira qu'il n'y a guères plus de cinq mille ans que le monde est créé : car i's demanderont comment c'est que la vertu de Dieu a si longtemps esté oisive. Pour réprimer tels sacrilèges, nous faudroit-il laisser de parler de la divinité de Christ, et du saint Esprit ? nous faudroit-il taire de la création du monde ? Plustost au contraire, la vérité de Dieu est si puissante tant en cest endroit comme par tout, qu'elle ne craint point la malédicence des iniques : comme aussi saint Augustin remonstre trèsbien au livret qu'il a intitulé, Du bien de persévérance². Car nous voyons que les faux apostres, en blasmant et diffamant la doctrine de saint Paul, n'ont peu faire qu'il en ait eu honte. Ce qu'aucuns estiment toute ceste dispute estre périlleuse, mesmes entre les fidèles, d'autant qu'elle est contraire à exhortations, qu'elle esbranle la foy, qu'elle trouble les cœurs

et les abat, c'est une allégation frivole. Saint Augustin ne dissimule pas qu'on le reprenoit par ces raisons, qu'il preschoit trop librement la prédestination : mais comme il luy estoit facile, il les réfute suffisamment¹. Touchant de nous, pource qu'on objecte plusieurs et diverses absurditez contre la doctrine que nous baillerons, il vaut mieux différer de soudre une chacune en son ordre. Pour le présent je désire d'impêtrer de tous hommes en général, que nous ne cherchions point les choses que Dieu a voulu estre cachées, et aussi que nous ne négligions point celles qu'il a manifestées : de peur que d'une part il ne nous condamne de trop grande curiosité, ou de l'autre, d'ingratitude. Car ceste sentence de saint Augustin est trèsbonne : que nous pouvons seulement suyvre l'Ecriture, laquelle condescend à nostre petitesse, comme une mère à l'infirmité de son enfant, quand elle le veut apprendre d'aller². Quant à ceux qui sont si prouvoyables ou timides, qu'ils voudroyent que la prédestination fust du tout abolie, afin de ne point troubler les âmes débiles, de quelle couleur, je vous prie, desguiseront-ils leur orgueil, veu qu'obliquement ils taxent Dieu d'une sottise inconsidération, comme s'il n'avoit point préveu le péril auquel ces outrecuidez pensent sagement remédier ? Parquoy quiconque rend la doctrine de la prédestination odieuse, détracé ou mesdit de Dieu ouvertement : comme s'il luy estoit eschappé par inadvertance de publier ce qui ne peut estre que nuisible à l'Eglise.

5 Quiconques voudra estre tenu pour homme craignant Dieu, n'osera pas simplement nier la prédestination, par laquelle Dieu en a ordonné aucuns à salut, et assigné les autres à damnation éternelle, mais plusieurs l'enveloppent par diverses cavillations, et sur tous, ceux qui la veulent fonder sur sa prescience. Or nous disons bien qu'il prévoit toutes choses comme il les dispose : mais c'est tout confondre, de dire que Dieu eslit ou rejette selon qu'il prévoit ceci et cela.

1) Deut. XXIX, 29.

2) Chap. XV, usqu'au XX.

1) De Bono persever., cap. XIV.

2) De Genes. ad litteram, lib. V.

and nous attribuons une prescience à
 u, nous signifions que toutes choses
 t toujours esté et demeurent éternel-
 ment en son regard, tellement qu'il n'y
 rien de futur ne de passé à sa cognois-
 sance : mais toutes choses luy sont pré-
 sentes, et tellement présentes, qu'il ne
 imagine point comme par quelques
 pièces, ainsi que les choses que nous
 avons en mémoire, nous viennent quasi
 devant des yeux par imaginations :
 mais il les voit et regarde à la vérité,
 comme si elles estoient devant sa face.
 Nous disons que ceste prescience s'estend
 sur tout le circuit du monde, et sur toutes
 créatures. Nous appelons Prédesti-
 nation : le conseil éternel de Dieu, par
 lequel il a déterminé ce qu'il vouloit faire
 de chacun homme. Car il ne les crée
 tous en pareille condition : mais or-
 donne les uns à vie éternelle, les autres à
 éternelle damnation. Ainsi selon la fin à
 laquelle est créé l'homme, nous disons
 qu'il est prédestiné à mort ou à vie. Or
 Dieu a rendu tesmoignage de sa prédes-
 tination, non-seulement en chacune per-
 sonne, mais en toute la lignée d'Abraham,
 laquelle il a mise pour exemple, que c'est
 ainsi d'ordonner selon son bon plaisir
 quelle doit estre la condition d'un chacun
 peuple. Quand le Souverain divisoit les
 nations, dit Moïse, et partissoit les en-
 fants d'Adam, sa portion a esté le peuple
 d'Israël, et le cordeau de son héritage¹.
 L'élection est toute patente : c'est qu'en la
 personne d'Abraham, comme en un tronc
 qui se sec et mort, un peuple est choisi et
 séparé d'avec les autres qui sont rejet-
 tés. La cause n'appert point, sinon que
 par sa foy, afin d'abatre toute matière de
 dispute, remonstre aux successeurs, que
 leur dignité gist en l'amour gra-
 tuit de Dieu. Car il assigne ceste cause
 de leur rédemption, que Dieu a aimé
 leurs pères : et a esleu leur lignée après
 eux². Il parle plus expressément en un
 autre lieu, disant, Ce n'est pas que vous
 soyez plus grans en nombre que les au-
 tres peuples, que Dieu a prins son plaisir
 en vous afin de vous choisir : mais
 parce qu'il vous a aimez³. C'est adver-

tissement est plusieurs fois réitéré par
 luy : Voyez, le ciel et la terre sont au Sei-
 gneur ton Dieu, toutesfois il a prins en
 amour les Pères, et y a prins son plaisir,
 et t'a esleu, pource que tu estois leur
 semence⁴. Item ailleurs, il leur com-
 mande de se tenir purs en sainteté,
 pource qu'ils sont esleus en peuple pécu-
 lier⁵. En un autre lieu derechef, il re-
 monstre que la dilection de Dieu est cause
 qu'il est leur protecteur. Ce que les fidè-
 les aussi confessent d'une bouche, Il nous
 a choisi nostre héritage, la gloire de Ja-
 cob, lequel il a aimé⁶. Car ils attribuent
 à ceste amour gratuite tous les ornemens
 desquels Dieu les avoit douez : non-seu-
 lement pource qu'ils sçavoient bien iceux
 ne leur avoir esté acquis par aucun mé-
 rite, mais aussi que le saint Patriarche
 Jacob mesme n'avoit point eu telle vertu
 en soy, que pour acquérir tant à luy qu'à
 ses successeurs une si haute prérogative.
 Et pour rompre et abatre plus fort tout
 orgueil, il reproche souvent aux Juifs,
 qu'ils n'ont rien mérité de l'honneur que
 Dieu leur a fait : veu qu'ils sont un peu-
 ple de dur col et revesche⁷. Quelquesfois
 aussi les Prophètes mettent en avant la
 mesme élection, pour faire honte aux
 Juifs de leur opprobre, entant qu'ils en
 estoient vilenement décheus par leur in-
 gratitude. Quoy qu'il soit, que ceux qui
 veulent attacher l'élection de Dieu à la
 dignité des hommes, ou aux mérites de
 leurs œuvres, respondent yci : Quand ils
 voyent qu'une seule lignée est préférée à
 tout le reste du monde, et qu'ils enten-
 dent de la bouche de Dieu, qu'il n'a esté
 esmeu pour aucun regard d'estre plus
 enclin envers un troupeau petit et mes-
 prisé, et puis malin et pervers, qu'en-
 vers les autres : plaideront-ils contre luy,
 de ce qu'il luy a pleu d'establir un tel
 exemple de sa miséricorde? Mais si
 est-ce qu'avec tous leurs murmures et
 contredits, ils n'empescheront point son
 œuvre : et en jettant leurs despitemens
 contre le ciel ainsi que pierres, si ne
 frapperont-ils point ne blesseront sa jus-
 tice, mais le tout retombera sur leur
 teste. Ce principe aussi de l'élection gra-

Gen. XXXII, 8.
 Gen. VII, 8.

2) Deut. IV, 37.

1) Deut. X, 14, 15.
 3) Ps. XLVII, 5.

2) Deut. XXIII, 5.
 4) Deut. IX, 6.

tuite, est réduit en mémoire au peuple d'Israël, quand il est question de rendre grâces à Dieu, ou de se conformer en bonne confiance pour l'advenir. C'est luy, dit le Prophète, qui nous a faits, et ne nous sommes pas faits nous-mêmes : nous sommes son peuple et les brebis de sa pasture ¹. La négative qu'il met n'est pas superflue : mais est adjoustée pour nous exclurre, afin que non-seulement nous apprenions en confus que Dieu est auteur de tous les biens qui nous rendent excellens, mais aussi qu'il a esté induit de soy-mesme à nous les faire, pource qu'il n'eust rien trouvé en nous digne d'un tel honneur. Il leur montre aussi ailleurs, qu'ils se doyvent tenir cachez sous l'ombre du bon plaisir de Dieu, en disant qu'ils sont semence d'Abraham serviteur d'iceluy, et enfans de Jacob son esleu ². Et après avoir raconté les bénéfices continuels qu'ils avoyent receus comme fruits de leur élection, il conclut qu'il les a ainsi libéralement traittez, pource qu'il s'est souvenu de son alliance. A laquelle doctrine respond le Cantique de toute l'Eglise, Seigneur, c'est ta dextre et la clarté de ton visage, qui a donné ceste terre à nos Pères, pource que tu as prins ton plaisir en eux ³. Or il est à noter que quand il est fait mention de la terre, c'est un mereau visible de l'élection secrette de Dieu, par laquelle ils ont esté adoptez. L'exhortation que fait ailleurs David, tend à un mesme but, Bienheureux est le peuple duquel l'Eternel est Dieu, et la lignée qu'il s'est esleue pour héritage ⁴. Samuel tend à la seconde fin en disant, Vostre Dieu ne vous délaissera point à cause de son grand nom, puis qu'il luy a pleu de vous créer à soy pour peuple ⁵. David fait le semblable quant à soy. Car voyant sa foy assaillie, il prend ces armes pour résister au combat : Bienheureux est celui que tu as esleu, Seigneur : il habitera en tes parvis ⁶. Or pource que l'élection qui autrement est cachée en Dieu, a esté jadis ratifiée tant en la première rédemption des Juifs, qu'en la seconde,

et autres bénéfices, le mot d'Eslire s'applique quelquesfois à ces tesmoignages patens, qui toutesfois sont au-dessous de l'élection. Comme en Isaïe, Dieu aura pitié de Jacob, et eslira encores Israël ¹. Car en parlant du temps à venir, il dit que le recueil que Dieu fera du résidu de son peuple, lequel il avoit comme débilité, sera un signe que son élection demeurera tousjours ferme et stable : combien qu'il sembloit qu'elle fust quant et quant décheute. Et en disant ailleurs, Je t'ay esleu, et ne t'ay point rejeté ² : il magnifie le cours continuel de son amour paternelle en tant de bienfaits qui en estoient tesmoignages. L'Ange parle encores plus ouvertement en Zacharie, J'esliray encores Jérusalem ³ : comme si en chastiant si rudement il l'eust réproyée : ou bien que la captivité eust interrompu l'élection du peuple : laquelle toutesfois est inviolable, combien que les signes n'en apparoissent pas tousjours.

6 Adjoustons maintenant un second degré d'élection, qui ne s'est pas estendu tant au large, afin que la grâce spéciale de Dieu y eust tant plus de lustre : c'est que Dieu en a répudié aucuns de la lignée d'Abraham : et d'icelle mesme il en a entretenu les autres en son Eglise, afin de montrer qu'il les retenoit pour siens. Ismaël du commencement estoit égal à son frère Isaac, veu que l'alliance spirituelle avoit aussi bien esté scellée en son corps par le sacrement de Circoncision. Ismaël est retranché, puis Esaü, finalement une multitude infinie, et quasi toutes les dix lignées d'Israël. La semence a esté suscitée en Isaac ⁴. La mesme vocation a duré en Jacob : Dieu a donné un semblable exemple en reprouvant Saül ⁵. Ce qui est bien magnifié aussi au Psaume, quand il est dit qu'il a debouté la lignée de Joseph, et n'a point esleu la lignée d'Ephraïm : mais a esleu la lignée de Juda ⁶. Ce qui est plusieurs fois réitéré en l'Histoire sainte, pour mieux donner à cognoistre en tel changement le secret admirable de la grâce de Dieu. Je confesse qu'Ismaël, Esaü et leurs semblables

1) Ps. C, 3.
2) Ps. XLIV.
3) 1 Sam. X

2) Ps. CV, 6.
4) Ps. XXXIII, 12.
5) Ps. LXV, 5.

1) Is. XIV, 1.
2) Zach. II, 12.
3) 1 Sam. XV, 23; XVI, 1.

2) Is. XLI, 9.
4) Gen. XXI, 13.
5) Ps. LXXVIII, 27, 28.

nt décheus de leur adoption par leur propre vice et coulpe, veu qu'il y avoit condition apposée de garder de leur costé lement l'alliance de Dieu, laquelle ils ont desloyalement violée : toutesfois ç'a esté un bénéfice singulier de Dieu, en ce qu'il les a daigné préférer à tout le reste du monde : comme il est dit au Pseaume, qu'il n'a pas ainsi fait à toutes nations et qu'il leur a point manifesté ses statuts¹. Or j'ay pas dit sans cause qu'il nous faut ici noter deux degrez : car desjà en l'élection de tout le peuple d'Israël, il s'est astreint à nulle loy quand il use de sa pure libéralité, tellement que de le vouloir obliger à en user également envers tous : c'est par trop usurper sur luy, veu que l'inégalité démontre que sa bonté est vraiment gratuite. Parquoy Malachie voulant aggraver l'ingratitude d'Israël, il reproche que non-seulement ils ont esté esleus d'entre tout le genre humain, mais estans en la maison sacrée d'Abraham, encores ont-ils esté choisis à part : et pendant ont vilenement mesprisé le Dieu qui leur estoit Père si libéral. Esaü, dit-il, n'estoit-il pas frère de Jacob? Or j'ay aimé Jacob, et ay hay Esaü². Dieu tend là pour tout résolu, que comme ainsi soit que tous les deux frères fussent engendrés d'Isaac, et par conséquent héritiers de l'alliance céleste, brief, racineaux de la sainte racine : en cela les enfans de Jacob luy estoyent desjà obligés tant et plus, estans eslevez en telle dignité, mais puis qu'en rejetant Esaü le premier-nay, il avoit fait leur père Jacob son héritier, combien qu'il fust inférieur selon l'ordre de nature, il les condamne de double ingratitude, en se plaignant qu'ils n'ont peu estre retenus en sa sujétion par ces deux liens.

7 Combien que nous ayons desjà assez considéré, que Dieu eslit en son conseil secret ceux que bon luy semble, en rejetant les autres, toutesfois son élection gratuite n'a encores esté exposée qu'à demi, jusques à ce que nous venions aux personnes singulières, auxquelles Dieu non-seulement offre salut, mais aussi en assigne telle certitude, que l'effect

n'en peut estre suspens ni en doute. Ceux-ci sont réputés sous la semence unique de laquelle saint Paul fait mention. Car combien que l'adoption ait esté commise à Abraham comme en dépost, tant pour luy que pour sa lignée, toutesfois pource que plusieurs de ses successeurs ont esté retranchez comme membres pourris : pour avoir la plene fermeté et efficace de l'élection, il est requis de monter au chef, par lequel le Père céleste a conjoint ses esleus à soy, et les a aussi alliez ensemble d'un nœud indissoluble. Par ainsi en l'adoption de la lignée d'Abraham, la faveur libérale de Dieu qu'il a desniée à tous autres, est bien apparue : mais la grâce qui est faite aux membres de Jésus-Christ, a bien autre prééminence de dignité : pource qu'estans unis avec leur chef : ils ne sont jamais retranchez de leur salut. Saint Paul doncques argue prudemment par le lieu de Malachie n'aguères allégué, que Dieu en conviant quelque peuple à soy, et en luy faisant promesse de la vie éternelle : a encores une façon plus spéciale d'eslire une partie d'iceluy : en sorte que tous ne sont point esleus effectivement d'une grâce égale. Ce qui est dit, J'ay aimé Jacob, appartient à toute la postérité du saint Patriarche, laquelle Malachie oppose aux enfans et successeurs d'Esaü¹ : mais cela n'empesche point que Dieu en la personne d'un homme ne nous ait proposé un miroir de l'élection, qui ne peut escouler qu'elle ne parviene à son plein effect. Saint Paul non sans cause note, que tels qui appartiennent au corps de Jésus-Christ, sont nommez reliques, veu que l'expérience monstre que de la grande multitude qui s'intitule l'Eglise, plusieurs s'escartent et s'esvanouissent, tellement qu'il n'y en demeure qu'une petite portion. Si on demande pourquoy l'élection générale du peuple n'est pas tousjours ferme ny effectuelle : la raison est claire, c'est que Dieu ne donne point l'esprit de régénération à tous ceux auxquels il offre sa Parole pour s'allier avec eux. Ainsi combien qu'ils soyent conviez extérieurement, ils n'ont point la vertu de per-

1) Ps. XLVII, 10.

2) Malach. 1, 2, 3.

1) Rom. IX, 13.

sévérer jusques à la fin. Ainsi telle vocation externe sans l'efficace secrette du saint Esprit, est comme une grâce moyenne entre la réjection du genre humain et l'élection des fidèles, qui vraiment sont enfans de Dieu. Tout le peuple d'Israël a esté appelé l'héritage de Dieu : et toutesfois il y en a eu beaucoup d'estranges : mais pource que Dieu n'avoit point promis frustratoirement de leur estre Père et Rédempteur, il a plustost eu esgard en leur donnant ce tiltre, à sa faveur gratuite, qu'à la vilene desloyauté des apostats qui se révoltent, par lesquels aussi sa vérité n'a pas esté abolie : car en se gardant quelque résidu, il est apparu que sa vocation estoit sans repentance : car en ce qu'il a tousjours ramassé son Eglise des enfans d'Abraham, plustost que des nations profanes, il a eu esgard à son alliance. Et combien qu'il l'ait restreinte à peu de gens, pource que la plus grand'part à cause de son incredulité n'en estoit point capable, tant y a qu'il a prouvé qu'elle ne défailloit point. Brief l'adoption commune de la lignée d'Abraham a esté comme une image visible d'un plus grand bien et plus excellent, qui a esté propre et particulier aux vrais esleus. C'est la raison pour laquelle saint Paul discerne tant songneusement les enfans d'Abraham selon la chair, d'avec les spirituels qui ont esté appelez à l'exemple d'Isaac¹. Non pas que c'ait esté simplement une chose vaine et inutile d'estre enfans d'Abraham (ce qui ne se peut dire sans faire injure à l'alliance de salut, de laquelle ils estoyent héritiers quant à la promesse) mais pource que le conseil immuable de Dieu, par lequel il prédestine ceux que bon luy semble, a desployé sa vertu pour le salut de ceux

qui sont nommez spirituels. Or je prie et exhorte les lecteurs de ne se point précipiter d'une opinion ou d'autre, jusques à ce qu'ayans ouy les tesmoignages de l'Ecriture que je produiray, ils cognoissent ce qu'ils en devront tenir. Nous disons doncques, comme l'Ecriture le monstre évidemment, que Dieu a une fois décrété par son conseil éternel et immuable, lesquels il vouloit prendre à salut, et lesquels il vouloit dévouer à perdition. Nous disons que ce conseil, quant aux esleus, est fondé en sa miséricorde sans aucun regard de dignité humaine. Au contraire, que l'entrée de vie est forclosée à tous ceux qu'il veut livrer en damnation : et que cela se fait par son jugement occulte et incompréhensible, combien qu'il soit juste et équitable. D'avantage, nous enseignons que la vocation des esleus est comme une monstre et tesmoignage de leur élection. Pareillement, que leur justification en est une autre marque et enseigne, jusques à ce qu'ils viennent en la gloire en laquelle gist l'accomplissement d'icelle. Or comme le Seigneur marque ceux qu'il a esleus, et les appelant et justifiant : aussi au contraire, en privant les réprouvez de la cognoissance de sa Parole, ou de la sanctification de son Esprit, il démontre par tel signe quelle sera leur fin, et quel jugement leur est préparé. Je laisseray ici beaucoup de resveries que plusieurs fois ont forgées pour renverser la prédestination : je m'arresteray seulement à considérer les raisons lesquelles ont lieu entre gens sçavans, ou peuvent engendrer quelque scrupule entre les simples : ou bien ont quelque apparence pour faire à croire que Dieu n'est point juste, s'il est ainsi que nous tenons.

CHAPITRE XXII.

Confirmation de ceste doctrine par tesmoignages de l'Ecriture.

¹ Ce que nous avons dit n'est pas sans contredit envers beaucoup de gens, et sur tout l'élection gratuite des fidèles.

¹ Rom. IX, 7, 8.

Car ils estiment que Dieu choisit d'entre les hommes cestuy-ci et cestuy-là, selon qu'il prévoit que les mérites d'un chacun seront. Ainsi, qu'il adopte ceux lesquels il prévoit n'estre pas indignes de sa grâce.

ant à ceux qu'il cognoist devoir estre
ins à malice et impiété, qu'il les laisse
leur condamnation. Or telles gens
de la prescience de Dieu comme un
le, pour non-seulement obscurcir son
ction, mais pour faire à croire qu'elle
end son origine d'ailleurs. Ceste opi-
on est communément receue, et non
s seulement du commun populaire,
is de ceux qui se cuident estre bien
vans : comme de faict il y a eu de tout
ps gens renommez qui l'ont suyvie.

que je confesse franchement, afin
on ne pense pas en alléguant leur nom
ir beaucoup prouité contre la vérité :
uelle est si certaine en cest endroict,
elle ne se peut esbranler, et si patente
elle ne se peut obscurcir par l'autho-
des hommes. Il y en a d'aucuns, les-
s n'estans exercez en l'Ecriture, ne
dignes d'aucun crédit ne réputation :
outesfois sont tant plus hardis et té-
raires à diffamer la doctrine qui leur
incogne : et ainsi ce n'est pas rai-
que leur arrogance soit supportée.
intentent procès à Dieu, de ce qu'en
sant les uns selon sa volonté, il laisse
es autres. Mais puis qu'il est notoire
la chose est telle, que gagneront-ils
à cer ne gergonner contre Dieu ? Nous
disons rien qui ne soit approuvé par
érience : c'est qu'il a esté tousjours
e à Dieu de faire grâce à qui bon luy
semblé. Je ne leur demanderay point
ment et pourquoy la lignée d'Abraham
estée préférée à toutes nations : combien
il soit tout patent que ç'a esté par pri-
ège, duquel la cause ne se peut trou-
hors Dieu. Mais encores que je leur
ite cela, qu'ils me respondent pour-
oy ils sont hommes plustost que bœufs
asnes : comme ainsi soit qu'il fust en
main et au pouvoir de Dieu de les faire
iens, il les a formez à son image. Per-
tront-ils aux bestes brutes de se plain-
de leur condition, accusans Dieu
me s'il s'estoit porté cruellement en-
elles ? Certes il n'y a pas plus grande
on, qu'ils jouissent de la prérogative
ils ont obtenue sans aucun mérite,
tre hommes : qu'il n'y a qu'il soit
mis à Dieu de distribuer diversement
bénéfices à la mesure de son juge-

ment. S'ils viennent aux personnes : aus-
quelles l'inégalité leur est plus odieuse :
pour le moins ils devront trembler quand
l'exemple de Jésus-Christ leur sera mis
en avant : et par ce moyen estre un peu
réprimez, pour ne point gazouiller si
hardiment de ce haut mystère. Voylà un
homme mortel conçu de la semence de
David : par quelles vertus diront-ils qu'il
ait mérité que desjà au ventre de la
Vierge sa mère il fust chef des Anges,
Fils unique de Dieu, l'image et gloire du
Père, la clairté, justice et salut du monde ?
Saint Augustin a prudemment considéré
cela : c'est qu'au chef de l'Eglise nous
avons un miroir trèsclair de l'élection
gratuite : afin que nous ne trouvions pas
le semblable estrange aux membres :
c'est que le Seigneur Jésus n'a point esté
fait Fils de Dieu en bien vivant, mais
qu'un tel honneur luy a esté donné afin
qu'il feist les autres participans de ses
dons¹. Si quelqu'un demandoit pourquoy
les autres ne sont ce qu'il est, pourquoy
nous sommes séparés d'avec luy par si
longue distance, pourquoy nous sommes
corrompus, et luy est la pureté : en par-
lant ainsi, non-seulement il descouvrira
sa bestise, mais son impudence. Que si
ces canailles poursuyvent à vouloir oster
à Dieu la liberté d'eslire ou réprouver
ceux qu'il luy plaist : que premièrement
ils despouillent Jésus-Christ de ce qui luy
a esté donné. Maintenant il est besoin de
bien escouter ce que l'Ecriture prononce
d'un chacun. Certes saint Paul ensei-
gnant que nous avons esté esleus en
Christ devant la création du monde²,
oste tout esgard de nostre dignité : car
c'est autant comme s'il disoit, Pource
qu'en la semence universelle d'Adam, le
Père céleste ne trouvoit rien digne de son
élection : il a tourné ses yeux vers son
Christ, afin d'eslire comme membres du
corps d'iceluy ceux qu'il vouloit recevoir
à vie. Pourtant que ceste raison soit ré-
solue entre les fidèles, que Dieu nous a
adoptez en Christ pour estre ses héri-
tiers : à cause qu'en nous-mesmes nous
n'estions pas capables d'une telle excel-

1) August., *De corrupt. et gratia*, ad Valent., cap. XV ;
Item, *De bono perverentiar*, cap. ult. ; August., *De ver-*
bis Apostoli, serm. VIII.

2) Ephés. I, 4.

lence. Ce qu'il note aussi bien en un autre lieu, quand il exhorte les Colossiens à rendre grâces à Dieu, de ce qu'il les avoit rendus idoines de participer à l'héritage des Saints¹. Si l'élection de Dieu précède ceste grâce, par laquelle il nous rend idoines d'obtenir la gloire de la vie future, que trouvera-il en nous dont il soit esmeu à nous eslire? Ce que je préten sera encores mieux exprimé par une autre sentence, Dieu nous a esleus, dit-il devant que jeter les fondemens du monde, selon le bon plaisir de sa volonté², afin que nous fussions saints, immaculez et irrépréhensibles devant sa face. Il oppose le bon plaisir de Dieu à tous mérites qu'on scauroit dire.

2 A ce que la preuve soit plus certaine, il est besoin de discuter ce passage mieux par le menu, duquel les parties estans bien rassemblées ne laissent nulle doute. En parlant des esleus, c'est chose certaine qu'il adresse son propos aux fidèles, comme incontinent après il le déclare. Parquoy ceux qui destournent ceste sentence, comme si saint Paul magnifioit la grâce qui a esté faite en général au siècle auquel l'Evangile a esté presché, se forgent une glose trop lourde. Outreplus, saint Paul en disant que les fidèles ont esté esleus devant que le monde fust créé, abat tout regard de dignité. Car quelle raison de diversité y auroit-il entre ceux qui n'estoyent pas encore nais, et qui en leur naissance devoyent estre pareils en Adam? De ce qu'il adjoust qu'ils ont esté esleus en Christ, il s'ensuyt que non-seulement un chacun est esleu hors de soy-mesme, mais que les uns sont séparez d'avec les autres, d'autant qu'il appert que tous ne sont pas membres de Jésus-Christ. Ce qui s'ensuyt, asçavoir qu'ils ont esté esleus pour estre saints, abat l'erreur que nous avons touché : c'est que l'élection viene de la prescience. Car ces mots y contredisent fort et ferme, que tout ce qu'il y a de bien et de vertu aux hommes, est comme fruit et effect de l'élection. Si on demande quelque cause plus haute, pourquoy les uns sont esleus plus-

tost que les autres, saint Paul respond que Dieu les a ainsi prédestinez selon son bon plaisir. Par lesquels mots il anéantit tous les moyens que les hommes imaginent avoir eus en eux-mesmes pour estre esleus : car il déclare que tous les bienfaits que Dieu nous eslargit pour la vie spirituelle sourdent de ceste fontaine : c'est qu'il a esleu ceux qu'il a voulu, et devant qu'ils fussent nais, qu'il leur a appresté et réservé la grâce laquelle il leur vouloit faire.

3 Par tout où règne ce bon plaisir de Dieu, nulles œuvres ne viennent en considération. Il est vray qu'il ne poursuit pas cela en ce passage : mais il faut entendre la comparaison telle qu'il l'explique ailleurs. Il nous a appelez, dit-il, à sa vocation sainte : non pas selon nos œuvres, mais selon son plaisir et sa grâce, laquelle nous a esté donnée en Christ de toute éternité¹. Et j'ai déjà montré que les paroles qu'il adjoust conséquemment, c'est, Afin que nous fussions saints et immaculez : nous délivrent de tout scrupule. Car si nous disons qu'il nous a esleus à cause qu'il prévoyoit que nous serions saints, nous renverserons l'ordre de saint Paul. Nous pouvons doncques ainsi arguer sûrement : Puis qu'il nous a esleus à ce que nous fussions saints, ce n'a pas esté d'autant qu'il nous prévoyoit devoir estre tels : car ces deux choses sont contraires, que les fidèles ayent leur sainteté de l'élection : et que par icelle sainteté ils ayent esté esleus. La Sophisterie à laquelle ils ont tousjours recours, ne vaut yci rien : c'est combien que Dieu ne rétribue pas aux mérites précédens la grâce d'élection, toutesfois qu'il la donne pour les mérites futurs. Car quand il est dit que les fidèles ont esté esleus ^{avant} qu'ils fussent saints, il est en cela signifié que toute la sainteté qu'ils devoyent avoir, prend son origine et commencement de l'élection. Et comment cela conviendra-il, que ce qui est produit de l'élection soit cause d'icelle? D'avantage l'Apostre confirme encores plus ce qu'il avoit dit, adjoustant que Dieu nous a

1) Col. I, 12.

2) Ephés. I, 4.

1) 2 Tim. III, 9.

us selon le décret de sa volonté, qu'il a déterminé en soy-mesme. Car cela est autant comme s'il disoit qu'il n'a pas considéré hors de soy-mesme, à l'égard de son salut en faisant ceste élection. Pourtant il adjouste inconsciemment après, que toute la somme de nos élections se doit référer à ce but : c'est que nous soyons en louange à la grâce de Dieu. Certes la grâce de Dieu ne mériteroit pas d'estre seule exaltée en nostre louange, sinon que ceste élection soit gratuite. Or elle ne sera pas gratuite, si elle n'est en eslisant les siens réputée quelles sont les œuvres d'un chacun. Pourtant comme disoit Christ à ses disciples, nous ne pouvons estre véritable entre tous les fidèles. Vous ne m'avez pas esleu, Seigneur, mais je vous ay esleus¹. En quoy non-seulement il exclut tous mérites personnels, mais il signifie qu'ils n'ont rien en eux-mesmes pourquoy ils soient esleus, sinon qu'il les eust choisis de sa miséricorde. Selon lequel il faut aussi prendre ce dire de saint Paul, Qui luy a donné le premier, luy rendra²? Car il veut monstrer que la bonté de Dieu prévient tellement les hommes, qu'elle ne trouve rien en eux, ne pour le passé ne pour l'advenir, et qu'elle leur appartienne.

D'avantage, en l'Epistre aux Romains, il commence cest argument de plus en plus, et le poursuyt plus amplement, il dit que tous ceux qui sont nés d'Israël ne sont pas Israélites³. Car combien ils fussent tous bénits par droit héritage, tous ne sont pas venus également à ceste succession. La source de la fautive qu'il démeine, venoit de l'orgueil et fautive vanterie du peuple des Juifs. En s'attribuant le nom de l'Eglise ils croyoient qu'on s'arrestast à eux, et qu'on ne creust à l'Evangile qu'à leur préjudice. Comme aujourd'huy les Papistes s'avanceroient volontiers en la place de Dieu sous ceste ombre du nom de l'Eglise, dont ils se fardent. Saint Paul, bien qu'il accorde que la lignée d'Abraham soit sainte à cause de l'alliance, établit néanmoins qu'il y en a plusieurs

estrangers, et non-seulement pource qu'ils se sont abbastardis en dégénérant de leurs pères, mais pource que l'élection spéciale de Dieu est par-dessus, laquelle seule ratifie l'adoption d'iceluy. Si les uns estoient établis en l'espérance de salut par leur piété, les autres en estoient déjetés par leur seule ingratitude et révolte, saint Paul parleroit lourdement et soltement, en transportant les lecteurs à l'élection secrète, laquelle ne viendrait pas à propos. Or si la volonté de Dieu, de laquelle la cause n'apparoist point hors de luy, et n'est pas licite de la chercher ailleurs, discerne les enfans d'Israël les uns d'avec les autres, on imagine follement que la condition d'un chacun prene son origine de ce qu'ils ont en eux-mesmes. Saint Paul passe plus outre, amenant l'exemple de Jacob et Esaü. Car comme ainsi soit que tous deux fussent enfans d'Abraham, et pour lors enclos au ventre de leur mère, que l'honneur de primogéniture fust transféré à Jacob, ç'a esté un changement comme prodigieux par lequel toutesfois saint Paul maintient que l'élection de l'un a esté testifiée, et la réprobation de l'autre. Quand on demande l'origine et la cause, les docteurs de la prescience la mettent tant aux vices qu'aux vertus : car ce leur est un bon expédient, comme ils cuident, de dire que Dieu a monstré en la personne de Jacob, qu'il eslit ceux qui sont dignes de sa grâce : et en la personne d'Esaü, qu'il réprouve ceux qui en sont indignes. Voylà ce qu'ils en prononcent comme gens hardis et asseurez. Mais regardons qu'en dit saint Paul à l'opposite. Devant qu'ils fussent nés, ne qu'ils eussent rien fait ne de bien ne de mal, afin que le propos de Dieu selon l'élection demeurast ferme, il a esté dit non point du costé des œuvres, mais de Dieu qui appelloit, Le plus grand servira au moindre, comme il est escrit, J'ay aimé Jacob, j'ay hay Esaü¹. Si la prescience valoit quelque chose pour discerner d'entre les deux à quel propos seroit-il fait mention du temps? Posons le cas que Jacob ait esté esleu, d'autant

Jean XV, 16.
Rom. IX, 6.

2) Rom. XI, 35.

1) Rom. IX, 11.

que ceste dignité luy a esté acquise par ses vertus à venir : quelle raison saint Paul eust-il eu, de dire qu'il n'estoit pas encores nay ? Il eust aussi adjousté inconsiderément, que l'un ne l'autre n'avoit fait ne bien ne mal : car la réplique seroit toute preste, que rien n'est caché à Dieu, et que la piété de Jacob luy a esté tousjours présente. Si les œuvres méritent faveur, il est certain que quant à Dieu, elles devoient estre prisées devant qu'il fust nay, comme en sa vieillesse. Or l'Apostre en poursuyvant, soud trèsbien ce nœud : c'est que l'adoption n'est point provenue du costé des œuvres, mais de la vocation de Dieu. Il n'entremesle ne temps passé ne temps futur au regard des œuvres : et puis en les opposant précisément à la vocation de Dieu, il n'y a doute qu'en établissant l'un il ne détruise l'autre : comme s'il disoit, Nous avons à considérer quel a esté le bon plaisir de Dieu, non pas ce que les hommes ont apporté d'eux-mesmes. Finalement, il est certain que par ces mots d'Election et de Propos, il a voulu rejeter en ceste matière toutes causes, lesquelles les hommes se forgent hors le conseil secret de Dieu.

5 Qu'est-ce que prétendront pour obscurcir ces paroles, ceux qui assignent quelque lieu aux œuvres en nostre election, soyent précédentes ou futures ? Cela est pleinement renverser ce que dit l'Apostre, que la différence qui a esté entre les deux frères, ne dépend pas d'aucune raison de leurs œuvres, mais de la pure vocation de Dieu : pource que Dieu a déterminé ce qu'il en devoit faire devant qu'ils fussent nais. Ceste subtilité dont usent les Sophistes n'eust pas esté cachée à saint Paul, si elle eust eu quelque fondement. Mais pource qu'il cognoissoit que Dieu ne peut rien prévoir de bien en l'homme, sinon ce qu'il a délibéré de luy donner par la grâce de son election, il laisse là ceste perverse opinion de préférer les bonnes œuvres à leur cause et origine. Nous avons des paroles de l'Apostre, que le salut des fidèles est fondé sur le bon plaisir de l'élection de Dieu : et que ceste faveur ne leur est point acquise par aucunes œuvres, mais

leur vient de sa bonté gratuite. Nous avons aussi comme un miroir ou une peinture pour nous représenter cela. Esaü et Jacob sont frères engendrez de mesmes parens, d'une mesme ventrée. Estans encores au ventre de leur mère devant leur nativité, toutes choses sont pareilles en l'un et en l'autre : toutesfois le jugement de Dieu les discerne : car il en choisit un, et rejette l'autre. Il n'y avoit que la seule primogéniture, laquelle peust faire que l'un fust préféré à l'autre : mais encores icelle mesme est laissée derrière : et est donné au dernier ce qui est desnié à l'aisné. Mesmes en beaucoup d'autres, il semble advis que Dieu ait de propos délibéré vilipendé la primogéniture, afin d'oster à la chair toute matière de gloire. Rejetant Ismaël, il met son cœur à Isaac : abbaissant Manassé, il préfère Ephraïm¹.

6 Si quelqu'un réplique qu'il ne faut point par ces choses inférieures et légères prononcer de la vie éternelle : et que c'est une moquerie d'inférer que celui qui a esté exalté en honneur de primogéniture, ait esté adopté en l'héritage céleste : comme plusieurs y en a, qui n'épargnent pas mesmes saint Paul, disans qu'il a abusé de tesmoignages de l'Ecriture, les appliquant à ceste matière : je respon comme ci-dessus, que l'Apostre n'a point ainsi parlé inconsiderément, et n'a point voulu destourner en autres sens les tesmoignages de l'Ecriture, mais il voyoit ce que telle manière de gens ne peuvent considérer, c'est que Dieu a voulu par un signe corporel figurer l'élection spirituelle de Jacob, laquelle autrement estoit cachée en son conseil secret. Car si nous ne réduisons à la vie future la primogéniture qui a esté donnée à Jacob, la bénédiction qu'il receut seroit pleinement ridicule, veu qu'il n'en auroit eu autre chose que toute misère et calamité, et bannissement du pays de sa naissance avec beaucoup d'angoisses. Saint Paul doncques voyant que Dieu par ceste bénédiction extérieure en avoit testifié une permanente et non caduque, qu'il avoit préparée au Royaume céleste

1) Gen. XLVIII, 19.

son serviteur, n'a fait nulle doute de rendre argument de ce que Jacob avoit reçu la primogéniture, pour prouver qu'il a esté esleu de Dieu. Il nous faut aussi avoir mémoire que la terre de Caan a esté un gage de l'héritage des lieux. Parquoy il ne faut douter que Jacob n'ait esté incorporé en Jésus-Christ, pour estre compagnon des Anges en une mesme vie. Jacob doncques est esleu, Israël estant répudié : et sont discernez par l'élection de Dieu, combien qu'ils ne méritassent point en mérites. Si on demande la cause, saint Paul la rend telle : est qu'il a esté dit en Moyse, J'auray pitié de celuy dont j'auray pitié, et feray miséricorde à celuy auquel je feray miséricorde¹. Et qu'est-ce que veut dire cela ? Certes le Seigneur prononce clairement qu'il ne trouve en nous nulle raison pour laquelle il nous doyve bien faire : mais qu'il prend tout de sa miséricorde, tant que c'est son œuvre propre que le salut des siens. Puis que Dieu établit son salut en soy tant seulement, pourquoy descendras-tu à toy ? Et puis qu'il assigne sa seule miséricorde pour toute cause, pourquoy te destourneras-tu à tes mérites ? Puis qu'il veut retenir toute la gloire en sa seule bonté, pourquoy la convertiras-tu en partie à considérer tes œuvres ? Parquoy il faut venir à ceste petite portion du peuple, laquelle saint Paul dit en un autre passage avoir esté auparavant connue de Dieu² : non pas comme ces brouillons imaginent, qu'il révoit tout estant oisif, et ne se mesurant de rien : mais au sens que ce mot est souvent prins en l'Ecriture. Car quand saint Pierre dit aux Actes, que Jésus-Christ a esté livré à mort par le conseil déterminé et par la prescience de Dieu³, il n'introduit pas Dieu comme spéculant en oisiveté, mais comme auteur de nostre salut. Dont il s'ensuyt que sa prescience emporte de mettre la main à l'œuvre. Le mesme Apostre disant que les fidèles ausquels il escrit sont esleus de Dieu selon sa prescience⁴, exprime par ce mot la prédestination, par laquelle Dieu s'est assigné tels enfans qu'il a

voulu. Adjoustant le nom de Propos comme synonyme, il n'y a doute qu'il n'avertisse que Dieu ne sort point de soy-mesme pour chercher la cause de nostre salut, veu que ce mot exprime une détermination arrêtée. Selon lequel sens il dit au mesme chapitre, que Jésus-Christ est l'Agneau qui a esté précognu devant la création du monde¹. Car il n'y auroit rien plus fade ne plus froid, que de dire que Dieu a seulement regardé d'en haut dont le salut devoit advenir au genre humain. Ainsi le peuple précognu, vaut autant comme une petite portion meslée parmi une grande troupe qui prétend fausement le nom de Dieu. Saint Paul aussi en un autre lieu, pour rabatre la vanterie de ceux qui se couvrent du tiltre extérieur comme d'une masque pour usurper lieu honorable en l'Eglise, dit que Dieu cognoist lesquels sont siens². Parquoy il nous marque double peuple ; l'un est tout le lignage d'Abraham : l'autre, une partie qui en est extraite, laquelle Dieu se réserve comme un trésor caché, tellement qu'elle n'est point exposée à la veue des hommes. Et n'y a doute qu'il n'ait prins cela de Moyse, lequel dit que Dieu fera miséricorde à qui il voudra, voire d'entre ce peuple esleu, combien que leur condition fust égale en apparence. Tout ainsi comme s'il disoit, que nonobstant que l'adoption fust commune en ce peuple-là, toutesfois qu'il s'estoit retenu une grâce à part comme un trésor singulier envers ceux que bon luy sembleroit : et que l'alliance commune n'empesche pas qu'il ne sépare du rang commun un petit nombre d'esleus. Et se voulant déclarer maistre et dispensateur en toute liberté, il dit précisément qu'il ne fera miséricorde à cestuy-ci plustost qu'à cestuy-là, sinon entant qu'il luy plaira d'ainsi faire. Car si la miséricorde ne se présente sinon à ceux qui le cherchent, vray est qu'ils n'en sont point reboutez, mais ils préviennent ou acquièrent en partie ceste faveur de laquelle Dieu se réserve la louange.

7 Oyons maintenant ce que prononce de toute ceste question le souverain

¹ Rom. IX, 16 ; Ex. XXXIII, 19.
² Act. II, 23.

³ Rom. XI, 2.
⁴ 1 Pierre I, 2.

¹ 1 Pierre I, 20 ; Gal. I, 16, 16. ² 1 Tim. II, 19.

Maistre et Juge. Voyant une si grande dureté en ses auditeurs qu'il ne prouffoit quasi rien, et que sa doctrine estoit presque inutile, pour remédier au scandale qui en pouvoit estre conceu par les infirmes, il s'escrie, Tout ce que le Père me donne, viendra à moy. Car la volonté du Père est telle, que de tout ce qu'il m'aura donné, je n'en perde rien¹. Notons bien que quand nous sommes commis en la protection de nostre Seigneur Jésus, cela procède de la donation du Père : ainsi c'en est le vray principe. Quelqu'un possible renversera yci le cercle, en répliquant que Dieu recognoist du nombre des siens ceux qui se donnent à luy de leur bon gré par foy. Or Jésus-Christ insiste seulement sur ce point : asçavoir quand tout le monde seroit esbranlé de révoltes infinies, toutesfois le conseil de Dieu demeure ferme, voire mieux que les cieux, je di quant à l'élection. Il est dit que les esleus appartenoyent au Père céleste, devant qu'il les eust donnez à son Fils unique. Il est question de sçavoir si c'est de nature. Mais au contraire il fait sujets ceux qui estoyent estranges de luy, en les attirant. Il y a trop grande clarté en ces paroles, pour les vouloir desguiser par quelque tergiversation que ce soit : Nul dit-il, ne peut venir à moy si le Père ne l'y attire² : mais celui qui a ouy et appris du Père, vient à moy³. Si tous indifféremment plioient le genouil devant Jésus-Christ, l'élection seroit commune ; maintenant il appert une grande diversité au petit nombre des croyans. Parquoy le mesme Seigneur Jésus, après avoir dit que les disciples qui luy avoyent esté donnez estoyent la possession de son Père, adjouste peu après, Je ne prie point pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnez : car ils sont tiens⁴. De là advient que tout le monde n'appartient point à son Créateur, sinon d'autant que la grâce retire de la malédiction et ire de Dieu quelque petite poignée de gens, qui autrement fussent péris, et laisse le monde en la perdition à laquelle il a esté destiné. Au reste, com-

bien que Christ se mette comme au milieu entre le Père et nous, si ne laisse-il pas de s'attribuer aussi le droict d'eslire en commun avec le Père : Je ne parle point de tous, dit-il, je sçay ceux que j'ay esleus¹. Si on demande dont c'est qu'il les a esleus : il respond, Du monde : lequel il exclud de ses prières, quand il recommande au Père ses disciples. Cependant notons bien qu'en disant qu'il sçait ceux qu'il a esleus, il marque quelque partie du genre humain : et ne la distingue pas d'avec le commun, pour regard des vertus qui y soyent, mais à cause qu'elle est séparée par décret céleste : dont il s'ensuyt que tous ceux de l'élection, desquels Jésus-Christ se fait auteur, ne sont point excellens par-dessus les autres de leur propre industrie. Quand en un autre passage il met Judas au nombre des esleus, combien qu'il fust diable, cela se rapporte à l'office d'Apostre, lequel combien qu'il soit comme un miroir de la faveur de Dieu, (selon que saint Paul le recognoist souvent en sa personne) toutesfois si n'emporte-il pas avec soy l'espérance du salut éternel. Judas doncques se portant desloyalement en sa charge, a peu estre pire qu'un diable : mais de ceux que Jésus-Christ a unis à son corps, il ne souffrira point que nul périsse² : veu que pour maintenir leur salut il déploiera la puissance de Dieu, laquelle est plus forte que toutes choses : selon qu'il a promis. Quant à ce qu'il dit ailleurs, Père, rien de tout ce que tu m'as donné n'est péri, sinon le fils de perdition³ : combien que ce soit une locution impropre, toutesfois elle n'a nulle ambiguïté. La somme est, que Dieu crée par adoption gratuite ceux qu'il veut avoir pour enfans : et que la cause intrinsèque (comme on dit) de l'élection est en luy, veu qu'il n'a regard qu'à son plaisir.

8 Mais quelqu'un me dira que saint Ambroise, Hiérosme, Origène ont écrit que Dieu distribue sa grâce entre les hommes, selon qu'il cognoist qu'un chacun en usera bien. Je concède encore

1) Jean VI, 37, 39.
3) Jean VI, 44.

2) Jean VI, 66.
4) Jean XVII, 9.

1) Jean XIII, 18 ; XV, 19 ; XVII, 9.
2) Jean X, 28. 3) Jean XVII, 12.

avantage : que saint Augustin a esté de la mesme opinion : mais après avoir bien prouvé en la cognoissance de l'Ecriture, non-seulement il la rétracte comme fausse, mais la réfute fort et ferme. Et mesmes en taxant les Pélagiens de ce qu'ils persistoyent en cest erreur, de ces paroles : Qui est-ce qui ne s'esmerveilleroit, que ceste si grande subtilité a défailli à l'Apostre ? Car ayant mis avant le cas qui estoit fort estrange, touchant Esaü et Jacob, et ayant formé ceste question, Quoy doncques ? Y a-il iniquité en Dieu ? il avoit à répondre, que Dieu avoit préveu les mérites de l'un et de l'autre, s'il se fust voulu briefvement despescher. Or il ne dit pas cela : mais il réduit tout au jugement et à la miséricorde de Dieu¹. Et en un autre passage, après avoir monstré que l'homme a nul mérite devant l'élection, L'argument, dit-il, que font aucuns, de la prescience de Dieu contre sa grâce, est icy batu comme frivole. Ils disent que nous sommes esleus devant la création du monde, pource que Dieu a préveu que nous serions bons, et non pas qu'il nous avoit tels. Mais luy ne dit pas ainsi, en disant, Vous ne m'avez pas esleu, mais je vous ay esleus ; car s'il nous eust esleus pource qu'il prévoyoit que nous serions bons, il eust aussi préveu que nous l'eussions esleu². Que le tesmoignage de saint Augustin vaille quelque chose envers ceux qui s'arrestent volontiers à l'autorité des Pères ; combien que saint Augustin ne souffre pas d'estre desjoinct avec les autres Docteurs anciens, mais monstre que les Pélagiens luy faisoient tort en le chargeant d'estre seul de son opinion. Il allègue doncques au livre De la prédestination des Saints, chap. XIX, le dire de saint Ambroise, que Jésus-Christ appelle ceux ausquels il veut faire merci. Item, un autre, Si Dieu eust voulu, il eust rendu dévots ceux qui ne l'estoyent pas : mais il appelle ceux que luy semble, et convertit ceux qu'il veut. Si je vouloye composer un volume de sentences de saint Augustin,

elles me suffiroient pour traiter cest argument : mais je ne veux point charger les lecteurs de si grande prolixité. Mais posons le cas que saint Augustin ne saint Ambroise ne parlent point, et considérons la chose en soy. Saint Paul avoit meü une question fort difficile : à sçavoir si Dieu fait justement en ne faisant grâce sinon à qui bon luy semble. Il la pouvoit soudre en un mot en prétendant que Dieu considère les œuvres. Pourquoi doncques ne faisoit-il cela ? pourquoi continue-il tellement son propos, qu'il nous laisse en une mesme difficulté ? Il n'y a autre raison, sinon qu'il ne le devoit pas faire. Car le saint Esprit, qui parloit par sa bouche, n'eust rien laissé par oubli. Il respond doncques sans tergiversation, que Dieu accepte en grâce ses esleus, pource qu'il luy plaist, qu'il leur fait miséricorde, pource qu'il luy plaist. Car ce tesmoignage de Moyse qu'il allègue, J'auray pitié de celuy dont j'auray pitié, et feray miséricorde à celuy auquel je feray miséricorde³, vaut autant comme s'il disoit, que Dieu n'est esmeu d'autre cause à pitié et bonté, sinon pource qu'il le veut. Pourtant ce que dit saint Augustin en un autre lieu, demeure vray : que la grâce de Dieu ne trouve nul qu'elle doyve eslire, mais qu'elle fait les hommes propres à estre esleus⁴.

9 Car je ne me soucie pas de ceste subtilité de Thomas d'Aquin : c'est que combien que la prescience des mérites ne puisse estre nommée Cause de la prédestination, du costé de Dieu, toutesfois qu'on la peut ainsi appeler de nostre part. Comme quand il est dit que Dieu a prédestiné ses esleus à recevoir gloire par leurs mérites, pource qu'il a voulu leur donner la grâce par laquelle ils méritent ceste gloire⁵. Au contraire puis que Dieu ne veut point que nous considérions rien en nostre élection, que sa pure bonté, c'est une affectation perverse de vouloir regarder quelque chose d'avantage. Que si je vouloye contendre par subtilité, j'auroye bien de quoy rabatre ceste so-

¹ Retract., lib. I. cap. XI ; Epist. ad Sixtum, CVI ; l. IX, 16.

² Homél. de Jean., VIII ; Jean XV, 16.

³ Ex. XXXIII, 19.

⁴ Homél. de Jean., VIII ; Epist. CVI.

⁵ In primo Sent. tractatu, XXV, quest. XXIII.

phisterie de Thomas. Il argue que la gloire est aucunement préordonnée aux esleus pour leurs mérites, pource que Dieu leur donne premièrement la grâce pour la mériter. Mais que sera-ce si je réplique au contraire, que la grâce du saint Esprit que donne nostre Seigneur aux siens, sert à leur élection, et la suyt plustost qu'elle ne précède, veu qu'elle est conférée à ceux auxquels l'héritage de vie estoit assigné au paravant? Car c'est l'ordre que tient Dieu, de justifier après avoir esleu. De cela il s'ensuyvra que la prédestination de Dieu, par laquelle il délibère d'appeler les siens à salut, est plustost cause de la délibération qu'il a de les justifier, qu'autrement. Mais laissons là tous ces débats, comme ils sont superflus entre ceux qui pensent avoir assez de sagesse en la Parole de Dieu; car cela a esté trèsbien dit d'un docteur ancien, Que ceux qui assignent aux mérites la cause de l'élection, veulent plus sçavoir qu'il n'est expédient ¹.

40 Aucuns objectent que Dieu seroit contraire à soy-mesme si en appelant généralement tous hommes à soy, il ne recevoit que peu d'esleus. Parquoy, si on les veut croire, la généralité des promesses anéantit la grâce spéciale, à ce que tout le monde soit en degré pareil. Je confesse bien que quelques-uns doctes et d'esprit modéré parlent ainsi : non pas tant pour opprimer la vérité, que pour rebouter beaucoup de questions entortillées, et refréner la curiosité de plusieurs; en quoy leur volonté est louable : mais leur conseil n'est guères bon. pource que jamais la tergiversation n'est excusable. Quant à ceux qui se desbordent en abbayant comme chiens mastins, leur cavillation que j'ay récitée est trop frivole, ou ils errent trop vilenement. Comment ces deux choses s'accordent que tous soyent appelez à repentance et à foy par la prédication extérieure, et que toutesfois l'Esprit de repentance et de foy n'est pas donné à tous, je l'ay desjà expliqué ailleurs, et encores m'en faudra-il tantost réitérer quelque chose. Je leur nie ce qu'ils prétendent, comme de faict

il est faux en double manière. Car Dieu en menaçant de plouvoir sur une ville, et envoyer seicheresse à l'autre, et dénotant qu'il y aura ailleurs famine de sa Parole ¹, ne s'astreint pas à certaine loy d'appeler tous également. Et en défendant à saint Paul de prescher en Asie, et le destournant de Bithynie pour le tirer en Macédoine, il démontre qu'il luy est libre de distribuer le thrésor de salut à qui bon luy semble. Toutesfois il déclare encores plus ouvertement par Isaïe, comment il assigne particulièrement les promesses de salut à ses esleus. Car c'est d'icy qu'il prononce qu'ils luy seront disciples, et non pas tout le genre humain ². Dont il appert que ceux qui veulent que la doctrine de salut proutite à tous sans exception, s'abusent lourdement : veu que le fruit en est réservé à part aux enfans de l'Eglise. Que ceci nous suffise pour le présent : c'est quand Dieu convie tout le monde à luy obéir, que ceste généralité n'empesche pas que le don de foy ne soit bien rare. La cause pourquoy est assignée par Isaïe, asçavoir que le bras de Dieu n'est point révélé à tous ³. Si disoit que l'Evangile est meschamment vilipendé, d'autant que plusieurs y résistent avec rébellion obstinée, ceux qui prétendent que le salut est commun à tous, auroient quelque couleur : mais ils sont forclos de cela. Vray est que l'intention du Prophète n'est pas d'amoindrir la faute des hommes, en disant que la source de leur aveuglement est que Dieu ne leur a point manifesté sa vertu : seulement il advertit, d'autant que la foy est un don singulier de Dieu, que les ames les sont batues en vain de la seule prédication externe. Mais je voudroye bien sçavoir de ces bons docteurs si la seule parole preschée nous fait enfans de Dieu, ou bien la foy. Certes quand il est dit au premier de saint Jehan, que tous ceux qui croient en Jesus-Christ sont aussi enfans de Dieu ⁴ : il n'est pas fait là un amas confus de tous auditeurs, mais il y a un rang spécial assigné aux fidèles, asçavoir qu'ils ne sont point mis de sang, ny de volonté de chair, ny de

¹) Ambr., *De vocat. gent.*, lib. I, cap. II.

²) Amos IV, 7; VIII, 8.

³) Is. VIII, 16.

⁴) Is. LIII, 1.

⁵) Jean I, 12.

olonté d'homme, mais de Dieu. S'ils ré-
 liquent qu'il y a un consentement mu-
 nel entre la Parole et la foy, je respon-
 me voire bien quand il y a foy; mais ce
 n'est pas chose nouvelle, que la semence
 tombe entre des espines ou sur des pier-
 res, non-seulement pource que la plus-
 part des hommes est rebelle à Dieu, et se
 monstre telle par effect, mais d'autant
 que tous n'ont pas les yeux pour veoir,
 ny les oreilles pour ouyr. S'ils deman-
 dent, Quel propos y a-il que Dieu appelle
 soy ceux lesquels il sçait qui n'y
 tiendront point? Que saint Augustin
 me responde pour moy : Veux-tu, dit-il,
 disputer avec moy de ceste matière?
 Justost esmerveille-toy avec moy, et
 m'escrie, O hautesse? Accordons-nous
 tous deux en esbahissement, afin de ne
 point périr en erreur ¹. Outreplus, si
 l'élection est mère de la foy, comme
 saint Paul le tesmoigne, l'argument
 qu'ils font retourne contre eux, c'est que
 la foy n'est point générale, d'autant que
 l'élection dont elle vient est particulière.
 Car quand saint Paul dit que les fidèles
 sont remplis de toutes bénédictions spi-
 rituelles, selon que Dieu les avoit esleus
 avant la création du monde ², il est fa-
 cile de conclurre selon l'ordre de la cause
 de son effect, que ces richesses ne sont
 point communes à tous, pource que Dieu
 n'a esleu sinon ceux qu'il a voulu. Et
 c'est pourquoy en un autre lieu notam-
 ment il dit, La foy des esleus ³ : afin qu'il
 ne semble que chacun s'acquiert la foy
 par son propre mouvement, mais que ceste
 grâces réside en Dieu, que ceux qu'il a
 esleus sont gratuitement illuminez par
 sa foy. Car saint Bernard dit très-bien, que
 ceux qu'il tient pour ses amis l'oyent à
 luy, comme aussi il s'adresse spéciale-
 ment à eux, en disant, Ne craignez point,
 mon troupeau, puis qu'il vous est donné
 de cognoistre le mystère du royaume des
 cieux ⁴. Puis il demande, Et qui sont ceux-
 là? Sçavoir ceux qu'il a cognus et pré-
 destinez pour estre faits conformes à
 l'image de son Fils. Voyci un conseil haut
 et admirable, qui nous a esté publié.

Dieu seul cognoist les siens : mais ce qui
 luy estoit cognu a esté manifesté aux
 hommes : et ne reçoit à la cognoissance
 de ce mystère, sinon ceux qu'il a prédes-
 tinez ¹; et là-dessus il conclud : La misé-
 ricorde de Dieu d'éternité en éternité sur
 ceux qui le craignent. D'éternité à cause
 de la prédestination : En éternité, à cause
 de la béatitude qu'ils espèrent. L'une n'a
 point de principe, l'autre n'a point de
 fin ². Mais qu'est-ce que j'allègue saint
 Bernard pour tesmoin, veu que nous
 oyons de la bouche du Maistre, qu'il n'y
 a que ceux qui sont de Dieu qui puissent
 veoir ³? En quoy il signifie que tous ceux
 qui ne sont point régénerez d'en haut,
 sont esblouis et estourdis à son regard.
 Vray est que la foy peust bien estre con-
 jointe avec l'élection, moyennant qu'elle
 soit mise en degré inférieur : selon que
 cest ordre nous est exprimé en un autre
 passage, où Jésus-Christ dit, C'est la vo-
 lonté de mon Père, que je ne perde rien
 de tout ce qu'il m'a donné, car sa vo-
 lonté est, que quiconques croit au Fils ne
 périsse point ⁴. Certes si Dieu vouloit
 que tous fussent sauvez, il ordonneroit
 Jésus-Christ à tous pour gardien, et les
 uniroit tous au corps d'iceluy par le lien
 de foy. Or il appert que la foy est un
 gage singulier de son amour paternelle,
 lequel il réserve comme caché à ses en-
 fans qu'il a adoptez. Pourtant Jésus-
 Christ prononce ailleurs, que les brebis
 suyvent leur pasteur, pource qu'elles
 cognoissent sa voix : qu'elles ne suyvent
 point un estranger, pource qu'elles ne
 cognoissent point la voix des estrangers ⁵.
 Et d'où vient ceste discrétion, sinon d'au-
 tant que les oreilles sont percées par le
 saint Esprit ⁶ : car nul ne se fait brebis
 mais est formé et appresté de grâces cé-
 lestes pour l'estre. Et c'est pourquoy
 nostre Seigneur Jésus dit, que nostre
 salut est bien assuré et hors de danger
 pour tout jamais, d'autant qu'il est gardé
 par la vertu invincible de Dieu ⁷. Dont il
 conclud que les incrédules ne sont point
 de ses brebis, pource qu'ils ne sont point

1) Matth. XIII, 11; Rom. VIII, 29.

2) Ad Thomam præpositum Beverlac, epist. CVII.

3) Jean VI, 46.

4) Jean VI, 39, 40.

5) Jean X, 4, 5.

6) Ps. XL, 7; Jean X, 26.

7) Jean X, 29.

1) August., De verbis Apostoli, serm. XI.

2) Ephés. 1, 3, 4.

3) Tit 1, 1.

4) Luc XII, 32.

du nombre de ceux auxquels Dieu a promis par Isaïe de les faire ses disciples ¹. Au reste, puis qu'aux tesmoignages que j'ay allégués il est fait notamment mention de persévérance, cela monstre que l'élection est constante et ferme sans varier aucunement.

44 Traittons maintenant des réprouvez, desquels saint Paul parle aussi bien en ce passage-là. Car comme Jacob n'ayant rien mérité par ses bonnes œuvres, est receu en grâce : aussi Esaü n'ayant offensé, est rejeté de Dieu². Si nous dirigeons nostre cogitation aux œuvres, nous faisons injure à l'Apostre, comme s'il n'avoit point veu ce qui nous est évident. Or qu'il ne l'ait point veu il appert : veu que nommément il poursuyt cela, que comme ainsi soit qu'ils n'eussent fait ne bien ne mal, l'un a esté esleu, l'autre réprouvé : dont il conclud que le fondement de la prédestination ne gist point

aux œuvres. D'avantage ayant men ceste question, asçavoir si Dieu est injuste, il n'allègue point que Dieu a rendu à Esaü selon sa malice (en quoy estoit la plus claire et certaine défense de l'équité de Dieu :) mais il amaine une solution toute diverse, c'est que Dieu suscite les réprouvez, afin d'exalter en eux sa gloire. Finalement il adjouste pour conclusion, que Dieu fait miséricorde à qui bon luy semble, et endurecit qui bon luy semble¹. Nous voyons comme il remet l'un et l'autre sur le bon plaisir de Dieu. Si nous ne pouvons doncques assigner autre raison pourquoy c'est que Dieu accepte ses esleus, sinon pource qu'il luy plaist, nous n'aurons aussi nulle raison pourquoy il rejette les autres, sinon sa volonté ; car quand il est dit que Dieu endurecit ou fait miséricorde selon son plaisir, c'est pour nous admonester de ne chercher cause aucune hors de sa volonté.

CHAPITRE XXIII.

La réfutation des calomnies, desquelles on a tousjours à tort blasmé ceste doctrine.

4 Or quand l'entendement humain oit ces choses, son intempérance ne se peut tenir de faire troubles et esmotions, comme si une trompette avoit sonné à l'assaut. Yci plusieurs faisans semblant de maintenir l'honneur de Dieu, à ce qu'il ne soit point chargé à tort, confessent bien l'élection : et ce pendant nient qu'aucuns soyent réprouvez. Or cela est trop sot et puérile : veu que l'élection ne consisteroit point, si elle n'estoit mise à l'opposite de la réprobation. Il est dit que Dieu sépare ceux qu'il adopte à salut : ce sera doncques une sottise trop lourde, de dire que ceux qui ne sont point esleus, obtiennent par cas fortuit, ou acquièrent par leur industrie ce qui n'est donné d'en haut qu'à peu de gens. Ainsi, ceux que Dieu laisse en eslisant, il les réprouve : et non pour autre cause, sinon qu'il les veut exclurre de l'héritage lequel il a prédes-

tiné à ses enfans. Au reste, l'audace des hommes n'est point supportable, si elle ne souffre d'estre bridée par la Parole de Dieu, quand il est question de son conseil incompréhensible, lequel mesmes les Anges adorent. Or nous avons ouy arguères, que l'endurcissement est aussi bien en la main et liberté de Dieu, que la miséricorde. Et de faict, nous avons aussi veu que saint Paul ne se tourment pas comme ces froids docteurs, d'enverser Dieu par mensonge : seulement il remonstre qu'il n'est pas licite à un pot de terre de plaider contre celui qui l'a formé². D'avantage, ceux qui ne peuvent porter que Dieu en réprouve aucuns, comment se desveloperont-ils de ceste sentence de Christ? Tout arbre que mon Père n'aura point planté sera arraché³. Ils oyent que tous ceux que le Père n'a daigné planter en son champ comme ar-

¹ Jean X, 26 ; Is. VIII, 18 ; LIV, 13.

² Rom. IX, 13.

¹ Rom. IX, 18.

² Matth. XV, 13.

³ Rom. IX, 13, 21.

is sacrez, sont ouvertement destinez à perdition. S'ils nient que cela ne soit une marque de réprobation, il n'y aura rien si ce n'est qui ne leur soit obscur. Mais s'ils cessent d'abbayer ou de gronder, que l'estre foy se tiene en ceste sobriété, d'écouter l'avertissement de saint Paul : s'il n'y a de quoy plaider contre Dieu, d'un costé voulant monstrier son ire et manifester sa puissance, il supporte en toute patience et douceur les instruments d'ire apprestez à perdition¹ : et de l'autre costé, il démontre les richesses de sa gloire envers les vaisseaux de miséricorde, lesquels il a apprestez à salut. Notons bien que saint Paul pour rompre broche à toutes détractations et murmures, donne à l'ire et à la puissance

Dieu un empire souverain : pource que c'est chose trop desraisonnable d'apporter à conte les jugemens profonds de Dieu, qui engloutissent tous nos sens. La réponse qu'ils amènent est frivole, que Dieu ne rejette point du tout ceux qu'il aime en douceur, mais qu'il suspend son affection envers eux, pour veoir si par aventure ils se repentiront. Voire, comme si saint Paul attribuoit à Dieu une patience, par laquelle il attende la conversion de ceux lesquels il dit estre apprestez à périr. Et saint Augustin expose ce passage, note prudemment que la patience est conjointe avec la sagesse et vertu, que non-seulement il gouverne, mais qu'il gouverne actuellement². Nos contredisans amènent une autre réplique : c'est que saint Paul, en disant que les vaisseaux d'ire sont apprestez à perdition, adjoute que Dieu a disposé à salut les vaisseaux de miséricorde : comme si par ces mots il entendait que Dieu est auteur du salut des hommes, et que la louange luy en appartient, mais que ceux qui périssent s'appartiennent d'eux-mesmes, et par leur faute, sans estre reprouvez de luy. Mais voyez que je leur accorde que saint Paul a voulu par telle façon de parler excuser ce qui pouvoit estre trouvé rude sur prime face, toutesfois il n'y a nul pro-

quelle il est dit que les reprouvez sont destinez à périr, ailleurs qu'au conseil secret de Dieu ; comme au mesme lieu saint Paul l'avoit déjà exposé, disant que Dieu a suscité Pharaon : et puis qu'il endureit ceux qu'il veut, dont il s'ensuyt que son conseil incompréhensible est cause de l'endurcissement. Pour le moins j'ay ce point gagné avec saint Augustin, des mots duquel j'useray : c'est que Dieu en faisant les loups brebis, les reforme d'une grâce plus forte, pour dompter leur dureté : et par ainsi, que les obstinez ne se convertissent point, pource que Dieu ne desploye point pareille grâce envers eux, de laquelle il n'est pas destitué, s'il en vouloit user³.

2 Cela suffira à toutes gens craignans Dieu et modestes, et qui se souviennent qu'ils sont hommes : mais pource que les chiens qui grondent à l'encontre, vomissent plusieurs espèces de blasphèmes, il nous faudra respondre à chacun. Les hommes charnels, comme ils sont pleins de folie, playdent yci en plusieurs sortes contre Dieu, comme s'ils le tenoyent sujet à leurs répréhensions. Premièrement, ils demandent à quel propos Dieu se courrouce contre ses créatures, lesquelles ne l'ont provoqué par aucune offense ; car de perdre et ruiner ceux que bon luy semble, c'est chose plus convenable à la cruauté d'un tyran, qu'à la droicte d'un juge. Ainsi il leur semble que les hommes ont bonne cause de se plaindre de Dieu, si par son pur vouloir, sans leur propre mérite, ils sont prédestinez à la mort éternelle. Si telles cogitations viennent quelquesfois en l'entendement des fideles, ils seront assez armez pour les repousser, quand seulement ils réputeront quelle témérité c'est mesmes d'enquérir des causes de la volonté de Dieu, veu qu'icelle est, et à bon droict doit estre la cause de toutes les choses qui se font. Car si elle a quelque cause, il faut que ceste cause-là précède, et qu'elle soit comme attachée à icelle : ce qu'il n'est licite d'imaginer ; car la volonté de Dieu est tellement la reigle suprême et souveraine de justice, que tout ce qu'il veut,

il le faut tenir pour juste, d'autant qu'il le veut¹. Pourtant quand on demande, Pourquoi est-ce que Dieu a fait ainsi? Il faut répondre, Pource qu'il l'a voulu. Si on passe outre, en demandant, Pourquoi l'a-il voulu? c'est demander une chose plus grande et plus haute que la volonté de Dieu : ce qui ne se peut trouver. Pourtant, que la témérité humaine se modère, et qu'elle ne cherche ce qui n'est point, de peur de ne trouver point ce qui est. Ceste bride sera bien pour retenir tous ceux qui voudront méditer les secrets de Dieu en révérence. Contre les iniques, qui ne se soucient de mesdire de Dieu apertement, le Seigneur se défendra assez par sa justice, sans que nous luy servions d'avocats, quand en ostant toutes tergiversations à leurs consciences, il les pressera et convaincra jusques-là, qu'elles ne pourront eschapper. Toutesfois en parlant ainsi, nous n'approuvons pas la resverie des Théologiens papistes, touchant la puissance absolue de Dieu : car ce qu'ils en gergonnent est profane, et pourtant nous doit estre en détestation. Nous n'imaginons point aussi un Dieu qui n'ait nulle loy, veu qu'il est loy à soy-mesme. Et de faict, comme dit Platon, les hommes estans sujets à mauvaises cupiditez ont besoin de loy : mais la volonté de Dieu, entant qu'elle est pure de tous vices, et mesmes est la reigle souveraine de perfection, est la loy de toutes loix. Mais nous disons ce pendant, que Dieu n'est point contable envers nous, pour rendre raison de ce qu'il fait : et d'autre part, nous ne sommes pas juges idoines ne compétens pour prononcer de ceste matière selon nostre sens. Parquoy si nous attentons plus qu'il ne nous est licite, ceste menace du Pseaume nous doit effrayer, que Dieu demeurera vainqueur quand il sera jugé par les hommes mortels².

3 Voylà comment Dieu peut réprimer ses ennemis en se taisant. Mais afin que nous n'endurions qu'ils aient son saint Nom en mocquerie, il nous donne armures en sa Parole, pour résister à leur fureur. Pourtant si quelqu'un nous assault

de ce propos, pourquoy c'est que Dieu a prédestiné aucuns à damnation lesquels ne l'avoient point mérité, veu qu'ils n'estoient pas encores : nous luy demandons d'autre part, en quoy c'est qu'il pense Dieu estre redevable à l'homme s'il l'estime en sa nature. Puis que nous sommes tous corrompus et contaminez de vices, il ne se peut faire que Dieu ne nous ait en haine : et ce non pas d'une cruauté tyrannique, mais par une équité raisonnable. Si ainsi est que tous hommes, de leur condition naturelle, soyent coupables de condamnation mortelle, de quelle iniquité, je vous prie, se plaindront ceux lesquels Dieu a prédestinez à mort? Que tous les enfans d'Adam viennent en avant pour contendre et débatre contre leur Créateur, de ce que par sa Providence éternelle devant leur nativité ils ont esté dévouez à calamité perpétuelle : quand Dieu au contraire, les aura amenez à se recognoistre, que pourront-ils murmurer contre cela? S'ils sont tous prins d'une masse corrompue, ce n'est point de merveilles s'ils sont assujettis à damnation. Qu'ils n'accusent point doncques Dieu d'iniquité, d'autant que par son jugement éternel ils sont ordonnez à damnation, à laquelle leur nature mesme les meine, ce qu'ils sentent malgré qu'ils en ayent. Dont il appert combien leur appétit de se rebecquer est pervers, veu qu'à leur escient ils suppriment ce qu'ils sont contraints de recognoistre : c'est qu'ils trouvent la cause de leur damnation en eux. Ainsi, quoy qu'ils pallient, ils ne se peuvent absoudre. Quand doncques je leur confesseray cent fois ce qui est très-vray, que Dieu est autheur de leur damnation, ils n'effaceront point pourtant leur crime, lequel est engravé en leur conscience, et leur vient devant les yeux à chacune fois.

4 Ils répliquent derechef, asçavoir s'ils n'avoient point esté prédestinez par l'ordonnance de Dieu à ceste corruption, laquelle nous disons estre cause de leur ruine. Car si ainsi est, quand ils périssent en leur corruption, ce n'est autre chose sinon qu'ils portent la calamité en laquelle Adam par le vouloir de Dieu est trebusché et a précipité tous ses succe-

1) Hoc ex August. sumptum, lib. De Genes., contra Manich., cap. III.

2) Ps. LI, 6.

urs. Dieu ne sera-il point doncques inste de se jouer ainsi cruellement de ses créatures ? Pour response je confesse que c'esté par le vouloir de Dieu, que tous les enfans d'Adam sont cheus en ceste misère, en laquelle ils sont maintenant tenus. Et c'est ce que je disoye du commencement, qu'il faut tousjours revenir au seul plaisir de Dieu, duquel il n'est la cause cachée en soy-mesme : mais ne s'ensuyt pas qu'on puisse ainsi récriminer de Dieu : car nous viendrons avant avec saint Paul en ceste manière, homme ? qui es-tu qui puisses plaider contre Dieu ? Le pot dira-il à son potier il l'a fait, pourquoy il l'a ainsi formé ? Le potier n'a-il point puissance de faire de la même masse de terre un vaisseau honorable, et l'autre sordide¹ ? ils nie- ront que la justice de Dieu soit ainsi injustement défendue : mais que c'est un subterfuge, tel qu'ont coustume de chercher ceux qui n'ont point excuse suffi- sante ; car il semble que cela n'est rien de plus, sinon que la puissance de Dieu ne peut estre empeschée de faire tout ce qu'il bon luy semble. Je di que c'est bien la même chose, car quelle raison peut-on enlever plus ferme et solide, que de nous monester à penser qui est Dieu ? Car comment celuy qui est juge du monde pourroit-il commettre quelque iniquité ? c'est le propre de sa nature de faire justice, il aime icelle justice naturelle- ment, et hait toute iniquité. Pourtant saint Paul n'a point cherché quelque ca- chette, comme s'il eust esté surprins au détroit : mais il a voulu monstrier que la gloire de Dieu est plus haute et excel- lente que de devoir estre réduite à la mesure humaine, ou estre comprinse en la petitesse de l'entendement des hom- mes. Il confesse bien que les jugemens de Dieu ont une profondeur, laquelle peut surpasser les entendemens de tout le monde, s'ils veulent entrer jusques-là ; mais ne seroit-ce pas chose trop desraison- nable, de vouloir submettre les œuvres de Dieu à ceste condition, que quand nous ne pourrions entendre la raison, nous pourrions vitupérer ? Il y a à ce propos

une sentence notable en Solomon, la- quelle peu de gens entendent. Le Créa- teur de tous, dit-il, est grand : il rendra aux fols et aux transgresseurs leur loyer¹. Il s'escrie, ayant en admiration la grandeur de Dieu, d'autant qu'il est en luy de punir les fols et les transgresseurs, combien qu'il ne les ait point faits parti- cipans de son Esprit. Et de faict, c'est une rage prodigieuse aux hommes, quand ils prétendent d'enclorre ce qui est infini et incompréhensible, en une si petite me- sure comme est leur entendement. Saint Paul appelle les Anges qui sont demeurez en leur intégrité, Esleus². Si leur con- stance et fermeté a esté fondée au bon plaisir de Dieu, la révolte des diables monstre qu'ils n'ont pas esté retenus, mais plustost délaissés. De laquelle chose on ne peut amener autre cause que la réprobation, laquelle est cachée au con- seil estroit de Dieu.

5 Qu'il y viene doncques quelque Ma- nichéen ou Célestin, ou autre hérétique, pour calomnier la providence de Dieu : je di avec saint Paul, qu'il n'est pas de mestier d'en rendre la raison, veu que par sa grandeur elle surmonte du tout nostre intelligence. Quelle absurdité y a-il en cela ? Voudront-ils la puissance de Dieu estre tellement limitée, qu'il ne puisse rien faire d'avantage, que ce que nostre esprit pourra comprendre ? Je di avec saint Augustin, que Dieu en a créé d'aucuns lesquels il prévoyoit devoir al- ler en perdition éternelle : et que cela a esté fait, pource qu'il l'a voulu. Or pour- quoy il l'a voulu, ce n'est pas à nous d'en demander la raison, veu que nous ne la pouvons comprendre. Et d'autre part, il ne convient pas que nous dispu- tions si la volonté de Dieu est juste ou non : de laquelle quand on parle, il faut entendre sous le nom d'icelle, une reigle infailible de justice³. Qu'est-ce doncques qu'on fait doute s'il y a iniquité, là où justice apparoist clairement ? Que nous n'ayons doncques point de honte de fer- mer la bouche des iniques à la manière de saint Paul : et toutesfois et quantes qu'ils oseront abbayer comme chiens, de

1) Prov. XXVI, 10.

2) 1 Tim. V, 21.

3) Epist. CVI.

répliquer à l'encontre, Qui estes-vous, povres misérables, qui intentez accusation contre Dieu, n'ayans autre cause sinon pource qu'il n'a point abaissé la grandeur de ses œuvres à vostre rudesse, comme si ce qu'il fait estoit inique d'autant qu'il nous est caché. La hauteuse inestimable des jugemens de Dieu vous doit estre assez connue par les expériences qu'il en donne. Vous sçavez qu'ils sont nommez Un abysme profond¹: pensez maintenant à vostre petitesse pour sçavoir si elle comprendra ce que Dieu a décrété en soy. De quoy doncques vous proufite-il de vous engouffrer par vostre curiosité enragée en cest abysme, lequel vous prévoyez par raison vous devoir estre mortel? Comment ce qui est escrit de la sagesse incompréhensible de Dieu et de sa vertu espovantable, tant en l'histoire de Job que par tous les Prophètes, ne vous bride-il de quelque crainte et frayeur? Si vos esprits s'escarmouchent en quelques questions, n'ayez point honte d'embrasser le conseil de saint Augustin : Homme, dit-il, attens-tu response de moy? Or je suis homme aussi bien; et pourtant escoutons tous deux celui qui nous dit, O homme qui es-tu? Certes l'ignorance fidèle est meilleure qu'une science téméraire : Cherche des mérites : tu ne trouveras que punition. O hauteuse! Pierre renonce Jésus-Christ : le brigand croit en luy. O hauteuse! Cherches-tu la raison de ces choses? Je m'estonneray de la hauteuse. Argue tant que tu voudras, et je m'esmerveilleray. Dispute de ta part, et je croiray. Je voy la hauteuse : je ne parvien point à la profondeur. Paul a trouvé où se reposer, se mettant en admiration. Il dit que ces jugemens de Dieu sont hors de toute cognoissance : et tu les viens sonder! Il dit que ses voies ne se peuvent consuyvre : et tu les veux suyvre à la trace². Nous ne proufiterons de rien en passant plus outre : car nous ne satisferons point à leur pétulance. Et d'autre part, Dieu n'a pas affaire d'autre défense, que de celle dont il a usé par son Esprit, parlant par la

bouche de saint Paul : et qui plus est, nous désapprenons de bien parler, quand nous ne parlons point selon Dieu.

6 Il y a une autre objection que fait l'impiété, laquelle toutesfois ne tend pas tant à blasmer Dieu qu'à excuser le pécheur; combien qu'à dire vray; le pécheur ne se puisse justifier sans ignominie du Juge. Toutesfois voyons quelle elle est. Pourquoy, disent-ils, Dieu imputeroit-il à vice aux hommes les choses desquelles il leur a imposé nécessité par sa prédestination? Car que pourroyent-ils faire? Résisteroyent-ils à ses décrets? Mais ce seroit en vain : et mesmes ils ne le peuvent faire du tout. Ce n'est point doncques à bon droict que Dieu punit les choses desquelles la principale cause gist en sa prédestination. Je n'useray point yci de la défense laquelle amènent communément les Docteurs ecclésiastiques : c'est que la prescience de Dieu n'empesche pas que l'homme ne soit réputé pécheur, duquel Dieu prévoit les vices, et non pas les siens. Car les cavillateurs ne se contenteroyent point de cela, mais passeroient plus avant, disant que Dieu, s'il eust voulu, pouvoit obvier aux maux qu'il a préveus. Puis qu'il ne l'a fait, que de conseil délibéré il a créé l'homme afin qu'il se portast en telle sorte. Or si l'homme a esté créé à telle condition, qu'il deust après faire tout ce qu'il fait, qu'on ne luy peut imputer à faute les choses lesquelles il ne peut éviter, et auxquelles il est astreint par le vouloir de Dieu. Advisons doncques comment se pourra soudre ceste difficulté. Premièrement, il faut que nous tenions tous pour résolu ce que dit Solomon : que Dieu a créé toutes choses à cause de soy-mesme, voire l'inique au jour de sa perdition¹. Pourtant, comme ainsi soit que la disposition de toutes choses soit en la main de Dieu, et qu'il puisse envoyer la vie ou la mort à son plaisir : il dispense et ordonne par son conseil, qu'aucuns dès le ventre de leur mère soyent destinez certainement à mort éternelle, afin de glorifier son nom en leur perdition. Si quelqu'un pour excuser

1) Ps. XXXVI, 7.

2) August., *De verbis Apostoli*, serm. XX Rom. XI, 33

1 Prov. XVI 4

allègue que par sa providence il ne r impose nulle nécessité, mais que rant de quelle perversité ils seront, il crée à ceste condition : cestuy-là dira quelque chose, mais ce ne sera pas it. Les anciens Docteurs s'aidoyent aucunesfois de ceste solution : mais st comme en doutant. Les Sorboni- es s'y arrestent entièrement, comme l n'y avoit que répliquer à l'encontre. de ma part, je concéderoye bien que prescience seule n'apporte nulle né- ssité aux créatures, combien que tous l'accorderont pas : car il y en a qui la t cause de toutes choses. Mais il me mble que Laurent Valle, combien qu'il fust pas autrement homme fort exercé l'Ecriture, a plus subtilement distin- é : lequel démontre ceste contention re vaine, d'autant que la vie et la mort t actions de la volonté de Dieu, plus- t que de sa prescience. Si Dieu pré- voit seulement ce qui advient aux hom- s, sans le disposer et ordonner par a bon plaisir, ceste question ne seroit agitée sans propos : Asçavoir quelle essage induiroit la prévidence de Dieu. is puis qu'il ne voit les choses advenir ur autre raison, sinon pource qu'il a terminé qu'elles advinssent : c'est folie disputer et débatre que fait sa pres- ce, quand il appert que le tout ad- nt par son ordonnance et disposition. 7 Les adversaires allèguent qu'on ne uvera point ceci exprimé de mot à t, que Dieu eust déterminé qu'Adam st trébuscher en ruine mortelle, voire me si en se rendant tesmoignage par scriture qu'il fait toutes choses qu'il t, il avoit créé la plus noble de toutes créatures, sans ordonner à quelle fin condition. Ils disent qu'Adam a esté é avec son franc arbitre, pour se don- telle fortune qu'il voudroit : et que u n'avoit rien déterminé de luy, sinon le traiter selon ses mérites. Si une roide invention est receue, où sera la ssance infinie de Dieu, par laquelle il ose toutes choses selon son conseil ret : lequel ne dépend point d'ailleurs? it y a que maugré leurs dents la pré- tination de Dieu se démontre en toute gnée d'Adam, car il n'est pas advenu

naturellement que tous décheussent de leur salut par la faute d'un. Qu'est-ce qui les empesche de confesser du pre- mier homme, ce qu'ils sont contraints en despit d'eux, accorder de tout le genre humain ? Car pourquoy perdroyent-ils leur peine à tergiverser ? L'Ecriture prononce haut et clair que toutes créa- tures mortelles ont esté asservies à la mort en la personne d'un homme. Puis que cela ne peut estre attribué à nature, il faut bien qu'il soit provenu du conseil admirable de Dieu. C'est une trop lourde inadvertance, que ces advocats qui s'in- gèrent pour maintenir la justice de Dieu, s'arrestent tout court à un festu, et qu'ils sautent par-dessus des grosses trabes. Je leur demande derechef, dont il est advenu que la cheute d'Adam ait enve- loppé avec soy tant de peuples avec leurs enfans sans aucun remède, sinon qu'il a pleu ainsi à Dieu. Il faut que ces langues tant habiles à babiller deviennent muettes en cest endroit. Je confesse que ce dé- cret nous doit espovanter : toutesfois on ne peut nier que Dieu n'ait préveu devant que créer l'homme, à quelle fin il devoit venir : et ne l'ait préveu, pource qu'il l'avoit ainsi ordonné en son conseil. Si quelqu'un accuse yci la prévidence de Dieu, il fait témérairement. Car à quel propos sera blasmé le Juge céleste, pour n'avoir point ignoré les choses qui de- voyent estre ? S'il y a doncques plainte aucune ou juste, ou de quelque appa- rence, elle s'adresse plustost à son or- donnance. Or ce que je di ne doit sem- bler advis estre estrange : c'est que Dieu non-seulement a préveu la cheute du pre- mier homme, et en icelle la ruine de toute sa postérité, mais qu'il l'a ainsi voulu. Car comme il appartient à sa sagesse d'avoir la prescience de toutes choses futures, ainsi il appartient à sa puissance de régir et gouverner tout par sa main. Et saint Augustin décide et liquide très- bien ceste question comme beaucoup d'autres. Nous confessons à salut ce que nous croyons droictement, que Dieu qui est Seigneur et Maistre de toutes choses, et qui a créé toutes choses bonnes, et a cognu que le mal proviendrait du bien, et aussi cognu qu'il appartenait à sa bonté

toute-puissante de convertir le mal en bien, plustost que de ne permettre point qu'il y eust nul mal : a disposé tellement la vie des Anges et des hommes, qu'il a voulu monstrier en premier lieu ce que pouvoit le franc arbitre, et puis après ce que pouvoit le bénéfice de sa grâce, et son juste jugement¹.

8 Aucuns recourent yci à la différence de Volonté et Permission, disant que les iniques périssent, Dieu le permettant, mais non pas le voulant. Mais pourquoy dirons-nous qu'il le permet, sinon pource qu'il le veut ? Combien que cela mesme ne soit point de soy vray-semblable, que c'est par la seule permission, et non par l'ordonnance de Dieu, que l'homme s'est acquis damnation : comme si Dieu n'avoit point ordonné de quelle condition il vouloit que fust la principale et plus noble de ses créatures. Je ne doute point doncques de simplement confesser avec saint Augustin, que la volonté de Dieu est la nécessité de toutes choses, et qu'il faut nécessairement que ce qu'il a ordonné et voulu advienne, comme tout ce qu'il a préveu adviendra certainement². Maintenant si les Pélagiens, ou Manichéens, ou Anabaptistes, ou Epicuriens (car nous avons affaire à ces quatre sectes, en traittant de ceste matière) allèguent pour leur excuse la nécessité, dont ils sont contraints par la prédestination de Dieu, ils n'ameinent rien de propre à la cause. Car si la prédestination n'est autre chose que l'ordre et dispensation de la justice divine, laquelle ne laisse point d'estre irrépréhensible combien qu'elle soit occulte : puis qu'il est certain qu'ils n'estoyent pas indignes d'estre prédestinez à telle fin, il est aussi certain que la ruine en laquelle ils tombent par la prédestination de Dieu, est juste et équitable. D'avantage, leur perdition procède tellement de la prédestination de Dieu, que la cause et matière en sera trouvée en eux. Le premier homme est cheut, pource que Dieu avoit jugé cela estre expédient. Or pourquoy il l'a jugé, nous n'en sçavons rien. Si est-il néanmoins certain qu'il ne l'a pas jugé sinon

pource qu'il voyoit que cela faisoit à la gloire de son Nom. Or quand il est fait mention de la gloire de Dieu, pensons aussi bien à sa justice : car il faut que ce qui mérite louange soit équitable. L'homme doncques trébusche selon qu'il avoit esté ordonné de Dieu : mais il trébusche par son vice. Le Seigneur avoit prononcé un peu au paravant, toutes les choses qu'il avoit faites estre fort bonnes¹ : dont vient doncques la perversité de l'homme, sinon qu'il s'est destourné de son Dieu ? Afin qu'on ne pensast qu'elle veinst de sa création, le Seigneur avoit approuvé par son tesmoignage tout ce qu'il avoit mis en luy. Il a doncques par sa propre malice corrompu la bonne nature qu'il avoit receue du Seigneur. Et ainsi par sa cheute a tiré avec soy en ruine tout son lignage. Parquoy contemplons plustost en la nature corrompue de l'homme la cause de sa damnation, laquelle luy est évidente, que de la chercher en la prédestination de Dieu, où elle est cachée et du tout incompréhensible. Et qu'il ne nous face point mal de submettre jusques-là nostre entendement à la sagesse infinie de Dieu, qu'il luy cède en beaucoup de secrets. Car des choses qu'il n'est pas licite ne possible de sçavoir, l'ignorance en est docte : l'appétit de les sçavoir, est une espèce de rage.

9 Quelqu'un possible dira que je n'ay pas encore amené raison pour refréner ceste excuse blasphématoire que je condamne. Je confesse que cela mesmes ne se peut faire, que l'impiété ne murmure et détracte tousjours : toutesfois il m'est advis que j'en ay dit ce qui doit suffire pour oster à l'homme non-seulement toute raison de murmurer, mais aussi toute couverture. Les réprouvez veulent estre veus excusables en péchant, pource qu'ils ne peuvent évader la nécessité de pécher, principalement veu qu'icelle procède de l'ordonnance et volonté de Dieu : je nie au contraire, que cela soit pour les excuser, pource que ceste ordonnance de Dieu, de laquelle ils se plaignent, est équitable. Et combien que l'e-

¹) *Enchirid. ad Laurentium.*

²) *De Genes. ad lat., lib. VI, cap. XV.*

¹) *Gen. I, 31.*

té nous en soit incogne, elle est néanmoins très-certaine, dont nous sommes qu'ils n'endurent nulle peine, laquelle ne leur soit imposée par le jugement de Dieu très-juste. Nous enseignons aussi, que c'est perversement fait de vouloir entrer aux secrets de lesquels on ne peut atteindre pour chercher l'origine de leur damnation, et aller derrière la corruption de leur vie, dont elle procède à la vérité. Or cette corruption ne doit estre imputée à Dieu, il appert de ce qu'il a rendu témoignage à sa création. Car comme par la providence éternelle de Dieu, l'homme a esté créé pour venir en la misère en laquelle il est, il a néanmoins prins la matière d'icelle de soy-même, et non pas de Dieu. Car il n'est pour autre cause, sinon pource qu'il a été généré de la pure nature que Dieu avoit donnée, en perversité.

Les adversaires de Dieu ont encore une autre absurdité pour diffamer sa destination. Car comme ainsi soit en parlant de ceux que nostre Seigneur retire de la condition universelle des hommes, pour les faire héritiers de son Royaume, nous n'assignions point autre cause de cela que son bon plaisir, infèrent qu'il y a doncques acception de personnes envers Dieu : ce que l'Escripture nie par tout; pourtant ou qu'il dise que l'Escripture se contrarie, ou que Dieu regarde les mérites de ceux qu'il eslit. Premièrement ce que dit l'Escripture, que Dieu n'a point acception de personnes, c'est en autre sens qu'ils ne le veulent. Car par ce vocable de Personnelle ne signifie pas l'homme, mais choses qui apparoissent à l'œil en l'homme, pour luy acquérir faveur, grâce, pitié, ou au contraire haine, contemnement ou diffame : comme sont richesses, crédit, noblesse, offices honorables, beauté de corps, et choses semblables : ou bien povreté, ignobilité, d'eschec sans crédit, sans honneur, etc. En la manière saint Pierre et saint Paul montrent que Dieu n'est point accepteur de personnes ¹, pource qu'il ne

discerne point entre le Grec et le Juif pour en avoir l'un agréable et rejeter l'autre, seulement à cause de la nation. Saint Jaques use de mesmes paroles quand il dit que Dieu en son jugement n'estime rien les richesses ². Saint Paul aussi en un autre lieu en use, voulant monstrier que Dieu ne met point de différence entre maistre et serviteur ayant à juger l'un et l'autre ³. Parquoy il n'y aura nulle répugnance, de dire, que Dieu eslit ceux que bon luy semble par son bon plaisir, sans aucun mérite, en réprouvant et rejetant les autres. Toutesfois pour satisfaire plus pleinement nous exposerons ainsi la chose. Ils demandent comment cela se fait, que de deux hommes qui ne diffèrent rien en mérites, Dieu en laisse l'un derrière, et choisit l'autre ⁴. Je leur demande d'autre part, si en celui qui est esleu ils pensent qu'il y ait quelque chose pour incliner le cœur de Dieu à l'aimer. S'ils confessent qu'il n'y a rien, comme il est nécessaire, il s'ensuyvra que Dieu ne regarde point l'homme, mais qu'il prend de sa bonté matière de luy bien faire. Pourtant ce que Dieu en eslit l'un, en rejetant l'autre, cela ne vient point du regard de l'homme, mais de sa seule miséricorde : à laquelle il doit estre libre de se monstrier où bon luy semble, et quand bon luy semble. Mesmes aussi nous avons déjà veu que Dieu du commencement n'a pas esleu beaucoup de nobles, sages, ou riches et excellents ⁵, afin d'humilier l'orgueil de la chair : tant s'en faut que sa faveur ait esté attachée à quelque apparence.

14 C'est doncques faususement et meschamment qu'aucuns accusent Dieu d'inégalité de justice : pource qu'en sa prédestination il ne fait pas tout un à tous hommes. Si Dieu, disent-ils, trouve tous hommes coupables, qu'il les punisse tous également : S'il les trouve innocens, qu'il s'abstienne de rigueur envers tous. Mais ils traittent Dieu comme s'il luy estoit interdit de faire miséricorde : ou bien quand il la veut faire, qu'il fust contraint de renoncer du tout à son juge-

1) Jacq. II, 5.

2) Col. III, 23; Ephés. VI, 9.

3) Vide August., *Ad Rom.*, lib. II, cap. VII.

4) 1 Cor. I, 26.

5) Act. I, 24; Rom. II, 11; Gal. II, 6.

u ostel a Dieu la faculté de faire miséricorde : ou bien de luy permettre seulement à telle condition, qu'il se desmette de faire jugement? Pourtant ces sentences de saint Augustin conviennent très-bien : Comme ainsi soit, dit-il, que la masse universelle du genre humain soit tombée en condamnation en Adam, les hommes qui sont prins pour estre mis en honneur, ne sont pas instrumens de leur propre justice : mais de la miséricorde de Dieu. Comme des autres qui sont mis en opprobre, il n'en faut rien assigner sinon à son jugement, sans le redarguer d'iniquité¹. Item, Ce que Dieu rend à ceux qu'il a réprouvez, la punition qui leur estoit due : et à ceux qu'il a esleus, donne la grâce qui ne leur estoit point due : cela peut estre montré équitable et irrépréhensible par la similitude d'un créancier, auquel il est loisible de remettre sa dette à l'un, et la demander de l'autre. Le Seigneur doncques peut aussi bien donner grâce à qui il veut, pource qu'il est miséricordieux : et ne la donner pas à tous, pource qu'il est juste Juge. Et donnant à aucuns ce qu'ils ne méritent point, il peut démonstrer sa grâce gratuite : en ne le donnant point à tous, démonstrer ce que tous méritent. Car saint Paul en escrivant que Dieu a enclos tous sous péché, afin de faire miséricorde à tous, ne faut quant et quant d'adjouster, qu'il ne doit rien à personne, pource que nul ne luy a rien apporté

gation n'est point du tout rai-
y a d'aucuns porceaux qui se
prédestination de Dieu de tels
mes : et sous ceste couverture
quent de toutes admonitions et
trances : Dieu sçait bien ce
délibéré de faire une fois de
a déterminé de nous sauver, il
duira à salut en son temps : si
miné de nous damner, nous
menterions en vain pour nous
Mais l'Ecriture en remontrant
nous devons en plus grande ré-
crainte penser de ce mystère
les enfans de Dieu à un sens bi-
et condamne la meschante auda-
de telle manière de gens : car
nous parle pas de la prédestina-
nous faire enfler de témérité,
nous inciter à esplucher par
diesse illicite les secrets inaccé-
Dieu : mais plustost à ce qu'en
et modestie nous apprenions de
son jugement, et magnifier sa
corde ; pourtant tous fidèles te-
ce but. Le grondement de ces
est bien rabatu par saint Paul.
qu'ils ne se soucient de vivre
ment, à cause que s'ils sont d
des esleus, leurs vices ne les e-
ront point de parvenir à salut :
contraire, saint Paul enseigne
fin de nostre élection est, à ce
menions vie sainte et irrépréh-
Si le but de nostre élection est,

re, pource que l'élection suffit à salut : que l'homme est esleu, afin de s'adonner à bien faire ? Comment doncques iurerons-nous ces blasphèmes, lesquels renversent si meschamment tout l'ordre de la prédestination ? Quant est de l'autre partie, asçavoir qu'ils disent : celui qui est réprouvé de Dieu, perdra sa peine en s'appliquant à vivre en bien et en innocence : en cela ils sont convaincus de mensonge impudent ; dont procéderoit telle estude, sinon l'élection de Dieu ? veu que tous ceux qui sont du nombre des réprouvez, comme ils sont instrumens faits à opprobre, ne cessent de provoquer l'ire de Dieu par crimes infinis : et confermer les signes évidens le jugement de Dieu est décrété contre eux, tant s'en faut qu'ils y résistent en vain.

13 Les autres aussi calomnient malicieusement et impudemment ceste doctrine, comme si elle renversoît toutes exhortations à bien et saintement vivre. Quel blâme saint Augustin a esté aveuglément chargé en son temps : mais il s'en est trèsbien purgé au livre de Valentin, intitulé De correction et de punition : duquel la lecture pourra apparaitre à toutes gens craignans Dieu. Toutesfoi j'en toucheray icy une partie, qui sera, comme j'espère, pour satisfaire à tous esprits paisibles et de bonne sorte. Nous avons desjà veu quel héraut a esté saint Paul pour publier à haute voix l'élection de Dieu : a-il esté refroidi pour cela, pour ne pouvoir admonester ni exhorter ? Mais ces bons zélateurs comparent leur doctrine à la siene : on ne trouvera que la différence en eux, au pris de l'ardeur admi-
rable qui est en luy. Et de faict, ce principe oste tout scrupule, que nous ne sommes point appelez à souilleure¹, mais que chacun possède son vaisseau en honneur, etc. Item, que nous sommes la lumière de Dieu, estans créez à bonnes œuvres, lesquelles il a apprestées pour nous et de cheminer en icelles². En somme, doncques est moyennement exercé en saint Paul, entendra sans longue démonstration, comment il accorde les

choses que ces brouillons veulent faire à croire estre répugnantes. Jésus-Christ commande qu'on croye en luy : toutesfoi quand il dit que nul n'y peut venir sinon qu'il luy soit donné du Père¹, il ne dit rien qui ne soit vray. Parquoy que la prédication ait son cours pour amener les hommes à la foy, pour les y faire proufiter et les retenir en persévérance : toutesfoi que cela n'empesche pas que la prédestination ne soit connue, afin que ceux qui obéissent à l'Evangile ne s'enorgueillissent pas comme du leur, mais qu'ils se glorifient en Dieu. Jésus-Christ ne dit pas sans cause, Qui a des oreilles pour ouyr, qu'il oyent². Ainsi quand nous preschons et exhortons, ceux qui ont des oreilles obéissent volontiers : quant aux autres, le dire d'Isaïe s'accomplit en eux, qu'en oyant ils n'oyent point³. Or pourquoy les uns en ont (dit saint Augustin) les autres non, qui est-ce qui cognoist le conseil du Seigneur ? Faut-il doncques nier ce qui est manifeste, quand ce qui est occulte ne se peut comprendre⁴ ? Ces propos sont fidèlement extraits de saint Augustin : mais pource que ses propres mots auront possible plus d'autorité que les miens, j'en réciteray autant que besoin sera. Si quelques-uns, dit-il, se tournent à nonchalance et lascheté sous l'ombre de la prédestination, et se débordent en leurs concupiscences, selon qu'ils y sont enclins, faut-il pourtant estimer ce qui se dit, estre faux ? Si Dieu a préveu qu'ils seront bons, ils le seront, à quelque malice qu'ils soyent maintenant adonnez : et s'il a préveu qu'ils seront mauvais, ils le seront, en quelque bonté qu'ils cheminent aujourd'huy. Faut-il pourtant que ce qui se dit vraiment de la prescience de Dieu, soit renoncé ou celé, sur tout, quand en s'en taisant on donne occasion à d'autres erreurs ? Item, C'est autre chose de supprimer ce qui est vray, que de la nécessité de le déclarer. Il seroit long de chercher toutes les causes de nous taire de la vérité. Il y en a une entre les autres : c'est afin que ceux qui n'entendent pas, n'empirent, quand nous désirons

1 Thess. IV, 7.

2 Ephés. II, 10.

1) Jean VI, 65.

2) Is. VI, 9.

3) Matth. XIII, 9.

4) De bono persce., lib. CXV.

d'instruire ceux qui en sont capables. Or telles gens, quand nous parlerons de la prédestination, n'en seront pas rendus plus savans : mais aussi ils n'en deviendront pas pires. Or le cas posé que la vérité emporte ceci, que quand nous la déclarons, celui qui ne la comprend pas en devienne pire : et que si nous la tenons ensevelie, celui qui la pourroit comprendre en ait dommage, que pensons-nous qu'il soit de faire ? Ne faudra-il pas plustost dire ce qui est vray, afin que ceux desquels il pourra estre entendu le comprennent, que de nous en taire, tellement que tous deux demeurent ignorans, et que celui mesme qui est le plus entendu, empire par nostre silence, lequel s'il estoit enseigné, plusieurs autres apprendroyent de luy ? Et nous refusons de dire ce que l'Ecriture tesmoigne estre licite, voire sous ombre que nous craignons que celui qui n'est point capable de proufiter n'en soit offensé : et ce pendant nous ne craignons point que celui qui le pourroit comprendre, soit prins de fausseté par nostre silence¹. Puis il conferme encores plus clairement ce propos par une briefve conclusion : Si les Apostres, dit-il, et les Docteurs de l'Eglise qui les ont suyvis, ont fait tous les deux : c'est de traiter sainement de l'élection éternelle de Dieu, et d'entretenir les fidèles en reigle de sainte vie : qu'est-ce que ces nouveaux Docteurs estans contraints et convaincus par la vérité invincible, disent qu'il ne faut point prescher au peuple la prédestination, encores que ce qu'on en dise soit vray ? Mais quoy qu'il en soit il la faut prescher, afin que ceux qui ont oreilles pour ouyr, oyent. Et qui est-ce qui les aura, sinon les ayant receues de celui qui a promis de les donner ? Or que celui qui n'a pas receu un tel don rejette la bonne doctrine, moyennant que celui qui l'a, l'accepte et en boyve, qu'il en boyve et en vive. Car comme il faut prescher les bonnes œuvres afin que Dieu soit deuement servy : ainsi faut-il prescher la prédestination, afin que celui qui a oreilles pour ouyr, se glorifie en Dieu, non pas en soy².

1) *De bono persév.* cap. XVI.

2) *Ejusdem libri* cap. XX ; *Matth.* XIII, 9.

44 Néanmoins selon que ce saint Docteur avoit un singulier désir d'édifier, il advertit de modérer tellement la façon d'enseigner ce qui est vray, qu'on se garde tant qu'il sera possible de scandaliser. Car il remonstre que ce qui se dit vrayement, peut bien estre conforme à l'utilité. Si quelqu'un parloit ainsi au peuple, Ce que vous ne croyez, c'est pource que vous estes prédestinez à périr, non-seulement il nourriroit la paresse, mais aussi flatteroit la malice. Si quelqu'un passoit encores plus outre, en disant qu'en ne croyant point à l'advenir, ils monstreront qu'ils seront réprovez, ce seroit maudire plustost qu'enseigner. Ainsi saint Augustin veut bien que telles gens soyent rejettez, comme n'ayans nul goust, et mesmes troublans les simples : ce pendant il maintient que nul ne profite en la correction, sinon que celui qui fait proufiter mesmes sans correction, y aide par sa pitié. Or pourquoy il aide à l'un, et non pas à l'autre, ce n'est pas raison que l'argille en juge, et non pas le potier. Il adjouste puis après, Quand les hommes par le moyen de la prédestination viennent ou retournent en la voye de justice, qui est-ce qui besongne en leurs cœurs pour leur donner salut, sinon celui qui donne accroissement quand les ministres plantent et arrousent¹ ? Or si luy plaist de sauver, il n'y a nul frain arbitre qui luy résiste. Parquoy il n'y a point de doute que les volontez des hommes ne peuvent résister à celle de Dieu, (lequel fait tout ce qu'il veut au ciel et en terre, et qui mesmes a fait ce qui est à venir) veu qu'il fait ce que bon luy semble des volontez des hommes. Item, Quand il veut amener les hommes, les attache-t-il des liens corporels ? Il tient les cœurs au dedans, il les pousse et les tire par leurs volontez lesquelles il a formées en eux. Mais ce qu'il adjouste ne doit pas estre oublié, c'est, Pource que nous ne savons pas ceux qui appartiennent au nombre et à la compagnie des prédestinez, et non, que nous devons estre affectionnez à souhaiter le salut de tous. Si ainsi est, nous tascherons de faire tous ceux que nous rencontrerons, participans de nos-

1) 1 Cor. XV, 10.

re paix. Au reste, elle ne reposera sinon sur ceux qui sont enfans de paix. Brief, tant qu'en nous est nous avons à user la correction salubre et sévère, comme de médecine, envers tous, à ce qu'ils ne périssent ou perdent les autres : mais c'est à faire à Dieu de rendre nostre correction utile à ceux qu'il a prédestinez.

CHAPITRE XXIV.

Que l'élection est confirmée par la vocation de Dieu : et qu'au contraire les réprouvez attirent sur eux la perdition juste, à laquelle ils sont destinez.

4 Toutesfois afin que la chose soit mieux esclarcie, il sera expédient de traiter yci tant de la vocation des esleus, que de l'aveuglement et endurcissement des réprouvez. J'ay touché desjà du premier point en réfutant l'erreur de ceux qui sous ombre de la généralité des promesses, voudroyent égualer tout le genre humain. Mais Dieu garde son ordre, en éclairant finalement par sa vocation la face qu'il tenoit au paravant cachée en y. Et pour ceste cause on peut dire qu'en appelant il testifie de son élection. Car il a préordonné ceux qu'il avoit prédestinez, pour estre conformes à l'image de son Fils. Or ceux qu'il a préordonnez, les a aussi appelez : et ceux qu'il a appelez, il les a justifiez pour les glorifier une fois ¹. Comme ainsi soit que le Seigneur en eslisant les siens, les ait adoptez pour ses enfans, nous voyons toutesfois qu'ils ne viennent point en possession d'un si grand bien, sinon quand il les appelle. D'autre part, qu'estans appelez, ils ont desjà quelque jouissance de leur vocation. Pour laquelle cause saint Paul appelle l'Esprit qu'ils reçoivent, Esprit d'adoption ². Item, Le seau et arre de l'héritage futur ³ : d'autant que par son témoignage il confirme et seelle en leurs cœurs la certitude de ceste adoption. Car combien que la prédication de l'Evangile surde de la fontaine de l'élection, toutesfois pource qu'elle est commune aussi aux réprouvez, elle n'en seroit point assez ferme preuve de soy. Mais Dieu enigne ses esleus avec efficace, pour les attirer à la foy : comme nous avons allégué ci-dessus, Celuy qui est de Dieu a

veu le Père ¹, et non autre. Item, J'ay manifesté ton Nom aux hommes que tu m'as donnez ² : comme ainsi soit qu'il dise ailleurs, Nul ne peut venir à moy, sinon estant tiré du Père ³, Lequel lieu saint Augustin considère prudemment, lequel parle ainsi : Si, tesmoin la vérité, celui qui a appris du Père vient : quiconques ne vient point, n'a point appris du Père. Il n'est pas doncques conséquent, que celui qui peut venir, vienne de faict, sinon qu'il le vueille et qu'il le face : mais quiconques a esté enseigné du Père, non-seulement peut venir, mais vient de faict. Et alors il y a l'avancement de possibilité, l'affection de volonté, et l'effect de l'action ⁴. Il parle encores plus clairement en un autre lieu, Qu'est-ce que veut dire ceci, Quiconques a ouy de mon Père et a appris, vient à moy : sinon qu'il n'y a nul qui oye et qui apprene du Père, qui ne vienne à Jésus-Christ ? Car si tous ceux qui oyent et apprenent, viennent : quiconque ne vient point, n'a point ouy ny appris. Car s'il eust ouy et appris, il viendroit. Ceste eschole est fort esloignée des sens de la chair, en laquelle le Père enseigne et est ouy, pour faire venir à son Fils. Un peu après il adjoust, Ceste grâce laquelle est occultement donnée aux cœurs des hommes, n'est point recueillie d'un cœur endurcy : car elle est donnée à ce que la dureté du cœur soit ostée. Ainsi quand le Père est ouy intérieurement, il oste le cœur de pierre et en donne un de chair ⁵. Et voylà comme il fait les enfans de la promesse et vais-

1) Jean VI, 46.

2) Jean XVII, 6.

3) Jean VI, 44.

4) De Gratia Christi, contre Pelag. et Caelest., lib. I, cap. XIV et XXXI.

5) Ezéch. XI, 19 ; XXXVI, 26.

Rom. VIII, 29, 30.

2) Rom. VIII, 15.

Ephes. I, 13, 14 ; 1 Cor. I, 22, et autres passages.

seaux de miséricorde, lesquels il a préparé en gloire ¹. Pourquoi doncques n'enseigne-il tous hommes pour les faire venir à Christ, sinon que ceux qu'il enseigne c'est par miséricorde : et ceux qu'il n'enseigne point, c'est par jugement : d'autant qu'il a pitié de ceux que bon luy semble, et endurecise ceux qu'il veut ². Le Seigneur doncques choisit pour ses enfans ceux qu'il eslit, et délibère d'estre leur Père : mais en les appelant, il les introduit en sa famille, et se conjoint et allie avec eux, pour estre faits comme un. Or l'Ecriture conjoint en telle sorte la vocation avec l'élection, monstre bien par cela qu'il n'y faut rien chercher, sinon la miséricorde de Dieu gratuite. Car si nous demandons lesquels il appelle, et la raison pourquoy : elle respond, Ceux qu'il a esleus. Or quand on vient à l'élection, la seule miséricorde y apparoist de toutes pars : selon que porte la sentence de saint Paul, Que ce n'est point ne du vueillant ne du courant, mais de Dieu ayant pitié ³. Et ne faut point prendre cela comme on fait communément, en partissant entre la grâce de Dieu et la volonté et course de l'homme. Car on expose que le désir ne l'effort de l'homme ne peuvent rien, sinon que la grâce de Dieu les face prospérer : mais si Dieu adjouste son aide, que l'un et l'autre fait quelque chose pour acquérir salut. Laquelle cavillation j'aime mieux réfuter par les paroles de saint Augustin que par les mienes. Si l'Apostre, dit-il, n'a voulu autre chose que dire qu'il n'estoit seulement en la faculté du vueillant et du courant, sinon que le Seigneur y aide par sa miséricorde, nous pourrions au contraire retourner cela, et dire qu'il n'est pas en la seule miséricorde de Dieu, sinon qu'elle soit aidée par la volonté et course de l'homme ⁴. Si cela est clairement meschant, il ne faut douter que l'Apostre n'ait voulu tout assigner à la miséricorde de Dieu, sans rien laisser à nostre volonté ou estude. Voylà les mots de ce saint personnage. Je n'estime pas un festu la subtilité qu'ils amènent : c'est que saint Paul n'eust

pas ainsi parlé, s'il n'y avoit quelque effort et volonté en nous. Car il n'a pas réputé ce qui estoit en l'homme : mais voyant qu'il y en avoit aucuns qui assignoyent en partie le salut des hommes à leur industrie : au premier membre de son oraison il condamne simplement leur erreur, puis il maintient que toute la somme de salut gist en la miséricorde de Dieu. Et qu'est-ce que font autre chose les Prophètes, sinon de prescher continuellement la vocation de Dieu gratuite?

2 Ce que nous voyons aussi en la substance d'icelle : car elle consiste en la prédication de la Parole, et illumination du saint Esprit. Or nous avons au Prophète, à qui c'est que nostre Seigneur offre sa parole : J'ay esté trouvé, dit-il, de ceux qui ne me cherchoyent point, je suis apparu à ceux qui ne m'interroguoyent point. J'ay dit à ceux qui n'invoquoyent point mon Nom, Me voyez. Et afin que les Juifs ne pensassent une telle grâce appartenir seulement aux Gentils, le Seigneur leur réduit en mémoire dont c'est qu'il a prins leur père Abraham, quand il l'a voulu recevoir en son amour : asçavoir du milieu de l'idolâtrie, en laquelle il estoit comme abysmé avec ses parens ⁵. Puis que Dieu esclaire par sa Parole à ceux qui n'ont rien mérité : en cela il donne un signe assez clair de sa bonté gratuite. Or en cest endroit la bonté infinie de Dieu se monstre desjà, mais ce n'est pas pour le salut de tous, d'autant que la condamnation des reprobés sera plus grievée, de ce qu'ils ont rejeté le tesmoignage de l'amour de Dieu. Et de faict aussi Dieu retire d'eux la vertu de son Esprit, pour donner plus de lustre à sa grâce. Dont il s'ensuit que la vocation intérieure est un gave de salut, qui ne peut mentir. A quoy rapporte le dire de saint Jehan, Nous cognoissons que nous sommes ses enfans, par l'Esprit qu'il nous a donné. Et afin que la chair ne se glorifie qu'en luy respond estant appelée : il afferme que nous n'avons nulles oreilles à ouyr, et nuls yeux à veoir, sinon qu'il nous les a formez. D'avantage, qu'il nous les forme,

1) Rom. IX, 23. 2) Lib. De Prædest. sanct., cap. VIII.
3) Rom. IX, 16. 4) Enchir. ad Laurent., cap. XXXI.

1) Is. LXV, 1.

2) Jossé XXIV, 1.

3) 1 Jean IV, 13.

elon qu'un chacun en est digne : on son élection. De quoy nous exemple notable en saint Luc, dit que les Juifs et Gentils com-
 it ouyrent la prédication de saint comme ainsi soit que tous fus-
 gnez d'une mesme doctrine, il ue ceux ont creu, que Dieu avoit à la vie éternelle¹. N'aurions-nous te de nier que la vocation ne suite, en laquelle règne la seule depuis un bout jusques à l'autre? nous faut yci donner garde de ours. Car les uns font l'homme on de Dieu, pour ratifier l'élec-
 Dieu en s'y accordant. Ainsi, se- , la volonté de l'homme seroit us le conseil de Dieu. Comme si re disoit seulement, qu'il nous é de pouvoir croire : et non pas , que la foy pleinement est don . Les autres, je ne sçay pas de raison estans induits, suspendent , de la foy : comme si il n'y avoit : certitude ne fermeté jusques à i croye. Or il est bien vray qu'à regard elle est confermée en et que le conseil de Dieu, qui rant estoit caché, nous est mani- mais ce pendant gardons-nous re autre chose que ce que nous lit par ci-devant, asçavoir que on de Dieu, laquelle nous estoit e, nous est approuvée et comme
 Mais c'est faususement parler, action commence d'avoir son effi- s que nous recevons l'Evangile, le prend de là sa vigueur. Quant comme j'ay dit, il nous faut pren- certitude d'icelle de l'Evangile : que si nous attentons de pénétrer et éternel de Dieu, ce nous sera me pour nous engloutir. Mais ue Dieu nous a testifié et fait co- : que nous sommes de ses esleus, lent monter plus haut, de peur lect n'ensevelisse sa cause. Car il rien plus desraisonnable, quand are nous dit qu'il nous a illumi- on qu'il nous avoit esleus, que airté nous esblouisse tellement les

yeux, que nous refusions de penser à nostre élection. Je ne nie pas ce pendant que pour estre certains de nostre salut il ne nous fale commencer par la Parole, et que toute nostre fiance ne s'y doyve appuyer et reposer, pour invoquer Dieu comme nostre Père. Car ceux qui appè- tent de voltiger sur les nues pour s'as- seurer du conseil de Dieu, lequel il nous a mis au cœur et en la bouche¹, pervers- tissent tout ordre. Il est doncques besoin de refréner nostre témérité par sobriété de foy, afin que Dieu nous soit tesmoin suffisant de sa grâce occulte, quand il la nous déclaire par sa Parole : moyennant que ce canal, duquel nous sommes rassa- siez, n'empesche point que la vraye source ne retiene l'honneur qui luy appartient.

4 Or comme ceux qui enseignent la vertu et fermeté de l'élection dépendre de la foy, par laquelle nous sentons qu'elle nous appartient, font perversement, aussi d'autre part nous tiendrons un trèsbon ordre, si en cherchant d'avoir certitude de nostre élection, nous nous arrêtons à ces signes qui en sont certains tesmoi- gnages. Le diable n'a nulle plus grievé tentation ne périlleuse pour esbranler les fideles, que quand les inquietant de doute de leur élection, il les sollicite d'une folle cupidité de la chercher hors de la voye. J'appelle chercher hors de la voye, quand le povre homme s'efforce d'entrer aux secrets incompréhensibles de la sa- gesse divine, et pour sçavoir ce qui a esté ordonné de luy au jugement de Dieu, cherche depuis le commencement d'éter- nité. Car lors il se précipite comme en un gouffre profond pour se noyer : il s'empestre comme en des pièges, dont il ne se pourra jamais desvelopper : et entre comme en un abysme de ténèbres, dont il ne pourra jamais sortir. Car c'est bien raison que l'outrecuidance de l'entende- ment humain soit ainsi punie d'une hor- rible ruine, quand elle attente de s'esle- ver par sa vertu à la hauteur de la sa- gesse divine. Or ceste tentation que j'ay dite est d'autant plus pernicieuse, que nous y sommes quasi tous enclins. Car il y en a bien peu lesquels ne soyent tou-

chez en leurs cœurs de ceste cogitation, Dont est-ce que tu as salut, sinon de l'élection de Dieu? Et ceste élection comment t'est-elle révélée? Quand ceste pensée a une fois occupé lieu en l'homme, ou elle le tormente merveilleusement : ou elle le rend du tout estonné et abatu. Je ne veux avoir argument plus propre à monstrier combien perversement telle manière de gens imagine la prédestination. Car l'esprit de l'homme ne peut estre infecté d'erreur plus pestilent, que quand la conscience est troublée de sa tranquillité et repos qu'elle doit avoir avec Dieu. Ceste matière est comme une mer : en laquelle si nous craignons de périr, gardons-nous sur toutes choses de ce rocher, auquel on ne peut ahurter sans malencontre. Combien toutesfois que ceste dispute de prédestination soit estimée comme une mer dangereuse, si est-ce que la navigation y est seure et paisible, et mesmes joyeuse, sinon que quelqu'un affecte de son bon gré se mettre en danger. Car comme ceux qui pour estre certains de leur élection entrent au conseil éternel de Dieu sans sa Parole, se précipitent et fourrent en un abysme mortel : aussi d'autre part ceux qui la cherchent droictement et en tel ordre qu'elle est monstrée en l'Escriture, en rapportent une singulière consolation. Pourtant que ceste soit nostre voye pour en enquérir : asçavoir, de commencer par la vocation de Dieu, et finir en icelle. Combien que cela n'empesche point que les fideles ne cognoissent que les bénéfices qu'ils reçoivent journallement de la main de Dieu, proviennent de son adoption secrète : comme ils en parlent en Isaïe, Tu as fait choses admirables : tes pensées anciennes sont vraies et certaines¹, veu que le Seigneur veut qu'elle nous soit comme un mereau ou enseigne, pour nous certifier tout ce qui est licite de sçavoir de son conseil. Et afin que ce tesmoignage ne semble advis infirme à quelqu'un, réputons un peu combien de clarté et certitude il nous apporte. De quoy saint Bernard traite bien à propos. Car après avoir parlé des réprouvez, il dit, Le propos de Dieu demeure ferme.

1) Is. XXV, 1.

La sentence de paix est assés pour ceux qui le craignent : d'autant qu'il dissimule leurs péchez, et rémunère bienfaits : tellement que d'une faimable le mal mesme leur tourne en bien. Qui accusera les esleus de Dieu, s'il suffit pour toute justice, d'avoir fait à Dieu ce qu'il a fait à eux : tout ce qu'il a fait à eux, s'il n'eust jamais esté. Et après, Voyci le lieu de vray repos, lequel à bon droict nous pouvons appeler Chambre, quand nous contemplons Dieu, non pas troublé d'ire ou agité de crainte, mais pour sçavoir sa volonté, et la rendre agréable et parfaite. Ceste vision ne fraye point, mais appaise et adoucit, n'esmeut point des curiositez, mais les rabat toutes. Elle ne trouble point les sens, mais les rend tranquilles. Voyci où il nous faut droictement aller : c'est que Dieu estant appaisé, nous soyons appaisés, pource que nostre repos est en l'avoir paisible¹.

5 Premièrement, si nous désirons d'avoir la clémence paternelle et sa bonté envers nous, faut convertir les yeux en Christ, car seul repose le bon plaisir du Père, et nous cherchons salut, vie et utilité, il ne faut non plus recourir à autre, veu que luy seul est fontaine de salut, et héritier du royaume céleste. Or à quelle fin tend l'élire, sinon à ce que nous, estans adoptés de Dieu pour ses enfans, obtenions sa grâce et dilection, salut et immortalité. Quelque chose qu'on revire, retiens, espluche, on trouvera que le but de l'élire ne tend pas outre. Pourtant ceux que Dieu a choisis pour ses enfans, il n'est pas dit qu'ils se glorifient en eux-mesmes, mais en Christ² : pource qu'il ne les aime sinon en luy, et ne les pourvoit de son héritage, sinon par ses faits participans premièrement à sa gloire. Or si nous sommes esleus en Christ, nous ne trouverons point la certitude de nostre élection en nous : non pas en Dieu le Père, si nous l'in-

1) Super. Cantic., serm. XXIII. 2) Matth. 5) Ephés. I, 4.

vement sans son Fils. Christ doncques est comme un miroir, auquel il convient contempler nostre élection, et auquel nous la contemplerons sans tromperie. Car puis qu'il est celuy auquel le Père céleste a proposé d'incorporer ceux qu'il a voulu de toute éternité estre siens, afin d'advouer pour ses enfans tous ceux qu'il recognoistroit estre membres d'iceluy, nous avons un tesmoignage assez ferme et évident que nous sommes escrits au livre de vie, si nous communiquons à Christ. Or il s'est suffisamment communiqué à nous, quand par la prédication de l'Evangile il nous a testifié qu'il nous est donné du Père, afin d'estre nostre avec tous ses biens. Il est dit que nous le vestons, et que nous sommes mis à luy pour vivre, d'autant qu'il vit. Ceste sentence est souvent répétée, que le Père céleste n'a point espargné son Fils unique ¹, afin que quiconques croira en luy ne périsse point ². Il est dit aussi que quiconques croit en luy, est passé de la mort à vie ³. Selon lequel sens il l'appelle le pain de vie, duquel quiconques mangera, ne mourra jamais ⁴. Il nous est, di-je, tesmoin, que tous ceux auxquels il sera receu en vraye foy, seront tenus du Père céleste pour ses enfans. Si nous désirons quelque chose d'eux, que d'estre enfans et héritiers de Dieu, nous pouvons bien monter plus haut que Christ. Mais si c'est là nostre dernière borne, n'est-ce point enrager à tout de chercher hors Christ ce que nous avons desjà obtenu en luy, et ne se peut trouver qu'en luy seul? D'avantage, car qu'il est la sagesse éternelle du Père, la vérité immuable, le conseil arbitré, il ne faut craindre que ce qu'il nous déclare par sa bouche, puisse le moins du monde varier de la volonté du Père, quelle nous cherchons. Mais plustost nous la manifeste fidèlement telle qu'elle a esté du commencement, et doit estre tousjours. La pratique de ceste doctrine a avoir sa vigueur mesmes en nos vies. Car combien que la foy de nostre élection nous donne courage d'invoquer Dieu, toutesfois ce seroit une spé-

culation esgarée quand il nous faut former nos requestes, mettre ceci en avant, Mon Dieu, si je suis esleu, exauce-moy. Plustost il veut que ses promesses nous contentent, sans que nous cherchions ailleurs s'il nous sera favorable ou non. Ceste discrétion nous despes-trera de beaucoup de liens, quand nous sçaurons appliquer ce qui est escrit à son droict usage, et que nous ne le tirerons point çà et là inconsidérément et à la volée.

6 Cela fait aussi grandement à établir nostre fiance, que la fermeté de nostre élection est conjointe à nostre vocation. Car ceux que Christ a illuminez en sa cognoissance, et introduits en la compagnie de son Eglise, il est dit qu'il les reçoit en sa protection et tutelle. D'avantage, tous ceux qu'il reçoit, il est dit que le Père les luy a commis et donnez en garde, pour les conduire à vie éternelle ¹. Que voulons-nous plus? Le Seigneur Jésus crie à haute voix, que le Père luy a donné en sa protection tous ceux qu'il vouloit estre sauvez ². Pourtant, quand nous voulons sçavoir si Dieu a nostre salut en recommandation, cherchons s'il l'a recommandé à Christ, lequel il a constitué gardien unique de tous les siens. Si nous doutons asçavoir si Christ nous a receus en sa tutelle et sauvegarde, il vient au-devant de ceste doute, quand il se présente pour Pasteur: et déclare qu'il nous aura au nombre de ses brebis, si nous escoutons sa voix ³. Recevons donc Christ, puis qu'il s'expose à nous tant bénévolement, et vient au-devant pour nous recevoir. Il n'y a point de doute qu'il nous tiendra en son troupeau, et nous gardera en son bercail. Mais quelqu'un dira qu'il nous faut soucier de ce qui nous peut advenir: et quand nous pensons au temps futur, que nostre imbécillité nous admoneste d'estre en sollicitude. Car comme saint Paul dit que Dieu appelle ceux qu'il a esleus ⁴, aussi le Seigneur Jésus dit, qu'il y en a plusieurs d'appelés, et peu d'esleus ⁵. Saint Paul aussi bien nous désenhorté

1) Jean VI, 37, 39.

2) Jean X, 2, 16.

3) Math. XXII, 14.

4) Jean XVII, 6, 12.

5) Rom. VIII, 30.

Rom. VIII, 31.
Jean V, 24.

2) Jean III, 16.

4) Jean VI, 35, 59.

doute que ces promesses n'appartiennent au temps futur. Tout ce que le Père me donne, vient à moy: et ce qui sera venu à moy, je ne le jetteray point dehors. Item, Ceste est la volonté de mon Père, que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné: mais que je ressuscite tout au dernier jour³. Item, mes ouailles escoutent ma voix, et me suyvent. Je les cognoy, et leur donne la vie éternelle, nul ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus fort que tous: parquoy nul ne les pourra ravir de sa main⁴. D'avantage, en prononçant que tout arbre que son Père n'aura point planté sera arraché⁵: il signifie à l'opposite, qu'il ne se peut faire que ceux qui ont vive racine en Dieu, soyent jamais arrachez. A quoy s'accorde le dire de saint Jehan, S'ils eussent esté de nostre troupeau, jamais ne fussent sortis d'avec nous⁶. Et voylà pourquoy saint Paul s'ose glorifier d'une façon magnifique contre la vie et la mort, contre les choses présentes et à venir⁷. En quoy on voit qu'il a esté assuré du don de persévérance. Il n'y a doute aussi que luy-mesme n'adresse ceste sentence à tous les esleus, Celuy qui a commencé en vous l'œuvre de vostre salut, la parfera jusques au jour de Jésus-Christ⁸. Comme de faict, David estant esbranslé de griefves tentations, se repose sur cest appuy, Seigneur, tu ne délaisseras pas l'ouvrage

en jour que ceux qui se sont
estre à Christ, défaillent et tréb
Mesmes au lieu où il dit, qu
ceux qui luy avoyent esté de
Père, n'est péri, il excepte le fi
dition². Cela est bien vray: m
certain d'autre part, que telle
de gens n'ont jamais adhéré
d'une telle fiance de cœur, pa
nous disons que nostre élection
certifiée. Iceux sont sortis de
saint Jehan, mais ils n'estoy
des nostres. Car s'ils en eussent
fussent demeurez avec nous³.
pas qu'ils n'ayent des signes se
avec les esleus: mais je ne leur
pas ce fondement certain de l
tion, que les fidèles doyvent pr
lon mon dire, de la parole de l'
Pourtant, que ces exemples nen
blent point, que nous ne nous
seulement en ces promesses du
Jésus, où il prononce que le P
donné tous ceux desquels il est
vraye foy: et que nul de leur no
périra, puis qu'il en est le ga
protecteur⁴. Il sera parlé ailleu
das. Quand est de saint Paul, il
défend pas simplement toute
mais une nonchalance charnelle
tire avec soy orgueil, outreui
contempnement des autres: este
milité et révérence de Dieu, et
en oubliance de ses grâces. C
passage-là il parle aux Gentils,

pas une crainte par laquelle nous vacillions avec estonnement, mais laquelle nous instruisant à révéler humblement la grâce de Dieu, ne diminue rien de la fiance que nous avons en luy comme il a esté dit autre part. Il y a d'avantage, qu'il n'adresse pas son propos à chacun à part, mais aux bandes qui estoient pour lors. Car d'autant que l'Eglise estoit divisée en deux, et que l'envie avec la haultesse estoit cause du divorce, saint Paul admoneste les Payens, que s'ils ont esté substituez au lieu du peuple saint et héréditaire, que cela les doit induire à crainte et modestie : comme ainsi soit que plusieurs fussent pleins d'orgueil et de présomption, desquels il estoit expédient de rabatre la vaine flatterie. Au reste, nous avons desjà veu que nostre espérance se doit estendre à l'advenir, voire outre la mort : et qu'il n'y a rien plus contraire à sa nature que d'estre inbransle et en souci, comme si nous doutions de ce qui doit estre fait de nous.

8 Touchant de la sentence de Christ, de plusieurs sont appelez, et peu d'esleus : il n'y aura nulle ambiguïté, s'il nous souvient de ce qui nous doit estre meslé liquide, asçavoir qu'il y a double pièce de vocation. Car il y a la vocation universelle, qui gist en la prédication extérieure de l'Evangile, par laquelle le Seigneur invite à soy tous hommes indistinctement : voire mesmes ceux ausquels il la propose en odeur de mort, et pour matière de plus grievé condamnation. Il y en a une autre spéciale, de laquelle il ne fait quasi que les fidèles participans, quand par la lumière intérieure du saint Esprit il fait que la doctrine soit racinée en leurs cœurs; combien qu'auquelquesfois il use aussi d'une telle vocation envers ceux qu'il illumine pour un temps : et puis après, à cause de leur inconstance, il les délaisse et jette en plus grand aveuglement. Or le Seigneur Jésus voyant l'Evangile estre publié lors à beaucoup de gens, estre rejeté de plusieurs, méprisé des autres, et que peu de personnes l'avoient en honneur, il nous figure Dieu sous la personne d'un Roy, quel voulant faire un banquet solennel

envoie ses serviteurs çà et là, pour prier grande multitude : mais qu'il n'y en a guères qui promettent de venir, pource que chacun allègue ses empeschemens : tellement qu'il est contraint à leur refus, de mander tous ceux qu'on peut rencontrer par les rues. Il n'y a nul qui ne voye bien que la parabole jusques yci se doit entendre de la vocation extérieure. Il adjouste conséquemment, que Dieu à la manière de ceux qui reçoivent des hostes, va de table en table, pour festoyer tous ceux qu'il a receus, de bonne chère. S'il en trouve quelqu'un qui n'ait point sa robe d'honneur, il dit qu'il ne souffrira point déshonorer son banquet, mais qu'il le chassera hors ¹. Je confesse que ce membre se doit entendre de ceux qui font profession de foy, et ainsi sont receus en l'Eglise, mais cependant ne sont point vestus de la sanctification de Christ. Il est donc dit que le Seigneur ne souffrira pas à la longue telles pestes, qui ne font que diffamer son Eglise : mais selon que mérite leur turpitude, les chassera hors. Il y en a doncques peu d'esleus d'un grand nombre qui aura esté appelé, mais non pas de ceste vocation dont nous enseignons que les fidèles doyvent estimer leur élection. Car celle dont il est là parlé appartient aussi aux iniques : ceste seconde apporte avec soy l'Esprit de régénération, lequel est l'arre et seau de l'héritage futur, et par lequel nos cœurs sont signez jusques au jour de la résurrection ². En somme, pource que les hypocrites se vantent d'estre aussi gens de bien que les vrais serviteurs de Dieu, Jésus-Christ prononce qu'en la fin ils seront déchassez du lieu qu'ils occupent à tort : suyvant ce qui est dit au Pseaume, Seigneur, qui habitera en ton sanctuaire ? celui qui est innocent de ses mains, et pur de cœur ³. Item, Telle est la génération de ceux qui cherchent Dieu, qui cherchent la face du Dieu de Jacob ⁴. Par ce moyen le saint Esprit exhorte les fidèles à patience, à ce qu'il ne leur face mal que les Ismaélites soyent meslez parmi eux en l'Eglise : veu qu'en la fin

1) Matth. XXII, 1-12.

2) Ephés. I, 13, 16.

3) Ps. XV, 1.

4) Ps. XXIV, 6.

dit-il, esleus douze, et l'un est diable² : c'est qu'il l'avoit constitué Apostre. Mais quand il parle de l'élection à salut, il le sépare du nombre des esleus, comme quand il dit, Je ne parle pas de tous, je sçay lesquels j'ay esleus³. Si quelqu'un confond ce vocable d'Election en ces passages, il s'enveloppera povrement : s'il le sçait distinguer, il n'y a rien plus facile. C'a esté doncques très mal parlé à saint Grégoire, de dire que nous sçavons bien de nostre vocation, mais que de nostre election nous en sommes incertains. Et de cela il nous exhorte à terreur et tremblement, usant de ceste raison, que nous sçavons bien quels nous sommes aujourd'huy, mais que nous sommes ignorans quels nous serons demain⁴. Mais par la procédure de son oraison on voit bien comment il s'est ainsi abusé. Car pource qu'il fondoit l'élection sur le mérite des œuvres, il avoit assez de matière à espovanter les hommes, et les mettre en des fiance : de les confermer il ne pouvoit, pource qu'il ne les renvoyoit point à la fiance de la bonté de Dieu. Par cela les fidèles peuvent avoir quelque goust de ce que nous avons dit au commencement : asçavoir que la prédication, si elle est bien méditée, n'est pas pour troubler ou esbranler la foy, mais plustost pour la confermer trèsbien. Toutesfois je ne nie pas que le saint Esprit n'approprie quelquesfois les mots à la rudesse de nostre

40 Or les esleus ne sont point assemblez par la vocation du Seigneur au troupeau de Christ, ne dès lors de leur mère, ny en un mesme temps, mais comme il plaist à Dieu de penser sa grâce. Devant doncques soyent convertis à ce souverain Seigneur, ils errent comme les autres, et se perdez en la dissipation universelle du monde, et ne diffèrent en rien des autres, sinon que Dieu par une miséricorde singulière les conserve, de peur qu'ils ne trébuschent en ruine éternelle. regardons doncques en eux, nous ne voyons la race d'Adam, laquelle ne sentir que la perversité de son cœur. De ce qu'ils ne tombent point en désespérée, cela ne se fait point par quelque bonté naturelle : mais par ce que l'œil du Seigneur veille sur eux, et sa main est estendue pour les conduire. Car ceux qui imaginent qu'ils ont je ne say quelle semence d'innocence enracinée en leurs cœurs dès la naissance, et que par cela ils sont enclins à la crainte de Dieu, n'ont nulle autre preuve que de l'Ecriture pour prouver leur opinion, et l'expérience mesme les redarguit, qui produisent bien quelques exemples pour prouver qu'aucuns des esleus n'ont du tout esté sans religion devant que d'estre droictement illuminez ; car ils avouent que saint Paul a esté irrépréhensible par son Pharisaïsme² : que Cornille

ait plus rien, sinon une plus
 élation de l'Evangile. Mais en-
 est-ce qu'ils obtiendront en la
 nous leur accorderons d'une
 conclurront-ils que tous les
 Dieu ont eu un mesme esprit?
 ant comme si quelqu'un ayant
 l'intégrité de Socrates, Aris-
 ocrates, Scipion, Curius, Ca-
 autres Payens, vouloit inférer
 que tous ceux qui ont esté aveu-
 olâtrie, ont esté de sainte vie
 . Outre ce que leur argument
 rien, l'Ecriture leur contredit
 it en plusieurs lieux. Car l'estat
 it saint Paul avoir esté entre
 iens devant leur régénération,
 e pas un seul grain de ceste
 : Vous estiez, dit-il, morts en
 échez, esquels vous cheminiez
 monde, et selon le diable, lequel
 maintenant aux rebelles, entre
 nous estions au paravant, suy-
 oncupiscences de nostre chair,
 ce que bon nous sembloit, et
 nous naturellement héritiers de
 ieu comme les autres¹. Item,
 s souviene que vous avez esté
 dis sans espérance, et sans Dieu
 nde². Item, Vous estiez quel-
 énèbres : maintenant estans lu-
 Dieu, cheminez comme enfans
 re³. Ils diront, possible, que
 it référer à l'ignorance de vé-
 laquelle ils confessent bien les
 tre déterus devant leur voca-
 bien que cela est une calomnie
 e, veu que saint Paul infère
 pos, que les Ephésiens ne doy-
 mentir ne desrober⁴. Mais en-
 nous leur concédions, que res-
 ils à d'autres passages? comme
 rant dénoncé aux Corinthiens,
 idolâtres, paillars, adultères, ef-
 bougres, larrons et avaricieux
 eront point le royaume de Dieu,
 te incontinent, qu'ils ont esté
 z en ces crimes devant qu'avoir
 rist : mais que maintenant ils
 nettoyez par son sang, et déli-

vrez par son Esprit⁵. Item aux Romains,
 Comme vous avez abandonné vos mem-
 bres au service d'immondicité et iniquité,
 maintenant adonnez-les au service de jus-
 tice ; car quel fruit avez-vous eu de vos-
 tre vie précédente, de laquelle vous avez
 honte⁶? etc.

11 Quelle semence d'élection, je vous
 prie, fructifloit en ceux lesquels menans
 une vie du tout meschante et vilene, quasi
 d'une malice désespérée s'estoyent aban-
 donnez au vice le plus exécrationnel du
 monde? Si l'Apostre eust voulu parler à
 la manière de ces nouveaux docteurs, il
 devoit leur remonstrer combien ils es-
 toient redevables à Dieu, de ce qu'ils ne
 les avoit point laissez tomber en telle po-
 vreté. Pareillement saint Pierre devoit
 exhorter ceux auxquels il escrivoit son
 Epistre à rendre grâces à Dieu, de ce
 qu'il les avoit conservez, leur donnant
 dès le commencement une semence de
 sainteté. Mais au contraire, il les admo-
 neste qu'il suffit bien que le temps passé
 ils eussent lasché la bride à toutes mes-
 chantes concupiscences⁷. Et que sera-ce
 si nous venons à produire des exemples?
 Quelle semence y avoit-il en Raab pail-
 larde, devant la foy⁸? Pareillement en Ma-
 nassé, ce pendant qu'il espandoit le sang
 des Prophètes, jusques à en faire regor-
 ger la ville de Jérusalem⁹. Aussi bien au
 brigand, lequel vint à repentance en ren-
 dant l'Esprit¹⁰. Pourtant laissons là ces
 inventions légères, que se forgent hors
 l'Ecriture je ne sçay quels entendemens
 curieux. Plustost que ce que contient
 l'Ecriture nous demeure ferme : asça-
 voir que nous avons esté comme povres
 brebis esgarées, et qu'un chacun est dé-
 cliné en sa voye⁷, c'est-à-dire perdition.
 Ainsi que de ce gouffre de perdition le
 Seigneur retire ceux que bon luy semble,
 non pas du premier coup : mais différant
 en son opportunité : ce pendant qu'il les
 conserve, de peur qu'ils ne trébuschent
 en blasphème irrémissible.

12 Comme le Seigneur par la vertu de
 sa vocation conduit ses esleus au salut,

1, 1-2.
 3, 6.

2) Ephés. II, 12.
 4) Ephés. IV, 25, 26.

1) 1 Cor. VI, 9-11.
 2) 1 Pierre IV, 2.
 3) 2 Rois XXI, 16.
 7) Is. LI, 6.

2) Rom. VI, 19-21.
 4) Josué II, 1.
 6) Luc XXIII, 42.

mais nous en eslirons un qui est notable par-dessus les autres. Il s'est passé plus de quatre mille ans devant l'avènement de Christ, que le Seigneur a tousjours caché à toutes gens la lumière de sa doctrine salutaire. Si quelqu'un allègue qu'il n'a point fait les hommes de ce temps-là participans d'un tel bien, pource qu'il les en estimoit indignes : les successeurs n'en sont non plus dignes. De laquelle chose le Prophète Malachie, outre l'expérience est très-certain tesmoin, lequel après avoir redargué l'incrédulité, les blasphèmes énormes, et autres crimes de son peuple, dit que néanmoins le Rédempteur ne laissera pas de venir¹. Pourquoi doncques a-il fait ceste grâce aux uns plustost qu'aux autres? Si quelqu'un veut yci chercher raison plus haute que le conseil secret et occulte de Dieu, il se tormentera en vain. Et ne faut craindre que quelque disciple de Porphyre, ou autre blasphémateur, ait licence de détracter contre la justice de Dieu, si nous ne respondons rien. Car quand nous affermons que nul ne périt sans l'avoir mérité, et que c'est de la bénéfice gratuite de Dieu qu'aucuns sont délivrez de damnation cela suffit pour maintenir sa gloire, sans ce qu'elle ait mestier de nos tergiversations pour estre défendue. Parquoy le souverain Juge, en privant de la lumière de sa vérité, et délaissant en aveuglement ceux qu'il a réprouvez, fait ainsi

quoy il signifie que si l'un est plus lent que l'autre, ce n'est point de sa propre, mais de la seule grâce de Dieu. 43 Pourquoi doncques en faisant à l'un laisse-il l'autre derrière? Luc rend la raison de ceux qu'il choisit, disant qu'il les avoit préordonnez. Que penserons-nous doncques de ceux qui ne sont pas choisis, sinon qu'ils sont instrumens de sa gloire en opprobre? Pourtant, que nous n'ayons point honte de parler ainsi avec Augustin : Dieu pourroit bien, de sa bonté, convertir en bien la volonté des méchans, s'il le veu qu'il est tout-puissant. De cela n'y a doute. Pourquoi doncques ne le fait-il pas? Pource qu'il ne le veut pas. Pourquoi ne le veut-il pas? C'est qu'il ne le veut, cela est évident. Car nous ne devons pas plus chercher que de raison²? Cela sera beaucoup plus utile, que de tergiverser avec eux, en disant qu'il attire ceux qu'il veut à l'invoque et tend la main pour leur aide³ : et ainsi que la différence n'est point au jugement de Dieu, mais au choix des hommes. Brief, tant qu'il gise au propre mouvement de sa volonté, mesmes d'approcher, que mesmes les hommes de Dieu ont besoin d'estre pourvus d'une inspiration singulière. Lydie, femme de pourpre, craignoit Dieu : tout ce qu'il a falu que son cœur fust ouvert de Dieu pour la rendre attentive à la doctrine de saint Paul, et faire qu'elle y profitez. Cela n'est pas dit d'une femme.

Seigneur n'envoie sa parole à d'aucuns lesquels il cognoit la cécité en devoir estre augmentée. Pourquoy est-ce qu'il faisoit faire tant de messages à Pharaon? Estoit-ce pource qu'il espérait pouvoir adoucir son cœur, envoyant ambassade sur ambassade? Mais devant que commencer il sçavoit quelle issue il en viendroit, et l'avoit prédit : Va, disoit-il à Moïse, et expose-luy ma volonté : mais l'endurciray son cœur, afin qu'il n'obtienne point¹. En telle sorte suscitant Ezéchiel, il l'avertit qu'il l'envoie à un peuple rebelle et obstiné, afin qu'il ne s'estonne quand il trouvera leurs oreilles sourdes². Il prédit pareillement à Jérémie, que sa doctrine sera comme feu, pour bruler et dissiper le peuple comme paille³. Mais la prophétie que nous avons en Isaïe, presse encores plus fort; car le Seigneur l'envoie avec ce mandement, et dit aux enfans d'Israël, Oyez en tant, et n'entendez point : voyez et ne cognoissez point. Endurcy le cœur de ce peuple, estoupe ses oreilles et bande ses yeux, de peur qu'il ne voye, et escoute, ne entende, et qu'il soit converty pour estre sauvé⁴. Voilà comment il leur adresse sa parole, mais c'est pour les rendre plus sourds : il allume la clarté, mais c'est pour les rendre plus aveugles : il leur présente la doctrine, mais c'est pour les rendre plus estourdis : il leur donne remède, mais c'est afin qu'ils ne guairissent. Saint Jehan alléguant ceste prophétie, dit que les Juifs n'ont pu croire à la doctrine de Christ : pource que ceste malédiction de Dieu estoit sur eux⁵. Cela aussi ne se peut mettre en doute, que quand Dieu ne veut point illuminer quelqu'un, qu'il luy baille sa doctrine enveloppée afin qu'il n'y prouve, mais qu'il en vienne en plus grand tonnement et stupidité. Car Christ tesmoigne qu'il expose à ses Apostres seulement les paraboles dont il avoit usé pour le populaire, pource que la grâce n'est faite aux Apostres, de cognoistre les mystères de son Royaume, et non aux autres⁶. Qu'est-ce que veut le Seigneur,

en enseignant ceux desquels il se donne garde de n'estre entendu? Considérons dont vient le vice, et nous laisserons là ceste question; car quelque obscurité qu'il y ait en la doctrine, il y a tousjours assez de clarté pour convaincre les consciences des meschans.

14 Mais il reste encores de veoir pourquoy c'est que le Seigneur fait cela : veu qu'il est certain qu'il le fait. Si on respond que cela se fait à cause que les hommes l'ont mérité pour leur perversité et ingratitude, ce sera bien et véritablement parlé. Mais pource que la raison de ceste diversité n'apparoist point, pourquoy il fleschit les uns en obéissance, et fait persister les autres en dureté, pour la bien résoudre, il faut venir à ce que saint Paul a noté du tesmoignage de Moïse : c'est que Dieu dès le commencement les a suscitez, afin de monstrier son Nom en toute la terre¹. Parquoy ce que les réprouvez, ayans le Royaume de Dieu ouvert n'obtempèrent point, cela sera droictement rejetté sur leur perversité et malice : moyennant qu'on adjouste conséquemment, qu'ils ont esté asservis à ceste perversité, d'autant que par le jugement équitable, mais incompréhensible de Dieu, ils ont esté suscitez pour illustrer sa gloire en leur damnation. En ceste manière quand il est dit des fils d'Hély, qu'ils n'ont point escouté les admonitions salutaires de leur père, pource que le Seigneur les vouloit perdre², il n'est pas signifié que ceste contumace ne soit venue de leur propre malice, mais il est pareillement noté pourquoy c'est qu'ils ont esté délaissés en ceste contumace, veu que Dieu pouvoit amollir leurs cœurs : asçavoir pource que le décret immuable de Dieu les avoit une fois destinez à perdition. A quoy aussi tend le dire de saint Jehan : c'est, combien que Jésus-Christ eust fait beaucoup de miracles, que nul ne creut en luy, afin que la parole d'Isaïe fust accomplie : Seigneur, qui a creu à nostre prédication³? Car combien qu'il ne vueille absoudre les incrédules, comme s'ils n'estoyent point coupables : il se contente toutesfois de ceste raison, que

Ex. IV, 21.
Jér. I, 10.
Jean XII, 38.

1) Ezéch. II, 3; XII, 2.
2) Is. VI, 9, 10.
3) Matth. XIII, 11.

4) Rom. IX, 17.
5) Jean XII, 38.

6) 1 Sam. II, 22.

les hommes ne trouveront ne goust ne saveur en la Parole de Dieu, jusques à ce qu'il leur soit donné de la bien guster. Et Jésus-Christ alléguant la prophétie d'Isaïe, que tous seront enseignez de Dieu¹, ne tend à autre fin, sinon de monstrier que les Juifs sont réprouvez et estrangez de l'Eglise, pource qu'ils ne sont point capables d'estre enseignez : n'amenant autre raison que ceste-ci, que la promesse ne leur appartient point. Ce que saint Paul confirme, en disant que Jésus-Christ, qui est scandale aux Juifs, et folie aux Payens, est néanmoins la vertu et sagesse de Dieu à ceux qui sont appelez². Car après avoir récité ce qui advient ordinairement quand l'Evangile se presche, c'est qu'il envenime les uns, et est vilipendé des autres, il adjouste qu'il n'est prisé que de ceux qui sont appelez. Il les avoit bien un peu au paravant nommez Fidèles : mais pas pour déroguer à la grâce de l'élection de Dieu, laquelle précède en degré : plustost il a adjouste ce membre second pour déclaration plus certaine : afin que ceux qui avoyent receu l'Evangile attribuassent la louange de leur foy à la vocation de Dieu, comme aussi il l'exprime puis après. Quand les meschans oyent cela, ils se plaignent que Dieu abuse de ses povres créatures, s'en jouant cruellement d'une puissance désordonnée, mais nous qui sçavons les hommes estre coupables en tant de manières devant le throne de Dieu, que quand il les interrogueroit de mille points, ils ne pourroyent respondre à un, confessons que les réprouvez n'endurent rien qui ne convienne à son juste jugement. Ce que nous n'en comprenons point la raison, il nous faut prendre cela patiemment : et ne refuser point d'ignorer quelque chose : où la sapience de Dieu eslève sa hauteesse.

15 Mais pource qu'on a accoustumé d'objecter quelques passages de l'Ecriture, où il semble que Dieu n'accorde pas que les iniques périssent par son décret, sinon entant que contre son vouloir et quasi maugré luy ils se jettent à perdition, il nous les faut briefvement expliquer, pour monstrier qu'ils ne contrarient

point à nostre doctrine. On allègue le passage d'Ezéchiel, où il est dit que Dieu ne veut point la mort du pécheur, mais plustost qu'il se convertisse et vive¹. Si on veut estendre cela à tout le genre humain, je demande doncques pourquoy il ne sollicite beaucoup de gens à repentance, desquels les cœurs seroyent plus ployables à obéir, que de ceux qui s'endurcissent de plus en plus quand il les convie journellement. Jésus-Christ testifie que sa prédication et ses miracles, qui eussent plus apporté de fruit en Ninive et Sodome qu'en Judée² : comment doncques cela s'est-il fait, si Dieu veut que tout le monde soit sauvé, qu'il n'ait point ouvert la porte à ces povres misérables, qui eussent esté mieux disposez à recevoir la grâce, si elle leur eust esté offerte? Nous voyons doncques que ce passage est perty et comme tiré par les cheveux, si sous ombre des mots du Prophète on veut anéantir le conseil éternel de Dieu, par lequel il a discerné les réprouvez d'avec les esleus. Maintenant cherchons le sens naturel. Son intention est de donner bonne espérance à ceux qui se repentiront, qu'ils seront receus à merci. La somme est telle, que les pécheurs ne doyvent douter que Dieu ne leur pardonne si tost qu'ils sont convertis. Il ne veut doncques point leur mort, entant qu'il veut leur conversion. Or l'expérience monstre comment il veut que plusieurs qu'il convie à soy se repentent : c'est en telle sorte, que ce pendant il ne touche point leur cœur. Toutesfois ce n'est pas à dire qu'il use de fallace pour les abuser; car combien que la voix externe ne serve qu'à rendre inexcusables ceux qui l'oyent sans y obéir, toutesfois si doit-elle estre tenue vraiment pour tesmoignage de la grâce de Dieu, par lequel il réconcilie les hommes à soy. Notons bien doncques l'intention du Prophète, quand il dit, que Dieu ne prend point plaisir à la mort du pécheur : c'est afin que les fidèles se confient que Dieu sera prest de leur pardonner leurs fautes, si tost qu'ils seront venus à repentance : et que les contempteurs sçachent à l'opposite, que leur crime est

1) Jean VI, 44.

2) 1 Cor. I, 22, 24.

1) Ezéch. XXXIII, 11.

2) Matth. XI, 21.

est plus aggravé, quand ils ne respondent pas à une telle humanité et clémence de Dieu. Ainsi Dieu viendra tousjours au-devant de ceux qui se convertissent, leur présentant sa merci : mais que la conversion ne soit pas donnée à tous, il nous est clairement monsté tant par Ezéchiel, que par tous les Prophètes et Apostres. Secondement, on amène le passage de saint Paul, où il dit que Dieu veut que tous soyent sauvez¹. Or combien qu'il ait quelque chose diverse d'avec le dire du Prophète, si est-ce qu'il y a quelque similitude. Je respon qu'en premier lieu il est notoire par le fil du texte, comment Dieu veut le salut de tous. Car saint Paul conjoint ces deux choses, qu'il veut que tous soyent sauvez, et qu'ils viennent à la cognoissance de vérité. S'il a esté conclu et establi par le conseil éternel de Dieu, que tous fussent faits participans de la doctrine de salut, que deviendra ceste sentence de Moyse, qu'il n'y a eu nulle part au monde tant noble, duquel Dieu soit approché comme des Juifs²? Comment cela s'est-il fait, que Dieu ait privé tant de nations de la clarté de son Evangile, de laquelle il a fait jouir les autres? Comment est-il advenu que la pure cognoissance de la vérité céleste ne soit jamais parvenue à beaucoup de gens, et que les autres à grand'peine en ont gousté quelques petits rudimens? Maintenant il est aisé de recueillir à quoy tend saint Paul. Il avoit commandé à Timothée de faire prières solennelles pour les Rois et Princesses. Or pource qu'il sembloit advis estre estrange, de faire prières à Dieu pour une manière de gens tant désespérée, veu que non-seulement ils estoient hors de la compagnie des fidèles, mais s'efforçoient de leur pouvoir d'opprimer le règne de Christ : il adjouste, que cela est agréable à Dieu, lequel veut que tous hommes estre sauvez. En quoy certainement il ne signifie autre chose, sinon qu'il a ouvert la voye de salut à aucun estat : mais que plustost il a espandu sa miséricorde en telle sorte, qu'il en veut faire tous estats participans. Les autres témoignages ne déclarent point ce que le

Seigneur a déterminé en son jugement occulte : mais seulement dénoncent que le pardon est appareillé à tous pécheurs qui le requerront en vraye pénitence. Car si quelqu'un s'opiniastre sur ce mot, où il est dit qu'il veut faire merci à tous : je répliqueray au contraire, qu'il est dit autre part que nostre Dieu est au ciel, dont il fait tout ce que bon luy semble³. Il faut doncques tellement exposer ce mot, qu'il convienne avec l'autre sentence : c'est qu'il fera merci à celui à qui il fera merci : et qu'il aura pitié de celui de qui il aura pitié⁴. Puis qu'il choisit ceux à qui il doit faire miséricorde, il ne la fait pas à tous. Mais puis qu'il appert que saint Paul ne traite pas de chacun homme, ains des estats et conditions, je me déporte de plus longue dispute, combien qu'il est aussi à noter, que saint Paul ne prononce pas que c'est que Dieu fait tousjours, et par tout, et en tous : mais advertit qu'il nous luy faut laisser en sa liberté d'attirer les Rois, Princes et Magistrats à obéir à sa doctrine : combien que pour un temps ils soyent comme enragez contre icelle, pource qu'ils sont aveugles errans en ténèbres. Il sembleroit bien de prime face, que le passage de saint Pierre nous fust contraire? c'est que Dieu ne veut point que personne périsse, mais qu'il reçoit tous à pénitence⁵ : sinon qu'en ce dernier mot le noeud est solu, veu qu'on ne peut dire que Dieu vueille recevoir à repentance, sinon à la façon qui est monstree par toute l'Ecriture. Certes la conversion des hommes est en sa main. Qu'on l'interroge s'il les veut tous convertir, veu qu'il promet seurement à un petit nombre de leur donner un cœur de chair, laissant les autres avec leur cœur de pierre⁶. Vray est que s'il n'estoit prest et appareillé de recevoir ceux qui ont leur refuge à sa miséricorde, ceste sentence ne consisteroit pas. Convertissez-vous à moy, et je me convertiray à vous⁷. Mais je di que nul n'approche jamais de Dieu, sans estre prévenu et attiré de luy. Et de faict, si la pénitence estoit au propre

1) Ps. CXV, 3.
2) 2 Pierre III, 9.
3) Zach. I, 3.

4) Ez. XXXIII, 19.
5) Ezéch. XXXVI, 26

6) 1 Tim. II, 4.

7) Deut. IV, 7.

messes évangéliques, lesquelles en testifiant de la volonté de Dieu déclarent qu'il veut ce qui répugne à ce qu'il a déterminé en secret. Je respon que non. Car combien que les promesses de salut soient universelles, toutesfois elles ne contrarient nullement à la prédestination des réprouvez, moyennant que nous regardions l'accomplissement d'icelles. Nous sçavons que les promesses de Dieu nous sont lors vallables, quand nous les recevons par foy : au contraire, quand la foy est anéantie, qu'elles sont abolies. Si la nature des promesses est telle, regardons maintenant si elles contreviennent à la prédestination de Dieu : c'est qu'il est dit que Dieu a déterminé dès le commencement, lesquels il vouloit prendre en grâce, et lesquels il vouloit rejeter : et néanmoins qu'il promet indifféremment salut à tous. Je di que cela convient très-bien. Car le Seigneur en promettant ainsi, ne signifie autre chose sinon que sa miséricorde est exposée à tous ceux qui la chercheront. Or nul ne la cherche, sinon ceux qu'il a illuminez. Finalement, il illumine ceux qu'il a prédestinez à salut. Or ceux-là expérimentent la vérité des promesses seure et certaine : tellement qu'on ne peut dire qu'il y ait quelque contrariété entre l'élection éternelle de Dieu, et ce qu'il offre le tesmoignage de sa grâce à ses fidèles. Mais pourquoy nomme-il Tous hommes? c'est afin que

de Jésus-Christ sur Jérusalem qu'il a voulu amasser ses p^{er} qu'elle l'a refusé¹ : combien facent un grand bouclier, ne rien. Je confesse que Jésus parle point comme homme reproche aux Juifs qu'ils ont tout temps sa grâce. Ce pe avons à regarder quelle est c de Dieu, de laquelle il fait me chose toute patente, comme songneusement travaillé à peuple-là. On sçait aussi, co adonnez à leurs concupiscenc ils ont résisté obstinément point recueillis : mais il ne s de là, que le conseil immua ait esté rendu frustratoire p des hommes. Nos contredi quent, qu'il n'y a rien moins à la nature de Dieu, que d'a volonté. Ce que je leur accor nant qu'ils sçachent interpr droictement. Mais comment rent-ils tant de passages, au prenant en soy les affections d descend (par manière de dire jecté pour se conformer à desse? Il dit par Isaïe qu'il bras à ce peuple rebelle², qu matin, et a veillé tard pour S'ils veulent approprier tout en rejetant la figure et face que nous avons dite, ils c

ns déjà amenée suffise : c'est combien la volonté de Dieu soit diverse quant à nostre sens, que toutesfois il ne veut ceci et cela en soy, mais seulement d'ordre nos sens estonnez de la variété de sa sagesse (comme saint Paul en parle ¹), queques à ce qu'il nous soit donné de comprendre au dernier jour, comment il a fait d'une façon admirable ce qui sembleroit aujourd'huy estre contraire à son vouloir. Ils amènent aussi des cavillans indignes de response : Puis que Dieu est Père de tous, ce n'est pas raison qu'il déshérite nuls, sinon ceux qui de leur propre coulpe se sont desjà rendus indignes de salut. Voire, comme si la libéralité de Dieu ne s'estendoit pas jusques aux chiens et aux porceaux. S'il est question du genre humain, qu'ils me respondent pourquoy Dieu s'est voulu allier à un seul peuple pour luy estre Père, laissant les autres derrière : et pourquoy de ce peuple-là qu'il avoit choisi, il en a seulement réservé un petit nombre à soy comme la fleur. Mais l'appétit enragé de l'adieu qui incite ces vils, les empêche qu'ils ne puissent considérer ce que le monde voit : asçavoir que Dieu fait tellement luire chacun jour son soleil sur les bons et sur les mauvais ², que cependant il réserve l'héritage éternel au seul troupeau de ses esleus, ausquels il a dit, Venez bénits de mon Père, possédez le royaume qui vous a esté appresté avant la création du monde ³. Ils objec-

tent plus outre, que Dieu ne hait rien de ce qu'il a fait. Ce que je leur puis accorder sans préjudicier à ce que j'enseigne : asçavoir, que les réprouvez sont hays de Dieu, voire à bon droict : pource qu'estans destituez de son Esprit ils ne peuvent apporter que cause de malédiction. Ils se servent aussi trop sottement de ce propos que la grâce de Dieu est indifféremment commune à tous, d'autant qu'il n'y a nulle diversité entre le Juif et le Gentil. Ce que je leur accorde, derechef, moyennant que ce soit selon que saint Paul le déclare, asçavoir que Dieu appelle tant des Juifs que des Payens ⁴ ceux que bon luy semble, sans estre obligé à nul. Par ceci est aussi bien rabatu ce qu'ils allèguent, que Dieu a tout enclos sous péché, afin d'avoir pitié de tous ⁵. Ouy bien, pource qu'il veut que le salut de tous soit attribué à sa miséricorde : combien qu'un tel bénéfice n'est pas commun à tous. Or quand on aura amené beaucoup de raisons, et débattu d'un costé et d'autre, si nous faut-il venir à ceste conclusion, d'estre ravis en estonnement avec saint Paul : et si les langues desbordées jettent leurs brocars à l'encontre, que nous n'ayons point honte de nous escrire, O homme, qu'es-tu, pour plaider contre Dieu ⁶? Car saint Augustin dit bien vray, que ceux qui mesurent la justice de Dieu à la proportion de celle des hommes, font trop perversement ⁷.

CHAPITRE XXV.

De la dernière résurrection.

Combien que Jésus-Christ, comme Soldat de justice, après avoir vaincu la mort ait tiré le monde par son Evangile, pour faire la vie en clarté (comme dit saint Paul ¹), dont il est dit qu'en croyant nous passons de mort à vie ², et ne sommes plus étrangers ne forains, mais bourgeois : les saints, et domestiques de Dieu,

lequel nous a fait seoir aux lieux célestes avec son Fils unique ³, tellement que rien ne nous défaut à plene félicité : toutesfois afin qu'il ne nous ennuye point d'estre exercez à guerroyer encores sur la terre, voire avec condition dure et fascheuse, comme si nous ne voyions nul fruit de la victoire que Christ nous a ac-

Ephés. III, 10.
Matth. XXV, 34.
Matth. V, 34.

2) Matth. V, 48.
3) 2 Tim. I, 10.

1) Rom. IX, 26.

2) Rom. IX, 26.

3) Ephés. II, 6, 19.

4) Rom. XI, 32.

5) De prædest. et gratia, cap. II.

Jésus-Christ : et quand luy qui est nostre vie sera apparu, que nous apparoistront aussi avec luy en gloire⁴. Voyci doncques quelle est nostre condition, asçavoir qu'en vivant sobrement, justement et sainctement en ce siècle, nous attendions l'espérance bienheureuse et l'advenement de la gloire du grand Dieu et nostre Sauveur Jésus-Christ⁵. Yci nous avons besoin d'une singulière patience, afin de ne nous point lasser ne fascher, pour tourner bride ou quitter la place qui nous a esté assignée. Parquoy tout ce qui a esté par ci-devant traité de nostre salut, requiert que nous ayons les cœurs eslevez en haut pour aimer Christ, lequel nous ne voyons point : et que croyans en luy nous soyons ravis d'une joye inénarrable et magnifique, jusques à ce que nous rapportions la fin de nostre foy, suyvant l'admonition de saint Pierre⁶. Pour laquelle raison saint Paul dit que la foy et charité des enfans de Dieu regardent à l'espérance qui leur est apprestée au ciel⁷. Quand nous avons les yeux ainsi arrestez en haut, et que rien ne les empesche ne retient yci-bas, qu'ils ne nous tirent et portent à la béatitude promise, ceste sentence est vraiment accomplie en nous, que nostre cœur est là où est nostre thrésor⁸. Et voylà pourquoy la foy est si rare au monde : c'est qu'il n'y a rien plus difficile à nostre tardiveté, que de surmonter des obstacles infinis, pour

assiéger et assaillis de tentations grievées et violentes que nous rions pas pour les soustenir ne résister, si nous n'estions desvotés des choses terrestres, pour estre attachés à la vie céleste, laquelle estre fort loing de nous. Parquoy deüement ne fermement prouffité du vangile, s'il ne s'est accoustumé de contempler continuellement la résurrection bienheureuse.

2 Les Philosophes ont jadis fort riement disputé du souverain bien, en ont débatu avec grande contradiction toutesfois, excepté Platon, n'a peu résoudre que le souverain bien l'homme est d'estre conjoint à Dieu. Mais ce pendant il n'a peu gouter le fruit de ceste conjunction. Dont il faut esbahir : veu qu'il n'avoit rien prins du vray bien, sans lequel ne peut consister. Or quant à nous, en ce pèlerinage terrien nous considérons quelle est la félicité unique et parfaite : mais en telle sorte, qu'il faut qu'elle nous enflamme journellement de plus en plus nos cœurs à la désirer, jusques à ce que nous soyons rassasiez de la plénitude d'icelle. Voylà pourquoy je vous prie que nous ne pouvons recevoir le fruit des bénéfices de Jésus-Christ, non en eslevant nos esprits à la contemplation. Comme aussi saint Paul promettoit à tous fidèles, disant qu'il s'e-

paresse. Pourtant en un autre lieu il donne ceste marque aux fideles : c'est que leur conversation est au ciel, dont ils attendent leur Sauveur¹. Et afin qu'ils ne soyent point debilités ou lasches à courir, il leur donne toutes créatures pour compagnes². Car comme ainsi soit qu'en tout le monde on voye des traces de ruine et désolation à cause du péché d'Adam, il dit que tout ce qui est au ciel et en la terre aspire avec travail à estre renouvelé. Car d'autant qu'Adam par sa cheute a dissipé le vray ordre et intégrité de nature, la servitude en laquelle toutes choses se voyent, leur est dure et grieve à porter. Non pas qu'elles ayent jugement ny intelligence : mais pource que naturellement elles appétent de retourner en l'estat duquel elles sont déchues. Parquoy saint Paul leur attribue une douleur comme d'une femme qui enfante : afin que nous qui avons receu les prémices de l'Esprit, ayons tant plus grand'honte de croupir en nostre corruption, et n'ensuyvre pas pour le moins les élémens insensibles, qui portent la punition du péché d'autrui. Et afin de nous poindre plus au vif, il appelle l'advenement de Jésus-Christ, Nostre rédemption. Il est bien vray que toutes les parties de nostre rédemption sont déjà accomplies : mais pource que Jésus-Christ ayant esté une fois offert pour nos péchez, apparaira derechef sans péché à salut³, de quelques misères que nous soyons accablez, ceste rédemption dernière nous doit soustenir jusques en fin.

3 L'importance de la chose doit bien aider nostre estude ; car ce n'est pas sans cause que saint Paul remonstre, que les morts ne ressuscitent ; tout l'Evangile n'est que fumée et mensonge⁴ : pource que nostre condition seroit la pire d'enfermer les hommes mortels, d'autant que nous sommes exposez à la haine, reproches et vitupères de la pluspart du monde, sommes en hazard à chacune heure, mesmes sommes comme moutons qu'on mene à la boucherie⁵. Et ainsi l'autorité de

l'Evangile seroit abatue non-seulement en cest endroict, mais en toute sa substance, laquelle est comprinse tant en nostre adoption qu'en l'accomplissement de nostre salut. Au reste soyons tellement attentifs à une chose de si grand pris, que nulle longueur de temps ne nous y apporte ennuy pour nous en facher. Pour laquelle raison j'ay différé de traiter de la résurrection jusques à présent, afin que les lecteurs apprenent, après avoir receu Jésus-Christ pour auteur de leur salut parfaict, de s'eslever plus haut, et cognoistre qu'il a esté revestu d'immortalité et gloire céleste, afin que tout le corps soit conformé au chef. Comme aussi le saint Esprit nous propose souvent l'exemple de la résurrection en la personne d'iceluy. C'est une chose difficile à croire, que les corps estans consumez en pourriture doyvent ressusciter en leur temps. Pourtant, combien que plusieurs des Philosophes ayent maintenu l'immortalité des âmes, la résurrection de la chair a esté approuvée de bien peu. Et combien qu'en cela ils ne soyent point à excuser, toutesfois nous sommes advertis que c'est une chose trop haute pour attirer à soy les sens humains. Or afin que la foy puisse outrepasser un si grand empeschement, l'Ecriture nous donne deux aides : l'une est en la similitude de Jésus-Christ, l'autre en la puissance infinie de Dieu. Maintenant toutes fois et quantes qu'on parlera de la résurrection, mettons-nous devant les yeux l'image de Jésus-Christ, lequel a tellement achevé le cours de sa vie mortelle en la nature qu'il avoit prise de nous, qu'estant fait immortel, il nous est un bon gage de nostre immortalité à venir. Car en toutes les misères dont nous sommes environnez, nous portons sa mortification en nostre chair, afin que sa vie soit manifestée en nous¹. Et de le séparer d'avec nous, il n'est pas licite, ne mesmes possible, qu'on ne le deschire. Dont procède cest argument de saint Paul, que si les morts ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est ressuscité non plus² : d'autant qu'il prend ce principe

¹ Phil. III, 20.

² Rom. VIII, 19.

³ Heb. IX, 25.

⁴ 1 Cor. XV, 14.

⁵ Rom. VIII, 36 ; Ps. XLIV, 23.

¹ 2 Cor. IV, 10.

² 1 Cor. XV, 13, 16.

Corruption¹. Combien qu'une portion de ceste fiance nous appartiene selon la mesure qui nous est donnée, toutesfois le plein effect n'en est apparu qu'en Jésus-Christ, lequel a esté affranchy de toute pourriture, pour reprendre son corps entier. Et afin qu'il n'y ait nulle ambiguïté ou scrupule, que Jésus-Christ ne nous associe à sa résurrection, tellement que ce gage nous contente, saint Paul notamment prononce qu'il règne au ciel, et qu'il viendra au dernier jour comme juge, pour conformer nostre corps povre et contemptible au sien glorieux². En l'autre passage il monstre que Dieu n'a point suscité son Fils de la mort, pour mettre seulement en avant un chef-d'œuvre de sa vertu, mais pour desployer une mesme efficace de son Esprit sur les fideles. Parquoy il nomme cest Esprit, Vie, quand il habite en nous : pource qu'il nous est donné à ceste fin de vivifier ce que nous avons de mortel. Je touche brièvement les choses qui se pourroyent bien déduire plus au long, et méritent bien d'estre ornées d'un plus haut style : mais j'estime que les lecteurs chrestiens trouveront en ceste briefveté assez de matière pour édifier leur foy. Jésus-Christ doncques est ressuscité pour nous avoir compagnons de la vie future. Le Père l'a ressuscité comme chef de l'Eglise, de laquelle il ne nous souffre nullement estre séparés. Il est ressuscité en la vertu du saint Esprit, lequel nous

son ordre³. Au reste ain qu'on neust point question ne doute de la résurrection de Jésus-Christ, en laquelle celle de nous tous est fondée, nous voyons en combien de sortes il la nous communique. Les gaudisseurs se pourront moquer de ce récit que font les Evangélistes, comme si c'estoyent des contes de petis enfans. Car quelle autorité, disent-ils, a ce message apporté par des femmes frayées que rien plus, et puis confirmé par les disciples, qui sont espris de frayeur ? Pourquoy Jésus-Christ n'a-plustost fait les monstres et triomphes de sa victoire, au milieu du temple, ou aux places publiques ? Pourquoy n'a-t-il présenté redoutable en majesté devant les yeux de Pilate ? Pourquoy ne l'a-t-on monstré vivant aux Sacrificateurs, et à toute la ville de Jérusalem ? Bien que les hommes profanes n'accorderont rien, que les tesmoins qu'il a esleus ne soient compétens. Je respon, combien qu'il y a une fermeté de ces commencemens fusse si contemptible, que néanmoins le tout a été gouverné par une providence admirable de Dieu : afin que ceux qui avoyent peu au paravant esté comme esbranlés de crainte, fussent attirés comme par la force au sépulchre, partie par l'ardeur du zèle qu'ils avoyent envers leur malice, partie par leur incrédulité : non seulement pour estre tesmoins d'une résurrection veue, mais aussi pour ouyr des Apôtres qu'ils voyoyent des veux. Comme

ir si après avoir esté tant et vincus, ils sont privez tant de é de Jésus-Christ, que de tous nes. Le sépulchre est cacheté, y font le guet, le corps ne se int le troisième jour, les gentans corrompus par argent sèruit qu'il a esté desrobé par les¹. Voire comme s'ils eussent d'amasser quelque grosse qu'ils fussent garnis d'armes, ussent exercez à oser attenter. Que si les gendarmes n'essayez hardis pour les rebouter et ne les poursuyvoyent-ils, e secourus du peuple pour les. Ainsi, à parler proprement, ellé de son cachet la résurrection de Jésus-Christ : et les gardes qui té établis au sépulchre, en se en mentant ont esté faits hélier la résurrection. Ce penx des Anges a retenty haut et t ressuscité, il n'est plus yci². ur qui a reluy en eux a monsent que c'estoyent Anges, non es mortels. Finalement, s'il y res quelque queue de doute, ist mesme l'a ostée. Les disciples, et non pas pour un coup. nié ses pieds et ses mains³ : redullité a grandement servy à nostre foy. Il leur a familièré des secrets du royaume de nalement ils l'ont veu de leurs eux monter au ciel. Et nonles onze Apostres ont esté inun tel spectacle, mais il a esté un coup de plus de cinq cens outreplus, envoyant le saint a donné certaine approbation nent de sa vie, mais aussi de e souverain : comme il avoit vous est expédient que je m'en ment le saint Esprit ne vien⁴. Finalement, saint Paul n'a batu au chemin de Damas par un trespasé : mais a senty que re lequel il combattoit, estoit

armé de puissance souveraine¹. Il est apparu à saint Estienne à autre fin² : c'est pour luy faire vaincre la crainte de mort par la certitude de sa vie. De ne vouloir adjouster foy à tant de tesmoignages et si authentiques, ce ne seroit pas seulement incrédulité, mais une obstination perverse, voire du tout furieuse.

4 Ce que nous avons dit, que pour estre certifiez de la résurrection il nous convient appliquer nos sens à la puissance infinie de Dieu, saint Paul le déclare en peu de mots, disant que nous espérons qu'il transfigurera nos corps contemptibles à son corps glorieux, selon l'efficace de sa vertu, par laquelle il se peut assujétir toutes choses³. Et pourtant ce n'est pas raison de regarder yci ce qui se peut naturellement faire : veu qu'il est question d'un miracle qui engloutit par l'excellence de sa grandeur tous nos sens. Toutesfois saint Paul use d'un exemple naturel pour redarguer la bestise de ceux qui nient la résurrection : Fol, dit-il, ce que tu sèmes ne cueille point de vigueur, sinon qu'il soit mort au paravant⁴. Il veut que nous contemplions l'image de la résurrection en la semence, laquelle se produit de pourriture. Et de faict, la chose ne nous seroit pas si difficile à croire, si nous estions attentifs comme il seroit requis, à tant de miracles qui se présentent à nos yeux par toutes les régions du monde. Au reste, notons bien que nul ne sera jamais vraiment persuadé de la résurrection à venir, sinon qu'estans ravy en admiration, il donne à la vertu de Dieu la gloire qu'elle mérite. Parquoy Isaïe estant animé de telle fiance s'escrie, Tes morts vivront, ils ressusciteront, voire mon corps pourry. Esveillez-vous et bénissez Dieu, vous qui habitez en la poudre⁵. Les choses estans désespérées tout à l'entour, il s'adresse à l'auteur de vie, lequel a en sa main les issues de mort, comme il est dit au Pseaume⁶. Job aussi estant plus semblable à une povre charongne qu'à un homme, toutesfois s'appuyant sur la puissance de Dieu

VII, 66; XXVIII, 11, etc.

1) Luc XXIV, 39.

2) 1 Cor. XV, 6.

3) 1.

1) Act. IX, 4.

2) Phil. III, 21.

3) Is. XXVI, 19.

2) Act. VII, 55.

4) 1 Cor. XV, 36.

5) Ps. LXVII, 21.

quoy qu'ils disent, ils comierment ce qu'ils veulent ruiner : d'autant que les saints ne cherchent meilleur allégement en leurs fascheries, que de la similitude de la résurrection. Ce qui sera encores mieux entendu par le passage d'Ezéchiel. Car pource que les Juifs ne pouvoyent accepter la promesse de leur retour, mais objectoyent à l'encontre, qu'il n'estoit non plus vray-semblable que le chemin leur feust ouvert, que de faire sortir les morts du sépulchre : une vision est donnée au Prophète, c'est qu'il y a un champ plein d'os tout secs, ausquels Dieu commande de reprendre chair, peau et nerfs². Combien que Dieu sous ceste figure incite son peuple à bien espérer de sa rédemption, toutesfois il prend l'argument d'espérance, de ce que son office est de ressusciter les morts : comme aussi ce nous est le souverain patron de toutes les délivrances que les fidèles reçoivent au monde. Pourtant Jésus-Christ après avoir dit que la parole de l'Evangile a force de vivifier : d'autant que les Juifs rejettoyent cela bien loing, adjouste tantost après, Ne vous esbahissez pas de cela : car l'heure vient en laquelle tous ceux qui sont és sépulchres, orront la voix du Fils de Dieu, et en sortiront³. Commençons doncques à l'exemple de saint Paul, de triompher desjà au milieu de nos combats d'autant que celui qui nous a promis la vie à venir, est puissant pour garder nostre dépost⁴. Et ainsi,

rendu admirable en tous ceux qui y ont creu pource qu'on aura adjousté l'Evangile.

5 Or combien que les esprits des hommes se deussent du tout appliquer et en faire estude continuelle, tout comme si de propos délibéré ils vouloyent abolir toute mémoire de résurrection, ont appelé la mort, Le déclinement de toutes choses, et l'abolition de l'homme. Car de faict, quand Solomon dit, Le chien vif est meilleur qu'un lion mort, il parle de l'opinion communément reçue. Comme en l'autre passage, Qui monte l'âme de l'homme monte en haut, et qui descend d'une beste descend en bas⁵? O stupidité brutale a eu sa vogue en tous temps : et mesmes a trouvé en l'Eglise, quand les Sadducéens n'ont voulu en honte de maintenir publiquement qu'il n'y avoit nulle résurrection, et que toutes âmes estoyent mortelles⁶. Mais a cause de ceste lourde ignorance ne servit de remède aux infidèles, ils ont esté touchés et incitez par un mouvement naturel à mettre quelque image de la résurrection devant les yeux. Car à quoy tendoit la conservation d'ensevelir les morts, si ce n'est pour une créce et inviolable, sinon pour estimer d'une nouvelle vie? Et ne peut-on rêver que cela soit venu d'erreur ou de fantasie, veu que le mesme a esté en grande sainteté entre les Pères de tout temps. Et Dieu a voulu que sa coustume demeurast entre les Payes

nous est utile, si nous regardons
 emment à quelle fin elle a tendu.
 'est une raison assez forte et pé-
 toire pour convaincre leur incrédu-
 de ce que tous ont fait profession
 chose laquelle nul d'eux n'a creue.
 atan non-seulement a eslourdi les
 des hommes, pour leur faire ense-
 la mémoire de la résurrection avec
 rps, mais s'est aussi efforcé de cor-
 re tout ce qui nous en est monstre,
 anéantir cest article. Je ne réciteray
 au long, que desjà du temps de
 t Paul il avoit commencé à l'esbran-
 mais tantost après sont sortis les
 istes, qui ont voulu accourir le rè-
 de Jésus-Christ : et le restreindre
 rme de mille ans. Or leur badinage
 i puérile, qu'il n'a besoin d'estre ré-
 non plus qu'il n'en est digne. Et
 calypse, de laquelle ils ont prins
 ur pour couvrir leur erreur, ne leur
 ise en rien : veu que le nombre de
 dont il est là fait mention ¹, ne se
 rte point à la béatitude permanente
 Eglise, mais à beaucoup de révolu-
 qui devoient advenir pour molester
 ise. Au reste, toute l'Ecriture pro-
 e qu'il n'y aura nulle fin à la punition.
 éprouvez non plus qu'à la félicité
 sseus ². Or de toutes choses invis-
 et mesmes qui surmontent la ca-
 é de nostre entendement, il n'y en a
 assurance que par la seule Parole
 Dieu. Ainsi c'est à icelle qu'il nous
 tenir, rejettans tout ce qu'on nous
 nera d'avantage. Ceux qui assignent
 ans aux enfans de Dieu, pour la béa-
 le de la vie future, ne voyent point
 le injure ils font et à Christ et à son
 e. Car si ainsi estoit que les fidèles
 eussent point estre vestus d'immor-
 té, il s'ensuyvroit que Christ (à la
 re duquel ils seront faits conformes)
 roit point esté recen en gloire immor-
 . Si leur béatitude a quelque fin, il
 myt que le règne de Christ, sur la
 eté duquel elle est appuyée, est tem-
 l. Finalement, ou telles gens sont fort
 rans des choses divines, ou ils s'ef-
 ent d'une grande malice à renverser

toute la grâce de Dieu et la vertu de
 Christ : desquelles l'accomplissement ne
 peut estre, sinon que le péché estant
 aboli, et la mort engloutie, la vie éter-
 nelle soit pleinement restaurée. Ce qu'ils
 craignent d'attribuer trop grande cruauté
 à Dieu, en disant que les meschans seront
 punis de torment éternel, les aveugles
 mesmes voyent bien quelle folie c'est que
 cela. Comme si le Seigneur faisoit grande
 injure, en privant de son Royaume ceux
 qui par leur ingratitude s'en sont rendus
 indignes. Mais les péchez, disent-ils, sont
 temporels. Je leur confesse : mais la ma-
 jesté de Dieu laquelle ils ont offensée,
 est éternelle. C'est doncques à bon droict
 que la mémoire de leur iniquité ne périt
 point. Mais si ainsi est, disent-ils, la cor-
 rection surmontera la mesure du péché.
 Je respon que cela est un blasphème in-
 tolérable, quand la majesté de Dieu est
 si peu prisee de nous, que d'estimer
 moins le contemnement d'icelle que la
 perdition d'une âme. Parquoy laissons
 tels babillars, afin qu'il ne semble que
 nous les jugions dignes de responses,
 contre ce que nous avons dit au commen-
 cement.

6 Il y a encores deux resveries, que
 des esprits curieux et tortus ont mis en
 avant. Les uns ont pensé que les âmes
 doyvent ressusciter avec les corps, com-
 me si tout l'homme périssoit en mourant.
 Les autres accordans l'immortalité des
 âmes, ont cuidé qu'elles doyvent estre
 revestues de nouveaux corps, en quoy ils
 nient la résurrection de la chair. Quant
 aux premiers, pource que j'en ay touché
 en la création de l'homme, ce me sera
 assez d'avertir derechef les lecteurs
 combien cest erreur est brutal, de faire
 de nos esprits formez à l'image de Dieu,
 un vent qui s'escoule et esvanouisse,
 ayant seulement végété le corps pour
 ceste vie caduque : secondement, de ré-
 duire à néant le temple du saint Esprit :
 brief, de despouiller la partie de nous la
 plus noble et la plus excellente, des mar-
 ques notables que Dieu y a imprimée de
 sa divinité, pour la déclarer immortelle :
 et tellement pervertir tout, que la condi-
 tion du corps soit plus précieuse que
 celle de l'âme. L'Ecriture parle bien au-

1. Luc. XX, 4.

2. Matth. XXV, 41, 46.

trement, laquelle compare nostre corps à une loge fragile, laquelle nous quittons et laissons en mourant. En quoy elle monstre que l'âme est la principale partie de l'homme : comme aussi elle le discerne d'avec les bestes brutes. Suyvant cela, saint Pierre se voyant prochain de la mort, dit que le temps est venu qu'il luy faut quitter son tabernacle ¹. Saint Paul parlant des fideles, après avoir dit que quand leur maison terrestre sera déchue, ils ont un édifice permanent au ciel, adjouste, Ce pendant que nous habitons en la chair, nous sommes séparés de Dieu comme pèlerins : et ainsi, que nous désirons de luy estre plus prochains par l'absence de nostre corps ². Si les âmes ne survivoient après nostre trespas, quel fantosme seroit-ce qui auroit Dieu présent, veu qu'il faut que ce soit une chose séparée du corps ? Et l'Apostre en l'Epistre aux Hébreux oste tous scrupules quant à cela, disant que nous sommes assemblez avec les esprits des justes ³. Par lesquels mots il entend que nous sommes associez avec les saints Pères, lesquels estans trespassez ne laissent pas d'honorer Dieu en commun avec nous : comme de faict nous ne pouvons estre membres de Christ, sinon estans unis avec eux. D'avantage, si les âmes estans despouillées des corps, ne retenoyent leur essence pour estre capables de la gloire céleste, Jésus-Christ n'eust pas dit au brigand, Tu seras aujourd'huy en Paradis avec moy ⁴. Estans munis de si bons tesmoignages et évidens, ne doutons point de recommander à l'exemple de Christ nos âmes à Dieu en mourant ⁵ : et aussi les remettre avec saint Estienne en la garde de nostre Seigneur Jésus ⁶, lequel n'est pas nommé sans cause le fidele Pasteur et Evesque d'icelles ⁷. De nous enquérir plus curieusement de l'estat qui est entre la mort et la résurrection, il n'est licite ny utile. Plusieurs se tormentent tant et plus à disputer en quel lieu les âmes sont logées, et si elles jouissent desjà de la

gloire promise, ou non. Or c'est folie et témérité de nous enquérir de choses incognues, plus haut que Dieu ne nous permet d'en sçavoir. L'Ecriture après avoir dit que Christ leur est présent, et qu'il les reçoit en Paradis pour leur donner repos et joye : à l'opposite, que les âmes des réprouvez sentent desjà les tourmens qu'elles méritent ¹, s'arreste là, et ne passe point outre. Qui sera le maistre ou docteur qui nous enseignera ce que Dieu nous a celé ? La question quant au lieu, est bien frivole et sotte : veu que nous sçavons que l'âme n'a pas ses mesures de long et de large, comme le corps. Ce que la retraite bienheureuse des saints esprits est nommée le sein ou giron d'Abraham, c'est bien assez : d'autant que par là nous sommes instruits qu'en sortant de ce pèlerinage terrien nous sommes receus du Père de tous les fideles, à ce qu'il participe du fruit de sa foy avec nous. Ce pendant, puis que l'Ecriture veut que nous soyons en suspens jusques à la venue de nostre Seigneur Jésus, et nous commande de l'attendre, et nous remet à ce jour-là pour recevoir la couronne de gloire, tenons-nous comme barrez en ces bornes que Dieu nous assigne, asçavoir que les âmes fideles, après avoir achevé leur terme de combatre et travailler, sont recueillies en repos, où elles attendent avec joye la fruition de la gloire promise ; et ainsi, que toutes choses demeurent en suspens jusques à ce que Jésus-Christ apparaisse pour Rédempteur. Quant aux réprouvez, il n'y a doute que leur condition ne soit conforme à ce que saint Jude prononce de celle des diables : c'est qu'ils sont enchainez comme malfaiteurs, jusques à ce qu'ils soyent traînez à la punition qui leur est apprestée ².

7 L'erreur de ceux qui imaginent que les âmes ne reprendront point les corps desquels elles sont à présent vestues, mais qu'il leur en sera forgé de tout nouveaux, est si énorme, que nous le devons tenir comme un monstre détestable. Les Manichéens en cest endroict ont jadis amené une raison trop frivole : c'est qu'il

1) 2 Pierre I, 14.

2) Hébr. XII, 23.

3) Luc XXIII, 46.

4) 1 Pierre II, 25.

5) 2 Cor. V, 1, 4.

6) Luc XXIII, 43.

7) Act. VII, 59.

1) Matth. V, 8, 26 ; Jean XII, 32.

2) Jude 6.

est pas raisonnable que la chair, laquelle est souillée d'immondicité, ressuscite; voire comme s'il n'y avoit nulle meilleure aux âmes, lesquelles toutesfois confessoient devoir estre participants du salut éternel. C'est doncques autant comme s'ils eussent dit que ce qui est infecté des macules de péché, ne peut estre purgé. Car de l'autre resverie inmale qu'ils ont tenue, c'est que les âmes sont naturellement pollues, pour ce qu'elles ont leur origine du diable : je n'en parle point, comme d'une chose trop fatale; seulement j'adverti, que tout ce que nous avons en nous indigne du ciel, empêchera point la résurrection, en laquelle tout sera réparé. Mesmes quand saint Paul commande aux fidèles de se garder de toute ordure de chair et d'est¹, le jugement qu'il dénonce ailleurs usuyt quant et quant de là : asçavoir : chacun recevra loyer selon ce qu'il aura fait en son corps, soit bien soit mal². Pourquoi s'accorde ce qu'il dit ailleurs, que la vie de Jésus-Christ soit manifestée en nostre chair mortelle³. Pour quelle raison il prie aussi bien que Dieu de les corps entiers jusques au jour de Jésus-Christ, comme les âmes et esprits⁴. Il n'est point de merveilles : veu que ce soit chose trop absurde, que les corps, auxquels Dieu s'est dédiéz pour temples⁵, se débassent en pourriture sans espérance de résurrection. Il y a encores plus, qu'ils sont membres de Jésus-Christ. Item, que Dieu veut et ordonne que toutes les parties luy en soyent sanctifiées. Item, qu'il veut que son nom soit célébré par les anges, qu'on luy lève les mains pures au ciel⁶, et qu'elles soyent instrumens par luy offrir sacrifices. Puis que le Juge de la mort fait un tel honneur à nos corps, quelle rage est-ce à un homme mortel de se réduire en poudre, sans espérance qu'ils doyvent estre restaurés? Pareillement saint Paul, en nous exhortant de glorifier le Seigneur tant en nos corps qu'en nos âmes, d'autant que l'un et l'autre est à luy⁷, ne permet pas qu'on con-

damne à pourrir à jamais ce que Dieu s'est ainsi précieusement réservé. Et de fait, il n'y a article si bien liquidé en l'Ecriture que cestuy-ci : c'est que nous ressusciterons en la chair que nous portons. Il faut, dit saint Paul, que ce corruptible-ci soit revestu d'incorruption : et ce mortel-ci, d'immortalité¹. Si Dieu créoit des nouveaux corps, que deviendrait ce changement dont il parle? S'il eust dit qu'il nous faut estre renouvellez, la façon de parler ambiguë eust possible donné occasion de caviller : mais quand il monstre au doigt les corps dont nous sommes environnez, et leur promet incorruption, ce n'est pas à dire que Dieu nous en forge de nouveaux. Mesmes, comme dit Tertullien, il ne pouvoit plus expressément parler, s'il n'eust tenu sa peau à la main pour en faire monstre. On ne trouvera point aussi d'eschappatoire, en ce que luy-mesme alléguant le Prophète Isaïe, que Jésus-Christ sera Juge du monde, récite ces mots, Je suis vivant, dit le Seigneur, et tout genouil se ploiera devant moy². Car il déclare ouvertement que ceux-là mesmes auxquels il parle, seront appelez à rendre conte : ce qui ne conviendrait pas, si des autres corps nouvellement créés y comparoissoient. Il n'y a aussi nulle obscurité au passage de Daniel, quand il dit, Plusieurs qui dorment en la poudre, seront ressuscitez : les uns en vie permanente, les autres en opprobre éternel³. Car il ne dit pas que Dieu prendra matière des quatre éléments, pour forger des corps nouveaux, mais qu'il les prendra des sépulchres, où ils auront esté mis. Et la raison est trop manifeste quant à cela. Car si la mort ayant son origine de la cheute de l'homme, est accidentale, la restauration acquise par Jésus-Christ appartient aux mesmes corps, qui sont devenus mortels par le péché. Et aussi de ce que les Athéniens se moquent quand saint Paul leur parle de la résurrection⁴, de là nous pouvons recueillir quelle en estoit sa doctrine : et pourtant ceste risée peut beaucoup valoir à confermer nostre foy. Pareillement la sentence de Jésus-Christ est

¹ 2 Cor. VII, 1.

² 2 Cor. IV, 10.

³ 1 Cor. III, 16 ; VI, 19.

⁴ 1 Cor. VI, 20.

⁵ 2 Cor. V, 10.

⁶ 1 Thess. V, 23.

⁷ 1 Tim. II, 2.

¹ 1 Cor. XV, 53.

² Dan. XII, 2.

³ Rom. XIV, 11 ; Is. XLV, 23.

⁴ Act. XVII, 32.

résurrection de vie : et ceux qui auront mal fait, en condamnation ². Disons-nous que les âmes se reposent aux sépulchres, pour ouyr de là au dernier jour la voix de Jésus-Christ? N'est-ce pas plustost à dire que les corps par son commandement reprendront la vigueur dont ils estoient décheus. D'avantage, si Dieu nous donnoit d'autres corps, où seroit la conformité du chef avec les membres? Christ est ressuscité: a-ce esté en se bastissant un corps nouveau? Mais plustost selon qu'il avoit prédit, Destruisez ce temple, et je le réédifieray en trois jours ³. Il a doncques prins derechef le corps mortel, duquel il s'estoit chargé. Car il ne nous eust guères proufité, qu'il y eust eu un autre corps substitué, et que celuy qui a esté offert en sacrifice de nostre purification eust esté aboli. Car il nous faut bien retenir la conjunction et société dont traite l'Apostre : c'est que nous ressusciterons, puis que le Seigneur Jésus-Christ est ressuscité ⁴. Comme aussi ce ne seroit pas raison que nostre chair, en laquelle nous portons la mortification de Jésus-Christ ⁵, fust privée de sa résurrection. Ce qui a esté aussi manifesté par exemple notable, quand luy ressuscitant plusieurs corps des saints sont aussi sortis des sépulchres ⁶. Car on ne peut nier que ce n'ait esté un préambule, ou plustost une arre de la résurrection dernière que nous attendons, comme au

son sont-ils esmeus de le penser pource qu'il leur semble incertain qu'une charongne qui aura esté corrompue de longtemps en pourriture, recouvre son estat premier. Ainsi la seule instruction leur est mère de ceste opinion : contraire, le saint Esprit nous exhortant toute l'Ecriture, d'espérer la mortification de nostre chair. Pour ceste raison comme saint Paul tesmoigne, le mesme nous en est comme un sacrement : la sainte Cène nous convie à une foy et fiance, quand nous prenons en la sainte Cène les signes de la grâce spirituelle. Par le fait, l'exhortation de saint Paul d'offrir nos membres pour armes en obéissance de justice ⁷, seroit bien froide et inutile si ce qu'il adjouste n'estoit confirmé par tant quant et quant : asçavoir que celui qui est ressuscité Jésus-Christ, vivifiera aussi nos corps mortels ⁸. Car de quel profit seroit-il d'appliquer nos pieds et nos yeux et langues au service de Dieu si nous n'estoyent participans du fruit et de la vie? Ce que saint Paul confirme aussi par exemple, disant que le corps ne doit estre adonné à paillardise, mais à Dieu le Seigneur : et que le Seigneur est le Seigneur des corps, et que celuy qui a ressuscité Jésus-Christ, nous ressuscitera aussi par sa vertu. Ce qui s'ensuyt est encore plus clair, que nos corps sont temples du saint Esprit, et membres de Christ. Pendant nous voyons comme il co-

es marques de Jésus-Christ¹, et auquel l'a magnifiquement glorifié, fust privé du loyer de la couronne. Et voylà pourquoy il dit que nous attendons nostre Rédempteur des cieus, lequel transfigurerà nos corps mesprizez en la gloire du ciel². D'avantage, si ceste sentence est vraie, qu'il nous convient entrer au Royaume de Dieu par beaucoup d'afflictions³, il n'est pas équitable de repousser ceste entrée les corps que Dieu exerce sous la bannière de la croix, et lesquels ont honore de victoire. Par ainsi jamais il n'y a eu doute entre les fideles, qu'ils n'espérassent d'estre en la suyte de Jésus-Christ, lequel transfère à sa personne nos afflictions, pour monstrier qu'elles nous meinent à vie. Mesmes Dieu a confirmé de cela les Pères anciens sous la loy, par cérémonie visible. Car la façon d'ensevelir, comme nous avons veu, a servi à monstrier que les corps estoyent mis en repos pour attendre une vie meilleure. Ce qui a esté mesmes signifié par onguens aromatiques, et autres figures d'immortalité, pour suppléer à l'obscurité de la doctrine, ainsi que par les sacrifices et choses semblables. Car la superstition n'a pas engendré ceste coustume, mais que nous voyons le saint Esprit assister aussi diligemment sur les sépultures, que sur les principaux mystères de nostre foy. Et Jésus-Christ prise ceste humanité d'ensevelir, comme chose digne d'estre en grande recommandation⁴ : et non pour autre cause, sinon que par ce moyen les yeux sont destournez du sépulchre qui engloutit et abolit toutes choses, vers le spectacle du renouvellement à venir. D'avantage, l'observation tant songneuse que nous ont eue les Pères, et de laquelle ils nous louez, prouve bien que ce leur a esté une aide chère et précieuse pour nourrir leur foy. Car Abraham ne se fust pas si empesché d'avoir sépulchre pour sa femme⁵, si la religion ne l'eust incité à le faire, et qu'il se fust mis devant les yeux une telle utilité par-dessus le monde : d'avoir qu'en ornant le corps de sa femme trespassee des enseignes et mar-

ques de la résurrection, il confermast la foy tant de luy que de sa famille. Il y en a encores une preuve plus évidente en l'exemple de Jacob, lequel pour testifier à ses successeurs que l'espérance de la terre promise ne luy estoit point esvanouye du cœur, mesmes en la mort commande que ses os y soyent transportez¹. Je vous prie, s'il eust deu estre revestu d'un nouveau corps au dernier jour, le commandement n'eust-il pas esté ridicule d'avoir soin d'une masse de poudre, qui devoit estre réduite à néant ? Parquoy si l'Ecriture a telle autorité envers nous qu'elle mérite, il n'y aura nulle doctrine mieux approuvée que ceste-ci. Qui plus est, les mots de Résurrection et de Ressusciter signifient cela, voire aux petis enfans : veu que nous ne dirons pas que ce qui est créé de nouveau, ressuscite ; et autrement le dire de Jésus-Christ tomberoit bas. De tout ce que le Père m'a donné, rien ne périra : mais je le ressusciteray au dernier jour². A quoy aussi tend le mot de Dormir, lequel ne se peut approprier qu'aux corps, dont aussi est venu le mot de Cimetière, qui vaut autant comme dormitoire. Il reste que je touche aucunement de la manière de ressusciter. Notamment je préten d'en donner quelque petit goust, pource que saint Paul usant du mot de Mystère³, nous exhorte à sobriété, et bride la licence de spéculer trop hardiment et trop subtilement. En premier lieu nous avons à retenir ce qui a esté exposé : c'est que nous ressusciterons en la même chair que nous portons aujourd'huy, quant à la substance : mais non pas quant à la qualité ; comme la mesme chair de Jésus-Christ, qui avoit esté offerte en sacrifice, estant ressuscitée a eu autre dignité et excellence en soy, tout ainsi presque que si elle eust esté changée. Ce que saint Paul exprime par similitudes familières : c'est comme la chair de l'homme et des bestes est d'une mesme substance, non point de qualité : la matière des estoilles est une, la clarté diverse⁴ : aussi combien que nous retenions la substance de nos corps, qu'il se fera changement pour

Gal. VI, 17.
Act. XIV, 22.
Gen. XXIII, 4, 19.

2) Phil. III, 21.
4) Matth. XXVI, 10.

1) Gen. XLVII, 30.
3) 1 Cor. XV, 51.

2) Jean VI, 39.
4) 1 Cor. XV, 39, 40.

les rendre de condition plus noble. Parquoy ce corps corruptible ne périra point, et ne s'esvanouira, pour nous faire ressusciter : mais sera despouillé de sa corruption, pour recevoir estat incorruptible. Or pource que Dieu a tous les élémens en sa sujétion, nulle difficulté ne l'empeschera qu'il ne commande à la terre, à l'eau et au feu de rendre ce qui semblera avoir esté consumé par eux. Ce qu'aussi Isaïe testifie, Voyci, le Seigneur sortira de son lieu, pour visiter l'iniquité de la terre : et la terre descouvrira son sang, et ne cachera plus ses occis¹. Ce pendant il faut noter la diversité d'entre ceux qui seront jadis trespassez, et ceux qui seront trouvez survivans en ce jour-là. Car nous ne dormirons pas tous, dit saint Paul, combien que nous soyons tous changez² : c'est-à-dire qu'il ne sera point nécessaire qu'il y entrevienne distance de temps entre la mort et le commencement de la seconde vie ; car en une minute de temps, et moins qu'on ne mettroit à ciller l'œil, le son de la trompette pénétrera par tout, pour appeler les morts à un estat incorruptible, et pour reformer les vivans en pareille gloire par changement soudain. Et voylà comme il console en un autre lieu les fidèles qui ont à mourir : c'est que ceux qui seront survivans au dernier jour, ne préviendront point les morts : mais plustost que ceux qui dorment en Christ ressusciteront les premiers³. Si quelqu'un objecte le passage de l'Apostre, qu'il est ordonné à tous hommes de mourir une fois⁴ : la solution est facile, que c'est une espèce de mort, quand l'estat de nature est changé : et qu'on en peut ainsi parler proprement. Parquoy ces deux s'accordent trèsbien : c'est que ceux qui despouilleront leurs corps mortels, seront renouvez par la mort : toutesfois puis que le changement se fera soudain, qu'il n'est point requis que le corps soit séparé de l'âme.

9 Mais il s'esmeut yci une question plus difficile : asçavoir de quel droict ou tiltre la résurrection doit estre commune aux iniques qui sont maudits de Dieu, veu que c'est un singulier bénéfice de

Jésus-Christ. Nous sçavons que tous ont esté asservis à la mort en Adam : Jésus-Christ estant la résurrection et la vie¹, est venu : est-ce pour vivifier indifféremment tout le genre humain ? Mais il ne semble pas estre probable, que les incrédules obtiennent en leur aveuglement obstiné ce que les serviteurs de Dieu recouvrent par la seule foy. Ce point toutesfois demeure arrêté, que la résurrection sera d'un costé à vie, et de l'autre costé à mort : et que Jésus-Christ viendra pour séparer les boucs des agneaux². Je respon que nous ne devons pas trouver ceci tant estrange, veu que nous en avons journellement la similitude. Nous sçavons que tous ont esté privez en Adam de l'héritage du monde, et que nous méritons d'estre bannis du monde comme de Paradis terrestre, et estre privez de toute nourriture aussi bien que de l'arbre de vie. Dont vient ceci doncques que Dieu non-seulement fait luire son soleil sur les bons et sur les mauvais³, mais que sa libéralité inestimable descoule sur les incrédules en toute planté et largesse, quant aux commoditez de la vie présente. Certes nous voyons de là que les biens qui sont propres à Christ et à ses membres, s'espandent aussi bien sur les contempteurs de Dieu : non pas à ce que la possession leur en soit légitime, mais afin qu'ils en soient rendus plus inexcusables. Et de faict, Dieu se monstrea souvent si large bienfaiteur envers les méchans, que les bénédictions que les fidèles reçoivent de luy en seront obscurcies : toutesfois le bien qu'il fait à ceux qui en sont indignes leur tourne en plus grande condamnation. Si quelqu'un réplique, que la résurrection ne doit point estre comparée aux biens caduques et terrestres : je respon derechef, que les hommes estans aliénez de Dieu, qui est la seule fontaine de vie, ont mérité une mesme ruine que le diable, pour estre du tout exterminés : mais que par le conseil admirable de Dieu ce moyen a esté établi, qu'ils vesquissent en la mort et hors de la vie. Parquoy on ne doit point trouver ceci estrange, que la résurrection soit com-

1) Is. XXVI, 21.

2) 1 Cor. XV, 51.

1) Jean XI, 25.

2) Matth. XXV, 31.

3) 1 Thess. IV, 15.

4) Heb. IX, 27.

3) Matth. V, 45.

lune aussi aux iniques par accident, pour les trainer maugré leurs dents au siège judicial de Christ, lequel ils refusent maintenant ouyr comme Maistre. Car ce seroit une peine bien légère, d'estre ravis par mort, s'ils ne comparoissent devant leur Juge, duquel ils ont provoqué sans fin, sans cesse et sans mesure la vengeance, pour recevoir le loyer de leur rébellion. Au reste, combien que nous devons tenir pour conclu ce qui a esté dit, et ce que porte la confession mémorable de saint Paul, c'est d'attendre la résurrection à venir tant des justes que des meschans¹, toutesfois l'Escriture met souvent en avant la résurrection, seulement au regard des enfans de Dieu et aussi la conjoint avec la gloire éleste, pource qu'à parler proprement, Jésus-Christ n'est point venu pour la perdition, mais pour le salut du monde. Parquoy il est simplement fait mention du Symbole de la vie bienheureuse.

40 Or pource que la prophétie sera accomplie entièrement, où il est prédict que la mort doit estre engloutie en victoire² : que nostre félicité permanente nous vienne tousjours en mémoire, comme est la fin de nostre résurrection. De l'excellence de laquelle quand on aura dit tout ce que pourront exprimer toutes langues humaines, à grand'peine en aura-on touché la moindre partie. Car combien que l'Escriture enseigne que le Royaume de Dieu est plein de clarté, joye, félicité et gloire, néantmoins tout ce qu'elle en dit est bien loing de nostre intelligence, et quasi enveloppée en figure, jusques à ce que le jour viendra auquel le Seigneur se déclarera à nous face à face. Nous savons, dit saint Jehan, que nous sommes enfans de Dieu, mais il n'est pas encore apparu : quand nous serons semblables à luy, nous le verrons tel qu'il est³. Parquoy les Prophètes, pource qu'ils ne pouvoient exprimer de paroles ceste sainte attitude spirituelle en sa substance, ont descrite et quasi dépeinte sous figures corporelles. Néantmoins pource qu'il y a besoin que nostre cœur soit enflammé

en l'amour et attente d'icelle, il nous faut principalement arrester en ceste cogitation, c'est que si Dieu, comme une fontaine vive et qui ne tarit jamais, contient en soy la plénitude de tous biens, que ceux qui tendent au souverain bien et à toutes les parties de félicité, ne peuvent rien désirer outre luy ; comme nous sommes enseignés en plusieurs passages : Abraham, je suis ton loyer trèsample⁴. Auquel s'accorde celuy de David, L'Eternel est ma portion, mon sort m'est très-bien escheu⁵. Item, Je seray rassasié de ta veue⁶. Or saint Pierre dénonce que les fidèles sont appelez, à ce qu'ils soyent quelquesfois participans de la nature divine⁷. Comment cela ? c'est que le Seigneur sera glorifié en ses Saints, et exalté en ceux qui ont creu à son Evangile⁸. Si le Seigneur doit départir à ses esleus de sa gloire, vertu et justice, voire se donner à eux en plene jouissance, et estre fait un avec eux, ce qui surmonte toute dignité, il nous faut considérer que sous ceste grâce tous biens sont compris. Et encores quand nous aurons bien prouité en ceste méditation, si nous faut-il entendre que nous sommes encores tout au bas et à la première entrée, et que jamais nous n'approcherons durant ceste vie à la hautesse de ce mystère. Ainsi d'autant plus devons-nous suivre sobriété en cest endroit, de peur que si ayans oublié nostre petitesse, en prétendant de voltiger par nostre folle audace sur les nues, nous soyons opprimés de la clarté céleste. Nous sentons bien comment nous sommes tousjours frétilans en appétit désordonné de plus sçavoir qu'il n'est licite : dont beaucoup de questions frivoles et mauvaises sourdent journellement. Je nomme Questions frivoles, dont il ne se peut tirer nul profit. Mais le second est encores pire : c'est que ceux qui s'y laschent la bride, s'enveloppent de spéculations mortelles, et voilà pourquoy je di qu'elles emportent grande nuisance. Ce que l'Escriture enseigne doit estre résolu entre nous sans contredit, c'est comme Dieu distribuant

1) Act. XXIV, 15. 2) Osée XIII, 14 ; 1 Cor. XV, 54.
3) 1 Jean III, 2.

4) Gen. XV, 4.
5) Ps. XVII, 15.
6) 2 Thess. I, 10.

7) Ps. XVI, 5.
8) 2 Pierre I, 4.

ses dons au monde à ses fidèles en diverse sorte, fait luire inégalement ses rayons sur eux : que pareillement au ciel où il couronnera les mesmes dons, la mesure de gloire ne sera point égale. Car ce que saint Paul dit de soy, ne compète pas généralement à tous : Vous estes ma gloire et ma couronne au jour de Christ ¹; pareillement ce que dit le Seigneur Jésus à ses Apostres, Vous serez assis sur douze thrones, pour juger les douze Lignées d'Israël ². Saint Paul doncques sçachant que Dieu glorifie au ciel ses Saints, selon qu'il les a enrichis en la terre de ses dons spirituels, ne doute point qu'il ne doyve recevoir une couronne spéciale selon ses labeurs, et Jésus-Christ pour magnifier la dignité de l'office auquel il avoit établi ses Apostres, les advertit que le fruit leur en est réservé au ciel. Comme au paravant il avoit esté dit par Daniel, Les gens entendus luiront comme la splendeur du firmament, et ceux qui en justifient plusieurs seront comme estoilles à tout jamais ³. De faict en considérant attentivement l'Ecriture, nous trouverons que non-seulement elle promet vie éternelle aux fidèles, mais aussi quelque loyer particulier en icelle. A quoy tend ce dire de saint Paul, que Dieu rende à Onésiphore en ce jour-là les bienfaits qu'il avoit reçeus de luy ⁴. Ce qui est aussi confirmé par la promesse de Jésus-Christ, que les disciples recevront en la vie éternelle cent fois plus qu'ils n'ont quitté ⁵. En somme, comme le Seigneur Jésus par la variété des dons qu'il eslargit aux siens, commence la gloire de son corps yci-bas, et l'amplifie par degrez, aussi il la parfera au ciel.

44 Or comme les enfans de Dieu doyvent recevoir cela d'un commun accord, puis qu'il leur est si bien testifié par l'Ecriture, aussi faut-il qu'en chassant loing toutes questions entortillées, lesquelles ils cognoistront ne leur pouvoir tourner qu'à retardement, ils se tiennent tout cois entre les bornes que Dieu leur a mises. Quant à moy, non-seulement je

me déporte en mon privé de m'enquérir de choses superflues et inutiles, mais aussi je me veux donner garde qu'en respondant à beaucoup de curiositez, je ne nourrisse le mal que je dois réprimer. Beaucoup de légers esprits estans affmez d'humeur de vent, s'enquièrement quelle distance il y aura entre les Prophètes et Apostres, derechef entre les Apostres et Martyrs : en combien de degrez les vierges précéderont les mariez : brief, ils ne laissent nul anglet au ciel, lequel ils ne sondent avec leurs disputes. Et puis ils entrent en fantasie de quoy servira la réparation du monde, veu que les enfans de Dieu n'aurent besoin de tout ce que la terre produit : mais seront semblables aux Anges ¹ lesquels ne sont point soustenus par boire et manger, mais ont leur immortalité sans ces aides basses. Or je respon qu'il y aura un tel plaisir au seul regard des biens de Dieu, et combien que les Saints n'en jouysse pas, que la seule cognoissance les esjouira tellement, que ceste félicité surmontera de beaucoup toutes les commoditez qui nous sont maintenant données. Prenons le cas que nous soyons situés en la région la plus opulente du monde, et où nulle volupté ne défaille : combien y en a-il qui ne soyent empeschez chacun coup par maladie de jouir des bénéfices de Dieu ? Et qui est celuy qui ne soit contraint de s'abstenir des biens qu'il a, et de jusner à cause de son intempérance ? Dont il s'ensuyt que le comble de félicité est, d'avoir jouissance pure et nette des biens de Dieu, encores qu'ils ne servent point à certain usage de la vie corruptible. Les autres se transportent encores plus loing, et demandent si l'escume aux métaux et telles superfluités ne sont pas contrevenantes à la restauration de toutes choses ; ce que je leur puis accorder en partie : et toutesfois je ne laisseray pas d'attendre avec saint Paul, la réparation des vices qui ont eu leur origine du péché, à laquelle toutes créatures gémissent ². Derechef ils passent outre, en demandant quelle sera la condition du genre humain, veu que la bénédiction

1) 1 Thess. II, 19.

2) Dan. XII, 8.

3) Matth. XIX, 29.

4) Matth. XIX, 29.

5) 2 Tim. I, 18.

1) Matth. XXII, 30.

2) Rom. VIII, 21.

engendrer prendra fin alors. La solution est aisée, à savoir quand l'Écriture prise tant le don de lignée, que cela se rapporte à l'augmentation de l'état présent, selon que Dieu avance l'ordre de la nature de jour en jour, jusques à ce qu'il ait amené à sa perfection : mais lors qu'il n'en sera point besoin. Mais pource que beaucoup de gens simples et inconvertis sont facilement surprins de tels débilemens, et puis se jettent plus profond au labyrinthe : et finalement quand chacun se plaist en son opinion, il n'y a nulle mesure de combats : le meilleur expédient est, de nous contenter ce pendant que nous sommes pèlerins en terre, de veoir en miroir et obscurité les choses que nous verrons en la fin face à face¹. Car on en trouve bien peu en tout le monde, qui se sôucient par où il faut aller, et ce pendant veulent sçavoir ce qu'on fait en Paradis. Tous presque sont chauds et froids à combattre, et ce pendant ils se forgent des triomphes imaginaires.

42 Or pource que nulle description ne suffiroit à bien exprimer l'horreur de la vengeance de Dieu sur les incrédules, les armemens qu'ils doyvent endurer nous ont figurez par choses corporelles : à savoir par ténèbres, pleurs, grincemens de dents, feu éternel, et vers rongeurs leur tourment incessamment². Car il est certain que le saint Esprit, par telles manières de parler a voulu dénoter une extrême douleur, qui esmeuve tous les sens : comme quand il dit, qu'une géhenne profonde leur est préparée de toute éternité, laquelle est ardente en feu : pour quel entretenir il y a tousjours bois préparé, et que l'Esprit de Dieu est comme soulfre pour l'enflamber. Comme doncques que par telles formes de parler nous devons estre instruits à concevoir aucunement la misérable condition des iniques, toutesfois si nous faut-il principalement ficher nostre pensée, quelle malheureté c'est d'estre séparé de toute compagnie de Dieu. Et non-seulement ce, mais sentir sa Majesté

contraire à nous : laquelle nous ne puissions fuir qu'elle ne nous persécute tousjours. Car premièrement son indignation est comme un feu embrasé, lequel de son attouchement dévore et engloutit toutes choses³. Puis après, toutes créatures servent tellement à icelles pour exécuter sa rigueur, que tous ceux ausquels Dieu a révélé son ire, sentent le ciel, la terre, la mer, toutes bestes et toutes autres choses comme armées en leur ruine et perdition. Pourtant l'Apostre n'a pas dit une chose de petite conséquence, disant que les infidèles seront punis éternellement en ce que la face du Seigneur et la gloire de sa vertu les persécuera⁴. Et toutes fois et quantes que les Prophètes menacent pour effrayer les iniques sous similitudes corporelles, combien qu'ils n'excèdent point mesure en leur parler, si est-ce qu'ils meslent souvent quelques traces du jugement à venir, disans que le soleil sera obscurci, et la lune perdra sa clairté, et tout le bastiment du monde sera dissipé et confus. Parquoy les misérables consciences ne peuvent trouver aucun repos, qu'elles ne soient agitées et poussées comme de tourbillons, qu'elles ne se sentent comme déchirées de l'ire de Dieu, qu'elles ne soient poinctes et navrées de playes mortelles, brief : qu'elles ne soient effrayées et comme esperdues de la foudre du ciel, et qu'elles ne soient brisées de la main puissante de Dieu : tellement qu'il seroit plus supportable d'estre abysmé en tous gouffres, que d'estre en telles frayeurs : et ne fust-ce que pour une minute de temps. Je vous prie, quelle punition leur est-ce, d'estre ainsi affligées et pressées à jamais sans remède ? De quoy il y a une sentence notable au Pseaume XC : c'est combien que Dieu exterminé de son seul regard toutes créatures mortelles⁵, qu'il presse plus asprement ses serviteurs en ce monde, voire d'autant qu'ils sont plus timides que les autres : afin de les inciter sous le fardeau de la croix à se haster, jusques à ce qu'il soit tout en toutes choses⁶.

¹) 1 Cor. XIII, 12.
²) Matth. VIII, 12 ; XXII, 13 ; Matth. III, 12 ; Marc IX, 44 ; Luc. LXVI, 26 ; XXX, 33.

1) Hébr. X, 27.
 2) Ps. XC, 9, 11.

3) 2 Thess. I, 9.
 4) 1 Cor. XV, 28.

LE QUATRIÈME LIVRE

DE

L'INSTITUTION CHRESTIENNE

**Qui est des moyens extérieurs, ou aides, dont Dieu se sert pour nous
convier à Jésus-Christ son Fils, et nous retenir en luy.**

CHAPITRE PREMIER.

*De la vraie Eglise : avec laquelle nous devons garder union,
pource qu'elle est mère de tous les fidèles.*

Il a esté exposé au livre prochain, comment par la foy de l'Evangile Jésus-Christ est fait nostre, et comment nous sommes faits participans du salut qu'il nous a apporté, et de la béatitude éternelle. Mais pource que nostre rudesse et paresse, j'adjouste aussi la vanité de nos esprits, ont besoin d'aides extérieures, par lesquelles la foy soit engendrée en nous, y croisse et s'y avance de degré en degré, Dieu n'a point oublié de nous en pourvoir, pour supporter nostre infirmité. Et afin que la prédication de l'Evangile eust son cours, il a commis comme un dépositaire ce trésor à son Eglise : il a institué des Pasteurs et Docteurs par la bouche desquels il nous enseignast¹ : Bref, il n'a rien laissé derrière de tout ce qui appartenait à nourrir un saint contentement de foy, et un bon ordre entre nous. Sur tout il a institué les Sacremens, lesquels nous cognoissons par expérience estre moyens plus qu'utiles à nourrir et confirmer nostre foy. Car d'autant qu'es-ans enclos en nostre chair comme en une cave, nous ne sommes point parve-

nus en degré Angélique : Dieu se conformant à nostre capacité, selon sa Providence admirable a établi ceste conduite pour nous faire venir à soy : combien que nous en soyons fort loing séparés. Ainsi la façon d'enseigner requiert, que maintenant je traite de l'Eglise et de son régime, des offices compris sous son estat, de sa puissance ; item des Sacremens, et finalement de la police : et que je tasche de retirer les lecteurs des corruptions et abus dont Satan a tasché en la Papauté d'abastardir tout ce que Dieu avoit destiné à nostre salut. Or je commenceray par l'Eglise, au sein de laquelle Dieu a voulu que ses enfans soyent assembles : non-seulement pour estre nourris par le ministère d'icelle pendant qu'ils sont encores en aage d'enfans, mais à ce qu'elle exerce tousjours un soin maternel à les gouverner, jusques à ce qu'ils soyent venus en aage d'homme, voire qu'ils atteignent le dernier but de la foy. Car il n'est pas licite de séparer ces deux choses que Dieu a conjointes : c'est que l'Eglise soit mère de tous ceux desquels il est Père. Ce qui n'a pas esté seulement sous la Loy, mais dure encores de-

¹, Ephés. IV, 11.

puis l'advenement de Jésus-Christ : tesmoin saint Paul, qui prononce que nous sommes enfans de la nouvelle Jérusalem et céleste¹.

2 Quand nous confessons au Symbole que nous croyons l'Eglise, cest article ne se rapporte pas seulement à l'Eglise visible, de laquelle nous avons maintenant à parler, mais aussi à tous les esleus de Dieu, au nombre desquels sont compris ceux qui sont desjà trespassez. Pourtant ce mot de Croire, y est mis, pource que souvent on ne pourroit pas noter à l'œil la diversité qui est entre les enfans de Dieu et les gens profanes, entre son saint troupeau et les bestes sauvages. Car quant à ce que plusieurs entrelacent ce mot *En*, cela n'a nulle raison probable. Je confesse bien qu'il est plus accoustumé aujourd'huy, et que d'ancienneté il a esté en usage : et mesmes le Symbole de Nice, comme il est récité en l'histoire ecclésiastique, dit, Croire en l'Eglise : néantmoins il appert aussi par les livres des anciens Pères, que cela estoit receu sans difficulté, de dire, Croire l'Eglise, et non pas *En* l'Eglise. Car saint Augustin, et l'auteur du traité sur le Symbole, qu'on intitule de saint Cyprien, non-seulement parlent ainsi, mais notamment enseignent que la locution seroit impropre si on adjoustoit ceste préposition *En*. Et conferment leur opinion par une raison qui n'est pas frivole : Car nous tesmoignons que nous croyons en Dieu, d'autant que nostre cœur se remet sur luy comme véritable, et nostre fiance repose en luy, ce qui ne conviendroit point à l'Eglise, non plus qu'à la rémission des péchez, et à la résurrection de la chair. Pourtant, combien que je ne vueille point estriver pour les mots, toutesfois j'aime mieux suyvre la propriété, par laquelle la chose soit bien déclairée, que d'affecter formes de parler qui induisent obscurété sans propos. La fin est, que nous sçachions, combien que le diable machine tout ce qu'il peut pour ruiner la grâce de Christ, et que tous les ennemis de Dieu conspirent à cela, et s'y efforcent avec une rage impé-

tueuse, toutesfois qu'elle ne peut estre esteinte, et que le sang de Jésus-Christ ne peut estre rendu stérile, qu'il ne produise quelque fruit. Parquoy il nous faut yci regarder à l'élection de Dieu, et aussi à sa vocation intérieure, par laquelle il attire à soy ses esleus : pource que luy seul cognoist qui sont les siens, et les tient fermez sous son cachet¹, comme dit saint Paul, sinon qu'il les fait porter ses enseignes, par lesquelles ils peuvent estre discernés d'avec les réprouvés. Mais pource qu'ils ne sont qu'une poignée de gens, voire contemptibles, meslez parmi grande multitude, et sont cachez comme un peu de grain sous un grand amas de paille en l'aire, il nous faut laisser à Dieu seul ce privilège de cognoistre son Eglise de laquelle le fondement est son élection éternelle. Et de faict, ce ne seroit point assez de concevoir en nostre cerveau que Dieu a ses esleus, si nous ne comprenions quant et quant une telle unité de l'Eglise, en laquelle nous soyons persuadez estre vraiment entez. Car si nous ne sommes alliez avec tous les autres membres sous le Chef commun qui est Jésus-Christ, nous ne pouvons avoir nulle espérance de l'héritage à venir. Parquoy elle est nommée Catholique ou universelle : pource qu'on n'en scauroit faire deux ni trois sans deschirer Jésus-Christ, entant qu'en nous seroit. Mesmes les esleus de Dieu sont tellement conjoincts en Jésus-Christ, que comme ils dépendent tous d'un chef, aussi sont-ils faits un mesme corps : voire avec telle liaison qu'on voit entre les membres d'un corps humain. Ils sont doncques tous un, vivans d'une mesme foy, espérance et charité par l'Esprit de Dieu : estans appelez non-seulement en un mesme héritage, mais aussi à participer à la gloire de Dieu et de Jésus-Christ. Et pourtant, combien que la désolation horrible qu'on voit par tout et de tous costez, semble monstrier qu'il n'y a rien de résidu de l'Eglise, sçachons que la mort de Christ est fructueuse, et que Dieu garde miraculeusement son Eglise comme en carbelle, selon qu'il fut dit à Elie de son temps,

¹) Gal. IV, 20.

¹) 2 Tim. II, 19.

le me suis réservé sept mille hommes, qui n'ont point fleschy le genouil devant Baal¹.

3 Combien que l'article du Symbole s'estende aussi aucunement à l'Eglise externe, afin que chacun de nous soit instruit de se maintenir en fraternel accord avec tous les enfans de Dieu, de rendre à l'Eglise l'autorité qui luy appartient, et finalement de se porter comme brebis du troupeau. Et pourtant est adjoustée, La communion des Saints : lequel membre, combien qu'il ait esté omis des Anciens, n'est pas à mespriser, d'autant qu'il exprime trèsbien la qualité de l'Eglise; comme s'il estoit dit que les Saints sont assemblez à telle condition à la société de Christ, qu'ils doyvent mutuellement communiquer entre eux tous les dons qui leur sont conférez de Dieu. Toutesfois la diversité des grâces n'est pas ostée par cela, comme nous voyons que les dons de l'Esprit sont distribuez en plusieurs sortes : et aussi l'ordre de la police n'est point dissipé, que chacun ne possède ses biens à part, selon qu'il est nécessaire pour conserver paix entre les hommes, que chacun soit maistre de ses facultez. Mais ceste communauté doit estre entendue comme saint Luc la décrit : Il n'y avoit qu'un cœur et une âme en la multitude des croyans². Item saint Paul, en exhortant les Ephésiens d'estre un corps et un esprit : comme ils sont appelez en une espérance³. Car il ne se peut faire que ceux qui sont vraiment persuadez que Dieu leur est un commun Père, et que Christ est leur chef seul à tous, ne soyent conjoincts entre eux en amour fraternelle, pour communiquer ensemble au prouffit l'un de l'autre. Or il nous est bien requis et utile de cognoistre quel fruit nous revient de ceci : car nous croyons tellement l'Eglise, que nous devons estre asseurez d'estre membres d'icelle. Car voylà comme nostre salut sera bien appuyé et fermement : en sorte que si tout le monde estoit esbranlé, telle certitude demeurera debout. Premièrement il est fondé en l'élection de Dieu : il ne peut défaillir, sinon que sa provi-

dence éternelle soit dissipée. D'avantage, il est confirmé entant qu'il faut que Christ demeure en son entier, lequel ne souffrira ses fidèles estre distraits de soy non plus que ses membres estre déchirez par pièces. En outre nous sommes certains qu'entant que nous demeurons dedans le sein de l'Eglise, la vérité demeure avec nous. Finalement, nous entendons que ces promesses nous appartiennent, où il est dit qu'il y aura salut en Sion : Dieu demeurera à tousjours en Jérusalem, et ne bougera jamais du milieu d'icelle⁴. Telle vertu a l'unité de l'Eglise, qu'elle nous peut retenir en la compagnie de Dieu. Pareillement ce mot de Communion nous peut grandement consoler : c'est que puis que tout ce que nostre Seigneur a conféré de grâces à ses membres et aux nostres, nous appartient, nostre espérance est confirmée par tous les biens qu'ils ont. Au reste pour se tenir en l'unité d'icelle Eglise, il n'est ja mestier que nous voyions une Eglise à l'œil : ou que la touchions à la main ; plustost entant que nous la devons croire, en cela il nous est signifié qu'il ne nous la faut point moins recognoistre quand elle nous est invisible, que si nous la voyions évidemment. Et n'en est nostre foy de rien pire, quand elle recognoist l'Eglise que nostre intelligence ne peut comprendre : d'autant qu'yci il ne nous est point commandé de discerner les esleus des réprouvez (ce qui appartient à Dieu seul et non à nous) mais d'avoir ceste certitude en nos cœurs, que tous ceux qui par la clémence de Dieu le Père et la vertu du saint Esprit sont venus en la participation de Christ, sont ségrégez pour le propre héritage de Dieu : et d'autant que nous sommes en leur nombre, nous sommes héritiers d'une telle grâce.

4 Mais pource que maintenant mon intention est de parler de l'Eglise visible, apprenons du seul tiltre de Mère, combien la cognoissance d'icelle nous est utile, voire nécessaire : d'autant qu'il n'y a nulle entrée en la vie permanente, sinon que nous soyons conceus au ventre de ceste mère, qu'elle nous enfante, qu'elle

1, 1 Rois XIX, 18.
2) Ephés. IV, 6.

3) Act. IV, 32.

4) Joël II, 32; Abd. 17; Ps. XLVI, 6.

nous allaite de ses mammelles : finalement qu'elle nous tiene et garde sous sa conduite et gouvernement, jusques à ce qu'estans despouillez de ceste chair mortelle nous soyons semblables aux Anges¹. Car nostre infirmité ne souffre pas que nous soyons retirez de l'eschole, jusques à ce que nous ayons esté disciples tout le cours de nostre vie. Il est aussi à noter, que hors le giron d'icelle on ne peut espérer rémission des péchez ne salut aucun, tesmoins Isaïe et Joël² : ausquels Ezéchiel s'accorde, disant que ceux que Dieu veut exterminer de la vie céleste, ne seront point au rolle de son peuple³. Et à l'opposite il est dit que ceux qui se convertiront au service de Dieu et à la vraie religion, se viendront enroller entre les bourgeois de Jérusalem⁴. Pour laquelle raison il est dit en l'autre Pseaume, Qu'il te souviene de moy, ô Dieu, en l'amour que tu portes à ton peuple : visite-moy en ton salut, pour me faire sentir la bénéfice que tu gardes à ton peuple : que je m'esjouisse en la liesse de ta gent, que je m'esjouisse avec ton héritage⁵. Par ces mots la faveur paternelle de Dieu, et le tesmoignage spécial de la vie spirituelle est restreint au troupeau de Dieu, afin que nous soyons advertis que c'est une chose pernicieuse et mortelle de se distraire ou séparer de l'Eglise.

5 Maintenant poursuivons à déduire ce qui appartient à cest argument. Saint Paul dit que Jésus-Christ pour remplir toutes choses a établi les uns Apostres, les autres Prophètes, les autres Evangélistes, les autres Pasteurs et Docteurs, pour l'accomplissement des Saints, pour l'ouvrage d'administration, afin d'édifier le corps de Christ, jusques à ce que nous soyons tous parvenus en l'unité de la foy et de la cognoissance du Fils de Dieu, en homme parfaict et en la mesure d'aage accomplie en Christ⁶. Nous voyons que Dieu, combien qu'il peut eslever en un moment les siens en perfection, les veut néanmoins faire croistre petit à petit sous la nourriture de l'Eglise. Nous

voyons que la manière est exprimée : asçavoir entant que la prédication est commise aux Pasteurs. Nous voyons comment tous sont rangez à cela, de se laisser avec un esprit docile et débonnaire gouverner par les Pasteurs créés à cest usage. Et aussi long temps au paravant le Prophète Isaïe avoit décrit le règne de Jésus-Christ sous ces marques : Mon esprit qui est en toy, et les paroles que j'ay mises en ta bouche ne départiront point jamais ne de ta bouche, ne de la bouche de tes enfans, ne de leurs successeurs¹ ; dont il s'ensuyt que ceux qui refusent d'estre appastelez par l'Eglise, ou rejettent la viande spirituelle qu'elle leur offre, sont dignes de mourir de faim. C'est bien Dieu qui nous inspire la foy, mais par l'organe de son Evangile : comme saint Paul admoneste que la foy vient de l'ouye², comme la puissance de sauver réside en Dieu³ : mais il la deploye en la prédication de l'Evangile, selon que le mesme Apostre tesmoigne ailleurs. Voylà pourquoy il a voulu sous la Loy que le peuple ancien s'assemblast au Sanctuaire, afin que la doctrine enseignée par la bouche du Sacrificateur, entreinst l'unité de foy. Et de faict, ces tiltres tant excellens et magnifiques, que le temple est le repos de Dieu, son sanctuaire et domicile, qu'il repose entre les Chérubins⁴, ne tendent à autre fin que pour faire priser et aimer avec toute révérence la prédication de la doctrine céleste, et qu'elle ait sa dignité, laquelle pourroit estre amoindrie quand on s'amuseroit à regarder les hommes mortels qui la portent. Parquoy afin que nous sachions qu'un thrésor inestimable nous est présenté dedans des pots de terre⁵, Dieu luy-mesme se met en avant : et selon qu'il est autheur de cest ordre, il veut estre reconnu présent en ce qu'il a institué. Pour ceste cause, après avoir défendu à son peuple de se mesler de divinemens, arts magiques, nécromancie, et toutes autres superstitions, il adjoust qu'il leur donnera moyen d'estre ensei-

1) Matth. XXII, 30.

2) Is. XXXVII, 32 ; Joël II, 32.

3) Ezéch. XIII, 9.

4) Ps. LXXXVII, 6.

5) Ps. CVI, 4, 5.

6) Ephés. IV, 11-13.

1) Is. LIX, 21.

2) Rom. X, 17.

3) Rom. I, 16.

4) Ps. CXXXII, 14 ; LXXX, 2 ; LXXXIV, .

5) 2 Cor. IV, 7.

vez, qui leur devra bien suffire un seul sur tous : asçavoir que jamais ne seront constitués de Prophètes ¹. Or comme il n'a point envoyé le peuple ancien aux Anges, mais leur a suscité des docteurs de la terre, qui fissent office d'Anges envers eux : aussi aujourd'hui il nous veut enseigner par le moyen des hommes. Comme aussi jadis il ne s'est pas contenté d'avoir donné sa seule Loy par escrit, mais a establi les Sacrificateurs pour estre expositeurs d'icelle, et par la bouche desquels il a voulu qu'elle fust entendue ² : aussi aujourd'hui il luy plaist que non-seulement chacun soit attentif à lire son particulier, mais qu'il y ait maistres et docteurs pour nous guider et parler ; ce qui emporte double utilité. Car d'une part c'est un bon examen pour eslever l'obéissance de nostre foy, quand nous oyons les ministres qu'il nous enseigne comme si luy-mesme parloit ; secondement il pourvoit à nostre infirmité, en tant mieux parler à nous de façon humaine par ses messagers, afin de nous toucher doucement, que de tonner en sa fureté pour nous effaroucher. Et de plus, tous fidèles sentent combien ceste façon familière d'enseigner nous est profitable, veu qu'il est impossible que nous soyons effrayés quand Dieu parle de sa hauteursse. Ceux qui estiment que l'autorité de la Parole est anéantie par le mépris et basse condition des ministres qui l'annoncent, descouvrent leur ingratitude : veu qu'entre tant de dons excellens desquels Dieu a orné le genre humain, c'est une prérogative souveraine, qu'il daigne bien consacrer leurs bouches et langues à son service, afin que sa voix résonne. Qu'il ne nous soit pas donc de grand grief de nostre costé, de recevoir toute obéissance la doctrine de salut qu'on nous propose de son commandement exprès. Car combien que sa vertu soit point attachée à nuls moyens externes, si nous a-il voulu astreindre à une façon ordinaire, laquelle si on reçoit comme font plusieurs fantastiques, s'enveloppe en beaucoup de liens mortels. Plusieurs sont induits ou par or-

gueil et présomption, ou par desdain, ou par envie à se persuader qu'ils prouffiteront assez en lisant en leur privé, ou méditant : dont ils mesprisent les assemblées publiques, et pensent que la prédication soit superflue. Or pource qu'ils dissolvent ou rompent entant qu'en eux est le lien d'unité, lequel Dieu veut estre gardé inviolable : c'est bien raison qu'ils reçoivent le salaire de tel divorce : comme tous s'ensorcellent d'erreurs et resveries qui les meinent à confusion. Parquoy afin que la pure simplicité de foy nous demeure, qu'il ne nous soit grief ne fâcheux d'user de cest exercice, lequel Dieu en l'instituant a déclaré nous estre nécessaire, et lequel il nous recommande tant et plus. Il ne s'est jamais trouvé nul, mesmes de ces chiens mastins qui se desbordent à toutes mocqueries, qui osast dire qu'on doive boucher les oreilles quand Dieu parle ; mais les Prophètes et saints Docteurs ont tousjours eu grans combats et difficiles contre les meschans, pour les assujétir à la doctrine qu'ils preschoient : pource que leur arrogance ne peut recevoir ce joug, qu'ils vueillent estre enseignés par la bouche et ministère des hommes. Or cela est autant comme effacer l'image de Dieu, laquelle reluit en la doctrine ; car voylà aussi pourquoy il a esté commandé anciennement aux fidèles de chercher l'image de Dieu au Temple ³, ce qui leur est si souvent réitéré en la Loy : c'est pource que la doctrine et exhortation des Prophètes leur estoit comme une image vive de Dieu, comme saint Paul se glorifie que la gloire de Dieu reluit en sa prédication en la face de Christ ⁴. Et d'autant plus nous doyvent estre détestables tous ces Apostats qui s'efforcent à dissiper les Eglises, comme s'ils chassoyent les brebis de leur parc ou estable, pour les exposer à la gueule des loups. Quant à nous, retenons ce que j'ay allégué de saint Paul : asçavoir que l'Eglise ne se peut édifier que par la prédication externe, et que les saints ne sont retenus entr'eux par autre lien, que quand d'un commun accord en apprenant et

¹ Lévit. XIX, 31 ; Deut. XVIII, 14, 15. ² Mal. II, 7.

³ Ps. CV, 4.

⁴ 2 Cor. IV, 6.

proustant ils observent l'ordre estably de Dieu ¹. Et ç'a esté la principale fin, comme j'ay dit, que Dieu a regardé : commandant jadis aux fidèles sous la Loy de s'assembler au sanctuaire. Lequel aussi pour ceste cause Moyse appelle le Lieu du nom de Dieu, pource qu'il avoit voulu que sa mémoire y fust célébrée ². En quoy il enseigne ouvertement, que l'usage en estoit nul sans la doctrine de vérité. Il n'y a doute que David à ce regard ne se complaigne avec si grande angoisse et amertume d'esprit, que l'accès du tabernacle luy est forclos par la tyrannie et cruauté de ses ennemis ³. Plusieurs trouvent ceste lamentation puérile : pource que ce ne luy estoit pas grande perte, et qu'il n'estoit pas privé de grand plaisir, de ne pouvoir approcher du parvis du temple moyennant qu'il jouist de ses commoditez et délices. Or tant y a qu'il déplore que ceste tristesse et douleur le brusle et le tormente, voire le consume du tout, qu'il n'ose approcher du lieu saint : asçavoir pource que les fidèles ne prisent rien plus que ce moyen par lequel Dieu eslève les siens en haut, comme de degré en degré. Et faut bien noter que Dieu s'est tellement montré anciennement aux Pères au miroir de sa doctrine, qu'il a tousjours voulu estre cognu spirituellement ; dont le temple non-seulement est appelé Sa face : mais aussi son marchepied ⁴, afin d'éviter toute superstition. Et c'est l'heureuse rencontre dont parle saint Paul, que nous apporte la perfection en unité de foy ; quand tous depuis le plus grand jusques aux plus petit aspirent au Chef. Quant aux temples que les Payens ont édifiez à Dieu à autre fin ou intention, ils n'ont servy qu'à profaner son service. Auquel vice les Juifs sont aussi bien tombez, encores que ce ne fust pas du tout si lourdement : mais si est-ce qu'ils n'ont pas laissé d'estre coupables, comme saint Estiene leur reproche par la bouche d'Isaïe : c'est que Dieu n'habite point en bastiment fait de main d'hommes ⁵ : mais

luy seul se Médie par sa Parole et sa foy des temples en usage légitime. Ilost que nous attendons inconsideré ceci ou cela, sans qu'il le nous ait mandé, incontinent un mal ensuyt : c'est d'adjouter beaucoup de res au principe qui est desjà mauvais de en sorte que la corruption se multiplie sans mesure. Toutesfois Xerxès Roi de Perse procéda follement et à l'estor en bruslant par le conseil des Philosophes de son pays tous les temples de Grèce sous ombre que les dieux qui ont liberté, ne doyvent point estre enclousés par des murailles et sous des tuilles ; comme n'estoit point en la puissance de Dieu descendre aucunement à nous, afin de nous monstrier plus prochain : néanmoins ne bouger ne changer de lieu, et aussi nous attacher à nuls moyens terrestres mais plustost nous faire monter en sa gloire céleste, laquelle remplie de sa grandeur infinie, mesmes surpasse les cieus en sa hautesse ¹.

6 Or pource qu'il y a eu de temps de grans combats touchant l'usage du ministère : c'est qu'aucuns veulent amplifier la dignité d'iceluy, ont cédé mesure : les autres ont voulu que c'estoit tout pervertir, de transporter à l'homme mortel, ce qui est propre au saint Esprit, en disant que les Ministres et Docteurs entrent jusque dans les entendemens et aux cœurs, pour corriger tant l'aveuglement que la dureté. Il y est : nous avons à décider ces disputes. Ce qu'ils allèguent d'un costé et d'autre sera facile à transiger, en observant distinctement les passages auxquels selon qu'il est auteur de la prédication, conjoignant son Esprit avec icelle, et met qu'elle ne passera pas sans fruit. Bien d'autre part, en se séparant de ces aides externes, s'attribue à lui tout le commencement de la foy, et le accomplissement. L'office du second témoin le Prophète Malachie, a eslu à lumener les esprits, convertir les pères aux enfans, et les incrédules à la sagesse des justes ². Jésus-Christ nonce qu'il envoie ses Apostres

1) Ephés. IV, 12.

2) Ex. XX, 24.

3) Ps. LXXXIV, 2-4.

4) Ps. CXXXII, 7 ; XCIX, 5 ; 1 Chron. XXVIII, 2.

5) Act. VII, 48.

1) Jér. XXIII, 24.

2) Mal. IV, 6 ; Luc

rapportent fruit de leur labour¹.
 Saint Pierre définit brièvement quel
 fruit-là, disant que nous sommes
 édifiés par la parole qui nous est pres-
 que qui est la semence incorruptible de
 Pourtant saint Paul se glorifie
 d'avoir engendré les Corinthiens au Sei-
 gneur par l'Evangile, et qu'ils sont le
 fruit de son Apostolat : et mesmes qu'il
 n'est pas un ministre literal, qui ait seu-
 lement batu les oreilles par le son de sa
 parole, mais que l'efficace de l'Esprit luy a
 été donnée, afin que sa doctrine ne fust
 inutile²; selon lequel sens il dit ail-
 leurs, que son Evangile n'a pas esté seu-
 lement en paroles: mais en vertu de l'Es-
 prit. Il dit aussi que les Galatiens ont
 été engendrés par le saint Esprit par l'ouye de la
 Parole : brief en plusieurs passages non-
 seulement il se fait coopérateur de Dieu,
 mais aussi s'attribue l'office d'administrer
 le sacrement³. Il est certain que jamais il n'a
 recherché telles choses pour usurper une
 goutte de louanges à part, en se
 vantant d'avec Dieu, comme il l'expose
 ailleurs. Nostre labour n'a pas esté inu-
 tile en Dieu, selon sa vertu, qui a besoi-
 n d'être puissamment en moy⁴. Item dere-
 vers. Celuy qui a desployé sa vertu en
 luy-même envers les Juifs, l'a aussi des-
 ployé en moy envers les Gentils⁵. D'a-
 illeurs, il appert par d'autres passages,
 que ne laisse rien qui soit aux minis-
 tres, quand ils seront regardez en eux :
 car, dit-il, qui plante n'est rien, et
 qui arrose n'est rien : mais Dieu
 donne accroissement fait tout⁶. Item,
 travaillé par-dessus tous les autres :
 pas moy, mais la grâce de Dieu qui
 m'a assisté⁷. Il est requis de noter dili-
 gentement et retenir ces sentences, aus-
 lesquelles Dieu s'attribuant l'illumination
 des esprits et renouvellement de nos
 vies, déclare que celuy qui se vante
 d'avoir quelque part ou portion, est
 léger. Ce pendant selon que chacun
 sera docile aux ministres que Dieu
 envoie, il sentira en effect à son grand

prouffit, que ceste manière d'enseigner
 n'a pas pleu à Dieu en vain : et que non
 sans cause il a imposé ce joug de modes-
 tie à tous ses fidèles.

7 J'estime qu'il est assez notoire par
 ce que nous avons dit comment on doit
 juger de l'Eglise visible, laquelle nous
 pouvons cognoistre. Car nous avons dit
 que l'Ecriture sainte parle de l'Eglise
 en deux sortes : c'est que quelquesfois en
 usant de ce nom, elle entend l'Eglise qui
 est telle à la vérité, et en laquelle nuls
 ne sont compris sinon ceux qui par la
 grâce d'adoption sont enfans de Dieu, et
 par la sanctification de son Esprit sont
 vrais membres de Jésus-Christ. Et lors
 non-seulement elle parle des Saints qui
 habitent en terre, mais de tous les esleus
 qui ont esté depuis le commencement du
 monde. Souvent par le nom de l'Eglise
 elle signifie toute la multitude des hom-
 mes, laquelle estant esparsée en diverses
 régions du monde, fait une mesme pro-
 fession d'honorer Dieu et Jésus-Christ :
 a le Baptême pour tesmoignage de sa
 foy : en participant à la Cène proteste
 d'avoir unité en doctrine et en charité :
 et consentante à la Parole de Dieu, et de
 laquelle elle veut garder la prédication,
 suivant le commandement de Jésus-Christ.
 En ceste Eglise il y a plusieurs hypo-
 crites meslez avec les bons qui n'ont rien
 de Jésus-Christ fors que le tiltre et l'ap-
 arence : les uns ambitieux, les autres
 avaricieux, les autres mesdisans, aucuns
 de vie dissolue, lesquels sont tolérez
 pour un temps, ou pource qu'on ne les
 peut convaincre juridiquement, ou bien
 pource que la discipline n'est pas tous-
 jours en telle vigueur qu'elle devroit.
 Pourtant comme il nous est nécessaire
 de croire l'Eglise invisible à nous, et
 connue à un seul Dieu : aussi il nous est
 commandé d'avoir ceste Eglise visible en
 honneur, et de nous maintenir en la com-
 munion d'icelle.

8 Pourtant le Seigneur nous l'a marquée
 de certains signes et enseignes, entant
 qu'il nous estoit expédient de la cognois-
 tre. Vray est que ce privilège appartient
 à luy seul, de cognoistre qui sont les
 siens, comme j'ay allégué de saint Paul¹.

1) 1 Pierre I, 23.

2) 1 Cor. III, 6.

3) Gal. III, 2.

4) 1 Thess. III, 5.

5) 1 Cor. III, 7.

6) 1 Tim. II, 19.

Et de faict, afin que la témérité des hommes ne s'avancast jusques-là, il y a mis bon ordre : nous advertissant journellement par expérience, combien ses jugemens secrets surmontent nostre sens. Car d'une part ceux qui sembloient advis du tout perdus et qu'on tenoit pour désespérez, sont réduits au droict chemin : d'autre costé ceux qui sembloient estre bien fermes, trébuschent. Parquoy selon la prédestination de Dieu cachée et secrete, comme dit saint Augustin, il y a beaucoup de brebis hors l'Eglise, et beaucoup de loups dedans ¹. Car il cognoist et a marqué ceux qui ne cognoissent ne luy ny eux-mesmes. Touchant de ceux qui portent extérieurement sa marque, il n'y a que les yeux de luy seul qui voyent lesquels sont saints sans feintise, et lesquels doyvent persévérer jusques en la fin : ce qui est le principal de nostre salut. Toutesfois pource que le Seigneur voyoit estre expédient de sçavoir lesquels nous devons avoir pour ses enfans, il s'est accommodé en cest endroict à nostre capacité. Et d'autant qu'il n'estoit jà besoin en cela de certitude de foy, il a mis au lieu un jugement de charité, selon lequel nous devons reconnoistre pour membres de l'Eglise, tous ceux qui par confession de foy, par bon exemple de vie et participation des Sacremens advouent un mesme Dieu et un mesme Christ avec nous. Or d'autant qu'il nous estoit mestier de cognoistre le corps de l'Eglise, pour nous adjoindre à iceluy, il nous l'a marqué de certaines enseignes, ausquelles l'Eglise nous apparoist évidemment et comme à l'œil.

9 Voylà dont nous avons l'Eglise visible. Car partout où nous voyons la Parole de Dieu estre purement preschée et escoutée, les Sacremens estre administrez selon l'institution de Christ, là il ne faut douter nullement qu'il n'y ait Eglise ² : d'autant que la promesse qu'il nous a baillée ne nous peut faillir : Par tout où deux ou trois seront assemblez en mon nom, je seray au milieu d'eux ³. Mais pour bien entendre la somme de ceste matière, il nous faut procéder par les

degrez qui s'ensuyvent : c'est que l'Eglise universelle est toute la multitude laquelle accorde à la vérité de Dieu et à la doctrine de sa Parole, quelque diversité de nation qu'il y ait, ou distance de région : d'autant qu'elle est unie par le lien de religion. Que sous ceste Eglise universelle, les Eglises qui sont distribuées par chacune ville et village, sont tellement comprises, qu'une chacune a le tiltre et autorité d'Eglise : et que les personnes lesquelles sont advouées estre d'icelle par profession de foy, combien qu'à la vérité elles ne soyent point l'Eglise, néantmoins elles sont estimées y appartenir, jusques à ce qu'on les ait rejettées par jugement public. Combien qu'il y ait diverse raison à estimer des Eglises et des personnes particulières. Car il peut advenir qu'il nous faudra traiter comme frères, et avoir pour fidèles ceux que nous ne penserons pas dignes d'estre de ce nombre, à cause du consentement commun de l'Eglise, laquelle les souffrira et endurera encores au corps de Christ. Nous n'approuverons pas doncques telles gens comme membres de l'Eglise, quant à nostre estime privée, mais nous leur laisserons le lieu qu'ils tiennent entre le peuple de Dieu, jusques à ce qu'il leur soit osté par voye légitime. Envers une multitude, il nous y faut autrement procéder. Car si elle a le ministère de la Parole, et si elle l'honore, si elle retient l'administration des Sacremens, elle doit estre sans doute reconnue pour Eglise : d'autant qu'il est certain que la Parole et les Sacremens ne peuvent estre sans fruit. En telle sorte nous conserverons l'unité de l'Eglise universelle, laquelle les esprits diaboliques ont tousjours tasché de dissiper : et n'osterons point l'autorité qui appartient aux assemblées ecclésiastiques, lesquelles sont en chacun lieu pour la nécessité des hommes.

10 Nous avons mis pour enseignes de l'Eglise, la prédication de la Parole de Dieu, et l'administration des Sacremens. Car ces deux choses ne peuvent estre qu'elles ne fructifient, et qu'elles ne prospèrent par la bénédiction de Dieu. Je ne di pas que par tout où il y a prédication, le fruit incontinent apparaisse : mais

¹) *Homil. in Joan.*, XLV.

²) *Ephés.* II, 20.

³) *Matth.* XVIII, 20.

ten qu'elle n'est nulle part recevoir y avoir comme certain siège, qu'elle produise quelque efficace. Comment ce soit, par tout où la prédication de l'Evangile est révéremment escoutée, et les Sacremens ne sont point négligez, là paroist pour ce temps, certaine forme d'Eglise, dont on ne peut douter, et de laquelle il n'est pas licite de contemner l'autorité, ou mespriser les admonitions, ou rejeter le conseil, ou avoir des castigations en mocquerie. Beaucoup plus est-il permis de s'en diviser, ou rompre l'unité d'icelle. Car Dieu est tant la communion de son Eglise, qu'il tient pour un traistre et apostat de l'obstination, celui qui s'estrange de quelque compagnie chrestienne, en laquelle il y a le ministère de sa Parole et ses Sacremens. Il a en telle recommandation l'autorité d'icelle, que quand elle est violée, il dit que la sienne propre l'est. Ceste n'est pas un tiltre de petite importance qu'elle soit nommée Pillier et fondement de la vérité : item, la maison de Dieu. Car par ces mots saint Paul signifie que l'Eglise est estable gardienne de la vérité de Dieu, afin qu'elle ne s'asse point en ce monde, et que Dieu soit au ministère ecclésiastique, pour servir et entretenir la pure prédication de la Parole, et se monstrer père de famille envers nous, en nous paissant de nourriture spirituelle, et procurant salutement tout ce qui appartient à notre salut. Ce n'est pas aussi une petite louange, quand il est dit que Jésus-Christ a esleu et séparé son Eglise pour sa femme, afin qu'il la rende pure et exempte de toute macule : mesmes qu'elle soit en sa plénitude ; dont il s'ensuyt, quiconques se départ d'icelle renonce à Jésus-Christ. Et d'autant plus faut-il garder de ce divorce si odieux, par lequel nous taschons, en voulant qu'en nous est, de ruiner la vérité de Dieu : et par ce moyen sommes dignes d'estre foudroyez avec toute l'impétuosité du feu, pour nous briser. Il n'y a nul crime plus détestable, que de rompre par nostre desloyauté le saint ma-

riage que le Fils unique de Dieu a bien daigné contracter avec nous.

41 Pourtant il nous faut diligemment retenir les marques ci-dessus mises, et les estimer selon le jugement de Dieu. Car il n'y a rien que Satan machine plus de faire, que de nous amener à l'un de ces deux points : c'est qu'en abolissant ou effaçant les vrais signes dont nous pouvons discerner l'Eglise, il nous en oste toute vraie distinction : ou bien de nous induire à nous les faire contemner, afin de nous séparer et révolter de la communauté de l'Eglise. Il a esté fait par son astuce, que la pure prédication de l'Evangile a esté cachée par longues années : et maintenant par mesme malice il s'efforce de renverser le ministère, lequel Jésus-Christ a tellement ordonné en son Eglise, qu'iceluy abatu, il faut que l'édification de l'Eglise périclite. Or combien est-ce une périlleuse tentation, ou plutôt pernicieuse, quand il entre au cœur de l'homme de se diviser d'une congrégation, en laquelle apparoissent les enseignes dont nostre Seigneur a suffisamment pensé marquer son Eglise ? Nous voyons combien il est mestier de se donner garde d'une part et d'autre. Car à ce que nous ne soyons point trompez sous le tiltre de l'Eglise il nous faut examiner à ceste épreuve que Dieu nous baille, toute congrégation qui prétend le nom d'Eglise, comme on esprouve l'or à la touche : c'est que si elle a l'ordre que nostre Seigneur a mis en sa parole et en ses Sacremens, elle ne nous trompera point, que nous ne luy puissions rendre seulement l'honneur qui appartient à l'Eglise. Au contraire, si sans Parole de Dieu et de ses Sacremens, elle veut estre reconnue Eglise, il ne nous faut point moins garder de telle tromperie, qu'éviter témérité en l'autre endroit.

42 Quant à ce que nous disons que le pur ministère de la Parole et la pure manière d'administrer les Sacremens, est un bon gage et arre pour nous asseurer qu'il y a Eglise en toutes compagnies où nous verrons l'un et l'autre, cela doit avoir telle importance, que nous ne devons rejeter nulle assemblée laquelle entretienne l'un et l'autre, combien qu'elle soit su-

jette à plusieurs vices. Qui plus est, il y pourra avoir quelque vice ou en la doctrine, ou en la façon d'administrer les Sacremens, qui ne nous devra point du tout aliéner de la communion d'une Eglise. Car tous les articles de la doctrine de Dieu ne sont point d'une mesme sorte. Il y en a aucuns dont la cognoissance est tellement nécessaire que nul n'en doit douter, non plus que d'arrests ou de principes de la Chrestienté. Comme pour exemple, qu'il est un seul Dieu : que Jésus-Christ est Dieu et Fils de Dieu : que nostre salut gist en sa seule miséricorde : et autres semblables. Il y en a d'autres lesquelles sont en dispute entre les Eglises : et néanmoins ne rompent pas l'unité d'icelles. Pour donner exemple : S'il advenoit qu'une Eglise teinst que les âmes estans séparées des corps fussent transférées au ciel incontinent : une autre, sans oser déterminer du lieu, pensast simplement qu'elles vivent en Dieu : et que telle diversité fust sans contention et sans opiniastreté ; pourquoy se diviseroient-elles d'ensemble ? Ce sont les paroles de l'Apostre, que si nous voulons estre parfaits, il nous faut avoir un mesme sentiment : au reste, que si nous avons quelque diversité, Dieu nous révélera ce qui en est¹. En cela ne monstre-il pas que si les Chrestiens ont aucune dissension des matières qui ne sont point grandement nécessaires, que cela ne doit point faire de trouble ne sédition entre eux ? Bien est vray que c'est le principal d'accorder en tout et par tout : mais d'autant qu'il n'y a nul qui ne soit enveloppé de quelque ignorance, il faudra ou que nous ne laissions nulle Eglise, ou que nous pardonnions l'ignorance à ceux qui faudront és choses lesquelles se peuvent ignorer sans péril de salut, et sans que la religion soit violée. Je n'enten yci de maintenir aucuns erreurs, voire les moindres du monde : et ne voudroye qu'on les nourrist par les dissimuler et flatter. Mais je di qu'il ne faut pas par dissension légèrement abandonner une Eglise, en laquelle est gardée en son entier la doctrine principale de nostre salut et les Sacremens comme nostre Seigneur a or-

donné. Ce pendant si nous taschons de corriger ce qui nous y desplaist, nous ne faisons que nostre devoir. Et à cela nous induit la sentence de saint Paul, que celui qui a quelque meilleure révélation, qu'il se lève pour parler, et que le premier se taise¹, car par cela il appert qu'à un chacun membre de l'Eglise est donnée la charge d'édifier les autres, selon la mesure de grâce qui est en luy, moyennant que cela se face décentement et par ordre, c'est-à-dire que nous ne renoncions point la communion de l'Eglise, et aussi que demeurans en icelle nous ne troubliions point la police ne la discipline.

13 Quant à l'imperfection des mœurs, nous en devons beaucoup plus endurer. Car il est facile de trébuscher en cet endroit : et le diable a de merveilleuses machinations pour nous séduire. Il y en a eu tousjours aucuns, lesquels se faisant à croire qu'ils avoyent une sainteté parfaite, comme s'ils eussent esté quelques Anges de Paradis, ont mesprisé toute compagnie des hommes en laquelle ils appercevoient quelque infirmité humaine. Tels ont esté jadis ceux qu'on nommoit Cathares, c'est-à-dire les purs : et aussi les Donatistes, qui approchoient de la folie des autres. Aujourd'huy il y a quelques Anabaptistes semblables : asçavoir ceux qui veulent apparostre les plus habiles, et qui pensent avoir proufite par-dessus les autres. Il y en a d'autres qui pèchent plus par un zèle de justice inconsidéré, que par telle outrecuidance. Car quand ils voyent qu'entre ceux ausquels l'Evangile est annoncé, le fruit n'est pas correspondant à la doctrine, incontinent ils jugent qu'il n'y a la nulle Eglise. Quant à leur offense, elle est trèsjuste : et certes nous en donnons trop de matière, et ne pouvons aucunement excuser nostre maudite paresse, laquelle Dieu ne laissera point impunie, comme desjà il commence à la chastier d'horribles verges. Malheur doncques sur nous, qui faisons par nostre licence désordonnée, que les consciences débiles sont navrées et scandalisées en nous ; néanmoins ceux dont il est question faillent aussi de leur part, entant

1) Phil. III, 15.

1) 1 Cor. XIV, 30.

ils outrepassent la mesure. Car là où le Seigneur requiert qu'ils usent de sagesse, la laissant derrière, ils s'adonnent du tout à rigueur et sévérité. Car estimant qu'il n'y a nulle Eglise sinon s'ils voyent une parfaite pureté et sainteté de vie, sous ombre de haïr les vices ils se retirent de l'Eglise de Dieu, pensant se retirer de la compagnie des méchants. Ils allèguent que l'Eglise de Jésus-Christ est sainte¹. Mais il faut qu'ils entendent ce que luy-mesme en dit : Elle est meslée de bons et de mauvais. La parabole est vraie, où il l'acompare à une rets, laquelle attire toutes sortes de poissons, qui ne sont point pris jusques à ce qu'ils viennent à rive². Ils escoutent ce qu'il en dit en une autre parabole : c'est qu'elle est semblable à un champ : lequel après avoir esté semé de bon froment, est aussi gasté d'yvroye : laquelle la bonne moisson ne peut espurger, jusques à ce qu'elle soit amenée à la grange³. Finalement, qu'ils entendent ce qui est dit encores en une autre parabole, c'est qu'elle est semblable à une aire, en laquelle le grain est soigneusement assemblé en un monceau, qu'il est caché sous la paille jusques à ce qu'il soit vanné et criblé pour estre mis en mesure⁴. Puis que le Seigneur prononce que son Eglise sera sujette à ceste misère jusques au jour du jugement, d'estre toujours chargée de mauvais hommes, et en vain qu'ils la cherchent du tout et nettoient.

4 Mais ils disent que c'est une chose déplorable, que les vices règnent ainsi du tout. Je leur concède qu'il seroit à désirer autrement : mais pour response, leur mets en avant la sentence de saint Paul. Entre les Corinthiens il n'y avoit pas quelque petit nombre de gens qui eussent failly, mais tout le corps estoit si corrompu : et n'y avoit pas une partie de mal, mais plusieurs. Les fautes estoient pas petites, mais grandes et graves transgressions. La corruption estoit pas seulement aux mœurs, mais aussi en la doctrine. Que fait sur cela le saint Apostre, c'est-à-dire un instrument

esleu du saint Esprit, sur le tesmoignage duquel est fondée l'Eglise? Cherche il de se diviser d'eux? les rejette-il du règne de Christ? leur dénonce-il une dernière malédiction pour les exterminer du tout? Non-seulement il ne fait rien de tout cela, mais plustost il les avoue pour Eglise de Dieu et compagnie des Saints et les confesse estre tels. S'il y demeure Eglise entre les Corinthiens, ce pendant que les contentions, sectes et envies y règnent : ce pendant qu'il y a force procès et noises, que la malice y est en vigueur, qu'une meschanceté, laquelle devoit estre exécration entre les Payens, est publiquement approuvée : ce pendant que saint Paul y est diffamé, lequel ils devoient honorer comme leur père : qu'aucuns se moquent de la résurrection des morts, laquelle anéantie, tout l'Evangile est ruiné¹ : ce pendant que les grâces de Dieu servent à ambition et non point à charité, que plusieurs choses se font deshonnêtement et sans ordre : si doncques pour ce temps-là il y demeure Eglise entre eux, et y demeure d'autant qu'ils retiennent la prédication de la Parole et les Sacremens, qui osera oster le nom de l'Eglise à ceux ausquels on ne peut point reprocher la dixième partie de telles fautes? Ceux qui examinent d'une telle rigueur les Eglises présentes, je vous prie qu'eussent-ils fait aux Galatiens, lesquels s'estoyent presque révoltez de l'Evangile? Toutesfois saint Paul reconnoissoit entre eux quelque Eglise².

45 Ils objectent aussi que saint Paul reprend asprement les Corinthiens, de ce qu'ils enduroient en leur compagnie un homme vivant meschamment : et adjouste une sentence générale, en laquelle il prononce qu'il n'est point licite de boire ne manger avec un homme de mauvaise vie³. Sur cela ils font un argument, que s'il n'est point licite de manger le pain commun avec un meschant, beaucoup moins sera-il permis de manger avec luy le pain du Seigneur, qui est sacré. Je confesse certes que c'est un grand deshonneur, si les chiens et les pourceaux ont lieu entre les enfans de Dieu : encores plus grand,

Ephés. V, 26.
Matth. XIII, 24.

2) Matth. XIII, 47.
4) Matth. III, 12.

1) 1 Cor. I, 11, etc.; III, 9; V, 4; VI, 7; IX, 1; XV, 12.
2) Gal. I, 2. 3) 1 Cor. V, 2, 11.

il advient pour ces raisons que les meschans ne sont pas tousjours rejettez de la compagnie des bons. Je confesse que cela est un vice, et ne le veux point amoindrir comme léger, veu que saint Paul le reprend aigrement. Mais encores que l'Eglise ne s'acquitte point de son devoir, ce n'est pas à dire qu'un chacun particulier doyve prendre conseil de se séparer d'avec les autres. Je ne nie pas que ce ne soit l'office d'un bon fidèle, de s'abstenir de toute familiarité des meschans, et de ne se mesler avec eux en quelque affaire que ce soit, tant qu'il puisse : mais c'est autre chose de fuir la compagnie des mauvais, et autre chose, pour la haine d'eux renoncer à la communion de l'Eglise. Touchant ce qu'ils tiennent pour un sacrilège, de communiquer à la Cène de nostre Seigneur avec les mauvais : en cela ils sont beaucoup plus rudes que saint Paul. Car quand il nous exhorte à user purement de la Cène, il ne requiert point que chacun examine son compagnon, ou qu'un homme examine toute l'Eglise : mais qu'un chacun s'esprove soy-mesme¹. Si c'estoit péché de communiquer à la Cène avec un homme indigne, il nous eust certes commandé de regarder à l'entour de nous, s'il y en auroit point quelqu'un, par l'inmondice duquel nous fussions contaminez. Mais quand il commande seulement que chacun s'esprove, il nous signifie par cela que la compagnie des meschans ne nous

46 Or combien que ceste tentation viene•mesmes aux bons par un zèle considéré qu'ils ont que tout aille bien, toutesfois nous trouverons ordinairement cela, que ceux qui sont tant scrupuleux et chagrins, sont plustost menez d'un orgueil et fausse opinion qu'ils ont d'être plus saints que les autres, que d'une vraie sainteté ou affection d'icelle. Pourtant ceux qui sont plus audacieux que les autres à se séparer de l'Eglise vont devant quasi comme porte-étendards, n'ont le plus souvent autre cause sinon pour se monstrier meilleurs que tous les autres, en mesprisant ceux qui restent. Pourtant saint Augustin parle fort rudement, en disant ainsi : Comme si ce n'estoit que la reigle de la discipline ecclésiastique doyve principalement regarder l'unité d'esprit au lieu de paix : ce n'est pas l'Apostre qui commande de garder en l'union supportant l'un l'autre : et lequel n'est point gardé, la médecine non-seulement est superflue, mais aussi pernicieuse, pourtant n'est plus médecine. Les hommes qui par cupidité de contention, plus que par haine qu'ils ayent contre l'indignité, s'efforcent d'attirer après eux les simples, ou bien de les diviser, et d'enfler d'orgueil, transportez d'obscuration, cauteleux à mettre calomnies bruslans en sédition : afin qu'on ne sache qu'ils ayent la vérité, prétendent de couleur d'user de sévérité : et abusent de ce nom pour diviser meschamment l'Eglise de Dieu.

es qui ont en recommandation la paix et la concorde, qu'avec humanité ils corrigent ce qu'ils pourront corriger : et ce qu'ils ne pourront, qu'ils le portent en patience gémissans par affection de charité, pour les fautes de leurs prochains, jusqu'à ce que Dieu les amende, ou bien qu'il arrache l'ivroye et le mauvais grain, et qu'il vanne son froment, et qu'il vane son froment pour en oster la paille¹. Tous fidèles doivent armer de ceste admonition, de ne qu'en voulant estre trop grands zélateurs de justice, ils ne s'esloignent du Royaume des cieus, qui est le seul vray Royaume de justice. Car d'autant que Dieu veut qu'on garde la communion de son Eglise, en s'entretenant en la compagnie de l'Eglise, telle que nous la voyons entre nous : celui qui s'en sépare est en grand danger de se retrancher de la communion des saints. Pourtant, que ceux qui ont telle tentation, pensent qu'en une multitude il y en a beaucoup qui sont cachez et incognus, lesquels néanmoins sont vraiment saints devant Dieu. Qu'ils pensent secondement, qu'en ceux qui leur semblent vicieux, il y a beaucoup qui ne se complaisent point, et ne se flattent point en leurs vices, mais sont souventesfois esmeus de l'ainte de Dieu, d'aspirer à une meilleure vie et plus parfaite. Tiercement, ils pensent qu'il ne faut point estimer un homme par un seul fait, d'autant qu'il advient aucunesfois aux plus saints se rebuser bien lourdement. Quartement, qu'ils pensent que la Parole de Dieu doit avoir plus de poids et importance à conserver l'Eglise en son unité, qu'à la faute d'aucuns malvivans à la séparer. Qu'ils pensent finalement, quand à la question d'estimer où est la vraye Eglise, que le jugement de Dieu est à réserver à celui des hommes.

Et ce qu'ils prétendent que non sans l'Eglise est appelée Sainte, nous ne sommes bien à poiser quelle sainteté il y a en elle. Car si nous ne voulons estimer qu'il y ait nulle Eglise, sinon laquelle fust sainte depuis un bout jusques à l'autre, nous n'en trouverions nulle telle. Ce que

dit saint Paul est bien vray, que Jésus-Christ s'est livré pour l'Eglise, afin de la sanctifier, et qu'il l'a purgée du lavement d'eau en la Parole de vie, pour la rendre son épouse glorieuse, n'ayant ne macule ne ride¹. Mais ceste sentence n'est pas moins vraye, que le Seigneur œuvre de jour en jour pour effacer les rides d'icelle, et nettoyer les macules, dont il s'ensuyt que sa sainteté n'est pas encores parfaite. L'Eglise doncques est tellement sainte, que journallement elle proufite, et n'a pas encores sa perfection : journallement elle va en avant, et n'est pas encores venue au but de sainteté, comme il sera autre part plus amplement expliqué. Pourtant ce que les Prophètes prédisent de Jérusalem, qu'elle sera sainte, et que les estrangers ne passeront point par icelle, et que le temple de Dieu sera saint, tellement que tous immondes n'y entreront point² : il ne nous le faut pas tellement prendre comme s'il n'y avoit nulle tache au membre de l'Eglise : mais d'autant que de vraye affection de cœur les fidèles aspirent à entière sainteté et pureté, la perfection qu'ils n'ont point encores, leur est attribuée par la bonté de Dieu. Or combien que souvent il advienne qu'on n'apperçoit point entre les hommes, grans signes de ceste sanctification, il nous faut néanmoins résoudre qu'il n'y a eu nul temps depuis le commencement du monde, auquel le Seigneur n'ait eu son Eglise, et que jamais il n'advient qu'il n'en ait tousjours. Car combien que dès le commencement du monde tout le genre humain a esté corrompu et perty par le péché d'Adam, si est-ce qu'il n'a jamais failly de sanctifier, de ceste masse corrompue, des instrumens en honneur : tellement qu'il n'y a nul siècle qui n'ait expérimenté sa miséricorde ; ce qu'il a testifié par certaines promesses : comme quand il dit, J'ay ordonné une alliance à mes esleus : j'ay juré à David mon serviteur, qu'éternellement je conserveray sa semence : j'establi ray son siège à jamais³. Item, le Seigneur a esleu Sion, il l'a esleue pour son habitacle ; c'est son repos éternel⁴. Item, Voyci que dit le

¹ contre Parmen., lib. III, cap. II.

¹ Ephés. V, 25-27. ² Joël III, 17 ; Is. XXXV, 8 ; LII, 1.
³ Ps. LXXXIX, 4, 5. ⁴ Ps. CXXXII, 13, 14.

Seigneur, lequel fait luyre le soleil au jour, et la lune en la nuict, Quand cest ordre défaudra, lors périra la semence d'Israël, et non point devant¹.

48 Et de cela tant Jésus-Christ que les Apostres, et quasi tous les Prophètes nous ont monstre l'exemple. C'est une chose horrible à lire ce qu'escrivent Isaïe, Jérémie, Joël, Abacuc et les autres, du désordre qui estoit en l'Eglise de Jérusalem de leur temps. Il y avoit une telle corruption tant au commun peuple, qu'aux gouverneurs et aux Prestres, qu'Isaïe ne fait point difficulté de les appeler Princes de Sodome, et Peuple de Gomorrhe². La religion mesmes en partie mesprisee, en partie contaminée. Quant aux mœurs, il y avoit force pillages, rapines, desloyautez, meurtres et autres meschancetez semblables. Néanmoins les Prophètes ne forgeoyent point nouvelles Eglises pour eux, et ne dressoient point des autels nouveaux pour faire leurs sacrifices à part, mais quels que fussent les hommes, pource qu'ils réputoyent que Dieu avoit là mis sa Parole, et avoit ordonné les cérémonies dont on y usoit, au milieu des meschans ils adoroyent Dieu d'un cœur pur, et eslevoyent leurs mains pures au ciel. S'ils eussent pensé tirer de là quelque pollution, ils eussent plustost aimé cent fois mourir que de s'y mesler. Il n'y avoit doncques autre chose qui les induisist à demeurer en l'Eglise au milieu des meschans, que l'affection qu'ils avoyent de garder unité. Or si les saints Prophètes ont fait conscience de s'aliéner de l'Eglise à cause des grans péchez qui régnoient, et non point d'un seul homme, mais quasi de tout le peuple, c'est une trop grande outrecuidance à nous, de nous oser séparer de la communion de l'Eglise, incontinent que la vie de quelqu'un ne satisfait point à nostre jugement, ou mesmes ne correspond à la profession chrestienne.

49 Semblablement, quel a esté le temps de Jésus-Christ et de ses Apostres? Toutesfois l'impiété désespérée des Pharisiens, et la vie dissolue du peuple

ne les a point empeschez qu'ils n'ussent des mesmes sacrifices avec les autres, et qu'ils ne veinssent au temple pour adorer Dieu, et faire les prières solennelles en commun avec eux. Ce qu'ils n'eussent jamais fait, s'ils n'eussent sceu que ceux qui en pure conscience communiquent aux Sacremens de Dieu avec les meschans, ne sont point contaminez par leur compagnie. Si quelqu'un ne se contente point de l'exemple des Prophètes et Apostres, pour le moins qu'il acquiesce à l'autorité de Jésus-Christ. Pourtant saint Cyprien parle trèsbien disant ainsi: Combien qu'il y ait du mauvais grain en l'Eglise, ou des vaisseaux impurs, si ne nous faut-il point retirer de l'Eglise pourtant, mais plustost mettre peine que nous soyons bon froment et vaisseaux d'or ou d'argent. De rompre les vaisseaux de terre, c'est à Jésus-Christ seul, auquel la verge de fer a esté baillée pour ce faire³: que nul ne s'attribue ce qui appartient au seul Fils de Dieu, d'arracher l'ivroye, de nettoyer l'aire, et d'escourre la paille, pour les séparer du bon grain², par humain jugement; c'est une obstination orgueilleuse, et une présomption pleine de sacrilège¹. Pourtant que ces deux points nous soyent résolus, que celui qui de son bon gré abandonne la communion externe d'une Eglise, en laquelle la Parole de Dieu est preschée, et ses Sacremens sont administrez n'a nulle excuse. Secondement, que les vices des autres, encors qu'ils soyent en grand nombre, ne nous empeschent point que nous ne puissions là faire profession de nostre chrestienté, usans des Sacremens de nostre Seigneur en commun avec eux, d'autant qu'une bonne conscience n'est point blessée par l'indignité des autres, fust-ce mesmes du Pasteur: et les Sacremens de nostre Seigneur ne laissent point d'estre salutaires à un homme pur et entier, parce qu'ils sont receus des meschans et immondes.

20 Leur chagrin et arrogance passe encors plus outre: pource qu'ils ne reconnoissent nulle Eglise, qui ne soit pure des moindres taches du monde: mesmes

1) Jér. XXXI, 38-37.

2) Is. I, 10.

1) Ps. II, 9.

2) Matth. III, 12.

3) Lib. III, epist. V.

se ruent fièrement sur les Pasteurs qui n'osent pas faire leur devoir, d'autant plus qu'en exhortant les fidèles à profiter, ils les advertissent que toute leur vie ils seront entachés de quelque vice, et pour ceste cause les incitent à gémir devant Dieu, pour obtenir pardon. Car ces grans correcteurs leur reprochent que par ce moyen ils retirent le peuple de perfection. Or je confesse bien qu'en incitant les hommes à sainteté, on ne doit point estre froid ne lasche, mais qu'on y doit travailler à bon escient. Au reste, de faire à croire aux hommes, pendant qu'ils sont au chemin, que desjà ils sont accomplis, c'est les abruver d'une resverie diabolique. Et pourtant au Symbole la rémission des péchez est conjointe bien à propos à l'Eglise : veu qu'elle ne se peut obtenir sinon de ceux qui sont membres de l'Eglise, comme dit le Prophète¹. Il faut doncques que ceste Jérusalem céleste soit premièrement édifiée, en laquelle après ceste grâce ait lieu, c'est-à-dire de tous ceux qui en seront citoyens, car iniquité sera effacée. Or je di qu'il faut qu'elle soit premièrement édifiée, non pas que l'Eglise puisse aucunement estre sans la rémission des péchez, mais tant que le Seigneur n'a point promis sa miséricorde, sinon en la communion des saints. C'est doncques nostre première entrée en l'Eglise et au royaume de Dieu, que la rémission des péchez, sans laquelle nous n'avons aucune alliance d'appartenance avec Dieu : comme il est monstré par le Prophète Osée, En ce jour-là, dit le Seigneur, je feray alliance avec les bestes de la terre et les oiseaux du ciel. Je rompray arc et glaive : et feray cesser toute bataille de la terre, et feray dormir tous les hommes sans crainte. Je feray alliance avec eux à tousjours, l'alliance sera en justice, en jugement, en miséricorde et en pitié², nous voyons comment nostre Seigneur nous réconcilie à soy par sa miséricorde. Pareillement en un autre lieu, quand il prédit qu'il recueillera le peuple, lequel il avoit dissipé en son ire : Je les purgeray, dit-il, de toute iniquité dans laquelle ils m'ont offensé³. Pourtant

nous sommes receus en la compagnie de l'Eglise de première entrée par le signe de lavement : dont il nous est monstré que nous n'avons nul accès en la famille de Dieu, sinon que premièrement par sa bonté nos ordures soyent nettoyées.

21 Et de faict, ce n'est pas pour un coup que par la rémission des péchez Dieu nous reçoit en son Eglise : mais aussi par icelle il nous y entretient et conserve. Car à quel propos nostre Seigneur nous feroit-il un pardon qui ne nous apporteroit nulle utilité ? Or est-il ainsi que la miséricorde de Dieu seroit vaine et frustratoire, si elle nous estoit pour une seule fois concédée. De laquelle chose un chacun fidèle se peut rendre tesmoignage, veu qu'il n'y a nul qui ne se sente en toute sa vie coupable de beaucoup d'infirmités, lesquelles ont besoin de la miséricorde de Dieu. Et de faict, non sans cause Dieu promet particulièrement à ses domestiques de leur estre toujours pitoyable, commandant que ce message leur soit journellement porté. Parquoy, comme nous sommes toujours chargez, ce pendant que nous vivons, des reliques de péché, il est certain que nous ne pourrions consister une seule minute de temps en l'Eglise, si la grâce de Dieu ne nous subvenoit assiduellement en nous remettant nos fautes. Au contraire, le Seigneur a appelé les siens à salut éternel : ils doyvent doncques estimer que sa grâce est toujours preste à leur faire merci de leurs offenses. Parquoy il faut tenir ce point résolu, que par la clémence de Dieu, moyennant le mérite de Jésus-Christ, par la sanctification de son Esprit, la rémission de nos péchez nous a esté faite, et nous est faite journellement, entant que nous sommes unis au corps de l'Eglise.

22 Et de faict, c'est pourquoy le Seigneur a donné les clefs à son Eglise, afin qu'elle eust la dispensation de ceste grâce pour nous en faire participans. Car quand Jésus-Christ a commandé à ses Apostres, et leur a donné la puissance de remettre les péchez¹ : ce n'a pas esté seulement afin qu'ils desliassent ceux qui se conver-

1) Is. XXXIII, 24.
2) Jer. XXXIII, 8.

3) Osée II, 18, 19.

1) Matth. XVI, 19 ; XVIII, 18 ; Jean XX, 23.

tres et Evesques, ausquels ceste charge est commise, conferment les consciences des fideles par les promesses de l'Evangile, et les certifient que Dieu leur veut faire pardon et merci : et cela tant en commun qu'en particulier, selon que la necessite le requiert. Car il y en a d'aucuns si infirmes, qu'ils ont bien mestier qu'on les console a part et en privé : et saint Paul ne dit pas que seulement en sermon public, mais aussi par les maisons il a enseigné le peuple en la foy de Jesus-Christ, admonestant un chacun de son salut². Pourtant il nous faut yci observer trois choses. La premiere est, que quelque sainteté qui soit aux fideles, neantmoins pendant qu'ils habitent en ce corps mortel, ils ne peuvent consister devant Dieu, sinon en ayant remission de leurs pechez, d'autant qu'ils sont tousjours pauvres pecheurs. La seconde est, que ce bénéfice est donné à l'Eglise comme en garde, tellement que nous ne pouvons obtenir pardon de nos fautes devant Dieu, qu'en persévérant en la communion d'icelle. La troisieme est, que ce bien nous est distribué et communiqué par les Ministres et Pasteurs, tant en la predication de l'Evangile qu'aux Sacremens : et mesmes la puissance des clefs est principalement comprinse en cela. Pourtant l'office d'un chacun de nous est, de ne chercher la remission de nos pechez ailleurs qu'ou Dieu l'a mise. Touchant de la

luy laissent nulle attente que la ri-
Dieu inexorable. En somme, ils ne
espoir au pecheur qui est très
faute, après avoir receu grâce
d'obtenir pardon et merci. Car
cognoissent autre remission des
sinon celle par laquelle nous
premierement régénérez. Or
qu'il n'y ait nul mensonge plus cl-
réfuté en l'Ecriture que cestuy-
moins pource que telle manière
trouvent des simples personnes
abuser (comme Novatus a eu a-
ment plusieurs sectateurs) m-
briefvement combien leur erreur
gereux, tant pour eux que pou-
tres. Premièrement, puis que pa-
mandement de Dieu tous les
usent journellement de ceste r-
que leurs pechez leur soyent rei-
cela ils confessent estre pecheur
le demandent pas en vain : car
gneur Jesus ne nous a point or-
demander choses qu'il ne les noi-
donner. Et mesmes ayant promis
ral, que toute l'oraison qu'il noi-
lée seroit exaucée du Père, il d-
promesse spéciale pour ceste r-
Que voulons-nous d'avantage?
gneur veut que tous ses Saints
en jour en toute leur vie se c-
pecheurs, et leur promet pardon
audace est-ce doncques, ou de
soyent pecheurs, ou quand ils c-

ous ensuyvions sa clémence? Il par-
onne doncques non pas pour un coup
de deux, mais à chacunes fois que le po-
re pécheur estant abattu et navré de la
reconnaissance de ses fautes, soupire
après luy.

24 Et afin que nous commencions dès
l'origine de l'Eglise, les Patriarches
estoyent circoncis, receus en l'alliance de
Dieu : et n'y a point de doute qu'ils ne
ussent ainsi enseignez par leur père
le suyvre justice et intégrité, quand ils
conspirèrent à tuer leur frère; c'estoit un
crime abominable, voire aux plus déses-
perez brigands du monde. En la fin estans
adoucis par l'admonition de Juda, ils le
vendirent ¹ : mais c'estoit encores une
cruauté intolérable. Siméon et Lévi meur-
trirent tout le peuple de Sichem, pour
faire la vengeance de leur sœur : laquelle
de leur estoit licite : et de faict, fut con-
damnée par leur père ². Ruben commit
un inceste exécrable avec la femme de
son père ³. Juda voulant paillarder con-
revint à l'honnesteté de nature, ayant
compagnie de sa belle-fille ⁴. Or tant s'en
aut qu'ils soyent effacez d'entre le peu-
ple d'Israel, qu'ils sont au contraire consti-
tuez pour chefs. Que dirons-nous de
David? lequel estant chef de justice, com-
bien offensoit-il grièvement, voulant sa-
tisfaire à sa paillardise en espendant le
sang innocent ⁵? Il estoit desjà régénéré,
et avoit eu mesmes par-dessus les autres
enfants de Dieu excellent témoignage. Il
commit néanmoins une meschanceté,
dont les Payens mesmes eussent eu hor-
reur; cela ne fait point qu'il n'obtienne
pardon ⁶. Et afin de ne nous arrester par
trop aux exemples particuliers, combien
avons-nous de promesses de la miséri-
corde de Dieu envers les Israélites. Com-
bien de fois y est-il monstre que le Sei-
gneur leur a tousjours esté propice? Car
n'est-ce que promet Moyse au peuple,
quand il se retournera à Dieu après avoir
incliné en idolâtrie, et abandonné le
Seigneur vivant? Le Seigneur, dit-il, te reti-
ra de captivité, et aura pitié de toy,
et te rassemblera d'entre le peuple où

tu auras esté dispersé. Si tu estois es-
pars aux quatre bouts du monde, il te
recueillira ¹.

25 Mais je ne veux point commencer à
faire un récit qui n'auroit jamais fin. Car
les Prophètes sont pleins de telles pro-
messes, esquelles ils présentent miséri-
corde au peuple qui avoit commis crimes
infinis. Quelle iniquité y a-il plus griefve
que rébellion? Pour ceste cause elle est
nommée divorce entre Dieu et son Eglise;
et néanmoins icelle est pardonnée par la
bonté de Dieu. Qui est l'homme, dit-il
par la bouche de Jérémie, duquel si la
femme s'abandonne à paillardise, il la
vueille après recevoir? Or tous les che-
mins sont infects de tes paillardises, peu-
ple de Judée, la terre en est toute plene :
néanmoins retourne-toy à moy, et je te
recevray. Revien à moy, peuple rebelle
et obstiné, je ne destourneray point ma
face de toy : car je suis saint, et ne sera
point mon courroux perpétuel ². Et certes
il n'y pourroit avoir autre affection en
celuy qui dit qu'il ne désire pas la mort
du pécheur, mais qu'il se convertisse et
vive ³. Pourtant Solomon, en dédiant le
Temple le destinoit à cest usage, que les
oraisons faites pour obtenir pardon des
péchez y fussent exaucées : Quand tes
enfants, dit-il, auront péché (comme il
n'y a nul homme qui ne pèche) et qu'en
ton ire tu les ayes livrez à tes ennemis,
et puis qu'ils se soyent repentis en leurs
cœurs, et estans convertis te prient en
leur captivité disans, Seigneur, nous
avons péché, et avons mal vescu : et
qu'ainsi supplians, ils regardent vers la
terre que tu as donnée à leurs pères, et
vers ton saint Temple où nous sommes :
tu exauceras du ciel leurs prières, et
sera propice à ton peuple lequel t'aura
offensé : et luy pardonneras toutes les
transgressions qu'il aura commises con-
tre toy ⁴. Ce n'a pas aussi esté en vain,
que Dieu en sa Loy a ordonné sacrifices
ordinaires pour les péchez entre son peu-
ple ⁵; car s'il n'eust cognu que ses ser-
viteurs sont assiduellement entachez

¹ Gen. XXXVII, 18, 28.

² Gen. XXXV, 22.

³ 2 Sam. XI, 4, 18.

⁴ Gen. XXXIV, 25, 30.

⁵ Gen. XXXVIII, 18.

⁶ 2 Sam. XII, 13.

¹ Deut. XXX, 3, 5.

² Ezech. XVIII, 23, 32.

³ Nomb. XXVIII, 2.

⁴ Jér. III, 1, 2, 12.

⁵ 1 Rois VIII, 48-49.

qui estoit toujours appareillée aux saints en l'Ancien Testament, est maintenant ostée du tout? Mais si nous adjoustons foy à l'Ecriture, laquelle crie haut et clair que la grâce de Dieu et l'amour qu'il porte aux hommes est pleinement apparue en Christ, que les richesses de sa miséricorde ont esté en luy desployées, et la réconciliation avec les hommes accomplie¹, il ne nous faut douter que sa clémence ne nous soit maintenant plustost exposée en plus grande abondance, qu'accourcie et diminuée. De quoy aussi nous avons les exemples à l'œil. Saint Pierre, qui avoit ouy de la bouche de Jésus-Christ, que quiconques ne confesseroit son nom devant les hommes, ne seroit point de luy reconnu devant les Anges du ciel², le renonça trois fois, voire avec blasphème mesmes³; néanmoins il n'est point débouté d'avoir grâce. Ceux qui vivoyent désordonnément entre les Thessaloniens, sont tellement chastiez de saint Paul qu'il les convie à repentance⁴. Mesmes saint Pierre ne met point en désespoir Simon le Magicien, mais plustost luy donne bonne espérance, luy conseillant de prier Dieu pour son péché⁵.

27 Qui plus est, n'y a-il pas eu de grosses fautes, qui ont autresfois occupé toute une Eglise entièrement? Qu'est-ce que faisoit saint Paul en cest endroit, sinon de réduire plustost tout le peuple

à tousjours inviolable : c'est a quand il dit, S'il advient que ses délaissent ma Loy, et ne cheminer en mes préceptes, s'ils profanent tice, et ne gardent point ma doct visiteray avec verges leurs iniqu leurs péchez avec chastiment : tou ma miséricorde n'en départira Finalement par l'ordre du Sym nous est monstre que ceste grâce mence demeure et réside tousjo l'Eglise : d'autant qu'après avoir tué l'Eglise, la rémission des est conséquemment adjoustée. Po il faut qu'elle ait lieu en ceux sont.

28 Aucuns un peu plus subtils, ils voyent la doctrine des Novatien si clairement réprouvée par l'Esc ne font point chacun péché irrémi mais seulement les transgressions taires, esquelles un homme sera de son propre sceu et vouloir. Or lant ainsi, ils ne pensent point qu péché se remette, sinon celuy qu esté commis par ignorance. Mai que le Seigneur en la Loy a ordon cuns sacrifices pour effacer les volontaires de son peuple, les pour purger les ignorances : que mérité, est-ce de ne laisser nulle rance de pardon à un péché volon Je maintien qu'il n'y a rien plus cl cela : c'est que le sacrifice uni

eur d'ignorance, veu que c'est chose no-
oïre qu'il estoit si bien instruit en la
Loy? Ne sçavoit-il pas quel crime c'estoit
d'adultère et homicide, luy qui les punis-
soit tous les jours en ses sujets? Les Pa-
triarches pensoient-ils que ce fust chose
bonne et honneste de meurtrir leur frère?
Les Corinthiens avoyent-ils si mal prou-
tité, qu'ils estimassent incontinence,
paillardise, haine, contention, estre plai-
sante à Dieu? Saint Pierre, après avoir
esté si diligemment admonesté, ignoroit-
il quelle faute c'estoit de renoncer son
maistre? Ne fermons point doncques par
nostre inhumanité la porte à la miséri-
corde de Dieu, laquelle si libéralement se
présente à nous.

29 Ce ne m'est pas chose incognue,
qu'aucuns anciens Docteurs ont inter-
prété les péchez qui se remettent jour-
nellement, estre les fautes légères qui
surviennent par l'infirmité de la chair.
D'avantage qu'il leur a semblé advis que
la pénitence solennelle, laquelle estoit
ors requise pour les grandes offenses,
ne se devoit non plus réitérer que le
Baptême. Laquelle sentence ne se doit
cellement prendre, comme s'ils eussent
voulu jetter en désespoir celui qui estoit
retombé depuis avoir esté une fois receu
à repentance : ou bien qu'ils eussent
voulu amoindrir les fautes quotidiennes,

comme petites devant Dieu. Car ils sça-
voyent bien que les Saints trébuschent
ou chancellent souvent en quelque infidé-
lité, qu'il leur advient de jurer sans
mestier, de se courroucer outre mesure,
voire aucunesfois venir jusques à injures
manifestes, et cheoir en d'autres vices
que nostre Seigneur n'a pas en petite
abomination : mais ils usoyent de ceste
manière de parler, afin de mettre diffé-
rence entre les fautes privées, et les cri-
mes publiques qui emportoient grans
scandales en l'Eglise. D'avantage, ce
qu'ils pardonnoient avec si grande diffi-
culté à ceux qui avoyent commis quelque
cas digne de correction ecclésiastique,
n'estoit pas qu'ils pensassent que les pé-
cheurs obtinssent difficilement pardon
de Dieu : mais par telle sévérité ils vou-
loyent donner frayeur aux autres, afin
qu'ils ne cheussent point en telles offen-
ses dont ils méritassent d'estre excom-
muniés de l'Eglise. Combien que la Pa-
role de Dieu, laquelle nous devons seule-
y-ci tenir pour nostre reigle, requiert une
plus grande modération et humanité. Car
elle enseigne que la rigueur de la disci-
pline ecclésiastique ne doit point aller
jusques-là, que celui dont on doit cher-
cher le proufit, soit accablé de tristesse :
comme nous avons plus amplement mons-
tré ci-dessus.

CHAPITRE II.

Comparaison de la fausse Eglise avec la vraye.

1 Il a desjà esté exposé quelle impor-
tance doit avoir entre nous le ministère
de la Parole de Dieu et des Sacremens,
et jusques où nous luy devons porter
est honneur, pour le tenir comme en-
seigne et marque de l'Eglise : c'est-à-
dire, que par tout où il est en son entier,
il n'y a nuls vices touchant les mœurs,
qui empeschent que là il n'y ait Eglise.
Secondement, qu'encores qu'il y ait
quelques petites fautes, ou en la doc-
trine, ou aux Sacremens, qu'iceluy ne
puisse point d'avoir sa vigueur. D'avan-
tage il a esté monstré que les erreurs aus-

quels on doit ainsi pardonner, sont ceux
qui ne touchent point la principale doc-
trine de nostre religion, et ne contre-
vient aux articles de la foy, esquels
doivent consentir tous fideles. Et quant
aux Sacremens, que les fautes qu'on peut
tolérer, sont celles qui n'abolissent
point et ne renversent l'institution du
Seigneur. Mais s'il advient que le men-
songe s'eslève pour détruire les pre-
miers points de la religion chrestienne,
et détruire ce qui est nécessaire d'en-
tendre des Sacremens, en sorte que l'u-
sage en soit anéanty, lors s'ensuyt la

ruine de l'Eglise, tout ainsi que c'est fait de la vie de l'homme, quand le gosier est coupé, ou que le cœur est navré. Ce que monstre saint Paul, quand il dit que l'Eglise est fondée sur la doctrine des Prophètes et des Apostres, Jésus-Christ estant la principale pierre ¹. Si le fondement de l'Eglise est la doctrine des Apostres et des Prophètes, laquelle enseigne les fidèles de constituer leur salut en Christ, qu'on oste ceste doctrine, comment l'édifice pourra-il demeurer debout? Il est doncques nécessaire que l'Eglise déchée, quand la doctrine laquelle seule la soustient, est renversée. D'avantage, si la vraie Eglise est colonne et firmament de vérité ², il n'y a point de doute que ce n'est pas l'Eglise où règne la fausseté et le mensonge.

2 Or puis que cela est en toute la Papauté, il est facile de juger quelle Eglise il y reste. Au lieu du ministère de la Parole, il y a un gouvernement pervers et confit de mensonges, lequel esteint ou estouffe la pure clarté de la doctrine. Au lieu de la sacrée Cène de nostre Seigneur, il y a un sacrilège exécrable. Le service de Dieu y est du tout desfiguré par diverse forme de superstitions. La doctrine, sans laquelle la Chrestienté ne peut consister, y est ensevelie ou rejetée. Les assemblées publiques sont escholes d'idolâtrie et impiété. Il ne faut point doncques craindre qu'en nous retirant de la participation de ces sacrilèges, nous facions divorce avec l'Eglise de Dieu. La communion de l'Eglise n'a pas esté instituée à telle condition, qu'elle nous soit un lien pour nous astreindre à idolâtrie, impiété, ignorance de Dieu, et autres meschancetez, mais plustost pour nous entretenir en la crainte de Dieu, et en l'obéissance de sa vérité. Je sçay bien que les flatteurs du Pape magnifient grandement leur Eglise, pour faire à croire qu'il n'y en a point d'autre au monde. Puis après, comme s'ils avoyent gagné leur procès, ils concluent que tous ceux qui se destournent de l'obéissance d'icelle, sont schismatiques : et que tous ceux qui osent ouvrir la bou-

che pour répugner à la doctrine d'icelle sont hérétiques. Mais par quelle raison prouvent-ils qu'ils ayent la vraie Eglise? ils allèguent des histoires anciennes, ce qui a esté autresfois en Italie, en Espagne et en la Gaule, et qu'ils sont descendus de ces saints personnages, qui ont esté les premiers fondateurs des Eglises en tous ces pays-là, et qui ont enduré mort et passion pour la confirmation de leur doctrine. Pourtant que l'Eglise ayant ainsi esté consacrée entre eux, tant par les dons spirituels de Dieu, que par le sang des saints Martyrs, a esté conservée par succession perpétuelle des Evesques, à ce qu'elle ne décheust pas. Ils allèguent combien Irénée, Tertullien, Origène et saint Augustin, et les autres anciens Docteurs ont estimé ceste succession. Toutesfois quiconques me voudra prester l'aureille, je luy monstrey clairement combien toutes ces allégations sont frivoles. J'exhorteroye aussi bien ceux qui les mettent en avant, d'appliquer leurs esprits à ce que je leur diray, si je pensoye proufiter quelque chose par les enseigner : mais pource que sans avoir aucun esgard à la vérité, ils ne cherchent autre chose qu'à maintenir leur prouffit particulier, je parleray seulement pour les bons, et ceux qui ont désir de cognoistre la vérité, et leur monstrey comment ils se pourront despescher de toutes ces cavillations. Premièrement, je demande à nos adversaires, pourquoi c'est qu'ils ne nous mettent en avant l'Afrique, l'Egypte et toute l'Asie. Il n'y a autre cause sinon d'autant que ceste succession des Evesques y est faillie par le moyen de laquelle ils se vantent que l'Eglise a esté conservée entre eux. Ils reviennent doncques à ce point-là, qu'ils ont la vraie Eglise, d'autant que jamais elle n'a esté destituée d'Evesques, depuis qu'elle a commencé d'estre, veu que les uns ont succédé aux autres par un ordre perpétuel. Mais que sera-ce, si je leur allègue d'autre costé la Grèce? Je leur demande doncques derechef, pourquoi c'est qu'ils disent que l'Eglise est périée en Grèce : entre lesquels ceste succession, laquelle selon leur fantasie est le seul moyen de conserver l'Eglise, n'a

1) Ephés. II, 20.

2) 1 Tim. III, 15.

isé, mais a tousjours duré sans on. Ils font les Grecs schismatique quel tiltre? Pourtant, disent-ils se révoltant du saint siège de Rome, ils ont perdu leur Mais quoy? ceux qui se révoltent contre Jésus-Christ, ne méritent-ils pas plus de le perdre? De là il que la couverture qu'ils prétendent leur succession, est vaine, ils retiennent la vérité de Jésus-son entier, selon qu'ils l'ont des Pères.

Il appert que les défenseurs de la religion romaine ne prétendent autre chose que ce qu'ame-ricainement les Juifs, quand les de Dieu les redarguoient d'at-rit, d'impiété et idolâtrie. Car eux se vantoyent du Temple, des cérémonies et de l'estat de prestre, des choses ils pensoient que l'Eglise leur étoit due : pareillement ceux-ci, l'Eglise nous mettent en avant de quelques belles paroles, par lesquelles ils veulent estre où l'Eglise ne sera sans lesquelles l'Eglise peut subsister. Pourtant il ne me faut que l'un argument pour les repousser : celui dont usoit Jérémie pour briser ceste vaine confiance des Juifs, savoir qu'ils ne se glorifient que par des paroles de mensonge, disant, que le temple du Seigneur, c'est le temple du Seigneur, c'est le temple du Seigneur, car Dieu ne reconnoist point de temple, un lieu où sa Parole habite et honorée. Pour ceste raison, combien que la gloire de Dieu se manifeste au temple entre les Juifs, et qu'il eust promis d'avoir un temple perpétuel, néanmoins quand les Juifs eurent corrompu son temple par leurs superstitions, il s'en départit et ne leur laissa aucun lieu sans aucune gloire. Si ce lieu ne leur sembloit advis estre une perpétuelle résidence de Dieu, ou estre abandonné de luy et profane, il ne nous faut point que Dieu soit tellement attaché au temple ou aux personnes, ou lié à des

cérémonies externes, qu'il soit comme contraint de demeurer avec ceux qui ont seulement le tiltre et apparence d'Eglise¹. Et c'est le combat qu'a saint Paul en l'épître aux Romains, depuis le neuvième chapitre jusques au douzième. Car cela trouboit fort les consciences infirmes, que les Juifs, qui sembloient estre le peuple de Dieu, non-seulement rejettoient l'Evangile, mais aussi le persécutoient. Pourtant après avoir traité la doctrine, il respond à ceste difficulté, en niant que les Juifs qui estoient ennemis de la vérité, fussent l'Eglise : combien que rien ne leur défailloit de tout ce qui est requis en apparence extérieure : et n'allègue autre raison que ceste-là, pource qu'ils ne recevoient point Jésus-Christ. Il parle encores plus expressément en l'épître aux Galates, où en faisant comparaison d'Isaac avec Ismaël, il dit que plusieurs occupent lieu en l'Eglise, ausquels toutesfois l'héritage n'appartient point, pource qu'ils n'ont point esté engendrez d'une mère franche et libre. Et de là il descend à mettre en avant deux Jérusalem opposées l'une à l'autre² : pource que comme la Loy a esté publiée en la montagne de Sinai, et l'Evangile est sorti de Jérusalem, aussi plusieurs estans nais et nourris en doctrine servile, se vantent hardiment d'estre enfans de Dieu et de l'Eglise, mesmes n'estans que semence bastarde, mesprisent les vrais enfans de Dieu et légitimes. Or quant à nous, puis qu'il a esté une fois prononcé du ciel, Que la chambrière soit exterminée avec ses enfans³ : estans munis de ce décret inviolable, foullons aux pieds toutes leurs sottes vanteries. Car s'ils s'enorgueillissent en leur profession externe, Ismaël de son costé estoit circoncis : s'ils se fondent sur l'ancienneté, il estoit premier-nay de la maison d'Abraham : nous voyons toutesfois qu'il en est retranché. Si on demande la cause, saint Paul nous l'assigne : c'est que nous ne devons réputer pour droicts enfans de Dieu, sinon ceux qui sont engendrez de la pure semence de la Parole, pour les rendre légitimes. Selon ceste raison, Dieu

indélement ce qu'il a prouvé de son côté. Mais eux n'en tiennent compte : et ainsi méritent par leur desloyauté d'estre rejetés. Voilà que vaut la succession des pères aux enfans, s'il n'y a un train continu et conformité, qui monstre que les successeurs ensuyvent ceux qui les ont précédés. Quand cela n'y est point, il faut que ceux qui seront convaincus de s'estre abastardis de leur origine, soyent déboutez de tout honneur : sinon qu'on vueille donner le tiltre et l'autorité de l'Eglise à la synagogue si perverse et meschante comme elle estoit du temps de Jésus-Christ, sous ombre que Caïphe avoit succédé à beaucoup de bons Sacrificateurs, mesmes que depuis Aaron jusques à luy la succession avoit persévéré. Or tant s'en faut que cela ait lieu, que mesmes aux gouvernemens terrestres il ne seroit point supportable. Comme il n'y a nul propos de dire que la tyrannie de Caligula, Néron, Héliogabale et leurs semblables, soit le vray estat de la cité de Rome, pource qu'ils ont succédé aux bons gouverneurs qui estoient establis par le peuple. Sur tout il n'y a rien plus frivole, que d'amener pour le régime de l'Eglise la succession des personnes, en oubliant la doctrine. Et mesmes les saints Docteurs, lesquels ces canailles nous objectent fausement, n'ont rien moins prétendu que de vouloir prouver qu'il y eust droit héréditaire d'Eglise par tout où les Evesques ont succédé les uns aux au-

biens : pource qu'au lieu de la pureté de l'Espouse de Jésus-Christ, ils nous présentent une paillarde puante et infecte, afin qu'un tel desguisement ne trompe, ayons mémoire de cest adveusement de saint Augustin entre autres coups d'autres : c'est qu'il dit que l'Eglise est quelquesfois obscurcie, et comme enveloppée des grosses nuées et esquivée sous multitude de scandales : quelquefois elle apparoist libre et tranquille, quelquefois elle est troublée et couverte de grans flots d'afflictions et tentations, puis il produit pour exemple, que souvent ceux qui estoient les plus fermes colonnes estoient bannis pour leur piété, ou bien se tenoyent cachez çà et là en régions escartées.

4 Semblablement aujourd'hui les faiseurs du siège romain nous importunent, et estonnent les rudes et ignorans du nom de l'Eglise : comme ainsi que Jésus-Christ n'ait point de plus grands ennemis que le Pape et tous les Papes. Combien doncques qu'ils nous allèguent le Temple, la Prestise, et toutes ces choses, telles masques, cela ne nous doit esmouvoir pour nous faire concéder qu'il y ait Eglise où il n'y apparoist point la Parole de Dieu. Car voyci une promesse perpétuelle, de laquelle le Seigneur a marqué les siens : Qui est de la vraye Eglise, dit-il, il oit ma voix². Item, Je suis le bon Pasteur : je cognoy mes brebis, et elles me cognoissent. Mes brebis

mais qu'elles s'enfuyent arrière, pource qu'elles ne cognoissent point la voix des estrangers. Pourquoi doncques errons-nous à nostre escient en cherchant l'Eglise, veu que Jésus-Christ nous en a donné une marque qui n'est point douteuse? Laquelle ne nous peut tromper partout où nous la verrons, qu'elle ne nous rende certains que là il y a Eglise : comme par tout où elle n'est point, il n'y peut rien avoir qui nous donne vraye signification d'Eglise. Car saint Paul dit que l'Eglise est fondée, non point sur l'opinion des hommes, non point sur la prestrise, mais sur la doctrine des Prophètes et des Apostres¹. Qui plus est, il nous faut discerner Jérusalem de Babylone : l'Eglise de Dieu, de la congrégation des infidèles et meschans, par la seule différence que Jésus-Christ y a mise, en disant que celui qui est de Dieu oit la parole de Dieu : au contraire que celui qui ne la veut point ouyr, n'est point de Dieu². En somme, puis que l'Eglise est le règne de Christ, et qu'il est ainsi que Jésus-Christ ne règne que par sa Parole, qui est-ce qui doutera que ce ne soient paroles de mensonge, quand on veut faire à croire que le règne de Jésus-Christ est où son sceptre n'est point? c'est-à-dire ceste sainte Parole par laquelle seule il gouverne.

5 Touchant ce qu'ils nous accusent d'hérésie et de schisme, pource que nous preschons une doctrine diverse de la leur, et n'obéissons point à leurs loix et statuts, et avons nos assemblées à part, tant pour faire les prières publiques que pour administrer les Sacremens : c'est bien une grievée accusation, mais elle n'a point mestier de longue défense. On appelle hérétiques et schismatiques ceux qui en faisant un divorce en l'Eglise, rompent l'union d'icelle. Or ceste union consiste en deux liens : asçavoir qu'il y ait accord en saine doctrine : et qu'il y ait charité fraternelle. Pour laquelle raison saint Augustin distingue entre les hérétiques et schismatiques, disant que les premiers sont ceux qui corrompent la pure vérité par fausse doctrine : les se-

conds, sont ceux qui se séparent de la compagnie des fidèles, combien qu'ils aient autrement convenance avec eux en la foy³. Mais il faut aussi noter ce point, que la conjunction que nous devons avoir en charité, dépend tellement de l'unité de foy, que ceste-ci en est le fondement, la fin et la reigle d'icelle. Pourtant qu'il nous souviene que quand l'unité de l'Eglise nous est recommandée de Dieu, par cela n'est entendu autre chose, sinon que comme nous convenons, quant à la doctrine, en Jésus-Christ, aussi qu'en luy nos affections soyent conjointes en bonne amour. Pourtant saint Paul nous exhortant à union, prend pour son fondement qu'il n'y a qu'un Dieu, une foy et un Baptême⁴. Et mesmes là où il nous enseigne d'estre d'accord tant en doctrine qu'en volonte, il adjouste quant et quant, que cela soit en Jésus-Christ⁵ : signifiant que tout accord qui se fait hors la Parole de Dieu, est une faction d'infidèles, et non point consentement de fidèles.

6 Saint Cyprien semblablement en suyvant saint Paul, proteste que la source de toute l'unité de l'Eglise est en cela, que Jésus-Christ soit seul Evesque. Puis il adjouste conséquemment, qu'il n'y a qu'une seule Eglise laquelle est espandue au long et au large : comme il y a plusieurs rayons du soleil, mais la clairté n'est qu'une : et en un arbre il y a beaucoup de branches, mais il n'y a qu'un tronc qui est appuyé sur sa racine : et d'une seule fontaine découlent plusieurs ruisseaux, qui n'empeschent point toutesfois que l'unité ne demeure en la source. Qu'on sépare les rayons du corps du soleil, l'unité qui est là ne souffre aucune division : qu'on coupe la branche d'un arbre, et elle seichera ; ainsi l'Eglise estant illuminée de la clairté de Dieu, est espandue par tout le monde. Néanmoins il y a une seule clairté qui s'estend par tout, et l'unité du corps n'est point séparée⁶. Après avoir dit cela, il conclud que toutes hérésies et schismes proviennent de ce qu'on ne se

1) Ephes. II, 20.

2) Jean VIII, 47.

3) Lib. Quæst. Evang. secundum Matth.

4) Ephes. IV, 5.

5) Phil. II, 2, 5, Rom. XV, 5.

6) De simplicitate prælatorum.

leur rendre d'excommunication : laquelle seule raison néanmoins est suffisante pour nous absoudre : sinon qu'ils vueillent condamner les Apostres comme schismatiques avec nous, veu que la cause est semblable. Je di que Jésus-Christ a prédit à ses Apostres, qu'on les jetteroit hors des Synagogues à cause de son nom¹. Or ces Synagogues-là estoient réputées vraies Eglises et légitimes pour le temps, Puis doncques qu'il appert que nous avons esté jetté hors de l'Eglise du Pape, et que sommes prests de monstrier que cela nous est advenu pour le nom de Christ, il faut enquérir de la cause devant qu'on détermine rien de nous en une part ou en l'autre. Mais encores je leur quitte ce point-là, s'ils veulent : car il me suffit bien de ceste raison, qu'il nous estoit nécessaire de nous eslongner d'eux pour approcher de Christ.

7 Mais il apparostro encores plus évidemment en quelle réputation nous doyvent estre toutes les Eglises, lesquelles sont sujettes à la tyrannie du Pape, en les accomparant avec l'Eglise ancienne d'Israël, selon qu'elle nous est descrite par les Prophètes. Lorsque les Juifs et les Israélites gardoyent purement l'alliance de Dieu, il y avoit vraye Eglise entre eux : d'autant que par la grâce de Dieu ils avoyent les choses esquelles consiste la vraye Eglise : ils avoyent la doctrine de vérité comprinse en la Loy.

le nom d'Eglise a une assemblée, et quelle la Parole de Dieu seroit apurement foulée aux pieds : et la prédication de la vérité, qui est la principale forme quasi l'âme de l'Eglise, seroit dissipée.

8 Quoy doncques? dira quelqu'un n'y a-il plus eu nulle portion d'Eglise entre les Juifs, depuis qu'ils ont dévié à idolâtrie? La response est facile. Premièrement, je di qu'ils ne sont pas buschez du premier coup en extrême mais sont allez en décadence par certains degrez. Qu'ainsi soit, nous ne diront point que la faute d'Israël et de Juda est égale, quand ils commencèrent premièrement à se destourner du pur service de Dieu. Quand Jéroboam forgea les veaux contre la défense expresse de Dieu, il prit un lieu pour sacrifier qu'il n'est pas licite de prendre, il corrompit tout la religion en Israël¹. Les Juifs contaminèrent par mauvaise vie et par opinions superstitieuses, devant qu'il y eut aucune idolâtrie externe. Car comme que du temps de Roboam ils avoient introduit plusieurs cérémonies perverses toutesfois pource que la doctrine de la Loy, l'ordre de prestrise, et les cérémonies telles que Dieu les avoit instituées demeuroyent encores en Jérusalem, les fideles avoyent là un estat passable d'Eglise. En Israël, depuis Jéroboam jusqu'au règne d'Achab, il n'y eut nul amendement : mesmes depuis ce temps-là les choses allèrent de mal en pis. Ses :

ns idolâtres. En Judée, il y eut
up de changemens. Car aucuns des
irrompoyent le service de Dieu
isses superstitions : les autres
oyent de réformer les abus qui y
it survenus. En la fin, les Prestres
s polluèrent le temple de Dieu
rie toute patente.

aintenant que les Papistes nient
uvent, comment qu'ils taschent
er leurs vices, que l'estat de l'E-
e soit aussi corrompu et dépravé
ux, comme il a esté au Royaume
l sous Jéroboam. Or leur idolâtrie
lourde beaucoup, et ne sont point
le goutte plus purs en doctrine,
s'ils n'y sont plus impurs. Dieu
esmoin, et aussi seront tous ceux
ont quelque droict jugement, que
plifie rien en cest endroit : et la
aussi le démontre. Or quand ils
ulent contraindre à la communion

Eglise, ils requièrent deux choses
s. La première est, que nous com-
ions à toutes leurs prières, Sacre-
et cérémonies. La seconde, que
que Jésus-Christ attribue d'hon-
le puissance et jurisdiction à son
nous l'attribuyons à la leur. Quant
mier, je confesse que les Prophètes
t esté en Jérusalem du temps que
public estoit desjà là fort dépravé,
oint sacrifié à part, et n'ont point
s assemblées séparées des autres
rier. Car ils avoyent le comman-
de Dieu, par lequel il leur estoit
é de venir au temple de Solomon¹.
oyent que les Prestres léviti-
n qu'ils fussent indignes d'un tel
néanmoins pource qu'ils avoyent
donnez de Dieu, et n'estoyent point
s déposez, devoyent estre recognus
ministres légitimes, ayans le degré
strise². D'avantage, ce qui est le
al point de nostre dispute, on ne
traignoit à nulle façon de faire
titieuse. Qui plus est, ils ne fai-
rien qui ne fust institué de Dieu.
es Papistes, qu'est-ce qu'il y a de
ble? Car à grand'peine nous pou-
ous assembler une fois avec eux,

qu'il ne nous fale contaminer en idolâtrie
manifeste. Certes le principal lien de la
communion qu'on peut avoir avec eux,
est en la Messe, laquelle nous rejettons
comme un sacrilège extrême. Si c'est à
tort ou à droict, nous le verrons en un
autre lieu. Pour le présent ce m'est assez
de monstrier que nous avons en cest en-
droict une autre cause que n'ont pas eue
les Prophètes, lesquels n'estoyent con-
traints de veoir ou faire aucunes cérémo-
nies, sinon instituées de Dieu, jà soit
qu'ils sacrifassent avec les meschans. Si
doncques nous voulons avoir un exemple
du tout semblable, il le faut prendre du
Royaume d'Israël. Selon l'ordonnance de
Jéroboam, la Circoncision y estoit obser-
vée, on y faisoit les sacrifices, on y tenoit
la Loy pour sainte, on y invoquoit le
Dieu qui avoit esté adoré par les Pères :
toutesfois à cause des cérémonies con-
trouvées et forgées contre la défense de
Dieu, tout ce qui s'y faisoit estoit ré-
prouvé comme damnable³. Qu'on m'allè-
gue un seul Prophète, ou quelque autre
fidèle, qui ait jamais adoré ou sacrifié en
Béthel. Ils n'avoient garde : car ils sca-
voyent bien qu'ils ne le pouvoient faire,
sans se souiller en quelque sacrilège.
Nous avons doncques que la communion
de l'Eglise ne se doit point estendre jus-
ques-là, que quand une Eglise declineroit
à des façons de servir Dieu vicieuses et
profanes, il la fale ensuyvre.

40 Mais nous avons encores meilleure
cause de leur résister quant à l'autre
point. Car entant qu'il est dit qu'il nous
faut porter révérence à l'Eglise, luy don-
ner autorité, recevoir ses admonitions,
estre sujets à son jugement, s'accorder
du tout à icelle : selon ceste considéra-
tion nous ne pouvons point ottroyer le
nom d'Eglise aux Papistes, qu'il ne nous
soit nécessaire de leur rendre sujétion et
obéissance. Toutesfois je leur ottroyeray
volontiers ce que les Prophètes ont donné
aux Juifs et Israélites de leur temps,
quand les choses y estoyent en semblable
estat ou meilleur. Or nous voyons que les
Prophètes crient par tout, que les assem-
blées d'iceux sont conventicules profanes,

1. XII, 13, 14.

2. Ez. XXIX, 9.

3. 1 Rois XII, 31.

avec lesquelles il ne seroit non plus licite de consentir, que de renoncer Dieu¹. Et de faict, si telles assemblées eussent esté Eglises, il s'ensuyvroit qu'Elle, Michée et les autres Prophètes semblables d'Israël, eussent esté estranges de l'Eglise : semblablement en Judée, Isaïe, Jérémie, Osée et les autres lesquels estoyent en plus grande exécution, tant aux Prophètes et Prestres de leur temps qu'au commun peuple, que s'ils eussent esté Payens. Semblablement si telles assemblées eussent esté Eglises, il s'ensuyvroit que l'Eglise de Dieu ne seroit point colonne de vérité² : mais firmament de mensonge : et ne seroit point le sanctuaire de Dieu, mais un réceptacle d'idoles. Il convenoit doncques aux Prophètes de n'avoir nul consentement avec telles assemblées, veu que c'eust esté une conspiration meschante contre Dieu. Par mesme raison si quelqu'un recognoist pour Eglises les assemblées qui sont sous la tyrannie du Pape, lesquelles sont contaminées d'idolâtrie, de diverses superstitions et de meschante doctrine, pensant qu'il faloit persister en leur communion, jusques à consentir à leur doctrine, cestuy-là erre grandement. Car si ce sont Eglises, elles ont la puissance des clefs. Or les clefs sont conjointes d'un lien perpétuel avec la Parole, laquelle en est exterminée. Item, si ce sont Eglises, ceste promesse de Jésus-Christ leur appartient, que tout ce qu'ils auront lié en terre sera lié au ciel³, etc. Or tous ceux qui font profession sans feintise d'estre serviteurs de Jésus-Christ, en sont rejettez. Parquoy, ou la promesse de Jésus-Christ seroit vaine, ou ce ne sont point Eglises : au moins selon ceste considération. Finalement, au lieu d'y avoir le ministère de la Parole, on n'y a que des escholes d'impiété, et un abysme de toutes espèces d'erreur. Parquoy encores ne sont-ce point Eglises quant à ce regard, où il n'y restera nulle marque, par laquelle les saintes assemblées des fidèles soyent discernées des conventicules des Turcs.

11 Toutesfois comme il y avoit encores pour lors quelques prérogatives apparte-

nantes à l'Eglise, qui restoyent aux Juifs : aussi nous ne nions pas que les Papistes aujourd'huy n'ayent quelques traces qui leur sont demeurées par la grâce de Dieu, de la dissipation de l'Eglise. Dieu avoit une fois fait son alliance avec les Juifs, laquelle persistoit entre eux : estant plustost appuyé en sa propre fermeté, que pource qu'elle fust observée d'eux. Qui plus est, leur impiété estoit comme un empeschement, lequel il falloit qu'elle surmontast. Pourtant, combien que par leur desloyauté ils méritoient bien que Dieu retirast son alliance d'eux, néanmoins selon qu'il est constant et ferme à exercer sa bonté, il continuoît toujours de maintenir sa promesse entre eux. Ainsi la Circoncision ne pouvoit tellement estre souillée de leurs mains impures, qu'elle ne fust toujours signe et sacrement de l'alliance de Dieu. Et pour ceste raison Dieu appelloit les enfans qui naissoient de ce peuple-là, siens¹ : lesquels ne luy eussent de rien appartenu, sinon par une bénédiction spéciale. En ceste manière, d'autant qu'il a mis une fois son alliance en France, en Italie, en l'Alemagne et autres païs, combien que tout ait esté après oppressé par la tyrannie de l'Antechrist, néanmoins afin que son alliance y demeurast inviolable, il a voulu que le Baptisme y soit demeuré pour tesmoignage d'icelle alliance : lequel d'autant qu'il est ordonné et consacré de sa bouche, retient sa vertu malgré l'impiété des hommes. Semblablement il a fait par sa providence, qu'il y demeurast aussi d'autres reliques, afin que l'Eglise ne périst point du tout. Et comme aucunesfois les bastimens sont démolis en telle sorte, que les fondemens demeurent et quelques apparences de la ruine : aussi nostre Seigneur n'a point permis que son Eglise fust tellement rasée ou détruite par l'Antechrist, qu'il n'y demeurast rien de l'édifice. Et combien qu'il pour se venger de l'ingratitude des hommes qui avoyent mesprisé sa parole, il ait permis qu'il se feist une horrible ruine, toutesfois il a voulu qu'il y demeurast encores quelque portion de reste,

1) Is. I, 14.

2) 1 Tim. III, 15.

3) Matth. XVI, 19 ; XVIII, 18 ; Jean XX, 23.

1) Eséch. XVI 20

ur monument et enseigne que le tout estoit point aboli.

42 Pourtant quand nous refusons d'ot-
oyer simplement aux Papistes le tiltre
Eglise, nous ne leur nions pas du tout
ils n'ayent quelques Eglises entre eux :
is nous contendons seulement du vray
tat de l'Eglise, qui emporte commu-
on tant en doctrine, qu'en tout ce qui
partient à la profession de nostre Chres-
té. Daniel et saint Paul ont prédit
e l'Antechrist seroit assis au temple de
eu¹ : nous disons que le Pape est le
pitaine de ce règne maudit et exécra-
e, pour le moins en l'Eglise occiden-
le. Puisqu'il est dit que le siège de
ntechrist sera au temple de Dieu, par
la il est signifié que son règne sera tel,
il n'abolira point le nom de Christ ne
son Eglise. De là il appert que nous
nions point que les Eglises sur les-
elles il domine par sa tyrannie, ne de-
urent Eglises : mais nous disons qu'il
a profanées par son impiété, qu'il les

a affligées par sa domination inhumaine,
qu'il les a empoisonnées de fausses et
meschantes doctrines, et quasi mises à la
mort : tellement que Jésus-Christ y est à
demi enseveli, l'Evangile y est suffoqué,
la Chrestienté y est exterminée, le ser-
vice de Dieu y est presque aboly : brief,
tout y est si fort troublé, qu'il y apparoist
plustost une image de Babylone, que de
la sainte cité de Dieu. Pour conclusion,
je di que ce sont Eglises : premièrement,
entant que Dieu y conserve miraculeuse-
ment les reliques de son peuple, combien
qu'elles y soyent povrement dispersées.
Secondement, entant qu'il y reste quel-
ques marques de l'Eglise : principalement
celles desquelles la vertu ne peut estre
abolie, ne par l'astuce du diable, ne par
la malice des hommes. Mais pource que
de l'autre costé, les marques que nous
avons principalement à regarder en ceste
dispute, en sont effacées : je di qu'il n'y
a point droicte apparence d'Eglise, ni en
chacun membre, ni en tout le corps.

CHAPITRE III.

Des Docteurs et Ministres de l'Eglise, et de leur election et office.

4 Maintenant il nous faut traiter de
rdre, selon lequel Dieu a voulu que
a Eglise fust gouvernée. Car combien
e luy seul doyve gouverner et régir
son Eglise, et y avoir toute préémi-
nce, et que son gouvernement et em-
se doyve exercer par sa seule Pa-
le : toutesfois pource qu'il n'habite
int avec nous par présence visible, en-
te que nous puissions ouyr sa volonté
sa propre bouche, il use en cela du
vice des hommes, les faisant comme
lieutenans² : non point pour leur ré-
mer son honneur et supériorité, mais
lement pour faire son œuvre par eux,
et ainsi qu'un ouvrier s'aide d'un
strument. Je suis contraint de réitérer
que j'ay desjà exposé ci-dessus. Il
vray qu'il pourroit bien faire cela
soy-mesme, sans autre aide ny in-

strument, ou par ses Anges ; mais il y a
plusieurs causes pourquoy il aime mieux
le faire par les hommes. Premièrement,
en cela il déclare quelle amitié il nous
porté, quand il choisit d'entre les hom-
mes ceux qu'il veut faire ses Ambassa-
deurs¹, qui ayent l'office de déclarer sa
volonté au monde, et qui mesmes repré-
sentent sa personne : et en cela il ap-
prouve par effect, que ce n'est pas sans
cause qu'il nous appelle si souvent ses
temples², veu que par la bouche des
hommes il parle à nous comme du ciel.
Secondement, ce nous est un trèsbon et
utile exercice à humilité, quand il nous
accoustume à obéir à sa Parole, encores
qu'elle nous soit preschée par des hom-
mes semblables à nous, voire mesmes
quelquesfois inférieurs en dignité. S'il

1) 2 Cor. V, 20.

2) 1 Cor. III, 16; VI, 19; 2 Cor. VI, 16. Qu'en lise sur
cela saint Augustin, au livre I de la Doctrine chrestienne.

quant à sa personne, par le nom de Dieu, nous déclarons lors par bonne et certaine expérience nostre humilité et l'honneur que nous portons à Dieu, si nous ne faisons nulle difficulté de nous rendre dociles à son ministre, combien qu'en sa personne, il n'ait aucune excellence par-dessus nous. Ainsi pour ceste raison semblablement Dieu cache le trésor de sa sagesse céleste en des vaisseaux fragiles de terre¹, pour expérimenter tant mieux en quelle estime nous l'avons. Tiercement, il n'y avoit rien plus propre pour entretenir charité fraternelle entre nous, qu'en nous conjoignant par ce lien, que l'un soit ordonné Pasteur pour enseigner les autres, et qu'iceux reçoivent doctrine et instruction de luy. Car si chacun avoit en soy tout ce qu'il luy faut, sans avoir affaire des autres, selon que nostre nature est orgueilleuse, chacun de nous mespriserait ses prochains, et seroit aussi mesprisé d'eux. Pourtant Dieu a conjoint son Eglise d'un lien, lequel il voyoit estre le plus propre à conserver unité: asçavoir quand il a commis le salut et vie éternelle aux hommes, afin qu'elle fust communiquée par leurs mains aux autres. Et à cela regardoit saint Paul en escrivant aux Ephésiens, quand il dit, Vous estes un corps et un esprit, comme vous estes appelez en une mesme espérance de vostre vocation. Il n'y a qu'un Seigneur, une foy, un Baptême, un Dieu et Père

mons tous en une de foy, et de connoissance du Fils de Dieu, et de charité parfait: que nous ne soyons plus enfans pour estre esbranlez à tout vent de doctrine, mais que suyvens avec patience la dilection, nous croissions en charité, est le chef, asçavoir Jésus-Christ, par lequel tout le corps estant conjoinct par ses nerveures et liaisons, prend accroissement en charité, par la grâce suggérée selon la mesure d'un membre¹.

2 Par ces paroles il signifie premièrement que le ministère des hommes est tel quel Dieu use pour gouverner son Eglise, est comme la jointure des nerfs qui unissent les fidèles en un corps. Secondement, il démontre que l'Eglise ne peut autrement maintenir en son unité, qu'en s'aidant de ces moyens, lesquels le Seigneur a instituez pour la conservation d'icelle: Jésus-Christ, dit-il, est monté en haut pour accomplir et accomplir toutes choses². Or le moyen de la grâce est dispensé et distribué à son Eglise par ses grâces par ses serviteurs, lesquels sont commis en cest office, et auxquels il a donné la faculté de s'en pouvoir servir: et mesmes il se fait aucunement présent à son Eglise par eux, de sorte qu'ils sont efficaces à leur ministère par la vertu de son Esprit, à ce que leur labour ne soit point vain. Voylà doncques comment la restauration des saints se fait: comme le corps de Christ est

nous ne mesprisons point la doctrine laquelle nous est présentée. Quiconques doncques veut abolir un tel ordre et telle espèce de régime, ou bien le mesprise comme s'il n'estoit point nécessaire, machine de dissiper l'Eglise, ou mesmes de la ruiner du tout. Car il n'y a ne la clairté du soleil, ne viande, ne bruvage qui soit tant nécessaire pour conserver la vie présente, qu'est l'office d'Apostres et de Pasteurs pour conserver l'Eglise.

3 Pourtant j'ay desjà adverty ci-dessus, que nostre Seigneur a exalté la dignité de cest estat de toutes les louanges qu'il estoit possible : afin que nous l'ayons en estime comme une chose excellente dessus toutes les autres. Quand il commande au Prophète de crier que les pieds des Evangélistes sont beaux ¹, et que leur advenement est bien heureux : quand il nomme les Apostres, La clairté du monde, et le sel de la terre ² : par cela il dénote qu'il fait une singulière grâce aux hommes en leur envoyant des Docteurs. Finalement, il ne pouvoit priser plus hautement cest estat, qu'en disant à ses Apostres, Qui vous escoute, il m'escoute, et qui vous rejette, me rejette ³. Mais il n'y a nul passage plus notable, qu'un de saint Paul en la seconde Epistre aux Corinthiens, où il traite de propos délibéré ceste question. Il dispute doncques qu'il n'y a rien plus digne ne plus excellent en l'Eglise, que le ministère de l'Evangile, d'autant qu'il est ministère de l'Esprit, de salut et de vie éternelle ⁴. Toutes ces sentences et les semblables reviennent à un but, c'est que nous n'ayons point en mespris, et n'anéantissions point par nostre nonchalance la façon de gouverner l'Eglise par le ministère des hommes, que Jésus-Christ a institué pour durer à tousjours. D'avantage, il a délaissé non-seulement de paroles, mais aussi par exemples, combien c'estoit une chose nécessaire. Quand il voulut illuminer Cornille le Centenier plus pleinement de la cognoissance de l'Evangile, il luy envoya un Ange pour le renvoyer à saint Pierre ⁵. Quand il voulut appeler saint

Paul à soy, et le recevoir en son Eglise, il parla à luy de sa propre bouche ¹ : néanmoins il le renvoya à un homme mortel, pour recevoir la doctrine de salut, et le sacrement de Baptême. Si cela ne s'est point fait témérairement, qu'un Ange, qui est autrement messenger de Dieu, se soit déporté d'annoncer l'Evangile, mais ait envoyé querir un homme pour ce faire : que Jésus-Christ, qui est le Maistre unique des fidèles, au lieu d'enseigner saint Paul, l'ait renvoyé à l'eschole d'un homme : saint Paul, di-je, lequel il vouloit ravir au troisième ciel, pour luy révéler des secrets admirables ² : qui est-ce qui osera maintenant mespriser le ministère humain, ou le laisser là comme superflu, veu que nostre Seigneur en a tellement approuvé l'usage et la nécessité ?

4 Touchant de ceux qui doyvent présider en l'Eglise, pour la régir selon l'ordonnance de Christ, saint Paul met en premier lieu les Apostres, puis les Prophètes, tiercement les Evangélistes, après les Pasteurs, finalement les Docteurs ³. Mais de tous ceux-là il y en a deux, desquels l'office est ordinaire en l'Eglise chrestienne : les autres ont esté suscitez par la grâce de Dieu du commencement, c'est-à-dire quand l'Evangile commença d'estre presché. Combien que quelques-fois encores il en suscite quand la nécessité le requiert. Si on demande quel est l'office des Apostres, il appert par ce commandement qui leur fut fait, Allez, preschez l'Evangile à toute créature ⁴. Il ne leur assigne point certaines bornes à un chacun, mais il leur donne charge de réduire tout le monde en son obéissance : afin qu'en semant l'Evangile par tout où ils pourront, ils exaltent son règne en toutes nations. Parquoy saint Paul voulant approuver son Apostolat, ne dit point qu'il ait acquis quelque certaine ville à Jésus-Christ, mais qu'il a çà et là publié l'Evangile, et qu'il n'a point basti sur le fondement des autres, mais qu'il a planté des Eglises où le nom du Seigneur Jésus n'avoit point esté ouy ⁵. Les Apostres

1) Is. LII, 7.

2) Matth. V, 12, 13.

4) Act. IX, 6.

2) 2 Cor. XII, 2.

3) Luc X, 16.

4) 2 Cor. III, 9; IV, 6.

3) Ephés. IV, 11.

4) Marc XVI, 15.

5) Act. X, 2.

5) Rom. XV, 19, 20.

quelque singulière révélation par-dessus les autres¹. Or il n'y en a point de nostre temps, ou bien ils ne sont pas connus comme alors. Par le nom d'Évangélistes, j'enten ceux qui avoyent un office prochain à celui des Apostres, combien qu'ils fussent inférieurs en dignité comme ont esté Luc, Timothée, Tite et les autres semblables. Possible que nous pourrions aussi bien mettre en ce rang les Septante disciples que Jésus-Christ esleut pour estre en second degré après ses Apostres². Si on reçoit ceste interprétation, comme je pense que c'est le vray sens de saint Paul, ces trois offices n'ont pas esté ordonnez pour estre perpétuels en l'Eglise, mais seulement pour le temps qu'il falloit dresser les Eglises où il n'y en avoit point; ou bien qu'il falloit annoncer Jésus-Christ aux Juifs, afin de les amener à luy comme à leur Rédempteur. Combien que je ne nie pas que Dieu n'ait encores suscité des Apostres puis après, ou bien des Évangélistes en leur lieu, comme nous voyons qu'il a esté fait de nostre temps. Car il estoit mestier qu'il y en eust de tels pour réduire au droict chemin le povre peuple, qui s'estoit destourné après l'Antechrist. Néanmoins je di que c'est un office extraordinaire, pource qu'il n'a point de lieu où les Eglises sont deuement ordonnées. S'ensuyvent les Docteurs et les Pasteurs, desquels l'Eglise ne se peut jamais passer. Or ie pense que c'est la

respondantes l'une à l'autre. Car la multitude qu'ont les Docteurs et Prophètes, est des Apostres avec leurs. L'office des Prophètes a es excellent, à cause du don singulier révélation qui leur estoit fait. L'office des Docteurs a du tout une fin, et s'exerce quasi par un moyen. Ainsi, les douze Apostres que Jésus-Christ esleut pour publier l'Evangile par tout le monde, ont tous les autres en dignité et en autorité. Car combien que selon la déduction du mot, tous ministres de l'Eglise soient nommez Apostres¹, d'autant qu'ils sont envoyez de Dieu, et sont ses ministres, toutesfois pource qu'il estoit requis que la vocation de ceux qui voyent mettre en avant l'Evangile, temps qu'il estoit nouveau, fust autorisée par certain tesmoignage, il n'estoit que ces douze-là qui avoyent commission, et saint Paul qui puis après adjousté à leur compagnie fussent ornez d'un tiltre excellent dessus les autres. Saint Paul fait cest honneur à Andronique et Junia les nommez Apostres, voire excellentes les autres²: mais quand il veut parler proprement, il n'attribue ce nom qu'à ceux qui avoyent telle prééminence nous avons dite: et tel est l'usage commun de l'Ecriture. Toutesfois les autres ont une semblable charge, mais non pas la même, car il n'estoit que celle des Apostres. excepté

de prescher l'Evangile, et de baptiser tous croyans en la rémission des péchez ¹. Or au paravant il leur avoit ordonné de distribuer à son exemple le Sacrement de son corps et de son sang ². Voylà une loy inviolable qui est imposée à tous ceux qui se disent successeurs des Apostres laquelle ils doyvent observer à perpétuité: c'est de prescher l'Evangile et administrer les Sacremens. Dont je conclu que ceux qui négligent l'un et l'autre, faussement prétendent d'estre en l'estat Apostolique. Que dirons-nous des Pasteurs? Saint Paul ne parle point de soy: mais d'eux tous, quand il dit, Qu'on nous estime comme serviteurs de Christ, et dispensateurs des mystères de Dieu ³. Item, en un autre passage, il faut qu'un Evesque soit diligent observateur de la doctrine de vérité, afin qu'il puisse exhorter le peuple par saine doctrine, et redarguer tous contredisans ⁴. De ces deux sentences et des autres semblables, nous pouvons inférer que l'office des Pasteurs contient ces deux parties: asçavoir, d'annoncer l'Evangile et administrer les Sacremens. Or la façon d'enseigner n'est pas seulement de prescher en public, mais appartient aussi aux admonitions particulières. Pourtant saint Paul appelle les Ephésiens en tesmoins qu'il n'a point fuy qu'il ne leur ait annoncé tout ce qui leur estoit expédient de sçavoir, les enseignant en public et par les maisons, recommandant aux Juifs et aux Gentils la pénitence et foy en Jésus-Christ ⁵. Item, un peu après il proteste qu'il n'a cessé d'admonester un chacun d'eux avec larmes ⁶. Or mon intention n'est pas de raconter yci toutes les vertus d'un bon Pasteur, mais seulement de monstrer en brief quelle profession ont ceux qui se nomment Pasteurs, et valent estre tenus pour tels: c'est de valablement présider en l'Eglise, qu'ils n'ayent point une dignité oisive, mais qu'ils instruisent le peuple en la doctrine chrestienne, qu'ils administrent les Sacremens, et qu'ils corrigent les fautes par bonnes admonitions, usans de la dis-

cipline paternelle que Jésus-Christ a ordonnée. Car Dieu dénonce à tous ceux qu'il met pour faire le guet en l'Eglise, que si quelqu'un périt en son ignorance par leur négligence, qu'il en requerra le sang de leurs mains ¹. Semblablement ce que dit saint Paul leur compète à tous: asçavoir qu'ils sont maudits s'ils ne preschent l'Evangile, veu que la dispensation leur en est commise ². Finalement, ce que les Apostres ont fait par tout le monde, un chacun Pasteur est attenu de le faire en son Eglise, à laquelle il est député.

7 Combien qu'en assignant à un chacun son Eglise, nous ne nions point que celui qui est lié en un lieu ne puisse bien aider les autres Eglises, soit qu'il y survieint quelque tumulte lequel peut estre appaisé par sa présence, soit qu'on vusist user de son conseil en quelque difficulté. Mais pource que ceste police est nécessaire pour entretenir la paix des Eglises, asçavoir qu'un chacun sçache sa charge, afin qu'ils ne courent tous en un lieu pour troubler l'un l'autre, et que de là n'advienne confusion: semblablement que ceux qui ont plus de soin de leur aise ou de leur proufit que de l'édification de l'Eglise, n'abandonnent leur lieu à leur fantasie, ceste division des places se doit communément observer tant qu'il est possible, afin qu'un chacun se tenant en ses limites, ne s'ingère point d'usurper la charge des autres. Et cela n'est point inventé des hommes, mais est institué de Dieu mesme. Car nous lisons que saint Paul et Barnabas ont ordonné des Prestres par toutes les Eglises de Lystre, d'Antioche et d'Iconie ³. Aussi saint Paul commande à Tite d'ordonner des Prestres en chacun lieu ⁴. Suyvant cela il fait mention des Evesques de Philippes ⁵: et en un autre passage, d'Archippus Evesque des Colossiens ⁶. Pareillement saint Luc récite la prédication qu'il fit aux Prestres de l'Eglise d'Ephèse ⁷, Pourtant quiconques aura prins la charge d'une Eglise, qu'il sache qu'il est obligé

¹) Matth. XXVIII, 19.

²) 1 Cor. IV, 1.

³) Act. XX, 20, 21.

⁴) Luc XXII, 19.

⁵) Tite I, 5.

⁶) Act. XX, 31.

¹) Mat. III, 17.

²) Act. XIV, 23.

³) Phil. I, 1.

⁴) Act. XX, 18, etc.

⁵) 1 Cor. IX, 16.

⁶) Tite I, 5.

⁷) Col. IV, 17.

à la servir selon la vocation de Dieu : non pas qu'il soit là tellement attaché qu'il n'en puisse jamais bouger, quand la nécessité publique le requerroit, moyennant que cela se face par bon ordre : mais j'enten que celui qui est appelé en un lieu, ne doit plus penser de changer et prendre de jour en jour nouvelle délibération, selon que sa commodité se portera. Secondement, quand il seroit expedient que quelqu'un changeast de place, j'enten qu'il ne doit point attenter cela de sa propre teste, mais qu'il se doit reigler par l'autorité publique de l'Eglise.

8 Au reste, ce que j'ay nommé indifféremment ceux qui ont le gouvernement de l'Eglise, Evesques, Prestres, Pasteurs et Ministres, je l'ay fait suyvant l'usage de l'Ecriture, laquelle prend tous ces mots pour une mesme chose. Car tous ceux qui ont charge d'administrer la Parole, sont là nommez Evesques. En ceste manière saint Paul, après avoir commandé à Tite d'ordonner des Prestres en chacun lieu, adjouste quant et quant, Car il faut que l'Evesque soit irrépréhensible¹. Suyvant cela il salue les Evesques de Philippes², comme estans plusieurs en un mesme lieu. Et saint Luc, après avoir dit que saint Paul convoqua les Prestres d'Ephèse, les nomme puis après Evesques³. Or nous avons yci à noter, que jusques à ceste heure je n'ay parlé que des offices qui consistent en l'administration de la Parole : comme aussi saint Paul ne fait mention que de ceux-là en ce chapitre IV^e des Ephésiens que j'ay allégué. Mais en l'Epistre aux Romains, et en la première aux Corinthiens il en récite d'autres, comme les puissances, les dons de guairir maladies, les gouvernemens, l'interprétation, la charge de solliciter les povres⁴ : desquels nous laisserons là ceux qui n'ont esté que pour un temps, pource qu'il n'est ja besoin pour le présent de nous y arrester. Il y en a deux espèces qui durent à perpétuité : asçavoir, les gouvernemens et la sollicitude des povres. Or j'estime qu'il appelle Gouverneurs, les Anciens qu'on

eslissoit d'entre le peuple pour assister aux Evesques à faire les admonitions, et tenir le peuple en discipline. Car on ne peut autrement exposer ce qu'il dit, Celui qui gouverne, qu'il face cela en sollicitude¹. Pourtant du commencement chacune Eglise a eu comme un conseil ou consistoire de bons preud'hommes, graves et de sainte vie, lesquels avoyent l'autorité de corriger les vices comme il sera veu puis après. Or que cest estat n'ait point esté pour un seul aage, l'expérience le démontre. Il faut doncques tenir que cest office de gouvernement est nécessaire pour tout temps.

9 La sollicitude des povres a esté commise aux Diacres : combien que saint Paul en met deux espèces en l'Epistre aux Romains, Celui qui distribue, dit-il, qu'il le face en simplicité : celui qui exerce miséricorde, qu'il le face joyusement². Veue qu'il est certain qu'il parle là des offices publics de l'Eglise, il faut qu'il y ait eu deux genres de Diacres différens. Or si je ne suis bien abusé, le premier membre il dénote les Diacres qui administroient les aumosnes : le second, ceux qui avoyent la charge de penser les povres, et leur servir : comme estoient les vefves, desquels il fait mention à Timothée. Car les femmes ne pouvoient exercer autre office public, que de s'employer au service des povres³. Si nous recevons ceste exposition, comme elle en est digne, veue qu'elle est fondée en bonne raison, il y aura deux genres de Diacres : dont les premiers serviront à l'Eglise, en gouvernant et dispensant les biens des povres : les seconds, en servant les malades et les autres povres. Or combien que le nom de Diaconie s'étende plus loing, toutesfois l'Ecriture nomme spécialement Diacres, ceux qui sont constituez par l'Eglise pour dispenser les aumosnes, et qui sont comme receveurs ou procureurs des povres, desquels l'origine, l'institution, et la charge est descrite aux Actes par saint Luc⁴. Car pource qu'il se leva un murmure entre les Grecs, d'autant qu'on ne tenoit conte de leurs vefves au ministère des

1) Tite I, 5, 6.

2) Phil. I, 1.

3) Act. XX, 17.

4) Rom. XII, 7, 8 ; 1 Cor. XII, 28.

1) Rom. XII, 8.

2) Rom. XII, 8.

3) 1 Tim. V, 9, 10.

4) Act. VI, 3.

res, les Apostres s'excusans qu'ils ne voyent satisfaire à deux offices, asçavoir à la prédication, et au soin de nourrir les povres, requirant au peuple qu'il eust sept hommes de bonne vie qui eussent ceste charge. Voylà quels ont esté les Diacres du temps des Apostres, lesquels nous les devons avoir à l'exemple de l'Eglise primitive.

10 Or comme ainsi soit que toutes choses se doyvent faire en l'Eglise décentement et par bon ordre ¹, principalement cela se doit observer quant au gouvernement, d'autant qu'il y auroit plus danger en cela qu'en tout le reste, s'il commettoit quelque désordre. Paroù, afin que plusieurs esprits volages et séditieux ne s'ingérassent témérairement à l'office d'enseigner ou régir l'Eglise, nostre Seigneur a nommément ordonné que nul n'entrast en office public sans vocation. Pourtant à ce qu'un homme soit tenu pour vray ministre de l'Eglise, il est premièrement requis qu'il soit deuement appelé ² : puis conséquemment qu'il responde à sa vocation, c'est-à-dire qu'il exécute la charge qu'il a prise : ce que nous pouvons appercevoir par saint Paul en plusieurs passages. Car partout où il veut approuver son apostolat, il allègue communément tant sa vocation, que sa loyauté à s'acquitter de son devoir ³. Si un si grand ministre de Jésus-Christ ne s'ose attribuer autorité pour estre ouy en l'Eglise, sinon autant qu'il est constitué par l'ordonnance du Seigneur, et qu'il s'acquitté fidèlement de sa commission : quelle importance sera-ce, si quelqu'un, quiconque qu'il soit, veut usurper le mesme honneur, estant destitué de vocation, ou ne faisant point ce qui est du devoir de l'office? Mais pource que nous avons naguères touché de la charge, il nous faut à présent traiter seulement de la vocation.

14 Or ceste matière gist en quatre points : c'est que nous sçachions quels doivent estre les ministres qu'on eslit, comment on les doit eslire, qui sont ceux qui ont le droict d'élection, et avec quelle

cérémonie on les doit introduire en leur charge. Je parle seulement de la vocation extérieure, laquelle appartient à l'ordre de l'Eglise : me taisant de la vocation secrète, de laquelle un chacun ministre doit avoir tesmoignage en sa conscience devant Dieu, et dont les hommes ne peuvent estre tesmoins. Or ceste vocation secrète est une bonne assurance que nous devons avoir en nostre cœur, que ce n'a point esté pour ambition ne pour avarice que nous avons prins cest estat : mais d'une vraye crainte de Dieu, et par un bon zèle d'édifier l'Eglise. Cela est bien requis comme j'ay dit, en chacun de nous qui sommes ministres, si nous voulons que nostre ministère soit approuvé de Dieu. Néanmoins si quelqu'un y entre par mauvaise conscience, il ne laisse point d'estre deuement appelé quant à l'Eglise, moyennant que sa meschanceté ne soit point descouverte. Nous avons aussi accoustumé de dire d'aucuns hommes privez, qu'ils sont appelez au ministère quand nous les voyons après cela : d'autant que la science avec la crainte de Dieu, et les autres vertus d'un bon Pasteur sont comme une préparation pour y venir. Car ceux que Dieu a esleus à cest office, il les garnit premièrement des armes qui sont requises pour l'exploiter, afin qu'ils n'y viennent point vuides et mal apprestez. Pourtant saint Paul en la première aux Corinthiens voulant traiter des offices, commence par les dons que doivent avoir ceux qui y sont appelez ¹. Mais pource que c'est le premier point des quatre que j'ay proposez, venons à le déduire.

42 Quels doyvent estre ceux qu'on eslit pour Evesques, saint Paul le monstre amplement en deux passages. La somme toutesfois revient là, qu'il n'en faut point eslire qui ne soyent de saine doctrine et de sainte vie, et ne soyent point entachés de quelque vice notable, lequel les rende contemptibles, et face que leur ministère soit en opprobre ². Il y a une mesme raison aux Diacres et aux Prestres. Pour le premier, il faut tousjours regarder qu'ils ne soyent point ineptes

¹ Cor. XIV, 40.
Rom. I, 1; 1 Cor. I, 1.

² 114b. V, 1.

¹ 1 Cor. XII, 8.

² 1 Tim. III, 2, 3; Tite I, 9.

n'auroient point telle suffisance ². Ce mot que nous avons mis, comment ils les faut eslire, ne se doit rapporter à la cérémonie, mais à la révérence et sollicitude de laquelle on doit user en faisant telle élection. A quoy appartiennent les jusnes et prières que saint Luc dit que les fidèles faisoient, ayans à créer des Prestres ³. Car pource qu'ils sçavoient bien que c'estoit une chose de fort grande importance, ils n'osoient rien attenter sinon avec grande crainte, en pensant bien à ce qu'ils avoient à faire. Principalement ils faisoient leur devoir de prier Dieu pour demander l'Esprit de conseil et discrétion.

43 Le troisième point que nous avons mis en nostre division, estoit, A qui il appartient d'eslire les ministres. Or on ne peut prendre une certaine reigle de cela en l'institution ou élection des Apostres, d'autant qu'elle n'a point esté du tout semblable à la vocation commune des autres. Car pource que c'estoit un office extraordinaire, afin qu'ils eussent quelque prééminence pour estre discernez d'avec les autres, il a falu qu'ils ayent esté esleus de la propre bouche du Seigneur. Les Apostres doncques ont esté ordonnez en leur estat, non point par élection humaine, mais par le seul commandement de Dieu et de Jésus-Christ. De là aussi vient, que quand ils en voulurent substituer un au lieu de Judas, ils n'en osèrent point nommer un lequel v

quand il se glorifie de n'estre point par les hommes, non-seulement vante d'avoir ce que doit avoir le bon Pasteur, mais il veut aussi avoir son Apostolat. Car pource qu'il avoit entre les Galatiens qui s'estudioient de diminuer son autorité, alléguant qu'il estoit un petit disciple ordonné par les Apostres : afin de maintenir la pureté de sa prédication, laquelle ces maliceux vouloyent amoindrir, il luy estoit nécessaire de monstrier qu'il n'estoit rien inférieur aux autres Apostres. Pourtant il a esté élu par le jugement des hommes, comme estoient les autres, mais par l'ordre et décret de Dieu.

44 Que cela soit requis à la vocation légitime des Evesques, qu'ils soyent esleus par les hommes, nul de saint ne le niera, veu qu'il y en a de tesmoignages de l'Escripture. Et ne contrevient rien ceste sentence de saint Paul que nous venons d'exposer, asçavoir qu'il n'a point esté esleu par les hommes ⁴ : veu qu'il ne parle point là de l'élection ordinaire des ministres, mais du privilège des Apostres. Combien que luy-même a esté esleu par le Seigneur, et ce pendant l'ordre ecclésiastique n'est intervenu en sa vocation. Car saint Paul récite que comme les Apostres prirent conseil, et jusnoient, le saint Esprit leur commanda de séparer Paul et Barnabas à l'œuvre.

sont esleus par les hommes? Pourtant Dieu ne pouvoit approuver cest ordre par un exemple plus notable et évident, que quand après avoir prononcé qu'il avoit constitué Paul Apostre des Gentils, il veut toutesfois qu'il soit ordonné par l'Eglise. La mesme chose se peut aussi appercevoir en l'élection de Matthias¹. Car pource que l'office d'Apostre estoit si digne, que l'Eglise n'y osoit pas constituer un certain homme de son jugement, elle en choisit deux pour les présenter au sort. Et ainsi la police de l'Eglise avoit lieu en ceste élection, et néanmoins on remettoit à Dieu de sçavoir lequel il avoit esleu des deux.

45 La question est maintenant, asçavoir, si un Ministre doit estre esleu ou par toute l'Eglise, ou par les autres ministres et gouverneurs : ou bien s'il doit estre constitué par un homme seul. Ceux qui veulent mettre cela en la puissance d'un seul homme, allèguent ce que dit saint Paul à Tite : Je t'ay laissé en Crète que tu constitues des Prestres en chaque ville². Item à Timothée, N'impose pas subitement les mains à aucun³. Mais s'ils pensent que Timothée ait exercé une nomination royale en Ephèse, pour disposer du tout à son plaisir, ou que Tite ait fait le semblable en Crète, ils s'abusent grandement. Car tous les deux ont présidé sur les élections, afin de conduire le peuple par bon conseil, et non pas pour faire et tailler ce que bon leur sembloit en excluant les autres. Et afin qu'il ne semble que je forge cela de ma teste, je démonstreray qu'ainsi est par un semblable exemple. Car saint Luc récite que Paul et Barnabas ont créé des Prestres par les Eglises⁴ : mais en disant cela, il note quant et quant la façon : c'est qu'ils les ont créés par suffrages, ou par la voix du peuple, comme porte le mot grec. Ils les créoyent doncques eux deux : mais le peuple selon la façon du pays, ainsi que les histoires tesmoignent, levoit les mains pour déclarer lequel il vouloit avoir. Et c'est une forme commune de parler : comme les historiens disent qu'un Consul créoit des officiers, quand il rece-

voit les voix du peuple, et présidoit sur l'élection. Certes il n'est point croyable que saint Paul ait plus permis à Timothée ou à Tite, que luy-mesme n'osoit entreprendre. Or nous voyons qu'il avoit accoustumé de créer des ministres par le consentement et suffrages du peuple. Il faut doncques tellement entendre les passages précédens, que la liberté et le droict commun de l'Eglise ne soit en rien enfreint ou amoindri. Parquoy saint Cyprien dit bien, en affirmant que cela procède de l'autorité de Dieu, qu'un Prestre soit esleu devant un chacun en la présence du peuple, afin qu'il soit approuvé digne et idoine par le tesmoignage de tous⁵. Car nous voyons que cela a esté observé par le commandement de Dieu aux Prestres lévitiqes, qu'on les amenast et produisist devant le peuple, avant que les consacrer⁶. En ceste manière Matthias fut adjoint en la compagnie des Apostres : et ne furent point autrement créés les sept Diacres, que le peuple voyant et les approuvant⁷. Ces exemples, dit saint Cyprien, monstrent que la création d'un Prestre ne se doit faire, sinon en l'assistance du peuple : afin que l'élection qui aura esté examinée par le tesmoignage de tous, soit juste et légitime. Nous avons doncques que la vocation d'un ministre ordonné par la Parole de Dieu, est telle : asçavoir quand celui qui est idoine est créé avec consentement et approbation du peuple. Au reste, que les Pasteurs doyvent présider sur l'élection, afin que le populaire n'y procède point par légèreté, ou par brigues ou par tumulte.

46 Reste le quatrième point, que nous avons mis en la vocation des ministres : asçavoir la cérémonie de les ordonner. Or il appert que les Apostres n'en ont point eu d'autre que l'imposition des mains. Or je pense bien qu'ils avoyent prins ceste façon de la coustume des Juifs, lesquels présentoyent à Dieu par imposition des mains ce qu'ils vouloyent bénir et consacrer. En ceste manière Jacob voulant bénir Ephraïm et Manassé, meit ses mains sur leurs testes⁸. Autant

1) Act. I, 23.
2) 1 Tim. V, 22.

3) Tit. I, 5.
4) Act. XIV, 23.

5) Lib. I, epist. III. 6) Lévit. VIII, 6 ; Nomb. XX, 26.
7) Act. I, 26 ; VI, 2, 6. 8) Gen. XLVIII, 16.

en fait nostre Seigneur Jésus sur les enfans pour lesquels il prioit¹. Je pense que pour une mesme fin il estoit ordonné en la Loy, qu'on meist les mains sur les sacrifices qu'on offroit. Pourtant les Apostres par l'imposition des mains signifioient qu'ils offroyent à Dieu celui qu'ils introduisoient au ministère : combien qu'ils en ont aussi usé sur ceux auxquels ils distribuoyent les dons visibles du saint Esprit². Quoy qu'il soit, ils ont usé de ceste solennité toutes fois et quantes qu'ils ordonnoient quelqu'un au ministère de l'Eglise, comme nous en voyons les exemples tant aux Pasteurs qu'aux Docteurs et aux Diacres. Or combien qu'il n'y ait nul commandement exprès touchant l'imposition des mains : toutes-fois puis que nous voyons que les Apostres l'ont eue en usage perpétuel, ce qu'ils ont observé tant diligemment nous doit estre au lieu de précepte. Et certes c'est une chose utile, de magnifier au peuple la dignité du ministère par une telle cérémonie, et d'avertir par icelle mesme celui qui est ordonné qu'il n'est plus à soy, mais qu'il est dédié au service de Dieu et de l'Eglise. D'avantage, ce ne se-

roit pas un signe vain et sans vertu, quand il seroit réduit à sa vraye origine. Car si l'Esprit de Dieu n'a rien institué en l'Eglise en vain, nous cognoissons que ceste cérémonie, laquelle est procédée de luy, ne seroit pas inutile, moyennant qu'elle ne fust pas convertie en superstition. Finalement, il nous faut noter que tout le commun peuple ne mettoit point les mains sur les ministres, mais les autres ministres seulement, combien qu'il n'est pas certain si plusieurs le faisoient ou un seul. Il appert bien que cela fut fait aux sept Diacres³, à Paul et à Barnabas, et à quelques autres. Mais saint Paul fait mention que luy sans autre a imposé les mains à Timothée : le t'admoneste, dit-il, de faire valoir la grâce laquelle est en toy par l'imposition de mes mains². Ce qu'en un autre passage il parle de l'imposition de mains de la Prestre³, je n'enten pas cela, comme font aucuns, de la compagnie des Prestres : mais de l'estat et office : comme s'il disoit, Regarde que la grâce que tu as receue par l'imposition de mes mains, quand je t'eslisoye en l'ordre de Prestre, ne soit pas vaine.

CHAPITRE IV.

De l'estat de l'Eglise ancienne, et de la façon de gouverner laquelle a esté devant la Papauté en usage.

4 Jusques yci nous avons parlé de l'ordre de gouverner l'Eglise, selon qu'il nous a esté laissé par la seule Parole de Dieu ; nous avons aussi traité des ministres, selon que Jésus-Christ les a institués. Maintenant afin que le tout nous soit plus familièrement déclaré et imprimé en nostre mémoire, il sera expédient de recognoistre quelle a esté la forme de l'Eglise ancienne en ces choses, veu qu'elle nous pourra représenter comme en un miroir ceste institution de Dieu que nous avons dite. Car combien que les Evesques anciens aient fait beaucoup de canons ou de reigles, par les-

quels il sembloit advis qu'ils ordonnassent plus outre des choses que Dieu ne l'avoit exprimé en l'Ecriture, toutes-fois ils ont tellement compassé toute leur discipline et police à la seule reigle de la Parole de Dieu, qu'on peut bien veoir qu'ils n'ont rien eu estrange ou divers d'icelle. Mais encores qu'il y eust quelque chose à reprendre en leur façon de faire, néantmoins puis que d'un bon zèle ils ont mis peine de conserver l'institution du Seigneur, et ne s'en sont pas fort eslongnez, il nous prouffitera grandement de recueillir yci en brief quelle a esté leur pratique. Comme nous avons

1) Matth. XIX, 15.

2) Act. XIX, 6.

1) Act. VI, 6 ; XIII, 3.

2) 2 Tim. I, 6.

3) 1 Tim. IV, 14.

dit que l'Ecriture nous parle de trois ordres de ministres : aussi l'Eglise ancienne a divisé en trois espèces tous les ministres qu'elle a eus. Car de l'ordre des Prestres on prenoit les Pasteurs et les Docteurs : les autres estoyent pour la discipline et les corrections. Les Diacres avoyent la charge de servir aux povres, et distribuer les aumosnes. Touchant des Lecteurs et Acolithes, ce n'estoyent point noms de certains offices, mais les jeunes gens qu'on recevoit au Clergé, on les accoustumoit de bonne heure par certains exercices à servir à l'Eglise : afin qu'ils entendissent tant mieux à quoy ils estoyent destinez, et qu'ils s'apprestassent pour mieux faire leur office quand le temps seroit venu : comme je le monstreray tantost plus amplement. Pourquoy saint Hiérosme après avoir divisé l'Eglise en cinq ordres, comme les Evesques, secondement les Prestres, tiercement les Diacres, puis les fidèles en commun, finalement ceux qui n'estoyent point baptisez encores, mais qui s'estoyent présentez pour estre instruits en la foy chrestienne : et puis recevoient le Baptisme. Ainsi il n'attribue point de certain lieu au reste du Clergé ny aux moines ¹.

2 Ils appeloient Prestres, tous ceux qui avoyent l'office d'enseigner. Iceux eslisoyent un de leur compagnie en chacune cité, auquel ils donnoient spécialement le tiltre d'Evesque, afin que l'égalité n'engendrast des noises, comme il advient souventesfois. Toutesfois l'Evesque n'estoit pas tellement supérieur sur ses compagnons en dignité et honneur, qu'il eust seigneurie par-dessus eux, mais tel office qu'a un président en conseil, asçavoir de proposer les choses, demander les opinions, conduire les autres par bons advertissemens et admonitions, empescher par son autorité qu'il n'y ait aucun trouble, et de mettre en exécution ce qui aura esté délibéré de commun : tel estoit l'office de l'Evesque entre les Prestres. Les anciens Presbiteres confessent que cela a esté introduit par consentement humain pour la

nécessité. Saint Hiérosme sur l'Epistre à Tite, C'estoit, dit-il, tout un, d'un Prestre et d'un Evesque : et devant que par l'instigation du diable il se feist des bandes en la Chrestienté, et que l'un dit, Je suis de Céphas : l'autre, Je suis d'Apollo ¹, les Eglises estoyent gouvernées en commun par le conseil des Prestres. Après pour arracher la semence des dissensions, la charge a esté commise à un. Parquoy comme les Prestres sçavent qu'ils sont sujets selon la coustume de l'Eglise à l'Evesque qui préside sur eux : aussi qu'iceluy cognoisse que c'est plus tost par coustume que par la disposition du Seigneur, qu'il est plus grand que les Prestres, et qu'il doit gouverner l'Eglise en commun avec eux. Toutesfois en un autre lieu il monstre combien ceste façon a esté ancienne : car il dit qu'en Alexandrie, depuis le temps de saint Marc Evangéliste, les Prestres eslisoyent tousjours un de leur compagnie pour présider entre eux, lequel ils nommoient Evesque ². Ainsi chacune cité avoit une assemblée de Prestres qui estoyent Pasteurs et Docteurs : car tous avoyent la charge d'enseigner le peuple, l'exhorter et corriger, selon que saint Paul commande aux Evesques de faire : et afin de laisser semence après eux, ils instruisoyent les jeunes qui estoyent receus au Clergé pour succéder après eux. Chacune cité avoit sa diocèse, laquelle elle prouvoyoit de Prestre : et ainsi tant ceux de la ville que ceux des champs faisoient tous comme un corps d'Eglise. Ce que chacun corps avoit son Evesque, cela estoit pour la police seulement : et afin d'entretenir la paix. Et l'Evesque précédait tellement les autres en dignité, qu'il estoit sujet à l'assemblée. Si la diocèse estoit si ample qu'il ne se peust acquitter partout de son office, on eslisait des Prestres en certains lieux, qui faisoient son office aux affaires de petite importance. Iceux s'appeloient Evesques champêtres, d'autant qu'ils représentoient l'Evesque par le pays.

3 Toutesfois quant à l'office, il falloit que tant l'Evesque que les Prestres fus-

¹) *Secr. Isaac, chap. IX.*

¹) 1 Cor. III, 4.

²) *Epistola ad Euegrum.*

contraints de faire l'office tel qu'il leur est enjoinct de Dieu. Je ne di pas qu'il ait esté fait pour un aage seulement, mais tousjours, car mesmes au temps de saint Grégoire, auquel l'Eglise estoit fort descheute, ou pour le moins avoit fort décliné de son premier estat, ce n'eust pas esté chose tolérable qu'un Evesque se fust deporté de prescher. Il dit en quelque passage, qu'un prestre est coupable de mort si on n'oit point de son de luy : pource qu'il provoque l'ire de Dieu contre soy, s'il ne se fait ouyr en prédication³. Et en un autre passage il dit, Quand saint Paul proteste qu'il est pur du sang de tous³, par ceste parole nous tous qui sommes nommez Prestres, sommes adjournez, et convaincus, et déclarez coupables, d'autant qu'outre nos propres maux, nous sommes coupables de la mort des autres; car nous en tuons autant qu'il en meurt journellement, ce pendant que nous nous reposons, et nous taisons⁴. Il dit que luy et les autres se taisent, d'autant qu'ils n'estoyent point si continuellement à la besogne comme ils devoient. Veu qu'il ne pardonne point à ceux qui faisoient leur office à demi, que pensez-vous qu'il eust fait si quelqu'un s'en fust deporté du tout ? Cela doncques a duré long temps en l'Eglise, que le principal office de l'Evesque estoit de paistre le peuple par la Parole de Dieu, ou édifier l'Eglise tant en public qu'en particulier par saine doctrine.

cial. Si c'estoit cause de telle impuissance ou difficulté qu'il la fallust mer avant, la cognoissance venoit des patriarches, qui assembloient le Concile de tous les Evesques respondans à l'autorité, et de là il n'y avoit point d'appel qu'au Concile général. Aucun n'est nommé ce gouvernement, Hiérarchie, d'un nom impropre, comme il me semble pour le moins qui n'est point en l'Ecriture. Car le saint Esprit ne veut pas obvier, que quand il est question du gouvernement de l'Eglise, nul n'importe quelque principauté ou domination; mais tesfois si nous considérons la chose, si nous regarder au mot, nous trouverons que les Evesques anciens n'ont point forgé une forme de gouverner l'Eglise, diverse de celle que Dieu a ordonnée par sa Parole.

5 Semblablement l'estat des Evesques n'a point esté autre pour ce temps que qu'il avoit esté sous les Apostres; recevoyent tant les aumosnes qui leur estoient données par les laïques, que les rentes annuelles, pour les employer à leur vray usage : c'est-à-dire pour la nourriture des ministres, pour les povres : le tout néanmoins sous l'autorité de l'Evesque, auquel ils devoient conte chacun an. Car ces Canons ordonnent que l'Evesque est le dispensateur des biens de l'Eglise, et le faut pas prendre comme si les laïques eussent eu ceste charge pour

la superintendance pour sçavoir comme tout alloit. Il y a un Canon entre ceux qu'on intitule des Apostres, qui dit ainsi, Nous ordonnons que l'Evesque ait les biens de l'Eglise en sa puissance : car si les âmes des hommes, qui sont plus précieuses, leur ont esté commises, par plus forte raison ils peuvent bien avoir le gouvernement de l'argent, afin que le tout se distribue en leur autorité par les Prestres et Diacres, avec crainte et sollicitude¹. Et au Concile d'Antioche, il fut décrété qu'on corrigeast les Evesques qui prenoient le maniement des biens de l'Eglise, sans avoir les Prestres et Diacres comme adjoints. Mais de cela il n'en faut ja disputer plus outre, veu qu'il appert par plusieurs épistres de saint Grégoire, que de son temps mesmes, auquel toutesfois tout l'ordre de l'Eglise estoit fort corrompu, cest usage duroit encores, que les Diacres fussent dispensateurs des biens de l'Eglise sous l'autorité des Evesques. Il est vray-semblable que les Sousdiacres leur ont esté adjoints du commencement, pour les aider à servir aux povres : mais ceste différence a esté petit à petit confondue. On commença de créer des Archediocres, quand le bien fut augmenté : et pour ceste cause la charge estoit plus grande, et requéroit une façon de gouvernement plus exquise. Combien que saint Hiérosme récite qu'il y en avoit les ja de son temps². Or ils avoyent entre mains tant les possessions et revenus, que les utensiles et les aumosnes quotidiennes. Pourtant saint Grégoire écrit à l'Archediacre de Salonite, que si le bien péricule du bien de l'Eglise par négligence ou par fraude, qu'il en sera tenu³. Et qu'on les ordonnoit à lire l'Evangile et exhorter le peuple à prier, item à donner le calice au peuple en la Cène pour honorer leur estat afin qu'ils s'acquittassent de leur devoir avec plus grande crainte de Dieu : l'autant qu'ils estoient admonestez par les cérémonies, qu'ils n'estoyent point en une recepte profane, mais en une charge spirituelle et dédiée à Dieu.

6 De là il est facile de juger quel a

esté l'usage des biens ecclésiastiques, et quelle en a esté la dispensation. Il est souvent dit tant aux Canons que par les anciens Docteurs, que tout ce que l'Eglise possède, ou en terre ou en argent, est le patrimoine des povres. Et pourtant ceste leçon est là souventesfois répétée aux Evesques et aux Diacres, que les richesses qu'ils manient ne sont point à eux, mais destinées à la nécessité des povres : et qu'ils seront coupables de meurtre, s'ils les dissipent meschamment, ou s'ils les retiennent à eux. Et sont admonestez de distribuer ce qui leur est commis, à ceux auxquels il est deu, avec grand'crainte et révérence, comme devant Dieu, sans acception de personnes. De là viennent les protestations que font saint Chrysostome, saint Ambroise, et saint Augustin et les autres, pour rendre tesmoignage au peuple de leur intégrité. Or d'autant que c'est chose équitable, et que Dieu l'a aussi ordonné en la Loy, que ceux qui s'employent du tout au service de l'Eglise, soyent entretenus du public : et mesmes qu'il y avoit de ce temps-là beaucoup de Prestres qui faisoient oblation à Dieu de leurs patrimoines, se faisans povres volontaires : la distribution estoit telle, qu'on prouvoyoit à la nourriture des ministres, et qu'on ne laissoit point les povres en arriere. Combien que ce pendant il y avoit bon ordre, à ce que les ministres qui doyvent estre exemple aux autres de sobriété et tempérance, n'eussent gages excessifs pour en abuser à somptuosité et délices, mais seulement pour s'entretenir en petit estat. Pour ceste cause saint Hiérosme dit, que si les Clercs qui se peuvent entretenir du bien de leur maison, prennent du bien des povres, ils commettent sacrilège, et mangent leur condamnation⁴.

7 Du commencement l'administration estoit à volonté, d'autant qu'on se pouvoit fier à la bonne conscience des Evesques et Diacres, et que leur innocence leur estoit pour loy. Depuis par succession de temps la convoitise d'aucuns et mauvaise administration, dont il sortoit de grans scandales, ont esté cause qu'on

¹) Chap. XXXIV.
²) Epist. X, lib. I.

³) Epist. ad Nepotianum.

⁴) Refert. esp. Clericos, I, II.

parde là où bon luy semblera : mais afin qu'il ait de quoy exercer libéralité envers les survenans, selon que saint Paul commande¹. Et ainsi l'interprètent Géladius et saint Grégoire. Car Géladius n'ameine point d'autre raison pourquoy l'Evesque se puisse rien attribuer sinon à ce qu'il ait de quoy pour eslargir aux estrangers et aux captifs. Et saint Grégoire parle encores plus clairement : La façon, dit-il, du siège apostolique est de commander à un Evesque, quand il est institué, qu'il se face quatre portions de tout le revenu de l'Eglise : dont l'une soit à l'Evesque et à sa famille, à ce qu'il puisse recevoir les estrangers et survenans, et leur bien-faire : la seconde au Clergé : la troisième aux povres : la quatrième à la réparation des Eglises². Il n'estoit doncques licite à l'Evesque de rien prendre, sinon autant qu'il luy estoit mestier pour sobrement vivre et se vestir sans aucune somptuosité. Que si quelqu'un commençoit d'excéder mesure, et se monstrier en somptuosité ou en pompe, il estoit incontinent admonesté par les autres Evesques voisins : s'il ne se chastioit, il estoit déposé.

8 Ce qui s'appliquoit aux ornemens des temples, estoit du commencement bien petit : mesmes après que l'Eglise fut devenue plus riche, si ne laissoient-ils point de garder médiocrité en cest endroit, et néanmoins tout ce qui estoit là employé d'argent, demouroit en réserve

desjà de son temps à orner les temples. Il loue Exupérius Evesque de Tholouse pour lors, lequel administrant le sacrement du corps de nostre Seigneur, prenoit un petit panier d'ozière, et le sautoit de sang en un verre, donnant à boire pendant que nul povre n'eust faim, que j'ay naguères allégué d'Acatius. Ambroise le raconte aussi de soy-même. Car pource que les Arriens le blasphemoient, qu'il avoit rompu tous les vaisseaux d'or, afin d'en payer la rançon des Juifs, qui estoient prins des infidèles, il use de ceste belle excuse et digne mémoire. Celuy qui a envoyé ses Anges sans or, a aussi congrégé ses richesses sans or. L'Eglise a de l'or, non pour le garder, mais pour le distribuer et en subvenir en la nécessité. Que gardes-tu ce qui ne sert de rien? Ne voyons-nous pas combien les Assyriens ont ravi d'or et d'argent du temple de Dieu? Ne vaut-il pas mieux que de garder l'argent en face, pour aider à nourrir les povres, qu'un sacrilège et bricoler le transporter? Dieu ne dira-il point, quoy as-tu souffert tant de povres mourir de faim, puis que tu avois de l'or? Ne leur acheter nourriture? Pourquoi l'as-tu laissé mener en captivité tant de gens sans les racheter? Pourquoi l'as-tu laissé tuer d'aucuns? Il vaut mieux garder les vaisseaux des vivans, que des métaux morts.

point agréables par or. L'or-Sacremens, est la rédemption ers¹. En somme, nous voyons ray en ce temps-là, ce que dit en un autre passage : As-out ce que l'Eglise possédoit, entretenir les povres². Item, qu'un Evesque avoit, estoit

es ministères ou offices qui l'Eglise ancienne; car les au-du Clergé, dont il est fait ivent aux livres des Docteurs eiles, estoyent plustost exer-arations, que certains offices. 'il y demeurast tousjours se-'Eglise, à ce qu'elle ne fust urveue de ministres : les jeu-qui par le consentement et leurs parens se présentoyent au temps advenir, estoyent lergé, et avoyent le nom de pendant on les instruisoit, et imoit-on à toutes bonnes cho- qu'ils ne fussent point nou-norans quand il seroit ques-employer en quelque office. e certes qu'on leur eust im-re nom plus propre, veu que e appelle toute l'Eglise, Le Seigneur, c'est-à-dire l'héri-l, ce nom ne convenoit point ordre : toutesfois la façon de sainte et utile : asçavoir que vouloyent dédier à l'Eglise, irris sous la discipline de fin que nul n'entrast en office avoir esté bien formé : c'est-ait en bonne et saine doctrine, rter le joug, et estre humble t; item, occupé en choses ur oublier toutes occupations mondaines. Or tout ainsi stume nouveaux gendarmes et autres semblables exer-u'ils sçachent comment ils se ter quand ce viendra à com-escient contre leurs enne-il y avoit certains exercices ancien, pour préparer ceux

qui n'estoient point encores en office. Premièrement, on leur donnoit la charge d'ouvrir et fermer les temples : lors on les nommoit Huissiers. Après, on les or-donnoit pour demeurer avec l'Evesque, pour le conduire tant pour honnesteté que pour éviter souspeçon, afin qu'il n'allast nulle part sans compagnie et sans tesmoin. Puis, afin qu'ils commençassent petit à petit à estre cognus du peuple, et qu'ils acquissent quelque autorité : sem-blablement afin qu'ils apprinsent d'avoir contenance devant le peuple, et qu'ils eussent audace de parler, afin qu'estans promeus en l'ordre de Prestrise ils ne fussent point confus ne troublez quand il seroit question de prescher, on leur or-donnoit de faire la lecture des Pseaumes au pulpitre. En ceste manière ils estoient promeus de degrez en degrez, afin qu'on les approuvast en chacun exercice devant que les faire Sousdiacres. Mon. propos tend là, qu'on cognoisse que ces choses ont esté préparations et rudimens ou apprentissages, plustost que certains of-fices, comme j'ay dit ci-dessus.

40 Suyvant ce que nous avons dit, que le premier point en l'élection des minis-tres est, quels doivent estre ceux qu'on eslit : et le second, avec combien meure délibération on y doit procéder : en l'un et en l'autre l'Eglise ancienne a suyvi di-ligemment ce que saint Paul en ordonne. Car la coustume estoit de s'assembler avec grande révérence et invocation du Nom de Dieu, pour eslire les Evesques. D'avantage, ils avoyent un formulaire d'examen, qui estoit pour enquérir sur la vie et la doctrine de ceux qu'on eslisoit, selon la mesme reigle de saint Paul. Il y a seulement eu une faute en cest endroict, qu'ils ont usé avec le temps d'une trop grande sévérité, voulans requérir en un Evesque plus que saint Paul n'y re-quiert¹ : et principalement quand on a ordonné par succession de temps, qu'il s'absteinst de mariage. En tout le reste ils ont bien esté conformes à la descrip-tion de saint Paul, que nous avons dite. Touchant du troisième point, Asçavoir à qui c'est qu'il appartient d'eslire ou insti-

¹ II, cap. XXVIII.

² lib. V.

II, eodem libro.

³ 1 Pierre V, 3.

⁴ 1 Tim. III. 2.

tuer les ministres, en cela les Anciens n'ont toujours tenu un mesme ordre. Du premier commencement nul n'estoit receu mesmes au Clergé sans le consentement de tout le peuple : tellement que saint Cyprien s'excuse songneusement de ce qu'il avoit constitué un Lecteur sans en communiquer avec l'Eglise, d'autant que cela, comme il dit, avoit esté fait contre la coustume, jà soit qu'il y eust raison. Il use doncques de ce proëme : Mes chers frères, en ordonnant les Clercs nous avons coustume de vous en demander vostre advis : et après avoir prins conseil de toute l'Eglise, de priser les mérites d'un chacun¹. Voylà ses paroles. Mais d'autant qu'en ces petis exercices, comme de Lecteurs et Acolytes, il n'y avoit pas grand danger, veu qu'on ne les recevoit qu'en charge de bien peu d'importance, et devoient estre en une charge de longue espreuve, par succession de temps on laissa d'en parler au peuple. Depuis mesmes aux autres estats et ordres, excepté des Evesques, le peuple permit l'élection à l'Evesque et aux Prestres, à ce qu'ils cognussent lesquels estoient idoines ou non : fors que quand on vouloit ordonner un Prestre en une paroisse. Car lors il falloit que le commun peuple y consentist. Or ce n'est point de merveilles qu'il n'a pas beaucoup chalu au peuple de maintenir son droict en ses élections : car nul n'estoit fait Sousdiacre, qu'il n'eust esté espruvé par longue espace de temps avec telle sévérité comme nous avons dit. Après qu'on l'avoit encores derechef espruvé en ce degré-là, on le constituoit Diacre : auquel office s'il se portoit fidèlement, il parvenoit au degré de Prestrise. Ainsi nul n'estoit promu qu'il n'eust esté au paravant longuement examiné, mesmes à la veue du peuple. D'avantage, il y avoit beaucoup de Canons pour corriger leurs vices : tellement que l'Eglise ne pouvoit estre chargée de mauvais Prestres ou mauvais Diacres, sinon qu'on négligeast les remèdes qu'on avoit en main. Combien qu'en eslisant les Prestres, on requéroit nommément le consentement des habitans du

lieu : ce que tesmoigne un Canon qu'on attribue à Anacle, qui est récité au Décret, en la distinction soixante-septième. Et de faict on tenoit les ordres en temps préfix de l'année, afin que nul ne fust introduit en cachette sans le consentement du commun, et que nul ne fust légèrement promu sans avoir bon tesmoignage.

41 Quant à l'élection des Evesques, la liberté a esté laissée longtemps au peuple, que nul ne fust introduit sinon qu'il fust agréable à tous. Pourtant il est défendu au Concile d'Antioche, que nul ne soit ordonné maugré le peuple : ce que Léon I^{er} confirme en disant, qu'on eslise celui lequel aura esté demandé du Clergé et du commun, au moins de la plus grande multitude. Item celui qui doit présider sur tous : soit esleu de tous : car celui qui est ordonné sans estre connu et examiné, est introduit par force. Item, Qu'on eslise celui qui aura esté esleu du Clergé et désiré du peuple et qu'il soit consacré par les Evesques de la province, avec autorité du Métropolitain¹. Or les saints Pères ont eu si grand soin que ceste liberté du peuple ne fust aucunement enfreinte, que mesmes le Concile universel estant congrez à Constantinoble, ne voulut point ordonner Nectarius Evesque sans l'approbation du Clergé et du peuple, comme il appert par l'Epistre envoyée à l'Evesque de Rome. Pourtant quand quelque Evesque ordonnoit un successeur, cela n'avoit point de tenue, sinon qu'il fust ratifié par le peuple. De laquelle chose non seulement nous avons exemple, mais aussi un formulaire en la nomination que fait saint Augustin d'Éradius, pour estre son successeur. Et Théodorite historien, récitant qu'Albanase ordonna Pierre pour son successeur, adjouste incontinent, que le Clergé ratifia cela, la justice et les gouverneurs, et tout le peuple l'approuvant².

42 Je confesse que cela a esté trèsbien ordonné au Concile de Laodicée, que l'élection ne fust point permise au commun³ : car à grand'peine se peut-il faire,

1) Lib. I, epist. V.

1) Epist. XC, cap. II.

2) Epist. CX. Habetur apud Theodor., lib. IV, cap. II.

3) Chap. XIII.

ne tant de testes s'accordent bien pour mener un affaire à fin. Et ce proverbe est quasi tousjours vray, que le vulgaire, selon qu'il est volage, se bende en affections contraires. Mais il y avoit un très-bon remède pour obvier à ce mal. Car de remière entrée le Clergé seul eslisait : puis il offroit celuy qu'il avoit esleu aux seigneurs et gouverneurs. Iceux ayans délibéré ensemble, ratifloyent l'élection si elle leur sembloit bonne : autrement ils en eslisoyent un autre. Après cela on venoit au peuple, lequel, combien qu'il ne fust point lié à recevoir l'élection jà faite, tousfois il n'avoit pas occasion de tumuler : ou si on commençoit par le peuple, cela se faisoit pour entendre lequel il desiroit plus d'avoir : et ainsi ayant entendu l'affection du peuple, le Clergé eslevoit. Par ce moyen il n'estoit point en liberté du Clergé de choisir à leur plaisir : et toutesfois il n'estoit pas sujet complaire à l'appétit désordonné du peuple. Cest ordre nous est récité par nous en un autre passage, quand il dit, faut avoir les voix des bourgeois, les témoignages du peuple, l'autorité des gouverneurs, l'élection du Clergé. Item, l'on ait le tesmoignage des gouverneurs, la subscription du Clergé, le consentement du Sénat et du peuple. La raison ne veut pas qu'il se face autrement¹.

de fait, le sens du Canon de Laodice que nous avons allégué, n'est pas autre. Car il n'entend autre chose, sinon que les gouverneurs et les Clercs ne se voyent point laisser transporter par le populaire, qui est inconsidéré, mais plutôt réprimer par leur gravité et prudence la folle cupidité d'iceluy, quand il en est mestier.

43 Ceste façon d'eslire s'observoit encore du temps de saint Grégoire : et est vray-semblable qu'elle a duré encore longuement depuis. Il y a beaucoup d'Escribes en son registre, qui rendent suffisamment tesmoignage de cela. Car toutes fois et quantes qu'il est question d'ordonner quelque part un Evesque, il a coutume d'escrire au Clergé, et Conseil, et au populaire, aucunesfois au seigneur : selon qu'est le gouvernement de

la ville à laquelle il escrit. Et quand à cause de quelque trouble ou différent, il donne à un Evesque voisin la superintendance sur une élection, il requiert tousjours néanmoins qu'il y ait décret solennel confirmé par subscriptions de tous. Mesmes pource que quelquesfois on avoit esleu un Evesque à Milan, et qu'à cause des guerres plusieurs Milannois s'estoyent retirez à Gênes : il ne veut point que l'élection soit tenue pour légitime, jusques à tant qu'iceux estans assemblez en un, y aient consenti¹. Qui plus est, il n'y a pas encores cinq cens ans, qu'un Pape nommé Nicolas fit ceste ordonnance touchant l'élection du Pape, que les Cardinaux fussent les premiers, puis qu'ils appellassent avec eux tout le reste du Clergé, finalement que l'élection fust confirmée par le consentement du peuple. Et en la fin il allègue le décret de Léon, que j'ay naguères amené, voulant qu'il soit observé pour l'advenir². Que si les meschans faisoient une telle brigue, que le Clergé fust contraint de sortir de la ville pour faire droicte élection, si commande-il en tel cas qu'aucuns du peuple s'y trouvent pour approuver. Le consentement de l'Empereur estoit requis seulement en deux villes, selon que nous pouvons conjecturer, à sçavoir à Rome et à Constantinoble, d'autant que c'estoyent les deux sièges de l'Empire. Car ce que saint Ambroise fut envoyé à Milan par Valentinien Empereur, afin de présider à l'élection de l'Evesque comme lieutenant impérial, cela se fit extraordinairement, à cause des grosses brigues qui estoyent entre les bourgeois. A Rome, l'autorité de l'Empereur avoit anciennement telle importance en la création de l'Evesque, que saint Grégoire escrit à Maurice Empereur, qu'il a esté ordonné par son commandement, jà soit qu'il eust esté requis solennellement par le peuple. Or la coutume estoit, que si tost que quelqu'un estoit esleu Evesque de Rome par le Clergé, et par le Sénat, et le peuple, iceluy le signifioit à l'Empereur, lequel approuvoit l'élection, ou la rescindoit. Et à ceste coutume ne contrevient point

1) Id quoque epist. compluribus ; lib. II, epist. LXIX.

2) Dist. XXIII, cap. in nomine.

1) Epist. LXXXVII.

les décrets qu'assemble Gratien : qui ne disent autre chose, sinon qu'il ne faut nullement souffrir que l'élection canonique soit ostée, et que le Roy constitue à son plaisir des Evesques : et que les Métropolitains ne doyvent point consacrer celui qui aura esté ainsi promeu par force. Car c'est autre chose de priver l'Eglise de son droict, à ce qu'un homme seul face tout à sa poste : et autre chose de faire cest honneur au Roy ou à l'Empereur, qu'il conferme par son autorité une élection légitime.

44 Il reste d'exposer par quelle cérémonie on ordonnoit les ministres de l'Eglise ancienne après les avoir esleus. Les Latins ont appelé cela Ordination ou Consécration. Les Grecs l'ont appelé de deux mots, qui signifient Imposition des mains. Or il y a un décret du Concile de Nice, lequel commande que le Métropolitain avec tous les Evesques de la province, s'assemblent pour ordonner celui qui sera esleu. Si quelques-uns sont empêchez par maladie ou par la difficulté du chemin, que pour le moins il y en viene trois, et que ceux qui sont absens déclairent par lettres qu'ils y consentent. Et pource que ce Canon à la longue ne s'observoit plus, il a esté renouvelé depuis en plusieurs Conciles. Or il estoit commandé à tous, ou pour le moins à ceux qui n'auroient point d'excuse, de s'y trouver afin que l'examen, tant de la doctrine que des mœurs, se feist avec plus grande gravité. Car on ne faisoit point la consécration sans tel examen. Mesmes il appert par les épistres de saint Cyprien, que du commencement on n'appeloit point les Evesques après l'élection : mais qu'ils estoient présens sur le lieu quand le peuple devoit eslire, afin qu'ils fussent là comme superintendans à ce que rien ne se feist en trouble par la multitude. Car après qu'il a dit que le peuple a puissance ou d'eslire ceux qu'il cognoist estre dignes, ou de refuser ceux qu'il cognoist estre indignes, il adjouste, Pourtant il nous faut diligemment tenir et garder ce qui nous a esté laissé du Seigneur et de ses Apostres, et ce qui s'observe entre nous et quasi par toutes les provinces : c'est que tous les Eves-

ques voisins s'assemblent au lieu où il faut eslire un Evesque, et qu'il soit esleu en la présence du peuple¹. Mais pource que quelquesfois une telle assemblée se faisoit bien tard, et ce pendant les ambitieux avoyent loisir et opportunité de mener mauvaises pratiques, on advisa qu'il suffisoit si après l'élection faite, les Evesques s'assembloyent pour consacrer celui qui estoit esleu, après l'avoir examiné.

45 Cela se faisoit par tout sans exception. Depuis une façon toute diverse fut introduite, que celui qui estoit esleu venoit en la ville métropolitaine pour estre confirmé : ce qui a esté fait par ambition et coruptèle, plustost que par bonne raison. Quelque temps après, depuis que l'autorité du siège romain fut accrue, il y survint une façon encores beaucoup pire, c'est que tous les Evesques d'Italie venoyent là pour estre consacrez. Ce qu'on peut veoir par les épistres de saint Grégoire². Seulement il y eut quelque peu de villes, lesquelles reteindrent leur droict ancien, d'autant qu'elles ne voulurent point facilement céder : comme Milan, selon qu'on en voit l'exemple en une épistre. Possible que les seules villes métropolitaines demeurèrent en ce privilège. Car la coustume ancienne estoit, que tous les Evesques de la province s'assemblassent là pour consacrer leur Métropolitain. Au reste, la cérémonie estoit l'imposition des mains. Car je n'ay point leu qu'il y en ait eu d'autres, sinon que les Evesques avoyent quelques accoustumens pour estre discernez d'entre les autres Prestres. Semblablement ils ordonnoient les Prestres et les Diacres par la seule imposition des mains. Mais chascun Evesque ordonnoit les Prestres de son diocèse avec le conseil des autres Prestres. Or combien que cela se faisoit de tous en commun, néanmoins pource que l'Evesque présidoit, et que la chose se faisoit comme par sa conduite, l'autorité est appelée siene. Et pourtant il est souvent dit és anciens Docteurs, qu'un Prestre ne diffère en rien d'un Evesque, sinon entant qu'il n'a point la puissance d'ordonner.

1) Epist. IV, lib. I.

2) Lib. II, epist. LXXIX, LXXVI.

CHAPITRE V.

Que toute la forme ancienne du régime ecclésiastique a esté renversée par la tyrannie de la Papauté.

Maintenant il est mestier de mettre avant l'ordre du gouvernement ecclésiastique que tient aujourd'huy le siège lin et tous ceux qui en dépendent : de le comparer avec celui que nous is monstre avoir esté en l'Eglise ancienne. Car par ceste comparaison il appaistra quelle Eglise ont tous ceux qui antent et glorifient de ce seul tiltre, en tiennent fiers pour nous opprimer, et mesmes abysmer du tout. Or il expédient de commencer par la voye, afin qu'on sçache qui et quels sont qu'on appelle là au ministère, et par moyen ils y sont introduits. Après verrons comment ils s'acquittent de leur devoir. Nous donne le premier lieu aux Evesques, lesquels toutesfois n'auront point d'honneur cela. Je désireroye certes qu'il leur t tourner à honneur de commencer la e en ceste dispute : mais la chose ne tre point que cest argument soit ché sans leur grand vitupère. Toutefois il me souviendra de ce que j'ay osé de faire : c'est de simplement igner, et non pas de faire de longues tives. Je me restreindray doncques qu'il me sera possible : mais pour er en matière, je voudroye bien que qu'un de ceux qui ne sont point du effrontez, me respondist quels Evesques on eslit aujourd'huy communément. Faire examen de leur doctrine, c'est chose trop morte. Que si on a quel regard en la doctrine, c'est pour esquelque légiste, auquel il adviendrait de plaider en justice, que de presen un temple. C'est chose notoire, depuis cent ans à grand' peine y en eu de cent l'un qui sceust rien en la cte Escriture. Je ne di mot de ce qui é fait au paravant. Non pas que l'esust beaucoup meilleur, mais pource nous avons à disputer de l'Eglise ente. Si on vient à la vie, nous trou-

verons qu'il y en a eu peu, ou du tout nuls, qui n'eussent esté jugez indignes par les Canons anciens. Celuy qui n'a pas esté yvrongne, a esté un paillard : ou bien s'il y en avoit d'aucuns purs de ces deux vices, ils estoyent ou joueurs de dez, ou chasseurs, ou dissolus en leur vie. Or les Canons anciens rejettent un homme de l'office d'Evesque, pour moindre vice que ceux-là. Mais c'est encores une chose plus absurde, que les petis enfans de dix ans ont esté faits Evesques, et qu'on est venu à une telle impudence ou sottise, qu'une telle turpitude, qui contrevient au sens commun de nature, a esté receue sans difficulté. De là il appert combien ont esté saintes les élections, ausquelles il y a eu une si lourde négligence.

2 D'avantage, toute la liberté du peuple, quant à l'élection des Evesques, a esté abolie. Les voix ou suffrages, le consentement, les subscriptions, et toutes telles choses sont esvanouyes. Toute la puissance a esté transportée aux Chanoines : iceux confèrent les Eveschez à qui bon leur semble. Celuy qui sera esleu, sera bien produit au peuple : mais pour l'adorer, non pas pour l'examiner. Or Léon contredit, prononçant que nulle raison ne permet cela, et que c'est une invasion violente. Saint Cyprien, en testifiant que cela est du droit divin, qu'une élection ne se face point que par le consentement du peuple, signifie que celles qui se font autrement, sont répugnantes à la Parole de Dieu. Il y a des Décrets et plusieurs Conciles qui défendent cela estreitement : et s'il se fait, ils commandent qu'il soit tenu pour nul. Si ces choses sont vrayes, il ne reste aujourd'huy en la Papauté nulle élection canonique, laquelle se puisse approuver ne par droit divin ne par droit humain. Toutesfois encores qu'il n'y eust eu autre mal que cestuy-là, comment se pourront-ils excu-

cine estre plus nuisante que la maladie, pourquoy ne met-on aussi bien ordre à ce nouveau mal? Ils respondent que les Canons défendent estroitement aux Chanoines de n'abuser de leur puissance au détriment de l'Eglise, toutes les fois que bon leur semble. Doutons-nous que le peuple n'entendist pas bien anciennement, qu'il estoit obligé à trèssainctes loix, quand il voyoit la reigle qui luy estoit proposée par la Parole de Dieu pour eslire les Evesques? Car une seule voix de Dieu luy devoit par droict estre en plus grande estime sans comparaison, que cent millions de Canons. Néanmoins estant corrompu de mauvaise affection, il n'avoit nul esgard ne de raison ne de loy. En ceste manière aujourd'huy, combien qu'il y ait de bonnes loix escrites, toutesfois elles demeurent cachées et ensevelies en du papier. Ce pendant ceste coustume est receue et usitée, de non ordonner pour Pasteurs des Eglises, sinon barbiers, cuisiniers, bouteillers, mulletiers, bastars, et toutes telles sortes de gens. Je ne di pas encores assez : mais d'avantage, que les éveschez ou cures soyent loyers de macquerelages et pailardises. Car quand ils sont donnez à veneurs et oiseleurs, la chose va trèsbien. Il n'y a point de propos de défendre telle abomination par les Canons. Je di derechef, que le peuple avoit anciennement un trèsbon Canon, quand la Parole de Dieu luy démonstroït qu'un Evesque doit

que les villes ont esté souvent en l'obligation pour l'élection de leurs Evesques, toutesfois nul n'osa jamais penser d'ôter au peuple la liberté d'eslire. Car il avoyent d'autres moyens pour obvier à ce mal-là, ou pour le corriger quand il eust esté jà fait. Mais la vérité est que le peuple par succession de temps, estant nonchalant à eslire, en a laissé le soin aux Prestres. Iceux ont abusé de ceste occasion, pour usurper la tyrannie qu'ils exercent, laquelle ils ont confirmée par nouveaux Canons. La faculté qu'ils ont d'ordonner ou consacrer des Evesques, n'est qu'une pure moquerie. Car l'apparence d'examen dont ils usent est tant maigre et frivole, que mesme elle n'a point de couleur pour tromper le monde. Pourtant ce que les Princes ont fait aujourd'huy par paction avec le Pape pour pouvoir nommer les Evesques, en l'Eglise ne perd rien de nouveau. Ce n'est seulement l'élection est ostée aux Chanoines, laquelle ils avoyent ravie par tout droict, ou plustost desrobée. C'est bien certes un exemple vilain et déshonesté, que les courtisans ayent ainsi les éveschez en proye : et l'office d'un Prince seroit de s'abstenir de telles rapines. Car c'est une invasion impie et meschante, qu'un Evesque soit consacré sur un peuple lequel ne l'aura point désiré, ou pour le moins approuvé l'élection. Mais la façon désordonnée et confuse qui a esté long temps en l'Eglise

pour laquelle les Evesques se vantent d'estre successeurs des Apostres. Touchant de créer les Prestres, ils disent que c'est droit leur en compète : mais en cela ils corrompent la façon ancienne, qu'ils n'ordonnent point des Prestres pour gouverner ou enseigner le peuple, mais pour sacrifier. Semblablement quand ils consacrent des Diacres, il n'est point question de leur vray et propre office : mais il les ordonnent seulement à quelques cérémonies, comme pour présenter le calice et la patène. Or il est défendu au Concile de Calcédoine, de recevoir un homme au ministère absolument : c'est-à-dire, sans luy assigner lieu auquel il exerce son office¹. Ce décret est très-utile pour deux causes. Premièrement, afin que les Eglises ne soyent point chargées de despeses superflues, et que ce qui doit estre distribué aux povres ne soit point consumé à nourrir gens oisifs. Secondement, afin que ceux qu'on ordonne cognoissent qu'ils ne sont point promeus à quelque honneur : mais qu'on leur impose charge, à laquelle ils s'obligent par telle réception solennelle. Mais

Docteurs de la Papauté, qui n'ont que du ventre, et qui pensent qu'il faut regarder autre chose en la Chrestienté, exposent qu'il faut avoir tiltre pour estre receus : c'est-à-dire, revenu pour estre nourris, soit de bénéfice, soit de patrimoine. Pourtant, quand ils ordonnent en la Papauté un Diacre ou un Prestre, sans se soucier où ils serviront, ils ne font difficulté de les recevoir, moyennant qu'ils soyent assez riches pour s'entretenir. Mais qui sera l'homme qui recevra cela, que le tiltre qui est requis par le Concile, soit revenu annuel pour la nourriture? D'avantage, pour ce que les Canons qui ont esté depuis faits, condamnoient les Evesques à nourrir ceux qu'ils avoient receus sans tiltres, afin de corriger une trop grande facilité à recevoir tous ceux qui se présentent, on a trouvé un nouveau subterfuge pour éviter ce danger. Car luy qui demande d'estre promu promettant un tiltre tel quel, il promet de

s'en tenir pour content. Par ceste paction il est débouté, qu'il ne puisse après plaider contre l'Evesque pour sa nourriture. Je me tays de mille tromperies qui s'y font, comme de produire un tiltre imaginaire de quelque chapelle de cinq sols, ou d'une vicarie qui vaut autant traînée que portée. Item, d'emprunter un bénéfice avec convenance de le rendre, (combien qu'il y en a beaucoup qui le retiennent) et autres semblables mystères.

5 Mais encores que ces plus gros abus fussent ostés, n'est-ce point toujours une chose trop absurde, d'ordonner un Prestre sans luy assigner lieu? car ils n'en ordonnent point sinon pour sacrifier. Or la réception légitime d'un Prestre, est pour gouverner l'Eglise : d'un Diacre, pour estre procureur des povres. Ils ordonnent bien ce qu'ils font par plusieurs pompes et gestes, afin d'esjouir les simples à dévotion : mais de quoy profitent ces masques envers toutes gens de jugement, veu qu'il n'y a rien de solide ni de vray? Car ils usent de cérémonies lesquelles en partie ils ont prises des Juifs, en partie forgées d'eux-mesmes, desquels il vaudroit beaucoup mieux s'abstenir. Touchant du vray examen, du consentement du peuple, et des autres choses nécessaires, il n'en est point de nouvelles : car des mines qu'ils font, je ne m'en soucie. J'appelle Mines, toutes les folles contenance dont ils usent, pour faire semblant d'ensuyvre la façon ancienne. Les Evesques ont leurs vicaires qui examinent la doctrine de ceux qui demandent d'estre promeus. Mais quoy? Ils interroguent s'ils savent bien leurs Messes, s'ils savent bien décliner quelque nom vulgaire, ou conjuguer un Verbe, ou dire la signification d'un mot, selon qu'on interrogueroit un petit enfant à l'eschole : mesmes de leur faire translater une seule ligne de Latin en François, il n'en est quasi point question. Qui plus est encores, ceux qui fauldront en ces petis rudimens d'enfans, ne seront point rejettez, moyennant qu'ils viennent avec quelque présent, ou avec quelque recommandation, pour avoir faveur. C'est un acte semblable, que quand ceux qu'on doit promouvoir se présen-

session, il leur semble avis que tout leur est licite. Car si quelqu'un ose ouvrir la bouche contre une telle meschanceté si exécrationnelle, il est en aussi grand danger de mort comme s'il avoit commis un crime capital. Feroient-ils cela, s'ils pensoient qu'il y eust quelque Dieu au ciel ?

6 Quant est des collations des bénéfices, laquelle chose estoit anciennement conjointe avec la promotion, de combien s'y portent-ils mieux ? Or la façon en est diverse entre eux. Car ce ne sont pas les Evesques seulement qui confèrent les bénéfices : et encores quand ils en sont collateurs, ce n'est pas toujours à dire que ce soit de leur plene puissance : mais il y en a d'autres qui en ont la présentation. Brief, chacun en a ce qu'il en a peu butiner. Il y a puis après les nominations pour les graduez. Item, les résignations maintenant simples, maintenant pour cause de permutation. Item, les mandats, les préventions, et toute telle chicanerie. Quelque chose qu'il y ait, et Pape, et Légats, et Evesques, et Abbez, et Prieurs, et Chanoines, et Patrons laissent s'y portent tellement, que nul ne scauroit que reprocher à son compagnon. Je maintien cela, qu'à grand'peine il se confère un seul bénéfice entre cent en toute la Papauté, sans simonie : comme les Anciens ont défini Simonie. Je ne dis pas que tous les achètent argent contant, mais qu'on m'en monstre un entre cin-

quassent après. Est-ce une chose possible, qu'un homme soit appelé P. d'une Eglise, laquelle il aura ou comme si c'estoit terre gagnée de nemis, ou laquelle il aura obtenu par procès, ou laquelle il aura achetée par fait, ou laquelle il aura gagnée par vices déshonnêtes ? Et que diront des petits enfans, lesquels les ont de oncles, ou de leurs cousins, comme succession : quelquesfois mesmes les tatars, de leurs pères ?

7 Le peuple comment qu'il est corrompu et dépravé, se fust-il tant desbordé à une licence tant pérée ? Mais c'est encores un mal plus vilain, qu'un seul homme, je ne dis pas quel, mais un homme qui ne sçait gouverner soy-mesme, ait cinq ou six Eglises à gouverner. On verra au d'huy des jeunes follets aux cours des Princes, qui auront un Archevesché, un Evesché et trois Abbayes. C'est une commune, que les Chanoines sont chargés de six ou sept bénéfices, lesquels toutesfois ils n'ont nul soin, d'en recevoir le revenu. Je ne leur objecteray point que la Parole de Dieu tredit par tout à cela : car il y a des temps qu'ils ne font pas grand d'icelle. Je ne leur objecteray point que les Conciles anciens ont fait plusieurs coup d'ordonnances, pour rigoureusement punir un tel désordre : car il n'y a point de Canon qui ne prenne bien tous les Canons et D

lequel ne peut estre auprès de l'eau, mesmes quand il voudroit : mais ils sont tant effrontez qu'ils sous ombre de l'Eglise ces ordres abominables, afin qu'on ne les point. Qui plus est, ceste belle excuse qu'ils allèguent, pour dire que l'office est conservée entre eux depuis les Apostres jusques à présent, ne close en ces meschancetez.

Or maintenant comment ils exercent leur office : qui est la marque par laquelle on doit reconnaître les vrais Pasteurs. Les Prestres, qui sont en partie Moines, en partie séculiers, comme ils les appellent. Les uns ont esté incognus en l'Eglise ; et de faict, l'office de Prestre répugne tellement à la profession monastique, que quand anciennement on ordonnait un Moine pour estre au premier estat : mesmes Grégoire, au temps duquel il y a déjà beaucoup de vices, ne peut éviter telle confusion. Car il veut, si on l'est fait Abbé, qu'il se déveste du Clergé : d'autant que nul, qui n'est pas Moine, ne peut estre Moine et du monde ensemble, d'autant que l'un est contraire à l'autre¹. Maintenant, si j'interrogeons, comment celui lequel les pasteurs ne croient n'estre point idoine en l'office s'acquittera de son devoir : que diront-ils ? Je croy bien qu'ils ont ces Décrets avortez d'Innocent de Boniface, lesquels recevoient un Moine au degré de Prestre, qu'il demeure néanmoins toujours au cloistre. Mais est-ce raisonnable d'asner sans aucun sçavoir ne sçavoir incontinent qu'il aura occupé son office, renverse toutes les ordonnances d'un petit mot ? Ne de cela nous en parlerons. Pour le présent qu'il suffise de dire que l'Eglise estoit plus saine quand cela pour une grande abuse d'un Moine fust en l'estat de Prestre. Car saint Hierosme nie qu'il y ait de Prestre pendant qu'il continue les Moines, mais se fait

comme homme lay, qui doit estre gouverné par les Prestres. Mais encores que nous leur pardonnions ceste faute : comment est-ce qu'ils exercent l'office ? Il y en a aucuns des mendiens, et quelque peu des autres, qui preschent : tout le reste ne sert que de chanter ou dire Messe en leurs cavernes : comme si Jésus-Christ avoit entendu que les Prestres fussent créez à ceste fin, ou comme si la nature de l'office le portoit. Or au contraire l'Ecriture tesmoigne que le propre d'un Prestre c'est de gouverner l'Eglise¹. N'est-ce point doncques une profanation meschante de destourner à autre fin, ou plustost du tout changer la sainte institution de Dieu ? Car quand on les ordonne, nommément on leur défend de faire les choses que le Seigneur enjoint à tous Prestres. Qu'ainsi soit, on leur chante ceste leçon : Qu'un Moine se contentant de son cloistre, ne présume point de s'en aller enseigner, ne d'administrer les Sacramens, ne d'exercer autre charge publique. Qu'ils nient, s'ils peuvent, que ce ne soit une mocquerie manifeste de Dieu, de créer un Prestre afin qu'il se déporte de l'office : et qu'un homme ait le titre, qui ne peut avoir la chose.

9 Je vien aux séculiers, lesquels en partie sont bénéficiez, comme ils les nomment : c'est-à-dire ils sont prouveus pour leur ventre : en partie falourdiens, qui gagnent leur vie à chanter ou à barbotter, à ouyr les confessions, porter les mors en terre, et autres choses semblables. Des bénéficiez, les uns ont charge d'âmes, comme Eveschez et Cures : les autres sont salaires de gens délicats qui vivent en chantant, comme prébendes, chanoineries, dignitez, chapelles, et autres semblables. Combien que tout va tellement à rebours, que les Abbayes et Prieurez sont donnez non-seulement à Prestres séculiers, mais à des petis enfans : et cela se fait tellement par privilège, que c'est une coustume ordinaire. Touchant des Prestres mercenaires, ou falourdiens, qui se loent à journée, que feroient-ils autre chose que ce qu'ils font ? asçavoir, en se prostituant à exer-

gnise, que l'estat et degre de Prestre soit abbaissé jusques-là, il n'y auroit point de fin. Je n'useray point doncques de longues quérimonies, pour déclarer la grandeur de ceste turpitude. Seulement je di en brief, que si l'office d'un Prestre est de paistre l'Eglise, et d'administrer le règne spirituel de Jésus-Christ, comme la Parole de Dieu l'ordonne, et les anciens Canons le requièrent : tous tels Prestres, qui n'ont nul ouvrage ne loyer qu'à faire marchandise de Messes et briborions, non-seulement se déportent de faire leur devoir, mais qu'ils n'ont nul office légitime à exercer. Car on ne leur donne point de lieu à enseigner. Ils n'ont nul troupeau à gouverner. Brief, il ne leur reste que l'autel pour offrir Jésus-Christ en sacrifice : ce qui est sacrifier, non pas à Dieu, mais au diable; comme nous verrons ci-après.

40 Je n'attouche point yci les vices des personnes, mais seulement le mal qui est enraciné en leur institution, et ne s'en peut séparer. J'adjousteray une parole, laquelle sonnera mal en leurs oreilles : mais puis qu'elle est vraye il la faut dire : c'est qu'autant en est-il de tous Chanoines, Doyens, Chapelains, Prévosts, Chantres, et tous ceux qui vivent de bénéfices oisifs. Car quel ministère ou service peuvent-ils faire à l'Eglise? Ils se sont deschargez de la prédication de la Parole, du soin de la discipline, et de l'administration des Sa-

les Canons anciens. Ceux qui ont changez en Chanoines, devoient les Prestres de la ville, comme esté autrefois, pour gouverner en commun avec l'Evesque, et comme ses assesseurs en office (leur. Toutes les dignitez des Chanoines n'appartiennent de rien au gouvernement de l'Eglise, encores moins les chanoines et telles ordures ou fatras. En estime doncques les aurons-nous? Certes et la Parole de Jésus-Christ, l'observation de l'Eglise ancienne, jette du tout de l'ordre de Prestres. Il leur faut doncques ceste masque : et ainsi on trouve leur profession est du tout diverse et estrange de l'office de Prestre, qui nous est défini par les Apostres, et esté requis en l'Eglise ancienne. tant tous tels ordres ou estats, dont que tiltre qu'on les orne pour les fier, veu qu'ils sont nouvellement pour le moins qu'ils ne sont point en l'institution du Seigneur, ny usage de l'Eglise ancienne, ne peuvent avoir aucun lieu en la description du regne spirituel, lequel a esté ordonné par la bouche de Dieu mesme, et n'est en l'Eglise. Ou s'ils veulent que je leur dise mieux les paroles : veu qu'ils sont Chapelains, Chanoines, Doyens, Prévosts, Chantres, et tels ventres, n'attouchent point du petit do-

ez, lesquels nous feroient grand s'ils mettoient peine de se maintenir leur estat : car nous leur conons volontiers qu'ils ont un office et honorable, moyennant qu'ils s'assent. Mais quand en abandonnant les Eglises qui leur sont commises, sans la charge d'icelles sur les épaules des autres, ils veulent néanmoins être tenus pour Pasteurs, ils nous font à croire que l'office de Pasteur n'est rien faire. Si quelque usurier, qui n'a jamais bougé de la ville, se fait laboureur des champs ou vigneron, ou gendarme, qui auroit tout été à la guerre et au camp, et qui n'a jamais veu livre ny ne seroit en justice, se vantoit d'être docteur, avocat, qui est-ce qui pourroit lui reprocher un tel badinage ? Or ceux-ci nous encores d'une sottise plus lourde, nous sont nommez et tenus Pasteurs de l'Eglise, et ne le voulant être. Car combien y en a-t-il d'entre eux qui face mesmes semblant d'exécuter leur charge ? Plusieurs d'entre eux dévotent leur vie le revenu des Eglises, mais ils n'approchent jamais seulement les regarder. Les autres y vont une fois l'an, ou y envoient un curé, afin de les affermer à leur charge.

Quand ceste corruptèle commence à venir en avant, ceux qui voudroient jouir de telle vocation, s'exemptent par privilège. Maintenant c'est une chose bien rare, qu'un Curé soit résident dans sa paroisse. Car ils les réputent pour métairies : et pourtant ils y commettent leurs vicaires comme censiers ou fermiers. Or cela est, répugnant à la charge mesmes, qu'on estime un homme pour Pasteur d'un troupeau, duquel il n'a jamais veu nulle brebis.

Il semble que du temps de saint Bernard, ceste meschante semence commença à pulluler, que les Pasteurs deviennent négligens à prescher et enseigner le peuple : car il s'en plaint fort dans quelque passage : Le monde, dit-il, est plein de Prestres et toutesfois on ne voit peu d'ouvriers à la moisson ; car nous recevons bien l'office, mais nous n'accomplissons point la charge. Item,

D'autant que les Prestres n'ont point de charité, ils veulent estre veus seigneurs, et ne se recognoissent point pères. Ainsi ils changent le lieu d'humilité en orgueil et seigneurie. Item, Que faisons-nous entre nous Pasteurs qui recevons le loyer, et ne sommes pas ouvriers ? Nous sommes déclinés aux négoces qui ne nous appartiennent point : nous faisons profession d'une chose, et nous adonnons à l'autre. Nous laissons la charge de la prédication, et selon ce que je voy, nous sommes appelez Evesques à nostre malheur : d'autant que nous tenons le tiltre d'honneur, et non point de vertu¹. Veut-on qu'il est si dur et si aspre à l'encontre de ceux qui ne faisoient pas du tout leur devoir, combien qu'ils le feissent en partie : que diroit-il aujourd'huy, je vous prie, s'il voyoit qu'il n'y eust presque nul Evesque qui montast jamais une fois toute sa vie en chaire pour prescher ? Les Curés, qu'à grand'peine il y en eust de cent l'un ? Car on est venu jusques en telle rage, qu'il semble advis que ce soit une chose trop basse et inférieure à la dignité épiscopale, que de prescher. Du temps de saint Bernard les choses estoient déjà plus décheutes : mais nous voyons de quelles et combien amères réprehensions il use à l'encontre de tout le Clergé ; combien qu'il soit vray-semblable qu'il y avoit encores plus d'honnesteté et d'autorité que maintenant.

13 Or si on regarde bien, et qu'on espluche de près la façon du gouvernement ecclésiastique qui est aujourd'huy en toute la Papauté, on trouvera qu'il n'y a nulle briganderie tant désordonnée au monde. Certes le tout est si divers de l'institution de Christ, voire mesmes répugnant à icelle, eslongné et destorné de la façon ancienne, contrevenant à nature et raison, qu'on ne scauroit faire plus grande injure à Jésus-Christ, que de prétendre son nom pour colorer un régime tant confus et desbordé. Nous sommes, disent-ils, les pilliers de l'Eglise, les Prélats de la Chrestienté, vicaires de Jésus-Christ, chef des fidèles, d'autant que nous tenons la puissance

¹) Homil. XVII.

tyrannie d'antichrist : ils repiquent incontinent que c'est la sainte et vénérable Hiérarchie, laquelle les Pères anciens ont tant prisée et magnifiée. Comme si les saints Pères en prisant ou en louant la Hiérarchie ecclésiastique, ou le régime spirituel, selon qu'il avoit esté laissé par les Apostres, eussent songé à cest abysme et confusion tant difforme, où les Evesques le plus souvent ne sont qu'asnes, qui ne sçavent pas les premiers rudimens de la Chrestienté, lesquels doyvent estre familiers mesmes au commun populaire : ou quelquesfois sont jeunes enfans, à grand'peine sortis de l'escaille : ou bien s'il y en a quelques-uns doctes, (ce qui n'advient pas souvent) ils pensent qu'Evesché ne soit autre chose qu'un tiltre de pompe et magnificence : pareillement là où les Pasteurs des Eglises ne pensent et ne se soucient non plus de paistre leurs troupeaux, qu'un cordonnier de labourer les champs : là où tout est tellement dissipé, qu'à grand'peine y apparoist-il une seule trace de l'ordre qu'ont eu les Pères de leur temps.

14 Que sera-ce si nous faisons examen des mœurs. Où sera ceste lumière du monde que Jésus-Christ requiert ? où sera le sel de la terre¹ ? où sera une telle sainteté, qu'elle puisse estre comme la reigle perpétuelle de bien vivre ? Il n'y a aujourd'huy nul estat plus desbordé en superfluité, en vanitez, en délices et toutes espèces de dissolutions, qu'est l'estat

de ceux qui se disent digne d'estre reconnus pour le moins rejettez de l'office, vouloit juger de leurs mœurs selon les Canons anciens. D'autant que la discipline qui estoit anciennement est long temps hors d'usage et quasi velie, ce que je di semble advis incertain : mais il est du tout ainsi. Maintenant que tous les supposts du siège romain et les adhérens du Pape se glorifient de l'ordre sacerdotal qui est entre eux, il appert que tel qu'ils l'ont, l'ont pas receu ne de Jésus-Christ, ne des Apostres, ne des saints Pères de l'Eglise ancienne.

15 Que les Diacres viennent maintenant en place, et la sainte distribution des biens ecclésiastiques laquelle ils ont. Combien qu'ils ne créent pas de Diacres à cela : car ils ne leur enjoignent autre chose sinon de servir à l'auchoir à chanter l'Evangile, et je ne sçay d'autres fatras. Des aumosnes, du soin des povres, et de toute l'administration qu'avoient le temps passé, il n'en est plus de nouvelles. Je parle mesmes de l'institution, qu'ils tiennent comme une vraie reigle : car s'il falloit parler de l'ordre de Diacre n'est pas office d'eux, mais seulement un degré pour y être promu à prestrise. Il y a une chose quoy ceux qui jouent le personnage de Diacre à la Messe, représentent un spectacle frivole de l'ancienneté : c'est qu'ils reçoivent les offrandes qui se font d

effect. Le Diacre, qui estoit procureur des povres, recevoit ce qui estoit offert, pour le distribuer. Maintenant de toutes ces aumosnes il n'en vient une seule maille aux povres, non plus que si on les jectoit au profond de la mer. Pourtant ils se mocquent de l'Eglise avec ceste vaine couleur de mensonge dont ils usent en l'office de Diacres. Certes en iceluy ils n'ont rien de semblable avec l'institution des Apostres, ny avec l'usage ancien. Quant à l'administration des biens, ils l'ont transférée du tout à autre usage, et tellement ordonnée, qu'on ne sçauroit rien imaginer plus désordonné. Car comme les brigans après avoir esgorgé les povres passans, en divisent le butin entre eux : ainsi ces bons preud'hommes, après avoir estint la clarté de la Parole de Dieu, comme ayans coupé la gorge à l'Eglise, ont pensé que tout ce qui estoit dédié à saints usages, leur estoit exposé en proie et en rapine.

46 Pourtant en faisant les partages, chacun a ravi ce qu'il a peu : et ainsi toute la façon ancienne a esté non-seulement changée, mais du tout renversée. La principale partie est écheute aux Evesques et aux Prestres des villes : lesquels sans enrichis de ce butin, ont esté convertis en chanoines : toutesfois il appert par leurs partages ont esté faits en trouble, d'autant qu'il n'y a chapitre qui n'en ait encores à plaider contre son Evesque. Quoy qu'il soit, si ont-ils bien pourvu à une chose, c'est qu'il n'en reveinst point un seul denier aux povres, lesquels devoient pour le moins avoir la moitié, comme ils avoyent eu au paravant. Par les Canons leur en assignent nommément une quatrième portion, et l'autre troisième ils l'ordonnent à l'Evesque, afin qu'il en puisse bien faire aux estrangers et aux autres povres. Maintenant je pense à penser que devoient faire les Clercs de leur quatrième portion, et en quel usage ils la devoient employer. De la dernière portion, laquelle estoit dépuisée pour la réparation des temples et autres despenses extraordinaires, nous avons veu qu'elle estoit du tout pour les povres en temps de nécessité. Je vous prie, si ces gens avoyent une seule petite

estincelle de la crainte de Dieu en leurs cœurs, pourroyent-ils vivre une seule heure en repos, veu que tout ce qu'ils mangent et boyvent et dont ils se vestent, leur provient non-seulement de larrecin, mais de sacrilège ? Or d'autant qu'ils ne s'esmeuvent pas fort du jugement de Dieu, je voudroye bien qu'ils pensassent que ceux auxquels ils veulent persuader que leur hiérarchie est tant bien ordonnée que merveilles, sont hommes ayans sens et raison pour juger. Qu'ils me respondent en brief, asçavoir si l'ordre des Diacres est une licence de desrober et brigander. S'ils le nient, ils seront contraints de confesser que cest ordre n'est plus entre eux, veu que la dispensation des biens ecclésiastiques est apertement convertie d'eux en une volerie meschante et plene de sacrilège.

47 Mais ils usent yci d'une trèsbelle couleur : car ils disent que la magnificence, dont ils usent, est un moyen décent et convenable pour maintenir la dignité de l'Eglise. Et y en a d'aucuns en leur bande tant impudens, qui osent dire que quand les gens d'Eglise sont semblables aux Princes en pompes et en somptuosité, qu'en cela sont accomplies les Prophéties, lesquelles promettent qu'il y aura une telle gloire au règne de Christ. Ce n'est pas en vain, disent-ils, que Dieu a ainsi parlé à son Eglise : Les Rois viendront et adoreront ta face, et t'apporteront des présens¹. Lève-toy, lève : vests-toy de ta force, Sion : accoustre-toy des vestemens de ta gloire, Jérusalem. Chacun de Saba viendra apportant or et encens, et annonçant louange au Seigneur. Tout le bestail de Cédar sera amené². Si je m'amuse beaucoup à rédarguer ceste impudence, je crain d'estre veu inepte. Pourtant je ne veux point perdre beaucoup de paroles en vain. Toutesfois je leur demande, si quelque Juif objectoit ces tesmoignages en un mesme sens, que c'est qu'ils luy respondroyent. Certes ils reprendroyent sa bestise, d'autant qu'il transféreroit à la chair et au monde les choses qui sont spirituellement dites du règne spirituel de Jésus-Christ. Car nous

1) Ps. LXXII, 10, 11. 2) Is. LII, 1 ; LX, 6, 7.

estre assujeti à Dieu. Touchant ce qui est nommément dit des Rois, qu'ils submettront leurs sceptres à Jésus-Christ, luy feront hommage de leurs couronnes, et luy consacreront toutes leurs richesses, quand est-ce que cela a esté plus pleinement accompli, que quand l'Empereur Théodose ayant laissé son manteau de pourpre et toute sa pompe, se vint présenter comme un simple homme du commun populaire à saint Ambroise, pour faire pénitence solennelle, que quand luy et les autres Princes chrétiens ont mis tant de peine, et se sont employez à conserver la pure doctrine de vérité en l'Eglise, à entretenir et garder les bons Docteurs? Or que pour ce temps-là les Prestres n'ayent point eu superfluité de richesses, ceste sentence qui est aux actes du Concile d'Aquilée, auquel présidoit saint Ambroise, nous le remonstre assez : c'est que la povreté est glorieuse et honorable aux ministres de Jésus-Christ. Certes les Evesques avoyent adoncques quelques revenus entre mains, desquels ils se pouvoyent servir pour se tenir pompeusement et en grand estat s'ils eussent pensé qu'en cela fust le vray ornement de l'Eglise : mais pource qu'ils cognoissoyent qu'il n'y a rien plus répugnant à l'office d'un Pasteur, que de tenir tables délicates, estre braves en accoustremens, avoir des palais somptueux, ils suyvoyent et gardoyent humilité et modestie laquelle Jésus-Christ a

cela? On réproûve tout ce qui est déré, je ne di point à la sobriété d'un premier temps, mais à quelque médiocrité honneste, rien ne plaist qui ne se soit superfluité et corruption du temps. Cependant tant s'en faut qu'on ne s'occupe au soin des vrais temples et vifs, qu'on ne s'effrayoit plustost que cent mille personnes mourussent de faim, que de fonder un seul calice, ou rompre une petite canne d'argent pour subvenir à leur indigence. Afin que je ne die rien de moy-même qui semble trop aspre, je prie seulement les lecteurs de penser à une chose qui advenoit que ces saints Evesques nous avons récitez, asçavoir Exupère, Acace et saint Ambroise ressuscitez des morts, qu'est-ce qu'ils diroient? Certes ils n'approuveroyent point une si grande nécessité des povres on ne transférast ailleurs les richesses de l'Eglise comme ne servans à rien : mais ils ne voyent encore beaucoup plus offensé de voir qu'on les employe en des abus inutiles, encores qu'il n'y eust nul fruit, et qu'il n'y a point d'utilité en l'usage. Mais laissons le jugement à Dieu et aux hommes. Ces biens sont dédiés à Jésus-Christ : ils doyvent doncques estre employés selon sa volonté. Il ne prouvent doncques rien de mettre sur les biens de Jésus-Christ ce qui aura esté commandé outre son mandement : car il n'alloera point. Combien que pour ce temps-là il ne se despend pas beaucoup

qu'on les assemble par morceaux, qui puissent satisfaire à ceux qui les ont. Pourtant afin de s'espargner, ils induisent le peuple à ceste superstition de luy faire convertir ce qu'il devoit donner en aumosnes aux povres, à bastir des temples, faire des images, donner des calices ou reliquaires, à acheter chasubles et autres paremens. Voylà le gouffre qui consume toutes les oblations et aumosnes quotidiennes.

49 Touchant du revenu qu'ils reçoivent des héritages et possessions, qu'en pourroy-je plus dire que ce que j'en ay déjà dit, et que chacun voit à l'œil? Nous voyons de quelle conscience la plus grand'part est gouvernée par les Evesques et Abbez. Quelle folie seroit-ce de chercher là un ordre ecclésiastique? Estoit-ce chose convenable, qu'en train de serviteurs, en pompes d'habillemens, en somptuosité de table et de maison, les Evesques et Abbez contrefeissent les Princes, veu que leur vie devoit estre un exemple et patron de toute sobriété, tempérance, modestie et humilité? Estoit-ce chose appartenante à office de Pasteurs, de tirer à eux non-seulement villes, bourgs et chasteaux, mais les grandes contez et duches, finalement estendre leurs pattes sur les Royaumes, veu que le commandement inviolable de

Dieu leur défend toute cupidité et avarice, et leur commande de se contenter de vivre simplement. S'ils contemnent la Parole de Dieu, que répondront-ils aux anciens Décrets des Conciles, où il est ordonné qu'un Evesque ait sa petite maison auprès du temple, une table sobre, et mesnage non somptueux¹? Que répondront-ils à ceste sentence du Concile d'Aquilée, où il est dit que la povreté est glorieuse et honorable aux Evesques chrestiens? Car ce que saint Hiérosme commande à Népotien, asçavoir que les povres et estrangers ayent entrée familière à sa table, et Jésus-Christ avec eux: ils le rejetteront possible comme trop rude. Mais ils auront honte de nier ce qui s'ensuyt tantost après: asçavoir que la gloire d'un Evesque est de prouver aux povres, et que c'est une ignominie à tous Prestres de chercher leur prouffit particulier. Or ils ne peuvent recevoir cela, qu'ils ne se condamnent tous ensemble d'ignominie. Mais il n'est point de besoin de les poursuyvre yci plus asprement, veu que mon intention n'a esté que de déclarer comment l'ordre des Diacres est aboli entre eux, passé à jà long temps, afin qu'ils ne s'enorgueillissent plus de ce tiltre pour priser leur Eglise. Or je pense bien avoir fait ce que je vouloye quant à ce point.

CHAPITRE VI.

De la primauté du siège romain.

1 Nous avons jusques à ceste heure raconté les estats qui ont esté au gouvernement de l'Eglise ancienne: et depuis luyans esté corrompus par succession de temps, et pervertis de plus en plus, maintenant retiennent seulement leur tiltre en l'Eglise papale: au reste, ne sont que masques. Ce que j'ay fait, afin que les lecteurs par ceste comparaison puissent juger quelle Eglise ont maintenant les Romanistes, qui nous veulent faire schismatiques, d'autant que nous sommes séparés d'icelle. Mais nous n'avons point encore touché le chef et le comble de tout leur estat: asçavoir la primauté du siège romain: par laquelle ils s'efforcent de

prouver que l'Eglise catholique n'est sinon par-devers eux. La cause pourquoy je n'en ay point encores parlé, est, d'autant qu'elle n'a pas son origine ne de l'institution de Jésus-Christ, ne de l'usage de la première Eglise: comme les offices dont nous avons traité: lesquels nous avons montré estre tellement descendus de l'ancienneté, que par la corruption des temps ils ont décliné de leur pureté ou plustost ont esté du tout changez. Et toutesfois nos adversaires s'efforcent, comme j'ay dit, de persuader au monde que le principal et quasi le seul lien de l'unité ecclésiastique est d'adhé-

¹ Concil. Carth. IV^e, cap. XIV, 15.

cepe, que le Pape préside sur l'Eglise universelle au lieu de Jésus-Christ, comme son vicaire : et que l'Eglise ne peut estre autrement bien ordonnée, sinon que ce siège-là ait primauté sur tous les autres. Il faut doncques faire aussi discussion de ce point, afin de ne rien laisser derrière qui appartienne au régime entier de l'Eglise.

2 Voyci doncques le nœud de la matière, Asçavoir s'il est requis en la vraye Hiérarchie ou gouvernement de l'Eglise, qu'un siège ait prééminence sur tous les autres en dignité et en puissance, pour estre chef en tout le corps. Or nous assujétirons l'Eglise à une condition trop inique et dure, si nous la voulons astreindre à ceste nécessité, sans la Parole de Dieu. Pourtant si nos adversaires veulent obtenir ce qu'ils demandent, il leur convient prouver devant toutes choses que cest ordre a esté institué de Jésus-Christ. Pour ce faire ils allèguent la prestrise souveraine qui estoit en la Loy, et la jurisdiction souveraine du grand Sacrificateur, que Dieu avoit establee en Jérusalem. Mais la solution est facile : qui plus est, il y a diverses solutions, s'ils ne se contentent d'une. Premièrement d'estendre à tout le monde universel ce qui a esté utile à une nation, ce n'est point procéder par raison : mais au contraire, il y a grande différence entre tout le monde et un certain peuple. D'autant que les Juifs estoient circonvallés tout à l'entour d'idolâtres, de peur qu'ils ne fus-

n'ait esté figure de Jésus-Christ. Mais maintenant puis que la prestrise est translatée¹. Or à qui sera-ce? Certes non au Pape : comme il s'en ose impudiquement vanter, alléguant ce passage prouffit, mais à Jésus-Christ, comme il exerce seul cest office de vicaire ou successeur, aussi il ne réclame l'honneur à nul autre. Car ceste prestrise, laquelle estoit figurée en la Loi, ne gist point seulement en prédication ou doctrine, mais elle emporte la réconciliation de Dieu avec les hommes, laquelle Jésus-Christ a parfaite en sa mort. Item, l'intercession par laquelle il se présente à Dieu pour nous afin de nous donner accès.

3 Il ne faut point doncques qu'ils astreignent à cest exemple que nous voyons avoir esté temporel, comme c'estoit une loy perpétuelle. Au Nouveau Testament, ils n'ont rien qu'ils puissent amener à leur propos, sinon qu'il a esté dit à un seul homme, Tu es Pierre, et sur ceste pierre j'édifieray mon Eglise. Et ce que tu auras lié en terre, sera lié au ciel : ce que tu auras deslié, sera deslié sur la terre. Item, Pierre m'aimes-tu, pay mes vœux². Mais s'ils veulent que ces promesses soyent fermes, il leur convient premièrement de monstrier, que quand il a esté dit à un homme qu'il paisse le troupeau de Christ, la puissance luy est donnée sur toutes les Eglises : et que lier et

igneur, aussi il exhorte tous les autres estres de s'en acquitter : asçavoir de istre le peuple de Dieu qui leur est mis¹. De là il est facile d'inférer, e Jésus-Christ en commandant à saint Pierre d'estre Pasteur de ses brebis, ne a rien donné de spécial dessus les tres² : ou bien, que Pierre mesme a muni le droict qu'il avoit receu, ous les autres. Mais afin de ne faire ig procès, nous avons en un autre pas- ge l'exposition par la propre bouche de sus-Christ, pour nous monstrier que est à dire, Lier et deslier : asçavoir de tenir les péchez et les remettre. La fa- n de Lier et deslier se peut entendre r toute l'Escriture : et singulièrement t exprimée par saint Paul, quand il dit e les ministres de l'Evangile ont la rge de réconcilier les hommes à Dieu : t puissance de faire la vengeance sur tous ux qui auront refusé un tel bénéfice³.

4 J'ay touché desjà combien vilene- ent ils dépravent les passages qui font ention de lier et deslier : et encores n'en faudra-il faire ci-après plus ample éclaration. Pour le présent il nous est estier de veoir quelle conséquence ils irent de la response de Jésus-Christ à erre. Il promet de luy donner les clefs u Royaume des cieux, et que tout ce u'il liera en terre sera lié au ciel⁴. Si ous pouvons accorder quant au mot des lefs, et de la façon de lier, tout nostre iférent sera vuidé. Car le Pape quittera olontiers ceste charge que nostre Sei- neur Jésus a donnée à ses Apostres, ource qu'elle est pleine de fascherie et ravail, pour le priver de ses délices sans y apporter aucun gain. D'autant que ar la doctrine de l'Evangile les cieux ous sont ouvers, la similitude des clefs y convient fort bien. Or est-il ainsi que us ne sont liez ou desliez devant Dieu, mon d'autant que les uns sont réconci- ez par foy, les autres sont astreints au ouble par leur incrédulité. Si le Pape aintenoit un tel droict, je ne pense pas e nul luy en portast envie, ou qu'on y contredist : mais pource que ceste ccession pleine de travail et sans aucun

gain ne luy vient guères à gré, voyci dont il nous faut en premier lieu plaider contre luy : asçavoir que c'est que Jésus-Christ a promis à Pierre. La chose monstre qu'il a voulu magnifier l'estat apostolique, duquel la dignité ne se peut séparer de la charge. Car si la définition que nous avons donnée est receue, laquelle ne se peut rejeter sinon trop impudemment, rien n'est donné en ce passage à saint Pierre, qui ne soit commun à tous les douze : pource que non-seulement il leur seroit fait tort quant à leurs personnes, mais la majesté de la doctrine seroit affoiblie. Les Romanisques crient fort et ferme à l'encontre. Mais de quoy leur proufite-il de heurter contre ce roc? Car ils ne feront pas, comme la Prédication du mesme Evangile a esté commis à tous les Apostres, qu'ils n'ayent esté aussi munis d'une puissance égale de lier et deslier. Jésus-Christ, disent-ils, promettant à saint Pierre de luy donner les clefs, l'a constitué Prélat de toute l'Eglise. Je respon que ce qu'il luy a promis à luy seul en ce passage-là, il l'a donné en commun à tous les autres puis après, et comme livré en la main. Si un mesme droict est baillé à tous¹, tel qu'il avoit esté promis à un, en quoy est-ce que cestuy-là est supérieur à ses compagnons? La prééminence, disent-ils, est en cela, qu'il reçoit luy seul à part, et en commun avec les autres, ce qui n'est donné aux autres sinon à tous ensemble. Et que sera-ce si je respon avec saint Cyprien et saint Augustin, que Jésus-Christ n'a pas fait cela pour le préférer aux autres, mais pour dénoter l'unité de l'Eglise? Les paroles de saint Cyprien sont telles : Nostre Seigneur en la personne d'un homme a donné les clefs à tous pour dénoter l'unité de tous. Les autres estoient bien ce que saint Pierre estoit, compagnons en égal honneur et en égale puissance : mais Jésus-Christ commence par un homme, afin de monstrier que l'Eglise est une². Quant à saint Augustin, voyci qu'il dit : Si la figure de l'Eglise n'eust point esté en saint Pierre, le Seigneur ne luy eust pas dit,

¹ Pierre V, 1, 2.
² Cor. V, 18; I, 6.

³ Jean XX, 23.
⁴ Matth. XVI, 19.

¹ Matth. XVIII, 18; Jean XX, 23.
² De simpl. praelat.

Je te donneray les clefs. Car si cela est dit à Pierre seul, l'Eglise n'a point les clefs. Si l'Eglise les a, elle estoit figurée en la personne de Pierre ¹. Item en un autre lieu. Comme ainsi soit que tous eussent esté interroguez, Pierre respond luy seul, Tu es Christ, et il luy est dit, Je te donneray les clefs, comme si la puissance de lier et deslier luy estoit donnée à luy seul : mais comme il avoit respondu pour tous, aussi il reçoit les clefs avec tous, comme portant la personne d'unité. Il est doncques nommé seul pour tous, d'autant qu'il y a entre tous unité ².

5 Mais ce qui est là dit d'avantage, disent-ils, asçavoir que sur ceste pierre l'Eglise sera édifiée ³, n'a jamais esté dit à autre. Voire, comme si Jésus-Christ disoit là autre chose de saint Pierre, qu'iceluy mesme et saint Paul disent de tous les Chrestiens. Car saint Paul dit que Jésus-Christ est la pierre principale, soustenant tout l'édifice, sur laquelle sont posez tous ceux qui sont édifiez, en saint temple au Seigneur ⁴. Et saint Pierre commande que nous soyons pierres vives, ayans pour fondement Jésus-Christ, comme pierre excellente et esleue, pour estre conjoincts et liez avec Dieu, et entre nous par son moyen ⁵. Saint Pierre, disent-ils, l'a esté par-dessus les autres, d'autant qu'il a le nom en particulier. Certes j'ottroye volontiers cest honneur à saint Pierre, qu'il soit colloqué en l'édifice de l'Eglise entre les premiers : voire bien, s'ils veulent, le premier de tous les fidèles : mais je ne leur permettray point d'inférer de là, qu'il ait primauté par-dessus les autres. Car quelle seroit ceste façon d'argumenter? Saint Pierre précède les autres en ardeur de zèle, en doctrine, en constance : il s'ensuyt doncques qu'il a prééminence sur tous? Comme si je ne pouvoye pas inférer avec meilleure couleur qu'André précède Pierre en ordre, d'autant qu'il l'a précédé de temps, et qu'il l'a gagné et mené à Jésus-Christ ⁶. Mais je laisse cela. J'accorde que saint Pierre passe

les autres : toutesfois il y a grande différence entre l'honneur de précéder, et avoir puissance sur les autres. Nous voyons bien que les Apostres ont quasi coustumièrement déferé cela à saint Pierre, qu'il parlast le premier en la congrégation, comme pour conduire les affaires, en advertissant et exhortant ses compagnons : mais de la puissance, nous n'en lisons rien.

6 Combien que nous ne sommes pas encores en ceste dispute : tant seulement je veux monstrier pour le présent, que c'est trop sottement argué à eux, quand ils veulent establir une principauté d'un homme sur toute l'Eglise, se fondant sur le seul nom de Pierre. Car ces sottes allégations et ineptes dont ils ont voulu au commencement abuser le monde, ne sont pas dignes qu'on les récite, asçavoir que l'Eglise a esté fondée sur saint Pierre, d'autant qu'il est dit, Sur ceste pierre j'édifieray mon Eglise. Ils ont pour leur bouclier, qu'aucuns des Pères les ont ainsi exposées. Mais puis que toute l'Ecriture contredit, de quoy sert-il de prétendre l'autorité des hommes contre Dieu? Qui plus est que plaïdons-nous du sens de ces paroles, comme s'il estoit obscur ou douteux, veu qu'on ne scauroit rien dire plus clair ne plus certain? Pierre avoit confessé tant pour soy qu'en nom de ses frères, Christ estre le Fils de Dieu ¹. Sur ceste pierre Christ édifie son Eglise : d'autant que c'est le fondement unique, comme dit saint Paul ², sans qu'il soit licite d'y en mettre un autre. Et je ne rejette point l'autorité des Pères en cest endroit, comme si j'estoye destitué de leurs tesmoignages, si je les vouloye produire pour confermer mon dire. Mais, comme j'ay dit, je ne veux point importuner les lecteurs en faisant long propos d'une chose tant claire, et mesmes que ceste matière a esté déduite au long et assez diligemment par autres.

7 Combien à la vérité, que nul ne peut mieux soudre ceste question, que l'Ecriture, si nous conférons tous les passages où elle démontre quel office et quelle puissance a eus Pierre entre les Apostres : comment il s'est porté, et en quel lieu il

1) Homil. in Joan., L. 2) Homil. XI, repet. Homil. XII, 4.

3) Matth. XVI, 18.

4) Ephés. II, 20.

5) 1 Pierre II, 5.

6) Joan I, 40, 42.

1) Matth. XVI, 16.

2) 1 Cor. III, 11.

a esté tenu d'eux. Qu'on espluche bien depuis un bout jusques à l'autre, on ne trouvera autre chose, sinon qu'il a esté un d'entre les douze pareil aux autres : et compagnon, non pas maistre. Il met bien en avant en la congrégation ce qu'il faut faire, et admoneste les autres, mais il les escoute aussi d'autre part : et ne leur permet point seulement de dire leur opinion, mais d'ordonner et décerner ce qu'il leur semble. Quand ils ont décrété quelque chose, il suyt et obtempère ¹. Quand il escrit aux Pasteurs, il ne leur commande point d'autorité comme supérieur, mais il les fait ses compagnons, et les exhorte amiablement, comme il se fait entre ceux qui sont pareils ². Quand il est accusé d'avoir conversé entre les Gentils, combien que ce soit à tort, toutesfois il en respond, et s'excuse ³. Quand on luy commande d'aller avec Jehan en Samarie, il ne refuse point d'y aller ⁴. D'autant que les Apostres l'envoyent, en cela ils déclarent qu'ils ne le tiennent point pour supérieur : d'autant qu'il obéit, et reçoit la charge qui luy est commise : en cela il confesse qu'il a société commune avec eux, non pas domination sur eux. Et encores que nous n'eussions point toutes ces choses, toutesfois l'Epistre aux Galatiens nous en pourroit seule oster toute difficulté : là où saint Paul tout au long de deux chapitres ne fait quasi autre chose que de monstre qu'il est pareil à saint Pierre en degré d'office. Pour ce faire, il raconte qu'il n'estoit pas venu à Pierre pour faire profession d'estre sujet à luy, mais pour approuver à un chacun le consentement de doctrine qui estoit entre eux. Mesmes que saint Pierre ne requit point cela de luy : mais qu'il luy donna la main en signe de société, pour travailler ensemble en la vigne du Seigneur. D'avantage, que Dieu luy avoit fait autant de grâce entre les Gentils, qu'il avoit fait à Pierre entre les Juifs. Finalement, pource que Pierre ne se portoit point droictement, qu'il l'avoit reprins, et qu'iceluy avoit obéy à sa remonstrance ⁵. Toutes ces choses démons-

trent pleinement qu'il y avoit égalité entre saint Pierre et saint Paul : ou bien, que saint Pierre n'avoit pas plus de puissance sur les autres qu'iceux avoyent sur luy. Et de faict, c'est l'intention expresse de saint Paul, de monstre qu'il ne doit point estre réputé inférieur en son Apostolat à Pierre ou à Jehan, d'autant que ç'ont esté ses compagnons, non ses maistres.

8 Mais encores que je leur accorde de Pierre ce qu'ils demandent, asçavoir qu'il a esté Prince des Apostres, et qu'il a précédé les autres en dignité : toutesfois il n'y a point de propos de faire une reigle générale d'un exemple particulier, et de tirer en conséquence ce qui a esté fait pour une fois, quand mesmes la raison est diverse. Il y en a eu un principal entre les Apostres, voire pource qu'ils estoient en petit nombre. Si un a présidé sur douze, s'ensuyt-il par cela qu'un seul doyve présider sur cent mille? Ce que douze ont eu un d'entre eux pour dresser la compagnie, ce n'est point de merveille. Car la nature porte cela, et la façon humaine, qu'en toute compagnie, en ores que tous soyent égaux en puissance, il y en ait un qui soit pour conducteur, auquel tous les autres se rangent. Il n'y a nul conseil, ne parlement, ny assemblée quelconque qu'elle soit, qui n'ait son président ou gouverneur. Il n'y a nulle bande qui n'ait son capitaine : ainsi il n'y auroit nul inconvenient, si nous confessions que les Apostres eussent donné une telle primauté à saint Pierre. Mais ce qui a lieu entre peu de gens, ne se doit soudainement tirer à tout le monde, pour lequel régir nul homme ne peut suffire luy seul. Mais l'ordre de nature, disent-ils, nous enseigne qu'il y doit avoir un souverain chef sur chacun corps. Et pour confermer leur dire, ils amènent l'exemple des grues et des mousches à miel, lesquelles eslisent tousjours un Roy ou gouverneur, et non pas plusieurs. Je reçois volontiers ces exemples. Mais je demande si toutes les mousches à miel qui sont au monde, s'amassent en un lieu pour eslire un Roy. Chacun Roy est content de sa ruche : pareillement chacune bande de grues a

1, Act. XV, 7, etc.

2) Actes XI, 2, 4, etc.

3) Gal. I, 18 ; II, 7-14.

4) 1 Pierre V, 1.

5) Act. VIII, 14.

son conducteur propre. Que conclurront-ils doncques de cela, sinon que chacune Eglise doit avoir son Evesque? Ils nous allèguent après, les exemples des seigneuries terriennes, et assemblent les sentences qui sont aux Poètes et autres escrivaains, pour louer tel ordre et monarchie. A cela nous avons facile réponse : car la monarchie n'est pas tellement louée, mesmes des escrivaains payens, comme si un seul homme devoit gouverner tout le monde : mais ils signifient seulement que nul Prince ne peut endurer compagnon en ses pays.

9 Mais encores le cas posé qu'il soit bon et utile, comme ils veulent, que tout le monde soit réduit en une monarchie : ce qui est néanmoins trèsfaux : mais encores qu'ainsi fust, si ne leur concèderay-je pourtant que cela doyve valoir au gouvernement de l'Eglise. Car elle a Jésus-Christ pour son seul chef¹, sous la principauté duquel nous adhérons tous ensemble, selon l'ordre et forme de police que luy-mesme nous a constitué. Pourtant ceux qui veulent donner la prééminence sur toute l'Eglise à un homme seul, sous ceste couverture qu'elle ne se peut passer d'un chef, font une grosse injure à Jésus-Christ, lequel en est le Chef : auquel, comme dit saint Paul, chacun membre doit estre réduit, afin que tous ensemble, selon leur mesure et la faculté qu'il leur donne, soyent unis pour croistre en luy. Nous voyons comme il colloque au corps tous les hommes de la terre sans exception, réservant à Jésus-Christ seul l'honneur et le nom de Chef. Nous voyons comme il assigne à chacun membre certaine mesure et son office limité, afin que tant la perfection de grâce comme la puissance souveraine de gouverner, réside en Jésus-Christ seul. Je sçay bien ce qu'ils ont accoustumé de caviller quand on leur fait ceste objection : asçavoir que Jésus-Christ est nommé le seul Chef, à proprement parler, d'autant que luy seul gouverne en son nom et de son autorité : mais que cela n'empesche point qu'il n'y ait un chef dessous luy, quant au ministère, lequel soit comme son vice-gérant en terre. Mais ils ne prouffent

1) Ephés. IV, 15.

rien par ceste cavillation, sinon que premièrement ils aient prouvé que ce ministère ait esté ordonné de Christ. Car l'Apostre enseigne que l'administration est espandue par tous les membres, et que la vertu procède du seul Chef céleste¹. Ou bien, s'ils veulent que je parle plus grossement, puis que l'Ecriture tesmoigne que Jésus-Christ est le Chef, et qu'elle luy attribue cest honneur à luy seul, il ne se doit point transporter à un autre, que Jésus-Christ ne l'ait constitué son vicaire.

10 Or non-seulement on ne lit cela en nulle part, mais il se peut amplement réfuter par beaucoup de passages. Saint Paul nous a peint quelquesfois l'image de l'Eglise au vif : là il ne fait nulle mention d'un seul chef en terre : plustost on peut inférer de la description qu'il fait, que cela ne convient point à l'institution de Christ, lequel en montant au ciel nous a osté sa présence visible : toutesfois il est monté pour remplir toutes choses² : ainsi l'Eglise l'a encores présent, et l'aura tousjours. Quand saint Paul veut montrer le moyen par lequel nous jouissons de la présence d'iceluy, il nous appelle aux ministères desquels il use. Le Seigneur Jésus, dit-il, est en nous tous, selon la mesure de grâce qu'il a donnée à chacun membre ; pourtant il a constitué les uns Apostres, les autres Prophètes, les autres Evangélistes, les autres Pasteurs, les autres Docteurs³. Pourquoi est-ce qu'il ne dit qu'il en a constitué un sur tous les autres comme son lieutenant? Car le propos qu'il démeine requiert bien cela, et ne le devoit nullement omettre, s'il estoit vray. Jésus-Christ, dit-il, nous assiste. Comment? Par le ministère des hommes qu'il a commis au gouvernement de son Eglise. Pourquoi ne dit-il plustost, par le chef ministériel lequel il a ordonné en son lieu? Il nomme bien l'unité, mais c'est en Dieu, et en la foy de Jésus-Christ. Quant aux hommes, il ne leur laisse rien, sinon le ministère commun, et à chacun sa mesure en particulier. Et en nous recommandant l'unité, après qu'il a dit que nous sommes un corps et un

1) Ephés. I, 21 ; IV, 15 ; V, 23 ; Col. 1, 18 ; II, 8.

2) Ephés. IV, 10.

3) Ephés. IV, 7, 11.

rit, ayans une mesme espérance de salut¹, un Dieu, une foy, et un Baptême, pourquoy est-ce qu'il n'adjouste rien et quant, que nous avons un souverain Prélat pour conserver l'Eglise en unité? Car si la vérité eust esté telle, il pouvoit rien dire de plus propre. Qu'on se diligemment ce lieu-là : car il n'y aoute qu'il ne nous y ait voulu représenter le régime spirituel de l'Eglise, lequel a esté depuis nommé des successeurs, Hiérarchie. Or il ne met nulle hiérarchie ou principauté d'un seul homme entre les ministres : mais qui plus est, il enote qu'il n'y en a point. Il n'y a nulle doute qu'il n'y ait voulu examiner la façon d'unité, par laquelle les Eglises doyvent adhérer à Jésus-Christ son Chef. Or non-seulement il ne fait aucune mention d'un chef ministériel, mais attribue à chacun membre son opération particulière, selon la mesure de grâce qui est donnée à chacun. La comparaison qu'ils font entre la Hiérarchie céleste et terrestre est frivole : car de la Hiérarchie céleste, il ne nous en faut sçavoir sentir que ce qui en est dit en l'Ecriture. Pour constituer l'ordre que nous devons tenir en terre, il ne nous faut suivre autre patron que celui que le Seigneur mesme nous a baillé.

14 Mais encores que je leur ottroye ce second point, lequel toutesfois jamais ils n'obtiendront envers gens de bon jugement : sçavoir que la primauté de l'Eglise a esté donnée à saint Pierre à telle condition qu'elle demeurast tousjours, et qu'elle veinst en succession de main en main : d'où est-ce qu'ils pourront conclurre que le siège romain ait esté exalté quelques-là, que quiconques en est Evesque doyve présider sur tout le monde? A quel droict et à quel tiltre attachent-ils ceste dignité à un lieu propre, laquelle a esté donnée à Pierre sans faire mention d'aucun lieu? Pierre, disent-ils, a esté à Rome, et y est mort. Et Jésus-Christ, quoy? n'a-t-il point exercé office d'Evesque en Jérusalem, pendant qu'il a esté en vie? et en sa mort, n'y a-t-il point accompli ce qui estoit requis à la Prestre souveraine? Le Prince des Pasteurs, le

souverain Evesque, le Chef de l'Eglise n'a peu acquérir l'honneur de primauté à un lieu : comment est-ce doncques que Pierre, qui est de beaucoup inférieur, l'auroit acquis? Ne sont-ce pas folies plus qu'enfantiles, de parler ainsi? Jésus-Christ a donné l'honneur de primauté à Pierre : Pierre a eu son siège à Rome : il s'ensuyt doncques qu'il a colloqué illec le siège de sa primauté. Certes par mesme raison le peuple d'Israël devoit anciennement constituer le siège de primauté au désert, d'autant que Moïse souverain Docteur et Prince des Prophètes, avoit là exercé son office, et y estoit mort¹.

12 Toutesfois voyons le bel argument qu'ils font : Pierre, disent-ils, a eu la primauté entre les Apostres. L'Eglise doncques en laquelle il a eu son siège, doit avoir ce privilège. Or en quelle Eglise a-t-il esté premièrement Evesque? Ils respondent que ç'a esté en Antioche : de là je conclu, que la primauté appartient de droict à l'Eglise d'Antioche. Or ils confessent bien qu'elle a esté autresfois la première, mais que Pierre en partant de là, a transporté l'honneur de la primauté à Rome. Car il y a une épistre du Pape Marcel, au Décret, écrite aux Prestres d'Antioche, où il est ainsi dit : Le siège de Pierre a esté du commencement en vostre ville : mais depuis par le commandement de Dieu il a yci esté translaté². Ainsi l'Eglise d'Antioche, qui du commencement estoit la première, a donné lieu au siège romain. Mais je demande, par quelle révélation sçavoit ce nigaud de Pape, que Dieu l'eust ainsi commandé? S'il est question de définir ceste cause par droict, il faut qu'ils respondent, sçavoir si le privilège qui a esté donné à Pierre, est personnel, ou réel, ou meslé. Il faut qu'ils choisissent l'un des trois, selon tous légistes. S'ils disent qu'il est personnel, le lieu ne vient point en conte. S'il est réel, après qu'il a esté donné à un lieu, il ne luy peut estre osté par la mort ou le départ de la personne. Il reste doncques qu'il soit meslé des deux. Or lors il ne faudra point simplement considérer le lieu, sinon que la personne corresponde avec. Qu'ils esclisent lequel qu'ils vou-

¹ Ephés. IV. 6.

² 1) Deut. XXXIV, 8.

2) XII, Quesel. I, cap. Rogamus.

mier siège? Comment doncques s'est-il fait qu'Alexandrie ait précédé Antioche? Est-ce chose convenable, qu'une Eglise d'un simple disciple soit supérieure au siège de saint Pierre? Si ainsi est que l'honneur soit deu à chacune Eglise selon la dignité de son fondateur, que dirons-nous aussi des autres Eglises? Saint Paul nomme trois Apostres qu'on réputoit estre les colonnes : asçavoir Jaques, Pierre et Jehan¹. Si on attribue le premier lieu au siège romain en l'honneur de saint Pierre : Ephèse et Jérusalem, ausquels Jehan et Jaques ont esté Evesques, ne méritent-elles pas bien d'avoir le tiers et le quatrième? Or entre les Patriarchies, Jérusalem a esté la dernière, Ephèse n'a pas eu seulement un petit anglet : semblablement les autres Eglises, tant celles que saint Paul avoit fondées, que celles où avoyent présidé les autres Apostres, sont demeurées en arrière, sans qu'on en ait tenu conte. Le siège de saint Marc, qui n'estoit que simple disciple, a eu l'honneur par-dessus toutes. Qu'ils confessent que cest ordre a esté pervers, ou qu'ils m'accordent que ce n'est point chose perpétuelle, qu'un mesme degré d'honneur soit deu à chacune Eglise, qu'a eu le fondateur d'icelle.

44 Combien que tout ce qu'ils racontent, que saint Pierre a esté Evesque à Rome, il n'est guères certain, comme il me semble. Certes ce qu'en dit Eusèbe,

partir entre ces deux Eveschez. long temps en Antioche Evesque peut avoir esté à Rome qu'un bien temps. Mais cela se peut encores rer plus familièrement. Saint Paul vit son Epistre aux Romains, es chemin pour aller en Jérusalem, o prins et amené à Rome¹. Il est do vray-semblable que ceste Epistre crite quatre ans devant qu'il veinst à Or en icelle il ne fait nulle ment Pierre, lequel il ne devoit omettre estoit Evesque du lieu mesme. En la citant un grand nombre de fidèles que lue, et assemblant comme en un roll ceux de sa cognoissance², il ne d encores de saint Pierre. Il n'est j tier d'user de grande subtilité, ne d gue dispute envers gens de bon ent ment. Car la chose monstre, et l'argument de l'Epistre crie, que Pierre ne devoit pas estre oublié, s'esté sur le lieu.

45 Depuis saint Paul fut amen sonnier à Rome. Saint Luc raconte fut receu des frères³ : de Pierre i est point de nouvelle. Estant là il e plusieurs Eglises. En d'aucunes E il insère d'aucunes salutations a des fidèles qui estoyent avec luy dit pas un seul mot, par lequel on conjecturer que saint Pierre fust vous prie, à qui sera-il croyable qu fust teu du tout, s'il y eust est

la mesme, il fait encores une quérimonie plus grande, asçavoir que nul ne luy avoit assisté en sa première défense : mais que tous l'avoient abandonné¹. Où estoit alors saint Pierre ? Car s'il estoit à Rome, saint Paul le charge d'un grand blâme, d'avoir abandonné l'Evangile : car il parle des fidèles. Qu'ainsi soit, il adjouste, Que Dieu ne leur impute point. Combien doncques et en quel temps saint Pierre a-il gouverné l'Eglise de Rome ? C'est une opinion commune, dira quelqu'un, que jusques à la mort il y demeura. Mais je répliqueray que les anciens escrivains ne s'accordent point touchant du successeur. Car les uns tiennent que ç'a esté Linus, et les autres Clément. D'avantage ils racontent beaucoup de sottises touchant la dispute d'entre luy et Simon Magus. Mesmes saint Augustin, parlant des superstitions, ne dissimule pas que la coustume qui estoit à Rome de ne point jusner le jour auquel on pensoit que saint Pierre eust gagné la victoire, estoit venue d'un bruit incertain, et d'une opinion conceue à la volée². Finalement, les choses de ces temps-là sont tant embrouillées de diversité d'opinions, qu'il ne faut pas légèrement croire tout ce qui est escrit. Toutesfois pource que les escrivains s'accordent en cela, je ne contredi pas qu'il ne soit mort à Rome. Mais qu'il y ait esté Evesque, principalement long temps, on ne le me sçauroit persuader : et ne m'en chaut pas beaucoup, d'autant que saint Paul tesmoigne que l'Apostolat de saint Pierre appartenoit spécialement aux Juifs, et le sien s'adressoit à nous. Pourtant si nous voulons tenir la paction qu'ils firent ensemble pour bonne, ou plustost si nous voulons nous tenir à l'ordonnance du saint Esprit, il nous faut recognoistre quant à nous, l'Apostolat de Paul plustost que celui de Pierre. Car le saint Esprit a tellement divisé leurs charges, qu'il a destiné Pierre aux Juifs, et Paul à nous. Pourtant que les Romanistes cherchent ailleurs leur primauté qu'en la Parole de Dieu, veu qu'elle ne se trouvera point là fondée.

16 Venons maintenant à l'Eglise an-

cienne, afin qu'il apparaisse que ce n'est pas moins follement et sans raison, que nos adversaires se tiennent fiers d'avoir l'autorité d'icelle pour eux, qu'ils se vantent d'avoir la Parole de Dieu. Quand doncques ils amènent cest article de leur foy, que l'Eglise ne se peut conserver en unité sans avoir un souverain Chef en terre, auquel tous les autres membres soyent sujets et pourtant que nostre Seigneur a donné à Pierre la primauté pour luy et ses successeurs, afin qu'elle dure à toujours : ils mettent en avant que cela a esté en usage dès le commencement. Or pource qu'ils amassent beaucoup de témoignages deçà et delà, les destournans à tors et à travers à leur prouffit, je proteste devant toutes choses que je ne veux point nier que les anciens Docteurs ne fassent tousjours beaucoup d'honneur à l'Eglise romaine, et qu'ils n'en parlent révéremment. Ce que je pense estre advenu pour trois causes. Car l'opinion commune qu'on avoit, que saint Pierre en estoit le fondateur, valoit beaucoup pour luy donner crédit et autorité. Et pourtant les Eglises d'Occident l'ont appelée par honneur, Siège apostolique. Secondement, pource que c'estoit la ville capitale de l'Empire, et que pour ceste raison il estoit vray-semblable qu'il y avoit là des personnages plus excellens tant en la doctrine qu'en prudence, et mieux expérimentez qu'en nul autre lieu, on avoit esgard, et à bon droict, de ne mespriser point tant la noblesse de la ville, que les autres dons de Dieu qui estoyent là. Tiercement, comme ainsi soit que les Eglises d'Orient et de Grèce, et mesmes d'Afrique, fussent troublées de plusieurs dissensions, l'Eglise romaine a esté tousjours plus paisible de ce temps-là, et moins sujette à esmotions. De là il advenoit que les bons Evesques et de saine doctrine, estans chassés de leurs Eglises, s'y retiroient comme en un refuge, ou en un port. Car d'autant que les peuples d'Occident ne sont pas d'un esprit si aigu et subtil que les Asiatiques et Aphricains, aussi ils ne sont pas tant volages ne convoiteux de nouveauté. Cela doncques a fort augmenté l'autorité de l'Eglise romaine,

1) 2 Tim. IV, 16.

2) Epist. II, Ad Januar.

qu'elle n'a point esté en trouble durant ces temps-là, que les Eglises se combatoyent ensemble : mais a consisté plus constamment en la doctrine qu'elle avoit une fois receue, comme il sera tantost exposé plus à plein. Pour ces trois causes, di-je, le siège romain a esté en plus singulière réputation, et est prisé des anciens.

47 Mais quand nos adversaires se veulent aider de cela, pour luy donner la primauté et puissance souveraine sur les autres Eglises, ils s'abusent trop lourdement, comme j'ay dit. Et afin que cela soit plus évident, je monstreyeray premièrement en brief, que c'est que les Anciens ont senty de ceste unité, à laquelle iceux s'arrestent tant. Saint Hierosme escrivant à Népotien, après avoir allégué plusieurs exemples d'unité, descend finalement à la Hiérarchie de l'Eglise : Il y a, dit-il, en chacune Eglise un Evesque, un Archevêque, un Archidiaque, et tout l'ordre de l'Eglise consiste en ces gouverneurs. Notons que c'est un Prestre romain qui parle, et qu'il veut recommander l'unité de l'Eglise. Pourquoi ne fait-il mention que toutes les Eglises sont unies ensemble par le moyen d'un Chef, comme par un lien ? Il n'y avoit rien qui servist mieux à sa cause que cela : et ne peut-on dire qu'il ait laissé de le dire par oubli. Car il n'eust rien fait tant volontiers, si la cause l'eust souffert. Il est doncques certain qu'il voyoit bien que la vraye façon d'unité estoit celle que décrit saint Cyprien, quand il dit ainsi : Il n'y a qu'un seul Evesché, duquel chacun Evesque est par-

ticipant entièrement : il n'y a qu'une seule Eglise, laquelle est espandue au long et au large : comme il y a plusieurs rayons du soleil, mais la clarté n'est qu'une : et en un arbre il y a beaucoup de branches, mais il n'y a qu'un tronc, qui est appuyé sur sa racine : et d'une seule fontaine découlent plusieurs ruisseaux, qui n'empeschent point toutesfois que l'unité ne demeure en la source. Qu'on sépare les rayons du corps du soleil, l'unité qui est là ne souffre aucune division. Qu'on coupe la branche d'un arbre, et elle séchera. Ainsi l'Eglise estant illuminée de la clarté de Dieu, est espandue par tout le monde : néanmoins il y a une seule clarté qui s'estend par tout, et l'unité du corps n'est point séparée¹. Après avoir dit cela, il conclud que toutes hérésies et schismes proviennent de ce qu'on ne se retourne point à la source de vérité, qu'on ne cherche point le Chef, et qu'on ne garde point la doctrine du Maistre céleste. On voit comme il donne à Jésus-Christ seul l'Evesché universel, qui comprend toute l'Eglise : comment il dit que chacun de ceux qui sont Evesques sous ce Chef principal, en tiennent une portion. Or sera la primauté du siège romain si l'Evesché entier réside seulement en Jésus-Christ, et que chacun en ait une portion ? J'ay allégué ce passage, afin de donner à entendre comme en passant, aux lecteurs, que ceste maxime que tiennent les Romanisques comme un article de foy, à sçavoir qu'en la Hiérarchie de l'Eglise il est requis qu'il y ait un chef en terre, a esté du tout incogne aux Anciens.

CHAPITRE VII.

De la source et accroissement de la Papauté jusques à ce qu'elle se soit eslevée en la grandeur qu'on la voit : dont toute liberté a esté opprimée, et toute équité confuse.

1 Quant est du commencement premier de la primauté du siège romain, il n'y a rien plus ancien pour luy donner couleur, que le Décret qui fut fait au Concile de Nice, là où l'Evesque de Rome est nommé le premier entre les

Patriarches, et luy est commise la superintendance sur les Eglises voisines. Ce décret partit tellement les Provinces entre luy et les autres Patriarches, qu'il

¹) *De simpl. praelat.*

e à tous leurs propres limites. Il ne le fait point chef de tous, seulement il le constitue un des pape. Jule, qui estoit alors Evêque de Rome, avoit envoyé au Concile vicaires pour y estre en son nom : furent assis au quatrième lieu. Je prie, si on eust reconnu Jule pour l'Eglise, ceux qui représentoient sonne eussent-ils esté reculez jusqu'au quatrième lieu ? Athanase eust-il été au Concile universel, où l'ordre

Hierarchie doit estre singulièrement ? Au Concile d'Ephèse, il semble Célestin, qui alors estoit Evêque de Rome, usa d'une pratique oblique, afin d'avoir la dignité de son siège. Car e ainsi soit qu'il y envoyast gens pour assister en son lieu, il requit Cyrille Evêque d'Alexandrie, lequel autrefois devoit présider, de tenir sa place. Il n'y servoit un tel vicariat, sinon afin que son nom peust tellement quellement être au premier siège ? Car ses Ambassadeurs estoient en lieu inférieur : on demandoit leurs opinions comme autres : ils faisoient subscription en second ordre : cependant le Patriarche d'Alexandrie portoit double nom. Que dit-on du second Concile d'Ephèse ? au combien que Léon Evêque de Rome avoit envoyé ses Ambassadeurs, toutesfois le Patriarche d'Alexandrie y présidant sans contradiction, comme de

... Ils répliqueront que ce n'estoit un Concile légitime, veu que Flavian Evêque de Constantinople y fut présent, et l'hérésie d'Eutyches approuvée ; mais je ne parle point de la fin. Mais ainsi, que puis que le Concile estoit assemblé, et que chacun Evêque étoit assis en son ordre, que les Ambassadeurs du Pape de Rome, y estoient avec les autres, comme en un saint Concile bien ordonné. Or ils ne débattent du premier lieu, mais le quittent à l'autre : ce qu'ils n'eussent point fait, s'ils eussent pensé qu'il leur eust appartenu. Car jamais les Evêques de Rome ne furent en honte d'esmouvoir grosses contestations pour leur dignité, et n'ont point eu de difficulté de troubler les Eglises, pour diviser pour ceste cause. Mais

pource que Léon voyoit bien que ce seroit trop audacieusement fait à luy, s'il eust prétendu de mettre ses Ambassadeurs au premier siège, il s'en déporta.

2 Le Concile de Chalcédoine vint après, auquel par le congé ou ordonnance de l'Empereur, les Ambassadeurs de l'Eglise romaine présidèrent. Mais Léon mesmes confesse bien que cela se faisoit par un privilège extraordinaire. Car quand il le demande à Martian Empereur et à l'Impératrice, il ne prétend pas qu'il luy soit deu : mais il allègue pour couverture, que les Evêques d'Orient, qui avoient présidé au Concile d'Ephèse, s'estoyent là mal portez, et y avoient abusé de leur puissance. Ainsi, pourtant qu'il estoit mestier d'avoir un président homme grave, et n'estoit pas vray-semblable que ceux qui avoient une fois procédé par tumulte, fussent idoines : Léon prie, qu'à cause que les autres sont incompetens, la charge soit transférée à luy. Certes ce qui se demande par un privilège spécial, n'est point de l'ordre commun et perpétuel. Quand on allègue seulement ceste couleur, qu'il est mestier d'avoir un nouveau président, pource que les précédents s'y sont mal portez, il appert qu'il n'a point esté fait au paravant, et qu'il ne doit point estre tiré en conséquence : mais qu'il est fait seulement pour le danger et nécessité présente. Pourtant l'Evêque de Rome a tenu le premier lieu au Concile de Chalcédoine : non pas que cela fust deu à son Eglise, mais d'autant que le Concile estoit despourveu de président bon et propre : d'autant que ceux auxquels l'honneur appartenoit s'en estoient exclus par leur folie et mauvais portement. Et ce que je di a esté prouvé par effect du successeur de Léon ; car estant appelé long temps après au cinquième Concile de Constantinople, il ne débatit point pour avoir le premier lieu, mais souffrit sans difficulté que Ménéas Patriarche du lieu présidast. Semblablement au Concile de Carthage, auquel estoit saint Augustin : Aurélius archevêque du lieu fut président, et non pas les ambassadeurs du siège romain, combien qu'ils fussent là expressément venus pour

Pape se vante sans fin et sans mesure, il est facile de juger quand et par quel moyen ils sont venus en avant. Saint Cyprien Evesque de Carthage fait souvent mention de Corneille Evesque de Rome, il ne l'appelle point autrement que frère, compagnon, ou Evesque semblable à luy. Et escrivant à Estiene successeur de Corneille, non-seulement il le fait égal à soy et aux autres : mais il le traite fort asprement, l'appelant maintenant arrogant, maintenant ignorant¹. Après la mort de saint Cyprien, on sçait ce que toute l'Eglise aphyricaine en a décrété. Car il fut défendu au Concile de Carthage, que nul ne fust nommé Prince des Prestres, ou premier Evesque : mais seulement Evesque du premier siège². Que si quelqu'un espluche les histoires plus anciennes, il trouvera que l'Evesque de Rome se contentoit bien adoncques du nom commun de Frère. Certes ce pendant que l'Eglise a duré en son vray et pur estat, ces noms d'orgueil, lesquels depuis a usurpé le siège romain pour se magnifier, ont esté du tout incognus; on ne sçavoit que c'estoit de souverain Prestre, ne d'un chef unique en terre; et si l'Evesque de Rome eust esté si hardi que de s'eslever jusques-là, il y avoit gens de sorte qui eussent incontinent réprouvé sa folie et présomption. Saint Hiérosme, d'autant qu'il estoit Prestre romain, n'a point esté chiche à priser la

versel, la première contention esmeue du temps de saint Grég l'ambition de l'Archevesque de tinoble nommé Jehan. Car iceluy loit faire Evesque universel, ce n'avoit au paravant attenté. O Grégoire en débatant ceste qu n'ailègue point que l'autre luy ostre qui luy appartient : mais au c il proteste que c'est un tiltre p voire mesmes plein de sacrilège préambule de la venue de l'Ant Si celuy qui est nommé universel dit-il, toute l'Eglise trébusche. autre passage : C'est une chose l de porter que nostre frère et com avec le mespris des autres soit seul Evesque. Mais par ce sien que pouvons-nous conjecturer, si le temps d'Antechrist est ja pr Car il ensuyt celuy qui en mesp compagnie des Anges a voulu monter haut, pour estre seul en degré rain³. Item, en un autre lieu es Eulolius Evesque d'Alexandrie, et stase Evesque d'Antioche, Nul prédécesseurs, dit-il, n'a jamais user de ce mot profane. Car s'il Patriarche qui soit dit universel : de Patriarche sera osté à tous les Mais ja n'advienne que quelque C présume de s'eslever jusques-là diminue l'honneur de ses frères, que ce soit. De consentir à ce n

esse des orgueilleux. Je di hardiment, quiconque s'appelle Evesque universel ou appète d'estre ainsi nommé, est urseur de l'Antechrist : d'autant qu'il réfère par orgueil à tous ¹. Item, de ef à Anastase, J'ay dit que l'Evesque onstantinople ne peut avoir paix avec luy, qu'il ne corrige la hautesse de ce superstitieux et orgueilleux, lequel a été trouvé par le premier apostat ; ens que je me taise de l'injure qu'il a fait. Si quelqu'un est nommé Evesque universel, toute l'Eglise trébusche de luy, et luy chet ². Voylà les paroles de saint Grégoire. Touchant ce qu'il raconte qu'on avoit offert cest honneur à l'Evesque au Concile de Chalcedoine, cela n'a que l'apparence de vérité ; car il n'en est point de nouvelles aux actes qui en sont faits ; et Léon mesmes, quand il révoque en plusieurs Epistres le Décret qui avoit là esté fait en faveur de l'Evesque de Constantinoble, n'eust point de cest argument derrière, duquel il se sentoit mieux aidé que de tous les autres, car luy eust offert un tel honneur, et luy eust refusé. Mesmes d'autant qu'il n'estoit homme fort ambitieux, il n'eust point volontiers obmis ce qui eust fait à sa louange. Saint Grégoire doncques a abusé en cela, qu'il a pensé que le Concile eust voulu tant magnifier le siège universel. Et de faict, c'est une mocquerie qu'un Concile universel ait voulu donner l'honneur d'un nom lequel fust meslé, profane, exécration, plein d'orgueil et de sacrilège : voire mesmes contredicté du diable, et publié par le précurseur d'Antechrist : comme il le dit. Mais toutesfois il adjouste que son prédécesseur l'a refusé, de peur que les autres Evesques ne fussent privez de leur honneur légitime. En un autre passage, Nul ne veult estre ainsi nommé, nul ne s'est donné ce nom téméraire, de peur qu'il ne fust advisé qu'il despouillast ses frères de leur honneur, en se colloquant en luy le souverain ³.

¹ eodem lib. epist. LXXX ; *Avieno Diacon.*, epist. II eodem lib. ; *Maurice Aug.*, epist. CXCIV, l.

² lib. VI, epist. CLXXXVIII.

³ lib. IV, epist. LXXVI, ad *Mauritium* ; *Eusebe*, sur l'epist. LXIX, lib. VII, *Euseb. Episcop. Thess.*

5 Je vien maintenant à la jurisdiction laquelle le Pape s'attribue sur toutes les Eglises, sans aucune difficulté. Je sçay combien il y en a eu de combats anciennement. Car jamais ne fut que le siège romain n'appétast quelque supériorité sur les autres Eglises : et ne sera point hors de propos si je démontre par quel moyen il est parvenu dès le temps ancien à quelque prééminence. Je ne parle point de ceste tyrannie désordonnée que le Pape a usurpée à soy depuis peu de temps : car je différeray ce point à un autre lieu. Mais il est besoin de monstrier yci brièvement, comment et par quels moyens il s'est exalté desjà dès long temps pour entreprendre quelque jurisdiction sur les autres Eglises. Du temps que les Eglises d'Orient estoient troubles et divisées par les Arriens, sous l'empire de Constance et Constant fils de Constantin le Grand, Athanase principal défenseur de la foy catholique fut déchassé de son Eglise. Ceste calamité le contraignit de venir à Rome afin que par l'autorité de l'Eglise romaine il peust résister à la rage de ses ennemis, et consermer les bons fideles qui estoient en grande extrémité. Estant là venu, il fut honorablement receu de Jule Evesque de Rome pour lors, et obtint par son moyen que les Evesques d'Occident prissent sa cause en main. Ainsi d'autant que les fideles d'Orient avoyent mestier de quelque aide, et qu'on les secourust d'ailleurs, et qu'ils voyoyent que leur principal secours estoit de l'Eglise romaine, ils luy déféroient volontiers autant d'honneur qu'ils pouvoient. Mais le tout revenoit là, qu'on estimast beaucoup d'estre en la communion d'icelle, et qu'on réputast pour une grande ignominie d'en estre excommunié. Après cela les meschans garnemens et de mauvaise vie luy ont beaucoup augmenté sa dignité. Car c'estoit un subterfuge commun à ceux qui méritoient d'estre punis en leurs Eglises, que de s'encourir à Rome comme en franchise. Pourtant si quelque Prestre avoit esté condamné par son Evesque, ou quelque Evesque par le Synode de sa province, incontinent il en appelloit à Rome. Et les Evesques romains estoient

cer son autorité : et fait de grandes querimonies contre Flavien , comme s'il eust condamné un homme innocent devant que l'avoir ouy. Et fait tant par son ambition , que l'impiété d'Eutyches cependant se conferma, là où elle eust esté esteinte s'il ne s'en fust meslé. Cela aussi bien est souvent advenu en Aphrique. Car incontinent que quelque meschant avoit esté convaincu par-devant son juge ordinaire, il trottoit à Rome , et par calomnie chargeoit son Evesque d'avoir mal procédé contre luy. Le siège romain estoit tousjours prest de s'interposer. Et de faict, ce fut ceste convoitise des Evesques de Rome, qui esmeut les Evesques d'Aphrique d'ordonner que nul n'appelast d'outre mer, sur peine d'excommunication.

6 Quoy qu'il en soit, regardons quelle jurisdiction ou puissance avoit alors le siège romain. Pour vuider ceste matière, il est à noter que la puissance ecclésiastique gist en ces quatre points : asçavoir d'ordonner les Evesques, d'assembler les Conciles, en la jurisdiction ou inférieure ou supérieure, et en corrections ou censures. Quant au premier, tous les anciens Conciles commandent que chacun Evesque soit ordonné par son Métropolitain, et ne commandent point que l'Evesque de Rome y soit appelé, sinon en sa province. Or petit à petit ceste coustume a esté introduite, que tous les Evesques

soit au paravant à volonté. Quoy qu'il en soit, c'est chose notoire que l'Evesque de Rome n'avoit anciennement la puissance de consacrer Evesques, sinon en sa province, c'est-à-dire, aux Eglises cathédrales de la ville : comme porte le canon du Concile de Nice. A la consécration des Evesques estoit adjointe la coutume d'envoyer Epistres synodales : en lesquelles l'Evesque de Rome n'estoit de rien supérieur aux autres. Afin d'entendre plus clairement cela veut dire, les Patriarches immédiatement après leur consécration avoient par ceste façon d'envoyer les uns aux autres une Epistre, en laquelle ils rendoient témoignage de leur foy, en laquelle ils faisoient profession d'adhérer à la doctrine des saints Conciles. Et en faisant confession de leur foy, ils approuvoient leur élection les uns des autres. Si l'Evesque de Rome eust eu une telle confession des autres, eust point donné de son côté, eust esté reconnu comme supérieur aux autres, mais comme ainsi soit qu'il lust tenu de faire autant que les autres, et qu'il fust sujet à la loy commune, cela certes n'estoit signe de société, et non pas de supériorité. De cela nous avons plusieurs exemples aux épistres de saint Grégoire, comme à celle à Cyriaque, et Anastase, et à tous les Patriarches ensemble¹.

7 S'ensuyvent les corrections ou censures, desquelles comme les Evesques

de ce que pour une petite chose il avoit esmeu une grosse contention et pernicieuse en l'Eglise: et iceluy obéit à l'admonition sans contredit ¹. Ceste liberté a duré long temps entre les saints Evesques, d'admonester fraternellement les Evesques romains et les reprendre quand ils failloyent. Iceux semblablement, quand la chose le requéroit, admonestoyent les autres. Car saint Cyprien exhortant Estienne Evesque romain d'admonester les Evesques de Gaule, ne prend point argument qu'il ait puissance par-dessus eux, mais d'un droict commun et réciproque que les Evesques ont entre eux ². Je vous prie, si Estienne eust eu jurisdiction en la Gaule, saint Cyprien ne luy eust-il pas dit, Chastie-les: car ils sont en ta sujétion? Mais il parle bien autrement: La société fraternelle, dit-il, en laquelle nous sommes unis ensemble, requiert cela, que nous nous admonestions mutuellement ³. Et de faict, nous voyons de quelle véhémence de paroles il use en un autre lieu, en reprenant iceluy mesme, d'autant qu'il vouloit trop user de licence. Il n'appert point doncques encores en cest endroit que l'Evesque romain ait eu quelque jurisdiction sur ceux qui n'estoyent point de sa province.

8 Quant est d'assembler des Conciles, estoit l'office de chacun Métropolitain de faire tenir les Synodes en leurs provinces une fois ou deux l'an, selon qu'il estoit ordonné: en cela l'Evesque de Rome n'avoit que veoir. Le Concile universel ne se dénonçoit que par l'Empereur: et les Evesques y estoyent appelez par son autorité seulement. Car si quelcun des Evesques eust attenté cela, non-seulement il n'eust pas esté obéy des autres qui estoyent hors sa province, mais il s'en fust incontinent ensuyvy quelque scandale. L'empereur doncques dénonçoit à tous qu'ils conveinssent. Socrates historien raconte bien que Jule Evesque romain se plaignoit de ceux d'Orient, de ce qu'ils ne l'avoient point appelé au Concile d'Antioche, alléguant qu'il estoit défendu par les Canons, de rien ordon-

ner sans en avoir communiqué à l'Evesque de Rome ¹. Mais qui est-ce qui ne voit que cela se doit prendre des Décrets qui appartiennent à l'Eglise universelle? Or ce n'est point de merveilles si on faisoit cest honneur tant à l'ancienneté et noblesse de la ville, qu'à la dignité de l'Eglise, de constituer qu'il ne se feist aucun Décret universel touchant la doctrine chrestienne, en l'absence de l'Evesque de Rome, moyennant qu'il ne refusast point d'y assister. Mais de quoy sert cela pour fonder une domination sur toute l'Eglise? Car nous ne nions pas que l'Evesque romain n'ait esté un des principaux: mais nous ne voulons nullement admettre ce que les Romanisques de présent afferment, asçavoir qu'il ait eu supériorité sur tous.

9 Reste le quatrième point de la puissance ecclésiastique, qui gist és appellations. C'est chose notoire que celui par devant lequel on appelle, a jurisdiction supérieure. Plusieurs ont souvent appelé anciennement à l'Evesque de Rome: luy aussi s'est efforcé d'attirer à soy la cognoissance des causes: mais il a esté toujours mocqué quand il a excédé ses limites. Je ne diray rien d'Orient ne de Grèce: mais nous lisons que les Evesques de Gaule luy ont résisté fort et ferme, quand il a fait semblant de vouloir rien usurper sur eux. En Aphrique ceste matière fut débattue par longue espace de temps. Car d'autant que le Concile Milevite, auquel assistoit saint Augustin, avoit excommunié tous ceux qui appelleroient outre mer, l'Evesque romain mit grand'peine pour faire corriger ce Décret, et envoya des Ambassadeurs, pour remonstrer que ce privilège luy avoit esté donné par le Concile de Nice. Iceux produisoient certains actes, qu'ils disoyent estre du Concile de Nice, lesquels ils avoyent prins aux armoires de leur Eglise ¹. A quoy résistent les Africains, disans qu'il ne falloit adjouster foy à l'Evesque romain en sa cause propre. Ainsi la conclusion fut d'envoyer à Constantinoble et aux autres villes de Grèce, pour avoir de là des copies moins suspectes.

1) *Ad Patricios*, lib. I, epist. XXIV.

2) *Epist.* XIII, lib. III.

3) *Ad Pompeium*, contra epist. Steph.

1) *Tripart. Hist.*, lib. IV.

2) *Hæc habetur primo vol. Concil.*

Là on ne trouva rien de ce qu'avoient prétendu les Ambassadeurs de Rome. Ainsi le Décret qui avoit cassé la juridiction souveraine de l'Evesque romain demeura en son entier. Et en cela fut découverte une impudence vilene de l'Evesque romain. Car comme ainsi soit qu'il eust par fraude supposé le Concile de Sardice pour celui de Nice, il fut surpris en fausseté manifeste. Mais encores il y a eu une plus grande meschanceté et plus effrontée en ceux qui ont adjousté aux actes du Concile une épistre forgée à plaisir; là où le successeur d'Aurélius condamnant l'arrogance de son prédécesseur, de ce qu'il s'estoit trop audacieusement retiré de l'obéissance du siège apostolique, se rend humblement luy et les siens, et demande d'estre receu à merci. Voilà les beaux monumens antiques, sur lesquels est fondée la majesté du siège romain: c'est que sous couverture de l'ancienneté, ils font des badinages tant puériles, que les aveugles pourroyent toucher leur sottise à la main. Aurélius (dit ceste belle épistre) estant enflé d'une audace et contumace diabolique, a esté rebelle à Jésus-Christ et à saint Pierre, pourtant est digne d'estre anathématisé. Et de saint Augustin, quoy? Item de tant de Pères qui ont assisté au Concile Milevitein? Mais quel mestier est-il de réfuter de beaucoup de paroles cest escrit tant inepte, lequel doit faire rougir le front de honte mesmes aux Romanisques, s'ils ne sont d'une impudence du tout désespérée? En ceste manière Gratien, qui a composé les Décrets (je ne sçay si par malice ou par ignorance) après avoir récité ce Canon, Que nul n'appelle outre mer, sur peine d'estre excommunié: adjousté ceste exception, Fors qu'au siège romain¹. Que feroit-on à ces bestes, lesquelles sont tellement despourveues de sens commun, de faire une exception de l'article pour lequel la loy a esté expressément faite, comme chacun sçait? Car le Concile en défendant d'appeler outre mer, n'entend autre chose sinon que nul n'appelast à Rome.

¹) II, quæst. IV, cap. Placuit.

40 Mais pour mettre fin une fois à ceste question, une seule histoire que raconte saint Augustin, suffira pour monstrier quelle a esté anciennement la juridiction de l'Evesque romain. Donat qui se nommoit de Cases-noires, schismatique, avoit accusé Cécilien Archevesque de Carthage: et avoit tant fait qu'iceluy fut condamné sans estre ouy. Car sçachant que les Evesques avoient conspiré contre luy, il ne voulut point comparoistre. La chose veint jusques à l'Empereur Constantin. Iceluy voulant que la cause fust traitée, par jugement ecclésiastique, commit ceste charge à Melciades pour lors Evesque de Rome, et à certains autres Evesques d'Italie, de Gaule et d'Espagne, lesquels il nomma. Si cela estoit de la juridiction ordinaire du siège romain, comment est-ce que Melciades souffre que l'Empereur luy donne des assesseurs à son plaisir? Qui plus est, pourquoi est-ce que l'appellation vient par-devant luy, par le commandement de l'Empereur, et qu'il ne la reçoit de son autorité? Mais escoutons ce qui adveint depuis. Cécilien fut là supérieur: Donat de Cases-noires fut débouté de sa calomnie: lequel en appela¹. L'Empereur Constantin renvoya l'appellation par-devant l'Archevesque d'Arles. Voilà l'Archevesque d'Arles assis pour rétracter, si bon luy semble, la sentence de l'Evesque romain: au moins pour juger par-dessus luy. Si le siège romain eust eu la juridiction souveraine sans appel, comment Melciades endureroit-il qu'on luy feist une telle injure, de préférer à luy l'Evesque d'Arles? Et quel Empereur est-ce qui fait cela? c'est Constantin: duquel ils se glorifient tant que non-seulement il a appliqué toute son estude, mais aussi employé tout son Empire pour exalter la dignité de leur siège. Nous voyons doncques combien l'Evesque romain estoit encores loing adoncques de ceste domination, laquelle il prétend luy avoir esté donnée de Jésus-Christ sur toutes les Eglises: et laquelle il se vante faussement avoir eue de tout temps du consentement commun de tout le monde.

¹) August., epist. CLXII in brevi collat. contra Donat. et alibi.

44 Je sçay combien il y a de rescrits et épistres décrétales des Papes, auxquelles ils magnifient leur puissance jusques au bout : mais il n'y a quasi nul de si petit entendement ou sçavoir, qui ne sçache aussi d'autre part, que ces épistres sont communément si sottes et badines, qu'il est aisé de juger de première face de quelle boutique elles sont parties. Car qui est l'homme de sain entendement et de cerveau rassis, qui pense qu'Anaclete soit auteur de ceste belle interprétation que Gratien allègue au nom d'iceluy, asçavoir que Céphas est à dire Chef¹? Il y en a beaucoup de telles frivoles, que Gratien a ramassées sans jugement ; desquelles les Romanisques abusent aujourd'huy contre nous pour la défense de leur siège. Et ne sont point honteux d'espandre en si grande clarté telles fumées, desquelles ils séduisoient jadis en ténèbres le simple peuple. Mais je ne me veux point beaucoup travailler à redarguer ces fatras, lesquels d'eux-mesmes se redarguent, tant sont ineptes. Je confesse bien qu'il y a aussi quelques épistres qui ont vrayement esté faites par des Papes anciens, auxquelles ils s'efforcent d'exalter la grandeur de leur siège, en luy donnant des tiltres magnifiques : comme de Léon. Car combien que ç'ait esté un homme sçavant et éloquent, il a esté convoiteux de gloire et de prééminence outre mesure. Mais asçavoir-mon si les Eglises ont adjousté foy à son témoignage, quand il s'exalte ainsi. Or il appert que plusieurs estans faschez de son ambition, ont mesmes résisté à sa convoitise². En une épistre il ordonne l'Evesque de Thessalonique son vicaire par la Grèce et par les pays voisins³. Item celuy d'Arles, ou je ne sçay quel autre par les Gaules⁴. Item Hormidas Evesque d'Hispaes, par les Espagnes : mais il adjoute par tout ceste exception, qu'il leur donne une telle charge avec condition, que par cela ne soyent aucunement enfreints les privilèges anciens des Métropolitains. Or luy-mesme déclare que cestuy-ci en estoit un, que s'il

survenoit quelque controversie ou difficulté, qu'on s'adressast à eux en premier lieu. Ce vicariat doncques se donnoit avec tel si, que nul Evesque n'estoit empesché en sa jurisdiction ordinaire, nul Archevesque n'estoit débouté du régime de sa province : et n'y avoit nul préjudice pour les Synodes. Or qu'estoit-ce là autre chose, sinon de s'abstenir de toute jurisdiction, mais seulement s'interposer pour appaiser, entant que la communion de l'Eglise porte que les membres s'empeschent les uns pour les autres?

42 Du temps de saint Grégoire ceste façon ancienne estoit desjà fort changée. Car comme ainsi soit que l'Empire fust desjà fort dissipé, d'autant que les Gaules et Espagnes estoyent fort affligées par les guerres, l'Illyric gasté, l'Italie fort vexée, l'Aphrique quasi du tout perdue et destruite : les Evesques chrestiens voulans prouvoir à ce qu'en une telle confusion de l'estat civil, pour le moins l'unité de la foy demeurast en son entier, s'adjoignoient pour ceste cause avec l'Evesque romain, dont il adveint que non-seulement la dignité du siège, mais aussi la puissance fut grandement accreue. Combien qu'il ne me chaille point beaucoup comment cela s'est fait : tant y a qu'elle estoit beaucoup plus grande en ce temps-là, qu'elle n'avoit esté au paravant : et toutesfois il s'en faut beaucoup que ce fust une supériorité, à ce qu'un dominast sur les autres à sa poste. Seulement on portoit ceste révérence au siège romain, qu'il pouvoit réprimer et corriger les rebelles qui ne se vouloyent point laisser réduire par les autres. Car saint Grégoire proteste tousjours cela diligemment, qu'il ne veut pas moins fidèlement garder aux autres leurs droicts, qu'il veut les siens luy estre gardez. Je ne veux point, dit-il, par ambition déroguer à personne : mais je désire d'honorer mes frères en tout et par tout¹. Il n'y a sentence en tous ses escrits, là où il eslève plus haut sa primauté, que quand il dit, Je ne sçache Evesque lequel ne soit sujet au siège apostolique quand il se

1) Dist. XXII, cap. Sacrosancta.

2) Vide epist. LXXXV.

3) Epist. LXXXIX.

4) Epist. LXXXIII.

1) Ad Mediolan. clerum, epist. LXVIII, lib. II.

trouve en faute¹. Mais il adjouste incontinent, Quand il n'y a point de faute, tous sont égaux par droict d'humilité². En cela il s'attribue l'autorité de corriger ceux qui ont failly : se rendant égal à ceux qui font leur devoir. Or il faut noter que c'est luy qui se donne telle puissance : mais ceux ausquels il sembloit bon luy accordoyent. Si quelqu'un luy vouloit répugner, il estoit licite : comme il appert que plusieurs luy ont contredit. D'avantage, il est à noter qu'il parle là du Primat de Bisance, lequel ayant esté condamné par son Concile provincial, avoit mesprisé la sentence de tous les Evesques du pays, lesquels en avoyent fait leur plaintif à l'Empereur. Ainsi l'Empereur avoit commis la cause à saint Grégoire pour en cognoistre. Nous voyons doncques qu'il n'attentoit rien pour violer la jurisdiction ordinaire, et que ce qu'il faisoit mesmes pour aider aux autres, n'estoit que par le commandement de l'Empereur.

43 Voyci doncques la puissance qu'avoit pour lors l'Evesque romain : c'estoit de résister aux rebelles et aux dures testes, toutes fois et quantes qu'on avoit mestier de quelque remède extraordinaire : et ce pour aider les autres Evesques, non pas pour les empescher. Pourtant, il n'entreprend rien d'avantage sur les autres, qu'il leur permet sur soy en un autre passage : confessant qu'il est prest d'estre reprins de tous, et corrigé de tous³. Semblablement il commande bien en une autre épistre à l'Evesque d'Aquilée, de venir à Rome pour rendre raison de sa foy, touchant un article qui estoit pour lors en débat entre luy et ses voisins : mais il fait cela par le commandement de l'Empereur, comme il dit, non point de sa propre puissance. D'avantage, il déclare qu'il ne sera pas juge luy seul, mais promet d'assembler le Concile de sa province pour en juger⁴. Or combien qu'il y eust encores une telle modération, que la puissance du siège romain estoit enclose en ses limites, lesquels il n'estoit point loisible d'outrepasser, et que l'E-

vesque romain ne présidoit pas plus sur les autres, qu'il leur estoit sujet : toutesfois on voit combien cest estat a despleu à saint Grégoire. Car il se plaint çà et là, que sous couleur d'estre créé Evesque, il est rentré au monde : et qu'il est plus enveloppé en négoces terriens, que jamais il n'avoit esté vivant entre les laïcs : tellement qu'il se dit estre quasi suffoqué d'affaires séculiers¹. En un autre passage : Je suis, dit-il, chargé de tant de fardeaux d'occupations, que mon âme ne se peut eslever en haut. Je suis batu de plaidoyers et de querelles : comme de vagues : après la vie paisible que j'ay menée, je suis agité de diverses tempestes d'une vie confuse : tellement que je puis bien dire, Je suis entré en la profondeur de la mer, et la tempeste m'a noyé². Pensez maintenant ce qu'il eust dit, s'il eust esté en tel temps auquel nous sommes. Combien qu'il n'accomplist pas l'office de Pasteur, toutesfois il l'exerçoit. Il ne se mesloit point du gouvernement civil et terrien : mais il se confessoit estre sujet de l'Empereur comme les autres. Il ne s'ingéroit point aux affaires des autres Eglises, sinon entant que la nécessité l'y contraignoit. Toutesfois il pense estre en un labyrinthe, d'autant qu'il ne peut simplement vacquer du tout à l'office d'Evesque.

44 Or comme nous avons desjà dit, l'Archevesque de Constantinoble estoit alors en débat avec celui de Rome, touchant la Primauté. Car depuis que le siège de l'Empire fut établi à Constantinoble, il sembloit bien advis que ce fust bien raison que ceste Eglise-là eust le second lieu. Et de faict, ç'avoit esté la principale raison pourquoy on avoit du commencement donné le premier lieu à Rome, d'autant qu'elle estoit adoncques chef de l'Empire. Gratien allègue un rescrit de Lucinus Pape, où il dit qu'on a premièrement constitué les Primautez et Archeveschez, conformant l'ordre de l'Eglise à la police temporelle : c'est-à-dire, qu'on a tellement distribué les sièges, que comme une ville estoit supérieure à

1) *Ad Dominicum Carthag. episcop.*, epist. ult. lib. II.

2) *Epist. LXIV*, lib. VII.

3) *Lib. II*, epist. XXXVII.

4) *Epist. XVI*.

1) *Theotistas*, epist. V, lib. I.

2) *Anastas. Antioch.*, epist. VII et XXV, lib. I, Ps. LXIX, 3.

autre, ou inférieure quant au temporel, aussi on luy assignoit son degré de prééminence quant au régime spirituel¹. Il y a aussi bien un autre rescrit sous le nom de Clément, où il est dit que les Patriarches ont esté ordonnez aux villes lesquelles avoyent eu devant la Chrestienté les principaux Prestres. Or il est vray qu'en cela il y a erreur : mais il approche beaucoup de la vérité. Car c'est chose notoire, que du commencement, comme il a esté, afin que le changement ne fust pas si grand, les sièges des Evesques et Primats ont esté distribuez selon l'ordre qui estoit desjà quant au temporel : et que les Primats et Métropolitains ont esté colloquez aux sièges des bailliages ou gouvernemens. Pourtant il fut ordonné au Concile premier de Turin, que les villes qui auroyent précédé les autres à degré, quant au régime séculier, fussent aussi les premiers sièges d'Evesques². Que si la supériorité terrienne estoit transportée d'une ville à l'autre, que droit d'archevesque fust transporté tant et quant. Mais Innocence Pape de Rome, voyant la dignité de sa ville décliner depuis que le siège de l'Empire avoit esté transporté à Constantinoble et craignant que par ce moyen son siège allast en décadence, fit une loy contraire, où il dit qu'il n'est pas nécessaire que la prééminence ecclésiastique soit changée, selon qu'il se fera mutation en l'ordre civil. Mais selon la raison, on devoit bien préférer l'autorité d'un Concile à la sentence d'un seul homme. D'avantage, Innocence nous doit estre respect en sa cause propre. Quoy qu'il en soit, il dénote bien par son Décret, que du commencement on usoit de ceste façon, à sçavoir de disposer les Archevesques selon la prééminence temporelle de chacune ville.

45 Suyvant ceste ordonnance ancienne fut décrété au Concile de Constantinoble le premier, que l'Evesque de là fust le second en honneur et en degré, d'autant que c'estoit la nouvelle Rome³. Long temps après, d'autant que le Concile de Chalcédoine avoit fait un semblable

Décret, Léon Romain y contredit fort et ferme : et non-seulement il se permit de mespriser ce que six cens Evesques avoyent arrêté et conclu, mais (comme on voit par ses épistres) il les injuria aigrement, de ce qu'ils avoyent osté aux autres Eglises cest honneur qu'ils avoyent donné à celle de Constantinoble⁴. Je vous prie, qui est-ce qui le pouvoit inciter à troubler tout le monde, pour une cause tant légère et frivole que pure ambition? Il dit que ce qui a esté une fois passé au Concile de Nice, doit demeurer inviolable. Comme si toute la Chrestienté estoit en danger de périr, pour avoir préféré une Eglise à l'autre : ou comme si les Patriarchies avoyent esté distribuées au Concile de Nice pour une autre fin ou intention, que pour la conservation de la police. Or nous sçavons que la police, selon la diversité des temps permet, et mesmes requiert qu'on face des mutations diverses. C'est doncques une vaine couleur que prend Léon, de dire qu'on ne doit nullement donner au siège de Constantinoble l'honneur qui avoit esté au paravant donné par le Concile de Nice à la ville d'Alexandrie. Car cela est trop évident, que c'estoit un Décret qui se pouvoit changer selon la condition des temps. Et qu'est-ce, que nul des Evesques d'Orient, auxquels l'affaire attouchoit beaucoup plus, n'y répugnoit? Certes Protère, qui avoit esté esleu Evesque d'Alexandrie au lieu de Dioscore, estoit là présent : semblablement les autres Patriarches, desquels l'honneur estoit amoindri. C'estoit à eux à faire de s'y opposer, non pas à Léon qui demouroit en son entier. Quand doncques iceux se taisent tous : qui plus est, quand ils y consentent, et que le seul Evesque de Rome y contredit, il est aisé de juger quelle raison l'induit à cela : c'est qu'il prévoyoit de loing ce qui adveint tantost après : que selon que la gloire de la vieille Rome décroistroit, Constantinoble ne se contentant point du second lieu, voudroit aspirer au premier. Toutesfois il ne peut tant faire par ses crieries, que le Décret du Concile n'eust sa vigueur. Par-

1) Distinct. LXXX.

2) Chap. I.

3) Socrat., Hist. trép., lib. IX, cap. XIII.

4) Item, in Decret., dist. XXII, cap. Constantinopolis.

quoy ses successeurs voyans qu'ils n'y gaignoyent rien, se déportèrent bien et beau de ceste obstination. Car ils ordonnèrent qu'il deust estre le second Patriarche.

46 Mais peu de temps, après asçavoir du temps de saint Grégoire, l'Evesque de Constantinoble nommé Jehan se déborda jusques-là, qu'il se dit Patriarche universel. Grégoire ne voulant quitter l'honneur de son siège en bonne cause, s'oppose à une telle folie. Et certes c'estoit un orgueil intolérable, voire mesmes une folie enragée à l'Evesque de Constantinoble, de vouloir estendre son évesché par tout l'Empire. Or Grégoire ne maintient point que l'honneur qu'il dénie à l'autre, appartiene à soy : mais il a en exécration ce tiltre, de quiconques il soit usurpé, comme meschant et contrevenant à l'honneur de Dieu : mesmes il se courrouce en une épistre à Eulogius, Evesque d'Alexandrie, lequel le luy avoit attribué : Voyci, dit-il, au proëme de l'épistre que vous m'avez adressée, vous avez mis ce mot d'orgueil, en m'appelant Pape universel : ce que je prie à vostre sainteté de ne plus faire ci-après. Car tout ce qui est donné à un autre outre la raison, vous est osté. De moy, je ne répute point pour honneur ce en quoy je voy l'honneur de mes frères amoindry. Car mon honneur est, que l'estat de l'Eglise universelle et de mes frères se maintienne en sa vigueur. Si vostre sainteté m'appelle Pape universel, c'est confesser que vous n'estes point en partie ce que vous m'attribuez pour le tout ¹. La cause que sustenoit saint Grégoire estoit bonne et honneste : mais pource que Jehan estoit supporté par l'Empereur Maurice, on ne le peut destourner de son propos. Pareillement Cyriaque son successeur demoura ferme en une mesme ambition, tellement que jamais on ne peut obtenir de luy qu'il s'en déportast.

47 Finalement Phocas, lequel fut créé Empereur après la mort de Maurice (favorisant plus aux Romains, je ne sçay pourquoy, ou bien pource qu'il y fut couronné sans difficulté) ottroya à Boniface III

ce que jamais saint Grégoire demandé : asçavoir que Rome fust sur toutes les autres Eglises. Voyant le procès fut décidé. Néanmoins encor ce bénéfice de l'Empereur guères prouffité au siège romain fust advenu des autres inconvénients tantost après toute la Grèce et l'Italie furent divisées de sa communion. L'Eglise estoit tellement en révérence, qu'elle estoit sujette autant que bon luy sembloit : et ne fut jamais pleinement en servitude, jusques à tant qu'elle occupa le royaume. Car d'autant que Zacharie Pape de ce temps-là luy chassa son Roy et seigneur pour ravir le royaume comme une proie, il eut cela pour récompense, que les Eglises gallicanes furent assues de la juridiction du siège romain. Les brigans ont accoustumé de partager le butin : aussi ces gens d'après avoir fait une telle volerie, leur partage en ceste manière, que l'un eust la seigneurie temporelle, et l'autre eust la prééminence spirituelle d'autant qu'il n'en jouissoit pas paisiblement, comme choses nouvelles sont pas aisées à introduire du coup, il fut confirmé en sa possession par Charlemagne, quasi pour sa cause. Car Charlemagne estoit à l'Evesque de Rome, d'autant qu'il estoit parvenu à l'Empire en partie par ce moyen. Or combien qu'il soit certain que les Eglises estoient desjà auparavant fort desfigurées par tout, moins il est certain qu'adonques l'ancienne fut du tout effacée en France en Allemagne. Il y a encor en la Bibliothèque de Parlement à Paris, des registres par forme de Chroniques, lesquels sans mention des choses ecclésiastiques renvoient aux partions faites entre le pape ou Charlemagne, et l'Evesque de Rome : dont on peut bien veoir que l'estat ancien de l'Eglise fut changé.

48 Depuis ce temps-là, selonc ce que les choses décheyoyent journellement en pis, la tyrannie du siège romain augmentée par succession de temps, fut en partie par la bestise des Evêques, et en partie par leur nonchalanc

¹) Lib. VII, epist. XXX.

omme ainsi soit que l'Evesque romain s'eslevast de jour en jour, s'usurpant tout à luy seul, les Evesques ne furent point esmeus d'un zèle tel qu'ils deoyent, pour réprimer sa cupidité : et quand ils en eussent eu le vouloir, d'autant qu'ils estoyent povres ignorans et de petite prudence, ils n'estoyent point suffisans pour en venir à bout. Et pourtant nous voyons quelle dissipation il y avoit à Rome du temps de saint Bernard : où lustost quelle estoit l'horrible profanation de la Chrestienté. Il se plaignoit de tout le monde, les ambitieux, les rapacieux, les simoniaques, les paillars, les incestes et tous meschans accouroient à Rome, pour obtenir les honneurs de l'Eglise par l'autorité apostolique, ou bien pour se maintenir en possession : sans que fraude et circonvension et violence y régnoient : disant aussi que la façon de juger qui estoit adoncques en usage, estoit exécration : et non-seulement indécence à l'Eglise, mais à une justice laye. Il crie que l'Eglise est pleine d'ambitieux, et qu'il n'y a nul qui craigne de commettre toute meschanceté, plus que brigans en une caverne, quand ils butinent entre eux ce qu'ils ont robé aux passans. Il y en a peu, dit-il, qui regardent à la bouche du Législateur, mais tous regardent à ses mains, et non sans cause : car ce sont celles qui despeschent tout ce que le Pape fait. Puis après parlant au Pape, il dit, Qu'est-ce que tes flatteurs, qui te disent : Or sus, ordonne ? Tu les achètes de la despoille des Eglises : la vie des povres est donnée aux places des riches : l'argent est en la boue, on y accourt de toutes parts : le plus povre ne l'emporte point, mais le plus fort, ou celui qui court le plus viste. Ceste coustume, ou plustost cette corruption mortelle, n'a point commencé de ton temps : Dieu vueille qu'elle prenne fin. Ce pendant tu es paré et attifé précieusement. Si je l'osoie dire, ce siège est plustost un parc de diables que de brebis. Saint Pierre faisoit-il ainsi ? Saint Paul se mocquoit-il ainsi ? La cour a accoustumé de recevoir plustost les bons, que de les faire tels. Car les mauvais n'y prouffitent point : mais

les bons y empirent bien ¹. Puis après il raconte des abus qui se commettoient aux appellations, que nul fidèle ne scauroit lire sans horreur. Et finalement il conclut touchant la cupidité du siège romain à usurper plus qu'il ne luy estoit deu de jurisdiction, comme il s'ensuyt : Voyci le murmure et la quérimonie commune de toutes les Eglises, elles crient qu'elles sont coupées et desmembrées : il y en a bien peu, ou du tout nulles, lesquelles ne sentent ou ne craignent ceste playe. Demandes-tu quelles ? Les Abbez sont soustraits à leurs Evesques, les Evesques à leurs Archevesques : c'est merveilles si on peut excuser cela. En faisant ainsi, vous monstrerez bien que vous avez plénitude de puissance, mais non pas de justice. Vous faites cela, pource que vous le pouvez faire : mais la question est, si vous le devez faire. Vous estes là constituez pour conserver à chacun son honneur et son degré, non pas pour luy en porter envie ². Il en dit beaucoup d'avantage : mais j'ay voulu alléguer cela en passant, partie afin que les lecteurs regardent combien l'Eglise estoit lors décheute : partie aussi afin qu'ils voyent combien ceste calamité estoit fâcheuse et amère à porter à tous bons fidèles.

49 Mais encores que nous accordions au Pape une telle prééminence et jurisdiction qu'a eue le siège romain au temps de Léon et Grégoire, que fait cela à la Papauté, selon qu'elle est à présent ? Je ne parle point encores de la seigneurie terrienne et puissance séculière, desquelles nous verrons ci-après à leur tour : mais du régime spirituel qu'ils ont, et duquel ils se glorifient. Qu'a-il de semblable avec l'estat de ce temps-là ? Car les Romanisques ne parlent point autrement du Pape, qu'en disant que c'est le souverain chef de l'Eglise en terre, et Evesque universel de tout le monde. Et les Papes en traittant de leur autorité, prononcent qu'ils ont la puissance de commander, et que tous sont sujets à leur obéir : que toutes leurs ordonnances doyvent estre tenues, comme si elles

1) Lib. I, De consid., ad Eugen., circa finem, lib. IV.

2) De consid., ad Eugen., lib. III.

estoyent confirmées du ciel par la voix de saint Pierre : que les Conciles provinciaux où un Pape n'est point présent, n'ont point de vigueur : qu'ils peuvent ordonner Prestres et Diacres pour toutes les autres Eglises : que ceux qui seront ordonnez ailleurs, ils les peuvent appeler à eux, et les retirer de leurs Eglises. Il y a une infinité de telles vanteries au grand Décret de Gratien, que je ne récite point afin de n'importuner les lecteurs. Toutesfois la somme revient là, que l'Evesque de Rome a la cognoissance souveraine sur toutes causes ecclésiastiques, soit à juger et déterminer de la doctrine, soit à faire loix et statuts, soit à ordonner la discipline, soit à exercer juridiction. Ce seroit une chose trop longue et superflue, de réciter les privilèges qu'ils s'attribuent quant aux réservations. Mais ceste outrecuidance est intolérable sur toutes les autres, qu'ils ne laissent nul jugement en terre pour refréner ou restreindre leur cupidité désordonnée, s'ils abusent de leur puissance, laquelle de soy n'a point de fin ne de reigle, Qu'il ne soit loisible à aucun, disent-ils, de détracter le jugement de nostre siège, à cause de la Primauté que nous avons. Item, Celuy qui est juge de tous, ne sera point jugé, ne par l'Empereur, ne par les Rois, ne par tout le Clergé, ne par le peuple¹. Cela desjà passe marque, qu'un seul homme se constitue juge de tous, et ne veut estre sujet à nulli. Mais que sera-ce s'il exerce tyrannie sur le peuple de Dieu ? s'il dégaste et détruit le règne de Christ ? s'il trouble et renverse toute l'Eglise ? s'il convertit l'office de Pasteur en brigandage ? Il n'y a remède : mesmes quand il seroit le plus meschant du monde, il nie qu'il soit tenu de rendre conte. Car voyci les édits des Papes : Dieu a voulu que les causes des autres fussent décidées par jugemens humains, mais il a réservé à son jugement seul le Prélat de nostre siège². Item, Les œuvres de nos sujets sont jugées de nous : mais les

nostres ne sont jugées que d'un Dieu¹.

20 Et afin que ces sentences eussent plus d'autorité, ils les ont faussement intitulées des noms d'aucuns Papes anciens : comme si les choses eussent esté du commencement. Or il est évident que certain, que tout ce qui est attribué au Pape, outre ce que nous avons vu, luy avoir esté donné par les anciens Conciles, est nouveau, et forgé depuis guères. Qui plus est, ils sont vus avec une telle impudence, qu'ils ont prescrit sous le nom d'Anastase Pape de Constantinoble : auquel on fesse avoir esté ordonné par les Conciles anciens, qu'il ne se feist rien, ni aux pays les plus lointains, qui n'est esté premièrement rapporté au siècle main². C'est chose trop notoire que c'est est trèsfaux : mais outre cela, à ce qu'ils ont-ils à croire qu'un ennemy du Pape romain, et compétiteur de la dignité de Pape ait jamais ainsi parlé ? Mais que c'est, il falloit que ces Antiquaires fussent transportez d'une telle rage d'aveuglement, que tous hommes d'entendement veissent à l'œil leur chanceté : je di ceux qui y veulent persévérer. Les épistres décrétales composées par Grégoire neuvième : item les Constitutions, et les Extravagantes de Martin V. démontrent encores plus ouvertement et comme à plene bouche, une arrogance inhumaine, et une tyrannie du tout barbare. Voylà les beaux oracles des Romanisques veulent qu'on estime la Papauté, et de là sont sortis leurs canons de foy, qu'ils tiennent par tout eux comme des ordres venus du ciel, et que le Pape ne peut errer. Item, qu'il est supérieur de tous les Conciles : Item, qu'il est Evesque universel de tout le monde, et souverain chef de l'Eglise en terre, et qu'il laisse là beaucoup de fatras que les théologiens nonnistes desgazouillent en leurs disputes : combien que les théologiens honnêtes non-seulement y contredisent, mais aussi y applaudissent pour leur idole.

21 Je ne les poursuyvray point

1) Nicolaus, cap. extat sententia hæc in Decretis, XVII, quest. III, cap. Nemini ; Innocent., IX, quest. III, cap. Nemo.

2) Symmach., IX, quest. III, cap. Aliorum.

1) Antherius, ibidem, cap. Facta.

2) Ibidem, cap. Antiquis.

rigueur. Quelqu'un pour leur rabatre leur tant haut caquet, pourroit objecter la sentence que prononça saint Cyprien au Concile de Carthage, où il présidoit, Nul de nous ne se dit Evesque des Evesques, nul ne contraint ses compagnons par une crainte tyrannique d'obéir à soy. On pourroit aussi alléguer ce qui fut quelque temps après décrété à Carthage, sçavoir que nul ne se deust nommer Prince des Evesques, ou premier Evesque. On pourroit amasser beaucoup de tesmoignages des histoires, beaucoup de Canons des Conciles, et beaucoup de sentences des Pères anciens, où l'Evesque de Rome est rangé en sorte, qu'on prouveroit bien qu'il n'avoit pas les ailes trop grandes. Mais je me déporte de toutes ces choses, afin qu'il ne semble que je les presse trop. Seulement que ceux qui voudront maintenir le siège romain me respondent, s'ils n'ont point de honte d'approuver ce tiltre d'Evesque universel, lequel ils voyent avoir esté anathématisé par tant de fois par saint Grégoire. Si le tesmoignage de saint Grégoire a quelque valeur : en ce qu'ils font leur Pape Evesque universel, ils déclairent pleinement qu'il est Antechrist. Le nom de Chef n'estoit non plus en usage de ce temps-là même, c'est-à-dire de saint Grégoire. Car il parle ainsi en quelque passage : Pierre estoit le membre principal au corps : Jehan, Jacques et André estoyent chefs des peuples particuliers : toutesfois ils ont esté tous membres de l'Eglise sous un Chef : mesmes les Saints devant la Loy, les Saints sous la Loy, les Saints en la Grâce, tous sont constitués entre les membres, pour accomplir le corps du Seigneur : et nul n'a jamais voulu estre dit Universel¹. Touchant ce que le Pape prétend avoir la puissance de commander, cela ne convient guères bien à ce que saint Grégoire aussi dit en un autre message. Car pource qu'Eulolius Evesque d'Alexandrie luy avoit escrit en ceste forme, En suyvant ce que vous m'avez commandé : il luy respond ainsi, Je vous prie ostez-moy ce mot de commandement.

Je sçay qui je suis, et qui vous estes : en degré je vous répute frères : en sainteté, mes Pères : je ne vous ay doncques point commandé, mais je vous ay voulu advertir de ce qui me sembloit utile¹. Touchant ce que le Pape estend ainsi sa jurisdiction sans fin, en cela il fait une grosse injure et outrageuse, non-seulement aux autres Evesques, mais aussi à toutes les autres Eglises, lesquelles il deschire par pièces, pour édifier son siège des ruines d'icelles. En ce qu'il s'exempte de tous jugemens, et par une façon tyrannique veut tellement régner, que son plaisir luy soit au lieu de loy : cela est tant contraire au régime ecclésiastique, qu'il ne se peut excuser en façon du monde. Car c'est une chose qui répugne non-seulement à la Chrestienté, mais à l'humanité.

22 Toutesfois, afin qu'il ne me soit mestier d'esplucher chacun point par le menu, je demande derechef à ces bons advocats du siège romain, s'ils n'ont point de honte de maintenir l'estat présent de la Papauté, lequel il appert estre cent fois plus corrompu qu'il n'estoit du temps de saint Grégoire et de saint Bernard. Et néanmoins ces saints personnages ont esté fort faschez de veoir ce qu'ils voyoyent desjà lors. Saint Grégoire se complaind par-ci par-là, qu'il est distrait d'occupations indécentes à son office, et que sous couleur d'estre fait Evesque, il est retourné au monde : et qu'il est plus enveloppé en sollicitudes terriennes, qu'il n'avoit jamais esté du temps qu'il estoit lay² : qu'il est suffoqué d'affaires séculiers, tellement que son esprit ne se peut lever en haut : qu'il est agité de diverses vagues comme en une tempeste, et qu'il peut bien dire qu'il est venu au profond de la mer. Certes quelques occupations terriennes qu'il eust, si pouvoit-il prescher en l'Eglise son peuple, admonester en particulier ceux qui en avoyent mestier, mettre ordre à son Eglise, donner conseil aux Evesques voisins, et les exhorter à faire leur devoir : avec cela il luy restoit quelque temps pour escrire des livres, comme

1) Lib. VII, epist. XXVIII.

2) Epist. V, lib. I, Ad Theotist.

1) Epist. XCII, lib. IV, Ad Joann. Constantinopol.

il a fait. Et toutesfois il se complaint de sa calamité, de ce qu'il est plongé au profond de la mer¹. Si le gouvernement de ce temps-là a esté une mer, que sera-ce de la Papauté qui est à présent? Car combien de distance y a-il? Que le Pape maintenant presche, on le réputeroit pour un monstre: d'avoir soin de la discipline, de prendre la charge des Eglises, de faire quelque office spirituel, il n'en est nouvelles. Brief, ce n'est rien que monde: et toutesfois les Romanisques louent autant ce labyrinthe, comme si on ne pouvoit rien imaginer de mieux ordonné. Et quelles querimonies fait saint Bernard, et quels soupirs jette-il, quand il considère les vices de son temps? Que diroit-il doncques s'il voyoit ce qui se fait de ce temps auquel la meschanceté s'est desbordée du tout comme en un déluge? Quelle impudence est-ce, je vous prie, non-seulement de maintenir avec obstination un estat estre saint et divin, lequel a esté réprouvé d'un consentement de tous les anciens Pères: mais mesmes d'abuser du tesmoignage d'iceux, pour maintenir ce qui leur a esté du tout incognu? Combien que quant au temps de saint Bernard, je confesse que desjà tout estoit si dépravé, qu'il n'y a pas grande différence entre la corruption qui est à présent et celle qui estoit alors: mais ceux qui prennent couverture du temps de Léon et de saint Grégoire pour excuser la Papauté présente, n'ont nulle honte ne vergongne. Car ils font tout ainsi comme si quelqu'un pour approuver la Monarchie des Empereurs, louoit l'estat ancien de la police romaine: c'est-à-dire, qu'il empruntast les louanges de la liberté, pour orner la tyrannie.

23 Finalement, encores qu'on leur concédast tout ce que nous avons dit jusques à ceste heure, si n'ont-ils encores rien gagné. Car nous leur faisons un nouveau procès, quand nous nions qu'il y ait Eglise à Rome, laquelle soit capable de ce que Dieu a donné à saint Pierre: quand nous nions qu'il y ait un Evesque qui soit capable d'user d'aucun privilège. Pourtant encores que tout ce

que nous avons ci-dessus réfuté fast vray, asçavoir que Pierre a esté constitué par la bouche de Christ, chef de l'Eglise universelle, et qu'il a résigné au siège romain ceste dignité: item, que cela a esté confirmé par l'autorité de l'Eglise ancienne et par long usage: item, que tous d'un consentement ont permis tousjours la jurisdiction souveraine au Pape de Rome: item, qu'il a esté juge de toutes les causes et de tous les hommes de la terre, n'estant sujet au jugement d'aucun: quand, di-je, je leur auray donné tout cela, et beaucoup plus s'ils veulent, néantmoins je leur respon en un mot que rien n'a lieu, sinon qu'il y ait à Rome une Eglise et un Evesque. Vueillent-ils ou non, il faut qu'ils me confessent que Rome ne peut autrement estre mère des Eglises, sinon qu'elle soit aussi Eglise: et que nul ne peut estre prince des Evesques, qu'il ne soit Evesque. Veulent-ils doncques avoir à Rome le siège apostolique? qu'ils me monstrent qu'il y ait vray Apostolat et légitime. Veulent-ils là avoir le Prélat souverain de tout le monde? qu'ils me monstrent qu'il y ait un vray Evesque. Or comment me monstrent-ils aucune face ny apparence d'Eglise? Ils le disent bien, et ont tousjours cestè vanterie en la bouche: mais je di pour réplique, qu'une Eglise a ses marques pour estre connue, et qu'Evesché est un nom d'office. Il n'est point yci question du peuple, mais du régime qui doit tousjours apparostre à l'Eglise. Où est-ce qu'est le ministère tel qu'il a esté ordonné de Christ? Qu'il nous souviene de ce qui a esté dit au paravant touchant l'office des Prestres et d'un Evesque. Si nous réduisons l'office des Cardinaux à ceste reigle-là, c'est-à-dire à l'institution de nostre Seigneur, nous dirons qu'ils ne sont rien moins que Prestres. Touchant du Pape, je voudroye bien sçavoir que c'est qu'il a de semblable à un Evesque. Le principal point de l'office épiscopal, est de prescher la Parole de Dieu au peuple. Le second, prochain à iceluy, d'administrer les Sacramens. Le troisième, d'admonester et de reprendre, et mesmes corriger par excommunication ceux qui faillent. Qu'est-ce

¹) Epist. VII, *Ad Anastasium*; item, XXV, et alibi; Ps. LXIX, 8.

n'il fait de tout cela? Qui plus est, n'ait-il semblant d'y attoucher? Que ses auteurs doncques me disent comment ils eulent qu'on le tiene pour Evesque : veu u'il ne donne nulle apparence d'attouher, mesmes du petit doigt, la moindre ortion qui soit de son office.

24 Ce n'est point d'un Evesque comme d'un Roy. Car un Roy, encores qu'il ne s'acquitte point de son devoir, retient néanmoins le nom et le tiltre royal. Mais en estimant un Evesque, on regarde la commission que nostre Seigneur leur a baillée tous, laquelle doit tousjours demeurer en sa vigueur. Pourtant, que les Romains me soudent ceste question : Je di que leur Pape n'est point souverain entre les Evesques, veu que luy-mesme n'est point Evesque. Il faut qu'ils me prouvent ce second membre, s'ils veulent gagner quant au premier. Et qu'est-ce, qu'il a non-seulement rien propre à un Evesque, mais toutes choses contraires? Combien que je me trouve yci fort empêché : car par où commenceray-je? par la doctrine, ou par les mœurs? Que diray-je? ou que tairay-je? et où feray-je fin? Je diray cela : comme ainsi soit que le monde soit aujourd'huy rempli de fausses et meschantes doctrines, plein de tant d'espèces de superstitions, aveuglé de tant d'erreurs, plongé en si grande idolâtrie, qu'il n'y a nul de tous ces maux qui ne soit sorty du siège romain, ou pour le moins n'ait prins de là sa confirmation. Et n'y a nulle autre cause pourquoy les Papes soyent si enragez contre la doctrine de l'Evangile, quand elle se remet maintenant au-dessus; pourquoy ils employent toute leur force à la destruire, et pourquoy ils incitent tous les loys et Princes à la persécuter, sinon l'autant qu'ils voyent bien que tout leur règne s'en va en décadence, si une fois l'Evangile est remis en son entier. Léon bien esté cruel de nature : Clément vint adonné à espandre le sang humain : Paul est encores aujourd'huy enclin à une rage inhumaine. Mais leur nature ne les pas tant pousser à impugner la vérité, ne d'autant que c'est le seul moyen pour maintenir leur tyrannie. Pourtant comme ainsi soit qu'ils ne puissent con-

sister sinon en destruisant Jésus-Christ, ils s'efforcent de ruiner l'Evangile, comme s'il estoit question de la défense de leur propre vie. Quoy doncques? penserons-nous qu'il y ait là siège apostolique, où nous ne voyons qu'une horrible apostasie? Celuy qui en persécutant furieusement l'Evangile, se démontre apertement estre Antechrist, sera-il réputé de nous vicaire de Christ? Celuy qui machine par feu et par flambe de démolir tout ce que Pierre a édifié, doit-il estre tenu pour successeur de Pierre? Tiendrons-nous pour chef d'Eglise, celuy qui la deschire par pièces, l'ayant premièrement retranschée de Jésus-Christ son vray chef, pour en faire comme un tronc tout mutilé? Encores que j'accorde que Rome ait esté jadis mère de toutes les Eglises, depuis qu'elle a commencé d'estre le siège d'Antechrist, elle a laissé d'estre ce qu'elle estoit.

25 Il semble advis à d'aucuns que nous soyons mesdisans et trop aigres en paroles, quand nous appelons le Pape Antechrist : mais ceux qui ont telle opinion ne pensent point qu'ils accusent du mesme vice saint Paul, après lequel nous parlons, voire de la bouche duquel nous parlons ainsi. Et afin que nul ne réplique que nous destournons mal à la Papauté les paroles de saint Paul, comme si elles tendoyent à autre fin, je monstreray en brief qu'on ne les peut autrement prendre ny exposer, que de la Papauté. Saint Paul dit que l'Antechrist sera assis au Temple de Dieu¹. Et en un autre lieu le saint Esprit tesmoigne que le règne d'iceluy sera situé en haut parler, et en blasphèmes contre Dieu². De là j'infère que c'est plustost une tyrannie sur les âmes que sur les corps, laquelle est dressée contre le règne spirituel de Christ. Secondement, que ceste tyrannie est telle, qu'elle n'abolit point le nom de Christ de son Eglise, mais plustost qu'elle est cachée sous l'ombre de Jésus-Christ, et sous couleur de son Eglise comme sous une masque. Or comme ainsi soit que toutes les hérésies et sectes qui ont esté depuis le commencement du monde, ap-

1) 2 Thess. II, 4.

Dan. VII, 25.

partienent au règne d'Antechrist, toutes-fois quand saint Paul prédit qu'une apostasie adviendra, ou un révoltement, par ceste description il dénote que le siège d'abomination dont il parle, sera lors eslevé, quand il y aura comme un révoltement universel en l'Eglise : combien que ce pendant plusieurs membres particuliers estans dispersez çà et là, ne laisseront point de persévérer en l'unité de foy. Quand il adjouste que de son temps l'Antechrist avoit commencé à bastir l'œuvre d'iniquité en secret, pour le consommer puis après ouvertement : par cela nous entendons que ceste calamité ne devoit point procéder d'un seul homme, ne prendre fin avec la vie d'un homme. D'avantage, puis qu'il nous donne ceste marque pour nous donner à cognoistre l'Antechrist, asçavoir qu'il ravira à Dieu son honneur pour le tirer à luy, c'est ci le principal indice qu'il nous convient ensuyvre pour trouver l'Antechrist : principalement si nous voyons que cest orgueil viene jusques-là, de faire une dissipation publique en l'Eglise. Or maintenant puis que c'est chose notoire que le Pape a transféré impudemment à sa personne ce qui estoit propre à un seul Dieu et à Jésus-Christ, il ne faut douter qu'il ne soit capitaine de ce règne d'iniquité et abomination.

26 Que les Romanisques nous objectent maintenant l'ancienneté, comme si en un tel renversement de toutes choses, l'honneur du siège demeureroit là où il n'y a plus mesmes nul siège. Eusèbe récite que Dieu par une juste vengeance transporta jadis l'Eglise de Jérusalem en une autre ville de Syrie, nommée Pella¹. Ce que nous lisons avoir esté fait un coup, s'est peu faire souvent. Pourquoi de tellement attacher l'honneur de primauté à un lieu, que celui qui de faict est ennemy mortel de Jésus-Christ, adversaire de l'Evangile jusques au bout, extrême dissipateur et destructeur de l'Eglise, bourreau et meurtrier très cruel de tous les saints, soit néanmoins réputé vicaire de Jésus-Christ, successeur de saint Pierre, premier Prélat de l'Eglise, seule-

ment pource qu'il occupe le siège anciennement a esté le premier, c'est chose trop sotte et trop ridicule. déporte de dire combien il y a de différence entre la chancellerie du Pape et l'ordre légitime d'Eglise : combien seul point suffiroit pour décider la difficulté de ceste matière. Car un cerveau rassis n'enclorra l'office que en du plomb et en des bulles moins en ceste boutique de toutes peries et cautèles, ausquelles gist, on pense, tout le régime spirituel de l'Eglise. C'a doncques esté bien dit à quel point que ceste Eglise romaine dont on voit et dont les Escritures anciennes font mention, a esté desjà passé long temps convertie en la Cour qu'on voit maintenant à Rome. Je ne touche point les vices des personnes, mais je remarque que la Papauté est du tout contraire et répugnante au gouvernement de l'Eglise. •

27 Que si nous venons aux personnes, Dieu sçait quels vicaires de Christ nous trouverons : et tout le monde le cognoit. Asçavoir si nous tiendrons Jules et Clément et Paul pour pilliers de la chrestienne, et principaux Docteurs de la religion, quand nous sçavons qu'il n'y a jamais rien tenu de Jésus-Christ, ce qu'ils en avoyent appris de Lucian? Mais qu'est-ce que nous nomme trois ou quatre, comme si on estoit en doute quelle est la Chrestienté dont les Papes avec tout le College de Cardinaux ont fait profession de si longues années, et font encores profession? Le premier article de leur doctrine, laquelle ils ont entre eux, est qu'il n'y a point de Dieu. Le second, que tout ce qui est escrit et tout ce qu'on croit de Jésus-Christ n'est que mensonge et abus. Le troisième, que tout ce qui est contenu en l'Ecriture, touchant la vie éternelle et la résurrection de la mort ne sont que fables. Je sçay bien que les hommes n'ont pas telle opinion, et qu'il y a aussi peu d'entre eux qui oseront parler : toutesfois il y a jà longtemps que ceste a esté la Chrestienté ordinaire des Papes, comme ainsi soit que cela soit si commun que cognu à tous ceux qui cog-

¹) Eusèb., lib. III, cap. V.

me. Toutesfois les théologiens romains ne laissent point de tenir usjours ceste conclusion en leurs écoles, et de la publier en leurs Eglises, et ce privilège est donné au Pape de pouvoir errer d'autant qu'il fut dit par nostre Seigneur à saint Pierre, J'ay lié pour toy, afin que ta foy ne défaille point¹. Je vous prie, qu'est-ce qu'ils ouffrent en badinant si impudemment, non que tout le monde cognoisse qu'ils ont du tout venus à une audace désespérée, jusques à ne craindre Dieu, et avoir nulle honte des hommes?

28 Mais posons le cas que l'impiété des Papes que j'ay nommez soit incognue, autant qu'ils ne l'ont point publiée ne par sermons ne par livres, mais seulement ont descouverte en leur chambre, ou en sur table : ou pour le moins qu'ils ne ont pas montez en chaire pour la faire avoir à tout le monde. Toutesfois s'ils eulent que le privilège lequel ils prétendent, ait sa vigueur, si faut-il qu'ils traitent du nombre des Papes, Jehan XXII, lequel publiquement a tenu que les âmes estoient mortelles, et qu'elles périssoient avec les corps, jusques au jour de la résurrection. Et pour monstrier encore plus clairement que tout le siège avec ses principales jambes estoit renversé et décheut, il n'y eut nul des Cardinaux qui contredist à son erreur : mais seulement la faculté des théologiens de Paris induit le Roy à ce qu'il le contrainst de se desdire : et le Roy à leur instance interdit à son de trompe que nul de ses sujets ne fust de sa communion, s'il ne se repentoit incontinent : par laquelle nécessité il fut contraint de se rétracter et desdire, comme le récite maître Jehan Gerson. Cest exemple est suffisant, à ce qu'il ne me soit mestier de disputer plus outre contre nos adversaires, touchant ce qu'ils disent, que le siège romain et les Papes qui y sont assis ne peuvent errer, pource qu'il a esté dit à saint Pierre. J'ay lié pour toy que ta foy ne défaille point². Certes celui que nous venons d'alléguer, asçavoir Jehan XXII, est un tesmoignage nota-

ble pour tous temps, que tous ceux qui succèdent à saint Pierre en son Evesché, ne sont pas tousjours Pierres. Combien que l'argument qu'ils font est si puérile de soy, qu'il n'est pas digne de response. Car s'ils veulent tirer aux successeurs de saint Pierre tout ce qui a esté dit de sa personne, il s'ensuyvra que tous Papes sont Satan, veu que nostre Seigneur Jésus luy dit, Retire-toy, Satan : tu m'es scandale³. Car d'un mesme droict qu'ils nous allèguent le passage précédent, nous leur pouvons mettre cestuy-ci en avant pour réplique.

29 Mais je ne pren point plaisir à estre inepte comme ils sont, et user de cavillations frivoles. Pourtant je revien à mon premier propos, c'est que d'attacher Jésus-Christ et son Eglise à un certain lieu, tellement que quiconques préside là, mesmes que ce fust un diable, soit néanmoins tenu pour vicaire de Christ et chef de l'Eglise, d'autant qu'il sera au siège où a esté jadis saint Pierre, non-seulement c'est une impiété en laquelle Jésus-Christ est déshonoré, mais aussi une sottise trop lourde, et répugnante au sens commun des hommes. Il y a jà longtemps, comme jà nous avons dit, que les Papes sont sans Dieu et sans conscience, ou bien qu'ils sont ennemis mortels de la Chrestienté. Ils ne sont doncques non plus vicaires de Christ à cause du siège, qu'une idole est Dieu quand on la colloque au Temple de Dieu⁴. S'il est question de juger des mœurs, que les Papes mesmes respondent pour eux : qu'est-ce qu'ils ont en quoy on les doyve tenir pour Evesques? Premièrement, ce qu'on vit à Rome en la façon qui est cogneue à chacun, eux non-seulement se taisans et faisans semblant de rien, mais aussi approuvans tacitement la meschanceté tant desbordée, c'est une chose trop indécente à bons Evesques, desquels l'office est de contenir le peuple en bonne discipline. Mais je ne leur seray point tant sévère, de les charger des fautes des autres : mais en ce que tant eux que leur famille, avec tout le collège des Cardinaux et toute la bande de leur

1) Luc XXII, 32.

2) Luc XXII, 32.

3) Matth. XVI, 23.

4) 2 Thess. II, 4.

Clergé sont tellement abandonnez à toute vilenie et ordure, à toute espèce de crime et de turpitude, qu'ils ressemblent plus-tost à des monstres qu'à des hommes : en cela certes ils déclairent qu'ils ne sont rien moins qu'Evesques. Combien qu'il ne faut pas qu'ils craignent que je decouvre plus avant leur infamie. Car il me fasche d'estre si long temps en une fange si puante, et je crain d'offenser les oreilles de ceux qui sont honnestes et pudiques. D'avantage, il me semble que j'ay démontré plus que suffisamment ce que je vouloye : asçavoir que quand Rome auroit jadis esté chef de toutes les Eglises, toutesfois elle n'est pas aujourd'huy digne d'estre coutée entre les petis doigts des pieds.

30 Quant est des Cardinaux, qu'on appelle, je m'esbahi comment cela s'est fait, que si soudainement ils sont parvenus en une si haute dignité. Ce nom, du temps de saint Grégoire ne compétoit qu'aux Evesques seulement. Car quand il parle des Cardinaux, il n'entend point les Prestres de Rome, mais les Evesques de quelque lieu que ce soit : tellement que Prestre Cardinal, en somme, ne signifie autre chose en ses escrits, qu'Evesque¹. Je ne trouve point que ce nom ait esté en usage au paravant en quelque signification que ce soit. Toutesfois je trouve que les Prestres de Rome ont esté le temps passé beaucoup moindres que les Evesques, au lieu que maintenant ils les précèdent de loing. Ceste sentence de saint Augustin est commune, Combien que selon les tiltres d'honneur qui sont usitez en l'Eglise, le degré d'Evesque soit plus grand que celui de Prestrise, toutesfois Augustin est moindre que Hiérosme en plusieurs choses². Notons qu'il parle à un Prestre romain, lequel il ne discerne point d'avec les autres : mais les met indifféremment tous au-dessous des Evesques. Et cela a esté tellement observé, que quand l'Evesque de Rome envoya deux ambassadeurs au Concile de Carthage, dont l'un estoit Prestre de l'Eglise romaine, iceluy fut

assis tout le dernier. Mais encores pour ne point chercher l'ancienneté trop loing, nous avons les Actes du Concile que teint saint Grégoire¹, auquel les Prestres de l'Eglise romaine sont assis les derniers, et font leur souscription à part : les Diacres n'ont pas mesmes ce crédit de souscrire. Et certes les Prestres romains n'avoient autre office de ce temps-là, sinon d'assister à l'Evesque, comme coadjuteurs à prescher et administrer les Sacremens. Maintenant la chance est tellement tournée, qu'ils sont devenus cousins des Rois et des Empeurs. Et n'y a doute qu'ils ne soyent creus petit à petit avec leur chef, jusques à ce qu'ils se sont eslevez au comble où ils sont à présent, pour en cheoir bien tost.

31 Il m'a semblé advis bon de toucher aussi ce point en passant, pour donner tant mieux à entendre aux lecteurs, que le siège Romain, tel qu'il est aujourd'huy, diffère beaucoup de l'ancien, lequel il prend pour ombre et couverture à fausses enseignes. Or quels qu'ils ayent esté au paravant (j'enten tousjours des Prestres romains), puis qu'ils n'ont à présent nulle charge légitime en l'Eglise, et que seulement ils retiennent un masque vaine et frivole : qui plus est, puis qu'ils ont toutes choses contraires à vrais Prestres, il faut qu'il leur advienne ce que saint Grégoire dit tant souvent, et de faict il leur est desjà advenu. Je dénonce, dit-il, avec souspirs, que quand l'estat des Prestres est descheut en soy-mesme, qu'il ne se peut long temps maintenir debout avec les autres. Ou plustost il a falu que ce que dit le Prophète Malachie soit accompli en eux. Vous avez laissé le droict chemin, et avez fait achopper plusieurs, et avez violé l'alliance de Lévi, dit le Seigneur. Pour ceste cause, voyci je vous rendray contemptibles à tout le peuple². Maintenant je laisse à penser à un chacun quel est le bastiment de la Hiérarchie romaine, depuis le pied jusques au sommet : le bastiment, di-je, auquel les Papistes ne doutent point d'as-

1) Epist. XV, LXXVII, LXXIX ; lib. II, epist. VI, XXV, et multis aliis.

2) Epist. XIX, *Ad Hieronymum*.

1) *Registr.*, lib. IV.

2) Lib. IV, epist. LII, LV ; lib. V, epist. VII et alibi Mal. II 8, 9.

sujetir par une impudence exécrationnelle, la pure Parole de Dieu, laquelle doit estre en révérence et honneur au ciel et en la terre, aux hommes et aux Anges.

CHAPITRE VIII.

De la puissance de l'Eglise quant à déterminer des articles de la foy : et comment on l'a tirée en la Papauté pour pervertir toute pureté de doctrine.

1 S'ensuyt maintenant le troisième point, qui est de la puissance de l'Eglise : laquelle est à considérer partie en chacun Evesque, partie aux Conciles, desquels les uns sont généraux, les autres provinciaux. Je parle seulement de la puissance spirituelle, laquelle est propre à l'Eglise. Or icelle consiste en trois membres : asçavoir en la doctrine, ou en la jurisdiction, ou en la faculté d'ordonner loix et statuts. Le point de la doctrine contient deux parties : la première est, de faire des articles de foy : la seconde est l'autorité d'exposer ce qui est contenu en l'Ecriture. Or devant que commencer à entrer plus spécialement en matière, je prie et exhorte tous fidèles lecteurs qu'ils ayent ceste considération, de réduire tout ce qui est dit de la puissance de l'Eglise, à la fin pour laquelle saint Paul dit qu'elle a esté donnée : c'est asçavoir en édification, et non point en destruction¹. Ainsi tous ceux qui en veulent droictement user, ne doyvent point estre en autre réputation, que d'estre tenus pour ministres de Christ, et semblablement du peuple chrestien, comme dit saint Paul². Or ceste est la seule façon d'édifier l'Eglise, si les ministres s'estudient et mettent peine de garder à Jésus-Christ son autorité entière : laquelle ne peut autrement estre sauve, sinon qu'on luy réserve ce qu'il a receu du Père : c'est-à-dire qu'il soit seul Maistre en l'Eglise. Car c'est de luy, et sinon point de nul autre, qu'il est escrit, Escoutez-le³. Pourtant la Puissance ecclésiastique mérite bien d'estre prisee et estimée, moyennant qu'elle soit en-

close en ces limites : c'est qu'on ne la tire point çà et là en plaisir des hommes. Pour ceste cause il est besoin d'observer comment elle est descrite et des Prophètes et des Apostres. Car si nous concédons simplement aux hommes telle puissance que bon leur semblera de demander, chacun voit par ce moyen que la porte seroit ouverte à une tyrannie désordonnée, laquelle ne doit avoir nulle entrée en l'Eglise de Dieu.

2 Pourtant il convient noter que tout ce qui est attribué par l'Ecriture de dignité ou autorité tant aux Prophètes et Prestres de l'ancienne Loy, qu'aux Apostres et leurs successeurs, n'est point attribué à leurs personnes, mais au ministère et office ausquels ils sont constituez : ou pour dire plus clairement, à la Parole de Dieu, à l'administration de laquelle ils sont appelez. Car si nous les regardons tous par ordre, tant Prophètes et Prestres qu'Apostres et disciples, nous trouverons qu'il ne leur a esté jamais donné puissance aucune de commander ou enseigner, sinon au nom et en la parole du Seigneur. Car quand ils sont envoyez, il leur est quant et quant enjoinct de ne rien apporter du leur, mais de parler par la bouche du Seigneur. Dieu aussi ne les met pas en avant au peuple, pour commander qu'on leur donne audience, jusques à ce qu'il leur eust baillé leur charge et comme leur rolle de ce qu'ils devoyent dire. Il a bien voulu que Moyse, qui est le Prince des Prophètes, fust ouy par-dessus les autres : mais sa commission luy est donnée en premier lieu, à ce qu'il ne puisse rien annoncer sinon de par le Seigneur. Pourtant quand le peuple a receu sa doctrine, il est dit qu'il a creu à Dieu, et à

1) 2 Cor. X, 8 ; XIII, 10.

2) 1 Cor. IV, 1.

3) Matth. XVII, 5.

Moyse son serviteur¹. Semblablement l'autorité des Prestres a esté établie avec grosses menaces, à ce qu'elle ne fust en mespris à personne². Mais le Seigneur démontre de l'autre costé avec quelle condition on les devoit ouyr, disant qu'il a fait son alliance avec Lévi, afin que la Loy de vérité fust en sa bouche. Puis tantost après il adjouste, Que les lèvres du Prestre garderont la science : et qu'on cherchera la Loy en sa bouche, d'autant qu'il est messenger du Seigneur³. Pourtant si le Prestre veut estre escouté, il faut qu'il face comme bon messenger de Dieu : c'est de fidèlement réciter ce qui luy est donné en charge. Et de faict, quand il est parlé de les escouter, nommément il leur est enjoinct de respondre selon la Loy du Seigneur⁴.

3 Touchant des Prophètes, nous avons une belle description en Ezéchiël, laquelle nous monstre quelle a esté en somme toute leur puissance : Homme, dit le Seigneur, je t'ay ordonné guide sur la maison d'Israël : tu orras doncques la parole de ma bouche, et leur annonceras de par moy⁵. Quand nostre Seigneur luy commande d'escouter de sa bouche, ne luy défend-il pas d'inventer quelque chose de soy-mesme ? Et qu'est-ce, Annoncer de par le Seigneur, sinon qu'il parlast tellement, qu'il s'osast hardiment vanter que la parole qu'il apportoit n'estoit pas siene, mais du Seigneur ? Il en est autant dit en Jérémie sous autres mots, Le Prophète auquel est révélé le songe, qu'il raconte le songe : et celuy qui a ma parole, qu'il dise ma parole véritable⁶. Certes il leur impose yci loy à tous : c'est qu'il ne souffre point que nul parle outre ce qu'il luy aura commandé. Puis conséquemment il nomme Paille, tout ce qui n'est point procédé de luy seul. Pourtant il n'y en a pas un de tous les Prophètes qui ait ouvert la bouche, sinon ayant receu en premier lieu la Parole de Dieu. Dont si souvent sont par eux répétez ces mots, Parole du Seigneur, Charge du Seigneur, La bouche du Seigneur a parlé,

Vision receue du Seigneur, Le Seigneur des armées l'a dit : et ce à bon d'iceux. Car Isaïe confessoit ses lèvres estranges lues¹ : Jérémie disoit qu'il ne sçavoit parler, pource qu'il estoit enfant² : pouvoit-il sortir de leurs bouches paroles sages et puériles, sinon choses folles et immondes, s'ils eussent parlé leurs propres paroles mesmes ? Mais quand leurs bouches ont commencé à estre organes du Seigneur, l'Esprit, elles ont esté pures et sages. Après que nostre Seigneur a restreint les Prophètes de ceste bride, qu'ils ne sentent rien enseigner ne dire, sinon ce qu'ils auront receu de luy : il les a honorés lors de tiltres magnifiques. Car il leur a donné qu'il a testifié qu'il les a constitués sur les peuples et sur les royaumes, pour arracher et abatre, édifier et planter. Puis il adjouste incontinent la cause, Pour ce qu'il avoit mis sa parole en leur bouche.

4 Si nous venons aux Apostres, nous voyons que Dieu les a honorés de plusieurs beaux tiltres : c'est asçavoir, qu'il les a appelés la lumière du monde, le sel de la terre, qu'ils doyvent estre escoutez comme de Dieu : sus-Christ : que ce qu'ils auront dit en son nom, sera lié et deslié sur la terre, et sera lié et deslié au ciel. Mais par leur nom mesme, ils monstrent combien il leur est permis en leur ministère. Ils doyvent estre Apostres, c'est-à-dire, envoyez, pour ne babiller point, mais pour ce bon leur semblera, mais fidèlement porter le mandement de celuy d'où ils ont esté envoyez. Et les paroles du Seigneur sont assez claires, où il leur commande d'aller, et enseigner ce qu'il leur avoit ordonné³. Mesmes il s'estoit soumis à ceste condition, afin que nul ne refusast d'y estre sujet : Ma doctrine, dit-il, n'est pas miene, mais du Père qui m'a envoyé⁴. Celuy qui a tousjours esté le conseiller éternel et unique du Seigneur, et a esté constitué de luy Maistre de tout le monde pour enseigner, il démontre son exemple à tous ministres quelle que soit la doctrine qu'ils doyvent suyvre et tenir en doctrine. Par ainsi, la puissance d'iceux

1) Ex. XIV, 31.

2) Mal. II, 4, 6, 7.

3) Ezéch. III, 17.

4) Deut. XVII, 9-12.

5) Deut. XVII, 11.

6) Jér. XXIII, 28.

1) Is. VI, 5.

2) Jér. I, 9, 10.

3) Matth. V, 13, 14 ; Luc X, 16 ; Jean XX, 23 ; XVIII, 18.

4) Matth. XXVIII, 19.

2) Jer. I, 6.

6) Jean VII, 16.

glise n'est pas infinie, mais sujette à la Parole de Dieu, et quasi enclose en icelle.

5 Or comme ainsi soit que tousjours cela ait eu lieu et ait deu valoir en l'Eglise de Dieu, comme encores y doit valoir de présent, asçavoir que les Docteurs qu'il envoie n'enseignent rien sinon ce qu'ils auront appris de luy : toutesfois il y a eu diverses façons d'apprendre, selon la diversité des temps : et celle qui est maintenant, diffère de celle qu'ont eue les Prophètes et Apostres. Premièrement, si ce que dit le Seigneur Jésus est vray, que nul n'a veu le Père sinon le Fils, et celui auquel le Fils le veut révéler¹, il a falu que ceux qui ont voulu dès le commencement parvenir à la cognoissance de Dieu, ayent esté adressez par luy qui est la sagesse éternelle. Car comment eussent-ils comprins du commencement les secrets de Dieu, ou comment les eussent-ils annoncez, sinon estans instruits par celui qui seul les cognoist ? Pourtant les Saints du temps passé n'ont jamais autrement cognu Dieu, sinon le regardant en son Fils comme en un miroir. Quand je ti cela, j'enten que Dieu ne s'est jamais manifesté aux hommes que par son Fils : c'est-à-dire par sa vérité, sagesse et lumière unique. De ceste fontaine ont puisé Adam, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, tout ce qu'ils ont eu de la cognoissance spirituelle. D'icelle mesme ont puisé les Prophètes tout ce qu'ils ont enseigné et laissé par escrit de doctrine. Toutesfois ceste sagesse de Dieu ne s'est point tousjours communiquée aux hommes d'une mesme sorte. Car Dieu a parlé aux Patriarches par révélation secrète, en telle sorte tantmoins qu'il leur donnoit quant et quant des signes pour la confirmation d'icelles, à ce qu'ils ne fussent point en doute que c'estoit Dieu qui parloit. Les Patriarches ont laissé de main en main à leurs successeurs ce qu'ils avoyent receu. Et aussi Dieu leur avoit commis sa Parole à tel si, qu'ils l'enseignassent aux autres, afin qu'elle fust tousjours entretenue. Les successeurs avoyent tesmoignage de Dieu en leur cœur, que ce qu'ils

oyoyent estoit venu du ciel, et non pas de la terre.

6 Or quand il a pleu à Dieu d'ordonner et dresser une forme d'Eglise plus apparente, il a quant et quant voulu que sa Parole fust couchée par escrit, afin que les Prestres prinssent de là ce qu'ils voudroyent enseigner au peuple : et que toute doctrine laquelle on prescheroit, fust compassée et examinée à ceste reigle. Et pourtant, quand après la publication de la Loy il est commandé aux Prestres d'enseigner de la bouche du Seigneur¹ : le sens est, qu'ils n'enseignent rien estrange ou divers de la doctrine que Dieu avoit comprinse en sa Loy. Car d'adjouter à icelle, ou d'en rien diminuer, il ne leur estoit licite. Les Prophètes sont venus après, par lesquels Dieu a publié des nouveaux oracles, qui fussent adjoustez à la Loy : non pas toutesfois tellement nouveaux, qu'ils ne procédassent de la Loy, et qu'ils ne tendissent à icelle comme à leur but. Car quant à la doctrine, les Prophètes n'ont esté sinon expositeurs de la Loy : et n'ont rien adjousté à icelle, que les révélations des choses à venir. Cela excepté, ils n'ont rien mis en avant qu'une pure explication de la Loy. Toutesfois d'autant qu'il plaisoit à Dieu qu'il y eust une doctrine plus évidente et plus ample, pour satisfaire tant mieux aux consciences infirmes, il a ordonné que les Prophéties fussent aussi bien réduites par escrit, et qu'elles fussent portion de sa Parole. Les Histoires ont esté aussi bien adjointes avec, lesquelles ont esté composées par les Prophètes, le saint Esprit les inspirant et dressant à cela. Je mets les Pseaumes en un mesme rang avec les Prophéties, pource que l'argument est commun et semblable. Parquoy tout ce corps d'Ecriture composé de la Loy, des Prophéties, Pseaumes, et Histoires, a esté la Parole de Dieu au peuple ancien, ou l'Eglise d'Israël : et a falu que les Prestres et Docteurs ayent réduit et compassé à ceste reigle tout ce qu'ils ont enseigné jusques à l'advénement de Christ, sans qu'il leur fust licite de dé-

¹ Math. XI, 27.

¹ Mal. II, 7.

cliner ou à dextre ou à gauche. Car toute leur autorité estoit enclose en ces bornes, qu'ils respondissent au peuple par la bouche du Seigneur; ce qu'on peut recueillir de ce passage notable de Malachie, où il commande aux Juifs d'avoir mémoire de la Loy, et estre attentifs à icelle jusques à la prédication de l'Evangile¹. Car par cela il les retire de toutes doctrines estranges, et ne leur permet de décliner tant peu que ce soit du chemin que Moyse leur avoit fidèlement montré. Et c'est pourquoy David magnifie tant l'excellence de la Loy, et luy attribue de si hauts tiltres²: asçavoir pour destourner les Juifs de n'appéter rien de nouveau, ou aucune addition, veu que tout ce qui estoit requis à leur salut leur estoit desjà déclaré.

7. Mais quand finalement la sagesse de Dieu a esté manifestée en chair, elle nous a déclaré à bouche ouverte tout ce qui peut entrer de Dieu en l'humain esprit, et tout ce qui s'en peut penser. Puis, di-je, que nous avons Jésus-Christ le Soleil de justice luisant sur nous, il nous donne parfaite clarté de la vérité de son Père, comme en plein midi: au lieu qu'elle n'estoit pas au paravant du tout découverte, mais aucunement obscure. Car certes l'Apostre n'a pas voulu signifier une chose vulgaire, quand il a dit que Dieu avoit parlé aux anciens Pères par ses Prophètes en plusieurs sortes et en plusieurs manières: mais qu'en ces derniers jours il a parlé à nous par son cher Fils³. Car par ceci il déclare que ci-après Dieu ne parlera point comme paravant, par les uns ou les autres: et qu'il n'adjousterà point prophéties sur prophéties, ne révélations sur révélations: mais que tellement il a accompli toute perfection d'enseignemens en son Fils, qu'il nous faut sçavoir que cestuy-ci est le dernier et éternel tesmoignage que nous aurons de luy. Pour laquelle raison tout ce temps du Nouveau Testament, depuis que Jésus-Christ nous est apparu avec la prédication de son Evangile, jusques au jour du jugement, nous est dénoté par La dernière heure, les derniers

temps, les derniers jours: afin qu'estans contens de la perfection de la doctrine de Jésus-Christ, nous apprenions de ne nous en forger d'autre nouvelle, n'en recevoir de forgée par homme. Et pourtant non sans cause le Père nous envoyant son Fils par un privilège singulier, nous l'a ordonné Docteur et Précepteur, nous commandant de l'escouter, et non aucun des hommes. Certes il nous a recommandé sa maistrise en peu de paroles, quand il a dit, Escoutez-le¹. Mais en ce peu de paroles il y a plus de force et d'importance qu'il ne semble; car cela vaut autant comme si nous ayant retiré et révoqué de la doctrine de tous les hommes, il nous eust arrestez à son seul Fils, et nous eust commandé de prendre de luy toute doctrine de salut, de dépendre de luy seul, d'estre fidez en luy seul: brief (ce que le mot porte) d'obéir à luy seul. Et pour dire vray, que sçaurions-nous plus attendre ou souhaiter des hommes, puis que la Parole de vie mesme a familièrement conversé en chair avec nous? si quelqu'un d'aventure n'avoit espérance que la Sapience de Dieu peut estre surmontée par l'homme. Plustost il faut que toute bouche d'homme soit close, depuis que celui a parlé, auquel par la volonté du Père sont carbez tous les thrésors de science et sapience²: et a parlé en telle sorte qu'il appartenoit à la Sapience de Dieu (laquelle ne défaut en nulle part) et au Messias, duquel on attendoit la révélation de toutes choses³: c'est-à-dire qu'il a tellement parlé, qu'il n'a rien laissé à dire aux autres après soy.

8. Pourtant que ce nous soit une conclusion résolue, que nous ne devons point tenir en l'Eglise pour Parole de Dieu, sinon ce qui est contenu en la Loy et aux Prophètes, puis après aux écrits des Apostres: et qu'il n'y a nulle autre façon de bien et deuement enseigner en l'Eglise, que de rapporter toute doctrine à ceste reigle. De là aussi nous avons à inférer, qu'il n'a rien esté permis d'avantage aux Apostres, que ce que les Prophètes avoyent eu anciennement, et

1) Mal. IV, 4.

2) Héb. I, 1, 2.

3) Ps. XIX, 8; CXIX, 89, 105.

1) Matth. XVII, 5.

2) Jean IV, 25.

3) Col. II, 3.

voir d'exposer l'Ecriture jà donnée, et monstrer toutes les choses qui sont jà es, estre accomplies en Jésus-Christ : combien encores qu'ils n'ont point fait a, et ne l'ont deu faire, sinon de par le Seigneur, c'est-à-dire, ayans l'Esprit de Jésus-Christ, leur dictant ce qu'ils avoyent à dire. Car le Seigneur Jésus a li-té toute leur ambassade en ceste sorte, par commandant d'aller et enseigner : non point ce qu'ils auroient forgé à la lée d'eux-mesmes, mais seulement tout ce qu'il leur avoit enjoint¹. D'avantage, on ne pourroit souhaiter sentence plus juste, que quand il leur dit, Ne soyez point appelez Maistres : car vous avez tous un Maistre au ciel, asçavoir le Roy². Et afin de leur ficher ceste parole plus avant au cœur, il la répète en un mesme lieu deux fois. Or pource que leur messe les empeschoit de comprendre ce qu'ils avoyent ouy et appris de leur Maistre, il leur promet l'esprit de vérité pour les adresser en la vraie intelligence de toutes choses³. Car ceste res-titution est bien notable, quand il assigne au saint Esprit cest office, de suggérer ce qu'il avoit desjà enseigné de sa bouche.

¶ Pourtant saint Pierre estant très-bien enseigné de son Maistre quel estoit son office, ne réserve ny à soy ny aux autres sinon de dispenser ce qui luy est commis. Celuy qui parle, dit-il, qu'il se comporte comme les paroles de Dieu⁴ : c'est-à-dire hardiment, et non pas en chancelant, comme font ceux qui ne sont pas enhorrez d'en haut, et n'ont pas la main-mise qui est requise en bons serviteurs de Dieu. Qu'est-ce là autre chose, que de rejeter toutes inventions de l'esprit humain, de quelque cerveau qu'elles soient procédées, afin que la pure Parole de Dieu soit enseignée et apprinse en l'Eglise des fidèles ? et subvertir tous décrets d'hommes, de quelque estat qu'ils soient, afin que les seules ordonnances de Dieu soient tenues ? Voylà les armes rituelles, puissantes à Dieu pour la démolition des munitions : par lesquelles les bons gendarmes de Dieu destruisent

les conseils et toute hautesse qui s'élève à l'encontre de la cognoissance de Dieu et meinent toute cogitation captive à l'obéissance de Christ, et ont vengeance prestée contre toute désobéissance¹. Voylà la puissance ecclésiastique clairement déclarée, laquelle est donnée aux Pasteurs de l'Eglise, de quelque nom qu'ils soyent appelez : c'est asçavoir que par la Parole de Dieu, de laquelle ils sont constituez administrateurs, hardiment ils osent toutes choses, et contraignent toute gloire, hautesse et vertu de ce monde, d'obéir et succomber à la majesté divine : que par icelle Parole ils ayent commandement sur tout le monde : qu'ils édifient la maison de Christ, subvertissent le règne de Satan : qu'ils paissent les brebis et exterminent les loups : qu'ils conduisent par enseignemens et exhortations ceux qui sont dociles : qu'ils contraignent et corrigent les rebelles et obstinez : qu'ils lient, et deslient, tonnent et foudroyent, si mestier est : mais tout en la Parole de Dieu, Combien qu'entre les Apostres et leurs successeurs il y a ceste différence, comme j'ay dit, que les Apostres ont esté comme Notaires jurez du saint Esprit, à ce que leurs Escritures soyent tenues comme authentiques : les successeurs n'ont autre commission que d'enseigner ce qu'ils trouvent estre contenu aux saintes Escritures. Concluons doncques qu'il n'est point permis à tous ministres fidèles de forger de nouveau quelque article de foy : mais qu'il faut simplement adhérer à la doctrine à laquelle Dieu nous a tous assujettis sans exception. Quand je di cela, mon intention est non-seulement de monstrer ce qui est licite à chacun particulier, mais aussi à toute l'Eglise universelle. Quant est des personnes, nous sçavons que saint Paul estoit ordonné Apostre sur les Corinthiens : toutesfois il dit qu'il ne domine point sur leur foy². Qui sera celui qui osera maintenant usurper domination, laquelle saint Paul testifie ne compéter point à sa personne ? Que s'il eust approuvé ceste licence desbridée, qu'un Pasteur peust demander qu'on ad-

Matth. XXVIII, 20. 2) Matth. XXIII, 8.
Jean XIV, 26 ; XVI, 13. 4) 1 Pierre IV, 11.

1) 2 Cor. X, 4-6.

2) 2 Cor. I, 24.

joustast certaine foy à tout ce qu'il luy plaira d'enseigner, jamais il n'eust estably ceste police entre les Corinthiens, que deux ou trois Prophètes parlassent, et que les autres jugeassent : que si quelqu'un des autres avoit meilleure révélation, qu'il parlât, et que le premier se teust¹. Car par ces paroles, sans nul espargner, il a assujeti l'autorité de tous hommes à la censure et jugement de la Parole de Dieu. Mais quelqu'un me dira que c'est autre chose de l'Eglise universelle. Je respon que saint Paul a aussi bien prévenu ceste doute, quand il dit en un autre passage, que la foy est par l'ouye, voire l'ouye de la Parole de Dieu². Je vous prie, si la foy dépend de la seule Parole de Dieu, et regarde à icelle seule, et sur icelle seule se repose, que reste-il plus à la parole de tout le monde ? Et de cela, nul qui sçaura bien que c'est de foy, n'en pourra douter ny hésiter. Car il faut qu'elle soit fondée en une telle fermeté, qu'elle puisse consister invincible et sans s'estonner à l'encontre de Satan, toutes les machinations d'enfer, et toutes les tentations du monde. Or ceste fermeté ne se trouvera qu'en la seule Parole de Dieu. D'avantage, il y a une raison universelle, laquelle il nous faut yci considérer : c'est que Dieu oste aux hommes la faculté de forger aucun article nouveau, afin que luy seul nous soit pour Maistre et Docteur en la doctrine spirituelle : comme il est luy seul véritable, ne pouvant mentir ne tromper. Ceste raison n'appartient pas moins à toute l'Eglise qu'à chacun fidèle.

40 Or si ceste puissance est comparée avec celle de laquelle se vantent les tyrans spirituels, qui contrefont les Evesques et recteurs des âmes, il n'y aura nulle meilleure similitude qu'entre Christ et Bélial. Mon intention n'est pas d'exposer comment et en quel désordre ils ont exercé leur tyrannie : seulement je réciteray la doctrine laquelle ils défendent, premièrement par livres et prédication, puis après par feu et par glaive. D'autant qu'ils tiennent pour une résolution certaine, qu'un Concile universel

représente vraiment l'Eglise : se dans sur ce principe, ils concluent aucune doute, que tous Conciles universels sont régis directement du saint esprit : et pourtant qu'ils ne peuvent. Or comme ainsi soit qu'eux-mêmes gissent les Conciles, et mesmes qu'ils facent : tout ce qu'ils leur attribuent d'autorité, ils le prennent à la vérité d'eux. Ils veulent doncques que nostre se tiene debout, ou qu'elle tombe à leur plaisir : tellement que tout ce qu'ils auront arrêté d'une part ou d'autre soit ferme et résolu. S'ils ont rien prouvé, que nous le recevions sans aucun scrupule : s'ils ont rien condamné que nous le tenions aussi pour condamné pendant ils forgent à leur plaisir sans avoir esgard à la Parole de Dieu, et à telles doctrines qu'ils veulent : ausquelles pour ceste seule raison ils entendent qu'il doit adjoûter foy. Car ils n'estiment point qu'un homme soit Chrestien, qu'il s'accorde à toutes leurs déterminations, tant affirmatives que négatives, pour le moins de foy implicite, comme ils appellent : se fondans là-dessus, est en l'autorité de l'Eglise de proposer de nouveaux articles de foy.

41 Premièrement voyons de quel argument ils s'aident, pour monstrier que ceste puissance ait esté donnée à l'Eglise. puis après nous verrons de quoy ils prouvent ce qu'ils allèguent, touchant l'Eglise. L'Eglise, disent-ils, est gardée de belles et excellentes promesses, n'estre jamais abandonnée de Christ son espoux, qu'il ne la conduise par son saint esprit à toute vérité. Mais des promesses qu'ils ont coustume d'alléguer, il y en a une grande partie qui ne sont pas données à un chacun fidèle en particulier, qu'à toute l'Eglise ensemble. Combien que Jésus-Christ parloit à douze Apostres, en leur disant, Je serai avec vous jusques à la fin du monde. Item, Je prieray le Père, et il vous donnera un autre consolateur, à sçavoir le saint esprit de vérité³ : toutesfois il ne prouvoit point cela seulement au nombre de douze, mais à chacun d'eux, voire mes-

1) 1 Cor. XIV, 29, 30.

2) Rom. X, 17.

3) Matth. VIII, 20.

4) Jean XIV, 16, 17.

ses disciples, lesquels il avoit desjà es-
us, ou devoit eslire après. Or quand
ils interprètent tellement ces promesses
en des singulière consolation, comme
elles n'estoyent données à nul des
breustiens, mais à toute l'Eglise ensem-
ble, que font-ils autre chose qu'oster à
chacun Chrestien la consolation qui luy
ne devoit venir pour luy donner tant plus
de fiance? Je ne nie pas yci, que la com-
pagnie des fidèles garnie de ceste diver-
sité de grâces ne soit ensemble beaucoup
plus riche de toute sapience céleste que
chacun n'est à part : mais je veux seule-
ment débatre, que perversement ils ti-
vent les paroles de nostre Seigneur en
autre sens qu'elles n'ont esté dites. Nous
confessons doncques (comme la vérité
est) que le Seigneur éternellement assiste
aux siens, et qu'il les conduit de son Es-
prit : que cest Esprit n'est pas d'erreur,
d'ignorance, mensonge ou ténèbres : mais
de révélation, vérité, sapience et lumière :
duquel ils puissent sans tromperie ap-
prendre quelles choses leur sont données
de Dieu¹ : c'est-à-dire : quelle est l'espé-
rance de leur vocation, et quelles sont les
richesses de la gloire de l'héritage de
Dieu, et combien est excellente la gran-
deur de sa vertu sur tous les croyans².
Mais comme ainsi soit que les fidèles
reçoivent seulement quelque goust et
commencement de cest Esprit en ceste
vie, mesmes ceux qui par-dessus les
autres sont pleins de richesses et grâces
de Dieu : il ne reste rien meilleur, sinon
s'en recognoissant leur imbécillité, ils
se contiennent songneusement sous les ter-
mes de la Parole de Dieu : de peur que
ils vouloyent procéder outre par leurs
forces, ils ne se desvoyent incontinent de
la droicte voye. Et à dire vray, il ne faut
douter, que s'ils venoyent à décliner le
loin du monde de ceste Parole, qu'ils
se s'abusassent à chacun coup : c'est
à sçavoir d'autant qu'ils sont encores en
partie vuides de cest Esprit, par le seul
enseignement duquel on discerne la vé-
rité du mensonge. Car tous confessent
avec saint Paul, qu'ils ne sont pas en-
cores venus au but³ : pourtant ils conti-

nuent de jour en jour à prouffiter, plus-
tost que de se glorifier en perfection.

12 Mais ils répliqueront que ce qui est
attribué en partie à chacun des saints,
compète du tout entièrement à l'Eglise.
La response, Combien qu'il semble advis
que cela ait apparence de vérité : toutes-
fois je nie qu'il soit vray. Je confesse
bien que nostre Seigneur distribue par
mesure les dons de son Esprit à chacun
membre de son corps, en sorte que rien
ne défaut au corps universel, quand tous
les dons sont conférez ensemble. Mais
les richesses de l'Eglise sont tousjours
telles, qu'elles sont bien loing de ceste
souveraine perfection, laquelle préten-
dent nos adversaires. Combien que l'E-
glise n'est pas destituée en rien, qu'elle
n'ait tousjours ce dont elle a besoin : car
le Seigneur cognoist ce qui est requis
pour sa nécessité. Mais afin de l'entrete-
nir en humilité et modestie, il ne luy
donne pas plus que ce qu'il cognoist luy
estre expédient. Je sçay aussi qu'ils ont
accoustumé d'objecter ce que dit saint
Paul, que Christ a purgé son Eglise au
Baptisme d'eau en la Parole de vie, pour
se la rendre glorieuse espouse, n'ayant
tache ne ride : mais afin qu'elle soit
sainte et immaculée¹ : et que pour ceste
raison il la nomme en un autre lieu, Pil-
lier et firmament de vérité². Quant au
premier, il monstre plus ce que continue
de faire tous les jours Christ en ses es-
leus, que ce qu'il a desjà parfait. Car si
de jour en jour il les sanctifie, purge,
polit et nettoye de leurs taches, certai-
nement il appert qu'ils sont encores ri-
dez et maculez, et qu'il défaut quelque
chose à leur sanctification. D'avantage,
estimer l'Eglise desjà sainte et imma-
culée, de laquelle les membres soyent
encores souillez et immondes, n'est-ce
pas pure mocquerie? Il est doncques
vray que Christ a lavé son Eglise au
Baptisme d'eau par la Parole de vie :
c'est-à-dire, qu'il l'a purgée par la ré-
mission des péchez : de laquelle purga-
tion le Baptisme est enseigne : et l'a
purgée pour la sanctifier ; mais de ceste
sanctification, le commencement tant seu-

1) 1 Cor. II, 12.

2) Ephés. I, 18, 19.

3) Phil. III, 12.

1) Ephés. V, 26-27.

2) 1 Tim. III, 15.

lement en apparoist yci : la fin et l'accomplissement en sera entier, quand Christ le saint des saints l'aura remplie du tout de sa sainteté. Il est vray aussi que les rides et macules d'icelle sont effacées : mais c'est tellement, que de jour en jour elles s'effacent encores, jusques à ce que Christ par son advenement oste entièrement ce qui en reste. Car si nous ne confessons cela, il nous sera nécessaire de consentir avec les Pélagiens, que la justice des fidèles est parfaite en ce monde : item, de dire avec les Cathares et Donatistes, que ce n'est point Eglise, où il y a quelque infirmité ; or nos adversaires mesmes tiennent tous ceux-là pour hérétiques. L'autre passage, comme nous avons vu ailleurs, a un sens tout divers de celui qu'ils prétendent. Car après que saint Paul a instruit Timothée en office d'Evêque, il adjoute qu'il luy a montré une telle leçon, afin qu'il sçache comme il luy faut converser en l'Eglise de Dieu. Et afin de monstrier mieux l'importance de la chose, il dit aussi qu'icelle Eglise est Pillier et firmament de la vérité. Or que signifient ces paroles autre chose, sinon que la vérité de Dieu est conservée en l'Eglise par le ministère de la prédication ? comme il le déclare en autre lieu en disant, Jésus-Christ a donné des Apostres, des Pasteurs et Docteurs, afin que nous ne soyons plus esbranlez et transportez à tout vent de doctrine, ou déceus par l'astuce des hommes : mais qu'estans illuminez à la cognoissance du Fils de Dieu, nous soyons tous réduits en unité de foy¹. Pourtant ce que la vérité n'est point esteinte au monde, mais qu'elle demeure en vigueur, cela se fait d'autant que l'Eglise est gardienne seure et fidèle pour la maintenir, à ce qu'elle ne déchée point. Or si ceste garde que l'Eglise en fait, est située au ministère des Prophètes et Apostres, il s'ensuyt que le tout dépend de là, que la Parole de Dieu, soit entretenue en sa pureté.

43 Et afin que les Lecteurs entendent mieux quel est le nœud de la matière, j'exposeray en brief ce que demandent

1) Ephés. IV, 11-15.

nos adversaires, et en quoy c'est nous leur résistons. Quand ils disent l'Eglise ne peut errer, voyci comme l'entendent : que d'autant qu'elle est vernée par l'Esprit de Dieu : elle cheminer seurement sans la Parole comment qu'elle aille, qu'elle ne sentir ne parler que vray : et par encores qu'elle détermine de quicquoy chose outre la Parole de Dieu, qu'elle tienne sa sentence comme un certain oracle venant du ciel. De nous, si nous concédons ce point, que l'Eglise ne pèche errer aux choses nécessaires à la vie, c'est avec tel sens, qu'elle ne peut faillir d'autant qu'en se démettant de sa propre sagesse elle souffre d'estre enseignée par le saint Esprit par la Parole de Dieu. doncques le différent qui est entre nous et eux, ils attribuent autorité à l'Eglise hors la Parole : nous au contraire conjoignons l'un avec l'autre inséparablement. Ce n'est point de merveille si l'espouse de Christ est sujette à son Maistre et à son Mari, pour s'arrêter entièrement à ce qu'il dit et commande : car la façon d'une maison bien réglée requiert cela, que la femme obtempère à son mari, et le tiene pour son supérieur. C'est aussi l'ordre d'une bonne escole, que le seul maistre ait là l'autorité de commander, et qu'il soit escouté. Pour ce que l'Eglise ne soit point sage de sa propre mesme, et qu'elle ne songe rien de son propre sens, mais qu'elle constitue le but de sa sagesse là où Jésus-Christ fait fin de son enseignement : En ceste manière elle se destie de toutes les inventions de sa raison : et au contraire, estant appuyée sur la Parole de Dieu, elle ne chancellera ne doutera aucunement : mais avec plene certitude et constance elle se reposera sur elle. Pareillement se confiant des promesses qui luy sont données, elle aura sur elle-même s'appuyer seurement, afin de ne douter que le saint Esprit ne luy aide tousjours, pour luy estre bon conseil et guide. Mais d'autre part elle se souviendra à quelle fin et à quel but le Seigneur veut qu'on reçoive son Esprit. L'Esprit, dit-il, que je vous enverray du Père, vous conduira en toute vérité. Mais comment cela ? Il adjoute

séqueusement, Car il vous suggérera toutes les choses que je vous ay enseignées¹. Il dénonce doncques qu'il ne faut rien d'avantage attendre de son Esprit, sinon qu'en illuminant nos entendemens, il nous face recevoir la vérité de sa doctrine. Pourtant la sentence de Chrysostome est notable : Plusieurs, dit-il, se vantent de l'Esprit : mais ceux qui apportent du leur, le prétendent fausement. Comme Christ testifioit qu'il ne parloit point de soy-mesme, d'autant que sa doctrine estoit prinse de la Loy et des Prophètes : en telle manière, si on nous apporte sous le tiltre de l'Esprit, quelque chose qui ne soit contenue en l'Evangile, ne la croyons pas. Car comme Christ est l'accomplissement de la Loy et des Prophètes : aussi est l'Esprit, de l'Evangile². Voylà les paroles de saint Chrysostome. Maintenant il est facile de veoir combien nos adversaires s'esgarent du droict chemin, quand ils n'allèguent que le saint Esprit, et ne le mettent en avant à autre fin, que pour conserver, sous ombre d'iceluy, des doctrines estranges et diverses de la Parole de Dieu : comme ainsi soit qu'il vueille estre conjoint avec icelle Parole, comme d'un lien indissoluble : et que Jésus-Christ proteste cela de luy, en le promettant à ses Apostres. Et de faict, il est ainsi. Car telle sobriété que Dieu a une fois recommandée à son Eglise, il veut qu'elle soit gardée jusques en la fin. Or il luy a défendu de ne rien adjouster à sa Parole, ny en rien diminuer. Voylà un décret inviolable de Dieu et de son Esprit, lequel nos adversaires veulent casser, quand ils feignent que l'Eglise est gouvernée par le saint Esprit, sans la Parole de Dieu.

44 Derechef ils cavillent, qu'il a falu que l'Eglise ait adjousté aux escrits des Apostres : ou bien qu'eux-mesmes ayent ordonné plusieurs choses par vive voix, pour suppléer à leurs escrits, ausquels ils n'avoient point clairement tout exposé. Pour prouver cela, ils allèguent ce que Jésus-Christ leur dit, J'ay beaucoup de choses à vous dire, lesquelles vous ne

pouvez encore porter¹. Ils exposent doncques, que ces choses-là sont les ordonnances lesquelles ont esté receues par usage sans Escriture. Mais quelle est ceste impudence ? Je confesse que les Apostres estoient encores rudes et grossiers, quand nostre Seigneur disoit cela. Mais ceste ignorance estoit-elle encores en eux quand ils ont réduit leur doctrine par escrit : en sorte qu'il ait falu après suppléer de vive voix ce qu'ils avoient oublié, ou laissé arriere par faute d'intelligence ? Mais au contraire, puis que nous sçavons qu'ils estoient desjà menez par l'Esprit en toute vérité, quand ils ont composé ce que nous avons de leurs escrits, qu'est-ce qui a empesché qu'ils n'ayent là comprins une parfaite cognoissance de la doctrine évangélique ? Mais encores donnons-leur ce qu'ils demandent, que les Apostres ayent laissé par vive voix à l'Eglise plus qu'ils n'ont point escrit : je demande maintenant qu'ils m'en fassent le dénombrement. S'ils osent attenter cela, je répliqueray à l'encontre par la bouche de saint Augustin, Puis que le Seigneur n'a point exprimé quelles estoient ces choses, qui sera celui de nous qui dira, Ce sont celles-ci, ou celles-là ? ou s'il l'ose dire, comment le prouvera-il² ? Toutesfois c'est folie à moy de plus débatre d'une chose superflue : car les petis enfans mesmes sçavent bien, que ce que nostre Seigneur promet de révéler aux Apostres les choses qu'ils ne pouvoient adoncques porter, cela a esté accompli quand il leur a envoyé le saint Esprit, et que nous en avons le fruit en leurs Escritures.

45 Quoy doncques ? disent-ils, Jésus-Christ n'a-il point mis hors de doute tout ce que l'Eglise enseigne et décrète, quand il a voulu estre tenu pour Publicain et Payen celui qui y contreviendrait³ ? Premièrement, il n'est point là fait mention de la doctrine, mais Jésus-Christ veut que les censures qui se font pour corriger les vices, ayent plene autorité : afin que ceux qui seront admonestez et corrigez, ne se rebecquent point à l'encontre. Mais laissant cela,

1) Jean XVI, 12.

2) *Serm. De sancto et adorando Spiritu* ; Jean XII, 49 ; IV, 10.

1) Jean XVI, 12.

2) *Homil. in Joan.*, ICVI.

3) *Matth.* XVIII, 17.

c'est merveille comment ces trompeurs sont si effrontez, qu'ils s'osent glorifier de ce tesmoignage. Car que peuvent-ils conclurre de ce, sinon qu'il n'est pas licite de contemner le consentement de l'Eglise, laquelle n'accorde jamais sinon en la vérité de Dieu? Il faut escouter l'Eglise, disent-ils. Qui le nie, d'autant qu'elle ne prononce rien, sinon de la Parole de Dieu? S'ils demandent quelque chose d'avantage, qu'ils entendent que ces paroles de Christ ne leur favorisent en rien. Et ne faut qu'on m'estime trop contentieux, de ce que j'insiste si fort sur ce point, qu'il n'est licite à l'Eglise de forger aucune doctrine nouvelle : c'est-à-dire de plus enseigner que Dieu n'a révélé par sa Parole. Car tout homme de sens rassis voit bien quel danger il s'en ensuyvrait, si on donnoit une fois aux hommes tant de puissance. On voit comment la fenestre seroit ouverte à tous blasphémateurs pour se mocquer de la Chrestienté, si on disoit que les Chrestiens deussent tenir comme article de foy ce que les hommes auroient déterminé. Il y a aussi ce point à noter, que Jésus-Christ selon l'ordre accoustumé en son temps donne ce nom-là au consistoire qui estoit estably entre les Juifs: voulant par ceste similitude induire ses disciples à porter révérence aux superintendans de l'Eglise. Or si on veut croire nos adversaires, il s'ensuyvrait que chacune ville et village auroit pareille autorité à forger des articles de foy.

46 Ces exemples dont ils se veulent servir, ne font rien à leur propos. Ils disent que le Baptême des petis enfans est fondé plus sur le décret de l'Eglise, que sur quelque commandement exprès de l'Ecriture. Mais ce seroit un très-povre et malheureux refuge, si pour défendre le Baptême des petis enfans, nous estions contrains de recourir à la pure et simple autorité de l'Eglise; mais il apparostro en un autre lieu qu'il n'est pas ainsi. Semblablement ce qu'ils allèguent, que l'on ne trouve point aux Escritures la détermination faite au Concile de Nice, que le Fils de Dieu est

d'une mesme substance avec le Père : en cela ils font une grosse injure aux saints Evesques du Concile : comme s'ils eussent témérairement condamné Arrius de ce qu'il ne vouloit point s'astreindre à leurs mots, combien qu'il confessast toute la doctrine laquelle est comprins aux Escritures des Prophètes et Apostres : je confesse bien que ce mot de Consubstantiel n'est point en l'Ecriture : mais puis que tant de fois il nous est montré en icelle qu'il n'y a qu'un seul Dieu : et derechef que Jésus-Christ y est appelé vray Dieu et éternel, un avec le Père : qu'ont fait autre chose les saints Evesques, en déclarant qu'il estoit d'une mesme essence, sinon qu'ils ont simplement exposé le sens naturel de l'Ecriture? Et de faict, Théodorite historien raconte que Constantin l'Empereur usa de ceste préface au Concile, de première entrée : Il y a la doctrine du saint Esprit, à laquelle il nous faut tenir en disputant des choses divines : les livres des Apostres et Prophètes nous montrent pleinement la volonté de Dieu. Pourtant en laissant toutes contentions, prenons des paroles du saint Esprit, la décision et vuidage de la question qui est à présent¹. Il n'y eut nul qui contredist à ces saintes admonitions : nul ne répliqua que l'Eglise pouvoit adjoindre quelque chose du sien : que le saint Esprit n'avoit point tout révélé aux Apostres, ou pour le moins qu'ils n'avoient pas tout laissé par escrit; rien de tout cela. Si ce que nos adversaires prétendent est vray : premièrement l'Empereur Constantin eust mal fait en ostant à l'Eglise sa puissance. Secondement, c'eust esté une dissimulation meschante et desloyale aux Evesques, que nul d'eux ne se leva pour maintenir l'autorité de l'Eglise. Mais au contraire, Théodorite réfère que tous receurent volontiers l'admonition de l'Empereur, et l'approuvèrent. Dont il appert que ce que maintenant disent nos adversaires, est nouveau, et qu'il n'estoit point encores cognu adonques.

¹) *Histor. Ecclesiastic.*, lib. I, cap. V.

CHAPITRE IX.

Des Conciles et de leur autorité.

4 Mais encores que nous leur ot-oyons tout ce qu'ils prétendent de l'Eglise, cela toutesfois ne leur prouffitera de aères pour leur intention : car tout ce ai se dit de l'Eglise : ils le transfèrent uis après aux Conciles lesquels selon ur fantasie représentent l'Eglise. Qui lus est, ce qu'ils sont si grans zélateurs maintenir la puissance de l'Eglise, ils e le font à autre fin, sinon pour attribuer u Pape et à sa séquelle tout ce qu'ils uront peu obtenir. Or devant que je omence à despescher ceste question, : veux briefvement protester deux choses. La première est que si je tien yci la ride roide pour ne lascher rien facilement à nos adversaires, ce n'est pas à re pourtant que je prise les Conciles iens moins que je ne doy. Car je les ore de bonne affection, et désire e chacun les estime et les ait en révénce : mais il faut yci tenir mesure, que ar cela il ne soit en rien dérogué à Jésus-Christ. Or voyci le droict et l'autorité qui appartient à Jésus-Christ : c'est e présider en tous Conciles, et n'avoir omme mortel, pour compagnon en este dignité. Or je di que lors il préide, quand il gouverne toute l'assemblée par son Esprit et par sa Parole. La econde protestation est, que si j'attribue moins au Concile que nos adversaires ne oudroyent, je ne le feray point pour rainte que j'aye, comme si les Conciles ivoisoyent à nos adversaires, et nous stoyent contraires. Car comme nous rons suffisamment en la Parole de Dieu, ut ce qui est requis pour l'approbation e nostre doctrine, et pour ruiner toute l' Papauté, tellement qu'il n'est point estier de chercher secours d'ailleurs, ussi d'autre part, quand il seroit besoin, ous pourrions bien nous armer des Conciles anciens, pour faire l'un et l'autre.

2 Maintenant venons au point : si on emande quelle est l'autorité des Con-

ciles selon la Parole de Dieu, il n'y a nulle promesse plus ample ou plus claire pour la fonder, qu'en ceste sentence de Jésus-Christ, Par tout ou deux ou trois seront assemblez en mon nom, je seray au milieu d'eux¹. Mais ceste promesse compète tout aussi bien à une petite compagnie qu'à un Concile universel : combien que le nœud de la question ne gist point en cela, mais en ce qu'il y a une condition adjoustée, que lors Jésus-Christ sera au milieu d'une compagnie, si elle est assemblée en son nom. Parquoy que nos adversaires allèguent tant qu'ils voudront les Conciles des Evesques, ils ne prouffiteront de guères, et ne nous feront point à croire ce qu'ils prétendent : c'est qu'ils sont gouvernez du saint Esprit : jusques à ce qu'ils ayent prouvé qu'ils sont congrégez au nom de Christ. Car aussi bien peuvent conspirer à l'encontre de Christ les meschans Evesques, que les bons convenir en son nom. De laquelle chose nous peuvent faire foy plusieurs Décrets qui sont sortis de tels Conciles : desquels je pourroye facilement par argumens évidens faire apparroistre l'impiété : mais de cela nous en verrons puis après. Pour le présent je leur respon en un mot, que Christ ne promet rien en ce passage, sinon à ceux qui sont congrégez en son nom. Il nous faut définir que cela veut dire. Or je nie que ceux soyent congrégez au nom de Christ, lesquels en rejetant le commandement de Dieu : par lequel il défend de rien adjouster à sa Parole, ou diminuer d'icelle, ordonnent à leur plaisir ce que bon leur semble : lesquels non contents de ce qui est en la sainte Escriture, c'est-à-dire, en la reigle unique de vraye et parfaite sagesse, forgent de leur teste quelque nouveauté. Certes puis que Jésus-Christ ne promet point d'assister indifféremment

¹ Math. XVIII, 20.

à tous Conciles, mais adjouste une marque spéciale pour discerner les Conciles légitimes d'avec les autres : il ne nous faut point mespriser ceste différence. Dieu a fait une fois ceste alliance et paction avec les Prestres lévitiqes, qu'ils enseignassent de sa bouche¹ : il a tousjours requis cela, mesmes de ses Prophètes. Nous voyons qu'il a imposé ceste mesme loy aux Apostres. Pourtant il ne recognoist point pour ses Prestres ne serviteurs ceux qui transgressent et violent ceste paction, et ne leur donne aucune autorité. Que nos adversaires mesoudent ceste difficulté, s'ils veulent assujettir ma foy aux Décrets des hommes, qui seront faits outre la Parole de Dieu.

3 Car touchant ce qu'ils ne pensent point que la vérité demeure en l'Eglise, si elle ne consiste entre les Pasteurs : ne que l'Eglise mesme puisse consister, si elle ne se monstre aux Conciles généraux, il y a bien à dire que cela ait esté tousjours vray, si les tesmoignages que nous ont laissez les Prophètes de leur temps sont véritables. Il y avoit encores du temps d'Isaïe Eglise en Jérusalem, laquelle Dieu n'avoit point délaissée : toutesfois il dit des Pasteurs, Toutes ses gardes sont aveugles, et ne cognoissent rien. Tous sont chiens muets, ne sachans abbayer. Ils dorment, et aiment le dormir². Tous les Pasteurs n'ont nulle cognoissance, ny intelligence, et universellement ont décliné chacun en sa voye. Pareillement Osée, Le spéculateur d'Ephraïm se couvrant de Dieu, est un laqs de chasseur, et abomination au temple de Dieu³. Nous voyons qu'il se mocque des tiltres honorables desquels les Sacrificateurs se vanloyent. Ceste Eglise dura jusques au temps de Jérémie. Or oyons ce qu'il dit des Pasteurs : Depuis le Prophète jusques aux Prestres, chacun forge mensonge⁴. Item, Les Prophètes ont prophétisé mensonge en mon nom, combien que je ne les eusse point envoyez, et ne leur eusse donné mandement⁵. Et afin que nous ne soyons trop longs à réciter toutes ces sentences, qu'on lise ce qui en

est escrit au XXIII^e et XL^e chapitres. De ce temps-là mesme, Ezéchiel traittoit bien aussi asprement de son tre costé : La conjuration, dit-il, que les Prophètes au milieu d'elle, est comme un lion rugissant et qui ravit sa proie, ont dévoré la vie, et ont ravy ce qui estoit précieux : et ont fait beaucoup de veuves. Ses Prestres ont violé ma loi, ont pollué mes lieux saints : et n'ont point de différence entre choses profanes, et choses qui me sont dédiées. Les Prophètes ont édifié de mauvais ciment, voyans des visions vaines, devinans mensonges, disant que le Seigneur a parlé quand il n'a point parlé⁶. Ces querimnies sont si frivoles en tous les Prophètes, qu'il n'y a rien qui y soit plus réitéré.

4 Ces choses, dira quelqu'un, ne sont point entre les Juifs, mais elles n'ont rien de rien à nostre temps. Plu- sieurs disent que cela fust vray : mais Pierre a dénoncé que tout le monde se corromp- roit : Comme il y a eu, au temps d'Isaïe, au peuple d'Israël des faux Prophètes, ainsi entre vous il y aura faux Docteurs induisans sectes de perdition⁷. Voyez vous comment il advertit que le monde ne sera point des idiots d'entre les pasteurs, mais de ceux qui se tiendront au tiltre de Docteurs et de Pasteurs. D'avantage, combien de fois a-il esté dit par Christ et ses Apostres, en ce temps-là, bien grand danger l'Eglise seroit par ses Pasteurs⁸ ? Mesmes saint Paul dénonce ouvertement, que l'Antechrist n'aura autre part son siège qu'au temple de Dieu⁹ : en quoy il signifie que la terrible calamité dont il parle là, ne viendra d'ailleurs que de ceux qui seront Pasteurs en l'Eglise comme Pasteurs. Et en un autre passage, il démontre que le monde commençoit desjà de son temps. Comme parlant aux Evesques d'Ephèse, il dit entre autres choses, Je sçay qu'après mon départ il y surviendra des loups ravissans entre vous, n'espargnans point le troupeau : et d'entre vous il y en aura qui diront choses perverses pour séduire à eux le peuple¹⁰. Puis que les Pas-

1) Mal. II, 7.
2) Osée IX, 8.
3) Jér. XIV, 14.

4) Is. LVI, 10.
5) Jér. VI, 13.

6) Jér. XXIII, 1 ; XL, 27.
7) 2 Pierre II, 1.
8) 2 Thess. II, 4.

9) Ezéch. XIII, 24.
10) Matth. XXIV, 11.
11) Act. XX, 29, 30.

sont peu corrompre en si peu de temps, combien la corruption a-elle peu distre par longues successions d'années? Et afin qu'en continuant ce propos, ne remplisse pas beaucoup de papier, nous sommes advertis par les exemples de tous les aages qui ont esté jusques à cette heure, que la vérité n'est pas tousjours nourrie au sein des Pasteurs, et que le salut de l'Eglise ne dépend pas du tout de leur bon gouvernement. Il connoit certes qu'ils fussent bons gardiens de la paix et salut de l'Eglise : car ils sont destinez pour les conserver. Mais est autre chose d'accomplir ce qu'on voit, et de devoir faire ce qu'on ne fait point.

5 Toutesfois je ne veux point que ces propos soyent entendus comme si je vouloye amoindrir l'autorité des Pasteurs, induire le peuple à la mespriser légèrement. Seulement mon intention est d'avertir qu'il faudroit qu'il y eust quelque chose entre les Pasteurs, afin qu'on estime point incontinent Pasteurs, tous ceux qui sont ainsi appelez. Or le Pape et tous les Evesques de sa bande n'ont autre raison de remuer et renverser tout leur poste, sans avoir esgard à la Parole de Dieu, sinon qu'ils ont le tiltre de Pasteurs. Et pour ceste mesme raison ils veulent persuader qu'ils ne peuvent estre déstituez de la lumière de vérité, que le saint Esprit réside en eux, mesmes que l'Eglise vit et meurt avec eux. Comme il n'y avoit plus nul jugement de Dieu par chastier le monde d'une mesme nation dont il a usé envers le peuple ancien : asçavoir de frapper d'aveuglement et stupidité les Pasteurs¹. Sont-ils si bien insensez, de ne considérer qu'ils chantent une mesme chanson qu'avoient anciennement en la bouche les meschans prestres qui faisoient la guerre à Dieu? Or voyci comme ils s'armoyent contre la vérité et les Prophètes, Venez, et faisons insultation contre Jérémie. Car la Loy périra point des Prestres, ne le conseil des Sages, ne la doctrine des Prophètes².

6 Par cela mesme il est facile à res-

pondre à l'autre point, touchant les Conciles généraux. On ne peut nier que les Juifs n'ayent eu vraye Eglise du temps des Prophètes. Si lors il se fust tenu un Concile général, quelle apparence d'Eglise y eust-on cognue? Nous oyons ce que nostre Seigneur leur dénonce, non point à un ou à deux, mais à tous ensemble : c'est que les Prestres seront eslourdis, et les Prophètes seront estonnez³. Item, La Loy périra des Prophètes, et le conseil des Anciens⁴. Item, La nuit vous sera au lieu de vision, et les ténèbres au lieu de révélation; car le soleil sera caché pour les Prophètes, et le jour sera obscurcy⁵. Je vous prie, s'ils se fussent tous assemblez en un, quel esprit eust présidé en leur compagnie? De cela nous en avons un bel exemple et notable au Concile qu'assembla Achab. Il y avoit là quatre cens Prophètes : mais pource qu'ils n'estoyent là venus à autre fin, sinon pour flatter ce meschant Roy et infidèle, Satan est envoyé de Dieu pour estre un esprit menteur en la bouche de tous. Ainsi la vérité est là condamnée d'un commun accord : Michée fidèle serviteur de Dieu, réprouvé comme hérétique, batu et mis en prison⁶. Autant en fut-il fait à Jérémie⁷ : autant en est-il advenu aux autres Prophètes.

7 Mais un seul exemple nous suffira pour tous, d'autant qu'il est notable entre les autres. Au concile qu'assemblerent les Sacrificateurs et Pharisiens en Jérusalem contre Jésus-Christ, qu'y peut-on reprendre quant à l'apparence extérieure? Car s'il n'y eust eu lors Eglise en Jérusalem, jamais nostre Seigneur Jésus n'eust assisté aux sacrifices ny autres cérémonies. La convocation se fait solennellement, le grand Prestre y préside, tout le Clergé s'y trouve⁸ : toutesfois Jésus-Christ y est condamné, et sa doctrine mise au bas. Cest acte-là nous monstre que l'Eglise n'est point enclose en ce Concile. Mais il ne faut point craindre, diront-ils, que cela nous puisse advenir. Mais qui est-ce qui nous en fera foy? Car d'estre nonchalans en une chose

¹ Zach. XII, 6.

² Jér. XVIII, 18.

³ Jér. IV, 9.

⁴ Mich. III, 6.

⁵ Jer. XX, 2.

⁶ Eséch. VII, 26.

⁷ 1 Rois XXII, 6, 22, 27.

⁸ Jean XI, 47.

de si grosse importance, c'est trop grande sottise. Qui plus est, puis que le saint Esprit a clairement prophétisé par la bouche de saint Paul, qu'il se feroit un révoltement, lequel ne peut advenir que les Pasteurs ne se destornent de Dieu les premiers ¹ : pourquoy fermons-nous les yeux de propos délibéré, pour ne point regarder nostre ruine? Pourtant il ne faut nullement concéder que l'Eglise consiste en l'assemblée des Prélats, lesquels Dieu n'a jamais promis devoir estre bons à tousjours : mais au contraire, a prononcé qu'ils seront quelquesfois mauvais. Or quand il nous adverte d'un danger, il le fait pour nous rendre plus sages et mieux advisez.

8 Quoy doncques, dira quelqu'un : les résolutions des Conciles n'auront-elles nulle autorité? Je respon que si. Car je ne dispute point qu'il faloit rejeter tous les Conciles, et rescinder les actes de tous, ou canceler depuis un bout jusques à l'autre. Mais on répliquera que je les mets trop bas, jusques à permettre à chacun de recevoir ou rejeter ce qui aura esté déterminé en un Concile. Je di que non. Mais toutes fois et quantes qu'on met en avant un Décret de quelque Concile, je voudroye qu'on poisast diligemment en quel temps il a esté tenu, pour quelle cause, et à quelle fin, et quelles gens y ont assisté : puis après qu'on examinast à la reigle de l'Ecriture, le point dont il est question, et que le tout se feist en sorte que la détermination du Concile eust son poids, et qu'elle fust comme un advertissement : toutesfois qu'elle n'empeschast point l'examen que j'ay dit. Je voudroye bien qu'on gardast ce qu'enseigne saint Augustin au troisième livre contre Maximin. Car pour clorre la bouche à cest hérétique, qui débatoit touchant les Décrets des Conciles : Je ne doy pas, dit-il, mettre en avant le Concile de Nice : et tu ne me dois pas aussi alléguer celui d'Ariminie, comme pour oster la liberté de juger : car tu n'y es pas sujet, ne moy au second. Que la chose soit débattue par bonne cognoissance de cause et par raison, et que le tout soit

fondé en l'autorité de l'Ecriture, laquelle est commune à toutes les parties. Si cela se faisoit, les Conciles retiendroyent leur autorité qu'ils ne vent avoir : et toutesfois l'Ecriture demeureroit en sa prééminence, à ce que tout fust assujeti à la reigle d'icelle. Or quant à ce que nous recevons volontiers des anciens Conciles, comme de Nicée, de Constantinoble, le premier d'Arles, de Chalcedoine, et les semblables, nous ne les tenons pour condamner les erreurs, mais pour nous en garder. Nous ne nous enions meschantes des hérétiques, mais nous en portons, di-je, honneur et révérence, tant qu'il appartient aux articles de foy et de doctrine. Car iceux Conciles ne contredisent rien qu'une pure et naturelle interpretation de l'Ecriture, laquelle les Pères par bonne prudence ont observée, pour renverser les ennemis de la Chrestienté. Semblablement en deffiance de ceux qui ont esté tenus depuis, nous appercevons un bon zèle et signes de doctrine, de prudence et de piété, mais selon que le monde a accoustumé de décliner en empirant, il est difficile de veoir combien l'Eglise petit à petit décliner de sa droicte pureté. Je ne puis pas que mesmes en ces temps où l'Eglise a esté fort corrompus, il n'y ait assés d'Evesques de bonne sorte aux Conciles, mais il en est advenu comme les Sénats romains se sont autresfois corrompus, qu'il en advenoit à leur Sénat, de ne sçavoir que quand on a conté les voix, de considérer les raisons, pour conclure selon la pluralité, la plus grande voix souvent emporté la meilleure. Car il n'en est sorti de meschantes conclusions, et n'est jà mestier d'amener yci les exemples en particulier, tant pour ce qu'il seroit un trop long procès, que pour ce que des autres l'ont desjà fait si souvent, que je n'ay que faire d'y ajouter.

9 D'avantage, qu'est-il besoin de conter la répugnance des Conciles, comme ce qui a esté fait en l'un, n'est pas desfait en l'autre? Et ne faut pas m'alléguer que quand il y a plusieurs Conciles répugnans, l'un n'est plus l'autre. Car d'où est-ce que nous estimons cela? Je pense qu'il n'y a point

¹) 2 Thess. II, 3.

on que de juger par l'Ecriture qui a mal résolu : car il n'y a autre loy certaine pour discerner environ neuf cens ans qu'il se cile à Constantinoble du temps l'empereur, où il fut ordonné roit et qu'on romproit toutes qu'on avoit aux Eglises. Tan- , Irène, mère de l'Empereur, n autre Concile à Nice, lequel u'on les remeist. Lequel des rons-nous pour légitime ? Le gaigné le jeu : car les images on aux Eglises. Mais saint lit que cela ne se peut faire éminent d'idolâtrie. Epipha- ncien Docteur, parle encores ent : car il dit que c'est mes- t abomination, de veoir des temples des Chrestiens. Puis ainsi parlé de leur temps, ap- nt-ils un tel Concile, s'ils vi- ourd'huy ? Qui pis est, si les disent vray, ce Concile-là non- a receu les images, mais aussi qu'on les devoit honorer. Or notoire qu'un tel Décret est : Satan. Que dirons-nous de nt si vilenement dépravé, fal- chiré par pièces toute l'Escrimonstre bien qu'ils ne s'en ue mocquer : ce que j'ay des- dessus autant qu'il estoit be- qu'il en soit nous ne pourrons discerner entre les Conciles rariet l'un à l'autre, comme lusieurs, sinon en les exami- par la Parole de Dieu, qui est à laquelle sont sujets non- les hommes, mais aussi les ar ceste cause nous rejettons econd d'Ephèse, et approuvons halcédoinne, pource qu'au pre- été d'Eutyches a esté conser- le a esté condamnée au second. les Pères qui ont assisté au Chalcedoine, n'ont prins leur ue de la Parole de Dieu. Pour- es ensuyvons avec telle condi- ous avons la Parole de Dieu esclairer : selon laquelle ils se conduits. Voysent maintenant isques : et qu'ils se vantent,

comme ils ont accoustumé, que le saint Esprit soit lié et attaché à leurs Conciles.

40 Combien que mesmes aux anciens Conciles qui sont les plus purs, il y a quelque chose à redire : ou à cause que les Evesques qui estoient pour lors, combien qu'ils fussent gens sçavans et prudents, toutesfois estans empeschez aux matières pour lesquelles ils estoient assemblez, ne regardoyent pas beaucoup d'autres choses : ou qu'estans occupez en grans affaires, ils ne prenoient esgard à ceux qui estoient de moindre importance : ou qu'ils pouvoient faillir par ignorance : ou bien qu'aucunesfois ils estoient trop ardens en leurs affections. Ceste dernière raison pourroit sembler la plus dure ; toutesfois nous en avons un exemple notable au premier Concile de Nice, duquel la dignité a esté prisee par-dessus tous autres. Car les Evesques qui estoient là venus pour défendre le principal point de nostre foy, combien qu'ils veissent Arrius en leurs présences prest de batailler, et que pour le convaincre il leur fust nécessaire de bien accorder ensemble : néanmoins comme s'ils fussent là venus de propos délibéré pour luy faire plaisir, ne se soucians point en quel danger estoit l'Eglise, commencèrent à se mordre, accuser et injurier l'un l'autre, à présenter libelles diffamatoires, auxquels toute leur vie estoit traduite : brief, ils laissoient Arrius pour se desfaire eux-mesmes. Et estoient d'une telle intempérance acharnez ensemble, qu'il n'y eust jamais eu fin à leurs contentions, si Constantin Empereur, protestant qu'il ne vouloit point estre le juge, n'eust réprimé leurs débats. Combien est-il plus vray-semblable, que les autres Conciles qui depuis se sont ensuyvis, ayent peu avoir quelque faute ? Cela n'a point mestier de longue probation : car quiconques lira les actes des Conciles anciens, y trouvera beaucoup d'infirmité ; je ne di non plus.

41 Et de faict, Léon Evesque de Rome n'a point douté d'arguer le Concile de Chalcedoine d'ambition et de témérité inconsidérée, combien qu'il le confesse estre saint et chrestien quant à la doc-

trine. Il ne nie pas que ce soit un Concile légitime : mais il dit plat et court, qu'il a peu errer. Il semblera advis à quelqu'un que je soye mal advisé, de mettre peine à monstrier tels erreurs, veu que les Papistes mesmes confessent que les Conciles peuvent errer aux choses qui ne sont point nécessaires à salut. Mais ce que je di n'est point superflu. Car combien que les Papistes, quand on les contraint par vives raisons, confessent cela de bouche : toutesfois puis qu'ils veulent que nous recevions indifféremment et sans exception, pour révélation du saint Esprit tout ce qui aura esté déterminé aux Conciles, en quelque affaire que ce soit, ils requièrent de faict plus qu'ils ne disent de paroles. En faisant ainsi où tendent-ils, sinon d'obtenir que les Conciles ne peuvent errer ? ou bien s'ils errent, qu'il n'est point licite de veoir la vérité, ou ne point consentir aux erreurs ? La fin de mon intention est de monstrier que le saint Esprit a tellement gouverné les bons Conciles et chrestiens, qu'il a néanmoins permis qu'il y eust quelque infirmité humaine meslée : afin de nous apprendre qu'il ne nous faut point trop fier aux hommes. Ceste sentence est beaucoup plus douce que le dire de Grégoire Nazianzène, asçavoir que jamais il n'a veu bonne issue d'aucun Concile. Car en affirmant que tous sans exception ont eu mauvaise fin, il ne leur laisse guères d'autorité. Il n'est jà mestier de faire plus mention à part des Conciles provinciaux, d'autant qu'il est aisé de juger par ce qui a esté dit, quelle autorité ils doyvent avoir pour bastir articles de foy, et faire recevoir telle doctrine qu'il semblera bon à quelque nombre d'Evesques, si tost qu'ils seront assemblez en un lieu.

42 Or nos Romanisques se voyans destituez de toute aide de raison, recourent finalement à ce dernier et malheureux refuge : c'est qu'encores qu'ils soyent ignorans et pervers, néanmoins la Parole de Dieu demeure, laquelle commande d'obéir à nos supérieurs. Mais que sera-ce, si je nie que ceux qui sont tels soyent nos supérieurs ? Car ils ne doyvent point plus usurper de dignité

qu'en a eu Josué, lequel estoit Prophète de Dieu, et excellent Pasteur. Or oyons avec quelles paroles il a esté ordonné en son office de par le Seigneur : Que le livre de la Loy, dit-il, ne soit jamais eslongné de tes yeux : mais que tu médites en iceluy nuit et jour. Tu ne déclineras ni à dextre ni à senestre, et lors tu chemineras droictement¹. Nous tiendrons doncques pour nos Prélats spirituels ceux qui ne déclineront de la Loy de Dieu ne d'un costé ne d'autre. Que s'il falloit indifféremment recevoir la doctrine de tous Pasteurs, quel mestier estoit-il que fussions si souvent et tant songneusement advertis par la Parole de Dieu, de n'escouter la doctrine des faux Prophètes et des faux Pasteurs ? N'escoutez point, dit-il par Jérémie, les paroles des Prophètes qui vous prophétisent : car ils vous enseignent mensonges, et vous annoncent la vision de leur cœur, non pas ce qui est procédé de la bouche de Dieu². Item, Gardez-vous des faux Prophètes qui viennent à vous en habits de brebis : mais par dedans sont loups ravissans³. Sans propos saint Jehan nous eust admonestez d'esprouver les esprits, pour sçavoir s'ils sont de Dieu⁴. De laquelle espreuve ne doyvent estre exempts les mensonges du diable, puis que les Anges mesmes de Paradis y sont sujets. D'avantage, ceste parole de nostre Seigneur, c'est asçavoir que si un aveugle meine l'autre, tous deux chéent en la fosse⁵ : ne nous monstre-elle point aussi qu'il y a bien à regarder quels Pasteurs on escoute, et qu'il n'est pas bon de légèrement les escouter tous⁶. Parquoy ils ne nous peuvent estonner de leurs titres d'autorité, pour nous attirer en leur aveuglement : puis que nous voyons au contraire le soin qu'a nostre Seigneur de nous donner terreur, à ce que ne nous laissions point aisément mener par l'erreur d'autrui, sous quelque masque et grand nom qu'il soit caché. Car si la réponse de Jésus-Christ est véritable, tous les conducteurs aveugles, soit qu'ils soyent nommez Evesques, Prélats ou

1) Josué I, 7, 8.
2) Matth. VII, 15.
3) Matth. XV, 14.

4) Jhr. XXIII, 14.
5) 1 Jona IV, 1.
6) Gal. I, 8.

ontifes, ne pourroyent autre chose que
rer en une mesme ruine tous ceux qui
suyvront. Pourtant, que d'oresen-
vant ces noms de Conciles, d'Evesques
et de Prélats, lesquels se peuvent aussi
ost faussement prétendre qu'usurper à
on droict, ne nous empeschent point
ue nous n'examinions tous esprits à la
eigle de la Parole de Dieu, pour esprou-
er s'ils sont de Dieu.

43 Puis que nous avons monstre que
l'Eglise n'a pas puissance de forger doc-
trine nouvelle, disons maintenant de la
puissance que luy attribuent les Papistes
en l'interprétation de l'Ecriture. Certes
nous confessons trèsvolontiers, que s'il
se lève dispute de quelque article, il n'y
a meilleur remède ne plus certain, que
d'assembler un Concile de vrais Evesques
pour en faire la discussion. Car une telle
décision, qui aura esté faite en com-
mun et d'un accord par les Pasteurs des
Eglises, après avoir demandé la grâce
du saint Esprit, aura beaucoup plus de
poids, que si chacun d'eux à part en pre-
noit sa résolution pour la prescher au
peuple : combien que seulement deux ou
trois la feissent. D'avantage, quand les
Evesques sont ensemble, ils ont plus de
communité de conférer et regarder que
c'est qu'ils doyvent enseigner, et en
quelle forme, pour avoir conformité, afin
que la diversité n'engendre scandale.
Néanmoins, saint Paul nous monstre
que c'est l'ordre qu'il faut tenir pour ju-
ger des doctrines¹. Car entant qu'il attri-
bue à chacune Eglise l'office de juger, il
lémonstre bien par cela comment on y
doit procéder si la chose vient plus
avant : asçavoir que les Eglises se con-
voient pour en cognoistre. Et la rai-
son aussi nous meine là, que si quel-
qu'un trouble une Eglise en semant une
doctrin incogne et qui ne soit point
en usage, et que la chose viene jusques-
là, qu'on craigne qu'une plus grosse dis-
cussion ne s'ensuyve, les Eglises s'as-
semblent pour examiner la question : et
après en avoir débatu, qu'elles donnent
une résolution prinse de l'Ecriture, la-
quelle oste toute doute au populaire, et

ferme la bouche à ceux qui demandent
d'esmouvoir noise et troubles par leur
ambition ou orgueil. En ceste manière,
quand Arrius se leva, le Concile de Nice
fut tenu : afin que par l'autorité com-
mune de tous les Evesques, l'audace de
ce meschant homme fust réprouvée, et
que les Eglises qu'il avoit troublées fus-
sent remises en leur estat, et que son
hérésie fust exterminée, comme il en
adveint. Quelque temps après pource
qu'Eunome et Macédone autres hérési-
ques esmouvoyent autre contention, on
leur résista par un semblable remède en
assemblant le Concile de Constantinoble.
Le Concile premier d'Ephèse fut tenu
pour détruire l'erreur de Nestorius.
Brief, ç'a esté la façon ordinaire de con-
server l'unité des Eglises, depuis le com-
mencement, toutes fois et quantes que le
diable avoit commencé de machiner quel-
que chose. Mais nous avons à noter
qu'on n'a point en tous lieux ni en tous
temps des Athanases, des Basiles, et des
Cyrilles, et autres semblables défenseurs
de la vraye doctrine comme nostre Sei-
gneur les avoit adoncques suscitez.
Mesmes qu'il nous souviene de ce qui
adveint au Concile second d'Ephèse, où
l'hérésie eutychieenne fut receue, et Fla-
vien saint Evesque banny avec ses adhé-
rens, d'autant qu'il y résistoit : et beau-
coup d'autres méchancetez commises :
asçavoir, d'autant que Dioscore homme
séditieux et de mauvais courage présidoit
là, et non point l'Esprit de Dieu. Mais
quelqu'un me dira que ce n'estoit point
l'Eglise. Je le confesse ; car j'ay cela tout
persuadé, que la vérité ne meurt point,
et n'est pas esteinte en l'Eglise, encores
qu'elle soit oppressée en un Concile :
mais qu'elle est miraculeusement conser-
vée de Dieu, afin de se remettre au-dessus
en son temps. Mais je nie que cela soit
perpétuel, de dire que toute interpréta-
tion qui aura esté approuvée en un Con-
cile, soit pourtant vraye et convenante à
l'Ecriture.

44 Mais les Romanisques tendent à
autre fin, en voulant que les Conciles
ayent puissance souveraine d'interpréter
l'Ecriture, et sans appel : car ils abu-
sent de ceste couverture pour appeler

1) 1 Cor. XIV, 20.

Interprétation de l'Ecriture, tout ce qui a esté déterminé en un Concile. Touchant du purgatoire, de l'intercession des saints, de la confession secrète, et de toutes telles fariboles, on n'en trouvera point une seule syllabe en l'Ecriture. Mais pource que toutes ces choses ont esté définies par l'autorité de l'Eglise, comme ils le disent, c'est-à-dire, pour parler plus à la vérité, qu'elles ont esté receues par opinion et par usage, il les faudra tenir pour interprétations de l'Ecriture. Et non-seulement cela, mais si un Concile a rien ordonné directement répugnant à l'Ecriture, cela mesmes aura le tiltre d'interprétation. Jésus-Christ commande à tous de boire du calice en sa Cène¹: le Concile de Constance a défendu de le donner au peuple, et a voulu que le seul prestre qui célèbre la Messe en beust. Ils veulent que nous tenions pour interprétation de l'Ecriture, une chose qui est si évidemment contraire à l'institution de Jésus-Christ. Saint Paul appelle la défense du mariage, Hypocrisie des diables²: et en un autre lieu le saint Esprit prononce que le mariage est saint et honorable en tous estats³: Ce que le mariage a esté depuis défendu aux Prestres, ils veulent que cela soit pour interprétation de l'Ecriture, combien qu'on ne puisse rien imaginer plus contraire. Si quelqu'un ose ouvrir la bouche pour sonner mot, il est jugé hérétique, d'autant que la détermination de l'Eglise est sans appel: et qu'on ne doit douter que toute interprétation qu'elle fait ne soit vraye.

Qu'est-ce que je crierai contre une impudence? Car il suffit de l'avoir monstrée. Touchant ce qu'ils babilent que l'Eglise a puissance d'approuver l'Ecriture: je me déporte d'en dire pour cause. Car d'assujettir ainsi le gosse de Dieu à la censure des hommes, qu'elle n'ait autorité sinon entant qu'il leur plaist, c'est un blasphème indigne d'estre mentionné. D'avantage, j'ai touché ci-dessus au premier livre de l'Institution, comment je leur demanderay une quoy. Si l'autorité de l'Ecriture est fondée sur l'approbation de l'Eglise, quel démentir leur Concile ils me peuvent alléguer de contraire. Je pense qu'ils n'en ont nul. Car si l'on dit doncques Arrius souffroit-il d'estre déclaré hérétique à Nice par les tesmoignages qu'il y avoit alléguoit de l'Evangile de saint Jean. Car selon ceste raison des papistes, si l'on ne pouvoit répudier, veu qu'il n'y eust encore approbation aucune de Concile universel. Ils allèguent un rolle de l'Ecriture qui se nomme le Canon de l'Eglise, lequel ils disent estre procédé de la tradition de l'Eglise. Mais je demande au chef, en quel Concile ce Canon a esté composé. Yci il faut qu'ils demeurent muets. Combien que je voudrois encore sçavoir plus outre, quel ils disent que soit ce Canon: car je voy que cela n'estoit point arrêté entre les anciens. Si ce que dit saint Hiérosolime¹, nous tiendrons pour Apocryphe les livres des Machabées, l'histoire de Tobie, l'Ecclesiastique, et autres semblables. Ce que toutesfois ces bigots ne veulent point permettre.

CHAPITRE X.

De la puissance de l'Eglise à faire et ordonner loy: en quoy le Pape avec ses siens ont exercé une cruelle tyrannie et géhenne sur les âmes.

4 S'ensuyt la seconde partie de l'autorité de l'Eglise, laquelle les Papistes veulent estre située à imposer loix à leur poste. De ceste source sont venues infinies traditions, lesquelles ont esté autant

de cordeaux pour estrangler les pècheres âmes. Car ils ne font point plus de compte de la Bible que les Scribes et Pharisiens faisoient, de mettre sur les espaules du peuple des fardeaux importables, lesquels ils ne

1) Math. XXVI, 27.

2) Hébr. XIII, 4.

3) 1 Tim. IV, 1-3.

1) Prefat. en livres Salom.

droient toucher d'un doigt ¹. J'ay déjà remontré ailleurs quelle et combien cruelle torture contient ce qu'ils commandent à chacun, de confesser tous ses péchez à l'aureille d'un Prestre. Il n'y apparoist pas en toutes leurs autres loix une violence si énorme. Mais celles qui semblent les plus supportables ne laissent point d'opprimer tyranniquement les consciences. Je me déporte de dire qu'elles abastardissent le service de Dieu, et ravissent à Dieu mesme le droict qui luy appartient d'estre seul Législateur. Voyci doncques l'argument que nous avons maintenant à traiter, S'il est licite à l'Eglise d'astreindre les consciences aux loix qu'elle voudra faire. En ceste dispute nous ne touchons point à l'ordre qui sert à la police : mais seulement il est question que Dieu soit purement et librement servi selon qu'il a commandé, & que la liberté spirituelle nous demeure libre. L'usage commun de parler est tel, que tous édits procédez des hommes touchant le service de Dieu, soyent nommez traditions humaines. C'est contre ces loix que nous avons à combattre, non pas contre les saintes ordonnances si utiles, qui servent à garder modestie & bonnesteté, ou nourrir la paix. La fin de combattre est de refréner l'empire tant excessif et barbare, que ceux qui veulent estre réputez Pasteurs ont usurpé sur les autres âmes, desquelles ils sont vileins barreaux. Car ils veulent que les loix qu'ils font soyent spirituelles, et qu'elles appartiennent à l'âme : affirmans qu'elles sont nécessaires à la vie éternelle. En ce Roy est assailly et violé le royaume de Christ : et la liberté donnée de luy aux consciences des fideles, opprimée et abaissée. Je laisse maintenant à dire sur quelle impiété ils fondent l'observance de leurs loix, disans que par là nous acquérons la remission des péchez et justice : en mettant en icelles toute la somme de religion. Pour le présent je débattray seulement ce point, qu'on ne doit imposer nécessité aux consciences es choses desquelles elles sont affranchies par Jésus-Christ : & sans laquelle franchise (comme nous

avons ci-devant enseigné) elles ne peuvent avoir repos envers Dieu. Il faut qu'elles recognoissent pour leur Roy un seul Christ, et pour libérateur : et qu'elles soyent gouvernées par la seule loy de liberté, qui est la sacrée parole de l'Evangile, si elles veulent retenir la grâce qu'elles ont une fois obtenue en Jésus-Christ : et qu'elles ne soyent assujeties à servitude aucune, ne captivées sous quelques liens.

2 Ces législateurs font bien semblant que leurs constitutions sont loix de liberté, un joug gracieux et fardeau léger. Mais qui est-ce qui ne voit que ce sont purs mensonges? Touchant d'eux, ils n'ont garde de sentir la pesanteur de leurs loix : veu qu'ayans rejeté toute crainte de Dieu, ils contemnent aussi hardiment leurs loix que celles de Dieu. Mais ceux qui sont touchez de quelque soin de leur salut, sont bien loing de s'estimer libres ce pendant qu'ils sont estreints de leurs liens. Nous voyons combien songneusement a évité saint Paul de charger les consciences, jusques à n'oser en une seule chose les lier ¹. Et non sans cause. Certes il cognoissoit que c'estoit une playe mortelle faite aux consciences, si on leur imposoit nécessité des choses desquelles la liberté leur avoit esté laissée de Dieu. Au contraire, à grand'peine pourroit-on nombrer les constitutions que ceux-ci ont rigoureusement publiées sur peine de damnation éternelle, et lesquelles ils exigent en toute extrémité comme nécessaires à salut. Or il y en a beaucoup fort difficiles à garder : mais si on les amasse en un, l'observation en sera du tout impossible : telle en est la quantité. Comment doncques se pourra-il faire, que ceux qui sont chargez d'un si gros fais et pesant, ne soyent tormentez d'horribles angoisses et perplexité? Je di doncques derechef que mon intention est de combattre yci contre telles loix qui se bastissent et se mettent sus, pour lier les âmes devant Dieu, et les envelopper de scrupules : comme si tout ce qu'elles contiennent devoit estre observé de nécessité.

¹) Math. XXIII, 4 ; Luc XI, 46.

¹) 1 Cor. VII, 25.

3 Plusieurs se trouvent empeschez en ceste question, pource qu'ils ne distinguent pas assez subtilement entre le siège judicial de Dieu, qui est spirituel, et la justice terrestre des hommes. La difficulté leur est encores augmentée, de ce que saint Paul commande d'obéir aux Magistrats, non-seulement pour crainte d'estre puny, mais aussi pour la conscience ¹. Dont il s'ensuyt que les consciences sont aussi bien sujettes aux loix civiles. Si ainsi est, ce que nous avons desjà dit au chapitre prochain, et ce qui nous reste à dire touchant le régime spirituel, seroit mis à néant. Pour soudre ce nœud, il nous est besoin de sçavoir en premier lieu, que c'est que Conscience. Ce qui se peut en partie tirer du mot. Car Science est l'appréhension ou notice de ce que les hommes cognoissent, selon l'esprit qui leur est donné. Quand doncques ils ont un sentiment et remors du jugement de Dieu, comme un tesmoin qui leur est apposé pour ne point souffrir qu'ils cachent leurs péchez, mais les attirer et solliciter au jugement de Dieu, cela est nommé Conscience. Car c'est une cognoissance moyenne entre Dieu et l'homme, laquelle ne permet point à celui qui voudroit supprimer ses fautes, de s'oublier : mais le poursuit à luy faire sentir qu'il est coupable. C'est ce qu'entend saint Paul, en disant que la conscience atteste aussi avec les hommes quand leurs pensées les condamnent ou absoudent devant Dieu ². Une simple cognoissance et nue pourroit estre en un homme comme estouffée. Parquoy ce sentiment qui adjourne et attire l'homme au siège judicial de Dieu, est comme une garde qui luy est donnée pour l'esveiller et espier, et pour découvrir tout ce qu'il seroit bien aise de cacher s'il pouvoit. Et voilà dont est venu le proverbe ancien, Que la conscience est comme mille tesmoins. Par une mesme raison saint Pierre met la response de bonne conscience ³, pour un repos et tranquillité d'esprit, quand l'homme fidèle s'appuyant en la grâce de Christ, se présente hardiment devant la face de Dieu. Et l'Apostre

en l'Epistre aux Hébreux, disant que les fidèles n'ont plus de conscience de péché ¹, signifie qu'ils en sont délivrés, absous, pour n'avoir plus de remords, les redargue.

4 Parquoy comme les œuvres ont regard aux hommes, aussi la conscience a Dieu pour son but : tellement que la conscience n'est sinon une intégrité intérieure du cœur. Et c'est à ce que saint Paul dit que l'accomplissement de la Loy est charité, de conscience et de foy non feinte ². En un autre lieu il monstre en quoy elle diffère de la science, disant qu'aucuns sont de la foy, pource qu'ils s'estoient tournés de bonne conscience. Ces mots il signifie que c'est une affection vive d'honorer Dieu, et un droit vivre purement et saintement. Quelque fois le nom de Conscience s'applique ce qui concerne les hommes : comme quand saint Paul dit aux Actes, qu'il mis peine de cheminer tant envers qu'envers les hommes en bonne conscience ³ : mais cela s'entend d'autant que les fruits extérieurs qui en procèdent parviennent jusques aux hommes. Mais parler proprement, la conscience, comme j'ay dit, a son but et adresse à Dieu. Parquoy nous disons qu'une loy liée aux consciences, quand elle oblige simplement et du tout l'homme, sans avoir gard aux prochains, mais comme si on n'avait affaire qu'à Dieu. Exemple : Dieu nous commande non-seulement d'avoir le cœur pur de toute impudicité, mais aussi de nous garder de toutes paroles vilenes et dissolutions tendantes à l'impudence. Quand il n'y auroit homme vivant sur la terre, je suis tenu en conscience de garder telle loy. Par exemple si je me desborde à quelque impudicité, je ne pêche pas seulement en ce que je donne scandale à mes frères, mais je suis coupable devant Dieu, comme si j'ay transgressé ce qu'il m'avoit défendu entre luy et moy. Il y a une autre considération quant aux choses indifférentes, car il nous en faut abstenir tant que nous pourrions offenser nos frères, l

1) Rom. XIII, 1, 5.
2) 1 Pierre III, 21.

3) Rom. II, 15.

1) Hébr. X, 2.
2) Act. XXIV, 16.

3) 1 Tim. I, 3.

est avec conscience franche et libre. Comme saint Paul le monstre, parlant de la chair consacrée aux Idoles : Si quelqu'un, dit-il, en fait scrupule, n'en mange point à cause de la conscience : ce n'est pas de la tiene, mais de celle de ton prochain ¹. L'homme fidèle qui seroit adroit, pécheroit, scandalisant son prochain par son manger : mais combien Dieu luy commande de s'abstenir par l'amour de son prochain de manger de telle viande, et qu'il luy soit nécessaire de s'y assujétir, toutesfois la conscience ne laisse pas d'estre tousjours en liberté. Nous voyons doncques comme ceste loy n'impose sujétion sinon à l'œuvre extérieure : et ce pendant laisse la conscience libre.

5 Revenons maintenant aux loix humaines. Si elles tendent à ceste fin de nous assujétir, comme s'il estoit nécessaire de les observer, voire d'une nécessité simple et précise : nous disons que ces consciences sont chargées outre raison, d'autant qu'elles doyvent estre réglées et réglées par la seule Parole de Dieu, comme elles ont à faire à luy et non pas aux hommes. Et de faict, tel a esté le sens de ceste distinction vulgaire qu'on a tenue par toutes les escholes : que c'est autre chose des juridictions humaines et politiques, que de celles qui touchent à la conscience. Combien que le monde ait esté plongé en horribles ténèbres d'ignorance, si est-ce que tousjours ceste petite estincelle est demeurée libre, qu'il y avoit une juridiction à l'art pour la conscience, qui estoit par-dessus les hommes. Vray est que ceux qui confessoient cela en un mot, le renversoyent puis après : si est-ce toutesfois que Dieu a voulu qu'il y demeurast tousjours quelque tesmoignage de la liberté chrestienne, pour exempter les consciences de la tyrannie des hommes. Mais la difficulté que nous avons esmeue par-dessus n'est point encores solue. Car il faut obéir aux Princes non-seulement pour la punition, mais pour la conscience : s'ensuyt de là, comme il semble, que les loix des Princes dominant sur les

consciences pour les tenir bridées. Or si cela est vray, il en faudra autant dire des loix ecclésiastiques. Je respon qu'en premier lieu il convient distinguer entre le genre et les espèces. Car combien que chacune loy en particulier n'oblige point la conscience, toutesfois nous sommes tenus de les garder en général par le commandement de Dieu, qui a approuvé et establi l'autorité des Magistrats. Et voylà sur quoy saint Paul insiste en toute sa dispute ; c'est qu'il nous faut honorer les Magistrats, d'autant qu'ils sont ordonnez de Dieu ¹. Ce pendant il n'enseigne pas que les loix ou statuts qu'ils font appartiennent au régime spirituel des âmes, veu que par tout il maintient que le service de Dieu est la reigle de bien et saintement vivre. Quant à la spiritualité, qu'on appelle, elle est par-dessus tout décret et statut des hommes. Il y a un autre second point à noter, qui dépend du premier : c'est que toutes loix humaines (j'enten celles qui sont droictes et justes) ne lient point la conscience, pource que la nécessité de les observer ne gist point aux choses qu'elles commandent, comme si c'estoit péché de soy, faire ceci ou cela : mais que le tout se doit rapporter à la fin générale, c'est qu'il y ait bon ordre et police entre nous. Or toutes loix qui déterminent quelque façon de servir à Dieu outre sa Parole, ou celles qui imposent une nécessité précise, quant aux choses libres et indifférentes, sont bien loing d'une telle fin.

6 Or telles sont toutes les constitutions qui sont aujourd'huy nommées en la Papauté, Ecclésiastiques, lesquelles ils disent estre nécessaires pour bien honorer et servir Dieu. Et selon qu'elles sont innumérables, aussi ce sont autant de liens pour captiver les âmes. Combien que nous en ayons brièvement touché en exposant la Loy, toutesfois pource que ce lieu est plus propre à en traiter tout au long, je m'estudieray de recueillir en somme ce qui en est, et le déduire par le meilleur ordre que faire se pourra. Et pource que nous avons aussi n'aguères

¹) 1 Cor. X, 28, 29.

¹) Rom. XIII, 1.

suffisamment parlé de la licence que s'attribuent les faux Evesques, touchant d'enseigner telle doctrine et forger tels articles de foy que bon leur semble : je laisseray pour le présent toute ceste matière, et insisteray seulement à parler de la puissance qu'ils se vantent avoir pour faire loix et constitutions. Voylà doncques la couleur qu'a eue le Pape et tous ses Evesques cornus, de charger les consciences de nouvelles loix : c'est qu'ils sont ordonnez du Seigneur législateurs spirituels, entant que le gouvernement de l'Eglise leur est commis. Et pourtant tout ce qu'ils commandent et ordonnent, ils disent qu'il doit estre nécessairement observé par tout le peuple chrestien. Pourtant que celuy qui y aura contrevenu est coupable de double désobéissance, entant qu'il est rebelle à Dieu et à l'Eglise. S'ils estoyent vrais Evesques, je leur concéderoye bien quelque autorité en cest endroit : non pas tant qu'ils en demandent, mais autant qu'il en seroit mestier pour entretenir la police de l'Eglise. Mais puis qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils veulent qu'on les répute, ils n'en sçauroyent si peu demander que ce ne soit trop. Toutesfois pource que nous avons jà démontré quels ils sont, et en quelle estime on les doit avoir, otroyons-leur pour le présent que tout ce qu'ont les vrais Evesques de puissance leur compète. Mettant ce cas, je nie toutesfois qu'ils soyent ordonnez comme législateurs sur les fidèles, pour constituer reigle de vivre à leur plaisir, ou contraindre le peuple à garder leurs statuts et décrets. Quand je di cela, j'enten qu'il ne leur est nullement licite de commander à l'Eglise d'observer ce qu'ils auront d'eux-mesmes estably sans la Parole de Dieu, en y mettant nécessité. Puis que ceste puissance a esté incogne des Apostres, et que si souvent Dieu l'a interdite par sa propre bouche aux ministres de son Eglise¹, je m'esbahi comment ils l'ont osée usurper contre la défense de Dieu si manifeste, et encores plus de ce qu'ils l'osent aujourd'huy maintenir.

7 Le Seigneur a tellement comprins en

1) Is. XXIX, 14.

sa Loy tout ce qui appartenoit à la gloire parfaite de bien vivre, qu'il n'a laissé aux hommes à y adjouster : ce qu'il a fait pour deux causes. La première est que d'autant que toute sainteté et justice est située en cela, que nostre vie est rangée à sa volonté, comme à une fin unique de toute droicture, c'est pourquoy la raison que luy seul ait la maistrise sur le gouvernement sur nous. La seconde est qu'il a voulu monstrier qu'il ne requiert rien de nous plus qu'obéissance. Sur ceste raison saint Jacques dit, Qui juge la terre, il juge la Loy : et qui juge la Loy, il n'en est point observateur, mais supérieur. Or il y a un seul Législateur qui peut sauver et damner¹. Nous voyons comment Dieu s'attribue cela comme un privilège particulier, de nous régir par sa sainte volonté, par son empire et par ses loix. Ceste puissance mesme avoit esté dite au paravant d'Isaïe, Le Seigneur est nostre Roy, Le Seigneur est nostre Législateur, Le Seigneur est nostre Juge, il nous sauvera. Certes en tous les deux passages il est monstré que Dieu seul a la vie et la mort en sa main, d'autant qu'il a l'autorité sur l'âme. Et mesmes saint Jacques prononce ainsi tout clairement. Pourquoy nul homme ne peut usurper un tel droit. Dont il s'ensuyt qu'il faut tenir Dieu pour le seul Roy de nos âmes, lequel seul a la puissance de sauver et damner. Comme chantent les paroles d'Isaïe, Il faut recognoistre pour Roy, Juge, Législateur et Sauveur. Pourtant saint Pierre, en advertissant les Pasteurs de leur office, les exhorte de tellement paître leur troupeau, qu'ils n'exercent point de domination sur les héritages². Par lequel il signifie le peuple de Dieu, qu'il a acquis comme sa propre possession. Si nous considérons bien ce point, qu'il n'est point licite de transférer à l'homme tel ce que Dieu s'approprie à soy, nous entendrons que toute l'autorité que les hommes attribuent ceux qui se veulent eslever sur l'Eglise à leurs propres statuts, est retranchée par ce moyen.

8 Or pource que toute ceste question dépend de là, que si Dieu seul est no-

1) Jacq. IV, 11, 12.

2) 1 Pierre V, 2, 3.

3) Is. XXXIII, 22.

il n'est pas licite à l'homme usurper ceste dignité, il nous en mémoire les deux raisons nous amenées, pourquoy c'est attribue cela à luy seul. La 1^{re}, à ce que sa volonté soit une reigle parfaite de toute sainteté : et pourtant, que la bien vivre soit de cognoistre ce qui lui plaist. La seconde est, que la façon de le bien et deuement soit reconnu pour seul supérieur des âmes, ayant l'autorité de Dieu, et que nostre devoir soit de nous conformer à lui. Quand ces deux raisons seront en nostre mémoire, il nous sera facile de discerner quelles constitutions des hommes sont contraires à la volonté de Dieu : à sçavoir toutes celles qui ne lui ont point été données, et qui ne lui appartiennent point. Et ausquelles garder on asservir les consciences, comme si elles étaient nécessaires. Qu'il nous souviene de ne point poiser tous les statuts et les hommes en ceste balance, si sans avoir un certain examen et saint Paul en l'Epistre aux Corinthiens s'arme de la première raison, contre les faux prophètes qui imposer nouvelles charges sur eux. En l'Epistre aux Galatiens, nous en la seconde, ayant toute semblable cause à démentir. Doncques en l'Epistre aux Corinthiens il ne faut point prendre des principes de doctrine du vray service de Dieu, d'autant qu'il nous a fidèlement et suffisamment instruit comment nous le devons faire. Pour démontrer cela, il commence le chapitre 1^{er} comment toute la doctrine qui amène l'homme à persévérer en Dieu, est contenue en l'Épître aux Corinthiens commencement du chapitre II, et tous les trésors de sagesse et de science sont cachez en Christ¹. Il conclut que les fidèles se doivent garder d'estre distraits du travail par une vaine philosophie, et des constitutions des hommes. Puis au commencement du chapitre III il passe encores montrant tous services de Dieu

volontaires, comme il les appelle, c'est-à-dire que les hommes auront controuvé d'eux-mêmes, ou prins des autres : et en général tous commandemens inventez des hommes pour servir Dieu. Nous avons doncques ce point gagné, que toutes constitutions : en l'observation desquelles ont fait à croire que le service de Dieu est situé, sont meschantes. Touchant des argumens dont il use en l'Epistre aux Galatiens, pour monstrier qu'il n'est pas licite d'assujettir les consciences, lesquelles doivent estre gouvernées de Dieu seul², chacun les peut entendre en les lisant : principalement je renvoye les lecteurs au chapitre V.

9 Mais pource que toute ceste matière sera mieux liquidée par exemples, il sera bon devant que procéder outre, d'accommoder ceste doctrine à nostre temps. Nous disons que les constitutions desquelles le Pape avec sa bande charge l'Eglise, sont pernicieuses et meschantes. Les Papistes les maintiennent estre saintes et utiles. Or il y en a deux espèces : car les unes sont des cérémonies, les autres regardent plus à la discipline. Adviseons doncques si nous avons juste cause qui nous meine à les réprouver tant les unes que les autres. Certes il y en a plus que je ne voudroye : premièrement ceux qui les font ne maintiennent-ils pas haut et clair que le vray service de Dieu y est compris ? A quelle fin rapportent-ils leurs cérémonies, sinon à ce que Dieu soit servy par icelles ? Et cela ne se fait point seulement par les idiots et commun populaire, mais par l'approbation de ceux qui sont les gouverneurs et prélats. Je ne touche point encores aux énormes abominations, par lesquelles ils se sont efforces de renverser toute piété : mais il est certain qu'ils ne feroient pas des crimes mortels et irrémissibles, d'estre contrevenu à la moindre tradition de celles qu'ils ont forgées, s'ils n'assujettissent le service de Dieu à leurs inventions propres. En quoy doncques faillons-nous, si nous ne pouvons aujourd'huy porter ce que saint Paul dit n'estre point tolérable : à sçavoir qu'il ne faut

1) Col. II, 3.

2) Gal. V, 1.

point compasser le service de Dieu au plaisir des hommes : principalement quand ils commandent qu'on le serve en rudimens puériles, c'est-à-dire en choses extérieures¹ : ce que saint Paul dit estre répugnant à Christ. D'avantage, il est assez notoire comment ils astreignent les consciences à observer d'une rigueur extrême tout ce qu'ils commandent. Quand nous contredisons à cela, nous avons saint Paul adjoinct avec nous en la mesme cause : lequel ne permet nullement que les consciences des fidèles soyent soumises à la servitude des hommes².

40 D'avantage il y a encores pis, c'est que depuis qu'on a une fois commencé de constituer la religion en ces vaines traditions, il s'ensuyt incontinent après ceste perversité une autre malédiction exécrationnable, laquelle Christ reprochoit aux Pharisiens : c'est asçavoir que le commandement de Dieu est mesprisé et anéanti pour garder les préceptes des hommes³. Je ne combatray point de mes paroles contre nos législateurs qui sont à présent. Je leur donne la victoire, s'ils se peuvent excuser que ceste accusation de Christ ne s'adresse point à eux. Mais comment s'en excuseroyent-ils, veu que c'est cent fois plus horrible péché en eux, de ne s'estre confessé une fois l'an en l'oreille d'un Prestre, que d'avoir mené meschante vie tout au long de l'année ? avoir touché de la chair au bout de la langue au vendredi, que d'avoir souillé tous ses membres chacun jour par paillardise ? avoir mis la main à quelque ouvrage utile et honneste de soy en un jour de feste dédié à quelqu'un de leurs saints canonisez à leur poste, que d'avoir tout au long de la sepmaine employé tout son corps à meschans actes ? un Prestre estre conjoint en mariage légitime, que d'estre entaché de mille adultères ? de ne s'estre point acquitté d'un vœu de pèlerinage, que de rompre sa foy en toutes promesses ? n'avoir point employé son argent aux pompes désordonnées de leurs Eglises, que d'avoir délaissé un povre en une extrême nécessité ? avoir passé par-devant une idole sans oster son bonnet, que

d'avoir contemné tous les hommes du monde ? n'avoir point barboté à ce heures longues paroles sans sens, n'avoir jamais prié en vraye affe. Qu'est-ce anéantir le commandement de Dieu pour ses traditions, si cela n'est asçavoir quand froidement et par acquit recommandans l'observance des commandemens de Dieu, ils ont rendu une entière obéissance de cœur avec un si grand soin : comme la vertu de piété y estoit située punissans la transgression de la Loi de Dieu par amendes de légères traditions, ils ne punissent de moindre la transgression d'un de leurs décrets par prison, feu, ou glaive ? Quant ils sont assez faciles à pardonner aux contempteurs de Dieu, ils poursuivent les contempteurs d'une haine inexorable la mort ? Et quand ils instruisent les ignorans, qu'ils aimeroient mieux que toute la Loy de Dieu estre renversée qu'un seul point des commandemens de l'Eglise, comme ils les appellent, mièrement, c'est trop desvoyé du chemin, que pour choses légères et frivoles s'arrestoit au jugement de Dieu ? l'un contemne, condamne, et jette l'autre. Maintenant (comme saint Paul les nomme⁴) sont plus punis, que les ordonnances célestes de Dieu. Celuy qui est absous en son manger. Une femme légitime est défendue à celuy auquel est permise une paillardise. Voylà le fruit de ceste obéissance plene de prévarication, laquelle se recule autant de Dieu, qu'elle s'encline aux hommes.

41 Il y a encores deux autres réproches en ces constitutions, lesquels ne sont pas petis. Le premier est, que nous amusent à des observations plus grand'part inutiles, et mesmes souvent sottes et contre raison. Le second est, que la multitude en est si oppressée et estans réduites à une

¹) Col. II, 20.

²) Matth. XV, 2.

³) Gal. V, 1

⁴) Gal. IV, 9.

de Juifverie, s'arrestent tellement aux ombres, qu'elles ne peuvent venir à Christ. Je les appelle inutiles et ineptes; sçay bien que cela ne sera point croyable à la prudence charnelle. Car le sens naturel de l'homme y prend si grand plaisir, que quand on les oste il lui semble que toute l'Eglise est desfigurée : mais est ce que saint Paul dit, qu'elles ont l'apparence de sagesse, à cause qu'il semble que Dieu y soit servy, et qu'elles nous percent à humilité et à discipline¹. Par là il nous donne une admonition très utile, laquelle doit bien estre imprimée en nostre mémoire. Les constitutions humaines, dit-il, ont couleur de sagesse pour nous tromper. Si nous demandons quelle, il respond qu'entant qu'elles sont forgées des hommes, l'entendement humain recognoissant là ce qui est sien, le reçoit plus volontiers que ce qui seroit autrement trèsbon, mais ne s'accorderoit pas si bien à sa folie et vanité. Il nous respond secondement, que c'est d'autant que nous pensons avoir en icelles une bonne instruction à humilité. Il respond finalement, que c'est d'autant qu'elles semblent advis appartenir à refréner les concupiscences de la chair, d'autant qu'elles contiennent quelque forme d'austérité. Mais quand il a tout dit, les accepte-il ? ou bien se-il de raisons pour descouvrir ceste fautive apparence ? Au contraire, pource qu'il estimoit que ce seul mot estoit suffisant pour les réprover, que ce sont inventions controuvées des hommes, il ne craignoit point les redarguer plus amplement : ou bien, pource qu'il sçavoit que tous services de Dieu forgez à l'appétit des hommes, sont à rejeter en l'Eglise, et qu'ils doyvent estre d'autant plus suspects aux fidèles, qu'ils ont accoustumé de délecter les hommes : pource aussi qu'il sçavoit qu'il y a telle différence entre la vraie humilité et la fausse imitation d'icelle, qu'il est facile de discerner l'une de l'autre : finalement, pource qu'il sçavoit que ceste austérité dont il parle, ne doit estre tenue que pour un exercice corporel, il a nommé ces choses pour confuter les traditions humaines entre les

fidèles, combien que de là elles prennent toute leur dignité entre les hommes.

42 En ceste manière aujourd'huy non-seulement le commun populaire, mais ceux qui pensent estre bien sages selon le monde, prennent un merveilleux plaisir à user d'une grande pompe de cérémonies. Touchant des hypocrites et des sottises femmes qui sont bigotes de nature, il leur semble advis qu'il n'y a rien de plus beau ne de meilleur. Mais ceux qui espluchent de plus près, et considèrent mieux à la droicte reigle que c'est que tout cela vaut, entendent que tout cela n'est que fatras, d'autant qu'il n'en vient nul prouffit. Secondement que ce sont abus et tromperies, d'autant que les yeux en sont esblouis pour mener l'homme en tout erreur. Je parle des cérémonies auxquelles les Romanisques font à croire qu'il y a de grans mystères cachez. Or nous expérimentons que ce n'est que dérision : et n'est point de merveilles que ceux qui les ont mises sus, sont tombez en ceste folie de s'amuser et décevoir les autres en tels badinages frivoles, veu qu'ils ont prins pour leur patron en partie les folles resveries des Payens, en partie les observations de la Loy mosaïque, lesquelles ne nous appartenoyent non plus que les sacrifices des bestes brutes, et les choses semblables, lesquelles ils ont ensuyvies sans discrétion, comme singes. Certes quand il n'y auroit nul autre argument, si est-ce que d'une fripperie tant mal cousue, on n'en sçaitroit rien attendre qui vaille. Et la chose est toute évidente, qu'il y a la pluspart des cérémonies papistiques qui n'ont autre usage que de rendre le peuple stupide, plustost que de l'enseigner. Semblablement les hypocrites ont en grande révérence ces canons nouveaux, et les tiennent comme de grande importance, combien qu'ils soyent plus pour renverser la discipline que pour la conserver; car si on les regarde bien de près, on trouvera que ce ne sont que masques sans vérité.

43 Pour venir à l'autre point que j'ay mis, qui est-ce qui ne voit qu'il y a eu tant de traditions amassées les unes sur les autres, que la multitude en est creue

¹) Col. 11, 23.

sans nombre, tellement qu'elle est intolérable à l'Eglise chrestienne? Car aux cérémonies il y apparoist un vray Judaïsme. Les autres observations sont comme géhennes pour tormenter cruellement les povres consciences. Saint Augustin se plaignoit de son temps, que desjà pour lors tout estoit si plein de présomption en mesprisant les commandemens de Dieu, que celui qui avoit marché à pied nud durant l'octave de son Baptisme, estoit plus grièvement repris que celui qui s'estoit enyvré. Il se plaignoit semblablement que l'Eglise, laquelle Dieu a voulu estre libre, estoit tellement foulée et grevée d'ordonnances et statuts, que la condition des Juifs avoit esté plus aisée¹. Si ce saint personnage vivoit aujourd'huy, quelles querimonies feroit-il de la malheureuse servitude où nous sommes? Car le nombre en est augmenté jusques à dix fois autant qu'il y'en avoit adoncques : et on insiste cent fois plus rudement en chacun point qu'on en faisoit. Et de faict il en advient tousjours ainsi : c'est que quand les hommes ont une fois occupé l'empire sur les âmes, ils ne cessent de faire nouveaux commandemens et nouvelles défenses, jusques à ce qu'ils se soyent desbordés en toute extrémité. Ce que saint Paul signifie trèsbien quand il dit, Si vous estes morts au monde, comment vous astreint-on par décrets, comme si vous y estiez vivans? Ne mange point de cela, n'en goustez point, n'y attouche point². Il décrit yci fort bien la procédure des séducteurs, qui commencent par superstition, défendant de manger d'une viande, voire mesmes bien peu. Après avoir gagné ce point, ils défendent aussi mesmes d'en gouter. Leur a-on accordé cela, ils font à croire qu'il n'est pas licite d'y toucher.

14 Nous reprenons doncques aujourd'huy à bon droict ceste tyrannie aux traditions humaines : asçavoir que les povres consciences sont merveilleusement tormentées par statuts infinis, à l'observation desquels on oblige estroitement le monde. Touchant des Canons qui appartiennent à la discipline, il en a

esté dit ci-dessus. Des cérémonies, diray-je? lesquelles n'apportent prouffit, sinon de nous faire revenir à figures judaïques, ensevelissans à nostre Seigneur Jésus? Le Seigneur saint Augustin, nous a ordonné Sacremens, excellens en signification, faciles à observer¹. Or combien regrette-t-on à ceste simplicité la multitude et les observations dont l'Eglise est développée? Je sçay bien sous quelle leur aucuns excusent ceste perversité, allèguent qu'il y en a plusieurs de nous d'aussi rudes qu'il y en a au peuple d'Israël : que pour iceux une forme puérile a esté introduite : quelle combien que les sçavans et les simples se puissent passer, ils ne la doivent toutefois mespriser, puis qu'ils la trouvent qu'elle est utile à leurs frères. Je ne sçay que nous sçavons bien que c'est qu'un chacun Chrestien à l'infirmité de ses prochains : mais ce n'est pas la façon de s'accomoder à l'infirmité des rudes, leur imposant un grand tas de cérémonies pour les opprimer. Dieu n'a point sans cause ceste différence entre le peuple ancien et nous, qu'il a voulu imposer à iceluy par signes et figures à la façon des petits enfans : et qu'envers nous il a voulu d'une autre simplicité, ayant aboli la pompe extérieure : Comme un enfant saint Paul, est gouverné et tenu en discipline par son pédagogue selon la simplicité de son aage : ainsi les Juifs ont été conduits sous la Loy². Mais nous sommes semblables aux jeunes gens qui sont sortis d'enfance, et n'ont plus besoin d'estre en curatèle ny en discipline puérile. Certes le Seigneur prévoyoit quel seroit le commun peuple de l'Eglise chrestienne, et comment il seroit gouverné de le régir selon sa rudesse : tout ainsi qu'il a mis ceste discrétion que nous voyons dite, entre nous et les Juifs. Ainsi nous avons une folle raison à nous de vouloir dresser la façon judaïque pour servir aux rudes, laquelle a esté cassée et abolie par Jésus-Christ. Ceste diversité entre nous et du peuple ancien est auclairée par les paroles qu'eut le Seigneur

1) *Ad Januar.*, *epist.* CXIX.2) *Col.* II, 20, 21.1) *Epist.* CXVIII, *Ad Januar.*2) *Gal.* IV, 1.

us avec la Samaritaine, quand il luy
que le temps estoit venu, que les vrais
ateurs de Dieu l'adoreroyent en es-
et vérité¹. Cela certes avoit bien esté
jours fait : mais les fidèles du Nou-
Testament diffèrent en cela des an-
s Pères, que l'adoration spirituelle
Dieu estoit couverte du temps de la
de cérémonies, et comme cachée
ans : maintenant nous adorons Dieu
plement, d'autant que le voile du
mple est rompu avec toutes ses appar-
ances. Pourtant ceux qui confondent
te différence, renversent l'ordre insti-
et estably par Jésus-Christ. Quel-
un demandera, Les rudes doncques
auront-ils nulles cérémonies pour sou-
ger leur ignorance ? Je confesse qu'il
est que bon et utile de les aider par ce
moyen : mais je di qu'il faut user de
mesure, asçavoir que le tout serve à es-
claircir la cognoissance de Jésus-Christ,
et non pas l'obscurcir. Dieu doncques
nous a donné peu de cérémonies et ai-
dées, pour nous représenter Jésus-Christ
depuis qu'il nous a esté exhibé. Les Juifs
n'ont eu d'avantage pour le figurer en
son absence. Or je di qu'il leur estoit
bsent pour lors : non pas quant à sa
vertu, mais quant à la façon de le repré-
senter. Pourtant si nous voulons tenir
un moyen en cest endroit, il nous faut
garder de multiplier le nombre des cé-
rémonies, lequel doit estre petit selon
l'ordonnance de Dieu. Il faut adviser que
celles que nous aurons soyent aisées,
pour ne point grever les consciences : et
s'en leur signification elles ayent une
clarté et évidence telle que dit a esté.
Or cela n'ait pas esté fait, qu'est-il mes-
sage de le monstrer plus au long ? car il
est notoire à chacun.

45 Je laisse à dire les fantasmes perni-
cieux dont on a abréuvé le povre monde
en y faisant à croire que les cérémonies
inventées des hommes sont sacrifices
plaisans à Dieu, par lesquels les péchez
sont effacez, et par lesquels on acquiert
grâce et salut. Quelqu'un me dira que
ce sont choses bonnes d'elles-mesmes,
les ne peuvent estre corrompues par

ces erreurs survenans, veu qu'il en ad-
vient bien autant aux œuvres que Dieu
a commandées. Mais cela est plus into-
léralable, de faire tel honneur aux œuvres
controuvées au plaisir des hommes, que
de les réputer méritoires de la vie éter-
nelle. Car les œuvres commandées de
Dieu, prennent le fondement de leur ré-
munération, de ce que Dieu les a agréa-
bles à cause de l'obéissance. Elles ne
sont point doncques estimées pour leur
propre dignité ou mérite, mais d'autant
que Dieu prise l'obéissance que nous luy
rendons. J'enten si quelqu'un faisoit en
perfection ce que Dieu commande. Car
les œuvres que nous faisons ne sont
plaisantes à Dieu que par sa bonté gra-
tuite, d'autant que l'obéissance n'y est
qu'à demi. Mais d'autant que nous ne
disputons pas yci dont procède nostre
justice, laissons ceste question. Quant
est de la matière présente, je di derechef
que tout ce que les œuvres ont de valeur
et estime, elles l'ont au regard de l'o-
béissance que nous rendons à Dieu, la-
quelle seule il regarde : comme il dit par
son Prophète, Je ne vous ay rien, dit-
il, commandé des hosties et sacrifices :
mais seulement d'escouter ma voix².
Touchant des œuvres que les hommes
font à leur dévotion il en est dit ainsi en
un autre passage : Vous employez vostre
argent sans acheter du pain³ : signifiant
que c'est peine perdue. Item, C'est en
vain qu'ils m'honorent selon les com-
mandemens des hommes⁴. Pourtant nos
adversaires ne s'excuseront jamais, en ce
qu'ils souffrent que le povre populaire
cherche sa justice en ces fatras de tradi-
tions humaines, pour pouvoir consister
devant Dieu, et obtenir salut. D'avan-
tage, n'est-ce pas un vice digne de grande
répréhension, qu'ils usent de beaucoup
de cérémonies non entendues, pour amu-
ser le monde comme à une bastellerie et
jeu de farce, ou à quelque conjuration
d'enchanteurs ? Car il est certain que
toutes cérémonies sont perverses et nui-
sibles, sinon qu'elles meinent les hommes
à Christ. Or toutes les cérémonies dont
on use en la Papauté, n'ont ne doctrine

1) Jean IV, 23.

1) Jér. VII, 22, 23.

2) Is. LV, 2.

3) Is. XXIX, 13; Matth. XV, 9.

ne signification, mais sont amusemens de petits enfans. Finalement, comme le vent est subtil pour inventer choses qui luy soyent à prouffit, il y en a eu la pluspart controuvées par les Prestres par pure avarice, pour amener la farine au molin. Mais encores de quelque origine qu'elles procèdent, si on veut purger l'Eglise d'une turpitude manifeste, et qu'il ne s'y exerce point foire ne marchandise vilene, on ne peut autrement faire que d'en retrancher la pluspart, d'autant que ce sont comme attrapes pour attirer l'argent du peuple.

46 Combien qu'il semble advis que ce que j'ay dit jusques yci des traditions humaines, soit seulement pour nostre temps, afin de réprouver les superstitions papistiques, si est-ce toutesfois qu'on en peut recueillir une doctrine utile pour tous temps. Car toutes fois et quantes que ceste folie pullule, de vouloir servir Dieu par inventions humaines, toutes les ordonnances qu'on fait à ceste fin viennent incontinent à ces abus que nous avons dit. Car ce n'est point pour un temps, mais pour tousjours, que Dieu a dénoncé ceste malédiction, de frapper d'aveuglement et bestise tous ceux qui le serviront par doctrines humaines¹. Cest aveuglement est cause que ceux qui se desvoyent du droict chemin, en mesprisant tant d'admonitions de Dieu, tombent d'une absurdité en l'autre. Toutesfois si quelqu'un désire d'avoir une doctrine générale, sans avoir esgard à la Papauté, quelles sont les traditions humaines, lesquelles doyvent estre en tout temps répudiées de l'Eglise, la détermination que nous en avons mise ci-dessus, est claire et certaine, asçavoir qu'il nous faut mettre en ce rang toutes les loix qui seront faites des hommes sans la Parole de Dieu, à ceste fin d'establir quelque façon de servir à Dieu, ou de lier les consciences par nécessité. S'il y a encores d'autres abus qui s'en ensuyvent, comme quand par la multitude des cérémonies la clarté de l'Evangile est obscurcie, ou bien que ce sont folles observations et inutiles qui ne peuvent

édifier, ou bien que ce sont amusemens pour escumer l'argent des bourses, ou bien que le peuple en soit grevé par mesure, ou qu'il y ait des autres mesmes superstitions : tout cela nous aide pour facilement discerner ce qui est de mal et de nuisance il y a.

47 J'enten bien que c'est qu'ils pondent pour eux, asçavoir que leurs traditions ne sont pas d'eux-mêmes mais de Dieu, d'autant que l'Eglise est régie par le saint Esprit à ce qu'il ne puisse errer. Or ils présupposent l'autorité de l'Eglise résider par eux. Ce point gagné, il s'ensuyt qu'ils disent que leurs traditions sont révélées par le saint Esprit, lesquelles on ne peut rejeter sans mespriser Dieu. Et afin qu'il ne semble advis qu'ils aient rien fait de leur propre autorité, ils disent qu'ils ont attenté de leurs testes, ils disent qu'ils croient que la plus grand'part de ces ordonnances est venue des Apostres. D'avantage, ils disent qu'un seul ex-ecuteur peut démonstrer ce que les Apostres ont fait en général : asçavoir quand ils se sont assembles ils ont déterminé en leur conseil, que les Gentils se deussent abstenir de manger du sang ou de la chair de beste suffoquée ou de ce qui auroit été sacrifié aux idoles¹. Nous avons déjà dit ailleurs comment il a été déclaré autre part, combien ils abusent du titre de l'Eglise pour approuver leur autorité. Quant à la cause présente, si en rejetant ces traditions de feintise et fausseté nous considérons ce qui nous est mestier de regarder, asçavoir quelle Eglise requiert de nous, nous voyons que c'est de Christ, afin de nous ranger, et de nous conformer à sa reigle : il nous sera assez facile de voir que ceste n'est point l'Eglise qui se donne par elle-même, mais celle qui est telle en outrepassant les limites de la Parole de Dieu, s'esbat à faire nouvelles loix, et inventer nouvelle façon de servir Dieu. Car ceste loy qui a été donnée par Dieu, et est enjointe à l'Eglise ne demeure point éternellement ? Tu prendras garde de faire ce que je te commande : tu n'adjouteras rien et n'en diminuera de rien. Tu n'adjouteras à la Parole du Seigneur, et n'en diminuera : car qu'il ne t'accuse et que tu ne sois in-

1) 1o. XXIX, 18, 14.

1) Act. XV, 20, 29

mensonger¹. Puis qu'on ne peut nier que ces choses ne soient dites à l'Eglise, n'est-ce que font autre chose ceux qui disent que nonobstant telles défenses il a osé entreprendre d'adjouster du sien à la Parole de Dieu, sinon qu'ils arguent de rébellion contre Dieu? Mais n'escoutons point leurs mensonges, par lesquels ils font si grande injure à l'Eglise. Plustost cognoissons que le nom de l'Eglise est fausement prétendu, quand on en veut couvrir la folle témérité des hommes qui rompt les limites de la Parole de Dieu pour donner lieu à ses inventions. Ces paroles ne sont pas difficiles ny ambiguës, ny incertaines, par lesquelles il est défendu à l'Eglise universelle d'adjouster ou diminuer de la Parole de Dieu, quand il est question de son service. Ils diront que cela est dit de la Loy seule, après laquelle sont venues les Prophéties : ce que je con-
 cède, moyennant qu'ils entendent qu'elles tendent plus à accomplir la Loy, qu'à y adjouster ou en retrancher. Or si le Seigneur ne souffre point qu'on adjouste au ministère de Moïse, ou qu'on en diminue, combien qu'il fust plein d'obscurité, jusques à ce qu'il donne plus claire doctrine par les Prophètes ses serviteurs, et finalement par son Fils bien-aimé : pourquoy n'estimerons-nous estre plus rigoureusement défendu d'adjouster à la Loy, aux Prophéties, aux Pseaumes et à l'Evangile? Le Seigneur certes n'a point changé de vouloir : lequel a jadis délaissé qu'il ne peut estre plus grièvement offensé, que quand les hommes le veulent servir par leurs inventions propres. Comme nous en avons les excellents témoignages aux Prophètes, qui nous devoient estre assiduellement devant les yeux. En Jérémie, quand j'ay conduit vos Pères hors de la terre d'Egypte, je ne leur ay point commandé de offrir hosties et sacrifices : mais je leur ai donné ce mandement, disant, Escoutez ma parole, et je seray vostre Dieu, vous serez mon peuple, et cheminerez par les voyes que je vous monstreray². En adjurant j'ay adjuré vos Pères,

Escoutez ma Parole¹. Il s'en lit plusieurs autres semblables : mais principalement cestuy-ci qui s'ensuyt est notable, lequel est escrit en Samuel : Le Seigneur demande-il hosties et sacrifices, et non pas plustost qu'on obéisse à sa voix? car obéissance est meilleure que sacrifice : et vaut mieux escouter que d'offrir hosties bien grasses. Car répugner à Dieu est comme sorcellerie : et n'acquiescer point à luy, est comme idolâtrie².

48 Parquoy puis qu'on ne peut excuser d'impiété toutes les inventions qu'on défend sous l'autorité de l'Eglise : il est facile d'inférer que fausement elles sont imputées à l'Eglise. A ceste cause nous combatons hardiment contre ceste tyrannie des traditions humaines, qui sont obtenues sous le tiltre de l'Eglise. Car nous ne mesprisons point l'Eglise, comme nos adversaires pour nous rendre odieux nous reprochent fausement : mais nous luy attribuons la louange d'obéissance, laquelle est la plus grande qu'elle scauroit désirer. Eux-mesmes sont outrageusement injurieux contre l'Eglise, la faisant rebelle contre son Seigneur : d'autant que selon leur dire, elle a transgressé le commandement de Dieu. Encores que je ne mette en avant que c'est une grande impudence et malice à eux, d'objecter continuellement la puissance de l'Eglise, et ce pendant laisser derrière et dissimuler quel mandement elle a de Dieu, et quelle obéissance elle luy doit. Mais si nous désirons comme il appartient de consentir avec l'Eglise, il nous faut plustost regarder et considérer ce qui nous est commandé de Dieu, et à toute l'Eglise pareillement, afin que d'un commun accord nous luy obéissions. Car il ne faut aucunement douter que n'accordions trèsbien avec l'Eglise, si en tout et par tout nous nous rendons obéissants à Dieu. Touchant ce qu'ils disent l'origine de leurs traditions estre descendue des Apostres, ce sont pures tromperies : veu que toute la doctrine des Apostres tend à ce but, que les consciences ne soient chargées de nouvelles traditions : et que la religion chrestienne

¹) Deut. XII, 32; Prov. XIX, 6.
²) Jér. VII, 23.

¹) Jér. XI, 7.

²) 1 Sam. XV, 22, 23.

ne soit contaminée par nos inventions. Et s'il faut croire aux histoires anciennes, ce qu'ils attribuent aux Apostres ne leur a pas seulement esté incognu, mais jamais n'en ouyrent parler. Et ne faut qu'ils babillent, que beaucoup de constitutions des Apostres ont esté receues par usage, qui ne furent jamais escrites, c'est asçavoir des choses qu'ils ne pouvoient entendre devant la mort de Jésus-Christ, lesquelles ils ayent apprinses depuis son ascension par révélation du saint Esprit nous avons desjà ci-dessus exposé ce passage. Quant est pour le propos que nous traitons, ils se sont bien ridicules, quand en voulant déclarer quels sont ces grans mystères qui ont si long temps esté incognus aux Apostres, ils proposent en partie des cérémonies prinées et mêlées de celles lesquelles au paravant avoyent esté vulgaires entre les Juifs et Gentils, en partie des folles singeries et sottises cérémonies, lesquelles des asnes de Prestres, qui ne sçavent n'aller ne parler, sçavent toutes par cœur : et mesmes lesquelles les fols et les enfans contrefont si proprement, qu'on diroit qu'ils en ont toute la science en leur teste. Si nous n'avions nulles histoires, toutesfois il n'y a homme de sain jugement qui ne jugeast qu'une telle multitude de cérémonies n'est point venue tout d'un coup en l'Eglise, mais que petit à petit elle a esté introduite. Car comme ainsi soit que les bons Evesques preschans du temps des Apostres, eussent fait aucunes saintes ordonnances appartenantes à l'ordre et à la police, leurs successeurs estans gens inconsiderez et convoiteux de choses nouvelles, y ont voulu adjouster chacun son loppin l'un après l'autre : les derniers ont tousjours voulu surmonter leurs prédécesseurs. D'avantage, pource qu'il y avoit danger que leurs inventions, par lesquelles ils vouloyent acquérir bruit et renommée, ne s'en allassent incontinent à val l'eau, ils ont usé de grande rigueur que ne faisoient point les premiers, pour contraindre le peuple à les observer. Ceste folle imitation et perverse, où chacun a voulu estre aussi vaillant que son compagnon à forger quelque nouveauté, nous a engendré la

plus grand' part des cérémonies que Papistes du jourd'huy veulent tiene pour ordonnances apostoliques. Mais, comme nous avons dit, les uns nous en rendent suffisant témoignage.

49 Afin que nous ne soyons trop à en faire un long récit, contentons d'un exemple. Les Apostres ont usé de grande simplicité en administrant de nostre Seigneur : les prochains cesseurs, pour orner la dignité ecclésiastique ont adjousté quelques farces, lesquelles n'estoyent point à condamner. Mais depuis sont survenus d'autres singes, qui ont eu une infection de coudre pièce sur pièce ainsi ont composé tant les accoustumens du Prestre que les paremens de son habit et le badinage et jeu de farce qu'ils voyons à présent à la Messe avec le reste du bagage. Mais les Papistes encourent une objection, que de tout ancienneté on a eu cela pour résolu, qu'on tenoit en l'Eglise universelle par commun accord, estoit procédé des Apostres, comme saint Augustin le témoigne. Je ne leur hailleray autre solution : la bouche de saint Augustin : Toutes choses, dit-il, qu'on garde en l'Eglise, il est à juger qu'elles ont été ordonnées par les Apostres ou par les Conciles universels, desquels l'Eglise est trèsutile en l'Eglise : comme elle célèbre annuellement la mémoire de la passion et résurrection de nostre Seigneur : Item, son ascension au ciel, Pentecoste : et s'il y a encore chose semblable qui se garde en l'Eglise, par tout où elle a son siège au monde ¹. Puis qu'il allègue tant d'exemples, n'est-il pas facile à juger qu'il n'a pas voulu autoriser les inventions qui estoient pour lors en usage, celles qui estoient sobrement inutiles et en petit nombre, et lesquelles ne sont utiles pour conserver l'ordre de la simplicité ? Or c'est bien loin que prétendent les Romains qu'il n'y ait si petit fatras de cérémonies entre eux, qui n'ait esté estably par l'autorité des Apostres.

¹ Epist. CXVIII.

20 Pour cause de briefveté je produi-
y seulement un exemple. Si quelqu'un
ir demande dont ils ont leur eau bé-
é : ils répondront incontinent, que
est des Apostres. Comme si les histo-
s ne racontoyent point que c'a esté un
pe qui en a esté le premier inventeur :
quel s'il eust appelé les Apostres à son
nseil, n'eust jamais contaminé le Bap-
sme par ceste ordure, voulant faire un
émorial du Sacrement, qui n'a point
été ordonné sans cause pour estre une
is receu. Combien que ce ne m'est pas
ose vray-semblable que l'origine en
oit si ancienne que les histoires en font
ention. Car saint Augustin dit qu'au-
mes Eglises de son temps réprouvoyent
cérémonie de laver les pieds le jour de
Cène, de peur qu'il ne semblast que
ela appartinst au Baptisme. En quoy il
ignifie qu'il n'y avoit lors nulle espèce
e lavement laquelle eust quelque simili-
ude avec le Baptisme ¹. Quoy qu'il en
oit, je n'ay garde de concéder que cela
oit jamais procédé de l'esprit des Apos-
tres, d'user d'ablution quotidienne pour
éduire en mémoire le Baptisme, qui
aut autant à dire comme le réitérer. Et
e me chaut de ce que saint Augustin
un autre passage attribue aussi bien
ax Apostres d'autres observations. Car
ais qu'il ne fait que deviner par conjec-
tres, quel jugement pourroit-on asseoir
dessus, mesmes de choses si grandes?
inalement, encores que j'accorde que
s choses qu'il dit soient descendues du
mps des Apostres, si est-ce qu'il y a
ande différence entre ordonner quel-
es exercices dont les fidèles puissent
er en liberté ou s'en abstenir, et faire
s statuts pour lier estreitement les
nsiences. Toutesfois quiconques en
esté l'auteur, puis qu'elles ont esté
ées en si grand abus, nous ne faisons
l déshonneur à iceluy en les abatant,
ause de la corruption qui y est surve-
e : d'autant qu'elles n'ont jamais esté
tituées à ceste intention qu'elles fus-
it perpétuelles.

21 L'exemple des Apostres qu'ils allè-
ent pour donner autorité à leur tyran-

nie, ne fait de rien mieux à propos. Les
Apostres, disent-ils, et les Anciens de
l'Eglise primitive ont fait une ordon-
nance outre le mandement de Christ :
par laquelle ils défendoyent aux Gentils
de ne manger des choses immolées aux
idoles, de la chair de beste suffoquée, ne
du sang ¹. S'ils ont eu raison de ce faire,
pourquoy ne pourroyent leurs succes-
seurs les ensuyvre toutes les fois que
mestier est? Je voudroye qu'ils les en-
suyvissent tant en ceci qu'en autres cho-
ses. Car je nie que les Apostres en cela
ayent institué ou ordonné rien de nou-
veau, comme il m'est facile de prouver.
Car puis qu'en ce lieu-là mesme saint
Pierre afferme que c'est tenter Dieu d'im-
poser quelque charge sur les disciples :
il renverseroit après sa sentence, s'il
souffroit que quelque charge leur fust
imposée. Or ce seroit certainement une
charge, si les Apostres décernoyent par
leur autorité, qu'il fust défendu aux
Gentils de ne manger des sacrifices des
idoles, ne de la chair de beste suffoquée,
ne de sang. Néanmoins il demeure tous-
jours un scrupule : c'est qu'il semble
advis qu'ils l'ayent défendu. Mais quand
on regardera de près au sens de leur or-
donnance, la solution sera facile. Le pre-
mier et principal point est, qu'il faut
laisser aux Gentils leur liberté : sans leur
faire fascherie, ne les inquiéter des ob-
servations de la Loy. Jusques yci elle
nous favorise directement. L'exception
qui s'ensuyt après touchant les sacrifi-
ces, la chair estouffée, et le sang, n'est
pas une nouvelle loy faite par les Apos-
tres : mais c'est le commandement éter-
nel de Dieu de garder charité. Et ne di-
minue en rien la liberté des Gentils :
mais seulement les advertit comment ils
se doyvent accomoder à leurs frères,
pour ne les scandaliser en l'usage de leur
liberté. Notons doncques que ceci est le
second point : c'est asçavoir que la li-
berté des Gentils ne soit nuisante, ny en
scandale à leurs frères. Si quelqu'un
persiste encores, disant qu'ils ordonnent
quelque certaine chose : je respon que
seulement ils monstrent, selon qu'il es-

loit expédient pour le temps, en quelles choses les Gentils pouvoient scandaliser leurs frères, afin qu'ils s'en gardent : toutesfois ils n'adjoustent du leur rien de nouveau à la Loy de Dieu éternelle, laquelle défend le scandale.

22 Comme si aujourd'huy és pays où les Eglises ne sont pas encores bien ordonnées, les bons Pasteurs dénonçoient à ceux qui sont desjà bien instruits, qu'ils n'ayent à manger chair au Vendredi, ou labourer en jour de feste publiquement, jusques à tant que les débiles en la foy, par plus certaine doctrine deviennent plus fermes. Car combien que ces choses, la superstition ostée, soyent de soy indifférentes : toutesfois quand elles se commettent avec scandale des frères infirmes, elles ne sont sans péché. Et le temps est aujourd'huy tel, que les fidèles ne scauroient faire ces choses en présence de leurs frères infirmes, sans navrer grièvement leurs consciences. Qui seroit celui qui oseroit dire, s'il ne vouloit grandement calomnier, qu'en ceste manière tels bons Pasteurs feroient une nouvelle loy, veu qu'il appert qu'ils ne feroient sinon obvier aux scandales, lesquels sont assez clairement défendus de Dieu? On en peut autant dire des Apostres, desquels l'intention n'a esté autre que de maintenir la Loy de Dieu, laquelle est d'éviter les scandales; comme s'ils eussent dit, Le commandement de Dieu est, que vous n'offensiez point vos frères infirmes. Vous ne pouvez manger les choses offertes aux idoles, ne de la chair estouffée, ne du sang, sans les offenser : nous vous commandons doncques par la Parole de Dieu, de n'en manger avec scandale. Que telle ait esté l'intention des Apostres, saint Paul en est tesmoin : lequel accordant à leur ordonnance escrit ainsi : Touchant des viandes qui sont sacrifiées aux idoles, nous savons bien qu'il n'y a idole au monde qui soit rien. Mais aucuns en mangent avec ceste conscience, comme si elles estoient dédiées aux idoles, et leur conscience infirme est violée; voyez que ceste vostre liberté ne tourne en scandale aux imbécilles ¹. Ce-

luy qui considérera ces choses, ne sera point ci-après facilement abusé par ces trompeurs, qui veulent faire à croire que les Apostres par ceste ordonnance ont commencé à restreindre la liberté de l'Eglise. Mais encores afin qu'ils ne puissent plus fuir ne caviller que ce que je di ne soit la pure vérité : qu'ils me respondent en quelle autorité ils ont cassé et anéanti ce décret des Apostres. Ils ne peuvent autre chose alléguer, sinon qu'il n'y a plus de danger touchant les scandales et dissensions, ausquelles les Apostres vouloyent remédier. Et ainsi, puis que la cause est ostée, que la loy ne doit plus durer ny avoir sa vigueur. Puis doncques que ceste loy a esté faite en considération de charité, selon leur confession mesme, et qu'on ne la transgresse point, sinon en contrevenant à charité : par cela ils confessent que ce n'a point esté une addition nouvelle faite à la Loy de Dieu. faite de la teste des Apostres : mais qu'ils ont purement et simplement accommodé à leur temps, ce que nostre Seigneur nous commande à tous par sa Parole.

23 Mais ja soit, disent-ils, que les loix ecclésiastiques soyent cent fois iniques et injustes, si est-ce qu'il y faut obéir d'autant qu'il n'est pas yci question que consentions aux erreurs, mais seulement que nous, qui sommes sujets, obéissions aux commandemens rigoureux de nos supérieurs, lesquels il ne nous est pas licite de rejeter. Mais nostre Seigneur par la vérité de sa Parole nous défend très-bien contre ceste cavillation, et nous délivre de servitude, pour nous maintenir en la liberté laquelle il nous a acquise de son sacré sang. Car il n'est pas vray (comme malicieusement ils veulent faire à croire) qu'il ne soit yci question sinon de porter quelque dure oppression en nostre corps : mais leur fin est de priver nos consciences de leur liberté : c'est-à-dire du fruit qu'elles reçoivent par le sang de Christ, et de les tourmenter servilement et misérablement. Toutesfois nous laisserons ce point, comme s'il estoit de petite importance. Mais pensons-nous que ce soit chose de petite conséquence, de ravir à Dieu son royaume,

(1) 1 Cor. VIII, 1, 9.

quel il se veut sur toute chose est recon-
servé? Or il luy est ravy toutes fois et
quantes qu'il est servy par loix d'inven-
tions humaines : veu qu'il veut estre le
seul Législateur de son honneur et ser-
vice. Et afin qu'aucun ne pense que ce
soit chose de légère importance, qu'il
escoute combien nostre Seigneur l'es-
time : Pourtant, dit-il, que ce peuple-ci
m'a servy selon les mandemens et doc-
trines des hommes : voyci, je le feray
esmerveiller par un miracle grand et mer-
veilleux : car la sapience périra des sa-
ges, et l'entendement des prudens sera
anéantý¹. En un autre passage, ils me
servent en vain, enseignans pour doc-
trines commandemens d'hommes². Et de
fait, ce que les enfans d'Israël se sont
contaminés en plusieurs idolâtries, la
cause de tout le mal est assignée à ce
meslinge, qu'en transgressant les com-
mandemens de Dieu, ils se sont forgé
des services estranges. Et à ce propos
l'histoire sainte récite, que les nouveaux
habitans de Samarie qui avoyent là esté
envoyés par le Roy de Babylone, estoient
journallement dévorez par les bestes sau-
vages, pource qu'ils ne savoyent point
les statuts du Dieu de la terre. Encores
qu'ils n'eussent commis nulles fautes aux
Cérémonies, si est-ce que Dieu n'eust
point approuvé toutes leurs vaines pom-
pes : mais ce pendant, si a-il voulu punir
cette profanation de son service : c'est
que les incrédules et Payens le vou-
loyent servir à leur poste. Et pourtant,
il est adjouté puis après, qu'ils apprin-
rent de suyvre, quant à l'extériorité, ce
que Dieu avoit ordonné en sa Loy : mais
pource qu'ils n'adoroyent pas encores
vraement Dieu, il est répété par deux
foys, qu'ils l'ont craint et qu'ils ne l'ont
pas craint³. Dont nous avons à con-
clurre, qu'une partie de la révérence que
nous luy portons, gist à ne rien mesler
de nos inventions propres parmi le ser-
vice qu'il a commandé en sa Parole. Dont
les bons Rois et fideles sont loués sou-
vent en l'Ecriture, d'avoir observé
quant à la religion, ce qui estoit enjoinct
par la Loy, sans décliner à dextre ny à

gauche⁴. Je passe encores plus outre ;
combien qu'en un service controuvé,
l'impiété n'apparust pas du premier coup,
qu'elle ne laisse point d'estre asprement
condamnée, puis qu'on a décliné du com-
mandement de Dieu. L'autel d'Achaz du-
quel il avoit fait apporter le patron de
Samarie, pouvoit estre estimé un bel
ornement pour augmenter la dignité du
Temple⁵ : veu mesmes que l'intention de
ce meschant Roy n'estoit autre, que de
sacrifier là au Dieu vivant : ce qu'il pen-
soit faire plus magnifiquement qu'en l'au-
tel ancien. Nous voyons néantmoins
comment le saint Esprit déteste une
telle audace, voire pour ceste seule rai-
son, que toutes inventions humaines,
quelque belle apparence qu'elles ayent,
ne font qu'infecter et corrompre le ser-
vice de Dieu. Et d'autant plus que la vo-
lonté de Dieu nous est clairement mons-
trée, tant moins l'outrecuidance de rien
attenter par-dessus est excusable. Aussi
le crime de Manassé est fort aggravé
par ceste circonstance, d'avoir édifié un
autel en Jérusalem, duquel lieu Dieu
avoit prononcé qu'il y mettroit son nom⁶.
Car quand on ne se contente point de ce
qu'il approuve, c'est rejeter son autho-
rité comme de propos délibéré.

24 Plusieurs trouvent estrange pour-
quoy nostre Seigneur menace si aspre-
ment de faire choses merveilles sur
le peuple, duquel il estoit servy par man-
demens et doctrines des hommes : et
pourquoy il déclare que tel honneur est
vain. Mais s'ils regardoyent que c'est
dépendre de la seule bouche de Dieu en
matière de religion, c'est-à-dire en ma-
tière de sapience céleste : semblablement,
ils verroyent que la raison n'est pas pe-
tite, pourquoy nostre Seigneur a en telle
abomination les services mal reiglez,
qui luy sont faits selon le sot appétit des
hommes. Car combien que ceux qui le
servent aient quelque espèce d'humilité,
s'assujettissans aux loix des hommes à
cause de luy, toutesfois ils ne sont nul-
lement humbles devant Dieu, auquel
mesme ils imposent ces mesmes loix
qu'ils observent. C'est la raison pour-

1) Is. XXIX, 16.
2) 2 Rois XVII, 34-36.

3) Matth. XV, 9.

4) 2 Rois XXII, 1, 2, et autres passages.

5) 2 Rois XVI, 10.

6) 2 Rois XXI, 4.

sont bien loin de ceux qui luy pendent tout à plaisir par observations forgées au plaisir des hommes : et luy jettent au visage, comme par force et malgré qu'il en ait, une obéissance perverse, laquelle ils rendent aux hommes non à luy. Comme il a esté fait longtemps par ci-devant, et de nostre mémoire mesmes : et se fait encores aujourd'huy aux pays où la créature est en plus grande autorité que le Créateur. Lesquels pays ont une religion (si digne elle est d'estre appelée Religion) brouillée de plus de superstitions et plus folles qu'idolâtrie payenne qui fut oncques. Car que scauroit les sens de l'homme produire, sinon choses charnelles et folles, et qui vrayement montrent de quel autheur elles sont venues ?

25 Quant à ce que les advocats des superstitions allèguent ce que Samuel a sacrifié en Ramatha ², et combien que cela se feist contre la Loy, que l'acte a pleu à Dieu : la solution est facile, asçavoir qu'il n'a point basti un second autel pour l'opposer au premier qui estoit fondé sur la Parole de Dieu : mais pource qu'il n'y avoit point encores de lieu certain destiné au tabernacle, qu'il a mieux aimé dédier aux sacrifices la ville de sa demeure, comme le lieu le plus commode. Pour certain l'intention du saint Prophète n'a pas esté de rien changer à la façon du service divin, où Dieu avoit si estroitement défendu de ne rien ad-

mettre de toute invention estrange par laquelle les hommes prétendent de servir à Dieu, et autre chose que pollution de la vaine sainteté.

26 Pourquoy doncques, disent-ils, Christ a-il voulu qu'on portast les dogmes importables qu'imposent les Scribes et Pharisiens ³ ? Mais je leur demande au contraire, Pourquoy luy-mesme en un autre lieu a-il voulu qu'on se gardast du levain des Pharisiens, appelant leur vain (comme l'interprète l'Evangélisme saint Mathieu ³) tout ce qu'ils mesloyent de leur doctrine propre, à la pure Parole de Dieu ? Que voulons-nous d'avantage quand il nous est commandé de fuir, et de nous garder de toute leur doctrine ? Dont il nous est trèsmanifeste, que par l'autre passage nostre Seigneur n'a voulu que les consciences des siens fussent chargées des propres traditions des Pharisiens. Et les paroles mesmes (si ce ne les cavilloit point) n'approchent rien de ce sens. Car par icelles nostre Seigneur n'a voulu autre chose, si ce n'est que proposant de parler aigrement contre la mauvaise vie des Pharisiens, il seignoit paravant ses auditeurs, combien qu'ils ne veissent rien aux moeurs des Pharisiens digne d'estre ensuyvi, toutesfois qu'ils ne délaissassent point qu'ils enseignoyent par parole, quand ils estoient assis en la chaire de Moïse, c'est-à-dire quand ils exposoyent la Loi. Il n'a doncques voulu autre chose, si

on qu'on leur amène, mais cherchent toujours autorité : j'alléguerais les paroles de saint Augustin, auxquelles il n'y a qu'une même interprétation que j'ay eue. Le bercail du Seigneur, dit-il, a des pasteurs, partie ses enfans, partie mercenaires. Les Pasteurs qui sont enfans

Dieu, sont les vrais Pasteurs : toutes-fois escoute comme les mercenaires aussi ne sont utiles. Car plusieurs ministres en l'Eglise cherchant leur profit terrien ne respectent Jésus-Christ, et la voix de vérité est oyée de leur bouche : et les pasteurs suivent non point le mercenaire, mais le Pasteur par le mercenaire. Escoutez comment le Seigneur nous a démontré les mercenaires. Les Scribes, dit-il, et Pharisiens sont assis en la chaire de Moïse : faites ce qu'ils vous disent, mais ce qu'ils font, ne le faites point. C'est autant comme s'il disoit : Escoutez la voix du Pasteur par les mercenaires : car estans assis en ceste chaire, ils enseignent la Loy de Dieu. Pourtant Dieu seigne par eux : mais s'ils veulent nous amener de leur propre, ne les oyez point, et ne faites pas ce qu'ils vous disent¹.

27 Mais pourtant qu'aucuns simples, quand ils entendent que les consciences des fidèles ne se doivent lier par traditions humaines, et que Dieu est en vain par icelles servy, pensent que ce soit une même raison des règles qui sont mises pour tenir ordre en l'Eglise : il faut ycliner à leur erreur. Certes il est facile de s'abuser en cest endroit, pourtant il n'appert pas de prime face quelle différence il y a entre ces deux espèces : mais nous despescherons le tout si clairement que nul ne sera d'oresnavant abusé par la similitude. Ayons premièrement ceste considération, c'est que si nous voyons estre nécessaire qu'en toutes compagnies des hommes il y ait quelque police pour entretenir paix et concordance entre eux : si en toutes choses il faut qu'il y ait quelque ordre pour conserver une honnêteté publique, et mesurer une humanité entre les hommes, que ces choses se doivent principalement ob-

server aux Eglises, lesquelles premièrement sont maintenues par bon ordre, et par discorde sont du tout dissipées. Parquoy si nous voulons très-bien prouver à la conservation de l'Eglise, il faut mettre diligence, que tout se face décentement et avec bon ordre, ainsi que le commande saint Paul¹. Or puis qu'il y a si grandes répugnances d'esprits et de jugement entre les hommes, nulle police ne sauroit consister en eux, si elle n'est arrestée par quelques certaines loix, et nul ordre ne s'y pourroit bien conserver, sans quelque certaine forme. Tant s'en faut que nous réprouvions les loix qui tendent à ceste fin, que mesmes nous affermons que sans icelles les Eglises seroyent incontinent dissipées et déformées. Car autrement il ne se pourroit faire (ce que saint Paul requiert) que tout s'y feist décentement et par ordre, si l'ordre et l'honnêteté n'estoit conservée par quelque certaine forme. Néanmoins il faut toujours songneusement prendre garde en telles observances, qu'elles ne soient estimées nécessaires à salut, pour lier les consciences : ou qu'on n'y constitue l'honneur et service de Dieu, comme si la vraie piété y estoit située.

28 Nous avons doncques une bonne marque et certaine, pour discerner entre les maudites constitutions, desquelles nous avons dit que la vraie religion est obscurcie, et les consciences abysmées, et entre les saintes ordonnances de l'Eglise, lesquelles tendent toujours à l'un de ces buts, ou de garder quelque honnêteté en la compagnie des fidèles, ou d'entretenir paix et concorde entre eux. Or depuis qu'on a une fois cognu qu'une loy est mise pour régler l'honnêteté, la superstition en est déjà ostée, en laquelle très-busquent ceux qui constituent le service de Dieu aux inventions humaines. D'avantage, puis qu'on a entendu qu'elle ne tend sinon au commun usage des hommes, et pour conserver entre eux charité : la fausse opinion d'obligation et de nécessité est renversée, laquelle tormente horriblement les con-

sciences : quand on estime les traditions estre nécessaires à salut. Car pour avoir ceste cognoissance que venons de dire, on voit qu'il n'est question sinon de nourrir entre nous charité, en servant les uns aux autres. Mais il est expédient d'exposer encores plus clairement que c'est qu'emporte ceste honnesteté : item cest ordre dont parle saint Paul. La fin de l'honesteté tend à cela, que quand on institue des cérémonies pour donner révérence et majesté aux Sacremens le peuple soit esmeu comme par une aide, à honorer Dieu. Secondement, qu'il y apparaisse une gravité et modestie. Quant à l'ordre, le premier point est, que les Prélats et Pasteurs sachent quelle est la règle de bien gouverner, et que le peuple soit exercé à obéissance et discipline. Le second est d'entretenir l'Eglise en bonne concorde, l'ayant disposée en bon estat.

29 Nous n'appellerons doncques Honnesteté, quand il n'y a qu'un spectacle frivole pour donner plaisir aux hommes, comme nous en avons l'exemple en toute la pompe dont usent les Papistes en tout le service de Dieu, qu'ils appellent. Car ils n'ont qu'une masque d'une belle apparence, laquelle est inutile et une superfluité sans fruit. Mais nous tiendrons pour honnesteté ce qui sera tellement réglé pour donner révérence aux saints mystères de Dieu, que le peuple en soit exercé à dévotion vraiment chrestienne, ou bien que l'acte auquel cela doit servir, en soit orné décentement : et qu'en tout on regarde l'édification, c'est à savoir que les fidèles soyent admonestés par ce moyen en quelle modestie, crainte et révérence ils se doyvent disposer à servir Dieu. Or les cérémonies ne sont point autrement exercices de piété, sinon qu'elles conduisent le peuple comme par la main à Jésus-Christ. Semblablement il ne nous faut point constituer l'ordre en ces pompes inutiles, qui n'ont rien qu'une vaine apparence : mais en une bonne police, laquelle oste confusion, contemnement et tous débats. De la première espèce nous en avons les exemples en saint Paul, quand il défend de mesler des banquets profanes avec la

sacrée Cène de nostre Seigneur. que les femmes ne se monstrent public à teste découverte¹. Et en beaucoup d'autres quotidiens entre comme de prier publiquement à g de ne traiter les Sacremens de Seigneur irrévéremment, et d'une sordide et deshonneste, de ne jetter corps des hommes trespassez charongnes de bestes, mais les e honnestement, après les avoir en Les exemples de la seconde espèce d'avoir heures arrestées pour les cations et oraisons publiques, et mens : d'avoir aussi les lieux de cela : les chants ou Pseaumes : le silence qui doit estre pour l'audience à la Parole, et que les fuyant la défense de saint Paul présumant d'enseigner², et autres blables. Principalement il nous mettre en ce rang les ordonnances concernent la discipline : comme le téchisme, les corrections, la façon communier, les jusnes communs, et tres telles. Et ainsi toutes constitutions de l'Eglise qu'on doit recevoir, bonnes et saintes, se peuvent rapporter à deux articles : c'est que les unes partienent aux cérémonies, les autres à la discipline et concorde.

30 Mais pource qu'icy il y a de d'un costé, que les Evêques prennent occasion d'excuser leurs meschantes et tyranniques, comme à quelque couleur par ce que nous a dit : de l'autre costé, qu'il n'y a d'aucuns, lesquels de peur de retour en la malheureuse servitude où nous avons esté, ne rejettent clairement toutes ordonnances ecclésiastiques, quel bonnes et saintes qu'elles soient, me faut protester que je n'entends d'approuver autres constitutions que les qui sont fondées en l'autorité de Dieu, et tirées de l'Ecriture, telle qu'on les puisse totalement appeler justes. Prenons exemple en la commande nous agenouiller quand on fait prières solennelles : sçavoir est si devons tenir cela pour tradition

1) 1 Cor. XI, 22, 3.

2) 1 Cor. XIV, 34.

laquelle il soit loisible à chacun mespriser ou rejeter. Je di qu'elle n'est nullement humaine, qu'elle est aussi de Dieu, entant qu'elle est partie de ceste honnesteté laquelle estre nous recommande : elle est commune, entant qu'elle nous recommande spécialement et par exprès, ce qui n'est seulement esté touché en général par l'Apostre. Par cest exemple nous devons estimer ce que nous devons juger de tout le reste. La somme est, Puis Dieu a fidèlement compris en sa loi, et nous a pleinement déclaré que c'est toute la vraie reigle de justice, toute la façon de le bien servir, et ce qui estoit nécessaire pour nostre salut, il le faut avoir pour nostre seul guide en cela. Quant à la discipline civile et aux cérémonies, il ne nous a point voulu ordonner en particulier, et nous a dit de mot à mot comment il nous faut gouverner : d'autant que cela dépend de la diversité des temps, et qu'une même forme n'eust pas esté propre ny utile à tous aages. Doncques il nous faut avoir recours à ces reigles générales que nous avons dites : c'est assçavoir que tout se doit faire honnestement et par ordre en l'Eglise. Finalement, pource que Dieu n'en a rien dit par exprès, d'autant que ce n'est point choses nécessaires à nostre salut, et qu'il est mestier d'en user en diverses sortes selon la nécessité, pour édification : nous avons à contraindre qu'on les peut changer, et en instituer de nouvelles, et abolir celles qui ont esté, selon qu'il est expédient pour l'utilité de l'Eglise. Je confesse bien qu'il ne faut pas innover tout ce qu'on vouloit bien à chacunes fois ny à tout propos pour légère cause : mais la charité nous montrera trèsbien ce qui pourra servir ou édifier, par laquelle si nous nous fions d'estre gouvernez, tout ira bien.

Or l'office du peuple chrestien est, de garder les ordonnances qui auront esté faites à ceste fin, et compassées à la reigle, non point par superstition, mais en liberté de conscience, et toutes-

fois se submettant volontiers à l'observation d'icelles. Or si c'est mal fait de les mespriser par nonchalance, ce seroit beaucoup pis de les violer par contumace et rébellion. Mais quelle liberté de conscience, dira quelqu'un, pourra-on avoir quand on sera ainsi tenu de les observer? Je di que la conscience ne laissera point d'estre libre et franche, quand on répatera que ce ne sont point ordonnances perpétuelles, ausquelles on soit astreint, mais que ce sont aides externes de l'infirmité humaine : desquelles combien que nous n'ayons pas tous besoin, toutesfois il nous en faut tous user, d'autant que nous sommes tous obligez les uns aux autres mutuellement à entretenir charité : ce qui se pourra bien appercevoir aux exemples ci-dessus mis. Quoy? y a-il quelque si grand mystère en la coiffure d'une femme, que ce soit un grand crime de sortir en la rue nue teste? Le silence luy est-il tellement commandé, qu'elle ne puisse parler sans grande offense? Y a-il une telle religion à fleschir le genouil, ou envelopper un corps mort, qu'on ne puisse laisser ces choses sans crime? Non certes : car si la nécessité de son prochain la pressoit tellement qu'elle n'eust le loisir de se coiffer, elle ne pêche en rien si elle accourt nue teste pour luy aider : et l'heure arrive quelquesfois, qu'il luy vaudroit mieux parler que se taire. Et n'y a nul empeschement qu'un malade qui ne se peut agenouiller, ne prie tout droict. Finalement, s'il n'y a point de drap pour ensevelir un mort, il vaut mieux l'enterrer nud, que de le laisser sans enterrer. Néanmoins pour nous gouverner bien en ces choses, nous avons à suyvre la coustume et les loix du pays où nous vivons, et une certaine reigle de modestie, laquelle nous montre que c'est qu'il faut suyvre ou éviter. En quoy si quelqu'un faut par oubliance ou inadvertance, il n'y a nul péché : si c'est par contemnement, son obstination est à réprover. Pareillement il ne peut chaloir quels sont les jours et les heures, quel est le bastiment de l'édifice, lesquels Psaulmes on chante en un jour ou en l'autre : mais il convient néanmoins que les jours et les

heures soyent certaines, et le lieu capable pour recevoir tout le monde, si on a esgard à entretenir paix et concorde. Car quelles noises engendreroit la confusion de ces choses, s'il estoit loisible à chacun de changer à son plaisir les choses qui appartiennent à l'ordre publique? veu que jamais n'advieroit qu'une mesme sentence pleust à tous, si les choses estoient laissées incertaines au vouloir d'un chacun. Si quelqu'un vient répliquer, et veut estre plus sage qu'il ne faut, qu'il regarde s'il peut avoir raison devant Dieu. Touchant de nous, la parole de saint Paul nous doit contenter, que nous ne sommes point adonnez à contention, ne les Eglises de Dieu ¹.

32 Il faut doncques avec bonne diligence prendre garde que quelque erreur ne survienne qui obscurcisse ou pollue la pureté de cest usage. Ce qui se pourra faire, si toutes les cérémonies desquelles on usera, emportent quelque utilité manifeste : si on n'en reçoit guères, et principalement si le Pasteur veille à fermer la voye par bonne doctrine à toutes fausses opinions. Or ceste cognoissance fera, que chacun de nous aura sa liberté entière en toutes ces choses : et néanmoins que chacun volontairement imposera quelque nécessité à sa liberté, d'autant que l'honnesteté de laquelle nous avons parlé, ou la charité le requerra. D'avantage, elle sera cause que nous observe-

rons lesdites choses sans quelque superstition : et ne contraindrons les autres trop rigoureusement à les observer, que nous n'estimerons point le service de Dieu mieux valoir pour la multitude des cérémonies : qu'une Eglise ne contemnera point l'autre, pour la diversité de l'extérieure forme de faire : finalement qu'en ne nous établissant point une loy perpétuelle, nous rapporterons à l'édification de l'Eglise toute la fin et usage des cérémonies : selon l'exigence de laquelle édification nous soyons prests d'endurer, non-seulement que quelque cérémonie soit changée, mais que toutes celles qu'aurions eues au paravant, soient ostées et abolies. Car le temps présent nous donne expérience certaine, que selon l'opportunité du temps il est trèsbon de mettre bas aucunes observations, lesquelles de soy n'estoyent ne mal convenables, ne meschantes. Car il y a en ce temps passé tel aveuglement et ignorance, que les Eglises se sont arrestées aux cérémonies avec une opinion si corrompue et un zèle si obstiné, qu'à grand-peine on les pourroit bien purger des horribles superstitions ausquelles elles ont esté ensevelies, sans que beaucoup de cérémonies ne soyent ostées, lesquelles possible n'avoient pas esté jadis instituées sans cause, et lesquelles de soy ne sont point à condamner d'impie notable.

CHAPITRE XI.

De la jurisdiction de l'Eglise, et de l'abus qui s'y commet en la Papauté.

4 S'ensuyt la troisième partie de la puissance et autorité de l'Eglise, voire qui est bien la principale en un Estat bien réglé : c'est de la jurisdiction, laquelle totalement se rapporte à la discipline, dont il nous conviendra tantost traiter. Car comme nulle ville ne village ne peut estre sans gouverneur et sans police, ainsi l'Eglise de Dieu, comme j'ay desjà dit ailleurs, a mestier d'une certaine

police spirituelle, laquelle néanmoins est toute différente de la police terrienne : et tant s'en faut qu'elle l'empesche ou amoindrisse, que plustost elle aide à la conserver et avancer. Pourtant ceste puissance de jurisdiction ne sera en somme autre chose, qu'un ordre institué pour conserver la police spirituelle. Et pour ceste fin ont esté anciennement ordonnées par les Eglises certaines compagnies de gouverneurs, lesquels eussent le regard sur les mœurs, corrigeassent les

1) 1 Cor. XI, 16.

es, et usassent d'excommunication quand mestier seroit. C'est ce qu'entend saint Paul, quand en l'Épître aux Corinthiens il nomme les gouvernemens¹. Item en l'Épître aux Romains, quand il dit, Celuy qui préside, qu'il le face avec liberté². Car il ne parle point aux Magistrats ou gouverneurs terriens, veu qu'il n'y avoit nuls de Chrestiens pourrs : mais à ceux qui estoient adjoints aux Pasteurs pour le régime spirituel de l'Eglise. Semblablement à Timothée, il est deux espèces de Prestres : les uns qui travaillent en la Parole, les autres qui ne font point l'office de prédication, toutesfois sont fideles à s'acquitter de leur devoir³. Par ceste seconde espèce il y a doute qu'il n'entende ceux qui esoyent députez pour avoir esgard sur les moeurs, et corriger les delinquans par excommunication. Or ceste puissance de laquelle nous parlons, dépend toute des clefs, lesquelles Jésus-Christ a données à son Eglise, au dix-huitième de saint Matthieu⁴. Car là il commande qu'on adonne au nom commun de tous, celui qui aura mespris les admonitions privées son frere : et s'il persévère en sa condamnation, qu'on le bannisse de la compagnie des fideles. Or telles admonitions et corrections ne se peuvent faire sans connaissance de cause. Pourtant il est requis qu'il y ait quelque jugement et quelque ordre. Ainsi doncques, si nous ne voulons casser et anéantir la promesse des clefs, et rejeter tant l'excommunication que les remontrances, et tout le service qui s'ensuyt, il est nécessaire que nous donnions quelque jurisdiction à l'Eglise. Que les lecteurs observent bien qu'il n'est point là parlé en général de l'autorité de la doctrine qui devoit estre eschée par les Apostres, comme au vingtième de saint Matthieu, et au vingt-troisième de saint Jehan⁵ : mais que Jésus-Christ transfère pour l'advenir à son Eglise le droict et superintendance qui estoit esté jusques alors en la synagogue des Juifs. Car ce peuple-là avoit eu tousjours sa façon de gouverner, de laquelle

Jésus-Christ veut qu'on use en la compagnie des siens, moyennant qu'on retienne la pure institution. Or il use de menace estroite contre les contredisans, pource que le jugement de son Eglise, laquelle devoit estre contemptible : et sans nulle monstre, pouvoit estre autrement mesprisé par gens téméraires et orgueilleux. Et afin que les lecteurs ne se troublent de ce que Jésus-Christ parlant de choses diverses, use de mesmes mots, il sera expédient de soudre ce nœud. Il y a doncques deux passages qui parlent de lier et deslier. Le premier est au seizième de saint Matthieu, où nostre Seigneur Jésus, après avoir promis à saint Pierre de luy donner les clefs du Royaume des cieux, adjousté incontinent. Tout ce que tu auras lié en terre, sera lié au ciel : et pareillement, ce que tu auras deslié, sera deslié : par lesquelles paroles il ne signifie autre chose que ce qu'il dit en saint Jehan, quand il envoie prescher ses disciples. Car après avoir soufflé sur eux, il leur dit, Les péchez seront remis à ceux auxquels vous les aurez remis : et ceux auxquels vous les aurez retenus, ils seront retenus¹. J'amèneray une interprétation de ce passage, qui ne sera pas trop subtile, ne contrainte ou forcée, mais simple, vraye et convenable. Ce mandement de remettre et retenir les péchez, et la promesse faite à saint Pierre de lier et deslier, ne se doyvent rapporter à autre fin qu'àu ministère de la Parole, lequel nostre Seigneur ordonnant à ses Apostres, pareillement leur commettoit l'office de lier ou deslier. Car quelle est la somme de l'Evangile, sinon que nous tous estans serfs de péché et de mort, sommes délivrez et affranchis par la rédemption qui est en Jésus-Christ? Au contraire, que ceux qui ne recognoissent et ne reçoivent Christ pour leur libérateur et rédempteur, sont condamnez à éternelle prison? Nostre Seigneur baillant à ses Apostres ceste ambassade à porter par toutes les nations de la terre, pour monstrer qu'elle estoit siene, procédante et ordonnée de soy, l'a honorée de ce noble tesmoignage : et ce pour une sin-

¹ 1 Cor. XII, 28.² Rom. XII, 8.³ 1 Tim. V, 17.⁴ Matth. XVIII, 17.⁵ Matth. XVI, 19; Jean XXI, 18.¹ Jean XX, 23.

gulière consolation, tant des Apostres que des auditeurs, auxquels ceste ambassade devoit estre apportée. Il convenoit certes que les Apostres eussent une grande et ferme asseurance de leur prédication, laquelle ils avoyent non-seulement à entreprendre et exécuter avec infinis labeurs, sollicitudes, travaux et dangers, mais finalement à signer et sceller de leur propre sang. C'estoit doncques raison qu'ils eussent ceste certitude, qu'elle n'estoit pas vaine ne frivole : mais pleine de vertu et puissance. Et estoit bien besoin qu'en telles angoisses, difficultez et périls ils fussent asseurez qu'ils faisoient l'œuvre de Dieu : afin que tout le monde leur contrevenant et résistant, ils cognussent que Dieu estoit pour eux : et que n'ayant point l'auteur de leur doctrine Christ présent à l'œil en terre, ils entendissent qu'il estoit au ciel pour confermer la vérité d'icelle. D'autre part, il falloit qu'il fust très-certainement testifié aux auditeurs, qu'icelle doctrine n'estoit pas parole des Apostres, mais de Dieu mesme : et que ce n'estoit pas une voix née en terre, mais procédante du ciel. Car ces choses ne peuvent estre en la puissance de l'homme, c'est asçavoir la rémission des péchez, promesse de vie éternelle, message de salut. Christ doncques testifie qu'il n'y avoit en la prédication évangélique rien des Apostres, sinon le ministère : que c'estoit-il, lequel par leurs bouches, comme par instrumens, parloit et promettoit tout : que la rémission des péchez, laquelle ils annonçoient, estoit vraye promesse de Dieu, la damnation laquelle ils dénonçoient, estoit certain jugement de Dieu. Or ceste testification a esté donnée pour tous temps, et demeure encores ferme, pour nous rendre tous certains et asseurez, que la parole de l'Evangile, de qui qu'elle soit preschée, est la propre sentence de Dieu, publiée en son siège, écrite au livre de vie, passée, ratifiée et confirmée au ciel. Ainsi nous entendons que la puissance des clefs est simplement la prédication de l'Evangile : et mesmes n'est pas tant puissance que ministère, si nous avons esgard aux hommes. Car Christ n'a pas donné proprement aux hommes ceste

puissance, mais à sa Parole, de laquelle il a fait les hommes ministres.

2 L'autre passage est écrit en saint Matthieu, où il est dit, Si aucun de tes frères ne veut escouter l'Eglise, qu'il te soit comme Gentil et profane¹. En vérité, en vérité je vous di, que tout ce que vous aurez lié en terre, sera lié au ciel : et ce que vous aurez deslié, sera deslié. Ce lieu n'est pas du tout semblable au premier, mais a quelque différence : toutesfois nous ne les faisons pas tellement divers, qu'ils n'ayent grande affinité et similitude ensemble. Premièrement, celui est semblable en tous les deux, que l'une sentence et l'autre sont générales, et la puissance de lier et deslier est par tout une, c'est asçavoir par la Parole de Dieu : un mesme mandement de lier et deslier, une mesme promesse. Mais en cela ils diffèrent, que le premier spécialement appartient à la prédication, à laquelle sont ordonnez les ministres de la Parole : le second s'entend de la discipline des excommunications, laquelle est permise à l'Eglise. Or l'Eglise lie celui qu'elle excommunie : non pas qu'elle le jette en ruine et désespoir perpétuel : mais pour tant qu'elle condamne sa vie et ses moeurs, et desjà l'avertit de sa damnation, s'il ne retourne en la voye. Elle deslie celui qu'elle reçoit en sa communion, d'autant qu'elle le fait comme participant de l'unité qu'elle a en Jésus-Christ. Afin doncques que nul ne contemne le jugement de l'Eglise, et estime chose légère d'estre condamné par la sentence des fideles, nostre Seigneur testifie que tel jugement n'est autre chose que la publication de sa sentence, et que tout ce qu'ils auront fait en terre, sera ratifié au ciel. Car ils ont la Parole de Dieu, par laquelle ils condamnent les mauvais et pervers : et ils ont la mesme Parole, pour recevoir en grâce ceux qui retournent à amendement : et ne peuvent faillir ne disconvenir du jugement de Dieu, puis qu'ils ne jugent que par sa Loy : laquelle n'est point opinion incertaine ou terrienne, mais sa sainte volonté et oracle céleste. De ces deux passages, ces furieux selon leur

1) Matth. XVIII, 17.

énésie, sans quelque discrétion s'effrent d'approuver maintenant leur con-
 tion, maintenant leurs excommuni-
 ons, maintenant leur juridiction, maintenant la puissance d'imposer loix,
 ntenant leurs indulgences. Le pre-
 r, ils l'allèguent pour établir la pri-
 té du siège romain. Ainsi ils savent
 bien approprier leurs clefs à toutes
 rures et à tous huis, qu'on diroit qu'ils
 exercé l'art de serruriers toute leur

Car ce qu'aucuns imaginent que c'a
 é un ordre temporel que cestuy-là,
 ir le temps que les Princes et Sei-
 urs et gens de justice estoyent enco-
 ntraires à la Chrestienté, ils s'abu-
 nt, en ce qu'ils ne considèrent point
 bien il y a de différence, et quelle est
 liversité entre la puissance ecclésiast-
 ie et la puissance terrienne. Car l'E-
 e n'a point de glaive pour punir les
 faiseurs, ne commandement pour les
 traindre, ne prisons, ny amendes, ne
 autres punitions dont les Magistrats
 accoustumé d'user. D'avantage, elle
 a point à cela, que celui qui a péché
 puny maugré soy : mais que par un
 stiment volontaire il face profession
 a pénitence. Il y a doncques grande
 brence, d'autant que l'Eglise n'attente
 l'usurpe rien de ce qui est propre au
 istrat : et le Magistrat ne peut faire ce
 est fait par l'Eglise. Cela sera mieux
 ndu par exemple. Si quelqu'un s'eny-
 il sera puni par prison en une ville
 policée : s'il paillardé, d'une mesme
 tion, ou bien plus rigoureuse, comme
 nison le veut : en ceste sorte il sera
 fait et aux loix, et aux Magistrats,
 a jugement terrien. Mais il se pourra
 e que ce malfaiteur ne donnera nul
 e de repentance, mais plustost mur-
 re et se despitera. Faut-il que l'E-
 e cesse en cest endroit? Or est-il
 à qu'on ne peut recevoir telles gens
 à Cène, sans faire injure à Jésus-
 ist et à sa sainte institution. D'avan-
 , la raison requiert cela, que celui
 a scandalisé l'Eglise par mauvais
 mple, oste le scandale qu'il a esmeu,
 faisant solennelle déclaration de sa
 entance. La raison qu'ameinent ceux

qui sont d'opinion contraire, est trop
 froide. Jésus-Christ, disent-ils, donnoit
 ceste charge à son Eglise, du temps qu'il
 n'y avoit point de Magistrat pour l'exé-
 cuter. Mais je respon que souventesfois
 il advient qu'un Magistrat est noncha-
 lant, ou bien que luy-mesme mérite d'es-
 tre chastié, comme il adveint à l'Em-
 pereur Théodose. D'avantage, on en
 pourroit autant dire quasi de tout le mi-
 nistère de la Parole : c'est que les Pas-
 teurs n'auroient que faire de reprendre
 maintenant les crimes notoires, ne crier
 à l'encontre, ny arguer, ne menacer,
 d'autant qu'il y a des Magistrats chres-
 tiens, qui sont pour corriger telles fau-
 tes. Mais je di au contraire, que comme
 le Magistrat en punissant les mauvais
 actuellement, doit purger l'Eglise des
 scandales, ainsi le Ministre de la Parole
 doit de son costé aider au Magistrat, à
 ce qu'il n'y ait pas tant de malfaiteurs.
 Voylà comment leurs administrations
 doyvent estre conjointes, que l'une soit
 pour souager l'autre et non pas pour
 l'empescher.

4 Et pour vray, si on regarde de près
 les paroles de Christ, il est tout évident
 qu'il ne parle point là d'un estat temporel
 de l'Eglise, mais perpétuel. Car il ne se-
 roit pas convenable d'accuser par-devant
 la justice terrienne celui qui ne voudroit
 point obtempérer à nos admonitions : ce
 qu'il faudroit faire néantmoins, si le Ma-
 gistrat eust succédé à l'Eglise. Et que
 dirons-nous de ceste promesse? En vé-
 rité, en vérité je vous di que ce que vous
 aurez lié en terre sera lié au ciel. A-elle
 seulement esté donnée pour un an, ou
 pour peu de temps? Outreplus, Jésus-
 Christ n'a rien institué de nouveau en ce
 passage, mais a suyvy la coustume an-
 cienne, qui avoit tousjours esté observée
 au peuple judaïque. Et en cela il a dé-
 monstré que l'Eglise ne se pouvoit passer
 de juridiction spirituelle, laquelle avoit
 esté dès le commencement : ce qui a esté
 confirmé par un commun accord de tout
 temps. Car quand les Empereurs et gens
 de justice sont venus à la Chrestienté, on
 n'a point pourtant aboly la juridiction
 spirituelle, mais seulement on l'a ordon-
 née en sorte, qu'elle ne déroguast en rien

à la justice terrienne, et qu'elle ne fust point meslée avec : et à bon droict. Car si un Magistrat est fidèle, il ne se vouldra point exempter de la sujétion commune des enfans de Dieu, sous laquelle ceste partie est comprinse, qu'il se submette à l'Eglise, entant qu'elle juge par la Parole de Dieu : tant s'en faut qu'il doive oster un tel jugement. Car qu'y a-il plus honorable à l'Empereur, dit saint Ambroise, que d'estre fils de l'Eglise, veu qu'un bon Empereur est au nombre de l'Eglise, et non point par-dessus icelle¹ ? Pourtant ceux qui despouillent l'Eglise de ceste puissance pour exalter le Magistrat ou la justice terrienne, non-seulement corrompent le sens des paroles de Christ par fausse interprétation, mais aussi accusent d'un grand vice les saints Evesques, qui ont esté en grand nombre depuis le temps des Apostres, comme s'ils eussent usurpé la dignité et office du Magistrat sous fausse couverture.

5 Mais il faut aussi bien veoir d'autre part, quel a esté jadis le vray usage de la jurisdiction de l'Eglise, et combien grand abus il y est survenu : afin que nous sçachions ce qui doit estre cassé et mis bas, et ce qui doit estre remis en son entier, si nous voulons détruire le règne de l'Antechrist, pour restituer derechef le règne de Christ. Premièrement, ayons ce but de prévenir les scandales, et s'il y en a desjà quelqu'un, de l'abolir. Il y a deux choses à considérer en l'usage : c'est que ceste puissance spirituelle soit du tout séparée du glaive et de la puissance terrienne. Secondement, qu'elle ne s'exerce point au plaisir d'un seul homme, mais par une bonne compagnie députée à cela. L'une et l'autre a esté observée en l'Eglise ancienne. Car les saints Evesques n'ont point exercé leur autorité ou par amendes, ou par prisons, ou par autres punitions civiles : mais ont usé, comme il appartenoit, de la seule Parole de Dieu². Car la vengeance extrême de l'Eglise est l'excommunication, de laquelle elle n'use qu'en grande nécessité. Or l'excommunication ne requiert point force de mains, mais se contente de la seule vertu de la

Parole. Somme, la jurisdiction de l'E primitive n'a esté autre chose que pratique de ce que dit saint Paul, chant l'autorité spirituelle des Pas. La puissance spirituelle, dit-il, ne donnée, pour démolir toute forte et pour abaisser toute hautesse : dresse contre la cognoissance de pour assujettir tout entendement, mener comme prisonnier en l'obé de Christ³, ayans en main la ver contre toute désobéissance. Com qu'il dit là se fait par la prédic aussi à ce que la doctrine ne soit pris, ceux qui se disent domestique la foy, doyvent estre jugez selon tenu d'icelle. Or cela ne se peut qu'avec la prédication l'Eglise n'ait thorité d'appeler ceux qui méritent tre admonestez en privé, ou reprims asprement : semblablement l'aut d'interdire la communion de la C ceux qu'on n'y peut recevoir sans faner le mystère et Sacrement. Par ce qu'il dit ailleurs, que ce n'est p nous de juger les estrangers⁴, mais qu'il assujettit les enfans et domest de l'Eglise aux censures et répréhens qui sont pour chastier les vices, et q lors on exerceoit discipline de laquelle des fidèles n'estoit exempté.

6 Ceste puissance, comme nous a récité, n'estoit point en la main d'un homme seul, à ce qu'il feist à sa tout ce qu'il luy plairoit : mais il y a la compagnie des Anciens, laquelle e en l'Eglise comme le Sénat ou Co est en une ville. Saint Cyprien fait mention de la coustume de son te monstre que tout le Clergé assiste cela à l'Evesque pour consulter en mun : mais en d'autres passages il monstre aussi que le Clergé pre tellement en cest affaire, que le p n'estoit point forclos de telle cog sance. Car voyci ses paroles : D que je suis fait Evesque, j'ay tou conclu cela, de ne rien faire sans le sell du Clergé et le consentement du peuple⁵. Mais c'estoit-ci la façon

1) Epist. XXXII, *Ad Valerianum*. 2) 1 Cor. V, 4.

3) 2 Cor. X, 4, 5.

4) 1 Cor. V, 12.

5) Epist. XIV, lib. III, et ejusdem lib. epist. alibi; epist. X, lib. III.

une et usitée, que la Jurisdiction de l'Eglise fust exercée par la compagnie des prestres, desquels, comme j'ay dit, il y a voit deux espèces : c'est que les uns roient l'office d'enseigner, les autres'estoyent que députez pour avoir esgard à la vie de tous. Ceste ordonnance mit à petit, se corrompit, tellement que déjà du temps de saint Ambroise le lergé seul exerçoit les jugemens en Eglise : de quoy luy-mesme se comaind, en disant, La Synagogue ancienne, et puis après l'Eglise a eu des Anens, sans le conseil desquels rien ne se isoit. Je ne sçay par quelle négligence la s'en est allé en décadence, sinon e par la nonbalance des sçavans, ou ustost par leur orgueil, d'autant qu'ils t voulu dominer tous seuls¹. Nous yons combien ce saint personnage est sché de ce qu'on avoit aucunement déné de la pureté : combien que de ce mps-là ils eussent encore un ordre, pour moins, passable. S'il voyoit doncques aintenant les horribles ruines, ausquelles à grand'peine il y apparoist une petite ace de l'édifice ancien, quelles querionies en feroit-il ? Premièrement, ce i estoit donné à toute l'Eglise, les esques l'ont usurpé à eux seulement. est tout ainsi que si en un Parlement ou un Conseil de ville, un Président, un Consul ou Maire déchassoit les Consellers ur régner luy seul. Or comme l'Evesque est supérieur en degré à chacun des Pres, aussi d'autre part il faut que uite l'assemblée ou congrégation ait us d'autorité qu'un seul homme. C'a té doncques un acte trop téméraire et ordonné, qu'un homme seul attirant à y la puissance commune, a premièreent ouvert la porte à une tyrannie desordée. Secondement, a ravi à l'Eglise e qui luy appartenoit. Tiercement, a nversé et aboly l'ordre institué par rist.

7 Mais encores, comme un mal attire usjours l'autre, les Evesques avec le mps ne daignans point s'empescher de iste charge, comme si elle n'estoit pas gne de leurs personnes, l'ont commise à

des autres. De là sont venus les Officiaux, qui ont esté faits pour tenir la jurisdiction ecclésiastique. Je ne di pas encores quelles gens : seulement je di qu'ils ne différent en rien des juges séculiers, et toutesfois ils appellent encores leur jurisdiction, Spirituelle : combien qu'on n'y plaidoye quasi que de chose terrienne. Encores qu'il n'y eust autre mal, quelle honte est-ce à eux, d'appeler une justice contentieuse, la justice de l'Eglise ? Mais on y fait, disent-ils les monitions et les excommuniemens. Est-ce ainsi qu'on se joue de Dieu ? Un povre homme doit de l'argent, il est cité pardevant monsieur l'Official : s'il comparoist, il est condamné : après la sentence, s'il ne paye on l'admoneste : après la seconde monition, on l'excommunie : s'il ne comparoist à la citation, on l'admoneste aussi bien de se représenter : s'il ne le fait au jour, on l'admoneste pour la seconde fois, et Incontinent on l'excommunie. Je vous prie, qu'y a-il là de semblable ou à l'institution de Christ, ou à l'usage ancien, ou à la façon de l'Eglise ? Ils répliqueront qu'on y corrige aussi bien les vices. C'est bien dit : non-seulement ils souffrent paillardises, insolences, yvrongneries et toutes telles vilénies, mais les approuvent quasi, et entretiennent par leur consentement : et non-seulement au peuple : mais au Clergé. Seulement ils en appellent quelques-uns, ou afin qu'il ne semble point avis qu'ils soyent du tout sans souci, ou afin de les punir par la bourse. Je laisse là les pillages, rapines, larrecins et sacrilèges qui s'en recueillent. Je ne di pas aussi quelle manière de gens on eslit le plus souvent à cest office. Ce seul point nous est plus qu'assez, que quand les Romanisques se vantent de leur jurisdiction spirituelle, il nous est aisé de leur remonstrer qu'il n'y a rien plus contraire à la façon que Jésus-Christ nous a baillée, et qu'elle est autant semblable à la coustume ancienne, que les ténèbres ressemblent à la clairté.

8 Combien que nous n'ayons tout dit ce qui se pouvoit yci amener et qu'encores ce qu'avons dit ait seulement esté touché en peu de paroles : toutesfois je

¹ In quint. cap. I ad Tim.

pense tellement avoir abatu nos adversaires, que nul n'aura plus à douter que la puissance spirituelle, de laquelle le Pape avec tout son règne se glorifie, ne soit une tyrannie profane contre la Parole de Dieu, et injuste sur son Eglise. Or sous ce nom de Puissance spirituelle, je compren tant la hardiesse qu'ils ont entreprise à semer nouvelles doctrines, pour destourner le povre peuple de la pure simplicité de la Parole de Dieu, que les traditions iniques dont ils ont enlacé les povres âmes, et toute leur juridiction ecclésiastique, qu'ils appellent : laquelle ils exercent par leurs suffragans, vicaires, pénitenciers, et officiaux. Car si nous souffrons que Christ règne entre nous, toute ceste domination est quant et quant abatuë et ruinée. Il n'appartient pas à ce présent propos de traiter l'autre espèce de leurs seigneuries, qui gist en possessions et patrimoines, puis qu'elle n'est point exercée sur les consciences. Combien qu'en cela aussi on peut appercevoir qu'ils sont tousjours semblables à eux-mêmes : c'est-à-dire rien moins que Pasteurs de l'Eglise, comme ils veulent estre appelez. Je ne touche point yci les propres vices des hommes, mais une peste commune de tout leur estat : veu qu'il ne leur semble point advis qu'il soit bien ordonné, s'il n'est eslevé en richesses et orgueil. Si nous demandons l'autorité de Jésus-Christ sur cela, il n'y a doute qu'il n'ait voulu exclurre les ministres de sa Parole de seigneurie terrienne, quand il a dit, Les Roys dominant sur les peuples : mais il n'est pas ainsi de vous ¹. Car par ces paroles non-seulement il signifie que l'office d'un Pasteur est différent de l'office d'un Prince : mais que ce sont choses tant diverses, qu'elles ne peuvent convenir toutes deux à une seule personne. Car ce que Moyse a eu toutes les deux charges ensemble ², cela premièrement s'est fait par miracle ; secondement il n'a esté que pour un temps, jusques à ce que les choses fussent mieux establies. Mais depuis que Dieu eut ordonné une forme telle qu'il la vouloit, il ne demeura à Moyse que le gouverne-

ment civil. Touchant de la Prestise, il falut qu'il la résignast à son frère Aaron : et à bon droict. Car cela passe la faculté de nature, qu'un seul homme puisse soutenir les deux charges. Et a esté ainsi diligemment observé de tout temps en l'Eglise : et n'y a jamais en nul Evesque, durant qu'il y avoit encores quelque forme apparente d'Eglise, qui se soit advisé d'usurper la puissance du glaive : tellement que c'estoit un proverbe commun du temps de saint Ambroise, que les Empereurs avoyent tousjours plus appété la dignité sacerdotale, que les Presbres r'voyent affecté l'Empire ou seigneurie. Car ceste persuasion estoit enracinée au cœur de tous. Que les palais appartenoyent aux Empereurs, et les Eglises aux Evesques, comme luy-mesme le dit un peu après ¹.

9 Mais depuis qu'on a trouvé ce moyen, que les Evesques reteinssent le titre, l'honneur, et le profit de leur office, sans charge ne sollicitude : afin de ne les point laisser du tout oisifs, la puissance du glaive leur a esté donnée, ou plustost ils l'ont prinse d'eux-mêmes. Sous quelle couleur défendront-ils une telle impudence ? Premièrement, estoit-ce à faire aux Evesques de s'empescher des justices, d'entreprendre les gouvernemens des villes et pays, et autres charges qui ne leur appartenient de rien ? veu que la charge de leur office est si grande, que s'ils estoient continuellement après, à grand'peine s'en pourroyent-ils acquies. Mais selon leur hardiesse accoustumée, ils n'ont point de honte d'alléguer qu'en ceste manière la gloire de Christ est exaltée comme il appartient : et pendant qu'ils ne sont pas trop distraits de leur vocation. Quant au premier, si c'est un ornement convenable à la dignité épiscopale, que les Evesques avec leur Pape soyent si hauts montez, qu'ils fissent mesmes peur aux Princes de leur force : il faut qu'ils se plaignent de Jésus-Christ, par lequel leur honneur a esté grandement blessé, si ainsi est. Car suivant leur opinion, quel plus grand outrage leur pouvoit-il faire, qu'en disant,

¹) Matth. XX, 26 ; Luc XXII, 26, 28.

²) Ex. XVIII, 16.

¹) Refert. hoc Homil. de basilic. trad. nris.

Les Roys et Seigneurs dominant sur leurs peuples : mais il ne sera pas ainsi de vous¹ ? Combien que par ces paroles il n'a point imposé une condition plus dure à ses serviteurs, que luy-mesme l'a prinse pour luy. Car voyci ses paroles, Qui est-ce qui m'a constitué Juge entre vous, ou faiseur de partage² ? Par lesquelles nous voyons qu'il proteste qu'il n'est pas en autorité de Juge terrien : ce qu'il ne feroit si c'estoit chose convenable à son office. Les serviteurs ne se laisseront-ils pas réduire à la raison et au point auquel le Maistre s'est volontairement soumis ? Touchant du second, je voudroye qu'il le prouvassent aussi bien par expérience, comme il leur est facile d'en babiller. Mais s'il n'a pas emblé bon aux Apostres, de vacquer à distribuer les aumosnes en délaissant la Parole de Dieu³ : par cela ils sont convaincus qu'il n'est pas en un homme seul, de faire l'office, d'un bon Prince et d'un bon Evesque ensemble. Car si iceux Apostres, lesquels selon l'excellence des grâces qu'ils avoyent receues de Dieu, estoient beaucoup plus suffisans pour satisfaire à grandes charges, que nul qui l'esté depuis eux, ont néanmoins cessé qu'ils ne pouvoient ensemble vacquer à l'administration de la Parole et des aumosnes, qu'ils ne défaillassent tous le fais : comment ceux-ci, qui au ris des Apostres ne sont rien, pourroyent-ils au centuple surmonter leur diligence ? Certes c'estoit une hardiesse trop téméraire d'attenter une telle entreprise : toutesfois il a esté fait ; comment en est prins : chacun le voit. Et certes l'issue n'en pouvoit estre autre, sinon que tels entrepreneurs, renonçans à leur propre charge, feissent le mestier des autres.

40 Il n'y a doute qu'ils ne soient parvenus de petit commencement là où nous voyons, s'avancans par succession de temps, comme pas à pas. Car ils ne pouvoient pas sauter si haut du premier coup : mais en partie par fraudes et pratiques couvertes, ils se sont eslevez comme à la desrobée, tellement que nul n'ap-

percevoit le larrecin, jusques à ce qu'il fust fait : en partie selon que l'occasion s'y adonnoit, ils ont arraché des mains des Princes par crainte et par menaces quelque augmentation : en partie aussi voyans les Princes estre prompts et enclins à leur donner, ils ont abusé de leur facilité inconsiderée. Ceste coutume estoit jadis entre les fideles, que s'ils avoyent quelque différent, pour éviter plaider ils constituoient leur Evesque arbitre, d'autant qu'ils ne doutoyent point de sa preud'hommie : et faloit que les Evesques fussent enveloppez souvent en ces arbitrages, combien qu'il leur desplaust. Mais afin que les parties n'entrassent en contention de procès, ils estoient contens de soutenir ceste fastidieuse, comme saint Augustin le tesmoigne. Les successeurs ont fait de ces arbitrages volontaires, qui estoient seulement pour retirer les hommes de procès, une jurisdiction ordinaire. Semblablement, pour ce que les villes et pais se sentoyent foulez, et qu'on les molestoit, ils ont prins leurs Evesques pour patrons, afin d'estre en leur sauvegarde et tutelle. Les successeurs par subtil moyen se sont faits de protecteurs, seigneurs et maistres. D'avantage, nul ne peut nier qu'ils n'ayent envahi une grande portion de ce qu'ils ont, par force ou par meschantes brigues. Touchant des Princes qui ont de leur bon gré ottroyé jurisdiction aux Evesques, ils ont esté induits à cela pour diverses raisons. Toutesfois quelque apparence de dévotion qu'ait eue leur libéralité, si ont-ils mal regardé au prouffit de l'Eglise, de laquelle ils ont par ce moyen corrompu, ou plustost anéanti la vraie et ancienne intégrité. D'autre part, les Evesques qui ont abusé à leur prouffit de ceste sorte facilité des Princes, ont bien monsté en ce seul acte qu'ils n'estoyent nullement Evesques. Car s'ils eussent eu une seule estincelle de bon esprit, et tel qu'ont eu les Apostres, ils eussent respondu par la bouche de saint Paul, Les armes de nostre gendarmerie ne sont point charnelles, mais spirituelles⁴. Au contraire, estans transportez d'une cupi-

1) Matth. XX, 26 ; Luc XIII, 28. 2) Luc XII, 14.

3) Act. VI, 2.

4) 2 Cor. X, 4.

dité aveugle, ils ont perdu eux et leurs successeurs, et l'Eglise.

41 Finalement, le Pape ne se contentant plus déjà des contes ou duchez moyennes, a mis la patte premièrement sur les royaumes, et en la fin mesme sur l'Empire d'Occident. Et afin de s'entretenir par quelque couleur en la possession d'iceluy, laquelle il a acquise par brigandages, quelquesfois il se glorifie de l'avoir par droict divin, maintenant il prétend la donation de Constantin, maintenant quelque autre titre. Premièrement, je luy respon avec saint Bernard, que quelque raison qu'il ait de se nommer Empereur, toutesfois ce n'est point selon le droict apostolique. Car saint Pierre ne pouvoit, dit-il, donner ce qu'il n'avoit point : mais il a laissé à ses successeurs ce qu'il avoit, asçavoir la sollicitude des Eglises ¹. Puis il adjouste, Veu que le Seigneur et le Maistre dit, qu'il n'est pas constitué juge entre deux ² : le serviteur et disciple ne doit point trouver estrange, s'il n'est pas juge de tous. Or il parle en ce lieu-là des jugemens terriens. Car il adjouste encores, parlant au Pape, Vostre puissance doncques n'est point sur les possessions, mais sur les péchez : d'autant que vous avez receu les clefs du royaume céleste, non point pour estre grand seigneur, mais pour avoir la correction des vices. Laquelle dignité vous semble advis plus grande, de remettre les péchez, ou de diviser les possessions? Il n'y a point de comparaison. Ceste supériorité terrienne a ses juges, qui sont les Rois et Princes de la terre. Pourquoi envahissez-vous les limites d'autrui? Item, Vous estes fait supérieur : mais non point pour dominer, comme je pense. Pourtant quelque réputation que vous ayez de vous, qu'il vous souviene que vostre estat emporte ministère et service, non point seigneurie. Apprenez qu'il vous faut avoir une besche pour cultiver la vigne du Seigneur, et non point porter un sceptre. Item, C'est chose claire que toute seigneurie est interdite aux Apostres : comment doncques toy, oseras-tu usurper le titre d'Apostre en seigneu-

rian : ou seigneurie, estant au siège apostolique? Finalement il est. La forme apostolique est telle, qu'elle seigneurie leur est interdite, et enjoint de ministrer et servir ³. ainsi soit que tout ce que dit Bernard, soit une certaine et pure parole de Dieu, tellement que quand il roit point dit, chacun cognoist est : toutesfois le Pape n'a point de honte de décréter en un Concile que la puissance souveraine est au glaives luy compétoit par droict

42 Quant est de la donation de Constantin, dont ils se vantent, ce n'est aucunement leu les histoires de ce temps-là, sçavent combien cela est non seulement faux et contrové, mais aussi et ridicule. Mais encores que nous lions là les histoires : saint Eusebe qui a esté environ quatre cens ans avant nous en peut estre tesmoin suffisant toutes fois et quantes qu'il parle de l'Empereur, il l'appelle son gracieux seigneur et se nomme serviteur indigne de son nom. Item, en quelque passage il dit, (il est) qui estes nostre Prince et Seigneur, ne soyez point courroucé contre les Rois, d'autant que vous avez la puissance terrienne sur eux, mais que vous ayez ceste bonne considération, de ne vous enlever tellement sur eux, qu'à cause de luy duquel ils sont ministres, vous n'ayez en révérence ⁴. Nous voyon il se met au rang du commun pour estre sujet avec les autres, et il traite son propre affaire. Item, en un autre passage, J'ay confiance en vous, tout-puissant, qu'il vous donne la vie, et nous gouvernera selonc la volonté de votre main ⁵. Je n'allègue ces choses comme voulant deschiffre la question de la donation de Constantin : mais c'est seulement pour en passant aux lecteurs, combattre une fable puérile de vouloir faire l'Empereur. Et d'autant plus grande la vilenie du bibliothécaire du Pape Sixte Steuche, lequel a esté si-

1) De consider., lib. II.

2) Luc XII, 16.

3) De consider., lib. II.

4) Epist. V, lib.

5) Epist. XX, lib. III.

6) Epist. LXI, lib. II; epist. XXXI, lib. XXXIV, lib. IV.

advocat d'une cause si désespérée, gratifier à son maître. L'avoit déjà assez réfuté ceste me il estoit aisé à un homme d'esprit aigu, combien qu'il dit tout ce qui pouvoit servir, d'autant qu'il n'estoit pas é, ny en l'Ecriture, ny en ce ne la religion et l'estat de l'Erci Steuchus qui se jette aux et apporte des badinages sans saveur, pour esblour les yeux : en une chose si claire. Au demême si froidement ceste e quelque plaisant qui se vouquer parleroît un mesme lanis la cause mérite bien que achète tels procureurs pour tre. Et ces vileins qui loent ues à blasphémer, sont dignes istrez du gain qu'ils ont pré-

reste, si quelqu'un désire de : quelle source est procédé cest ontrouvé : il est à noter qu'il encores cinq cens ans que les oyent sujets des Empereurs, et pe n'estoit créé sans l'autorité reur. Le changement vint du

Grégoire VII : lequel estant osé de soy-mesme à ce faire, sion par la folie de l'Empereur de ce nom. Car ce Henri, avec d'autres insolences et actes rés qu'il faisoit : vendoit comi les Eveschez d'Alemagne, ou distribuoit en sa cour comme urquoy Hildebrand, c'est-à-dire régoire, lequel avoit esté pic-y, print une couverture hon-avorable pour s'en venger. Car qu'il sembloit advis qu'il avoit ise et licite, de vouloir corriger éges de l'Empereur, plusieurs rent à luy pour luy aider. D'au-

l'Empereur Henri, à cause de ais gouvernement n'estoit gué-de la plus grande partie des En la fin Hildebrand, qui se Grégoire, monstre sa malice, estoit un meschant et lasche vi-uo-y, ceux qui avoyent conspiré l'abandonnèrent. Toutesfois si

fait-il tant que ses successeurs non-seulement peussent s'exempter de sujétion, mais tenir les Empereurs en leurs liens. Depuis, il est advenu que plusieurs Empereurs ont esté plus semblables à Henri qu'à Jules César. Ainsi, il n'a point esté difficile de les donter et maitter : veu qu'ils se reposoyent à leur aise en leur maison, et sans souci, pendant qu'il eust esté besoin de réprimer vertueusement la convoitise des Papes, laquelle s'augmentoît de jour en jour. Nous voyons de quelle couleur est phalérée ceste belle donation de Constantin, par laquelle le Pape fait à croire que l'Empire d'Occident luy est acquis.

¶ Depuis ce temps-là les Papes n'ont jamais cessé de chasser toujours, pour prendre en leurs filets seigneuries et jurisdictions, et occuper le bien d'autrui, maintenant par fines cautèles, maintenant par desloyauté, maintenant par guerres : mesmes en la fin ils ont réduit en leur sujétion la ville de Rome, laquelle estoit toujours demeurée en sa liberté : et cela fut fait il n'y a encores que cent et trente ans, ou environ. Brief, ils ont toujours continué à s'augmenter, jusques à ce qu'ils ont monté en la puissance laquelle ils obtiennent aujourd'huy : pour laquelle maintenir et augmenter, ils ont jà par l'espace de deux cens ans (car ils avoyent commencé devant qu'usurper la domination sur la ville) tellement troublé la Chrestienté, qu'ils l'ont quasi du tout destruite. Il adveint du temps de saint Grégoire, que les gouverneurs des biens ecclésiastiques se mirent par force en possession actuelle de quelques biens qui appartenoyent à l'Eglise, mettans l'armoirie en signe de vendication, à la coustume des Princes : saint Grégoire ayant assemblé un Concile provincial reprist asprement ceste façon profane. Il demanda aux assistans s'ils ne tenoyent point pour excommunié un homme d'Eglise qui attenteroit de ce faire, ou bien un Evesque qui le commanderoit, ou qui le souffriroit sans en faire punition : tous respondirent que c'estoit un acte méritant excommunication ¹. Or maintenant

1) *Regist.*, lib. IV, cap. LXXXVIII.

Je demande, Si c'est un si grand crime d'avoir vendiqué une possession appartenante de droit à l'Eglise, seulement quand le Clergé s'entremet de ce faire par sa propre autorité, combien faudroit il d'excommunications pour suffisamment punir les Papes, qui desjà par l'espace de cinq cens ans ne machinent autre chose que guerres, effusion de sang, meurtres d'armées, pillages, ou saccagemens de villes, destructions de peuples, ruines de royaumes, seulement pour attraper à eux les biens d'autrui? Certes c'est chose claire qu'ils ne cherchent rien moins que la gloire de Christ: Car quand ils résigneroyent de leur bon gré toute la puissance séculière qu'ils ont, et s'en démettroient, cela n'emporterait nul préjudice ny à la gloire de Dieu, ny à la vraye doctrine, ny au salut de l'Eglise. Mais ils sont enragez d'une cupidité desbridée de dominer: et pour ceste cause pensent que tout soit perdu, sinon qu'ils dominent en rigueur et se faisans craindre, comme dit le Prophète Ezéchiel ¹.

45 A la jurisdiction est conjointe l'immunité, de laquelle se glorifie le Clergé romain. Car il leur semble advis qu'on leur feroit tort et injure, de les faire venir devant un juge terrien en causes personnelles: et pensent que tant la liberté que l'honneur de l'Eglise gist en cela, qu'ils soyent exempts de la justice commune. Or les Evesques anciens, qui autrement estoyent assez grans zélateurs à maintenir le droit de l'Eglise, n'ont point estimé que leur droit fust aucunement amoindry, s'ils estoyent sujets aux juges laïcs, quant aux causes civiles. Et de faict, les Empereurs chrestiens ont tousjours usé sans contredit, de leur puissance sur le Clergé. Car voyci comme parle Constantin aux Evesques de Nicomédie, Si quelqu'un des Evesques fait quelque trouble par sa folie, son audace sera réprimée par la main du ministre de Dieu: c'est-à-dire par la miene ². Et Valentinien dit ainsi en quelque épistre: Les bons Evesques ne détractent point de la puissance de l'Empe-

reur: mais de bon cœur gardent les commandemens de Dieu souverain Roy, et obéissent à nos ordonnances ³. Bref, cela estoit persuadé à chacun de ce temps-là sans aucune difficulté. Il est bien vray que les causes ecclésiastiques estoyent réservées au jugement de l'Evesque et des Prestres: Comme pour exemple, si quelque clerc n'eust rien commis contre les loix, mais seulement eust délinqué en son office, il n'estoit point adjourné au tribunal commun, mais avoit son Evesque pour juge. Semblablement s'il y avoit quelque controverse et quelque question de la foy, ou autre qui appartinst proprement à l'Eglise, icelle en cognoissoit. Et faut ainsi entendre ce qu'escriit saint Ambroise à l'Empereur Valentinien: En vostre Père, dit-il, de bonne mémoire, non-seulement a respondu de bouche, mais a aussi ordonné par édits, que des différens de la foy, ceux en devoient juger qui auroient l'office et la dignité. Item, Si nous regardons tant l'Escripture que les exemples anciens, qui est-ce qui niera qu'en cause de la foy les Evesques doivent juger des Empereurs chrestiens et non pas les Empereurs des Evesques? Item, Je fusse venu à vostre Consistoire, Sire, si les Prestres et le peuple l'eussent permis, disans qu'une cause de la foy se doit traiter en l'Eglise en la présence du peuple ⁴. En ces passages il maintient bien qu'une cause spirituelle, c'est-à-dire touchant la Chrestienté, ne se doit point tirer en justice terrienne, où se débattent les causes profanes du monde: et en cela il n'y a nul qui ne loue et ne prise sa constance. Toutesfois encores qu'il ait bon droit, si est-ce qu'il proteste que quand l'Empereur y viendrait par force, il ne doit céder: Je ne quitteray, dit-il, je mais de mon gré le lieu qui m'est commis: mais si je suis contraint, je ne sçay que c'est de répugner. Car nos armes sont prières et larmes ⁵. Notons comment ce saint personnage use d'une singulière prudence et modération, avec sa constance et hardiesse. Justine mère de l'Empereur, d'autant qu'elle ne le pouvoit attirer à l'hérésie des Ariens, s'é-

1) Ezéch. XXXIV, 4.

2) Refertur Theodorit., lib. I, cap. XX.

3) Theodorit., lib. IV, cap. VIII.

4) Epist. XXXI.

5) Homil. de Basile, tradend.

Il n'y a plus d'impé-
Il nie dor-
compé-
ce que la
et com-
ce jug-
mourir,
fust i-
mentement
par
résister
point à u-
la foy
est des
d'e-
luy
quelq-
fusons pe-
payent t-
le fond, il
de nous
aussi p-
Je sçay bie-
très bon
n'a point a-
des cause
de peur
Il n'excl-
qu'il n'ait à fi-
seulement ra-
ses causes, lesq-
ement ecclési-
Et mesmes
saints personna-

De la disci-

Il faut
ber la disci-
as avon-
à l'a-
sissant
ritum
cel-

forçoit de le faire déposer : et fust venue à bout de son entreprinse, s'il fust venu au palais impérial pour démener là sa cause. Il nie doncques que l'Empereur soit juge compétent d'une si haute manière : ce que la nécessité du temps requéroit, et comme aussi la vérité est. Car avoit ce jugement, que plustost il devoit mourir, que de souffrir qu'un tel exemple fust introduit en l'Eglise par son consentement : et toutesfois si on y eust procédé par violence, il n'eust point oulu résister. Car il dit qu'il n'appartient point à un Evesque de maintenir par armes la foy et le droict de l'Eglise. Quant est des autres affaires séculiers.

proteste d'estre prest à faire ce que l'Empereur luy voudra commander : S'il en demande quelque tribut, dit-il, nous ne luy refusons point : les possessions de l'Eglise payent tribut. S'il demande mesmes le fond, il a puissance de le prendre : nul de nous ne s'y opposera. Sainct Grégoire aussi parle en semblable manière : Je sçay bien, dit-il, l'affection de vostre trèsbon seigneur l'Empereur, qu'il n'a point accoustumé de s'entre-mettre des causes appartenantes aux Prestres, de peur d'estre chargé de nos péchez¹. Il n'exclud pas du tout l'Empereur qu'il n'ait à juger sur les Prestres : mais seulement remonstre qu'il y a quelques causes, lesquelles il doit réserver au jugement ecclésiastique.

46 Et mesmes par ceste exemption les saints personnages n'ont cherché autre

chose, sinon de prévenir à ce que les Princes, qui ne seroyent pas trop bien affectionnez à la Chrestienté, n'empeschassent l'Eglise à faire son office. Car ils n'estoyent point marris si quelquesfois les Princes interposoyent leur autorité en choses ecclésiastiques, moyennant qu'ils le feissent pour conserver l'ordre de l'Eglise, non pas le troubler : et pour establir la discipline, non pas la ruiner. Car d'autant que l'Eglise n'a point autorité de contraindre, et mesmes ne la doit appéter (je parle de contrainte actuelle) c'est l'office des bons Princes, de maintenir la Chrestienté par bonnes loix, statuts et corrections. Suyvant ceste raison, sainct Grégoire confirme le commandement de l'Empereur Maurice, qu'il avoit fait à quelques Evesques, leur enjoignant de recevoir leurs voisins Evesques, qui avoyent esté déchassez de leurs sièges par les Barbares. Sainct Grégoire doncques exhorte iceux Evesques à luy obéir. Et de faict, quand le mesme Empereur l'admoneste de se réconcilier avec l'Evesque de Constantinoble, il rendit bien la raison pourquoy il ne le devoit faire, sinon avec bonne condition : mais il n'alléqua point son immunité, pour dire qu'il fust exempt de l'autorité impériale : au contraire il confesse en son épistre, que Maurice avoit fait ce qui convenoit à un bon Prince, en commandant aux Evesques d'estre unis ensemble : et promet de faire tout ce qu'il pourra en bonne conscience¹.

CHAPITRE XII.

De la discipline de l'Eglise, dont le principal usage est aux censures et en l'excommunication.

4 Il faut maintenant brièvement expédier la discipline de l'Eglise, de laquelle nous avons différé de traiter jusques yci. Or icelle dépend pour la pluspart de la puissance des clefs et de la jurisdiction spirituelle. Pour avoir facile intelligence de cela, divisons l'Eglise en deux estats :

à sçavoir, qu'elle contienne le Clergé et le peuple. J'use de ce mot de Clercs, pource qu'il est commun, combien qu'il soit improprie : par lequel j'enten ceux qui ont office et ministère en l'Eglise. Nous parlerons en premier lieu de la discipline commune à laquelle tous doyvent estre

1) Lib. III, epist. XX.

1) Lib. I, epist. XLIII; lib. IV, epist. XXXII, XXXIV; lib. VII, epist. XXXIX.

submis : puis nous viendrons au Clergé, lequel a sa discipline propre outre celle que nous avons dite. Mais pource que d'aucuns hayssent tant la discipline qu'ils en ont mesmes le nom en horreur, il est besoin de leur remonstrer leur faute. S'il n'y a nulle compagnie, ny mesmes nulle maison, quelque petite qu'elle soit, qui se puisse maintenir en son estat sans discipline, il est certain qu'il est beaucoup plus requis d'en avoir en l'Eglise, laquelle doit estre ordonnée mieux que nulle maison ny autre assemblée. Pourtant, comme la doctrine de nostre Seigneur Jésus est l'âme de l'Eglise : aussi la discipline est en icelle comme les nerfs sont en un corps, pour unir les membres et les tenir chacun en son lieu et en son ordre. Pourtant, tous ceux qui désirent que la discipline soit abatue, ou qui empeschent qu'elle ne soit remise au-dessus, soit qu'ils le facent à leur escient, ou par inconsideration, cherchent d'amener l'Eglise à une dissipation extrême. Car que sera-ce en la fin, s'il est loisible à chacun de vivre comme il voudra? Or il y auroit une telle liberté, sinon qu'avec la prédication de la doctrine on use d'admonitions privées, de correction et autres aides, lesquelles sont pour tenir la main à la doctrine, à ce qu'elle ne soit point oisive. La discipline doncques est comme une bride pour retenir et donter ceux qui sont rebelles à la doctrine, et comme un esperon pour picquer ceux qui d'eux-mesmes sont tardifs et nonchalans : ou bien quelquesfois comme une verge paternelle, pour chastier doucement et avec mansuétude chrestienne, ceux qui ont failly plus grièvement. Ainsi, puis que nous voyons que l'Eglise s'en va déserte et désolée, s'il n'y a autre sollicitude et moyen d'entretenir le peuple en l'obéissance de nostre Seigneur, la nécessité crie qu'on a mestier de remède. Or le remède unique est celuy que Jésus-Christ commande, et qui a esté tousjours en usage entre les fideles.

2 Le premier fondement de la discipline est, que les admonitions privées ayent lieu : c'est-à-dire, que si quelqu'un ne fait point son devoir de bon gré, ou qu'il se desborde en insolence, ou qu'il

ne vive pas honnestement, ou qu'il commise chose digne de répréhension, qu'il souffre d'estre admonesté, et que chacun mette peine d'admonester prochains quand il en sera mestier : et que sur tous les autres, les Pasteurs et Prestres veillent sur cela, d'autant que leur office est non-seulement de prescher en chaire, mais aussi d'admonester et exhorter en particulier par les maisons, ceux envers lesquels la doctrine générale n'aura point assez d'efficace : comme saint Paul le monstre, quand il réprimandait qu'il a enseigné les Ephésiens tant en public que en particulier, comme en les maisons comme en public, protestant qu'il est pur du sang de tous, d'autant qu'il n'a cessé d'admonester et de corriger nuit et jour avec larmes¹. Car lors la doctrine a sa plene autorité et produit son fruit, quand le ministre non-seulement déclaire à tous ensemble comme ils doyvent vivre, mais aussi a moyen d'entrée d'inciter en particulier ceux à qui il voit estre nonchalans, ou qui ne sont obéissans à la doctrine, et les sollicite à s'acquitter : Si quelqu'un rejette avec contumace et rebellion telles remonstrances, ou bien ne persévérant à mal faire, monstre qu'il n'en tient conte après avoir esté pour la seconde fois admonesté en la présence de deux ou trois tesmoins, il doit, selonc le commandement de Jésus-Christ, estre remis au jugement de l'Eglise, et là estre admonesté plus à bon escient par l'autorité publique, d'escouter l'Eglise, de se soumettre à icelle en humilité, et obéir. Si on n'en peut chevir par ce moyen, mais qu'il continue en sa meschanceté, lors le doit exclurre et bannir de la compagnie des Chrestiens, comme contempteur de l'Eglise².

3 Mais pource que Jésus-Christ en ce passage-là ne parle que des vices occultes et cachez, il nous faut mettre ceste distinction entre les péchez, qu'aucuns sont cachez, et les autres publiques ou notoires. Quant aux premiers, Jésus-Christ parlant à un chacun particulier dit, Argue celuy qui aura failly, entre toy et luy secrettement³. De ceux qui sont notoires saint Paul dit à Timothée, Argue-le d

1) Act. XX. 20, 28, 31.

2) Math. XVIII, 18, 17.

3) Math. XVIII, 15.

vant tous, afin que les autres craignent¹. Car Jésus-Christ avoit dit au paravant, *à ton frère a péché contre toi, ou envers toi : lequel mot on ne peut autrement exposer, que comme s'il disoit, Si quelqu'un a péché, et que tu le saches seul, sans qu'il y ait d'autres témoins. Ce que saint Paul commande à l'église, de redarguer ceux qui auront la faute manifeste, il l'a suivy et gardé vers Pierre, Car pource que la faute de celui estoit scandaleuse, il ne l'admonesta point à part, mais l'amena devant toute l'Eglise². Ceste façon de procéder est droite et légitime, si en corrigeant les fautes secretttes nous suyons les devoirs que Jésus-Christ a mis : et en corrigeant celles qui sont manifestes, nous venons du premier coup devant l'Eglise, mesmement si elles emportent scandale publique.*

4 Il nous faut aussi avoir une autre distinction entre les péchez : c'est que les uns sont fautes moindres, et à pardonner plus facilement : les autres sont crimes, ou actes vilenx et meschans. Pour corriger les crimes, il ne suffit point d'user d'admonition ou remontrance, mais de remède plus sévère : comme saint Paul le démontre, quand non-seulement il reprend de parole l'inceste de Corinthe, mais le chastie par excommunication, estant bien informé du cas³. Nous commençons doncques à l'apercevoir plus clairement comment la jurisdiction spirituelle d'Eglise, laquelle selon la Parole de Dieu corrige les fautes, est une trèsbonne aide pour la conservation de l'Eglise, fondement de l'ordre d'icelle, et lien d'unité. Parquoy l'Eglise, quand elle déboute de sa compagnie tous manifestes adultères, parricides, larrons, abuseurs, voleurs, raptateurs, homicides, séditeux, batteurs, faulx, faux tesmoins et autres semblables : item, ceux qui n'auront pas commis crimes si énormes, mais ne se seront voulu amender de leurs fautes, et se seront monstrez rebelles : elle n'entreprend rien outre raison, mais seulement elle exécute la jurisdiction que Dieu luy a

baillée. Et afin que nul ne mesprise un tel jugement de l'Eglise, ou estime petite chose d'estre condamné par la sentence des fidèles, le Seigneur a testifié que cela n'est autre chose qu'une déclaration de sa propre sentence : et que ce qu'ils auront prononcé en terre, sera ratifié au ciel¹. Car ils ont la Parole de Dieu pour condamner les pervers, ils ont la mesme Parole pour recevoir à merci tous vrais repentans. Ceux qui pensent que les Eglises puissent longuement consister sans estre liées et conjunctes par ceste discipline, s'abusent grandement, veu qu'il n'y a doute que nous ne nous pouvons passer du remède que le Seigneur a préveu nous estre nécessaire. Et de fait, l'utilité qui en vient monstre mieux quelle nécessité nous en avons.

5 Or il y a trois fins que l'Eglise regarde en ces corrections et en l'excommunication. La première est, que gens de mauvais gouvernement ne soyent avec grand opprobre de Dieu contez au nombre des Chrestiens, comme si l'Eglise estoit un réceptacle de meschans et mal vivans. Car puis que l'Eglise est le corps de Christ², elle ne peut estre contaminée par membres pourris, qu'une partie de la honte n'en revienne au Chef. Afin doncques qu'il n'y ait rien en l'Eglise dont le Nom de Dieu reçoive quelque ignominie, il en faut déchasser tous ceux qui par leur turpitude diffament et déshonorent la Chrestienté. Il faut aussi avoir en cest endroit esgard à la Cène du Seigneur, qu'elle ne soit point profanée en la baillant indifféremment à tous. Car il est certain que celui auquel la dispensation en est commise, s'il y admet quelqu'un lequel il en doyve et puisse repousser, est coupable de sacrilège, comme s'il donnoit aux chiens le corps du Seigneur. Pourtant saint Chrysostome se courrouce contre les Prêtres, lesquels pour crainte des grans et des riches n'osoient rejeter nul d'eux quand ils s'y présentoient. Le sang, dit-il, en sera requis de vos mains : si vous craignez l'homme mortel, il se moquera de vous : si vous craignez Dieu, les hommes mesmes vous

¹) 1 Tim. V, 20.

²) 1 Cor. V, 4, 5.

³) Gal. II, 16.

¹) Matth. XVI, 19; XVIII, 18; Jean XX, 23.

²) Col. I, 24.

auront en honneur. Que nous ne soyons point estonnez ne de sceptres, ne de diadème, ne de pourpre, nous avons yci une plus grande puissance. Quant à moy, je présenteray plustost mon corps à la mort, et souffriray que mon sang soit espandu plustost que d'estre participant de ceste pollution¹. Afin doncques que ce saint mystère ne soit en opprobre, il est bien requis qu'on l'administre avec discrétion : laquelle requiert qu'il y ait jurisdiction en l'Eglise. La seconde fin est, que les bons ne soyent corrompus par la conversation des mauvais, comme il advient souventesfois. Car selon que nous sommes enclins à nous desvoyer, il ne nous est rien plus facile que de suyvre mauvais exemple. Ceste utilité a esté notée par l'Apostre, quand il commandoit aux Corinthiens de bannir de leur compagnie celuy qui avoit commis inceste : Un petit de levain, dit-il, aigrit toute la paste. Et mesmes le saint Apostre voyoit un si grand danger en cela, qu'il défendoit aux bons toute compagnie et familiarité des meschans : Si celuy, dit-il, qui se renomme frère entre vous, est paillard, ou avaricieux, ou idolâtre : ou mal disant, ou yvrongne, ou rapineur, je ne vous permets point de manger avec luy². La troisième fin est, que ceux qu'on chastie par excommunication, estans confus de leur honte se repentent, et par telle repentance viennent à amendement. Et ainsi il est expédient, mesmes pour leur salut, que leur meschanceté soit punie, afin qu'estans advertis par la verge de l'Eglise, ils reconnoissent leurs fautes esquelles ils se nourrissent et endurecissent, quand on les traite doucement. C'est ce que veut dire l'Apostre en ce qui s'ensuyt : Si quelqu'un n'obéit point à nostre doctrine, notez-le : et ne vous meslez point avec luy, afin qu'il ait vergongne³. Item en un autre passage, quand il dit qu'il a livré l'inceste de Corinthe à Satan, en perdition de la chair, afin que l'esprit fust sauvé au jour du Seigneur⁴ : c'est à dire, selon mon advis, qu'il l'a chastié d'une condamnation temporelle,

afin que l'esprit fust éternellement sauvé. Il nomme cela, Livrer à Satan : pource que hors l'Eglise le diable a son règne, comme Jésus-Christ en l'Eglise. Car ce qu'aucuns entendent cela de quelque certain torment temporel qui se faisoit par le diable, cela me semble advis fort incertain : mais plustost se doit ainsi entendre comme je di¹.

6 Puis que nous avons ces trois fins, il reste de veoir comment c'est que l'Eglise exerce ceste partie de discipline, laquelle est située en jurisdiction. Pour le premier, il nous faut toujours retenir ceste distinction que nous avons mise ci-dessus : asçavoir, qu'il y a d'aucuns péchez qui sont publiques, les autres sont plus occultes. Les péchez publics, sont ceux qui ne sont pas seulement connus à un ou à deux tesmoins, mais ont esté commis manifestement, et avec scandale de toute l'Eglise. J'appelle péchez occultes, non pas ceux qui sont du tout incognus des hommes, comme sont ceux des hypocrites (car ceux-là ne viennent point en la cognoissance de l'Eglise) mais ceux qui sont tellement secrets, que quelques-uns les cognoissent. La première espèce ne requiert point qu'on y procède par les degrez que Jésus-Christ met au chapitre XVIII de saint Matthieu : mais quand il advient ainsi quelque scandale notoire, l'Eglise doit du premier coup faire son office en appelant le pécheur, et le corrigeant selon la mesure de sa faute. Quant aux péchez secrets, on ne les doit point attirer du premier coup à l'Eglise, sinon qu'il y ait contumace et rébellion, que l'homme ne vueille point obéir aux remonstrances qu'on luy fait, selon ceste reigle, S'il ne veut point escouter, di-le à l'Eglise. Or quand on est venu jusques là, il faut lors observer l'autre distinction entre les crimes et fautes plus légères. Car ce n'est point raison d'user d'une mesme sévérité envers un delict moindre, qu'envers un crime : mais il suffit d'user de répréhension de paroles, voire douce et paternelle, laquelle ne soit pas pour rompre et aigrir le pécheur, mais le réduire à soy-mesme, afin qu'il

¹ Homil. in Matth. III; Eséch. XVIII, 16; XXXIII, 8.

² 1 Cor. V, 6, 11

³ 2 Thess. III, 16.

⁴ 1 Cor. V, 5.

¹ August., De verb. Apost., serm. LXVIII.

se resjouisse plus d'estre corrigé, qu'il ne s'en contriste. Des crimes, il les faut chastier plus rudement. Car ce n'est point assez de corriger de paroles celui qui a offensé l'Eglise par mauvais exemple : mais il mérite d'estre privé de la communion de la Cène, jusques à ce qu'il ait donné signe de repentance. Car saint Paul n'use point seulement de répréhension de paroles contre le Corinthien, mais il le rejette de l'Eglise¹ : tantant les Corinthiens de ce qu'ils l'avoient si long temps souffert. Ceste façon a esté tenue en l'Eglise ancienne ce pendant qu'il y avoit encores bon gouvernement. Car si quelqu'un avoit commis un crime dont il fust sorty scandale, premièrement on luy commandoit de s'abstenir de la Cène, puis après de s'humilier devant Dieu, et testifier sa repentance devant l'Eglise. Et de faict, il y avoit certaines choses qu'on enjoignoit aux pénitens, pour estre signes de leur repentance. Quand le pécheur avoit ainsi satisfait à l'Eglise, on le recevoit en la communion avec imposition des mains. Laquelle réception est nommée souvent Paix par saint Cyprien : comme quand il dit, Ceux qui ont commis quelque scandale, font pénitence pour le temps qui leur est ordonné : puis ils viennent faire confession de leur faute, et par imposition des mains de l'Evesque et du Clergé obtiennent paix et communion². Combien que l'Evesque avec le Clergé réconcilioit tellement les pécheurs à l'Eglise, que le consentement du peuple y estoit requis, comme il le dit en un autre lieu.

7 Ceste discipline estoit tellement commune sans exemption de personne, que les Princes mesmes se submettoient à icelle, comme les autres : et à bon droit, veu qu'ils sçavoient qu'elle estoit de Christ, auquel c'est bien raison que tous sceptres et diadèmes des Roys soyent sujets. En ceste manière l'Empereur Théodose estant excommunié par saint Ambroise, à cause du sang innocent espandu par son commandement, se desvestit de tous ses ornemens royaux, et

pleura publiquement son péché en l'Eglise, combien qu'il l'eust commis à la suggestion d'aucuns et demanda pardon avec larmes et souspirs¹. Ce fut un acte à luy digne de grand'louange : car les grans Roys ne doyvent point prendre cela à déshonneur de s'humilier et ployer le genouil devant Jésus-Christ leur Prince souverain, et ne leur doit point faire mal d'estre jugez de l'Eglise. Car comme ainsi soit qu'en leurs cours ils n'oyent rien que pures flatteries, il leur est trop plus que nécessaire d'estre corrigez de Dieu par la bouche des Pasteurs : mesmes ils doyvent désirer que leur Pasteur ne les espargne point, afin que Dieu les espargne. Je laisse yci à dire qui sont ceux qui doyvent exercer ceste jurisdiction, pource que j'en ay desjà traité ailleurs : j'adjousteray toutesfois ce point à ce que j'en ay dit, que ceste est la procédure légitime à excommunier les pécheurs, que les Prestres ne le facent point seuls, mais avec le sceu et consentement de l'Eglise : en sorte que le commun peuple n'ait point la chose en main pour dominer et aller devant, mais qu'il en soit tesmoin, pour prendre garde que rien ne se face par convoitise désordonnée. Or en cela, outre l'invocation du nom de Dieu, il est requis d'user d'une gravité, laquelle démontre la présence de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'on aperçoive qu'il préside en cest acte.

8 Toutesfois il ne nous faut point oublier que la sévérité de l'Eglise doit estre telle, que tousjours elle soit conjointe avec douceur et humanité. Car ce danger est tousjours à éviter, comme saint Paul commande, que celui qu'on chastie ne soit englouty de tristesse². Car par ce moyen, du remède on en feroit une poison. Combien que la reigle de modération se pourra mieux prendre de la fin d'icelle. Car puis que l'excommunication tend à ce but, que le pécheur soit amené à repentance, et qu'on oste tous mauvais exemples, à ce que le nom de Jésus-Christ ne soit point blasphémé, et que les autres ne soyent induits à mal faire en les ensuyvant : si nous regardons à ces choses,

1) 1 Cor. V, 5.

2) Epist. II, lib. I ; epist. XIV, lib. III, et ejusdem lib. epist. XXVI.

1) Ambrosius, lib. I, epist. III, in orat. fureb. Theod.

2) 2 Cor. II, 7.

il sera facile de juger jusques à où la sévérité doit procéder, et où elle doit superséder. Ainsi quand le pécheur donne tesmoignage de repentance à l'Eglise, et par cela oste, entant qu'en luy est, le scandale et l'efface, il ne doit estre pressé plus outre. Que si on le presse, la rigueur passe mesure. Et en cest endroit on ne peut excuser que les Anciens n'ayent esté trop austères, veu que leur façon n'a pas esté accordante à la reigle du Seigneur, et estoit merueilleusement périlleuse. Car comme ainsi soit qu'ils privassent les pécheurs de la Cène, maintenant pour trois ans, quelquesfois pour sept, quelquesfois jusques à la mort, que s'en pouvoit-il ensuyvre sinon une grande hypocrisie, ou un désespoir extrême? Semblablement, ce que nul auquel il fust advenu de tomber derechef, n'estoit admis à pénitence pour la seconde fois, mais estoit pour toute sa vie banny de l'Eglise, cela n'estoit ny utile ne raisonnable. Quiconque doncques estimera le tout avec bon jugement, cognoistra qu'ils ont esté mal conseillez. Combien qu'en cela je réproove plus la coustume que je n'accuse tous ceux qui en ont usé: entre lesquels il est certain qu'il y en a eu ausquels cela a despleu, mais ils la supportoyent d'autant qu'ils ne la pouvoient corriger. Certes saint Cyprien déclaire comment il n'a point esté aspre ne rigoureux de son vouloir: Nostre patience, dit-il, et douceur et humanité est appareillée à tous ceux qui viennent. Je désire que tous rentrent en l'Eglise. Je désire que tous nos compagnons d'armes soyent dedans le camp de Jésus-Christ, et que tous nos frères soyent en la maison de Dieu nostre Père. Je remets toutes fautes: j'en dissimule beaucoup, et de zèle que j'ay de recueillir tous nos frères en un, je n'examine point à la rigueur les fautes mesmes qui sont commises contre Dieu: et ne s'en faut guères que moy-mesme ne pèche, en pardonnant les péchez plus facilement qu'il ne seroit de mestier. J'embrace d'une dilection prompte et entière ceux qui retournent avec pénitence, et confessent leur péché avec satisfaction humble¹. Saint Chry-

1) Ad Cornelium, epist. III, lib. I.

sostome estoit un petit plus rude, néanmoins si parle-il ainsi: Puis que Dieu est tant bénin, pourquoy est-ce que son ministre veut estre veu austère? Nous savons aussi de quelle gracieuseté saint Augustin usa envers les Donatistes, tellement qu'il ne douta point de recevoir au degré d'Evesque ceux qui avoyent renoncé à leur erreur, mesmes tantost après leur conversion. Mais d'autant que la façon estoit au contraire, ces bons personnages ont esté contraincts de se déporter de leur jugement propre, pour suyvre la coustume receue.

9 Or comme ceste douceur et humanité est requise en tout le corps de l'Eglise, qu'on ne chastie point ceux qui auront failly, jusques au bout, mais par mesure et en douceur, et plustost, selon le précepte de saint Paul, faire valoir charité envers eux¹, ainsi un chacun particulier en son endroit se doit acomoder à ceste mansuétude et humanité. Nous ne devons point doncques effacer du nombre des esleus les excommuniez, ou en désespérer comme s'ils estoient desjà perdus. Bien est-il licite de les juger estrangers de l'Eglise, selon la reigle que j'ay mise ci-dessus: encorres cela se doit faire pour le temps de leur séparation seulement. Et encorres que nous appercevions en eux plus d'orgueil et d'obstination que d'humilité: si les devons-nous encorres remettre en la main de Dieu, et recommander à sa bonté, espérans mieux pour le futur que nous n'y voyons de présent. Et pour plus brièvement parler, il ne nous faut point condamner à mort éternelle la personne qui est en la main d'un seul Dieu: mais nous devons estimer par la Loy de Dieu, quelles sont les œuvres d'un chacun. Quand nous suyvons ceste reigle, c'est est plustost se tenir au jugement que Dieu nous a déclaré, que de mettre en avant le nostre. Il ne nous faut point entreprendre plus de licence à juger, sinon que nous vueillions limiter la vertu de Dieu, et assujettir à nostre fantasie sa miséricorde, à laquelle toutes fois et quantes qu'il semble bon, les plus mes-

1) 1 Cor. II, 8.

chans sont convertis en gens de bien, les estrangers sont receus en l'Eglise : à ce que l'opinion des hommes soit frustrée, et leur audace réprimée : laquelle ose tousjours s'attribuer plus qu'il n'appartient, si elle n'est corrigée.

40 Touchant de ce que Christ dit, que ce que les ministres de sa Parole auront lié ou deslié en terre, sera lié et deslié au ciel ¹, en ces paroles il limite l'autorité de ller à la censure ecclésiastique : par laquelle ceux qui sont excommuniés, ne sont point jettez en ruine éternelle et en désespoir, mais seulement en ce que leur vie est condamnée, ils sont avertis que la damnation éternelle les attend, s'ils ne se repentent. Car c'est la différence qui est entre excommunication, et l'exécration que les Docteurs ecclésiastiques appellent Anathema : qu'en anathématisant un homme (ce qui ne se doit faire guères souvent, ou du tout point) on luy oste toute espérance de pardon, et le donne-on au diable : en l'excommuniant, on punit plustost ses mœurs. Et combien qu'on punisse aussi sa personne, toutes-fois cela se fait en telle sorte, qu'en luy dénonçant sa damnation future, on le retire en voye de salut. S'il obéit, l'Eglise est prête de le recevoir en amitié, et le faire participant de sa communion. Parquoy, combien qu'il ne soit point loisible, si nous voulons deuement observer la discipline ecclésiastique, de hanter privéement, et avoir grande familiarité avec les excommuniés, néanmoins si nous devons nous efforcer, entant qu'en nous est, soit par exhortation et doctrine, soit par clémence et douceur, soit par nos prières envers Dieu, de faire qu'ils se réduisent en bonne voye, et estans réduits, reviennent en la communion de l'Eglise : comme aussi l'Apostre nous enseigne. Ne les réputez point, dit-il, comme ennemis, mais reprenez-les comme frères ². Il requiert aussi une telle mansuétude en toute l'Eglise, quant est de recevoir ceux qui monstrent quelque signe d'amendement. Car il ne veut point qu'elle exerce une sévérité trop rigoureuse, qu'elle procède estroitement jusques au

bout, et soit comme inexorable : mais plustost qu'elle vienne au-devant, et se présente volontairement à les recevoir, afin qu'ils ne soyent accablés de trop grande tristesse. Si ceste modération n'est diligemment gardée, il y a danger que de discipline nous ne tombions en une manière de géhenne, et que de correcteurs nous ne devenions bourreaux.

41 Il y a aussi un autre point qui appartient et bien requis à modérer la discipline comme il faut : asçavoir ce que saint Augustin dit en disputant contre les Donatistes, Que si les particuliers aperçoivent que les Prestres soyent aucunement négligens à corriger les vices, qu'il ne faut pas pourtant qu'ils se séparent de l'Eglise pour faire une sédition. Semblablement, si les Pasteurs ne peuvent purger et amender toutes les fautes qui sont en leurs peuples, comme ils le désireroient, qu'ils ne doyvent pas pourtant quitter leur estat, ou troubler l'Eglise par une rigueur désespérée. Car ce qu'il dit est très-vray, asçavoir que quiconques corrige ce qu'il peut en le redarguant, ou ce qu'il ne peut corriger, l'exclud sans rompre l'unité : ou ce qu'il ne peut exclurre sans faire dissension, le réprouve, et néanmoins le supporte, cestuy-là est libre de malédiction, et n'est point coupable du mal ³. Il rend la raison en un autre passage : c'est que la façon et relgie de maintenir bonne police en l'Eglise, doit tousjours regarder unité d'esprit en lien de paix. L'Apostre, dit-il, nous commande d'ainsi faire : et quand on fait autrement, le remède des chastimens non-seulement est superflu, mais aussi pernicieux, et par conséquent n'est plus remède ⁴. Puis il adjouste : Qui pensera diligemment en ces choses, il ne laissera point d'user de sévérité, combien qu'il vueille conserver l'union : et ne rompra point le lien de concorde, par estre intempérant en correction ⁵. Il confesse bien que non-seulement les Pasteurs doyvent mettre peine que l'Eglise soit purgée de tous vices : mais aussi que chacun en son endroict se doit efforcer de ce faire. Et ne dissimule pas

1) Matth. XVIII, 18.

2) 2 Thess. III, 15.

3) Contre Parménien., lib. II, cap. I.

4) Lib. III, cap. 1 ; Ephés. IV, 2, 3.

5) Cap. II.

que celui qui ne tient conte d'admonester, arguer et corriger les mauvais, encores qu'il ne leur favorise point, et qu'il ne pèche point comme eux, est coupable devant Dieu : adjoustant mesmes que celui qui est en office publique, pouvant excommunier les mauvais, s'il ne le fait point, qu'il pèche à sa condamnation : seulement il veut que cela se face avec prudence, laquelle aussi nostre Seigneur requiert, asçavoir qu'on n'arrache point le bon grain avec l'ivroye¹. Finalement il conclud ainsi avec saint Cyprien, lequel il allègue, Que l'homme doncques corrige en miséricorde ce qu'il peut : ce qu'il ne peut, qu'il le souffre en patience, et qu'il en gémisse avec dilection.

42 Or ce saint personnage dit ces choses, à cause de la trop grande rigueur des Donatistes : lesquels voyans des vices en l'Eglise, que les Evesques reprenoyent bien de paroles, mais ne les punissoient point par excommunication (d'autant qu'ils n'espéroient d'y proufiter par ce moyen) crioient contre les Evesques, les blasmaus courageusement comme traîtres de la discipline : et qui pis est, se séparoyent par schisme de la compagnie des fideles : comme font aujourd'hui les Anabaptistes, qui ne pensent point qu'il y ait compagnie chrestienne, sinon où il apparaisse une perfection totalement Angélique. Et pour ceste cause, sous couverture de zèle, destruisent toute l'édification qui est en l'Eglise. Telle manière de gens, dit saint Augustin, convoient et appètent d'attirer à eux les povres peuples, ou bien les diviser, en les séduisant par leur apparence : non point par haine qu'ils ont des péchez des autres, mais par cupidité de leurs contentions, estans enflés d'orgueil, transportez d'obstination, cauteleux à calomnier, bouillans en sédition. Et afin qu'on n'aperçoive qu'ils sont vuides de la lumière de vérité, ils se couvrent de l'ombre de sévérité et rigueur : et ce qui nous est commandé en l'Ecriture de faire, pour corriger les vices de nos frères en gardant unité et dilection, et en usant de médecine douce, ils en abusent à faire

schisme et division meschante en l'Eglise. Voylà comment Satan se transfigure en Ange de lumière, induisant les hommes à cruauté inhumaine sous ombre de les faire sévères : pource qu'il ne cherche autre chose que de rompre le lien de paix et union : et de faict, c'est le seul moyen qu'il a de nous mal faire¹.

43 Toutes ces paroles sont de saint Augustin : mais ayant dit toutes ces choses, il recommande singulièrement, que si tout un peuple est infecté d'un vice, comme d'une maladie contagieuse, qu'on modère la sévérité par miséricorde. Car de faire séparation, dit-il, c'est un mauvais conseil et pernicieux, et vient tousjours à meschante issue : d'autant que cela est plus pour troubler les bons qui sont infirmes, que pour corriger les meschans qui sont courageux en leur mal. Or le conseil qu'il donne là aux autres, luy-mesme l'a suivy quand mestier estoit. Car en escrivant à Aurelius Evesque de Carthage², il se complaint bien de l'yvrongnerie qui régnoit alors fort en Afrique, comme ainsi soit que l'Ecriture la condamne tant : et exhorte ledit Evesque d'assembler un Concile provincial, pour y mettre remède. Mais il adjouste conséquemment : Je croy bien, dit-il, que ces choses se doyvent oster non point avec une rigueur trop aspre, mais par bon moyen, en enseignant piuttosto qu'en commandant, en admonestant plus qu'en menaçant : car il y faut ainsi besongner quand un vice est commandé en tout le peuple : mais il se doit exercer plus grande sévérité quand le nombre des pécheurs n'est pas si grand. Il n'entend pas toutesfois qu'un Evesque doive dissimuler ou se taire, quand il ne peut punir les péchez communs, comme aussi il l'expose tantost après, mais il veut que la correction soit tellement modérée, qu'elle soit une médecine piuttosto qu'un poison. Pourtant au troisième livre contre Parménien, après avoir longtemps disputé de ce propos, il conclud ainsi : Il ne nous faut doncques nullement négliger le précepte de l'Apostre touchant de séparer les mauvais, quand cela se

1) Matth. XIII, 29.

1) Cap. 1; 2 Cor. XI, 14.

2) Epsl. LXIV.

peut faire sans danger de trouble et sédition, comme aussi l'intention de l'Apostre a esté : et faut aussi adviser qu'en supportant l'un l'autre, nous mettions peine de garder unité¹.

44 L'autre partie de la discipline, laquelle ne consiste pas proprement en la puissance des clefs, est que les Pasteurs, selon la nécessité du temps, exhortent leurs peuples ou à jusnes, ou à prières solennelles, ou à autres exercices d'humilité et repentance : desquelles choses il n'y a point reigle certaine en la Parole de Dieu, d'autant qu'il les a voulu laisser au jugement de son Eglise. Toutesfois l'observation d'icelles, comme elle est utile, a esté tousjours pratiquée en l'Eglise ancienne, depuis le temps des Apostres : combien que les Apostres mesmes n'en ont pas esté les premiers auteurs, mais en ont eu l'exemple de la Loy et des Prophètes. Car nous voyons là, que quand il survenoit quelque chose, incontinent on assembloit le peuple, et luy dénonçoit-on qu'il priast Dieu avec jusnes². Les Apostres doncques ont suyvy ce qu'ils sçavoient n'estre point nouveau au peuple de Dieu, et prévoyoyent estre utile. Il y a une semblable raison de tous les autres moyens et exercices qui tendent à inciter le peuple à faire son devoir, ou à l'entretenir en obéissance. Nous en avons les exemples çà et là aux histoires, et n'est pas mestier d'en faire yci un recueil : mais voyci la somme de ce qu'il nous en faut tenir : Quand il advient quelque différent en la Chrestienté, qui tire grande conséquence ; quand il est question d'eslire un Ministre, ou quand il y a quelque affaire difficile ou de grande importance : ou bien quand il apparoit quelque signe de l'ire de Dieu, comme peste, guerre ou famine : c'est un ordre saint et utile en tout temps, que les Pasteurs induisent leurs peuples à jusnes et prières extraordinaires. Si quelqu'un ne reçoit point les tesmoignages qui se peuvent amener du vieil Testament à ce propos, comme s'ils ne convenoyent point à l'Eglise chrestienne, il appert que les Apostres mesmes en ont ainsi fait. Com-

bien que des prières, je ne pense point qu'il se trouve personne qui en face difficulté. Disons doncques quelque chose du jusne. Car plusieurs, d'autant qu'ils n'entendent point à quoy il est utile, ne pensent pas qu'il soit fort nécessaire : les autres, qui pis est, le rejettent comme du tout superflu. D'autre costé, quand on n'en cognoist pas bien l'usage, il est facile de tomber en superstition.

45 Le jusne saint et droict regarde à trois fins : c'est asçavoir pour donter la chair, à ce qu'elle ne s'esgaye par trop : ou pour nous disposer à prières et oraisons, et autres méditations saintes : ou pour estre tesmoignage de nostre humilité devant Dieu, quand nous voulons confesser nostre péché devant luy. La première fin n'a pas souvent lieu au jusne publique, d'autant que tous ne sont pas d'une mesme complexion n'en semblable disposition de leur santé : cela doncques convient plus au jusne particulier. La seconde fin est commune à l'un et à l'autre. Car toute l'Eglise a aussi bien mestier de se disposer par jusne à prier Dieu, qu'a un chacun particulier en son endroit. Autant en est-il de la troisième fin : car quelquefois il adviendra que Dieu frappera tout un peuple par guerre, ou par peste, ou par quelque autre calamité : en ceste verge qui est commune à tous, c'est bien raison que tout le peuple se rende coupable. Mais si Dieu chastie quelque particulier, cestuy-là doit recognoistre sa faute avec sa famille. Il est bien vray que ceste recognoissance gist principalement en l'affection du cœur : mais quand le cœur est touché comme il doit, il ne se peut faire qu'il ne se déclare par tesmoignage extérieur : et principalement quand cela tourne en édification des autres : afin que tous ensemble en confessant leurs péchez, rendent louange à Dieu, et s'exhortent mutuellement par bon exemple.

46 Parquoy le jusne, quand il est signe d'humiliation, convient plus à tout un peuple en public, qu'il ne fait à un homme seul en privé : combien qu'il soit commun à l'un et à l'autre, comme nous avons dit. Et tant qu'il touche la discipline, de laquelle nous traitons à présent, toutes fois et quantes que nous

¹ Contre Permenien., lib. III, esp. II ; 1 Cor. V, 7 ; Ephés. IV 2.

² Joël II, 18 ; Act. XIII, 2.

avons à prier Dieu en commun de quelque chose d'importance, il seroit expédient de remontrer qu'on jusnast. En ceste sorte quand les fidèles d'Antioche voulurent imposer les mains à Paul et à Barnabas afin de mieux recommander le ministère d'iceux à Dieu ils conjoignirent le jusne avec oraison¹. En ceste manière aussi Paul et Barnabas, voulans ordonner Ministres par les Eglises, avoyent de coustume de jusner pour mieux prier, comme saint Luc récite². En ceste espèce de jusne ils n'ont regardé autre chose, sinon afin de se mieux disposer, et se rendre plus alai-gres à prier. Et de fait nous expérimentons que quand le ventre est plein, l'esprit ne se peut pas si bien eslever à Dieu, pour estre incité d'une affection ardente à prières, et persévérer en icelles. Et faut ainsi prendre ce que dit saint Luc d'Anne la Prophétesse, qu'elle servoit à Dieu en jusnes et prières³. Car il ne constitue pas le service de Dieu à jusner: mais il dénote que ceste sainte femme s'exerçoit par jusnes à prier continuellement. Tel estoit aussi le jusne de Néhémie, quand il pria Dieu d'un zèle véhément pour la délivrance de son peuple⁴. Voylà aussi en quel sens saint Paul dit, que le mari et la femme fidèle font bien, si pour quelque temps ils s'abstiennent de la compagnie du lit pour vacquer plus librement à jusne et oraison⁵. Car en conjoignant le jusne à la prière, comme une aide et renfort, il signifie que de soy il seroit inutile: ainsi, qu'il le faut rapporter à ceste fin. D'avantage, en commandant aux maris et aux femmes de rendre devoir mutuel l'un à l'autre⁶, il appert qu'il ne les sépare point pour faire prières ordinaires, mais quand il est question de quelque nécessité spéciale.

47 Semblablement, si quelque peste, ou famine, ou guerre commence entre nous, ou s'il y a apparence qu'il doive advenir quelque calamité sur un peuple ou sur un pays, l'office des Pasteurs est d'exhorter l'Eglise à jusner, pour prier Dieu avec humilité qu'il destourne son

ire: lequel dénonce qu'il s'appreste et s'arme à faire vengeance, quand il nous monstre quelque apparence de danger. Pourtant, comme les malfaiteurs jadis avoyent de coustume de se vestir de noir, nourrir leurs barbes, et user d'autres signes de deuil pour fleschir leurs juges à miséricorde: aussi quand Dieu nous adjourne devant son siège judicial, il nous est expédient et salutaire de requérir merci avec démonstrances extérieures de nostre tristesse: et cela aussi sert à sa gloire, et à l'édification de chacun. Quel ait esté l'usage du peuple d'Israël, il est aisé de le tirer des paroles du Prophète Joël. Car quand il commande qu'on sonne la trompette, qu'on assemble le peuple, qu'on dénonce le jusne¹, et tout le reste qui s'ensuyt, il parle de choses tout accoustumées de son temps. Or un peu au paravant il avoit dit que desjà Dieu faisoit le procès du peuple, et que le jour de leur sentence estoit prochain, les citant à répondre. Puis après il les exhorte de courir au sac et à la cendre, à pleurs et à jusnes: c'est-à-dire il les admoneste de s'abatre et humilier devant Dieu, mesmes par tesmoignages extérieurs. Il est vray que le sac et la cendre convenoyent plus à ce temps-là qu'à nostre: mais quant est d'assembler le peuple, de pleurer, de jusner et faire les choses semblables, il n'y a doute que cela n'appartiene aussi bien à nous, toutes fois et quantes que la condition de nostre estat le requiert. Car puis que c'est un saint exercice pour les fidèles, tant pour les humilier que pour confesser leur humilité, pourquoy n'en userions-nous aussi bien comme les anciens, en nécessité semblable? L'Ecriture nous monstre que non-seulement l'Eglise d'Israël, qui estoit instruite en la Parole de Dieu, a jusné en signe de tristesse²: mais aussi le peuple de Ninive, lequel n'avoit ouy nulle doctrine outre la prédication de Jonas³. Pourquoy doncques n'en ferions-nous autant en cas pareil? Quelqu'un me dira que c'est une cérémonie externe, laquelle a prins fin en Christ

1) Act. XIII, 2.

2) Luc II, 37.

3) 1 Cor. VII, 5.

4) Act. XIV, 23.

5) Néhém. I, 4.

6) 1 Cor. VII, 3.

1) Joël II, 15.

2) 1 Sam. VII, 6; XXXI, 13: 1 Rois XXI, 12.

3) Jon. III, 5.

avec les autres. Je respon que c'est aussi bien aujourd'huy une trèsbonne aide aux fidèles, comme ç'a tousjours esté: et une admonition utile pour les resveiller, afin de ne provoquer point d'avantage l'ire de Dieu pour leur nonchalance et dureté, quand ils sont chastiez de ses verges. Pourtant Jésus-Christ excusant ses Apostres de ce qu'ils ne jusnoient point, ne dit pas que le jusne soit aboly, mais il dit qu'il convient au temps d'affliction, et le conjoint avec pleur et tristesse. Le temps viendra, dit-il, que l'Espoux leur sera osté¹.

18 Mais afin qu'il n'y ait point d'erreur quant au nom, il est mestier de définir que c'est que jusne. Car nous n'entendons point seulement par ce mot une simple tempérance et sobriété au boire et au manger, mais quelque chose d'avantage. Il est bien vray que la vie des fidèles doit estre atrempée d'une sobriété perpétuelle, en sorte qu'il y ait comme une espèce de jusne en l'homme chrestien, pendant qu'il vit en ce monde: mais outre cela, il y a un autre jusne temporel, quand nous restreignons nostre vivre outre ce que nous avons accoustumé d'en prendre: et cela ou pour un jour, ou pour un certain temps: et usons d'une tempérance plus estroite que d'ordinaire. Ceste restriction gist en trois choses, au temps, en la qualité des viandes, et en la mesure. J'enten par le temps, que nous soyons à jun quand nous avons à faire ce pourquoy nous jusnons. Comme pour exemple: si quelqu'un jusne à cause d'une prière solennelle, qu'il demeure à jun jusques à ce qu'elle soit faite. La qualité gist en cela que nous n'ayons pas des viandes friandes et délicates pour provoquer le palais à manger, mais que nous soyons contens de viandes simples, communes et vulgaires. La mesure est, que nous mangions moins et plus légèrement que de coustume: seulement pour la nécessité, et non point pour plaisir et volupté.

19 Toutesfois il nous faut tousjours donner garde de tomber en quelque superstition, comme il en est advenu par

ci-devant avec grand dommage de l'Eglise. Car il vaudroit beaucoup mieux de n'user point de jusnes, que de les observer diligemment avec mauvaises opinions et pernicieuses, telles que le monde les conçoit volontiers, si les pasteurs ne vont au-devant songneusement et avec grande prudence. Voyci doncques les remonstrances qui nous sont nécessaires pour bien user du jusne. La première est, qu'il nous souviene de ce que dit Joël, qu'il faut rompre les cœurs, et non point les habillemens¹: c'est-à-dire, que nous soyons advertis que le jusne n'est pas fort estimé en soy devant Dieu, sinon qu'il se face d'affection intérieure du cœur, et que l'homme ait un vray desplaisir de soy-mesme et de ses péchez, et une vraye humilité. et une vraye douleur procédante de la crainte de Dieu. Qui plus est, que nous sçachions que le jusne n'est utile pour autre raison, que d'autant qu'il est conjoint avec ces choses, comme une aide moindre et inférieure. Car Dieu n'a rien en plus grande exécution que ceste hypocrisie, quand les hommes en luy présentant des signes et apparence extérieure, au lieu d'un cœur pur et net, le veulent abuser de mines. Et pourtant Isaïe crie asprement contre ceste feintise, que les Juifs pensoient avoir bien contenté Dieu quand ils avoyent jurné: Jà soit que ce pendant leur cœur feust plein d'impiété et de meschantes affections. Est-ce là le jusne que j'ay esleu? dit le Seigneur². Pourquoi le jusne des hypocrites n'est pas seulement une peine perdue et inutile, mais une trèsgrande abomination. Il se faut aussi donner garde d'un autre mal prochain à cestuy-là: c'est de réputer le jusne estre une œuvre méritoire, ou un service de Dieu. Car puis que c'est une chose indifférente de soy, et qu'il n'est d'aucune importance, sinon entant qu'il regarde à ces fins que nous avons dites, c'est une superstition trèsdangereuse de le mesler simplement avec les œuvres commandées de Dieu, et nécessaires de soy, sans autre regard. Les Manichéens hérétiques anciens ont esté en ceste

1) Luc V, 34: Matth. IX, 18.

2) Joël II, 13.

3) Is. LVIII, 5.

folle, lesquels saint Augustin redarguant monstre bien qu'il ne faut estimer les jusnes que selon les fins que nous avons dites : et que Dieu ne les approuve point, sinon qu'on les y rapporte ¹. Le troisième erreur n'est pas du tout si meschant, toutesfois il ne laisse point d'estre dangereux : c'est de requérir et commander estroitement le jusne, comme si c'estoit une des œuvres principales de l'homme chrestien. Item de le priser tant, qu'il semble advis aux gens qu'ils ayent fait une œuvre bien digne et excellente, quand ils auront jurné. En quoy je n'ose point du tout excuser les anciens Pères, qu'ils n'ayent jetté quelque semence de superstition, et donné occasion à la tyrannie qui est survenue depuis. Il est vray qu'il y a de bonnes sentences en leurs livres touchant le jusne : mais il y a aussi des louanges excessives pour le magnifier comme une vertu singulière entre les autres.

20 D'avantage, on observoit desjà de leur temps le Quaresme, et y avoit quelque superstition en cela : d'autant que le commun populaire pensoit faire un beau service à Dieu, en quaresmant : et les Pasteurs prisoyent ceste observation, comme si elle se fust faite à l'exemple de Jésus-Christ ². Or il est certain que Jésus-Christ n'a point jurné pour donner exemple aux autres, afin qu'on l'ensuyvist : mais voulant commencer la prédication de son Evangile, a voulu approuver par ceste œuvre miraculeuse, que c'estoit une doctrine venue du ciel, et non pas des hommes. C'est merveille comment un abus si lourd a peu tomber en la teste des anciens Docteurs, veu que ç'ont esté gens de bon jugement, et qu'il y avoit beaucoup de raisons au contraire à ce qu'ils ne s'abusassent point ainsi. Car Jésus-Christ n'a point jurné plusieurs fois, comme il falloit qu'il le feist s'il eust voulu constituer une loy de

à son exemple : mais plustost par acte il a voulu se rendre admirable au monde, que d'exhorter les autres à faire le semblable. Finalement il n'y a autre raison de ce jusne, que de celle de Moïse, quand il receut la Loy de Dieu. Car comme Moïse avoit jeûné quarante jours et quarante nuits ³, afin que par ce jeûne l'autorité de la Loy fust confirmée, c'estoit bien raison qu'il y eust un miracle, fait en Jésus-Christ à ce point, ne semblast advis que l'Evangile fust moindre que la Loy. Or est-il admirable que jamais nul ne s'est advisé d'introduire au peuple d'Israël une telle forme de jeûne sous couleur de l'imitation de Moïse, et nul des Prophètes ne des fidèles en ensuyvy en cest endroict : combien qu'ils tous eussent assez de zèle et de courage à s'exercer en toutes bonnes choses. Ce que nous lisons d'Elie, qu'il a jeûné quarante jours sans boire et sans manger ⁴, cela ne se faisoit à autre fin, sinon à ce que le peuple recognust que c'estoit vray Prophète, suscité de Dieu pour maintenir la Loy, de laquelle tout le peuple d'Israël s'estoit destourbé. C'a esté doncques une fausse imitation, et frivole, et pleine de superstition. Les anciens ont appelé le jeûne de Moïse, Une ordonnance faite à l'exemple de Christ. Combien que la façon de jeûner estoit diverse en ce temps-là, comme le raconte Cassiodore au livre neuvième de son Histoire. Les Romains, d'ailleurs, n'avoient que trois semaines pour le Quaresme, mais ils jeûnoient tous les jours excepté le Dimanche et le Samedi. Les Illyriens et les Grecs en avoient les autres sept : mais ils jeûnoient par intervalles. Il y avoit aussi diversité de jeûner quant au manger : car les uns ne se nourrissoient que de pain et d'eau, d'autres mangeoyent des herbes, d'autres usoyent de boissons et de volailles.

y a eu un autre mal du costé des Evesques, qu'en partie ils ont esté rudes et morans, en partie ils ont appété de dominer et tyranniser sans raison. Sur cela ont fait des loix perverses et iniques, lesquelles on a lié les consciences pour traîner en enfer. On a défendu de manger chair, comme si c'eust esté une mde pollue, et qui eust contaminé les ammes. Après on a adjousté des opinions meschantes les unes sur les autres, lesquelles à ce qu'on est venu comme en un ofond abysme d'erreur. Et afin de ne laisser que tout ne fust dépravé, on a joué de Dieu comme d'un petit enfant. Car quand il a esté question de sçavoir, il y a eu une table apprestée plus impiement que les autres fois : on a semblé toutes les friandises et délices l'on pouvoit, on a redoublé la quantité des viandes, et a-on usé de variété plus de costume : puis on a appelé un appareil, Jusne, et a-on pensé bien servir à Dieu par ce moyen. Je laisse à dire que ceux qui veulent estre veus les uns saints, ne remplissent jamais leur ventre si bien qu'en jusan. En somme, toute la sainteté du jusne commun est, s'abstenir seulement de manger chair, au reste abonder en toutes délices, et commander à plaisir, moyennant que ce soit qu'une fois le jour. Combien que pluspart se dispense de faire collation d'orelloire, comme ils disent. Au contraire, c'est une impiété extrême, ce leur est, et un crime digne de mort, de manger un morceau de lard, ou un lopin de chair salée avec du pain bis : voire mesmes si un povre homme qui n'a autre chose, le fait. Saint Hierosme raconte que desjà de son temps il y en avoit quelques-uns qui vouloyent contenter Dieu de tels fatras et badinages¹ : afin de s'abstenir de manger huile, se faisoient apporter de pays loins des viandes les plus exquisés qu'on avoit : mesmes afin de faire force à l'aire, ils ne beuvoient point d'eau, mais usoyent de je ne sçay quelles liqueurs précieuses et friandes au goust, lesquelles ils humoyent non point en

verre, ou en un gobelet, mais en une coquille. Ce qui estoit pour lors un vice de peu de gens, règne aujourd'huy communément entre tous les riches : asçavoir qu'ils ne jusnent point à autre fin, sinon pour se traiter mieux et plus délicatement que de coutume. Mais je ne veux point user de long propos en une chose tant notoire : seulement je di ce mot, qu'il ne faut point que les Papistes prennent occasion de s'enorgueillir, ny en leurs jusnes, ny en tout le reste de leur discipline, comme s'il y avoit rien digne de louange, veu que tout y est corrompu et perverty.

22 S'ensuyt la seconde partie de la discipline, laquelle appartient proprement au Clergé : c'est asçavoir que les gens d'Eglise se gouvernent selon les Canons qui ont esté anciennement faits pour les entretenir en toute honnesteté, comme sont ceux qui s'ensuyvent : Qu'un homme d'Eglise ne soit point adonné à la chasse, au jeu de dez, à gourmandise ou banquets : que nul d'eux ne se mesle d'usure ou de marchandise, qu'il ne soit présent à danses et autres dissolutions. Or afin que nul ne transgressast ces ordonnances, les Conciles anciens ont advisé de punir et chastier ceux qui ne se voudroyent rendre obéissans en tout ce qui appartenoit à l'honnesteté du Clergé. Et pour ceste cause chacun Evesque avoit la charge et autorité de gouverner son Clergé, pour contraindre chacun à faire son devoir. Pour ceste mesme raison ont esté institués les visitations et les synodes : afin que si quelqu'un estoit nonchalant en son office, il fust admonesté : et si quelqu'un avoit failly, qu'il fust chastié selon son démerite. Les Evesques aussi avoyent entre eux tous les ans un Concile en chacune Province, et mesmes au paravant de six mois en six mois : afin que si quelque Evesque s'estoit mal porté, il fust là jugé. Car si quelque Evesque estoit trop rude à son Clergé, et le traittoit trop inhumainement, celui qui se vouloit plaindre de luy, venoit là, et la cause s'y démenoit. Or on usoit d'une grande sévérité : Car si on trouvoit que quelqu'un eust abusé de son autorité, ou mal versé en son estat, on le

¹ Ad Hypocritas.

déposoit : et quelquesfois mesmes on l'excommunioit pour certain temps. D'avantage, pource que ceste police estoit ordinaire, jamais ils ne se paroyent d'un Concile provincial, qu'ils n'eussent assigné le lieu et le temps auquel l'autre se devoit tenir. Car touchant d'un Concile universel c'estoit à l'Empereur de le commander et publier, et de dénoncer que chacun y comparust, comme les histoires anciennes le monstrent. Ce pendant que ceste sévérité a duré, les gens d'Eglise n'ont point astreint le peuple, sinon à ce dont ils leur monstroyent l'exemple par effect : car ils estoient beaucoup plus sévères envers eux qu'envers les autres. Et de faict, c'est bien la raison que le peuple ait plus de liberté, et ne soit pas si court tenu que le Clergé. Je n'ay ja mestier de raconter par le menu comment ceste police a esté mise bas, et s'en est allée à val l'eau : tant y a que chacun voit qu'il n'y a estat plus dissolu ne plus desbordé que l'estat ecclésiastique, tellement que tout le monde en crie sans que nous en parlions. Je confesse qu'afin qu'il ne semble que toute l'ancienneté soit ensevelie entre eux, ils abusent les yeux des simples de quelques ombres : mais tout ce qu'ils font n'approche non plus de ce qu'ils font semblant d'ensuyvre, que les mines d'un singe ressemblent à ce que les hommes font par bonne raison. Il y a un passage bien notable en Xénophon ¹. Il récite que les Perses s'estans desvoyez et abastardis des vertus de leurs ancestres en ce qu'ayans laissé leur façon austère de vivre, ils s'estoyent desbordés en délices, et efféminés : toutesfois pour couvrir leur honte ne laissoient pas de garder les statuts anciens quant à la formalité. Car comme ainsi soit que du temps de Cyrus la sobriété et tempérance fust telle, qu'il n'estoit licite de se moucher, et que cela estoit tenu pour vilain et deshonneste, ceste cérémonie a duré long temps après, de ne s'oser moucher : mais de retirer l'ordure au dedans, et les humeurs corrompues qu'ils avoyent amassées par leur intempérance : voire jusques à s'empunaiser, il estoit licite. Pareillement, selon

1) *Pæd. Cyr.*, lib. VIII.

le précepte ancien, ces bons imitateurs eussent fait scrupule comme d'un crime, d'apporter sur table des coupes mais il ne leur chaloit d'entonner en leurs estomachs, en tel excès qu'il falloit emporter yvres. Il avoit esté ordonné en leur nation, de ne manger qu'une fois le jour : ces bons successeurs n'avoient point cassé ceste loy, c'estoit pour continuer leurs heures depuis midi jusques à minuit. Pour la loy ancienne portoit, qu'en guerre armée ne marchast qu'à jun : ceste tume a bien esté permanente : mais bons successeurs avoyent restreint leur journée à deux heures. Toutes quantes que les Papistes prêtent leurs belles regles, pour faire à dire qu'ils sont aucunement semblables aux saints Pères, cest exemple suffira à redarguer leur folle imitation et orgueil, autant que si un bon peintre la gnoit.

23 Ils sont tant et plus rigoureux voire du tout inexorables à ne permettre mariage aux Prestres. Quelle licence paillarder ils prennent et donnent : il y a besoin de le dire. Et sous ombre de ceste sainteté infecte et puante de se tenir de mariage, ils se sont endurcis toutes vilenies. Tant y a que ceste fesse monstre assez combien les institutions humaines sont nuisibles, voire non-seulement elle a privé et desligné l'Eglise de bons Pasteurs et idoines qui se fussent bien acquittés de charge, mais aussi elle a apporté un horrible amas et borbier de beaucoup de malice, et a plongé beaucoup d'âmes au gouffre de désespoir. Quant est de la défense qu'on a faite aux Prestres de marier, je di qu'en cela il y a eu une certaine tyrannie, non-seulement contre la Parole de Dieu, mais aussi contre l'équité. Pour le premier, il n'estoit nullement licite aux hommes de défiance que Dieu avoit mis en nostre liberté, de condamner c'est une chose notoire, à laquelle n'a point mestier de preuve que nostre Seigneur a expressément donné que ceste liberté ne fust point lée. Outreplus, saint Paul tant à qu'à Timothée, ordonne qu'un Eve-

le seule femme ¹. Mais comme il ne peut parler avec plus grande clarté quand il dénonce qu'il y a des chœurs lesquels défendront protestant que le saint Esprit, afin qu'on s'en donne de la même telle manière de gens et séducteurs, mais diables? Les la prophétie et le testament saint Esprit, par lequel il a commencement prémunir l'est que la défense du mariage est une doctrine diabolique. Mais nous pensent avoir trouvé une autorité, quand ils exposent des sectes anciennes d'hérésie de Montanus, des Talmucrites : Ce sont, disent-ils, qui ont réprouvé le mariage, mais : mais seulement le dévergé, comme ne lui étant valable. Comme si ceste proposition qu'elle eust été une fois à Tatiens et autres sembleroit aussi bien convenir à nous ne condamnons point, mariage du tout, seulement nous interdisons au Clergé. Comme si nous n'avons tant puérile, estoit digne de, de dire qu'ils ne défendent mariage, d'autant qu'ils ne point à tous. Cela est autant comme tyran disoit, une loi faite n'estre point inique, elle ne grèveroit qu'une par-

jectent qu'il y doit avoir quelque chose pour discerner le Clergé des laïcs. Comme si Dieu n'avoit ordonné quels sont les vrais ornemens estre aux gens d'Eglise. Ainsi ils blasment l'Apôtre, qui avoit confondu l'ordre de l'inverse l'honnêteté d'icelle : montrant comme un patron d'un homme, entre les vertus qu'il y re- et le mariage ². Je sçay bien qu'ils exposent cela : c'est qu'il est facile pour Evêque celui qui est marié pour la seconde fois. et je confesse que ceste inter-

prétation n'est pas nouvelle : toutesfoi il appert par la procédure qu'elle est fautive : d'autant qu'incontinent après il ordonne quelles doivent estre les femmes des Prestres et Diacres. Voylà doncques saint Paul qui met le mariage entre les vertus d'un bon Evêque : ceux-ci disent que c'est un vice intolérable en l'estat ecclésiastique ; qui pis est, n'estans point contents de l'avoir blasmé en général, ils l'appellent souilleure et pollution charnelle : qui sont les paroles de Syricus Pape, récitées en leurs canons ¹. Qu'un chacun pense en soy-mesme de quelle boutique cela est party. Nostre Seigneur Jésus fait cest honneur au mariage, de le nommer image et représentation de l'unité sainte et sacrée qu'il a avec l'Eglise. Que pourroit-on dire plus pour exalter la dignité du mariage ? Quelle impudence doncques est-ce, de l'appeler immonde et pollué, quand il nous démontre la grâce spirituelle de Jésus-Christ ?

25 Or comme ainsi soit que leur prohibition répugne ainsi clairement à la Parole de Dieu, toutesfoi ils ont encores une couverture pour monstrier que les Prestres ne se doivent point marier : c'est que s'il a fallu que les Prestres léviti- ques, quand ils approchoient de l'autel, ne cohabitassent point avec leurs femmes, afin de faire plus purement leurs sacrifices, ce ne seroit point raison que les Sacremens de Chrestienté, qui sont plus nobles et plus excellens, fussent administrés par gens mariez. Comme si c'estoit un mesme office du ministère évangélique, et de la prestrise lévitique. Au contraire, les prestres léviti- ques représentoient la personne de Jésus-Christ : lequel estant Médiateur de Dieu et des hommes ², nous devoit réconcilier au Père par sa pureté trèsaccomplie. Or comme ainsi soit qu'iceux estans pécheurs ne peussent répondre en toute manière à sa sainteté : afin de la représenter aucunement en figure, il leur estoit commandé de se purifier outre la coutume humaine, quand ils approchoient du Sanctuaire : d'autant que lors proprement ils por-

Titel I, 6. 2) 1 Tim. IV, 3.

1) Syricus, Pape, aux Evêques d'Espagne.
2) 1 Tim. II, 5.

toient la figure de Christ, en ce que comme moyeneurs ils apparoissoient devant Dieu au nom du peuple au Tabernacle, qui estoit comme image du Throne céleste. Or puis que les Pasteurs ecclésiastiques n'ont point cest office et personne, la comparaison n'est point à propos. Pourtant l'Apostre sans aucune exception afferme que le mariage est honorable entre tous : mais que Dieu punira les paillars et adultères¹. Et de fait, les Apostres ont approuvé par leur exemple, que le mariage ne déroguoit à la sainteté d'aucun estat, de quelque excellence qu'il fust. Car saint Paul tesmoigne que non-seulement ils ont retenu leurs femmes, mais aussi qu'ils les ont menées en leur compagnie².

26 D'avantage, c'a esté une grande impudence, qu'ils ont exigé une telle masque de chasteté pour chose nécessaire. En quoy ils ont fait grand opprobre à l'Eglise ancienne : laquelle combien qu'elle ait esté excellente en pure doctrine, néantmoins a encores plus flory en sainteté. Car s'il ne leur chaut des Apostres, que diront-ils, je vous prie, de tous les Peres anciens, lesquels on voit non-seulement avoir toléré le mariage entre les Evesques, mais aussi l'avoir approuvé ? Il s'ensuyvroit qu'ils ont entretenu une profanation des mystères de Dieu, puis que selon l'opinion de ceux-ci, ils ne les traittoient point purement. Bien est vray que ceste matière fut agitée au Concile de Nice : et (comme il s'en trouve tous-jours quelques superstitieux, qui songent quelque resverie nouvelle pour se rendre admirables) il y en avoit qui eussent voulu le mariage estre interdit aux Prestres. Mais qu'est-ce qu'il y fut constitué ? C'est que la sentence de Paphnutius fut receue : lequel déclaira que c'estoit chasteté, cohabitation de l'homme avec la femme³. Parquoy le saint mariage demeura en son entier, et ne fut point réputé à déshonneur aux Evesques qui estoient mariez : et ne jugea-on point que cela tournast à quelque macule au ministère.

27 Depuis survindrent d'autres temps,

ausquels s'augmenta ceste folle superstition, d'avoir en estime excessive l'abstinence de mariage. Car la virginité estoit tellement prisée, qu'à grand'peine estimoit-on qu'il y eust vertu digne d'acquiescer à icelle. Et combien que le mariage ne fust pas du tout condamné comme pollution, toutesfois la dignité d'iceluy estoit tellement obscurcie, qu'on n'estimoit point qu'un homme aspirast droitement à perfection, sinon qu'il s'en absteint. De là sont venus les canons, par lesquels il a esté ordonné que ceux qui estoient de puis en l'estat de Prestre, ne se mariassent plus. Puis après d'autres, par lesquels il a esté défendu d'en recevoir qui fussent mariez, sinon que par le consentement de leurs femmes ils promissent chasteté perpétuelle. Pource qu'il sembloit advis que cela servoit à rendre la Prestre plus honorable, on l'a favorablement receu. Toutesfois si nos adversaires nous objectoyent l'ancienneté, je respon premièrement que ceste liberté a esté du temps des Apostres, et a duré assez longuement après, que les Prestres pouvoient estre mariez : mesmes que les Apostres et les autres saints Peres de l'Eglise primitive n'ont point fait scrupule d'en user. Je di secondement, que nous devons avoir en estime leur exemple : que c'est mal jugé à nous de tenir pour illicite ou déshonesté ce qui a esté lors non-seulement usité, mais aussi prisé. Je di d'avantage, que mesmes du temps que le mariage n'a plus esté en telle révérence qu'il apparte-noit, par l'opinion superstitieuse qu'on avoit de la virginité, si est-ce qu'on n'a point du premier coup défendu aux Prestres de se marier, comme si c'estoit une chose nécessaire, mais pource qu'on préféroit au mariage l'estat de continence. Finalement, je di que ceste loy n'a pas tellement esté requise lors, qu'on contraignist à continence ceux qui ne la pouvoient garder. Qu'ainsi soit, les Canons anciens ont ordonné grievés peines sur les Prestres qui auroient paillardé : ceux qui avoyent prins femmes, ils les ont seulement desmis de l'office.

28 Parquoy, toutes fois et quantes que nos adversaires, pour maintenir ceste nouvelle tyrannie dont ils usent, nous

1) Hébr. XIII, 4.

2) 1 Cor. IX, 5.

3) Hist. trip., lib. II, cap. XIV.

lègueront l'Eglise ancienne, nous ré-
 quérons au contraire, qu'ils démons-
 ent en leurs Prestres une telle chasteté
 l'estoit celle des Prestres anciens :
 r'ils ostent tous paillars et adultères
 r'ils ne permettent point que ceux les-
 tels ils ne peuvent souffrir habiter avec
 e femme en mariage, s'abandonnent à
 ute vilenie, qu'ils remettent au-dessus
 discipline ancienne, laquelle est abolie
 tre eux, pour réprimer la déshonnes-
 té qui se commet entre eux : et qu'ils
 vivent l'Eglise de ceste honte et tur-
 tude, par laquelle elle a esté jà long
 mps desfigurée. Quand ils nous auront
 troyé tout cela, nous aurons encores
 ne autre réplique à leur faire, qu'ils
 imposent point nécessité en une chose
 laquelle de soy-mesme est libre, et se
 loit accommoder à l'unité de l'Eglise. Je
 ie di pas ces choses pour accorder qu'on
 boyve aucunement donner lieu aux Ca-

nons qui ont astreint les gens d'Eglise à
 l'estat de continence : mais afin que tou-
 tes gens de bon esprit cognoissent quelle
 impudence c'est à nos adversaires, de
 tant diffamer le saint mariage sous cou-
 leur de l'Eglise ancienne. Quant est des
 Pères desquels nous avons les livres,
 excepté Hiérosme, ils n'ont point dé-
 tracté si fort, de l'honesteté du mariage,
 mesmes quand ils déclairent privément
 ce qu'ils en pensoient. Nous serons con-
 tens d'un tesmoignage de saint Chrysos-
 tome, veu qu'il n'est point suspect d'a-
 voir trop favorisé au mariage, mais au
 contraire a trop encliné à priser et magni-
 fier la virginité. Or il parle en ceste ma-
 nière : Le premier degré de chasteté est
 virginité immaculée : le second est ma-
 riage loyalement gardé. C'est doncques
 une seconde espèce de virginité, que
 l'amour du mari et de la femme, quand
 ils vivent bien en mariage¹.

CHAPITRE XIII.

*Des vœus : et combien ils ont esté faits à la volée en la Papauté, pour
 enlacer misérablement les âmes.*

4 C'est une chose bien à déplorer, que
 l'Eglise, après que sa liberté luy a esté
 requise d'un pris inestimable, asçavoir
 par le sang de Jésus-Christ, ait esté ainsi
 opprimée de cruelle tyrannie, et accablée
 d'un amas infini et importable de tradi-
 tions humaines. Mais ce pendant la bes-
 oin de chacun particulier monstre que
 Dieu n'a pas lasché en telle sorte la bride
 à Satan et ses ministres, sans trèsjuste
 cause. Car il n'a pas suffi à ceux qui vou-
 oyent estre veus dévots, de mespriser le
 vœu de Christ et ce pendant recevoir et
 porter tels fardeaux qu'il a semblé bon
 aux faux Docteurs, sinon que chacun se
 filast quelque corde à part, mesmes que
 chacun se fouist quelque puits pour s'y
 plonger jusques au profond. Cela s'est
 fait quand chacun a voulu estre le plus
 libéral à se forger des vœus, pour s'es-
 creindre d'une obligation plus forte qu'il
 n'y avoit en un si grand nombre de loix

et si excessif. Puis doncques que nous
 avons monstre ci-dessus que le service de
 Dieu a esté corrompu par l'arrogance de
 ceux qui ont dominé sous le titre de Pas-
 teurs, quand ils ont enveloppé les povres
 âmes en leurs loix iniques, ce ne sera pas
 chose hors de propos, de remonstrer yci
 un autre vice prochain à cestuy-là, au-
 quel on peut appercevoir que le monde
 est d'esprit si pervers, que tousjours il
 a tasché par tous obstacles qu'il a peu,
 de repousser les aides que Dieu luy don-
 noit. Mais afin qu'il soit plus aisé de com-
 prendre quels malheurs les vœus ont ap-
 portez, il est besoin que les lecteurs se
 souviennent des principes qui ont esté mis
 ci-dessus. Car nous avons dit première-
 ment, que tout ce qui est requis à bien
 et saintement vivre, est compris en la
 Loy. Nous avons dit outreplus, que le

¹) Romil. de Inver. lione C. 1222.

Seigneur, afin de nous retirer de ceste curiosité de forger une façon nouvelle de le servir à nostre poste, à enclos toute la louange de justice en la simple obéissance de sa volonté. Si cela est vray, il faut conclurre que tous les services que nous aurons inventez de nous-mesmes pour plaire à Dieu, ne luy seront point agréables, quelque plaisir que nous y prenions. Et de faict, le Seigneur en plusieurs passages non-seulement les rejette, mais les a fort en abomination. Cela doncques nous engendre une dispute touchant les vœus qui se font outre la Parole de Dieu expresse, asçavoir en quelle estime on les doit avoir : et si un homme chrestien en peut faire quelqu'un tel : et s'il en a fait, combien il en est obligé. Car ce que nous appelons Promesse entre les hommes, est nommé Vœu au regard de Dieu. Or nous promettons aux hommes les choses lesquelles nous pensons qu'ils auront à gré, ou lesquelles nous leur devons selon raison et équité. Il faut doncques que nous usions encores d'une plus grande discrétion aux vœus, veu qu'ils s'adressent à Dieu, avec lequel il n'est point question de se jouer. Or il y a eu une merveilleuse superstition de tout temps au monde en cest endroict, c'est que les hommes ont voué à Dieu à la volée, sans jugement et sans propos, tout ce qui leur venoit en la fantasie et à la bouche. De là sont venues les folies des vœus, dont les Payens se sont jouez avec leurs dieux : et non-seulement folles, mais absurditez monstrueuses. Et pleust à Dieu que les Chrestiens n'eussent point ensuyvy une telle audace. Il ne se devoit point faire : mais nous voyons qu'il n'y a rien eu de long temps plus commun que ceste outrecuidance : c'est que le peuple laissant et mesprisant la Loy de Dieu, a bruslé d'une folle cupidité et insensée après tout ce qu'il avoit songé. Je ne veux point aggraver ce mal : ne mesmes deschiffrer par le menu de quelle énormité on a offensé, et en combien de sorte on a failly en ceste matière : mais j'ay voulu toucher ceci en brief, afin qu'on sçache qu'en traittant des vœus, nous n'esmouvons pas question superflue et vaine.

2 Or si nous ne voulons point errer en jugeant quels vœus sont légitimes et pervers, il nous convient observer trois choses. Premièrement, qui est celui auquel le vœu s'adresse. Secondement, qui nous sommes, nous qui vouons. Tiercement, de quelle intention c'est que nous vouons. Le premier tend à ce but, que nous pensions que c'est Dieu à qui nous avons à faire, lequel prend tellement plaisir à nostre obéissance, qu'il prononce tous services volontaires, c'est-à-dire que nous inventons de nostre teste, estre maudits, quelque belle apparence qu'ils ayent devant les hommes¹. Si tous les services de Dieu que nous controuvons outre son commandement luy sont en abomination, ils'ensuyt qu'il n'y en a ni qui luy soit agréable, sinon qu'il l'ait approuvé par sa Parole. Pourtant que nous ne prenions point ceste licence d'en rien vouer à Dieu, qui n'ait tesmoigné aucun de luy. Car ce que dit saint Paul, que tout ce qui se fait sans foy est péché², comme ainsi soit qu'il s'estende à toutes œuvres, toutesfois lors il a principalement lieu, quand l'homme adresse directement sa pensée à Dieu. Mesmes si nous errons ou trébuschons quant aux moindres choses du monde où il n'y a point certitude de foy, et que nous ne sommes point esclairez par la Parole de Dieu, combien nous convient-il estre plus modestes, quand il est question d'entreprendre chose de si grande importance? Car il n'y a rien de plus grande importance, que ce qui appartient à servir Dieu. Pourtant que ceste soit la première reigle quant aux vœus, que nous n'entreprenions de rien vouer que nous n'ayons ceste résolution en nostre conscience, que nous n'attention pas cela témérairement. Or nous serons adoncques hors du danger de témérité, quand nous aurons Dieu pour nous guider, nous dictant quasi par sa Parole ce qui est bon de faire, ou mauvais.

3 Le contenu de la seconde considération que nous avons dite, revient à ce point, que nous mesurions nos forces, et que nous regardions nostre vocation,

1) Col. II, 22.

2) Rom. XIV, 22.

t que nous ne mesprions point la liberté que Dieu nous a donnée. Car celui qui voue ce qui n'est point en sa puissance ou qui répugne à sa vocation, est téméraire : et celui qui mesprise la grâce de Dieu, par laquelle il est constitué seigneur et maître de toutes choses, est ingrat. En disant cela, je n'enten pas que nous ayons rien en nostre main, pour le pouvoir promettre à Dieu en fiance de nostre vertu : car c'est à bon droict qu'il esté décrété au Concile d'Arausique¹, que nous ne pouvons rien vouer deue- nant à Dieu, sinon ce que nous aurons receu de sa main : veu que toutes choses que nous luy pouvons offrir, sont dons procédans de luy. Mais comme ainsi soit que Dieu par sa bénignité nous ait mis certaines choses en nostre faculté, et qu'il nous ait dénié les autres : qu'un chacun suyvnt l'admonition de saint Paul, regarde la mesure de la grâce qui luy est donnée². Mon intention est de dire qu'il faut compasser nos vœux à la mesure que Dieu nous ordonne par le don qu'il nous fait, n'attentans point plus qu'il ne nous permet, de peur de nous réciper en nous attribuant trop. Exemple : Quand ces bateurs de pavé, desquels saint Luc fait mention aux Actes, jurèrent de ne manger jamais un morceau de pain, jusques à ce qu'ils eussent esté saint Paul³ : encores le cas posé que par intention n'eust pas esté si mesurante, leur témérité estoit insupportable, entant qu'ils assujettissoient à leur pouvoir la vie et la mort d'un homme. Pareillement Jephthé a receu payement de sa folie, quand il luy a falu sacrifier sa fille pour avoir fait un vœu indiscret en son ardeur⁴. Mais on voit un exemple de rage, en ce que tant de gens veulent de ne se marier jamais. Les Pres- bytres, Moines et Nonnains ayans oublié leur infirmité, cuident qu'ils se pourront en passer pour toute leur vie de se marier. Et qui leur a révélé qu'ils pourront garder chasteté toute leur vie, à laquelle ils s'obligent à tousjours ? Ils oyent la sentence de Dieu, touchant la condition universelle des hommes : c'est qu'il

n'est point bon à l'homme d'estre seul¹. Ils entendent (et pleust à Dieu qu'ils ne le sentissent point) combien les aiguillons d'incontinence sont aspres en leur chair. De quelle hardiesse osent-ils rejeter pour toute leur vie ceste vocation générale, veu que le don de continence est le plus souvent donné à certains temps, selon que l'opportunité le requiert ? En telle obstination qu'ils n'attendent point que Dieu leur doyye aider : mais plustost qu'ils se souviennent de ce qui est escrit, Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu². Or cela est tenter Dieu, de s'efforcer contre la nature qu'il nous a donnée, et contemner les moyens qu'il nous présente, comme s'ils ne nous appartenoient de rien. Ce que ceux-ci non-seulement font, mais n'ont point honte d'appeler le mariage, Pollution, duquel nostre Seigneur n'a point pensé l'institution estre indigne de sa majesté : le quel il a prononcé estre honorable en tous³ : le quel Jésus-Christ a sanctifié par sa présence, et honoré par son premier miracle⁴. Et font cela seulement pour magnifier l'estat qu'ils tiennent, c'est de s'abstenir de mariage : comme s'il n'apparoissoit point par leur vie mesme, que c'est bien autre chose d'abstinence de mariage, que de virginité. Et néantmoins ils sont si effrontez, que d'appeler leur vie, Angélique, En quoy certes ils font trop grande injure aux Anges de Dieu, auxquels ils accomparent paillars et adultères, et encores beaucoup pires. Et de faict, il ne faut pas yci grans argumens, veu qu'ils sont convaincus par la vérité. Car nous voyons à l'œil, combien par horribles punitions nostre Seigneur punit une telle arrogance et contemnement de ses dons ; et ay vergongne de descouvrir ce qui est plus occulte combien qu'on en sçait trop la moitié, tellement que l'air en put. Qu'il ne nous soit loisible de rien vouer qui nous empesche de servir à Dieu en nostre vocation, il n'y a nulle doute. Comme si un père de famille vouloit de quitter sa femme, et ses enfans, pour prendre quelque autre charge, ou celui qui est propre à

¹ Chap. II.² Rom. XII, 3 ; 1 Cor. XII, 11.³ Act. XXIII, 12.⁴ Jug. XI, 30.¹ Gen. II, 18.² Deut. VI, 16.³ Heb. XIII, 4.⁴ Jean II, 1, 9.

exercer office de Magistrat, estant esleu, vouoit de vivre en personne privée. Touchant ce que nous avons dit, qu'il ne faut point mespriser nostre liberté, cela seroit un peu obscur à entendre, si nous ne le déclarions. Or le sens est tel : comme ainsi soit que Dieu nous ait constituez maistres de toutes choses, et qu'il les nous ait tellement assujeties que nous en puissions user pour nostre commodité, il ne nous faut point espérer que nous facions un service agréable à Dieu en nous assujettissant en servitude aux choses externes, lesquelles nous doyvent estre en aide. Je di cela, pource que plusieurs pensent que ce soit une vertu d'humilité, de s'astreindre à plusieurs observations desquelles le Seigneur non sans cause a voulu que nous fussions libres. Pourtant si nous voulons éviter un tel danger, il ne nous faut jamais eslongner de l'ordre que le Seigneur nous a institué en l'Eglise chrestienne.

4 Je vien maintenant à la troisieme considération que j'ay mise : c'est que pour approuver nos vœux à Dieu, il faut bien adviser à quelle intention nous les faisons. Car d'autant que Dieu regarde le cœur, et non pas l'apparence extérieure, de là il advient qu'une mesme chose, selon que le propos sera divers, luy sera quelquesfois agréable, et quelquesfois luy desplaira grandement. Si quelqu'un voue de s'abstenir de boire vin, comme si en cela il y avoit quelque sainteté, il sera à bon droit condamné de superstition. S'il regarde à une autre fin qui ne soit point mauvaise, nul ne le pourra réprover. Or selon que je puis juger, il y a quatre fins ausquelles se doyvent rapporter tous nos vœux. Pour donner plus claire intelligence de cela, nous dirons que les deux appartiennent au temps passé : les deux autres au temps à venir. Les vœux, di-je, regardent au temps passé, quand par iceux nous faisons à Dieu recognoissance des bénéfices que nous tenons de luy ou par lesquels nous chastions les vices que nous avons commis, afin d'en obtenir pardon. Les premiers, nous les pourrons appeler, Vœux d'action de grâce : les seconds, nous les pourrons appeler, Vœux de pé-

nitence. Quant est du premier genre, nous en avons un exemple au vœu que fait Jacob, en promettant à Dieu les dîmes qu'il acquerroit en la terre d'Orient, s'il luy faisoit la grâce de retourner en la terre de sa nativité¹. Nous en avons aussi un exemple commun aux sacrifices qu'on appelloit Des pacifiques, que les saints Roys ou gouverneurs allans à la guerre promettoient à Dieu de luy rendre, s'il leur donnoit la victoire contre leurs ennemis : ou bien que le peuple estant en quelque affliction, vouoit à Dieu, s'il en estoit délivré par sa grâce. Et ce sens faut prendre tous les passages des Pseaumes qui parlent des vœux². Nous pouvons aujourd'huy aussi bien user de telle espèce de vœux, toutes fois et quantes que Dieu nous délivre de quelque calamité ou maladie dangereuse, ou autre péril. Car cela n'est pas répugnant à l'office d'un bon Chrestien, de présenter en tel cas à Dieu quelque oblation qu'il aura vouée, seulement pour recognoissance du bénéfice qu'il a reçu, pour n'estre point ingrat à sa bonté. Quant à la seconde espèce, il suffit de démonstrer par un exemple familier quelle elle est. Prenons le cas que quelqu'un par son intempérance et gourmandise soit tombé en quelque péché : il ne aura de rien quand il renoncera pour un temps à toutes délices, pour corriger ce vice d'intempérance auquel il se sent autrement enclin. Il n'y a aussi nul inconvenient qu'il face vœu sur cela, afin de se lier plus estroitement. Toutesfois je n'impose point loy à ceux qui auront failly en quelque sorte, de faire tous un semblable vœu : mais seulement je démontre ce qui seroit licite à quelqu'un de faire, quand il penseroit que cela luy seroit utile. Parquoy je di qu'un tel vœu est saint et légitime, sans prejudicier à la liberté d'un chacun d'en faire comme il voudra.

5 Quant aux vœux, qui regardent le temps à venir, les uns, comme j'ay dit, tendent à nous rendre plus songneux à éviter les dangers : les autres sont pour nous inciter à faire nostre devoir. Exemple :

¹ Gen. XXVIII, 22.

² Ps. XXII, 26 ; LVI, 13 ; CXVI, 14, 18.

Quelqu'un se verra tellement enclin à un vice, qu'il ne pourra-pas tenir moyen ni attrempance en une chose laquelle de soy ne sera que bonne : il ne fera point mal, renonçant par vœu à en user à certain temps. Comme si quelqu'un voit qu'il ne puisse user d'un accoustrement sans vaine gloire ou autre vanité, et néanmoins qu'il convoite et appète fort d'en user, il ne peut mieux faire que de se brider, s'imposant la nécessité de s'en abstenir, pour couper broche à sa convoitise. Semblablement, si quelqu'un est oublieux ou nonchalant à s'acquitter de ce qui est de l'office d'un Chrestien, pourquoy ne pourra-il corriger sa nonchalance, s'astreignant par vœu à faire ce qu'il a accoustumé d'oublier ? Je confesse bien qu'en l'un et en l'autre il y a comme une instruction puérile : mais par cela nous pouvons dire que ce sont aides à l'infirmité des rudes et imparfaits, dont ils se peuvent servir licitement. Pourtant tous les vœus qui regarderont à l'une de ces fins, principalement les vœus des choses externes, nous les tiendrons pour bons, moyennant qu'ils ayent approbation de Dieu pour leur appuy, et qu'ils conviennent à nostre vocation, et qu'ils soyent compassez à la grâce que Dieu nous a faite.

6 Maintenant il n'est pas difficile de conclurre que c'est qu'il faut généralement sentir des vœus. Il y a un vœu commun entre les fidèles, lequel a esté fait pour nous au Baptême, et le confessions en faisant protestation de nostre foy, et en recevant la Cène. Car les Sacremens sont comme instrumens de contracts, par lesquels Dieu nous promet sa miséricorde, et par icelle la vie éternelle : nous d'autre costé luy promettons obéissance. Or le contenu ou la somme de ce vœu que nous faisons au Baptême, est de renoncer à Satan, pour nous adonner au service de Dieu, afin que nous soyons obéissans à ses saints commandemens, n'obtempérons point aux désirs pervers de nostre chair. Il ne faut douter que ce vœu ne soit saint et utile, veu que Dieu l'approuve en l'Ecriture, et mesmes qu'il le requiert de tous ses enfans. Et à cela ne contrevient point, que nul n'accomplit en la vie pré-

sente une telle obéissance que Dieu requiert de nous. Car d'autant que la stipulation que Dieu fait en exigeant de nous que nous le servions, est enclose sous l'alliance de grâce, laquelle contient rémission des péchez, et régénération pour nous faire nouvelles créatures, la promesse que nous faisons là présuppose que nous requérons à Dieu tousjours pardon de nos fautes, et qu'il subviene à nostre foiblesse par son saint Esprit. Touchant les vœus particuliers, quand il nous souviendra des trois reigles que nous avons mises ci-dessus, nous pourrons bien discerner aisément quels ils seront. Toutesfois que nul ne pense que je vueille tellement priser les vœus, mesmes ceux que je di estre bons, que je conseille d'en user journellement. Car combien que je n'ose rien déterminer du nombre ne du temps, toutesfois quiconques me voudra croire, en usera fort sobrement. Car si quelqu'un est léger à beaucoup vouer et souvent, cela sera cause qu'il n'observera pas tant diligemment ses vœus, et y a grand danger qu'il ne décline à superstition. Si quelqu'un se lie de vœu perpétuel, il ne s'en acquittera point sans grand'peine et fascherie : ou estant lassé à la longue, il quittera tout.

7 D'avantage, on sçait quelle superstition a régné longtemps au monde en cest endroit. L'un vouloit de ne point boire de vin, comme si ceste abstinence estoit un service de soy agréable à Dieu : l'autre s'obligeoit à jusner, l'autre à ne point manger chair en certains jours, auxquels il imaginoit fausement qu'il y avoit plus grande sainteté qu'aux autres. Il y avoit encores d'autres vœus plus infantiles : jà soit qu'ils ne se fissent pas des petis enfans. Car on a estimé pour grande sagesse, de vouer des pèlerinages çà et là, voire de faire le chemin à pied, ou y aller à demi nud, pour acquérir plus de mérite par le travail. Si on examine aux reigles que nous avons mises ci-dessus, toutes ces choses, auxquelles le monde a esté merveilleusement addonné, on trouvera que non-seulement elles sont vaines et folles, mais qu'il y a impiété manifeste. Car comment qu'en juge le sens humain, Dieu n'a rien en plus grande abomina-

tion, que les services qu'on luy forge à plaisir. Il y a puis après les meschantes opinions et damnables qui sont en la plus-part, c'est que les hypocrites s'estans acquittez de tels fatras, se font à croire qu'ils se sont acquis une justice excellente, pensans que la substance de la Chrestienté soit située en ces choses extérieures, et mesprisent tous ceux qui n'en tiennent pas si grand conte qu'ils voudroyent.

8 Il n'est jà mestier de deschiffrer par le menu toutes les espèces : mais pource qu'on a en plus grande réputation les vœux monastiques, d'autant qu'ils semblent estre approuvez par l'autorité commune de l'Eglise, j'en traiteray yci brièvement. Pour le premier, afin que nul ne maintienne la moinerie telle qu'elle est aujourd'huy, sous couleur d'ancienneté et de longue possession, il faut noter qu'il y avoit bien une autre façon de vivre anciennement aux monastères. Ceux qui se vouloyent exercer en grande austerité de vie, se retiroient là. Et tout ainsi que nous lisons aux histoires des Lacédémoniens, qu'ils avoyent une discipline en leur vie fort dure et aspre : aussi avoyent les moines de ce temps-là, voire mesmes plus rigoureuse et estroite. Ils dormoyent à terre sans lict ne couche : ils ne beuvoient que de l'eau, et ne mangeoyent autre viande que pain bis, des herbes et racines : leurs plus grandes friandises estoyent de l'huile, ou des poix et des fèves : ils n'usoyent d'aucunes viandes délicates, et s'abstenoient tant qu'il estoit possible de tout ce qui appartenoit à l'aisance et soulagement du corps. Ces choses sembleront advis incroyables, sinon que ceux qui les ont veues et expérimentées en rendissent tesmoignage, comme Grégoire Nazanzien, Basile et saint Chrysostome. C'estoyent les rudimens, par lesquels ils se préparoyent à un estat plus excellent. Car les collèges ou assemblées de moines estoient lors comme semence, pour fournir l'Eglise de bons ministres : de laquelle chose ces trois que j'ay nommez sont tesmoins : veu que de la vie monastique ils ont esté appelez pour estre Evesques : et aussi plusieurs autres notables per-

sonnages de leur temps. Pareillement, saint Augustin-monstre qu'encores de son temps ceste coustume duroit, qu'on prenoit gens des monastères pour servir à l'Eglise : car il escrit en ceste sorte à un collège de moines : Nous vous exhortons en nostre Seigneur, frères, de garder vostre propos, et de persévérer jusques en la fin, et si l'Eglise vostre mère a quelquesfois besoin de vous, ne soyez point convoiteux par outrecuidance de recevoir la charge qu'elle vous imposera, et ne la refusez aussi par paresse, mais obéissez à Dieu gracieusement : ne préférez point vostre loisir aux nécessités de l'Eglise à laquelle, si les saints qui ont esté devant vous n'eussent servy pour luy aider à enfanter ses enfans, elle ne vous eust point enfantez¹. Or il parle du ministère, par lequel les fideles renaisent spirituellement. Il escrit aussi à Arélius en une autre épistre : Quand on reçoit en l'ordre de clergé les moines qui se sont desbauchez de leur monastère, on donne occasion aux autres de faire le semblable, et fait-on grand'injure à l'estat ecclésiastique : veu mesmes que de ceux qui persévèrent au monastère, nous n'avons accoustumé de prendre que les meilleurs et les plus approuvez. Et le fait ainsi faire, sinon que nous vueillions estre en proverbe du peuple : c'est, comme on dit qu'un mauvais ménestrier sera bon musicien, aussi qu'on dise qu'un meschant moine sera bon ministre. C'est une chose trop désordonnée, d'eslever les moines en tel orgueil, et de faire si grand opprobre au clergé : veu mesmes que quelquesfois à grand'peine un bon moine est suffisant pour estre en l'ordre ecclésiastique, asçavoir s'il a tempérance de vie, et s'il n'a point la doctrine requise à tel office². Il appert de ces passages que plusieurs bons personnages se préparoyent en la vie monastique pour venir au gouvernement de l'Eglise, afin d'estre plus aptes et mieux disposez pour s'acquitter de leur devoir : non pas que tous parveinssent à tel but, voire mesmes qu'ils y tendissent : veu qu'au contraire, pour la plus grand'part c'estoyent

1) Epist. LXXI.

2) Epist. LXXVI.

des gens simples et sans lettres : mais on eslisoit ceux qui estoient idoines.

9 Or saint Augustin nous décrit quasi en une peinture, la forme de la moinerie ancienne, principalement en deux lieux, asçavoir au livre qu'il a intitulé, Des mœurs de l'Eglise catholique : où il défend les moines chrestiens contre les calomnies et fausses accusations des Manichéés. Item, en un autre livre qu'il a intitulé, Du labeur des moines : où il reprend et corrige les moines qui avoient corrompu leur estat. Je cueilleray yci tellement la somme de ce qu'il dit là, que j'useray mesmes de ces mots tant qu'il me sera possible : Contemmans, dit-il, les délices et plaisirs mondains, ils meinent ensemble une vie très-sainte et très-chaste, vivans en oraisons, en lectures et en conférences, sans enflure d'orgueil, sans rébellion ne noise, sans envie : nul ne possède rien de propre, et nul n'est en charge à ses prochains : ils travaillent de leurs mains au labeur qui peut entretenir leurs corps, sans empêcher leur esprit qu'il ne soit attentif à Dieu. Puis mettent leurs ouvrages entre les mains de ceux qu'ils appellent Doyens : et iceux ayans retiré argent de cela, en rendent conte à celui qui est nommé Père entre eux. Or les Pères sont personnages non-seulement saints quant à la vie, mais excellens en la doctrine de Dieu, et ayans prééminence en vertu aussi bien qu'en puissance, ils gouvernent leurs fils sans aucun orgueil, et comme ils ont autorité à leur commander, aussi leurs fils sont fort volontaires à leur obéir. Or sur le vespre chacun sort de sa celle, et s'assemblent tous en un estans encores à jun, afin d'ouyr leur Père (et adjouste quant et quant, qu'en Egypte et au pais d'Orient chacun Père avoit environ trois mille Moines en sa charge) ; après ils prennent leur réfection corporelle entant qu'il est requis pour la santé : et chacun restreint sa concupiscence, afin de n'user sinon sobrement mesmes des viandes qui leur sont mises au-devant, lesquelles ne sont point en grande quantité, ne guères friandes. Ainsi, non-seulement ils s'abstiennent de chair et de vin, pour donter leur concu-

piscence charnelle, mais aussi des autres choses lesquelles provoquent d'autant plus l'appétit à gourmandise et friandise, qu'elles semblent advis plus pures et plus saintes à d'aucuns : en quoy ils se font ridicules, d'autant qu'ils prisent qu'on mange viandes exquisés, moyennant qu'ils s'abstiennent de manger chair. Le surplus qui leur demeure outre leur nourriture (car il leur en demeure beaucoup, tant pource qu'ils travaillent diligemment, qu'à cause de leur sobriété) ils le distribuent plus diligemment aux povres qu'ils ne sont songneux à le gagner. Car il ne leur chaut d'avoir abondance, mais toute leur sollicitude est de ne rien réserver de ce qui leur abonde¹. Puis après ayant récité l'austérité qu'il avoit veue tant à Milan qu'ailleurs : En telle rigueur de vie, dit-il, nul n'est contraint à porter un fardeau plus pesant qu'il ne peut, ou qu'il refuse de porter : et celui qui est plus débile que les autres, n'est point pourtant condamné d'eux. Ils savent bien tous combien la charité est recommandée : ils savent bien que toutes viandes sont nettes à ceux qui sont nets. Pourtant toute leur industrie est, non pas de rejeter aucunes viandes comme pollues, mais à donter leur concupiscence, et s'entretenir en bonne dilection. Ils ont souvenance de ceste sentence, que le ventre est pour les viandes, et les viandes pour le ventre. Toutesfois plusieurs¹ qui sont fermes s'abstiennent à cause des infirmes : plusieurs ont une autre raison, asçavoir pource qu'ils alment de se nourrir de viandes grossières et non somptueuses. Pourtant ceux qui en santé s'abstiennent d'une viande, n'en font point difficulté d'en manger estans malades. Plusieurs ne boyvent point de vin : toutesfois ils n'en penseroient point estre contaminez. Car eux-mesmes ordonnent qu'on en baille à ceux qui sont de complexion débile, et ne peuvent autrement entretenir leur santé. S'il y a quelques-uns qui refusent d'en boire, ils les admonestent fraternellement qu'ils ne se fassent point par vaines superstitions plus débiles que

¹ De moribus ecclie. cath., cap. XXXI.

saincts. Ainsi ils s'exercent songneusement à la crainte de Dieu. Quant à l'exercice du corps, ils savent bien qu'il proult pour un petit de temps seulement. La charité est principalement gardée : à icelle on accomode les vivres, les paroles, les accoustremens et les contenance : chacun conspire là en une charité, et a-on en horreur de la violer, autant que Dieu. Si quelqu'un résiste à icelle, il est jetté hors : si quelqu'un contrevient à icelle, on ne l'endure pas un seul jour ¹. Jusques yci j'ay raconté les paroles de saint Augustin, ausquelles pource qu'il est représenté comme en une peinture quelle estoit la moinerie du temps passé, je les ay bien voulu produire yci : pource aussi que si j'eusse voulu recueillir ceste somme de divers auteurs, j'eusse esté beaucoup plus long, encores que j'eusse estudié à briefveté.

40 Or mon intention n'est pas de poursuyre au long cest argument, mais de monstrier en brief quels ont esté les Moines en l'Eglise ancienne : et non-seulement cela, mais quelle a esté la profession de moinerie : afin que les lecteurs de bon jugement, en faisant comparaison de l'une à l'autre, puissent juger quelle impudence c'est à d'aucuns, d'alléguer l'ancienneté pour maintenir la moinerie telle qu'elle est de présent. Saint Augustin en descrivint quelle est la moinerie sainte et bonne, rejette loing d'icelle toute rigueur de commander ou exiger les choses lesquelles Dieu nous laisse en liberté par sa Parole. Or il n'y a rien qu'on exige aujourd'huy plus estreitement. Car ils tiennent cela quasi pour un crime irrémissible, si quelqu'un décline tant petit que ce soit de leurs ordonnances, ou en habillement, ou en viandes, ou en autres cérémonies frivoles. Saint Augustin débat fort et ferme, qu'il n'est pas licite aux Moines de vivre en oisiveté aux despens d'autrui : et dit que de son temps il n'y avoit nul monastère bien policé, où les Moines ne vesquissent de leur labeur ². Ceux

de maintenant mettent la principale partie de leur sainteté en oisiveté. Car si on leur oste leur oisiveté, que deviendra la vie contemplative, pour laquelle ils pensent estre excellens par-dessus les autres, et mesmes s'estiment prochains des Anges? Finalement, saint Augustin requiert une forme de moinerie, qui ne soit sinon comme un exercice et aide, pour entretenir les hommes en la crainte de Dieu et en la vraye Chrestienté. D'avantage, quand il dit que la charité est la principale reigle : et quasi seule qu'ils doyvent observer, il ne prise pas une conspiration que feront quelques-uns à part pour se lier ensemble, en se séparant du corps de l'Eglise : mais au contraire, il veut que les Moines monstrent exemple aux autres de garder unité chrestienne entre tous. Or la façon de la moinerie du temps présent est tant loing de ces choses, qu'à grand' peine trouveroit-on rien plus contraire. Car nos moines n'estans point contens de la sainteté, à laquelle Jésus-Christ veut que tous ses serviteurs appliquent du tout et entièrement leur estude, ils en imaginent une nouvelle, par laquelle ils se font plus parfaits que tous les autres.

41 S'ils me nient cela, je leur demande, Pourquoi est-ce qu'ils appellent leur ordre estat de perfection, ostant ce titre à toutes les vocations ordonnées de Dieu? Je n'ignore pas leur solution sophistique : asçavoir qu'ils ne l'appellent pas ainsi, d'autant qu'il contienne en soy perfection, mais pource qu'il est le plus propre pour acquérir perfection. Quand ils veulent en se prisant décevoir le simple peuple, quand ils veulent attirer en leurs rets les povres enfans, quand ils veulent recommander leurs privilèges, quand ils veulent magnifier leur dignité en mesprisant les autres, ils se vantent d'estre en estat de perfection. Quand on les presse de près, en sorte qu'ils ne peuvent maintenir une telle arrogance, ils recourent à ce subterfuge, disans qu'ils ne sont point encores parvenus à perfection, mais qu'ils sont en un estat pour y aspirer par-dessus les autres. Ce pendant ils s'entretiennent en ceste réputation vers le peuple que leur vie est angélique, parfaite et

¹ De moribus ecclies. cath., cap. XXXIII; Titre I, 15; 1 Cor. VI, 12.

² De opere monachorum.

vend tout ce que tu as. Or le sens ne sera point obscur, si nous considérons à qui c'est que ces paroles s'adressent : ce qui se doit considérer en toutes les responses de nostre Seigneur. Le jeune homme interroge ce qu'il fera pour entrer en la vie éternelle ¹. Jésus-Christ, pource que la question est touchant les œuvres, le renvoye à la Loy : et ce à bon droit. Car si on la considère en soy, c'est la voye de vie : et ce qu'elle n'est pas suffisante pour nous donner salut, cela provient de nostre perversité. Par ceste response Jésus-Christ déclare qu'il n'estoit pas venu pour enseigner autre façon de bien vivre, que celle que Dieu avoit anciennement baillée en la Loy. Et en ce faisant il rendoit tesmoignage à la Loy de Dieu, qu'elle monstroït quelle est la parfaite justice : et obvioit par un mesme moyen aux calomnies, à ce qu'on ne luy imposast qu'il voulsist induire le peuple par une nouvelle reigle, à se révolter de l'obéissance de la Loy. Le jeune homme n'estant pas autrement de mauvais cœur, mais estant enflé d'une vaine outrecuidance, réplique qu'il a fait tous les commandemens dès son enfance. Or il est très-certain qu'il estoit encores bien loing du but là où il se vantoit d'estre parvenu : et si son dire eust esté vray, il ne luy eust rien défailly à la souveraine perfection. Car il a esté démontré ci-dessus, que la Loy contient en soy une parfaite justice : et il appert de ce passage, où l'observation d'icelle est nommée l'entrée à la vie éternelle. Mais pour enseigner ce jeune homme, combien peu il avoit prouffité en la justice laquelle il se vantoit si hardiment avoir accomplie, il faloit sonder le vice qui estoit caché en son cœur. Car comme ainsi soit qu'il fust riche, il avoit son affection cachée en ses richesses. Parquoy entant qu'il ne sentoit point ce mal secret, Jésus-Christ le touche où il le faut toucher, en luy disant qu'il vende tous ses biens. S'il eust esté tant bon observateur de la Loy qu'il pensoit, il ne s'en fust pas allé triste après avoir ouy ceste response. Car celui qui aime Dieu de tout son cœur, non-seule-

ment estime pour honte tout ce qui répugne à l'amour de luy, mais le fuit comme pernicieux. Pourtant quand Jésus-Christ commande à ce riche avaricieux de vendre tous ses biens, c'est autant comme s'il commandoit à un ambitieux de renoncer à tous honneurs : à un homme voluptueux de renoncer à toutes délices : à un paillard, de renoncer à toutes choses qui le peuvent induire à mal faire. C'est ainsi qu'il faut ramener les consciences à un sentiment particulier de leurs vices, quand on n'y prouffite de rien par admonitions générales. Nos gens doncques qui allèguent ce passage pour priser l'estat de moinerie, s'abusent en prenant un cas particulier pour doctrine générale, comme si Jésus-Christ constituoit la perfection en cela, qu'un homme renonce à ses biens : comme ainsi soit qu'il ait seulement prétendu de contraindre ce jeune homme, qui se plaisoit par trop, de sentir son mal : à sçavoir qu'il entendist combien il estoit encores loing de la parfaite obéissance de la Loy, laquelle il s'attribuoit fausement. Je confesse que ce lieu a esté mal entendu par aucuns des Pères, et que de là est venu qu'on estimoit une grande vertu, d'appéter une povreté volontaire : d'autant qu'on tenoit pour bienheureux ceux qui se démettoient de toutes choses terrestres pour se vouer tous nuds à Christ. Mais j'espère que tous lecteurs débonnaires et non contentieux seront satisfaits de l'exposition que j'ay donnée, tellement qu'ils ne douteront point que c'est le vray sens.

14 Combien qu'il s'en fale beaucoup que ce fust l'intention des Pères, d'establiir une telle perfection qu'ont depuis forgée les Moines en leur cahute, pour constituer une double Chrestienté. Car ceste meschante doctrine n'estoit point encores née, laquelle fait comparaison entre le Baptisme et la moinerie : et mesmes affirme que la moinerie est une espèce de second Baptisme. Qui est-ce qui ne cognoist que les saints Pères ont du tout en horreur un tel blasphème ? Touchant de la charité à laquelle saint Augustin dit que les anciens moines ont rapporté toute leur vie, qu'est-il ques-

1) Luc X, 28.

tion de monstrier que cela est du tout contraire à la profession des Moines de nostre temps? La chose est toute patente, que ceux qui entrent en un cloistre pour se faire Moines, se séparent et aliènent de l'Eglise. Qu'ainsi soit, ils font un gouvernement à part, et une administration des sacremens séparée des autres. Si cela n'est dissiper la communion de l'Eglise, je ne sçay plus quelle grande dissipation il y peut avoir. Et afin de suyvre la comparaison que nous avons commencé de faire, et de venir à la fin en telle conclusion, qu'est-ce qu'ils ont de semblable en cest endroit avec les Moines anciens? Car anciennement les Moines, encores qu'ils habitassent arrièrre des autres, n'avoient pas pourtant une Eglise séparée: ils recevoient les Sacremens avec les autres: ils venoyent aux jours solennels ouyr le sermon et faire les prières en la compagnie des fideles, et estoient là comme une portion du peuple. Ceux-ci du temps présent, en se dressant un autel à part ont rompu le lien d'unité. Car ils se sont excommuniés du corps de l'Eglise: ils ont contenné le ministère ordinaire, par lequel Dieu a voulu que paix et charité fust entretenue entre les siens. Parquoy autant qu'il y a aujourd'huy de monastères au monde, je di que ce sont autant de convèncicules de schismatiques, qui ont troublé l'ordre de l'Eglise, pour se retrancher de la compagnie légitime des fideles. Et pour monstrier encores plus ouvertement un tel divorce qu'ils faisoient, ils se sont imposé divers noms de sectes: et n'ont point eu honte de se glorifier en ce que saint Paul a en si grande exécution que rien plus: sinon qu'on vousist dire que Jésus-Christ eust esté divisé entre les Corinthiens, quand chacun se glorifioit en son propre Docteur¹, et que maintenant il ne soit rien dérogué à l'honneur de Jésus-Christ, quand les uns se nomment Franciscains, les autres de saint Dominique, et les autres de saint Benoist: mesmes qu'ils usurpent ces titres pour faire une profession spéciale, en laquelle ils soyent distinguez de la reste des Chrestiens.

1) 1 Cor. I, 12; III, 4.

45 Les différences que j'ay notées jusques yci entre les Moines anciens et ceux de nostre temps, ne sont point quant aux mœurs, mais en la profession. Pourtant que les lecteurs notent que j'ay plustost parlé de l'estat de moinerie, que des Moines: que les vices que j'ay taxez ne sont pas seulement en la vie d'aucuns particuliers, mais sont conjoincts inséparablement à la façon de vivre telle qu'elle est aujourd'huy. Combien est grande la diversité entre les mœurs, il n'est ja mestier le déchiffrer par le menu: tant y a que chacun voit qu'il n'y a estat aujourd'huy au monde tant dépravé en toutes sortes, ne tant desbordé en toute corruption: où il y ait tant de bandes, tant de haines, tant de brigues, tant d'ambition, avec les pratiques qui la suyvent. Il est vray qu'en quelque peu de convents on vit chastement, si on doit nommer Chasteté, quand la concupiscence est réprimée devant les hommes, tellement que la turpitude n'apparoisse point. Toutesfois je di une chose, qu'à grand-peine trouvera-on de dix cloistres l'un, qui ne soit plustost un bordeau qu'un domicile de chasteté. Quant au vivre, quelle sobriété y a-il? On n'engraisse point autrement les pourceaux en l'auge. Mais afin qu'ils ne se plaignent que je les traite trop rudement, je ne passeray point outre. Combien qu'en ce petit que j'ay touché; chacun qui sçait que c'est, verra bien que je n'ay rien adjousté à la simple vérité. Nous avons veu quel tesmoignage saint Augustin rend aux Moines de son temps, d'avoir esté d'une sainteté excellente. Toutesfois il se complaint qu'il y en avoit entre eux des coureurs et affronteurs, qui succoyent la substance du simple peuple par leurs finesces: qu'il y en avoit aussi de porteurs de rogatous, qui exerçoient foires deshonestes, en portant çà et là des reliques des Martyrs, ou bien, comme il dit, en monstrent des os tels quels, pour os de Martyrs: et d'autres semblables qui par leurs meschancetez diffamoyent l'ordre de moinerie. Item, comme il confesse qu'il n'a point veu de meilleurs personnages que ceux qui avoyent bien prouffité aux monastères: aussi il se complaint qu'il n'en

a jamais veu de pires que ceux qui y avoyent esté corrompus¹. Que diroit-il s'il voyoit quasi tous les convents pleins de tant de vices et si énormes, tellement qu'ils ne peuvent plus s'ils n'en crèvent? Je ne di rien qui ne soit notoire à chacun. Toutesfois je n'enten pas que ce blâme soit sur tous sans exception aucune. Car comme la reigle et police de bien vivre n'a jamais si bieu esté ordonnée aux monastères, qu'il n'y eust tousjours quelques canailles meslez parmi les bons : aussi faut-il entendre que les Moines de présent n'ont pas du tout tellement dégénééré de la sainteté des anciens, qu'il n'y en ait encores quelques bons meslez parmi la troupe des meschans : mais le nombre en est bien petit, et sont si clair semez, qu'ils sont cachez en la multitude infinie des mauvais. D'avantage, non-seulement ils sont mesprizez, mais injurie et molestez, voire mesmes cruellement traittez : d'autant que c'est une conspiration entre eux, de ne souffrir point un homme de bien en leur compagnie.

46 Je pense avoir fait par ceste comparaison de la Moinerie ancienne et de celle du temps présent : ce que je prétendoye : c'est qu'il apparaisse que c'est faussement que nos cafars allèguent l'exemple de l'Eglise primitive, pour couverture et défense de leur estat : veu qu'il n'y a point moins de différence entre eux et les Moines anciens, qu'entre les hommes et les singes. Cependant, je ne nie pas que mesmes en ceste description que fait saint Augustin, il n'y ait quelque chose qui me desplaise. J'accorde bien que les Moines n'estoyent pas superstitieux en ceste austérité externe qu'ils tenoyent : mais je di qu'en cela il y avoit une affectation folle, et une folle cupidité d'ensuyvre les uns les autres. Il semble advis une belle chose de quitter tous ses biens, pour estre à délivre de toute sollicitude terrienne : mais Dieu estime plus, qu'un homme estant pur de toute avarice, ambition et autres concupiscences charnelles, ait le soin de bien et saintement gouverner sa famille, ayant ce but

et ce propos de servir à Dieu en une vocation juste et approuvée. C'est une chose de belle apparence, qu'un homme se retire des compagnies communes pour philosopher en son secret : mais cela ne convient point à la dilection chrestienne, qu'un homme, comme par haine du genre humain, s'enfuye en un désert pour là demeurer solitaire, en s'abstenant des choses que nostre Seigneur requiert principalement de nous tous : c'est à dire d'aider l'un à l'autre. Encores que nous concédions qu'il n'y ait eu autre mal en telle profession de vivre, ce-tuy-là sans autre a esté assez grand, qu'elle a introduit un exemple en l'Eglise dangereux et nuisible.

47 Voyons maintenant quels sont les vœus par lesquels les Moines de nostre temps entrent en leur estat. Premièrement, d'autant que leur intention est de forger un nouveau service de Dieu à leur poste, pour luy complaire et acquérir sa grâce : je conclu, suyvant ce qui a esté dit, que tout ce qu'ils vouent n'est qu'abomination devant Dieu. Secondement, puis qu'ils controuvent une façon de vivre, sans avoir aucun esgard à la vocation de Dieu, et sans en chercher aucune approbation de luy, je di que c'est une hardiesse téméraire, et par ce moyen illicite, d'autant que leur conscience n'a sur quoy s'appuyer devant Dieu : et tout ce qui est sans foy, est péché². Tiercement, veu qu'ils s'astreignent à plusieurs façons de faire perverses et meschantes, comme sont les idolâtries qui se mettent en tous les convents, je di que par cela ils ne se consacrent point à Dieu, mais au diable. Car puis que le Prophète reprend les Israélites d'avoir immolé leurs enfans aux diables, non pas à Dieu³, seulement pour ceste raison qu'ils avoyent corrompu le vray service de Dieu par cérémonies vicieuses, pourquoy ne me sera-il licite d'en dire autant des Moines, lesquels en vestant leur froc s'enveloppent en mille superstitions? Mais encores, quel est le contenu des vœus? Ils promettent à Dieu de garder virginité perpétuelle, comme s'ils avoyent

1) De opere monachor., in fine.

2) Rom. XIV, 23. 3) Deut. XXXII, 17; Ps. CVI, 37.

jà eu paction avec luy qu'ils les doyvent exempter de la nécessité de se marier. Et ne faut pas qu'ils répliquent qu'ils ne font ce vœu sinon qu'en se confiant de la grâce de Dieu. Car puis que luy-mesme prononce que cela n'est point donné à tous¹, ce n'est point à nous à faire de concevoir qu'il nous fera ce don. Que ceux qui l'ont en usent. S'ils se sentent molestés des aiguillons de leur chair, qu'ils recourent à l'aide de celui par la vertu seule duquel ils peuvent résister. S'ils ne prouffitent de rien en ce faisant, qu'ils ne rejettent point le remède qui leur est offert. Car tous ceux à qui la faculté de se contenir est desniée, sont clairement appelez de Dieu au mariage. J'appelle Contenance, non pas quand le corps seulement est gardé pur et net de paillardise, mais quand l'âme se maintient en chasteté impollue. Car saint Paul ne défend pas seulement l'impudicité externe, mais aussi la bruslure intérieure du cœur². Cela, disent-ils, a esté de tout temps en usage, que ceux qui se vouloyent du tout dédier à Dieu, se sont astreints par vœu à garder continence. Je confesse certes que ceste custume est fort ancienne : mais je n'accorde pas que les Anciens mesmes ayent esté si purs de tout vice, qu'il faloit recevoir et tenir pour reigle tout ce qu'ils ont fait. D'avantage, ceste rigueur tant extrême, de ne permettre nullement à ceux qui ont voué, de s'en repentir, est venue petit à petit par succession de temps : ce qui appert par saint Cyprien, lequel dit ainsi : Si les vierges se sont dédiées d'un bon cœur à Christ, qu'elles persévèrent en chasteté sans feintise, estans ainsi fortes et constantes, qu'elles attendent le loyer de leur virginité. Si elles ne veulent, ou ne peuvent persévérer, il vaut mieux qu'elles se marient, que d'estre précipitées au feu par leurs délices³. Si quelqu'un vouloit ainsi modérer le vœu de virginité, quelles vilénies luy diroit-on ? ne seroit-il point deschairé par pièces ? Parquoy la façon de nostre temps est bien loing de la custume ancienne : veu que non-seulement le Pape et toute sa séquelle n'admet-

tent nulle modération ne relasche, si quelqu'un se trouve n'avoir point la faculté d'accomplir son vœu : mais n'ont point de honte de prononcer que celui qui se marie pour remédier à l'intempérance de sa chair, pèche plus grièvement que s'il se contaminoit et corps et âme par paillardise.

48 Mais ils ont encores une autre réplique, s'efforçans de monstrier qu'une telle manière de vœu a esté en usage, mesmes du temps des Apostres : d'autant que saint Paul dit que les vefves, lesquelles après avoir esté receues au service public de l'Eglise, se marioyent, rompoient leur première foy ou promesse¹. Je ne nie pas que les vefves, lesquelles ils prenoyent pour servir à l'Eglise, se submettoient quant et quant à ceste condition de ne se point marier : non point pour mettre quelque sainteté en cela, comme on a depuis fait : mais pource qu'elles ne se pouvoient point acquitter d'une telle charge, sinon estans en liberté, et non liées par mariage. Que si après avoir fait telle promesse à l'Eglise elles pensoyent à se marier, elles renonçoient par ce moyen à la vocation de Dieu. Ce n'est point doncques de merveille que l'Apostre dit qu'icelles, en convoitant de se marier, regimboient contre Christ. Après, pour amplifier encores d'avantage, il adjouste que tant s'en faloit qu'elles accomplissent ce qu'elles avoyent promis à l'Eglise, qu'elles rompoient mesmes la première promesse faite au Baptisme : en laquelle est contenu ce point, que chacun doit servir à Dieu en l'estat où il est appelé : sinon que quelqu'un aimast mieux entendre, qu'ayans quasi perdu toute honte, elles ne se soucioient plus d'honnesteté, et s'ahandonnoient à toutes dissolutions : tellement qu'elles ne ressembloient nullement à femmes chrestiennes. Lequel sens me plaist trèsbien. Pourtant je respon à nos adversaires, que les vefves qu'on recevoit lors au service de l'Eglise, s'astreignoient bien à ceste nécessité de ne se plus marier. S'il advenoit qu'elles se mariassent, nous pouvons bien penser

1) Math. XIX, 11.
2) 1 Cor. VII, 9.

3) 1 Tim. V, 10.

qu'elles se monstroyent telles que dit saint Paul : c'est qu'ayans rejetté toute honte, elles s'abandonnoient à une insolence non convenable à femmes chrestiennes. Et ainsi, que non-seulement elles péchoient en rompant leur promesse faite à l'Eglise, mais en délaissant la condition de femmes chrestiennes. Mais je nie pour le premier, que les vefves vouassent pour lors de vivre en estat de continence pour autre cause, sinon d'autant que le mariage ne convenoit point à l'office auquel elles se présentoyent. Mesmes je nie qu'elles eussent autre considération, que de s'acquitter de la charge que portoit leur estat. Secondement, je nie qu'elles ayent esté astreintes en telle sorte, qu'il ne leur fust encores plustost permis de se marier que d'estre bruslées de concupiscence, ou de tomber en quelque vilénie. Tiercement, je di que saint Paul détermine un aage, lequel est communément hors du danger d'incontinence, défendant d'en recevoir qu'elles n'ayent soixante ans : mesmement quand il adjoust encores plus, que celles qu'on reçoit n'ayent point esté mariées qu'une fois, et que par ce moyen elles ayent desjà donné une approbation de leur continence. Or nous ne réprouvons point le vœu de s'abstenir de mariage, que pour ces deux causes : c'est que faussement on l'estime un service agréable à Dieu : item, qu'il se fait témérairement de ceux qui n'ont point la puissance de le garder.

19 Mais encores de quoy appartient ce passage de saint Paul aux Nonnains ? Car on eslisoit les vefves au service de l'Eglise, non pas pour resjouir Dieu de chansons ou de barbotemens non entendus, vivans le reste du temps en oisiveté : mais pour servir aux povres au nom de toute l'Eglise, et s'employer du tout à offices de charité. Elles ne vouoyent point de vivre hors l'estat de mariage, pource qu'elles pensassent que ce fust un service plaisant à Dieu, que de s'abstenir de se marier, mais seulement pour'estre plus à délivrer à faire leur devoir à la charge qu'elles prenoient. Finalement, elles ne faisoient point un tel vœu ou en leur première jeunesse, ou estans encores en fleur d'aage, pour expérimenter

puis après quand il eust esté trop tard, en quel abysme elles s'estoyent précipitées : mais quand il estoit vray-semblable qu'elles estoyent jà hors du danger d'incontinence, elles faisoient le vœu de se contenir. Toutesfois, encores que je ne m'arreste point au reste, ce seul point suffira : c'est qu'il n'estoit point licite de recevoir une femme à faire vœu de continence devant l'aage de soixante ans, puis que l'Apostre l'avoit défendu, commandant aux plus jeunes de se marier¹. Pourtant, ce qu'on est depuis venu à quarante-huit ans, et après à quarante, et conséquemment à trente, pour assigner un nouveau terme de faire un tel vœu, ne se peut nullement excuser. C'est doncques une chose encores moins tolérable, que les povres fillettes, devant qu'elles ayent eu le loisir de se cognoistre, et devant qu'elles ayent expérimenté leur portée, non-seulement sont induites par finesses et pratiques cauteleuses, mais aussi contraintes par force de se mettre au col ce malheureux lien. Quant est des autres deux vœus que font les Moines et Nonnains, asçavoir de povreté et d'obédience, je n'en feray plus long procès : je diray seulement ce mot, qu'outre ce qu'ils sont enveloppez avec beaucoup de superstitions, selon que les choses sont aujourd'huy disposées, il semble proprement advis qu'ils soyent faits pour se mocquer de Dieu et des hommes. Mais afin qu'il ne semble que je soye trop rigoureux en espluchant par le menu toutes les parties, contentons-nous de la réfutation générale que j'ay mise dedessus.

20 Je pense avoir suffisamment déclaré quels sont les vœus légitimes et agréables à Dieu : mais pource qu'il y a quelquesfois des consciences craintives, lesquelles encores qu'un vœu leur desplaist, et qu'elles cognoissent qu'il mérite d'estre réprouvé, sont néantmoins en doute, asçavoir si elles ne sont point tenues à le garder, et que cela leur est cause d'un grand torment, quand d'un costé elles craignent de fausser une promesse faite à Dieu, et de l'autre costé elles ont peur

1) 1 Tim. V. 9.

le pécher plus grièvement en la gardant
 u'en la rompant : il est besoin de leur
 ubvenir en cest endroit, afin de les
 espescher d'une telle difficulté. Or pour
 sur oster brièvement tout scrupule, je
 i que tous vœus illicites, et faits contre
 roict et raison, tout ainsi que devant
 ieu ils sont de nulle valeur, aussi qu'on
 s doit tenir pour non faits. Car si aux
 ontracts qui se font entre les hommes, il
 y a autres promesses obligatoires, que
 illes auxquelles celui avec lequel on
 ontracte se veut tenir pour les advouer :
 est chose absurde et contre toute rai-
 son, de dire que nous soyons contraints
 observer ce que Dieu ne demande point
 e nous : mesmement veu que nos œu-
 res ne sont autrement bonnes, sinon
 ntant qu'elles plaisent à Dieu, et ont ce
 esmoignage de la conscience de l'homme,
 que Dieu les accepte. Car ceste conclu-
 sion demeure tousjours, que ce qui se
 ait sans foy, est péché¹. En quoy saint
 Paul entend que tout ce qui s'entrepren-
 d avec conscience douteuse, est vicieux,
 l'autant que la seule foy est la racine de
 toutes bonnes œuvres : la foy, di-je, par
 laquelle nous sommes certains qu'elles
 sont agréables à Dieu. S'il n'est doncques
 licite à l'homme chrestien de rien atten-
 der sinon avec telle certitude, qui em-
 peschera que celui qui aura fait un vœu
 ar ignorance, ayant cognu son erreur,
 existe de le garder ? Puis qu'ainsi est,
 s vœus faits inconsidérément, non-seu-
 lement n'obligent point, mais nécessai-
 rement doyvent estre rescindez. Or il y a
 cores plus, c'est que non-seulement ils
 ont de nulle estime devant Dieu : mais
 y sont en abomination, comme il a esté
 monstré par ci-devant. Ce seroit une dis-
 tate superflue d'en traiter plus au long.
 est argument seul me semble bien advis-
 e suffisant pour appaiser toutes conscien-
 es fidèles, et les délivrer de tout scrupule :
 c'est que toutes les œuvres qui ne
 roccèdent point d'une pure fontaine, et
 e sont point réduites à leur droicte fin,
 ont rejeitées de Dieu : et tellement re-
 tées, qu'il ne nous défend pas moins
 y persévérer que de les entreprendre

du commencement. Car de cela il faut
 conclurre que tous vœus qui sont pro-
 duits d'erreur et superstition, ne sont
 d'aucune valeur devant Dieu, et que nous
 les devons laisser là.

21 Ceste solution sera aussi pour res-
 pondre aux calomnies des meschans qui
 accusent ceux qui sont sortis de la moi-
 nerie pour se mettre en quelque honneste
 estat. Ils leur imposent d'avoir rompu
 leur foy et de s'estre perjurez : d'autant
 qu'ils ont rompu, comme ils disent, un
 lien indissoluble, par lequel ils estoient
 astreints envers Dieu et son Eglise. Or
 je di qu'il n'y a nul lien : quand Dieu
 casse et rescinde ce que l'homme con-
 ferme. Secondement, encores que je con-
 cède qu'ils fussent obligez pour le temps
 qu'ils vivoient en erreur et ignorance de
 Dieu, je di que par la grâce de Jésus-
 Christ ils ont esté délivrez de telle obli-
 gation, quand Dieu les a illuminez en
 leur faisant cognoistre sa vérité. Car si
 la mort de nostre Seigneur Jésus a telle
 efficace, qu'elle nous rachète de la malé-
 diction de la Loy de Dieu, en laquelle
 nous estions¹ : combien plus nous doit-
 elle délivrer et absoudre des liens hu-
 mains, qui ne sont que filets de Satan
 pour nous surprendre ? Pourtant, qui-
 conques a receu ceste grâce d'estre illu-
 miné par la clarté de l'Evangile, il n'y a
 nulle doute qu'il ne soit despesté de
 tous les liens auxquels il estoit enveloppé
 par superstition. Combien que ceux qui
 ont esté Moines ont encores une autre
 excuse quant au mariage, s'ils n'avoient
 point la puissance de se contenir : et au-
 tant en est-il des Nonnains. Car si un
 vœu impossible est la ruine et perdition
 des âmes, lesquelles Dieu veut sauver, et
 non point perdre : il s'ensuyt qu'il ne
 faut point persévérer en iceux. Or que le
 vœu de continence soit impossible à gar-
 der à ceux qui n'ont point grâce spéciale
 de Dieu pour ce faire, nous l'avons desjà
 déclaré ci-dessus : et l'expérience en
 crie, encores que je m'en teusse. Car
 chacun sçait bien de quelles ordures sont
 pleins tous les cloistres. Et s'il y en a
 quelques-uns qui semblent un petit plus

1) Rom. XIV, 23.

1) Gal. III, 12.

honnêtes que les autres, si ne sont-ils pourtant plus chastes, d'autant que l'impudicité est cachée au dedans. Voilà comment Dieu se venge par horribles punitions de l'audace des hommes, quand mesconnoissans leur infirmité ils, appètent de parvenir malgré nature à ce qui leur est desnié, et quand en mesprisant les remèdes que Dieu leur donnoit à la

main, ils se confient de surmonter le vice d'incontinence par leur contumace et obstination. Car comment appellerons-nous cela sinon Contumace, quand quelqu'un est tant adverty de Dieu qu'il a besoin de se marier, et que le mariage luy est donné de Dieu comme un remède, non-seulement il le mesprise, mais aussi s'oblige par serment à le rejeter?

CHAPITRE XIV.

Des Sacramens.

1 Il y a une autre aide prochaine et semblable à la prédication de l'Evangile, pour soutenir et confermer la foy, asçavoir les Sacramens : desquels il nous est grandement utile d'avoir certaine déclaration, dont nous apprenions à quelle fin ils ont esté instituez, et comment on en doit user. Premièrement, il nous faut entendre que c'est que Sacrement. Or je pense que ceste définition sera propre et simple, si nous disons que Sacrement est un signe extérieur par lequel Dieu seelle en nos consciences les promesses de sa bonne volonté envers nous, pour confermer l'imbécillité de nostre foy : et nous mutuellement rendons tesmoignage tant devant luy et les Anges que devant les hommes, que nous le tenons pour nostre Dieu. On pourra encores plus brièvement définir que c'est que Sacrement, disant que c'est un tesmoignage de la grâce de Dieu envers nous, confirmé par signe extérieur, avec attestation mutuelle de l'honneur que luy portons. Que l'on choisisse laquelle qu'on voudra de ces deux définitions, elle s'accordera quant au sens à ce que dit saint Augustin, que Sacrement est un signe visible de chose sacrée, ou une forme visible de la grâce invisible. Mais j'ay tasché d'en donner plus claire intelligence, déclarant plus à plein ce que saint Augustin avoit plus obscurément touché à cause de la brièveté.

2 Or il est facile de juger pour quelle raison les anciens Pères ont usé de ce mot en telle signification. Car par tout où

le translateur commun du Nouveau Testament a voulu exposer en latin ce mot grec, Mystère, il a dit Sacrement, comme en l'Epistre aux Ephésiens, Afin de manifester le Sacrement de sa volonté¹. Item, Si vous avez entendu la dispensation de la grâce de Dieu qui m'a esté commise : c'est que par révélation il m'a déclaré son Sacrement². Item aux Colossiens, Le mystère qui avoit esté caché depuis le commencement, maintenant a esté révélé aux Saints, auxquels Dieu a voulu démonstrer les richesses de ce Sacrement³. Item à Timothée, C'est un grand Sacrement, que Dieu a esté manifesté en chair⁴. Nous voyons doncques que le translateur a usé de ce mot pour Secret des choses sacrées et divines. Et en telle signification l'ont souvent pris les anciens Docteurs de l'Eglise. Et de fait, c'est chose notoire que le Baptême et la Cène sont appelez Mystères en grec, tellement qu'il ne faut faire doute que ce ne soyent deux mots d'une mesme signification. Et de là est advenu qu'on s'en a aussi prins pour les signes ou cérémonies qui contenoient représentation des choses hautes et spirituelles. Ce qu'aussi saint Augustin dénote en quelque passage, disant, Il seroit long de disputer de la diversité des signes, lesquels quant ils appartiennent aux choses célestes s'appellent Sacramens⁵.

3 En quoy nous voyons que Sacrement n'est jamais sans que la Parole de Dieu

1) Ephés. I, 9. 2) Ephés. III, 2, 3. 3) Col. I, 26, 27.
4) 1 Tim. III, 16. 5) Epist. V, Ad Marcianum.

ède: mais est à icelle adjousté comme appendance ordonnée pour la signer, onfermer, et de plus fort certifier en nous: comme nostre Seigneur voit l'est de mestier à l'ignorance de nos sens, puis à la tardiveté et infirmité nostre chair. Or ce n'est pas pource la Parole ne soit assez ferme de soy-me, ou qu'elle en puisse avoir meilleure confirmation quant à soy (car la té de Dieu est par soy seule tant re et certaine, qu'elle ne peut d'autre avoir meilleure confirmation que de-mesme): mais c'est pour nous conner en elle. Car nostre foy est tant te et débile, que si elle n'est appuyée tous costez, et soustenue par tous yens, soudain elle est esbranlée en les pars, agitée, et vacillante. Et d'aut que nous sommes tant ignorans, et t adonnez et fîchez aux choses terriennes et charnelles, que nous ne pensons ne pouvons comprendre ne concevoir qui soit spirituel: ainsi le Seigneur éricordieux s'accomode en ceci à la esse de nostre sens, que mesmes par élémens terrestres il nous meîne à , et nous fait contempler mesmes en chair comme en un miroir ses dons rituels. Car si nous n'estions sensuels enveloppez de nos corps, comme dit ysostome, ces choses nous seroyent inées sans figure corporelle: mais irce que nous habitons en nos corps, u nous donne les choses spirituelles is signes visibles. Non pas pource que choses qui nous sont proposées pour remens, ayent de leur nature telle qua et vertu: mais pource qu'elles sont mées et marquées de Dieu pour avoir le signification ¹.

C'est ce qu'on dit communément, e Sacrement consiste en la Parole et signe extérieur. Car par la Parole il faut pas entendre un murmure qui se e sans sens et intelligence, en barbot à la façon des enchanteurs, comme par cela se faisoit la consécration: is il nous faut entendre la Parole qui us soit preschée, pour nous enseigner nous faire sçavoir que veut dire le si-

gne visible. Pourtant ce qui se fait sous la tyrannie du Pape, est une meschante profanation des Sacremens. Car il leur semble advis que c'est assez si le Prestre fait la consécration en murmurant sans sens, le peuple estant là tout esbavy et la gueule bée. Et mesmes ils font un mystère de cela, que le peuple n'entende rien à ce qui se dit. Pourtant ils ont composé toutes leurs consécractions en latin. Puis la superstition est venue jusques-là, qu'il leur semble advis que la consécration n'est point deuement faite: sinon en subsillant tout bas, tellement qu'on n'oye pas mesmes le son. Or saint Augustin parle bien autrement des Paroles sacramentales: Que la Parole, dit-il, soit conjointe au signe terrien, et il sera fait Sacrement. Car dont vient telle vertu à l'eau, qu'en touchant le corps elle lave le cœur, sinon en vertu de la Parole? non point en tant qu'on la prononce, mais qu'on la croit. Car c'est autre chose du son qui passe, et de la vertu qui demeure. C'est la Parole de foy qui est preschée, dit l'Apostre. Pourtant il est dit aux Actes, que Dieu purifie les cœurs par foy: et saint Pierre dit, que le Baptisme nous sauve, non point en despouillant les ordures de la chair, mais entant que nous avons bonne conscience pour respondre à Dieu. C'est doncques la Parole de foy que nous preschons, par laquelle le Baptisme est consacré pour pouvoir nettoyer ¹. Voylà les mots de saint Augustin. Or nous voyons qu'il requiert prédication aux Sacremens, de laquelle la foy s'ensuyve. Et ne faut point yci user de plus longue probation: veu qu'il est tout notoire que c'est que Jésus-Christ a fait, que c'est qu'il nous a commandé de faire, que c'est qu'ont suyvy les Apostres, et que l'Eglise ancienne a observé. Mesmes on sçait que depuis le commencement du monde, quand Dieu a donné quelque signe aux Pères, il l'a conjoint d'un lien inséparable avec doctrine: pource que sans icelle le regard muet ne peut sinon estonner nos sens. Quand doncques il se fait mentiou des paroles sacramentales, par cela enten-

Homil. LX, Ad populum.

¹) Homil. in Joan., XIII; Rom. I, 8; Act. XV, 9; 1 Pierre III, 21.

pourra pas enseigner, duquel toute la vertu et efficace ne gist qu'en la Parole. Qu'il leur soit en brief respondu, que les seaux qui sont mis et apposez aux lettres et instrumens publiques, prins en soy ne sont rien : car s'il n'y avoit rien escrit au parchemin, ils ne serviroient à aucune chose et en vain y seroyent attachez. Et néantmoins pourtant ils ne laissent point de confermer, acertener et rendre plus authentique l'escriture qui est contenue dedans les lettres, quand ils sont à icelles adjoustez. Et ne peuvent dire que ceste similitude soit puis n'aguères controuvée par nous, et faite à plaisir : car saint Paul en a usé, en appelant le Sacrement de la Circoncision par un mot grec, *SPRHAGIDA*, c'est-à-dire Seel. Auquel passage il démontre que la Circoncision n'a pas esté à Abraham pour justice, mais un seau de la paction, en fiance de laquelle il estoit jà au paravant justifié¹. Et pourquoy, je vous prie, cela nous doit-il offenser si nous enseignons la promesse estre seellée par les Sacremens, veu qu'il est manifeste qu'entre les promesses l'une est confirmée par l'autre? Car celle qui est la plus manifeste, est la plus propre pour asseurer la foy. Or les Sacremens nous apportent promesses trèsclaires, et ont cela particulier outre la Parole, qu'ils nous les représentent au vif, comme en peinture. Et ne nous doit point esmouvoir la di-

ses promesses, Convenances et temens¹ : et les Sacremens, Mar Enseinemens de convenances : tirer et prendre une similitude de venances et appointemens des h Les Anciens pour confirmation d appointemens, avoyent accoustu tuer une truye. Qu'eust fait une tuée, si les mots de l'appointem fussent quant et quant interve mesmes au paravant n'eussent pr Car on tue bien souvent des truys signifier autrè mystère. Pareille qu'est-ce par soy que de toucher main, veu que bien souvent pla touchent aux mains de leurs en pour leur mal faire? et toutesfois les paroles d'amitié et convenanc esté prémisses, elles sont confirmée tel signe, encores qu'au paravant ayent esté proposées, faites et arres Les Sacremens doncques nous sont exercices pour nous rendre plus cer de la Parole et des promesses de l Et par ce que nous sommes char aussi ils nous sont donnez en ch charnelles, afin qu'ainsi ils nous ins sent selon la capacité de nostre rde et nous adressent et conduisent co pédagogues font les petis enfans. A cause Sacrement est appelé par s Augustin, Parole visible, pour autant nous démontre comme en une peio les promesses de Dieu, et nous les

et sur son fondement : et toutesfois on y adjouste par-dessous les Piliers, il en est rendu plus seur et plus ferme : en ceste manière aussi nostre foy repose et soustient sur la Parole de Dieu, comme sur son fondement : mais sur les Sacremens y sont adjoustez, luy servent ainsi que de piliers, sur lesquels elle s'appuie plus fort, et s'y afferme encores mieux. Ou autrement les appelant Miroirs, ausquels nous usons contempler les richesses de la grace de Dieu, lesquelles il nous esclaire. Car par iceux Sacremens (comme j'ai déjà devant a esté dit) il se manifeste à nous selon qu'il est donné à nostre sens de le pouvoir cognoistre, et nous signifie son bon vouloir envers nous plus pressément que par la Parole.

C'est aussi mal argué à ceux qui prétendent les Sacremens n'estre point des témoignages de la grâce de Dieu, pour ce que bien souvent ils sont receus des méchants, qui toutesfois pour cela n'en obtiennent de rien plus Dieu leur estre favorable, mais en acquièrent tousjours plus de l'effe de sa damnation. Car par mesme raison l'Evangile ne seroit point aussi témoignage de la grâce de Dieu : car elle est l'oeuvre de plusieurs qui la méprisent : finalement Jésus-Christ mesmes, lequel esté veu et cognu de plusieurs; desquels bien peu l'ont receu. Le semblable peut veoir aux lettres patentes des Rois. Car une grande partie du peuple ne sçait, combien qu'elle sçache que le sceau authentique qui est apposé, est venu du Roy, néanmoins ne laisse point de le méconnoître. Les uns le laissent là comme une chose n'appartenant de rien à soy, d'autres mesmes l'ont en exécration : tellement qu'en réputant une telle contenance, il ne se peut faire que nous approuvions la similitude ci-dessus mise. Parquoy il est certain que nostre Seigneur, tant en sa sainte Parole qu'en ses Sacremens, nous présente à tous sa miséricorde, et la grâce de sa bonne volonté : mais elle n'est acceptée que de ceux qui receyvent et la Parole et les Sacremens en certaine foy; comme nostre Seigneur Jésus-Christ a esté du Père fait et présenté à tous pour salut, mais

il n'a pas esté reconnu et receu de tous. Saint Augustin en quelque lieu voulant dénoter cela, a dit que la vertu de la Parole qui est au Sacrement, gist non pas en ce qu'elle est prononcée : mais en ce qu'elle est creue et receue¹. Pourtant saint Paul parlant des Sacremens entre les fidèles, en dispute tellement qu'il encloist en iceux la communion de Jésus-Christ, comme quand il dit : Vous tous qui avez esté baptizez, avez vestu Christ². Item, Nous sommes un corps et un esprit, d'autant que nous avons esté baptizez en Christ³. Au contraire, quand il taxe l'usage mauvais et pervers des Sacremens, il ne leur attribue non plus qu'à des figures vaines et inutiles. En quoy il signifie que combien que les méchants et les hypocrites anéantissent ou empeschent la vertu et l'effect de la grâce de Dieu aux Sacremens, néanmoins que cela ne répugne point que les Sacremens, toutes fois et quantes qu'il plaist à Dieu, n'apportent vray témoignage de la communion de Jésus-Christ, et que le saint Esprit n'exhibe à la vérité ce qu'ils promettent. Nous concluons doncques que les Sacremens sont vrayement nommez témoignages de la grâce de Dieu, et comme seaux de la faveur qu'il nous porte, lesquels la signans en nous, consolent par ce moyen nostre foy, la nourrissent, conferment et augmentent. Et les raisons qu'aucuns ont voulu alléguer au contraire, sont trop frivoles et débiles. Les uns disent que si nostre foy est bonne, elle ne se pourroit faire meilleure : car ce n'est point foy, sinon qu'elle s'appuie et arreste sur la miséricorde de Dieu si fermement, qu'elle n'en puisse estre desmeue ne distraite. Ausquels il estoit beaucoup meilleur de prier avec les Apostres, que le Seigneur leur augmentast la foy⁴, que nullement se vanter d'une telle perfection de foy, laquelle jamais nul des hommes n'a eue, ny aura en ceste vie. Qu'ils respondent quelle foy ils pensent avoir esté en celuy qui disoit, Je croy, Seigneur, aide mon incrédulité⁵. Car ceste foy aucunement

1) Sur saint Jean.

2) 1 Cor. XII, 13.

3) Marc IX, 24.

4) Gal. III, 27.

5) Luc XVII, 8.

encommencée estoit bonne, et pouvoit encores estre faite meilleure par la diminution de l'incrédulité. Mais ils ne peuvent estre réfutez par nuls plus certains argumens, que par leur propre conscience. Car s'ils se confessent pécheurs (ce que vueillent ou non ils ne peuvent nier) nécessairement il faut qu'ils imputent la faute à l'imperfection de leur foy.

8 Mais ils disent, Philippe respondit à l'Eunuque, que s'il croyoit de tout son cœur, il luy estoit licite d'estre baptisé¹. Et quel lieu doit yci avoir la confirmation du Baptisme, où la foy occupe et emplit tout le cœur? Pour respondre, d'autre part je leur demande. Ne sentent-ils point une bonne partie de leur cœur estre desnudée et vuide de foy? Ne cognoissent-ils point en eux tous les jours quelque nouveau accroissement de foy? Un Payen se glorifioit qu'il devenoit vieil en apprenant. Nous Chrestiens doncques sommes plus que misérables, si nous vieillissons sans rien prouffiter, desquels la foy doit avoir ses aages par lesquels elle aille toujours en avant, jusques à ce qu'elle grandisse en homme parfait². Pourtant en ce lieu, Croire de tout son cœur, n'est pas estre parfaitement fiché à Jésus-Christ: mais est seulement l'embrasser de bon courage, et de zèle non feint: n'estre point comme saoulé de luy, mais d'ardente affection en avoir comme faim et soif, et soupirer après luy. C'est une manière tant et plus commune de parler de l'Ecriture, qu'elle dit estre fait de tout le cœur, ce qu'elle veut signifier estre fait de bon courage et sans feintise. Tels sont ces passages, En tout mon cœur je t'ay cherché. Item, Je te loueray en tout mon cœur: et autres semblables³. Comme au contraire, reprenant les hypocrites et trompeurs, elle a coustume de leur reprocher qu'ils ont cœur et cœur, c'est-à-dire le cœur double⁴. Ils adjoustent en après, que si la foy estoit augmentée par les Sacramens, le saint Esprit auroit esté donné en vain, duquel l'œuvre et la vertu est de commencer, confirmer et parfaire la

foy. Je leur confesse que la foy est propre et entière œuvre du saint Esprit, par lequel estans illuminez, nous reconnaissons Dieu et les grans thrésors de sa bénignité et sans la lumière duquel nostre esprit est tellement aveuglé, qu'il ne peut rien veoir: tellement desprouvé de tout sentiment, qu'il ne peut rien flairer des choses spirituelles. Mais pour une grâce de Dieu qu'ils considèrent, nous en reconnaissons trois. Car premièrement, nostre Seigneur nous enseigne et instruit par sa Parole. Secondement, il nous confirme par ses Sacramens. Tiercement, par la lumière de son saint Esprit il esclaire nostre entendement, et donne entrée en nos cœurs et à la Parole et aux Sacramens, lesquels autrement batroyent seulement les oreilles, et se présenteroyent aux yeux, mais ils ne pénétreroient et n'esmouveroient point le dedans.

9 Pourtant je veux que les lecteurs soyent advertis que ce que j'attribue aux Sacramens l'office de confirmer et augmenter la foy, n'est pas que j'estime qu'ils ayent une vertu perpétuelle de ce faire: mais pource qu'ils sont instrumens de Dieu à ceste fin. Au reste, ils produisent lors leur efficace, quand le Maître intérieur des âmes y adjoust sa vertu: par laquelle seule les cœurs sont pecez, et les affections touchées pour y donner entrée aux Sacramens. Si cestuy-là défaut, ils ne peuvent non plus apporter aux esprits, que la lumière du soleil aux aveugles, ou une voix sonnante à sourdes oreilles. Pourtant je mets ceste différence entre l'Esprit et les Sacramens, que je recognoy la vertu résider en l'Esprit, ne laissant rien d'avantage aux Sacramens, sinon qu'ils soyent instrumens dont le Seigneur use envers nous: et tels instrumens, qui seroient inutiles et vains sans l'opération de l'Esprit: neantmoins qu'ils sont pleins d'efficace quand l'Esprit besongne par dedans. Maintenant il est évident comment, selon mon opinion, la foy est par les Sacramens confirmée: à sçavoir comme les yeux voyent par la lueur du soleil, et les oreilles oyent par le son de la voix. Certes la lumière ne feroit rien envers les yeux,

¹ Act. VIII, 37.

² Ephés. IV, 13.

³ Ps. CXIX, 10; CXI, 1; CXXXVIII, 1. ⁴ Ps. XII, 3.

sinon que la faculté de veoir y fust pour la recevoir : ne la clameur aux oreilles, sinon que l'ouye leur fust donnée de nature. Or si c'est chose véritable (comme elle doit estre résolue entre nous) que l'opération du saint Esprit pour engendrer, entretenir, conserver et establir la foy, est pareille à la veue de l'œil, à l'ouye de l'oreille, l'un et l'autre s'ensuyt très-bien, Que les Sacremens ne prouffent de rien sans la vertu d'iceluy : et néanmoins que cela n'empesche rien, qu'aux cœurs jà par luy enseignez, la foy ne soit corroborée et augmentée par les Sacremens. Il y a seulement ceste différence, que nos yeux et nos oreilles ont naturellement la faculté de veoir et ouyr : mais le saint Esprit a ce mesme office en nos âmes d'une grâce spéciale outre le cours de nature.

40 Par laquelle raison sont aussi solues les objections qu'ont accoustumé aucuns de faire : c'est si nous attribuons l'accroissement ou confirmation de foy aux créatures, qu'en cela nous faisons injure à l'Esprit de Dieu, lequel seul il faut recognoistre autheur d'icelle. Car nous ne luy ravissons point en ce faisant, la louange qui luy appartient, veu que mesmes ce qui est dit confermer et augmenter, n'est autre chose qu'appareiller par son illumination nostre esprit à recevoir la confirmation qui est proposée aux Sacremens. Et si cela est encores trop obscurément dit, il sera esclarcy par ceste similitude. Si on veut persuader quelqu'un à faire une chose, on méditera toutes les raisons par lesquelles il soit attiré à celle sentence, et quasi soit contraint d'obtempérer. Mais encores il n'y a rien de fait, si le personnage auquel on a affaire, n'est d'un jugement vif et aigu, pouvant comprendre quel poids il y a aux raisons qu'on luy amene : s'il n'est pareillement de nature docile, et enclin à obéir à bonne doctrine : si finalement il n'a conceu une telle opinion de la loyauté et prudence de celui qui luy donne conseil, qu'elle luy forme un demi-jugement pour recevoir ce qui luy sera baillé. Car il y a plusieurs dures testes qu'on ne pourroit jamais fleschir par aucune raison. Quand la preud'homme est suspecte,

ou l'autorité contemptible, on ne prouffite de rien, voire envers ceux qui sont aisez à mener : au contraire, que toutes ces choses soyent ensemble conjointes, elles feront, que le conseil qu'on baille sera volontairement receu, lequel autrement eust esté mesprisé. L'opération du saint Esprit est pareille en eux. Car afin que la Parole ne bate point en vain les oreilles, ou que les Sacremens ne soyent point en vain présentez aux yeux, il déclaire que c'est Dieu qui parle là, et amolit la dreté de nostre cœur, pour nous apprestier à l'obéissance, laquelle est due à sa Parole. Finalement, il transfère aux oreilles de l'esprit, tant les paroles que les Sacremens. Il n'y a doncques nulle doute que tant la Parole que les Sacremens ne conferment nostre foy, en nous remontrant à veue d'œil la bonne volonté de nostre Père céleste envers nous : en l'intelligence de laquelle consiste la fermeté de nostre foy, et toute la force repose. L'Esprit aussi confirme la foy, entant qu'il imprime en nostre cœur icelle confirmation pour luy donner efficace. Ce pendant le Père des clairtez¹ n'est pas empesché qu'il ne puisse esclaire nos âmes par le moyen des Sacremens, comme il esclaire nos yeux corporels par les rayons du soleil.

41 Que ceste propriété soit en la parole extérieure, le Seigneur Jésus le démontre quand il l'appelle Semence. Car comme la semence, si elle tombe en quelque endroict désert, et qui ne soit point labouré se perd sans rien produire : au contraire, si elle est jetée en un champ bien labouré, rapporte son fruit en abondance, ainsi la Parole de Dieu, si elle tombe en quelque dure cervelle et rebelle, demeure stérile, comme la semence jetée au gravier de la mer : mais si elle trouve une âme bien apprestée par l'opération du saint Esprit, elle est féconde et fertile en fruit². Or s'il y a une bonne similitude entre la semence et la Parole, comme nous disons que le bled croist, procède et vient en perfection de la semence, pourquoy ne dirons-nous aussi bien que la foy prend son commencement, accroisse-

1) Jacq. I, 17.

2) Math. XIII, 4; Luc VIII, 18.

ment et perfection de la Parole? Saint Paul exprime très-bien l'un et l'autre en divers passages. Quand il réduit en mémoire aux Corinthiens, en quelle efficace Dieu s'est servi de sa prédication il se glorifie que son ministère a été spirituel, comme si la vertu du saint Esprit eust été conjointe avec sa prédication, pour leur illuminer les entendemens et esmouvoir leurs cœurs¹. Mais en un autre passage, les voulant admonester que c'est que vaut la Parole de Dieu, quand elle est preschée par un homme, il accompare les prescheurs à des laboureurs, lesquels après avoir travaillé et prius peine à cultiver la terre, ne peuvent faire autre chose. Or que seroit-ce d'avoir cultivé, semé et arrosé : ou que proufiteroit tout cela, si Dieu ne donnoit sa vertu d'en haut? Pourtant il conclut que celui qui plante n'est rien, ne celui qui arrose : mais qu'il faut tout attribuer à Dieu, qui donne l'accroissement². Les Apostres doncques preschent avec efficace du saint Esprit, entant que Dieu s'en sert comme d'instrumens. Mais il faut tousjours tenir ceste distinction : c'est qu'il nous souviene que c'est que l'homme peut de soy, et ce qui est propre à Dieu.

12 Or il est si vray que les Sacremens sont confirmation de nostre foy, qu'aucunesfois Dieu, quand il veut oster la fiance des choses qui estoient promises aux Sacremens, oste mesmes les Sacremens. Quand il despouille et rejette Adam du don d'immortalité, il dit, qu'Adam ne recueille point du fruit de vie, afin qu'il ne vive éternellement³. Qu'est-ce que nous oyons? Ce fruit pouvoit-il rendre et restituer à Adam l'incorruption, de laquelle il estoit desjà déchu? Nenny : mais cela est autant comme s'il eust dit, Le signe de ma promesse qui luy peut faire quelque espérance d'immortalité, luy soit osté, afin qu'il ne prene plus vaine confiance. Par une mesme raison aussi l'Apostre, quand il exhortoit les Ephésiens qu'ils eussent souvenance d'avoir esté estrangers des promesses, eslongnez de la compagnie d'Israël, sans Dieu, sans Christ, il dit qu'ils n'ont point

esté participans de la Circoncision⁴. En quoy il signifie qu'ils estoient exclus de la promesse, puis qu'ils n'en avoyent point eu le mereau. Ils font une autre objection : que la gloire de Dieu est transférée aux créatures, ausquelles on attribue tant de vertu : et qu'ainsi elle est d'autant diminuée. Il est facile d'y respondre, Que nous ne mettons point aucune vertu aux créatures, mais seulement disons que Dieu use de tels moyens et instrumens qu'il voit luy-mesme estre convenables : afin que toutes choses servent à sa gloire, puis qu'il est de toutes choses Seigneur et Maistre. Comme doncques il nourrit nos corps de pain et autres viandes, comme il esclaire le monde par le soleil, comme il l'eschauffe par le feu, et néantmoins ne le pain, ne le soleil, ne le feu ne font rien, sinon entant que sous tels moyens il nous eslargit ses bénédictions : ainsi pareillement il repaist et nourrit spirituellement la foy par les Sacremens, lesquels n'ont autre office que de nous représenter les promesses d'iceluy devant nos yeux, et mesmes nous en estre gage. Et comme nous ne devons mettre aucune fiance aux autres créatures, lesquelles par la bonne volonté de Dieu sont destinées à nos usages, et par le service desquelles il nous eslargit les dons de sa bonté, et ne les devons avoir en admiration ne glorifier comme causes de nostre bien : ainsi nostre confiance ne se doit arrester aux Sacremens, et la gloire de Dieu ne leur doit point estre transférée : mais en délaissant et nous destournant de toutes choses, et nostre foy et nostre confession doyvent s'eslever et s'adresser à celui qui est autheur et des Sacremens et de tous autres biens.

13 Et ce que finalement du nom mesme de Sacrement ils cherchent couverture à leur erreur, c'est une raison trop débile. Car ils disent que combien que Sacrement és autheurs latins ait beaucoup de significations, toutesfois il n'en a qu'une qui soit convenante, ne qui appartienne aux signes : c'est asçavoir qu'il signifie le solennel jurement que le gendarme fait

1) 1 Cor. II, 4.
3) Gen. III, 22.

2) 1 Cor. III, 6.

4) Ephés. II, 11, 12.

un Prince ou Capitaine, quand il est allé et receu en bande. Car comme ce jurement les nouveaux gendarmes gent leur foy à leur Prince ou Capitaine, et se promettent à luy, s'advouans de sa gendarmerie : ainsi nous aussi nos signes confessons Jésus-Christ nostre Capitaine, et testifions que nous guerroyons sous son enseigne. Ils usent des similitudes pour rendre dire plus clair et plus évident. Comme la guerre on recognoist les François es Anglois les uns des autres, parce les François portent la croix blanche, les Anglois la croix rouge : comme si les Romains estoient discernés des autres par diversité d'accoustremens : et par langage, comme les estats de Rome voyent distinguez l'un de l'autre par leurs propres signes, c'est assavoir les Chevaliers par les habits pourpre et les souliers ronds, et d'autre part, les Chevaliers du populaire par un heaume : ainsi nous avons nos signes par lesquels nous sommes distinguez et différenciez des infidèles et estrangers de nostre religion. Mais il appert par ce qui a été dit, que les Anciens qui ont donné le nom de Sacrement à nos signes, n'ont point regardé en quelle signification les Latins avoyent usé de ceste chose : ains pour leur commodité luy attribuer ceste nouvelle, par laquelle seulement ils ont voulu désigner les saints sacrez. Et si nous le voulons subvertir plus haut, il est à penser qu'ils ont transféré ce nom à ceste signification, par mesme raison et similitude. Ils ont fait le nom de Foy à celle signification en laquelle maintenant nous en usons. Car combien que Foy proprement signifie la vérité qu'on a à tenir sa promesse, toutesfois ils l'ont prinse pour signifier la certitude ou certaine persuasion qu'on a de celle vérité. En ceste manière, combien que Sacrement soit le jurement par lequel le gendarme se promet et s'oblige à son Capitaine, ils l'ont usé pour signifier le signe dont le Capitaine use pour recevoir ses gendarmes en bande et solde. Car le Seigneur par ses Sacremens nous promet qu'il sera nostre Dieu, et que nous luy serons son

peuple. Mais nous délaissons telles subtilitez, puisque par bien clairs argumens je pense avoir monstré que les Anciens n'ont eu autre esgard en appelant nos signes, Sacremens, que de signifier que ce sont signes de choses saintes et spirituelles. Nous recevons bien les similitudes qu'ils proposent, estans tirées des marques ou livrées des gendarmes : mais nous n'endurons point que ce qui est le moindre des Sacremens, soit par eux constitué en premier lieu, et mesmes qu'ils n'y recognoissent autre chose. Or ceste considération doit estre principale aux Sacremens, qu'ils sont pour servir à nostre foy envers Dieu : la seconde, qu'ils sont pour tesmoigner nostre confession envers les hommes. Et selon ceste dernière raison sont bonnes et bien convenantes lesdites similitudes, moyennant que le premier nous demeure. Car autrement les Sacremens n'auroient guères de vigueur, s'ils ne servoyent à soutenir nostre foy, et qu'ils ne fussent accessoires de la doctrine.

44 D'autre part, il nous faut estre advertis que comme ceux-ci destruisent l'efficace des Sacremens, et en abolissent l'usage : aussi il y en a au contraire qui attribuent aux Sacremens quelques je ne sçay quelles vertus secretes, qu'on ne lit point jamais leur avoir esté données de Dieu. Par lequel erreur sont déceus et trompez les simples et ignorans, d'autant qu'ils s'accoustument de chercher les dons et grâces de Dieu où elles ne se peuvent nullement trouver, et sont peu à peu destournez et retirez de luy, pour suivre pures vanitez au lieu de la vérité d'iceluy. Car les escolles des Sophistes d'un commun consentement ont déterminé que les Sacremens de la nouvelle Loy, c'est-à-dire ceux desquels l'Eglise chrestienne use maintenant, justifient et confèrent grâce, si nous n'y mettons obstacle ou empeschement de péché mortel. On ne pourroit assez déclarer combien est pernicieuse ceste opinion : et ce d'autant plus que par si longues années au grand détriment de l'Eglise elle a esté receue, et dure encores en une bien grande partie du monde. Certes elle est pleinement diabolique. Car d'autant qu'elle

promet justice sans la foy, elle envoie et déjetie les consciences, en confusion et damnation. D'avantage, faisant le Sacrement comme cause de justice, elle lie et enveloppe les entendemens humains en ceste superstition, qu'ils se reposent plustost en une chose corporelle qu'en Dieu : veu qu'ils sont naturellement trop plus enclins en la terre qu'il ne faudroit. Desquels deux vices il seroit à désirer que nous n'eussions pas si grande expérience : tant s'en faut qu'il y ait mestier de grande probation. Et qu'est-ce que Sacrement prins sans foy, sinon la ruine de l'Eglise? Car puis qu'il faut rien attendre sinon en vertu de la promesse, laquelle ne dénonce pas moins l'ire de Dieu aux incrédules, qu'elle présente sa grâce aux fidèles, celui qui pense recevoir des Sacremens autre bien que celui qu'il accepte par foy, comme il luy est présenté de la Parole, s'abuse grandement. Dont aussi se peut inférer le reste, que la fiance de salut ne dépend point de la participation des Sacremens, comme si la justice y estoit colloquée, laquelle nous sçavons estre située en Jésus-Christ seul, et ne nous estre pas moins communiquée par la prédication de l'Evangile que par la testification des Sacremens, sans laquelle elle peut entièrement consister. Tellement est véritable ce que dit saint Augustin, que le signe visible souvent apparoist sans la sanctification invisible : et derechef, la sanctification sans le signe visible¹. Car comme luy-mesme dit en un autre lieu, les hommes reçoivent aucunesfois Jésus-Christ jusques à la seule réception des Sacremens, aucunesfois jusques à la sanctification de vie². Le premier de ces deux est commun aux bons et aux mauvais : le second est propre et particulier seulement aux fidèles.

45 A quoy se rapporte la distinction que met aussi le mesme Docteur entre Sacrement et la chose, moyennant qu'on l'entende bien. Car il ne signifie pas seulement que la figure et la vérité sont comprises au Sacrement, mais qu'elles ne sont pas tellement liées ensemble, que l'un ne puisse estre sans l'autre. Et mes-

mes quand elles sont conjointes, faut tellement discerner la chose et la figure, qu'on ne transfère point à l'un ce qui est propre à l'autre. Touchant la séparation, il en parle, quand il dit que les Sacremens n'ont leur effect singulier esleus³. Item en un autre passage parlant des Juifs : Combien, dit-il, que les Sacremens fussent communs à tous, la grâce toutesfois n'estoit pas commune à tous⁴. Laquelle est la vertu des Sacremens. Ainsi maintenant le Sacrement de l'Eucharistie est commun à tous : mais la grâce par laquelle nous sommes membres de Christ pour estre régénérés n'est pas commune à tous⁵. Item parlant de la Cène du Seigneur, Nous avons tous appourd'huy reçu tous la viande visible, mais c'est autre chose du Sacrement, autre chose de la vertu d'iceluy. Il vient cela, que plusieurs viennent à la Cène, et tel, et prennent à leur condamnation, qu'ils reçoivent? Car le morceau de pain qui fut poison : non pas qu'il fust mauvais, mais d'autant que l'homme qui le prenoit n'estoit estant mauvais, le prenoit mal. Peu après, Le Sacrement de ceci, c'est la vie, dit de l'unité spirituelle que nous avons avec Christ, nous est présenté à la Cène du Seigneur aux uns à vie, aux autres à mort : mais la chose dont il est figure est à vie à tous, et ne peut estre à mort. Or il avoit dit un peu auparavant, Ce qui en aura mangé, ne mourra point, mais j'enten celui qui aura la vérité du Sacrement, et non pas le Sacrement visible : qui l'aura mangé au dedans, et non pas dehors : qui l'aura mangé du coeur et non point masché des dents⁶. Nous voyons en tous ces passages, comment il testifie que la vérité du Sacrement est tellement séparée de la figure par l'ignorance de ceux qui le reçoivent mal, qu'il n'y demeure que la figure vuide et inutile. Celuy doncques qui veut avoir la vie avec la chose, et non pas vuide de la vérité, doit appréhender par foy la Parole qui est la enclose. Et ainsi, d'autant que l'homme prouffitera par les Sacremens

1) De quasest. veter. Testam., lib. III.

2) Lib. De Baptismo, contra Donatist., cap. XXIV.

3) De baptismo parvulorum. 2) In Psalm. LXXV.

3) In Joann., homil. XXV.

ification de Christ, il recevra prouffit d'iceux.

Cela est obscur à cause de la je le déclareray plus au long, Jésus-Christ est la matière ou ce de tous les Sacremens, d'au-ous ont en luy fermeté, et ne rien hors luy. Et d'autant supportable l'erreur du mais-tenances, lequel nommément les cause de justice et salut¹. si soit qu'ils ne tendent sinon toutes causes que se forge ment humain, pour nous retenir Christ. D'autant doncques que nes aidez par iceux, soit pour onfermer et augmenter en nous ssance de Jésus-Christ, soit ou faire posséder plus plene-oir de ses biens, autant ont-ce envers nous, et non plus. ait quand nous recevons en ce qui nous y est offert. Quel- nandra, Comment doncques ans peuvent-ils faire par leur e, que l'ordonnance de Dieu , et qu'elle perde sa vertu ? Je je n'enten pas ce que j'ay dit, la force et la vérité du Sacre-ndoit de la condition ou nature ui les reçoit : car ce que Dieu une fois demeure ferme, et ujours sa propriété, comment t que les hommes varient. Mais ue c'est autre chose d'offrir evoir, il n'y a nul inconvé- Sacrement de nostre Seigneur aitement ce qu'il est dit et ré-et qu'il ne retiene sa vertu, et qu'un homme meschant n'en e utilité. Mais saint Augustin bien ceste question en peu de si tu le reçois, dit-il, charnelle- e laisse point d'estre spirituel, 'est pas à toy². Or comme ce cteur a montré au passage avons allégué, que le Sacre- rien quand il est séparé de aussi il admoneste autre part, joignant l'un avec l'autre, il bien adviser de ne nous point

amuser par trop au signe externe : Comme, dit-il, c'est un vice d'infirmité servile, de suyvre la lettre, et prendre les signes au lieu des choses : aussi c'est un erreur, de prendre les signes en sorte qu'il n'en revienne nulle utilité¹. Il met deux vices desquels il nous faut garder : l'un est, quand nous prenons les signes comme s'ils avoyent esté donnez en vain, et qu'en anéantissant la vertu par nostre fausse interprétation, nous faisons périr le fruit qui nous en devoit venir : l'autre est, quand n'eslevans point nos entendemens plus haut qu'au signe visible, nous leur donnons la gloire des grâces lesquelles nous sont conférées de Jésus-Christ seulement : voire par son Esprit, lequel, nous fait participans de luy : voire avec l'aide des signes externes : lesquels, s'ils nous convient à Jésus-Christ, quand on les tire ailleurs, toute leur utilité est mise bas.

47 Pourtant retenons ceste conclusion, que les Sacremens n'ont autre office que la Parole de Dieu : c'est de nous offrir et présenter Jésus-Christ : et en luy les thrésors de sa grâce céleste. Et ne servent ou prouffitent de rien sinon à ceux desquels ils sont prins et receus par foy : tout ainsi que du vin, ou de l'huile, ou, quelque autre liqueur s'espanchera à terre quand on la jettera sur un vaisseau, sinon que la bouche soit ouverte : et le vaisseau estant mouillé dehors, demeurera sec et vuide dedans. En outre, il nous faut donner de garde que nous ne tombions en un autre erreur prochain, en lisant ce que les Anciens, pour amplifier la dignité des Sacremens, en ont honorablement parlé : tellement que nous pensions qu'une vertu secrette y estre annexée et attachée jusques-là, qu'en iceux les grâces du saint Esprit soyent distribuées et administrées, comme le vin est donné en une coupe ou tasse : où seulement tout leur office est de nous tesmoigner et confermer la bénévolence et faveur de Dieu envers nous, et ne prouffitent à rien plus outre si le saint Esprit ne vient, qui ouvre nos entendemens et nos cœurs, et

lib. IV, dist. I.
Joann., XXVI.

1) De doctrina christiana, lib. III, cap. IX.

nous rende capables de ce tesmoignage. En quoy aussi clairement apparoissent diverses grâces de Dieu, et distinctes. Car les Sacremens, comme nous avons touché ci-dessus, nous servent de la part de Dieu d'une mesme chose, que les messagers de bonnes nouvelles de par les hommes : c'est asçavoir non pas pour nous conférer le bien, mais seulement nous annoncer et démontrer les choses qui nous sont données par la libéralité de Dieu : ou bien nous sont arres pour les ratifier. Le saint Esprit, qui n'est pas à tous indifféremment apporté par les Sacremens, mais lequel Dieu donne péculièrement aux siens est celui qui apporte les grâces de Dieu avec soy, qui donne lieu en nous aux Sacremens, et les y fait fructifier. Or combien que nous ne niions pas que le Seigneur assiste à son institution par une vertu trèsprésente de son Esprit, à ce que l'administration des Sacremens qu'il a ordonnée, ne soit vaine et infructueuse : toutesfois nous enseignons que la grâce intérieure de l'Esprit, comme elle est distincte du ministère extérieur, aussi doit estre considérée séparément d'iceluy. Dieu doncques accomplit ce qu'il promet és figures, et les signes ne sont pas sans leur effect, pour monstrent en tant que besoin est que l'auteur d'iceux est véritable et fidèle : seulement il est question de sçavoir si Dieu besongne par sa vertu propre et intrinsèque, comme on dit, ou s'il résigne son office aux signes externes. Or j'ay ceci pour résolu, que quelques instrumens qu'il applique à son usage, ce n'est point pour déroguer en façon qui soit à sa vertu souveraine. Quand telle doctrine est baillée des Sacremens, leur dignité est suffisamment esclarcie, et l'usage démontré, et l'utilité recommandée. Cependant il y a une bonne modération gardée en tout et par tout, de ne leur point déferer plus qu'il ne faut, et ne leur rien oster de ce qui leur convient. Cependant, ceste fausse imagination est abatuë, d'enfermer dedans les Sacremens la vertu de nous justifier, et les grâces du saint Esprit, comme s'ils en estoient des vaisseaux, et ce qui a esté omis par les autres, est

clairement exprimé : asçavoir qu'ils sont instrumens par lesquels Dieu besongne selon qu'il luy plaist. Il nous convient aussi noter, que c'est Dieu qui accomplit au dedans ce que le ministre figure et testifie par l'acte extérieur : afin que nous ne tirions point à un homme mortel ce que Dieu se réserve. Et de cela saint Augustin nous avertit prudemment : Comment, dit-il, Dieu et Moyse sanctifient-ils tous deux ? Or Moyse ne sanctifie point au lieu de Dieu, mais seulement en signes visibles selon son ministère : mais Dieu sanctifie de grâce invisible par son Esprit. En quoy aussi gist toute la vertu des Sacremens visibles. Car de quoy prouffiteroyent-ils, si ce n'estoit ceste sanctification invisible ?

48 Le nom de Sacrement, comme nous en avons parlé jusques yci, comprend généralement tous les signes que Dieu : jamais assignez et donnez aux hommes, afin de les acertener et asseurer de la vérité de ses promesses. Et aucunesfois il les a voulu estre en choses naturelles, aucunesfois il les a voulu présenter en miracles. De la première forme les exemples sont, comme quand il donna l'arbre de vie à Adam et Eve, pour arre d'immortalité, afin qu'ils se teinsent asseurez de l'avoir, tant qu'ils mangeroient du fruit de cest arbre ¹. Et quand il proposa l'arc du ciel à Noé pour signe et enseigne à luy et à sa postérité, qu'il ne perdroit jamais plus la terre par déluge ². Adam et Noé ont eu ces choses pour Sacremens : non pas que l'arbre leur donnast immortalité, laquelle il ne se pouvoit donner à luy-mesme : ne que l'arc qui n'est seulement qu'une réverbération des rais du Soleil encontre les nuées, eust la vertu de retenir et arrester les eaux : mais par ce qu'ils avoyent la marque engravée en eux par la Parole de Dieu, pour estre enseignés et seaux de ses promesses. Et certes au paravant l'arbre estoit arbre, et l'arc estoit arc, mais après qu'ils ont esté marquez par la Parole de Dieu, il leur a esté baillé nouvelle forme pour commencer d'estre ce que devant ils n'estoyent pas. Et afin que quelqu'un

1) *Quæst. veter. Testam.*, lib. II, cap. LXXXIV.

2) *Gen.* II, 9.

3) *Gen.* IX, 12.

n'estime pas ceci estre dit en vain, l'arc mesme nous est encores aujourd'huy tesmoin de celle promesse et convenance que Dieu accorda avec Noé : et toutes fois et quantes que nous le regardons, nous cognoissons en luy celle promesse de Dieu, que la terre jamais ne sera perdue par déluge. Parquoy si quelque Philosophe volant, pour se moquer de la simplicité de nostre foy, dit que celle variété de couleurs qui fait l'arc, provient naturellement de la réverbération des rais du soleil et de la nuée opposite, nous aurons à luy confesser : mais nous pourrons reprendre son ignorance en ce, qu'il ne recognoist point Dieu estre le Seigneur de nature, qui selon sa volonté use de tous élémens pour s'en servir à sa gloire. Et si au soleil, aux estoiles, à la terre, aux pierres il eust engravé et donné telles marques et enseignes, tout cela nous seroit Sacremens. Car pour quelle cause ne sont d'un mesme pris et valeur l'argent en masse, et celui qui est marqué et monnoyé, puis que c'est du tout un mesme métal? c'est pource que le premier n'a rien outre sa nature : et l'autre, qui est frappé du coin publique, est fait argent monnoyé, et reçoit nouvelle taxe de valeur. Et Dieu ne pourra-il point par sa Parole signer et marquer ses créatures, afin qu'elles soyent faites Sacremens, où elles n'estoyent rien au paravant que nuds et purs élémens? Les exemples de la seconde manière ont esté, comme quand il a donné la vision à Abraham d'une lampe ardente au milieu d'un four embrasé avec fumée espesse¹, et quand il arrousa la peau sans que la terre sentist quelque rousée : et quand au contraire il arrousa la terre, la peau lemeurant sèche, pour promettre la victoire à Gédéon² : et quand il recula de six lignes l'horloge, pour promettre l'anté à Ezéchias³. Puis que ces choses estoient faites pour soustenir, conforter et confirmer l'imbécillité de la foy de ceux-là, elles leur estoient aussi Sacremens.

49 Mais ce qu'avons proposé pour le présent, est de traicter spécialement, des

Sacremens, lesquels nostre Seigneur a constituez et voulu estre ordinaires en son Eglise, pour nourrir et entretenir les siens en une foy, et en la confession d'icelle. Car comme dit saint Augustin, les hommes ne se peuvent unir en quelque religion que ce soit, ou vraye ou fausse, sinon par le moyen de quelques Sacremens¹. Dieu doncques voyant dès le commencement ceste nécessité, avoit ordonné à ses serviteurs certaines cérémonies, pour estre exercices de leur religion, lesquelles Satan a depuis dépravées et corrompues en plusieurs sortes, les transférant à des superstitions meschantes. De là sont venues toutes les façons de faire des Payens, dont ils ont usé en leur idolâtrie. Or combien qu'il n'y eust qu'erreur et pollution, toutesfois ils nous sont tesmoignages que les hommes ne se peuvent passer de signes externes, quand ils veulent protester d'avoir quelque religion. Or tous les signes qu'ont eus les Payens, d'autant qu'ils n'estoyent point fondez en la Parole de Dieu, et ne se rapportoyent point à la vérité, laquelle est le but de tous Sacremens, ne sont point dignes de venir en conte, ne qu'on en face mention aucune, quand il est question des Sacremens que nostre Seigneur a ordonnez, et qui sont demeurez en leur pureté, n'estans point retirez du vray fondement, pour estre aides de piété et religion. Or iceux consistent non-seulement en signes, mais en cérémonies : ou si quelqu'un aime mieux ainsi dire, Les signes qui y sont donnez, sont cérémonies. Or comme il a esté dit ci-dessus, qu'ils nous sont donnez de Dieu pour tesmoignages de sa grâce en nostre salut : aussi d'autre costé ce sont enseignes de nostre profession, par lesquelles nous nous advoüons publiquement à Dieu, luy obligeans nostre foy. Pourtant Chrysostome parle trèsbien, en les appelant Pactions, par lesquelles la cédulle de nostre dette est effacée : et d'autre part, Obligez, par lesquels nous nous rendons debtors de vivre purement et saintement, pource qu'il y a stipulation mutuelle interposée entre Dieu

1) Gen. XV, 17.

2) Juges VI, 37.

3) 2 Rois. XX, 9; Is. XXXVIII, 7, 8.

1) Contre Fouet. Manich., lib. XIX, cap. XL.

et nous. Car comme nostre Seigneur remet en iceux toute la dette, de laquelle nous sommes chargés pour les fautes et offenses par nous commises, et nous réconcilie à soy en son Fils unique : aussi mutuellement nous nous obligeons à luy, de le servir en sainteté et innocence de vie. Tellement qu'on peut définir tels Sacremens estre cérémonies, par lesquelles le Seigneur veut exercer son peuple : premièrement à entretenir, exercer et confirmer la foy au dedans du cœur : en après, pour testifier la religion devant les hommes.

20 Ces Sacremens mesmes aussi ont esté divers, selon la dispensation du temps, par laquelle il a pleu au Seigneur se révéler et manifester aux hommes en diverses manières. Car à Abraham et à sa postérité la Circoncision fut commandée, à laquelle après par la Loy mosaïque furent adjoustez les ablutions et sacrifices et autres figures¹. C'ont esté les Sacremens des Juifs jusques à l'avènement de nostre Seigneur Jésus-Christ : auquel ceux-là ont esté abolis, et deux autres instituez, desquels l'Eglise chrestienne use maintenant : c'est à sçavoir, le Baptisme et la Cène du Seigneur². Je parle des Sacremens donnez pour l'usage commun de toute l'Eglise : car touchant de l'imposition des mains, par laquelle les Ministres ou Pasteurs sont receus en leur office, comme je permets bien volontiers qu'on la nomme Sacrement ; aussi je ne la tien point entre les Sacremens ordinaires qui sont donnez pour tous. Touchant des autres qui ont esté tenus communément, il en sera traité ci-après. Combien que les anciens Sacremens des Juifs ayent tendu à une mesme fin et à un mesme but que font aussi maintenant les deux nostres : c'est-à-dire, d'envoyer et conduire à Jésus-Christ : ou plustost comme images, pour le représenter et donner à cognoistre. Car puis que (comme nous avons desjà devant montré) les Sacremens sont comme seaux, desquels les promesses de Dieu sont seellées, et qu'il est certain que nulle promesse de Dieu n'a esté faite aux hommes, sinon

en Jésus-Christ³ : il faut nécessairement que les Sacremens, pour nous enseigner et admonester des promesses de Dieu, nous moustrent Jésus-Christ. Ce qui a esté signifié par le patron du tabernacle et de tous ses ornemens, qui fut monstré à Moïse en la montagne⁴. Il y a seulement une différence entre ces Sacremens anciens et nouveaux : c'est que ceux-là ont préfiguré le Christ promis, quand encores on l'attendoit à venir : et les nostres nouveaux tesmoignent et enseignent qu'il a desjà esté donné et exhibé.

21 Quand toutes ces choses auront esté déclarées chacune à part, elles en seront beaucoup plus clairement entendues. Premièrement, la Circoncision estoit aux Juifs un signe, pour les admonester que tout ce qui provient de la semence d'homme, c'est-à-dire toute la nature de l'homme, est corrompue : et qu'elle a besoin d'estre circoncise et taillée. D'avantage elle leur estoit une certification et souvenance pour les confirmer en la promesse faite à Abraham de la semence bénite : en laquelle devoient estre bénites toutes les nations de la terre, et de laquelle ils devoient aussi attendre leur bénédiction⁵. Or ceste semence salutaire, ainsi que nous enseigne saint Paul, estoit Jésus-Christ⁶ : auquel seul ils espéroient recouvrer ce qu'ils avoient perdu en Adam. Parquoy la Circoncision leur estoit ce que saint Paul dit qu'elle avoit esté à Abraham, c'est-à-dire un seel de la Justice de foy⁷, par lequel ils fussent de plus en plus confirmez que leur foy, en laquelle ils attendoient ceste semence bénite, leur estoit et seroit tousjours imputée de Dieu à justice. Mais nous poursuivrons en un autre passage plus proprement la comparaison de la Circoncision et du Baptisme. Les ablutions et purifications leur démonstroient leur immondicité, leur ordure, leur pollution, par laquelle ils estoient en leur nature souillees, maculees et infects, et aussi leur promettoient un autre lavement, par lequel ils seroient purifiés et nettoyez de leurs macules et

1) Gen. XVII, 10 ; Lévit. I, 2.
2) Matth. XXIII, 19 ; XXVI, 26,

3) 1 Cor. I, 30.
4) Gen. XXII, 18.
5) Rom. IV, 11.

6) Ex. XXV, 40.
7) Gal. III, 12.

infections : et ce lavement estoit Jésus-Christ : par le sang duquel nous sommes purgez et mondifiez, par les playes duquel nous sommes guairis, tellement que nos souilleures sont cachées, afin que nous apportions une vraye pureté devant Dieu¹. Les sacrifices les arguoient et convainquoient de leurs péchez et iniquité, et ensemble leur enseignoient qu'il leur estoit nécessaire que quelque satisfaction en fust faite à la justice de Dieu : et que pource il seroit un grand Prestre et Evesque, Médiateur entre Dieu et les hommes, lequel contenteroit icelle justice de Dieu par effusion de sang et immolation d'un sacrifice lequel seroit acceptable pour la rémission des péchez. Ce grand Prestre a esté Jésus-Christ, l'effusion a esté de son sang, luy-mesme a esté le sacrifice². Car il s'est offert au Père, obéissant jusques à la mort : par laquelle obéissance il a aboly la désobéissance de l'homme³, qui avoit provoqué et irrité l'indignation de Dieu.

22 Quand à nos deux Sacremens, ils nous présentent d'autant plus clairement Jésus-Christ, qu'il a esté manifesté de plus près aux hommes, depuis que vrayement il a esté donné et révélé tel qu'il avoit esté promis du Père. Car le Baptême nous rend tesmoignage que nous sommes purgez et lavez : et la Cène de l'Eucharistie, que nous sommes rachetez. En l'eau nous est figurée ablution : au sang, satisfaction. Ces deux choses sont trouvées en Jésus-Christ : lequel, comme dit saint Jehan, est venu en eau et en sang⁴, c'est-à-dire, pour purger et racheter. De ce est tesmoin l'Esprit de Dieu : ou plustost trois en sont tesmoins ensemble, L'eau, le sang et l'Esprit. En l'eau et au sang nous avons le tesmoignage de nostre purgation et rédemption : et le saint Esprit, qui est principal tesmoin, nous approuve certainement ce tesmoignage, nous le fait croire, entendre et recognoistre : car autrement ne le pourrions comprendre. Ce haut mystère nous a bien esté montré, quand du sacré costé de Jésus-Christ pendant en la croix,

est sailly sang et eau¹. Lequel costé à ceste cause saint Augustin a trèsbien dit estre la source et fontaine dont sont issus nos Sacremens², desquels il nous faut encores un peu plus amplement traiter. D'avantage, il n'y a nulle doute, si on compare un temps avec l'autre, que la grâce du saint Esprit ne se monstre yci plus amplement. Car cela est bien convenable pour magnifier la gloire du règne de Christ : comme il appert de plusieurs passages, et surtout du chapitre VII de saint Jehan. Il faut prendre en ce sens le dire de saint Paul, qu'il n'y a eu qu'ombre sous la Loy, et que le corps est en Christ³. Car son intention n'est pas d'anéantir l'effect des signes anciens, ausquels Dieu s'est voulu montrer véritable envers les Pères, comme aujourd'huy envers nous au Baptême et en la Cène : mais il a voulu magnifier par comparaison ce qui nous est donné, afin que nul ne s'esbahist de ce que les cérémonies de la Loy ont esté abolies à l'advenement de Christ.

23 Au surplus, ce que les Docteurs de l'eschole mettent une grande différence entre les Sacremens de la vieille et nouvelle Loy, comme si les premiers n'eussent que figuré en l'air la grâce de Dieu, les seconds la donnoient présentement : ceste doctrine est du tout à rejeter. Car l'Apostre ne parle point plus haute ment des uns que des autres, enseignant que nos Pères de l'Ancien Testament ont mangé une mesme viande spirituelle que nous⁴ : et expose que ceste viande a esté Christ. Qui est-ce qui osera dire le signe vuide et sans substance, qui démonstroît aux Juifs la vraye communion de Jésus-Christ ? Et à ceci aide la circonstance de la cause que démeine l'Apostre en ce passage-là. Car afin qu'aucuns sous ombre de la grâce de Dieu ne contemnent sa justice, il propose les exemples de sa rigueur et sévérité, comme il l'a déclarée sur les Juifs. Et afin que nul ne se peust préférer, comme s'il avoit quelque privilège d'avantage, il prévient ceste objection, les rendant du tout pareils à nous.

1) Hébr. IX, 1, 14 ; 1 Jean I, 7 ; Apoc. I, 6 ; 1 Pierre II, 24.

2) Hébr. XIV, 14 ; V, 8 ; IX, 11.

3) Phil. II, 8 ; Rom. V, 18.

4) 1 Jean V, 6.

1) Jean XIX, 34.

2) *Homél. in Joann.*, XX, et *supra* *alias*.

3) Col. II, 17.

4) 1 Cor. X, 3.

Et notamment il monstre ceste égalité aux Sacremens, qu'ils sont communstant aux uns comme aux autres. Et de faict, il n'est pas licite d'attribuer plus au Baptême, que le mesme Apostre attribue en un autre lieu à la Circoncision, l'appellant Seel de la justice de foy¹. Pourtant tout ce que nous avons aujourd'huy en nos Sacremens, les Juifs l'avoient anciennement aux leurs, asçavoir Jésus-Christ avec ses richesses spirituelles. Et la vertu qu'ont nos Sacremens a esté aux anciens, asçavoir d'estre signes et confirmations de la bonne volonté de Dieu pour le salut des hommes. S'ils eussent bien entendu la dispute démenée en l'Epistre aux Hébreux, ils ne se fussent pas ainsi trompez : mais pource qu'ils lisoient que les péchez n'ont point esté effacez par les cérémonies légales, mesmes qu'il n'y a point eu vertu aux ombres anciennes pour apporter justice², laissant la comparaison qu'ils devoient bien noter, ils se sont attachez à ce mot, que la Loy n'a de rien prouffité à ses observateurs. Ainsi ont pensé qu'il n'y eust que des figures vaines et vuides de substance. Or l'intention de l'Apostre est simplement d'anéantir la Loy cérémoniale, sinon d'autant qu'elle est réduite à Christ, duquel elle prend toute son efficace.

24 Mais on pourra alléguer ce qu'il dit aux Romains, de la Circoncision : asçavoir, qu'elle n'est en aucune réputation par soy, et ne prouffite à rien devant Dieu³ : où il semble qu'il la face beaucoup inférieure au Baptême : ce qui n'est pas vray. Car toutes les choses qui sont là contenues, se pourroyent aussi à bon droict dire du Baptême : mesmes en sont dites premièrement par saint Paul, quand il enseigne que Dieu ne se soucie point de l'ablution externe⁴, sinon que le courage soit purgé par dedans, et persévère en pureté jusques en la fin. Secondement par saint Pierre, quand il tesmoigne que la vérité du Baptême ne gist pas en la purgation extérieure, mais en la bonne conscience⁵. Mais on répliquera, qu'il semble bien advis qu'en un

autre lieu il mesprise du tout la Circoncision faite de main d'homme, la comparant à la Circoncision spirituelle de Christ¹. Je respon que ce passage-là ne déroge non plus à sa dignité. Saint Paul dispute là contre ceux qui contraignoient les fidèles à se circoncir, comme si c'eust esté chose nécessaire, combien que la Circoncision estoit desjà abolie. Il admoneste doncques les fidèles de ne s'amuser plus à ces ombres anciennes, mais à la vérité : Ces Docteurs, dit-il, vous pressent que vous soyez circoncis en vos corps. Or vous estes circoncis spirituellement tant selon le corps que selon l'âme : vous avez doncques une fermeté qui est beaucoup meilleure que l'ombre. Or quelqu'un pourroit répliquer à l'encontre, qu'il ne falloir point pourtant mespriser la figure, combien qu'on eust la chose : veu que les Pères de l'Ancien Testament avoyent esté circoncis d'esprit et de cœur, et toutesfois le Sacrement ne leur avoit point esté superflu. Il anticipe doncques ceste objection, en disant que nous sommes ensevelis avec Christ par le Baptême. En quoy il dénote que le Baptême est aujourd'huy aux Chrétiens, ce qu'estoit aux anciens la Circoncision : et par ainsi qu'on ne peut contraindre les Chrétiens à estre circoncis, sans faire injure au Baptême.

25 Mais on fera encores un autre argument, que puis après il adjonste que toutes les cérémonies judaïques ont esté ombres des choses advenir, et que le corps est en Christ mesme. Ce qui est traité depuis le chapitre VII de l'Epistre aux Hébreux jusques en la fin du X^e, est encores plus apparent à ce propos : veu que là il est dit que le sang des bestes brutes n'atouchoit point à la conscience. Item que la Loy avoit seulement l'ombre des biens advenir, non pas l'effigie expresse. Item, que les observateurs de la Loy mosaïque ne pouvoient par icelle obtenir perfection². Je respon, comme desjà ci-dessus, que saint Paul n'appelle point les cérémonies, Ombres, comme si elles n'eussent rien ou de ferme ne de solide : mais pource que l'accomplisse-

1) Rom. IV, 11.

2) Hébr. X, 1.

3) Rom. II, 25 ; 1 Cor. VII, 19 ; Gal. VI, 15.

4) 1 Cor. X, 8.

5) 1 Pierre III, 21.

1) Col. II, 11.

2) Hébr. IX, 9 ; X, 2, 4.

ient d'icelles estoit suspendu jusques à manifestation de Christ. Je di d'avantage, qu'il ne traite point de l'efficace ou vertu des cérémonies, mais plustost de la façon de signifier. Car jusques à ce que Christ a esté révélé en chair, les Sacramens du Vieil Testament l'ont figuré comme absent : combien qu'il ne laissast point de faire sentir en iceux la présence et sa grâce et de soy-mesme à ses fidèles. Mais le principal qui est à noter, c'est que saint Paul ne parle pas simplement de la chose, mais a esgard à ceux contre lesquels il dispute. Pource doncques qu'il combattoit contre les faux apostres, qui constituoyent la Chrestienté aux seules cérémonies, sans avoir esgard à Christ, suffisoit pour les réfuter, de déduire que ce n'est que valent les cérémonies par elles-mêmes. C'est aussi le but qu'a regardé l'auteur de l'Epistre aux Hébreux. Qu'il nous souviene doncques qu'il n'est point de question des cérémonies prises en leur signification vraie et naturelle, mais estournées en une fausse interprétation : perverse : que la dispute n'est point de l'usage légitime d'icelles, mais de l'abus de la superstition. Ce n'est pas doncques de merveille si les cérémonies esloignées ainsi séparées de Christ, sont desouillées de toute vertu : car tous les signes sont réduits à néant, quand la chose signifiée en est ostée. En ceste manière Jésus-Christ ayant affaire avec ceux qui n'estimoient autre chose de la Loi, sinon que c'avoit esté une viande pour repaistre le ventre, accomode et conforme sa parole à leur rudesse, disant qu'il leur donnera une meilleure viande pour les nourrir en l'espérance d'immortalité¹. Si quelqu'un veut avoir la solution plus clairement, voyci où revient la chose. Pour le premier, toutes les cérémonies qui ont esté en la Loi de Moïse, ne sont que fumée et vanité, si on ne les rapporte à Christ. Secondement, que Christ en a tellement esté le but et le fin, que quand il a esté révélé en chair, elles ont deu cesser et estre cachées. Finalement, qu'il faloit qu'elles fussent abolies à l'advènement de Christ : tout

ainsi que l'ombre s'esvanouit quand la plene clairté du soleil domine. Toutesfois pource que je diffère à tenir plus long propos de ceste matière au lieu où j'ay délibéré de comparer le Baptisme avec la Circoncision, je la touche maintenant plus brièvement.

26 Possible est que ce que ces povres Sophistes sont tombez en cest erreur, est qu'ils ont esté trompez et abusez par les excessives louanges des Sacramens, qu'on lit és anciens Docteurs : comme est ce que dit saint Augustin, que les Sacramens de la vieille Loy promettoient seulement salut : mais que les nostres le donnent¹. Or n'appercevans point que telles manières de parler estoient hyperbolique, c'est-à-dire excessives, ils ont aussi de leur part semé et divulgué leurs conclusions hyperboliques : mais ce du tout en autre sens que les Anciens ne l'avoient prins en leurs écrits. Car en ce lieu-là saint Augustin n'a pas voulu dire autre chose, que ce que luy-mesme en un autre passage écrit : c'est asçavoir, les sacramens de la Loy mosaïque avoir préannoncé Jésus-Christ, et les nostres annoncé². Item contre Faustus Manichéen, Qu'iceux contenoient promesses des choses à venir, ceux-ci sont enseignés des choses accomplies³, comme s'il disoit que ceux-là ont figuré Jésus-Christ quand encores on l'attendoit à venir : mais que les nostres le monstrent présent, après qu'il est desjà venu et nous a esté donné⁴. Or il parle de la façon de signifier, comme on le peut cognoistre par un autre lieu, quand il dit, La Loy et les Prophètes ont eu des Sacramens pour dénoncer au paravant ce qui estoit à venir, nos Sacramens annoncent que ce qui estoit lors promis est advenu⁵. Touchant de l'efficace et de la vérité, il démontre bien en plusieurs passages ce qu'il en a senty : comme quand il dit les Sacramens des Juifs en signes avoir esté divers : mais en la chose qui est signifiée, avoir esté

1) In promissio enarrationis Psalm. LXXXII.

2) *Quest. sup. Num.*, cap. XXXIII, lib. XIX, cap. XIV.

3) *Contra lit. Ptol.*, lib. II, cap. XXXVII.

4) *Homél. en Joann.*, XXVI.

5) *Homél. en Joann.*, XLV.

pareils : divers en visible apparence, pareils et uns en vertu et efficace spirituelle. Item, Nostre foy et celle des Pères est une en signes divers, voire en signes divers comme en paroles diverses : car les mots changent leurs sons selon la diversité des temps : et les paroles n'ont autre effect que les signes. Les Pères doncques anciens ont beu un mesme bruvage spirituel que nous, combien que leur bruvage corporel fust autre. Ainsi les signes ont esté changez, sans le changement de foy. La pierre leur estoit adonques Jésus-Christ : et ce qui nous est présenté à l'autel, c'est Jésus-Christ. Ce leur a esté un grand mystère que l'eau qu'ils ont beue venant de la pierre, les fideles savent ce que nous beuvons. Si on regarde l'apparence visible, il y a différence : si on regarde la signification intérieure, c'est tout un. Item, Nostre viande et nostre bruvage est un avec celui des Pères anciens, quant au Mystère : c'est-à-dire, quant à ce qui est signifié, non pas quant au signe apparent. Car c'est un mesme Jésus-Christ qui leur a esté figuré en la pierre, et qui nous a esté manifesté en chair¹. Jusques yci j'ay récité les tesmoignages de saint Augustin. Au reste, je confesse bien qu'il y a quelque différence quant à ce point, entre les Sacremens anciens et les nostres. Car comme ainsi soit que tant les uns que les autres testifient que l'amour paternelle de Dieu nous est offerte en Christ, avec les grâces du saint Esprit,

les nostres en rendent un tesmoignage plus clair et évident. Semblablement Jésus-Christ s'est bien communiqué aux Pères par les signes anciens, mais il se communique plus pleinement à nous par ceux qu'il nous donne, selon que le requiert la nature du Nouveau Testament, au pris du Vieil. Et c'est ce que le mesme Docteur a voulu dire, lequel j'allègue volontiers entre les autres, comme le plus fidele et le plus certain : sçavoir, que depuis la révélation de Jésus-Christ Dieu nous a donné des Sacremens moins en nombre qu'il n'avoit fait au peuple d'Israël, plus éminens en signification, et plus excellens en vertu¹. Il est bon que les lecteurs soyent advertis en passant encores d'un point : c'est que tout ce que les Sophistes ont gazouillé de l'œuvre œuvrée, qu'ils appellent en leur gergon, non-seulement est faux, mais répugnant à la nature des Sacremens : lesquels Dieu a instituez, afin que nous estans des-prouveus de tous biens, venions vers luy pour mendier, n'apportans rien qui soit qu'une simple confession de nostre disette. Dont il s'ensuyt qu'en recevant les Sacremens nous ne méritons aucune louange : et mesmes, pource que c'est un acte passif au regard de nous, qu'il n'est licite de nous y rien attribuer. J'appelle Acte passif, pource que Dieu fait le tout, et seulement nous recevons. Or les Sorbonistes veulent que nous y ouvriions de nostre costé, afin que nous ne soyons pas sans mériter en partie.

CHAPITRE XV.

Du Baptesme.

4 Le Baptesme est la marque de nostre Chrestienté, et le signe par lequel nous sommes receus en la compagnie de l'Eglise, afin qu'estans incorporez en Christ, nous soyons réputés du nombre des enfans de Dieu. Or il nous a esté donné de Dieu, premièrement pour servir à nostre foy envers luy : secondement, pour ser-

vir à nostre confession envers les hommes : ce que j'ay desjà dit estre commun à tous Sacremens. Nous traiterons par ordre ces deux fins et causes de son institution. Quant à la première, le Baptesme apporte trois choses à nostre foy, lesquelles aussi il nous faut veoir chacune à part. Premièrement, il nous est

¹ In Psalm. LXXVII ; Contre Faust., lib. XIX, cap. XIII ; 1 Cor. X, 4.

¹ De doctrin. christiana, lib. III ; Epist. ad Januar.

proposé de Dieu pour nous estre signe et enseigne de nostre purgation : ou pour le mieux expliquer, il nous est envoyé de luy comme une lettre patente signée et seellée, par laquelle il nous mande, confirme et assure que tous nos péchez nous sont tellement remis, couverts, abolis et effacez, qu'ils ne viendront jamais à estre regardez de luy, ne seront jamais remis en sa souvenance, et ne nous seront jamais de luy imputez. Car il veut que tous ceux qui auront creu soyent baptisez en la rémission de leurs péchez. Parquoy ceux qui ont osé escrire que le Baptisme n'est autre chose qu'une marque et enseigne, par laquelle nous protestons devant les hommes nostre religion, ainsi qu'un homme d'armes porte la livrée de son Prince, pour s'advouer de luy, n'ont pas considéré ce qui est le principal au Baptisme, c'est que nous le devons prendre avec ceste promesse, que tous ceux qui auront creu et seront baptisez, auront salut¹.

2 Il faut entendre en ce sens ce qui a esté escrit de saint Paul : que l'Eglise a esté sanctifiée et mondifiée par son Espoux Jésus-Christ, par le Baptisme d'eau, en la parole de vie². Et en un autre lieu, que selon sa miséricorde nous avons esté sauvez par le lavement de régénération et rénovation du saint Esprit³. Et ce aussi qui a esté escrit par saint Pierre, que le Baptisme nous sauve⁴. Car saint Paul n'a pas voulu signifier nostre ablution et nostre salut estre parfait par le moyen de l'eau, ou l'eau contenir la vertu pour purger, régénérer ou renouveler : ne saint Pierre aussi n'a pas voulu dire que l'eau soit la cause de nostre salut. Mais seulement ils ont voulu signifier, qu'on reçoit en ce Sacrement assurance de telles grâces : ce qui est assez évidemment expliqué par leurs paroles mesmes. Car saint Paul conjoint ensemble la parole de vie, qui est l'Evangile, et le Baptisme de l'eau : comme s'il disoit, par l'Evangile nostre ablution et nostre sanctification nous estre annoncée : et par le Baptisme ce message estre signé et seellé. Et saint

Pierre après avoir dit que le Baptisme nous sauve, adjoste incontinent, ce Baptisme n'estre pas le nettoyageement des ordures du corps, mais la bonne conscience envers Dieu, laquelle vient de foy. Mais au contraire, le Baptisme ne nous promet autre purification que par l'aspersion du sang de Christ, lequel est figuré par l'eau, pour la similitude qu'il a avec icelle de laver et nettoyer. Qui est-ce doncques qui dira que nous sommes purifiés par ceste eau, laquelle testifie le sang de Christ estre nostre vray lavement et unique⁵? Tellement qu'on ne pourroit trouver meilleur argument pour réfuter l'erreur de ceux qui rapportent tout à la vertu de l'eau, qu'en remonstrant quelle est la signification du Baptisme, laquelle nous retire tant de l'élément visible que nous voyons à l'œil, que de tous moyens d'acquérir salut, pour nous faire pleinement arrester à Jésus-Christ.

3 Et ne devons estimer que le Baptisme nous soit donné seulement pour le temps passé, tellement que pour les péchez ausquels nous recheûs après le Baptisme, il nous faloit chercher autre nouveau remède. Je sçay que de cest erreur est provenu qu'aucuns anciennement ne vouloyent estre baptisez, sinon en la fin de leur vie et à l'heure de leur mort : afin qu'ainsi ils obtinssent rémission plénière pour toute leur vie : laquelle folle fantasie est souvent reprise des Evesques en leurs escrits. Mais il nous faut sçavoir qu'en quelque temps que nous soyons baptisez, nous sommes une fois lavez et purgez pour tout le temps de nostre vie. Pourtant toutes les fois que nous serons recheus en péchez, il nous faut recourir à la mémoire du Baptisme, et par icelle nous coufermer en icelle foy, que nous soyons tousjours certains et assurez de la rémission de nos péchez. Car combien que nous ayant esté une fois administré, il semble qu'il soit desjà passé, toutesfois il n'est pas effacé par les péchez subséquens. Car la pureté de Jésus-Christ nous y est offerte, et elle a tousjours vigueur, tousjours dure, et ne

1) Marc XVI, 16.
2) Titè III, 5.

3) Ephés. V, 26.
4) 1 Pierre III, 21.

5) 1 Pierre I, 2.

après occasion et matière d'exhorter que si nous sommes Chrestiens, nous devons estre morts à péchez, et vivre à justice. Il use de ce mesme argument en un autre lieu, où il dit que nous sommes circoncis, et avons despouillé le vieil homme, puis que nous sommes ensevelis avec Christ par le Baptisme¹. En ce sens il l'a appelé au passage que nous avons au paravant allégué, Lavement de régénération et rénovation². Ainsi Dieu nous y promet pardon gratuit de nos péchez pour nous accepter comme justes, et secoudement la grâce de son Esprit, pour nous reformer en nouveauté de vie.

6 Finalement nostre foy reçoit aussi ceste utilité du Baptisme, que non-seulement il nous certifie que nous sommes entez en la mort et en la vie de Christ : mais que nous sommes tellement unis à luy, qu'il nous fait participans de tous ses biens. Car pour ceste cause il a dédié et sanctifié le Baptisme en son corps³, afin que ce fust un ferme lien de la société et union laquelle il a voulu avoir avec nous : tellement que saint Paul prouve que nous sommes enfans de Dieu, d'autant que par le Baptisme nous avons vestu Christ⁴. Ainsi voyons-nous que l'accomplissement du Baptisme est en luy. Pour laquelle raison nous le nommons, Le propre objet et le but auquel le Baptisme regarde. Parquoy ce n'est point de merveille si les Apostres ont baptisé en son nom⁵ : combien qu'ils eussent eu le commandement de baptiser aussi au nom du Père et du saint Esprit. Car tout ce qui est proposé au Baptisme des dons de Dieu, est trouvé en un seul Christ. Néanmoins il ne se peut faire que celui qui baptise au nom de Christ, n'invoque pareillement le nom du Père et du saint Esprit⁶. Car ce que nous avons nostre purgation au sang de Christ, c'est pourtant que le Père de miséricorde nous voulant selon sa bonté incomparable recevoir à merci, nous met au-devant ce Médiateur, pour nous acquérir faveur envers luy. Et lors nous obtenons nostre régénération en sa mort

et en sa vie¹, si par la sanctification de l'Esprit il y a une nouvelle nature spirituelle édifiée en nous. Parquoy la cause tant de nostre purgation que de nostre régénération, se doit recognoistre estre en Dieu le Père : la matière au Fils : l'efficace au saint Esprit. Ainsi premièrement saint Jehan et puis les Apostres ont baptisé du Baptisme de pénitence en la rémission des péchez : entendans par ce mot de Pénitence, la régénération : et par la rémission des péchez, l'ablution².

7 Parquoy aussi il nous est fait très-certain que ç'a esté entièrement une mesme administration du baptisme, celle de saint Jehan, et celle qui depuis fut donnée aux Apostres. Car le Baptisme n'est point fait divers, pource qu'il est administré de diverses mains, mais une mesme doctrine fait que le Baptisme est un³. Saint Jehan et les Apostres ont consenty et accordé en une mesme doctrine. Ils ont tous baptisé en pénitence, tous en la rémission des péchez, tous au nom de Christ, duquel est la pénitence et la rémission des péchez. Saint Jehan appelle Jésus-Christ l'Agneau de Dieu, par lequel estoyent ostez et effacez les péchez du monde⁴. En quoy il l'a confessé, advoué et tesmoigné estre le sacrifice agréable au Père, estre Propiciateur, estre Sauveur. Que pouvoient les Apostres plus adjouster à ceste confession ? Certes rien : car elle est plene, et entière. Pourtant que nul ne se trouble de ce que les Anciens s'efforcent de distinguer un Baptisme de l'autre. Car leur autorité ne nous doit point estre de si grande foy, qu'elle face vaciller la raison de l'Ecriture. Qui est-ce qui accordera plustost avec Chrysostome, niant que la rémission des péchez ait esté comprise sous le Baptisme de saint Jehan, qu'avec saint Luc affirmant le contraire, que Jehan a presché le Baptisme de pénitence en la rémission des péchez⁵. Ceste subtilité de saint Augustin n'est non plus à recevoir, quand il dit que par le Baptisme de Jehan les péchez ont esté remis en es-

1) Col. II, 12.

2) Matth. III, 12.

3) Act. VIII, 16; XIX, 5.

4) Tit. III, 5.

5) Gal. III, 27.

6) Matth. XXVIII, 19.

1) Jean III, 6.

2) Matth. III, 6, 11; Luc III, 16; Jean III, 23; IV, 1.

3) Act. II, 38, 41.

4) Jean I, 28, 29.

5) Homil. in Matth., XIV; Luc III, 3.

perance, mais qu'au Baptême de Christ ils sont remis de fait¹. Car puis que l'Evangéliste tesmoigne clairement que Jehan a baptisé en la rémission des péchez, quel mestier est-il d'amoindrir la grâce de son Baptême, quand nulle nécessité n'y contraind ? Que si quelqu'un y cherche différence par la Parole de Dieu, il n'y en trouvera nulle autre, sinon que Jehan baptisoit au nom de celui qui devoit venir : les Apostres au nom de celui qui s'estoit desjà manifesté².

8 Ce que les grâces du saint Esprit ont esté plus abondamment eslargies après la résurrection de Jésus-Christ, cela ne fait rien pour establir quelque diversité entre les Baptêmes. Car le Baptême que distribuoyent les Apostres du temps qu'ils conversoyent encores en terre, estoit renommé de luy : et néanmoins n'avoit point plus grande abondance de l'Esprit, que le Baptême de Jehan³. Et mesmes après l'Ascension, les Samaritains, combien qu'ils soyent baptisez au nom de Jésus, ne reçoivent point autres grâces qu'avoient receu les fidèles au temps précédent, jusques à ce que Pierre et Jehan leur sont envoyez, pour leur imposer les mains. Ce que les Anciens ont estimé que le Baptême de Jehan n'estoit qu'une préparation à celui de Christ, je pense qu'ils se sont abusez de ce qu'ils lisoient ceux qui avoient receu le Baptême de Jehan avoir esté derechef baptisez par saint Paul⁴ ? Mais combien leur intelligence a esté fausse, il apparoistra ci-après. Qu'est-ce doncques que Jehan dit, que luy il baptise en eau, mais que Jésus-Christ devoit venir, qui baptiseroit au saint Esprit et en feu⁵ ? Ceci peut estre brièvement déclaré. Car il n'a pas voulu distinguer l'un des Baptêmes de l'autre : mais il a fait comparaison de sa personne à celle de Jésus-Christ. Et s'est dit estre ministre de l'eau, et Jésus estre le donateur du saint Esprit : et qu'il déclareroit ceste vertu par miracle visible au jour qu'il enverroit le saint Esprit à ses Apostres sous langues de feu. Que se sont peu attribuer les

Apostres outre cela ? et que se pourroyent attribuer d'avantage ceux qui baptisent encores aujourd'huy ? Car ils sont tous seulement ministres du signe extérieur : mais Jésus-Christ est auteur de la grâce intérieure. Comme aussi les anciens Docteurs le confessent, et principalement saint Augustin, lequel use de ce principal appuy contre les Donatistes, que quels que soyent les ministres du Baptême, Jésus-Christ néanmoins y préside.

9 Ces choses que nous avons desjà dites de la mortification, et puis de l'ablation ou purgation, ont esté figurées au peuple d'Israël : lequel à ceste cause saint Paul dit avoir esté baptisé en la nuée et en la mer¹. La mortification a esté figurée, quand en les délivrant de la puissance et de la cruelle servitude de Pharaon, il leur fait voye par la mer Rouge, et submergea Pharaon et les Egyptiens leurs ennemis qui les poursuyvoient. Car en ceste manière au Baptême il nous promet, et par signe nous démontre et assure que par sa vertu et puissance nous sommes délivrez de la captivité d'Egypte, c'est-à-dire de la servitude de péché² : et que nostre Pharaon, qui est le diable, est submergé : combien qu'encores ainsi il ne cesse point de nous exercer et fâcher. Mais comme cest Egyptien noyé ne demeura point au fond de la mer, ains estant rejeté au rivage faisoit peur aux enfans d'Israël, qui le voyoient si espouvantable, combien qu'il ne leur pouvoit nuire, ainsi certes cest ennemi infernal monstre ses armes, et se fait sentir, mais il ne peut vaincre. En la nuée a esté figurée la purgation. Car comme lors nostre Seigneur les couvrit d'une nuée³, leur donnant rafraichissement, afin qu'ils ne défaillissent et fussent corrompus par la trop aspre et vënement ardeur du soleil : ainsi au Baptême nous est démontré que nous sommes couverts et préservez par le sang de Jésus-Christ, afin que la rigueur du jugement de Dieu, laquelle est vraiment un feu et ardeur intolérable, ne tombe sur nous. Or combien que ce mystère ait esté pour lors obscur et cognu de peu de gens, toutes-

1) *De Baptismo, contra Donatist.*, lib. V, cap. X.

2) Jean III, 16.

3) Act. VIII, 16, 17.

Act. XIX, 3, 5.

5) Matth. III, 11.

1) 1 Cor. X, 2.

2) Nomb. IX, 16.

3) Ex. XIV, 21, 22.

is puis qu'il n'y a moyen d'obtenir sa-
it qu'en ces deux grâces, Dieu n'a point
vulu que les Pères anciens qu'il avoit
loptez pour héritiers, fussent privez des
sacramens et Sacremens tant de l'un que
e l'autre.

40 Nous pouvons desjà appercevoir
airement combien est faux ce qu'aucuns
nt enseigné, en quoy plusieurs persis-
nt, que par le Baptisme nous sommes
esliez et délivrez du péché originel, et
e la corruption qui est descendue d'Adam
ur toute sa postérité, et que nous som-
mes restitués en une mesme justice ori-
ginelle et pureté de nature, qu'eust eu
dam, s'il eust toujours demeuré en l'in-
gité en laquelle il avoit premièrement
té créé. Car telle manière de Docteurs
'ont jamais entendu que c'est que péché
riginel, que c'est que justice originelle,
ue c'est que la grâce du Baptisme. Or
a esté ci-dessus disputé, que le péché
riginel est une perversité et corruption
e nostre nature, laquelle corruption
remière nous rend coupables de
ire de Dieu et de damnation : et d'avan-
ge elle produit aussi en nous les œu-
res que l'Ecriture appelle œuvres de la
hair¹. Dont ces deux choses sont à con-
sidérer distinctement : c'est asçavoir pre-
mièrement, qu'ainsi estans vicieux et per-
vertis en toutes les parties de nostre
ature, nous sommes desjà à bon droit,
cause seulement de telle corruption,
condamnez et convalneus devant Dieu,
uquel rien n'est acceptable, sinon jus-
ce, innocence et pureté. Et pourtant les
nfans memes apportent du ventre de
ur mère avec eux leur damnation, les-
uels combien qu'ils n'ayent encores
roduit les fruits de leur iniquité, toutes-
pis ils en ont la semence enclose en eux :
t plustost toute leur nature est une se-
ance de péché. A ceste cause il ne se
eut faire qu'elle ne soit odieuse et abo-
minable à Dieu. Les fidèles sont faits cer-
ains par le Baptisme, que ceste damna-
tion leur est ostée et déchassée hors
l'eux, puis que, comme nous avons dit,
nostre Seigneur nous promet par ce si-
me, que plene et entière rémission de

péchez nous est faite tant de la coulpe
qui nous devoit estre imputée, que de la
peine, que pour la coulpe il nous faloit
porter et souffrir. Et aussi ils reçoivent
justice, mais telle que le peuple de Dieu
peut obtenir en ceste vie, c'est asçavoir
par imputation seulement, parce que nos-
tre Seigneur par sa miséricorde les tient
pour justes et innocens.

41 La seconde chose qui est à considé-
rer, c'est que ceste perversité ne cesse ja-
mais en nous, mais assiduellement produit
nouveaux fruits, c'est asçavoir les œuvres
de la chair que dessus nous avons descrites
: tout ainsi comme une fournaise ar-
dente tousjours jette feu et flammes :
ou comme une source coulante, conti-
nuellement envoie son eau. Car la concu-
piscence ne meurt et n'est jamais esteinte
plenement és hommes. Jusques à ce que
par la mort estans délivrez du corps de
mort, ils se soyent entièrement despouil-
lez d'eux-mesmes. Le Baptisme certes
nous promet que nostre Pharaon est
submergé, et que nostre chair est mor-
tifiée : non pas toutesfois en telle sorte
qu'il ne nous face plus d'ennuy, mais seu-
lement plus à ce qu'il ne nous surmonte
point. Car tant que nous vivrons enfer-
mez en ceste prison de nostre corps, les
restes et reliques de péché habiteront en
nous ; mais si nous retenons par foy la
promesse qui nous a esté donnée de Dieu
au Baptisme, elles ne domineront et ne
régneront point. Toutesfois que personne
ne se trompe, que personne ne se flatte
en son mal, quand il oit dire que le pé-
ché habite tousjours en nous. Cela n'est
pas dit, afin que ceux qui desjà ne sont
que par trop enclins à mal, s'endorment
asseurement en leurs péchez : mais seu-
lement afin que ceux qui sont chastouille-
z, exercent et picquez de leur chair, ne se
désolent, perdent courage et espérance :
mais que plustost ils se considèrent en-
cores estre au chemin, et se pensent avoir
prouité, quand ils sentiront leurs concu-
piscences se diminuer aucunement de
jour en jour, jusques à ce qu'ils seront
parvenus où ils tendent : c'est asçavoir
au dernier abolissement de leur chair,
qui sera parfait en la fin de ceste vie
mortelle. Ce pendant, qu'ils ne cessent de

1) Gal. V, 19.

batailler vertueusement, prendre courage à s'avancer, et s'inciter et solliciter à la victoire. Car quand ils voyent qu'après s'estre bien efforcez, il leur reste encores grande difficulté, tant plus ont-ils d'occasion à s'esvertuer de plus en plus. Il nous faut doncques sçavoir et retenir que nous sommes baptisez en la mortification de nostre chair, laquelle dès le Baptisme est commencée en nous, et tous les jours de ceste vie la poursuivons : mais elle sera parfaite, quand nous serons allez de ceste vie à nostre Seigneur.

42 En ceci nous ne disons autre chose que ce que dit saint Paul aux VI^e et VII^e des Romains. Car après avoir disputé de la justice gratuite, d'autant qu'aucuns meschans concluoyent de sa doctrine, que nous pouvons bien vivre à nostre plaisir, puisque nous ne sommes point agréables à Dieu par le mérite de nos œuvres, il adjouste que tous ceux qui sont vestus de la justice de Christ, sont quant et quant régénerez de son Esprit, et que nous avons au Baptisme l'arre de ceste régénération. De là il exhorte les fidèles de ne point laisser dominer le péché en leurs membres. Mais pource qu'il cognoissoit que les fidèles ont toujours beaucoup d'infirmité, de peur de les discourager il adjouste une consolation, qu'ils ne sont plus sous la Loy¹. D'autre part, pource qu'aucuns eussent peu prendre occasion de se desbaucher, sous ombre qu'il disoit que les Chrestiens ne sont plus sous le joug de la Loy : il montre quelle est l'abolition de la Loy : et aussi quel est l'usage d'icelle. Or la somme de ce qu'il en traite, c'est que nous sommes délivrez de la rigueur de la Loy, pour adhérer à Christ : et que l'office de la Loy est de nous rendre convaincus de nostre perversité, pour nous faire confesser nostre foiblesse et misère. Or pource que la malice de nostre nature n'apparoist pas si aisément en un homme charnel, lequel est mené de ses concupiscences sans avoir crainte de Dieu : il prend exemple en sa personne, d'autant qu'il estoit régénéré par l'Esprit de Dieu. Il dit doncques qu'il a à luitter continuel-

lement contre les reliques de sa chair, et qu'il est tenu comme prisonnier, pour ne pouvoir du tout obéir à la Loy de Dieu, tellement qu'il est contraint de s'escrier qu'il est malheureux, et demander qui le délivrera². Si les enfans de Dieu sont en prison et captivité durant ceste vie mortelle, il ne se peut faire qu'ils ne soyent en grande angoisse, pensans au danger où ils sont. Il adjouste doncques une consolation pour cela : c'est qu'il n'y a plus de condamnation sur ceux qui sont en Jésus-Christ³. En quoy il signifie que ceux que Dieu a receus une fois en grâce, et incorporez en la communion de Jésus-Christ, et adoptez en la compagnie des fidèles par le Baptisme, moyennant qu'ils persévèrent en l'obéissance de la foy, sont absous, et ne sont point tenus coupables devant le jugement de Dieu, combien que le péché leur face toujours la guerre, et mesmes qu'ils l'ayent et le portent en eux-mesmes. Nous suyons doncques de mot à mot la doctrine de saint Paul, en ce que nous disons que le péché est remis au Baptisme quant à la coulpe, mais qu'il demeure toujours quant à la matière, en tous Chrestiens jusques à la mort.

43 Le Baptisme sert à nostre confession devant les hommes, en ceste manière : c'est qu'il est une marque et enseigne, par laquelle nous protestons que nous voulons estre annombez au peuple de Dieu : par laquelle nous testifions que nous consentons et accordons au service d'un seul Dieu, et en une religion avec tous les Chrestiens : par laquelle finalement nous déclarons et asseurons publiquement quelle est nostre foy, afin que non-seulement Dieu soit glorifié en nos cœurs, mais aussi que nos langues et tous les membres de nostre corps, étant qu'ils peuvent, au dehors résistent ses louanges. Car en ce faisant, tout ce qui est nostre est employé comme il appartient à servir à la gloire de Dieu, de laquelle nulle chose ne doit estre vaine : et les autres à nostre exemple, sont incitez de pareillement s'y employer. A quoy regardoit saint Paul quand il demandoit

1) Rom. VI, 14.

2) Rom. VII, 24.

3) Rom. VIII, 1.

ux Corinthiens, s'ils n'avoient pas esté baptisez au nom de Christ ¹. En quoy il ignie qu'ils s'estoyent donnez et dédiez luy, qu'ils l'avoient adoué pour Seigneur et Maistre, et luy avoyent obligé sur foy devant les hommes : tellement qu'ils ne pourroyent plus confesser autre que luy seul, s'ils ne vouloyent renier par confession qu'ils avoyent faite au baptisme.

44 Maintenant puis que nous avons éclairé la fin et la cause pour laquelle nostre Seigneur a institué et ordonné le baptisme, il sera facile de monstremment nous en devons user, et comment le devons prendre. Car entant qu'il nous est donné pour conforter, consoler et confermer nostre foy, il le faut prendre comme de la main de l'auteur propre : et avoir pour certain et indubitable que c'est luy qui parle à nous par ce signe : que c'est luy qui nous purge, qui nous nettoye, et abolit la mémoire de nos péchez : que c'est luy qui nous fait participans de sa mort : que c'est luy qui destruit et amortit les forces du diable et de nostre concupiscence : mesmes qui nous fait un avec nous, à ce que par telle union nous soyons aussi bien réputez enfans de Dieu. Il nous faut doncques croire et estre assurez qu'aussi véritablement et certainement il fait toutes ces choses intérieurement à nostre âme, comme nous voyons nostre corps par le dehors estre lavé, submergé et circuyé d'eau. Car ceste ou analogie ou similitude est une très-certaine reigle des Sacramens, qu'aux choses corporelles nous contemplons et pensions les choses spirituelles, comme si elles nous estoyent faites devant les yeux, puis qu'il a pleu à Seigneur nous les représenter en telles figures. Non pas que telles grâces soient liées ou encloses au Sacrement, à qu'en la vertu d'iceluy elles nous soient conférées : mais seulement pour ce que par signe et marqué le Seigneur nous testifie sa volonté, c'est à sçavoir s'il nous veut donner toutes ces choses : ne repaist pas seulement nos yeux d'un spectacle nud et vuide, mais nous meine

présentement à la chose, et accomplit de fait ce qu'il figure.

45 Ceci se voit en l'exemple du Centenier Corneille, lequel après avoir receu rémission de ses péchez, et les grâces visibles du saint Esprit, fut depuis néanmoins baptisé ² : non point pour avoir plus ample rémission par le Baptisme, mais pour plus certain exercice de sa foy, mesme accroissement par le gage qui luy en estoit donné. Quelqu'un (peut-estre) fera une objection : Si les péchez ne sont pardonnez par le Baptisme, pourquoy doncques disoit Ananias à saint Paul, que par le Baptisme il purgeast ses péchez ³? Je respon qu'il est dit que nous recevons, obtenons, ou impétons ce que nous croyons nous estre donné de Dieu, soit que nous commençons lors premièrement à le cognoistre, soit que l'ayans au paravant cognu, nous venions à en avoir plus certaine persuasion. Pourtant Ananias en ces paroles a seulement voulu dire cela : Paul, afin que tu sois certain que tes péchez te sont remis, sois baptisé, car le Seigneur promet au Baptisme la rémission des péchez : reçois-la, et tien-toy assuré. Combien que je n'entende pas de nullement amoindrir la force du Baptisme, que la chose et la vérité ne soit conjointe au signe : selon que Dieu besongne par moyens externes. Au reste, nous n'avons autre chose de ce Sacrement, sinon autant que nous en recevons par foy. Et si la foy nous défaut, il nous sera en témoignage d'ingratitude, pour nous accuser devant Dieu que nous aurons esté incrédules à la promesse qui y estoit donnée : mais entant que le Baptisme est un signe et enseigne de nostre confession, nous devons par iceluy testifier que nostre fiance est en la miséricorde de Dieu, que nostre pureté est en la rémission des péchez qu'on a par Jésus-Christ, et que nous entrons en l'Eglise de Dieu, afin qu'en union et consentement de foy et de charité nous vivions d'un mesme courage avec tous les fidèles. C'est ce qu'a voulu saint Paul, quand il a dit que nous sommes tous baptisez en un mesme

) 1 Cor. I, 12.

) 1 Act. X, 48.

) 2 Act. IX, 17; XIII, 16.

Esprit, pour estre, faits un mesme corps¹.

46 Or si ce qu'avons arresté est véritable, que le Sacrement ne doit pas estre prins comme de la main de celui par lequel il est administré, mais comme de la main mesme de Dieu, duquel sans doute il est envoyé, on peut de cela conclurre que rien n'y est adjousté ny osté pour la dignité de celui par la main duquel il est administré. Et comme entre les hommes si quelque lettre est envoyée, pourveu que la main et le signe de l'escrivain soit bien connu, c'est tout un qui ou quel en soit le messenger : ainsi ce nous doit estre assez que de cognoistre la main et le signe de nostre Seigneur en ses Sacrements, par quelconque messenger qu'ils soyent apportez. Par ceci est bien réfuté et destruit l'erreur des Donatistes, lesquels mesuroyent et prisoyent la vertu et valeur du Sacrement, selon la dignité et la valeur du Ministre. Tels sont aujourd'huy nos Anabaptistes, qui nient que nous ayons bien esté baptisez, par ce que nous avons esté baptisez des infidèles et idolâtres au royaume du Pape : pourtant ils requièrent furieusement qu'on soit rebaptisé. Contre les folies desquels nous sommes garnis d'assez forte raison, si nous pensons qu'avons esté baptisez, non pas au nom de quelque homme, mais au nom du Père, et du Fils et du saint Esprit² : et pourtant que le Baptisme n'est point d'homme, mais de Dieu, par quelconques il ait esté administré. Quelque ignorance doncques ou contemnement de Dieu qui ait esté en ceux qui baptisoient, ils ne nous ont pas baptisez en la communion de leur ignorance et impiété, mais en la foy de Jésus-Christ. Car ils n'y ont pas invoqué leur nom, mais celui de Dieu : et ne nous ont point baptisez en autre nom. Or si le Baptisme estoit de Dieu il a certainement en la promesse de rémission des péchez, de mortification de la chair, de vivification spirituelle, de participation de Christ. En ceste manière quand les Juifs ont esté circoncis par leurs sacrificateurs, qui s'estoyent desbauchez jusques à estre de vils apostats, cela toutesfois ne

leur a point nuit, et le signe n'en a pas esté inutile, pour dire qu'il le falust réitérer, mais a suffi qu'on recourust tousjours à la pure origine. Ce qu'ils objectent, que le Baptisme se doit faire en la compagnie des fidèles, n'emporte pas que s'il est vicieux en un endroiet, toute sa force soit esteinte. Car quand nous enseignons ce qui se doit faire, afin que le Baptisme soit pur et entier et sans aucune souilleure, nous n'abolissons point l'institution de Dieu, combien que les idolâtres la corrompent. Et de fait, combien que jadis la Circoncision fust souillée de beaucoup de superstitions, si n'a-elle pas laissé d'estre tenue pour marque de la grâce de Dieu : comme aussi les saints Rois Josias et Ezéchias, en ramassant de tout Israël ceux qui s'estoyent révoltez de Dieu, ne les ont pas contrainsts ny induits à une Circoncision nouvelle.

47 D'avantage, pource qu'ils nous interroguent quelle foy en nous a ensayy le Baptisme par quelques années, afin que de là ils puissent conclurre que nostre Baptisme a esté vain, lequel ne nous est point sanctifié, sinon que la Parole de la promesse soit receue par foy : nous respondons à ceste demande, que certes nous avons esté par long temps aveugles et incrédules, et n'avons point prins la promesse laquelle nous estoit donnée au Baptisme : toutesfois que ceste promesse, puis qu'elle estoit de Dieu, dès lors incontinent et tousjours est demeurée ferme et vraye. Encores que tous les hommes fussent mensongers et infidèles, toutesfois Dieu ne laisse point d'estre véritable³ : encores que tous fussent perdus et damnez, toutesfois Jésus-Christ demeure salut. Nous confessons doncques le Baptisme pour ce temps-là ne nous avoir rien prouffité, puis que la promesse demouroit mesprisée, qui nous estoit en iceluy offerte, sans laquelle le Baptisme n'est rien. Maintenant puis que (grâces à Dieu) nous avons commencé à nous amender, nous accusons nostre aveuglement et dureté de cœur, entant qu'avons esté tant longuement

1) 1 Cor. XII, 13.

2) Math. XXVIII, 19.

3) Rom. III, 3, 4.

ngrats à sa bonté : mais nous ne croyons pas pourtant que sa promesse se soit évanouie, ains plustost considérons insi : Dieu par le Baptisme promet rémission des péchez, et sans doute tiendra promesse à tous croyans. Celle promesse nous a esté offerte au Baptisme : embrassons-la doncques par foy. Certes ille nous a long temps esté ensevelie, pour raison de nostre infidélité : maintenant doncques recouvrons-la par foy. Pour ceste raison, quand le Seigneur exhorte à repentance le peuple judaïque, il ne commande pas à ceux qui avoyent esté circoncis par les mains des iniques et des sacrilèges, et avoyent aussi vescu quelque temps en mesme impiété, de se irconcir derechef : mais requiert la eule conversion du cœur. Car comment ue ce fust que son alliance eust esté iolée par eux, toutesfois le signe d'icelle, comme il l'avoit institué, demeueroit tousjours ferme et inviolable. Doncques les recevoit par ceste seule condition, u'ils reveinssent à amendement : leur onfermant l'alliance laquelle il avoit une dis faite avec eux par la Circoncision, ombien qu'elle leur eust esté baillée par deschans sacrificateurs, et qu'elle leur eust esté faussée par leur propre iniquité, tant qu'en eux estoit, jusques à enseindre l'effect.

48 Mais il leur semble advis qu'ils nous jettent un dard de feu, quand ils illeguent saint Paul avoir rebaptisé ceux qui avoyent une fois esté baptisez du baptisme de saint Jehan ¹. Car si selon nostre confession, le Baptisme de saint Jehan a esté du tout un mesme Baptisme qu'est maintenant le nostre : comme eux-là estans au paravant mal instituez, après avoir esté enseignez de la droicte foy, ont en icelle esté rebaptisez : ainsi le Baptisme qui a esté sans vraye doctrine, doit estre réputé pour rien : et devons estre baptisez de nouveau en la vraye religion, laquelle maintenant nous avons tout premièrement goustée. Il semble advis à d'aucuns que c'avoit esté quelque fol imitateur de saint Jehan, qui les avoit au paravant baptisez plus-

tost en quelques vaines superstitions, qu'en la vérité. Et ont pour raison ceste conjecture, qu'iceux confessent qu'ils ne sçavent que c'est du saint Esprit : en laquelle ignorance saint Jehan ne les eust pas laissez. Mais il n'est pas non plus vray-semblable que des Juifs mesmes qui n'eussent point esté baptisez, n'eussent eu aucune cognoissance de l'Esprit, duquel il leur estoit fait souvent mention en l'Escripture. La response doncques qu'ils font, asçavoir qu'ils ne sçavent si l'Esprit est se doit entendre qu'ils n'avoyent rien entendu, asçavoir si les grâces du saint Esprit, desquelles saint Paul les interroguoit, estoient distribuées aux disciples de Christ. Quant à moy, j'accorde le premier Baptisme qui fut donné à ceux-là, avoir esté le vray Baptisme de saint Jehan. et un mesme avec celui de Jésus-Christ : mais je nie qu'ils ayent esté rebaptisez. Que veulent doncques dire ces paroles, Ils ont esté baptisez au nom de Jésus ? Aucuns l'interprètent, que seulement c'est à dire qu'ils furent par saint Paul instruits de pure et bonne doctrine : mais je l'aime mieux entendre plus simplement, qu'il parle du Baptisme du saint Esprit : c'est-à-dire que les grâces visibles du saint Esprit leur furent données par l'imposition des mains. Lesquelles grâces sont assez souvent en l'Escripture nommées Baptisme. Comme il est dit, qu'au jour de Pentecoste les Apostres se souvindrent des Paroles du Seigneur touchant le Baptisme de l'Esprit et du feu ¹. Et saint Pierre récite que les grâces qu'il voyoit espandues sur Cornelle et sur sa famille, luy avoyent aussi réduit en mémoire les mesmes paroles. Et ne répugne point ce qui est après escrit, Quand il leur eut imposé les mains, le saint Esprit descendit sur eux. Car saint Luc ne récite pas deux choses diverses, mais il poursuit une forme de narration familière aux Hébreux : lesquels proposent premièrement la chose en somme, après ils la déclairent plus amplement. Ce qu'un chacun peut appercevoir de la déduction mesme des paroles,

¹) Act. XIX 3, 5.

¹) Act. I. 5 : XI, 16.

Car il est dit, Ces choses ouyes ils ont esté baptisez au nom de Jésus : et quand saint Paul leur eut imposé les mains, le saint Esprit descendit sur eux. Par ceste dernière locution est décrit quel fut ce Baptême-là. Que si le premier Baptême estoit cassé et annulé par l'ignorance de ceux qui l'auroient receu, tellement qu'il en fausist reprendre un autre, les Apostres devoient estre rebaptisez les premiers : lesquels après leur Baptême ont esté trois ans qu'ils n'avoient pas grande cognoissance de la vraye doctrine. Et entre nous, quelles mers pourroyent suffire à réitérer tant de Baptêmes, que nostre Seigneur corrige journellement en nous d'ignorances?

19 La vertu, dignité, utilité, et la fin de ce mystère doyvent estre assez esclarcies, comme je pense. Quant est du signe extérieur, il seroit bien à désirer que la pure institution de Jésus-Christ eust eu telle révérence qu'elle méritoit, pour réprimer l'audace des hommes. Car comme si c'eust esté chose contemptible et de petite valeur, de baptiser en eau selon le précepte de Jésus-Christ, on a controuvé une bénédiction solennelle, ou plustost une conjuration et enchantement, pour polluer la vraye consécration de l'eau. On a puis adjousté le cierge avec le chresme. Il a semblé que le soufflé pour conjurer le diable ouvroit la porte au Baptême. Or combien que je n'ignore pas combien l'origine de ces fatras estranges est ancienne, toutesfois il nous est licite de rejeter tout ce que les hommes ont osé adjouster à l'institution de Jésus-Christ. Au reste, le diable voyant que ses tromperies avoyent esté dès le commencement de l'Evangile si aisément reçues et sans difficulté par la folle crédulité du monde, s'est enhardy à se desborder à des mocqueries plus lourdes. Et de là est venu leur crachat, leur sel, et tels badinages, qui ont esté mis en avant avec une horrible licence, en opprobre et vitupère du Baptême. Apprenons doncques par telles expériences, qu'il n'y a sainteté ne meilleure ne plus assurée, que de nous arrêter du tout à l'autorité de Jésus-

Christ. Ainsi il eust beaucoup mieuv valu, laissant ces pompes de farces qui esblouissent les yeux des simples, et abestissent leurs sens, quand il y a quelqu'un à baptiser, qu'il fust représenté devant l'Eglise pour estre offert à Dieu de tous avec prières : que là fust récitée la confession de foy, et ce qui est de l'usage du Baptême : et ainsi que l'action fust simple, comme l'Ecriture le porte : que les promesses qui sont au Baptême fussent là proposées et déclarées : qu'il fust après baptisé au nom du Père et du Fils et du saint Esprit, que finalement avec prières et action de grâces il fust renvoyé. Ainsi rien n'y seroit omis de ce qui y sert, et celle unique cérémonie de laquelle Dieu est autheur reluiroit trèsclairement sans estre opprimée de nuelles estranges ordures. Au reste, c'est une chose de nulle importance, si on baptise en plongeant du tout dedans l'eau celui qui est baptisé, ou en respandant seulement de l'eau sur luy : mais selon la diversité des régions, cela doit demeurer en la liberté des Eglises. Car le signe est représenté et en l'un et en l'autre. Combien que le mot mesme de Baptiser, signifie du tout plonger : et qu'il soit certain que la coustume d'ainsi totalement plonger, ait esté anciennement observée en l'Eglise.

20 Il est mestier d'avertir yci que c'est une chose perverse qu'un privé entreprene d'administrer ne le Baptême ne la Cène. Car la dispensation de l'un et de l'autre, est une partie du ministère publique. Qu'ainsi soit, Jésus-Christ n'a point commandé aux femmes ny à personnes privées de baptiser : mais a commis ceste charge à ceux qu'il avoit ordonnez Apostres. Et quand il a commandé à ses disciples de faire en célébrant la Cène, ce qu'il avoit fait, il les a sans doute voulu instruire, qu'à son exemple il y en eust un qui dispensast le Sacrement aux autres¹. Touchant ce que de long temps, et quasi du commencement de l'Eglise, ceste coustume a esté introduite, qu'en l'absence du ministre un homme particulier peut baptiser un enfant qui fust en

1) Math. XXVIII, 19; Luc XXII, 19.

danger de mort, cela n'est fondé en nulle raison. Et mesmes les Anciens qui observoyent ceste coustume, ou la toléroient, n'estoyent point certains si c'estoit bien fait ou non : car saint Augustin en parle avec doute, et ne peut pas déterminer si cela se fait sans péché¹. Touchant des femmes, il fut résolu de son temps au Concile de Carthage, qu'elles n'eussent à baptiser sur peine d'excommunication². Ils allèguent, que si un enfant décédoit sans Baptême, il seroit privé de la grâce de régénération. Je respon que c'est folie. Dieu prononce qu'il adopte nos enfans, et les retient pour siens devant qu'ils soyent nais, en nous disant qu'il sera le Dieu de nostre semence après nous³. C'est en ceste parole que leur salut consiste et est compris : et ce seroit faire trop grande injure à Dieu, de nier que sa promesse ne suffise à mettre en effect ce qu'elle contient. Peu de gens se sont advisez combien ceste sentence mal entendue et mal exposée estoit pernicieuse : sçavoir que le Baptême est requis à salut de nécessité. Et voylà pourquoy ils la laissent couler trop facilement. Car si ceste opinion a lieu que tous ceux qui n'auront peu estre plongez en l'eau sont damnez, nostre condition sera pire que celle du peuple ancien : d'autant que la grâce de Dieu sera plus restreinte qu'elle n'estoit sous la Loy. Et par ainsi on estimera que Jésus-Christ est venu, non pas pour accomplir les promesses, mais pour les anéantir. Veu que la promesse de salut avoit assez de vertu devant le huitième jour, encores que la Circoncision ne fust point receue : maintenant elle n'auroit nulle fermeté sans estre aidée du signe.

21 Or il appert par les plus anciens Docteurs quelle a esté la coustume de l'Eglise devant que saint Augustin fust nay. En premier lieu de Tertullien quand il dit qu'il n'est point permis à une femme de parler, ne d'enseigner, ne baptiser, ny offrir : afin qu'elle n'usurpe nul estat propre à l'homme, et tant moins au Prestre⁴. Nous avons aussi un bon tesmoin et authentique en Epiphane,

quand il reproche à Marcion comme une lourde faute, qu'il donnoit licence aux femmes de baptiser. Je sçay bien ce qu'on allègue au contraire, que l'usage est différent de ce qui se fait par nécessité urgente. Mais puis qu'Epiphane prononçant que c'est une mocquerie de donner congé aux femmes de baptiser, n'adjouste nulle exception, il appert que cest abus est tellement condamné de luy, qu'il n'admet nulle excuse au contraire. Pareillement au livre troisième, disant qu'il n'a pas esté licite mesme à la vierge Marie de baptiser, il n'est pas question de restreindre aucunement son propos.

22 L'exemple de Séphora est yci tiré inconsidérément : car ce qu'ils allèguent qu'elle a circoncis son fils, et que l'Amour de Dieu par ce moyen a esté appaivé : de là ils infèrent sottement que l'acte ait esté approuvé de Dieu. Car par une mesme raison il faudroit dire, que le service meslé que dressèrent en Samarie ceux qui estoient là envoyez d'Orient, eust esté agréable à Dieu : veu que depuis ils ne furent plus molestez des bestes sauvages⁵. Mais il est aisé à prouver par beaucoup d'autres bonnes raisons, qu'il n'est une bestise de vouloir tirer en exemple pour imiter, le fait de ceste folle femme. Si je disoye que ç'a esté un acte singulier qui ne doit point estre tiré en reigle : item, Puis que nous ne lisons point qu'il y eust eu jadis mandement exprès donné aux Prestres pour circoncir : qu'il y a quelque diversité entre l'estat d'aujourd'huy et celuy d'alors, cela possible suffiroit pour clorre la bouche à ceux qui introduisent les femmes à baptiser. Car les paroles de Jésus-Christ sont claires, Allez, enseignez tous peuples et les baptisez⁶. Puis qu'il n'ordonne point d'autres ministres du Baptême, que ceux-là mesmes auxquels il donne la charge de prescher l'Evangile : et que tesmoin l'Apostre, nul ne doit usurper honneur en l'Eglise sinon qu'il soit appelé, comme Aaron⁷ : quiconques baptise sans vocation légitime, fait mal et perversément de s'ingérer en la charge d'autrui. Saint Paul déclaire que tout

1) *Cont. épist. Parmen.*, lib. II, cap. XIII. 2) *Cap. C.*
3) *Gen. XVII, 7.* 4) *Cont. Aeres.*, lib. I.

5) *Ex. IV, 28.*

6) *Matth. XXVIII, 19.*

7) 2 Rois XVII, 32.

8) *Héb. V, 4.*

ce qu'on entreprend sans certitude de foy, voire aux choses les plus petites, comme au boire et au manger, est péché¹. Il y a bien doncques faute plus lourde et énorme au baptisme des femmes, où il est tout évident qu'on viole la reigle donnée de Christ, d'autant que nous sçavons que c'est un sacrilège de distraire les choses que Dieu a conjointes². Mais encores que je laisse tout cela, j'adverty seulement les lecteurs qu'ils considèrent bien que la femme de Moyse n'a rien moins cherché que d'offrir son service à Dieu. Voyant son enfant en danger de mort, elle se despice et murmure : et jette le prépuce en terre non sans cholère : et en injuriant son mari, elle s'aigrit et se rebecque contre Dieu. Brief, tout ce qu'elle fait procède d'une impétuosité désordonnée, d'autant qu'elle se fasche et se desgorge contre Dieu et son mari, à cause qu'elle est contrainte d'espandre le sang de son fils. Et encores qu'elle se fust bien portée en tout le reste c'est une témérité inexcusable de ce qu'elle présume de circoncir son enfant en la présence de Moyse si excellent Prophète de Dieu, qui n'a point eu son pareil en Israël : ce qui ne luy estoit pas plus loisible : qu'il est aujourd'huy à une femme de baptiser présent un Evesque. Au reste, toutes ces questions seront décidées, quand ceste fantaisie sera arrachée des esprits des hom-

mes : c'est que les enfans sont forclos du royaume de Paradis, s'ils n'ont receu le Baptisme. Or comme nous avons dit, on fait grand tort et injure à la vérité de Dieu, si on ne s'y repose du tout, tellement que de soy elle ait plene et entière vertu de sauver. Le Sacrement est puis après adjousté comme un seau, non pas pour donner vertu à la promesse, comme si elle estoit débile de soy, mais seulement pour la ratifier envers nous : afin que nous la tenions tant plus certaine. De là il s'ensuyt que les petis enfans engendrez des Chrestiens ne sont point baptisez pour commencer d'estre enfans de Dieu, comme si au paravant ils ne luy eussent en rien appartenu, et eussent esté estrangers de l'Eglise : mais plustost afin que par ce signe solennel il soit déclaré qu'on les reçoit en l'Eglise, comme estant desjà du corps d'icelle. Car quand il n'y a ne contemnement, ne nonchalance, nous sommes hors de tout danger. Parquoy le meilleur est de porter cest honneur à l'ordonnance de Dieu, que nous ne prenions point les Sacramens d'ailleurs que du lieu où il les a mis. Or il en a donné la dispensation à l'Eglise. Quand doncques nous ne les pouvons recevoir d'icelle, n'estimons pas que la grâce du saint Esprit soit tellement liée à iceux, que nous ne l'obtenions en vertu de la seule Parole de Dieu.

CHAPITRE XVI.

Que le Baptisme des petis enfans convient trèsbien à l'institution de Jésus-Christ et à la nature du signe.

1 Or d'autant que nous voyons l'observation que nous tenons de baptiser les petis enfans, estre impugnée et débattue par aucuns esprits malins, comme si elle n'avoit point esté instituée de Dieu, mais inventée nouvellement des hommes, ou pour le moins quelques années après le temps des Apostres : j'estime qu'il viendra bien à propos, de con-

fermer en cest endroict les consciences imbécilles, et réfuter les objections mesongères que pourroyent faire tels séducteurs, pour renverser la vérité de Dieu aux cœurs des simples, qui ne seroyent pas fort exercitez pour respondre à leurs cautèles et cavillations. Car ils usent communément d'un argument assez favorable en première apparence : c'est qu'ils ne désirent autre chose, sinon que la Parole de Dieu soit purement gar-

1) Rom. XIV, 23.

2) Matth. XIX, 6.

dée et maintenue en son entier, sans y rien adjouster ne diminuer, comme ceux qui premièrement ont esté inventeurs de baptiser les petis enfans y ont adjouste, y attendant ceste chose sans en avoir aucun commandement. Laquelle raison nous concéderions estre assez suffisante, s'ils pouvoient prouver leur intention, que ce Baptisme soit procédé de l'invention des hommes, et non pas de l'ordonnance de Dieu. Mais quand au contraire, nous aurons clairement monstré que fausement et à tort ils imposent ceste calomnie, d'appeler Tradition humaine ceste institution très bien fondée sur la Parole de Dieu, que reste-il plus sinon que ceste couleur laquelle ils prétendent en vain, s'en aille en fumée ? Ainsi cherchons l'origine première du Baptisme des petis enfans. Car s'il appert qu'il ait esté controuvé par la témérité des hommes, je confesse qu'il le faut là laisser, pour en prendre la vraye reigle de ce que le Seigneur en a ordonné : d'autant que les Sacremens ne pendroyent que d'un filet, s'ils n'estoyent fondez en la Parole de Dieu. Mais si nous trouvons que les petis enfans sont baptisez en l'autorité de Dieu, gardons bien de luy faire outrage, en réprouvant son ordonnance.

2 Pour le premier, ce doit bien estre une chose résolue entre les fideles : que la droicte considération des signes ou Sacremens que le Seigneur a laissez et recommandez à son Eglise, ne gist point en l'exteriorité ou cérémonie externe seulement : mais principalement dépend des promesses et mystères spirituels que nostre Seigneur a voulu représenter par telles cérémonies. Parquoy pour bien recognoistre que c'est que du Baptisme, et qu'il emporte, il n'est pas question de s'arrester du tout à l'eau et ce qui se fait extérieurement : mais il est besoin d'eslever nos pensées aux promesses de Dieu qui nous y sont données, et aux choses intérieures et spirituelles qui nous y sont démontrées. Si nous avons cela, nous tenons la substance et la vérité du Baptisme : et mesmes de là viendrons à comprendre à quelle fin a esté ordonnée ceste aspersion d'eau qui se fait, et de quoy elle nous sert. D'autre part, si ces cho-

ses mesprisées et laissées, nous avons l'esprit fiché seulement et du tout en l'observation extérieure, nous ne comprendrons jamais sa vertu, ne l'importance du Baptisme, ne mesmes que veut dire ceste eau de laquelle on y use, ne qu'elle signifie. Nous ne poursuivrons pas ceci par longues paroles, veu que c'est une chose tant clairement et si souvent démontrée en l'Ecriture, qu'elle ne peut estre aucunement douteuse ny obscure entre les Chrestiens. Il restu doncques au surplus de chercher es promesses données au Baptisme, quelle est la propre substance d'iceluy. L'Ecriture nous enseigne que la rémission et purgation de nos péchés, que nous avons par l'effusion du sang de Jésus-Christ, nous y est premièrement représentée : après, la mortification de nostre chair, que nous obtenons pareillement en communiquant à sa mort, pour ressusciter à nouveauté de vie : c'est asçavoir à innocence, sainteté et pureté. En quoy nous comprenons premièrement, que le signe visible et matériel n'est sinon représentation des choses plus hautes et plus excellentes : pour lesquelles comprendre il nous faut avoir nostre recours à la Parole de Dieu, en laquelle gist toute la vertu du signe. Or par icelle nous voyons les choses signifiées et représentées, estre la purgation de nos péchez, la mortification de nostre chair, pour estre faits participans de la régénération spirituelle, laquelle doit estre en tous les enfans de Dieu. D'avantage, elle monstre que toutes ces choses sont causées en Jésus-Christ, comme en estant le fondement. Voylà en somme la déclaration du Baptisme, à laquelle se peut réduire et référer tout ce qui en est dit en l'Ecriture : excepté un point qui n'a pas esté touché, c'est qu'il est aussi bien comme une marque, par laquelle nous advoons devant les hommes le Seigneur pour nostre Dieu, et sommes enrollez au nombre de son peuple.

3 Pourtant que devant l'institution du Baptisme le peuple de Dieu avoit au lieu la Circoncision, laquelle a servy sous le Vieil Testament, il nous faut yci regarder quelle similitude et quelle différence il y

a entre ces deux signes : afin que de cela nous comprenions semblablement que c'est qu'on peut déduire de l'un à l'autre. Quand nostre Seigneur ordonne la Circoncision à Abraham, il use de ceste préface, qu'il veut estre son Dieu, et le Dieu de sa semence¹ : se déclarant estre tout-puissant, et avoir toutes choses en sa main, pour luy estre en plénitude et fontaine de tous biens. Sous lesquelles paroles est comprinse la promesse de la vie éternelle : ainsi que nostre Seigneur Jésus-Christ l'a exposé, tirant un argument de ce que son Père s'estoit appelé le Dieu d'Abraham, pour convaincre les Sadducéens de l'immortalité et résurrection des fidèles : Car il n'est point, dit-il, Dieu des morts, mais des vivans². Parquoy aussi saint Paul au II^e des Ephésiens, leur montrant de quelle confusion nostre Seigneur les avoit retirez, il déduit de ce qu'ils n'avoient point la Circoncision, qu'ils estoient sans Christ, estrangers des promesses, sans Dieu et sans espérance³ : d'autant qu'icelle estoit le tesmoignage de toutes ces choses. Or le premier degré que nous avons pour approcher de Dieu, et entrer en la vie éternelle, c'est la rémission de nos péchez. Dont il s'ensuyt que ceste promesse est correspondante à celle du Baptême, qui est de nostre purgation et ablution. Après, nostre Seigneur déclare à Abraham comment il veut qu'il chemine devant soy en intégrité et innocence. Qui n'est autre chose que la mortification, pour ressusciter à nouveauté de vie. Et afin qu'il n'y eust nulle doute que la Circoncision ne fust signe et figure de la mortification, Moïse l'expose plus clairement au chapitre X du Deutéronome, quand il exhorte le peuple d'Israël de circoncir son cœur au Seigneur : pource qu'il est le peuple esleu de luy, entre toutes les nations de la terre⁴. Comme nostre Seigneur en recevant la lignée d'Abraham pour son peuple ordonne qu'ils soyent circoncis : ainsi Moïse déclare qu'ils doyvent estre circoncis de cœur, comme voulant monstrier quelle est

la vérité de ceste Circoncision charnelle. D'avantage, afin que le peuple n'aspirât à ceste mortification par sa propre puissance, il luy enseigne comment c'est une œuvre de la grâce de Dieu en nous. Toutes ces choses ont esté tant souvent répétées aux Prophètes, qu'il n'est jà besoin en faire long propos. Nous avons doncques que la Circoncision a eu promesse spirituelle envers les pères, telle mesmes que le Baptême : en leur signifiant la rémission de leurs péchez, et mortification de leur chair, pour vivre à justice. Outre plus, comme nous avons dit que Christ, entant qu'il est l'accomplissement de ces choses, est le fondement du Baptême : aussi est-il de la Circoncision. Parquoy il est promis à Abraham, et en luy la bénédiction de tous peuples de la terre : comme si nostre Seigneur disoit que toute la terre estant en soy maudite, recevra bénédiction par luy. Et le signe de la Circoncision est adjousté pour seeler et confermer ceste grâce.

4 Il est à ceste heure bien aisé de juger et discerner en quoy conviennent ensemble, ou en quoy diffèrent ces deux signes, la Circoncision et le Baptême. La promesse que nous avons dite estre la vertu des Sacremens, est une en tous deux : c'est asçavoir de la miséricorde de Dieu, de la rémission des péchez, et de la vie éternelle. La chose représentée y est toujours une, c'est nostre purgation et mortification. La cause et le fondement de ces choses, qui est Christ, est tant en l'un comme en l'autre, pour confirmation et accomplissement. Il s'ensuyt qu'il n'y a rien de différence quant au mystère intérieur, où gist toute la substance des Sacremens, comme dit a esté. Toute la diversité qui s'y trouve, n'est sinon quant à la cérémonie extérieure, qui est la moindre partie des Sacremens, puis que la considération principale dépend de la Parole et de la chose signifiée et représentée. Parquoy nous pouvons conclurre que tout ce qui appartient à la Circoncision, est aussi commun au Baptême : excepté de la cérémonie externe et visible. Et à ceste déduction nous meine la reigle de saint Paul : c'est que toute l'Ecriture se doit mesurer selon la

1) Gen. XVII, 7, 10. 2) Matth. XXII, 32 ; Luc XX, 38.
3) Ephés. II, 12. 4) Deut. X, 16 ; XXX, 6.

proportion et similitude de la foy¹, laquelle regarde tousjours les promesses. Et de faict, la vérité se laisse en cest enlroict quasi toucher à la main. Car comme la Circoncision a esté une marque aux Juifs, en recognoissance que Dieu es recevoit pour son peuple, et qu'ils 'advouoyent pour leur Dieu, et ainsi eur estoit comme la première entrée xérieure en l'Eglise de Dieu : aussi par e Baptisme nous sommes premièrement eceus en l'Eglise de nostre Seigneur, our estre recognus de son peuple : et aisons protestation de le vouloir advouer our nostre Dieu. Dont appert que le aptisme a succédé à la Circoncision.

5 Maintenant si quelqu'un demande, i le Baptisme doit estre communiqué ux petits enfans, comme leur apparten- ant selon l'ordonnance de Dieu : qui ra celuy tant desprouvé de sens, le- uel se vueille arrester, pour en donner onne résolution, seulement à l'eau et à bservation visible, et non plustost con- idérer le mystère spirituel ? auquel si ous avons esgard, il n'y aura nulle oute que le Baptisme n'appartiene à on droict aux enfans. Car par ce que ostre Seigneur a ordonné anciennement i Circoncision aux enfans, il a monstre idemment qu'il les faisoit participans e tout ce qui y estoit représenté. Autrement il faudroit dire que telle institution 'auroit esté que mensonge et feintise, t mesmes belle tromperie : ce qui ne eut estre ouy ny enduré entre les fidèles. ar le Seigneur dit notamment, que la rconcision donnée au petit enfant, luy era en confirmation de l'alliance laquelle esté récitée, Si doncques l'alliance de- eure tousjours une, il est très certain ue les enfans des Chrestiens n'en sont as moins participans, qu'ont esté les en- ans des Juifs sous le Vieil Testament. Et 'ils sont participans de la chose signi- ée, pourquoy ne leur sera communiqué e Sacrement, qui n'est sinon figure et représentation ? S'il est question de dis-erner le signe extérieur de la Parole, quel sera estimé le plus grand et le plus xcellent ? Certes d'autant que le signe

sert à la parole, on voit bien qu'il est inférieure et de moindre estime. Or il est ainsi que la parole du Baptisme s'ad- dresse aux petis enfans : pourquoy donc- ques en destournera-on le signe, lequel est comme une dépendance d'icelle ? S'il n'y avoit que ceste seule raison, elle est bien assez suffisante pour fermer la bou- che à tous contredisans. La raison qu'on amaine touchant le jour préfix à la Cir- concision¹, n'est aucunement de mise. Bien est vray que le Seigneur ne nous a pas liez à certains jours, comme il a fait les Juifs : mais nous laissant liberté en cela, il nous a toutesfois déclaré comment les petis enfans doyvent estre solennellement receus en son alliance. Qu'est-ce que nous demandons d'avantage ?

6 Toutesfois l'Escripture encores nous amaine à plus évidente cognoissance de vérité. Car il est certain que l'alliance qu'a faite une fois le Seigneur avec Abra- ham, disant qu'il vouloit estre son Dieu, et le Dieu de sa semence, n'est pas moins aujourd'huy entre les Chrestiens, qu'elle a esté lors entre le peuple judaïque, et que ceste parole ne s'adresse pas moins aujourd'huy aux Chrestiens, qu'elle s'ad- dressoit aux Pères du Vieil Testament. Autrement il s'ensuyvroit que la venue de Jésus-Christ auroit amoindry et ac- courcy la grâce et miséricorde de Dieu : qui est un horrible blasphème à dire et à ouyr. Et de faict, comme les enfans des Juifs ont esté appelez Lignée sainte, à cause qu'ils estoient héritiers de ceste alliance, et estoient ségrégez des enfans des infidèles et idolâtres : aussi les enfans des Chrestiens sont dits par mesme rai- son, Saints, encore qu'ils ne soyent en- gendrez sinon de père fidèle ou de mère, et sont discernés des autres par le tes- moignage de l'Escripture². Or est-il ainsi que le Seigneur, après avoir promis à Abraham ceste alliance, veut qu'elle soit testifiée et seellée aux petis enfans par le Sacrement extérieur³. Quelle excuse doncques avons-nous, que nous ne la tes- tifiions et seillions aujourd'huy, comme de ce temps-là ? Et ne peut-on alléguer qu'il n'y a eu autre Sacrement ordonné

¹ Rom. XII, 3, 4.

¹ Gen. XVII, 12 ; XXI, 4.

² 1 Cor. VII, 14.

³ Gen. XVII, 12.

pour la testifier que la Circoncision, laquelle est abolie, car la response est preste, Que pour le temps nostre Seigneur a lors ordonné la Circoncision : néanmoins qu'après la Circoncision abrogée, la raison de la confermer demeure toujours, veu qu'elle nous est autant commune comme aux Juifs. Et pourtant il faut toujours diligemment regarder ce que nous avons commun avec eux et semblable, et ce qui est divers. L'alliance est commune, la raison de la confermer est semblable : la diversité est seulement en cela, qu'ils ont eu la Circoncision pour confirmation, de quoy le Baptisme aujourd'hui nous sert. Autrement la venue de Christ auroit fait que la miséricorde de Dieu devoit moins estre sur nous déclarée qu'elle n'a esté sur les Juifs, si le tesmoignage qu'ils ont eu pour leurs enfans nous estoit osté. Si cela ne se peut dire sans déshonorer grandement Jésus-Christ, par lequel la bonté infinie du Seigneur a esté plus amplement et richement que jamais espandue et manifestée sur la terre, il faut concéder que la grâce de Dieu ne doit pas estre plus cachée, ne moins assurée qu'elle n'a esté sous les ombres de la Loy.

7 A ceste cause nostre Seigneur Jésus, voulant monstrier qu'il estoit plustost venu pour augmenter et multiplier les grâces de son Père que pour les restreindre, reçoit bénignement, et embrasse les enfans qui luy sont présentez, reprenant ses Apostres de ce qu'ils y vouloyent mettre empeschement, pource qu'ils destournoient ceux auxquels le Royaume des cieus appartient, de venir à luy qui en est la voye et l'accès¹. Mais quelle similitude, dira quelqu'un a cest embrassement de Jésus avec le Baptisme? Car il n'est pas dit qu'il les ait baptisez, mais seulement qu'il les a receus et embrassez, et prié pour eux. Pour bien doncques ensuyvre cest exemple de nostre Seigneur, il faudroit prier pour les petis enfans, et non pas les baptiser, ce qui n'a pas esté fait de luy. Or il nous faut un petit mieux poiser la doctrine de l'Escrature, que ne font telles gens. Car

ce n'est pas une chose légère, que Jésus-Christ veut les enfans luy estre présentez : adjoustant la raison, Pource qu'à tels est le royaume des cieus. Et encores après il déclare sa volonté par effect, autant qu'il les embrasse et prie pour eux. Si c'est une chose raisonnable d'amener les enfans à Jésus-Christ, pourquoy ne sera-il loisible de les recevoir au Baptisme, qui est le signe extérieur par lequel Jésus-Christ nous déclare la communion et société que nous avons avec luy? Si le Royaume des cieus leur appartient, pourquoy leur sera desnié le signe, par lequel nous est donné comme une entrée en l'Eglise, pour nous déclarer héritiers du Royaume de Dieu? Ne serions-nous pas bien iniques de repousser ceux que nostre Seigneur appelle à soy? de leur refuser ce qu'il leur donne? de leur fermer la porte quand il leur ouvre? Et s'il est question de séparer du Baptisme ce qu'a fait Jésus-Christ : toutesfois lequel doit estre estimé le plus grand, ou que Jésus-Christ les receyve, leur impose les mains pour signe de sanctification, et prie pour eux, démontrant qu'ils sont siens, ou que nous par le Baptisme testifions qu'ils appartiennent à son alliance? Les autres cavillations qu'on amene pour soudre ce passage, sont trop frivoles. Car de vouloir prouver que c'estoyent enfans desjà grans, pource que Jésus dit qu'on les laisse venir, cela répugne trop évidemment à l'Escrature, laquelle les appelle petis enfantelets, qu'il falloit porter; tellement que ce mot, Venir, doit estre interprété pour Approcher simplement. Voylà comment ceux qui s'opiniastrent contre la vérité, cherchent en chacune syllabe matière de tergiverser. Ce que d'autres objectent qu'il n'est pas dit que le Royaume céleste appartient aux enfans, mais à tels qu'eux est aussi bien une évasion eschappatoire. Car si cela avoit lieu, quelle seroit la raison de nostre Seigneur, par laquelle il veut monstrier que les enfans doyvent approcher de luy? Quand il dit : Laissez les enfans venir à moy, il n'est rien plus certain qu'il parle des petis enfans d'aage. Et pour donner à entendre qu'il est raisonnable, il adjouste, Car à tels est le

¹ Matth. XIX, 13, 14.

yaume des cieux, En quoy il faut nécessairement qu'ils soyent comprins. Et autant faut exposer le mot de Tels, en telle manière, Qu'à eux et leurs semblables appartient le Royaume des cieux.

3 Il n'y a desjà celuy qui ne voye, le ptesme des petis enfans n'avoir esté géré témérairement des hommes, veu qu'il a si évidente approbation des Escries. Et n'y a aucune apparence en l'obtion que font aucuns : c'est asçavoir ou ne scauroit monstrier par l'Escrie, que jamais enfant ait esté baptisé par les Apostres. Car combien que nous confessons qu'il n'est point expressément instré, toutesfois ce n'est pas à dire ils ne les ayent baptisez, veu que jamais n'en sont exclus, quand il est fait mention que quelque famille a esté baptisée¹. Par un tel argument nous pourrions prétendre que les femmes ne doivent estre admises à la Cène de nostre Seigneur, puis qu'il n'est jamais parlé en scripture qu'elles y aient communie du corps des Apostres. Mais en cela nous voyons, comme il appartient, la reigle de l'oy, regardans seulement si l'institution la Cène leur convient; et si selon l'intention de nostre Seigneur, elle leur doit estre baillée : comme aussi nous faisons au Baptisme. Car en considérant pour qu'il a esté ordonné, nous trouvons qu'il appartient pas moins aux petis enfans, qu'aux grans d'age. Parquoy ce seroit contredire l'intention du Seigneur, s'ils en estoient rejettez. Tant y a que ce qu'ils ne font est une pure menagerie, de dire que long temps après les Apostres il a esté mis sus. Car nous n'avons histoire ni ancienne depuis l'Eglise primitive, laquelle ne rende tesmoignage qu'en ces temps-là mesme il estoit en usage.

9 Il reste de monstrier quel prouffit revient aux fideles de ceste observation de baptiser leurs enfans : et aux enfans mesmes d'estre baptisez en tel aage. Car il y a quelques-uns qui la rejettent comme inutile et de nulle importance. En quoy ils sont grandement abusez : et quand il y auroit autre chose qu'en ce faisant ils se mocquent de l'ordonnance qu'a faite le

Seigneur de la Circoncision, laquelle est de mesme estime et considération, il y auroit assez de matière pour réprimer leur témérité et outrecuidance, de ce que follement et desraisonnablement ils condamnent tout ce qu'ils ne peuvent comprendre en leur sens charnel. Mais nostre Seigneur a encores mieux prouvé pour abatre leur folle arrogance. Car il n'a pas laissé sa volonté si cachée qu'il n'ait monsté évidente utilité de son institution : c'est que le signe donné aux petis enfans est un seel, pour confermer et comme ratifier la promesse qu'a faite nostre Seigneur à ses fideles, qu'il espendroit sa miséricorde non-seulement sur eux, mais sur leur postérité, jusques en mille générations. En quoy premièrement la bonté de Dieu est testifiée, pour magnifier et exalter son Nom : secondement pour consoler l'homme fidele, et luy donner meilleur courage de s'addonner du tout à Dieu quand il voit ce bon Seigneur n'avoir point seulement cure de luy, mais aussi de ses enfans et de sa postérité. Et ne faut dire que la promesse suffiroit pour nous asseurer du salut de nos enfans. Car il a semblé advis autrement à Dieu, lequel cognossant l'infirmité de nostre foy, l'a voulu en cest endroit supporter. Pourtant quiconques par certaine fiance se reposent sur ceste promesse, que Dieu veut faire miséricorde à leur lignée, leur office est de présenter leurs enfans pour recevoir le signe de la miséricorde : et en cela se consoler et corroborer, quand ils voyent à l'œil l'alliance du Seigneur signée aux corps de leurs enfans. Ce prouffit en revient à l'enfant, que l'Eglise chrestienne le recognoissant membre de son corps, l'a en plus singulière recommandation : et luy quand il vient en aage, a occasion d'estre plus enclin de servir au Seigneur, lequel s'est déclaré à luy pour Père, devant qu'il le cogneust, le recevant au nombre de son peuple dès le ventre de sa mère. Finalement, il nous faut tousjours craindre ceste menace, que si nous mesprisons de marquer nos enfans du signe de l'alliance, que le Seigneur en fera la vengeance¹ : d'autant qu'en ce

¹ Act. XVI, 18, 20.

¹ Gen. XVII, 12.

faisant nous renonçons au bénéfice qu'il nous présente.

40 Venons aux argumens, desquels le malin esprit a tasché d'envelopper plusieurs en erreur et déception, sous ombre de se vouloir arrêter à la Parole de Dieu : et considérons quelle force il y a en toutes les machines de Satan, par lesquelles il a tasché de renverser ceste sainte ordonnance du Seigneur : laquelle a tousjours, comme il estoit convenable, esté révéremment observée en son Eglise. Ceux doncques que le diable pousse de contredire en cest endroit à la Parole de Dieu tant certaine, pource qu'ils se voyent fort pressés et trop puissamment convaincus par la similitude que nous avons mise de la Circoncision avec le Baptisme, s'efforcent de monstrer quelque grande diversité entre ces deux signes, tellement qu'il n'y a rien commun de l'un à l'autre. Premièrement, en disant que la chose figurée est diverse. Secondement, que l'alliance est toute autre. Tiercement que les enfans doyvent estre entendus en diverses manières. Mais quand ils veulent prouver le premier point, ils allèguent que la Circoncision a esté figure de la mortification, et non pas du Baptisme. Ce que certes nous leur concédons très-volontiers : car cela fait pour nous. Et mesmes, pour bien prouver nostre intention, n'usons point d'autres mots, sinon que la Circoncision et le Baptisme représentent pareillement la mortification. Et de cela concluons que le Baptisme a succédé à la Circoncision, pource qu'il signifie une mesme chose aux Chrestiens qu'icelle faisoit aux Juifs. Quant au second article, ils montrent combien ils sont transportez d'esprit : non pas en renversant seulement un passage par fausse interprétation, mais toute l'Ecriture universellement. Car ils nous font les Juifs comme un peuple charnel et brutal, qui n'ait eu autre alliance de Dieu que pour la vie temporelle, ny autre promesse, que pour les biens présens et corruptibles. Si ainsi estoit, que reste-il plus sinon que l'on estime ceste nation-là comme un troupeau de porceaux, lequel nostre Seigneur ait voulu nourrir en l'auge, pour les lais-

ser après périr éternellement ? Car toutes fois et quantes que nous objectons la Circoncision et les promesses qui y sont données, ils ont incontinent en la bouche, que c'est un signe literal, et des promesses charnelles.

44 Certes si la Circoncision a esté un signe literal, aussi bien est le Baptisme : veu que saint Paul au chapitre II des Colossiens n'en fait pas l'un plus spirituel que l'autre, disant qu'en Christ nous sommes circoncis de la Circoncision faite sans main, quand nous avons depouillé la masse de péché qui habite en nostre chair, laquelle est la Circoncision de Christ¹. Puis après pour déclarer cela, il dit que nous avons esté ensevelis avec Christ au Baptisme. Qu'est-ce que veut dire ce passage autre chose, sinon que l'accomplissement du Baptisme est l'accomplissement de la Circoncision, d'autant que les deux figurent une mesme chose ? Car il veut monstrer que le Baptisme est aux Chrestiens, ce qu'avoit esté au paravant la Circoncision aux Juifs. Or pource que nous avons évidemment ci-dessus exposé, que les promesses de ces deux signes, et les mystères en iceux représentez, ne diffèrent en rien, nous ne nous y arrêterons point de présent plus longuement. Seulement nous admonesterons les fidèles, de considérer si un signe doit estre estimé charnel et literal, quand tout ce qu'il contient est spirituel et céleste. Mais pourtant qu'ils allèguent quelques passages pour donner apparence à leur mensonge, nous sonderons en trois mots, les objections qu'ils peuvent faire. Il est certain que les principales promesses que nostre Seigneur a données à son peuple en l'Ancien Testament, lesquelles consistoit l'alliance qu'il faisoit avec eux, ont esté spirituelles, appartenantes à la vie éternelle : et pareillement ont esté spirituellement entendues des Pères, pour concevoir espérance de la gloire future, et estre ravis en icelle de toute leur affection. Néanmoins nous ne nions pas qu'il n'ait testifié envers eux sa bonne volonté par autres promesses charnelles et terrestres,

1) Col. II, 11.

pour confermer telles promesses
elles : comme nous voyons qu'a-
voir promis la béatitude immortelle
à l'aveugle Abraham, il luy adjoute
celle de la terre de Chanaan, pour
avoir sa grâce et faveur sur luy¹.
Or il faut prendre toutes les
terriennes qu'il a promises au
Judaïque, tellement que la pro-
phétie précède toujours com-
plètement et chef, auquel tout le
rapporte. Ce que je touche plus
ent, pource qu'il a esté déduit
dein au traité du Vieil et Nou-
veau.

La différence des enfans du Vieil
et du Nouveau, est telle : Que les en-
fanz du Vieil, qu'ils veulent mettre avec
le Nouveau, ont esté sa-
crés : maintenant ce sont
les enfanz du Nouveau, qui ensuyvent sa foy. Et pourtant,
les enfanz d'aage, qui estoient pour
concis, ont figuré les enfanz spi-
rituels qui par la Parole de Dieu sont
nés à vie incorruptible. En quoy
nous voyons quelque petite estin-
guement : mais en cela s'abusent
les estourdis, qu'ayans leu quel-
que chose, ils n'ont point l'entendement
de plus outre à considérer ce qui
est de Dieu : ne le jugement pour dis-
tinguer tout ce qui appartient
à Dieu. Nous confessons bien que
celle corporelle d'Abraham a tenu
en temps le lieu des enfanz spiri-
tels qui par foy sont incorporez avec
nous sommes appelez ses en-
fanz, combien que nous ne luy attou-
chons point de parentage charnel². Mais
cependant, comme certainement ils
sont : que nostre Seigneur n'eust
promis aussi sa bénédiction spiri-
tuelle à la semence charnelle d'Abraham,
ils s'abusent grandement. Pour-
ceci la droicte intelligence où nous
l'Ecriture : c'est que le Seigneur a
fait une promesse à Abraham, que de
sa semence il feroit toutes les
tribus de la terre seroyent bénites et
celles : luy assurant qu'il seroit
le Père de tous les Rois de la terre et de Dieu de sa semence. Tous

ceux qui reçoivent Jésus-Christ par foy,
sont héritiers de ceste promesse : et
pourtant sont nommez Enfans d'Abra-
ham.

43 Or combien qu'après la résurrec-
tion de Jésus-Christ, le Royaume de
Dieu a esté publié par tout indifférem-
ment, pour y faire ouverture à tous peup-
les et nations : afin, comme il dit, que
les fidèles veinssent d'Orient et d'Occi-
dent pour avoir place au Royaume cé-
leste, en la compagnie d'Abraham, Isaac
et Jacob³ : toutesfois tout le temps qui
avoit précédé nostre Seigneur avoit or-
dinairement tenu une telle miséricorde
comme enclose entre les Juifs : lesquels
il disoit estre son Royaume, son peuple
péculier, sa propre possession⁴. Or le
Seigneur pour déclarer une telle grâce
envers ceste nation, leur avoit ordonné
la Circoncision : laquelle leur fust en
signe qu'il se déclareroit pour leur Dieu,
les recevant en sa protection, pour les
conduire en la vie éternelle. Car quand
Dieu nous prend en sa charge pour nous
garder, que nous peut-il jamais défail-
ler ? A ceste cause saint Paul, voulant mon-
trer que les Gentils sont enfanz d'Abra-
ham comme les Juifs, parle en ceste ma-
nière, Abraham a esté justifié par foy
devant qu'estre circoncis : après il a
receu la Circoncision pour seel de sa
justice, afin qu'il fust père de tous
croyans incircconcis, et aussi père des
circuités : non pas de ceux qui n'ont que
la Circoncision, mais qui ensuyvent la
Foy qu'il a eue⁵. Ne voyons-nous pas bien
comment il les fait pareils et d'égale di-
gnité ? Car pour le temps que nostre Sei-
gneur avoit disposé, il a esté Père des
fidèles circuités : quand la muraille a
esté rompue, comme dit l'Apostre, pour
donner entrée au Royaume de Dieu à
ceux qui en estoient forclos⁶, il a esté
fait aussi bien leur Père, jà soit qu'ils
ne fussent circuités : car le Baptême
leur est pour Circoncision. Et ce que
saint Paul met notamment, qu'il n'est
pas père de ceux qui n'ont autre chose
que la Circoncision, c'est pour rabatre
la vaine confiance des Juifs qu'ils avoyent

IV, 1, 16. 2) Gal. IV, 22; Rom. IV, 12.

1) Matth. VIII, 11.

2) Rom. IV, 16-12.

3) Ez. XIX, 5.

4) Ephés. II, 16.

aux cérémonies extérieures. Comme on en pourroit autant dire du Baptême, pour confuter l'erreur de ceux qui n'y cherchent que l'eau.

44 Qu'est-ce doncques que veut dire autre part l'Apostre, quand il enseigne que les vrais enfans d'Abraham ne sont point de la chair, mais que seulement ceux qui sont enfans de la promesse, sont réputés en la semence ¹? Il semble bien que par ces mots il vueille conclurre que d'estre descendu de la semence charnelle d'Abraham ne prouite de rien. Il nous faut yci diligemment noter l'intention de saint Paul. Car pour monstrier aux Juifs que la grâce de Dieu n'est pas liée à la semence d'Abraham : et mesmes que ceste cognation charnelle, par soy n'est d'aucune estime, il leur ameine au chapitre IX des Romains, Ismaël et Esaü, lesquels combien qu'ils descendissent d'Abraham, ont esté rejettés comme estrangers : et la bénédiction a esté mise en Isaac et Jacob : de quoy il s'ensuyt ce qu'il conclut après, c'est que le salut dépend de la miséricorde de Dieu, laquelle il fait à qui bon luy semble : et pourtant, que les Juifs n'ont pas à se glorifier d'estre l'Eglise de Dieu, s'ils n'obéissent à sa Parole. Néanmoins après avoir ainsi chastié leur vaine gloire, cognoissant d'autre part que l'alliance faite avec Abraham pour luy et sa semence n'estoit pas de nulle valeur, mais avoit tousjours son importance, en le chapitre XI il déclare comment on ne doit point contemner icelle semence charnelle d'Abraham, et qu'ils sont les droicts et premiers héritiers de l'Evangile, sinon d'autant que par leur ingratitude ils s'en rendent indignes. Si ne laisse-il toutesfois, quelque incrédules qu'ils soyent de les appeler Saints, à cause de la sainte progénie dont ils sont descendus : disant que nous au pris d'eux ne sommes qu'avortons, qui avons esté prins pour estre entez en leur racine, dont ils sont les rameaux naturels. C'est la cause pourquoy il a falu que l'Evangile leur fust présenté en premier lieu, comme aux enfans premiers-nés en la maison du

Seigneur, ausquels telle prérogative estoit due, jusques à ce qu'ils l'ont refusée. Et encores ne les devons-nous contemner, quelque rébellion que nous voyions en eux, espérans que la bonté du Seigneur est encores sur eux à cause de la promesse. Car saint Paul tesmoigne qu'elle n'en départira jamais, disant que les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance ne mutation ¹.

45 Voylà de quelle importance est la promesse donnée à Abraham pour les siens. Pourtant, combien que la seule élection du Seigneur domine en cest endroit, pour discerner les héritiers du Royaume céleste, d'avec ceux qui n'y ont nulle part, si a voulu ce bon Dieu mettre spécialement sa miséricorde sur la lignée d'Abraham, et la testifier et sceller par la Circoncision. Or il y a maintenant une mesme raison entre les Chrétiens. Car comme saint Paul en ce passage-là dit que les Juifs sont sanctifiés par leur souche et origine : aussi autre part il affirme que les enfans des Chrétiens sont maintenant sanctifiés par leurs parens ² : pourtant ils doyvent estre ségréger des autres, lesquels demeurent immondes. Parquoy on peut facilement juger, que ce qu'ils prétendent conséquemment, est faux : c'est que les enfans d'âge, qui ont esté circoncis, ont figuré seulement les enfans spirituels, qui sont régénérés par la Parole de Dieu. Saint Paul ne l'a pas prins si haut, quand il a escrit que Jésus-Christ estoit ministre de la nation juédique, pour confermer les promesses faites à leurs Pères ³ : comme s'il disoit, Puis que les promesses données à Abraham et aux Pères, sont pour leur semence, Jésus-Christ, afin d'accomplir la vérité de son Père, est venu pour tirer ceste nation à salut. Voylà comment mesmes après la résurrection de Jésus-Christ, saint Paul entend tousjours la promesse devoir estre accomplie littéralement. Autant en dit saint Pierre au chapitre II des Actes, dénonçant aux Juifs que la promesse leur appartient, à eux et à leurs enfans ⁴. Et au chapitre III, il les appelle Enfans, c'est-

¹) Rom. IX, 7, 8.

¹) Rom. XI, 29.

²) Rom. XV, 8.

³) 1 Cor. VII, 14.

⁴) Act. II, 39.

dire héritiers des Testamens ¹, regardant toujours à ceste promesse. Ce que lémonstre bien aussi le passage de saint Paul, que nous avons ci-dessus allégué : car il met la Circoncision donnée aux enfans petis d'aage, pour tesmoignage de la communication spirituelle avec Christ ². Et de faict, que pourroit-on autrement espondre à la promesse que fait le Seigneur à ses fideles par sa Loy, dénonçant qu'il fera miséricorde à leurs enfans pour l'amour d'eux, en mille générations ? Dions-nous que ceste promesse est abolie ? Mais ce seroit détruire la Loy de Dieu, laquelle plustost est establie par Christ, tant qu'elle nous tourne à bien et salut. Que ce nous soit doncques un point résolu, que le Seigneur reçoit en son peuple les enfans de ceux ausquels il s'est monstré Sauveur, et qu'en faveur des premiers il accepte les successeurs.

46 Les autres diversitez qu'ils taschent de monstrer entre la Circoncision et le Baptême, sont du tout ridicules et sans propos : et mesmes répugnantes ensemble. Car après qu'ils ont affirmé que le Baptême appartient au premier jour de la bataille chrestienne, la Circoncision au huitième, après que la mortification est totalement faite : ils disent incontinent après, que la Circoncision figure la mortification de péché : le Baptême est l'ensevelissement, après que nous y sommes morts. Certes un phrénétique ne se conrediroit tant ouvertement : car par l'un des propos il s'ensuyvroit que le Baptême levroit précéder la Circoncision : par l'autre, on pourroit déduire qu'il la doit suivre. Or il ne se faut esmerveiller de cette répugnance : car l'esprit de l'homme s'adonnant à forger fables et imaginations semblables à songes, est enclin à rébuscher en telles absurditez. Nous faisons doncques que la première de ces deux différences qu'ils veulent mettre, est une pure resverie. Ce n'est pas en cette manière qu'il faut allégoriser sur le huitième jour. Encores vaudroit-il beaucoup mieux exposer avec les Anciens, ne c'estoit pour démonstrer le renouvellement de vie estre dépendant de la

résurrection de Christ, laquelle a esté faite au huitième jour : ou bien, qu'il faut que ceste Circoncision de cœur soit perpétuelle, tant que ceste vie-ci dure. Combien qu'il y ait apparence que nostre Seigneur en ce jour ait regardé à la fragilité des enfans. Car voulant son alliance estre imprimée en leur corps, il est vraisemblable qu'il a mis ce terme, afin qu'ils fussent tellement confirmez, que leur vie n'en fust point en danger. La seconde différence n'est pas plus certaine ne solide : car de dire que par le Baptême nous soyons ensevelis après la mortification, c'est une mocquerie, plustost nous sommes ensevelis pour estre mortifiez, comme l'Ecriture l'enseigne ³. Finalement, ils allèguent que si nous prenons la Circoncision pour le fondement du Baptême, qu'il ne faudroit point que les femmes fussent baptisées : veu qu'il n'y avoit que les masles seulement circoncis. Mais s'ils considéroient bien la convenance de la Circoncision, ils délaisseroient ceste raison tant frivole. Car d'autant que par ce signe le Seigneur démonstroït la sanctification de la semence d'Israël, il est certain qu'il servoit aussi bien aux femmes qu'aux masles : mais il ne leur estoit appliqué, pource que la nature ne le porte pas. Le Seigneur doncques en ordonnant que le masle fust circoncis, a compris sous icelui la femme, laquelle ne pouvant recevoir la Circoncision en son propre corps, communiquait aucunement à la Circoncision du masle. Ainsi toutes ces folles fantasies délaissées et rejetées, comme elles le méritent, nous avons toujours la similitude qui demeure entre le Baptême et la Circoncision, touchant le mystère intérieur, les promesses, l'usage et l'efficace.

47 Conséquemment ils prétendent que le Baptême ne doit estre communiqué aux petis enfans, lesquels ne sont encores capables du mystère qui y est présenté. Car comme il appert, le Baptême signifie la régénération spirituelle, laquelle ne peut estre en cest aage-là. Pourtant, ils concluent qu'il les faut laisser enfans

1) Act. III, 25.

2) Ephés. II, 11.

3) Rom. VI, 4.

d'Adam, jusques à ce qu'ils auront prins accroissement pour parvenir à la seconde nativité. Tout cela répugne meschamment à la vérité de Dieu. Car s'il est question de les laisser enfans d'Adam, on les laisse en la mort, veu qu'il est dit qu'en Adam nous ne pouvons que mourir. Au contraire, Jésus-Christ dit qu'on les laisse approcher de luy¹. Pourquoi? Pourtant qu'il est la vie. Il les veut doncques faire participans de soy pour les vivifier : et ceux-ci bataillent contre sa volonté, disans qu'ils demeureront en la mort. Car s'ils veulent caviller, qu'ils n'entendent pas que les enfans périssent, combien qu'ils demeurent enfans d'Adam : leur erreur est assez convaincu par l'Ecriture, quand il est dit qu'en Adam nous sommes tous morts, et n'avons espérance de vie que par Christ². Il nous faut doncques avoir part en luy, pour estre faits héritiers de la vie. Pareillement il est dit autre part, que de nature nous sommes tous sous l'ire de Dieu, conçus en péché³, lequel porte toujours damnation avec soy. Il s'ensuyt doncques qu'il nous faut sortir de nostre nature, pour communiquer au Royaume de Dieu. Et sçaurait-on dire chose plus ouvertement que ceci? La chair et le sang ne posséderont point le Royaume de Dieu⁴. Il faut doncques que tout ce qui est de nous soit anéanty, pour estre faits héritiers de Dieu : ce qui ne se fait sans régénération. En somme, il faut que la Parole de Jésus-Christ demeure véritable, où il affirme qu'il est la vie⁵. Pourtant il nous faut estre en luy, pour eschapper la servitude de la mort. Mais comment, disent-ils, pourroyent estre les petis enfans régénerez qui n'ont cognoissance de bien ne de mal? A cela nous respondons, que combien que l'œuvre de Dieu nous soit secrette et incompréhensible, néantmoins qu'elle ne laisse point de se faire. Or que le Seigneur régénere les petis enfans qu'il veut sauver, comme il est certain qu'il en sauve aucuns, il est trèsévident. Car s'ils naissent en corruption, il faut qu'ils en soyent purgez devant qu'entrer

au royaume céleste, auquel il n'entre nulle chose souillée¹. S'ils naissent pécheurs, comme David et saint Paul en rendent tesmoignage², il faut, pour estre agréables à Dieu, qu'ils soyent justifiés. Et que demandons-nous tant, quand le Juge céleste nous dit, qu'il nous faut tous renaistre pour avoir entrée en son royaume³. Et pour fermer la bouche aux murmurateurs, il a monsté en saint Jehan-Baptiste, que c'est qu'il peut faire és autres, quand il l'a sanctifié dès le ventre de sa mère⁴. Et n'est à recevoir ceste cavillation, que s'il a esté une fois ainsi fait, ce n'est pas à dire qu'il le doye tousjours estre. Car nous n'arguons point en ceste manière, mais nous voulons seulement monsté, qu'iniquement ils veulent restreindre la puissance de Dieu envers les petis enfans, laquelle il a une fois déclarée. L'autre évason est tant inepte, quand ils allèguent que c'est une manière de parler de l'Ecriture, de dire, Dés le ventre de la mère, pour dés la jeunesse. Car on voit bien que l'Ange en parlant à Zacharie luy a voulu affermer, qu'estant encores au ventre de la mère il seroit rempli du saint Esprit. Le Seigneur doncques sanctifiera bien ceux que bon luy semblera, comme il a sanctifié saint Jehan, puisque sa main n'est pas accourcie.

48 Et de fait, pour ceste cause Jésus-Christ a esté sanctifié dès son enfance, afin que tous aages fussent en luy sanctifiés, selon que bon luy semble. Car comme pour satisfaire en la propre chair en laquelle l'offense avoit esté faite, et pour accomplir toute justice et entière obéissance en nostre nature, de laquelle il vouloit faire le salut, d'avantage pour estre plus enclin à nous supporter en douceur et compassion, il a prins nostre propre chair, et un corps du tout semblable au nostre, excepté péché : aussi d'autre part il a esté pleinement sanctifié en son humanité dès sa conception, afin de sanctifier par sa participation jusques aux petis enfans. Or si Jésus-Christ est comme le patron et exemplaire de toutes les grâces que fait le Père céleste à ses

1) Matth. XIX, 14.

2) 1 Cor. XV, 22.

3) Ephés. II, 3; Ps. LI, 7.

4) 1 Cor. XV, 50.

5) Jean XI, 26; XIV, 6.

1) Apoc. XXI, 27.

2) Ps. LI, 7; Ephés. II, 3.

3) Jean III, 3.

4) Luc I, 15.

enfants, en ceste partie aussi il nous peut estre exemple, que la main de Dieu n'est pas amoindrie envers cest aage, non plus qu'envers les autres. Quoy qu'il soit, il est nécessaire de conclurre que le Seigneur ne retire de ce monde nul de ses esleus, qu'il ne l'ait premièrement sanctifié et régénéré par son Esprit. Et à ce qu'ils allèguent, que la vérité ne reconnoist autre régénération que celle qui est faite par la semence incorruptible, qui est la Parole de Dieu¹, nous respondons qu'ils prennent mal le dire de saint Pierre, lequel en disant cela, n'adresse son propos sinon à ceux qui avoyent esté enseignez de l'Evangile, auxquels certes la Parole de Dieu est tousjours pour semence de régénération spirituelle; mais de cela ne se peut inférer que les petis enfans ne puissent estre régénerez par la vertu du Seigneur à nous secrette et admirable, mais à luy facile et aisée. D'avantage, c'est une chose trop incertaine et mal seure, d'affirmer que le Seigneur ne se puisse en quelque sorte manifester à eux.

49 Comment, disent-ils, cela se feroit-il? veu que la foy est par l'ouye, comme dit saint Paul², et les enfans n'ont discrétion de bien ne de mal. Mais ils ne regardent point que saint Paul parle seulement de la manière ordinaire dont le Seigneur besongne pour donner la foy aux siens : non pas qu'il n'en puisse autrement user, comme de faict il en a usé en beaucoup, lesquels sans jamais leur faire ouyr parole il a touchez intérieurement, pour les attirer à la cognoissance de son nom. Et pource qu'il leur semble que cela répugne à la nature des enfans, lesquels selon Moyse n'ont encores discrétion du bien et du mal³ : je leur demande pourquoy ils veulent restreindre la puissance de Dieu : de ne sçavoir maintenant faire en partie aux enfans, ce qu'elle fait en eux parfaitement un peu après. Car si la plénitude de vie est en la parfaite cognoissance de Dieu, puis que le Seigneur réserve à salut d'aucuns lesquels décèdent petis enfans de ce monde, il est certain qu'ils auront la plene manifes-

tation de Dieu. Puis doncques qu'ils l'ont parfaitement en la vie future, pourquoy n'en pourront-ils avoir yci quelque petit goust, ou en appercevoir quelque estincelle : sur tout veu que nous ne disons pas que Dieu les despoille d'ignorance, jusques à ce qu'il les retire de la prison de leurs corps? Non pas que nous vueillions affermer que les enfans ayent foy, d'autant que nous ne sçavons comment Dieu besongne en eux : mais nostre intention est de monstrier la témérité et présomption de ces gens, lesquels selon leur folle fantasie afferment et nient ce que bon leur semble, sans avoir nul esgard à toute raison qu'on sçauroit amener.

20 Mais ils pressent encores de plus près, disans que le Baptesme est Sacrement de pénitence et de foy, comme l'Ecriture nous enseigne. Puis doncques que pénitence et foy ne peuvent estre en un petit enfant, c'est une chose mal convenable de leur appliquer le Sacrement, veu qu'en ce faisant sa signification est rendue vaine. Ces argumens combattent contre l'ordonnance de Dieu, plus que contre nous. Car que la Circoncision ait esté signe de pénitence, il appert par plusieurs tesmoignages de l'Ecriture : principalement du chapitre IV de Jérémie : et saint Paul le nomme Sacrement de la Justice de foy¹. Qu'on demande doncques raison à Dieu, pourquoy il l'a fait appliquer aux petis enfans. Car puis que c'est une mesme raison, si cela n'a esté fait desraisonnablement, il n'y a non plus d'inconvenient au Baptesme. S'ils cherchent leurs subterfuges accoustumez, que les enfans d'aage ont figuré les vrais enfans régénerez : cela desjà leur est osté. Voyci doncques que nous disons, Puis que nostre Seigneur a voulu que la Circoncision, combien qu'elle fust Sacrement de foy et pénitence, fust communiquée aux enfans, il n'y a nul inconvenient que le Baptesme leur soit communiqué. Si ces calomnieurs ne veulent d'aventure accuser Dieu, en ce qu'il a fait telle ordonnance. Mais la vérité, sapience et justice de Dieu, reluit assez clairement en tous ses faits, pour confondre leur folie,

1) 1 Pierre 1, 12.
2) Desj. 1, 20.

3) Rom. X, 17.

1) Rom. IV, 11.

mensonge et iniquité. Car combien que les enfans ne comprissent point pour lors que vouloit dire la Circoncision, si ne laissoient-ils pas d'estre circoncis en la chair, à la mortification intérieure de leur nature corrompue, pour la méditer et s'y estudier quand l'aage le porteroit, estans à ce instruits dès leurs premières années. Brief, ceste objection est solue en un mot, quand nous disons qu'ils sont baptisez en foy et pénitence pour l'advenir : desquelles combien qu'on ne voye point d'apparence, toutesfois la semence y est plantée par l'opération secrette du saint Esprit. Par ceste raison se peut soudre tous autres passages qu'ils amènent, appartenans à la signification du Baptesme. Comme quand de ce que saint Paul l'appelle Le lavement de régénération et rénovation¹, ils prétendent qu'on ne le doit bailler sinon à ceux qui sont capables d'estre régénerez et renouvez. Mais nous aurons tousjours à répliquer, La Circoncision est signe de régénération et rénovation : elle ne se doit doncques bailler sinon à ceux qui en sont jà de présent participans. Et par ainsi, selon leur intention, l'ordonnance de Dieu, de circoncir les petis enfans, seroit folle et desraisonnable. Pourtant toutes les raisons qui combattent aussi bien contre la Circoncision, ne sont à recevoir pour impugner le Baptesme. Et ne peuvent calomnier qu'il faut laisser pour fait ce qui est institué du Seigneur : et qu'il faut avoir pour résolu qu'il est bon et saint, sans en enquérir : laquelle révérence n'est pas deue aux choses lesquelles ne sont expressément commandées de luy. Car il n'y a sinon à répondre à ceste question : Ou Dieu a institué la Circoncision pour les petis enfans à bonne raison, ou non. Si elle a esté bien instituée, tellement qu'on ne puisse alléguer aucune absurdité à l'encontre, autant en est-il du Baptesme.

24 Parquoy à ce qu'ils prétendent nous amener à quelque absurdité, nous respondons ainsi : Les enfans recevans le signe de régénération et rénovation, s'ils décèdent de ce monde devant que

venir en aage de cognoissance, s'ils sont des esleus du Seigneur, ils sont régénerez et renouvez par son Esprit comme bon luy semble, selon sa vertu à nous cachée et incompréhensible. S'ils viennent jusques à l'aage qu'ils puissent estre instruits de la doctrine du Baptesme, ils cognoistront comment en toute leur vie ils ne doyvent faire autre chose que méditer ceste régénération, dont ils portent la marque dès leur enfance. Et telle manière aussi faut-il entendre ce que saint Paul enseigne au chapitre VI des Romains et au chapitre II des Colossiens, que par le Baptesme nous sommes ensevelis avec Christ¹. Car en disant ces choses, il n'entend pas qu'elles doyvent précéder le Baptesme : mais seulement enseigne quelle est la doctrine du Baptesme, laquelle se peut aussi bien montrer et apprendre après l'avoir reçu, comme paravant. Comme pareillement Moysse et les Prophètes remonstroient au peuple d'Israël que la Circoncision vouloit dire, jà soit qu'ils eussent esté circoncis jeunes². Pourtant s'ils veulent conclurre que tout ce qui est représenté au Baptesme doit précéder iceluy, leur faute est en cela par trop lourde : vu mesmes que ces choses ont esté écrites aux personnes lesquelles avoyent jà esté baptisées. Autant en faut-il dire de ce qu'escrit saint Paul aux Galatiens : que nous tous qui sommes baptisez, avons vestu Jésus-Christ³. Ce qui est vray. Mais à quelle fin ? Pour vivre d'oresnavant en luy : non pas pource qu'au paravant nous y avons vescu. Et combien que les grans ne doyvent recevoir le signe, que premièrement ils n'ayent intelligence de la chose, il y a diverse raison aux petis enfans, comme il sera dit en un autre lieu. A une mesme fin tend le dire de saint Pierre, que le Baptesme respondant à la figure de l'Arche de Noé, nous est donné à salut⁴. Non point l'ablution extérieure des souillures de la chair, mais response de bonne conscience envers Dieu, qui est par la foy en la résurrection de Jésus-Christ. Si la vérité

1) Rom. VI, 4; Col. II, 12.

2) Deut. X, 16; Jér. IV, 4.

3) Gal. III, 27.

4) 1 Pierre III, 21.

1) Tit. III, 5.

lu Baptême est bon tesmoignage de la conscience devant Dieu : quand cela sera éparé, que reste-il plus qu'une chose vaine et de nulle importance ? Parquoy si les petits enfans ne peuvent avoir ceste bonne conscience, leur Baptême n'est que vanité et fumée. En cela ils se trompent tousjours, qu'ils veulent préciser que la vérité sans quelque exception précède le signe. Lequel erreur nous avons abondamment ci-devant rénuté. Car la Circoncision, pourtant si elle estoit baillée aux petits enfans, ne missoit point d'estre Sacrement de la justice de la foy, de pénitence et régénération. Si ces choses eussent esté incompatibles, Dieu n'eust pas fait telle ordonnance. Mais en nous enseignant que la substance de la Circoncision est telle, et cependant l'assignant aux petits enfans, il nous monstre assez que touchant ces points-là, elle leur est baillée pour le temps advenir. Doncques la vérité présente qu'il nous faut considérer au Baptême, quand il est donné aux petits enfans, c'est qu'il est testification de leur salut en scellant et confirmant l'alliance le Dieu sur eux. Pourtant, toutes telles raisons ainsi démenées, ne sont que déraisons de l'Ecriture, comme chacun peut veoir. *

22 Nous traiterons en brief les autres arguments, lesquels se peuvent démesler sans grande difficulté. Ils allèguent que le Baptême est un tesmoignage de la rémission de nos péchez : ce que nous accordons, et disons que par ceste raison il appartient aux petits enfans. Car estans pécheurs comme ils sont, ils ont besoin le pardon et rémission de leurs macules. Or puis que le Seigneur testifie qu'il veut faire miséricorde à cest aage, pourquoy luy refuserons-nous le signe qui est moindre que la chose ? Parquoy nous retournons l'argument contre eux. Le Baptême est signe de la rémission des péchez : les enfans ont rémission de leurs péchez. Le signe doncques, qui doit suivre la chose, à bon droict leur est communiqué. Ils produisent ce qui est écrit au chapitre V des Ephésiens, que nostre Seigneur a purgé son Eglise par le lavement d'eau en la parole de

vie¹. Ce qui fait encores contre eux : car de cela nous déduisons telle raison : Si nostre Seigneur veut que la purgation qu'il fait de son Eglise, soit testifiée et confirmée par le signe du Baptême, et les petits sont de l'Eglise, puis qu'ils sont contez au peuple de Dieu, et appartiennent au royaume des cieus : il s'ensuyt doncques qu'ils doyvent recevoir le tesmoignage de leur purgation, comme le reste de l'Eglise. Car saint Paul sans nulle exception comprend généralement toute l'Eglise, quand il dit que nostre Seigneur l'a purgée par le Baptême. De ce qu'ils allèguent du chapitre XII de la première épistre aux Corinthiens, que par le Baptême nous sommes incorporez en Christ², on en peut autant déduire. Car si les petits enfans appartiennent au corps de Christ, comme il appert de ce qui a esté dit : il est doncques convenable qu'ils soyent baptisez, pour estre joints à leurs membres. Voilà comme ils bataillent vivement contre nous avec tant de passages qu'ils accumulent sans sens, sans propos, sans intelligence.

23 Après, par la pratique des Apostres, ils veulent monstre comment il n'y a que les grans qui soyent capables de recevoir le Baptême. Car saint Pierre, disent-ils, estant interrogé de ceux qui se vouloyent convertir à nostre Seigneur, que c'est qu'ils avoyent à faire : il leur respond qu'ils fcent pénitence et qu'un chacun d'eux soit baptisé en la rémission de leurs péchez³. Semblablement, quand l'Eunuque demande à saint Philippe, s'il n'est pas loisible qu'il soit baptisé : il luy respond, Ouy bien, moyennant qu'il croye de tout son cœur⁴. De cela ils concluent que le Baptême n'est ordonné sinon pour ceux qui ont foy et repentance, et qu'on ne le doit ottroyer à nuls autres. Mais s'il est question d'y aller en ceste sorte, par le premier passage on trouveroit que la repentance suffiroit seule, veu qu'il n'y est fait mention aucune de la foy : et par le second, que la foy seule seroit assez, veu que la repentance n'y est point requise. Ils me diront que l'un des passages aide à l'autre :

1) Ephés. V, 26.

2) Act. II, 27, 28.

3) 1 Cor. XII, 13.

4) Act. VIII, 36, 37.

et parlant qu'il les faut joindre pour en avoir bonne intelligence. Et semblablement nous disons que pour bien tout accorder, il faut assembler les autres passages, lesquels nous peuvent despescher de ceste difficulté, d'autant que le droict sens de l'Ecriture souventesfois dépend de la circonstance. Nous voyons doncques que ces personnages, lesquels interroguent de ce qu'ils ont à faire pour se réduire au Seigneur, sont en aage d'intelligence. De tels nous ne disons pas qu'ils doyvent estre baptisez, sinon que premièrement on ait tesmoignage de leur foy et repentance, telle qu'on peut avoir entre les hommes. Mais les petits enfans engendrez des Chrestiens, doyvent bien estre mis en un autre rang. Et qu'il soit ainsi, nous ne le forgeons pas au plaisir de nostre cerveau, mais avons certaine assurance de l'Ecriture, pour y mettre une telle différence. Nous voyons que si quelqu'un anciennement se rangeoit avec le peuple d'Israël pour servir au Dieu vivant, il falloit que devant que recevoir la Circoncision, premièrement il receust la Loy, et fust endoctriné de l'alliance que nostre Seigneur avoit avec son peuple : pource qu'il n'estoit pas de sa nature comprins en la nation judaïque, à laquelle ce Sacrement appartenoit.

24 Comme mesmes le Seigneur envers Abraham ne commence point par là, de le faire circoncir sans sçavoir pourquoy, mais il l'instruit de l'alliance laquelle il veut confermer par la Circoncision : et après qu'il a creu à la promesse, lors il luy ordonne le Sacrement. Pourquoy est-ce doncques qu'Abraham ne reçoit point le signe, sinon après la foy, et Isaac son fils le reçoit devant que rien entendre ? Pource que l'homme d'aage n'estant encores participant de l'alliance du Seigneur, pour y entrer doit premièrement sçavoir quelle elle est. Le petit enfant engendré de luy, estant héritier de l'alliance par succession, comme la promesse faite au père le porte, à bon droict est capable du signe, sans entendre quelle est la signification. Or pour le dire plus brièvement et plus clairement, puis que l'enfant du fidèle est participant de l'alliance de Dieu sans intelli-

gence, il ne doit point estre débouté du signe, mais en est capable sans que l'intelligence y soit requise. C'est la raison pourquoy nostre Seigneur dit, que les enfans sortis de la lignée d'Israël luy ont esté engendrez comme ses propres enfans¹ : se réputant le Père de tous les enfans de ceux ausquels il avoit promis estre leur Dieu, et le Dieu de leur semence. Celuy qui est infidèle, nay d'infidèles, jusques à ce qu'il vienne à cognoissance de Dieu est estranger de l'alliance. Et pourtant ce n'est pas de merveille s'il n'a communication au signe : car ce seroit à fausses enseignes. Ainsi dit saint Paul, que les Gentils du temps de leur idolâtrie estoient sans Testament ny alliance². La chose maintenant me semble bien assez claire : c'est que les gens d'aage, qui se veulent réduire à nostre Seigneur, ne doyvent estre receus au Baptisme sans foy et repentance : veu que c'est la seule entrée qu'ils ont en l'alliance, laquelle est marquée par le Baptisme. Les enfans descendus des Chrestiens, ausquels elle appartient en héritage par la vertu de la promesse, pour ceste seule cause sont idoines d'y estre admis. Autant faut-il dire de ceux qui confessoient leurs fautes et offenses pour estre baptisez de Jehan³, veu qu'en eux nous ne voyons autre exemple, sinon celuy que nous voudrions observer. Car s'il venoit quelque Juif, Turc, ou Payen, nous ne luy voudrions communiquer le Baptisme devant que l'avoir deuement instruit, et avoir sa confession telle qu'en pensissions estre satisfaits. Car combien qu'Abraham n'ait esté circoncis qu'après avoir esté instruit, cela ne porte point préjudice que les enfans après luy ne soyent circoncis sans instruction, jusques à tant qu'ils en soient capables.

25 Mais encores pour monstrier que la nature du Baptisme est telle qu'elle requiert une régénération présente, ils prennent tesmoignage de ce qui est dit au chapitre III de saint Jehan, Quiconques ne sera régénéré d'eau et de l'Esprit, il n'entrera point au Royaume cé-

(1) Genèse. XVI, 30 ; XXIII, 37.

(2) Ephés. II, 12.

(3) Math. III, 6.

este¹. Voylà, disent-ils, comment nostre Seigneur appelle le Baptisme : Régénération. Si doncques ainsi est que les enfans soyent incapables d'estre régénerez, comment seront-ils idoines à recevoir le Baptisme, qui ne peut estre sans cela ? Premièrement, ils s'abusent en ce qu'ils réfèrent ce propos au Baptisme, pource qu'il est là fait mention d'eau. Car après que Jésus-Christ a déclaré à Nicodème la corruption de nostre nature, et a dit qu'il nous faisoit renaistre : pource que Nicodème imaginoit une seconde natiuité du corps, il démontre la façon comment Dieu nous régénère, asçavoir en eau et en Esprit : comme s'il disoit, Par l'Esprit, qui en purgeant et arrousant les âmes, a l'office d'eau. Je pren doncques simplement l'eau et l'Esprit pour l'Esprit qui est eau. Et n'est point ceste forme de parler nouvelle : car elle convient avec une autre qui est au chapitre III de saint Matthieu où Jehan-Baptiste dit, Celuy qui me suit, est celuy qui baptise au saint Esprit et au feu². Comme doncques baptiser du saint Esprit et de feu, est donner le saint Esprit, lequel a la nature et propriété de feu, en régénérant les fideles, ainsi Renaistre par l'eau et l'Esprit, n'est autre chose que recevoir la vertu du saint Esprit, lequel fait en l'âme ce que l'eau fait au corps. Je sçay bien que les autres interprètent autrement ce passage : mais je ne doute pas que ce ne soit yci le vray sens et naturel, veu que l'intention de Christ n'est autre chose, que d'avertir qu'il nous faut desvestir de nostre propre nature, pour aspirer au royaume des cieux. Combien que si je vouloye en badinant caviller à leur façon, j'auroye à répliquer que quand nous leur aurons otroyé tout ce qu'ils demandent, il s'ensuyvra que le Baptisme précède foy et repentance, veu qu'en la sentence de Christ il est mis en ordre devant le mot d'Esprit. Il n'y a doute qu'il ne soit là parlé des dons spirituels. Or s'ils suivent le Baptisme, j'ay gagné ce que je préten. Mais laissons tous subterfuges, contentons-nous de la simple interpré-

tation que j'ay amenée : asçavoir qu'il n'y a nul jusques à ce qu'il soit régénéré d'eau vive, n'entrera au Royaume des cieux.

26 D'avantage, il appert encores par autre raison, que leur glose ne doit estre admise : veu que tous ceux qui n'auroient esté baptisez, seroient exclus du royaume de Dieu. Or je présuppose que leur opinion fust tenue de ne point baptiser les petis enfans : que diroyent-ils d'un jeune enfant, qui auroit esté instruit droictement en nostre foy, s'il venoit à trespasser devant qu'on eust loisir de le baptiser ? Nostre Seigneur dit, que quiconques croit au Fils, il a la vie éternelle, et ne viendra en condamnation, mais est jà passé de mort à vie¹. Nulle part il ne damne ceux qui n'auront point esté baptisez. Ce que n'entendons estre dit en contemnement du Baptisme comme si on le pouvoit négliger : mais seulement nous voulons monstrier qu'il n'est pas tellement nécessaire, que celui ne soit excusable de ne l'avoir point receu, qui aura eu empeschement légitime. Au contraire, selon leur exposition, tous tels seroient condamnez sans exception : jà soit qu'ils eussent la foy, par laquelle nous possédons Jésus-Christ. Mais encores sans cela ils condamnent tous les petis enfans, ausquels ils desnient le Baptisme, qu'ils disent estre nécessaire à salut. Maintenant qu'ils accordent leur dire avec la Parole de Christ, par laquelle le Royaume céleste leur est adjudgé². Et encores que nous leur concédions tout ce qu'ils demandent, si est leur illation fausse, et prise d'une fausse et folle raison, que les enfans ne peuvent estre régénerez : comme il appert de la déduction ci-dessus traitée amplement : c'est, que sans la régénération il n'y a nulle entrée au royaume de Dieu, ne pour les petis ne pour les grans. Or puis qu'il y en a de ceux qui décèdent petis enfans, qui sont héritiers du royaume de Dieu, il s'ensuyt bien qu'ils sont paravant régénerez. Le reste des choses signifiées a lieu en eux, au temps que le Seigneur aura disposé pour leur en donner la cognoissance.

1) Jean III,

2) Matth. III, 11.

1) Jean V, 24.

2) Matth. XIX, 16.

27 Sur tout, pour faire leur grand bouclier, et comme la principale forteresse de leur opinion, ils allèguent la première institution du Baptême laquelle ils disent avoir esté faite par les paroles escrites au dernier de saint Matthieu, Allez : instruisez toutes nations, les baptisans au nom du Père et du Fils et du saint Esprit : les enseignans de garder tout ce que je vous ay commandé¹. A quoy ils joignent ce passage du dernier de saint Marc, Qui croira et sera baptisé, il sera sauvé². Voylà, disent-ils, comment nostre Seigneur commande d'instruire devant que baptiser, et monstre que la foy doit précéder le Baptême. Et de fait, nostre Seigneur a bien monstre cela par son exemple, lequel n'a point esté baptisé jusques en l'aage de trente ans³. En cest endroit ils faillent en beaucoup de sortes. Car c'est un erreur trop évident, de dire que le Baptême ait esté lors premièrement institué, lequel avoit duré tout le temps de la prédication de Jésus-Christ. Puis doncques qu'il avoit esté institué devant qu'estre en usage : comment dirous-nous que si long temps après, la première institution en ait esté faite? Parquoy c'est en vain qu'ils taschent de prendre la première ordonnance, pour nous limiter la doctrine du Baptême à ce passage précisément. Toutesfois, laissant là ceste faute, considérons combien sont fortes leurs raisons. Or elles ne serrent pas tant que n'en peussions bien échapper, s'il estoit mestier de tergiverser. Car puis qu'ils se fondent si estroitement sur l'ordre et la disposition des mots, prétendans qu'il faut instruire premièrement que baptiser, et croire devant que recevoir le Baptême, pource qu'il est dit, Instruisez et baptisez : item, Qui croira et sera baptisé : par mesme raison il nous seroit loisible de répliquer qu'il faut baptiser devant qu'enseigner à garder les choses que Jésus a commandées : veu qu'il est dit : Baptisez, les enseignans de garder tout ce que je vous ay commandé. Ce qu'aussi nous avons monstre en l'autre sentence n'agüeres alléguée, touchant

d'estre régénéréz d'eau et d'Esprit : car nous leur prouverons bien ainsi, que le Baptême devoit précéder la régénération spirituelle, puis qu'il est nommé devant : car il n'est pas dit, Qui sera régénéré d'Esprit et d'eau : mais d'eau et d'Esprit.

28 Leur argument semble desjà advis aucunement abatu. Encores néanmoins ne nous arrêtons-nous pas là : ayant response pour défendre la vérité, beaucoup plus certaine et solide : c'est que le principal mandement que baille yci nostre Seigneur à ses Apostres : est d'annoncer l'Evangile : auquel il adjouste le ministère de baptiser, comme une dépendance de leur propre commission et principale charge. Pourtant il n'est yci parlé du Baptême, sinon d'autant qu'il est conjoint à la doctrine et prédication : comme il se pourra mieux entendre par plus longue déduction. Le Seigneur doncques envoie ses Apostres pour instruire les hommes de toutes nations de la terre. Et lesquels? il est certain qu'il n'entend sinon ceux qui sont capables de recevoir doctrine. Après il dit que tels, après avoir esté instruits, doyvent estre baptisez. Et en poursuivant son propos, il dit que tels, en croyant et estant baptisez, seront sauvez. Est-il yci fait mention des petis enfans, ny en une part ny en l'autre? Quelle forme doncques d'arguer est ceste-ci dont ils usent? Les gens d'age doyvent estre instruits, et croire devant qu'estre baptisez : le Baptême doncques n'appartient point aux petis enfans. Qu'ils se tormentent tant qu'ils voudront : ils ne peuvent tirer autre chose de ce passage, sinon qu'on doit prescher l'Evangile à ceux qui sont capables d'ouyr, devant que les baptiser, puis que de tels seulement il est question. C'est doncques bien pervertir les paroles du Seigneur, sous ombre de cela exclurre les petis enfans du Baptême.

29 Et afin que chacun puisse toucher au doigt leurs fallaces, je monstrey par similitude en quoy elles gisent. Quand saint Paul dit que quiconques ne travaillera, qu'il ne mange¹ : si de cela

1) Matth. XXVIII, 10. 2) Marc XVI, 16.

3) Matth. III, 13; Luc III, 23.

1) 2 Thess. III, 10.

quelqu'un vouloit inférer que les petits enfans ne doyvent point estre nourris, ne seroit-il point digne de la moquerie de tout le monde? Pourquoi? Pourtant que ce qui est dit d'une partie, il le tireroit généralement à tous. Or ces bons personnages n'en font pas moins en ceste matière; car ce qui est dit spécialement des grans, ils le rapportent aux petis, pour en faire une reigle générale. Touchant de l'exemple de nostre Seigneur, il ne les peut en rien favoriser. Il n'est baptisé que jusques à l'aage de trente ans¹. Mais c'est pource que lors il veut commencer sa prédication, et par icelle fonder le Baptesme : lequel avoit desjà esté commencé par Jehan. Voulant doncques instituer le Baptesme en sa doctrine dès le commencement, pour le mieux authoriser il le sanctifie premièrement en son corps, voire au temps qu'il cognoissoit estre propre et convenable à ce faire : asçavoir voulant commencer à exécuter la charge à luy commise. En somme, ils n'arracheront autre chose, sinon que le Baptesme a eu son origine de la prédication de l'Evangile. Et si bon leur semble d'assigner le terme de trente ans, pourquoy doncques ne l'observent-ils, mais reçoivent au Baptesme tous ceux qui ont desjà assez prouffité comme il leur semble? Mesmes Servet l'un de leurs maistres, pource qu'il insistoit opiniastrement sur les trente ans, fut decouvert s'estre vanté desjà en l'aage de vingt ans d'estre Prophète. Comme si c'estoit une chose supportable, qu'un homme se vante d'estre Docteur en l'Eglise, devant qu'il en soit membre pour y estre novice.

30 Ils nous objectent que par mesme raison la Cène devroit estre communiquée aux petis enfans, lesquels nous ne voulons recevoir à icelle. Comme si la diversité n'estoit pas assez expressément notée en l'Ecriture, voire en toutes manières. Je confesse que cela s'est fait en l'Eglise ancienne, comme il appert par quelques passages des Docteurs. Mais ceste coustume a esté abolie justement et à bon droit. Car si nous considérons la nature et propriété du Baptesme, nous

trouverons que le Baptesme est la première entrée que nous avons pour estre recognus membres de l'Eglise, et avoir lieu entre le peuple de Dieu. Pourtant il est le signe de nostre régénération et nativité spirituelle, par laquelle nous sommes faits enfans de Dieu. Au contraire, la Cène a esté ordonnée pour ceux qui ayans passé la première enfance, sont capables de viande solide. A quoy nous avons la parole du Seigneur fort évidente. Car quant au Baptesme, elle ne met nulle distinction d'aage : mais elle ne permet pas la Cène estre communiquée sinon à ceux qui peuvent discerner le corps du Seigneur, qui se peuvent examiner et esprouver, qui peuvent annoncer la mort du Seigneur¹. Voudrions-nous chose plus ouverte que cela? Qu'un chacun s'esprove soy-mesme, puis qu'il mange de ce pain, et boyve de ce calice². Il faut doncques que la probation précède, laquelle ne peut estre aux petis enfans. Item, Qui en mange indignement, il prend sa condamnation, ne discernant point le corps du Seigneur³. S'ils n'en peuvent estre participans dignement, sinon avec approbation, ce ne seroit pas humainement fait à nous, de donner aux petis enfans de la poison, au lieu de nourriture. Item, Vous ferez ceci en commémoration de moy. Pourtant toutesfois que vous prendrez de ce pain, et beuvrez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur. Comment pourroyent annoncer la mort du Seigneur les enfans qui ne peuvent encores parler? Toutes ces choses ne sont pas requises au Baptesme : pourtant la différence est grande entre ces deux signes, laquelle mesmes a esté observée sous le Vieil Testament aux signes semblables et respondans à ceux-ci. Car la Circoncision, laquelle estoit au lieu du Baptesme, estoit destinée aux petis enfans : mais l'Agneau paschal, pour lequel maintenant nous avons la Cène, n'appartenoit à autres enfans, sinon à ceux qui pouvoient interroguer quelle en estoit ceste signification⁴. Si ces povres gens avoyent un grain de bon sens ils

1) Matth. XXVII, 16; Luc XXII, 19.

2) 1 Cor. XI, 28.

3) 1 Cor. XI, 29.

4) Gen. XVII, 12; Ex. XII, 26.

1) Luc III, 22.

ne seroyent pas tant aveugles, de n'apercevoir ces choses, lesquelles se montrent d'elles-mêmes à l'œil.

34 Combien qu'il me fasche d'amasser tant de resveries frivoles qui pourront envyrer les lecteurs, toutesfois pource que Servet se meslant aussi de mesdire du Baptesme des petis enfans, a culdé amener de fort belles raisons, il sera besoin de les rabatre brièvement. Il prétend que les signes donnez par Christ estans parfaits, requièrent que ceux qui s'y présentent soient aussi parfaits ou capables de perfection. La solution est aisée : puis que la perfection du Baptesme s'estend jusques à la mort, qu'il confond tout ordre, la restreignant à un jour et à une minute de temps. J'adjouste aussi qu'il se montre trop sot, cherchant perfection en l'homme au premier jour de son Baptesme, où nous sommes conviez d'y tendre journellement tout le temps de nostre vie. Il objecte que les Sacremens de Jésus-Christ sont donnez pour mémoriaux, afin que chacun se souviene que nous sommes ensevelis avec luy. Je respon que ce qu'il a controuvé de sa teste n'a pas besoin d'estre réfuté. Qui plus est, il appert par les mots de saint Paul, que ce qu'il veut tirer au Baptesme, est particulier à la Cène : asçavoir que chacun s'examine¹. Car on ne trouvera pas que jamais il ait esté rien dit de semblable du Baptesme. Dont nous concluons que les petis enfans qui ne sont encores capables d'examen, ne laissent pas d'estre deuement baptisez. Quant à ce qu'il objecte, que tous ceux qui ne croyent point au Fils de Dieu demeurent en la mort, et que l'ire de Dieu demeure sur eux², et par ainsi que les enfans qui ne peuvent croire, demeurent plongez en leur damnation : je respon qu'il n'est point parlé en ce passage de la coulpe générale, à laquelle Adam nous a tous obligez : mais que Jésus-Christ menace les contempteurs de l'Evangile, qui rejettent fièrement et avec rébellion la grâce qui leur est offerte : ce qui n'appartient de rien aux petis enfans. J'oppose aussi une raison contraire, c'est que

tous ceux qui sont bénis de Christ, sont exemptez de la malédiction d'Adam, et de l'ire de Dieu. Or il a bñit les petis enfans, comme il est notoire : il s'ensuyt doncques qu'il les délivre de mort. Il allègue faussement ce qui ne se trouvera nulle part en l'Ecriture, que celui qui est nay de l'Esprit, oit la voix de l'Esprit. Mais encores que nous luy callions ceste faute, il ne pourra tirer autre chose, sinon que les fidèles sont induits à suyvre Dieu selon que l'Esprit besongne en eux. Or c'est un vice trop lourd, de tirer également à tous ce qui est dit de quelque nombre. Il objecte en quatrième lieu : puis que ce qui est sensuel précède³, que le Baptesme qui est spirituel n'a pas son temps opportun jusques à ce que l'homme soit renouvelé. Or combien que je confesse que toute la lignée d'Adam estant charnelle apporte sa condamnation du ventre de la mère : toutesfois je nie que cela empesche que Dieu n'y remédie sitost que bon luy semble. Car Servet ne me monstrera pas qu'il y ait terme assigné, auquel la nouveauté de la vie spirituelle doyye commencer. Saint Paul tesmoigne, combien que les enfans des fidèles soyent de nature en mesme perdition que les autres, que toutesfois ils sont sanctifiez par grâce supernaturelle⁴. Il amene puis après une allégorie : c'est que David montant en la forteresse de Sion, ne mena point avec soy les aveugles, ne les boiteux, mais des vaillans gendarmes⁵. Mais si je luy rejette en barbe la parabole, où il est dit que Dieu convie à son banquet les aveugles et les boiteux⁶, comment se despestrera-t-il de ce nœud ? Je demande plus outre, si les boiteux et aveugles n'avoient point combattu desjà au paravant avec David. Dont il s'ensuyt qu'ils estoient de l'Eglise. Mais c'est chose superflue d'insister plus long temps yci, veu que ce n'est qu'une fausseté controuvée par luy. S'ensuyt une autre allégorie : c'est que les Apostres ont esté pescheurs des hommes⁷, non pas des petis enfans. Je luy demande à l'opposite, que veut dire ceste sentence

1) Cor. XI, 28, 29.

2) Jean III, 36.

3) 1 Cor. XV, 46.

4) 2 Sam. V, 8.

5) Math. IV, 19.

6) 1 Cor. VII, 16.

7) Luc XIV, 31.

de Jésus-Christ, que l'Evangile est une rets pour attrire toute sorte de poisons¹. Mais pource que je ne pren point plaisir à me jouer des choses saintes, je respon, quand la charge d'enseigner les grans a esté commise aux Apostres, qu'il ne leur a pas esté défendu de baptiser les petis. Combien que je voudroye encores sçavoir de luy, veu que le mot grec dont use l'Evangéliste, signifie toutes créatures humaines, pourquoy il en exclud les petis enfans. Il allègue, puis que les choses spirituelles se doyvent approprier aux spirituels², que les enfans qui ne sont point spirituels, ne sont non plus idoines à estre receus au Baptisme. Mais en premier lieu il corrompt meschamment la sentence de saint Paul. Il est question de la doctrine. Pource que les Corinthiens se plaisoyent par trop en leur subtilité, saint Paul rédargue leur bestise en ce qu'il leur faloit encores enseigner les rudimens de la Chrestienté. Qui est-ce qui inférera de là, qu'il fale refuser le Baptisme aux petis enfans, lesquels Dieu se dédle par son adoption gratuite, combien qu'ils soyent nais de a chair. Quant à ce qu'il objecte, que s'ils sont nouveaux hommes comme nous fisons, ils devroyent estre nourris de riande spirituelle : la solution est facile, c'est qu'ils sont receus au troupeau de Jésus-Christ par le Baptisme, et que ceste marque de leur adoption suffit, jusques à ce qu'ils grandissent pour porter a viande ferme. Et ainsi, qu'il faut attendre le temps de l'examen, lequel Dieu requiert notamment en la Cène. Il objecte d'avantage, que Christ convie à la Cène tous ceux qui sont siens. Je respon au contraire, qu'il n'y admet sinon ceux qui sont desjà appareillez à célébrer la mémoire de sa mort. Dont il s'ensuyt que les enfans, lesquels il a bien daigné recevoir entre ses bras, ne laissent pas d'estre de l'Eglise, combien qu'ils demeurent en leur degré inférieur. A ce qu'il réplique que c'est une chose monstrueuse, qu'un homme estant nay ne mange point : je respon que les âmes sont autrement repeues qu'en mangeant le pain visible

de la Cène : et pourtant que Jésus-Christ ne laisse pas d'estre pain des petis enfans, combien qu'ils s'abstiennent du signe extérieur, qu'il y a autre raison au Baptisme, par lequel seulement la porte leur est ouverte en l'Eglise. Il amaine ceste sentence, qu'un bon mesnager distribue la portion à sa famille en temps opportun³ : ce que je confesse. Mais de quelle autorité, et à quel tiltre nous déterminera-il le temps du Baptisme, pour prouver qu'on ne le puisse donner en temps opportun aux petis enfans? Il amaine aussi le commandement que fait Jésus-Christ à ses Apostres, de courir à la moisson quand les champs blanchissent⁴ : mais à quel propos? Nostre Seigneur Jésus pour mieux inciter ses Apostres, afin qu'ils s'esvertuent tant mieux à faire leur office, leur propose que le fruit de leur labour est présent : peut-il inférer de là qu'il n'y ait temps meur ne propre pour le Baptisme, sinon en moisson? L'onzième raison est, qu'en l'Eglise primitive tous Chrestiens estoyent nommez Disciples⁵ : et par ainsi, que les petis enfans ne peuvent estre du nombre. Mais nous avons desjà veu combien sa déduction est sottie, en concluant de tous, ce qui est seulement prononcé d'une partie. Saint Luc appelle Disciples ceux qui avoyent esté desjà enseignez, et faisoyent profession de Chrestienté : comme sous la Loy les Juifs estoyent disciples de Moyse, voire ceux qui estoyent parvenus en aage : mais il ne s'ensuyt pas de là, que les petis enfans fussent estrangers, lesquels Dieu a testifié estre ses domestiques, et les a tenus pour tels. Il allègue que tous Chrestiens sont frères : et puis que nous ne donnons point la Cène aux petis enfans, que nous ne les tenons pas de ce rang. Pour response je revien tousjours à ce principe, que nul n'est héritier du royaume des cieux, qu'il ne soit membre de Jésus-Christ. Au reste, que l'embrassement dont il a honoré les petis enfans, a esté une vraye marque de leur adoption, par laquelle il les a conjointts avec les grans. Ce que pour un temps ils sont forclos de la Cène, cela n'empesche

1) Matth. XIII, 47.

2) 1 Cor. II, 13.

3) Matth. XXIV, 44.

4) Jean IV, 35.

5) Act. XI, 26.

pas qu'ils n'appartiennent au corps de l'Eglise. Et de faict, le brigand estant converti en la croix¹, n'a pas laissé d'estre frère des fidèles, combien que jamais il ne soit approché de la Cène. Il adjouste que nul n'est fait nostre frère, que par l'Esprit d'adoption, lequel n'est donné que par l'ouye de la foy². Je respon que tousjours il retombe de son asne, appliquant mal et sottement aux petis enfans ce qui n'est dit que des gens aagez. Car saint Paul monstre là, que Dieu use de ceste façon ordinaire pour appeler ses esleus à la foy : c'est de leur susciter des bons Docteurs, par le labeur et instruction desquels il leur tend la main. Mais qui est-ce qui luy osera imposer loy, qu'il n'incorpore en Jésus-Christ d'une autre façon secrette les petis enfans? Ce qu'il allègue, que Corneille le Centenier a esté baptisé ayant desjà receu le saint Esprit, c'est une sottise trop lourde, de faire une reigle générale d'un exemple singulier. Ce qui appert par l'Eunuque et les Samaritains³, ausquels Dieu a tenu un ordre divers, voulant qu'ils fussent baptisez devant que leur donner le saint Esprit. La quinzième raison est de nulle saveur. Il dit que nous sommes faits dieux par régénération. Or est-il ainsi que ceux ausquels la Parole de Dieu est donnée, sont dieux⁴ : ce qui ne compète pas aux petis enfans. Ce qu'il forge une déité aux fidèles, est une de ses resveries, laquelle je ne débatray point pour ceste heure : mais c'est une impudence trop désespérée à luy, de tirer ainsi par les cheveux le passage du Pseaume. Jésus-Christ expose ce passage que les Roys et gens de justice sont nommez Dieux, pource qu'ils sont ordonnez de luy en leur estat. Ce Docteur subtil, pour surmonter le Fils de Dieu, tire à la doctrine de l'Evangile ce qui est dit de la charge particulière des Magistrats, pour exterminer de l'Eglise les petis enfans. Il objecte derechef, que les petis enfans ne peuvent estre réputez nouvelles créatures, d'autant qu'ils ne sont point engendrez par la Parole. Je n'ay point honte de réitérer

ce que j'ay souvent dit : asçavoir que la doctrine de l'Evangile est semence incorruptible¹ pour régénérer ceux qui sont suffisans à la comprendre : mais quand l'aage n'est pas encores pour estre enseigné, que Dieu tient ses degrez pour régénérer ceux qu'il a adoptez. Il retourne encores à ses allégories, disant que sous la Loy les bestes n'estoyent pas offertes incontinent qu'elles estoyent sorties du ventre. S'il estoit licite de tirer ainsi les figures à nostre poste, je respon que tous premiers-nais ouvrans la matrice, estoyent de leur naissance consacrez à Dieu² : item, que notamment il estoit commandé d'offrir un agneau d'un an³. Dont il s'ensuyt qu'il ne faut point attendre aage d'homme pour sanctifier les enfans à Dieu : mais qu'ils luy doyvent estre réservez et appropriez dès leur naissance. Il débat d'avantage, qu'on ne peut venir à Christ, qu'on n'ait esté préparé par Jehan-Baptiste. Voire, comme si l'office de Jehan-Baptiste n'eust pas esté temporel. Mais encores que je luy quitte cela, il n'y avoit nulle telle préparation aux petis enfans, lesquels Jésus-Christ embrasse et bénit. Pourtant, qu'il s'en aille avec son faux principe et controuvé. Finalement, il amaine pour advocat Mercure, surnommé Souverainement trèsgrand, et les Sibylles, lesquels disent que les lavemens ne conviennent qu'à ceux qui sont desjà grans. Voylà en quelle estime et révérence il a le Baptisme de Christ, lequel il range et assujettit aux cérémonies des gens profanes : tellement qu'il ne soit licite d'en user, sinon comme il plaira à un disciple de Platon. Mais l'autorité de Dieu nous est bien pardessus, auquel il a pleu de dédier à soy les petis enfans : voire les sanctifiant avec signe solennel, duquel ils ne comprenoient point encores la force. Et n'estimons pas qu'il soit licite d'emprunter reigle des expiations des Payens, laquelle change en nostre Baptisme la loy inviolable que Dieu a établie en la Circuncision. Pour conclusion, il argue que s'il est licite de baptiser sans intelligence, le Baptisme que font les petis en-

1) Luc XXIII, 42.

2) Rom. X, 17.

3) Act. X, 44, VIII, 17, 38.

4) Jean X, 33.

1) 1^{re} Pierre I, 23.

2) Ez. XLII, 2.

3) Ez. XLII, 8.

ans en leurs jeux et badinages sera valable. Mais je le renvoye à Dieu pour plaider contre luy, veu qu'il a ordonné que la Circoncision fust commune tant aux grans qu'aux petis, sans attendre que les enfans veinssent en aage d'homme. Puis que tel a esté le commandement de Dieu, malheur sur celuy qui sous telle couleur voudra renverser l'institution sainte et immuable de Dieu. Mais il ne se faut point esbahir si ces esprits réprouvez, comme estans transportez de phrénésie, desgorgent des absurditez tant énormes pour maintenir leurs erreurs, veu que Dieu punit justement par elle forcenerie leur orgueil et obstination. Certes je pense avoir assez évidemment monstré combien les raisons de servet sont débilés, pour aider ses confrères en cest endroit.

32 Ce que nous avons dit est assez suffisant, comme on peut veoir, pour monstrer comment sans raison ne propos ceux-là troublent l'Eglise du Seigneur auxquels esmeuvent questions et débats, afin de réprouver l'observation sainte qui depuis les Apostres a esté gardée diligemment des fideles, puis que nous avons évidemment prouvé qu'elle a certain et asseuré fondement sur la sainte Escriture : et au contraire, avons abondamment réfuté toutes les objections, esquelles ont accoustumé de se faire à l'encontre. Tellement que nous ne doutons point que tous bons serviteurs de Dieu, après avoir leu ce traité, ne soyent pleinement satisfaits, et n'apperçoivent à l'œil que tous les assauts qui se font pour renverser et abolir ceste sainte ordonnance, ne soyent cauteleuses machinations du diable, afin de diminuer le fruit singulier de fiance et consolation que le Seigneur nous a voulu donner par

sa promesse, et obscurcir d'autant la gloire de son nom : laquelle est d'autant plus exaltée, que les largesses de sa miséricorde sont amplement espandues sur les hommes. Car quand le Père céleste visiblement nous testifie par le signe du Baptisme, que pour l'amour de nous il veut avoir esgard à nostre postérité, et estre Dieu de nos enfans, n'avons-nous point bonne matière de nous resjouir, à l'exemple de David, réputans que Dieu prend envers nous la personne d'un bon père de famille, estendant non-seulement sur nous sa providence, mais sur les nostres après nostre mort. En laquelle resjouissance Dieu est singulièrement glorifié. Voylà pourquoy Satan s'efforce de priver nos enfans de la communication du Baptisme : c'est afin que ceste testification que le Seigneur a ordonnée pour nous confermer les grâces qu'il leur veut faire, estant effacée de devant nos yeux, petit à petit nous oublions pareillement la promesse qu'il nous a donnée pour eux. Dont s'ensuyroit non-seulement une ingratitude et mescognoissance de la miséricorde de Dieu envers nous, mais une négligence d'instruire nos enfans en crainte et discipline de sa Loy, et en la cognoissance de son Evangile. Car ce n'est pas petit aiguillon pour nous inciter à les nourrir en vraye piété et obéissance de Dieu, quand nous entendons que dès leur nativité le Seigneur les a receus entre son peuple, pour membres de son Eglise. Parquoy ne rejettans point la grande bénignité de nostre Seigneur, présentons-luy hardiment nos enfans, auxquels il a donné par sa promesse entrée en la compagnie de ceux qu'il advoue pour ses familiers et domestiques de sa maison, qui est l'Eglise chrestienne.

CHAPITRE XVII.

De la sacrée Cène de Jésus-Christ, et que c'est qu'elle nous apporte.

1 Après que Dieu nous a une fois receus en sa famille, et non-seulement pour nous avoir pour serviteurs, mais

pour nous tenir au rang de ses enfans : afin d'accomplir tout ce qui est convenable à un bon Père, et qui a le soin de sa

lignée, quant et quant il prend la charge de nous sustenter et nourrir tout le cours de nostre vie. Mais encores ne se contentant point de cela, il nous a donné un gage pour nous mieux certifier de ceste libéralité, laquelle continue sans fin. Et c'est pourquoy il a donné par la main de son Fils à son Eglise le second Sacrement : asçavoir le banquet spirituel : où Jésus-Christ nous tesmoigne qu'il est pain vivifiant, dont nos âmes soyent nourries et repeues à l'immortalité bienheureuse. Or pource que la cognoissance de ce haut mystère est fort nécessaire, et à cause de sa grandeur requiert une singulière diligence : et à l'opposite que Satan, afin de priver l'Eglise de ce trésor inestimable, l'a desjà de long temps obscurcy, premièrement par nioles et brouées, et puis après par ténèbres fort espesses : outreplus, a esmeu contentions et débats pour en desgouter les hommes : mesmes de nostre temps s'est servy de mesme ruse et artifice : je mettray peine en premier lieu d'exposer la somme de ce qu'il en faut cognoistre, selon la capacité des rudes et idiots : et puis je despescheray les difficultez dont Satan a tasché d'envelopper le monde. Premièrement, les signes sont du pain et du vin, qui nous représentent la nourriture spirituelle que nous recevons du corps et du sang de Jésus-Christ. Car comme Dieu nous régénérant par le Baptême, nous incorpore en son Eglise, et fait siens par adoption : aussi, comme nous avons dit, il accomplit l'office d'un bon père de famille et prouvoyable, en nous eslargissant continuellement viande propre pour nous conserver et maintenir en la vie, à laquelle il nous a engendrez par sa Parole. Or la seule pasture des âmes, est Jésus-Christ. Parquoy le Père céleste nous convie à luy, afin qu'estans repeus de sa substance nous cueillions de jour en jour nouvelle vigueur, jusques à ce que nous parvenions à l'immortalité céleste. Et pource que ce mystère de communiquer à Jésus-Christ est incompréhensible de nature, il nous en monstre la figure et image en signes visibles fort propres à nostre petitesse : mesmes comme s'il nous en donnoit les arres, il

nous le rend aussi asseuré que si nous le voyions à l'œil, d'autant que ceste similitude tant familière entre jusques aux esprits les plus lourds et grossiers : c'est que tout ainsi que le pain et le vin sustentent nos corps en ceste vie transitoire, aussi nos âmes sont nourries de Christ. Nous voyons doncques à quelle fin tend ce Sacrement : asçavoir pour nous asseurer que le corps du Seigneur a tellement esté une fois sacrifié pour nous, que maintenant nous le recevons : et en le recevant, sentons en nous l'efficace de ceste oblation unique qui en a esté faite. Item, que son sang a tellement esté une fois espandu pour nous, qu'il nous est en bruvage perpétuel. Et c'est ce que portent les paroles de la promesse, quand il est dit, Prenez, mangez : ceci est mon corps qui est livré pour vous¹. Il nous est doncques commandé de prendre et manger le corps qui a esté une fois offert pour nostre salut, afin que voyans que nous en sommes faits participans, nous ayons certaine confiance que la vertu de ceste oblation se démontrera en nous. Et pourtant il appelle le calice Alliance de son sang. Car entant qu'il appartient à la confirmation de nostre foy, toutes fois et quantes qu'il nous donne son sacré sang à boire, il renouvelle aucunement, ou plusieurs continue l'alliance avec nous, laquelle il a ratifiée en iceluy.

2 Nos âmes peuvent prendre et recueillir de ce Sacrement une grande douceur et fruit de confiance : c'est que nous recognoissons Jésus-Christ estre tellement incorporé en nous, et nous aussi en luy, que tout ce qui est sien nous le pouvons appeler nostre : et tout ce qui est nostre, nous le pouvons nommer sien. Parquoy, nous nous osons promettre asseurement que la vie éternelle est nostre, et que le Royaume des cieux ne nous peut faillir, non plus qu'à Jésus-Christ mesme. D'autre part, que par nos péchez ne pouvons estre damnés non plus que luy : puis qu'il nous en a absous, voulant qu'ils luy fussent imputés comme s'ils eussent esté siens. C'est

¹ Jean VI, 51 ; Math. XXVI, 26 ; Marc XIV, 22 ; Luc XXII, 19 ; 1 Cor. XI, 24.

l'eschange admirable que de sa bonté infinie il a voulu faire avec nous, qu'en recevant nostre povreté, il nous a transféré ses richesses : en portant nostre débilité sur soy, il nous a confermez de sa vertu : en prenant nostre mortalité, il a fait son immortalité nostre : qu'en recevant le fardeau de nos iniquitez, duquel nous estions oppressez, il nous a donné sa justice pour nous appuyer sur icelle : en descendant en terre, il a fait voye au ciel : en se faisant fils d'homme, il nous a faits enfans de Dieu.

3 Toutes ces choses nous sont tant pleinement promises de Dieu en ce Sacrement, qu'il nous faut estre certains et assurez qu'aussi vrayement elles nous y sont démontrées, que si Jésus-Christ mesme en personne nous y estoit visiblement à l'œil présenté, et sensiblement y estoit touché. Car ceste parole ne nous peut faillir ne mentir. Prenez, mangez et beuvez : ceci est mon corps qui est livré pour vous : ceci est mon sang qui est espandu pour la rémission de vos péchez. En commandant qu'on prene, il signifie qu'il est nostre : en commandant qu'on mange et boyve, il monstre qu'il est fait une mesme substance avec nous. Quand il dit, Ceci est mon corps qui est livré pour vous : ceci est mon sang qui est espandu pour vous : il nous déclare et enseigne qu'ils ne sont pas tant siens que nostres, puis qu'il les a prins et laissez non pour sa commodité, mais pour l'amour de nous, et pour nostre proufit. Et nous faut diligemment observer que la principale et quasi totale force et saveur du Sacrement gist en ces mots, Qui est livré pour vous, Qui est espandu pour vous : car autrement il nous serviroit de bien peu que le corps et le sang de Jésus-Christ nous fussent maintenant distribuez s'ils n'avoient esté une fois livrez pour nostre rédemption et salut. Et pourtant ils nous sont représentez sous pain et vin, pour nous apprendre et monstre que non-seulement ils sont nostres, mais aussi qu'ils nous sont pour vie et nourriture. C'est ce qu'avons dit ci-devant, que par les choses corporelles qui nous sont proposées aux Sacremens, nous devons estre con-

duits selon quelque proportion et similitude aux choses spirituelles. Car quand nous voyons le pain nous estre présenté pour signe et Sacrement du corps de Jésus-Christ, il nous faut incontinent prendre ceste similitude, Qu'ainsi que le pain nourrit, sustente et conserve la vie de nostre corps, aussi le corps de Jésus-Christ est la viande et la nourriture pour conservation de nostre vie spirituelle. Et quand nous voyons le vin nous estre offert pour signe de son sang, il nous faut penser tout ce que fait et proufite le vin au corps humain, pour estimer que le sang de Jésus-Christ nous fait et proufite autant spirituellement : c'est qu'il confirme, conforte, récréé et resjouit. Car si nous considérons bien que nous a proufité ce que le corps trèssacré de Jésus a esté livré, et son sang espandu pour nous, nous verrons clairement que cela qu'on attribue au pain et au vin, selon ceste analogie et similitude, leur convient très-bien.

4 Ce n'est doncques pas le principal du Sacrement, de nous présenter simplement et sans-plus haute considération le corps de Jésus-Christ : mais c'est plustost de signer et confermer celle promesse, par laquelle Jésus-Christ nous dit que sa chair est vrayement viande, et son sang bruvage, desquels nous sommes repeus à vie éternelle : et certifie qu'il est le pain de vie, duquel quiconques a mangé, vivra éternellement. Et pour ce faire, c'est asçavoir pour signer la promesse susdite, le Sacrement nous envoie à la croix de Jésus-Christ, où celle promesse a esté pleinement vérifiée, et entièrement aecomplie. Car nous ne recevons point Jésus-Christ avec fruit, sinon entant qu'il a esté crucifié, ayans une appréhension vive de la vertu de sa mort. Et de faict, ce que Jésus-Christ s'est appelé Pain de vie¹, n'a pas esté pour raison du Sacrement (comme plusieurs l'ont faussement interprété) mais pource qu'il nous avoit esté donné tel du Père : et s'est monstre tel, quand s'estant fait participant de nostre humaine mortalité, il nous a faits aussi participans de son

1) Jean VI, 48, 58.

immortalité divine : quand s'offrant en sacrifice, il s'est chargé de nostre malédiction, pour nous remplir de sa bénédiction : quand en sa mort il a dévoré et englouti la mort : quand en sa résurrection il a ressuscité en gloire et incorruption nostre chair corruptible, laquelle il avoit vestue.

5 Il reste que cela nous soit appliqué. Ce qui se fait quand le Seigneur Jésus s'offre à nous avec tous ses biens, premièrement par l'Evangile : mais plus clairement en la Cène, et que nous le recevons en vraye foy. Ainsi ce n'est pas le Sacrement qui fait que Jésus-Christ commence de nous estre pain de vie : mais nous réduisant en mémoire qu'il nous a esté une fois fait tel à ce que nous en soyons assiduellement nourris, il nous fait sentir le goust et saveur de ce pain afin que nous en prenions nourriture. Car il nous certifie que tout ce que Jésus-Christ a fait et souffert, est pour nous vivifier. Après, que ceste vie est perpétuelle. Car comme Jésus-Christ ne nous seroit pas pain de vie, si une fois il n'estoit nay et mort et ressuscité pour nous : aussi faut-il que la vertu de ces choses soit permanente, afin que le fruit nous en revienne. Ce qui est trèsbien exprimé et clairement en ces paroles qu'il dit en saint Jehan, Le pain que je donneray, est ma chair, laquelle je donneray pour la vie du monde¹ : où sans doute il démonstroit que son corps seroit en pain, pour la vie spirituelle de nostre âme : à cause qu'il le devoit exposer pour nostre salut à la mort. Car il l'a donné une fois pour pain, quand il l'a livré pour estre crucifié en la rédemption du monde. Il le donne journellement, quand par la parole de son Evangile il s'offre, afin que nous y participions autant qu'il a esté crucifié pour nous : et conséquemment scelle une telle participation par le mystère de la Cène : et mesmes y accomplit au dedans ce qu'il y signifie au dehors. Or il nous convient yci garder de deux vices. L'un est, qu'en exténuant par trop les signes, on ne les sépare des mystères auxquels ils sont aucunement conjoincts : et par conséquent qu'on ab-

baïsse l'efficace. L'autre, qu'en les magnifiant outre mesure, on n'obscurcisse la vertu intérieure. Il n'y a nul, sinon qu'il soit du tout sans religion, qui ne confesse Christ estre le pain de vie, duquel sont nourris les fidèles en salut éternel : mais cela n'est résolu entre tous, quelle est la manière d'en participer. Car il y en a qui définissent en un mot, que manger la chair de Christ et boire son sang, n'est autre chose que croire en luy. Mais il me semble que luy-mesme a voulu exprimer une chose plus haute en ceste prédication notable, où il nous recommande la manducation de son corps : c'est que nous sommes vivifiés par la vraye participation qu'il nous donne en soy : laquelle il a signifiée par les mots de Boire et Manger, afin que nul ne pensast que cela gist en simple cognoissance. Car comme manger le pain, non pas le regarder, administrer au corps la nourriture : ainsi faut-il que l'âme soit vraiment faite participante de Christ, pour en estre soustenue en vie éternelle. Cependant nous confessons bien que ceste manducation ne se fait que par foy, comme nulle autre ne se peut imaginer : mais la différence que nous avons avec ceux qui font l'exposition que j'impugne, est qu'ils estiment que Manger n'est autre chose que croire. Je di qu'en croyant nous mangeons la chair de Christ et que ceste manducation est un fruit de foy. Ou si on le veut plus clairement, La manducation leur est la foy mesme : je di que plustost elle provient d'icelle. Il y a peu de différent aux paroles, mais il est grand en la chose. Car combien que l'Apostre enseigne que Jésus-Christ habite en nos cœurs par foy² néanmoins personne n'interprétera que ceste habitation est la foy mesme : mais tous cognoissent qu'il nous a voulu exprimer un singulier bénéfice de la foy, en tant que par icelle les fidèles obtiennent que Christ habite en eux. En ceste manière le Seigneur se nommant Pain de vie³, non-seulement a voulu dénoter que nostre salut est colloqué en la fiance de sa mort et résurrection, mais que par la vraye communica-

¹) Jean VI, 51.

²) Ephés. III, 17.

³) Jean VI, 48.

tion que nous avons en luy, sa vie est transférée en nous, et est faite nostre : tout ainsi que le pain, quand il est prins en nourriture, donne vigueur au corps.

6 Saint Augustin, lequel ils amènent pour leur avocat, n'a écrit en autre sens, que nous mangeons le corps de Christ en croyant en luy, que pour dénoter que ceste manducation vient de la foy. Laquelle chose je ne nie pas : mais j'adjoste que nous recevons Christ, non pas apparoissant de loing, mais s'unissant avec nous pour estre nostre chef, et nous faire ses membres. Combien que je ne réprove pas du tout ceste façon de parler : mais je di que ce n'est pas une interprétation saine et entière, s'il est question de définir que c'est que manger le corps de Jésus-Christ. Car touchant de la forme de parler, saint Augustin en use souvent. Comme quand il dit au troisième livre de la Doctrine chrestienne, en ceste sentence, Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, vous n'aurez point vie en vous¹, il y a une figure : c'est qu'il nous faut communiquer à la passion du Seigneur Jésus, et avoir ceste cogitation bien imprimée en nostre mémoire, que sa chair a esté crucifiée pour nous². Item, quand il dit en plusieurs Homélies sur saint Jehan, que les trois mille hommes qui furent convertis par la prédication de saint Pierre³, ont beu le sang de Jésus-Christ en croyant en luy, lequel ils avoyent espandu en le persécutant. Mais en plusieurs autres passages il magnifie tant qu'il peut ceste communion que nous avons avec Jésus-Christ par foy : asçavoir que nos âmes ne sont pas moins repeues par sa chair, que nos corps du pain que nous mangeons. Et c'est ce qu'entend Chrysostome en quelque passage, disant que Jésus-Christ nous fait estre son corps, non-seulement par foy, mais par effect⁴. Car il n'entend pas que nous obtenions un tel bien sinon par foy : mais il veut seulement exclurre cela, qu'on n'entende pas que nous communiquions par imagination

nue. Je laisse à parler de ceux qui tiennent la Cène pour quelque enseigne, pour laquelle nous protestons nostre Chrestienté devant les hommes : car il me semble que j'aye assez réfuté cest erreur, traitant des Sacremens en général. Pour ceste heure ce mot d'avertissement suffira : c'est, puis que le calice est appelé Alliance au sang de Jésus-Christ¹, il faut bien qu'il y ait promesse servant à confermer la foy. Dont il s'ensuyt qu'on n'use point deuement de la Cène, sinon regardant en Dieu pour s'asseurer de sa bonté.

7 Ceux-là aussi ne satisfont point, lesquels après avoir confessé que nous avons aucune communication au corps de Christ, quand ils la veulent démonstrer, nous font seulement participans de son Esprit, laissant derrière toute la mémoire de la chair et du sang. Comme si ces choses estoient dites pour néant, que sa chair est viande, son sang est bruvage : que nul n'aura vie sinon celuy qui aura mangé ceste chair et beu ce sang : et autres semblables sentences. Pourtant s'il est notoire que la communication dont il est question, passe outre ce qu'ils en disent, devant que parler de l'excès contraire, je despescheray en brief jusques où elle s'estend. Car il me faudra avoir plus longue dispute avec certains docteurs ou resveurs hyperboliques, lesquels en se forgeant selon leur sottise, une façon lourde et exorbitante de manger le corps de Jésus-Christ et boire son sang, despouillent Jésus-Christ de son corps, et le transfigurent en un fantôme. Si toutesfois il est loisible d'expliquer par paroles un si grand mystère, lequel je voy bien que je ne puis comprendre en mon esprit. Ce que je confesse volontiers, afin que nul ne mesure la grandeur d'iceluy à mes paroles, qui sont si débiles, qu'elles succombent beaucoup au-dessous. Plustost au contraire j'admoneste les Lecteurs de ne contenir point leur sens entre si estroites bornes et limites : mais qu'ils s'efforcent de monter plus haut que je ne les puis conduire. Car moy-mesme, toutes fois et

1) Jean VI, 53.

2) Homil. in Joann., XXXI, XL, et alibi.

3) Act. II, 41.

4) Homil. LX, LXXI, Ad popu^l. Antioch.

1) Luc XXII, 20.

quantes qu'il est question de ceste matière, après avoir tasché de tout dire, je voy bien qu'il s'en faut beaucoup que je n'atteinde à l'excellence. Et combien que l'entendement ait plus de vertu à penser et estimer, que la langue à exprimer, néanmoins iceluy mesmes est surmonté et accablé par une telle grandeur. Parquoy il ne me reste autre chose en la fin, que de tomber en admiration de ce mystère : auquel à droictement penser, l'entendement ne peut suffire, comme la langue aussi n'est capable de le déclarer. Néanmoins je proposeray yci la somme de ma doctrine : laquelle comme je ne doute pas estre véritable, aussi j'espère qu'elle sera prouvée à tous bons cœurs et craignans Dieu.

8 Premièrement, l'Ecriture nous enseigne que Christ dès le commencement a esté la Parole du Père vivifiante, fontaine et origine de vie, dont toutes choses ont eu la vertu de subsister. Pourtant saint Jehan aucunesfois l'appelle Parole de vie¹; aucunesfois dit que la vie a esté tousjours en luy : voulant signifier qu'il a espandu tousjours sa force par toutes créatures, pour leur donner vie et vigueur. Toutesfois luy-mesme adjouste tantost après, que lors la vie a esté manifestée, quand le Fils de Dieu ayant prins nostre chair, s'est donné à veoir et à toucher². Car combien qu'il espandist au paravant ses vertus sur les créatures, néanmoins pource que l'homme estant aliéné de Dieu par péché, avoit perdu la communication de vie, et estoit de toutes pars assiégé de la mort, il avoit besoin d'estre receu de nouveau en la communion de ceste Parole, pour recouvrer quelque espérance d'immortalité. Car combien y auroit-il petite matière d'espérer, si nous entendions que la Parole de Dieu contient en soy toute plénitude de vie, estans ce pendant esloignez d'icelle, et ne voyans en nous ne tout à l'entour autre chose que la mort? Mais depuis que celle fontaine de vie a commencé d'habiter en nostre chair, desjà elle n'est point cachée loing de nous, mais se baille et présente à ce qu'on en puisse

jouir. Voylà comme Jésus - Christ a approché de nous le bénéfice de vie dont il est la source. D'avantage, il nous a readu la chair qu'il a vestue et prinse, vivifiante: afin que par la participation d'icelle nous soyons nourris à immortalité : Je suis, dit-il, le pain de vie, qui suis descendu du ciel. Item, Le pain que je donneray, c'est ma chair, laquelle j'exposeray pour la vie du monde¹. Esquelles paroles il démontre que non-seulement il est la vie, autant qu'il est la Parole de Dieu éternelle, laquelle est descendue du ciel à nous : mais aussi qu'en descendant il a espandu ceste vertu en la chair qu'il a prinse, afin que la communication en parveinst jusques à nous. Dont s'ensuyvent ces sentences, Que sa chair est vraiment viande, son sang est vraiment bruvage, et que l'un et l'autre est substance pour nourrir les fidèles en vie éternelle. Nous avons doncques en cela une singulière consolation, qu'en nostre propre chair nous trouvons la vie. Car en telle manière non-seulement nous y parvenons, voire à la vie, di-je : mais elle vient au-devant pour se présenter à nous: seulement que nous luy donnions ouverture en nostre cœur pour la recevoir, et nous l'obtiendrons.

9 Or combien que la chair de Christ n'ait point tant de vertu de soy-mesme qu'elle nous puisse vivifier, veu qu'en sa première condition elle a esté sujette à mortalité, et estant faite immortelle, prend sa force d'ailleurs : toutesfois si est-elle à bon droict nommée Vivifiante, pource qu'elle a esté remplie de perfection de vie, pour en espandre sur nous ce qui est requis à nostre salut. Et en ce sens se doit prendre ce que dit nostre Seigneur, que comme le Père a la vie en soy, aussi il a ordonné que le Fils est la vie en soy². Car en ce passage-là il parle, non pas des propriétés qu'il a possédées éternellement en sa divinité, mais lesquelles luy ont esté données en la chair, en laquelle il nous est apparu. Parquoy il démontre que la plénitude de vie habite mesmes en son humanité : tellement que quiconque communiquera

1) 1 Jean I, 1, 2.

2) Jean I, 4.

1) Jean VI, 48, 51.

2) Jean V, 26.

à sa chair et à son sang, obtiendra la jouissance d'icelle; ce que nous pouvons mieux expliquer par un exemple familier. Car comme l'eau d'une fontaine suffit pour en boire, pour en arroser, et pour l'appliquer à autres usages, et néanmoins la fontaine n'a point de soy-mesme une telle abondance, mais de la source, laquelle descoule perpétuellement pour la remplir, à ce que jamais elle ne tairisse: en ceste sorte la chair de Christ est semblable à une fontaine, entant qu'elle reçoit la vie descoulante de la Divinité, pour la faire descouler en nous. Maintenant qui est-ce qui ne voit que la communication au corps et au sang de Christ est nécessaire à tous ceux qui aspirent à la vie céleste? Et à cela tendent toutes ces sentences de l'Apostre, Que l'Eglise est le corps de Christ et son accomplissement: Que luy il est le Chef, dont tout le corps est conjoint, croist selon ses liaisons et jointures: et Que nos corps sont membres de luy ¹. Lesquelles choses ne peuvent estre autrement accomplies sinon qu'entièrement de corps et d'esprit il adhère à nous. Mais encores l'Apostre esclarcit par un plus grand témoignage ceste société, par laquelle nous sommes unis à sa chair: en disant que nous sommes les membres de son corps, partie de ses os et de sa chair ². Et finalement pour denoter que la chose surmonte toutes paroles, il conclut le propos par admiration: C'est, dit-il, un grand secret. Parquoy ce seroit une folie désespérée, de ne recognoistre nulle communion en la chair et au sang du Seigneur: laquelle saint Paul déclare estre si grande, qu'il aime mieux s'en esmerveiller que l'expliquer par paroles.

40 La somme est telle, que nos âmes ne sont pas moins repeues de la chair et du sang de Jésus-Christ, que le pain et le vin entretiennent la vie des corps. Car autrement la similitude du signe ne conviendrait point, si nos âmes ne trouvoient en Jésus-Christ de quoy se rassasier. Ce qui ne se peut faire, sinon que Jésus-Christ s'unisse vraiment à nous, et nous repaïsse de la nourriture de son corps et

de son sang. Que s'il semble incroyable, que la chair de Jésus-Christ estant esloignée de nous par si longue distance, parviene jusques à nous: pour nous estre viande, pensons de combien la vertu secrète du saint Esprit surmonte en sa haultesse tous nos sens, et quelle folie ce seroit, de vouloir comprendre en nostre mesure l'infinité d'icelle. Pourtant, que la foy reçoive ce que nostre entendement ne peut concevoir: c'est que l'Esprit unit vraiment les choses qui sont séparées de lieu. Or Jésus-Christ nous testifie et seelle en la Cène ceste participation de sa chair et de son sang, par laquelle il fait descouler sa vie en nous, tout ainsi que s'il entroit en nos os et en nos moelles. Et ne nous y présente pas un signe vuide et frustratoire, mais en y desployant la vertu de son Esprit pour accomplir ce qu'il promet. Et de faict, il l'offre et baille à tous ceux qui viennent à ce convive spirituel: combien qu'il n'y ait que les seuls fidèles qui en participent, entant que par la vraye foy ils se rendent dignes d'avoir jouissance d'un tel bénéfice. Pour laquelle raison l'Apostre dit que le pain que nous rompons, est la communion du corps de Christ: et le calice que nous sanctifions par les paroles de l'Evangile et par prières, est la communion de son sang ¹. Et ne faut pas que quelqu'un objecte que c'est une locution figurée, en laquelle le nom de la chose représentée soit attribué au signe. Car s'ils allèguent que c'est une chose notoire, que la fraction du pain n'est que signe extérieur de la substance spirituelle: jà soit que nous leur concédions d'exposer ainsi les paroles de saint Paul, toutesfois nous pourrions inférer de ce que le signe nous est baillé, que la substance nous est aussi livrée en sa vérité. Car si quelqu'un ne vouloit appeler Dieu trompeur, il n'osera pas dire qu'un signe vain et vuide de sa vérité soit proposé par luy. Parquoy si le Seigneur nous représente au vray la participation de son corps sous la fraction du pain, il n'y a nulle doute qu'il ne la baille quant et quant. Et de faict, les fidèles ont du tout à tenir ceste

1) Ephés. I, 23; IV, 12, 16; 1 Cor. VI, 16.
2) Ephés. V, 30.

1) 1 Cor. X, 16.

reigle, que toutes fois et quantes qu'ils voyent les signes ordonnez de Dieu, ils conçoivent pareillement pour certain la vérité de la chose représentée y estre conjointe, et en ayant seure persuasion. Car à quel propos nostre Seigneur donneroit-il en la main le signe de son corps, si ce n'estoit pour nous rendre certains de la participation d'iceluy? Or s'il est vray que le signe visible nous est baillé pour nous sceller la donation de la chose invisible, il nous faut avoir ceste confiance indubitable, qu'en prenant le signe du corps, nous prenons pareillement le corps.

41 Je di doncques, comme il a tousjours esté receu en l'Eglise, et comme parlent aujourd'huy ceux qui enseignent fidèlement, qu'il y a deux choses en la sainte Cène : asçavoir les signes visibles qui nous sont là donnez pour nostre infirmité : et la vérité spirituelle, laquelle nous est figurée par iceux, et pareillement exhibée. Or touchant de ceste vérité, quand je veux monstrier familièrement quelle elle est, je di qu'il y a trois points à considérer aux Sacremens, outre le signe extérieur, dont n'est pas maintenant question : asçavoir la signification, après, la matière ou substance : tiercement, la vertu ou l'effect qui procède de l'un et de l'autre. La signification est située aux promesses, lesquelles sont imprimées au signe. J'appelle la matière ou la substance, Jésus-Christ avec sa mort et résurrection. Par l'effect, j'enten la rédemption, justice, sanctification, la vie éternelle, et tous les bénéfices que Jésus-Christ nous apporte. Or combien que toutes ces choses se reçoivent par foy, toutesfois je n'accepte point ceste cavillation : de dire que nous recevons Jésus-Christ seulement par intelligence et pensée, quand il est dit que nous le recevons par foy : car les promesses le nous offrent, non pas pour le nous faire seulement regarder en nous amusant à une simple contemplation et nue, mais pour nous faire jouir vrayement de sa communion. Et de faict, je ne voy point comment un homme se pourroit confier d'avoir sa rédemption et justice en la croix de Jésus-Christ, d'avoir vie en sa

mort sinon qu'il ait premièrement vraye communication avec luy. Car ces biens-là ne viendroyent jamais jusques à nous, si Jésus-Christ ne se faisoit premièrement nostre. Je di doncques qu'en la Cène Jésus-Christ nous est vrayement donné sous les signes du pain et du vin, voire son corps et son sang, ausquels il a accompli toute justice pour nous acquérir salut. Et que cela se fait premièrement, afin que nous soyons unis en un corps : secondement, afin qu'estans faits participants de sa substance, nous sentions aussi sa vertu, en communiquant à tous ses biens.

42 Maintenant il convient parler des meslinges hyperboliques, c'est-à-dire excessifs, que la superstition a mis sus. Car Satan a yci brassé des illusions avec merveilleuses astuces, pour retirer du ciel les entendemens, et les appesantir yci-bas : leur faisant à croire que Jésus-Christ est attaché à l'élément du pain. Premièrement gardons-nous d'imaginer telle présence que les Sophistes l'ont songée : comme si le corps de Christ descendoit sur la table, et estoit là posé en présence locale pour estre touché des mains, masché des dents, et englouty du gosier. Car le Pape Nicolas dicta ceste belle formule à Bérengaire, pour l'approuver vray repentant. Or ce sont paroles si énormes et prodigieuses, que le glosateur du droict canon est contraint de dire, que si les lecteurs n'estoyent bien advisez et discrets, ils pourroyent estre induits par icelles en hérésie pire que celle de Bérengaire. Le Maistre des Sentences, combien qu'il travaille beaucoup d'excuser l'absurdité, toutesfois encline plustost à l'opposite. Car comme nous ne doutons point qu'il n'ait sa mesure comme requiert la nature d'un corps humain, et qu'il ne soit contenu au ciel, auquel il a esté receu jusques à tant qu'il viendra au jugement, aussi nous estimons que c'est une chose illicite de l'abaisser entre les éléments corruptibles, ou imaginer qu'il soit par tout présent. Et de faict, cela n'est si nécessaire pour en avoir la participation, veu que le Seigneur Jésus nous eslargit ce bénéfice par son Esprit, que nous

sommes faits un avec luy de corps, d'esprit et d'âme ¹. Pourtant le lien de ceste conjunction est le saint Esprit, par lequel nous sommes unis ensemble : et est comme canal ou conduit, par lequel tout ce que Christ est et possède, descend jusques à nous. Car si nous appercevons à l'œil, que le soleil luisant sur la terre envoie par ses rais aucunement sa substance pour engendrer, nourrir, et végéter les fruits d'icelle, pourquoy la lueur et irradiation de l'Esprit de Jésus-Christ seroit-elle moindre, pour nous apporter la communication de sa chair et de son sang ? Pourtant l'Ecriture en parlant de la participation que nous avons avec Christ, réduit toute la vertu d'icelle à son Esprit. Toutesfois un lieu suffira pour tous les autres : Saint Paul au chapitre VIII des Romains, déclare que Christ n'habite autrement en nous que par son Esprit ². En quoy faisant néanmoins il ne détruit point ceste communication de son corps et de son sang, dont il est maintenant question : mais il démontre l'Esprit estre le seul moyen par lequel nous possédons Christ, et l'avons habitant en nous.

43 Les Théologiens scholastiques ayans horreur d'une impiété si barbare parlent un peu plus sobrement, ou en paroles couvertes : toutesfois ce n'est que pour évader plus subtilement. C'est qu'ils concèdent que Jésus-Christ n'est point enclos au pain et au vin localement, ne d'une façon corporelle : mais ils forgent une façon nouvelle, laquelle ils n'entendent point, et tant moins la peuvent-ils expliquer aux autres : toutesfois la somme revient là, qu'ils enseignent de chercher Jésus-Christ en l'espèce du pain, qu'ils appellent. Qu'ainsi soit, quand ils disent que la substance du pain est convertie en luy, n'attachent-ils point sa substance à la blancheur, laquelle ils disent seule rester là ? Mais ils disent qu'il est tellement contenu en l'espèce du pain qu'il demeure cependant au ciel, et nomment ceste présence, d'Habitude. Mais quelques mots qu'ils inventent pour couvrir leur mensonge et luy donner couleur, si

reviennent-ils tousjours à ceste fin, que ce qui estoit pain devient Christ : tellement qu'après la consécration, la substance de Jésus-Christ est cachée sous la couleur du pain. Ce qu'ils n'ont point honte de prononcer haut et clair. Car voyci les propres mots de leur Maistre des sentences, que le corps de Christ est tant invisible en soy, est caché et couvert sous l'apparence du pain, après la consécration ¹. Et pourtant selon luy, la figure du pain n'est qu'une masque pour oster le regard du corps.

44 De là est sortie ceste transsubstantiation fantastique, pour laquelle les Papistes combattent aujourd'huy plus asprement que pour tous les autres articles de leur foy. Les premiers Inventeurs de ceste opinion ne se pouvoient résoudre, comment le corps de Jésus-Christ fust meslé avec la substance du pain, que beaucoup d'absurditez ne leur veinsent incontinent devant les yeux. Ainsi, la nécessité les a contraints de courir à ce misérable refuge : c'est que le pain est converty au corps de Jésus-Christ : non pas qu'à proprement parler, le pain soit fait corps : mais pource que Jésus-Christ, pour se cacher sous la figure du pain, anéantit la substance d'iceluy. Or c'est merveille qu'ils soyent trebuschez en telle ignorance, voire stupidité, que non-seulement ils aient osé contredire à toute l'Ecriture sainte, mais aussi à ce qui avoit esté tousjours tenu en l'Eglise ancienne, pour mettre en avant un tel monstre. Je confesse bien qu'aucuns des Anciens ont quelquesfois usé du mot de Conversion : non pas pour abolir la substance des signes extérieurs, mais pour enseigner que le pain dédié à ce mystère, est différent du pain commun, et tout autre qu'il n'estoit au paravant. Ce pendant tous d'un accord ils afferment que la sainte Cène a deux choses : l'une terrestre, et l'autre céleste. Et ne font point de scrupule en cela, que le pain et le vin sont les signes terrestres. Certes quoy qu'ils babillent, il est tout notoire qu'en cest endroit ils ont les Anciens contraires, lesquels souvent ils osent bien

1) Chrysost., ser.^m no quodam de Spiritu sancto.
2) Rom. VIII,

1) Sentent., lib. IV, dist. XI.

opposer pour autorité à Dieu mesme. Car ceste imagination a esté controuvée depuis peu de temps : pour le moins elle a esté incogneue non-seulement du temps que la pure doctrine estoit encores en vigueur, mais mesmes depuis que ceste pureté a esté infectée de beaucoup de souilleures. Quoy qu'il en soit, il n'y a nul des Anciens qui ne confesse ouvertement que le pain et le vin sont signes du corps et du sang de Jésus-Christ : combien que quelquesfois pour magnifier la dignité du mystère, ils leur donnent divers tiltres. Car ce qu'ils disent qu'en consacrant le pain il se fait une conversion secrète, tellement qu'il y a autre chose que du pain et du vin, ce n'est pas, comme j'ay desjà monstré, pour signifier que le pain et le vin s'esvanouissent, mais qu'on les doit avoir en autre estime que des viandes communes, qui sont seulement pour paistre le ventre : veu que là nous avons le boire et le manger spirituel pour nous nourrir nos âmes. Nous confessons doncques que ce que disent les Anciens Docteurs est vray : mais à ce que ces forgeurs d'opinion nouvelle arguent, que s'il y a conversion, il faut que le pain soit anéanty, et que le corps de Jésus-Christ y succède : je respon qu'il est bien vray que le pain est fait autre qu'il n'estoit pas : mais s'ils veulent tirer cela à leur resverie, je leur demande quel changement ils pensent qu'il se face au Baptisme. Car les Anciens recognoissent qu'il s'y fait aussi une conversion admirable, c'est qu'un élément corruptible est fait lavement spirituel des âmes : et toutesfois nul ne nie que l'eau ne demeure en sa substance. Ils répliquent qu'il n'y a point tel tesmoignage du Baptisme comme de la Cène, voyez mon corps. Mais il n'est point question encores de ces mots-là : ains seulement du mot de Conversion, lequel n'emporte non plus en un endroit qu'en l'autre. Ainsi, qu'ils se déportent d'amener tels menus fatras, lesquels monstrent combien ils sont desproveus de bonnes raisons. Et de fait, la signification ne pourroit autrement consister, si la vérité qui est là figurée n'avoit son image vive au signe extérieur. Jésus-Christ a voulu

déclarer visiblement que sa chair est viande. S'il ne proposoit qu'une apparence vuide du pain sans aucune substance, où seroit la similitude laquelle nous doit mener des choses visibles au bien invisible qui nous est représenté ? Car si on les veut croire, on ne seroit point conduit plus outre, et ne pourroit-on recueillir autre chose, sinon que nous sommes repeus d'une vaine apparence de la chair de Christ. Comme si au Baptisme il n'y avoit qu'une figure d'eau qui trompast nos yeux, ce ne nous seroit pas un certain gage de nostre lavement : qui pis est, par un tel spectacle frustratoire nous aurions occasion de chanceler : brief, la nature des Sacramens est renversée, si le signe terrestre ne respond à la chose céleste, pour bien signifier ce qui doit estre là cognu. Et par ainsi la vérité de la Cène seroit mise sous le pied, sans qu'il y eust du vray pain pour représenter le vray corps de Jésus-Christ. Je di derechef, puis que la Cène n'est autre chose qu'une confirmation visible de ce qui est récité au chapitre VI de saint Jehan, asçavoir que Jésus-Christ est le pain de vie qui est descendu du ciel¹, qu'il est du tout requis qu'il y ait du pain matériel et visible, pour figurer celui qui est spirituel : si nous ne voulons que le moyen que Dieu nous a donné pour supporter nostre foiblesse, péricule sans que nous en ayons aucun proufit. D'avantage, comment saint Paul conclurroit-il, que nous qui participons d'un pain, sommes faits tous ensemble un pain et un corps², s'il n'y avoit qu'un fantosme de pain seulement, et non pas la propre vérité et substance ?

45 Et de fait, jamais n'eussent esté si vilenement abusez des illusions de Satan, s'ils n'eussent desjà esté ensorcellez de cest erreur, que le corps de Christ estant enclos sous le pain, se prenoit en la bouche pour estre envoyé au ventre, La cause d'une fantasie si brutale a esté, que ce mot de Consécration leur estoit comme un enchantement ou conjuration d'art magique. Ce principe leur estoit

1) Jean VI, 51.

2) 1 Cor. X, 17.

incognu, que le pain n'est point Sacrement, sinon au regard des hommes, auxquels la Parole est adressée : comme l'eau du Baptême n'est point changée en soy : mais quand la promesse y est adjoustée, elle commence de nous estre ce qu'elle n'estoit pas. Ceci sera encores mieux liquidé par l'exemple d'un Sacrement semblable. L'eau qui descouloit du rocher au désert servoit aux Juifs pour estre signe et mereau d'une mesme chose que nous figurent aujourd'hui le pain et le vin en la Cène : car saint Paul dit qu'ils ont beu un mesme bruvage spirituel¹. Or cependant elle servoit d'abruvoir pour le bestial. Dont il est aisé de recueillir, quand les éléments terrestres sont appliquez à l'usage spirituel de la foy, qu'il ne s'y fait autre conversion, qu'au regard des hommes : d'autant que ce leur sont seaux des promesses de Dieu. D'avantage, puis que l'intention de Dieu est, comme j'ay desjà souvent réitéré, de nous eslever à soy par moyens qu'il cognoist propres, ceux qui en nous appelant à Christ, veulent que nous le cherchions estant invisiblement caché sous le pain, font tout au rebours. De monter à Christ il n'en estoit pas question entre eux : pource qu'il y avoit trop long intervalle. Parquoy ce qui leur estoit abatu de nature, ils ont tasché de le corriger par un remède plus pernicieux : c'est qu'en demeurant en terre nous n'ayons nul besoin d'approcher des cieus, pour estre conjoincts à Jésus-Christ, Voylà toute la nécessité qui les a contraincts à transfigurer le corps de Christ. Du temps de saint Bernard, combien qu'il y eust desjà un langage plus dur et plus lourd, toutesfois la transsubstantiation n'estoit pas encores cognue. Au paravant jamais n'avoit esté que ceste similitude ne fust en la bouche d'un chacun, que le corps et le sang de Jésus-Christ sont conjoincts en la Cène avec le pain et le vin. Il leur semble qu'ils ont de belles eschappatoires, quant au texte exprès qu'on leur allègue : où notamment les deux parties du Sacrement sont appelées pain et vin.

Car ils répliquent que la verge de Moÿse estant convertie en serpent¹, combien qu'elle empruntast le nom de serpent, ne laissoit pas de retenir le sien naturel de verge. Dont ils concluent qu'il n'y a nul inconvenient que le pain, combien qu'il soit changé en autre substance, pource qu'il apparoit pain aux yeux, en retiene quant et quant le nom. Mais qu'est-ce qu'ils trouvent de semblable ou prochain entre le miracle de Moÿse, qui est tout notoire, et leur illusion diabolique, de laquelle il n'y a oeil en terre qui puisse estre tesmoin ? Les magiciens faisoient leur sorcellerie pour persuader au peuple d'Egypte qu'ils estoient garnis de vertu divine pour changer les créatures. Moÿse vient à l'encontre : et après avoir rabatu leur fallace monstre que la puissance invincible de Dieu estoit de son costé, d'autant qu'il fait engloutir toutes les verges des autres par la sienne². Mais puis que telle conversion s'est faite à veue d'oeil, elle n'appartient point à la cause présente, comme j'ay dit. Et aussi un petit après, la verge retourna à sa première forme. Outre plus, on ne sçait si ceste conversion soudaine fut vrayement en la substance. Il faut aussi noter que Moÿse a opposé sa verge à celle des magiciens, et pour ceste cause luy a laissé son nom naturel : afin qu'il ne semblast accorder à ces trompeurs une conversion qui estoit nulle, d'autant qu'ils avoyent esblouy les yeux des ignorans par leurs enchantemens. Or cela ne se peut tirer à des sentences toutes diverses, quand il est dit, Le pain que nous rompons est la communication du corps de Christ : Item, Quand vous mangerez de ce pain, il vous souviendra de la mort du Seigneur : Item, Ils communiquoyent à rompre le pain³. Tant y a qu'il est bien certain que les Magiciens par leur enchantement ne faisoient que tromper la veue. Quant est de Moÿse, il y a plus grande doute : par la main duquel il n'a point esté plus difficile à Dieu de faire d'une verge un serpent, et derechef d'un serpent une verge, que de vestir les Anges de corps charnels, et puis

1) Ex. XVII, 6 ; 1 Cor. X, 4.

1) Ex. IV, 3 ; VII, 10.

2) Ex. VII, 12.

3) 1 Cor. X, 16 ; XI, 26 ; Act. II, 42.

les en despouiller. S'il y avoit pareille raison en la Cène, ou qui en approchast, ces bonnes gens auroient quelque couleur en leur solution. Mais puis qu'il n'est pas ainsi, que ce point nous demeure arrêté, qu'il n'y auroit nulle raison ne fondement pour nous figurer en la Cène que la chair de Jésus-Christ est vraiment viande, sinon que la vraie substance du signe extérieur respondist à cela. Or comme un erreur est engendré de l'autre, ils ont si sottement tiré un passage de Jérémie pour approuver leur transsubstantiation, que j'ay honte de le réciter. Le Prophète se plaint qu'on a mis du bois en son pain¹ : signifiant que ses ennemis luy ont cruellement osté le goust de son manger. Comme David par semblable figure se lamente que son pain luy a esté corrompu de fiel, et son boire de vinaigre². Ces Docteurs subtils exposent par allégorie, que le corps de Jésus-Christ a esté pendu au bois. Ils allègueront qu'aucuns des Anciens l'ont ainsi entendu. A quoy je respon que c'est bien assez de pardonner à leur ignorance, et ensevelir leur deshonneur, sans adjouster ceste impudence, de les faire boucliers pour rebouter le sens naturel du Prophète.

46 Les autres, qui voyent qu'on ne peut rompre la proportion qui est entre le signe et la chose signifiée, que la vérité du mystère n'aille bas, confessent bien que le pain de la Cène est vraiment substancial, élément terrestre et corruptible, et qu'il ne reçoit aucun changement en soy : mais ils disent que néanmoins le corps de Jésus-Christ y est enclos. S'ils disoient rondement, que quand le pain nous est présenté en la Cène, il y a vraie exhibition du corps, d'autant que la vérité est inséparable d'avec son signe, je ne contrediroye pas beaucoup, mais d'autant qu'en enfermant le corps dans le pain, ils imaginent qu'il est par tout, ce qui est contraire à sa nature : puis en adjoustant, qu'il est sous le pain, ils l'enserrent là comme en cachette, il est besoin de descouvrir telles astuces : non pas que pour ceste heure

je vueille deschiffrer le tout, mais ce que j'en diray servira de fondement pour la dispute qui suyva ci-après en son lieu. Ils veulent que le corps de Jésus-Christ soit invisible et infini pour estre caché sous le pain : d'autant qu'à leur opinion, ils ne le peuvent recevoir, sinon qu'il descende là. Or ils ne cognoissent point la façon de descendre dont nous avons parlé, qui est pour nous eslever au ciel. Vray est qu'ils prétendent beaucoup de belles couleurs : mais après qu'ils ont tout dit, il appert qu'ils s'amusent à une présence locale. Et dont vient cela, sinon qu'ils ne peuvent concevoir autre participation du corps de Jésus-Christ, sinon qu'ils le tiennent yci-bas comme pour le manier à leur appétit ?

47 Et afin de maintenir avec opini-treté l'erreur qu'ils se sont forgée à la volée, ils ne doutent point, au moins aucuns d'entre eux, d'affirmer que le corps de Jésus-Christ n'a jamais eu autre mesure que toute l'estendue du ciel et de la terre. Quant à ce qu'il est nay petit enfant, qu'il est grandy, qu'il a esté crucifié et mis au sépulchre, ils disent que cela s'est fait par une forme de dispensation, pour accomplir en apparence ce qui estoit requis à nostre salut. Quant à ce qu'il est apparu après sa résurrection, et qu'il est monté au ciel, mesmes que depuis il a esté veu de saint Estienne et de saint Paul³, que cela aussi s'est fait d'une mesme dispensation, à ce qu'il se monstrast à veue d'œil estre souverain Roy. Et qu'est-ce là, je vous prie, sinon rappeler Marcion des enfers ? Car nul ne doutera que le corps de Jésus-Christ ne soit fantastique ou fantosme, s'il a esté de ceste condition. Les autres eschappent un petit plus subtilement : c'est que ce corps qui est donné au Sacrement, est glorieux et immortel : et par ainsi qu'il n'y a nul inconvenient qu'il soit en plusieurs lieux, qu'il ne soit en nul lieu, et qu'il n'ait nulle forme. Mais je demande quel corps donnoit Jésus-Christ à ses disciples la nuit devant qu'il souffrist. Les mots qu'il prononce n'expriment-ils pas clairement, que c'estoit le corps mortel qui devoit

1) Jér. XI, 19.

2) Ps. LXXIX, 32.

3) Act. I, 3, 9 ; VII, 55 ; IX, 2.

estre tantost après livré? Ils répliquent que desjà il avoit fait veoir sa gloire en la montagne à trois de ses disciples¹. Ce que je leur confesse : mais je di que ce n'estoit que pour leur donner quelque goust de son immortalité, voire et pour un petit de temps. Mais ils ne trouveront pas là double corps : il n'y a que celui mesme lequel est retourné sur l'heure à son naturel accoustumé. Or en distribuant son corps en la première Cène, l'heure approchoit qu'il devoit estre frappé et abatu pour estre desfiguré comme un ladre, n'ayant aucune dignité ne beauté en soy² : tant s'en faut que pour lors il voulust faire monstre de la gloire de sa résurrection. Derechef, quelles fenestres ouvrent-ils à l'hérésie de Marcion, si le corps de Jésus-Christ estoit veu en un lieu, mortel et passible, et en l'autre lieu, immortel et glorieux? Que si on reçoit leur opinion, autant en advient-il tous les jours. Car ils sont contraints de confesser que le corps de Jésus-Christ, lequel ils disent estre invisiblement caché sous l'espèce du pain, est néanmoins visible en soy. Et toutesfois ceux qui desgorgent des resveries si monstrueuses, non-seulement n'ont nulle honte de leur vilenie, mais nous injurient à toute outrage, d'autant que nous ne voulons respondre Amen.

18 D'avantage, si quelqu'un veut lier au pain et au vin le corps et le sang du Seigneur, il sera nécessaire que l'un soit séparé de l'autre. Car comme le pain est baillé séparément du calice, aussi faudra-il que le corps estant uny au pain, soit divisé du sang qui sera enclos dedans le calice. Car puis qu'ils afferment le corps estre au pain, le sang estre au calice : et il est ainsi que le pain et le vin sont divisez l'un de l'autre : ils ne peuvent échapper par tergiversation quelconque, que le sang en ce faisant ne soit divisé du corps. Ce qu'ils ont accoustumé de prétendre, que le sang est au corps, et le corps pareillement dedans le sang, est par trop frivole, veu que les signes auxquels ils sont enclos, ont esté distinguez du Seigneur. Au reste, si nous dressons

nostre veue et nostre cogitation au ciel, et sommes là transportez pour y chercher Christ en la gloire de son Royaume, comme les signes nous guident à venir à luy tout entier, en ceste manière nous serons distinctement repeus de sa chair sous le signe du pain, nourris de son sang sous le signe du vin, pour avoir jouissance entièrement de luy. Car combien qu'il ait transporté de nous sa chair, et soit en corps monté au ciel : néanmoins il est séant à la dextre du Père, c'est-à-dire, qu'il règne en la puissance, majesté et gloire du Père. Ce règne n'est point limité en aucunes espaces de lieux, et n'est point déterminé en aucunes mesures, que Jésus-Christ ne monstre sa vertu par tout où il luy plaist, au ciel et en la terre, qu'il ne se déclare présent par puissance et vertu, qu'il n'assiste tousjours aux siens, leur inspirant sa vie vive en eux, les soustienne, les conferme, leur donne vigueur, et leur serve non pas moins que s'il estoit présent corporellement : en somme, qu'il ne les nourrisse de son propre corps, duquel il fait descouler la participation en eux par la vertu de son Esprit. Telle doncques est la façon de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ au Sacrement.

19 Or il nous faut establir telle présence de Jésus-Christ en la Cène, laquelle ne l'attache point au pain, et ne l'enferme point là dedans : laquelle finalement ne le mette point yci-bas en ces élémens corruptibles, d'autant que tout cela déroge à sa gloire céleste : laquelle aussi ne luy face point un corps infini pour le mettre en plusieurs lieux, ou pour faire à croire qu'il soit par tout au ciel et en la terre : d'autant que tout cela contrevient à la vérité de sa nature humaine. Tenons doncques ces exceptions fermes : asçavoir que nous ne permettions point qu'on déroge à la gloire céleste de nostre Seigneur Jésus; ce qui se fait quand on le tire yci-bas par imagination, ou qu'on le lie aux créatures terriennes. Que nous ne permettions point aussi qu'on attribue rien à son corps qui répugne à sa nature humaine : ce qui se fait quand on dit qu'il est infini, ou qu'on le met en plusieurs lieux.

1) Math. XVII, 2.

2) 1^{re} LIII, 4.

Ayant osté ces deux inconvénients, je reçois volontiers tout ce qui pourra servir à bien exprimer la vraie communication que Jésus-Christ nous donne par la Cène en son corps et en son sang, de l'exprimer, di-Je, en sorte qu'on cognoisse que ce n'est point par imagination ou pensée que nous les recevons, mais que la substance nous est vraiment donnée. Il n'y a nulle raison pourquoy ceste doctrine soit tant odieuse au monde, et que la défense en soit forclosée tant iniquement, sinon que Satan a ensorcelé plusieurs entendemens comme d'un horrible charme. Certes ce que nous enseignons convient trèsbien en tout et par tout à l'Ecriture, et ne contient en soy, n'attire, ou absurdité aucune, ou obscurité, ou ambiguïté. D'avantage, ne répugne point à la règle de foy, et ne contrevient à l'édification des âmes : brief, n'emporte rien qui puisse offenser, sinon d'autant que depuis la barbarie et bestise tant énorme des Sophistes, une clarté si patente et une vérité tant liquide a esté vilenement opprimée. Toutesfois puis que Satan s'efforce encores aujourd'huy la dénigrer de calomnies et vitupères par des esprits forcez, et applique là toutes ses forces, il nous est besoin de la maintenir tant plus diligemment.

20 Or devant que procéder outre, nous avons à traiter l'institution de Jésus-Christ : et principalement à cause que nos adversaires n'ont rien plus favorable que ceste objection, que nous n'accordons point aux mots de Jésus-Christ. Parquoy pour nous descharger de ce blâme, lequel fausement ils nous mettent sus, ce sera un ordre bien convenable de commencer par l'interprétation de ce qui en est contenu en l'Ecriture. Trois Evangélistes, à sçavoir saint Matthieu, saint Marc et saint Luc : Item, saint Paul, récitent que Jésus-Christ ayant prins du pain le rompit, et ayant rendu grâces le donna à ses disciples, disant, Prenez, mangez, ceci est mon corps qui est livré, ou rompu pour vous. Du calice, saint Matthieu et saint Marc en parlent ainsi : Ce calice est le sang du Nouveau Testament, lequel sera espandu pour plusieurs en rémission de

leurs péchez. Saint Paul et saint Luc changent un petit : Ce calice est le Nouveau Testament en mon sang¹. Les advocats de la transsubstantiation pensent que ce mot démonstratif, ceci, se rapporte à l'espèce du pain, pource que la consécration ne se fait pas que par toute la déduction des paroles : et il n'y a nulle substance visible, selon eux, qu'on puisse démonstrer. Mais si la révérence des paroles les tient si estroitement bridez, puis que Jésus-Christ tesmoigne que ce qu'il baille à ses disciples est son corps, ils s'esloignent bien fort de cela, en glissant que ce qui estoit pain devient le corps de Jésus-Christ. Je di derechef, que Jésus-Christ affirme que ce qu'il avoit prins entre ses mains pour donner à ses disciples, est son corps. Or il avoit prins du pain. Qui est-ce doncques qui ne voit que c'est le mesme pain qu'il monstre ? Et par ainsi il n'y a rien plus desraisonnable, que d'appliquer à une vaine apparence ou fantosme, ce qui est notamment prononcé du pain. Ceux qui exposent le mot d'Estre, par transsubstantier, comme s'il estoit dit, Ceci est converty en mon corps, usent d'une subtilité encores plus contrainte et forcée. Et pourtant tous les deux n'ont nulle couleur de prétendre qu'ils se veulent tenir et arrester aux paroles de Jésus-Christ. Car cela ne fut jamais accoustumé ny ouy en nulle langue, que ce verbe substantiel, c'est, fust prins en tel sens, à sçavoir pour estre converty en autre chose. Quant est de ceux qui confessent que le pain demeure, et néanmoins entendent que c'est le corps de Jésus-Christ, ils ont grande contrariété entre eux. Ceux qui parlent plus modestement, combien qu'ils insistent fort sur la lettre, disans que selon les mots de Jésus-Christ, le pain doit estre tenu pour son corps, toutesfois puis après ils amolissent telle rigueur, s'exposans comme s'il estoit dit que le corps de Jésus-Christ est avec le pain, au pain, et sous le pain. Nous avons desja touché quelque chose de leur opinion : encores en faudra-il traiter d'avantage ci-après.

¹ Matth. XXVI, 26 ; Marc XIV, 22 ; Luc XXII, 17, 19 ; 1 Cor. XI, 24, 25.

Maintenant je dispute seulement des paroles de Jésus-Christ, desquelles ils se sentent liez, pour ne pouvoir accorder que le pain soit nommé Corps, pource qu'il en est signe. Or puis qu'ils fuyent toute exposition, comme s'il se faloit précisément tenir aux mots, pourquoy en délaissant ce que dit Jésus-Christ, se transportent-ils à des locutions si diverses? Car ce sont choses bien différentes l'une de l'autre, que le pain soit corps : et que le corps soit avec le pain. Mais pource qu'ils voyent qu'il leur estoit impossible de maintenir ceste simple proposition, asçavoir que le pain fust vraiment le corps de Jésus-Christ, ils ont essayé d'eschapper par voyes obliques, que le corps est donné sous le pain et avec le pain. Les autres estans plus hardis, n'ont point douté d'affirmer qu'à parler proprement, le pain est corps : en quoy ils se monstrent estre du tout littéraux. Si on leur objecte que le pain est doncques Jésus-Christ et est Dieu, ils le nieront fort et ferme, pource qu'il n'est point exprimé en ces paroles, Voyci mon corps. Mais ils ne prouffiteront rien en niant, veu que tous confessent que Jésus-Christ nous est offert en la Cène. Or ce seroit un blasphème insupportable, de dire sans aucune figure, qu'un élément caduque et corruptible soit Jésus-Christ. Je leur demande, asçavoir si ces deux propositions valent autant l'une que l'autre : Jésus-Christ est Fils de Dieu, et le pain est corps de Jésus-Christ. S'ils accordent qu'elles soyent diverses (comme cela leur sera arraché en despit de leurs dents) qu'ils me respondent dont vient telle différence. Je croy qu'ils ne me la sçauront assigner autre, sinon que le pain est nommé Corps à la façon des Sacremens. Dont il s'ensuyt que les paroles de Jésus-Christ ne sont point sujettes à la reigle commune, et ne doyvent pas estre examinées selon la Grammaire. Je demande aussi à ces opiniastres qui ne peuvent souffrir qu'on expose les paroles de Jésus-Christ, quand saint Luc et saint Paul disent que le calice est le Nouveau Testament au sang¹,

si cela ne vaut pas autant que ce qui avoit esté dit au premier membre, que le pain est corps. Certes on doit faire autant de scrupule en une partie qu'en l'autre : et pource que la brièveté est obscure, ce qui est dit plus au long, esclarcit mieux le sens. Par ainsi, quand ils débattront sous ombre d'un mot, que le pain est le corps de Jésus-Christ, je leur amèneray l'interprétation de saint Paul et de saint Luc, comme une chose déclarée plus à plein : asçavoir que le pain est testament ou ratification que le corps de Jésus-Christ nous est donné. Où trouveront-ils meilleure interprétation, ne plus certaine? Et toutesfois je ne préten pas de diminuer tant peu que ce soit de la participation que j'ay c-dessus confessé que nous avons au corps de Jésus-Christ : seulement je veux rabatre ceste folle opiniastreté qu'ils ont, en débattant si furieusement des paroles : J'enten suyvant le tesmoignage de saint Paul et de saint Luc, que le pain est le corps de Jésus-Christ, pource qu'il en est le Testament ou alliance. S'ils réprouvent cela, ce n'est pas contre moy qu'ils bataillent, mais contre l'Esprit de Dieu. Quoy qu'ils protestent qu'ils ont telle dévotion aux paroles de Jésus-Christ, qu'ils n'y oseroyent admettre aucune figure, ceste couverture ne suffit pas pour leur faire réprover tant orgueilleusement toutes les raisons que nous amenons à l'opposite. Ce pendant, nous avons à noter quel est ce Testament au corps et au sang de Jésus-Christ. Car il ne nous prouffiteroit rien que l'alliance de grâce eust esté ratifiée par le sacrifice de sa mort, si ceste communication, par laquelle nous sommes faits un avec luy, n'estoit conjointe quant et quant.

24 Il reste doncques que pour l'affinité qu'ont les choses signifiées avec leurs figures, nous confessons que ce nom de Corps a esté attribué au pain : non pas nuement, comme les mots chantent, mais par une similitude bien convenable. Je h'introdui yci nulles figures ne paraboles, afin qu'on ne me reproche point que je cherche des subterfuges, en m'eslongnant du texte. Je di que c'est une façon de

¹ Luc XXII, 20; 1 Cor. XI, 25.

parler qui se trouve par toute l'Ecriture, quand il est question des Sacremens. Car on ne scauroit autrement prendre, que la Circoncision ait esté l'alliance de Dieu, l'Agneau ait esté l'issue d'Egypte, les sacrifices de la Loy, satisfactions pour les péchez, finalement que le rocher dont l'eau sortit au désert¹, ait esté Jésus-Christ, sinon par translation. Et non-seulement le nom de la chose plus digne est transféré à celle qui est inférieure, mais aussi à l'opposite, le nom de la chose visible est approprié à celle qui est signifiée : comme quand il est dit que Dieu est apparu à Moïse au buisson² : quand le coffre de l'alliance est nommé Dieu, et la face de Dieu³ : et la colombe est dite, le saint Esprit⁴. Car combien que le signe diffère en substance de la vérité qu'il figure, d'autant qu'il est corporel, visible et terrestre, et icelle est spirituelle et invisible, toutesfois pource que non-seulement il figure la chose à laquelle il est dédié, comme s'il en estoit une simple remembrance et nue, mais aussi l'offre vraiment et de fait, pourquoy est-ce que le nom ne luy conviendra ? Car si les signes inventez des hommes, qui sont plustost images des choses absentes que marques des présentes, et ausquels souvent il n'y a que vaine représentation, néanmoins prennent quelquesfois le tiltre des choses qu'ils signifient, il y a bien plus de raison que ceux qui sont instituez de Dieu, puissent emprunter les noms de ce qu'ils testifient sans aucune fallace, et mesmes en ont l'effect et la vérité pour nous la communiquer. Brief, il y a telle affinité et similitude de l'un à l'autre, que telle translation mutuelle ne doit pas estre trouvée estrange ne rude. Parquoy ceux qui nous appellent Tropistes, se monstrent en leur sottise facétie du tout barbares, veu qu'en matière de Sacrement l'usage commun de l'Ecriture est du tout pour nous. Car comme ainsi soit que les Sacremens ayent grande similitude ensemble, principalement ils conviennent tous quant à ceste translation de nom. Comme doncques l'Apostre enseigne que la pierre

dont provenoit aux Israélites le bruvage spirituel, avoit esté Christ⁵, entant que c'estoit un symbole, sous lequel ce bruvage spirituel estoit receu non pas visiblement à l'œil, mais toutesfois à la vérité : en ceste manière le pain est aujourd'huy appelé corps de Christ, d'autant que c'est un symbole, sous lequel nostre Seigneur nous offre la vraye manducation de son corps. Et afin que nul ne réproue mon dire comme nouveau, saint Augustin n'a pas autrement senty ne parlé. Si les Sacremens, dit-il, n'avoient quelque similitude avec les choses desquelles ils sont Sacremens, ce ne seroyent plus Sacremens. A cause de ceste similitude, ils ont mesmes souvent les noms des choses qu'ils figurent. Pourtant comme le Sacrement du corps de Christ est aucunement le corps mesme, et le Sacrement du sang est le sang mesme : aussi le Sacrement de la foy est nommé Foy⁶. Il y a beaucoup de sentences semblables en ses livres, lesquelles il seroit superflu d'amasser yci, veu que ceste seule que j'ay alléguée suffit : sinon que les lecteurs doyvent estre advertis que le mesme docteur conferme et réitère ce propos en l'épistre à Evodius. C'est une tergiversation frivole, de répliquer que quand saint Augustin parle ainsi des Sacremens, il ne fait pas mention de la Cène ; car par ce moyen il ne seroit plus licite d'arguer du tout à une partie. Certes si on ne veut abolir toute raison, on ne peut dire que ce qui est commun à tous Sacremens n'appartienne aussi à la Cène : combien que le mesme Docteur coupe broche à toute dispute en un autre lieu, en disant que Jésus-Christ n'a point fait de difficulté de nommer son corps, quand il en donnoit le signe. Item, que c'a esté une patience admirable à Jésus-Christ, de recevoir Judas au convive, auquel il instituait et donnoit à ses disciples la figure de son corps et son sang⁷.

22 Toutesfois si quelque opiniastre fermant les yeux à tout, se veut attacher à ce mot, Ceci est mon corps, comme si ce verbe séparoit la Cène d'avec tous autres Sacremens : la solu-

1) Ex. XVII, 6.

2) Ex. III, 2.

3) Ps. LXXXIV, 8 ; XLII, 2.

4) Math. III, 16.

5) 1 Cor. X, 4.

6) Epist. XXIII, Ad Bonif.

7) Contre Adimantum Monach., cap. XII ; in Psal. III.

tion est facile. Ils prétendent qu'il y a une telle force au verbe substantif, qu'il ne reçoit nulle déclaration. Quand je leur auray accordé cela, je réplique que saint Paul en disant, Le pain que nous rompons est la communication du corps de Christ ¹, use aussi bien de verbe substantif. Or Communication est autre chose que le corps mesme. Qui plus est, quasi par toute l'Ecriture ce verbe se trouvera en matière de Sacrement. Comme quand il est dit, Ceci vous sera pour alliance avec moy ²: L'Agneau est l'issue. Pour abrégier, quand saint Paul dit que la pierre estoit Christ ³, pourquoy le verbe substantif a-il moins de vertu selon eux en ce passage, qu'aux mots de la Cène? Qu'ils me respondent, quand saint Jehan dit, Le saint Esprit n'estoit pas encores: car Jésus-Christ n'estoit pas glorifié ⁴: qu'emporte là ce verbe, ~~estoit~~, Car s'ils demeurent attachez à leur reigle, l'essence éternelle du saint Esprit sera abolie: comme si elle avoit prins son commencement en l'ascension de Jésus-Christ. Qu'ils me respondent finalement ce qu'ils entendent par le dire de saint Paul, que le Baptisme est le lavement de régénération et renouvellement ⁵, veu qu'il appert qu'il est inutile à plusieurs. Mais il n'y a rien plus propre à les réfuter, que l'autre sentence de saint Paul, où il dit que l'Eglise est Jésus-Christ. Car, ayant amené la similitude du corps humain, il adjouste, Ainsi est Jésus-Christ ⁶. Par lesquels mots il ne signifie pas le Fils unique de Dieu en soy, mais en ses membres. Je pense avoir desjà gaigné ce point, que les calomnies de nos adversaires pueront et seront détestables à toutes gens de sens rassis et d'intégrité, en ce qu'ils publient que nous desmentons Jésus-Christ, n'adjoustans nulle foy à ses paroles, lesquelles nous recevons en plus grande obéissance qu'eux; et les considérons plus attentivement. Mesmes leur nonchalance si lourde qu'on la voit, monstre qu'il ne leur chaut guères de ce que Jésus-Christ a voulu ou entendu,

moyennant qu'il leur serve de bouclier pour couvrir leur obstination: comme la diligence que nous mettons à nous enquerir du vray sens, tesmoigne combien nous prisons l'autorité de ce souverain Maistre. Ils nous reprochent malicieusement, que le sens humain nous empesche de croire ce que Jésus-Christ a proféré de sa bouche sacrée. Mais j'ay desjà en partie déclaré, et encores feray-je tantost mieux apparoir, combien ils sont pervers et effrontez en nous chargeant de tels blasmes. Rien doncques ne nous empesche de croire simplement à Jésus-Christ: et si tost qu'il a dit le mot, d'y acquiescer. Seulement il est question de sçavoir si c'est un crime, de nous enquerir quel est le vray sens et naturel de ses paroles.

23 Ces bons Docteurs pour apparoir-tre gens lettrez, défendent de se retirer de la lettre tant peu que ce soit. Je réplique à l'opposite, Quand l'Ecriture nomme Dieu, Homme de guerre ¹, pource que sans translation ce langage seroit trop dur et trop aspre, je ne doute pas le prendre comme une similitude tirée des hommes. Et de faict, les hérétiques qu'on a appelez anciennement Anthropomorphites, n'avoient autre couleur de molester et troubler l'Eglise, sinon qu'en prenant ces mots comme à belles dents, Les yeux de Dieu voyent ², Il est parvenu à ses oreilles ³, Sa main est estendue ⁴, La terre est son marchepied ⁵: ils se tempestoyent de ce que les saints Docteurs n'accordoyent point que Dieu fust corporel, veu qu'il semble que l'Ecriture luy assigne un corps. Ceux-là avoient bien la lettre pour eux: mais si tous passages estoyent prins si crument et lourdement, toute la vraye religion seroit pervertie de resveries brutales. Car il n'y a monstre d'absurdité que les hérétiques ne pussent faire semblant de déduire de l'Ecriture, s'il leur est permis sous ombre d'un mot mal entendu et non exposé, d'establir ce que bon leur semblera. Ce qu'ils allèguent qu'il n'est pas vray-semblable que Jésus-Christ vou-

1) 1 Cor. X, 16.

2) 1 Cor. X, 4.

3) Tit. III, 2.

4) Gen. XVII, 13; Ex. XII, 42.

5) Jean VII, 39.

6) 1 Cor. XII, 12.

1) Ex. XV, 3.

2) Ps. XVIII, 7.

3) Is. LXVI, 1.

4) Prov. XV, 3.

5) Is. IX, 11.

lant donner une singulière consolation à ses disciples, ait parlé obscurément comme par énigmes, fait pour nous. Car si les disciples n'eussent entendu que le pain estoit nommé corps par similitude, d'autant qu'il en estoit l'arre ou symbole, ils se fussent troublez d'une chose si prodigieuse. Sainct Jehan récite que sur la mesme heure ils doutoyent et faisoient scrupule sur chacun mot. Ceux qui disputent comment Jésus-Christ s'en ira à son Père, et trouvent grande difficulté comment il partira du monde : brief, qui n'entendent rien de ce qui leur est dit des choses célestes, comment eussent-ils esté si prompts et aisez à croire une chose si répugnante à toute raison, asçavoir que Jésus-Christ, qui estoit assis à table devant leurs yeux, fust aussi enclos invisiblement dessous le pain ? Parquoy ce qu'ils s'accordent sans aucune réplique à ce qui leur a esté dit, et mangent le pain à telles enseignes, de là il appert qu'ils prenoient les paroles de Jésus-Christ comme nous faisons, pource qu'ils considéroient qu'en tous Sacremens l'usage est accoustumé d'attribuer au signe le nom de la chose signifiée. Les disciples doncques ont receu une consolation certaine et liquide, et non pas enveloppée d'énigme : comme aujourd'huy nous la sentons telle qu'eux. Et n'y a autre raison pourquoy ces outrecuidez nous résistent tant, sinon que le diable les a aveuglez par ses enchantemens, pour appeler Ténèbres et énigmes, une interprétation si facile et coulante. D'avantage, si on veut précisément insister sur les mots, ce que Jésus-Christ met son corps et son sang à part, ne pourroit consister. Il appelle le pain son corps, et le vin son sang : ou ce sera une répétition confuse, ou ce sera une division pour séparer l'un d'avec l'autre. Mesmes on pourra affermer du calice que c'est le corps : et derechef, que le pain est le sang : je di si Jésus-Christ est enclos sous chacun des deux signes. S'ils respondent qu'il faut regarder à quelle fin les Sacremens sont instituez, je leur confesse : mais ce pen-

dant ils ne se despestreront point que leur erreur ne tire tousjours ceste queue, asçavoir que le pain est sang, et le vin est corps. D'avantage, je ne sçay comment ils entendent d'accorder leurs fientes, en confessant que le pain et le corps sont choses diverses : et toutesfois en affermant que le pain est proprement corps sans nulle figure ; comme si quelqu'un disoit que la robbe est autre chose que l'homme : et toutesfois qu'elle est proprement nommée Homme. Toutesfois comme si leur victoire estoit en opiniastreté furieuse, et opprobres, ils crient qu'en cherchant la vraie interprétation des mots de Jésus-Christ, nous l'accusons de mensonge. Tant y a qu'il sera maintenant facile aux lecteurs de jager combien telles gens nous font grande injure, faisant à croire aux ignorans que nous abatons l'autorité des paroles de Jésus-Christ : lesquelles ils pervertissent et confondent aussi furieusement, que nous les exposons fidèlement et en telle dextérité qu'il est requis, comme je l'ay monstré quasi au doigt.

24 Mais ceste fausseté et mensonge ne se peut droitement purger, sinon en rabatant une autre calomnie : c'est qu'ils nous accusent d'estre tellement adonnez à la raison humaine, que nous mesurons la puissance de Dieu au corps de nature, et ne luy attribuons rien plus que le sens commun nous enseigne. En lisant nos escrits, on verra incontinent combien ces calomnies sont vilenes et puantes. J'appelle doncques de leurs fausses détractions à la doctrine que j'en ai donnée : laquelle certifie assez clairement que je ne restrein point ce mystère à la capacité de la raison humaine, et ne l'assujeti point à l'ordre de nature. Je vous prie, avons-nous appris des Philosophes naturels, que Jésus-Christ repaist aussi bien nos âmes de sa chair et de son sang, que nos corps sont nourris et substantez de pain et de vin ? Dont vient ceste vertu à la chair, de vivifier les âmes ? Chacun dira qu'il ne se fait point naturellement. Ce ne sera chose non plus accordante au sens humain, que la chair de Christ entre jusques à nous pour nous servir d'aliment. Brief, quiconques aura

gousté nostre doctrine, sera ravy en admiration de ceste vertu secrète de Dieu que nous preschons. Or ces bons zélateurs se forgent un miracle, sans lequel ils ne pensent pas que Dieu puisse rien. Je prie et adverti derechef les lecteurs, qu'ils pensent diligemment que porte nostre doctrine, si elle dépend du sens commun, ou bien si par foy elle surmonte le monde, et passe jusques au ciel. Nous disons que Jésus-Christ descend à nous tant par le signe extérieur que par son Esprit, pour vivifier vraiment nos âmes de la substance de sa chair et de son sang. Ceux qui n'entendent point que telle chose ne se peut faire sans plusieurs miracles, sont plus que stupides, veu qu'il n'y a rien plus contraire au sens naturel, que de dire que les âmes empruntent de la chair la vie spirituelle et céleste : voire de la chair qui aura eu son origine de la terre, et qui a esté mortelle. N'y a rien plus incroyable, que de dire que les choses distantes l'une de l'autre aussi loing que le ciel de la terre, non-seulement soyent conjointes, mais unies, tellement que nos âmes reçoivent nourriture de la chair de Christ, sans qu'elle bouge du ciel. Parquoy que ces phrénétiques se déportent de nous charger et rendre odieux par ceste calomnie si vilene : c'est que nous retranchons de la puissance infinie de Dieu. Car en cela ou ils errent trop lourdement, ou ils mentent trop impudemment, veu qu'il n'est pas yci question que c'est que Dieu a peu, mais que c'est qu'il a voulu : Et nous affermons tout ce qui luy plaisoit avoir esté fait. Or il luy a pleu que Jésus-Christ fust fait semblable à ses frères en toutes choses, excepté péché¹. Quel est nostre corps ? N'est-il pas tel qu'il a sa propre et certaine mesure, qu'il est contenu en lieu, qu'il est touché, qu'il est veu ? Et pourquoy, disent-ils, ne fera Dieu qu'un mesme corps occupe plusieurs et divers lieux, qu'il ne soit compris en nul certain lieu, qu'il n'ait point de forme ne mesure aucune ? O insensé ! que demandes-tu à la puissance de Dieu, qu'elle

face qu'un corps soit ensemblement corps et non corps ? Comme si tu requérois qu'elle face la lumière estre tout en un coup lumière et ténèbres. Mais elle veut la lumière estre lumière, les ténèbres estre ténèbres, un corps estre un corps. Certes elle convertira bien, quand elle voudra, les ténèbres en lumière, et la lumière en ténèbres. Mais quand tu demandes que la lumière et les ténèbres ne soyent point différentes, que veux-tu autre chose que pervertir l'ordre de la sapience de Dieu ? Il faut doncques que le corps soit corps, et que l'esprit soit esprit, un chacun en telle loy et condition qu'il a esté créé de Dieu. Et ceste est la condition du corps, qui consiste en un lieu certain, en sa propre et certaine mesure, et en sa forme. En celle condition Jésus-Christ a prins corps, auquel, tesmoin saint Augustin, il a bien donné incorruption et gloire, mais il ne luy a point osté sa nature et sa vérité². Car le tesmoinage de l'Ecriture est clair et évident, Qu'il est monté au ciel, dont il doit ainsi revenir comme il y a esté veu monter³.

25 Ils répliquent qu'ils ont la Parole, par laquelle la volonté de Dieu est liquidée. Voire si on leur concède d'exterminer de l'Eglise le don d'interprétation, par lequel la Parole soit entendue comme elle doit. Je confesse qu'ils allèguent le texte de l'Ecriture, mais tout ainsi que faisoient jadis les Antropomorphites, en faisant Dieu corporel. Item, comme Marcion et Maniché, qui faisoient le corps de Jésus-Christ céleste ou fantastique. Car ils alléguoyent ces tesmoignages : Le premier Adam estant de terre, est terrestre : le second Adam, asçavoir le Seigneur, est du ciel⁴. Item, que Jésus s'est anéanti ayant prins forme de serf, et ayant esté trouvé ressembler aux hommes⁵. Mais ces vanteurs semblables à joueurs de passe-passe, n'estiment, pas qu'il y ait nulle puissance de Dieu, sinon que par le monstre qu'ils forgent en leur cerveau, tout ordre de nature soit renversé. Ce qui est plustost borner Dieu, et luy assigner ses rayes, à ce qu'il soit

1) Heb. II, 17 ; IV, 10

1) Epistola ad Dardanum.

2) 1 Cor. XV, 47.

3) Act. I, 11.

4) Phil. I, 7.

contraint d'obéir à nos fantasmes. Car de quelle parole ont-ils puisé, que le corps de Jésus-Christ soit visible au ciel, et cependant qu'il soit caché et invisible sous une infinité de morceaux de pain ? Ils allégueront que cela est requis de nécessité, à ce que le corps de Jésus-Christ soit donné à la Cène. Voire, pource qu'il leur a plu de tirer des paroles de Jésus-Christ une façon charnelle de manger son corps : estans préoccupés de leurs fantasmes, ils ont esté contraints de forger ceste subtilité, à laquelle toute l'Ecriture contredit. Or tant s'en faut que nous amoindrissions en façon que ce soit la puissance de Dieu, qu'il n'y a rien plus propre à la magnifier, que ce que nous enseignons. Mais pource qu'ils ne nous cessent d'accuser que Dieu est fraudé de son honneur, quand nous rejettons ce qui est difficile à croire au sens commun, combien qu'il ait esté promis de Jésus-Christ : Je respon derechef comme n'aguères, que nous ne prenons point conseil du sens naturel és mystères de la foy, mais que nous recevons en toute docilité et esprit de mansuétude (comme saint Jaques nous exhorte)¹ tout ce qui procède de Dieu. Ce pendant nous ne laissons pas de suivre une modération utile, pour ne point tomber en erreur si pernicieux, duquel ils sont aveuglez. Car en prenant ces paroles crument et à la volée, Ceci est mon corps, ils se forgent un miracle du tout contraire à l'intention de Jésus-Christ. Là-dessus beaucoup d'absurditez énormes leur viennent devant les yeux : mais pource que par leur folle hastiveté ils se sont desjà jettés au filet, ils se fourrent en l'abysme de la puissance infinie de Dieu, pour estouffer et esteindre toute vérité. Et voilà dont procède ceste présomption avec un chagrin et desdain, quand ils disent qu'ils ne veulent point sçavoir comment le corps de Jésus-Christ est caché sous le pain : pource qu'ils se contentent de ce mot, Ceci est mon corps. Nous, de nostre costé, mettons peine d'avoir la vraye intelligence de ce passage, comme de tous autres : et y appli-

quons nostre estude songneusement et avec obéissance. Et ne concevons pas soudain à l'estourdie et sans discrétion ce qui se présente à nos sens : mais après avoir bien médité et considéré le tout, nous recevons le sens que le saint Esprit nous suggère. Estans si bien fondez, nous mesprisons tout ce que la sagesse terrienne peut opposer à l'encontre : mesmes nous tenons nos entendemens captifs, et les humilions, à ce qu'ils n'entreprennent point de s'eslever ou gronder contre l'autorité de Dieu. C'est de là que nous est venue ceste exposition que nous tenons, laquelle tous ceux qui sont moyennement versez en l'Ecriture, cognoissent et voyent estre commune à tous Sacremens. Aussi suivant l'exemple de la sainte Vierge, nous n'estimons pas qu'il soit défendu en une chose haute, de demander comment elle se peut faire².

26 Mais pource qu'il n'y aura rien plus propre à confirmer la foy des enfans de Dieu, que quand il leur sera monstré que la doctrine que j'ay mise ci-dessus est purement tirée de l'Ecriture, et appuyée sur l'autorité d'icelle, je liquideray ce point en brief. Ce n'est pas Aristote, mais le saint Esprit qui enseigne que le corps de Jésus-Christ, après estre ressuscité des morts, demeure en sa mesure, et est receu au ciel jusques au dernier jour. Je n'ignore pas que nos adversaires ne font que hocher la teste de tous les passages que nous alléguons. Toutes fois et quantes que Jésus-Christ dit qu'il s'en ira en laissant le monde³, ils répliquent que tel département n'est autre chose qu'un changement de son estat mortel. Mais si ainsi estoit, Jésus-Christ ne substituerait point le saint Esprit pour suppléer au défaut de son absence, veu qu'il ne luy succède point. Comme aussi Jésus-Christ n'est pas descendu derechef de sa gloire céleste pour prendre condition mortelle. Certes l'avènement du saint Esprit en ce monde, et l'ascension de Christ sont choses opposées. Et pourtant il est impossible qu'il habite en nous

¹ Jacq. I, 21.

² Luc I, 24.

³ Jean XVI, 7, 28.

selon la chair en telle façon qu'il envoie son Esprit. D'avantage, il prononce clairement, qu'il ne sera pas toujours avec ses disciples au monde ¹. Il leur semble qu'ils feront escouler ceste sentence, en disant que Jésus-Christ a simplement entendu qu'il ne seroit pas toujours povre et disetteux, pour avoir besoin de secours. Mais la circonstance du lieu leur contredit, veu qu'il n'est point là question de povreté ny indigence, ou d'autres misères de la vie terrienne, mais de luy faire honneur. L'onction faite par la femme ne plaisoit point aux disciples : pource qu'il leur sembloit que c'estoit une despense superflue et inutile, mesmes une pompe excessive et à condamner. Ainsi ils eussent mieux aimé qu'on eust distribué aux povres le pris de l'onguent, qui avoit esté mal espendu à leur advis. Jésus-Christ dit qu'il ne sera pas toujours présent pour recevoir tel honneur. Et saint Augustin n'expose point autrement ce passage duquel les paroles qui s'ensuyvent ne sont point obscures. Quand Jésus-Christ disoit, Vous ne m'aurez point toujours avec vous : il parloit de la présence de son corps. Car selon sa majesté, selon sa providence, selon sa grâce invisible, ce qu'il a promis ailleurs est accomply, Je seray avec vous jusques à la fin du monde : mais selon la nature humaine qu'il a prinse, selon ce qu'il est nay de la Vierge, selon ce qu'il a esté crucifié et ensevely, selon ce qu'il est ressuscité, ceste sentence est accomplie, Vous ne m'aurez point toujours avec vous. Pourquoi cela ? Pource que selon le corps il a conversé quarante jours avec ses disciples : et eux le suyvens de veue, et non point allans après, il est monté au ciel, et n'est plus yci. Et toutesfois il est toujours yci, d'autant qu'il ne s'est point retiré par la présence de sa majesté. Item, Nous avons toujours Jésus-Christ avec nous selon la présence de sa majesté : selon la présence de sa chair, il a dit, Vous ne m'aurez point toujours avec vous. Car l'Eglise l'a eu présent pour peu de jours selon le corps : maintenant elle le tient

par foy, mais elle ne le voit point des yeux ². Nous voyons comment ce saint Docteur constitue la présence de Jésus-Christ avec nous en trois choses : asçavoir, en sa majesté, en sa providence et en sa grâce indicible : sous laquelle grâce je compren la communion qu'il nous donne en son corps et en son sang. Ainsi nous voyons qu'il ne le faut point enclorre dedans le pain : car il a tesmoigné qu'il avoit chair et os, qui pouvoient estre touchez et veus. Et s'en aller et Monter, ne signifie pas faire semblant de s'en aller et monter : mais est vraiment faire ce que les paroles chantent. Mais quelqu'un demandera, s'il faut assigner quelque région du ciel à Christ. A quoy je respon avec saint Augustin, que ceste question est trop curieuse et superflue : moyennant que nous croyons qu'il est au ciel, c'est assez ³.

27 Quoy doncques ? le nom d'Ascension si souvent réitéré, ne signifie-il pas que Jésus-Christ soit bougé d'un lieu à l'autre ? Ils le nient, pource qu'à leur semblant, par la hauteesse est seulement notée la majesté de son Empire. Mais je demande derechef, Quelle a esté la façon de monter ? N'a-il pas esté eslevé en haut à veue d'œil ? Les Evangélistes ne récitent-ils pas clairement qu'il a esté receu au ciel ? Ces opiniastres, pour se monstrer Sophistes bien aigus, disent qu'il a esté caché de la veue des hommes par la nuée : afin que les fidèles ne le cherchassent plus visible yci-bas ⁴. Comme s'il ne devoit pas plustost s'esvanouir en une minute, s'il vouloit faire foy d'une présence invisible : ou que la nuée ne le deust retirer à part, devant qu'il eust un pied levé. Mais quand il est porté haut en l'air, et puis mettant une nuée entre luy et ses disciples, monstre qu'il ne le faut plus chercher en terre : nous concluons seurement qu'il a maintenant son domicile au ciel. Comme aussi saint Paul l'affirme, et nous commande de l'attendre jusques à ce qu'il vienne de là. Pour ceste cause les Anges advertissent les disciples, qu'ils s'abusent regardans

4) Math. XXIV, 11.

1) Tractat. in Joann., L ; Math. XXVIII, 20.

2) De fide et symb., cap. VI.

3) Act. I, 9, 11, Marc XVI, 19 ; Luc XXIV, 51.

en l'air : pource que Jésus qui a esté receu au ciel, viendra comme ils l'ont veu monter¹. Nos adversaires pour se montrer habiles gens, apportent leur tergiversation accoustumée, que lors il viendra visible² : pource qu'il ne s'est pas tellement départy du monde, qu'il ne demeure invisible avec les siens. Voire comme si les Anges traittoient là d'une double présence, et que leur intention ne fust pas d'oster toute doute de l'ascension de Jésus-Christ, dont les disciples estoient tesmoins. Comme s'ils disoient, Ayant esté receu au ciel à votre propre veue, il a prins possession de l'Empire céleste : il reste que vous attendiez patiemment jusques à ce qu'il vienne derechef pour estre Juge du monde : d'autant qu'il n'est pas entré au ciel pour occuper seul la place, mais pour vous recueillir avec soy, et pareillement tous croyans.

28 Or pource que telles gens, pour approuver leur fantasie bastarde n'ont point honte de la farder de l'autorité des Anciens, et sur tout de saint Augustin, j'expédieray en brief combien ils se portent desloyalement en cest endroit. Pource que quelques-uns scavans gens et fidèles serviteurs de Dieu ont assez approuvé la vérité que nous tenons, par le tesmoignage des anciens Docteurs, je ne seray point superflu en ramassant yci ce qu'on peut trouver en leurs livres. Mesmes je n'amèneray point de saint Augustin tout ce qui pourroit servir à la cause : mais je me contenteray en brief de montrer qu'il est du tout de nostre costé. Quant à ce que nos adversaires, pour le nous arracher, prétendent que souvent ceste sentence se trouve en ses livres, que le corps et le sang de Jésus-Christ nous sont dispensez en la Cène, asçavoir le sacrifice qui a esté une fois offert en la croix³ : c'est une couverture frivole, veu qu'il nomme aussi bien les signes, Sacremens du corps et du sang. Au reste, il n'est jà besoin de chercher par long circuit en quel sens il use de ces mots, veu qu'il s'explique assez, en disant que les Sacremens présentent leur

nom de la similitude des choses qu'ils signifient : et ainsi, que selonc quelque manière le Sacrement du corps est appelé Corps. Auquel passage respond aussi l'autre que nous avons allégué, que Jésus-Christ n'a point fait scrupule de dire, Voyci mon corps, donnant le signe d'iceluy⁴. Ils objectent plus outre un autre dire du mesme Docteur, que le corps de Jésus-Christ tombe à terre, et entre en la bouche⁵. Je respon que c'est en tel sens, comme il adjouste constamment qu'il se consume au ventre. Il ne leur sert de rien ce qu'il dit ailleurs, que le pain se consume après que le mystère est parfait : d'autant qu'il avoit dit un peu au paravant. Veü que ce mystère est notoire, lequel s'administre par les hommes, il peut estre en dignité, et honneur comme chose sainte, mais non pas comme miracle⁶. A quoy se rapporte un autre passage, que nos adversaires tirent trop inconsiderément à eux : c'est que Jésus-Christ en distribuant le pain de la Cène à ses disciples, s'est aucunement, porté entre ses mains, Car en mettant cest adverbe de similitude, Aucunement, il déclare que le corps n'a point esté réellement enclos sous le pain. Ce qui ne doit estre trouvé nouveau, veu qu'ailleurs il maintient haut et clair, que si on oste aux corps leur mesure et espace de lieu, ils ne seront nulle part : et par ainsi ils ne seront nullement⁷. Leur cavillation est trop malgre, qu'il ne traite point là de la Cène, en laquelle Dieu desploye une vertu spéciale. Car notamment la conclusion avoit esté esmeue du corps de Jésus-Christ. Et ce saint Docteur respondant de propos délibéré, dit qu'il luy a donné immortalité, mais il ne luy a pas osté sa nature. Parquoy, dit-il, selonc le corps Jésus-Christ n'est point espandu par tout. Car il nous faut garder de tellement affermer la divinité du Médiateur qui a esté fait homme, que nous destruisions la vérité de son corps. Car il ne s'ensuyt pas, combien que Dieu soit par tout, que tout ce qui est en luy y soit aussi bien. La raison est adjoustée, que

1) Act. I, 11.

2) Ad Rom. I, epist. XXIII.

3) Phil. III, 20.

4) Contre Adamantum Manichæum, lib. XII.

5) De Trinit., lib. III, cap. X. 3) In Psal. LXXX.

6) Epistola ad Vardanum.

Christ n'estant qu'un, est Dieu et en sa personne. Entant qu'il est qu'il est par tout : entant qu'il est qu'il est au ciel. Quelle sottise esté, de ne point excepter pour en un mot, le mystère qui est de de importance, s'il y eust eu con aux propos qu'il tenoit ? Qui plus on lit, attentivement ce qui s'en trouvera que la Cène y est aussi imprimée. Car il dit que le Fils de Dieu, estant aussi homme, est présent, voire tout entier : entant qu'il est Dieu, qu'il réside au temple ou, c'est-à-dire en l'Eglise : et oins qu'il est au ciel comme Dieu, qu'il faut qu'un vray corps ait sa . Nous voyons que pour unir Christ avec son Eglise, il ne retire le corps du ciel : ce qu'il eust fait, corps ne nous pouvoit estre viande, eust enclos sous le pain. En un passage, voulant définir comment les possèdent Jésus-Christ : Nous, dit-il, par le signe de la croix, sacrement du Baptême, et par le et boire de l'autel ¹. Or je ne disant si c'a esté bien dit à luy, d'é une superstition folle aux vrais de la présence de Jésus-Christ : ent je di qu'en faisant telle com n, il monstre assez qu'il n'ima int deux corps en Jésus-Christ, cacher au pain d'un costé, et le visible au ciel de l'autre. Si on t plus ample exposition, il ad tantost après, que nous avons rs Jésus-Christ selon la présence majesté, et non pas selon la pré le sa chair, veu que selon icelle il lit, Vous ne m'aurez point tous. Nos adversaires répliquent qu'il e aussi bien ces mots, que selon e indicible et invisible son dire plit, qu'il sera avec nous jusques n du monde ². Mais cela ne fait ur eux : d'autant que c'est une e ceste majesté laquelle il oppose s, mettant ces deux choses comme s, La chair, et La vertu ou grâce. en un autre lieu il met ces deux

choses opposées, que Jésus-Christ a laissé ses disciples quant à la présence corporelle, pour estre avec eux de présence spirituelle; où il appert qu'il distingue notamment l'essence de la chair, d'avec la vertu de l'Esprit laquelle nous conjoint à Christ : combien que nous en soyons séparés par distance de lieu. Il use plusieurs fois d'une mesme façon de parler : comme quand il dit, Il viendra en présence corporelle pour juger les vifs et les morts, selon la reigle de la foy. Car en présence spirituelle il est toujours avec son Eglise. Ceste sentence doncques s'adresse aux croyans lesquels il avoit commencé de garder, leur estant présent de corps, et lesquels il devoit laisser par l'absence de son corps, afin de les garder par présence spirituelle. C'est une cavillation sotte, de prendre Corporel pour Visible, veu qu'il oppose le corps à la vertu divine : et en adjoustant qu'il garde avec le Père, il exprime clairement qu'il expand de sa grâce en nous du ciel par le saint Esprit.

29 Et pource qu'ils se confient tant en ceste cachette de Présence invisible, voyons un peu comment elle les couvre. Pour le premier, ils ne produiront point une seule syllabe de l'Ecriture, par laquelle ils prouvent que Jésus-Christ soit invisible. Mais ils prennent pour une maxime infallible ce que nul ne leur concédera : c'est que le corps de Jésus-Christ ne peut estre donné en la Cène, sinon sous une masque de morceau de pain. Or c'est le point duquel ils ont à débater avec nous : tant s'en faut qu'il doyve obtenir lieu du principe. D'avantage, en gazouillant ainsi : ils sont contraints de faire double corps en Jésus-Christ, pource que selon leur dire il est visible au Ciel en soy, en la Cène il est invisible par une dispensation spéciale. Or si cela est convenable ou non, on en peut juger par beaucoup de passages de l'Ecriture : et sur tout par le tesmoignage de saint Pierre, quand il dit qu'il faut que Jésus-Christ soit contenu au ciel, jusques à ce qu'il vienne pour juger le monde ³. Ces acariastres enseignent

et. de Joann., L. 2) Math. XXVI, 11.
XXVII, 30.

1) Act. III, 31.

qu'il est par tout sans forme aucune : alléguans que c'est iniquement fait, d'assujettir la nature d'un corps glorieux aux loix de la nature commune. Or ceste response traine avec soy la resverie de Seruet, laquelle à bon droict est détestable à toutes gens craignans Dieu : asçavoir que le corps de Jésus-Christ après l'ascension a esté englouty par sa divinité. Je ne dis pas qu'ils tiennent ceste opinion : mais si on conte entre les qualitez d'un corps glorifié, qu'il soit infini et remplisse tout, il est notoire que la substance en sera abolie, et qu'il ne restera nulle distinction entre la Divinité et la nature humaine. D'avantage, si le corps de Jésus-Christ est ainsi variable et de diverses sortes, d'apparoistre en un lieu, et d'estre invisible en l'autre : que deviendra la nature corporelle, laquelle doit avoir ses mesures ? que deviendra aussi l'unité ? Tertullien argue bien mieux, enseignant que Jésus-Christ a un vray corps et naturel, puis que la figure nous en est donnée en la Cène, en gage et certitude de la vie spirituelle. Car la figure seroit fausse, si ce qu'elle représente n'estoit vray. Et de faict, Jésus-Christ parloit de son corps glorieux, en disant, Voyez et tastez : car un esprit n'a point de chair ne d'os¹. Voyci comment un corps sera approuvé vray corps par la bouche de Jésus-Christ : c'est quand il se voit et se manie. Qu'on oste ces choses, il ne sera plus corps. Ils ont tousjours leur refuge à leur dispensation qu'ils se sont forgée. Or nostre devoir est de recevoir en telle sorte ce que Jésus-Christ prononce absolument, que ce qu'il veut affermer soit tenu pour vallable sans exception. Il prouve qu'il n'est point un fantosme, comme les disciples cuidoyent : pource qu'il est visible en sa chair. Qu'on oste ce qu'il attribue à son corps comme propre, ne faudra-il pas trouver une définition nouvelle ? D'avantage, qu'ils se tournent et virent tant qu'ils voudront, ceste dispensation qu'ils ont songée n'a point de lieu, quand saint Paul dit que nous attendons nostre Sauveur du ciel, lequel conformera nostre corps contemptible à

son corps glorifié¹. Car nous ne devons point espérer une conformité aux qualitez qu'ils imaginent : asçavoir, que chacun ait un corps invisible et infini. Et ne se trouvera homme si lourdaut, auquel ils persuadent une telle absurdité. Ainsi, qu'ils se déportent d'attribuer ceste propriété au corps glorieux de Jésus-Christ c'est qu'il soit ensemble en plusieurs lieux, et qu'il ne soit contenu en nulle espace : brief, ou qu'ils nient ouvertement la résurrection de la chair, ou qu'ils confessent que Jésus-Christ estant vestu de sa gloire céleste, ne s'est point depouillé de sa nature humaine : veu que la résurrection nous sera commune avec luy, en laquelle il nous fera participans et compagnons de la condition en laquelle il est. Car les Escritures n'enseignent rien plus clairement que cest article : c'est que comme Jésus-Christ a vestu nostre chair en naissant de la vierge Marie, et a souffert en icelle pour effacer nos péchez : aussi qu'il a repris ceste mesme chair en ressuscitant. Car aussi toute l'espérance que nous avons de venir au ciel est là appuyée, que Jésus-Christ y est monté : et (comme dit Tertullien) qu'il y a porté avec soy l'arce de nostre résurrection. Or je vous prie, combien ceste fiance seroit-elle débile, sinon que la mesme chair que Jésus-Christ a prise de nous, fust entrée au ciel ? Pourquoi que ceste resverie qui attache au point tant Jésus-Christ que les entendemens des hommes, soit mise bas. Car à quoy tend ceste présence invisible dont ils habillent, sinon afin que ceux qui désirent d'estre conjointes à Jésus-Christ, s'amusent au signe extérieur ? Or le Seigneur Jésus a voulu retirer non-seulement nos yeux, mais aussi tous nos sens de la terre, défendant aux femmes qui estoient venues au sépulchre, de le toucher : pource qu'il n'estoit pas encores monté à son Père². Veü qu'il sçavoit que Marie avec ses compagnes venoit d'une affection sainte et en grande révérence luy baiser les pieds, il n'y avoit raison d'empêcher et réprover tel attouchement, jusques à ce qu'il fust monté au ciel, sinon

¹ Luc XXIV, 39.

¹ Phil. III, 20, 21.

² Jean XX, 17.

qu'il ne vouloit estre cherché ailleurs que là. Ce qu'on objecte, que depuis il a esté veu de saint Estiene ¹ : la solution est facile. Car il n'a pas esté requis que Jésus-Christ pour ce faire changeast de lieu, pouvant donner une veue supernaturelle aux yeux de son serviteur, laquelle transperçast les cieus. Autant en est-il de saint Paul ². Ce qu'on allègue derechef, que Jésus-Christ est sorty du sépulchre sans l'ouvrir, et qu'il est entré à ses disciples les huis de la chambre estans clos ³, ne fait rien non plus à maintenir leur erreur. Car comme l'eau a servy à Jésus-Christ d'un pavé ferme, quand il cheminoit sur le lac ⁴, aussi on ne doit trouver estrange si la dureté de la pierre s'est amollie pour luy donner passage. Combien qu'il est aussi vray-semblable que la pierre se soit levée, et puis retournée en son lieu. Comme aussi d'entrer en une chambre les huis estans fermez, ce n'est pas à dire transpercer le bois, mais seulement qu'il s'est fait ouverture par sa vertu divine, en sorte que d'une façon miraculeuse il s'est trouvé au milieu de ses disciples, combien que les portes fussent serrées. Ce qu'ils amènent de saint Luc, asçavoir qu'il s'est esvanouy soudain des yeux des disciples qui alloient en Emaüs ⁵, ne leur sert de rien, et fait à nostre avantage. Car pour leur oster la veue de son corps, il ne s'est point fait invisible, mais seulement s'est disparu. Comme aussi, tesmoin le mesme Évangéliste, en cheminant il ne s'est point desguisé ou transfiguré pour estre mescogny, mais a tenu leurs yeux ⁶. Or nos adversaires non-seulement transfigurent Jésus-Christ pour le faire estre au monde, mais le forgent divers à soy-mesme, et tout autre en terre qu'au ciel. Brief, selon leur resverie, combien qu'ils ne disent pas en un mot que la chair de Jésus-Christ soit esprit, toutesfois ils l'enseignent. Et ne se contentans point de cela, selon le lieu où ils la mettent, ils la vestent de qualitez toutes contraires. Dont il s'ensuyt nécessairement qu'elle soit double.

30 Mais encores que nous leur accordions ce qu'ils gazouillent de la présence invisible, si est-ce que l'immensité ne sera point prouvée, sans laquelle ils tendent en vain d'enclorre Jésus-Christ sous le pain. Jusques à ce qu'ils ayent prouvé qu'il est par tout sans distance ne pourpris, jamais ne feront à croire qu'il soit caché sous le pain de la Cène. Et c'est ce qui les a contrainsts d'introduire ceste opinion monstrueuse de corps infini. Or nous avons monstré par tesmoignages clairs et fermes de l'Escriture, que le corps de Jésus-Christ est aussi bien contenu que les autres en espace de lieu, selon que requiert la mesure d'un corps humain. D'avantage, que par son ascension au ciel, il a certifié qu'il n'estoit pas en tous lieux : mais qu'en allant en un lieu, il laissoit l'autre. La promesse qu'ils allèguent ne se doit pas entendre jusques au corps, asçavoir, Je suis avec vous jusques à la fin du siècle ¹. Car si ainsi estoit, il faudroit que Jésus-Christ habitast en nous corporellement hors l'usage de la Cène : veu qu'il est là parlé d'une conjunction perpétuelle. Et ainsi, ils n'ont nulle raison de combattre si amèrement pour enclorre Jésus-Christ sous le pain, veu qu'ils confessent que nous l'avons aussi bien sans la Cène. D'avantage, le texte liquide que Jésus-Christ ne parle là nullement de sa chair : mais qu'il promet à ses disciples un secours invincible, par lequel il les défendra et maintiendra contre tous assauts de Satan et du monde. Car pource qu'il leur donnoit une charge difficile, afin qu'ils ne doutent point de la recevoir, ou qu'ils ne se sentent estonnez, il les confirme en leur promettant de leur estre toujours présent : comme s'il disoit que son aide, qui est insupérable, ne leur défendra jamais. Si ces gens ne prenoient plaisir à tout mesler et confondre, ne faloit-il pas distinguer quelle est ceste manière de présence ? Et de fait, aucuns aiment mieux avec leur grand vitupère descouvrir leur ignorance, que de décliner tant peu que ce soit de leur erreur. Je ne parle point des Papistes, desquels

1) Act. VII, 55.

2) Matth. XXVIII, 9 ; Jean XX, 19.

3) Luc XXIV, 31.

4) Act. IX, 4.

5) Matth. XIV, 25.

6) Luc XXIV, 16.

7) Matth. XXVIII, 20.

la doctrine est plus supportable, ou pour le moins mieux colorée. Mais il y en a qui sont transportez de telle ardeur, qu'ils n'ont honte de dire, qu'à cause de l'union des deux natures, par tout où est la divinité de Jésus-Christ, sa chair y est aussi bien, laquelle ne s'en peut séparer. Comme si ceste union estoit une fonte, pour faire je ne sçay quel meslinge, qui ne soit ne Dieu ny homme. Eutyches l'a bien ainsi imaginé, et après luy Servet. Mais nous pouvons ouvertement recueillir de toute l'Escriture, qu'en la personne de Jésus-Christ les deux natures sont tellement unies, que chacune a sa propriété qui luy demeure sauve. Nos adversaires n'oseront pas dire qu'Eutyches n'ait esté condamné à bon droict. C'est merveille qu'ils ne regardent pas pour quelle cause: c'est asçavoir qu'en ostant la différence entre les deux natures, et insistant sur l'unité de la personne, il faisoit Jésus-Christ homme, entant qu'il est Dieu, et Dieu entant qu'il est homme. Quelle forcenerie dorénavant est-ce, de mesler plus-tost le ciel et la terre, que de quitter ceste fantasie de vouloir arracher Jésus-Christ du sanctuaire des cieus? Quant à ce qu'ils allèguent pour eux ces tesmoignages, Que nul n'est monté au ciel sinon le Fils de l'homme qui y est¹: Item, Le Fils qui est au sein du Père nous l'a déclaré²: en cela ils monstrent leur stupidité, de mespriser la communication des propriétés; laquelle non sans cause a esté inventée des Pères anciens. Certes quand il est dit que le Seigneur de gloire a esté crucifié³, ce n'est pas qu'il ait rien souffert en sa divinité, mais pource que Jésus-Christ qui souffroit ceste mort ignominieuse en la chair, luy-mesme estoit le Seigneur de gloire. Par semblable raison le Fils de l'homme estoit au ciel et en terre, pource que Jésus-Christ selon la chair a conversé yci-bas durant sa vie mortelle, et cependant ne laissoit point d'habiter au ciel comme Dieu. Suyvant cela au mesme passage il est dit qu'il est descendu du ciel: non pas que sa divinité ait quitté le ciel pour s'enclorier en la chair comme en une loge:

mais pource que luy qui remplit tout, a néanmoins habité corporellement et d'une façon indicible en son humanité. Il y a une distinction vulgaire entre les Théologiens sorboniques, laquelle je n'auray pas honte de réciter: c'est que Jésus-Christ est par tout en son entier: mais que tout ce qu'il a en soy, n'est point par tout. Pleust à Dieu que les povres gens poisassent bien que vaut ceste sentence: car par ce moyen leur sottise imagination de la présence charnelle de Jésus-Christ en la Cène seroit rabatue. Parquoy nostre médiateur estant entier par tout, est tousjours prochain des siens. Mesmes en la Cène il se monstre présent d'une façon spéciale: toutesfoies c'est pour y estre, et non pas pour y apporter tout ce qu'il a en soy: veu que quant à la chair, il faut qu'il soit compris au ciel, jusques à ce qu'il apparaisse en jugement.

31 Au reste, ceux qui ne conçoivent nulle présence de la chair de Jésus-Christ en la Cène, si elle n'est attachée au pain, s'abusent grandement: car en ce faisant ils excluent l'opération secrète de l'Esprit, laquelle nous unit à Jésus-Christ. Il ne leur semble pas que Jésus-Christ nous soit présent s'il ne descend à nous. Voire, comme si en nous eslevant à soy, il ne nous faisoit pas aussi bien jouir de sa présence. Parquoy nostre question ou différent est seulement de la façon: pource que nos adversaires veulent loger Jésus-Christ au pain, et nous disons qu'il ne nous est pas licite de le retirer du ciel. Que les lecteurs jugent lesquels parlent plus sainement et droictement: moyennant que ceste calomnie soit mise sous le pied, qu'on arrache Jésus-Christ de sa Cène, si on ne l'enclost sous le pain. Car veu que ce mystère est céleste, il n'est pas requis que Jésus-Christ soit attiré ci-bas pour estre conjoint à nous.

32 Au reste, si quelqu'un m'interroge plus outre, comment cela se fait: je n'auray point de honte de confesser que c'est un secret trop haut pour le comprendre en mon esprit, ou pour l'expliquer de paroles. Et pour en dire brièvement ce qui en est, j'en sens plus par expérience, que

1) Jean III, 13.
2) 1 Cor. II, 8.

2) Jean I, 18.

je n'en puis entendre. Pourtant sans faire plus longue dispute, j'acquiesce à la promesse de Jésus-Christ. Il prononce que sa chair est la viande de mon âme, et son sang le bruvage: je luy offre doncques mon âme pour estre repeue de telle nourriture. Il me commande en sa sainte Cène, de prendre, manger et boire son corps et son sang sous les signes du pain et du vin: Je ne doute pas qu'il ne me donne ce qu'il me promet, et que je ne le reçoive. Seulement je rejette les absurditez et les folles imaginations contrevenantes à sa majesté, ou à la vérité de sa nature humaine, veu qu'elles sont aussi répugnantes à la Parole de Dieu, laquelle nous enseigne que Jésus-Christ estant receu en la gloire du ciel¹, ne se doit plus chercher yci-bas, et attribue à son humanité tout ce qui est propre à l'homme. Or il ne faut pas qu'on s'estonne de ceci, comme de chose incroyable. Car comme tout le règne de Jésus-Christ est spirituel, aussi tout ce qu'il fait avec son Eglise, ne se doit point rapporter à l'ordre naturel du monde: et afin de respondre par la bouche de saint Augustin, ce mystère se traite par les hommes, mais c'est d'une façon divine: il s'administre en terre, mais c'est d'une façon céleste². Telle est la présence du corps que requiert le Sacrement, laquelle nous y disons estre et apparoir en si grande vertu et efficace, que non-seulement elle apporte à nos âmes une confiance indubitable de la vie éternelle, mais aussi elle nous rend certains et assurez de l'immortalité de nostre chair, laquelle desjà vient à estre vivifiée par la chair de Jésus-Christ immortelle, et communique en quelque manière à son immortalité. Ceux qui par leurs façons de parler excessives se transportent outre ceci, ne font autre chose qu'obscurcir la vérité, laquelle autrement est simple et évidente. S'il y a quelqu'un qui ne soit pas encore content, qu'il considère un peu avec moy que nous sommes yci maintenant en propos du Sacrement, duquel le tout doit estre rapporté à la foy. Or nous ne repaissons pas moins la foy

par ceste participation du corps laquelle nous avons récitée, que ceux qui pensent retirer Jésus-Christ du ciel. Cependant je confesse franchement que je rejette la mixtion qu'ils veulent faire de la chair de Jésus-Christ avec nos âmes, comme si elle descouloit par un alambic: pource qu'il nous doit suffire que Jésus-Christ inspire vie à nos âmes de la substance de sa chair: mesmes que sa chair distille sa vie en nous, combien qu'elle n'y entre pas. Notez aussi que la reigle de la foy, à laquelle saint Paul commande de compasser toute interprétation de l'Ecriture, fait trèsbien pour nous en cest endroit, sans aucune doute. Au contraire, que ceux qui contredisent à une vérité si manifeste, regardent à quelle reigle ou mesure de la foy ils se veulent tenir³. Car celui n'est point de Dieu, qui ne confesse Jésus-Christ estre venu en chair⁴. Et telle manière de gens, quoy qu'ils dissimulent, le despouillent de la vérité de sa chair.

33 Autant en faut-il juger de la communication, laquelle ils cuident estre nulle, sinon qu'ils engloutissent la chair de Jésus-Christ sous le pain. Mais on fait une injure trop énorme au saint Esprit, si on ne croit que c'est par sa vertu incompréhensible que nous communiquons au corps et au sang de Jésus-Christ. Mesmes si la vertu de ce mystère, telle que nous l'enseignons, et qu'elle a esté privément cognue en l'Eglise ancienne, eust esté bien considérée selon qu'elle en est digne, depuis quatre cens ans, il y avoit assez de quoy se contenter, et la porte eust esté close à beaucoup d'absurditez énormes et vilenes, dont plusieurs dissensions horribles se sont esmeues, par lesquelles l'Eglise a esté agitée, tant de nostre aage que par ci-devant. Le mal est, que gens eservelez veulent avoir une façon de présence lourde, laquelle ne nous est point monstrée en l'Ecriture. Qui plus est, ils s'escarmouchent pour maintenir leur resverie qu'ils ont follement et témérairement conceue. Et en font aussi grand bruit, comme si toute la religion estoit

1) Luc XXIV, 26. 2) Irenæus, lib. IV, cap. XXXIV.

3) Rom. XII, 6.

4) 1 Jean IV, 2.

périe et perdue, quand Jésus-Christ ne sera point enclos au pain. C'estoit le principal de cognoistre comment le corps de Jésus-Christ, selon qu'il a esté livré en sacrifice pour nous, est fait nostre : et comment nous sommes faits participants de son sang, lequel il a espandu ; car c'est le posséder tout entier pour jouir de tous ses biens. Maintenant ces escervelez laissans ces choses qui estoient de telle importance, mesmes les mesprisans et quasi ensevelissans, ne prennent plaisir qu'à s'entortiller en ceste question, Comment le corps de Jésus-Christ est caché sous le pain, ou sous l'espèce du pain. C'est fausement qu'ils improprement que tout ce que nous enseignons de manger le corps de Jésus-Christ : est contraire à la manducation vraie et réelle, qu'on appelle : veu que nous ne sommes que sur la façon, pource qu'ils la font charnelle, enfermans Jésus-Christ sous le pain : nous la mettons spirituelle, d'autant que la vertu secrette du saint Esprit est le lien de nostre conjunction avec nostre Sauveur. Leur autre objection n'est non plus vraie : sçavoir que nous ne touchons qu'au fruit ou à l'effect que les fideles reçoivent de la chair de Jésus-Christ. Car j'ay desjà dit ci-dessus, que Jésus-Christ luy-mesme est la matière ou substance de la Cène, et que de là procède l'effect, que nous sommes absous de nos péchez par le sacrifice de sa mort, que nous sommes lavés de son sang, et que par sa résurrection nous sommes eslevez en l'espérance de la vie céleste. Mais la sottise imagination dont leur Maistre des Sentences les a abbruvez, leur a perverty l'entendement. Car voyci qu'il dit mot à mot : Que le Sacrement sans la chose sont les espèces du pain et du vin, le Sacrement et la chose sont la chair et le sang de Christ : la chose sans Sacrement est sa chair mystique. Item un peu après, La chose signifiée et contenue, c'est la propre chair de Jésus-Christ : signifiée et non contenue, c'est son corps mystique¹. Quant à ce qu'il distingue entre la chair et la vertu qu'elle a de nourrir, je m'ac-

corde avec luy : mais ce qu'il fantastique qu'elle est le Sacrement, voire d'autant qu'elle est enclose sous le pain, c'est un erreur insupportable. Et voylà dont est venu qu'ils ont fausement interprété le mot de Manducation sacramentale : pensans que les plus meschans, combien qu'ils soyent du tout estranges et esloignez de Jésus-Christ, ne laissent pas de manger son corps. Or la chair de Jésus-Christ au mystère de la Cène, est chose autant spirituelle que nostre salut éternel. Dont je conclu que tous ceux qui sont vuides de l'Esprit de Christ, ne peuvent non plus manger sa chair, que boire du vin sans nulle saveur. Certes Jésus-Christ est trop vilenement deschiré, quand on luy forge un corps mort et sans vigueur, lequel on jette à l'abandon aux incrédules. Et ses paroles répugnent clairement à cela, Quiconques mangera ma chair, et beuvera mon sang, demeurera en moy, et moy en luy¹. Ils répliquent qu'il n'est point là traité du manger sacramental. Ce que je leur confesse, moyennant qu'ils ne heurtent point toujours contre un mesme rocher : c'est qu'on peut manger la chair de Jésus-Christ sans aucun fruit. Or je voudroye bien sçavoir d'eux, combien ils la gardent en l'estomach après l'avoir mangée. Je croy qu'à grand'peine trouveront-ils nulle issue à ceste question. Ils objectent, que la vérité des promesses de Dieu ne peut estre amoindrie, et tant moins défaillir par l'ingratitude des hommes. Ce que je confesse : et mesmes je di que la vertu de ce mystère demeure en son entier, quoy que les meschans, entant qu'en eux est, s'efforcent de l'abolir. Mais c'est autre chose que la chair de Jésus-Christ nous soit offerte, ou que nous la recevions. Jésus-Christ nous présente à tous ce boire et manger spirituel : les uns s'en repaissent en grand appétit, les autres le desdaignent comme gens desgoustez. Le refus de ceux-ci fera-il que la viande et le bruvage perdent leur nature ? Ils diront que ceste similitude fait pour eux : sçavoir que la chair de Jésus-Christ, combien qu'elle

¹) Lib. IV, dist. VIII.

¹) Jean VI, 56.

n'ait ne goust ne saveur envers les incrédules, ne laisse pas d'estre chair. Mais je nie qu'elle se puisse manger sans quelque goust de foy, ou pour parler avec saint Augustin, je nie qu'on puisse rien rapporter du Sacrement, sinon ce qu'on en puise par foy, comme par le propre vaisseau. Parquoy rien n'est osté et ne pérît au Sacrement : mais sa vérité et efficace luy demeure, combien que les incrédules en y participant s'en retournent vuides et secs. Si nos adversaires allèguent derechef, que par ce moyen il est dérogué à ces paroles, C'est-ci mon corps, si les incrédules n'y reçoivent que du pain corruptible : la solution est aisée, c'est que Dieu ne veut point estre reconnu véritable en ce que les iniques reçoivent ce qu'il leur donne, mais en la constance de sa bonté, quand il est prest, quelque indignité qu'il y ait en eux, de les faire participans de ce qu'ils rejettent, et mesmes qu'il leur offre libéralement. Voylà quelle est l'intégrité des Sacramens, laquelle tout le monde ne peut violer, asçavoir que la chair et le sang sont aussi vraiment donnez aux réprovez, qu'aux esleus de Dieu et fidèles. Moyennant que nous sçachions que comme la pluye tombant sur une pierre dure s'escoule çà et là, n'y trouvant point d'entrée : aussi que leur incréduilité repousse la grâce de Dieu, à ce qu'elle n'entre point en eux. Mesmes il n'y a non plus de couleur que Jésus-Christ soit receu sans foy, que si on disoit qu'une semence peut germer au feu. Quant à ce qu'ils demandent, comment Jésus-Christ est venu en damnation à plusieurs, sinon qu'ils le receussent indignement : c'est une cavillation trop froide. Car nous ne lisons nulle part que les hommes en recevant Jésus-Christ indignement, s'acquièreient perdition : mais plustost en le rejetant. Et ne se peuvent aider de la parabole où Jésus-Christ dit qu'il se lève quelque semence entre les espines, laquelle puis après est suffoquée et corrompue¹. Car là il traite de quelle valeur est la foy temporelle, laquelle nos adversaires ne pensent point

estre requise pour manger la chair de Jésus-Christ et boire son sang : veu qu'ils font Judas également compagnon de saint Pierre en cest endroict. Mesmes leur erreur est trèsbien réfuté en la mesme parabole, quand il est dit qu'une partie de la semence tombe par le chemin, et l'autre sur des pierres, et que toutes les deux ne prennent nulle racine². Dont il s'ensuyt que l'incrédulité est un tel obstacle, que Jésus-Christ ne parvient point jusques à ceux qui n'ont nulle foy. Quiconques désire que nostre salut soit avancé par la sainte Cène, ne trouvera rien plus propre que de guider les fidèles à la fontaine de vie, qui est Jésus-Christ, pour là puiser de luy, La dignité en est deuement magnifiée, quand nous tenons que c'est une aide et moyen pour nous incorporer en Jésus-Christ, ou bien qu'y estans incorporez nous y soyons tant mieux affermis, jusques à ce qu'il nous unisse parfaitement à soy en la vie céleste. Quand ils objectent que si les incrédules ne participoyent au corps et au sang de Jésus-Christ, saint Paul ne les en devoit point faire coupables³ : je respon qu'ils ne sont pas condamnez pour les avoir beus et mangez, mais seulement pour avoir profané le mystère, en foulant aux pieds le gage de la sacrée conjunction que nous avons avec Jésus-Christ, lequel méritoit d'estre exalté en toute révérence.

34 Or pource que saint Augustin a esté le principal d'entre les anciens Docteurs à maintenir cest article, que rien ne décroist au Sacrement par l'infidélité ou malice des hommes, et que la grâce qu'ils figurent n'en est point tairie, il sera expédient de prouver clairement par ses paroles, que ceux qui veulent jeter aux chiens le corps de Jésus-Christ pour manger, abusent trop lourdement de son tesmoignage. La manducation sacramentale, si on les veut croire, est que les incrédules reçoivent le corps et le sang de Jésus-Christ, sans la vertu de son Esprit, et sans aucun effect de sa grâce. Saint Augustin à l'opposite examinant prudemment ces paroles, Qui aura mangé ma

1) Matth. XIII, 7.

2) Matth. XIII, 4, 5.

3) 1 Cor. XI, 29.

chair et beu mon sang, ne mourra jamais, met ceste exposition : Voire la vertu du Sacrement, non pas le Sacrement visible tout seul : et mesmes que ce soit au dedans, non pas au dehors : et qu'on le mange du cœur, et non pas des dents ¹. Dont il conclut que le Sacrement de l'union que nous avons au corps et au sang de Jésus-Christ, est proposé en la Cène aux uns à vie, aux autres à damnation ² : mais la chose signifiée ne peut estre donnée qu'à vie à tous ceux qui en sont participans. Si nos adversaires veulent caviller, que ce mot de Chose signifiée, ne se prend pas pour le corps, mais pour la grâce laquelle n'est pas tousjours conjointe avec, ce subterfuge leur est osté par ces mots de Visible et Invisible. Car en despit qu'ils en ayent, il faudra selon leur resverie, qu'ils confessent que le corps de Jésus-Christ ne peut estre comprins sous ce mot de Visible : dont il s'ensuyt que les Incrédules ne communiquent sinon au signe extérieur. Et pour en mieux oster toute difficulté, après avoir dit que ce pain requiert un appétit de l'homme intérieur, il adjoust que Moïse, et Aaron, et Phinées, et plusieurs autres qui ont mangé la Manne, ont pleu à Dieu. Et pourquoy ? C'est qu'ils prenoient spirituellement la viande visible, ils l'appétoient spirituellement, ils la goustoyent spirituellement, pour en estre spirituellement rassasiez. Car nous aussi avons aujourd'huy receu la viande visible : mais c'est autre chose du Sacrement autre chose de la vertu d'iceluy. Un petit après, Pourtant celuy qui ne demeure point en Christ, et celuy auquel Christ ne demeure point, ne mange pas sa chair spirituellement, et ne boit pas son sang : combien que charnellement et visiblement ils brisent des dents le signe du corps et du sang ³. Nous oyons derechef, qu'il oppose le signe visible à la manducation spirituelle : dont cest erreur est pleinement abatu, que le corps de Jésus-Christ estant invisible, est mangé réalement et de faict, combien que ce ne soit pas spirituellement. Nous oyons aussi

qu'il ne laisse rien aux incrédules et profanes, sinon qu'ils recoyvent le signe visible. Et de là vient son dire, qui est assez commun, asçavoir que les autres disciples ont mangé le pain, qui estoit Jésus-Christ, mais que Judas n'a mangé que le pain de Jésus-Christ ¹. En quoy il exclut les incrédules de la participation du corps et du sang. Ce qu'il dit ailleurs tend à un mesme but : Pourquoy t'esbahis-tu si le pain du Seigneur a esté donné à Judas, par lequel il fust asservy au diable, quand tu vois au contraire, que le messenger du diable a esté donné à saint Paul pour le parfaire en Jésus-Christ. Il dit bien en un autre passage, que le pain de la Cène n'a pas laissé d'estre le corps de Christ à ceux qui le mangeoyent indignement à leur condamnation : et s'ils l'ont mal prins, que ce n'est pas à dire qu'ils n'ayent rien prins : mais il explique en un autre passage, quelle est son intention ². Car en déclarant au long comment les meschans et dissolus, qui font profession de chrestienté en leur bouche, et la renoncent en leur vie, mangent le corps de Jésus-Christ : voire et disputant contre l'opinion d'aucuns, qui pensoient que non-seulement ils receussent le Sacrement, mais aussi le corps : Il ne faut pas, dit-il, estimer que telles gens mangent le corps de Christ : veu qu'ils ne doyent pas estre contez entre les membres de Christ. Car encores que je laisse beaucoup d'autres raisons, ils ne peuvent estre membres de Christ, et membres d'une paillarde. D'avantage, le Seigneur en disant, Qui mange ma chair et boit mon sang, il demeure en moy, et moy en luy : monstre que c'est de manger son corps en vérité, et non pas en Sacrement : c'est de demeurer en Christ, ain qu'il demeure en nous : comme s'il disoit : Celuy qui ne demeure point en moy, et auquel je ne demeure point, n'estime pas et ne se vante de manger ma chair et boire mon sang ³. Que les lecteurs poisent bien ces mots, où il oppose Manger le Sacrement, et Manger en vérité :

1) *Homil. in Joann.*, XXVI ; Jean VI, 50.

2) 1 Cor. XI, 29.

3) *Homil. in Joann.*, LIX ; Ex. XVI, 14, 15.

1) *Homil. LXII.*

2) *Contra Donatistas*, lib. V ; 2 Cor. XII, 7 ; 1 Cor. XII, 13.

3) *De civitate Dei*, lib. XXI, cap. XXV ; Jean VI, 54.

Il ne leur restera nulle obscurité ne te. Il confirme encores mieux ce pos en disant, N'appreztez point vos-gosier, mais le cœur : car c'est pour que la Cène nous est ordonnée. Ici, nous croyons en Jésus-Christ, et si nous le recevons par foy : nous nous en le recevant ce que nous pensons : nous prenons un petit morceau de pain, et nous sommes rassasiés au cœur. Quoy ce n'est pas ce qu'on voit qui est, mais ce qu'on croit¹. Il restreint si bien en ce passage, comme ci-dessus, au signe visible ce que les incrédules reçoivent : et prononce que Jésus-Christ ne peut estre receu que par foy. Il dit en dit-il ailleurs : c'est que tant bons que les mauvais communiquent signes, et exclut les incrédules de la vraie communication de la chair de Christ ; ce qu'il n'eust pas fait, s'il eust eue ceste lourde fantasie, en laquelle nos adversaires le veulent envelopper. En un lieu traitant de la manducation et fruit d'icelle, il conclut ainsi : Le pain et le sang de Jésus-Christ sont vie à chacun, si ce qu'on prend visiblement spirituellement mangé et beu². Par où ceux qui veulent faire les incrédules participans de la chair et du sang de Jésus-Christ : pour consentir avec cet Augustin, qu'ils nous représentent le corps de Jésus-Christ visible, puis il prononce que toute la vérité du Sacrement est spirituelle. Il est aisé de recueillir de ses paroles, que le manger sacramental n'emporte autre chose que manger visible et extérieur du signe, et qu'il n'incrédule ferme la porte à la substance. Et de faict, si on pouvoit seulement manger le corps de Jésus-Christ, sans le manger spirituellement, il deviendroit ceste sentence du mesme auteur, Vous ne mangerez point le pain que vous voyez, et ne beuverez point le sang qu'espandront ceux qui me serviront. Je vous ay ordonné un Sacrement lequel vous vivifierez estans spirituellement entendu³. Il n'a pas voulu dire que le mesme corps que Jésus-Christ offert en sacrifice, ne nous soit donné

en la Cène : mais il a noté la façon d'y participer : c'est que ce corps nous inspire vie par la vertu secrète du saint Esprit, combien qu'il soit en la gloire céleste. Je confesse bien que ce bon Docteur dit souventesfois, que le corps de Jésus-Christ est prins des infidèles : mais il s'explique, en disant que c'est sacramentalement : et puis il déclare que la manducation spirituelle est, quand nous ne consomons point la grâce de Dieu par nos morsures⁴. Et afin que les adversaires n'allèguent pas que je vueille vaincre en faisant grand amas de passages, je voudroie bien sçavoir comment ils se despestreront de ce qu'il dit, que les Sacramens ne donnent et n'apportent ce qu'ils figurent sinon aux esleus seulement. Ils n'oseront pas nier que le pain en la Cène ne figure le corps de Jésus-Christ : dont il s'ensuyt que les réprouvés sont forclos de la participation d'iceluy. Il y a aussi une sentence de Cyrille, qui monstre qu'il n'en a point autrement pensé : Comme si en une cire fondue (dit-il) on en jettoit d'autre, toutes les deux se meslent : aussi est-il nécessaire que si quelqu'un reçoit la chair et le sang du Seigneur, il soit conjoint avec luy, afin qu'il soit trouvé en Christ, et Christ en luy⁵. Je pense avoir suffisamment prouvé et liquidé, que ceux qui ne reçoivent le corps de Jésus-Christ sacramentalement, sont forclos du vray manger et réal d'autant que l'essence du corps ne se peut séparer de sa vertu : et que la vérité des promesses de Dieu n'est point esbranlée pour cela, veu qu'il ne laisse pas de plouvoir du ciel, combien que les pierres et rochers n'en reçoivent au dedans nulle liqueur.

35 Ces choses nous estans cognues, elles nous distrairont facilement de l'adoration charnelle, laquelle on a mis sus témérairement pource qu'on faisoit tel compte : Si le corps y est, aussi par conséquent et l'âme et la divinité y sont ensemble avec le corps : car ils n'en peuvent plus estre séparés ne divisez. Doncques Christ doit estre là adoré. Premièrement, si on leur nie ceste déduction,

Contre Fousteum, lib. XIII, cap. XVI.
Serm. II, De verbis Apostoli. 3) In Psalm. XCIII.

1) Rom. II, in Joann., XXVII.
2) In octavo cap. Joann., cap. XVII.

qu'ils appellent Concomitance, que feront-ils. Car quoy qu'ils allèguent qu'il y auroit grande absurdité de séparer l'âme et la divinité d'avec le corps, si est-ce qu'ils ne persuaderont à nul homme de sens rassis, que le corps de Jésus-Christ soit Jésus-Christ : mesmes il leur semble bien que cela s'ensuyt de leurs argumens. Mais puis que Jésus-Christ parle distinctement de son corps et de son sang, sans spécifier la façon de la présence, que conclurront-ils d'une chose douteuse? Certes s'il advient que leurs consciences soient agitées par quelque forte tentation, facilement avec leurs syllogismes ils seront estonnez, esperdus et confus, quand ils se verront ainsi destituez de certaine Parole de Dieu, par laquelle seule nos âmes consistent lors qu'elles sont appelées à rendre conte et raison, et sans laquelle en un chacun moment elles trébuchent et sont ruinées, quand ils verront que la doctrine et les exemples des Apostres leur contrarieront, et quand ils se trouveront avoir esté seuls auteurs de leurs fantasies. Avec tels assauts surviendront plusieurs autres aiguillons et remors de conscience: Quoy? estoit-ce une chose de nulle conséquence, qu'adorer Dieu en ceste forme, sans qu'il nous en fust rien ordonné? Faloit-il par si grande légèreté faire ce dont on n'avoit jamais eu aucune parole, quand il estoit question du service et de la gloire de Dieu? Mais si en telle humilité qu'il falloit, les forgeurs de tels argumens eussent contenu sous la Parole de Dieu toutes les cogitations de leur sens, ils eussent certes escouté ce qu'il dit, Prenez, mangez, beuvez : et eussent obéy à ce commandement, par lequel il commande que le Sacrement soit prins et non pas adoré. Parquoy ceux qui le prennent sans adoration, ainsi qu'il a esté commandé du Seigneur, ils sont asseurez qu'ils ne se destournent point du commandement de Dieu. Laquelle assurance est la meilleure consolation qui nous pourroit advenir, quand nous entreprenons et commençons quelque chose. Ils ont l'exemple des Apostres, lesquels nous ne lisons point avoir à genoux adoré le Sacrement : mais comme ils es-

toyent assis, l'avoir prins et mangé. Ils ont l'usage de l'Eglise apostolique, laquelle saint Luc raconte avoir communiqué, non en l'adoration, mais en la fraction du pain ¹. Ils ont la doctrine apostolique, par laquelle saint Paul instruit l'Eglise des Corinthiens, après avoir protesté qu'il avoit prins du Seigneur ce qu'il leur enseignoit ².

36 Toutes ces choses tendent à ce but, que les Chrestiens advisent bien quel danger c'est que d'extravaguer en nos fantasies outre la Parole de Dieu, quand il est question de choses si hautes et de telle importance. Or ce qui a esté traité jusques à ceste heure, nous doit délivrer de tout scrupule. Car nous avons montré que l'homme chrestien, pour bien recevoir Jésus-Christ en la Cène, doit eslever son esprit et son âme au ciel. Et de faict, si l'office du Sacrement est d'aider l'entendement de l'homme, qui autrement est infirme, à ce qu'il se puisse eslever pour parvenir à la hautesse des mystères célestes, ceux qui s'amusement au signe, se fourvoyent du droict chemin de bien chercher Jésus-Christ. Qui est-ce doncques qui niera que ce ne soit une superstition meschante, que les hommes s'agenouillent devant le pain, pour adorer là Jésus-Christ? Il n'y a nulle doute que le Concile de Nice n'ait voulu obvier à un tel inconvenient, défendant aux Chrestiens de s'arrester et ficher leur entendement avec humilité aux signes visibles. Et n'y a point eu autre raison pourquoy on ait institué en l'Eglise ancienne, que le Diacre criast à haute voix et claire au peuple devant la consécration, que chacun eust le cœur en haut. Et mesmes l'Ecriture, outre ce qu'elle nous expose diligemment l'ascension de nostre Seigneur Jésus, quand elle fait mention de luy, elle nous exhorte d'eslever nos cœurs en haut ³, afin de nous retirer de toute cogitation charnelle. S'ayant doncques ceste reigle, il le nous falloit plustost adorer spirituellement en la gloire des cieus, qu'inventer ceste si dangereuse forme d'adoration, procédant d'une resverie lourde et plus que char-

1) Act. II, 42.
2) Col. III, 1.

3) 1 Cor. XI, 22.

nelle, que nous concevons de Dieu et de Jésus-Christ. Parquoy ceux qui ont controuvé l'adoration du Sacrement, ne l'ont pas seulement songé d'eux-mesmes outre l'Escriture, en laquelle il ne s'en peut trouver un seul mot, ce qui n'eust point esté oublié, si elle eust esté agréable à Dieu : mais aussi pleinement contre l'Escriture ils se sont forgé un dieu nouveau à leur poste, en délaissant le Dieu vivant. Car quelle idolâtrie y a-il au monde, si ceste-là ne l'est, d'adorer les dons au lieu du donateur ? En quoy mesmes on a doublement failly. Car l'honneur a esté ravy à Dieu, pour le transférer à la créature. Et Dieu aussi a esté deshonoré en ce qu'on a pollué et profané son don et bénéfice, quand de son saint Sacrement on a fait une idole exécration. Nous au contraire, afin que ne tombions en mesme fosse, fichons entièrement nos oreilles, nos yeux, nos cœurs, nos pensées, nos langues en la très-sacrée doctrine de Dieu. Car elle est l'eschole du saint Esprit très-bon maistre : en laquelle on proufite tellement, qu'il n'est mestier d'y rien adjoûter d'ailleurs, et est à ignorer volontiers tout ce qu'en icelle n'est point enseigné.

37 Or comme la superstition après avoir une fois outrepassé les limites n'a nulle fin, on s'est esgaré encores plus loing. Car on a forgé des façons et cérémonies qui ne convenoyent nullement à l'institution de la Cène, afin seulement d'honorer le signe comme Dieu. Quand nous remonstrons cela à nos adversaires, ils disent que c'est à Jésus-Christ qu'ils font cest honneur. Premièrement, si cela se faisoit en la Cène, encores diroy-je que la vraye adoration ne se doit point adresser au signe, mais à Jésus-Christ estant au ciel. Maintenant, puis que hors la Cène ils font leurs satras, quelles couleurs ont-ils, de dire qu'ils honorent Jésus-Christ dedans le pain, veu qu'ils n'ont nulle promesse pour eux ? Ils consacrent leur hostie pour la porter en procession, pour la monstrier en pompe, pour la tenir pendue au ciboire, afin qu'on l'adore et qu'on l'invoque. Je leur demande en quelle vertu ils pensent qu'elle soit consacrée. Ils m'allègueront ceste parole,

Ceci est mon corps. Je leur répliqueray qu'il est quant et quant dit, Prenez et mangez : et auray bonne raison de ce faire. Car puis que la promesse est conjointe avec le commandement, je di qu'elle est tellement enclose sous ice uy, que si on les sépare elle est nulle. Cela s'entendra plus aisément par un exemple semblable. Nostre Seigneur nous a donné un commandement, en disant, Invoquemoi : il a quant et quant adjousté la promesse, en disant, Je t'exauceray¹. Si quelqu'un en invoquant saint Pierre ou saint Paul, se glorifioit de ceste promesse, chacun ne diroit-il pas qu'il seroit fol et enragé ? Or, je vous prie, que font autre chose ceux qui retranchent ceste promesse de la Cène, où il est dit, Voyci mon corps, d'avec le commandement qui est annexé avec, pour user de façon de faire toutes estranges de l'institution de Christ ? Qu'il nous souviene doncques que ceste promesse est donnée à ceux qui font et observent ce que Jésus-Christ leur commande là : au contraire, que ceux qui transfèrent le commandement à autre usage, sont destituez de toute parole de Dieu. Jusques yci nous avons traité comment ce Sacrement sert à nostre foy devant Dieu. Or puis que nostre Seigneur non-seulement nous y réduit en mémoire si grande largesse de sa bonté, mais nous la présente quasi de main en main, comme nous avons ci-dessus déclaré, et nous advertit de la recognoistre, pareillement il nous admoneste que ne soyons ingrats à une telle bonté qu'il y desploye : mais que plustost nous la magnifions par telles louanges qu'il est convenable, et la célébrions avec actions de grâces. Pourtant quand il donnoit l'institution de ce Sacrement à ses Apostres, il leur commanda de le faire ainsi en la mémoire de soy. Ce que saint Paul interprète, Annoncer la mort du Seigneur² : c'est que publiquement et tous ensemble, comme d'une bouche, évidemment confessons toute nostre fiance de vie et de salut estre en la mort du Seigneur : afin que par nostre confession nous le glorifions, et par

1) Ps. L, 13.

2) Luc XXII, 19 : 1 Cor. XI, 26.

notre exemple exhortons les autres de luy donner aussi mesme gloire. Yci nous voyons derechef où tend le but du Sacrement : c'est asçavoir à nous exercer en la mémoire de la mort de Jésus-Christ. Car ce qui nous est commandé d'annoncer la mort du Seigneur jusques à ce qu'il viendra au jugement, n'est autre chose sinon que nous déclarions par confession de bouche, ce que nostre foy a recognu au Sacrement : c'est asçavoir que la mort de Jésus-Christ est nostre vie. C'est-ci le second usage de ce Sacrement, qui appartient à la confession extérieure.

38 Tiercement nostre Seigneur a voulu qu'il nous soit pour exhortation : qui est telle, que nul autre ne nous pourroit de plus grande véhémence inciter et enflamber à charité, paix et union. Car nostre Seigneur ainsi nous communique là son corps, qu'il est entièrement fait un avec nous, et nous avec luy. Or puis qu'il n'a qu'un corps, duquel il nous fait tous participants, il faut nécessairement que par ceste participation nous soyons faits aussi tous ensemble un corps, laquelle unité nous est représentée par le pain qui nous est offert au Sacrement. Car comme il est fait de plusieurs grains de blé, qui y sont tellement meslez et confus ensemble, qu'on ne pourroit discerner ne séparer l'un de l'autre : en ceste manière nous devons aussi estre par accord de volonté tellement conjoincts et assemblez entre nous, qu'il n'y ait aucune noise ne division. Ce que j'aime mieux estre expliqué par les paroles de saint Paul : La coupe, dit-il, de bénédiction laquelle nous bénissons, est la communication du sang de Christ : et le pain de bénédiction que nous rompons, est la participation du corps de Christ¹. Doncques nous sommes un mesme corps, nous tous qui participons d'un mesme pain. Nous aurons beaucoup prouffité au Sacrement, si ceste cognoissance est engravée et imprimée dedans nos cœurs, que nul des frères ne peut estre de nous mesprisé, rejeté, violé, blessé, ou en aucune manière offensé, que semblablement nous ne bles-

sions, mesprisions, ou offensions en luy Jésus-Christ, et le violions par nos injures : que nous ne pouvons avoir discord ne division avec nos frères, que ne discordions et soyons divisez de Jésus-Christ : que Jésus-Christ ne peut estre aimé de nous, que nous ne l'aimions en nos frères : que telle sollicitude et soin que nous avons de nostre propre corps, nous le devons aussi avoir de nos frères, qui sont membres de nostre corps : que comme nulle partie de nostre corps ne peut souffrir aucune douleur que le sentiment n'en soit espandu en toutes les autres : aussi nous ne devons endurer que nostre frère soit affligé de quelque mal, duquel nous ne portions pareillement nostre part par compassion. Et pourtant non sans cause saint Augustin a si souvent appelé ce Sacrement, Lien de charité. Car quel aiguillon pourroit estre plus aspre et plus picquant à nous inciter d'avoir mutuelle charité entre nous, que quand Jésus-Christ, en se donnant à nous, non-seulement nous convie et nous monstre par son exemple que nous nous donnions et exposions mutuellement les uns pour les autres, mais d'autant qu'il se fait commun à tous, il nous fait aussi vraiment estre tous un en luy ?

39 Et de là appert trèsbien ce que j'ay dit ci-dessus, que la vraye administration des Sacremens consiste en la Parole. Car toute l'utilité qui nous revient de la Cène, requiert que la Parole y soit quant et quant. S'il est question de nous conférer en foy, ou de nous exercer en la protestation de nostre Chrestienté, ou de nous exhorter à sainte vie, il faut que la Parole vienne en avant. C'est doncques une chose plus que perverse, quand on convertit la Cène en une façon de faire muette et sans prédication, comme il en a esté fait sous la tyrannie du Pape. Car ils ont obtenu que toute la consécration dépendoit de l'intention du Prestre : comme si cela n'appartenoit rien au peuple, auquel le mystère devoit estre exposé. Or l'erreur est venu de ce qu'on n'a point considéré que les promesses, desquelles la consécration dépend, ne s'adressent point aux signes, mais à

¹ 1^{er} Cor. X, 16.

les reçoivent. Or Jésus-Christ point au pain, pour luy com- qu'il devienne son corps : mais il de à ses disciples d'en manger, promet que ce leur sera un tes- de la communion de son corps. Et Paul ne nous enseigne point dre, que d'offrir et prononcer les es aux fidèles, en leur donnant t le calice. Et de fait il est ainsi. : nous faut point yci imaginer un ement ou conjuration de Magi- omme s'il suffisoit d'avoir mur- paroles sur les créatures insen- mais il nous faut entendre que le, par laquelle les Sacremens sacrez, est une prédication vive, e ceux qui l'oyent, qui entre en tendemens, qui soit imprimée en eurs, et qui leur apporte son en accomplissant ce qu'elle pro- là aussi il appert que c'est une ste et inutile, de réserver le Sa- pour le donner aux malades linaiement. Car ou ils le rece- ms qu'on leur dise mot, ou le , en leur donnant, leur décla- signification et usage. S'il ne s'y c'est un abus et folie. S'il y a ion du mystère, afin que ceux oyent recevoir, le reçoivent en on et avec fruit, c'est là où gist e consécration. A quel propos s tiendra-on le pain pour Sacre- quand il aura esté consacré en e de ceux auxquels on le doit er, veu que cela ne leur sert de On m'alléguera qu'on le fait à e de l'Eglise ancienne. Je le con- ais en chose de si grande consé- il n'y a rien meilleur ne si seur, suivre la pure vérité, veu qu'on t errer sans grand danger. ais comme nous voyons que ce in de la Cène de nostre Seigneur, viande spirituelle, douce et sa- e, et aussi prouffitable aux vrais rs de Dieu, auxquels il donne à istre Jésus-Christ estre leur vie, : il induit à action de grâces, s il est exhortation à charité mu- ntre eux : aussi au contraire, il né en poison mortelle à ceux des-

quels il n'enseigne, nourrit et ne conforte la foy, et lesquels il n'incite à confession de louange et à charité. Car tout ainsi qu'une viande corporelle, quand elle trouve un estomach occupé de mauvaises humeurs, se corrompt, et ainsi estant corrompue nuit plus qu'elle ne prouffite : en telle sorte ceste viande spirituelle, si elle eschet en une âme pollue de malice et perversité, elle la précipite en plus grande ruine : non pas par sa faute, mais pource qu'il n'y a rien de pur à ceux qui sont souillez d'infidélité¹, comment qu'il soit sanctifié par la bénédiction de Dieu. Car comme dit saint Paul, ceux qui en mangent indignement, sont coupables du corps et du sang du Seigneur : et mangent et boyvent leur jugement et condamnation, ne discernans point le corps du Seigneur². Car telle manière de gens, qui sans aucune scintille de foy, sans aucune affection de charité s'ingèrent comme porceaux à prendre la Cène du Seigneur, ne discernent point le corps du Seigneur. Card'autant qu'ils ne croient point qu'iceluy soit leur vie, ils le déshonorent en ce qu'il leur est possible, le despouillans de toute sa dignité : et le profanent et polluent, en le prenant ainsi. Et d'autant qu'estans discordans et alié- nez de leurs frères, ils osent mesler le signe sacré du corps de Jésus-Christ avec leurs différens et discors, il ne tient point à eux que le corps de Jésus-Christ ne soit divisé et deschiré membre à membre. Pourtant non sans cause ils sont coupables du corps et du sang du Seigneur, que par horrible impiété ils polluent si vilenement. Doncques par ceste indigne manducation ils prennent leur condamnation. Car combien qu'ils n'ayent nulle foy assise en Jésus-Christ : toutesfois par la réception du Sacrement ils protes- tent qu'ils n'ont point de salut ailleurs qu'en luy, et renoncent à toute autre fiance. Parquoy ils s'accusent eux-mes- mes, ils proposent tesmoignage contre eux-mesmes, et signent leur condamnation. D'avantage, puis qu'estans par haine et malvueillance divisez et distraits de leurs frères, c'est-à-dire des membres

1) Tit. I, 18.

2) 1 Cor. XI, 29.

de Jésus-Christ, ils n'ont nulle part en Jésus-Christ : toutesfois ils testifient ce estre le seul salut : c'est asçavoir de communiquer à Jésus-Christ, et d'estre à luy unjs. Pour la raison susdite saint Paul commande que l'homme s'esprouve soy-mesme, devant qu'il mange de ce pain ou boyve de ceste coupe. En quoy, comme je l'interprète, il a voulu qu'un chacun regarde et pense en soy-mesme, si en fiance de cœur il recognoist Jésus-Christ estre son Sauveur, et l'advoue par sa confession de bouche : si à l'exemple de Jésus-Christ il est prest de se donner soy-mesme à ses frères, et de se communiquer à ceux auxquels il voit Jésus-Christ estre commun : si comme il advoue Jésus-Christ, ainsi pareillement il tient tous ses frères pour membres de son corps : s'il désire et est prest de les soulager, conserver et aider comme ses propres membres. Non pas que ces devoirs de foy et de charité puissent maintenant estre parfaits en nous : mais par ce qu'il nous faut efforcer, et souhaiter d'un désir ardent que nostre foy commencée, de plus en plus tous les jours s'augmente et se fortifie : et nostre charité estant encores imbécille, se conforme.

41 Communément en voulant disposer les hommes à celle dignité de prendre le Sacrement, on a agité et tormenté cruellement les povres consciences, et n'a-on pas toutesfois enseigné rien de ce qu'il falloit. Ils ont dit que ceux qui estoient en estat de grâce, mangeoyent dignement le Sacrement : et ont interprété qu'estre en estat de grâce, c'estoit estre net et purgé de tout péché, par laquelle doctrine tous les hommes qui ont jamais esté et sont en terre, estoient exclus de l'usage de ce Sacrement. Car s'il est question que nous prenions nostre dignité en nous, c'est fait de nous. Nous ne pouvons avoir seulement que ruine, confusion et désespoir. Combien que nous nous esvertuions de toutes nos forces, nous ne prouffiterons autre chose, sinon que lors finalement nous serons plus qu'indignes, quand nous aurons prins peine tant qu'il nous aura esté possible, à trouver aucune dignité. Pour

cuidier guairir ceste playe, ils ont inventé un moyen d'acquérir dignité : c'est que, ayans deuement examiné nostre conscience, nous purgions nostre indignité par contrition, confession et satisfaction. Nous avons dit ci-dessus quelle est la manière de ceste purgation, où le lieu estoit plus propre d'en traiter. Quant à ce qui appartient au présent propos, je di que ces remèdes et soulagemens sont trop maigres et frivoles pour les consciences troublées, abatus, affligées et espovantées de l'horreur de leur péché. Car si nostre Seigneur par sa défense ne reçoit nul à la participation de sa Cène, s'il n'est juste et innocent, il ne fait pas petite assurance pour rendre quelqu'un certain qu'il ait ceste justice, laquelle il oit estre requise de Dieu. Et dont nous sera confermée ceste sécurité, que ceux se sont acquittez envers Dieu, qui auront fait ce qui est en eux ? Et encores qu'ainsi fust, quand sera-ce que quelqu'un s'osera promettre qu'il aura fait ce qui estoit en luy ? En ceste manière, puis que nulle certaine assurance de nostre dignité ne nous seroit proposée : tousjours l'entrée à la réception de Sacrement nous demeureroit close par cest horrible prohibition, qui porte que ceux-là mangent et boyvent leur jugement, qui mangent et boyvent indignement du Sacrement.

42 Maintenant il est facile à juger quelle est ceste doctrine laquelle règne en la Papauté, et de quel auteur elle est issue : asçavoir de priver avec une cruelle austerité, et despouiller les povres pécheurs et qui desjà sont à demi transis, de toute la consolation de ce Sacrement, auquel toutesfois toutes les douceurs de l'Evangile nous estoient proposées. Certes le diable, pour le plus court, n'eust sceu mieux perdre les hommes, que d'ainsi les décevoir et abestir, adn qu'ils ne prinssent point de goust ne savor à telle nourriture, par laquelle le trèsbon Père céleste les avoit voulu repaistre. Afin doncques que ne trèsbuschions en telle confusion et abyrré, cognoissons que ces saintes viandes sont médecine aux malades, confort aux pécheurs, aumosne aux povres, les-

quelles ne serviroient de rien aux sains, justes et riches, s'il s'en pouvoit trouver aucuns. Car puis qu'en icelles Jésus-Christ nous est donné pour nourriture, nous entendons bien que sans luy nous défailions et allons à néant, comme le corps s'escole par faute de manger. D'avantage, puis qu'il est donné pour vie, nous entendons bien que sans luy nous sommes du tout morts en nous-mesmes. Parquoy la seule et trèsbonne dignité que nous pouvons apporter à Dieu, est ceste-ci, que luy offrions nostre vilité et indignité, afin que par sa miséricorde il nous face dignes de soy : que nous soyons confus en nous-mesmes, afin d'estre consolez en luy : que nous nous humiliions en nous-mesmes, afin que soyons exaltez de luy, que nous accusions nous-mesmes, afin que soyons justifiez en luy, que soyons morts en nous-mesmes, afin d'estre vivifiez en luy. D'avantage, que nous désirions et tendions à telle unité, laquelle il nous recommande en sa Cène. Et comme il nous fait estre tous un en luy, qu'ainsi souhaitions qu'un mesme vouloir, un mesme cœur, une mesme langue soit en nous tous. Si nous avons bien pensé et considéré ces choses, jamais ces cogitations ne nous troubleroyent, ou pour le moins ne nous renverseroient point : comment nous estans desproveus et desnuez de tous biens, estans souillez et infects de taches et péchez, estans demimorts, pourrions manger dignement le corps du Seigneur. Plustost nous penserions que nous venons povres à un benin aumosnier, malades au médecin, pécheurs à l'auteur de justice, et povres trespassez à celui qui vivifie : et que ceste dignité qui est demandée de Dieu, consiste premièrement et principalement en la foy, laquelle attribue tout à Christ, et se remet entièrement à luy sans rien colloquer en nous : secondement, en charité, laquelle mesmes il suffit présenter imparfaite à Dieu, afin qu'il l'augmente en mieux, veu qu'elle ne se peut offrir en perfection. Aucuns autres accordans avec nous en cela, que la dignité gist en foy et en charité, ont toutesfois grandement erré en la mesure de

ceste dignité, requérans une perfection de foy, à laquelle rien entièrement ne se puisse adjoûter : et une charité pareille à celle que nostre Seigneur Jésus-Christ a eue envers nous. Mais par cela mesme ils déchassent et reculent tous les hommes de la réception de ceste sainte Cène, non pas moins que font les autres devant dits. Car si leur opinion avoit lieu, nul ne la prendroit sinon indignement, puis que tous jusques à un seroyent détenus coupables et convaincus de leur imperfection. Et certes c'a esté une trop grande ignorance, afin que je ne die bestise, que de requérir telle perfection pour recevoir le Sacrement, laquelle le feroit vain et superflu. Car il n'est pas institué pour les parfaits, mais pour les imbécilles et débiles : afin d'esveiller, stimuler, inciter et exercer tant leur foy que leur charité, et corriger le défaut de toutes les deux.

43 Quant à la façon extérieure, que les fidèles prenent en la main le pain, ou ne le prenent pas : qu'ils en divisent entre eux, ou que chacun mange ce qui luy aura esté donné : qu'ils rendent la coupe en la main du Ministre, ou qu'ils la présentent à leur prochain suyvant : que le pain soit fait avec levain, ou sans levain : que le vin soit rouge ou blanc : c'est tout un, et n'en peut chaloir. Car ces choses sont indifférentes, et laissées en la liberté de l'Eglise. Combien qu'il soit certain, la manière de l'ancienne Eglise avoir esté, que tous le prinssent en la main. Et Jésus-Christ a dit, Divisez-le entre vous¹. Il appert par les histoires, que devant le temps d'Alexandre Evesque de Rome, on usoit en la Cène du pain fait de levain, et tel que celui qu'on mange ordinairement. Ledit Alexandre se délecta le premier d'y avoir du pain fait sans levain. Et ne voy point pour quelle raison, sinon afin que par un nouveau spectacle il tirast les yeux du populaire en admiration, plustost que d'instruire leurs cœurs en vraye religion. J'adjure tous ceux qui sont touchez (encores que ce soit bien petitement) de quelque affection de piété, s'ils

¹) Luc XXII, 17.

ne voyent pas évidemment combien plus clairement la gloire de Dieu reluit en tel usage de Sacremens, et combien plus grande douceur et consolation spirituelle en revient aux fidèles, que de ces folles et vaines bastelleries, qui ne servent à autre chose, sinon qu'elles décoyvent le sens du peuple qui s'en esmerveille et espovante. Ils appellent cela, Le peuple estre maintenu en religion et crainte de Dieu, quand tout estourdy et abesty de superstition, il est mené par tout, ou plustost traîné où ils veulent. Si quelqu'un veut défendre par ancienneté ces inventions, je ne suis point ignorant combien est ancien l'usage du Chresme, et soufflement au Baptême : combien peu après le temps des Apostres la Cène de nostre Seigneur a esté comme enrouillée par humaines inventions. Mais c'est la légèreté et folie avec la hardiesse de l'esprit humain, qui ne se peut contenir qu'il ne se joue aux mystères de Dieu. Nous au contraire, ayons souvenance que Dieu estime tant l'obéissance de sa Parole, qu'il veut qu'en icelle nous jugions et ses Anges et tout le monde. Laissant tous ces amas de pompes et cérémonies, la sainte Cène pouvoit ainsi estre administrée bien convenablement, si bien souvent, et pour le moins une fois en chacune sepmaine elle estoit proposée à l'Eglise en ceste manière : premièrement, qu'on commençast aux prières publiques : puis qu'on feist la prédication : et qu'après, le pain et le vin estant sur la table, le Ministre récitast l'institution de la Cène : conséquemment déclairast les promesses lesquelles sont laissées en icelle : ensemble qu'il en excommuniast tous ceux qui par l'interdiction de nostre Seigneur en sont exclus : après, qu'on priast que par telle bénignité que nostre Seigneur nous a eslargy ceste sacrée nourriture, aussi il luy pleust nous enseigner et disposer par foy et gratitude de cœur à la bien recevoir : et que par sa miséricorde il nous feist dignes de tel convive, puis que de nous-mêmes nous ne le sommes point. En cest endroict qu'on chantast des Pseaumes, ou qu'on leust quelque chose de l'Ecriture : et en tel ordre

qu'il est convenable, que les fidèles communiquassent de ces saintes viandes : les Ministres rompans et distribuans le pain, et présentans la coupe. La Cène achevée, qu'on feist une exhortation à pure foy, et ferme confession d'icelle, à charité et mœurs dignes de Chrestiens. Finalement, qu'on rendist action de grâces, et que louanges fussent chantées à Dieu. Toutes lesquelles choses achevées, l'Eglise et la compagnie fust renvoyée en pain.

44 Ce que nous avons traité de ce Sacrement jusques yci, monstre amplement qu'il n'a pas esté institué à ce qu'il fust prins une fois l'an, et ce par forme d'acquit : comme maintenant en est la coustume publique : mais afin qu'il fust en fréquent usage à tous Chrestiens ; pour leur réduire souvent en mémoire la passion de Jésus-Christ : par laquelle recordation et souvenance leur foy fust soutenue et confermée, et eux incitez et exhortez à faire confession de louange au Seigneur, et à magnifier et publier sa bonté : par laquelle finalement, charité mutuelle entre eux fust nourrie et entretenue : et aussi afin qu'ils se la testifiassent les uns aux autres, voyans la conjunction d'icelle en l'unité du corps de Jésus-Christ. Car toutes fois et quantes que nous communiquons au signe du corps du Seigneur, nous nous obligeons mutuellement l'un à l'autre comme par scédule, à tous offices de charité : à ce que nul de nous ne face rien par quoy il blesse son frère, et n'omette rien par quoy il le puisse aider et secourir, toutes fois et quantes que la nécessité le requerra, et que la faculté luy en sera donnée. Saint Luc récite aux Actes, que l'usage de l'Eglise apostolique en estoit tel, quand il dit les fidèles avoir esté persévérans en la doctrine des Apostres, en communication, c'est-à-dire en aumosne, en fraction du pain, et oraisons¹. Ainsi falloit-il entièrement faire, que nulle assemblée d'Eglise ne fust faite sans la Parole, ne sans aumosne, ne sans la participation de la Cène, ne sans oraisons. On peut bien aussi assez conjecturer des escrits de saint Paul, que cest ordre estoit

1) Act. II, 42.

institué en l'Eglise des Corinthiens : et est notoire qu'on en a usé long temps après. Car de là viennent ces Canons anciens qu'on attribue à Anaclet et Calixte, où il est ordonné que sur peine d'excommunication tous communiquent la Cène, après que la consécration sera faite. Semblablement ce qui est dit aux Canons qu'on intitule des Apostres, que tous ceux qui ne demeurent point jusques à la fin, et ne reçoivent le Sacrement, doyvent estre corrigez comme turbateurs de l'Eglise. Suyvant cela, il fut déterminé au Concile d'Antioche, que ceux qui entrent en l'Eglise, oyent le sermon et se déportent de recevoir la Cène, doyvent estre excommuniez jusques à ce qu'ils se soyent corrigez de ce vice. Laquelle ordonnance, combien qu'elle ait esté adoucie au Concile de Tolose le premier, toutesfois quant en substance elle a esté suyvie. Car il est là dit, que ceux qu'on cognoistra ne point communiquer au Sacrement après avoir ouy le sermon, doyvent estre admonestez : et s'ils n'obéissent à l'admonition, qu'ils doyvent estre rejettez de l'Eglise.

45 Il est aisé à veoir que par ces statuts les saints Pères ont voulu entretenir l'usage fréquent de la Cène, tel qu'il avoit esté institué depuis le temps des Apostres : d'autant qu'ils le voyoyent estre prouffitable au peuple de Dieu, et néanmoins que par négligence on le délaissoit petit à petit. Saint Augustin rend tesmoignage quant à son temps, parlant ainsi : Ce Sacrement de l'unité que nous avons au corps du Seigneur, se célèbre en quelques Eglises journellement, aux autres par certains jours : et les uns le prennent à leur salut, les autres à leur damnation. Item en l'Epistre première à Januarius, En quelques Eglises il ne se passe jour qu'on ne reçoive le Sacrement du corps et du sang du Seigneur : aux autres on ne le reçoit que le samedi et le dimanche : aux autres on ne le reçoit que le dimanche seulement¹. Or pource que le peuple ne s'acquittoit guères bien de son devoir, comme nous

avons dit, les saints Pères reprenoyent asprement une telle nonchalance : afin qu'il ne semblast point advis qu'ils l'approuvassent. Et de cela nous en avons un exemple de saint Chrysostome en l'Epistre aux Ephésiens, où il dit, Il n'a pas esté dit à celuy qui faisoit deshonneur au banquet, Pourquoi t'es-tu assis? mais, Pourquoi es-tu entré? Celuy doncques qui assiste yci, et ne participe point au Sacrement, est audacieux et effronté. Je vous prie, si quelqu'un estoit appelé en un banquet, et qu'il se lavast, qu'il s'assist, et se disposast à manger, et puis ne goustast rien, ne feroit-il point deshonneur au banquet, et à celuy qui l'auroit convié? Tu assistes yci entre ceux qui par oraison se préparent à recevoir le Sacrement, et tant que tu ne te retires point tu te confesses estre de leur nombre, et à la fin tu ne participes point avec eux : ne seroit-il point meilleur que tu n'y fusses point comparu? Tu me diras que tu es indigne : je te respon que tu n'es pas doncques digne de prier, veu que c'est une préparation à recevoir ce saint mystère¹.

46 Saint Augustin aussi et saint Ambroise condamnent fort ce vice qui estoit survenu de leurs temps desjà aux Eglises orientales, que le peuple assistoit seulement pour veoir célébrer le Sacrement, et non pas pour y participer ; et certes ceste coustume, laquelle commande de communiquer une fois l'an, est une très certaine invention du diable, par quiconques elle ait esté mise sus. On dit que Zéphérin Evesque de Rome a esté autheur de ceste ordonnance, laquelle je ne croy point avoir esté telle de son temps que nous l'avons maintenant. Touchant de luy, possible est que par son institution il ne prouvoyoit pas mal à son Eglise, comme le temps estoit lors. Car il n'y a point de doute que lors la sainte Cène ne fust proposée aux fideles, toutes fois et quantes qu'ils convenoyent ensemble en leur congrégation, et qu'une bonne partie d'eux ne communiquast : mais pource qu'à peine jamais il n'advenoit que tous ensemble à une fois com-

1) In *72 capitul.* Joann., tractat. XXVI.

1) In *cap. I*, homil. XXVI ; Math. XXII, 12

muniquassent : et d'autre part qu'il fust nécessaire qu'eux, qui estoient meslez entre les infidèles et idolâtres, tesmoignassent leur foy par quelque signe extérieur : à ceste cause le saint homme avoit institué ce jour-là pour ordre et police, auquel tout le peuple des Chrestiens de Rome, par la participation de la Cène de nostre Seigneur, feist confession de sa foy. Au reste, pour cela ils ne laissoient d'aussi souvent communiquer. Mais l'institution de Zépherin, laquelle estoit autrement bonne, a esté destournée à mal de longue main par les successeurs, quand une certaine loy a esté mise d'une communication en l'année : par laquelle il a esté fait que quasi tous, quand ils ont une fois communiqué, comme s'estans trèsbien acquittez pour tout le reste de l'année, s'endorment. Or il falloit bien qu'on feist autrement. On devoit à tout le moins chacune sepmaine une fois proposer à la congrégation des Chrestiens, la Cène de nostre Seigneur : et devoient estre déclarées les promesses lesquelles en icelle nous repaissent et nourrissent spirituellement. Nul certes n'estoit à contraindre de la prendre, mais tous en devoient estre exhortez : et ceux qui en eussent esté négligens, repris et corrigez. Lors tous ensemblement, comme affamez fussent convenus à tel repas. Non sans cause doncques dès le commencement j'ay par complainte dit, que ceste coustume laquelle en nous ordonnant un jour de l'année nous rend paresseux et endormis pour tout le reste du temps, a esté apportée par l'astuce du diable. Il est vray que déjà cest abus commençoit à venir en avant du temps de Chrysostome : mais on voit combien il le réprouve. Car il se plaint fort de ce que le peuple ne recevoit point le Sacrement au reste de l'année, encores qu'il y fust disposé : et qu'à Pasques ils le recevoient mesmes sans préparation. Et sur cela il s'escrie, O meschante coustume ! O présomption ! c'est doncques en vain que nous sommes tous les jours à l'autel, veu qu'il n'y a nul qui participe de ce que nous offrons.

47 D'une mesme invention est procédée une autre constitution, laquelle a

ravy et soustrait une moitié de la Cène à la meilleure partie du peuple de Dieu, c'est asçavoir le signe du sang : lequel pour estre réservé en propre à je ne sçay combien de tondus et graissez, a esté défendu aux laïcs et profanes. Car ils baillent tels tiltres et noms à l'héritage de Dieu. L'édicte et ordonnance de Dieu éternel est, que tous en boyvent : l'homme l'ose casser et annuler par nouvelle loy et contraire, ordonnant que tous n'en boyvent. Et tels législateurs, afin qu'il ne semble qu'ils combattent contre Dieu sans raison, allèguent les inconveniens qui pourroyent advenir, s'il estoit abandonné à tous : comme si cela n'eust point esté préveu ny apperceu par la sapience éternelle de Dieu. D'avantage, ils dédaignent subtilement, que l'un suffit pour les deux. Car si c'est le corps, disent-ils, c'est tout Jésus-Christ, qui ne peut desjà plus estre disjoint ne séparé de son corps : doncques, le corps contient le sang. Voylà l'accord de nostre sens avec Dieu, puis que tant peu que ce soit il commence comme à bride allée de s'escarmoucher et voltiger. Nostre Seigneur monstrant le pain, le dit estre son corps : et monstrant la coupe, il l'appelle son sang. L'audace de la raison et sagesse humaine au contraire réplique, que le pain est le sang, et le vin est le corps : comme si sans cause et sans propos nostre Seigneur eust distingué et par paroles et par signes son corps de son sang : et comme s'il avoit jamais esté ouy, que le corps de Jésus-Christ ou son sang fust appelé Dieu et homme. Certes s'il eust voulu désigner toute sa personne, il eust dit, Ce suis-je, (comme il est accoustumé de parler en l'Ecriture) et non pas, Ceci est mon corps, Cela est mon sang. Mais en voulant subvenir à l'infirmité de nostre foy, il a séparé le calice d'avec le pain pour monstrer que luy seul nous suffit, tant pour manger que pour boire. Maintenant quand l'une des parties en est ostée, nous n'y trouvons plus que la moitié de nostre nourriture. Parquoy encores que ce qu'ils prétendent fust vray, c'est que le sang est avec le pain, si est-ce qu'ils fraudulent les âmes fidèles de ce que Jésus-Christ leur a donné comme nécessaire

our confirmation de leur foy. Ainsi n'issans là leur sottise subtilité, gardons bien qu'on ne nous oste le prouffit qui nous revient de la double arre que Jésus-Christ nous a ordonnée.

48 Je sçay bien que les ministres de Satan (comme leur bonne coustume est l'avoir l'Ecriture en mocquerie) yci se mocquent et cavillent : premièrement, que d'un simple fait il ne faut pas tirer une reigle perpétuelle, pour astreindre l'Eglise à l'observer. Mais je di qu'ils mentent meschamment, alléguans que c'est un simple fait. Car Jésus-Christ n'a point seulement donné le calice à ses Apostres, mais leur a aussi commandé de faire ainsi pour l'advenir. Car ces paroles emportent ordonnance expresse, Beuvez tous de ce Calice : et saint Paul ne raconte pas cela seulement comme ayant esté fait, mais pour une ordonnance certaine. Le second subterfuge est, que Jésus-Christ admet seulement ses Apostres à la participation de ceste Cène : lesquels il avoit desjà ordonné et consacré en l'ordre de Sacrificateurs, qu'ils nomment ordre de Prestrise. Mais je voudroye qu'ils me respondissent à cinq demandes, desquelles ils ne pourront eschapper, qu'ils ne soyent facilement avec leurs mensonges convaincus. Premièrement, de quel oracle leur a esté révélée ceste solution tant esloignée de la Parole de Dieu? L'Ecriture en récite douze qui furent assis avec Jésus-Christ : mais elle n'obscurcit pas tellement la dignité de Jésus-Christ, qu'elle les appelle Sacrificateurs : duquel nom nous parlerons après en son lieu. Et combien qu'il donast lors le Sacrement à douze, toutesfoi il leur commanda qu'ils feissent ainsi : asçavoir, qu'ils le distribuassent ainsi entre eux. Secondement, pourquoy au meilleur temps qui ait esté en l'Eglise, depuis le temps des Apostres jusques à mille ans après, sans exception tous estoient faits participans des deux parties du Sacrement? L'Eglise ancienne ignoret-elle quelle compagnie Jésus-Christ eust admise à sa Cène? Ce seroit une trop grande impudence de reculer yci, ou tergiverser. Les histoires ecclésiastiques, et les livres des Anciens se voyent

qui donnent bien aperts tesmoignages de ceci. Nostre corps, dit Tertulien, est repeu de la chair et du sang de Jésus-Christ : afin que l'âme soit nourrie de Dieu ¹. Et saint Ambroise disoit à l'empereur Théodose, Comment prendras-tu de tes mains sanglantes le corps du Seigneur? Comment oseras-tu boire son sang ². Saint Hiérosme : Les Prestres, dit-il, qui consacrent le pain de la Cène. et distribuent le sang du Seigneur au peuple ³. Saint Chrysostome : Nous ne sommes point comme en la vieille Loy, où le Prestre mangeoit sa portion, et le peuple avoit le reste : mais yci un mesme corps est donné à tous, et un mesme calice : et tout ce qui est en l'Eucharistie est commun au Prestre et au peuple ⁴. Et de cela il y en a plusieurs tesmoignages en saint Augustin.

49 Mais qu'est-ce que je dispute d'une chose tant évidente? Qu'on lise tous les Docteurs grecs et latins, il n'y a celuy qui n'en parle. Ceste coustume ne s'est point abolie ce pendant qu'il demeuré en l'Eglise une seule goutte d'intégrité. Mesmes saint Grégoire lequel à bon droict on peut nommer le dernier Evesque de Rome, monstre qu'on la tenoit encores de son temps, quand il dit, Vous avez apprins que c'est du sang de l'Agneau : non point en oyant parler d'ice-luy, mais en le buvant. Car il se boit de tous les fideles en la Cène. Qui plus est, elle a duré quatre cens ans après : combien que tout fust desjà corrompu. Car on ne la tenoit point seulement comme coustume, mais comme une loy inviolable. L'institution de nostre Seigneur estoit adonques encores en révérence, et ne doutoit-on point que ce fust un sacrilège, de séparer les choses que Dieu avoit conjointes : comme aussi les paroles de Géladius Evesque de Rome le portent, Nous avons entendu, dit-il, qu'aucuns recevans seulement le corps du Seigneur, s'abstienent du calice : lesquels d'autant qu'ils pêchent par superstition, doyvent estre contraincts de re-

1) Lib. De resur. carn.

2) Refert Theod., lib. III, cap. XVIII.

3) Hieron., in 2 Malach.

4) Chrysost., in 2 ad Cor., cap. VIII, homil. XVIII.

cevoir le Sacrement entier, ou qu'on les rejette du tout. Car la division de ce mystère ne peut estre sans un grand sacrilège¹. On considéroit lors les raisons qu'ameine saint Cyprien, comme de faict elles sont bien suffisantes pour esmouvoir tous cœurs chrestiens. Comment, dit-il, exhorterons-nous le peuple d'espandre son sang pour la confession de Christ, si nous luy desnions le sang d'iceluy quand il doit combattre? ou comment le ferons-nous capable à boire le calice de martyre, sinon que l'admettions à boire premièrement le calice du Seigneur². Touchant ce que les Canonistes glosent, qu'il est parlé des Presbres en la sentence de Gélasius, c'est une chose tant sotté et puérile, qu'il n'est ja mestier d'en parler.

50 Tiercement, Pourquoi dit Jésus-Christ simplement du pain, qu'ils en mangeassent : mais de la coupe, que tous universellement en beussent? ce qu'ils feirent. Comme s'il eust voulu expressément prévenir et obvier à ceste malice diabolique. Quartement, Si nostre Seigneur, comme ils prétendent, a réputé dignes de sa Cène les seuls Sacrificateurs, qui eust jamais esté l'homme si hardi et audacieux, d'oser appeler en la participation d'icelle les autres, qui en eussent esté exclus par nostre Seigneur : attendu que celle participation est un

don, sur lequel nul n'eust sceu avoir puissance, sans le mandement de celuy qui seul le pouvoit donner? Mesmes en quelle audace entreprenent-ils aujourd'hui de distribuer au populaire le signe du corps de Jésus-Christ, s'ils n'en ont point ou commandement, ou exemple de nostre Seigneur? Quintement, asçavoir si saint Paul mentoit, quand il disoit aux Corinthiens, qu'il avoit appris du Seigneur ce qu'il leur avoit enseigné³? Car après il déclare l'enseignement avoir esté, que tous indifféremment communiquassent des deux parties de la Cène. Et si saint Paul avoit appris de nostre Seigneur, que tous sans discrétion ou différence y devoient estre admis : que ceux qui en déboutent et rejettent quasi tout le peuple de Dieu, regardent de qui ils l'ont appris, puis que desjà ils ne peuvent alléguer Dieu pour autheur, auquel il n'y a point d'ouy et nenny⁴ : c'est-à-dire, qui ne se change ne contredit point. Et encores on couvre telles abominations du nom et tiltre de l'Eglise : et sous telle couverture on les défend : comme si ces Antechrists estoient l'Eglise, lesquels si facilement mettent sous le pied, dissipent et abolissent la doctrine et les institutions de Jésus-Christ : ou comme si l'Eglise apostolique, en laquelle a esté toute la fleur de Christienté, n'eust point esté Eglise.

CHAPITRE XVIII.

De la Messe papale, qui est un sacrilège par lequel la Cène de Jésus-Christ non-seulement a esté profanée, mais du tout abolie.

4 Par ces inventions et autres semblables, Satan s'est efforcé d'espandre et mesler ses ténèbres en la sacrée Cène de Jésus-Christ, pour la corrompre, dépraver et obscurcir : à tout le moins, afin que la pureté d'icelle ne fust retenue et gardée en l'Eglise. Mais le chef de l'horrible abomination a esté, quand il a dressé un signe par lequel ceste sacrée Cène non-seulement fust obscurcie et pervertie, mais

estant du tout effacée et abolie, s'estavouist et descheust de la mémoire des hommes : c'est asçavoir, quand il a aveuglé quasi tout le monde de cest erreur pestilentieux, qu'on creust la Messe estre sacrifice et oblation pour impêtrer la rémission des péchez. Il ne me chaut en quel sens ceste opinion a esté prise du commencement, et comment elle a esté traitée des Docteurs scolastiques, qui

¹) Refert. De consacr., dist. II, cap. Comperimus.

²) Sermo V, De lapide.

³) 1 Cor. XI, 23.

⁴) 1 Cor. I, 10.

ont parlé un petit plus passablement que leurs successeurs qui sont venus depuis. Pourtant je laisse toutes les solutions qu'ils en baillent, veu que ce ne sont que subtilitez frivoles, qui ne servent que d'obscurcir la vérité de la Cène. Que les Lecteurs soyent advertis que mon intention est de combattre contre ceste maudite opinion, de laquelle l'Antechrist de Rome avec tous ces supposés a enyvré le monde, en faisant à croire que la Messe est une œuvre méritoire, tant pour le Prestre qui offre Jésus-Christ, que pour ceux qui sont assistans à l'oblation qu'il fait : ou bien que c'est une hostie de satisfaction pour avoir Dieu propice. Ceste opinion n'est pas seulement reçue du commun populaire, mais aussi l'acte qu'ils font est tellement composé, que c'est une espèce d'expiation, pour satisfaire à Dieu des offenses tant des vivans que des morts. Et de fait, les paroles dont ils usent chantent ainsi : et l'usage quotidien démontre que la chose est telle. Je sçay combien ceste peste s'est enracinée avant, sous combien grande apparence de bien elle se cache, comment elle se couvre du nom de Jésus-Christ, comment plusieurs pensent comprendre toute la somme de la foy sous le seul nom de Messe. Mais où il aura esté prouvé très clairement par la Parole de Dieu, que ceste Messe, quoyqu'elle soit parée et fardée, fait très-grand déshonneur à Jésus-Christ, opprime et ensevelit sa croix, met en oubli sa mort, nous oste le fruit qui nous en provenoit, détruit et dissipe le Sacrement, auquel nous estoit laissée la mémoire d'icelle mort, aura-elles aucunes tant profondes racines, lesquelles ceste coignée très-puissante, c'est-à-dire la Parole de Dieu, ne coupe, tranche et abate ? Y aura-il aucune si belle couverture, sous laquelle le mal caché ne soit monstre par ceste lumière ?

2 Déclairons doncques ce qui a esté proposé en premier lieu, que là il se fait un blasphème et déshonneur intolérable à Jésus-Christ. Car il a esté constitué et consacré Prestre et Pontife de par son Père¹ : non pas pour quelque temps,

comme on lit de ceux qui furent constitués au Vieil Testament, desquels puis que la vie estoit mortelle, la Prestrise et Prélature ne pouvoit estre immortelle : parquoy il estoit besoin qu'ils eussent des successeurs, qui fussent après subrogez au lieu d'eux, quand ils seroyent décédez : mais à Jésus-Christ, qui est immortel, il ne faut point substituer de vicaire. Il a donc esté désigné du Père, Prestre à tousjours selon l'ordre de Melchisédec² : afin qu'il feist l'office de Prestrise éternellement durance et permanente. Ce mystère avoit esté longtemps devant figuré en Melchisédec, duquel après qu'il a esté une fois introduit par l'Escriture Prestre du Dieu vivant³, jamais après il n'en est fait mention, comme s'il eust toujours vescu sans fin. Par ceste similitude Jésus-Christ a esté dit Prestre selon son ordre. Or ceux qui tous les jours sacrifient il est nécessaire qu'ils ayent des Prestres pour faire leurs oblations, lesquels soyent subrogez à Jésus-Christ, comme successeurs et vicaires : par laquelle subrogation non-seulement ils despoillent Jésus-Christ de son honneur, et luy ravissent sa prérogative de Prestrise éternelle, mais ils s'efforcent de le déjetter de la dextre de son Père : en laquelle il ne peut estre assis immortel, qu'ensemblement il ne demeure Prestre éternel, afin d'intercéder pour nous. Et qu'ils n'allèguent point que leurs sacrificateurs ne sont point substituez vicaires à Jésus-Christ comme trespasés, mais que seulement ils sont suffragans de son éternelle Prestrise, laquelle ne laisse point pour cela de consister tousjours en son estat : car par les paroles de l'Apostre ils sont prins de trop près, pour ainsi eschapper. Il dit que plusieurs estoient faits Prestres, pourtant qu'ils estoient empeschez par mort de pouvoir tousjours durer⁴. Jésus-Christ doncques, qui ne peut estre empesché par mort, est seul, et n'a besoin de compagnons. Or comme ils sont effrontez, ils s'osent bien armer de l'exemple de Melchisédec pour maintenir leur impiété. Car pource qu'il est

¹ Heb. V, 5, 10 ; VII, 17, 24 ; IX, 11 ; X, 21.

² Ps. CX, 4.

³ Gen. XIV, 18.

⁴ Heb. VII, 23.

dit qu'il a offert du pain et du vin, ils infèrent que cela a esté préfiguratif de leur Messe. Voire comme si la similitude entre luy et Jésus-Christ estoit située en l'oblation du pain et du vin. C'est un badinage si maigre, qu'il ne vaut pas d'estre réfuté. Melchisédec a donné du pain et du vin à Abraham et à sa compagnie, pource qu'ils avoyent besoin d'estre repeus comme gens lassez qui retournoient de la bataille. Moïse loue l'humanité et libéralité de ce saint Roy. Ceux-ci se forgent un mystère à la volée, dont il n'est fait nulle mention. Toutesfois ils fardent leur erreur d'une autre couleur : c'est qu'il s'ensuyt tantost après au texte, qu'il estoit Sacrificateur du Dieu souverain. A quoy je respon, qu'ils sont trop bestes de tirer au pain et au vin ce que l'Apostre rapporte à la bénédiction : voulant signifier qu'en qualité de Sacrificateur de Dieu il a béni Abraham. Parquoy le mesme Apostre, lequel est le meilleur exposeur que nous puissions trouver, monstre la dignité de Melchisédec, en ce qu'il falloit qu'il fust supérieur à Abraham pour le bénir¹. Et si l'oblation de Melchisédec eust esté figure du sacrifice de la Messe, je vous prie, l'Apostre eust-il mis en oubli une chose si haute, si grave et si précieuse, veu qu'il déduit par le menu les plus petites choses, qui devoient plustost estre délaissées derrière ? Mais encores, quoy qu'ils babillent, ils ne gagneront rien, en s'efforçant de renverser la raison qui est quant et quant amenée, asçavoir que le droict et honneur de sacrificature n'appartient plus aux hommes mortels, veu qu'il a esté translaté à Jésus-Christ, lequel est sans fin.

3 Pour la seconde vertu de la Messe, il a esté proposé qu'elle ensevelit et opprime la croix et passion de Jésus-Christ. Vrayement cela est très-certain, qu'en dressant un autel on met bas la croix de Jésus-Christ. Car s'il s'est offert soy-mesme en la croix en sacrifice, afin qu'il nous sanctifiast à perpétuité, et nous acquist éternelle rédemption², sans doute l'effect et efficace de ce sacrifice

dure sans fin. Autrement nous ne l'aillions en plus grande estime que les bœufs et veaux, qui estoient immolez en la Loy, desquels les oblations sont prouvées avoir esté imbécilles et de nul effect et vertu, par cela qu'elles estoient souventesfois réitérées. Parquoy il faut confesser, ou bien qu'au sacrifice de Jésus-Christ qu'il a fait en la croix, la vertu d'éternelle purgation et sanctification a défailly, ou bien que Jésus-Christ a fait un seul sacrifice une fois pour toutes. C'est ce que dit l'Apostre, que ce grand Prestre ou Pontife Christ, par le sacrifice de soy-mesme s'est apparu une fois en la consommation des siècles, pour effacer, détruire et abolir le péché. Item, que la volonté de Dieu a esté de nous sanctifier par l'oblation de Jésus-Christ faicte une fois. Item, que par une seule oblation il a parfait à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. Et adjouste une sentence notable, que puis que la rémission des péchez nous est une fois acquise il ne reste plus nulle oblation³. Cela aussi a esté signifié de Jésus-Christ par sa dernière parole, laquelle il prononça voulant rendre l'esprit, quand il dit, Il est consommé⁴. Nous avons coustume d'observer comme mandemens divins, les dernières paroles des mourans. Jésus-Christ en mourant nous testifie que par ce seul sien sacrifice est parfait et accompli tout ce qui appartenoit à nostre salut. Nous sera-il doncques licite d'en adjouster tous les jours d'autres innombrables, comme s'il estoit imparfait, combien que Jésus-Christ nous en ait si évidemment recommandé et déclaré la perfection ? Puis que la très-sainte Parole de Dieu ne nous afferme pas seulement, mais aussi crie et proteste ce sacrifice avoir esté une fois parfait, et sa vertu et efficace estre éternelle, ceux qui en cherchent et demandent d'autres, ne le rédarguent-ils pas d'imperfection et d'infirmité ? Et la Messe, qui a esté mise sus à ceste condition, que tous les jours se facent cent mille Sacrifices, à quoy tend-elle, sinon que la passion de Jésus-Christ, par laquelle il s'est offert

¹ Hébr. VII, 7.

² Hébr. IX, 12.

³ Hébr. IX, 26 ; X, 10 ; XIV, 26.

⁴ Jean XIX, 30.

soy-mesme un seul sacrifice au Père, demeure ensevelie et supprimée? Y a-il quelqu'un, s'il n'est trop aveuglé, qui ne voye que ç'a esté une trop grande hardiesse de Satan, pour résister et combattre contre la vérité de Dieu si aperte et si manifeste? Il ne m'est point caché par quelles illusions ce père de mensonge a coustume de couvrir ceste siene astuce, voulant persuader que ce ne sont point plusieurs ne divers sacrifices, mais un seul et mesme sacrifice souventesfois réitéré. Mais telles fumées de ses ténèbres sont sans nulle peine facilement déchassées. Car l'Apostre en toute sa disputation ne prétend pas seulement qu'il n'y a nuls autres sacrifices, mais qu'ice-luy seul a esté une seule fois offert, et qu'il ne se doit plus réitérer. Ceux qui y vont plus subtilement, ont encores une cachette plus secrette, disans que c'est seulement application du sacrifice, et non point réitération. Mais ceste sobhisterie se peut aussi bien réfuter sans difficulté: car Jésus-Christ ne s'est pas une fois offert à telle condition que son sacrifice fust journellement ratifié par oblations nouvelles, mais afin que le fruit nous en soit communiqué par la prédication de l'Evangile et l'usage de la Cène. Pourtant saint Paul, après avoir dit que Jésus-Christ nostre Agneau paschal a esté immolé, il nous commande d'en manger¹. Voylà doncques le moyen par lequel le sacrifice de la croix de nostre Seigneur Jésus nous est appliqué: c'est quand il se communique à nous, et nous le recevons en vraye foy.

4 Mais il est besoin d'ouyr sur quel fondement les Missotiers appuyent leurs sacrifices. Ils prennent la prophétie de Malachie: en laquelle nostre Seigneur dénonce qu'on offrira encensement par tout le monde à son nom, et oblation pure². Comme si c'estoit une chose nouvelle et inusitée aux Prophètes, quand ils ont à parler de la vocation des Gentils, de signifier le service de Dieu spirituel par les cérémonies de la Loy: pour plus facilement démonstrer aux hommes de leur aage, comment les Gentils devoient

estre introduits en la vraye participation de l'alliance de Dieu. Comme de faict universellement ils ont accoustumé de descrire les choses qui ont esté accomplies en l'Evangile, sous les figures de leur temps. Ceci s'entendra plus facilement par exemples. Au lieu de dire que tous peuples se convertiront à Dieu, ils disent qu'ils monteront en Jérusalem; au lieu de dire que les peuples de Midi et d'Orient adoreront Dieu, ils disent qu'ils offriront en présent les richesses de leur pays. Pour monstrier la grande et ample cognoissance qui devoit estre donnée aux fidèles sous le règne de Christ, ils disent que les filles prophétiseront, les jeunes gens verront visions, et les anciens songeront songes³. Ce qu'ils amènent est semblable à une autre prophétie d'Isaïe, où il dit qu'il y aura des autels dressez au Seigneur en Assyrie et Egypte, comme en Judée⁴. Premièrement, je demande aux Papistes, si cela n'a pas esté accompli en la Chrestienté. Secondement, qu'ils me respondent où sont ces autels, et quand ils ont esté bastis. Après, je voudroye sçavoir s'ils pensent que ces deux royaumes qui sont conjoincts avec Judée, deussent avoir chacun son temple, comme celuy de Jérusalem. S'ils poient bien ces articles, ils seront contraincts de confesser, comme la vérité est, que le Prophète descriit la vérité spirituelle sous les ombres et figures de son temps. Or c'est la solution que nous leur donnons. Mais pource que les exemples de ceste manière de parler sont assez fréquens, je ne veux point estre long à en réciter beaucoup. Combien que ces povres estourdis s'abusent lourdement, en ce qu'ils ne recognoissent autre sacrifice que de leur Messe: veu que les fidèles véritablement sacrifient maintenant à Dieu, et luy offrent oblation pure, de laquelle il sera tantost parié.

5 Maintenant je viens au troisième office de la Messe, où il est à déclarer comment elle efface et oste de la mémoire des hommes la vraye et unique mort de Jésus-Christ. Car comme entre les hommes la confirmation du testament dé-

1) 1 Cor. V, 7, 8.

2) Malach. I, 11.

3) Joël II, 28.

4) Is. XIX, 19, 21, 22, 24.

pend de la mort du testateur : en ceste manière aussi nostre Seigneur a confirmé par sa mort le Testament, par lequel il nous a asseurez de la rémission de nos péchez et d'éternelle justice. Ceux qui en ce Testament osent varier ou innover, ils désavouent sa mort, et la réputent comme de nulle valeur. Et qu'est-ce autre chose la Messe, sinon un testament nouveau et du tout divers ; car chacunes Messes ne promettent-elles point nouvelle rémission de péchez, et nouvelle acquisition de justice, tant que desjà il y a autant de testamens qu'il y a de Messes ? Que Jésus-Christ vienne doncques derechef, et confirme par une autre mort ce nouveau testament, ou plustost par morts infinies les testamens qui sont infinis aux Messes. Pourtant n'ay-je pas dit sans cause au commencement, que par les Messes est effacée et oubliée la mort unique et vraie de Jésus-Christ. D'avantage, la Messe ne tend-elle pas directement à ce que derechef, s'il estoit possible, Jésus-Christ fust tué et occis ? Car comme dit l'Apostre, où il y a testament il est nécessaire que la mort du testateur entrevienne¹. La Messe prétend un nouveau testament de Jésus-Christ : elle requiert doncques sa mort. D'avantage, il est nécessaire que le sacrifice qui est offert, soit tué et immolé. Si Jésus-Christ à chacune Messe est sacrifié, il faut qu'en chacun moment, en mille lieux il soit cruellement tué et occis. Ce n'est pas mon argument, mais de l'Apostre, disant, Si Jésus-Christ eust eu besoin de s'offrir soy-mesme souventesfois, il eust falu qu'il eust souffert souventesfois depuis le commencement du monde. Je sçay la response qu'ils ont en main, par laquelle mesme ils nous arguent de calomnie : car ils disent que nous leur imposons ce que jamais ils ne pensèrent, comme aussi ils ne le peuvent. Or je leur confesse bien que la vie ne la mort de Jésus-Christ n'est pas en leur puissance : je ne regarde point non plus, si leur propos délibéré est de tuer Christ : seulement, je monstre quelle absurdité il y a en leur meschante doctrine, quand elle

seroit reçue : et ne le monstre que par la bouche de l'Apostre. Qu'ils répliquent cent fois s'ils veulent, que ce sacrifice est sans sang : je leur nieray que les sacrifices changent de nature à l'appétit des hommes, ou soyent qualifiez à leur poste : car par ce moyen l'institution sacrée et inviolable de Dieu tomberoit bas. Dont il s'ensuyt que ce principe de l'Apostre ne peut estre esbranlé, asçavoir qu'il y a effusion de sang requise en tous sacrifices : pour y avoir ablution.

6 Il faut traiter le quatrième office de la Messe : c'est asçavoir qu'elle nous oste le fruit qui nous provenoit de la mort de Jésus-Christ : entant qu'elle fait que nous ne le cognoissons et considérons point. Car qui se pensera estre racheté par la mort de Jésus-Christ, quand il verra en la Messe une nouvelle rédemption ? Qui se confiera que ses péchez luy ayent esté remis, quand il verra une autre rémission ? Et n'eschappera point celuy qui dira, que nous n'obtenons point pour autre cause la rémission des péchez en la Messe, sinon pource qu'elle est desjà acquise par la mort de Jésus. Car il n'allègue autre chose, que s'il disoit que nous avons esté rachetez par Jésus-Christ à ceste condition, que nous-mesmes nous nous rachetions. Car telle doctrine a esté semée par les ministres de Satan, et telle aujourd'huy la défendent-ils par cri, par glaive et par feu. Que quand nous offrons Jésus-Christ au Père en la Messe, par l'œuvre de ceste oblation nous acquérons rémission des péchez, et sommes faits participans de la passion de Jésus-Christ. Que reste-il plus à la passion de Jésus-Christ, sinon qu'elle soit un exemple de rédemption, par lequel nous apprenons d'estre nous-mesmes nos rédempteurs ? Luy-mesme en nous voulant certifier en la Cène que nos fautes nous sont pardonnées, ne nous arreste point au Sacrement, mais nous renvoye au sacrifice de sa mort, signifiant que la Cène est un mémorial establi pour nous apprendre que l'hostie satisfactoire, par laquelle Dieu devoit estre appaisé, ne seroit offerte qu'une seule fois. Car ce n'est pas assez de sçavoir que Jésus-Christ soit la seule hostie pour

1) Hébr. IX, 16.

nous appointer avec Dieu, sinon que nous adjouitions quant et quant, qu'il y a eu une oblation seule, tellement que nostre foy soit attachée à sa croix.

7 Or je vien au dernier bien de la Messe : qui est que la sacrée Cène, en laquelle nostre Seigneur avoit laissé la mémoire de sa passion engravée et imprimée, est ostée par la Messe, voire perdue et abolie. Car la Cène est un don de Dieu, lequel devoit estre prins et receu avec action de grâces : et au contraire, on feind que le sacrifice de la Messe est un payement qu'on fait à Dieu, lequel il reçoive de nous en satisfaction. Autant qu'il y a à dire entre Prendre et Donner, autant il y a de différence entre le Sacrement de la Cène et Sacrifice. Et certes c'est ci une trèsmaheureuse ingratitude de l'homme, qu'où il devoit reconnoistre la largesse et libéralité de la bonté divine avec action de grâces, il veut faire à croire à Dieu qu'il l'oblige à soy. Le Sacrement nous promettoit que nous estions par la mort de Jésus-Christ restitués en vie : non pas pour une fois seulement, mais qu'en estions assiduelement vivifiés : pource que lors tout ce qui appartenoit à nostre salut, a esté accompli. Le sacrifice de la Messe chante bien une autre chanson : c'est qu'il faut que Jésus-Christ soit tous les jours sacrifié, afin qu'il nous prouffite quelque chose. La Cène devoit estre proposée et distribuée en congrégation publique de l'Eglise, pour nous instruire de la communion, par laquelle nous sommes tous conjointes ensemble à Jésus-Christ. Le sacrifice de la Messe rompt et destruit ceste communauté. Car après que cest erreur a eu lieu, qu'il falloit qu'il y eust des Prestres qui sacriflassent pour le peuple : comme si la Cène eust esté réservée à eux, elle n'a plus esté communiquée à l'Eglise des fidèles, comme le commandement de nostre Seigneur le portoit. Et la voye a esté ouverte aux Messes privées, lesquelles représentaient plustost quelque excommunication que celle communauté qui a esté instituée de nostre Seigneur : puis que le Prestre et sacrificateur, voulant dévorer son sacrifice, se sépare de tout le peuple des

fidèles. Afin qu'aucun ne soit trompé, j'appelle Messes privées, toutes fois et quantes qu'il n'y a nulle participation de la Cène de nostre Seigneur entre les fidèles, quelque multitude qui y assiste pour regarder.

8 Quant au nom de Messe, jamais je ne me suis peu résoudre dont il estoit venu, sinon qu'il est vray-semblable, à mon advis, qu'il a esté prins des oblations qu'on faisoit à la Cène¹. Pour laquelle raison les anciens Docteurs n'en usent communément qu'au nombre pluriel. Mais laissons là le mot. Je di que les Messes privées répugnent à l'institution de Christ : et pourtant que c'est autant de profanation de la sainte Cène. Car qu'est-ce que nous a commandé le Seigneur ? asçavoir de prendre le pain, et le distribuer entre nous. Et quelle observation de cela nous enseigne saint Paul ? c'est que la fraction du pain nous soit pour communion du corps de Christ². Quand doncques un homme mange tout luy seul, sans en faire part aux autres, qu'est-ce qu'il y a de semblable avec ceste ordonnance ? Mais ils allèguent qu'il le fait au nom de toute l'Eglise. Je demande en quelle autorité. N'est-ce point se moquer ouvertement de Dieu, qu'un homme face à part ce qui devoit estre fait en commun en la compagnie des fidèles ? Mais d'autant que les paroles de Jésus-Christ et de saint Paul sont assez claires, nous pouvons brièvement conclurre, que par tout où le pain ne se rompt point pour estre distribué entre les Chrestiens, il n'y a nulle Cène, mais une fausse fiction et perverse, pour la contre-faire. Or une telle fausse fiction, est corruption : et corruption d'un si grand mystère n'est pas sans impiété. Il y a doncques un abus meschant et damnable aux Messes privées. D'avantage, comme quand on est une fois décliné du droict chemin, un vice engendre tousjours l'autre : depuis que la coustume a esté introduite d'offrir sans communiquer, on a commencé petit à petit de chanter des Messes infinies par tous les anglets des temples. Ainsi on a distrait le peuple

1) Deut. XVI, 10 ; Luc XIII, 17.

2) 1 Cor. X, 16.

par-ci par-là, lequel devoit estre assemblé en un lieu pour recognoistre le Sacrement de son union. Que les Papistes nient maintenant, s'ils peuvent, que ce ne soit idolâtrie à eux de monstrer en leurs Messes le pain, pour le faire adorer. Car c'est en vain qu'ils prétendent ceste promesse, que le pain est tesmoignage du corps de Christ. En quelque sens que nous prenions ces paroles, Voyci mon corps : elles n'ont point esté dites à ce qu'un meschant sacrilège, sans Dieu, sans loy, sans foy et sans conscience, toutes fois et quantes que bon luy semblera, change et transmue le pain au corps de Jésus-Christ, pour en abuser à sa poste : mais à ce que les fidèles observans le commandement de leur Maistre Jésus-Christ, ayent vraye participation d'iceluy en la Cène.

9 Et de fait ceste perversité a esté incogne à toute l'Eglise ancienne. Car combien que ceux qui sont les plus effrontez entre les Papistes facent un bouclier des anciens Docteurs, abusans fausement de leurs tesmoignages, toutesfois c'est une chose claire comme le soleil en plein midi que ce qu'ils font est tout contraire à l'usage ancien : et que c'est un abus qui est venu en avant du temps que tout estoit dépravé et corrompu en l'Eglise. Mais devant que faire fin, j'interroge nos docteurs de Messes. Puis qu'ils savent qu'obéissance à Dieu est meilleure que tous sacrifices, et qu'il demande plus qu'on obtempère à sa voix, qu'il ne fait qu'on luy offre sacrifices¹ : comment pensent-ils que ceste manière de sacrifices soit agréable à Dieu, de laquelle ils n'ont aucun commandement, et qu'ils voyent n'estre prouvée par une seule syllabe de l'Ecriture? D'avantage, puis qu'ils oyent l'Apostre disant que nul ne se doit attribuer et usurper le nom et honneur de Prestre, sinon celuy qui est appelé de Dieu, comme Aaron : et que mesmes Jésus-Christ ne s'y est point ingéré soy-mesme, mais a obéy à la vocation de son Père² : ou il faut qu'ils monstrent que Dieu est autheur et instituteur de leur prestre, ou qu'ils confes-

sent leur ordre et estat n'estre point de Dieu : veu que sans y estre appelez, ils s'y sont de leur propre témérité introduits. Mais ils ne pourroyent monstrer un seul point de lettre qui favorise à leur prestre. Que deviendront doncques les sacrifices, qui ne peuvent estre offerts sans Prestre ?

40 Si quelqu'un vouloit débatre par l'autorité des Anciens, qu'il faut autrement entendre le sacrifice qui est fait en la Cène, que nous ne l'exposons et pour ce faire ameine des sentences rompues et mutilées, je donneray à cela briefve response : c'est s'il est question d'approuver telle fantasie qu'ont forgée les Papistes du sacrifice de la Messe, que les Anciens ne se doyvent amener, pour y favoriser à cela. Ils usent bien du mot de Sacrifice : mais ils déclairent quant et quant, qu'ils n'entendent autre chose que la mémoire de ce vray et seul sacrifice qu'a parfait Jésus-Christ en la croix : lequel aussi ils appellent tousjours nostre Sacrificateur unique. Les Hébreux, dit saint Augustin, sacrifiant les bestes brutes, s'exerçoient en la prophétie du futur sacrifice que Jésus-Christ a offert : les Chrestiens, en l'oblation et communion du corps de Jésus-Christ célèbrent la mémoire du sacrifice desjà parfait¹. Ceste sentence est couchée plus amplement au livre qui est intitulé, De la foy, à Pierre Diacre, qu'on attribue aussi à saint Augustin ; les paroles sont telles : Tien pour certain et ne doute nullement, que le Fils de Dieu s'estant fait homme pour nous, s'est offert à Dieu son Père en hostie de bonne odeur : auquel on sacrifioit du temps de l'Ancien Testament des bestes brutes, mais maintenant on luy offre sacrifice de pain et vin. En ces hosties charnelles il y avoit une figure de la chair de Christ qu'il devoit offrir pour nous, et de son sang qu'il devoit espandre pour la rémission de nos péchez : en ce sacrifice dont nous usons, il y a action de grâces, et mémoire de la chair de Christ qu'il a offert pour nous et de son sang qu'il a espandu². De là vient que le mesme Docteur, je di saint Augustin,

1) 1 Sam. XV, 22.

2) Hébr. V, 4, 5.

1) Contra Faust., lib. XX, cap. XVIII.

2) Epist. CXX, Ad Moneratum.

appelle souventesfois la Cène, Sacrifice de louange¹. Et souvent on trouvera en ses livres, qu'elle n'est nommée Sacrifice pour autre raison, sinon entant qu'elle est mémoire, image et attestation du sacrifice singulier, vray et unique, par lequel Jésus-Christ nous a rachetez. Il y a encores un autre lieu notable au livre IV de la Trinité, auquel après avoir tenu propos d'un sacrifice unique, il conclut qu'il y a quatre choses à considérer : qui est celui qui offre, et celui auquel il offre : que c'est qu'il offre, et pour qui. Or nostre Médiateur luy-mesme et luy seul s'est offert à son Père pour le nous rendre propice². Il nous a fait un en soy, s'offrant pour nous : luy-mesme a fait l'oblation, et a esté ce qu'il offroit : à quoy aussi s'accorde saint Chrysostome.

44 Touchant de la Sacrificature de Jésus-Christ, les anciens Pères l'ont eue en telle recommandation, que saint Augustin prononce que ce seroit une parole d'Antechrist, si quelqu'un constituoit un Evesque ou Pasteur pour intercesseur entre Dieu et les hommes. Et de nostre part nous ne nions pas que l'oblation de Jésus-Christ ne nous y soit tellement présentée, que nous le pouvons quasi contempler à l'œil en sa croix, comme l'Apostre dit que Jésus-Christ avoit esté crucifié entre les Galatens³, quand la prédication de sa mort leur avoit esté déclairée. Mais d'autant que j'apperçoy les Anciens mesmes avoir destourné ceste mémoire à autre façon que ne requéroit l'institution du Seigneur, veu que leur Cène représentoit je ne sçay quel spectacle d'une immolation réitérée, ou pour le moins renouvelée, il n'y a rien plus seur aux fidèles, que de s'arrêter à la pure et simple ordonnance du Seigneur, duquel aussi elle est nommée Cène, afin que la seule autorité d'iceluy en soit la reigle. Il est vray que d'autant que je voy qu'ils ont eu saine intelligence, et que leur intention ne fut jamais de déroguer aucunement au Sacrifice unique de Jésus-Christ, je ne les ose pas condamner d'impieété, toutesfois je ne pense pas

qu'on les puisse excuser qu'ils n'ayent aucunement failly en la forme extérieure. Car ils ont ensuyvy de plus près la façon judaïque, que l'ordonnance de Jésus-Christ ne le portoit. C'est doncques le point où ils méritent d'estre rédarguez, qu'ils se sont trop conformez au Vieil Testament : et que ne se contentans point de la simple institution de Christ, ils ont trop décliné aux ombres de la Loy.

42 Il y a bien similitude entre les sacrifices de la Loy mosaïque et le Sacrement de l'Eucharistie : en ce qu'iceux ont représenté l'efficace de la mort de Christ, comme elle nous est aujourd'huy exhibée en l'Eucharistie⁴. Mais il y a diversité quant à la manière de représenter. Car en l'Ancien Testament les Prestres figuroient le sacrifice que Jésus-Christ devoit parfaire : Phostie estoit là tenant le lieu de Jésus-Christ : il y avoit l'autel pour faire l'immolation : brief, le tout se faisoit tellement qu'on voyoit à l'œil une espèce de sacrifice pour obtenir pardon des péchez. Mais depuis que Jésus-Christ a accomply la vérité de toutes ces choses, le Père céleste nous a ordonné une autre façon : c'est de nous présenter la jouissance du sacrifice qui luy a esté offert par son Fils. Il nous a doncques donné une table pour manger sur icelle, et non pas un autel pour sacrifier dessus. Il n'a point consacré des Prestres pour immoler hosties : mais il a institué des Ministres pour distribuer la viande sacrée au peuple. D'autant que le mystère est haut et excellent, il se doit traiter avec plus grande révérence. Parquoy il n'y a rien de plus seur, que renoncer à l'audace du sens humain, pour nous arrêter du tout à ce que l'Ecriture nous enseigne. Et certes si nous réputons que c'est la Cène du Seigneur et non pas des hommes, il n'y a rien qui nous doive démouvoir ne distraire de sa volonté, n'aucune autorité humaine, ne longueur de temps, ne toutes autres apparences. Pourtant l'Apostre voulant bien restituer la Cène en son entier entre les Corinthiens, où elle avoit esté corrompue de quelques vices, la

1) Contre adopcionem Legis, impius.

2) Contre Rom., lib. II, cap. 8.

3) Gal. III, 1.

4) Lévit. I, 5.

meilleure voye et la plus briefve qu'il puisse trouver, c'est de les rappeler à ceste institution unique, dont il monstre qu'il faut prendre la reigle perpétuelle¹.

43 Or afin que quelque quereleux ne prene matière de combatre encores contre nous pour les noms de Sacrifice et de Prestre, j'expédieray en brief que c'est que j'ay entendu en toute ceste disputation par le mot de Sacrifice et par le nom de Prestre. Je ne voy point quelle raison peuvent avoir ceux qui estendent le nom de Sacrifice à toutes cérémonies et observations appartenantes au service de Dieu. Car nous voyons que par la coutume perpétuelle de l'Ecriture, le nom de Sacrifice est prins pour ce que les Grecs appellent maintenant *Thysia*, maintenant *Prophora*, maintenant *Téléte*, qui signifie généralement tout ce qui est offert à Dieu. Tellement néantmoins qu'il nous faut yci user de distinction : mais d'une telle distinction, qui se déduise des sacrifices de la Loy mosaïque, sous l'ombre desquels le Seigneur a voulu représenter à son peuple toute la vérité des sacrifices spirituels. Or combien qu'il y ait eu plusieurs espèces d'iceux, toutesfois elles se peuvent toutes rapporter à deux membres. Car ou l'oblation estoit faite pour le péché par une manière de satisfaction, dont la faute estoit rachetée devant Dieu : ou elle se faisoit pour un signe du service divin, et comme un tesmoignage de l'honneur qu'on luy rendoit. Et sous ce second membre estoient compris trois genres de sacrifice. Car fust qu'on demandast sa faveur et grâce par forme de supplication, fust qu'on luy rendist louange pour ses bénéfices, fust qu'on s'exercitast simplement à renouveler la mémoire de son alliance, cela appartenoit tousjours à testifier la révérence qu'on avoit à son Nom. Parquoy il faut rapporter à ce second membre ce qui est nommé en la Loy, *Holocauste*, *Libation*, *Oblation*, *Premiers fruits*, et les *Hosties pacifiques*. A ceste cause nous aussi diviserons les Sacrifices en deux parties : et en appellerons un genre, *Destiné à l'honneur et révérence de Dieu*,

par lequel les fidèles le recognoissent estre celuy dont leur provient et procède tout bien : et à ceste cause luy rendent grâce comme elle luy est due. Et l'autre, *Sacrifice propitiatoire*, ou d'expiation. Sacrifice d'expiation est celuy lequel est fait pour appaiser l'ire de Dieu, satisfaire à sa justice : et en ce faisant, purger les péchez et nettoyer, afin que le pécheur estant purifié des macules d'iceux, et estant restitué en pureté de justice, soit remis en grâce avec Dieu. Les *Hosties* qui estoient offertes en la Loy pour effacer les péchez², estoient ainsi appelées : non pas qu'elles fussent suffisantes pour abolir l'iniquité, ou réconcilier les hommes à Dieu, mais d'autant qu'elles figurent le vray sacrifice qui a finalement esté parfait à la vérité par Jésus-Christ : et par luy seul pource que nul autre ne le pouvoit faire : et a esté fait une seule fois, pource que de celuy seul fait par Jésus-Christ, la vertu et efficace est éternelle. Comme luy-mesme par sa voit l'attemoigné, quand il dit tout avoir esté parfait et accompli³, c'est-à-dire, que tout ce qui estoit nécessaire pour nous réconcilier en la grâce du Père, pour impêtrer rémission des péchez, justice et salut, tout cela estoit par la siene seule oblation parachevée, consommée et accompli : et tellement rien ne défailloit, que nul autre sacrifice ne pouvoit après avoir lieu.

44 Pourtant nous avons à conclurre, que c'est opprobre et blasphème intolérable contre Jésus-Christ et son Sacrifice qu'il a fait pour nous par sa mort en la Croix, si aucun réitère quelque oblation, pensant en acquérir rémission de péchez, réconcilier Dieu, et obtenir justice. Toutesfois qu'est-il fait autre chose en la Messe, sinon que nous soyons par le mérite d'une nouvelle oblation faits participans de la passion de Jésus-Christ ? Et afin de ne mettre nulle fin à leur rage, ils ont pensé que ce seroit peu, s'ils disoient que leur sacrifice estoit également en commun pour toute l'Eglise, sinon qu'ils adjoutassent qu'il est en leur puissance de l'appliquer péculièrement à l'an

1) 1 Cor. XI, 30.

2) Ex. XXIX, 36.

3) Jean XIX, 30.

ou à l'autre, comme ils voudroient : ou plustost, à quiconques voudroit, en bien payant, acheter leur marchandise. Et pourtant qu'ils ne pouvoient la mettre à si haut pris que la taxe de Judas, toutes-fois afin qu'en quelque marque ils représentassent l'exemple de leur auteur, ils ont retenu et gardé la similitude du nombre. Luy, il vendit Jésus-Christ trente pièces d'argent¹ : ceux-ci, entant qu'en eux est, le vendent trente deniers de cuyvre. Mais luy, il le vendit une fois seulement : ceux-ci, toutes fois et quantes qu'ils rencontrent acheteur. En ce sens je nie que les Prestres du Pape soyent sacrificateurs de droict : c'est, qu'ils intercèdent envers Dieu par telle oblation, et qu'ils appaisent son ire en purgeant les péchez. Car Jésus-Christ est le seul sacrificateur du Nouveau Testament, auquel tous les sacrifices anciens ont esté dévolus, comme c'est en luy qu'ils ont prins fin. Et encores ce que l'Ecriture ne feist nulle mention de la sacrificature éternelle de Jésus-Christ, toutesfois puis que Dieu en abolissant celle qu'il avoit ordonnée du temps de la Loy, n'en a point establi de nouvelle, l'argument de l'Apostre est péremptoire, que nul ne s'attribue l'honneur sinon qu'il soit appelé². De quelle hardiesse doncques ces sacrilèges-ci se nomment-ils Sacrificateurs du Dieu vivant, duquel ils n'ont nul adveu ? Et comment osent-ils usurper tel tiltre pour estre bourreaux de Christ ?

45 Il y a un beau passage de Platon, au second livre de la République, où il monstre qu'entre les Payens ceste perverse opinion régnoit. Car il dit que les usuriers, les paillars, les perjurez et trompeurs, après avoir exercé beaucoup de cruautéz, rapines, fraudes, extorsions et autres malices, pensoient bien estre quittes s'ils fondoient quelques anniversaires, pour effacer la mémoire de toute leur meschanceté. Et ainsi, ce Philosophe payen se mocque de leur folie, de ce qu'ils pensoient payer Dieu en telle monnoye, comme en luy bandant les yeux à ce qu'il ne veist goutte en toutes leurs

meschancetez, se donnans au reste tant plus grande licence de mal faire. En quoy il semble qu'il monstre au doigt la pratique de la Messe, telle qu'elle est aujourd'huy au monde. Chacun scait que c'est chose détestable, de frauder son prochain. Chacun confesse que ce sont crimes énormes, de tormenter les veuves, piller les orphelins, affliger les povres, attirer à soy les biens d'autrui par mauvaises traffiques, attraper çà et là ce qu'on peut par perjuries et fraudes, et usurper par violence et tyrannie ce qui n'est pas nostre. Comment doncques tant de gens l'osent-ils faire, comme le faisans sans crainte de punition ? Certes si nous considérons bien tout, ils ne prennent tant de hardiesse d'ailleurs, sinon qu'ils se contentent de satisfaire à Dieu par le sacrifice de la Messe, comme en luy payant ce qu'ils luy doyvent, ou bien que c'est un moyen d'appointer avec luy. Platon en poursuyvant ce propos, se mocque de ceste sottise, qu'on cuide se racheter des peines qu'il faudroit endurer en l'autre monde. Et à quoy tendent, je vous prie, tant d'anniversaires, et la plupart des Messes, sinon à ce que ceux qui ont esté toute leur vie des cruels tyrans, ou larrons et pilleurs, ou abandonnez à toute vilenie, se rachètent du Purgatoire ?

46 Sous l'autre espèce de sacrifice, qui est appelé Sacrifice d'action de grâces, ou de louange, sont contenus tous les offices de charité : lesquels quand ils se font à nos prochains, se rendent aucunement à Dieu, lequel est ainsi honoré en ses membres ; sont aussi contenues toutes nos prières, louanges, actions de grâces, et tout ce que nous faisons pour servir et honorer Dieu. Lesquelles oblations dépendent toutes d'un plus grand sacrifice, par lequel nous sommes en corps et âme consacrez et dédiez pour saintes temples à Dieu. Car ce n'est point assez si nos actions extérieures sont employées à son service : mais il est convenable que nous premièrement avec toutes nos œuvres luy soyons dédiez, afin que tout ce qui est en nous serve à sa gloire, et exalte sa magnificence. Ceste manière de sacrifice n'appartient rien à appaiser

1) Matth. XXVI, 15.

2) Heb. V, 4.

l'ire de Dieu, et impêtrer rémission des péchez : ne pour mériter et acquérir justice : mais seulement tend à magnifier et glorifier Dieu. Car elle ne luy peut estre agréable, si elle ne procède de ceux, qui ayans obtenu rémission des péchez, sont desjà réconciliés à luy, et justifiés d'ailleurs. Et d'avantage, tel sacrifice est si nécessaire à l'Eglise, qu'il n'en peut estre hors : et pourtant il sera éternel, tant que durera le peuple de Dieu : comme aussi il a esté escrit par le Prophète. Car il faut ainsi prendre ce tesmoignage de Malachie, Depuis Orient jusques en Occident mon Nom est grand entre les Gens, et en tout lieu encensement est offert à mon Nom, et oblation nette et pure¹. Car mon Nom est terrible entre les Gens, dit le Seigneur; tant s'en faut-il que nous l'en ostions. Ainsi saint Paul nous commande, que nous offrons nos corps en sacrifice vivant, saint, plaisant à Dieu, raisonnable service². Auquel lieu il a trèsproprement parlé, quand il a adjousté que c'est là le service raisonnable que nous rendons à Dieu. Car il a entendu une forme spirituelle de servir et honorer Dieu : laquelle il a opposée tacitement aux sacrifices charnels de la Loy mosaïque. En ceste manière les aumônes et bienfaits sont appelez Hosties esquelles Dieu prend plaisir³. En ceste manière la libéralité des Philippiens, par laquelle ils avoyent subvenu à l'indigence de saint Paul, est nommée Oblation de bonne odeur : toutes les œuvres des fidèles, Hosties spirituelles⁴.

47 Et qu'est-ce qu'il est mestier de faire longue poursuite, veu que ceste forme de parler est si souvent en l'Ecriture? Mesmes cependant que le peuple estoit encores mené sous la doctrine puérile de la Loy, néanmoins les Prophètes déclairoient assez que les sacrifices extérieurs comprenoient une substance et vérité, laquelle demeure aujourd'huy en l'Eglise chrestienne. Pour ceste raison David prioit que son oraison montast devant le Seigneur comme un encensement⁵. Et Osée nomme les

actions de grâce, Veaux des lèvres¹. Comme David en un autre passage les nomme Sacrifices de louanges lequel l'Apostre a imité, en commandant d'offrir hosties de louanges à Dieu : ce qu'il interprète estre le fruit de lèvres glorifiantes son Nom². Il ne se peut faire que ceste espèce de sacrifice ne soit en la Cène de nostre Seigneur : en laquelle quand nous annonçons et remémorons sa mort, et rendons actions de grâces, nous ne faisons rien qu'offrir sacrifice de louange. A cause de cest office de sacrifier, nous tous Chrestiens sommes appelez Royale prestrise³ : par ce que par Jésus-Christ nous offrons sacrifice de louange à Dieu : c'est-à-dire, le fruit des lèvres confessantes son Nom, comme nous avons ouy de l'Apostre. Car nous ne pourrions avec nos dons et présens apparoir devant Dieu sans intercesseur. Et ce Médiateur est Jésus-Christ intercédant pour nous : par lequel nous offrons nous et tout ce qui est nostre, au Père. Il est nostre Pontife, lequel estant entré au Sanctuaire du ciel, nous y ouvre et baille accès. Il est nostre Autel, sur lequel nous mettons nos oblations ; en luy nous osons tout ce que nous osons. En somme, il est celuy qui nous a faits Roys et Prestres au père⁴.

48 Que reste-il sinon que les aveugles voyent, que les sourds oyent, que les petis enfans mesmes entendent ceste abomination de la Messe? laquelle estant présentée en vaisseau d'or (c'est-à-dire sous le nom de la Parole de Dieu) tellement enyvra, a tellement estourdy et abesté tous les Roys et peuples de la terre, depuis le plus grand jusques au plus petit, qu'estans plus bestes que les brutes, ils constituent le commencement et la fin de leur salut en ce seul gouffre mortel. Certes Satan ne dressa jamais une plus forte machine pour combattre et abatre le règne de Jésus-Christ. Ceste est comme une Héleine, pour laquelle les ennemis de la vérité aujourd'huy baillaient en si grande cruauté, en si grande

1) Mal. I, 11.
2) Heb. XIII, 16.
3) Ps. CXXI, 2.

4) Rom. XII, 1.
5) Phil. IV, 18; 1 Pierre II, 5.

1) Osée XIV, 2.
2) Ps. LI, 21; L, 23; Hébr. XIII, 15.
3) 1 Pierre II, 9.
4) Apoc. I, 6.

fureur, en si grande rage. Et vrayement c'est une Héleine, avec laquelle ils pailardent ainsi par spirituelle fornication, qui est sur toutes la plus exécration. Je ne touche point yci seulement du petit doigt les lourds et gros abus, par lesquels ils pourroyent alléguer la pureté de leur sacrée Messe avoir esté profanée et corrompue : c'est asçavoir, combien ils exercent de vilenes foires et marchez : quels et combien illicites et déshonestes sont les gains que font tels sacrificateurs par leurs Missations : par combien grande pillerie ils remplissent leur avarice. Seulement je monstre, et ce en simples et peu de paroles, quelle est mesmes la sanctissime sainteté de la Messe, pour laquelle elle a mérité si long temps d'estre tant admirable, et d'estre tenue en si grande vénération. Car il faudroit plus grand livre pour bien esclarir et aunoblir si grans mystères selon leur dignité. Et je ne veux point yci mesler ces vilenes ordures, lesquelles se monstrent devant les yeux de tous : afin que chacun entende que la Messe, prinse en son intégrité la plus exquise, et par laquelle elle peut le mieux estre estimée, est depuis la racine jusques au sommet plene de toutes espèces d'impieté, de blasphème, d'idolâtrie, de sacrilège, sans considérer ses appendances et conséquences.

19 Les Lecteurs peuvent veoir yci en brief sommaire, tout ce que j'ay estimé qu'il faut sçavoir de ces deux Sacremens, desquels l'usage a esté donné à l'Eglise chrestienne dès le commencement du Nouveau Testament, jusques à la consommation du siècle : c'est asçavoir afin que le Baptisme soit quasi comme une entrée en icelle Eglise, et une première profession de foy : et la Cène, comme une nourriture assidue, par laquelle Jésus-Christ repaist spirituellement les fidèles. Parquoy comme il n'y a qu'un Dieu, une foy, un Christ, et une Eglise qui est son corps : ainsi le Baptisme n'est qu'un, et n'est jamais réitéré. Mais la Cène est souvent distribuée, afin que ceux qui sont une fois receus et insérez en l'Eglise, entendent qu'ils sont continuellement nourris et repeus de Jésus-

Christ. Outre ces deux Sacremens, comme il n'y en a nul autre institué de Dieu, aussi l'Eglise des fidèles n'en doit recevoir nul autre. Car que ce ne soit chose qui appartienne à la puissance ou autorité des hommes, que de mettre sus n'instituer nouveaux Sacremens, il est facile à entendre, si nous avons souvenance de ce qui a esté assez platement dessus déclaré, c'est asçavoir, que les Sacremens sont instituez de Dieu, à ce qu'ils nous enseignent de quelque siene promesse, et nous tesmoignent sa bonne volonté envers nous : si nous considérons aussi que nul n'a esté conseiller de Dieu¹, qui nous puisse rien promettre certain de sa bonne volonté, ne qui nous puisse rendre certains et assurez de quelle affection il est envers nous, ne dire que c'est qu'il veut donner, ne que c'est qu'il veut desnier. Car de ce il s'ensuyt que nul ne peut ordonner ou instituer signe, qui soit tesmoignage d'aucune volonté et promesse de Dieu. C'est luy seul qui en baillant signe, peut tesmoigner de soy envers nous. Je diray plus brièvement, et paraventure plus rudement, mais aussi ce sera plus apertement, Sacrement ne peut jamais estre sans promesse de salut. Tous les hommes assemblez en un, ne nous sçauroyent d'eux-mesmes rien promettre de nostre salut. Pourtant aussi ne peuvent-ils d'eux-mesmes ordonner ne dresser aucun Sacrement.

20 Par ainsi, que l'Eglise chrestienne soit contente de ces deux : et non-seulement n'en admette, approuve, ou reconnoisse pour le présent, mais n'en désire, n'attende jamais jusques à la consommation du siècle, nul autre troisième. Car ce qu'aucuns divers furent ordonnez aux Juifs, selon la succession des temps, outre ceux-là qu'ils avoyent ordinaires (comme la Manne, l'eau sortant de la pierre, le serpent d'airain et autres semblables²) c'estoit afin que par celle variété ils fussent admonestez de ne se point arrêter à telles figures desquelles l'estat n'estoit point de durée, mais qu'ils

1) Is. XL, 12; Rom. XI, 24.

2) Ex. XVI, 14; XVII, 9; 1 Cor. X, 3; Nomb. XXI, 8; Jean III, 14.

attendissent de Dieu quelque meilleure chose, qui demeureroit sans mutation et sans fin. Nous avons bien autre raison, nous auxquels Jésus-Christ est révélé et manifesté, qui a en soy tous les trésors de science et sapience cachez et colloquez en si grande abondance et affluence ¹. Car d'espérer ou requérir quelque nouvelle augmentation à ces trésors, ce seroit vraiment tenter Dieu, l'irriter et provoquer encontre nous. Il nous faut seulement avoir faim de Jésus-Christ, le chercher, le regarder, l'apprendre, le retenir, jusques à ce que ce grand jour viendra, auquel nostre Seigneur manifestera pleinement la gloire de son Règne : et se montrera à veoir à nous apertement quel il est ². Et pour ceste raison le temps où nous sommes est désigné et signifié aux Escritures, par la dernière heure, par les derniers jours, par les derniers temps ³ : afin que nul ne se trompe par aucune vaine attente de quelque nouvelle doctrine ou révélation. Car souventesfois et en plusieurs manières le Seigneur ayant au paravant parlé par les Prophètes, en ces derniers jours a parlé en son Fils bien-aimé ⁴, lequel seul nous peut manifester le Père ⁵, et de faict le nous a manifesté tant qu'il nous estoit expédient, nous estant fait le miroir auquel nous avons à le contempler ⁶. Or comme cela est osté aux hommes, qu'ils

ne puissent faire n'ordonner de nouveaux Sacremens en l'Eglise de Dieu, aussi il seroit à désirer qu'en ceux-ci memes qui sont instituez de Dieu, on ne meslant que le moins qu'il seroit possible d'invention humaine. Car comme le vin se perd et affadit par l'eau, et toute la farine s'agrit par le levain, ainsi la pureté des mystères de Dieu n'est rien que souillée et gastée, quand l'homme y adjouste quelque chose du sien. Et toutesfois nous voyons combien les Sacremens ainsi qu'on en use aujourd'huy, sont dégénérez de leur nayve pureté. Il y a par tout trop plus qu'il ne faudroit de pompes, de cérémonies, de bastelleries : mais ce pendant on ne fait aucun conte ne mention de la Parole de Dieu, sans laquelle les Sacremens memes ne sont pas Sacremens. Et les cérémonies memes qui y ont esté instituées de Dieu, ne peuvent en si grande multitude d'autres apparloistre, mais sont mises bas comme opprimées. Combien peu voit-on au Baptisme cela qui seulement y devoit reluire et apparloistre, c'est asçavoir le Baptisme mesme ? La Cène a esté de tout ensevelie : quand elle a esté transformée et convertie en Messe : sinon qu'une seule fois l'an elle est aucunement veue, mais deschirée, décompte, despartie, brisée, divisée et toute déformée.

CHAPITRE XIX.

Des cinq autres cérémonies, qu'on a faussement appelées Sacremens : où il est monstré quels ils sont.

4 La disputation précédente des Sacremens pouvoit contenter toutes personnes sobres et dociles pour ne passer outre curieusement, et ne recevoir sans la Parole de Dieu autres Sacremens que les deux qu'ils eussent cognus estre institués par le Seigneur : mais pour tant que l'opinion des sept Sacremens a esté toujours tant commune entre les hom-

mes, et tant démenée en disputes et sermons, que d'ancienneté elle est enracinée aux cœurs de tous, et y est encoré maintenant fichée, il m'a semblé advis estre prouffitable de considérer à part et de plus près les cinq autres, qui sont communément nommez entre les Sacremens du Seigneur : et ayant desouvert toute fausseté, de donner à cognoistre aux simples quelles choses ce sont, et comment jusques yci ils ont esté pris sans propos pour Sacremens. Première-

1) Col. II, 3.

2) 1 Jean II, 18 ; 1 Pierre I, 20.

3) Luc X, 22.

4) 1 Jean III, 2.

5) Hébr. I, 2.

6) 1 Cor. XIII, 12.

ment, je proteste que je n'entre point en ceste dispute du mot, pour désir que j'aye de combattre : mais pource que l'abus du mot emporte une mauvaise queue, Je suis contraint de le réprouver, si je veux que la vérité de la chose soit connue. Je sçay bien que les Chrestiens ne doyvent estre superstitieux aux mots, moyennant que le sens soit bon et sain. Je confesse doncques que pour un mot il ne faudroit point esmouvoir noise, encores qu'il fust mal usurpé, moyennant que la doctrine demeurast en son entier. Mais il y a autre raison en ce nom de Sacrement. Car ceux qui en mettent sept, leur attribuent à tous ceste définition, que ce sont signes visibles de la grâce de Dieu invisible : et les font vaisseaux du saint Esprit, instrumens pour conférer justice, et causes de la rémission des péchez. Mesmes le Maistre des Sentences dit que les Sacramens du Viell Testament ont esté improprement ainsi appelez, d'autant qu'ils ne conféroient point ce qu'ils figuroient. Je vous prie, cela est-il tolérable, que les signes que le Seigneur a consacrez de sa bouche, et ornez de si belles promesses, ne soient point recognus pour Sacramens, et que ce pendant cest honneur soit transféré à des cérémonies, lesquelles ont esté inventées de la teste des hommes? Parquoy ou que les Papistes changent leur définition, ou qu'ils s'abstiennent de mal usurper ce mot, lequel engendre puis après des fausses opinions et perverses. L'Extrême-onction, disent-ils, est Sacrement : et ainsi elle est figure et cause de la grâce invisible. S'il ne leur faut nullement accorder la conclusion qu'ils infèrent du mot, il convient de les prévenir au mot mesme, et résister de bonne heure à ce qui est cause de l'erreur. Derechef, quand ils veulent prouver que l'Extrême onction est Sacrement, ils adjoustent la raison, pource qu'elle consiste au signe extérieur et en la Parole de Dieu. Si nous ne trouvons ne commandement, ne promesse appartenante à cela, que pouvons-nous autre chose faire que contredire?

2 Maintenant il appert que nous ne plaidons pas du mot, mais que nostre dispute est de la chose : il appert aussi

qu'elle n'est pas superflue, veu que la chose est de telle conséquence. Pourtant il nous faut retenir ce que nous avons paravant confirmé par raison invincible, que la puissance d'instituer Sacramens, n'est qu'à un seul Dieu. Car Sacrement doit par certaine promesse de Dieu asseurer et consoler les consciences des fidèles, lesquelles ne pourroyent jamais prendre de quelque homme telle assurance. Sacrement nous doit estre un témoignage de la bonne volonté de Dieu envers nous : de laquelle nul des hommes ne des Anges ne peut de soy estre témoin : d'autant que nul n'a esté conseiller de Dieu ¹. C'est luy-mesme seul qui nous testifie par sa Parole de ce qui est en luy. Sacrement est un seel duquel le Testament et promesse de Dieu est seellée. Or elle ne pourroit estre seellée par choses corporelles et élémens de ce monde, s'ils n'estoyent à ce marquez et destinez par la vertu de Dieu. L'homme doncques ne peut instituer Sacrement, puis qu'il n'appartient à la vertu humaine de faire que si grans mystères de Dieu soyent cachez sous choses tant viles. Il faut que la Parole de Dieu précède, pour faire le Sacrement estre Sacrement, comme il a trèsbien esté dit par saint Augustin ². D'avantage, si nous ne voulons tomber en beaucoup d'absurditez, il est mestier de distinguer entre les Sacramens et autres cérémonies. Les Apostres ont prié à genoux ³ : ferons-nous un Sacrement de cela? Les Anciens se tournoient vers Orient, voulans prier : le regard du soleil levant leur sera-il Sacrement? L'élévation des mains est conjointe en l'Ecriture avec la prière ⁴ : en ferons-nous aussi bien un Sacrement. Par ce moyen toutes les contenance des Saints deviendroyent Sacramens.

3 S'ils nous veulent grever par l'autorité de l'Eglise ancienne, je di qu'ils prennent une fausse couverture : car on ne trouvera ce nombre de sept Sacramens en nul des Docteurs de l'Eglise, et ne sçauroit-on trouver quand il est venu en avant. Je confesse bien que les Doc-

1) 1e. XI, 13 ; Rom. XI, 34.

2) *Homél. in Joann.*, LXXX.

3) Act. IX, 40 ; XX, 36.

4) 1 Tim. II, 8.

teurs de l'Eglise usent quelquefois librement de ce mot, et à tous propos : mais ils signifient indifféremment par iceluy, toutes cérémonies appartenantes à la Chrestienté. Mais quand ils parlent des signes qui nous doyvent estre tesmoignages de la grâce de Dieu, ils se contentent de ces deux, du Baptisme et de l'Eucharistie. Afin qu'il ne semble que ce soit une fausse allégation que je fay, je produiray quelques tesmoignages de saint Augustin pour vérifier mon dire. Il dit ainsi à Januarius : Je veux que tu saches que nostre Seigneur Jésus, comme luy-mesme le dit en l'Evangile, nous a soumis à un joug gracieux, et à un fardeau léger. Et pourtant il a ordonné en l'Eglise chrestienne peu de Sacremens en nombre, faciles à observer, excellens en signification : comme est le Baptisme, consacré au nom de la Trinité, et la communication du corps et du sang du Seigneur, et s'il y a quelque autre chose commandée en l'Ecriture¹. Item au livre de la Doctrine chrestienne : Depuis la résurrection de nostre Seigneur, nous avons peu de signes qui nous ont esté baillez de luy et de ses Apostres. Et ceux que nous avons, sont faciles à observer, dignes et excellens en signification : comme le Baptisme, et la célébration du corps et du sang du Seigneur². Pourquoy ne fait-il yci mention de ce nombre septenaire, auquel les Papistes mettent un si gros mystère ? Est-il vray-semblable qu'il l'eust laissé derrière, s'il eust esté desjà institué en l'Eglise, veu mesmes qu'il a esté homme fort curieux à observer les nombres, comme on scait : voire plus que de besoin ? Or en nommant le Baptisme et la Cène, il se taist des autres. Ne signifie-il pas bien par cela, que ces deux signes ont une prééminence singulière et dignité, et que tout le reste des cérémonies doit estre en degré inférieur ? Pourtant je di que les Papistes, quant à leur nombre de sept Sacremens, non-seulement ont la Parole de Dieu contre eux, mais aussi l'Eglise ancienne, combien qu'ils facent semblant et se vantent de l'avoir accordante avec eux.

De la Confirmation.

4 Cest ordre estoit jadis en l'Eglise, que les enfans des Chrestiens, estans venus en aage de discrétion, qu'on appelle, estoient présentez à l'Evesque, pour faire confession de leur Chrestienté, telle que faisoient à leur Baptisme les Payens qui s'estoyent convertis. Car quand un homme d'aage vouloit estre baptisé, on l'instruisoit pour quelque espace de temps, jusques à ce qu'il peust faire une confession de sa foy devant l'Evesque et tout le peuple. Ainsi, ceux qui avoyent esté baptisez en leur enfance, pource qu'ils n'avoyent point fait telle confession en leur baptisme, estans devenus grans, se présentoyent derechef à l'Evesque, pour estre examinez selon la forme du Catéchisme qui estoit lors commune. Or aün que cest acte eust plus de dignité et de révérence, on y usoit de la cérémonie de l'imposition des mains. Ainsi le jeune enfant, ayant donné approbation de sa foy, estoit renvoyé avec bénédiction solennelle. De laquelle coutume les anciens Docteurs font souvent mention. Comme Léon Evesque de Rome, quand il dit, Si quelqu'un s'est converty d'hérésie, qu'on ne le baptise point derechef, mais que la vertu du saint Esprit luy soit conférée par l'imposition des mains de l'Evesque, ce qui luy défailloit au paravant¹. Nos adversaires crieront yci que ceste cérémonie doit bien estre nommée Sacrement, puis que le saint Esprit y est conféré. Mais Léon déclaire en un autre passage, que c'est qu'il entend par ces paroles, en disant que celuy qui a esté baptisé des hérétiques, ne soit point rebaptisé : mais qu'il soit confermé par l'imposition des mains, en priant Dieu qu'il luy donne son Esprit, d'autant qu'il a receu seulement la forme du baptisme, et non point la sanctification². Et Hiérosme aussi contre les Lucifériens, en fait mention. Or combien qu'il s'abuse en la nommant observation apostolique, toutesfois il est bien loin des folles resveries qu'ont maintenant les Papistes. Et encores cor-

1) Epist. CXVIII; Matth. XI, 30. 2) Lib. III, cap. IX.

1) Epist. XXXV.

2) Epist. LXXVII.

rige-il son dire en adjoustant que ceste bénédiction a esté permise aux Evesques seuls, plustost par honneur que par nécessité. Quant à moy, je prise bien une telle imposition des mains, qui se feroit simplement par forme de prières. Et seroye bien content qu'on en usast aujourd'huy, moyennant que ce fust purement et sans superstition.

5 Ceux qui sont venus depuis ont renversé et ensevely ceste ordonnance ancienne, et au lieu d'icelle ont mis en avant je ne sçay quelle confirmation forgée et controuvée d'eux, laquelle ils ont fait tenir pour Sacrement de Dieu. Et afin d'abuser le monde, ils ont feint que sa vertu estoit de conférer le saint Esprit à augmentation de grâce, qui auroit esté donné au Baptisme à innocence : confermer au combat ceux qui au Baptisme auroyent esté régénérés à vie. Or ceste Confirmation est accomplie par onction, et telle forme de paroles : Je te marque par le signe de la sainte croix, et conferme par onction de salut au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit. Toutes ces choses sont belles et plaisantes : mais où est la Parole de Dieu, promettant yci la présence du saint Esprit ? Ils n'en pourroyent monstrier un point. Dont nous rendront-ils certains, que leur Chresme soit un vaisseau du saint Esprit ? Nous voyons de l'huile, une liqueur grasse et espesse, et rien plus. La Parole, dit saint Augustin, soit adjoustée à l'élément, et il sera fait Sacrement. Qu'ils monstrent doncques ceste Parole, s'ils nous veulent faire contempler quelque autre chose en l'huile, que l'huile mesme. S'ils se recognoissoient, comme il appartient, estre ministres des Sacremens, il ne seroit mestier de combattre plus longuement. C'est la première reigle d'un ministre, de ne rien attendre sans mandement. Qu'ils produisent doncques quelque mandement qu'ils ayent de ce faire, et je ne feray plus long propos. Si mandement leur défaut, ils ne peuvent excuser que leur fait ne soit une audace trop outrageuse. Par mesme raison nostre Seigneur interroguoit les Pharisiens, si le Baptisme de Jehan estoit du ciel ou des hommes. S'ils eussent respondu, Des

hommes : il obtenoit qu'il estoit vain et frivole : si, Du ciel : ils estoient contrains de recevoir la doctrine de Jehan. Parquoy de peur d'estre trop injurieux contre Jehan, ils n'osèrent confesser que son Baptisme fust des hommes¹. Pareillement, si la Confirmation est des hommes, il est résolu qu'elle est vaine et frivole. S'ils veulent persuader qu'elle soit du ciel, qu'ils le prouvent.

6 Ils se défendent par l'exemple des Apostres, lesquels ils estiment n'avoir rien fait contre raison. Ce qui est bien vray : et ne seroyent pas reprins de nous, s'ils se pouvoient monstrier estre imitateurs des Apostres. Mais qu'ont fait les Apostres ? Saint Luc récite aux Actes, que les Apostres qui estoient en Jérusalem, après avoir entendu que le pays de Samarie avoit receu la Parole de Dieu, ils envoyèrent Pierre et Jehan : et qu'iceux venus prièrent pour les Samaritains, afin que le saint Esprit leur fust donné, qui n'estoit encores descendu sur aucuns d'eux, mais seulement estoient baptisez au nom de Jésus : et qu'après avoir prié, ils mirent les mains sur eux, par lequel attouchement les Samaritains receurent le saint Esprit². Et a ledit saint Luc par quelquesfois fait mention de ceste imposition des mains. J'oy ce que les Apostres ont fait, c'est que fidèlement ils ont exécuté leur office. Le Seigneur vouloit que les grâces visibles et admirables de son saint Esprit, lesquelles il espendoit lors sur son peuple, fussent administrées des Apostres, et distribuées par ceste imposition des mains ? Or je ne songe point quelque haut mystère en ceste cérémonie : mais je pense qu'elle a esté prinse d'eux pour en icelle signifier qu'ils recommandoyent à Dieu, et luy offroyent celuy sur lequel ils mettoient leurs mains. Si ce ministère qui estoit lors ordonné aux Apostres, estoit aujourd'huy en l'Eglise : il faudroit pareillement garder l'imposition des mains. Mais puis que telle grâce n'est plus conférée, de quoy sert l'imposition des mains ? Certes le saint Esprit assiste encores au peuple de Dieu : sans la direction et conduite duquel, l'Eglise

1) Matth. XXI, 26.

2) Act. VIII, 14, 16.

ne peut consister. Car nous avons la promesse qui jamais ne nous faudra, par laquelle Christ appelle à soy ceux qui ont soif, afin qu'ils boyvent des eaux vives¹. Mais ces vertus merveilleuses, et opérations manifestes qui estoient distribuées par l'imposition des mains, ont cessé, et n'ont deu estre que pour un temps. Car il falloit que la nouvelle prédication de l'Evangile, et le nouveau règne de Christ fust exalté et magnifié par tels miracles, qui jamais n'avoient esté veus ne cognus. Lesquels quand le Seigneur a fait cesser, il n'a pas pourtant délaissé son Eglise : mais a déclaré que la magnificence de son règne, et la dignité de sa Parole estoit assez hautement manifestée. En quelle partie doncques ces basteteurs ensuyvent-ils les Apostres ? Il convenoit faire par l'imposition des mains, que la vertu évidente du saint Esprit incontinent se monstrast. Ils n'en font rien. A quel propos doncques allèguent-ils pour eux l'imposition des mains ? Laquelle certes nous confessons avoir esté en usage aux Apostres, mais du tout à autre fin.

7 Ceste allégation est autant frivole, comme qui diroit le soufflement duquel le Seigneur souffla sur ses disciples², estre un Sacrement par lequel soit donné le saint Esprit. Mais quand le Seigneur l'a une fois fait, il n'a pas voulu qu'il fust aussi fait de nous. En ceste manière les Apostres usoyent de l'imposition des mains, pour le temps qu'il plaisoit au Seigneur eslargir à leurs prières les grâces du saint Esprit : non pas afin que ceux qui viendroyent après, contrefeissent sans quelque fruit ledit signe vuide et vain, comme font ces singes. D'avantage, quand ils monstreroient qu'en l'imposition des mains ils ensuyvent les Apostres (en laquelle toutesfois ils n'ont rien semblable à eux, sinon une folle et perverse singerie) dont prenent-ils l'huile qu'ils appellent de salut ? Qui les a enseignez de chercher salut en l'huile, et luy attribuer puissance de conforter spirituellement ? Est-ce saint Paul, qui nous mettre si loing des élémens de ce monde ? qui ne condamne rien plus que de s'ar-

rester à telles observations³ ? Au contraire, je prononce hardiment, non pas de moy, mais de Dieu, que ceux qui appellent l'huile, Huile de salut, renoncent au salut qui est en Christ, rejettent Christ, et n'ont nulle part au royaume de Dieu. Car l'huile est pour le ventre, et le ventre pour l'huile : et le Seigneur détruira tous les deux. C'est-à-dire, que tous ces élémens infirmes qui périssent par usage, n'appartiennent rien au royaume de Dieu, lequel est spirituel et sans fin. Quelqu'un me pourra yci dire, Quoy doncques ? veux-tu reigler à ceste mesure l'eau de laquelle nous sommes baptisez ? et le pain et le vin, sous lesquels nous est présenté le corps et le sang du Seigneur en la Cène ? Je respon qu'aux Sacremens il y a deux choses à considérer : la substance de la chose corporelle, qui nous y est proposée : et l'enseigne qui par la Parole de Dieu luy est engravée, en laquelle gist toute la force. D'autant doncques que le pain, le vin et l'eau qui sont les Sacremens représentez à nostre œil retiennent leur substance naturelle, le dire de saint Paul a lieu, La viande est pour le ventre, et le ventre pour la viande : le Seigneur détruira tous les deux⁴ : car telles substances passent et s'esvanouissent avec la figure de ce monde⁵. Mais d'autant que ces choses sont sanctifiées par la Parole de Dieu pour estre Sacremens, elles ne nous arrestent point en la chair mais nous enseignent spirituellement.

8 Toutesfois regardons encorés de plus près combien de monstres nourrit ceste huile. Ces engraisseurs disent que le saint Esprit est donné au Baptisme pour innocence, et en la Confirmation pour augmentation de grâces ; qu'au Baptisme nous sommes régénerez à vie, et qu'en la Confirmation nous sommes armez pour batailler. Et tellement n'ont nulle honte, qu'ils nient le Baptisme estre bien parfait sans la Confirmation. O perversité ! Ne sommes-nous point doncques ensevelis par le Baptisme avec Christ, pour estre faits consors de sa résurrection ? Or saint Paul interprète

1) Jean VII, 37.

2) Jean XX, 22.

3) Gal. IV, 9 ; Col. II, 20.

4) 1 Cor. VI, 13.

5) 1 Cor. VII, 31.

ceste participation de la mort et de la vie de Jésus-Christ, estre la mortification de nostre chair, et la vivification de l'esprit : d'autant que nostre vieil homme est crucifié, à ce que nous cheminions en nouveauté de vie¹. Sçauroit-on mieux estre armé au combat contre le diable ? Que s'ils osoient ainsi fouler aux pieds sans crainte de la Parole de Dieu, pour le moins qu'ils eussent porté révérence à l'Eglise de laquelle ils veulent estre veus enfans obéissans. Or on ne pourroit prononcer sentence plus sévère contre ceste fausse doctrine qu'ils maintiennent, que ce qui fut jadis décrété au concile millevitain, du temps de saint Augustin : c'est asçavoir que quiconques dit le Baptisme estre seulement donné pour la rémission des péchez, et non point pour aide de la grâce du saint Esprit, qu'il soit anathématisé. Quant à ce que saint Luc, au lieu que nous avons allégué, dit que les Samaritains avoyent esté baptisez au nom de Jésus, lesquels n'avoient point receu le saint Esprit² : il ne nie pas simplement qu'ils n'eussent receu quelque don de l'Esprit, puis qu'ils croyoyent Jésus-Christ de cœur et le confessoient de bouche : mais il entend qu'ils n'avoient eu la donation de l'Esprit, par laquelle on recevoit les vertus apparentes, et grâces visibles : A ceste raison il est dit que les Apostres receurent l'Esprit au jour de la Pentecoste³ : combien que long temps paravant il leur fust dit, Ce n'estes-vous pas qui parlez : mais l'esprit de vostre Père parle en vous⁴. Vous voyez ici, vous tous qui estes de Dieu, la malicieuse et pestilente finesse de Satan. Ce qui estoit véritablement donné au Baptisme, il fait qu'il soit donné en sa confirmation, afin de nous destourner cauteleusement du Baptisme. Qui douterait maintenant ceste doctrine estre de Satan, laquelle ayant retranché du Baptisme les promesses qui y estoient propres, les transfère ailleurs ? On voit di-je derechef sur quel fondement est appuyée ceste notable onction. La Parole de Dieu est, que tous ceux qui sont baptisez en

Christ, ont vestu Christ, avec ses dons¹. La parole des engraisseurs, que nous n'avons receu aucune promesse au Baptisme, laquelle nous munisse au combat contre le diable. La première voix est de vérité : il faut doncques que ceste-ci soit de mensonge. Je puis doncques définir ceste Confirmation plus véritablement qu'ils n'ont fait jusques yci : asçavoir que c'est une droicte contumélie contre le Baptisme, qui en obscurcit, voire abolit l'usage, ou que c'est une fausse promesse du diable pour nous retirer de la vérité de Dieu : ou si on l'aime mieux, que c'est huile pollue par mensonge du diable, pour tromper les simples et imprudens.

9 Outreplus, ces engraisseurs adjoussent que tous fidèles doyvent recevoir par imposition de mains le saint Esprit après le Baptisme, afin qu'ils soient trouvez Chrestiens accomplis : car il n'y a nul plein Chretien, sinon celui qui est oinct par le Chresme épiscopal². Voylà leurs propres mots. Mais je pensoye que tout ce qui appartient à la Chrestienté fust comprins et déclaré aux Escritures : et maintenant, comme je voy, il faut chercher la vraye reigle de religion hors d'icelles. Doncques la sapience de Dieu, la vérité céleste, toute la doctrine de Christ ne fait sinon commencer les Chrestiens : l'huile les parfait. Par ceste doctrine sont condamnez tous les Apostres et tant de Martyrs, lesquels il est très-certain n'avoir jamais esté enhuilez. Car ce saint Chresme n'estoit pas encores, par lequel leur Chrestienté fust accomplie : ou plustost eux fussent faits Chrestiens, qui ne l'estoient pas encores. Mais encores que je me taise, ces Chrestiens se réfutent eux-mesmes amplement. Car la quantième partie de leur peuple enhuilent-ils après le Baptisme ? pas la centième. Pourquoy doncques souffrent-ils tels demi-Chrestiens en leur troupeau, à l'imperfection desquels il estoit facile de remédier ? Pourquoy si négligemment souffrent-ils que leurs sujets omettent ce qu'il n'estoit licite d'omet-

1) Rom. VI, 4.
2) Act. II

3) Act. VIII, 16.
4) Matth. X, 20.

1) Gal. III, 27 ; De consecr., dist. V, cap. Spiritus.
2) Verba De consecrat., cap. I, dist. V ; Constit. Apostolicarum, cap. Ut jejuni ; De consecrat., dist. V.

tre sans grand crime? Que ne contraignent-ils plus fort à une chose tant nécessaire, et sans laquelle, comme ils disent, on ne peut obtenir salut, sinon qu'on soit empesché par mort soudaine? Certainement quand ils la souffrent si aisément contemner, ils confessent tacitement qu'elle n'est pas de si grand pris qu'ils en font semblant.

40 Finalement, ils déterminent qu'on doit avoir en plus grande révérence ceste sacrée Onction, que le Baptême : pourtant qu'elle est seulement conférée par les mains des grans Prélats, où le Baptême est vulgairement distribué par tous prestres¹. Que droit-on yci, sinon qu'ils sont pleinement furieux, quand ils aiment tant leurs inventions, qu'ils osent au pris d'icelles vilipender les saintes institutions de Dieu? Langue sacrilège, oses-tu opposer au Sacrement de Christ, de la graisse infecte seulement de la puanteur de ton haleine, et charmée par quelque murmure de parole? Oses-tu l'accompagner avec l'eau sanctifiée de la Parole de Dieu? Mais cela estoit peu à ton audace, quand mesmes tu l'as préférée. Voylà les décrets du saint siège apostolique. Mais aucuns d'eux ont voulu modérer ceste rage, laquelle estoit à leur opinion trop outrageuse : et ont dit que l'huile de Confirmation est à tenir en plus grande révérence que le Baptême² : non pas possible pour plus grande vertu et utilité qu'elle confère, mais pourtant qu'elle est donnée par personnes plus dignes, ou qu'elle se fait en plus digne partie du corps, c'est asçavoir au front : ou qu'elle eslargit plus grande augmentation de vertu, combien que le Baptême vaille plus à rémission. Mais par la première raison, ne se monstrent-ils pas estre Donatistes, estimans la force du Sacrement de la dignité du Ministre? Accordons-leur toutesfois que la Confirmation soit appelée plus digne pour la dignité de la main épiscopale. Mais si quelqu'un les Interroge dont telle prérogative a esté ottroyée aux Evesques, quelle raison produiront-ils sinon leurs songes? Les Apostres, disent-ils, ont usé

seuls de ce droict, quand eux tant seulement ont distribué le saint Esprit. Mais les seuls Evesques sont-ils Apostres? et mesmes du tout sont-ils Apostres? Accordons-leur encores néantmoins cela. Que ne prétendent-ils par un mesme argument, que tant seulement les Evesques doyvent attoucher le Sacrement du sang en la Cène de nostre Seigneur, lequel ils desnient aux laïcs, pourtant que nostre Seigneur l'a, comme ils disent, donné seulement aux Apostres? Si seulement aux Apostres, pourquoy n'inferent-ils que seulement aussi aux Evesques? Mais en ce lieu-là ils font les Apostres simples Prestres : maintenant ils les créent Evesques. Finalement, Ananias n'estoit point Apostre, lequel toutesfois fut envoyé à saint Paul pour luy faire recouvrer la veue, le baptiser et remplir du saint Esprit³. J'adjouteray encores ceci outre la mesure : Si cest office estoit de droict divin propre aux Evesques, pourquoy l'ont-ils osé communiquer aux simples Prestres? comme on lit en quelque épistre de Grégoire⁴.

41 Combien l'autre raison est-elle frivole, inepte et folle, c'est asçavoir d'appeler leur Confirmation plus digne que le Baptême de Dieu, pourtant qu'en icelle le front est souillé d'huile, et au Baptême le test de la teste? Comme si le Baptême estoit fait d'huile, et non d'eau. J'appelle yci en tesmoins tous ceux qui ont crainte de Dieu, si ces abuseurs ne s'efforcent point d'infecter la pureté des Sacremens, par le levain de leur fausse doctrine. J'ay dit en un autre lieu, qu'à grand'peine peut-on appercevoir aux Sacremens ce qui est de Dieu, entre la multitude des inventions humaines. Si aucun lors ne m'adjoustoit foy, maintenant pour le moins qu'il croye à ses maistres. Voyci, l'eau (qui est le signe de Dieu) mesprisée et rejetée, ils magnifient tant seulement au Baptême leur huile. Nous au contraire, disons qu'au Baptême le front est mouillé d'eau, au pris de laquelle nous n'estimons pas toute leur huile pour fiente, soit au Baptême, soit en la Confirmation. Et si quelqu'un allè-

¹ 1) Cap. De his vero, eadem dist.
² 2) Sent., lib. IV, dist. VII, cap. II.

³ 3) Act. IX, 17.

⁴ 4) Dist. XCV, cap. Pervenit.

que qu'elle est vendue plus cher, il est facile de répondre que leur vendition est tromperie, iniquité et larcin. Par la troisième raison ils manifestent leur impiété, enseignans que plus grande augmentation de vertu soit conférée en la Confirmation qu'au Baptême. Les Apostres ont administré les grâces visibles du saint Esprit par l'imposition des mains. En quoy se montre prouffitable la graisse de ces trompeurs ? Mais laissons tels modérateurs, qui couvrent un blasphème par plusieurs. C'est un nœud insoluble, lequel il vaut mieux rompre du tout, que tant travailler à le deslier.

12 Or quand ils se voyent desnuez de la Parole de Dieu et de toute raison probable, ils prétendent ce qu'ils ont de coustume, que ceste observation est fort ancienne, et confirmée par le consentement de plusieurs aages. Quand cela seroit vray, encores ne font-ils rien. Le Sacrement n'est pas de la terre, mais du ciel : non des hommes, mais d'un seul Dieu. Qu'ils prouvent Dieu estre l'auteur de leur Confirmation, s'ils veulent qu'elle soit tenue pour Sacrement. Mais qu'allèguent-ils l'ancienneté, veu que les Anciens ne mettent en nul lieu plus de deux Sacremens ? S'il falloit prendre des hommes l'assurance de nostre foy, nous avons une forteresse inexpugnable : que les Anciens n'ont jamais recognu pour Sacremens, ce que faussement eux appellent Sacremens. Les anciens parlent de l'imposition des mains : mais l'appellent-ils Sacrement ? Saint Augustin apertement escrit que ce n'est autre chose qu'oraison. Et qu'ils ne viennent point yci brouiller de leurs folles distinctions, le dire de saint Augustin ne devoir estre entendu de l'imposition des mains confirmatoire, mais curatoire ou réconciliatoire¹. Le livre est entre les mains des hommes. Si je destourne les mots en autre sens que saint Augustin ne les a escrits, qu'ils me crachent au visage. Car il parle des hérétiques qui se réconcilioient à l'Eglise, il monstre qu'il ne les faut point rebaptiser, mais qu'il suffit de leur imposer les mains, afin que par le

lien de paix Dieu leur donne son Esprit. Or pource qu'il pouvoit sembler advis que ce fust chose contre raison, de réitérer plustost l'imposition des mains que le Baptême : il adjouste qu'il y a bien différence, d'autant qu'icelle n'est qu'une oraison qui se fait sur l'homme. Et que tel soit le sens, il appert encores par un autre passage, où il dit, On impose les mains aux hérétiques qui se réduisent à l'Eglise, pour les conjoindre en charité, laquelle est le principal don de Dieu, et sans laquelle nulle sanctification ne peut estre en salut à l'homme¹.

13 Je souhaiteroye que nous retinsions la manière que j'ay dite avoir esté entre les Anciens, devant que ceste fiction abortive de Sacrement veinst en avant. Non pas qu'il y eust une telle Confirmation, laquelle ne se peut mesmes nommer sans faire injure au Baptême : mais une instruction chrestienne, par laquelle les enfans ou ceux qui auroient passé aage d'enfance, eussent à exposer la raison de leur foy en présence de l'Eglise. Or ce seroit une trèsbonne manière d'instruction, si on avoit un formulaire proprement destiné à cest affaire, contenant et déclarant familièrement tous les points de nostre religion, lesquels l'Eglise universelle des fideles doit sans différence consentir, et que l'enfant de dix ans ou environ, se présentast à l'Eglise pour déclarer la confession de sa foy. Qu'il fust interrogé sur chacun point, et eust à répondre : s'il ignoroit quelque chose, ou n'entendoit pas bien, qu'on l'enseignast en telle manière, qu'il confessast présente et tesmoin l'Eglise, la vraye foy pure et unique, en laquelle tout le peuple fidele d'un accord honore Dieu. Certainement si ceste discipline avoit lieu, la paresse d'aucuns pères et mères seroit corrigée : car ils ne pourroyent lors sans grand'honte, omettre l'instruction de leurs enfans, de laquelle ils ne se soucient pas maintenant beaucoup. Il y auroit meilleur accord de foy entre le peuple chrestien, et n'y auroit point si grande ignorance et rudesse en plusieurs. Aucuns ne seroyent

1) De Bapt., contre Donat., lib. III, cap. XVI.

1) Lib. V, cap. XXIII.

pas si aisément transportez par nouvelles doctrines : en somme chacun auroit une adresse de la doctrine chrestienne.

De Pénitence.

44 Ils conjoignent prochainement la Pénitence, de laquelle ils parlent si confusément et sans ordre, qu'on ne peut rien cueillir ferme ne certain de leur doctrine. Nous avons jà en un autre lieu expliqué au long, premièrement ce que l'Ecriture nous monstre de Pénitence, puis après que c'est qu'ils enseignent. Maintenant il nous faut seulement toucher pour combien légère raison, ou du tout nulle, ils en ont fait un Sacrement. Toutesfois je diray premièrement en brief, quelle a esté la façon de l'Eglise ancienne, sous couleur de laquelle les Papistes ont introduit leur folle fantasie, et la maintiennent à présent. Les Anciens observoyent cest ordre en la Pénitence publique, que quand le pénitent s'estoit acquitté de la satisfaction qu'on luy avoit enjoincte, il estoit réconcilié à l'Eglise par l'imposition des mains. Et cela estoit un signe d'absolution, tant pour consoler le pécheur, que pour advertir le peuple, que la mémoire de son offense devoit estre abolie. Ce signe est souvent nommé de saint Cyprien, Ottroy ou donation de paix ¹. D'avantage, afin que cest acte eust plus d'autorité, il y avoit ordonnance, que cela ne se devoit faire sans le sceu et vouloir de l'Evesque. A quoy se doit rapporter le décret du Concile de Carthage second : où il est dit qu'un Prestre ne doit point publiquement réconcilier un pénitent. Et en un autre décret du Concile arosiquain : Ceux qui décedent de ce monde devant la fin de leur pénitence, pourront estre admis à la communion sans l'imposition des mains réconciliatoire : mais si quelqu'un revenoit en santé, qu'il soit réconcilié par l'Evesque. Il y a un autre semblable décret du Concile de Carthage troisième ². Tous ces statuts tendoyent à ce but, que la sévérité qu'ils vouloyent estre observée, ne s'en allast en déca-

dence. Ainsi, d'autant qu'il y pouvoit avoir des Prestres trop faciles, il estoit dit que l'Evesque auroit cognoissance de cause. Combien que saint Cyprien témoigne en un autre passage, que l'Evesque n'imposoit pas seul les mains sur les pénitens, mais tout le Clergé avec luy ¹. Depuis par succession de temps ceste façon a esté pervertie, tellement qu'on a usé de ceste cérémonie en absolutions privées : c'est-à-dire hors la pénitence publique. Et de là vient ceste distinction que met Gratien, qui a fait le recueil des Décrets ², entre la réconciliation publique et particulière. Quant à moy, je confesse que ceste observation dont parle saint Cyprien, est sainte et utile à l'Eglise, et voudroye qu'elle fust aujourd'huy en usage. Quant à l'autre, encores que je ne la réproove point du tout, néanmoins j'estime qu'elle n'est point fort expédiente. Quoy qu'il en soit, nous voyons que l'imposition des mains en la pénitence, est une cérémonie dressée des hommes et non pas instituée de Dieu : et par ainsi, qu'elle doit estre mise entre les choses indifférentes, ou entre les observations dont on ne doit pas tenir tel conte, que des Sacremens fondez en la Parole de Dieu.

45 Or les Théologiens romaniques, qui ont ceste bonne coustume de corrompre et dépraver tout par leurs belles gloses, se tormentent fort à y trouver un Sacrement. Et n'est point de merveille s'ils en sont en peine : car ils cherchent ce qui n'y est point. Finalement ne pouvant mieux, comme gens qui sont au bout de leur sens, ils laissent tout enveloppé, suspens, incertain et confus par diversité d'opinions. Ils disent doncques que la Pénitence extérieure est Sacrement : s'il est ainsi, qu'il la faut réputer estre signe de la Pénitence intérieure, c'est-à-dire la contrition du cœur, qui sera par ceste raison la substance du Sacrement : ou bien que toutes les deux sont Sacrement : non pas deux, mais un accompli. Et que l'extérieure est Sacrement tant seulement : l'intérieure, Sacrement et substance d'iceluy : et que la

1) *Epist.*, lib. I, *epist.* II.

2) *Chap.* XXXI.

1) *Epist.*, lib. III, *epist.* XIV.

2) *In decr.* XXVI, *quæst.* VI.

rémission des péchez est substance du Sacrement, non pas Sacrement¹. Afin de respondre à toutes ces choses, ceux qui ont souvenance de la définition du Sacrement ci-dessus mise, qu'ils rapportent à icelle tout ce que ceux-ci disent estre Sacrement : et ils trouveront qu'il n'y a nulle convenance, veu que ce n'est point une cérémonie externe instituée du Seigneur à la confirmation de nostre foy. S'ils répliquent que ma définition n'est pas une loy à laquelle ils soyent nécessairement tenus d'obéir : qu'ils escoutent saint Augustin, auquel ils font semblant de porter une révérence inviolable. Les Sacremens, dit-il, sont institués visibles pour les charnels : afin que par les degrez des Sacremens ils soyent transferez des choses qui se voyent à l'œil, à celles qui se comprennent en l'entendement². Qu'est-ce qu'ils voyent ou peuvent monstrer aux autres de semblable, en ce qu'ils appellent Sacrement de Pénitence ? Saint Augustin en un autre lieu dit, Sacrement est ainsi appelé, pource qu'en iceluy une autre chose est veue, et une autre entendue. Ce qui s'y voit, a figure corporelle : ce qui y est entendu, a fruit spirituel³. Ceci ne convient non plus au Sacrement de Pénitence, tels qu'ils l'imaginent : où il n'y a nulle figure corporelle qui représente le fruit spirituel.

46 Mais encores, afin que je les surmonte mesmes en leur limite : je demande, S'il y avoit yci Sacrement aucun, n'y avoit-il pas meilleure couleur de dire que l'absolution du Prestre fust Sacrement, que la Pénitence, ou intérieure ou extérieure ? Car il estoit facile de dire que c'est une cérémonie ordonnée pour confermer nostre foy de la rémission des péchez, et ayant promesse des clefs, comme ils appellent : c'est asçavoir, Ce que tu auras lié ou deslié sur terre, sera lié ou deslié aux cieux. Mais quelqu'un eust objecté à l'encontre que plusieurs sont absous des Prestres, ausquels telle absolution ne prouste de rien : comme ainsi soit que par leur doc-

trine les Sacremens de la nouvelle loy doyvent en efficace faire ce qu'ils figurent. A cela la response est preste : c'est asçavoir que comme il y a double manducation en la Cène de nostre Seigneur, l'une sacramentale, qui est pareillement commune aux bons et aux mauvais, l'autre qui est spécialement propre aux bons : aussi ils peuvent feindre que l'absolution se reçoit doublement. Combien que jusques yci je n'ay peu comprendre comment ils entendent que les Sacremens de la nouvelle Loy ayent une opération si vertueuse ; ce que j'ay monstré n'accorder nullement à la vérité de Dieu, quand je traittoye ceste matière en son lieu. Seulement j'ay voulu yci déclarer, que ce scrupule n'empesche de rien, à ce qu'ils ne puissent nommer l'absolution du Prestre, Sacrement. Car ils respondront par la bouche de saint Augustin, que la sanctification est aucunesfois sans Sacrement visible, et que ce Sacrement visible est aucunesfois sans intérieure sanctification. Item, que les Sacremens font ce qu'ils figurent és esleus seulement. Item, que les uns vestent Christ jusques à la perception du Sacrement, les autres jusques à la sanctification⁴. Le premier advient semblablement aux bons et aux mauvais : le second n'advient sinon aux bons. Certes ils se sont trop puérilement abusez : et ont esté aveuglez au soleil, quand estans en telle perplexité et difficulté, ils n'ont pas cognu une chose si facile et vulgaire.

47 Toutesfois afin qu'ils ne s'enorgueillissent pas, en quelque part qu'ils mettent leur Sacrement, je nie qu'il doyve estre réputé Sacrement. Premièrement, veu qu'il n'y a nulle promesse de Dieu, qui est le fondement unique de Sacrement. Car comme nous avons assez déclaré ci-dessus, la promesse des clefs n'appartient nullement à faire quelque estat particulier d'absolution, mais seulement à la prédication de l'Evangile, soit qu'elle soit faite ou à plusieurs, ou à un seul, sans y mettre différence : c'est-à-dire, que par icelle promesse nostre Seigneur ne fonde point une absolution

1) Sentent., lib. IV, distinct. XXII, cap. II.

2) Quæst. vet. Testam., lib. III.

3) In sermone quadam de Bapt. infant.

4) Quæst. veter. Testam., lib. III ; De Bapt. parvulorum ; De Baptismo, contra Donat., lib. V.

spéciale, qui soit faite distinctement à un chacun : mais celle qui se fait indifféremment à tous pécheurs, sans adresse particulière. Secondement, veu que toute cérémonie qui se pourra yci produire, est pure invention des hommes, comme ainsi soit qu'il ait ja esté déterminé que les cérémonies des Sacremens ne se peuvent ordonner sinon de Dieu. C'est doncques mensonge et tromperie, tout ce qu'ils ont forgé et fait à croire du Sacrement de Pénitence. D'avantage, ils ont orné ce Sacrement contrefait d'un tel tiltre qu'il appartenoit, disans que c'estoit une seconde planche après le naufrage. Car si quelqu'un a maculé par péché la robbe d'innocence qu'il avoit recue au Baptisme, par pénitence il la peut laver¹. Mais c'est le dire de saint Hiérosme, disent-ils. De qui qu'il soit, il ne se peut excuser qu'il ne soit pleinement meschant, si on l'expose selon leur sens : comme si le Baptisme estoit effacé par le péché, et non pas plustost que les pécheurs le deussent révoquer en mémoire, toutes les fois qu'ils cherchent rémission de péché, pour en icelle mémoire se conforter, prendre courage et confermer leur fiance qu'ils impétront rémission de péché, laquelle leur a esté promise au Baptisme. Ce que saint Hiérosme a enseigné un peu trop rudement, asçavoir que le Baptisme duquel ceux qui méritent estre excommuniés sont décheus, est réparé par pénitence : ces faussaires le destournent à leur impiété. Parquoy on parlera trèsproprement, en appelant le Baptisme Sacrement de pénitence : puis qu'il a esté donné en consolation à ceux qui s'estudient à faire pénitence. Et afin qu'on ne pense que ce soit un songe de ma teste, il appert que c'a esté une sentence commune et résolue en l'Eglise ancienne. Car au livre intitulé De la Foy, qu'on attribue à saint Augustin, il est nommé Sacrement de Foy et de Pénitence². Et qu'est-ce que nous recourons à tesmoignages incertains, comme si on pouvoit

requérir quelque chose plus claire que ce que récite l'Evangéliste, asçavoir que Jehan a presché le Baptisme de pénitence en rémission des péchez³.

De l'Extrême-onction.

18 Le troisième Sacrement contrefait, est l'Extrême-onction, laquelle ne se donne que par un prestre, et ce en extrémité de vie : et de l'huile consacrée par l'Evesque, et par telle forme de paroles : Dieu par ceste sainte Onction et par sa miséricorde te pardonne tout ce que tu as offensé par l'ouye, et la veue, le flairer, l'attouchement et le goust. Et feignent qu'il y a deux vertus de ce sacrement : c'est asçavoir la rémission des péchez, et l'allégement de la maladie corporelle, s'il est expédient, ou la santé de l'âme. Or ils disent que l'institution en est mise par saint Jaques, duquel les mots sont tels : Y a-il quelqu'un malade entre vous? Qu'il appelle les anciens de l'Eglise, et qu'ils prient sur luy, l'oignant d'huile au nom du Seigneur : et il recouvrera sa santé, et s'il est en péchez, ils luy seront remis⁴. Ceste onction est d'une mesme raison que nous avons ci-dessus démontré l'imposition des mains : c'est asçavoir une bastellerie et singerie, par laquelle sans propos et sans utilité ils veulent contrefaire les Apostres. Saint Marc récite que les Apostres en leur premier voyage, selon le mandement qu'ils avoyent eu du Seigneur, ressuscitèrent les morts, chassèrent les diables, nettoiyèrent les ladres, guairirent les malades : et adjouste qu'en la guairison des malades ils usèrent d'huile. Ils oignirent, dit-il, plusieurs malades d'huile, et ils estoient guairis⁵. Ce qu'a regardé saint Jaques, quand il a commandé d'appeler les Anciens pour oindre le malade. Mais ceux qui auront considéré en quelle liberté nostre Seigneur et ses Apostres se sont gouvernez en ces choses extérieures, jugeront facilement que sous telles cérémonies il n'y a pas fort haut mystère caché. Nostre Seigneur voulant restituer la veue à l'aveugle, leit de la boue de poudre et de salive⁶. Il

¹) *Sent.*, lib. IV, dist. XIV, cap. I; *De Pénit.*, distinct. I, cap. II.

²) Cap. XXX, *Citatur decret.* XV; *Quest.* I, cap. Firmilime.

³) Marc I, 4; Luc III, 3.

⁴) Marc VI, 13.

⁵) Jacq. V, 14, 15.

⁶) Jean IX, 6.

guairissoit les uns par attouchement, les autres par parole. En ceste manière les Apostres ont guairi aucunes maladies par seule parole : les autres avec attouchement, les autres avec onction¹. Mais ils pourront dire que ceste onction n'a pas esté prinse des Apostres témérairement, non plus que les autres choses. Ce que je confesse : non pas toutesfois qu'ils l'ayent prinse à ce qu'elle fust instrument de la santé, mais seulement un signe par lequel fust enseignée la rudesse des simples, dont provenoit telle vertu, de peur qu'ils n'attribuassent la louange aux Apostres. Or cela est vulgaire et accoustumé qu'en l'Ecriture le saint Esprit et ses dons sont signifiez par l'huile. Au reste, icelle grâce de guairir les malades n'a plus de lieu, comme aussi bien les autres miracles : lesquels le Seigneur a voulu estre faits pour un temps, afin de rendre la prédication de l'Evangile, qui estoit pour lors nouvelle, éternellement admirable. Encores doncques que nous accordissions que l'Onction eust esté un Sacrement des vertus qui estoient lors administrées par les mains des Apostres, toutesfois elle ne nous appartient maintenant en rien, veu que l'administration des vertus ne nous est commise.

49 Et pour quelle plus grande raison font-ils de ceste Onction un Sacrement, que de tous autres signes ou symboles desquels il est fait mention en l'Ecriture ? Que ne destinent-ils quelque estang de Siloah, auquel en certaines saisons les malades se baignassent². Cela, disent-ils, se feroit en vain. Certes non pas plus en vain que l'onction. Que ne se couchent-ils sur les morts, veu que saint Paul ressuscita un jeune homme mort, en s'estendant sur luy³ ? Pourquoi ne font-ils un Sacrement de boue composé de salive et de poudre ? Tous autres exemples, disent-ils, ont esté spéciaux, mais cestuy-ci de l'Onction est commandé par saint Jaques. Voire, mais saint Jaques parloit pour le temps auquel l'Eglise jouyssoit de ceste bénédiction que nous avons touchée. Bien est vray qu'ils veu-

lent faire à croire qu'il y a encores une mesme force à leur Onction : mais nous expérimentons du contraire. Que nul maintenant ne s'esmerveille comment ils ont si hardiment trompé les âmes, lesquelles ils voyoyent estre hébétéées et aveuglées, d'autant qu'ils les avoyent desnudées de la Parole de Dieu, c'est-à-dire de leur vie et lumière : puis qu'ils n'ont point de honte de vouloir abuser les sens du corps sentans et vivans. Ils se rendent doncques dignes d'estre moquez, quand ils se vantent d'avoir la grâce de guairison. Nostre Seigneur certes assiste aux siens en tous temps, et subvient quand mestier est à leurs maladies, non moins que le temps passé. Mais il ne démontre point icelles vertus manifestes, ne les miracles qu'il dispensoit par les mains des Apostres : pource que ce don a esté temporel, et est aussi péry en partie par l'ingratitude des hommes.

20 Parquoy, comme les Apostres ne représentoyent pas sans cause par l'huile la grâce qui leur avoit esté baillée en charge pour donner à cognoistre que c'estoit la vertu du saint Esprit, non pas la leur : aussi au contraire, ceux-ci sont grandement injurieux au saint Esprit, qui disent qu'une huile puante et de nulle efficace est sa vertu. Et est un mesme propos, comme si quelqu'un disoit que toute huile fust vertu du saint Esprit, pourtant qu'elle est appelée de ce nom en l'Ecriture : ou que toute colombe fust le saint Esprit, pour tant qu'il est apparu en telle espèce¹ ; mais qu'ils y regardent. Quant à nous il nous suffira à présent de cognoistre très-certainement leur Onction n'estre pas Sacrement laquelle n'est point cérémonie instituée de Dieu, et n'a promesse aucune de luy. Car quand nous requérons ces deux choses au Sacrement, que ce soit une cérémonie ordonnée de Dieu, et qu'il y ait promesse adjointe, nous demandons pareillement que ceste cérémonie soit ordonnée pour nous, et que la promesse nous appartienne. Pourtant nul ne combat maintenant que la Circoncision soit un Sacrement de l'Eglise chrestienne, com-

¹ Matth. IX, 29 ; Luc XVIII, 42 ; Act. III, 6 ; V, 16 ; XIX, 12 ; Ps. XLV, 6.

² Jean IX, 7.

³ Act. XX, 10.

¹ Matth. III, 16 ; Jean I, 32.

bien que ce fust une ordonnance de Dieu, et qu'il y eust promesse adjointe : veu qu'elle ne nous a point esté commandée, et que la promesse qui y estoit, ne nous a pas esté donnée. Que la promesse laquelle ils prétendent en leur onction ne nous concerne en rien, nous l'avons paravant clairement enseigné, et eux ils le donnent à cognoistre par expérience. La cérémonie ne se devoit prendre sinon de ceux qui avoyent la grâce de donner guairison : non pas de ces bourreaux qui sont plus puissans à tuer et meurtrir qu'à guairir.

21 Combien qu'encores ils eussent obtenu que ce qui est dit en saint Jacques de l'onction, conveinst à nostre temps (de quoy ils sont bien loing) si n'auront-ils pas beaucoup fait pour approuver leur onction de laquelle ils nous ont barbouillez jusques yci. Saint Jacques veut que tous malades soient oints : ceux-ci souillent de leur graisse non pas les malades, mais des corps à demi morts, quand l'âme est desjà presté à sortir : ou (comme ils parlent) en extrémité. S'ils ont une présente médecine en leur Sacrement, pour adoucir la rigueur de la maladie, ou bien pour apporter quelque soulagement à l'âme, ils sont fort cruels de n'y remédier jamais en temps. Saint Jacques entend que le malade soit oint par les Anciens de l'Eglise¹ : ceux-ci n'y admettent point autre enhuileur qu'un Prestre. Car ce qu'en saint Jacques par les Anciens ils exposent les Prestres estans Pasteurs ordinaires, et disent que le nombre pluriel a esté mis pour plus grande honnêteté, cela est trop frivole : comme si de ce temps-là les Eglises eussent eu telle abondance de Prestres, qu'ils eussent peu porter et conduire leur boiste d'huile avec longues processions. Quand saint Jacques commande simplement d'olindre les malades, je n'enten pas autre onction que d'huile commune, et ne se fait mention d'autre huile au récit de saint Marc². Ceux-ci ne tiennent conte d'huile, si elle n'est consacrée par l'Evesque, c'est-à-dire fort eschauffée de

son haleine, charmée en murmurant, et neuf fois saluée à genoux, en disant trois fois, Je te salue sainte Huile : et trois fois, Je te salue saint Chresme : et trois fois, Je te salue saint Baume ; telle est leur solennité. De qui ont-ils prins telles conjurations ? Saint Jacques dit que quand le malade aura esté oint d'huile, et qu'on aura prié sur luy, s'il est en péchez, ils luy seront pardonnez, d'autant qu'estant absous devant Dieu, il sera aussi soulagé de sa peine : n'entendant pas que les péchez soyent effacez par graisse, mais que les oraisons des fidèles, par lesquelles le frère affligé aura esté recommandé à Dieu, ne seront pas vaines. Ceux-ci meschamment feignent que par leur sacrée Onction (c'est-à-dire abominable) les péchez sont remis. Voylà comment ils auront prouffité, quand on les aura laissé abuser à leur folle fantasie du tesmoignage de saint Jacques. Et afin de ne nous point travailler en vain pour réprover leurs mensonges, regardons seulement que disent leurs histoires : lesquelles racontent qu'Innocence pape de Rome, qui estoit du temps de saint Augustin, institua que non-seulement les Prestres, mais aussi tous Chrétiens usassent d'onction envers leurs malades³. Comment accorderont-ils cela avec ce qu'ils veulent faire à croire ?

Des Ordres ecclésiastiques.

22 Le Sacrement de l'Ordre est mis en leur rolle au quatrième lieu, mais il est si fertile qu'il enfante de soy sept petits Sacramenteaux. Or c'est une chose digne de mocquerie, que quand ils ont proposé qu'il y a sept Sacramens, en les voulant nombrer ils en content treize, et ne peuvent excuser que les sept Sacramens des Ordres, soyent un seul Sacrement, pourtant qu'ils tendent tous à une Prestrise, et sont comme degrez pour monter à icelle. Car puis qu'il appert qu'en chacun d'iceux il y a diverses cérémonies : d'avantage, puis qu'ils disent qu'il y a diverses grâces, nul ne doutera que selon leur doctrine, on n'y

1) Jacq. V, 14.

2) Marc VI, 13.

3) Sigebert, abbé, en ses Chroniques.

doyye recognoistre sept Sacremens. Et qu'est-ce que nous débatons cela comme une chose douteuse, veu qu'eux confessent pleinement qu'il y en a sept? Premièrement nous toucherons en passant combien il y a d'absurditez en ce qu'ils veulent qu'on tiene leurs ordres pour Sacremens. Puis après nous disputerons, asçavoir si la cérémonie par laquelle on introduit un ministre en son estat, se doit ainsi nommer. Ils mettent doncques sept ordres ou degrez ecclésiastiques, ausquels ils imposent le tiltre de Sacremens, et sont ceux qui s'ensuyvent, Huissiers, Lecteurs, Exorcistes, Acolytes, Sousdiacres, Diares et Prestres¹. Et sont sept comme ils disent, à cause de la grâce du saint Esprit, contenant sept formes, de laquellé doyvent estre remplis ceux qui sont promeus à ces ordres: mais elle leur est augmentée, et plus abondamment eslargie en leur promotion. Premièrement, leur nombre est controuvé par une glose et exposition perverse de l'Ecriture, pourtant qu'il leur est advis qu'ils ont leu en Isaïe sept vertus du saint Esprit, combien qu'à la vérité le Prophète n'en réfère point plus de six en ce lieu-là², et n'y ait pas voulu raconter toutes les grâces du saint Esprit. Car en d'autres passages de l'Ecriture il est aussi bien nommé Esprit de vie, de sanctification, et adoption des enfans de Dieu³, qu'audit lieu d'Isaïe Esprit de sapience, d'intelligence, de conseil, de force, de science et crainte du Seigneur. Toutesfois les autres plus subtils ne font pas seulement sept ordres, mais neuf: à la similitude, comme ils disent, de l'Eglise triomphante. Et encores il y a guerre entre eux, d'autant que les uns font la première ordre de la tonsure cléricale: la dernière d'Evesché. Les autres excluans la tonsure, mettent Archevesché entre les ordres. Isidore les distingue autrement: car il fait les Psalmistes et Lecteurs divers, ordonnant les premiers à la chanterie et les seconds à lire les Escritures pour l'enseignement du peuple: laquelle distinction est obser-

vée des Canons⁴. En telle diversité qu'avons-nous à fuir ou à suyvre? Dironous qu'il y a sept ordres? Le Maistre de Sentences enseigne ainsi: mais les Docteurs trèsilluminez le déterminent autrement. Derechef iceux docteurs discordent ensemble: outre plus, les sacrez Canons nous monstrent un autre chemin. Voylà quel consentement il y a entre les hommes, quand ils disputent des choses divines sans la Parole de Dieu.

23 Mais ceci surmonte toute folie, qu'en chacune de leurs ordres, ils font Christ leur compagnon. Premièrement, disent-ils, il a exercé l'office d'Huissier, quand il a chassé du temple les vendeurs et acheteurs⁵: et monstre qu'il est Huissier, en ce qu'il dit, Je suis l'huis⁶. Il a prins l'estat de Lecteur, quand au milieu de la Synagogue il a leu Isaïe⁷. Il s'est meslé d'estat d'Exorciste, quand en touchant de sa salive les oreilles et la langue du sourd et muet, il luy rendit l'ouye et le parler⁸. Il a tesmoigné qu'il estoit Acolyte, par ces paroles, Quiconques me suit, ne chemine point en ténèbres⁹. Il a fait l'office de Sousdiacre, quand estant ceint d'un linceul, il a lavé les pieds de ses Apostres¹⁰. Il a fait l'estat de Diacre, distribuant son corps et son sang aux Apostres en la Cène¹¹. Il a accompli ce qui est d'un Prestre, quand il s'est offert à la croix sacrifice au Père¹². Ces choses tellement ne se peuvent ouyr sans rire, que je m'esmerveille si elles ont esté escrites sans risée, au moins si ceux qui les escrivoient, estoient hommes. Mais principalement la subtilité est digne d'estre considérée, en laquelle ils s'arraisonnent au nom d'Acolythe, l'exposant Céroféraire, d'un mot, comme je pense, Magicien: certes qui n'est cognu de langue ou nation aucune. Comme ainsi soit qu'Acolythe signifie aux Grecs celui qui suit et accompagne: et par leur Céroféraire ils entendent dire un portier. Combien que si je m'arreste à

¹) Hinc opinio est Hegonis, altera Gulielm. Parisiens. Ibid., lib. VII, et Mo. allegatur cap. Cleros, dist. XXI, et dist. XXXIII, cap. Lecter, et cap. Otziarus.

²) Jean II, 14.

³) Jean X, 7.

⁴) Luc IV, 17.

⁵) Marc VII, 23.

⁶) Jean VIII, 12.

⁷) Jean XIII, 1.

⁸) Matth. XXVI, 26.

⁹) Matth. XXVII, 20; Ephés. V, 2.

¹) Sentent., lib. IV, distinct. XXXIV, cap. IX.

²) Is. XI, 2; Ezech. I, 20.

³) Rom. I, 4; VIII, 15.

réfuter ces folies à bon escient, je méritay aussi bien d'estre mocqué, tant elles sont vaines et frivoles.

24 Toutesfois afin qu'ils ne puissent plus tromper mesmes les femmes, il faut un peu decouvrir leurs mensonges. Ils créent avec grand'pompe et solennité leurs Lecteurs, Psalmistes, Huissiers, Acolytes, pour s'entremesler de faire les offices auxquels ils employent et commettent les petis enfans, ou ceux qu'ils appellent Laïcs. Car qui allume le plus souvent les cierges, ou qui verse l'eau et le vin, sinon quelque enfant, ou quelque povre homme lay qui gaigne sa vie à cela? Ceux-là mesmes ne chantent-ils pas, n'ouvrent-ils pas et ferment les portes des Eglises? Car qui est-ce qui a jamais veu en leurs temples un Acolyte ou Huissier faisant son mestier? Mais plustost celuy qui du temps de son enfance faisoit office d'Acolyte, depuis qu'il est ordonné en cest estat cesse d'estre ce qu'il est appelé : tellement qu'il semble advis que de propos délibéré ils se démettent de ce qui appartient à leur charge, quand ils en reçoivent le tiltre. Voylà pourquoy il leur est nécessaire d'estre ordonnez à tels Sacremens, et recevoir le saint Esprit : c'est ascavoir pour ne rien faire. S'ils allèguent que cela vient de la perversité du temps présent, qu'ils délaissent et mesprisent leur devoir : il faut que pareillement ils confessent qu'il n'y a nul fruit, n'usage aujourd'huy en l'Eglise, de leurs sacrées ordres, lesquelles ils exaltent merveilleusement, et que toute leur Eglise est plene de malédiction, puis qu'elle laisse manier aux laïcs et aux enfans les cierges et burettes, de l'attouchement desquels nul n'est digne, sinon celuy qui est consacré en Acolyte, quand elle renvoye les chanteries aux enfans, lesquelles ne se doyvent faire que de bouche consacrée. Des Exorcistes : à quelle fin les consacrent-ils? J'enten bien que les Juifs ont eu leurs Exorcistes : mais je voy qu'ils avoyent leurs noms des exorcismes lesquels ils exerçoient¹. Mais qui est-ce qui jamais a ouy parler que ces Exor-

cistes contrefaits ayent jamais fait un chef-d'œuvre de leur profession? Ils font semblant qu'ils ont puissance d'imposer les mains sur les enragez, infidèles et démoniaques : mais ils ne peuvent persuader aux diables qu'ils ayent telle puissance : non pas seulement pourtant que les diables n'obéissent point à leurs commandemens, mais aussi qu'ils ont puissance sur eux. Car à grand'peine en trouveroit-on de dix l'un qui ne soit agité du malin esprit. Parquoy tout ce qu'ils babillent de leurs petites ordres, soit qu'ils en content cinq ou six, est forgé de mensonge et ignorance. Nous avons ci-dessus parlé des anciens Acolytes, Huissiers et Lecteurs, quand nous traittions de l'ordre de l'Eglise. Maintenant mon intention n'est sinon de reprouver ceste invention nouvelle de forger sept Sacremens aux ordres Ecclésiastiques : de laquelle on ne trouvera point un seul mot aux Docteurs anciens, mais seulement en ces badaux de théologiens Sorboniques et Canonistes.

25 Voyons maintenant des cérémonies qu'ils y font. Premièrement, tous ceux qu'ils reçoivent en leur Synagogue, ils les ordonnent premièrement au degré de Clergé; le signe est, qu'ils le rasant au sommet de la teste, afin que la couronne, comme ils disent, signifie dignité royale¹, d'autant que les clerics doyvent estre Rois, ayans à gouverner et eux et les autres : selon que dit saint Pierre, Vous estes un genre esleu, Prestreise royale, et nation sainte². Mais c'a esté un sacrilège à eux d'usurper le tiltre qui appartenoit et estoit attribué à toute l'Eglise : Car saint Pierre parle à tous les fidèles : et ils tirent son dire à eux, comme s'il estoit dit seulement à ceux qui sont tondus ou rasez, Soyez saints³ : comme si eux tous seuls avoyent esté acquis du sang de Jésus-Christ. Mais passons outre. Ils assignent après d'autres raisons de leur couronne : Que le sommet de leur teste est decouvert, pour monstrier que leur pensée sans empeschement doit contempler la gloire de Dieu face à face : ou pour monstrier que

¹) Act. XIX, 13.

¹) Cap. dupl. XII, quomel. I.

²) 1 Pierre II, 9.

³) Lévit. XI, 44 ; XIX, 2 ; XX, 7.

les vices de la bouche et des yeux doyvent estre coupez ; ou pour signifier le délaissement et résignation des biens temporels : et que le circuit des cheveux qui demeure, figure le reste des biens qu'ils retiennent pour la substation de leur vie ¹ ; le tout en figure : pourtant que le voile du temple n'a pas encores esté rompu : j'enten quant à eux. Et pourtant se faisans à croire qu'ils se sont trèsbien acquittés de leur office, quand ils ont figuré telles choses par leur couronne, ils n'en accomplissent rien à la vérité. Jusques à quand nous abuseront-ils par tels mensonges et illusions ? Les clercs en tondant un touppet de cheveux, monstrent qu'ils se sont desmis de l'abondance des biens terriens : qu'estans délivrez de tout empeschement, ils contemplent la gloire de Dieu : qu'ils ont mortifié les concupiscences de leurs yeux et oreilles : et il n'y a nul estat entre les hommes plus plein de rapacité, ignorance et paillardise. Que ne monstrent-ils plus-tost leur sainteté véritablement, que d'en représenter la figure par signes faux et mensongers ?

26 Finalement, quand ils disent que leur couronne a prins son origine et raison des Nazariens ², qu'est-ce qu'ils apportent autre chose, sinon que leurs mystères sont descendus des cérémonies judaïques, ou plustost sont une pure Juifverie ? En ce qu'ils adjoustent que Priscilla, Acylas et saint Paul, ayans fait veu se tondirent pour estre purifiez, ils monstrent une grande bestise ³. Car cela n'est nullement dit de Priscilla, et n'est dit que de l'un des autres : et est incertain duquel des deux, veu que la tonsure de laquelle parle saint Luc se peut aussi bien rapporter à saint Paul qu'à Acylas. Et mesmes, afin que nous ne leurs laissions ce qu'ils demandent, c'est qu'ils aient prins leur exemple de saint Paul, les simples ont à noter que jamais saint Paul ne s'est tondu la teste pour sanctification aucune, mais pour s'accomoder à l'infirmité de ses prochains. J'ay coustume d'appeler telles manières de vœus, Vœus de charité, et

non de piété : c'est-à-dire prins non pour religion aucune, ou service de Dieu, mais pour supporter la rudesse des infirmes : comme il dit qu'il a esté fait Juif aux Juifs ⁴, etc. Ainsi il a fait cela, voire pour un coup et pour peu de temps, pour s'accomoder aux Juifs. Mais ceux-ci voulans imiter les purifications des Nazariens ⁵ sans quelque fruit, que font-ils autre chose que dresser un nouveau Judaïsme ? C'est d'une mesme conscience qu'est composée l'épistre décrétale, qui défend aux clercs, selon l'Apostre, de ne nourrir leurs cheveux, mais de les raser en rond en manière de sphère : comme si l'Apostre enseignant ce qui est honneste à tous hommes ⁶, s'estoit beaucoup soucié de la ronde tonsure de leurs clercs. Que les lecteurs estiment de ces commandemens, quelles sont les autres ordres, ausquelles il y a telle entrée pour venir à la vérité.

27 Il appert par le tesmoignage de saint Augustin quelle est l'origine de la tonsure des clercs ⁷. Car comme ainsi soit que jadis nul homme ne nourrist cheveleure sinon ceux qui estoient efféminez, et appétoient d'estre veus braves et mignons, il fut advisé que ce seroit mauvais exemple de permettre cela aux clercs. Il y eut doncques ordonnance faite que tous clercs se tondissent, afin de ne donner nul souspeçon ny apparence qu'ils se vousissent parer et orner délicatement. Or la façon de se tondre estoit si commune de ce temps-là, que d'aucuns moines pour se monstrier plus saints que les autres, et avoir quelque monstre pour se distinguer, nourrissoient cheveleure ⁸. Voilà comment la tonsure n'estoit point une chose spéciale aux clercs, mais estoit à usance quasi à tous. Depuis, comme ainsi soit que le monde recommençast à porter cheveleure comme au paravant, et que plusieurs nations se convertissoient à Jésus-Christ, lesquelles avoyent tous-jours accoustumé de porter cheveleure, comme la France, l'Allemagne l'Angleterre : il est vray-semblable que les clercs,

¹ Sent., lib. IV, dist. XXIV, cap. Duo sunt.
² Nomb. VI, 2.

³ Act. XVIII, 18.

⁴ 1 Cor. IX, 20.

⁵ Nomb. VI, 18.

⁶ Cap. Prohibentis, dist. XXV.

⁷ 1 Cor. XI, 4.

⁸ August., *De opere monach.* in fine.

⁹ Item, *In retrait.*

pour la raison que nous avons dite, se faisoient tondre par tout. Or puis après que l'Eglise a esté corrompue, et que toutes les ordonnances anciennes ont esté ou perverties, ou destournées à superstition, d'autant, qu'on ne voyoit nulle raison en ceste tonsure cléricale, (comme de faict il n'y avoit qu'une folle imitation des prédécesseurs, sans sçavoir pourquoi) ils ont forgé ce beau mystère que maintenant avec une si grande audace ils nous allèguent pour approbation de leur Sacrement. Les Huissiers en leur consécration reçoivent les clefs du temple, en signe qu'ils en doyvent estre gardiens : aux Lecteurs, on baille la Bible : aux Exorcistes, le formulaire ou registre des conjurations : aux Acolytes, les burettes et les cierges¹. Voilà les notables cérémonies, lesquelles contiennent si grande vertu, si on les veut croire, qu'elles sont non-seulement signes et mereaux, mais aussi causes de la grâce invisible de Dieu. Car selon leur définition, ils prétendent cela quand ils veulent qu'on les ait pour Sacremens. Pour en conclurre en brief, je di que cela est contre toute raison, que les théologiens sophistes et canonistes ont fait des Sacremens de toutes ces ordres, qu'ils appellent Moindres : veu que par leur confession mesme elles ont esté inconnues à l'Eglise primitive, et inventées long temps après. Or puis que les Sacremens contiennent promesses de Dieu, ils ne se peuvent instituer des Anges ne des hommes, mais de celuy seul auquel il appartient de donner promesse.

28 Restent les trois ordres, qu'ils appellent Grandes, desquelles la Sousdiaconie, comme ils disent, a esté translattée en ce nombre et degré, et depuis que ceste multitude des petites est venue en avant. Or pource qu'il leur semble advis qu'ils ayent tesmoignage de la Parole de Dieu pour ces trois, ils les appellent par singulière prérogative, Ordres sacrés. Mais il faut veoir combien ils abusent perversement de l'Ecriture, à prouver leur intention. Nous commencerons par l'ordre de Prestre ou de Sacrificateur.

Car par ces deux mots ils signifient une mesme chose : et appellent Sacrificateurs ou Prestres, ceux desquels l'office est, comme ils disent, de faire en l'autel sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, dire les oraisons, et bénir les dons de Dieu. Pourtant en leurs promotions ils prennent un calice avec la patène et l'hostie, en signes qu'ils ont puissance d'offrir à Dieu sacrifices de réconciliation. Et leur oinct-on les mains pour donner à cognoistre qu'ils ont puissance de consacrer. De toutes ces choses tant s'en faut qu'ils ayent tesmoignage de la Parole de Dieu, qu'ils ne pouvoient plus meschamment corrompre son ordre et ses constitutions. Premièrement ce que nous avons dit au chapitre précédent, doit estre pour tout conclud : c'est asavoir que tous ceux font injure à Christ, qui se disent Prestres, pour offrir sacrifice de réconciliation. C'est luy qui a esté ordonné du Père, et consacré avec jurement, pour estre Prestre selon l'ordre de Melchisédec, sans fin et sans succession¹. C'est luy qui a une fois offert hostie de purgation et réconciliation éternelle : et qui maintenant estant entré au Sanctuaire du ciel, prie pour nous. Nous sommes bien tous Prestres en luy, mais c'est seulement pour offrir louanges et actions de grâces à Dieu, et principalement de nous offrir nous-mesmes, et en somme tout ce qui est nostre. Mais c'a esté une prééminence spéciale au Seigneur Jésus, d'appaiser Dieu, purger les péchés par son oblation. Puis que ceux-ci usurpent une telle autorité, que reste-il plus sinon que leur prestrise soit un sacrilège damnable? Certes c'est une trop grande impudence à eux, de l'ormer du titre de Sacrement. Quant est de l'imposition des mains, qui se fait pour introduire les vrais Prestres et Ministres de l'Eglise en leur estat, je ne répugne point qu'on ne la reçoive pour sacrement. Car c'est une cérémonie prinse de l'Ecriture, pour le premier : et puis laquelle n'est point vaine, (comme dit saint Paul) mais est un signe de la grâce spirituelle de Dieu². Ce que je ne l'ay pas mis en conte avec

1) *Sent.*, lib. IV, dist. XXIV, c. VIII.

1) Ps. CX, 4; Heb. V, 6; VII, 2.

2) 1 Tim. IV, 14.

les deux autres, c'est d'autant qu'il n'est pas ordinaire ne commun entre les fidèles, mais pour un office particulier. Au reste, quand j'attribue cest honneur au ministère ordonné de Jésus-Christ, il ne faut pas que les prestres romanisques, qui sont créés selon l'ordre du Pape, s'enorgueillissent de cela. Car ceux que nous disons, sont ordonnés par la bouche de Jésus-Christ, pour estre dispensateurs de l'Evangile et des Sacremens ¹: non pas pour estre bouchers, afin de faire immolations quotidiennes. Le commandement leur est donné de prescher l'Evangile, et de paistre le troupeau de Christ, et non pas de sacrifier. Il leur est fait promesse de recevoir les grâces du saint Esprit, non pas pour faire expiation des péchez, mais pour gouverner deuement l'Eglise ².

29 Les cérémonies sont bien correspondantes à la chose. Nostre Seigneur envoyant ses Apostres à la prédication de l'Evangile, souffla sur eux ³. Par lequel signe il représenta la vertu du saint Esprit, laquelle il mettoit en eux. Ces bons preud'hommes ont retenu ce soufflement, et comme s'ils vomissoient le saint Esprit de leur gosier, ils murmurent sur leurs Prestres qu'ils ordonnent, disans, Recevez le saint Esprit. Tellement ils sont adonnez à ne rien laisser qu'ils ne contrefacent perversement, je ne di pas comme basteleurs et farceurs, qui ont quelque art et manière en leurs malutiens, mais comme singes, qui sont frétilans à contrefaire toute chose sans propos et sans discrétion. Nous gardons, disent-ils, l'exemple de nostre Seigneur. Mais nostre Seigneur a fait plusieurs choses qu'il n'a pas voulu estre ensuyvies. Il a dit à ses disciples, Recevez le saint Esprit ⁴. Il a dit aussi d'autre part à Lazare, Lazare sors dehors ⁵. Il a dit au Paralytique, Lève-toy et chemine ⁶. Que ne disent-ils de mesmes à tous les morts et Paralytiques? Il a montré une œuvre de sa vertu divine, quand en soufflant sur ses Apostres, il les a remplis de

la grâce du saint Esprit. S'ils s'efforcent d'en faire autant, ils entreprennent sur Dieu, et quasi le provoquent au combat. Mais ils sont bien loing de l'effect: et ne font autre chose par leur folle singerie, que se mocquer de Christ. Bien est vray qu'ils sont si effrontez, qu'ils osent dire que le saint Esprit est conféré par eux. Mais l'expérience monstre combien cela est vray: par laquelle nous cognoissons évidemment que tous ceux qui sont consacrez pour Prestres, de chevaux deviennent asnes, et de fols, enragez. Toutesfois je ne leur fay point de combat de cela: seulement je réproue ceste cérémonie laquelle ne se devoit point tirer en conséquence: et qui a esté prinse de Christ pour un signe spécial du miracle qu'il faisoit: tant s'en faut que l'excuse qu'ils prennent d'estre imitateurs de Christ, leur doive aider.

30 D'avantage, de qui ont-ils prins l'Onction? Ils respondent qu'ils l'ont prinse des fils d'Aaron, desquels est descendu le commencement de leur ordre ¹. Ils aiment doncques mieux se défendre d'exemples mal appliquez, que confesser que ce qu'ils font témérairement, soit leur invention. Au contraire, ils ne considèrent point qu'en se maintenant estre successeurs des fils d'Aaron, ils font injure à la Prestrise de Jésus-Christ, laquelle seule a esté figurée par les Prestries lévitiques: et pourtant elles ont esté toutes accomplies et finies en icelle, et par ce moyen ont cessé, comme nous avons desjà quelquesfois dit, et l'Epistre aux Hébreux sans nulle glose le tesmoigne ². Et s'ils se délectent si fort des cérémonies mosaïques, que ne font-ils encores des sacrifices de bœufs, de veaux et d'agneaux? Ils retiennent bien encores une grande partie du Tabernacle et de toute la religion judaïque: mais cela leur défaut, qu'ils ne sacrifient point de veaux et de bœufs. Qui est-ce qui ne voit ceste observance d'Onction estre beaucoup plus dangereuse et pernicieuse que la Circoncision, principalement quand elle est conjointe avec une superstition et opinion pharisaïque, de la dignité de

1) Math. XXVIII, 19; Marc XVI, 15; Jean XXI, 15.

2) Actes I, 8.

3) Jean XX, 22.

4) Jean XX, 22.

5) Jean XI, 43.

6) Math. IX, 5; Jean V, 8.

1) Romains., lib. IV, distinet. XXV, cap. VII, et la Canon., dist. XXI, cap. 1.

2) Math. X, 2.

l'œuvre? Les Juifs mettoient une confiance de leur justice en la Circoncision: ceux-ci mettent en l'Onction les grâces spirituelles. Pourtant ils ne se peuvent faire imitateurs des Lévités, qu'ils ne soyent apostats de Jésus-Christ, et renoncent à l'office de Pasteurs.

34 Voylà leur belle huile sacrée, qui imprime un caractère qui ne se peut effacer, et qu'ils appellent indélébile. Comme si l'huile ne se pouvoit oster et nettoyer de poudre et de sel: ou, si elle est trop fort entachée, de savon. Mais ce caractère est spirituel. Quelle société a l'huile avec l'âme? Ont-ils oublié ce qu'ils allèguent de saint Augustin? que si on sépare la Parole de l'eau il ne restera plus que l'eau: car c'est par la Parole qu'elle est faite Sacrement¹. Quelle Parole montreront-ils en leur graisse? Sera-ce le commandement qui fut fait à Moïse, d'oindre les fils d'Aaron²? Mais il luy fut pareillement commandé de toutes les robes sacerdotales et autres paremens desquels devoit estre vestu Aaron, et des accoustremens dont ses enfans devoient estre ornez. D'avantage, de tuer un veau, et d'en brusler le sang: de trancher des moutons et les brusler, et de consacrer les oreilles et vestemens d'Aaron et de ses enfans du sang de l'un des moutons, et autres cérémonies innumérables, lesquelles je m'esbahi comment ils ont toutes omises, s'arrestans à la seule Onction. Et s'ils aiment d'estre arrousez, pourquoy plustost d'huile que de sang? Certes ils machinent une chose ingénieuse, de faire une religion à part, composée de Chrestienté, Juifverie, Paganité, comme cousue de plusieurs pièces. Leur Onction doncques est puante, puis qu'elle a faute de sel, c'est-à-dire de la Parole de Dieu. Reste l'imposition des mains, laquelle je confesse bien pouvoir estre nommée Sacrement, quand on en useroit comme il faut en faisant une vraie promotion de ministres légitimes: mais je nie qu'elle ait lieu en ceste farce qu'ils jouent, en ordonnant leurs Prestres; car ils n'ont nul commandement, et ne regardent point à la fin où tend la pro-

messe. Si doncques ils veulent qu'on leur permette le signe, il faut qu'ils l'accomodent à la vérité, pour laquelle il a esté institué ou introduit.

32 Quant à l'ordre des Diacres, nous serions bien d'accord si cest office estoit restitué en sa pureté entière, telle qu'il l'a eue sous les Apostres et en l'Eglise ancienne. Mais les Diacres que nous forgent ces gens-ci, qu'ont-ils de semblable? Je ne parle point des personnes, afin qu'ils ne se complaignent qu'on leur face injure, d'estimer leur doctrine par les vices des hommes: mais je maintien qu'ils font desraisonnablement, de prendre pour leurs Diacres, tels que par leur doctrine ils nous les peignent, tesmoignage de ceux qui furent ordonnez par l'Eglise apostolique. Ils disent qu'il appartient à leurs Diacres d'assister aux Prestres, et de ministrer en tout ce qui est requis aux Sacremens, comme au Baptisme et au Chresme: de mettre le vin dedans le calice, et le pain en la patène, d'ordonner bien l'autel, porter la croix, lire l'Evangile et l'Epistre au peuple. Y a-il en tout cela un seul mot du vray office des Diacres? Maintenant oyons comme ils font leur institution? L'Evesque seul pose la main sur le Diacre qu'il ordonne, il luy colloque sur l'espaule gauche l'estolle, afin qu'il entende qu'il a prins le joug léger de Dieu, pour assujétir à la crainte de Dieu tout ce qui appartient au costé gauche: il luy baille un texte d'Evangile, afin qu'il s'en cognoisse estre proclamateur. Qu'est-ce qu'appartiennent toutes ces choses aux Diacres? Car ils ne font autre chose que comme si quelqu'un voulant ordonner des Apostres, les commettoit à encenser, parer les images, allumer des cierges, ballier les temples, tendre aux soris, et chasser les chiens. Qui est-ce qui souffriroit que telles manières de gens fussent nommez Apostres, et fussent accompagnez aux Apostres de Christ? Ci-après doncques qu'ils ne nous introduisent point pour Diacres ceux qu'ils n'ordonnent sinon à leurs farces et bastelleries. Ils les appellent aussi Lévités, déduisant leur origine des fils de Lévi. Ce que je leur concéderay, s'ils confessent aussi ce qui est vray, qu'en

¹) DeCRET. I, quest. I, cap. Delect.

²) Ex. XXX, 30.

renonçant Jésus-Christ ils retournent aux cérémonies lévitiqnes, et aux ombres de la Loy mosaïque.

33 Touchant les Sousdiacres, qu'est-il mestier d'en parler? Car comme ainsi soit que jadis ils eussent le soin des pauvres, on leur a attribué je ne sçay quel estat frivole, d'apporter les burettes et le mantil près de l'autel, donner à laver aux Prestres, colloquer sur l'autel le calice et la patène, et choses semblables. Car ce qu'ils disent de recevoir les offrandes, c'est de ce qu'ils engloutissent et dévorent. La cérémonie dont ils usent pour les mettre en possession de leur office, est bien convenable à cela : c'est que l'Evesque leur baille en la main le calice et la patène : l'Archediacre, la burette avec l'eau, et telles manigances de leur fripperie. Ils veulent que nous pensions que le saint Esprit soit enclos en ces badinages : mais à qui est-ce qu'ils le pourront persuader? Pour faire fin, et que nous n'ayons à répéter de plus haut ce qui a esté paravant exposé, ceci pourra satisfaire à ceux qui se rendront dociles et modestes, auxquels ce livre est adressé : c'est qu'il n'y a nul Sacrement, sinon où apparoist une cérémonie conjointe avec la promesse : ou plus tost, sinon où la promesse reluit en la cérémonie. Yci on ne voit une seule syllabe de promesse spéciale. En vain doncques on y chercheroit cérémonie, pour confermer la promesse. Derechef, on n'y voit cérémonie aucune ordonnée de Dieu : il n'y peut doncques avoir Sacrement.

Du Mariage.

34 Le dernier Sacrement qu'ils content, est Mariage : lequel comme chacun confesse avoir esté institué de Dieu, aussi d'autre part nul n'avoit apperceu que ce fust un Sacrement, jusques au temps du Pape Grégoire. Et qui eust esté l'homme de sens rassis qui s'en fust advisé? C'est certes une ordonnance de Dieu bonne et sainte. Aussi sont bien les mestiers de laboureurs, maçons, cordonniers et barbiers : qui toutesfois ne sont pas Sacremens. Car cela n'est pas seulement requis au Sacrement, que ce

soit une œuvre de Dieu : mais il faut que ce soit une cérémonie extérieure ordonnée de Dieu, pour confermer quelque promesse. Qu'il n'y ait rien tel au mariage, les enfans mesmes en pourront juger. Mais ils disent que c'est un signe de chose sacrée : c'est-à-dire, de la conjunction spirituelle de Christ avec l'Eglise. Si par ce mot de Signe, ils entendent une marque ou enseigne qui nous ait esté proposée de Dieu pour soutenir nostre foy, ils n'approchent point du but. S'ils entendent simplement un signe, ce qui est produit pour similitude, je monstreray comment ils arguent subtilement. Saint Paul dit, Comme une estoille diffère de l'autre en clarté : ainsi sera la résurrection des morts ¹. Voylà un Sacrement. Christ dit, Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénévé. En voylà un autre. Derechef, Le royaume des cieux est semblable au levain ². Voylà un troisième. Isaïe dit, Le Seigneur conduira son troupeau comme un pasteur ³. Voylà le quart. En un autre passage, Le Seigneur sortira comme un Géant ⁴. Voylà le cinquième. Et quand en seroit la fin? Il n'y auroit rien qui selon ceste raison ne fust Sacrement. Autant qu'il y auroit de similitudes et paraboles en l'Ecriture, autant y auroit-il de Sacremens. Et mesmes l'arrecin sera ainsi Sacrement : d'autant qu'il est escrit, Le jour du Seigneur sera comme un larron ⁵. Qui pourroit endurer ces Sophistes babillans si follement? Je confesse bien que toutes les fois que nous voyons quelque vigne, il est trèsbon de réduire en mémoire ce que dit nostre Seigneur : Je suis la vigne, vous estes les ceps, mon Père en est le laboureur ⁶. Quand un berger se présente devant nous, qu'il est bon de nous souvenir de la Parole de Christ, quand il dit, Je suis le bon berger : mes brebis escoutent ma Parole ⁷. Mais si quelqu'un venoit à faire des Sacremens de telles similitudes, il le faudroit envoyer au médecin.

35 Toutesfois ils allèguent les paroles

1) 1 Cor. XV, 41.

2) Is. XL, 11.

3) 1 Thess. V, 2.

7) Jean X, 11, 27

2) Math. XIII, 32, 33.

4) Is. XLII, 12.

6) Jean XV, 1.

de saint Paul, auxquelles ils disent que le nom de Sacrement est attribué à Mariage. Les paroles sont, Qui aime sa femme, il s'aime soy-mesme. Nul jamais n'a eu sa chair en haine : mais il la nourrit et entretient comme Christ l'Eglise. Car nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os : pour ceste cause l'homme laissera son père et sa mère, et sera conjoint avec sa femme, et seront deux en une chair. Ce sacrement est grand : je di en Christ et en son Eglise¹. Mais de traiter en ceste façon les Escritures, c'est confondre le ciel avec la terre. Saint Paul pour monstrier aux maris quelle amitié singulière ils doyvent porter à leurs femmes, leur propose Christ pour exemple, Car comme iceluy a espandu tous les trésors de douceur envers l'Eglise, à laquelle il s'estoit conjoint, il faut qu'un chacun se maintienne en telle affection avec sa femme. Il s'ensuyt après, Qui aime sa femme s'aime soy-mesme, comme Christ a aimé son Eglise. Or pour déclarer comment Christ a aimé l'Eglise comme soy-mesme, voire plustost comment il s'est fait un avec l'Eglise son épouse, il tire à luy ce que Moysé récite avoir esté dit par Adam. Car quand nostre Seigneur eut amené Eve devant Adam, laquelle il savoit bien avoir esté formée de sa coste, il dit, Ceste-ci est os de mes os, et chair de ma chair². Saint Paul tesmoigne que tout cela a esté accompli en Christ et en nous, quand il nous appelle membres de son corps, de sa chair, de ses os, ou plustost une chair avec luy. A la fin il conclut par une exclamation, disant, C'est un grand mystère. Et afin que nul ne s'abusast à l'ambiguïté, expressément il met qu'il n'entend pas de la compagnie charnelle de l'homme et de la femme, mais du mariage spirituel de Christ et son Eglise. Et vrayement c'est un grand secret et mystère que Christ a souffert qu'une coste luy fust ostée, dont nous fussions formez : c'est-à-dire, que comme ainsi fust qu'il fust fort, il a voulu estre foible, afin que de sa vertu nous fussions

corroborez : tellement que nous ne vivions pas seulement, mais qu'il vive en nous.

36 Ils ont esté trompez du mot de Sacrement qui est en la translation commune. Mais estoit-ce raison que toute l'Eglise portast la peine de leur ignorance? Saint Paul avoit usé du nom de Mystère, qui signifie Secret : lequel combien que le translateur peust exposer Secret, ou bien le laisser en son entier, veu qu'il est assez accoustumé entre les Latins, il l'a mieux aimé exposer par Sacrement : non pas toutesfois en autre sens que saint Paul avoit dit en Grec, Mystère. Qu'ils voient maintenant crier contre la cognoissance des langues, par l'ignorance desquelles ils s'abusent en une chose si facile et si manifeste. Mais pourquoy en ce lieu s'arrestent-ils tant en ce mot de Sacrement, et quand bon leur semble ils le laissent légèrement passer, sans y prendre garde? Car le translateur l'a aussi bien mis en l'Epistre première à Timothée³, et en ceste mesme Epistre aux Ephésiens plusieurs fois⁴, non en autre signification par tout, que pour Mystère. Encores qu'on leur pardonne ceste faute, si faloit-il toutesfois qu'en leur mensonge ils eussent bonne mémoire, pour ne se point contredire. Maintenant après avoir orné le Mariage du titre de Sacrement, l'appeller immondicité, pollution et souilleure charnelle, quelle inconstance et légèreté est-ce? Quelle absurdité est-ce d'interdire aux Prestres un Sacrement? S'ils nient qu'ils leur défendent le Sacrement, mais la volupté de l'acte charnel, si n'eschappent-ils pas encores ainsi. Car ils enseignent que l'acte charnel est Sacrement, et que par iceluy est figurée l'union laquelle nous avons avec Christ en conformité de nature, d'autant que l'homme et la femme ne sont pas faits une chair, sinon en conjonction charnelle. Combien qu'aucuns d'eux ayent yci trouvé deux Sacramens, l'un de Dieu et de l'âme, au fiancé et en la fiancée : l'autre de Christ et l'Eglise, au mari et en la femme. Quoy qu'il en soit, néanmoins selon leur dire l'acte

1) Ephés. V, 28-32.

2) Gen. II, 22.

3) 1 Tim. III, 9.

4) Ephés. I, 9.

charnel est Sacrement : duquel il n'estoit licite forclorre un Chrestien, s'ils ne veulent dire que les sacemens des Chrestiens conviennent si mal, qu'ils ne puissent consister ensemble. Il y a encores un autre inconvenient en leur doctrine. Car ils afferment qu'au Sacrement est conférée la grâce du saint Esprit : et ils confessent l'acte charnel estre Sacrement, auquel toutesfois ils nient que le saint Esprit assiste¹.

37 Et pour ne point tromper l'Eglise en une chose seulement, quelle multitude d'erreurs, de mensonges, de déceptions, de meschancetez ont-ils conjoincts à cest erreur? Tellement qu'on pourroit dire qu'en faisant du mariage un Sacrement, ils n'ont fait autre chose que chercher une cachette de toutes abominations. Car quand ils ont eu une fois gagné ce point, ils ont tiré par-devers eux la cognoissance des causes matrimoniales, d'autant que c'estoit chose sacrée, à laquelle ne devoient toucher les juges laïcs. D'avantage, ils ont ordonné loix pour confermer leur tyrannie : mais lesquelles sont en partie meschantes contre Dieu, en partie injustes contre les hommes : comme sont celles qui s'ensuyvent, Que les mariages faits entre les jeunes personnes, qui sont sous la puissance de

leurs parens, sans le consentement de leurs dits parens, demeurent fermes et immuables. Qu'il ne soit licite de contracter mariages entre cousins et cousines, jusques au septième degré (car ce qui leur est le quatrième, selon la vraye intelligence du droict, est le septième) et que ceux qui auront esté contractez, soyent cassez et rompus. Derechef, ils forgent des degrez à leur poste, contre les loix de toutes nations, et l'ordonnance mesme de Moyse¹. Qu'il ne soit pas licite à un homme qui aura répudié sa femme adultère, d'en prendre une autre. Que les parens spirituels, comme compères et commères, ne puissent contracter mariage ensemble. Qu'on ne célèbre nulles nopces depuis la Septuagésime jusques aux octaves de Pasques : ne trois sepmaines devant la nativité de saint Jehan (pour lesquelles maintenant ils prennent celles de la Pentecoste, et les deux précédentes) ne depuis l'Advent jusques aux Rois : et autres semblables infinies, lesquelles il seroit long de raconter. En somme, il faut eschapper de leur boue, en laquelle nous avons plus longuement arresté que je ne voudroye : toutesfois je pense avoir prouffité quelque chose en decouvrant en partie la bestise de ces asnes.

CHAPITRE XX.

Du gouvernement civil.

1 Puis qu'ainsi est que nous avons constitué deux régimes en l'homme, et qu'avons desjà assez parlé du premier qui réside en l'âme, ou en l'homme intérieur, et concerne la vie éternelle, ce lieu-ci requiert que nous déclarions aussi bien le second, lequel appartient à ordonner seulement une justice civile, et réformer les mœurs extérieures. Car combien que cest argument semble estre eslongué de la Théologie et doctrine de

la foy, que je traite, toutesfois la procédure monstrera que c'est à bon droict que je l'y conjoin. Et sur tout pource qu'aujourd'huy il y a des gens forcenez et barbares, qui voudroyent renverser toutes polices, combien qu'elles soyent establies de Dieu. D'autre part, les flatteurs des Princes, magnifians sans fin et mesure la puissance d'iceux, les font quasi joster contre Dieu. Ainsi qui n'iroit au-devant pour rembarrer ces deux vices, toute la pureté de la foy seroit confuse. D'avantage, ce nous est

¹ *Senct.*, lib. IV, dist. XVII, cap. IV, et in Decret. XVII, quæst. II, cap. Cum Societas; *Glossæ*, cap. Lex divina; *Ibidem* Decret. : *Senct.*, lib. IV, distinct. XXXIII, cap. II, et in Decret. XXXII, quæst. II, cap. Quicquid.

¹ Lévit. XVIII, 6

une chose bien utile pour estre édifiée en la crainte de Dieu, de sçavoir quelle a esté son humanité de prouvoir si bien au genre humain, afin que nous soyons tant plus incitez à le servir, pour testifier que nous ne sommes point ingrats ne mesconnoissans. Premièrement, devant qu'entrer plus avant en ceste matière, il nous faut souvenir de la distinction ci-dessus mise, afin qu'il ne nous advienne ce qui advient communément à plusieurs, c'est de confondre inconsidérément ces deux choses, lesquelles sont du tout diverses. Car iceux, quand ils oyent une liberté estre promise en l'Evangile, laquelle ne reconnoist Roy ne maistre entre les hommes, mais se tient à un seul Christ, ne peuvent comprendre quel est le fruit de leur liberté, ce pendant qu'ils voyent quelque puissance eslevée par-dessus eux. Pourtant ils ne pensent pas que la chose puisse bien aller, si tout le monde n'est converty en une nouvelle forme, en laquelle il n'y ait ne Jugement, ne loix, ne magistrats, ny autres choses semblables, par lesquelles ils estiment leur liberté estre empeschée. Mais celuy qui sçaura discerner entre le corps et l'âme, entre ceste présente vie transitoire et la vie advenir, qui est éternelle, il entendra pareillement assez clairement que le Royaume spirituel de Christ et l'ordonnance civile sont choses fort distantes l'une de l'autre. Puis doncques que c'est une folie judaïque et de chercher et enclore le règne de Christ sous les élémens de ce monde, nous plustost pensans, comme l'Ecriture apertement nous enseigne, le fruit que nous avons à recevoir de la grâce de Christ estre spirituel, prenons songneusement garde de bien retenir en ses limites ceste liberté, laquelle nous est promise et offerte en iceluy Christ. Car pourquoy est-ce que l'Apôstre mesme, qui nous commande de nous tenir fermes, et ne nous assujétir au joug de servitude¹, en un autre passage enseigne les serviteurs de ne se soucier de quel estat ils soyent, sinon que la liberté spirituelle peust trèsbien consister avec servitude civile²? Auquel sens

pareillement faut prendre les autres sentences de luy qui s'ensuyvent, Qu'au règne de Dieu il n'y a ne Juif ne Grec, ne masle ne femelle, ne serf ne libre. Item, il n'y a ne Juif ne Grec, ne Circoncision ny incirconcision, barbare ne Scythien: mais Christ est tout en tous³. Par lesquelles sentences il signifie qu'il est indifférent de quelle condition nous soyons entre les hommes, ou de quelle nation nous tenions les loix, veu que le royaume de Christ n'est nullement situé en toutes ces choses.

2 Toutesfois ceste distinction ne tend point à ceste fin, que nous réputions la police pour une chose pollue et n'appartenant rien aux Chrétiens. Il est bien vray que les fantastiques, qui ne cherchent qu'une licence desbridée, ont aujourd'huy ceste manière de parler: c'est asçavoir, que puis que nous sommes morts par Christ aux élémens de ce monde, et translatez au Royaume de Dieu entre les célestes, c'est une chose trop vile pour nous et indigne de nostre excellence, de nous occuper à ces sollicitudes immondes et profanes, concernantes les négoces de ce monde, desquels les Chrétiens doyvent estre du tout eslongnez et estranges. De quoy servent les loix, disent-ils, sans plaidoyers et jugemens? et de quoy appartiennent les plaidoyers à l'homme chrétien. Et mesmes s'il n'est pas licite d'occire, à quel propos aurons nous loix et jugemens? Mais comme nous avons naguères adverty ceste espèce de régime estre différente au règne spirituel et intérieur de Christ: aussi il nous faut sçavoir d'autre part qu'elle n'y répugne nullement, Car iceluy règne spirituel commence desjà sur la terre en nous quelque goust du Royaume céleste, et en ceste vie mortelle et transitoire quelque goust de la béatitude immortelle et incorruptible: mais le but de ce régime temporel, est de nourrir et entretenir le service extérieur de Dieu: la pure doctrine et religion, garder l'estat de l'Eglise en son entier, nous former à toute équité requise à la compagnie des hommes pour le temps qu'avons à vivre entre

¹ Gal. V, 1.

² 1 Cor. VII, 21; Col. III, 22.

³ Gal. III, 28; Col. III, 11.

eux, d'instituer nos mœurs à une justice civile, de nous accorder les uns avec les autres, d'entretenir et conserver une paix et tranquillité commune. Toutes les-quelles choses je confesse estre superflues, si le règne de Dieu, ainsi qu'il est maintenant en nous, esteint ceste présente vie. Mais si la volonté du Seigneur est telle, que nous cheminions sur terre ce pendant que nous aspirons à nostre vray pays, d'avantage, si telles aides sont nécessaires à nostre voyage, ceux qui les veulent séparer de l'homme, luy ostent sa nature humaine. Car touchant ce qu'ils allèguent, qu'il y doit avoir en l'Eglise de Dieu une telle perfection, laquelle soit assez suffisante pour toutes loix : ils imaginent follement ceste perfection, laquelle ne se pourroit jamais trouver en la communauté des hommes. Car puis que l'insolence des meschans est si grande, et la mauvaistie tant rebelle, qu'à grand'peine y peut-on mettre ordre par la rigueur des loix, que pouvons-nous attendre d'eux, s'ils se voyent avoir une licence desbridée de mal faire, veu qu'à grand'peine mesmes par force ils s'en peuvent tenir?

3 Mais il y aura ci-après lieu plus opportun de parler de l'utilité de la police. Pour le présent nous voulons seulement donner à entendre, que de la vouloir rejeter, c'est une barbarie inhumaine: puis que la nécessité n'en est moindre entre les hommes, que du pain, de l'eau, du soleil et de l'air: et la dignité en est encores beaucoup plus grande. Car elle n'appartient pas seulement à ce que les hommes mangent, boivent et soyent sustentez en leur vie, combien qu'elle comprend toutes ces choses, quand elle fait qu'ils puissent vivre ensemble: toutesfoiſ elle n'appartient point à ce seulement, mais à ce qu'idolâtrie, blasphèmes contre le nom de Dieu et contre sa vérité, et autres scandales de la religion ne soyent publiquement mis en avant, et semez entre le peuple: à ce que la tranquillité publique ne soit troublée: qu'à chacun soit gardé ce qui est sien: que les hommes communiquent ensemble sans fraude et nuisance: qu'il y ait honnesteté et modestie entre eux: en somme qu'il apparaisse forme publique de religion

entre les Chrestiens, et que l'humanité consiste entre les humains. Et ne doit sembler estrange que je remets maintenant à la police la charge de bien ordonner la religion, laquelle charge il semble que j'aye ostée ci-dessus hors de la puissance des hommes. Car je ne permets yci aux hommes de forger loix à leur plaisir touchant la religion et la manière d'honorer Dieu, non plus que je faisoye par ci-devant: combien que j'approuve une ordonnance civile, laquelle prend garde que la vraye religion qui est contenue en la Loy de Dieu, ne soit publiquement violée et pollue par une licence impunie. Mais si nous traittons particulièrement chacune partie du gouvernement civil, cest ordre aidera aux lecteurs pour entendre quel jugement il en faut avoir en général. Or il y a trois parties. La première est le Magistrat, qui est le gardien et conservateur des loix. La seconde est la loy, selon laquelle domine le Magistrat. La troisième est le peuple, qui doit estre gouverné par les loix, et obéir au Magistrat. Voyons doncques premièrement de l'estat du Magistrat: asçavoir si c'est une vocation légitime et approuvée de Dieu, quel est le devoir de son office, et jusqu'où s'estend sa puissance. Secondement, de quelles loix doit estre gouvernée une police chrestienne. Finalement, en quelle sorte se peut le peuple aider des loix, et quelle obéissance il doit à son supérieur.

4 Touchant l'estat des Magistrats, nostre Seigneur n'a pas seulement testifié qu'il est acceptable devant soy, mais qui plus est, en l'ornant de tiltres honorables, il nous en a singulièrement recommandé la dignité. Et pour le démontrer en brief, ce que tous ceux qui sont constituez en prééminence sont appelez Dieux¹, est un tiltre qu'il ne faut pas estimer de légère importance: par lequel il est démontré qu'ils ont commandement de Dieu, qu'ils sont autorisez de luy, et que du tout ils représentent sa personne, estans aucunement ses vicaires. Et cela n'est pas une glose de ma teste, mais l'interprétation mesme de

1) Ex. XIII, 8; Ps. LXXXII 1, 6.

Christ : Si l'Ecriture, dit-il, a appelé Dieux, ceux auxquels la Parole de Dieu s'adressoit ¹. Et qu'est-ce là autre chose, sinon qu'ils ont charge et commission de Dieu, pour luy servir en leur office : et (comme disoyent Moïse et Josaphat à leurs juges qu'ils ordonnoient sur chacune cité de Juda) ² pour exercer justice, non au nom des hommes, mais au nom de Dieu ? A ce mesme propos appartient ce que dit la Sapience de Dieu par la bouche de Solomon, que c'est de son œuvre que les Rois règnent et que les Conseillers font justice, que les Princes s'entretiennent en leur domination, et que les Juges de la terre sont équitables ³. Cela vaut autant comme qui diroit qu'il n'advient point par la perversité des hommes, que les Rois et autres supérieurs obtiennent leur puissance sur la terre : mais que cela vient de la providence et sainte ordonnance de Dieu, auquel il plaist de conduire en ceste sorte le gouvernement des hommes. Ce que saint Paul évidemment démontre, quand il nombre les prééminences entre les dons de Dieu, lesquels estans diversement distribuez aux hommes, se doyvent employer à l'édification de l'Eglise ⁴. Car combien qu'en ce lieu-là il parle de l'assemblée des Anciens, qui estoient ordonnez en l'Eglise primitive pour présider sur la discipline publique, lequel office il appelle en l'Epistre aux Corinthiens, Gouvernement ⁵ : toutesfois puis que nous voyons la puissance civile revenir à une mesme fin, il n'y a nulle doute qu'il ne nous recommande toute espèce de juste prééminence. Et il le démontre, encores plus clairement où il entre en propre disputation de ceste matière. Car il enseigne que toute telle puissance est ordonnance de Dieu, et qu'il n'y en a nulles qui ne soyent establies de luy. Derechef, que les Princes sont ministres de Dieu pour honorer ceux qui font bien, et prendre la vengeance de son ire contre ceux qui font mal ⁶. Yci pareillement se doyvent rapporter les exemples des saints personnages, desquels les uns ont obtenu

royaumes, comme David, Josias, Ezéchias : les autres gouvernemens et grands Estats sous les Rois, comme Joseph et Daniel : les autres la conduite d'un peuple libre, comme Moïse, Josué et les Juges : desquels nous cognoissons l'estat avoir esté acceptable à Dieu, comme il l'a déclaré. Parquoy on ne doit aucunement douter que supériorité civile ne soit une vocation non-seulement sainte et légitime devant Dieu, mais aussi très-sacree et honorable entre toutes les autres.

5 Ceux qui voudroyent que les hommes vesquissent pesle-mesle comme rais en paille, répliquent, encore que jadis il y eust eu des Rois et gouverneurs sur le peuple des Juifs qui estoit rude, toutesfois que ce n'est pas chose aujourd'huy convenable à la perfection que Jésus-Christ nous a apportée en son Evangile, d'estre ainsi tenus en servitude. En quoy non-seulement ils descouvrent leur bestise, mais aussi leur orgueil diabolique, en se vantant de perfection, de laquelle ils ne scauroient montrer la centième partie. Mais quand ils seroyent les plus parfaits qu'on scauroit dire, la réfutation en est bien aisée. Car David après avoir exhorté les Rois et Princes à baiser le Fils de Dieu en signe d'hommage ¹, ne leur commande pas de quitter leur estat pour se faire personnes privées : mais d'assujettir leur autorité, et le pouvoir qu'ils obtiennent à nostre Seigneur Jésus, afin qu'il ait luy seul prééminence sur tous. Pareillement Isaïe en promettant que les Rois seront nourriciers de l'Eglise, et les Roynes nourrices ², ne les dégrade pas de leur honneur, mais plustost il les établit avec tiltre honorable, patrons et protecteurs des fideles serviteurs de Dieu. Car ceste prophétie-là appartient à la venue de nostre Seigneur Jésus. Je laisse de propos délibéré beaucoup d'autres tesmoignages qui se présenteront çà et là aux lecteurs, et sur tout aux Pseaumes. Mais il y a un lieu notable par-dessus tous en saint Paul, où admonestant Timothée de faire prières publiques pour les Rois il adjoustequant et quant ceste raison, Afin que nous vi-

1) Jean X, 26.

2) Prov. VIII, 15, 16.

3) 1 Cor. XII, 28.

4) Deut. I, 16 : 2 Chron. XIX, 6.

5) Rom. XII, 6.

6) Rom. XIII, 1, 4.

1) Ps. II, 12.

2) Is. XLIX, 22.

vions paisiblement sous eux, en toute crainte de Dieu et honnêteté¹. Par lesquels mots il appert qu'il les fait tuteurs ou gardiens de l'estat de l'Eglise.

6 A quoy les Magistrats doyvent bien penser continuellement : veu que ceste considération leur peut estre un bon aiguillon pour les picquer à faire leur devoir, et leur peut apporter une merveilleuse consolation, pour leur faire prendre en patience les difficultés et fascheries qu'ils ont à porter en leur office. Car à combien grande intégrité, prudence, clémence, modération et innocence se doyvent-ils ranger et reigler, quand ils se cognoissent estre ordonnez ministres de la justice divine? En quelle confiance oseront-ils donner entrée à quelque iniquité en leur siège, lequel ils entendront estre le throne de Dieu vivant? En quelle hardiesse prononceront-ils sentence injuste de leur bouche, laquelle ils cognoistront estre destinée pour estre organe de la vérité de Dieu? En quelle conscience signeront-ils quelque mauvaise ordonnance de leur main, laquelle ils scauront estre ordonnée pour escrire les arrests de Dieu? En somme, s'ils se souviennent qu'ils sont vicaires de Dieu, ils ont à s'employer de toute leur estude, et mettre tout leur soin de représenter aux hommes en tout leur fait, comme une image de la Providence, sauvegarde, bonté, douceur et justice de Dieu. D'avantage, ils ont à se mettre tousjours devant les yeux, que si tous ceux qui besongnent laschement en l'œuvre de Dieu sont maudits², quand il est question de faire sa vengeance, par plus forte raison ceux-là sont maudits, qui en si juste vocation versent desloyaument. Pourtant Moïse et Josaphat, voulans exhorter leurs Juges à faire leur devoir, n'ont rien peu trouver pour mieux esmouvoir leur cœur, que ce que nous avons récté ci-dessus : c'est asçavoir, Voyez que vous ferez : car vous n'exercez point justice au nom des hommes, mais au nom de Dieu, lequel vous assiste aux jugemens. Maintenant doncques la crainte de Dieu soit sur vous, et regardez de faire comme il

appartient : car il n'y a point de perversité envers le Seigneur nostre Dieu¹. Et en un autre lieu il est dit, que Dieu s'est assis en la compagnie des dieux : et qu'au milieu des dieux il fait jugement². Ce qui doit bien toucher les cœurs des supérieurs. Car par ce ils sont enseignez qu'ils sont comme lieutenans de Dieu, auquel ils auront à rendre conte de leur charge. Et à bon droict les doit bien picquer cest advertissement : car s'ils font quelque faute, ils ne font pas seulement injure aux hommes, lesquels ils tormentent injustement, mais aussi à Dieu, duquel ils polluent les sacrez jugemens. Derechef, ils ont à se consoler trèsamplement, en considérant que leur vocation n'est pas chose profane ny estrange d'un serviteur de Dieu : mais une charge trèsainte, veu qu'ils font mesmes et exécutent l'office de Dieu.

7 Au contraire, ceux qui ne se tiennent pas contens de tant de tesmoignages de l'Ecriture, qu'ils ne blasment encores ceste sainte vocation comme chose du tout contraire à la religion et piété chrestienne, que font-ils autre chose que brocarder Dieu mesme, sur lequel chéent tous les reproches qu'on fait à son ministère? Et certes telle manière de gens ne réprouvent point les supérieurs, à ce qu'ils ne règnent sur eux, mais du tout ils rejettent Dieu. Car si ce qui fut dit par nostre Seigneur du peuple d'Israël, est véritable : c'est qu'ils ne pouvoient souffrir qu'il régnast sur eux, pourtant qu'ils avoyent rejeté la domination de Samuel³ : pourquoy ne sera-il aujourd'huy aussi bien dit de ceux qui prenent licence de mesdire contre toutes les prééminences ordonnées de Dieu? Mais ils objectent que nostre Seigneur défend à tous Chrestiens de ne s'entremettre de royaume ou supérioritez, en ce qu'il dit à ses disciples, que les Rois des gens dominent sur icelles : mais qu'il n'est pas ainsi entre eux, où il faut que celui qui est le premier, soit fait le plus petit⁴. O les bons exposeurs! Une contention s'estoit eslevée entre les Apostres, lequel seroit entre

1) Deut. I, 16 ; 2 Chron. XIX, 6.

2) Ps. LXXXII, 1 : Is. III, 14.

3) 1 Sam. VIII, 7.

4) Luc XXII, 26, 26.

1) 1 Tim. II, 2.

2) Jér. XLVIII, 10.

eux estimé de plus grande dignité. Notre Seigneur pour réprimer ceste vaine ambition, déclare que leur ministère n'est pas semblable aux royaumes, auxquels un précède comme chef sur tous les autres. Qu'est-ce, je vous prie, que ceste comparaison diminue de la dignité des Rois : et mesmes que prouve-elle du tout, sinon que l'estat royal n'est pas ministère apostolique ? D'avantage, combien qu'il y ait diverses formes et espèces de supérieurs : toutesfois ils ne diffèrent rien en ce point, que nous ne les devions tous recevoir pour ministres ordonnez de Dieu. Car saint Paul a compris toutes lesdites espèces quand il a dit qu'il n'y a nulle puissance que de Dieu¹. Et celle qui est la moins plaisante aux hommes, est recommandée singulièrement par-dessus toutes les autres : c'est asçavoir la seigneurie et domination d'un seul homme, laquelle pourtant qu'elle emporte avec soy une servitude commune de tous, excepté celui seul au plaisir duquel elle assujettit tous les autres, elle n'a jamais esté agréable à toutes gens d'excellent et haut esprit. Mais l'Ecriture d'autre part, pour obvier à ceste malignité des jugemens humains, affirme nommément que cela se fait par la providence de la sapience divine, que les Rois règnent² : et en spécial commande d'honorer les Rois³.

8 Et certes c'est vaine occupation aux hommes privez : lesquels n'ont nulle autorité d'ordonner les choses publiques, de disputer quel est le meilleur estat de police. Et outre c'est une témérité d'en déterminer simplement, veu que le principal gist en circonstances. Et encores quand on compareroit les polices ensemble sans leurs circonstances, il ne seroit pas facile à discerner laquelle seroit la plus utile : tellement elles sont quasi égales chacune en son pris. On conte trois espèces de régime civil : c'est asçavoir, Monarchie, qui est la domination d'un seul, soit qu'on le nomme Roi, ou Duc, ou autrement : Aristocratie, qui est une domination gouvernée par les principaux et gens d'apparence : et Démocratie,

qui est une domination populaire, en laquelle chacun du peuple a puissance. Il est bien vray qu'un Roy ou autre à qui appartient la domination, aisément décline à estre tyran. Mais il est autant facile quand les gens d'apparence ont la supériorité, qu'ils conspirent à eslever une domination inique : et encores il est beaucoup plus facile, où le populaire a autorité, qu'il esmeuve sédition. Vray est que si on fait comparaison des trois espèces de gouvernemens que j'ay récitées, que la prééminence de ceux qui gouverneront tenans le peuple en liberté, sera plus à priser : non point de soy, mais pource qu'il n'advient pas souvent, et est quasi miracle, que les Rois se modèrent si bien, que leur volonté ne se fourvoye jamais d'équité et droiciture. D'autre part, c'est chose fort rare qu'ils soyent munis de telle prudence et vivacité d'esprit, que chacun voye ce qui est bon et utile. Parquoy le vice, au défaut des hommes, est cause que l'espèce de supériorité la plus passable et la plus seure, est que plusieurs gouvernent, aidans les uns aux autres, et s'avertissans de leur office, et si quelqu'un s'eslève trop haut, que les autres luy soyent comme censeurs et maistres. Car cela a tousjours esté approuvé par expérience : et Dieu aussi l'a confirmé par son autorité, quand il a ordonné qu'elle eust lieu au peuple d'Israël, du temps qu'il l'a voulu tenir en la meilleure condition qu'il estoit possible, jusques à ce qu'il produisist l'image de nostre Seigneur Jésus en David. Et de faict, comme le meilleur estat de gouvernement est cestuy-là, où il y a une liberté bien tempérée et pour durer longuement : aussi je confesse que ceux qui peuvent estre en telle condition sont bien heureux, et di qu'ils ne font que leur devoir, s'ils s'employent constamment à s'y maintenir. Mesmes les gouverneurs d'un peuple libre doyvent appliquer toute leur estude à cela, que la franchise du peuple, de laquelle ils sont protecteurs, ne s'amoindrisse aucunement entre leurs mains. Que s'ils sont nonchalans à la conserver, ou souffrent qu'elle s'en aille en décadence, ils sont traistres et desloyaux. Mais si ceux qui par la volonté de Dieu

1) Rom. XIII, 1.
2) 1 Pierre II, 17.

3) Prov. VIII, 15.

vivent sous des Princes, et sont leurs sujets naturels, transfèrent cela à eux, pour estre tentez de faire quelque révolte ou changement, ce sera non-seulement une folle spéculation et inutile, mais aussi meschante et pernicieuse. Outreplus, si nous ne fichons pas seulement nos yeux sur une ville, mais que nous regardions et considérons ensemblement tout le monde, ou bien que nous jettions la veue sur divers pays, certainement nous trouverons que cela ne s'est point fait sans la providence de Dieu, que diverses régions fussent gouvernées par diverses manières de police. Car comme les éléments ne se peuvent entretenir sinon par une proportion et température inégale: aussi les polices ne se peuvent pas bien entretenir sinon par certaine inégalité. Combien qu'il ne soit ja mestier de remonstrer toutes choses à ceux ausquels la volonté de Dieu est suffisante pour toute raison. Car si c'est son plaisir de constituer Rois sur les royaumes, et sur les peuples libres autres supérieurs quelconques: c'est à nous à faire de nous rendre sujets et obéissans à quelconques supérieurs qui domineront au lieu où nous vivrons.

9 Or maintenant, il nous faut brièvement déclarer quel est l'office des Magistrats, selon qu'il est escrit par la Parole de Dieu, et en quelle chose il gist. Or si l'Ecriture n'enseignoit qu'il appartient et s'étend à toutes les deux tables de la Loy, nous le pourrions apprendre des escrivains profanes: car n'y a nul d'entre eux ayant à traiter de l'office des Magistrats, de faire des loix: et ordonner la police, qui n'ait commencé par la religion et par le service de Dieu. Et par cela tous ont confessé qu'il ne se peut establir heureusement aucun régime en ce monde, qu'on ne prouve devant tout à ce point, que Dieu soit honoré: et que les loix qui laissent derrière l'honneur de Dieu pour seulement procurer le bien des hommes, mettent la charrue devant les bœufs. Puis doncques que la religion a tenu le premier et souverain degré entre les Philosophes, et que cela a esté observé tousjours entre les peuples d'un commun accord, les Princes et

Magistrats chrestiens doyyent bien avoir honte de leur brutalité, s'ils ne s'adonnent songneusement à ceste estude. Et desjà nous avons monstré que ceste charge leur est spécialement commise de Dieu. Comme c'est bien raison, puis qu'ils sont ses vicaires et officiers, et qu'ils dominent par sa grâce, qu'aussi ils s'employent à maintenir son honneur. Et les bons Rois que Dieu a choisis entre les autres, sont notamment louez de ceste vertu en l'Ecriture, d'avoir remis au-dessus le service de Dieu, quand il estoit corrompu ou dissipé: ou bien d'avoir eu le soin que la vraye religion florist et demeurast en son entier. Au contraire l'histoire sainte, entre les inconveniens qu'apporte le défaut d'un bon gouvernement, dit que les superstitions avoyent la vogue, pource qu'il n'y avoit point de Roy en Israël; et que chacun faisoit ce qu'il luy sembloit¹. Dont il est aisé de redarguer la folie de ceux qui voudroyent que les Magistrats, mettans Dieu et la religion sous le pied, ne se meslassent que de faire droict aux hommes. Comme si Dieu avoit ordonné des supérieurs en son nom pour décider les différens et procès des biens terriens, et qu'il eust mis en oubli le principal, asçavoir qu'il soit deument servy selon la reigle de sa Loy. Mais l'appétit et convoitise de tout innover, changer et remuer sans estre reprins, pousse tels esprits meutins et volages, de faire, s'il leur estoit possible, qu'il n'y eust nul juge au monde pour les tenir en bride. Quant à la seconde Table, Jérémie admoneste les Rois de faire jugement et justice: de délivrer celui qui est opprimé par force, de la main du calomniateur: de ne contrister point les estrangers, vefves et orphelins: de ne faire injure aucune: de ne point espandre le sang innocent². A quoy s'accorde l'exhortation conforme au Psaume LXXXII, de faire droict au povre et indigent, d'absoudre les povres et diseteux, et retirer les débiles et les povres de la main de l'oppresser³. Derechef Moyse commande aux gouverneurs, lesquels il avoit mis en sa

1) Jug. XXI, 26.

2) Ps. LXXXII, 3, 4.

3) Jér. XXI, 12; XXII, 9.

place, d'ouyr la cause de leurs frères, de faire justice à celui qui la demanderoit¹ : tant contre son frère que contre un étranger : de n'avoir point acception de personnes en jugement, mais faire droit tant au petit qu'au grand, et ne décliner point pour crainte des hommes, puis que le jugement est de Dieu. Je laisse ce qui est escrit en un autre lieu : c'est que les Rois ne doyvent multiplier leurs chevaux², ne mettre leur cœur à l'avarice, ne s'eslever orgueilleusement par-dessus leurs prochains : mais doyvent estre tout le temps de leur vie assiduellement à méditer la Loy de Dieu. Item, que les Juges ne doyvent décliner en une partie ny en l'autre, et n'accepter présens aucuns³ : et autres sentences semblables, qu'on lit communément en l'Ecriture. Car ce que j'ay yci entrepris de déclarer l'office des Magistrats, n'est pas tant pour les instruire de ce qu'ils ont à faire, que pour monstrier aux autrès que c'est qu'un Magistrat, et à quelle fin il est ordonné de Dieu. Nous voyons doncques que les Magistrats sont constituez protecteurs et conservateurs de la tranquillité, bonnesteté, innocence et modestie publique⁴ : lesquels se doyvent employer à maintenir le salut et la paix commune de tous. Desquelles vertus David promet d'estre comme patron, quand il sera eslevé au siège royal : asçavoir de ne point dissimuler les forfaits et iniquitez, mais détester les meschans oppresseurs et orgueilleux⁵, et de chercher de tous costez des bons conseillers et fidèles. Or pour tant qu'ils ne se peuvent acquitter de cela, sinon qu'ils défendent les bons contre les injures des mauvais, et qu'ils subvienent et donnent aide à ceux qui sont oppressez : à ceste cause ils sont armez de puissance, pour réprimer et rigoureusement punir les malfaiteurs, par la meschanceté desquels la paix publique est troublée. Car à dire vray, nous voyons par expérience ce que disoit Solon, que toutes les Républiques consistent en deux choses : c'est asçavoir en la rémunération des bons, et en la punition des

mauvais : lesquelles deux choses ostées, toute la discipline des sociétés humaines est dissipée et mise à néant. Car il y en a plusieurs qui n'ont pas grand'cure de bien faire, s'ils ne voyent les vertus estre récompensées par quelque honneur. Et d'autre part, la concupiscence des mauvais ne se peut refréner, s'ils ne voyent la vengeance et punition preste. Et aussi ces deux parties sont comprises au Prophète, en ce qu'il commande aux Rois et autres supérieurs, de faire jugement et justice¹. Justice est, de recevoir les innocens en leur sauvegarde, les maintenir, défendre, soustenir et délivrer. Jugement est, de résister à la hardiesse des meschans, réprimer leurs violences, et punir leurs délits.

40 Mais yci s'esmeut une question haute et difficile : asçavoir s'il est point défendu à tout Chretien d'occir. Car si Dieu par sa Loy le défend, et si le Prophète prédit de l'Eglise de Dieu, qu'icelle on n'affligera point, et ne fera-on mal à aucun², comme peuvent les Magistrats sans offense de piété, espandre sang humain ? Mais d'autre part, si nous entendons que le Magistrat en punissant ne fait rien de soy, ains que seulement il exécute les jugemens mesmes de Dieu, ce scrupule ne nous empeschera pas fort. Vray est que la Loy de Dieu défend d'occir³ : au contraire aussi, afin que les homicides ne demeurent impunis, le souverain Législateur met le glaive en la main de ses ministres, pour en user contre les homicides. Et n'appartient pas aux fidèles d'affliger ne faire nuisance. Mais aussi ce n'est pas faire nuisance, ny affliger, de venger par le mandement de Dieu les afflictions des bons. Pourtant il est facile de conclurre qu'en ceste partie ils ne sont sujets à la loy commune : par laquelle combien que le Seigneur lie les mains de tous les hommes, toutesfoi il ne lie pas sa justice, laquelle il exerce par les mains des Magistrats. Tout ainsi que quand un Prince défend à tous ses sujets de porter baston, ou blesser aucun, il n'empesche pas néanmoins ses officiers d'exécuter la justice, laquelle il

1) Deut. I, 16.

2) Deut. XVII, 16.

3) Deut. XVI, 19.

4) Rom. XIII, 3.

5) Ps. CI, 3.

1) Jér. XXI, 12; XXII, 3. 2) Is. XI, 9; Lev. 24.

3) Ex. XX, 13; Deut. V, 17; Matth. V, 21.

leur a spécialement commise. Je voudroye que nous eussions tousjours ceste considération devant les yeux, qu'en cela il ne se fait rien par la témérité des hommes, mais de l'autorité de Dieu qui le commande ainsi faire, en la conduite de laquelle on ne décline jamais de la droicte voye. Car en considérant cela, nous ne trouverous rien à reprendre en la vengeance publique, sinon que nous vueillions empescher la justice de Dieu, de punir les maléfices. Or s'il ne nous est licite de luy imposer loy, pourquoy calomnions-nous les ministres d'icelle ? Ils ne portent point le glaive sans cause, dit saint Paul : car ils sont ministres de Dieu pour servir à son ire, et prendre vengeance de ceux qui font mal¹. Parquoy si les Princes et autres supérieurs cognoissent qu'il n'y a rien plus agréable à Dieu que leur obéissance, s'ils veulent plaire à Dieu en piété, justice et intégrité, qu'ils s'employent à la correction et punition des pervers. Certainement Moïse estoit esmeu de ceste affection, quand se voyant estre ordonné par la vertu du Seigneur à faire la délivrance de son peuple, il met à mort l'Egyptien². Derechef, quand il punit l'idolâtrie du peuple par la mort de trois mille hommes³. David aussi estoit mené de telle, quand sur la fin de ses jours il commanda à son fils Solomon de tuer Joab et Séméi⁴. Dont aussi en parlant des vertus royales, il met ceste-ci au nombre de raser les meschans de la terre, afin que tous les iniques soyent exterminés de la ville de Dieu⁵. A cela aussi se rapporte la louange qui est donnée à Solomon, Tu as aymé justice, et as hay l'iniquité⁶. Comment l'esprit de Moïse, doux et bénin, se vient-il à enflammer d'une telle cruauté, qu'ayant les mains sanglantes du sang de ses frères, il ne face fin de tuer, jusques à en avoir occis trois mille⁷. Comment David, homme de si grande mansuétude en sa vie, fait-il entre ses derniers soupirs un testament si inhumain, en ordonnant que

son fils ne conduise point jusques au sépulchre la vieillesse de Joab et Séméi en paix¹ ? Mais certes l'un et l'autre, en exécutant la vengeance à eux commise de Dieu, ont par icelle cruauté (si ainsi elle doit estre nommée) sanctifié leurs mains, lesquelles ils eussent souillées en pardonnant. C'est abomination devant les Rois, dit Solomon, de faire iniquité : car un siège royal est confirmé par justice². Derechef, Le Roy qui sied au throne de jugement, jette l'œil sur tous les mauvais³ : c'est asçavoir, pour les punir. Item, Le Roy sage dissipe les meschans, et les tourne sur la roue⁴. Item, Qu'on sépare l'escume de l'argent, et l'orfèvre fera le vaisseau qu'il demande : qu'on oste l'homme pervers de devant la face du Roy, et son throne sera estably en justice⁵. Item, Tant celui qui justifie l'inique, que celui qui condamne le juste, est abominable à Dieu⁶. Item, Celui qui est rebelle attire la calamité sur soy : et le message de mort luy est envoyé⁷. Item, Les peuples et nations maudissent celui qui dit à l'inique, Tu es juste⁸. Or si leur vraye justice est de persécuter les meschans à glaive desgainé, s'ils se veulent abstenir de toute sévérité, et conserver leurs mains nettes de sang, ce pendant que les glaives des meschans sont desgainés à faire meurtres et violences, ils se rendront coupables de grande injustice : tant s'en faut qu'en ce faisant ils soyent loués de justice, ou de bonté. Toutesfois j'enten avec cela, que trop grande et trop aspre rudesse n'y soit meslée, et que le siège d'un juge ne soit pas un gibet déjà dressé. Car je ne suis pas celui qui vueille favoriser à quelque cruauté désordonnée, ou qui vueille dire qu'une bonne et juste sentence se puisse prononcer sans clémence : laquelle tousjours doit avoir lieu au conseil des Rois, et laquelle, comme dit Solomon, est la vraye conservation du throne royal⁹. Et pourtant il n'a pas esté mal dit anciennement de quelqu'un, que c'estoit la principale vertu des

1) Rom. XIII, 4.

2) Ex. XXXII, 27.

3) Ps. CI, 8.

7) Ex. XXXIII, 27.

3) Ex. II, 12; Act. VII, 28.

4) 1 Rois II, 8.

6) Ps. XLV, 6.

1) 1 Rois II, 8, 9, 10.

5) Prov. XX, 8.

6) Prov. XXV, 4, 5.

7) Prov. XVII, 11.

9) Prov. XX, 28.

3) Prov. XVI, 18.

4) Prov. XX, 26.

6) Prov. XVII, 18.

8) Prov. XXIV, 24.

Princes. Mais il faut qu'un Magistrat se donne garde de tous les deux : c'est asçavoir que par sévérité désordonnée il ne navre plus qu'il ne médecine : ou que par folle et superstitieuse affectation de clémence, il ne soit cruel en son humanité, en abandonnant toutes choses par sa facilité, avec le grand détriment de plusieurs. Car ce qui s'ensuyt n'a pas esté autrefois dit sans cause : c'est qu'il fait mauvais vivre sous un Prince, sous lequel rien ne soit permis : mais qu'il fait beaucoup pire sous celuy qui laisse toutes choses en abandon¹.

41 Or pourtant qu'il est quelquesfois nécessaire aux Rois et aux peuples d'entreprendre guerre pour exercer icelle vengeance, nous pouvons de ceste raison pareillement estimer que les guerres tendantes à celle fin, sont légitimes. Car si la puissance leur est baillée pour conserver la tranquillité de leur pais et territoire, pour réprimer les séditions des hommes noiseux et ennemis de paix, pour secourir ceux qui souffrent violence, pour chastier les maléfices, la pourroyent-ils employer à meilleure occasion, qu'à rompre et abatre les efforts de ceux par lesquels tant le repos d'un chacun particulièrement, que la commune tranquillité de tous est troublée, et lesquels séditionneusement font esmeutes, violences, oppressions, et autres maléfices ? S'ils doyvent estre gardes et défenseurs des loix, il appartient qu'ils rompent les efforts de tous ceux par l'injustice desquels la discipline des loix est corrompue. Et mesmes s'ils punissent à bon droict les brigans lesquels n'auront fait tort qu'à peu de personnes, doyvent-ils laisser toute la région estre vexée par briganderies, sans y mettre la main ? Car il ne peut chaloir si celuy qui se jette sur le territoire d'autrui, auquel il n'a nul droict pour y faire pillages et meurtres, soit Roy ou homme de bas estat. Toutes telles manières de gens doyvent estre réputez comme brigans, et punis pour tels. La nature mesme nous enseigne cela, que le devoir des Princes est d'user du glaive, non-seulement pour corriger les fautes des

personnes privées, mais aussi pour la défense des pais à eux commis, si on y fait quelque agression. Pareillement le saint Esprit nous déclare en l'Ecriture, que telles guerres sont légitimes.

42 Si quelqu'un objecte qu'il n'y a nul tesmoignage ny exemple au Nouveau Testament, pour prouver qu'il soit licite aux Chrestiens de faire guerre : premièrement, je respon que la mesme raison qui estoit anciennement, dure encore aujourd'huy : et qu'il n'y a au contraire nulle cause qui empesche les Princes de maintenir leurs sujets. Secondement, je di qu'il ne faut point chercher déclaration de cela en la doctrine des Apostres, veu que leur intention a esté d'enseigner quel est le règne spirituel de Christ, non point d'ordonner les polices terriennes. Finalement, je respon que nous pouvons bien recueillir du Nouveau Testament, que Jésus-Christ par sa venue n'a rien changé en cest endroit. Car si la discipline chrestienne, comme dit saint Augustin, condamnoit toutes guerres, saint Jehan-Baptiste eust donné conseil aux gendarmes qui veindrent à luy pour s'enquérir de leur salut, de jetter les armes bas et renoncer du tout à telle vocation. Or il leur a seulement défendu de ne faire violence, ne tort à personne, et leur a commandé de se contenter de leurs gages. En leur commandant de se contenter de leurs gages, il ne leur a point défendu de guerroyer¹. Mais les Magistrats ont yci à se donner garde de n'obeir tant soit peu à leurs cupiditez. Plustost au contraire, soit qu'ils ayent à faire quelque punition, ils se doyvent abstenir d'ire, de haine, de sévérité trop rigoureuse. Et mesmes, comme dit saint Augustin, pour l'humanité commune ils doyvent avoir compassion de celuy lequel ils punissent pour ses propres maléfices. Soit qu'il fale prendre les armes contre quelques ennemis, c'est-à-dire contre les brigans armez, ils ne doyvent point chercher occasion légère, et mesmes quand l'occasion s'offriroit, ils la doyvent fuir, s'ils ne sont contraints par grande nécessité. Car s'il nous faut en-

1) Apud Dionem.

1) August., epist. V. Ad Marcellinum ; Luc III, 14.

cores beaucoup mieux faire que les Payens n'enseignent, desquels quelqu'un dit, que la guerre ne doit tendre à autre fin qu'à chercher paix : il faut certes essayer tous moyens devant que venir aux armes¹. Brief, en toute effusion de sang les Magistrats ne se doyvent permettre d'estre transportez d'affection particulière : mais doyvent estre menez d'un courage publicque : autrement ils abusent meschamment de leur puissance, laquelle ne leur est pas donnée pour leur prouffit particulier, mais pour en servir aux autres. De ce droict de batailler s'ensuyt que les garnisons, alliances et autres munitions civiles sont aussi licites. J'appelle Garnisons, les gendarmes qui sont disposez par les villes limitrophes, pour la conservation de tout le pays. J'appelle Alliances, les confédérations que font ensemble quelques Princes voisins, afin de s'aider l'un l'autre, s'il advenoit quelque trouble en leur territoire, et de résister en commun aux communs ennemis du genre humain. J'appelle Munitions civiles, toutes provisions qui appartiennent à l'usage de guerre.

13 Il me semble expédient d'adjouster encores ce point pour la fin : c'est que les tributs et impôts lesquels reçoivent les Princes, leur sont revenus légitimes : lesquels néanmoins ils doyvent principalement employer à soustenir les charges de leur estat. Combien qu'aussi ils en puissent licitement user à entretenir assez amplement leur dignité domestique, laquelle est aucunement conjointe avec la majesté de leurs offices. Comme nous voyons que David, Ezéchias, Josias, Josaphat et les autres saints Rois, pareillement Joseph, Daniel ont sans offense de conscience vescu somptueusement du public, selon l'estat où ils estoient colloquez. Et d'avantage nous lisons en Ezéchiel, que grandes possessions par l'ordonnance de Dieu furent assignées aux Rois². Auquel lieu combien qu'il describe le royaume spirituel de Christ, toutesfois il en prend le patron d'un royaume des hommes droict et légitime. Toutesfois il doit d'autre part souvenir aux Princes, que leurs domaines ne sont pas tant reve-

nus privez, que pour appliquer au bien publicque de tout le peuple, comme mesmes saint Paul le tesmoigne³, et pourtant, qu'ils n'en peuvent prodigalement abuser, sans faire injure au public. Ou plustost encores ils doyvent penser que c'est le propre sang du peuple, auquel ne point pardonner, c'est une très cruelle inhumanité. Outreplus, ils doyvent estimer que leurs tailles, impôts, et autres espèces de tributs ne sont sinon subsides de la nécessité publique : desquels grever le povre populaire sans cause, c'est tyrannie et pillage. Ces choses ainsi remonstrées, ne donnent point courage aux Princes de faire despense et largesses désordonnées (comme certes il n'est pas mestier d'augmenter leurs cupiditez, lesquelles sont d'elles-mesmes trop plus enflammées qu'il ne faudroit), mais comme il est bien nécessaire qu'ils n'entreprennent rien sinon en saine conscience devant Dieu, afin qu'en osant d'avantage, ils ne viennent en contemnement de sa majesté, il est expédient qu'ils entendent que c'est qui leur est licite. Et n'est pas ceste doctrine superflue aux personnes privées, lesquelles par cela apprendront de ne reprendre et condamner la despense des Princes, combien qu'elle outrepassé l'ordre et l'usage commun.

14 Après les Magistrats s'ensuyvent les loix, qui sont vrais nerfs, ou (comme Cicéron après Platon les appelle) âmes de toutes Républiques : sans lesquelles loix ne peuvent aucunement consister les Magistrats, comme derechef elles sont conservées et maintenues par les Magistrats. Pourtant, on ne pouvoit mieux dire, que d'appeler la loy, un Magistrat muet, et le Magistrat, une loy vive. Or ce que j'ay promis de déclarer par quelles loix doit estre gouvernée une police chrestienne, n'est pas que je vueille entrer en longue disputation, à sçavoir quelles seroyent les meilleures loix : laquelle seroit infinie, et ne convient pas à nostre présent propos. Seulement je marqueray en brief, et comme en passant, de quelles loix elle peut saintement user devant Dieu, et estre justement conduite envers les hommes. Ce que mesmes j'eusse laissé à dire,

1) Cicero, *Officiorum*, I.

2) Eszech. XLVIII, 21.

3) Rom. XIII, 6.

n'estoit que je voy que plusieurs errent dangereusement en cest endroict. Car aucuns nient qu'une République soit bien ordonnée, si en délaissant la police de Moyse, elle est gouvernée des communes loix des autres nations. De laquelle opinion je laisse à penser aux autres combien elle est dangereuse et séditeuse. Il me suffira à présent de monstrier qu'elle est pleinement fausse et folle. Premièrement, il nous faut noter la distinction commune, laquelle divise toute la Loy de Dieu baillée par Moyse en trois parties : c'est asçavoir en mœurs, cérémonies, et jugemens. Et faut considérer à part chacune des parties, pour bien entendre ce qui nous en appartient ou non. Or ce pendant nul ne se doit arrester à ce scrupule, que mesmes les jugemens et cérémonies sont contenues sous les mœurs. Car les anciens qui ont trouvé ceste distinction, combien qu'ils n'ignorassent point que les cérémonies et jugemens se rapportoyent aux mœurs : néanmoins pourtant que l'un et l'autre se pouvoit changer et abolir, sans corrompre ne diminuer les bonnes mœurs, à ceste cause ils n'ont point appelé ces deux parties, Morales : mais ont attribué ce nom à icelle partie, de laquelle dépend la vraye intégrité des mœurs.

45 Nous commencerons doncques à la loy morale, laquelle comme ainsi soit qu'elle contienne deux articles, dont l'un nous commande de simplement honorer Dieu par pure foy et piété, et l'autre d'estre conjoints avec nostre prochain par vraye dilection, à ceste cause elle est la vraye et éternelle reigle de justice, ordonnée à tous hommes en quelque pays qu'ils soyent, ou en quelque temps qu'ils vivent, s'ils veulent reigler leur vie à la volonté de Dieu. Car c'est sa volonté éternelle et immuable, qu'il soit honoré de nous tous, et que nous nous aimions mutuellement l'un l'autre. La loy cérémoniale a esté une pédagogie de Juifs, c'est-à-dire doctrine puérile, laquelle il a pleu à nostre Seigneur de donner à ce peuple-là comme une exercitation de son enfance, jusques à ce que le temps de plénitude veinst, auquel il manifestast les choses qui estoient

lors figurées en ombre¹. La loy judiciaire qui leur estoit baillée pour police, leur enseignoit certaines reigles de justice et d'équité, pour vivre paisiblement ensemble, sans faire nuisance les uns aux autres. Or comme l'exercitation des cérémonies appartenoit à la doctrine de piété, qui est le premier point de la loi morale, (d'autant qu'elle nourrissoit l'Eglise judaïque en la révérence de Dieu) toutesfois elle estoit distincte de la vraye piété : aussi pareillement combien que leur loy judiciaire ne tendist à autre fin qu'à la conservation d'icelle mesme charité qui est commandée en la Loy de Dieu, toutesfois elle avoit sa propriété distincte, qui n'estoit pas comprinse sous le commandement de charité. Comme doncques les cérémonies ont esté abrogées, la vraye religion et piété demeurant en son entier : aussi lesdites loix judiciaires peuvent estre cassées et abolies, sans violer aucunement le devoir de charité. Or si cela est vray (comme certainement il est) la liberté est laissée à toutes nations de se faire telles loix qu'ils adviseront leur estre expédientes, lesquelles néanmoins soyent compassées à la reigle éternelle de charité : tellement qu'ayans seulement diverse forme, elles viennent à un mesme but. Car je ne sais point d'adviz qu'on doive réputer pour loix je ne sçay quelles loix barbares et bestiales : comme estoient celles qui rémunéroient les larrons par certain pris : qui permettoient indifféremment la compagnie d'hommes et de femmes, et autres encores plus vilenes, outrageuses, et exécrables : veu qu'elles sont estranges non-seulement de toute justice, mais aussi de toute humanité.

46 Ce que j'ay dit s'entendra clairement, si en toutes loix nous contemplons les deux choses qui s'ensuyvent : c'est asçavoir l'ordonnance de la loy, et l'équité sur la raison de laquelle est fondée l'ordonnance. L'équité, d'autant qu'elle est naturelle, est tousjours une mesme à tous peuples : et pourtant toutes les loix du monde de quelque affaire que ce soit, doyvent revenir à une mesme équité. Touchant des constitutions ou ordon-

¹ Gal. IV, 4.

nances, d'autant qu'elles sont conjointes avec circonstances, dont elles dépendent en partie, il n'y a nul inconvénient qu'elles soyent diverses, mais qu'elles tendent toutes pareillement à un mesme but d'équité. Or comme ainsi soit que la loy de Dieu, que nous appelons Morale, ne soit autre chose sinon qu'un témoignage de la loy naturelle et de la conscience, laquelle nostre Seigneur a imprimée au cœur de tous hommes, il n'y a nulle doute que ceste équité de laquelle nous parlons maintenant, ne soit en icelle du tout déclarée. Pourtant il convient qu'icelle équité seule soit le but, la règle et la fin de toutes loix. Derechef, toutes loix qui seront compassées à ceste règle, qui tendront à ce but, et qui seront limitées en ces bornes, ne nous doyvent desplaire, comment que ce soit qu'elles diffèrent de la Loy mosaïque, ou bien entre elles-mêmes. La Loy de Dieu défend de desrober. On peut veoir en Exode quelle peine estoit constituée sur les larrecins en la police des Juifs ¹. Les plus anciennes loix des autres nations punissoient les larrons, leur faisant rendre au double de ce qu'ils avoient desrobé. Celles qui sont venues après, ont discerné entre le larrecin manifesté et occulte. Les autres ont procédé jusques à bannissement : aucunes jusques au fouet : les autres jusques à la mort. La Loy de Dieu défend de porter aux témoignage. Un faux témoignage estoit puni entre les Juifs de pareille peine qu'eust encouru celui qui estoit faussement accusé, s'il eust esté convaincu ². En aucuns autres pays il n'y avoit que peine d'ignominie : et en aucuns autres, du gibet. La Loy de Dieu défend de commettre homicide : toutes les loix du monde d'un commun accord punissent mortellement les homicides : toutesfois par divers genres de mort. Mais si est-ce qu'en telle diversité elles tendent toutes à une mesme fin. Car toutes ensemblement prononcent sentence de condamnation contre les crimes qui sont condamnés par la Loy éternelle de Dieu : c'est asçavoir, homicides, larrecins, adultères, faux témoignages : seulement elles ne convie-

nent en égalité de peine. Ce qui n'est pas nécessaire, ne mesmes expédient. Il y a telle région qui seroit incontinent désolée par meurtres et brigandages, si elle n'exerçoit horribles supplices sur les homicides. Il y a tel temps qui requiert que les punitions soyent augmentées. S'il est advenu quelque trouble en un pays, il faudra corriger par nouveaux édits les maux qui ont accoustumé d'en sourdre. En temps de guerre on oublieroit toute humanité, si on n'y tenoit la bride plus estroite en punissant les excès. Pareillement tout seroit confus en temps de peste ou de famine, si on n'usoit de sévérité plus grande. Il y a telle nation qui a mestier d'estre grièvement corrigée de quelque vice spécial, auquel autrement elle seroit encline plus qu'autres. Celuy qui s'offenseroit de telle diversité, laquelle est trèspropre à maintenir l'observance de la Loy de Dieu, ne devoit-il pas être jugé bien malin et envieux du bien public? Car ce qu'aucuns ont accoustumé d'objecter, qu'on fait injure à la Loy de Dieu baillée par Moyse, quand en l'abolissant on luy en préfère des autres nouvelles, est chose trop frivole. Car les loix que chacuns supérieurs ont en leurs pays, ne sont pas simplement préférées à icelle comme meilleures : mais selon la condition et circonstance du temps, du lieu, et de la nation. D'avantage en ce faisant elle n'est point abrogée ne cassée, veu que jamais elle ne nous a esté commandée entre nous Gentils. Car nostre Seigneur ne l'a pas administrée par la main de Moyse, pour la publier sur toute nation et observer en toute la terre : mais ayant reçu le peuple judaïque en sa spéciale sauvegarde, protection, conduite, et gouvernement, il luy a voulu estre aussi particulièrement Législateur : et comme il appartenoit à un bon Législateur et sage, il a eu en toutes les loix un singulier esgard à l'utilité de ce peuple.

47 Il reste maintenant de veoir ce que nous avons proposé au dernier lieu : c'est asçavoir en quelle sorte la compagnie des Chrestiens se peut aider des loix, des Jugemens et des Magistrats : dont provient aussi une autre question, c'est

1) Ex. XXII, 1.

2) Deut. XIX, 19.

quel honneur doyvent porter les personnes privées à leurs supérieurs, et jusques où elles leur doyvent obéir. Plusieurs estiment l'estat des Magistrats inutile entre les Chrestiens : lequel il ne leur est licite d'implorer, d'autant que toute vengeance, toute contrainte et tout plaider leur est défendu. Mais au contraire, puis que saint Paul clairement tesmoigne qu'ils nous sont ministres de Dieu en bien¹ : par cela nous entendons la volonté de Dieu estre telle, que soyons défendus et gardez par leur puissance et confort contre la mauvaistie et injustice des iniques, et que nous vivions paisiblement sous leur sauvegarde. Or s'il est ainsi qu'ils nous seroyent en vain donnez de Dieu pour nostre protection, s'il ne nous estoit licite d'user d'un tel bien et bénéfice : il s'ensuyt manifestement que sans offense nous les pouvons implorer et requérir. Mais j'ay yci affaire à deux manières de gens. Car il y en a plusieurs qui bruslent d'une si grande rage de plaider, que jamais ils n'ont repos en eux-mesmes, sinon quand ils combattent contre les autres. D'avantage, ils ne commencent jamais leurs plaidoyers qu'avec haines immortelles, et une convoitise désordonnée de nuire et faire vengeance : et les poursuivent avec une obstination endurcie, jusques à la ruine de leur adversaire. Ce pendant afin qu'il ne semble pas advis qu'ils facent rien que droitement, ils défendent telle perversité sous ombre de s'aider de justice. Mais il ne s'ensuyt pas que s'il est permis à quelqu'un de contraindre son prochain par jugement de faire raison, qu'il luy soit pourtant licite de le hayr, de luy porter affection de nuisance, de le poursuivre obstinément sans miséricorde.

48 Que telles gens doncques apprenent ceste maxime : Que les jugemens sont légitimes à ceux qui en usent droitement. Derechef, que le droict usage est tel : Premièrement au demandeur, si estant injustement violé et oppressé, soit en son corps, soit en ses biens, il se vient mettre en la garde du Magistrat, luy expose sa complainte, luy fait sa re-

queste juste et équitable, mais sans quelque cupidité de vengeance ou nuisance, sans haine et amertume, sans ardeur de contention : au contraire, estant plus tost prest de quitter le sien et souffrir toutes choses, que de concevoir courroux et haine contre son adversaire. Secondement au défendeur, si estant adjourné il comparoist à l'assignation et défend sa cause par les meilleures excuses et raisons qu'il peut, sans amertume aucune, mais d'une simple affection de conserver ce qui est sien, en justice. D'autrepart, si les courages sont entachez de malvueillance, corrompus d'envie, enflambez d'indignation, stimulez de vengeance, ou comment que ce soit tellement picquez que la charité en soit diminuée, toutes les procédures des plus justes causes du monde ne peuvent estre qu'iniques et meschantes. Car il faut que ceste résolution soit arrestée entre tous les Chrestiens, que nul ne peut mener procès, quelque bonne et équitable cause qu'il ait, s'il ne porte à son adversaire une mesme affection de bénévolence et dilection, que si l'affaire qui est débattue entre eux estoit desjà amiablement traité et apaisé. Quelqu'un possible objectera, que tant s'en faut que jamais on voye en jugement une telle modération et tempérance, que s'il advenoit quelquesfois d'y en veoir, on le tiendroit pour un monstre. Certes je confesse que selon qu'est aujourd'huy la perversité des hommes, on ne trouve guères d'exemples de justes plaidoyers : mais toutesfois la chose de soy ne laisse pas d'estre bonne et pure, si elle n'estoit souillée de mauvais accessoire. Au reste, quand nous oyons dire que l'aide du Magistrat est un saint don de Dieu, d'autant plus nous faut-il songneusement garder de le polluer par nostre vice.

49 Mais ceux qui simplement et du tout réprouvent toutes controverses de jugemens, doyvent entendre qu'ils rejettent une sainte ordonnance de Dieu, et un don du nombre de ceux qui peuvent estre purs à ceux qui sont purs : s'ils ne veulent accuser saint Paul de crime, lequel a repoussé les mensonges et faus-ses injures de ses accusateurs, mesmes

1) Rom. XIII, 4.

en descouvrant leur cautèle et malice, et en jugement a requis le privilège de la cité romaine à luy deu : et quand mestier a esté il a appelé de la sentence inique du Lieutenant, au siège impérial de César¹. Et ne contrevient point à ce, la défense faite à tous Chrestiens de n'avoir aucune convoitise de vengeance² : laquelle convoitise aussi nous voulons estre excluse de tous les plaidoyers des fidèles. Car soit en matière civile qu'on plaide, celuy ne marche point droictement qui fait autre chose que commettre sa cause en la main du Juge comme d'un tuteur public, en une simplicité innocente, et ne pensant rien moins que de rendre mal pour mal, qui est l'affection de vengeance : soit en matière criminelle qu'on poursuyve aucune cause, je n'approuve point un accusateur, sinon celuy qui vient en jugement sans estre aucunement esmeu d'ardeur de vengeance, sans estre aucunement piqué de son offense privée, mais seulement ayant affection d'empescher la mauvaistie de celuy qui l'accuse, et de rompre ses efforts, afin qu'ils ne nuisent au public. Or quand le courage de vengeance est osté, il ne se commet rien contre ce commandement par lequel la vengeance est défendue aux Chrestiens. Et si on vient à objecter, que non-seulement il leur est défendu d'appéter vengeance, mais aussi qu'il est commandé d'attendre la main du Seigneur, lequel promet de subvenir aux affligez et oppressez, et pourtant que ceux qui requièrent l'aide du Magistrat pour eux, ou pour les autres, anticipent ceste vengeance de Dieu : je respon que non font. Car il faut penser que la vengeance du Magistrat n'est pas de l'homme, mais de Dieu : laquelle (comme dit saint Paul) nous est eslargie de luy par le ministère des hommes³.

20 Nous ne combatons non plus contre les paroles de Christ : par lesquelles il défend de résister au mal, et commande de présenter la joue droicte à celuy qui nous aura frappé en la senestre, et de laisser le manteau à celuy qui nous aura

osté nostre saye¹ : Vray est que par cela il requiert que les courages de ses serviteurs se démettent tellement de convoitise de vengeance, qu'ils ayment mieux, que l'injure leur soit doublée, que de penser comment ils rendront la pareille : de laquelle patience nous aussi ne le destournons point. Car véritablement il faut que les Chrestiens soyent comme un peuple nay et fait à souffrir injures et contumélies, estant sujet à la mauvaistie, aux tromperies et mocqueries des meschans. Et non-seulement ce, mais il faut aussi qu'ils portent tous ces maux en patience : c'est-à-dire qu'ils ayent leurs cœurs rangez à ceste raison, qu'ayans souffert une affliction ils s'appresentent à en recevoir une autre : et n'attendent autre chose en toute leur vie, sinon une souffrance de croix perpétuelle. Cependant, qu'ils facent bien à ceux qu'ils tiennent tort, et qu'ils prient pour ceux qui mesdisent d'eux, et s'efforcent de vaincre le mal par le bien², qui est leur seule victoire. Quand ils auront leurs vouloirs ainsi disposez, ils ne demanderont point un œil pour un œil, ny une dent pour une dent (comme les Pharisiens enseignoyent leurs disciples d'appéter vengeance) mais (comme Christ instruit les siens) ils souffriront tellement les offenses qui leur seront faites en leurs corps et en leurs biens, qu'ils seront prests de les pardonner incontinent³. D'autrepart néantmoins, ceste douceur et modération de leurs courages n'empeschera point qu'en gardant entière amitié envers leurs ennemis, ils ne s'aident du confort du Magistrat à la conservation de leur bien : ou que pour l'affection du bien public ils ne demandent la punition des pervers et pestilens, lesquels on ne peut autrement corriger qu'en les punissant. Sainct Augustin touche à la vérité ce qui en est, disant que tous ces commandemens tendent à ce but, qu'un homme de bien et craignant Dieu soit prest d'endurer patiemment la malice de ceux lesquels il désire estre bons, afin que le nombre des bons croisse, plustost que luy s'ad-

1) Act. XXII, 1; XXIV, 11; XXV, 10, 11.

2) Lévi. XIX, 18; Matth. V, 29; Deut. XXXII, 35; Rom. XII, 19.

3) Rom. XIII, 4.

1) Matth. V, 29.

2) Matth. V, 29.

3) Rom. XII, 14, 21.

joigne à la compagnie des meschans. Secondement, qu'ils appartiennent plus à l'affection intérieure du cœur qu'à l'œuvre extérieure, afin qu'au dedans du cœur nous ayons patience, almans nos ennemis : ce pendant, que nous facions par dehors ce que nous cognoissons estre utile pour le salut de ceux ausquels nous devons porter amitié¹.

21 Finalement, l'objection qu'on a accoustumé de faire, que tous plaidoyers, sont condamnez par saint Paul, est très-fausse. Il est facile d'entendre par ses paroles, qu'il y avoit en l'Eglise des Corinthiens une ardeur véhémence et désordonnée de plaidoyer², jusques à donner aux infidèles occasion de mesdire de l'Evangile et de toute la religion chrestienne. C'est ce que saint Paul reprend premièrement en eux, que par l'intempérance de leurs contentions ils diffamoyent l'Evangile entre les infidèles. D'avantage, il reprend aussi ceste faute en eux, qu'ils discordoyent ainsi entre eux frères avec frères, et estoyent si loing de souffrir injure, que mesmes ils convoitoient les biens les uns des autres, s'assailloyent, et portoyent dommage les uns aux autres. C'est doncques contre ceste cupidité enragée de plaidoyer qu'il combat, et non simplement contre toutes controversies. Mais il déclare que du tout c'est mal fait, de ne pas plustost souffrir dommage et perdre de ses biens, que de travailler pour la conservation d'eux, jusques à contentions : voyre, pource qu'ils s'esmouvoyent si tost à l'occasion de quelque petite fascherie ou dommage qu'on leur faisoit, pour entrer du premier coup en procès : il dit que cela est un signe qu'ils sont par trop faciles à irriter, et par conséquent trop impatiens. Car c'est là où revient toute la somme. Certainement les Chrestiens doyvent procurer cela, de plustost tousjours quitter leur droict, que de commencer procès, dont il leur soit difficile de sortir sinon avec un courage indigné et enflambé de haine contre leur frère. Mais quand quelqu'un verra qu'il pourra défendre son bien sans offense ne dommage de charité : s'il le

fait ainsi, il ne commet rien contre la sentence de saint Paul : principalement si c'est chose de grande importance, et dont le dommage luy soit grief à porter. En somme (comme nous avons dit au commencement) charité donnera trèsbon conseil à un chacun : laquelle est tellement nécessaire en tous plaidoyers, que tous ceux par lesquels elle est violée ou blessée, sont iniques et maudits.

22 Le premier office des sujets envers leurs supérieurs, est d'avoir en grande et haute estime leur estat : le recognoissans comme une commission baillée de Dieu, et pour ceste cause leur porter honneur et révérence, comme à ceux qui sont lieutenans et vicaires de Dieu. Car on en voit aucuns lesquels se rendent assez obéissans à leurs Magistrats, et ne voudroyent point qu'il n'y eust quelque supérieur auquel ils fussent sujets, d'autant qu'ils cognoissent cela estre expédient pour le bien public : néanmoins ils n'ont autre estime d'un Magistrat, sinon que c'est un malheur nécessaire au genre humain. Mais saint Pierre requiert plus grande chose de nous, quand il veut que nous honorions le Roy³. Et Solomon, quand il commande de craindre Dieu et le Roy⁴. Car saint Pierre sous ce mot d'Honorer, comprend une bonne opinion et estime, laquelle il entend que nous ayons des Rois. Solomon en conjoignant aussi les Rois avec Dieu, leur attribue une grande dignité et révérence. Saint Paul donne aussi aux supérieurs un tiltre très honorable quand il dit que nous devons estre sujets à eux non-seulement à cause de l'ire, mais pour la conscience⁵. En quoy il entend que les sujets ne doyvent pas seulement estre induits de se tenir sous la sujétion de leurs Princes, par crainte et terreur d'estre punis d'eux (comme celui qui se sent le plus foible cède à la force de son ennemi, voyant la vengeance appareillée contre luy, s'il y résistoit :) mais qu'ils doyvent garder ceste obéissance pour la crainte de Dieu, comme s'ils servoyent à Dieu mesme, d'autant que c'est de luy qu'est la puissance de leur Prince. Je ne

¹ Epist. V, ad Marcellin.

² 1 Cor. VI, 8.

³ 1 Pierre II, 17.

⁴ Rom. XIII, 5.

⁵ Prov. XXIV, 26.

dispute pas des personnes, comme si une masque de dignité devoit couvrir toute folie, sottise, ou cruauté, ou complexions meschantes, ou toutes vilénies, et par ce moyen acquérir aux vices la louange de vertus. Seulement je di que l'estat de supériorité est de sa nature digne d'honneur et révérence, tellement que nous prisions ceux qui président sur nous, et les ayons en estime au regard de la domination qu'ils obtiennent.

23 De cela s'ensuyt autre chose : c'est que les ayans ainsi en honneur et révérence, ils se doyvent rendre sujets à eux en toute obéissance : soit qu'il fale obéir à leurs ordonnances, soit qu'il fale payer impost, soit qu'il fale porter quelque charge publique qui appartiene à la défense commune, ou soit qu'il fale obéir à quelques maudemens. Toute âme, dit saint Paul, soit sujette aux puissances qui sont en prééminence. Car quiconques résiste à la puissance, résiste à l'ordre mis de Dieu¹. Il escrit aussi à Tite en ceste manière : Exhorte-les de se tenir en la sujétion de leurs Princes et supérieurs, d'obéir à leurs Magistrats, et d'estre prests à toutes bonnes œuvres². Item saint Pierre dit, Soyez sujets à tout ordre humain pour l'amour du Seigneur : soit au Roy, comme ayant prééminence, soit aux gouverneurs, qui sont envoyez de par luy pour la vengeance des mauvais, et à la louange de ceux qui font bien³. D'avantage, afin que les sujets rendent tesmoignage qu'ils obéissent, non par feintise, mais d'un franc vouloir, saint Paul adjouste qu'ils doyvent recommander à Dieu par oraison la conservation et prospérité de ceux sous lesquels ils vivent : J'admoneste, dit-il, que prières, obsecrations, requestes, actions de grâces soyent faites pour tous les hommes, pour les Rois et ceux qui sont constitués en dignité, afin que nous menions vie paisible et tranquille, avec toute sainteté et honnesteté⁴. Et que nul ne se trompe yci. Car puis qu'on ne peut résister aux Magistrats sans résister à Dieu : combien qu'il semble advis qu'on puisse sans punition contemner un Magistrat foible

et impuissant, toutesfois Dieu est fort et assez armé pour venger le contemnement de son ordonnance. Outreplus, sous ceste obéissance je compren la modération que doyvent garder toutes personnes privées, quant és affaires publiques : c'est de ne s'entremettre point de leur propre mouvement, de n'entreprendre point témérairement sur l'office du Magistrat : et du tout ne rien attenter en public. S'il y a quelque faute en la police commune qui ait besoin d'estre corrigée, ils ne doyvent pourtant faire escarmouche, et n'entreprendre d'y mettre ordre, ou mettre les mains à l'œuvre, lesquelles leur sont liées quant à cela : mais ils ont à le remontrer au supérieur, lequel seul a la main desliée pour disposer du public. J'enten qu'ils ne facent rien de ces choses sans commandement. Car où le commandement du supérieur leur est baillé, ils sont garnis de l'autorité publique. Car comme on a de coustume d'appeler les conseillers d'un Prince, Ses yeux, et ses oreilles, d'autant qu'il les a destinés à prendre garde pour luy : aussi nous pouvons appeler Ses mains, ceux qu'il a ordonnez pour exécuter ce qui est de faire.

24 Or pourtant que jusques yci nous avons descrit un Magistrat tel qu'il doit estre, respondant vrayement à son tiltre : c'est asçavoir un père du pais lequel il gouverne, pasteur du peuple, gardien de paix, protecteur de justice, conservateur d'innocence : celui seroit à bon droict jugé estre hors de son sens, qui voudroit réprover telle domination. Mais pourtant qu'il advient le plus souvent que la plupart des Princes s'eslongnent, de la droicte voye, et que les uns n'ayans nul souci de faire leur devoir, s'endorment en leurs plaisirs et voluptez : les autres, ayans le cœur à l'avarice, mettent en vente toutes loix, privilèges, droicts et jugemens : les autres pillent le povre populaire, pour fournir à leurs prodigalitez désordonnées : les autres exercent droictes briganderies, en saccageant les maisons, violans les vierges, et femmes mariées, meurtrissans les innocens : il n'est pas facile de persuader à plusieurs, que tels doyvent estre recognus pour Princes, et qu'il leur fale obéir tant que

1) Rom. XIII, 1, 2.

2) 1 Pierre II, 13, 14.

3) Tite III, 1.

4) 1 Tim. II, 1, 2.

possible est. Car quand entre des vices si énormes, et si estranges non-seulement de l'office d'un Magistrat, mais aussi de toute humanité, ils ne voyent en leur supérieur nulle forme de l'image de Dieu, laquelle devoit reluire en un Magistrat, et ne voyent nulle apparence d'un ministre de Dieu, qui est donné pour la louange des bons, et vengeance contre les mauvais : pareillement, ils ne recognoissent point en luy ce supérieur, duquel la dignité et autorité nous est recommandée par l'Ecriture. Et certainement ceste affection a tousjours esté enracinée aux cœurs des hommes, de ne point moins hayr et avoir en exécration les tyrans, que d'aimer et avoir en révérence les Rois justes et s'acquittans deuement de leur charge.

25 Toutesfois si nous dressons nostre veue à la Parole de Dieu, elle nous conduira plus loing. Car elle nous rendra obéissans non-seulement à la domination des Princes qui justement font leur office, et s'acquittent loyalement de leur devoir, mais à tous ceux qui sont aucunement en prééminence, combien qu'ils ne facent rien moins que ce qui appartient à leur estat. Car combien que nostre Seigneur testifie que le Magistrat soit un don singulier de sa libéralité, donné pour la conservation du salut des hommes, et qu'il ordonne aux Magistrats ce qu'ils ont à faire : néanmoins semblablement il déclare, que quels qu'ils soyent, ne comment qu'ils se gouvernent, ils n'ont la domination que de luy. Tellement que ceux qui n'ont esgard en leur domination qu'au bien public, sont vrais miroirs et comme exemplaires de sa bonté : d'autrepart, ceux qui s'y portent injustement et violemment, sont eslevez de luy pour punir l'iniquité du peuple. Mais les uns et les autres semblablement tiennent la dignité et majesté laquelle il a donnée aux supérieurs légitimes. Je ne passeray pas outre, jusques à ce que j'aye récité aucuns tesmoignages, pour prouver certainement mon dire. Or il ne faut point mettre peine de déclarer qu'un mauvais Roy est une ire de Dieu sur la terre ¹ : ce que j'estime estre résolu en-

tre tout le monde : sans contredit. Et en ce faisant, nous ne dirons rien plus d'un Roy que d'un larron qui desrobe nos biens, ou d'un adultère qui rompt nostre mariage, ou d'un homicide qui cherche à nous meurtrir : veu que toutes telles calamitez sont annombrées en la Loy entre les malédictions de Dieu ¹. Mais il nous faut plustost insister à prouver et monstrar ce qui ne peut pas si aisément entrer en l'esprit des hommes : c'est qu'en un homme pervers et indigne de tout honneur, lequel obtient la supériorité publique, réside néanmoins la mesme dignité et puissance, laquelle nostre Seigneur par sa Parole a donnée aux ministres de sa justice : et que les sujets, quant à ce qui appartient à l'obéissance due à sa supériorité, luy doyvent porter aussi grande révérence qu'ils feroient à un bon Roy, s'ils en avoient un.

26 Premièrement j'admoneste les lecteurs de diligemment considérer et observer la providence de Dieu, et l'opération spéciale de laquelle il use à distribuer les royaumes, et establir tels Rois que bon luy semble : dont l'Ecriture nous fait souvent mention. Comme en Daniel il est escrit, Le Seigneur change les temps, et la diversité des temps : il constitue les Rois et les abbaïsse ². Item, Afin que les vivans cognoissent que le Très-haut est puissant sur les royaumes des hommes, il les donnera à qui il voudra. Lesquelles sentences, combien qu'elles soyent fréquentes en toute l'Ecriture, toutesfois elles sont par especial souvent répétées en icelle prophétie de Daniel. On cognoist assez quel Roy a esté Nabuchodonozor celuy qui print Jérusalem, c'est asçavoir un grand larron et pilleur : toutesfois nostre Seigneur afferme par le Prophète Ezéchiel, qu'il luy a donné la terre d'Egypte, pour le loyer de son œuvre, dont il luy avoit servy en la dissipant et saccageant ³. Et Daniel luy disoit, Toy Roy, tu es Roy des Rois : auquel Dieu du ciel a donné royaume puissant, fort et glorieux. A toy, di-je, il l'a donné : et toutes les terres où habitent les fils des hommes, les bestes sauvages

¹) Job XXXIV, 20 ; Is. III, 5 ; Osée XII, 11 ; Is. X, 2.

²) Deut. XXVIII, 20.

³) Dan. II, 21, 27.

³) Ezéch. XXIX, 19, 20.

et oiseaux du ciel. Il les a mis en ta main et t'a fait dominer sur icelles ¹. Derechef, il fut dit à son fils Belsazar par Daniel mesme : Le Dieu trèshaut a donné à Nabuchodonozor ton père royaume, magnificence, honneur et gloire : et par la magnificence qu'il luy a donnée, tous les peuples, lignées et langues ont craint et tremblé devant sa face ². Quand nous oyons qu'il a esté constitué Roy, de Dieu : pareillement il nous faut réduire en mémoire l'ordonnance céleste : qui nous commande de craindre et honorer le Roy, et nous ne douterons point de porter à un meschant tyran tel honneur duquel nostre Seigneur l'aura daigné orner. Quand Samuel dénonçoit au peuple d'Israël ce qu'il auroit à souffrir de ses Rois, il disoit, Voyci quelle sera la puissance du Roy qui régnera sur vous : Il prendra vos fils, et les mettra à son chariot pour les faire ses gendarmes, et labourer ses terres, et scier sa moisson, et forger des armes. Il prendra vos filles, pour les faire peintresses, cuisinières et boulangères. Il prendra vos terres, vos vignes, et les meilleurs jardins que vous ayez, et les donnera à ses serviteurs. Il prendra dismes de vos semences et de vos vignes, et les donnera à ses serviteurs et chambellans. Il prendra vos serviteurs, chambrières et asues, pour les appliquer à son ouvrage : mesmes il prendra disme de vostre bétail, et vous luy serez asservis ³. Certes les Rois ne pouvoient faire cela justement : lesquels par la Loy estoyent instruits à garder toute tempérance et sobriété ⁴ : mais Samuel appelloit Puissance sur le peuple, pourtant qu'il luy estoit nécessaire d'y obéir, et n'estoit licite d'y résister. Comme s'il eust dit, La cupidité des Rois s'estendra à faire tous ces outrages, lesquels ce ne sera pas à vous de réprimer : mais seulement vous restera d'entendre à leurs commandemens, et d'y obéir.

27 Toutesfois il y a un passage en Jérémie notable sur tous les autres : lequel combien qu'il soit un peu long, il sera bon de réciter yci, veu que trèsclairement il détermine de toute ceste ques-

tion : J'ay, dit le Seigneur, fait la terre, et les hommes et les bestes qui sont sous l'estendue de la terre : je les ay faits en ma grande force, et par mon bras estendu : et je baille icelle terre à qui bon me semble. J'ay doncques maintenant mis toutes ces régions en la main de Nabuchodonosor mon serviteur : et luy serviront toutes nations et puissances et Rois, jusques à ce que le temps de sa terre viene. Et adviendra que toute gent et royaume qui ne luy aura servy, et n'auront baissé leur col sous son joug, je visiteray icelle gent en glaive, famine et peste. Parquoy servez au Roy de Babylone, et vivez ¹. Nous cognoissons par ces paroles avec combien grande obéissance nostre Seigneur a voulu que ce tyran pervers et cruel fust honoré : non pour autre raison, sinon pourtant qu'il possédoit le royaume. Laquelle possession seule monstroît qu'il estoit colloqué sur le throne par l'ordonnance de Dieu, et que par icelle ordonnance il estoit eslevé en la majesté royale, laquelle il n'estoit licite de violer. Si ceste sentence nous est une fois bien résolue et fichée en nos cœurs, c'est asçavoir que par icelle mesme ordonnance de Dieu, par laquelle l'autorité de tous Rois est estable, aussi les Rois iniques viennent à occuper la puissance : jamais ces folles et séditionnelles cogitations ne nous viendront en l'esprit, qu'un Roy doyve estre traité selon qu'il mérite, et qu'il n'est pas raisonnable que nous nous tenions pour sujets de celui qui ne se maintient point de sa part envers nous comme Roy.

28 Ce sera en vain qu'on objectera yci, que ce mandement a esté donné en particulier au peuple d'Israël. Car il faut observer sur quelle raison il est fondé. J'ay donné, dit le Seigneur, le règne à Nabuchodonozor : pourtant soyez-luy sujets et vous vivrez ². A quiconques doncques viendra la supériorité, il n'y a point de doute qu'on ne luy doyve sujétion. Or est-il ainsi que quand le Seigneur eslève quelque personnage en principauté, il nous déclare que son plaisir est qu'il règne. Car de cela il y en a tes-

1) Dan. II, 87.

2) 1 Sam. VIII, 11-17.

3) Dan. V, 18, 19.

4) Deut. XVII, 16, etc.

1) Jér. XXVII, 8-9.

2) Jér. XXVII, 4, 17.

moignage général en l'Escriture. Comme au chapitre XXVIII des Proverbes, pour l'iniquité de la terre il y a plusieurs changemens de Princes ¹. Item Job au chapitre XII, il oste la sujétion aux Rois : et derechef les exalte en puissance ². Cela confessé il ne reste plus sinon que nous leur servions, si nous voulons vivre. Il y a aussi au Prophète Jérémie un autre mandement de Dieu, par lequel il commande à son peuple de désirer la prospérité de Babylon, en laquelle ils estoient tenus captifs : et de le prier pour icelle, d'autant qu'en la paix d'icelle seroit leur paix ³. Voylà comment il est commandé aux Israélites de prier pour la prospérité de celui duquel ils avoient esté vaincus, combien qu'ils eussent esté despoillez par luy, de tous leurs biens, poussez hors de leurs maisons, chassez en exil, déjettez en une misérable servitude : et ne leur est pas seulement commandé ainsi qu'il nous est commandé à tous de prier pour nos persécuteurs, mais afin que son royaume luy fust gardé florissant et paisible, afin qu'ils vivent paisiblement sous luy. A ceste raison David desjà esleu Roy par l'ordonnance de Dieu et oinct de son huile sainte, combien qu'il fust iniquement poursuyvy de Saül, sans quelque sien démerite, toutesfois il tenoit le chef d'iceluy pour saint et sacré, pourtant que le Seigneur l'avoit sanctifié, en l'honorant de la majesté royale : Qu'il ne m'advienne point, disoit-il, que je face lasche tour à mon seigneur, oinct de Dieu : que je mette ma main sur luy, pour luy mal faire. Car il est le Christ, c'est-à-dire oinct du Seigneur. Item, Mon âme t'a pardonné, et ay dit, Je ne mettray la main sur mon seigneur : car il est le Christ du Seigneur. Item, Qui mettra sa main sur le Christ du Seigneur, et sera innocent ? Le Seigneur est vivant : si le Seigneur ne le frappe, ou que son jour vienne qu'il meure ou qu'il soit occis en guerre : jà ne m'advienne que je mette ma main sur le Christ du Seigneur ⁴.

29 Nous devons tous à nos supérieurs, tant qu'ils dominent sur nous une telle affection de révérence, que celle que nous

voyons en David : mesmes quels qu'ils soient : Ce que je répète par plusieurs fois, afin que nous apprenions de ne point esplucher quelles sont les personnes auxquelles nous avons à obéir, mais que nous nous contentions de cognoistre que par la volonté du Seigneur ils sont constitués en un estat, auquel il a donné une majesté inviolable. Mais quelqu'un dira, qu'il y a aussi mutuel devoir des supérieurs envers leurs sujets. J'ay desjà confessé ce point : toutesfois si quelqu'un vouloit de ceinférer, qu'on ne doit obéissance sinon à un juste seigneur, il argueroit perversement : Car les maris et les pères sont obligez à quelque devoir envers leurs femmes et enfans. Or s'il advenoit qu'ils s'acquittassent mal de leur office, c'est asçavoir que les pères traitassent rudement leurs enfans, et fussent outrageux envers eux, contre ce qu'il leur est commandé de ne les contrister : et que les maris contemnasent et tormentassent leurs femmes, lesquelles par le commandement de Dieu ils doyvent aimer, et contre-garder comme vaisseaux fragiles ¹ : faudroit-il pourtant que les enfans fussent moins obéissans à leurs pères, ou les femmes à leurs maris ? Mais par la loy de Dieu ils sont assujettis à eux : encores qu'ils leur soient mauvais et iniques. Au contraire doncques, comme ainsi soit que nul de nous ne doit considérer comment l'autre s'acquitte envers luy de son devoir, mais seulement se doit souvenir et mettre devant l'œil ce qu'il a à faire pour l'exécuter : principalement ceste considération doit avoir lieu entre ceux qui sont en la sujétion d'autrui. Parquoy si nous sommes cruellement vexe par un Prince inhumain, ou pillez et robbez par un avaricieux ou prodigue, ou mesprisez et mal gardez par un nonchalant : si mesmes nous sommes affligez pour le nom de Dieu par un sacrilège et incrédule, premièrement réduisons-nous en mémoire les offenses qu'avons commises contre Dieu, lesquelles sans doute sont corrigées par tels fléaux. De là viendra l'humilité pour bien brider nostre impatience. Secondement,

1) Prov. XXVIII, 2. 2) Job XII, 18. 3) Jér. XXIX, 7.

4) 1 Sam. XXIV, 7-11; XXVI, 9, 10.

1) Ephés. VI, 4 : V, 26; Pierre III, 17.

mettons-nous au devant ceste pensée, qu'il n'est pas en nous de remédier à tels maux : mais qu'il ne reste autre chose, que d'implorer l'aide de Dieu, en la main duquel sont les cœurs des Rois : et les mutations des royaumes. C'est le Dieu qui s'asserra entre les dieux, et aura le jugement sur eux ¹. Au seul regard duquel trébuscheront et seront confus tous Rois et Juges de la terre, qui n'auront baisé son Christ ², qui auront escrit loix iniques pour opprimer au jugement les povres, et dissiper le bon droict des foibles, pour avoir les vefves en proye, et piller les orphelins ³.

30 Et en ceci apparoist bien sa merveilleuse bonté, puissance et providence. Car aucunesfois il suscite manifestement quelques-uns de ses serviteurs, et les arme de son mandement pour faire punitions d'une domination injuste, et délivrer de calamité le peuple iniquement affligé : aucunesfois il convertit et tourne à cest ouvrage la fureur de ceux qui pensent ailleurs, et machinent autre chose. En la première manière il délivra le peuple d'Israël par Moïse, de la tyrannie de Pharaon : et par Othoniel, il le tira hors de la puissance de Chusam Roy de Syrie ⁴ : et par autres tant Rois que Juges, il l'affranchit de diverses sujétions et servitudes. En la seconde manière il reprima l'orgueil de Tyr par les Egyptiens : la hautesse des Egyptiens, par les Assyriens : l'insolence des Assyriens, par les Chaldéens : l'outrecuidance de Babylon par les Médois et Perses, depuis que Cyrus eut donté les Médois : l'ingratitude des Rois de Judée et Israël, tant par les Assyriens que par les Babylo niens. Tant les uns que les autres estoient ministres et exécuteurs de sa justice : néanmoins il y a grande différence des uns aux autres. Car les premiers, d'autant qu'ils estoient appelez de Dieu par vocation légitime à entreprendre tels affaires en rebellant contre les Rois ne violoyent point la majesté royale qui leur estoit donnée de Dieu : mais ils corripgeoient une puissance inférieure par

une plus grande : tout ainsi qu'il est licite à un Roy de chastier ses lieutenans et officiers. Les seconds, combien qu'ils fussent adressez par la main de Dieu où bon luy sembloit, et que sans leur sceu ils parfeissent son ouvrage, toutesfois ils n'avoient autre pensée en leur cœur, que de mal faire.

34 Or combien que ces actes, quant à ceux qui les faisoient, fussent bien divers : car les uns les faisoient estans assurez qu'ils faisoient bien, et les autres par autre zèle (comme nous avons dit) toutesfois nostre Seigneur tant par les uns que par les autres exécutoit pareillement son ouvrage, en rompant les sceptres des meschans Rois, et renversant les dominations outrageuses. Que les Princes entendent à ces choses, et s'en estonnent. Et nous ce pendant néanmoins devons sur toutes choses nous garder que nous ne contemnions ou outragions l'autorité des supérieurs, laquelle nous doit estre plene de majesté, veu qu'elle est confirmée par tant de sentences de Dieu : mesmes encores qu'elle soit occupée de personnes trèsindignes, et qui par leur meschanceté (entant qu'en eux est) la polluent. Car combien que la correction de domination désordonnée soit vengeance de Dieu : toutesfois il ne s'ensuyt pas pourtant qu'elle ne soit permise et donnée en main, ausquels il n'est donné autre mandement que d'obéir et de souffrir. Je parle tousjours des personnes privées : car s'il y avoit en ce temps-ci Magistrats constituez pour la défense du peuple, pour refréner la trop grande cupidité et licence des Rois (comme anciennement les Lacédémoniens avoyent ceux qu'ils appelloient Ephores : et les Romains, leurs défenseurs populaires : et les Athéniens, leurs Démarches : et comme sont, possible, aujourd'huy en chacun royaume les trois estats quand ils sont assemblez :) à ceux qui seroyent constituez en tel estat, tellement je ne défendroye de s'opposer et résister à l'intempérance ou cruauté des Rois selon le devoir de leur office : que mesmes s'ils dissimuloient, voyans que les Rois désordonnément vexassent le povre populaire, j'estimeroye devoir estre ac-

1) Dan. IX, 7 ; Prov. XXI, 1 ; Ps. LXXXII, 1.

2) Ps. II, 12.

3) Is. X, 1, 2.

4) Ex. III, 2 ; Jug. III, 9, et les chapitres suivans.

cusée de perjure telle dissimulation, par laquelle malicieusement ils trahiroient la liberté du peuple, de laquelle ils se devroyent cognoistre estre ordonnez tuteurs par le vouloir de Dieu.

32 Mais en l'obéissance que nous avons enseigné estre due aux supérieurs, il y doit avoir tousjours une exception, ou plustost une règle qui est à garder devant toutes choses : c'est que telle obéissance ne nous destourne point de l'obéissance de celui, sous la volonté duquel il est raisonnable que tous les édits des Roys se contienent, et que tous leurs commandemens cèdent à son ordonnance, et que toute leur hautesse soit humiliée et abaissée sous sa majesté. Et pour dire vray, quelle perversité seroit-ce, afin de contenter les hommes, d'encourir l'indignation de celui pour l'amour duquel nous obéissons aux hommes ? Le Seigneur doncques est Roy des Roys, lequel incontinent qu'il ouvre sa bouche sacrée, doit estre sur tous, pour tous et devant tous escouté. Nous devons puis après estre sujets aux hommes qui ont prééminence sur nous, mais non autrement sinon en luy. S'ils viennent à commander quelque chose contre luy, il nous doit estre de nulle estime : et ne faut avoir en cela aucun esgard à toute la dignité des supérieurs : à laquelle on ne fait nulle injure, quand elle est submise et rangée sous la puissance de Dieu, qui est seule vraye au pris des autres. Selon ceste raison Daniel proteste n'avoir en rien offensé le Roy¹, combien qu'il eust contrevenu à l'édit injuste publié de par luy, pource qu'en cela il avoit outrepassé ses bornes : et non-seulement estoit excessif contre les hommes, mais avoit levé les cornes contre Dieu, et en ce faisant s'estoit desmis et dégradé de toute autorité. A l'opposite, le peuple d'Israël est condamné en Osée, d'avoir obtempéré trop volontiers aux loix meschantes de son Roy² : car après que Ja-

roboam eut fait faire les veaux d'or, en délaissant le temple de Dieu, tous les sujets luy voulans complaire s'estoyent par trop légèrement addonnez à ces nouvelles superstitions³ : et y eut depuis une telle facilité en leurs enfans et successeurs à plier à l'appétit des Rois idolâtres, et se conformer à leurs façons de faire vicieuses. Le Prophète leur reproche asprement ce crime, d'avoir embrassé et reçu l'édict royal : tant s'en faut que la couverture de modestie que prétendent les Courtisans mérite louage, quand ils magnifient l'autorité des Roys pour décevoir les simples : disans qu'il ne leur est pas licite de rien faire contre ce qui leur est commandé. Comme si Dieu en ordonnant des hommes mortels pour dominer, leur avoit résigné son droict : ou bien que la puissance terrienne soit amoindrie quand elle est abaissée en son rang inférieur sous l'empire souverain de Dieu, au regard duquel toutes principautez célestes tremblent. Je sçay bien quel danger peut venir d'une telle constance que je la requier yci, d'autant que les Roys ne peuvent nullement souffrir d'estre abaissés, desquels l'indignation (comme Solomon dit) est message de mort⁴. Mais puis que cest édict a esté prononcé par le céleste héraut saint Pierre : qu'il faut plustost obéir à Dieu qu'aux hommes⁵, nous avons à nous consoler de ceste pensée : que vrayement nous rendons lors à Dieu telle obéissance qu'il la demande, quand nous souffrons plustost toutes choses : que déclinions de sa sainte Parole. Et encorés à ce que le courage ne nous défaille, saint Paul nous picque d'un autre aiguillon : c'est que nous avons esté achetez par Christ : aussi chèrement que luy a cousté nostre rédemption, afin que ne nous adonnions serfs aux mauvaises cupiditez des hommes, et beaucoup moins à leur impiété⁶.

1) Dan. VI, 22.

2) Osée V, 11.

1) 1 Rois XII, 30.

3) Act. V, 27.

2) Prov. XVI, 14.

4) 1 Cor. VII, 22.

TABLE

TROISIÈME LIVRE.

Qui est de la manière de participer à la grâce de Jésus-Christ, des fruits qui nous en reviennent et des effets qui s'en ensuyvent.

CHAP. I. Que les choses qui ont esté dites ci-dessus de Jésus-Christ, nous prouvent par l'opération secrète du saint Esprit.	4	et premièrement de la définition du mot, et de la chose.	447
CHAP. II. De la foy : où la définition d'icelle et les choses qui luy sont propres sont expliquées.	4	CHAP. XII. Qu'il nous convient eslever nos esprits au siège judicial de Dieu, pour estre persuadez à bon escient de la justification gratuite.	435
CHAP. III. Que nous sommes régénerez par foy : où il est traité de la pénitence.	36	CHAP. XIII. Qu'il est requis de considérer deux choses en la justification gratuite.	440
CHAP. IV. Combien est loing de la pureté de l'Evangile, tout ce que les théologiens sorbonistes babillent de la pénitence : où il est traité de la Confession et Satisfaction.	54	CHAP. XIV. Quel est le commencement de la justification, et quels en sont les avantages continuels.	444
CHAP. V. Des supplémens que les Papistes adjoustent aux satisfactions : savoir des Indulgences et du Purgatoire.	83	CHAP. XV. Que tout ce qui est dit pour magnifier les mérites détruit tant la louange de Dieu que la certitude de nostre salut.	456
CHAP. VI. De la vie de l'homme chrestien : et premièrement quels sont les argumens de l'Ecriture pour nous y exhorter.	94	CHAP. XVI. Que ceux qui s'efforcent de rendre ceste doctrine odieuse, se monstrent calomniateurs en tout ce qu'ils amènent.	462
CHAP. VII. La somme de la vie chrestienne : où il est traité de renoncer à nous-mesmes.	95	CHAP. XVII. La concordance des promesses de la Loy et de l'Evangile.	465
CHAP. VIII. De souffrir patiemment la croix, qui est une partie de renoncer à nous-mesmes.	102	CHAP. XVIII. Que c'est mal arguer, de dire que nous sommes justifiez par œuvres, pour ce que Dieu leur promet salutaire.	476
CHAP. IX. De la méditation de la vie à venir.	109	CHAP. XIX. De la liberté chrestienne.	484
CHAP. X. Comment il faut user de la vie présente, et ses aides.	114	CHAP. XX. D'oraison : laquelle est le principal exercice de foy, et par laquelle nous recevons journellement les bénéfices de Dieu.	494
CHAP. XI. De la justification de la foy :		CHAP. XXI. De l'élection éternelle : par laquelle Dieu en a prédestiné les uns	

à salut, et les autres à condamnation. 244

CHAP. XXII. Confirmation de ceste doctrine par tesmoignages de l'Ecriture. 248

CHAP. XXIII. La réfutation des calomnies, desquelles on a tousjours à tort blasmé ceste doctrine. 258

CHAP. XXIV. Que l'élection est confirmée par vocation de Dieu : et qu'au contraire les réprovez attirent sur eux la perdition juste, à laquelle ils sont destinés. 269

CHAP. XXV. De la dernière résurrection. 283

QUATRIÈME LIVRE.

Qui est des moyens extérieurs, ou aides dont Dieu se sert pour nous convier à Jésus-Christ son Fils, et nous retenir en luy.

CHAP. I. De la vraye Eglise : avec laquelle nous devons garder union, pource qu'elle est mère de tous les fidèles. 299

CHAP. II. Comparaison de la fausse Eglise avec la vraye. 347

CHAP. III. Des Docteurs et Ministres de l'Eglise, et de leur election et office. 325

CHAP. IV. De l'estat de l'Eglise ancienne, et de la façon de gouverner, laquelle a esté devant la Papauté en usage. 334

CHAP. V. Que toute la forme ancienne du régime ecclésiastique a esté renversée par la tyrannie de la Papauté. 343

CHAP. VI. De la primauté du siège romain. 353

CHAP. VII. De la source et accroissement de la Papauté jusques à ce qu'elle se soit eslevée en la grandeur qu'on la voit : dont toute liberté a esté opprimée, et toute équité confuse. 362

CHAP. VIII. De la puissance de l'Eglise quant à déterminer des articles de la foy : et comment on l'a tirée en la Papauté pour pervertir toute pureté de doctrine. 384

CHAP. IX. Des conciles et de leur autorité. 394

CHAP. X. De la puissance de l'Eglise à faire et ordonner loy : en quoy le Pape

avec les siens ont exercé une cruelté tyrannique et géhenne sur les âmes. 398

CHAP. XI. De la juridiction de l'Eglise, et de l'abus qui s'y commet en la Papauté. 418

CHAP. XII. De la discipline de l'Eglise, dont le principal usage est aux censures et en l'excommunication. 429

CHAP. XIII. Des vœux : et combien ils ont esté faits à la volée en la Papauté, pour enlacer misérablement les âmes. 445

CHAP. XIV. Des Sacremens. 460

CHAP. XV. Du Baptême. 476

CHAP. XVI. Que le Baptême des petits enfans convient trèsbien à l'insitution de Jésus-Christ et à la nature du signe. 488

CHAP. XVII. De la sacrée Cène de Jésus-Christ, et que c'est qu'elle nous apporte. 509

CHAP. XVIII. De la Messe papale, qui est un sacrilège par lequel la Cène de Jésus-Christ non-seulement a esté profanée, mais du tout abolie. 550

CHAP. XIX. Des cinq autres cérémonies, qu'on a faussement appelées Sacremens : où il est monstré quels ils sont. 561

CHAP. XX. Du gouvernement civil. 583



